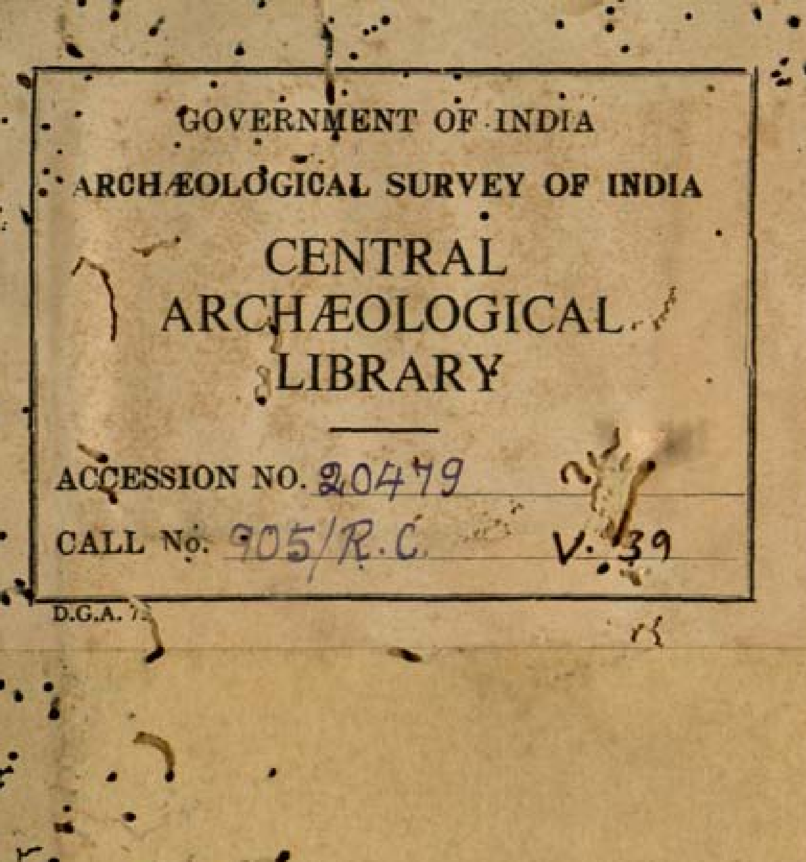






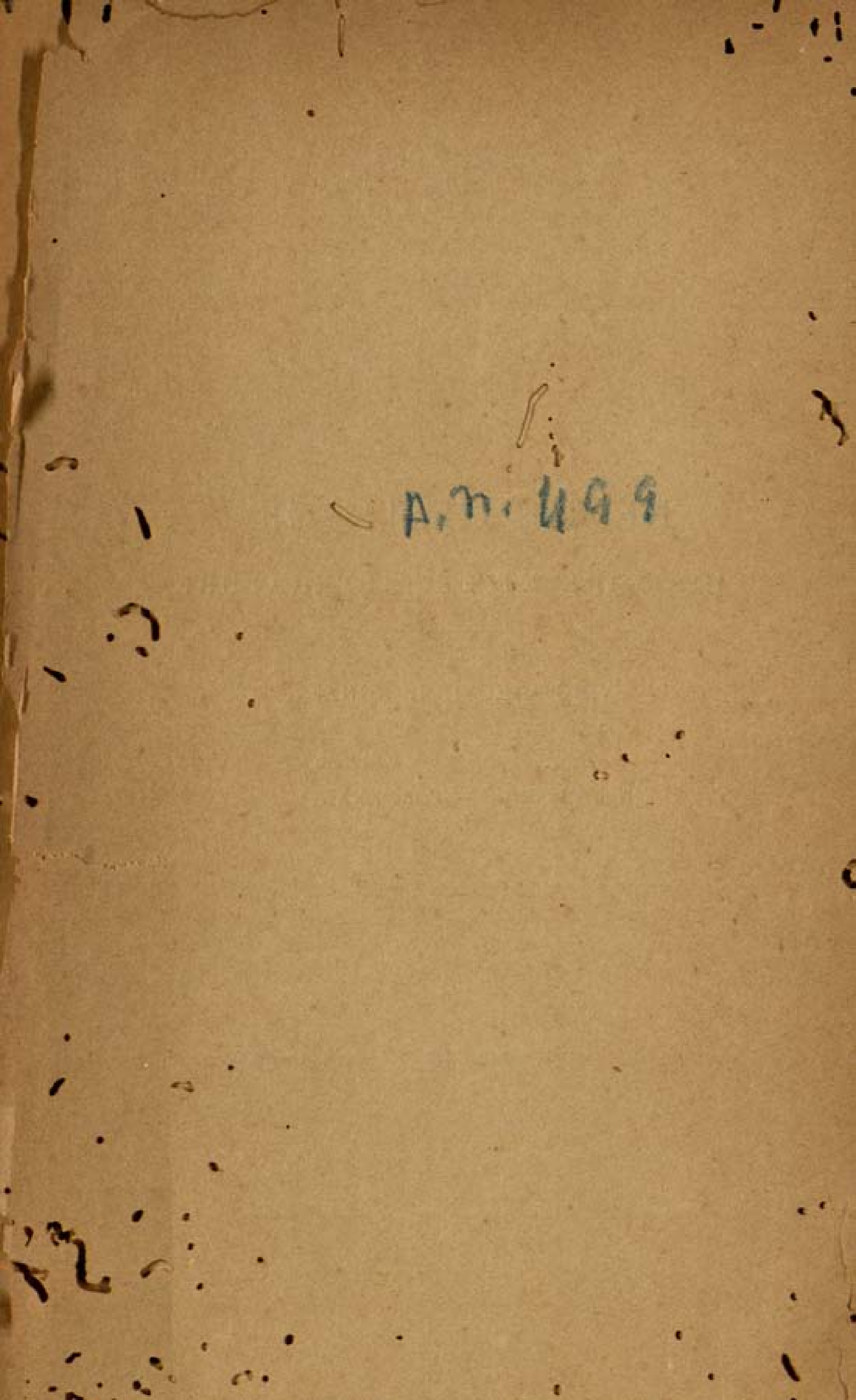
REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXXIX.)



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXIX

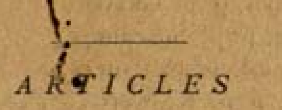


PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1895

ANNEE 1895

TABLE DU PREMIER SEMESTRE



ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

LETTRES.

CHRONIQUE.

SOCIÉTÉS SAVANTES

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 7 janvier — 1895

1. — **Voyages des pèlerins bouddhistes. — Les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident...**, par I-Tsing, traduit en français par Ed. Chavannes. Paris, 1894.

Depuis le *Hiouen-Thsang* de Stanislas Julien, l'étude des relations chinoises sur l'Inde ne s'est guère enrichie de documents nouveaux. M. Beal, dont il ne faut pas méconnaître ni exagérer les services, s'est contenté de rendre en anglais des textes déjà traduits; Abel Rémusat, Neumann et Julien avaient déjà fait connaître longtemps avant lui les voyages de Fa-hien, de Song-yun et de Hiouen-thsang ; sa version, aussi bien que les *Records of Buddhistic kingdoms* de M. Giles et le *Fa-hien* de M. Legge, donne des améliorations ou des corrections de détail, mais n'apporte rien de neuf, à proprement parler. Toutefois si, comme traducteur, la part de M. Beal est médiocre, il a véritablement bien mérité de l'indianisme par les analyses sommaires mais souvent substantielles d'ouvrages restés inconnus avant lui. C'est ainsi que, dès 1881, il publiait dans le *Journal Asiatique* anglais une notice sur les biographies de pèlerins chinois en Inde par I-tsing. Stanislas Julien, qui reprochait à son maître Rémusat d'avoir annoncé trop de publications sans tenir ses promesses, avait également promis sans tenir parole « un volume où il se proposait de donner pour la première fois les itinéraires des cinquante-six religieux des Thang composés par I-tsing (730 [*sic*]) ainsi que le routier de Khi-nie [1] ». Une traduction nouvelle de Fa-hien et de Song-yun devait compléter l'ouvrage. Mais de même que Hiouen-Thsang, annoncé par Rémusat, dut attendre Stanislas Julien, I-tsing annoncé par Julien a dû attendre M. Chavannes. Enfin nous entrons aujourd'hui en possession de l'ouvrage longtemps souhaité. Mais il ne faut pas demander à I-tsing les qualités qui ont fait la réputation de Hiouen-thsang. Malgré son séjour de douze années dans l'Inde, I-tsing a peu vu ; malgré ses connaissances sérieuses en sanscrit, I-tsing

1. Préface de l'Histoire de la vie de Hiouen-Thsang p. LXXIX.

a peu lu. Il n'a pas quitté la Terre-Sainte du Bihar, et surtout le monastère de Nâlanda où il a résidé dix ans. La géographie lui devra peu d'informations, l'histoire peu de nomes et de dates. I-tsing est un pèlerin artiste. Tout pénétré qu'il soit de la doctrine du non-moi et du néant, les choses l'intéressent par les impressions et les sentiments qu'elles suscitent; il excelle à traduire ses émotions en un style savant et raffiné. Nourri des classiques chinois, il recherche les allusions obscures, les périphrases énigmatiques, l'heureux balancement de phrases symétriques; parfois aussi, moins ambitieux, il atteint à la grandeur par la simplicité. Les soixante pèlerins dont il raconte la vie ont presque tous passé sans laisser de traces; héros ou martyrs obscurs, I-tsing prétend les sauver de l'oubli. Mais s'il n'en est pas un qui doive personnellement intéresser l'histoire, leur ensemble prend une réelle et haute importance. Ces inconnus, quelquefois même sans nom, qui pendant un demi-siècle (639-689) partent des provinces les plus reculées de la Chine ou même de la Corée pour aller visiter les lieux sacrés ou pour étudier les textes bouddhiques dans la langue originale, maintiennent entre deux nations si profondément séparées le mouvement de communications et d'échanges qui ne s'arrête jamais, mais qui souvent échappe au regard dédaigneux de l'histoire officielle. Deux routes se partagent ces voyageurs aventureux : l'une, par terre, s'enfonce dans les déserts et les montagnes, et à travers le Tibet et le Népal mène directement au Magadha; elle est d'abord la plus fréquentée, tant que le double mariage du roi Srongtsan Gampo unit en des liens étroits le Tibet à la Chine et au Népal; mais entre 655 et 660 la guerre recommence à agiter les États himalayens et oblige dès lors les pèlerins au long détour de l'Hindou-Kouch et du Cachemire. La voie de mer, malgré tous ses périls, est alors préférée; des vaisseaux capables de porter jusqu'à sept-cents passagers desservent les ports chinois, l'Indo-Chine, l'Archipel indien, le golfe du Bengale et la mer Arabique jusqu'à la Perse. Java et Sumatra sont comme les bornes-frontières de deux mondes; le malais, le sanscrit, le chinois s'y rencontrent et y sont enseignés dans des sortes d'Universités; les religieux y font régulièrement escale pour se familiariser avec la science indienne avant de poursuivre leur voyage. La plupart se contentent du tour classique, réglé par le guide du pèlerin, vont à Râjagṛha, Kuçâgârapura, Mahâbodhi, Nâlanda et reprennent le chemin du retour; mais combien succombent en route! Combien surtout périssent au Népal, frappés par le froid meurtrier des hautes montagnes! D'autres, qu'on aimerait à suivre de près, courent les aventures ou circulent en curieux dans tous les pays de l'Ouest : tel Hiuen-tchao qui demeure près d'un demi-siècle en Inde, fait deux fois la route de Chine par l'Asie Centrale, visite à plusieurs reprises le Népal, le Cachemire, la Bactriane, le Haut-Indus et toute la vallée du Gange; Koei-tchong qui visite l'Archipel Indien, Ceylan, l'Inde occidentale et le Bihar; Tao-lin qui passe par Java, les bouches du Gange, le Bihar,

l'Inde méridionale et occidentale, le Ladakh, le Cachemire et l'Hindou-Kouch. Certains y font fortune, dans le monde aussi bien que dans l'église; Ou hing et Tche-hong sont promus vihâra-svâmin au monastère de Mahâbodhi; Hiuen-hoei est traité en favori par le roi de Cachemire, Seng-tche par le roi de Samatata. Harsabhata (?). Plus d'un se joint, pour faire la route, au cortège d'un envoyé impérial, qu'il s'agisse d'une ambassade politique ou d'une de ces missions chargées de chercher dans l'Inde le magique élixir d'immortalité. La biographie d'I-tsing, extraite par M. Ch du Song-kao-seng-tchoan, montre un courant également intense de l'Inde à la Chine; dans le comité de traduction adjoint à I-tsing figurent un moine du Tokharestan, un moine de l'Inde centrale, deux vaiçyas de l'Inde orientale, un de l'Inde centrale, un fils du roi de Cachemire.

L'ouvrage d'I-tsing nous fournit encore d'autres documents précieux. Le monastère de Nâlanda, la grande Université bouddhique du VIIe siècle, y est décrit en détail; malheureusement le plan que le pèlerin avait dressé lui-même et annexé à sa description s'est perdu. Passionné pour l'étude du Vinaya, I-tsing multiplie aussi les indications sur l'organisation des grandes communautés bouddhiques.

Les notes dont M. Chavannes a enrichi sa traduction n'attestent pas seulement un sinologue expérimenté, habile à poursuivre la pensée de l'auteur sous les formes énigmatiques dont elle aime à s'envelopper; elles doublent en réalité la valeur pratique de l'ouvrage. Il n'est pas de nom géographique ou de terme technique emprunté au vocabulaire du bouddhisme qui ne soit savamment élucidé par de savantes recherches. Les matériaux qui y sont recueillis défraieront longtemps la science, comme ont fait jadis les notes du Foe-koue-ki de Rémusat. Dès maintenant quelques-unes des informations qui s'y rencontrent modifient des résultats tenus jusqu'ici pour acquis : la mort du roi Harsa fixée unanimement à l'an 648 sur la foi d'une interprétation inexacte est reportée sept ans plus tard; la date du roi Narendra bouleverse la chronologie du Népal au VIIe siècle. L'ouvrage d'I-tsing montre par un nouvel et éclatant exemple quels éclaircissements l'histoire de l'Inde doit attendre des textes chinois, mais aussi quelles redoutables difficultés défendent l'accès de cette littérature spéciale et risquent d'en retarder la conquête [1].

Sylvain Lévi.

---

1. Je tiens à signaler aux indianistes, parmi les problèmes qu'I-tsing pose sans les résoudre, la désespérante question de l'An-mo-lo-po. Le royaume de ce nom est mentionné à maintes reprises dans I-tsing; le roi, l'énigmatique Tchan-pou, est particulièrement favorable aux religieux chinois qui vont presque tous visiter sur son territoire le monastère Sin-tche (Çraddhâ-vihâra). Et, malgré tant d'éléments faits pour concourir à la solution, elle se dérobe. J'inclinerais à croire que le royaume d'An-mo-lo-po, avec sa capitale An-mo-lo-ko-po n'est pas dans la province d'Aoudh (où M. Ch. propose de le placer), mais plus à l'Ouest, dans la région du Cachemire puisqu'il est sur la route de l'Inde du Nord (Caboul, Bactres, Kapiça) à l'Inde de l'Ouest (Cf. le voyage de Hiuen-tchao et celui de Che-pien).

2. — **Griechische Mythologie** von L. Preller. Vierte Auflage bearbeitet von Carl Robert. — Erster Band, zweite Hælfte, Berlin, Weidmann, 1894, in-8, p. 429-964.

La seconde moitié du premier volume de l'excellente *Mythologie grecque* de Preller, rééditée par M. Carl Robert, s'est fait attendre sept années [1]. M. R. a profité de ce long intervalle pour corriger et compléter l'œuvre du maître avec tout le soin et toute la science qu'on pouvait attendre de lui. Son travail — on peut s'en assurer par une comparaison, même très rapide, de cette édition avec les précédentes — a été considérable. Il n'a pas consisté seulement en additions de notes au bas des pages et en *Nachtræge* à la fin du volume; il a porté encore sur le texte lui-même, qui a été remanié en plus d'un endroit. Une table générale très détaillée et trois tables particulières (Lieux de culte; Épithètes divines; Fêtes et mois) achèvent de rendre très utile et fort commode l'usage de cette édition nouvelle.

Bien que ce volume soit devenu gros avec le temps (il n'a pas aujourd'hui moins de 964 pages), ne songeons pas à y chercher la masse compacte, trop souvent confuse, des renseignements accumulés dans le *Lexique* de Roscher, lequel est d'ailleurs encore loin de son achèvement. On y trouvera quelque chose de mieux : des faits mis en ordre et en lumière, des idées nettes et justes. Quel honneur pour la mémoire de Preller qu'après quarante ans écoulés [2], son livre n'ait besoin que d'être mis au courant!

Souhaitons que la nécessité s'impose bientôt de rééditer le second volume, celui qui traite des *Héros*, et que M. Robert puisse se charger encore de ce travail de révision.

P. Decharme.

---

3. — **Paulys Real-Encyclopaedie** der classischen Alterthumswissenschaft. Neue Bearbeitung herausgegeben von Georg. Wissowa. Erster Band. *Aal-Apollokrates*. Stuttgard, Metzler, 1894. In-4, xvi-2902 p.

La première édition de la *Real-Encyclopaedie* a été terminée en 1852. En 1864, Teuffel, qui avait pris une grande part à ce travail, en commença une seconde édition, entièrement remaniée, dont le second tome, allant jusqu'à la fin de la lettre B, parut en 1866. A ce moment, découragé par la mort de ses deux collaborateurs les plus actifs, Westermann et Rein, Teuffel renonça à la direction de l'entreprise qui fut aussitôt abandonnée. La *Real-Encyclopaedie* continua de rendre des services sous son ancienne forme, sauf que, dans les exemplaires mis en vente

1. Cf. *Revue Critique*, 1888, t. XXV, p. 44.
2. La préface de la première édition est datée du mois de juillet 1854.

depuis 1866, les deux premiers tomes appartiennent à la seconde édition.

Dire que la *R.-E.* a été un livre de chevet pour tous les historiens et philologues depuis quarante ans, serait encore donner une idée insuffisante de l'influence qu'elle a exercée. Peu d'ouvrages ont été plus lus et moins cités que celui-là. En Angleterre, notamment, le *Pauly* a été démarqué par certains auteurs des Dictionnaires de Smith, qui, pour rédiger les articles de moindre importance, se sont souvent contentés de traduire. Tous les dictionnaires et manuels d'antiquités, d'histoire, de géographie ancienne que l'on a donnés au public depuis près d'un demi-siècle dérivent, en partie du moins, de celui-là. Le succès de la *R.-E.* s'explique assez par la compétence des philologues qui l'ont rédigée et par le soin qu'ils ont pris d'indiquer les sources. De pareils travaux peuvent vieillir, mais ils ne deviennent jamais inutiles ; il en est d'eux comme du *Handbuch* d'Otfried Müller, dont on se servira encore au siècle prochain.

Cependant le besoin d'une édition nouvelle, tenant compte des progrès de l'épigraphie et de l'archéologie figurée, se faisait sentir depuis longtemps. Ce sera l'honneur de M. Wissowa de ne pas avoir reculé devant une tâche écrasante, qui avait effrayé Teuffel à une époque où les matériaux à mettre en œuvre étaient cependant bien moins considérables qu'aujourd'hui. L'état-major de rédacteurs qu'il s'est attaché, et dans lequel nous trouvons les noms les plus connus de la jeune école scientifique en Allemagne [1], atteste la confiance qu'il inspire et ne laisse pas de doute sur l'achèvement final de son œuvre. Le XXe siècle aura là un admirable répertoire de faits précis qui, si nous pouvons en préjuger par le premier volume, ne laissera ignorer à ses lecteurs rien de ce qui mérite d'être retenu.

D'un format un peu plus grand que l'ancien *Pauly* et d'une impression beaucoup meilleure, la nouvelle encyclopédie offre avec la précédente deux ressemblances qu'il convient d'abord de signaler. Les références sont imprimées entre parenthèses, et non pas renvoyées au bas des pages ; il n'y a pas de figures dans le texte (on promet cependant quelques cartes). Certaines personnes, en France surtout, pourront trouver la disposition des références encombrante et se plaindre de l'absence de figures dans les articles d'archéologie. Mais, à y réfléchir plus exactement, on trouvera que M. W. n'a pas eu tort de s'en tenir, sur ces deux points, au système qu'avaient suivi ses devanciers. Ceux qui rédigent le *Dictionnaire* de M. Saglio, et, mieux encore, ceux qui en surveillent l'impression, savent quel redoublement de travail, quel accroissement des chances d'erreur, comporte le renvoi des notes au bas des pages. Je n'hésite pas à croire que si ce dernier ouvrage avait été

1. Et même hors d'Allemagne (M. Cumont).

conçu, au point de vue typographique, sur le modèle disgracieux, mais pratique du vieux *Pauly*, il serait aujourd'hui beaucoup plus avancé et aurait coûté moitié moins d'ennuis à ses auteurs. Quant aux figures, il fallait en insérer un très grand nombre, ou n'en point publier du tout. Dans le premier cas, on augmentait démesurément l'étendue de l'ouvrage ; dans le second, on donnait clairement à entendre au lecteur que l'encyclopédie ne pouvait lui tenir lieu d'une bibliothèque. En adoptant un parti moyen, comme dans le *Lexikon* de Roscher, on favorisait une illusion sans satisfaire aux besoins même les plus modestes de la science. M. W. a donc été bien inspiré. Ce qu'on pourrait souhaiter, cependant, c'est que le dernier volume de la *R.-E.* fût complété par un album du même format que celui des *Antiquités* de Mongez, où viendraient trouver place quelques milliers de croquis très simples, destinés à affranchir les archéologues de l'usage de livres aujourd'hui singulièrement dépassés, comme les *Galeries* de Millin et d'Overbeck, les *Denkmæler* de Wieseler et le *Bilderbuch* de Hirt. Mais on a vraiment le temps d'y songer, car, en mettant les choses au mieux, il faudra dix ans pour que la nouvelle édition de la *R.-E.* parvienne à la lettre Z.

Lorsqu'on a étudié spécialement un sujet quelconque et qu'on lit l'article qui lui est consacré dans une encyclopédie, fût-elle excellente, on est sûr d'y trouver quelques menues inexactitudes ou quelques lacunes. Le critique qui procèderait de la sorte en présence de la *R.-E.* de M.W. comprendrait mal le caractère et la portée d'un tel ouvrage. La masse énorme de renseignements utiles qu'il fournit doit rendre plus qu'indulgent à l'égard des quelques négligences qu'on y peut remarquer. Au lieu de chercher des chicanes aux rédacteurs, nous aimons mieux faire ressortir un caractère par lequel les nouveaux articles se distinguent de ceux du Pauly-Teuffel. Ils sont beaucoup plus nombreux. M. W. a renoncé au système, commode seulement pour les auteurs, qui consiste à renvoyer sans cesse à de longs articles d'ensemble où il est fort difficile de se débrouiller. Ce système a été poussé jusqu'à l'absurde dans le *Reallexikon* de Lübker, où les noms de tous les sculpteurs renvoient à l'article *Bildhauerkunst*. Pour ne citer qu'un exemple, l'article *Aegypten* n'a que trente pages dans Pauly-Wissowa, alors qu'il en remplissait quatre-vingt-huit (à la vérité un peu plus petites) dans Pauly-Teuffel. Personne ne songera à s'en plaindre, surtout si l'on remarque, dans Pauly-Teuffel, que le nom *Amasis* renvoie à *Aegyptus*, alors que dans Pauly-Wissowa M. Pietschmann a consacré quatre colonnes aux rois égyptiens de ce nom. A la suite de ces articles, M. Loeschcke a donné *une colonne et demie* sur le potier Amasis ; dans Pauly-Teuffel, le même artiste n'a obtenu que *trois lignes* d'Henri Brunn. Ces exemples suffisent à donner une idée des principes dont s'inspirent les rédacteurs de l'édition nouvelle et à montrer qu'entre l'ancien *Pauly* et celui-ci, il n'y aura guère que le titre de commun.

Nous souhaitons à ce bon ouvrage un succès d'estime et même de librairie, qui puisse récompenser les efforts de M. W. et de son éditeur. « Récompenser » est trop dire, du moins pour M. Wissowa. Qu'ils en aient ou non conscience, ceux qui s'attellent à de pareils fardiers travaillent toujours un peu *pro poena peccatorum*, et quelque accueil que reçoive leur entreprise, quelque équitable que soit la critique à leur endroit, la reconnaissance du public est toujours en reste avec eux.

Salomon REINACH.

---

4. — **M. Annaei Lucani de bello civili liber primus**. Texte latin publié avec apparat critique, commentaire et introduction par Paul LEJAY... Paris, C. Klincksieck, 1894. CIV-94 pp. in-8.

Cette édition est une nouvelle preuve de l'activité philologique de M. P. Lejay. Elle contient les biographies anciennes de Lucain publiées avec un apparat critique, une étude étendue sur le poète et sur son œuvre, le texte du premier livre du *De Bello Civili* accompagné de la collation des principaux manuscrits de Paris et d'un commentaire explicatif très abondant. Si l'on songe que l'ouvrage est le résultat d'une année de conférences préparatoires à la licence, on ne peut que féliciter l'auteur d'avoir su greffer un travail d'une réelle valeur scientifique sur un de ces programmes anonymes et souvent inconscients qui tiennent en lisière notre enseignement supérieur.

L'ouvrage toutefois se ressent de ses origines. Il témoigne d'une précipitation visible : je ne parle pas des fautes d'impression [1] et de quelques notes mal rédigées ; mais il semble que le texte et le commentaire n'aient pas toujours été établis en même temps et de la même main ; peut-être la collaboration du maître et des élèves n'a-t-elle pas été suffisamment fondue : v. 103 *frangat* dans le texte, *franget* dans la note sur le v. 100, — v. 123 *hunc;* la note explique un autre texte ; — v. 163 *tectisue*, note : *tectisque ;* — v. 681 *quis* ; note *quo*. Le v. 241 offre un exemple assez amusant de ces incertitudes ; le texte porte *fluentes*, la note *fluentis*. A la p. CIV dans l'errata M. L. dit : lire *fluentes*, et à la p. LXVI il regrette de n'avoir pas imprimé *fluentis*, ainsi qu'un certain nombre d'autres accusatifs en *-is*. J'attribue à un élève la Bibliographie de la

---

1. En voici qui ne sont pas relevées dans les *Additions et corrections* de la p. CIII sq. v. 107 *nobis* pour *vobis*, v. 195 *prospiscis* p. *prospicis*, v. 247 *sub pectore* (Hosius donne *in pectore* sans variantes ; d'où vient cette leçon ?), v. 325 *metus* p. *suetus*, v. 394 *Gallia* p. *Gallica*, v. 654 *totoque* p. *totaque*. Dans le commentaire p. 63 n. s. l. v. 457 *vitam necemque* p. *vitamque*... etc... Les fluctuations entre *praelia* et *proelia*, *moestus* et *maestus* sont le fait de l'imprimeur ; je sais par expérience combien il est difficile en France d'obtenir une orthographe correcte pour un texte latin ; une fois le bon à tirer donné par l'auteur, on revoit à l'imprimerie le texte sur une vieille édition quelconque et on rétablit pieusement, mais d'une façon généralement inconséquente, les erreurs traditionnelles ; il faudrait pourtant faire cesser ce déplorable usage.

p. III sq. qui offre pêle-mêle, à côté des lettres désignant les manuscrits l'*Archiv* de Wölfflin, le *Dictionnaire Etymol.* de Bréal, la *Mythologie Romaine* de Preller-Jordan, le *Lexicon* de Roscher... etc... ouvrages très utiles sans doute, mais qui n'ont point d'attache spéciale avec Lucain.

L'introduction se lit avec agrément et avec fruit : on y trouve l'abondance d'informations et la précision qui sont les qualités de M. L. avec quelque chose d'un peu trop serré; il y a des points qui demandaient à être plus développés, du moment qu'on voulait donner une étude d'ensemble. Mais l'originalité de l'édition réside surtout dans les nouveaux secours apportés pour la constitution du texte. M. L est trop modeste en disant qu'il n'a cherché qu'à « planter quelques jalons derrière M. Hosius» En réalité, c'est un système tout différent qui, sans être encore complètement élaboré, tend à se faire jour; Hosius, suivant les traces de Steinhart, a pris pour base de son texte les manuscrits qui représentent la récension de Paul de Constantinople; de ces manuscrits il place en première ligne le Montepessulanus (M); M. L. pense que M offre un texte mélangé et que le meilleur représentant de la récension de Paul est un Parisinus du xe siècle (P). En outre en face de la récension de Paul il remet en lumière la tradition non influencée par cette récension et qu'il considère comme plus pure, dont le meilleur représentant est le plus ancien manuscrit complet de Lucain, un Parisinus du début du IXe siècle (A). Il est bien certain qu'on ne pourra se prononcer en connaissance de cause que lorsqu'on aura des Parisini des collations complètes. A première vue je partage les doutes de M. L. sur la valeur de la récension de Paul; la façon laconique dont celui-ci caractérise son travail « emendavi manu mea solus » n'est pas faite pour donner confiance; encore faudra-t-il pourtant se rendre compte de la nature des manuscrits qu'il a eus sous les yeux et de ce qui, dans sa récension, est le fait de la tradition manuscrite et de ses conjectures personnelles.

Ce sont là des questions réservées. Dans l'édition du premier livre de Lucain M. L. n'est pas allé jusqu'au bout de son système. Les regrets exprimés à la p. XCIX sq. montrent qu'il n'était pas encore en possession de tous ses moyens de contrôle ou qu'il n'avait pas encore d'idée bien arrêtée quand il a constitué son texte. Dans les divergences de son texte d'avec celui d'Hosius — et en laissant de côté les différences orthographiques qui sont rarement à son avantage, — il y en a que j'approuve [1]

1. Par exemple v. 140 *umbras* au lieu de *umbram*, v. 646 *an tollet* au lieu de *attollet* : il y a là un couple d'interrogations doubles : *Terraene dehiscent ...an tollet ...aer...? Segetes tellus ...negabit ...an... miscebitur unda...?* — Au v. 74 il a raison de rejeter *mixtim* et il pourrait ajouter que ce mot n'a été introduit dans Lucrèce III, 566, que par correction. — Pour un certain nombre de variantes il est à peu près impossible de se décider par des considérations de grammaire ou de style : *franget* de la classe P et *frangat* de la classe A au v. 103, *gelidos... artus* et *gelidus pavor* au v. 246, *cana pendentes rupe Cebennas* de la classe P et *canas pendenti rupe Cebennas* de la classe A au v. 435, *sanguineum* et *sanguinei* au v. 567, peuvent également se défendre.

et d'autres que je ne saurais accepter : au v. 51, M. L. introduit la leçon sans autorité (N[3] R[2]) *iurique tuo* au lieu de la leçon autorisée *iurisque tui*. Il pense que l'auteur du Commentaire l'avait sous les yeux parce qu'il écrit : « *Natura physice pro « Iove »*; mais ceci ne prouverait quelque chose qu'au cas où il faudrait entendre *iurisque tui natura, la nature soumise à ton autorité;* il est évident qu'il faut construire : *natura relinquet tui iuris*.. c'est à-dire *la nature te laissera, comme une chose qui t'appartient, le choix* etc. La glose ne préjuge donc point le texte et au point de vue de la latinité *iurisque tui* est infiniment supérieur. — Au v. 123 la correction de Bentlei *hunc* ne me paraît pas nécessaire : *tu* et *te* opposés sont préparés par le pluriel *ducibus*. — Au v. 429 *foedere* se défend contre *sanguine* par ce fait qu'Ambiorix avait négocié avec les Romains : *de B. C.*, V, XXVII, 10 : « Illud se polliceri et iureiurando confirmare tutum iter per fines daturum ». Les Romains s'étaient mis en route sur la foi des traités et ils parlementaient encore au moment du massacre. — M. L. a raison de considérer le v. 282 comme incompréhensible; mais celui qu'il lui substitue n'est pas clair. L'idée me paraît être que César aura moins de dangers à courir dans la guerre civile que dans la guerre des Gaules et qu'il sera mieux récompensé. On pourrait écrire simplement : *Par labor atque metus pretio maiore petuntur?* et considérer les vers suivants comme une réponse à cette question. En tout cas le v. 282 me paraît devoir être mis en relation avec ce qui suit et non avec ce qui précède. — Au v. 331, je lirais volontiers *Nulli* au lieu de *nullus*. La corruption s'expliquerait par la répétition fautive de l's (devant semel) ; le datif serait très latin et la phrase prendrait un air de maxime générale, ce qui est tout à fait dans le goût de Lucain.

Le commentaire se sent du fait qu'il a été élaboré par les élèves : au v. 86, *in medio* signifie « en commun, sans le partager » et non « *pour l'usage commun* », qui est la traduction de *in medium*. — Au v. 131, *pace* est l'instrumental et n'a rien à faire avec la locution *bello et pace*. — Au v. 145, *ferre manum* n'est pas synonyme de *conferre manum* et signifie porter la main partout où... ; *quo* indique la direction et ce premier membre de phrase est expliqué par celui qui suit. — Au v. 155, *templa* a son sens ordinaire et non le sens étymologique. — Au v. 214, *puniceus* ne saurait être l'équivalent de *cruentus*, c'est une épithète qui se rapporte à la couleur des eaux du Rubicon fondée peut-être sur une étymologie vraie ou fausse : *Rubico, ruber*. — Au v. 291, *ipsi* est tout simplement opposé à *tamen* et signifie : bien qu'il fût *par lui-même* porté à la guerre. — Au v. 302, *sub Alpibus* signifie tout simplement au pied des Alpes. — Dans la note sur le v. 326 *aptus ad docendum* ne saurait signifier : qui se laisse instruire, mais : qui est capable d'enseigner, et c'est bien ainsi que l'entend Cicéron *ad Attic.*, VIII 4, 1. — Au v. 980, *castrensis* se rapporte non pas à *monetae* mais à *flamma* et signifie : l'incendie allumé par les soldats ; cf. I, 319 sq. *Quis castra timenti*

Nescit mixta foro? — Au v. 397 il me paraît bien vraisemblable que Lucain a pris *Vosegus* pour un fleuve comme l'indiquent *ripam* et la prédominance des noms de cours d'eau dans tout ce passage. L'explication donnée par M. L. de *ripam* me paraît insoutenable. Peut-être est-ce une simple erreur du poète : peut-être aussi y avait-il un *flumen Vosegus* sortant du *mons Vosegus*.

Voilà bien des critiques; mais un ouvrage sérieux appelle une appréciation sérieuse et M. Lejay sait de reste en quelle estime je le tiens comme latiniste.

A. Cartault.

---

5. — **Questions chronologiques,** chronologie des Israélites, chronologie des Égyptiens, l'Exode, par le Dr Em. Laroche. Angers, Lachèse, et Paris, Leroux, 1892; grand in-8. 176 pp., avec cartes, tableaux et gravures.

Il y a beaucoup de travail dans ce volume, mais nous doutons que le résultat soit en rapport avec les efforts considérables dépensés par l'auteur. Selon un procédé quelque peu tombé en désuétude, M. Laroche a voulu tracer des tableaux synchroniques; il a été, comme on s'en doute, arrêté par des difficultés chronologiques en ce qui concerne l'histoire ancienne de l'Orient. Ces difficultés qui, dans l'état de nos connaissances, sont susceptibles tout au plus de solutions partielles, il a voulu les trancher et il l'a fait en s'appuyant sur des indications de médiocre valeur. C'est déjà quelque chose d'avoir « pris soin d'éviter les problèmes insolubles qu'offre l'histoire des premiers âges » en ne faisant commencer la première carte qu'en l'an 2300 av. J.-C., mais c'était insuffisant.

Nous laisserons de côté ce qui concerne la chronologie égyptienne pour nous en tenir à ce qui touche la chronologie des Israélites et la question qui a particulièrement préoccupé M. Laroche: A quelle époque a eu lieu l'Exode des Israélites? Sous quel Pharaon cet événement s'est-il produit?

En matière de chronologie hébraïque, M. L. prend purement et simplement comme point de départ la date traditionnelle de l'avènement de Salomon et l'indication des *Rois* fixant la sortie d'Égypte 480 ans avant le commencement de la construction du temple, soit 1492 avant notre ère. Il n'a pas l'air de se douter que ce chiffre de 480, soit douze générations de quarante ans, est tenu par l'ensemble des critiques comme le fruit d'une combinaison artificielle, et l'on ne peut s'empêcher de sourire de la naïveté avec laquelle il déclare que « nous devons supposer que l'écrivain sacré qui rédigea le troisième Livre des Rois (selon la Vulgate) savait mieux que nous l'histoire de son pays et qu'en donnant ce chiffre de 480 ans, il avait été guidé non seulement par la tradition, mais aussi par des manuscrits datant de

l'époque dont il parlait ». Pour l'époque antérieure à l'Exode, M. L. adopte le chiffre de 430 ans comme exprimant la durée du séjour des Hébreux en Égypte. Cela revient à dire qu'il nous propose une chronologie de l'histoire ancienne d'Israël *d'après la Bible*, c'est-à-dire d'après les combinaisons des théologiens juifs qui vivaient ,soit un peu avant, soit, ce qui est plus probable, après la captivité de Babylone, à dix ou quinze siècles des événements dont ils indiquent la date. Nous n'insisterons pas sur ces points, dont l'insuffisance est visible; nous préférons dire que les pages consacrées à la « chronologie descendant de Salomon vers Jésus-Christ » témoignent d'un plus juste sentiment des questions. M. L. expose le double système proposé par M. Maspero et par M. Oppert.

Nous avons dit que la plus grande partie des recherches de M. Laroche portaient sur le synchronisme de l'Exode israélite et de l'histoire égyptienne. Il constate que l'accord est loin d'être fait entre savants sur ce point; il se conformerait à la tendance de plus en plus marquée chez les historiens de l'antiquité, s'il expliquait ces divergences par les doutes qui planent sur l'événement lui-même, à plus forte raison sur les conditions dans lesquelles il a pu s'accomplir. Il prétend, au contraire, trouver, pour sa part, des raisons décisives pour placer l'Exode sous un Aménophis, précédant environ de 150 ans Ménephtah Ier, sous lequel la plupart des égyptologues contemporains admettent que s'est produite la sortie d'Égypte.

Toute cette discussion nous laisse froid parce que la combinaison chronologique sur laquelle elle repose reste, à nos yeux, dépourvue de valeur.

M. Vernes.

---

6. — Flamini (Francesco). **Studi di storia letteraria italiana e straniera.** Livourne, Giusti, 1895. Petit in-8 de 453 p. 5 fr.

Le jeune professeur de l'Université de Pise n'est pas un inconnu pour la *Revue Critique* qui a déjà analysé et loué ses deux importants ouvrages sur *La lirica toscana del Rinascimento anteriore ai tempi del Magnifico* et *L'Egloga e i poemetti di L. Tansillo*. Son présent livre comprend six articles (sans parler de plusieurs appendices) : 1° les imitateurs de la poésie lyrique de Dante ; 2° le lieu de naissance de Laure de Noves ; 3° recherches sur quelques anciennes formes de poésie italienne ou romane ; 4° les lettres italiennes à la cour de François Ier; les poésies italiennes d'Odet de La Noue et l'italianisme en France sous Henri II ; 5° *La Historia de Leandro y Hera* et l'*octava rima* de J. Boscan. C'est naturellement du 4e et du 5e morceaux que nous nous occuperons de préférence.

Dans le premier des deux, on trouve d'abord (p. 200-201) de très

utiles documents sur les traductions ou imitations d'auteurs italiens en France au xve siècle et (p. 202-209) sur les savants italiens qui vinrent en France sous François I[er], puis il donne d'intéressants détails sur la connaissance qu'avaient de l'italien François I[er] (p. 240), Marguerite de Navarre (p. 241-2) et, au dire de Benvenuto Cellini, d'autres Français du temps; l'auteur énumère ensuite les ouvrages italiens traduits alors en notre langue p. 243-4) et loue le talent avec lequel un certain Amomo imita le style de Pétrarque, de Bembo, de Sannazar. Surtout il esquisse la biographie de tous les érudits ou poètes à qui l'accueil fait à Léonard de Vinci et au Primatice donna l'idée de venir chercher fortune chez nous; il nous présente G.-F. Quinziano Stoa dont la *Cleopolis*, éloge enthousiaste de Paris, donne d'intéressants détails sur l'état de notre cathédrale au xvi[e] siècle, Piccolo Martelli, Gabr. Simeoni, Giulio Camillo. Le malheur est que, comme il le dit judicieusement en les distinguant de L. Alamanni, tous ces inconnus étaient des hâbleurs effrontés qui abusaient des bonnes dispositions de la cour; un d'eux, par exemple, promettait au roi de le rendre en peu de temps aussi habile en grec, en latin, en poésie et en éloquence que Virgile, Homère, Démosthène et Cicéron. En racontant leur vie, M. F. leur fait donc peut-être plus d'honneur qu'ils n'en méritaient.

Au contraire, le morceau suivant offre un grand intérêt pour notre littérature; là, en effet, M. F. aborde une grande question et des personnages intéressants; non seulement il analyse les poésies italiennes d'Odet de la Noue et y signale des pièces qui méritent d'être lues (v. surtout le sonnet cité p. 375-6), mais il relève les innombrables emprunts de Desportes et les emprunts, encore fort respectables en nombre, de Régnier. Voilà la bonne manière d'étudier l'hellénisme en France; ce qui importe et ce qui instruit, c'est de savoir ce que les écrivains français d'un véritable talent ont dû aux Italiens. Ici, le seul tort de M. F. est d'aller trop vite; les pénétrantes observations des p. 363-4 font regretter qu'il se borne d'ordinaire à indiquer les passages imités, au lieu d'étudier de près les procédés d'imitation. Mais, nous l'avons déjà dit dans un précédent article, M. F. s'interdit le plus qu'il peut la critique littéraire, et c'est comme à son insu que la piquante finesse de son goût s'échappe en spirituelles remarques. Du moins, il a fait ce qu'un Italien, et un Italien aussi versé dans la littérature de sa patrie, pouvait seul faire : il a poussé plus avant que personne la recherche des emprunts que les premiers successeurs de Ronsard ont faits à leurs voisins (V. p. 348-355, 358-365, 368-369, 431-441). Déjà un de nos compatriotes, M. Vianey, dont M. F. rappelle fort justement le nom, s'est engagé dans cette voie féconde en découvertes, et ce qu'il y a trouvé est un gage de ce qu'il y trouvera encore. Nous souhaitons vivement que M. Flamini prête à notre histoire littéraire dans cette exploration malaisée le secours de sa science.

Charles Dejob.

7. — Ernest BABELON. **La gravure en pierres fines. Camées et Intailles.** Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1894 (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*). In-8, 320 p., avec 204 vignettes.

Koehler a eu bien raison de dire que, de toutes les sciences archéologiques, celle des pierres gravées a eu le plus à souffrir des entreprises de dilettantes incompétents (*Werke*, t. III, p. 6). Par une sorte de fatalité, il n'est pas jusqu'à des hommes vraiment distingués, comme Mariette et Eckhel, qui ne soient restés fort au-dessous d'eux-mêmes lorsqu'ils ont touché à la glyptique. Les manuels qu'on a publiés de notre temps, en particulier ceux de Krause, King et Westropp, sont des compilations indigestes, mal composées et pleines d'erreur ; le peu qu'on y trouve à louer dérive du *Traité* de Mariette, dont le tome Ier, resté aussi indispensable que la *Paléographie grecque* de Montfaucon, contraste d'une façon singulière avec le fatras du second tome. En 1891, un polygraphe anglais, M. Middleton, a donné un résumé sec, mais assez exact, sous le titre d'*Ancient Gems;* c'est un livre mal illustré, rédigé sans art et non exempt d'erreurs plaisantes [1], mais dont l'auteur a pu tirer parti des beaux travaux de M. Furtwaengler publiés dans le *Jahrbuch* de 1888 et de 1889. Le chapitre sur les gemmes, dans le *Handbook of greek archaeology* de M. Murray (1892), marque à tous égards un progrès considérable. Venant après ces archéologues, M. Babelon s'est tracé un cadre plus large, puisqu'il poursuit l'étude de la glyptique jusqu'à nos jours, et il l'a rempli avec autant de savoir que de méthode. Le manuel qu'il vient de nous donner, divisé en neuf chapitres, illustré de gravures fort convenables, rendra de réels services. Puisse-t-il galvaniser un peu cette belle étude des gemmes, si fort en faveur au XVIIIe siècle, et que les faussaires d'une part, les ignorants de l'autre, ont presque réussi à discréditer !

Ce sont les faussaires qui ont fait le plus de mal. Quand on s'est douté de l'étendue de leurs fraudes, la crédulité a fait place au scepticisme, bientôt à l'indifférence. La réaction que Koehler inaugura en 1833 alla trop loin. De toutes les pierres signées, il n'en voulut plus reconnaître que cinq. Brunn, en 1859, se montra moins méfiant, mais il semble que l'hypercritique de Koehler ait continué à prévaloir jusqu'à nos jours. Depuis 1860 jusqu'en 1888, date du premier article de M. Furtwaengler, le sujet paraît presque abandonné ; on craint de s'y

1. En voici une que je n'ai pas encore vu signaler et qui risque de faire son chemin. P. XIV, M. Middleton décrit un camée de Héra « *said to have been obtained by captain George Keppell near Koula* ». Ne connaissant pas l'ouvrage, pourtant presque classique, de Keppel *(sic)*, *Narrative of a journey across the Balcan* (Londres, 1831), qui a copié plusieurs monuments à Koula en Lydie (cf Le Bas-Reinach, p. 118), M. Middleton suppose qu'il s'agit de Kula-Noo en Tartarie, près de la ville de Kuba, sur les rives du fleuve Deli, affluent de la mer Caspienne. Un bel endroit pour découvrir des camées grecs !

brûler les doigts. Le savant badois, novateur en toutes choses, réagit contre Koehler et reconquit brillamment mainte position sur un terrain évacué en panique. Par malheur, il en abandonna aussi de très solides : ainsi, selon lui, la *Julia Titi* d'Evode serait la copie *moderne* d'un original perdu! Mais, à part quelques bizarreries, son travail a marqué le début d'un ère nouvelle dans ces études ; celui de M. Babelon, comme ceux de MM. Middleton et Murray, en a ressenti et en propagera l'influence.

Ce n'est pas que je sois toujours d'accord avec M. B. ni que son élégant résumé soit exempt d'erreurs. Il nous dit (p. 124) qu'il existait *au siècle dernier* une gemme signée ΠΕΡΓΑΜ dont le souvenir nous est conservé par une pâte de verre du musée de Florence. Mais, dès 1724, date de la publication de Stosch, on ne connaissait de cette pierre qu'une pâte rouge, crue antique ; aucun document ne permet d'affirmer que l'original ait existé à la même époque. P. 160, M. B. dit que le Démosthène de Dioscoride est une copie de la tête du Démosthène attribuée à Polyclète ; mais le grand Polyclète était mort à l'époque de Démosthène ; lire *Polyeuktos*. A la même page, M. Babelon, qui avait autrefois songé à reconnaître Phidias dans le fameux portrait signé *Dioscoride*, se rallie trop facilement à l'opinion de M. Furtwaengler, déjà indiquée par M. Bernoulli, qui y reconnaît Cicéron. Cette opinion, comme l'a déjà dit M. Gardthausen (*Augustus und seine Zeit*, t. I, 2, p. 31), est d'autant plus inadmissible qu'elle ne tient aucun compte du buste colossal découvert entre Narni et Todi lequel, reproduisant les traits du même personnage, ne peut pas être un portrait de Cicéron. — P. 161, ce n'est pas l'original de la gemme de Solon qui appartenait en 1570 à Orsini, puisque le catalogue même de la collection de cet humaniste (Nolhac, *Mél. de Rome*, 1884, p. 154) dit que la pierre en question provenait *da M. Cesare de Camei* (Cesati?). — P. 163, il est inexact que la Méduse de Sosos soit égarée ; elle a passé au British Museum avec la collection Carlisle (*Archæol. Anz.*, 1891, p. 136) et Brunn s'était trompé en disant qu'elle appartenait à Blacas. — P. 164, il est inadmissible que l'Artémis d'Apollonios soit inspirée de l'Artémis de Praxitèle à Anticyre (opinion de Koehler), puisque nous savons, par les monnaies, que cette statue était représentée dans un mouvement rapide (Michaelis, *Jahrb.*, 1886, p. 31). — P. 165, la signature VAAOV *(sic)* du taureau dionysiaque à Paris est certainement moderne, comme l'ont déjà reconnu, au siècle dernier, les deux Pichler et le graveur Alfani — P. 168, le doute touchant l'authenticité de la signature de *Polyclète*, sur la gemme représentant Diomède, est d'autant moins admissible qu'elle était connue et même célèbre avant 1430. — P. 169, dans l'intaille de Félix, M. B. dit à tort que le nom du possesseur est gravé en lettres plus grandes que celui de l'artiste : c'est le contraire qui est vrai. M. B. n'a pas bien saisi ce qu'écrit à ce sujet M. Furtwaengler (*Jahrb.*, 1888, p. 314, l. 1). Au même endroit et ailleurs, il parle de

la collection Marlborough qui n'existe plus, ayant été cédée, en 1875, à M. Bromilow de Battlesdene Park au prix de 1,125,000 francs. — P. 170, la pierre signée Philémon n'est pas un camée, mais une intaille. — P. 171, la cornaline publiée par Stosch n'est pas signée Λουκίου, mais Λευκίου. — P. 173, M. B. a bien tort de suspecter l'inscription ΤΡΥΦΩΝ ΕΠΟΙΕΙ du camée autrefois chez Marlborough, sous prétexte que la pierre a appartenu à Ligorio, ce qui n'est d'ailleurs nullement prouvé; tout ce qu'on sait, c'est qu'un dessin de ce chef-d'œuvre avait été fait par Ligorio, qu'il tomba entre les mains de Rascas de Bagarris et fut reproduit par Spon en 1679. — P. 173, M. B. répète que la Julie d'Evode est gravée sur une aigue marine, mais les minéralogistes paraissent avoir établi, dès 1786, qu'il s'agit d'un cristal de roche de couleur verdâtre (Koehler, t. III, p. 363). — P. 175 je ne comprends pas que M. B. puisse suivre Lenormant dans l'interprétation des caractères gravés sur le jaspe de Pescennius Niger ; la transcription qu'il en donne n'est pas grecque et comporte des abréviations impossibles comme Α pour Ἀσκλήπιος, Υ pour Ὑγιεία qui ont dû révolter son tact de numismatiste. — P. 181, M. B. décrit une pierre gnostique où il croit reconnaître Iao tenant la tête coupée du traître Judas; mais cette interprétation est fondée seulement sur le mot ΙΟΥΔΑΣ écrit au revers, et si ce mot signifie quelque chose il ne peut désigner la tête coupée que tient le personnage principal. D'ailleurs, on n'a jamais cru que Judas ait eu la tête tranchée. L'explication doit être cherchée dans une autre voie (secte des Caïnites ?). — P. 216, l'hypothèse que le moule en serpentine du Cabinet des Médailles aurait pu servir au moyen âge pour la fabrication d'amulettes, n'est autorisée par rien. — P. 256, l'hypothèse qui fait de la signature ΕΛΛΗΝ une traduction du surnom d'Alessandro Cesati dit *il Greco*, est de King, auquel M. Babelon, qui n'indique pas de source, aurait bien fait de la laisser. Que le motif de l'Harpocrate où ce nom est inscrit soit antique, c'est ce dont il n'est pas permis de douter, aucun artiste du XVI[e] siècle n'ayant été capable de l'imaginer. Si l'inscription est moderne, ce qui n'est pas sûr, elle a été gravée par quelqu'un qui croyait reconnaître dans cette image le personnage de la fable appelé *Hellên* ; si elle est antique, elle peut désigner le possesseur de la pierre.

Dans le chapitre consacré à la glyptique mycénienne, qui est bien tourné et aussi instructif que les autres, je trouve une affirmation qui me semble inadmissible. M. B. reconnaît, dans cette série d'intailles, l'intervention de la « démonologie sémitique » (p. 87). Mais non, il n'en existe aucune trace. La seule que M. B. allègue, c'est la représentation d'un personnage combattant un vieillard à queue de poisson, dont le prototype, dit M. Babelon, doit, « sous le nom de Dagon, être cherché en Phénicie et en Chaldée ». Mais Dagon est un dieu des Philistins, qui ne sont pas des Sémites, et la preuve de l'origine chaldéenne de ce type, qui devait naître naturellement chez un peuple de marins et d'insulaires, reste à fournir. M. B. cite un passage de Lenormant où il est

question du caractère phénicien des gravures mycéniennes; mais est-il vraiment encore permis de parler de cela, puisque nous ne connaissons rien de l'art phénicien qui ne soit postérieur de plusieurs siècles aux gemmes mycéniennes? Le caractère chaldéen que M. B. croit distinguer dans la grande intaille en or de Mycènes m'échappe tout à fait, alors que son analogie avec des œuvres lydiennes et anatolienes est évidente; mais l'influence chaldéenne que l'on signale dans ces dernières n'est-elle pas tout à fait secondaire? Quand il s'agit d'analogies entre œuvres mycéniennes et assyriennes, il est d'ailleurs devenu très nécessaire de se demander de quel côté est l'emprunt.

Quoi qu'il en soit de ces menues critiques [1], M. Babelon a le mérite de nous avoir donné le premier un livre clair et bien fait sur un sujet particulièrement complexe, et d'avoir évité, en le traitant, les deux excès de la prolixité et de la sécheresse, qui sont des écueils pour les auteurs de manuels.

Salomon Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE. Deux nouveaux fascicules, le VII[e] et le VIII[e] des *Études et textes inédits* sur la colonisation et le commerce colonial aux XVII[e] et XVIII[e] siècles que publie M. L. Vignols, viennent de paraître (Paris, Baudoin, 23 et 16 p.). Le VII[e] est intitulé *Naufrage et aventures d'un équipage malouin aux côtes sud-américaines en 1706*. C'est le récit, très intéressant, de l'expédition du *Falmouth*, monté par Danycan; l'entreprise échoua parce que Danycan s'obstina à ne relâcher nulle part sur sa route, et, en effet, pour obtenir le succès, il fallait réduire le plus possible les escales, c'est-à-dire la durée du voyage et les frais; M. Vignols montre, d'ailleurs, que « malgré les calmes prolongés des tropiques, malgré les vents contraires à l'entrée du canal magellanique, malgré la conduite indigne du capitaine Surcouf, Danycan serait arrivé à temps pour relever par une nourriture abondante et fraîche les forces de son équipage, si les éléments acharnés à sa perte ne l'avaient obligé à rebrousser chemin ». Le VIII[e] fascicule, *Émigrants allemands cantonnés en Bretagne 1763-1766*, retrace un petit épisode accessoire de l'expédition du Kourou; Choiseul voulut, pour peupler la Guyane, y attirer des Français et des Allemands; de ces Allemands, une trentaine furent longtemps cantonnés en Bretagne; les textes recueillis sur ce sujet par M. Vignols aux archives d'Ille-et-Vilaine prouvent l'incurie des bureaucrates de Choiseul et le triste état économique de la Bretagne après la guerre de Sept Ans.

— M. Henri Jadart, secrétaire général de l'Académie de Reims, a publié, sous le titre d'*Essai d'une bibliographie rethéloise*, un catalogue raisonné d'ouvrages manuscrits et imprimés concernant l'histoire et la bibliographie de la ville de Rethel (Rethel, Beauvarlet, 1894. In-8o, 84 p). Le travail témoigne, comme toujours, d'un grand soin et d'une parfaite conscience. Il rendra de grands services. M. Jadart met

1. Je dois en ajouter deux autres, d'ordre général : 1° M. Babelon ne cite que très capricieusement ses sources. 2° Il ne donne aucun renseignement sur l'histoire des collections de gemmes, pour laquelle on doit encore recourir à King.

à part et en tête les manuscrits. Puis il énumère les imprimés, volumes, brochures, journaux, livres divers, tous rangés dans des séries distinctes, les uns par ordre d'auteurs, les autres par ordre chronologique d'édition. On trouve ainsi pour chaque article le titre complet de l'ouvrage avec l'éditeur, la date, le format et quelques notes explicatives qui mettent en relief la valeur de l'œuvre. Chaque pièce forme un article avec son numéro. Il y a deux cent trente-deux articles. « De la sorte, dit M. Jadart, se dérouleront sous les yeux du chercheur les faits historiques, politiques, administratifs, religieux ou de simple curiosité locale ; il verra apparaître les noms des imprimeurs et des libraires des siècles passés, ceux des historiens et des laborieux compilateurs qui ont étudié les annales de Rethel, les Camart, les Taté, et plus près de nous, tour à tour, les Pauffin, les Jolibois et leurs émules contemporains. En même temps, se succéderont les productions diverses des écrivains et des savants qui ont pris naissance à Rethel ou s'y sont établis ; il importe de faire connaître les livres de science de Boucher de Perthes, les œuvres d'érudition d'Hippolyte Noiret, aussi bien que les essais littéraires de plusieurs autres de nos compatriotes. Les journaux figureront également à la date de leur apparition. »

— M. Paul COTTIN a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans le « Bulletin du bibliophile » sur *Vanderbourg et les poésies de Clotilde de Surville* (Paris, Techener, 1894. In-8°, 30 p). Nous sommes de ceux qui regardent comme le véritable auteur des *Poésies* le marquis de Surville, ce pauvre marquis, comme a dit spirituellement M. Gaston Paris, dont on dénigre tant les vers et qui pourrait vraiment se plaindre d'avoir trop bien réussi. M. Cottin, pour sa part, croit que les *Poésies* ne sont ni de Vanderbourg ni du marquis de Surville ni d'un poète du XVe siècle ; il voit dans l'auteur « un poète dont le nom et l'époque sont également inconnus, mais qui serait postérieur au XVe siècle et, selon toute apparence, de la fin du XVIIIe ». La brochure de M. Cottin est d'ailleurs un complet « historique » de la question.

— M. Max DURAND-FARDEL ajoute trois numéros à la pesante bibliographie dantesque. Ce sont deux brochures : *Dante Alighieri* (Ollendorf, 1893) ; *Dante Alighieri, une vue du Paradis* (Plon, 1894) et un livre sur lequel nous reviendrons prochainement, *la Divine Comédie, traduction libre* (Plon 1895).

ALSACE. — Nous avons reçu, par l'entremise du savant bibliothécaire de Colmar, M. Waltz, que nous remercions vivement de cette attention, un petit travail de onze pages, dû à un officier prussien et intitulé *Bemerkungen zum Treffen von Türkheim am 5 Januar 1675* (avec une carte. Colmar, impr. et lithogr. de F. X. Saile). On dit ordinairement que Turenne, dans la fameuse marche de flanc qui lui fit gagner la bataille de Türkheim, passa par la montagne, par le Hohlandsberg, et vint ainsi déboucher sur le flanc des Impériaux ; ce qui est insoutenable ; il ne serait pas arrivé à temps. Le sous-lieutenant Nieger, dans un travail manuscrit, et M. Rocholl, dans son étude sur le Grand-Électeur en Alsace, ont vu tout ce que cette opinion avait d'aventureux ; mais ils font marcher Turenne de Wettolsheim par la maison forestière de Sainte-Gertrude et de là par le Baerenthal jusqu'à Winzenheim. L'officier prussien anonyme dont nous analysons la brochure, prouve que Turenne, caché à l'ennemi par les vignes et les chemins creux, a tout simplement marché au pied de la montagne, au pied du Rother Berg. Il ne pouvait passer sur ce Rother Berg parce qu'aucun des sentiers n'était alors et n'est encore franchissable pour l'artillerie et la cavalerie. L'auteur cite tous les témoignages des contemporains, et il en résulte de toute évidence que Turenne est parti à onze heures de Wettolsheim et arrivé à une heure près de Türkheim, qu'il a donc marché au pied de la montagne et fait cette traite en deux heures — ce qui, en cette raison, et pour des troupes, est chose remar-

quable — qu'il s'est porté d'abord de Feldkirch dans la direction de Sainte-Gertrude, puis que devant Wettolsheim il a obliqué vers le nord sur Winzenheim par un chemin creux, qu'à Winzenheim il a tourné à gauche et s'est, derrière ce village, dirigé vers Türkheim, ainsi que M. Rocholl l'indique dans son livre sur le Grand-Électeur. La question valait la peine d'être examinée par un militaire et étudiée sur les lieux ; elle est vidée.

— La librairie strasbourgeoise Heitz et Mündel édite une collection, intitulée « Études pour l'histoire de l'art allemand», *Studien zur deutschen Kunstgeschichte*. Trois fascicules ont déjà paru : le premier, dû à M. Gabriel de Térey, renferme la liste des tableaux de Hans Baldung; le troisième, qui a pour auteur M. Rod. Kautzsch, contient des remarques et développements préliminaires pour une histoire de l'illustration des manuscrits allemands à la fin du moyen âge. Le deuxième fascicule, que nous avons reçu, traite des sculptures de la cathédrale de Strasbourg; ce n'est qu'une première partie; M. Ern. Meyer-Altona y décrit les anciennes sculptures jusqu'en 1789, et on notera, dès les premières pages de son étude, ce qu'il dit de l'influence des « collectanées » de Specklin sur la plus détaillée des anciennes descriptions du *Münster*, celle d'Oseas Schadaeus qui parut en 1617. Trente-cinq reproductions accompagnent cette remarquable étude (*Die Sculpturen des Strassburger Münsters*. I, 1894, 76 p.).

ALLEMAGNE. — La librairie J.-C. Hinrichs, de Leipzig, nous envoie le premier numéro semestriel (1894) de son *Verzeichniss .. der Bücher, Landkarten, Zeitschriften*, etc., qu'elle met en vente à prix marqués. Cet énorme catalogue de 832 pages est suivi, fort heureusement, d'une table méthodique (290 pages), qui le rend accessible aux érudits toujours économes de leur temps.

— Miss Eugénie Sellers vient de publier une édition anglaise, revue et augmentée, des *Griechische Meisterwerke* de M Furtwaengler (Londres, Heinemann, 1895). Le format est un peu plus grand que celui de l'édition allemande, ce qui a permis d'insérer dans le texte toutes les photogravures, au lieu d'en former un album. Les planches sont bien meilleures que celles de l'ouvrage de M. Furtwaengler. Nous reviendrons prochainement sur cette importante publication.

— Le quatrième volume de la *Minerva*, de cet Annuaire du monde savant (*Jahrbuch der gelehrten Welt*) que publient MM. R. Kukula et Karl Trübner, a paru (Strasbourg, Trübner, 1895. In-8°, xvi et 930 p.). Le recueil va toujours s'améliorant et se perfectionnant d'année en année. M. César Paoli, de Florence, a donné cette année des renseignements sur les archives italiennes ; M. Dafert, de Compinas (Brésil), et M. Léopold, de Montevideo, ont envoyé des détails nouveaux sur les instituts savants de l'Amérique du Sud ; M. Cook, M. Zimmermann, M. Xénopol et M. Bianu ont pareillement pourvu les éditeurs d'indications précieuses sur l'Université de la Nouvelle-Zélande, sur les établissements d'instruction en Hongrie, sur l'Université de Jassy. On trouve, en outre, dans ce volume un certain nombre de bibliothèques et d'archives d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Suisse, de bibliothèques d'Angleterre et d'Universités de l'Amérique du Nord, d'établissements scientifiques des Pays-Bas, de Hongrie, de Russie, d'Espagne qui manquaient dans les volumes précédents. M. Trübner veut que rien ne lui échappe, qu'aucune école, aucune bibliothèque, aucun professeur ne se dérobe à sa mention : « nil actum reputans si quis superesset... » L'augmentation sans cesse croissante des matériaux oblige M. Trübner à mettre peu à peu de côté les renseignements généraux et il a dû, dans ce tome, abandonner les notices historiques. Mais on lui sera reconnaissant de ce vaste tableau qu'il a dressé; s'il y a des lacunes, il s'efforce infatigablement de les combler, et l'on

ne peut guère, dans une pareille entreprise, arriver jamais à être absolument complet. Le portrait reproduit cette année en tête du volume est celui d'un représentant du monde savant de l'Angleterre, du président de la Royal Society, Lord Kelvin, gravé par Hubert Herkomer. P. 560 lire Leger et non *Léger*. P. 564 M. Got est-il professeur de *Stilistik?*

— Le second volume des 373 fables et contes de Hans Sachs (*Sæmtliche Fabeln und Schwænke von Hans Sachs.* Halle, Niemeyer. In-8°, XXI et 640 p., 5 mark 40), publiés par M. Edm. GŒTZE selon l'ordre chronologique et d'après les originaux, a suivi rapidement le premier. Il forme les numéros 126-134 de la collection des « Réimpressions des œuvres de la littérature allemande des XVIe et XVIIe siècles ». On trouvera dans l'introduction de ce deuxième volume, outre de nombreuses et précieuses indications sous le titre *Verbesserungen und Nachtræge* (p. XI-XXIII) une petite table alphabétique (en deux pages, p. XXIV-XXV) des sources de Sachs : l'*Esope* de Steinhœwel, Agricola, Bernardini, Boccace, Brant, le Livre des vieux Sages, le *Speculum sapientiae* de Cyrille, les Fables latines de Martinus Dorpius, Eulenspiegel, Folz, Lucien, Pauli, Hugo de Trimberg, Burkhard Waldis, Wickram. Ajoutons que plusieurs morceaux sont publiés pour la première fois dans l'édition de M. Gœtze : Ce sont les nos 19, 28, 49, 52, 53, 56, 57, 59-64, 68-69, 71, 73-76, 78-83, 85, 87-89, 92, 95-98, 100, 103, 104, 106-113, 117-119, 121-127, 131, 134-140, 150, 174, 264, 335, 373, 379, 380-382, 386.

— Signalons en même temps le discours ou *Festrede* sur Hans Sachs que M. Edmond GŒTZE a prononcé le 5 novembre 1894 à la fête du poète dans la salle de l'Hôtel de ville de Nuremberg (Nuremberg, Raw. 1894. In-8°, 22 p.). M. Gœtze montre dans ce discours comment Sachs collabora à l'œuvre de la Réformation et comprit Luther; comment il élargit le cercle des sujets de l'école des *Meistersinger*; comment il fut « un prédicateur et un éducateur de son temps ».

— M. Finnur JONSSON a publié dans l'*Altnordische Sagabibliothek*, dont elle forme le troisième volume, le texte de la Saga d'Egill, fils de Skallagrim (*Egils Saga Skallagrimssonar nebst den grœsseren Gedichten Egils.* Halle, Niemeyer, 1894. In-8°, XXXIV et 334 p.) qui raconte, outre les destins de Kveldulf et de Skallagrim, les quatre voyages d'Égill à l'étranger, ses aventures, ses prouesses. Le texte, édité avec le plus grand soin, est donné principalement d'après trois manuscrits (M, W, K) et accompagné, au bas des pages, de notes qui éclaircissent toutes les difficultés, grandes et petites. A la saga M. Jonnson a joint trois grands poèmes d'Egil, la *Hoefudlausn*, le *Sonatorrek*, l'*Arinbjarnarkvida*, pourvus également d'un commentaire fort utile. On remarquera dans l'introduction les pages qui traitent de la chronologie de la saga, de sa composition qui témoigne de finesse et d'habileté, de son style que M. Jonnson juge avec raison clair, simple, d'allure facile et aisée, des caractères qui sont ordinairement bien dessinés.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 décembre 1894.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture de la lettre de remerciements adressée par le chargé d'affaires de Russie au président de l'Institut en réponse à la lettre de condoléances transmise par les cinq Académies à la famille impériale de Russie.

M. Héron de Villefosse rend compte d'une exploration accomplie dans le Sud

Tunisien par M. H. Lecoy de la Marche, lieutenant d'artillerie, attaché à la mission Foureau. Cette exploration, entreprise sous les auspices et avec les fonds de l'Académie des Inscriptions, avait pour but de rechercher le tracé de la voie antique qui reliait Gigthis (Bou Grara) à Cydamus (Gadhamès). Sans entrer dans le détail de cette exploration, il convient de signaler deux découvertes archéologiques très importantes. Au Djebel Tlalet, l'antique Talatati, M. Lecoy de la Marche a retrouvé une inscription de l'époque de Dioclétien qui fournit pour la première fois des détails sur l'armée de Tripolitaine. Il y avait là, à la fin du IIIe siècle, le camp d'une cohorte détachée de l'armée de Numidie et chargée de défendre et de surveiller le *limes Tripolitanus*. — Plus au Sud, à El Amrouni, l'explorateur a découvert un tombeau romain portant une inscription bilingue, latine et néo-punique, et décoré de bas-reliefs relatifs à l'histoire d'Orphée (cf. *Revue*, n° 37-38, p. 142).

L'Académie se forme en comité secret.

Léon DOREZ.

Séance du 28 décembre 1894.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit (25 décembre) que des fouilles récentes, non encore achevées, ont mis à jour, à peu de distance de Pompéi, une villa isolée où se trouve l'appareil entier et intact d'un établissement de bains privés. Fourneau, chaudière, tuyaux avec leurs robinets, tout y a été conservé, le pillage qui a enlevé de Pompéi presque tous les métaux ne s'étant pas exercé ici. C'est le premier exemple d'un tel appareil complet. M. le professeur Mau a présenté un récit détaillé de cette découverte dans la dernière séance de l'Institut archéologique allemand. — M. le docteur Baccelli, ministre de l'Instruction publique, a fait rétablir au fronton du Panthéon l'inscription d'Agrippa : *M. Agrippa. L. F. Cos. tertium fecit.* — Dans les travaux de la saison d'automne au Palatin, on a achevé le déblaiement de plusieurs grandes salles de la maison d'Auguste, où subsistent des traces de l'antique décoration. Il reste à poursuivre les fouilles vers la villa Mills. — L'Institut archéologique allemand compte pouvoir commencer au printemps le moulage de plusieurs parties au moins de la colonne de Marc-Aurèle.

Le R. P. Delattre écrit à l'Académie (21 décembre) que ses recherches se sont portées sur divers points, tels que le flanc Sud-Ouest de la colline de Saint-Louis et les abords de l'amphithéâtre, mais surtout sur l'emplacement d'une nécropole punique qu'il avait déjà reconnue. Ces fouilles ont porté à plus de quatre cents le nombre des tombes découvertes à une profondeur variant de 4 à 14 mètres. La mise au jour de cette découverte est très importante pour la topographie de la première ville de Carthage, et on a trouvé là un grand nombre de pièces archéologiques intéressantes pour l'histoire des mœurs et de la religion des Carthaginois ainsi que pour l'histoire de l'art et celle du commerce. Il faut noter des figurines égyptiennes, des statuettes et des vases de style grec archaïque, des masques d'art carthaginois, des scarabées, des amulettes, des colliers, bracelets d'or, d'argent et de bronze, enfin tout un ensemble d'objets analogues à ceux qui sont sortis des nécropoles de Phénicie, d'Etrurie, de Sardaigne et de Grèce (Camiros et Mycènes), et une inscription punique nommant deux fois comme dieu Pygmalion et qui, d'après M. Philippe Berger, est le plus ancien texte connu de Carthage.

L'Académie procède à l'élection d'un correspondant national et de cinq correspondants étrangers. Sont élus : corespondant national, M. Saige; correspondants étrangers : MM. Meheren, Kavvadias, Windisch, Buecheler et le R. P. de Smedt.

L'Académie procède à l'élection de son bureau pour l'année 1895. Sont élus : président, M. Maspero; vice-président, M. Schlumberger.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes pour l'année 1895 :

Du *prix Gobert* : MM. de Rozière, de Barthélemy, l'abbé Duchesne, de Boislisle;

Des *travaux littéraires* : MM. Delisle, Hauréau, Le Blant, de Rozière, Deloche, Girard, Barbier de Meynard, d'Arbois de Jubainville;

Des *Ecoles d'Athènes et de Rome* : MM. Delisle, Girard, Heuzey, Perrot, Foucart;

Du *Nord de l'Afrique* : MM. Le Blant, Heuzey, Perrot, Barbier de Meynard, Boissier, Héron de Villefosse, Berger et Oppert;

Des *Antiquités de la France* : MM. Delisle, Hauréau, de Rozière, Paris, Bertrand, Héron de Villefosse, Longnon et de Lasteyrie;

Commission administrative : MM. Delisle et Deloche.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 14 janvier — 1895

8. — **Textkritische Bemerkungen zur Tasch'ita dMar Jabalaha patriarka ouad Rabban Zauma**, der philosoph. Facultæt der Universitæt Iena, zur Erlangung der venia docendi vorgelegt, von Dr H. Hilgenfeld. — Iena, Frommann, 1894; in-8, pp. 39.

Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317), était un moine Tartare, né aux environs de Péking, que les circonstances portèrent à la plus haute dignité ecclésiastique de sa secte. Le moine Rabban Çauma, maître et ami de Jabalaha, fut envoyé en Occident, par Argoun, roi des Mongols de la Perse, en vue de déterminer les princes chrétiens à faire une nouvelle croisade. Il vint trouver Philippe le Bel, à Paris, au mois de septembre 1287. L'histoire très détaillée du patriarche écrite par un contemporain, et le récit du voyage de son compagnon tiré de son propre journal, ont été publiés, en syriaque, par M. Bedjan, en 1888. Nous avons nous-même donné une traduction de cet ouvrage dans la *Revue de l'Orient latin* (T. I, pp. 567-610 ; t. II, pp. 72-142 ; 235-304). La thèse de M. Hilgenfeld contient uniquement des remarques philologiques sur le texte syriaque, qu'il a notées au cours d'une étude approfondie de l'ouvrage, faite en vue d'une traduction encore inédite.

Ses observations, au nombre de quatre-vingt dix-huit, s'appliquent aux lacunes, aux gloses additionnelles, à l'emploi des suffixes et du signe du pluriel, à la ponctuation, à la vocalisation, au changement de consonnes. C'est dans cette dernière catégorie de remarques que M. Hilgenfeld a été le moins heureux [1]. Malgré le nombre de ses observations

1. Il nous serait difficile de suivre M. H. dans ses explications sans nous servir de caractères syriaques. Voici cependant quelques exemples : P. 72, l. 10, au lieu de *lecoullounré*, ce qui n'a pas de sens, il propose de restituer *lecardinalé*. Cette resti-

il a encore laissé de côté bien des passages qui demandaient des explications [1]. Néanmoins son travail prouve qu'il a étudié le texte d'une manière approfondie; son étude jette la lumière sur un bon nombre de points obscurs, et grâce à lui, M. Bedjan pourra singulièrement améliorer son texte dans une nouvelle édition.

J.-B. Chabot.

---

9. — G. Castellani. **Del mito di Medea nella tragedia greca.** Venezia, Visentini, 1893, in-8, 51 p.

La conclusion principale de cette dissertation est que la légende de Médée doit à Euripide seul son importance. L'auteur est donc convaincu que c'est Néophron de Sicyone qui a remis sur la scène, en la corrigeant, la pièce d'Euripide, et non Euripide qui a repris, en l'améliorant, l'œuvre de Néophron [2]. Il remarque, d'autre part, qu'Eschyle n'a fait que toucher en passant au mythe en question, et que dans les tragédies, aujourd'hui perdues, où Sophocle avait introduit le personnage de Médée, il n'avait dû lui attribuer qu'un rôle tout à fait secondaire. Les parodies, faites par les poètes comiques, du beau drame d'Euripide, lui paraissent attester encore, avec sa popularité, sa valeur supérieure.

Ce qui, à notre avis, n'est pas démontré, c'est la priorité d'Euripide sur Sophocle dans les sujets empruntés au mythe de Médée. Pour Euripide, on connaît deux dates : celle des *Péliades* (455), celle de la *Médée* (431); mais sait-on en quelle année furent représentés l'*Égée* et les Ῥιζοτόμοι de Sophocle? Il est possible que celui-ci, en choisissant ces deux fables, ait suivi l'exemple qui lui était donné par son compétiteur plus jeune; mais on ne saurait rien affirmer. Sophocle sans doute — qui l'ignore? — a traité, de longues années après Euripide, le sujet de *Philoctète;* a-t-on le droit, cependant, de tirer de ce fait particulier une conclusion générale et de supposer qu'Euripide a toujours devancé Sophocle dans le choix des mythes qui ont été pour les deux poètes des sources de tragédies?

---

tution lui est suggérée par les mots suivants : (*et metropolitis, et episcopis*); mais à cette époque les cardinaux n'avaient pas le pas sur les évêques. Nous croyons qu'il faut lire : *lecoullitourgia, à toute la liturgie*, c'est-à-dire à tous les assistants. — Pour démontrer la confusion du *beth* et du *dolath*, il invoque un passage (147, 1) où il faudrait lire *yb* = 12, au lieu de *yd* = 14. Mais 14 est la vraie date; etc.

1. Par exemple, p. 49, l. 9, au lieu de *Chardalou*, il faut lire *Charledou* (*Charles deux*); p. 46, l. 9, il fallait corriger l'observation de M. Bedjan qui croit que *l'csonia* est l'adjectif *saxon*, ce mot signifiant en réalité : *en Gascogne*; etc.

2. Pour expliquer les textes d'où semble ressortir précisément le contraire, M. G. adopte, en la développant, l'hypothèse très spécieuse de Wilamowitz relative aux prétentions des gens de Sicyone.

Le travail de M. Castellani, encore que trop conjectural sur certains points, ne sera pas inutile à l'histoire de la tragédie grecque : il est intéressant et exécuté avec beaucoup de soin.

P. DECHARME.

---

10. — Moritz CANTOR. **Vorlesungen über Geschichte der Mathematik.** 1*ter* Band. Von den æltesten Zeiten bis zum Jahre 1200 n. Chr. (Avec 114 figures et une planche) 2e édition, Leipzig, Teubner, 1894 ; VIII-883 p.

Le premier volume de l'*Histoire des mathématiques* a dû être publié en seconde édition « plus rapidement », écrit M. Cantor, « que je ne pouvais l'espérer ». C'est que les découvertes ne cessent pas, actuellement, dans cette partie de la science ; les théories mathématiques des anciens sollicitent de plus en plus l'érudition, et, notamment en ce qui concerne les Grecs, des études plus approfondies et surtout plus directes des textes ont conduit, dans les treize années d'intervalle qui séparent cette édition de la première, à des résultats plus précis et mieux contrôlés, que M. C. devait mettre à leur place. Il ne se passe pas un an sans que de nouvelles productions viennent enrichir nos connaissances ; et M. C. eût tardé seulement de quelques mois, que l'ouvrage de M. Carra de Vaux eût sans doute modifié sa manière de voir sur Héron d'Alexandrie. Une critique de détail me paraît superflue ; une recension très intéressante de la première édition a été faite dans la *Revue* (16 mai 1881), et je n'y ajouterais que peu de chose [1]. Je remarque cependant, pour ma part, que certains renseignements fournis par Plutarque eussent pu être rapportés : sur les opérations de calcul, par exemple, sur la divisibilité, etc. A propos de πεμπάζειν = *compter*, il n'eût pas été sans intérêt de noter que Plutarque y voit tout autre chose que « compter sur ses doigts ». Mais ce sont là de très minces détails : M. Cantor, dans une courte préface, se montre légitimement fier de ses travaux, et d'avoir été, par son ardeur infatigable, le promoteur des recherches sur l'histoire des mathématiques.

MY.

---

11. — **Platons Phaidon,** für den Schulgebrauch herausgegeben von A. Th. CHRIST. Leipzig, G. Freytag, 1894. 1 vol. de XVI-120 pp. Prix : 0.70 pf.

Petite édition classique sans notes, dont il faut tout d'abord louer

---

1. M. C. semble avoir ignoré cette recension : il n'a corrigé aucune des fautes d'impression qui y sont signalées, par exemple, p. 224, note Θεαιθήτος ; p. 120 ψῆφοι ; p. 311 κοχλία pour κοχλίας, etc ; j'ajoute p. 158 note βιογραφοί ; p. 269 ἔλλειπου, ὑπέρβαλλον ; p. 841 ἀνδρές, ἀδηλυντός ; p. 180 note γραμμαὶ ἄλογαι ! — P. 136, l. 4, l. Mathematiker*verz*eichniss.

l'élégance, tout en regrettant que la librairie Freytag ait cru devoir employer des caractères gothiques [1]. L'auteur avait déjà publié dans les *Symbolae Pragenses* (1893, p. 8), un intéressant article ***Zur Frage über die Bedeutung des Phaidonpapyrus***, où il combattait, comme je l'ai fait moi-même, l'idée des savants qui ne voient dans le texte nouveau que des corrections arbitraires. De là vient, ainsi que l'explique M. Christ, que son édition ressemble un peu à la mienne dans les passages conservés par le papyrus : c'est que toutes deux ressemblent à ce papyrus. M. C. me fait, d'ailleurs, l'honneur de renoncer, sur ma démonstration, à une mauvaise lecture de M. Gomperz, et, dans la fin de son ouvrage, de tomber d'accord avec moi sur quelques-uns des changements à apporter au texte de M. Schanz. Pas plus que moi du reste, il n'a pu revoir le texte plus sérieusement, les leçons du manuscrit T, chef de la deuxième famille, n'étant toujours pas publiées, non plus que celles du manuscrit de Vienne (W) dont M. Král a montré la valeur.

Mais il a fait une part sensiblement plus large à la critique conjecturale; il convient sans doute d'attendre pour juger de ses corrections qu'il les ait justifiées, ainsi qu'il le promet, dans un programme du gymnase de Prague [2]. On peut regretter du moins qu'il ne les ait pas indiquées en les réunissant en tête de son ouvrage, car on risque ainsi de prendre des fautes d'impression pour des conjectures. C'est le cas dès la p. 58 B où je ne sais dans laquelle de ces deux catégories il faut ranger οὐδὲν εἶχον (p. εἶχεν) φράζειν. — P. 60 B la ponctuation est certainement défectueuse; car ce qui est ἄτοπον, ce n'est point le plaisir, mais l'étrange rapport que le plaisir soutient avec son contraire; d'où la nécessité de ponctuer ὡς ἄτοπον... ἔοικέ τι εἶναι τοῦτο ὃ καλοῦσιν οἱ ἄνθρωποι ἡδύ, ὡς θαυμασίως πέφυκε κτλ. — P. 62 A le passage sur le suicide, dans cette édition comme dans les autres, continue à être inintelligible. — P. 62 D, l'addition de καί devant φευκτέον εἶναι me paraît malheureuse, puisque ces mots sont le développement du ταῦτα qui précède. — P. 67 B M. C. semble aller un peu loin en supprimant τοῦτο δ' ἐστὶν ἴσως τὸ ἀληθές; il y a ainsi plusieurs propositions qu'il a exclues du texte, sans raison suffisante à mon avis [3]. — P. 68 B le complément τούτῳ, dans le pap., à la place de μέλλοντα ἀποθανεῖσθαι est loin d'être certain, ou même probable; et 68 D le mot μόρσιμον l'est moins encore. — P. 70 D καὶ τοῦτο ἱκανὸν τεκμήριον τοῦ αὐτόθι (pour ταῦτ') εἶναι paraît une correction au moins inutile; elle oblige à sous-entendre le sujet de εἶναι (τὰς ψυχάς) et αὐτόθι renvoyant à ἐκεῖ n'est guère clair, puisqu'en général ces deux mots s'opposent. — P. 73 B la deuxième personne πείθῃ pour πείθει

1. P. 1 de l'introd. l'auteur de « *Psyche* » est Erwin Rohde, et non *Rhode*.

2. Il nous y dira aussi sans doute pourquoi il a cru devoir changer *Simmias* en *Simias*.

3. P. 67 B ἡγεῖταί οἱ pour ἡγεῖται οἱ. — P. 67 E ἤ οὐ φῄς pour ἢ οὐ φῄς (correction que d'ailleurs le pap. ne nécessite point, pour οὐ γελοῖον). — P. 80 D il est tout à fait inutile de changer ἐάν en ἄν.

n'est certainement pas une forme platonicienne. — Au contraire, 73 D εἰώθει pour εἴωθε paraît une fort bonne correction, à cause de l'imparfait qui suit (οὗ ἦν ἡ λύρα); on peut en dire autant (78 B) de τοῦτο τὸ πάθος .. <τὸ> τοῦ διασκεδάννυσθαι. — P. 82 D σώματι πελάται ὄντες pour l'inintelligible σώματα πλάττοντες est ingénieux, mais bien peu probable, car πελάτης signifie mercenaire. — P. 93 D M. C. se rencontre avec moi pour l'interversion ἐστιν ψυχή, ce qui ne peut que la confirmer. — P. 104 D ἀλλὰ καὶ ἐναντίου ἄλλῳ δεῖ τινος me paraît ne présenter dans la phrase aucun sens acceptable. — Les autres corrections que j'ai notées au passage sont surtout des suppressions qu'il serait trop long de discuter ici.

L'édition de M. C. s'ouvre par une introduction éthico-philosophique de caractère et de sens assez indéterminés; on ne voit guère à qui elle s'adresse. L'ouvrage se termine par une analyse détaillée du dialogue, où les subdivisions ont été vraiment trop multipliées; je crois, d'autre part, que M. C. a eu tort de ne pas séparer nettement la réfutation de l'objection de Simmias, qui est en réalité une quatrième partie la plus nouvelle et la plus belle du dialogue, et où Simmias est vite oublié. Il n'a pas marqué non plus avec assez de netteté que la deuxième partie se terminait par un mythe (la métempsychose), comme cette quatrième qui lui correspond. Donner à l'histoire du développement philosophique de Socrate le titre de prélude *(Vorspiel)* me paraît tout à fait injuste, et très impropre l'appellation du mythe final : effets et conséquences *(Ergebnisse und Folgerungen)*. Enfin, je reprocherai à cet argument analytique de laisser absolument dans l'ombre le côté dramatique du dialogue. — L'index des noms propres est fort inégal, très détaillé sur certains noms, presque muet pour d'autres; il s'y trouve mêlées quelques notes explicatives qu'on n'y cherchait pas; celle où Atlas est qualifié de « principe de l'ordonnance du monde » est aussi obscure qu'inexacte et la plaisanterie de Socrate n'y paraît pas comprise; au mot Τάρταρος, M. Christ paraît adopter l'opinion d'Aristote, d'après laquelle le mythe final manquerait de clarté et serait purement fantaisiste; non seulement c'est invraisemblable, mais il me semble que M. Teichmüller a depuis longtemps démontré le contraire.

P. Couvreur.

---

12. — Paul Kretschmer. **Die griechischen Vaseninschriften ihrer Sprache nach untersucht.** Gütersloh, Bertelsmann, 1894, viii-251 p.

Cet important travail a pour base deux dissertations du même auteur (*Die korinthischen Vaseninschriften, Ueber den Dialekt der attischen Vaseninschriften,* dans la *Zeitschrift f. vergl. Sprachf.*, t. XXIX). Augmentées et disposées dans un ordre nouveau, elles forment les chapitres iv et x du volume; les chapitres i-iii, v-ix, xi et xii traitent des

inscriptions sur les poteries d'Argos, de Cyrène, de Kéos, etc., si bien que nous avons, ce qui manquait jusqu'ici, un ouvrage d'ensemble sur la langue des inscriptions des poteries grecques. M. Kretschmer a sagement fait de remanier ses deux articles : d'une part, des erreurs ont disparu, et des assertions prématurées ont été exclues; d'autre part, des faits nouveaux sont venus confirmer certaines théories et des conclusions ont été tirées d'une observation plus attentive des faits. On trouvera peut-être qu'un ordre rationnel n'est pas toujours suivi, par exemple dans la section B (Consonnes) des vases attiques, et qu'un paragraphe spécial pourrait être consacré à la réduction de deux consonnes semblables en une seule, phénomène probablement de prononciation populaire (notons qu'aujourd'hui, dans la plupart des dialectes grecs modernes, la double consonne se prononce comme une simple); mais ce sont de menues critiques. M. K. pense que les inscriptions des vases nous représentent fidèlement la langue populaire; et il semble s'attacher trop à cette idée que « le peuple écrit comme il parle » (p. 73). Cela peut être vrai, en tant que principe d'ensemble ; mais il faut s'entendre. Le peuple écrit comme il parle, c'est-à-dire que son style écrit est généralement conforme à son style parlé; mais pour ce qui est de son orthographe dans les mots pris à part, elle est loin de répondre invariablement à sa prononciation. Il faudrait pour cela qu'il connût exactement la valeur des signes qu'il emploie, et c'est ce qu'il ne sait pas toujours. Je ne conteste pas qu'il n'y ait certains traits du langage populaire très exactement consignés dans les légendes explicatives des vases; et il est certain que parmi les artisans, peintres ou potiers, connus ou inconnus, auxquels nous devons des chefs-d'œuvre de céramique, plusieurs étaient assez lettrés pour transcrire, je ne dis pas en orthographe savante, mais en orthographe rationnelle, les mots qu'ils peignaient ou gravaient sur leurs œuvres. Mais il en était d'autres, sans nul doute, qui non seulement étaient moins versés dans les mystères orthographiques, mais encore qui étaient souvent fort embarrassés dans l'expression écrite de leur prononciation; et si les premiers exprimaient par la pointe ou le pinceau la véritable nature de leur articulation, les autres y allaient, comme nous disons familièrement, « à la bonne franquette », et écrivaient parfois les noms de leurs personnages en rendant par un signe non-adéquat le son qu'ils croyaient naïvement reproduire. Quand Épiktétos, un des artistes dont nous connaissons le nom, écrivait ἔγρασφεν, il prononçait évidemment ἔγραφσεν, et les caractères σφ lui semblaient, comme à d'autres σχ pour χσ, une reproduction certaine de sa prononciation. Il ne faut donc pas trop s'aventurer à chercher des phénomènes purement phonétiques dans des formes orthographiques que nous trouvons sur les vases; sans un contrôle absolument rigoureux, sans une sage défiance, on court risque de faire fausse route. Je reconnais que M. K. s'est tenu bien souvent dans une prudente réserve; à propos de σφ, σχ, par exemple (p. 181), il n'est pas éloigné de penser

qu'il peut bien y avoir dans cette écriture quelque chose de phonétique; mais cependant, il avoue que la prononciation peut bien aussi avoir été assez compliquée pour que l'écrivain n'ait pas eu une conscience très nette de la succession des sons. Ailleurs, au contraire, dans son désir d'expliquer phonétiquement les inscriptions, il saisit avec plaisir l'occasion qui se présente : Χαχρυλίων, Χόλχος, doivent leur χ initial à une assimilation à la seconde aspirée (p. 151) ; mais dans Γλαύχων Τερσιχόμη, où l'on ne saurait invoquer un pareil processus, « il s'agit *certainement* d'une formation inexacte des lettres, le K pouvant facilement devenir X par une brisure du trait vertical». (p. 154) Outre que le X, dans beaucoup de cas, et notamment dans le Γλαύχων cité, a la forme +, ce qui s'oppose à cette explication, je préfère voir ici ou une représentation erronée du son κ, ou une aspiration populaire. Pourquoi Στένελος est-il donné comme « un barbarisme de la langue des potiers », tandis que Hιπποστένης « peut devoir son τ pour θ à une sorte de dissimilation ? » (p. 154). Les deux formes ne seraient-elles pas par hasard de même nature? D'autres interprétations ne donnent pas moins à penser. P. 120, je veux bien que ἥμυσυς soit un exemple d'assimilation vocalique, mais non pas κυλύχνιον, dont le second υ est dû sûrement à une confusion populaire avec λύχνος. — P. 124, M. K. voit dans Ἀθήνηθν l'expression d'une prononciation analogue à l'allemand *lesn, reitn,* et il rappelle τάρων = τεττάρων, κτώ = ὀκτώ, qui n'ont rien de commun avec le cas présent. Comment croire d'abord que l'ouvrier ait eu une si grande finesse d'orthographe, supposé toutefois une prononciation de ce genre, et ensuite qu'il ait modifié pour cette raison la formule consacrée des amphores panathénaïques? C'est une faute très simple, deux fois reproduite, et M. K. avoue d'ailleurs, que « naturellement aussi » l'on peut admettre cette explication. — L'ouvrage de M. Kretschmer n'en est pas moins rempli d'intérêt; si la sûreté d'interprétation laisse parfois à désirer, beaucoup d'observations sont heureuses, et l'étude des inscriptions sur vases, faite d'après ces principes, pourra servir, dans les cas douteux, à déterminer avec plus de sûreté l'origine des poteries antiques.

My.

---

13. — S. G. de Vries, **Boethii fragmentum notis Tironianis descriptum**. (Ex Sylloge commentationum quam obtulerunt philologi Bataui uiro clarissimo Constantino Conto, pp. 129-135.) Additur tabula lithographica. Lugduni Batauorum, Brill, 1893, in-8.

A la liste que je donnais récemment [1] des textes et fragments d'auteurs anciens conservés en notes tironiennes, on doit ajouter dix vers de Boèce, *Consol.*, III, v 5, vv. 1-10. Copiés au xe siècle, en marge de

1. *Rev. crit.*, 1894, II, 254.

la première page du manuscrit de Paris 7925, ils offrent le même mélange de notes tironiennes et d'écriture ordinaire que certaines parties du commentaire de Servius. Dans la dissertation jointe par M. de Vries à la planche lithographique, les méprises du copiste sont mises en lumière; ce specimen montre les altérations du système tironien, verbal à l'origine, syllabique au moyen âge. C'est de plus pour le vers 3, un nouveau témoignage de la bonne leçon du vieux manuscrit de Tegernsee, *ne uicta*, au lieu de *nec uicta*. L'article est écrit dans cet excellent latin dont les savants hollandais ont gardé la tradition.

Paul Lejay.

---

14. — **An Anglo-Saxon Reader**, edited, with Notes and Glossary, by James W. Bright, Ph. D. London, Swan Sonnenschein, 1892. In-8, viij-385 pp. Prix : 6 sh. 6.

15. — **A concise Anglo-Saxon Dictionary**, for the use of students by, John R. Clark Hall, M. A., Ph. D. London, Swan Sonnenschein, 1894. In-4, xvj-369 pp. Prix 15 sh.

I. Puisqu'une langue est un fait historique, on ne saurait la connaître à fond, — j'entends de manière à l'enseigner intelligemment, — qu'à la condition de l'avoir étudiée quelque peu dans son passé. C'est là une vérité dont nos programmes d'agrégation des langues vivantes paraissent de plus en plus pénétrés : il y a longtemps que nos professeurs d'allemand sont en état d'expliquer les Nibelungen, et ceux d'anglais sont invités cette année même à remonter jusqu'à Gower (xiv[e] siècle). Peut-être, un jour, iront-ils jusqu'à la source, à cette curieuse littérature anglo-saxonne, qui est sans doute le document le plus complet que nous possédions d'une civilisation naissante. Ce jour-là, on pourra recommander aux juges du concours le remarquable recueil de M. J. W. Bright : ils y trouveront un ample choix de morceaux, où il leur sera loisible de choisir à leur tour, sûrs qu'un guide expérimenté aura pris la peine d'aplanir à l'avance, pour eux et les candidats, toutes les difficultés sérieuses. En attendant, il faut appeler sur ce livre l'attention de nos jeunes maîtres de bonne volonté, et notamment de ceux qui songeraient à conquérir le doctorat au prix de quelque recherche dans le domaine encore si vaste et si favorable de l'histoire des langues et des littératures germaniques.

La chrestomathie de M. B. comprend vingt-quatre fragments de sept à huit pages en moyenne (p. 1-188), spécimens parfaits de tous les cycles littéraires de l'anglo-saxon. Dans cette sélection, l'auteur n'a pu éviter de se rencontrer parfois avec M. Sweet; car il y a des choix qui s'imposent impérieusement, et en tout cas il s'en différencie par le maintien rigoureux de l'orthographe des manuscrits, système qui a ses inconvénients et ses avantages comme tout au monde. On lui saura gré, particulièrement, d'avoir reproduit (p. 64) le beau passage où la vie

humaine est comparée au vol du passereau, cette perle de religiosité et d'idéal qui toucherait peut-être M. Homais lui-même s'il lui était donné de la connaître. De brèves notices littéraires, quelques notes explicatives et un précis de métrique anglo-saxonne (p. 189-240) laissent à peine, çà et là, une lacune à signaler : il aurait fallu, je crois, faire remarquer le calembour sur *Dére* (p. 89, 15) ; car, tous les propos de Grégoire étant en jeux de mots, celui-ci ne saurait faire exception ; la construction *his discipul sê* (p. 117, 15) « le disciple de celui qui » méritait une mention spéciale, et l'expression bizarre *goldes brytta* (p. 143, 7) « lord », en tant qu'appliquée à Abraham, un petit éclaircissement. Dans le même morceau (p. 145, 7), je déclare ne rien comprendre à l'incise *brôthor Arônes* : le bouc immolé au lieu d'Isaac ne peut être « frère d'Aaron », et une apostrophe telle que « ô frères d'Aaron » est un non-sens à peine moindre. Je ne sais ce que M. Bright en a pensé, puisqu'il n'en dit rien ; mais, observant que le poète suit de fort près le texte de la Genèse et que dès lors il manque un complément après *brembrum faestne* « accroché aux buissons », je proposerais une correction du genre de *brorde hornes* « par la pointe de la corne [1] ».

Le lexique approprié (p. 241-385) est riche de formes, exact dans toutes ses nombreuses références aux textes, très complet à tous égards. Il va de soi pourtant qu'il eût pu l'être plus encore : une orthographe aussi vacillante que celle de l'anglo-saxon prête à des variantes infinies et, au moins pour les pièces du début, il n'aurait pas été mauvais d'orienter davantage les étudiants à travers ce dédale ; il leur faudra quelques tâtonnements pour savoir que *gatu* doit se chercher sous *geat* (p. 15, 12), *ûthon* sous *unnan* (p. 15, 14), *gêre* sous *gear* (p. 21, 28), *bísne* sous *bysen* (p. 54, 10), et *wrâth* « wroth » (*wrâthra*, p. 160, 7) manque tout à fait. Je ne m'attarde pas aux autres glanures [2].

II. Aux exigeants qui réclameraient plus d'information, aux travailleurs qui voudraient aborder de front les textes et faire leur choix eux-mêmes, s'imposera l'usage du beau *Dictionnaire Anglo-Saxon* de M. Clark Hall. Sous une forme étonnamment condensée, tout s'y trouve : sens ordinaire du mot, sens dérivés, bref rapprochement étymologique, formes grammaticales, références aux grammaires de Sweet et de Sievers et (pour les mots rares) aux autorités littéraires, enfin vocabulaire naturellement beaucoup plus complet qu'on ne saurait le trouver dans Bosworth et Toller. Les variantes graphiques sont relevées avec un scrupule de paléographe, et l'impression irréprochable de correction. C'est elle toutefois, sans doute, qu'il faut rendre responsable de *meet* (p. x), verbe faible cité comme exemple de la cinquième classe

1. P. 15, 19, lire *thaet* ; p. 13, 13, lire *éac* ; p. 20, 20, lire *Scéo-* ; p. 109, 18, lire *com* ; p. 191, 22, lire *balsama*.

2. *Cumpaeder* et *foregongan* ne sont pas à leur rang alphabétique.

de verbes forts : il faudrait *mete* = ags. *metan*, et celui-ci même laisse à désirer, puisqu'il est devenu faible en anglais moderne. Le type *eat* ou *see* vaudrait bien mieux ; mais c'est trop insister sur une question de pure théorie [1].

V. Henry.

---

16. — Durand-Fardel. **La Divine Comédie** : *traduction libre*. Paris, Plon, Nourrit et Cie. 1895. In-12 de xxxv-301 p.

La traduction de M. Durand-Fardel est certainement la plus hardie qu'on ait jamais tentée. Non pas seulement des vers entiers, mais des passages de vingt et quelques vers y sont volontairement omis. Mais à mon sens on n'en doit pas blâmer le traducteur : non qu'il fallût excuser le sacrilège qui eût dérobé à la postérité les nombreux passages supprimés ici, non qu'il faille rejeter les traductions complètes, mais il était bon qu'on essayât ce que M. D. F. a essayé. Avouons-le en effet : toute une partie du génie de Dante, une de celles qui touchent davantage les personnes versées dans la connaissance de la *Divine Comédie*, est plutôt propre à éloigner au premier abord un lecteur de notre temps et surtout un lecteur français : cette naïveté d'une âme jeune qui semble découvrir le monde à chaque fois qu'elle le regarde, qui se répète toutes les fois que l'occasion s'en présente, et en même temps ce pédantisme, non moins ingénu dans le fond, d'un esprit tout plein du *trivium* et du *quadrivium*, donnent à son style une saveur qui charme les initiés, mais qui éloigne les profanes. C'est pour ceux-ci que M. D. F. a travaillé. Il leur offre de la *Divine Comédie* ce qu'ils en peuvent supporter d'abord : à eux d'aller plus tard chercher dans une autre traduction ce qu'on ne leur aura pas d'abord montré. Le seul reproche que je ferai à M. D F. est d'avoir mis à la troisième personne presque tout ce qui dans la *Divine Comédie* est à la première; ce n'est plus Dante qui parle, nous n'entendons plus qu'un récit de son récit. Je rends justice au scrupule de M. Durand-Fardel qui a voulu par là nous rappeler sans cesse les libertés qu'il a prises avec son auteur; mais il pouvait s'en tenir aux déclarations catégoriques de sa préface et nous laisser le plaisir de converser avec Dante lui-même. Louons-le en revanche d'avoir compris qu'une traduction de Dante suppose une étude préalable de ses commentateurs et d'avoir su discerner, dans l'innombrable foule de ses interprètes, les plus accrédités.

Charles Dejob.

---

1. M. Clark Hall, lui aussi, reproduit les épels des manuscrits et se justifie de cette innovation. A mon sens, il a eu cent fois raison : corriger les fantaisies arbitraires des scribes, c'est l'affaire d'une grammaire ou, si l'on veut, d'une édition critique; un lexique doit les respecter, puisque ce sont ses matériaux mêmes.

17. — **Platen**, Étude biographique et littéraire par Paul Besson, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble. Paris, Leroux, 1894, 100 pages.

M. Paul Besson est déjà connu du public universitaire par une étude très complète sur Fischart, qui a été sa thèse de doctorat. Son travail sur Platen se renferme dans des limites plus étroites, et ce n'est pas un défaut ; on y trouve, en somme, tout ce que le lecteur français désire savoir, et il a même de quoi intéresser les lecteurs allemands. Même en Allemagne, et en mettant à part les inutiles panégyriques de Minckwitz — car Platen se louait bien assez lui-même pour n'avoir pas besoin des éloges de ses disciples, — aucune étude d'ensemble, réellement impartiale, n'a encore été publiée sur cet écrivain difficile à classer, comme le remarque d'abord M. Besson, un écrivain qui a été tour à tour un classique, un romantique et presque un jeune-allemand, et dont l'unité ne réside que dans sa vie et dans son caractère personnel. Nous aurions d'autant plus souhaité que la partie biographique, qui n'est formée que d'une dizaine de pages, fût un peu plus développée ; quelques extraits du *Tagebuch* et de la Correspondance auraient peut-être rendu plus vivante l'image d'un homme dont l'esprit était un amalgame de poésie, de critique et de réflexion philosophique, sans qu'aucun de ces éléments fût assez prépondérant pour dominer et absorber les autres. M. B. examine ensuite avec beaucoup de soin et de pénétration, et en faisant bien la part du procédé et de l'inspiration vraie, de ce qui est œuvre de poète et de ce qui n'est que placage de versificateur, les *lieder*, les *ghazels*, les sonnets, les odes, les hymnes, les œuvres dramatiques, surtout les comédies aristophanesques. Platen n'est réellement éloquent que lorsqu'il parle de lui-même ou qu'il attaque ses adversaires, c'est-à-dire dans ses sonnets et dans ses parabases, et c'est par là qu'il vivra, On lui pardonne son outrecuidance naïve à cause du haut sentiment qu'il avait de la fonction du poète. Son dédain aristocratique de la foule a éloigné de lui ses contemporains ; sa franchise hautaine et agressive lui a fait des ennemis irréconciliables; mais par le respect qu'il professait pour la langue, par le soin scrupuleux qu'il prenait de la forme, par l'aisance avec laquelle il maniait les rythmes anciens et modernes, il a exercé une influence durable et salutaire. On sera donc reconnaissant à M. Besson d'avoir rappelé l'attention sur lui et de l'avoir jugé sans parti pris et d'après la seule lecture de ses œuvres.

A. Bossert.

---

18. — **Wuerttembergische Kuenstler** in Lebensbildern von August Wintterlin, Bibliothekar an der k. œff. Bibliothek in Stuttgart. Mit 22 Bildnissen in Holzschnitt. Deutsche Verlags-Anstalt. Stuttgart, Leipzig, Berlin, Wien, 1895. III-498 p.

Parmi les États qui constituent aujourd'hui l'Empire germanique,

il n'en est peut-être pas qui tienne à affirmer son individualité autant que le Würtemberg, et cette préoccupation se manifeste en toute circonstance. Le bon Souabe, dont on aime à se railler dans le Nord, est fier de son histoire, de ses antiquités, du dialecte même qui lui attire ces railleries, et qui fut pourtant le berceau de la langue poétique de l'Allemagne Il suffit d'avoir parcouru ce pays, où plus qu'ailleurs abondent les souvenirs du passé et les traces d'une culture très ancienne, pour comprendre que le rude habitant de ces montagnes soit jaloux de conserver un tel patrimoine et se soucie peu de se laisser absorber par le grand tout germanique. Aussi n'est-il pas rare de voir paraître des œuvres où s'affirme nettement cette tendance, et qui sont évidemment inspirées par ce patriotisme tout local : tel est le recueil de *Biographies des artistes würtembergeois* que vient de publier M. Wintterlin, l'aimable et sympathique bibliothécaire dont nos compatriotes ont pu apprécier tant de fois la courtoisie pleine d'affabilité et de tact. Comme le dit très bien M. Schanzenbach dans le *Tagblatt* de Stuttgart du 11 octobre dernier, « on reconnaît à chaque ligne le bon Würtembergeois, on pourrait presque dire le bon Stuttgartois ».

En réunissant sous ce titre une quarantaine d'articles biographiques déjà parus pour la plupart dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, le *Schwæbischer Merkur*, etc., l'auteur a voulu montrer à ses compatriotes de la petite et de la grande nation, non moins qu'à l'étranger, que le pays qui avait donné à l'Allemagne Schiller et Uhland n'était pas aussi pauvre en artistes qu'on le croit généralement. Nul n'était mieux désigné pour nous faire parcourir cette galerie intéressante que le savant gardien des trésors artistiques de la bibliothèque royale de Stuttgart, occupé depuis tant d'années à rassembler, avec une persévérance infatigable et une compétence rare, tout ce qui touche à l'histoire de l'art würtembergeois. Depuis l'architecte Schickhardt (1558-1634) jusqu'au paysagiste Reiniger (1841-1873), l'auteur nous fait connaître un à un les artistes les plus remarquables qui ont illustré son pays depuis trois siècles, et les derniers de ces tableaux sont rehaussés par des détails inédits sur ceux qu'il a connus personnellement. Sans doute, beaucoup de ces noms n'intéressent que ses compatriotes, mais il en est, comme ceux des peintres Wächter, Chr. G. Schick, Gegenbaur, Neher, des statuaires Schæffauer, Dannecker, Th. Wagner, de l'architecte Leins, qui méritent d'être connus à l'étranger. Et nous pouvons nous en désintéresser moins que personne, puisque la plupart d'entre eux, ainsi que nous le rappelle l'auteur (p. 414), furent formés à l'école de nos grands maîtres français, et que, du moins jusqu'en 1870, Paris fut la ville où ils vinrent de préférence chercher le complément de leur éducation artistique.

Un mérite que nous nous plaisons d'autant plus à reconnaître dans ce livre qu'il nous est plus rarement donné de l'apprécier dans les ouvrages allemands de ce genre, c'est qu'il est écrit avec goût et se lit facilement. Au lieu de se perdre, comme le font la plupart des bio-

graphes d'outre-Rhin, dans le détail infini des menus faits, ou de ne voir que le côté technique de leur œuvre, l'auteur a su choisir, dans l'histoire de ses personnages, les traits particuliers par lesquels ils méritent de revivre pour la postérité, et saisir les rapports qui peuvent les rendre intéressants au point de vue de l'histoire générale. Un seul passage suffira pour montrer que chez M. W. le littérateur et l'ami des Muses n'ont rien à envier à l'érudit : c'est celui où il raconte les relations du sculpteur Dannecker avec Schiller (p. 105). « Lorsque Schiller revint en 1793 dans sa patrie, il trouva son ami d'enfance (Dannecker) ennuyé des nombreuses commandes décoratives du duc et tourmenté de la nostalgie de l'Italie. Mais précisément cette visite eut pour effet de faire entrer l'artiste dans une voie nouvelle et qui allait bientôt être féconde pour lui. Schiller, qui éprouvait beaucoup de plaisir dans la société de son camarade d'école [1], et qui reconnaissait avoir beaucoup appris « *de ce génie artistique mûri en Italie* », permit volontiers à son ami de modeler son buste. Ce buste, vous le connaissez, il y en a plusieurs reproductions à Stuttgart, mais l'original en marbre orne la bibliothèque de Weimar. Goethe disait qu'il y avait dans cette œuvre « une vérité et « une perfection de détail vraiment étonnantes ». Oui, ces mots résument absolument tout ce qu'on peut dire de cette œuvre merveilleuse. On y trouve, en effet, en détail, trait pour trait, tout ce que la nature avait mis d'original dans cette tête, et ce que son génie propre y a ajouté ou en a fait ressortir ; on y trouve aussi la trace antérieure des durs orages de la vie, comme le reflet du bonheur conjugal et des joies paternelles qu'il goûtait alors Et avec cela le souffle de l'art grec effleurant le tout, jusqu'à la chevelure superbement rejetée !... Entre Dannecker et Schiller, comme entre leurs femmes, les relations restèrent toujours extrêmement amicales. Jamais la joie qu'excitait chaque œuvre nouvelle du poète, non plus que les inquiétudes qu'inspirait sa santé, ne furent plus vivement partagées que par ses amis de Stuttgart. Lorsqu'en 1805, la nouvelle de la mort de Schiller, déjà répandue dans le pays, eut été confirmée par son beau-frère le baron Wolzogen, Dannecker écrivit à ce dernier : « J'ai cru que ma poitrine éclaterait, et tout le jour j'ai éprouvé cette « souffrance. Le lendemain, à mon réveil, cet homme divin était devant « mes yeux, et je me dis en moi-même : Je veux faire revivre Schiller, « mais il ne peut revivre qu'avec des dimensions colossales. Schiller en « sculpture doit être de grandeur colossale, je veux que ce soit une apo- « théose. » Avec l'intelligence du génie, le maître supprima dans ce buste « *colossal* » beaucoup de détails auxquels le buste de grandeur naturelle devait sa vérité saisissante, pour ajouter à cette rude simplicité de traits, en somme idéalement vrais, tout ce qu'il y avait de grandeur, pour un Allemand, indissolublement liée au nom de Schiller. » — De même l'auteur nous décrit plus loin (p. 108) les rapports de Dannecker avec Goethe, qui pendant son séjour à Stuttgart le voyait tous les jours, et

1. Tous deux avaient été élèves de la Karlsschule.

dont l'enthousiasme pour le célèbre auteur de l'*Ariane* allait jusqu'à dire : « J'ai passé ici des journées qui ne le cèdent en rien à celles que j'ai passées à Rome . »

Enfin, le livre de M. Wintterlin joint à l'intérêt historique et aux qualités littéraires que nous n'avons fait ressortir que bien faiblement, l'attrait d'une œuvre artistique, car il est d'une fort jolie impression et ne renferme pas moins de vingt-deux portraits gravés avec le plus grand soin. C'est donc à la fois, qualité rare, un livre capable d'intéresser autant les artistes que les lettrés et les érudits.

A. PINLOCHE.

---

19. — **Nothwendigkeit und Berechtigung des Realgymnasiums.** Vortrag, gehalten in der Delegiertenversammlung des allgem deutschen Realschulmænnervereins zu Berlin, am. 28 Marz 1894, von Dr Theobald ZIEGLER, Professor an der Universitæt Strassburg. Stuttgart, Goeschen, 1894. Une brochure in-12, 33 p.

Dans ce discours, M. Théobald Ziegler traite, avec la compétence et la chaleur communicative qu'on lui connaît, une question brûlante, celle du *Realgymnasium*, nouveau gymnase classique où l'étude du grec est remplacée par celle des langues vivantes et des sciences physiques et mathématiques. Voici les trois conclusions auxquelles il arrive : 1° il faut s'opposer à l'établissement de programmes trop étroits qui étouffent la liberté de l'enseignement, car là seulement où il y a la liberté, la variété, la différenciation, là il y a aussi la vie ; 2° le *Realgymnasium* doit avoir les mêmes droits que les anciens gymnases ; 3° il faut renforcer l'enseignement du latin dans les nouveaux comme dans les anciens gymnases, car, dans les deux établissements, il doit jouer le même rôle, et il ne le peut que s'il y est enseigné et appris à fond.

M. Z. revendique pour les élèves sortant du *Realgymnasium* le droit d'entrer à la faculté de médecine et à celle de droit ; les futurs philologues et les théologiens seuls seraient forcés de passer par l'ancien gymnase. C'est un point qui devrait être concédé depuis longtemps, surtout pour la médecine : mais on connaît l'objection bizarre faite par les professeurs de médecine ; les étudiants ne comprendraient plus l'étymologie des termes techniques contenant des éléments grecs ! Comme si les solides connaissances scientifiques acquises au *Realgymnasium* ne compensaient pas largement ce très petit inconvénient, et comme si beaucoup de ces termes techniques n'étaient pas de vrais barbarismes au point de vue étymologique !

Si l'étude du latin doit être renforcée, et nous pensons que M. Z. a raison, cela ne pourra se faire qu'en restreignant le programme des sciences mathématiques et physiques. Il est, par exemple, inutile de demander à un bachelier *ès lettres* en Allemagne des choses qu'on

n'exige pas d'un bachelier *ès sciences* en France[1]. Le programme scientifique du baccalauréat ès lettres français pourrait ici servir de modèle aux anciens gymnases allemands.

Les réflexions faites par M. Z. sur la trop grande réglementation officielle de l'enseignement valent leur pesant d'or. Mais il eût été intéressant d'en rechercher les causes. M. Z. ne l'a pas fait, de même qu'il n'a pas indiqué ni discuté les raisons qu'on a fait valoir contre le *Realgymnasium*.

Un grand nombre de ces établissements ont été supprimés dans ces dernières années, et on sait qu'un certain nombre vont encore disparaître prochainement. Pourquoi ? Nous renvoyons pour cette question à l'article que nous avons publié dans cette *Revue* (20 octobre 1884) sur le livre remarquable de M. Dillmann[2], en insistant surtout sur le recrutement du personnel enseignant. Nous ajouterons toutefois que la *qualité* de la moyenne des élèves augmenterait certainement le jour où on ne leur fermerait plus l'accès des facultés de médecine; beaucoup de sujets d'élite, accaparés jusqu'ici par le gymnase ancien, iraient relever le niveau moyen des élèves du *Realgymnasium*.

Quant à la réglementation officielle de l'enseignement, elle s'explique et elle se justifie même dans une certaine mesure, en face de la *fureur* pédagogique de la génération actuelle, en présence de tous les théoriciens, risquons le mot, des innombrables *méthodistes* ou *méthodologistes* qui encombrent l'enseignement de leurs théories, sensées et insensées, de leurs projets, de leurs conseils, de leurs recettes. Ceux-là même qui voudraient s'abstenir, et ils sont nombreux, sont forcés de faire de la pédagogie théorique, car on l'exige aux examens, et d'aucuns trouvent même qu'on n'en demande pas encore assez! Quoi d'étonnant alors si l'État a cru devoir élever certaines digues par ses règlements ? Cette réglementation est certainement un mal, mais un mal nécessaire, en attendant que disparaissent les circonstances qui l'ont provoquée. Or, en présence de ce mal, la première mesure à prendre, et la plus urgente, c'est de bannir la pédagogie des examens, de ne plus la ravaler au rôle d'une matière d'examen. Ce serait déjà diminuer considérablement le nombre de ceux qui en font, et le mal diminuera en raison directe de ce nombre. D'ailleurs, le principe de l'éducation dans l'enseignement n'en souffrira pas ; car, à moins de nous tromper, c'est M. Ziegler lui-même qui a énoncé cette vérité, que tout enseignement est éducateur *s'il est bon !*

Alfred Bauer.

---

1. Par exemple, la théorie générale des transversales en géométrie, certaines équations du troisième degré et les équations indéterminées en algèbre.

2. *Das Realgymnasium*, von C. Dillmann, Rector des Realgymnasiums in Stuttgart. Un vol. in-8, 161 pp. Stuttgart, 1884.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. L'*Altschwedisches Lesebuch*, ou Recueil de morceaux choisis de l'ancien suédois que M. Adolf Noreen publie à la librairie Niemeyer de Halle (1894. In-8°, vi et 180 p.), renferme 35 textes, dont 10 en vers. Ces textes sont rangés chronologiquement selon l'âge du manuscrit qu'ils reproduisent. L'éditeur y a joint quelques remarques sur les passages les plus difficiles (p. 117-120) et un *Glossaire* (p. 121-180). Nul doute que ce livre auquel M. Noreen a donné tous ses soins, ne rende de grands services, et, comme dit le professeur d'Upsal, qu'il rapproche de la science allemande le vieux suédois jusqu'alors presque entièrement étranger aux étudiants et pourtant si important pour la « germanistique ».

— La même librairie Niemeyer, de Halle, fait paraître un Glossaire des vieux Gospels northumbriens, dû à M. Albert S. Cook, professeur de langue et littérature anglaises à Yale University (*A glossary of the old Northumbrian Gospels, Lindisfarne Gospels or Durham Book*. 1894. In-8°, vii et 263 p.). Le volume, exécuté avec un soin patient et infatigable, renferme : 1° la liste alphabétique des mots des *Gospels*, avec leur traduction latine et la mention de tous les passages où ils se trouvent; 2°—ce qui est original et rappelle la méthode de l'éditeur de l'Heliand, M. Sievers, auquel le volume est dédié—un Index latin-northumbrien (p. 221-251) et un Index anglais-northumbrien (p. 254-255). A la fin, une longue suite d'errata et addenda (p. 256-263).

— M. Aug. Sauer dirige une collection nouvelle qui s'intitule Bibliothèque d'anciennes traductions allemandes *(Bibliothek œlterer deutscher Uebersetzungen)* et qui paraît à Weimar, chez l'éditeur Émile Felber. Cette collection comprendra une foule de volumes, le *Speculum* de Steinhœwel, les plus anciennes traductions de Lucien, *Grisardis* d'Erhart Gross, le *Teutsch Cicero* de J. de Schwarzenberg, les Voyages des trois fils de Giaffar, de J. Wetzel, *Aminta et Silvia*, la plus ancienne traduction du *Cid*, la *nærrische Wette*, les traductions de Milton par Haacke et Berge (1682), celles de Molière (1694), celle de *Manon Lescaut* par Holtzbecher (1730) du *Jules César* de Shakspeare par Borck (1741), de la « Boucle de cheveux enlevée » de Pope, par Mme Gottsched (1744), d'Anacréon par Gœtz et Uz (1746), de « Peine d'amour perdue » par Lenz (1774), l'*Iliade* de Voss, les « Bouquets de poésie », de Guill. Schlegel (1803), le Rabelais de Regis (1832), les plus anciennes traductions du *De variis remediis utriusque fortunae* de Pétrarque, le *Buch Ovidy von der Liebe* de J. Hartlieb, la *Melusine* de Thüring de Ringoltingen (1456), etc., etc. Le premier volume vient de paraître par les soins de M. J. Bolte. Il renferme la traduction écrite en 1527, par Veit Warbeck, du roman français de la belle Maguelonne (*Die schœne Magelone*. In-8°, LXVII et 87 p.) et reproduite d'après le manuscrit original. Dans l'introduction qu'il a mise en tête du texte, M. Bolte traite du roman français et de ses sources, de sa popularité, de la vie de Veit Warbeck, de la littérature française à la cour de l'électeur de Saxe, où vécut Warbeck, de la traduction même (dédiée à l'électeur Jean-Frédéric et publiée en 1535) que M. Bolte juge « fidèle et juste », mais où il relève quelques changements causés par la religion protestante du traducteur — catholique est toujours rendu par *christlich* et tout ce qui a rapport au culte des saints, toutes les invocations à la Vierge Marie et à saint Pierre ont été supprimées —, de l'influence de l'œuvre de Warbeck, enfin de la

bibliographie. Deux volumes vont suivre la publication, très soignée et complète, de M. Bolte : le deuxième de la collection qui renfermera des épigrammes grecques et autres petits poèmes dans des traductions allemandes des XVIe et XVIIe siècles ; le troisième qui contiendra une traduction de Térence par Hans Nythart.

— Plusieurs volumes de la *Deutsche National-Litteratur* ou collection Kürschner ont paru depuis notre dernier compte rendu. Citons tout d'abord l' « Histoire de la littérature allemande depuis la fin du moyen âge », de M. Ch. Borinski (n° 198), excellent précis où l'on trouve souvent, à côté de notices un peu sèches, d'ingénieux aperçus et d'utiles remarques, notamment dans les chapitres (il y en a quatorze) qui traitent de l'humanisme, de la poésie de la Renaissance, et des œuvres du XVIIe siècle. M. Ad. Hauffen a publié dans la troisième partie des œuvres de Fischart (n° 204) le *podagrammisch Trostbüchlin* et le *Philosophisch Ehzuchtbüchlin* avec une introduction copieuse et des notes. M. Eug. Wolff réunit dans un précieux volume (n° 206, *Das deutsche Kirchenlied des XVI u. XVII Jahrhunderts*) les meilleurs chants religieux de Witzel, de Querhammer, de Schweher, d'Ulenberg, de Speratus, d'Erasmus Alberus, de Waldis, de Stegman, de Gerhardt, Neumark, Neander, Spe, Angelus Silesius, etc., etc. M. Aug. Sauer donne la deuxième partie de sa publication sur l'Union des poètes de Goettingue (*Der Goettinger Dichterbund*, n° 203); cette partie est consacrée à Hœlty et à Miller; on accueillera surtout avec plaisir le choix des poésies de Miller, parce que M. Sauer a reproduit d'après la première édition, non seulement des morceaux du recueil de 1783, mais d'autres pièces exclues de ce recueil par Miller, et des poèmes postérieurs et composés entre 1783 et 1800. M. Henri Meyer fait paraître deux volumes de Herder (n°s 205 et 207), l'un, contenant les chants populaires ou *Volkslieder*; l'autre, les *Lieder der Liebe* et un choix des poésies et traductions poétiques (*Zerstreute Blætter. Terpsichore*, etc.) ; les introductions dont M. Meyer a fait précéder ces deux volumes, méritent d'être lues pour l'abondance des renseignements qu'elles renferment. M. G. Witkowski a rassemblé dans le 194e volume de la collection, les petites œuvres en prose de la jeunesse de Gœthe : la *Judenpredigt*, le discours sur Shakspeare, les articles des « Annonces savantes de Francfort », l'écrit sur l'architecture allemande, les œuvres théologiques et bibliques, l'essai sur Falconet, les portraits donnés à Lavater et insérés dans les Fragments physiognomiques, etc. ; les préfaces sont intéressantes et instructives. Le même M. Witkowski s'est associé à M. Alfred Gotthold Meyer pour publier avec d'attachantes introductions et des notes (n° 195) les études de Gœthe sur Winckelmann et Philippe Hackert ainsi que ses discours et allocutions, comme le discours en souvenir de Wieland. M. H. Düntzer, l'infatigable vétéran, le doyen de la science gœthéenne, édite *Vérité et poésie*, et il est inutile d'ajouter que son commentaire est long, savant, plein de remarques profitables, si courtes soient-elle (n° 208); M. Düntzer ne donne d'ailleurs dans ce volume que les dix premiers livres des Mémoires. M. Max Koch publie deux volumes (n°s 201 et 202) consacrés l'un à Fouqué, l'autre à Eichendorff ; il reproduit le *Sigurd* et *Undine* de Fouqué, les huit premiers chapitres de son *Zauberring* et diverses poésies ; Eichendorff est représenté par ses poèmes, par deux nouvelles, etc. ; deux notices, très considérables, sur Fouqué et sur Eichendorff, sont contenues dans le volume 201.

— M. C. Hilty publie à la librairie Hinrichs, de Leipzig, en un joli petit livre de 116 pages, une aimable causerie sur l'art de lire et de parler, *Lesen und Reden* (1 mark 40) et le deuxième volume de son étude sur le bonheur, *Glück*, qui est une œuvre d'édification.

— La philologie germanique a perdu récemment plusieurs de ses représentants :

le 15 août M. Siegfried Szamatolski ; le 5 octobre, M. Reinhold Bechstein ; le 29 octobre, M. Rudolf Hildebrand.

ANGLETERRE. — Viennent de paraître à l'University Press de Cambridge : 1° la seconde édition de l'*Elementary commercial geography* de M. Hugh Robert Mill (in-8°, 195 p.); 2° une pièce en cinq actes de Hacklænder, *Der geheime Agent*, éditée avec introduction et notes par M. E.-L. Milner-Barry (in-8°, xv et 176 p.).

ÉGYPTE. — Le 22 mai-3 juin 1894, sous les auspices de la communauté grecque d'Alexandrie, en présence du patriarche d'Alexandrie, d'un représentant du khédive et du consul de France, a eu lieu la pose de la première pierre d'une école de jeunes filles, dont M. Avéroph fait généreusement don à cette communauté. Plusieurs orateurs ont salué avec enthousiasme cette nouvelle manifestation d'un réveil de l'esprit hellénique dans l'antique ville d'Alexandre.

GRÈCE. — Quelques ouvrages dernièrement parus méritent d'être signalés. Ils sont tous publiés par les professeurs de l'Université d'Athènes : Une *Métrique grecque* (Ἑλληνικὴ μετρική) de M. D. Sémitélos, qui enseigne la métrique depuis de longues années à l'Université. Le livre a paru chez Perris, 1894. — Le premier volume d'une *Histoire de la littérature grecque* Ἑλληνικὴ Γραμματολογία), par le professeur G. Mistriotis (chez Sakellarios, 1894). — Un traité sur les fables populaires concernant la cosmogonie (Δημώδεις κοσμογονικοὶ μῦθοι), offert par le professeur N.-G. Politis à Ernest Crusius à l'occasion de son jubilé (chez Perris, 1894). — Une traduction grecque de la *Biographie d'Horace* de Lucien Müller par le professeur S.-C. Sakellaropoulos. L'œuvre originale de Müller a subi plusieurs modifications. Dans les notes, deux corrections (Horat. Epist., 2, 2, 52 et Propert. 3, 33).

HONGRIE. — Les monuments linguistiques de l'ancien hongrois sont très rares. On ne cite que deux fragments importants. Dernièrement quelques trouvailles heureuses ont enrichi le vocabulaire. Nous avons eu l'occasion de mentionner la publication de M. Finaly qui a édité un glossaire inconnu du xv° siècle ; une autre découverte très importante vient d'être faite au couvent des Prémontrés à Schlaegl (Haute-Autriche). C'est un glossaire qui contient deux mille cent quarante mots magyars et qui date du commencement du xv° siècle. Il vient d'être publié dans les Mémoires de l'Académie hongroise par M. Étienne Szamota sous le titre : *A schlaegli magyar Szojegyzék* (Glossaire hongrois de Schlaegl, 112 p. avec la phototypie du manuscrit en sept feuilles). Le savant éditeur donne chaque mot latin avec le terme magyar correspondant et le commentaire linguistique nécessaire.

— Le dernier fascicule de l'ouvrage posthume de Joseph Budenz : *Morphologie comparée des langues ougriennes*, vient d'être publié par un de ses élèves les plus distingué, M. Sigismond Simonyi, professeur de langue hongroise à l'Université de Budapest. L'ouvrage complet (391 p.) est le meilleur guide que la philologie comparée puisse offrir.

— M. Guillaume Pecz, professeur à l'Université de Kolozsvar (Clausembourg) dont les travaux sur les tropes et les figures des tragiques et comiques grecs ont paru en hongrois et en allemand, se consacre depuis quelque temps à l'étude de la littérature néo-grecque, — littérature qui aura probablement une chaire spéciale à l'Université de Budapest. Il vient de publier les brochures suivantes : *Le poème de Paraspondylos Zotikos sur la bataille de Varna* (1444). Ce poème de 465 vers a été publié

pour la première fois par M. E. Legrand dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragemeut des Études grecques (1874). L'édition de M. Pecz offre quelques variantes et surtout un riche commentaire grammatical. Le même poème est examiné au point de vue historique dans la Revue *Les Siècles* (1894) où l'auteur en a donné la traduction hongroise.

— Les Études sur l'Analogie dans le néo-grec (*Revue phylologique hongroise*) et sur les tropes d'Aristophane, publiées en grec dans l' 'Αθηνᾶ, prouvaient que M. Pecz était tout désigné pour écrire la première grammaire néo-grecque en magyar. Elle vient de paraître sous le titre : *Uj goeroeg nyelvtan* (Budapest, Franklin. 217 p.) et contient, outre une introduction historique sur la langue néo-grecque, la grammaire complète et méthodique et une chrestomathie où nous trouvons des morceaux de prose de Koraïs, Chatzidakis et surtout de nombreuses poésies de Christopulos, Rhegas et Rhangabé avec des traductions très bien réussies.

ITALIE. Sous le titre *Anecdoti di storia, bibliografia e critica*, M. Mario MANDALARI va publier par souscription, à 150 exemplaires seulement, un vol. d'environ 250 p. in-8° dont voici le sommaire : 1° Nuovi documenti su N. A. Stelliola (dalla Bibl. Boncompagni di Roma); 2° Una Lettera di Pomponio Leto (dalla Bibl. Boncompagni, di Roma); 3° Lancino Curzio ed Aulo Giano Parrasio : 3° *bis* L'Ab Giovanni Conia, poeta dialettale reggino; 4° Un Ms. di Giano Pelusio (dalla Bibl. Vaticana, di Roma); 5° Un quesito storico biographico del quattrocento; 6° Un' altra fonte di storia medio-evale calabro-sicula (dal Cod. greco 2072 della Bibl. vat. di Roma); 7° Le Tribù dè Miriditi nell' Alta Albania; 8° Un documento greco-reggino del secolo XIV (dalla Bibl. vaticana di Roma); 9° Una Lettera di Camillo Pellegrino all' ab. Costantino Caetani (dalla Bibl. Alessandrina, di Roma); 10° Un' altra Lettera di Camillo Pellegrino a Luca Olstenio (dalla Bibl. Chigi, di Roma); 11° Il rimatore Francesco Galeota e san Francesco di Paola; 12° La « COMMEDIA » in latino; 12° *bis* Giuseppe Raffaeli e Niccola e Niccolini; 13° Una dedica della « GEOGRAPHIA » di Francesco Berlinghieri (dalla Bibl. del Vecchio Serraglio, di Constantinopoli); 14° Adolfo Gaspary, ricordi biografici; 15° Una Lettera di Giovanni Alfonso Borrelli (dalla Bibl. Boncompagni, di Roma); 16° Una tradizione Ovidiana in Romania; 17° Le memorie autobiografiche del p. Curci; 18° Marianna Evans (Giorgio Eliot); 19° Le « Rozeno » di Camillo Antona Traversi : 20° Briciole di Bibliografia e critica : 1) I Mss. Vaticano-urbinati di G. A. Campano; — 2) Antonio Tilesio poeta cosentino; — 3) Elia ed altri D' Amato; — 4) Usi e costumi calabresi; — 5) A proposito d'uno sproposito dell' on. Arbib; — 6) Pantaleone da Rossano; — 7) La « Commedia » in lingua rumena; — 8) Gli avanzi del tempio di Giunone Lacinia dinanzi alla Corte di Cassazione di Roma; — 9) Commentari intorno al Monastero di Grottaferrata; — 10) Una lettera inedita del poeta Vincenzo Padula; — 11) A proposito d'un altro libro di Edmondo De Amicis; — 12) Nuovi « Studi sulla Calabria » di Leopoldo Pagano; — 13) A proposito d'un libro sulla Calabria della signora Pigorini-Beri; — 14) Vari appunti bibliografici. — Envoyer la souscription (5 francs) à Catane, soit à l'éditeur Galati, soit à M. Mandalari, professeur à l'Université.

SUISSE. — Le XXVII° fascicule (feuilles 59-68 du troisième volume) du grand *Idiotikon* suisse publié par MM. STAUB, TOBLER, SCHOCH et BACHMANN, et édité par la maison Huber de Frauenfeld, vient de paraître et contient les mots depuis *Kraç* jusqu'à *lid* (p. 929-1088).

— M. Jakob BÆCHTOLD a fait paraître à la librairie berlinoise de Hertz, sous le

titre *Gottfried Kellers Leben, seine Briefe und Tagebücher*, les deux premiers tomes d'une biographie considérable de Gottfried Keller. Le premier volume (in-8°, VII et 459 p., 6 mark) comprend les années 1819 et 1850, et le deuxième volume, les années 1850 à 1861 (in-8°, 544 p. avec portrait, 8 mark). Nous reviendrons sur cette importante publication après l'apparition du troisième volume; nous nous bornons aujourd'hui à l'annoncer.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 janvier 1895.

M. Paul Meyer, président sortant, prononce le discours d'usage.

Le nouveau président, M. Maspero, prononce une allocution.

L'Académie décide à l'unanimité qu'il y a lieu de procéder au remplacement de M. Victor Duruy, académicien libre, récemment décédé. La discussion des titres des candidats est fixée à quinzaine.

M. l'abbé Duchesne, rapporteur de la commission du prix Gobert, communique les titres des ouvrages déposés en vue de l'obtention de ce prix.

M. de la Blanchère communique les résultats des fouilles exécutées par ses soins en Tunisie au moyen de la subvention qui lui a été allouée par l'Académie sur la fondation Piot. Il a déblayé le temple de Caelestis (Tanit) à Dougga, l'ancienne Thucca. Cette opération, conduite par M. Pradère, conservateur du musée du Bardo, a permis de retrouver la disposition complète de ce sanctuaire. Le temple s'élevait au milieu d'une cour en terrasse ceinte d'un portique semi-circulaire. M. de la Blanchère présente les plans et dessins dressés par son collaborateur et exprime le désir de pouvoir reprendre et achever cette fouille.

L'Académie procède à l'élection de plusieurs commissions pour 1895. Sont élus :

Fondation Garnier : MM. Schefer, Barbier de Meynard, Hamy et Senart.

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Héron de Villefosse, Saglio, de Lasteyrie, Müntz et Collignon.

Prix ordinaire : MM. Delisle, de Rozière, Meyer et Viollet.

Prix Allier de Hauteroche : MM. de Barthélemy, Deloche, Héron de Villefosse et de Vogüé.

Prix Bordin : MM. Girard, Perrot, Weil et Croiset.

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Schefer, Oppert et Senart.

Prix de La Grange : MM. Delisle, Paris, Meyer et L. Gautier.

Prix Loubat : MM. Schefer, Oppert, Senart et Hamy.

Fondation Saintour : MM. Girard, Boissier, Croiset et Havet.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 21 janvier — 1895

20. — **Sujûti.** *Die dattelrispen über die Wissenschaft der Chronologie* herausgegeben von CHR. FR. SERBOLD. Texte arabe. Leide, Brill; 1894; in-8, pp. VIII-16.

Ce petit traité de chronologie en trois chapitres, est comme l'introduction des ouvrages historiques de Souyouti. Il est édité correctement d'après un manuscrit appartenant à la bibliothèque de l'Université de Tübingue et deux autres à la Bibliothèque royale de Berlin. Il est regrettable que M. Serbold n'ait pas fait suivre son texte d'une traduction qui eût mis sa publication à la portée d'un plus grand nombre d'historiens.

J.-B. C.

21. — **Lexicon syriacum auctore Hassano Bar Bahlule,** voces syriacas graecasque cum glossis syriacis et arabicis complectens, e pluribus codicibus edidit et notulis instruxit RUBENS DUVAL. Fasciculus IV; coll. 1209-1688. Parisiis, e Reipublicae typographeo; (prostat apud E. Leroux), in-4, 1894.

Nous voulons simplement annoncer l'apparition du quatrième fascicule de Bar Bahloul. Des plumes plus autorisées que la nôtre ont déjà dit, à l'occasion des fascicules précédents, tout le mérite de cette magistrale publication, et nous ne pourrions mieux faire que répéter ici les éloges qui ont été décernés à M. R. Duval par les sémitisants les plus distingués. Tous se sont plu à reconnaître et à louer son érudition, sa profonde connaissance de la grammaire et du vocabulaire araméen, le soin minutieux avec lequel il a recueilli et reproduit les variantes des divers manuscrits, la sagacité de son choix dans les leçons qui constituent le texte. Seul, un jeune privat-docent, à peine connu par sa dissertation inaugurale, s'est cru autorisé, il y a juste un an, à faire entendre une note discordante au milieu de ce concert d'éloges. Mais, il ne

paraît pas avoir eu beaucoup d'écho dans le monde scientifique. M. Rubens Duval a lui-même répondu dans le *Journal asiatique* (janv.-févr. 1894) aux injustes et ineptes [1] critiques dont sa publication était l'objet, et a fait justice — la chose était facile — des malveillantes accusations portées contre son œuvre.

Le nouveau fascicule comprend les lettres *Noun-Çadê*. Il prouve, aussi bien que les précédents, que M. D. ne manque ni de méthode, ni de critique. Si l'on songe que deux ans à peine se sont écoulés depuis la publication du fascicule précédent, il faut reconnaître que M. Duval est un travailleur infatigable, et se réjouir en même temps de ce que, grâce à son patient labeur, nous aurons bientôt une édition complète et vraiment scientifique du meilleur lexicographe syriaque.

J.-B. Chabot.

---

22. — **The four Gospels in Syriac**, transcribed from the Sinaitic palimpsest by the late Robert L. Bensly, M. A., and by J. Rendel Harris M. A., and by F. Crawford Burkitt, M. A. with, an introduction by Agnes Smith Lewis, edited for the Syndics of the University press, Cambridge, 1894; in-4. pp. xlvi-320, avec un fac-simile.

Bien que la bibliothèque du Couvent du Sinaï ait perdu son plus précieux joyau depuis que les moines ont fait hommage à l'empereur de Russie du fameux *Codex sinaiticus* (après qu'il eût été transporté à Saint-Pétersbourg par Tischendorf), elle conserve cependant encore assez de richesses pour mériter l'attention des érudits. En dehors de sa nombreuse collection d'ouvrages imprimés en Orient, dont beaucoup peuvent passer pour des raretés bibliographiques, et des douze cents manuscrits grecs dont le catalogue, fort bien fait et très détaillé, existe au couvent même [2], on y trouve environ six cent quarante manuscrits

1. Le mot ne paraît pas trop fort pour qualifier des remarques comme celles-ci : M. D. cite (provisoirement) les numéros des catalogues au lieu de ceux des mss. ; le prix du fascicule est trop élevé! etc. Il ne suffirait peut être pas pour certains passages où la phrase de l'éditeur paraît avoir été dénaturée à plaisir. — Le plus curieux est qu'on reproche à M. D. de n'avoir pas fourni les explications qu'il a promis de donner dans l'Introduction qui paraîtra avec le dernier fascicule, comme cela est naturel. — En somme, d'un long factum de 50 pages, consacré à la critique du premier fascicule seul, il résulte que M. D. devra ajouter six ou sept corrections à la liste des errata. Il serait à désirer qu'on pût rendre le même témoignage d'exactitude à toutes les publications de textes orientaux.

2. Une notice succincte de ces manuscrits grecs se trouve dans l'ouvrage intitulé *Catalogus codicum graecorum sinaiticorum*, Oxonii, 1886. L'auteur de ce volume est à citer comme un prodige de dextérité et de mémoire. Il assure (Praef., p. viii) qu'il n'a eu le catalogue du couvent entre les mains que pendant un jour : « semel per singulam diem! » Or, il se trouve que son volume concorde à peu près partout, mot pour mot, avec ledit catalogue, dont il ne nomme pas même l'auteur, le moine Antoninos, aujourd'hui archimandrite d'un couvent russe, à Jérusalem. Ceux qui

arabes et deux cent soixante-dix-sept manuscrits syriaques. On a beaucoup parlé, depuis dix-huit mois, de la découverte faite parmi ces derniers d'un palimpseste contenant une ancienne version des Évangiles, et l'on attendait avec impatience sa publication qui fait l'objet du présent volume. En 1892, Mme A. Smith Lewis avait remarqué ce codex dont la plus récente écriture formait le texte d'une collection de Vies de Saintes, d'un intérêt tout à fait secondaire, mais recouvrait une écriture primitive renfermant le texte des Évangiles. Elle en prit des photographies qu'elle communiqua aux trois savants dont les noms figurent à côté du sien. On reconnut que le texte évangélique était celui d'une version apparentée de très près à la version dite Curetonienne. Mais les photographies étaient insuffisantes et une nouvelle collation du manuscrit était jugée nécessaire. Sans craindre la fatigue, Mme A. Smith Lewis et ses trois collaborateurs entreprirent le voyage du mont Sinaï, et là, pendant quarante jours, ils appliquèrent leurs efforts au déchiffrement du texte. Je les ai vus à l'œuvre, et je puis dire, mieux que personne, combien de patience et de sagacité il leur a fallu pour tirer la publication qu'ils nous offrent, de ce codex dont l'état lamentable n'est pas suffisamment exprimé par les deux planches jointes au volume [1]. Les moines — ils ne sont donc pas si intransigeants ! — leur ont permis de faire usage de réactifs; malgré cela plusieurs passages sont demeurés indéchiffrables. De plus, vingt-deux des cent soixante-quatre feuillets dont se composait le volume primitif ont disparu, en sorte que les lacunes représentent un sixième du texte évangélique. Le manuscrit a été reproduit page par page et ligne par ligne, avec toute l'élégance que met dans ses publications l'imprimerie de l'Université de Cambridge.

Nous avons dit que le texte est apparenté de très près à la version Curetonienne [2] : c'est avoir dit son importance au point de vue de la critique textuelle du Nouveau Testament et de l'histoire des versions syriaques. On se souvient à quelles controverses la publication de Cureton a donné lieu. Il est hors de conteste que cette version, par la

---

seraient tentés de visiter la bibliothèque du Sinaï ne devraient pas se laisser décourager par les récriminations que l'auteur de cette publication formule contre les moines. Pendant notre séjour au couvent, nous n'avons eu qu'à nous louer de leurs bons offices, et nous voyons avec plaisir que les savants anglais dont nous analysons l'ouvrage leur rendent le même témoignage.

1. Le manuscrit est en certaines parties doublement palimpseste. Malheureusement les réactifs ont été absolument sans effet sur la plus ancienne écriture.

2. Il n'est cependant pas identique. Ainsi dans le fragment MATTH. XIII, 1-10, le mss. du Sinaï présente avec celui de Cureton 25 variantes; la plupart, il est vrai, purement orthographiques. Dans Luc, XVIII, 9-14, on en trouve 13. Les variantes augmentent en nombre et en importance quand on compare le texte avec la *Peschithta*. Nous avons fait cette comparaison sur plusieurs passages pris au hasard, en nous servant de l'édit. de Londres, 1826. En voici le résultat : MATTH. XIII, 1-21 : 57 var.; MARC, VII, 1-23 : 46 var. (et le v. 8 absent); Luc, VIII, 36-50 : 31 var.; JEAN, XIII, 1-15 : 37 variantes.

construction grammaticale, par l'élimination des particules, par l'emploi préféré de certaines locutions, est beaucoup plus conforme au génie de la langue syriaque que la version dite *Peschithta*. Elle est à celle-ci ce qu'est l'ancienne *Itala* à notre Vulgate actuelle. Nous ne croyons pas qu'il y ait jamais eu anciennement deux versions syriaques faites directement sur le grec d'une manière absolument indépendante. Les nombreuses recensions de la version syriaque ont toujours eu pour but de lui donner une plus grande conformité avec le grec : à priori, celle qui s'en éloigne le plus doit être regardée comme plus ancienne. Nous croyons que le texte du Sinaï provient d'un manuscrit au moins contemporain sinon plus ancien que celui qui a servi à Cureton [1].

Les évangiles portent pour titre dans notre manuscrit : *Évangiles séparés*, par opposition aux *Évangiles mélangés*, nom sous lequel les Syriens désignaient le *Diatessaron* de Tatien qui avait littéralement envahi les églises de Syrie. La version qui existait concurremment avec le *Diatessaron* était presque oubliée. Ce qui faisait la vogue de Tatien, c'était la conformité de son texte avec le grec. Il est à croire que, quand on a voulu réagir contre la diffusion du *Diatessaron*, on a senti le besoin pour mieux accréditer les « *Évangiles séparés* » de les rapprocher du grec ; de là, une recension qui fit disparaître presque complètement la plus ancienne version dont les fragments publiés par Cureton nous avaient révélé la forme primitive, et que nous pourrons maintenant lire presque en entier grâce à la découverte et au déchiffrement du manuscrit du Sinaï [2].

Ceux mêmes qui ne souscriront pas à notre jugement sur l'origine de cette version, seront unanimes à reconnaître l'importance de la publication de Mme A. Smith Lewis, et partageront les regrets qu'elle exprime au sujet de la mort de MM. Bensly et Robertson Smith, deux érudits qui l'avaient aidée dans sa publication et qui s'étaient acquis depuis de longues années les sympathies du monde savant.

J.-B. Chabot.

---

1. M. Rendel Harris observe que la ponctuation et la division en paragraphes concordent souvent avec celles du manuscrit de Cureton. De plus, le manuscrit du Sinaï répond parfois à ce dernier, ligne pour ligne. Nous croyons que ce ne sont là que des circonstances accidentelles, d'autant mieux que sur vingt passages où la concordance linéaire est indiquée, deux seulement dépassent dix lignes. Comment expliquer les variantes si les deux manuscrits avaient eu le même apographe pour base ? De plus, la péricope, Marc, XVI, 9-20, n'existe pas dans le manuscrit du Sinaï; elle existait dans celui de Cureton. Ceci donnerait à penser qu'ils sont originaires de régions différentes.

2. Nous signalons à l'attention des théologiens la rédaction du v. 16, ch. I, de S. Matth. : « *Jacob engendra Joseph, Joseph, à qui était fiancée Marie la Vierge, engendra Jésus appelé Christ.* » Ce verset isolé ne permet pas de dire si la version a été composée ou simplement corrigée par un hérétique.

23. — **Acta apostolorum** sive Lucae ad Theophilum liber alter. Editio philologica, apparatu critico, commentario perpetuo, indice verborum illustrata, auctore Fr. Blass Dr phil. etc., classicae philologiae in Univ. Halensi professore; Gœttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1895; in-8, pp. 334.

Cette nouvelle édition philologique de Actes tire son mérite tout à la fois et des principes qui ont guidé l'auteur et du soin minutieux qui a présidé à sa rédaction.

Dans ses *Prolegomena* (pp. 1-40), qui sont une véritable Introduction au livre des Actes, M. Blass touche d'abord la question de l'auteur et de l'âge de ce livre. Il adopte l'opinion traditionnelle qui l'attribue à saint Luc, compagnon de saint Paul, et montre que l'époque à laquelle il faut attribuer la composition des Actes n'est pas en contradiction avec son sentiment. Certains critiques raisonnent ainsi : Le troisième évangile contient l'annonce prophétique de la destruction de Jérusalem. Mais comme toute prophétie est inadmissible, cet évangile a été écrit après cet événement. Donc les Actes, qui sont postérieurs au troisième évangile, ne peuvent être antérieurs à l'an 70. M. B. montre le peu de solidité de cet argument et fait observer que le livre de Daniel (IX, 26) contient l'annonce de la ruine de Jérusalem en termes non moins clairs que l'Évangile, et que, sans recourir au don surnaturel de prophétie, une simple réminiscence de Daniel pourrait suffire à expliquer l'allusion évidente des synoptiques à la destruction de la ville sainte. Les paragraphes suivants sont consacrés à l'examen de la manière dont le livre a pu être composé ; M. Blass, dans un style élégant et trop recherché, y plaisante agréablement certains théologiens qui, pour accommoder les textes à des systèmes préconçus, les torturent de manière à leur donner des sens beaucoup plus invraisemblables que les choses qu'ils refusent d'admettre. Il gâte un peu la valeur de ses arguments par la forme trop joviale sous laquelle il les présente. Le chapitre sur la langue de saint Luc lui fournit l'occasion de donner un aperçu rapide dans lequel il résume très bien les derniers travaux sur cette langue *hellénique* vulgaire dont les Septante, le Nouveau Testament, les Apocryphes et les Pères apostoliques constituent les monuments les plus étendus qui nous en restent. La question de la chronologie est plutôt exposée que traitée. M. B. laisse entrevoir ses préférences pour le système qui place les deux ans de captivité de saint Paul vers 57-59. Absous et remis en liberté par l'empereur, l'Apôtre aurait employé les années qui séparent cette date de celle de sa mort (67-68) à de nouveaux voyages soit en Orient, soit en Espagne. C'est l'opinion ancienne qui n'est pas sans soulever de sérieuses objections.

C'est avec plaisir que nous voyons M. B. réagir contre le matérialisme — si l'on peut ainsi parler — de la critique textuelle. Il n'admet pas qu'on doive mesurer la valeur d'une leçon uniquement au nombre et à l'antiquité des manuscrits qui la présentent. Il prouve — après bien d'autres — que l'on peut et que l'on doit, s'il y a de bonnes raisons, pré-

férer une leçon rare ou même unique à l'autorité des plus nombreux et des plus anciens témoins. A plus forte raison n'admet-il pas ce principe vraiment bizarre qu'une leçon difficile doit être préférée à une plus simple. C'est dans cet esprit qu'il a constitué sa nouvelle édition critique.

Il existe deux recensions du livre des Actes, l'une plus longue, qualifiée d'occidentale, qu'il désigne par la lettre B, et l'autre plus courte (A), appelée orientale. Celle-ci (A) est la recension ordinaire représentée par les plus anciens manuscrits (Sin., Vat., Alex., etc.). L'autre a pour témoin unique et imparfait un manuscrit du VIe siècle (Cod. Bez. Cantabr.), mais elle est apparentée à la version syriaque dite Philoxéniène, et on en retrouve des traces dans saint Cyprien, ce qui fait remonter son existence, concurremment avec la recension A, à une très haute antiquité. Selon M. B., ces deux recensions sont irréductibles à un prototype commun. Pour expliquer leur origine il recourt à l'hypothèse, déjà émise au XVIIe siècle par J. Leclerc, de deux éditions originales. Saint Luc aurait rédigé un brouillon (B) qu'il aurait ensuite mis au net, en l'abrégeant un peu, pour adresser à Théophile un exemplaire plus correct duquel proviendrait la recension commune (A). M. B. appuie sa conjecture sur des exemples tirés d'auteurs profanes. Somme toute, c'est une hypothèse qui n'est pas plus étrange que bien d'autres.

M. B. a voulu présenter dans son édition le texte des deux recensions. Celui de la recension ordinaire (A) occupe le haut de la page ; au dessous figure le texte de B, chaque fois qu'il a pu être dégagé du manuscrit incomplet et interpolé qui le renferme. Viennent ensuite deux catégories de variantes se rapportant respectivement à A et à B. Ce n'est qu'un choix, mais un choix considérable qui occupe un espace au moins égal à celui du texte. M. B. a poussé ici le scrupule jusqu'à ne pas se servir des éditions de Tischendorf : il a eu recours aux éditions originales.

Le commentaire quoique purement philologique donne cependant çà et là des indications sommaires qui permettent de se reporter aux sources à consulter pour l'interprétation historique.

L'ouvrage se termine par une double table très détaillée (pp. 292-334). La seconde est un lexique des mots renfermés dans le livre des Actes, où sont distingués ceux qui sont propres à ce livre et ceux qui sont communs d'une part avec le troisième évangile, d'autre part avec Matth., Marc et Jean à l'exclusion de Luc.

L'édition critique de M. Blass n'est certes pas une édition définitive, — il n'y en aura jamais — mais elle réalise un progrès dans l'amélioration du texte et aucun commentateur sérieux ne pourra à l'avenir se dispenser de la consulter.

J.-B. CHABOT.

24.—H. Kiepert. **Formae orbis antiqui**, 1re livraison. Berlin 1894, chez Reimer. Prix de la livraison. 4 mark 80.

Quand je rendais compte dernièrement ici-même de *l'Atlas antiquus* de Spruner-Sieglin, je ne croyais pas avoir à signaler si tôt l'apparition d'un autre Atlas semblable. C'est une bonne fortune pourtant qui nous arrive et que je ne veux pas tarder à annoncer aux lecteurs de la *Revue*. M. Kiepert commence la publication d'une suite de cartes qu'il intitule « *Formae orbis antiqui* ». La première livraison vient de paraître; le travail sera terminé en six livraisons. Le format adopté est assez grand : 52 centimètres sur 64, ce qui rendra le maniement de l'Atlas moins aisé, pour ne pas dire incommode; mais ce qui permettra à l'auteur d'entrer dans les plus grands détails.

Ainsi qu'on peut le voir par la liste imprimée sur la couverture, l'auteur n'a point suivi la même méthode que M. Sieglin; il n'a pas multiplié les cartes de détail. Restant fidèle à l'usage général, il s'attache à donner, à côté de quelques grandes cartes d'ensemble du monde ancien à certaines époques, une carte particulière de chaque pays, quelquefois deux. Ainsi, pour la Gaule, nous aurons non pas six cartes comme dans le Spruner-Sieglin, mais deux (Gaule au temps de César, Gaule au temps d'Auguste). Pour les modifications politiques postérieures du pays, on devra se reporter aux cartes du monde romain sous les Antonius et sous Dioclétien, dont le règne paraît être une limite que M. K. ne franchira pas.

La première livraison contient six cartes : I province d'Asie (avec les plans de Mytilene et Cyzique, et une carte de la Troade); II îles de la mer Egée (plans de Samos, d'Halicarnasse, d'Ephèse, de Rhodes, de Delos); III Grèce septentrionale (plans de Corcyre, Leucade, Dodone; carte de détail de l'Eubée orientale); IV Illyricum et Thrace (carte de détail du Bosphore de Thrace); V. Grande Bretagne (carte du *vallum* d'Hadrien et du *vallum* d'Antonin le Pieux); VI Carte d'Espagne (carte de détail pour la division du pays en *Conventus*).

Chaque feuille est accompagnée d'une longue notice, paginée à part et du même format qu'elle. M. K. y indique brièvement mais avec une grande richesse de références les sources où il a puisé. Pour l'orographie et l'hydrographie il renvoie aux cartes spéciales les plus nouvelles ou les plus complètes, par exemple à celles que dresse à peu près dans tous les pays le service géographique de l'armée; pour la topographie antique il énumère les ouvrages de fonds aussi bien que les travaux de détail importants; il discute la valeur des sources antiques auxquelles il puise; il explique pourquoi en tel ou tel cas il s'est décidé dans un sens ou dans l'autre. On se figure aisément ce que peut être un *apparatus* critique de cette sorte rédigé par un géographe tel que M. Kiepert.

Ajouterai-je que l'exécution matérielle des cartes est très nette, précisément à cause de la grandeur du format et que l'aspect en est flatteur à l'œil? C'est évidemment la moindre des qualités de cet Atlas.

R. Cagnat.

25. — A. Dieterich. *Nekyia*, **Beitræge zur Erklærung der neuentdeckten Petrusapokalypse.** Leipzig, Teubner, 1893. vi-238 p.

Le fragment apocalyptique d'Akhmîm est vraisemblablement une partie de l'évangile de saint Pierre; mais cette question, que M. Dieterich ne touche qu'en passant, est d'ailleurs indifférente pour le sujet qu'il traite dans ce volume. Il s'occupe spécialement de la description du séjour des bienheureux et des châtiments réservés aux réprouvés, et conclut que ces peintures ont nettement une origine grecque. Les doctrines orphiques et pythagoriciennes, qui enseignaient aux initiés les mystères des enfers, qui donnaient aux âmes des conseils pour les guider dans leur descente, et dont nous avons des spécimens si curieux dans les tablettes d'or de Pétilia et l'inscription d'Éleutherne, ont pénétré peu à peu dans les premières communautés chrétiennes, et leur ont inspiré ces descriptions des supplices infernaux si fréquemment reproduites dans les ouvrages apocalyptiques chrétiens. M. D. s'attache exclusivemeut à l'apocalypse de saint Pierre et néglige à dessein les écrits postérieurs du même genre, ainsi que les peintures byzantines des églises orientales, qui pourraient servir d'illustration et de commentaire perpétuel, pour ainsi dire, à ces œuvres de forme littéraire. On le suivra volontiers dans toute sa discussion, notamment dans son intéressante analyse de l'ἀναψυχή = *refrigeratio* (p. 95 sv.), plus particulièrement encore dans le chapitre IV, où il étudie le développement des types de crimes et de châtiments. Peut-être ses préoccupations sont-elles trop exclusivement littéraires : s'il nous entretient un instant de la célèbre peinture de Polygnote à Delphes, les explications qu'il nous donne des châtiments dans leur rapport avec le genre de crimes qu'ils punissent eussent pu être modifiées s'il eût pensé à certaines représentations iconographiques qui semblent lui avoir échappé. Je ne crois pas, par exemple, que les criminels condamnés à être sans cesse précipités dans un abîme, pour avoir brûlé d'amours anti-naturels, doivent rappeler Sisyphe roulant éternellement son rocher sur une pente ardue. M. S. Reinach a donné fort ingénieusement l'explication de ce supplice dans une brochure extrêmement substantielle, tirée à un trop petit nombre d'exemplaires (l'*Apocalypse de saint Pierre*, Paris, Alcan-Lévy, 1893). Il rappelle une peinture de Trèves, décrite par Ausone, dans laquelle est représentée Sapho sur le rocher de Leucade, et suppose, très justement à mon avis, que cette scène de désespoir amoureux pouvait être un sujet fréquemment reproduit, qui fut considéré plus tard « par une exégèse naïve » comme la peinture d'un châtiment. — La ponctuation proposée par M. Dieterich pour les vers de l'*Enéide* VI, 744 svv. est peu satisfaisante (p. 157); au contraire, *Hymn. orph.* XII, 10, la correction μεγάλων ὑμεναίων pour μεγαλώνυμε ναίων est frappante (p. 104, n. 3).

My.

26. — **Anthologia graeca epigrammatum Palatina cum Planudea edidit** H. STADTMÜLLER. Vol. I : Palat. I-IV (Planud. V-VII). Lips. Teubn. 1894 1 vol. XLII-420 pp.

Il convient d'attendre, pour rendre compte de la publication de M. Stadtmüller, qu'elle soit terminée. M. S. remet en effet à plus tard sa préface générale sur les anthologies, et sa description des deux manuscrits (*Pal.* 23 et *Marc.* 481). Il consacre une grande partie de son introduction à décrire les sigles extrêmement compliqués qu'il a dû employer, et à énumérer très minutieusement les chiffres, lemmes, noms d'auteurs, etc., mis ou omis par les diverses mains des deux manuscrits. Par une longue étude sur la composition du septième livre de Planude, M. S. en arrive ensuite à conclure que l'ordre comme le choix des épigrammes y vient de Constantin Céphalas. Pour compléter son exacte description, il nous promet pour le second volume un tableau complet des abréviations. Dans le premier livre, l'appareil critique se borne naturellement à une indication aussi exacte que possible des mots, lettres, corrections, signes, vestiges de lettres, etc., que présente le manuscrit Palatin. M. S. a de plus pu restituer à leurs véritables auteurs quelques épigrammes chrétiennes (par ex. le n° 51 à Grégoire de Nazianze). Dans l'épigramme 102, il est bien probable qu'il faut lire avec Olympiodore πῶς σὲ τὸν ἐν πάντεσσιν ὑπείροχον ὑμνοπολεύσω, et il est clair que d'après la même autorité on doit corriger au vers suivant : πῶς δὲ λόγῳ μέλψω σὲ τὸν οὐδὲ νόῳ (et non λόγῳ) περιληπτόν [1].

Signalons dans le cinquième livre un détail qui rend l'édition fort incommode, c'est que le préambule de Constantin Céphalas n'étant pas numéroté, toutes les épigrammes se trouvent porter un chiffre inférieur d'une unité à celui des éditions Jacobs et Didot, d'après lesquelles sont faites tous les renvois. Ce changement ne s'imposait pas, semble-t-il. De plus on peut reprocher à M. S. d'avoir laissé subsister dans le texte des leçons manifestement fausses, par exemple, dès la première (deuxième) épigramme : τὴν τοῖς βουλομένοις χρυσὸν ἐρευγομένην ; à la correction de Jacobs ἀμεργομένην, ne pourrait-on préférer ἀμελγομένην (il s'agit d'une courtisane) ? Épigramme 29, vers 4, la note ne dit pas que la conjecture de F.-W. Schmidt est οὔ σε... δέχεται. Même épigramme, vers 3, il faut sans doute lire ἦν... φέρῃς φίλος, sans virgule. Épigramme 102, 4 : lire οἷ' pour ὡς. Épigramme 103, 3, adopter sans doute les deux corrections de Saumaize, et 106, 1, celle de Scaliger ; 106, 5, la leçon de Planude βαΰζεις ; 107, 1, pourquoi pas δεύτερον ? 114, 6, αὗταί που Μοῖραί με κατωνόμασαν Φιλόδημον, ὡς αἰεὶ Δημοῦς θερμὸς ἔχει με πόθος : si l'on ne veut pas adopter la leçon du manuscrit Pal. ἔχοι, il faut corriger αὗταί που ou ὀρθῶς σὺν ; 117, 4, ἡμετέρης avec Plan. ; 119, 3, il manque un τί

1. Je signale en passant la fortune de l'expression eschyléenne τρικυμία κακῶν, qui après bien d'autres imitations se retrouve encore dans l'épigramme 118.

(pourquoi ?) qu'il faut sans doute chercher dans la finale de ἀπρήκτοισι; 126, 4, καίνης λάλον n'a aucun sens; 180, 13, est à rapprocher de 127, 4; 200, est mal placée au livre V, puisque c'est la dédicace d'un βάρβιτον à Cypris. Mais vraiment on se prend à regretter toute cette minutie, tout ce soin merveilleux, appliqués à cette collection de toutes les obscénités et de toutes les platitudes de la décadence grecque. Il n'y aurait à faire sur le sixième livre (dédicaces) que des remarques de détail analogues aux précédentes; par ex.: l'épigramme 17 n'est pas une raillerie, mais une parodie de l'épigramme 13 et il faut lire au vers 4, ὧν θέμις avec Herwerden. Mais c'est encore une série d'épigrammes bien monotones.

Il est clair que l'édition de M. Stadtmüller laisse loin derrière elle les précédentes; le jour où il donnerait un commentaire, elles deviendraient non avenues.

P. Couvreur.

---

27. — **M. Tullii Ciceronis in C. Verrem Orationes.** Cicéron, Verrines, Diuinatio in Q. Caecilium et actionis secundae libri IV et V : de signis et de suppliciis. Texte latin, publié avec un commentaire explicatif, une introduction générale et un index détaillé, par Ém. Thomas. Nouvelle édition. Paris et Londres, Hachette, 1894, 389 pp.; 1 plan de Syracuse, 1 carte de la Sicile, 1 fac similé du f° 92 b du ms. latin de la Bibliothèque nationale 7774 A.

Comme M. Thomas l'annonçait dans son édition de la *Diuinatio*, il a réuni en un volume les trois discours contre Verrès publiés par lui. L'introduction a été refondue de manière à offrir sur le procès et sur le texte l'ensemble des renseignements dispersés dans les fascicules séparés. L'index général comprend un grand nombre d'additions. Ce procédé, incommode et détourné, a permis à M. T. de toucher aux notes le moins possible. Le texte et les notes, économiquement clichés, n'ont, en effet, subi que les changements indispensables [1].

Il est inutile de revenir sur le mérite de ces éditions universellement estimées. On connaît l'esprit modéré et la conscience de M. Thomas. Il serait hors de propos d'insister sur la méthode suivie, sur la confiance un peu exagérée de l'éditeur en le ms. 7774 A *(R)*, sur son éclectisme pratique qui le sauve des exagérations de la théorie en la contredisant ; sur le système orthographique adopté, qui est un système négatif. Maintenant il y a lieu plutôt de formuler quelques observations de détail.

IV, 13 apparat, le signe X barré du denier est fort mal représenté par une étoile à cinq branches laquelle a un tout autre sens § 19; cf. d'ailleurs, dans Keil, le passage cité de Priscien. C'est un détail paléographique intéressant pour l'appréciation de *R*. Sur le signe lui-même,

1. Les clichés sont déjà bien usés, et l'index, pourtant composé spécialement pour ce tirage, est imprimé en caractères défectueux et inégaux.

cf. Mommsen, *Hermes*, XXII, 614. — § 21 : *ex hisce locis* : « de l'Ouest » est une interprétation, plutôt que la traduction : « de *nos* côtés ». — § 22. D'après la première édition, *R* donnerait : HSG II ; d'après la seconde : HSQ II, le chiffre II surmonté d'un trait horizontal. De fait, le manuscrit (f° 76) n'a ni *G* ni *Q*, mais l'épiséma bien connu des paléographes. L'autre manuscrit de Paris 7776, (*p.*) a : HS XVIII, le tout surmonté d'un trait horizontal. Enfin, Velleius Paterculus (II, 8) : HS IIII. Ces deux dernières indications sont bien suspectes. Le chiffre de *R* : VIII est le plus vraisemblable. Toutes les divergences viennent de l'emploi de l'*episema* dans la source commune. Il aura été traduit exactement dans un des ancêtres de *p*, mais un reviseur ignorant aura corrigé par surcharge VI en X, en se trompant sur la lecture du signe ; la correction sera entrée ensuite dans le texte, à côté de ce qu'elle devait remplacer. Quant au texte de Velleius, on sait que nous n'en possédons plus de manuscrit ; le premier chiffre I, peut être le résultat d'une transcription inexacte de l'épisema : les copistes remplacent quelquefois par une barre verticale les signes qu'ils ne comprennent pas ou qu'ils ne peuvent lire. L'incertitude même où nous sommes ici, doit en tous cas nous faire préférer la leçon de *R*. — § 22. Un renvoi du lecteur moderne à Manuce est presque une ironie. — § 24 : *Verria... quod* : texte si remarquable, que s'il est authentique, il devrait être discuté et commenté. Mais est-il authentique ? *Quom*, orthographe de Cicéron, a pu être remplacé par *quod* employé au sens de *cum* ; cf. M. Bonnet, *Lat. de Grégoire de Tours*, p. 325. Le ms. *R*, en particulier, n'est pas exempt de vulgarismes. — § 37 : une note devrait signaler le dat.-abl. *emblematis* (et 28 : *peripetasmatis*), en regard de *emblematum* ; cp. *poematis* et le suspect *poematorum*. — § 102 : *compluria*, « leçon des derniers éditeurs (?) et de Priscien (I, p. 350, 10 »), qui ajoute (ce que ne dit pas M. Th.) : « in quibusdam tamen codicibus inuenitur complura ». De fait, sauf Kayser, les éditeurs écrivent *complura* aujourd'hui : Cf. la discussion dans Neue-Wagener, t. II, 3ᵉ éd., p. 272. — § 126 : *adpositior* : cf. Hellmuth, p. 70. — § 127 : *quid* répété. Cp. un mouvement analogue dans le dialogue de Plaute, *Aul.*, 212 sqq. — § 128 : Cf. Madvig, *opusc.*, I, 363, n.

V. 23 : sur *liberum* et *liberorum*, Wölfflin, *Archiv.*, IV, 1, et surtout p. 3 (1887). — *Ib.*, ajouter, d'après Merguet, que *nequeo* n'est pas rare dans les œuvres philosophiques : dix-huit exemples. — § 152 : sur l'opposition *calamitas*, *incolumis*, cf. *Mém. Soc. lingu.*, VI, 27.

Index : *Ac* : pour *hic* et *sic* devant *c*, Cicéron n'a pas le choix. — *Allitérations* : sous cette rubrique on trouve pêle-mêle des allitérations véritables, des rimes, des assonances et des jeux de mots, — *Association de mots* : cp. Preuss, *de bimembris dissoluti apud scriptores romanos usu sollemni* (1881), pp. 54 et sqq. — *conjonctif* : quelle différence M. Th. fait-il entre ce mode et le *subjonctif*, dans l'index, plus bas ? — P. 367, première colonne, lire *M'. Glabrio*. — P. 369 : *imitations* : citer le volume de Migne.

On peut aussi trouver que çà et là des renvois à des livres vieillis auraient pu être avantageusement remplacés par d'autres. De même il eût fallu citer les dernières éditions : ainsi, c'est la page de la première édition de la *Stylistique* de Berger-Bonnet qui est encore indiquée. Enfin, soit dans l'index, soit dans les notes, M. Th., parlant de la langue de Cicéron, ne distingue pas avec assez de précision s'il s'agit des discours ou de l'ensemble des œuvres : par exemple, index, v° *patrare*; cf. Schmalz cité au passage.

Ces menues observations, ou d'autres que chaque lecteur pourrait faire pour son compte, prouvent mieux que des éloges vagues combien les éditions de M. Thomas, étudiées dans l'esprit et du point de vue de l'auteur, semblent proches de la perfection. Et maintenant que cette tâche est achevée, pouvons-nous espérer une édition semblable des Catilinaires et du *pro Murena?* C'est le vœu de tous les Cicéroniens.

Paul Lejay.

---

28. — **Untersuchungen über Florus**, von Dr Franz Schmidinger. Besonderer Abdruck aus dem XX ten Supplementbande der Jahrbücher für classische Philologie. Leipzig, B. G. Teubner, 1894; pp. 781-816 in-8.

La brochure de M. Schmidinger s'ouvre par une brillante conjecture paléographique. On a discuté souvent sur le nom de Florus, les uns optant pour Iulius avec le manuscrit de Bamberg, les autres pour Anneus ou Annius avec le Nazarianus et les *deteriores*. Des raisons sérieuses ont mis cette dernière solution à l'abri des principales objections. Mais on n'avait pas encore expliqué la faute du Bambergensis. C'est ce que vient de faire M. Schmidinger. Il suppose que l'original de ce manuscrit portait : *Flori epithoma; libri quattuor* et par une intervention très explicable : *IV libri*. Cette dernière indication donne en abrégé IVL; M. S. a tort de supposer un *i* à l'intérieur de l'*l*, ce qui est très rare dans les anciens manuscrits soit dans l'abréviation de *Iuli* soit dans la sigle de *libri*. Mais IVL avec une tilde mal placée peut faire *Iuli* ou *quattuor libri*. Le copiste du Bambergensis (*B*) peu habitué aux notations numériques par soustraction (il écrit toujours VIIII et IIII) aura lu *Iuli* et rapproché *Flori* de ce qu'il croyait être la première partie du nom. M. S. a prouvé que dans l'ancêtre immédiat de *B*, la mention de la division en quatre livres pouvait se rencontrer. Ainsi le dernier doute à l'égard du gentilice *Anneus* ou *Annius* se trouve écarté. Deux questions accessoires restent encore ouvertes : 1° Faut-il lire *Anneus*, c'est-à-dire *Annaeus*, ou *Annius?* Les deux noms sont absolument différents. Les catalogues de manuscrits allégués par M. S. (p. 781, n. 6) prouvent seulement que les copistes les confondent au moyen âge. La divergence est donc sans importance seulement pour la solution du problème : Annius ou Iulius? 2° La division en quatre

livres et son histoire sont des points obscurs. M. S. apporte quelques faits nouveaux, mais de son exposition et de ses raisonnements confus ne sort rien de clair.

Dans une deuxième partie, M. S. tâche d'établir qu'en 122, Florus était à Rome, et que l'*epitome* a été composée en Italie. Ces conclusions reposent sur de bien faibles indices. La troisième partie nous conduit sur un terrain plus solide, les imitations de Virgile. M. S. montre l'influence considérable du poète sur l'historien. Bien des particularités de la langue de Florus sont mises en lumière au cours de ces observations. La quatrième partie ne contient comme la précédente que des études de détail : ce sont des tentatives de correction ou d'explication de passages difficiles. Enfin, dans les dernières pages, M. Schmidinger fait faire un pas décisif à la critique de Florus en faisant connaître un manuscrit de Munich (lat. 6392) du XI[e] siècle (cf. p. 785). Il a la grande lacune (Jahn 110, 1-24) du Nazarianus et se rattache par conséquent à cette famille qui comprend aussi les deux Vossiani et peut-être l'Harleianus. Une liste des variantes principales de ce manuscrit termine cette intéressante brochure [1].

P. L.

---

29. — **Archives historiques de l'Albigeois.** Publication périodique de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn. Fascicule troisième. *Suite des Mémoires de Gaches*, 1610-1620, publiés pour la première fois par Charles PRADEL. Paris, A. Picard; Toulouse, Ed. Privat; Albi, imprimerie Nouguiès; 1894, gr. in-8° de VI-32 p.

Parmi les nombreuses copies des *Mémoires de Gaches*, quelques-unes portent, dans leurs derniers feuillets, la chronique aujourd'hui publiée par M. Pradel. Les Archives du département de Tarn-et-Garonne possèdent un de ces manuscrits. C'est là que l'excellent éditeur a puisé son texte. Les dix années comprises dans ces additions ont été généralement négligées par les historiens. Ceux du pays castrais n'en parlent pas. Ils n'ont pas connu cette *Suite des Mémoires de Gaches* qui, quoique incomplète, a son importance, vu surtout l'absence de documents sur cette période dans les papiers de la ville de Castres. On ne sait, ajoute M. Pradel dont je résume la courte préface, à qui attribuer cette continuation. Il est certain qu'elle n'appartient ni à Gaches, ni à Jean de Bouffard-Madiane, ni à Batailler.

Parmi les personnages qui figurent dans la chronique anonyme, mentionnons le président de Vignolles si fort *rabroué* à l'assemblée de Revel, en novembre 1611 ; l'avocat de Pamiers, Sancy, député par cette

1. P. 791 : la distinction entre *iuuentus* et *iuuentas* a été depuis longtemps établie par Quicherat, *Mélanges de philologie*, pp. 25 qq.

assemblée pour aller en Cour porter les cahiers des doléances des Églises de France, « qui avoit plus crié en cette assemblée que tous les autres », et qui se laissant « corrompre moyennant 400 écus qu'on lui mit dans la main, demeura muet »; le prince de Condé faisant son entrée (mai 1611) dans la ville de Toulouse, entrée magnifique « mais noircie par un différent entre le dit sieur prince et la Cour de parlement pour ne luy avoir, la dite Cour, rendu l'honneur qu'il prétendoit »; le sieur Morus, « principal régent » du collège de Castres [1], faisant représenter par ses écoliers (août 1611) « la cruelle exécution et grand massacre des Romains en Asie sous le règne de Mithridate; le ministre Jérémie Ferrier contre lequel, à la fin de l'année 1612, « advint à Nismes « une esmeute du peuple et habitants réformés », en laquelle sa maison fut pillée [2]; Henry de Montmorency, amiral de France et gouverneur de la province de Languedoc, à l'âge de dix-huit ans, faisant son entrée solennelle à Castres le 19 juin 1613 [3]; les vicomtes de Panat et Paulin tués, le 10 juillet 1616, dans le château de Reyniès avec Marguerite de Castelpers, femme du sieur de Reyniès, trahis par David Besses de Castres [4]; dame Isabelle « fameuse sorcière », condamnée (1616) par la Cour du parlement de Toulouse « à estre banye du ressort d'icelle, pour ses enchantements; Lucilio Vanini dont le chroniqueur parle ainsi (p. 23) : « En cette mesme année [1618] et au mesme mois [novembre] [5] fut bruslé tout vif, à Tholose, par arrest de la Cour, un italien philosophe, nommé Lucilio; c'estoit un meschant instrument du Diable,

1. C'était, dit dans une de ses notes toujours si précises le soigneux éditeur, le père du célèbre Alexandre Morus que l'on fait naître le 25 septembre 1616, mais qui cependant avait été baptisé avant cette date, le 11 août précédent (Arch. du Tarn, B, 56). — Voici une autre rectification (p. 8, note 1) au sujet de la date de la mort d'un des plus célèbres présidents du parlement de Toulouse : « Philippe Bertier, seigneur de Montrabe, mourut le 6 octobre 1611. On ne sait pourquoi tous les biographes placent sa mort en l'année 1618. »

2. L'éditeur n'a pas songé à renvoyer son lecteur aux *Historiettes* de Tallemant des Réaux (III, 480 et suivantes. Voir surtout p. 482 sur l'émeute dont parle le chroniqueur, ainsi que (p. 486) le commentaire de P. Paris).

3. Le chroniqueur donne d'abondants détails sur l'entrée du nouveau gouverneur (p. 8-12). Il eut à subir « une harangue en vers français » débitée par Antoine de Rotolp, sieur de La Devèze. Voir un peu plus loin (p. 12-13) mention de la mort du connétable de Montmorency, père du jeune amiral-gouverneur.

4. Reproduisons un passage où intervient le poète Théophile de Viau (p. 20) : « Panat estant, un peu auparavant sa mort, à Milhau, logé chez M. le baron de la Roque, songea une nuit qu'on l'assassinoit; il se lève en sursaut tellement effrayé qu'à grand peine se peut-il rasseurer; mais remis par un nommé Théophile, lequel Panat appeloit : *mon cœur*, il luy dit : Monsieur, allez, faites ce que vous voudrez, asseurez-vous que vous serez poygnardé bien tost. Cela advint. » L'éditeur rappelle (p. 20, note 2) que le récit de la mort du marquis de Rabastens, vicomte de Paulin, tué en flagrant délit d'adultère par Pierre de Latour, baron de Reyniès, se trouve dans les *Historiettes* (I, 435).

5. M. P. corrige les anachronismes du continuateur des *Mémoires de Gaches* (p. 24) : Vanini fut exécuté le jour même de sa condamnation, le 9 février 1619.

lequel, par ses méchantes opinions, avoit infecté et corrompu la plus part de la jeunesse des maisons les plus relepvées de Tholose, par sa doctrine diabolique »; Guillaume de Nautonier, sieur de Castelfranc, ministre et géographe ordinaire du roi, mort le 16 décembre 1620, en sa maison de Castelfranc, âgé de 63 ans, après avoir « pronostiqué, durant sa vie, les guerres que nous avons veues... [1] ».

Il y a bien d'autres curieuses particularités dans la *Suite des Mémoires de Gaches*, laquelle est digne soit par le texte, soit par l'annotation, d'être rapprochée, en toute bibliothèque d'histoire, des *Mémoires* mêmes du Calviniste castrais.

T. DE L.

---

30. — Geoffroy de GRANDMAISON. **Un curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët** (1737-1802). — Paris, Poussielgue. 1 vol. in-18.

Depuis sept siècles, le nom des Talhouët se retrouve presqu'à chaque page de l'histoire de la Bretagne. D'allure fière, de caractère intransigeant, surtout quand il s'agit des franchises de leur province, on les voit lutter avec ardeur pour ses libertés, soit dans les assemblées de gentilshommes, soit au Parlement de Rennes, où bon nombre d'entre eux ont marqué brillamment leur place. Aux jours de la fameuse conspiration de Pontcallec, ils sont au premier rang. Deux Louis de Talhouët, l'un, marquis de Bonamour, l'autre, marquis de Boishorand résistent alors à tout accommodement « et sacrifient fortune, jeunesse, famille, s'en vont mourir en exil, où ils montrent, à la tête des régiments du roi d'Espagne, une valeur militaire que nous retrouvons encore au début de ce siècle, chez le marquis de Talhouët-Bonamour » soldat à quinze ans, officier à dix-neuf, capitaine à vingt, fait, à vingt-quatre, colonel de son régiment sur le champ de bataille de la Moskowa et retraité après cinquante-huit ans de services *effectifs* (3-4).

Le *Curé d'autrefois* dont M. Geoffroy de Grandmaison nous présente une notice importante à plus d'un égard, était un des fils de cette grande famille. L'*Abbé de Talhouët* naquit à Quimperlé en 1737. Il fut élevé chez les Jésuites de Quimper, où il se trouva condisciple de Du Couëdic, le héros de la *Surveillante*, de la Tour d'Auvergne, le Premier Grenadier de France et de Le Coz, plus tard évêque constitutionnel de Rennes (16-11). Puis au moment où on venait d'obtenir pour lui un brevet d'aspirant de marine, il se décida subitement à entrer au noviciat de ses anciens maîtres (12).

C'est à la maison de Paris, rue du Pot-de-fer-Saint-Sulpice, qu'il entra, le 10 novembre 1753. Il professait déjà depuis plusieurs années,

1. M. Ludovic Lalanne *(Dictionnaire historique de la France)* fait naître l'auteur de la *Mécométrie de l'aymant*, qu'il appelle *Le Nautonnier*, le 15 juillet 1560, près de Vénès (Tarn), et le fait mourir à Castres le 10 août 1620.

lors de la dissolution de l'Ordre en France par l'arrêt de 1762. Enfin, après des vicissitudes diverses, intervint en 1773 le bref du Pape qui prononçait la suppression complète. M. de Talhouët, grâce à ses amitiés, fut peu de mois après, nommé curé d'Hennebont. Dès lors, jusqu'à la Révolution, il vécut dans cette ville, faisant le bien et employant entièrement son revenu au soulagement des malheureux (67-114).

Comme il avait profité du séjour du jeune novice chez les jésuites, pour donner d'importants renseignements et des détails intimes fort curieux sur les dernières années de cet ordre célèbre (13-38), de même M. de G. prend occasion du séjour de son héros à Hennebont depuis la fin de 1773 jusqu'à 1792, pour étudier avec soin la vie privée et publique, l'état des esprits, l'organisation administrative même de cette curieuse ville et de ses alentours. Il arrive ainsi, par une transition toute naturelle, au récit des premiers événements qui marquèrent la Révolution dans ce pays et à l'examen des résultats qu'y produisit la Constitution civile du clergé (115-167). Cette étude est faite dans un esprit absolument opposé à celui de l'Assemblée Nationale. Elle contient des renseignements intéressants, non seulement sur le curé de Talhouët, obligé de quitter sa paroisse pour refus de serment et d'errer un peu à l'aventure jusqu'au jour de la déportation, mais encore sur les sentiments de la population et de son maire, fort désireux l'un et l'autre de garder leur curé et faisant appel au dévouement de celui-ci pour le décider au serment, mais en vain (119-124).

L'abbé fut embarqué le 13 septembre 1792 pour l'Espagne en compagnie de vingt de ses confrères. L'émigration française en Espagne et le rôle des ecclésiastiques déportés qui s'y réfugièrent sont mal connus encore à notre époque où cependant les travaux sur la Révolution sont innombrables. La condition des ecclésiastiques français dans la péninsule est pour ainsi dire ignorée. L'attention s'est concentrée sur l'Angleterre « foyer de la coalition européenne », et sur l'Allemagne, « où se déroulaient les péripéties de la lutte », et de rares monographies, des études très particulières à certains déportés sont seules venues jusqu'ici apporter quelque lumière sur cette question pourtant si intéressante et sur laquelle les documents ne font pas défaut. M. de G. s'est beaucoup étendu et à juste raison sur la vie de l'abbé de Talhouët et celle de ses compagnons pendant leur exil (169-203 et 221-264). Son livre n'est pas évidemment une étude générale, il n'en a aucunement la prétention. Mais les indications détaillées qu'il donne sont précieuses pour tous ceux que ce point d'histoire intéresse. On peut repousser les appréciations de l'auteur et ses opinions, on ne saurait contester qu'il est fortement documenté. Son travail, comme il le dit lui-même, est « pour se servir d'un mot à la mode, une *contribution* » (IV) aux différentes questions auxquelles il touche.

Pendant que l'abbé de Talhouët vivait tristement à Valladolid (174), son frère et deux de ses neveux périssaient à Quiberon. C'est encore

pour M. de G. l'occasion d'étudier cet épisode particulièrement douloureux (205-222). Il le fait avec une conviction ardente qui paraîtra sans doute exagérée à certains bons esprits. J'avoue que, pour ma part, elle m'en a semblé plus intéressante à suivre; il décrit les fautes commises par d'Hervilly « que l'histoire chargerait plus encore, s'il n'avait péri courageusement les armes à la main pour une cause qu'il voulut défendre sans avoir su l'organiser » (208), il montre les émigrés entassés dans les prisons de Vannes et rapporte de nombreux détails sur leur triste sort.

Enfin, le concordat promulgué, l'abbé de Talhouët s'occupa de rentrer en France. Au moment où le navire qui le portait arrivait près de l'île de Noirmoutier, un accident demeuré toujours mystérieux se produisit, les passagers abandonnés sur un îlot de sable périrent noyés, tandis que l'équipage gagnait la côte (266-271). — Le volume de M. de Grandmaison est terminé par de nombreuses pièces justificatives (275-342) et par une table onomastique fort utile dans un ouvrage où il est parlé de tant de personnages.

H. BAGUENIER-DESORMEAUX.

---

31. — Gabriel SÉAILLES : Ernest RENAN. **Essai de biographie psychologique.** Paris. Perrin et Cie. 1 vol. in-12, 1895.

Ce n'est pas Renan tout entier que M. Séailles étudie en ce livre. Du linguiste, de l'épigraphiste, de l'explorateur de la Phénicie, de l'auteur du *Discours sur les arts au* XIVe *siècle*, de l'écrivain même, il ne dit pas un mot. Philosophe, il entend ne considérer en Renan que le philosophe. Par ce fait seul, le grand homme que nous admirons, se trouve déjà considérablement réduit, et, qui pis est, réduit à sa portion la moins solide.

Il y avait deux hommes en lui — nul ne l'a mieux et plus souvent expliqué que lui-même, — un libre-penseur et un dévot, ou, pour parler plus exactement, un positiviste et un mystique. Dans l'érudition profane, le second, sentant son concours inopportun, s'éloignait volontiers et laissait le premier élaborer en toute indépendance une œuvre homogène et ferme. Dans le travail littéraire, tous deux s'associaient, et l'un apportant sa gravité, l'autre sa poétique rêverie, écrivaient en collaboration des pages exquises. Mais dans l'érudition sacrée, dans la philosophie, dans la morale, partout où surgissait quelque question de foi, leur antagonisme se réveillait, et ne pouvant se subjuguer ni l'un ni l'autre, il leur fallait pour continuer à travailler de concert, s'arrêter à de mutuels compromis, rivaliser de concessions, interrompre à mi-chemin leurs pensées, atténuer leur langage, jusqu'au jour où, reconnaissant eux-mêmes la vanité de leurs efforts, ils préférèrent passer le reste de leur temps à ne plus se regarder sans rire.

C'est cette lutte de trente ans que M. S. nous raconte. Avec une précision irréprochable, il nous montre combien logiques et inéluctables furent ses causes, ses développements, ses péripéties et ses résultats. Dans de telles conditions, la stricte vérité scientifique était introuvable, et Renan, bien qu'il l'ait entrevue plus souvent peut-être que tout autre, en homme de génie qu'il était, ne l'a presque jamais atteinte. Il rêvait toujours un peu et ne raisonnait jamais tout à fait. Aussi M. S. examinant les unes après les autres toutes les thèses de morale, de philosophie, d'histoire religieuse ou de politique, conçues sous l'influence de cette double inspiration, en démontre-t-il aisément les points faibles et l'inconsistance générale. A propos de sa méthode philosophique, il conclut : « Je mentirais si je disais que cet éclectisme me paraît témoigner d'une grande profondeur. J'y trouve tous les défauts de l'éclectisme : les pièces rapportées s'ajustent mal, se disjoignent (p. 71)... C'était bien la peine de prendre de grands airs, de parler de science pure, désintéressée, impersonnelle, pour réduire la philosophie aux épanchements d'une âme sensible » (p. 72). Il écrit sur la *Vie de Jésus :* « En dehors de tout parti-pris, avec toutes les réserves sur le talent dépensé, l'œuvre me paraît manquée... Les documents ne suggèrent pas l'hypothèse, c'est l'hypothèse seule qui détermine le choix et l'usage du document, le plie à son exigence » (p. 136). Il se montre plus favorable aux six autres volumes des *Origines du Christianisme,* mais c'est sans doute parce qu'il les examine seulement en philosophe, car s'il les considérait en historien, il aurait assurément grand'peine à reconnaître dans la Rome bleue, rose, à la Georges Sand, de l'*Antechrist* ou de *Marc Aurèle,* la Rome turbulente et névrosée qu'ont décrite les auteurs latins. Quant aux théories politiques de Renan, il lui suffit pour en montrer l'inanité de constater les perpétuels démentis que les événements postérieurs sont toujours venus infliger à ses prédictions.

Soit donc ! Quand bien même les livres de Renan iraient prendre place dans nos bibliothèques, à côté du *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet ou de l'*Histoire naturelle* de Buffon, parmi les ouvrages qu'on aimera toujours à relire pour y savourer d'admirables pages, mais qu'on n'ira plus consulter pour s'instruire, sa gloire n'en sera pas moins grande. L'essentiel est de savoir combien le grand écrivain l'emporte en lui sur l'historien et le philosophe. Nous étions beaucoup à le penser sans encore oser le dire. Il est bon que le fait soit pour la première fois proclamé et démontré d'une manière irréfutable par un dialecticien.

Toutefois, si M. S. fait merveille tant qu'il s'en prend au créateur de systèmes, il nous semble, au contraire, poursuivre son argumentation à contre-sens dès que Renan, dans les vingt dernières années de sa vie, renonce aux systèmes pour se retrancher dans son scepticisme final. Il y a là pour lui une désorientation dernière d'un esprit toujours hésitant : il y aurait là plutôt, pour nous, un retour inespéré à la logique.

Que celui qui avait écrit « Souvenons-nous que la tristesse seule est féconde en grandes choses », écrive maintenant : « La bonne humeur est le correctif de toute philosophie », M. S. s'en indigne. Et cependant, cette gaîté « confite en mépris des choses fortuites », comme disait Rabelais, est bien une philosophie, elle aussi, la seule peut-être qui soit raisonnable en l'état de lassitude de tous ceux qui, ne trouvant plus toute la vérité dans la foi et ne la trouvant pas encore dans la science, attendent, sans tenter de nouvelles conjectures, la solution des problèmes vainement débattus. A tout prendre, il y a moins d'erreurs dans les derniers doutes de Renan, que dans ses assertions d'autrefois. On ne s'explique pas d'ailleurs pourquoi M. S. continue aussi implacablement sa critique quand Renan renonce en souriant à ses recherches spéculatives, c'est-à-dire s'est fait lui-même sur leur valeur les objections que M. Séailles formule contre elles. Cette sécurité ne serait justifiée que si Renan avait érigé son scepticisme en doctrine et conclu à l'impuissance de la science : mais non, c'était toujours d'elle qu'il attendait le triomphe de la vérité, il poursuivait ses recherches, il assagissait même de son mieux sa méthode et certains passages de l'*Histoire d'Israël* attestent déjà en lui une intuition de la réalité historique qu'on chercherait vainement dans la *Vie de Jésus*. Peut-être le grand public qui s'est épris comme il l'a fait de ce Renan dernière manière, a-t-il mieux vu sur tout cela, avec son seul instinct, que les philosophes avec leurs raisonnements Mais, comme l'a dit Renan lui-même, « quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte d'avouer que ce sont les frivoles, ceux qui sont bien résolus à ne lire jamais saint Augustin ou saint Thomas, qui sont les vrais sages. »

Raoul Rosières.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société d'Etudes italiennes a donné et donnera d'ici à Pâques, les conférences suivantes à 8 heures trois quarts du soir : le mercredi 9 janvier, M. Rodocanachi : *Renée de France en Italie*; le mercredi 23 janvier, M. Émile Picot, professeur à l'Ecole des langues orientales : *La littérature italienne en France au XVI*e *siècle*; le mercredi 30 janvier, M. Enlart, ancien membre de l'Ecole française à Rome : *Origines de l'architecture gothique en Italie* (avec projections); le samedi 9 février, M. Picot : Suite et fin de la conférence sur la *Littérature italienne en France au XVI*e *siècle*; le samedi 16 février, M. Eugène Müntz, de l'Institut, *Léonard de Vinci penseur et poète*; le samedi 23 février, M. René Doumic, professeur au collège Stanislas : *Un romancier italien, Gabriel d'Annunzio*; le samedi 2 mars, M. Emile Bourgeois, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure : *Un essai malheureux d'Etat italien en Espagne, le cardinal Alberoni*; le samedi 16 mars, M. Clément, professeur au collège Stanislas : *Portraits d'Italiens dans la littérature française au XVI*e *siècle*; le samedi 23 mars, M. Dubief, conseiller réfé-

rendaire à la Cour des comptes : *Des conditions économiques actuelles en Italie*; le mercredi 3 avril, M. Gabriel Séailles, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris : l'*Esthétique de Léonard de Vinci*. Les conférences de MM. Rodocanachi, Eug. Müntz et Clément se feront au Cercle Saint-Simon, Hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente 28); les autres à la Sorbonne (entrée par la rue Saint-Jacques 46 Amphithéâtre B).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 janvier 1895.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection de la commission du prix Jean Reynaud. Sont élus MM. Delisle, Heuzey, Paris, Sénart, Bertrand et Boissier.

M. Léon Heuzey communique un curieux objet antique provenant de Perse. C'est un cercle en bronze à l'intérieur duquel sont découpées à jour cinq figures de Gorgones, qui forment en se poursuivant une ronde fantastique. Le disque ajouré est supporté par deux taureaux couchés et décoré extérieurement, à la manière des miroirs grecs, de figures d'animaux en saillie; ce sont tout autour des oiseaux aquatiques et au sommet un cerf couché. L'emmanchement se faisait par insertion ; mais le haut de la hampe était renforcé par une douille libre, également ajourée, décorée de démons grimaçants et armée de pointes. La forme rappelle de très près celle des enseignes militaires figurées sur les bas-reliefs assyriens; seulement le dieu Assour tirant du l'arc a été remplacé par le motif grec des Gorgones, d'ailleurs avec la même intention à la fois protectrice et terrifiante. Le style permet d'attribuer ce travail à l'époque des Parthes. Le mélange des motifs orientaux et des motifs grecs s'explique par l'influence considérable que conservait dans l'empire parthe l'élément hellénique, implanté en Asie par la conquête macédonienne et par le mouvement de puissante colonisation qui en fut la suite. Les rois parthes s'appuyaient volontiers sur ces grandes cités grecques, comme Séleucie, qui, au Ier siècle de notre ère, peuplée de six cent mille habitants, se vantait encore d'être *sui juris Macedonumque moris*. Pendant que les roitelets de l'Asie-Mineure, vassaux de Rome, se disaient à l'envi « amis des Romains », les souverains asiatiques qui régnaient à Ctésiphon s'intitulaient officiellement « Rois philhellènes ». Ainsi se resserrait de plus en plus l'étroite union entre l'esprit grec et l'esprit oriental. — L'objet original appartient au musée du Louvre. — La lecture de cette communication est suivie de diverses observations de MM. Perrot, Collignon et Héron de Villefosse.

M. Clermont-Ganneau présente deux figurines de bronze très anciennes, provenant de Byblos (Djebail), où l'on sait qu'il existait un important sanctuaire phénicien ; ce sont peut-être des représentations de la déesse Baalat. M. Clermont-Ganneau présente en outre une petite fiole double en verre, trouvée sur les côtes de Phénicie, contenant dans chacune de ses parties deux aiguilles, l'une en bronze et l'autre en argent, et qui servait peut-être à contenir des liquides de toilette. — MM. Saglio et Berthelot présentent quelques observations.

M. S. Reinach présente le fac-similé en galvanoplastie de la partie centrale d'un bouclier, ou *umbo*, découverte à Harpaly en Hongrie. Cet objet, en argent doré, est travaillé au repoussé et orné de figures d'un style curieux, où des influences gréco-romaines se font sentir à côté d'influences barbares et, plus particulièrement, scandinaves. M. Reinach insiste sur l'analogie de ce style avec celui du fameux chaudron d'argent de Gundestrup, qui représente une phase ultérieure du même art composite. L'*umbo* de Harpoly date environ de l'an 300 après J.-C. et doit être attribué aux Goths qui, des bords de la Baltique, étaient descendus dans la Russie méridionale et avaient remonté le Danube; le chaudron de Gundestrup peut être de deux ou trois siècles plus récent.

M. Paul Meyer lit, au nom de M. Ch. de Grandmaison, un acte, longtemps recherché en vain, concédant aux chanoines de Saint-Martin-de-Tours le droit de battre monnaie. M. de Grandmaison a retrouvé cet acte, qui daterait de Louis X, dans un ouvrage de Monsnyer qui fut supprimé et dont peu d'exemplaires subsistent. — M. A. de Barthélemy doute de l'authenticité de cet acte.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE

N° 4 — 28 janvier — 1895

32. — Conti Rossini Carlo. **Storia di Lebna Dengel re d'Etiopia**, sino alle prime lotte contro Ahmad ben Ibrahim (Estratto dai Rendiconti della R. Accademia dei Lincei), Roma, 1894, in-8, pp. 24.

Lebna Dengel fut proclamé roi d'Éthiopie en 1508, à l'âge de douze ans. Il mourut en 1540, laissant le royaume dans le plus triste état. Son règne est partagé, pour ainsi dire, en deux périodes; la première toute de prospérité court jusqu'à l'an 1527, époque à laquelle commencent la révolte d'un simple soldat, nommé Ahmad ben Ibrahim al-Gâzy, et les luttes incessantes et malheureuses contre les envahisseurs. Cette seconde période du règne de Lebna Dengel est assez bien connue par les documents éthiopiens et portugais, mais on a peu de chose sur les débuts de son règne. C'est pour combler, en partie, cette lacune que M. Conti Rossini a publié le texte contenu dans sa brochure. Il est emprunté à la grande histoire de Malak Sagad qui renferme, sous forme d'introduction, la vie des trois prédécesseurs de ce roi : Lebna Dengel, Galawdewos et Minas. Il l'a tiré du ms. 29 de la Bibl. Bodléienne (foll. 39-40). Le texte (pp. 5-14) est suivi d'une traduction littérale (pp. 14-24), à laquelle M. Conti Rossini a ajouté quelques notes. Quant au mérite du travail, il nous suffira de dire qu'il a été présenté à l'Académie des *Lincei* par le professeur Guidi : ce patronage vaut, à lui seul, toute une recommandation.

J.-B. C.

33. — **Lucubrationes syro-græcæ** scripsit ANTONIUS BAUMSTARK Constantiensis. Extrait du t. XXI des Suppléments des Annales philologiques, Leipzig, Teubner, 1894, in-8, pp. 358-524.

Les versions syriaques de livres grecs faites par le célèbre Sergius de Reschaïna à la fin du vᵉ siècle de notre ère sont aussi importantes pour l'histoire de la littérature que pour la connaissance de la culture hellénique en Orient. Leur valeur n'est pas moindre à un autre point de vue, car elles nous ont conservé des ouvrages grecs qui se sont perdus en Occident et, pour les livres qui se sont conservés, elles peuvent servir à la critique du texte original, au même titre qu'un ancien manuscrit. Malheureusement l'injure des temps n'a pas été plus épargnée aux œuvres de Sergius qu'à d'autres monuments de la littérature ancienne. Ce qui nous reste de ces œuvres a été, en partie seulement, publié et commenté. La nouvelle étude de M. A. Baumstark forme une importante contribution aux commentaires antérieurs.

Cette étude est divisée en trois chapitres. Le premier chapitre débute par un examen de la vie et des écrits de Sergius. M. B. discute d'abord quelques textes syriaques et arabes dout il donne une traduction latine. Ces textes ont été reproduits avec une rare négligence ; le premier morceau comprenant quarante lignes, p. 359-360, renferme treize fautes d'impression, sans compter un mot sauté, et cependant M. B. avertit le lecteur qu'il a apporté tous ses soins à sa correction : « Sed lubet verba syriaca integra transscribere, quam fieri potest, accuratissime castigata et latinitate donare ». La traduction laisse également à désirer [1]. Mais ce léger défaut du début est racheté par les sérieuses dissertations qui suivent, et nous nous empressons de rendre justice aux mérites de ce livre qui témoigne des profondes connaissances de son auteur. Les questions qui y sont traitées sont trop nombreuses, trop complexes, pour pouvoir être discutées ou analysées dans un compte-rendu. Nous nous bornerons à résumer les conclusions les plus importantes auxquelles M. B. est arrivé.

Sergius est l'auteur d'une version syriaque des églogues de Vindanius Anatolius de Beirouth aujourd'hui perdues, mais qui ont été utilisées par Cassianus Bassus. La version de Sergius a été l'objet d'un épitomé qui nous est parvenu dans un manuscrit du British museum et qui a été publié par Lagarde. Elle a été, d'un autre côté, traduite en arabe par Costa fils de Louca. Mais Costa a retravaillé et augmenté l'œuvre de Sergius au point que l'épitomé donne de cette œuvre une image plus fidèle que la version de Costa. L'épitomé contient quatorze livres au

---

1. « Ascolium », lire *Asylus* (Land. *Anecd. syr.*, III, 289, 6 ; Klein, *Het Leven van Johannes*, 59 *penult.* ; dans la traduction, p. LXVII, note 1). — « horrescente undis oceano », lire *l'océan étant couvert de brouillard.* — « Inde a die decimo quarto.... usque ad diem decimum quartum », lire *depuis le 24ᵉ jour.... jusqu'au 24ᵉ jour*.

lieu de douze qu'avaient les églogues d'Anatolius ; les deux derniers livres ont été ajoutés par Sergius. Au nombre des arguments que M. B. fait valoir pour dériver la version arabe de Costa de la version syriaque de Sergius, figure l'analogie des noms propres dans les deux versions. Nous ferons remarquer à ce sujet que la confusion du nom de Démocrite avec celui de Démocrate ne prouve rien, car cette confusion se retrouve dans toute la littérature syriaque et arabe, comparer *La chimie au moyen âge* de M. Berthelot (t. II et III, textes syriaques et arabes, *passim*); Ibn Abi Oçeibiya (index) et le *Kitâb-el-Fihrist* (chapitre des médecins et chapitre des alchimistes).

On doit attribuer à Sergius les versions anonymes de différents traités de philosophie composés par Isocrate, Lucien, Themistius, Plutarque. Cette assertion est fondée principalement sur le caractère linguistique de ces versions. Nous n'attachons que peu de valeur aux élucubrations grammaticales de M. B. à cet égard. Il dit, p. 422, « Illud vero eo facilius statui potest, quod versiones conditæ sunt circa eam ætatem, qua syriaca lingua ad litteras et scriptionem applicari vix cœperat ». Sergius écrivait à la fin du v[e] siècle et au commencement du vi[e]. Il y avait beau temps qu'à ce moment la langue littéraire était fixée, comme en témoignent les versions de l'Ancien et du Nouveau Testament, les œuvres d'Aphraate, de saint Ephrem, etc. Telle elle était constituée avant Sergius, telle elle demeura après lui pendant l'époque classique. C'est plutôt par un rapprochement des termes techniques employés par le traducteur que l'attribution de ces versions pourrait être faite avec quelque certitude. Or, d'après M. Baumstark, les locutions grecques sont traduites tantôt d'une manière, tantôt d'une autre façon : « modo aliter, modo aliter eadem locutio graeca exprimitur », p. 423. Ces versions n'ont pas la même autorité pour la critique du texte grec. La version du Discours d'Isocrate à Demonicus tient le premier rang ; les versions de Lucien et de Themistius ne sont pas à dédaigner ; celle du traité de Plutarque sur la colère n'a pas de valeur.

Dans le chapitre second, M. B. examine en détail les versions : 1° du Discours d'Isocrate à Demonicus ; 2° du Traité de Lucien sur la calomnie ; 3° du Traité de Themistius sur l'amitié ; 4° du Traité de Plutarque sur la colère ; 5° des œuvres de Galien. M. B. a relevé avec soin les variantes que présentent les versions syriaques comparées avec le texte grec. En ce qui concerne Galien, ses recherches se réduisent à peu de chose. Il n'a consulté, pour le grec, que l'édition de Kühn ; pour le syriaque, il n'avait à sa disposition que les fragments publiés par MM. Sachau et Merx, ce dernier n'ayant donné qu'un choix du Traité des simples contenus dans le manuscrit encore inédit du British museum. M. B. aurait dû remarquer que ce traité renferme des gloses arabes qui sont étrangères à la traduction de Sergius, comparer Z. D. M. G. XXXIX, p. 250, n[os] 12-17 ; p. 251, n[os] 26-29, etc. Ces gloses ont-elles été interpolées par un copiste ou proviennent-elles d'une revision pos-

térieure due à Honein ou à un autre auteur? Cette question méritait de fixer l'attention du critique.

Le troisième chapitre est consacré aux fragments de Ménandre qui sont conservés en syriaque dans deux recueils de sentences, et qui sont d'autant plus intéressants que les comédies de Ménandre sont perdues. M. B. en donne une nouvelle traduction avec un commentaire. Le premier recueil, publié par M. Land dans ses *Anecdota syriaca* est une recension interpolée d'un texte plus ancien, faite par un auteur peu intelligent et peu soigneux. Les interpolations de cette recension et le second recueil, publié par M. Sachavi dans le t. IV de l'Hermes, procédent d'une même source. Il existait déjà vers le milieu du IVe siècle deux recueils des sentences de Ménandre, rédigés soit en grec, soit en syriaque; M. B. n'ose pas se prononcer sur cette dernière question, quoiqu'il incline pour une rédaction syriaque.

Les conclusions de M. B. ne présentent pas toutes le même degré de certitude; on discutera encore sur ce terrain mouvant. Mais le livre de M. Baumstark se recommande à un double titre: il nous donne une juste idée de l'importance des versions syriaques; il trace aussi au critique la voie à suivre dans ce genre d'études.

Rubens Duval.

---

34. — **Die Widersprüche der Philosophie nach Al-Gazzali und ihr Ausgleich durch Ibn Roshd,** von Tjitze de Boer. Strassburg, J. Trübner, 1894, in-8, 122 pages.

Ce petit ouvrage est important. Il y a longtemps que l'on parle du *Tehâfut* de Gazâli (l'Algazel des scolastiques) sans en avoir une idée très nette. Désormais ce curieux traité sera accessible à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la philosophie. Ce n'est pas une traduction que M. de Boer nous en donne; c'est une analyse précise et complète qui vaut peut-être mieux qu'une traduction, car elle supprime les répétitions, les comparaisons étranges du texte arabe, qui, pour un lecteur européen, n'ajouteraient rien à la clarté de la pensée.

Nous savions déjà, il est vrai, quel but s'était proposé Gazâli dans son *Tehâfut*, et nous étions revenus de l'erreur de Gosche et de Schmoelders, vers laquelle Renan avait incliné (*Averroës*, 3e éd., p. 65), au sujet du sens du mot *tehâfut*. Pour ces savants, ce mot signifiait: « destruction mutuelle des philosophes », et ils concluaient de là que Gazâli avait voulu faire tomber les uns sur les autres tous les systèmes de philosophie, pour établir ensuite la religion sur le fondement du scepticisme. Ce n'était là qu'un rêve. Le mot *tehâfut*, comme Munk l'a fort bien montré, n'avait point, dans la pensée du théologien arabe, une signification réfléchie; il avait le sens simple de réfutation. Quant à la philosophie que devait atteindre cette réfutation, ce n'était pas la philosophie

en général, mais c'était le système auquel les Arabes donnent proprement le nom de philosophie, c'est-à-dire le péripatétisme. Gazâli devait s'attacher à combattre dans ce livre la forme que le péripatétisme avait prise à son époque parmi les musulmans, et en particulier trois propositions des plus « impies », généralement admises par les philosophes : l'éternité du monde, l'ignorance où est Dieu des particuliers, la spiritualité pure de la vie après la mort. Voilà ce qui était déjà probable avant l'apparition du livre dont nous rendons compte, et ce qui, désormais, ne sera plus douteux pour personne.

Le *Tehâfut* d'Algazâli et celui d'Ibn Roshd (*Averroès*), qui est la réplique du péripatétisme, ont paru en arabe au Caire en 1302 de l'hégire (1884-5). Les éditeurs ont joint à ces traités un troisième *Tehâfut* dû au turc Khodjah Zâdeh qui le composa sur l'ordre du sultan Mohammed Khan ben Mourad Khan pour clore la longue querelle soulevée par les deux premiers. Ce dernier traité n'est sans doute qu'un remaniement ou une paraphrase de celui de Gazâli. M. de B. n'en a pas parlé. Avant cette édition, dont M. de B. s'est surtout servi, et pour laquelle il propose quelques corrections, le *Tehâfut* de Gazâli nous était difficilement accessible à travers une traduction en hébreu ou une traduction latine très défectueuse et fragmentaire. Les fragments contenus dans cette version sont ceux qui se trouvent dans le *Tehâfut* d'Ibn Roshd ; Ibn Roshd, en effet, ne manque pas de citer, au commencement et dans le cours de chaque question, les morceaux entiers du livre de Gazâli, qu'il prétend réfuter. Son traité ayant été traduit en latin en 1328 par un certain Calonymos, la majeure partie du traité de Gazâli est ainsi passée dans cette traduction.

Gazâli a divisé son livre en dix-neuf questions précédées d'une préface et suivies d'une conclusion. Il y suit d'abord une marche ascendante allant du monde à Dieu : l'éternité du monde, la perpétuité du monde, sont les premières questions qu'il traite. Il parle ensuite de Dieu auteur du monde et de la nécessité que le monde ait un auteur. Il passe de là aux questions sur Dieu : son unité, son immatérialité, son individualité, l'Être en Dieu, l'essence de Dieu, la pensée et la volonté en Dieu. Puis il redescend vers la nature, traite de nouveau la question de la causalité au point de vue du miracle, arrive à l'homme, expose une courte psychologie, parle de la substantialité et de la spiritualité de l'âme et aboutit au dogme de la résurrection. Dans chacune de ces questions, il reproduit tous les arguments des philosophes ; si ces arguments tendent à prouver une opinion contraire au dogme musulman, il les réfute ; s'ils ont pour but d'appuyer une opinion conforme au dogme comme l'immortalité de l'âme, il montre qu'ils sont sans valeur ; en sorte que, d'après lui, tout le système du péripatétisme musulman est ou vain ou faux.

On devine à quels efforts a dû se livrer le théologien arabe, qui est d'ailleurs incontestablement un très grand esprit, pour arriver avec

quelque vraisemblance à un résultat aussi paradoxal. Au fond, la défense de l'orthodoxie musulmane exigeait-elle une ruine si complète de la philosophie? Non, certainement. C'est pourquoi je trouve très ingénieuse et je crois très vraie une remarque qu'a faite M. de B. dans une sorte de dissertation sur « Gazâli et Ibn Roshd » placée à la fin de son ouvrage. D'après M. de B. le *Tehâfut* de Gazâli ne serait pas à proprement parler un traité d'apologétique; il serait l'expression d'un travail profond qui aurait lentement modifié la pensée du théologien musulman, et par lequel celui-ci se serait peu à peu dégagé de l'influence du péripatétisme pour tomber à la fin sous celle du mysticisme des soufis. M. de B. s'est plu à rapprocher Gazâli de saint Augustin. Cela vaut mieux que de le rapprocher, comme on l'a fait, de David Hume. On l'avait comparé à Hume, à cause de sa théorie de la causalité qui se résume en ce qu'il n'y a que des successions et pas de cause efficiente en dehors de la volonté de Dieu, et aussi parce qu'on croyait qu'il voulait ruiner les fondements de toute science, ce qui est faux. Il a avec saint Augustin des rapports plus frappants : comme l'évêque d'Hippone il a constamment évolué du rationalisme vers le mysticisme; comme lui il a été conduit à élever au-dessus de tout autre principe le principe de la volonté en Dieu. L'affirmation de la volonté divine est le pivot de toutes ses réfutations dans le *Tehâfut ;* et bien qu'il ne dise pas expressément que la volonté est l'essence de Dieu, on pourrait ne voir dans son livre qu'un effort pour substituer au Dieu-Pensée des philosophes un Dieu-Volonté. Enfin Gazâli est véritablement un Père d'Église, comme Augustin. Il est resté le plus grand et peut-être le dernier des Pères de l'Église musulmane; on peut remarquer d'ailleurs qu'il a été contemporain du dernier des Pères de l'Église chrétienne, saint Bernard. Si ses écrits furent brûlés de son vivant, en Espagne, par l'effet de la haine de certains princes malékites pour la théologie, en Orient, du moins, son *Tehâfut* fut un coup mortel porté à la philosophie, et son grand ouvrage le *Ihyâ* (rénovation des sciences religieuses) qu'il composa vraisemblablement plus tard, demeura la plus pure expression de l'enseignement orthodoxe. Ce n'est pas à dire que Gazâli n'ait pas eu de hardiesses dans sa pensée religieuse. M. de Boër nous fait voir qu'il en a eu de très grandes : il a subi parfois l'influence des Motazélites, les rationalistes de l'islam, et son mysticisme a été très avant du côté du panthéisme. Mais, comme cela a eu lieu pour les Pères de l'Église, la religion qu'il s'était faite devint après lui l'orthodoxie.

Quant à Ibn Roshd, il se montre dans cet ouvrage beaucoup moins personnel que Gazâli, et soucieux surtout de se tenir dans la tradition aristotélicienne. Gazâli avait attaqué le péripatétisme dans la personne d'Al farâbi et dans celle d'Ibn Sinâ (Avicenne). Ces deux philosophes n'ayant pas toujours suivi la même doctrine, il est intéressant de voir quelquefois Ibn Roshd critiquer l'un ou l'autre, Ibn Sinâ, par exemple, dans la question de « l'être et de l'étant ». Il est curieux aussi de noter

chez lui des traces d'influences néoplatoniciennes et quelques idées personnelles, notamment dans la théorie des êtres intermédiaires entre le créateur et notre monde.

Il resterait maintenant à placer Gazâli dans son cadre. Lui-même malheureusement ne nous a pas facilité cette tâche. Assez dépourvu de sens historique, il cite peu et d'une façon peu précise; les noms de Platon, Aristote et Galien, d'Alfarâbi et d'Ibn Sinâ, et quelques noms de sectes, figurent seuls dans son livre. Ce n'est pas suffisant pour nous permettre de tracer le tableau de l'état des esprits à son époque. Cependant le siècle où ont paru cette vive et originale attaque contre la philosophie, qu'est le *Tehâfut*, et ce gros livre, au titre suggestif de *la rénovation des sciences religieuses*, a dû être un âge critique dans l'histoire de l'islamisme. Il est à souhaiter qu'il nous soit bientôt plus complètement connu.

Baron Carra de Vaux.

---

35. — K. Sittl. **Archæologie der Kunst**, neben einem Anhang über die antike Numismatik. Munich, Beck. 1895 (tome VI du *Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft* d'I. Müller). Gr. in-8, 953 p.

M. Sittl est vraiment un travailleur comme il y en a peu. La première partie de l'énorme volume qu'il vient de terminer a paru en 1893; nous l'avons annoncée dans la *Revue* de 1894 (1er sem., p. 262). En moins de deux ans, il a publié les deux derniers fascicules, accompagnés d'un atlas qui comprend 450 gravures, mais dont nous ne parlerons pas, ne l'ayant pas encore eu sous les yeux. L'ouvrage est complété par dix-sept pages de *Nachtræge* — où je remarque avec plaisir que M. S. a tenu compte des observations que je lui avais présentées — et par un volumineux index, que M. S. a rédigé lui-même « afin, dit-il dans la préface, qu'aucune peine ne lui fût épargnée ».

Cette préface est intéressante à plus d'un titre. M. S. s'y montre parfaitement conscient des défectuosités de son travail et avoue—on s'en doutait du reste—qu'il n'a ni lu ni même vu tous les écrits qu'il a mentionnés. Mais, ajoute-t-il, cela n'importe guère, car les citations ne sont pas faites pour être copiées : elles doivent être vérifiées par celui qui consulte un livre comme celui-ci. D'accord, mais on irait loin avec cette thèse, d'autant plus que les citations de M. S. sont souvent de nature à faire perdre leur temps à ses lecteurs, ce qui ne peut pas être le but d'un auteur de manuel. Ainsi, pour ne citer que peu d'exemples, l'index, s. v. *Hildesheimer Fund*, me renvoie à la page 747. M. S. dit à cet endroit que « les grandes trouvailles d'argenterie de la Gaule sont mentionnées à propos de l'art provincial, tandis que le trésor de Hildesheim est rapporté par de bonnes raisons à un officier romain ». Cela est étrange à lire pour qui connait, autrement que par ouï-dire,

les vases de Bernay. Mais, dans la bibliographie, M. S. cite « Froehner, *Lenormant et le trésor de H.*, Paris, 1869 ». Cette brochure introuvable, non mise dans le commerce, est là dénonciation d'un de ces plagiats naïfs dont F. Lenormant était coutumier; est-il vraiment sans inconvénient de citer un pareil « écrit de circonstance », sans avertir du moins que c'est un pamphlet? P. 703, parlant de l'art de la Gaule à l'époque hellénistique, M. S. renvoie à H. Martin, *Études d'archéologie celtique*, ouvrage où l'on ne trouve pas une ligne qui traite de ce sujet. P. 756, il cite, au sujet des vases de Bernay, trois ouvrages à planches, dont aucun ne vaut plus rien, et il ne cite pas le *Cabinet des Antiques* de M. Babelon, le seul où il y ait des héliogravures. P. 746, à propos de la *Julie* d'Evode, il renvoie à Lippert II, 686; Raspe 11521; Cades V, 434; Brunn, *Künstler*, II, 449. Or, les deux premiers ouvrages sont de vieux catalogues d'empreintes, le troisième est un cabinet d'empreintes, et le quatrième une histoire des artistes sans illustrations. Que pouvait-on demander à l'auteur? Simplement un renvoi à une des très nombreuses gravures de cette pierre célèbre. Au lieu de cela, il copie dans Brunn trois références insignifiantes et croit ainsi, à tort, répondre aux besoins de son public. Ailleurs, c'est un abus de « références rares », qui a parfois mal servi M. Sittl. Ainsi, page 763, il parle d'un bas-relief d'Alexandrie qui représente Osiris-Dionysos et renvoie à Dimitsas, Ἱστορία Ἀλεξανδρείας, p. 736. En me reportant à ce médiocre ouvrage, je trouve que le passage en question est emprunté à Neroutsos (Ἀθήναιον, t. II, p. 111) et, par dessus le marché, qu'il y est question non d'un bas-relief, mais d'un pavé de mosaïque. Bien plus, il s'agit d'un monument qui est décrit et dont l'inscription est transcrite dans le *Corp. inscr. lat.*, t. III, *Supplém*. I, p. 1207, n° 6614. Que vient donc faire ici Dimitsas, sinon jeter inutilement de la poudre aux yeux?

Comme cela était presque inévitable, étant donnée l'ampleur du sujet, les erreurs dans le texte sont nombreuses et accusent parfois peu de réflexion. Ainsi, M. S. nous dit, p. 193, que le motif de l'enfant à l'oie de Boethos dérive des figurines en terre cuite, ce qui n'a pas de sens; que les tombes des Gaulois avant César contiennent peu d'objets, puisqu'on brûlait tout avec les morts (p. 704), alors précisément que les grandes nécropoles préromaines de la Gaule sont toutes à inhumation; que la statue de femme de Panticapée, méchant exemplaire romain du type de la Pudicité, est archaïsante, ce dont il n'y a pas la moindre trace (p. 723); que le buste d'Aspasie au Louvre appartient à l'époque romaine (p. 724); que la Vénus d'Arles est caractérisée par une « Ruben'sche Fülle » (p. 755), confusion évidente avec la Vénus accroupie de Vienne; que « les divinités gauloises de la période des Diadoques sont bien connues par les terres cuites, parmi lesquelles on trouve Jupiter à la roue, le dieu au marteau et l'Hercule gaulois » (p. 827), phrase où il y a presque autant d'erreurs que de mots, etc.

Mais quand même on dresserait une liste de cinq cents bévues de M. S. — les *corrigenda,* compilés à la hâte, y fourniraient eux-mêmes un supplément respectable — il lui resterait le très grand mérite d'avoir, pour la première fois, embrassé dans un volume tout le développement de l'art antique jusqu'à la période byzantine, en faisant entrer dans son livre non seulement l'archéologie dite préhistorique, mais celle de l'Inde, de la Perse, de l'Europe du nord, en traitant avec détail, dans des chapitres séparés, de la muséographie, de la topographie artistique, des matériaux de la plastique, du développement des types, de la mythologie figurée, de la critique et de l'exégèse des monuments. L'agacement que l'on éprouve d'abord à le lire, tant à cause de son inexactitude que de la vulgarité de son style, fait bientôt place, quand on le pratique davantage, à un sentiment de respect. Il a certainement fallu à l'auteur, pour mener à bout une tâche aussi écrasante, quelque chose de plus que de la patience : l'extrême libéralité avec laquelle il met à la portée de tous les résultats, après tout suffisamment dégrossis, d'immenses lectures, inspire une reconnaissance que nous voulons une fois de plus lui exprimer. Il n'a certes pas rendu inutile le *Handbuch* d'O. Müller, qui témoigne d'un tout autre empire sur les monuments, d'une tout autre originalité d'esprit, surtout d'un sens personnel de la beauté et du style qui fait totalement défaut à M. Sittl; mais il a préparé les voies, dans les provinces les plus diverses d'un grand domaine, aux travaux de détail qui trouveront leurs premiers éléments dans le sien. Si je ne conseille à personne ni de traduire ce livre, ni même de le lire d'un bout à l'autre, je crois presque superflu d'ajouter, après ce que j'ai déjà dit, qu'on ne touchera plus à l'archéologie de l'art sans le consulter.

Salomon Reinach.

---

36. — **Beitræge zur Ciris** von Dr Carl Ganzenmüller. Besonderer Abdruck aus dem zwanzigsten Supplementbande der Jahrbücher für classische Philologie. Leipzig, B. G. Teubner, 1894. Pp. 553-657.

M. Ganzenmüller est un élève de M. Schwabe, à qui cette brochure est dédiée. Le maître, qui a consacré autrefois une étude aux rapports de la *Ciris* avec Catulle, a attiré son attention sur ce petit poème, et les fonctions de M. Ganzenmüller, en l'obligeant à étudier Ovide, l'ont conduit à remarquer les nombreux points de contact de l'anonyme avec l'auteur des *Métamorphoses*. Mais ce ne sont pas seulement les *Métamorphoses* qui paraissent avoir été lues et imitées. Toutes les œuvres d'Ovide trouvent un écho dans la *Ciris*. Une conclusion nouvelle s'imposait donc quant à la date de la pièce. Il fallait renoncer à la date généralement admise, 19 à 14 av. J.-C., et placer la composition de la *Ciris* au

plus tôt après la mort d'Ovide, 17 après J.-C. M. G. suppose que le dédicataire est le Messalla qui fut consul en 20 après J.-C.

Il y a deux points à établir. 1° La *Ciris* est postérieure à 17 après J.-C. M. G. l'a démontré avec une abondance de preuves qui ne peut laisser l'ombre d'un doute. 2° Elle n'est pas de beaucoup postérieure. C'est ce qui demanderait un supplément d'information. M. G. croit invraisemblable l'imitation de l'auteur anonyme par Ovide et il n'a pas tort. Mais est-elle beaucoup plus vraisemblable pour Lucain et pour Valerius Flaccus, à supposer même que déjà la pièce ait été attribuée à Virgile? Le moins ancien des deux, Valerius Flaccus, se trouve précisément fournir à M. G. la liste la plus longue de passages parallèles. Le problème paraît d'ailleurs assez complexe, et il faut savoir gré à M. G. d'avoir au moins déterminé avec cette précision une date au-delà de laquelle on ne peut pas remonter.

Son travail sera très précieux aussi pour tous les rapprochements qu'il contient et qui nous permettent de mieux juger de l'histoire de le poésie latine sous les premiers Césars. Outre les emprunts et les imitations, M. Ganzenmüller a fait une place aux comparaisons métriques et à l'étude du style. La grammaire n'est abordée qu'incidemment. Ces recherches font un ensemble très satisfaisant, qui entoure et commente cette médiocre amplification [1].

Paul Lejay.

---

37. — **Gesammelte Abhandlungen zur biblischen Wissenschaft** von Ab. Kuenen. Aus dem hollændischen uebersetzt von K. Budde, mit Bildniss und Schriftenverzeichniss. — Freiburg i. B. und Leipzig, 1894. Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck); in-8, xiv et 511 p.

38. — August Kayser's **Theologie des Alten Testaments,** zweite Auflage... neu bearbeitet von Lic. Karl Marti. Strassburg, Friedrich Bull, 1894; in-8, x et 319 p.

39. — **Das Deuteronomium,** sein Inhalt und seine literarische Form, eine kritische Studie von Willy Staerk; Leipzig, J. C. Hinrich'sche Buchhandlung, 1894; in-8, vii et 119 p.

I. — L'hommage rendu par l'exégèse allemande au regretté A. Kuenen ne saurait nous trouver indifférent. Nous sommes, en effet, de ceux qui ont tâché de faire connaître au public français un des maîtres de la cri-

---

1. Comme il arrive en pareil cas, plus d'un rapprochement ne paraît pas être une preuve certaine d'imitation; ainsi aux vv. 5, 23, 45, etc. — V. 9, les composés de *coepi* et de *capio* sont confondus. — V. 37, l'expression *lunae sidera*, pluriel qui désigne seulement un astre et un astre qui n'est pas une étoile, doit être comparée à Ov., *Met.*, XIV, 172 : *sidera solis*; mais dans la *Ciris*, *soles*, qui précède, atténue et prépare la hardiesse *sidera*. — V. 45, aj. que *iuuenis*, prit adjectivement paraît se rencontrer pour la première fois dans Ovide. — V. 88, la conjecture *palam Paphiae*, qui fait disparaître l'adjectif rare *Palaepaphiae*, est contraire à la méthode. Il n'y a qu'à conserver le texte des mss. — V. 99, cf. Ov., *met.* I, 2-3.

tique biblique au XIXe siècle, soit en défendant ses conclusions, soit en résumant ses œuvres, soit en les traduisant. Toutefois nous différons d'avis avec M. Budde, auteur lui-même de travaux très estimables d'exégèse hébraïque, sur la place définitive qui sera faite au savant professeur de Leyde. Nous croyons qu'on continuera de tenir un grand compte de ses œuvres, qu'on ne cessera de profiter du trésor d'observations précises qu'il y a accumulées, mais qu'on sera amené à faire des réserves de plus en plus marquées sur l'ordre de succession des documents bibliques qu'il préconise avec les adeptes de l'école dite de Graf.

Nous recommandons très instamment cet utile volume, qui est en même temps un hommage d'amical et respectueux souvenir, à ceux qui hésitent à aborder dans l'original hollandais les œuvres d'ensemble et les nombreuses monographies sorties de la plume de Kuenen.

Dans l'étude intitulée « Les dernières phases de la critique de l'Hexateuque », on trouvera une critique assez vive de vues proposées par le signataire du présent compte rendu sur l'origine et la composition du Deutéronome. Le travail de M. K. datant de septembre 1887, c'est-à-dire d'une époque antérieure à la publication de mes principaux travaux d'exégèse, je saisis cette occasion pour rappeler que mes études sur le Deutéronome et sur la position générale des questions bibliques, ont été précisées et complétées par les ouvrages suivants : *Précis d'histoire juive* (Paris, Hachette, 1889); *Les résultats de l'exégèse biblique* (Paris, Leroux, 1890); *Essais bibliques* (Paris, Leroux, 1891); *Du prétendu polythéisme des Hébreux*, en deux volumes (Paris, Leroux, 1891). On ne trouvera pas hors de propos que nous demandions à être jugé sur l'ensemble de nos publications et non sur une pièce détachée. Nous en savons d'autant plus de gré à M. Kuenen, d'avoir déclaré que « l'exagération » dont nous nous sommes rendu coupable à ses yeux, ne doit pas faire perdre de vue le « fait indéniable » qui nous a servi de point de départ, à savoir que « la totalité de la littérature de l'Ancien Testament, sans en excepter les lois, narrations et prophéties pré-exiliennes, nous est parvenue par l'intermédiaire du judaïsme post-exilien, plus particulièrement des lettrés et scribes de Jérusalem », qu'il convient de ne pas perdre de vue cette observation et de « nous poser toujours la question, si et dans quelle mesure cette circonstance a pu exercer son influence sur le contenu et la forme des plus anciennes parties du canon ». Nous nous faisons fort avec cette concession, — à la condition que ce ne soit point là une simple échappatoire, — de justifier des doutes sur l'authenticité des documents bibliques antérieurs à l'exil, qui ont été s'accusant et se confirmant chez nous, depuis une dizaine d'années, toutes les fois que nous avons été amené à vérifier sur un point spécial ou sur des livres entiers le bien fondé de notre thèse.

II. — Le nom de feu A. Kayser n'est pas destiné à occuper dans l'histoire de l'exégèse au XIXe siècle une place aussi considérable que celui de Kuenen; cependant l'amitié d'un collègue éminent, d'Édouard Reuss, a

assuré la publication d'un manuscrit très recommandable, trouvé dans ses papiers et le public, ayant accueilli favorablement la première édition de sa *Théologie de l'Ancien Testament*, M. Marti, de Bâle, nous la présente une seconde fois après l'avoir mise à la hauteur des récents travaux par un remaniement, qui porte également sur l'ensemble et sur les détails.

Les principales divisions de l'ouvrage sont : 1° l'état religieux des Israélites antérieurement au Yahvisme; 2° le Yahvisme originel (Moïse); 3° la religion des Israélites après l'établissement en Palestine et au temps des anciens rois; 4° la religion des prophètes; 5° la religion de la Loi (nomisme); 6° la religion sous les influences extérieures (jusqu'à la destruction du second temple). — Il y a assurément dans ce seul énoncé la marque d'un sérieux effort pour briser les anciens cadres, mais que d'éléments conventionnels ou artificiels! M. K. et M. Marti veulent donner satisfaction, à la fois à ceux qui prétendent, avec la tradition, désigner Moïse comme l'initiateur de la religion d'Israël et à ceux qui rajeunissent les textes bibliques et les traitent comme des documents historiques propres à nous renseigner sur l'évolution religieuse hébraïque à partir du VIIIe siècle avant notre ère jusqu'à l'avènement du christianisme. Il serait grand temps que les auteurs de « théologies bibliques » fussent plus sincères envers eux-mêmes et cessassent de nous exposer en grand détail les croyances et les rites d'une époque antique d'après des documents qui reflètent visiblement la manière d'agir et de sentir d'époques plus récentes. Cette réserve faite, — et nous la tenons pour grave, — le livre de M. Kayser pourra être utilement consulté.

N'est-ce pas également un devoir pour nous de protester, toutes les fois que l'occasion s'en présente, contre le procédé qui consiste à traiter à part la « religion des prophètes » et la « religion de la Loi »? C'est là, il faut le dire franchement, un véritable trompe l'œil, du moment où l'on assigne à la série des documents prophétiques d'une part, à la série des documents législatifs de l'autre, une même époque de composition (du VIIIe au Ve siècle avant notre ère); or, c'est sur le contraste du double type prophétique et légal que repose tout l'édifice de la théologie de l'Ancien Testament selon Reuss et Kayser. Tout cela, en vérité, ne saurait être tenu pour satisfaisant, moins encore comme définitif.

III. — La dissertation, très nourrie, très compacte, que M. Willy Staerk a consacrée au Deutéronome, aboutit à la reconstitution de la teneur du livre légal découvert sous le roi Josias en 621 avant notre ère. L'auteur a pensé trouver un élément essentiel à la solution du problème littéraire et historique qui a attiré son attention, dans la distinction entre les morceaux où le législateur s'adresse à ses auditeurs à la seconde personne du singulier et à la seconde personne du pluriel.

Le grand défaut de ce travail, comme de bien d'autres construits sur une donnée analogue, c'est de demander à l'analyse littéraire beaucoup plus qu'elle ne peut donner. L'on finit par éprouver un sentiment de

lassitude à voir tant d'érudition dépensée pour un résultat parfaitement hypothétique. La rigueur apparente du détail ne peut pas parvenir à dissimuler qu'on se meut, en somme, sur un terrain conventionnel.

M. VERNES.

---

40. — **A magyar nemzet toerténete az Arpadhazi kiralyok alatt** (Histoire du peuple hongrois sous les rois de la maison Arpad) par Jules PAULER. 2 vol. XVI, 667 et 790 p. Budapest, Académie, 1893.

Le nouvel ouvrage de M. Pauler, directeur des Archives du royaume de Hongrie, est un des plus remarquables que l'historiographie hongroise ait produits. Fruit de longues et patientes recherches, il continue dignement l'ouvrage magistral de Charles Szabo sur l'époque des Ducs qui va depuis la conquête jusqu'à Saint Étienne. Les sources que les *Monumenta Hungariae historica* ont ouvertes, celles des peuples voisins — Allemands, Slaves et Russes — sont ici utilisées pour tracer un tableau aussi vivant que fidèle d'une période qui embrasse le règne des rois de la Maison Arpad depuis Saint Étienne jusqu'à la mort d'André III (997-1301). Les historiens hongrois de nos jours aiment surtout à élucider certains points obscurs de l'histoire nationale, comme Pauler lui-même l'avait fait dans sa *Conjuration de Wesselényi*. C'est ainsi que feu Salamon et le plus grand travailleur dans ce domaine, l'évêque Fraknoi, ont publié dans les éditions de l'Académie des monographies fort savantes qui embrassent tout au plus le règne d'un monarque ou qui tracent le portrait d'un personnage important; d'autres, comme Thaly et Szilagyi, en éditant les Archives des Rakoczy et des rois de la Transylvanie, les font précéder d'Introductions très précieuses. Mais depuis une trentaine d'années les travaux d'ensemble, comme les premiers historiens du pays qui ont écrit en magyar, Szalay, Teleki, Michel Horvath en avaient tenté, furent abandonnés. Aujourd'hui que les Archives du pays et celles de l'étranger ont donné à peu près toutes les sources importantes, que les *Monumenta* édités avec tant de soins et de sacrifices par l'Académie hongroise atteignent presque le chiffre de deux cents volumes, il est temps de refaire sinon dans son ensemble, ce qui serait trop lourd pour un seul homme, mais du moins certaines époques de l'histoire nationale et de donner ainsi, non pas des récits brillants où souvent les sources sont mal ou imparfaitement commentées, mais des ouvrages dans le genre de celui que nous annonçons où trois siècles de l'histoire nationale sont examinés à la lumière de la critique historique.

Il n'était pas aisé de se mouvoir facilement dans la multitude des sources souvent contradictoires de cette époque qui, avec celle des Ducs, offre les problèmes les plus obscurs. M. P. a finement démêlé le caractère propre des anciens Magyars et a habilement mêlé au récit des évé-

nements politiques et militaires l'état de la civilisation magyare à cette époque. Il a démontré comment cette race, beaucoup trop petite pour occuper tout le territoire conquis par Arpad et ses successeurs, a su s'assimiler les éléments étrangers sans perdre sa nationalité, son caractère propre; comment elle a pu se maintenir malgré les machinations des empereurs d'Allemagne et des ducs d'Autriche, malgré cette épouvantable catastrophe de 1241, l'invasion des Mongols. Les anciennes institutions politiques, administratives et militaires n'ont jamais été mises en lumière avec tant de force et de sagacité que dans ces deux volumes. Les notes, selon un procédé qui n'est pas sans inconvénients, sont rejetées à la fin des volumes; leur importance pour quiconque veut approfondir l'histoire de ces trois siècles est capitale; elles n'occupent pas moins de cent quatre-vingt-dix pages dans le premier et cent trente pages dans le second volume. Deux appendices sur quelques chartes apocryphes terminent cet ouvrage important dont la traduction allemande ne tardera pas à paraître.

J. Kont.

---

41. — Hippolyte Parigot : **Génie et Métier.** Paris. Armand Colin. 1 vol. in-12, 1894.

Sous ce titre assez vague et qui conviendrait tout aussi bien à un roman d'éducation ou à un traité de travaux publics, M. Parigot réunit un certain nombre d'études et de conférences ayant plus ou moins pour objet de déterminer en quelle mesure nos grands auteurs dramatiques ont allié la libre inspiration à la composition réfléchie. L'enquête est menée avec grand soin et témoigne d'une connaissance parfaite de nos chefs-d'œuvre. En admettant même que ce livre fut un peu trop classique par le génie et un peu trop scolaire par le métier pour aller jusqu'au grand public, on peut être certain qu'il sera lu avec profit par tous ceux qui s'intéressent aux menues questions de physiologie théâtrale : ils y regretteront peut-être quelques aperçus vraiment trop superficiels émis dans un malencontreux *Dialogue des morts* contre l'École naturaliste, mais ils y loueront sans réserve un très substantiel article sur Regnard et y noteront, à propos de *Polyeucte,* de *Saint Genest* et l'*École des femmes*, mainte observation judicieuse.

Raoul Rosières.

---

42. — Paul Robert : **Études sur l'histoire de la littérature française des chansons de geste à la légende des siècles.** Paris. Garnier frères. 1 vol. In-12, 1895.

M. Paul Robert, après avoir écrit, dans diverses Revues, de courtes notices sur quelques récents ouvrages relatifs à notre histoire littéraire,

les réunit en ce volume. Elles sont claires, fidèles, agréables, mais trop sommaires pour dégager de nouveaux aperçus et, comme l'auteur ne s'y livre à aucun examen critique, nous ne saurions y trouver matière à discussion. Aux lettrés qui peuvent lire les livres dont il rend compte, ce résumé succinct n'apprendra évidemment rien. Mais il rendra sans doute service aux élèves et aux gens du monde désireux seulement de se mettre au courant des dernières recherches sur l'histoire de notre littérature.

R. R.

---

43. – **Atlas général d'histoire et de géographie,** par P. Vidal de La Blache. 1 vol. in-f° de 420 cartes ou cartons, en couleurs. A. Colin éditeur. Prix, cartonné, 30 fr.

On se tromperait si l'on croyait sur le titre d' « Atlas général » que l'excellent ouvrage de M. Vidal de la Blache ressemble à tant d'autres dont le but est de procurer un aperçu général en effet mais superficiel de la géographie historique et politique de notre terre. Il y a ici vraiment autre chose qu'un atlas compris de cette sorte, et l'un des mérites certains de celui-ci, c'est bien l'originalité de sa composition. — Mais s'il y a plus, il y a moins aussi qu'on ne s'y attendrait, car le défaut, le seul qu'on y puisse relever, c'est un manque d'homogénéité assez sensible et qui ne laisse pas de surprendre.

En effet, un examen, même rapide, de ce bel Atlas, montre qu'on en a fondu deux ensemble, c'est-à-dire, qu'à un atlas classique, complet en son espèce mais uniquement *classique* et forcément sommaire, on a ajouté divers éléments d'un atlas plus ample, plus détaillé, mieux fait que l'autre pour satisfaire les lecteurs qui n'ont plus à regarder ces cartes comme une leçon à apprendre. De là des disparates et, à côté de doubles emplois, de grosses lacunes, qui ne nous choquent d'ailleurs que par cette juxtaposition fragmentaire d'un grand atlas au travers d'un petit, mais qui donnent un aspect inachevé à l'œuvre : on ne regrette pas que celui-ci ne soit pas tout seul, on regrette que l'autre n'ait pas été terminé à part.

L'atlas classique, par exemple, est sans rival en son genre. La clarté de la nomenclature, où, suivant l'usage des cartes murales, la grosseur des caractères répond à l'importance des noms; la netteté des accidents physiques ; le soin minutieux de l'exécution des couleurs, qui relèvent d'une façon vraiment extraordinaire toutes les cartes géologiques, agricoles, industrielles, orographiques, etc., du monde moderne (c'est une partie neuve, sur laquelle M. V. de L. B. a insisté avec raison), comme aussi ces jolies petites cartes consacrées aux transformations politiques des époques anciennes....., tout cela parle aux yeux, se grave naturellement dans la tête, et meublera les jeunes esprits sans les encombrer.

Seulement, il n'y a que les notions essentielles, bien entendu, dans ces cartes-là. Pour les cartes politiques surtout, anciennes ou modernes, y chercher davantage, y chercher des renseignements, serait peine inutile : ce sont en quelque sorte des cadres à remplir. — De là l'idée qui est venue à l'auteur d'en remplir lui-même quelques-uns, ceux qui lui ont paru devoir être plus particulièrement avantageux à ses élèves. Est-il besoin d'ajouter que, toute incomplète qu'elle est, c'est la partie la plus intéressante de l'Atlas ?

Nous noterons en première ligne, dans cette série là : la carte économique du monde ancien, très complète, au moins pour tout ce qui touche à la civilisation romaine ; celle de l'expansion du christianisme ; les places de Paris ancien, une heureuse innovation ; les cartes générales des découvertes aux XVIIe et XVIIIe siècles et des transformations de la surface terrestre... Puis voici les cartes de détail, où les esquisses de l'atlas classique (dès lors inutiles et superflues) sont reprises et menées à fond : Algérie, Tunisie, Cochinchine, Indo-Chine, États danubiens, Grèce et archipel, Plaine centrale de l'Europe ; Angleterre (3 fort bonnes cartes) ; Australie orientale, Chine, Japon, Madagascar, Afrique (2 cartes); États-Unis (2 cartes). — Le lecteur sera heureux de trouver ces pages là, et en tirera beaucoup de profit. Mais pourquoi faut-il qu'il ait alors à regretter de n'avoir rien de pareil pour l'Espagne, l'Italie, la Belgique, les Pays-Bas, l'Autriche-Hongrie, la Suède, même la Russie, réduite à des dimensions insignifiantes, et encore l'Amérique du Sud ?

Il le regrettera d'autant plus, que le soin avec lequel M. Vidal de La Blache a exécuté toutes ces cartes est plus grand, sa compétence d'ailleurs plus profonde. — N'oublions pas que chacune possède en outre, au bas, quelques lignes d'un commentaire précis, net, essentiel dans sa trop grande brièveté, et que l'Atlas est terminé par une copieuse table de tous les noms, dans le genre de celle de l'Atlas Schrader. C'est assez dire combien tout ce travail sera précieux à nos écoliers d'aujourd'hui. Ah ! on n'était pas gâté comme cela autrefois, surtout si l'on se réduisait aux publications françaises !

H. de Curzon.

---

44. — E. Levasseur. **Le salaire aux États-Unis** (Lu dans la séance publique annuelle des cinq académies du 25 octobre 1894. Paris, Didot).

En parlant des choses d'Amérique devant l'Institut, M. Levasseur a légitimement invoqué le souvenir de Tocqueville et de Michel Chevalier. Mais sans faire tort à ces illustres noms, ni à la modestie de M. L. combien plus ardue est la tâche de celui qui étudie aujourd'hui la société nord-américaine! Au temps de Tocqueville et de Michel Chevalier, les États Unis traversaient encore leur période héroïque, ils débor-

daient à peine du cadre historique, si l'on peut dire, des vieilles colonies de l'Est. Mais voici qu'ils se débattent dans des crises qui semblables au fond à celles dont l'Europe est travaillée, se compliquent chez eux et s'amplifient prodigieusement : car les phénomènes sociaux jouent sur un théâtre si vaste, dans des milieux géographiques si divers, parmi un peuple dont les éléments ethniques sont de plus en plus réfractaires à la fusion. Si les problèmes politiques dans l'Union se posent dans des termes relativement simples, il est plus délicat de saisir à la fois dans leurs lois générales et dans leurs manifestations locales si variées les problèmes économiques. On ne s'étonnera pas que M. L., servi par sa double expérience de géographe et d'économiste, ait fait honneur à la mission économique dont l'Académie des sciences morales l'a chargé en 1893. Après avoir publié dans le cours de cette année, un magistral essai sur l'agriculture aux États-Unis, il aborde la question des salaires, si aride en apparence, si passionnante dans la réalité. M. L. ne s'est pas contenté de puiser faits et chiffres dans les volumineuses et pullulantes statistiques que sont fiers d'éditer les *Offices du travail*, non seulement au siège du gouvernement fédéral, mais dans chacun des États. Pour contrôler cette enquête livresque, M. L. a interrogé les intéressés eux-mêmes, et a reçu comme de juste leurs doléances. A ne comparer que les chiffres, le salaire du travailleur américain est plus élevé que celui du travailleur d'Europe et lui procure plus de bien-être; car, contrairement à l'opinion courante, les objets de première nécessité ne sont pas plus chers aux États-Unis que sur l'Ancien continent; (évidemment M. L. raisonne sur des moyennes, « dont la statistique ne peut pas plus se passer que la pensée ne se passe d'idées générales »). Et pourtant l'ouvrier américain souffre et se révolte. C'est que son gain ne suffit pas au train de son existence, au confort, au luxe même dont l'Anglo-saxon est si avide, et qui d'ailleurs semble s'épanouir avec la démocratie. M. L. passe en revue les causes du taux élevé des salaires et il estime que le haut prix de la main d'œuvre ne fléchira dans l'avenir que faiblement. Cet argument, M. Levasseur n'a pas cru devoir le développer dans une séance solennelle, où il a raconté plus que jugé. Nous espérons qu'il ne tardera pas à tracer un tableau complet de la vie des populations ouvrières aux États-Unis. Bien des traits de ce tableau serviront de leçons et d'épouvantail non seulement de ce côté-ci, mais davantage peut-être de l'autre côté de l'Atlantique.

B. Auerbach.

---

45. — E. Levasseur. **La question des sources du Mississipi** (Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive 1894*).

En 1884, la prétendue découverte des sources du Mississipi par le prétendu capitaine Willard Glazier jeta quelque émoi dans le monde

géographique en général et en particulier parmi les citoyens du Minnosota fiers de posséder la région sacrée où naît le Père des Eaux. Cette aventure eut au moins le mérite de provoquer une exploration décisive, qui mit fin à la légende : la légende avait fait fortune car il fallut, en faire solennellement justice au Congrès de Berne en 1891. La législature du Minnesota a chargé M. Brower de reconnaître l'*Itasca State Park.* M. Brower a décrit ce bassin, et fixé le lieu d'origine du Missisipi, non dans le lac Elk (retrouvé et rebaptisé de son propre nom par Glazier), mais dans une cuvette qu'il signale ainsi : *the greater ultimate reservoir*, appellation toute provisoire. M. Levasseur a raconté d'après les documents locaux cet épisode de l'histoire de la géographie, et reproduit la description du bassin de l'Itasca ainsi que la carte détaillée de 1892. Le public français lui en saura gré, comme de toutes les notions que le savant publiciste propage sur les choses et les gens d'Amérique.

B. A.

---

46. — A. de Ridder. **Catalogue des bronzes de la Société archéologique d'Athènes.** Avec cinq planches en héliogravure (comprenant neuf sujets) et treize bois. Paris, Thorin, 1894. xi-212 p.

L'École française d'Athènes a déjà publié les catalogues de deux collections de la Société archéologique, celle des vases (M. Collignon) et celle des terres cuites (J. Martha). Le nouveau service qu'elle vient de rendre à cette Société, en faisant paraître le catalogue de ses bronzes, n'est pas le moindre. M. de Ridder s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de conscience et de savoir. Son travail se divise en deux parties, comprenant la description des instruments (vases, objets de toilette, d'armement, de palestre, outils, etc.), et celle des figurines ou appliques (statuettes et reliefs). Chaque objet est décrit et accompagné, quand il y a lieu, d'une bibliographie; les plus intéressants sont reproduits dans le texte ou en héliogravure. L'importance de la collection n'est pas due au nombre de pièces de premier ordre qu'elle renferme, mais à la sûreté avec laquelle on peut déterminer la provenance de la plupart d'entr'elles. « L'avantage est précieux, dit avec raison M. de Ridder, si l'on considère les collections européennes, où les bronzes, dont l'origine hellénique est certaine, sont au contraire des plus rares, et où, surtout en Italie, les œuvres ambiguës abondent, qui semblent sur la lisière de deux arts : grec d'une part, étrusque ou romain de l'autre. » C'est au Polytechneion d'Athènes, et non ailleurs, qu'on peut étudier des séries de bronzes incontestablement béotiens, péloponnésiens, attiques, tégéens, etc., et déterminer les particularités de style, de travail et de patine qui les distinguent. Ainsi M. de R. nous apprend que « les bronzes de Phoeniki, d'Haghios Sostis et d'Atalante forment trois groupes dont les patines,

semblables dans chaque groupe, diffèrent d'un groupe à l'autre : ce sont œuvres de même époque et d'un même atelier ». Et il ajoute : « Peut-être un jour pourra-t-on compléter ces remarques par des observations plus étendues et parvenir de la sorte à une connaissance, à la fois plus précise et plus intime, des bronziers de l'ancienne Grèce. »

Il est fâcheux que cet utile ouvrage ait été imprimé d'une manière si singulière. Je ne comprends pas la règle qui a présidé à l'emploi des italiques; ainsi l'on trouve *Friederichs*, *Carapanos* (p. 18), mais Dumont-Pottier (p. 40 et ailleurs), alors qu'il s'agit toujours des noms d'un ou de plusieurs auteurs cités sans la transcription du titre de leur ouvrage. L'emploi des italiques pour la désignation des provenances n'est pas moins arbitraire (p. 78, n. 7 : canopes de Chiusi; p. 92, n. 1 : statuette de *Dodone*) [1]. Quelques abréviations sont à peu près inintelligibles, par exemple *Beitraege zur G. der a. Tr.* (p. 55) [2]; d'autres sont mal choisies ou variables; ainsi je ne crois pas permis, même dans un catalogue, d'écrire « une statuette du *British* » (p. 148), de désigner les *Athenische Mittheilungen* tantôt par *Mit.* (p. 135, n. 2), tantôt par *Mittheil.* (p. 45), tantôt par *Mitt.* (p. 55). Ces défauts de forme sont tellement gênants qu'ils frappent au premier abord; on n'est pas moins agacé par l'emploi continuel et non justifié de points suspensifs ..., qui signifient quelquefois *etc.*, mais le plus souvent ne veulent rien dire du tout. Enfin, il y a quelques abus dans la bibliographie. Le premier consiste dans les renvois, impossibles à contrôler, aux numéros d'inventaire des bronzes de Naples; le second est la présence de références inutiles. Ainsi, p. 62, à propos des peignes, M. de R. renvoie à « Dubois-Maisonneuve, *Introd.*, pl. 54, 1 ». Il y a, en effet, un peigne dans le vase figuré sur cette planche; mais ce spécimen n'a rien de remarquable, il est emprunté à un ouvrage presque introuvable et l'on ne voit pas pourquoi l'auteur allègue ici, à propos de peignes de bronze, l'image d'un peigne sur un vase. A la p. 78, n. 7, se trouve une bibliographie, forcément très incomplète, des pointes de flèche en bronze; cela ne peut être utile que lorsqu'on ajoute tout au moins un croquis de chaque type, en indiquant les localités où il s'est rencontré. P. 105, note 10, l'auteur donne quatre références « pour les strigiles sur les vases peints »; mais, si ce renvoi était nécessaire, ne valait-il pas mieux indiquer *Berl. Vasen*, p. 1102, où l'index renvoie du coup à trente-cinq vases sur lesquels figurent des strigiles? Je sais bien que M. de R. pourrait me répondre « vous en êtes un autre » et que j'ai souvent péché comme lui; mais le moment paraît venu, dans les catalogues, manuels et autres ouvrages, de réagir

1. De même, p. 4 : Cesnola, *Chypre*; p. 98, Defenneh, *Fl. Petrie*. P. 47, n. 9, Deltion; p. 181, *Deltion*. L'inconséquence est quelquefois plus sensible encore : ainsi, p. 56, n. 1 « *Jahrbuch*, 1891, 269 (Dümmler) » et *ibid.* n. 2 : « *Arch. Z.*, 1885, 139 *(Furtwaengler)*. »

2. A la p. 97, « h. de la pierre d'Assos » signifie « *histoire* de la pierre, etc. » J'ai mis quelque temps à le deviner.

contre la bibliographie intempérante, en renvoyant (sauf exception) non pas aux objets similaires eux-mêmes, mais aux ouvrages ou articles où toute une série d'objets similaires est étudiée. Je me hâte de dire que M. de R. n'a, en somme, abusé que modérément de l'érudition facile; il faut lui savoir gré, dans son chapitre sur les miroirs (p. 42), de n'avoir pas refait la liste donnée en dernier lieu par M. Pottier, mais d'y avoir seulement ajouté un complément de vingt et un numéros. Cependant le dernier, auquel il renvoie de seconde main, n'est certainement pas grec, mais étrusque (*Collection Bammeville*, n° 284, pl. XVIII).

Les inscriptions gravées sur de petits objets sont souvent fort difficiles à lire; M. de R. ne les a pas toujours transcrites, parce qu'il ne les lisait pas correctement. La première ligne du n° 471, qu'il donne sous la forme hybride NIЯΘIƆIV, doit évidemment être lue *Victorin*[*e vivas in Christo*]; il me semble aussi que le début du n° 447 doit se lire Θεοπίστου, nom déjà connu à la même époque (*C. I. G.* 9197). Le n° 443 ne doit pas être transcrit Σμυρναίων νεωκόρων, mais Νεωκόρων Σμυρναίων τρίς, le Γ étant donné dans le texte épigraphique et signifiant le troisième néocorat. M. de R. n'a fait aucune observation à ce sujet; la chose en valait cependant la peine, car ce petit monument confirme le témoignage des monnaies qui mentionnent le triple néocorat de Smyrne (*Brit. Mus. Coins, Ionia*, p. 448).

Le catalogue de M. de Ridder est désormais indispensable, à côté de ceux de Friederichs et de Schumacher, à tout conservateur d'une collection de bronzes qui voudra la classer et la décrire scientifiquement.

Salomon REINACH.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 janvier 1895.

M. Collignon, rapporteur de la commission de la fondation Piot, annonce que cette commission a décidé d'accorder au R. P. Delattre une nouvelle subvention de 3,000 francs, pour la continuation des fouilles qu'il a entreprises à Carthage.

L'Académie se forme en comité secret pour la discussion des titres des candidats à la place de membre libre actuellement vacante par suite du décès de M. V. Duruy. Les candidats sont MM. Dieulafoy, Emile Picot et A. de Ruble.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 4 février — 1895

47. — **Maimonides' Commentar zum Tractat Peah** zum ersten Male im arabischen Urtext herausgegeben, mit verbesserter hebræischen Uebersetzung und mit Anmerkungen versehen von Dr. David Herzog. Berlin, S. Calvary, 1894. in-8. 48 et 43 p.

Le commentaire arabe de la Mischna par Maimonide jouit, dès son apparition, d'une grande considération ; c'était le premier travail d'ensemble, vraiment scientifique, publié sur ce code des lois juives. Du vivant même de l'auteur, quelques parties du commentaire furent traduites en hébreu par le célèbre Harizi ; les autres parties le furent quelque temps après. Ces traductions s'imposaient, l'étude de l'arabe ayant commencé, dès le xiie siècle, à tomber en désuétude dans les communautés juives. Elles remplacèrent bientôt l'original qui fut négligé. Mais, de nos jours, le texte arabe a reconquis toute l'estime qu'il avait autrefois ; les publications faites dans ces dernières années de plusieurs traités distincts, en ont fait ressortir toute l'importance non seulement pour l'exégèse de la Mischna, mais aussi pour la lexicographie arabe. M. D. Herzog vient d'enrichir ces publications d'un nouveau traité, celui de *Péah* consacré aux droits des pauvres.

En tête du commentaire, M. H. a reproduit le texte mischnique tel que le donnait Maimonide. Il signale avec raison l'utilité de cette reproduction, Maimonide s'étant servi d'anciens manuscrits. Le commentaire est disposé sur deux colonnes renfermant, l'une l'original arabe écrit en caractères hébreux, et l'autre la traduction de Harizi

Cette édition critique, faite avec soin, est précédée d'une introduction et de nombreuses notes exégétiques et philologiques. Dans les notes, M. H. a relevé les particularités du style de Maimonide, les expressions nouvelles ou rares, dont le lexicographe arabe fera son profit. Nous avons remarqué parmi ces dernières un certain nombre de noms de végétaux, dont le sens exact, encore peu certain, peut maintenant être mieux précisé.

R. D.

48. — O. Crusius. **Die Delphischen Hymnen.** Gœttingen, Dieterich, 1894. In-8, 166 p. (Supplément du *Philologus*.)

Voici le travail le plus considérable et le plus instructif qui ait paru en Allemagne sur les fragments poétiques et musicaux découverts à Delphes en 1893. Dans l'intérêt de la valeur durable de son livre, l'auteur eût bien fait d'en différer l'impression jusqu'à la publication des nouveaux fragments exhumés par l'École française d'Athènes en 1894. Je lui en avais donné le conseil, il parait que des nécessités de librairie ont empêché M. Crusius de le suivre; je le regrette, car il se serait épargné ainsi la peine, en vérité bien inutile, d'entreprendre la « restauration » des menus débris publiés dès 1893 dans le *Bulletin de correspondance hellénique* et auxquels les nouvelles découvertes assignent maintenant leur place naturelle dans le Nouvel Hymne. Disons, à l'honneur de M. Crusius, qu'à deux reprises différentes, — en ce qui concerne les fragments 9 et 10 qu'il a eu l'heureuse idée de rapprocher, et le fragment 11 — il avait deviné qu'on était en présence de restes détachés du deuxième grand Hymne; mais les suppléments proposés sont presque tous démentis par la pierre. Je ne fais pas un reproche à M. C. d'avoir échoué dans cette entreprise, mais de l'avoir tentée. Demander à la philologie conjecturale de rebâtir tout un poème sur quatre ou cinq tronçons de lignes, dont on ne connaît même pas la longueur primitive, c'est ressembler au loustic qui apportait un bouton à un tailleur en le priant de « coudre un pantalon après ». Les savants allemands, et M. C. tout le premier (voir son *Hérondas*), sont trop coutumiers de ce genre d'exercice, assurément ingénieux et inoffensif, pourvu qu'on s'y livre à huis clos.

Le péan d'Aristonoos sort à peu près intact des mains de M. C. (au vers 38 la correction εὐτόνοις pour εὐπονέις ne me parait pas bien nécessaire). Notre savant propose d'identifier cet Aristonoos avec le citharède et pythionique Aristonous, contemporain de Lysandre (Plut. *Lys.* 18). La possibilité de cette identification dépend essentiellement de l'âge qu'on assigne à l'écriture de l'inscription; M. Homolle et M. Pontow assurent qu'elle est du IIIe siècle. N'ayant vu ni l'original, ni même un estampage ou une photographie, je n'ai pas d'opinion personnelle sur ce sujet.

La pièce de résistance de la trouvaille de 1893 est le grand cantique désormais fameux sous le nom d'*Hymne à Apollon* et qui ne tardera pas à pénétrer dans la plus modeste chaumière, puisque l'Almanach Hachette lui a offert l'hospitalité de ses cent soixante mille exemplaires ! M. Crusius n'a pas reconnu le changement essentiel qu'il faut apporter à notre édition *princeps* : les deux blocs dont l'hymne se compose doivent être disposés dans l'ordre inverse de celui que nous leur avions assigné, M. Weil et moi, trompés par des apparences vraiment séduisantes. J'ai, le premier, proposé cette interversion, acceptée par M. Weil, dans l'*Ami des monuments* (1894, p. 235, note) ; presque en

même temps M. Pomtow, guidé par d'autres considérations, arrivait à une conclusion identique dans le *Rheinisches Museum*. Le plus piquant c'est que M. C. a trouvé après coup d'excellentes ou du moins d'ingénieuses raisons littéraires pour justifier « avec sûreté » (*mit Sicherheit*, p. 39) la disposition erronée que nous avions d'abord admise. Décidément les philologues feraient de grands avocats ! En revanche, M. C. a parfaitement constaté et formulé avec plus d'exactitude que M. Monro, avec lequel il partage l'honneur de cette observation [1], la règle de la correspondance des « sommets mélodiques » avec les accents naturels. Il en a conclu avec raison que les leçons δικορύνια (B, 5) et ὁ δὲ [θε]ω[ρ]ῶν (B, 17-18) étaient fausses. La première, simple *lapsus oculorum*, puisque la pierre porte assez nettement δικόρυνδα, a déjà été corrigée (sur l'observation de Blass) dans l'édition « musicale » que j'ai donnée avec M. G. Fauré. Pour la seconde, M. C. n'a pas vu le vrai remède. Il propose θεωρωῶν ou νεώρων (!); en réalité il y a τ[εχνιτ]ωῶν.

Le véritable intérêt du volume de M. C. consiste moins dans telle correction ou tel supplément hasardés que dans la foule de vues de détail qu'il émet chemin faisant à propos et à côté de son sujet. C'est là que se montre à son avantage la sagacité de son érudition, l'immensité de ses lectures, la précision de ses souvenirs. Ajoutons-y une qualité d'autant plus estimable qu'elle est moins commune : l'absence totale de chauvinisme scientifique, l'appréciation loyale et courtoise des travaux des savants étrangers. Je dois des remerciements personnels à M. C. pour la verte façon dont il a remis à sa place le critique de l'*Allgemeine Musikzeitung* de Berlin, dont il caractérise, comme elle le mérite, la suffisance et l'insuffisance (*die mit verblüffender Sicherheit vorgetragene Behauptungen Reimanns*, etc.). Le public musical allemand ne s'est pas laissé intimider d'ailleurs par cette attaque haineuse et incompétente. Au mois de novembre l'Hymne, dans l'arrangement Fauré, a été exécuté avec succès à Mannheim ; au commencement de décembre une nouvelle et brillante audition a été organisée à Stuttgart en présence du vénérable professeur Édouard Zeller. Voilà de quoi consoler M. Fauré et son collaborateur de bien des coups d'épingle qui voudraient se donner l'air de coups de massue [2].

Th. Reinach.

1. *Revue critique*, 1894, II, p. 350.

2. Je transcris ici quelques remarques notées en marge du volume de M. Crusius. — P. 23 Péan d'Aristonoos. L'observation que dans les couplets glyconiques il y a liaison entre le premier et le deuxième κῶλον, le troisième et le quatrième est due à M. Weil (*Bull*. 1893, p. 563). — P. 33, Premier hymne : A, 11. La division ... ς Ἀλλ' ἰώ ... est excellente et nous débarrasse de l'énigmatique ΣΑΛΛΙΩ : c'est le commencement de la *Coda* en forme de prière. — P. 37, M. C. a raison de rejeter (A, 12) la leçon φίλο[ν. Il faut φιλόχ[ορον]. — P. 39, le fragment 1 appartient au nouvel hymne. — P. 43, B, 10, Ἴθι] κλυτά était mauvais, mais πάρα]κλυτά est pire, car la place manque. La vraie leçon paraît être ἐν] κλυτά. L'interprétation que M. C. propose de ce passage est manquée. — P. 52, pourquoi M. C. appelle-t-il le Pentabraque

49.—**Lucianus**, recognovit J. Sommerbrodt. Vol. secundi pars prior. Berlin, Weidmann, 1893. x-344 p.

Cette édition de M. Sommerbrodt mérite qu'on s'y arrête, tant à cause du nom de son auteur que parce qu'elle est une édition critique. Le présent volume (première partie du tome second) comprend le texte de douze opuscules (p 1-184) ; viennent ensuite les leçons des principaux manuscrits, comparées avec le texte de l'édition Teubner (p. 185-295) et les notes critiques (p. 297-fin). M. S. jouit d'une juste renommée comme éditeur et commentateur de Lucien ; mais quelle que soit son autorité en la matière, quelle que soit sa valeur d'helléniste et de critique, je doute qu'il ait réussi partout (je parle seulement bien entendu, des morceaux contenus dans ce volume) à améliorer le texte. Et d'abord

---

ὄρθιος ? Le texte de Diomède qui emploie cette désignation est manifestement absurde. — P. 57, je ne comprends pas bien la critique que dirige M. C. contre ma « colométrie » ; sans doute mes virgules de chant ne coïncident pas toujours avec la ponctuation exigée par le sens, mais comment admettre, dans un texte péonique, des *périodes* coupées au milieu d'un pied ? — P. 71-72, Fr. C, ligne 2. Il n'est pas exact que la ligne débute par Ἐτ'. Le E est visible sur l'estampage. — P. 91, l'hypothèse de M. Weil que le fr. glyconique se rapporte aux Romains est, au contraire, brillamment confirmée par les nouveaux fragments. — P. 105, ingénieux rapprochement entre la gamme mixte de la reprise « chromatique » du premier hymne et une mélodie liturgique grecque. — P. 111 et 124, M. Crusius, d'accord ici avec Reimann, blâme le diapason de ma transcription. Mais d'abord il paraît avoir négligé de lire la note (*Bull.* p. 603, n. 2) où j'indiquais expressément que cette transcription conventionnelle est trop haute d'environ une tierce. Ensuite il ne connaît pas et devrait connaître mon édition *ad usum musicorum* où le morceau est effectivement transcrit en La mineur (le ton adopté par M. Crusius, Fa mineur, est beaucoup trop grave). Troisièmement, j'ai dit et je répète que m'adressant avant tout au public français je devais me conformer, pour faciliter le contrôle, au système de transcription employé dans le *seul* traité français existant sur la matière, celui de Gevaert. Ainsi ferai-je encore dans l'édition « savante » du nouvel Hymne. Je n'espère pas, par cet avertissement, décourager les critiques de mauvaise foi, mais M. C. n'est pas du nombre. — P. 131 suiv. M. C. s'est laissé séduire par l'hypothèse ingénieuse de M. Couve suivant laquelle l'auteur de nos Hymnes serait l'athénien Cléocharès, loué, dans un décret nouvellement découvert, pour avoir composé un péan, un prosodion et un hymne destinés à être chantés par les enfants aux Théoxénies. Mais les nouvelles trouvailles, en mettant à leur place *tous* les fragments grands et petits, prouvent : 1° qu'il n'y a jamais eu que deux morceaux gravés au Trésor des Athéniens ; 2° que ces morceaux sont deux hymnes de caractère sensiblement identique ; 3° que ces hymnes (ou hyporchèmes, peu importe le nom) étaient exécutés non par des enfants, mais par un chœur d'artistes dionysiaques venus d'Athènes. Par là tombe tout cet échafaudage. — P. 147 suiv., *Excursus* sur le papyrus Wessely d'Euripide, notamment au sujet des signes instrumentaux, contestés par Jan. Je me rallie maintenant à l'opinion intermédiaire de Monro : le signe Z est une indication colométrique, probablement un silence ; il n'a aucun sens comme note instrumentale. Au contraire les signes ⅂ Ͻ peuvent très bien être des notes de ce genre, un *μεσαυλικόν*, comme l'a proposé Wessely. Nous savons maintenant par un texte de Delphes qu'encore à l'époque romaine les virtuoses exécutaient les parties *instrumentales* des drames d'Euripide.

le texte a-t-il besoin d'être amélioré? Oui, sans doute, et en plus d'un passage; la comparaison des manuscrits avec la *Teubneriana* est particulièrement instructive à ce sujet. Mais s'il est un auteur sur lequel l'art conjectural se soit librement donné carrière, c'est à coup sûr Lucien. Il est vrai que la conjecture est ici d'autant plus à son aise que les manuscrits de Lucien ne dérivent pas d'une source commune, que leur origine et leur parenté ne sont pas encore établies d'une manière vraiment ferme et que par suite la critique verbale peut et doit s'exercer ici plus qu'ailleurs. Mais alors nous côtoyons un abîme; la critique est en danger de devenir purement subjective, et le remède court le risque d'être pire que le mal, quand toutefois il y a mal véritable : or souvent il n'y en a pas et il n'existe que dans l'idée de l'interprète. Loin de moi la pensée que le texte de Lucien ne soit pas redevable de beaucoup d'heureuses restitutions à la sagacité de maîtres tels que Madvig, Cobet, Fritzsche, Tournier; mais j'accorde beaucoup moins de confiance que M. S. à cette *divinatio* dont il parle dans sa préface. Les conséquences de ses principes, les voici : là où il s'appuie sur une leçon manuscrite, M. S. rétablit souvent le texte avec un rare bonheur et une remarquable pénétration; là où il met en œuvre uniquement son flair de critique, il est parfois heureux — ce n'est que justice de le signaler — mais il joue parfois de malheur et altère Lucien comme à plaisir. C'est ce que je vais montrer à l'aide de quelques exemples; mais on trouvera bon que je restreigne mes citations. *V. H.* I, 25 φυλάττει avec trois bons manuscrits est bien supérieur à τυφλώττει. *Id.*, II, 18, ἐλλεβορίσειε d'après ἐλλεβορίσει de deux manuscrits est bien préférable à ἐλλεβορίσῃ, et ch. 17 Πλάτων... καὶ αὐτός del. καί est également un meilleur texte. *Id.* II, 41, M. S. supprime γὰρ (ὁ γὰρ ἱστός) avec le *Vatic.* 87 et le *Mutinensis*, avec raison. *De Salt.* 63, ὑποδεδυκότα (*Harleianus*) est bon, quoique ὑποδεδοικότα puisse se défendre. *Id.* 4 ὁμοιοτάτην est une excellente correction, des meilleures que j'aie notées dans ce volume. Mais voici des remaniements conjecturaux où je ne puis suivre l'art divinatoire de M. S. *V. H.* I, 5 il se donne beaucoup de peine pour justifier sa conjecture ἡ τῆς διανοίας παρεργασία, pour περιεργία, qui est très clair et très bien à sa place. Les termes ἀνιέναι τὴν διάνοιαν (ch. 1) et ἀνάπαυσις (ch. 2) qui lui font rejeter περιεργία comme contraire à la suite des idées n'ont rien à faire avec l' ἀποδημία supposée de Lucien; l'auteur emploie ces expressions afin d'expliquer pourquoi il a composé un ouvrage de ce genre; et cette sorte d'avant-propos terminé (ch. 1-4), il expose la raison de son voyage. M. S. confond ces deux choses, et παρεργασία, avec un sens d'ailleurs inconnu, n'est pas acceptable. *V. H.* II, 12, σκιαὶ ὀρθαὶ οὐ μέλαιναι. M. S. corrige (en doutant, il est vrai) ὡραῖαι d'après le *Vatic.* 87, et explique « umbræ pulchritudine splendentes » sous prétexte que ὀρθαί et μέλαιναι ne s'opposent pas. Outre que sa traduction est peu exacte, il ne s'agit pas ici d'opposition entre deux termes. Lucien dit de la façon la plus simple, pour quelqu'un qui ne veut pas

changer le texte à toute force, que les êtres diaphanes dont il parle ressemblent aux ombres des hommes réels, mais à des ombres qui seraient, au contraire des ombres humaines, droites sur leurs pieds et non noires. *Quom. hist. sit conscrib.* 44 nous rencontrons un texte accommodé tout entier à la fantaisie de l'éditeur. Le passage est, d'ailleurs, connu : le voici : σχήμασι κεκοσμήσθω ἀνεπαχθέσι... ἐπεὶ τοῖς κατηρτυμένοις τῶν ζωμῶν ἐοικότας ἀποφαίνει τοὺς λόγους. M. S. corrige d'abord ἀποφανεῖ ; mais passons, bien que ἀποφαίνει exprime ici une pensée générale et que C. F. Hermann ait très bien vu, quoi qu'en dise M. Sommerbrodt, que le sujet de ce verbe est σχήματα, à reprendre dans σχήμασι, et non l'historien. Il prend ensuite ἐπεί dans le sens de « car autrement », oubliant que cette conjonction n'a ce sens qu'après une proposition négative, et citant quelques exemples, tirés de Lucien, où précisément cette règle est observée, et qui par conséquent ne peuvent être comparés avec le passage en question. Enfin, ce sens inexactement attribué à ἐπεί lui impose comme conséquence la lecture d'une négation devant κατηρτυμένοις. Il est heureux, malgré ces transformations, que le fond même de la pensée subsiste intact ; mais quand je pense qu'il suffirait ici que σχήματα ne fût pas du genre neutre pour qu'on eût dans le texte ἀποφαίνουσι, je me demande si vraiment parfois le désir de conjecturer ne grossit pas les difficultés et ne nuit pas à la saine interprétation des auteurs. J'aurais d'autres remarques à faire, beaucoup pour louer M. S. de son ingéniosité, quelques-unes pour critiquer sa hardiesse, mais j'en ai dit assez pour justifier cette conclusion : le texte de Lucien a gagné quelques bonnes leçons, mais par endroits, il a été sensiblement dénaturé. La correction des épreuves a été faite avec la plus grande négligence : un trop grand nombre de mots sont sans accents : p. 16, l. 26 ; 30, 1 ; 39, 13 ; 41, 23 ; 107, 26, etc., etc. ; d'autres sont mal accentués : p. 32, l. 3 τῆ παρασκευῆ ; 12, 19 σανδάλον ; 332, 5 d'en bas ὑπομισθόν ; 340, 10 et 11 εὐζωρότερῳ ; 343, 23 ὑπερόγκον, etc. ; d'autres sont déformés de toutes façons, principalement dans l'annotation critique, au point même qu'il n'y a plus d'accord entre le texte de l'édition Teubner et les citations qui en sont faites, ni entre les leçons adoptées par M. Sommerbrodt et son propre texte. Quelques exemples suffiront, car il me faudrait des pages : Notes crit p. 299 προσπταίσοντος, lire -σαντος ; 302, 5 ἐνεσκευασσμένον ; 309, 2 ἀρτυμένοις (l. κατηρτ. et dans les *lectiones codicum* p. 199 lire κατηρτ. au lieu de καρτ.) ; 315, 6 ἀριστέρᾳ (*sic*) lire ὑστέρᾳ ; 317, 14 ἀπονενεκροῦτο (!) qui, pour comble, est dans le texte p. 46, 6 d'en bas ; la vraie leçon du manuscrit est donnée exactement p. 213 l. 5 (ἀπενεκροῦτο) ; 318, 18 ὡραῖοι, l. -αι ; 325, 3 ὑπουροῦν l. ὑποτκουρ. ; 329, 11 τυράννων l. -ον ; l'erratum, qui signale seulement douze fautes, en contient lui-même deux : ὑπέβδυλλεν et ἀσφαλέσατος. La librairie Weidmann imprime d'ordinaire avec plus de soin.

My.

50. — **Étude sur la syntaxe de Rabelais** comparée à celle des autres prosateurs de 1450 à 1550 par Edmond HUGUET, ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé de l'Université, docteur-ès-lettres. Paris, Librairie Hachette, In-8, 458 p.

Parce que Rabelais passe, à tort souvent [1], pour avoir été un grand forgeur de mots, on s'imagine volontiers que sa syntaxe est, autant que son vocabulaire, originale et qu'elle diffère de celle des écrivains de son époque et de ceux de l'époque précédente. Dans cette thèse laborieuse et méthodiquement composée, M. Huguet s'est proposé de nous démontrer que la grammaire de Rabelais est celle des prosateurs de la fin du XVe siècle et de la première moitié du XVIe ; que, par suite, il n'écrit pas autrement que les auteurs des *Cent Nouvelles nouvelles*, que Commynes, Antoine de la Sale, Jean Le Maire, Calvin, La reine de Navarre, Des Périers, Noël du Fail, Blaise de Monluc. Son sujet étant ainsi circonscrit et limité, il a seulement relevé dans l'auteur de Gargantua et de Pantagruel ainsi que dans les auteurs que je viens de citer les faits de syntaxe, en les comparant les uns aux autres, qui ne se présentent plus aujourd'hui, ou qu'on ne trouve plus qu'exceptionnellement. On a prouvé par de nombreux rapprochements que Rabelais connaissait à fond, outre la littérature grecque et latine, les écrivains qui l'avaient précédé, et en particulier les *romanciers* et les conteurs auxquels il doit maintes tournures populaires, maintes expressions pittoresques, et aussi les gauloiseries les plus salées. Mais ce qui n'a pas été dit, ou ce sur quoi l'on a glissé légèrement, c'est que Rabelais dans ses chapitres les plus sérieux, et quand il fait parler Gargantua, Pantagruel (car ses personnages, dit justement M. Huguet, parlent selon leur caractère), imite la période cicéronienne et souvent poétique de Jean le Maire. Il lui emprunte alors non pas seulement sa phrase solennelle, mais aussi des mots et même des idées. Ainsi lorsque Dindenaut énumère à Panurge les mirifiques vertus de ses moutons à la grande laine, Rabelais ne fait qu'amplifier avec son imagination exubérante le chapitre XXII des *Illustrations de la Gaule*, où le pasteur royal enseigne à l'adolescent Paris les revenus et profits des « bestes lanigères ». Il serait facile de faire d'autres rapprochements : je les indique seulement aux esprits curieux. M. H. finit sa thèse par un excellent chapitre qui en est comme le couronnement, et qui est intitulé : De la construction de la phrase dans Rabelais. Il y montre, par des extraits bien choisis, avec quelle ampleur, avec quelle solidité et avec quel art sont bâties les périodes, comme le tout se tient et s'enchaîne, malgré les accumulations de mots, les expressions triples, les longues parenthèses, les propositions incidentes ou absolues. Jean Le Maire, et j'insiste sur ce point, a été en ceci le précurseur de Rabelais et lui a servi de modèle : l'influence n'a

---

1. Je citerai seulement le verbe *penduriser :* tous les lexicographes, même Littré, l'attribuent obstinément à Rabelais.

pas toujours été salutaire, mais en somme elle a été plus utile que nuisible, car Jean Le Maire a un grand talent d'écrivain. C'est à lui, et non pas à Amyot, que revient l'honneur d'avoir créé la prose française. A parler franchement, et au risque de passer pour un barbare, je ne vois pas réellement en quoi la langue d'Amyot surpasse tant celle des Georges de Selve, des Claude de Seyssel, de Saliat. Il a été heureux dans le choix de l'auteur qu'il a traduit : voilà au fonds, je crois, sa seule supériorité. Je reviens à la thèse de M. H. qui sera consultée avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la langue et à celle de la littérature française de la première moitié du XVIe siècle, et si j'y relève çà et là quelques erreurs ou omissions, ce ne sera que pour prouver à l'auteur que j'ai lu son travail avec la plus grande attention. Il confond *(Chap. du nom) Cabal* et *Caballe*, Ces deux mots sont loin d'être synonymes; le premier signifie « capital », comme le prouve cet exemple tiré d'un texte bordelais : « Quant aux filles des maistres en deffaut d'enfans masles, elles pourront pour compaignon suffisant faire exercer le dict mestier de tanneur pourveu que le *Cabal* soit à elles ». Dans la liste des adjectifs qui remplacent un complément déterminatif j'aurais compris : « Gruppemens *harpyiacques*, importunités *frelonnicques*, figure *synecdochique*. » *Jeun* = jejunus, n'est pas une invention capricieuse de Rabelais qui emploie aussi le latinisme *jejune*; cet adjectif a été en usage depuis le XIIe jusqu'au XVI siècle. On ne saurait assimiler (p. 141) : « Il fit faire pastez, tartes et hypocras » à ces exemples : « Il eut varletz — Et y a offices sans gages ». Il me semble que l'emploi explétif du pronon *en* est encore fréquent dans la langue moderne, et qu'on écrirait aujourd'hui fort bien, comme Noël du Fail (p. 374) : « Car d'une amie trop fine, vous n'*en* n'avez jamais bon compte. » *Autre tel* écrit en deux mots par Rabelais et ses contemporains est le très ancien adjectif *altretel* = pareil, semblable. Et cette dernière remarque me conduit à regretter que M. Huguet se soit interdit absolument toute comparaison avec le vieux français. D'autres auraient peut-être tenu à montrer son action encore toute puissante sur la langue de celui qui fut avec Montaigne le génie le plus novateur du XVIe siècle.

A. DELBOULLE.

---

51. — Hermann ULMANN. **Sandro Botticelli**. Munich, Verlagsanstalt für Kunst und Wissenschaft, 1894. In-4, X-158 p.

L'auteur de ce livre a eu conscience des difficultés de sa tâche. En l'absence de tableaux signés de Botticelli et de documents relatifs à leur date, il croit nécessaire avant tout d'établir une liste critique et une chronologie de ses œuvres. Tel est, dit-il, le but de son étude. Nous apprenons ensuite que M. Ulmann veut discuter en détail, *pour la première fois*, les plus anciens ouvrages de Botticelli et déterminer les

relations de ce maître avec Fra Filippo. A cet effet, il débute par un « *excursus* préliminaire (!) » concernant les dernières œuvres du Frate et la part que peut y avoir eue son élève et auxiliaire Fra Diamante. C'est de Fra Diamante qu'il s'occupera donc, après avoir dressé la liste des maigres documents concernant Botticelli, liste où l'on cherche en vain la date du *saint Sébastien* de Berlin, qui est cependant donnée par Antonio Billi.

M. U. croit que Diamante fut non seulement l'élève et l'auxiliaire de Fra Filippo, mais qu'il fut en relations directes avec Botticelli et que Filippino Lippi a été leur élève à tous deux. Vers 1480, lorsque commença l'exécution des fresques de la Sixtine, Diamante et Botticelli auraient travaillé ensemble à la cour papale.

Que Filippino ait été l'élève de Diamante et de Botticelli, nous n'en savons rien ; en tous les cas, il est probable qu'il aura été successivement, et non simultanément, l'élève de l'un et de l'autre. Quant aux fresques de la Sixtine, il nous paraît certain que pas une seule des figures peintes sur ces murs ne peut être attribuée à Diamante ; l'hypothèse qui le fait travailler là est entièrement gratuite. M. U. reconnaît, il est vrai, qu'il n'existe pas d'œuvre authentique de Fra Diamante qui puisse donner une idée de son caractère et de son style, mais comme on sait qu'il aida Filippo à Prato et à Spolète, M. U. s'imagine pouvoir *extraire* Diamante des fresques qui subsistent en ces endroits [1]. Dans son analyse des fresques de Prato, M. U. loue surtout la *Danse de Salomé* pour son excellente perspective; or, cette perspective est la plus enfantine que l'on puisse trouver dans un ouvrage de Filippo. La *Salomé*, qui est d'une gaucherie sans égale, devient, aux yeux de M. Ulmann, « un chef-d'œuvre de mouvement rythmique et d'harmonie dans les lignes ». M. U. va plus loin : il prétend que Botticelli l'a imitée en peignant ses Grâces, ses Nymphes, ses anges et va jusqu'à dire qu'on serait tenté d'attribuer l'exécution de cette figure à Botticelli lui-même si la *femme au panier*, dans le *tondo* de Filippo au Pitti, ne prouvait pas le contraire. On peut demander ici pourquoi M. U. ne veut pas attribuer à Botticelli la femme en question dans le *tondo* de Pitti. Mais continuons. « Pour comprendre l'évolution de Raphaël, nous devons considérer ses obligations à des compositions comme celles de Lippi, obligations presque aussi importantes que celles qu'il a contractées envers Masaccio. » Ceci est du pur roman. Nulle part, dans Raphaël, on ne découvre la moindre trace d'une influence de Lippi. Le grand nom de Raphaël ne semble intervenir ici que pour nous obliger à admirer les fresques de Filippo.

---

1. Le *saint Jérôme entre saint Jean et Thecla*, autrefois au Carmine à Prato, est condamné par M. U., qui ne l'a pas vu ; ce tableau a été exposé chez M. Gagliardi à Florence au printemps de 1892. C'est le meilleur tableau de l'atelier de Lippi où nous reconnaissions à la fois sa main et celle d'un autre. Cet autre *peut* être Diamante et le document en question est d'autant plus digne d'examen qu'étant seul bien conservé il peut donner quelque idée de la technique.

Mais quelle part Diamante a-t-il prise aux fresques de Prato ? Suivant M. Ulmann, il serait l'auteur de quelques ornements et de deux figures de saints qu'il juge inférieures à celles de Lippi. Cette appréciation est toute subjective, et nous avons déjà vu que M. U. n'est pas grand juge en la matière. Abordant l'étude de la part de Diamante dans les fresques de Spolète, l'auteur adopte un procédé bien simple : il attribue à ce peintre secondaire tout ce qui est faible. C'est encore le même critérium qu'il invoque pour imaginer que Filippo mourut en peignant la *Mort de la Vierge*. Cela est d'autant plus inconcevable qu'il avait déjà cru découvrir la main de Diamante dans la fresque supérieure, le *Couronnement*.

La grande erreur de M. Ulmann, c'est de croire que lorsqu'un peintre travaillait avec son élève, il assignait en bloc à celui-ci une section de la composition à exécuter. En réalité, le maître peignait lui-même les parties importantes et expressives, têtes, mains, etc., et laissait à son élève les paysages, des morceaux de draperies. Au lieu de cela, suivant M. U., le maître aurait peint le côté gauche du *Couronnement*, laissant à son élève le côté droit. Or, il y a bien une différence de qualité entre ces deux parties de tableau, mais c'est simplement parce que le côté droit est plus repeint, chose dont M. U. ne paraît point se douter ; s'il avait tenu compte de cet élément, toute son hypothèse au sujet de Diamante se serait trouvée réduite à rien.

Loin de comprendre combien elle est fragile, M. U. en vient bientôt à la considérer comme un fait acquis. Toutes les figures de la *Nativité*, dit-il, portent l'empreinte indéniable du style de Diamante. Et, pour démontrer cela, il nous dit que la Vierge de la *Nativité* est identique à celle du *Couronnement*, alors que, suivant son propre témoignage, cette dernière est tellement repeinte qu'il est hasardeux de vouloir la juger. Toutes les autres attributions de M. U. à Diamante ne sont pas mieux fondées; il est inutile de les discuter en détail, mais il faut cependant nous arrêter un instant sur la *Nativité* du Louvre (n° 220). MM. Crowe et Cavalcaselle l'ont très correctement assignée à l'école de Baldovinetti, dont elle rappelle vivement les fresques à l'*Annunziata* de Florence, bien que, par la composition seulement, elle ressemble beaucoup à la fresque de Spolète. M. U. croit qu'il n'y a pas seulement identité de composition, mais d'exécution. C'est ce que n'admettra aucun connaisseur qui comparera la photographie d'Alinari à la peinture du Louvre, où formes, draperies, paysage, sécheresse, caractérisent parfaitement l'école naturaliste inspirée de Castagno, Uccello et Baldovinetti. La vraie raison de M. U. pour assigner la *Nativité* à Diamante, c'est qu'elle provient de San Margherita à Prato, couvent dont Diamante était chapelain. Un tel argument est naturellement sans valeur.

Il a fallu insister sur cet inutile *excursus* parce que M. U. semble croire que c'est la partie la plus importante de son livre. Arrivons enfin à Botticelli. — M. U. déclare qu'on ne peut reconnaître la main de

Botticelli dans aucun des derniers ouvrages de Filippo ; puis il se met à chercher des tableaux qui attestent cependant des rapports entre le maître et l'élève. Il commence par une *Madone* aux Innocenti à Florence, attribuée là à Fra Filippo et évidemment de son école, mais tellement repeinte, comme M. U. l'accorde lui-même, que toute conclusion à son sujet est contestable. Et cependant M U. y voit le plus ancien ouvrage de Botticelli, sans alléguer, à l'appui de cette opinion, le moindre rapprochement avec une œuvre authentique de Botticelli. « Elle n'est pas de Filippo, dit-il ; de qui serait-elle donc, sinon de Botticelli ? » Mais ce dernier avait bien d'autres élèves que Botticelli, — Pesellino, par exemple, que M. U. a tout à fait oublié, Giusto d'Andrea, Jacopo del Sellajo, sans compter cette multitude d'élèves et d'imitateurs de troisième ordre qui font cortège à tous les maîtres. Croyant ainsi avoir acquis un point de départ, M. U. attribue à Botticelli la *Madone et l'Enfant avec trois anges,* à Sainte-Marie *Nuova*, autre tableau pitoyablement restauré et attribué à Filippo. Lorsque M. U. reconnaît des analogies entre ce tableau et « d'autres anciennes œuvres de Botticelli », il oublie qu'il n'a pas encore étudié une seule peinture certainement authentique du maître ! Et lorsqu'il vient nous parler de traits « verrocchiesques » dans cette *Madone,* pour conclure de là que Botticelli, en la peignant, était déjà sous l'influence de Verrocchio, il oublie encore que nous ne savons presque rien de la peinture de ce dernier, à moins d'accepter comme paroles d'Évangile les attributions plus que contestables de M. Bode. A la suite de M. Bode, M. U. donne à Sandro une *Madone* de Naples où il trouve derechef l'influence de Verrocchio. Mais ce tableau est d'une qualité si exécrable qu'il n'est pas permis d'en faire injure à Botticelli, même dans la période embryonnaire de son génie. Et pourtant, c'est encore un chef-d'œuvre à côté de la *Madone* à face triangulaire, avec un enfant affligé d'érysypèle, que M. U. a découverte aux Uffizi (nº 33) et qu'il veut nous faire admirer non seulement comme un Botticelli, mais comme une œuvre « délicatement sentie et soigneusement exécutée ». Également insoutenable est l'attribution de la *Madone avec cinq anges* du Louvre (nº 222), petit panneau non sans charme, mais n'ayant ni les caractères ni la qualité de Botticelli. Enfin, M. U. arrive à un Botticelli généralement considéré comme tel, la *Madone dans le buisson de roses* aux Uffizi ; mais il n'y a là ni « dessin ferme » ni « modelé doux », « ni « mains soignées » ; le charme de ce tableau est dû presque exclusivement aux roses et au ciel. Morelli a eu bien raison de ne voir là qu'un pastiche, exécuté, je crois, par quelque *peintre à la journée*, qui travaillait tantôt pour Botticelli, tantôt pour les Pollaiuoli et Baldovinetti, et peignait quelquefois pour son propre compte. Ce peintre à la journée, auquel j'attribue le nº 222 du Louvre, est, à mon avis, Francesco Botticini, que nous connaissons par des peintures d'Empoli. Je ne puis davantage donner à Botticelli la *Madone* du palais Corsini. Il est vrai que ce tableau n'est

pas de Filippino, auquel on l'attribue, mais il en est de même du grand *tondo* de la même collection, que M. U. considère comme un Filippino typique, alors que c'est l'œuvre d'un auxiliaire dont on reconnaît la main dans d'autres œuvres attribuées à Filippino, comme la *Madone* de Berlin. Il est possible qu'après la mort de Filippino cet artiste ait travaillé avec Granacci et qu'on puisse lui attribuer la *Trinité avec sainte Catherine et Madeleine* dans l'église de Santo Spirito à Florence.

M. U. se trompe encore, suivant moi, quand il attribue à Botticelli la *Madone avec saint Jean* du Louvre (nº 184). L'auteur de cette jolie peinture s'était fort bien approprié le caractère mélancolique qui a rendu Sandro si populaire de notre temps, mais on cherche en vain chez lui les qualités de rythme et de ligne qui distinguent les œuvres authentiques du maître.

Le chapitre sur les premiers ouvrages de Botticelli se termine par une tentative fantastique pour le mettre en relations avec Verrocchio — non pas le Verrochio de Vasari, ni l'auteur de quelques ouvrages certains que nous possédons, mais celui de M. Bode, c'est-à-dire l'auteur d'une foule de tableaux bons, mauvais ou médiocres, dans lesquels on constate une mixture, à proportions variables, d'Andrea del Castagno, d'Alessio Baldovinetti, de Benozzo Gozzoli et de Filippo Lippi.

Ainsi M. U. ne nous apprend rien sur les débuts de Botticelli et ce qu'il croit découvrir se réduit à des hypothèses inadmissibles. Dans tout cela, pas un mot du tableau rectangulaire, l'*Adoration des Mages*, à la National Gallery (nº 592), œuvre incontestablement « filippesque » et où M. U. aurait pu reconnaître, mieux que partout ailleurs, les traces de l'influence du maître sur le disciple. Au lieu de tirer des critériums de l'étude des œuvres incontestables de Botticelli pour les appliquer aux autres, M. U. prend pour point de départ des hypothèses gratuites et aboutit au néant. Malheureusement, la suite de l'ouvrage ne vaut guère mieux.

Je suis d'accord avec M. Ulmann, contre Morelli, pour attribuer la *Fortezza* des Uffizi à Botticelli, non pour les motifs qu'il allègue, mais parce que des écrivains presque contemporains ont admis cette attribution, confirmée par le traitement de la draperie, du genou et des mains. Mais la ressemblance extrême de cette figure avec des œuvres des Pollaiuoli prouve combien Botticelli a été influencé par eux et combien est insoutenable, en revanche, l'hypothèse de M. Ulmann, sur les relations de Botticelli avec Verrocchio.

MM. Crowe et Cavalcaselle, ainsi que Morelli, ont refusé d'attribuer à Sandro la *Madone avec Cosme et Damien* de l'Académie de Florence. M. U. l'accepte et, pour en démontrer l'authenticité, le compare minutieusement avec d'autres œuvres de l'artiste; or, parmi ces œuvres, il n'en est qu'*une seule* qui soit indubitablement de Botticelli. En outre, les ressemblances qu'il invoque sont tout extérieures. L'identité de *détails* ne prouve rien quant à la paternité d'une œuvre : c'est l'identité de *qua-*

lité seule qui peut établir une présomption à cet égard. Mais cette idée de la *qualité* est tout à fait étrangère à l'esprit de M. Ulmann. Comme la généralité des critiques allemands, il s'imagine qu'en accumulant des considérations *quantitatives*, on peut obtenir l'équivalent d'une preuve *qualitative*. En critique d'art, il n'est pas de pire erreur.

Quand M. U. étudie les œuvres universellement acceptées de Botticelli, il le fait sans rien apporter de nouveau, avec une prolixité désolante ; nous sommes loin des quelques mots justes et pénétrants que ces ouvrages ont inspirés à feu Walter Pater. M. U. ne tient jamais la promesse qu'il a faite de retracer le développement du style de Botticelli ; il n'a même pas fait effort pour le définir.

Un mot encore sur les autres « découvertes » de M. Ulmann. Il attribue le portrait du Louvre (nº 1663) à Botticelli, alors qu'il n'est certainement pas de cet artiste, mais peut être de Filippino ou plutôt d'un artiste intermédiaire, comme l'auteur de la *Mort de Lucrèce* au Pitti. Le portrait Liechtenstein, aussi attribué par M. U. à Botticelli, est un ouvrage dans la manière de Filippino, ressemblant fort à une figure de ce dernier dans les fresques de la chapelle Brancacci. En revanche, M. U. ne veut pas reconnaître Sandro dans le portrait de la National Gallery (nº 626) où le modelé, le traitement plastique des cheveux et le dessin de la bouche sont hautement caractéristiques de ce peintre. M. U. n'est même pas conséquent avec lui-même, lorsqu'il donne à Sandro un faible *tondo* de l'Académie de Vienne et lui refuse la *Madone* du Pitti (nº 348), qui est certainement de la même main, et le grand tableau d'autel de Montelupo, qu'il ne paraît même pas connaître. Singulière critique qui, après avoir enlevé à Botticelli le portrait typique de la National Gallery, élève aux nues le tableau de Francfort, portrait séduisant, mais sans vie, d'une femme de bois, et le détestable portrait appartenant à M. Ionides à Brighton, œuvre d'un faible imitateur de Botticelli et de Verrocchio. A Berlin, M. U. accepte la *Vénus* et le portrait de Giuliano dei Medici comme des répliques de la main de l'artiste, alors que ce sont seulement d'anciennes copies. A Dresde, il retire à Sandro une *Madone* qui, comme la réplique de ce tableau autrefois dans la collection Leyland, est en grande partie de la main de Botticelli. Sur la foi de M. Bode, il comdamne les peintures de *cassone*, avec l'histoire de Nastaglio degli Onesti, qui ont passsé de la collection Leyland au musée de Lyon, alors que la première est entièrement et la seconde en partie l'œuvre du maître. A Munich, M. U. accepte la *Mise au tombeau*, peinture misérablement composée, grossièrement exécutée, œuvre du même auxiliaire (probablement Raffaelino del Garbo) qui peignit l'*Annonciation* aux Uffizi, que M. U. accepte, et la *Madone aux Candélabres* à Berlin, qu'il rejette [1]. Il ne se montre pas moins illogique en rejetant la *Descente du Saint-Esprit* (collection Cook à Richmond), qui est sans doute du même artiste que la *Mise au tombeau* de

1. Ces deux tableaux, à Florence et à Berlin, sont attribués à Botticelli.

Munich, bien que défigurée par des repeints qui la font d'abord sembler inférieure. A la National Gallery, M. Ulmann est dans la bonne voie tant qu'il suit M. Frizzoni, mais, une fois laissé à lui-même, il attribue à Botticelli une *Madone* d'aspect « chromo » (n° 782) et s'imagine que la fameuse *Assomption*, dessinée par Botticelli, a été peinte par Francesco Botticini, alors que ce tableau est incontestablement sorti de l'école de Cosimo Rosselli, comme on peut s'en convaincre, dans la même galerie, en le comparant au triptyque attribué à ce maître. De la *Madone* de la collection Heseltine, que M. U. accepte sans réserves, une partie seulement me semble être de Sandro; l'enfant est décidément trop raide et trop pauvrement dessiné. M. U. mentionne les prédelles de la collection Mond, mais ignore qu'elles sont identiques à celles qu'il signale dans la collection Rondinelli à Florence, nous laissant ainsi soupçonner qu'il parle de ces œuvres sans les connaître. A Bergame, M. U. rejette le *Salvator Mundi* (collection Morelli), tableau d'une conception faible, comme la plupart de ceux qui représentent le même sujet, mais d'une exécution admirable, où l'empreinte du génie de Sandro se voit partout. S'il a raison, à l'Académie de Florence, de repousser l'attribution du *Tobie* à Botticelli, il se trompe en donnant cette œuvre, toute imprégnée de la manière des Pollaiuoli, à Verrocchio, suivant l'hypothèse de M. Bode. Au Pitti, il attribue à Botticelli la prétendue *Bella Simonetta*, qui n'est ni *bella*, ni de Botticelli, mais appartient à l'école d'A. Baldovinetti. Aux Uffizi, il admet avec Morelli le prétendu *Pic de la Mirandole*, mais croit y reconnaître Piero di Lorenzo dei Medici, en se fondant sur une ressemblance tout à fait imaginaire entre les traits de ce personnage et ceux d'un portrait en miniature de Piero. Il est incroyable qu'une désignation aussi fantastique ait déjà passé, sans contrôle, sur l'étiquette du tableau en question à Florence. Au palais Corsini, M. U. repousse l'attribution à Botticelli de l'*Homme à la bague*, malgré les bons arguments allégués par Morelli et l'évidente authenticité du tableau. Une *Mise au tombeau* de la galerie Poldi-Pezzoli à Milan, œuvre d'un des plus mauvais imitateurs de Botticelli, est admise sans hésitation par M. Ulmann. A Rome, il nous agace encore en mettant sur le compte de Diamante les figures les plus repeintes des papes dans la chapelle Sixtine, en émettant des assertions dogmatiques et vaines sur la part prise par Filippino aux fresques de Botticelli. Trouvant aux Uffizi un admirable et authentique dessin de Sandro, première esquisse pour la *Destruction des enfants de Korah*, il le baptise Filippino et, là-dessus, s'avise d'attribuer à cet artiste tel ou morceau de la fresque en question. Voilà certes une belle logique! Mais il faut abréger. J'ajoute seulement que je ne vois pas des originaux, mais des tableaux d'école, dans les peintures du palais Barberini *(l'Annonciation)*, de la galerie Borghèse *(tondo)*, de Turin *(Madone)*, que M. U. croit devoir donner à Botticelli.

Tenons-nous-en là. Avec les éléments mal triés et contradictoires

que sa critique lui fournit, M. U. n'aurait pu tracer qu'un portrait confus de Botticelli ; mais j'ai déjà dit qu'il ne l'a même pas essayé. Puis donc qu'il n'y a dans son livre ni découvertes de détail ni idées générales, on peut se demander à quel besoin il répond. Ce qu'on y trouve de juste est emprunté à d'autres auteurs et ce qu'il y a de faux n'est pas davantage, à quelques exceptions près, de M. Ulmann. Quant aux illustrations, M. U. a pris soin de nous avertir qu'elles n'avaient pas de hautes prétentions, mais quel motif a pu le décider à leur donner un ton si désagréable et un si vilain encadrement rectangulaire? Là aussi, nous devons constater avec regret l'effet du défaut dominant de M. Ulmann — l'insuffisance du « sentiment de la qualité ».

Z.

---

52. — **Palestine et Syrie.** Manuel des voyageurs par K. BAEDEKER; 2e édition, Leipzig, Baedeker éditeur. 1893 (CXVIII-442 pp.). 12 marks.

M. Baedeker n'a pas tardé à nous donner une édition française de son excellent guide de Palestine et de Syrie dont il a publié une troisième édition allemande en 1891. Voilà le guide Joanne distancé pour un bout de temps, car la maison Hachette ne paraît guère pressée d'imiter son concurrent allemand, et nous en sommes toujours à l'édition de 1882 du guide Chauvet et Isambert qui commence à vieillir. Il y a eu pas mal de nouveau dans le présent comme dans le passé de la Palestine, pendant ce laps de plus de dix ans. Entre ces deux ouvrages le voyageur de nationalité ou de langue française n'hésitera pas ; d'autant plus que celui qu'on vient lui offrir de Leipzig, au mérite d'être parfaitement imprimé et accompagné de plans et de cartes d'une exécution très soignée, joint celui d'être d'un prix fort modique. J'ai déjà suffisamment parlé de l'édition allemande [1], rédigée par MM. Socin et Benzinger, pour ne pas insister autrement sur l'édition française qui n'en est que la reproduction fidèle, améliorée cependant sur certains points. Je constate, en effet, avec plaisir qu'on y a tenu compte de diverses critiques que j'avais adressées à l'édition allemande (mention du Keroub découvert dans les cavernes royales, des caractères phéniciens gravés au-dessus de la porte de l'édicule monolithe de Siloé, des deux inscriptions phéniciennes gravées au-dessus de celle d'un caveau antique dans le même village [2], de l'inscription bilingue de Gaza, de celles de Madeba (dont une contenant le nom de la ville) ; rectification de la

---

1. *Revue critique*, 16 mai 1892.

2. Seulement il est inexact de dire que les inscriptions que j'y ai découvertes en 1870 s'y trouvent encore; le voyageur qui les chercherait là, sur la foi du Guide, en serait pour sa peine. Ces textes précieux, de la même époque que l'inscription de l'aqueduc de Siloé, sont depuis longtemps au British Museum.

description du Tombeau de Zacharie, substitution d'un grand plan de la Jérusalem antique, montrant les principales théories, aux petits plans démodés et insuffisants de l'édition allemande, etc. On a cependant laissé encore subsister sur la carte des environs de Jérusalem l'erreur de *Djerrâ* pour *Djerrâh*.

Il y a toujours malheureusement la grave lacune, qui était pourtant facile à réparer, d'une carte de la Syrie septentrionale entre Tripoli et Alexandrette. Mais peut-être que trop d'améliorations dans l'édition française aurait fini par nuire à l'édition allemande.

Une autre chose dont j'ai été frappé davantage en parcourant l'édition française, c'est l'omission systématique, sauf de rares exceptions, du nom des auteurs des principales découvertes signalées. « On » y joue un trop grand rôle; chacun aimerait à savoir à qui sont dues telle ou telle de ces découvertes, d'autant plus que cela fournirait aux personnes curieuses de plus amples informations un petit repère suppléant un peu à l'absence presque totale de bibliographie. Il y a là un excès de sobriété, car l'introduction de ces divers noms n'aurait pas allongé le volume d'une page.

Voici quelques nouvelles observations que j'ai faites en parcourant rapidement l'édition française et qui naturellement sont applicables à l'édition allemande. Je les signale à l'attention vigilante des rédacteurs qui pourront en faire leur profit pour quelque future édition anglaise, allemande ou française.

— P. CXVI. Il n'est pas exact de dire que toutes les églises des Croisés sont à toit plat; celle de Gaza, par exemple, avec sa façade à pignon percée d'une rose, implique nécessairement un toit primitif à deux versants. Puisque l'on mentionnait la taille oblique qui est caractéristique des pierres taillées par les Croisés comme je l'ai démontré, il aurait fallu, pourêtre complet, signaler les nombreuses marques de tâcherons dont sont signés les blocs. Cela aurait pu suggérer à quelque voyageur zélé l'idée de recueillir ceux qu'il apercevrait, au plus grand bénéfice de l'archéologie.

— P. 13. A côté de l'église médiévale de Lydda, il eût fallu mentionner la petite église byzantine qui lui est accolée et qui naturellement lui est antérieure.

— P. 17. Au lieu de *Bîr es-Sebaq*, qui ne veut rien dire, lire : *Bîr ez-Zeîbag* (« le puits du vif-argent »); la faute provient apparemment d'une transcription d'origine allemande mal transposée (*s* initial prononcé comme notre *z*) ; elle doit être considérée comme telle même dans l'édition allemande, puisque les rédacteurs y rendent toujours le *z* arabe par *z* et non par *s* à l'allemande.

— P. 17. Le nom du village de *Latroûn*, avec la légende du bon Larron, n'a rien à voir soit avec *latro*, soit même avec *toron;* la forme ancienne donnée par les auteurs arabes était *Natroûn,* vieux mot araméen voulant dire « vedettes ». — A 'Amwâs il eût peut-être été bon

de rappeler qu'on a découvert des inscriptions de légionnaires romains; l'identification de cette localité avec la *Fontenoide* des Croisés me paraît des plus arbitraires. La question de l'identité de l'Emmaus évangélique et de Koubeibi est tranchée bien légèrement en faveur de celle-ci : il est vrai que cela fera tant de plaisir à ces bons Franciscains.

— P. 18. Qu'est-ce que peuvent bien être les « petits ornements en spirale » de style arabo-byzantin, signalés dans l'église médiévale d'Abou Ghauch ?

— P. 34 et ailleurs. Lire *moutesarrif* au lieu de *montaserrif*.

— P. 66. Le fragment signalé comme manquant à la frise sculptée au-dessus de la porte de l'église du Saint-Sépulcre (entrée de Jésus le jour des Rameaux) a été retrouvé par moi et rapporté au Louvre (Jésus sur l'ânesse).

— P. 67. « Pierre tumulaire d'un chevalier franc ». Pourquoi ne pas ajouter son nom, qui s'y trouve gravé en toutes lettres (*Philippe d'Aubigny*)?

— P. 84 *Gichon*, pour *Gihon* est possible en allemand, pas en français.

— P. 87. « *Le vrai cercueil de David* qui doit se trouver dans la crypte de Nebi Dâoûd », est une assertion bien aventurée, la nécropole royale devant se trouver probablement sur un tout autre point de Jérusalem.

— P. 101. « Canal construit » est une expression impropre, appliquée à l'aqueduc de Siloé entièrement creusé dans le roc.

— P. 110. Il n'eut pas été inutile de dire que M. de Saulcy a trouvé dans les K'boûr el-Moloûk un sarcophage avec une inscription araméenne et hébraïque contenant le nom d'une reine qui est probablement Hélène d'Adiabène elle-même.

— P. 156. *Oumm Lâkis* n'est jamais appelé, que je sache, *Oumm Latis*.

— P. 162. La mosquée de Yebnâ est certainement une ancienne église, et une église des Croisés (avec un magnifique portail).

— P. 163 *Chononeîké* (bis); il y a un *ou* de trop (comme en général dans les transcriptions des noms de la forme *fouaîlé*). Pour l'identité d'Adoullam, il n'eût pas été inutile d'ajouter que la localité proposée porte le nom similaire de *'Edelmiyé*.

— P. 169. *Kerâwâ* n'est autre chose que la *Koreae* de Fl. Josèphe. — *Sâkoût* (en réalité *Sâqoût*) n'est certainement pas *Sukkoth*.

— P. 191. Les anciennes inscriptions hébraïques de 'Arâq el-Emîr consistent dans le nom de *Tobie* (Tobiyah) gravé à plusieurs reprises sur le roc.

---

1. Je démontrerai dans le volume II de mes *Archæological Researches in Palestine*, actuellement sous presse, que *Tobie était le nom sémitique de Hyrkan* (180 avant J.-C.) à qui Fl. Josèphe attribue justement les remarquables constructions de 'Arâk

— P. 200. On aurait dû mentionner la grande stèle égyptienne qui se voit dans le sanctuaire musulman à Deir Eiyoûb.

— P. 205. Cf. 209. Philippopolis n'est pas à 'Ormân, mais bien à Chohba come l'a démontré Waddington.

— P. 221. Djebel ech-*Khemâli* (Mont Ebal), à corriger en *Chamâli.*

— P. 225. Sur la colline de Sébaste on aurait dû signaler une quantité considérable de sarcophages antiques qui y sont épars çà et là.

— P. 233. Ajouter : « On » a trouvé sur le Carmel un fragment de dédicace phénicienne.

— P. 239. « *Une* guide », à corriger.

— P. 249. *Arsoûf;* on aurait dû indiquer que cette ville (*Apollonias*) avait emprunté son nom à l'Apollon phénicien *Recheph* ou *Rechouph*, et se trouve mentionnée dans la Bible comme un des éponymes d'Ephraïm (*Recheph*). — *Nahr el-'Aoudjâ*, et non *'Aoûdjé.*

— P. 245. *Foûlé* est la *fève* plutôt que le « haricot » (cf. le *Castellum Fabæ* des Croisés).

— P. 330. Ce n'est pas M. Durighello, mais M. Carlier qui est vice-consul de France à Saida.

— P. 359. Parmi les antiquités découvertes à Djebeîl, on aurait dû mentionner, et en première ligne, la fameuse stèle de Yehaumelik, roi de Gebal.

— P. 374. « Une légende met Salomon en rapport avec le contenu sulfureux de cette source » est une phrase bizarre.

— P. 403. Alep. Consul de France, M. Le Rée, et non M. Gilbert.

Clermont-Ganneau.

CHRONIQUE

FRANCE. — Après une longue interruption due à des causes qui ne dépendaient pas entièrement de sa volonté, M. Clermont-Ganneau reprend la publication de ses *Études d'archéologie orientale* [1] à la librairie Bouillon. Il se propose de la poursuivre activement, en y consignant désormais, au fur et à mesure, tous les résultats de ses recherches, au lieu de les disséminer, comme il a dû le faire trop longtemps, dans divers recueils, périodiques ou autres, où il est souvent difficile de les retrouver. Cette seconde partie comprendra une série de mémoires ou de notes, d'une étendue variable, mais portant toujours sur quelque point nouveau du vaste domaine des antiquités orientales qu'il a pris comme champ d'études : histoire, géographie, philologie, mythologie, épigraphie, archéologie figurée, etc. On y trouvera, en particulier, un grand nombre de documents et de monuments inédits, recueillis en Orient, soit par l'auteur lui-même, soit par les correspondants qu'il y possède.

---

el-Emîr : seulement il ne faut pas parler, comme le fait le Guide, du « roi Hyrkan », qui ne pourrait être qu'un des deux princes hasmonéens de ce nom.

1. *Études d'archéologie orientale*, tome I, 1re partie, 84 pp. in-4° (1880. — Forme le fascicule 44 de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études).

Une large part y sera faite à l'archéologie de la Palestine, jusques et y compris la période des Croisades. Les *Études d'archéologie orientale* paraîtront par livraisons d'une ou plusieurs feuilles in-4°, accompagnées de planches et de gravures. La seconde partie (livraisons 12-19 avec 3 planches phototypiques et 4 gravures dans le texte) vient de paraître; elle contient : Le sceau de Adoniphelet, serviteur de Amminadale. — Un troisième sarcophage royal de Sidon. — Tessère de bronze avec légende en caractères araméens. — Dédicace de la Confrérie des couteliers de Sidon. — Bustes et inscriptions de Palmyre. — Héron d'Alexandrie et Poseidônios le stoïcien, d'après un document arabe. — La naissance de Horus. — La déesse Aera Cura et la Junon infernale. — L'épitaphe de Marie et Lazare et les inventions de reliques en Palestine. — L'inscription romaine de Bettîr et la Bethar de Barcocheba. — Inscriptions grecques d'Outre-Jourdain. — Les inscriptions grecques de la mosquée de Hébron. — Inscription grecque du Moristân à Jérusalem. — Les « cames » du Templier de Tyr. — Deux sceaux inédits des Croisades, aux noms de Raoul Ursel et de Salerno de Puteo. — Terres cuites sidoniennes.

— M. Georges Dottin publie en brochure les articles parus dernièrement dans les *Annales de Bretagne*, sous le titre de : *Études de grammaire homérique : L'augment des verbes composés dans l'*Odyssée *et l'*Iliade (Rennes, imprimerie Oberthur, 1894; 104 p. in-8). Des statistiques complètes, beaucoup de résultats de détail, une conclusion générale négative : tel est le bilan de ce travail. Il est très exact, très complet et très bien fait. Souhaitons qu'il barre définitivement la route, en ce domaine restreint, aux chercheurs aventureux qui ne peuvent se résigner à l'ignorance. L'index donne la liste de toutes les formes verbales qui rentrent dans le cadre de l'étude de M. Dottin.

— En 1895, la *Revue des Bibliothèques* (directeurs : Émile Chatelain et Léon Dorez ; éditeur, E. Bouillon) publiera sous pagination spéciale, — après le *Catalogue des manuscrits allemands de la Bibliothèque nationale* de M. G. Huet, qui sera terminé en mars ou avril, — les catalogues suivants : 1° *Inventaire sommaire de la collection Clément de Boissy sur la juridiction et jurisprudence de la Chambre des Comptes* (Bibliothèque nat., fonds fr. n°s 10991-11082, et nouv. acq. franç. 1565-1660), par M. Camille Couderc ; 2° *Inventaire sommaire des manuscrits français 15499-15533 de la Bibliothèque nationale* (collection formée par le président de Harlay sur diverses matières ecclésiastiques, politiques, etc.), par M. Lucien Auvray ; 3° *Catalogue des dessins originaux et d'estampes concernant l'histoire du théâtre, conservés au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale*, par M. Henri Bouchot ; 4° *Catalogue des manuscrits slaves de la Bibliothèque nationale*, par M. Paulin Teste.

ALLEMAGNE. — M. Robert Fuchs, dont nous avons signalé ici même les recherches absolument neuves sur le médecin Erasistrate, vient de faire paraître à la librairie Lünebourg, de Munich, le premier volume d'une traduction complète d'Hippocrate avec commentaire explicatif. M. Fuchs, qui professe une grande estime pour la traduction de Littré, n'est pas toujours d'accord avec notre savant compatriote, et, d'autre part, il reproche à ses devanciers allemands de n'avoir pas rempli une condition essentielle pour mener à bien cette difficile entreprise, à savoir la réunion de connaissances philologiques et d'expérience médicale. On lui saura un gré particulier d'avoir établi une concordance perpétuelle entre les divers écrits hippocratiques, dont le rapprochement éclaire souvent le texte grec et peut faciliter l'identification de cet écrit, quand l'attribution est douteuse. Ce premier volume contient vingt-sept traités.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 janvier 1895.

M. Foureau écrit de Biskra, à la date du 18 janvier 1895, qu'il est momentanément rentré dans cette ville, les chefs Adzjer ne consentant à lui laisser continuer sa route qu'après entier paiement par le gouvernement de l'Algérie des chameaux razziés autrefois sur eux par des nomades algériens. Dans la première partie de sa mission, M. Foureau a recueilli de nombreux échantillons géologiques, parmi lesquels se trouvent beaucoup de fossiles provenant d'une ligne N.-O. — S.-E. entièrement inexplorée jusqu'ici, et divers monuments préhistoriques (silex, poteries avec lettres et dessins variés). Il a dessiné deux tombeaux anciens non encore signalés et qui se rapprochent des sépultures mégalithiques ; l'un d'eux est surmonté d'un monolithe D'autres tombes anciennes, très nombreuses, appartenant aux premiers âges des Touaregs ont été aussi photographiées. M. Foureau a en outre entièrement levé l'itinéraire suivi (environ 2200 kilomètres).

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Victor Duruy, récemment décédé. Les votants sont au nombre de quarante-quatre. Au premier tour de scrutin, M. Dieulafoy obtient 23 voix; M. de Ruble, 14; et M. Emile Picot, 7. M. Dieulafoy est élu.

M. Michel Bréal communique l'inscription suivante, récemment découverte à Kourba, l'ancienne Curubis (Tunisie), par le capitaine Lachouque, attaché au service géographique de l'armée :

P· ATTITS· P· F· VAARVS· LEG· PRO· PR·
C· CONSIDIVS· C· F· LONGVS· LEG· PRO· PR.
MVRVM· TVRRES· POSTEICVVS·
FOSSAM· FACIVNDVM· COER·
T. TETTIVS· T· F· VEL· PRAEFECTVS·

Elle date de l'an 49 avant C., et c'est la plus ancienne inscription connue de l'Afrique. Les personnages qui y figurent sont connus par Cicéron, Appien, Lucain, et surtout par César (*de Bello Civili*). Elle mentionne la mise en état de défense de la ville de Curubis, qui était aux mains des Pompéiens et où l'on s'attendait à un débarquement de la flotte de César. Elle fournit de plus un nouveau terme d'art militaire, le mot *posteicus*, qui doit désigner un ouvrage de fortification intérieure ou une porte de sortie, une poterne. — M. Bréal présente ensuite quelques observations sur le doublement des voyelles, dans *Vaarus* et *posteicuus*. — Après quelques remarques de M. Boissier, M. Havet dit qu'il pense que ce doublement est dû à l'imitation d'une orthographe étrangère ; cette orthographe est probablement celle de l'osque ; car la lettre *o* manque dans l'alphabet osque, et dans les inscriptions latines on ne la voit jamais redoublée. Quant à l'importation de la notation *aa*, *ee*, *uu*, rien n'empêche de l'attribuer, selon le témoignage des anciens, au tragique Accius ou Attius. Si le légat Attius Varus, au nom de qui l'inscription a été gravée, était par hasard un parent du poète (comme César était parent de César le tragique), les forme VAARVS et POSTEICVVS s'expliqueraient par une tradition de famille; dans ce cas, l'inscription prouverait définitivement que le nom du poète était Attius et non Accius.

M. Th. Homolle présente, au nom de M. Ardaillon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, le plan des ports et des docks de Délos. Il décrit le long canal de Délos naturellement abrité que les anciens avaient transformé au moyen d'un puissant brise-lames en un excellent port; il expose les raisons géographiques, religieuses, politiques et économiques qui en ont fait au IIe siècle avant C. le premier entrepôt de la Méditerranée. Il fait connaître ensuite les divisions du port qui, ayant à satisfaire une double clientèle, les pèlerins et les marchands, était partagé en deux bassins, le sacré et le profane. Le port de commerce lui-même comprenait deux bassins inégaux, celui du nord et celui du sud, séparés par le port sacré mais communiquant par un chenal. — A terre, la même division se répète et il y a deux quartiers marchands, au nord er au sud du sanctuaire. Ils se composent des mêmes éléments : 1, les docks et magasins en contact direct avec la mer, où s'entreposent les marchandises, construction d'utilité, simples et pratiques ; grands hangars couverts, de pierre ou de granit ; et 2· les édifices destinés à l'exposition et à la vente, vastes halles, bazars, bourse de commerce, constructions luxueuses en marbre, décorées de statues, entourées de larges rues, de grandes esplanades. L'étendue en est considérable : les ports occupent plus de 1200 mètres de rivage, tout bordés de constructions, et les établissements commerciaux pénètrent assez avant dans les terres.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 6 — 11 février — 1895

53. — **Ausgewæhlte Schriften des Lucian,** für den Schulgebrauch erklært von K. Jacobitz 1 tes Bdch. 3e éd. par K. Bürger. Leipzig Teubner 1894, viii-103 p.

Un changement dans les programmes des gymnases d'Allemagne a nécessité le remaniement des *Œuvres choisies* de Lucien, édition à l'usage des classes par K. Jacobitz. M. Bürger s'est chargé de ce soin, et publie en troisième édition le premier volume contenant *le Songe*, *Timon*, *Prométhée* et *Charon*. La lecture de Lucien étant réservée maintenant aux classes supérieures, M. B. a laissé de côté, dans les notes, beaucoup de remarques grammaticales et autres qui étaient destinées à des élèves moins avancés; il a conservé au contraire la traduction d'un certain nombre de passages, en trop grande quantité peut-être, comme plusieurs critiques l'avaient déjà reproché à Jacobitz. Il y en a, en effet, qui peuvent sembler inutiles; mais des secours de ce genre sont toujours bienvenus auprès des élèves : si la paresse de quelques-uns s'en accommode à merveille, c'est un inconvénient fort léger, et les esprits sérieux sont encouragés au contraire à poursuivre leur lecture, quand ils voient qu'un annotateur consciencieux a pris la peine de leur aplanir une difficulté. Chaque morceau, en outre, est précédé d'une courte analyse, qui en donne le plan et le caractère général. En ce qui concerne le texte, M. B. a apporté à l'édition précédente plusieurs modifications dues surtout à ce que, notamment dans *le Songe* et dans *Charon*, il a suivi de plus près les leçons du *Gorlicensis* (A) et du *Vaticanus* 87 pour le premier, et du *Vindobonensis* (B) pour le second. Un appendice critique indique ces différences, ainsi que celles des lectures qui s'écartent de la tradition manuscrite ; je remarque cependant que pour les deux autres opuscules, *Timon* et *Prométhée*, M. B. aurait pu signaler qu'en plusieurs passages son texte, différent de la précédente édition, est identique à celui de la *Teubneriana* de

Jacobitz (1880). Les notes sont abondantes, sobrement rédigées pour la plupart, et souvent accompagnées de renvois à la grammaire de Krüger, ce qui fournit aux élèves, comme aux professeurs, un utile moyen de contrôle. Il y a bien quelques notes inutiles, il y a bien aussi des passages pour lesquels on demanderait une explication : mais c'est une simple question de mesure, et il suffit d'avoir fait une édition à l'usage des élèves pour savoir combien il est difficile de trouver le juste milieu. Ce que je reprocherai à M. Bürger, c'est d'annoter parfois d'une manière dubitative ; par exemple, *Songe*, ch. 3 κατενεγκόντος : « quel mot est le complément? » ch. 15 μὴ ἀκολουθήσας : « pourquoi μή et non οὐ ? » Il vaut mieux ne rien dire, si l'on n'a pas de réponse à donner ; et ces points d'interrogation sont plus graves, dans une édition classique, là où l'élève peut voir que l'annotateur aurait dû répondre. Ainsi le régime de κατενεγκόντος est τὸν ἐγκοπέα (cf. *Prom.* 2, κατάφερε τὴν σφῦραν), et avec ἀκολουθήσας la négation est μή parce que ce participe a une valeur suppositive. — A ajouter aux quatre fautes signalées dans l'erratum : p. 13, l. 9 d'en bas λαχῶν; 31, 17 ΠΑΘΥΤ. ; 85, 1 d'en bas ἀκριβής ; 102, 15 d'en bas διεπόρθμενον (-ευον).

Mʏ.

---

54. — **Syriani** in Hermogenem commentaria edidit Hugo Rabe, Vol. II : Commentarium in librum περὶ στάσεων. Accedunt indices. Leipzig, Teubner, 1893 ; VIII-222 p. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana).*

Ce second volume des commentaires sur Hermogène, du rhéteur Syrianus, comprend le commentaire sur le περὶ στάσεων. Le texte est fondé, comme celui du commentaire sur le Περὶ ἰδεῶν, sur les codd. *Marcianus* 433 (V) et *Messanensis* 118 (S) ; de même encore les scolies publiées dans le quatrième volume des *Rhetores græci* de Walz ont été utilisées. Ces scolies, ou du moins le texte dont s'est servi leur auteur, sont étroitement apparentées avec S ; or S ne comprend qu'une faible partie du commentaire du περὶ στάσεων (p. 1-53 du présent volume) ; M. Rabe a donc jugé à propos de n'insérer dans les notes critiques afférentes à ces premières pages, que très peu de variantes notées Wɪᴠ ; au contraire, il a usé plus largement de ces scolies à partir de la page 54, parce qu'à partir de là le *Marcianus* seul, d'ailleurs le meilleur des deux manuscrits, fournit le texte. On pourrait trouver peut-être qu'il en passe sous silence de très utiles ; mais il avoue sincèrement que le désir d'être bref l'a engagé à faire un choix, et il serait injuste de lui adresser ce reproche. La préface contient en outre une courte discussion relative à la personne même de Syrianus ; M. Rabe conclut que le commentateur d'Hermogène est le même que le commentateur d'Aristote. Le second index, qui renferme les mots techniques (rhétorique, grammaire, etc.) sera d'une réelle utilité. Le texte est établi avec soin ; j'ai noté plusieurs bonnes corrections, par exemple p. 59, l. 22 προσόδοις.

(προόδοις) ; 105, 21 ἐξομοιῶν (ἐξ ὁμοίων) ; 141, 18 ἐκφράσει (ἐκβάσει); 162, 24 πολυτελευομένων (πολιτευομένων). P. 116, 17 note, τόν proposé (*fortasse*) devant γονῆς ἔρημον n'est pas bon ; p. 165, quelles que soient les leçons de V, je préfère l. 2 κατὰ δὲ προσαγγελίαν, l. 7 suppr. οἷον, l. 8 κατὰ δὲ ἀξίωσιν ; la lecture de Walz est plus conséquente avec le reste du texte.

My.

---

55. — **La nouvelle orthographe,** Guide théorique et pratique par Auguste Renard, agrégé des lettres, professeur de l'Université, ancien élève de la Sorbonne et du Collège de France, avec une préface de M. Louis Havet, professeur au Collège de France. Paris, Ch. Delagrave. In-12, 112 p.

Ce petit livre est un plaidoyer chaleureux en faveur de la réforme orthographique. On se ferait une bibliothèque avec tous les articles, les brochures, les volumes qui, depuis une dizaine d'années, ont été publiés sur ce sujet. M. Renard qui doit être jeune, et par conséquent hardi, sonne la charge avec plus d'entrain que la plupart de ses devanciers, et il encourage « la troisième République à porter la hache dans l'édifice vermoulu ». Ce qui m'étonne, c'est que dans son livre il n'ait pas donné l'exemple avec le précepte et n'ait pas secoué le joug du Dictionnaire académique. Ce réformateur endiablé, qui dit tant de mal de l'étymologie et des lettres parasites, écrit comme tout le monde « orthographe, amphibie, adhésion, homonyme, hétéroclite, isthme, hiéroglyphe, hygiène, almanach, etc. ». S'il avait été conséquent avec lui-même, il aurait intitulé son livre : « La nouvèle ortografe, guide téoriqe et pratiqe par Oguste Renard ou Renar (à cause des dérivés *renarder* et *renaré*), agrégé des lètres, professeur de l'Université, ancien élève de la Sorbone et du Colège de France », ce qui serait, paraît-il, bien plus intelligible à la plupart des Français. Et puis l'imprimeur y aurait gagné une dizaine de lettres, avantage qui est à considérer. « Avec l'orthographe nouvelle, dit M. Renard, — et c'est une des puissantes raisons qu'il fait valoir en faveur de la réforme — les livres se trouveront réduits de grosseur ; il y aura ainsi dans l'industrie économie de temps, économie de papier, et par conséquent abaissement du prix des livres ; il en sera de même pour les journaux. Et peut-être pourra-t-on acheter deux romans au prix d'un, ce qui fera le bonheur des femmes, et deux journaux au lieu d'un, ce qui fera le bonheur des hommes, en sorte que la Réforme fera sur ce point du moins le bonheur de l'humanité... excepté celui des libraires et des éditeurs. » Si c'est là un des fruits que nous devons recueillir de la Réforme, je demande qu'on nous ramène aux carrières, c'est-à-dire à toutes les complications de l'orthographe actuelle. Nous savons bien qu'elle contient des anomalies, des contradictions, des bizarreries de toute sorte, que les lettres parasites y abondent, mais qu'on me cite une langue qui ait jamais été « l'image

exacte de la parole, de la prononciation ». Est-ce le latin, le grec ancien ou moderne, l'anglais ou l'allemand? A en croire M. Renard, nous sommes en train de déformer la prononciation, et par suite la langue française dont nos pères, « en la créant, en la tirant du fonds latin, avaient eu soin d'éliminer, d'instinct, tous les éléments qui ne convenaient pas à notre race ». Les textes anciens sont pleins de ces formes qui contredisent M. Renard, ex. : *dampnation, dampner, humilité* et *umilité, descendre, deçandre* et *dexendre, baptizer, baptesme* ; les copistes écrivent indifféremment *apparoir* et *aparoir*, *habandonner* et *abandonner*, *abatre* et *abattre, atisier* et *attisier*, *acord* et *accord*, etc. Avant de se fixer dans l'orthographe actuelle, *chaîne* a passé par sept ou huit formes, *beffroi* par une vingtaine, *eau* par plus de cinquante. Il serait facile de multiplier les exemples à l'infini et de prouver que ce n'est pas précisément l'ordre, l'harmonie qui faisaient la beauté du vieux français. Maintenant, si l'on prend la prononciation comme base de l'orthographe, nous retomberons certainement d'un mal dans un pire, quand même celle de la capitale serait donnée comme modèle. On a pu fixer à Paris la concentration administrative, mais vouloir y établir la concentration phonétique, c'est une autre affaire. Il y a sans doute des réformes souhaitables : je m'en tiens à celles qu'ont proposées ou qu'admettent MM. Bréal, Paris, Hatzfeld et Lebaigue contre lequel M. R. décoche en passant une flèche sans pointe. Au fond je demeure de plus en plus convaincu (dussé-je passer aux yeux de M. Renard pour une de ces *têtes vides* dont il se moque agréablement, ou dût-il me mettre au nombre « de ces personnes qui voient surtout dans l'observation de l'orthographe actuelle un moyen de se distinguer des ignorants » que les livres publiés sur cette question ne la feront pas avancer d'un pas, quand même ils seraient aidés « par la hache de la troisième République ». Il n'y a que le temps qui soit vraiment le réformateur des langues et aussi leur destructeur, ce qui est attesté par l'histoire.

A. Delboulle.

---

56. — Maulde La Clavière (René de). **Louise de Savoie et François Ier : trente ans de jeunesse.** Paris, Perrin et Cie, 1895. In-8 de 392 pages.

L'intérêt de cet ouvrage n'est pas seulement dans les deux personnages qui figurent sur le titre. L'auteur sait fort bien que Louise de Savoie joue sous Louis XII un rôle bien effacé et que si plus tard son fils, malgré sa légèreté et son égoïsme, force quelquefois le respect de l'histoire, il n'est avant son avènement que le *gros garçon* qui inquiète son prédécesseur. Aussi tout en nous contant, avec un détail un peu long, les menues intrigues de Louise et celles d'Anne de Bretagne, le procès du maréchal de Gié, les campagnes peu glorieuses du jeune

François dans le midi de la France, insiste-t-il surtout sur les mœurs du temps. Peut-être aurait-il pu laisser plus naïvement voir le juste mépris que lui inspire la corruption de l'époque ; peut-être se complaît-il un peu dans les périphrases ou réticences trop significatives; mais au fond il aperçoit très bien les conséquences de la fureur qui emporte alors une partie de la noblesse vers le plaisir ou l'intérêt, quand il montre le futur roi de France dévorant son règne par avance, dépensant en caprices, durant la seule année 1514, environ 3,600,000 francs de notre monnaie, révélant à l'ambassadeur vénitien les secrets d'État qu'il a pu surprendre, essayant de séduire Marie d'Angleterre au risque de donner lui-même à son détriment un héritier à Louis XII. Surtout il approfondit en homme pour qui les bibliothèques et les collections des amateurs n'ont rien de caché, la transformation qui s'opère alors dans les mœurs et les goûts de la haute classe. Déjà, dans une fort curieuse conférence faite à la Société d'études italiennes il avait résumé l'étrange *Hecatalegium* de l'évêque de Volterra, Francesco Soderini, qui n'en devint pas moins par la suite cardinal, le *Songe de Polyphile* de frère Colonna, le *Raffaello* d'Alessandro Piccolomini, plus tard coadjuteur de l'archevêque de Sienne. Cette fois il ajoute d'amples détails sur l'entourage de Louise de Savoie auquel il attribue une grande part dans la révolution qu'il décrit. Il compare la Renaissance telle que l'entendait Louis XII, c'est-à-dire l'étude libre des anciens sans désaveu des traditions nationales avec les copies serviles ou fastueuses que son prédécesseur et son successeur immédiats préféraient (p. 117-8, 276 et suiv., et *passim*) ; il fait voir qu'à une époque où le jeune François ne se souciait nullement de mériter le titre de Père des Lettres, un enthousiasme sincère mais indépendant pour la culture de l'esprit animait la cour bien française encore de Louis XII (p. 261-2). C'est par là principalement que le livre de M. de Maulde est précieux et que son érudition variée instruit le lecteur. On voudrait même qu'il eût insisté encore davantage et réfuté une objection possible ou, si l'on aime mieux, examiné une question préalable. Est-ce bien l'influence de l'Italie qui détermina la transformation morale si savamment décrite par lui ? Peut-être ; mais il faudrait d'abord établir que le goût du plaisir et le dédain de la morale bourgeoise datent des campagnes d'Italie. M. de M. répondra que Louis XI était déjà fort italien d'éducation et de goût (p. 92). Soit, mais la cour d'Isabeau de Bavière, les héros de Froissard se piquaient-ils d'observer les vieilles mœurs ? La théorie de la sensualité élégante et délicate n'a-t-elle pas souvent été présentée par les poètes du XIVe siècle ? Quand Louise de Savoie entra dans la maison de Charles d'Angoulême, son mari lui donne pour dame d'honneur une femme dont il avait eu un enfant, pour maître d'hôtel un frère de cette dame, puis lui confia l'éducation de deux autres bâtards : voilà un château où elle n'a pas apporté l'émancipation ! Au fond, M. de Maulde ne doit pourtant pas avoir tort, et personne mieux que lui ne saurait

soutenir sa thèse ; nous souhaitons donc vivement qu'il nous donne u jour la sorte de préface que nous lui demandons.

Finissons par un dernier éloge : une foule de questions particulières sont éclairées par lui d'une façon piquante : sans parler de ce qu'il nous apprend sur les costumes, les fêtes, les œuvres d'art, signalons les pages relatives à la famille des Saint-Gelais, à Marguerite de Navarre qui ne gagne pas à être étudiée par un historien si franc et si bien informé, à l'éducation de François Ier qui, par malheur, consista surtout à amuser les yeux et à flatter les espérances de l'héritier présomptif de la couronne. Enfin, d'un bout à l'autre du livre, on sent l'homme qui depuis de longues années étudie l'histoire de la France et de l'Italie à l'époque de la Renaissance et y est passé maître.

Charles Dejob.

---

57. — Crouslé (L.), **Fénelon et Bossuet : études morales et littéraires.** Tome II. Paris, Champion, 1895. In-8 de 695 pages.

Comme il était facile de le prévoir, le deuxième volume de M. Crouslé est plus intéressant encore que le premier. Il embrasse toute la querelle de Fénelon et de Bossuet depuis le lendemain des conférences d'Issy jusqu'à l'acceptation en France du bref qui condamna les *Maximes des Saints ;* l'objet en est double : apprécier la doctrine de Fénelon et caractériser sa conduite durant le débat.

Touchant le premier point, il a très finement aperçu et montré où était le vrai danger du système de Fénelon. Le quiétisme des *Maximes des Saints* n'a rien de commun avec les théories hypocrites dont quelques sectaires corrompus autorisèrent leurs écarts ; et, considérées dans le détail, ses assertions ne dépassaient guères l'imprudence de celles qu'on relève dans les mystiques canonisés par l'Église ou dans plusieurs lettres de direction de Bossuet (p. 97-100, 109-110, 328-329) ; ce qui les rendait suspectes et dangereuses aux yeux de celui-ci, c'étaient les ressources qu'y pouvait trouver l'esprit dominateur et chimérique de Fénelon pour égarer involontairement ceux qui se livraient à lui, c'est-à-dire presque tous ceux qui l'approchaient. M. C. démontre péremptoirement qu'on se trompe quand on croit que Fénelon, vise ou du moins tend, à émanciper les âmes pieuses : Fénelon est trop attaché à la fois au dogme et à sa propre autorité pour rêver de les affranchir ; s'il a l'air de les mettre à l'aise à l'égard des règles ordinaires, c'est pour les placer sous le joug étroit d'un directeur ; son idéal serait *une Salente religieuse où Dieu fait tout par un premier ministre qui gouverne avec un pouvoir absolu* (p. 564-566 ; v. encore p. 118).

Peut-être seulement aurait-il fallu lui tenir plus de compte, dans l'appréciation de ses plaidoyers, de cette conformité fréquente, que M. C. reconnaît expressément, avec saint François de Sales et sainte Thérèse.

Fénelon était assez recevable à demander pourquoi on voulait le condamner alors qu'on glorifiait l'*Introduction à la Vie Dévote* ou telle autre œuvre mystique. Bossuet aurait dû reconnaître que les vrais mystiques s'étaient plus d'une fois laissé entraîner par leur cœur ou par leur imagination ; il aurait dû montrer hardiment les dangers inhérents à tout mysticisme ; ce n'eût pas été manquer de respect aux personnes d'une piété tendre et exaltée que de les rappeler à la prudence, à la modestie, de leur dire que le plus grand saint doit borner son ambition à la pratique des vertus communes et que c'est contre celles-là que le sage pèche sept fois par jour. Il ne l'osait pas, et dès lors Fénelon était en droit de le taxer d'injustice. C'était le cas des Jansénistes à qui on n'avait pas osé répondre que saint Augustin avait parfois eu, comme eux, le tort de sacrifier le libre arbitre et qui, en conséquence, refusaient de désavouer des principes émis par un Père de l'Église.

M. C. n'en a pas moins raison, en thèse générale, de soutenir que, pour les procédés comme sur la question de doctrine, Bossuet a l'avantage sur son adversaire. Il ne cache pas qu'à Rome les deux partis ont fait assaut de finesse, que des deux parts on réservait pour les cardinaux amis des factums qu'on dissimulait à la partie adverse pour qu'elle n'eût pas le moyen de répondre, que chaque parti réussissait d'ailleurs parfois à se procurer dextrement les écrits clandestins du parti opposé (p. 268), que des deux côtés on s'épiait sans merci (p. 606) ; il ne nie pas que chez Bossuet comme chez Fénelon des considérations personnelles se mêlèrent aux divergences d'opinion (p. 52-53 et ailleurs), que dans quelques mémoires rédigés en latin Bossuet accorde trop aux habitudes d'une langue où l'on épargne peu ses contradicteurs (p. 358-359). Mais il établit que si Bossuet a poursuivi Fénelon avec une incontestable âpreté, c'est après avoir épuisé tous les moyens de lui ouvrir secrètement les yeux ; ce n'est pas l'évêque de Meaux, c'est Mme de Maintenon qui dénonça Fénelon à Louis XIV (p. 127 et suiv.) ; ce n'est pas lui qui émit le premier des accusations blessantes ; ce fut Fénelon, par l'imputation gratuite d'avoir trahi le secret de la confession (p. 34) ; et les perpétuelles tergiversations de l'archevêque de Cambrai, tout sincère qu'ait pu être (M. C. le reconnait avec raison) son attachement à sa doctrine, expliquent assez l'impatience de son antagoniste.

Il est, d'ailleurs, visible que l'opinion publique en France pendant la querelle se prononça contre lui (p. 143 et *passim*) et ne lui revint que lors de sa soumission, à partir de laquelle, pendant un siècle, elle alla sans cesse exagérant ses vertus. Ici encore M. C. refuse de se laisser éblouir et un des points qu'il démontre le plus fortement est que Fénelon, à la suite du bref pontifical, a bien condamné sans réserve le texte de son livre, mais que, non seulement il n'a pas reconnu son erreur (ce qui en réalité ne dépendait pas de lui, car nous ne pouvons cesser par ordre de croire à ce que nous estimons vrai), mais il a tâché subrepticement de rouvrir le débat et de se ménager une revanche (p. 636 et suiv.) ;

Fénelon accepta sans révolte les humiliations que le clergé de France et ses propres suffragants ne lui ménagèrent pas; mais cette docilité eût été plus méritoire si elle n'avait pas été tout extérieure, si elle n'avait pas caché des espérances et des ressentiments qui ne désarmèrent jamais.

Certes, il ne faudrait pas le juger uniquement sur cette polémique, et M. C. se garde bien de le faire : tant d'ouvrages charmants, tant d'actes de charité et de patriotisme que personne n'oublie, ne partent pas d'un homme qui aurait été tout orgueil et tout manège; mais jamais on n'avait approfondi à ce point les tristes faiblesses qui se mêlent aux heureuses qualités de Fénelon. M. Crouslé a, d'ailleurs, pris les plus loyales précautions pour ne pas outrer la sévérité à son égard. Il eût pu se réduire à une analyse d'ensemble de la polémique engagée entre les deux prélats; l'exposition en eût été beaucoup plus rapide et eût offert un relief encore plus saisissant, quoique des réflexions comme celles des p. 453-454 et 490 ne laissent guère à désirer aux plus difficiles; mais il s'est interdit tout ce qui aurait donné au jugement qu'il prononce une apparence d'artifice ou simplement de réquisitoire. Il s'est imposé l'obligation de nous faire entendre les deux adversaires aussi souvent qu'ils reprennent la parole; le lecteur les entend parler eux-mêmes et ne peut par conséquent se plaindre que la cause lui ait été infidèlement rapportée. Ce scrupule est d'autant plus méritoire qu'on sent bien que M. C. apporte dans la question un intérêt de cœur et de foi qui anime d'une émotion contenue l'irréprochable élégance du style.

Charles Dejob.

---

58. — **Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789,** par Armand Brette, tome I; Paris, Leroux, 1894; gr. in-8, clix-534 p. *(Publication du ministère de l'Instruction publique).*

M. A. Brette, à qui ce travail a été confié par arrêté du 30 janvier 1893, s'est fait connaître par des études critiques d'une grande précision sur les débuts de la période révolutionnaire. *Le serment du Jeu-de-Paume,* qu'il a donné en 1893 à la Société de l'histoire de la Révolution, a eu la singulière fortune d'obliger l'administration à désencombrer la salle versaillaise des noms et même des bustes de députés qui n'avaient aucun titre à y figurer, et à corriger sur les murs les fautes grossières traditionnellement réimprimées dans les listes de signatures, que nul n'avait jusque-là pris la peine de vérifier.

Le *Recueil*, dont le tome Ier vient de paraître, comprend : 1° une introduction de clix p.; 2° une première partie intitulée : Des actes de l'autorité royale, des parlements et de l'assemblée nationale (pp. 1-347); 3° une deuxième partie intitulée : Agents du pouvoir royal et titulaires de charges et emplois divers ayant rapport à la convocation des États généraux en 1789.

L'Introduction (seize chapitres et une conclusion) marque pleinement l'importance et la nouveauté du sujet. En fait, les historiens qui ont raconté la chute de l'ancien régime se sont médiocrement inquiétés des actes en vertu desquels les États généraux furent réunis, des circonscriptions électorales telles que l'autorité royale essaya de les déterminer ou de les faire revivre, des attributions des agents préposés à la convocation des électeurs, à la confection des procès-verbaux et des cahiers, etc. : toutes questions dont la connaissance jetterait une vive lumière et sur l'ancien régime et sur la Révolution. L'étude du règlement le plus général, celui du 24 janvier 1789, fait ressortir que le gouvernement ignorait la portée de la convocation, les bases sur lesquelles elle était censée avoir été établie, les ressorts exacts et le nombre même des bailliages ou autres justices royales qui devraient former unité électorale : « La convocation n'est pas l'acte d'un jour ni, comme on le croit généralement, un fait simple et précis, mais bien le travail de longs mois où les moindres décisions donnent lieu à des recherches et, par suite, à des tergiversations sans nombre, où la nouveauté des opérations, le long oubli des assemblées électorales, la crainte surtout de voir annuler, pour vice de forme, des délibérations anxieusement attendues, amènent de toutes parts une correspondance minutieusement étudiée. » Bref, la convocation est le plus intéressant des « cas royaux ».

Le roi est si peu sûr d'être exactement renseigné que dans le règlement du 24 janvier, il donne au bailli ou sénéchal le plus voisin le droit de convoquer « les bailliages ou sénéchaussées ou autres sièges ayant la connaissance de tous les cas royaux, qui auraient pu être omis dans le présent état ». Les bailliages de Mantes et Meulan, de Rodez et Millau, de Montdidier, Roye et Péronne, sont en contestation séculaire relativement à leurs titres respectifs; dans le doute, on les place tous dans la colonne des bailliages principaux : à eux de s'arranger. La lettre royale de convocation pour le comté de Comminges, expédiée par la chancellerie et visée par M. d'Ogny, intendant général des postes, portait cette suscription : *M. le lieutenant-général du bailliage de Comminges, à Comminges*. Or, dans le comté de Comminges, il n'y avait ni bailliage royal, ni lieutenant-général, ni enfin aucune ville du nom de Comminges. Des difficultés sans nombre surgirent de cette méprise.—Le paquet destiné au lieutenant-général d'Amiens fut adressé au lieutenant-général à Ham : il n'y avait pas de lieutenant général en ce dernier bailliage, qui ne comprenait que la ville même. Le lieutenant-général d'Amiens reçut enfin les lettres royales, au bout de 15 jours d'un retard dû, paraît-il, « à la négligence de l'aubergiste de Ham ». A Casteljaloux, c'est un artisan qui apporte le « paquet », déposé par la messagerie, huit jours avant, dans une auberge de Bazas. D'autres fois, les lettres royales sont envoyées sans signature ni sceau, ce qui ne permet pas de les publier. Beaucoup de bailliages ne sont pas fixés sur les noms et le nombre des localités de leur ressort.

Aujourd'hui, la convocation des électeurs est un acte administratif. Sous l'ancien régime, c'était un acte judiciaire, une assignation à comparaître. Or, depuis l'ordonnance de Blois, les baillis ou sénéchaux d'épée avaient vu la réalité de leurs fonctions juridiques passer à leurs lieutenants-généraux (gens de robe, gradués en droit) et ils ne conservaient, avec les émoluments de leurs charges, qu'une prééminence honorifique. La convocation les fait soudain sortir de l'obscurité et de l'inaction (et même beaucoup de charges tombées aux parties casuelles sont alors acquises par des vanités ou des ambitions en éveil). Mais les lieutenants-généraux, en dépit des règlements royaux, disputent souvent aux baillis ou sénéchaux la présidence des opérations électorales ; et ces conflits se répercutent dans les degrés inférieurs de juridiction. — Les gens du roi ne peuvent en général comprendre le principe de la liberté des suffrages. Fréquemment, il est question de personnalités qui prétendent être « députés de droit aux États », en vertu de précédents plus ou moins sérieux et parfois empruntés au droit germanique (exemple : le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg). Le prévôt de Paris réclame un siège aux États comme un privilège inhérent à sa prévôté. Beaucoup, même dans le tiers, s'imaginent que le roi s'est réservé le droit d'exclusion à l'égard des élus ; plusieurs, qu'il peut ajouter qui il lui plaît à la liste des députés. Pourtant, « il n'apparait pas, de toute la correspondance ministérielle conservée aux Archives nationales, qu'il y ait eu pression, dans un sens ou dans un autre, de la part du pouvoir royal. Des pressions existèrent, surtout en province, mais elles vinrent surtout des privilégiés menacés dans leurs intérêts et qui usèrent de tous les moyens dont ils disposaient pour agir sur leurs inférieurs ».

La convocation des États touche à l'organisation entière de la France ancienne ; après les bailliages, il faut étudier les justices inférieures, les assemblées des villes, des corporations, des communautés, les justices seigneuriales. Ce n'est qu'après être sorti, les pièces authentiques et les procès-verbaux en main, de tout ce dédale, que l'on pourra songer à une publication méthodique des cahiers, qu'il ne faut pas classer, pour être clair, d'après leur endroit de naissance, mais bien d'après leur destination (1° aux États généraux ; 2° aux bailliages principaux ou juridictions assimilées ; 3° aux bailliages secondaires ou juridictions assimilées ; 4° aux assemblées des villes, bourgs et paroisses). Il convient, d'ailleurs, d'exclure d'une publication de ce genre les cahiers émanés des particuliers et de n'admettre, comme *élément primaire*, que les cahiers des corporations, communautés ou groupes assimilés, régulièrement *convoqués*. Les chapitres 7, 8 et 9 de l'*Introduction* traitent à fond des questions de méthode relatives aux *cahiers* : l'auteur n'outrepasse qu'en apparence le titre de son recueil. Ce qu'il démontre, c'est ceci : pas de bonne publication possible des cahiers, sans une connaissance préalable de la convocation et des procès-verbaux des réunions, généralement négligés. Cette même connaissance pourra permettre aussi de dresser

une carte des bailliages que l'auteur nous promet, et qui est déjà très avancée. Il l'établit, lieu par lieu, sur un exemplaire du Dépôt de la guerre. « Cette carte révélera le morcellement bizarre de ces bailliages ou pays, les enclaves souvent lointaines qui y étaient rattachées, celles mêmes qui se trouvaient en dehors des frontières de France, la condition enfin — et c'est là un point capital — des territoires qui, enclavés dans la terre française, mais possédés souverainement par des princes étrangers, n'ont pas été représentés aux États généraux parce que la convocation ne les pouvait toucher. La seule histoire de ces terres étrangères, de leur constitution et des causes qui les ont empêchées de députer serait bien curieuse à connaître complètement ; elle n'a jamais été tentée. » — L'Introduction se termine par un exposé et une classification des *sources* auxquelles l'ouvrage a été puisé, et qui appartiennent surtout aux séries Ba, BIII et C des Archives nationales.

La première partie, après un avertissement, donne la liste chronologique des actes de l'autorité royale, des parlements et de l'assemblée nationale, relatifs à la convocation ; le premier est l'arrêt du conseil du 5 juillet 1788 ; le dernier est la décision de l'assemblée nationale concernant la députation de l'île de France (12 février 1790). Le nombre total de ces pièces, reproduites *in extenso* ou analysées ensuite par l'auteur, est de deux cent quatorze. M. B. reconnaît lui-même que cette collection pourrait être complétée surtout en ce qui concerne les actes des parlements et cours supérieures des provinces. Étant donné le « système des classes », c'est-à-dire la fédération ou du moins l'entente politique qui existait alors entre les cours, cette lacune nous paraît peu grave : Paris a donné le ton. On sait, d'ailleurs, que les Parlements n'ont nulle part prétendu avoir le droit d'enregistrer les actes mêmes de convocation ; leur action en 1788-1789 s'est bornée à des vœux, à des indications ; elle n'a pu se transformer en remontrances. — Voici quelques remarques ou critiques de détail sur cette première partie. Il y aurait eu avantage, je pense, à reproduire et à citer les actes du Parlement de Paris, de préférence, d'après les minutes signées du président ou *loco præsidentis* (Arch. nat. XI *b* 8989 et 8990). Ce n'est pas que l'auteur n'ait jamais recours à cette série, mais il aurait dû y avoir recours constamment, entre autres pour les pièces V et VI. Nous avons tout lieu de croire que les imprimés qu'il cite ou analyse sont conformes à la minute, mais nous savons qu'il n'en est pas nécessairement ainsi, et que la minute présente parfois des passages raturés, lisibles sous la rature, et d'autant plus significatifs. — Dans l'analyse sommaire de la pièce VI, M. B. s'exprime ainsi : « La condamnation du n° 116 des annales de [Linguet] paraît avoir été surtout provoquée par la phrase suivante etc. » Séguier cite formellement dans son réquisitoire, les pp. 211, 212 et 216 du t. XV des *Annales*. — L'arrêt du Parlement condamnant la *Délibération à prendre* etc. fut rendu sur la dénonciation de M. de Clermont-Tonnerre, évêque-comte de Châlons.

Il remit à la cour le paquet, timbré de Nîmes, adressé à MM. les officiers municipaux de Joinville, localité de son diocèse. L'arrêt du Parlement fut adressé au Bureau de la ville de Paris, qui avait aussi reçu par la poste cet écrit. On lit, en effet, cette mention manuscrite à la suite d'un des exemplaires imprimés conservés à la Bibliothèque nationale : « Lu et publié l'audience tenante et registré au bureau de la ville de Paris, ce requérant le procureur du roi et de la ville, pour être exécuté selon sa forme et teneur. Fait audit bureau ce 9 janvier 1789. Veytard. » Le réquisitoire d'Éthis de Corny existe-t-il? Il eût été intéressant de le retrouver. — Lorsque l'on brûla publiquement la *Délibération*, tout Paris crut que c'était la *Pétition des domicilids*, déférée le même jour (17 déc.) au Parlement. D'après le manuscrit de Hardy, « on entendait dire qu'il était plus que probable que Monsieur, frère du roi, et le sieur Necker, directeur général des finances, avaient, du consentement de Sa Majesté, provoqué la pétition si fort en faveur du tiers état; dans ce cas il était à craindre que tout ce que le Parlement entreprenait contre cette *Pétition* ne vînt à tourner contre lui-même et à être considéré comme une fausse démarche contre laquelle même il se répandait déjà bien des murmures. » C'est pourquoi le Parlement se tint pour averti; Guillotin fut presque complimenté quant au fond de l'ouvrage, et il lui fut donné acte, *verbalement*, que les magistrats n'y trouvaient rien de répréhensible (Hardy, t. VIII, p. 175, 178; voir aussi p. 186 et 188). Ils ne s'élevèrent que contre la forme du pétitionnement; puis, deux mois durant, au milieu de la foule des brochures et des pamphlets dont le royaume était inondé, ils restèrent impassibles. Il fallut « l'ordre du souverain » pour les faire agir contre un écrit anonyme de Mirabeau (*Histoire secrète de la cour de Berlin*). Toutefois, le 6 mars, c'est de lui-même que le Parlement procéda contre douze imprimés relatifs aux affaires de Bretagne (pièce XVII); pour le huitième, il faut lire à la note 5 de la p. 42, LB 39/1117, et non 117; je ne signale cette faute d'impression que pour la rareté extraordinaire du fait. M. B. a donné les dates *probables* des pièces XXIV et XXV (1 et 3 mai) : ce sont les vraies, comme on peut le voir par la publication de ces « ordres » dans le *Mercure de France* et dans le *Journal de Paris*. — A propos de l'interdiction des écrits périodiques non autorisés (6 et 7 mai), il y aurait eu à citer des tentatives antérieures à celle de Mirabeau, une de Brissot, tout au moins. — Dans le règlement du 24 janvier 1789, le Roi donne la raison suivante du choix de Versailles comme lieu de convocation : « Sa Majesté, selon l'usage observé par les rois ses prédécesseurs, s'est déterminée à rassembler autour de sa demeure les États généraux du royaume, non pour gêner en aucune manière la liberté de leurs délibérations, mais pour leur conserver le caractère le plus cher à son cœur, celui de conseil et d'ami. » Nous ne présumons pas que ni M. B. ni aucun historien prenne au sérieux ce motif sentimental. En fait, les précédents indiquaient Paris, et, à Paris, Notre-Dame, le Louvre, et le

Palais de Justice. Une tradition veut que Louis XVI ait dit négligemment : « Je tiendrai mes États à Versailles, à cause des chasses » ; une autre, que Versailles fut préféré à Soissons pour des raisons d'économie. Le choix de Versailles fut le motif qui ne permit pas aux Cours souveraines, attachées au sol parisien, de prendre part à l'ouverture et à la procession des États : en tout cas ce fut celui que mit en avant pour les tenir à l'écart, le garde des sceaux Barentin. M. B. pourra sans doute nous fournir des données plus précises sur cette question si importante du lieu de la convocation.

Les actes particuliers de convocation sont ainsi classés : règlements relatifs aux bailliages ou pays enclavés dans les dix-neuf généralités d'élection qui ont fait l'objet du règlement du 24 janvier ; actes concernant les pays d'états ou autres pour lesquels il ne fut pas dérogé à la forme prescrite par le règlement du 24 janvier (Artois, Bigorre, Bourgogne, Cambrésis, Flandre, Foix, Franche-Comté, Languedoc, Marches communes, Orange, Roussillon, Soule, pays des Basques) ; actes concernant les pays d'États ou autres pour lesquels il fut dérogé à la forme prescrite le 24 janvier (Alsace, Béarn, Bretagne, Corse, Dauphiné, Hainaut, Lorraine et Barrois, Navarre, Provence, Trois-évêchés et Clermontois). L'auteur n'a pas omis les décisions de la Constituante concernant les députations des colonies et de divers pays indûment omis (Arches et Charleville, Bassigny-Barrois, Guadeloupe, île de France, Martinique, Pondichéry, Saint-Domingue).

Nous ne pouvons donner qu'une idée sommaire de la deuxième partie, dans laquelle M. B. étudie les *agents* de la convocation, soit dans la nature de leurs attributions, soit, pour les plus obscurs, dans le détail de leur carrière ou de leur biographie : ministres et secrétaires d'état ; commissaires dits de la convocation (arrêt du conseil du 4 janvier 1789) ; gouverneurs généraux militaires des provinces (quarante, non compris les colonies) ; prévôts généraux de la maréchaussée de France (trente-quatre divisions) ; commandants en chef et en second dans les provinces ; intendants et commissaires départis dans les provinces (trente-deux, non compris les colonies) ; archevêques et évêques qui en 1789 avaient juridiction sur le territoire de France (cent-cinquante-quatre). L'auteur n'a pas craint d'élargir la base de son monument. Évidemment tous les détails qu'il nous fournit sur de menues particularités et sur de minces personnalités ne sont pas nécessairement utilisables pour l'historien de la Révolution proprement dite. Mais ils sont précieux pour tous ceux qui répètent encore avec Tocqueville : « Ce qui manque le plus à ceux qui parlent de la Révolution française, ce sont des idées vraies et justes sur ce qui avait précédé. » Par exemple, qui pourrait de bonne foi regretter nos anciennes divisions territoriales, si obscures et si enchevêtrées, que ni les tribunaux compétents, ni l'administration, ni à plus forte raison les administrés, ne pouvaient s'y reconnaître ? Bien loin d'être spontanée en 1789, l'anar-

chie nous apparaîtra dans le premier volume de M. Brette comme le résultat dernier de plusieurs siècles de féodalité militaire, ecclésiastique et procédurière ; et pour ne faire allusion qu'à l'une des réformes les plus solides, et non les moins critiquées, de la Constituante, la formation des départements nous semblera non une improvisation théorique de législateurs imprudents, mais un acte de nécessité absolument pratique et urgente. Par eux-mêmes, par les délais et la complexité de la convocation, les constituants avaient eu le loisir d'en juger.

H. Monin.

Publications of the American Academy of political and social science, Philadelphie, in-8.

59. — E. L. Godkin. **The problems of municipal government.** 26 p.
60. — G. Bradford. **The reform of sur state governments.** 21 p.
61. — R. H. Curtis. **Classification of Law.** 15 p. [1].

M. Godkin, qui n'aime guère la démocratie, raconte dans une langue vive, satirique sans déclamation, l'histoire de l'administration de New-York qu'il prend pour type de la ville américaine. Il explique comment une *minorité* d'électeurs, pauvres et étrangers, a maintenu au pouvoir des chefs de l'espèce de ce Wood qui débuta comme patte d'éléphant de foire et devint maître de New-York ; il décrit les procédés des fonctionnaires pour enrégimenter les électeurs.

Les grandes villes se sont développées si vite en Amérique, que l'expérience municipale n'a pas eu le temps de s'y former. Dans une douzaine des plus grands États de l'Union, parmi lesquels New-York, on a laissé à la Législature le pouvoir de remanier à volonté toute l'organisation des villes, dans laquelle de gros intérêts pécuniaires sont engagés. La ville a été livrée aux spéculateurs et aux aventuriers élus par la minorité au pouvoir.

Les honnêtes gens qui formeraient la majorité s'ils votaient ensemble, perdent leurs voix en les partageant entre les deux grands partis politiques. M. G. ne voit de remède que la « formation d'un esprit municipal », qui déciderait les électeurs à voter pour des administrateurs honnêtes.

Cette étude n'est pas seulement américaine, elle est d'une portée universelle. M. G. a posé nettement un des grands problèmes de toute société contemporaine. La population des villes s'accroît *indéfiniment* depuis qu'elle peut faire venir des subsistances en quantité indéfinie. Par suite l'administration se complique. Comment la démocratie se procurera-t-elle des administrateurs capables de suffire à cette tâche ?

---

1. Je réunirai en un seul article les dix-huit études d'économie politique et de finances publiées par l'Académie.

M. G. ne cherche pas à ce problème démocratique la solution démocratique à laquelle nous songerions d'abord, c'est à dire l'éducation politique des électeurs ; je suppose même qu'elle le ferait sourire. Pour lui le prolétariat est surtout « un corps qui ne se sent pas intéressé à la somme des charges publiques » ; il regarde avec épouvante « l'expérience de faire administrer de riches communautés par des hommes pauvres ». Et même il emploie la vieille comparaison de la compagnie de chemin de fer ou de la banque qui, chacun le sait, ne peut être bien administrée que par les actionnaires. Il se défie surtout du prolétariat des villes ; comme les philosophes grecs, il préfère le peuple des campagnes qui, « dans tous les pays libres, a été le meilleur soutien d'un gouvernement stable et ordonné ». Il n'essaie même pas de se demander si les services rendus par les grandes villes au progrès des idées, des inventions et de la liberté, ne compensent pas les ennuis qu'elles causent aux fonctionnaires des gouvernements « stables et ordonnés ». Mais il est assez clairvoyant pour comprendre que l'accroissement des villes résulte d'une attraction irrésistible vers les centres de société, d'amusement et d'activité. Et il avoue n'y voir aucun remède. « Par malheur, dit-il, tous les arguments en faveur de la vie à la campagne ont été publiés par des gens qui vivent eux-mêmes à la ville. »

Si l'on ne peut empêcher les prolétaires d'affluer dans les villes, comment les empêcher de mal administrer ? car il est entendu qu'ils administreront mal puisqu'ils sont pauvres. La démocratie est un si grand mal qu'elle ne peut éviter la ruine du pays qu'en se reniant elle-même pour adopter des mœurs aristocratiques. M. G. le dit sincèrement : « Un des correctifs les plus puissants des *maux du suffrage universel* est l'habitude d'élire des notables aux principales fonctions publiques. » Si New-York est mal administré, c'est qu'on a cessé d'y élire des notables.

On entendait souvent appliquer le même raisonnement au conseil municipal de Paris, dans les premières années où la population, autorisée à élire ses représentants, a choisi des démocrates qui n'étaient pas des gens riches ; mais voilà quelque temps qu'on a cessé de l'entendre et même on commence à dire que Paris est une des villes les mieux administrées du monde. Par contre, que M. G. étudie l'histoire des villes d'Europe (ou de France seulement) avant la fin du XVIIIe siècle, et dans cette société exempte « des maux du suffrage universel », toujours gouvernée par les notables puisqu'ils prenaient soin de s'élire les uns les autres, réduite aux heureuses proportions d'une petite ville facile à administrer, entourée d'une saine population de campagnards, il trouvera plus d'abus de pouvoir, de vénalité et de dénis de justice que dans la bande la plus corrompue de politiciens américains. Car ce qui rend honnête un administrateur, c'est le sentiment de sa responsabilité, et ce sentiment est produit par la publicité de ses actes et par sa dépendance envers ses électeurs, tandis que la richesse le dispose à considérer sa

fonction comme un droit dont il peut user à sa discrétion. Il est pénible que la science politique soit encore si peu avancée, qu'il faille rappeler des vérités aussi élémentaires à un homme aussi visiblement intelligent que M. Godkin.

M. Bradford a pris occasion de la revision de la constitution de l'État de New-York pour examiner les vices des gouvernements des États. Son étude est conçue dans le même esprit aristocratique. Sa défiance s'exerce contre un autre produit du régime démocratique, particulièrement odieux aux conservateurs américains : les assemblées législatives d'États. Comme les conservateurs d'Europe, il dénonce les empiètements du pouvoir législatif sur l'exécutif et « le danger venant de la prépondérance des corps législatifs. . » L'expérience a montré que « ces grands corps... n'ont presque aucun pouvoir de faire le bien et un pouvoir illimité de faire le mal ». — « Ils tombent d'abord dans la faiblesse, puis dans l'anarchie, puis dans la corruption. » Aussi les électeurs en Amérique en sont ils venus à se défier des législatures et en France « la troisième République... est poussée vers un naufrage presque évident par la faiblesse du pouvoir exécutif et la prédominance d'une législature divisée en factions et déchirée par l'anarchie [1] ».

Quel est le remède ? « Tracer une ligne nette de démarcation entre les pouvoirs exécutif et législatif. » La séparation des pouvoirs est le fondement de toutes les doctrines politiques des États-Unis. Mais en fait le partage des attributions est laissé à la Législature qui s'attribue la part du lion. L'exécutif est réduit au veto, qui est un pouvoir négatif ; il est entravé par les fonctionnaires élus indépendants de lui et, dans certains États, par les comités de la Législature, pouvoir impersonnel, secret, irresponsable. L'exécutif fédéral, plus fortement constitué, est gêné cependant par le droit du sénat de ratifier les nominations, qui a empêché la réforme du service civil. Comme moyen pratique M. B. revient à la réforme qu'il a proposée si souvent, à la proposition faite en 1884, de donner aux chefs de service un siège dans le congrès.

Il demande aussi le scrutin de ballottage. Il est surprenant que deux peuples aussi expérimentés dans la vie électorale que les Américains et les Anglais en soient encore au régime barbare du vote à la majorité relative. Et il est significatif que M. Bradford, en citant l'exemple des pays européens où se pratique le ballottage, puisse commettre l'erreur grossière de décrire comme la pratique universelle celle qui oblige au deuxième tour à choisir seulement entre les deux candidats qui ont eu le plus de voix au premier. C'est le système allemand et belge, mais non le système français.

---

1. On ne peut en vouloir à M. B. d'être si étrangement informé, car il prend évidemment ses informations dans des journaux et des livres français ; on rencontre les mêmes renseignements fantaisistes dans presque tous les écrits des Américains cultivés ; mais on a le droit de regretter que les organes français anciens, les seuls qu'on ait l'habitude de lire à l'étranger, usent de cette sorte de monopole dans un intérêt de parti, pour égarer l'opinion sur le compte de la France.

Il serait inutile de démontrer l'inanité de la *séparation des pouvoirs*. On sait aujourd'hui qu'elle est née dans l'esprit de Montesquieu d'une confusion entre la *division en services* et la *balance des pouvoirs*, qu'elle n'a jamais été ni réalisée ni réalisable; elle est même abandonnée par les théoriciens politiques allemands.

Quant à la défiance des Américains envers les assemblées et leur confiance dans les chefs exécutifs, elle s'explique chez un peuple qui n'a eu à se défendre contre les abus de pouvoir ni d'une armée, ni d'un clergé, ni d'une hiérarchie de fonctionnaires, et qui, en fait d'oppression et de corruption, ne connaît que les peccadilles des assemblées. Les peuples de l'Europe qui ont eu le spectacle inverse des coups d'État et de l'oppression par les gouvernements ont le droit d'éprouver un sentiment inverse. Si mauvaise que soit une assemblée, elle a toujours le mérite de s'en aller à la fin de son mandat et de pouvoir être remplacée par une autre. Elle n'a qu'une autorité morale, au lieu que l'exécutif dispose de la force.

Le travail de M. Curtis est une tentative de classification des lois, au sens le plus large; il y fait rentrer non seulement les règles de la justice, mais la structure même du gouvernement. Il les divise en neuf catégories : 1° loi de structure (organisation des pouvoirs); 2° loi publique (droits réciproques de l'État et des individus); 3° loi des personnes (droits des individus sur leur personne); 4° propriété; 5° contrats; 6° État (droits des catégories spéciales, tels que mineurs, aliénés et des personnalités artificielles); 7° procédure; 8° principes d'interprétation; 9° droit international. L'auteur compare sa classification fondée sur des principes logiques à celles d'origine historique, telles que loi et équité, à celles du droit américain, anglais, français et romain.

Ch. Seignobos.

---

62. — Kunsthistorische Sammlungen des allerhœchsten Kaiserhauses. **Fuehrer durch die Gemælde-Galerie.** Alte Meister. I. Italienische, spanische und franzœsische Schulen. Vienne, 1894. In-16, IV-194 p.

Ce catalogue, dont la préface est signée de MM. A. Schaeffer, Wilh. von Wartenegg et Herm. Dollmayr, marque un grand progrès sur celui qui avait été publié en 1884 par M. Engerth. Beaucoup d'attributions fausses ont été rectifiées, des attributions nouvelles ont été proposées. Il serait peut-être intéressant de savoir à qui sont dues ces rectifications et ces attributions nouvelles, dont les auteurs font très souvent honneur à M. Wickhoff; mais c'est là un sujet délicat que nous préférons ne pas aborder.

Les défauts que l'on peut encore signaler dans ce travail, d'ailleurs fort estimable, sont de deux sortes. Tantôt les auteurs continuent à abuser de certains grands noms, comme ceux de Titien et de Tintoret; tantôt ils trahissent une familiarité insuffisante avec les artistes secon-

daires et, lorsqu'ils en connaissent par hasard un ou deux dans une école, cèdent à la tentation de leur attribuer tout ce qui ne revient pas aux maîtres, simplement parce qu'ils ignorent les autres.

Citons d'abord quelques exemples du premier défaut. Plusieurs tableaux, encore donnés à Titien, sont trop manifestement mauvais pour être de lui, malgré le témoignage de la signature : tels sont le nº 147 (*Danaé*), le nº 179 (*Mise au tombeau*), les portraits nºs 162, 165, qui n'ont rien du style du maître, le nº 169 (*Diane et Callisto*), qui n'est qu'une mauvaise copie de l'original, dans la galerie de Bridgewater. Le musée de Vienne peut être félicité d'être le premier où l'on renonce à mettre sous le nom de Paul Véronèse tous les tableaux peints à Vérone pendant la seconde partie du XVIe siècle ; cependant le catalogue lui donne encore beaucoup trop, car il n'y a, dans la galerie, qu'un seul original incontestable de sa main, celui-là, il est vrai, un chef d'œuvre (nº 396, *le Christ chez Jaïr*). Mais on a commis l'erreur de répartir les tableaux autrefois attribués au grand Caliari entre Zelotti, Farinati et Montemezzano. Ponchini de Castelfranco, l'auteur d'au moins un cinquième des peintures qui vont sous le nom de Paul Véronèse, est resté, semble-t-il, tout à fait inconnu aux rédacteurs du catalogue. Ceci me conduit au second grief, la connaissance insuffisante des imitateurs et des peintres de second rang.

Les auteurs ignorent que l'*Antonius Mesanensis* qui a signé le *Christ mort* (nº 5) n'est pas Antonello, mais un imitateur médiocre de ce grand maître. Une *Madone* de la même main, mais d'un caractère plus vénitien que les peintures authentiques d'Antonello, existe dans la collection Cook à Richmond, où elle est signée ANTVS · DE MESSINA OPVS. Ajoutons qu'Antonello a toujours signé *Messaneus* ou *Messanensis*, jamais *Mesaneus* ni *Mesanensis*. Il paraît aussi certain que les rédacteurs du catalogue n'ont jamais entendu parler de Lazzaro Sebastiani, bien que le musée possède trois tableaux de lui. Au début de sa carrière, ce peintre, élève de Bartolommeo Vivarini, n'était pas moins estimé que Giovanni et Gentile Bellini. Plus tard, il tomba au rang d'un auxiliaire et d'un imitateur de Gentile et de Carpaccio. C'est en cette qualité que nous le voyons dans les nºs 8 et 11 (*Communion* et *Funérailles de saint Jérôme*), œuvres attribuées à tort à Carpaccio sur le témoignage d'un écrivain aussi peu digne de foi que Ridolfi. Le grossier maniérisme de ces peintures y révèle le style de Lazzaro. Le troisième ouvrage de ce peintre faible, mais néanmoins intéressant, que possède la galerie de Vienne, est le nº 6, *Madone avec les saints Georges et André*. Le catalogue méconnaît la main de Palmezzano dans une *Annonciation* (nº 37), qu'il attribue à « l'École ombrienne », alors que les types, le paysage et le contour indiquent tous le médiocre élève de Melozzo. Cariani est également loin d'avoir obtenu justice. D'une part, deux de ses meil-

1. Avec un O en dessus du T.

leures œuvres sont attribuées à Corrège; ce sont un *Christ portant la croix* (n° 60), montrant Cariani influencé par Palma, et un *Saint Sébastien* (n° 63), où paraît l'influence de Lotto, tableau dans le même style que la *Madone au donateur* signée et datée 1520, qui appartient à la collection Baglioni (Bergame) et dont il existe une photographie par Lotze à Vérone. D'autre part, le *Guerrier* (n° 206) n'a rien à voir avec Cariani auquel on l'attribue, mais est de Francesco Beccaruzzi, dont une autre peinture, le beau *Portrait de dame* (n° 157), est donné par le catalogue à Bonifazio Véronèse.

Les auteurs ont encore fait preuve d'une connaissance insuffisante des artistes secondaires dans les indications qu'ils ont données au sujet des influences subies par eux. Ainsi, Beccaruzzi ne fut pas seulement, comme il est dit p. 67, l'imitateur de Pordenone, mais aussi celui de Giorgione, Titien, Bonifazio Véronèse, Sebastiano del Piombo et Lotto. Licinio dut relativement peu à Pordenone, mais beaucoup à Giorgione et à Bonifazio. Le catalogue fait, du reste, erreur en circonscrivant l'activité de Licinio entre 1524 et 1541. Le premier ouvrage de cet artiste est à Brescia et porte la date de 1520; son dernier tableau, le portrait de Barbara Kressin dans la collection de feu Doetsch à Londres, est de 1544. Cariani ne fut pas l'élève mais l'imitateur de Palma, avec lequel il travailla dans l'atelier de Bellini.

Notons enfin une assertion tout à fait erronée. Il est dit que la *Mise au tombeau* (n° 208) n'est pas de Savoldo — alors que c'est manifestement une œuvre de la jeunesse de ce maître — mais la copie d'un original de Lotto à S. Maria dell' Orto à Venise. Il est vrai que la même composition se voit dans une église de Venise et qu'elle y est attribuée à Lotto, mais c'est seulement une copie du tableau de Vienne, ce dont on s'assurera facilement en comparant la photographie de Löwy (Vienne) à celle d'Alinari (Venise). Les rédacteurs s'en sont rapportés sur ce point à M. Wickhoff, qui les a très certainement induits en erreur.

Z.

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — Une nouvelle édition d'une œuvre de **Shakspeare**, *Twelfth night or what you will* a paru à l'University press de Cambridge, par les soins de M. A. Wilson Verity; elle renferme, comme les précédents volumes de cette collection, une introduclion, des notes et un glossaire; elle témoigne du plus grand soin, et le public auquel elle est destinée, trouvera beaucoup à y apprendre.

— A la même librairie (Londres, Clay) paraît en même temps une édition du *Misanthrope* de Molière, avec introduction et notes, par M. E. G. W. Braunholtz.

BELGIQUE. — Le Séminaire d'histoire des littératures de l'Université libre de Bruxelle publie, au prix de 3 francs par an, un Bulletin intitulé *Les littératures considérées au point de vue historique et critique.* Le premier numéro renferme :

1° Un programme signé de MM. Robert Sand et Franz Wiener (le Bulletin doit « publier tous les travaux entrepris soit individuellement, soit collectivement, par les membres du Séminaire, mettre l'étudiant, et en général tous ceux qui s'occupent de littérature, à même d'acquérir rapidement et sans difficultés des notions précises et détaillées sur quantité de points intéressants de l'histoire et de l'évolution littéraires »); 2° le commencement d'une conférence de M. Robert Sand : *De l'emploi des passions en littérature*; 3° un article de M. Wiener sur l'*Évolution de la poésie lyrique* par M. Ferd. Brunetière.

BOHÊME. — M. C. Zibrt, professeur d'histoire de la civilisation à l'Université de Prague, publie à la librairie Simacek un très curieux volume sur l'*histoire de la danse en Bohême*. Ce volume traite non seulement de la danse, mais aussi de son rôle social (au XIXe siècle, les bals ont été de véritables manifestations politiques et ont contribué à la renaissance de la nationalité tchèque). L'auteur a étendu ses recherches à la Moravie, à la Silésie, aux pays Slovaques. Il a dépouillé les moralistes, les théologiens et les sermonnaires. Des illustrations fort curieuses, — quelques-unes empruntées aux manuscrits — ajoutent à l'intérêt de ce curieux ouvrage. Il vient à point au moment où l'on organise à Prague, pour l'été prochain, une exposition ethnographique.

— MM. Goll et Rezek, professeurs à l'Université tchèque de Prague, commencent la publication d'une *Revue historique tchèque* (librairie Bursik). Elle paraîtra six fois par an. Le prix de l'abonnement est de 3 florins 60 kreutzers.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 1er février 1895.

M. Daumet communique un rapport, qu'il a lu dans une séance récente de l'Académie des Beaux-Arts, sur un travail de M. Fauré, relatif au module adopté et au canon suivi par les grands architectes de l'antiquité et du moyen âge dans leurs constructions. Presque dans toutes peut s'inscrire un triangle équilatéral. — M. de Vogüé observe qu'il a tenté un travail analogue pour les monuments de la Syrie centrale et qu'il croit avoir abouti à quelques résultats certains, mais que, d'une manière générale, il faut se défier de ce genre de recherches. — M. de Lasteyrie nie formellement que de pareilles règles puissent s'appliquer aux grands monuments du moyen âge et appuie son opinion sur les dessins de Villard de Honnecourt. — MM. Perrot et Viollet ajoutent quelques remarques.

M. Schlumberger présente une monnaie d'argent récemment acquise par le Cabinet des Médailles et qui porte le nom de l'impératrice Théodora, fille de Constantin VIII et sœur de la célèbre Zoé. Les monnaies de cette princesse qui, presque toute sa vie, fut tenue à l'écart par sa sœur et par les époux sucessifs de celle-ci, et qui finit cependant par régner seule durant ses dernières années (1055-1056), sont d'une excessive rareté. Sur celles qui étaient connues jusqu'ici et qui sont des sous d'or, cette princesse, qui mourut célibataire, porte le titre d'*Augusta*. Sur celle que présente M. Schlumberger et qui est en argent, Théodora est désignée sous les noms de *Despoina* et de *Porphyrogénète*, ce qui reporterait la date de son émission aux années où cette princesse régnait conjointement avec son beau-frère Constantin Monomaque, c'est-à-dire aux années 1051-1055. Au droit figure une belle effigie de la célèbre *Panagia Blachernitissa*.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 18 février — 1895

63. — **Patrologia syriaca** complectens opera omnia SS. Patrum, Doctorum scriptorumque catholicorum, quibus accedunt aliorum acatholicorum auctorum scripta quæ ad res ecclesiasticas pertinent, quotquot syriace supersunt secundum codices præsertim Londinenses, Parisienses, Vaticanos, accurante R. GRAFFIN, ph. ac. th. doctore, linguæ syriacæ in facultate theologica instituti catholici Parisiensis lectore. — PARS PRIMA ab initiis usque ad annum 360; tomus primus, cujus textum syriacum vocalium signis instruxit, latine vertit, notis illustravit D. Johannes PARISOT, presbyter et monachus congregationis Beneditinæ Galliarum. Paris, 1894, Firmin-Didot, in-4, p. LXXX et 1053.

La littérature syriaque est, en grande partie, ecclésiastique. Outre plusieurs versions de l'Ancien et du Nouveau Testament et des apocryphes, elle renferme des documents relatifs à l'établissement du christianisme dans l'Asie antérieure, des traités et des homélies des Pères et des docteurs, des recueils de conciles, canons, liturgies et rituels, des actes de martyrs, des lettres pastorales, des chroniques et autres monuments de l'histoire de l'Église. L'importance de cette littérature a été révélée d'abord par la célèbre *Bibliotheca orientalis* que Jos. Assémani rédigea au commencement du siècle dernier d'après les manuscrits de la Vaticane. Depuis cette époque les bibliothèques de l'Europe se sont enrichies de nouveaux manuscrits venus en grand nombre de l'Orient et de l'Égypte. La précieuse collection apportée au British museum du désert de Nitrie n'a pas été sans influence sur le développement considérable que les publications syriaques ont pris depuis un demi-siècle et qui comprennent à l'heure actuelle plus de deux cents volumes.

Cependant il reste encore dans les bibliothèques un grand nombre d'œuvres d'auteurs connus et célèbres qui, à cause de leur volume ou pour d'autres raisons, n'ont pas encore vu le jour. Parmi les ouvrages édités, il en est quelques-uns qui sont devenus très rares et qu'il est difficile de consulter. M. l'abbé Graffin a donc eu une idée heureuse et féconde en entreprenant de réunir dans une vaste collection les écrits des Pères de l'Église syriaque. On sait les services que la *Patrologie*

grecque de Migne rend aux théologiens et aux savants qui s'occupent de l'histoire du christianisme. La *Patrologie syriaque* répond à un besoin analogue et il est à souhaiter que cette entreprise, qui coûtera tant d'efforts et de sacrifices, suive une marche régulière et soit menée à bonne fin.

Le premier volume qui vient de paraître contient vingt-deux homélies d'Aphraate; il a été confié aux soins de M. Parisot. Dans la préface, en tête de ce volume, M. Graffin indique la méthode qu'il se propose de suivre. L'ordre chronologique sera observé, mais la collection sera divisée en plusieurs parties ayant chacune une tomaison spéciale, de sorte que des volumes d'une série quelconque pourront paraître avant que la série précédente soit achevée. La première série qui s'étend jusqu'à l'an 350 comprendra les homélies d'Aphraate, ce qui reste des écrits de Saint Siméon Barsaba et de Bardesane, les apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament et les versions faites sur le grec qui appartiennent à cette époque [1]. Les textes complètement vocalisés seront imprimés en caractères jacobites et accompagnés d'une version latine. Ils seront suivis d'un lexique des mots employés par chaque auteur, d'un index des noms et des matières et d'une liste des passages bibliques.

Les homélies d'Aphraate que le premier volume renferme, à l'exception de la dernière qui est reportée au volume suivant, avaient déjà été publiées par Wright dans un texte très correct. Elles ont été l'objet de plusieurs travaux critiques et d'une version allemande. La tâche du nouvel éditeur était donc aisée. Mais celui-ci ne s'est pas borné à réimprimer le texte de Wright; il a revu les manuscrits et relevé quelques variantes que la première édition avait omises. Dans l'introduction M. Parisot a repris et discuté à nouveau toutes les questions qu'ont soulevées ces homélies : le nom de l'auteur, sa patrie, sa condition sociale, sa doctrine. M. P. donne une analyse substantielle des homélies et termine par une description des manuscrits dont une planche présente des spécimens.

Comme la préface nous l'apprend, la Patrologie renfermera non seulement les œuvres des orthodoxes, mais aussi celles des hérétiques. La première série qui s'arrête à l'an 350 sera consacrée surtout aux orthodoxes, mais les Nestoriens et les Jacobites occuperont une place importante dans les séries suivantes. En outre, la première série doit être complétée par des apocryphes et des versions faites du grec. Ces suppléments seront les bienvenus; les traductions syriaques nous ont conservé quelquefois des œuvres grecques perdues dans l'original. Il nous semble qu'il y aurait un intérêt égal à éditer ou à réimprimer les docu-

---

1. « Necnon translationes e Græco factas quæ ad hæc tempora pertinent. » Peut-être M. G. veut-il dire « les traductions syriaques de documents grecs qui appartiennent à cette époque »; mais il y a lieu d'attendre la publication du second volume pour savoir quelles versions M. G. attribue à cette époque.

ments relatifs aux premiers temps du christianisme dans la Mésopotamie, par exemple le livre connu sous le nom de *La doctrine d'Addai*, les légendes sur l'Invention de la Croix, les actes des conciles, les canons, liturgies, rituels, chroniques et en général tout ce qui concerne l'histoire ecclésiastique. Comme compensation pour ce surcroît de matière, nous sacrifierions volontiers les lexiques que M. G. se propose de faire pour chaque ouvrage particulier. L'utilité de ces lexiques ne s'impose pas d'une manière évidente. Le syriaque n'a pas parcouru les longues étapes de développement et de transformation qu'ont subies les langues Européennes avant d'avoir leur physionomie moderne. Telle la langue littéraire était fixée par les plus anciens monuments, comme les versions de la Bible, telle elle s'est conservée pendant l'époque classique et, après cette époque, quand le syriaque cessa d'être parlé. Les élèves qui étudient le syriaque dans les chrestomathies en usage de nos jours, sautent sans transition de la Peschito à Barhebræus qui est de dix siècles postérieur sans remarquer de grandes différences entre les textes. Ces lexiques ne feront que se répéter et ne contiendront rien qui ne se trouve dans le *Thesaurus syriacus* de Payne-Smith ou dans le *Lexicon syriacum* de Brockelmann. Il suffirait de rédiger une liste des expressions techniques familières à chaque auteur, liste qui serait bien courte.

M. G. a fait fondre, pour l'impression de la Patrologie, des caractères neufs qui sont très réussis ; ils ont belle apparence et reproduisent l'écriture jacobite de la bonne époque. Comme ils sont destinés à imprimer des œuvres nestoriennes et jacobites aussi bien que d'anciens textes orthodoxes, il était plus logique d'employer le caractère estrangélo. Mais il est juste de reconnaître que l'ouvrage est principalement destiné aux théologiens dont un certain nombre est habitué à l'écriture jacobite. C'est sans doute pour la même raison que M. Graffin a vocalisé, au moyen des signes jacobites, le texte qui, de cette manière, se lit plus commodément. Mais ce léger avantage rachète-t-il les inconvénients du procédé? La vocalisation étant l'œuvre personnelle de l'éditeur ne peut valoir que comme interprétation, or l'interprétation du texte est déjà fournie par la traduction latine. Ce n'est pas le cas de dire « Abondance de biens ne nuit pas », car cette vocalisation met obstacle à la reproduction des points diacritiques que portent les manuscrits et qui ont leur importance pour la lecture exacte du mot [1]. De plus elle n'est pas exacte pour les textes composés dans la Mésopotamie orientale, puisque les Syriens orientaux distinguaient sept voyelles pour lesquelles ils avaient sept

1. Ainsi, p. 16, on lit *ôté lî* « redeundum mihi », au lieu de *îté lî* « je viendrai »: le point diacritique au-dessus de *îté* que porte l'édition de Wright indique, non pas le participe présent, comme l'a cru l'éditeur, mais la première personne de l'imparfait par distinction de la troisième du parfait. L'omission du point diacritique au-dessus du [illegible] du suffixe féminin de la troisième personne est particulièrement choquante.

points spéciaux, tandisque les Jacobites ne connaissaient que cinq voyelles et cinq signes affectés à ces voyelles [1].

Ce premier volume ne mérite que des éloges au point de vue typographique; il est digne de la maison Firmin-Didot si avantageusement connue dans le monde entier.

Rubens Duval.

---

64. — G. Fougères. **La Vie publique et privée des Grecs et des Romains**, album contenant environ 885 gravures, avec des sommaires et des légendes explicatives. Paris, Hachette, 1894. In-4, 116 p.

La maison Hachette, qui possède un grand nombre d'excellents clichés ayant figuré dans les ouvrages de MM. Duruy, Saglio et Perrot, a eu l'heureuse idée d'en tirer partie pour donner un pendant français à l'*Atlas* de M. Th. Schreiber. Les illustrations, au nombre de huit cent quatre-vingt-cinq, ont été choisies par M. Fougères, qui a rédigé le texte : hâtons-nous d'ajouter que plusieurs gravures ont été exécutées spécialement pour le nouvel album. En général, on ne peut que louer le goût et le savoir dont M. F. a fait preuve. Son travail se distingue surtout de celui de M. Schreiber par la part plus grande faite à l'élément pittoresque ; les vues de villes et de sites antiques, très nombreuses et de bonne qualité, sont la partie la plus neuve et non la moins attrayante de l'ouvrage français. Il faut aussi savoir gré à M. F. de n'avoir pas trop multiplié les reproductions d'ouvrages archaïques, tels que vases à figures noires, qui ne sont pas faites pour donner aux élèves un vif sentiment des beautés de l'art antique. Une autre classe de monuments, les pierres gravées, aurait dû recevoir plus d'attention ; les quelques spécimens qu'on en a donnés sont des plus médiocres et je me demande, à ce propos, pourquoi l'on continue à présenter le profil vulgaire du n° 265 comme une copie de la Héra de Polyclète. Il faut se décider à réfléchir plus sérieusement qu'on ne le fait avant d'offrir à l'admiration des écoliers ou du grand public des ouvrages qu'ils ne peuvent admirer qu'à la condition de manquer de goût. Il en est de même de la Minerve d'Aspasios (fig. 134). La pierre de Vienne est vraiment un chef-d'œuvre, mais le dessin qu'on en a publié est affreux : on ne peut décemment persuader au monde que cette caricature reproduise la Parthénos de Phidias. En matière d'illustrations, le *maxima debitur puero reverentia* n'est pas seulement de mise, pour parler encore avec Juvénal, *ubi velari pictura jubetur*. Virgile, même imprimé avec des têtes de clou, est toujours Virgile, mais une belle statue mal gravée est une bien mauvaise initiation à l'étude de l'art. Ces réflexions

---

1. *L'alef* est marqué de la voyelle, alors même qu'il est précédé d'une des particules *b, d, w, l*. C'est la particule qui doit recevoir la voyelle, l'*alef* devenant quiescent dans la prononciation jacobite.

ne s'appliquent, d'ailleurs, que dans une mesure très restreinte à l'album de M. Fougères, où la qualité moyenne des figures est très élevée ; mais on voudrait que dans les tirages successifs de cet utile album l'auteur éliminât tout ce qui est médiocre ou mauvais pour en relever encore le niveau.

Les dernières pages du recueil, consacrées à l'iconographie, exigent une sérieuse revision. Le n° 875, *Aristote du palais Spada*, ne représente pas Aristote, mais Aristippe (Helbig, t. II, p. 179), ce que l'on sait depuis 1890 ; le n° 878, *Sénèque d'Herculanum*, n'est pas un Sénèque, le seul portrait authentique de ce philosophe étant celui de Berlin (n° 391), comme on le sait depuis 1816 ; le n° 883 (*Mécène*) est une reproduction tout à fait inexacte de la pierre gravée du Cabinet de France ; des deux portraits de Démosthène (nos 872, 875), le premier est au moins superflu, puisqu'il ne ressemble pas au second. Le portrait de Pompée ne devait pas manquer, non plus que celui d'Auguste. Enfin, l'absence d'un index est regrettable ; la table des matières ne peut avoir la prétention d'en tenir lieu [1].

Salomon Reinach.

---

65. — **Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV** (M. Tulli Ciceronis ad Herennium libri VI). Edidit Friedericus Marx. Lipsiae, Teubner, 1894 ; vi-554 pp.

M. Fr. Marx est l'auteur, je crois, d'une bonne dissertation sur Lucilius [2]. L'œuvre qu'il nous donne aujourd'hui est un travail considérable, en trois parties, une introduction de 184 pp., une édition critique et un index donnant pour chaque passage les mots liés entre eux grammaticalement (168 pages) [3]. Des tables des noms propres et des noms d'auteurs sont à part.

L'introduction traite de toutes les questions qu'on peut se poser au sujet de la *Rhétorique à Herennius* : histoire du texte (manuscrits et éditions), auteur, relation avec les œuvres de Cicéron et avec d'autres rhéteurs, date de l'ouvrage, orthographe, langue et style. M. M. refuse d'attribuer ce traité à Cornuficius (et non : Cornificius [4]) ; ainsi s'explique son titre, d'ailleurs incorrect : « incerti *auctoris* » : l'écrivain inconnu sait fort bien distinguer entre *auctor* (IV, 62) et *scriptor* (v.

---

1. Les légendes des gravures sont beaucoup trop sommaires. Il ne faut pas seulement indiquer le sujet de chaque représentation, mais la matière, et dire où est conservé l'original.

2. Cf. *Rev. cr.*, 1883, I, 427.

3. Les numéros des livres ne sont pas répétés, quand ils sont identiques même d'un article à l'autre. Ce procédé est assez incommode, et, comme on n'en est pas a[illegible], sera un cause sûre de perte de temps. On n'a pas l'habitude de faire une lecture courante d'un index.

4. E. Wœlfflin, *Archiv*, IV, 620.

l'index, v°) et n'aurait probablement pas compris l'en-tête de son éditeur. Je dois déclarer que l'argumentation de M. M. ne m'a pas convaincu. La raison d'attribuer l'œuvre à Cornuficius est dans un groupe de citations qui se retrouvent sous ce nom dans Quintilien. M. M. triomphe de quelques divergences de détail : c'est demander aux anciens d'avoir l'exactitude moderne et de ne pas citer de mémoire. Deux arguments plus graves sont mis en ligne : Quintilien tire toutes ses citations d'un seul passage, le commencement du livre IV [4], et il range Cornuficius parmi les auteurs qui ont écrit περὶ σχημάτων et non pas parmi les artigraphes. Je ne vois pas comment ces deux arguments « réunis deviennent très solides et très importants », car ils n'en font en réalité qu'un seul. Les citations de Quintilien sont, en effet, empruntées à la partie du livre consacrée aux figures. Il est donc vraisemblable qu'il n'a connu que celle-là. Cette explication se concilierait à merveille avec une hypothèse de M. Marx. Il croit que l'ouvrage n'a pas eu de véritable publicité et qu'il s'est conservé « intra domus Herennianae limina ». On comprend que certaines personnes aient pu en avoir connaissance, en faire des extraits, n'en connaître qu'un livre ou rouleau isolé. L'exemplaire de Quintilien n'a sans doute pas une autre origine. Il pouvait, d'ailleurs, être mutilé du commencement : on doit noter que toutes les citations sont postérieures à la lacune qui a donné l'occasion de créer le livre V (p. 307; IV, 19). N'ayant pas sous les yeux la préface du livre IV, Quintilien n'aurait pu se douter de l'étendue réelle de l'ouvrage. La critique, qui en général s'est rangée à l'argumentation de M. M. sur ce point, s'est peut-être prononcée un peu vite.

Le titre *Rhetorica* n'est pas plus certain, d'après l'éditeur, que le nom de l'auteur. Ici, je serai plus complètement de son avis. Les faits rassemblés, p. 74, prouvent que ce titre n'a rien d'authentique. M. M. ajoute : « uetus igitur index libri aut periisse aut per uim sublatus esse putandus est. » Je ne le suivrai pas jusque là. Si l'ouvrage écrit pour Herennius est resté dans les archives domestiques et n'a jamais été mis en librairie, il n'est pas trop hardi de dire qu'il n'y a jamais eu d'autre en-tête que *ad Herennium libri IV* (ou : *Cornufici ad Herennium libri IV*). Une désignation plus précise n'était pas indispensable. A partir du XIIe siècle l'ouvrage prit le nom de *Ciceronis rhetorica secunda;* depuis le commencement du XIIIe siècle (d'après M. Marx), celui de *Ciceronis rhetorica noua;* les deux livres *de inuentione* étaient alors *rhetorica prima* ou *uetus*, et l'on enseignait que Cicéron avait écrit les livres à Herennius pour corriger son premier essai de jeunesse. M. M. cite à ce propos une erreur de Dante qui désigne le *de inuentione* par le titre de *rhetorica noua;* ce n'est qu'un lapsus, comme le prouve une indication correcte du *de monarchia* (voir les textes Marx, p. 53). Mais l'erreur a pu se propager. Il est curieux qu'elle ait été

4. P. 70, l. 3, lire 21, 29 et non 19, 21.

commise, à quelque temps de là, par le premier cicéronien de la Renaissance, l'auteur inconnu de la vie de Cicéron qui est en tête du ms. de la bibliothèque de Pétrarque. Elle se complique chez lui, il est vrai, d'une autre sur le nombre des livres [1].

Il serait un peu long de discuter les questions de grammaire et d'orthographe que soulève le texte ou l'introduction. Elles sont traitées avec soin et minutie, avec trop de science aussi. Citer la *lex Iulia municipalis* à propos de la soudure de la préposition avec le régime dans les mss. (p. 21), c'est abuser des meilleures choses : on sait du reste que l'orthographe des copistes est systématique, que ce système est une tradition plus ou moins fidèle de l'antiquité; mais on sait aussi que ce système est le même pour les manuscrits de tous les auteurs copiés à une même époque ou dans la même « librairie », qu'il s'agisse de Plaute, d'Ovide, de Lucain ou de S. Augustin [2], et qu'il n'y a rien à en tirer pour établir l'orthographe de tel auteur en particulier.

La description des manuscrits nous présente un exemple très amusant de l'abus de la science et de la complication d'esprit qu'on décore parfois du nom de méthode. Le ms. de Würtzbourg Mp. m. f. 2 (IX-Xe s.) se termine par deux (ou trois) feuillets primitivement blancs : 76 et 77 (entre les deux, peut-être un feuille arraché). 76a a servi ainsi que la fin de 75b à recevoir des copies d'inscriptions étudiées par I. B. de Rossi 76b et 77 ont reçu diverses notes. Sur 76b : [1] *quem terra* | *pondus* [2] *nunc dimittis seruum tuum domine seruum* | *secundum uerbum domine tuum in pace* | [3] *Ex more docti mistico seruamus hengeuinium*. M. M. ajoute : « Vocabulum ultimum potest et legi *hengeninium* : illa tamen sine dubio praeferenda erit lectio... Illi... uersus, quorum ultimus transiectione uerborum et numeris qualibus hymni panguntur poetam prodit ita interpretandi uidentur : *Hengeuinium cuius corporis pondus domine nunc in pace dimittis e terra* (conf. Lucas, II, 29) *eius animum nos clerici arcana sacramenti institutione seruamus*. Vnde colligas Hengeuinium illum cum Gerbotus scriptor [3] barbarus haec uerba barbara conscriberet animum egisse et sacramentum accepisse » (pp. 11-12). Que de science et quelle profondeur! Le lecteur ébloui n'a plus qu'à prier pour le repos de l'âme d'Hengeuinius. Hélas! le moine, aussi distrait qu'anonyme, qui essayait sa plume ou amusait sa rêverie en traçant ces lignes, ne songeait guère à la vie

1. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 192.

2. Mss. de Plaute J (Londinensis), d'Ovide B. N. 8001 et 18546, de Lucain B. N. 8039, de S. Augustin (*Confessions*) B. N. 1191. Il faut ajouter que cette liaison avec le mot suivant n'est pas le propre des prépositions, qu'en général tous les monosyllabes sont alors appuyés sur le voisin et souvent distingués de lui par un accent. Voir dans Chatelain, pl. XVII *a*, les mots *Siergo*, *Sires*, *Tres* au commencement de trois lignes, 6, 12, 15. Ici, il n'y a pas d'accents.

3. Cette signature se lit f° 77*a*; il n'est nullement prouvé que c'est la signature du copiste du ms. ou des quatre lignes du f° 76 *b*.

future ni à l'immortalité terrestre que M. Marx devait lui procurer. Il écrivait au hasard un pot pourri de chants d'église : 1° les trois premiers mots de l'hymne des matines de la Vierge ; 2° le commencement du cantique de Complies (à ce moment la distraction du moine est intense, comme le prouvent les répétitions) ; 3° le commencement de l'hymne des matines du Carême : *ex more docti mystico | seruemus hoc ieiunium. Hoc ieiunium,* devant lequel M. M. a eu le mérite d'hésiter, voilà le moribond. Rien n'est plus connu que ces essais de plume des copistes et des possesseurs de manuscrits : des bribes liturgiques, des citations très répandues, des mots tirés du texte voisin, l'alphabet, les mots *probatio pennae*, d'autres fantaisies encore plus inintelligibles, en font les frais. Il ne faut pas avoir manié beaucoup de manuscrits pour y chercher la solution de problèmes imaginaires.

La mésaventure de M. M. pourrait inspirer des doutes sur sa préparation paléographique. On peut être un brillant élève de séminaire philologique et un médiocre paléographe. Il n'est pas rare que les éditeurs et les commentateurs manquent précisément de cette première et indispensable éducation. Voici quelques observations destinées à éclaircir ce doute. Le même ms. de Würtzbourg est, d'après M. Marx, « litteris langobardicis scriptus ». Le fac-similé de M. Chatelain, *Paléographie des classiques latins,* pl. XVII *a*, prouve, que c'est une erreur. Il y a çà et là quelques ligatures qui décèlent un copiste habitué à une écriture nationale, vraisemblablement l'anglo-saxonne, et c'est tout. Si l'on compare le texte de cette page avec l'édition Marx, on relève une faute de lecture : p. 233, 13 *H'* donne *intellegimus* et non pas *intellegmus*. Les autres manuscrits photographiés sont faciles à lire, et je n'ai pas relevé d'erreurs dans l'apparat de M. M. On peut se fier en général à ses indications.

L'établissement du texte donne lieu à des critiques plus graves. Kayser avait mis en ligne quatre-vingt-onze manuscrits et s'y était perdu. M. M. en cite neuf. C'est peut-être tomber d'un excès dans l'autre. Il ne nous dit pas pourquoi il n'a pas étudié ou admis (p. 20) le ms. de Paris, B. N. 7696 [1], qui est du XIe siècle. Le ms. de Saint-Gall, Vadienne 313, du Xe siècle aurait une importance considérable, s'il était de la classe des *expleti* (*E*). Cette classe comprend, en effet, des manuscrits du XIIe siècle au plus tôt ; elle est fortement interpolée, mais elle comble en même temps les lacunes de la classe des *mutili* (*M*), les seuls manuscrits anciens (IXe et Xe s.) d'après M. Marx. Pour la même raison le Laurentianus LI, 10, du XIe siècle, est plus important que ne pense M. Marx. Celui-ci dit avoir collationné le texte de la page reproduite par M. Chatelain [2]. J'ai fait aussi ce travail. Voici les résultats (cf. Marx, p. 222, 21 et sqq. ; II, 16-20). Un certain nombre de fautes propres à ce manu-

---

1. Paléographie, pl. XXII, 1° ; cf. la remarque de M. Chatelain, p. 6.
2. Pl. XVII.

scrit sont sans intérêt et s'expliquent facilement [1]. Quelques-unes le rapprochent de *C* : 222, 21 *interdicere*; 223, 15 *describetur* (avec II); 16 *aptabitur*; 224, 15 *assumptione* (avec *E*); 24 *conuocaueris* (*conuocaris : C*); 225, 17 *cum morbi*; 225, 5 *tribuno p.* : coïncidence dans la solution d'une sigle. Enfin, en plus d'un cas, le texte interpolé de *E* n'est le texte du *Laurentianus* qu'avec des restes de la bonne leçon : 223, 6 il omet *populi*; 225, 2 *reppetere recte*. Enfin, il a souvent la leçon de *M*, bonne ou mauvaise 224, 5 *dissimilibus*; 8 *uoluerit*; 225, 2 *ab*. C'est probablement un ms. du genre de *C*, mais complet; un *expletus*, moins interpolé que les autres, plus corrigé que les manuscrits de la classe *M*. Dans l'échelle des altérations, c'est un intermédiaire entre les deux classes et peut-être le plus sûr représentant de la deuxième.

Malgré ces critiques, le livre de M. Marx reste un bon instrument de recherches ; c'est déjà un mérite, peut-être le plus désirable, de fournir aux autres le moyen de faire mieux [2].

Paul LEJAY.

---

66. — **Alt-celtischer Sprachschatz** von Alfred HOLDER, fünfte Lieferung, *cinum — diastos* ; sechste Lieferung, *Diastullus — Galata*, Leipzig, Teubner, 1894, gr. in-8, col. 1025-1536.

Les principaux articles des deux nouvelles livraisons du Dictionnaire du vieux-celtique sont : *condati-*, *Cottios*, *Cremona*, *cucullus*, *Danuvios*, *Daiotaros*, *druida*, *Drusus*, *Elvetii*, *Ercunia*, *Gabali*, *Galata*.

Il semble que M. Holder se soit moins aventuré que dans les livraisons précédentes sur le terrain de l'étymologie. Je ne cesserai de répéter que l'*Altceltischer Sprachschatz* aurait une valeur bien plus grande s'il était débarrassé des hypothèses étymologiques, quelque conformes à la phonétique qu'elles soient. Quelle vraisemblance et quel intérêt y a-t-il à rapprocher *Cremona* de l'irlandais *creamh* « ail » ; *Danuvios* du sanskrit *Danava* ou *danaya-*, *Deio-taros* de Τερσι-θέα, *Gabali* de l'irlandais *gaibim* « je prends »? Il est, d'ailleurs, fort possible que quelques-uns de ces mots ne soient pas celtiques. Mais il serait malheureux que le jeu de l'étymologie gauloise, jeu à combinaisons variées, rempla-

---

1. 223, 3 afferamus; 19 loquamur; 21 eius : reis; 224, 3 absolutae; 4 primum om.; 7 ei : et; 12 reuertamur; 17 constat; 24 in : ui; 225, 6 aliud alis; 8 reddit *bis*; Iulis; 9 caelis; 9-18 lucium; 10 P. Mucius... nominauerat : que oracius eum qui : *passage altéré dans l'archétype*.

2. B. N. 7231 est du XI[e] siècle et ne contient de Quintilien que X, I, 46-107; XII, 10, 10-16; cf. Chatelain, p. 16.—Le supplément de B. N. 7714 ne provient pas d'un autre ms.; celui du Bern. 433 est du X[e] siècle, non du XII[e] siècle, donc très important.

çât les rêveries des celtomanes et servît à occuper les loisirs des amateurs éclairés et érudits. Le livre de M. H. aura malheureusement à cet égard une influence regrettable. Il est probable, en effet, que grâce au *Sprachschatz*, la traduction des noms celtiques entrera dans le domaine des faits acquis et qu'un jour viendra où l'on fondera des théories historiques sur ces étymologies douteuses. M. H. aurait rendu un grand service à la science de l'avenir en les éliminant. Il est vraiment curieux de constater que les noms celtiques s'expliquent tous ou presque tous d'une manière satisfaisante, tandis que nous avons grand'peine à expliquer les noms français. Quand le livre de M. H. sera terminé, les celtistes devront se mettre à l'œuvre pour en étudier de près la partie étymologique ; il est douteux qu'ils en laissent subsister grand'chose quand on connaîtra mieux l'histoire interne des dialectes celtiques. M. Holder pouvait leur épargner cette peine. Ce travail de revision étymologique achevé, nous aurons à notre disposition un excellent répertoire des mots celtiques ou supposés tels [1].

G. Dottin.

---

67. — **Beitræge zur Kenntnis der deutschen Zigeuner,** von Richard Pischel. Halle a S., Max Niemeyer, 1894. In-4, 50 pp.

Il est grand temps, paraît-il, de sauver les épaves de la langue et des mœurs des Tsiganes nomades : ceux qui se civilisent les oublient très vite, et les autres se dérobent, évitent de séjourner longtemps au même endroit, demeurent insaisissables. M. Pischel a eu la bonne fortune d'inspirer confiance à trois familles errantes, qui ont été retenues à Halle plus qu'elles n'auraient voulu, et notamment à un sujet fort intelligent, qui lui a fourni nombre de renseignements précis et précieux [2]. On devine le parti qu'en a pu tirer le savant indianiste : il

1. Un de nos collaborateurs nous envoie quelques errata à ces deux fascicules du *Sprachschatz*. Nous les reproduisons ici. (A. C.) — *Clariacus*, aj. : Cléry (Côte-d'Or) ; *Coione*, référence omise; col. 1078, 13 : *ovatione*, lire : *oratione* ; *Danuuius* : aj. aux références *Inuentio S. Crucis*, éd. A. Holder, ll. 10 et 25 ; col. 1292, 38 : *Poliacus in pago Diuionensi*, Pouilly lez Dijon, n'est pas Pouilly-en-montagne, ni une des deux autres communes de la Côte-d'Or qui portent ce nom, mais la ferme et le château actuel de Pouilly, à quelques kilomètres au nord de Dijon ; la monnaie mérovingienne portant *Dolus* (col. 1302, 17) doit se référer à Dole-du-Jura, et non à Déols; art. *Dorestate :* aj. aux références la signature de l'évêque Teutbert sur le ms. de la cinquième décade de Tite-Live (Vienne n° 15 : cf. Mommsen et Studemund, *Analecta liuiana*, pl., et Zangemeister et Wattenbach, *Exempla codicum*, pl. 18) ; col. 1497, 12 : Flavigny, du diocèse d'Autun, est le même que Flavigny sur Ozerain, qui forme un article à part. M. Holder fera bien de joindre à ce précieux lexique des indices, notamment des noms de divinités et des noms de lieux modernes.

2. Il est intéressant, par exemple, de constater que les Tsiganes d'Allemagne et ceux de Roumanie se comprennent à merveille, malgré la distance, et en dépit des

en a profité surtout pour reviser en leur compagnie un petit vocabulaire de mots usuels, rédigé vers 1835 et laissé en manuscrit par un nommé Blankenburg (p. 19-23), qui avait connu les Tsiganes de fort près en qualité de directeur d'une maison de refuge fondée à leur intention. M. P. corrige çà et là ses inévitables erreurs, complète ses renseignements, propose quelques étymologies nouvelles [1], et rencontre chemin faisant plusieurs traits ethnographiques dignes d'être fixés : l'usage des ceintures de chasteté, qu'on se lègue de mère en fille (p. 32) ; le goût passionné pour la viande de hérisson (p. 26) ; la répugnance à parler allemand lorsqu'on jure ou qu'on ment, parce que « le Bon Dieu des Allemands ne comprend pas le tsigane » (p. 41).

Un point me semble mériter quelques éclaircissements de plus que n'en donne l'auteur : les nombres 7, 8 et 9 sont *efta, ochto, ena*, visiblement empruntés au grec moderne (p. 44 sq.). A la vérité, il n'est pas rare que, dans des conditions historiques variables et souvent mal définies, un peuple en possession d'une numération complète emprunte néanmoins quelques numéraux à un autre peuple [2], en sorte qu'il n'est pas indispensable, en théorie, d'admettre que les Tsiganes eussent perdu leurs nombres 7, 8 et 9 et éprouvé la nécessité de les tirer d'ailleurs. Toutefois, en fait, cette perte paraît bien ressortir des documents invoqués par M. Pischel, et alors il resterait à se l'expliquer ; car on ne voit point d'abord comment des gens pourvus d'un instrument d'usage aussi commode et quotidien qu'un système numéral pourraient venir à l'oublier. C'est pourtant ce qui arrive : nous autres Français, — dites-moi pourquoi, — nous avons substitué *soixante-dix* à *septante*, et ainsi de suite, sans aucun profit ni pour l'élégance ni pour la clarté, tant s'en faut ; si, à un moment donné, les Tsiganes ont été aussi capricieux et peu sensés que nous, — ce qui n'a rien d'invraisemblable, — il se peut fort bien qu'ils aient jugé de bon ton de dire *six-un* et perdu ainsi le nombre *sept*, sauf plus tard à le réimporter.

V. Henry.

---

68. — **Histoire d'une grève au XVIe siècle. Les imprimeurs lyonnais de 1539 à 1542**, par Henri Hauser, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Paris, V. Giard et E. Brière, 1894, gr. in-8 de 24 p.

M. H. Hauser, dans sa très curieuse brochure extraite de la *Revue*

énormes différences que suppose la documentation écrite, dont ce seul fait trahit l'imperfection.

1. Ici, comme partout, les surprises abondent : *nado* « roseau » fait penser au sk. *nada*, et pourtant, comme il ne se rencontre que chez les Tsiganes hongrois, ce doit être un emprunt magyar ; en revanche, on persuaderait difficilement à un celtomane — il y en a encore — que le mot « père » (*dád*) n'a pas été importé du bas-breton.

2. Cf. *Revue critique*, XIX (1885), p. 74 (sur G. Meyer, *Alban. St.*, II, p. 9).

internationale de sociologie, étudie, à l'aide de documents inédits, une grève qui suspendit presque complètement le travail de l'imprimerie lyonnaise depuis le printemps de 1539 jusqu'à la fin de 1542. Rien ne manque, comme le remarque l'auteur (p. 1), « à cette crise pour lui donner tout l'aspect d'une grève moderne : ni les demandes d'élévation des salaires, ni les protestations contre l'avilissement prémédité de la main-d'œuvre, ni le recours aux coalitions, ni la violation de la liberté du travail, ni l'intervention du pouvoir communal d'abord, du pouvoir central ensuite ». Le récit de la grève des années 1539, 1540, 1541 et 1542 a été trouvé par M. H. dans une ordonnance royale du 28 décembre 1541 et il l'a complété exclusivement avec des pièces extraites des Archives communales de Lyon [1]. L'analyse et le commentaire de ces divers documents ne laissent rien à désirer. C'est un travail aussi solide que nouveau et qui mérite autant l'attention des historiens que celle des économistes.

T. de L.

---

69. — P. Lacombe. **De l'histoire considérée comme science.** Paris, Perrin. 1894, in-8, xiv, 415.

L'auteur n'est ni un érudit ni un historien. Mais il a étudié les conditions de l'histoire avec tant de bonne foi et de bon sens ; il a exposé ses réflexions dans une forme si naturelle et si claire que son ouvrage mérite d'être lu avec attention et analysé dans ses pensées essentielles. Les historiens y trouveront formulées sans prétention beaucoup de vérités de sens commun qu'ils sont trop portés à oublier.

L'histoire n'est encore aujourd'hui qu'un « amas de faits hétérogènes ». Pour devenir une science il faut qu'elle s'applique à découvrir des *propositions énonçant une similitude constante* entre des phénomènes. De la réalité historique particulière constatée par les érudits elle doit dégager des ressemblances générales qui seront « la vérité historique ».

L'entreprise est-elle possible? Oui, car il y a non seulement des ressemblances générales entre tous les hommes (c'est le domaine de la psychologie générale), mais des ressemblances particulières entre les

---

1. Voir (p. 15) la *Sentence du sénéchal donnée entre les maîtres et compagnons imprimeurs et sur leur manière de vivre* (31 juillet 1539) ; p. 19). les *Lettres royaulx pour exécuter la sentence de Monsgr le Sénéchal de Lyon, donnée entre les maîtres imprimeurs de Lyon et les compagnons imprimeurs sur leurs différends, nonobstant oppositions et appellations quelconques* (21 août 1539) (p. 21) ; les *Lettres pour procéder contre les compagnons imprimeurs et autres mal vivants, monopolés et portants bâtons et armes, en dernier ressort jusques à torture, appelés six assesseurs, et à définitive, appelés dix assesseurs, et exécution nonobstant oppositions ou appellations* (29 septembre 1539) ; enfin (p. 22) divers *Extraits des Actes consulaires de la ville de Lyon* (du 10 novembre 1540 au 12 juillet 1542).

hommes d'une époque ou d'un pays. L'histoire a pour but d'établir ces caractères communs spéciaux; elle doit étudier ce que M. Lacombe appelle « l'homme temporaire ou historique », en laissant à la psychologie « l'homme général », à l'érudition « l'homme singulier », c'est-à-dire l'individu. Parmi les actes humains elle doit abandonner ceux qui ne se sont produits qu'une fois, les *événements*, et concentrer ceux qui peuvent être comparés entre eux, ceux qui constituent les *institutions*, c'est-à-dire les usages; mais elle doit conserver « les événements dans la mesure où ils ont causé quelque institution nouvelle ». L'histoire doit en outre rechercher les causes, non les causes purement individuelles, mais celles qui proviennent d'actes accomplis en commun. Tout ce qui est individuel est « réfractaire à l'assimilation » et ne peut être matière à science.

Comment doit opérer l'historien? Il doit partir des données de la psychologie, qui, en lui faisant connaître l'homme général, lui permettent de comprendre les actes et de vérifier la possibilité ou la probabilité des assertions » contenues dans les documents. La psychologie enseigne les mobiles universels des actions, et permet ainsi de classer les besoins. Ce sont « l'économique » (groupe des besoins corporels), « le génésique » (besoin sexuel), « le sympathique, l'honorifique, l'artistique, le scientifique » (p. 36-41). L'homme, poussé par ces mobiles, opère dans « un milieu naturel et un milieu social », dont l'ensemble forme les *circonstances;* il s'y dirige par son intelligence suivant les lois de l'*association des idées.*

Mais tous ces motifs agissent inégalement. Il faut donc apprécier la force relative de chacun. Ici se place « la théorie de l'urgence, inconnue aux historiens ». Elle aboutit à classer les besoins dans l'ordre d'intensité : économique, honorifique, génésique, sympathique, artistique, scientifique.

A partir de ces données de la psychologie on peut opérer par une méthode déductive, « puisque ce sont des forces psychiques auxquelles nul homme n'échappe ». On commence par former une hypothèse, sur les relations entre certains phénomènes, puis on la vérifie en examinant les faits historiques. L'urgence du besoin économique, par exemple, suggère l'hypothèse psychologique, vérifiée par l'histoire, que la création de la richesse précède la culture intellectuelle, c'est la « loi de l'antécédence économique ».

On peut aussi employer une méthode inductive, en passant en revue les institutions humaines et obtenir un exposé analytique des institutions (économiques, morales, de classe, mondaines, politiques, artistiques, scientifiques, religieuses). Mais toute institution est passagère, parce que les hommes tendent à améliorer leur condition. L'histoire doit donc analyser l'état de civilisation, en constater le degré.

La civilisation comprend la richesse (l'auteur la définit : la facilité à satisfaire des besoins), — la moralité, — l'intelligence. L'analyse de la

richesse, son importance, ses conditions, ses effets, les inventions qui la constituent occupe quatre-vingts pages; elle aboutit à établir que la richesse et les inventions sont la cause fondamentale du progrès. Quant aux causes psychiques, la plus active est l'imitation.

Ici s'arrête l'analyse positive des données scientifiques de l'histoire. Le reste de l'ouvrage est consacré à discuter quelques-uns des principaux problèmes de l'histoire. M. L. travaille à dissiper — d'une façon satisfaisante, il me semble — quelques-unes des conceptions vagues et erronées qui encombrent le cerveau des historiens.

C'est d'abord le fantôme des êtres collectifs, « ces grands mots. . race, peuple, armée, noblesse ». « L'histoire se compose uniquement d'actes accomplis par des individus... Jamais les individus ne se sont fondus ensemble pour former un grand corps agissant. »

Puis c'est le fantôme de l'indétermination des actes humains. Sans nier « la contingence » des événements, la part considérable des accidents individuels et « l'incertitude des caractères », l'auteur rappelle la part de détermination que les conditions du milieu font entrer dans tout acte humain.

Puis vient le fantôme du progrès nécessaire et du progrès organique. Nous n'avons aucun moyen de mesurer le bonheur, nous ne pouvons décider s'il a augmenté; nous ne pouvons en faire la mesure du progrès. Le progrès se réduit à « l'accumulation des richesses et des connaissances ». Même ainsi réduit, il n'est pas continu, comme le croyait Comte, mais interrompu par des régressions; il n'est pas organique et héréditaire comme le dit Spencer, car tous les changements de civilisation s'expliquent assez par l'accumulation des connaissances, tandis qu'aucun progrès organique héréditaire n'a pu être constaté expérimentalement; le civilisé n'a pas eu même besoin de perfectionner ses organes, il lui a suffi de perfectionner ses instruments.

Quant à la race, le fantôme favori de Taine, de Renan et de toute une génération de philologues, M. L. n'a pas de peine à montrer qu'elle est « une entité commode » qui « prête à l'éloquence », mais ne recouvre aucune idée précise. La race, même en physiologie, n'est qu'un ensemble de caractères produits par le milieu et transmis par l'hérédité; « la condition précède la race »... « l'être connaissable n'est rien de plus qu'une réaction dictée par un milieu. » L'hérédité même n'est qu'une continuation des effets produits par le milieu, elle tend à s'affaiblir et par l'action des milieux nouveaux et par le conflit avec l'hérédité des autres ancêtres. Quant aux caractères psychologiques héréditaires, ils sont beaucoup moins actifs que les conditions sociales. Ainsi, s'explique qu'un même peuple produise des œuvres différentes à deux moments différents de son évolution; tandis que le « génie de la race » rendrait inintelligible la différence entre les sculpteurs athéniens des périodes successives, entre la musique allemande du temps des Périclès et la musique allemande du XVIIIe siècle.

L'ouvrage se termine par un essai d'application de la méthode à deux questions : 1° Question politique. Les grandes nations sont-elles plus déterminées à avoir un gouvernement despotique? Oui, parce qu'il est plus difficile de s'y concerter pour résister. Le régime parlementaire anglais a-t-il été produit par le génie anglais ou par des circonstances? Il est le résultat des circonstances [1]; 2° Question scientifique. Comment se sont réalisées les conditions matérielles nécessaires pour fonder la science en donnant aux savants le moyen de vivre? Par la pratique des métiers destinés à créer la richesse.

M. L. n'a voulu donner que des exemples; il se réserve d'appliquer complètement sa méthode dans une série de volumes où il étudiera l'*Évolution des institutions économiques*, *des institutions morales*, etc.

Le dernier chapitre *La prévision* est une tentative, forcément téméraire, de prévoir l'avenir des phénomènes économiques. Ici, pour la première fois, percent les préoccupations de l'homme d'une autre génération. M. L. croit encore à la loi de Malthus sur l'insuffisance des subsistances, il a encore les craintes de Macaulay sur l'invasion des Barbares du dedans. Il n'a vu ni le prodigieux accroissement des cultures suivi de crises d'une espèce inconnue et paradoxale, les crises d'abondance — ni le mouvement rapide d'instruction qui civilise les Barbares de l'intérieur à mesure qu'ils arrivent au pouvoir. Il se représente l'Europe de 1840, non l'Amérique de la fin du XIXe siècle. Et cependant ce chapitre est rempli d'observations exactes qui, toutes naturelles qu'elles nous paraissent, révèlent chez un homme élevé au milieu des vieilles doctrines économiques, une honnêteté d'esprit et une absence de préjugés peu communes.

Pour donner une idée exacte de ce livre à la fois si vieux et si neuf, il faudrait recueillir les observations de détail exactes, les formules originales, les traits de critique mordants, qui en rendent la lecture si attrayante [2]. Il faudrait montrer en détail

---

1. Je signale en passant que M. L. paraît se figurer la révolution d'Angleterre à la façon d'Hallam comme un conflit financier; il ne semble pas connaître les études de ces soixante dernières années condensées dans l'histoire de Gardiner, qui démontrent le caractère exclusivement religieux de cette révolution.

2. Voici quelques exemples : P. 10. L'institution est un événement qui a réussi. — P. 65. L'histoire est un océan illimité de faits. — P. 89. La morale de la guerre, « cette morale à rebours n'est, dit-on, que pour l'ennemi, mais il est naïf de s'imaginer que le concitoyen ne s'en ressent pas ». — P. 95. L'idée de l'égalité théorique a été suggérée à l'homme par la nécessité pratique. Toute inégalité crée une difficulté pratique. — P. 99. Force de l'opinion, besoin du *conformisme*. — P. 125. Caractère intéressé de la religion, « elle est de l'*économique imaginaire* ». — P. 138. Le chiffre de la population n'est pas un signe de richesse. « L'estomac humain est très élastique, les hommes peuvent durer en vivant fort mal. » — P. 146. « Il n'y a pas de milieu, statistique à la moderne ou logique déductive. » — P. 241. Causes de la tradition : « par dessus tout la paresse intellectuelle si commune et si profonde chez l'homme ordinaire ». — P. 245. « L'opinion publique est généralement hostile au progrès. » — P. 329. A propos de Taine. « Ce très brillant écrivain abordait les pro-

l'indépendance d'esprit exceptionnelle à l'égard des préjugés les plus enracinés [1].

Il est difficile de faire la critique d'une méthode qui se présente sous la forme d'opinions modestement erronées plutôt qu'avec l'appareil d'un système; pour la juger il faut attendre les applications promises pour les volumes suivants.

Le fondement est formé par une vérité de sens commun incontestable, mais souvent oubliée par les constructeurs de philosophies de l'histoire : nous ne connaissons que des individus, ou plutôt que des actes et des paroles (derrière lesquels par analogie nous présumons des impulsions et des idées) et les conditions où se sont produits ces actes et ces paroles ; nous ne pouvons donc construire que des groupes d'actes et de pensées semblables, ou de conditions semblables; et nous ne pouvons les construire qu'à condition de *choisir* parmi les matériaux historiques. Nous ne pouvons choisir qu'à l'aide de la psychologie empirique, en nous représentant les motifs des actes. La psychologie de M. L. est fondée sur une observation exacte et intelligente. Elle le préserve de l'idée commune à « de très grands esprits » (Turgot, Comte, Fustel) et « conforme à une sorte de désir public » que les croyances religieuses ou philosophiques aient été la cause principale des changements sociaux. « A la question de savoir si cette idée est vraie, ce livre d'un bout à l'autre est une réponse ». Et la réponse est que l'évolution s'est produite surtout par des raisons économiques, car le motif le plus général et le plus pressant est le désir de satisfaire aux besoins matériels. Ainsi M. L. sans s'en douter, aboutit au même point que Karl Marx, parce qu'il a un esprit assez sincère pour ne pas se dissimuler la vérité, même quand elle l'effraie.

Que manque-t-il à ce livre si judicieux pour donner une impression nettement scientifique? Il manque une analyse précise : 1° de l'objet de l'histoire; 2° des procédés de la connaissance historique, qui en fasse ressortir les caractères exceptionnels.

1° L'histoire a pour but de décrire la série des transformations des sociétés humaines, c'est-à-dire une évolution qui s'est produite une seule fois dans le monde; elle peut, *pour des raisons pratiques*, se réduire à étudier les groupes de faits semblables assez nombreux pour valoir la

---

blèmes historiques avec des conceptions d'une simplicité effrayante ». — P. 359. « Renonçons à mettre dans les choses un accord optimiste qui n'existe pas. Détermination et importance n'ont pas de rapport ». La science « apparaît comme une activité rare, intermittente... très bornée,... très contingente ». De notre temps seulement la culture scientifique devient régulière, ce qui est « le grand fait de l'histoire moderne et probablement le fait le plus important de toute l'histoire ».

2. Sur la prétendue frivolité de Voltaire, sur la part des petites causes, sur les effets démoralisants de la religion et du militarisme, sur l'identité de la justice et de l'égalité, sur le caractère intéressé de la religion, sur l'inutilité des statistiques incomplètes dressées par les érudits et surtout sur le progrès et sur l'influence de la race.

peine d'être généralisés et les événements suivis de conséquences assez étendues ou assez durables pour être regardés comme des commencements de séries; elle peut, par ces apparences de systématisation, ressembler à la sociologie (avec laquelle le rêve de M. L. serait de la confondre, v. p. VIII); elle n'en a pas moins ce caractère indélébile d'être l'étude d'un fait unique, elle recherche à savoir : non la *vérité* générale sur les sociétés humaines mais une *réalité* particulière: par quelle série de faits uniques s'est produit l'ensemble unique de sociétés que nous voyons aujourd'hui. Elle est la connaissance des *conjonctures* qui se sont produites dans le temps entre les différentes espèces de phénomènes, géographiques, biologiques, psychologiques, dont la réunion est nécessaire pour former des sociétés. Elle n'use de la généralisation que dans la mesure indispensable pour se débrouiller au milieu d'une masse écrasante de faits; la distinction entre l'homme *individuel* et l'homme *temporaire* peut avoir une application pratique, mais n'a aucune précision scientifique; car avec quel nombre d'individus commence le groupe historique? L'histoire ne peut avoir avec la généralisation scientifique que des rapports indirects, en fournissant des matériaux à des sciences générales non encore constituées, la psychologie et la sociologie descriptives.

2° L'histoire est réduite à employer des procédés de connaissance exceptionnels. Elle n'est pas une science d'observation comme M. L. semble le dire (p. 54). Elle n'a rien à observer que des documents, c'est-à-dire des symboles; elle n'en peut tirer de connaissance que par l'intermédiaire de raisonnements très compliqués [1], en reconstruisant par l'imagination les faits anciens disparus sans retour; il lui faut emprunter les majeures de ses raisonnements aux sciences d'observation directe, surtout à la psychologie (M. Lacombe l'a fort bien vu, mais il l'a exprimé d'une façon peu rigoureuse en appelant *hypothèse* ce qui est un raisonnement par analogie fondé sur l'observation des faits actuels et de leurs rapports). De ce caractère *indirect* de toute connaissance historique naissent les infirmités propres à l'histoire, que toutes ses propositions se réduisent à des applications de quelque proposition des sciences d'observation directe et que ses progrès dépendent des progrès de ces sciences.

Ch. Seignobos.

---

70. — Croce (Benedetto). **La critica letteraria : questioni teoriche.** Rome, Loescher, 1895. In-8 de 176 p. Prix 2 francs.

L'objet du volume est de distinguer les divers genres de critique littéraire (publication de textes, commentaires, analyses, esthétique, histoire littéraire) et de rappeler les droits propres de chacun de ces genres. Sans

---

1. Voir *Revue philosophique*, juill. et août 1887. *Des conditions psychologiques de la connaissance en histoire.*

vouloir résumer le livre, nous signalerons une intéressante et enthousiaste apologie de De Sanctis et de très sages conseils à la génération contemporaine. M. Croce se plaint que les critiques italiens prennent trop exclusivement pour objet de leurs études la littérature nationale (p. 149-150), non pas qu'ils ne citent souvent des auteurs de tous les pays (on éprouve même quelque inquiétude à voir certains d'entre eux rapprocher à tout instant des auteurs de toutes les nations et l'on se demande si une seule tête peut contenir la littérature de tout l'univers); mais, s'ils sont peut-être trop hardis à juger en quelques lignes les écrivains étrangers, ils reculent trop timidement devant la difficulté de se faire leurs historiens ; ils écriront quelques articles sur un romancier ou un dramaturge français, mais non pas un livre sur un point de notre histoire littéraire. M. C. reproche de plus aux débutants de trop se perdre dans les minuties au lieu de chercher le sens intime des œuvres qu'ils analysent (p. 151-152), défaut qui s'explique en partie selon moi par l'habitude prise dans les Universités italiennes de pousser les jeunes gens à se faire imprimer tout vifs dès leur vingtième année, c'est-à-dire à un âge où on ne peut attendre d'eux que des déclamations qu'on leur déconseille justement ou de minutieuses recherches d'érudition. M. C. rend d'ailleurs (p. 145 sqq.) un éclatant hommage à l'énorme somme de travail fournie par les critiques italiens dans les trente dernières années et à l'importance de leurs découvertes.

Saisissons l'occasion d'annoncer que M. Croce publiera très prochainement un important ouvrage intitulé : *L'Espagne dans la vie italienne*, auquel il prélude depuis quelque temps par de curieuses brochures. Voici quelles seront les divisions de son travail : L'Espagne et l'Italie jusqu'à la fin du XVe siècle, La société espagnole en Italie au XVIe et au XVIIe siècles, L'Espagne et les Espagnols dans l'opinion italienne, Influence de l'Espagne sur la vie italienne, La littérature espagnole en Italie.

Charles Dejob.

CHRONIQUE

FRANCE. — Un cours de langue et de littérature italiennes vient d'être fondé à la Faculté des lettres de Grenoble, auquel vient d'être appelé notre collaborateur, M. Henri Hauvette. Il y a à féliciter de cette heureuse création la municipalité de Grenoble et M. le directeur de l'enseignement supérieur, dont les efforts unis ont utilement servi en cette circonstance le développement des études italiennes en France.

— M. Étienne Charavay a fait tirer à part un récent article qu'il avait publié dans la « Révolution française » sur *les Grades militaires sous la Révolution* (3, rue de Furstenberg. In-8°, 30 p.). On consultera cette notice avec profit, car elle renseigne les chercheurs sur les dénominations des grades militaires et leur permet de

se reconnaître au milieu de tous les termes employés dans les documents révolutionnaires. Il ne sera plus permis, par exemple, d'ignorer ce qu'était ce titre d'adjudant-général qui a d'ailleurs créé de fréquentes confusions ; que d'historiens ont attribué le grade de général à divers adjudants-généraux !

— Vient de paraître à la librairie Chailley *La Guerre 1870-1871*, par Arthur CHUQUET (In-8°, 310 p., 5 fr.). Le volume contient neuf chapitres : I. *Wissembourg* (p. 1-33); II. *Froeschwiller et Forbach* (p. 34-46) ; III. *Gravelotte* (p. 47-77); IV. *Sedan* (p. 78-113); V. *Metz et Strasbourg* (p. 114-158) ; VI. *Le Mans* (p. 159-202) ; VII. *Belfort* (p. 203-233) ; VIII. *Saint-Quentin* (p. 234-246) ; IX. *Paris* (p. 247-306).

ALLEMAGNE. — La maison Teubner vient de mettre en vente une traduction allemande, due à M. A. GOETZ, du livre de M. Th. REINACH sur Mithridate Eupator (XVIII-488 p.). Comme l'auteur l'explique dans sa préface, il ne s'agit pas seulement d'une traduction, mais d'une édition nouvelle, le texte ayant subi des modifications nombreuses et, par endroits, des remaniements considérables, pour tenir compte des découvertes les plus récentes de l'épigraphie et de la géographie comparée. Le chapitre 1er (histoire des Mithridatides) et la première partie de l'appendice (étude critique des sources) ont été entièrement refondus. L'exécution matérielle du livre est telle qu'on pouvait l'attendre des Teubner.

BELGIQUE. — Notre collaborateur Franz CUMONT, professeur à l'Université de Gand, vient de faire paraître le fascicule II des *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra* (Bruxelles, H. Lamertin). Ce second fascicule comprend la première partie des *Monuments figurés*, soit 138 numéros et 124 figures, sans compter les planches hors texte. Un grand nombre de ces monuments sont inédits et il en est peu que M. Cumont n'ait pas vus de ses yeux. Son ouvrage représente donc une somme considérable de travail et de recherches personnelles. Il lui sera rendu justice dans une autre partie de la *Revue*, mais nous n'avons pas voulu tarder à le signaler à nos lecteurs. Le fascicule III, qui renfermera la seconde et dernière partie des *Monuments figurés*, paraîtra en juillet 1895, et le fascicule IV (Indices et Introduction critique) le suivra de très près.

ÉTATS-UNIS. — Le n° 1 (vol. II des *University studies* publiées par l'Université de Nebraska) contient trois articles : I. *Additional notes on the new fossil daimonelix*, par M. E.-H. BARBOUR ; II. *On the decrease of predication and of sentence weight in English prose*, par M. G. W. GERWIG ; III. *Mirabeau an opponent of absolutism*, par M. Fred. M. FLING. Cette dernière étude, qui comprend trente-cinq pages, est claire, intéressante et appuyée sur de nombreuses citations que l'auteur reproduit en note.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 février 1895.

M. Eugène Müntz communique une étude sur l'histoire des roses d'or pontificales pendant le moyen âge. Jusqu'ici l'on n'avait vu, dans la distribution de ces joyaux, qu'une cérémonie d'un caractère essentiellement ecclésiastique, ou, tout au plus, un acte de courtoisie, un témoignage de bienveillance. Dorénavant on sera forcé de chercher quels graves intérêts, quelles profondes combinaisons diplomatiques inspirèrent le plus souvent, du moins pour la période ancienne, des choix auxquels la politique paraissait étrangère. Il arriva plus d'une fois que le don de la rose à tel personnage, au détriment de tel autre, provoqua des contestations au sein du Sacré Collège. Le pape Urbain V en fit l'expérience lorsqu'il accorda à la reine de Naples la préférence sur le roi de Chypre, qui se trouvait à Rome en même temps que cette princesse : plusieurs cardinaux n'hésitèrent pas à lui adresser des remontrances. En

réalité, en dérogeant au code des cérémonies pontificales, Urbain V avait obéi à des considérations d'un ordre supérieur. — Un autre point définitivement acquis, c'est que, notamment pendant le grand schisme, la richesse des roses varia selon la qualité ou le caractère des personnages auxquels elles étaient destinées. L'antipape Clément VII, qui connaissait les goûts du duc de Berry, le plus raffiné sans contredit d'entre les amateurs du XIVe siècle, fit exécuter à son intention, en 1391, une rose d'une valeur de plus de 300 florins, soit au moins une vingtaine de mille francs, au pouvoir actuel de l'argent. Or les roses ne coûtaient d'ordinaire guère plus d'une centaine de florins. — Sur la forme et le poids des roses pontificales pendant le moyen âge, les renseignements étaient des plus contradictoires ou des plus précaires. M. Müntz, en s'appuyant sur le témoignage des pièces comptables conservées dans les Archives du Vatican, ainsi que sur celui d'anciens inventaires, montre que, dès le XIVe siècle, ces joyaux se composaient, non d'une simple rose, mais d'une branche garnie de roses épanouies, de roses entr'ouvertes, de boutons, et enrichie soit de saphirs, de grenats et de perles, soit, mais plus rarement, de rubis. Leur poids moyen était d'environ 300 grammes. — Malgré toutes les recherches, on n'avait pu établir jusqu'ici, pour le XIVe siècle, que la destination d'une dizaine de roses. Grâce aux informations nouvelles fournies par les Archives du Saint-Siège, on connaît aujourd'hui, pour la même période, le nom de près de quarante personnages ayant reçu ces insignes si enviés. Ce sont presque invariablement des souverains, de puissants princes, de grands capitaines, les rois de France, d'Aragon, de Hongrie, d'Arménie, etc., les ducs d'Anjou, de Berry, le fils du prince d'Andria, les comtes de Savoie, de Comminges, de Nimbourg, de Poitiers, du Forez, Nicolas Acciajuoli, grand sénéchal du royaume de Naples, le maréchal de Boucicaut, etc. C'est toute une face de l'histoire diplomatique de la papauté qui était restée dans l'ombre.

M. Dieulafoy, dont l'élection a été approuvée par M. le président de la République, est introduit en séance.

M. Henri Cordier décrit un atlas Coréen du siècle dernier, acquis par le Musée britannique. Cet atlas comprend le Japon et les îles Lieuu-Kuou, une carte d'ensemble de la Corée, des cartes séparées de ses huit provinces, la carte de Séoul, sa capitale, et une carte de ses environs, la carte du monde et la carte de l'empire chinois. Cet atlas, en grande partie manuscrit, est un document d'une nature fort rare, et, dans l'espèce, unique en son genre. D'ailleurs, d'ici à quelques semaines, M. Cordier, qui présente plusieurs photographies, publiera sur cet atlas un travail spécial accompagné de fac-similé.

M. Heuzey communique un petit groupe en bronze qui est venu sur le marché parisien par la voie d'Erzeroum. C'est un cerf sur la haute ramure duquel est perché un aigle. Bien que ce travail soit d'une époque assez avancée, sans doute de l'époque romaine, le motif est local et remonte aux anciens cultes de l'Asie Mineure. Il est même possible d'en préciser plus exactement la provenance. Ce sujet, peu commun, ramène l'attention sur une série d'ex-voto en bronze, qui tous représentent un aigle reposé sur quelque objet. On l'y retrouve, en particulier, sur les cornes d'un cerf, dont la tête brisée n'est autre chose qu'un fragment de notre petit groupe. L'aigle est perché encore sur les cornes d'un bouquetin, sur une tête de bœuf surmontant elle-même une colonne, puis sur un autel, sur une pyramide, enfin au sommet d'une montagne. L'aigle toujours placé ainsi sur quelque sommet indique le culte d'un Jupiter très haut, d'un *Zeus Hypsistos*, épithète qui, même en Grèce, désigne un dieu d'origine orientale, un Adon ou un Baal adoré sur les hauts lieux. L'aigle sur la montagne rappelle surtout un motif bien connu des monnaies de Césarée, l'ancienne Mazaca de Cappadoce, symbole d'un dieu local, adoré près de là, sur le sommet du mont Argée. Toute cette série d'ex-voto provient, en effet, de Césarée de Cappadoce, et il est difficile de ne pas attribuer aussi la même origine au petit bronze d'Erzeroum. La variante qui représente l'aigle sur des animaux se rattache d'autre part à l'ancien symbole chaldéen de l'aigle à deux têtes, posé sur des cerfs ou sur des bouquetins. L'aigle bicéphale des rochers d'Euiuk, en Cappadoce, posé sur deux lièvres, en est une dérivation très directe. Cette image héraldique s'est ensuite répandue par les cachets cappadociens, où M. Heuzey en signale de nombreux exemples, particulièrement sur un remarquable cachet qui, par le développement de sa bélière fixe, a pris la forme d'une petite enclume et constitue une espèce de cachets que l'on pourrait appeler *incudiformes*. C'est ainsi que cet emblème a passé chez les Arabes, sur les sceaux, sur les monnaies, sur les étoffes, comme sur le fameux suaire arabe de la cathédrale de Périgueux, dans la décoration sculptée, comme sur le bassin de marbre du kalife Almansour au Musée national de Madrid. Par la même voie, il s'est répandu chez les populations chrétiennes, particulièrement dans le blason de l'Empire germanique.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 25 février — 1895

71. — J.-E. Budgett MEAKIN. **The Morocco Berbers.** London, Harrison and sons, 1894, 14 p. in-8.

La notice de M. Meakin est une esquisse, généralement exacte, de la condition sociale des Berbères du Maroc. A part quelques lacunes, surtout en ce qui concerne les publications relatives aux dialectes [1], l'auteur, qui connaît bien le pays, passe en revue la race, la langue, la littérature, le physique, les caractères, le gouvernement, les lois, les coutumes, le costume, l'industrie et la nourriture des Berbères marocains. Il a su se tenir à l'écart, avec une défiance qui aurait pu être plus accentuée, des théories qui rattachent indifféremment les Berbères aux Celtes, aux Ibères, aux Chananéens, aux Américains, aux Étrusques, etc. [2]. Somme toute, ce tableau ne laissera pas d'être utile à ceux qui, sans étudier à fond l'ethnographie du Maroc, voudront connaître les principaux traits de la race qui forme les trois quarts de la population de cet empire.

René BASSET.

1. Le çad à trois points, qui n'est employé que par les Chelh'as, ne représente pas un « *shad* » (?), mais un *dhad* ou un *ẓha*. Outre le *âin*, les Touaregs ne possèdent pas le *k'a* qu'ils remplacent par le *kh*.

2. L'identification du nom des Rifains avec celui des Libyens (*Libyan* et non *Lybian*) p. 6, est inadmissible. Le mot *Rifi* est un ethnique formé du substantif arabe *Rif*.

72. — **Grammatik** des jüdisch-palæstinischen Aramæisch nach den idiomen des palæstinischen Talmud und Midrasch, des Onkelostargum (cod. Socin 84) und der jerusalemischen Targume zum Pentateuch von Gustaf Dalman. Leipzig, Hinrichs, 1894, in-8, p. xi et 348; prix 12 mark.

Dans le groupe des langues sémitiques, l'araméen est assurément le rameau qui présente les plus grandes variétés. Les différents idiomes qui le composent sont mieux connus aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois, grâce aux importantes découvertes épigraphiques, aux éditions critiques de textes et aux études linguistiques de ces derniers temps. Cependant les dialectes judéo-araméens, c'est-à-dire l'araméen parlé par les Juifs de la Palestine et de la Babylonie offrent encore, au point de vue grammatical, quelques parties insuffisamment explorées. L'excellente grammaire de M. Kautzsch est limitée à l'araméen biblique. Les *Elementi grammaticali* de Luzzatto sont encore consultés avec fruit pour l'araméen du Talmud de Babylone, mais ce ne sont que des *éléments* qui n'épuisent pas le sujet. Les utiles publications de M. Rosenberg et de M. Schlesinger, l'une sur le verbe araméen dans le Talmud de Babylone, l'autre sur le verbe araméen dans le Talmud de Jérusalem ne sont complètes que pour la partie qu'elles traitent. Quant à la petite grammaire de Wiener qui, dans son temps, a rendu des services pour la connaissance de l'idiome des Targoums, c'est un livre vieilli aujourd'hui et hors d'usage. La grammaire que M. Dalman a écrite pour le judéo-araméen de la Palestine comble une lacune de la manière la plus heureuse. Il est à souhaiter que l'idiome araméen du Talmud de Babylone soit bientôt l'objet d'un travail semblable. Alors on pourra aborder avec toute la maturité nécessaire la grammaire historique et comparée des langues araméennes.

Une des causes qui ont retardé l'entreprise que M. D. vient de réaliser avec succès, c'était, d'un côté, le peu de correction des textes, de l'autre côté, la difficulté de séparer les idiomes mêlés dans des livres qui avaient cours aussi bien en Palestine qu'en Babylonie. Des manuscrits apportés du sud de l'Arabie, où l'usage du Targoum d'Onkelos s'est maintenu dans les confréries juives, et portant la vocalisation supralinéaire, ont permis de remédier à l'incorrection des éditions anciennes. M. D. a utilisé pour ce Targoum un très bon manuscrit appartenant à M. le professeur Socin. Quant à la distinction des dialectes, M. D. s'y est appliqué avec un soin particulier et il en a fait l'objet de son introduction en tête de la grammaire. Il passe successivement en revue les monuments de la littérature judéo-araméenne, recherche leur âge et étudie leur caractère et leur valeur linguistique. Il distingue trois dialectes : le judéen, le galiléen et le babylonien. Le dialecte de la Judée est représenté, dans sa forme antérieure à l'ère chrétienne, par l'araméen biblique, et, dans sa forme postérieure, par la *Mégillat-Taanit* et le Targoum d'Onkelos. La Judée demeura le centre de la vie religieuse

jusqu'à la guerre d'Hadrien. Les docteurs de la loi juive émigrèrent ensuite en Galilée ; c'est le dialecte de cette contrée, parlé au IIIe et au IVe siècle, que nous a conservé le Talmud de Palestine rédigé au Ve siècle. Ce dialecte a une grande analogie avec l'araméen chrétien de l'*Evangéliaire* dit de Jérusalem. D'un autre côté, la guerre d'Hadrien avait créé un nouveau courant vers la Babylonie et, à cette époque, les écoles juives du sud de la Mésopotamie deviennent florissantes. Malgré cette poussée de l'Ouest vers l'Est, l'araméen oriental garde sa physionomie intacte dans le Talmud de Babylone et se rapproche sensiblement du mandéen. Sous la domination arabe les communautés de la Galilée reprennent vie, mais les Targoums palestiniens se sentent de l'influence de la littérature babylonienne. Vers l'an 800 les Juifs sont arabisés et leurs commentaires sont écrits en arabe.

Ce court résumé de l'introduction rend sensible la distinction du dialecte judéen et du dialecte galiléen que M. D. a le mérite d'avoir établie avec clarté. Elle saute aux yeux dans la liste des variantes dialectales qui termine l'introduction. Cette liste oppose : d'un côté, le judéen (Targoum d'Onkelos rapproché de l'araméen biblique) et, d'un autre côté, le galiléen (Talmud de Jérusalem et Midrasch rapprochés du samaritain et du palestinien chrétien). Cette distinction est scrupuleusement observée dans tout le cours de la grammaire et les exemples sont suivis de l'indication des passages d'où ils sont pris.

M. D. traite de la phonétique et ensuite de la morphologie, mais il n'a pas réservé un chapitre spécial pour la syntaxe ; en parlant des formes des noms et des verbes, il cite seulement, à l'occasion, des membres de phrases qui montrent le rapport syntactique des mots entre eux. Il y a là une lacune regrettable. Mais on sera reconnaissant à M. D. d'avoir rédigé une liste complète des adverbes, conjonctions, prépositions et interjections, en expliquant les mots dont l'étymologie ou la composition n'était pas claire, p. 165 et suiv. Une particularité des plus curieuses du judéo-araméen est la conjugaison du participe qui prend les désinences du parfait, p. 229, n° 4. L'araméen biblique a quelques formes semblables du participe passif. Le nabatéen en présente également un exemple dans *'abîdat* « elle a été faite », *Insc. de Medéba, CJS.*, II, n° 196. Mais un phénomène du galiléen tout à fait isolé, c'est le suffixe de la première personne du singulier, *i* au lieu de *ani*, que prennent certaines formes verbales (3e personne sing. masc. du parfait, impératif sing. masc.), p. 300, 302 et 312.

M. Dalman est maître de son sujet et se meut aisément dans cette littérature disparate. Il est au courant des travaux qui ont rapport au sujet qu'il traite. Son esprit critique et exercé sait trouver la solution des problèmes linguistiques [1]. Sa grammaire sera un guide indispensable

1. Quelques observations de détail : p. 72, dans *tinnârâ* « roc » le noun n'est pas inséré, car il ne serait ni redoublé ni suivi d'une voyelle, mais il y a métathèse du

pour l'étude des dialectes judéo-araméens de la Palestine.

Rubens Duval.

---

73. — H. Lewy, **Die semistichen Fremdwœrter in Griechischen,** Berlin, 1895, R. Gaertner, in-8, 267 p.

Après les études d'Otto Keller, de Riess et d'Oberhümmer, après le beau travail de Muss-Arnolt, voici un nouveau livre sur les emprunts faits par les Grecs au vocabulaire sémitique. Dix-sept chapitres : Animaux ; Plantes ; Minéraux ; Vie Humaine ; Alimentation ; Vêtement; Habitation ; Mesures et Monnaies ; Tectonique : Topographie ; Navigation ; Jeux ; Musique ; Sciences, Art Militaire ; Mythes ; Cultes. En outre un bon Index, commode et complet.

Ce livre n'est pas excellent. Venant après Muss-Arnolt, l'auteur n'a pas fait mieux. Il apporte moins de documents nouveaux. Il n'a pas réuni toutes les découvertes de ses prédécesseurs. Il ne donne pas de bibliographies aussi complètes. Enfin, ses procédés de recherche et ses affirmations nous ramènent un peu trop vers Bochart. Mais tel quel, ce livre vient à son heure pour porter un nouveau coup à certains préjugés. Il faudra bien qu'un jour ou l'autre on se résigne, dans tous les chapitres de l'histoire grecque, — religion ; institutions ; littérature, — à faire à l'Orient sémitique la part que certains archéologues lui font déjà dans l'histoire de l'art. Il faut donc souhaiter beaucoup de travaux comme ceux de M. Lewy.

Mais pour que les résultats prêtent moins à la discussion, on ne devra pas oublier qu'une étymologie, par elle-même, quelque plausible qu'elle paraisse, ne signifie pas grand'chose, et que jamais elle n'arrivera, d'elle-même et par elle seule, à s'imposer aux esprits défiants ou simplement critiques. Si, aujourd'hui, l'on vient rapprocher, par exemple, l'οἶνος grec du mot *iain* ou *ioin* sémitique, la conviction ne s'imposera pas, aussi immédiate et aussi complète que si l'on avait dressé la liste de toutes les boissons fermentées et montré que toutes semblent porter des noms sémitiques. Un mot isolé ne prouve rien : il faut établir des systèmes, des listes de mots. Aussi doit-on approuver le plan, — adopté déjà par Muss-Arnolt et repris par M. Lewy, — qui classe les mots en familles suivant leur parenté de signification.

Mais il faudrait aller plus loin dans cette voie et dresser des séries

---

noun et du *resch*, comme le montre le syriaque *tarrânâ*. — P. 115, il est fort douteux que *rabb* « grand », *libb* « cœur », appartiennent aux formes *qatal* et *qital* ; la comparaison avec les autres langues sémitiques indiquerait plutôt les formes *qatl* et *qitl*; du reste, ces formes ne se distinguent que rarement en judéo-araméen. — P. 146, pourquoi dériver l'araméen *satânâ* du grec Σατανᾶ et *gêhinnâm* de Γέεννα? C'est le contraire qui est vrai.

plus complètes : on arriverait à des affirmations moins hypothétiques, surtout quand il s'agit de noms propres. Prenons εἰλείθυια pour exemple. Ce mot ne peut être valablement expliqué par une étymologie indogermanique. Keller l'avait déjà rapproché de la racine sémitique *i-l-d*, *enfanter*. M. H. L. veut au contraire remonter à la racine *h-i-l*, *ressentir les douleurs de l'enfantement*. Il semble que Keller ait plutôt raison, que l'on tire εἰλείθυια du participe *ioledet*, *l'accouchée*, ou de la forme piel, *illed*, *faciliter l'accouchement*. Mais ce rapprochement prendrait une bien autre valeur, si l'on pouvait montrer, d'une part, que la forme primitive de la racine *i-l-d* étant *ou-l-d*, εἰλείθυια devient dans certains dialectes ὠλείθυια, d'autre part, que cette même racine donnant des formes *leda* ou *ledet*, on trouve dans la légende grecque deux accouchées Λήδα et Λητώ, dont l'histoire contient certains éléments d'apparence sémitique. Mais ce n'est point sur la seule étymologie des noms qu'il faudrait s'appuyer. Il ne faut pas dire : le nom paraît sémitique, donc la chose est sémitique ; mais, renversant les termes : la chose est sémitique pour telles et telles raisons et il semble bien que le nom soit sémitique aussi. L'étymologie ne doit être que le couronnement et non la pierre d'angle, si l'on veut faire autre chose qu'une nouvelle tentative de mythologie philologique.

Poussant plus loin cette méthode, on pourrait, sur les données acquises, construire logiquement des hypothèses, qui n'auraient à l'instant même que la valeur d'hypothèses, mais qui par accumulation finiraient bien par acquérir la valeur d'un système rationnel et complet. Il est des choses que l'on ne peut séparer : si νέκταρ est sémitique, ἀμβροσία doit l'être aussi, et je crois qu'il l'est. Mais, — et c'est ici la plus grave lacune du travail de M. L., — pour que l'étymologie sémitique de ce second mot apparaisse aussi évidente que celle du premier, il faudrait que nous ayons établi et prouvé l'existence de certaines habitudes ou, si l'on veut, de certaines lois, qui ont présidé à l'adaptation et à la transcription des mots sémitiques en grec. Ces habitudes, Muss Arnolt avait essayé d'en dégager quelques-unes, pour la transcription des consonnes. M. L. a complètement négligé cette question, qui pourtant est capitale : son livre n'est qu'un recueil de matériaux, qu'il faudra mettre en œuvre, mais dont on ne pourra se servir qu'avec une certaine défiance : l'exemple d' Ἀστυπάλαια peut nous montrer à nu certains procédés de l'auteur, et quelle série d'arguments il a presque toujours négligée.

A la suite de Kiepert, M. L. cherche dans Ἀστυπάλαια un mot sémitique, dont l'étymologie populaire aurait fait la *Vieille ville* des Grecs. S'il n'accepte pas l'hypothèse de Kiepert (*Saffel*, *histapel*, *être bas*), il propose une autre explication qui ne vaut pas mieux, *hassepela*, *la dépression* : Bochart lui-même n'avait pas mieux inventé. Car, bien que Kiepert ne semble point avoir connu ce prédécesseur, on lit déjà dans le *Chanaan*, chap. VII : itaque si divinare licet, Astypalaeae

verum nomen fuit *Astippela*, ab humilitate dictum. Cette *divinatio* de Bochart ne semble point acceptable, et de pareils errements légitiment la défiance de ceux qui, suivant l'exemple de M. S. Reinach, ne veulent point admettre que la toponymie grecque soit en assez grande partie sémitique.

Il n'en reste pas moins que la nymphe Ἀστυπάλαια est, d'après la légende, venue de Phénicie, qu'elle est fille de Phoinix, sœur d'Europè, fille aussi de cette Τελέφη que nous retrouvons dans toute la légende de Cadmos, sous le nom de Telephè ou Telephassa [1]. D'autre part, il n'est non moins certain que dans l'Archipel antique ce nom d'Astypalaia se trouve en des endroits qui trompent toute attente, si l'on raisonne avec les idées grecques. Les théories de Thucydide nous paraissent, en effet, très logiques et très vraisemblables : « Les villes les plus récemment fondées s'élevèrent au bord de la mer et sur les isthmes, tant pour les commodités du commerce que pour les nécessités de la défense. Mais les anciennes villes, celles des îles comme celles du continent, αἱ δὲ παλαιαί, avaient été bâties loin de la mer à cause des pirates. » Or il se trouve que de toutes les Ἀστυπάλαιαι, une seule est conforme à cette loi de Thucydide ; toutes les autres sont des ports ou des promontoires.

Étienne de Byzance cite cinq Astypalées : une dans l'île du même nom, une seconde à Kos, une troisième entre Rhodes et la Crète, une quatrième à Samos, une cinquième en Attique. Kiepert a bien vu que la troisième et la première ne font qu'une seule et même ville : Étienne a fait double emploi d'un texte de Strabon p. 488. Restent quatre Astypalées auxquelles il en faut ajouter deux autres que Strabon (p. 657) et les inscriptions (Ross. *Hellen.*, 117) nous font connaître sur la côte de Karie et à Rhodes.

De ces Astypalées, cinq sont groupées sur les îles ou les côtes cariennes : une seule est comme réléguée sur la côte de l'Attique. Celle-ci n'est, suivant Strabon, qu'un promontoire, ἄλλη ἄκρα μετὰ Θορέας Ἀστυπάλαια, auquel un νησίδιον fait face, πρόκειται νῆσος Ἐλεοῦσσα. Les cartographes contemporains (*Karten von Attika*, Text. III, 21), ont identifié cette Ἀστυπάλαια ἄκρα avec la butte rocheuse qui ferme à l'Ouest la rade d'Hagios Nikolaos, en face de l'île Arsida. « Mais, dit Kiepert, il est impossible d'imaginer une ville sur cette butte qui mesure à peine mille pas de circuit et que rattache à peine à la côte un isthme de sable et de marais. » Il est vraisemblable, en effet, que jamais un peuple maître du continent ne se fût installé en pareil endroit. Mais tous les mots de Kiepert peuvent servir d'arguments en faveur d'un établissement phénicien. Et nous savons qu'en effet les Phéniciens se sont établis dans cette région minière du Laurium, autour de ce cap

1. M. S. Reinach date ce nom du IIIe siècle, je ne sais sur quels indices. Parce qu'une légende n'a pas été recueillie avant le IIIe siècle, est-ce à dire qu'elle n'existait point auparavant ?

Sounium, que la légende unissait à Siphnos ; car Sounios est le père de Siphnos, et, comme l'avaient déjà remarqué Kiepert et Keller, Σίφνος = *s-p-n, cacher ou être caché, sapin, trésor* (le צ rendu par Σ Σίδων). M. H. L. ajoute une vraisemblance en rapprochant de ce mot Ἰ-σπανία : l'Espagne comme Siphnos était de toute antiquité célèbre par ses mines. Mais, pour ce dernier nom, peut-être faut-il reconnaître une formation analogue à *Ebusus*, *Iviça* dans les Baléares *I-bousim*, *île des Pins*, Πιτυοῦσσα, et admettre i-s-p-n., *île des Mines* (cf. Kiepert, *Parag.* 429).

Les cinq autres Astypalées nous sont moins bien connues. A Samos, Polyen nous dit qu' Ἀστυπάλαια est l'acropole de la ville. Sur la côte carienne, dit Strabon, Ἀστυπάλαιά ἐστιν ἄκρα. A Rhodes, les inscriptions ne fournissent que le nom. Dans l'île d'Astypalée, la ville est à cheval sur un isthme, entre deux rades peuplées d'îlots. Enfin, à Kos, nous ne connaissons pas l'emplacement exact de l'ancienne Astypalaia. Mais Strabon nous dit qu'elle était au bord de la mer et, de l'avis de tous les archéologues, elle ne peut être placée que sur la rade méridionale, la seule rade de l'île, au milieu de laquelle se dresse aujourd'hui l'îlot de Palaio-Kastro. La nouvelle Kos, en effet, Κῶς ἡ Μεροπίς, n'eut jamais qu'un port artificiel : elle ne dut évidemment son existence qu'à son sanctuaire fameux du dieu Guérisseur, et ce sanctuaire lui-même avait dû se fonder auprès de quelque source miraculeuse, comme on en peut rencontrer dans cette région volcanique. La légende disait que le héros Χαλκώδων avait fait jaillir près de là la source Βούρινα ou Βούρεια. Or, il semble que Βούρεια ou Βούρινα ne soit pas très différent de *Bor* ou *Bour* qui veut dire *le puits* (cf. *Beerot* de l'Écriture, *Puteoli* de la côte italienne) ; d'autre part, cette Κῶς Μεροπίς, terre de la Santé, ne doit-elle pas nous faire penser à ce dieu de la Santé *Baal merape* de l'inscription phénicienne ? et Χαλκώδων à cet autre héros Καρχήδων ou Χαλχήδων, fondateur de *Karth-Hadast*, la *Ville Nouvelle ?* Ici encore nous revenons aux Phéniciens, et l'Astypalée de Kos, comme celle de l'Attique, semble être une de leurs fondations. — J'écourte ici, faute de place, le raisonnement ; la légende d'Héraklès à Kos nous fournirait bien d'autres preuves ; je me propose de revenir sur cette question. — Ἀστυπάλαια doit donc être la traduction d'un nom phénicien. Resterait à trouver ce nom ? Faut-il le chercher, comme certains l'ont fait, dans Utique, Ἰτύκη, la vieille ville d'Afrique, opposée à Karthage, la ville Neuve ? Ἀστυπάλαια, dans la légende, est mère d'Ankaios, que tue un sanglier (cf. Adonis) ; dans la Grèce occidentale, où un autre sanglier tue un autre Ankaios, Bochart avait proposé déjà de rechercher une Ἀστυπάλαια dans l' Ἰθάκη des Grecs. Certaines légendes nous conduiraient plutôt à l'identification Ζάκυνθος = Ἀστυπάλαια.

V. Bérard.

74. — I. **De Ausonii Mosella,** Thesim facultati litterarum Parisiensi proponebat H. DE LA VILLE DE MIRMONT. Parisiis, apud Hachette, MDCCCLXXXXII, in-8, 315 p.

75. — II. **Apollonios et Virgile. La mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Enéide.** Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris par H. DE LA VILLE DE MIRMONT. Paris, Hachette, 1894 in-8, VIII-778 p.

I. — La thèse latine de M. de la Ville de Mirmont contenait primitivement son édition de la *Moselle;* on l'a prié de séparer l'étude de l'édition et on a bien fait; mais à sa place c'est l'édition que j'aurais présentée comme thèse. Une édition qui donne d'abord les leçons des manuscrits, puis les variantes de toutes les éditions antérieures et qui est en outre accompagnée d'un commentaire explicatif abondant, représente une somme considérable d'efforts utiles; nous avons en France peu d'éditeurs de textes : l'édition critique est un genre de travail que la Sorbonne doit tenir à honneur d'encourager.

L'étude de M. de la V. de M. est complète; date du poème et mode de composition, emprunts faits aux poètes antérieurs, grammaire, métrique, imitations postérieures de la *Moselle*, M. de la V. de M. embrasse tout et sur aucun de ces terrains il n'est insuffisant; il faut pourtant recommander aux candidats au doctorat de savoir se borner; les aptitudes sont diverses et il faut choisir sa voie.

Le chapitre II qui traite de la façon d'écrire d'Ausone est celui qui me satisfait le moins : frappé des emprunts faits par Ausone à ses devanciers, M. de la V. de M. s'est proposé de réunir tous les passages qui ont pu l'inspirer; il a lu pour cela tous les poètes latins la plume à la main; je veux croire qu'il n'a rien oublié, mais il a dépassé le but : beaucoup de rapprochements sont arbitraires et sans parenté directe avec le texte. Quel rapport y a-t-il entre les ombres du soir s'étendant sur la Moselle (v. 192 sq.) et le rayon de lumière qui, répercuté par l'eau contenue dans un vase, va danser au plafond d'une chambre (Virg. *Én.* VIII, v. 22 sq., Sil. Italic. VII v. 143 sq.)? Entre le saumon décrit par Ausone v. 104 sq. *Praeesignis maculis capitis, cui prodiga nutat Alvus opimatoque fluens abdomine venter* et la vieille négresse du *Moretum* v. 34 sq. *compressior alvo, Cruribus exilis, spatiosa prodiga planta?* [1]. M. de la V. de M. s'est trop préoccupé d'entasser des rapprochements sans en vérifier la justesse.

Ce parti-pris l'a conduit à méconnaître le véritable caractère de la *Moselle*. Certes le style en est peu original et voisin du centon : Ausone exagère la tradition des poètes dactyliques latins qui se sont transmis le trésor de la langue poétique ; mais ce professeur, qui ne pouvait écrire qu'avec les expressions d'autrui, était un esprit fin, précieux, spirituel, un observateur d'une acuité de vision rare. Les traits dont il peint la

---

1. P. 92 Aethiopissae vetulae simillimus est!! Il n'y avait à remarquer que l'emploi du mot *prodiga*.

Moselle, les détails qu'il accumule sont si précis qu'ils paraissent pris sur le vif : elle ne ressemble à aucun autre fleuve et Symmaque *Ep.* I, XIV avait raison d'écrire à l'auteur : « ..*nisi certo scirem quod nec in poemate mentiaris.* » M. de la V. de M. le traite de menteur sans raison suffisante. Prenons un exemple : Ausone décrit en ces termes les coteaux couverts de vignes qui dominent le fleuve, v. 154 sq. *Qua sublimis apex longo super ardua tractu Et rupes et aprica iugi flexusque sinusque Vitibus adsurgunt naturalique theatro.* M. de la V. de M. s'emparant de ces mots *naturali theatro* pense qu'Ausone n'a fait que copier ceux de ses devanciers qui ont parlé d'un amphithéâtre naturel, Calpurnius *Egl.* VII, v.30 sq., Sénéque, *Troades,* v. 1123 sq., Stace, *Thébaïde,*VI, v. 233 sq.; mais si l'on regarde le texte, on voit bien qu'il ne s'agit pas d'un amphithéâtre quelconque : les mots *naturali theatro* n'indiquent que la forme générale et cette forme générale est particularisée par des détails précis : le sommet de la colline — *sublimis apex* — domine le tout ; au-dessous on distingue des roches — *rupes* — des pentes ensoleillées — *aprica iugi,* puis des sinuosités, des plis de terrain — *flexusque sinusque*. Voilà un paysage très nettement caractérisé; tout ce qu'Ausone a vu, il l'a fait passer dans ces vers et c'est pour cela que ces vers nous communiquent une impression fraîche, vive, qui n'a rien de banal. M. de la V. de M. témoigne du reste, dans toute son appréciation, d'une certaine mauvaise humeur : M. Demogeot a parlé avant lui de la *Moselle* et en somme avec justesse ; cela le gêne et il semble s'appliquer à trouver mauvais ce que M. Demogeot trouvait bon et bon ce que M. Demogeot trouvait mauvais. C'est une tâche ingrate que de faire aujourd'hui sur les poètes latins de la critique littéraire ; des gens de talent nous ont précédés dans cette voie : si l'on veut absolument du nouveau, on est conduit à prendre le contrepied de leurs opinions, ce qui n'est pas toujours heureux ni équitable.

Le latin de M. de la V. de M. témoigne de lectures abondantes ; mais il a des défauts : comme celui d'Ausone il tombe parfois dans le centon. On y trouve mis en prose tous les passages des poètes latins qu'on a dans la mémoire; outre la banalité agaçante de ces rencontres, le style poétique n'est pas celui de la prose. On remarque aussi certaines expressions qui reviennent avec une monotonie fatigante et qui sont parfois employées improprement, *erogare, addicere*.. etc. [1].

II. — M. de la Ville de Mirmont, dans la *Préface* de sa thèse française, en annonce nettement le sujet c'est l'influence de la mythologie d'Apollonios sur celle de Virgile. On peut regretter que l'exécution du plan ne soit pas assez sévère et que l'auteur se soit laissé aller çà et là à

1. Çà et là des fautes graves ; p. 41 *quid* exemplum p. quod exemplum, p. 50 *quaeque* p. quaecumque, p. 60 *quodam* pudori p. *cuidam*, p. 103 laudes Mosellae aliis... *memorandar*elinquit p. memorandas... etc. ; des impropriétés p. 61 : Parum Ausonius putat, Ausone ne pense pas assez... etc..

effleurer des questions étrangères qu'il ne pouvait traiter à fond.

L'ouvrage se compose d'un certain nombre de chapitres taillés presque tous sur le même modèle : Zeus dans les *Argonautiques*, Jupiter dans l'*Énéide*, Héra dans les *Argonautiques*, Junon dans l'*Énéide*, et ainsi de suite pour tous les dieux. Chacun de ces chapitres contient une monographie détaillée de la divinité en question dans les deux poèmes mis en parallèle : M. de la V. de M. a relevé tous les vers ou fragments de vers qui la concerne : c'est un recueil précieux de matériaux ; il serait injuste de lui reprocher d'avoir simplement juxtaposé les résultats de sa double enquête ; on trouve, en effet, dans le courant du développement les rapprochements nécessaires ; mais il est fâcheux que les rapprochements n'aient pas été groupés et que le lecteur soit réduit à les dégager lui-même de la masse de l'ouvrage. Il semble que l'auteur ait livré à l'impression des matériaux, au lieu d'en tirer une œuvre plus courte, plus serrée, qui eût contenu la comparaison même annoncée dans la préface et les conséquences qui en découlent.

On comprend par les dimensions du volume — 778 pages — que M. de la V. de M. ait éprouvé quelque lassitude, qu'il ait reculé devant le chagrin de garder par devers lui tant de notes si patiemment recueillies, devant l'effort dernier de concentration féconde. Peut-être, s'il l'eut fait, se fût-il aperçu que l'idée mère de son livre n'est pas absolument confirmée par le détail, que l'influence de la mythologie d'Apollonios sur celle de Virgile n'est pas aussi considérable qu'il l'a cru au début, qu'il y a d'autres sources ; et ces sources, il eut fallu les chercher et en déterminer l'importance réciproque. C'est ce qui saute aux yeux si l'on analyse deux des chapitres les plus développés de l'ouvrage, ceux qui traitent de Zeus dans Apollonios, de Jupiter dans Virgile. Les aventures amoureuses du dieu ne sont pas les mêmes des deux côtés ; de part et d'autre : Léda (mais avec une importance bien plus grande des Dioscures dans Apollonios) et Ganymède ; mais, dans Apollonios, Thétis, Europé, Sinopé ; dans Virgile, Io (simple allusion) et Juturne. Au point de vue de l'exercice du pouvoir, Zeus n'a pas à intervenir dans les affaires des dieux (ou des déesses) qui, du reste, ne sont pas travaillés par des dissensions intestines ; Jupiter doit à chaque instant calmer les discordes de son Olympe. En ce qui concerne l'étendue du pouvoir, la Moira est identifiée avec la volonté de Zeus ; il n'y a pas conflit entre elles ; Zeus est par suite tout puissant. Jupiter est lié par le *fatum ;* ses fonctions consistent à en préparer l'accomplissement, qu'il peut retarder ou modifier peut-être dans les détails ; mais sa puissance est loin d'être absolue. Pour accomplir ses volontés, Zeus n'a pas besoin des divinités subalternes ; Jupiter les emploie. Zeus est tellement loin des hommes que Jason ne songe guère à le prier : au contraire, dans l'incertitude et dans le danger, Énée tend naturellement les mains vers Jupiter. Zeus est un dieu solitaire qui ne dit rien aux autres dieux : Jupiter les convoque et leur signifie ses volontés. Zeus fait connaître ses desseins aux

hommes par les dieux marins Glaukos, Triton, par Phoibos Apollon, par les devins Mopsos et Idmon. Jupiter a surtout recours aux présages et la science augurale de Virgile ne provient point des Argonautiques. Apollonios ne donne pas l'image de Zeus. Le Jupiter de Virgile a quelques traits de ressemblance avec le Zeus de Phidias qui procède lui-même des œuvres homériques.

Voilà bien des différences et, sur un assez grand nombre de points, si Virgile s'écarte d'Apollonios, c'est pour remonter jusqu'à Homère. Il est incontestable que le Zeus d'Apollonios et le Jupiter de Virgile représentent l'idée du dieu unique bien plus purement que le Zeus d'Homère ; mais sur ce point il faut tenir compte des progrès de la philosophie et de la pensée humaine et Virgile serait plutôt en retard sur Apollonios. L'influence de la conception d'Apollonios sur celle de Virgile est donc moins entière, moins directe qu'on ne le supposerait au premier abord, de sorte que la théorie posée au début de l'ouvrage ne trouve pas dans la réalité des faits l'appui que l'auteur avait espéré.

En somme, la méthode n'est pas sûre ; mais l'éducation normalienne ne donne pas la méthode scientifique ; ce n'est peut-être pas la faute de M. de la Ville de Mirmont s'il ne s'en est pas emparé du premier coup et s'il a failli tomber dans la simple compilation. Il est et reste un travailleur infatigable qui en venant soutenir à Paris ses deux thèses — plus de 1,000 pages ! — apportait une œuvre nouvelle qui s'imprime actuellement : une édition du *Pro Archia*.

A. CARTAULT.

---

76. — Ch. DIEHL. **L'Art byzantin dans l'Italie méridionale.** 1 vol. in-8. Librairie de l'Art.

77. — C. ENLART. **Origines françaises de l'Architecture gothique en Italie.** 1 vol. in-8. Paris. Thorin et fils, 1894.

Au ve siècle, l'Italie, laissée pour morte par les barbares et abandonnée de ses empereurs, se désintéressa de ses arts. Empereurs et barbares les emportèrent avec eux, les cultivèrent à leur manière en les laissant se modifier au gré des influences de leurs nouveaux milieux, et après le XIe siècle, les lui restituèrent sous deux formes nouvelles : la forme byzantine et la forme gothique. La première lui revint par le sud avec les moines de l'ordre de Saint-Basile, la seconde par le nord avec les moines cisterciens.

C'est à ce double mouvement que nous font assister les deux livres de M. Diehl et de M. Enlart.

Celui de M. Diehl est, à notre grand regret, exclusivement descriptif. L'auteur parcourant tous les oratoires et toutes les grottes de la terre d'Otrante, de la région de Tarente, du territoire de Matera, de la Calabre et de la Sicile, note toutes les peintures byzantines qu'il a pu y découvrir, donne en d'exactes gravures la reproduction des plus remar-

quables d'entre elles et les décrit avec soin. Il y avait sans doute sur la lente immigration de cette peinture toute une histoire ayant eu ses péripéties et ses phases d'évolution : le seul reproche que nous pourrions faire à l'auteur serait de l'avoir volontairement négligée. Mais pour ceux qui voudront l'écrire un jour, son savant livre sera le plus complet recueil de documents fondamentaux qu'il faudra consulter et, à cet égard, nous ne saurions trop en louer la science et la précision.

M. Enlart, de son côté, suit la propagation de l'architecture gothique en Italie, depuis la frontière du Nord jusqu'à la Sicile, à travers la Lombardie, la Vénétie, l'Émilie, la Toscane, la région romaine et la province de Viterbe. Mais il résume le résultat général de ses recherches en des conclusions d'une importance capitale. Sa thèse principale est de démontrer que l'architecture gothique arriva directement de la France par l'entremise des moines cisterciens qui, pour la première fois, l'inaugurèrent dans la péninsule en construisant, de 1197 à 1208, l'église de Fossanova. A mesure que les couvents cisterciens se disséminèrent du nord au sud, l'art nouveau se répandit de région en région, propagé par le goût de leurs abbés ou par l'éducation artistique de leurs élèves. Les bénédictins imitèrent à leur tour les constructions cisterciennes en quelques nouvelles églises. Puis vinrent les chanoines réguliers du Saint-Sépulcre, de Saint-Victor-de-Paris, de Latran, enfin les franciscains et les dominicains, qui, avec une liberté déjà plus grande, adoptèrent aussi dans leurs édifices quelques-uns des éléments importés par les moines de Cîteaux. Sur tous ces points l'étude de M. E. est aussi savante que complète : il note une à une toutes les églises où l'art gothique s'est manifesté en Italie soit par des dispositions d'ensemble soit par des particularités de détails, les date d'après des documents sûrs, les décrit avec un soin minutieux et donne de presque toutes des vues en phototypie. L'ordre cistercien étant d'origine bourguignonne, l'école gothique qu'il apportait au-delà des Alpes ne pouvait manquer d'être celle de la Bourgogne : aussi M. Enlart, comparant les églises gothiques de l'Italie avec celles de la région bourguignonne, réussit-il ensuite aisément à constater entre elles soit d'indéniables identités de plan, soit de frappantes analogies partielles. Tout en louant ici, aussi bien que dans la première partie de son livre, l'étendue de sa science et le soin scrupuleux de son enquête, nous aurions peut-être bien des réserves de détail à présenter sur le caractère un peu trop exclusif, selon nous, de ses conclusions. Outre qu'il ne nous est pas absolument prouvé que quelques-uns des traits qu'il tient pour essentiellement bourguignons ne se rencontrent pas aussi dans quelque autre école du nord ou du centre, nous les voyons parfois s'offrir d'une façon si exceptionnelle dans certains monuments italiens que nous n'oserions pas toujours y voir aussi positivement que lui la preuve incontestée de la tradition bourguignonne. Peut-être n'a-t-il pas tenu assez compte dans son étude du rôle des constructeurs errants, s'établissant sur les chantiers l'esprit plein de souvenirs recueil-

lis un peu partout et possédant souvent, comme Villard de Honnecourt, des cahiers de croquis copiés indifféremment devant les églises de toutes provinces. Tel motif bourguignon observé dans une église lombarde peut très bien y avoir été apporté par un ouvrier languedocien qui l'aura remarqué dans une cathédrale picarde, sans que le goût des cisterciens y soit pour quelque chose. Il est bien des affirmations aussi qui nous paraissent un peu péremptoires; nous n'oserions, par exemple, écrire si formellement : « cette solution définitive apparut *pour la première fois* dans le chœur de Saint-Denis ». Mais les quelques divergences qui pourraient se produire entre nous sur certains points, tiennent si particulièrement à des différences de méthode ou à des façons opposées de considérer l'évolution de l'art gothique, que nous ne saurions en aucun cas tenir les assertions de l'auteur qui nous paraissent douteuses pour des inadvertances ou des erreurs. Mieux vaut recommander avec tous les éloges qu'il mérite ce livre remarquable qui apporte sur un point, jusqu'ici mal élucidé, de l'histoire de l'art gothique une lumière complète et définitive.

Raoul Rosières.

---

78. — **Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,** par René Kerviler, bibliophile breton, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, etc., fascicules XVIII et XIX, *Burg-Camb* et *Camb-Carn*. Rennes, 1893-94, in-8 de 161 à 320 p. et de 321 à 490 p.

Nous avons la grande joie de maintenir, au sujet des deux nouveaux fascicules de l'immense publication, le *très bien* que nous avons si souvent adressé, au sujet des fascicules précédents, à l'intrépide et persévérant M. Kerviler (*justum et tenacem*) et à ses excellents collaborateurs. Combien la tâche d'un critique est allégée et adoucie quand un travail déjà loué se poursuit dans des conditions irréprochables et reste toujours semblable à lui-même, *semet ipse!* Contentons-nous donc de signaler les articles les plus importants des deux derniers fascicules : *Busnel*, *Cadiou* (à la famille de ce nom appartient une personne très connue dans le monde littéraire sous le nom de *Mme Maryan*, collaboratrice de la *Mode illustrée*, des *Veillées des chaumières*, du *Correspondant*, etc. [1], *Cado* (saint), *Cadoudal* (le père du fameux Georges était cultivateur et non pas meunier à Kerléano) [2], *Cahideuc* (ancienne famille de chevalerie dont la généalogie, produite à la réformation de 1668, est une des plus belles qui existent avec ses quatorze degrés et

---

1. La liste de ses trente-six publications (de 1878 à 1892) se déroule pp. 222-224.

2. Autre rectification : Georges ne naquit pas en 1769, comme le disent la plupart des biographes, mais bien le 1er janvier 1771. La bibliographie des notices et ouvrages sur Cadoudal comprend dix-neuf paragraphes. L'iconographie est plus riche encore : vingt-quatre portraits y sont mentionnés.

ses superbes alliances), *Cailliaud* (Frédéric), le célèbre voyageur, *Cambout* (du), (article très considérable avec amples détails sur le janséniste Sébastien Joseph du Cambout, dit l'abbé de Pontchâteau, né le 20 janvier 1624, et non 1634, comme M. K. s'accuse de l'avoir indiqué, d'après la *Biographie bretonne*, dans la *Bretagne à l'Académie française*)[1], et sur Pierre Armand — et non Pierre *Arnaud* — de Cambout, cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, et enfin sur Pierre de Cambout, d'abord marquis, puis duc de Coislin, membre de l'Académie française; *Cambronne*, article où est très bien discutée la question de paternité des deux mots si différents attribués, le jour de la bataille de Waterloo, au général-commandant le 1er régiment de chasseurs à pied de la vieille garde, *Cambry*, le fondateur de l'*Académie celtique*, *Cappel* (Jacques), le ministre protestant de Sedan, le théologien-hébraïsant, *Caradec de la Chalotais* (Louis René), le fameux procureur général au parlement de Bretagne (article très développé et très curieux), *Carné* (famille de), avec d'abondantes indications biographiques et bibliographiques sur l'académicien dont le véritable nom, souvent estropié, était celui-ci : *Louis Joseph Marie de Carné, comte de Carné-Marcein*,

P. S. Je reçois à l'instant un nouveau fascicule, le XXe, *Carn-Cer*, novembre 1894, p. 1-160. On y remarquera un très complet et très curieux article sur l'académicien-professeur *Caro* et sur sa famille (p. 5-19).

T. de L.

---

79. — Louis P. Betz, **Heine in Frankreich, eine litterarhistorische Untersuchung.** Zurich, A. Müller, 1895. In-8, 464 p.

Il est évident que l'auteur de ce livre a eu l'intention de faire autre chose que l' « enquête d'histoire littéraire » annoncée par son titre : outre qu'il nous avertit lui-même des garanties d'équité et de neutralité qu'offrent son origine américaine et son éducation helvétique, les citations liminaires de son ouvrage, empruntées entre autres à E. Quinet et à L. Bœrne, le respect dont il entoure tous ceux qui s'efforcèrent de rapprocher la France et l'Allemagne, et son ardeur à pourfendre impitoyablement, et comme avec un parti pris d'impartialité, quiconque lui semble suspect de chauvinisme ou de *Deutschtümelei*, voilà qui prouve assez chez M. Betz l'intention de continuer à sa manière ces *Vermittler der Nationen* qu'il couvre de fleurs. Et c'est un effort qui ne manque assurément pas de mérite ni d'originalité.

C'est sans doute à cette intime et vivante préoccupation que nous devons l'allure très personnelle, affranchie de tout pédantisme, de cette thèse de doctorat, et un style alerte et primesautier, trop *burschikos*

---

1. Presque tout le monde s'est trompé sur l'époque de la naissance de l'abbé, notamment Eugène de la Gournerie (*Revue des provinces de l'Ouest*), Sainte-Beuve, (*Port-Royal*, V, 248).

peut-être par endroits [1], mais d'une lecture amusante. En revanche, c'est peut-être aussi ce souci de polémique, ce détachement de la science en soi, qu'il faut rendre responsable de quelques digressions (comme la citation du *Rhin Suisse* de Jules Vuy, p 264), et de nombreuses inexactitudes que vraisemblablement un pur « philologue » aurait pris plus de soin d'éviter [2].

M. B. étudie successivement les différents points de contact qu'a eus Heine, en personne ou par son œuvre, avec la France, ses écrivains, sa langue et sa littérature. Ce sont d'abord ses rapports personnels avec le Paris littéraire de 1831-56 [3]; ensuite, en quelques chapitres soigneusement documentés, mais dont certaines parties ressemblent trop à une simple juxtaposition de fiches, les jugements de la critique et de la pensée françaises sur Heine [4]; — la troisième partie fait justice, une fois de plus, de la légende qui attribue au poète allemand une parfaite connaissance littéraire de la langue française ; — les deux dernières parties enfin traitent, l'une des traductions françaises de Heine, l'autre de son influence sur notre littérature ; et grâce à une bibliographie très compréhensive et à d'ingénieux rapprochements, grâce aussi à la cordialité avec laquelle M. B. parle de nos écrivains [5], ces chapitres de recherches littéraires sont les plus intéressants de l'ouvrage.

Les plus intéressants, et assurément aussi les plus discutables. A force de voir des imitations où il n'y a peut-être que des rencontres, et des influences où l'on se trouve en présence d'affinités de nature, en traduisant trop souvent *à la Heine* par *d'après Heine*, en affectant aussi de considérer les courants littéraires comme la résultante d'actions purement livresques, M. B. exagère manifestement, croyons-nous, la

1. Et où les Allemands les moins puristes pourront relever bon nombre d'expressions peu orthodoxes : *Sie ignorierten ihn litterarisch total* (p. 32); *sehr liirt war Heine* (p 34).

2. Plusieurs titres faussement orthographiés : *Han d'Island* (p. 8), les *Bourgraves* (p. 148 et 288), *Jocelin* (p. 17); l'*Évolution de la poésie lyrique* de M. Brunetière a été publiée chez Hachette, non chez C. Lévy (p. 13) ; Guillot au lieu de Guillotin (p. 13); traduire « ce goujat de Rousseau » par *Pfuscher und litterarischer Handlanger* à la p. 62 semble au moins inexact ; p. 174, M. B. reproche à M Hüffer de n'avoir pas relevé la faute *une* opprobre dans une citation qu'il donne, alors que la rectification a été faite dans la liste des errata du livre de M. Hüffer (*Aus dem Leben H. Heines*) et dans la *Revue critique* (86/2, p. 309)... On peut s'étonner aussi de trouver cités dans l'index des noms d'auteurs, *Capet Ludwig* et *Puck!*

3. Ajouter une courte, mais intéressante indication. Comte Wodzinski, *Les trois romans de Fr. Chopin*, p. 211.

4. Encore pourrait-on compléter la liste des poésies isolées de Heine traduites en vers français, comme aussi la liste des articles parus dans la presse périodique sur l'auteur des *Reisebilder*.

5. Non sans se mettre parfois en opposition avec les *Heineforscher*. Cf. par exemple, l'éloge de la préface du *Retour* de Daniaux par M. Prévost (p. 121), avec les rigueurs de M. Elster (*Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgesch.* p. 90) : « Ein wüstes Durcheinander falsch gedeuteter Stellen und haarstræubender Kombinationen von einem fast durchweg schlecht unterrichteten Manne. »

part qu'a eue Heine dans l'orientation de la poésie française au XIXe siècle. C'est ainsi qu'il arrive à faire, du poète personnel et subjectif par excellence, le maître favori des Parnassiens, et qu'il attribue à Heine le mérite d'avoir enseigné au lyrisme français la sincérité et la simplicité. L'influence de Heine, qui sans doute n'est pas imaginaire, surtout sur les symbolistes et les décadents, aurait dû être précisée, dans le livre de M. Betz, par des restrictions et des distinctions. N'aurait-il point fallu montrer, par exemple, que l'admiration française ne s'est adressée longtemps qu'au pamphlétaire et à l'ironiste Heine, au « continuateur de Voltaire », comme on le trouve si souvent appelé dans les interviews rétrospectives que M. B. a rassemblées, — et que les écrivains qui chez nous semblent l'avoir vraiment et intégralement compris, — critiques, traducteurs ou poètes, — ou bien sont des étrangers par la naissance ou l'éducation, ou bien sont comme en dehors de la véritable tradition française ? Et, si l'on remarque que les poètes chez qui M. B. nous montre surtout des traces d'une influence de Heine sont pour la plupart des artistes curieux de la forme et des procédés, Gautier, Banville, Mendès, et que Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme se trouvent exclus de la revue passée par M. B. parmi nos poètes contemporains, doit on s'étonner avec lui que M. Brunetière n'ait point fait de part à l'influence de Heine, dans son *Évolution de la poésie lyrique?*

Aux raisons fort acceptables que M. B. nous donne de la vogue de Heine en France, j'aurais voulu en voir ajouter une : la part de la musique, et de Schumann particulièrement, dans la notoriété des *Lieds.* De même que les tableaux d'Ary Scheffer ont beaucoup contribué à familiariser le public français avec tels personnages de Gœthe, la poésie de Heine pourrait bien avoir pénétré dans nombre d'âmes françaises *auf Flügeln des Gesanges.* Et cette indication eût donné peut-être matière à des développements inétressants.

La proximité de la période littéraire que M. B. étudie dans ses derniers chapitres, l'insuffisance du recul et de la perspective sont les causes, sans doute, de l'exagération et de l'inprécision dont on pourra l'accuser, ainsi que de mainte définition discutable et de mainte classification arbitraire (M. Bourget rangé comme poète parmi les Parnassiens, et M. Rosny parmi les décadents ?). Mais il faut louer sans réserve la connaissance très avisée et très sympathique qu'a M. Betz de notre littérature du XIXe siècle, depuis le Cénacle jusqu'au Chat noir, et l'abondance d'information et de lecture dont témoigne son livre. Surtout en ce moment, où il semble qu'on veuille dresser comme le compte des profits et pertes de l'influence des littératures étrangères, une étude de détail comme celle-là ne saurait être que la bienvenue

F. BALDENSPERGER.

---

80. — GIODA (Carlo). **La vita e le opere di Giovanni Botero con la quinta parte delle Relazioni Universali e altri documenti inediti.** Vol. II et III. Milan, Hœpli, 1895. Petit in-8. Prix des 3 vol. (qui en réalité n'en doivent former que 2, l'un de 795, l'autre de 331 pages), 12 fr.

Nous avons apprécié déjà la méthode de l'auteur en annonçant le premier volume. Nous nous bornerons donc cette fois à indiquer les documents inédits dont se compose le troisième volume : une lettre de Botero à Bandino, archevêque de Fermo, une lettre du comte Gherardo Filiberto Scaglia, agent du duc de Savoie à Rome, adressée à Charles Emmanuel Ier, une lettre de Botero au même prince, deux ouvrages de ce même duc de Savoie (une compilation historique sur les grands hommes du judaïsme, du paganisme, du christianisme, et des Aphorismes de guerre), enfin la cinquième partie des *Relazioni Universali*. Dans ce dernier ouvrage, nous signalerons un récit très attachant, à la fois rapide et circonstancié, de nos guerres de religion ; Botero mêle d'ailleurs à ses récits des réflexions d'une judicieuse originalité, par exemple quand il explique comment la Ligue devait fatalement faire plus de mal que de bien au catholicisme (III, p. 54-5 ; le morceau est d'autant plus remarquable que Botero est fort intolérant), quand il juge le meurtre des princes lorrains, par Henri III (p. 69, *ibid.*), quand il montre à propos de Ravaillac que c'est le fanatisme et non pas l'argent qui détermine un homme à frapper dans des conditions telles que la fuite est impossible (p. 161, *ibid.*).

Charles DEJOB.

---

81. — **Napoléon raconté par l'image,** d'après les graveurs, les sculpteurs, et les peintres, par Armand DAYOT. Hachette, 1 vol. gr. in-8°, ill. de 500 reproductions et 22 planches. — Prix 25 fr.

Le malheur des ouvrages qui paraissent à l'époque du premier de l'an, et que des dehors plus ou moins somptueux, une illustration plus ou moins exceptionnelle, désignent spécialement à l'acheteur comme des « livres d'étrennes », — c'est de n'être souvent pas assez pris au sérieux. Livres d'images, livres à feuilleter sur une table de salon, d'une main banale, pour les gens graves, c'est autant dire : livres d'enfants... Cela était bon autrefois. Mais aujourd'hui que les reproductions artistiques sont devenues relativement si aisées, qu'on est devenu si exigeant à leur endroit, un livre d'érudition un peu étendue qui s'en passerait serait fort mal accueilli. — Il n'y a pas de quoi s'en plaindre, au reste ; car quelque bonne envie qu'aient bien des personnes de s'en tenir aux seules gravures, elles attrapent toujours un peu du texte, qui profite ainsi de la faveur accordée aux reproductions dont on a pris soin de l'orner.

Le nouveau volume de M. Armand Dayot, plus encore que celui

dont il avait dirigé la composition l'an passé et dont nous avons parlé ici même : « Les capitales du Monde », a eu le sort d'un vrai livre d'étrennes réussi et amusant. Il s'est vendu, dit-on, d'une façon inespérée. On a trouvé piquants cette réunion considérable de reproductions du type Napoléonien, ce rapprochement de tant de portraits si divers d'origine et d'allure, ce musée consacré à l'histoire publique ou intime de la personnalité peut-être la plus *monstrueuse* des annales du monde. — Il n'en est pas moins vrai que le texte vaut l'illustration, qu'il pourrait même s'en passer, à la rigueur, et qu'il mérite donc qu'on l'apprécie à lui tout seul.

Nous n'avons pas de critique d'art à faire ici, et nous insisterons peu sur ces reproductions, généralement soignées, parfois remarquables, — bois, phototypies ou héliogravures, — dont le choix a été judicieux, bien que plus d'une œuvre importante (au point de vue artistique) ait été omise. Citons simplement, pour les portraits, les noms de Gros, Gérard, David, Bouchot, Prudhon, David d'Angers, Ingres..., pour les scènes diverses, ceux de Raffet, Isabey, Cortot, Bellangé, Meissonier... Et faisons remarquer que l'on ne s'est pas borné, — ce qui eût singulière-diminué la grosseur du catalogue et l'intérêt de l'illustration, trop souvent réduite dès lors à un *musée d'horreurs*, — aux œuvres de l'époque, plus ou moins directement inspirées de l'original. On a pris les œuvres les plus caractéristiques parmi celles qui ont prétendu, avec plus d'habileté et de génie, fixer pour la postérité la figure, la physionomie de Napoléon. On a bien fait, car elles ont leur intérêt, même en dehors de toute considération artistique : c'est rarement sur les documents originaux et sèchement authentiques que se fonde la postérité. Ici, ces documents originaux sont surtout quelques croquis, quelques esquisses, et les divers objets historiques qui tiennent leur rang dans l'histoire intime de l'empereur. Parmi les diverses tables qui terminent le volume, il en est une, chronologie spéciale, qui est commode pour la coordination de tous ces souvenirs du maître.

Passons au texte courant de l'ouvrage de M. A. Dayot. Bien que son but fût surtout un travail iconographique critique, il va sans dire que cette iconographie est loin d'être sèche comme un catalogue. Elle ne prétend pas non plus en avoir la précision, ou pour mieux dire l'abondance : ici, ce serait une œuvre démesurée, et souvent bien ingrate, de vouloir être complet. En revanche, elle a quelque chose de plus vivant, par le rapprochement des faits, le classement des images dans leur milieu biographique, par les mille anecdoctes caractéristiques ou détails pittoresques qui peuvent expliquer les œuvres de l'art. De là les chapitres tout indiqués : de 1769 à 1796; les campagnes d'Italie et d'Égypte, de 1796 à l'an VIII ; le consulat; l'Empire; les campagnes de Russie et de France; l'île d'Elbe et Waterloo; enfin Sainte-Hélène.

Un dernier chapitre doit être signalé à part, et l'on saura gré à l'auteur d'avoir pensé à le joindre à son travail : c'est l'histoire de l'écriture

de Napoléon. Cette écriture hiéroglyphique, ces signatures fantastiques, on les connaît, on les a commentées depuis longtemps; mais on n'avait pas aussi complètement et commodément mis le lecteur à même de les comparer entre elles et de rapprocher les époques. Ici, c'est en quelque sorte la série complète des variétés, et de précieux textes sont en outre donnés en leur entier, bon exercice de sagacité et de divination graphologique pour les amateurs.

En appendice, toujours afin de donner sur la personne de Napoléon et ses alentours une monographie complète, on trouvera son testament, les pages d'Antomarchi sur sa mort, le récit du retour des cendres et du voyage du prince de Joinville à Sainte-Hélène, etc. C'est encore l'occasion naturelle de nombreuses reproductions.

Il n'est pas inutile d'ajouter que tout cela a été fait à la suite de recherches consciencienses dans les Archives et les Bibliothèques, dans les collections particulières aussi, — c'est souvent où l'on trouve le plus d'imprévu. — Le livre rendra plus d'un service auquel on ne s'attend peut-être pas en l'ouvrant, et il restera à son tour comme un document précieux et commode à consulter, pour une histoire plutôt encombrée souvent qu'éclairée par l'amoncellement croissant des publications de tout genre. Ce n'est pas là un mérite banal.

Henri DE CURZON.

CHRONIQUE

ITALIE. — Un groupe d'amis et de disciples du regretté commandeur de Rossi a entrepris de continuer le *Bulletin d'Archéologie chrétienne*, fondé par l'illustre savant romain, mais en élargissant le programme de ce recueil, qui sera désormais ouvert à la collaboration de tous les archéologues s'occupant d'antiquités chrétiennes. Le comité directeur se compose de MM. STEVENSON, M. S. DE ROSSI, ARMELLINI et MARUCCHI. Il est à souhaiter que le nouveau périodique accueille les articles écrits en français, en allemand, en anglais, en latin, aussi bien que ceux qui sont écrits en italien. Ainsi seulement il pourra devenir un organe international au même titre, par exemple, que le *Bulletin de Correspondance archéologique* de Rome, qui a rendu tant de services à l'archéologie classique.

— A l'occasion du quatrième centenaire de la mort d'Ange Politien, le comité universitaire des étudiants de Montepulciano a publié un numéro unique intitulé : *In Memoria di Angelo Poliziano* (27 août 1894). Ce numéro contient un manifeste du comité, signé par M. Carlo MINATI ; une note de M. T. G. FUMI sur les « Rispetti » d'A. P.; un article général du professeur Florido ZAMPONI sur l'humaniste illustre ; le texte de la promesse du mariage entre Belardino di Luca di Bartolomeo Tarugi avec Mana Seracina di Benedetto di Desiderio di Benedetto Cini, sœur d'A. P. (24 octobre 1499); une « canzone » en l'honneur d'A. P. par le chanoine Vincenzo MONTINI ; une note sur la correspondance d'A. P., par M. Benedetto NERI, qui en promet une nouvelle édition, un article de M. V. MARTINI sur la maison d'A. P.; l'obit d'A. P., par le P. Roberto Ubaldini (obituaire de Saint-Marc de Florence) ; et enfin un appel

de M. F. TARUGI aux dévôts de Politien pour le monument que sa ville natale projette de lui élever. Cette intéressante publication est ornée d'un curieux portrait de Politien et d'une photographie représentant sa maison de Montepulciano.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 février 1895.

M. d'Arbois de Jubainville communique une étude sur le nom Condorcet. Ce nom, sous lequel est connu Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis Condorcet, mort en 1794, est dans la langue géographique le nom d'un village du département de la Drôme. Le *t* final de ce mot ne remonte qu'au XVIIe siècle; il remplace un *s*; au XVIe siècle, on écrivait *Condorces*, et cette orthographe, attestée aussi au XIVe et au XVe siècle, est expliquée par un diplôme de Rodolfe III, roi de Bourgogne, en faveur de l'abbaye de Cluny, en 998; parmi les biens mentionnés dans ce document, on trouve mentionné le *Castrum Condorcense*, c'est-à-dire le château bâti au moyen âge sur l'emplacement d'un fundus qui, sous l'Empire romain, portait au cadastre le nom de son propriétaire primitif *Condorcus* ou mieux *Condorcos*. *Condorcos* est un nom propre gaulois, primitivement un adjectif; il veut dire « celui qui voit ». *Condorco-* est la forme fléchie d'un thème composé dont la forme normale est *con-derco-*. *Con-derco-* est attesté à la fois comme substantif, comme adjectif et comme verbe : comme substantif, par la signature *Conderci* au musée de Toulouse; comme adjectif, dans le nom de lieu *Condercus [fundus]*, en Grande-Bretagne; comme verbe, dans la troisième personne du singulier de l'indicatif présent passif irlandais *condercar*, « on voit ». *Condorco-* est le thème du verbe irlandais au parfait *ad-chon-darc*, « j'ai vu » = *ad-con-dorca*; *ad-chon-dairc*, « il a vu » = *ad-con dorce*. — Les langues celtiques sur ce point sont d'accord avec le grec δέρκομαι, « je vois, je regarde », au parfait δέδορκα, « j'ai vu »; δέδορκε, « il a vu »; δορκάς, « gazelle », littéralement « celle qui voit ». — A côté du composé celtique *con-derco* et de sa variante fléchie *con-dorco*, le celtique a un thème *derco-*. Le féminin **derca*, en irlandais *derc*, littéralement « celle qui voit », est un nom de l'œil. Quant au masculin, si l'on n'en a pas d'exemple, on en connaît plusieurs dérivés; l'un est *Dercinus*, nom de potier trouvé dans le département de l'Allier, dont le féminin *Dercina* est attesté par une inscription de Rome; un autre est *Derco, -onis*, conservé par deux inscriptions, l'une de la Gaule cisalpine, l'autre d'Aix-les-Bains; enfin, il y a un gentilice dérivé de *dercos* : c'est *Dercius*, d'où *Derciacus [fundus]*, aujourd'hui Dercé (Vienne) et Dercy (Aisne). — A côté de ces exemples de la forme normale *derco-s*, *derca*, nous pouvons en mettre une de la forme fléchie *dorcos-s*, *dorca*; c'est le nom de Dorche, commune de Chanay (Ain); on en a trouvé une notation *Dorcha*. — Ainsi *Condorcet*, dérivé de *Condorcos*, « celui qui voit » ou « celui qu'on voit », n'est pas un mot isolé.

M. Salomon Reinach fait une lecture sur une série de bas-reliefs accompagnés d'inscriptions grecques que lui a communiqués M. Dobrusky, conservateur du Musée de Sofia (Bulgarie). Ces monuments, tous découverts dans l'ancienne Thrace, présentent un grand intérêt pour la connaissance des cultes locaux et des éléments constitutifs de l'ancienne langue, dont nous ne savons encore presque rien. Ils forment un précieux complément au recueil d'inscriptions de la Thrace qui a été publié jadis par Albert Dumont et réédité par M. Homolle. — La lecture de M. Reinach est suivie d'observations diverses présentées par MM. Perrot, Weil, Boissier, l'abbé Duchesne et Collignon.

M. Maspero annonce la mort de M. Reginald-Stuart Poole, ancien conservateur au Musée Britannique, correspondant étranger de l'Académie depuis 1876.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 4 mars — 1895

82. — Dr. Hans STUMME. **Elf Stücke im Silha-Dialekt von Tazerwalt.** Leipzig, 1894, 28 p., in-8.

La brochure de M. Stumme, connu par de remarquables publications sur l'arabe vulgaire du Maghreb, est une utile contribution à l'étude du chelh'a parlé dans le canton marocain de Tazeroualt. Elle comprend onze textes de longueur diverse (contes, fables et énigmes) en transcription latine et traduction allemande, et sera complétée par des notes grammaticales et lexicographiques qui paraîtront dans le VIII[e] volume du *Giornale della Societa asiatica italiana.* Ils ont été fournis à M. S. par les chefs d'une troupe d'acrobates, qui fait en ce moment une tournée en Europe.

Le chelh'a parlé dans le canton de Tazeroualt ne diffère guère de celui qui est en usage à Taroudant et même à Mogador : il présente quelques particularités phonétiques : fréquente contraction de l'n final : *sii aitmaten* deux frères, pour *sin aitmaten;* chute de la voyelle initiale : *nanas* pour *ennan as*, ils lui dirent. On les reconnaîtra aisément grâce à la comparaison faite par M. S. d'un texte chelh'a du Sous que j'ai donné dans mon *Manuel de langue kabyle* [1] avec une traduction de ce même texte en dialecte de Tazeroualt (p. 5). L'auteur, dans son système de transcription, a adopté exclusivement le groupement phonétique, sans tenir compte de la composition étymologique des groupes de mots qu'il réunit, par exemple *arastinin*, « on l'appelait », pour *ar as tinin* (m. à m. « ils lui disaient habituellement »); *imut stingan lhist*, il fut tué par la fée, pour *imut s tingan lhist* (m. à m. il mourut du meurtre de la fée). J'avoue préférer la clarté qui résulte de la sépara-

1. Puisque M. S. veut bien renvoyer à mon *Manuel* pour la liste de ce qui a été publié sur le Chelh'a, il me permettra de rappeler que la bibliographie que j'ai donnée dans cet ouvrage a été complétée et continuée dans l'appendice IV de mon *Loqmân berbère* (Paris, 1890, in-12, p. XCIV-XCV) et dans mon *Rapport sur les études berbères, éthiopiennes et arabes*, 1887-1881, Woking, 1892, in-8.

tion des mots au point de vue analytique, surtout quand il s'agit d'une langue comme le berbère, mais cette critique de détail n'enlève rien au mérite de la publication de M. Stumme ; on se rendra facilement compte des résultats importants auxquels elle peut conduire, en songeant au rapport qui existe sans doute entre le dialecte parlé actuellement dans le Tazeroualt et les inscriptions rudimentaires signalées dans ce canton par Duveyrier, d'après le rabbin Mardochée [1].

Ces textes ne sont pas moins curieux au point de vue du folklore : ils présentent, avec diverses modifications des variantes de contes similaires qui existent dans les autres dialectes berbères. Je ne puis naturellement entrer ici dans une comparaison détaillée, mais je citerai le troisième conte : *Le loup, le hérisson et le maître d'un jardin* dont les épisodes se retrouvent en Zouaoua, au Mzab, à Ouargla, chez les B. Menacer, etc. En général, ces récits sont d'origine arabe : le second, par exemple : *L'homme et les animaux qu'il tira du puits*, est un remaniement populaire d'un chapitre du *Kalilah et Dimnah : Le voyageur et l'orfèvre*.

On voit combien les publications annoncées par M. Stumme seront bienvenues tant auprès des folkloristes que des berbérisants. Puissent-elles ne pas se faire trop longtemps attendre!

René Basset.

---

83. — **The Hecuba of Euripides**, by W. S. Hadley, fellow of Pembroke College. — Cambridge, University Press, 1894, in-16, xx-122 pp.

Cette édition nouvelle de l'*Hécube* d'Euripide comprend des notes explicatives assez développées (p. 45-110) et des notes critiques, nécessairement de moindre étendue (p. 111-118). Le texte adopté est, en général, celui de Prinz ; mais, plus d'une fois, M. Hadley s'est formé une opinion indépendante, qu'il est intéressant de rechercher. Peut-être a-t-il tort de vouloir garder, au vers 569, l'adverbe barbare εὐσχήμως au lieu de εὐσχήμων donné par les manuscrits de Pline, et d'essayer de défendre les vers 793-97, qui ne sont guère défendables. Mais, sur tous les autres points, il nous paraît avoir raison contre Prinz. Avec lui, nous sommes d'avis qu'il ne convient pas de retrancher du texte les vers 249-250 ; 279 ; 378 ; 419-420 ; 441-43 ; 953 ; 1174 ; 1185-86 : comme lui, nous pensons que la correction τοὺς φθιτοὺς φίλους (v. 328) n'est pas bonne, et celle d'ἐφεσπόμην pour ἀφικόμην (v. 967) inutile. — Quant aux conjectures personnelles de l'éditeur, elles sont en très petit nombre. Celle qui porte sur le vers 1186, où M. H. écrit αἳ δ' εἰς ἀριθμὸν οὐ κακῶν πεφύκαμεν, ne satisfait pas, puisque si l'on com-

---

1. *Sculptures antiques de la province de Sous*, *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, *août 1876*. Je dois cependant citer l'opinion de Quedenfeldt : (*Eintheilung und Verbreitung der Berberbevœlkerung in Marokko*, Berlin, 1889, p. 166, note 1), *Tazeroualt* signifierait *celle aux yeux bleus*.

prend facilement la locution εἰς ἀριθμὸν ἐλθεῖν (Thucyd. II, 72), on s'expliquerait moins, avec πεφυκέναι, une telle construction, qui est d'ailleurs sans exemple. En revanche, signalons au v. 624 πλουσίοισι δώμασι, et au v. 847 τῆς ἀνάγκης οἱ νόμοι, qui a l'avantage de donner un sens à un passage fort obscur.

Il est presque incroyable que, dans ses notes critiques, M. H. ne mentionne pas une seule fois les corrections proposées par M. Henri Weil. On ne peut supposer qu'il dédaigne ou qu'il ignore de parti-pris les travaux des hellénistes français, puisque dans son introduction il cite M. Patin avec éloge. Il faut donc admettre que M. Hadley ne sait pas que huit tragédies d'Euripide, dont *Hécube*, ont été éditées en France par M. H. Weil.

P. DECHARME.

---

84. — **Diodori bibliotheca historica**, édit. primam curavit Imm. Bekker, alteram Ludovicus Dindorf recognovit Fridericus VOGEL. Vol. III, Leipzig, Teubner, 1893. L-497 p. *(Bibl. script. græc et rom. Teubneriana)*.

Une préface de dix-huit pages précède ce 3e volume de l'édition Teubner de Diodore, qui contient les livres XIII-XV. M. Vogel y revient sur les manuscrits, principalement sur ceux qui contiennent ces trois livres, et insiste sur les conclusions qu'il a cherché à mettre en lumière dans le second volume, à savoir que le *Patmius* (P) est supérieur à tous les autres, et que ses leçons, concordant avec celles de l'un des deux autres groupes, doivent être celles de l'archétype; les leçons différentes proviennent de conjectures. M. V. examine à ce sujet plusieurs passages, qui semblent en contradiction avec sa règle; mais je ne veux pas revenir ici sur ce que j'aurais à dire des principes établis dans la préface du tome II (p. XV et XXVIII); je suis, d'ailleurs, à ce sujet d'accord avec l'éditeur, et la valeur du cod. P me semble ne donner prise à aucune objection sérieuse. M. V. parle en dernier lieu de l'orthographe à admettre dans le texte de Diodore. Que les règles orthographiques du temps de Diodore soient difficiles à établir, je le veux bien; mais quand M. V. prétend qu'il nous arrive parfois d'écrire un même mot, le même jour, de deux façons différentes, cela prouve seulement ou que l'une des deux est inexacte, ou que l'orthographe officielle est dans une période de transformation; ce qui arrive précisément aujourd'hui en Allemagne, où *Thurm*, par exemple, recule de plus en plus devant *Turm*, et même en France pour quelques mots, comme *rythme* qui vient seulement de prendre la place de *rhythme*. Cela est de bien mince importance sans doute; mais il serait bon de savoir à quoi s'en tenir. D'autre part, le copiste de P était assez peu soigneux pour qu'on y regarde à deux fois avant d'adopter aveuglément toutes ses variations orthographiques; et j'avoue que si des doublets comme θάλασσα, θάλαττα m'intéressent moins, je ne serais pas fâché de savoir si à côté de εἵλετο, par exemple, une forme

comme εἵλατο doit être mise sur le compte de Diodore ou d'un scribe du xe siècle ; car il ne s'agit pas ici d'une variante purement orthographique. M. Vogel ne croit pas utile de s'attarder à ces sortes de questions ; mais cela ne veut pas dire qu'elles ne doivent pas être abordées.

My.

---

85. — W. Soltau. **Livius' Quellen in der III Dekade**. Berlin, 1894, x, 148 pp. 8°.

86. — C. P. Burger. **Neuere Forschungen zur ælteren Geschichte Roms**. I. *Die Bildung des grossen rœmisch-latinischen Bundesstaats* (358-396 — 342-412), mit einer Karte. Amsterdam, 1894, 48 p. 8°.

I. — L'érudition allemande poursuit avec une infatigable patience la tâche que Niebuhr avait signalée en son temps comme urgente : retrouver dans les historiens anciens les débris authentiques de la tradition, souvent travestis ou méconnus par eux, et, pour cela, soumettre leur texte à une sorte d'analyse chimique qui le décompose en corps simples, autrement dit, fasse reconnaître les sources premières auxquelles ces auteurs ont puisé. En général, les préceptes du grand précurseur valaient mieux que ses exemples. Niebuhr a surtout demandé à la critique des textes le droit de prendre avec eux toutes les libertés possibles et le plaisir exquis de deviner, par ce que disent les auteurs, ce qu'ils auraient dû dire, ce qu'ils avaient probablement sous les yeux et n'ont pas su voir. Depuis, les « études de sources » se sont multipliées ; les textes de Tite-Live, de Diodore, de Plutarque, d'Appien, etc., ont été passés au crible, et les fragments, gros et menus, détachés du gros œuvre par une critique subtile, ont été étiquetés sous la signature des auteurs responsables.

Il va sans dire que l'analyse s'attaque de préférence aux écrivains supposés les plus négligents, à ceux dont le travail hâtif s'est borné souvent à noyer dans une rhétorique de leur cru des morceaux de toute provenance, reconnaissables encore soit à leur facture spéciale, soit à l'esprit qui les a dictés et qui fait dissonance, contraste ou même contradiction, avec d'autres parties du récit. A ce point de vue, Tite-Live jouit d'une notoriété qui n'ajoute pas, tant s'en faut, à sa gloire. C'est sur son œuvre que s'est porté le principal effort de la critique. Rien que sur les sources de la troisième décade (lib. XXI-XXX, de 218 à 201 avant J.-C.), M. Soltau ne cite pas moins de quinze dissertations, écrites depuis 1869. Encore omet-il un substantiel chapitre de W. Nitzsch, *Die röm. Annalistik*, Berlin, 1873, pp. 11-21. Lui-même a publié depuis quatre ans sur la question plusieurs études fragmentaires dont il nous donne aujourd'hui le résumé.

Évidemment, l'analyse qualitative et quantitative d'un texte comme celui-là laisse une trop grande marge à l'appréciation personnelle et à la conjecture pour que les résultats acquis par les différents opérateurs soient toujours comparables et susceptibles de s'additionner. En dehors

des cas peu fréquents où Tite-Live traduit à peu près littéralement — et assez mal, paraît-il — un auteur grec dont nous possédons encore le texte, ou emprunte ses expressions à un passage d'auteur latin également conservé, le rapport entre le modèle présumé et la copie est toujours plus ou moins flottant. Ce rapport peut aussi n'être pas immédiat. Tel fait, par exemple, emprunté à la narration de Polybe peut n'être parvenu à la connaissance de Tite-Live que par l'intermédiaire d'un auteur qui puisait directement dans Polybe ou dépendait lui-même d'un autre intermédiaire. On conçoit qu'à démêler ces fils si ténus et embrouillés, la vue se trouble, et que chaque critique se croie obligé non pas de continuer, mais de refaire le travail de ses devanciers.

Cependant, il s'est créé, au cours de ces recherches, une méthode, fondée sur l'étude des parties de l'œuvre de Tite-Live qu'il est possible de mettre en parallèle, sur une grande étendue, avec un récit antérieur, ce qui est le cas pour les livres XXXI à XLV (200-167 avant J.-C.), comparés aux livres XVI à XXX de Polybe. Cette comparaison, faite par Nissen *(Krit. Untersuchungen über die Quellen der vierten und fünften Dekade des Livius*, Berlin 1863), a fourni, sur la façon dont travaillait Tite-Live, des indications qui sont constamment invoquées depuis comme règles de critique. Il est entendu que Tite-Live juxtapose et ne combine pas, de façon à effacer la trace du mélange, les sources dont il dispose. C'est un postulat nécessaire, mais dont il me semble qu'on use au-delà du nécessaire [1]. Cette réserve faite, il n'est que juste de reconnaître que M. S. se meut avec une aisance et une dextérité merveilleuses au milieu des difficultés et des problèmes qui surgissent à chaque pas.

Il commence par faire le triage des sources grecques et des sources latines, Polybe d'un côté, les annalistes de l'autre. S'agit-il de Polybe? Il sait où et quand Tite-Live l'a copié, ou traduit librement, ou utilisé indirectement par voie d'intermédiaire. Il a réponse à tout. Dans toute la troisième décade, Tite-Live ne cite Polybe qu'une seule fois, tout à la fin (XXX, 45), et c'est, dans tout l'ouvrage, la première fois qu'il le cite. On s'aperçoit, en effet, que dans les livres antérieurs, même à propos des affaires de Grèce, Tite-Live semble n'avoir pas lu Polybe. Mais, d'autre part, au milieu de récits qui contiennent des assertions critiquées et repoussées par Polybe, on rencontre des passages, des épisodes, qui paraissent directement empruntés à l'auteur grec. Certains critiques en concluaient que ces ressemblances et dissemblances provenaient de ce que Polybe et Tite-Live puisaient, avec des goûts différents, à une même source, laquelle pouvait être, par exemple, pour les affaires d'Afrique, Silène, soldat et historien d'Hannibal. M. S. repousse cette solution. Les passages visés viennent si bien de Polybe, qu'ils portent la trace du comput chronologique propre à Polybe. Mais, d'autre part, M. S. maintient que Tite-Live, en rédigeant les livres antérieurs au

1. Cf. *Revue critique*, 21 février 1874.

livre XXX, n'avait pas Polybe sous les yeux ou même ne s'en servait pas encore. Le mot de l'énigme, d'après M. Soltau, c'est que Tite-Live, ayant apprécié par la suite la valeur de Polybe, a remanié après coup ce qu'il avait fait sans lui, insérant çà et là des renseignements extraits de Polybe, ou, comme pour le siège de Syracuse, amalgamant l'ancienne et la nouvelle rédaction, sans prendre la peine de faire disparaître ni les répétitions ni les contradictions. Voilà bien de l'étourderie chez Tite-Live, et non moins de finesse chez son critique. M. S. va plus loin encore. Étant donné le récit des guerres d'Espagne, où, sur un fond judicieux, qui imite de très près la manière de Polybe, détonnent de temps à autre des fanfaronnades imputables au patriotisme romain, il ne veut pas que Tite-Live ait procédé comme tout à l'heure, ou inversement, c'est-à-dire en insérant des bribes d'annalistes dans une trame empruntée à Polybe. Pourquoi? C'est qu'il y a ici non plus juxtaposition, mais combinaison, et il est entendu que Tite-Live mélange, mais ne combine pas. Ce travail de fusion, qui n'a laissé subsister que quelques écarts de chronologie, a donc été fait par un autre avant lui, et cet autre, pour des raisons qui font exclure Cœlius Antipater et Valerius Antias, ne peut être que Claudius Quadrigarius. Ainsi Polybe se trouve utilisé par Tite-Live, indirectement et inconsciemment pendant la rédaction, directement par additions postérieures, au cours d'un récit qui pourtant, jusqu'au livre XXX, a été composé sans son aide.

Il est impossible, dans un compte rendu, de suivre et surtout de discuter les raisonnements, pour le moins aussi compliqués, à la suite desquels M. S. arrive à répartir le texte de Tite-Live entre les divers annalistes.

Soit, par exemple, le livre XXIII, le moins chargé d'événements extérieurs (216-215 avant J.-C.). Il y a là une douzaine de chapitres de chronique urbaine. A qui les adjuger, sinon à Valerius Antias, qui avait délayé dans sa rhétorique les Annales des Pontifes? D'autant plus que les Valerii n'y sont pas oubliés, et que parmi eux figure un L. Valerius Antias (XXIII, 34, 9). Mais cette chronique contient aussi des détails minutieux, surtout en fait de cérémonies religieuses, qui ne sont pas dans la manière d'Antias. Reconnaissons là un emprunt fait aux Annales du bon Piso Frugi et, en ce qui concerne la mission de Q. Fabius Pictor à Delphes (ch. 11), le témoignage de Fabius lui-même. La relation des combats livrés en Espagne (ch. 26-29) revient de droit au Polybe latin, à Claudius Quadrigarius. A qui les affaires de Campanie, qui occupent plus de la moitié du livre? A partager en sept fragments, et à répartir entre Valerius Antias et ses prédécesseurs, Cœlius et Claudius. On reconnaît Cœlius à sa touche sobre; Claudius, aux fictions romanesques qui ont pour but de glorifier ses trois héros, Claudius Marcellus, Claudius Nero et Ti. Gracchus; Valerius Antias, à son indifférence pour les susdits héros, à sa préoccupation des nouvelles reçues à Rome et des mouvements de l'opinion.

Transportons-nous maintenant à Carthage, où Magon apporte la nouvelle de la défaite des Romains à Cannes. Il n'y a qu'un auteur carthaginois ou grec qui ait pu raconter comme quoi on mesurait au boisseau les anneaux d'or enlevés aux cadavres romains. Mais on voit bien qu'un auteur latin est venu rabattre cette superbe et déclarer qu'on avait compté non pas « plus de trois boisseaux », mais un boisseau tout juste. (ch. 12). Cet auteur doit être Cœlius, dont une ligne, conservée par Priscien, se retrouve presque textuellement dans Tite-Live. A Cœlius encore doit être adjugée la relation des affaires de Sardaigne (ch. 40-41), sauf une retouche (ch. 41, 10) empruntée probablement à Piso. Ce qui décèle cette retouche, c'est la maladresse même de Tite-Live qui, après avoir affirmé précédemment que Locres s'était déjà donnée aux Carthaginois (XXII, 61) et avoir corrigé ici en conséquence le système contraire de Cœlius, oublie sa correction même au livre suivant (XXIV, 1) où, cette fois tout à Cœlius, il fait assiéger Locres par Hamilcar.

C'est de cette façon que M. S. parvient à fractionner la troisième décade en morceaux étiquetés, grands et petits, dont le nombre dépasse parfois quarante par livre et ne descend guère au-dessous de trente. L'aspect de cette mosaïque, telle que la présentent les tableaux dressés par l'auteur, rappelle trop, à mon gré, celui des « jeux de patience ». Que l'on puisse reconnaître la trace des sources utilisées par Tite-Live, rien de plus acceptable ; mais on n'arrive à tracer des lignes de démarcation si précises qu'au moyen du fameux postulat, qui refuse à Tite-Live la faculté de s'assimiler ses informations et de cuver, pour ainsi dire, ses lectures. Il y a là un peu d'outrance, un excès de hâte à transformer les présomptions en certitude. Les phrénologues dessinaient aussi jadis, d'une main intrépide, les départements intellectuels sur les lobes d'un cerveau ; on a trouvé depuis qu'il en fallait rabattre. Ce qui manque ici le plus souvent, ce sont précisément les textes à comparer. Tout ce qui nous reste de Cœlius, cent fois invoqué par M. Soltau, tient en dix pages des *Fr. Hist. Rom.* de H. Peter, y compris la gangue dans laquelle sont enchâssées les citations. Aussi l'appréciation subtile des nuances les plus fugitives, des saveurs de style, des manières, des tendances d'esprit, connues ou supposées, tient-elle lieu généralement des constatations matérielles. M. Soltau, en veine de divination, ne se refuse même pas le plaisir d'allonger la liste des sources possibles. Polybe (X, 3) déclare avoir beaucoup appris, sur le compte de Scipion, de la bouche de Lælius. Ne serait-ce pas aussi des écrits de Lælius? Polybe parle ainsi après la mort de Lælius ; donc il avait probablement sous les yeux des *Mémoires* de Lælius (p. 11). La conjecture devient aussitôt réalité, et l'on nous montre plus loin (p. 50) que Cœlius « a largement exploité les Mémoires de Lælius ». Nous surprenons là notre auteur en train de forcer la logique et de conquérir une province inconnue.

En tout cas, on ne peut que rendre hommage aux qualités éminentes dont M. S. fait preuve au cours de ces longues et minutieuses recherches. S'il abuse de l'affirmation, ce n'est pas toujours non plus au nom de la logique que le lecteur lui résiste. Vue au microscope, l'œuvre d'art se déforme. Ce qui s'en va aussi, c'est l'autorité de Tite-Live, un abri commode pour la foi. Le contemporain d'Auguste était à même d'être à la fois bien informé et impartial, pour peu qu'il eût quelque curiosité d'esprit et quelque sens critique. Il n'en va plus de même des contemporains des Gracques ou de Sylla, qui écrivaient en pleine mêlée de passions et de préjugés. Si c'est à eux que nous avons affaire, nous perdons au change, et nous voilà obligés de leur mesurer nous-mêmes, puisque Tite-Live ne l'a pas su faire, le degré de confiance qu'il convient de leur accorder. Mais ce que perd la foi ou l'esthétique profite à la science, et il ne faut pas marchander la reconnaissance aux laborieux érudits qui, comme M. Soltau, nous invitent à échanger la douceur de croire et d'admirer contre de nouveaux devoirs. Le malheur est que, ces devoirs, nous ne pouvons plus nous en acquitter à notre propre satisfaction.

II. — C'est encore Tite-Live qui est sur la sellette dans les « Nouvelles Recherches » (faisant suite aux *Sechzig Jahre aus der älteren Geschichte Roms*. Amsterdam, 1891) de M. Burger. Il ne s'agit plus spécialement de retrouver les sources de Tite-Live, mais de restituer l'histoire de la Ligue latine entre 358 et 342 avant J.-C., d'après son récit, préalablement expurgé des répétitions ou « doublets » et autres falsifications historiques que l'historien a empruntées pêle-mêle aux annalistes de la fin de la République, surtout à Valerius Antias. On sait que cet effronté fabricant d'exploits patriotiques a multiplié les Decius, les Manlius, à plus forte raison les Valerius, comme aussi leurs sempiternelles victoires sur les Gaulois, Samnites et Latins. Quand on a déblayé de ces fictions le texte de Tite-Live, il reste la vraie, l'ancienne tradition, et celle-ci démontre la thèse suivante.

En 358, le pacte fédéral latin fut remanié au profit de l'hégémonie romaine. M. B. suppose qu'on fit alors, ou plutôt qu'on prépara une place, à côté des vieux Latins, pour les peuples nouveaux que les Romains se proposaient de faire entrer, de gré ou de force, dans la confédération. Il fut créé un « droit latin », qu'il suffirait de conférer en bloc aux nouveaux venus. Toutefois, pour maintenir dans une certaine mesure le privilège des anciens membres de la Ligue, les nouveaux n'auraient voix à la Diète qu'à raison d'un suffrage par peuple et non plus par ville. Depuis lors, les Romains élargirent d'une façon continue et rapide le domaine de la confédération. Ils y firent entrer les Herniques dès 358, les Privernates en 357, les Volsques du Liris vers 354, les Cærites en 353. Ici, une « innovation considérable ». Rome faisant contre-poids à elle seule au reste de la confédération doit s'agrandir en même temps que celle-ci; elle s'incorpore donc les Cærites en leur conférant non plus le

droit latin, mais la *civitas sine suffragio*. Il est à croire qu'en même temps, les Romains tronquèrent de la même façon le droit latin et que les Volsques du Liris furent des Latins sans suffrage.

A partir de ce moment, le droit de cité romaine ou le droit latin sans suffrage est conféré aux Aurunces — en fait, dès 345, formellement plus tard; — aux Campaniens (*civitas sine suffragio*), parmi lequels figurent les Cuméens et les Suessulans, déguisés en « Samnites » par Valerius Antias, en 343; à Teanum Sidicinum (droit latin) en 341; à Acerrae (*civ. sine suffr.*) en 332.

La théorie, dégagée des circuits où s'attarde l'auteur, est assez claire; la restriction progressive du droit latin allant du même pas que l'extension de la Ligue, l'équilibre maintenu entre Rome et les Latins par la collation parallèle du droit latin et du droit de cité romaine également restreints, offrent à l'œil une symétrie séduisante. On se doute bien que, cette symétrie, il a fallu la faire, avec sans ou contre les textes. M. B. paraît de prime abord, plutôt conservateur : il protège Tite-Live, et au besoin Valerius Antias, contre les négations de l'hypercritique; mais on s'aperçoit bientôt que c'est pour se réserver le droit d'affirmer. En somme, ce qu'il y a de nouveau dans le système de M. Burger, c'est qu'il fait entrer dans le *nomen Latinum* une large portion des fédérés qu'on appelait vaguement « italiques ».

Mommsen (*Staatsrecht*, III, p. 621) avait jugé prudent de ne pas aller au-delà des textes. Il consent à admettre une annexe du Latium (*Latium adjectum*) allant jusqu'au Liris; mais, au delà, la collation du droit latin à des villes autres que les colonies « latines » a dû être simplement un procédé juridique d'assimilation, employé surtout depuis la dissolution de la Ligue et dans des proportions inconnues. M. Burger étend son nouveau Latium jusque par delà le Volturne, précise les dates d'incorporation et fait du pacte de 358, sur lequel Tite-Live ne nous apprend rien, une sorte de charte amphictyonique. Ce n'est pas peu; c'est même beaucoup si l'on songe à la dose d'arbitraire que contiennent les étais de son système.

A. Bouché-Leclercq.

---

87. — Cap. Émile Espérandieu, **Recueil des cachets d'oculistes romains.** 1 vol. in-8, 192 p. Paris, Leroux, 1895.

Voici un livre dont il n'y a vraiment pas lieu de faire la critique, si, comme on nous le promet, il va enfin être remplacé tout à l'heure par le *Corpus* définitif que M. M. de Villefosse et Thedenat achèvent, et qu'il ne faut pas confondre avec le recueil de dissertations sur cette espèce de monuments donné par eux en 1882. Aussi bien n'a-t-on pas même attendu la publication en volume du travail de M. E. pour le recevoir fraîchement : il a paru dans la *Revue archéologique*, et il ne

fut pas difficile de voir dès lors que son auteur n'était peut-être pas assez préparé et ne s'était pas montré tout à fait assez soigneux, pour en faire un livre sans reproche. La réunion de ces chapitres fait éclater un peu plus les défectuosités au grand jour. Presque au hasard, on pourrait relever des détails regrettables. Je vois serpenter à travers tout l'ouvrage l'indication d'une localité d'*Erdarbeiten* qui ne me laisse pas sans scrupules. Je ne trouve pas assez marqué, à la p. 110, le doute relatif à l'usage des petits objets que l'auteur réunit sous le titre de « *Tablettes d'oculistes* »; il n'y avait pas que les collyres que l'on écrasât, broyât, manipulât sur des plaquettes, et rien n'autorise à affecter celles-ci à leur préparation plutôt qu'à celle des fards, des onguents, de liniments quelconques. Le Musée du Bardo en possède deux, découvertes dans des tombes de Bulla Regia, et qui semblent bien ne provenir que d'un matériel de toilette. La bibliographie n'est pas fort méthodique, et met trop sur le même plan les livres importants et d'infimes brochures. J'insiste à dessein sur ces imperfections d'ensemble, parce que l'ouvrage est, à part elles, bien conçu, muni des organes nécessaires, commode à consulter, et parce qu'il me semble, en somme, méritoire. Il a surtout le grand avantage d'être, et, jusqu'à ce que la promesse d'une œuvre de main de maître ait été intégralement tenue, il rendra de réels services. On me dit qu'il a déjà permis de retrouver au moins un cachet : perdu dans une publication étrangère, le monument restait inaperçu ; ce *Corpus* spécial, où il ne figure pas, est venu montrer qu'il y a lieu de le signaler aux savants.

La Blanchère.

---

88. — Julius Krohn. **Suomen suvun pakanallinen Jumalanpalvelus** (Suomalaisen Kirjallisunden seuran toimituksia, 83 osa, I). Helsingfors, Imprimerie de la Société de littérature finnoise. 1894, vi-194 pp. gr. in-8, avec 62 fig. dans le texte.

Les deux savants qui avaient fait les plus profondes études sur la religion de leurs ancêtres païens, sont l'un et l'autre morts prématurément, avant d'avoir rédigé leurs leçons sur des parties différentes du sujet, qu'ils avaient traitées dans leurs cours à l'université de Helsingfors : A. M. Castrén s'était spécialement attaché à la mythologie ; J. Krohn s'était renfermé dans l'étude du culte ; son fils Kaarle Krohn a revu le manuscrit, y a inséré les récentes notions recueillies par des explorateurs et érudits russes, finnois, hongrois, et a publié le tout. L'auteur n'avait pas, comme Castrén, cherché dans des voyages de nouveaux matériaux pour ses travaux, ni porté ses regards jusque au-delà du lac Baikal, ce que Castrén n'avait, d'ailleurs, fait que pour la linguistique, et non pour sa mythologie ; il s'était confiné dans la Russie européenne, chez les peuples Ougro-Finnois, laissant de côté leurs congé-

nères de Sibérie, sauf les Vogoules et les Ostiaks qui habitent au-delà de l'Oural.

Il passe en revue les pratiques religieuses et les superstitions païennes des Mordouines, des Tchérémisses, des Permiaks, des Votiaks, des Ougriens, ancêtres des Magyars, des Ostiaks, des Vogoules, des Lapons, des Finnois, des Esthoniens et de leurs frères des Provinces Baltiques. Né à Wiborg où l'on parle simultanément le finnois, l'allemand, le russe et le suédois; familiarisé avec le hongrois, l'esthonien, le français et naturellement aussi avec le latin, il a pu puiser aux sources primitives qui sont à peu près toutes écrites dans ces langues. Il se borne à en extraire les faits qui éclairent son sujet, sans se lancer dans des considérations transcendantes, et il traite clairement en quatre chapitres : des bois sacrés où étaient les sanctuaires, à moins qu'ils n'en tinssent lieu ; des idoles ; des sorciers et des sacrificateurs ; des cérémonies du culte ; et, pour faire la contrepartie de sa notice historique sur les mythographes, par laquelle il avait débuté, il termine par une précieuse bibliographie de plus de cent cinquante ouvrages ou mémoires. Encore en a-t-il omis quelques-uns comme : *De magia Hyperboreorum veterum* d'O. Celsius (Upsala, 1709) et *la Magie chez les Finnois* (1er article, par l'auteur de la présente notice dans *Revue de l'histoire des religions*, 1881), où il aurait trouvé des faits tirés des sagas. Malgré quelques lacunes, malgré l'absence d'une table alphabétique qui serait très utile pour faciliter les recherches, cet ouvrage, avec ses figures (vues et plans de bois sacrés et de sanctuaires, dessins d'instruments magiques, portraits de schamans), est un excellent manuel, non seulement pour les étudiants auxquels il est destiné, mais encore pour les érudits les plus versés en la matière ; car, à notre connaissance, il n'en existe pas d'aussi complets et, cette fois encore, c'est un savant finnois qui a le mieux condensé les notions relatives à l'ensemble des peuples de sa race.

E. Beauvois.

---

89. — Louis Gonse. **La sculpture française depuis le XIVe siècle.** — Paris, May et Motteroz, 1 vol. in-4°, cartonné, 60 fr.

M. Gonse est du nombre de ces érudits très informés, de ces écrivains très personnels, que certains critiques difficiles rabaissent du nom de vulgarisateurs, et qui au fond n'en ont que des apparences. Ils répugnent aux allures parfois pédantes de l'érudition dogmatique, redoutent (et leurs éditeurs plus qu'eux) l'appareil souvent excessif de notes et de références dont il faut alourdir le texte, s'en passent absolument de peur d'être envahis par lui ; mais ils n'en demeurent pas moins maîtres de leur sujet et le traitent avec une autorité que nul ne conteste. Après tout, Jules Quicherat avait agi ainsi pour son *Histoire du costume*, et nul n'a mis ses assertions en doute.

Ce système, qui donne au style une allure vivante, pleine d'attrait et de légèreté, a surtout sa raison d'être quand il s'agit d'histoire et de critique artistiques, quand il faut apprécier et juger esthétiquement plutôt qu'archéologiquement les œuvres. C'est celui des grands articles de revue, dont le but est plus suggestif que documentaire. Peut-être est-il moins à sa place dans une grande publication comme celle de la sculpture française que nous annonçons ici, qui semble assez souvent le vaste développement d'un *essai* de ce genre. Peu de choses cependant suffiraient à lui ôter ce que ce caractère a d'excessif : un tableau général et régional des œuvres, par exemple (M. G. y a suppléé un peu par une table assez copieuse, où les provenances sont bien indiquées, pour les morceaux dont il a parlé ; mais le tableau régional n'eût pas été inutile, ne fût-ce que pour les écoles locales qu'il a tout au plus effleurées) ; et aussi une bibliographie étendue et classée de la matière, qui, soigneusement établie, commentée même, au début ou à la fin de l'ouvrage, eût fait moins regretter l'annotation absente.

Mais encore une fois, c'est ici un ouvrage d'art, et il faut le considérer ainsi. Dans un volume précédent, plus copieux d'informations, plus ardu de recherches, dans l'*Art gothique*, M. G. avait traité à peu près toutes les matières de notre archéologie nationale du moyen âge florissant. Ici, c'est à la Renaissance, ou peu s'en faut, qu'il commence, et, restreignant d'ailleurs son sujet à la seule sculpture, il n'a guère plus qu'à décrire et admirer. — Il ne s'en fait pas faute, et son livre a au moins un mérite d'enthousiasme et de joie artistique qui n'est pas banal et sera souvent communicatif. On ne sera pas toujours d'accord avec lui; c'est assez naturel. D'autant qu'il a cédé, comme tant d'autres, au plaisir de pousser son histoire jusqu'à nos jours, ce qui n'est pas toujours prudent (en art comme en littérature), la postérité n'ayant pas dit son dernier mot et les préférences de l'auteur n'ayant pas, quel qu'il soit, une infaillibilité devant quoi il faille décidément s'incliner. Mais du moins le lecteur se trouvera en présence d'une opinion motivée, personnelle, et avec laquelle on peut discuter.

Les œuvres sont, d'ailleurs, soigneusement étudiées, nettement décrites ; le développement des ateliers bien caractérisé, et l'essence originale de l'art français très justement dégagée et affirmée à travers les siècles. — M. G. a bien raison (dans le chapitre préliminaire) d'insister sur la richesse et la perfection de la sculpture ornementale du moyen âge. Cette époque, le XII[e] siècle notamment, même le XIII[e], est un de ces exemples, assez fréquents, d'un art d'ornementation poussé beaucoup plus loin que l'art plastique proprement dit, sculpture ou peinture (voyez le Japon, entre autres). — Nos quelques objections générales (entrer dans le détail est vraiment impossible), porteront sur trois points. Pour les époques anciennes, nous reprocherons à l'auteur une certaine tendance à borner le mouvement artistique à quelques artistes connus, à leur trop attribuer d'œuvres non signées qui paraissent dénoter leur

faire, et aussi à négliger les écoles provinciales secondaires, moins illustrement représentées. Pour l'essor du réalisme, véritable guide de cette histoire de la sculpture française d'un bout à l'autre, et des préférences proclamées de M. Gonse, nous remarquerons, bien que nous n'ayions pas de critique d'art à faire ici, que s'il est juste d'affirmer que ce réalisme est la caractéristique nationale de notre sculpture, il ne l'est pas autant de méconnaître l'essence plus élevée d'un art idéaliste : le beau est toujours le beau, même en dehors de l'instinct traditionnel d'une race, et il ne suffit pas à un artiste de s'attacher fidèlement à cette tradition pour l'atteindre. Enfin, pris sans doute de court, M. G. a dû négliger à peu près complètement la sculpture en médaille. C'est vraiment dommage : il y avait là un coin d'histoire curieux à raconter, des œuvres intéressantes à grouper et à reproduire. Les quelques lignes finales, les quelques noms cités ne cachent pas cette lacune.

Quand à l'illustration de ce beau livre, elle est, d'un mot, exceptionnelle. Nous ne savons pas si on a jamais fait aussi bien en ce genre. Outre l'eau forte de M. Gaujean, le *Voltaire* de Houdon, qui sert de frontispice, et qui est admirablement réussi (on sait si les reproductions d'œuvres de statuaire par l'eau forte sont rarement suffisantes, et plus d'une publication, d'ailleurs superbe, est déparée ainsi par les eaux fortes que l'on a chargées de représenter justement les plus importants chefs-d'œuvre), il y a environ cent-vingt figures dans le texte, signées de M. Boudier, qui sont d'une délicatesse et d'une lumière tout à fait gracieuses, et surtout trente et une hélio-gravures où M. Dujardin s'est surpassé. Ces œuvres de Michel Colombe, J. Goujon, G. Pilon, P. Biard, Puget, Pigalle, Caffieri, Houdon, Rude, Carpeaux, Falguière, Mercié... ont trouvé ici, sous son burin de retouche, une chaleur, une puissance et un relief des plus remarquables. — Le choix de toutes ces belles œuvres est d'ailleurs généralement heureux. Il y a bien quelques superfluités dans le nombre, il y a des morceaux de premier ordre omis ou insuffisamment représentés ; mais ne nous plaignons pas trop : ce que nous trouvons nous apporte encore assez de jouissances pour que nous ne remercions et l'auteur et l'éditeur. Puisse cette noble et heureuse entreprise servir d'exemple et être suivie pour d'autres histoires et d'autres arts !

Henri DE CURZON.

---

90. — Ern. LAVISSE, de l'Académie française. **A propos de nos écoles.** 1 vol. in-12, VII-250 p. Paris, Colin, 1894.

M. Lavisse a, depuis longtemps, changé de chaire : il a quitté l'enseignement pour la prédication. Par la parole et par la plume, il appelle l'attention, éveille le sentiment, sème l'idée. Il s'est fait, — avec quelle autorité et quel succès, nul ne l'ignore, — le confesseur de la jeunesse française et le moniteur de ses maîtres. Cette vocation, qui l'a trans-

porté des rangs de ceux qui montrent l'histoire dans le nombre de ceux qui la font, nous a valu déjà *Questions d'enseignement national*, *Études et Étudiants*, — non pas deux livres, mais deux recueils de discours, d'articles, d'actes. Épuisés, il semble à l'auteur inutile de les tirer encore ; car entre temps il a prêché, comme il le dit fort bien, la même chose, et il juge plus expédient de les remplacer simplement par ce qu'il a dit depuis eux.

M. L. parlant partout et écrivant un peu de même, il y a de tout dans ce volume, partagé en huit livres; tous les degrés de l'enseignement y sont atteints, primaire, secondaire, supérieur. Cette division traditionnelle, et qui est aussi bien dans la nature des choses que dans les cadres administratifs, pourrait donc être celle du livre. L'unité est dans l'esprit de l'auteur : c'est la noble préoccupation qu'il exprime en toute occasion, et dont il voudrait que les autres fussent hantés comme il l'est lui-même, celle de l'éducation. Qu'on instruise bien, cela est excellent ; et l'on n'instruisait pas si mal en France, même avant les réformes pompeuses qui caractérisent notre époque. Que l'on prétende instruire mieux, qu'on s'y efforce, qu'on y réussisse, à merveille! Mais ce n'est pas tout, ce n'est même pas le principal. A part de ce qui, en elle, sert d'instrument immédiat au travail, l'instruction pour l'instruction n'est rien. Elle n'a d'utilité, de valeur, que si elle est un élément d'éducation. La formation de l'homme, voilà le but.

Pour cette œuvre éducatrice, l'auteur estime, avec toute raison, que la famille, dont l'externe, le demi-pensionnaire ne sont pas séparés, a une mission toute désignée : de là le morceau sur la *Collaboration du Collège et de la Famille*, certainement un des meilleurs. Mais, comme l'externe est l'exception, comme d'ailleurs, même pour lui, c'est encore le collège qui a la plus grosse part, sinon toujours de temps, du moins d'autorité, c'est le collège qui doit être, ou devenir, le grand agent d'éducation. Il le sera de deux manières : par le milieu, où règnera un esprit, où s'organisera une vie, où se formeront des mœurs, appropriés au rôle qu'on lui destine ; par le maître, à qui il faut faire apprendre son métier d'éducateur. A ces deux parties du programme correspondent : pour l'une, les pages sur le *Collège autrefois et aujourd'hui*, *Une fête scolaire*, — c'est celle de la rentrée, qu'on vient, en effet, d'instituer, — *Collèges d'État et d'Église*, question brûlante, qui n'est peut-être pas tout à fait résolue ; et, pour l'autre, la lettre au directeur du « Temps » sur la *Nécessité de former des éducateurs*, ardent plaidoyer en faveur de ce que l'auteur appelle l'éducation universitaire directe, et non plus, comme à présent, indirecte.

L'éducation ne finit pas à la sortie du lycée. La jeunesse française, jusqu'ici « moralement abandonnée », a besoin, dit toujours l'auteur, que l'on s'occupe encore d'elle, — ne fût-ce que pour empêcher d'autres de s'en occuper trop, d'accaparer sa direction au nom de théories simplistes, par conséquent à la fois fausses et séduisantes. Tel est le

thème des livres IV, VI, VII, VIII. Nous ne saurions ici les analyser, d'autant que les opinions de M. L. sont connues. Sur *les Études et les Examens*, sur la *Question des Universités*, — je laisse, à dessein, de côté certains discours de circonstance, — il ne peut plus rien dire qui nous fasse pénétrer mieux dans sa pensée que ce qu'il a déjà donné. Tout le monde notera comme très remarquable le dernier morceau du recueil, *Jeunesse d'autrefois et jeunesse d'aujourd'hui*. M. L. se demande, après M. Spuller, pourquoi la jeunesse, à présent, est inquiète, troublée, mal à l'aise, mécontente, tandis qu'elle était, sous l'Empire, malgré l'absence de liberté, confiante, active et heureuse. Je résumerai d'un mot bien prosaïque ces vingt-cinq pages de l'illustre auteur : la jeunesse manque d'un programme. Elle en avait un, la liberté, comme elle avait un but, la République. On a conquis tout cela, et elle n'est pas satisfaite. C'est, dit le maître, qu'il lui manque « l'éducation ». On aimerait à savoir laquelle : M. L. ne le dit pas encore. Car je vois bien partout qu'il en déplore l'absence, qu'il en appelle la création ; mais je ne vois nulle part qu'il en donne la formule, précise, complète, détaillée. « Ni l'école primaire, ni le collège n'est un milieu moral, encore moins les facultés. » Nous sommes payés pour le savoir ; mais il n'y a pas de raison pour que des « universités », ou tout autre organisme, le soient plus. C'est la société même qui, pour le quart d'heure, a cessé d'être « un milieu moral » ; si elle en était un, collège, école, armée, atelier, séminaire, corps d'états, tous les groupements en seraient d'autres, plus restreints, et partant plus visibles, plus agissants sur chacun de leurs membres. « Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple ! » Tout le monde peut lire cela sur le socle d'une statue, boulevard Saint-Germain. Or qui s'est jamais occupé de satisfaire ce besoin ? L'Église jadis ; mais c'est fini, cela ne doit pas revenir ; et, depuis elle, personne. M. L. le dit, le redit, le crie ; et il rend certes grand service, il fait œuvre de bon patriote, en signalant, sans pitié ni faiblesse, cette dangereuse lacune. Mais combien de ses admirateurs voudraient qu'il dévoilât le moyen de la combler ! Ce sera peut-être pour le prochain volume.

Je crains que non, cependant. Car je n'aperçois pas cette « rupture entre des générations successives », que M. L. voit ici. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'on était au temps de sa jeunesse ; mais ils semblent être exactement ce que nous sommes dans notre âge mûr. A qui la faute si leur point de départ est justement le point où nous sommes arrivés ? Je ne trouve là que de la chronologie. « Cette anarchie morale » de la jeunesse n'est que l'anarchie morale de tout le monde. Je ne serais pas fâché de savoir si vraiment nous avons qualité, et où nous prendrions l'autorité voulue, pour donner à cette génération le programme que nous n'avons pas, l'orientation que nous avons perdue, ni pour lui imposer un ordre dans lequel nous ne vivons point. Ces enfants cherchent par eux-mêmes, et bien probablement ils rencon-

treront mal. Mais, n'ayant rien à leur offrir, nous ne saurions les empêcher d'aller où on leur montre, fût-ce une ombre. Si vous possédez mieux, mon cher maître, hâtez-vous de le leur donner !

Heureusement, personne n'est obligé de détenir la panacée, et son défaut n'empêche pas de faire des choses belles et utiles. Ceux qui s'entendent le moins sur l'éducation, s'accordent toutefois à dire que l'histoire est éducatrice. Personne ne contestera la définition que voici : « L'office principal de l'enseignement de l'histoire est de contribuer à l'éducation intellectuelle et morale des écoliers. » M. L. en fait le point de départ d'un rapport reproduit ici, et qui mérite d'être le bréviaire de tous nos jeunes successeurs dans les lycées, même dans les facultés. C'est pourtant dans une faculté, — en Sorbonne, — que nous entendions jadis un maître, et des premiers de notre temps, ouvrir son cours d'histoire par la phrase que voici : « Le caractère propre de l'histoire, c'est qu'elle ne sert à rien. » Aussi pourrait-on, non certes contester, mais limiter plus que ne fait M. L., sinon le rôle qu'il assigne à cette étude, du moins l'effet topique dont il lui fait honneur. Au fond, l'histoire sert à savoir, et voilà. Mais, par sa nature spéciale, elle mène à savoir autrement qu'on ne sait dans les autres sciences : le travail qui constitue l'histoire est une incomparable école de méthode, l'étude de l'histoire constituée est l'école de l'observation, le contact perpétuel avec les faits humains. La *Théorie de l'enseignement historique* et la *Pratique de l'enseignement historique* font deux chapitres où ceux qui ont eu le bonheur d'entendre M. Lavisse professeur, de travailler avec M. Lavisse directeur d'études, ne manqueront pas de le reconnaître. Le second surtout est parfait, il faut le lire. Le premier n'est pas moins rempli d'excellents préceptes : la division des matières, la sélection des caractéristiques, la composition d'un cours, le soin du pittoresque, tout s'y trouve marqué. On voudrait peut-être un peu moins encore de résignation en présence des défectuosités de nos programmes. « L'adaptation de l'enseignement à la force intellectuelle de l'écolier est le devoir essentiel du maître. » D'où suit que « l'histoire de l'antiquité hellénique et romaine ne peut être enseignée comme il faudrait à de si jeunes enfants. » N'y a-t-il pas d'autre remède que d'y revenir dans une revision — impossible — à la fin des études ? Et en tout cas, on souhaiterait qu'avec sa haute autorité, M. L., quand il appelle à la rescousse les professeurs de lettres anciennes, leur répétât plus vivement, et avec plus de précision, qu'ils doivent aux écoliers, eux aussi, un véritable enseignement historique, d'autant qu'ils ont à suppléer, au moyen des auteurs, à une première étude grandement insuffisante.

Pour que l'histoire soit montrée comme M. L. le demande, il faut avoir de vrais professeurs. L'agrégation d'histoire appelle donc une très sérieuse attention. La réforme qu'elle vient de subir, et de laquelle notre auteur a été le principal ouvrier, fait le sujet de tout son livre V.

Cette agrégation a passé par d'étranges vicissitudes. Elle a commencé par être, et rien de plus. C'était beaucoup alors, au sortir de l'agrégation *omnibus*, où l'histoire, réduite à la portion congrue, ne se voyait guère plus en honneur que la philosophie. Puis, comme elle paraissait vouloir prendre l'essor, on eut soin de la mettre en des mains qui la maintinrent bien à terre. Émancipée enfin, confiée à un bureau où siégea même un temps M. Lavisse, et que présidait l'homme le plus dévoué à cette tâche délicate, elle ne trouva pas aisément son assiette définitive. Au gré des courants qui régnèrent dans les hautes régions de l'administration, grâce aux dosages variables qui modifièrent son personnel, son esprit oscilla, souvent sensiblement. Fallait-il qu'elle penchât vers les épreuves savantes, et qu'elle devînt affaire, sinon d'érudition, au moins de méthode et d'esprit scientifiques? Fallait-il qu'elle se contentât de fournir aux chaires de lycées des hommes sachant bien une histoire toute faite, et ayant l'art de l'enseigner? De là des fluctuations, mais peu de réformes fondamentales; les changements faits au programme et aux conditions du travail n'ont pas été très importants durant toute cette période. Deux résultats furent toutefois atteints, dont un seul était enviable. Le niveau du concours dans l'estime publique, dans l'opinion des étudiants, et partant la valeur des élus, tout monta pendant quelques années; mais la besogne qu'un candidat sérieux dut s'imposer fut écrasante. Aussi l'équilibre se fit : on arriva à obtenir une moyenne d'agrégés médiocres, précédés par une élite forte, mais infiniment peu nombreuse. Voilà ce que nous avons vu, quoique l'auteur n'ait pas à le dire. Devenu président à son tour, il a été réformateur; la transformation qu'il a obtenue du Conseil Supérieur « est radicale »; ce n'est pas un compromis. Disons-le tout de suite: elle aura ceci de bon, de ne plus demander aux jeunes gens un effort vraiment excessif, qu'une notable partie d'entre eux n'est pas en situation de fournir. On sait que son trait principal est de scinder l'agrégation. La partie réellement scientifique, les épreuves d'érudition, tout cela est remplacé par un examen, qui se passe en famille, à l'École normale, à celle des Hautes Études ou des Chartes, ou dans la Faculté du candidat, sur des matières de son choix, à son heure, après entente avec ses maîtres, et qui lui vaut de ceux-ci un certificat d'études supérieures. Muni de ce papier, il peut aborder le concours. Dans celui ci, ne figurent par année, pour les compositions écrites, qu'un certain nombre de sujets pour chacune des divisions de l'histoire. Dans l'épreuve orale, la leçon, d'un caractère professionnel, est « suivie de questions pédagogiques posées par le jury ». « Les candidats à l'agrégation d'histoire, parce qu'ils auront moins de besogne, feront de meilleure besogne. » M. L. n'en doute pas, et il propose l'agrégation nouvelle en exemple à celles de grammaire et des lettres, comme à tous les grands examens. Il reproche à ceux-ci, en général, dans l'état actuel, de « surmener l'esprit et la mémoire ». Cela est vrai surtout pour l'esprit. Car une mémoire exercée a presque une

puissance sans limites. Quand, dès le premier âge et durant toute l'enfance, elle a suivi une gymnastique vigoureuse et bien entendue, il est difficile qu'une étude comme celles qu'entreprennent des hommes dépasse sa force. Mais ce n'est pas une raison ponr abuser d'elle, et la remplir, à grand effort, de notions inutiles à savoir par cœur. D'ailleurs, l'agrégation doit compter avec les mémoires anémiques que lui fournit une éducation d'où est banni cet entraînement qui faisait les mémoires d'autrefois si vaillantes. Elle doit aussi compter, et plus qu'on ne le dit, avec l'enseignement secondaire. En histoire comme en grammaire, comme en philosophie et en lettres, elle sera ce que sont les jeunes gens que cet enseignement envoie aux facultés. Les études supérieures ne peuvent tout refaire, et, si bien qu'elles soient conduites, comment en profiter si l'outil premier manque ? Pour faire de bons agrégés, il faut des licenciés solides. Y en a-t-il beaucoup ? Hélas ! il faudrait pour cela qu'on eût bien appris le français, le latin, le grec. Nous avons trop vu d'examens pour nous flatter sur ce chapitre. Mais il serait affreux de penser que, faute de cette base première, dont la construction ne dépend pas d'eux, l'œuvre de M. Lavisse et de ses dévoués collègues ne dût pas donner ce qu'il espère, et ce que le pays attend.

René Marie.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société archéologique de l'Orléanais a publié récemment le 25e volume de ses Mémoires. On y lira, non sans intérêt, les articles suivants. De quelques mots d'ancien langage français conservés, dans l'Orléanais, par M. Baguenault de Puchesse ; Un monument inconnu élevé à Jeanne d'Arc par la ville d'Orléans, article de M. L. Jarry ; Origine, formation et développement de la Bibliothèque publique d'Orléans, par M. Ch. Cuissard. Quelques lettres inédites de Perdoulx de la Perrière à l'abbé Laurent Josse Le Clerc (1722-1787), p. p. M. Ernest Joly ; *Genabum*, nouvelle étude, d'après les anciennes controverses et les travaux les plus récents, par M. Guerrier (conclusion pour Orléans et non Gien) ; Élection de Guillaume de Bussy, évêque d'Orléans, et principaux actes de son épiscopat (1238-1258), par M. Ch. Cuissard ; note additionnelle au mémoire sur Genabum, par M. Guerrier. Cette société continue de se placer, par l'importance de ses publications, dans les premiers rangs de nos sociétés savantes départementales.

— La *Revue égyptienne* du 16 décembre 1894 contient un article intéressant de M. Botta sur un papyrus appartenant à M. Cattaoui. Il est relatif à des soldats du corps d'armée d'Égypte morts au service et prouve une fois de plus qu'un soldat sous les armes ne pouvait pas contracter d'union légitime.

ALLEMAGNE. — M. R Peppmüller vient enfin de compléter par un volume de *tables* l'*Histoire de la littérature grecque* de Bergk (*Register zu Th. Bergks Griechischer Literaturgeschichte*, Berlin, Weidmann, 1894). Ce travail, dû particulièrement aux soins de M. W. Hahn, était impatiemment attendu : il permettra de

consulter plus souvent, comme un manuel, cet ouvrage désormais classique, que MM. Hinrichs et Peppmüller ont achevé, d'après les notes, malheureusement incomplètes, de Bergk.

GRÈCE. — Le docteur Constantin LAMBROS, chirurgien d'Athènes, vient de publier une savante et fort intéressante monographie Περὶ σικυῶν καὶ σικυάσεως παρὰ τοῖς ἀρχαίοις (Athènes, 1895, gr. in-4° de 62 p.: 94 fig.). Son travail est tout ensemble le fascicule spécimen d'un catalogue illustré des instruments de chirurgie antiques qu'il a recueillis au nombre de mille environ, et la reproduction, avec commentaire, de tous les textes de l'ancienne littérature grecque et latine où il est question de ventouses (σικύαι) et de la façon de les appliquer (σικύασις). Espérons que M. L. ne s'en tiendra pas à cette première publication. L'ouvrage qu'il projette doit comprendre la description de tous les instruments employés par les chirurgiens de l'antiquité. Le mémoire actuel est destiné à figurer dans le recueil des « Mélanges Ernest Curtius » dont la formation est due à l'initiative d'un groupe de savants Hellènes pour célébrer le 80e anniversaire du philologue Allemand, dont le buste fut érigé, l'an dernier, au Musée d'Olympie.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 février 1895.

Le R. P. Delattre écrit de Saint-Louis de Carthage, à la date du 15 février 1895 que, grâce à un subside de M. René Millet, résident de France à Tunis, il a pu reprendre ses fouilles. Il a découvert comme précédemment des scarabées avec hiéroglyphes, un étui travaillé à jour avec le double cartouche de Mycérinus, ce roi d'Egypte qui construisit la troisième pyramide de Gizeh, enfin un petit disque en or semblable de forme et de dimension au disque portant l'invocation d'Iadamelek au dieu Pygmalion; mais, au lieu d'une inscription, la face de ce disque porte le globe entre deux urœus, surmonté de l'épervier aux ailes éployées tenant entre ses serres l'emblème religieux de Carthage, c'est-à-dire le croissant et le disque solaire. Il signale aussi une petite fiole de terre cuite assez grossière dont la panse porte une inscription punique écrite à l'encre sur deux lignes et envoie une copie de ce texte. Il adresse enfin à l'Académie l'estampage d'une épitaphe punique gravée sur pierre, ce qui est excessivement rare à Carthage.

M. d'Arbois de Jubainville communique une note sur l'adjectif vieil irlandais *lour*, « suffisant », noté plus tard *lor*, *léor*, qui, écrit *Laurus* dans le monde romain, a été employé comme nom propre d'homme par les Gaulois barbares ou esclaves : les inscriptions d'Italie en contiennent des exemples. Certains Gaulois citoyens romains en ont tiré le gentilice *Laurius*, et de ces noms d'hommes et de leurs dérivés viennent des noms de lieux fréquents en territoire celtique, non seulement entre les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, mais au sud des Pyrénées et à l'est du Rhin. — De ces noms de lieu un des plus intéressants, grammaticalement, est le superlatif *Lourismo*, nom d'une localité d'Espagne, en Galice, province de Coruna : c'est un ancien *fundus Laurismus*, ainsi désigné du nom d'un propriétaire primitif appelé *Lourismos*, « très suffisant ». On trouve en Galice quatre *Lauro*, chacun un *fundus Laurus*; trois *Lourino*, c'est-à-dire trois *fundi Laurinii*, et deux *Lourina* c'est-à-dire *villa Laurinia*, tous cinq ainsi dénommés à cause de propriétaires appelés *Laurinius*. — *Laurinius* est aussi curieux à étudier que *Laurismo*. Dans une inscription d'Uzès figure un certain *Laurinus Celti filius*; c'est donc, semble-t-il, un nom celtique. — Il y a en France deux noms de lieu dérivés immédiatement du nom d'homme *Lauros*; ce sont Laurac (Ardèche), et un autre Laurac, plus connu, dans l'Aude, qui a donné son nom au Lauragais. — Ce qui est plus fréquent en Gaule et hors de Gaule, ce sont des noms de lieux dérivés du gentilice *Laurinus*, tiré lui-même du nom d'homme barbare *Lauros*. Nous citerons en France : Loirey (Maine-et-Loire), appelé *Lauriacum* en 943; Loirac (Gironde), qui donne la forme méridionale du même nom ; Lorris (Loiret), nommé *Lauriacus* dans un diplôme d'Hugues Capet (990) ; et aussi à l'ouest du Rhin, dans l'ancien département de la Moselle, Lorry-les-

Metz, *Lauriacus*, dans une charte de 945. Ces quatre noms de lieux occidentaux se retrouvent deux fois à l'est du Rhin, en Würtemberg et en Autriche, près de Vienne. Le dernier, aujourd'hui Lorch, près d'Ens, est le plus connu; c'est le *Lauriacus* qui figure dans la date d'un rescrit des empereurs Constance et Constantin (341), dont le code Théodosien et le code Justinien ont conservé des extraits. Ammien Marcellin dit que l'empereur Gratien y passa en 377. L'itinéraire d'Antonin parle plusieurs fois de cette localité, qui est aussi mentionnée dans la *Notitia dignitatum*. Le *Lauriacus* de Wurtemberg, appelé aujourd'hui Lorch, comme le précédent, n'apparaît qu'au XIIe siècle. — Ces noms de lieu orientaux rapprochés de ceux d'Espagne et de ceux de Gaule sont un des témoignages qui attestent quelle a été jadis l'étendue du domaine celtique, auquel on donne vulgairement comme limites les Pyrénées et le Rhin. — Il est inadmissible que le nom d'homme *Laurus*, dont ils dérivent soit, primitivement un nom d'arbre comme M. de Vit le propose. L'usage de tirer d'un nom commun d'arbre des noms propres d'homme est étranger au monde Romain; aucun Romain ne s'est jamais appelé *Abies*, *Alnus*, *Quercus*, *Ulmus*. On trouve en grec les noms propres d'homme Ἀρκετός, Ἱκανός, qui tous deux signifient « suffisant», comme l'irlandais *lour*. Ces noms propres sont des synonymes du nom propre gaulois **Louros*. — MM. Bréal et l'abbé Duchesne présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique une note de M. P. Gauckler sur des inscriptions inédites de Tunisie fixant la position des deux villes antiques : Thuraria, station de la voie romaine de Carthage à Hippone la Royale, et Meninx dans l'île de Djerba. M. Gauckler a trouvé entre Djedeïda et les marais d'El-Mebtouh, près de la ferme française de Chaouat, deux inscriptions dont la première contient le nom de Thuraria; elle fournit de précieux renseignements sur cette ville assez importante pour avoir reçu de César le titre de colonie romaine et sur son organisation municipale. La seconde inscription est la dédicace d'un temple construit à Thuraria en l'honneur de Gordien III et qui renfermait trois statues acrolithes des Victoires de l'empereur. La troisième inscription a été découverte par M. Hartmayer, contrôleur civil, au sud-est de l'île de Djerba, à Houmt-Cedouikech. C'est le fragment d'un important cursus honorum qui confirme définitivement l'identification de Meninx avec les ruines antiques qui s'étendent entre cette localité et le bord de la mer.

M. Müntz communique, de la part de M. Antoine Thomas, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, une note sur les manuscrits enluminés par un miniaturiste du XVe siècle, Evrard de Pinques ou d'Espinques. On savait, grâce aux recherches de M. Guibert, qu'Evrard, originaire du diocèse de Cologne, se fixa à Paris vers 1430, qu'il travailla entre autres pour Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, et mourut en 1494. Il résulte des recherches de M. Thomas que deux des ouvrages enluminés par cet artiste en 1479-1480, un *Tristan*, en trois volumes, et un *Propriétaire*, en un volume, étaient destinés à Jean du Mas, sieur de l'Isle, et se trouvent aujourd'hui, le premier dans la bibliothèque du duc d'Aumale à Chantilly, le second à la Bibliothèque nationale, où il porte le numéro 9,140 du fonds français. L'identification faite par M. Thomas donne un intérêt tout particulier au mémoire dans lequel Evrard a consigné le chiffre de ses dépenses et le montant de ses honoraires. On y voit qu'il consacra quinze mois à l'illustration des quatre volumes, qu'il peignit tout ensemble les initiales, les vignettes et les « histoires » du *Propriétaire*, qu'il travaillait à raison de 40 sous tournois par mois, non compris le remboursement des dépenses faites pendant son séjour. Outre l'or et l'argent, il employa dix couleurs différentes, qui sont toutes spécifiées dans son mémoire. Il résulte de l'examen auquel M. Müntz a soumis le manuscrit de la Bibliothèque nationale qu'Evrard d'Espinques, quoique né dans les environs de Cologne, n'appartient ni à l'École allemande, ni à l'École flamande : pour la technique comme pour les types, il s'inspire rigoureusement des traditions en honneur dans notre pays où il résida pendant plus de soixante ans. Grâce à l'intéressante découverte de M. Thomas, cet artiste laborieux plutôt qu'inspiré est désormais en droit de revendiquer une place honorable, sinon brillante, parmi les représentants de la miniature française du XVe siècle.

M. Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des lettres, commence la lecture d'une communication sur le règne de Séleucus II Callinicos.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 11 mars — 1895

91. — A Bottu. **Grammaire française à l'usage des élèves Chinois.** Shanghai, 1894, imprimerie de Moronha and Sons. 1 vol. in-8° de 248 pp.

M. Bottu a écrit sa « grammaire française à l'usage des élèves chinois », après avoir professé le français pendant huit ans à Shanghai, dans l'école impériale qui dépend de l'arsenal du Kiang-nan; il a rédigé son livre avec toute la compétence que lui assurait cette excellente préparation. Au point de vue pédagogique, son œuvre est conçue de la manière la plus claire et la plus pratique : les règles de la grammaire sont exposées en trente-six leçons dont chacune est suivie par des exercices sur les règles et par un vocabulaire des mots employés dans les exercices. M. B. a pris la plus grande peine pour traduire en chinois toutes les règles qu'il expose; il n'est pas sans intérêt de voir quelle nomenclature il a adoptée pour exprimer les idées de substantif, adjectif, verbe, mode, etc. ; ces idées font naturellement partie des catégories logiques de la pensée chinoise, mais elles ne se marquent par aucune modification dans la forme des mots; dans un mot chinois isolé rien n'indique si l'on a affaire à un verbe, à un adjectif ou à un substantif; aussi les Chinois n'ont-ils jamais senti la nécessité de dégager ces concepts avec la même netteté que les grammairiens des langues européennes ; ils n'ont point eu leur Pânini et il nous faut forger des mots nouveaux quand nous voulons exprimer les abstractions de notre grammaire ; ainsi, l'article sera « le mot qui distingue et indique » ; l'adjectif sera « ce qu'on relie au substantif » ; le sujet sera « ce qui préside à l'action », etc.

Le but immédiat que s'est proposé M. B. est dès maintenant atteint : tout Chinois qui voudra étudier le français trouvera dans son livre un guide qui lui enseignera en peu de temps les éléments de la langue qu'il désire apprendre; cette grammaire est donc destinée à jouer un rôle important dans la diffusion du français en Asie et elle sera sans doute fort appréciée tant en Indo-Chine qu'en Chine. Nous avons des

intérêts trop considérables en Extrême-Orient pour ne pas encourager des publications qui, comme celles-ci, contribuent d'une manière puissante, quoique modeste, à étendre notre influence.

Mais, en dehors de l'utilité directe que le livre de M. B. aura pour les Chinois, il se trouve en présenter une très grande aussi pour les Français ; les grammaires que nous possédions de la langue chinoise nous apprenaient à traduire du chinois en français, à faire des versions ; la grammaire de M. B. nous montre comment, par une opération inverse, on analyse et on exprime une phrase française en chinois, comment on fait un thème. Toute personne possédant quelques rudiments de la langue chinoise lira avec le plus grand profit les exercices rédigés par M. Bottu : il y verra comment on peut, sans forcer le génie du chinois, exprimer d'une manière exacte toutes les nuances de la pensée occidentale ; dans les dernières pages, la traduction de quelques fables de la Fontaine fournit des exemples de thèmes qui ne sont plus des séries de phrases indépendantes les unes des autres, mais de petits récits continus ; c'est exactement la contre-partie des fables bouddhiques que Stanislas Julien a placées à la fin de sa syntaxe nouvelle de la langue chinoise pour servir d'exercices de traduction. Et, ce que nous disons de ces fables, on peut le dire du livre tout entier : il est une contre-épreuve des grammaires chinoises à l'usage des Français, et, à ce titre, il les complète de la manière la plus instructive pour le lecteur.

Ed. Chavannes.

92.— B. Apostolidès. Étude critique du premier chant chorique des **Phéniciennes** d'Euripide. Paris, Welter, 1893, 96 p.

Le premier chœur des *Phéniciennes* d'Euripide n'est pas en très bon état ; mais est-il si inintelligible que le pense M. Apostolidès ? « Le style en est échevelé, dit-il, les expressions, pour la plupart, inusitées ou mal formées, les métaphores d'une hardiesse sans pareille, et la syntaxe capable de faire reculer même ceux qui connaissent le mieux les règles et les habitudes de l'idiome hellène. » Là-dessus, M. A. réforme, transforme, déforme, si bien qu'en fin de compte nous lisons un chœur tout nouveau, qui n'est ni plus clair ni mieux écrit, et qui, s'il est d'un style moins échevelé et moins hardi, est incontestablement plus plat et plus incolore. Si j'ajoute que les observations de M. Apostolidès relatives à la langue sont parfois inexactes, que sa métrique touche à la fantaisie, que ses observations grammaticales sont souvent suspectes, le lecteur comprendra qu'il m'est inutile d'aller plus loin. Justifier ces critiques par des exemples semblerait vouloir accorder à cet opuscule une valeur qu'il ne saurait avoir.

My.

---

93. — **Scholia antiqua in Q. Horatium Flaccum** recensuerunt A. HOLDER et O. KELLER. Volumen I. **Porphyrionis Commentum** recens. A. HOLDER. Ad Aeni Pontem, sumptibus et typis Wagneri, 1894; x-619 pp. in-8.

Le commentaire de Porphyrion nous a été conservé sous deux formes. Le texte même se trouvait dans deux manuscrits aujourd'hui perdus, le manuscrit de Lorsch et le manuscrit rapporté en Italie par Hénoch d'Ascoli vers 1455 (et non 1555, faute de la p. VIII). Le *Laureshamensis* est représenté pour nous par deux copies indépendantes : le *Vaticanus* 3314 (commencement du IXe siècle) et le *Monacensis* 181; à cette famille, M. Holder rattache encore un *Parisinus* du XVe siècle, B. N. lat. 7988. Quant au manuscrit d'Hénoch, il ne subsiste plus que par ses dérivés. D'autre part, dès une époque ancienne, des scolies d'origine diverse ont accompagné le texte d'Horace; on y retrouve des emprunts étendus faits à l'œuvre de Porphyrion. Mais ils sont mélangés de renseignements pris ailleurs et modifiés, souvent allongés, suivant le caprice de ces scoliastes de troisième main. On ne peut donc s'en servir pour retrouver le texte de Porphyrion; mais on doit, au contraire, se servir de ce texte, constitué par ses sources directes, pour le démêler et le séparer des éléments étrangers. M. H. a donc eu parfaitement raison de réserver pour un autre volume cette publication des gloses diverses malgré l'ancienneté relative des manuscrits qui nous les ont transmises [1].

Le Vaticanus 3314 a appartenu à Fulvio Orsini. M. de Nolhac, dans *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, s'exprime ainsi à son sujet (p. 226, n. 4) : « En haut : *A. Patritij episcopi Pientini*. Si ce prélat est de la même famille que Francesco Patrizi, nous nous expliquons facilement la transmission du volume. Nous avons trouvé le célèbre professeur en relations avec Orsini, précisément à propos de manuscrits, et nous savons d'autre part qu'il avait une bibliothèque intéressante... En tout cas, le volume était chez Orsini depuis 1570, puisqu'il fut prêté à Dupuy. » Et à la p. 85, n. 3 : « Dans une lettre de Dupuy à Pinelli écrite de Rome, le 23 décembre 1570, je trouve des détails qui intéressent ces deux manuscrits [de Porphyrion et de Tite-Live] : « Ursinus et Latinius « nullum finem faciunt bene de me merendi, nec modo sermones « eruditos, sed libros etiam mihi impertiunt. Ab illo præter alia Porphy- « rionis in Horatium exemplar antiquissimum atque optimum habui, « quod, ut otii huius Romani ratio mihi ex aliqua parte constaret, dili- « genter contuli... » (*Ambros. G 77 inf.* f. 23.) Voyons maintenant M. H. (p. VII) : « Codicem fortasse intercedente Francisco Patrizi c. a. 1570 Fuluius Vrsinus accepit, inter cuius libros recensetur in codice Vaticano 7205, f. 25... (texte de l'inventaire d'Orsini publié par M. de Nolhac, p. 268). Vrsinus Claudio Puteano commodauit; cf. huius epistula Roma 23 decembr. 1570 data. » Suit la citation faite plus haut

1. Cf. Chatelain, *Paléographie des classiques latins*, pl. LXXVIII; LXXIX, 1° et 2°; LXXXIII, 2°; LXXXIV; cf. XC 1°.

et en note : « Cod. Ambrosian G 77 inf. 3. » Il n'y a pas un mot de l'ouvrage de M. de Nolhac. Évidemment, je ne doute pas que M. H. ne cite d'original et le Vaticanus 7205, f. 25 (qui est le commencement indiqué par M. de Nolhac pour l'inventaire des manuscrits latins) et l'Ambrosianus G 77 inf. f. 3. Ce dernier point est tout particulièrement certain, puisque M. H. corrige une faute d'impression de M. de Nolhac, f. 3, et non f. 23. Je ne doute pas davantage qu'il n'ait formé de lui-même sa conjecture sur l'intermédiaire qui procura le manuscrit à Orsini. Un esprit chagrin pourrait voir dans la date : « circa annum 1570 », rapprochée de l'affirmation moins précise de M. de Nolhac : « le volume était chez Orsini depuis 1570 », une de ces altérations propres aux sources de seconde main. Mais écartons cette pensée et félicitons-nous de ces rencontres, qui vérifient la sûreté de nos méthodes.

En général, M. H. est fort discret dans ses références aux savants modernes. Si nous prenons le programme de Greifswald de l'été de 1880, *de personis Horationis*, par Kiessling, nous y trouvons (p. 5) des corrections admises par M. H. Sat. II, 2,50 (H. p. 293), addition de *Sempronius*, d'après Cruquius ; M. H. dit seulement : « *Sempronius*] Cruquius » ; II, 3,239, M. Kiessling suppose que la citation de Maevius a disparu, ce qu'approuve M. Holder, sans donner le titre de la brochure. Il en est de même de la correction *Acisculo* (sat. I, II, 94). L'indication « Kiessling » est insuffisante. On doit souhaiter qu'un index bibliographique détaillé soit joint au dernier volume de cette édition.

Le Porphyrion de M. H. est avant tout le Porphyrion du Vaticanus 3314. On y trouvera jusqu'à l'explicit du manuscrit : *Pomponi Porfyrionis Commentarius* (le titre porte *Commentum*) *in Horatio* (sic) ***explicit feliciter. Vtere felix.*** Les autres manuscrits n'interviennent que dans la mesure où le texte du Vaticanus est évidemment gâté. Le manuscrit *P(arisinus* 7988) est, de tous, le plus souvent appelé à rendre ce service. Nous n'avons donc pas là une véritable édition critique, où l'on eût tenté de reconstituer l'origine de nos deux familles, le manuscrit de Lorsch et le manuscrit d'Hénoch, et, à l'aide de ces deux sources, l'archétype commun. L'édition Holder ne rend pas inutile les éditions antérieures, celle de M. W. Meyer, pour les leçons du manuscrit de Munich, celle de Pauly et d'Hauthal pour les autres manuscrits. Le travail de M. H. est une très précieuse acquisition ; il nous fait connaître la meilleure copie du Laureshamensis, copie ignorée ou négligée avant que M. de Nolhac l'ait signalée. On fera bien de ne pas chercher autre chose dans cette édition.

Il serait injuste de rester sur ces critiques. L'édition de M. Holder, grâce à ce nouveau secours, permettra d'appeler Porphyrion en témoignage du texte d'Horace et des auteurs qu'il cite. Enfin, l'index des mots contribuera dans une bonne nature à nous faire mieux connaître le latin de Porphyrion. Il serait encore plus précieux, s'il donnait pour chaque passage les mots voisins ou grammaticalement unis. L'ordre de

certains articles est parfois commandé par des préoccupations passagères. Les références de *ab*, *ac*, *ex*, *nec* sont groupées d'après la lettre initiale du mot suivant. Cela vaut mieux que de ranger tous les chiffres à la file ; mais la mode changera, et il faut espérer qu'on étudiera quelque jour ces petits mots au point de vue de leur syntaxe : ce qui, pour un auteur comme Porphyrion, est plus intéressant. On peut et on doit se demander quelle forme Cicéron ou Virgile emploient devant consonne, voyelle, *h*. La question a beaucoup moins d'importance pour un texte du IIIe ou du IVe siècle, et, dans cet ordre d'idées, M. H. ne nous fournit précisément pas de renseignements, dans l'index, pour le point le plus délicat, la forme du mot devant *s* impure.

En terminant, je ne puis m'empêcher de faire une observation qui n'a aucun rapport avec Porphyrion, mais dont le nom de M. H. me fournit le prétexte. M. Alfred H. a édité Jules César ; il est l'auteur principal de ce *Germanischer Bücherschatz* où figurent côte à côte Tacite, Einhard, Beowulf, Bède, Nithard et Jordanès ; de 1879 à 1880, il a poursuivi la publication des manuscrits de la *Lex salica* et des glosses malbergiques ; Saxo Grammaticus et Auienus lui doivent leur plus récente édition. Enfin, après le seul dépouillement complet des manuscrits d'Horace que nous possédions, consigné dans l'œuvre entreprise avec M. O. Keller, il renoue aujourd'hui cette vieille fraternité dans le travail avec la présente édition des scoliastes du poète. Tous ces labeurs ne l'empêchent pas de nous fournir, tous les quatre ou cinq mois, un fascicule de l'*altkeltischer Sprachschatz*. Voilà un ensemble pour lequel, en France, trois ou quatre savants seraient nécessaires, un latiniste, un celtiste, un germaniste, un juriste. Même variété d'occupations chez son collaborateur, M. O. Keller, tour à tour folkloriste et archéologue avec les *Animaux de l'antiquité classique*, latiniste avec Horace, linguiste et philologue tout à la fois dans *die lateinische Volksetymologie*. Ces exemples ne sont pas isolés : ainsi M. Sittl passe de l'étude du latin de la décadence à l'archéologie. Chez nous, un linguiste n'est pas philologue, un philologue n'est pas archéologue. Non seulement, il en est ainsi, mais il est interdit à quiconque de sortir de son « rayon ». On n'a pas assez de railleries pour telle administration qui fait d'un archéologue un professeur de littérature française et l'improvise ensuite helléniste. On n'a pas tort. De tels chassés croisés, l'expérience le prouve, ont des inconvénients graves. Si, dans d'autres pays, ils seraient possibles, si le même savant peut mener successivement ou de front des œuvres de genre différent, c'est que la culture supérieure y est autrement comprise et pratiquée. A l'Université, l'étudiant allemand fait l'apprentissage des méthodes de chaque spécialité; des branches voisines de sa science préférée ne lui sont pas complètement fermées et il pourra plus tard, s'il veut, y faire des excursions. En France, en dehors des exercices littéraires, qui ne devraient avoir qu'un temps, l'étudiant peut finir un cours d'études supérieures sans avoir la notion d'une méthode quelconque ;

la dernière chose qu'on songe à enseigner, c'est d'apprendre à travailler. Si, par hasard, cette lacune n'est pas entière, on se cantonne dans une seule spécialité. On compterait les jeunes gens qui groupent à Paris des cours puisés à la Sorbonne, à l'École des Hautes Études, au Collège de France et à l'École du Louvre, de façon à donner à leurs travaux futurs une base assez large ; cette sélection intelligente n'est guère faite que par les étrangers. Elle sera rendue difficile par le nouveau règlement de la licence ès lettres. Il favorise les études spéciales, mais de telle manière que le candidat pratique devra se vouer exclusivement à une seule spécialité. En rendant les facultés maîtresses exclusives des détails du programme, notamment du choix des auteurs, il empêche absolument ces voyages d'université à université qui sont un des principaux avantages du système allemand. Mais la question ne peut être traitée incidemment. Si je me suis permis cette digression, c'est qu'après avoir discuté librement les principes adoptés par M. Alfred Holder dans son édition de Porphyrion, je tenais à rappeler les titres si divers acquis à notre reconnaissance par le bibliothécaire du grand duc de Bade.

Paul Lejay.

---

94. — **Le poème de Gudrun**. Ses origines, sa formation et son histoire. Thèse présentée à la faculté des lettres de Paris par Albert Fécamp. Paris, Bouillon, 1892.

La thèse de M. Fécamp sur le poème de Gudrun est un ouvrage consciencieux et solide, et ne peut manquer d'être accueillie avec reconnaissance et faveur par le public français qui s'intéresse aux littératures étrangères. On sent que ce livre est le fruit de longues et patientes recherches, faites sans parti-pris, avec une parfaite probité scientifique. L'auteur a étudié avec le plus grand soin non seulement son sujet en lui-même, mais aussi tout ce que la critique allemande a accumulé d'observations sur cette matière; grâce à lui le lecteur français pourra s'orienter rapidement et sans peine sur les principaux problèmes qui se sont posés à propos du poème de Gudrun et sur les controverses auxquelles il a donné lieu. Enfin, l'ouvrage de M. F. a non seulement le mérite d'être nouveau en France, mais de n'avoir pas en Allemagne même de modèle immédiat; en effet, si les études sur *Gudrun* abondent, si bien des manuels, d'autre part, résument en quelques pages les principaux résultats des travaux des philologues sur ce poème, personne encore n'avait composé sur ce sujet intéressant un ouvrage de vulgarisation scientifique vraiment complet, où le lecteur pût trouver réunis les matériaux nécessaires pour se faire une opinion raisonnée et personnelle. Nous félicitons sincèrement M. F. d'avoir comblé cette lacune, et c'est en nous plaçant à ce point de vue, qui est bien, semble-t-il, celui auquel a voulu se placer l'auteur, que nous allons examiner son livre.

C'est d'abord sur le plan et la composition, qui dans une œuvre de vulgarisation nous paraissent avoir une très grande importance, que nous présenterons quelques observations. M. F. divise son volume en trois livres précédés d'une introduction. Dans cette introduction il examine d'une manière générale le cycle des légendes de la mer du Nord et analyse le poème de Gudrun. Le premier livre étudie l'origine et la composition du poème; le second, les éléments mythologiques; le troisième, la formation et la transmission du poème. Ce plan me paraît présenter au point de vue de la clarté d'assez sérieux inconvénients. On nous fait partir de l'étude du poème pour arriver à l'examen de la légende et revenir enfin à l'étude du poème. Il résulte de cette disposition qu'au premier livre nous étudions la forme spéciale que revêt la légende de Hilde dans le poème de *Gudrun* et quelques autres textes allemands (ch. III) avant d'avoir une idée d'ensemble de la légende de Hilde et d'être en état, par conséquent, de *situer* la version allemande dans l'ensemble de la tradition sur Hilde. Cette tradition n'est exposée qu'au livre II; encore y est-elle scindée en deux chapitres (I et V), de telle sorte que, pour se faire une idée générale de cette légende, on est obligé de rapprocher des textes disséminés dans la préface et les divers chapitres des deux premiers livres. Il devient malaisé dans ces conditions de se faire un tableau d'ensemble de cette légende touffue et de ses ramifications; pour ne citer que cet exemple, la légende de Herbort et Hilde est étudiée aux p. XXIII ss., 69, 79 ss. 173 ss. sans qu'à aucun de ces passages soit traité l'ensemble des questions qui s'y rattachent. Au lieu d'une image générale nous avons une foule de petites discussions de détail dont la liaison n'apparaît pas toujours du premier coup. Et l'on se prend à regretter que l'auteur n'ait pas plutôt suivi un plan dans le genre de celui de M. Symons (*Grundriss d. d. Ph*, II, p. 51 ss.) qui, partant de la version norroise primitive et de ses différentes variantes, passe de là tout naturellement à la version anglaise, puis à la version allemande et à l'étude critique de *Gudrun*. — Le procédé d'exposition de M. F. a surtout de graves inconvénients pour la discussion du problème très controversé de la légende spéciale de Gudrun. La question qui divise les philologues est de savoir si cette légende a une existence propre et une origine historique ou si elle n'est qu'une variante de la légende de Hilde combinée avec d'autres éléments. Or, M. F. discute la question au livre Ier, ch. IV, avant d'avoir exposé les diverses versions de la légende de Hilde, et, par suite, avant d'avoir fourni à ses lecteurs les éléments d'appréciation nécessaires pour l'examen de ce délicat problème sur lequel, d'ailleurs, nous reviendrons plus loin. — Enfin, le troisième livre nous paraît plutôt un chapelet de petites études de détail qu'un tout véritablement composé. Certains chapitres ou fragments de chapitre ont plutôt trait à l'histoire de la légende qu'à celle du poème et seraient mieux placés au livre Ier (ch. I, Géographie du poème; ch. III, Imitation du *roi Rother* et du *duc Ernst* dans *Gudrun*; ch. IV, Intro-

duction et propagation de la légende de Hilde en Allemagne); d'autres feraient mieux dans l'introduction (ch. v, Manuscrit, Éditions, etc.). Par contre, la question qui, nous semble-t-il, devrait faire l'objet principal de ce livre, ne nous paraît pas assez nettement dégagée. Pour *Gudrun* se pose, en effet, le même problème que pour le *Nibelungenlied* ou l'*Iliade* et l'*Odyssée* : dans quelle mesure ce poème est-il l'œuvre d'un artiste, d'un individu, dans quelle mesure est-il l'œuvre de la foule anonyme, du peuple? La critique a répondu par un certain nombre de solutions assez éloignées les unes des autres. Il eût été intéressant de grouper d'une manière systématique les diverses catégories de faits pouvant servir d'éléments d'appréciation : criteria tirés de l'histoire de la légende, de la comparaison de *Gudrun* avec les poèmes contemporains, de l'étude des *mœurs* du poème, criteria spécialement philologiques (langue et métrique), criteria esthétiques, etc. Les éléments d'une étude de ce genre se trouvent assurément réunis dans le volume de M. Fécamp, mais ils sont éparpillés, isolés les uns des autres au lieu de former un tableau d'ensemble. Nous en revenons ainsi de nouveau à regretter l'exposition trop fragmentaire, trop analytique de M. Fécamp. S'il tenait à procéder comme il le fait par petites études de détail, il aurait dû compléter son volume par un large exposé synthétique où il eût résumé à grands traits les principaux résultats de ses recherches et qui eût servi de fil conducteur aux lecteurs de son ouvrage.

Sur un autre point encore le livre de M. F. nous inspire un regret. La thèse de M. Fécamp, achevée en 1881, n'a pu être imprimée qu'en 1891 et soutenue qu'en 1894. Pendant les treize ans qui se sont écoulés entre l'achèvement de l'ouvrage et la soutenance, il a paru un nombre considérable de travaux sur Gudrun. Or M. F. a estimé qu'aucun d'eux n'avait produit des résultats assez nouveaux ou assez définitifs pour motiver le moindre changement soit dans l'esprit général de son étude, soit dans ses conclusions sur chaque point particulier. Il s'est donc contenté d'ajouter à sa thèse primitive quelques notes et une préface dans laquelle il passe en revue, généralement pour en contester les résultats, les travaux parus de 1881 à 1891. Je ne puis, pour ma part, que regretter que M. F. ait cru devoir, par excès de scrupule, conserver intacte la forme sous laquelle sa thèse avait, en 1881, reçu l'approbation officielle. Un premier inconvénient de ce procédé, c'est que M. F. revient parfois dans sa préface sur des opinions émises dans le corps de l'ouvrage, ce qui complique inutilement la lecture de son livre (p. XIV ss. cf. 71 ss). Puis, dans une œuvre de vulgarisation, il est particulièrement important de mettre le lecteur au courant de l'état *actuel* des questions traitées, par conséquent de lui faire connaître les résultats des derniers ouvrages parus; il est donc fâcheux que M. F. discute, longuement, dans le corps de son volume, des hypothèses aujourd'hui quelque peu démodées (p. ex. p. 82 ss.) et remplacées par d'autres hypothèses analogues et mieux justifiées, alors qu'il ne consacre à ces théories récentes qu'un

examen sommaire dans sa préface; le contraire eût été préférable : indication rapide des systèmes anciens, discussion détaillée des théories modernes.

Pour la légende spéciale de Gudrun, en particulier, nous aurions souhaité une discussion plus serrée des travaux contemporains. M. Fécamp, en effet, soutient, contrairement à l'opinion de la plupart des philologues actuels, que cette légende est d'origine historique. Comme je ne saurais, sur ce point, partager les idées de M. F. je voudrais brièvement examiner son système qui peut, à ce qu'il me semble, se résumer ainsi [1] : 1° vers le IXe ou Xe siècle une bande de ces pirates norrois qui infestaient les bouches de tous les fleuves qui se jettent dans la mer du Nord et même dans l'Atlantique, enleva une princesse frisonne, Gudrun, fiancée avec un chef du nom de Herwig (?? v. XVIII, cf. au contraire 76); les Frisons poursuivirent les pirates et livrèrent aux ravisseurs une grande bataille, après quoi les pirates vainqueurs, mais épuisés par leur victoire, s'enfuirent avec leur proie (p. 75). Gudrun captive fut fort maltraitée par le chef des pirates aux volontés duquel elle refusait de se rendre et, après de longs tourments qui avaient mis en relief sa fidélité envers son fiancé, elle fut enfin délivrée par les Frisons (p. 91 s.). — 2° Plus tard, vers le XIe siècle, la légende, localisée primitivement dans la région des bouches de l'Escaut, se modifie; les pirates norrois deviennent les Normands fixés en Normandie et les Frisons deviennent des Danois (p. XXIII, 93). A cette époque, il se produit une fusion entre la légende de Herbort telle qu'elle est exposée dans *Biterolf* et la légende de Gudrun ; par suite de cette fusion, les ravisseurs de Gudrun prennent les noms de Ludwig et Hartmut et une suivante de Gudrun celui de Hildeburg (p. XXIII ss., 69, 93); plus tard encore sont introduits dans l'action les personnages d'Ortwîn, frère de Gudrun, et d'Ortrun, sœur de Hartmut, destinés à être mariés ensemble au dénouement ; ces noms sont ou bien d'invention purement poétique ou tirés « de quelque récit peu répandu » et arbitrairement incorporés à la légende de Gudrun (p. XXV). — 3° Enfin, la légende de Gudrun ainsi formée vient se joindre à la légende de Hilde, ce qui entraîne de nouvelles modifications : la bataille de Wülpenwert est transportée de la légende de Hilde dans celle de Gudrun; de même les personnages de Hetel, Wâte et Hôrant, inconnus primitivement dans la légende de Gudrun, y prennent pied et y jouent un rôle assez important. — A ce système on peut faire les objections suivantes : 1° l'introduction d'Ortwîn reste, de l'aveu même de l'auteur, inexpliquée ; dans le corps de l'ouvrage (p. 76) il en faisait un personnage de la légende de Hilde transporté ensuite

1. M. F. n'a donné aucun exposé synthétique de ses idées sur ce point important, j'ai donc été obligé de composer moi-même ce résumé, exact je crois, en rapprochant les divers passages qui se rapportent à la question; il est à remarquer, d'ailleurs, que sur certains points de détail les idées de M. F. se sont modifiées dans la préface : sur Ortwîn, v. p. XXV, cf. 76 ; sur Herwic, v. p. XVIII, cf. 76.

dans la légende de Gudrun ; il est revenu sur cette opinion tout à fait invraisemblable dans la préface (p. xxv), mais sans donner aucune explication sur l'origine du personnage ; — 2° il est invraisemblable, ou tout au moins douteux, que les noms de Hartmut et de Ludwig aient passé du *Biterolf* dans la légende de Gudrun ; c'est bien plutôt l'inverse qui a eu lieu (v. Beer, *Beiträge*, xiv, 541) ; pour expliquer l'origine de ces héros on se trouverait donc amené à faire d'eux aussi des personnages historiques ; — 3° nous n'avons pas le plus petit commencement de preuve que les événements de la légende de Gudrun soient historiques ; ni l'héroïne Gudrun, ni Herwig, ni Ludwig, ni Hartmut ne peuvent être assimilés à des personnages connus dans l'histoire. L'hypothèse de M. F. ne repose donc sur aucune preuve positive et ne saurait être admise, même temporairement, que s'il n'y a aucun moyen d'interpréter autrement la légende de Gudrun ; — 4° or, l'hypothèse très généralement admise aujourd'hui est que la légende de Gudrun n'est autre chose qu'une variante de la légende de Hilde. Cette dernière, dans ses traits essentiels, peut se résumer ainsi : enlèvement d'une jeune fille, le père poursuit les fugitifs ; il est tué par le ravisseur soit en duel, soit dans une grande bataille ; et dans une variante de la légende de Hilde, le père est remplacé par le fiancé de la jeune fille qui tue le ravisseur (Ballade de l'île de Fula). La légende de Gudrun serait une combinaison du thème principal avec la variante. Thème principal : Enlèvement de Gudrun (?), fille de Hetel, par Hartmut qui tue Hetel dans une grande bataille. Variante : Un roi de mer, Herwig, obtient à la suite d'un combat une fille de roi (Gudrun) ; elle lui est ravie par un rival (Ludwig) ; il poursuit les ravisseurs et reconquiert sa fiancée. De la fusion de ces deux motifs résulterait la légende de Gudrun. Nous n'avons pas à insister sur cette hypothèse développée par MM. Symons (op. cit) et Golther (*Gesch. d. d. Lit.* p. 305) ; cf. aussi Beer (*Beitr.*, XIV, 554 ss.). Il nous suffit d'indiquer l'idée générale qui se trouve à la base de ces divers systèmes, idée qui nous paraît préférable à celle de M. F. et cela par un motif *d'économie*, parce qu'elle explique la légende de Gudrun à l'aide de données connues, sans nous obliger à admettre l'existence d'une tradition historique dont il ne subsiste pas la moindre trace. M. F. combat cette hypothèse (p. xxi ss. cf. p. 87 ss.) avec beaucoup d'énergie ; il trouve la méthode même par laquelle on reconstruit les états antérieurs de la légende aventureuse et incertaine. Nous ne saurions, quant à nous, partager cette manière de voir. La « contamination » ou fusion de deux traditions différentes ou de deux variantes d'une même tradition est l'un des phénomènes les plus fréquents dans la vie des légendes. Pour prendre un exemple tout à fait simple : le récit de la mort des Niflungar dans la Volsungasaga est la combinaison de deux chants eddiques, l'*Atlakvidha* et les *Atlamál* ; en supposant ces chants eddiques perdus, eût-il donc été interdit à la critique, en s'aidant des obscurités, des incohérences, des contradictions du texte, d'essayer de reconstituer

d'une manière approximative le contenu des deux sources originales et eût-il fallu rejeter à priori les résultats d'une telle méthode ? Ou dira-t-on que la contamination peut se rencontrer chez des arrangeurs, mais non chez les poètes naïfs et primitifs qui créent les légendes ? Mais le jongleur allemand, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs n'est pas à proprement parler, un naïf et il fait à tout instant le métier d'arrangeur ; tout nous porte donc à croire qu'il se livrait à des combinaisons analogues à celles des scribes des époques postérieures. Dans le Nibelungenlied on trouve à chaque instant des traces de contamination ; dans les poèmes de jongleurs on constate que le même motif est repris et varié deux et trois fois par le poète (Vogt, *Salman und Morolf*, p. CXIX s.). Pourquoi dès lors la légende de Gudrun ne serait-elle pas, comme tout semble l'indiquer, le produit d'une série de contaminations successives ? Qu'il soit fort malaisé de retrouver les éléments simples dont elle se compose, de refaire en sens inverse l'œuvre des jongleurs, c'est ce que je ne conteste en aucune façon, et c'est aussi ce qui explique les divergences d'opinion assez graves qui subsistent entre les divers auteurs qui ont abordé ce problème. Mais toutes ces solutions, en dépit de leur variété, ont pour principe une idée juste, et me paraissent avoir plus de chances de serrer de près la vérité que la solution en apparence moins ambitieuse, en réalité tout à fait hasardeuse, de M. Fécamp.

Il nous reste à souhaiter que le livre de M. F. trouve en France et ailleurs le succès qu'il mérite. Si nous avons dû formuler quelques réserves soit sur la forme, soit à propos de tel point particulier, nous tenons à répéter, en terminant, qu'au point de vue du fond, — ce qui est l'essentiel, — la thèse de M. Fécamp ne mérite que des éloges et restera pour longtemps l'ouvrage auquel puiseront en France tous ceux qui voudront avoir sur ce beau poème de Gudrun des idées nettes et des renseignements précis.

Henri LICHTENBERGER.

---

95. — **Huldreich Zwingli, Sein Leben und Wirken** nach den Quellen dargestellt von Rudolf STAEHELIN, Prof. der Theologie zu Basel, Erster Halbband, Basel, Schwabe, 1895, VIII, 256 pages, in-8ᵉ. Prix : 6 fr.

Les biographies de Zwingle ne manquent pas et les études de détail sur ses idées théologiques, sur son action politique et religieuse parmi ses compatriotes et au dehors, formeraient une bibliothèque assez considérable. Il y a de fort bons travaux dans le nombre (nous ne citerons que l'ouvrage de Mœrikofer [1]) ; mais dans les dernières années la publication de

1. *Ulrich Zwingli nach den urkundlichen Quellen*, von J. C. Mœrikofer, Leipzig, Hirzel, 1869. 2 vol. in-8. Voy. sur cet ouvrage *Revue critique*, 1869 (I, 204, II, 222) les articles de M. Michel Nicolas.

nombreuses pièces d'archives, et principalement celle des deux recueils de MM. Strickler et Egli [1], ont mis au jour tant de matériaux nouveaux qu'on ne peut s'étonner si le désir de les mettre en œuvre a fait entreprendre à M. le professeur Rod. Staehelin une biographie plus détaillée de Zwingle, qui sera plutôt, à en juger par ce premier fascicule, une histoire documentée de la réforme religieuse entreprise par Zwingle, dans les cantons helvétiques de langue allemande. Son travail est trop peu avancé jusqu'ici — il aura quatre volumes — pour que nous puissions dès à présent exprimer une opinion raisonnée sur son compte. Il nous semble largement ordonné, écrit dans un esprit scientifique et réunir, dans la mesure voulue aujourd'hui, l'histoire politique et sociale du temps à celle des idées purement religieuses. Nous y reviendrons plus en détail quand le professeur bâlois aura fait paraître la suite de son volumineux ouvrage.

R.

---

96. — **Jean de Lasco**, baron de Pologne, évêque catholique, réformateur protestant, 1499-1560, son temps, sa vie, ses œuvres, par Georges Pascal, M. A. Paris, Fischbacher, 1894, 304 p. in-8°. Prix, 5 fr.

Il y a plusieurs années déjà que nous avons rendu compte dans la *Revue* [2] d'une biographie très détaillée de Jean de Lasco, ce grand seigneur polonais, qui d'évêque catholique devint prédicant calviniste en Allemagne et en Angleterre, et fut certainement une des figures les plus originales parmi tant de types curieux d'humanistes et de théologiens au siècle de la Réforme. M. G. Pascal, désireux de faire connaître le personnage et le rôle de Lasco au public de langue française, auquel le travail allemand de M. Dalton restait inaccessible [3], a repris cette étude biographique, en utilisant à peu près les mêmes matériaux que son prédécesseur, et surtout les œuvres et la correspondance du réformateur, publiées par M. Abraham Kuyper, il y a une trentaine d'années. En comparant attentivement les deux ouvrages, il ne nous a point semblé que le livre de M. Pascal, pour utile qu'il soit, marque un progrès bien sensible au point de vue de la science. Le savant de Saint-Pétersbourg pêchait çà et là par trop de développements et par un dangereux excès d'imagination ; la biographie actuelle de Lasco a plutôt quelque chose d'un peu maigre et étriqué dans le récit, dont l'arrière plan surtout ne nous semble pas partout suffisamment étoffé.

Sans doute M. P. corrige, chemin faisant, un certain nombre d'er-

---

1. Strickler, *Aktensammlung zur schweizerischen Reformationsgeschichte*, 1878 et suiv. 4 vol, in-8°. — Egli, *Aktensammlung zur Zürcher Reformationsgeschichte*, 1879, in-8°.
2. *Revue critique*, 1882, II, p. 445.
3. Dalton, *Johannes a Lasco*, Gotha, Perthes, 1881, 1 vol. in-8°.

reurs, généralement vénielles, échappées à M. Dalton [1]. Il élucide mieux quelques détails de la biographie de l'évêque de Vesprim, surtout pour ses années d'études; il interprète autrement que lui, parfois non sans bonheur, certains passages de sa correspondance. Mais on dirait par moments, que pour ce qui ne se rattache pas d'une manière immédiate à la biographie de son héros, l'auteur n'a pas fait des études également approfondies ; il y a quelque chose de trop vague dans certaines parties de son récit et dans l'appréciation des hommes et des choses. On ne retire pas, par exemple, de la lecture de son livre une idée bien nette et claire de la question religieuse en Pologne [2] ou des luttes entre calvinistes et luthériens dans l'Allemagne du Nord. Certaines affirmations font rêver, soit qu'elles se rattachent à l'histoire religieuse du XVIe siècle ou à l'histoire politique du XIXe [3].

L'incorrection des noms propres est aussi fréquente dans cet ouvrage que les formes adoptées sont capricieuses [4]. M. Pascal a bien composé lui-même un assez volumineux *errata*, mais il est loin de comprendre tous les péchés d'inadvertance et autres, commis dans la mise au net d'un travail consciencieux, je le veux, mais qui aurait beaucoup gagné à être revisé de très près [5].

R.

---

97. — **Uitreksel uit Francisci Dusseldorpii Annales, 1566-1616**, uitgeven door R. Fruin. S'Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1894, cxxiv, 589 p. in-8°.

Nous avons déjà rendu compte, à plusieurs reprises, dans cette *Revue*,

---

1. M. P. a rectifié plus souvent encore les affirmations, parfois si fantaisistes, de Merle d'Aubigné et les contre-sens de ses traductions. L'un des plus amusants est celui où l'auteur de l'*Histoire de la Réformation au XVIe siècle* confond les calculs dans la vessie d'Érasme avec de prétendues opérations d'arithmétique (p. 91).

2. M. P. semble être si peu au courant des luttes religieuses de ce pays qu'il défigure à deux reprises le nom, bien connu pourtant, de Francesco *Stancaro*, écrit successivement *Scantarus* (p. 127) et *Scantarius* (p. 203).

3. En 1523 Jean de Lasco vient à Heidelberg « où Jérôme de Prague avait *naguère* affiché ses célèbres thèses ». — La Prusse n'a point annexé la Frise orientale (ou plutôt le Hanovre) en *1868*, mais en *1866*.

4. M. P. écrit indifféremment *Laski*, *Lasky*, *Lasko*, *Lasco*. Il écrit *Boching* pour *Bœcking*, *Botzem* ou *Botzéme* pour *Botzheim*, *Vergelio* pour *Vergerio*. *Harminjard* pour *Herminjard*, *Kalish* pour *Kalisch*, *Gnesne* pour *Gnesen*, *charches* pour *churches*, etc.

5. Les *Opera Calvini* ne paraissent pas à *Strasbourg*, mais à *Brunsvic* (p. 9). M. P. aurait pu expliquer ce qu'étaient des « livres mosques » (p. 98), et rechercher aussi le vrai nom des personnages qu'il appelle « Nicolas Buschodensis » (p. 211) et « Henri Buscoducensus » (p. 247), formes évidemment maltraitées, d'une latinité impossible. Le premier est peut-être Nicolas von dem Bussche, le pasteur de Wesel. — Peut-on corriger ses épreuves avec assez d'inattention pour faire vivre Beatus Rhenanus en *1626* (p. 86), et faire écrire à Jean de Lasco des lettres en *1244* (p. 153), alors qu'il vit encore en *1824* et *1825* (p. 217) !

des recueils de documents inédits publiés par la *Société historique* d'Utrecht. Celui que nous devons à M. Fruin est certainement un des plus intéressants de la série, et l'histoire politique comme l'histoire religieuse des Pays-Bas tireront grand profit de ces fragments d'Annales de Frans van Dusseldorp, qui voient le jour pour la première fois. C'est que les sources de l'histoire de ce pays, à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, sont, pour la plupart, d'origine protestante, ou bien émanent de personnages étrangers aux Pays-Bas, peu compétents pour en juger la vie intérieure, au point de vue ecclésiastique surtout. Mais dans l'auteur des *Annales* nous rencontrons un bon catholique, un enfant de la Hollande, qui a longtemps vécu dans le monde avant de revêtir la soutane, et qui, forcément, pouvait et devait considérer les hommes et les choses à un point de vue très différent de celui de ses compatriotes hérétiques, tout en les comprenant mieux que des diplomates espagnols ou des jésuites italiens et allemands. A cet avantage de naissance et de situation, vient s'ajouter le mérite d'un observateur attentif des événements, versé dans le maniement des affaires, et qui, sans y être mêlé directement, a connu bien des détails secrets par ses relations intimes avec les meneurs de l'Église catholique aux Pays-Bas.

Né à Leyde en 1567, Frans van Dusseldorp a longtemps exercé, sans être trop gêné par les règlements officiels contre les catholiques, les fonctions d'avocat consultant à la Haye. Quand l'attitude de ses coreligionnaires en Europe eut amené les États généraux à veiller avec plus de sévérité à l'observation des édits antérieurs, Dusseldorp vint s'établir à Utrecht, et c'est là, qu'en 1609, dans sa quarante-deuxième année, le vicaire apostolique des Pays-Bas, Mgr Sasbold, archevêque de Philippes, lui conféra la prêtrise. Il y exerça, non sans talent, les fonctions de prédicateur, puis il quitta soudain, vers 1614, sa patrie, « saisi de craintes vaines », résida quelque temps à Emmerich, et mourut à Cologne, le 31 mars 1630, vieillard oublié de ses contemporains et malmené par sa gouvernante, au dire de la chronique [1].

Les *Annales* ont été écrites, comme le démontre le savant éditeur, après sa fuite des Pays-Bas, dans les premiers temps de son séjour à Cologne, entre l'automne de 1615 et l'été de 1616. Leur rédaction semble avoir été inspirée par un conseil ou plutôt un ordre du vicaire apostolique Vosmeer, qui lui demanda de mettre par écrit un tableau des progrès réjouissants de l'Église catholique aux Pays-Bas. Après avoir terminé son travail, dans un délai relativement court, il l'envoya à ses supérieurs et c'est parmi les papiers du vicaire apostolique Rovenius qu'il fut trouvé plus tard, quand ceux-ci furent saisis par ordre des États d'Utrecht. La première partie des *Annales* est la moins intéressante, puisqu'elle ne repose que sur la tradition orale des catholiques hollan-

1. « Dira namque passus est ab Hecuba ancilla, quae saepius titione eum adegit petere cubiculum. »

dais, et n'est pas le récit d'un témoin contemporain des faits qu'il raconte. Il s'y trouve des indications précieuses, mais on y rencontre aussi « beaucoup d'inexactitudes et même des fautes grossières » [1] (p. LIII). La seconde partie, qui commence en 1589, l'année où Dusseldorp devint licencié en droit, est naturellement bien plus curieuse, et nous montre l'auteur avec ses sympathies et ses antipathies fort prononcées [2], auxquelles il donne d'autant plus librement cours que son travail devait rester anonyme et inédit [3]. Je ne crois pas qu'on puisse trouver ailleurs autant de renseignements sûrs et détaillés sur la vie religieuse et l'existence civile des catholiques hollandais de son temps. L'impression générale qui se dégage d'une lecture attentive de ce récit est celle d'une *insécurité* continuelle pour les fidèles, d'une gêne assez marquée dans les relations politiques des membres des divers cultes, mais non pas cependant l'existence d'une *persécution* véritable. L'exemple de l'auteur lui-même, qui put paraître au barreau, pendant de longues années, à la barbe des magistrats chargés de faire respecter les lois, sans prêter le serment requis de tout avocat, montre bien que ces édits des États généraux contre les catholiques restaient souvent lettre morte, à moins que quelque attaque du dehors, quelque complot au dedans n'obligeât les gouvernants à s'en souvenir.

Mais quelle que soit la défiance qu'on puisse ressentir à l'égard de ses jugements politiques, quel que soit son aveuglement à l'égard des héros de son parti [4], il n'en est moins vrai que sur toute l'histoire intime du catholicisme néerlandais pendant un demi-siècle, M. Fruin nous a fourni par ses *Extraits* une source de premier ordre. Il y a là de bien curieux tableaux de l'*Église sous la croix ;* ces scènes d'arrestations nocturnes et de fuites précipitées, ces cérémonies d'un culte clandestin, où la messe est servie par des femmes ou des jeunes filles, plus courageuses que les hommes, ces intrigues perfides pour amener le clergé à contrevenir aux Édits et donner ainsi prise au bras séculier, tout cela forme un ensemble, bien fait pour éveiller les sympathies de tout partisan de la liberté des consciences. L'élément comique se mêle parfois aux scènes sentimen-

---

1. Dusseldorp a lui même nettement indiqué la nature de cette première partie, en l'intitulant : « Commentarium de iis quae meo tempore in Belgis potissimum acciderunt, sicut de iisdem accepi ab hominibus fide dignissimis, qui ex parte catholicorum et Regiae Majestatis pars magna fuerunt. »

2. On pense bien que Dusseldorp, qui s'appelle lui-même un « acer et dentatus catholicus » (p. 249), ne ménage pas les chefs de la révolte. Guillaume d'Orange est un « bilinguis nebulo », un « callida vulpecula» (p. 106, 189) ; sa mère est appelée un « serpent venimeux qui a enfanté la peste de la patrie »; sa femme, Charlotte de Bourbon, n'est que « la p... du prince »; Coligny est « notissimus praedo et proditor » (p. 195); Élisabeth d'Angleterre, une « peste » elle aussi, est signalée comme une « regina procax et salacissima » (p. 208), etc. etc.

3. « Volo ne ullo unquam tempore edantur, vel divulgantur sub nomine meo » (p. 225).

4. C'est ainsi qu'il vante à outrance Philippe II (p. 166) et s'arrête, avec une malencontreuse insistance, à nous prôner sa chasteté (p. 260).

tales et tragiques, comme dans l'histoire des bons prêtres, passant pour une cargaison de porcs qu'on va vendre à l'étranger (p. 292), ou bien encore dans le récit des exploits d'une sainte Messaline de Haarlem, que nous serions bien embarrassé de reproduire ici (p. 221) [1].

L'éditeur a élagué parfois dans le manuscrit les faits déjà connus, pour mieux concentrer l'attention sur ce qui est neuf dans le récit de Dusseldorp ; mais il n'a rien voulu omettre de ce qui était encore inconnu, suivant le principe, fort raisonnable en pareille matière, qu'il vaut mieux donner trop que trop peu (p. cxxi). Son introduction et ses notes fournissent tous les renseignements désirables et forment un excellent commentaire du texte curieux, déterré dans les archives d'Utrecht.

R.

---

93. — Karl Larsen. — **Sœster Marianna og hedens Kœrlighedsbrevo.** Copenhague, Librairie Gyldendal, 1894, 172 p. in-18.

La sœur Marianne dont il s'agit ici et qui est, pour la première fois, si tardivement présentée au public danois, serait, à en croire l'auteur, la religieuse de Beja en Alemtejo à laquelle sont attribuées les *Lettres portugaises* dans une note manuscrite signalée par Boissonade, en 1810, sur son exemplaire d'une édition de 1669. Quoique l'écriture fût inconnue au savant helléniste, il n'hésita pas à gratifier l'annotateur d'une autorité qui ne lui appartient aucunement, puisque l'on ignore si le renseignement a été puisé à bonne source. On trouve, il est vrai, dans l'obituaire du couvent des Clarisses à Beja, une Marianna Alcoforado qui y mourut en 1723, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, mais cette vénérable religieuse avait, y est-il dit, « passé toute sa vie au service de Dieu; elle était d'une conduite très exemplaire et personne n'avait rien à lui reprocher » (Extrait de l'ouvrage de M. Karl Larsen, p. 117). Ces éloges sont inconciliables avec ce que la Marianne des *Lettres* nous apprend d'elle-même, sans faire connaître son nom de famille : « Quelques religieuses, dit-elle, savent l'état déplorable où vous m'avait plongée (*Lettre* II)..... Tout le monde est touché de mon amour (*Lettre* IV)..... J'ai perdu ma réputation ; je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce pays contre les religieuses » (*Lettre* III). L'identité de prénom ne suffit donc pas à faire confondre la religieuse irréprochable avec l'épistolière qui avait scandalisé la communauté.

En outre, il n'est dit nulle part dans les *Lettres* que l'épistolière eût fait profession au couvent de Beja, ni qu'elle y fût venue postérieurement,

---

1. On pourrait encore glaner maint détail intéressant pour l'histoire des mœurs. Cet avocat, l'ornement du barreau de la Haye, croit aux démons, dont il nous raconte les apparitions (p. 329); il nous raconte une série de miracles (p. 357, 439), il affirme que les femmes protestantes sont sorcières (p. 291), etc.

puisque, depuis son enfance, elle avait été renfermée dans le même monastère (*Lettre* V). Si elle eût connu Beja, elle se serait gardée d'écrire que d'un balcon du couvent on aperçoit Mertola (*Lettre* V), cette ville située au fond de la vallée du Guadiana ne peut être vue de Beja, c'est ce dont est forcé de convenir M. Luciano Cordeiro [1] qui voudrait à toute force identifier les deux Marianne; mais il essaie de tourner la difficulté en prétendant que le texte portugais, d'ailleurs introuvable, aurait parlé non de la ville de Mertola, mais de portes de ce nom situées à Beja même! Ainsi la tardive révélation de Boissonade ne tient pas devant l'examen des rares faits précis qui concernent la Marianne des *Lettres*, et la famille de celle-ci reste inconnue, malgré les oiseuses recherches sur les Alcoforado, laborieusement entreprises par M. L. Cordeiro et résumées par M. Larsen.

Les deux écrivains n'ont pas mieux réussi à dévoiler le destinataire, longtemps anonyme et assurément fictif, des *Lettres portugaises*. Ils citent bien une édition de P. Marteau (Cologne, 1669), jusqu'alors inconnue, du moins avec la date, car J.-M. de Sousa-Botelho en possédait une du même imprimeur et du même lieu sans date. Or, dans l'*Avis au lecteur* de celle-là on lit : « Le nom de celui auquel on les a écrites est Monsieur le chevalier de Chamilly », tandis que l'édition non datée, comme l'édition princeps de Cl. Barbin (Paris, 1669), porte : « Je ne scay point le nom de celuy auquel on les a écrites. » Et neuf ans plus tard, Marteau le savait encore si peu qu'il réédita le même ouvrage sous le titre de « Lettres d'amour d'une religieuse, écrites au chevalier de C***, officier français, avec celles dudit chevalier » (Cologne, 1678). Quand il se contente d'initiales dans cette édition postérieure, il serait singulier qu'il eût dans la première donné en toutes lettres le nom de Chamilly, alors ignoré de Cl. Barbin, de J.-B. Loyson, le premier éditeur du recueil de cinq *Réponses aux Lettres portugaises* (Paris, 1669) et de Robert Philippes, le premier éditeur des six *Nouvelles réponses aux Lettres portugaises* (Grenoble, 1669), qui se demandait « si les cinq Portugaises sont ou véritables ou supposées ». Comment l'ignorance des quatre éditeurs, y compris P. Marteau (dans l'édition non datée, mais conforme à celle de Cl. Barbin), et l'hésitation du même Marteau jusqu'en 1678, peuvent-elles s'accorder avec l'affirmation qu'il aurait émise dès 1669 ? Il faudrait d'abord vérifier si la date de 1669 est exacte, ou bien si la préface donnant le nom du destinataire des *Lettres* n'a pas été empruntée à une des éditions postérieures à 1689 pour remplacer la préface originaire qui taisait ce nom. — Quoi qu'il en soit, si l'on veut croire, sur la foi de P. Marteau, que Chamilly fut le destinataire des cinq *Lettres*, il faut aussi regarder celui-ci comme auteur des *Réponses*, même de celles que R. Philippes avouait candidement avoir forgées. Mais tout le monde aujourd'hui s'accorde à les tenir toutes pour

---

1. *Soror Marianna. A freira portugueza*. Lisbonne 1889; 2ᵉ édit. 1891.

apocryphes. M. Larsen lui-même (p. 127) est de cet avis, et cela contrairement à l'opinion de Saint-Simon, qu'il persiste cependant à regarder comme une autorité décisive (p. 136) en ce qui concerne Chamilly comme destinataire des cinq premières *Lettres*.

Il s'est donc fait l'avocat d'une mauvaise cause en répétant sans critique les assertions de contrefacteurs ou de libraires ignares. Au lieu d'approfondir le sujet, il a emprunté à M. L. Cordeiro la notice généalogique sur la famille Alcoforado et à notre mémoire sur *La jeunesse du maréchal de Chamilly* (Beaune, 1885, in-8) nombre de faits documentés et de dates précises, le tout servant à encadrer sa traduction des *Lettres portugaises*, la première en langue dano-norvégienne. Il y a ajouté six vues phototypiques du château et du cloître de Beja, et deux portraits, l'un fantaisiste de la *Religieuse* (tiré de l'édition de La Haye, 1691), l'autre authentique du maréchal de Chamilly, d'après la gravure de J.-A. Scupel (1694). Ces huit planches et surtout la dernière sont les seules parties de l'ouvrage qui puissent lui donner quelque intérêt aux yeux du public français.

E. Beauvois.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Camille Jullian, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, fera paraître, dans le courant de juin 1895, une *Histoire complète de Bordeaux*, depuis les origines jusqu'à l'époque actuelle. Le volume, presque entièrement imprimé, aura 800 pages in-4° et renfermera 32 planches hors texte, 230 gravures hors texte. Il sera livré aux souscripteurs au prix de 25 fr., et vendu, la souscription close, 30 fr. La souscription est ouverte chez MM. Feret, libraires à Bordeaux.

ÉTATS-UNIS. — La nouvelle Université catholique de Washington fait paraître le premier numéro d'un bulletin : *The Catholic University Bulletin*, trimestriel, deux par an. Ce numéro contient les articles suivants : Card. Gibbons, *The Church and the Sciences*; Th. O' Gorman, *Leo XIII and the catholic University*; Th. Bouquillon, *Theology in Universities*; Ch. P. Grannan, *A programm of biblical studies*; Edw. A. Pace, *The Mac Mahon Hall of Philosophy*; Dan. Quinn, *The American school at Athens*; Thom. J. Shahan, *The scientific congress at Brussels*; Th. Bouquillon, *The new editions of Scholatics*; Th. J. Shahan, *The latest volume of the Bollandists*; J. W. Spencer, *The building of the West Indian continent*; des comptes rendus; et, sous des titres divers, une chronique très nourrie et très bien informée. Les notices nécrologiques sont nombreuses et rédigées en dehors de tout parti pris; elles concernent : J.-B. de Rossi, H. Feije, W. Roscher, sir A. Layard, W. D. Whitney, Dillmann, dom S. Baeumer, Helmholtz, Brugsch, Terrien de Lacouperie, James Darmesteter, Froude, Claudio Jannet, le card. Z. Gonzalez, le P. Denza.

INDES. — M. A. Barth nous écrit la lettre suivante : « Le généreux Hindou, à qui nous devons la grande entreprise de la traduction du Mahâbhârata, le Babu Pratap Chandra Roy est décédé à Calcutta, le 11 janvier, à l'âge de cinquante-trois ans, après

une longue et douloureuse maladie. Dans une lettre datée du 10 octobre, la dernière que j'ai reçue de lui, il sentait sa fin prochaine ; il en parlait avec résignation, osant à peine espérer de voir encore l'achèvement de son œuvre. Cette dernière joie, devait, en effet, lui être refusée. Le fascicule XCIII qui vient d'arriver en Europe et qui est précédé d'une touchante notice sur ses derniers instants par son dévoué collaborateur Kisori Mohan Ganguli, conduit la traduction jusqu'à la fin du XIIIe livre, l'Anuçâsanaparvan. Il faudra encore sept fascicules pour qu'elle soit achevée. Mais ces fascicules coûteront de huit à dix mille roupies, et Pratap Chandra Roy, dont la vie a été toute de charité et de dévouement, n'a rien laissé après lui que sa maison et le stock de ses publications. On sait que ses traductions du Mahâbhârata en bengalî (trois éditions) et en anglais ont été en majeure partie distribuées gratis, et que ses autres publications en sanscrit et en bengalî du Mahâbhârata, du Harivamça et du Râmâyana, ont été cédées au-dessous du prix coûtant. Sa veuve, animée du même esprit que lui, accepte avec courage ce lourd héritage et, coûte que coûte, elle achèvera l'œuvre du défunt avec l'aide de ses fidèles collaborateurs. Elle y consacrera son *strîdhana*, tout ce qu'elle possède en propre (nous dirions sa dot). Cent exemplaires du Mahâbhârata en sanscrit et cent exemplaires de la traduction anglaise, qui restent en magasin, seront immédiatement cédés au prix respectif de sept et de vingt roupies l'exemplaire (port pour l'Europe non compris). En même temps elle adresse un pressant appel à tous ceux qui ont témoigné de l'intérêt pour la généreuse entreprise de son mari. Nous espérons fermement avec elle que cet appel tout désintéressé sera entendu, et qu'il le sera en France aussi. Les fonds devront être adressés à la veuve du défunt, Sundari Bala Roy, I Râjâh Gooroo Dass' Street, Calcutta (British India) ; les ordres d'affaires devront l'être au Manager, Dâtavya Bhârata Kâryâlaya, même adresse. »

ITALIE. Le *Bulletino Senese di storia patria* publié par l'Académie des *Rozzi*, prend place dès sa première année parmi les bonnes revues italiennes d'histoire et d'érudition. Le premier fascicule contenait des articles du regretté Mgr. Carini, de MM. Milanesi, Paoli, Pélissier (sur Louis XII et la république de Sienne), Donati (sur S. Bernardin), Toti, C. Calisse, etc. Le second n'est pas moins intéressant, avec les mémoires originaux de M. Sanesi, sur Sienne dans la ligue contre les Visconti (1367), de M. Simonelli, sur les récentes études géologiques et paléontologiques dans le territoire siennois, de M. Professione, sur Angelo Pecci, et avec des variétés de M. Del Lungo, sur les cousins d'Ange Politien, de M. Camurrini, sur quelques inscriptions latines, de MM. Lusini, Zdekauer, O. Bacci, Vanni, etc., sur divers points de l'histoire politique, littéraire et artistique de Sienne. On remarquera des notes fort utiles sur les archives des notaires de la province de Sienne et sur les archives communales de Belforte et de Radicondoli. L'année est complète en deux fascicules.

— M. Pietro Orsi commence la publication en livraisons (Venise, succ. Fontana, l'abonnement complet, 9 fr.) d'une *Storia d'Italia narrata da scrittori contemporanei agli avvenimenti*. Ces extraits, ingénieusement reliés par un texte, commencent à la fin du Ve siècle par le panégyrique de Théodose par Ennodius, et constituent une tentative nouvelle en Italie.

— M. Alberto Lumbroso, qui vient de publier le troisième volume de son importante Bibliographie de l'époque napoléonienne, a également publié une notice sur Barzoni, cet adversaire acharné mais sincère et loyal de la France, qui, en Italie d'abord, puis à Malte où Pitt l'avait installé, fit à Napoléon une guerre de plume que l'empereur ne dédaigna pas toujours.

— Le récent recueil intitulé : *In memoria del Comm. Sansone d'Ancona, senatore del regno* (Rome, Bertero, 1895, in-4°) contient de jolies lettres inédites de l'illustre Terenzio Mamiani.

RUSSIE. — M. Maxime KOVALEVSKY a publié à Moscou le premier volume d'un ouvrage sur *les Origines de la Démocratie contemporaine*. Ce volume traite particulièrement de la France au XVIIIe siècle.

— M. Alexandre VESELOVSKY revient aux études italiennes par lesquelles il avait commencé sa carrière. Il vient d'achever un grand ouvrage sur *Boccace* en deux volumes in-8° (Saint-Pétersbourg, 1892-1894).

— M. Alex. VESELOVSKY a réuni, sous le titre *Études et caractéristiques*, un certain nombre d'essais qu'il avait donnés aux Revues russes ou publié en tête d'éditions annotées (ils ont pour objet, Giordano Bruno, Don Juan, Molière, Voltaire, Diderot, Beaumarchais, Swift, Hugo, Von Vizine, Gogol, Griboïedov, etc.) (1 vol. in-8°, Moscou, 1894).

SLAVES MÉRIDIONAUX. — La *matica* (société de littérature) Slovène vient de publier son Annuaire (Letopis) pour 1894. Il renferme entre autres essais : STREKEL, Contributions au vocabulaire Slovène; — MURKO, Jean Kollar (l'un des essais les plus complets dont le poète du panslavisme ait été l'objet); — NAVRATIL, Croyances populaires Slovènes; — RAIC, Les provinces méridionales de l'Autriche pendant les premières années du règne de Léopold I; — PERUSEK, Bibliographie slovène.

SUISSE. — Le docteur Otto SCHULTHESS, de Frauenfeld, Privat-Dozent d'épigraphie grecque à l'Université de Zurich, a repris dans le *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Altertumswissenschaft* de Bursian-Müller, le compte rendu des travaux relatifs aux institutions grecques, dont s'était chargé jusqu'à présent J. H. Lipsius. Il le reprend au point où l'avait laissé Lipsius, c'est-à-dire en 1878 et le poursuit jusqu'en 1893.

En tête de son très utile travail, Schulthess a inséré la demande suivante qu'il nous prie de communiquer à nos lecteurs : *O. Schulthess prie instamment tous les auteurs de dissertations, programmes, mémoires, articles de revues, relatifs aux institutions grecques et parus depuis 1877, de lui en adresser un exemplaire à Frauenfeld (Suisse), pour faciliter sa tâche et lui permettre d'être aussi complet que possible.*

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 18 mars — 1895

99. — **The Book of Leviticus**, critical edition of the hebrew text printed in colors, exhibiting the composite structure of the book, with notes by S. R. Driver D. D., assisted by Rev. H. A. White, M. A. — Leipsig, Hinrich, 1894; in-4, pp. 32.

100. — **The Books of Samuel**, critical edition of the hebrew texte etc..., by K. Budde D. D., professor in the university of Strassburg ; in-4, pp. 98.

Ces deux volumes font partie de la collection publiée par une réunion de professeurs, sous la direction de M. Paul Haupt. Cette publication a pour but de donner une nouvelle édition du texte hébreu reconstitué d'après les principes qui ont servi de base à la nouvelle version anglaise, publiée par les mêmes professeurs. L'idée ingénieuse de distinguer les sources par l'emploi de caractères différents avait déjà été appliquée dans plusieurs traductions. La difficulté qui semblait s'opposer à l'adaptation de cette méthode au texte hébreu a été éludée par l'emploi de couleurs diverses qui font paraître clairement la distinction établie par les éditeurs, sans nuire à la régularité et à l'élégance de l'impression, d'ailleurs fort soignée.

Cette nouvelle édition ne nous offre pas une simple répartition du texte massorétique. Les éditeurs n'ont pas craint de corriger ce dernier et ils ont employé dans une large mesure toutes les ressources critiques dont on peut disposer à cet effet. Cependant ils n'ont fait aucune correction sans en avertir le lecteur par un système de notation assez simple qui indique si la correction est basée sur l'autorité d'une ancienne version ou d'un passage parallèle, ou encore si elle repose sur une simple conjecture. Le texte n'est vocalisé que dans les cas douteux. Les lacunes

certaines ou supposées et les passages altérés sont aussi notés par des signes. Comme on le voit, cette nouvelle édition présente le résultat d'un patient travail de critique. Est-ce à dire qu'elle soit parfaite? Les éditeurs eux-mêmes n'ont pas songé à la présenter comme telle. On doit leur savoir gré des efforts considérables qu'ils ont fait pour améliorer le texte, tout en reconnaissant que certaines restitutions conjecturales ne paraissent pas bien justifiées. D'ailleurs, comme les raisons sur lesquelles ils s'appuient sont exposées dans les notes qui accompagnent la traduction anglaise, nous n'avons pas à en faire ici la critique.

Il faut dire la même chose de la répartition des couleurs pour distinguer les différentes sources. Les critiques sont loin d'être d'accord sur cette question, et, sur ce point, comme sur l'âge des documents, on peut dire en toute vérité : *tot capita, tot sensus*!

Le livre de *Lévitique* est imprimé sur deux couleurs ; le jaune indique les fragments appartenant au *Code de sanctification* (H) [1], dont la compilation est rapportée par l'éditeur au temps du prophète Ézéchiel (vers 570) ; le brun marque les derniers éléments du *Code sacerdotal* (P) [2] dont la rédaction principale, achevée en Babylonie vers l'an 500, est imprimée sur fond blanc. Les insertions faites par le rédacteur sont soulignées [3].

Les livres de *Samuel* sont une vraie mosaïque. Il n'a pas fallu moins de huit couleurs pour marquer les différentes sources que l'on a cru y reconnaître. Le rouge clair indique les dernières additions faites (avant l'an 600) au document *Judéen* (J^2) dont le corps (J^1), composé avant l'an 750, est imprimé en blanc. Les plus vieux morceaux du document *Ephraimite* (E^1), antérieurs à l'an 750, sont imprimés en bleu foncé, et les plus récents (d'un siècle postérieurs) sont en bleu clair. Les additions faites par le rédacteur qui a combiné J et E, vers 650, (R^{JE}), sont sur fond pourpre; celles qui ont été ajoutées au cours du ve siècle par le Deutéronomiste (R^{D}), le sont sur vert clair; celles qui appartiennent au dernier rédacteur (R^{P}) (444-400), celles qui sont le résultat de la diffusion de ce livre parmi le peuple (M∫ = *midrash*]), postérieures à l'an 400, et quelques autres jugées encore plus récentes, sont imprimées en jaune, orange foncé et orange clair [4]. En assignant les dates de ces différents documents,

---

1. A H appartiennent d'après cette édition : X, 10, 11; XI, 2 *b*-23, 41-47; XVII, 3 *a*, 4 *b*-5, 7 *a*, 8-14; XVIII, 2 *b*-30; XIX, 2 *b*-20, 23-37; XX, 2 *b*-27; XXI, 1 *b*-9, XXIII, 10 *b*-12, 15-20, 22, 39 *b*, 40-42 *a*, 43; XXIV, 15 *b*, 16 *a*, 17-21, 22 *b*; XXV, 2 *b*-9 *a*, 10 *a*, 13, 14, 17-22, 24-25, 36-40 *a*, 43, 47, 53, 55; XXVI.
2. A P appartiennent : IV; VI, 23; X, 16-20.
3. Ce sont : VI, 13 *b*, 36 *b*, 37, *b*, XXIII, 1-3, 9, 10 *a*, 13, 14, 39 *a c*, 42 *b*, 44.
4. Un simple exposé de la répartition du texte entre les différents documents (comme celui que nous avons donné dans les notes précédentes pour le Lévitique) occuperait presque une page entière de cette Revue, tellement sont considérables les remaniements introduits par l'auteur dans la nouvelle édition. Tout en rendant

nous reproduisons les données des éditeurs sans en assurer la responsabilité.

J. B. Chabot.

---

101. — **Lehrbuch der Dogmengeschichte**, von Dr Adolf Harnack. B. I-II : dritte Auflage. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1894. In-8, xvii-800 et xvi-483 pages.

Les deux premiers volumes de l'œuvre magistrale publiée par M. Harnack sont arrivés promptement à une troisième édition (*Revue* du 6 avril 1891). Cette édition est augmentée de cinquante pages environ dans le premier volume. La pagination des éditions précédentes reste indiquée dans celle-ci pour que l'on puisse utiliser l'index général qui est à la fin du tome troisième. On ne saurait trop recommander à l'attention des théologiens et de toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire des idées religieuses, cette œuvre aussi remarquable par la profondeur et la variété des aperçus que par l'érudition. On y trouvera des conclusions hardies, des hypothèses qui ne sont pas toujours suffisamment justifiées ; on contestera certaines idées qui appartiennent à la philosophie générale de l'auteur. Mais, tout en critiquant M. Harnack, et sans doute il ne craint pas d'être critiqué, on apprendra beaucoup à son école, et l'on comprendra que le sujet traité par lui est encore plus vivant qu'il ne croit lui-même.

A. L.

---

102 — V. Hehn. **Kulturpflanzen und Hausthiere** in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien, sowie in das uebrige Europa. 6e édition, p. O. Schrader et le botaniste A. Engler. Berlin, Borntraeger, 1894, in-8, xxvi, 625 p.

L'ouvrage de V. Hehn était bien connu ; mais cette nouvelle édition, dans laquelle le texte de Hehn est suivi de notes philologiques de M. O. Schrader et de renseignements scientifiques de M. A. Engler, marque un réel progrès sur les précédentes. On a actuellement, dans un ouvrage bien divisé, les données les plus précises — en l'état actuel de la science — sur la patrie d'origine des divers animaux domestiques et des divers arbres et plantes cultivés, ainsi que sur leur mode de pros pagation.

---

hommage à ses efforts, il faut reconnaître que ces transpositions, ces divisions d'un même verset en deux, trois ou quatre parties, sont bien souvent arbitraires. Nous croyons qu'il est impossible de déterminer avec une telle précision ce qui appartient à chacun des documents et plus encore la part qui revient au compilateur qui les a fondus ensemble. Tout travail de ce genre ne peut constituer que des hypothèses dont la plupart, par la nature même des arguments sur lesquelles elles reposent, n'ont qu'une valeur purement subjective.

Les conclusions de H. sont infirmées en plus d'un point, sans que de nouvelles solutions s'imposent encore. M. S. nous avertit sincèrement (p. 52) qu' « on ne peut actuellement, dans des questions aussi difficiles, dépasser la région des hypothèses ».

Pour Hehn, les Indogermains, dans une patrie primitive du centre de l'Asie, n'auraient connu le cheval qu'à l'état sauvage. Maints faits lui paraissent exclure d'une façon positive la connaissance du cheval domestique dans les temps reculés, par exemple, dit-il (p. 49), que les Grecs d'Homère ne montent pas à cheval, comme ils auraient dû le faire s'ils avaient possédé l'animal originairement, mais ne vont qu'en char, ce qu'ils ont dû imiter des Asiatiques. Il ne se représente donc pas les Indogermains, dans leur émigration la plus reculée, comme un peuple cavalier parcourant l'Europe à bride abattue. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils auraient reçu le cheval domestique par le moyen du commerce des peuples, plus ou moins directement des races iraniennes qui, elles-mêmes, le tenaient des Mongols.

Mais alors, dit M. O. Schrader, comment expliquer que le mot « equus » ait pu se maintenir chez les races de l'Ouest de l'Europe, quand la connaissance du cheval était interrompue pendant des siècles. « L'existence de ce mot dans les langues de presque tous les Indo-européens s'explique seulement par la supposition que le cheval accompagnait les Indoe-uropéens dans leur émigration, à l'état domestique ou semi-domestique, ou bien que cette migration s'opérait dans le domaine de propagation du cheval sauvage, ou encore les deux choses à la fois » (p. 51). De l'argumentation de Hehn, il subsiste que, dans les temps primitifs, les Indoeuropéens n'étaient pas un peuple de cavaliers. Tout au plus, maintenaient-ils l'animal en troupeaux, à l'état demi-sauvage et l'utilisaient-ils pour la nourriture et le vêtement (viande, lait, peau). « Seulement, dit M. S. (p. 52), dans cet état, le cheval pouvait être réparti aussi bien en Asie qu'en Europe, et le fait que les Indogermains auraient connu le cheval demi-sauvage ou sauvage ne prouve rien, ni pour l'hypothèse d'une origine asiatique des Indo-européens, ni pour celle d'une origine européenne. »

H. tirait aussi le cheval sémite des pays iraniens, puis l'introduisait en Égypte. M. Schrader, d'accord avec Hommel, est conduit par la comparaison des langues à faire remonter la connaissance du cheval chez les Sémites aux temps primitifs du peuple. Au contraire, il paraît n'avoir pas été connu primitivement par la plus ancienne population de la Babylonie, les Sumériens : son appellation visiblement récente signifie « âne de la montagne ou de l'est ».

Il est à regretter que M. S. n'ait pas plus insisté sur les questions qui intéressent les civilisations égyptienne et assyro-babylonienne, et coupe court à tout développement par quelques indications bibliographiques. Il eût été intéressant, par exemple, à propos du cheval, de citer la « stèle des Vautours » qui nous offre, plus de trois mille ans avant notre ère, une représentation de cet animal déjà attelé au char.

L'étude de la diffusion des arbres et plantes de culture, n'est pas moins complexe; mais M. E. a groupé quelques faits précis.

A l'époque de l'Ours des cavernes, du « Bos primegenius » etc..., le sud et le centre de l'Europe possédaient dans ses parties essentielles notre flore actuelle.

Notre vigne (Vitis vinifera L.) a été rencontrée au milieu de couches géologiques de cette époque, dans le midi de la France, en Toscane et aux environs de Rome. — Le figuier (Ficus carica L.), si répandu maintenant dans le sud de l'Europe, existait déjà pendant la période quaternaire, dans la partie ouest de la Méditerranée. Cependant, comme on ne trouve ni figue, ni figuier dans les couches tertiaires de l'Europe, cet arbre est bien originaire de l'Est. — Il est prouvé que l'olivier est indigène en Italie.

Donc l'homme, originairement, a trouvé la vigne, le figuier, l'olivier à l'état sauvage, à peu près dans les zones où ils croissent de nos jours, et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'il a dû savoir de bonne heure et sur plusieurs points à la fois, tirer parti de ces ressources naturelles, autrement plus indispensables alors que de nos jours.

Ainsi, quand les botanistes signalent la grande ressemblance des pépins de raisin, trouvés dans les habitations lacustres, avec ceux de la vigne à l'état sauvage, on peut conclure à un emploi originaire des grains de raisin chez les habitants lacustres. Faire du vin est une autre question. Cela suppose une culture avancée de la vigne, toute une manipulation relativement complexe, et dans le pays d'Orient où la production est si abondante, cela suppose surtout un placement facile. C'est à quoi, dès une haute antiquité, les Phéniciens ont admirablement pourvu. Sans leur commerce, la production du vin eût été sans objet. S'ils ne l'ont pas inventé, en bons marchands, ils se le sont approprié, et l'ont répandu partout. Quoi qu'en dise M. S. (p. 91), le nom sémite du vin est apparenté au grec οἶνος. Hehn (p. 70) n'avait même pas hésité à voir dans le nom grec un emprunt sémitique et il avait fait justice des tentatives contraires. Son opinion est fortement consolidée par le fait que presque toutes les boissons fermentées, en grec, semblent avoir des noms d'origine sémitique.

Le lin était cultivé dans le bassin de la Méditerranée dès la plus haute antiquité. Le chanvre manque complètement dans les stations lacustres de la Suisse et de la plaine du Pô et paraît spécial aux peuples asiatiques, tels que les Scythes et les Chinois.

La paléontologie fournit pour le laurier (δάφνη — laurus) des données assez semblables à celles que nous avons relevées pour la vigne. L'indigénat du laurier en Europe ne fait donc aucun doute, même il semble s'être propagé d'Europe en Asie (p. 229). — Le laurier-rose lui-même était répandu dans le sud de l'Europe bien avant l'époque historique. — Le myrte est indigène en Europe.

Nous avons montré une partie de l'intérêt de cette nouvelle édition.

Des notes instructives suivent aussi les chapitres où Hehn traite de plantes et d'animaux apportés par les Arabes, par les Turcs ou introduits depuis la découverte de l'Amérique. — Un index de vingt-six pages, sur trois colonnes, de tous les noms cités en diverses langues, termine le volume.

R. Dussaud.

---

103. — K. Lehmann. **Der letzte Feldzug des hannibalischen Krieges**, in-8° de 90 pages, Teubner, 1894.

Voici encore une de ces brochures d'origine germanique où l'érudition étouffe l'histoire. M. Konrad Lehmann raconte, en plus de quatre-vingts pages, la dernière campagne de la seconde guerre punique. Son opuscule est moins un récit qu'une série de discussions et d'observations critiques à la fois sur les sources et sur les commentateurs modernes. — Quelle est la valeur des historiens grecs ou latins qui nous ont renseignés sur les opérations militaires des années 205-202 ? — A quel chiffre se montaient les troupes de Scipion au début de la campagne et avant la bataille de Zama ? — Quel a été exactement l'itinéraire suivi par Scipion entre Utique et le champ de bataille? Quelle a été la route prise par Hannibal pour se rendre du port d'Hadrumète à ce même champ de bataille? L'entrevue des deux généraux a-t-elle eu lieu réellement ? Ou bien n'est-elle qu'une amplification oratoire? Où s'est livré le combat décisif? Quelles étaient les dispositions stratégiques des deux armées en présence? — Il me semble que la plupart des questions posées et étudiées par M. L. sont les unes insolubles avec les documents dont nous disposons, et les autres parfaitement oiseuses. Y a-t-il vraiment quelque intérêt à savoir quelle distance séparait dans l'armée de Scipion soit les *hastati* des *principes* et les *principes* des *triarii*, soit les manipules entre eux? N'est-il pas singulièrement prétentieux de consacrer trente pages à la description d'une bataille et de la diviser en *introduction* (Einleitung), *premier acte*, *second acte*, *troisième et dernier acte* (das erste, zweite, dritte und letzte Stadium), lorsqu'on ne connaît pas l'endroit précis où cette bataille s'est livrée? Tout récit d'opérations militaires, qui n'est pas soutenu, pour ainsi dire, par des indications topographiques certaines, est forcément incomplet, et par conséquent doit être sobre et modeste.

En terminant, M. K. Lehmann résume avec ampleur ses longues dissertations. Ce résumé (Zusammenfassung) est la seule partie lisible de sa brochure; mais on y chercherait vainement une pensée originale, un résultat nouveau, une conclusion inédite, ou même une simple idée générale. Aussi bien la peur des idées générales est pour maints érudits le commencement de la sagesse et le fondement de la science. Il est à souhaiter qu'une méthode aussi sèche et aussi stérile ne trouve jamais dans notre pays de partisans ni d'apologistes.

J. Toutain.

104. — **Lexique des Antiquités romaines**, rédigé sous la direction de R. Cagnat, par G. Goyau, avec la collaboration de plusieurs élèves de l'École normale supérieure. — Paris, Thorin, 1895, 1 vol. in-8, p. iv-332. Prix: 7 francs.

Lorsque parut, en 1891, la *Chronologie de l'Empire romain* de M. Goyau, M. Cagnat disait dans la préface, en présentant le livre au public : « Tout le mérite en revient à l'activité de M. Goyau. » La formule était peut-être excessive. Sans rien diminuer du très grand mérite de l'élève, on sera fondé à croire que la perfection de l'ouvrage dut quelque chose à la surveillance du maître. Il était d'ailleurs publié sous sa direction. Le titre en fait foi.

C'est encore sous la direction de M. C. que fut écrit par M. G. et plusieurs de ses camarades le *Lexique des Antiquités romaines*. Mais ici le mot de collaboration serait mieux à sa place. Si l'on discerne malaisément la part de chaque auteur dans un livre d'une seule haleine, rien n'est plus facile que de distinguer l'apport particulier dans un dictionnaire où chaque article est attribué à celui qui l'a écrit. D'un façon générale, tous les termes qui ont rapport aux institutions financières et militaires ont été traités par M. Cagnat; tous ceux qui sont relatifs au droit et à la religion par M. Goyau. Le reste de la tâche est réparti entre MM. Gastinel, Jouguet, Michaut, Perdrizet, Roger et Vial, dont il n'est que juste de rappeler les noms.

« Ce *Lexique* n'est point une œuvre d'érudition originale : il y a entre lui et le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* que dirige M. Saglio à peu près la distance qui sépare le grand dictionnaire de Forcellini de ceux de M. Sommer ou de M. Châtelain. » Je viens de citer les premières lignes de l'avant-propos. Elles expriment d'une façon très nette la pensée des auteurs et indiquent le but qu'ils ont prétendu atteindre. Ils songeaient surtout à l'enseignement secondaire en composant ce volume. Je n'hésite pas à dire que les étudiants des Facultés en retireront eux aussi un profit certain. « Nous avons voulu, en somme, ajoute M. Cagnat, offrir aux élèves un supplément aux dictionnaires latin-français qu'ils ont entre les mains. Dans ceux-ci, ils trouvent avec la forme des différents mots leurs significations diverses et leurs acceptions variées, aussi bien concrètes qu'abstraites; mais le sens des mots, rendu généralement par une seule expression, y reste toujours enveloppé d'un certain vague; il est impossible d'y échapper aux synonymes et aux à peu près : ainsi *solea* et *crepida* y sont tous deux traduits par « sandale », *statera* et *libra* par « balance ». Notre lexique est précisément destiné, dans notre pensée, à distinguer les synonymes, à préciser les à peu près, soit au moyen de quelques lignes d'explication, soit par des figures. » Les élèves des lycées et collèges sont-ils les seuls qui aient besoin qu'on leur précise les à peu près? A vrai dire cependant, le soin qu'on a pris de bannir de ce livre tout ce qui sent l'érudition et la discussion de détail le rend particulièrement propre à l'enseignement dans les classes d'humanités.

Nous ne possédions en France, jusqu'à présent, qu'un seul ouvrage de ce genre (je fais abstraction du *Dictionnaire* de M. Saglio qui répond à une autre conception); encore était-ce une traduction. Le *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques* de Rich, traduit par Chéruel, a rendu des services qu'on ne doit pas oublier. Combien de fois pourtant nous est-il arrivé de le consulter sans y découvrir l'expression qui nous embarrassait. Rich, en effet, ne traite guère que de l'archéologie. Ce qu'il a négligé, c'est-à-dire le droit public et privé, les institutions civiles et militaires, occupe une grande place dans le *Lexique*, à côté de l'archéologie proprement dite. En revanche, le vocabulaire de la basse époque, inconnu des écrivains classiques, en est presque totalement exclu; Rich lui avait fait accueil. Le volume de MM. Cagnat et Goyau, s'il ne rend pas inutile celui du savant anglais, le complète donc en beaucoup d'endroits et le rectifie en quelques-uns.

Je n'étonnerai personne néanmoins, pas même les deux auteurs, en leur signalant un certain nombre d'omissions. Dans un travail qui embrasse toute la langue latine, certains détails peuvent échapper à l'œil le plus exercé, à l'esprit le plus attentif. *Favissae* n'est pas, je l'avoue, d'un usage courant; mais Varron l'emploie : à ce titre, il méritait bien le même traitement que *capistrum*, *forfex* et *gausapa*, par exemple, que MM. C. et G. n'ont pas dédaignés. Je réclamerai avec plus d'instance en faveur de *jaculatores*, fréquent dans les historiens (l'article *jaculum* ne suffit pas); *lorarius*, qui se trouve dans Plaute; *offa*, qu'on lit en maint endroit et surtout dans Virgile; *prologus*, nécessaire à l'intelligence des comiques; *veredus* et *veredarius*, qui se rencontrent déjà dans Martial et dans Suétone. Ces termes, les élèves ont chance de les voir dans leurs versions; il y aurait donc intérêt à leur en fournir le sens exact. Suffit-il encore de définir *pecten*, un « instrument pour frapper les cordes d'une cithare ou d'une lyre, plectre » ; et *plectrum*, un « instrument en ivoire pour faire vibrer les cordes de la lyre » ? Une comparaison avec l'archet et le plectre modernes servirait peut-être davantage. Et si quelqu'un veut comprendre la valeur de ces mots « *tibiis duabus dextris*, *tibiis serranis* », qui sont dans les didascalies de Térence, son doute sera-t-il éclairci quand il saura que « la flûte qu'on tenait dans la main droite se nommait *dextra*, l'autre *sinistra* » ? Ce ne sont là, après tout, que des taches légères. Elles disparaîtront d'elles-mêmes dans une seconde édition que nous n'attendrons sans doute pas longtemps.

Dans un ouvrage tel que celui-ci les gravures sont indispensables; elles aident souvent plus à l'intelligence des choses que les longs commentaires. Grâce à elles, on peut définir brièvement et le texte est allégé d'autant. MM. C. et G. l'ont compris, et leur *Lexique* est ce qu'il doit être, un vrai *livre d'images*. M. C. s'en défend dans son avant-propos (p. III) et nous explique qu'il n'a pas fait dessiner les objets que tous ont présents aux yeux, mais ceux-là seuls qui pouvaient être

mieux expliqués par une reproduction. Cette méthode est la bonne. Il n'en est pas moins vrai que les figures n'ont pas été ménagées. Je ne crois pas qu'il y ait aucun écolier pour s'en plaindre.

Celles qui accompagnent les articles, en manière de vignettes, sont claires en général. Mais on ne s'est pas borné à ces petites représentations. De véritables planches, insérées vis-à-vis du mot qu'elles éclaircissent, ont permis de reproduire des ensembles ou de grands monuments. On nous montre ainsi un *état actuel du Forum romain*, le *tablinum de la maison de Cornelius Rufus à Pompéi*, etc., et, dans un tableau comparatif, les différentes sortes de temples. La plupart de ces compositions paraîtront satisfaisantes. Je formulerai pourtant quelques réserves au sujet de *la roche tarpéienne* qui est *flou* et de la décoration coloriée dans le style pompéien (en tête du volume) dont les tons sont trop criards et les teintes moins fondues qu'il ne conviendrait.

Fidèles au programme qu'ils s'étaient tracé d'écrire un livre d'où l'érudition fût absente, les auteurs ont banni toute référence de leur commentaire. Cette mesure radicale, qui était de mise dans le texte, n'est-elle pas excessive quant aux gravures? On nous dit, aux mots *basilica, cloaca, hydraulus, larva, piscinae* [1], que les modèles sont pris à Pompéi, à Rome, à Worms, à Karthage. Une indication sommaire du même genre, un simple mot, au-dessous de chaque figure, sans alourdir en rien l'ouvrage, eussent ajouté encore à son utilité pratique.

Un bon plan de Rome à l'époque impériale et une table méthodique fort bien conçue terminent ce *Lexique* dont je pense beaucoup de bien malgré ces critiques de détail. MM. C. et G. sont de ceux qui peuvent les accepter ; on a si rarement l'occasion de leur en adresser.

M. Cagnat, dans son avant-propos, parle de « l'activité » et de la « consciencieuse érudition » de M. Goyau. Ce sont qualités communes aux deux collaborateurs. Ils en donnent, dans le présent volume, une preuve nouvelle après tant d'autres.

Aug. Audollent.

---

105. — **Outlines of the history of classical philology**, by Alfred Gudeman. Seconde édition, revised and enlarged. Boston, Ginn and Cº. 1894. vi-77 pp. in-18.

M. Gudeman a publié, en 1892, la première édition de ce sommaire, J'en ai rendu compte en son temps[2]. Si bref que puisse être un livre de ce genre, bien des lacunes auraient dû y être évitées. La plupart n'ont pas été comblées à l'occasion de cette revision [3]; la principale addition

---

1. Je n'ai trouvé nulle part, *piscinae* avec le sens de *citernes*. On le lui attribue, je le sais, couramment; c'est, à mon avis, un sens inexact.

2. *Rev cr.*, 1893, I, 29.

3. Ou bien ne l'ont été qu'à demi. Ainsi Renouard est maintenant cité à propos des Alde, mais non à propos des Estienne.

consiste en une liste des scoliastes latins et des termes grammaticaux employés par les anciens. Je n'aurais guère qu'à reprendre ici mon article d'il y a deux ans. Il est surtout regrettable que M. G. n'ait pas essayé de donner quelques indications sur l'histoire de la philologie pendant le moyen âge. La liste des principaux manuscrits n'en tient pas lieu, d'autant que les manuscrits cités remontent à l'antiquité. Le sujet n'est pas très exploré, c'est peut-être une raison de ne pas passer sous silence le peu qu'on en sait. D'ailleurs, ce petit livre doit être destiné à des étudiants en philologie, plutôt qu'à des étudiants en histoire de la philologie. Or, de toute cette histoire, la période la plus importante à connaître est le moyen âge, d'où nous tirons presque tous nos renseignements sur l'antiquité. Comment apprécier la valeur de la plupart de nos manuscrits, la fidélité de leur tradition en matière de langue et d'orthographe, les gloses qui accompagnent le texte, si nous ne savons rien des habitudes d'esprit et de l'éducation des copistes, des maîtres, et de ces abbés lettrés qui, comme un Gerbert ou un Didier du Mont-Cassin, prennent l'initiative de renaissances locales et éphémères ? Si notre confiance était plus éclairée, peut-être saurions-nous mieux démêler dans les témoignages les causes et les chances d'erreur, et ne pas confondre les fautes mécaniques et les altérations qui ont un principe réfléchi.

Voici quelques nouvelles observations de détail. Parmi les grammairiens latins, ne sont pas mentionnés Velius Longus, Marius Plotius Sacerdos, Cominianus. Ce dernier ne nous a rien laissé, mais il est important comme source de Charisius, Diomède et Dosithée. Quelques lignes sur les glossaires latins auraient dû être ajoutées à la liste des scoliastes. M. Mommsen a donné une nouvelle édition des fastes romains dans le premier volume du *Corpus* latin. Au chapitre des manuscrits, ajoutez le papyrus du *bellum Actiacum* d'Herculaneum et les plus importants des manuscrits du moyen âge; quel est donc ce manuscrit de Sénèque du Ier siècle qui est mentionné en tête? Cornutus n'est pas nommé dans l'index et, dans le texte, il n'est pas question de ses œuvres grammaticales.

Nous devons remercier M. Gudeman d'avoir fait une assez large part aux travaux français. Un mot de Benoist se trouve en tête de son introduction : « la philologie, c'est la géologie du monde intellectuel ».

P. L.

---

106. — Κοΐντου Ὁρατίου Φλάκκου γραμματολογικὴ Βιογραφία, συγγραφεῖσα μὲν ὑπὸ Λ. Μυλλέρου, μετὰ δέ τινων προσθηκῶν καὶ διασκευῶν ἐξελληνισθεῖσα ὑπὸ Σ. Σακελλαροπούλου. Athènes, typographie de l'*Estia*, 1894, 179 pp. in-8.

La traduction de la biographie d'Horace par M. L. Müller, que M. Sakellaropoulos nous donne en grec moderne, est destinée plus

exclusivement aux étudiants en philologie que l'ouvrage original. Les citations sont faites en latin; les traductions métriques de pièces entières ont été supprimées. En revanche, quelques additions ont été faites. La plus notable est celle d'une table chronologique de la vie d'Horace et des principaux synchronismes de l'histoire littéraire de la période correspondante, avec des notes où les données sont discutées, et où M. Sakellaropoulos se montre au courant des travaux les plus récents. Trois corrections de texte sont proposées dans les notes ajoutées par le traducteur. Dans Horace, *Ep.*, II, II, 49, ponctuer : *paupertas impulit, audax | ut uersus facerem.* Dans *Sat.*, I, xx, 24, lire : *ustus solibus*, au lieu de *aptus*. Dans Properce, III, 33, lire : *cedite Romanis scriptores, cedite, Grai.* Il est resté quelques fautes d'impression [1].

L.

---

107. — **Des Q. Horatius Flaccus Satiren und Episteln,** für den Schulgebrauch erklært von G. T. A. KRÜGER. Zweites Bændchen : *Episteln.* 13te umgearbeitete Auflage. Besorgt von Gustav KRÜGER. Leipzig, 1894 ; IX-217 pp. in-8.

Plus de cinquante changements apportés au texte et à la ponctuation, près de trois fois autant de modifications faites au commentaire, un appendice philologique sur les passages difficiles ou intéressants dans lequel les plus récents travaux sur Horace sont cités et discutés : tels sont les points qui établissent une différence entre cette treizième édition des *Épîtres* (je n'ai pas vu les *Satires*) et la douzième parue en 1889-1890. On doit féliciter M. Gustave Krüger de sa persévérance à mettre à jour cet excellent travail. Le succès l'en récompense, puisque moins de cinq ans se sont écoulés depuis la dernière revision de ce livre désormais classique.

P. L.

---

108. — **Table alphabétique** des publications de l'Académie celtique et de la Société des Antiquaires de France (1807 à 1889), rédigée sous la direction de Robert de LASTEYRIE par Maurice PROU. Paris, C. Klincksieck, 1894. XXIX-676 pp. Prix : 20 fr.

Il fallait un certain courage pour mener à bonne fin l'entreprise de cette table. Il s'agissait de dépouiller quatre-vingt-dix-sept volumes de contenu varié et de valeur fort inégale, formant quatre séries de publications : les *Mémoires* de l'Académie celtique, les *Mémoires*, les *Annuaires* et le *Bulletin* de la Société des antiquaires. Quand on songe que l'un des deux buts de l'Académie celtique était « d'étudier et de publier des étymologies de toutes les langues de l'Europe, à l'aide du

---

1. P. 29, l. 11 de la n. : *nomen*. P. 179 : *Revue critique*, et le nº cité est celui du 3 mars 1890, et non pas du 3 mai.

celto-breton, du gallois et de la langue erse, que l'on parle encore dans sa pureté primitive, pour ainsi dire, dans les montagnes de l'Irlande », et si l'on pense que, pour avoir changé de nom, la Société des antiquaires a mis quelque temps à changer d'esprit, on admirera l'abnégation de M. Prou et son dévouement à la Société dont il est aujourd'hui l'archiviste et le bibliothécaire. Le plan adopté est le seul pratique : une liste alphabétique unique, où les noms d'auteurs sont à leur rang, distingués seulement par l'impression. Le principe de l'unité d'index fait lentement son chemin, et l'on rencontre encore de braves gens, ayant du temps à perdre, qui s'étonnent que l'on rassemble dans une énumération de ce genre des notions d'espèce différente. C'est confondre à plaisir ce qui se lit et ce qui se consulte. Qu'il s'agisse d'un index, d'une liste bibliographique, d'une table d'abréviations ou d'un lexique, la méthode à appliquer est la même : la méthode la plus mécanique et la moins intellectuelle possible. Chercher une référence ou la solution d'une sigle est moins une opération de l'esprit que de l'œil et de la main. La table dressée par M. Prou d'après un principe maintenant adopté universellement par les spécialistes, contribuera à le faire connaître de bien des auteurs de gros et de petits livres. Il est à peine utile d'ajouter qu'elle remplira en même temps sa destination propre, de mettre quantité d'informations et de travaux utiles à la portée du grand nombre. En particulier, quiconque aura à s'occuper des antiquités ou de l'histoire de la France, devra manier ce volume, très bon specimen de l'imprimerie Protat frères, de Mâcon.

Pl.

---

109. — Marcel Reymond. **L'Angelo che suona del Bargello e la Fontana di Perugia.** (Extrait de l'*Archivio Storico dell' Arte*, 6me année, fasc. 6.)

M. Marcel Reymond, après avoir illustré les œuvres d'art conservées à Grenoble, s'est tourné vers la Renaissance italienne, dont il a déjà étudié de beaux monuments, jusqu'ici trop peu connus, dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Un des articles qu'il a donnés à ce recueil attribuait à l'école d'Orcagna le célèbre ange musicien conservé au Musée du Bargello de Florence. Aujourd'hui, M. Reymond revient sur sa première opinion et rend ce chef-d'œuvre à l'école Pisane. Il a reconnu, en effet, une étroite parenté entre la statue du Bargello et les vingt-quatre statues qui ornent la fontaine de Pérouse, œuvre de Nicolas de Pise et de son fils Giovanni. Il termine son travail en donnant la liste des vingt-quatre statues et des cinquante bas-reliefs de cette magnifique fontaine.

Léon Dorez.

---

110. — Cesare PINZI. **I principali monumenti di Viterbo. Guida pel visitatore.** Seconda edizione considerevolmente accresciuta. Viterbe, 1894, VIII-145-4 pp.

111. — **Quasi duemila anni di memorie sulle Terme Viterbesi.** Viterbe, 1894, 39 pp.

Viterbe est une des villes de la province romaine qui ont le mieux gardé leur aspect médiéval et dont la seule vue ramène l'imagination aux temps troublés de leur gloire. C'était là que se réfugiaient d'abord les papes du XIIIe siècle, chassés de Rome par les barons querelleurs qu'ils cherchaient vainement, tour à tour par la douceur et par la violence, à faire rentrer dans le devoir ; c'est, comme Orvieto et Pérouse, une des étapes du chemin d'Avignon. Les grands souvenirs de ces guerres intestines sont encore debout, plus ou moins éprouvés. On devine facilement l'intérêt que peut présenter le guide d'une telle ville, rédigé par un historien clair et consciencieux.

Dans une autre plaquette, M. Pinzi retrace à larges traits l'histoire des bains de Viterbe, si célèbres jusqu'au XVIe siècle : les derniers grands noms qui s'y rattachent sont ceux de Bessarion et de son secrétaire, le célèbre humaniste Niccolò Perotti.

Léon DOREZ.

---

112. — **Les Jésuites et la Pédagogie au XVIe siècle. Juan Bonifacio,** par le P. J. DELBREL, de la Compagnie de Jésus. Paris, A. Picard et fils, 1894, in-8°, 89 pp.

L'opuscule du P. Delbrel a l'allure d'une conférence quelque peu frondeuse, et il est clair qu'il cherche querelle à l'enseignement laïque. Ce n'est peut-être pas tout à fait le ton qu'il fallait prendre pour parler d'un des pédagogues les plus remarquables de la Compagnie de Jésus ; un peu plus de gravité, au moins dans certains passages, n'aurait pas nui à cette étude. Pour ne pas être taxé d'exagération, je citerai une seule de ses sources, la plus contestable il est vrai : *Fabrique de pions,* par Zéphyrin Raganasse, Savine, 2e éd., 1893 !

Le P. D. raconte d'abord avec chaleur la vie de son héros et analyse ses œuvres avec une sympathie communicative. Juan Bonifacio, né dans le royaume de Léon en 1537 (et non en 1557, comme une faute typographique le fait dire à son historien), est le premier jésuite qui ait formulé les idées de son ordre en matière d'éducation. Il professa pendant quarante ans et il aimait beaucoup ses jeunes élèves ; pour lui l'enseignement inférieur était une sérieuse et noble tâche, et il protestait hautement contre le dédain dont cet enseignement était l'objet de son temps. Il protestait non moins vivement contre la dureté, la cruauté même des maîtres auxquels on confiait alors l'enfance. A ses yeux, l'éducation est une paternité, et il chante, sur un mode enthousiaste et qui n'exclut

pourtant pas les jeux de mots, l'éloge des professeurs élémentaires, « quorum nominativis nomen debetur immortale ». Replacées dans leur milieu, ces idées ne sont pas si banales qu'il le semble : Érasme et Rabelais seuls, avant le P. Bonifacio, avaient eu l'honneur de les mettre en circulation ; Montaigne ne vient qu'au troisième rang, puisque les *Essais* ne parurent qu'en 1580 et que la *Christiana pueri Institutio* du jésuite espagnol fut publiée dès 1575.

Le petit travail du P. Delbrel a le mérite d'appeler l'attention sur une figure intéressante et peu connue. Il est regrettable qu'une des œuvres de Bonifacio, les *Epistolae et Orationes*, ait échappé à ses recherches ; espérons qu'il parviendra à en découvrir un exemplaire et qu'il pourra ainsi compléter la biographie de l'un des plus anciens théoriciens de la pédagogie.

Léon Dorez.

---

113. — **Abbeville et le Ponthieu. Mélanges et fragments d'histoire** par Alcius Ledieu, archiviste, conservateur de la Bibliothèque et des Musées d'Abbeville, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, etc. Paris, A. Picard, 1894, gr. in-8 de 416 p. [1].

Les onze chapitres de l'ouvrage ont été lus, de 1887 à 1893, à la Société d'émulation d'Abbeville, dont M. Ledieu est le secrétaire-général : ils ont été rédigés au fur et à mesure de la découverte des matériaux qui leur ont donné naissance. C'est surtout aux Archives municipales et à la Bibliothèque communale d'Abbeville que l'auteur a recueilli les documents qui, selon son expression, lui ont permis de développer quelques points d'histoire qui manquent dans le passé de la ville qu'il habite. Voici l'énumération des morceaux que contient l'estimable volume de M. Ledieu :

I. Monographie d'un hôtel à Abbeville. 1409-1887 (hôtel situé rue Saint-Gilles). Le propriétaire actuel a confié les titres concernant son immeuble à M. Ledieu. Le nombre des pièces dépouillées s'élève à cent cinquante ; la première en date est une copie (14 mai 1527) d'un acte de vente du 18 avril 1408, après Pâques (1409, n. st.).

II. *Composition du présidial et de la sénéchaussée de Ponthieu au* XVIIIe *siècle* (d'après un tableau manuscrit que l'éditeur a complété sur plusieurs points).

III. *Notes généalogiques sur les Gargan et les d'Aboval* (d'après

---

1. Le volume est orné de 7 planches hors texte qui représentent Louis XII et Marie d'Angleterre, Philippe de Lavernat, le portail de l'église de Tilloloy, la chapelle de la Sainte-Vierge (en la même église), le mausolée de Ponthus de Bellefo-rière (*Ibidem*), le mausolée de Maximilien, de Charles et d'Aledias de Soyécourt (*Ibidem*), enfin Antoine Rohault, maire d'Abbeville (en grand costume).

les inscriptions relevées dans un livre d'heures du xve siècle que possède la bibliothèque d'Abbeville qui appartint d'abord aux Gargan de Rollepot, puis aux d'Aboval, et qui a été amplement décrit par M. L. dans son *Catalogue analytique des manuscrits* de ladite bibliothèque. Il y avait d'autant plus d'intérêt à reproduire les notes en question que l'auteur d'un travail spécial fort étendu sur les Gargan (*Généalogie historique de la maison de Gargan*, Metz, 1881, in-8) n'a pas connu certaines indications fournies par l'annotateur.

IV. *Prise et reprise d'Amiens en 1597* (d'après des documents inédits tirés des registres de l'échevinage d'Abbeville). Parmi ces documents, qui complètent non seulement les récits des historiens généraux (depuis Belleforest jusqu'au P. Daniel), mais encore les récits des historiens locaux (le P. Daire, le P. Ignace, Pagès, Rivoire), on remarque plusieurs lettres du roi Henri IV qui ne figurent point dans le recueil publié par le Ministère de l'Instruction publique [1].

V. *Notice et documents inédits sur le mariage de Louis XII à Abbeville* (détails très complets et très curieux, suivis d'importantes pièces justificatives, notamment d'*Extraits des Comptes des Argentiers de 1514*).

VI. *Le livre de raison de Lavernot-Paschal, président de la sénéchaussée de Ponthieu* (publié à part en 1789 et examiné ici par M. Delboulle en 1890, premier semestre, p. 130).

VII. *Étude sur cinq dénombrements de seigneuries pour servir à l'histoire de la féodalité dans le Ponthieu au* XIVe *siècle* (les cinq dénombrements analysés d'après un manuscrit des Archives municipales d'Abbeville, lequel faisait partie du *Terrier du Ponthieu*, registre de la Bibliothèque communale d'Abbeville, sont ceux de Ligescourt et de Ponches en 1311, du Translay, de Drucat et de Nesle-l'hôpital en 1378 et 1379) [2].

VIII. *Don de manuscrits à la Bibliothèque communale d'Abbeville* (énumération de pièces originales concernant le Ponthieu, l'Amiénois, etc., XVIe-XIXe siècles).

IX. *Notice biographique sur Monsieur Armand van Robais, vice-président de la Société d'émulation* (avec une liste des ouvrages de cet érudit et le compte rendu de ses obsèques tiré de l'*Abbevillois* du 25 mars 1890).

X. *Les Mausolées de l'église de Tilloloy-lès-Roye.*

XI. *Le livre de raison d'une maison d'Abbeville 1545-1613* (ana-

---

1. Voir aux *pièces justificatives*, les nos IV, VI, IX, XI, XII.
2. Les documents inédits mêlés aux analyses sont suivis d'un *Glossaire* (p. 263-266).

lyse et reproduction partielle d'un registre de la Bibliothèque communale d'Abbeville écrit en entier par Antoine Rohault, en 1598 et en 1611. Ce chapitre, un des plus intéressants de tout le recueil, aide fort à connaître la vie municipale et bourgeoise à Abbeville à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, et il faut souhaiter que M. Ledieu, qui est un si bon chercheur et un si bon éditeur [1], trouve et publie d'autres mémoriaux du même genre, pour son plaisir et pour le nôtre.

T. de L.

---

114. — Comtesse R. de Courson. **Quatre portraits de femmes**. Épisodes des persécutions d'Angleterre. Paris, 1895, in-12, XII-454 p.

Si l'on cherchait dans ce petit livre une étude d'érudition ou même de vulgarisation historique scientifique, on serait déçu. Si l'on ne s'attend à y trouver que ce que promet le titre, une œuvre d'édification, un petit recueil hagiographique, on pourra savoir gré à l'auteur de l'allure modeste, noble et simple, qu'elle a donnée à ces quatre vies de saintes. Il s'agit de quatre catholiques de la période d'Élisabeth et de Jacques Ier, Jeanne Dormer, duchesse de Feria, Marguerite Clitherow exécutée en 1586, Louise de Carvajal, Marie Ward, fondatrice de l'Institut de la sainte Vierge.

Les faits sont empruntés à des biographies anglaises. L'introduction (p. 1-57) expose la condition des catholiques dans la période des persécutions. La conclusion (p. 414-494) conclut au « progrès de la vérité » (catholique) en Angleterre et exprime l'espoir de « l'épanouissement complet » de cette même vérité. Ces pages, où apparaît une ignorance naïve de l'histoire des persécutions de l'Église contre les hérétiques et de la situation actuelle du catholicisme en Angleterre, sont écrites avec une simplicité de cœur qui désarme la critique et sans aucune trace de fanatisme haineux.

Ch. Seignobos.

---

115. — **The Short prose tales of Voltaire**, *with introductory matter and notes by* F.-F. Roget, lecturer on the french language and literature in the University of St. Andrews, *and with a critical preface by* Émile Faguet, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-12, cxx-230 p. Londres et Édimbourg, 1894.

Ce volume est le premier d'une série que l'auteur entreprend sous le

---

1. Dans une note de la page 407 M. Ledieu explique ainsi la vieille locution *quanté nous* : « mot du patois normand signifiant en même temps que. » Je rappellerai que Peiresc écrivait *quant et moi, quant et lui*. Voir *Table alphabétique des mots et locutions dignes de remarque dans les lettres de Peiresc aux frères Dupuy* (III, 743).

titre de « *Hommes de lettres series of French classics* », et il annonce, pour le second, encore du Voltaire, savoir Zadig, etc. Ce début promet, et ce choix est symptomatique, au moment où des hommes, que la France prend, ou laisse prendre, pour ses critiques, jettent plus ou moins lestement par-dessus bord l'héritage du maître de l'esprit français au XVIIIe siècle. M. Roget ouvre ce volume par une Vie de Voltaire, dont les éléments sont surtout empruntés à Gustave Desnoiresterres, auquel il consacre une note élogieuse. Vient ensuite un chapitre original intitulé : « *Humour and the tales of Voltaire* ». L'auteur constate une fois de plus que les Français n'ont pas de vocable pour traduire « humour », qu'ils confondent le don ainsi appelé avec l'esprit, parce qu'ils y sont moins sensibles que les Anglais, au point qu'ils ne l'ont même pas remarqué dans Voltaire. Il est certain que les Anglais ont deux mots, « wit » et « humour », où nous n'en avons qu'un ; mais c'est qu'ils séparent ce que, chez nous, l'on sent inséparable. L'esprit de fond, l'originalité de la pensée, la personnalité des aperçus, l'imprévu des points de vue sont les sources mêmes de l'expression piquante, de la tournure spirituelle, de l'esprit de surface en un mot. L'esprit qu'on fait doit être à l'esprit que l'on a comme la peau est au corps. C'est ce qui est rare en Angleterre, et ce qui crée — pardon, ce qui créait ! — la supériorité de la France : car il faut nous en tenir à Voltaire. Ces huit ou dix pages sont, d'ailleurs, d'une très bonne critique, montrent une fine intelligence du sujet. Elles consolent de la préface française, qui nous régale de phrases fréquemment indigestes : on y voit Voltaire « s'étant *du reste* agrandi lui-même et comme fortifié, ayant, ce qui est très sensible dans sa carrière, quitté les délicates bagatelles et les riens aimables du temps de la Régence, qui fut celui de sa jeunesse, pour quelque chose de plus solide et de plus ferme et de plus copieux, en quelque genre littéraire, *du reste*, qu'il s'exerçât » ; ailleurs, huit fois « idées » en neuf lignes, etc., etc. Voltaire ne prépare pas l'étranger à nous voir écrire de ce style pour l'exportation. M. Roget a enrichi son volume d'un chapitre sur les éditions anglaises des Contes de Voltaire, d'une bibliograhie de ces mêmes contes, en grande partie puisée chez M. Bengesco, et de notes dont quelques-unes paraissent supposer pour le lecteur un besoin d'explications qui étonnera les gens cultivés ; mais le professeur de Saint-Andrews connaît mieux que nous, sans doute, son public. Les fautes d'impression, toujours à craindre en une langue étrangère, sont peu nombreuses. Souhaitons longue suite et prompt succès à cette entreprise, dont le premier spécimen est réellement très bon.

René MARIE.

---

116. — **Ministero di agricoltura, industria e commercio. Commissione generale della statistica. Statistica delle biblioteche. Parte prima;**

Rome, Impr. nat. 1893-1894. 2 vol. de XLVIII-208 et 295 p. in-4. Prix de chacun des 2 vol. à la librairie Bocca, à Rome, 2 fr. 50.

117. — MORSOLIN (Bernardo). **Il Museo Gualdo in Vicenza.** Venise, typog. Visentini, 1894. In-8 de 116 p.

La Commission générale de statistique d'Italie publie la première partie de la statistique des bibliothèques du royaume. Cette première partie comprend : 1° une introduction où l'on résume les travaux partiels et recensements exécutés sur l'invitation du gouvernement (on se souvient peut-être que nous avons analysé les importantes recherches de M. G. Biadego pour Vérone) ; 2° la liste des bibliothèques nationales, communales, universitaires, religieuses, militaires d'Italie ; 3° un historique, province par province, des trois premières classes de ces divers établissements, avec mention des ouvrages particulièrement rares qu'ils contiennent et des monographies relatives à ces différents dépôts. La deuxième partie comprendra les bibliothèques qui dépendent des lycées, des tribunaux, des séminaires, des établissements militaires, etc. On voit assez l'importance de ce vaste recueil.

— M. Morsolin n'est pas seulement l'érudit profondément versé dans l'histoire littéraire de sa patrie, dont la *Revue Critique* annonçait dernièrement un savant ouvrage sur Trissino : il ne connaît pas moins bien l'histoire artistique et en particulier la numismatique de l'Italie. Il publie aujourd'hui trois descriptions, rédigées au XVIIe siècle, d'un Musée de Vicence dont malheureusement il ne reste rien, celui des Gualdo. G. B. Gualdo, né en 1492, élevé à Rome au temps de Léon X et de Clément VII, forma cette collection riche surtout en tableaux, mais aussi en morceaux de sculpture, en dessins originaux, en médailles, camées, bijoux, porcelaines, horloges, appareils de cosmographie, d'astronomie, sans parler d'une bibliothèque de plus de deux mille volumes. De ces trois descriptions, la première est anonyme, la deuxième a pour auteur un membre de la famille Gualdo, la troisième (qui avait déjà été publiée, mais à un très petit nombre d'exemplaires) est du peintre sicilien Nicolò Basilio. La deuxième est la plus intéressante parce qu'elle donne sur certains artistes des détails que l'on chercherait vainement ailleurs et que l'auteur de la description emprunte à la tradition de sa famille ou à ses propres relations avec les artistes de son temps.

Charles DEJOB.

118. — R.-J. FRISCH, capitaine au 106e Régiment d'infanterie, **Le Maroc.** 1 vol. in-12, VI-406 p. Paris, Leroux, 1895.

Livre bien fait, d'un caractère pratique, l'ouvrage du capitaine Frisch a pour but de munir de notions justes les esprits, — et ils sont nombreux tant en France qu'en Algérie, — que préoccupe à juste titre

l'ouverture, fatale, de la question marocaine. L'équilibre, très instable, des intérêts et des actions européennes au Maroc sera rompu sûrement quelque jour, soit par hasard, soit par violence, soit par intrigue. Ce jour-là, celui qui aura lu l'ouvrage de M. F. ne sera pas pris au dépourvu et saura tout ce qu'il est utile de savoir. Le volume n'a pas un caractère encyclopédique ; ce n'est point un répertoire de tout ce que l'on sait sur le Maroc ; et même, à ce point de vue, regrettons que la bibliographie qui le termine ne soit pas plus complète, plus précise, mieux rédigée de façon à permettre de recourir aux sources que l'auteur a visitées. Du moins tout l'essentiel, quant à la connaissance du pays, est ramassé et fort bien exposé. De petites erreurs, particulièrement dans ce qui a trait à l'antiquité, — et qu'il ne nous plaît même pas de relever, tant elles ont peu d'importance, — n'empêchent pas cette partie d'être le meilleur résumé que nous ayons lu jusqu'ici. La seconde partie, intitulée « *Politique* », est toute d'actualité. La situation réciproque des puissances, telles que la France, l'Angleterre et l'Espagne, qui ont des intérêts au Maroc, et de celles qui, comme l'Italie et l'Allemagne, ont jugé à propos de venir s'y créer un champ d'entreprise ou seulement d'en faire une des cases de l'échiquier où elles manœuvrent en face de nous, y est nettement établie, vivement jugée. Tout le monde lira avec grand intérêt le chapitre III, « *Le Maroc et les intérêts français* », où tout est vu et prévu, et discuté avec détail, même le plan d'attaque et d'occupation de l'Empire, le jour où cesserait « l'équilibre artificiel qui le maintient sur sa pointe d'aiguille ». On pourra n'être pas toujours du même avis que M. Frisch, bien qu'il faille l'approuver entièrement quand il réclame, et sans retard, une action énergique au Touat ; mais tous ses lecteurs jugeront qu'il a fait une œuvre profitable et consciencieuse.

La Blanchère.

---

119. — **Dionis Cassii Cocceiani historia romana.** Editionem primam curavit L. Dindorf, recognovit J. Melber. Vol. II, Leipzig, Teubner, 1894. II-481 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

L'*Histoire romaine* de Dion Cassius est publiée à nouveau par la librairie Teubner sur la première édition de L. Dindorf ; ce second volume comprend les livres XLI-L. Le but de cette nouvelle recension semble avoir été principalement de munir le texte d'un appareil critique, car il n'y a pas de différences bien essentielles avec Dindorf. Ces notes renferment les leçons des deux principaux manuscrits, les codd. *Mediceus* et *Venetus*, et les conjectures de plusieurs savants dont M. Melber a adopté quelques-unes. 46, 24 προυπέμπετο ; je n'hésiterais pas à rétablir προεπέμπετο ; on lit προέπεμψεν 46, 53, et l'usage constant de Dion, dans les formes à augment composées avec πρό, est de ne pas contracter. Quelques fautes, notées au courant de la lecture : p. 108, l. 2 d'en bas ὀφείλκησε (l. -υσε) ; 135, 5 d'en bas νικτήρια (νικητ.) ; 179, 5

προπαρεσκεύσατο (-αστο); *id.* 7 εἰδένα (-ναι); 384, 1 τηλώνας (τελ.); 421, 8 ἀπέσφαξεν sans accent; 165, 13 supprimer le point après τινι et le mettre l. 15 après προνοήσετε.

My.

CHRONIQUE

ITALIE. — Le troisième centenaire de la mort du Tasse va être célébré en Italie avec un éclat particulier, le 25 avril prochain. Diverses publications sont annoncées à cette occasion, dont quelques-unes d'une importance exceptionnelle. Ce sont : la *Vita* préparée depuis longtemps par M. Angelo Solerti, et qui va paraître chez Loescher à Turin, en trois volumes in-8°; l'édition critique de la *Gerusalemme*, préparée sous la direction de M. Solerti, chez Barbèra à Florence, en double édition, de luxe et populaire, avec un commentaire entièrement neuf et un texte établi à nouveau; enfin le troisième volume de la collection des *Opere minori* du poète dont la *Revue critique* a annoncé le commencement chez Zanichelli, à Bologne; ce volume contiendra le théâtre, avec une préface de M. Carducci.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er mars 1895

L'Académie se forme en comité secret et y reste durant toute la séance.

Séance du 8 mars 1895.

M. Maspero, président, annonce le décès de Sir Henry Greswick Rawlinson, né en 1810, associé étranger de l'Académie depuis 1887.

M. Héron de Villefosse présente une patère en argent ornée d'intéressants bas-reliefs qui a été donnée au musée de Saint-Germain par M. Noblemaire, directeur de la compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée. Elle a été trouvée près d'Aigueblanche en Savoie, avec une autre patère semblable. La décoration du manche est très remarquable; c'est un spécimen tout à fait intéressant de l'art alexandrin. On y voit des masques bacchiques, des perruches à collier, un enfant nu, de petits hermès dans une grotte, une syrinx, un pin, etc., le tout disposé avec beaucoup de grâce et d'originalité. Ces bas-reliefs sont exécutés avec finesse et rehaussés de dorures. Les deux patères étaient, au moment de leur découverte, emboîtées l'une dans l'autre. Cette trouvaille rappelle celle qui fut faite en 1862 dans le Rhône, entre Arles et Tarascon, où on recueillit également deux patères en argent décorées d'une forme analogue et qui sont aujourd'hui conservées au musée d'Avignon.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 25 mars — 1895

120. — **The Life of Rabban Hôrmizd** and the foundation of his Monastery at Al-Kôsh. A metrical discourse by Wahlê, surnamed Sergius of Adhôrbâijân. The syriac Text edited with glosses, etc., from a rare Manuscript by E. A. Wallis Budge, Keeper of the departement of Egyptian and Assyrian Antiquities in the British Museum. — Berlin; E. Felber, 1894; in-8, pp. viii-168.

Rabban Hormizd, un des plus célèbres moines nestoriens, naquit à Schiraz, dans la première moitié du vii[e] siècle de notre ère, de parents aisés et chrétiens. Il fit ses débuts dans la vie monastique au couvent de Rabban Bar 'Idtâ, et y resta trente-neuf ans, après quoi il passa six ou sept années au monastère de Mar Abraham de Rischâ, et enfin il s'en alla fonder près d'Al-Kosch le fameux monastère qui porta son nom et qui subsiste encore aujourd'hui.

M. Budge a rapporté de son voyage en Orient deux documents relatifs à ce personnage, une Vie en prose composée par Simon, disciple de Mar Jôzâdhâk, dont il a donné l'analyse dans la Préface de son édition de Thomas de Marga [1], et le discours rimé qui fait l'objet de la présente publication.

Cette sorte d'homélie sur la vie, les vertus et les miracles de Rabban Hormizd comprend près de 3500 vers partagés en 22 sections d'inégale longueur. Tous les vers d'une section riment selon une même lettre de l'alphabet. On comprend que, malgré les licences qu'il s'est permises au point de vue de la rime, l'auteur ait été embarrassé pour trouver des mots terminés par certaines lettres, comme, par exemple, *gomal*, *tsadé*, *waw*. Il a tourné la difficulté soit en transcrivant des mots grecs et en leur donnant la terminaison voulue, soit en dérivant de racines

1. *The Book of Governors*, t. I, pp. clvii-clxvii.

usitées des formes inconnues, soit même en fabricant certains mots de toutes pièces. Comme un tel procédé rendait son travail inintelligible pour les lecteurs, il a eu soin d'expliquer la signification de ces mots étranges par des gloses ajoutées en marge. M. B. croyait avoir fait dans ce ms. une découverte précieuse pour la lexicographie syriaque, qui aurait permis d'enrichir considérablement le vocabulaire. Il n'en était rien. L'examen des gloses a montré que la plupart d'entre elles sont empruntées à Bar Bahloul, et comme elles ont certainement fait partie de l'ouvrage primitif et n'ont pas été ajoutées postérieurement, comme pensait d'abord M. Budge, il en résulte que l'original est loin d'être aussi ancien que l'éditeur le donnait à entendre.

La bizarrerie même de cet ouvrage lui donne un certain intérêt, mais il est à peu près sans valeur au point de vue de l'étude de la langue syriaque.

J.-B. Chabot.

---

121. — **The Iliad of Homer, book XXIV**, with introduction, notes and appendices, by G. M. Edwards. Cambridge, at the University press, 1894. 1 vol. in-16 de XXXVI-74 pp.

Petite édition classique, pareille à celles que M. Edwards a déjà données d'autres chants homériques. Je n'y vois rien de bien nouveau; elle dérive en grande partie de l'édition de Leaf, le reste vient de Monro. Aussi l'introduction sur les formes homériques, d'ailleurs bien incomplète, n'est-elle pas conforme sur tous les points aux hypothèses actuelles. Signalons à l'auteur l'*Enchiridion dictionis epicae* de Van Leeuwen. P. XVIII, ἐπέεσσι n'est pas expliqué; p. XXX les *mixed aorists* de M. E. ne sont que des aoristes premiers thématiques; p. XXXI le σ n'est pas plus redoublé dans αἰδέσσομαι que dans ἐτέλεσσα par exemple. Le commentaire, même et surtout pour une édition classique, est insuffisant : on croirait vraiment qu'Homère est un auteur facile, alors que tous les vers, tous les mots nécessitent une explication. Quant au texte, M. Edwards ne s'en est pas occupé, et n'a touché à aucune des questions soulevées par le papyrus de Bankes, qu'il cite à peine. On se demande comment il peut scander le v. 483, terminé par θεοειδέα ; une synizèse à cette place est inadmissible.

P. Couvreur.

---

122. — Petri Tacchi-Venturi S. J. **Commentariolum de Joanne Geometra** eiusque in S. Gregorium Nazianzenum inedita laudatione in cod. Vaticano-Palatino 402 adservata. Romæ, ex typographia polyglotta s. c. de propaganda fide, 1893 (extrait de la revue *Studi e documenti di storia e diritto*, année XIV, 1893), 32 p.

Jean le Géomètre est à peu près inconnu ; et ceux de ses écrits qui nous

restent n'inspirent guère le désir de le connaître mieux. Son style est fade et sans nerf, comme celui de beaucoup de ses contemporains; sa langue, malgré quelques réminiscences des anciens, n'a rien qui attire l'attention; sa versification, quand il écrit en vers, est plate et incorrecte; la lecture de ses ouvrages est d'un intérêt plus que médiocre à tous les points de vue [1]. Il se trouve que M. Tacchi-Venturi a découvert dans un manuscrit du Vatican une de ses œuvres qui sort un peu de sa manière habituelle; c'est un éloge de St. Grégoire de Nazianze, composé peut-être à l'époque où furent transportés du Pont à Constantinople les restes de saint Grégoire, sous le règne de Constantin Porphyrogénète. Le style en est souvent diffus, parfois obscur, mais conserve encore une certaine aisance qui rappelle, de bien loin sans doute, mais qui rappelle pourtant la manière des pères de l'église et de saint Grégoire lui-même. Je n'en puis juger que par les fragments qu'en donne M. Tacchi-Venturi, qui en avait déjà parlé plus amplement il y a quelques années (1891); il n'eût pas été inutile, pour ceux qui s'occupent de la langue byzantine, de faire connaître le morceau tout entier. Au commencement de son opuscule, M. Tacchi-Venturi élucide quelques points ayant trait à l'époque où vécut Jean le Géomètre, à ceux de ses ouvrages qui ont survécu, publiés ou encore manuscrits; il complète et rectifie ainsi, notamment en ce qui concerne les dates, la notice du P. Ballerini reproduite dans la *Patrologie grecque* de Migne (t. CVI, p. 806 suiv.)

My.

---

123. — O. Von Sarwey et F. Hettner. **Der obergermanisch-raetische Limes des Roemerreiches,** in-4, 1894 1re livraison, Heidelberg, chez Otto Peter.

Ce livre qui, assure-t-on, pour rassurer les bourses timides, « ne dépassera pas le prix de 200 marks, peut-être même de 150 marks » est destiné à faire connaître dans le détail le résultat des fouilles entreprises aux frais du gouvernement allemand sur le tracé de l'ancienne frontière romaine en Germanie et en Rétie. Avec la première livraison on nous donne un aperçu du plan général. Le livre aura sept grandes divisions chacune correspondant à une section de la ligne frontière; chaque section sera divisée elle-même en deux parties : l'une toute topographique, géographique, militaire sera rédigée par le lieutenant-général von Sarwey; l'autre spécialement archéologique, qui comprendra en particulier la description des grands forts du *limes*, sera rédigée par M. Hettner.

La première livraison renferme l'étude de trois *castella*, celui de Butzbach (n° 14), celui de Murrhardt (n° 44) et celui d'Unterböbingen

---

1. Le περὶ τοῦ μήλου (en prose) ne manque pourtant pas d'un certain agrément.

(n° 65). Le premier est plus important que les autres ; il offre cette particularité d'avoir été agrandi sur place à une certaine époque. On y a trouvé des poteries dont quelques-unes présentent des noms gaulois, des fragments d'armes, des briques et des tuiles avec des marques (*legio XXII Primigenia*, *cohors I Aquitanorum*, *II Cyrenaica*, *II Raetorum civium romanorum*). Les deux autres offrent les restes de *praetorium* bien conservés et intéressants par leur distribution intérieure. Ils ont fourni l'un deux inscriptions relatives à la *cohors XXIIII voluntariorum civium romanorum*, l'autre un petit fragment de diplome militaire.

Il est inutile de faire remarquer combien ce travail sera important pour l'histoire de l'armée romaine et en particulier pour celle de l'armée du Rhin et du Danube. J'en reparlerai ici, quand la publication sera plus avancée. Je me contente aujourd'hui de l'annoncer.

R. CAGNAT.

---

124. — F. DE MÉLY. — **Le grand camée de Vienne et le camayeul de Saint-Sernin de Toulouse.** Toulouse, imprimerie Chauvin, 1894, in-4 de 36 p. Extrait des *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*.

Pendant tout le moyen âge, dit M. de Mély (p. 5), les religieux de Saint-Sernin se vantèrent de posséder dans le trésor de leur abbaye un des monuments les plus importants de la glyptique antique. Les inventaires successifs en relatent la magnificence, en conservent la description. Les compétitions sans nombre qui s'élevèrent autour de ce joyau disent la valeur que Toulouse lui attribuait : les procès et les jugements, les archives et l'histoire de l'abbaye sont là pour rappeler l'importance qu'on attachait à sa possession. Il finit par quitter Toulouse, en 1533, sur un ordre de François Ier, qui le fit venir à Marseille pour le donner au pape Clément VII. A ce moment il disparaît, on n'en entend plus parler. M. de M. a voulu retracer l'histoire complète des pérégrinations du fameux camée : à force de patience et de soin, il a réussi à le suivre en ses variables destinées depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. Félicitons-le d'avoir reconstitué l'état-civil du plus errant des joyaux. Ils ne sont pas nombreux, remarque-t-il (p. 36), les monuments d'art dont les étapes peuvent être notées sans interruptions pendant plus de six siècles ! Ils ne sont pas nombreux, reprendrai-je, les érudits qui ont assez de zèle, de savoir et de sagacité pour mener à bien une enquête aussi longue et aussi difficile !

M. de M. trouve la première mention du *Camayeul* (nom sous lequel le camée était désigné à Toulouse) dans un inventaire de Saint-Sernin (14 septembre 1246) ; la seconde mention dans un document du 27 août 1453 qu'il reproduit *in extenso* (p. 6-9). C'est un appel, tiré des Archives de la Haute-Garonne, fait par le syndic du chapitre de Saint-Sernin, de

la Cour du Sénéchal à celle du Parlement de Toulouse, contre les Capitouls, au sujet de la possession du *Camayeul*. Viennent ensuite des descriptions de la « belle piarre precieuse » tirées de l'inventaire des bijoux, ornements et reliques du chapitre de Saint-Sernin, du 11 août 1489 (texte latin), de 1502 (texte français), de 1504, de 1524, sans parler de mentions diverses recueillies dans les registres de l'Hôtel de ville de Toulouse, dans le *Traité d'architecture* inédit de Filarète, dans le *Pèlerinage d'Arnold de Harff* publié en Allemagne en 1860, etc. Après avoir reproduit ou analysé une série de documents du XVIe siècle extraits des « registres de la maison commune de Tholoze » (p. 13-23), l'auteur établit que François Ier reçut des Capitouls, le 24 novembre 1533, le camée cédé après quelque résistance, mais qu'il ne le donna pas au pape à Marseille, car Clément VII avait déjà quitté cette ville quand le merveilleux joyau y fut apporté par les députés toulousains. Ce joyau resta donc en France, et il figure dans l'*Inventaire* de Fontainebleau de l'année 1560. A la fin du XVIIe siècle, vers 1690, il disparaît et on le retrouve, plus tard, dans le cabinet des antiques de Vienne où il brille encore. N'oublions pas de dire que M. de M. a cité (p. 29-31) de curieux extraits de la correspondance de Peiresc avec Aleandro et avec Rubens au sujet du *Camée de Vienne*; et qu'il a discuté (p. 31-33) une assertion inexacte de Gassendi, unanimement acceptée jusqu'ici, au sujet du séjour du Camée dans le couvent des Dominicains de Poissy, légende qu'il faut rapprocher de celle qui mettait l'admirable pierre gravée aux mains du pape Clément VII.

En tête de la brochure on trouve une planche reproduisant (héliogravure Dujardin) le Grand Camée du Musée de Vienne. Cette planche a été empruntée à la *Gazette archéologique* de 1886 où M. de Mély avait publié un essai de l'étude historico-archéologique qu'il vient de compléter et de refondre si heureusement.

T. DE L.

---

125. — Remigio SABBADINI. Nozze Vecchietti-Arduini. **Una mascherata mitologica a Ferrara** (1433). Catane, in-8, 16 pp.

Dans le cinquième Appendice de sa *Biografia documentata di Giovanni Aurispa* (Noto, 1891, in-8°, pp. 174 et suiv.), M. Sabbadini, consacrant une courte notice à un humaniste sicilien de second ordre, Giovanni Marrasio, avait approximativement fixé la date de son séjour à Ferrare à l'année 1434 (p. 181, n. 1). Deux passages de l'*Itinerarium* de Cyriaque d'Ancône l'inclinent aujourd'hui à penser que c'est pendant le carnaval de l'année précédente (1433) que Marrasio assista à une mascarade mythologique représentée à la cour de Niccolò d'Este. En effet, en avril 1433, fut conclue la paix que ce prince avait ménagée entre Florence, Venise et Milan, et il est fort possible que la fête à laquelle collabora l'humaniste, ait été donnée en l'honneur des plénipo-

tentiaires réunis à Ferrare pour les négociations du traité. Il nous reste de la mascarade elle-même un récit détaillé dans une lettre adressée par Niccolò Loschi, frère du célèbre secrétaire apostolique Antonio, et publiée par M. Sabbadini dans la *Biografia* déjà citée, p. 182. Marrasio, au nom de Soccino Benzi, composa à cette occasion une élégie qui fut dite par Cupidon en présence du prince ; Guarino de Vérone répondit au nom de celui-ci par une seconde élégie, à laquelle répliqua Marrasio dans une troisième pièce, également écrite en pentamètres.

Les deux premières sont inédites et décrivent, l'une, la mascarade carnavalesque ; l'autre, la mascarade scénique ; la troisième, qui avait été fort insuffisament publiée dans les *Carmina illustrium poetarum* (Florence, 1720, t. VI, p. 261), concerne les deux parties de la fête. M. Sabbadini publie le texte de ces trois curieux poèmes d'après le ms. Capilupi nº XXX. Ils valaient la peine d'être tirés de l'oubli.

De la première, où Marrasio fait allusion à son séjour à Sienne, on peut citer ces jolis vers (25 et suiv.) :

> Cum spatiaem vitae breve sit, Venus ipsa medetur
> Huic morbo cantu, saltibus atque lyra,
> Et nos edocuit citharam sua verba sequentem
> Artificesque pedes organa docta sequi.

A la fin, Marrasio exprime très nettement son désir, qui resta un désir, de mettre sa muse au service du prince d'Este :

> Unum oro, nostros iocundo lumine versus
> Perlege ; Sicanios incipe amare viros.

Quand à l'élégie de Guarino, elle contient une assez piquante description du carême *(regina)* qui va succéder au joyeux carnaval ; la gravité du bon grammairien s'est détendue dans cette atmosphère de fête (vers 41 et suiv.) :

> Dum sinit ipsa dies, dum vestra decentius aetas,
> Carpite iocundo gaudia plena sinu.
> Aspicite ut celeres serpant ad tempora cani,
> Quis modo caesaries flava nimis fuerat.
> Aspera mox veniet dapibus regina severis,
> Quae luxum frangat, corpora tota domet,
> Urgeat edicto sensus frenare petulcos,
> Ferre sitim et duram viscera nostra famem ;
> Post cantus lacrimis sanctos audire prophetas
> Et nudo ad templa sæpius ire pede,
> Atque oculis castis alienam cernere nuptam,
> Stringere labra simul nullaque vana loqui.
> Dum datur ergo animis manifesta licentia vestris,
> Lascivum moveant ora, pedes, oculi.

Comme on le voit, M. Sabbadini a ajouté, dans cette plaquette, un intéressant chapitre à l'histoire des fêtes de la docte Ferrare.

Léon Dorez.

126. — **Pro Academia Hispaniensi.** La ciencia del siglo XIX definida por M. Henry Harrisse y admirada por Cesáreo Fernández Duro. Madrid, 1894, in-8, de 17 pp.

I

De tout temps on a écrit des factums contre les académies. La *Real Academia de la Historia*, seule jusqu'ici, avait échappé aux attaques des vils pamphlétaires. Ils estimaient sans doute qu'elle ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Mais voici que soudain éclate dans ce ciel si pur ce qu'un spirituel prélat appelle : « la bomba final de los fuegos de artificio del Centenario. » Cette bombe, puisque bombe il y a, se présente sous la forme d'un petit écrit, intitulé *Christophe Colomb et les académiciens espagnols*, avec un sous-titre qui explique bien des choses : *Notes pour servir à l'histoire de la science en Espagne au* XIX*e siècle.*

La docte compagnie eut quelque peine à se remettre. Revenue de son étonnement elle aurait bien voulu répondre. Mais le plus savant de ses membres, son spécialiste bien connu, le capitaine Duro, seul se chargea de l'entreprise. Il nous incombe d'examiner ce plaidoyer *pro domo sua.*

Le sujet est très simple. Lors du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, l'académie espagnole craignit de manquer à ses devoirs et à sa mission. Aux merveilles de l'art national rassemblées à Madrid de toutes les parties de la Péninsule elle comprit qu'il était nécessaire d'ajouter quelque œuvre intellectuelle, une manifestation de la science, consacrée à Christophe Colomb et digne de sa gloire. Six académiciens et un lauréat furent à cet effet triés sur le volet. C'est de leurs efforts combinés que surgit un livre, désormais fameux, et qui ne cesse de réjouir les bibliothécaires des deux mondes. Nous avons nommé la *Bibliografia colombina*, Madrid, grand in-8 de 700 pages.

Le lecteur ne saurait s'imaginer ce qu'est cette bibliographie sans l'avoir vue : les manuscrits mêlés non seulement aux imprimés, mais aux cartes et aux images ; les livres restés à l'état de projet s'étalant à côté de recueils modernes de trente, quarante, cent tomes où il y a, au juste, deux lignes banales sur le sujet. Viennent alors de volumineuses géographies, cosmographies, anthologies et chronologies universelles encore moins farcies de renseignements utiles sur la question. Puis, les voyages des bouddhistes chinois au ve siècle (?), ceux des Gallois en 1170 (?), des Frisons et des Irlandais nul ne sait quand, s'ils furent jamais, accolés à des livres qui traitent des États-Unis, de la guerre de l'Indépendance et de la guerre de Sécession, le tout savamment présenté comme sources originales de renseignements pour la vie de Christophe Colomb.

1. « Obra que publica la Real Academia de la Historia por encargo de la junta directiva del cuarto centenario del descubrimiento de América ».

Ces listes saugrenues se continuent par de nombreuses histoires, depuis la création du monde, de dix pays dont le grand Génois ne soupçonna pas même l'existence et d'autres qu'il n'a jamais vus. Ajoutons une série fort respectable de livres où il n'est pas plus question de lui que du Grand Turc, d'ouvrages mis dans les Anonymes alors que les auteurs sont nommés en toutes lettres sur le frontispice, et des pièces très connues que ces érudits qualifient d'inédites, bien qu'imprimées tout au long dans des mémoires étalés sous leurs yeux. On les voit aussi attribuer à un manuscrit le contenu d'un autre, répéter plusieurs fois de suite le même document et le même livre, se complaire dans des énoncés d'ouvrages où leur profond savoir en philologie et le mélange désordonné qui en résulte, donnent une idée de ce que devait être le catalogue de la tour de Babel.

Enfin, des boniments de journalistes transformés en titres de livres, les imprimeurs, les éditeurs et les libraires confondus avec les auteurs, les in-octavo avec les in-dix-huit, les in-douze avec les in-folio; les pays, les villes, les officines, les noms, les dates pris les uns pour les autres, des livres imaginaires et des réclames individuelles mis à la place de classiques sur la matière, mais dont ces bibliographes consommés oncques n'entendirent parler. Quant aux erreurs dans la copie des titres, des textes, des nom propres, des extraits et des désignations géographiques, dans la description matérielle des volumes, dans le sujet, l'ordonnance et la classification, c'est quelque chose de formidable !

On sera peut-être surpris d'apprendre que cette manière bizarre de pratiquer la bibliographie prend pour base une sorte de canon, formulé sous forme d'exemple par l'Académie royale de l'histoire en 1885 [1]. Ce fut au sujet d'une Biographie nationale. Les collaborateurs étaient invités à se conformer au modèle fourni par le spécialiste de l'illustre compagnie. Rien de drôle comme cet échantillon de science légalisée. Et il faut le reconnaître, la *Bibliografia colombina* suit fidèlement les préceptes du savant capitaine. La méthode et particulièrement la manière de l'appliquer à Don Juan d'Autriche, attirèrent les regards d'un lettré fameux, don Domingo Rostrituerto. Il qualifia l'élucubration de « vraie salade » [2]. Jugement sévère mais juste.

M. Harrisse qui, à ses heures, s'occupe de livres, ne partageait pas l'étonnement de ses confrères. Il s'attendait à un chef-d'œuvre de ce genre. Mais ce qui lui sembla passer la mesure, fut la déclaration des académiciens espagnols que, pour le moins, la première partie de cette chose est destinée à devenir « los primeros fundamentos de la futura historia colombiana ». Dans ces conditions le critique américain crut pouvoir faire connaître le véritable caractère de leur ambitieuse publica-

1. *Reglas acordadas por la Academia Real de la Historia*, dans son bulletin officiel, t. VII, 1885, pp. 426-427.
2. *Revue historique*, t. XXX, 1886, p. 275.

tion. Il le fit dans la *Centralblatt für Bibliothekswesen*, et c'est la réimpression de ce travail parmi ses *Opera minora* qui a provoqué la réponse du champion des académiciens madrilènes.

II

L'étude de la *Bibliografia colombina*, en sa forme officielle, porte à la gaîté, et les *Notes* de M. Harrisse s'en ressentent. Citons quelques exemples au courant de la plume :

P. 418. N° 836. « LETI (Gregorio). Historia Genevrina, o sia Hist. della citta e republ. di Geneva. Amsterdam, 1686, 5 vols. 8° »

Comme spécimen de ratiocination académique le lecteur trouvera cet article assez réussi. On voit le procédé :

« Geneva », c'est Gênes.

Toute histoire de Gênes parle de Colomb.

Ergo...

En son zèle savant, la Junte a pris Genève pour Gênes, une république de l'Helvétie pour une république italienne et Christophe Colomb pour un amiral suisse. Naturellement ce livre ne le mentionne nulle part, pas plus que le Nouveau Monde d'aucune manière.

P. 381. N° 551. « D'ENGEL (E. B.). Essai sur cette question : quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux. Amsterdam, Marc Michel, 1767, 5 vols. 12° »

C'est dans ce desideratum pour la Vie de Colomb que le besoin se fait vivement sentir d'une de ces notes explicatives où les savants espagnols excellent et pourraient témoigner de leur sagacité. On peut en dire autant des titres qui suivent :

P. 260. N° 214. « GELCICH (Eugène). Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1887. »

Comment, à lui tout seul ?

P. 542. N° 107. « GESNER *(sic)*. El primer navegante. Poema en dos cantos. Madrid, 1796. 8°. »

Rien de tel que l'étude du sujet, l'analyse scrupuleuse des textes et une connaissance approfondie des langues étrangères ! Mais que vont penser Mélide, Semire et le lapin timide : « das schüchterne Kaninchen ? »

Autre exemple tiré de la philologie :

P. 270. N° 325. « SWEDENBORG (Eman.). Der geistige Columbus, eine skizze nach dem Eng. des U. S. E. Zurich, 1879, 8°, VIII-288 páginas. »

La Junte est convaincue qu'il s'agit du célèbre Génois, dont Svedenborg aurait écrit la vie ! Dans cet ordre d'attributions, elle devrait aussi admettre dans sa bibliographie l'histoire du premier industriel qui fit des canifs à coulisses, justement surnommé le Colomb de la Coutellerie, et la biographie de l'inventeur du fil à couper le beurre, que tout le monde appelle le Colomb de cette substance alimentaire.

P. 320. N° 12. « Anónimo. Album universal. Contiene lo mejor, más utile indispensable del saber humano. Madrid, 1849, 8° . »

Un livre qui contient « le meilleur, le plus utile et indispensable de la science humaine » doit parler de l'Amérique. C'est là, du moins, le ferme espoir de l'Académie royale de l'Histoire... et le nôtre.

P. 305. N° 29. « Cambiaso (Luis). Consul de Italia en Santo Domingo. Envió á Génova [*sic*]. Vassetto in Cristallo, contenente una piccola quantità delle ceneri del celeberrimo scuopritore [*sic*] del Nuovo Mondo. »

Les académiciens espagnols auront pris quelque dépêche de l'agence Havas pour un titre de livre. D'ailleurs, nombre d'articles donnent à la *Bibliografia colombina* un faux air de la colonne de faits divers dans la *Correspondencia* ou dans le *Journal pour rire* :

P. 324. N° 44. « Centenario de Bolivar ».

Nous avons cru d'abord que c'était une annonce de chapelier. Non. L'Académie royale de l'Histoire a seulement l'honneur de prévenir sa clientèle que l'Université du Vénézuéla a institué un concours rétroactif, ce semble, pour juillet 1883 et qu'on devra y disserter sur les mérites d'Isabelle la Catholique. Jusqu'ici on attendait que les livres eussent au moins été écrits avant de les mentionner dans une bibliographie.

P. 296. N° 11. « Blake (Mr.). Gobernador de las islas Bahamas. » « D'après le journal *The Critic*, son Excellence le Gouverneur des Bahamas serait convaincu que l'île Watling, — Wetheling, *apud* Fabié [1], — seule répond à la description donnée par Colomb de son atterrissage à San Salvador. »

Cette nouvelle nous remplit de joie, mais comme description bibliographique elle laisse à désirer.

P. 241. N° 15. « Anónimo. Christophe Colomb ou l'Amérique découverte. Paris, Ang. Anicet Bourgeois, 1779. 8°. »

D'abord il n'y a jamais eu d'imprimeur appelé « Ang. Anicet Bourgeois ». On connaît cependant un dramaturge de ce nom ; mais le capitaine Duro et le señor Fabié lui-même, s'ils veulent bien prêter une oreille attentive, reconnaîtront qu'Auguste Anicet Bourgeois, né en 1806, n'a guère pu faire imprimer quoi que ce soit en 1779, ni même en 1773, date réelle du livre.

Les académiciens espagnols sont à la fois de profonds érudits et de grands logiciens comme le lecteur vient de le voir à propos de l'amiral suisse. Ils ne procèdent que par syllogismes. En voici encore un que trahit tout un chapelet de titres d'ouvrages :

---

1. C'est aussi pour cette raison que le señor Fabié, qui est évidemment le philologue de la Junte, écrit aussi « Maisonnawe », « Plank », « Silvers », « Kuaritch » et fait de l'agent de change new-yorkais, M. Brayton Ives, « Lord Brayton Ives, résidant à Londres! » (*El Centenario*, n° 17, p. 324-326.) Mais où vont-ils donc chercher toutes ces choses ?

Colomb fut un homme illustre.

Tout livre consacré aux hommes illustres parle de Colomb.

Donc tel livre portant au titre *illustrium virorum* ou *uomini illustri*, est un livre sur la découverte de l'Amérique.

Et alors, avec une audace à nulle autre pareille, la Junte insère dix, vingt ouvrages du genre suivant :

P. 505. N° 171. « THOMASINI. Illustrium virorum elogia iconibus exornata. Patavi, 1630. Folio. »

— Le nom de l'auteur est mal épelé, le livre n'est pas « folio » et il ne renferme quoi que ce soit sur Colomb ou sur l'Amérique.

— Cela ne fait rien !

P. 504. N° 158. « RUSCELLI. Indice degl'uomini illustri. Venetia, 1572. 4°. »

— Il n'y est absolument question que des célébrités d'avant l'ère chrétienne.

— Qu'importe !

P. 503. N° 151. « PRIORATO (Gualdo). Scena d'huomini illustri di Italia. Venezia, 1660 Folio. »

— Ce n'est pas en « 1660 » que le livre fut publié, il n'est pas « folio ». Et l'on n'y trouve pas un seul mot au sujet de Colomb, dont le nom même ne s'y rencontre nulle part, pour la raison que le livre traite seulement des Italiens célèbres du XVIIe siècle.

M. Fabié traite le malheureux critique de « Zoïle ».

Et puisqu'on nous parle iconographie, citons encore, parmi un bon nombre de titres du même genre tous plus jolis les uns que les autres :

P. 336. N° 152. « Promptuaire des Medalles des plus renommées personnes qui ont esté depuis le commencement du monde. Lyon. Guillaume Roville, 1553. 4°. 2 vols. Retratos. »

Malheureusement Colomb n'y est représenté ou mentionné d'aucune manière et c'est à regretter, car ce serait la plus ancienne effigie connue, vraie ou supposée, du grand navigateur. Et aussi parce que le capitaine Duro, en la comparant avec le portrait de la Bibliothèque nationale de Madrid, eut pu constater une fois encore que « la ressemblance avec le duc Varagua actuel, son frère Don Fernando et leurs enfants, est tout à fait extraordinaire. » *Pinzon*, p. 242.)

Les académiciens péninsulaires font aussi avec un seul volume, deux, voire trois livres séparés. Ainsi :

Primo : P. 253, N° 151. « D'AVEZAC. Année véritable de la naissance de Christophe Colomb... Paris, 1873, 8° 64 páginas. »

Secundo : P. 253, N° 152. « D'AVEZAC. Canevas chronologique de la vie de Christophe Colomb. »

(Çà, c'est le faux titre du n° 151.)

Tertio : P. 253, N° 153. « D'AVEZAC. Appendice au canevas chronologique. »

(Cette fois ce sont les pp. 60-63 du même n° 151.)

C'est la multiplication miraculeuse des pains et des petits poissons appliquée à la bibliographie.

Ce qui provoque encore une douce hilarité, ce sont les évolutions bibliographiques, comme, par exemple, l'avatar de la traduction anglaise du Journal de bord de Colomb imaginé par la Junte :

Primo : P. 242, N° 31. Le livre est d'abord porté aux Anonymes et maigrement décrit.

Secundo : P. 262. N° 238. Progrès manifeste. Il paraît sous le nom de Samuel Kettel, mais encore sans désignation de format.

Tertio : P. 557. N° 188. Évolution finale. C'est une « traducción de la *colección* de Navarrete », décrite avec toutes les herbes de la Saint-Jean, y compris le nom du savant espagnol mis en vedette, comme s'il était l'auteur du *Diario* de Christophe Colomb.

Nous en passons et des meilleurs, mais l'espace manque pour citer toutes les bévues et méprises risibles qui font de la *Bibliografía colombina* une œuvre unique en son genre et inoubliable.

III

Dans l'apologie que nous avons intitulée *Pro Academia Hispaniensi*, M. Duro détourne ses regards de si audacieuses critiques et dédaigne d'y répondre. Et cependant l'examen de M. H. n'a porté que sur la *quatorzième partie de l'œuvre*. Il a craint, en montrant tout, d'être taxé de noire ingratitude à l'égard du savant capitaine. En effet, un curé ayant qualifié le bibliographe américain d'« Obelisco di ignoranza », M. Duro (il le rappelle discrètement) eut le courage, envers et contre tous, de montrer ce que cette métaphore hardie avait d'exagéré, — quant à la forme. A son tour, néanmoins, il le compare à « la gran pirámide de Egipto ». On était loin de se douter que ce curé et cet académicien eussent à un si haut degré l'esprit géométrique!

M. Duro avait engagé les bibliophiles à se procurer un livre, certainement rarissime, et signalé par lui en ces propres termes : « *Julio César. Poema de Colón*[1] ». M. H. ne s'expliquait pas très bien comment ni à quelle occasion, Jules César pouvait avoir composé un poème sur Christophe Colomb. Nous avons maintenant l'explication du phénomène. Rien de plus simple : Le capitaine Duro a emprunté ce renseignement à Navarrete, Navarrete l'a emprunté à Solorzano et Solorzano l'a emprunté à Pinelo. C'est renouvelé de la mécanique céleste des Chinois : « Le monde est sur le dos d'un éléphant. — Et l'éléphant ? — L'éléphant est sur le dos d'une grande tortue. — Et la grande tortue ? — Apprends, ô jeune homme, que trop savoir c'est mauvais pour la santé. » Hâtons-nous d'ajouter que depuis 1885, le señor Duro s'est

1. Duro, *Colon y la Historia posthuma*; Madrid, 1885, in-12, p. 291.

assuré qu'il ne s'agit pas positivement de l'empereur romain, mais d'un poète appelé Stella, de son petit nom, Jules César. Vaut mieux tard que jamais.

Ayant intérêt à faire croire que le critique américain est seul au monde à douter de la science profonde des académiciens espagnols, le capitaine Duro insinue que don Domingo Rostrituerto et M. H. ne sont qu'une seule et même personne. Erreur! Don Domingo est blond comme les blés, M. H. poivre et sel.

Le savant capitaine s'indigne qu'on ait relevé l'assertion que le mémoire cité aux pp. 207 et 681 de son *olla podrida* est le « mismo que publicó el Sr. Navarrete en su Coleccion de Viajes, t. I, p. 341 ». Voyons cela. ***Bibliogr. Colomb.***, p. 207 : « Memorial que D. Cristoval Colón dejó à su hijo D. Diego al emprender el cuarto viaje. » *Op. cit.*, p. 681 : « El Memorial de Cristobal Colón, que en este articulo [*Supra*, p. 207] se cita, es el mismo que publicó el Sr. Navarrete en su *Colección de Viajes*, t. I, p. 341. » Et ce, dans un erratum fait exprès! Maintenant, Colomb entreprit son quatrième voyage le 11 mai 1502. Le mémoire cité par le capitaine à sa p. 207 est donc antérieur à cette date, ayant été rédigé « al emprender el cuarto viaje ». Quant au memorial cité par Navarrete, I, 341, ce ne peut être le même, puisque Colomb y parle de la mort d'Isabelle, arrivée le 26 novembre 1504. Que Pierre, Paul ou Jacques, induit en erreur par le propre texte du señor Duro (*Nebulosa*, p. 25, l. 9) ait cru naguère que le mémoire de la p. 207 s'appliquait au 3e, voire au 2e voyage, toujours est-il que 1502 et 1504 sont deux millésimes absolument distincts, même sous la coupole de l'Académie espagnole de l'Histoire.

M. H. avait trouvé excessif que dans ses transcriptions M. Duro substituât un nom à la place d'un autre. Nous croyons comprendre des explications assez embrouillées de ce dernier, qu'en Espagne, lorsqu'un manuscrit original porte « Briolanja », les académiciens de ce pays ont le droit de transcrire « Violante ». Pourquoi pas Monique ou Cunégonde? demande M. Harrisse. En lisant les notes critiques de ce dernier, le capitaine Duro s'est écrié : « E anch'io pittore! » Et il le prouve à sa façon. C'est à propos de la *Verdadera relacion de Albenino*, mentionnée dans la *Bibl. Americ. Vetust.*, où notre spécialiste relève quatre mots, selon lui mal épelés. Il n'y en a que deux (erreur d'une lettre), et ce n'est pas du fait de M. H. Le savant capitaine qui parle de la « honradez » des autres, aurait pu à cette occasion soigner un peu la sienne. Il eut vu (pp. 320, 436 et 483) qu'à l'époque on ne connaissait qu'un seul texte : la copie moderne de Rich, scrupuleusement citée par M. H. qui, n'étant pas académicien espagnol, ne se fut jamais permis de rien changer dans un ms., même pour mettre un x à la place d'un r. En continuant ses investigations, M. Duro aurait aussi découvert (*Additions*, p. 167), le titre exact, pris sur l'exemplaire unique conservé à la Bibliot. nationale de Paris, et, contrairement à ce que son flair de

paléographe castillan semble lui avoir suggéré, que l'auteur n'est pas une sorte d'Arabe appelé « d'Al Venino », mais bien : « Nicolao de Albenino florentin. »

M. Duro a beaucoup d'imagination. Ce qu'il ne trouve pas il l'invente. C'est ainsi que nous le voyons répéter, comme *leitmotiv*, une phrase de nature à faire passer M. H. pour un imbécile, et que le savant capitaine prétend avoir trouvée dans la *Discovery of North America*. Nous en sommes désolés pour M. Duro, mais cette phrase, ou rien qui lui ressemble, ne se trouve ni dans cet ouvrage ni dans aucun autre de M. Harrisse, et nous mettons M. Duro au défi de prouver le contraire.

Selon M. H., « la bibliographie ne consiste pas, comme le pense l'Académie de l'Histoire, à coudre ensemble des titres de livres ramassés tels quels dans les catalogues de bouquinistes. C'est une science de précision. Elle exige des soins méticuleux dont croient pouvoir s'affranchir seuls les incapables et les ignorants. »

Le capitaine Duro sourit de pitié.

« Dans toute bibliographie spécialement consacrée à Christophe Colomb et à ses voyages, ce qui en constitue la partie principale, dit encore M. H., c'est l'édition princeps de la lettre latine par laquelle le grand Génois annonce aux rois catholiques le succès de sa mémorable entreprise. » Le critique américain montre alors, pièces en main, que la Junte, dans sa description de cette plaquette, a commis *douze fautes en dix lignes*.

Le capitaine Duro ricane.

Viennent ensuite les éditions de l'*Epistola* imprimées au xve siècle. Cette fois c'est *vingt-deux erreurs* de tous genres que M. H. relève dans un malheureux article de *seize demi-lignes* et *trente-deux bévues dans une seule colonne*.

Le capitaine Duro répond par des lazzis.

Heureux homme ! Mais qui donc osait prétendre que l'esprit des académiciens espagnols n'est pas au niveau de leur savoir ?

AMIGO.

---

127. — A. BABEAU. — **Le Louvre et son histoire**. Avec 140 grav. et phot. de plans et estampes. Paris, Didot. 1 vol. pet in-4. Prix : 8 fr.

128. — Arsène ALEXANDRE. — **Histoire populaire de la peinture.** T. 1 et 2: École française. — Écoles flamande et hollandaise. — 2 vol. gr. in-8, av. 250 fig. s. bois, chacun. — Paris, H. Laurens. Prix : 10 fr. le vol.

129. — **Les chefs-d'œuvre** ; peinture, sculpture, architecture, publication mensuelle. — Paris, H. Laurens, in-f°. Prix : 5 fr. la livraison.

130. — **Kœlnische Kuenstler** in alter und neuer Zeit; J. J. MERLO's neu bearbeitete... von Ed. Firmenich-Richartz und Hermann Keussen. — Düsseldorf. L. Schwann. — Pet. in-4. Prix : 45 mks.

131. — L. LIBONIS. **Les styles français** enseignés par l'exemple : 368 dessins accompagnés de notices. — Paris, H. Laurens. Pet. in-4. Prix 20 fr.

Nous réunissons ici divers ouvrages relatifs à l'histoire de l'art, qui

s'ils n'ont pas tous été composés dans un but ou sur un plan d'érudition et de critique, méritent tous néanmoins d'arrêter l'attention de nos lecteurs et valent qu'on en fasse devant eux l'éloge.

Dans son volume sur le Louvre, qui a le double avantage d'être très intelligemment et finement illustré, et de ne coûter qu'un prix très minime, M. Albert Babeau a voulu présenter, sans sortir du monument, un tableau complet, attachant, pittoresque, de ses agrandissements, de ses transformations, de ses attributions, enfin de tout ce qui s'y est passé. Le Louvre étant le cœur de Paris, malgré l'incroyable délaissement où il fut abandonné, durant des siècles, cette histoire ne laisse pas d'être considérable quand on en fouille tous les alentours. M. B. a bien fait d'en rédiger en quelque sorte la chronique à travers les âges : il a interrogé toute l'histoire parisienne pour suivre avec la curiosité d'un Asmodée les changements à vue du décor et des acteurs en représentation dans le donjon-trésor-prison-palais-musée qu'est notre Louvre ; et l'on ne peut que louer la netteté et l'agrément avec lesquels il a atteint le but proposé. C'est à coup sûr la meilleure et la plus intéressante histoire du Louvre que nous possédions, et le sujet en valait la peine.

Tout au plus regretterons-nous qu'il n'y ait pas dans ce beau volume un peu plus de références bibliographiques et d'indications de sources originales, à l'usage de ceux qui, attirés par un point curieux, seraient pirs du désir de le creuser davantage. Notons cependant l'existence d'une table alphabétique, qui rendra de vrais services. Louons aussi l'abondance des figures, des reproductions de plans ou d'estampes anciennes ; et les détails donnés sur la distribution actuelle du monument, que joint comme de juste un plan des accroissements par époques. Comme il n'était pas question ici de faire une histoire du *Musée* proprement dit, nous ne chercherons pas de nombreux documents sur les richesses qu'il renferme. M. Babeau a insisté avec raison cependant sur les péripéties qu'il eut à traverser avant son installation définitive. Le tableau de son état misérable au XVIIIe siècle, à l'extérieur comme à l'intérieur, et de ce prodigieux encombrement de ménages d'artistes ou soi-disant tels qui s'étaient partagés les galeries (en hauteur aussi bien qu'en largeur), comme en pays conquis et de légitime héritage, est une des pages les plus pittoresques du volume.

— L'histoire populaire de la peinture, de M. Arsène Alexandre, dont deux volumes sont actuellement parus : l'École française et les Écoles flamande et hollandaise, est, d'une façon générale, une œuvre remarquable et plus personnelle, plus vivante que la plupart des publications de ce genre. Si nous avions de la critique d'art à faire ici, nous nous permettrions bien quelques restrictions sur les opinions professées par l'auteur à l'égard de certains artistes, et particulièrement certains peintres modernes de l'École française. D'autant plus, qu'à les *sabrer* de la sorte, il faudrait au moins en parler un peu en détail, leur consacrer plus que

cinq ou six lignes dédaigneuses, expliquer et justifier enfin une opinion généralement opposée à celle du public. Cette façon de faire est trop voisine de celle en usage dans les articles de journaux, dans les comptes rendus de *salons*, qu'il faut rédiger vite, et d'une façon colorée, où l'on n'a pas assez de place pour mettre également en relief les œuvres supérieures et les ordinaires. Mais il est juste d'ajouter que, chez M. A. elle tient à une qualité assez rare d'ordinaire, c'est la passion de son sujet, la joie éprouvée à l'analyse et l'éloge des belles œuvres. Il l'a bien montré ici à l'occasion de Poussin et surtout d'Ingres, dont la réhabilitation, dont l'apothéose si justifiée, restera une des actions les plus méritoires de son autorité de critique.

On ne trouvera donc point ici de froid et banal enregistrement des faits ou des œuvres de la peinture en France, en Flandre et dans les Pays-Bas, point de ces éloges incolores et de ces classifications qui traînent partout. Au contraire, ces divisions d'écoles qui ont fait naître tant de préjugés et d'idées fausses, surtout chez nous, M. A. les rejette absolument et s'en méfie toujours. Mais aussi ne faudra-t-il pas chercher dans ces volumes plus que n'en promet leur titre et le prix qu'on les vend. M. A. débute par une petite phrase fort adroite qui coupe court à toute critique de ce genre :

« Le titre de ce livre indique suffisamment son but. Les érudits ne trouveraient en aucune façon leur compte aux études qu'il contient. Au contraire il est vraisemblable qu'ils souriraient dès les premières lignes. D'ailleurs les érudits sourient toujours. »

Voilà qui est bien, et nous n'avons plus qu'à réclamer une chose, une seule, de M. Alexandre ; il en est encore temps, bien qu'il eût mieux valu qu'il y pensât à la fin de chaque volume : c'est une table alphabétique des artistes cités. S'il pouvait y joindre des tableaux des principales œuvres avec l'indication du Musée, du monument qui les renferme, ce serait encore mieux ; et vraiment c'est bien le moins qu'on le sache, dans une histoire *populaire*. Mais la table est indispensable.

Ajouterons-nous un mot sur l'illustration de ces volumes ? Hélas ! elle sent d'une lieue celle de la grande histoire de Charles Blanc : c'est tout dire. Dans les conditions où cette histoire populaire de la peinture était entreprise, on ne peut guère trouver étrange le parti pris par l'éditeur; mais c'est pour le texte de M. Alexandre que nous le regrettons, car il vaudrait presque autant, la plupart du temps, qu'il n'y eût pas de gravures, tant ce sont en général de vulgaires trahisons. Ah ! on n'était pas difficile autrefois !

— Raffraîchissons-nous donc vite les yeux dans cette autre publication, toute différente d'allure, que vient d'entreprendre, avec l'aide de Braun, le même éditeur. Il semble qu'il ait voulu, une fois pour toutes, effacer les défaillances passées de sa grande librairie artistique, avec ces « chefs d'œuvre » de tous les arts, qui apparaissent par couple une fois par mois. Les reproductions, de superbes héliogravures, de teinte chaude,

de ton varié, sont accompagnées de notices intéressantes, signée de noms divers sous la direction de M. Henri Jouin. Nous avons feuilleté plusieurs de ces livraisons : elles sont vraiment très soignées à tous les points de vue.

Il en a paru une douzaine à l'heure qu'il est, soit 24 planches avec notices. Citons, de M. H. Jouin : *la Joconde*, de Léonard et la *Sainte Famille* de Murillo ; de M. J. Guiffrey : *Mme de Pompadour*, de Latour, et *Charles Ier* de Van Dyck ; de M. A. de Calonne : le *Parthénon* et la *Vénus de Milo* ; de M. de Montaiglon : *l'Embarquement à Cythère*, de Watteau ; de M. A. Alexandre : *Hélène Fourment*, de Rubens ; de M. Ph. Gille : *Moïse* de Michel-Ange et le *Radeau de la Méduse*, de Géricault ; de M. de Fourcaud : la *Cathédrale d'Amiens ;* de M. H. Havard : le *Banquet des archers* de Fr. Halz et *le Marais* de Ruysdaël, etc. — On voit qu'il y a un peu de tous les arts. Souhaitons à cette belle et méritoire entreprise de durer de longs mois, de longues années, et de ne pas s'arrêter comme tant d'autres, après un an ou deux. Souhaitons aussi que son directeur demeure inflexible aux préférences de tel ou tel critique comme d'autres publications ne le montrent que trop, et n'admette ici que de vrais et purs *chefs d'œuvre.*

— Nous avons déjà signalé ici l'entreprise de la *Gesellschaft für Rheïnische Geschichtskunde*, la publication nouvelle, avec remaniements et additions, de l'ouvrage de Merlo sur les artistes de Cologne depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Cet ouvrage considérable, qui paraissait par livraisons, est aujourd'hui achevé, et ne comprend pas moins de douze cents colonnes, avec deux vues panoramiques anciennes, cinquante et une planches en phototypie et une vingtaine de bois dans et hors texte.

C'est un dictionnaire, comme on sait, avec deux appendices, qui ne sont pas les moins importantes pages du volume, l'un consacré aux œuvres signées de monogrammes non identifiés, l'autre aux maîtres anonymes, connus seulement par la similitude de leurs œuvres, qui sont groupés sous le seul nom de l'une d'entre elles, à la façon allemande. Chaque notice contient une vie sommaire de l'artiste, la liste détaillée de ses œuvres, avec commentaires, descriptions, indications des lieux où elles se trouvent exposées, etc., enfin une biliographie du sujet. On ne peut souhaiter davantage : c'est un vrai modèle, et si nos sociétés de province, au lieu de passer leur temps, trop souvent, à classer des silex taillés et étiqueter des pots cassés, édifiaient de pareils monuments aux artistes sortis de leur ville ou de leur région, ils rendraient de fiers services à la France entière, sans compter les autres pays.

Il est vrai que ce pourrait être autrement considérable, bien souvent. L'école de Cologne n'est pas des plus riches qui soit, malgré des œuvres de grande valeur, surtout à l'époque ancienne, tableaux de primitifs ou monuments gothiques ; et cependant elle a fourni matière, grâce aux additions de MM. Firmenich-Richartz et Keussen, à un gros volume.

Les plus copieuses notices sont celles de : J. von Aachen, Begas, J. Binck, les Bruyn, le maître Gerard, Fr. Hogenberg, W. Hollar, P. Iselburg. L. Löffler, Osterwald, de Passe, M. Quad, J. Sadeler, Ed. von Steinle, le maître Stephan, Wilhelm von Herle, A. von Worms, et es maîtr es du « Saint Barthélemy » et de la « Glorification ». — Ceci soit donné comme une simple indication pour rappeler au lecteur les principaux noms de cette école.

Les reproductions sont nettes et bien venues, quoique loin de la perfection de nos photogravures Dujardin. Outre les tableaux, anciens ou modernes, on trouvera d'heureuses vues d'édifices, la cathédrale notamment, intérieur et extérieur, et l'hôtel de ville.

— Nous noterons pour finir, surtout à l'usage des artistes ou des amateurs un peu archéologues et tenant à se rendre compte des caractères propres des objets ou des monuments, l'ouvrage auquel M. Libonis, dessinateur habile, bien connu, a donné le titre de *Les styles français enseignés par l'exemple*. Distribués en petites séries, de seize planches généralement, suivant les époques de notre histoire artistique, ses trois cent soixante-huit dessins sont puisés dans les diverses branches de l'art, architecture, sculpture, ornement, mobilier, tissus, décorations, objets divers... pour nous donner un aperçu à peu près complet de chacun des styles. Huit notices, simples, rapides mais exactes, précèdent les huit groupes, et résument les points caractéristiques du développement ou de la transformation de l'art pendant cette période. Les planches contiennent naturellement un mélange de toutes sortes d'œuvre, à des échelles fort différentes. Le lecteur se chargera bien tout seul de rétablir les proportions ; quelques dimensions cependant eussent été bien venues. Une table, à la fin de l'ouvrage, groupe ces dessins suivant les catégories d'œuvres figurées : c'est le seul moyen de s'y retrouver.

On louera M. Libonis d'avoir insisté comme il fait sur les détails techniques de certains arts, comme l'ornementation, la décoration, fût-ce à l'aide de fragments. Les seuls regrets porteront sur le choix des types donnés ici : quoi qu'il fît, il n'en pouvait guère être autrement. On remarquera que les monuments, nombreux d'abord aux premières époques (*Roman:* Angoulême, Saint-Benoît-sur-Loire, maisons diverses; *Gothique :* Amiens, Laon, Châlons, Beaune, châteaux divers ; *Renaissance :* Fontainebleau, châteaux et maisons) deviennent plus rares à mesure qu'on avance, pour laisser place aux meubles et aux menus objets. Après tout, c'était suivre assez bien le goût et les tendances du public en général, comme aussi rester en proportion avec le nombre et la variété de ces productions de l'art.

Henri de Curzon.

132. — R. Glaser. **Zgodovina Slovenskega Slovstva I del. Histoire de la littérature slovène.** 1re partie in-8e de XIV-220 pages, imprimerie catholique Laibach, 1894.

Parmi les peuples slaves de la monarchie austro-hongroise les Slovènes tiennent au point de vue du nombre le dernier rang. Ils ne sont guère plus de douze cents mille. Disséminés entre la Styrie, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie et la Hongrie, ils n'ont aucune unité politique. Il ne s'agit point pour eux comme pour les Tchèques de faire reconnaître un droit historique contesté par la dynastie. Leurs prétentions sont plus modestes. Ils se contentent de lutter pour le maintien ou l'introduction de leur langue dans l'administration et dans l'enseignement. Ils ont donné à la philologie slave des représentants fort distingués, Kopitar, Miklosich, Krek, Oblak, Strekelj, Murko; depuis le début du XIXe siècle ils ont constitué une littérature d'imagination dont les productions sont fort intéressantes. Ils ont eu notamment des poètes excellents (Vodnik, Koseski, Presern, etc...). Leur histoire littéraire a été plus d'une fois écrite depuis le temps où Frisch publiait à Berlin en 1729 son *Historia linguae Slavonicœ continens historiam dialecti Venedici meridionalis sine Vinidorum in provinciis Austriae vicinis, nimirum in Carinthia, Stiria, Istria et Marchia Vinidorum.*

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle cette histoire n'a d'intérêt qu'au point de vue religieux, linguistique ou bibliographique. Une période particulièrement intéressante est celle de la Réforme. Des livres slovènes furent alors imprimés à Tubingen, à Urach, à Laybach, et quelques-uns en caractères glagolitiques. A cette période se rattachent les noms de Trubar, d'Ungnad, de Dalmatin, de Bohoric, etc... Elle a produit des ouvrages fort recherchés des bibliophiles. M. Glaser a reproduit avec un soin pieux les titres de ces ouvrages. Quelques-uns ont un sérieux intérêt pour l'histoire de la philologie comparée. Il a en outre résumé l'histoire politique des Slovènes aux diverses époques. Le second volume, qui racontera la renaissance et le développement de la littérature d'imagination au XIXe siècle, aura nécessairement plus d'intérêt que le premier dont la matière était un peu aride.

L. L.

CHRONIQUE

ANGLETERRRE. — M. Ramsay, professeur à l'Université d'Aberdeen (Écosse), nous prie de publier la note suivante, qui doit être prochainement imprimée dans la préface d'un livre de l'auteur, *The cities and bishoprics of Phrygia* : « Je regrette beaucoup que M. le professeur Kiepert, dans une note de son texte de l'atlas *Forma orbis antiqui* (carte de la Province d'Asie),a it cité, en lui donnant la grande publicité de son précieux travail, une critique acerbe d'un article dû à deux savants

français qui se trouve dans une phrase épisodique de mon ouvrage *Historical Geography of Asia Minor*. J'offre à MM. Cousin et Deschamps mes sincères excuses pour cette phrase, que je regrette d'avoir écrite, et qui paraît encore bien plus agressive quand elle est citée, comme elle l'a été par M. Kiepert, isolée du contexte. »

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 mars 1895.

Lecture est donnée par M. le secrétaire perpétuel d'une lettre par laquelle M. le Ministre de l'Instruction publique prie l'Académie de lui présenter une liste de deux candidats à la chaire de langue et littérature araméennes vacante au Collège de France par suite du décès de M. James Darmesteter.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie présente, pour la place de Directeur de l'École française de Rome, en première ligne, M. l'abbé Louis Duchesne; en seconde ligne, M. Eugène Müntz.

M. Robert de Lasteyrie commence la lecture d'un mémoire sur les œuvres d'André Beauneveu.

M. Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, continue la lecture de son mémoire sur le règne de Séleucus II Callinicus et la critique historique. L'histoire de ce règne si mouvementé étant contenue tout entière, sauf quelques renseignements accessoires, dans trois récits sommaires, le prologue XXVII de Trogue-Pompée, le ch. XXVII de Justin et une notice de l'Eusèbe (Porphyre) Arménien, M. Bouché-Leclercq examine l'usage qui a été fait de ces trois sources depuis Niebuhr. Il reproche à Niebuhr d'avoir introduit dans la critique historique la liberté absolue d'interprétation à l'égard des auteurs, supposés ignorants ou inintelligents, et d'avoir presque érigé en principe le mépris de Justin. J.-G. Droysen exagère encore les libertés prises par Niebuhr et tombe dans l'arbitraire pur : il n'arrive pas à constituer un récit vraisemblable. L'exemple de Droysen ayant mis en évidence l'impuissance de la critique subjective, une réaction se produit. U. Kœhler, étudiant la fondation du royaume de Pergame (*Histor. Zeitschr.*, XLVII 1882), espère mettre d'accord Justin et Eusèbe sans déranger une ligne dans l'un ou l'autre texte; mais ce scrupule honorable, combiné avec l'hypothèse de Niebuhr, l'amène à brusquer, plus encore que ne l'avait fait Droysen, la marche des événements. Le travail de M. Fr. Kœpp (*Rhein. Mus.*, XXXIX, 1884) marque un progrès dans la méthode; mais, pour avoir hésité entre la tradition des sources et les postulats de l'école de Niebuhr, il n'a obtenu que des résultats peu satisfaisants. Enfin, J. Beloch (*Histor. Zeitschr.*, LX, 1888), déplaçant dans Eusèbe une phrase à laquelle n'avait osé toucher Kœhler et rompant, comme Kœpp, avec les hypothèses issues de Niebuhr ou de Droysen, revient à Justin, et on est étonné de voir avec quelle facilité tous les renseignements venus d'ailleurs se placent dans le cadre tracé par Justin. M. Bouché-Leclercq estime que le canevas proposé par Beloch doit être accepté. Cependant il y a, dans ce travail, quelques omissions et quelques points discutables; ainsi on ne saurait concéder à Beloch que la *Séleucide* dont il est question dans l'inscription de Magnésie (*C. I. G.*, 3137) soit l'Asie Mineure, ni que la Thrace où se réfugie Antiochus soit un dernier débris de ses possessions. Il est inutile aussi de récuser Justin pour attribuer à Séleucus l'initiative des hostilités qui aboutissent à la bataille d'Ancyre. Kœpp faisait de l'Hiérax l'ennemi irréconciliable de son frère; Beloch le transforme en un cadet presque trop respectueux. Enfin, il vaut mieux, pour fixer la date approximative du mariage d'Antiochus avec la fille de Ziaélas de Bithynie, se contenter des données fournies par Eusèbe que de prétendre issue de cette union une Laodice dite par Polybe (VIII, 22, 11) « fille de Mithridate ». Ainsi amendé, le système de Beloch est de tous celui qui approche le plus de la vérité.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 1er avril — 1895

133. — B. H. Baden-Powell : **A Short Account of the Land Revenue and its Administration in British India; with a Sketch of the Land Tenures.** With map. Oxford, Clarendon Press, 1894. — vi-260 p. in-8, — Prix : 6 fr.

Le régime ou, plutôt, les régimes actuels de la terre et l'assiette non moins variée de l'impôt foncier dans l'Inde britannique sont le résultat d'une longue suite de mesures, dont plusieurs sont maintenant plus que centenaires, tandis que les plus récentes datent d'hier; mesures de forme et de nature diverses (quelques-unes sont des contrats ou même des traités), émanées à diverses époques de pouvoirs divers et indépendantes la plupart à l'origine les unes des autres, qui n'ont jamais été soumises à une révision totale et uniforme, bien que ce soit là le ressort principal de la domination anglaise [1], mais qu'on s'est appliqué sans cesse à perfectionner isolément, dans le détail, sans avoir réussi jusqu'ici, pour quelques-unes du moins, à effacer entièrement les conséquences d'un vice originel qui pèsent lourdement aujourd'hui encore sur certaines parties du territoire. L'ensemble de ces mesures poursuivies avec une sage persévérance, en dehors de tout système préconçu, au jour le jour, en ne s'inspirant que des leçons de l'expérience et des conditions locales, a fini par former un mécanisme qui n'a d'analogue nulle part, d'une complication extrême et qui pourtant fonctionne avec une singulière facilité. Elles constituent en tout cas la tentative la plus vaste qui ait encore été faite par une nation civilisée au profit d'une population conquise pour substituer, en rompant le moins possible avec le passé, les

1. Le *Land Revenue* constitue presque à lui seul les finances de l'Inde anglaise : les impôts indirects, sous la forme de quelques monopoles tels que les postes, le sel, l'opium et les taxes municipales ne sont qu'une fraction minime ; de plus, les finances, l'administration, la police et, jusqu'à un certain point, la justice, sont à un certain degré réunies dans la même main.

procédés d'une administration régulière et équitable à un régime d'oppression et d'abus, compliqué plutôt que tempéré par des coutumes incohérentes ou, à défaut même d'un régime semblable, pour établir les premiers rudiments d'un ordre légal dans des régions abandonnées jusque là aux caprices de la vie sauvage ; et leur histoire, qu'elle ait à enregistrer des succès ou des mécomptes, est un enseignement incomparable pour le jurisconsulte, pour l'historien, pour l'économiste et pour le législateur. Malheureusement cette histoire, jusqu'à ces dernières années, a été d'un abord très difficile. Dispersée par fragments dans beaucoup de livres, enfouie surtout dans l'immense amas des pièces officielles, elle existait, mais à l'état latent. Même dans les travaux de statistique conduits et, à diverses reprises, résumés par M. Hunter, on n'arrivait à en prendre une vue d'ensemble qu'au prix d'un grand labeur. Un ouvrage spécial faisait défaut en un sujet, entre tous, compliqué et spécial [1]. La lacune fut enfin comblée par le grand ouvrage de M. Baden-Powell sur les *Land-Systems of Bristish India* [2] ; mais en un sens seulement. L'ouvrage est de ceux qui font époque et qui épuisent une matière pour longtemps ; mais il est aussi de ceux qu'on consulte plus qu'on ne les lit, même dans le cercle très restreint des spécialistes. Il faut être du métier pour n'y pas perdre le fil à chaque instant et pour digérer d'une façon profitable la substance de ces trois massifs volumes. Et pourtant c'est à d'autres encore qu'à des professionnels que cette histoire méritait d'être largement ouverte. Elle l'est maintenant, grâce à l'excellent petit livre qui est l'objet de cette notice, et c'est encore M. B.-P. qu'il faut en remercier. Il a eu le courage de sacrifier les détails laborieusement recueillis, mais qui encombraient inutilement son grand ouvrage, et d'en extraire, pour notre profit à tous, les données essentielles que nous eussions été bien embarrassés d'y trouver nous-mêmes. Même ainsi allégée, son exposition du Land System n'est pas devenue une lecture d'agrément, tant s'en faut : il y est resté, ce qui était inévitable, une bonne portion de ce que nos voisins appellent *hard reading*. Mais tous ceux qui, au prix d'un peu de peine, voudront avoir une vue d'ensemble de cette organisation à la fois si bizarre et si pratique, sauront désormais où la trouver. Il est à souhaiter notamment que des exemplaires du livre arrivent aux mains de nos administrateurs de Cochinchine et du Tonkin, et qu'ils ne fassent pas défaut non plus dans notre École coloniale.

Il ne me reste qu'à indiquer brièvement le plan et le contenu de l'ouvrage. Il se divise en deux parties. La première, la plus courte, com-

---

1. Un des hommes qui ont le mieux connu les arcanes du *Land-System*, Holt Mackenzie, disait qu'il avait passé toute sa vie à essayer de le comprendre. Et il ne parlait que de celui du Bengale !

2. *Land-Systems of British India* ; being a Manual of the Land-Tenures, and of the Systems of Land Revenue Administration prevalent in the several Provinces. Oxford, Clarendon Press, 1892 ; 3 vol. in-8, with Maps.

prend cinq chapitres, dont le dernier est subdivisé à son tour en trois sections. Après une courte introduction (chap. 1), M. B.-P. décrit le pays, les conditions du sol dans leur rapport avec les cultures et avec l'impôt, les plus-values créées par les différents systèmes d'irrigation et les majorations qui en résultent, les principales mesures agraires (ch. 2). Il passe ensuite au gouvernement et à l'administration, à leurs organes, ceux du moins qui ont pour objet le revenu foncier, depuis le pouvoir suprême, jusqu'aux autorités de village (ch. 3). Enfin il aborde et définit le Land Revenue. Il ne s'arrête pas à certaines questions théoriques souvent débattues chez nos voisins, parce qu'ils y retrouvent quelques-unes de leurs propres fictions légales, à décider, par exemple, si le Land Revenue doit être considéré comme une taxe ou comme une rente. Mais il montre ce qu'il a été et ce qu'il est encore : une part du produit du sol prélevée par l'État. Il montre ensuite à quel taux cette part a été évaluée et comment prélevée dans le passé, et comment elle l'est aujourd'hui (ch. 4) ; quelles terres échappent à ce prélèvement et à quels titres ; suivant quelles règles, enfin, le *wast land*, les terres inoccupées peuvent être mises en exploitation (ch. 5).

La deuxième partie, beaucoup plus longue (p. 62-254), ne comprend que quatre chapitres, mais avec de nombreuses subdivisions. C'est ici le cœur même du sujet et le nœud de toutes ses complications. Je n'oserais affirmer que M. Baden-Powell, qui a évidemment visé à être aussi bref et aussi complet que possible, y ait toujours suivi l'ordre le plus parfait, ni, encore moins, prétendre le contraire. Je vois bien que son exposé n'est franchement ni descriptif, ni dogmatique, ni historique ; qu'il est un peu un mélange de tout cela. Mais je suis obligé de me dire que l'auteur ne s'y est sans doute pas résigné sans de bonnes raisons et que le compromis était peut-être inévitable. En tout cas il me paraît certain que, même avec le plan le plus lucide, cette partie de l'ouvrage serait toujours restée ce qu'elle est : un casse-tête. Après un court chapitre d'introduction (ch. 6), M. Baden-Powell, dans le suivant (ch. 7 en cinq sections), traite des tenures : grands domaines, domaines de village, terres de moindre, de petite et de très petite étendue. L'unité fiscale, en ce qui concerne les écritures, le cadastre, la hiérarchie des fonctionnaires, est le village, qu'il fasse partie d'un plus grand domaine, qu'il en forme un à lui seul, ou qu'il en comprenne un plus ou moins grand nombre de petits. Comme notre commune, il ne répond pas toujours à une agglomération unique ; il peut même être entièrement fictif. D'ordinaire un domaine, quelle qu'en soit l'étendue, est représenté vis à vis du fisc par un propriétaire reconnu et tenu pour responsable (*landlord* ; ce n'est que dans les arrangements plus récents que le fisc s'adresse directement à l'occupant du sol, quel que soit son titre). Ce propriétaire est tantôt un individu, tantôt une collectivité de co-partenaires. Dans le premier cas, ses titres sont d'origine et de nature très diverses : très souvent il a été simplement créé par l'administration

anglaise ; ailleurs, surtout pour les très grandes possessions, elle ne lui reconnaît qu'une sorte de domaine éminent, et c'est avec toute une série de sous-propriétaires qu'elle traite en réalité. Quand la propriété est collective, elle est d'ordinaire représentée par un chef, un *headman*. Celui-ci est parfois le simple délégué de ses associés ; mais sa position peut être aussi plus stable et plus importante, et se rapprocher graduellement de celle d'un véritable landlord, avec laquelle, le temps et ses privilèges aidant, elle finit parfois par se confondre, ses co-partenaires tombant alors au rang de simples tenanciers. Cette propriété collective peut être ou réellement indivise, ou soumise à des partages annuels ou périodiques ; le partage peut être même permanent, la collectivité se réduisant à une commune responsabilité. Les règles d'après lesquelles les parts se déterminent et se répartissent sont également fort variables, et ces parts peuvent être à leur tour tenues par des collectivités. Il va sans dire que la même personne peut posséder à titre individuel et à titre collectif et que ces différentes sortes de propriété sont souvent juxtaposées dans le même village. Enfin, que la propriété soit individuelle ou collective, le véritable occupant du sol est très souvent un tenancier. Ces tenanciers, séparés parfois du landlord par un ou plusieurs intermédiaires, sont de diverses sortes. Sous les précédents régimes, ils n'étaient protégés que par la coutume et n'avaient aucune garantie légale. Il en a été à peu près de même dans les premiers arrangements conclus par l'administration anglaise, et, malgré les réformes qu'on y a introduites depuis, ces arrangements continuent, notamment au Bengale et dans certains districts de Madras, à peser lourdement sur une nombreuse classe de *raiyats*, de cultivateurs. Dans les arrangements postérieurs, on s'est appliqué à définir et à garantir leurs droits, la juridiction fiscale empiétant ainsi, au premier degré du moins, sur la juridiction civile. Dans les plus récents seulement a enfin prévalu le principe de s'adresser directement à l'occupant effectif du sol. C'est qu'à toutes ces causes de diversité s'en superpose une dernière, les actes mêmes ou *settlemants* par lesquels l'État s'est efforcé de les régler. C'est l'objet des cinq sections du chapitre 8. Tous ces actes diffèrent singulièrement, et dans les principes, et dans les détails. Tantôt ils sont applicables à toutes les terres d'une région, tantôt ils n'en concernent qu'une catégorie. Les uns, comme les contrats passés avec les zémindars du Bengale et d'une partie de Madras, avec les taluqdars d'Oudhe et de Bénarès, sont permanents, par suite difficiles à amender et, à la longue, aussi peu profitables au fisc qu'à la population. D'autres sont temporaires, avec des périodes variant de dix à trente ans, comme les arrangements passés avec les propriétaires ou avec les chefs responsables des communautés de village dans les North-West Provinces, dans les Central Provinces, au Panjâb. D'autres encore, qui s'adressent directement à l'occupant du sol, quelque soit son titre, sans lui imposer de responsabilité collective, même s'il n'est qu'un co-partenaire, sont en réalité révisables à volonté,

puisqu'ils laissent à cet occupant la faculté d'étendre ou de restreindre son exploitation et de modifier ainsi à son gré sa redevance envers le fisc. C'est le système appelé *raîyatvari*, en apparence le plus compliqué de tous, mais donnant, paraît-il, les meilleurs résultats, qui a prévalu dans la majeure partie de Madras et de Bombay et qui, avec quelques modifications, a été étendu au pays de Coorg, à l'Assam et à la Birmanie. Et ce ne sont là que les grosses différences ; les petites ne se comptent pas. Ni la classification des terres, ni la manière d'en évaluer le revenu, de répartir et de recouvrer la taxe, ni le personnel, en partie du moins, employé à ce service ne sont les mêmes, et, presque toujours, plusieurs systèmes sont en vigueur dans une même région. Après avoir ainsi décrit la machine pièce par pièce, M. B.-P. montre dans le neuvième et dernier chapitre, comment elle fonctionne : quel est le jeu des diverses juridictions fiscales, comment se font la levée de l'impôt, le recouvrement ou la remise de l'arriéré, le recrutement du personnel, la tenue des registres et du cadastre, comment on procède au partage d'une propriété indivise, dans quelle mesure et de quelle façon le fisc encourage les travaux d'amélioration, etc.

Parmi les diverses formes de la propriété hindoue étudiées par M. Baden-Powell, il en est une, les communautés de village, qui a acquis une certaine célébrité depuis que sir Henry Sumner Maine l'a mise en évidence dans un livre fameux et que, la rapprochant d'institutions semblables de l'Occident, le *mir* slave et la *marke* teutonique, il en a conclu que la propriété du sol à l'origine avait été partout purement collective. J'ai eu ici même et ailleurs [1] l'occasion de dire pourquoi cette théorie ne me paraissait pas acceptable en ce qui concerne l'Inde, et je suis heureux de voir que M. B.-P. arrive à la même conclusion. Pour lui les diverses communautés de village hindoues sont de formation secondaire. Peut-être va-t-il trop loin en les tenant toutes pour modernes, car les causes qui les ont produites à des époques récentes ont dû agir de même dans tous les temps. Mais il me semble qu'il résulte clairement de son livre que l'Inde ne fournit pas d'arguments valables en faveur d'un communisme primitif absolu de la terre. De toutes les illusions aryennes, celle d'*Aryan Politics* est la plus décevante.

L'impression du livre est claire et élégante. Comme dans tout bon manuel, les titres, sous-titres, têtes et résumés de chapitre et de paragraphe y sont prodigués. Les développements d'importance secondaire sont imprimés en texte plus petit. Les notes, allégées d'autant, sont réservés aux menus détails et aux indications bibliographiques, en général assez sobres, mais riches en ce qui concerne les documents officiels. Des renvois fréquents au grand ouvrage de M. Baden-Powell établissent une sorte de concordance à l'usage des lecteurs qui, sur un point donné,

1. *Revue critique* du 27 avril 1887, p. 318. *Mélusine*, t. V, col. 383 (avril 1889).

voudraient se procurer une information plus complète. Une bonne carte est jointe au volume, qui se termine par un index excellent.

A. Barth.

---

134. — J. van Leeuwen J.-F. **Enchiridium dictionis epicæ.** Pars altera cum) prolegomenis et indice. Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1894; 275-606, lxxii pp.

La seconde et dernière partie du *Manuel de la langue épique*, de M. van Leeuwen, traite des flexions verbales et de l'usage des particules; elle est accompagnée de la préface de tout l'ouvrage, où l'auteur expose sans prétention les résultats aujourd'hui acquis par la critique : origine et composition des poèmes homériques; histoire du texte; étude d'Homère chez les anciens. Il y a bien çà et là quelques subtilités, quelques raisonnements forcés et peu admissibles; mais c'est une affaire de sentiment plutôt que de critique proprement dite. M. v. L. peut croire, avec Naber, que le lecteur de l'admirable scène entre Hector et Andromaque (*Iliade*, ch. 6) regrettera son émotion et ses larmes, parce que Hector ne meurt pas dans le combat qui suit la séparation (p. xxv); si je ne suis pas de son avis (et certes je suis loin de l'approuver), qui aura raison de nous deux? Et qui pourra démontrer que ce morceau n'est pas à sa place, sous prétexte que le poète l'a sûrement (?) composé pour en faire le *dernier* adieu d'une épouse pleine d'amour et d'appréhension? Mais ces prolégomènes sont destinés aux étudiants (p. ii), et d'ailleurs, pour le fond même des choses, on ne saurait mieux exposer, en un latin plus coulant et plus agréable, une question aussi compliquée et dont tant de détails ne seront peut-être jamais définitivement fixés. — L'ouvrage lui-même s'adresse à la fois aux jeunes gens et aux professeurs (p. lxxii), et cela se voit de reste à la manière dont il est composé. Le fond en est élémentaire; mais de temps en temps M. v. L. s'élève au-dessus du niveau d'un manuel pour traiter des questions de haute philologie. Tantôt il passe rapidement, en accumulant les faits, et en entassant, dans un ordre dont on ne saisit pas toujours bien la raison, des exemples destinés à familiariser les étudiants avec la langue d'Homère; tantôt il s'attarde à des dissertations qui, sans être étrangères au sujet, en ralentissent le développement, et feraient mieux l'objet d'appendices spéciaux. Il s'acquitte avant tout, cela va de soi, de sa tâche de vulgarisateur; mais ses préoccupations d'éditeur l'entraînent facilement, et il discute complaisamment des points de doctrine dont la place est plutôt dans la préface d'une édition d'Homère, où il s'agit avant tout de justifier la forme du texte. Justement M. v. L. nous annonce une seconde édition des poèmes homériques (p. 337). Je noterais donc, dans ce livre, au moins dans certains chapitres, un manque de proportion qui ne laisserait pas que d'être choquant, si je ne devais atténuer cette critique en remarquant que certaines de ces dissertations

sont par elles-mêmes excellentes, tant au point de vue de la critique du texte qu'au point devue de leurs résultats. J'en citerai deux notamment. L'une a rapport aux particules ἄν et κεν (p. 559 svv.). Il est probable que M. v. L. ne convaincra pas tout le monde ; mais il démontre, à mon sens, comment ἄν s'est introduit dans le texte d'Homère ; et si dans quelques vers, peu nombreux, ses corrections sont douteuses, le principe reste sauf : κεν seul est homérique. L'autre est encore plus remarquable (p. 427 svv.) : M. van Leeuwen, après Payne Knight, Ahrens, Cauer, fait justice, définitivement cette fois, des formes barbares comme ὁράᾳς, γελόωντες etc., qui infestent encore nos éditions, et dont l'explication, toujours mauvaise nécessairement, a fait perdre leur temps à tant de bons professeurs. M. v. L. n'est pas aussi heureux, cependant, dans toutes celles de ses théories qui concernent l'établissement du texte. Sa discussion sur l'infinitif (p. 315 svv.) n'est rien moins que convaincante et sent trop le système. Si la seule forme (en dehors de ειν) est μεναι, avec élision devant voyelle, et que μεν soit pourtant admis par nécessité métrique, je ne vois aucune raison pour écrire μεν' partout où cela est possible ; car alors rien n'empêchait le poète d'user librement de l'une et de l'autre forme. Je ne puis croire à une forme créée exclusivement pour le mètre ; tout au plus puis-je admettre, et encore avec toutes réserves, que certaines formes, en réalité des ἅπαξ εἰρημένα, sont dues à des exigences de cette nature. L'explication *metri causa* peut être acceptée en certains cas, mais à titre provisoire ; et ce sont précisément des interprétations de ce genre qui ont produit tant de licences dites poétiques chez les poètes alexandrins. La théorie relative à l'augment ne me satisfait pas davantage. Mais je ne puis, tout en le regrettant, discuter ici tout ce qu'avance M. van Leeuwen, par exemple que l'augment syllabique était perçu dans la prononciation, mais pouvait ne pas compter dans le mètre (p. 330) ; ou encore que les voyelles augmentées étaient tenues pour douteuses (p. 332). J'observe seulement que le raisonnement exposé p. 329 : « Si l'augment, d'abord stable et fixe, avait commencé à vaciller à l'époque des chantres épiques, tout le monde s'attendrait à le voir de plus en plus tomber en désuétude, et finir par disparaître complètement, comme le digamma » peut être retourné bout pour bout : « Si l'augment, d'abord ne faisant pas corps avec le verbe et par conséquent instable (il en était ainsi en effet), commençait à prendre plus de fixité à l'époque homérique, on s'attendrait à le voir se souder de plus en plus intimement à la forme verbale, et en devenir finalement un élément indissoluble. » N'est-ce pas précisément ce qu'on a le droit de constater ? — Je ne veux pas insister sur certaines obscurités, comme *stirps brevior* employé dans plusieurs sens (στίχες *a stirpe breviore* p. 377 ; γέγηθε *a stirpe breviore* par rapport à γηθέω p. 393) ; ni sur des appréciations peu exactes relativement aux accidents subis par les racines (p. ex. p. 378) ; ni sur des erreurs de rédaction comme celle-ci p. 329 n. 2 : « a vocali υ (bref) nullum verbum home-

ricum incipere docuit Curtius » ; lisez « pour les verbes en υ (bref) il n'y a pas dans les poèmes homériques un seul exemple d'une forme ayant l'augment » (Curtius, *Verbum* I², p. 134). Ce sont des négligences qu'il était facile d'éviter ; celui qui est versé dans la langue d'Homère, pour peu qu'il ait en outre de saines notions de linguistique, saura par lui-même à quoi s'en tenir ; et, sachant contrôler, il pourra consulter avec fruit le manuel de M. van Leeuwen [1].

My.

135.— **Classical Studies in honour of Henry Drisler.** New-York, Macmillan and C°, 1894 ; viii-310 pp. in-8.

Ce beau volume est dédié « to Henry Drisler, LL. D., in commemoration of the fiftieth year of his official connection with Columbia College ». Il contient vingt-un articles dus à la plume des élèves de M. Drisler. Trois sont relatifs à l'antiquité orientale : Ed. W. Hopkins, *Henotheism in the Rig-Veda* ; E. D. Perry, *Notes on the Vedic Deity Pûsan* ; J. H. Gottheil, *References to Zoroaster in Syriac and Arabic Literature*. Tous les autres concernent l'antiquité classique.

Antiquités. A. C. Merriam, *Hercules, Hydra and Crab*. A propos d'un groupe mutilé trouvé à Golgos par le général de Cesnola, étude des monuments où le crabe est l'adversaire du héros, avec ou sans l'hydre. — A. Merriam, *Geryon in Cyprus*. Trois boucliers, ornant une statue qui provient aussi des fouilles de Cesnola, représentent Géryon. L'œuvre doit être de la seconde moitié du vi° siècle. — A. Merriam, *A bronze of Polyclitan affinities in the Metropolitan Museum*. Un bronze de même provenance doit être la copie de la statue de Cyniscus par Polyclète. — J. Sachs, *The so-called Medusa Ludovisi*. Ce bas relief représenterait Penthésilée. — C. H. Young, *Gorgettus, an attic Deme*. Histoire de ce dème et liste des personnes qu'on peut y rattacher, d'après les inscriptions et les textes littéraires. C'était le dème d'Épicure. — J. C. Egbert iun., *The preliminary military service of the equestrian Cursus honorum*. Il résulte d'une étude des inscriptions que, pendant la durée du Haut-Empire, les *militiae equestres* ont varié avec les époques.

Littérature grecque. A. Gudeman, *Literary frauds among the Greeks* : article très étudié et très intéressant. La liste de ces fraudes s'ouvre avec le nom d'Onomacrite. La période classique, sans en être exempte, n'en présente que des cas douteux ; le plus souvent, ce sont des altérations des œuvres dramatiques dues aux acteurs. Après Aristote,

---

1. M. v. Leeuwen n'est pas ennemi des jeux de mots ; il s'est laissé aller (*Proleg.* p. xliv) à parodier ainsi un vers connu d'Hésiode (*Théog.* 326) : Φὶκ' ὀλοὴν τέκε γαῖα Ὁμηρείοισιν ὄλεθρον (Φὶκ' = *Fick !*)

commence une ère de falsifications littéraires : en poésie, avec les prétendus précurseurs d'Homère et les interpolations pratiquées dans les œuvres de Sappho, Théognis et Anacréon; en philosophie, principalement sous l'influence du néo-platonisme et du néo-pythagorisme; mais tout particulièrement, en matière épistolaire. — A. V. W. Jakson, *Herodotus VII, 61, or ancient Persian armour*. Comparaison des données d'Hérodote avec celles de la littérature éranienne et pehlevie et avec les renseignements de source archéologique. — N. M. Butler, *Anaximander on the prolongation of infancy in the man* : rencontre de quelques vieilles théories philosophiques grecques avec les assertions des évolutionnistes modernes. — B. Matthews, *On certain parallelism between the ancient and the modern drama*. — M. L. Earle, *Of two passages in Euripides' Medea*. V. 12 : lire ὀργῇ pour φυγῇ et αὐτή pour αὐτῷ; v. 503 : lire ἀφήκαμεν, non ἀφικόμην. — B. D. Woodward, *Iphigenia in Greek and French Tragedy* : parallèle entre Euripide et Racine. — G. B. Hussey, *On Platon and the Attic comedy*. Il n'y a pas probablement de relation directe entre la *République* et les *Ecclesiazusae;* mais les deux œuvres ont été conçues sous l'influence de préoccupations semblables. — W. M. Sloane, *Aristotle and the Arabs*. Recueil des jugements portés sur Aristote par les Arabes, surtout par Avicenne.

Littérature latine. H. T. Peck, *Onomatopoetic words in Latin*. On ne comprend pas bien d'après quels principes M. Peck a dressé sa liste. Des mots comme *anima, bos, lingo*, s'expliquent fort bien sans qu'on fasse intervenir l'onomatopée. — S. G. Ashmore, *On the meaning of* nauta *and* viator *in Hor. sat.* I, v, 11-23. *Viator* désigne le voyageur à pied, trop pauvre pour payer son voyage en bateau; *nauta* est le marinier qui conduit les mules. — N. G. McCrea, *Ovid's Use of Colour and of Colour-Terms*. De l'énumération complète des textes, il résulte qu'Ovide préfère les couleurs lumineuses, rouge et jaune. C'est une préférence qui lui est commune avec Virgile. Ce rapprochement aurait dû conduire M. McCrea à faire un triage des textes et à tenir compte des imitations. — C. Knapp, *Archaism in Aulus Gellius* : recueil de faits qui paraît très complet et sera fort utile.

Cinq planches et six dessins dans le texte illustrent ce volume qui est une nouvelle preuve de l'activité scientifique des Américains.

Paul Lejay.

---

136. — Cornelius Nepos : **Miltiades, Themistocles, Aristides, Pausanias, Cimon,** with notes and vocabulary for beginners; by E. S. Shuckburgh. Cambridge, University press, 1895; IX-86 pp. in 16. Pitt Press Series.

Ce petit volume réunit les vies de Cornelius Nepos relatives aux guerres médiques. Une courte introduction historique résume les

grandes lignes de la lutte entre Athènes et la Perse. Le commentaire, d'un caractère très élémentaire, est destiné à favoriser une lecture rapide. Quelques cartes et plans permettent de suivre aisément le récit de l'historien latin.

L.

---

137. — **Bibliotheca græca medii ævi.** Nunc primum edidit Constant. SATHAS. VII. Anonymi compendium chronicum. Paris, Jean Maisonneuve, 1894, in-8° de CCLII et 672 pages.

M. Constantin Sathas reprend la publication de sa Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη, interrompue depuis plusieurs années, qu'il a employées d'ailleurs à tirer des Archives de Venise une masse imposante de documents relatifs à l'histoire médiévale de la Grèce. Il a placé en tête de ce tome VII, une longue et savante introduction qui constitue à elle seule un important ouvrage de critique historique, et sur laquelle nous allons revenir. Qu'il nous permette d'abord de le chicaner sur le sous-titre du volume, « Anonymi compendium chronicum ». Pourquoi ne mentionner qu'un auteur anonyme? Après la Σύνοψις χρονική, qui occupe 556 pages, vient une Ἔκθεσις χρονική, texte pareillement anonyme, qui, pour n'en contenir que 54, ne méritait pas moins d'être mentionné. M. Sathas, il est vrai, nous a donné depuis vingt-cinq ans tant d'*Anecdota grecca* qu'il a pu se permettre cette omission sans se faire tort. Le gros morceau est une chronographie qui, commençant à la création du monde, arrive promptement au règne de Constantin et se poursuit jusqu'à l'entrée de Michel VIII Paléologue dans la ville de Constantinople abandonnée par Baudouin II et les Latins (1261). L'Ἔκθεσις χρονική retrace les évènements qui amenèrent la prise de la ville par Mahomet II. Elle doit son principal intérêt à ce que le narrateur est un témoin oculaire de la catastrophe.

L'introduction nous rappelle, par le plan et la méthode d'exposition comme par les considérations historiques, les préfaces des publications antérieures. Disons le tout de suite : mêmes défauts et mêmes qualités. Parmi ceux-là on peut reprocher à M. S. une argumentation luxuriante confinant à la diffusion et un ton oratoire qui lui donne tour à tour la physionomie d'un accusateur véhément et d'un chaleureux avocat. Mais ces défauts sont largement compensés par la somme de savoir et d'aperçus originaux qu'il verse dans ses Prolègomènes, comme par l'accent de sincérité dont ils sont empreints. Chacune de ses publications de textes inédits lui a donné l'occasion d'étudier à fond un point d'histoire politique ou littéraire et de revenir sur la façon ordinaire d'envisager les annales de l'Orient gréco-latin, et chaque fois, à propos de la portion de ces Annales à laquelle correspondent les nouveaux documents mis au jour, c'est une réfutation raisonnée de la science courante qui, selon lui, s'est trop souvent appuyée sur des écrits contemporains inspirés par

l'Eglise ou par la cour byzantine, au détriment de la justice et de la vérité. Nous ne pouvons qu'esquisser rapidement les points de vue donnés ici comme nouveaux. Il insiste d'abord sur la coexistence déjà fort ancienne d'une langue grecque populaire et d'une langue savante; puis il revient sur le rôle cosmopolite des Stratiotes ou Stradiots, sorte de condottieri répandus dans toute l'Europe, auxquels il a consacré toute une de ses introductions dans les derniers volumes de ses *Monumenta*. Il retrace ici la lutte séculaire des Grecs proprement dits et des Byzantins qui avaient perdu le sentiment de la grande patrie hellénique et en étaient venus jusqu'à substituer le nom de Ῥωμαῖοι à leur appellation nationale. Le trait caractéristique du premier chronographe anonyme publié aujourd'hui par M. Sathas, c'est l'indépendance de ses jugements sur les faits qu'il raconte. Les historiographes de l'empire byzantin durent pour la plupart subir l'influence redoutable de l'autorité ecclésiastique; il en résulta que certains écrivains, pour s'y soustraire, eurent recours à des récits qui présentés sous forme d'apologues, cachaient des faits historiques réels. C'est ainsi que l'on possède, de la Galéomyomachie, une « clef » donnée par Théodore Prodrome. Lorsque Mahomet II prit Constantinople, « qui lui fut livrée par des Byzantins » venus en grand nombre de l'occident, il y trouva des Grecs originaires de toute les parties de l'Hellade, et c'est principalement sur ces derniers que s'exercèrent les vengeances et les cruautés du vainqueur. Ce sont, toujours suivant M. Sathas, ces Grecs véritables qui se répandirent en Italie et en France pour y porter les monuments littéraires de la Grèce antique. Une place exceptionnelle est faite à l'un d'entre eux, le stradiot Maroullos « capitaine et poète très excellent » a dit notre Ronsard, son disciple reconnaissant, dont M. S. reproduit une longue poésie écrite en son honneur. Maroulle est, au jugement de M. Sathas, le plus brillant représentant de ce qu'il appelle la littérature stratiotique. Trois volumes entiers des *Monumenta historiae helleniae* (t. VII, VIII, IX, 1888-1890), ont été consacrés par M. S. à cette littérature, presque ignorée jusque là de la critique occidentale. La suite de cette introduction renferme des aperçus fort intéressants sur la transformation des mythes païens en légendes chrétiennes. M. S. ne ménage pas les citations étendues à l'appui de la thèse qu'il soutient. Tantôt c'est un texte inédit, tantôt des pièces peu connues. Telles, parmi celles-ci, « Elisci Calentsii Amphratensis Hector, libellus, horrenda apparitio », poème latin de 417 vers, puis, de Léon Allatius, « Ὁμήρου γοναί » qui en compte 1046. Le premier anonyme est tiré du manuscrit 407 de la bibliothèque Saint-Marc à Venise; il a eu pour copiste Jean Argyropoulos, nom nouveau qu'il faut ajouter à la nomenclature de Gardthausen. Le second manuscrit provient d'un manuscrit du collège Lincoln, à Oxford. Cette double publication témoigne de l'ardeur patriotique et infatigable avec laquelle M. Sathas poursuit la tâche qu'il s'est donnée, autrefois avec l'aide du gouvernement hellénique, aujourd'hui avec ses propres ressources, de

jeter une nouvelle et vive lumière sur l'histoire de la Grèce médiévale. C'est assurément à l'effort si constant, au travail si fortement documenté d'un esprit tout ensemble investigateur et suggestif que cette histoire encore mal connue sera le plus redevable.

C. E. Ruelle.

---

138. — Antonius von der Linde. **Antoinette Bourignon, das Licht der Welt**. Mit bildlichen Reproductionen. Leiden, Brill, 1895. In-8, 310 p.

La composition de ce livre est fort singulière. Il n'y a ni préface ni introduction d'aucune sorte. Les cent vingt-trois premières pages ne sont qu'un résumé de ce que nous apprennent l'autobiographie d'Antoinette, la *Vie continuée* de Poiret et les ouvrages de la prophétesse elle-même. Puis, sous le titre de *Kritischer Rückblick*, commence une charge à fond de train contre Antoinette et son entourage. Elle n'est qu'une menteuse et une furie ; Christian de Cort est un aventurier de bas étage ; Poiret est de mauvaise foi, etc. Assurément, ce monde d'illuminés n'inspire qu'une médiocre confiance et bien naïf serait celui qui accepterait comme parole d'Évangile tout ce qu'il a plu à Antoinette et à Poiret de raconter. Mais la critique de M. Antonius von der Linde est très malveillante, outre qu'elle s'exprime dans un style si confus qu'il est parfois presque impossible de la suivre. Je renonce à comprendre, en particulier, sur quoi se fonde M. von der L. pour présenter comme il le fait l'histoire de la *maison d'enfants* de Lille : Antoinette aurait multiplié les récriminations et les démarches contre le magistrat de la ville parce qu'il ne voulait pas laisser brûler vives cinquante-deux petites filles possédées du diable ! Je ne vois pas l'ombre d'une preuve à l'appui de cette étrange assertion. Et lorsque M. von der L. se met en colère parce qu'Antoinette s'apitoye plus qu'il ne faut sur la captivité de Christian de Cort à Amsterdam, il en arrive à de vraies puérilités. Mais il faut donner une idée de son style (p. 139) : « Le gros de Cort (une polissonnerie « pieuse » à ce sujet, de Coriache, est contenue dans la *Biographie*, chap. XVII, 6) [1] était (peu ascétiquement) toujours habitué à bien manger et à bien boire. Mais que le régime de la prison n'ait consisté pour lui qu'en pain noir et bière légère (lui aurait-il fallu de la bière de Kulmbach ou d'Aal), c'est une contre vérité. Même dans les maisons de correction, les criminels chargés des accusations les plus graves recevaient une nourriture convenable.... Mais pour des ascètes, j'en suis un moi-même, c'est chose secondaire. Plus importante est la description de la prison, etc. » Antoinette et Poiret ont dit que Christian de Cort fut enfermé pendant six mois avec huit vauriens qui menaçaient

---

1. C'est une plaisanterie fort innocente, qui a déjà été relevée dans l'article de Bayle. Coriache était le diacre de Chr. de Cort.

sans cesse de l'assassiner. Or, M. von der L. soutient que chaque prisonnier avait sa cellule et qu'il y en avait neuf le long d'un corridor. « Neuf lourdes portes avec serrures et verroux protégeaient sa précieuse vie hydraulique [1]. » Mais qui nous affirme que ces neuf prisonniers n'aient pu communiquer à certains moments? Et quand même Chr. de Cort n'aurait fait qu'entendre les vociférations de ses co-détenus, en quoi cela autorise-t-il le critique à traiter ce que dit Antoinette de « *Kolportageschund* »?

Le spécimen que nous avons donné de la manière de M. von der Linde, de son abus des parenthèses, de ses réflexions inopportunes et saugrenues, laisse deviner qu'il n'a pas réussi à éclaircir l'affaire déjà si compliquée de Norstrand. Cependant il a publié à ce sujet des renseignements nouveaux, empruntés, en partie, à des documents d'archives, qui sont loin d'être sans intérêt. A ses yeux, dans le long conflit entre Chr. de Cort et l'Oratoire de Malines, personne n'a raison : ce sont fripons à coudre dans le même sac. Il n'est cependant pas douteux, à mon avis, que le droit était du côté de l'ami d'Antoinette. Peut-être cette cause célèbre tentera-t-elle quelque jour un jurisconsulte; ce n'est pas ici que je peux même en indiquer les éléments. Mais, ou je me trompe fort, ou ce jurisconsulte aura bien à faire pour débrouiller le grimoire de M. von der L. — On sait que Chr. de Cort mourut subitement à Nordstrand. Antoinette prétend qu'il fut empoisonné ; M. von der L. a retrouvé l'extrait du registre mortuaire où il est dit : *correptus apoplexiae exinde mortuus*. Et il ajoute triomphalement (p. 167) : « Voilà donc un document qui prouve que l'histoire du meurtre contée par Antoinette est une simple invention ! » Mais ce registre ne prouve rien du tout, sinon que Chr. de Cort mourut subitement. Étant données les haines qui s'étaient conjurées contre lui, la rumeur dont Antoinette s'est faite l'écho n'avait rien d'invraisemblable. M. von der L. est tellement préoccupé de démasquer ce qu'il appelle les « *alpenhohe Lügen* » d'Antoinette qu'il la prend en faute sans y regarder d'assez près.

Là où sa critique l'a mieux servi, c'est lorsqu'il affirme qu'Antoinette, qui disait n'avoir rien lu, exagérait ou manquait de sincérité à cet égard. Mais parmi les analogies qu'il signale entre ses écrits et ceux d'autres mystiques, quelques-unes sont trop superficielles et ne prouvent rien, d'autres s'expliquent par l'existence d'Antoinette à Amsterdam, au milieu d'illuminés de toute sorte qui venaient lui faire leurs confidences. Et puis, peut-on vraiment faire un grand crime à une mystique d'avoir déclaré ceci : « Mes écrits sont dictés par le Saint-Esprit, qui ne peut errer. Il n'y a rien du mien. Je ne suis que son organe par lequel il parle aux autres. » Ce sont prétentions communes à ces sortes de gens. Et l'on peut trouver que M. von der L. a la main un peu lourde lorsqu'il demande à ce propos (p. 246) si les fautes d'orthographe

---

1. Je ne comprends pas. Peut-être *hydropique*?

d'Antoinette ont été aussi inspirées par le Saint-Esprit. L'idée même de « fautes d'orthographe », en 1678, ressemble fort à un anachronisme !

Le défaut capital du livre de M. von der Linde, dont je ne veux méconnaître ni l'érudition ni la patience à remuer de vieilles paperasses, c'est qu'il n'y est pas assez question d'Antoinette. Les traverses de son existence, ses luttes, ses déboires n'ont, après tout, qu'un intérêt secondaire. Ce qui est plus digne d'attention, c'est le contenu des vingt volumes que nous avons d'elle et qui lui assurent une place à part, une place privilégiée parmi les mystiques et les millénaristes de tous les temps. Antoinette a des idées très personnelles et qui ne sont pas toutes absurdes, tant s'en faut : celle de la tolérance religieuse, par exemple, dont peu de croyants ont parlé mieux qu'elle au XVIIe siècle. Adolphe Franck, qui n'avait jamais ouvert les vingt volumes, mais qui connaissait les extraits des œuvres d'Antoinette publiés en 1876 par Mlle Wild [1], a dit là-dessus, dans quelques colonnes du *Journal des Débats* (24 avril 1877), des choses excellentes : M. A. von der L. paraît ne pas se douter qu'il y ait là matière à réflexions. Les opinions d'Antoinette sur la prédestination, sur l'amour, sur l'avenir de l'humanité ne comptent pas davantage à ses yeux. On peut se demander pourquoi il a cru devoir consacrer de longues recherches et trois cents pages à une folle, à une hystérique et à une menteuse en qui il ne trouve rien à louer. Et si les œuvres d'Antoinette n'étaient pas si rares, on pourrait faire appel, du jugement de M. von der Linde, à ces œuvres elles-mêmes, la *Pierre de touche*, par exemple, ou le *Tombeau de la fausse théologie*; ceux qui en aborderont la lecture avec sympathie et en tenant compte de l' « état d'âme » de toutes les mystiques, comprendront qu'Antoinette ait eu beaucoup d'ennemis et conserve encore quelques dévots.

Salomon Reinach.

---

139. — Georges Duval. **Napoléon III, Enfance — Jeunesse.** Paris, Flammarion, 1 vol. in-12. 335 p.

Notre engouement pour le Premier Empire a mis par contre-coup le Second à la mode, et les publications sur Napoléon III commencent à affluer. La plupart, doit-on le dire? n'ont pas grande valeur scientifique. En ce qui concerne M. Duval, qui étudie Louis-Napoléon depuis sa naissance jusqu'à son élection à la Présidence, il faut, pour être juste, le chicaner sur sa méthode historique et le remercier des curieux documents psychologiques qu'il nous apporte.

Il vaudrait mieux ne pas parler de tout ce qui, dans son livre, est récit. Lorsqu'il ne cite pas in extenso, il croit inutile d'indiquer les

1. La publication est anonyme, mais l'auteur s'est fait connaître plus tard. M. A. von der L. n'a pas cité cet opuscule, auquel l'*Encyclopédie des sciences religieuses* aurait cependant pu le renvoyer.

sources auxquelles il puise ; la plupart de ses affirmations restent en l'air ; les yeux cherchent vainement au bas de la page la référence qui donnerait une valeur aux allégations de l'écrivain. Lorsqu'il se risque à une discussion critique, ses arguments sont un peu bien légers : ainsi, voulant établir l'innocence des relations d'Hortense avec Napoléon, il cite pour toute preuve... le *Mémorial,* et une lettre de l'Empereur, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec le point à éclaircir (p. 14-17); il ajoute aussi trop aisément foi à de bien singuliers racontars ; c'est ainsi qu'il nous déclare de son plus grand sérieux que Louis-Philippe et M. Thiers n'ont redemandé aux Anglais les cendres de l'Empereur que pour se les faire refuser et trouver dans ce refus prétexte à une déclaration de guerre : « Le roi Louis-Philippe auquel on reprochait d'aimer exagérément la paix... chargea M. Thiers d'organiser un ministère de combat. Il s'agissait de faire revivre l'épopée napoléonienne — excusez du peu, — et de débuter par une descente en Angleterre. Restait le moyen d'engager la lutte. Le gouvernement imagina de réclamer les cendres de Napoléon. » Et M. D. de plaisanter agréablement Louis-Philippe (p. 246-247) ; mais ce n'est pas de Louis-Philippe que nous avons envie de rire, non, ni de M. Thiers. — D'ailleurs, le récit est très vide. M. Duval, par système, saute à pieds joints par dessus les faits qu'il suppose trop connus : les tentatives de Strasbourg et de Boulogne, le procès devant la Chambre des pairs. Il n'a peut-être pas tort, mais il n'est guère plus instructif là où il s'étend assez longuement : nous savions avant lui, et tout aussi bien, quel singulier ménage faisaient le roi Louis et la reine Hortense ; il ne nous apprend pas grand'chose de nouveau sur l'éducation de son héros et sur l'influence prépondérante de la mère dans cette éducation, sur la part prise par le prince Louis et par son frère aîné à l'insurrection italienne de 1830, sur les séjours en Suisse, à Londres et en Amérique.

Il est inutile, du reste, de trop insister là-dessus, car M. D. nous répondra que son récit n'est fait que pour encadrer les documents qu'il nous met sous les yeux et spécialement les lettres du prince : « Il entre dans le plan de cette étude, dit-il, de laisser le plus souvent la parole au futur empereur » (p. 177). M. D. a réuni, en effet, une foule de lettres de Louis-Napoléon à sa mère, à son père, à ses oncles, à M. Vieillard, son précepteur, etc. ; il nous donne aussi des lettres de ces divers correspondants au prince, un fragment des « Mémoires », projetés par Napoléon III, sous le titre de « Souvenirs de ma vie », etc. Beaucoup de ces pièces lui ont été communiquées par l'impératrice Eugénie et par « la famille impériale » (?). M. D. ne nous dit pas comment il en a obtenu communication : un bout de préface pour nous renseigner à cet égard nous aurait été précieux. Mais M. D. est fort mystérieux. Il exagère par trop sa discrétion en nous cachant quelles pièces sont inédites et quelles sont celles qui ont été déjà imprimées. Il a le tort d'oublier de dater un certain nombre de lettres. Là encore apparaissent le manque de critique et le défaut de méthode.

Quoi qu'il en soit, ces documents ont un intérêt psychologique de premier ordre. Ils nous font assister à la formation d'un caractère : la première lettre du prince est du 24 juillet 1831, alors qu'âgé de treize ans il étudiait au collège d'Augsbourg, et nous le suivons jusqu'à sa quarantième année en 1848. Le trait dominant de sa nature est la ténacité. Du jour où la Révolution de 1830 lui a donné l'espoir de rentrer en France, Louis-Napoléon a dirigé toutes ses actions vers ce but (p. 86) ; du jour où la mort du duc de Reichstadt (1832), suivant celle de son frère aîné (1830), a fait de lui un Prétendant, il n'a pensé qu'à régner. Pour y arriver, ce prétendu rêveur déploie une activité vraiment extraordinaire. Son principe est qu'il doit se faire connaître : « Comment, écrit-il en 1834, les Français se souviendraient-ils de nous, quand nous-mêmes nous avons tâché pendant quinze ans de nous faire oublier... on ne retire que ce que l'on sème » (p. 126). Son premier moyen est la publicité. Il saisit toutes les occasions d'occuper de lui l'opinion. Le bruit se répand que les Belges songent à lui offrir la couronne : vite une lettre pour démentir et pour proclamer qu'il ne songe qu'à la France (p. 105-106). Autre bruit d'un prétendu mariage avec dona Maria, reine de Portugal : autre lettre, toujours dans le même sens (p. 127-128). En 1830, il commence par les « *Rêveries politiques* » l'interminable série de ses publications. Dès lors les brochures suivront les brochures et les ouvrages les ouvrages : *Considérations politiques et militaires sur la Suisse* (1832), *Manuel d'artillerie pour la Suisse* (1835), *Idées napoléoniennes* (1840), et la foule d'articles et d'études diverses qu'il élucubre dans sa prison de Ham et parmi lesquels se détache l'*Extinction du Paupérisme*. Cette effroyable fécondité est réfléchie et systématique. Une publication nouvelle a pour lui le même objet que les équipées de Strasbourg et de Boulogne. Le prince l'explique dans une lettre, écrite de Ham à M. Vieillard en 1840 : « Vous me dites que je veux faire avancer ma cause par des effets puérils. Eh ! mon Dieu ! le succès dépend d'un nombre d'infiniment petits qui à la fin seulement parviennent à faire corps et à compter pour quelque chose... Non, il n'y a rien de puéril dans des efforts, quelque faibles qu'ils soient, quand ils partent toujours du même mobile et qu'ils vont tous au même but. J'ai écrit en 1832 une brochure sur la Suisse pour gagner d'abord dans l'opinion de ceux avec lesquels j'étais obligé de vivre. Ensuite, je me suis appliqué pendant près de trois ans à un ouvrage d'artillerie que je sentais être au-dessus de mes forces, afin d'acquérir par là quelques cœurs dans l'armée et de prouver que si je ne commandais pas, j'avais du moins les connaissances requises pour commander. J'arrivai par ce moyen à Strasbourg. Depuis, je fis publier la brochure Larty, non seulement pour me défendre, mais pour donner au gouvernement un prétexte pour me faire renvoyer de Suisse. Cela ne manqua pas et l'hostilité du gouvernement me rendit mon indépendance morale, que j'avais pour ainsi dire perdue par une mise en liberté

forcée. A Londres, je publiai, contre l'avis de tous, les *Idées napoléoniennes*, afin de formuler les idées politiques du parti et de prouver que je n'étais pas seulement un hussard aventureux. Par les journaux je tâchai de préparer les esprits à l'événement de Boulogne.. Mais enfin, que reste-t-il de tous ces enchaînements de petits faits et de petites peines? Une chose immense pour moi. En 1833, l'Empereur et son fils étaient morts. Il n'y avait plus d'héritiers de la cause impériale. La France n'en connaissait plus aucun. Quelques Bonaparte paraissent, il est vrai, çà et là, sur l'arrière-scène du monde comme des corps sans vie, momies pétrifiées ou fantômes impondérables; mais, pour le peuple, la lignée était rompue; *tous les Bonaparte* étaient morts. Eh bien! j'ai rattaché le fil; je me suis ressuscité de moi-même et avec mes propres forces, et je suis aujourd'hui, à vingt lieues de Paris, une épée de Damoclès pour le gouvernement » (p. 276-278). L'événement devait justifier ce calcul. Mais qu'on songe à la persévérance qu'il a fallu à Louis-Napoléon pour le poursuivre! Parmi les siens il ne trouve d'appui que chez sa mère. Son père, ses oncles le désapprouvent et le honnissent. Après Strasbourg, c'est sur lui, dans sa famille, un haro général (lettre à Joseph, p. 196-198). Tous ces braves princes ne songeaient qu'à rentrer en grâce auprès du gouvernement français pour rentrer du même coup en France et dans leurs biens, et ils maudissaient de tout leur cœur les folles équipées de Louis-Napoléon. En dehors des siens le prince ne pouvait espérer gagner à la plus incertaine des causes aucun homme de situation régulière et de sens rassis; aussi en fut-il réduit à grouper autour de lui des aventuriers ou tout au moins des gens d'esprit fort aventureux. Il le constatait lui-même: « Je n'ai d'amis politiques que parmi ceux qui, habitués aux jeux de la fortune, pensent que, parmi les chances possibles de l'avenir, je puis être un en-cas utile » (1835, p. 131-132). Au moins savait-il s'attacher ces rares amis, leur inspirer foi en son avenir et dévouement absolu à sa personne: chaque preuve de dévouement de leur part était récompensée par un témoignage d'affection et d'intérêt (lettre à Belmontet qui s'est battu en duel pour le prince, p. 121-122; à Larty qui a publié après Strasbourg une brochure bonapartiste qui lui vaudra la prison, p. 126-129); il les secourait d'argent, et quand il les avait entraînés dans un traquenard, il s'efforçait en les défendant, en les déchargeant, d'adoucir pour eux les conséquences de ses folies: ainsi, après Strasbourg, pour Vaudrey et ses autres complices (p. 165, 168, 169, 172-173, 190, 193-196). De tous points un bon chef de partisans. En cela, d'ailleurs, il n'avait pas à se contraindre. Sa nature était essentiellement affective. Son amour pour sa mère fut passionné. On le sent à chaque ligne qu'il lui envoie; il éclate d'une façon touchante dans la lettre qu'il lui écrit du bateau où il s'est embarqué en Amérique pour aller la retrouver en Europe, à la nouvelle qu'elle est gravement malade (p. 210-212); il se manifeste mieux encore peut-être par le billet laconique où il annonce la mort de la reine

Hortense au roi Louis (p. 215-216). Avec son père, dont il vivait séparé, avec ses oncles, qui ne l'aimaient point, il garde un ton de respectueuse tendresse, avec çà et là des élans de cœur (p. 75-76, 196-198, 212-214).

Ténacité et sensibilité, ce sont les deux faces de son caractère qui apparaissent le plus clairement dans ses lettres, si bien que le *recueil* de M. D. fournit un perpétuel commentaire du *doux entêté* de la reine Hortense. Aussi n'est-il pas étonnant que le substratum de cet esprit soit d'ordre sentimental : c'est une foi mystique dans sa destinée et dans la cause napoléonienne. « Moi, j'ai la foi, écrit-il, cette foi qui vous fait tout supporter avec résignation... cette foi, enfin, qui seule est capable de remuer les montagnes » (p. 279), et il parle de la « voix secrète » qui l'a poussé à Strasbourg (p. 153).

Tel nous apparaît l'homme. Quant à ses idées politiques, il y aurait plus d'un passage à relever dans les lettres (p. 141-143), mais on n'ajouterait pas grand'chose ainsi à ce que l'on connaît par ailleurs et surtout par les *Idées napoléoniennes*.

C'est donc au point de vue psychologique que les documents que nous apporte M. D. sont hautement intéressants, et c'est assez pour que nous soyons reconnaissants à l'auteur de ses peines et de ses recherches.

Notons, enfin, qu'il est assez difficile de se rendre compte de l'esprit dans lequel le livre est écrit. Bien que haïssant les Bourbons et animé d'une vague sympathie pour les Bonaparte, M. D. ne paraît beaucoup aimer ni les princes en général ni son héros en particulier. Si ceux qui lui ont fourni les matériaux de son livre comptaient sur une apologie, ils doivent être déçus. Espérons pour M. D. qu'il n'avait rien promis et qu'il n'a pas procédé avec l'impératrice Eugénie, comme le fit M. Thiers avec le roi Jérôme. Dans une fort intéressante digression M. Duval nous montre, pièces à l'appui, comment l'historien du Consulat et de l'Empire s'y prit pour soutirer des renseignements (dix-sept envois de caisses de manuscrits !) à l'ancien roi de Westphalie, sans rien lui donner en échange que des flatteries et des promesses (p. 218-224). Cet épisode nous apprend quelles facilités a pour écrire l'histoire un personnage influent et pas trop scrupuleux.

Gabriel Syveton.

---

140. — Ernest Stroehlin, professeur honoraire à l'Université de Genève, **Quelques réflexions sur le collège de Genève et l'enseignement secondaire classique**. Genève, Georg, 1894; 189 pp. in-8.

L'enseignement secondaire a été livré à Genève, comme en France, à la chirurgie des réformateurs. Comme partout, c'est le même matérialisme utilitaire, la même inconscience des résultats, la même ignorance de la matière à opération, qui est l'âme de l'enfant. A voir l'insouciance et l'esprit de système des fabricants de programmes, on croirait vraiment

qu'il s'agit de je ne sais quelles réactions mathématiquement prévues, ou plutôt que l'éducation n'est qu'une espèce d'industrie plus facile que toute autre : car on peut s'y permettre les essais les plus fantaisistes, sans craindre de ne pas trouver acheteur. M. Strœhlin proteste contre des expériences qui paraissent ne rien coûter. Il passe en revue tous les détails de l'enseignement et oppose aux nouveautés genevoises les usages français. Hélas! nous ne voulons pas tenter de détromper un ami aussi chaud de notre pays ; mais la désorganisation existe chez nous autant qu'à Genève. De vieilles traditions et les louables efforts d'un personnel formé d'après les anciennes méthodes peuvent seulement retarder les conséquences inévitables d'une fausse direction. Le dédain de la culture classique et l'horreur de l'effort viennent de porter leurs fruits dans de récents règlements de notre enseignement supérieur. La conclusion de M. Strœhlin est un appel à ses compatriotes où il les presse de conserver avec la France leurs liens intellectuels. Il est clair que c'est l'intérêt de la Suisse. La raison d'être de ce petit pays libre est de servir d'intermédiaire entre la France, l'Italie et l'Allemagne. Le jour où l'une de ces trois influences l'emporterait annoncerait celui de l'annexion politique [1].

A.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Temps* du 13 mars annonce dans les termes suivants la mort de Charles SCHMIDT qui fut un de nos amis et collaborateurs : « C'était le dernier survivant de ce groupe de savants strasbourgeois qui vivaient autour de l'église Saint-Thomas, dont ils formaient le chapitre : les Reuss, les Baum, les Cunitz, les Stahl, les Iung, sorte de bénédictins laïques qui, dans le travail patient et acharné d'une vie sédentaire, acquéraient et prodiguaient dans leurs leçons et dans leurs livres les trésors d'une érudition prodigieuse; colonie originale et indépendante de la science française, placée sur les bords du Rhin pour lui servir de lien et de truchement avec la science germanique. Charles Schmidt avait choisi de bonne heure, pour son lot particulier, l'étude de l'histoire. Il y apportait, avec une grande justesse de jugement et une extrême sagacité, le goût des documents authentiques, de la vérité puisée aux sources. Aussi fut-il, à partir de 1840, l'un des initiateurs et des guides les plus sûrs et les plus écoutés dans les études d'histoire religieuse. Son *Histoire des Albigeois* ou Cathares, couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est restée classique et fait encore autorité. En 1853, l'Académie française couronnait encore son

---

1. Pour ne pas laisser prescrire le droit de la critique, notons quelques particularités du français de Genève, qui pourraient servir d'arguments en faveur d'une des thèses de l'auteur : la nécessité d'un séjour en France : p. 8 etc. « repourvoir » et p. 6 la « repourvue d'une branche de l'enseignement » ; p. 18, « des connaissances autonomes », c'est-à-dire acquises par un travail personnel ; p. 33, la « mémorisation » d'un texte, et souvent; p. 163, « un blanc de mémoire », image très juste d'ailleurs. Le collège Stanislas n'est pas un lycée (p. 42).

Essai historique sur la société civile dans le monde romain et sa transformation par le christianisme. Mais ce fut surtout le moyen âge et, dans le moyen âge et au XVIe siècle, les sectes mystiques qui furent l'objet favori de ses recherches. Il a écrit sur Gerson et les mystiques du XIVe siècle, maître Eckart, Suso, les amis de Dieu et Nicolas de Bâle, Gérard Roussel et Pierre Vermigli, une série de monographies de la plus franche originalité et de la plus sérieuse valeur. L'ancienne bibliothèque de Strasbourg avec ses manuscrits rarissimes et ses précieux incunables, était sa retraite habituelle et comme son cabinet de travail. Aussi ne peut-on décrire sa douleur et son désespoir quand il la vit flamber sous les bombes des Allemands. Après 1870 il prit sa retraite et vécut solitaire. Il s'enfermait dans sa demeure et vivait comme un exilé dans son propre pays. Recueillir les débris ou cataloguer les pertes irréparables de la vieille bibliothèque de Strasbourg, en écrire l'histoire pour que la science n'oublie pas ce qu'elle a perdu, ce fut l'occupation de ses dernières années. Il a publié, en 1876 un recueil de *Traités mystiques* du XVIe siècle; en 1877, une histoire littéraire de l'Alsace à l'époque de la Renaissance; en 1882, des poésies huguenotes et un précis de l'histoire de l'Église au moyen âge. L'Alsace n'a pas eu de fils plus jaloux de ses titres d'honneur ni qui ait plus fait pour les conserver. Sa timide et loyale figure était devenue infiniment chère à ses élèves et à tous ses amis; elle faisait partie du vieux Strasbourg, qui leur paraîtra un peu plus changé encore, lorsqu'ils y reviendront sans l'y retrouver. »

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 mars 1895.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie présente comme candidats à la chaire de langue et littérature araméenne, vacante au Collège de France, en première ligne M. Rubens Duval, en seconde ligne M. l'abbé Chabot.

L'Académie désigne M. Müntz pour faire une lecture à la prochaine séance trimestrielle.

M. Robert de Lasteyrie termine la lecture de son mémoire sur les œuvres de peinture attribuées à André Beauneveu, un des plus grands artistes français du temps de Charles VI. Le point de départ de cette étude est une communication que M. Paul Durrieu, conservateur au Musée du Louvre, fit à l'Académie au printemps dernier. Il s'agissait d'un dessin à la plume attribué jusqu'ici à l'école de Giotto et dont M. Durrieu voulait faire honneur à Beauneveu. M. de Lasteyrie démontre avec une grande abondance de preuves que ce dessin ne saurait être l'œuvre de Beauneveu; puis, passant en revue toutes les miniatures où l'on a voulu jusqu'ici reconnaître l'œuvre de cet artiste, il montre que nous ne possédons actuellement qu'un seul manuscrit — c'est un psautier du duc de Berry, appartenant à la Bibliothèque nationale — auquel la collaboration de Beauneveu semble indiscutable. Par contre, les deux belles miniatures d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles représentant le duc de Berry agenouillé devant la Vierge, et qu'on est généralement d'accord pour attribuer à Beauneveu, ne sont pas de lui, mais de Jacquemart de Hesdin. C'est à ce dernier, un des plus grands artistes de la fin du XIVe siècle et dont on a trop méconnu l'importance, qu'il faut restituer deux magnifiques manuscrits de la Bibliothèque nationale, les Grandes Heures et les Petites Heures du duc de Berry, que M. Durrieu a attribuées aussi avec quelques autres critiques à Beauneveu. En terminant, M. de Lasteyrie donne des renseignements sur cinq très curieuses miniatures évidemment de la même école, que Curmer avait jadis reproduites dans une de ses publications d'enluminures et dont on avait depuis complètement perdu la trace. Elles viennent d'être acquises par M. Maciet.

M. le Ministre de l'Instruction publique écrit qu'il a transmis à son collègue des Affaires étrangères la lettre de l'Académie relative au barrage projeté sur le Nil et qui pourrait compromettre les monuments de l'île de Philæ. Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 8 avril — 1895

140. — A. BAILLY. **Dictionnaire grec-français,** rédigé avec le concours de M. E. Egger, à l'usage des élèves des lycées et des collèges. Paris, Hachette et Cie, 1895. xxxii-2227 p.

L'éloge de M. Bailly n'est plus à faire. A un moment où les études philologiques étaient chez nous en médiocre honneur, son *Manuel des racines grecques et latines* est venu, sous un aspect qui n'avait rien d'aride, apprendre aux professeurs français comment s'était formé le matériel des deux langues qu'ils avaient à enseigner : il fut bientôt dans toutes les mains. Quelques années après paraissait sa *Grammaire grecque;* et l'on sait que si le succès n'a pas été proportionné au mérite de l'ouvrage, cela tint à des causes tout extérieures bien plus qu'à des raisons d'ordre intrinsèque. Est-il nécessaire d'ajouter que les *Leçons de mots,* rédigées en collaboration avec M. Bréal, rendent aujourd'hui les plus grands services aux professeurs des lycées et aux étudiants des facultés ? Maintenant, le savant et infatigable professeur vient de s'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de l'Université, en donnant aux maîtres et aux élèves, pour les aider dans l'étude du grec, un instrument de travail incontestablement supérieur. Les jeunes hellénistes trouveront, dans le *Dictionnaire grec-français* de M. Bailly, les significations des mots rangées dans un ordre rationnel, et les mots eux-mêmes soigneusement contrôlés dans leurs formes et dans leurs emplois; les futurs maîtres, et les maîtres eux-mêmes en tireront un fruit précieux, en rencontrant, scrupuleusement indiquées, les références aux textes. C'est là, il convient de le dire, une heureuse innovation, dont il faut attendre les meilleurs résultats. On comprend que des notations comme : poétique, archaïque, néologisme, et autres du même genre, exprimées soit en toutes lettres, soit à l'aide de signes conventionnels, ne sont guère suffisantes; on comprend encore que le simple enregistrement, à leur rang alphabétique, d'un grand nombre de termes qui n'ont été que rarement employés, notamment une foule de verbes et d'adjectifs composés, laisse en suspens l'esprit du travailleur, qui ne peut savoir à

quelle époque de la langue il doit se reporter; et il n'est pas un professeur de grec qui ne sache par expérience combien il est difficile d'arriver à faire écrire les élèves (je parle surtout des facultés, et les jurys d'agrégation en savent quelque chose) dans une langue une et conséquente avec elle-même. L'indication des sources manquait jusqu'ici, même dans de bons dictionnaires; car pour citer seulement celui d'Alexandre, dont je suis le premier à reconnaître le mérite, et qui a rendu service à de nombreuses générations, les noms de Thucydide, Xénophon, Démosthène, etc., à la suite de quelques phrases sont loin de suffire, d'autant plus que l'attribution des passages cités n'était pas toujours exacte. Ce qu'il fallait, c'était se conformer à la méthode des grands dictionnaires, et ne pas négliger, dans un dictionnaire classique, de faire connaître les parrains, si je puis m'exprimer ainsi, de tous les termes cités, qu'ils fussent ou non accompagnés d'exemples. Il va de soi que le nom tout seul n'eût été qu'un trompe-l'œil spécieux, et que le passage précis devait y être ajouté. C'est pour cette raison que j'ai cru devoir insister à ce sujet, et c'est ce qui fait pour une grande part, à mon avis, l'intérêt et la supériorité de l'ouvrage de M. Bailly. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres points sur lesquels il serait utile de s'arrêter : pour les verbes comme pour les substantifs, les formes dialectales ou poétiques sont réunies dans un paragraphe spécial à la fin de chaque article; les degrés de comparaison connus sont ajoutés aux adjectifs; la quantité est indiquée ; rien n'est négligé de ce qui concerne les formes attiques; l'indication de la racine et les rapprochements avec le latin donneront peut être aux élèves le goût des recherches étymologiques, qui sera aidé encore par la table des familles de mots à la fin du volume. Non moins utile, et il faut encore en remercier M. Bailly, est la mention, dans la liste des auteurs (p. XIII-XXIX), de leurs ouvrages les plus importants, et des principales éditions [1] ; nos élèves ignorent trop souvent qui a publié les textes qu'ils traduisent, et je souhaite (puisse ce vœu n'être pas stérile!) qu'ils parcourent cette liste le plus souvent possible. L'ouvrage, grâce à une impression nette et à un choix judicieux des types de caractères, est clair pour l'œil et facile à consulter ; les chiffres en italiques, à côté du nom de l'auteur en petites capitales romaines, sont d'un heureux effet, et les diverses acceptions des mots sont suffisamment distinguées par l'emploi de chiffres, romains et arabes, en caractères gras. Ni l'auteur ni les éditeurs n'ont perdu leur temps; professeurs, élèves des hautes classes, étudiants des facultés devront user de ce dictionnaire; et M. Bailly pourra goûter, avec la satisfaction intime d'avoir fait une œuvre utile à l'enseignement, le plaisir de jouir d'un succès bien mérité [2].

My.

---

1. Une erreur de composition a fait placer la liste des œuvres d'Hippocrate à la suite du nom d'Héliodore.

2. Quelques fautes que je signale pour les éditions futures : dans la préface : *ἄθροος, γνῶτος*; dans les titres des pages : *στυνῳδός (συν-)*; dans le texte : *Αἴσχυλος, Στρομβιχοί*,

141.— J. Petitjean et V. Glachant, **Exercices d'application sur l'*Abrégé de grammaire grecque*** de MM. A. Croiset et J. Petitjean. Paris, Hachette, 1894, 1 vol. in-16 de 622 pp. Prix : 2 fr. 80.

Si nos élèves ne deviennent pas forts en grec, ce ne sera pas faute que les plus savants et les meilleurs professeurs aient travaillé pour eux. Ce modeste petit livre, entre autres, a dû coûter à ses auteurs un labeur énorme et dont l'on reste effrayé. Il contient d'abord en effet des listes de mots extrêmement complètes et précises, auxquelles est jointe, pour les verbes, l'indication toujours sûre des temps usités et des irrégularités : que l'on songe que ce dernier travail n'est fait nulle part, que le livre de Veitch et la grammaire de Kühner-Blass elle-même sont insuffisants à ce point de vue, enfin que le dictionnaire de M. Bailly a paru après ces *Exercices*. Les versions sont toutes empruntées aux meilleurs auteurs grecs, et accompagnées d'une foule de notes, non seulement grammaticales, mais littéraires et historiques, vraiment merveilleuses de science et de clarté; inutile d'ajouter que les phrases sont choisies et graduées d'après l'ordre rigoureux de l'*Abrégé*. Les thèmes, sauf les premiers, sont aussi exclusivement composés de phrases traduites du grec : c'est assurément le bon moyen pour que le corrigé en soit irréprochable; mais il faut s'être servi du livre pour apprécier les trésors de renseignements que renferment les notes. C'est faire en même temps l'éloge des deux lexiques, composés d'après les phrases mêmes. La science des auteurs est d'une sûreté extraordinaire. Mais ce n'est point là un ouvrage de science, et ce n'est point par là qu'il veut être jugé. Aussi bien faudrait-il chercher attentivement pour relever des erreurs, et, quand on aurait noté quelques fautes d'accents comme χρῆ dans le lexique français-grec, on n'aurait peut-être pas à faire beaucoup de critiques plus importantes.

C'est un livre de classe, et qui doit être d'un usage journalier. Il est destiné à la cinquième et à la quatrième ; mais il dépasse de beaucoup ces classes, de même que la *Grammaire* complète de la même collection, soi-disant pour les classes supérieures, sert en réalité, au moins pour la morphologie, aux candidats à l'agrégation, et à bien des agrégés. C'est peut-être un premier reproche. J'en vois deux autres. Sauf quelques exercices à la fin, tous (et il y en a plus de trois cents) sont uniquement composés de phrases détachées, et malgré l'intérêt de chacune d'elles, il

πραΰτατος (à l'art. πραΰς), σιλικύπριον (λλ) ὑπολαπάτω (ττ). J'ai constaté l'absence de plusieurs mots : ἐμφράγνυμι, θελκτικός, μύησις, ὑπεράξιος dans Elien ; αἰγυπτίως, Σύλλειος, Οὐεργεγγετόριξ, Παρίλια dans Dion Cassius ; λιφερνέω renvoie à λειπερνέω qui manque, de même ἐνόρνυμαι, auquel renvoie ἐνῶρτο. Des comparatifs et superlatifs, en très petit nombre d'ailleurs, ont été omis, δημοτικώτατος ἰσχυρογνωμονέστατος, εὐπειθεστέρος ; ἀφηλικέστερος, qui existe, n'est cité que sous sa forme hérodotéenne ἀπηλ. Mais ces fautes, et celles que l'on pourra trouver encore, seront corrigées dans la seconde édition, qui ne peut tarder à s'imposer.

est incontestable que cela retient bien moins l'élève — et le professeur, que des textes suivis. On eût pu du moins, il semble, en intercaler quelques-uns. En second lieu et quelque paradoxal que cela puisse paraître, ces exercices sont à la fois trop faciles et trop difficiles. L'élève a trop de secours; les notes lui disent tout, même souvent ce qu'il devrait chercher lui même dans le lexique; elles lui indiquent le temps du verbe à employer, les particules à mettre; bien plus, pour toutes les phrases traduites, elles lui donnent la construction littérale du grec, dans l'ordre même du texte, en indiquant soigneusement tous les mots à omettre ou à ajouter, etc. Je mets en fait qu'un élève pourra, sans autre mérite qu'une attention soutenue, traduire irréprochablement toutes les phrases du livre. Or il me semble évident qu'un élève ne peut s'instruire que s'il fait des fautes qu'on lui corrige, et s'il a à réfléchir sur son texte, au lieu de trouver la besogne toute mâchée. On dira que ce système était nécessité par la nature même des phrases à traduire. Les auteurs en effet les ont traduites en *bon français* (quelquefois terriblement loin du texte), et dès lors en effet sans ces indications minutieuses il serait tout à fait impossible de reconstituer le grec. Mais c'est justement ce que je veux dire en prétendant que ces exercices sont trop difficiles. L'élève ne s'attache plus qu'à la construction; comme elle n'a plus en apparence aucun rapport avec la phrase française qu'il s'agit de traduire, il oublie entièrement celle-ci et calque machinalement son grec sur la construction qu'on lui donne, sans chercher à s'en rendre compte : huit fois sur dix, il ne pourrait pas s'en rendre compte sans secours. Sa phrase sera donc correcte, mais il n'y aura rien compris. On souhaiterait que l'élève, pour faire son devoir, eût davantage à réfléchir sur des choses plus simples, et fût laissé un peu plus libre, et que le professeur eût également plus de liberté pour le corriger.

Cela revient à dire, on le voit, que les auteurs se sont peut-être donné trop de mal, et ont trop bien fait. Combien de livres mériteraient pareil reproche?

P. Couvreur.

---

142. — **Studi italiani di filologia classica.** Volume II, Firenze, G. C Sansoni, 592 pp. in-8. Prix, 20 fr.

L'excellent recueil des *Studi* contient toujours des travaux intéressants [1]. Le volume dont nous avons à parler pour le moment comprend vingt-trois articles que nous allons passer rapidement en revue.

Philologie grecque. P. Franchi de' Cavalieri, *La forme du κώθων.* Ce vase à boire, spécifiquement spartiate, devait ressembler à une fiole. — Fr. Bancalari, *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque*

1 Cf. *Rev. cr.*, 1893, II, 130.

Casanata. Il n'y a presque pas de manuscrits d'auteurs classiques et ils sont récents sauf un Hésiode du XIIIe-XIVe siècle. Ajouter à la table des propriétaires : Joannes Angelus dux ab Altaemps, 1202. — E. Rostagno, *Manuscrits grecs peu connus de la Laurentienne.* Dans le vol. précédent, MM. R. et Testa out donné le catalogue des manuscrits grecs non compris dans Bandini. Dans cet article, M. R. attire l'attention sur des manuscrits qui risquent de passer inaperçus ; ils sont égarés à la fin du t. V de Bandini coll. 770-774. M. Rostagno en dresse la liste sommaire. — G. Vitelli, *De generatione hominis.* Supplément aux indications de M. Krumbacher relatives aux manuscrits de ce traité et à ceux de la vie de saint Théodose. — G. Vitelli, *Catalogue des manuscrits grecs Riccardiens, Magliabecchiens et Rucelliens.* Ce titre suffit à indiquer la haute importance de ce travail qui ne comprend pas moins de cent pages. — M. Fuochi, *Dialecte des inscriptions ioniennes.* C'est une liste raisonnée des particularités dialectales des inscriptions suivie d'un index complet de tous les mots des textes publiés par Bechtel. Ajoutons que, dans la première partie, M. Fuochi joint toujours, quand il le peut, la date de l'inscription à son numéro. C'est un usage excellent et qu'il faut souhaiter de voir se généraliser. — F. Nencini, *Sur le proverbe* ἀπ' ὄνου. Le proverbe n'est pas né seulement de l'ambiguité ἀπ' ὄνου : ἀπὸ νοῦ ; il fait allusion à une forme de rhyton et aux effets de l'ivresse. Dans Aristophane, *Guêpes*, 615-618, une équivoque d'un autre genre complique encore l'emploi de cette expression. — G. Vitelli, dans Sophocle, fr. 82, 2e éd. Nauck, change au troisième vers αὐτόν en αὖ θεῶν, et dans Euripide, *Médée*, 893, νῦν βεβούλευμαι en μεταβεβούλευμαι. — Ett. Romagnoli détermine l'entrée, les mouvements et la situation des personnages pendant la parodos des *Oiseaux* d'Aristophane. — En. Piccolomini, *Observations critiques et explicatives sur les* Chevaliers, étudie les vv. 21 sqq., 30 sqq., 61-63, 74-75, 89, 269-272, 294 sqq., 402 sqq., 417-426, 526-527, 554-555, 813-816, 820-821, 852-854, 1025-1027, 1243, 1335-1336. — Fel. Tocco reprend une question qu'il avait traitée déjà en 1876. Il était arrivé à cette conclusion, alors nouvelle, que le *Sophiste*, le *Parménide* et le *Philèbe* de Platon n'appartiennent pas à la période mégarique, mais sont postérieurs. Cette étude est restée inconnue des philologues. Il y a quelques années, M. H. Jackson, en étudiant la théorie des idées, est arrivé au même résultat, et l'a fait accepter par les historiens de la philosophie. M. Tocco revient à son tour sur les articles de M. Jackson et s'efforce de préciser les variations de la doctrine de Platon. — G. Vitelli publie une lettre d'un certain Dion à Eusèbe qui se rattache à la correspondance mise si légèrement sous le nom de Dion Chrysostome. Le caractère byzantin de ces textes n'est pas méconnaissable. — Le même, à propos des manuscrits florentins d'Hérodien, établit que l'ancien manuscrit de l'abbaye de Florence (*Badia*), souvent cité dans les notes d'Ange Politien sur son manuscrit (Couvents supp., 164), est aujourd'hui le

manuscrit de Leyde Gron. 88. — Dans Philostrate, *im.*, II, 26, 1, M. Vitelli propose : δίχα τοῖν ποδοῖν, pour διὰ τοῖν ποδοῖν. — Il étudie ensuite l'hiatus dans le Roman de Ninus, publié par M. Wilcken, en détermine les conditions et corrige les passages qui échappent à la règle. — Enfin, il ajoute un manuscrit de Genève à la liste des manuscrits connus de la vie de saint Théodose.

Philologie latine. A propos de Plaute, *Stichus*, 639, M. Fr. d'Ovidio discute les deux leçons *uincea* et *iuncea* au point de vue du sens et des dérivés romans. Le texte *iuncea*, plus vraisemblable, serait un jeu de mots gréco-romain ; car, c'est σχοῖνος, et non *iuncus*, qui a le double sens de plante et de corde. J'ai peine à croire que Plaute ait risqué de son chef un jeu de mots aussi difficile à comprendre pour un public romain. Si la leçon *iuncea* est nécessaire, elle ne me paraît s'expliquer que par une gaucherie de traduction ; le modèle grec, suivi trop littéralement par Plaute, avait quelque emploi à double entente du mot σχοῖνος. — M. E. Cocchia propose de lire dans Plaute, *mil. gl.*, 23-24 : « me sibi habeto, ego me mancupio dabo, nisi, unum : epityra ut apud illa estur insanum bene. » A noter que *estur* paraît être toujours impersonnel chez Plaute, de là l'usage adverbial de *insanum bene*. — M. E. Rostagno a constaté que la collation de l'Ashburnhamensis du *de bello africo* donnée dans l'édition Wölfflin-Miodonski n'était pas exacte ; il en publie une nouvelle, et l'accompagne d'une description du manuscrit. Il ne me semble pas, à en juger par les fac-similés, qu'on puissé reporter ce manuscrit au IXe siècle, comme le fait M. Rostagno [1]. Il attire l'attention sur un autre manuscrit complet de César, le Laurentianus LXVIII, 8 et donne la collation du *Bellum hispaniense* (XIe siècle) ; nos renseignements sur les autres manuscrits de cet opuscule me paraissent trop imparfaits pour qu'on juge de la valeur de ce Laurentianus. Il faut pourtant noter qu'il a la bonne leçon, IV, 4, connue déjà par le Ricardianus 541 [2]. — M. G. Albini est l'auteur d'une édition de Perse avec notes, parue en 1890. Il revient sur ce sujet aujourd'hui, pour apporter de nouveaux éclaircissements à un texte difficile. La discussion est toujours sérieuse et digne d'arrêter l'attention : M. Albini est très au courant de la bibliographie de son auteur. — Je mentionne simplement le travail de M. Sabbadini sur le commentaire de Térence par Donat. Il méritait à lui seul une étude spéciale, qui n'est plus à refaire après l'article donné ici même par M. Thomas [3].

---

1. C'est aussi l'avis de M. Chatelain, non mentionné par M. Rostagno, *Paléographie des classiques latins*, pl. L A, 2°. Puisque M. Rostagno paraît s'intéresser aux manuscrits de César, je me permets de lui signaler le Laurent. LXVIII, 6 sur lequel M. Chatelain a attiré l'attention des critiques ; il est du XIe siècle et contient tout le *Corpus caesarianum* ; cf. *Paléographie*, pl. XLIX.

2. Cf. Wœlfflin, *Archiv*, VIII, 596 ; le ms. étant incomplet de première main, la leçon de XXVII, 4 n'est pas donnée par M. R. (cf. *id.*, *ib.*, VI, 434).

3. *Rev. crit*, 1894, I, 203.

Cette revue suffira à donner une idée de la variété et de l'importance des travaux recueillis dans ce deuxième volume. Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à faire des vœux pour le prompt achèvement du troisième, actuellement en cours d'impression.

P. L.

---

143. — R. PEYRE. — **L'empire romain**, Paris, 1894, in-8, chez Quantin.

Le livre de M. Peyre pourra plaire à ceux qui désireront prendre rapidement une idée générale et toute superficielle de l'empire romain aux deux premiers siècles de notre ère. L'auteur a négligé, et à bon droit, le récit des faits qui se trouve partout ; il n'a pas voulu écrire, après tant d'autres, une histoire abrégée de Rome depuis Auguste. Il s'est attaché à tracer un tableau d'ensemble, où il envisage successivement l'administration, l'armée, la vie à Rome et dans les provinces, la religion, la philosophie, la législation, la famille, la littérature, les arts, le commerce et l'industrie. Le livre est assez nourri de choses et d'idées, les unes et les autres puisées souvent dans les travaux les plus récents ; certains passages sont même des citations de Fustel de Coulanges, de Boissier ou d'autres de nos maîtres ; car M. P. paraît au courant de la bibliographie — au moins de la bibliographie française, la seule qui, à quelques exceptions près ait trouvé place au début de chaque chapitre, la seule peut-être qu'il ait voulu nous donner [1].

Les vignettes sont assez bien choisies et ne sont pas de celles qu'on rencontre partout; quelques-unes mêmes sont originales, étant empruntées à l'école moderne de peinture, comme la *Meta sudans* de E. Lévy et le *Myrmillo vainqueur* de Gérôme.

A côté de cela il y a dans le livre des erreurs de détail dont plusieurs dépassent la mesure accordée à une érudition de seconde main. En voici des exemples :

P. 31 note 1. « Tout membre de l'ordre équestre qui veut entrer dans la carrière des honneurs doit commencer par obtenir de *servir effectivement dans la cavalerie equo publico* ».

P. 89, figure. On y trouve reproduite sous le titre solennel de « *Cuisine publique* (*d'après une peinture antique*) », la restitution d'une boutique privée de Pompei par Overbeck (4e édition p. 377, fig. 183 [2].)

P. 189. « *Un citoyen de Sicca Veneria fait un testament analogue* » (c.a.d. stipule que les pauvres recevront gratuitement des médicaments).

---

1. Autrement je ne comprendrais pas, pour prendre un exemple, dans l'énumération des éditions de la *Notitia Dignitatum*, l'omission de l'excellente édition de M. Seeck.

2. Dans la restitution d'Overbeck on voit différents objets, pendus à des clous dans fond de la boutique ; l'un d'eux est une sorte de marmite à anse. En passant dans le livre de M. Peyre, la marmite a perdu son anse, ainsi que le clou auquel elle est attachée, si bien qu'elle est suspendue dans le vide.

Or le legs de Sicca est une fondation alimentaire (*C. I. L.*, VIII, 1641).

P. 196 note 1. Il est question du médecin « *Stertinus* » et le même mot est répété p. 229 note 1. Il s'agit du très célèbre C. Stertinius Xénophon, le médecin de Claude.

P. 205. Faisant allusion à une méthode d'écriture qui nous est connue par Quintilien (V, 14, 31) et qui consistait à faire suivre au *stilus* par l'élève des caractères tracés dans la cire ou gravés sur une planche de bois (*litteras praeformatas persequi*) — ce que nous avons remplacé par des cahiers où l'on repasse à la plume des modèles imprimés — M. P. écrit : « *On avait recours à des plaques découpées en forme de lettres pour diriger leur main* » et en note « *C'est le procédé qu'emploient aujourd'hui encore les emballeurs pour peindre sur leurs caisses les indications : Haut, bas, fragile, etc.* »

P. 252 L'auteur parlant de Sufetula, qu'il écrit « *Suffetula* » l'appelle « la ville des Suffètes ». Ce n'est ni M. Saladin, dont le nom est cité en note, ni même moi qu'il faut rendre responsable de cette étymologie.

P. 264 note 2. « Rappelons aussi les deux statues équestres *qui font partie du monument de* LA FAMILLE BALBA (sic) *à Naples, monument qui comprend aussi les statues-portraits des sept filles de* Balbus ». Il s'agit des statues de M. Nonius Balbus, de son fils et de ses filles, qui proviennent d'Herculanum, où elles ornaient la basilique, suivant les uns, le théâtre suivant les autres.

P. 279 « L'inscription découverte en 1880 à Soub-el-Khmis (sic) prouve que les colons étaient déjà nombreux au temps d'Hadrien *et qu'on en trouvait aussi bien sur les domaines de l'empereur que sur les terres des simples particuliers.* » Nous savons tous qu'il est exclusivement question dans le texte de Souk-el-Khmis des colons de l'empereur, et que l'on a trouvé depuis plusieurs inscriptions analogues, où il n'est jamais fait mention de colons établis sur les terres de « simples particuliers ».

Ces *lapsus* n'ont rien d'étonnant : M. Peyre n'est pas un spécialiste, mais un professeur d'histoire. Or, à notre époque, il est difficile de parler avec une égale autorité et une compétence égale de Napoléon et de l'Empire romain. En tout cas ce livre, assez agréable à lire, prouve une fois de plus combien la vulgarisation scientifique est chose délicate pour qui n'est pas lui-même homme du métier. R. CAGNAT.

---

144. — **Statistique monumentale du département de l'Aube,** par Charles Fichot, tome III, Troyes, Lacroix, 1894, grand in-8° de 558 pages avec 20 planches et de nombreuses figures intercalées dans le texte [1].

Dans ce volume M. Fichot commence l'étude archéologique de la

1. M. Fichot donne habituellement à ses figures autant de séries de numéros qu'il y a d'édifices décrits dans son livre. Pour la cathédrale il atteint le chiffre 200, pour Saint-Nizier 75, etc.

ville de Troyes, ancienne capitale de la Champagne, et il le fait avec le talent qu'il a montré dans les deux volumes précédents, consacrés aux communes rurales de l'arrondissement dont Troyes est le chef-lieu [2]. On peut distinguer dans le volume nouveau trois parties : la première, pages 1-172, concerne l'architecture civile du XIIIe et surtout du XVIe au XVIIe siècle, maisons, hôtels particuliers, hôtel de ville; la seconde, p. 173-462, a pour objet la cathédrale, XIIIe-XVIIe siècle, et son trésor si riche surtout en émaux; la troisième, p. 463-550, concerne l'église paroissiale de Saint-Nizier, monument du XVIe siècle.

L'auteur, artiste de profession, excelle surtout, — quand il écrit, — dans les descriptions, qui, avec ses dessins, font la principale valeur de son livre; mais, en outre, il n'a négligé aucune peine pour arriver à réunir des renseignements historiques sur les édifices dont il parle. Grâce à ses recherches personnelles et au concours de M. Le Clert, un des conservateurs du musée de Troyes, aujourd'hui un des érudits les plus consciencieux de la Champagne, il a pu, dans son étude sur l'architecture civile, se servir d'un certain nombre de documents inédits.

Pour la cathédrale de Troyes, qui, à elle seule, occupe plus du tiers du volume, il a trouvé dans un livre de M. Léon Pigeotte, *Étude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale de Troyes de 1450 à 1630*, des indications d'une haute importance dont il a su tirer parti. On peut regretter qu'afin de s'éclairer sur l'histoire de cet édifice antérieurement à l'année 1450, il n'ait pas consulté le tome XXIII (1862) de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, où a été publié, p. 217-243, un recueil de documents relatifs à la construction de la cathédrale de Troyes entre les années 1208 et 1417, c'est-à-dire pendant trois siècles antérieurs à la période étudiée par M. Pigeotte. Par exemple, M. F. y aurait pu lire, p. 237-238, le marché conclu en 1408 pour la fourniture de la verrière du grand portail qui termine le transept au nord, autrement dit du « beau portail »; ce marché contient la mention des quatre évangélistes et des armoiries qui ornent cette verrière et dont M.F. parle, p. 278, 279. Le texte du marché porte : « ouquel osteau seront « faiz les quatre evvangélistres en quatre rons qui seront oudict osteau « avec huit escuçons qui seront en huit autres rons en telles armes que « par lesdiz vénérables lui seront dictes et déclarées. » Si M. F. avait eu ce texte de 1408 sous les yeux, il n'aurait pas fait remonter cette verrière à l'épiscopat de Jean d'Auxois, 1342-1352.

Cette critique n'a pas grande importance. Un endroit où le savant auteur se fourvoie complètement, c'est quand, sortant de son incontestable compétence archéologique, il étudie le manuscrit carolingien, dit « Psautier du comte Henri », aujourd'hui conservé au trésor de la cathédrale de Troyes. Ce psautier contient une miniature qui est placée

---

2. *Revue critique*, année 1890, 1re partie, p 144-148.

gauche en regard de la page droite où commence le psaume 51, dont le titre est ainsi conçu dans la vulgate :

1. *In finem intellectus David.*

2. *Cum venit Doeg Idumaeus et nuntiavit Sauli : Venit David in domum Achimelech.*

Saül envoya chercher le prêtre Achimelech et donna à Doeg l'ordre de le tuer; Doeg exécuta cet ordre, il comprit dans le massacre quatre-vingt-cinq autres prêtres et tous les habitants d'une ville (*Rois*, livre I, c. xxii, v. 9-19). Le psaume 51 : *Quid gloriaris in malitia*, est considéré comme un cri d'indignation poussé par David à la nouvelle de cet acte de cruauté.

La miniature représente Saül sur son trône, il tend une épée à Doeg derrière lequel on voit le prêtre Achimelech. Au-dessus de Doeg et du roi le miniaturiste a reproduit quatre fragments du psaume 51, versets 4, 7, 8, 10.

M. Fichot, p. 434-437, confond ce sujet avec celui du psaume 50 : *Miserere mei Deus* dont le titre est :

1. *In finem psalmus David.*

2. *Cum venit ad eum Nathan propheta, quando intravit ad Bethsabee.*

Le prêtre représenté par le miniaturiste serait le prophète Nathan, suivant M. Fichot. Mais il ne peut y avoir de doute. Comme nous l'avons dit, les fragments du psaume 51, versets 4, 7, 8 et 10, insérés dans la miniature par le peintre (Fichot, p. 435), rendent impossible toute hésitation. Il n'y a, enfin, aucune raison pour supposer que ce manuscrit, vraisemblablement écrit en France, ait été donné à un comte de Champagne par un empereur grec de Constantinople, comme M. F. le suppose, p. 436.

A ces observations de détails j'en joindrai une autre, plus générale. Je regrette que M. F. néglige presque toujours de nous donner la bibliographie de chacun des sujets si nombreux qu'il traite. S'il indiquait à propos de chaque monument les descriptions qui en ont été antérieurement écrites, les planches et les figures où ce monument a été déjà représenté, il aurait souvent à parler de ses précédentes publications. Il trouve embarrassant de se citer lui-même et craint d'être accusé de manquer de modestie. Mais souvent il a donné ailleurs des vues qui manquent dans son nouvel ouvrage. Enfin, des publications autres que les siennes peuvent quelquefois présenter un monument sous un aspect différent de celui qu'il a choisi; les planches de ces publications mises en regard de ses dessins qui valent mieux, peuvent cependant donner aux curieux par la comparaison une idée plus complète de l'objet représenté.

Les admirateurs de M. Fichot me pardonneront ces quelques critiques d'un ouvrage dans lequel il y a tant à louer, certainement un des meilleurs qui aient été dessinés et écrits sur l'histoire de l'art dans un département français.

H. D'Arbois de Jubainville.

145. — B. Berenson. **Lorenzo Lotto.** An essay in constructive art criticism. Putnam, Londres et New-York, 1895. In-8, x-363 p., avec 30 phototypies.

Il y a, dans cet important ouvrage, l'exposé d'une méthode et l'application de cette méthode à quelques problèmes délicats de l'histoire de l'art. Insistons d'abord sur la méthode ; aussi bien, si M. Berenson n'en est pas l'inventeur, il est le premier, je crois, à en avoir énoncé les principes avec une netteté qui provoque la discussion.

L'histoire des artistes se fait à l'aide d'œuvres d'art. Les œuvres datées et signées, ou certifiées par des témoignages contemporains, étant peu nombreuses, force est de partir de celles-ci pour la découverte des autres. Sur ce principe, tout le monde est d'accord ; les divergences se font jour dans la marche à suivre. Les critiques de l'ancienne école, ne disposant pas de photographies, se fiaient à des impressions générales ; ils procédaient comme les gens du monde qui, visitant une galerie, remarquent facilement la *manière* de Raphaël, celle de Corrège ou de Rembrandt. Quand une peinture dans la *manière* de Corrège leur semblait très bonne, ils l'attribuaient à Corrège ; la comparaison de telle œuvre avec telle autre bien authentique s'opérait dans leur esprit par voie de synthèse, et si l'analyse venait en confirmer les résultats, c'était seulement dans des circonstances exceptionnelles, que permettaient le rapprochement de deux panneaux. Or, il faut bien se mettre dans l'esprit que les trois quarts des attributions que consacrent les étiquettes de nos galeries ne sont autres que les hypothèses des connaisseurs de l'ancienne école. Elles n'ont pas plus d'autorité que les corrections ou les compléments introduits dans les auteurs grecs et latins par les éditeurs de la Renaissance. La critique d'art scientifique, ou qui aspire à devenir une science, les considère comme non avenues ; à cet égard, elle n'est pas plus téméraire que la critique philologique, qui se détourne des imprimés pour en appeler au témoignage des manuscrits.

On se moque volontiers de la « nouvelle critique » parce qu'elle « débaptise et rebaptise ». Il y a une vingtaine d'années, quelques professeurs de l'enseignement secondaire raillaient de même les textes constitués scientifiquement qui commençaient à remplacer les vulgates. En critique d'art, il ne s'agit pas de débaptiser et de rebaptiser, mais de dénommer, en refaisant, avec les moyens de comparaison que la photographie met à la portée de tous, le travail que les vénérables auteurs d'étiquettes ont tenté jadis à la lueur vacillante de leurs souvenirs.

Maintenant, une question grave se pose. Lorsque le critique compare deux ou plusieurs photographies, son jugement doit-il s'inspirer d'une impression générale, synthétique, ou peut-il prétendre s'éclairer par l'analyse ? Les *Morelliens* croient à l'efficacité de l'analyse ; leurs adversaires la contestent. *Inde bellum.*

L'analyse des *Morelliens* porte, de préférence, sur les parties secondaires d'une peinture, les cheveux, les oreilles, les doigts, les genoux

dans le corps humain, le paysage et les accessoires divers dans le fond. M. B. va nous dire pourquoi. L'observation montre que les peintres de la Renaissance — pour ne parler que de ceux-là — n'ont été que dans une mesure restreinte les élèves directs de la nature. Ils ont appris à dessiner et à peindre dans des ateliers, comme auxiliaires de leurs maîtres. Quand leur personnalité s'est dégagée, elle a affecté surtout les parties expressives de leurs œuvres; pour le reste, ils s'en sont tenus, avec une singulière ténacité, aux leçons apprises, légèrement modifiées par leur tempérament individuel. Dans le conflit toujours pendant entre la tradition et la vue directe des choses, les habitudes d'exécution persévèrent surtout là où les habitudes d'observation n'entrent pas en jeu. Or, il est évident que les habitudes d'observation sont le plus faibles dans la représentation de ce qui n'est pas expressif. C'est là que la tradition d'école revendique ses droits, c'est par là que l'analyse révèle non seulement qu'un peintre se rattache à un autre, mais que des œuvres, même séparées par un long intervalle, même tout à fait différentes de caractère, doivent être attribuées à la même main.

Ce qui, dans cette thèse, effarouche quelques bons esprits, c'est la prétention qu'elle implique de conclure de l'inférieur au supérieur, de découvrir l'individualité des artistes à l'aide de ce qu'ils ont précisément de moins individuel. Mais on peut répondre à cela, d'abord, qu'une expertise d'écriture ne procède pas autrement et qu'un expert se rendrait ridicule s'il parlait du génie de Napoléon à propos d'une page qu'on proposerait de lui attribuer; en second lieu, que l'attribution des œuvres n'est pas le but suprême, mais seulement le point de départ de la critique, dont la tâche n'est remplie que lorsqu'elle s'élève à la connaissance des artistes eux-mêmes, de leur tempérament, de leur génie, tout comme la critique philologique appliquée aux auteurs anciens ne fait que frayer les voies à la critique littéraire qui doit embrasser leur personnalité et la définir.

La seule objection valable contre la méthode *morellienne* — abstraction faite des applications erronées de cette méthode — devrait être tirée de l'expérience. Qu'on nous montre, par exemple, deux œuvres incontestées du même artiste dont le rapprochement contredise d'une manière formelle le postulat de la *persistance des habitudes* — et le *Morellianisme* aura vécu. Jusqu'à présent, que je sache, pareille réfutation n'a même pas été tentée, alors que plus d'une fois des découvertes ont justifié les attributions des Morelliens [1]. Mais on n'avance en rien les choses soit en alléguant des erreurs de Morelli, soit en se moquant d'une méthode qui tire des arguments de la forme d'un doigt ou d'une rotule. Les

---

1. Pour ne citer qu'un exemple, le n° 194 A de Dresde, autrefois donné à un imitateur de Vinci et de Corrège, avait été attribué en 1889 à Lotto par M. Frizzoni, l'élève et le confident de Morelli; en 1891, M. Loeser découvrit sur ce tableau la signature *Laurentius Lotus*, 1518.

erreurs de Cobet et de Madvig n'ont pas discrédité la critique verbale et quant aux minuties où elle se complait, elles n'ont plus besoin depuis longtemps d'être justifiées. *Non sunt contemnenda, quasi parva, sine quibus magna constare non possunt.*

L'application de la méthode morellienne à Lorenzo Lotto conduit M. B. à une première conclusion qui peut sembler d'abord assez téméraire. Alors que Vasari, suivi par Ridolfi, fait de cet artiste un élève de Giovanni Bellini, M. B. déclare que Vasari se trompe et que Lotto a eu pour maître Alvise Vivarini. A l'époque de Vasari, tout l'art vénitien archaïque, dans ce qu'il avait de meilleur, se résumait déjà dans le nom des Bellini ; mais la critique est en droit de rendre à la vieille école rivale des Vivarini la part de gloire et d'influence qui lui revient.

Nous avons une série de peintures de Lotto appartenant aux années 1500 à 1509. L'artiste était né en 1450, après Giorgione, Titien et Palma. Or, les œuvres de sa première manière, comparées à celles des trois maîtres susdits, sont caractérisées par une teinte d'archaïsme et une frappante timidité dans la couleur. Titien et Palma, condisciples de Giorgione chez Bellini, ont subi de très bonne heure l'influence du prestigieux coloriste qui annonce la rupture définitive de la peinture vénitienne avec la tradition du xve siècle. Si cette influence ne paraît pas dans les œuvres de Lotto entre 1500 et 1509, c'est qu'il n'y a pas été soumis, bien plus, qu'il a dû être prémuni contre elle par quelque rivalité d'école. D'où la conclusion négative que Lotto n'est pas issu de l'atelier de Bellini et l'hypothèse qu'il fut élève d'Alvise Vivarini, rival de Bellini et plus archaïque que lui.

A l'appui de cette hypothèse, comme dans tous les développements qui suivent, M. B. invoque des arguments *morelliens* [1]. Les rares peintures qui sont certainement d'Alvise, comme la *Madone* de 1480, le tableau d'autel des *Frari*, celui de Berlin (n° 38), lui fournissent des traits de ressemblance avec les premières œuvres de Lotto. Mais celles-ci rappellent encore, quoique moins souvent, Jacopo di Barbari, Cima, Montagna, Buonsignori. Cela s'explique d'autant mieux, dit M. Berenson, que Barbari ne fut pas, comme on l'a cru, l'élève de Bellini, mais celui de Bartolommeo Vivarini et le condisciple plus jeune d'Alvise; que Montagna, Cima et Buonsignori furent aussi des élèves d'Alvise. De tout cela, il faut l'avouer, les documents ne disent rien et la plupart des auteurs modernes ont pensé tout autrement, classant ces artistes soit dans l'école de Bellini, soit dans les écoles locales du territoire vénitien. En même temps que M. B. nous étonne par la sûreté de son éru-

1. Même lorsqu'il s'agit de portraits, M. B. ne craint pas d'alléguer comme critérium la forme des coins de la bouche, le contour des ailes du nez, etc. On le lui a déjà reproché dans la *Nation* de New-York (1895 p. 77), mais je crois que c'est à tort. Ne trouve-t-on pas dans la *Joconde*, qui est un portrait, les mêmes parti-pris caractéristiques dans l'interprétation de la forme que dans la *Vierge aux Rochers*, de vingt ans antérieure ?

dition, il nous inquiète, il nous effraye par l'assurance avec laquelle il discerne des traits « alvivesques » dans des œuvres de caractères fort différents. Chemin faisant, il propose quelques attributions très intéressantes, par exemple celle du portrait d'homme de l'ancienne galerie Sciarra (qu'une inscription apocryphe donne à Mantegna) à Buonsignori et du polyptique de San Giovanni e Paolo de Venise au même maître. Ce sont là des opinions fondées sur une connaissance approfondie des peintures et que nous aurions quelque impertinence à discuter. Mais si M. B. a raison, ce dont les experts décideront en temps et lieu, il aura réalisé, dès le début de son ouvrage, un vrai tour de force de *reconstructive criticism,* consistant à dégager, d'un amas confus d'œuvres « bellinesques », l'école, si longtemps méconnue, d'Alvise Vivarini. Et la chose en vaut la peine, car cette école n'est pas seulement importante pour l'histoire de l'art en Italie. Déjà Thausing avait observé, sans pouvoir l'expliquer, une certaine affinité entre Lotto et Dürer : si M. B. est dans le vrai, elle se comprend sans peine; car Dürer, influencé par Jacopo di Barbari, qui fut condisciple d'Alvise, se trouve ainsi rattaché naturellement à l'élève d'Alvise qui subit également, dès sa première jeunesse, l'influence de Jacopo.

Il est singulier que M. B. nous fasse attendre jusque-là pour nous dire ce qu'était Alvise Vivarini. Le chapitre qu'il a consacré à cet artiste (p. 82-125) aurait certainement été mieux à sa place ailleurs, vers le début du volume. Mais, cette objection faite, il faut reconnaître que la « reconstruction » d'Alvise n'est pas moins étonnante que celle de son école. M. B. a mis un soin particulier à marquer les caractères par lesquels Alvise se distingue de son heureux rival Giovanni Bellini ; et l'on se sent porté à excuser le néologisme d'*expressiviste*, dont il se sert à ce propos, lorsqu'on regarde la belle phototypie d'un des chefs-d'œuvre d'Alvise et de la peinture, la Madone du *Redentore* à Venise, longtemps attribuée à Bellini. Or, non seulement M. B. n'y trouve rien de « bellinesque », mais il y distingue des traits qui dérivent directement de l'école de Murano, en particulier d'Antonio Vivarini. Il faut un effort pour le suivre sur ce terrain ; mais on doit aussi se souvenir que le sentiment des divergences se développe bien plus lentement et plus difficilement que celui des analogies superficielles. On est plus frappé, à première vue, des ressemblances dues à l'action du milieu, d'une parenté intellectuelle, que des contrastes par où les individualités s'opposent. Quand on ne vit point parmi les Chinois, ne trouve-t-on pas que tous les Chinois se ressemblent ?

Pendant la seconde période de sa carrière (1508-1517), Lotto, qui travaillait au Vatican en 1509, subit fortement l'influence de Pérugin. M. B. pense qu'il passa à Rome une grande partie des années 1508-1512. Ses œuvres des environs de l'an 1512 commencent à se ressentir du voisinage de Raphaël ; dès 1513, il se ressaisit, sous une nouvelle poussée d'influences vénitiennes (Palma) ; puis, en 1515, il se montre de nou-

veau tout à fait « alvivesque » dans le nº 699 de Londres. Les peintures subséquentes laissent entrevoir, de temps en temps, un souvenir de Raphaël, de Giorgione, de Michel-Ange même, mais ce ne sont que des impressions fugitives. Ici se présente une question difficile. Le Lotto de 1516 (autel de San-Bartolomeo à Bergame) présente une frappante ressemblance avec le grand tableau d'autel de Corrège (Dresde, nº 150), et cette ressemblance, qui a déjà étonné bien des critiques, s'observe encore dans d'autres peintures. Morelli avait supposé que Corrège dut étudier pendant quelque temps à Venise, y connaître Lotto ou du moins ses œuvres; mais rien n'est venu confirmer cette hypothèse. M. B. est disposé à croire que les caractères communs à Corrège et à Lotto s'expliquent par leurs relations communes avec Mantegna et l'école de Padoue. Il ajoute que les talents de ces deux peintres, tournés l'un et l'autre vers l'expression de la ferveur religieuse, pouvaient, à la même époque, porter des fruits analogues. J'avoue que ces explications me satisfont peu. Jusque dans un des Lotto du Louvre, qui est de 1535 (nº 1351), je suis frappé des caractères qui rappellent Corrège. On peut incliner encore à croire que Morelli a eu raison d'admettre une influence directe, dont les circonstances précises et la date nous seront peut-être révélées un jour.

De 1529 à 1540, Lotto a produit ses plus belles œuvres, où la délicatesse et la sensibilité de sa nature se manifestent avec le plus d'expression. Alors seulement, il commence a subir l'influence de Titien, qui devint plus apparente encore dans sa vieillesse (1540-1550). Influence tout extérieure, cependant, car il y avait une profonde différence entre leurs esprits. C'est la seule époque de la vie de Lotto pour laquelle nous possédions des documents écrits; le plus important, longuement étudié par M. Berenson, est le livre de comptes tenu par l'artiste depuis 1539 jusqu'à sa mort. Nous y voyons qu'il exécuta, pendant cette période, deux fois plus de tableaux qu'il ne nous en reste de toute sa carrière. Il travaillait assidûment et paraît avoir été mal payé. Pierre Arétin, en 1548, lui envoie les amitiés de Titien, alors auprès de Charles-Quint à Augsbourg : c'est la première trace directe que nous ayons des relations entre ces deux peintres. Quelque intimes qu'aient pu être leurs rapports, Lotto ne devint jamais un imitateur de son illustre contemporain. M. B. croit même reconnaître, dans ses derniers ouvrages, des réminiscences de plus en plus nombreuses de l'enseignement d'Alvise, preuve que les impressions de la jeunesse sont les plus durables. De même, suivant la célèbre théorie de Morelli, l'influence de Timoteo Viti reprend le dessus chez Raphaël, dès que l'artiste a pu se soustraire à celle de son second maître Pérugin.

Les dernières années de Lotto (1550-1556) se passèrent à Loreto : c'est là qu'il aurait peint le portrait d'homme qui se trouve aujourd'hui, sous le nom de Pordenone, dans la galerie de Nancy.

Après l'analyse, la synthèse. Lotto n'est pas un maître de premier

ordre, et pourtant il a peint quelques-uns des plus beaux portraits et des plus beaux tableaux religieux qui existent. Son art, d'abord imprégné des caractères du XVe siècle, s'en dégage progressivement et d'une manière si complète qu'il présage parfois les maîtres français de notre temps. Qu'est-ce donc qui lui a manqué? C'est, dit M. Berenson, l'insensibilité et l'impersonnalité. Lotto, nature tendre et affectueuse, n'a pu fermer les yeux, comme Titien, au spectacle de la ruine de l'Italie; il n'a pas été indifférent, comme Titien, aux émotions et aux souffrances d'autrui. Sa religiosité, aussi, était plus profonde. Tandis que d'autres *paganisaient* le christianisme, Lotto a *christianisé* le paganisme (p. 318). C'est surtout dans ses portraits qu'il s'est révélé profond psychologue, mais il l'est aussi dans ses tableaux religieux. En somme « Lotto a été un peintre psychologique à une époque qui finit par ne guère estimer que la force et le décor, un peintre personnel à une époque où la personnalité s'effaçait, un peintre au cœur évangélique dans un pays sur lequel un catholicisme rigide et sans âme fortifiait de jour en jour son étreinte » (p. 245). Si je comprends bien M. Berenson, Lotto ne s'est pas élevé au premier rang parce que ses qualités n'étaient pas celles qui convenaient le mieux à son époque. Il est difficile de discuter de pareilles vues. Et puis, au milieu des révolutions du goût, qui nous dit que les grands maîtres d'hier maintiendront leurs rangs dans l'opinion de demain ? Si, comme le croit M. Berenson, l'esprit de Lotto ressemble plus à l'esprit moderne que celui de tout autre peintre italien, il faut nous attendre à voir ses tableaux du Louvre descendre vers la cimaise, où, jusqu'à présent, son *Saint Jérôme* seul a trouvé place. Le beau livre de M. Berenson, dont l'illustration n'est pas moins excellente que le texte, pourra contribuer à rendre populaire un artiste auquel il n'a peut-être manqué, jusqu'à ce jour, qu'un historien.

Salomon REINACH.

---

146. — **Béziers pendant la Révolution 1789-1800** par Antonin SOUCAILLE, correspondant du ministère de l'Instruction publique, secrétaire de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, membre de plusieurs académies et sociétés savantes. Béziers, J. Sapte, 1894, grand in 8, de xx-360 p.

M. Soucaille, pour aider ses lecteurs à mieux comprendre la nature des changements apportés par la Révolution dans l'administration de Béziers, jette d'abord un coup-d'œil rétrospectif, selon son expression, sur l'ensemble des institutions de cette ville, à la veille de la grande transformation, et présente une esquisse de son organisation municipale, religieuse, judiciaire, financière, économique et industrielle. Cette introduction ne laisse rien ignorer de ce qu'était Béziers au moment où l'ancien système gouvernemental allait-être renversé. Les renseignements donnés sur l'intendance, le gouvernement militaire, le consulat, le bureau de police, le conseil politique (c'était le conseil municipal

d'aujourd'hui), les diverses classes des habitants, les remparts, les portes, le chiffre de la population, les aqueducs et fontaines, les paroisses, églises, couvents, hôpitaux, collèges, le présidial, le palais de justice, les marchés, les taxes, les revenus communaux, les récoltes (qui consistaient surtout en blé et en huile), [1] le prix des denrées, le taux des salaires, les Etats de la province, etc, sont d'une exactitude digne du spécialiste auquel on doit la *Géographie physique, historique, administrative, économique et industrielle du département de l'Hérault*. Cet excellent morceau est complété par un *Tableau où sont dénommées les personnes en fonction en 1789* (p. XVIII-XX.) [2].

L'histoire des événements accomplis à Béziers de 1789 à 1800, divisée en seize chapitres, est en entier retracée d'après des documents authentiques, la plupart inédits. « J'ai dépouillé, dit (p.4) le consciencieux auteur, les titres relatifs à la Révolution que possèdent nos archives municipales. J'ai analysé patiemment les registres des délibérations du corps municipal et des séances de la Société populaire. J'ai essayé de résumer mes recherches sous la forme d'un récit suivi en lui conservant le caractère de vérité, de simplicité [3] et de sobriété qui appartient à l'histoire. Il n'y a pas à discuter. Les faits parleront d'eux-mêmes d'après les documents authentiques. J'ai cherché dans des manuscrits poudreux et j'ai tenté de mettre en lumière l'esprit de la Révolution à Béziers, de raconter les événements dont la commune fut le théâtre durant cet espace de temps ». M. S. n'a pas seulement tiré des documents ainsi mentionnés toute leur substance : il en a souvent mêlé des extraits à son exposé, mettant aussi à profit l'étude comparative de nombreuses pièces imprimées à l'époque révolutionnaire, dont quelques-unes sont d'une extrême rareté. Analyses, citations, récits, tout cela, bien lié, forme un très solide ensemble et qui peut inspirer confiance aux plus exigeants. Je n'examinerai pas en détail les 350 pages où l'auteur a si complétement fait revivre dix années de l'histoire de Béziers. Il me suffira de dire que l'on y retrouve toutes les qualités que j'ai eu le plai-

---

1. La vigne, qui depuis a pris tant d'extension autour de Béziers, était alors peu prisée, comme le prouve le dicton languedocien : *paou vignos, paou filhos* ; ni trop de vignes, ni trop de filles.

2. M. S. a enrichi son ouvrage de beaucoup d'autres listes, par exemple, la liste des membres des trois ordres faisant partie de la réunion du 24 décembre 1788 dans la chapelle des Pénitents noirs (p. 11-16), la liste générale des trois ordres qui, réunis, formaient une assemblée de 959 membres, 340 pour le Clergé, 126 pour la Noblesse, 493 pour le Tiers-État (p. 21-39), la liste des prêtres du diocèse de Béziers qui refusèrent de prêter serment (p. 182-183), la liste des administrateurs de la commune, de 1789 à 1799 (p. 353).

3. En une seule occasion M. S. s'est écarté de cet article de son programme : c'est quand (p. 197) il a dit, au sujet de l'exécrable oppression que subit la France après la chute des Girondins : « C'était le rocher du géant Encelade qui pesait sur elle ». Nous ne saurions trop nous méfier des métaphores, en général, des métaphores mythologiques, en particulier.

sir de louer ici dans un autre de ses ouvrages se rattachant au même sujet (*Historique de la Société populaire de Béziers*, 1892), et particulièrement cette admirable qualité, la première de toutes, l'amour absolu de la justice et de la vérité, amour qui manque à trop de prétendus historiens, lesquels, à force de glisser sur la pente de l'esprit de parti, descendent jusqu'à n'être que des pamphlétaires. Un des passages où M. S. montre le mieux combien il est réellement équitable et libéral, c'est celui où il s'élève contre la *Constitution civile du* clergé, une des plus funestes mesures prises par l'Assemblée constituante (p. 119). Comme il le rappelle dans l'épigraphe de son livre, le vénérable auteur des *Représentants du peuple en mission* a exprimé le vœu que les historiens de la Révolution en province deviennent plus nombreux. En m'associant au vœu de M. H. Wallon, j'ajouterai qu'il serait désirable que tous ces nouveaux historiens apportassent, dans leurs recherches comme dans leurs appréciations, autant de conscience que M. Soucaille et se montrassent aussi judicieux et aussi éclairés que lui.

T. de L.

---

147. — W. Cunningham et Ellen A. Mac-Arthur. **Outlines of English industrial history**. 1 vol. in-8, xiii-274 p. Cambridge, 1895.

Ce volume, qui fait partie de la *Cambridge historical Series* que dirige M. G. W. Prothero, est, ainsi que les autres, destiné à servir comme manuel de vulgarisation. C'est, en réalité, un abrégé du grand ouvrage, publié également par l'University Press, sous le titre de *Growth of English Industry and Commerce*. L'exposé succinct que les auteurs ont tiré de ce vaste et savant travail est net, clair, bien divisé, d'une lecture facile, et rendra service. Il n'est cependant pas exempt des défauts qui semblent, dans tous les pays, s'attacher au genre « manuel », où une certaine imprécision, un vague regrettable sont, pourrait-on dire, endémiques. Ici, par exemple, au moins pour les plus importants des nombreux actes législatifs qui sont mentionnés à leur date, il ne serait point inutile, dans un ouvrage élémentaire, de donner un résumé précis des principales dispositions ; voici, p. 85, la « célèbre » Corn Bounty Law de 1689, sur laquelle, en raison de sa célébrité même, il serait bon de faire connaître au débutant autre chose que les circonstances qui l'ont amenée. Il est vrai que le livre est déjà bien rempli ; et l'on sera même étonné de ce que les auteurs ont su faire tenir de faits et d'aperçus dans ce petit espace. Ils n'ont pourtant rien sacrifié. La partie purement industrielle est précédée d'une introduction générale, et de quatre chapitres sur l'ancienne Angleterre qui sont tout à fait à propos ; le lecteur français trouvera, dans les deux derniers notamment, *The manors* et *The Towns*, des notions précieuses brièvement exposées. A la fin du volume se voient une table chronologique et un index soigneusement faits. Quant à la doctrine des auteurs, elle est orthodoxe, et

orthodoxe anglaise : très favorable au libre-échange sans approuver les excès de ses partisans absolus ; peu amie du socialisme d'État et des revendications qui amènent, entre capital et travail, la lutte à la place de l'accord. Tout le monde trouvera remarquable le chapitre dernier, où les effets sociaux et politiques de l'accroissement des relations commerciales sont vivement et sobrement décrits.

W.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Gédéon HUET vient de publier avec un soin et une exactitude qui lui font honneur, le *Catalogue des manuscrits allemands de la Bibliothèque nationale* (Paris, Bouillon. In-8, 176 p.) Aucun catalogue, même sommaire, n'avait paru avant ce travail ; on ne connaissait que des notices sur certains groupes de manuscrits ou des manuscrits isolés (Millin, Graff, Baechtold, Pfister, ce dernier pour l'histoire d'Alsace). M. Huet a donné dans son introduction une répartition des manuscrits par ordre de matières et dans les dernières pages du volume une *Table* excellente dont les chiffres renvoient aux manuscrits et aux subdivisions des manuscrits. On notera parmi ces manuscrits, une correspondance sur la diète de Ratisbonne, les lettres de Bayer à Gymnich (1753-1765), des pièces relatives à la guerre de Sept ans, le recueil des lettres de Winckelmann ainsi que ses collectanées et notes, un recueil de lettres adressées à Oberlin, une foule de chartes relatives à l'Alsace, à Strasbourg, à l'évêché de Bâle, le recueil des pièces du répertoire de Linz vers 1836-1840, des lettres de divers à Frédéric Dübner, etc.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner continue la série des éditions classiques que nous avons signalées. Nous avons parlé (1894, II, p. 154) du César de M. FÜGNER dont le texte était donné dans un premier fascicule; le commentaire, qui est sous presse, formera le troisième fascicule; aujourd'hui on donne le second « livre de secours » de l'élève (Hilfsheft), servant de transition entre Cornélius et César et composé ainsi qu'il suit : vie de César, ses expéditions, son talent d'écrivain ; théâtre de la guerre : Gaulois, Bretons, Germains ; l'armée de César (ici nombre de gravures) ; petit lexique ; synonymes ; phraséologie; syntaxe ; style de César.

— Nous avons déjà signalé les travaux de M. Hugo MAGNUS sur les sources du texte d'Ovide. Appelons l'attention des lecteurs de la revue sur la conclusion de ces études qui a paru en 1894, dans le XI[e] fascicule des *Jahrbücher für Philologie*, en un article intitulé *Marcianus und Neapolitanus*. Sans entreprendre de la résumer ici, ce que nous ne pourrions faire sans quelque développement, disons que M. Magnus prouve l'importance de N Σ en démontrant par contre que M., malgré sa haute valeur, est souvent altéré et même interpolé.

ANGLETERRE. — M. Bernhard BERENSON a publié une brochure de 42 pages sur les tableaux vénitiens antérieurs à Titien qui sont réunis à la *New Gallery* depuis quelques mois (*Venetian painting, chiefly before Titian, at the exhibition of Venetian art*. London, Vacher and Sons). Le Catalogue officiel ayant décliné toute responsabilité quant aux attributions, la critique avait ici fort à faire. M. Berenson a montré, une fois de plus, la profonde connaissance qu'il possède de la peinture vénitienne. Signalons brièvement quelques conclusions d'une importance particulière, que l'on trouvera développées dans sa notice. La *Madone* de Sir W. Farrer

(nº 48) n'est pas de Crivelli, mais de Pietro Alamanno, qui n'était pas, comme l'ont cru MM. Crowe et Cavalcaselle, d'Ascoli, mais, comme le montre la signature d'un tableau appartenant à M. Foulc (et non *Foulke*, p. 12), de Venise. Le *Christ* de Sir Fr. Cook (nº 131), attribué à Antonello, est de Solario. Le *Saint Jérôme* de la Corporation de Liverpool (nº 62) n'est pas de Basaiti, mais une copie de Montagna. Deux tableaux de M. Robert Benson, attribués à G. Bellini, sont de Basaiti (nºs 107, 161). Deux peintures données à Carpaccio (nºs 132, 134) sont de Montagna; une troisième (nº 68) est de Michel de Vérone. Des dix-huit tableaux attribués par le Catalogue à G. Bellini, trois seulement sont authentiques; les autres sont de Basaiti, Rondinelli, Catena, Rocco Marconi, Speranza, etc. M. Berenson a donné, sur ces peintres de second ordre, des renseignement nouveaux et d'un grand intérêt. Notons aussi (p. 38) le nouvel examen auquel il soumet la *Tête de berger* de Hampton Court, tableau attribué par Morelli à Giorgione et dont l'authenticité est maintenant contestée par quelques élèves de Morelli; M. Berenson la croit indubitable. La brochure se termine par un index des tableaux et dessins mentionnés, au nombre de 160.

ITALIE. — M. E. Gorra a ouvert à Turin le 11 décembre dernier un cours libre de littérature néo-latine par une leçon sur les *Origines de la poésie lyrique au moyen âge*. Cette leçon qui vient d'être imprimée (Turin, Lattes, in-8 de 34 pages) est un morceau fortement pensé et finement écrit, consacré en grande partie à la discussion du livre de M. Jeanroy sur les Origines de la poésie lyrique et des articles de M. G. Paris sur ce livre. Elle témoigne de connaissances aussi précises qu'étendues et fait le plus heureusement augurer du cours auquel elle sert d'introduction et qui sera consacré cette année à l'étude du chansonnier portugais de la Vaticane.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 mars 1895.

M. Dieulafoy, membre libre de l'Académie, communique un mémoire sur la dernière campagne des Philistins et la bataille de Réphaïm.

M. Foucart lit, au nom de M. Radet, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, un mémoire sur l'emplacement de Dorylée, une des plus anciennes villes d'Asie-Mineure. Par l'examen de la localité aussi bien que par l'étude des auteurs grecs et byzantins, mais surtout par le témoignage des inscriptions qu'il a découvertes dans sa mission de 1893, M. Radet démontre que le site de Chehir Euiuk est l'emplacement de la Dorylée qui existait sous les successeurs d'Alexandre et de l'époque romaine. Il étudie ensuite les diverses positions que la ville a occupées.

M. Salomon Reinach commence la lecture d'un mémoire sur les représentations de femmes nues dans l'art grec et dans l'art oriental.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 15 avril — 1895

148. — Karl Brugmann. Die Ausdrücke für den **Begriff der Totalitaet in den indogermanischen Sprachen**, eine semasiologisch-etymologische Untersuchung, Leipzig, 1894, in-4, p. 79.

Les langues indo-européennes possèdent un grand nombre de mots pour exprimer l'idée de « totalité » en ses diverses nuances. M. Brugmann s'est proposé d'étudier ceux dont l'étymologie est inconnue ou discutée. S'il entre dans des considérations sur la filière des sens et s'il examine des mots dont l'origine et l'histoire sont claires, c'est uniquement pour donner plus de force à ses déductions sur les points obscurs. Ainsi s'expliquent certains défauts apparents qu'on serait tenté de lui reprocher : disproportion entre les parties, insuffisance et trop grande dispersion de quelques données sémantiques, absence de conclusion. Il aurait fallu tout un livre pour épuiser méthodiquement les détails d'un tel sujet (p. 4). On peut regretter que M. B. ne l'ait pas écrit ; on aurait mauvaise grâce à lui adresser des critiques au-devant desquelles il est allé lui-même. Tel qu'il est, son opuscule offre le plus grand intérêt par les observations sémantiques qui y sont parsemées, par un certain nombre d'étymologies nouvelles et par la méthode suivie.

L'idée de totalité se présente sous trois aspects principaux, rendus en allemand par *ganz*, *alle* et *jeder* [1]. Mais dans les diverses langues indo-européennes un même mot peut exprimer à la fois plusieurs aspects [2].

1. M. B. n'appelle pas l'attention sur la différence de sens entre πᾶς, *omnis*, *tout* et ἕκαστος, *quisque*, *chacun*. Pourtant, dans leur emploi ordinaire, les premiers ne sont que de simples adjectifs indéfinis, tandis que les seconds ont une nuance distributive bien nette.

2. Les considérations sur la transition d'un aspect à l'autre auraient dû, ce semble, être groupées au commencement du travail. Elles ne se trouvent pleinement développées que p. 28 sqq., alors qu'on a déjà vu plusieurs mots passer du sens de *jeder* à celui de *alle* et réciproquement.

Cette faculté n'est peut-être pas primitive ; telle est du moins l'impression que laisse l'ouvrage de M. Brugmann. Il se pourrait même que la totalité n'eût point eu tout d'abord d'expression particulière : M. B. groupe les mots qu'il étudie dans un certain nombre de catégories suivant leur sens primordial, et nulle part ce sens n'est explicitement celui de totalité. Ainsi nous ne voyons pas seulement des mots signifiant *ganz* passer au sens de *alle* [1], ou des mots servant au pluriel à exprimer *alle* prendre au singulier la signification de *jeder*, et réciproquement [2] ; mais on peut dire en gros que les mots signifiant proprement *jeder* ont d'abord voulu dire « quelqu'un, n'importe qui » (pronoms indéfinis, etc., p. 4-10) ; ceux qui signifient proprement *alle* ont servi d'abord à marquer le fait d'être ensemble dans un même lieu, une réunion, un ensemble de choses (p. 10-22), ou l'unité, la conformité (p. 22-28) ; ceux qui signifient *ganz* ont marqué d'abord la réunion des parties d'un seul objet, la plénitude, l'intégrité (p. 35-51), le complet développement (p. 51-70), la complète extension (p. 70-75).

Il est impossible ici de résumer les déductions de M. Brugmann : elles valent surtout par le détail. Elles peuvent parfois ne pas forcer la conviction. Mais alors même elles reposent sur des rapprochements si ingénieux ou une étude si intéressante de l'histoire des mots, qu'il y a plaisir et profit à les suivre. Je signalerai particulièrement pour la nouveauté des étymologies ou des considérations qui appuient des étymologies déjà connues : ἀθρόοι [3] ; *cunctus* (de **co-enquitus*, adv. en *-itus*, dérivé d'un ancien **co-enquo-*, formé comme *prop-inquo-*) ;

---

1. Pour le passage de *ganz* à *alle*, de l'idée de « masse » à celle de « somme » (Delbrück, *Vergl. Synt.*, I, p. 148), « de l'expression géométrique à l'expression arithmétique », cf. p. 29 sqq., p. 67 sq. — M. B. aurait pu signaler encore la curieuse différence entre τοσοῦτος et τοσοῦτοι, ὅσος et ὅσοι, etc.

2. M. B. explique beaucoup moins amplement et d'une façon moins satisfaisante ces deux dernières transitions sémantiques. Pour l'emploi des indéfinis au sing. dans le sens de *jeder*, au plur. dans le sens de *alle*, il se contente de constater les faits (p. 4-10). Pour montrer comment les mots qui signifient *alle* ont pu servir au sing. à rendre l'idée de *jeder*, il cite (p. 34 sq.) les expressions comme *der Feind naht* ou *pauco foramine*. Le rapprochement ne me paraît pas juste. *Jeder* et les mots de même signification appellent l'attention sur *un individu* quelconque, qui *représente* les autres (Delbrück, *l. c.*, p. 149). Dans les exemples proposés par M. Brugmann, *der Feind* et *foramine* sont de véritables collectifs ; ils appellent l'attention sur un ensemble. Entre *der Feind* et *die Feinde*, *pauco foramine* et *paucis foraminibus*, il y a, non pas la même différence qu'entre *jeder* et *alle*, πᾶς ἄνθρωπος et πάντες ἄνθρωποι, mais qu'entre *ganz* et *alle*, entre πᾶς στρατός et πάντες στρατιῶται (p. 61). En d'autres termes, si *der Feind* équivaut à *die Feinde*, si les mots signifiant *ganz* et *alle* s'emploient les uns pour les autres, c'est en vertu du trope qui confond l'idée de masse (*tantum*) avec celle de nombre (*tot*). Mais *alle* et *jeder* diffèrent entre eux comme le pluriel du singulier, et le trope par lequel les mots de la catégorie de *alle* ont pu passer à celle de *jeder* est le même que dans les expressions : « Entre *le pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge ; protéger *la veuve* et *l'orphelin* ; *l'homme de bien* se cache, quand le crime triomphe, etc. »

3. L'index (p. 76 sqq.) me dispense de renvoyer aux pages.

sk. *çáçvant-* (de * *sm-k-*, adv. sk. * *çaç* + suff.-*vant*) ; sk. *sárva-*, etc., gr. ὅλος, λωίων, lat. *salvos, sollus, sōlus*, etc. (remontant tous à *se- so-*, « un, ensemble ») ; sk. *kêvala-*, etc., got. *hails*, gr. κοινός, καλός, etc. (remontant tous à * *qo* [1], pourvu de divers suffixes) ; lat. *tōtus* (rapproché de sk. *taví-ti*, lat. *tōmentum, obtur re, tume* , etc.) ; gr. πᾶς (rapproché de sk. *ç ra-, çávyati*, lat. *in-ci ns*, gr. πέπαμαι, κυέω, κῦρος, etc., et séparé de πάνυ et de πάγχυ) ; sk. *viçva*, lit. *v sas*, etc. (remontant tous à l'indo-européen * *wi-* = deux).

Ces étymologies et quelques autres, pour lesquelles M. Brugmann a écrit son opuscule, ne sont présentées qu'après avoir été préparées, éclairées d'avance par la justification historique et logique des développements de sens qu'elles supposent et par l'examen des mots de formation analogue ou de signification pareille qui les rendent vraisemblables. A cet égard on peut donner comme modèle toute la partie (p. 10-22) qui aboutit à l'explication de *cunctus*. Mais nulle part n'est perdu de vue ce principe que, pour être convaincante, une étymologie doit s'appuyer sur un certain nombre d'étymologies semblables et faire rentrer le mot qu'elle veut éclairer dans une série sémantique bien établie. La méthode n'est pas nouvelle, à coup sûr ; mais elle n'a jamais été appliquée avec plus de science, de rigueur et de succès. — Un tel travail ne pouvait pas ajouter à la réputation de l'auteur du *Grundriss*. Il est du moins tel qu'on devait l'attendre de lui.

L. Job.

---

149. — **Plutarch's Life of Pericles**, with introduction, critical and explanatory notes and indices, by H. A. Holden. London, Macmillan, 1894. 1 vol. in-16 de LXII-303 pp.

En France, où l'on est surtout depuis quelques années très soucieux d'atticisme et de bonne grécité, une édition de Plutarque destinée à des étudiants devrait relever avec soin, non seulement les termes inusités à la bonne époque (M. Holden l'a fait dans son index), mais les tournures incorrectes, et surtout les constructions contournées, la place inattendue et illogique donnée aux mots, les liaisons de phrases étranges, les métaphores intempestives, enfin tous ces défauts qui rendent la prose de Plutarque si désagréable à lire quand on est habitué à celle du IVe siècle. Nous demanderions aussi qu'on notât très précisément les erreurs de chronologie, les anecdotes absurdes mises sur le même pied que les faits historiques, l'accueil fait aux calomnies, l'inintelligence profonde des points les plus importants dans le gouvernement de Périclès, les énormités que fait dire à Plutarque son souci de *moralisa-*

1. D'après p. 50, il semble que lat. *co-*, got. *ga-* et *hails*, gr. κοινός et καλός dérivent tous du radical * *qo* . N'ai-je pas bien saisi la pensée de M. Brugmann ? ou pourquoi ne dit-il rien de cette gutturale à aspect changeant ?

tion, etc. On ne trouvera guère cela dans l'édition de M. H. ; mais on y trouvera à peu près tout ce qu'on peut désirer d'autre : vie de Plutarque, abondamment pourvue de références, notice sur les *Vies* et sur la *Vie de Périclès*, table chronologique, texte sans prétention muni d'un appareil suffisant, notes explicatives extrêmement copieuses, parfois même s'égarant dans des détails bien inutiles à l'intelligence du texte, enfin quatre *indices* dont le dernier, l'*index graecus*, sera très précieux. On a visiblement affaire à un homme qui connaît Plutarque comme personne, et pour qui la langue de Plutarque n'a plus de secrets : on s'en aperçoit aux centaines de rapprochements qui viennent éclairer et expliquer le texte, et dont la plupart n'étaient point donnés par les commentateurs antérieurs. C'est ce qui rend cette édition, avec son index, fort remarquable; je ne pense pas qu'elle contienne de découvertes ni critiques ni exégétiques, mais en l'absence de travaux spéciaux (car que dire du lexique de Wyttenbach!) elle est un instrument inestimable pour l'étude de cette langue de décadence. Si M. H. qui a édité tant de *Vies* déjà, faisait aujourd'hui cette étude, elle serait sans nul doute d'une grande précision et d'un intérêt incontestable. — Les corrections faites au texte par M. H. sont très peu nombreuses; je note ch. IV, l. 21 πραγματευομένου μὲν < καὶ αὐτοῦ > qui me paraît défectueux, car il n'a été question avant Zénon d'aucun physicien ; je ne goûte pas beaucoup VII 7 l'addition de γνόντες après γέροντες, ce mot restant sans complément et la construction, quoi qu'en dise M. Holden, étant beaucoup plus claire sans lui ; XXI 9 l'interversion Θρᾳκῶν τῶν peut mieux se défendre, ainsi que la suppression de Ἀσπασίαν (proposée p. 27) dans les vers de Cratinos, XXIV 56. Je proposerais moi-même v. 30 ἀξιοῦντες pour ἀξιοῦντα, afin d'ôter à Ion ce qui est en somme une excuse de Périclès et de rendre à Plutarque une comparaison passablement bizarre et bien dans ses habitudes; et XVI 43 Εὐάγγελος ὡς ἕτερος οὐδεὶς εὖ πεφυκὼς καὶ (pour ἢ) κατεσκευασμένος ὑπὸ τοῦ Περικλέους πρὸς οἰκονομίαν. — Dans le commentaire on désirerait que les emprunts textuels (ils sont nombreux) faits à Thucydide et à Aristote fussent notés avec plus de précision : un signe spéciai devrait même marquer ces mots dans l'index. P. 96 (v. 8) καταστολὴ περιβολῆς ne contient certainement aucune idée de *grâce* ; c'est une allusion à l'absence complète de gestes chez Périclès, dont la main *retenait* le vêtement sans le laisser jamais s'ouvrir. Une note sur VII 38 était nécessaire, puisque le passage est si obscur que pour μάλιστα certains éditeurs écrivent ἥκιστα, qui est tout le contraire. P. 103 καθιείς (VII 48) ne saurait être traduit par *subornans*. P. 107 (VIII 31) οὐ ne forme pas pléonasme dans ἀντιλέγων ὡς οὐ πέπτωκε, car ἀντιλέγω ne veut pas dire ici *contester*, mais *dire en contestant*. P. 110 (IX 12) l'explication donnée de μεταβολή est bien douteuse ; plus loin, pour les mots τῶν χωρίων τοὺς φραγμοὺς ἀφαιρῶν la source est évidemment Aristote (τὰ χωρία πάντα ἄφρακτα ἦν. P. 124 (XII 5) ἐκείνην τὴν δύναμιν ne veut pas dire cette *ancienne* puissance, mais cette puis-

sance *dont on parle tant*. P. 128 (XIII 3) je ne sais si, même dans Plutarque, la construction ἁμιλλωμένων ὑπερβάλλεσθαι τὴν δημιουργίαν *(certatim nitententibus ut ars sua excelleret)* est acceptable. La citation d'Athénée, p. 162, aurait dû être faite beaucoup plus haut, au ch. XIII, à propos de l'anecdote tirée de Stésimbrose sur Périclès et sa bru [1].

P. COUVREUR.

---

150. — Paul NERRLICH. **Das Dogma vom klassischen Alterthum** in seiner geschichtlichen Entwicklung. Leipzig, Hirschfeld, 1894, XIV-400 p.

Quelle part doit revendiquer, dans l'éducation des peuples chrétiens, l'étude de l'antiquité païenne? Cette question s'est posée dès le IVe siècle, au moment du triomphe du christianisme, et, comme l'a montré M. Boissier, elle fut résolue alors dans un esprit libéral et conciliant. Depuis la Renaissance, et surtout depuis la Réforme, elle est revenue à l'ordre du jour et a provoqué des luttes de doctrines qui se poursuivent encore sous nos yeux. Il faut savoir gré à M. Nerrlich d'avoir résumé avec clarté et compétence les phases multiples de cet important débat. Mais il ne s'est pas contenté du rôle d'historien, ou plutôt, s'il a fait œuvre historique, c'est dans l'intérêt d'une polémique qui s'insinue presque à chaque page de son livre. L'épigraphe qu'il a choisie, empruntée à Strauss, dit assez dans quel esprit il a retracé l'évolution de la pédagogie pendant quinze siècles, dans ses rapports avec l'antiquité classique : « La vraie critique du dogme est son histoire. » C'est donc surtout de critique qu'il s'agit, et le but visé est la suppression d'un dogme. Mais quel est ce dogme? Voilà ce qu'on ignore au début de l'ouvrage et ce qu'on n'est pas encore bien sûr de savoir quand on est parvenu à la fin.

S'est-il trouvé quelqu'un, depuis la Renaissance, pour proclamer que l'éducation moderne doive être fondée tout entière sur l'étude de l'antiquité, que les sciences, les littératures nationales, le christianisme lui-même ne doivent y prendre ou y garder aucune part? Si ce pédagogue a existé, M. N. ne nous le fait point connaître et l'on a quelque droit de dire qu'il a qualifié un peu ambitieusement de *dogme* ce qui, tout au plus, peut être considéré comme une tendance. Les hommes auxquels il en veut le plus, tels que Bentley, Wolf, God. Hermann, Ritschl, étaient des philologues très épris de leur métier, qui aimaient profondément les lettres anciennes et croyaient à leurs vertus éducatrices; mais ce n'étaient pas les pontifes intolérants d'un humanisme sectaire et exclusif. Comme presque tous les polémistes, M. Nerrlich, de la

---

1. P. 14, 7 τελεσιουργτόν et 9 λότων; p. 15, 35 l'orthographe ηὔχετο est en contradiction avec ce que dit M. H. p. 99, ou bien il s'est mal exprimé à cet endroit et n'a voulu parler que des verbes composés avec εὖ, P. 167, 39 *double entendre*, pour *mot à double entente*, n'appartient à aucune langue connue.

meilleure foi du monde, s'est construit une cible dans les nuages. Il s'est donné le facile plaisir de dénoncer l'absurdité d'une thèse que personne n'a soutenue dans le passé et qui ne trouverait pas un partisan aujourd'hui. Mais, cette réserve faite, il est juste de reconnaître que M. N. n'a pas seulement combattu une hérésie ou une orthodoxie imaginaire; sa critique a beau viser trop haut, elle porte sur un ensemble d'idées et de doctrines dont l'abandon marquerait un changement radical dans les méthodes pédagogiques modernes. Du reste, pour bien préciser sa pensée, M. N. a pris la peine de reconstruire après avoir démoli : son ouvrage se termine par un programme auquel on peut reprocher d'être surchargé, mais non d'être vague. Voyons-le d'abord à l'œuvre comme destructeur.

Les ennemis des études classiques, de notre temps, se sont placés presque exclusivement sur le terrain pratique et utilitaire. Ils ont fait valoir le grand développement des sciences positives, des littératures modernes, pour demander que l'on sacrifiât le grec ou le latin, souvent même les deux langues à la fois, à des études plus immédiatement profitables C'est ainsi que l'auteur de la *Question du latin*, feu Raoul Frary, proposait de substituer, à la lecture de Cicéron et de Virgile dans le texte, celle de la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus. Le point de vue de M. N. est tout autre. Il parle plus volontiers d'éducation que d'instruction. Sa préoccupation dominante, c'est ce qu'on appelait récemment « l'âme de l'école » ; il s'attache surtout à la nécessité d'une forte culture morale. Et, plus intransigeant que maint père de l'Église, il dénonce l'incompatibilité de cette culture avec l'étude intensive des lettres païennes. Là-dessus, il ne discute pas, il affirme. Le génie du christianisme est essentiellement ascétique ; celui du paganisme est sensuel. Il y a entre eux une opposition profonde, à tel point que tout esprit imbu de l'un est fermé à l'autre. Lorsque l'antiquité retrouvée, au XIVe siècle, commença à jouer un rôle prépondérant dans l'éducation des hommes, ils s'éloignèrent à grands pas du christianisme. C'était alors un progrès nécessaire : il fallait que le monde moderne se mît à l'école du passé pour prendre conscience de lui-même. Mais, dès le début de l'humanisme, les fâcheux effets de l'esprit païen se firent sentir. Les humanistes étaient des gens sans dignité, épris d'eux-mêmes, durs et méprisants ponr les autres, amateurs et auteurs de vers obscènes où se reflétaient les turpitudes de leur vie. Avec la renaissance des études antiques reparaît le vice le plus honteux de l'antiquité [1] ; les fleurs du christianisme sont flétries par le souffle de la pourriture païenne. La Réforme marqua d'abord une réaction dans le sens chrétien, mais bientôt, avec Mélanchthon, elle s'allia à l'humanisme, et l'Allemagne, qui n'avait pas encore de littérature, continua à porter le joug de l'anti-

1. P. 72. M. Nerrlich croit-il sérieusement que ce vice eût complètement disparu dans l'intervalle?

quité. Le signal d'une émancipation complète fut donné, en plein siècle de Louis XIV, par Perrault, qui proclama hautement la supériorité des modernes. « C'était, nous dit M. Nerrlich, un géant de la critique, auprès duquel les Scaliger, les Saumaise, les Bentley, géants seulement pour les lunettes des philologues, ne sont que des pygmées » (p. 180). La révolte de Perrault fut étouffée et n'eut pas de lendemain. Au XVIIIe siècle, sous l'influence de Rousseau, les idées sur l'éducation se modifièrent ; un des premiers, il osa déclarer que l'étude des langues était inutile, que la culture morale devait prendre le pas sur l'érudition. En même temps, les humanistes maintenaient leurs droits et Winckelmann, en créant l'archéologie de l'art, donnait un nouvel appui à leurs prétentions. M. N. ne lui pardonne pas d'avoir oublié sa patrie, sa religion, de s'être fait italien et grec ; il l'en punit, comme les humanistes du XVe siècle, en incriminant ses mœurs (p. 193, 199). Mais celui qu'il maltraite le plus est Wolf, Wolf, qui prétendit fonder et constituer en science l'étude encyclopédique de l'antiquité, Wolf, dont s'inspirèrent les philologues du commencement de ce siècle, poursuivant une œuvre de réaction alors que Lessing, Schiller et Gœthe d'une part, Kant, Fichte et Hegel de l'autre, avaient ouvert à l'esprit national de nouvelles voies. Et cependant, c'est dans les rangs des philologues que M. N. découvre deux précieux alliés. L'un, M. Mommsen, a mis à nu la civilisation romaine et ses héros ; le dieu des humanistes, Cicéron, a été précipité par lui de son piédestal ; Caton, si vanté dans les déclamations de collège, est devenu un fantoche ; grâce à M. Mommsen, nous savons que la Rome républicaine était une caverne et l'oligarchie qui la gouvernait une bande de voleurs (p. 352). L'autre allié de M. N. est Schvarz ; il a montré — ce sont ses propres expressions — qu'une cruauté bestiale, une sale cupidité, jointes à l'étourderie et au mensonge, constituaient les éléments permanents et fonciers du caractère athénien (p. 356). Maintenant, il reste à reprendre l'œuvre de Perrault et à faire leur procès aux littératures antiques ; il reste aussi à montrer que l'art antique n'est pas ce que disent les archéologues, à déraciner le « culte de Winckelmann ». Sur ce dernier chapitre, M. N. est bref ; peut-être n'y entend-il pas grand'chose, lui qui, dans l'énumération des génies qui doivent être familiers à la jeunesse, cite, à côté de Michel-Ange, un artiste de cinquième ordre comme Thorvaldsen (p. 393).

Le terrain ainsi déblayé et l'antiquité dépouillée de son prestige, quel sera le fond de l'éducation moderne ? M. N. répond : l'enseignement religieux. Mais il reconnaît que, dans la pratique, il y a là une très grosse difficulté. De la théologie libérale, prêchant l'amour et la charité, ne retenant que cela du christianisme, il ne veut point entendre parler ; car un peuple qui aimerait ses ennemis serait voué à la ruine et il faut savoir, comme Jésus lui-même, haïr ce qui est bas et mauvais (p. 389). D'autre part, les formes confessionnelles reconnues présentent chacune des inconvénients. Le catholicisme est funeste, car « le catholique

conséquent doit être l'ennemi de l'État » (p. 389). Quant au protestantisme évangélique, que repousseraient d'ailleurs les élèves catholiques, qui oserait l'identifier à la religion des grands poètes allemands dont la lecture doit être une des parties essentielles de l'éducation ? Reste donc à souhaiter et à attendre l'avènement d'une religion nouvelle, qui sera quelque chose comme l'hégélianisme mis à la portée de tous (p. 235, 390). « Bien entendu, cette religion ne peut être l'œuvre de l'État, mais celle d'une individualité de génie; cependant, ce que l'État peut faire, et cela dès à présent, c'est de se préparer à l'apparition de ce génie, de ne plus suivre le drapeau des obscurantistes, mais d'ouvrir le plus largement possible les portes à l'esprit nouveau. »

Voilà qui n'est pas clair, mais il faut nous en contenter. A côté et au-dessous de cet enseignement religieux, d'après une formule à découvrir, viendront l'enseignement de l'histoire des civilisations, celui des mathématiques et des sciences positives. C'est l'histoire, et non plus la philologie, qui initiera aux littératures anciennes et à l'art antique; la philologie, bannie de l'école, se réfugiera dans les universités. On apprendra un peu de latin, un peu de grec, un peu de français, mais uniquement en vue de la lecture des auteurs; l'étude de notre langue doit être commencée le plus tard possible, on ne doit lui donner que le *minimum* d'heures strictement indispensable, parce que la littérature française n'a, au point de vue pédagogique, qu'une valeur extrêmement médiocre. La pratique du français doit être acquise en dehors de l'école, ce qui est très facile, comme on le voit « par l'exemple des portiers des grands hôtels et des sommeliers en chef des restaurants » (p. 395). Enfin, le ministre de l'instruction publique sera choisi dans le corps enseignant, pour que le gouvernement de la pédagogie nationale soit toujours entre les mains d'un pédagogue.

Discuter ce programme nous mènerait bien loin; les extraits qu'on vient d'en lire montrent assez ce qu'il s'y mêle de chimères. L'auteur aurait été plus conséquent avec lui-même s'il avait demandé la suppression pure et simple du grec, du latin et même du français. On conçoit fort bien un enseignement secondaire qui ne serait qu'un enseignement primaire très développé. Mais ce qu'il nous propose n'est ni le vieux programme *classique*, ni un nouveau programme *national* : c'est une tentative de conciliation qui choque déjà sur le papier et qui, mise en pratique, aboutirait à la plus cruelle des déceptions.

Le grand tort de M. Nerrlich, à mon avis, c'est d'être parti d'un principe faux, à savoir l'immoralité du paganisme et les dangers de son influence sur l'éducation. Il ne veut pas que les jeunes Allemands soient des ascètes, mais des citoyens; il désire qu'ils aient l'esprit de sacrifice, qu'ils soient capables de se dévouer au bien public. Mais c'est précisément ce que les littératures païennes enseignent à merveille, ce qu'elles sont même, jusqu'à présent, seules à enseigner. Je n'aurais pu que l'approuver s'il avait dit que l'étude grammaticale et philologique des lan-

gues, celle des révolutions politiques et des batailles, doivent céder le pas à l'intelligence des vérités morales que les sages de la Grèce et de Rome ont proclamées. Ces vérités ne sont nullement en conflit avec la doctrine chrétienne et l'on peut dire qu'elles sont plus à la portée du monde moderne, parce qu'elles tiennent mieux compte de ses besoins. Ce grand facteur du progrès moral et matériel, l'oubli de soi, non par la préoccupation du salut, mais dans l'intérêt de la communauté dont on fait partie ou de l'humanité, c'est au paganisme seul que nous en devons la formule :

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

Les obscénités de Martial ou de Pétrone, qu'on n'a d'ailleurs jamais introduites dans les écoles, pèsent bien peu, dans la balance d'un juge équitable, auprès de ces éternels lieux communs de la sagesse païenne. Et leur mérite, qui les a rendus classiques, c'est précisément d'être indépendants de toute formule religieuse, d'être simplement *humains*, de n'impliquer ni la croyance à Jupiter ni la croyance à Mithra, mais l'obéissance à la raison et à la conscience. M. Boissier a rappelé, dans son ouvrage sur la *Fin du paganisme* — que M. Nerrlich cite, mais ne paraît guère avoir pratiqué — cette belle parole de Celse, « cet ennemi si intelligent du christianisme » : « Les barbares sont capables d'inventer des dogmes, mais la sagesse barbare vaut peu par elle-même ; il faut que la raison grecque s'y ajoute pour la perfectionner, l'épurer, l'étendre. » La raison grecque, c'est l'Académie, c'est le Portique, dont les voix résonnent encore à nos oreilles. Il suffit de les faire entendre à la jeunesse pour que les bases de son éducation morale soient assurées. Le tort qu'on a, c'est de ne pas toujours choisir, parmi les anciens, ceux dont les vertus éducatrices sont les plus fortes. Je consens volontiers, pour ma part, que l'on retranche des programmes les *Commentaires* de César pour y introduire les *Lettres à Lucilius*.

Salomon Reinach.

---

151. — **Jacques Doremet, sa vie et ses ouvrages** avec de nouvelles recherches sur les premières impressions malouines par F. Joüon des Longrais, archiviste paléographe. *De l'Antiquité d'Aleth ensemble de la ville de S. Malo* réimprimée sur l'exemplaire unique de 1628. *La Cane de Montfort* du P. Barleuf précédée d'une notice sur la *Cane de Montfort*, etc. Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1894. in-12 de III-XLV-63-16 p. Tiré à 110 exemplaires.

Nous allons successivement et rapidement examiner les diverses pièces dont se compose le recueil de M. Joüon des Longrais, recueil très soigné tant au point de vue de l'érudition qu'au point de vue de la typographie.

La notice sur Jacques Doremet est d'autant plus curieuse que le personnage est moins connu. M. J. de L. établit que le docte chanoine,

qui fut d'abord un zélé protestant, naquit entre 1568 et 1573 à Montoire (Loir-et-Cher), et non à Vendôme, comme le prétend la *Nouvelle biographie générale*; il met en lumière le rôle important que joua dans le diocèse de Saint-Malo ce vicaire général de trois évêques, Jean du Bec, Guillaume le Gouverneur et Harlay de Sancy [1]; il nous apprend que « l'enterrement de messire Jacques Doremet, chanoine semi-prébendé », est mentionné aux registres de Saint-Malo sous le 12 octobre 1633. L'étude des ouvrages de Doremet est très bien faite. La plupart de ces ouvrages sont fort singuliers : *la Polymnie* (1596); *Histoire* (en vers) *de la vie et de la mort d'Esther Leggues* (juillet 1620); *Histoire miraculeuse de Guyonne Jalabert* (en vers, août 1620); *Histoire de la vie admirable d'Esther Leggues* (en prose, 1622), etc. M. J. d. L. a fait preuve de beaucoup de sagacité dans ses minutieuses recherches biographiques et bibliographiques. Il a, par exemple, très heureusement deviné le pseudonyme anagrammatique adopté par l'auteur de l'*Antiquité d'Aleth : Tomas de Querci*.

Les Recherches sur les débuts de l'imprimerie à Saint-Malo (p. 89-109) forment un utile supplément aux renseignements déjà fournis sur les commencements de l'imprimerie malouine par Toussaint Gautier, Dom Plaine, S. Nopartz, Arthur de la Borderie. M. J. de L. s'occupe surtout du premier imprimeur de Saint-Malo, Pierre Marcigay, appelé en cette ville par le prélat éclairé qui fut le premier protecteur de Doremet, Jean du Bec [2]; il mentionne aussi diverses impressions malouines d'Antoine de La Mare, de Nicolas La Biche et de Jean Boullet.

La réimpression de l'opuscule : *de l'Antiquité de la ville et cité d'Aleth*, etc., a été faite en caractères conformes à ceux de l'édition originale (A S. Malo, chez Nicolas La Biche, imprimeur et libraire, M. DC. XXVIII), édition dont on ne possède qu'un seul exemplaire, conservé en la bibliothèque de l'Arsenal, [3] comme aussi la réimpression de la

---

1. M. J. de L. consacre à chacun de ces prélats une notice intéressante (p. 21-33, 34-46, 47-48). Rien de banal dans ces notices qui nous révèlent, au contraire, diverses particularités peu ou point connues. A la suite d'un testament de Jean du Bec (mort le 20 janvier 1610), nous trouvons l'indication d'une oraison funèbre de Guillaume le Gouverneur (mort le 25 juin 1630) composée par un certain T. B. Van Mechelen d'Anvers et dont l'existence n'a été signalée dans aucun ouvrage breton. Enfin, au sujet du dernier des trois évêques, on lit (p. 48) : « On ne sait guère, car qui compulse les vieux livres malouins? que la vie de Harlay a été l'objet d'un assez long poème latin, de très bonne facture. On le trouve dans la préface du second volume de l'*Examen philosophiæ platonicæ* de Morainvilliers d'Orgeville imprimé à Saint-Malo en 1655. C'est l'hommage d'un neveu reconnaissant et bon latiniste. »

2. En décembre 1602, Jean du Bec fut parrain de Jean Marcigay, fils de maistre Pierre Marcigay et de Vincente Oren (Registre des baptêmes de Saint-Malo). M. J. de L. a trouvé d'autres mentions du nom de l'imprimeur dans le registre des délibérations de la communauté de Saint-Malo (1604).

3. M. Joüon des Longrais a pris la peine de donner (p. 75-85) la *Table des matières et des citations de l'Antiquité*, suivies de *Notes bibliographiques sur Doremet, le Pseudo-Querci et la ville d'Aleth*.

plaquette du même auteur : *Histoire d'une galette de bled noir miraculeusement ensanglantée pour avoir esté faite durant la Procession et la grande messe de la Feste Dieu, l'an 1629. Par un homme de la paroisse des Ifs au diocèse de S. Malo* (A. S. Malo, chez N. La Biche, imprimeur et libraire, M. D. C. XXIX).

J'en dirai autant de la réimpression du : *Récit véritable de la venue d'une canne sauvage depuis longtemps en la ville de Montfort, comté de la province de Bretagne, et particulièrement de ce qui s'est passé ès dernières années sur ce sujet par un chanoine Regulier de l'Abbaye de S. Jacques près Montfort estant sur les lieux* (A Rennes, chez Michel Hellet, imprimeur et libraire, rue S. Germain, 1652). L'éditeur a fait précéder cette reproduction littérale d'une piquante notice sur la légende de la *cane* et sur l'auteur du *Récit véritable*, le P. Vincent Barleuf, lequel s'est beaucoup servi des témoignages recueillis par Jacques Doremet.

Les commentaires de M. Joüon des Longrais sont beaucoup plus intéressants que les livrets qu'il a mis tant de soin à réimprimer, et c'est le cas ou jamais de dire que l'abondante sauce de l'éditeur vaut mieux que ses petits poissons.

T. de L.

---

152. — **Quelques lettres inédites de Perdoulx de la Périère à l'abbé Laurent Josse Le Clerc,** 1722-1727, [publiées] par M. Ernest Jovy. Orléans, H. Herluison, 1894, gr. in 8, de 63 p.

M. Jovy, après avoir donné de courtes, mais suffisantes indications biobibliographiques sur les deux correspondants, dont l'un est bien connu grâce au remarquable travail de M. l'abbé Louis Bertrand [1], a reproduit quatorze lettres adressées, du 23 septembre 1722 au 13 février 1727, au docte sulpicien par l'érudit orléanais, lettres qui proviennent du cabinet du président Bouhier et qui sont conservées à la Bibliothèque nationale (F. fr. 24412). Il y est surtout question d'histoire littéraire. Perdoulx de la Périère entretient l'ancien professeur au grand séminaire d'Orléans : de La Monnoye s'occupant des *Bibliothèques* de la Croix du Maine et de du Verdier, de l'auteur de l'*Anticoton*, César de Plaix, sieur de l'Ormoye, avocat au Parlement [2], du recueil de Luc Wadding (*Scriptores ordinis minorum*, Rome, 1650, in-f°), des vers du P. Moireau à la louange du P. Fronteau, du jésuite Dominique de Colonia, auteur de l'*Histoire littéraire de la ville de Lyon*, d'un manuscrit du *Roman de la Rose*, d'un opuscule à retrouver d'Étienne

---

1. M. Jovy loue en deux mots (p. 6) ce travail dont il s'est fort servi. Je l'ai jadis moi-même beaucoup loué ici (1er semestre de 1878, p. 309).

2. Le correspondant de L. J. Le Clerc s'attribue (p. 7) la « fraîche découverte » du nom de cet auteur

Templier, natif d'Orléans, évêque de Paris au XIIIe siècle, du *Dictionnaire de Moréri* tant amélioré par les remarques critiques de l'abbé Le Clerc, de l'élection à l'Académie des inscriptions de M. de Foncemagne, « jeune Orléanais, qui a esté quelque temps à l'Oratoire », de la mort de l'abbé Dangeau, « doien de l'Académie françoise », de la famille de Massac « establie à Orléans dans le XVIe siècle par Raimond de Massac, médecin, natif de Clérac, diocèse d'Agen [3], » de Des Yveteaux et de son père Jean Vauquelin, de Dom Le Cerf, du président Bouhier, du P. Echard, des *Meslanges* du P. Labbe, de Rabelais, de Claude Massuau, de Guichenon, de Nicolas Bourbon, du poète Régnier, du *Philocope* de Boccace traduit par Adrien Sevin, de Jean Édouard du Monin, du P. Hilarion de Coste, de Louis de Pontis, du *Nécrologe de Port-Royal*, de Florent Chrestien, de Dom Liron, de N. Rigault, de Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans, de Moïse Amyrault, de Jean de Morvillier, du P. Petau, etc.

Quoique l'écriture de Perdoulx de la Périère soit d'un déchiffrement difficile, M. Jovy a fidèlement reproduit le texte. Tout au plus pourrait-on signaler une erreur de lecture (p. 39) dans la phrase où est dénoncée une faute *des plus indignes* commise par le P. Hardouin : Je crois qu'il faut remplacer *indignes* par *insignes*. Les notes, très abondantes, sont généralement excellentes : elles n'éclaircissent pas seulement le texte, mais encore elles le complètent. Je suis heureux de pouvoir éclaircir et compléter, à mon tour, un passage de la notice sur Laurent Josse Le Clerc (p. 6) : « Parmi ceux de ses ouvrages manuscrits qui se sont perdus était un *Traité du plagiat* qui se trouvait encore vers la fin du XVIIIe siècle à la bibliothèque du séminaire lyonnais de Saint-Irénée. » Non, le *Traité du plagiat* ne s'est pas perdu : il est conservé dans une riche bibliothèque de Paris où l'a vu, *ce qui s'appelle vu*, en août dernier, quelqu'un qui méritait plus que personne la bonne fortune de le retrouver.

T. de L.

---

153. — **Goethe im Sturm und Drang** von Richard WEISSENFELS. 1er vol. Halle, 1894. XIV, 519 pp.

Cet ouvrage répond parfaitement à son titre. Ce n'est pas un portrait du jeune Gœthe; ce n'est pas non plus un tableau d'ensemble de la génération avec laquelle il a grandi; c'est à la fois l'un et l'autre, ou plutôt l'un dans l'autre. Soucieux avant tout des idées et de leur filiation, M. Weissenfels a voulu dégager et grouper, selon leurs affinités naturelles, les aspirations tumultueuses et confuses du Sturm und Drang. Attentif surtout à ce qu'il y a dans les idées de force et de vie, à leur

3. M. J., qui multiplie les références, aurait pu citer sur Raymond de Massac l'excellente *Bibliographie générale de l'Agenais* par Jules Andrieu (II, 124-125)

accomplissement dans les actes des hommes et dans leurs œuvres, il a voulu montrer comment ces aspirations venues de loin ou nées avec Gœthe, prennent en lui âme et corps. Il nous les présente comme un organisme vivant.

Ce premier volume — il sera suivi d'un second qui doit conduire jusqu'à Weimar, — se divise en cinq chapitres. Dans chacun des quatre premiers : Gœthe à Francfort (p. 1-39), à Leipzig (p. 40-90), à Francfort (p. 91-120), à Strasbourg (p. 121-245), M. W. considère comme un tout, dont il s'attache surtout à faire sentir l'homogénéité, les impressions reçues, les influences subies ou acceptées par Gœthe, et les œuvres qui en sont le fruit. Le cinquième chapitre, le plus long (p. 246-407), est entièrement consacré à *Gœtz de Berlichingen ;* M. W. étudie surtout l'esquisse de 1771, pour laquelle il ne cache pas sa préférence ; les pages dans lesquelles il en fait ressortir la grandeur tragique et l'intérêt universel (p. 283-286), sont le point culminant de l'étude et du volume.

Après tant de publications et de travaux dont il se reconnaît tributaire, M. W. n'avait pas à mettre en circulation beaucoup de faits inédits ou d'idées nouvelles. Son ouvrage vaut surtout par la mise en œuvre, et par un sens de la vie qu'on ne rencontre pas souvent uni à une érudition si vaste et si minutieuse.

Ce sens de la vie ce tact ont préservé M. W. des principaux défauts qu'on a pu relever dans des études analogues. A vouloir replacer un homme dans son entourage, on le diminue trop souvent. A force de montrer ce qu'il doit à ses précurseurs, à ses contemporains, on ne lui laisse plus rien en propre. Que de biographies après lesquelles nous sommes tentés de nous écrier, comme Gœthe lui-même : « Was ist denn an dem ganzen Wicht original zu nennen ! » Qu'est-ce que ce gaillard a donc d'original ! Ici, rien de pareil. Quand il a suivi les diverses manifestations du sentiment national, par exemple, de Klopstock à Lessing, de Lessing à Herder et de Herder à Gœthe, M. W. sait s'arrêter et arrêter le lecteur devant le mystère de la gestation secrète, d'où ce sentiment va sortir et se manifester dans Götz, accru de tout le génie personnel du poète. De plus, M. W. a soin de rappeler sans cesse, et de montrer, que les influences littéraires n'ont presque jamais agi directement et comme mécaniquement, qu'elles ont toujours été préparées ou corroborées par les expériences de la vie, et que les idées, les sentiments, les images mêmes qu'on signale chez d'autres avant de les trouver chez Gœthe, n'ont passé dans ses œuvres qu'après avoir traversé sa propre sensibilité. Cette conception n'est pas nouvelle, mais rarement elle avait été appliquée avec une telle souplesse à tant de faits et dans un si vaste tableau. Ainsi présentés, ces rapprochements multiples, loin de rapetisser Gœthe ou de le morceler, donnent à sa figure toute sa plénitude et toute sa grandeur. On perçoit à la fois ce qu'il a de commun avec ses contemporains, et ce qui l'en distingue. A chaque tournant de page on voit, du même coup d'œil, la foule ou l'élite de ceux qu'il représente, et comme il les dépasse tous.

C'est grâce encore à ce sentiment de la vie que M. W. fait voir, dans la jeunesse de Gœthe, une unité qui est moins apparente dans la plupart des biographies antérieures. Parmi ses pages les plus originales, il faut citer celles où, parlant du *Caprice d'un amant*, ou des *Complices*, il insiste sur tout ce que Gœthe a mis de lui-même dans ces œuvres d'aspect conventionnel, — celles aussi où il montre comment l'influence de Wieland, et même celle d'Oeser préparent en réalité celle de Herder. Il ressort de ces analyses minutieuses que si le jeune étudiant se plia quelque temps aux règles de la poétique traditionnelle, son acquiescement était tout de surface. Quand il arrive à Strasbourg, il y apporte, à peine contenue, l'impétuosité du révolutionnaire. L'influence de Herder n'a été ni aussi décisive que le veulent Minor et Sauer, ni indifférente comme le prétend Düntzer : Gœthe lui dut la conscience de ce qu'il était, et manifesta dès lors sa vraie nature avec plus d'audace et de force.

Tout en rendant hommage au talent avec lequel M. W. mêle et démêle l'écheveau si embrouillé des influences, on peut trouver qu'il y a parfois quelque arbitraire dans sa façon de couper les fils ou de les nouer. D'une manière générale, il ne dépasse guère les limites du XVIIIe siècle. Il a bien soin de remonter en Angleterre jusqu'à Shakespeare toutes les fois que c'est nécessaire. Il semble qu'il ne passe pas aussi volontiers en France. Ainsi pour le motif des *Frères ennemis*, il rappelle *Atrée et Thyeste, le roi Lear*. Il fallait mentionner aussi *la Thébaïde* et *Mithridate*, puisque Gœthe assure avoir lu et étudié tout Racine. La comparaison entre Adelaïde et Manon Lescaut par contre (p. 349) est superflue et forcée [1]. Bonne fille, et victime la première de sa beauté, Manon n'est qu'une enfant auprès de cette grande coquette, qui met tant d'intrigue et de cruauté au service de ses passions [2].

M. W. est en outre porté à considérer comme essentiellement allemands, et 1770, des traits de caractère qui sont de tous les peuples et de tous les temps. Il va jusqu'à revendiquer pour la poésie allemande (p. 506) un motif où les Allemands voient plus communément un triste apanage de la littérature française : les railleries sur l'inconstance de la femme.

Ce patriotisme intempérant a des conséquences plus graves, et qui intéressent le fond même de l'ouvrage. Elles s'atténueront peut-être dans la suite. M. W. prend parti nettement pour le Sturm und Drang, et cette sympathie anime son livre. Il voit dans cette période la manifestation à maints égards la plus grandiose du génie allemand (p. 12), tandis que pour la période classique il a cette épithète plus froidement polie : période la plus brillante (p. 14). Admettons que cette réaction de

---

1. Il faut écrire Des Grieux et non Degrieux.

2. Signalons encore aux spécialistes de Faust un rapprochement imprévu avec Corneille. Développant une idée jetée en passant par K. J. Schrœer, sur la traduction du *Menteur*, M. W. établit (p. 439-41) des analogies curieuses entre Cliton et Méphisto, Dorante et Faust.

l'individu contre la société, de la liberté contre la règle, du sentiment et de l'imagination contre la raison, fut en effet un triomphe du génie allemand snr la tradition latine et française. A considérer ce mouvement dans son ensemble, il faudrait reconnaître pourtant que, très intéressant au point de vue des idées, il le fut beaucoup moins au point de vue de l'art, et que, dans ces années où il vaguait, ivre de liberté, le génie allemand engendra moins d'œuvres viables que plus tard, quand il eut renouvelé avec cette tradition un mariage de raison. *Götz*, *Werther*, et si l'on veut le premier *Faust*. Trois maîtresses œuvres, mais toutes trois de Goethe. Et des autres, de Wagner, de Müller, de Klinger et même de Lenz, que reste-t-il ? — Si maintenant nous ne considérons plus que Gœthe, ne faudrait-il pas admettre que sa supériorité écrasante, il la doit en partie à l'effet de cette tradition si décriée ? M. W. a marqué ici et là que la sage influence du père, celle d'Oeser et de Wieland, reparaît en maint endroit dans l'œuvre de Gœthe, même en ces années 1770 à 1773. Ne serait-il pas juste de dire que ces habitudes d'ordre et de tenue étaient devenues chez lui un instinct, qui pouvait être momentanément refoulé par d'autres, mais qui subsistait caché, et le guidait à son insu ? Et n'est-ce pas grâce à cet instinct que Gœthe, même dans ses inspirations les plus fougueuses, garde plus de mesure que ses coreligionnaires, et bien qu'avide comme eux avant tout de faire vrai, néglige cependant moins de faire beau ?

Gœthe a été *le plus vivant* des classiques parce qu'il avait été le plus grand des *révolutionnaires*, et s'il a été *le plus grand* des révolutionnaires, c'est qu'il était né pour devenir le plus ordonné des *classiques*. Cette conception expliquerait, plus naturellement que ne fait M.W., la facilité avec laquelle le jeune poète corrigea l'esquisse de son *Götz*, ou plutôt, elle complèterait son explication et lui donnerait tout son sens. Elle s'accorderait d'ailleurs, mieux que l'idée d'une rupture avec le passé, aux vues générales de M. W. sur le développement de Gœthe. Elle rendrait plus évidente la continuité de sa vie et la coexistence en lui, dès ses jeunes années, de génies opposés, tantôt dominés l'un par l'autre et tantôt conciliés, mais dont jamais l'un n'étouffa l'autre complètement.

Tel qu'il est, écrit dans une langue à la fois nerveuse et drue, d'une allure vive, un peu saccadée, qui n'est que très rarement alourdie par la masse des faits, mais qui peut-être s'égare quelquefois en détours ou plutôt en retours inutiles, avec son sentiment de la nature et de la vie, sa sympathie pour les manifestatious vigoureuses de l'individu, et même avec sa pointe de chauvinisme, l'ouvrage de M. Weissenfels ne promet pas seulement de donner une notion exacte et complète de ce que fut le Gœthe du Sturm und Drang. Il fait mieux. Il en donne l'impression.

J. Rouge.

154. — I. — **Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège** en 1800 et 1801 publiés par le comte Boulay de la Meurthe (Société d'histoire diplomatique). Paris, Leroux, 1891-1893, 3 vol. in-8°.

155.— **Les origines du Concordat**, par Léon Séché : I. Pie VI et le Directoire. Portraits de Pie VI, de Cacault et d'Azura. — II, Pie VII et le Consulat. Portraits de Pie VII, de Bernier et du premier consul. Paris, Delagrave, 2 vol. in-8.

I. — Les *Documents sur la négociation du Concordat* constituent un recueil d'une haute valeur qui nous permet de suivre jour par jour l'histoire du Concordat. Tous les dépôts d'archives ont été fouillés, tous les recueils imprimés ont été dépouillés. Et s'il manque encore quelques pièces importantes à ce magnifique ensemble, il est peu probable qu'elles nous soient jamais rendues, car l'infatigable éditeur semble avoir épuisé toutes les sources d'information. Les trois premières ébauches du Concordat que M. Boulay de la Meurthe croyait perdues quand il a publié le tome Ier (voyez l'avant-propos de ce vol.) ont été retrouvées à Rome par M. l'abbé Rance-Bourrey (qui a fourni à l'éditeur beaucoup d'autres pièces très importantes) et elles figurent dans l'appendice du tome III. M. B. de la Meurthe, après avoir donné une idée de l'ensemble de la publication et relaté les dernières découvertes faites à Rome, ajoute ces simples mots : « Faudra-t-il en conclure que désormais les matériaux ayant un caractère diplomatique se trouveront tous rassemblés sous la main de l'historien ? Il serait téméraire de le prétendre. Mais si quelques découvertes sont encore à espérer, il est du moins peu probable qu'elles puissent changer sur un point essentiel l'enchaînement ou la nature des événements d'où est sorti le traité religieux qui unit encore la France et le Saint-Siège. » Qui ne souscrirait sans réserve à cette appréciation ?

Les textes sont publiés avec le plus grand soin. Une table magistrale qui, à elle seule, constitue presque une histoire ou, du moins, un sommaire de l'histoire du Concordat, clôt le tome III.

Cette publication sera prochainement suivie d'un volume consacré à la grosse affaire des *Articles organiques*. Nous posséderons ainsi pour l'histoire de l'Église de France, à l'aurore de ce siècle, un *corpus* vraiment admirable.

II. — L'histoire des *Origines du Concordat* de M. Séché, très rapidement écrite, paraît parfois un peu pâle ou, mieux, d'un tissu un peu lâche en regard de ces trois volumes de textes et de cette table si dense de M. Boulay de la Meurthe où l'on peut puiser en quelques minutes tant de renseignements et de notions exactes et sûres. Dans certains chapitres du tome Ier, M. Séché accorde, ce semble, trop de place à des faits étrangers par eux-mêmes à son sujet. Ces récits nuisent à l'unité du livre et empêchent tout d'abord de suivre facilement la pensée de l'auteur : elle tarde un peu à se dégager. Les chapitres consacrés aux relations de

Pie VI avec le Directoire, au rôle du clergé constitutionnel [1], notamment lors du concile de Paris de 1797, sont traités avec soin et dans un esprit bien différent de celui qui inspire l'ouvrage de M. Sciout sur la Constitution civile. Mais peut-être y aurait-il place pour un troisième essai plus objectif et plus dégagé. Le tome II, consacré à l'histoire du Concordat, doit être considéré comme la mise en œuvre des matériaux réunis avec tant de soin par M. Boulay de la Meurthe. Les observations de l'auteur sur le nombre des églises rouvertes en 1796 et 1800 paraissent mériter une sérieuse attention. Quelques pièces importantes empruntées à M. Boulay de la Meurthe sont publiées à la fin du tome II; d'autres, fort curieuses, sont données pour la première fois dans les appendices ou utilisées et citées dans le cours du récit [2].

Paul VIOLLET.

---

156. — **Legends of the Micmacs** by the Rev. Silas Tertius RAND. — Wellesley philological publications. New-York et Londres. Longmans, Green et Cie 1894. XLVI-452 p. in-8.

Les Micmacs, fort peu connus en France, bien qu'ils aient été pendant un siècle nos fidèles alliés contre les colons de la Nouvelle-Angleterre, subsistent au nombre de quelques milliers dans le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, les îles du Prince-Édouard et du Cap-Breton, et à Terre-Neuve. Nos aventuriers et même leurs chefs de sang noble ne dédaignaient pas d'épouser les filles de ces indigènes, les Souriquois et Etchemins, comme les appellent Champlain et Lescarbot. Le nom de *Micmac*, sous lequel on les connaît, aujourd'hui, est sans doute dérivé de celui de *Megumawaach* qu'ils se donnent eux-mêmes, conjointement avec celui d'*Ellenu* (p. xxxv). Ce dernier ressemble étrangement à celui d'Hellène appliqué par Plutarque (*De facie in orbe lunæ*, § 26) aux riverains de la grande Méotide transatlantique, dont la situation correspond à celle du golfe Saint-Laurent. Ils ont en commun avec leurs frères les Abenakis du Canada et les Indiens du Passumaquoddy et du Penobscot dans l'État du Maine une littérature orale fortement teintée de mythologie que M. Ch. G. Leland (*The Algonquin Legends of New-England*, Boston, 1884, in-8. p. 1-5, 13) juge bien supérieure à celle de leurs congénères les Chippewas et les Ottaouais. Il en a traduit, ou plutôt résumé en anglais, de curieux spécimens qui ont une forme plus littéraire que dans le présent ouvrage. Le manuscrit, qui lui en avait été libéralement communiqué par le Rév. S.-T. Rand, et qui vient

---

1. T. II, p. 55, assertions fort intéressantes et qui inspirent confiance sur le nombre considérable des prêtres assermentés.

2. Voyez notamment t. Ier, pp. 64-68, le récit d'une conversation du P. Quiñones, général des Dominicains, avec Pie VI. Mais l'auteur n'est-il pas trop favorable au P. Quiñones?

d'être publié par le comité de philologie comparative du collège de Wellesley près Boston, ne donne pas non plus les textes, mais seulement des versions que le traducteur dit être littérales. Il est pourtant certain qu'il y a mêlé des réflexions et des commentaires qui seraient beaucoup mieux placés en note.

On ne pouvait, d'ailleurs, trouver d'homme plus compétent pour ce travail que le Rév. S.-T. Rand. Né en 1810 dans la Nouvelle-Écosse, il fut d'abord tuilier et maçon et ne commença d'étudier, même l'anglais, qu'à l'âge de vingt-trois ans, pendant les quelques heures qu'il pouvait dérober au labeur quotidien ; mais comme c'était une de ces natures vigoureuses dont l'énergie se développe en proportion des difficultés à vaincre, il apprit successivement douze langues, entre autres le latin, le grec, l'hébreu, le français, le micmac, le maliceet ou mélicite du Maine, le mohican. Après avoir été ministre de l'Église baptiste de Parrsboro (1834), il fut missionnaire chez les Micmacs depuis 1846 jusqu'à sa mort en octobre 1889. Quoiqu'il eut passé les quarante-trois dernières années de sa vie dans les bois, il se flattait de pouvoir concourir avec l'illustre Gladstone aussi bien pour la versification latine que dans le maniement de la cognée, et il publia cent *Hymni recentes latini* en vers rimés (Halitax, 1886). Mais ce qui atteste beaucoup mieux sa compétence pour le travail que nous avons à examiner, c'est qu'il publia un *Dictionnaire anglais-micmac* (Halifax 1888, VIII-286 p. in-4), des livres de piété en micmac et qu'il traduisit en cette langue presque tout l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. De plus, il laissa en manuscrit un *Dictionnaire micmac-anglais*, des vocabulaires et des grammaires du mimac, du mélicite, du mohican, en outre un Journal tenu pendant cinquante ans et l'ouvrage dont nous avons à parler. Une partie de ces manuscrits qui intéressaient particulièrement feu le professeur Eben-Norton Horsford, comme documents à consulter sur l'influence exercée par les anciens colons scandinaves de Vinland et du Markland, furent achetés par lui et généreusement offerts au collège de Wellesley, pour le compte duquel Mlle Hélène L. Webster a édité, avec le concours de Mlles Lilia et Cornelia Horsford et d'autres, le volume de *Légendes*, qu'elle a enrichi d'une préface et d'une longue introduction, reproduisant en partie un mémoire du Rév. S.-T. R. sur l'*Histoire, les coutumes, le langage et la littérature des Micmacs* (Halifax, 1850).

Les quatre-vingt-sept pièces dont se compose le manuscrit et qui s'y trouvent sans doute dans l'ordre où elles furent recueillies, n'ont pas été classées, mais on peut les diviser en trois catégories : 1° les traditions historiques qui se rapportent surtout à des épisodes de guerre contre les Mohicans, à l'arrivée d'un missionnaire en robe blanche qui évangélisa les Micmacs avant l'occupation française, et au voyage en France d'un chef micmac ; 2° les historiettes et légendes pieuses, qui se rapprochent beaucoup des nôtres et qui ont été certainement composées sous l'influence des doctrines catholiques que professent les Micmacs ; 3° les

contes proprement dits qui ne sont pas non plus tous originaux. Beaucoup de leurs éléments se retrouvent, en effet, dans les contes européens et M. Leland les regarde comme des emprunts faits, directement ou par l'intermédiaire des Esquimaux, aux Scandinaves précolombiens, mais il en est certainement parmi eux qui sont les échos des récits de nos marins ou de nos anciens coureurs des bois. Joseph Ruisseaux (en anglais Joé Brooks), l'un des principaux conteurs que cite le Rév. S. T. Rand, était fils d'un prisonnier de guerre français et d'une micmac. Les traditionnaires indigènes n'ont pourtant pas copié servilement les mythes étrangers, mais ils les ont greffés sur les leurs, adaptés à leurs propres croyances et utilisés dans des compositions nouvelles. Ainsi leur *Cooluajoo* correspond à notre *Jean-Bête*, mais plusieurs de ses aventures sont bien différentes de celles de notre prétendu benêt.

Dans les contes micmacs, le merveilleux consiste en prophéties, en songes, en apparitions, en instruments magiques, mais surtout en métamorphoses si complètes que souvent on ne sait pas au juste si le narrateur veut parler de vrais animaux ou d'hommes qui, ayant adopté des noms de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, de poissons, en ont pris les mœurs. Ces enfants de la nature sont parfois féroces comme les hôtes des bois; il est vrai que la cruauté n'est pas étrangère aux contes européens; on y voit souvent des enfants qui font brûler leur père et tuent leur grand'mère, des maris qui font dévorer leur femme, comme chez les Micmacs (p. 65-68). Mais l'homme qui assassine son bienfaiteur (p. 172, 245) ne joue pas chez nous le rôle d'un héros. Il faut dire que ce sont là des mœurs d'un autre temps, et que les Micmacs, aujourd'hui paisibles et rangés, ne mettent plus leur gloire à scalper et torturer leurs semblables. Leurs conteurs ont en bien des points un idéal analogue à celui des nôtres, qui consiste à glorifier le pauvre et le petit aux dépens du riche et du puissant; le cendrillon l'emporte sur ses aînés; l'enfant abandonné, l'orphelin, est doué d'un esprit subtil et d'une force surnaturelle, ou pourvu d'amulettes et d'instruments magiques qui compensent largement ce qui lui manque du côté des avantages matériels. C'est une manière d'affirmer que la Providence veille et qu'elle n'abandonne pas ceux qui ont le plus besoin d'elle. Elle s'incarne dans Glooskap, génie bienfaisant, venu de l'Est à travers l'Atlantique, qui extermine les géants et les monstres, détruit les anthropophages, enseigne les arts aux mortels et finit par se retirer du côté de l'Ouest dans une île enchantée. Là, il continue de protéger l'humanité et il exauce les vœux des hommes courageux et entreprenants qui ont bravé les périls pour aller le trouver. Comme Arthur, dont les traditions galloises localisent la retraite dans une lointaine contrée de l'Ouest, il doit revenir un jour pour mettre fin à la misère et à l'oppression de son peuple. C'est une belle figure que beaucoup de mythologies de l'ancien et du nouveau monde peuvent envier à celle des Micmacs. Au reste, elle ne leur est pas spéciale puisque M. Leland l'a

retrouvée, sous le nom de *Glus-gabhé*, chez les Mélicites du Maine, mais c'est au Rév. S. T. R. Rand, que revient l'honneur de l'avoir découverte et présentée pour la première fois aux démomathes des deux mondes.

E. Beauvois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 6 avril 1895.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission du prix Gobert, en remplacement de M. l'abbé Duchesne, nommé directeur de l'École française de Rome. M. Gaston Paris est élu.

M. Salomon Reinach termine la lecture d'un mémoire sur la représentation de la nudité féminine dans l'art grec et dans l'art oriental. On admet généralement que les nudités de l'art classique dérivent, en dernière analyse, d'un prototype babylonien, l'image de la grande déesse chaldéenne Istar. M. Reinach essaie de montrer que cette opinion n'a pas le moindre fondement. Il n'y a pas de divinité nue dans le panthéon babylonien; Istar, divinité guerrière, est représentée armée et parée; si elle quitte ses vêtements lors de la descente aux Enfers, le dévêtement est une humiliation pour elle. En revanche, dans l'Archipel et à Troie, on trouve, dès les environs de l'an 200 avant J.-C., des statuettes de femmes nues; un tumulus très ancien de la Thrace en a fourni un exemplaire analogue à celui de Troie. Nous savons qu'à la même époque il existait, dans les îles grecques, des statues de femmes aussi grandes que nature; l'une d'elles est conservée à Athènes. M. Reinach pense que des statues de ce genre ont pu être enlevées sur la côte asiatique par un conquérant babylonien et devenir des objets de culte à Babylone; ainsi s'expliquerait, sur certains cylindres, l'image d'une déesse nue qui est quelquefois posée sur un piédestal. C'est donc la Grèce préhistorique qui aurait fait pénétrer en Asie le type des divinités nues, type qui se maintint en Phénicie et repassa de là dans la Grèce historique, qui le transmit au monde romain. Pendant les dix siècles du moyen âge, il s'effaça; lorsqu'il reparut, au début de la Renaissance, c'est encore des leçons et des exemples de la Grèce que s'inspirèrent les peintres et les sculpteurs. — MM. Oppert, Perrot, Ménant, Heuzey et Collignon présentent diverses observations au sujet de cette lecture.

M. Oppert donne l'interprétation d'un texte métrologique cunéiforme conservé à la Bibliothèque nationale.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 22 avril — 1895

157. — **Du génie de la langue française comparé à celui de la langue latine,** discours prononcé le 17 octobre 1893 par Jules Lecoutre. Supplément au programme de l'Académie de Neuchatel de l'année 1894-1895. Neuchatel, Attinger frères, 1894. 25 pp. in-4.

Ce discours n'apprendra rien de nouveau aux spécialistes. Mais il contient des observations délicates et des faits intéressants. Il est bon que quelquefois le grand public puisse se rendre compte de l'utilité et de la portée de certaines études. Ces sortes de pièces d'apparat ne vont pas sans généralisations précipitées ni sans fausses interprétations. Ainsi dans l'emploi d'un mot abstrait comme sujet d'un verbe d'action, M. Lecoutre voit un trait du goût français pour la métaphore. Mais un tel usage est déjà fréquent dans le latin des derniers temps de l'antiquité. Il serait abusif d'insister sur des détails de ce genre.

A.

---

158. — **The Odes and Epodes of Horace**, edited with Introduction and Notes, by Cl. L. Smith. Boston, Ginn et C°, 1895, LXXXVII-404 pp. in-8.

Cette édition fait partie d'une collection « College Series of Latin authors », dirigée par MM. Smith et Tr. Peck. Elle paraît répondre complètement aux besoins qu'elle doit satisfaire. L'introduction comprend une biographie d'Horace, avec l'indication des sources; trois pages très précises sur les scolies et les manuscrits; une étude de la langue et du style, qui paraît assez complète et s'étend aux satires et aux épîtres; un bon chapitre sur la métrique et la prosodie. Je note, comme utile à tous, la liste des particularités de prosodie des odes (quantité des noms propres, -*erunt* avec *e* bref, allongement au temps fort devant une coupe, synizèses, etc.). La part faite au style, c'est-à-

dire à l'ordre des mots et aux figures (quatorze pages) est à elle seule une innovation. Le commentaire, très soigné et très clair, permettra aux étudiants un peu avancés, de lire rapidement et avec profit, non pas quelques odes, mais l'ensemble de l'œuvre lyrique d'Horace. On peut recommander ce livre, en France, aux élèves studieux qui y trouveraient, en même temps, le bénéfice d'une leçon d'anglais facile; il n'est pas inutile d'ajouter cependant que M. S. n'a pratiqué aucune suppression dans le texte d'Horace. Enfin un appendice critique indique pour les passages douteux les principales variantes ou corrections; c'est le seul endroit où les modernes soient cités. Mais partout ailleurs, on sent une information très complète des derniers travaux. La disposition même rappelle beaucoup celle des éditions françaises. La netteté de l'impression et l'élégance du volume pourraient peut-être assurer la supériorité aux États-Unis sur les publications analogues entreprises par nos libraires.

Paul Lejay.

---

159. — **Les statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789**, par Marcel Fournier. Deuxième partie : Seizième siècle. T. iv. L'Université de Strasbourg et les Académies protestantes françaises. Fascicule I : Gymnase, Académie, Université de Strasbourg, par Marcel Fournier, professeur agrégé à la Faculté de droit de Caen et Charles Engel, professeur au Gymnase protestant de Strasbourg. Paris, L. Larose, 1894, 468 pages in-4°. Prix : 25 francs.

L'idée de faire entrer l'Université de Strasbourg dans le cadre du grand recueil consacré par M. Marcel Fournier à l'histoire documentée des Universités françaises ne se justifie pas seulement par d'excellentes raisons scientifiques; on peut dire qu'elle était imposée au savant éditeur par les nécessités mêmes de son travail. Les pièces relatives à la création et au développement de l'Académie de Strasbourg devaient forcément se trouver en tête d'un volume qui sera consacré aux Académies protestantes françaises du xvie et xviie siècle. C'est de l'École de Jean Sturm en effet que procèdent pour leur organisation, comme pour les méthodes d'enseignement, les écoles créées par les huguenots de France, vers la fin des guerres de religion et après la promulgation de l'Édit de Nantes. On ne saurait bien connaître ces dernières avant d'avoir étudié l'institution scientifique qui leur servit de modèle, et qui a plus d'une fois, du moins à ses débuts, emprunté le concours d'illustres savants réformés, pour donner encore plus d'éclat à un enseignement renommé bien au-delà des frontières du Saint-Empire-romain-germanique. On ne peut donc que féliciter M. F. d'avoir ainsi compris cette partie de sa tâche, comme aussi de la manière dont il l'a remplie.

Pour la mener à bonne fin, il s'est associé à un érudit alsacien, enseignant depuis de longues années les humanités à l'école même de

Sturm et bien connu des travailleurs spéciaux comme auteur de substantielles monographies sur l'enseignement secondaire á Strasbourg, tant au moyen âge qu'au temps de la Réforme. Le premier volume de MM. Fournier et Engel renferme les pièces relatives à la création du gymnase de Strasbourg (1538) [1], à sa transformation en Académie (1566), à l'élargissement successif de ses programmes, jusqu'au moment où un édit impérial de Ferdinand II le changea en une Université de plein exercice, dotée de tous les privilèges accordées aux autres Universités allemandes (1621).

L'introduction générale n'a point encore parue; on nous la promet pour le demi-volume suivant. Mais un lecteur attentif n'en aura pas besoin pour se rendre compte, même à première vue, de la richesse d'informations que nous apporte cette partie du grand travail que nous annonçons ici. Par un heureux hasard les archives de l'ancienne Université ont relativement fort peu souffert de l'incurie des hommes et des atteintes des révolutions. Les dossiers de la Haute-École strasbourgeoise, depuis l'origine jusqu'en 1794, date de sa disparition, se retrouvent encore aujourd'hui, presque intacts, dans les archives du chapitre de Saint-Thomas, où les deux éditeurs ont pu les extraire ou les copier à loisir, en les *illustrant* par des notes nombreuses, empruntées aux délibérations du Magistrat de Strasbourg et à d'autres documents puisés aux archives de la ville de Strasbourg. Il va sans dire que la littérature postérieure a été soigneusement utilisée, que les notes biographiques et bibliographiques nécessaires ont été ajoutées partout [2], et que rien n'a été négligé pour orienter les travailleurs français à travers un cartulaire, moitié latin et moitié allemand [3].

Parmi les pièces les plus intéressantes de ce riche dossier, nous signalerons l'avis de Jean Sturm sur l'organisation à donner à la nouvelle école, en février 1538 (p. 18-22); le plan d'études du gymnase pour sa première année scolaire (p. 31-32); les pièces relatives à l'engagement de Jean Calvin, « Français qu'on dit être pieux et savant », à celui de François Beaudoin, de François Hotman, comme professeurs (p. 34,

---

1. Il y en a même quelques-uns qui remontent à 1525 et ont trait aux premiers essais de création d'une École supérieure, théologique avant tout.

2. Peut-être y aurait-il eu lieu d'en ajouter encore quelques unes de plus, pour guider des lecteurs moins versés dans la connaissance du XVIe siècle. Ainsi, quand il est dit p.5 « *by der Bapst selgeraet* » il aurait été prudent d'avertir qu'il ne s'agit pas du Saint-Père, mais d'une messe anniversaire fondée par un membre de la famille patricienne des Bapst. — P. 348, à propos des menus des étudiants, on aurait pu dire ce qu'étaient ces *platteislen* que ne mentionne pas même le *Glossarium* de Scherz. — P. 322 et 381, une indication bibliographique sur les ouvrages scolaires ou théologiques dont le texte fait mention, en passant, aurait été la bienvenue.

3. A mon avis on aurait lu plus facilement les textes allemands, si les éditeurs avaient un peu moins consciencieusement reproduit toutes les lettres capitales prodiguées par les scribes du XVIe siècle dans leurs expéditions; mais je n'ose leur faire un reproche de leurs scrupules paléographiques.

64, 67); le mémoire au Magistrat présenté par J. Sturm et Marbach, pour demander la transformation de l'École en une Académie en 1566 (p. 89-97); les pièces relatives aux longues et âpres luttes de ces deux professeurs, représentants attitrés de l'humanisme conciliant et de l'orthodoxie rigides, luttes qui se terminèrent en 1581 par la destitution brutale du vieux recteur perpétuel [1], etc. Les textes latins et allemands des statuts successifs de l'Académie, ceux de juin 1568 (p. 133-158), et de 1604 (p. 291-337), les statuts de l'Université de 1619 (p. 397-452) remplissent naturellement une partie considérable du volume, et présentent une foule de détails curieux pour qui veut se rendre compte du mouvement des idées en général et de l'appréciation, si différente de la nôtre, que le XVIe siècle faisait de la valeur spéciale de chaque branche scientifique. MM. Fournier et Engel ont ajouté à ces textes de lois les pièces préliminaires, mémoires des professeurs appelés à donner leur avis sur les réformes à introduire et sur les abus à détruire dans l'organisme universitaire, ordonnances du Magistrat relatives aux mœurs des étudiants [2], règlements des comptes administratifs, etc [3]. Ces documents sont peut-être la partie la plus intéressante du volume au point de vue de l'histoire de la civilisation, puisqu'on y peut surprendre, sur le vif, le caractère intime de l'époque, avec ses aspirations généreuses, comme avec ses sévérités outrées, ses jalousies et ses petitesses [4].

L'impression du volume est très soignée, et le nombre des fautes échappées à l'œil vigilant des éditeurs [5], véritablement minime. Leur travail, venu à la suite de celui de M. O. Berger-Levrault sur les Universités alsaciennes, et précédant celui de M. Knod, chargé d'éditer les registres d'immatriculation de l'*Alma mater Argentinensis*, est un véritable monument érigé à la gloire de la vieille École de Strasbourg et nous espérons que MM. Fournier et Engel nous en donneront la seconde partie à très brève échéance.

R.

---

1. « Denique duo nos in uno ovili non possumus consistere » écrivait Sturm à son ami Beuther dès le 26 mars 1571, (p. 169).

2. P. 32. Il y a une curieuse pétition de quelques gentilhommes français (1540) réclamant le droit de porter des hauts-de-chausse *tailladés*, selon la mode de leur pays, ce qui était défendu par les ordonnances somptuaires du Magistrat.

3. P. 160. On y rencontre entre autres, la mention d'un banquet offert à l'auberge du Cerf, par les professeurs strasbourgeois à leur illustre confrère, Pierre Ramus, « hérétique en Aristote et en Euclide, mais homme très célèbre. »

4. Ces derniers sentiments s'accentuent d'une façon presque réjouissante dans les *Remarques* des membres du corps enseignant — remarques confidentielles présentées aux scolarques — sur les défauts de l'enseignement de leurs collègues (p. 361-382).

5. P. 189 lire *Schwenkfelder* pour *Schwankfelder*. — P. 264. l. *1680* pour *1880*. — P. 343 l. *allhiesige* pour *alhieige*.

160. — GORRA (Egidis). **Morfologia italiana.** Milan, Hœpli, 1895. Petit in-8, de 142 p. 1 fr. 50.

Ce petit volume fort bien imprimé, qui fait partie de la collection des manuels Hœpli, s'adresse particulièrement aux élèves des lycées et aux étudiants de première année. C'est un résumé clair, intéressant des derniers résultats de la science ; l'auteur a profité notamment des plus récents travaux de MM. Ascoli et Meyer Lübke : il m'a paru savoir se mettre à la portée de tout le monde en exposant la filiation qui, à travers le latin populaire et la langue du moyen âge, rattache l'italien à son origine.

Charles DEJOB.

---

161. — Paul de FAUCHER. — **Un des juges de Fouquet. Roquesante 1619-1707, sa famille, ses descendants, suivi des noms des trois cents financiers condamnés avec le surintendant.** Ouvrage accompagné de portraits et de vues. Aix, Makaire, 1895, in-8º de 286 p. tiré à 150 exemplaires numérotés à la main, dont cent seulement sont dans le commerce.

Pierre de Raffélis de Roquesante, seigneur de Grambois, conseiller au parlement de Provence, commissaire à la Chambre de justice établie en 1661 pour juger le surintendant Fouquet, a été oublié dans nos principaux recueils biographiques, même dans le recueil où un excellent travailleur a comblé un si grand nombre des lacunes laissées par ses devanciers, le *Dictionnaire historique de la France*. Pourtant Roquesante fut, par ses lumières et encore plus par son caractère, un des célèbres magistrats de son siècle, et il mérita, pour avoir préféré les intérêts de la justice à ses propres intérêts, les éloges de Guy-Patin, qui vante sa « noble et courageuse opinion », et surtout ceux de Mme de Sévigné, qui, dans son extrême enthousiasme, va jusqu'à l'appeler *grand et divin*. M. de Faucher a voulu faire bien connaître ce héros du devoir; c'est avec un soin pieux qu'il a réuni sur ce compatriote, dont la famille fut alliée à la sienne, tous les renseignements qu'ont pu lui fournir, à Paris et en province, les imprimés et les manuscrits. Parmi ces derniers il faut citer en première ligne d'intimes documents, « les notes laissées jadis par notre regrettée aïeule maternelle qui, femme instruite et douée d'une riche mémoire, ayant passé sa jeunesse au château de Grambois avec les derniers Roquesante devenus ses parents, avait gardé jusqu'à la fin de sa longue vie le souvenir le plus précis des narrations qui lui en avaient été faites » [1].

---

1. P. 17. Il s'agit de Mme Morel, née Gertrude Cornarel, de Pertuis, dont le père s'était remarié en 1799 avec l'héritière de la famille de Roquesante ; née en 1794, elle est morte à Carpentras en 1880. M. de F. dit (même page) : « On s'associera à nos regrets quand on saura qu'il n'y a que douze ou quinze ans que les archives du château de Grambois, où vécut Roquesante la dernière partie de sa vie et qu'après lui habitèrent ses descendants jusqu'à nos jours, ont été dispersées, détruites.. ».

M. de Faucher, après avoir rapidement retracé, à l'aide des indispensables ouvrages de Chéruel et de M. Jules Lair, l'histoire de l'affaire Fouquet, nous apprend que Pierre de Raffélis, sieur de Roquesante, naquit à Carpentras, le 26 janvier 1619, de Sébastien de Raffélis, docteur en droits, procureur-général des trois États du Comté-Venaissin, et d'Esprite de Galéri. Le consciencieux érudit, qui passe pour un de nos meilleurs généalogistes, donne beaucoup de détails sur la famille de Roquesante, une des plus relevées et distinguées de l'ancienne capitale du Comté-Venaissin. S'appuyant sur d'authentiques documents tirés, les uns, de ses archives, les autres des manuscrits de la bibliothèque de Carpentras, il se montre aussi exact que s'est montré fantaisiste un de ses devanciers, lequel n'a pas craint de rattacher les Raffélis du Comtat à la *gent Rafaëllia* de Lucques et de Florence (XIVe siècle) [1]. Ayant prouvé qu'il ne faut, dans ces recherches d'origine, ni aller si loin ni remonter si haut, il combat, en revanche, ce qu'a écrit contre les Roquesante en général, contre Pierre de Raffélis en particulier, l'auteur de la *Critique de la noblesse de Provence* [2]. Revenant à la biographie de son héros, il établit de la façon la plus précise, et en invoquant toujours l'autorité des témoignages les plus formels, que Roquesante fut reçu docteur en droits à l'Université d'Aix le 3 juillet 1639, avocat au Parlement de Provence le 11 du même mois, que, le 16 février 1640, il acheta pour le prix de 50,000 livres un office de conseiller audit Parlement et qu'il prêta serment devant la Cour le 18 juin 1641. Il décrit le rôle considérable joué par le nouveau magistrat dans la Compagnie, à côté de son ami le président de Grimaldi de Régusse, pendant les orageuses années 1645 et 1659. Ce fut entre ces deux dates, le 14 décembre 1647, que Roquesante se maria, au château de Saignon (diocèse d'Apt), avec Hélène de Cardebat de Bot, qui devait être pour lui une épouse si dévouée et dont les généreuses démarches abrégèrent sa demi-captivité [3]. A l'analyse du contrat de mariage succède l'histoire de la maison achetée par Roquesante à Aix, dans la rue Saint-Jean (aujourd'hui rue Thiers), le 9 octobre 1656, au prix de 15,000 livres, et qui, revendue le 25 avril 1740, par le petit-fils de l'acquéreur, au

1. L'abbé de Raffélis de Broves, auteur de : *Une famille de Provence, Les Raffélis* (Alais, 1891, 2 vol. in-8°). M. de F. déplore (p. 34) que « l'imagination ardente » de l'abbé l'emporte « sur le strict devoir de l'historien ».

2. Le livre est attribué à Joseph Simon de Barcilon de Mauvans. Voir (p. 39-44) d'intéressantes indications « sur la genèse de l'ouvrage communément appelé *la critique de Barcilon* » et dont la paternité, semble-t-il, appartiendrait bien plus à Balthazard de Meynier qu'à l'abbé de Barcilon.

3. M. de F. annonce (p. 85) que, dans un supplément qui formera la seconde partie de son travail, il s'étendra sur l'histoire de la famille de Cordebat de Bot, comme sur beaucoup d'autres questions accessoires. Ce supplément, où abonderont les pièces justificatives, et qui pourrait avoir pour sous-titre : *Autour de Roquesante*, est déjà prêt pour l'impression.

libraire-imprimeur Esprit David, est maintenant occupée par un autre libraire-imprimeur, successeur direct de David, M. Makaire.

C'est surtout d'après les *Mémoires* du greffier Foucault et du rapporteur Le Fèvre d'Ormesson que M. de F. montre ce que fut Pierre de Raffélis à la Chambre de justice et combien l'influence de l'indépendant et intègre magistrat contribua à sauver la vie de Fouquet. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les divers chapitres où il rappelle avec une minutieuse exactitude toutes les circonstances du mémorable procès. On trouvera plus de nouveauté dans le chapitre intitulé *Madame de Rus et ses intrigues*. M. de F. multiplie les piquants renseignements sur cette étrange personne que le roi fut obligé d'exiler de Paris, que Mme de Sévigné surnommait la *sorcière* et dont les aventures tiennent tant de place dans les *Mémoires* de Saint-Simon, dans les *Lettres historiques et galantes* de Mme Du Noyer, dans les *Archives de la Bastille* de M. Ravaisson : elle s'appelait Françoise de Soissan de la Bédosse ; Languedocienne d'origine, elle avait épousé en 1649 Esprit de Raffélis, plus connu sous le nom de M. de Rus [1]. M. de F. soupçonne quelque peu la très belle et très habile Mme de Rus d'avoir compromis son cousin Roquesante et d'avoir été la principale cause de la disgrâce de celui qui aurait été aussi faible, comme *homme*, que ferme comme magistrat. Dalila aurait-elle, une fois de plus, triomphé de Samson ? En matière aussi délicate l'auteur se garde de rien affirmer, mais, à travers sa prudente réserve, on voit que, dans sa très méritoire impartialité, il serait plus tenté de condamner son héros que de l'absoudre.

Pour ne pas trop allonger cet article, j'indiquerai seulement, au milieu de beaucoup d'intéressantes particularités, ce qui concerne le retour de Pierre de Raffélis en Provence, après deux années d'internement à Quimper-Corentin

> (On sçait assez que le destin
> Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage),

la mort à Grambois (1670) de Mme de Roquesante, laissant dix enfants dont plusieurs en bas âge, la visite de Mme de Sévigné à Grambois [2] et

---

1. Nom tiré d'une terre avec château que le cousin germain de Pierre de Raffélis possédait entre les villages de Lagarde-Paréol et de Sérignan, au Comté-Venaissin et au diocèse d'Orange, et non au Dauphiné, comme l'ont répété jusqu'à ce jour tous les généalogistes.

2. M. de F. relève (p. 189) quelques erreurs commises, à propos de Roquesante, par les annotateurs des *Lettres de Mme de Sévigné* (édition des *Grands écrivains de la France*). Il ajoute modestement : « C'est le travail des élèves qui arrivent après les maîtres de compléter les notes de ces derniers pour faire ressortir l'importance de leurs œuvres. » Plus loin (p. 201) on remarque des détails explicatifs, non encore donnés, sur certains points géographiques des Lettres de Mme de Sévigné, par exemple sur *Monceau* ou mieux *Monceau* « aux environs de Grignan, colline très boisée, ayant à son sommet un sanctuaire vénéré dédié à sainte Anne et au pied de laquelle on passait quand, de Grignan par la route la plus directe, on allait à Montélimar ».

les relations d'amitié et d'affaires du châtelain avec les Grignan, le pieux voyage de Roquesante à Rome en 1675 (l'ancien *ami* de Mme de Rus accomplissait-il là un pèlerinage expiatoire?), son séjour, en l'été de 1676, au château de Grignan, sa reconstruction du château de Grambois où il mourut, le 14 septembre 1707, âgé de près de quatre-vingt-neuf ans [1].

Recommandons encore les notices sur les fils de Roquesante et sur leurs descendants, notamment la notice sur le dernier Roquesante, général de la République [2]. Enfin, signalons le portrait de Pierre de Raffélis (en tête du volume), une vue de Grambois (au milieu du volume) et, parmi les pièces de l'appendice, la liste inédite des financiers accusés de malversation avec l'état des sommes auxquelles montent les arrêts et condamnations, curieux document tiré du manuscrit 509 de l'Inguimbertine de Carpentras. Concluons en déclarant que la monographie, aussi instructive qu'attrayante, publiée par M. de Faucher est à tous égards digne de celui que Mme de Sévigné proclamait *le plus honnête homme de Provence*.

T. de L.

---

162. — **Mémoires de Jean-François Thoury, 1789-1830,** publiés par Charles Boy, Paris, Plon, 1895, viii et 321 p. 3 fr. 50.

Jean-François Thoury, né à Inaumont, à une lieue de Château-Porcien et de Rethel, était attaché à l'intendance de Châlons, puis à l'administration du département de la Marne — du moins, à ce qu'il nous semble, car il n'en touche pas un mot, non plus que l'éditeur de ses *Mémoires*, ou n'en parle que très vaguement. Il vit passer la berline royale qui se dirigeait sur Varennes, courut à Sainte-Menehould lorsqu'il apprit l'arrestation de Louis XVI, vit le comte de Dampierre tomber sous le sabre de Gallois (p. 97), et, à Châlons, prêta au monarque qui voulait se raser, son miroir et son plat à barbe. A l'époque où les Prussiens envahissaient la Champagne, il fut envoyé par le Directoire du département de la Marne au général Dumouriez ; il aperçut les demoiselles Fernig (p. 85-86) qui « n'étaient ni grandes ni jolies, mais bien faites et paraissaient très robustes » ; il s'entretint avec Dumouriez « petit homme mince, d'une vivacité extraordinaire et d'un regard spirituel », et il le retrouva plus tard à Mitau ; « qui aurait dit, s'écria le vainqueur de Jemappes, que les choses iraient si loin ! Si je renage

---

1. Voir (p. 238-240) diverses anecdotes relatives aux visites faites par Mirabeau, en compagnie de sa sœur, la marquise de Cabris, au château de Grambois, qu'habitait alors leur cousine, Mme de Roquesante, née de Villardi de Quinson.

2. M. de Faucher lui avait déjà consacré une notice spéciale plus développée sous ce titre : *Un Vauclusien oublié. Le comte de Roquesante, général de la République française*, 1756-1822 (Avignon, Fr. Seguin, 1894, in-8° de 15 p.).

jamais, je me souviendrai de vous » (p. 88); mais — ajoute Thoury — il était coulé à fond. Notre personnage fut également envoyé à Troyes par les commissaires de l'Assemblée pour faire marcher toutes les troupes, et il manqua d'être assassiné par la populace. Destitué pour n'avoir pas prêté le serment civique — à ce qu'il dit —, fugitif, il fut arrêté à Sainte-Menehould sur la dénonciation de son ancien perruquier et enfermé dans les prisons de Châlons. Dans la nuit du 5 au 6 février 1794, il s'échappa en sciant les barres de sa fenêtre, et par Verdun et Metz, gagna Sarrebrück à travers mille péripéties, Trèves, Coblentz, Aix-la-Chapelle où un abbé Daniel qu'il avait autrefois sauvé, l'hébergea quelque temps. Il se rendit de là à Amsterdam, revint à Aix où il ne trouva plus l'abbé Daniel, s'achemina vers Hambourg et Lubeck, puis s'embarqua pour la Russie, le seul pays, pensait-il, où les émigrés pussent trouver des ressources. Thoury ne se trompait pas. Après une orageuse traversée, il aborde à Riga. On lui refuse la permission d'aller à Pétersbourg et lui ordonne de s'établir à Mitau. Ce fut à Mitau qu'il trouva le repos et le bonheur. Le Messin Spol l'avait recommandé à son gendre Helmund, consul de Prusse à Riga. Muni d'une lettre de Helmund au banquier Berner, Thoury devint précepteur dans des familles nobles, chez Mme de F. et chez le comte de Medern. Il nous trace à ce propos un tableau assez intéressant de la situation des paysans en Courlande et fait un curieux portrait du vieux gentilhomme Buttler, rude et despotique. Cependant sa femme avait divorcé et eu de tristes aventures (p. 233). Il partit pour la France et ramena ses deux filles qu'il devait marier plus tard en Russie, l'une avec un médecin, l'autre avec un bailli. Lui-même, après avoir tenté de s'installer à Pétersbourg, se fixa définitivement à Mitau, fonda une librairie qui fut prospère, se cassa la jambe, eut des procès et finalement mourut en 1833. Voilà tout ce que renferment d'intéressant ces *Mémoires* de Thoury, décousus, assez mal écrits et remplis de détails trop infimes.[1]

A. C.

---

163. — L. BERTRAND. **Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas**, 3 vol. in-8, Bordeaux, Feret, 1894.

Nous recommandons ce livre aux érudits en toute confiance et en toute sincérité. Il est complet : je ne crois pas que rien de ce qui concerne les deux séminaires de Bordeaux et de Bazas ait échappé à M. Bertrand. Il est exact : j'ai pu vérifier bon nombre des faits et des renvois sur les documents originaux, et je n'ai jamais trouvé l'auteur en défaut.

1. P. 82 Luckner était maréchal, non *général*, P. 94 lire Malden et non *Moldau* et De Moustier au lieu de *Du Moutier* (ou Dumoutier, comme p. 271). L'orthographe des noms des localités allemandes laisse beaucoup à désirer.

Il est honnête : M. Bertrand n'a pas témoigné la moindre partialité à l'égard des siens, la moindre injustice à l'endroit de ses adversaires ; il est demeuré modéré et de bonne foi. On a reproché à l'ouvrage la minutie de certains détails : il nous présente la biographie et la bibliographie de tous les bienfaiteurs et professeurs des séminaires ; mais un livre de ce genre s'adresse surtout aux enfants de la maison et il me semble qu'ils ne trouveront dans ces pages rien de superflu pour eux. Du reste l'histoire générale pourra prendre son gain dans les trois volumes : en particulier la fondation de ces séminaires, leur déchéance sous la Révolution, leur réorganisation sous Bonaparte offrent des renseignements utiles à tous, pris directement des pièces officielles et sobrement exposés.

C. Jullian.

Max Leclerc. — **L'éducation et la société en Angleterre**, Paris, A. Colin, 1894, in-18 j.

164. — I. **L'éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre**, xix-368 p.

165. — II. **Les professions et la société en Angleterre**, xiii-294 p.

Voici l'ouvrage le plus important sur la vie anglaise qui ait paru en français depuis les études de M. de Franqueville. L'auteur, envoyé en Angleterre par l'École des sciences politiques pour étudier la formation « des classes supérieures et moyennes », a présenté les résultats de son enquête sous la forme d'une description de l'éducation et du recrutement des carrières dans la société anglaise.

Un volume est consacré à l'éducation. Après une courte introduction sur les principes généraux de la méthode anglaise comparée à la méthode française, l'auteur décrit une série d'écoles choisies comme spécimens des divers types d'établissement secondaire : les *public schools* aristocratiques (Eton, Harrow, Marlborough) — les écoles de Londres (Univ. College School, Dulwich Coll., Midlle class School), — les écoles de Birmingham, — les écoles des régions industrielles (Manchester, Bradford, Leeds), — les écoles des régions agricoles destinées aux fils de *farmers* (les exemples sont pris dans le Devonshire et le Somerset), — les écoles de Bristol. M. Leclerc parle surtout des établissements qu'il a visités lui-même. Il ne se borne pas à exposer le mécanisme officiel des écoles, il raconte la vie intérieure, le régime, les jeux, les exercices scolaires auxquels il a assisté [1] et il décrit ce qu'il a vu dans une langue

---

1. Parmi les détails personnels intéressants, je signalerai p. 83 le procès-verbal de la Debating society de Harrow. — P. 89-92. Toute la description d'Eton. — P. 98-101. Les explications d'auteurs et le cours de littérature à Marlborough. — P. 111. Le régime d'option en matière d'études organisé à Univ-coll-school. — P. 117. La discipline de Dulwich. — P. 161. L'enseignement du français par M. Chevalier. — P. 179-185. Le snobisme des *farmers*.

naturelle et simple qui rend très sincèrement ses impressions personnelles. Les appréciations sont bienveillantes d'ordinaire, toujours courtoises comme on peut les attendre d'un homme qui a été bien reçu partout. Et cependant M. L. sait faire comprendre qu'il n'a pas été dupe de la réputation traditionnelle des collèges aristocratiques, où l'on se contente d'un vernis d'instruction (d'Éton en particulier) et que ses sympathies vont aux établissements nouveaux créés pour instruire sincèrement les jeunes garçons. Cette partie descriptive aboutit à une comparaison du système anglais avec le français. La fin du volume est consacrée à examiner « les actions extérieures à l'école » ; celle de l'État (p. 207-256), des Universités (257-328) et de la presse (329-353). C'est une sorte d'annexe destinée à expliquer au public français l'organisation nouvelle des institutions d'État en matière d'enseignement, *Charity-commission*, *Science and art department*, *Technical education art*, régime scolaire du pays de Galles (M. L. a laissé en dehors de son cadre l'Écosse et l'Irlande), — l'état actuel des vieilles Universités, le mouvement de l'*extension universitaire*, le nouveau régime des examens, enfin l'organisation actuelle des journaux, des revues et des bibliothèques. Ce tableau, sans être original, sera utile aux lecteurs français qui désirent se mettre au courant des transformations profondes, — je dirais volontiers des progrès rapides — de la société anglaise depuis une trentaine d'années. M. Leclerc, tenu par sa situation semi-officielle à une grande réserve, ne dit pas que ces progrès de l'instruction sont dus presque uniquement au parti libéral-radical et ne se sont pas opérés sans résistance de la part des tories et de l'Église ; mais il le fait entendre et ne se laisse pas aller à flatter la haute société. Son livre aidera à rectifier les notions erronées sur la vitalité de l'aristocratie anglaise que Taine a enfoncées dans les cerveaux de notre bourgeoisie.

Le volume consacré aux professions contient moins de renseignements inédits ; sauf le récit d'une visite aux ateliers de Nine Elms et de Oldham, quelques conversations et une *interview* fort intéressante avec Huxley, il ne me semble pas y avoir rien trouvé de nouveau. Mais le mécanisme par lequel se recrutent les professions (commerce, industrie, agriculture, bureau, médecine, science, presse, clergé, enseignement, fonctions, armée, marine, politique) est décrit très clairement et illustré par des exemples bien choisis ; la lecture de ces *curriculum* fait comprendre la somme effrayante d'efforts que cette société aristocratique impose à quiconque n'a pour réussir que son mérite personnel. M. L. a su résister aux séductions de l'aristocratie anglaise ; il ose dire que l'officier anglais « est généralement dépourvu de culture et sans curiosité intellectuelle », que les marins ne sont plus à la hauteur de la science moderne, et s'il n'ose pas ouvertement secouer le joug de l'admiration traditionnelle pour les juges anglais (leur supériorité sur les nôtres lui fait peut-être illusion sur leur mérite réel), du moins il ne parle qu'avec une politesse froide des hommes de loi et des *clergymen* ; et l'on sent

qu'il réserve sa pleine estime pour les hommes vraiment utiles qui font la force de la nation, les ingénieurs, les commerçants, les journalistes et les savants. L'étude monographique des professions aboutit à une « deuxième partie » subdivisée en deux : *Vie économique* (p. 183-232) *Mœurs et idées* (p. 233-282). C'est un exposé historique sommaire de la transformation radicale des conditions de la vie anglaise depuis un siècle; d'abord les conditions matérielles « développement au dedans » de l'industrie, de la population et de la prospérité, « expansion au dehors » de la colonisation et du commerce, puis les conditions intellectuelles, vie politique, culture, morale et religion.

M. L. n'a prétendu ni dresser un répertoire complet ni faire un exposé méthodique à l'usage des spécialistes. Ce serait de la pédanterie de lui reprocher quelques citations de seconde main [1], l'insuffisance des indications bibliographiques et l'absence de tableaux statistiques ; il aurait le droit de répondre qu'il a écrit pour le public français cultivé et n'a cherché qu'à lui donner une impression d'ensemble. Or l'impression qu'il donne, autant que j'en puis juger, est exacte, plus exacte que celle qu'on pourrait tirer d'aucun autre livre français. C'est la première fois qu'on publie en France une description générale de l'Angleterre nouvelle démocratique. Peut-être le caractère de cette grande transformation aurait-il été rendu plus frappant encore par une comparaison avec les colonies anglaises (surtout celles d'Australasie) qui ont bénéficié d'une avance d'un demi-siècle dans la voie du radicalisme. Peut-être les progrès inouïs de la civilisation britannique dans ce siècle eussent-ils été plus intelligibles si M. L. avait pu faire entrer dans son exposition la société écossaise qui, grâce à son énergie et à son caractère démocratique, a pris dans l'œuvre commune une part plus considérable, en proportion, que l'Angleterre propre. Mais dans les limites même où l'ouvrage est renfermé, il rendra un service incontestable aux lecteurs français en les délivrant de ce fantôme de l'Angleterre aristocratique, dont l'école libérale doctrinaire vantait la culture intellectuelle et la stabilité inébranlable dans le moment même où elle s'effondrait sous le mépris de tous les hommes de pensée anglais. Le premier volume de M. L. sera un salutaire antidote aux *Notes sur l'Angleterre* de Taine; l'ancien régime anglais était à demi écroulé déjà quand Taine l'a décrit le croyant éternel, M. L. l'a vu à terre et il l'a dit.

Il ne serait pas difficile non plus de relever des erreurs ou des ignorances historiques dans l'esquisse de l'histoire économique et sociale de l'Angleterre [2]. Mais M. L. ne se donne pas pour un historien ; il a

1. On peut s'étonner que M. L. pour décrire des faits qu'il a observés lui-même, ait la modestie de citer Montalembert, le Père Prat, Paschal Grousset, beaucoup moins bons observateurs que lui.

1. P. 185 « Cromwell s'allie avec la France... pour réduire *la Hollande*...—P. 186. Le traité de Paris (1763) donne à l'Angleterre un empire colonial... tel qu'aucune nation, *même l'Espagne*, n'en a jamais possédé de pareil. » — P. 215. « Les Portu-

seulement voulu mettre en lumière le fait capital de l'histoire de l'Angleterre et il y a réussi. Il a appris à son public ce que savent depuis quelques années tous les hommes cultivés anglais — et que presque tous les Français ignorent encore — c'est que l'Angleterre parlementaire, industrielle et colonisatrice, objet de l'admiration du monde, ne date ni de la reine Élisabeth, ni de Pitt, comme nos mauvais manuels d'histoire nous l'ont appris, ni même du temps de Wellington, mais qu'elle s'est formée sous le règne de Victoria; vérité bonne à dire en France, pour nous débarrasser des formules littéraires sur le génie industriel de la race anglo-saxonne et l'action moralisante du brouillard que Taine, si naïvement ignorant de l'histoire, a semées dans sa *Littérature anglaise*.

L'idée directrice de tout l'ouvrage, — exprimée au début (I, p. 23-71) et à la fin (I, p. 345-366, II. Avant-propos et épilogue), — est ouvertement une idée pratique : rechercher ce qui a fait la prospérité de l'Angleterre contemporaine pour voir s'il serait possible à la France de se relever en imitant sa voisine. M. L. pose ainsi la question : « Étant donné un fait d'expérience courante, la puissance et la vitalité du peuple anglais, déterminer la part qu'y a eue l'éducation, » au sens le plus large, « non seulement l'école, mais avant elle la famille et après elle la vie ». La réponse est contenue dans la question : « Les qualités qui ont fait le succès du peuple anglais » ne sont l'effet ni de la race ni du milieu, elles viennent surtout de « causes morales ». « Toute l'histoire du peuple anglais se résume dans deux qualités », « esprit de discipline et esprit d'indépendance », qui sont le produit de son éducation. L'hygiène, la propreté, les exercices physiques donnent à l'enfant anglais un corps vigoureux ; la liberté qu'on lui laisse dans la *nursery* puis à l'école lui donne l'indépendance de caractère; enfin la nécessité de se débrouiller au milieu des réalités pratiques développe chez l'Anglais adulte l'esprit d'entreprise et le sens pratique, et l'affranchit de la routine et des traditions d'école qui paralysent nos industriels et nos ingénieurs [1].

L'ouvrage tout entier est écrit pour cette thèse et je ne crois pas qu'elle soit fausse. Toutefois je signale à M. L. un rapprochement qui m'embarrasse. Le peuple anglais n'est pas le seul qui se soit développé rapidement de nos jours : le progrès économique et social des États-Unis, de la Suisse, de la Norvège en ce siècle a été au moins aussi surprenant

---

gais avaient conquis les *Canaries* ». — P. 219. « Constitution *parlementaire* accordée au Canada en 1846, aux colonies australiennes successivement de 1842 à 1850. » — P. 217. « Dès 1823, les deux Mill, en fondant la Revue d'Edimbourg... » M. L. cite souvent les travaux de vulgarisation de M. Boutmy, il paraît ignorer la belle collection de l'*English citizen* et la grande histoire économique de Cunningham où il aurait trouvé réunis tous les faits dont il a fait usage sur le développement moderne de l'Angleterre. Il ne cite Spencer Walpole que de seconde main (P. 202).

1. V. p. 33 un passage remarquable sur l'impuissance pratique des polytechniciens français.

que celui de l'Angleterre (je ne parle pas de la Prusse dont le développement a été dévié par le militarisme). Faut-il aussi attribuer les progrès de ces trois peuples à leur éducation ? En tout cas, elle aurait agi par un autre mécanisme, car elle ne ressemble pas à l'éducation anglaise. Mais est-ce une simple coïncidence que ces trois peuples soient les plus démocratiques du monde, les plus exempts d'esprit militaire, les plus affranchis de la domination de l'Église ? Est-ce pure coïncidence que les progrès les plus rapides de l'Angleterre datent précisément du temps où elle a commencé à échapper à l'influence de son aristocratie, de son clergé, de ses généraux et de ses amiraux ?

On a accusé M. L. d'anglomanie. Ce reproche est très injuste. Il n'admire chez les Anglais que ce qu'ils ont d'admirable, l'énergie, l'esprit d'initiative, le sérieux, le sens pratique, il ne dissimule ou ne justifie ni le *snobisme* des bourgeois, ni le stupide esprit traditionaliste des corps constitués, ni le gaspillage des forces et l'incapacité administrative [1]. Il ne conseille même pas l'importation des institutions anglaises ; il avoue que les écoles anglaises coûtent trop cher et ne valent pas la peine d'être imitées. « L'enseignement secondaire anglais est une plante d'ancien régime; une société démocratique réclame plus de justice distributive et de régularité. »

Je ne suis en désaccord réel avec M. L. que sur un point, l'opinion qu'il a de la France contemporaine. Je sais que M. L. est appelé à fréquenter des journalistes dont la profession est de se lamenter chaque jour sur la société française et de la déclarer perdue depuis qu'elle a échappé à la sage direction des classes dirigeantes. Mais, lui qui a su résister aux sophismes des défenseurs de l'ancien régime anglais, comment accepte-t-il les vieilles formules des partisans de l'ancien régime français, sur l'augmentation de la démoralisation et de la criminalité, sur le défaut de « l'influence morale » dans notre éducation, sur l'esprit de désordre des jeunes gens français, sur la nécessité de restaurer l'autorité dans la famille ? Lui, si bienveillant pour la nouvelle Angleterre démocratique, pourquoi est-il si dur pour la nouvelle France démocratique ? Sans doute elle est entravée plus qu'aucune autre démocratie dans sa marche vers le progrès; elle traîne un corps de fonctionnaires qui ne veut pas laisser faire de réforme, une aristocratie qui consomme sans produire, un système militaire qui épuise une partie des forces du pays,

---

1. M. L. est même trop dur pour la presse anglaise en l'accusant « de partialité aveugle dans les questions étrangères » (p. 341). L'exemple qu'il en donne (« l'article féroce sur l'exécution de Panitsa ») n'est guère concluant ; il le serait beaucoup moins que les articles haineux des journaux français contre les adversaires politiques du tsar et le silence systématique de la presse française sur les persécutions des Juifs, des luthériens et des catholiques en Russie et sur les excès des fonctionnaires russes en Sibérie. La mauvaise foi patriotique n'est pas caractéristique de la presse anglaise, elle est un travers commun à toutes les grandes nations depuis la guerre de 1870; et les petites nations sur ce point ne sont pas plus équitables que les grandes.

un clergé qui empêche toutes les femmes de lire et la moitié des enfants de réfléchir. Comment avancerait-elle vite avec un pareil poids mort? Mais quand on regarde nos ouvriers, nos paysans, nos ingénieurs, nos écrivains, nos artistes, nos savants, — et peut-être même nos professeurs —, y a-t-il vraiment lieu de désespérer ? Si M. Leclerc avait comme moi des souvenirs de la fin du second Empire, au lieu de se lamenter, il se réjouirait des progrès que la France a faits depuis ce temps.

Ch. SEIGNOBOS.

---

166. — Charles BENOIST. **La Politique.** Paris, Chailley, 1894, in-12, 266 p.

Ce livre est le premier d'une collection intitulée *La Vie nationale, Bibliothèque des sciences sociales et politiques*, destinée à fournir au public cultivé les éléments d'une saine culture politique. Un volume doit être consacré à chacune des parties du mécanisme social : les finances, la banque, les colonies, les travaux publics, l'agriculture, etc. On voit les services que pourrait rendre à l'éducation politique du pays une série de monographies solides, où les faits essentiels bien critiqués et choisis avec intelligence seraient présentés dans une langue claire avec un esprit scientifique, sans aucune arrière-pensée de parti. On est malheureusement obligé de convenir que ce premier volume ne remplit aucune des conditions d'une œuvre de vulgarisation vraiment scientifique.

Suivant le plan adopté pour la collection il se divise en deux parties : l'une théorique et historique, l'autre pratique.

La théorie pure (p. 1-56) est représentée par des généralités sur l'homme, la société, la souveraineté, tirées des manuels de politique traduits en français [1]. On n'y trouve que des formules vagues sur la division du travail, l'interdépendance morale et sociale, l'origine et les éléments constitutifs de la société, la notion de loi et une longue polémique contre le mot *souveraineté* que M. Benoist tient à remplacer par le mot *autorité légale*, parce que « l'idée de souveraineté est fausse et inutile », puisque la souveraineté n'est ni dans le Président, ni dans le Parlement, ni dans le peuple.

L'histoire (p. 56-80) consiste en une esquisse de « l'évolution historique des formes de gouvernement en France », tirée exclusivement des études de Fustel et qui s'arrête au IXe siècle. Pourquoi ne va-t-elle pas plus loin ? M. B. le dit p. 75 : « C'est là que s'arrête Fustel de Cou-

---

1. Bagehot, Holtzendorff, Maine. M. B. cite souvent aussi Ch. Benoist, *Sophismes politiques de ce temps*.

1. « Pour les trois ou quatre premiers siècles nous avons un *témoin* (sic) digne de foi ; le bel ouvrage de Fustel de Coulanges. »

langes et nous n'avons pas, pour la suite, de guide aussi sûr [1]. D'ailleurs, ce qui est typique et topique par-dessus tout, ce sont les époques de formation. » Ainsi la société française est considérée comme formée avant le moment où il y a un royaume de France. — La monarchie n'était pas absolue au temps de Charlemagne, c'est la preuve qu'elle ne l'a pas été plus tard, car « si jamais monarchie a dû être absolue, il semble que ce fût aux temps et chez les peuples primitifs ». M. B. ignore-t-il que dans tous les États d'Europe, la monarchie absolue est organisée seulement après le xive siècle ? — Tout le reste de l'histoire de France est expédié en deux pages; on y retrouve de vieilles connaissances des manuels d'histoire : « Louis VI qui laisse s'instituer les communes, Philippe le Bel qui crée une véritable contre-noblesse. » M. B. convient pourtant qu'il y a eu un moment de monarchie absolue, le règne de Louis XIV, mais « pour tout le reste et dans les intervalles, où trouve-t-on la monarchie ailleurs qu'en de vagues et vides formules de majesté... qui ne sont que l'ombre de la puissance publique » ? Pour comprendre la présence dans un livre d'enseignement d'une aussi surprenante conception du pouvoir royal sous François Ier, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, on aurait besoin de quelques preuves de plus; M. B. ne donne qu'une page d'interrogations oratoires (p. 78), et l'exemple inattendu de l'Angleterre dont le régime est « ce que l'on voudra, excepté une monarchie ».

La conclusion de tout cet exposé historique est qu'il n'y a « pas de formes pures ». « La monarchie pure, la démocratie pure sont proprement des monstres. » M. B. avait besoin de nier l'existence dans le passé du monstre monarchique pour refuser le droit à l'existence au monstre démocratique du présent.

Le livre II « Le pouvoir politique » s'ouvre par un chapitre sur la confusion et la séparation des pouvoirs. On y voit reparaître l'histoire de la société mérovingienne où M. B. fait commencer la séparation des pouvoirs exécutif et judiciaire. Ce n'est plus Fustel de Coulanges qui lui sert de guide, c'est Sumner Maine, et ce changement d'auteur ramène dans l'exposé des institutions mérovingiennes les assemblées de justice, les cours populaires, la cour de centaines des francs « saliens », c'est-à-dire la théorie directement inverse de celle de Fustel exposée plus haut (p. 68-70) : « Rien qui ressemble à une assemblée populaire... Il n'y a pas d'assemblée provinciale ou cantonale. Les jugements sont rendus... par les fonctionnaires... et le roi. »

On apprend ensuite (p. 87) que les rois eux-mêmes ont fait le premier pas vers la séparation des pouvoirs « quand ils ont inventé le système représentatif (sic), quand ils ont jugé, commandé ou administré par des

---

1. On en pourrait trouver de moins sûrs et qui cependant suffiraient à empêcher M. B. de prendre la fausse Pragmatique de saint Louis pour un document authenthique, comme il l'a fait dans son étude sur l'Église et l'État.

délégués ». Mais on s'aperçoit (p. 90) que l'auteur confond la *séparation des pouvoirs* avec la *division du travail*. M. B. est, au reste, de ceux qui croient encore que notre droit public français repose sur « le principe de la séparation des pouvoirs » ; il s'efforce de démontrer que le fait existait dès l'origine et que le principe a été proclamé par « réaction contre le règne de Louis XIV » qui « a été le dernier des empereurs romains ».

Suit une analyse des différentes constitutions depuis celle de 1791, puis des différents régimes électoraux, qui ne dépasse pas le niveau d'un manuel scolaire d'enseignement secondaire (p. 99-143). Tout cela est plus clair, plus vivant et aussi exact dans l'*Histoire de la civilisation* de M. Rambaud.

La partie pratique (p. 143-187) est une « description » ou une « énumération » (j'emploie les termes de l'auteur pour définir son ouvrage, p. 187) du mécanisme *officiel* du gouvernement français (gouvernement central, exécutif, législatif, Conseil d'État, Cour des comptes, gouvernement local, départements, arrondissement, canton, commune, pouvoir judiciaire, diplomatie, année, police, Université, Églises, finances). C'est un manuel d'instruction civique du niveau de l'enseignement primaire, beaucoup moins agréable à lire que celui de Paul Bert [1]. On y trouve pourtant une conception nouvelle du rôle du canton dans la vie française ; M. B. l'appelle « un organe mort ». « C'est au canton que les jeunes conscrits tirent au sort et passent la revision, que les enfants des écoles primaires passent le certificat d'études Mais c'est pour beaucoup d'entre eux *l'unique occasion qu'ils ont de s'y rendre.* » M. B. ne dit pas quelles parties de la France il a observées ; dans toutes celles que je connais le chef-lieu de canton est le centre le plus actif de la vie des campagnes ; car, sans parler des organes essentiels qu'énumère M. B. (justice de paix, perception, enregistrement, gendarmerie, etc.), il est le centre économique, le *marché*, ce qui donne à la population « l'occasion de s'y rendre » une fois par semaine.

La doctrine personnelle de l'auteur est contenue surtout dans les deux derniers chapitres (p. 188-213). L'exécutif, après une longue domination et plusieurs victoires, s'est trouvé « rongé d'une maladie mystérieuse et lente » et vaincu par le législatif qui maintenant « menace de refaire à son profit la même confusion de tous les pouvoirs ». « L'exécutif par trop prépondérant aboutissait à une tyrannie ; le législatif par trop prépondérant doit aboutir à une tyrannie opposée ou à l'anarchie. » Il faut « invoquer contre lui le même principe de la séparation des pouvoirs » en la combinant avec « la coopération ». Cette antithèse de mots suffit à M. Benoist ; comme il ne cherche jamais à se représenter des êtres réels, l'Exécutif et le Législatif deviennent pour lui deux

1. Les renseignements sont tirés du vieux dictionnaire des institutions de Chéruel. M. B. a reproduit une erreur sur le procureur-syndic.

personnages qui se battent et s'oppriment alternativement. S'il regardait derrière les mots, il verrait que l'exécutif ce sont les princes, les généraux, les fonctionnaires, gens irresponsables en fait, armés d'un pouvoir matériel de coercition sans limite de durée, enclins, par tradition et par esprit de corps, à user de leur pouvoir pour traiter en sujets la masse de la nation ; le Législatif, au contraire, ce sont les représentants mêmes de la nation, munis seulement d'une autorité morale, étroitement dépendants des citoyens qui les ont élus. Les citoyens ont besoin d'être défendus contre l'oppression des fonctionnaires qu'ils n'ont pas choisis, mais non contre leurs propres représentants. Traduite en langage concret, la doctrine de M. B. se formulerait ainsi : Autrefois les fonctionnaires opprimaient la nation, aujourd'hui les citoyens s'oppriment eux-mêmes par l'organe de leurs représentants.

Le principal coupable aux yeux de M, B. c'est le suffrage universel, qui « fait du législatif le maître et de l'exécutif un prisonnier ».

La tyrannie du législatif consiste à faire trop de lois, à « envahir la sphère de l'exécutif et de l'administratif », à substituer au « régime parlementaire » « le gouvernement parlementaire ». Pour traduire en langue concrète il faudrait dire : Les représentants des citoyens tyrannisent les fonctionnaires en les obligeant à gouverner suivant la volonté des citoyens.

On s'attend donc à ce que M. B. déclare notre régime trop démocratique. Au contraire, il attribue le mal au « défaut d'une juste relation entre l'ordre social et le régime politique », au « mauvais dosage dans les institutions ». Le « parlementarisme... exigeait une bourgeoisie forte, active, hardie et des masses muettes ». « Les éléments démocratiques étant devenus plus importants... dans l'ordre social, ils doivent prendre plus d'importance... dans le régime politique. » Si la constitution de 1875 est mauvaise, c'est « qu'elle ne renferme pas en assez grand nombre des éléments démocratiques ». Mais l'histoire des sociétés démocratiques contemporaines montre que l'accroissement de la démocratie augmente toujours la force des corps élus (le législatif) et diminue celle des fonctionnaires (l'exécutif). Car, suivant la remarque de Stuart Mill, la lutte est désormais entre la démocratie et le régime représentatif. Or la bureaucratie est de sa nature hiérarchique, par suite aristocratique, et la démocratie n'a pour lutter contre la domination des fonctionnaires, ses adversaires naturels, d'autre arme que ses représentants, en attendant qu'elle arrive au gouvernement direct. Il faut donc une confusion d'idées singulière pour vouloir à la fois fortifier les éléments démocratiques et affaiblir leur seul instrument d'action, les corps élus.

A ces maux M. B. propose deux remèdes. 1° Pour refréner la tyrannie du législatif (c'est-à-dire des représentants du pays), il faut lui enlever l'initiative des lois et la donner au conseil d'État. « On ne manquera pas d'objecter, dit-il, que c'est la Constitution de 1852 et la constitution de

l'an VIII. » — En effet, l'objection est inévitable, la mesure n'ayant été prise en France qu'à deux moments d'extrême despotisme.—«C'est, il est vrai, répond M. Benoist, ce qu'il y avait de bon dans ces constitutions.» Et il ne donne aucune autre raison en faveur de sa proposition. Il ne dit même pas comment seraient recrutés ces conseillers d'État qui auraient le pouvoir d'empêcher les réformes demandées par la nation et comment on les obligerait à les proposer quand elles déplairaient à eux ou à leurs femmes ou à leurs secrétaires. — M. B. voudrait aussi qu'on en vînt à « supprimer la responsabilité des ministres devant les Chambres », ce qui « ne serait pas du tout... une décapitation des Chambres, mais bien le retour à leur condition normale ». Il ne dit pas non plus d'où sortiraient ces ministres irresponsables et comment on les empêcherait d'abuser de leur pouvoir ; mais il avoue « qu'on n'osera pas y venir ».

2° Pour corriger les vices du «suffrage universel direct, brutal, enfantin et barbare », il faudrait « l'organiser », ce qui pourrait se faire soit par « le suffrage à deux degrés », soit par « une représentation professionnelle par catégories très ouvertes, imitées de l'ordre social et comme décalquées sur lui ». Car la Chambre aujourd'hui n'est pas « l'image fidèle du pays », puisqu'elle compte cent vingt-trois avocats, cinquante-deux médecins, trente-six journalistes et seulement vingt-un agriculteurs, dix ouvriers; M. B. voudrait voir les paysans représentés par des paysans, les ouvriers par des ouvriers ; il est choqué qu'un citoyen soit libre de choisir son représentant politique pour des raisons politiques. Il va sans dire qu'il se dispense de préciser les « catégories très ouvertes » dans lesquelles il enfermerait les électeurs [1].

Et c'est tout [2]. M. B. dit bien (p. 188) qu'il « a examiné les muscles et les nerfs un à un, sur une table de dissection et presque sous une cloche pneumatique ». Mais de tout ce qui fait réellement la vie politique de la France, des bureaux des ministères et du cabinet des ministres, des commissions, des couloirs et des groupes extra-parlementaires des Chambres, des comités électoraux, des réunions publiques et de la presse, il n'a pas dit un mot. C'est cela pourtant qu'aurait dû décrire son livre pour répondre aux promesses de l'éditeur d'instruire ceux qui « veulent participer de façon raisonnée aux affaires du pays »... et ceux qui « sont obligés de connaître dans leurs parties essentielles les organes compliqués du gouvernement et de l'administration ». Car ce sont ces organes réels et non le mécanisme officiel qui font comprendre la vie politique de la nation.

Je ne sais si quelqu'un en France est capable d'écrire un pareil livre. Mais M. Benoist a prouvé qu'il n'a ni l'instruction historique, ni les

1. L'expérience de la représentation professionnelle a été faite en Autriche, avec quel succès, M. B. doit le savoir.

2. L'appendice (p. 214-248) n'est qu'une reproduction des textes officiels sur les pouvoirs publics.

connaissances politiques, ni les facultés d'observation pratique, ni la précision de langue, ni la maturité d'esprit nécessaires pour accomplir cette tâche.

L'exécution typographique du livre est excellente.

Ch. Seignobos.

---

167. — Ajam (Maurice). **La parole en public.** Paris, Chamuel, 1895. In-12 de 181 pages. 2 francs.

L'ouvrage comprend : 1° une étude sur la physiologie de la parole où l'auteur, résumant les travaux des savants et des philosophes contemporains, étudie les rapports de l'ouïe, de la vision et de la parole, puis distingue les personnes qni ont besoin d'*entendre* leur pensée, celles qui ont besoin de la *voir*, celles qui ont besoin de l'articuler ; 2° un historique des procédés oratoires, des conseils sur la méthode à suivre ; 3° une curieuse enquête sur les moyens qu'emploient quelques-uns des avocats, conférenciers ou professeurs de notre temps.

M. Ajam estime avec raison qu'on ne répandra jamais trop l'art de parler : le jour où les hommes qui ne l'acquièrent pas pour en abuser le posséderont, l'ordre et la raison publique courront moins de hasards. Il a raison de croire qu'on peut apprendre à improviser, précisément parce que toute improvisation suppose des connaissances et des idées préexistantes et se réduit à retrouver à point des remarques déjà faites. Il n'a pas tort de préconiser la méthode qui consiste à se préparer, non en écrivant, mais en récitant son discours ; c'est, de toutes les méthodes, celle qui préserve le mieux la diction oratoire de la froide élégance. Toutefois, il faut bien reconnaître que la plupart des hommes dont les discours ont ému tour à tour leurs contemporains et la postérité ont usé beaucoup plus qu'il ne croit de la préparation par écrit : il est, par exemple, tout à fait inexact de dire que Bossuet ne rédigeait que les plans de ses sermons (p. 76-98) ; il ne faut pas non plus dire que l'usage de la préparation par écrit rendait la plupart des orateurs anciens incapables d'improviser (p. 66-67) : Plutarque a prouvé que Démosthène lui-même parlait d'abondance à l'occasion. Il ne faut pas non plus accorder à M. Thiers que toute assemblée cesse d'écouter un homme qui fait ce qu'on appelle une phrase (p. 95); cela n'est vrai que des assemblées politiques d'aujourd'hui ; sous la Restauration, sous le gouvernement de Juillet, et auparavant, durant la période révolutionnaire, les phrases étaient fort goûtées. — Outre la thèse générale, qui est intéressante, on relèvera dans ce livre plusieurs conseils des plus judicieux.

Charles Dejob.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 29 avril — 1895

168. — J. F. Corstens. **De translationibus quibus usus est Thucydides.** Lugduni-Batavorum, Van Leeuwen, 1894. 1 vol. in-8° de 150 pp.

« *Propositum* ne sim *assecutus* id aliorum sit *judicium* », écrit M. Corstens à la fin de sa brochure. D'après ses principes, il y a dans cette phrase trois métaphores. On comprend dès lors qu'il ait pu écrire cent cinquante pages sur les métaphores du précis et peu poétique Thucydide [1]. Cette recherche, dit il, a trois résultats : elle permet de mieux connaître la constitution du langage, de mieux comprendre les textes par des rapprochements, de mieux pénétrer le caractère d'un écrivain ou d'un peuple. On chercherait en vain dans le livre, qui n'est qu'une fastidieuse énumération, des exemples de ces avantages, sauf peut-être du second. M. Corstens voit des métaphores partout : dans δοῦλος, sujet ; μέτριος, modéré ; φορμηδόν, en forme de fascines ; dans οἰκεῖν πόλιν, dans βραδύτερος ἀμύνασθαι. Κινδυνεύειν est, paraît-il, une métaphore empruntée au jeu ; ὁρμᾶσθαι, à l'art militaire ; κίνησις (I 1) aux tremblements de terre ; κατέχειν à l'art du cocher, etc. Les métaphores sont classées d'après la source d'où elles sont tirées, et les transitions sont fort remarquables.

P. Couvreur.

1. Le latin de M. C. n'est malheureusement pas cette langue excellente dont les Hollandais ont le secret ; il est d'ailleurs cruellement métaphorique, et je ne sais quel poète latin n'y est pas pillé. Je note même p. 3, le solécisme *quoscumque* pour *quoslibet*, et p. 107, ce latin douteux : *quamvis* virtute praestaret. — Fautes d'impressions nombreuses ; p. 15, ἐς, ἐν ; 29 Mytilenaerum ; 38, conporis ; 122, νενικυῖα. — 124, deux fois φιλοκρινεῖν et une fois φιλοκρίνειν, 127, antestantur. — P. 26, εἴργω et εἵργω confondus ; p. 39, παιδεύειν (II 41) traduit par *magistram* ; p. 75, je ne pense pas que νέμεσθαι veuille dire *proprement* paître.

169. — G. B. Palmieri, **Appunti e documenti per la storia dei glossatori. Il Formularium tabellionum di Irnerio**, Bologne, 1893. cxxiii-140 pages in-8°.

170. — **Summa Codicis des Irnerius** mit einer Einleitung herausgegeben von Hermann Fitting. Berlin, 1894. civ-334 pages pet. in-4°.

171. — **Questiones de Juris subtilitatibus des Irnerius** zur zweiten Sæcular Feier der Universitæt zu Halle als Festschrift ihrer juristischen Facultæt mit einer Einleitung herausgegeben von Hermann Fitting. Berlin, 1894, 98 pages in-4°.

Les travaux relatifs au chef de l'École de Bologne, Irnerius, et à ses prédécesseurs se succèdent rapidement depuis quelques années. Une érudition active et ingénieuse s'essaye, non sans succès, à ces recherches délicates : l'obscur Pepo de Bologne, antérieur à Irnerius, tend notamment à sortir des limbes et quelques traits le rendent particulièrement intéressant pour nous, Français [1].

Nous signalons aujourd'hui les plus récentes publications relatives à Irnerius (sans oublier tout ce que nous devons à M. Pescatore qui publia, en 1888, les gloses authentiques d'Irnerius) :

— M. Palmieri édite un formulaire [2] qu'il attribue (sauf certains remaniements) à Irnerius. Nous savions par la glose d'Accurse, qu'Irnerius était l'auteur d'un *Formularium tabellionum* et qu'il avait donné dans ce recueil une formule nouvelle de l'emphytéose commençant par les mots : *Emphyteuticariis petitionibus*. Or cette formule se retrouve dans le manuscrit qu'édite M. Palmieri. Il est bien vrai qu'elle fut très répandue ; ce qui diminue l'intérêt de cette constatation. Quelques autres indices d'origine sont relevés avec soin par M. Palmieri. Pour moi, j'insisterais plus encore que M. P. sur les remaniements et je me contenterais, ce semble, de dire que ce *Formularium* d'origine bolonaise, et postérieur à Irnerius, doit dériver du formulaire d'Irnerius. — La préface de M. P. accuse d'ailleurs autant d'érudition que de finesse d'esprit.

— Rogerius a parlé de la *Summa codicis* d'Irnerius. Cette *Summa*, perdue, et oubliée de bonne heure à Bologne même, M. Fitting pense l'avoir retrouvée dans un manuscrit de Troyes et les meilleurs critiques acceptent cette attribution. La *Summa* publiée par M. Fitting est une œuvre fort remarquable qui se relie manifestement aux gloses incontestées d'Irnerius, qui a servi de base à la *Summa codicis* de Rogerius et qui a été utilisée par l'auteur du *Brachylogus*.

— M. Fitting a été peut-être moins heureux en attribuant aussi à Irnerius les *Questiones de juris subtilitatibus*. Il admet lui-même que ces *Questiones* sont d'un autre style que la *Summa codicis* et furent écrites non pas à Bologne, mais à Rome. Il y a donc certaine difficulté à y

1. Cf. Gaudenzi, *Appunti per servire alla storia della Università di Bologna e dei suoi maestri*, dans *l'Università*, t. III, pp. 164-170.

2. Cet ouvrage a paru d'abord dans la *Bibliotheca juridica medii ævi* dirigée par M. Gaudenzi.

reconnaître, en dépit de ces circonstances, l'œuvre d'Irnerius. On lira avec grand fruit les objections qu'oppose à cette attribution M. Esmein dans un important article du *Moyen âge* [1]. Nous y renvoyons expressément le lecteur. A quelque opinion qu'ils se rangent, les érudits recevront tous avec une vive reconnaissance un texte très ancien qui émane de l'école de Rome, si mal connue, et qui a inspiré ici à M. Fitting une de ces dissertations érudites [2] et délicates dont il a le secret.

Paul VIOLLET.

---

172. — **Studi su Matteo Maria Boiardo.** Bologne, Zanichelli, 1894, gr. in-8, de VII-480 p.

173. — Anna VOLTA. **Storia poetica di Orlando studiata in sei poemi.** Pubblicata per il IV centinario dalla morte de M. M. Boiardo. Bologne, Zanichelli, 1894, in-12 de 193 p.

174. — **Le poesie volgari e latine di Matteo Maria Boiardo** riscontrate sui codici e su le prime stampe da Angelo SOLERTI. Bologne, Romagnoli-dall' Acqua, 1894, in-8, de XL-482 p.

Les Italiens ont célébré en 1894 plusieurs centenaires littéraires, en fêtant successivement Ange Politien, Pic de la Mirandole et Boiardo. Avril 1895 en voit un plus populaire, celui du Tasse. Chacune de ces patriotiques solennités laisse derrière elle, en souvenir des banquets, discours et réjouissances, des publications parfois intéressantes. Sous ce rapport le centenaire du poète de l'*Orlando innamorato* a été particulièrement bien partagé. Trois volumes en sont restés, dont deux au moins ont une valeur d'érudition considérables. Les *Studi sul Boiardo* sont une œuvre collective imprimée aux frais de la ville et de la province de Reggio d'Emilia. Les noms des auteurs en garantissent déjà l'intérêt. On y trouve une biographie rectifiée de Boiardo (G. Ferrari), une étude sur son « capitanat » à Reggio de 1487 à 1494 (N. Campanini), la conférence déjà connue de M. P. Rajna sur l'*Orlando innamorato*, des travaux divers sur Isabelle d'Este et Boiardo (A. Luzio), sur les sonnets et canzones du poète (P. Giorgi), sur ses églogues latines (A. Campani), sur ses *Capitoli del gioco dei tarocchi* (R. Renier), sur les traductions du grec et du latin qu'il a composées (C. Tincani), sur l'*Istoria imperiale*, dédiée au duc de Ferrare Hercule I[er] et démontrée ici faussement attribuée à Boiardo (C. Antolini), enfin sur les églogues italiennes et le *Timone* (G. Mazzoni). M. Campanini a réuni ensuite les lettres publiées et inédites, au nombre de cent cinquante, qui vont de 1460 à 1494, et les documents principaux se

---

1 *Le Moyen âge*, 8e année, n° 2, février 1895.

2. M. F. a l'occasion de rappeler (p. 26 note d) l'opinion commune qui place le *Libellus de imperatoria potestate* vers l'an 950. Je lui signalerai un très remarquable article du P. Lapôtre qui assigne à ce traité la date de 897 ou 898 (*Études religieuses*, 15 février 1894, pp. 447-475).

rapportant à la vie de Boiardo. — L'élégant volume signé d'un nom féminin témoigne d'une vaste culture et contient une étude sur le type littéraire de Roland à travers la poésie, dans la *Chanson* française, dans la *Spagna*, dans le *Morgante*, le *Mambriano*, l'*Orlando Innamorato* et l'*Orlando Furioso*. Une chrestomathie complète le travail dont l'intérêt est de porter sur une très vaste période d'histoire littéraire. — L'édition des poésies de Boiardo, faite sur les manuscrits et sur les premières éditions est un de ces travaux nécessaires à faire et qui ne doivent pas être refaits, s'ils sont bien faits. C'est le cas du volume dû aux soins de M. Angelo Solerti, et qui contient l'œuvre poétique complète du comte de Scandiano. en dehors de l'*Innamorato*. On y trouvera le canzoniere, injustement dédaigné en somme, réuni sous le titre latin d'*Amores* (Pétrarque intitulait déjà le sien en latin), les dix églogues italiennes et les dix églogues latines, les capitoli sur le jeu de tarots, avec le commentaire de Viti d'Urbin, la comédie d'après Lucien intitulée *Timone*, les épigrammes latines et les vers latins à la louange de la maison d'Este. Une courte préface et une très étendue bibliographie complètent ce volume qui fait partie de la célèbre *Collezione di opere inedite o rare dei primi tre secoli della lingua*. M. Solerti a élevé un très solide monument à la mémoire du poète, qui mériterait tous ces honneurs, n'eût-il fait que doter du type d'Angélique la littérature italienne.

P. N.

---

175. — **Lexique de Ronsard**, précédé d'une Étude sur son vocabulaire, son orthographe et sa syntaxe, par L. Mellerio, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé au Lycée Janson de Sailly. Paris, Librairie Plon (Bibliothèque elzévirienne), 1895, LXXV-251 p.

Il est certain qu'un bon lexique de Ronsard achèverait de fixer un chapitre important de l'histoire de la littérature française, et il n'est pas moins certain, malheureusement, qu'après le travail de M. Mellerio, ce chapitre reste encore à fixer.

D'abord ce Lexique devrait être intitulé : Lexique de l'édition Blanchemain de Ronsard. Aucun poète peut-être n'a remanié son œuvre plus que Ronsard au cours des années, à tel point que M. Marty-Laveaux, dans sa collection des œuvres de la Pléiade, n'a pas cru pouvoir faire pour Ronsard ce qu'il a fait par exemple pour Baïf, dont il a donné des variantes considérables. M. Marty-Laveaux s'est borné à réimprimer l'édition de Ronsard de 1584, la dernière parue pendant la vie du poète. Blanchemain, lui, a donné une édition composite, dont ce n'est pas ici le lieu d'apprécier la méthode, édition faite avec amour en tout cas et intéressante, mais qui ne peut prétendre à nous faire connaître toute la langue de Ronsard. Ainsi il a donné d'après l'édition générale de 1560 les recueils particuliers parus jusqu'à cette année, et c'est justement au

début de cette période que Ronsard, avec une fougue destinée à s'apaiser bientôt, avait grécanisé et latinisé. Ceux qui ont lu, en tout ou en partie, les éditions originales, nous en rapportent des mots que ne donnent pas les éditions modernes [1]. Enfin pour la période postérieure à 1560, Blanchemain promet de mettre en note les variantes des diverses éditions, mais il ne les met pas toutes. Ainsi le lexique de l'édition Blanchemain, même bien fait, ne serait pas un lexique complet de Ronsard. Moins encore le serait le lexique de l'édition de 1584. C'est pourquoi nous voudrions prendre la liberté de réclamer de M. Marty-Laveaux un nouveau service à rendre aux études de littérature française : que pour Ronsard au moins, dans son lexique général de la Pléiade, il fasse une révision complète des éditions originales. Mieux que personne, et de toutes façons, il est à même d'accomplir ce travail de telle sorte qu'il n'y ait pas à y revenir.

Mais le lexique élaboré par M. M. n'est pas même un lexique bien fait du Ronsard Blanchemain. La question qui domine un lexique de Ronsard est celle du néologisme; c'est bien ainsi que M. M. l'a entendu; seulement, il n'était pas préparé à traiter cette question, et il n'en aperçoit pas les difficultés.

En premier lieu, il est toujours téméraire de déclarer que tel mot est un néologisme; il faudrait dire qu'on n'en connaît pas d'emplois antérieurs. Dans un certain sens même, il pourrait se faire que tel mot, dont on trouve des emplois antérieurs, eût été un néologisme dans l'intention de Ronsard, s'il n'en avait pas connu d'exemples dans les œuvres du passé. Aussi, pour arriver sur ce point à un certain degré d'assurance scientifique, il faudrait avoir dépouillé avec soin tous les auteurs que Ronsard a certainement lus et tous les auteurs que Ronsard a vraisemblablement lus. Or, nous savons par Claude Binet que ses livres de chevet étaient, avec le Roman de la Rose, Jean Le Maire de Belges et Cl. Marot; nous sommes fondés d'autre part à supposer qu'il connaissait bien les recueils de Blasons, la Délie de Sève, la Parfaite amie [2] d'Héroet, et toute la littérature qui s'éleva autour de ce poème, sans oublier les autres œuvres du même auteur, Marguerite de Navarre en prose et en vers, Bon. des Périers, les premiers écrits de Peletier du Mans, les premiers livres de Rabelais. Voilà le programme réduit au nécessaire (et à un nécessaire insuffisant) des lectures préalables que doit faire l'auteur d'un lexique de Ronsard ; et après tout ce travail, il

---

1. Ainsi Günther cite *arquencin*, que je n'ai jamais vu. V. Günther, *Ronsard und sein Verhæltniss zur Entwickelung der franz. Sprache*, Archiv de Herrig, 1846, vol. 1. — Darmesteter et Hatzfeld ont cité avec trop d'honneur cet article rempli d'erreurs et d'omissions, mais qui du moins a eu le mérite de préciser la question, en commençant à dresser une liste des néologismes de Ronsard.

2. J'avertis une fois pour toutes que j'orthographie à la moderne les mots du XVI[e] siècle qui sont restés dans la langue, ceci pour des raisons trop longues à expliquer dans cet article.

devrait encore être très retenu avant de prononcer que tel terme relevé dans Ronsard est un néologisme, sinon de fait, au moins d'intention et de créance. Or, M. M. n'a pas fait ce travail, et il n'en a pas moins l'affirmation facile en fait de néologisme.

D'abord il s'est trop fié, pour jurer sur leur foi, aux commentateurs et glossateurs de Ronsard, Muret, Richelet, Belleau, Marcassus, Nicot, etc. Dans la Pléiade ou alentour, poètes et commentateurs ont une vraie fièvre d'invention, et comme les inventions ne sont pas faciles à faire, ils en inventent au besoin, pour en tirer ou pour en faire honneur, qu'il s'agisse de genres ou de mots. Nous n'avons ici à nous occuper que des mots. Richelet assure que *ode* est de l'invention de Ronsard, et Ronsard laissait dire, et M. M. répète. Or, *ode* est chez J. Le Maire (Descr. du temple de Vénus, éd. Stecher, t. III, p. 112). *Pindariser* aussi a été attribué par certains contemporains à Ronsard, et M. M. confirme que « c'est en effet Ronsard qui a inventé le mot et la chose ». Or, le mot est chez J. Le Maire (t. III, p. 111) et chez Rabelais dans la scène fameuse de l'écolier limousin (II, 6). *Éclater* employé transitivement par Ronsard est d'après Marcassus une innovation, et M. M. approuve; rien de plus faux (v. Godefroy). *Accouarder* est d'après Belleau, rapporté par M. Mellerio, une innovation; or *accouarder* (*acoarder*) est ancien (Lacurne; Clédat, Morc. ch. des aut. fr. du M. Age, lexique); il est d'ailleurs fort possible que Ronsard, qui emploie le participe passé *accouardi*, dérive de *accouardir* le participe présent *accouardant*, que M. M. croit nécessairement issu de *accouarder*, par un oubli de la seconde conjugaison régulière au profit de la seconde conjugaison inchoative (c'est par une faute du même genre qu'il a dérivé l'imparfait *parturait* de *parturer*, une prétendue innovation de Ronsard au lieu de l'ancien *parturir*). Nicot signale *alme* comme une innovation de Ronsard; *alme* est chez Rabelais (II, 6 ; III, 48) et sans doute ailleurs. Quand ces bons commentateurs tombent sur quelque terme plus rare, ou dialectal, vite c'est du vendômois ou du tourangeau : ainsi *bers* (= berceau), qui est bien chez le tourangeau Rabelais (III, 13), mais aussi chez l'anglais Palsgrave (éd. Génin, p. 210) et chez le wallon Jean Le Maire (t. III, p. 191); ainsi *harsoir* (= hier soir), qui se dit encore dans la région lyonnaise, et qui figure souvent dans le répertoire des farces des Bavards de Notre-Dame de Comfort à Lyon (Ancien théâtre français de Viollet le-Duc, t. I).

Après les écrivains antérieurs à Ronsard, il eût fallu utiliser toute la ressource des dictionnaires. M. M. a consulté, moins bien qu'il n'était souhaitable, et quelquefois avec trop peu de science et trop peu de critique, Palsgrave, Nicot, Cotgrave, Oudin, Richelet, Trévoux, Littré; pour l'ancienne langue française, il en est resté à Lacombe, sans paraître se douter des services que lui auraient rendus Lacurne et Godefroy. Si Nicot ne cite pas le mot *entreparleur*, tant pis pour Nicot, puisque ce mot figure dans les didascalies d'un grand nombre de pièces du

XVIe siècle ; s'il ne cite pas *rhétorigueur*, tant pis encore pour lui, puisqu'il y a eu au XVe et au XVIe siècles toute une école d'écrivains dits *rhétoriqueurs ;* et la transcription de ces ignorances, que M. M. ne connaît peut-être pas pour telles, tient dans le lexique une place qu'il eût fallu mieux employer. Si M. M. avait mieux consulté Littré, il n'aurait pas par exemple attribué à Ronsard l'innovation de *élargir* au sens de donner largement, quand Cl. Marot l'a employé dans cette acception. Enfin, s'il avait feuilleté Lacurne et Godefroy, il n'aurait pas attribué à Ronsard l'invention de *corrompable* et de *larmeux* (mots très anciens, le premier de plus figurant chez Palsgrave), de *ennuer*, *enonder*, *englacer*, de *meslage* (= mélange), de *piéteux* (forme modernisée et allongée du vieil adjectif *piteux*, *pitous*, *pietous*), de *ressemblable*, de *verré* (participe passé), de *sauvagin*, de *sorcelage* (ce dernier, terme populaire encore employé dans plusieurs provinces).

Voilà pour la méthode. Examinons maintenant le livre. Le lexique est précédé d'une Étude sur Ronsard (entendez sur la langue de Ronsard). L'auteur déclare que l'opinion sur Ronsard en est encore au jugement de Boileau : « Mais sa Muse en français parlant grec et latin, etc. », et il en donne pour preuve un jugement d'un juge inattendu, le « Grand Dictionnaire de Larousse imprimé en 1866 ». Larousse, répertoire commode pour les journalistes, est comme science une autorité contestée même à la Chambre des députés. Qu'importe l'opinion de Larousse, quand on peut consulter sur Ronsard des spécialistes d'esprit et de savoir, tels que Gandar, Egger, A. Darmesteter, M. Hatzfeld, M. Bourciez, M. Faguet, sans parler des éditeurs de Boileau qui s'instruisent aux bonnes sources? En réalité, dans cette étude sur la langue de Ronsard, M. M. n'a fait que répéter à peu de chose près (et je ne lui en adresse aucun reproche, il n'y avait rien d'autre à faire) ce qu'en ont dit A. Darmesteter et M. Hatzfeld dans leur ouvrage sur la littérature du XVIe siècle : c'est en somme que Ronsard a employé beaucoup moins de termes latins et grecs qu'on ne croyait au temps où on ne le lisait pas, beaucoup moins qu'il n'y en a chez plusieurs de ses contemporains, et en particulier chez Rabelais. Cette proposition n'est donc pas nouvelle. C'était le devoir de M. M. de la prouver par des listes complètes et bien dressées ; mais ses listes ne sont ni l'un ni l'autre ; non seulement elles ne comprennent pas tous les mots intéressants, mais elles portent des mots qui ne figurent pas au lexique, tandis que le lexique en porte qui ne figurent pas dans les listes. De plus la liste latine, annoncée comme liste de néologismes, se conclut par une phrase ambiguë, qui donne à croire que l'auteur, incertain de son dire, se ménage une défense contre des objections possibles.

Au sujet des éléments grecs (p. XXVII), il semble qu'on ne doive pas regarder comme néologismes, en bonne justice, la traduction ou la transcription de noms propres, *Anangé* (la fatalité), *Charites* (les Grâces, très employé avant Ronsard), *Pasithée*, etc. ; non plus que la copie exacte

de mots grecs exprimant des choses disparues ou historiquement rapportées, comme *népenthe*, *moly*, *pyralide*, *lote* (ce dernier omis par M. Mellerio; Jean Le M., t. I, p. 174; c'est le λωτός, que J. Le Maire traduit au féminin). On se demande pour quelle raison M. M. range dans cette dernière classe *entéléchie*, celui-ci « écumé » mal à propos par Ronsard, et surtout *sciamache*, mot que Gandar a cru italien, qui est grec, mais qui était dans l'usage courant des doctes, comme l'atteste la *Sciomachie* (antérieure) de Rabelais. M. M. donne ensuite ces noms communs : *idole*, *enthousiasme*, *métamorphose*, *phare*, *prognostique*, *sympathie*, et ce dernier, ajoute-t-il, est seul de l'invention de Ronsard. Je n'y contredis pas, mais s'il en est à ce point assuré, il aurait dû nous citer des exemples antérieurs de *phare* et de *métamorphose*, qui figurent avec *sympathie* dans la « Brève explication d'aucunes dictions plus obscures contenues au quatrième livre des faits et dits héroïques de Pantagruel » (1552). Le phare de Messine s'appelait déjà ainsi avant Ronsard (v. Guill. de Villeneuve, éd. Michaud, p. 391), mais il s'écrivait *far*, et ce mot confondu par Littré avec *phare* pourrait n'avoir pas été le même ; en tout cas il n'avait pas le même sens (v. *far* chez Godefroy). M. M. a oublié dans sa liste *ode*, qui, malgré l'exemple allégué plus haut, était en somme nouveau, *proboscе* (la trompe), *adamantin* (porté mal à propos à la page XXXVII; chez J. le Maire, t. IV, p. 75).

Parmi les mots latins, malgré M. Mellerio, qui d'ailleurs se contredit de la liste au lexique, *ariole* n'est pas de l'invention de Ronsard (Godefroy), ni *blandices* (qui au lexique est qualifié justement vieux mot), ni *élargir* (au sens dit plus haut), ni *exercite*, ni *dace*, ni *manicles*, ni *fame* (Froissart, J. Bouchet, J. Le Maire, t. IV, p. 236), ni *mercerie* (pour le sens comme pour la forme), ni *moleste* (substantif fém.; chez J. Bouchet, Panég. du chev. sans reproche, ch. 4; Jean Le Maire, t. III, p. 37), ni *perennel*, ni *roter*, ni *subvertir* (J. Le Maire, t. II, p. 96; Rabelais, I, 27), ni *vitupère* (mot courant, et non pas archaïque, qu'Henri Estienne au *Traité de la conformité* nomme parmi les mots bien français propres à éviter l'italien *escorne*); de cette partie de la liste latine de M. Mellerio, il ne faut retenir que *glix* (= loir), *Orque*, un nom propre, et *pronube* dans l'alliance de mots presque rituelle la *pronube Junon*. Il donne ensuite, et à part des premiers, *aspérir* (commun), *indole* (Jean Le Maire, t. I, p. 237), *musser* (Ep. de Bouchet à Rabelais; Rabelais, I, 2 ; Jean Le Maire, t. I, p. 251), *tollir*, qui était à peu près aussi latin au temps de Ronsard que *finir* l'est aujourd'hui, enfin *macter* (*mactare*, sacrifier) et *vate* (*vates*, poète), que je n'ai pas rencontrés ailleurs. Les adjectifs *facond* (La Borderie, l'Amie de cour), *alme*, *erratique*, *disert* (l'Amie de cour), sont antérieurs. On voit ce qu'il reste de cette énumération. — En revanche, parmi les néologismes latins possibles, M. M. a oublié dans sa liste *avidité*, qui jusqu'à preuve du contraire paraît être de Ronsard (note à la Franciade, édition

Blanchemain, p. 117), *altiloque, conjecteur* (dont Godefroy cite un exemple antérieur, mais d'après un manuscrit), *floride* (omis dans la liste et le lexique, non donné par Lacurne et Godefroy), *prégnant* (id.), *gémelle* (id.), *portendre* (porté au lexique; J. Le Maire, t. IV, p. 189, a *portentes* = présages terribles). Enfin il eût été bon de noter dès la liste ces néologismes possibles de sens : *libertin* (= affranchi), les *cloîtres* Pyrénées (le premier porté, le second omis au lexique). Le lexique oublie encore *fasciner*, qui n'était peut être pas vieux (l'ancienne langue avait *fesner*; *fasciner* est chez Marguerite de Navarre, Les Marguerites, éd. Franck, t. III, p. 69) et *doler*, qui d'ailleurs était vieux. *Bellique* est porté au lexique comme une innovation de Ronsard, alors qu'on le trouve chez J. Le Maire (t. III, p. 102), chez Marot et chez Palsgrave. Je demande pardon pour l'incohérence de ces notes; je suis mon auteur aussi bien que je peux le suivre, et je le rattrape où je peux.

Des emprunts grecs et latins, M. M. passe aux emprunts espagnols et italiens, qui sont fort peu nombreux. Parmi les emprunts espagnols, la liste omet *cavalcadour*, porté au lexique; elle donne des mots tels que *truchemant*, qui était français dès le XIIe siècle au plus tard. M. M. réduit à quatre « les emprunts personnels » faits par Ronsard à l'Italie; or, de ces quatre, les deux verbes *dénerver* et *déveiner* ont bien leurs analogues dans la langue italienne, mais ils peuvent non moins bien avoir été formés par Ronsard, selon ses procédés ordinaires, sur les mots *nerf* et *veine*; le troisième, *serée*, est chez Marot (Littré); le quatrième, *forussis* (= bannis), paraît avoir été employé avant Ronsard ou dans le même temps; c'est en quelque sorte un terme historique (v. la note de Le Duchat sur la Sat. Mén., t. II, p. 178).

Puis ce sont les emprunts au vieux français. Omis dans la liste *carole* (porté au lexique), *isnel* (= léger, rapide, *schnell*), *annuiter* et *aherd* (tous trois omis aussi au lexique).

Enfin viennent les « mots nouveaux formés par Ronsard » d'après divers procédés que je n'ai pas à rapporter en détail : 1° Verbes formés d'un simple avec l'adjonction d'un préfixe. Préfixe *en* : Ici encore la liste et le lexique ne sont pas toujours d'accord. L'un et l'autre ont omis, *enfondrer*, *endorer*, *enfranger*, *emplomber*, *ensoufrer*, *enastrer* (d'heur; en oppos. avec *désastrer*), *empalmé*; la liste omet *ennuer (s')*, porté à tort au lexique comme néologisme, *entourner*, *emmanteler*, *embouffi*, *encothurné*, *enthyrsé*, *encottonner*, et il aurait fallu que ces mots, néologismes ou non, crus tels ou non par M. Mellerio, fussent sans omission présentés d'ensemble dans la liste, pour rendre plus aisée la grande collaboration de tous ceux qui travaillent à l'histoire de notre langue. A coup sûr, tous ces termes ne sont pas des néologismes; ainsi *enjoncher* que M. M. donne pour tel, et sur lequel aurait dû mieux le renseigner la *Précellence* d'Henri Estienne, qu'il cite cependant; j'ai relevé sur *enonder* une autre erreur de M. Mellerio; de même *endemener* est ancien (Godefroy). Semblablement parmi ceux

que j'ai ajoutés, *enfondrer* est plus ancien ; et d'autres peuvent être dans le même cas ; je les soumets aux chercheurs ; 2° Préfixes *dé, des :* Ici, plus de liste dans la préface, et cette omission est regrettable. Le lexique omet[1] *dépourprer, débarrer, défâcher, desceindre* (J. Le Maire, t. II, p. 281), *désaffamer, désestimer, déshabiter, désemmurer, désastrer, désengourdir, décharmer (se). Déprisonner,* donné au lexique comme « formé par Ronsard », est un bon vieux mot de tout le monde (Littré) ; 3° Préfixe *contre*. Pas de liste. Le lexique omet *contre-résoudre, contre-changer* (à), *contre-aviser, contre-sembler, contre-garder, contre-mugler. Contre-récrire,* « mot composé par Ronsard », est plus ancien (Fontaine contre Sagon, Marot, éd. Lenglet du F., in-12, t. VI, p. 59) ; 4° Préfixe *entre*. Les verbes de ce genre sont très communs chez Jean Le Maire, surtout les pronominaux réciproques. Pas de liste chez M. Mellerio. Le lexique omet *entre-fondu, entre-brûler, entre-accrocher, entre-surpris, entre-dormir, entre-brocher, entre-éclairer, entre-aviser, entre-clisser, entre-siller, s'entre-consoler, s'entre-dire* (adieu), *s'entre-casser* (les dents; le partic. *entre-cassé* est au lexique, mais avec un autre sens), *s'entre-guerroyer, s'entre-saluer, s'entre-éloigner.* 5° Préfixes divers. Le lexique omet *outre-fendre, avant-penser* (transitif).

Verbes formés sur des substantifs ou des adjectifs. Ici une phrase ambiguë ou M.M. confond des choses très diverses (p. XXXVI) : «On aura la liste à peu près complète des verbes créés par Ronsard, ou détournés de leur sens. » Créés et détournés sont deux : s'il n'y a qu'une nouvelle nuance de sens, il n'y a pas de néologisme ; ainsi je ne qualifierais pas néologisme le verbe *planer*, au sens de *devenir plat,* parce que dans la vieille langue un gendarme *planait* quand il baissait la tête sur le cou de son cheval ; Muret d'ailleurs ne le note pas. *Montagner* est plus que douteux comme néologisme (Lacurne). *Blondoyer* est très ancien (Littré). J'ai la même idée de *rousoyer,* pour lequel je manque d'ailleurs d'exemples péremptoires (v. cependant Godefroy). La liste omet *horribler,* et *assorter* que les commentateurs garantissent nouveau (la caution n'est pas bourgeoise ; il est ancien). Dans la même espèce, d'autres que M. M. ont cru nouveau *fantastiquer,* qui est chez Papillon (Nouvel Amour).

Adjectifs formés avec divers suffixes : — 1° Suffixe *eux.* Ici encore toutes les affirmations de M. M. sur la nouveauté des adjectifs qu'il cite sont sujettes à caution, et le lexique contredit parfois la liste (v. au lexique *argenteux*). La liste et le lexique omettent *charogneux, baveux, peineux* (Guevara, Mépris de la Cour, trad. Alaigre, 1549), *pleureux, ronceux, froidureux* (Marot chez Littré ; Jean Le Maire, t. I, p. 277),

1. Je répète au sujet de ces nouvelles adjonctions ce que j'ai dit des précédentes : je ne les donne pas pour néologismes ; ainsi *désestimer* est dans Marguerite de Navarre (Littré). Mais il importe d'arriver à dresser des listes aussi complètes que possible des mots faits d'après les règles d'une formation alors libre et vivante.

fleureux, fableux, rêveux (Marot et Rabelais), *grêleux, souffreux, monstreux* (repris par Rob. Garnier), *sonoreux* (J. Le Maire, t. IV, p. 296). *chagrineux, tourbillonneux*. La liste omet divers mots portés au lexique, *plumeux, sommeilleux, verdureux, pesteux* J'ai parlé plus haut de *piéteux* ; — 2° Suffixe *in* Ici une exactitude plus satisfaisante dans la liste ; le lecteur n'a plus à faire qu'une partie du travail de l'auteur, et à déterminer dans la mesure du possible les néologismes. Je crois qu'ici Ronsard a peu innové *Marbrin* est ancien ; il est chez J. Le Maire (t. III, p. 16 ; t. I, p. 256) et chez Marot. Jean Le Maire a aussi *pourprin, ambrosin, aurein,* que Ronsard orthographie *orin ; ivoirin* est chez Sève (Blason de la gorge) ; — 3° Suffixe *ard*. La liste omet *boivard,* porté au lexique comme innovation, et le lexique omet *grimpard,* qui pourrait bien être d'origine populaire (v. Littré, *grimpereau*) ; — 4° Suffixe *ier*. La liste et le lexique omettent *foudrier, automnier*. La liste omet *nopcier,* et *pouppier,* porté au lexique comme innovation ; — 5° Suffixe *al*. Omis dans la liste *oursal ; Nymphal* est chez Rabelais (Sciomachie). — Je ne sais pourquoi M. M. termine ce paragraphe de son étude en citant deux adjectifs anciens *tortis* et *traitis,* qu'il n'attribue pas à Ronsard, j'espère. Le lexique traduit à contre-sens *traitis* par traître (J. Le Maire, t. I, p. 255 « la forme de son nez traitiz », le nez de Vénus, qui n'était pas traître, mais bien dessiné, et en définitive « joli », comme annote M. Stecher).

Je passe sur les diminutifs pour arriver aux mots composés. Il y aurait eu profit à suivre dans cette partie de la préface, la distinction recommandée par A. Darmesteter entre juxtaposés et composés. La liste et le lexique omettent les juxtaposés substantifs et adjectifs *terre-mère, compagnon-serviteur* (Heptam., I, bon *vieillard-serviteur*), *femme-vierge, mort-vivant,* et les composés *porte-carquois, mange-tout* (la Mort ; adjectif et substantif populaires), *porte-blés, mâche-laurier, crève-cœur, souffle-jour* (le soleil), *délie-souci, passe-morts* (Caron le). La liste ne donne pas les composés suivants, portés au lexique comme innovations, *aime-jour, chasse mal, chasse-peine*. Peut-être aurait-il fallu reporter ou porter au paragraphe des emprunts grecs les composés *vite-pied, dos-ailé* (le...Pégase), *front-cornus* (les Faunes), *cuisse-né* (le...Bacchus), *terre-nés* (les géants).

Je note encore au hasard dans le lexique l'omission de *bécu* (J. Le Maire, t. III, p. 402), de *casse* (J. Le M., t. IV, p. 136), de *s'essencier,* une étymologie erronée de *préau* (qui ne peut pas venir de *pratulum* et qui vient de *pratellum*), l'omission de *meslure* (mélange ; v. Jean Le Maire, t. IV, p. 63), l'imputation inexacte d'une origine latine à *blandissant,* formé dit M. M. sur *blandiri,* alors que *blandir* existait en français (Du Guez, éd. Génin, p. 939) et que *blandissant* est chez Jean Le Maire (t. II, p. 15), un soupçon de néologisme savant jeté à tort sur *serpente,* féminin populaire encore dans beaucoup de provinces, et sur *porte-épée,* mot ancien d'après Henri Estienne dans sa *Précellence*.

J'aurais encore bien des choses à examiner dans le travail de M. Mellerio; mais il faut se borner à l'essentiel. Je crois avoir montré qu'on ne doit pas se servir de ce lexique avec la pensée qu'il est exact et complet. Je voudrais espérer aussi que cet article sera utile à ceux qui reprendront les mêmes recherches, pour les mener à mieux.

Edouard Droz.

---

176. — **Lettres de Pierre de Groot,** ambassadeur des Provinces-Unies à Abraham de Wicquefort, résident des ducs de Brunswick (1668-1674), publiées d'après les manuscrits par F.-J.-L. Kraemer. La Haye, Martinus Nijhoff, 1894, XXVII, 429 p. in-8°.

Pierre de Groot, le fils, passablement obscur, du célèbre Hugo Grotius, naquit en 1615, partagea l'exil en France de son père, devint docteur en droit à Orléans, en 1637 et s'établit à La Haye, comme avocat, en même temps qu'il était chargé de représenter auprès des États-Généraux plusieurs petites cours allemandes. En 1660 Pierre de Groot fut choisi comme pensionnaire de la ville d'Amsterdam, mais dut se démettre de cette charge dès 1667, à la suite de démêlés avec le Magistrat, que l'éditeur de sa correspondance n'a pu tirer entièrement au jour. Le grand pensionnaire De Witt, qui lui voulait du bien, l'en dédommagea en le nommant ambassadeur en Suède, emploi qu'il remplit à la satisfaction des États-Généraux, si bien qu'il fut chargé de représenter la République à la cour de France. Il s'y rendit en automne 1670, et c'est pendant qu'il occupait ce poste que se prépara l'alliance de l'Angleterre et de la France, préludant à la guerre de Hollande; tout comme les De Witt eux-mêmes, De Groot crut possible d'arrêter jusqu'au dernier moment, par des concessions extrêmes, et non sans humiliations personnelles, les ambitions de Louis XIV. Aussi De Groot fut-il enveloppé dans la tragique aventure de son protecteur et faillit partager son sort. Il s'enfuit à Anvers, puis à Aix-la-Chapelle, et finit par se rendre à Cologne où la diplomatie essayait, en ce moment même, de trouver un terrain d'entente entre les belligérants. Il y contraria plus qu'il ne favorisa l'action officielle des envoyés hollandais, et faillit surtout s'attirer des déboires, plus amers encore, par sa correspondance intime avec Abraham de Wicquefort. Ce personnage, plus connu que lui, après avoir longtemps habité Paris, résidait alors à La Haye, où il était, quoique Hollandais lui-même, agent politique des ducs de Lunebourg. Quand Wicquefort fut arrêté en 1675 et qu'on lui fit son procès, pour révélation de secrets d'État, on mit la main sur ces lettres de Groot et ce dernier fut impliqué dans l'accusation capitale dirigée contre son correspondant. Acquitté, malgré les colères, légitimes peut-être, de Guillaume d'Orange, Pierre de Groot, rentré dans sa patrie, mourut bientôt après, en 1678.

Personnage peu sympathique au demeurant, qui ne sut pas rester fidèle à ses convictions politiques en exil et s'abaissa à toutes sortes d'intrigues et de supplications pour rentrer en grâce auprès du parti vainqueur, Pierre de Groot ne peut passer davantage pour un homme d'État particulièrement perspicace ; il n'a su deviner ni les projets de Louis XIV, ni la puissante individualité de Guillaume III. Néanmoins M. J.-F. Kraemer a eu parfaitement raison de mettre au jour les lettres renfermées dans le présent volume et connues jusqu'ici par fragments seulement. Écrites au jour le jour, de Stockholm, de Paris d'Anvers, de Cologne, etc., pendant les années de la grande crise des Pays-Bas, elles fourniront quelques traits nouveaux pour l'histoire intérieure et extérieure de la République des Provinces-Unies et permettront surtout à l'historien de retracer un tableau plus détaillé des négociations infructueuses de Cologne. — M. Kraemer a mis au bas des textes publiés par lui les notes nécessaires pour faire connaître au lecteur toutes les figures secondaires de la diplomatie d'alors, dont nous rencontrons les noms à chaque page. R.

---

177. — **Le prince Rhodocanakis et le professeur É. Legrand** (Extrait du *Messager d'Athènes* du 18 février 1895). In-8° de 8 pages.

Sous ce titre, Sa Majesté Démétrius II Ducas-Ange-Comnène-Paléologue-Rhodocanakis, quinzième empereur titulaire de Constantinople, vient de fulminer deux chrysobulles, dont les originaux dûment signés et scellés se trouvent entre nos mains. Le premier de ces documents est adressé à MM. Picard et fils, libraires-éditeurs à Paris, le second est à mon adresse personnelle. Dans l'un comme dans l'autre, la langue de Périclès est remplacée par le plus pur charabia d'Auvergne. Bien qu'il soit juste aussi connu dans l'histoire que le roi d'Yvetot chanté par Béranger, le polyonyme auteur de ces deux lettres n'est pourtant pas un mythe, comme quelques-uns l'ont cru. Il vit et ne règne pas; mais, en attendant qu'il occupe à Byzance le palais des Blaquernes, ait une liste civile et obtienne sa réintégration dans l'*Almanach de Gotha*, il brasse des affaires dans un modeste comptoir de la rocailleuse Syra.

Malgré son illustre naissance et sa brillante éducation, ce monarque en exil possède un vocabulaire poissard des mieux assortis et sa plume en déverse sur moi les richesses avec une incroyable magnificence. Je ne m'amuserai pas à relever des insultes qui ne sauraient m'atteindre. Ce débordement d'injures n'est, d'ailleurs, qu'une manifestation normale de la haine féroce que Démétrius II nourrit contre la vérité. Nous replaçons le débat sur le terrain scientifique, d'où, par un sophisme vieux comme le monde, il s'est plu à le faire dévier. Voici donc ce qui nous a valu ce baquet d'encre impériale.

Dans le tome III de ma *Bibliographie hellénique du* XVIIe *siècle*, paru il y a quelques mois, j'ai affirmé (pp. 261-262) que l'épitaphe de

Georges Coressius, publiée par Rh. dans son *Essai biographique* sur ce savant, est l'œuvre d'un faussaire. Cette assertion est corroborée par le témoignage d'une personne honorable, qui n'a pas trouvé la moindre trace d'un tombeau de Coressius dans l'église Saint-Sabbas d'Alexandrie, où Rh. assure qu'il existait encore en 1872. Pour infirmer ce témoignage, notre contradicteur soutient qu'il a publié cette inscription tumulaire « sous l'autorisation, comme ses fils peuvent l'attester, d'un homme de grand mérite et d'honneur sans reproche, feu Nicholas *(sic)* Coressios, l'éditeur du *Messager des peuples Byzantins* ». Je ne suspecte nullement la probité de ce journaliste décédé, mais je ne vois pas comment l'*imprimatur* délivré par lui (et dont Rh. a négligé, en 1872, de révéler l'existence) établit l'authenticité de ladite épitaphe, que je continue à considérer comme apocryphe. Entre Rh. et moi le lecteur est libre d'opter.

Dans le même tome III (pp. 459-460), parlant du portrait de Léon Allatius, conservé à la bibliothèqne Vaticane, nous avons affirmé que Rh. a donné de ce portrait une reproduction altérée. « Voici, y est-il dit, en quoi consiste cette falsification. Dans l'original, un guéridon placé devant le personnage est recouvert d'un tapis sur lequel sont posés trois volumes des œuvres d'Allatius. Le volume de dessous porte le titre De Psellis ; le deuxième, dont on n'aperçoit que la tranche, ne porte pas de titre; sur le dos du troisième, on lit De Æta (c'est l'ouvrage *De ætate et interstitiis, etc., etc.* décrit dans notre *Bibl. hell. du* XVIIe *siècle*, t. I, p. 396, n° 276). Or, dans sa soi-disant reproduction, « Son Altesse » [Rh. n'était alors qu'héritier présomptif de l'empire Byzantin] a réduit à deux les volumes placés sur le guéridon ; à celui de dessous on a conservé son titre De Psellis, tandis que, sur le plat de celui de dessus, on lit en capitales : *Istoria geneal. e cronol. della nobilissima famiglia Rhodocanaki di Scio scritta da Leone Allaci.* Non seulement ce titre n'existe aucunement dans le tableau, mais l'ouvrage lui-même attribué ici à Léon Allatius est imaginaire. Cette malheureuse manie de falsifier ou d'inventer des documents dont est hantée la cervelle de « Son Altesse » constitue un véritable cas pathologique. »

Rh. reconnaît cette falsification, mais il la trouve parfaitement licite. La façon dont il se justifie donne une singulière idée de son « état d'âme ». Nous lui laissons la parole. « Dans la reproduction lithographique, dit-il, d'un portrait d'Allatius exposé aux yeux de tout visiteur de la salle de lecture de la bibliothèque du Vatican, avec laquelle j'ai orné mon livre sur cet homme admirable de Chio, écrit il y a vingt-trois ans, j'ai inscrit, FORT DANS LA CERTITUDE QUE CETTE ACTION ÉTAIT IRRÉPROCHABLE, sur la couverture BLANCHE d'un livre représenté NÉGLIGEMMENT par le peintre, sur la table près du portrait d'Allatius, le titre d'un ouvrage ÉCRIT PAR ALLATIUS LUI-MÊME et existant *indubitablement* dans la bibliothèque du Vatican. »

Rh. serait-il un inconscient? Sa risible apologie ne fait, en somme, que confirmer ce que nous avons dit. Nous déclarons de nouveau que le livre attribué ci-dessus à Allatius n'a jamais existé, NI A LA VATICANE,

ni ailleurs, sauf dans l'imagination malade de Rh. Nous répétons, en outre, que l'*Histoire de Chio* attribuée à Nicolas Vlastos, les *Tables généalogiques* attribuées à Arsène Apostolios et l'*Ode* attribuée à Zacharie Scordylis, dont Rh. a donné les titres dans plusieurs de ses brochures, sont trois ouvrages imaginés par lui, que, par conséquent, ils n'existent dans aucune bibliothèque, PAS MÊME A LA VATICANE. Je préviens en outre Rh. que les reproductions de titres qu'il nous promet ne seront pas une preuve de l'existence des ouvrages auxquels il dira les avoir empruntés. Tout le monde sait qu'il existe aujourd'hui une industrie, très florissante à Bologne et ailleurs, qui consiste à créer de toutes pièces soit de vieux livres, soit simplement des titres, absolument comme on fabrique de vieux meubles. Les reproductions annoncées trouveront donc de nombreux incrédules.

Dans une lettre à nos éditeurs, Rh. déclare que si j'ai « l'audace » de continuer à le contredire, il me poursuivra « criminellement ». Les fanfaronnades de ce matamore couronné n'ont pas le don de m'émouvoir et je les méprise. Rh. assure que j'ai vainement tenté de le faire « chanter », peut-être se décidera-t-il à instrumenter. C'est mon vœu le plus ardent. J'espère toutefois que, pour un crime de lèse-majesté, on ne va pas me traîner devant un tribunal de simple police. Je ne suis pas de la basoche, mais il me semble qu'un attentat perpétré sur cet oint du Seigneur ne peut relever que d'une haute Cour de justice. Qu'on se hâte de constituer cet aréopage ! Mon futur procès a sa place marquée dans la collection des *Causes célèbres*, et mon nom roturier passera sûrement à la postérité, grâce aux noms glorieux et aristocratiques de Démétrius II Ducas-Ange-Comnène-Paléologue-Rhodocanakis, quinzième empereur titulaire de Constantinople. Ainsi soit-il.

Émile LEGRAND.

---

178. — **Revista critica de historia y literatura españolas.** Ano I. Núm. 1. Marzo 1895. Madrid. Direccion y administracion : Paseo de Santa Engracia 55. (Prix de l'abonnement : 15 fr. pour les pays de l'Union postale.)

L'Espagne ne possédait pas encore, pour les études d'histoire et de littérature indigènes, de recueil d'information et de critique, et cette lacune était vivement ressentie par quiconque s'intéresse aux choses de ce pays. M. Rafal Altamira, secrétaire du Musée pédagogique national de Madrid, et avantageusement connu déjà par un ouvrage fort bien informé sur l'enseignement de l'histoire [1], a entrepris de nous donner ce recueil. Il a groupé autour de lui bon nombre d'érudits espagnols et étrangers dont la collaboration ne manquera pas d'assurer à la nouvelle revue l'autorité qu'on doit désirer qu'elle prenne dans un pays où les

---

1. *La enseñanza de la historia. Segunda edicion corregida y considerablemente aumentada*, Madrid, 1895, in-8° de XII et 475 pages.

bonnes méthodes de travail sont si peu connues et si mal appliquées.

La *Revista critica*, qui paraîtra tous les mois par fascicule de trente-deux pages du format grand in-8o à deux colonnes, ressemble plutôt à l'*Athenaeum* ou à l'*Academy* qu'au *Centralblatt* ou à notre *Revue critique*, en ce sens qu'outre les comptes rendus d'ouvrages d'érudition, elle renferme d'abondantes informations bibliographiques, archéologiques, etc., et une section consacrée à la littérature contemporaine d'agrément et d'imagination. La *Revista* ne s'adresse donc pas seulement aux érudits, elle méritera d'être lue par tous ceux qui veulent se tenir au courant du mouvement intellectuel de nos voisins du sud-ouest dans ses manifestations les plus variées.

Ce premier numéro nous apporte des articles de M. E. Hübner sur les *Études ibériques* de J. Costa, de M. Giner de los Rios sur un discours de D. Ricardo Velazquez Bosco qui traite de l'architecture arabe d'Espagne et de ses rapports avec l'architecture chrétienne, de M. G. Labrés sur un recueil des privilèges et franchises octroyés depuis le xiiie jusqu'à la fin du xviie siècle aux habitants de Majorque et que publie par fascicules D. José Maria Quadrado, l'archiviste de Palma [1]. Suivent quelques articles de MM. Wentworth Webster, A. Farinelli, Menendez Pelayo et Codera sur divers ouvrages concernant l'histoire politique ou littéraire de l'Espagne mais publiés à l'étranger; des notes bibliographiques (pas toujours très correctes; et puis il faudrait donner le prix des livres); un dépouillement des principales revues avec quelques appréciations brèves et objectives; des communications et informations (donation faite au Musée archéologique de Madrid par le gouvernement égyptien); compte-rendu des séances de janvier, février et du 1er mars de l'Académie de l'Histoire; notes et annonces diverses; enfin la section littéraire qui commence par un « bilan de 1894 » et se continue par des articles sur le roman de Pereda, *En grimpant* (*Peñas arriba*) et la *Bonne renommée* de Juan Valera, les deux grandes nouveautés du jour.

En somme, ce premier numéro permet de bien augurer d'une entreprise à laquelle nous souhaitons bon succès et longue vie. Nous recommanderons seulement à l'intelligent et actif directeur de soigner la correction des articles (certains titres de livres étrangers sont altérés dans ce premier numéro) et d'obtenir de tous ses collaborateurs des citations exactes, des renseignements précis. Il faut que la *Revista critica* se présente « proprement » au lecteur et n'accueille ni l'à peu près, ni la complaisance, ni la déclamation : elle ne réussira qu'à ce prix.

Un autre desideratum que nous exprimerons à M. Altamira est celui-ci : ne pourrait-il pas commencer une campagne dans sa revue pour contraindre l'administration centrale ou locale à publier des inventaires de ses trésors archéologiques et bibliographiques? Quand aurons-nous les catalogues des manuscrits de la Nationale de Madrid, de l'Aca-

---

1. Les premiers fascicules ont-ils réellement paru? Les libraires disent que non.

démie de l'Histoire, de l'Escurial, pour ne parler que des collections les plus importantes de Madrid? Dans deux siècles, disent les sceptiques. En attendant, il est impossible de traiter aucun sujet un peu étendu d'histoire politique ou littéraire espagnole, faute de savoir d'une façon précise ce qui gît dans ces nécropoles. Sans compter que seuls des inventaires imprimés, attribuant à chaque volume un numéro immuable et une place fixe, garantissent la « présence réelle » des ouvrages et les empêchent d'émigrer chez les marchands ou les amateurs. Des catalogues, des répertoires biographiques et bibliographiques, des recueils de documents bien choisis, convenablement annotés et munis de tables, voilà ce qu'il nous faudrait pour l'Espagne et voilà ce qui peut-être permettra à nos petits neveux de se former des idées saines et relativement exactes sur les hommes et les choses de ce pays. Puissent le directeur et les collaborateurs de la *Revista critica* prêcher sur tous les tons cette sainte entreprise! Alfred Morel-Fatio.

---

179. — **Die Sabbatharier in Siebenbürgen.** Ihre Geschichte, Literatur und Dogmatik, von Dr Samuel Kohn. Budapest et Leipzig, 1894. 296 p.

Nous lisons dans l'Encyclopédie des sciences religieuses : « *Sabbathaires*, nom donné à des sectaires anglais qui sous la conduite de Jeanne Southcote (1758-1814), une illuminée du Devonshire, rétablirent l'observation de la loi cérémonielle juive et la célébration du Sabbat, dans l'attente prochaine du Messie. » Il y avait cependant des Sabbathaires bien avant le xviiie siècle. Leur origine remonte à la Réforme. Dès 1530 nous trouvons en Bohême les *Subbotniki;* un peu plus tard nous voyons des Sabbathaires en Silésie, en Pologne et en Transylvanie. Nulle part cette secte n'a laissé des traces plus profondes que dans ce dernier pays. Les *Szombatosok*, comme on les appelle en hongrois, apparaissent en Transylvanie, sur les confins de la Roumanie, en 1588 ; ils s'y organisent fortement, possèdent bientôt une liturgie et une littérature remarquables, arrivent avec Simon Péchi, le chancelier de Gabriel Bethlen, à leur plein épanouissement, sont persécutés par les Rákóczy et se maintiennent pendant deux siècles ; leurs faibles restes se rapprochent de plus en plus du judaïsme et lorsque, en 1867, l'empereur-roi François-Joseph proclame l'émancipation des Israélites, la dernière commune des Sabbathaires à Boezoed-Ujfalu, composée de paysans et de bûcherons, se convertit au judaïsme.

M. Kohn, grand-rabbin de Budapest, avait écrit l'histoire de cette secte dans un ouvrage hongrois qui parut en 1889. Aujourd'hui, il nous donne la traduction allemande des principaux chapitres de ce travail. Personne n'était mieux préparé que le savant historien des Juifs en Hongrie, pour nous retracer, d'après des documents presque exclusivement manuscrits et difficilement accessibles, les vicissitudes de cette

secte éminemment magyare. Il est vrai que les Sabbathaires hongrois sont un produit de la Réforme, principalement de la religion des Uniates, mais c'est parmi les Sicules que nous en trouvons les seuls représentants; or les Sicules, anciens débris des Huns, n'ont jamais eu de relations avec les peuples voisins ; ils ont conservé intact le caractère magyar du moyen âge. André Eössi, riche propriétaire sicule, le fondateur, son fils adoptif, Simon Péchi, l'apôtre des Sabbathaires, ont empreint d'un caractère tout magyar la liturgie de cette secte. Simon Péchi dont l'auteur décrit avec tant de détails intéressants la carrière, était chancelier de Bethlen pendant la guerre de Trente ans; comme soldat, homme politique, écrivain et savant hebraïsant il a sa place marquée dans l'histoire de son pays. Ses œuvres, surtout la traduction et le commentaire des Psaumes, montrent toutes les qualités des grands réformateurs hongrois du XVIe et du XVIIe siècles. La communauté qu'il a organisée a excité par ses vertus, sa foi inébranlable, l'admiration même des adversaires, Aussi n'est-il pas étonnant qu'un des plus grands écrivains hongrois du XIXe siècle, le baron Sigismond Kemény, leur ait consacré un roman (*Les Fanatiques*, 1859) où il nous raconte la chute imméritée de Péchi et sa captivité. Car l'assemblée de Deés (1638) avait condamné l'apôtre et sa commune; les Sabbathaires furent persécutés, mais s'ils n'existent plus comme secte reconnue, leur nom vivra toujours dans l'histoire littéraire du pays.

J. KONT.

---

180. — Charles GAVARD, **Un diplomate à Londres, 1871-1877.** Paris, Plon. 1895, in 8, XV et 322 p. 3 fr. 50.

On lit avec intérêt les lettres et notes contenues dans ce volume. Gavard, mort en juillet 1893, avait été attaché de 1871 à 1877 à l'ambassade de France à Londres, en qualité de premier secrétaire, puis de ministre plénipotentiaire, faisant fonction de chargé d'affaires. Il reçut un favorable accueil dans le monde politique et la haute société d'Angleterre; il vit beaucoup et ce qu'il voyait, il le raconta à sa famille ou le nota pour lui-même lorsqu'il eut quitté le service. Ce sont ces observations et des extraits de sa correspondance qu'on nous donne aujourd'hui. Nous y remarquons une description d'Oxford (p. 17-21) ; la réception de Gavard chez les Rothschild (p. 35 et 147) « où l'on boit de l'or liquide » et dans le *den* du vieux baron (p 89 91), chez le comte de Granville (p. 51-54, 118), chez lady Waldegrave et lady Cork (p. 93 et 114), chez la reine, chez le marquis de Salisbury, le duc de Bedford et lord Wantage ; la chasse au renard (p. 271) ; les instants agréables que la diplomate a passés à l'Athenaeum Club (p. 49 et p. 83-87) ; ses visites à l'hospice des vieillards (p. 55) et dans les bas-fonds de Londres, dans les *lodginghouses* et chez les fumeurs d'opium (p. 73-83) ; la revue au camp d'Aldershot (p. 68-71) ; les manœuvres de la plaine de Salisbury

p. 134) ; le retour des troupes qui ont combattu les Ashantees (p. 187,) le lancement d'un navire à Chatham (p. 259) ; la course de bateaux entre l'Université d'Oxford et celle de Cambridge (p. 103) ; la course annuelle du Derby (p. 116) ; les représentations théâtrales (p. 72, 154, 267) ; les séances du parlement et la singulière histoire du fanatique *Orange man* du parlement de 1832 (p. 297) ; la cérémonie de l'ouverture de l'assemblée où l'on ne marche que sur des pairesses (p. 291) ; le meeting de Chelsea (p. 172) ; les dîners et les bals de l'ambassade française (p. 101 et 195) ; le banquet du lord-maire (p. 136) ; le procès Tichborne (p. 149 et 167) ; quelques portraits croqués au passage : la vicomtesse Beaconsfield qui ressemble à une pagode ; Dizzy ou Disraeeli qui reste sépulcral sous son vieux costume de jeune Angleterre et qui n'est drôle que lorsqu'il larde Gladstone (p. 111) ; lord Derby, ce country-gentleman (p. 117) ; Gladstone au regard mobile, à la parole riche et ondulante, à la pensée parfois obscure (p. 118) ; une grande miss qui ne cause que chasses (p. 141) ; le comte de Jarnac (p. 200). Mais la politique revendique sa place dans cette correspondance Çà et là d'intéressants détails : la crainte que les Anglais avaient de l'Allemagne, parlant bas lorsqu'ils prononçaient le nom de Bismarck ; leur penchant pour Napoléon III dont ils auraient vu la restauration avec plaisir (p. 27) ; leurs entraînements en faveur des communards et un lord demandant dans quels rangs le fils du duc de Broglie a été blessé (p. 45) ; les négociations du traité de commerce (p. 119-134) ; les entretiens avec Thiers qui se vante d'avoir fait progresser la tactique de l'artillerie (p. 133), avec Schouvalov et avec lord Derby durant l'alerte de 1875 (p. 248-259) ; l'intervention de l'Angleterre et son entente avec le tsar Alexandre qui visait au rôle de pacificateur ; l'échec de Bismarck qui voulait entreprendre la guerre du vivant de l'empereur Guillaume I[er]. Notons enfin ce mot de Beust qui pria Napoléon, après Sadowa, d'envoyer les troupes du camp de Châlons à la frontière et qui trouva l'empereur complètement abattu et répétant : « Je n'ai pas d'armée, je ne puis rien faire », — et n'oublions pas de mentionner un curieux jugement de Wade sur la Chine (p. 307). A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 10 avril 1895.

M. Corroyer, vice-président de la Société centrale des architectes, écrit à M. le Secrétaire perpétuel pour lui demander le nom du membre de l'École française d'Athènes ou de Rome à qui devra être décernée la médaille annuelle de la Société.

M. Müntz fait une communication sur la tiare des papes du XII[e] au XIV[e] siècle. Parmi les insignes destinés à marquer la puissance temporelle des papes, aucun n'a tenu autant de place et n'a donné lieu à autant de péripéties que la tiare. Du XII[e] au XIX[e] siècle elle a été associée aux triomphes comme aux tribulations du Saint-Siège. Tout près de notre époque, on a vu le général Bonaparte dépouiller Pie VI de ses quatre tiares, et l'empereur Napoléon I[er] racheter, quelques années plus tard, une partie des pierreries qui en provenaient pour faire exécuter une tiare nouvelle destinée à Pie VII. M. Eugène Müntz entreprend d'élucider l'histoire de cet ornement, si obscure jusqu'ici. En mettant à contribution les mandats de paiement

conservés dans les Archives secrètes du Vatican, les inventaires, les statues tombales, et une longue série de reproductions anciennes, dessinées ou gravées, il montre, tout d'abord, que la plupart des tiares représentées dans les peintures du moyen âge et même de la Renaissance sont de pure fantaisie. En recourant aux témoignages véritablement dignes de foi, on arrive à la conviction que la forme d'un emblème, en apparence essentiellement hiératique et immuable, a constamment varié. Ces changements, toutefois, ont eu pour point de départ, non une intention symbolique, mais les évolutions mêmes du goût. Tour à tour conique, puis renflée vers le milieu, finalement écrasée dans le haut, tour à tour surmontée d'une grosse pierre précieuse formant bouton ou d'un globe supportant une croix, la tiare a le plus souvent servi de thème aux fantaisies des joailliers. (Les orfèvres proprement dits n'y ont, d'ordinaire, travaillé qu'en sous-ordre, sauf pendant la première moitié du xve siècle, époque à laquelle Ghiberti orna de figures en relief les tiares de Martin V et d'Eugène IV.) Les modifications introduites lors de l'établissement de la papauté à Avignon consistent principalement dans la substitution de motifs gothiques aux motifs romans auparavant en usage. Flottante jusqu'au pontificat de Benoît XII (1338-1342), la tiare s'enrichit finalement, sous ce pape, de trois couronnes distinctes, nettement superposées. Aux approches de la Renaissance, on assiste à la formation d'une légende fort curieuse, celle de la prétendue tiare de saint Sylvestre. M. Müntz montre que cette tiare est identique à la tiare de Nicolas IV et de Boniface VIII. Emportée en France par Clément V, rapportée à Rome par Grégoire XI, elle reprit le chemin d'Avignon sous Clément VII, puis alla échouer en Espagne, avec l'antipape Benoît XIII ; définitivement reconquise par Martin V, en 1429, elle fut volée en 1485, et depuis on en a perdu toute trace. Heureusement, plusieurs sculptures nous en ont conservé l'image fidèle : cet insigne, orné d'un cercle fermé (à la place de couronne), ne se distingue que par sa lourdeur et son archaïsme. Dans une prochaine communication, M. Müntz se propose d'étudier l'histoire de la tiare pendant le xve et le xvie siècles.

M. Bréal propose une explication de l'inscription STANTES MISSI que l'on trouve sur une lampe décrite par M. Héron de Villefosse dans le t. II des *Mémoires et documents* de la fondation Piot, ainsi que sur une inscription du t. VI du *Corpus*, n° 10104. D'après M. Bréal, ces deux mots veulent dire : « Aux survivants la liberté ! » — MM. G. Paris, Boissier, Héron de Villefosse et M. le Secrétaire perpétuel présentent quelques observations.

M. Moïse Schwab fait une communication relative à la paléographie hébraïque au moyen âge. Dans deux mss. latins de la Bibliothèque municipale de Chartres, il a lu trois petits textes hébreux dans lesquels sont mentionnés des prêts consentis par un juif au commencement du mois d'octobre 1285. Ces textes ne sont pas seulement intéressants comme spécimen de l'écriture hébraïque cursive en usage au xiiie siècle, mais encore comme mode de transcription de noms propres français de l'époque, soit de lieux, soit de personnes ; l'un d'eux est transcrit de deux manières différentes quant aux voyelles ce qui semble révéler deux prononciations différentes du même mot. Enfin, tant pour la forme de ce spécimen d'écriture cursive que pour la rédaction et la disposition des termes, on ne trouve guère en France qu'un seul exemple analogue : ce sont les mss. hébreux qui portent les numéros 10,410 et 10 411 à la Bibliothèque de Dijon, et qui contiennent des livres de commerce du commencement du xive siècle.

M. Héron de Villefosse, en rendant compte de l'exploration du lieutenant Lecoy de la Marche en Tripolitaine (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1894, p. 476, n° 4), a donné le texte d'une inscription trouvée à Ras-el-Aïn, dans les ruines du camp fortifié de la viiie cohorte. Cette inscription contenait la fin du nom d'un personnage, ancien gouverneur de la province, que M. Héron de Villefosse n'avait pu compléter. M. Pallu de Lessert vient de lui signaler un texte qui renferme le nom complet de ce personnage (C. I. L., vol. VIII, n° 11031). Ce texte a été trouvé à Gigthis (Henchir Djarf ben Grara), ville et poste très important de la province tripolitaine ; il est gravé sur le piédestal d'une statue élevée par les habitants de Gigthis à *T. Archontius Nilus, vir perfectissimus, praeses et comes provinciae Tripolitanae*. Il en résulte, que dans le fragment de Ras-el-Aïn, il faut ainsi compléter la ligne 3 :

t. archonTIVS NILV*s, v. p. p. et comes p. t.*

Le nom *Archontius* est rare. Il se retrouve, sous sa forme féminine, dans une célèbre épitaphe métrique de l'époque chrétienne, trouvée à Rome, l'épitaphe de *Remus* et d'*Arcontia natione Galla* (J.-B. de Rossi, *Inscr. christ.*, vol. I, n° 710).

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 6 mai — 1895

181. — **Grammatici græci** recogniti et apparatu critico instructi. Pars quarta : Theodosii Alexandrini canones, Georgii Chœrobosci Scholia, sophronii patriarchæ Alexandrini excerpta recensuit et apparatum criticum indicesque adiecit Alf. HILGARD. Vol. posterius, Chœrobosci scholia in canones verbales et Sophronii excerpta e Characis commentario continens. Annexa sunt partis quartæ prolegomena. Leipzig, Teubner, 1894; CXXXII-526 p.

Les canons du grammairien Théodosios ne peuvent être négligés par ceux qui s'intéressent à l'histoire de la grammaire chez les Alexandrins; ils nous donnent le résumé, et comme la substance des doctrines grammaticales qui expliquaient par les lois de l'analogie les formes de la langue. En outre, Théodosios fut l'une des sources où puisèrent la plupart des grammairiens grecs de la Renaissance, qui l'utilisèrent sinon directement, au moins par l'intermédiaire d'autres travaux qui le reproduisaient avec plus ou moins de fidélité. M. Hilgard publie dans ce volume l'un de ces ouvrages intermédiaires : Ce sont les commentaires d'un grammairien dont le nom n'est d'ailleurs pas inconnu, Georgios Chœroboscos; et il lui fait, ainsi qu'à ses écrits, une large place dans les prolégomènes de la quatrième partie des *Grammatici Græci*, ajoutés à ce second volume. Mais si Chœroboscos est connu, si l'on a pu, grâce aux nombreuses citations qu'en font d'autres commentateurs et grammairiens, dresser une liste à peu près complète de tous ses ouvrages, il est plus difficile de déterminer exactement à quelle époque il a vécu; et M. Hilgard, malgré ses recherches, n'a pu arriver qu'à une approximation assez vague : Chœroboscos vivait après le commencement du VIe siècle; mais le *terminus ante quem*, que l'on peut fixer seulement d'après les auteurs qui l'ont cité, est tellement éloigné de cette date qu'il est inutile de chercher à préciser; nous ne savons, en effet, rien de plus, et M. H. est resté, avec raison, dans une prudente réserve. Pour m'en tenir à ce qui concerne ce volume, je signalerai à l'attention les chapitres VI et VIII, dont le premier traite des ouvrages de Chœroboscos,

et le second est important pour l'histoire de la grammaire; M. H. y montre, en effet, comment les œuvres du grammairien grec ont été mises à profit par les grammairiens postérieurs, les auteurs d'Etymologiques, Eustathe, et à la Renaissance Lascaris et Urbain de Bellune. Les chapitres IX et X sont relatifs aux manuscrits (deux recensions : 1° cod. *Coislinianus* 176 (C); 2° codd. *Marcianus* 489 (V) et *Oxon. Baroccianus* 116 (O)), et à l'établissement du texte[1]. Je ne puis examiner dans le détail le texte des *Scholia in canones verbales,* qui composent la plus grande partie de ce volume; mais il suffit de le parcourir pour reconnaître combien on est redevable à M. H. d'avoir mené à bonne fin une publication si délicate et si difficile; l'édition de Gaisford était vraiment trop imparfaite et trop remplie d'erreurs; et Bekker, de même que Cramer, n'avaient publié que des extraits. Ce volume comprend en outre un abrégé du commentaire de Joannes Charax sur les canons de Théodosios, par le patriarche Sophronios; on y remarque un fragment de Callimaque, jusqu'ici anonyme (p. 396). P. LXXXIX, M. Hilgard renvoie, pour les citations de Démosthène le Thrace dans Eustathe, à l'index dressé par Schwabe (*Ælii Dion. et Paus. fragm.*). Cet index ne mérite pas confiance; il est fort négligé et incomplet (v. *Revue*, t. XXXI, (1891), p. 403).

My.

---

182. — G. Schmidt. **De Flavii Josephi elocutione observationes criticæ** (tirage à part du 20e Supplément des Jahrbücher f. class. Philologie, p. 345-550). Leipzig, Teubner, 1893.

Cette dissertation est une étude de détail sur la syntaxe et le vocabulaire de l'historien juif, accompagnée tout au long d'une comparaison entre les éditions de Niese et de Naber. M. G. Schmidt ne cache pas ses préférences pour cette dernière, sans indiquer toujours les raisons qui le guident; dans son introduction, d'ailleurs bien conduite, sur les manuscrits, il ne s'explique pas suffisamment à ce sujet, et se borne à conclure que le devoir de la critique est de tenir un juste milieu (p. 352). Naber s'est montré moins rigide que Niese relativement aux leçons des manuscrits qu'il suit, et c'est pour cela sans doute que M. S. ne lui ménage pas son approbation. La partie qui traite de la syntaxe me paraît la meilleure, malgré des longueurs et des superfluités, notamment en ce qui concerne l'emploi de l'article. J'y note une bonne discussion, tant pour l'ensemble que pour les détails, sur l'emploi de ἄν, et quelques corrections à admettre, par exemple ὀλίγαις ἡμέραις ὕστερον pour ὀλίγων ἡμερῶν (p. 379), δρασσόμενος τῆς δεξιᾶς (d'après L.) pour τὴν δεξιάν (p. 383). Dans les deux parties qui suivent (*de verborum flexione, de nominum*

---

1. Je cite seulement les manuscrits qui contiennent le texte publié dans ce volume.

declinatione), M. S. se borne trop souvent à dresser de simples catalogues qui ont sans doute leur utilité, mais dont les conclusions reposent sur des bases si fragiles qu'il faudra se garder d'y attacher une importance exagérée. D'ailleurs, il ne conclut pas toujours, et déclare s'en rapporter à l'autorité des manuscrits dans un certain nombre de questions. Mais si on lit dans les manuscrits de Josèphe *A. J.* XII, 253 σύας, et quelques lignes plus loin, même paragraphe, σῦς, est-il admissible que l'écrivain ait employé les deux formes coup sur coup? Et ne faut-il pas compter avec l'inadvertance ou le faux savoir des copistes? J'incline à croire qu'un auteur soucieux de sa langue a toujours été constant avec lui-même, tout au moins dans le cours d'un même chapitre ; pourquoi Josèphe n'aurait-il pas eu cette qualité, quoique étant étranger, lui qui se vante d'avoir bien appris la langue grecque, et de n'avoir de difficultés que pour la prononciation (*A. J.* XX, 263 sq.)? M. S. a une excellente page relative aux doubles formes comme χρύσεος χρυσοῦς (p. 492) : les premières, dit-il, « omnes librariis, non scriptoribus ipsis debentur », et plus bas encore mieux « librariorum sive incuria sive temeritate illapsæ »; mais pourquoi est-il si timide en d'autres cas? Une quatrième partie est consacrée au vocabulaire. M. Schmidt pense que Josèphe a employé certains mots pour les avoir lus dans Hérodote, et, en effet, il cite Hérodote à plusieurs reprises; d'autres termes sont empruntés à la langue poétique. Il est bien difficile, pour ne pas dire plus, de se prononcer sur l'origine des expressions qu'on rencontre dans les écrivains postérieurs à l'ère chrétienne : βόρσα μηνίω, ἔνερθεν, sont donnés comme puisés dans les poètes; pourquoi pas chez Hérodote, qui en use également? Poétiques, ἀνέκαθεν et πάρεξ; mais Hérodote s'en sert si fréquemment, que Josèphe les a plus vraisemblablement pris chez l'historien [1]. Dans son ensemble, cet ouvrage sera utile, et ceux qui étudieront Josèphe devront y avoir recours pour leur plus grand profit.

My.

---

183. — **Geschichte der altchristlichen Litteratur in den ersten drei Jahrhunderten,** von G. Krüger (Grundriss der theologischen Wissenschaften. IX Abth.), Freiburg i. B. und Leipzig, 1895; Mohr. xxii-254 pp. in-8. Prix: M. 4, 80.

On aurait tort de chercher dans le livre de M. Krüger autre chose que ce qui s'y trouve. C'est avant tout un manuel élémentaire, ou plutôt ce que les érudits d'autrefois appelaient une bibliothèque. Chaque article

---

1. M. de Wilamowitz-Mœllendorff, à qui ce travail est dédié, ne partage pas absolument les idées de M. Schmidt relativement aux emprunts faits par Josèphe à Hérodote ou aux poètes ; M. S. lui-même donne à ses listes un caractère provisoire, et ne considère ses recherches, dans cette partie, que comme une sorte d'invitation à traiter plus amplement le sujet (pp. 509, note 2 et 518).

comprend une courte biographie avec l'indication des sources anciennes pour chaque fait, une vue générale de l'activité littéraire de l'auteur et les renseignements contemporains ou anciens qui nous sont parvenus sur ce sujet ; une énumération des œuvres avec indication du contenu, du but, des sources du texte ; enfin, la bibliographie des éditions principales, des traductions allemandes, des études faites sur l'auteur ou sur chacun de ses ouvrages, surtout les plus modernes. Le livre de M. K. rendra grand service en permettant de s'orienter facilement dans une littérature qui s'accroît tous les jours. On pourrait sans doute trouver à redire au choix de tel détail, critiquer telle omission à la bibliographie ; il semble que les travaux français auraient pu être mentionnés plus complètement, car je n'ai pas trouvé de renvoi soit au livre de M. Boissier sur *La Fin du paganisme* (un des chapitres, sur le *de pallio*, est cité d'après la *Revue des deux mondes*), soit aux nombreux articles de M. Duchesne dans le *Bulletin critique*. Mais ces lacunes sont regrettables pour les Allemands; pour nous, nous avons besoin surtout de connaître les travaux étrangers et nous saurons bien retrouver les nôtres. Du moment qu'il y a un choix, il est d'ailleurs impossible de s'entendre sur tout. Ce qu'il faut louer, c'est la netteté et la concision de ce manuel. M. Krüger a tenu sa promesse d'éviter les paroles inutiles [1].

Dans la préface, l'auteur a caractérisé l'esprit dans lequel un livre de ce genre doit être conçu et réalisé. C'est une histoire littéraire avant tout : il faut donc se placer au point de vue de l'histoire et de la littérature. Cette conception est différente de celle de la patrologie. La patrologie a pour objet les auteurs comme source de la tradition dogmatique. Leur importance se mesure donc à leur rôle de théologiens et de théologiens unis à une Église déterminée; la patrologie a un caractère nettement confessionnel. L'historien de la littérature ecclésiastique poursuit un tout autre but. Il veut mettre en lumière le développement des genres, des idées, des formes; former, non pas une chaîne de témoignages se soutenant les uns les autres, mais une chaîne de phénomènes sortant naturellement les uns des autres. Il est clair que ces deux missions, pour être différentes, ne sont pas nécessairement contradictoires; on ne peut établir leur contradiction que par une affirmation *a priori*.

Cette théorie, que j'ai peut-être précisée en la résumant, devrait, semble-t-il, être étendue à d'autres objets que la littérature. De même qu'il y a une philologie latine, c'est-à-dire un ensemble de sciences convergeant par l'étude des faits et des idées, vers un même but, la connaissance intime de ce qu'on pourrait appeler l'âme latine et de ses états successifs, de même il y a une *philologie chrétienne*, un groupe de

1. Deux tables, des auteurs et écrits étudiés, des auteurs et écrits cités en témoignage, et un tableau chronologique, achèvent de faire de ce manuel un bon livre d'étudiant.

sciences destinées à critiquer et à commenter les textes et les monuments, et à en tirer les données de l'histoire de l'âme chrétienne. Toutes les sciences du premier groupe se retrouveront dans le second : histoire proprement dite, histoire littéraire, critique des textes, épigraphie, archéologie, histoire des idées. Il faudra donc appliquer la même méthode partout, et non pas seulement en matière littéraire. Quant à la théologie, telle qu'on l'entend généralement en France, elle aura le plus grand profit à tirer des résultats acquis par les « philologues chrétiens ». Mais on se bercerait d'illusions vingt fois dissipées, en croyant que de telles recherches aideront beaucoup à la solution, dans un sens ou dans l'autre, des problèmes qu'elle étudie [1].

Paul Lejay.

---

184. — **Das Doctrinale des Alexander de Villa-Dei.** Kritisch-exegetische Ausgabe mit Einleitung, Verzeichniss der Handschriften und Drucke nebst Registern bearbeitet von Professor Dr. Dietrich Reichling, Oberlehrer am Koenigl. Gymnasium zu Heiligenstadt (*Monumenta Germaniae Paedagogica*, Vol. XII).

A une époque où les circulaires ministérielles sont impuissantes à arrêter sinon la production, du moins le renouvellement trop fréquent des livres de classe, il peut paraître extraordinaire qu'une grammaire latine ait pu satisfaire pendant trois siècles et même davantage aux besoins des générations scolaires, et non dans un pays seulement, mais dans toute l'Europe civilisée. Tel fut pourtant le succès inouï du *Doctrinale* de notre compatriote Alexandre de Villedieu, ou comme il s'appelait en latin, Alexander de Villa-Dei, sur lequel Thurot avait déjà appelé l'attention [2], et dont M. Reichling, professeur au gymnase de Heiligenstadt, vient de publier une magnifique réédition dans le XII[e] volume des *Monumenta Germaniae Paedagogica*.

En effet, ce livre remarquable à plus d'un titre, paru vers 1200, était encore en usage dans les écoles les plus célèbres à la fin du xv[e] siècle. Il ne nous appartient pas de juger au point de vue pédagogique cette œuvre d'un autre âge. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'être effrayé en songeant à ce que l'ancienne pédagogie demandait à la mémoire, quand on considère ce bloc de 2645 vers destiné à enseigner, suivant la division adoptée dès le xiv[e] siècle : 1° l'*étymologie* (V. 29-

---

1. P. 3 : puisque le nom de l'abbé Tritemius est cité, il eût été utile de mettre en garde contre ses falsifications probables ; cf. L. Traube, *O Roma nobilis*, p. 17 = *Abh. der bay. Ak.*, XIX, 313. P. 4 : l'indication de la part de Preuschen dans la *Gesch. der altchr. Lit.* d'Harnack occupe une place inutile. Pp. 3 et 4, *a* et *b* distinguent les auteurs catholiques et protestants ; pp. 5 sqq., ces lettres ont une autre signification. P. 12 : pour la correspondance de Sénèque et s. Paul, un renvoi à Teuffel suffisait, mais était nécessaire. P. 25, l. 13 : 1839-1844? P. 197, 14 lire Muratorius.

2. *De Alexandri de Villa-Dei Doctrinali ejusque fortuna*, Paris 1850.

1703), c'est-à-dire à peu près ce que nous appelons aujourd'hui la grammaire élémentaire; 2° la *syntaxe* (V. 1074-1549); 3° la *quantité*, l'*accent* et les *figures*, c'est-à-dire la poétique et la rhétorique (V. 1550-2645). Que diraient nos élèves d'aujourd'hui s'il leur fallait, pour apprendre, par exemple, la formation des prétérits, retenir des vers comme ceux-ci :

> *As* in praeterito *vi* suscipit *s* removendo.
> Non sic formantur ter quinque, sed excipiuntur :
> *Cre. do. do mi. ju. sto pli. fri. so. ne. ve. la. se. cu. to.*
> Nam cubo sive *crepo, domō*, deinde *fricoque micoque*,
> *Nexo plicoque, sono, seco*, deinde *tonoque vetoque*
> Praetereunt in *ui* divisas; *do dedit* et *sto*
> Dat *stetit*, et *juvi juvo* praeterit et *lavo lavi*.
> (V. 698-704).

Le *Doctrinale* n'était pas, on le conçoit, un livre à l'usage des commençants. Destiné à remplacer le Priscien, dans lequel apprenaient les élèves déjà avancés, et qu'il rappelle en beaucoup de points, il supposait la connaissance du Donat, qui restait toujours la grammaire élémentaire par excellence. D'ailleurs l'auteur lui-même comptait sur les éclaircissements du maître et admettait parfaitement l'emploi de la langue maternelle pour cet usage :

> Si pueri primo nequeant attendere plene,
> Hic tamen attendet, qui doctoris vice fungens,
> Atque legens pueris *laica lingua* reserabit,
> Et pueris etiam pars maxima plana patebit.
> (V. 7-10).

ce qui prouve que l'usage de la langue maternelle n'était pas exclu des études au moyen âge, comme on l'a dit tant de fois. M. Reichling cite à ce propos une intéressante recommandation d'un des glossateurs du *Doctrinale*, le théologien Gerhard de Zutphen : « Boni magistri scholarium vocabulorum significationes *teutonice* exponant juxta magistri Alexandri intentionem. » Enfin les nombreux vocabulaires et commentaires en deux langues publiés pour faciliter l'étude du *Doctrinale* ne sont pas moins probants à cet égard.

De tous les détails nouveaux que nous fournit en abondance l'étude consciencieuse de M. R. sur l'histoire du *Doctrinale* et de sa fortune, les plus intéressants nous semblent être ceux qui ont trait à la guerre acharnée que lui firent les humanistes de la Renaissance. Les premiers qui osèrent s'attaquer à ce monument vénérable de la pédagogie scolastique, à cette *carnificina ingeniorum*, comme l'appelait Camerarius, furent les humanistes italiens, Laurentius de Valla (1407-1465) en tête. C'est au nom du latin classique que les sauveurs des lettres antiques s'élèvent contre le latin barbare du moyen âge, que M. R. défend un peu trop, à notre avis : « Nous avons perdu Rome », s'écrit Laurentius dans la préface de son *Elegantia linguae latinae* (1505), « nous avons

perdu l'empire, la souveraineté, non par notre faute, mais par la faute des temps. Mais nous exerçons encore une domination plus éclatante, celle de la langue latine, sur une grande partie du monde terrestre. Nous sommes maîtres de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, de la Germanie, de la Pannonie, de la Dalmatie, de l'Illyrie : car l'Empire romain s'étend jusqu'aux limites où règne la langue romaine. Quels hommes ont donc été de grands philosophes, de grands orateurs, de grands jurisconsultes, et en général de grands écrivains ? N'étaient-ce pas uniquement ceux qui se sont efforcés avant tout de bien parler ? Mais au moment de continuer, la douleur me saisit ; je sens mon cœur éclater, et mes larmes couler, quand je considère l'état florissant de l'éloquence au temps jadis et sa profonde décadence de nos jours. Et quel ami des lettres et du bien public pourrait retenir ses larmes en voyant que l'éloquence est retombée dans l'état où se trouvait Rome lorsqu'elle fut prise par les Gaulois, incendiée et détruite de fond en comble, sauf à peine le Capitole ? C'est qu'en effet depuis de longs siècles personne ne parle plus latin, et ne comprend même plus le latin écrit..... Cependant plus les siècles passés, qui n'ont pas produit un seul homme cultivé, sont malheureux, plus nous devons nous féliciter du temps présent, qui doit bientôt, si nous activons nos efforts, faire revivre dans son ancien éclat la langue latine et avec elle, j'en suis convaincu, toutes les branches du savoir. J'entre dans la lutte, et j'avance en tête, pour vous donner du courage. Allons ! en avant pour la lutte, pour le plus glorieux et le plus beau des combats! » (p. LXXXIII). La guerre était donc déclarée, et on voit avec quelle ardeur les jeunes combattants s'élançaient à l'assaut de la vieille forteresse scolastique.

En Allemagne, les humanistes s'en prirent moins au *Doctrinale* lui-même qu'à la manière dont on faisait l'application, et notamment aux gloses et aux commentaires touffus et subtils dont on l'encombrait : mais tous furent d'accord pour en réclamer la suppression. En France, il fut condamné avec la même sévérité : « Alexandri Doctrinale », dit le grammairien Despautères, « doctissimo cuique visum est puerorum lectione indignum, utpote nimis tenebrosum, citra utilitatem prælongum, plerumque etiam barbarum, insufficiens et falsum » (Thurot, p. 65). Le même critique reconnait d'ailleurs que les adversaires d'Alexandre sont loin de le valoir, et estime « qu'on ne devrait pas le poursuivre avec une rage aussi aveugle » (p. XCVII). Mais rien ne pouvait sauver le *Doctrinale* : il fallait à l'esprit nouveau des livres nouveaux, et bien qu'on trouve encore des exemplaires imprimés en 1588, on peut dire que le réveil des études classiques fut le signal de sa disparition. Et si, malgré l'acharnement des humanistes, il fut encore si long et si difficile à détrôner, c'est que les livres par lesquels ils prétendirent le remplacer tout d'abord ne valaient pas mieux, ou même ne faisaient que le répéter en l'imitant, comme la *Grammatica* (1503) de Sulpicius Verulanus, le plus ancien des grammairiens humanistes.

L'histoire d'un tel livre peut donc être considérée comme une page fort intéressante de l'histoire de l'éducation et des lettres, c'est-à-dire de la civilisation, et il faut savoir gré à M. Reichling d'avoir non seulement repris, en l'étendant considérablement et de manière à épuiser la matière, l'étude entreprise par Thurot, mais encore de l'avoir complétée et rendue encore plus attrayante en nous mettant sous les yeux, dans une édition où le luxe de l'érudition ne le cède en rien à celui de l'impression, ce curieux spécimen des procédés pédagogiques d'une période dont on a beaucoup exagéré l'ignorance.

A. Pinloche.

---

185. — **Burlington Fine Arts Club.** Exhibition of Pictures, Drawings and Photographs of Works of the School of Ferrara-Bologna, 1440-1540; also of Medals of Members of the houses of Este and Bentivoglio. London, printed for the Burlington Club, 1894. In-4, 58 p. et 22 planches.

Ce magnifique volume perpétuera le souvenir d'une des plus belles expositions rétrospectives que l'on ait jamais vues à Londres. Il comprend cinq parties : une courte préface historique par M. A. Venturi; une introduction par M. R.-H. Benson ; vingt-deux excellentes reproductions d'après les peintures exposées ; le catalogue de l'exposition ; enfin, un catalogue raisonné des œuvres attribuées aux peintres Ferraro bolonais. Une bonne partie du travail de rédaction est dû à des amateurs : on est d'autant plus heureux de constater que les erreurs graves y sont rares et que la moyenne de l'ensemble est fort élevée.

Un nom qui se rencontre presque à chaque page du présent volume est celui de M. Venturi. Ce savant est un éminent archiviste ; peut-être les qualités requises pour cela ne sont-elles pas précisément celles qui font le connaisseur. Ainsi, nous sommes très reconnaissant à M. V. d'avoir découvert un document d'après lequel un tableau d'autel de la galerie de Ferrare, représentant la Madone avec les saints Giminiano et Jérôme, est l'œuvre de Filippo Munari. Mais nous sommes fort surpris qu'il attribue le beau tableau d'autel de San Pietro à Modène et l'énigmatique tableau du Louvre (dont l'étiquette porte le nom de Bianchi) au même Munari, qui n'était pas capable de les peindre et dont les *habitudes* sont toutes différentes. Le Munari du tableau de Ferrare est un artisan ; l'auteur du « Bianchi » du Louvre est presque un grand artiste. Veut-on un autre exemple? La collection de Sir Fr. Cook possède une admirable *Médée*, d'une énergie et d'une vigueur d'expression incomparables, telles qu'on les trouve dans les meilleurs ouvrages d'Ercole Roberti (pl. VIII). M. Venturi, que suit le catalogue, enlève cette œuvre à Ercole, par la seule raison que les draperies ne sont pas suffisamment *cassées*, et l'attribue à Gian Fr. de' Maineri. Or, de ce peintre, on ne connaît qu'un tableau certain, appartenant à M. Ettore Testa de Ferrare; il représente la Madone soulevant le voile qui couvre l'Enfant,

assis sur un coussin et jouant avec un globe de verre, en présence d'un petit saint Jean à l'air stupide. Le fond est un motif d'architecture avec un bas-relief représentant Adam et Ève; la signature porte *Io. fran... cus Maynerius parmensis faciebat*. Quand j'ai vu ce tableau, en 1892, j'ai pris à son sujet la note suivante : « Maineri paraît ici comme un condisciple d Ercole di Giulio Cesare Grandi, tel que celui ci nous est connu par le tableau d'autel de la National Gallery. Il est dur et inintelligent. » Eh bien! quelle est celle de ces épithètes qui pourrait convenir à l'auteur d'un chef-d'œuvre comme la *Médée?*

Le problème *Ortolano-Garofalo* ne sera jamais résolu que par la découverte de quelque œuvre parfaitement authentique d'Ortolano. Je ne conteste pas que la plupart des tableaux attribués à Ortolano par M. V. ne soient de la même main (toutefois la *Pietà* de Naples n'est qu'une copie et la *Déposition* de la collection Cook à Richmond est, comme l'a vu d'abord M. Frizzoni, une œuvre du jeune Moretto de Brescia). Mais il reste toujours à se demander si ce groupe homogène de peintures doivent être attribuées à Ortolano et non pas à la jeunesse de Garofalo. La différence entre elles et les productions de la maturité de Garofalo n'est pas plus grande que celle que nous constatons, par exemple, entre la *Nativité* de Corrège, appartenant à M. Crespi (Milan), et le *Jour* du même maître. Assurément, il n'est pas plus aisé de reconnaître dans le *Jour* l'auteur de la *Nativité* de M. Crespi que de voir dans le *Sacrifice païen* appartenant à M. Mond le peintre de la *Nativité* autrefois dans la collection Borghèse ou de la *Pietà* qui y figure encore. M. V. concède, du reste, qu'Ortolano était un tempérament peu original, s'appuyant tantôt sur Costa, tantôt sur Ercole Grandi ou sur Dosso. Ces influences éliminées, que reste-t-il? Et ne peut-on supposer que le même artiste, si peu apte à voir et à sentir par lui-même, ait pu subir l'influence fâcheuse de l'inimitable Raphaël au point de devenir le froid Garofalo que nous connaissons? Mais, objecte M. Venturi, Garofalo ne s'est jamais élevé à l'expression épique du *Saint Demetrius* de la National Gallery; il n'a jamais mis tant d'émotion dans une *Pietà*. Sans doute, mais il faudrait d'abord démontrer que ces deux peintures ne sont pas de Garofalo. M. Venturi ne l'ayant pas fait, il tourne dans un cercle vicieux.

Un mot sur quelques unes des œuvres reproduites sur les planches du catalogue. La *Pietà* et la *Nativité* (pl. V), récemment acquises par la National Gallery à la vente Eastlake, me paraissent trop tendres, trop timides et trop faibles pour être attribuées à un génie aussi puissant qu'Ercole Roberti. Ces petits panneaux, presque des miniatures, sont plutôt de quelque imitateur d'Ercole; l'œuvre qui semble leur être le plus étroitement apparentée est une belle miniature, représentant la Crucifixion, au Musée civique de Turin. Or, cette miniature est encadrée d'une série de petits médaillons, où plusieurs figures ressemblent étonnamment à celles que l'on voit dans la partie décorative du tableau

attribué au Louvre à Bianchi. Cette attribution, probablement exacte, fournit un nom pour les panneaux de la National Gallery et la miniature de Turin. — L'*Agonie dans le Jardin* de Lord Sempell est donnée comme une œuvre indépendante des environs de 1490 ; en réalité, c'est une copie d'un tableau inachevé d'Ercole Roberti dans la galerie de Ravenne (nº 217). — Même les admirateurs de Costa ont été surpris par l'excellence du portrait de Battista Fiera, appartenant à Miss Coben (pl. IX). La *Sainte Hélène* d'Hampton Court me paraît une œuvre authentique, mais faible, des dernières années de Costa ; elle n'est certainement pas de Tamaroccio. La *Nativité* de Francia (pl. X, prêtée par la Corporation de Glasgow) est une œuvre de la jeunesse de l'artiste, très abîmée, mais encore intéressante, qui révèle l'influence d'Ercole Roberti. — Je diffère tout à fait des auteurs du catalogue en ce qui concerne le portrait de la collection Salting (pl. XI). D'abord, le personnage représenté n'est pas Bartolomeo Bianchini, car il ne ressemble pas à celui que l'on voit dans la *Madone* de Francia à Berlin. En second lieu, ce tableau n'a pu former un diptyque avec la *Madone* de Berlin, car il est plus doux de contours, plus fondu de ton, plus riche par le paysage que tout ouvrage de la jeunesse de Francia. Enfin, je ne suis pas disposé à lui assigner une grande valeur et ne puis croire que Francia l'ait peint entièrement. — Le *Repos*, appartenant à M. Greenfell (pl. XIV) et attribué à Ortolano, est une peinture très « garofalesque », avec une touche d'influence d'Ercole Grandi, plus voisine des Garofalo authentiques que des prétendus Ortolano de la National Gallery et de la collection Borghèse. — Nous sommes profondément reconnaissant aux auteurs du catalogue de nous avoir donné des reproductions des deux grands trésors de la collection de M. Benson, la *Circé* de Dosso (pl. XVII) et le *Christ prenant congé de sa mère*, de Corrège (pl. XX). D'autres planches, qu'on est bien heureux de posséder, nous offrent le beau portrait de Dosso à Hampton Court (pl. XVIII) et le tableau presque inaccessible de Corrège, qui n'a même pas été transporté à Londres pour cette exposition, les *SS. Marguerite, Marie Madeleine, Léonard et Pierre*, de la collection de Lord Ashburton (pl. XXI). — Parmi les portraits attribués à Dosso Dossi, je trouve bien difficile d'accepter comme authentiques ceux d'Annibale Saracco (collection de Lord Wimbourne, nº 57), d'un enfant (nº 60) et la tête d'homme de Hampton Court (nº 59).

La section la plus importante du volume est le catalogue raisonné des peintures ferraraises, qui est, en somme, aussi bien exécuté que bien conçu. On peut seulement regretter que certaines attributions hasardées y aient été admises et que plusieurs œuvres considérables n'y figurent pas.

On doit déjà hésiter à attribuer à Cossa les profils énigmatiques du Musée Correr à Venise, mais il y a plus que de la témérité à lui donner les portraits de Bentivoglio et de sa femme dans la collection de M. G.

Dreyfus à Paris. Je crois que ces portraits, où l'exécution est inférieure à la conception, sont de Bernardino Cotignola, dans la phase de son talent représentée par le *Saint Sébastien* de la National Gallery (n°1092). L'*Atalante* de Berlin ne me paraît pas être de Cossa, mais une copie ou une imitation d'Ercole Roberti, comme l *Hercule et les Argonautes* de la galerie de Padoue que le catalogue attribue à tort à Ercole lui-même. Je n'accepte pas non plus l'attribution à Ercole de l'*Évangéliste* de la collection Morelli, qui est plutôt une œuvre toscane ou de l'Italie centrale. Des onze dessins catalogués avec plus ou moins de réserves sous le nom d'Ercole, il n'y a que les deux de Berlin et des Uffizi qui soient authentiques. Le *Sacrifice païen* de M. Frizzoni est, à mon avis, une œuvre de la vieillesse de Giovanni Bellini ; les autres sont des copies ou des imitations. D'autre part, je ne trouve pas la mention d'un petit sujet antique monochrome, œuvre d'Ercole, appartenant à M. Bertini, le savant directeur de la Brera. Le *Saint Georges* de la galerie Corsini, qui est de Francia, ne devait pas être attribué, même dubitativement, à Ercole di Giulio Cesare Grandi. Cet artiste charmant, bien que peu puissant, est mal partagé dans le catalogue. Il n'y a pas de raison pour lui refuser la *Sainte Marie l'Égyptienne* et le *Saint Sébastien* de la galerie de Ferrare ; je lui attribue encore une *Nativité* de la même galerie, que le catalogue ne mentionne pas, une autre *Nativité* du Louvre (n° 1401), donnée à Panetti, la tête de saint Michel à Munich (n° 1074, attribuée à Sodoma, mais déjà identifiée par Morelli), deux *Nativités* de la collection Lombardi à Ferrare et de la collection Mayr dans la même ville ; enfin, une très belle figure de saint Jean l'Évangéliste à Budapest et le profil exquis de jeune fille dans la collection Carraud au Bargello à Florence, qui porte l'étiquette « école d'Urbin » et dont le style ressemble beaucoup à celui de Timoteo Viti (photographié par Alinari). Je regrette de voir donner à Mazzolino le *Massacre des Innocents* de Dosso aux Uffizi, tableau où Dosso, il est vrai, se montre influencé par la vulgarité de Mazzolino, mais reste néanmoins très supérieur à ce médiocre artiste. Bien que la liste des œuvres de Mazzolino soit déjà considérable, on peut encore l'augmenter en citant la *Circoncision* de la Casa Scotti à Milan, la *Nativité* de Lady Layard à Venise, la *Résurrection de Lazare* dans la collection Scarpa à Motta di Livanza. Quant aux dessins attribués à Mazzolino, je n'en vois pas que l'on puisse accepter sans réserves. Je ne crois pas que le *Poète et la Muse* de la National Gallery soit de Dosso Dossi. Le *Bamboccio* du Pitti doit avoir été au moins exécuté par Girolamo da Carpi. J'ajouterai à la liste des ouvrages de Dosso le portrait d'Alphonse d'Este au Pitti (n° 494), le *Buste d'homme* des Uffizi (donné là à Sebastiano del Piombo), et aussi le subtil et bizarre portrait d'Hampton Court (n° 60), qui y est naturellement attribué à Giorgione [1].

---

1. Cf. Mary Logan, *Guide to the italian pictures at Hampton Court*, p. 37.

Parmi les ouvrages de la jeunesse de Corrège, je ne trouve pas le dessin d'une Madone à la bibliothèque royale de Turin, ni l'ancienne copie d'une très intéressante *Adoration des Mages* à l'archevêché de Milan (photographiée par Dubrary). Il faudrait encore comprendre, parmi ces œuvres de la jeunesse du maître, la *Zingarella* de Naples.

La liste des tableaux de Girolamo da Carpi est insuffisante : ajouter le *Salimbeni* et l'*Alphonse d'Este* du Pitti (ce dernier attribué à Titien), le *Portrait d'homme* de Dresde (n° 162), qui passe pour un Parmigianino, et une *Madone* à Padoue (n° 143). Je suis surpris de voir encore attribuer à Bagnacavallo la *Circoncision* du Louvre. Ce tableau n'offre pas seulement les types, les formes, le maniérisme et la coloration propres à Jules Romain, mais on y trouve même le portrait de profil de ce peintre. En outre, l'ancien dessin fait d'après ce tableau, qui est à Chatsworth, porte l'inscription *Giulio Romano*, preuve qu'à l'époque où cette copie fut exécutée, la *Circoncision* passait encore pour l'œuvre de Giulio.

Malgré les réserves que j'ai été tenu de faire, je ne puis, en terminant, que renouveler l'expression de ma gratitude au Fine Arts Club, qui nous a donné un beau volume appelé à rendre les plus grands services. Il serait bien désirable que ce fût seulement le commencement d'une série et que les autres écoles italiennes devinssent l'objet, par les soins du Club, de monographies aussi intéressantes que celle-là.

B. Berenson.

---

186. — H. C. Muller. **Neugriechische Studien und neugriechische Dialektforschung.** Eine Skizze. Leiden. E. J. Brill. 1894, in-8°, 26 p.

M. H. C. Muller est toujours amusant, même dans ses petites brochures. M. H. C M. dispense le blâme et l'éloge, distribue les bonnes et les mauvaises notes, nous apprend ce qu'il faut penser des hellénistes du temps présent et de ceux du temps passé. Cela déjà est fait pour réjouir. Ce ne sera pas de sa faute si nous ne savons pas désormais à quoi nous en tenir sur Martin Crusius ou sur M B. Delbrück, car il n'est pas un savant que M. H. C. M. ne se soit cru la mission de juger. En général, ses préférences sont pour M. D. Papadimitracopoulos et pour M. A. Boltz. En revanche, il est sévère pour G. Meyer, condescendant pour K. Krumbacher. C'est même cette attitude diverse à l'égard des divers linguistes qui fait, si j'ose dire, l'intérêt de tous les travaux de M. H. C. Muller, y compris l'exquis périodique dont il est (ou fut?) directeur et qui a (ou eut?) nom *Hellas*. Je m'empresse d'ajouter que cet intérêt est d'ordre purement psychologique. M. H. C. M. est tendre pour ceux qui ne le critiquent pas, soit parce qu'ils en sont plutôt incapables, soit que, mesurant le vide insondable de cet esprit, ils ne lui prodiguent que de douces paroles, par pitié ou autres raisons. Mais

M. H. C. M. est dur pour tous ceux qui ont essayé de lui faire comprendre — futile entreprise? — qu'il ferait mieux de renoncer à toute linguistique, pour cause d'incompétence majeure.

On voit maintenant la valeur nouvelle que prend toute la collection de la *Hellas* Elle sera un jour fort recherchée. Nulle part on n'étudiera avec plus d'agrément ce qu'on est convenu d'appeler une *boutique*. Quand M. H. C. Muller, comme dans sa dernière brochure, daigne indiquer aux hellénistes la direction qu'ils ont à suivre, nous apprend ce qui a été fait, nous montre, en bon maître, ce qui reste à faire, la *boutique* perce toujours à travers ces considérations philosophiques, sous ce ton d'autorité débonnaire et bon enfant.

Cet homme excellent abonde en sages conseils. Il nous exhorte, Gustav Meyer et moi, à ne plus critiquer avec tant de sévérité, « die Werke von Anderen nimmer auf feindliche Weise zu kritisiren » (p. 16). Il nous promet en retour de l'indulgence. Je l'en remercie Je vais même beaucoup plus loin. Je m'associe au reproche qu'il adresse à Gustav Meyer et je n'hésite pas à blâmer l'excellent helléniste de s'être occupé de M. H. C. Muller. A quoi bon le réfuter ? Quant à moi, M. H.-C. Muller me traite, en vérité, bien injustement. Loin de le critiquer, je me suis toujours imposé la règle de ne pas même le nommer. Je n'y ai eu nul mérite, ses publications n'étant d'aucune utilité. Si je fais aujourd'hui une infraction à ma règle, que l'auteur se rassure : c'est uniquement pour engager tout linguiste soucieux de son temps à ne plus faire à ce trop divertissant boutiquier même la réclame d'un *éreintement*.

Jean Psichari.

---

187. — G. Lenôtre. **Paris révolutionnaire.** Ouvrage illustré de 60 dessins et plans inédits d'après des documents originaux. — Paris. F. Didot, 1895. 1 vol. pet. in-8, 5 francs.

D'autres l'ont déjà dit, et de bien plus compétents, mais nous le répétons volontiers, après nouvel et personnel informé, le volume de M. G. Lenôtre sur le Paris de la Révolution, est un des plus curieux, des plus neufs et des plus méritoires qui aient été publiés depuis longtemps dans le domaine de cette histoire. Sans doute il n'y faut pas chercher, plus que l'auteur, beaucoup de découvertes et de nouveautés relativement aux grandes pages de la Révolution. C'est ici l'histoire des hommes et des choses par leurs petits côtés, ou si vous voulez, une série de petites monographies (serie toujours ouverte et que déjà M. G. L. s'occupe à continuer), contribuant à donner sur les héros ou les comparses essentiels du drame, sur les monuments publics ou les intérieurs cachés où ce drame s'est joué, les mille détails intimes, souvent mal connus ou déguisés, qui en font la vie même, qui font que tous prennent à nos yeux, dans notre esprit, un relief, une puissance d'effet extraordinaires.

M. G. L. qui possède, en ce genre de recherches inductives et déductives dans les papiers, les plans, les lieux même, un flair et une sûreté de diagnostic vraiment fort rares, qui sait étonnamment deviner derrière la façade moderne les constructions centenaires, rétablir le plan primitif sous les remaniements et les transformations de plusieurs générations, — se lance dans ses voyages à la découverte avec une passion tout à fait communicative, qui ne contribue pas peu à l'intérêt et la vie de son livre. Ici, tout était à faire, il a raison de le dire. A l'époque de la Révolution, on ne note, on ne raconte, on ne veut que la politique, dans les mémoires ou les feuilles publiques : c'est pourquoi si l'histoire de cette période est assez bien connue, sa *topographie* l'est si mal Combien de gens, curieux ou même érudits, savent exactement où se trouvaient établis dans les rouages de cette extraordinaire machine révolutionnaire, ce qu'étaient les Jacobins ou le Tribunal révolutionnaire, la Conciergerie ou la Force etc. ?

« J'ai tenté, dit l'auteur, de me faire ce reporter qui a manqué au Paris de la Révolution : j'ai essayé de pénétrer dans les clubs, à l'Assemblée, dans les cachots, chez les hommes en vue, et d'y glaner tout ce que l'histoire a dédaigné..... Ici les choses seront beaucoup plus en scène que les hommes, et j'ai cherché à personnifier toujours les acteurs dans le décor où ils ont joué leur rôle. Ce n'est peut-être pas le moyen d'être intéressant, mais certainement c'est le moyen d'être vrai. »

Il n'est que juste d'ajouter ici, que M. L. a trouvé cependant le moyen d'être l'un et l'autre, et il a même su, là où son récit touchait à la grande histoire, comme la journée du 10 août, le drame de Charlotte Corday, atteindre une vraie et chaude éloquence. — Est-il besoin de dire, comme conclusion à tout ceci, que cet ouvrage est bien supérieur, en sa sobriété et sa netteté de composition, à ceux dont nous avons rendu compte précédemment, sur la guillotine et sur le chevalier de Maison-Rouge?

Voici maintenant l'énoncé des chapitres traités dans le volume. Pousser plus loin l'analyse serait chose impossible. Tout au plus pouvons-nous recommander comme particulièrement curieuses, les reconstitutions, avec plans à l'appui, de la maison Duplay (où logea Robespierre), des Tuileries sous la Convention, de l'hôtel de la Providence (où logea Charlotte Corday) insaisissable jusqu'à ce jour, de l'appartement de Marat, de la Conciergerie, si mal connue.....

I. *Chez Robespierre.* — Sa jeunesse à Arras (vue de la maison), son départ pour Paris, la maison Duplay (vue de l'état actuel et reconstitution du plan), l'histoire des membres de cette famille qui hébergea le tribun, l'apothéose et le drame final de sa vie.

II. *Les Tuileries.* — La Cour, en octobre 1789, le Manège, le couvent des Feuillants (plans minutieusement expliqués, d'après des plans inédits des Archives nationales), description des séances ; la journée du 10 août, la Convention aux Tuileries, disposition des Comités (d'après

les devis et mémoires des architectes, les registres des inspecteurs etc.), le Comité de salut public.

III. *L'Abbaye.* — Le massacre des prêtres, le récit de l'internonce, la description des lieux, (plans et vues d'après le Cabinet des Estampes), la prison et le juge Maillard ; comme épilogue, les Carmes.

IV. *Le Salon de Mme Roland.* — Son enfance, ses ambitions, son triomphe, sa chûte et son séjour à la Conciergerie.

V. *Trois journées de Charlotte Corday.* — L'hôtel de la Providence, la maison de Marat (vues et plans); la robe, les cheveux, le crâne de Charlotte Corday, son portrait in extremis, la baignoire de Marat, la sœur de Marat.

VI. *Chez Danton.* — Arcis et Paris; habitations et famille de Danton étudiant et avocat; ses deux femmes, son mariage secret ; sa maison rue des Cordeliers.

VII. *Le Club des Jacobins.* — L'église et le couvent (vues et plan).

VIII. *Les Cordeliers.* — Le couvent, le cloître (vues et plan), les funérailles de Marat.

IX. *La Conciergerie.* — La prison du Palais en 1793, (reconstitution du plan dessins inédits d'après nature etc.), le cachot de la Reine (*id.*), Fouquier-Tinville et son logement.

Les gravures et les plans sont très finement exécutés, et l'ensemble du volume fait honneur aux soins de la maison Didot.

Henri de CURZON.

CHRONIQUE

FRANCE. — La deuxième série de *la Poésie du moyen âge. Leçons et lectures* par M. Gaston PARIS (Paris, Hachette, 1895. In-8°, 269 p.) comprend les études suivantes : La littérature française au XIIe siècle; L'esprit normand en Angleterre; Les contes orientaux dans la littérature française au moyen âge; La légende du mari aux deux femmes; La parabole des trois anneaux; Siger de Brabant ; La littérature française au XIVe siècle; La poésie française au XVe siècle.

— M. A. JACQUET a fait tirer à part l'intéressante et solide étude qu'il avait publiée dans la « Revue des questions historiques » (avril 1895, 43 p.) sous le titre *Le sentiment national au XVIe siècle, Claude de Seyssel.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 19 avril 1895.

M. Foureau annonce, dans une lettre datée de Biskra, 8 avril, qu'il part pour le Sahara. Il espère que cette fois il pourra remplir complètement le programme qu'il s'est tracé. En attendant qu'il adresse à l'Académie le rapport sur son dernier voyage chez les Touareg, il communique les photographies d'une des tombes dont il a constaté l'existence dans le Sahara.

M. Ménant présente quatre tablettes en caractères cunéiformes perses découvertes par M. Chantre au village de Kara-Euyuk, près Césarée, en Cappadoce, et il en donne une transcription et une traduction. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Le Blant fait une communication sur une pointe de lance en silex trouvée dans une tombe du Danemark. Cette arme semble appartenir à la catégorie des talismans auxquels on attribuait autrefois une vertu protectrice dans les combats. Cette pointe de lance est enveloppée d'un morceau de boyau cousu tout autour. La nature des objets trouvés avec la pointe de lance dans le tumulus danois peut donner à penser que cette arme nous conserve un souvenir des croyances des temps antiques.

M. Lemoine, archiviste du Finistère, fait une communication sur une chronique inédite de Saint-Denis qu'il a récemment découverte dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Cette chronique, qui embrasse une période de près d'un siècle, est l'œuvre de plusieurs religieux de l'abbaye, dont l'un, Richard Lescot, qui s'y nomme à la date de 1329, est connu par ailleurs et composa, en 1358, contre les prétentions au trône de Charles le Mauvais, roi de Navarre, un traité où il est, pour la première fois, question de la loi salique comme argument en faveur des Valois. Cette chronique, de 1268 à 1340, est un remaniement important du texte de Guillaume de Nangis et de ses continuateurs, et semble avoir servi de base à la rédaction des *Grandes Chroniques de France*. De 1340 à 1364, elle est la seule chronique latine de Saint-Denis que nous possédions. Cette dernière partie présente un autre intérêt. Elle est, de 1356 à 1364, une des sources les plus importantes de la Chronique de du Guesclin par Cavelier et permet d'établir, dans l'œuvre jusqu'ici énigmatique du trouvère picard, le départ entre la partie historique et la partie légendaire.

M. de Mély communique une note sur l'explication donnée de la transmutation des métaux par certains textes chinois de date douteuse.

M. Léopold Hervieux lit une analyse du volume encore inédit qu'il a consacré à Eudes de Cheriton et qui sera le quatrième de son ouvrage sur les *Fabulistes latins*. Il explique que ce Eudes, qui avait été à tort confondu avec Eudes de Rent, abbé de Saint-Martin de Battle, avait écrit tous ses ouvrages dans la première moitié du XIIIe siècle; qu'il avait été chargé, en 1211, du service de l'église de son village; qu'il avait achevé, en 1219, sa principale œuvre homélitique, et qu'en 1233, ayant hérité de son père le manoir de Cheriton, il s'y était retiré et y était resté jusqu'à sa mort survenue vers 1247. M. Hervieux détermine ensuite le nombre des fables de cet auteur et annonce qu'elles ne figureront pas seules dans son nouveau volume, mais qu'il les fera suivre d'un grand nombre de paraboles tirées des sermons d'Eudes, et qu'enfin il donnera une large place aux compilations et aux imitations issues de son œuvre ésopique.

Séance du 26 avril 1895.

M. Barbier de Meynard donne lecture d'une lettre, datée de Dahchour, 8 mars 1895, où M. de Morgan, directeur de la mission française du Caire, entretient l'Académie des dernières fouilles exécutées par la mission.

L'Académie désigne M. Chamonard, ancien membre de l'École française d'Athènes, pour la médaille d'or annuelle décernée par la Société centrale des architectes français.

M. Foucart lit le résumé d'un mémoire sur le personnel du culte d'Eleusis.

M. Collignon communique des photographies de dessins inédits retrouvés dans les papiers de l'architecte anglais Cockerell et reproduisant quatre des bas-reliefs qui décoraient la balustrade du nymphæum de Sidé. Deux de ces bas reliefs étaient déjà connus par la publication du comte Lanckoronski sur *les villes de Pamphylie et de Pisidie;* mais les dessins de Cockerell offrent quelque différence d'interprétation. Les deux autres croquis reproduisent des bas-reliefs aujourd'hui disparus. L'un d'eux représente une Néréide émergeant des flots, à côté d'un dragon marin et d'un Eros volant; l'autre montre Séléné conduite par Eros vers Endymion endormi. C'est le sujet traité dans une peinture pompéienne, et cette analogie permet de constater dans les bas-reliefs du nymphæum la survivance du goût hellénistique.

M. Eugène Müntz complète ses précédentes communications sur les collections d'antiques formées au XVIe siècle par les Médicis. Il signale un inventaire inédit, rédigé à la mort de Cosme, premier grand-duc, inventaire qui donne la liste d'une série de statues, de bas-reliefs, de fragments de toute nature réunis par ce zélé collectionneur.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 13 mai — 1895

188. — **Vasudevavijayam,** çrî Râmanâthatarkaratnena pranîtam, antarântarâ parivartya parivardhya ca puna*h* sa*m*skr*i*tam (le Triomphe de Vâsudeva, composé par çrî RAMNATH TARKARATNA, plusieurs fois revu et augmenté, corrigé à nouveau [1]). Calcutta, imprimé et édité par Pitambaravandyopâdhyâya, çaka 1812 (=1890 A. D.) — 283 p. in-8°.

Le moyen le plus direct de présenter au lecteur le poème du pa*n*dit Râmnâth Tarkaratna est de lui en donner l'analyse :

Chant I : Vâsudeva-K*r*ish*n*a règne sur les Yâdavas (vers 1-19), à Dvâravatî (20-58), entouré de ses reines, parmi lesquelles brillent Rukmi*n*î et la nouvelle favorite, Satyabhâmâ (59-62). Pour contempler cette dernière, Nârada descend du ciel (63-68). Il est reçu par K*r*ish*n*a et Rukmi*n*î (69-87).

II : Éloge de K*r*ish*n*a par Nârada, qui lui donnne une fleur du Pârijâta, l'arbre merveilleux du jardin d'Indra, que celui-ci se réserve avec un soin jaloux, quand, en toute justice, l'arbre devrait appartenir à K*r*ish*n*a (1-35). K*r*ish*n*a accepte la fleur et la remet à Rukmi*n*î, mais décline la revendication de l'arbre (36-42). Nârada piqué s'éloigne; mais, avant de se rendre auprès de Çiva, il va trouver la nourrice de Satyabhâmâ, Kalâvatî (43-47). Celle-ci, fidèle à sa leçon, fait à Satyabhâmâ un récit perfide de l'incident : c'est à elle que Nârada destinait la fleur ; mais K*r*ish*n*a la lui a enlevée de force pour la donner à Rukmi*n*î (48-73).

III : Plaintes de Satyabhâmâ : elle veut mourir (1-20). Kalâvatî s'efforce de la consoler et lui promet qu'elle aura sa revanche (21-41). Accablement de Satyabhâmâ, que ses compagnes cherchent en vain à soulager (52-68).

IV : K*r*ish*n*a averti se rend auprès d'elle : le parfum du Pârijâta, dont il est imprégné, la ranime (1-30). K*r*ish*n*a l'interroge tendrement sur la cause de son mal. Satyabhâmâ la dissimule, mais une de ses

1. Une première édition, dont j'ignore la date, ne contenait que 16 chants.

amies la révèle (31-35). Krishna promet de lui apporter le Pârijâta (56-63). La nuit descend sur les époux réconciliés (64-73).

V : Chant matinal des Vaitâlikas : réveil de Krishna et toilette de Satyabhâmâ. Exercices du matin et aumônes de Krishna (1-25). Conseil des ministres : Krishna les consulte sur les moyens d'obtenir le Pârijâta (26-34). Gada, son frère cadet, n'en voit qu'un, la guerre, qui ne sera qu'un jeu (35-56). Le fils de Satyaka est pour l'emploi de la politique *(nîti)* et des moyens amiables (57-81). Krishna se range à son avis : il enverra un ambassadeur (82-83).

VI : Krishna invoque Nârada, qui apparaît aussitôt avec son compagnon ordinaire, Parvata (1 9). Krishna le charge de porter son message à Indra : demander le Pârijâta d'abord amicalement ; à un refus, répondre par une déclaration de guerre (10-47). Nârada, qui tient enfin sa querelle, accepte la mission; mais il prévoit un refus et conseille à Krishna de préparer son armée (48-55). Départ de Nârada et de Parvata ; leur voyage jusqu'à l'Himâlaya (56-68).

VII : Description de l'Himâlaya (1-51). Après l'avoir franchi, les messagers arrivent à Amarâvatî, la capitale d'Indra (52-63). Nârada délivre son message, mais en faisant suivre la demande immédiatement de la menace (64-76). Colère et refus d'Indra. Nârada joyeux revient faire rapport à Indra (77-88).

VIII : Krishna rassemble son armée et monte sur son char de guerre avec Satyabhâmâ (1-19). Marche de l'armée, à laquelle se joignent Arjuna et beaucoup d'autres rois (20-63).

IX : L'armée contemple le mont Meru (1-21), franchit les sources de la Gangâ (22-43), et établit son camp sur le Meru (44-57). Coucher du soleil et lever de la lune (58-78).

X : Lever du soleil sur le Kailâsa (1-15). Réveil de Devî ; Kumâra vient saluer sa mère (16-24). Devî l'informe des projets et de la prochaine arrivée de Krishna. Elle a fait venir du ciel d'Indra, par sa suivante Vijâyâ, Lakshmî, la déesse de la Fortune, et celle-ci lui a raconté les persécutions qu'elle a à souffrir de la part d'Indra à cause de son attachement pour Vishnu. Devî elle-même a d'anciens dédains à venger : Indra lui a aussi refusé jadis le Pârijâta, et elle veut qu'il soit humilié. Dans ce dessein, elle lui députe son fils Kumâra (25-55). Kumâra, déguisé sous la forme de Viçâkha et se donnant pour un messager de Krishna, réclame le Pârijâta en des termes arrogants, qui rendent la lutte inévitable (56-80). Colère et refus d'Indra ; Kumâra le quitte avec des menaces (81-116).

XI : Krishna contemple le Meru (1-11) ; Arjuna le lui décrit (12-68).

XII : Indra consulte son guru Brihaspati, qui blâme son orgueil et lui conseille de livrer l'arbre (1-17). Colère et refus d'Indra (18-35). Jayanta, le fils d'Indra, survient et promet la victoire (36-46). Indra se défie de Kumâra, le dieu de la guerre et le commandant ordinaire de ses armées. Sur le conseil et par l'office de Brihaspati, il fait consacrer

Jayanta comme généralissime des devas (47-62). Çacî, l'épouse d'Indra, assiste à ce spectacle du haut de son palais; les déesses, ses compagnes, l'informent de ce qui se prépare et s'alarment à la vue de sinistres présages (63-77). Çacî les rassure : Indra n'est-il pas invincible? Elle descend, vient embrasser son fils, l'encourage lui et Indra et leur déclare qu'elle ira combattre à leur côté. Indra la conjure de renoncer à ce dessein. Elle obéit et, par delà la sphère des étoiles, se rend auprès de Brahmâ (76-116). Description et marche de l'armée des devas vers le Meru. Tombée de la nuit (117-148).

XIII : Informé par Garu*d*a de l'approche de l'ennemi, K*r*ish*n*a donne l'alarme à l'armée des Yâdavas (1-12). Indra harangue les devas : il a tout fait pour prévenir le conflit; aujourd'hui encore il a déclaré à Garu*d*a qu'il était prêt à céder le Pârijâta, si K*r*ish*n*a consentait à le lui demander avec l'humilité qui sied à un cadet. Maintenant, il ne reste plus qu'à combattre pour le bon droit. Il envoie Vâyu, le dieu du Vent, en éclaireur (13-78).

XIV : La bataille s'engage (1-24). Exploits d'Agni, de Yama, de Varu*n*a, de Vâyu, de Kubera, de Jayanta, de Balarâma, d'Arjuna, de Gada, de Sâtyaki, de Pradyumna (25-40). Jayanta triomphe de Pradyumna, mais l'armée des devas commence à faiblir (41-67).

XV : Indra vient à son secours. K*r*ish*n*a et Balarâma se portent à sa rencontre (1-24). Indra repousse Balarâma; mais, impuissant contre K*r*ish*n*a, il va lancer son terrible *vajra*, la foudre; K*r*ish*n*a, de son côté, s'apprête à déchaîner son disque, le *cakra*, quand intervient Brahmâ (25-52). Hymne de Brahmâ à K*r*ish*n*a-Vish*n*u, l'être suprême : que K*r*ish*n*a pardonne! Et K*r*ish*n*a pardonne et abaisse le cakra (53-63).

XVI : Après un nouvel échange de compliments et de paroles de concorde, Brahmâ disparaît. K*r*ish*n*a offre la paix sans conditions (1-16). B*r*ihaspati l'accepte au nom d'Indra et invite K*r*ish*n*a et les Yâdavas à venir la sceller dans Amarâvatî même. K*r*ish*n*a accepte l'invitation (17-33). Jayanta reste implacable. Mais Indra, qui s'est tu jusqu'ici, sent peu à peu son orgueil fléchir. Enfin il s'abandonne à la joie de la réconciliation : il ressuscite les morts et, après avoir ordonné à Viçvakarman, l'architecte des dieux, de préparer la réception dans sa capitale, il monte sur son char et s'y achemine lui-même, avec K*r*ish*n*a, Sabyabhâmâ et toutes les armées des devas et des Yâdavas (34-41). Réception à Amarâvatî (42-73).

XVII : Le lendemain, K*r*ish*n*a et Satyabhâmâ, Indra et Çac*î*, les Yâdavas et les devas, avec Viçvakarman pour cicerone, vont admirer une exposition universelle *(pradarçanî)* de toutes les merveilles des arts et de l'industrie, qu'Indra a fait organiser par son architecte en l'honneur de ses hôtes (1-108).

XVIII : Après avoir joui pendant bien des jours de la splendide hospitalité du roi du ciel, les Yâdavas prennent congé. Chaque dieu leur

donne ce qu'il a de plus précieux : Indra lui-même donne le Pârijâta, dont il n'a plus été dit un mot depuis la réconciliation. K*r*ish*n*a monte avec Satyabhâmâ dans le char céleste d'Indra conduit par Mâtali (1-27). Retour du ciel à Dvâravatî. K*r*ish*n*a désigne à Satyabhâmâ les diverses contrées de la terre qu'ils découvrent dans leur voyage aérien. (28-100). Réception triomphale et plantation du Pârijâta à Dvâravatî (101-113). Signature du poète [1] (114-118).

Cette analyse n'est qu'un sommaire. Je crois pourtant qu'elle reproduit avec fidélité non seulement le cadre du poème, mais aussi tous les ressorts et motifs essentiels de l'action, de sorte qu'il sera facile au lecteur, s'il veut bien se reporter à d'autres œuvres où le même épisode est traité [2], de constater si le sujet, dans son ensemble, a perdu ou gagné sous la main du pa*n*d*it Râmnâth Tarkaratna. Mais je dois ajouter immédiatement que cette comparaison ne serait pas bien équitable. Le dessin d'ensemble, le plan, le sujet même sont ici de moindre importance : par eux-mêmes, ils sont peu de chose, de simples thèmes, des occasions plus ou moins favorables : toute la valeur est dans l'élaboration des détails. Et celle-ci, dans l'œuvre du pa*nd*it, est extrêmement soignée et brillante. Il y fait preuve de réelles qualités d'observation et d'invention dans les accessoires, d'un esprit souple et fin, habile à faire naître les allusions et à saisir les rapports subtils des choses, d'une imagination souvent juste, toujours ingénieuse à faire jaillir la métaphore, à étoffer et à colorer les comparaisons, à prodiguer enfin les *alamkâras*, ces « ornements » qui, pour la doctrine hindoue, sont l'âme même de la poésie. Il s'entend tout aussi bien à revêtir le tout de la diction riche et fleurie du *mahâkâvya*, dont il possède les ressources à un haut degré, et à l'enfermer dans les formes d'une métrique savante [3]. Aussi la critique indigène a-t-elle fait l'accueil le plus flatteur à son « Triomphe de Vâsudeva ». Elle ne l'a pas jugé indigne d'être mis à côté des plus belles œuvres de l'époque classique ; il a été même, à ce propos, parlé de Kâlidâsa. C'était probablement le nom ou un surnom du père du pa*nd*it ; lui-même il a placé son œuvre sous la protection d'une stance du *Malavikagnimitra*, et le retour du ciel à Dvâravatî, au XVIIIe chant, est l'amplification d'une scène bien connue de *Çakuntalâ* [4]. Je doute pourtant

---

1. L'auteur nous apprend qu'il est né à Çântipur (district du Nadiyâ, Bengale), d'une famille brâhmanique du *gotra* des Bhâradvâjas. Son père Kâlidâsa Kavi (ou le nom ne serait-il qu'une métaphore ?), poète comme lui, était également versé dans la Sm*r*iti, dans la doctrine des Tantras, dans le Nyaya, dans la Mîmâ*m*sâ et dans le Sânkhya, et avait mérité le surnom de Vidyâvâgîça. Il a lui-même composé son poème en çaka 1805 = 1882 A. D., et rend hommage à un patron ou à un maître du nom de Çivacandra.

2. Par exemple, *Harivamça*, cxxii-cxxxiii; *Vishnu-Purinâ*, V, xxx et xxxi, pour ne parler que de celles qui sont accessibles en traduction.

3. Il n'y a pas moins de dix-neuf sortes de mètres employées dans le poème.

4. D'autres morceaux, où l'on pourrait voir une imitation de Kâlidasâ, sont moins caractéristiques ; par exemple certaines descriptions. Elles ont leur place marquée d'avrnce dans tout *mahâkâvya*.

qu'il se soit particulièrement inspiré de Kalidasa. En tout cas, il serait resté loin de la sobriété relative et du goût délicat de son modèle. Sa diction, d'une exubérance outrée, surchargée de longs composés, est pleine d'assonances, d'allitérations et de jeux de mots, trop souvent, malgré toute sa science, aux dépens de la langue, qui reste matériellement correcte, mais perd de sa force idiomatique [1]. S'il a imité un Kâlidâsa, c'est celui surtout du *Nalodaya*. Mais il le fait avec une virtuosité incontestable. D'ailleurs l'Inde, sous ce rapport, a le pardon facile. Il y a si longtemps qu'elle est habituée à confondre le plaisir que procure la lecture des poètes et celui de deviner des rébus!

Pour le lecteur d'Europe, par contre, ce sont là de graves défauts. Quoiqu'il fasse, quelque bonne volonté qu'il mette à se placer au point de vue hindou, il ressentira péniblement combien cette poésie est factice et impersonnelle, au sens fâcheux du mot. Il a beau se dire que tout *mahâkâvya* moderne est forcément un pastiche et que bon nombre des modèles plus anciens n'étaient déjà pas autre chose : ceux-ci, il consent à les lire, parce que ce sont des documents; mais il se résignera difficilement à se casser la tête sur des copies à qui cette valeur même fait défaut. Ces conditions fatales ne tiennent pas tant aux lois du genre, qui ne sont pas serrées au point d'en perdre toute élasticité, ni à la force des précédents, dont un esprit audacieux pourrait s'affranchir, qu'à la langue même, qui astreint la pensée à des formes usées et lui impose en quelque sorte le lien commun. Nulle part peut-être l'instrument ne soumet l'ouvrier à une aussi lourde servitude, car l'instrument ici est une langue morte qui, dans l'état où il faut la manier, n'a jamais été bien vivante. La richesse illimitée du vocabulaire et la pauvreté de la syntaxe ramènent le travail poétique à la confection d'épithètes; les propositions, à leur tour, se juxtaposent sans se subordonner, et, au lieu de périodes, nous avons des stances indépendantes les unes des autres. Il en résulte une sorte de marqueterie où tout est au même plan et a la même valeur, un discours sans trame et sans perspective. Sans doute, cette langue excelle à frapper des sentences, à ciseler des images et des comparaisons, et il y a de ce chef, dans le poème du pandit Tarkaratna, tout un assortiment de joyaux finement travaillés. Elle se prête admirablement aussi à la description, tant que l'objet est simple ou que la synthèse s'en fait aisément : la peinture, par exemple, de la tombée de la nuit, à la fin du chant IV, est très belle. Mais elle échoue

1. En général, l'auteur semble croire que toute locution (dérivée et, surtout, composée) grammaticalement possible est, par cela même, justifiée. A-t-il de bons exemples pour *nandana* employé seul dans le sens de « fils » (XII, 53), ou pour *sahâsya* = *sahâsa* (II, 44)? *giri* et *adri* sont synonymes de *parvata* : le sont-ils aussi de Parvata nom propre (VII, 39, 53, 64)? Je note ici quelques fautes non relevées dans l'errata : I, 9 *a*, effacer le visarga; 19 *d*, lire *vinidram*; V, 73 *c*, *bilânta* —; que faire de *sû vasasyayû*, VI, 33 *d*? VIII, 19, lire *navâbhra* et *uparyupari*; XII, 96, *snehaih*; XIII, 29 *d*, *svâtantrya*. Les césures faibles sont assez fréquentes, par exemple : VII, 72 *a*; XVIII, 24 *a*; 33 *c*, 54 *c*.

dès que l'objet est complexe (ainsi la description de l'Himâlâya est complètement manquée et ne pouvait pas ne pas l'être), et elle devient absolument impuissante dans le récit. Le rôle équivoque de Nârada ne se comprend que si on le sait d'ailleurs; le texte ne nous l'explique pas; et non moins malaisés à trouver sont, au Xe chant, les motifs qui font agir Devî et Kumâra [1]. Tout au plus le mot de ces récits énigmatiques est-il logé et comme noyé dans les replis de quelque longue épithète, où l'on a toute chance de ne pas le découvrir dans ce fouillis qui n'est qu'un flot d'épithètes.

Les pan*d*its qui, de temps immémorial, se livrent à ces exercices de haute rhétorique, ne sont pas de simples dilettantes. Ils ont toujours, comme occupation professionnelle, un ou plusieurs des *çâstras*, des disciplines dont la langue sanscrite est l'organe. Comme autrefois, chez nous, tout lettré, quelle que fût sa spécialité, tenait à honneur de faire ses preuves en vers latins, c'est pour mettre le sceau à leur réputation de savant, qu'ils composent des poèmes qui sont, en effet, des œuvres de science pour le moins autant que d'imagination. Le pan*d*it Tarkaratna ne fait pas exception à cette règle. Çântipur, sa ville natale, est un des centres du Vishnouisme et de la culture brâhmanique au Bengale, et nous avons vu plus haut que l'étude de plusieurs *çâstras* était héréditaire dans sa famille. Lui-même est en train d'éditer, dans la *Bibliotheca Indica*, le *Çrî-bhâshya*, le commentaire de Râmânuja sur les Vedânta-Sûtras, et il est l'auteur de deux ouvrages originaux sur ces mêmes Sûtras. Comme légiste versé dans la Sm*r*iti, il a pris une part distinguée dans les polémiques soulevées par le *Age of Consent Bill*, l'acte récent par lequel le gouvernement anglo-indien a essayé de remédier aux abus les plus criants des unions précoces, et, par son intervention en faveur du Bill [2], il s'est trouvé exposé aux rancunes du fanatisme orthodoxe. Enfin, pendant bien des années, il a fait le plus gros de la besogne du recensement et de la description des manuscrits sanscrits du Bengale dirigés par feu Râjendralâl Mitra, et c'est en grande partie grâce à ses longues et pénibles recherches que les volumes des *Notices* publiés sous les auspices de la Société asiatique de Calcutta sont devenus le plus utile, on peut dire le seul utile des travaux de ce genre exécutés jusqu'ici dans l'Inde par des indigènes. Je n'ai pas à m'occuper ici de la disgrâce qu'il a encourue depuis auprès de cette même Société, ni des polémiques que cette disgrâce a soulevées. Mon seul but, en signalant cette activité multiple, a été de montrer que le pan*d*it est resté dans la tradition de ses pères. « Il n'a pas noirci devant

---

1. Bien que l'auteur emploie ici le mètre plus libre du çloka.

2. *The « Garbhadhan Vyavatsha ». Opinion on the Questions in the Hindu Religion arising out of the Age of Consent Bill; delivered to Government.* By Pandit Ram Nath Tarkaratna of Santipur. Translated... by Nilmani Mukerjee. Reprinted from *Reis and Rayyet* and published by the Calcutta Committee in support of the Bill. 1891.

eux la face du Saravastî », et il est resté fidèle aussi à cette tradition en composant son « Triomphe de Vâsudeva ». A cette dernière fidélité, il a eu même un double mérite. Autrefois, le métier de poète ne rapportait pas seulement de l'honneur; il rapportait aussi de l'or. Les râjas avaient la main large pour payer une dédicace. Aujourd'hui, ceux qui ont conservé une ombre de pouvoir ont leur budget surveillé par un résident britannique ; ceux qui sont rendus à la vie privée trouvent sans doute à employer leurs fonds d'une façon plus utile, ne fût-ce que comme *shareholders*. Il n'y a pas de dédicace en tête du « Triomphe de Vâsudeva ». Le métier ne paie plus, malgré le retour de faveur dont les études sanscrites sont actuellement l'objet dans l'Inde. Ces études se poursuivent maintenant suivant d'autres lignes, et il est à prévoir que les auteurs de *mahâkâvyas* se feront rares à l'avenir. Raison de plus de se hâter pour ceux qui sont curieux de voir comment les formes littéraires se survivent et comment aussi, dans les plus figées, peuvent s'infiltrer quelques éléments nouveaux [1].

A. Barth.

---

189. — Rudolf Schubert. **Geschichte des Pyrrhus.** Kœnigsberg. Koch, 1894. in-8°, iv-288 pp.

M. Schubert a déjà montré dans son *Histoire des rois de Lydie* et dans son *Histoire d'Agathocle* de rares qualités de dissection historique jointe à une absence inquiétante de vues d'ensemble et de composition littéraire. Son nouveau livre porte à un plus haut degré encore l'empreinte des mêmes qualités et des mêmes défauts. Le chapitre introductoire, consacré à l'analyse des sources de la vie de Pyrrhus, est un très remarquable échantillon de ce genre de critique qui vise à « dériver notre ignorance de sa source la plus élevée ». Tout ce que M. S. dit des quatre historiens contemporains auxquels remontent, directement ou indirectement, la plupart de nos renseignements sur Pyrrhus — Hiéronyme, Douris, Proxénos, Timée — me paraît marqué au coin du bon sens le plus aiguisé et de l'érudition la plus exacte. En particulier, je suis tout à fait avec S. contre E. Meyer dans son appréciation de Douris : nul n'a mieux mis en lumière la manière charlatanesque de cet historien qui a tant contribué à fausser la physionomie de l'époque des *diadoques* par son goût démesuré pour les anecdotes romanesques, la mise en scène, les travestissements, etc.

1. Il y en a quelques-uns de la sorte, un bien petit nombre, dans le *Vâsudeva-vijaya*; mais alors l'infiltration est à forte dose et fait disparate : par exemple, l'espèce d'hymne à la liberté, à l'indépendance et à l'union qu'Indra débite au chant XIII, et l'exposition universelle d'Amarâvatî. C'est bien là du vin nouveau mis dans de vieilles bouteilles. On conçoit à la rigueur un *mahâkâvya* ayant pour thème la télégraphie électrique : il ne serait pas plus moderne pour cela.

Quant au récit même de M. Schubert, il est précis et vraisemblable, mais sec et étriqué. Nulle vie, nul art d'animer ces figures disparues, alors même que les documents le permettent et que le puissant intérêt qui s'attache à ce premier grand conflit de l'hellénisme et de Rome sollicite l'historien à déployer toutes ses facultés de peintre et de philosophe. C'est un dessin au trait qui manque d'arrière-plan, et dont le contour même est sans cesse désagréablement interrompu par des digressions, des références, des chicanes de détail dont la place serait dans les notes (il n'y en a pas une seule dans tout le volume). Même l'information de M. S. est aussi unilatérale que son talent. Il ignore les travaux récents sur l'iconographie de Pyrrhus. Il connaît peu les monnaies et n'en tire aucun parti. On ne trouvera pas chez lui que nous possédons le portrait idéalisé de Phthia, mère de Pyrrhus, sur des bronzes qui attestent la piété filiale de ce prince. Ni M. Schubert ni personne n'a remarqué non plus que les magnifiques tétradrachmes aux types de Zeus Dodonéen portent le monogramme de Thes(salonique) et prouvent que cette ville a fini par être occupée par Pyrrhus en 272. (C'est bien à tort que le Catalogue de Londres (p. 111) place la frappe de ces pièces en Sicile.) L'historien qui néglige une source d'information aussi importante que les médailles ressemble à l'architecte qui, de parti pris, excluerait le fer ou le bois de sa construction.

Th. Reinach.

---

199. — **Deuxième année de grec,** par MM. Riemann et Goelzer. Paris, Colin, 1894, in-12, 497 pages.

Une nouvelle édition de la *Deuxième année de grec*, par M. Goelzer et le regretté Riemann étant, nous dit-on, sur le point de paraître, peut-être ne serait-il pas inopportun de dire quelques mots du livre tel que nous l'offre la première édition.

Une grammaire portant la griffe de maîtres comme MM. G. et R., ne peut-être qu'excellente. Nous croyons toutefois que le plan général et parfois la rédaction de celle-ci doivent être retouchés.

Des remarques syntaxiques ont été mêlées à l'étude des formes; puis dans une seconde partie, plus particulièrement consacrée à la syntaxe, souvent elles sont reprises et complétées. Cette disposition a l'inconvénient d'éparpiller en diverses parties du volume des observations d'une même nature, et, au contraire, de grouper des remarques d'ordres différents. Par exemple, il est traité de l'emploi des temps et des modes une première fois aux pages 131-135, une seconde fois aux pages 143-145, une troisième fois aux pages 395-398. L'optatif + ἄν marquant l'affirmation adoucie figure au § 251; marquant la possibilité, il est rejeté au § 270 et rattaché à une série de remarques sur la voix passive. Cette dispersion facilite-t-elle les recherches de l'élève?

Inutile de le dire, la syntaxe proprement dite est d'une rare précision. A signaler pourtant un ordre qui n'est pas sans inconvénients. Dans la syntaxe des cas, au lieu d'étudier à part chaque cas dans ses divers emplois, les auteurs examinent tour à tour les compléments du substantif, du verbe, de l'adjectif, puis les compléments circonstanciels. D'où encore un certain morcellement ; par exemple, l'accusatif de qualification se trouve au § 475, l'accusatif de relation au § 501.

Au § 251, il est dit que l'optatif + ἄν dans les propositions conditionnelles a le sens d'un *conditionnel futur*. Ce mot de *futur*, même exact, parait-il clair aux écoliers? Ne les induit-il pas à confondre cette espèce de propositions suppositives avec celles qui ont leur verbe au futur, ou avec celles qui marquent parfois (ἐὰν + subj.) une idée de futur? [1].

Nous ne disons rien de l'étude des formes, qui est très précise et très claire. Cependant, pourquoi dans la déclinaison et la conjugaison, placer le duel avant le pluriel? S'il est douteux que cet ordre soit le plus logique, il est certain qu'il déroute un élève français, pour qui la notion grammaticale du pluriel est antérieure à celle du duel.

Pourquoi dire aussi (§ 259) que le futur et l'aoriste passifs se tirent du parfait passif, en supprimant le redoublement et en remplaçant μαι par θήσομαι ou par θην. Cette explication, inexacte d'ailleurs, ne laisse pas d'être embrouillée.

Au § 107, il est dit que ι, dans la déclinaison de πόλις, υ dans celle de πέλεκυς, deviennent ε devant une voyelle. Rien de plus simple en apparence, mais rien de plus faux. Or, faut-il, même sous prétexte de clarté, donner aux enfants des explications qu'il sera nécessaire de redresser plus tard? Ne vaudrait-il pas mieux s'abstenir de toute explication?

Mais, disons-le bien vite, ces imperfections de détails ne compromettent en rien la supériorité de l'ouvrage : elles peuvent disparaître aisément. Le plan aussi pourra être modifié, qui rend le volume peu maniable. Ce léger défaut a pour cause l'intention même des auteurs. Une grammaire, en effet, ne saurait tailler à une classe sa besogne quotidienne. Elle doit-être avant tout méthodique, afin d'être claire et de rendre les recherches commodes. C'est l'affaire du professeur d'y guider les élèves suivant leurs besoins et suivant les indications des programmes.

J. PORTIER.

---

1. Le § 557, sur les propositions suppositives, est ainsi conçu : « Quand la proposition principale, en français, est au conditionnel, la conjonction grecque εἰ de la proposition surbordonnée se construit tantôt avec ἄν et l'imparfait — ou l'aoriste de l'indicatif, tantôt avec ἄν et l'optatif. » — L'erreur est trop évidente; elle ne peut être attribuée qu'à une faute d'impression, d'autant plus que l'exemple qui suit infirme la règle énoncée.

191. — H. Springer. **Das altprovenzalische Klagelied mit Beruecksichtigung der verwandten Litteraturen** (dissertation de doctorat), Berlin, [1895], in-8 de 53 p.

On pouvait s'étonner que le *planh* provençal n'eût pas encore été l'objet d'une étude spéciale : le présent travail comble cette lacune d'une façon fort satisfaisante. L'auteur y met en relief quelques faits nouveaux [1] et y présente d'intéressantes observations notamment sur le caractère purement lyrique du genre et ses rapports avec les autres formes de la poésie provençale.

Nous nous bornerons à quelques observations de détail. Du chapitre II (la complainte historique dans l'antiquité et la poésie latine du moyen âge) l'auteur eût pu sans inconvénient supprimer la première partie, qui n'a qu'un rapport fort éloigné avec le sujet [2], et il n'eût pas mal fait d'approfondir la seconde : elle lui eût fourni l'occasion de fortifier par des exemples faciles à réunir la théorie, exposée ailleurs, de l'indépendance du *planh* provençal vis à vis du *planctus* savant. — Dans le chapitre sur le rythme se sont glissées quelques erreurs : le *planh* de Raimon Gaucelm de Béziers (401, 7) est en abba *cc*dd et ne reproduit point par conséquent la forme des deux pièces alléguées. Celui de Bertrand Carbonel (15) n'est point nécessairement calqué sur le sirventés de Pierre Cardinal (49) : il est plus probable que les deux pièces suivent un modèle commun [3]. — M. Springer a passé un peu rapidement sur ce qui concerne la mélodie des *planhs :* plusieurs poètes, caractérisant eux-mêmes la musique qu'ils ont adaptée à leurs pièces, la qualifient (ce qui paraît du reste fort extraordinaire) de « plaisante » et « facile » (*leugier*), épithètes qui semblent impliquer la gaîté et l'animation. Les *Leys* au contraire exigent une mélodie « plaintive et posée » et parlent ailleurs de la « graveza del so » : ce sont là au surplus les caractères qui paraissent le plus appropriés à la nature du genre et ceux qu'on retrouve dans la seule mélodie conservée. Il y a là une réelle

---

1. Il sera sans doute amené à en exposer un plus grand nombre dans une édition augmentée de son travail, qui paraîtra dans les *Berliner Beitræge zur germ. und rom. Philologie* dirigés par M. E. Ebering, et où il donnera, outre des éclaircissements particuliers sur diverses pièces, une édition critique de quatre *planhs* choisis parmi les plus célèbres; les deux derniers dont M. S. annonce la publication (76, 12 ; 330, 14) présentent sans doute un vif intérêt historique, mais il eût pu aisément en trouver d'autres dont une édition critique eût été plus méritoire et plus désirable.

2. Cette partie est du reste fort incomplète : on s'étonne notamment que M. S. n'ait pas cité la pièce de Catulle sur la mort de son frère (101) et les élégies de Properce sur celle de Petus et de Marcellus (III, 7 et 18).

3. Il est intéressant de relever les imitations de forme, mais les autres ne méritaient pas moins d'être signalées : le *planh* de R. Gaucelm de Béziers par exemple rappelle de très près celui de son compatriote Guillem (205, 2) dont le caractère historique et national avait sans doute contribué à maintenir la popularité dans la ville de Raimon Roger.

difficulté que M. Springer n'était pas tenu de résoudre, mais que du moins il eût été bon de signaler [1].

Le dernier chapitre de M. Springer, consacré au *planh* dans la littérature provençale de la décadence [2] et les littératures française, allemande, italienne, espagnole, catalane, portugaise, est fort riche en indications, trop riche peut-être. M. S. eût pu en élaguer la mention de toutes les œuvres qui ne procèdent point directement du *planh* provençal, telles que ces complaintes narratives, d'un caractère souvent populaire, qui deviennent si nombreuses aux XIVe et XVe siècles : elles ne rentraient pas plus dans son sujet que les *lamenti storici* italiens qu'il a sagement écartés. Les imitations directes du *planh* en français sont extrêmement rares, et ce fait a lieu d'étonner si l'on songe à la vogue que le genre a obtenu dans les autres pays romans. M. Springer n'en connaît qu'un seul exemple, médiocrement intéressant [3]; je puis lui en signaler un autre beaucoup plus caractéristique : J. Erart, dans une pièce restée inédite (Raynaud, 485) et qui mériterait assurément la publication mieux que celle de J. de Neuville, exprime les regrets que lui cause la mort d'un protecteur défunt, mais, plus avisé en cela que ses prédécesseurs méridionaux il y ajoute l'éloge de ceux en qui il espère en retrouver d'autres. La pièce est du reste de date assez récente [4] et il

---

1. Peut-être pourrait-on la résoudre en supposant, contrairement à ce que dit M. S. et à ce qu'ordonnent les *Leys*, que la mélodie du *planh* était, comme celle du *sirventés*, empruntée à une chanson en vogue. Plusieurs des auteurs se montrent préoccupés de compenser la tristesse du sujet par la gaîté de la mélodie. On sait que cette contradiction existait aussi dans le descort, où elle ne choquait apparemment personne. Les prescriptions de *Leys* n'ont naturellement aucune valeur pour l'époque classique (le rédacteur constate du reste lui-même qu'elles sont en contradiction avec l'usage). — M. S. ne signale que cinq cas assurés d'emprunt de rythme et par conséquent de mélodie ; mais ces cas seraient sans aucun doute plus nombreux si la lyrique provençale eût subi moins de pertes ; enfin l'identité des rythmes n'est point une condition indispensable de celle des mélodies, comme M. Restori le démontrera prochainement dans un chapitre de l'*Histoire générale de la littérature française* qui se prépare actuellement sous la direction de M. Petit de Julleville.

2. C'est ici et non plus haut qu'il eût été naturel de mentionner celui de Raimon de Cornet (daté de 1324 environ).

3. Dans la pièce en question (Raynaud, *Bibliog.* 709). Ce poète déplore bien la mort de sa dame ; mais deux couplets à peine sont consacrés à ce sujet ; le reste est rempli par des lieux communs sans intérêt.

4. Je puis en fixer approximativement la date, grâce à une obligeante communication de mon collègue M. H. Guy, qui a fait dans les Archives du Pas-de-Calais, en vue d'une étude sur Adam de la Hale, de très fructueuses recherches. Le second envoi nomme Pieron Wyon et Wagon ; Pierre Wyon, cité dans un grand nombre de jeux partis, était échevin en 1269 ; Wague Wyon, nommé plusieurs fois dans les pièces satiriques du manuscrit 12615 et destinataire d'une chanson de Cuvelier (R. 2108) est inscrit dans le *Registre des Jongleurs* à l'année 1273. Quant à Robert Crespin, nommé dans le premier envoi à côté de son frère Henri, il est probablement identique au personnage du même nom que nous présentent des actes de 1293, 1295, 1301 et qui était mort « tout darrain » en 1307 (Archives du Pas-de-Calais, série H., 90, pièce 15).

est vraisemblable que, dans cette société bourgeoise d'Arras, qui rappelait par tant de côtés la société aristocratique du midi, cette imitation du *planh* provençal [1] n'était pas la première qui eût eu occasion de se produire [2].

A. Jeanroy.

---

192. — H. Teulié, **Mémorandum des Consuls de la ville de Martel**, Paris, Bouillon, 1895, in-8° de 47 pages. Extrait de la *Revue de philologie française et provençale*, tomes vii et viii.

M. Teulié a trouvé à la mairie de Martel (Lot) un manuscrit de la deuxième moitié du xiiie siècle [3], sorte de « Memorandum » où les Consuls ou leurs secrétaires inscrivaient les comptes qui devaient être ensuite reportés sur les registres ordinaires. Ce manuscrit est donc une sorte de livre de raison, précieux par sa date ; on y trouve la mention des dépenses les plus variées, depuis les sommes, relativement considérables, employées en cadeaux aux puissants du jour jusqu'aux quelques deniers affectés à l'achat de l'encre et du parchemin nécessaires aux comptes municipaux. Des cinq fragments publiés par M. Teulié, le plus intéressant est le dernier, qui nous fait assister à un procès relatif au règlement d'un modeste héritage et nous instruit sur les attributions judiciaires des consuls. Mais l'intérêt d'une publication de ce genre est surtout philologique ; aussi M. Teulié a-t-il bien fait de compléter la sienne par une brève analyse des principaux traits dialectaux du texte et un glossaire [4] où il a relevé toutes les formes verbales, ainsi que tous les mots non enregistrés par Raynouard que présentent, non seulement les morceaux publiés, mais les soixante-dix-huit folios du manuscrit. Ajoutons que la brochure est enrichie d'une bonne reproduction en phototypie de deux pages de celui-ci.

A. Jeanroy.

---

1. Cette pièce est sur le même rythme, fort rare dans notre ancienne lyrique, qu'une chanson de Gace Brulé (R. 1724) et qu'un serventois de Conon de Béthune (R. 1837), ce qui semblerait indiquer, contrairement à l'opinion de M. Springer, que le *planh* empruntait souvent sa mélodie à d'autres œuvres.

2. Les erreurs de référence ou fautes d'impression sont assez nombreuses : p. 15, l. 23, lire 276 ; p. 20, l. 13 *dolor* ; p. 26, l. 12, lire 372.

3. Il forme comme l'a montré M. A. Thomas (*Annales du Midi*, VI, 234) la tête d'une série aujourd'hui déposée aux Archives du Lot.

4. Le mot *plom*, cité, d'après Godefroy, à l'article *plum* = peson n'a rien à faire avec ce dernier. C'est une graphie fautive pour *pelon*, qui signifiait, comme aujourd'hui encore dans le Blaisois, brin d'osier. M. A. Thibaut (*Glossaire du pays Blaisois*) le rattache avec raison à peler « parce que les brins se pèlent facilement et sont employés pelés par la vannerie ». — Le mot *couc*, dans la phrase *al adobar lo couc d'Obazina que derroqueron lh'efan* (II, 187) doit peut-être se lire *couquier* (pour *clouquier*) ; il s'agirait de réparations à exécuter au clocher d'Obazine détérioré par quelque gaminerie des enfants de Martel.

193. — Henri LICHTENBERGER, **Histoire de la langue allemande**, in-8, pp. XIV, 480. — Paris, Laisney, 1895.

Le titre, trop général, est plutôt pour nuire. On ne peut encore écrire l'histoire d'aucune langue. L' « évolution intime » de la langue n'est pas la même chose, quoi qu'en dise M. Lichtenberger (p. 161) que la grammaire historique. M. L. divise son livre en deux parties intitulées : *Histoire externe* et *Histoire interne*. Je ne vois pas d'inconvénient à cette terminologie qu'il emprunte non pas, comme il le dit (p. VII), à la philologie, mais à l'histoire littéraire. En tout cas, il faut bien entendre que la grammaire historique, quand même on y ajouterait la syntaxe, absente chez M. Lichtenberger, est encore une histoire très extérieure de la langue.

M. L. définit ainsi le but de son livre : « De même que dans notre exposé historique nous avons décrit avec plus de détails la genèse de l'allemand littéraire, de même dans notre exposé grammatical nous nous efforcerons surtout d'exposer comment a pris naissance l'allemand littéraire moderne. » (p. 161.) Phrase inintelligible. Mais il y a peut-être faute d'impression. M. L. veut dire qu'il a esquissé : 1° une géographie historique des dialectes ; 2° une morphologie historique de ceux de ces dialectes dont est né l'allemand littéraire. Sa tentative est méritoire. Elle a été heureuse en grande partie.

I. M. L. nous prévient qu'il s'est borné à résumer les travaux des Allemands. Mais son résumé, pour l'histoire externe, est trop littéral et trop étendu. M. L. suit pas à pas, durant plus de cent pages (p. 37-158) le livre de Socin : « *Schriftsprache und Dialecte* ». Il lui prend son classement, ses appréciations, ses exemples et ses statistiques. Mais Socin n'était lui-même, pour une part, qu'un résumé de seconde main. Pour quelques monuments de l'époque primitive pourtant M. L. risque son opinion personnelle [1].

Les généralisations de M. L. en matière de philosophie linguistique ne sont pas très précises et cohérentes. Il semble adopter (p. 6.) la doctrine des « ondulations latines linguistiques » due à Joh. Schmidt. Cette

---

1. Mais là il a quelques incertitudes. « L'usage des runes, dit-il (p. 10) devait être *inconnu* ou du moins très restreint à l'époque de Tacite qui n'en fait pas mention. » Et plus bas (p. 43 : « *Longtemps avant* l'avènement du christianisme, les Germains avaient une littérature, un alphabet, l'*alphabet runique*. » Il faut choisir. En réalité, il sera toujours permis de conjecturer que Tacite a parlé des runes Germ. (c. XX). Et si le nom de la devineresse *Albruna* est exact (Germ. c. VII.), le mot se trouve chez lui en toutes lettres. — Il est bien douteux que la déesse *Austrô* (p. 43) ait donné son nom à la fête du printemps ; on croit plutôt qu'elle le lui emprunte, et n'est que cette fête personnifiée. V. Mannhardt. *Baumkultus der Germanen*.— Il est bien difficile de prouver que le *Hildebrandslied* (p. 43) remonte à l'époque païenne. J'espère lui assigner avec vraisemblance une autre origine. Mais il fallait citer ici la prière de Wessobrunn où on a retrouvé les débris d'une Voeluspa germanique. — Ce que dit M. L. de l'éducation scolastique par le *trivium* et le *quadrivium* n'est pas propre à l'Allemagne seule.

doctrine se prononce pour les migrations phonétiques, au lieu qu'autrefois on ne croyait qu'aux migrations nationales. Elle admet surtout que les dialectes ont toujours existé. Néanmoins M. L. parle ailleurs (p. 6) de la «patrie primitive des Indo-Européens». Il croit à une langue germanique primitive unique (p. 11, 27) qui se serait ultérieurement divisée en dialectes. La vérité est que de tout cela nous ne savons rien. Mais il faut généraliser avec suite. Les monuments les plus anciens nous montrent partout des dialectes. L'*indo germanische* et *l'urgermanische Grundsprache* sont des hypothèses.

Sur les lois phonétiques, M. L. fait (p. 164 sq.) cette profession de foi : « La philologie moderne a posé en principe que les lois phonétiques *sont constantes comme les lois physiques.* » C'est là une opinion vieillie. Cette comparaison avec les lois physiques est une métaphore imaginée par Leskien et Osthoff, mais assez dénuée de sens. H. Paul qui autrefois défendait cette cause mauvaise l'a abandonnée avant même que Curtius l'eût définitivement discréditée. Selon Brugmann les lois linguistiques ne souffrent pas d'exceptions. Mais il se garde d'y voir autre chose que des formations analogiques. (Brugmann, Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft p. 55, sq.) En histoire, et dès lors en linguistique, il ne faudrait jamais parler de *lois,* ni surtout de lois constantes. Il n'y a que des liaisons de faits plus ou moins généralement observées. Les altérations phonétiques d'étendue inégale, d'où, selon M. L. lui-même (p. 165, 166) naissent les *dialectes*, prouvent assez qu'il n'y a eu dans leur apparition aucune régularité physique. On a beau faire intervenir, avec Osthoff et M. Lichtenberger, *la loi* de l'analogie. L'analogie paraît bien avoir de nombreux caprices, et en tous cas elle est d'essence psychologique, comme l'a bien montré Brugmann.

II. M. L. qui généralise mal est bien informé des faits. Ses chapitres phonétiques suivent surtout l'*althochdeutsche Grammatik* de Braune et l'ouvrage récent de Wilmanns. Il faut l'en louer [1]. L'explication des phénomènes d'apophonie chez M. L. est très au courant des derniers travaux. Je ne sais s'il est exact de dire pour le degré réduit que « le plus souvent la voyelle ne disparaît pas complètement, de telle sorte qu'en germanique on trouve en général en ce degré la même voyelle *é* qu'au degré moyen. » (p. 200.) Le fait est exact. Mais cette voyelle est peut-être un emprunt analogique. Pour la série apophonique en *a*, M. L.

---

1. On pourrait disputer sur les faits suivants : p. 180. « *Plus tard* (c'est-à-dire *après* le IXe siècle), les écrivains font aussi usage du circonflexe » pour désigner les voyelles longues. » Koegel a trouvé le circonflexe dans le glossaire de Paris et Sievers dans Tatien. — p. 82. « *ê* ouvert germanique se transforme en *â* vers le IVe siècle. » — On l'a soutenu dans Paul, Beitræge. XI, 1. Mais nous n'avons ici pour textes que des noms propres latins d'Ammien Marcellin ; et on ne voit pas pour quelle raison les formes en *ê* seraient plus anciennes que celles en *â*. — p. 188. M. L. oublie de faire cette réserve que *ai* devant *h* ne se transforme pas, si l'*h* est final ou géminé. Exemple : *eih, Zeihhan*. — p. 190. La transformation de *au* en *ao* pour arriver à l'*ô* facilite l'explication ; mais Braune n'a trouvé de textes pour *ao* qu'en Bavière.

dit (p. 203) que la voyelle peut être précédée ou suivie, non seulement d'une consonne ordinaire et d'une voyelle consonne, mais d'une consonne voyelle (n, m, r, l). Je pense qu'on serait bien en peine de citer un exemple en *-m*. M. L. n'en cite pas même pour l'*n* où il aurait pu en trouver.

Pour la fracture M. L. conserve la définition traditionnelle. Il y a à cela des inconvénients dont il se rend compte. Le principal est de ne pas permettre un exposé assez général de la métaphonie. L'altération e>i sous l'influence d'*i* et d'*u* est une métaphonie. M. L. dit (p. 208) que le changement d'*e* en *i* par *U-Umlaut* est *postérieur* à la modification **bhend* > *bintan*, et *nëman* > *nimis*. Il n'en donne pas de preuves. Connaissons-nous donc un texte qui donne **gëbu*? Il me semble vraisemblable de soutenir que la modification d'*ïë* en *i* devant une nasale (*bintan*) est due au timbre en *-U* de la nasale. Ce timbre se manifeste dans le degré réduit, où la nasale sonnante engendre cette voyelle : **bhnd* > **bundh* > *ga-bun-den*. Il faut alors définir la métaphonie moins timidement que ne fait M. L. (p. 211.) Elle comprend l'action non-seulement de l'*i*, mais de l'*u*. Il ne faut pas non plus dire, comme on fait toujours, qu'elle ne se montre pas dans le gotique. (p. 212). Car sans doute dans les flexions gotiques elle est éliminée. Mais il y a une métaphonie préhistorique où le gotique a dû prendre part. Du moins il faut l'admettre, si on veut expliquer les désinences de ses verbes forts au pr. ind. Car on a la série :

2e pers. sg. prégerm. *far-*e*-si > *far-*i*-si > got. far-*i*-s.

3e pers. sg. prégerm. *far-*e*-thi > *far-*i*-thi > got. far-*i*-th.

M. L. a mieux aimé ne pas expliquer (p. 409) la formation de ces désinences. Il est vrai qu'il a évité, en s'en abstenant, une contradiction où était tombé M. V. Henry, qui tout en admettant cette métaphonie particulière, avait nié la possibilité d'une métaphonie préhistorique en général.

Les lois de Grimm sont exposées avec une singulière netteté, bien que de façon trop succincte. On regrette notamment que M. L. n'ait pas voulu décrire (p. 227) l'ordre dans lequel on suppose que les substitutions consonantielles ont dû se produire. Cette description s'imposait après le développement que M. L. avait donné à l'évolution des voyelles. Le chapitre sur l'accent, où M. L. suit Wilmanns, offre quelques négligences [1], et il faut absolument contester des formules comme celle-ci : p. 263 : « Tout mot qui dans la phrase ne fait que *servir de liaison à*

1. Dont voici des exemples. P. 258 : « *beistehen* accentue la *préposition* parce que dans un groupe syntactique comprenant un verbe et un *adverbe*, c'est *l'adverbe* qui porte l'accent. » Est-ce adverbe ou préposition? — p. 261. « Dans les mots composés, l'accent secondaire repose en général sur celui des *termes* de composition qui ne porte pas l'accent principal. » Formule naïve et vague. Ce *terme* à accentuer n'a-t-il donc qu'une seule syllabe? — P. 262. Parmi les dérivés à suffixe on ne peut citer *truobisal*, composé de deux substantifs.

deux autres mots devient atone. » Cette terminologie n'offre pas de sens saisissable. Dans l'exemple cité : « *Karl holt Wasser* » l'atonie du verbe ne provient pas de son rôle logique qui exigerait plutôt l'accent secondaire, mais de sa position entre deux accents principaux. Cette question a été bien étudiée dans la métrique de Minor. — Le vocalisme des syllabes inaccentuées n'est pas expliqué. V. Paul. Grdr. p. 570. Sur la question de l'élision des finales devant des voyelles (p. 267), M. L. prend audacieusement parti pour Wilmanns contre Braune, en l'affirmant générale à toutes les époques.

Ce qu'il y a de meilleur dans le livre de M. Lichtenberger, ce sont les chapitres de morphologie (p. 275-450). Ils sont un modèle de vulgarisation claire et critique. Braune, qui n'a pas autant que M. L. tenu compte de l'origine préhistorique des formes, ne saurait les remplacer. Il est dès lors regrettable que dans la théorie de la déclinaison (p. 326) le tableau et l'explication des désinences préhistoriques fasse défaut. Plusieurs détails demeurent obscurs du fait de cette omission. Ex. : l'ex. du pluriel en *-ir* (p. 328) [1]. Il faut regretter que M. L. ne s'explique point sur la caractéristique *-t* des prétérits faibles. Sa prudence est peut être la sagesse même, mais elle nous prive de son opinion. De même p. 430 il a gardé la plus entière réserve sur l'apophonie des voyelles thématiques dans les verbes faibles, et cette fois sans indiquer qu'il y avait là un problème.

Mais ce sont là d'infimes détails. Ce qu'il faut dire, c'est que le livre de M. L. est infiniment commode ; et dans ses derniers chapitres, presque impeccables, il touche au mérite personnel. Il en faut souhaiter une réédition où manqueraient l'inutile extrait de Socin et les paragraphes d'une philosophie linguistique surannée. Et pourquoi M. Lichtenberger n'y ajouterait-il pas avec l'aide de Delbrück, de Paul et des monographies existantes, un essai de syntaxe historique?

Charles ANDLER.

---

194. — Virgile ROSSEL. **Histoire de la Littérature française hors de France.** Paris. A. Schlachter. 1 vol. in-8, 1895.

Nous avions déjà les quatre volumes de l'*Histoire de la littérature française à l'étranger* de A. Sayous. Mais Sayous n'avait étudié cette

1. Voici en outre où l'on pourrait trouver à redire : P. 332 il est dit que *Rücken* et *Weizen* ont passé à la déclinaison faible avec gén. en *-ens*. Il faut les classer au contraire avec les noms forts du type *Namen* (p. 348). — Le pluriel aha. *snêwâ*. mha. *snêwe* (p. 333) n'a jamais existé. — Parmi les neutres faibles (p. 349) M. L. ne cite pas *hiwun*. — La question de la formation des adverbes est systématiquement omise. — P. 398 cette formule que « le prés. des verbes à redoublement s'est maintenu intact *depuis* le gotique », est un vestige d'une vieille interprétation historique. — P. 411. Omission totale des exemples pour les désinences du subj.

annexe de nos annales littéraires qu'en trois ou quatre contrées — Savoie, Hollande, Prusse et Suisse — et seulement pendant le xviie et le xviiie siècles. L'ouvrage de M. Rossel examine, au contraire, tous les livres écrits en français hors de nos frontières depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'heure actuelle et ajoute aux pays déjà explorés par son devancier le Canada, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, la Russie et la Roumanie.

Les auteurs qui ont écrit en français à l'étranger sont de deux sortes. D'abord des Français émigrés ou bannis, ensuite des étrangers vivant dans des régions parlant plus ou moins officiellement la langue française. Les premiers — tels Calvin, H. Estienne, d'Aubigné, Descartes, Bayle, Saint-Évremond, Lamettrie, etc. — ont gardé dans nos histoires littéraires la place qui leur était due. Les autres, dès qu'ils ont eu quelque génie — comme Froissart, Chastelain, Jean le Maire, J.-J. Rousseau, ou Mme de Staël — s'y sont conquis de suite un chapitre en devenant pour nous de véritables compatriotes intellectuels. En dehors de ces noms fameux l'histoire de la littérature française à l'étranger ne peut donc avoir à nous présenter que des noms secondaires, sur lesquels les longues études auxquelles se complaisait Sayous ne seraient plus de circonstance et qu'il suffit d'énumérer brièvement avec quelques mots d'appréciation. C'est ce qu'a fort bien compris M. Rossel. A chaque contrée qu'il aborde il expose en un tableau général les conditions ambiantes et la nature du mouvement littéraire français qui s'y est produit et, consacrant seulement de courtes notices aux grands écrivains sur lesquels il sait qu'on pourra trouver tous les détails désirables dans nos propres histoires littéraires, il se contente de dénombrer rapidement autour d'eux la foule des écrivains de second ou de troisième ordre dont la petite gloire n'a pu assez briller pour poindre jusqu'à nous.

Ses tableaux d'ensemble sur l'histoire de la littérature française en chacun des pays où elle s'est développée constituent assurément la partie la plus intéressante et la plus instructive de son livre. Les renseignements précieux et les aperçus suggestifs y abondent. Signalons surtout, comme plus particulièrement importants, ceux qn'il a consacrés à la Belgique et au Canada. Quant aux chapitres purement historiques qui les suivent, il suffira de jeter un coup d'œil sur la *table analytique* de onze pages à deux colonnes qui termine le volume, pour juger du nombre prodigieux d'écrivains qu'il est parvenu à y mentionner.

Une pareille masse de faits ne s'assemble assurément pas sans omissions et sans erreurs. Toutefois les points à rectifier sont ici de médiocre importance. Que le *Moyen de parvenir* ne puisse être attribué à H. Estienne (p. 50), que Muralt ne fût pas le premier à introduire le nom de Shakespeare en France (p. 68), que Pierre Michault ait écrit la *Danse aux Aveugles* et non le *Miroir des Dames* (p. 171), que certaines locutions du français canadien données comme venues de l'anglais soient au contraire aisément retrouvables dans le français populaire du

XVIe siècle (p. 295), que la romance « Adieu, plaisant pays de France » ait pour auteur Meusnier de Querlon et non Marie Stuart (p. 468), ce sont là en réalité des erreurs bien secondaires. On serait plutôt porté à regretter l'absence de quelques noms d'écrivains sur le compte desquels un tel livre sera naturellement le premier où on croira devoir aller s'informer : celui, entre autres, de Pyneton de Chambrun, l'auteur des *Larmes*, ou celui de Léger, l'historien des Vaudois. On y voudrait aussi un chapitre sur l'Italie, terre où, depuis le *Trésor* de Brunetto Latini, jusqu'à nos jours, le français a souvent été écrit avec honneur. Mais ce sont là des desiderata auxquels l'auteur pourra lui-même facilement satisfaire. Tel qu'il est son livre est d'une valeur générale assez estimable pour prendre place dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à l'histoire intégrale de notre littérature.

Raoul Rosières.

---

195. — Gaston Deschamps : **La Vie et les Livres.** Paris. A. Colin, 1 vol. in-12. 1894.

Berlioz écrivit jadis un feuilleton célèbre où, obligé de rendre compte d'un opéra qui lui déplaisait, il s'attardait longuement à raconter une excursion à Montmorency, l'histoire d'un piano magique, mainte autre chose encore et s'apercevait seulement à la dernière ligne qu'il avait absolument oublié l'objet de sa causerie. Un peu ainsi procède M. Deschamps, si excellents que soient quelques-uns des livres dont il se propose d'entretenir ses lecteurs dans les divers articles de journaux qu'il réunit en ce volume. A-t-il à parler de *L'Égypte* de G. Charmes, il expose la question d'Orient, blâme le ministère Freycinet, raconte la vie de Mariette, célèbre les fouilles de M. Maspero et octroie à peine entre temps, comme par mégarde, quelques lignes à l'auteur qu'il voulait examiner. Prétend-il étudier les *Poètes de la Bretagne*, il analyse complaisamment deux livres de M. Le Braz sans plus se soucier des autres bardes armoricains. Même lorsqu'il se renferme dans son sujet, il y erre de fait en fait au hasard de ses pas plutôt qu'il ne s'y dirige. Il part dispos et alerte, rêve, bat les buissons, court après tous les papillons qui passent, et semble bientôt ne plus savoir pourquoi il est parti. Ne vous attendez pas, avec lui, aux analyses quelque peu suivies ou aux réflexions bien profondes. Il s'attarde si peu à méditer que lorsqu'il lui arrive d'alléguer quelque fait étranger ou de rappeler quelques souvenirs classiques, ce n'est pas toujours sans erreurs. Mais il vous amusera certainement par son aimable bonne humeur, mille remarques ingénieuses, de spirituels propos et bien des mots plaisants. Si son livre vous instruit peu — même et surtout sur les auteurs dont il rend compte — il vous fera passer une heure ou deux de la plus charmante façon.

Raoul Rosières.

CHRONIQUE

— M. Louis LEGER a fait paraître la quatrième édition, revue et complétée, de son *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1894* (Hachette, 1895. In-8, 687 p. avec six cartes 5 francs). Nous ne reviendrons pas sur ce volume qui met en relief l'importance de trois grands groupes qui servent de base à l'État autrichien, qui parle non de l'Empire autrichien, mais de l'Austro-Hongrie, qui met au premier plan deux pays jusqu'ici trop dédaignés, la Hongrie et la Bohême, qui substitue aux dénominations germaniques les noms indigènes trop longtemps traduits ou défigurés par les Allemands. Comme l'a dit Freeman dans la préface qu'il a mise en tête de l'édition anglaise du volume de M. Leger, on trouve en cet ouvrage non l'histoire de la maison d'Autriche, mais l'histoire d'une collection de royaumes, de duchés, etc., réunis par des causes accidentelles et qui n'ont, en réalité, rien de commun, ni la langue, ni les sentiments, ni les intérêts.

— La Société des Études historiques (6, rue Garancière) décernera un prix de mille francs aux auteurs des meilleurs mémoires sur les questions suivantes : Concours de 1896 (clôturé au 31 décembre 1895) « Étudier l'état et le fonctionnement des justices seigneuriales à la veille de la Révolution, montrer les services qu'elles rendaient encore, les abus qu'elles engendraient ». — La Société demande, non une étude d'ensemble, mais une étude régionale ou locale, d'après les documents d'archives. — Concours de 1897 (clôturé au 31 décembre 1896) « Comptabilité publique et bibliographie des comptes royaux jusqu'à l'avènement des Valois ».

ALLEMAGNE. — Il s'est formé à Würzbourg, sous la présidence du professeur Dr O. BRENNER, un *Verein für bayerische Volkskunde und Mundart forschung* ou Société pour l'étude des dialectes et du peuple bavarois. Elle a pour but de recueillir tout ce qu'il y a encore de *Volksthümliches* ou de populaire en Bavière. Elle compte déjà cent soixante membres. La cotisation annuelle est de un mark ou 1 fr. 25. L'organe de la Société est les *Mittheilungen und Umfragen zur bayerischen Volkskunde*, dont le premier numéro a paru à la fin de mars.

HONGRIE. — Les sciences militaires ont été longtemps négligées en Hongrie; on le comprendra facilement si on sait que presque tous les officiers étaient autrichiens. Il est vrai que dès 1826, le comte Festetich avait fondé un prix pour la traduction des meilleurs ouvrages militaires de l'étranger, que plusieurs officiers d'origine hongroise ont fait partie de l'Académie jusqu'à la Révolution, mais on se contentait généralement de traductions. C'est ainsi que Kiss avait traduit les *Principes de stratégie* de l'archiduc Charles. Mais en 1847, avec le renouveau de la vie nationale, nous voyons que l'Académie proposa au concours cette question : « Comment pourrait-on organiser plus avantageusement que par le passé la défense nationale? » Le canon de la Révolution fut la réponse. Depuis, on n'a plus agité ces questions. Tout dernièrement une « Commission militaire » fut instituée à l'Académie et jointe à sa troisième classe (sciences). Elle a commencé par la publication de la *Revue de stratégie* rédigée par M. Eugène HORVATH, l'éditeur des œuvres militaires du comte Zrinyi, le célèbre *ban* de Croatie. Puis, elle a fondé une « Bibliothèque d'histoire militaire » dont le premier volume, dû à M. Maurice SZÉCSI, traite de la guerre austro-italienne au point de vue tactique (*Az osztrak-olasz haboru 1866-ban*, 282 p. et 12 cartes). L'ouvrage du savant officier des honvéd se compose de cinq parties : I. *Avant la guerre*, II *La campagne en Vénétie* (où la bataille de Custozza est décrite heure par heure), III *La*

défense du Tyrol, IV *Sur la mer Adriatique*, V *Après la guerre*. L'auteur a compulsé avec beaucoup de zèle tout ce qu'on a publié en Autriche et ailleurs sur cette campagne et mis à contribution les revues et les journaux de l'étranger. L'Académie militaire des honvéd (Ludovika-Akademia), à Budapest, est le centre de ces études, mais c'est l'Académie qui subventionne les travaux savants.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 mai 1895.

L'Académie décide qu'il y a lieu de procéder à l'élection d'un associé étranger, en remplacement de sir Henry Creswick Rawlinson, décédé.

Sur le rapport de M. Gaston Paris, l'Académie décerne le prix La Grange, d'une valeur de 1.000 francs, à M. Alfred Jeanroy, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, pour ses *Observations sur le théâtre religieux au moyen-âge dans le Midi de la France*.

Sur le rapport de M. Barbier de Meynard, l'Académie décerne le prix Stanislas Julien, d'une valeur de 1,500 francs, au R. P. Couvreur, pour son *Choix de documents, lettres officielles, proclamations*, etc., textes chinois accompagnés d'une traduction française.

M. Heuzey dit qu'il a reçu de M. de Sarzec les estampages de plusieurs monuments qui sont d'un intérêt majeur pour l'histoire de la haute antiquité chaldéenne. Ce sont surtout deux bétyles ou galets de fondation, sur lesquels Eannadou, le roi guerrier de la stèle des Vautours, a gravé une relation de son règne. L'un d'eux ne contient pas moins de cent cinquante cases d'écriture. A côté des longues litanies religieuses qui constituent presque toute l'épigraphie de cette époque très reculée, ces *res gestae* sont jusqu'ici les seules inscriptions contemporaines vraiment historiques que nous en possédions. D'abord Eannadou a travaillé activement à étendre et à fortifier les villes ou quartiers détachés qui formaient l'agglomération de Sirpourla; il a fortifié particulièrement Ourou-azagga (la Ville-Sainte). La liste de ses victoires comprend le pays d'Elam et celui d'Isban, qui sont les ennemis traditionnels, puis les cités historiques d'Erech, d'Our et aussi la Ville-du-Soleil (évidemment Larsam) ; enfin plusieurs autres villes dont les noms sont moins bien établis, la ville du Pays d'Az, Ouroua-Ki, Mighémé-Ki, Aroua-Ki. Dans sa partie moyenne, la relation laisse entrevoir des alliances entre quelques-unes de ces villes, appuyées par l'intervention d'un nouvel adversaire, le pays de Kish. Les articles qui le concernent ne s'en terminent pas moins par la formule ordinaire exprimant sa défaite. Sur la stèle des Vautours, Eannadou porte le titre de roi de Sirpourla et il le donne aussi à son père Akourgal et à son grand-père Our-Nina ; sur les galets, il ne prend pour lui-même, pour son père et peut-être même pour son aïeul, que le titre religieux de patési de Sirpourla. En revanche il se glorifie d'avoir été investi du patésiat (en sumérien *nam-patési* par la déesse Istar, qui était la « dame des batailles ». Ce sont là des particularités qui tiennent surtout à la constitution théocratique des premières principautés chaldéennes. Elles n'empêchent que le petit état de Sirpourla ne nous apparaisse, dès les origines de l'histoire, comme activement mêlé au mouvement des populations de la Chaldée et tenant parmi elles une place importante. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Foucart lit une note sur la construction du temple de Delphes. On croyait généralement que l'édifice était terminé au ve siècle. M. Foucart montre, par un passage, jusqu'ici mal compris, de Xénophon et par un décret athénien, qu'au IVe siècle, les Grecs se préoccupaient de trouver les ressources nécessaires à l'achèvement du sanctuaire. Ce fait établi permet de mieux interpréter quelques-unes des découvertes récentes. Le temple, dans lequel des comptes contemporains de la guerre Sacrée mentionnent des travaux exécutés par une commission internationale est, sans aucun doute, le temple d'Apollon. Les débris de la colonnade dorique mis au jour dans les fouilles datent aussi du milieu du IVe siècle, et il n'y a pas lieu d'être surpris du style des chapiteaux ni de supposer que l'édifice a été reconstruit. — Cette lecture est suivie de quelques observations de MM. Weil et Perrot.

L'Institut de France est autorisé à accepter un legs à lui fait par M. Estrade-Delcros (8.000 francs environ) et destiné à la fondation d'un prix qui sera décerné successivement par chacune des sections de l'Institut : par l'Académie française en 1896, par celle des Inscriptions et Belles-Lettres en 1897, etc.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 20 mai — 1895

196. — **Matschafa Koufoulê** or the ethiopic version of the hebrew Book of Jubilees otherwise known among the greeks as Η ΛΕΠΤΗ ΓΕΝΕΣΙΣ, edited from four ms. and critically revised trough a continuous comparison of the Massoretic and Samaritan Texts, and the Greek, Syriac, Vulgate and Ethiopic Versions of the Pentateuch, and further emended and restored in accordance with the Hebrew, Syriac, Greek and Latin Fragments of this Book, which are here published in full, by R. H. CHARLES, M. A. Trinity college, Dublin, and Exeter college, Oxford. — Oxford, at the Clarendon Press, 1895 ; in 4. ; pp. XXXVIII-184.

Ce volume forme le huitième fascicule de la série sémitique des *Anecdota Oxoniensia*. Son titre seul indique que M. Charles n'a négligé aucune des ressources critiques dont il pouvait disposer pour donner une édition aussi parfaite que possible de cet important ouvrage.

Le Livre des Jubilés est une sorte de commentaire haggadique de la Genèse; il constitue le seul monument qui nous reste du pharisaïsme dans l'ordre de ses doctrines sur les prescriptions légales, et il fait ainsi pendant au Livre d'Hénoc qui représente des idées de la même secte au point de vue mystique et apocalyptique. Il n'y a aucun doute qu'il ait été rédigé en hébreu et composé en Palestine très vraisemblablement, au premier siècle avant l'ère chrétienne.

Le texte existait encore au temps de saint Jérôme, qui le cite. Il y a eu une version grecque dont certains fragments sont conservés dans divers auteurs (saint Épiphane, Nicéphore, le Syncelle, Cedrenus, etc.), probablement une version syriaque, une version latine qui nous est parvenue en grande partie et a été publiée par Ceriani (*Monum. sacr. et prof.* I, 1, pp. 15-62) et enfin la version éthiopienne, dérivée du grec, que nous possédons en entier.

Celle-ci avait déjà été éditée une première fois par Dilleman, en 1859. Mais la nouvelle édition est bien supérieure. Le premier éditeur n'avait eu recours qu'à deux ms. : l'un appartenant à la bibliothèque de l'Université de Tubingue, l'autre à M. d'Abbadie. Tous les deux sont récents et très imparfaits. Le texte qu'ils renferment a été, pour ainsi dire, modernisé. L'édition de M. C. est basée sur deux ms. plus anciens et beaucoup meilleurs : celui de Paris (Nº 51 ; xvᵉ siècle) et celui du British Museum (Orient. 485 ; xviᵉ siècle). Toutes les variantes de ces derniers sont soigneusement notées ; ceux des autres le sont seulement dans les cas les plus importants.

La partie la plus considérable du travail du nouvel éditeur consiste dans la collation perpétuelle du texte avec les fragments des diverses traductions qui nous sont parvenus. Une double série de références renvoie du texte aux traductions et des traductions au texte dans tous les passages qui offrent quelque divergence. M. C. a eu raison de conserver le texte de ces anciens fragments qui constituent de vénérables monuments de l'antiquité chrétienne. Il est regretable qu'il n'ait pas cru devoir combler par une traduction personnelle les lacunes de ces derniers. Un index des noms propres eut été aussi fort précieux. Peut-être l'éditeur se propose-t-il de joindre ces utiles compléments, au Commentaire du livre qu'il annonce pour l'année prochaine.

Dans l'Introduction M. Charles a traité toutes les questions qui se rattachent au texte original, aux versions, à la valeur du Livre des Jubilés pour la critique du texte massorétique du Pentateuque. Il a dressé une liste de vingt-cinq passages pour lesquels il propose des corrections. Mais si l'on observe que dans vingt-trois de ces passages les corrections étaient déjà indiquées simultanément par le Pentateuque samaritain et les Septante, et même par d'autres versions, le résultat immédiat de la comparaison du Livre des Jubilés avec le texte massorétique se résume dans la correction de *vayêtseou* en *vayêtsê* (*Gen*, XI, 31) et de *aschér bâhém* en *ôtserôth bar* (XLI, 56). Sur tous les autres points ce texte confirme l'autorité prépondérante du Samaritain et des Septante. Ce n'est donc pas à proprement parler un nouvel élément de critique textuelle.

J.-B. CHABOT.

---

197. — **Griechische Studien**, Hermann LIPSIUS zum sechzigsten Geburtstag dargebracht. Leipzig, Teubner, 1864 ; 187 pp.

Il ne m'est pas possible d'examiner en détail les vingt-cinq dissertations contenues dans ce recueil, offert à M. H. Lipsius pour le soixantième anniversaire de sa naissance. Quelques-unes sont presque réduites aux proportions d'une simple note ; d'autres se bornent à poser, pour ainsi dire, un sujet que l'auteur doit traiter ultérieurement ; d'autres

doivent être considérées comme des *addenda* à des ouvrages précédemment publiés; certaines enfin sont un peu plus étendues et mériteraient une discussion approfondie ; mais on ne critique pas une série d'articles indépendants comme on rend compte d'un ouvrage, et je me borne à caractériser ces dissertations le plus brièvement possible.

E. Bischoff : *Beiträge zur Kenntnis griechischer Kalender : der Kalender von Epidauros.* Concordance entre le calendrier d'Épidaure et celui d'Athènes, d'après l'identification du mois Karneios (Épidaure) avec Métageitnion (Athènes). — P. Panske : *De contributionis societatis alterius maritimæ earumque exactione quæstiones epigraphicæ.* Malgré les décrets, les Athéniens pouvaient envoyer des agents chez les alliés, pour lever les contributions nécessaires, après avis favorable des synèdres ; c'est ce dernier point qui constitue la différence entre ces tributs et les tributs payés par la première confédération. La nature des tributs ayant ainsi changé, le nom en fut modifié également, et les φόροι s'appelèrent συντάξεις. — E. Koch : Ληξιαρχικὸν γραμματεῖον. L'étymologie ἄρχειν τῶν λήξεων est repoussée avec raison ; mais le sens proposé : « liste du tirage au sort des magistratures », ne vaut guère mieux. — Th. Büttner-Wobst : *Die Florentiner Handschriften des Polybios.* Le manuscrit du British Museum add. 11728, autrefois *Florentinus* B (Hultsch), qui contient les cinq premiers livres de Polybe (1417), est une copie du Vaticanus 124 (A, XIe siècle); une collation en serait utile pour l'histoire du texte. — J. Ilberg : *Die medizinische Schrift « über die Siebenzahl » und die Schule von Knidos.* Analyse, d'après la traduction latine conservée, du περὶ ἑβδομάδων perdu d'Hippocrate ; c'est à cet ouvrage que ferait allusion Platon (*Phædr.* 270 *c*); Galien pensait à tort au περὶ φύσιος ἀνθρώπου, Littré au περὶ ἀρχαίης ἰητρικῆς ; mais ce dernier s'est trompé, dit M. I., parce qu'il ne s'était pas encore occupé à ce moment (1839) du περὶ ἑβδομάδων (publ. en 1853). Le troisième livre des *Maladies* est la suite du π. ἑβδ., comme l'avait déjà conjecturé Littré ; mais il faut noter, pour l'histoire de la médecine, que ces deux ouvrages reposent sur les principes de l'école de Cnide. — O. Crusius : *Athanasius über das Orakel* ἐν Καβείροις. Il s'agit de la ville du Pont, τὰ Κάβειρα, d'après Strabon, XII, p. 557. Mais la démonstration n'est pas suffisante pour entraîner la conviction. — R. Wagner : *Ramenta Apollodorea.* M. W. justifie les formes de certains noms propres dans son édition d'Apollodore, en s'appuyant sur les leçons du *Parisinus* 2722 (R.). — R. Hildebrandt : Περὶ ῥύακος τοῦ ἐν Σικελίᾳ. Intéressante et suggestive dissertation sur la manière dont les anciens ont observé l'écoulement de la lave et étudié les phénomènes des éruptions. Mais le sens de ῥύαξ, la lave « als Mineral », n'est pas démontré ; en outre ῥύαξ dans Platon (*Phæd.* 113 *b*) est inexactement interprété par « cratère ». — M. Bencker : *Zu Lysias' Rede gegen Agoratos.* Quelques notes critiques; 39 ὁ δέ (le quatrième) est à supprimer avec v. Herwerden (à tort ; ὁ δέ, sans être nécessaire, se défend facilement). — B. Mauren-

brecher : *Andokidesstudien*. Série de conjectures pour la plupart malheureuses. — F. Poland : *Das Prytaneion in Athen*. Le prytaneion est le siège de l'archonte, et tire son nom de l'archonte en tant que πρύτανις de la cité comme du collège des archontes. Pourrait être plus clair. — E. Heydenreich : *Griechische Berichte über die Jugend Constantins des Grossen*. — A. Sonny : *Ad Dionem Chrysostomum*. Observations sur le texte récemment publié par J. v. Arnim ; Or. IV, 92, l. ἀνίλαστος au lieu de ἀγέλαστος ; VI, 5, λιμνῶν (ou λιμένων) n'est pas bon ; ναῶν proposé ne repose sur rien ; VI, 30, l. προσφόρους avec Emperius au lieu de εὐφόρους ; d'autres bonnes conjectures. Or. III, 8, la supposition d'une lacune entre πονεῖν et ἀναγκαῖον n'a rien de nécessaire ; v. Arnim propose un autre remède, également à tort ; la phrase étant saine n'a pas besoin de médecine ; il ne s'agit que de la comprendre. — O. Immisch : *Kyklos bei Aristoteles*. Un des morceaux les plus intéressants et les mieux faits du recueil. D'après Philoponus et le schol. de Grégoire de Nazianze, M. I. démontre que κύκλος dans Aristote (*Anal*. II, 1, 12 ; *Soph. elench*. 10) signifie ἔπη dans son sens le plus général, et non les poèmes homériques exclusivement ; de plus, ἔπη-κύκλος implique sans doute ce qu'on a compris depuis sous le nom de poésie cyclique, mais ne s'y applique pas spécialement. — E. Zarncke : *Zur griech. Kunstprosa in Griechenland und Rom*. Addendum à l'opuscule du même auteur « *Ueber die Entstehung der griechischen Literatursprachen* » (1890) ; examen de deux passages (Cicéron, *de Or*. II, 12, 51, Denys d'Halicarnasse, περὶ τοῦ Θουκυδ. χαρ. 5), qui semblent contredire le témoignage de Strabon (p. 18) relatif à la langue des anciens historiens. En réalité, la contradiction n'existe pas, notamment pour Denys, qui distingue nettement deux groupes d'historiens, et ne caractérise pas le style des plus anciens. — W. v. Voigt : *Quo anno Agrippa expeditionem Bosporanam fecerit*. Se prononce pour l'an 15 avant J.-C. — C. Cichorius : *Zu den Namen der attischen Steuerklassen*. Très intéressantes recherches sur les quatre classes de citoyens dans la constitution de Solon. Leur nom remonte à un état politico-militaire antérieur à Solon, et n'est pas tiré du cens ; ζευγίτης est un terme militaire. Les preuves manquent un peu de solidité ; mais le point de départ est très juste : ζευγίτης ne peut désigner ceux qui peuvent entretenir un ζεῦγος, ce qui en réalité ne signifie rien de précis. — C. Fischer : *Quæstionum Scylacearum specimen*. Le périple de Scylax a été remanié par un compilateur du IVe siècle, qui y a ajouté peu heureusement des renseignements puisés à des sources diverses. M. F. se propose de traiter le sujet plus amplement. — C. Brandstaetter : *De vocis* κατασκευή *apud Dionys. Halic. ceterosque rhetores usu*. Interprétations généralement justes, mais non sans quelques subtilités. — P. Sakolowski : *Zu Theophrasts Charakteren*. Observations sur la composition du chapitre XI (caractère du βδελυρός). — E. Drerup : *Conjectanea ad Isocratis orationes*. Six notes critiques ; annonce d'une dissertation « de codicum Isocrateorum

auctoritate ». — E. Thost : *Ad papyros titulosque Græcos symbolæ*. A remarquer quelques corrections aux inscriptions publiées par Sterrett (*Améric. Pap.* II et III), et une note intéressante sur l'ι prothétique devant σ + consonne (langue vulgaire) dans les inscriptions de Phrygie, Pisidie et régions voisines, du IIe au IVe siècle après J.-C. — O. Bocksch : *Zum Publicola des Plutarch*. Kiessling a raison de penser que Plutarque a puisé directement dans Valerius Antias, et ne l'a pas connu seulement par l'intermédiaire de Juba ; M. B. le montrera encore pour une autre des *Vies parallèles*. — E. Kyhnitzsch : *De Iadis apud Dionem Cassium vestigiis*. Dio Cass. 38, 43, πείθεσθαι + génitif n'est pas à changer ; c'est un ionisme, comme il s'en trouve beaucoup dans cet écrivain, à l'imitation d'Hérodote. — M. Thiel : *Eudoxeum*. Vitruve n'a pas connu Eudoxe directement ; conjecture : n'aurait-il pas eu entre les mains un exemplaire d'Aratus avec scholies, dont quelques-unes proviendraient de l'ouvrage d'Eudoxe ?

My.

---

198. — **Mythographi græci** vol. I. **Apollodori bibliotheca**, Pediasimi libellus de duodecim Herculis laboribus, edidit R. Wagner. Adjecta est tabula phototypa. Leipzig, Teubner, 1894, LXXV-323 p. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana)*.

La découverte d'un abrégé d'Apollodore dans un manuscrit du Vatican (*Vatic.* 950), suivie à deux années de distance par celle de fragments importants dans un manuscrit de Jérusalem (*Sabbaiticus* 366), a été d'une utilité incontestable pour l'établissement du texte de la *Bibliothèque* d'Apollodore. M. R. Wagner, qui a publié l'*Epitoma Vaticana* en 1891, en a bien fait ressortir l'intérêt ; et une édition nouvelle d'Apollodore eût pu sembler suffisamment justifiée par ce seul fait qu'il pouvait y avoir beaucoup de bonnes leçons à tirer de l'abrégé, et qu'il s'y trouve, en outre, une notable partie, inconnue jusqu'alors, de la fin de la *Bibliothèque*. M. W. a jugé une autre raison plus importante encore ; et si l'on accorde à sa préface toute l'attention qu'elle mérite, on reconnaîtra qu'il est impossible d'exposer avec plus de clarté et de solidité en même temps la nécessité de considérer le *Parisinus* 2722 (R) comme l'archétype de tous les autres manuscrits, et par conséquent, comme la véritable base du texte. Une division nouvelle en paragraphes permettra de citer facilement Apollodore, auquel les références étaient si pénibles ; pourtant M. W. a conservé dans l'index, je ne vois guère pourquoi, l'ancienne manière de citer. Les parties nouvelles de l'*Epitoma* (E) et les fragments sabbaïtiques sont publiés à la suite de la *Bibliothèque*, sur deux colonnes et en caractères distincts, pour faciliter la comparaison. Enfin, M. Wagner a ajouté au volume l'opuscule de Pediasimus sur les travaux d'Hercule, qui dérive évidem-

ment de l'ouvrage d'Apollodore. L'édition actuelle sera donc la bienvenue parce qu'elle repose sur la vraie méthode scientifique, et qu'elle constitue un progrès essentiel sur les éditions précédentes [1].

My.

---

199. — E. Bischoff. **Beitraege zur Wiederherstellung altgriechischer Kalender** (Extrait des Leipziger Studien), t. XVI, p. 143-158.

Trois courtes dissertations : 1° Sur le calendrier de Kos et de Kalymnos ; 2° Sur le calendrier de Rhodes ; 3° Sur le calendrier de Tauromenion. Suivent quelques remarques sur d'autres calendriers doriens. Les deux dernières dissertations renferment certaines conjectures probables. La première, la plus importante, est un essai de restitution du calendrier de Kos selon l'ordre des mois ; mais la suite Kaphisios, Batromios, Gerastios ne repose pas sur une base solide : si l'ordre des deux derniers mois est admissible (car il est certain seulement que Batromios précède), l'identité Batromios (Kalymnos) = Kaphisios (Kos) ne prouve pas que ces deux mois se suivent dans le calendrier de Kos. M. Bischoff, qui s'occupe depuis longtemps de ces questions, a publié également une étude sur le calendrier d'Épidaure dans les *Griechische Studien Hermann Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht* (p. 1-4), qui sont analysées aujourd'hui dans la *Revue*.

My.

---

200. — Maurice Albert. **Les médecins grecs à Rome.** Paris, Hachette, 1894 ; X-323 p.

« En médecine, comme en toute chose, ce qu'il y a de bon et de beau nous vient des Grecs » Les amis de l'antiquité grecque ne peuvent qu'applaudir à cette phrase, que je lis dans la conclusion (p. 317) du livre de M. M. Albert, livre dont il y a à dire beaucoup de bien. Je ne sais si M. A. est bien familier avec les œuvres de Galien, s'il a puisé ses

---

1. P. 6, 14 l'accusatif Δήμητραν est conservé, par une trop grande déférence pour les meilleurs manuscrits ; M. W. qui soupçonne une faute (p. lvi) n'a pourtant pas hésité à rétablir Δήμητρα p. 14, 13 avec R, et p. 13, 14 le nominatif Δημήτηρ malgré l'accord des manuscrits et de E, qui donnent Δήμητρα. P. 49, 2, je ne sais si μεμαγμένον de E est préféré avec raison à μεμαγευμένον des manuscrits ; les termes de Diodore δῶρα φαρμάκοις κεχρισμένα (pourquoi ne pas plutôt rappeler Euripide, *Med.* 789 ?) ne sauraient justifier l'emploi de μάσσω et πέπλος μεμαγμένος n'est pas satisfaisant, pas plus d'ailleurs que μεμαγμένος φαρμάκοις. P. 113, 4, ἀΐδιον ἐνιαυτόν est inadmissible, et a été tenté en vain par plusieurs critiques. P. 46, 3 βοῦς est très justement corrigé en βόας, conformément à l'usage constant d'Apollodore ; je n'hésiterais pas davantage à lire βόας dans Pediasimus, p. 257, 17 (βόας lig. 21 et 24). P. 256, 4 l. ταῖς ἵπποις ; 256, 24 τῆς (au lieu de τὴν) ; 237, 13 Ἀνδραίμονος est sans accent ; 79, 22 Ἡρακλέους, et 112, 16 Ἀθηνᾶς sans esprit.

informations sur Oribase et Dioscoride dans les ouvrages de ces deux auteurs, dont l'un au moins (j'abandonne volontiers Oribase, qui manque d'originalité et d'intérêt) est d'une lecture agréable, pleine d'imprévu, et malgré les imperfections du style, plus intéressante que celle d'un grand nombre d'écrivains dont on parle beaucoup sans les avoir lus. A vrai dire, il n'est pas indispensable de lire un auteur dans sa langue pour faire à son sujet de belles leçons : un certain don d'assimilation, beaucoup de mémoire, un sens littéraire assez développé, et surtout quelque lecture des travaux d'érudition produits à l'étranger (rien n'éblouit comme des citations d'ouvrages de ce genre, fussent-ils du dernier médiocre), c'est tout ce qu'il faut, avec une traduction passable. Mais M. A. n'est pas dans ce cas, et j'incline à croire qu'une érudition de bon aloi se cache modestement sous son incontestable talent de littérateur. C'est qu'il est fort bien écrit dans son ensemble, ce petit livre; il est plein d'aperçus ingénieux, d'observations fines, de portraits vivants; nous voyons devant nous, comme dans une galerie dont les personnages passeraient successivement sous nos yeux, tous ces médecins grecs, avides d'argent ou d'honneurs, qui venaient révéler aux Romains une science nouvelle. C'est Asclépiade, le médecin hygiéniste, le philosophe ami de Lucrèce et de Cicéron; c'est Antonius Musa, le médecin d'Auguste, le conseiller d'Horace, qui mit à la mode l'hydrothérapie; voici Xénophon, complice d'Agrippine dans le meurtre de Claude, enrichi par les empereurs et vénéré par Cos, sa patrie; l'archiatre Andromaque, dont la thériaque, plus ou moins modifiée, vécut pendant près de dix-huit siècles; le botaniste Dioscoride, chercheur et expérimentateur infatigable; enfin Galien, le médecin philosophe, l'anatomiste novateur, l'ennemi des charlatans, le chef d'école respecté. A côté de ces grands hommes, Celse, qui sans être médecin lui-même, nous a transmis l'histoire des systèmes médicaux dans « un manuel pratique à l'usage de tous les malades et de tous les amateurs de médecine » (p. 155). Nous avons, dans l'ouvrage de M. Albert, non pas une histoire de la médecine à Rome, ce que l'auteur n'a pas voulu faire, mais une histoire des médecins qui ne peut manquer d'intéresser le public. Sans doute, les savants n'y trouveront pas des renseignements de première main, des études faites uniquement d'après les monuments et les textes : et M. A. sait mieux que personne ce qu'il doit aux ouvrages de Le Clerc et de Bordeu, aux travaux des docteurs Briau et Vercoutre; mais le le lecteur curieux, initié ou profane, homme d'étude ou simple homme du monde, ne suivra pas sans plaisir l'histoire de ces Grecs intelligents qui marchaient à la conquête de Rome, et qui, à force de patience et d'habileté, de science et de travail, et aussi, il faut bien le dire pour quelques-uns, de charlatanisme et d'intrigues, l'ont véritablement conquise tout entière, depuis l'homme sans nom jusqu'au patricien, depuis la foule des rues jusqu'aux divins empereurs. Je ferais bien quelques légères critiques à M. Albert : il a eu le tort (p. 172) de

laisser imprimer « les *féeries* latines » ; il est bien imprudent en acceptant l'étymologie *medicus*, de l'osque *meddix* (p. 6 note, et 185 note) ; ce mot, qui désigne le magistrat suprême des Osques, et qui signifie, comme *judex*, « celui qui rend la justice », n'a guère de rapport avec la médecine ; le premier terme de *med-dis* (*meddiss*, μεδδειξ est un pluriel) est probablement le même que l'on retrouve dans *mod-us*, et je doute d'une relation entre lui et la rac. de *med-eor*, *med-icus* ; sa discussion, sur l'inscription relative à C. Stertinius Xénophon (p. 174 et ss.), est loin de satisfaire un helléniste, qui sait fort bien que les termes φιλόκαισαρ.φιλοσέβαστος sont des titres honorifiques signifiant « ami de l'empereur régnant », en tant que *cæsar* et *augustus* [1], et non « ami de César ou d'Auguste eux-mêmes ». Xénophon est d'ailleurs, à mon avis, jugé beaucoup trop sévèrement ; et l'ironie de M. Albert, qui frappe si juste parfois, par exemple sur « les parvenus, aussi insolents avec leurs collègues restés modestes, qu'ils sont vils et lâches devant les grands » (p. 214), s'exerce mal à propos au sujet de l'inscription de Cos. — Mais que sont ces petites imperfections dans un livre agréable, intéressant et instructif ?

My.

---

201. — **Sammlung ausgewählter kirchen und dogmengeschichtlicher Quellenschriften**, herausgegeben unter Leitung von G. Krüger, 10 Heft : **Vincenz von Lerinum, Commonitorium pro catholicae fidei antiquitate et universitate aduersus profanas omnium haereticorum nouitates**, herausgegeben von A. Jülicher, Freiburg i. B. und Leipzig 1895 ; XIII-78 pp. pet. in-8°. Prix : 1 M. 50.

Le *Commonitorium* occupe une place importante dans l'histoire de la théologie ; s. Vincent de Lérins tenta, pour la première fois, de donner des règles systématiques pour l'interprétation et l'usage de la tradition ecclésiastique. M. Krüger ne pouvait manquer de comprendre cet ouvrage dans sa collection. M. Jülicher, spécialement chargé de l'édition, s'en est bien acquitté. L'introduction, claire et précise, donne les renseignements essentiels sur l'homme et sur l'œuvre. Le texte est celui de l'édition princeps (Bâle 1528) avec des corrections tirées des variantes citées par Baluze. Ce procédé, un peu artificiel, s'imposait, puisque Baluze, paraît-il, ne fait guère que reproduire une vulgate quelconque (laquelle ?) ; d'autre part, le plan de la collection exclut tout recours direct aux manuscrits [2]. Ceux-ci, du moins ceux qui ont été employés

---

1. M. A. dit bien timidement, en note, que cette « hypothèse » est la plus vraisemblable ; mais cela n'empêche que tout ce qu'il écrit repose sur l'interprétation erronée. A ce propos, je voudrais bien savoir quel est le vrai Xénophon : la médaille reproduite p. 174 ne ressemble en aucun trait à celle qui se trouve B. C. H. 1881, p. 468 ; et M. A. ne précise pas l'origine de sa gravure.

2. Migne, t. 50, a reproduit l'édition avec les notes de J. Salinas, Rome, 1731 ; ce n'est donc le texte de Baluze que dans la mesure où Salinas le reproduit.

par Baluze, n'étaient pourtant pas difficiles à retrouver et à identifier. Ils sont tous, au nombre de quatre, à la Bibliothèque nationale : le *uetus Corbeiensis*, lat. 13386, du VIII[e] siècle (*K* dans M. Jülicher; le croit-il originaire de Korvey?), incomplet du commencement [1]; le *Colbertinus* ou *Pithoeanus*, lat. 2172, du X[e] siècle (*C* dans M. Jülicher) les deux *Regii*, lat. 2785, du X[e] et XI[e] siècles (R^1) et lat. 2173, du XIII[e] siècle (R^2). Un index des citations et un index des locutions et mots importants, font de cette édition un livre commode et utile [2].

Paul LEJAY.

---

202. — **Ueber Hartmann von Aue**. Drei Bücher Untersuchungen von Anton E. SCHOENBACH. Graz, Leuschner und Lubensky (VIII, 503 p. Cr. 8) M. 12.

Le lecteur qui s'attendrait à trouver dans le volumineux ouvrage de M. Schönbach une étude approfondie et complète de Hartmann d'Aue, un portrait du poète et une critique d'ensemble de ses œuvres, serait déçu. M. Sch. ne paraît pas avoir eu l'ambition d'écrire un livre définitif, de faire pour Hartmann ce qu'a fait par exemple M. Wilmanns pour Walter de la Vogelweide. Le sous-titre qu'il a donné à son ouvrage : « *Trois livres de recherches* » indique le but qu'il s'est proposé et la nature des efforts qu'il a tentés.

Sur quoi ont porté les recherches de M. Schönbach? Très versé dans la littérature sacrée du moyen âge, il s'est appliqué à distinguer chez Hartmann l'influence des idées religieuses de son temps. Il a compulsé les livres de dogme, les recueils de sermons, l'histoire de l'église, la correspondance des membres du clergé et y a constaté l'existence des opinions, des coutumes et des usages que l'on rencontre dans les œuvres de Hartmann, surtout dans ses légendes pieuses. Par d'ingénieux rapprochements et des citations bien choisies, il fait pénétrer plus avant dans le texte, éclaire d'un jour nouveau certains passages obscurs, rectifie des interprétations inexactes, confirme des hypothèses auxquelles manquait une base solide. Sa connaissance approfondie des plus anciens recueils juridiques de l'Allemagne lui permet également de faire des remarques intéressantes et utiles sur les questions qui touchent au droit.

Le premier livre (*Religion et morale*) examine les rapports de Hartmann avec la religion. M. Sch. constate que les passages où il est question de Dieu et de la religion sont à peu près aussi nombreux dans *Iwein* que dans *Erec*, d'où il semble déduire, p. 47, que les préoccupations pieuses

---

2. Ce manuscrit est un recueil factice de quatre volumes. La première partie, contenant Vincent de Lérins, finit au f° 102; elle est fortement mutilée, puisqu'on lit la signature XII au f° 8[b]; comme dans les trois autres manuscrits, le *Commonitorium* devait être précédé de Salvien.

3. On n'y trouve pas tout, naturellement; ainsi les pléonasmes *quia scilicet* 19, 33, *quia uidelicet* 20, 3 manquent.

tenaient une égale place dans l'âme de Hartmann lorsqu'il composa ses deux poèmes arthuriens. Cette conclusion est fausse, la fin d'Erec seule suffirait à le démontrer. En pareille matière, les calculs ne prouvent rien et c'est seulement l'importance et la sincérité des réflexions où se trahit le sentiment religieux qui peuvent décider. L'étude du Grégoire est très féconde en résultats. Ce que M. Sch. dit, entre autre, de la façon de faire fructifier les capitaux, p. 65 et ss., de la nomination des abbés, p. 68 et s., de la situation faite par l'église à ceux qui se sont rendus coupables d'inceste, p. 89 et ss., de la gravité de la faute de Grégoire et de son expiation, p. 100 et ss., de l'assimilation de Grégoire à un excommunié, p. 105 et ss., est nouveau et indispensable à connaître pour qui veut bien comprendre le poème.

Le second livre (*Savoir*) est une sorte de tableau de l'état des connaissances de Hartmann. On y voit combien étendue et solide était l'instruction du poète. C'est une intéressante découverte de M. Sch. d'avoir vu que Hartmann possédait la science du droit. Originale et non sans quelque vraisemblance est l'opinion de M. Sch., pour qui le premier *Büchlein* n'est pas, comme on l'avait toujours admis, une plainte sentimentale, mais une discussion juridique.

Le troisième livre (*Art et caractère*) contient une longue discussion sur la question tant controversée de l'attribution à Hartmann du second *Büchlein*, que M. Sch., malgré Eggert, Schreyer, Greve, Kauffmann, Saran, revendique pour Hartmann. L'argumentation de M. Sch. serait plus convaincante s'il n'avait négligé de tirer parti des observations de langue et de métrique, qui, sans avoir une importance capitale quand il s'agit d'œuvres altérées par une transmission imparfaite, constituent cependant un criterium d'une certaine valeur.

Dans son appréciation du talent poétique de Hartmann, M. Sch. nous semble avoir trouvé la note juste. Il le met à sa place, ni trop haut, ni trop bas. Contrairement à l'habitude courante en Allemagne, il n'a pas cherché à l'élever en rabaissant son modèle, Chrétien de Troies, p. 413, 423). Il reconnaît avec bonne grâce que celui-ci, en certains points (ex. récit du mariage d'Iwein avec la Dame de la Fontaine), serre la réalité de plus près que son imitateur. Le jugement porté sur *Grégoire* témoigne d'un esprit libéral et pénétrant. Il faut aussi louer M. Sch. d'avoir rendu justice à *Erec*, qu'il est de tradition de considérer comme bien inférieur à *Iwein*. En revanche, M. Sch. ne nous semble pas avoir trouvé la raison exacte pour laquelle Hartmann s'est astreint à imiter plus fidèlement son modèle dans *Iwein* que dans *Erec*. Nous donnerons le motif qui nous paraît juste dans un autre endroit, en même temps que nous essaierons de fortifier de nouveaux arguments la thèse de M. Sch., qui admet que *Grégoire* est postérieur à *Iwein*.

Il est regrettable que M. Schönbach, qui connaît si bien Hartmann et dont l'ouvrage abonde en détails précieux sur la vie et les œuvres de ce poète, n'ait pas jugé à propos d'en faire une étude complète. On

cherche vainement dans son livre des renseignements sur l'humour de Hartmann, sur son appréciation des femmes, sur son idéal chevaleresque, sur sa conception de l'amour, sur sa morale, sur son caractère, sur ses procédés de style, etc... Enfin on y souhaiterait un ordre plus rigoureux, une forme littéraire plus soignée et surtout une table, dont l'absence rend les recherches très difficiles.

C'est chose bien naturelle que dans un livre d'une telle étendue et qui touche à tant de questions il se soit glissé quelques inexactitudes. Il s'y trouve, en outre, des citations incomplètes ou inutiles. Voici ce qui nous a frappé à la lecture.

L'épithète de pécheur s'applique à Grégoire, non parce qu'il est le fils de parents incestueux, p. 92, mais époux incestueux (V.Grég. v. 3674-5.)

M. Sch. donne à *guot* un sens inexact, p. 104. Ce terme, comme le montre le développement précédent (Grég., v. 3261 et ss.), et comme l'explique justement Bech dans sa note, signifie « riche ».

Pour justifier le sens compréhensif du mot *Écriture*, Sch. aurait dû s'appuyer sur le poème français de *Grégoire*, source de Hartmann, où celui-ci l'a vu plusieurs fois employé avec la signification de légende (*Grég*. éd. Luzarche, Tours, p. 3 et 4).

La comparaison d'une femme surpassant les autres en beauté avec la lune qui efface l'éclat des étoiles se rencontre non seulement dans les ouvrages cités par M. Sch., p. 209-210, mais encore dans le *Ruodlieb* (V. Scherer : *Litteraturgeschichte* p. 70), et dans la *Kaiserchronik*, éd. Massmann, v. 11769.

Au sujet du serment prêté sur les reliques des saints, p. 265, il est inutile de faire intervenir le *Schwabenspiegel*. Cette coutume se rencontre dans l'*Iwein* français (v. 6631 à 6650) ainsi que dans plusieurs romans arthuriens (v. Paulin Paris : *Les Romans de la Table Ronde* III, 9; III, 33; III, 77). Pourquoi citer aussi le *Schwabenspiegel*, p. 305, à propos du mot *îsenhalten?* Hartmann n'a pas songé aux chaînes avec lesquelles on attachait le débiteur; il a simplement traduit le mot français « ferges » (*Grég*. éd. Luzarche p. 94).

L'opinion soutenue p. 42 et p. 415-416, d'après laquelle Hartmann aurait « substitué une expression vague à une expression précise », « généralisé et rendu abstraite l'exposition concrète de Chrétien » n'est juste que dans une certaine mesure. Il est vrai que Hartmann a éliminé de son œuvre tous les détails réalistes, qui, manifestement, blessent sa délicatesse ou ceux qui lui paraissent entachés de vulgarité. De plus, il s'abstient de décrire le spectacle des foules, concentrant son intérêt sur les personnages principaux. Mais là s'arrête sa prétendue tendance à la généralisation.

Il est absolument faux que, comme le prétend M. Sch., p. 416, Hartmann néglige les indications exactes de temps et de lieu, ainsi que les noms de personnes et les circonstances matérielles. Il est au contraire souvent plus précis que sa source. Ainsi *Grég*., 185-186, la femme du

comte d'Aquitaine meurt en donnant le jour aux deux enfants; *Grég.*, 187-188, les enfants ont dix ans à la mort de leur père; *Grég.*, 939 et ss., le bateau où est exposé Grégoire reste deux jours et une nuit en mer; *Grég.* 977, c'est au matin que les pêcheurs abordent près du cloître. *Iw.*, 554, la fontaine est à trois petites lieues; *Iw.*, 2959, Laudine accompagne Iwein à trois lieues au moins; *Iw.*, 3364, c'est à midi que les trois dames trouvent Iwein endormi; *Iw.*, 5621 Iwein reste quatorze jours chez le châtelain hospitalier. Quant aux désignations de personnes l'*Erec* allemand se distingue justement de l'*Erec* français par le soin que Hartmann a pris de donner des noms propres à ses personnages. Ex 175, Imain, 427, Coralus, 429, Karsinefite, 1076, Maledicur, 7785, Filledamûr, 7786, Genteflûr. Le nom d'Enide, qui n'apparaît dans le poème français qu'au vers 2031, est donné par Hartmann dès le début, v. 430. Les considérations présentées par M. Sch., p. 416 et ss., n'ont donc aucune raison d'être.

Il n'est pas juste que le délai de six semaines accordé à la comtesse de Noire-Epine ne se rencontre pas chez Chrétien, p. 297. Il est indiqué v. 4803.

M. Sch. interprète mal le passage 1547-1553 de *Grégoire*, p. 300-302. Il ne s'agit pas de savoir si Grégoire a le droit de renoncer au cloître. L'abbé lui fait seulement remarquer que, au dire des personnes qui s'y entendent, celui qui s'est voué douze ans à l'étude a dépassé l'âge où il est possible d'acquérir la vigueur, la souplesse et l'habileté qu'exige la profession de chevalier.

A propos de la coutume des suzerains consultant leurs vassaux au sujet de leur mariage, M. Sch. aurait pu citer aussi *Iw.* 6193 et ss., et 2149 et ss. De plus ce n'était pas, comme le veut M. Sch., une obligation. Belakane épouse Gahmuret sans demander l'avis de personne (*Parcival*, I, 45); Erec épouse également Enide sans prendre conseil ni de parents ni d'amis; Lunete dit à Laudine qu'il ne serait pas bien si elle se mariait sans consulter ses vassaux (*Iw.*, 2151) : elle ne dit pas que c'est pour elle une nécessité.

M. Sch. ne connait de chevaux de diverses couleurs que ceux représentés sur la tapisserie de Bayeux, p. 320. On en rencontre cependant dans la littérature du moyen âge. Dans les *Mabinogion* on voit des chevaux dont la robe présente les teintes les plus bizarres (*Mab.*, éd. Loth, p. 290, 293, 300), Veldeke décrit un cheval de même genre dans son *Enéide*, v. 5244 et ss. Le palefroi emmené par Floire est « d'une part tout blanc, de l'autre rouge comme sang » (*Floire et Blanchefleur* éd. Ed. du Méril, p. 40) [1].

Une dernière remarque. On accueille généralement avec la plus parfaite crédulité les allégations de Hartmann concernant soit sa propre

---

1. M. Sch. emploie un terme inexact en appelant tournoi le combat singulier d'Erec et d'Yders, p. 422. Mais ce n'est là évidemment qu'un lapsus sans importance.

personne, soit les traits de mœurs parsemés dans ses œuvres, et souvent on en tire des conclusions regardées comme très assurées. M. Schönbach prouve (sans le vouloir, il est vrai) que cette respectueuse confiance n'est rien moins que justifiée. Sur trois points importants, il montre Hartmann en contradiction avec les opinions et prescriptions de l'Église. 1° Le poëte admet la culpabilité de Grégoire alors que, selon les textes religieux il était innocent, p. 102; 2° il fait de Grégoire un pape sans que la prêtrise lui ait été conférée, ce qui est contraire aux usages, p. 108; 3° l'abbé est à la fois officiant et parrain de Grégoire lors du baptême de celui-ci, chose formellement interdite par les règlements ecclésiastiques, p. 62 et ss. Si, d'autre part, on considère que Hartman n'hésite pas à affirmer avoir lu dans ses sources tel fait qui ne s'y trouve pas (*Erec*, 280, 742, 1428, 3298, 7461, 7892, 8240, 9282), ou à le rapporter d'une façon inexacte, tout en prétendant qu'il imite son modèle (*Grég.*, 714, *Erec*, 3496, 8200) on conviendra qu'il ne faut pas ajouter aux déclarations du poète une foi absolue et par suite leur accorder une valeur décisive pour la construction de la biographie du poète et la chronologie de ses œuvres.

F. PIQUET.

---

203. — HAUVETTE (Henri). **Les relations littéraires entre la France et l'Italie.** Grenoble, Allier, 1895. In-8° de 23 p.

La présente brochure, dédiée à la Société d'Études italiennes, reproduit la très intéressante leçon d'ouverture du cours de littérature italienne récemment fondé à la Faculté des Lettres de Grenoble. M. Hauvette y étudie l'influence féconde que la France et l'Italie ont exercée tour à tour l'une sur l'autre. Il ne prétend pas nous révéler cette action alternative, mais il prouve qu'il est en fonds pour la suivre et l'apprécier dans le détail. La mention qu'il fait des poèmes composés en français au moyen âge par des Italiens, la manière dont il rattache Pulci, Bojardo, Boccace, Dante à nos trouvères, ses remarques sur le libre développement de l'individu qui forme le caractère original de l'histoire, de l'art, de la religion même de la péninsule du XIIIe au XVIe siècle, sur le besoin d'émancipation qui lui fait chercher dans la Renaissance un *évangile payen*, témoignent de connaissances étendues et bien digérées. On peut se promettre que le cours de M. Hauvette contribuera à répandre chez nous le goût des littératures méridionales et (considération plus modeste en apparence, mais essentielle au fond) que les candidats au certificat d'aptitude pour l'enseignement de l'italien qui, jusqu'ici, par une exception étrange et unique, étaient absolument abandonnés à eux-mêmes, sauront profiter de l'aide que le Ministère de l'Instruction publique vient de mettre à leur disposition.

Charles DEJOB.

204. — **Nouveau recueil de registres domestiques limousins et marchois** publiés par M. Louis Guibert, secrétaire général de la Société archéologique du Limousin, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, avec le concours de MM. Alfred Leroux, J.-B. Champeval, l'abbé Lecler et Léonard Moufle. T. I. Limoges, Vᵉ, H. Ducourtieux; Paris, Alphonse Picard et fils, 1895. Gr. in-8°, de 550 p. Extrait du *Bulletin* de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

Le *Nouveau recueil* publié par M. Louis Guibert sera certainement accueilli avec autant de faveur que le précédent (1888), car il est fait avec autant de soin et il présente autant d'intérêt. Son importance est même plus considérable encore, car le premier recueil contenait des extraits de vingt livres de raison seulement (de 1426 à nos jours), tandis que le second contiendra des extraits de quarante-six de ces livres, la nouvelle publication reportant à près d'un demi-siècle en arrière le point de départ de la série de documents domestiques intéressant le Limousin et la Marche, série qui embrasse aujourd'hui une période de plus de cinq cents ans, de 1384 à nos jours.

Le tome Iᵉʳ du *Nouveau recueil* renferme seize textes, le premier en date étant le livre de raison de Pierre Esperon, juge de Saint-Junien (1384-1417) [1], le dernier étant le livre de raison de Pierre Doumais, notaire à Gros-Chastang (1595-1632). En tête des extraits de chacun des registres domestiques, l'excellent éditeur donne une notice fournissant de précises indications tant sur l'état matériel du manuscrit que sur son contenu, et parfois sur son auteur. Les descriptions, les analyses, les détails biographiques rendent la lecture des documents plus facile et plus profitable. M. G., soit dans les notices qui précèdent les seize extraits, soit dans les notes fort nombreuses qui les entourent, n'a rien négligé pour aplanir et pour éclairer sa route [2]. On peut suivre un tel guide en toute confiance [3]. Son érudition est aussi sûre qu'agréable. Voici un passage de la notice sur le recueil du juge de Saint-Junien [4] (p. 24) : « On y trouve consignées [dans les livres de raison en général] des panacées

---

1. M. G. dit (p. 13). : « Nous ne croyons pas qu'on ait signalé, dans tout le centre de la France, un autre registre de famille aussi ancien », mais à *l'errata* il rappelle que M. Clément-Simon a publié un livre de raison remontant à 1356.

2. N'oublions pas de signaler la richesse et la commodité des Tables (noms de personnes et noms de lieux).

3. Ce guide n'a fait qu'un seul faux pas : il a lu (p. 368) *Tarabaste* pour *Barbaste* (commune du canton de Lavardac, à 7 kilomètres de Nérac). S'il eût connu l'anecdote gasconne relative au royal meunier de Barbaste, le futur Henri IV, il eût aisément retrouvé le nom réel de la localité où, selon le texte qu'il reproduit « il y a ung moulin du Roy de Navarre ». M. G. fait, du reste, suivre sa lecture *Tarabaste* d'un signe dubitatif.

4. M. G. voit dans ce recueil (p. 13). « un des échantillons les plus complets et les plus typiques de cette littérature intime que les travaux de M. Charles de Ribbe ont révélée.. ». C'est à la fois, ajoute-t-il, un mémorial du foyer domestique, un livre de comptes, un recueil de notes de tout genre, recettes, prières, récits d'événements locaux, souvenirs de voyages, etc.

traditionnelles pour la santé du corps et le salut de l'âme. Cette partie du registre de Pierre Esperon offre un notable développement : oraison pour être préservé de la mort subite et des maladies épidémiques ; oraison contre les voleurs ; oraison contre la tempête ; oraison qu'on doit réciter en arrachant d'une plaie un carreau d'arbalête ou le fer d'une arme quelconque, etc., on n'a que l'embarras du choix. Pour les remèdes, même abondance. Rien n'égale dans ce genre l'énumération des vertus attribuées par la crédulité de nos pères à certaines drogues, à certains objets. « L'eau-de-vie guérit les rhumatismes, la paralysie, les douleurs de tête, la teigne, la surdité, le mal de dents, le mal d'estomac ; elle empêche les cheveux de blanchir ; elle chasse le poison ; elle conserve l'apparence de la jeunesse. Mais ses vertus sont surpassées par celles du sang de loup, qui réveille la mémoire et l'intelligence engourdie, fait repousser la barbe et les cheveux et naître l'amitié, voire l'amour ».

Citons quelques-unes des notes du savant éditeur. Il fait observer (p. 26), à propos d'une phrase relative au louage d'une servante *(Et promisi sibi unum garaquor)*, qu'il s'agit là d'un vêtement de femme, sorte de large casaque, à laquelle on donne encore ce nom, et qu'on ne trouve pas le mot *Garaquor* dans le glossaire de Du Cange. — Autre remarque philologique (p. 52), au sujet de cette phrase *(Victricum dicte uxoris mee)* : Ce mot [*victricum*] se lit très nettement. Nous ne l'avons pas trouvé dans Du Cange [1]. Ne s'agit-il pas du tuteur de Marguerite, de celui qui l'a nourrie et élevée? ». Parmi les notes qui touchent à l'histoire, nous relevons la note suivante sur l'évêque de Limoges mentionné dans le Journal d'Élie de Roffignac (p. 413) : « Henri de la Marthonie fut nommé en 1587 et non en 1585, comme on l'a dit quelquefois. M. de Fleury, dans ses rectifications au *Gallia Christiana*, l'appelle André, par suite d'une mauvaise lecture selon toute vraisemblance, car tous les documents de nos archives et les registres consulaires de Limoges s'accordent pour lui donner, comme Élie de Roffignac [son cousin-germain], le prénom d'Henri ».

Résumons en une seule ligne tous les éloges dus à M. Guibert, pour sa nouvelle publication : il s'est montré plus que jamais, à tous les points de vue, le digne disciple de M. Charles de Ribbe, le vénéré créateur des études relatives aux livres de raison.

T. de L.

---

1. On ne trouve pas non plus dans Du Cange le mot *chars* que donne (p. 53) cette phrase : *Sunt ibi pulcre trilhie et chars*. M. G. se demande s'il ne s'agit pas ici de *charmilles*.

205. — **Basville et l'épiscopat de Languedoc**, par Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, correspondant de l'Institut. Toulouse, Edouard Privat; Paris, Alphonse Picard, 1895. Gr. in-8° de 95 p. (Extrait des *Annales du Midi*, tomes VI et VII).

M. Joret n'a pas eu l'intention de retracer l'histoire complète des relations de Basville avec l'épiscopat de Languedoc. Il s'est proposé seulement, comme il nous le dit (p. 5), d'essayer de donner « à l'aide des quelques lettres éparses dans la correspondance manuscrite du célèbre intendant, correspondance que possède la bibliothèque Méjanes, une idée de ce que furent, pendant les douze dernières années de son séjour dans le Midi, les rapports de Basville avec les prélats de la province qu'il administra avec tant d'habilité et de rigueur. » Après avoir consacré à Basville une excellente notice (p. 5-13), il s'occupe successivement des relations de l'intendant avec les évêchés de Mirepoix, de Viviers, d'Agde, de Nîmes, de Castres, de Carcassonne, de Saint-Papoul, avec les archevêchés d'Albi, de Narbonne, de Toulouse. Récits, documents, notes, tout est fort instructif et fort intéressant. Parmi les documents nous signalerons un *mémoire de ce qui a esté fait* dans le diocèse de Mirepoix *en exécution de la déclaration du Roy du mois de décembre 1698 et de l'instruction envoyée à MM. les Intendants pour la parfaite conversion des nouveaux convertis de ce diocèse*, mémoire composé, ou du moins inspiré par l'évêque Pierre de la Brine (p. 16-19), dix lettres de Charles Antoine de la Garde de Chambonas, évêque de Viviers (p. 20-44) [1], cinq lettres de Philibert Charles de Pas de Feuquières, évêque d'Agde (p. 51-58) [2], sept lettres ou billets du grand-vicaire de Nîmes, l'abbé Philippe Robert (p. 62-67) [3], une lettre de Henri de Nesmond, archevêque d'Albi (p. 75-77), une lettre d'un ancien évêque de Castres, devenu archevêque d'Auch, Augustin de Maupeu (p. 79-80), deux lettres de Joseph Adhémar de Monteil, comte de Grignan, évêque de Carcassonne (p. 82-83) [4], deux lettres de

---

1. On trouve (p. 44-46) une lettre anonyme qui lui fut adressée et qui, d'après une juste remarque de l'éditeur, devra prendre place à côté du portrait satirique que nous a laissé de lui Saint-Simon. Voir (p. 47) une lettre du vicaire général de l'évêque de Viviers, Henri de Puget, plus tard évêque de Digne, et (p. 48-49) une lettre de Basville au successeur de La Garde de Chambonas, l'ancien évêque d'Ypres, Martin de Ratabon.

2. Voir (p. 58) une lettre humoristique du terrible Basville à ce prélat qui était son grand ami. Quelques autres lettres ont une piquante saveur, par exemple celle où l'évêque d'Agde (p. 51) réclame l'abolition d'une singulière fête que l'on célébrait dans son diocèse en l'honneur des maris trompés. Le bon évêque nomme ces derniers comme les nommait Molière.

3. Le manuscrit de la Méjanes ne renferme aucune trace de la correspondance de Basville avec Fléchier. M. J. a imprimé (p. 67) une lettre des chanoines de Nîmes demandant à l'intendant justice contre leur évêque, lequel était alors (octobre 1713) Jean-César Rousseau de la Parisière.

4. Aux lettres d'Adhémar de Monteil M. J. a joint (p. 85) une lettre du Jésuite Cardon, prédicateur alors en renom dans le Midi, mais dont ne fait mention aucun dictionnaire biographique.

François de Barthélemy de Lanta, évêque de Saint-Papoul (p. 86-88), une lettre de Charles le Goux de la Berchère, archevêque de Narbonne, « un des plus illustres prélats du Midi à cette époque, » (p. 90-92), enfin une lettre de Basville à René François de Beauveau, archevêque de Toulouse (p. 94-95). N'oublions pas deux importantes lettres d'André-Hercule de Fleury (p. 71-74) que l'éditeur nous recommande en ces termes : « Encore que Fréjus ne soit pas situé dans le Languedoc, je joins deux lettres de son évêque, A.-H. de Fleury, à celles des prélats de cette province. L'origine languedocienne de Fleury, les renseignements qu'il donne sur les choses et les hommes de son pays d'origine, ainsi que sur l'invasion du duc de Savoie en Provence, si inquiétante pour le Midi tout entier, m'ont paru justifier amplement leur publication dans ce recueil. »

La plupart des documents édités par M. Joret n'ont pas moins d'importance que les deux lettres du futur ministre d'État, et comme son annotation les éclaire tous à merveille, sa brochure, qui complète les meilleurs travaux sur le sujet, particulièrement ceux de M. Roschach, « le savant continuateur de l'*Histoire de Languedoc* », est doublement précieuse et mérite un double succès.

T. de L.

---

206. — **Les Juifs de Paris au dix-huitième siècle,** d'après les Archives de la Lieutenance générale de police à la Bastille, par M. Léon Kahn. Paris (Durlacher), 1894, in-12.

Peut-être ne sommes-nous pas absolument impartial pour parler du livre de M. Kahn : il a été fait entièrement d'après les Archives de la Bastille, minutieusement dépouillées par l'auteur, depuis qu'elles ont pu être mises à la disposition du public, et sans doute nous excusera-t-on de lire avec un intérêt particulier les ouvrages faits dans ces conditions. D'après les cent-cinquante ou cent-soixante dossiers concernant les Juifs de Paris sous l'Ancien Régime, qui sont dans les Archives de la Bastille, M. K. a reconstitué des scènes de mœurs de la communauté israëlite avec beaucoup de vivacité et de mouvement. Il y a là des détails infiniment curieux sur la vie parisienne au xviii[e] siècle et présentés d'une manière charmante. « Les dossiers, écrit-il, ne visent pas, comme on pourrait le croire, des délits ou des crimes commis par les Juifs ; ils se rapportent à tous les incidents de leur existence dans la capitale. » Ce qui caractérisa l'existence des juifs, en France, sous l'Ancien Régime, c'est qu'ils y étaient considérés comme des résidents étrangers et soumis à toutes les formalités et prescriptions qui découlaient naturellement de cette situation. Cette réserve faite, ils jouissaient d'une liberté assez grande ; on vit plusieurs d'entre eux arrives à des positions importantes ; ils pouvaient donner à leurs affaires une grande

extension, une grande prospérité; leur situation était certainement préférable à celle des Protestants et des Jansénistes.

Aussi bien les tableaux que peint M. Kahn, avec beaucoup de talent du reste, sont-ils quelque peu poussés au noir. « M. d'Argenson, écrit-il, demanda que « comme il y a actuellement à Paris nombre de Juifs sans « permissions, ni passe-ports, qui y tiennent auberge et des assemblées, « que leurs maisons servent de retraite aux fripons », il fût autorisé, suivant l'ancien usage, à les chasser et emprisonner. Le 18 décembre 1723, le duc de Bourbon lui donna toute latitude pour punir les Juifs « comme il le jugerait à propos ». Cela indigne M. Kahn, et cette indignation nous la comprenons; mais s'est-il demandé, si, en la circonstance, les griefs de d'Argenson n'étaient peut-être pas réellement fondés? D'Argenson a été un homme de premier ordre, homme de jugement et d'expérience; et la latitude laissée au lieutenant de police de punir les Juifs « comme il le jugerait à propos », n'avait rien de particulier; elle ne s'étendait pas seulement aux Juifs, mais à tous les Parisiens. Le lieutenant de police était un magistrat, c'était même « le Magistrat » par excellence, et qui pouvait prononcer des sentences qui entraînaient jusqu'à la peine capitale. Ailleurs, M. K. relève cette épître écrite au ministre par le lieutenant de police, Berryer de Ravenoville : « Il n'est pas question d'empêcher les Juifs de venir à Paris et d'y rester le temps nécessaire pour faire leurs affaires et leur commerce. Il s'agit seulement de les obliger de se conformer à la règle établie de tous temps, afin que je sois à portée de faire veiller sur eux et de faire punir ceux qui abusent de la confiance du public ». Mais il semble que, étant donnés les règlements en vigueur et les idées de l'époque, la lettre de Berryer n'est pas si mal. Plus loin M. K. s'étonne qu'on ait incarcéré pour quelques semaines des Juifs qu'on avait trouvés se battant à coup d'épée en pleine rue : Courage méconnu, dit-il. Les archives des familles appartenant à la plus haute noblesse française lui diront l'histoire de gentilshommes de qui on méconnut, en des circonstances semblables, le courage, au point qu'on leur coupa la tête sur un échafaud.

L'érudition reprochera à M. K. de ne pas avoir mis des renvois plus nombreux et plus précis au bas des pages. Il faut écrire For-l'Évêque *(Forum Episcopi)* et non Fort l'Évêque.

Dans un compte rendu les éloges tiennent en deux lignes, on en a fini en quelques mots, tandis que les critiques ont besoin de s'étaler tout au long. Soulignons donc, en terminant, le grand intérêt qui s'attache aux recherches de M. Kahn, le soin avec lequel il les poursuit, la manière vivante et agréable dont il sait les mettre en lumière.

Frantz Funck-Brentano.

---

207. — **Le général Alexis Le Veneur,** le héros de Namur et le maître de Hoche (1746-1833) par Étienne CHARAVAY, Paris, Impr. nat., 1895, in-8, III p.

Comme l'indique le sous-titre de cette solide et attachante étude, Le Veneur est le général qui s'empara du fort Villate, devant le château de Namur, au mois de novembre 1792,—une des actions les plus audacieuses des guerres de la Révolution—et il devina le génie et protégea les débuts de Hoche ; le vainqueur de Wissembourg et de la Vendée, qui fut son aide de camp, l'appelait son maître et son second père. On ne le connaissait guère jusqu'ici. M. Charavay nous donne sa biographie aussi complète que possible, grâce aux documents des archives de la guerre et à d'autres pièces qu'il a recueillies de divers côtés. Il insiste notamment sur le siège de Namur, sur le blocus de Maestricht et sur les faits et gestes de Le Veneur à l'armée du Nord. Le siège de Namur, qui est le grand exploit de Le Veneur et son principal titre de gloire, est raconté avec de longs et curieux détails, d'après le rapport du général, la correspondance de Valence et les mémoires de Gobert et du commandant autrichien Moitelle. Le bombardement de Maestricht que Le Veneur assiégeait par le faubourg de Wijk, sur la rive droite de la Meuse, offre pareillement d'intéressants développements. Le rôle du valeureux soldat à la bataille de Neerwinden est très exactement déterminé ,surtout d'après un récit de Le Veneur que M. Charavay a découvert dans le *Courrier français* de 1821, ainsi que d'après une réponse inédite de Dumouriez qui réfute quelques assertions de son ancien lieutenant, mais reconnaît sa bonne conduite. Enfin une brochure de Le Veneur, jusqu'ici inconnue, a permis au consciencieux biographe d'ajouter plusieurs renseignements à ce qu'on savait déjà sur l'attitude du général au moment de la trahison de Dumouriez. Arrêté comme ami de Custine et monarchiste, bien qu'il fût excellent patriote, Le Veneur échappa à la guillotine. Mais, malgré ses sollicitations, il ne put rentrer dans l'armée active. Député et comte sous l'Empire, oublié par la Restauration, il mourut aveugle en son château de Carrouges, dans l'Orne, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Des pièces justificatives, au nombre de quarante-cinq (p. 52-111) sont jointes à cette biographie définitive que Le Veneur méritait à tant de titres.

A. C.

---

208. — Gaston DE BEAUSÉJOUR. — **Mémoires de famille de l'abbé Lambert, dernier confesseur du duc de Penthièvre, aumônier de la duchesse douairière d'Orléans, sur la Révolution et l'Émigration, 1791-1799,** publiés pour la Société d'Histoire contemporaine. — Paris, Alphonse Picard et fils, 1894. 1 vol. in-8°.

Les Mémoires de famille de l'abbé Lambert, que publie avec un zèle pieux son petit-neveu M. Gaston de Beauséjour, ancien élève de

l'École polytechnique, ne sont pas inédits. Ils ont déjà paru en 1822, sous un titre à peu près identique. Malheureusement le manuscrit original en est perdu depuis longtemps et le nouvel éditeur a dû prendre, pour base de son travail, le texte de la première édition, quelque imparfait qu'il pût être ; il a éliminé, toutefois, certains passages qui n'intéressaient que la famille de l'auteur et rectifié autant que possible les erreurs nombreuses qui dénaturaient les noms de lieux et de personnes.

Ces Mémoires, écrits dans les années 1801 et 1802, débutent au moment de l'entrée de l'abbé à la petite Cour du duc de Penthièvre en 1791. Ils donnent — oh ! bien peu – quelques détails sur la maison et les dernières années de ce prince si juste et si aimé de tous, qu'il fut le seul des membres de sa famille à n'être pas inquiété par la Révolution. Elle le laissa mourir en paix dans son château de Vernon. On sait que la fille du prince était mariée au duc d'Orléans-Égalité, dont elle vivait séparée, et que son fils avait épousé l'infortunée princesse de Lamballe. Il y aurait eu là matière à une série de récits précieux pour l'histoire intime de cette époque, et je regrette de ne pas les trouver sous la plume de l'abbé Lambert. Mais celui-ci, tout en déclarant qu'il n'aime pas voir le public se mêler de ses affaires (p. 131), est surtout occupé de sa propre personnalité et du relief qu'il peut lui donner. Il ne pèche assurément pas par un excès de modestie. Dès la première phrase de ses *Mémoires*, il affirme que « dans la maison du duc de Penthièvre, la société s'était attendue à trouver en lui un prêtre digne de la confiance dont il était honoré et elle ne s'étonna pas de le voir très prononcé sur les principes » (p. 1); à la fin encore, jetant un regard sur le passé, il considère, avec complaisance et de loin, « le courage prudent qu'il avait mis à briser ses fers, son bonheur dans ses entreprises, sa conduite envers sa belle-mère et ses amis, les services qu'il avait rendus en sa qualité de prêtre..... » (p. 305) Et tout le long du volume s'étale cette naïve vanité que j'ai notée en plus de vingt autres passages. Ici, notamment, il s'intitule : « Homme capable de plier les circonstances elles-mêmes à ses principes » (p. 27) ; là, il vante sa délicatesse (p. 31) ; ailleurs, c'est son activité et son dévouement (p. 297).

La mort de Louis XVI porta le dernier coup au duc de Penthièvre, il traîna quelque temps encore et mourut le 4 mars 1793 (p. 37). Tous les événements qui embrassent cette période de la vie de l'abbé Lambert, y compris l'inhumation du prince, comprennent à peine cinquante pages. Son maître défunt, le confesseur, qui n'avait prêté qu'un serment conditionnel et restrictif (p. 27), dut se cacher pour éviter l'emprisonnement. Il parvint à rentrer à Lons-le-Saunier, son pays d'origine. Mais là il fut bientôt mis en arrestation (p. 86).

A partir de ce point, les *Mémoires* offrent un très réel intérêt. Ils fournissent de curieux et importants détails sur la situation, la condition morale et matérielle des suspects prisonniers (p. 95 et s.) et sur la

lutte religieuse dans le Jura et aux environs (p. 79 à 123). Puis, l'abbé ayant réussi à s'évader et à gagner la Suisse (p. 104-123), ils s'étendent surtout sur ce qui se passait à Fribourg où il rencontra une grande quantité d'émigrés et de prêtres français réfugiés.

On ignore presque cette partie de l'histoire de la Révolution ; l'émigration de la noblesse commence à être mieux présentée ; les Mémoires et les Souvenirs qu'on voit chaque jour éclore permettent de se faire une opinion plus juste sur ce point et donnent en même temps de nombreux détails sur la vie et les actes des émigrés. Ce qu'on sait mal, c'est la *déportation* volontaire ou forcée des écclésiastiques ; là-dessus, l'abbé Lambert est un témoin précieux. S'il n'a rien vu des débuts de l'installation des prêtres à l'étranger, il connaît admirablement leur situation, du moins en Suisse, pendant les années 1794 et 1795, et cette partie du volume offre un attrait singulier (p. 128 à 208).

Une autre partie de ces *Mémoires*, qui est aussi de nature à intéresser particulièrement est celle où l'abbé rapporte ses relations avec le jeune duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, sa sœur, et la duchesse leur mère (159 à 218 et 248 à 300). Il ne garda pas longtemps rancune au futur « Roi des Français » de la façon grossière dont celui-ci avait refusé de le recevoir à Bremgarten (p. 178 et 188) et il s'occupa de son mieux des intérêts de la famille d'Orléans. Il poussa, dit-on, le dévouement jusqu'à faire, un peu plus tard, le voyage de Mittau, sur la demande de la duchesse douairière, afin d'essayer un rapprochement entre elle et ses enfants d'une part et Louis XVIII, de l'autre (p. 270-271). Cette mission ne paraît pas avoir été couronnée de succès, mais sur cette affaire, l'abbé garde un silence absolu.

On se demandera peut-être si le besoin d'une nouvelle publication à peu près intégrale de ces *Mémoires* se faisait bien vivement sentir, quand tant d'autres documents restent encore inédits, qui permettraient d'élucider bien des points mal connus de cette période. Il me paraît tout au moins que les parties concernant la question ecclésiastique et l'histoire particulière de la famille d'Orléans, méritent d'être retenues.

H. BAGUENIER DESORMEAUX.

---

209. — **Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale,** publiés et annotés par J. GUILLAUME. Paris, Imprimerie nationale, 1891 et 1894, 2 vol. in-4°.

M. J. Guillaume nous avait déjà donné une excellente édition des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de l'assemblée législative*. Il a continué sa tâche avec la même conscience et le même succès. Le premier volume comprend la période qui s'étend du 15 octobre 1792 au 2 juillet 1793. A la suite de chaque séance du Comité, on trouve les mémoires, les rapports, les discours, en un mot tous les documents

utiles sur les questions d'instruction publique. Quatre-vingt treize séances figurent dans ce volume, qui renferme aussi un appendice où sont reproduits les notes ou rapports de Condorcet, Wandelaincourt, Faure, Charles Duval, Deleyre, etc. L'annotation est abondante et judicieuse. Le second volume, qui comprend plus de mille pages, va du 3 juillet 1793 au 30 brumaire an III (20 novembre 1793). Il nous fournit le texte d'importants documents et nous mène jusqu'au moment où la Convention, revenue au système des écoles primaires, allait examiner le plan nouveau de Bouquier.

Chacun de ces volumes est précédé d'une introduction très documentée, qui fait le plus grand honneur à l'érudition et à la conscience de M. J. Guillaume. C'est là un répertoire indispensable aux historiens et qui est une des meilleures publications de la collection des documents inédits sur l'histoire de France.

Etienne CHARAVAY.

---

210. — **Mémoires du général baron Thiébault,** publiés par Fernand CALMETTES, Paris, Plon, 1894, in-8, tome III, 563 p.

Le troisième volume des Mémoires du général Thiébault n'est pas inférieur aux précédents. L'intérêt se soutient du commencement à la fin et le lecteur suit l'auteur sans fatigue dans les péripéties émouvantes de sa carrière. Il faut signaler, dès le premier chapitre, un portrait du fameux général Souwarow, agrémenté de force anecdotes. Le 18 Brumaire fournit à Thiébault l'occasion de renseignements piquants; sa désapprobation de l'arrestation d'un chef de bataillon le rendit suspect et nuisit plus tard à son avancement. Cependant il rejoignit Masséna à Gênes, et par sa belle conduite dans la défense de cette place, gagna le grade de général de brigade (30 avril 1800). Après la reddition, il alla passer à Milan trois mois, dans les délices de sa liaison avec la belle Pauline Ricciulli. Rappelé à Paris, il eut peine à s'arracher des bras d'une maîtresse adorée, qu'il ne devait plus revoir. Un premier voyage en Espagne le mit en relations, à Bordeaux, avec le général Leclerc, beau-frère du premier consul, dont il singeait la tournure et les manières à tel point qu'on le surnommait *le blond Bonaparte*. A Madrid, Thiébault fut parfaitement accueilli par Lucien Bonaparte, qui menait grand train en sa qualité d'ambassadeur de la République française. « Hôtel immense, dit-il, appartements princiers, table splendide, domestiques nombreux, équipages superbes, et l'ordre et le cérémonial répondant au reste, tout était noble et magnifique. Ainsi chaque jour grand couvert ; fréquemment de grandes réceptions ; parfois des concerts, dans lesquels Boccherini, alors à Madrid, faisait exécuter lui-même ses quinquetti, fort en vogue à cette époque, et recevait, ainsi que les autres exécutants, chanteurs et chanteuses, non de l'argent,

mais des bijoux, des diamants d'un prix bien supérieur aux sommes qu'on aurait pu leur donner. »

Thiébault, rentré à Paris, assista à la cérémonie religieuse qui eut lieu à Notre-Dame après le Concordat. Soixante généraux entassés dans un passage ménagé au centre de la nef ne savaient où s'asseoir, tandis que de nombreux prêtres se prélassaient à côté d'eux sur des chaises. Masséna, irrité, empoigna une des chaises et en fit déguerpir le prêtre. « Cet exemple, suivi à l'instant, ajoute le narrateur, substitua un peu brusquement à des prêtres et à des néophytes des officiers qui n'auraient pas dû avoir à se placer eux-mêmes, dans une circonstance où des généraux, dont la présence était une consécration nécessaire, commandaient de trop justes égards. » On sent que Thiébault n'était pas favorable à cette restauration de la religion catholique. Il donne un texte nouveau d'une réponse célèbre faite au premier consul et qu'il met dans la bouche du général Delmas, quand d'autres l'attribuent à Lannes : « Il ne vous reste plus qu'à changer nos dragonnes en chapelets. Quant à la France, elle n'a plus qu'à se consoler de la perte d'un million d'hommes, qu'elle aura inutilement sacrifiés pour mettre fin aux pasquinades que vous ressuscitez. »

Le 22 mars 1802 Thiébault alla servir à Tours sous les ordres du général Liébert, ancien sergent d'artillerie, qui, par son ton et par ses manières, semblait ne pas avoir cessé de l'être. Il y rencontra une jeune femme, « n'ayant pas même, malgré le mariage, quitté son état de jeune fille ». Elisabeth Chenais, fille d'un ancien propriétaire de Saint-Domingue, avait été douée par la nature d'une figure et d'une tournure délicieuses et d'une grâce et d'un charme « qui la laissaient sans rivale ». Son esprit égalait sa beauté et elle excellait dans l'épigramme. Zozotte, comme on l'appelait familièrement, conquit le cœur de l'inflammable Thiébault, qui lui fit la cour et l'épousa. Dans le récit qu'il nous donne de ses amours, il trace un portrait piquant de Regnaud de Saint-Jean-d'Angely et de sa femme, « qui avait la prétention d'être belle avec une tête et des dents de cheval, d'avoir de l'esprit parce qu'elle était méchante ». Cette dame chantait admirablement et Zozotte avait une voix d'une douceur céleste et d'une expression enivrante. Toutes deux se firent entendre dans un concert et ravirent les auditeurs.

La création de quatorze maréchaux de l'Empire excite la verve railleuse de notre général, qui se montre très sévère pour plusieurs d'entre eux (p. 362). Le couronnement de Napoléon à Notre-Dame et les fêtes données à l'Empereur par tous les généraux présents à Paris fournissent à l'auteur matière à de curieux détails rapportés *de visu*. Appelé brusquement à la grande armée, Thiébault se sépara de sa jeune femme et alla commander une des brigades de la division Saint-Hilaire. Il prit une part glorieuse à la victoire d'Austerlitz et fut frappé par une balle de mitraille, qui, après lui avoir broyé l'épaule droite, lui brisa le sternum en deux endroits et traversa la clavicule. On crut la blessure

mortelle et Thiébault ne survécut que par miracle et contre les pronostics des plus grands chirurgiens. Son énergie aida à le sauver et le récit de ses souffrances et de ses alternatives d'espoir et de découragement est des plus émouvants. Le chirurgien Percy nous apparaît sous les traits les plus sympathiques. Notre héros eut comme baume l'espoir d'être nommé divisionnaire; l'Empereur lui promit le grade, mais Berthier ne lui expédia pas le brevet, et c'est comme général de brigade que Thiébault alla, en novembre 1806, prendre possession en Allemagne du gouvernement des pays de Fulde.

Là s'arrête le troisième volume. La rapide analyse que nous venons d'en faire en montre tout l'intérêt. Les anecdotes, les aperçus piquants, les considérations judicieuses, les portraits lestement troussés y abondent et soutiennent l'attention du lecteur. M. F. Calmettes a semé çà et là des notes confirmant ou redressant certaines appréciations de Thiébault, qui, malgré son tempérament passionné, voyait généralement juste.

Etienne CHARAVAY.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 mai 1895.

M. Clermont-Ganneau présente, de la part de M. Jean Farah, de Tyr, une grande inscription grecque rapportée de Syrie et offerte par celui-ci au gouvernement français, ainsi que diverses autres antiquités dont il a aussi fait gracieusement don au Louvre (une grande tête de lion rugissant, en calcaire dur, provenant d'une fontaine antique; une lampe en terre cuite en forme de bouc dressé sur ses pattes de derrière; un petit buste de guerrier en terre cuite, et divers objets en terre cuite et en plomb). Cette inscription, provenant des environs de Djerach, est un fragment d'une loi antique ou d'un arrêté administratif destiné à protéger les vignobles contre le maraudage et les déprédations. Les divers cas délictueux sont définis et frappés d'amendes progressives en raison de leur gravité. M. Clermont-Ganneau signale à ce propos les témoignages des auteurs antiques et des vieux géographes arabes montrant la grande extension que la culture de la vigne avait pris dans cette région transjordanique. — MM. Foucart, Perrot et Derenbourg présentent quelques observations. — L'Académie décide que l'inscription sera mise à la disposition du musée du Louvre.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Bertrand annonce que le vœu exprimé par M. Héron de Villefosse dans la séance du 8 mars (cf. *Revue*, nº 11, p. 220) est dès maintenant rempli. M. Noblemaire, directeur de la compagnie des chemins de fer de P.-L.-M., a déposé la seconde patère au musée de Saint-Germain-en-Laye. — Les fouilles continuent à Saint-Paul-Trois-Châteaux, où l'on vient de découvrir un très remarquable lampadaire de bronze, qui sera restauré dans les ateliers du musée de Saint-Germain.

M. Heuzey continue d'indiquer plusieurs faits historiques qui résultent des découvertes de M. de Sarzec. Il fait connaître par des moulages deux fragments d'une stèle de victoire, moins ancienne, par le style des figures et par celui de l'inscription, que la stèle des vautours. C'est la preuve que les chefs de la ville chaldéenne de Sirpoula n'ont cessé à aucune époque d'être des chefs militaires. L'inscription, quoique très mutilée, contient un détail important : on y trouve pour la première fois, sur un monument de Tello, le nom de la ville d'Agadé, qui fut avant Babylone une des capitales de la Chaldée. Il y a là l'indication d'un synchronisme, que les découvertes ultérieures pourront préciser encore et qui sera des plus utiles pour la reconstitution de cette très antique chronologie.

L'Académie procède à la nomination d'une commission chargée d'examiner les titres des candidats à la place d'associé étranger devenue vacante par le récent décès de sir Henry Creswick Rawlinson.

M. Maspero, président, annonce que la réunion de la commission du prix Reynaud aura lieu vendredi prochain.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 27 mai — 1895

211. — **Die Litteratur des Alten Testaments nach der Zeitfolge ihrer Entstehung** von G. WILDEBOHER, Theol. Doct. und ord. Professor in Groningen; unter Mitwirkung der Verfasser aus dem Hollændischen übersetzt von Pfarrer Dr F. RISCH. — Gœttingen; Vandenhoeck und Ruprecht; 1895, in-8°; pp. x-464.

Ce livre présente un résumé clair et concis des nombreuses opinions relatives à l'âge respectif des diverses parties de l'Ancien Testament. L'auteur a adopté la méthode que nous voudrions voir se répandre de plus en plus dans ce genre de publications. Dans un court chapitre il expose avec précision ses opinions personnelles. Les citations, les inévitables discussions de textes, qui d'ordinaire rendent la lecture de ces sortes d'ouvrages si pénible sont rejetées, avec les renseignements bibliographiques, à la fin de chaque paragraphe. On peut suivre ainsi facilement la pensée de l'auteur sans être arrêté par les observations de détail. Ces notes témoignent d'une grande érudition. Il n'est guère d'ouvrage important auquel M. Wildeboher n'ait fait quelque emprunt. Nous ignorons pourquoi il a laissé de côté les travaux importants de M. J. Halévy, qu'il ne cite pas même une seule fois.

La méthode critique de l'auteur a été qualifiée de *conservatrice* par MM. Kautzsch et Zeydner. Ce n'est peut être pas un de ses moindres mérites. Il tient en général pour les opinions moyennes et n'appartient pas à cette catégorie de critiques qui placent les meilleures productions de la littérature hébraïque à une époque où la langue avait cessé d'être employée couramment, et qui veulent que des auteurs ayant certainement en vue d'exercer une influence populaire se soient servis d'un langage qui n'était plus celui du peuple, tout comme un candidat qui de nos jours rédigerait sa profession de foi en latin dans le but formel de mieux s'assurer les sympathies de ses électeurs.

J.-B. C.

212. — Saïd El-Khouri El-Chartouni. — **Supplément au dictionnaire arabe « Aqrab el-maouârid »**. Beyrouth, 1893. Librairie de l'imprimerie catholique Grand in-8°, 517 pp.

213. — Germanos Ferhat. **Diwân poétique**. Nouvelle édition, collationnée sur plusieurs manuscrits et enrichie d'un commentaire philologique, par Saïd El-Khouri El-Chartouni. Beyrouth, 1894. Librairie de l'imprimerie catholique. In-8°, xxix et 517 pp.

En même temps qu'il s'occupait de relever les fautes typographiques contenues dans son dictionnaire intitulé « Aqrab el-Maouârid », M. Saïd El Khouri a songé à contrôler nombre de lectures qu'il avait adoptées sans s'être assuré au préalable qu'elles n'étaient point erronées dans l'ouvrage où il les avait puisées. C'est ainsi qu'il est arrivé non seulement à corriger la plupart des erreurs qu'il avait commises, mais encore à ajouter une foule d'acceptions nouvelles qu'il n'avait pas notées dans son travail primitif. On se fera une idée de l'importance de cette révision en remarquant que ce simple supplément contient à lui seul 443 pp., grand in-8°, imprimées en caractères très fins. Il convient de louer grandement M. S. de s'être livré à cette tâche si ingrate pour lui et si utile pour nous. L'exécution matérielle du volume est très soignée; on ne peut guère lui reprocher que la finesse des caractères, léger défaut il est vrai, mais qu'on aurait pu en partie atténuer en adoptant un corps plus gros pour distinguer les mots formant le sujet d'un article.

—Tous les arabisants connaissent et estiment à sa juste valeur la grammaire de Germanos Ferhat; ils sont beaucoup moins familiarisés avec le diwân poétique de cet ancien évêque maronite qui vécut à la fin du xvii° siècle. Il faut dire que l'intelligence des vers arabes exige toujours un certain effort de la part des Européens et qu'ils apprécient moins volontiers la richesse de la forme que l'originalité du fonds, quand ils s'adonnent à la lecture des ouvrages poétiques arabes. Le diwân de Germanos Ferhat est presque exclusivement consacré à célébrer les mérites de la religion catholique ou les vertus de saints personnages chrétiens. Aussi, sur ce thème connu, tout le talent d'expression déployé par l'auteur, nous attire-t-il moins que ne le ferait un style moins brillant nous donnant, à l'occasion d'un sujet profane, une idée des sentiments qui agitent le cœur d'un mulsuman. Il semble du reste qu'il y ait toujours disparate, sinon antagonisme entre les pensées chrétiennes et la langue du Coran. Qu'elle me soit ou non personnelle, cette sensation, dans tous les cas, n'infirme en rien la valeur du recueil, si l'on se place surtout au point de vue de la pureté de la langue et de l'élégance de la diction. Le commentaire composé par M. S. est très suffisant pour faciliter l'intelligence du texte.

O. Houdas.

214. — Prof. A MANONI. **Il costume e l'arte delle acconciature nell'antichità**, 1 vol. in-8, 178 p. Milan, Hœpli 1895.

La *Plotina* de Krause est vieille de près de quarante ans. M. Manoni a jugé que le moment est venu de refaire l'étude des coiffures dans toutes les civilisations classiques : c'est une bonne idée. Il a pensé également qu'un tel ouvrage peut s'adresser au grand public comme aux savants, — ce qui l'a amené à traduire les citations, ou à les prendre dans des traductions, — et qu'on pourrait faire du même coup œuvre de vulgarisation et de science. Voilà qui va bien; mais pourquoi ces références aux textes sont-elles les seules ? Les documents fondamentaux, ce sont, en somme, les figures. Or celles-ci n'ont d'antique que leur source : sous la forme où elles se présentent, ce sont des traductions et assez peu flatteuses; pourquoi pas une seule fois ne sommes-nous renvoyés à l'original ? On ne peut discuter un auteur qui ne fournit point de preuves, — et cela vaut sans doute mieux pour lui.

W.

---

215. — **Le Folk-Lore de Lesbos**, par G. GEORGEAKIS et Léon PINEAU (Les littératures populaires, tome XXXI). Paris, Maisonneuve, 1894. In-12, xx-372 p.

Le livre que publie M. Pineau, en collaboration avec M. Georgeakis, renferme, sous forme de contes, chansons, proverbes, coutumes, superstitions, la traduction d'une matière en somme assez riche, mais qui, selon toute apparence, ne constitue pas, comme le titre pourrait le faire croire, tout le folk-lore de Lesbos. Dans une courte et jolie préface, M. P. nous indique quel a été son but. Il serait heureux, déclare-t-il, « si les sentiments qui chantent sur les lèvres des Lesbiens du XIXe siècle pouvaient aider littérateurs et philosophes à lire dans l'âme des contemporains d'Alcée et de Sapho ». Nous ne le suivrons pas sur ce terrain peu sûr. Cette subordination constante du présent au passé a d'ailleurs quelque chose de sec et d'exclusif; on aimerait voir la Grèce moderne étudiée un peu pour elle-même et traitée parfois autrement que comme un πάρεργον. — Le livre en question, quoi qu'en dise la préface, n'a pas seulement des visées littéraires. L'auteur fait preuve çà et là, dans le cours du volume, d'une certaine érudition, qui rend le lecteur exigeant et donne à la critique quelques droits. M. P. débute malencontreusement par un grossier anachronisme, lorsqu'il place au IVe siècle de notre ère le roman de *Daphnis et Chloé*, pourtant manifestement païen [1]. On tremble à la pensée que la besogne s'est faite par correspondance, grâce à M. G. et à ses amis, tous plus ou moins expérimentés en si délicate matière. La critique des témoignages fait défaut complètement. On

---

1. Cf. *Christ, Gesch. d. griech. Litt.*, p. 684.

s'étonne aussi, parmi les nombreux recueils de chansons grecques cités, de ne pas trouver mention de celui de Passow [1], pourtant classique et fécond en rapprochements. L'accumulation des notes à certains endroits fait regretter leur absence totale à d'autres; p. 253, par exemple, à propos d'une variante de la ballade de Lénore, qui d'ailleurs n'apporte à la question aucun élément nouveau, M. P. aurait pu trouver matière à quelques lignes intéressantes [2]. Il est regrettable aussi qu'il n'ait pas cru devoir toujours donner la provenance des morceaux qu'il publie. Si les mésaventures d'Ysengrin (p. 91) sont nettement populaires, la fable de *la Perdrix et la Tortue* (p. 98), variante de *l'Aigle et le Hibou*, semble bien sortir de l'école. On aimerait être renseigné là-dessus. Nous pourrions multiplier les critiques.

Ce livre, en somme, a l'inconvénient de vouloir satisfaire à des exigences contradictoires. Il fait partie d'une collection qui permettait à M. Pineau de nous donner un recueil exclusivement littéraire. L'auteur y a fait entrer des aperçus scientifiques : nous souhaitons, s'il doit poursuivre ses recherches dans le domaine néo-grec, qu'il complète ses connaissances et précise sa méthode.

Hubert PERNOT.

---

216. — **K. F. Hermann's Lehrbuch der griechischen Antiquitæten** neu herausgegeben von H. BLÜMNER und W. DITTENBERGER. Zweiter Band. Erste Abteilung. Die griechischen Rechtsaltertümer. Vierte vermehrte und verbesserte Auflage von Th. THALHEIM. Fribourg et Leipzig, G.-C.-B. Mohr, 1895. Un vol. in-8 de IX,-183 p.

Nous avons rendu compte dans le nº du 9 août 1886 de la troisième édition de cet ouvrage; nous avons dit comment M. Th. Thalheim avait été chargé de la réimpression de cette partie du manuel de K.-F. Hermann. Presque en même temps que cette réimpression, paraissait la grande inscription de Gortyne; sont venus ensuite la Πολιτεία τῶν Ἀθηναίων, le discours d'Hypéride contre Athénogène. Toutes ces découvertes renouvelaient, on peut le dire, le sujet. M. T. qui, dans la préface de la précédente édition, se plaignait de n'avoir pas de résultats nouveaux à communiquer, avait aujourd'hui de quoi être satisfait. On pouvait donc s'attendre à ce que la nouvelle édition serait profondément remaniée; elle l'est, en effet, beaucoup; il n'y a pas de paragraphe, peut-être même il n'y a pas de note qui n'ait été retouchée; malgré cela, le plan primitif de l'ouvrage n'est pas changé; ce qui prouve qu'en somme les nouvelles découvertes ont plutôt étendu nos

---

1. *Popularia carmina Græciæ* recentioris edidit Arn. Passow, Teubner, 1860.
2. Cf. Jean Psichari, *La ballade de Lénore en Grèce*. Paris, 1884. E. Leroux, 40 p. in-8, et N. Γ. Πολίτης, Τὸ δημοτικὸν ᾆσμα περὶ τοῦ νεκροῦ ἀδελφοῦ. Athènes, 1885, 69 p. in-8.

connaissances qu'elles ne les ont modifiées. L'ouvrage de M. T. reste toujours ce qu'il était, un résumé clair, précis, parfois peut-être un peu trop sec, mais donnant toujours l'essentiel; c'est assurément un secours indispensable pour quiconque s'occupe des antiquités juridiques de la Grèce. Nous soumettons à l'auteur quelques légères observations sur des points de détail. P. 7, note 3, nous ne croyons pas que l'explication de la scholie du v. 1660 des *Oiseaux* d'Aristophane soit exacte; nous préférons l'interprétation de van den Es et de Caillemer; au v. 1665, le sens du mot μετεῖναι, qui est ici le point délicat, se trouve expliqué par les vers 1651 et suiv. où est défini la situation légale du νόθος Heraclès, et par le vers 1666, où il est question de ses droits sur l'héritage de son père. P. 156, lig. 8-14 de l'insc. d'Ephèse, nous croyons, avec les auteurs du *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, I, p. 44, que M. T. se trompe en identifiant les trente répartiteurs avec les membres du comité de la guerre. M. T. observe que ces répartiteurs avaient autre chose à faire que ces vérifications, puisque sur trente il n'y en avait jamais que cinq qui fussent pris pour cette opération. Cette observation de M. Thalheim est très juste; mais la difficulté n'est pas là; ce qui ne permet pas, à notre avis, de confondre le comité de la guerre avec les répartiteurs, c'est la tournure même de la phrase : « Les personnages élus pour la guerre tireront au sort parmi les trente personnages élus par le peuple cinq répartiteurs, etc. ». On ne peut nier que cette phrase ne soit mal tournée, si les membres du comité et les trente répartiteurs ne font qu'un; nous croyons que la distinction entre ces deux fonctions s'impose.

Albert MARTIN.

---

217. — **Plato's Republic**, the Greek text edited with notes and essays by the late B. JOWETT and L. CAMPBELL, Oxford, at the Clarendon Press, 1894. 3 vol. in-8 de XVI-490, XXXVI-356 et 512 pp. — Prix : 42 sh.

Voici (et non seulement au point de vue de la typographie, qui est merveilleuse) un des plus beaux travaux qu'on ait publiés depuis longtemps sur Platon. Et nous devons d'autant plus nous féliciter, que depuis l'édition (critique) de Schneider, il n'y avait rien eu de sérieux sur la *République*, qui n'est pourtant pas l'un des moindres dialogues. Il y a des années que le professeur Jowett avait entrepris cette œuvre; la publication toujours retardée a été enfin menée à bien après sa mort par M. Campbell, dont les travaux antérieurs sont bien connus. — Le premier volume contient le texte, accompagné d'un fac-similé d'une page du manuscrit de Paris, et d'un petit appareil critique restreint aux trois manuscrits de Paris, de Venise et de Césène; le deuxième les *Essays* ou notes développées; le troisième le commentaire. Je commencerai par le second.

La mémoire du professeur Jowett n'aurait rien perdu à ce qu'on supprimât les quatre essais qui forment les trente-six premières pages. Le premier seul, *on the text of greek authors and especially of Plato*, a quelque importance. Le professeur J. comme tous les philosophes, a une défiance instinctive de la philologie, et raille avec esprit l'*emendandi cacoethes ;* seulement il ne connaît pas toujours bien la science à laquelle il refuse ce nom, et cela lui fait écrire de véritables énormités ; d'après lui, par exemple, aucun témoignage de grammairien ne peut prévaloir contre les manuscrits, en fait d'orthographe (qu'est-ce que *les manuscrits*?) ; une correction doit-être *the least possible* et *follow the letters of the mss.* [1] (qu'est-ce que *les manuscrits* ?). — Les essais de M. le professeur Campbell sont au nombre de trois. Le premier est une étude générale sur la composition de la *République* et sa position chronologique par rapport aux autres dialogues. M. C. attaque avec juste raison la théorie qui veut que les livres V-VII soient postérieurs aux autres et représentent un état différent de la pensée de Platon ; il démontre bien l'unité du dialogue, mais va trop loin sans doute en refusant d'y faire des distinctions chronologiques ; la vraisemblance même doit faire regarder le Xe liv. comme sensiblement postérieur au Ier. Pour les autres dialogues, la critique chronologique de M. C. est extrêmement sage et prudente. Elle l'est même un peu trop, car elle laisse un point d'interrogation sur des questions dont la solution est certaine, par exemple l'antériorité du *Phédon* (preuves : III 387 BC τὰ περὶ ταῦτα ὀνόματα πάντα... ἀποβλητέα, Κωκύτους τε καὶ Στύγας : le moyen qu'après ces lignes, Platon ait écrit le mythe du *Phédon* ? III 411 D, le mot μισόλογος est employé sans explication, dans le *Phédon* Platon semblait le créer et l'expliquait avec soin ; VI 507 A, τὰ ἄλλοτε ἤδη πολλάκις εἰρημένα ; voir encore 479 B, sans parler d'autres allusions moins précises au liv. Ier). L'excursus *on the position of the* Sophistes Politicus *and* Philebus *in the order of the Platonic dialogues, and on some characteristics of Plato's latest writings* est très intéressant, principalement à cause des statistiques qu'il renferme sur le vocabulaire. — Essai II : *on the text of this edition of Plato's Republic*. On lira avec intérêt les minutieuses études de M. C. sur les trois manuscrits (AΠM) dont il tient compte, sans lui accorder cependant que les leçons du manuscrit de Césène aient beaucoup plus grande valeur que les conjectures modernes dont M. Jowett et lui ont si grand'peur. L'un et l'autre ont évidemment pour *les manuscrits* une superstition qui n'est pas moins dangereuse que le *cacoethes* de tout à l'heure. Pour accorder en principe de la valeur même à des manuscrits inférieurs généralement négligés, M. Campbell s'appuie sur ce fait, que le papyrus du *Phédon*

---

1. De même t. III p. 424 (IX 581 D), il a bien de la peine à accepter la correction certaine de ποιώμεθα en τί οἰώμεθα, parce qu'il est difficile d'admettre que cette même erreur se soit produite dans tous les manuscrits !

a souvent confirmé des lectures de Ξ (E de Schanz) : je crois pouvoir affirmer que toutes ces leçons sont déjà celles de T, manuscrit d'où dérive E, et qui est indépendant de B. Pour montrer jusqu'où va le conservatisme de M. Campbell, notons que de son aveu il n'y a que trente-neuf passages dans toute la *République* où son texte repose sur une conjecture (une seule est de lui) ; les citations anciennes, auxquelles il emprunte quatre leçons, paraissent également non avenues pour lui. Cependant il retient comme dignes d'examen une trentaine de corrections modernes, dont quelques-unes sont tirées de la *farrago* donnée par M. Richards dans la *Classical Review* ; enfin lui-même en propose une quinzaine, sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure [1]. Comme le texte de M. C. a été imprimé avant qu'il eût pu collationner lui-même notre *Par.* 1807, il donne ici en appendice le résultat de cette collation, qui ne fait que confirmer par de nouveaux exemples, négligés jusqu'ici on ne sait comment, l'excellence de ce manuscrit ; on trouvera là aussi quelques pages de M. Rostagno sur le manuscrit de Césène. — Il y a moins à dire sur le troisième essai, le plus important, *on Plato's use of language*, contribution extrêmement utile à l'étude de la langue de Platon, qui vient s'ajouter au travail incomplet de Riddell. Quelques remarques de détail : p. 172, I 348 E, ἐθαύμασα n'est pas un *aorist of the immediate past*, il a le sens si ordinaire du plus-que-parfait : « ce qui m'avait étonné, c'était que... » ; p. 179, γε dans une réponse, après un participe aoriste comme après tout autre mot, signifie « oui ». Les pp. 199-208 sur les particules sont spécialement à signaler, ainsi que toute la seconde partie *(Platonic diction)*, qui se termine par de fines études sur les divers sens de certains termes philosophiques.

J'ai dit tout à l'heure comment M. C. avait établi son texte. On a donc pu voir que ce n'était pas au point de vue critique que ce travail ferait époque dans la littérature platonicienne. L'unique correction de M. C. (IV 440 C, καὶ διὰ τοῦ πεινῆν καὶ διὰ τοῦ ῥιγοῦν [l. ῥιγῶν] au lieu de διὰ τό) n'améliore guère un passage qui n'a jusqu'à nouvel ordre aucun sens. Parmi celles qu'il propose t. II p. 123, l'une (IV 439 E ἀκούσας τι <οὐ>πιστεύω) avait déjà été faite, si j'en crois sa note même ; j'en note une intéressante III 387 C, ὡς ἐτεά pour l'inintelligible ὡς οἴεται ; VI 496 A, ἀξίως pour ἄξιον n'avance à rien, ce mot paraît être à supprimer ; VII 518 D, ἐγγύς τι τείνειν (pour εἶναι), M. C. devrait dire qu'il s'appuie sur *Phédon* 65 A ; VIII 568 D, πωλουμένων pour ἀποδομένων est ingénieux (cf. t. II p. 110).

Si quelqu'un avait l'idée d'adresser au commentaire de trop vives critiques, qu'il veuille bien se souvenir que cette partie du travail est à peu près entièrement nouvelle. S'il y aura encore beaucoup à faire, si ces notes sont incomplètes et laissent bien des points obscurs, il

---

1. P. 96, marge, l. *classes* pour *glosses* ; p. 129 la corr. ὀνῆσαι (*Prot.* 328 C) appartient à Dobree.

faut néanmoins savoir un gré extrême à MM. J. et C. de ce qu'ils ont fait. Ce n'est qu'après l'avoir nettement affirmé qu'on aura le droit de dire, par exemple, que beaucoup de ces notes (et particulièrement celles qui sont signées des initiales du professeur Jowett) expliquent l'inexplicable ; ou bien qu'un lecteur non britannique peut s'étonner de voir si souvent citer Shakespeare pour expliquer Platon [1]. Peut-être encore trouvera-t-on que l'annotation est parfois trop uniquement verbale et que certaines questions philosophiques y devraient être au moins indiquées. Comment, par exemple, II 380 B, οἳ δ᾽ ὠνίναντο κολαζόμενοι, ne pas relever cette idée *morale* substituée par Platon dans les sujets tragiques à l'ὕβρις purement théologique ! Comment ne pas marquer au début du liv. III la hardiesse du philosophe qui dénonce Homère, le seul maître de morale que la Grèce ait eu jusqu'alors, comme tout à fait insuffisant à cet égard, et parfois nuisible (ceci est une idée pindarique ; cf. Croiset, *la Poésie de Pindare*, p. 185) ? On pourrait aussi, IV 444 C, signaler la fortune de la phrase ταὐτὰ μὲν οὖν ταῦτα, qui est en somme l'origine de la théorie stoïcienne de l'égalité des fautes ; V 454 A, noter que κατ᾽ αὐτὸ τὸ ὄνομα διώκειν τοῦ λεχθέντος τὴν ἐναντίωσιν est un coup droit à l'adresse d'Antisthène, ce qui eût permis de préciser le sens de ces mots. L'idée neuve et belle de patrie hellénique (V 470 C) consacrée par la communauté de religion méritait d'être relevée. Voici encore, VI 486 B, le germe d'une théorie stoïcienne, une vertu donnant nécessairement toutes les autres. Toute la fin du VI[e] liv. méritait une étude plus approfondie ; pour expliquer ἄνισα τμήματα (509 D) il suffit de se rappeler la phrase formelle d'Aristote (*Mét.* M. 4, 1078 *b* fin) πλείω γάρ ἐστιν τῶν καθ᾽ ἕκαστα αἰσθητῶν ὡς εἰπεῖν

---

1. I 328 C, δέ s'explique très bien après le vocatif qui joue souvent le rôle d'une proposition séparée ; cf. Eur. *Hec.* 372, 1287 ; Soph. *El.* 150, *O. R.* 1097 et surtout Xénoph. *Anab.* VI 6, 12. — Les renvois aux auteurs cités par Platon manquent souvent ; c'est le cas pour Pindare I 331 A, Simonide 331 C. — 338 C, la note sur φιλονικεῖν-φιλονεικεῖν est inexacte, ce sont deux mots de sens différent, le contexte détermine le choix. — P. 72, lig. 1, lire *Crat.* — II 379 E, dire que σύγχυσις ὅρκων est le titre donné au chant IV de l'*Iliade* (où on lit ὁρκίων), ce titre est donc antérieur à Platon. — P. 123, dans *Prot.* 314 B « ἔτι νέοι ὥστε = οὔπω ἡλικίαν ἔχομεν (ce serait au moins ἔχουσι) ὥστε » est une explication bizarre ; νέος = νεώτερος dans ces expressions connues ; cf. l'emploi de ὀλίγος. — III 405 C, dans νυστάζοντος δικαστοῦ n'y a-t-il pas une allusion aux *Guêpes* ? — III 399 A, il faut une note sur la pectis et le trigone ; 411 D, une sur μισόλογος ; 424 A, une plus détaillée sur κοινὰ τὰ φίλων, qu'on donne ordinairement comme pythagoricien, et qui chez les auteurs attiques vient peut-être de l'*Oreste* d'Euripide ; V 450 B, une note sur χρυσοχοεῖν qui, d'après les parémiographes, veut dire « faire merveille » (ce qui n'a aucun sens ici), et qui me paraît équivaloir à notre familier « enfiler des perles ». — V 474 D, à côté d'Horace et de Lucrèce on pouvait citer Molière. — VI 489 A, noter l'allusion aux *Nuées* (μετεωροσκόπος) ; 505 B, qui sont ces κομψότεροι ? — VII 522 E, il ne peut y avoir aucun doute sur la correction de καί en ἤ ; 529 A, qui sont οἱ εἰς φιλοσοφίαν ἀνάγοντες, etc. ? (Hippias ?). — VIII 559 A, la comparaison du passage cité (VII 529 A) amène nécessairement, je crois, la transposition naturelle ἵνα τύπῳ λάβωμεν αὐτὰς αἵ εἰσι. — 600 E, μιμητὰς εἰδώλων veut sûrement dire : qui imitent des images (et non la réalité). — On pourrait multiplier ces détails, sans diminuer d'ailleurs la valeur de ce commentaire.

τὰ εἴδη ; des diagrammes seraient nécessaires pour bien éclairer la pensée de Platon ; j'ai essayé ailleurs (*Bull. des Human. français* , n° 3, p. 40) de préciser en partie le parallélisme rigoureux établi entre le sensible et l'intelligible. Quant au nombre nuptial, inutile de dire que M. C. pas plus que ses devanciers n'a réussi à le déterminer ni à expliquer la phrase où il est calculé ; et l'on peut faire ici une remarque qui s'applique à d'autres passages, c'est que M. C. cite peu les explications données avant lui ; peut-être ne les connaît-il pas toujours, et son travail y gagne en originalité, mais aussi il y perd un peu en sûreté. — Enfin, je passe tout de suite au passage astronomique du Xe livre, dont vraiment les détails sont laissés sans aucune explication ; par exemple la note sur ὑποζώματα est insuffisante. Qu'il me soit permis de renvoyer pour tout ceci à la note que j'ai publiée en 1894 (*Bull. des Hum. fr.* n° 1) et développée dans la *Revue de Philologie* (1895, n° 1). M. C. — le premier — écrit : « it is doubtful whether this whorl is in the form of a cylinder or of a part of a sphere. » Je crois avoir démontré que la première hypothèse était la seule admissible, et je suis heureux de constater qu'elle s'est présentée à l'esprit du savant anglais, dès qu'il a eu à réfléchir sur ce passage [1].

Je le répète : toutes ces remarques n'infirment en rien la valeur rare de cette édition. Grâce aux professeurs Jowett et Campbell, philosophes, lettrés, et même philologues, et surtout ceux qui pensent que pour bien lire Platon il faudrait être tout cela à la fois, ont maintenant pour la *République* une base solide à leurs études. On pourra beaucoup rectifier, beaucoup ajouter surtout : le meilleur est fait.

P. COUVREUR.

---

218. — Charles-E. BENNETT, **A latin Grammar**, Boston, Allyn and Bacon, 1895, x-265 pp. pet. in-8°.

Cette grammaire élémentaire se recommande par sa bonne disposition et sa clarté. Elle comprend tout l'essentiel, non-seulement sur les formes et la syntaxe, mais aussi sur la composition, la dérivation et la prosodie. Tel chapitre donne sous sa forme sommaire les résultats des derniers travaux, par exemple celui de *cum* formule les théories essentielles de M. Gardner Hale. On doit donc regretter les lacunes ou les inexactitudes du chapitre des pronoms. Non seulement le sens ordinaire des démonstratifs personnels n'est pas indiqué, mais on retrouve la

---

1. Voici deux textes qui rendent l'interprétation encore plus évidente : CHALCID. *in Tim.* (éd. Wrobel) LXXIII, p. 141 : etiam in *Politia* non ordinem modo commemorans planetum sed singulorum magnitudines, etc. notans, axem caelitem fuso *circulosque* axem ambientes... verticulis comparans ; cf. XCV, p. 167 : similiter ut in *Politia* Sirenas singulis insistere *circulis* dicens, quas rotatas cum *circulis* unam ciere mellifluam cantilenam, etc.

vieille erreur de *ipse* remplaçant un réfléchi « pour éviter une amphibologie ». Le papier est beau et l'impression très soignée. L.

---

219. — Raoul Rosières. **L'évolution de l'architecture en France.** Paris, Ernest Leroux, 1894, in-12, de 192 pages *(petite bibliothèque d'art et d'archéologie)*. Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts (prix Bordin, 1893).

Nous n'avions guère de livres présentant d'une façon satisfaisante le tableau de l'évolution de notre architecture depuis celle que l'on se plaît à prêter aux Gaulois jusqu'à celles qui sévissent de nos jours.

M. Rosières a comblé cette lacune et l'a fait en vrai littérateur, en philosophe érudit, en homme d'un goût affiné. Son livre est attrayant et pourra répandre dans le grand public beaucoup de bonnes notions et le goût de l'histoire de notre architecture. Il y a plus, le livre de M. R. n'est pas un ouvrage superficiel : ses chapitres consacrés aux temps mérovingiens et à la Renaissance contiennent sous une forme aimable et pourtant substantielle le fruit d'une foule de lectures ardues, aussi bien choisies que bien assimilées, et pour le moyen âge, il faut au moins citer le rapprochement aussi juste qu'ingénieux entre les tableaux du drame liturgique et la statuaire des portails gothiques.

Mais nulle œuvre n'est parfaite, et l'on peut faire certaines réserves tant sur les idées générales que sur diverses assertions de l'auteur.

Le plan est celui de toutes les histoires de France : tout un chapitre est consacré aux Gaulois, dont nous ne saurons jamais rien, ce qui vaut mieux peut-être. Un seul autre chapitre suffit à la période romane; la période gothique n'est pas beaucoup mieux partagée, puis, pour les époques plus connues et moins originales qui suivent, chaque règne est détaillé en un chapitre. En adoptant ce plan l'auteur n'a fait que suivre un usage dont il eût été de taille à faire justice, mais la faute en est peut-être surtout aux archéologues médiévistes qui nous ont donné plus de monographies arides que de conclusions générales.

M. R. a, du reste, parfois trop de respect pour les opinions de ses devanciers. N'a-t-il pas pris pour des documents certaines imaginations séduisantes d'Augustin Thierry et de Viollet le Duc? Depuis les débuts du romantisme jusqu'à nos jours, la psychologie des races primitives, la persistance des traditions des peuples, l'opposition permanente des barbares aux Romains, des laïques au clergé, du peuple à la noblesse, de l'arc en tiers point au plein cintre vont s'accentuant et se précisant sans cesse dans certains livres, et l'on peut se demander où sont les textes, où sont les monuments qui autorisent de telles théories. Nous voyons, en effet, les Gaulois ressusciter à l'époque romane; les cathédrales seraient des édifices plus civils que religieux; l'architecture civile n'existerait cependant pas avant le xve siècle; des constructions de bois des Germains seraient sorties, d'une part, nos maisons en pans de bois du xve siècle, et

cette combinaison d'arcs et de voûtes qui constitue le style gothique en sortirait aussi; les moines de Cluny (véritables thélémites, cependant, en matière d'art) auraient créé et répandu des règles d'architecture.....

Une idée personnelle et ingénieuse domine le livre : « les races blondes » ou franques auraient seules créé, développé, pratiqué le style gothique. Le malheur est que l'architecture gothique de l'Espagne vaut pour le moins celle de l'Allemagne, et à plus forte raison celle de la Scandinavie. L'art gothique de notre Midi est personnel et intéressant; s'il est pauvre et sec, la faute en est à la misère qui suivit la guerre des Albigeois et surtout à l'impitoyable austérité artistique des dominicains et des franciscains qui régnèrent en maîtres sur la Provence du XIIIe siècle. — D'autre part, si le style gothique a été appelé *francigenum opus*, ç'a été précisément dans un document allemand [1], où ce mot signifie non l'art des Francs, mais des Français. — Les Français du Nord, créateurs de ce style, étaient peut-être, dira-t-on, une race blonde? — A cette question, l'ethnographie a donné une réponse par l'organe d'un spécialiste dont nul ne saurait contester la haute compétence. Dans un pays de l'extrême nord de la France, où tous les noms de lieux sont tudesques, en Boulonnais, le docteur Hamy a exploré un grand nombre de sépultures franques auxquelles il a consacré une fort intéressante étude [2]. Or, le résultat de ses recherches a été de constater la prompte absorption de la race blonde par la race brune gallo-romaine.

Quant à la persistance des oppositions de races, elles ont fourni de jolis thèmes aux écrivains romantiques, mais il ne faut pas s'illusionner sur l'irredentisme des temps passés. Il subsiste encore, par exemple, dans plusieurs églises de l'Artois, des *graffiti* qui remontent au temps de Louis XIV et qui témoignent d'une haine aussi populaire que patriotique..... contre les *Français* conquérants.

Après ces observations générales, on peut signaler quelques assertions de détail contestables : La Renaissance aurait supprimé les maisons de bois (p. 54). Ce serait l'architecture *romane* de l'Ile de France qui se serait répandue à travers le royaume et cette architecture conserverait les arcades en plein cintre (p. 75). L'arc aigu aurait pu être employé d'abord dans des bâtisses de bois (p. 81). Il y aurait « *plus de clarté* » à conserver le contre sens *ogive* pour *arc aigu* (p. 81). Le style romain nécessiterait « d'énormes clefs de voûtes » (p. 82); il y aurait des *formerets* à des *combles* (p. 85). On verrait surtout des constructions de bois en Hollande, Danemark et Suède (p. 85, la Norvège et la Russie sont omises). La science de la composition sculpturale et architecturale aurait manqué à la France avant que la Renaissance italienne la lui ait donnée (p. 146). Le style Louis XV ne devrait rien à l'Italie non plus qu'au style

1. Relatif à l'église de Wimpfen (1262-1278).

2. *Crânes mérovingiens et carolingiens du Boulonnais.* Extrait de l'*Anthropologie*, 1893.

Louis XIV (p. 206). Les constructions de fer seraient d'un entretien facile (p. 278) et enfin, cette phrase où l'auteur a probablement mal traduit sa pensée : (p. 271 « On ne peut nier, en effet, que chez tous les peuples, les progrès de l'architecture n'aient été au contraire déterminés par le désir de DISSIMULER aux regards la carcasse de l'édifice. »

Ces propositions ne laissent pas que d'étonner un peu dans un livre où l'auteur a su parfois montrer une remarquable sûreté de jugement, lorsqu'il parle, par exemple, de la légende de l'an 1000 (p. 62) ou fait justice des rêves du mysticisme (p. 108). C. Enlart.

---

220. — Picavet (F.,) **L'éducation nationale,** Paris, Chailley, 1895. In-8, de 232 pages, 4 francs. [1].

M. Picavet se propose dans ce livre d'étudier l'éducation nationale dans son passé, dans son présent, dans son avenir. Il montre ce qu'elle a été dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes, ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'il voudrait qu'elle fût par la suite. On devine combien d'ouvrages il a compulsés pour écrire la première partie, combien de programmes d'examens il a dû résumer pour traiter la seconde. Ces deux portions de son livre sont des plus substantielles : on pourrait seulement regretter que M. P. ne donne pas complètement les indications bibliographiques relatives aux travaux qu'il cite. Les avis des lecteurs différeront davantage, et c'était inévitable, sur sa troisième partie; on s'accordera pourtant à y louer sa franchise, la chaleur patriotique, l'esprit de tolérance avec lesquels il traite les questions qui sont à l'ordre du jour. Qu'on ne se hâte pas surtout de le traiter d'utopiste! Si, en ce moment où le premier besoin de toute nation sage est de s'arrêter dans la course qui nous emporte vers la banqueroute et l'anarchie, on s'inquiète un peu de le voir proposer l'extension des voyages de vacances pour les enfants des écoles, exagérer les dangers de quelques vices d'installation dans les édifices scolaires, suggérer la création d'un Ministère et d'un Conseil de plus (le Ministère et le Conseil d'éducation nationale) et le remplacement des proviseurs par un conseil de professeurs, il se montre en d'autres cas bon ménager des deniers publics et prudent. Il estime avec raison qu'autant il convient de recevoir gratuitement à l'école primaire les enfants de parents pauvres, autant il est déraisonnable de ne pas faire payer les parents aisés (p. 183); il critique fort judicieusement l'étendue des programmes de l'enseignement primaire (p. 143-4), et l'on reconnaît le philosophe à ses remarques sur le mélange de présomption et d'incapacité qu'engendrent des études trop vastes et trop hâtives (p. 145-6), l'homme du

---

1. L'ouvrage fait partie de la collection intitulée *La vie nationale* et dirigée par MM. Ch. Benoist et André Liesse.

métier à ses plaintes sur l'indulgence excessive par laquelle les jurys compensent l'exigence démesurée des programmes. Nous voudrions pouvoir citer tout le passage où il montre que « ce que l'instruction a gagné en étendue, elle l'a perdu en solidité », que peut-être les jeunes instituteurs d'aujourd'hui « savent moins que ceux d'autrefois combien ils ignorent de choses et combien ils ont à faire d'efforts, non pour trouver la vérité, car ils manquent presque en tout des outils nécessaires, mais pour bien saisir certains des résultats généraux auxquels sont arrivés des savants modernes » (p. 148). L'ouvrage en somme vaudra à M. Picavet l'estime de ceux mêmes qu'il ne convaincra pas.

Charles DEJOB.

---

221. — **Grillparzer und Lope de Vega.** Von Arturo FARINELLI. Berlin, Emil Felber. 1894. VIII et 333 pages in-8°.

Ce nouvel ouvrage du jeune professeur italien, connu déjà de la façon la plus avantageuse et par un mémoire excellent sur les relations littéraires de l'Espagne avec l'Allemagne dont il a été rendu compte ici-même, et par divers articles publiés dans la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana*, cet ouvrage, écrit avec beaucoup de verve, de facilité et de compétence, accuse les notables progrès accomplis par M. Farinelli dans le domaine dont il s'est proposé l'exploration complète.

L'auteur étudie aujourd'hui un poète autrichien Franz Grillparzer, qui a été comme hypnotisé par Lope de Vega, qui s'est fait son élève et son champion, qui a essayé de le transposer sur la scène allemande en s'imprégnant de son style et de ses procédés. Grillparzer, quel que soit son mérite, ne nous intéresse pas beaucoup en France, et nous ne sommes même pas très curieux de savoir jusqu'à quel point il a réussi dans son entreprise d'adaptation de la *comedia* espagnole au romantisme allemand de son époque. Mais le livre de M. F. contient bien mieux qu'une étude sur le talent de Grillparzer : il nous donne une histoire de Lope de Vega dans la littérature allemande et un grand nombre d'observations intéressantes, fruits de son commerce intellectuel avec le plus grand des dramaturges espagnols. Les pages de son introduction « *Die Lope de Vega-Litteratur in Deutschland* » forment un digne pendant à l'admirable article de H. Schuchardt : « *Goethe und Calderon* ». Je recommande donc la lecture du livre de M. F. à tous les amis de la littérature espagnole : ils y apprendront ce qu'un poète romantique allemand a su tirer de l'imitation de Lope, mais ils y apprendront en même temps sur le modèle espagnol bien des choses qui ne courent pas les rues.

M. F. est un enthousiaste et il ne me paraît pas éloigné de professer à l'endroit de Lope de Vega l'admiration sans bornes que lui avait vouée Grillparzer. Il prend même parti pour Lope contre Calderon avec assez de décision ; il exalte le premier aux dépens du second et

parle de la « déification » de l'auteur de la *Vida es sueño*, due à quelques romantiques allemands, avec un dédain à peine dissimulé. Je ne songe pas à lui en vouloir d'avoir restitué à Lope une partie de la réputation que les exagérations des Calderonistes allemands lui avaient fait perdre dans l'opinion de la masse moutonnière; toutefois, il me semble avoir un peu passé la mesure en opposant, comme il le fait, le « naturel » de Lope à la « rhétorique artificielle et entortillée » de Calderon. Il y a beaucoup de rhétorique dans Lope et du plus mauvais aloi, beaucoup d'obscurité aussi, due à la hâte et à la négligence, et je ne vois pas que les fautes de goût, de style et de composition qu'on peut reprocher à Calderon soient très différentes de celles qu'on aperçoit à chaque ligne dans les œuvres de son devancier : plutôt, il est vrai, dans les œuvres lyriques et épiques que dans le théâtre où le poète s'est moins préoccupé de s'élever au style fleuri ou noble.

Avec la fougue qui le caractérise, M. F. distribue en passant quelques vertes réprimandes à certains adversaires de Lope qu'il aurait pu traiter, il me semble, avec un peu plus de ménagements. Il en veut beaucoup à Cristobal Suarez de Figueroa, l'auteur du *Pasagero*, l'un des rares livres espagnols du XVII[e] siècle où l'on peut recueillir des impressions sincères sur les hommes et les choses de l'époque; il va, notamment, jusqu'à le traiter de plagiaire et nous annonce qu'il établira prochainement que la *Plaza universal de todas ciencias y artes* de l'écrivain espagnol n'est qu'une « traduction mutilée » de la *Piazza universale* de Tomaso Garzoni da Bagnocavallo. Cela ne sera pas difficile, car Suarez de Figueroa n'a nullement cherché à dissimuler ses emprunts. Son livre porte l'indication : « parte traducida de toscano y parte compuesta », ce qui est parfaitement exact, et tous ses contemporains de même que les bibliographes, depuis N. Antonio, ont su que la partie toscane du livre appartenait à Garzoni. D'autre part, je ne vois pas qu'on ait beaucoup exagéré le mérite de la partie originale de la *Plaza*. En fait, cette partie contient des renseignements fort curieux dont M. F. lui-même aura sans doute l'occasion quelque jour de tirer bon parti.

Ces réserves ne sont pas pour diminuer en rien l'estime que mérite cette étude aussi consciencieuse qu'agréablement écrite et que M. Farinelli nous présente modestement comme une sorte d'appendice à ses travaux antérieurs. Il nous permettra d'y voir aussi le prélude d'un ouvrage plus étendu où seront refondus ses premiers articles et où sera traitée d'une façon définitive l'histoire de l'influence espagnole en Allemagne.

Alfred MOREL-FATIO.

---

222. — **Les grands écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon.** Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices par M. A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut, et suivie d'un lexique des mots et locutions remarquables. Tome XI. Paris, librairie Hachette, 1895, in-8°, de 618 p.

Dans la série des articles que j'ai eu l'honneur de consacrer ici aux dix

premiers volumes du *Saint-Simon* de M. de Boislisle, j'ai complètement épuisé ma provision d'éloges. Ne voulant pas me répéter, je déclarerai simplement que le onzième volume mérite tout le bien que j'ai dit et que l'on a dit ailleurs de ses aînés. Cet agréable devoir rempli, je vais indiquer les principales notes et les principaux documents dont ce nouveau tome a été enrichi par le plus soigneux des éditeurs.

Au milieu des notes mises au bas des pages on distingue celles qui s'appliquent au mariage de Marillac avec une sœur du duc de Beauvillier (p. 15), au mariage du duc de Gesvres avec Mlle de la Chesnelaye (p. 5), aux dix maréchaux de France de la promotion du 14 janvier 1703 : Chamilly [1], d'Estrées, Châteaurenault, Vauban, Rosen, Huxelles, Tessé, Montrevel, Tallard, Harcourt (p. 10-58), au comte d'Évreux, colonel général de la cavalerie, (p. 58), au mariage de Beaumanoir avec une fille du duc de Noailles (p. 61), à la maréchale de Villars (p. 64 et encore p. 86), à Mme Guyon exilée en Touraine (p. 77), à Basville en Languedoc (p. 80), aux fanatiques des Cévennes (p. 82), au bailli de Hautefeuille, ambassadeur de Malte (p. 93), à la mort du gastronome Béchameil, dont le nom reste attaché à une sauce fameuse (p. 94), à la duchesse de Ventadour, (p. 99), à la duchesse de Brancas (p. 100), à Félix, premier chirurgien du Roi, et à Georges Mareschal, successeur de Félix (p. 105), à la comtesse de Gramont (p. 108), à la mort du comte Charles d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon (p. 113), au comte d'Ayen (p. 115), au père Quesnel (p. 117), à Gourville (p. 123), au cardinal Bonsy (p. 134), au duc de la Ferté (p. 147), à Abraham Duquesne (p, 166), au président de Mesmes (p. 169), à Jacques Amyot (p. 172), au premier maréchal de Biron (p. 173), au chancelier de Cheverny (p. 178), à Louise de la Béraudière (p. 187), à divers membres de la famille de l'Aubespine, particulièrement au marquis de Châteauneuf, secrétaire d'État et à son frère, le docte évêque d'Orléans (pp. 189 190, 193), au marquis de Mimeure, (p. 218), à la reine d'Espagne (p. 224), à la princesse des Ursins et à Mme de Maintenon (p. 226), à Philippe V (p. 230), à Desmaretz, le neveu de Colbert (p. 252), à Saint-Évremond [2] (p. 258), aux

---

1. A propos de Chamilly, M. de B. examine (p. 11-12) l' « énigme littéraire » des *Lettres portugaises*. J'ai dit ici jadis, en m'occupant du travail d'un critique aussi sagace que savant sur la *jeunesse de Chamilly*, que *lettres* et *réponses* sont pour moi également apocryphes et que les unes et les autres constituent une évidente spéculation de librairie. Le falsificateur, à mes yeux, n'a pas seulement inventé la correspondance, mais l'héroïne elle-même. M. de B. croit pouvoir admettre l'existence réelle de la religieuse Marianna Alcoforado. Les décisives objections adresséee ici par M. Beauvois (nº du 11 mars 1895, p. 196-198) aux assertions de Boissonade (1810) et de M. Luciano Cordeiro (1891), me confirment dans mon scepticisme et m'encouragent à faire appel du jugement si conplaisamment rendu par M. de Boislisle en faveur d'une thèse insoutenable.

2. D'après le *Dictionnaire historique de la France*, Saint-Évremond serait né en janvier 1616. M. de B. (p. 261, note 5) nous apprend que ce gentilhomme « si connu par son esprit, par ses ouvrages, et par son constant amour pour Mme Mazarin » comme

Matignons (p. 280), à la marquise de Senecey (p. 290), aux Puységur (p. 316), à la maison d'Albe (p. 325), au duc de Mortemart, gendre du duc de Beauviller (p. 331), au mariage du marquis de Roye et de la fille du capitaine de vaisseau Bertrand Ducasse (p. 335), au diplomate Courtin (p. 391), à Caspard de Fieubet (p. 349), au marquis de Rochegude (p. 372).

Entre tant d'excellentes notes biographiques, il faudrait signaler un grand nombre de non moins excellentes notes diverses relatives à Courtray (p. 18), au buste de porphyre d'Alexandre-le-Grand (p 19), au château de Nanteuil-le-Haudoin (p. 20), à l'abbaye de Royaumont (p. 21), à Louveciennes (p. 24), au château d'Uxelles (p. 35), au couvent du Petit-Saint-Antoine (p. 43), à la charge de commissaire général de la cavalerie (p. 51), à l'heure des repas d'autrefois (p. 56), à l'usage du tabac à priser (p. 57), à la bibliographie de la guerre des *Camisards* (p. 66), au château d'Hornberg (p. 90), au château de Nointel (p. 96), à l'hôpital de la Charité, à Paris (p. 105), à l'hôtel des Saint-Simon, voisin de cet hôpital (p. 106) [1], à la maison des Moulineaux, dans le parc de Versailles (p. 109), à l'abbaye d'Hautvillers (p. 119), à l'ordre du Saint-Esprit (p. 174), à l'ordre de Saint-Michel (p. 179), à l'église des Carmes de la rue de Vaugirard (p. 212), au marquisat de Montferrat (p. 222), à la baïonnette (p. 301), aux jambons de Bayonne (p. 335), aux Camaldules de Grosbois (p. 351), etc.

Il faudrait aussi appeler l'attention sur les notes philologiques qui sont fort nombreuses et qui, le plus souvent, complètent ou même corrigent le *Dictionnaire* de Littré [2].

L'*Appendice* contient dans la première partie (p. 375-412), près de

---

s'exprime Saint-Simon, avait été ondoyé à Saint-Denis-de-Gast le 5 janvier 1614. Un peu plus haut (p. 200), le commentateur établit, en s'appuyant sur le *Journal* d'Héroard, que Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroi, mourut le 12 *décembre* 1617. Le recueil de M. Ludovic Lalanne indique à tort le 12 *novembre*. Combien il serait désirable qu'un recueil aussi utile aux travailleurs fût minutieusement revisé et devint, dans une prochaine édition, un guide toujours sûr!

1. On peut dire que M. de B. connaît mieux les plus petits détails de la vie de Saint-Simon que ne les connaissait Saint-Simon lui-même, car il le reprend ainsi (p. 106, note 4) : « Saint-Simon a tort de dire qu'il a habité là toute sa vie, puisque, dès 1719, il quitta l'hôtel de la rue Taranne pour aller s'installer rue Saint-Dominique, et qu'il changea encore deux fois de logis. »

2. Voir au sujet des omissions de Littré les pages 23, 50, 54, 269. Citons une note rectificative placée sous la phrase : Il n'en faut pas tant pour paqueter un homme (p. 103) : « *Paqueter*, dans ce sens, que nous retrouverons, n'est pas expédier quelqu'un, ainsi que l'a dit Littré, mais l'emmailotter comme un enfant, le mettre en paquet, et le réduire à ne plus faire résistance. Saint-Simon écrit : *pacqueter* ». Citons une autre note rectificative à l'adresse de Sainte-Beuve (p. 332) : « Ce mot [*romancines*], qu'on ne trouve pas dans le *Dictionnaire de l'Académie*, a été considéré par Sainte-Beuve comme un *lapsus* pour remontrance (*Causeries du Lundi*, tome XI, p. 288); mais nous le retrouverons mainte fois dans les *Mémoires* ou dans les lettres de Saint-Simon, et Littré l'a relevé également dans Voltaire ».

soixante additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau, et, dans la seconde partie (p. 413-556), onze notices ou pièces diverses dont voici l'énumération : *Les maréchaux créés en 1703* (fragments inédits de Saint-Simon); *Lettres du comte et de la comtesse d'Aubigné*; *Le cardinal Bonsy* (fragment inédit de Saint-Simon, suivi d'une lettre du cardinal au contrôleur général Pontchartrain); *L'ordre du Saint-Esprit et ses grands officiers* (fragments inédits du chroniqueur, très considérables par leur étendue comme par leur importance); Les L'*Aubespine de Châteauneuf* (fragment inédit); *La princesse des Ursins à la Cour d'Espagne* (douze lettres inédites de la princesse, de Louis XIV, du duc d'Orléans, du cardinal d'Estrées); *Correspondance du marquis de Louville* (dix-huit lettres de la duchesse de Beauvillier, de son mari et de Louville); *Brantôme* (fragment inédit de Saint-Simon) [1]; *La comtesse de Béthune, son mari et son beau-père* (fragments inédits); *Mort de Madame de Frémont* (la grand'mère de la femme de Saint-Simon); *Saint-Simon et la Pairie* (documents inédits qui révèlent les débuts de Saint-Simon comme défenseur des privilèges de ses collègues. Lettres du duc de Chevreuse, de Clairambault, de Pontchartrain, de Saint-Simon).

Dans les *Additions et corrections* (p. 557-574) nous trouvons encore d'autres richesses, par exemple, plusieurs lettres inédites sur la campagne du maréchal de Villars (mai), une lettre inédite sur la mort de Gourville (juin), une note bio-bibliographique, très curieuse, en deux pages, sur Dom Thierry de Viaixnes, à propos de deux fameux pamphlets théologiques : le *problème* (1698) [2] et le *cas de conscience* (1701). C'est l'occasion de constater que le commentaire de M. de Boislisle n'est pas moins précieux pour les amis de l'histoire littéraire que pour les amis de l'histoire proprement dite.

T. DE L.

---

223. — CURTI (Giovanni). **Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi.** Milan, Bernardoni, 1894. gr. in-8, de XI-250 p.

224. — CERETTI (Felice). **Sul conte Giuseppe Forni,** ultimo ministro degli Affari Esteri del ducato di Modena. Memorie *scritte* su documenti. Modène, typog. de l'Immaculée Conception, 1894. In-4°, de XII-215 pages.

M. Curti, comme l'indique le titre qu'il a choisi, s'est moins proposé

---

1. Saint-Simon vante beaucoup les mémoires « si curieux, si singuliers, si instructifs » de Pierre de Bourdeilles. M. de B. n'a pas eu tort de dire (p. 289, note 1) que Saint-Simon donne une appréciation piquante de l'œuvre de Brantôme ».

2. M. de B. ne paraît pas avoir eu connaissance d'un travail de l'abbé Vacant, signalé dans la *Chronique* du *Polybiblion* de mars 1891, p. 2731, travail d'après lequel l'auteur du *Problème* serait Dom Hilarion Monnier, prieur de Saint-Vincent de Besançon.

de nous offrir de nouvelles idées et de nouveaux faits que de résumer d'importants travaux des historiens contemporains; mais on le consultera avec fruit parce qu'il connaît bien son sujet. Sans doute, au début et à la fin, dans ses jugements généraux, il exagère le mérite du successeur d'Emmanuel Philibert. On ne peut lui accorder que Charles Emmanuel Ier ait été *un des plus grands princes des temps modernes* (p. 224). A vrai dire, il n'y a qu'une belle page dans la vie de ce duc, c'est le temps où il tient résolument tête à l'Espagne, vers les années 1615-1617, et où il mérite les éloges enthousiastes, les encouragements de Testi et de Tassoni. Pendant le reste de son existence, il déploie sans doute une grande activité, souvent beaucoup de courage, mais aussi une duplicité que ne rachète même pas le discernement du possible et de l'impossible, puisqu'il a rêvé la conquête de Chypre, de l'Albanie et de la Macédoine. Mais dans le détail du récit, M. C. apprécie bien plus justement le rôle du prince : il n'hésite pas à qualifier de *trahison, d'horrible conjuration, d'ignoble attentat* ses entreprises sans cesse renouvelées sur Genève; il réprouve les trames ourdies contre Gênes; il reconnaît que ses guerres perpétuelles et à peu près infructueuses épuisèrent ses États. Il ne me paraît mal apprécier que le traité par lequel Charles Emmanuel céda à Henri IV la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex en échange du marquisat de Saluces : sans doute il importait au duc de Savoie de ne pas laisser aux Français la clef du Piémont; mais il ne faut pas présenter comme une victoire diplomatique un traité où il abandonnait bien plus qu'il ne recevait et qu'il ne signa que quand tous ses moyens dilatoires eurent échoué. M. Curti fait très-bien ressortir, d'ailleurs, en plusieurs endroits que le véritable intérêt de Charles Emmanuel eût été de s'attacher loyalement à la France au lieu de servir et de trahir alternativement l'Espagne dont il ne tira que des déceptions et des humiliations, *juste châtiment d'une ambition excessive que ne réprimaient pas la prudence et l'honnêteté politique* (p. 63). — P. 229, texte et notes, on trouvera des indications sur les rapports d'Honoré d'Urfé avec le duc de Savoie [1].

— L'ouvrage dont les fils du comte Forni ont confié l'exécution à M. Ceretti doit être surtout considéré comme un mémorial de famille. On y trouve principalement des détails sur les cérémonies officielles auxquelles ce dévoué serviteur de la maison d'Autriche a pris part et sur les marques d'affectueuse estime dont on récompensa son inaltérable fidélité. L'histoire générale a peu de chose à y apprendre. Le livre, dédié à l'ex-duchesse de Modène, est écrit dans le plus pur esprit légitimiste.

Charles Dejob.

---

1. Je signale à l'auteur l'anachronisme, bien pardonnable à un étranger, de l'expression qu'il emploie à plusieurs reprises : *la Cour de Versailles* en parlant de souverains Français antérieurs à Louis XIV.

225. — Léon HENNET. **Le maréchal Canrobert**, Paris, Baudoin. 1895. In-8, 27 p.

Dans cette étude sur Canrobert, comme dans celle qu'il a publiée sur Mac-Mahon et dont nous avons rendu compte ici-même, M. Hennet retrace avec les plus grands détails, d'après les documents des archives de la guerre, les débuts du maréchal. Nous voyons Canrobert, sorti de l'école spéciale militaire dans les premiers rangs (n° 18), se placer aussitôt parmi les officiers les plus distingués de l'armée et obtenir d'année en année les notes les plus flatteuses. Castellane remarque qu'il sait l'orthographe, qu'il a la voix claire, mais ajoute qu'il a fait de très bonnes études, qu'il est mathématicien et dessinateur, qu'il lève et lave le plan. Le colonel Combe lui reconnaît du feu et du caractère, une grande énergie et une âme forte. Le colonel de Beaufort assure qu'il sert admirablement, avec un zèle qui ne se ralentit jamais, et que ses pareils sont rares; le général d'Hautpoul, qu'il est *à part*; Bugeaud, qu'il montre en toute occasion intelligence et bravoure; Saint-Arnaud, qu'il est « du premier mérite. » Chemin faisant, M. H. retrace les actions d'éclat de son héros, la part que prend Canrobert au siège de Constantine, aux expéditions du Chéliff, à la soumission de diverses tribus, aux razzias, etc. Voilà Canrobert chef de corps, et tous ses inspecteurs reconnaissent qu'il a donné au 5e bataillon de chasseurs à pied un ordre, une régularité digne des plus grands éloges. Le voilà commandant supérieur du cercle de Tenès, et, en cette qualité, dirigeant des colonnes mobiles contre les insurgés du Dahra et réprimant les tentatives de Bou-Maza, puis colonel du 2e de ligne, du 2e de la légion étrangère, du régiment des zouaves, et après l'expédition de l'Aurès qui amène en 1848 la reddition d'Ahmed, après les combats livrés aux Guechoulas, aux Mellikench et aux Zouaouas, après l'assaut de Zaatcha, nommé général de brigade. (13 janvier 1850). M. Hennet termine son intéressant travail par une lettre inédite de Le Flô, adversaire politique du maréchal; cette lettre est datée du 27 mars 1871 : « vous trouverez ici, écrit Le Flô à Canrobert, la sympathie affectueuse et l'estime que vous avez imposées à tous les honnêtes gens. »

A. C.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 mai 1895.

L'Académie décerne le prix Loubat (3000 fr.) à M. Gabriel Marcel, conservateur-adjoint de la section des Cartes, à la Bibliothèque nationale, pour son ouvrage intitulé : *Reproductions de cartes et de globes relatifs à la découverte de l'Amérique, du* XVIe *au* XVIIIe *siècle*, avec texte explicatif.

M. Oppert annonce une découverte importante, récemment faite au musée de Constantinople par le R. P. Scheil, O. P. Il s'agit d'une stèle en basalte du roi Nabonid (556 à 539), qui, en six colonnes malheureusement frustes, rend compte de quelques

faits historiques, par exemple de la destruction de Ninive, dont on n'avait encore trouvé la mention sur aucun monument.

M. Louis Havet rapproche une fable de Phèdre (*l'homme véridique, le menteur et les singes*), — perdue en grande partie, mais dont la substance a été conservée par une paraphrase en prose, — d'un passage de Dion Cassius et d'un passage de Suétone sur l'empereur Caligula. Il montre que le singe jouant le rôle d'empereur représente Caligula jouant le rôle de Jupiter et prétendant faire agréer à tous sa folie.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur les titres distinctifs des rois barbares. Tout le monde connaît la hiérarchie honorifique romaine qui a précédé l'empire d'Occident : A. Ordre sénatorial : *a*) VIRI *illustres*; *b*) VIRI *spectabiles*; *c*) VIRI *clarissimi*. B. Ordre équestre : *a*) VIRI *perfectissimi* : *b*) VIRI *egregii*. En Gaule, suivant la *Notitia dignitatum*, le *praefectus praetorio* est VIR *illustris*; est aussi classé parmi les VIRI *illustres* le *magister equitum Galliarum*; mais le *dux tractus Armoricani et Nervicani*, le *dux Belgicae secundae*, le *dux Germanicae primae* portent chacun le titre de VIR *spectabilis*, qui est également donné au *vicarius septem provinciarum*. Enfin, dans les inscriptions du ve siècle, comme dans celles du vi^e, les consuls sont qualifiés de VIRI *clarissimi*. — VIR *perfectissimus* est dans les inscriptions le titre du *praeses*, VIR *egregius* celui du *procurator*. — Au dessus planait l'empereur, qu'on appelait non pas VIR, mais DOMINUS *noster*, en ajoutant à ces deux mots divers adjectifs : *fortissimus, piissimus, clementissimus, victoriosissimus, gloriosissimus*, etc. De ces épithètes, celle de *gloriosissimus* est celle que le droit canonique paraît avoir le plus souvent employée, sans d'ailleurs supprimer les autres ou les équivalents. On le voit par les canons de l'Eglise d'Afrique : deuxième concile de Carthage, 390; concile de *Telepte*, 418; *codex canonum ecclesiae Africanae*, 419. — Cet usage pénétra parmi les sujets des rois Wisigoths tant en Gaule qu'en Espagne. Ainsi, au concile d'Agde (506), le préambule porte que l'assemblée des évêques s'est faite avec la permission du roi des Wisigoths Alaric II : *Ex permissu* DOMINI *nostri gloriosissimi, magnificentissimi, piissimique regis*. Le concile de Narbonne (589) se réunit : *per ordinationem gloriosissimi domini nostri Reccaredi regis*. Le troisième concile de Tolède (589) a lieu : *anno regnante quarto gloriosissimo atque piissimo ac Deo fidelissimo* DOMINO *Reccaredo rege*. C'est dans ce concile que les Wisigoths abjurèrent l'arianisme. La profession de foi catholique y fut signée de six évêques ariens. Suivent les signatures des grands seigneurs wisigoths : *Signum Gussini*, VIRI *illustris, proceris*. — *Fansa*, VIR *illuster, anathematizans, subscripsi*. — *Afrila*, VIR *illuster, anathematizans, subscripsi*. — *Agila*, VIR *illuster anathematizans, subscripsi*. — *Ella*, VIR *illuster, subscripsi*. Puis le roi Reccarède : *gloriosissimus* DOMINUS *noster Reccaredus rex*, prononce un discours. Cette opposition entre le roi, qui n'est jamais appelé VIR, et les plus grands de ses sujets se retrouve au concile de Séville, en 618 : *anno nono regni gloriosissimi* PRINCIPIS *Sisebuti*. A ce concile, les évêques siègent : *cum illustribus*, VIRIS *Sisisclo, rectore rerum publicarum, atque Suanilane, actore rerum fiscalium*. — Un usage analogue est établi par l'étude des documents ostrogoths et anglo-saxons. — En France, le plus ancien témoignage nous est fourni par la lettre du concile d'Orléans au roi Clovis (511) : DOMINO *suo, Catholicae ecclesiae filio Chlothovecho gloriosissimo regi*; comparez le deuxième concile d'Orléans (533) : *cum ex praeceptione gloriosissimorum regum*, le premier concile de Clermont : *consentiente* DOMNO *nostro gloriosissimo piissimoque rege Theodoberto*; le premier concile de Mâcon (585) : *in regno gloriosi* DOMINI (ou DOMNI) *Guntramni regis*; en regard desquels se place le deuxième concile d'Orange (529) : *Cum ad dedicationem basilicae quam illustrissimus praefectus et patricius filius noster Liberius in Arausica civitate fidelissima devotione construxit*. Le mot VIR manque ici avant *illustrissimus*, mais on le trouve dans les autres documents analogues. L'étude des monnaies, des formules de Marculfe, de l'histoire des Francs de Grégoire de Tours, des recueils de lettres écrites à l'époque mérovingienne, fournit de nombreux exemples à l'appui de la doctrine de M. d'Arbois de Jubainville, qui s'accorde avec celle de Julien Havet. Jamais le titre de VIR *inluster* n'a été porté par les rois mérovingiens; c'est un titre des fonctionnaires leurs sujets.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 3 juin — 1895

226. — Maurice Delafosse, **Manuel dahoméen, grammaire, chrestomathie, dictionnaire français-dahoméen et dahoméen-français.** E. Leroux, Paris, 1894, in-18, 435 pp.

227. — T.-G. de Guiraudon, **Manuel de la langue foule, parlé dans la Sénégambie et le Soudan. Grammaire, textes, vocabulaire.** H. Welter, Paris, in-18, 144 pp.

228. — — **Dyebyali vocabulary,** from an un published ms. A. D. 1831 (from the « Journal of the Royal Asiatic Society », october, 1893).

Chaque fois que l'on ouvre un ouvrage qui traite d'une de ces langues qui n'ont jamais été écrites, on se demande avec une certaine anxiété si cette langue s'est bien conservée identique à elle-même à travers les âges et si, par exemple, le dahoméen d'aujourd'hui a conservé quelques rapports avec l'idiome de ce nom parlé il y a deux ou trois siècles. Cette question semble d'autant plus naturelle qu'on relève des modifications incessantes dans les langues écrites en dépit de leurs grammaires rigoureuses et de leurs vocabulaires officiels. Eh! bien, si paradoxal que cela puisse paraître, on constate que l'écriture n'est nullement indispensable pour assurer la fixité d'une langue et que bien souvent, au contraire, elle a plutôt pour effet d'aider à sa transformation. Au moins cette constatation paraît-elle résulter de l'examen des langues africaines. Ce n'est pourtant point que la simplicité soit l'apanage de leurs grammaires : les règles qu'on y rencontre sont souvent d'une application fort compliquée et, pour en citer un exemple emprunté au dahoméen, il faut un certain effort de l'esprit pour s'habituer à intercaler le possessif entre les deux éléments formatifs du substantif.

M. M. Delafosse a exposé avec beaucoup de clarté le mécanisme grammatical de la langue dahoméenne; en outre, il a eu la bonne pensée de joindre à ses textes et à ses vocabulaires, un aperçu sur l'histoire, la religion et la littérature du Dahomey. Grâce à ces renseigne-

ments on peut comprendre bien des choses qui sans cela seraient demeurées obscures. La façon dont tous ces matériaux ont été recueillis mérite aussi d'être signalée. C'est en quelques mois seulement que M. M. Delafosse, en fréquentant une troupe de Dahoméens venus au jardin d'acclimatation à Paris, a su acquérir une connaissance étendue et exacte de la langue de ces indigènes.

— Pour la langue foule, M. T.-G. de Giraudon a procédé d'une autre manière. Il était resté près de trente ans sans parler cet idiome qu'il avait appris dans le Fouta sénégalais, lorsqu'il songea à en fixer les principes par écrit. La perte de ses notes tombées à la mer et les défaillances de sa mémoire l'ont obligé de recourir aux travaux de ses devanciers pour certains points, mais la théorie grammaticale qu'il a formulée est son œuvre exclusive. Il suffira de parcourir le chapitre relatif aux pronoms pour se rendre compte des difficultés que l'auteur a eu à vaincre rien que pour cette seule partie du discours. Les lois phonétiques et les procédés de formation des mots sont clairement décrits, mais sur certains points cependant quelques doutes viendront à l'esprit du lecteur, au point de vue théorique, cela s'entend.

La liste des mots berbères, recueillis par l'auteur anonyme du *Dyebyali vocabulary*, n'est ni très longue, ni très variée ; le seul intérêt qu'elle présente, c'est d'avoir été rédigée dans la Tripolitaine, où le berbère ne tardera pas sans doute à disparaître s'il n'a déjà disparu complètement. L'étymologie du mot *gebaïly* (Kabyle), qui ne serait autre chose que le mot *djebaïli* (montagnard), ne saurait soutenir un instant l'examen. M. T.-G. de Guiraudon, dans sa préface, s'est laissé séduire par des apparences trompeuses en donnant une pareille explication.

O. HOUDAS.

---

229. — C. E. GRAVES, **The Wasps of Aristophanes.** Cambridge, At the University Press, 1894. Un vol. petit in-12, de x-243 p.

230. — H. M. BLAYDES, **Adversaria in tragicorum graecorum fragmenta.** Halis Saxonum in orphanotrophei libraria, 1894. Un vol. in-8°, de vi-423 p.

L'édition des Guêpes de M. Graves — c'est la quatrième édition de cette pièce qui paraît dans moins d'un an, cf. le n° du 19 février 1894 — n'a pas de prétentions à l'originalité ; elle est destinée aux classes ; l'auteur s'est proposé de mettre sous les yeux des élèves un résumé de tout ce dont nous disposons aujourd'hui pour la critique et l'explication d'Aristophane. Ce résumé a été fait avec soin et intelligence ; l'édition de M. G. tiendra une place honorable à côté de l'édition Merry, qui est destinée aussi aux jeunes étudiants anglais. Nous croyons que M. G. a tort d'accepter complètement l'explication de M. van Leeuwen au sujet de la nationalité d'Aristophane et du procès que lui intenta Cléon. Rien ne prouve que le grand comique n'ait pas été athénien ; rien ne prouve

que les citoyens athéniens aient eu seuls le droit de faire représenter des pièces à Athènes ; c'est même le contraire de ces deux propositions qui est encore probable.

— M. Blaydes est, hélas ! infatigable. Il vient à peine de terminer l'édition d'Aristophane la plus volumineuse que nous possédions, une édition plus volumineuse même que celle d'Invernizzi ; ce travail gigantesque, loin de l'épuiser, n'a fait qu'accroître son ardeur. Il a déjà publié un *premier* volume d'adversaria sur les fragments des comiques grecs ; il nous donne aujourd'hui un volume d'adversaria sur les fragments des tragiques. Le nouveau volume n'est pas tel que M. B. l'avait rêvé, il aurait voulu le revoir, le retoucher ; mais il vaut mieux laisser parler l'auteur lui-même. « Has lucubrationes meas propositum mihi erat retractare, ut quae nimium festinanter ac parum considerate scripta essent castigarem, nonnulla levioris momenti materiaeque criticae copiam aliquando uberiorem reciderem ; sed quonimus hoc facere possem obstabant senectus iners ac valetudo non satis firma. Praeterea multum mihi opus in hoc genere superest, si detur vita, aggrediendum ». Ces dernières paroles prennent une signification singulière si l'on se reporte au verso de la couverture sur lequel se trouvent annoncés ces ouvrages que M. B. veut entreprendre. Nous lisons là : *Sub prelo eiusdem adversaria in poetarum comicorum graecorum fragmenta, pars posterior. Deinceps sequentur : Adversaria in Aeschylum. — Adversaria in Euripidem. — Adversaria in Sophoclem. — Adversaria (addenda) in Aristophanem. — Adversaria in varios poetas graecos et latinos. — Adversaria in Herodotum et Thucydidem. — Adversaria in varios scriptores graecos et latinos.* Vraiment M. Blaydes a su se ménager de la besogne pour ses vieux jours ; et il n'est pas seulement vieux, il est malade ! Que serait-ce s'il était jeune et bien portant ! Nous croyons, cependant, que M. Blaydes aurait mieux fait de revoir, comme il le voulait d'abord, les pages qu'il nous donne aujourd'hui ; il les aurait retouchées, et tout le monde y aurait gagné ; ou bien il ne les aurait pas publiées et personne n'y aurait perdu.

Albert MARTIN.

---

231. — A. HAUSRATH. **Untersuchungen zur Ueberlieferung der æsopischen Fabeln.** (Extrait du 21ᵉ supplément des Jahrbücher f. class. Philologie, p. 247-312) Leipzig, Teubner, 1894.

La dissertation de M. Hausrath a pour objet les questions suivantes : les recensions diverses des fables d'Ésope sont-elles indépendantes, ou dérivent-elles l'une de l'autre ? Dans ce dernier cas, quelles sont leurs relations, et quelle valeur respective doit-on leur attribuer ? La discussion porte sur les trois recensions représentées par l'édition princeps d'Accursi, par l'Augustanus (*Aug. Monacensis* 564, base de l'éd.

Schneider 1812), et par le Casinensis (*Laurentianus* conv. suppr. 627, publié par Furia 1810). Le texte primitif, ou du moins le plus voisin de l'état primitif, est évidemment fourni par l'Augustanus, et il ne saurait y avoir deux opinions à ce sujet; mais la relation des deux autres recensions entre elles et avec l'Augustanus est difficile à établir avec certitude, et je ne crois pas que la conclusion de M. H. satisfasse tous ses lecteurs. Fedde considère le Casinensis comme une paraphrase de l'Augustanus, reprise ensuite par les manuscrits d'Accursi, opinion partiellement inexacte; Schneider pense que le Casinensis est plus récent, en quelques fables, que la rédaction de l'Accursiana; M. H., après minutieux examen des fables contenues dans celle-ci, conclut que la collection d'Accursi remonte à une recension plus récente que les deux autres, qu'elle se rattache également à l'Augustanus et au Casinensis, et probablement encore à d'autres recueils. Mais la première partie de cette conclusion, si elle est probable en elle-même, ne ressort pas aussi clairement que veut bien le dire M. H. (p. 257) des fables examinées dans sa dissertation. La comparaison établie p. 252 entre la fable Cas. 59 et Acc. (Coraïs 143), 179 *b* de Halm (M. H. dit à tort 179) ne prouve pas que le rédacteur de l'Accursiana a refait son texte sur celui du Casinensis, et j'y verrais bien plutôt, avec Schneider, une preuve du contraire; je ne saurais non plus affirmer avec M. H. que le texte d'Accursi (Halm 58) est un remaniement du Casinensis (p. 254); et si le même doute subsiste relativement aux fables 301 et 110 Halm, je me vois obligé, en ce qui concerne des détails de ce genre, de n'accorder qu'une confiance limitée à certaines assertions de M. Hausrath, qui ne m'apporte pas de démonstration irréfutable. Sous ces réserves, et en rendant pleine justice à la seconde partie de l'ouvrage, où une trentaine de manuscrits (cf. p. 312) sont étudiés et divisés en groupes, suivant qu'ils se rattachent à l'une des trois recensions examinées ou qu'ils sont d'origine mélangée, je suis d'accord avec l'auteur dans ses conclusions générales (p. 296-300), notamment en celle-ci : les rédactions en prose des fables d'Ésope n'ont rien de commun avec les fables de Babrius, qui n'était certainement pas connu de ces rédacteurs; et cela est suffisamment prouvé depuis la publication de la paraphrase contenue dans le Bodleianus 2906. Mais le véritable Ésope n'est pas encore retrouvé, et ne le sera peut-être pas de sitôt; M. H. indique brièvement la méthode à suivre pour arriver à ce résultat. Deux appendices terminent l'ouvrage : le premier contient treize fables nouvelles ou de nouvelle rédaction, tirées de divers manuscrits; le second donne l'ordre des fables dans quinze manuscrits. — P. 302 (n° 5) M. H. ne peut expliquer κουκουλάτου : le grec moderne a le mot κουκοῦλα (κουκοῦλι, κουκουλέττι) auquel les dictionnaires donnent le sens de *capuchon* (d'ou M. H. *cucullatus?*); mais il signifie aussi *huppe* des oiseaux; il a donc ici le sens de *oiseau huppé*, et répond au grec κορυδαλλός. P. 302 (n° 7) comment M. Hausrath peut-il proposer ἀσπάζεσθαι à la place de ἀστιέ-

δεσθαι, et ne voit-il pas qu'il s'agit d'une simple faute due à la prononciation? Il faut lire ἀστειεύεσθαι = faire l'agréable, le plaisant. P. 301 (n° 4) les deux dernières lignes de la fable, en ne tenant pas compte de ὅτι, sont en vers de douze syllabes, comme le reste du morceau.

My.

---

232. — Περὶ σικυῶν καὶ σικυάσεως παρὰ τοῖς ἀρχαίοις ὑπὸ Κωνστ. Π. Ι. Λαμπρου, ἰατροῦ χειρουργοῦ, Ἀθήνησι, τυπογραφεῖον « Παλιγγενεσίας » Ιω. Αγγελοπούλου, 1895. 62 pages.

Le livre de M. Constantin Lambros commence par une « πρόσκλησις » signée de MM. Spyridion Lambros, Kabbadias, Chatzidakis, Polites et Skias et invitant les anciens élèves d'Ernest Curtius à lui témoigner par un travail sorti de leurs mains et leur reconnaissance et les progrès que la science de l'antiquité a faits dans la Grèce moderne. Parmi ceux qui ont répondu à cet appel se présente dans un bon rang l'enviable possesseur du plus important musée d'instruments chirurgicaux en usage chez les anciens Grecs. Ses exactes descriptions de cette sorte d'antiquités sont d'autant plus remarquables qu'étant les premières, elles embrassent bien des raretés et même des pièces uniques qui jusqu'à présent étaient renfermées dans les musées nationaux ou particuliers. M. L. part des ventouses employées aujourd'hui, puis il énumère, décrit et dépeint ce qui nous est resté de l'antiquité. La matière dont elles sont faites est de la corne (fig. 9 ; voir Galien, éd. de Kuehn X 896), du métal ou encore le fruit de la cucurbita lagenaria, Linné. Les ventouses τετρημέναι et ἄτρητοί τε καὶ πανταχόθεν στέγουσαι (l. c. IV, 491) sont à noter (p. 3). La fig. 13 reproduit l'image d'une calebasse qui se trouve déjà dans le *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques* d'Antony Rich, trad. de Chéruel, Paris, 1859. M. L. suppose qu'une vraie calebasse antique s'est conservée jusqu'à nos jours au Vatican, et demande qu'on recherche avec lui la première publication de cet instrument, donné par un certain Rhodius. Le *Lehrbuch einer allgemeinen Literærgeschichte aller bekannten Vœlker der Welt von Theod. Græsse,* III, 2 (Leipzig 1853), p. 695 et suiv., cite deux livres d'un nommé Johann Rhodius de Copenhague, 1587-1659. Les « *Observat. medicinal. Cent.* III. Patav. 1657. 8. Hafn. 1657 » ne me sont pas venues sous les yeux. D'autre part la « Mantissa anatom., ib. 1661. 8 » ne dit rien à ce sujet. Græsse (III, 1, Leipzig 1852, p. 189 et suiv.) remarque que Franciscus Rhodius, natif de Stegern en Flandre, a imprimé des livres d'abord à Marbourg (1533-1537), puis à Danzig (1538-1559). Quelqu'un des lecteurs de cette *Revue* renseignera peut-être M. L. d'une manière plus satisfaisante. La dérivation du mot *ventouse* de l'épithète *ventosa cucurbita* chez Juvénal (sat. XIV, 58) n'est pas probable; cependant la racine, bien entendu, est la même. Parmi les modèles anciens de ventouses se trouvent les pièces suivantes : ventouses trou-

vées dans des tombes (Corcyre, Tanagra, Paris ; la dernière dans la collection particulière de M. Eugène Toulouze), ventouses provenant des fouilles de Pompéi et Herculanum (au musée national de Naples), quatre pièces de Mayence. Des images de σικύαι ont été fournies par des scarabées, des reliefs votifs ou funéraires et des pièces de monnaie. La reproduction peinte la plus précieuse se trouve sur un cratère de la collection Lambros, remontant au IVe siècle avant J.-C. (fig. 76, page 25 et suiv).

L'ouvrage se termine par un relevé à peu près complet des passages de l'ancienne littérature grecque et latine où la ventouse est décrite, ainsi que par une explication exacte et précise de son usage. Ce livre est le fruit d'un travail considérable par les recherches et par les résultats obtenus ; sa lecture nous laisse une impression très favorable, et nous attendons avec impatience la suite de ces intéressantes études, notamment celle qui sera consacrée à l'épidesmologie chez les anciens, et que M. Lambros nous promet à la page 26.

Robert Fuchs.

---

233. — **Le Musée de Cherchel,** par P. Gauckler, agrégé d'histoire. In-4, 169 p., XX planches. Paris, Leroux, 1895.

Le *Musée de Cherchel* fait partie de la même collection que les *Musées* d'Alger, de Constantine et d'Oran, récemment publiés et dont il a été rendu compte ici-même. Le plan en est identique ; il nous paraît donc inutile de reproduire ici les très justes objections que M. Audollent y a faites. Aussi bien ces critiques ne s'adressent point à M. Gauckler, puisque le plan qu'il a suivi lui a été imposé.

Ce qui est personnel à l'auteur, c'est l'étude générale, à la fois historique et descriptive, sur le musée de Cherchel, et l'examen détaillé des principaux morceaux que ce musée contient ; ces deux parties de l'ouvrage se lisent avec beaucoup d'agrément et avec le plus vif intérêt.

M. G. connaît admirablement la collection archéologique de Cherchel. Il ne s'est pas contenté de la visiter; il a vécu de nombreuses journées dans la cour et sous le hangar encombrés de statues, d'inscriptions et de fragments d'architecture, que reproduit la pl. I ; il a minutieusement examiné tous les objets entassés pêle-mêle dans ce local étroit et mal clos ; il y a même fait quelques trouvailles numismatiques intéressantes (p. 32-33). En outre M. G. a enrichi le musée d'une abondante et remarquable série de poteries puniques, découvertes par lui dans ses fouilles de la nécropole phénicienne de Gouraya.

Il n'est pas moins complètement renseigné sur la genèse et sur les progrès de ce musée. L'histoire en est tout à fait suggestive ; elle apprend que le concours amical de l'initiative privée et des pouvoirs publics a été très fécond dans cette petite ville algérienne, et que la

vraie méthode à suivre est, non point d'écarter ou de décourager, mais au contraire d'accueillir et même de solliciter toutes les collaborations. MM. de l'Hôtellerie, Schmitter et plus récemment le capitaine Clouet n'ont pas été moins heureux dans leurs recherches que les professeurs de l'École des lettres d'Alger.

Dans les études détaillées des statues et des fragments les plus intéressants, M. G. a fait preuve des plus sérieuses qualités. Il a écrit environ cinquante articles, où son érudition, aussi précise qu'étendue, se résume en quelques phrases sobres, justes, élégantes. Tout ce qui devait être dit y est dit, sans rien qui soit de trop. La provenance de l'objet, la nature du marbre, de la pierre ou du métal, les dimensions, y sont indiquées brièvement ; la description est toujours claire et complète. La valeur des morceaux les plus importants est mise en lumière sans exagération : M. G. en montre la parenté plus ou moins éloignée avec les grandes écoles artistiques de la Grèce. Il a appliqué avec beaucoup de tact et de goût la méthode archéologique qui procède par comparaison, c'est-à-dire qui recherche, en présence d'une œuvre nouvellement découverte ou encore peu étudiée, si elle ne ressemble pas à d'autres œuvres depuis longtemps connues, ou si, malgré quelques variantes, elle n'est point la réplique d'un type célèbre. Cette méthode l'a conduit à quelques résultats nouveaux et personnels : il a démontré, par exemple, que la statue représentée sur la planche IV n'était ni une Isis, ni une Artémis, ni une Héra, mais une Caryatide (pag. 99-101); il nous semble de même que M. G. a raison lorsqu'il rapproche de l'Hermès du Belvédère les torses 1 et 2 de la pl. XII (p. 131). Son article sur les têtes colossales si intéressantes des planches VI et VII est plein d'observations ingénieuses, sinon toutes incontestables.

M. G. nous permettra cependant de discuter quelques-unes de ses attributions et de lui soumettre quelques doutes.

Pag. 90 et pl. II. — Est-il bien prouvé que cette pierre de forme ovoïde, posée sur un socle octogonal, soit un bétyle et non pas un simple ornement d'architecture.

Pag. 108 et pl. VII (n° 6). — Il nous paraît difficile d'admettre que cette tête ait fait partie du même ensemble décoratif que les cinq autres têtes colossales représentées sur les planches VI et VII : elle a une physionomie et un accent personnels qui ne se retrouvent à aucun degré dans les autres. D'autre part nous ne pensons pas que « le type viril en soit suffisamment caractérisé »; et nous serions plutôt tenté de voir dans cette tête le portrait d'une femme, peut-être d'une princesse de la cour de Juba II ou de Ptolémée.

Pag. 27, lig. 2. — Pourquoi ne pas lire tout simplement *decurio C(oloniae) C(aesariensium)*, comme on lit ailleurs, *decurio M(unicipii) M(ustitani)*, ou encore *decurio C(oloniae) J(uliae) K(arthaginis)* ?

Ces critiques de détail, peu nombreuses, n'ont point d'autre but que de montrer à M. G. avec quel intérêt nous avons lu son livre.

C'est là un beau et bon travail, dont le texte et les planches, également soignés, ont coûté beaucoup de peine à leur auteur. Nous le félicitons d'autant plus vivement d'avoir mené cette œuvre à bien, que nous savons quels obstacles et quelles difficultés les jeunes archéologues rencontrent fréquemment sur leur route, dans l'Afrique du Nord.

Pour terminer, nous exprimerons un regret : le musée de Cherchel ne contient pas toutes les œuvres d'art et tous les objets d'archéologie qui ont été trouvés sur l'emplacement de Caesarea. Il est incomplet ; il faudrait lui rendre, entre autres statues, le Jupiter qui est au Louvre, le Neptune, la Vénus et le groupe de l'Hermaphrodite et du Faunisque qui ont été transportés au musée d'Alger. Nous n'avons pas l'intention de rallumer ici la querelle des musées locaux, ni surtout de critiquer la décision prise en 1891 par la Commission des Monuments historiques au sujet du *Discours de l'empereur Hadrien* de Lambèse, et de l'*Album des décurions* de Thamugadi. Mais en ce qui concerne le musée de Cherchel, la question est différente et peut-être un peu plus haute. Caesarea a été, au premier siècle de l'ère chrétienne, une ville très artistique; sous l'influence de Juba II, érudit, critique d'art et collectionneur bien plutôt que souverain, des statues ont été apportées de l'Égypte et de l'Orient dans cette capitale africaine; des répliques d'œuvres grecques ou hellénistiques y ont décoré les principaux monuments. On pourrait presque dire que Caesarea a été un musée dès l'antiquité; en tout cas l'aspect et le caractère de cette cité étaient très particuliers ; elle ne ressemblait pas aux autres villes romaines d'Afrique. Pourquoi disperser dans plusieurs musées les œuvres qui en ont survécu ? Pourquoi surtout vouloir dépouiller complètement la moderne Cherchel ? C'est à Cherchel même, c'est auprès des thermes grandioses fouillés en dernier lieu par M. Waille, que devraient être et rester réunis tous les fragments, toutes les statues, toutes les mosaïques qui ornaient la capitale de la Maurétanie césarienne.

Dans toute l'Afrique du Nord, il n'y a que trois villes qui aient eu jadis une physionomie vraiment originale : Caesarea la grecque, Lambaesis la militaire, Carthage la punique. Il aurait fallu faire à Caesarea et à Lambaesis ce qui a été fait à Carthage par le P. Delattre avec une sollicitude, une patience, un dévouement et un désintéressement qui méritent les plus grands éloges. Il semble qu'aujourd'hui, malgré l'incontestable succès de cette expérience, on veuille suivre une méthode exactement contraire. Nous le regrettons, sans connaître et sans vouloir rechercher les raisons sur lesquelles on se fonde pour agir ainsi.

J. Toutain.

234. — **Provenzalische Diaetetik,** publiée d'après de nouveaux matériaux par H. Suchier (tirage à part de la Revue pour les fêtes du second centenaire de l'Université de Halle). Halle, Max Niemeyer, 1894; gr. in-4 de 26 p.

M. Suchier avait publié autrefois, dans ses *Denkmäler Provenzalischer Literatur und Sprache* (p. 201 suiv.), un petit poème provençal, imité d'une *Epistola Aristotelis ad Alexandrum*, mais qui ne manque pas d'intérêt par lui-même, et appartient à la bonne époque de la poésie méridionale. Il n'avait alors à sa disposition qu'un manuscrit de Londres : ayant appris depuis qu'il existait à Rome, dans deux mss. de la Bibliothèque Barberini, 1° un fragment de cent-trente-deux vers du poème, 2° une version catalane du même, il s'est procuré copie de ces pièces, et les donne au public. De plus, il a fait à leur aide une édition nouvelle et critique du poème : il est à peine besoin d'ajouter qu'il a apporté à cette tâche toujours délicate une compétence bien connue. — Dans sa courte préface, M. Suchier a signalé quelques-uns des mots rares du texte, entre autres *espreisser* (lat. *expergisci*, ou plutôt **expergiscere*), et *empaginat,* auquel il rattache le prov. mod. *pegin,* contrairement à l'étymologie proposée pour ce mot par Mistral.

E. B.

---

235. — **Lettres de Sainte-Beuve au professeur Gaullieur 1844-1852,** publiées par Eugène Ritter (Genève, 1895, in-8, de 42 p. Extrait du *Bulletin de l'Institut national genevois*, tome XXXIII).

M. Ritter, après avoir rappelé que le secrétaire de Sainte-Beuve, M. Jules Troubat, a publié, de 1877 à 1880, la correspondance du célèbre critique, en trois volumes qui contiennent près d'un millier de lettres, après avoir loué ces lettres, où l'on retrouve « l'esprit judicieux et net de Sainte-Beuve, le tour naturel et familier d'une agréable causerie », nous entretient de la correspondance inédite du futur professeur au Collège de France avec le professeur de Lausanne, dont il retrace rapidement la biographie [1]. Cette correspondance fut amenée par le désir qu'éprouva Gaullieur de placer sous le patronage de Sainte-Beuve son premier travail d'histoire littéraire : une étude sur les lettres de Benjamin Constant à Madame de Charrière [2]. La plaquette de M. R. contient vingt lettres du critique parisien, communiquées par la famille Gaullieur, et

1. Neuchâtelois d'origine, Eusèbe Gaullieur avait suivi à Paris, avant 1830, les cours de l'École de droit et de l'École des Chartes. L'estimable érudit mourut prématurément, le 29 avril 1859, âgé de 51 ans.

2. Six semaines après les premières ouvertures, Sainte-Beuve utilisa les communications de son nouveau correspondant et inséra dans la *Revue des Deux-Mondes* un article qui fit sensation : *Benjamin Constant et Madame de Charrière*. L'article, qui a été recueilli dans les *Derniers portraits*, a par inadvertance été omis dans la *Table* de la *Revue des Deux-Mondes*, au nom de Sainte-Beuve.

dix lettres du critique neuchâtelois, communiquées par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, lequel possède les papiers de Sainte-Beuve et les met gracieusement, comme toutes les autres richesses de sa magnifique collection, à la disposition des travailleurs. Il y a là force intéressantes particularités. A la première des lettres de Sainte-Beuve (du 2 mars 1844) j'emprunterai ce piquant passage : « J'avais eu sous les yeux des pièces et lettres concernant la jeunesse de Mme de Charrière. M. de Breules est coupable de m'avoir dit qu'elle était peu jolie, et j'avoue que j'ai peine à croire, d'après ce qui m'est revenu encore d'ailleurs, qu'elle ait été ce qu'on appelle une *beauté*. Elle était sans doute à cette limite où les adorateurs peuvent dire le mot, et les indifférents le refuser. Enfin, je n'ai pas entendu dire qu'elle ait été la *marraine* (à l'Église) de B. Constant. Je n'ai que voulu faire entendre poliment qu'elle avait été sa première *maîtresse*, bien que plus âgée. » Gaullieur (5 mars 1844) parle ainsi du millier d'autographes de Mme de Charrière : « C'est un héritage de famille auquel je tiens. Ma mère fut l'exécutrice testamentaire de Mme de Charrière, après la mort de laquelle elle eut mille peines pour ne pas épouser M. de Charrière. Comme pièce au procès touchant le plus ou moins de beauté de Mme de Charrière, je me réserve l'avantage de vous adresser une petite copie de son portrait [1]. » Il ajoute (7 mars 1844) : « J'ai passé mon enfance dans la maison de Mme de Charrière, à Colombier. C'est dans ses livres que j'ai appris à lire. Sa bibliothèque et ses manuscrits sont ma propriété. Trop jeune pour avoir pu la connaître, j'ai recueilli de la bouche de sa belle-sœur, Mlle Louise de Charrière, et de tous les membres de sa famille et de la mienne, mille détails la concernant. Quand plus tard, je fis à Paris mon droit et mon stage (de 1825 à 1830), je m'entretins souvent avec B. Constant de Mme de Charrière, et je pus ainsi m'assurer de bien des choses. Je lui laissai même un manuscrit volumineux de Mme de Charrière, intitulé : *Asychis ou le prince d'Égypte*, qu'il me dit vouloir publier, et dont il se chargea de faire la préface. C'était un roman historique. Dieu sait ce qu'il est devenu ! Du reste, la perte n'est peut-être pas grande, bien que l'auteur se plût à dire que c'était ce qu'elle avait écrit de mieux. Je n'y tiendrais que comme à une relique... » Dans les pages suivantes, Gaullieur mentionne cent quatre lettres de B. Constant [2], plusieurs de Mme de Staël [3], plusieurs autres de la comtesse

---

1. Le 29 juillet 1844, Gaullieur revient sur ce sujet : « J'ai un magnifique portrait de Mme de Charrière peint par Latour, à l'époque de son mariage, durant un séjour qu'elle fit alors à Paris. C'est, comme figure et comme ajustement, quelque chose de très gracieux. »

2. Sainte-Beuve dit (24 mars 1844) : « Il y a dans les lettres de Benjamin Constant bien des choses cyniques qu'il faudra absolument supprimer.. ». Voir sur les suppressions opérées par Sainte-Beuve la lettre du 4 avril 1844.

3. Voir ce qu'en dit Sainte-Beuve (p. 13). Voir encore (p. 17) une lettre du duc de Broglie à Gaullieur, du 28 mai 1844. On y lit ceci : « Vous avez pensé, avec la parfaite délicatesse qui vous caractérise, que la volonté de Mme de Staël était une raison pour s'interdire la publication de ses lettres. »

Dönhoff, « l'une des femmes légitimes de Frédéric-Guillaume II », que Mme de Charrière surnommait la *Sévigné allemande*. Revenons aux lettres de Sainte-Beuve. Prenons-y (p. 17), cette amusante anecdote : « M. de Barante me citait l'autre jour un mot de Mme de Charrière à Benjamin Constant, lorsque celui-ci devint muscadin, car avec elle il se permettait le négligé : *Benjamin, vous faites votre toilette, vous ne m'aimez plus* ». Prenons-y encore (p. 23) ce passage sur un homme qui par son influence occupera grande place dans l'histoire littéraire de notre siècle (25 octobre 1844) : « Mon crédit, aussi bien que celui de tout autre rédacteur, même le plus habituel, ne réussit à s'exercer que lorsqu'il tombe d'accord avec le sens du directeur, M. Buloz. C'est vous dire, en un mot, que nous vivons un peu à la *Revue* sous un pouvoir absolu. Quelque étrange que cela puisse paraître, cela est exact rigoureusement [1]. » Il y aurait bien d'autres passages curieux à citer, notamment sur la correspondance de Jean-Baptiste Rousseau et sur un travail de Paulin Paris relatif à cet auteur (pp. 29, 31, 32, 35), mais il faut s'arrêter. Je n'ajouterai que ce double vœu : puisse-t-on nous donner encore beaucoup d'autres lettres de Sainte-Beuve! Puisse-t-on les publier aussi bien que M. E. Ritter!

T. de L.

---

236. — **Les Arts et les Industries du papier en France**, par Marius Vachon. — Libr. et impr. réunies : May et Motteroz, 1 vol. in 4°, ill. de nombr. reprod. en noir et en couleurs. Prix, 20 fr.

On n'a pas perdu le souvenir de l'exposition spéciale qui fut ouverte l'an passé à Paris, au Palais de l'Industrie, sous le titre d'*Exposition du Livre*. Abstraction faite de bien des inutilités, de bien des hors-d'œuvre ou de choses relevant plutôt de la manie que de l'étude ou de l'art, il y avait là des éléments de premier ordre pour l'histoire de l'imprimerie, de la gravure et du papier. Une telle réunion de spécimens, ordinairement dispersés aux quatre coins du monde des collectionneurs et rassemblés par extraordinaire pour quelques mois, appelait une publication qui en conservât du moins le souvenir. Le volume que nous annonçons ici est la suite naturelle de l'exposition.

---

1. Voir d'autres doléances de Sainte-Beuve (p. 35. Lettre du 2 juin 1846). Un mois plus tard, Sainte-Beuve et Buloz se séparèrent pour incompatibilité d'humeur. L'*autoritaire* directeur perdit presque complètement le plus précieux de ses collaborateurs. Gaullieur a mis cette note sous le passage où est annoncé la rupture (p. 37. Lettre du 12 juillet) : « Sainte-Beuve — qui pendant quinze ans, jusqu'au 1er mai 1846 (date de son article sur Charles Labitte) avait donné presque chaque mois un article à la *Revue des Deux-Mondes* — ne fut plus dès lors pour ce recueil, qu'un collaborateur intermittent et rare » Le 25 novembre 1845, Sainte-Beuve écrivait à Gaullieur (p. 30) : « les articles me sont payés 200 francs la feuille ». Cela permet de dire que le *tyran* se servait de *chaînes d'or*.

Il n'en reflète cependant qu'une partie : celle des progrès actuels de toutes les industries du livre, les inventions, les acquisitions obtenues dans tous les métiers depuis vingt-cinq ans. Non que la partie rétrospective de la question, la plus intéressante à coup sûr pour le lecteur érudit, soit absolument laissée de côté ; mais après tant d'autres ouvrages consacrés, par des écrivains plus foncièrement compétents en somme, à l'histoire de l'imprimerie ou de la gravure, l'auteur de celui-ci, M. M. Vachon, a voulu insister surtout sur l'essor extraordinaire qu'a pris en France la mise en œuvre, le maniement de cet art si complexe, l'art de mettre du noir sur du blanc. Aussi place-t-il en regard les procédés curieux, ou même ceux du commencement de ce siècle encore, et les procédés actuels, le travail de l'homme vis-à-vis celui de la machine.

Peut-être trouvera-t-on quelquefois surprenant qu'il trouve autant de poésie qu'il le dit, dans les merveilles de cette industrie renouvelée, dont le résultat est de ne presque plus rien laisser à la main de l'ouvrier : pour la fabrication du papier par exemple. Quelque intéressante que soit une invention mécanique qui permet un si énorme abattage de production sans fatigue et en si peu de temps, le travail de l'homme, même comme il était réparti autrefois, est plus humainement intéressant à coup sûr ; et du reste il n'est pas absolument abandonné, comme on sait, par les amateurs de papiers ou de travaux de choix. — Ceci soit dit pour certaines phrases dans le genre de celle-ci : « Autour du colosse circule gravement, sans agitation ni inquiétude, un ouvrier à la figure intelligente, au regard fin et profond...... Il s'accoude contre un bâti, silencieux et méditatif ; personnification expressive et superbe du travail moderne... Tout cela est d'une grandiose poésie. » — Pour nous, ce que nous admirons là-dedans, c'est le constructeur, l'inventeur de la machine, mais l'inaction presque absolue où demeure l'ouvrier nous laisse froid. Réservons plutôt nos sympathies pour les travailleurs de la gravure, de l'imprimerie, de l'estampe, etc.

Toutes les industries ont ici successivement leur place et leur histoire. Après la fabrication du papier, les dynasties de papetiers, les anciennes papeteries de France, c'est l'imprimerie proprement dite, avec la fonte des caractères, la production des encres, les presses, l'Imprimerie nationale (depuis 1640) et les vieilles familles d'imprimeurs ; c'est la gravure, burin, eau-forte, bois, lithographie, photogravure et gravure en couleurs ; c'est le livre, et ses évolutions économiques et techniques, son illustration, l'organisation des librairies ; c'est la presse, le journal et les périodiques, manutention si complexe aux résultats si étonnants ; c'est l'estampe populaire et l'affiche ; le papier peint aussi, encore si curieux comme fabrication, et la reliure enfin, reliure d'art et reliure commerciale.

Avec tous les détails copieusement fournis par l'auteur, on appréciera particulièrement dans le volume l'illustration spéciale dont il est orné presque à chaque page ; car elle a généralement été combinée en dehors

du texte de l'écrivain, s'y réfère peu, et le complète. On y trouvera comme un guide à travers ces quantités d'ateliers divers où se minutent ces industries, et ces instantanés, reproduits en photogravure (en relief) comme c'est la mode aujourd'hui, sont ordinairement fort nets et toujours très vivants d'effet. Certaines reproductions de diverses sortes de gravure, bois ou eaux-fortes, sont moins réussies, mais en revanche, les spécimens de luxe et les planches en couleur, notamment, dont on nous donne ici la série complète des neuf états, sont fort remarquables. — Pour l'impression générale du volume et son papier, c'est parfait, bien entendu. En somme, ouvrage utile, et qui se recommande à l'attention de tous ceux qui aiment les livres.

H. DE CURZON.

---

237. — ERRICO. (Giuseppe). **Piccoli schiavi bianchi,** Naples, Dethen, 1895. In-8, de 235 p., 5 francs.

Dans cet ouvrage, dont il a été imprimé simultanément plusieurs éditions de luxe, M. Errico, le directeur de l'élégante Revue la *Tavola rotonda*, nous raconte de touchantes, souvent de navrantes histoires. Tout ce que la misère sans issue, sans espoir, tout ce que la douleur de voir souffrir et mourir ceux qu'on aime peut accumuler de torture dans une âme est rassemblé dans ces poignantes Nouvelles. On se demande même si l'art comporte des peintures aussi lugubres. M. Errico répondra sans doute qu'il a voulu faire œuvre de charité plus encore que d'art; il désire provoquer chez les riches une pitié douloureuse et compatissante. Mais, outre que de notre temps c'est par millions que se chiffrent les largesses de la société et des particuliers en faveur de la misère et qu'on ne peut par suite taxer d'égoïsme ceux qui possèdent, il faut bien prendre garde que, quoi qu'on fasse, on ne supprimera jamais la misère parce qu'on n'en supprimera jamais les causes. Dans la première de ces Nouvelles, la détresse de la famille qu'il décrit provient de l'inconduite du père qui en un jour dépense le gain d'une semaine : qu'y faire ? On n'empêchera jamais l'inconduite d'engendrer l'indigence. Le seul effet des noirs tableaux que d'habiles romanciers nous présentent est donc de pousser à la révolte ceux qui souffrent. Ajoutons que les plus pauvres ont leur part de joie, de gaîté, d'espérance et que quelques pages de l'*Ultima vendita* prouvent que M. Errico ne l'ignore pas, Il sait, quand il le veut, inspirer des émotions douces : témoin la Nouvelle intitulée *Occhi Belli* où il montre deux sourdes-muettes conquérant le cœur de leur père que leur infirmité éloignait d'elles. Que son imagination ne s'impose donc pas la tâche de nous désespérer ! Que sa profonde et délicate sensibilité ménage la nôtre ! Il ne faut pas plus exagérer les misères humaines que les oublier.

Charles DEJOB.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 20e fascicule du *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio vient de paraître (FOS-GEN; t. IV, 1331-1490). Les principaux articles sont : *Fossa* (La Blanchère), *Fossarius* (Michon), *Frenum* (Lafaye), *Fritillus* (Saglio), *Frumenta* (Marchant), *Frumentariae leges* (G. Humbert), *Frumentum emtum* (id.), *Fullonica* (A. Jacob), *Fulmen* (Fougères), *Funale* (La Faye), *Funambulus* (id.), *Funda* (Fougères), *Fundus* (G. Humbert), *Funus* (Lécrivain, Montceau, Cuq), *Fures* et *Furtum* (G. Humbert), *Furiae* (Hild), *Furnus* (Thédenat), *Gaesum* (S. Reinach), *Galea* (id.), *Gallica* et *Gallus* (Lafaye), *Garum* (C. M.), *Gemmae* (Babelon). P. 1355 : n. 13, lire : Lucain, *Ph.*, I, 605; la figure 3346 est une répétition un peu trop voisine de la figure 3280; p. 1400, 1re col. : « au temps de *Cicéron*, le fait (de l'oraison funèbre d'une femme) était encore assez rare, mais à partir de *Jules César* on en rencontre des exemples assez fréquents »; l'étude de M. C. Martha sur l'oraison funèbre n'est pas citée; p. 1458, n. 7, d'après R. Ehwald, *Archiv für lat. Lexicographie*, IX, 306, *gallaribus* du poème du ms. 8084, désigne la chaussure caractéristique des galles.

— M. A. Morel-Fatio publie une deuxième édition de la première série de ses *Études sur l'Espagne* (Paris, Bouillon, in-8°, xi et 404 p.). On se rappelle que cette série contenait trois excellentes études : *L'Espagne en France, Recherches sur Lazarille de Tormes* et *L'histoire dans Ruy Blas*. L'auteur ne s'est pas contenté de revoir et de corriger un peu ces trois morceaux ; il y a joint deux études nouvelles : *Espagnols et Flamands* (p. 239-293, conférence faite, le 8 mars 1892, aux Matinées littéraires de Bruxelles) et *Le Don Quichotte, envisagé comme peinture et critique de la société espagnole du* xvie *et du* xviie *siècle* (p. 257-382, lecture faite, le 21 novembre, à l'Institut Taylor d'Oxford). Il recherche, dans *Espagnols et Flamands*, les idées que les Espagnols se sont formées du génie et des institutions des Flamands, et cite les impressions que les choses de Flandre ont laissées dans l'âme des Castillans, ce qu'ils pensaient du pays, de ses glaces et de ses sables (*hielos* et *bancos*), de l'ivrognerie des habitants, mais aussi de leur bon sens pratique, de leur amour de l'ordre et de la propreté, de leur activité, etc. ; il conclut ingénieusement que la Flandre a plus donné à l'Espagne qu'elle n'a reçu; mais elle a « joui, sous ce régime étranger, de périodes de calme, de bien-être, même de liberté relative, pendant lesquelles son génie s'est fortifié et développé. Les plus mauvais maîtres et les plus despotiques ont été des instruments de son affranchissement. C'est pendant les jours d'épreuve que la conscience d'un peuple se forme, et qui sait si le duc d'Albe n'a pas rendu, sans le vouloir, un service signalé aux Flamands en éveillant chez eux un sentiment patriotique qui dormait encore au fond de leurs cœurs? » — Quant à l'étude sur l'Espagne du *Don Quichotte*, elle est fort instructive. M. Morel-Fatio examine avec détail le côté historique et social du livre qui « fixe l'état de la civilisation du peuple espagnol à un moment précis de son existence et nous livre le fond de sa conscience »; il fait passer devant ses auditeurs et lecteurs le clergé du temps, curés de villages, ecclésiastiques d'antichambre et de grand chemin, confesseurs de l'aristocratie, ermites hypocrites; — les gouverneurs et les magistrats, corrompus, incapables; — l'hidalgo, qui « vit chichement, oisif et glorieux, sur un lopin de terre » ; — le *senor soldado* qui « apparaît surtout sous les traits du vieux militaire dépenaillé, souffreteux et tristement ridicule » ; — les universitaires, les licenciés de pacotille, les étudiants faméliques, les méchants Esculapes, les greffiers ou notaires; — les nomades et les gens qu'on ren-

contre sur les routes, hôtelier grondeur, Maritorne grasse et facile, comédiens et montreurs de marionnettes, forçats; — les hommes de lettres. « Assurément, Cervantes ne nous fait pas tout voir et ne nous conduit pas partout : il butine de droite et de gauche, il choisit les faits qui s'encadrent le mieux dans sa fiction et il néglige les autres; mais ce qu'il peint ressort avec tant de relief et de vie qu'on supplée volontiers à ce qu'il laisse dans l'ombre; si de toute la littérature castillane de la grande époque il ne restait que le *Don Quichotte*, cet incomparable livre nous instruirait suffisamment de tout ce qu'il importe le plus de savoir de ce monde disparu. »

— Dans sa brochure *Les lettres de cachet en blanc* (Extrait du compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques, Picard. In-8°, 16 p.), M. Frantz Funck-Brentano réfute, à l'aide de documents tirés des archives de la Bastille, la légende des lettres de cachet en blanc; il n'y n'eut jamais de ces lettres de cachet, telles qu'on les entendait jusqu'ici, données à une favorite ou à un ami qui avaient la liberté d'en faire usage à leur guise; il y eut des abus; il y eut des lettres de cachet délivrées à des solliciteurs et accordées par complaisance pour un grand seigneur; il y eut des lettres de cachet falsifiées; mais pas une ligne, pas un mot des documents ne témoigne qu'il y ait eu de lettres de cachet en blanc, et si l'intendant de Montauban demande, en 1700, douze lettres de cachet, le nom en blanc, pour s'en servir dans l'extrême besoin, on n'a pas établi qu'il les ait obtenues, et, représentant direct du roi, magistrat, condamnant à la peine capitale, il demandait de ces lettres en nombre limité, pour un but précis, et il aurait dû se justifier plus tard devant le conseil du roi. La légende naquit lorsque les formules des lettres de cachet (entièrement écrites à la main jusqu'à la fin du règne de Louis XV) furent imprimées et que le nom du titulaire y fut naturellement laissé en blanc.

— M. Henri Schoen, agrégé de l'Université, a publié la leçon d'ouverture d'un cours de littérature allemande dont il est chargé à la faculté des lettres de Poitiers. Ce cours sera consacré à la *Sturm-und Drangperiode* que l'auteur nomme la « période de crise ». La leçon d'ouverture (Paris, Fischbacher, in-8°, 39 p.) est intéressante et soignée. Elle renferme des citations bien choisies. Mais le jeune professeur a mis trop souvent Hettner à contribution. Il a parfois des phrases vagues et des assertions contestables, comme p. 24, lorsqu'il dit que Frédéric « devenait de plus en plus autoritaire et tyrannique », que « la moitié des habitants étaient serfs », que « le luxe effréné des cours était payé par la sueur et souvent par le sang des sujets », qu'« on vit de petits princes vendre à prix d'argent leurs propres sujets, pour acheter une parure à leur maîtresse », que « les courtisanes elles-mêmes s'indignaient quelquefois en apprenant combien de larmes et de sang avaient coulé pour payer les bijoux dont un favori les comblait ». P. 25, l'époque dont parle l'auteur, est-elle bien celle « où l'on a abusé du mot *Weltschmerz* »? P. 28, Heinse est-il « le chantre sentimental de la nature »? P. 22, Gœthe sortait-il de la *faculté* de Strasbourg?

— La librairie Delagrave publie une traduction, la première qui ait paru en français, des *Discours à la nation allemande* de Fichte (in-8°, x et 264 p.). Cette traduction est due à un officier de notre armée, M. Léon Philippe, qui l'a fait précéder d'une introduction sur la vie et les œuvres du philosophe.

— On sait que le conventionnel et Directeur La Revellière-Lépeaux avait, sur la fin de sa vie, rédigé des *Mémoires* dont il avait confié la publication à son fils Ossian. Ce dernier hésita longtemps à les mettre au jour, d'autant que son père avait, dans la préface de ses souvenirs, fait une réserve sur l'extrême sévérité de ses appréciations et chargé son fils de modérer les termes excessifs dont il avait usé envers Carnot et ses collègues. Enfin, en 1873, Ossian La Revellière fit imprimer les *Mémoires;* mais, par crainte de blesser la descendance de certaines familles révolutionnaires et

de provoquer du scandale, il ne les mit pas dans le commerce. Pourtant, le dépôt légal qu'il dut faire à la Bibliothèque nationale, permit aux chercheurs de lire l'ouvrage. Ces *Mémoires* viennent de paraître sous le titre *Mémoires de La Revellière-Lépeaux* (Paris, Plon. In-8°, trois volumes, ornés d'un portrait en héliogravure, d'après le tableau de Gérard). Par un avertissement placé en tête du premier tome, les éditeurs nous disent dans quelles conditions ils ont accepté la publication du livre et dégagent leur responsabilité des attaques dirigées par La Revellière contre Carnot. Ces *Mémoires* ramèneront l'attention sur La Revellière et seront consultés avec profit; mais, comme on l'a dit (voir la note suivante de la *Chronique*), il faudra discerner dans ces témoignages le bon grain d'avec l'ivraie et se souvenir que Taine regardait l'auteur comme un « pauvre imbécile à principes, avec sa vanité de bossu, ses prétentions de philosophe, son intolérance de sectaire et sa niaiserie de pédant dupe ».

— M. Et. Charavay a fait tirer à part, à cent exemplaires, l'étude qu'il a publiée dans les nos des 26 janvier et 2 février de la « Revue bleue » *La Revellière-Lépeaux et ses Mémoires* (Paris, Revue bleue, 1895. In-8°, 46 p.); sans analyser complètement les *Mémoires* ni résoudre tous les problèmes qu'ils contiennent, M. Charavay nous donne une idée précise de leur composition et de leur esprit; il montre par une foule d'exemples et en opposant les documents aux dires de La Revellière, qu'on doit accepter ces souvenirs avec réserve et les contrôler soigneusement, qu'il règne dans tout l'ouvrage un ton de dénigrement, que l'auteur a porté contre certains personnages des jugements passionnés, et trace, par exemple, le plus extraordinaire tableau des séances du Comité; susceptible, soupçonneux, misanthrope, ulcéré par les railleries dont il était l'objet, La Revellière a répandu sa haine, son fiel, son humeur hargneuse dans ses *Mémoires* qui sont « une vengeance posthume, déguisée sous l'amour de la vérité ».

— L'ouvrage de Chantelauze sur Louis XVII, qui réfute victorieusement la légende de l'enlèvement du jeune Louis au Temple et ne laisse rien des allégations des faux Dauphins, cet ouvrage que Taine regardait comme définitif sur la question, était devenu introuvable. M. Paul Cottin a été chargé par la librairie Firmin-Didot de publier des extraits de ce livre. Il a apporté tous ses soins à cette tâche (*Louis XVII* par R. Chantelauze, d'après des documents inédits des archives nationales. In-8°, xix et 377 p.). Le texte original n'a pas subi de changement. M. Cottin s'est contenté de supprimer les passages qui ne se rapportaient pas directement à Louis XVII. On le remerciera d'avoir cité dans le corps du volume et réimprimé en appendice quelques-uns des documents relatifs au cœur de Louis XVII qu'il avait découverts et publiés l'an dernier dans la *Revue rétrospective*, notamment le mémoire du chirurgien Pelletan qui avait dérobé ce cœur pendant l'autopsie sans être aperçu de ses collègues.

— En 1821, paraissaient, en deux volumes, les mémoires du chevalier de Larue, l'un des déportés à Sinamari au 18 fructidor. Ils avaient pour titre : *Histoire du 18 fructidor ou Mémoires contenant la vérité sur les divers événements qui se rattachent à cette conjuration, précédés du tableau des factions qui déchirent la France depuis quarante ans, et terminés par quelques détails sur la Guyane considérée comme colonie*. Ces deux volumes sont devenus aujourd'hui presque introuvables. La librairie Plon vient de les rééditer en un seul en les intitulant *Histoire du 18 fructidor, la déportation des députés à la Guyane, leur évasion et leur retour en France* (1895. In-8°, v et 174 p.). L'introduction qu'on a mise en tête du volume, renferme une biographie de l'auteur qui était, comme on sait, député de la Nièvre au Conseil des Cinq-Cents et beau-frère de Hyde de Neuville, — dont il partagea les entreprises et

les périls sous le Consulat — et qui devint, sous la Restauration, en remplacement de Daunou, conservateur des archives de France. On lira volontiers, dans sa nouvelle édition, le récit dramatique et passionné de Larue; il méritait d'être remis au jour et renferme d'intéressants détails sur la lutte entre le Directoire et les Conseils, sur les divisions du Directoire où Barras, Reubell et La Revellière formaient ce que Larue appelle « la conjuration du triumvirat directorial », sur le rôle de Carnot qui refusait son appui aux deux partis, sur la faiblesse de la majorité contre-révolutionnaire qui manquait de cohésion et de décision.

— La librairie Firmin Didot a publié le troisième et dernier volume de ses Mémoires de Ségur qu'elle réédite sous le titre *Un aide de camp de Napoléon*. Ce volume (in-8, III et 565 p. 3 fr. 50) s'intitule *1813-1814-1815, du Rhin à Fontainebleau*; on y voit, comme on sait, le comte de Ségur organiser le 3e corps des Gardes d'honneur, composé surtout de royalistes et de Vendéens, et s'attacher ces jeunes gens par la modération de sa conduite, les mener à la charge héroïque de Reims. La campagne de 1814 occupe la plus grande partie du volume et on la relira volontiers dans le récit poignant de l'historien.

ALLEMAGNE. — La librairie F. Rauch à Insbruck vient de publier un traité théologique intitulé : *Synopsis tractatus scholastici* DE DEO UNO, auctore Ferdinando Aloisio STENTRUPP, S. J. (in-8, pp. IV-368). Ecrit dans un latin clair et plus élégant que celui qu'on est habitué à rencontrer dans ces sortes d'ouvrages, ce traité pourra être consulté avec fruit par les étudiants en théologie. Un des plus curieux chapitres est celui dans lequel l'auteur, selon la méthode ordinaire des jésuites, tronque et torture les textes de S. Thomas pour les accommoder au système moliniste du *concursus divinus*.

— Nous recevons de la librairie Tempsky, de Prague et Vienne : J. STEINER u. A. SCHEINDLER, *Lateinisches Lese und Uebungsbuch*, Zweiter Theil, 2e éd., 1895; 258 pp. in-8, en deux cahiers cartonnés, rentrant l'un dans l'autre; — et : H. St. SEDLMAYER u. A. SCHEINDLER, *Lateinisches Uebungsbuch für die oberen Classen der Gymnasien* : I, *Uebungsstücke*; II, *Anmerkungen, Wœrterverzeichnis u. Anhang* (stylistique et synonymie), 1895; 267 pp. in-8, en deux cahiers, comme le précédent. Les secours mis à portée des élèves par le cahier d'explications sont un peu élémentaires. Dans tous les pays de nouvelles méthodes paraissent tendre à encourager la paresse d'esprit. Il faut reconnaître que la séparation des notes permettra au maître de faire exécuter des exercices séance tenante ou, dans un internat, à l'étude, en retirant aux élèves le précieux guide-âne. On pourrait recommander le dernier ouvrage aux novices dans la préparation de la licence *für Selbstunterricht*. Il contient des notions élémentaires de style et de synonymie qui leur seraient profitables et débrouilleraient leurs débuts.

— M. Ferd. HOLTHAUSEN, professeur à Gotenburg, publie à la librairie weimarienne de Felber, sous le titre « Livre élémentaire du vieil islandais », la première partie d'un manuel de l'ancienne langue islandaise (*Lehrbuch der altislændischen Sprache*. I, *Altislændisches Elementarbuch*. 1895. In-8, XV et 197 p.). Le livre, dédié à Edzardi, sera très utile aux commençants et c'est à eux qu'il est destiné; comme dit l'auteur, il n'a aucune prétention à l'originalité, et son but est purement pratique; le travail personnel de M. Holthausen consiste surtout dans le choix et le groupement des matières. La *Lautlehre* et la *Flexionslehre* sont tirées de la Grammaire de Noreen et de celle de Wimmer. Pour la syntaxe les travaux excellents de Nygaard ont été mis à contribution. Le reste est emprunté à d'autres études spéciales, et notamment à Braune. Cette première partie sera bientôt suivie d'une seconde qui contiendra un recueil de textes avec glossaire et commentaire et qui sera dans l'en-

semble une édition allemande de l'*Oldnorsk Laesebog* de Falk. L'ouvrage, tel qu'il est, et que l'auteur qualifie modestement de « petit livre », ne peut qu'être chaudement recommandé, car il est court, simple et clairement ordonné.

— La même librairie (Felber, Weimar) fait paraître, sous la direction de M. Max Kaluza, une collection qui a pour titre *Studien zum germanischen Alliterationsvers*. Trois fascicules ont déjà paru : le premier et le deuxième, qui sont de M. Kaluza, traitent du vers en vieil anglais (*Der altenglische Vers*) et contiennent l'un la critique des théories antérieures (*Kritik der bisherigen Theorien*), l'autre, une étude sur la métrique du poème de Beowulf (*Die Metrik des Beowulfliedes*). Le troisième fascicule, récemment paru, a pour auteur M. Fr. Graz et s'intitule *Die Metrik der sog. Caedmonschen Dichtungen mit Berücksichtigung der Verfasserfrage* (in-8°, 109 p.); M. Graz s'attache à prouver, d'après la métrique, que les quatre poèmes : *Genèse, Exode, Daniel, Satan*, attribués à Caedmon, sont de quatre auteurs différents; que la *Genèse* A a été écrite par un seul poète et que la *Genèse* B a été traduite en vieil anglais sur le poème vieux saxon qui vient de l'auteur de l'*Héliand*; que l'*Exode* forme un ensemble sans unité, et que la sixième « fitte » est interpolée; que le chant d'Azarias dans le *Daniel* (v. 280-410) n'a pas été interpolé, mais qu'il a été intercalé dans le poème par l'auteur du *Daniel*; que *Satan* est dû à une seule et même main, mais qu'on ne saurait dire s'il a pour base un original unique ou trois poèmes indépendants.

— M. W. Mangold a publié, dans la bibliothèque anglaise et française de Dickmann une excellente édition scolaire du *Misanthrope* (Leipzig, Renger. In-8°, xxxi et 84 p). Il ne croit pas avec Treitschke que la pièce soit inintelligible pour les écoliers allemands; il accorde tout au plus que quelques scènes soient difficiles à comprendre; mais dans tout le reste de la pièce, dit-il, et surtout au premier et au deuxième actes il y a des problèmes moraux qui peuvent être entendus de nos rhétoriciens, « et si on lit Molière, il faut avoir été au moins introduit dans son œuvre principale ». L'édition témoigne du plus grand soin et d'une très scrupuleuse attention. Le texte est celui de Mesnard. Dans l'introduction et le commentaire, M. W. Mangold a mis à profit toute la littérature du sujet. On louera particulièrement les pages qui servent d'appendice à l'introduction, les unes relatives à l'alexandrin, les autres renfermant des remarques de langue. Les notes du bas des pages sont, par intervalle, trop concises, et la traduction de certains mots ou de certaines expressions nous semble quelquefois trop libre. On aurait pu également mêler et mettre ensemble toutes les notes au lieu de les répartir en trois endroits.

— A signaler, dans le n° 30 (27 avril 1895) de la revue hebdomadaire *Die Nation* un intéressant article de M. Alfred Stern sur Victor Duruy.

— Le dixième volume de la troisième édition des Œuvres complètes de Lessing publiées par M. Franz Muncker (Stuttgart, Goeschen, 1894. In-8°, vii et 438 p.) contient : 1° la seconde partie de la *Dramaturgie de Hambourg* — on y remarquera que les citations de l'*Essex* attribué à Coello ont été vérifiées et corrigées d'après le texte même consulté par Lessing — ; 2° de petits articles des journaux de Hambourg, entre autres un compte rendu des *Odes* de Ramler (peu important, d'ailleurs, et qui n'est peut-être pas de Lessing) et une notice de quelques lignes sur le père de l'écrivain (notice dont Lessing serait l'auteur, d'après Redlich et Boxberger); 3° les *Antiquarische Briefe* dont le texte a pu être établi avec le plus grand soin, grâce surtout aux travaux antérieurs d'Alfred Schœne et de Blümner.

— M. Otto Lyon publie un choix de lettres et de discours de Bismarck destiné aux écoles (*Bismarcks Reden und Briefe, für Schule und Haus*. Leipzig, Teubner, 1895, in-8°, et vi 243 p.). Il a voulu, dit-il, donner une édition scolaire des œuvres

du « plus grand orateur allemand », « du premier et plus éminent classique de la prose oratoire de l'Allemagne » et il compte par là fournir « un moyen de culture de premier rang » ; il pense que l'enseignement non seulement de la langue, mais de l'histoire, y gagnera infiniment. Il a fait précéder le texte des Lettres et discours d'une *Vie* de Bismarck (p. 1-55) et d'une étude sur la langue de Bismarck (p. 56-76) où il insiste notamment sur la *Bildlichkeit* et la *volkstümliche Kraft*. Le texte est emprunté à la grande édition de Horst Kohl ; on remarquera parmi les discours ceux du 16 juillet 1870 (sur la situation politique), du 19 juillet (sur la déclaration de guerre), et du 20 juillet, celui du 2 mai 1871 sur la réunion de l'Alsace-Lorraine à l'Empire allemand, celui du 13 mars 1885 sur la politique coloniale de l'Allemagne. Les lettres publiées par M. Lyon sont adressées soit à Malwine (Mme d'Arnim, sœur de Bismarck), soit à Mme de Bismarck — parmi ces dernières, la lettre de Vendresse, du 3 septembre 1870. Trois lettres sont purement politiques ; deux, au roi (15 juin 1852 et 2 septembre 1870) ; la troisième, aux représentants des puissances (18 juillet 1870).

— Une nouvelle revue paraît, sous la direction de M. A. Bettelheim, à la librairie berlinoise de Hofmann. Elle s'intitule « Feuilles biographiques », *Biographische Blætter*. Le sommaire de son premier fascicule expliquera suffisamment son but : *Ranke et la biographie*, par Alfred Dove ; *La méthode en biographie*, par Ludwig Stein ; *La biographie sur les Minnesænger*, par A. Schœnbach ; *Opinion sur les autobiographies*, par P. Rosegger ; *Projet d'un journal de la Cour et de l'État par Joseph Schreyvogel* (K. Glossy) ; *Discours sur Scheffel* (M. Bernays ; prononcé à Carlsruhe, le 19 novembre 1892, jour de l'inauguration du monument du poète) ; *Anselme Feuerbach* (K. de Lützow) ; *Leonard Rauwolf d'Augsbourg* (Fr. Ratzel) ; *George Hanssen* (G. F. Knapp) ; *Charles de Haushofer* (Max Haushofer) ; *Feuilles d'album* (signatures et autographes de Wieland, Gœthe, Lessing, avec silhouettes des deux derniers) ; *Quatre lettres de Bœckh à Alex. de Humboldt* ; *Une lettre de Grillparzer à Paul Heyse* ; *Biographie des sans-nom* (R. M. Werner). Suivent des annonces : un compte rendu du livre de M. d'Arneth sur Schmerling (Guglia), des nécrologies d'artistes munichois (Holland), un article sur le *Batisto Bonnet* d'Alphonse Daudet, de courtes notes sur des biographies françaises, et une bibliographie biographique. La revue paraîtra quatre fois par an au prix de 12 mark. Elle donnera, comme dans le numéro que nous venons d'analyser : 1° des articles de fond sur la théorie et l'histoire du développement de la biographie et de l'autobiographie, ainsi que des caractéristiques et critiques des maîtres de la biographie ; 2° des études et essais biographiques ; 3° des confessions tirées de sources inédites ou difficilement accessibles dans le genre des témoignages historiques que renferment les *Bilder aus der deutschen Vergangenheit* de Gustave Freytag ; 4° des mélanges biographiques, des articles nécrologiques ou iconographiques, des recensions de toutes les biographies importantes qui paraissent en Europe et au dehors, des autobiographies, des mémoires, des essais biographiques publiés dans les revues. Les prochains numéros contiendront les études suivantes : *Bismarck*, *Gneisenau* (Varrentrapp), *Gerhart Hauptmann* (Schlenther), *Sudermann* (Neumann-Hofer), *Exner* (Jellinek), *Schopenhauer* et *Nietzsche* (Steiner), *M. Carrière* (Muncker), *W. Arndt* (Erler), *Ed. Reuss* (Lobstein), *Schuler* (Pichler), *Gottfried Keller* envisagé comme peintre (Zetsche), *les archiducs Guillaume et Albert* (Malcher), *Kinsky* (baron de Pirquet), *Taine* (discours de réception d'Albert Sorel à l'Académie française), *Seeley* (Brandl), *Holmes* (Kellner), et des contributions sur la théorie et l'histoire de la biographie par Bezold, Ivo Bruns, Elster, Haberlandt et Waldberg, sur les biographies anglaises et américaines (Brandl et Kellner), sur les mémoires français (Koschwitz et Bettelheim), sur

les biographies italiennes (Schœner); sur les mémoires russes (Henckel), sur la biographie en Espagne (Rod Beer), sur les biographies d'artistes (Chmelarz, Kraus, Lützow, Wickhoff), sur les biographies de médecins (Puschmann), de jurisconsultes (Landsberg), de musiciens (Adler), de naturalistes et de voyageurs (Günther et Ratzel). La *Revue* annonce également la publication de lettres d'Anzengruber, de Laube, de Schwind et d'Overbeck, des souvenirs de Ferd., de Saar sur Bauernfeld, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 24 mai 1895.

M. Wolfgang Helbig, associé étranger de l'Académie, assiste à la séance.

M. le Ministre de l'Instruction publique adresse les mémoires de MM. Bourguet et Perdrizet, membres de l'École française d'Athènes, ainsi que le rapport de M. Homolle, directeur de cette même École.

L'Académie se forme en comité secret pour la discussion des titres des candidats à la place d'associé étranger vacante par suite du décès de Sir Henry Creswick Rawlinson et pour la discussion et le vote relatifs aux conclusions du rapport de la commission du prix Jean Reynaud.

Dans la dernière séance, M. Dieulafoy a annoncé que les archéologues allemands s'intéressent de nouveau à l'identification de Mechhed Mourgab. Reprenant une théorie ancienne souvent réfutée, entre autres par MM. Lassen et Oppert, ils y voient le site où s'élevait le tombeau de Cyrus, la Parsagade des auteurs classiques. Ils pensent trouver un argument décisif, non plus dans la présence en ce lieu de l'édicule connu sous le nom de Gabre Maderè-Soleïman (ils conviennent qu'il ne répond pas à la description d'Arrien), mais dans la ruine d'une tour carrée en tout conforme au monument qu'avait vu l'historien d'Alexandre. Cette observation, M. Dieulafoy l'avait faite dès 1883, mais n'avait jamais considéré qu'elle pût constituer une preuve en faveur de l'identification proposée. Beaucoup d'autres princes achéménides antérieurs à Cyrus ou ses contemporains purent avoir des tombeaux semblables à celui du fondateur de la monarchie perse. L'objection invincible qui s'élèvera toujours contre l'identification de Mechhed Mourgab avec la ville où se trouvait le monument funéraire de Cyrus, est toute géographique. M. Dieulafoy a constaté sur place qu'il était impossible de passer par Mechhed Mourgab quand on venait de l'Est et qu'on se dirigeait vers Persépolis : c'était le cas des Macédoniens à leur retour de l'Inde. Le désert en ce point est tellement aride, tellement étendu qu'il est infranchissable en toute saison. Le seul endroit où dut aboutir Alexandre et son escorte est l'extrémité de la bande de terre fertile qui de Persépolis s'avance vers l'Orient comme un promontoire et dont Pésa et Darabdjerd sont les villes principales. C'est de ce côté qu'il faut chercher l'emplacement de la sépulture de Cyrus et le patrimoine de la tribu des Pasargade d'où sortit la famille des Achéménides.

M. Th. Mommsen, correspondant de l'Académie depuis 1860, est nommé associé étranger en remplacement de Sir Henry Creswick Rawlinson, récemment décédé.

L'Académie décerne le prix Allier d'Hauteroche, d'une valeur de 1,000 fr., à M. Six, d'Amsterdam.

M. Oppert communique un travail du P. V. Scheil, O. P., sur une nouvelle inscription de Nabonide, découverte l'été dernier à Mudjellibez, gravée sur une stèle de diorite, de forme demi-circulaire, avec près de cinq cent lignes d'une inscription archaïque, réparties en sept colonnes sur la partie circulaire et en quatre colonnes sur la surface plate où débute d'ailleurs le texte. Le monument mesure environ 0 m 50 de hauteur et est tronqué au sommet. A en juger par les lacunes présumées des textes, il en subsisterait à peine la moitié. Un pied à la base servait à le fixer dans un socle. Transporté à Badgad, d'où M. Pognon en signala l'importance à Hamdi-bey, directeur des musées impériaux, il fut expédié à Stamboul. Le P. Scheil en étudie les passages rares, mais très importants, qui s'y rapportent à l'histoire : conquête de la Babylonie par Sennachérib; captivé de Marduk dans la ville d'Assur; fin du royaume d'Assyrie, mentionnée pour la première fois dans un texte cunéiforme; transferts de divinités faites par Nabuchodonosor; proclamation de la royauté de Nabonide; récit d'un songe de Nabonide; construction ou restauration de temples.

M. Salomon Reinach commence la lecture d'un mémoire sur des sarcophages peints de Clazomènes.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

④ REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 10 juin — 1895

238. — **Le livre égyptien « Que mon nom fleurisse »**, publié et traduit par J. Lieblein, professeur d'égyptologie à l'Université de Christiania. In-8, 47 pages. 74 planches. — Leipzig. Hinrichs. 1895.

Sous ce titre, M. Lieblein vient de publier et de traduire tous les exemplaires qu'il a pu recueillir dans les différents musées d'une composition funéraire inscrite d'ordinaire sur des papyrus de très basse époque, mais dont on trouve une sorte de résumé dans la prière que portent certaines statues de la vingtième dynastie et dont la partie essentielle remonte à la sixième dynastie, ainsi qu'en témoignent les inscriptions des Pyramides de Merenra et de Pépi II.

Ce texte a pour objet de demander aux dieux la prospérité (*roud*), c'est-à-dire la durée du nom, de la personnalité (*ran*) et de la dernière demeure du défunt ; il n'était guère connu que des conservateurs de musées et M. Lieblein vient de rendre un nouveau service à la science en le mettant à la disposition de tous ; il l'a traduit avec beaucoup de conscience et de sûreté, mais peut-être avec une trop grande sobriété de commentaire.

Paul Pierret.

---

239. — Joseph Joubert. **En dahabièh, du Caire aux cataractes.** In-8 de xii-476 pages, avec neuf gravures hors texte. Paris, E. Dentu.

M. J. Joûbert, à la suite d'un voyage entrepris dans la vallée du Nil, vient de publier, sous un titre de circonstance, « En dahabièh », un livre fort bien fait où il résume les impressions qu'il a ressenties en présence des restes de la vieille civilisation égyptienne.

Doué d'un sentiment d'observation qui ne se manifeste que très rarement chez ceux des visiteurs de l'Égypte qui ne se sont pas occupés de science égyptologique, M. J. J. a su tirer parti d'un sujet que d'illustres devanciers avaient rendu difficile à traiter. Chaque page de son livre est empreinte d'une admiration sincère pour tout ce qui touche à l'Égypte ; c'est l'œuvre d'un enthousiaste et d'un convaincu, mais d'un convaincu qui veut à tout prix faire partager au lecteur l'émotion que lui a causé le contact de ces gigantesques reliques auxquelles tant de souvenirs de toute nature sont liés. Les sites renommés de l'Égypte et de la Nubie, du Caire à Beit Oualy et Kerdasèh, défilent en un récit très clair, toujours alerte, entremêlé d'anecdotes ayant trait aux mille incidents du voyage auxquelles viennent se joindre les appréciations personnelles de l'auteur et des remarques historiques ou religieuses puisées aux meilleures sources anciennes et modernes. Aussi éprouve-t-on un réel désappointement lorsque la dahabièh qui portait le voyageur vient se briser sur les rochers de la cataracte, interrompant malheureusement un voyage commencé sous d'heureux auspices.

Les magnifiques monuments arabes du Vieux-Caire, la mosquée du lieutenant du calife Omar, Amrou, celle d'Ahmed ibn-Touloun, celle du sultan Hassan, les tombeaux des Califes, ne sont pas non plus oubliés. La description de ces chefs-d'œuvre de l'architecture arabe, dont le délabrement actuel laisse encore deviner la splendeur première digne des récits des conteurs orientaux, ont fourni à M. J. J. quelques-unes de ses plus belles pages.

Je me permettrai pourtant une légère critique. J'aurais préféré, pour ma part, que M. J. n'accordât qu'une place très restreinte à l'histoire ancienne et aux traductions d'inscriptions : son livre y eut sans doute gagné en originalité et le fil de sa narration eut été moins souvent interrompu. Il est, je le sais, très difficile de rompre avec la tradition, et celle-ci veut, depuis Champollion, qu'en parlant de l'Égypte, on accumule les citations historiques, mythologiques et autres, dont Hérodote, Plutarque, Diodore de Sicile et quelques autres font, la plupart du temps, tous les frais. Mais ce n'est là qu'une critique de détail sur laquelle je ne saurai m'arrêter. M. Joûbert en écrivant son livre n'a eu d'autre but que d'encourager les voyageurs à suivre son exemple; souhaitons qu'il réussisse, car la destruction marche vite depuis quelque temps et le jour n'est pas éloigné où il faudra chercher dans les récits des voyageurs pour y retrouver l'aspect de l'Égypte telle que nous la connaissons. Notre siècle qui aurait dû veiller avec un soin jaloux à la conservation des souvenirs du passé, a aidé au contraire à leur destruction. Les temples d'Eléphantine et d'Hermonthis ne sont plus, le temple de Philæ est lui-même condamné — et ce n'est peut-être, malheureusement, que le début !

E. Chassinat.

---

240. — **The Origin of the Canon of the Old Testament,** by Dr G. Wildeboer, translated by B. W. Bacon. London, Luzac, 1895. In-8, 179 pages.

L'excellent ouvrage de M. Wildebœr sur les origines du Canon de l'Ancien Testament a été composé en hollandais. La première édition est de 1889; une traduction allemande a paru en 1891 (v. : *Revue critique* du 31 décembre 1891) avec certains compléments et peut être considérée comme une seconde édition. Voici qu'on nous donne maintenant une traduction anglaise. Des références bibliographiques assez nombreuses ont été ajoutées par le traducteur. Le livre de M. Wildebœr mérite assurément tout le succès que nous lui voyons.

A. L.

---

241. — **Homers Odyssee,** Schulausgabe von Paul Cauer. 1re partie (ch. I-XII). 2e édition. Vienne et Prague, Tempsky; Leipzig, G. Freytag, 1894; XXIV-202 pp.

Édition à l'usage des classes. Elle se distingue des autres, dit la préface, en trois points principaux : expulsion d'un certain nombre de formes incompréhensibles, accentuation raisonnée des prépositions, appropriation de la ponctuation au style homérique. Ce dernier point va de soi, quoique la ponctuation d'un texte ancien dépende beaucoup de l'éditeur et de sa manière propre de comprendre, surtout d'interpréter la valeur des conjonctions. Pour le premier, il est certain qu'une forme comme εἰσορόωσαν, par exemple (δ 142), est infiniment préférable à εἰσορόωσαν, et M. Cauer a bien mérité d'Homère en contribuant beaucoup à expulser ces non-sens morphologiques. Pour le second, une accentuation δόμοις ἔν (δ 127) devrait être universellement admise; mais M. C. n'est pas assez rigoureux à ce sujet. S'il accentue ι 118, ἐν δ' αἶγες... γεγάασιν, pourquoi recule-t-il devant πέρι δ' αἴγειροι πεφύασιν ι 141? A côté de δήμῳ ἔνι Τρώων γ 220, je vois bien δόμον εἰς 'Οδυσῆος δ 674; mais alors en regard de νηῒ δ' ἔνι γλαφυρῇ κ 23, je voudrais lire οἶκον ἐς ὑψόροφον η 77, et je ne le vois pas; et pourtant on rencontre η 85 δῶμα κάθ' ὑψερεφές. C'est sans doute que les prépositions monosyllabiques ne peuvent être traitées comme les autres, et que la théorie de l'anastrophe ne doit pas s'y appliquer : alors n'accentuez pas εἰς dans le passage cité δ 674. Avec les verbes, il n'y a pas moins d'incertitude, et le lecteur est dérouté à chaque page M Cauer a ses principes, cela est certain ; mais je crains bien qu'ils ne soient plus spécieux que justes, et que trop de raisonnement, en ce cas comme en tant d'autres, n'ait fait quelque tort à la raison. L'édition n'a ni préface littéraire, ce qui n'est pas un mal, ni notes, car celles-ci doivent être publiées à part. Au commencement du volume, la réunion, en un petit nombre de pages, des plus importants témoignages anciens relatifs à Homère, ne peut qu'être très utile, et il serait à désirer que quelques-unes de nos éditions classiques adoptassent cet usage.

My.

242. — **Die Gedichte Homers**. Erster Teil: **Die Odyssee**, bearbeitet von O. Henke. Texte, t. I, ch. I-XII avec deux cartes; t. II, ch. XIII-XXIV avec 1 carte. Leipzig, Teubner, 1894; 2 vol. de VI-219 et 246 pp.

Cette édition, à l'usage des classes, se recommande, au point de vue de la lecture, par une division raisonnée en épisodes, dont chacun porte son titre dans le courant même du texte; pour exciter encore l'intérêt des élèves, un trait vertical, accompagné de quelques mots, signale à l'attention les comparaisons et les principales sentences dont le poème est rempli; les vers reconnus pour n'être pas authentiques sont rejetés au bas des pages, toujours en vue d'une lecture suivie. Les notes et explications trouveront leur place dans un autre volume. Deux registres, l'un des noms de personnes, l'autre des noms géographiques, terminent le tome second, et ne seront pas sans utilité. Enfin trois cartes, dressées spécialement d'après les données de l'Odyssée, doivent servir à guider l'écolier, et à lui épargner, dit la préface, les embarras causés nécessairement par une multitude de noms de lieux qui ne lui disent rien. Le texte en lui-même pourrait être meilleur; on y voit encore, par exemple, Αἰόλου κ 36 et 60, qu'il faut remplacer sans hésitation par Αἰόλοο; α 70 ὅου ne saurait plus être supporté; des formes comme αἰτιόωνται α 32, μνάασθαι α 39, etc., ne peuvent plus se défendre sérieusement. Je voudrais bien savoir aussi pourquoi M. Henke accentue toujours ἒυ et non ἐύ (l'adverbe); sur quoi il s'appuie pour terminer invariablement en ειν les troisièmes personnes du singulier du plus-que-parfait; et quelle subtilité se cache sous la double accentuation ὑμῖν, ἡμῖν et ὔμιν, ἥμιν, à la même place dans le vers (voyez par exemple α 10 et 166, β 43 et 141). On a cependant plaisir à lire Homère dans cette édition, tant les caractères typographiques en sont nets et agréables pour les yeux[1].

My.

---

243. — Ch. Huit. **La vie et l'œuvre de Platon**. Paris, Thorin, 1893. 2 vol. IX-506 et 478 pages gr. in-8.

M. Huit le remarque avec raison, « Cousin, MM. P. Janet, Ch. Lévêque, Chaignet ont jeté une vive lumière sur certains aspects du platonisme; M. Fouillée a publié un mémoire sur la théorie des idées[2], mais tandis que l'on s'efforçait de se rendre maître de la pensée platonicienne par le dedans, on oubliait de l'étudier par le dehors, on négligeait de la replacer au milieu de son cadre propre ». M. H. a tâché de combler cette lacune. Avant le concours ouvert en 1884 par l'Académie des sciences morales, personne n'avait écrit un livre sur la personne de Platon, sur ses écrits, examinés un à un, et, comme

---

1. A ajouter à l'erratum : τ 307, lire ἱσταμένοιο; υ 112, θεοῖσι; υ 139, ὁμωῇσιν.
2. Outre son grand ouvrage sur la philosophie de Platon.

disent les Anglais, sur ses circonstances. Le livre est fait et il a obtenu le prix proposé. La vie de Platon occupe 346 pages du premier volume. L'auteur suit le philosophe dans ses voyages; il discourt sur les détails connus, mais ne peut guère y ajouter. Survient une digression qu'il reconnaît lui-même d'une étendue exagérée, mais qu'il a fort bien conduite, sur les rapports qui ont pu exister entre la Grèce et l'Orient. Il fait voyager Platon en Égypte, en Italie, en Sicile, mais conteste qu'il soit allé en Asie-Mineure et assure que le philosophe aurait pu puiser des idées et des éléments de doctrine chez les pythagoriciens, mais « ne leur doit aucun des traits essentiels de sa philosophie ». Avant d'aborder la question de Platon chef de l'Académie, M. H. expose l'enseignement philosophique au vi[e] et au v[e] siècle, ou plutôt il fait voir que jusqu'à Platon cet enseignement n'a pas existé en Grèce. Il prouve que le dessein du grand penseur en fondant son École fut de combattre les sophistes et de défendre la mémoire de Socrate. On ne lira pas sans fruit les chapitres intitulés : Emplacement de l'Académie, Ce qu'était l'École de Platon, Le programme et les conditions d'admission, Le sol du maître, La méthode. Ici surgit une question capitale : Platon avait-il une doctrine secrète? M. H clôture une discussion quelque peu diffuse par cette conclusion, conforme à celle de M. Perrens, qu'il faut définitivement renoncer à un Platon mystérieux. Quelques mots seulement sont acccordés à chacun des « élèves reconnus ou supposés », entre autres Démosthène, ainsi qu'aux premiers académiciens; mais la question d'ailleurs plus intéressante des rapports entre Platon et Aristote est traitée avec toute l'ampleur qu'elle comporte. Suivent quelques pages bien remplies sur la vieillesse et la mort du philosophe. Nous y remarquons ces lignes, d'une grande portée historique : « Platon s'était initié au pythagorisme, et, s'il faut en croire le témoignage d'Aristote, c'est à la théorie des nombres considérée dans ce qu'elle a de plus abstrait qu'il aurait fini par demander et la confirmation de sa propre théorie et l'explication de l'essence des choses. Voilà sans doute ce qui faisait dire au péripatéticien Aristoxène qu'à la fin de sa vie Platon laissa graduellement envahir sa doctrine par les obscurités du mysticisme; » cette évolution expliquerait les tendances et les rêveries même de la « chaîne d'or » néoplatonicienne, brisée par un édit de l'empereur Justinien. Puis, passant en revue « les jugements des anciens sur Platon », M. H. se montre tour à tour un idéal président de cour d'assises qui relèverait toutes les accusations portées par les adversaires et les envieux, et l'éloquent défenseur d'une cause, au surplus, gagnée d'avance; pourtant il admet, avec l'abbé Barthélemy, que Platon devait être « difficile et réservé pour ceux qui courent la même carrière, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui-même ». Il examine ensuite les rapports de notre philosophe avec Xénophon, avec Aristophane, avec Socrate. De ce que le nom et le souvenir de Xénophon sont complètement absents de ses écrits, en même temps que son nom figure

une seule fois dans ceux de Xénophon, il était permis de conclure et l'on a conclu qu'il régnait entre eux une inimitié jalouse. M. H. réunit tous les arguments contraires à cette manière de voir. A vrai dire, la question ne nous paraît pas résolue. En ce qui touche Aristophane, on se demande comment le disciple de Socrate a pu donner à l'auteur des *Nuées*, dans le *Banquet*, un rôle qui n'a rien de défavorable. Cette question en appelle une autre : la pièce des *Nuées* a-t-elle contribué à faire prononcer la sentence capitale contre Socrate? M. H. conclut à la négative, tout en convenant que le poète n'en fut pas complètement innocent. Il a déployé dans cette discussion toutes les ressources d'un esprit bien armé, qui porte et emploie ses armes avec une aisance élégante. Les rapports de Platon avec Isocrate sont décrits avec autant d'art, mais une plus grande précision. Parallèle entre le plus grand rhéteur et le plus grand philosophe du IVe siècle, historique de l'évolution que révèle la suite des ouvrages d'Isocrate sous l'influence probable de Platon, reflet projeté sur ces deux disciples de Socrate par l'enseignement d'un éducateur qui ne fut ni orateur ni écrivain, tous ces sujets, si piquants par eux-mêmes, prennent un nouvel attrait sous la plume heureusement inspirée de notre auteur. Mais l'intérêt s'accroît encore lorsqu'il met en présence Platon et Aristote, l'un, père ou si l'on veut premier interprète du spiritualisme, l'autre, interprète de la science expérimentale. Il n'a pas de peine à démontrer, contre ceux qui d'Aristote feraient presque un fidèle platonicien, le désaccord existant sur presque tous les points entre les deux plus célèbres penseurs de l'antiquité classique, et, par là même, entre les philosophes formés à leur école et nourris de leurs écrits jusqu'à nos jours; si Aristote demeura platonicien par quelques côtés, il n'en devint pas moins le rival déclaré de son maître. Là-dessus M. H. nous montre dans Platon un patriote, séduit comme tant d'autres par les intrigues de Philippe, plutôt qu'un politicien. Il le voit échouer dans sa tentative pour relever Syracuse. Il a bien défini les traits distinctifs du caractère de l'homme, élévation de l'esprit et du cœur, sentiment religieux porté jusqu'au mysticisme, amour du bien absolu, et, comme conséquence, effort constant pour ressembler à la divinité. Nous croyons avec lui que nul de ces traits, chez le philosophe, n'est incompatible avec un parfait accord du cœur et de la raison. Sa sphère d'action ne fut guère étendue de son vivant, mais on la retrouve dans tous les grands siècles de l'histoire universelle.

Avant d'aborder la question si complexe de l'œuvre platonique, M. H. entre dans quelques détails intéressants sur la production et la publication des ouvrages de l'esprit chez les anciens; il nous montre la destinée que la critique a faite à ces ouvrages depuis leur apparition jusqu'aux temps modernes. Quelques exemples typiques agrémentent ce chapitre auquel succède l'histoire générale des écrits de Platon, des aperçus sur leur publicité, leur conservation, leur réunion chez Platon lui-même et après sa mort. Bien des questions suscitées par cette étude,

consciencieusement poursuivie, restent sans réponse. M. H. s'engage aussi dans les problèmes relatifs à l'authenticité des dialogues. Les témoignages d'Aristote, ceux, moins précis, qui nous viennent indirectement de Théopompe, Dicéarque, Persée, l'histoire si incomplète des bibliothèques d'Alexandrie, de Pergame et de leurs principaux directeurs donnent lieu à des considérations fort rationnelles, mais qui font avancer d'assez peu la solution de ces problèmes. Les listes de dialogues platoniciens dressées par Aristophane de Byzance et par Thrasylle, malgré l'apparence contraire, sont impuissantes à nous la procurer. M. H. renonçant à la trouver dans ces éléments, recourt à ce qu'il appelle le « criterium interne ». Il nous montre la manière d'employer cet instrument, puis il l'emploie lui-même, et conclut de cette opération, pratiquée avec une rare dextérité, que Platon doit être dépossédé du *Parménide*, du *Sophiste* et du *Politique*. L'invention, la disposition, l'élocution, telles sont les parties de l'appareil critique à manœuvrer tour à tour pour examiner isolément et par comparaison chacun des six dialogues auxquels Aristote n'a pas décerné, en les mentionnant, un brevet d'authenticité [1]. M. H. réfute l'opinion qui retire à Platon le *Philèbe*, le *Cratyle*, l'*Euthydème* et le *Critias*. Sur tous les autres dialogues plane une incertitude que son argumentation ne fait qu'entretenir, soit qu'il insiste sur leur « insignifiance » ou sur leur impuissance à nous éclairer touchant les fondements de la doctrine platonicienne. Pour certains, toutefois, comme l'*Apologie*, le *Criton*, le *Gorgias*, le *Théétète*, le *Lachès*, le *Charmide*, l'*Euthyphron*, *Ion*, le grand *Hippias*, il fait valoir des raisons plausibles de les croire authentiques. Dans quelques autres il en trouve autant pour les rejeter que pour les admettre. A vrai dire, l'énoncé de ses déductions, flottant et, ici encore, quelque peu diffus, se ressent du vague qui règne dans toute cette question d'authenticité; mais il redevient affirmatif, sa critique se condense, sa dialectique est lumineuse, son style s'échauffe et s'élève quand il lui faut réfuter la thèse présentée par Frédéric Ast, Suckow, et même par Ed. Zeller dans sa jeunesse, contre l'attribution des *Lois* au chef de l'Académie. Vient alors l'examen des trois dialogues condamnés plus haut comme apocryphes. En ce qui concerne le *Parménide*, M. H. se borne à résumer sa thèse doctorale, brillamment soutenue en 1873. Ses arguments, sous cette nouvelle forme, nous ont plus fortement ébranlé que les longs développements du premier travail. La frondaison, chez notre auteur, étouffe parfois les fleurs de son éloquence et les fruits qu'il nous donne à savourer. Cette critique ne lui est pas applicable, toutefois, lorsqu'il veut établir que le *Sophiste* est l'œuvre d'un péripatéticien. Le

1. Aristote a cité la *République*, le *Timée*, les *Lois*, le *Phèdre*, le *Phédon* et le *Banquet*. On a cru trouver dans les écrits du Stagirite un souvenir de quelques autres dialogues platoniques, tels que le 1er et le 2e *Hippias*, l'*Apologie*, le *Théétète*, le *Philèbe*, le *Protagoras*, l'*Euthydème*, même le *Sophiste* et le *Politique*, le *Lysis*, le *Charmide*. Voir Bonitz, *Index Aristotelicus*, v. Πλάτων.

passage où il relève les principaux points de contact entre telles propositions de ce dialogue et la doctrine aristotélique (II, p. 301) emporte la conviction. L'authenticité des *Lettres* attribuées à Platon est complètement abandonnée; d'ailleurs cette question était déjà en grande partie résolue par les philologues et par les historiens de la philosophie. Il n'en est pas de même de l'ordre chronologique où les dialogues ont été composés. Sur ce point les textes platoniques ne fournissent aucune donnée. M. H. fait l'historique des systèmes proposés, et, de la discussion ouverte à ce sujet, il résulte que « le problème reste presque entier ». Ce n'est pas que notre auteur se désintéresse complètement de la question. Dès le commencement de son premier volume, il attribue à la jeunesse de Platon et au temps où mourut Socrate les dialogues intitulés : *Lachès, Lysis, Charmide,* l'*Apologie, Criton, Enthyphron, Gorgias, Ménon, Euthydème*, sans parler d'autres fixations conjecturales hasardées dans la suite de l'ouvrage. Nous lui aurions su gré de donner sous forme de tableau, la statistique comparée de ses propositions sur ce point, et de celles de ses principaux devanciers, Schleiermacher, Dittenberger, Bitter et Siebeck.

Dans un premier appendice, M. H. a dressé une nomenclature descriptive des cent quarante-sept manuscrits connus de Platon d'après les derniers résultats de la critique. C'est là un travail de patience absolument nouveau, très méritoire et presque irréprochable [1]; il l'eût dignement couronné en y joignant la série continue des sigles diverses adoptées par les divers savants qui ont classé ces manuscrits. Le second appendice [2] est consacré aux principales traductions des dialogues. Tout en rendant justice à leurs auteurs, M.H. déclare qu'une traduction parfaite de Platon est encore à faire. Notre avis est que s'il tentait l'entreprise, un pas de plus serait fait vers cette perfection. Il possède si bien son auteur, il manie avec une telle facilité la langue classique de la philosophie grecque, il marche avec tant d'aisance sur « le sol mouvant de la conjecture », que nous lui appliquerions volontiers, à certains égards, le jugement anonyme porté sur Victor Cousin alors élève de l'École normale : « Il y a du Platon dans ce jeune homme ».

Maintenant que M. Huit nous permette d'exprimer un double regret. Dans ce beau livre, si complet à tous les autres points de vue, nous aurions voulu trouver des considérations plus précises sur l'esthétique

---

1. T. II, p. 393, M. H. a laissé imprimer ϛ ν Δ au lieu de ,ϛ υ Δ (6404). — P. 397, où il rapproche comme sortis de la même main le Platon de Paris coté 1807, le Marcianus 246 (Damascius) le Marcianus 285 (lire 258; Alexandre d'Aphrodisias) et le Palatinus 397 à Heildelberg (Antoninus Liberalis), il aurait dû ajouter un manuscrit de Proclus (in Remp. Platonis) dont une partie existe à la Vaticane (n° 2191) et l'autre à la Laurentienne de Florence, sous la cote LXXX, 9.

2. Nous avons peine à comprendre pourquoi M. H. n'a pas dressé pareillement une nomenclature critique des éditions données par les Alde, les H. Estienne, les Emm. Bekker, les Stallbaum, etc., dont quelques-unes seulement ont été l'objet d'une simple mention occasionnelle.

de Platon, et, en second lieu, une condamnation moins sévère de ses derniers successeurs. Condamnation n'est pas assez dire. L'auteur supprime les néoplatoniciens. Ils n'existent pas pour lui. Il ne sortait pas, ce me semble, du sujet traité en nous faisant voir, ne fût-ce qu'en un historique rapide, sommaire, comment « le mysticisme de Platon vieillissant » était devenu la matière de tout une littérature qui a fleuri pendant sept à huit siècles.

C. E. R.

---

244. — Th. BIRT prof. an der Univ. Marburg. **Eine Rœmische Litteraturgeschichte** in fünf Stunden gesprochen. Marburg, Elwert, 1894, in-12, 210 p.

Les nouvelles générations sont pressées. Autrefois, il n'y avait pas d'histoire de la littérature romaine qui nous parût assez développée ni vraiment complète. Celle de Teuffel a dû une partie de son succès au flot de renseignements précis qu'elle a mis en circulation. En ce temps-ci le lecteur compte les pages et se montre avare de ses heures; quatre ou cinq, voilà tout ce qu'il peut donner à la littérature latine. Plutôt que de récriminer, mettons qu'il ait raison et consentons à cette application moderne de l'ancienne clepsydre. Jadis, on s'amusait à réduire un Homère au plus mince volume; acceptons ces histoires littéraires *in nuce*. Cela peut-être nous changera. Dans la patrie du président Hénault on doit savoir estimer à leur prix ces abrégés d'histoire, qui sont parfois autant de petits chefs-d'œuvre, dont l'auteur groupe les faits, les hommes, les causes, où il les caractérise d'un mot, d'un trait; ouvrant des vues à ceux qui ne savent pas; réveillant des séries infinies de souvenirs et d'impressions dans l'esprit de ceux qui savent. L'élégance et la chaleur du style font pardonner facilement les lacunes ou les inexactitudes de détail [1] qui sont comme la rançon de ces précieux ouvrages. Ajoutons qu'il peut arriver et qu'il arrive que le lecteur soit pris à son piège; il se peut qu'il soit amené à se plaindre des conditions que lui-même a posées; tout livre agréable et suggestif n'est-il pas toujours trop court?

Des tentatives en ce sens viennent d'avoir lieu presqu'au même moment en français et en allemand, ce qui prouve amplement qu'il n'y a pas ici caprice d'auteur ou d'éditeur; toutes deux me paraissent également heureuses et méritent la reconnaissance du public. Pour être appliqué à l'histoire de la littérature romaine, l'essai n'était ni moins

---

1. Ne disons rien des lacunes au sujet desquelles la critique a vraiment ici trop beau jeu. Voici un exemple d'inexactitude dans le détail : p. 97 en haut : Virgile né en 70, venu à Rome à vingt-trois ans (donc en 47), n'y a sûrement pas trouvé la guerre des rues occupées par les bandes de Clodius et de Milon. — Quelle idée singulière d'aller citer brusquement J.-J. Rousseau (p. 103) à propos du sentimentalisme factice des églogues!

estimable, ni plus facile. M. Paul Thomas a su l'an dernier conduire les lecteurs français d'un bout à l'autre de la littérature latine, au moins dans les limites de la littérature classique [1]. L'on ne pouvait avoir de meilleur guide. Un professeur de Marburg, connu par de nombreux ouvrages [2], propose aux lecteurs allemands le même voyage, sans leur demander plus de cinq heures ; entendez que le livre est la réunion de cinq conférences faites au grand public à Francfort. M. Birt a les qualités nécessaires en ce genre d'ouvrages : une chaleur vraie, du trait, beaucoup d'expressions heureuses, beaucoup d'idées, de vues ingénieuses et personnelles, et surtout une grande habileté à résumer les traits d'une époque et à caractériser le talent d'un auteur. Tout ce que j'ai lu du livre m'a paru juste, vif, intéressant. Voilà cinq heures bien employées ; j'imagine qu'elles ont passé vite et qu'elles ont laissé aux auditeurs, comme le livre laissera à tout lecteur, un excellent souvenir.

Émile Thomas.

---

245. — **C. Plinii Secundi Librorum dubii sermonis VIII reliquiæ**. Coll. et ill. J. W. Beck. Leipzig, Teubner, 1894, in-12, 96 p.

J'ai eu déjà occasion [3] de parler d'un des petits opuscules par lesquels M. Beck a préludé à la publication du présent ouvrage. La préparation n'a pas duré moins de huit années. Le premier mérite de l'auteur est de ne s'être fait aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise. Elles sont rappelées ici et énumérées tout au long dans une préface spirituelle. Après la préface un petit commentaire en deux parties : d'abord court historique des études grammaticales en Grèce et à Rome jusqu'à Pline ; puis étude sur les livres de grammaire de Pline. Préface et commentaire sont écrits dans un latin généralement clair et élégant [4]. Je ne trouve pas cependant dans les prolégomènes de M. B. une réserve importante qui m'aurait paru fort nécessaire dès qu'on s'efforçait de reconstituer le livre de Pline. Je crains qu'*à priori* les profanes et même plus d'un savant ne se fasse une idée trop haute de Pline et de ses livres sur la grammaire. On n'est que trop sujet à de telles illusions quand il s'agit d'ouvrages perdus ; elles sont toujours des plus fâcheuses. Si

---

1. Dans la bibliothèque belge des connaissances utiles : *La littérature latine jusqu'aux Antonins*.

2. Pour abréger nous-même, ne citons que son livre sur les livres anciens, *Das antike Buchwesen*, de 1882, dont j'ai rendu compte dans la *Revue* de 1885, II, p. 87.

3. Voir la *Revue* du 8 mai 1893.

4. On pourrait cependant chercher querelle à M. B. à propos de plus d'une de ses phrases latines. J'aime mieux regretter l'emploi d'abréviations incommodes auxquelles ne supplée dans le livre aucun index, aucune bibliographie d'ensemble ; et surtout les fautes d'impression très nombreuses et très déplaisantes répandues partout : p. xi, 9, amplec*ta*batur ; p. 32, 21, acci*dd*ere ; p. 43, 11, *est* (l. ex), sibullinis ; p. 36, 13, non osten*t*us (pour osten*s*us), etc.

l'excellent Varron n'était pas l'idéal du grammairien, il avait tout au moins du bon sens et de la finesse. Tel n'était pas le cas de Pline, et il est impossible que ses défauts habituels, son érudition indigeste, les bizarreries de son goût et de son style ne se soient pas révélées ici comme ailleurs, ou plutôt n'est-il pas vraisemblable qu'ils étaient ici plus sensibles et plus choquants que dans ses histoires? J'aurais voulu que le lecteur fut ainsi prévenu d'une manière expresse; tout en sachant gré à M. Beck d'avoir rassemblé et classé avec méthode les fragments des livres *Dubii sermonis*, il aurait ainsi évité la déception que beaucoup éprouveront sans doute sans qu'on puisse après tout en bonne raison en rendre l'éditeur responsable.

E. T.

---

246. — Walter C. Summers B. A. fellow of St John's college Cambridge. **A study of the Argonautica** of *Valerius Flaccus*. Cambridge, 1894, in-8°, 75 p.

Sur un auteur qu'on ne lit plus guère, qu'on a sans doute édité plusieurs fois et avec soin dans notre siècle, mais qu'en général négligent les auteurs de thèses, ou de livres, Jason, Médée et les Argonautes ne disant plus rien à personne ; voici cependant une bonne étude qui complète heureusement ce que nous avions. Elle est faite sur le plan de l'introduction du Lucain de M. Heitland, et se résumerait ainsi qu'il suit : la vie et l'œuvre de Valérius ; rapports avec Stace; ce que Valérius doit à ses prédécesseurs pour le fond et la trame des Argonautiques ; imitations de Virgile, d'autres auteurs ; grammaire, syntaxe, métrique de Valérius: qualités littéraires des Argonautiques, (ici notamment beaucoup d'excellentes choses) ; enfin discussion critique du texte de quelques passages.

Le but de M. Summers est si bien de continuer l'œuvre de ses devanciers que ses remarques sont données souvent sous la forme de supplément aux études de Schenkl par exemple (p. 3). C'est une modestie qui ne doit pas rendre le lecteur injuste ; dans toute cette plaquette, il y a beaucoup de bon sens, de clarté et de finesse; de la chaleur ; une admiration sincère de Valérius et de son œuvre. Ce sont des qualités précieuses partout, mais dont le prix se sent peut-être davantage en un sujet où les explorateurs n'abondent pas [1].

E. T.

---

247. — Jos. Führer, **Ein Beitrag zur Loesung der Felicitas-Frage**. Programm des Kgl. Lyceums und des Kgl. Gymnasiums zu Freising für das Studienjahr 1889-93. Freising, 1890 (Leipzig, Fock), 162 pp. in-8.

---

1. Pourquoi n'ajouter ni table ni index ? Une bibliographie précise et méthodique des études, brochures et dissertations auxquelles se refère constamment M. Summers n'aurait pas été non plus inutile.

248. — **Zur Felicitas-Frage.** Leipzig, G. Fock [1894], 36pp. in-8.

M. Jos. Führer a publié en 1890 un très bon travail sur la question du martyre à Rome de sainte Félicité et de ses sept enfants. Il a prouvé que le récit est un texte du VIe siècle absolument dépourvu de toute valeur historique. Pour lui, le martyre de sainte Félicité est sans lien avec celui des sept frères, et, ni pour l'un ni pour l'autre, on ne peut fixer une date quelconque. La défense du document a été reprise par M. Künstle; nous ne la connaissons que par la réfutation de M. Führer, elle est nulle. M. Führer le montre en maître dans sa réponse. La question n'est pas sans importance, car c'est sur une date empruntée à la légende que l'on a fondé en partie le système de datation des catacombes.

Paul Lejay.

---

249. — **Zwei altdeutsche Rittermæren,** Moriz von Craon, Peter von Staufenberg, neu hrsg. von Edward Schrœder. Berlin, Weidmann, 1894, in-8°, LII et 103 p., 3 fr. 75.

On saura le plus grand gré à M. Edward Schröder de la publication des deux textes qu'il a réunis sous le titre « un peu précieux », *etwas preciœsen*, dit-il lui-même, d'*Altdeutsche Rittermæren*. Il édite *Moritz de Craon* d'après le manuscrit d'Ambros (aujourd'hui à Vienne) dû au copiste Hans Ried. L'introduction du poème, tout à fait remarquable par l'étendue des recherches et la vigueur de l'argumentation, démontre que *Craon* a été composé, comme l'avait vu Fedor Bech, dans le pays entre Strasbourg et Worms, et, ce que personne n'avait encore vu, entre les années 1210 et 1215, après le *Tristan* de Gottfried et avant le poème de *Troie* de Herbort — puisqu'il renferme sûrement un souvenir de *Tristan* (l'association singulière de Vulcain et de Cassandre) et un passage, omis par Herbort, de l'œuvre de Benoit de Sainte More (Darès écrivait la nuit ce qu'il voyait le jour). Et, de la sorte, M. Schröder, faisant d'une pierre deux coups, fixe l'époque où vécut Herbort de Fritzlar et range définitivement *Moritz de Craon* parmi les premiers essais — en date — de l'épopée chevaleresque. M. S. prouve ensuite que le héros du poème est le Craon de 1174, ami des vicomtes de Beaumont, mort entre 1206 et 1215, et non pas le Craon de 1156 qui appartient aux Craons d'Angleterre. — Le texte du *Peter von Staufenberg* est publié par M. Schröder, non d'après l'unique manuscrit publié en 1823 par le strasbourgeois Engelhardt et brûlé dans l'incendie du 24 août 1870, mais d'après un exemplaire de la bibliothèque de Donaueschingen, le plus ancien imprimé qu'on connaisse et qui vaut mieux que le manuscrit d'Engelhardt. On trouve d'ailleurs dans cet imprimé seul la conclusion authentique de l'œuvre qui donne (vers 1178) le nom de l'auteur, *her Egenolt*. Cet Egenolt est évidemment Egenolf de Staufenberg

qui mourut entre 1320 et 1324 et qui voulut mettre en vers une légende de sa famille. La langue du poème est l'alsacien. La versification et le style rappellent presque à tout instant Conrad de Würzbourg qu'Egenolt, il est vrai, a imité sans esprit et trop mécaniquement (p. L.), et une connaissance aussi intime du poète d'*Otto* et de l'*Herzmaere* ne pouvait guère être acquise, si l'on excepte Bâle, qu'à Strasbourg et dans l'Ortenau. M. Schröder publie le texte dans la langue des commencements du XIVᵉ siècle, langue qu'il a su restituer à l'aide des documents et surtout du troisième volume de l'*Urkundenbuch* de Strasbourg.

A. C.

---

250. — **Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France.** XI. ESPAGNE avec une introduction et des notes par A. MOREL-FATIO, avec la collaboration de M. H. Léonardon. Tome Iᵉʳ 1649-1700. Paris, Alcan. 1894. In-8° XXVII et 527 p.

Ce premier volume des *Instructions* données aux ambassadeurs et envoyés de France en Espagne commence par l'Instruction de Vautorte au début de 1649 et se termine par l'Instruction du marquis d'Harcourt. Il s'étend donc de la paix de Munster à la fin du XVIIᵉ siècle, jusqu'à l'avènement du duc d'Anjou. Les éditeurs, MM. Morel-Fatio et Léonardon, ont fait précéder chaque instruction ou mémoire d'une notice sur l'ambassadeur français et sur l'objet de sa mission. L'introduction, qui est de M. Morel-Fatio, analyse succinctement les instructions, utilisées d'ailleurs et publiées en nombreux extraits par Mignet et par M. Legrelle. On y remarquera surtout les pages consacrées à cette Marie-Louise d'Orléans qui épousa le dernier prince espagnol de la maison d'Autriche et que les littérateurs et romanciers ont faite si sentimentale, si contraire à ce qu'elle fut vraiment. M. M.-F. la décrit comme « dépourvue du sentiment royal » et des « aptitudes requises pour défendre en Espagne les intérêts de la politique française » ; elle ne fit qu'augmenter l'antipathie qui régnait entre les deux nations et « ne contribua en rien à préparer l'avénement du petit-fils de Louis XIV » ; ce fut Rebenac qui créa un parti français en Espagne, ou du moins, qui gagna l'appui de quelques grands, notamment du comte de Caminha. Aussi les éditeurs ont-ils insisté sur l'ambassade de Rebenac, et ils l'entourent d'un très grand nombre d'éclaircissements ; outre le mémoire que Louis XIV fit rédiger pour Rebenac et qui « nous livre toute la doctrine du souverain », ils publient un mémoire du secrétaire Le Vasseur et le rapport même de Rebenac. Le mémoire de Le Vasseur est « un portrait juste et fidèle » (p. 363) de la cour de Madrid et il devait servir de guide au ministre français ; la relation de Rebenac résume d'une façon très exacte et précise l'histoire de son utile mission, et, comme il dit lui-même (p. 432), sans être très ample, « contient une description véritable des affaires ». Mais ce qu'il importe surtout de

relever dans le premier volume de la publication de MM. Morel-Fatio et Léonardon, c'est la méthode qu'ils ont suivie et qui s'écarte sur quelques points du plan primitif de ce recueil des Instructions. Ils ont étendu, développé le commentaire en tout ce qui touche les personnages et les événements même de l'histoire d'Espagne. Ils ont identifié tous les Espagnols dont le nom paraît dans les instructions et présenté aux lecteurs le personnel de la cour catholique ; ils ont reproduit d'intéressants documents sur les agents divers de Philippe IV et de Charles II ; ils ont, enfin, dans un appendice, rédigé des notices individuelles sur chacun des ambassadeurs, envoyés ou chargés d'affaires d'Espagne en France. On les félicitera et les remerciera de cette innovation, d'autant, comme dit M. Morel-Fatio dans son introduction (p. xi) qu'il n'existe aucun dictionnaire de biographie générale espagnole et qu'on doit, pour se renseigner sur tel ou tel Espagnol marquant, consulter des généalogies, des biographies provinciales ou locales, des gazettes, ouvrages peu accessibles. On ne désignera plus sous le nom de *Santillana* le marquis de Santillan, sous le nom de *Juvenasse* le duc de Giovenazzo, et l'on ne sera plus exposé à nommer, après Voltaire et ses éditeurs, *comte de Fuentes,* au lieu de marquis de la Fuente, l'ambassadeur d'Espagne qui fut chargé en 1662, lors de l'affaire Watteville, d'excuser son souverain et de reconnaître le droit de préséance des ambassadeurs du roi de France.

A. C.

---

251. — Jean Cruppi. **Un avocat journaliste au xviiie siècle : Linguet.** Paris, Hachette, 1895.

Tout un volume de 398 pages sur Linguet! N'est-ce pas là un bien vaste monument pour un si mince personnage ? Et l'on est d'autant plus en droit de s'effrayer que le livre s'arrête en 1775 et que, par conséquent, il va falloir à l'auteur tout un nouveau volume au moins pour suivre son héros, pendant dix-neuf ans encore, jusqu'à la guillotine!

Ce Linguet aurait-il donc eu des aventures extraordinaires oubliées par la postérité? Point. Il naît à Reims, étudie, essaie deux ou trois fonctions sans succès, écrit quelques livres, se fait recevoir avocat à Paris, plaide diverses causes, puis ameute contre lui ses confrères par sa turbulence et se voit rayé du tableau de leur ordre. Voilà tout ce que M. Cruppi aura à nous raconter.

A-t-il émis dans ses œuvres quelque doctrine philosophique ou politique intéressante à étudier? Moins encore. Tout son rôle de penseur fut de clamer à voix acerbe, sans beaucoup d'études ni de réflexions, le contraire de ce que professaient les philosophes.

Mais, à l'instar de Simonide suppléant à l'éloge impossible d'un athlète obscur par le panégyrique de Castor et de Pollux, M. C. a su

écrire quand même un livre fort intéressant, plein de détails curieux et d'une lecture très agréable, en racontant par le menu quelques grands incidents historiques auxquels son avocat-journaliste s'est trouvé mêlé. Dès lors, à la suite de Linguet, nous errons à travers l'histoire judiciaire de la fin du dernier siècle, comme, dans les vieux livres d'érudition, nous allions explorant la Grèce ou Rome sous la conduite d'un Scythe ou d'un Gaulois quelconque. Linguet arrive au palais : voici pour M. C. l'occasion d'évoquer autour de lui la cohue de juges et d'avocats qui se bouscule dans la Grande Salle, de nommer au passage les orateurs les plus fameux, d'apprécier l'état de l'éloquence judiciaire à la veille de la Révolution et de nous initier brièvement aux mœurs et usages du barreau. L'affaire du chevalier de La Barre éclate à Abbeville et Linguet, qui en a connu les principaux accusés pendant un court séjour en cette localité, rédige un mémoire en leur faveur : aussitôt M. C. de fouiller les documents inédits et d'écrire la monographie la plus curieuse et la plus exacte que nous possédions sur cette déplorable cause célèbre. Puis, c'est le récit de l'action intentée contre le duc d'Aiguillon sur son administration en Bretagne, et le procès fameux de Mme de Gouy d'Arsy contre son mari, et la bruyante affaire de Morangiès, et l'instance de la comtesse de Béthune, et, tout alentour, un perpétuel défilé de figures connues, un incessant brouhaha de malicieuses anecdotes, et les sursauts de fièvre de Paris.

Et Linguet ? Je crois bien, à vrai dire, l'avoir un peu trop souvent perdu de vue au milieu de ces diverses péripéties pour avoir pu prendre de sa physionomie une idée bien nette. Son biographe d'ailleurs, tout aux procès et aux avocats, a peut-être négligé de l'étudier suffisamment au point de vue psychologique. Fut-il meilleur ou pire que sa réputation ? Je n'en saurais juger. L'histoire a-t-elle eu raison de l'oublier ou de le dédaigner comme elle l'a fait ? Je n'oserai le dire. D'un côté M. C. l'absout résolument des quelques accusations d'abus de confiance entretenues contre lui par la rancune des philosophes et des parlementaires, vante maintes qualités qu'il aurait eues, et le présente constamment comme le champion du bon droit ; d'un autre côté il le malmène sans cesse et ne laisse jamais échapper une occasion de le déclarer un assez pauvre sire. Un ambitieux très remuant, aigri, bilieux, volontiers ami de l'intrigue et du scandale, peu sympathique en somme, mais un avocat habile et actif, sachant tirer parti des moindres incidents d'une cause, développant ses moyens de défense avec une inflexible logique, et substituant pour la première fois aux déclamations ampoulées de ses confrères l'élocution sobre et précise d'un homme d'affaires : tel Linguet pourrait nous apparaître en définitive. Peut-être, au surplus, M. Cruppi si précis en quelques chapitres, n'a-t-il point poussé son enquête jusqu'à la complète clarté en certains points. Je ne suis pas bien certain, par exemple, que Linguet ne se soit point chargé d'une très mauvaise cause en rédigeant son mémoire en faveur du duc d'Aiguillon

et je soupçonne fort que les avocats avaient, pour l'exclure de leur ordre, quelques motifs plus sérieux que les quinze griefs qu'ils articulaient publiquement.

Mais puisque l'auteur nous promet la suite de cette curieuse étude, attendons-la pour nous prononcer en toute connaissance de cause. Elle sera assurément la bienvenue. Après ce premier volume, si intéressant et si instructif, un second volume sur Linguet ne nous effraie plus.

Raoul Rosières.

---

252. — Paul Laurent, archiviste des Ardennes. **Notes inédites sur le général Du Merbion et la famille militaire Jadart.** Paris, Picard, 1895, in-8.

On sait que Du Merbion était Ardennais, qu'il est né à Montmeillant, dans le canton de Chaumont Porcien — et non à Montmélian, en Savoie — que son vrai nom était Pierre Jadart et que Du Merbion était un titre, venu du fief du Merbion que la famille possédait sur les territoires de Montmeillant et de Saint-Jean-aux-Bois. M. Paul Laurent a trouvé chez un arrière-petit-neveu du général les papiers de la famille Jadart ; il les a complétés par des recherches aux archives des ministères de la guerre et des colonies, et il nous les donne aujourd'hui dans la notice que nous annonçons, les uns mis en œuvre, les autres analysés ou intégralement reproduits. Signalons d'abord les renseignements généalogiques sur les Jadart, puis les informations patiemment recueillies par M. L. sur les membres de cette famille qui, au nombre de dix, appartinrent à l'armée, notamment sur Pierre Jadart de Huningue, sur Pierre Jadart Du Merbion, père du général, sur le lieutenant du roi, Jean Jadart, qui passa sa vie dans la Louisiane, sur le lieutenant-général et inspecteur-général des fortifications, Antoine de Rozières, qui avait épousé une fille de Jadart de Huningue, sur Louis-François Jadart, qui fut commissaire-ordonnateur et servit en Corse. Mais la partie la plus considérable et la plus importante de la brochure est consacrée au général Du Merbion. On nous retrace sa carrière militaire, avec dates et documents à l'appui, nous rappelle les principaux événements de cette campagne d'Italie qui a conservé son nom (« illustré », comme dit M. Laurent, est peut-être de trop), ses relations avec Bonaparte, sa victoire de Cairo. Les dernières pages de la publication se lisent avec intérêt : Du Merbion vit désormais dans la retraite ; il suit dans le *Courrier universel* et le *Postillon de Calais* les événements du jour ; il entretient avec les généraux Gaultier et Rochon, ses anciens aides-de-camp, Marès et Chabran, et d'autres officiers une correspondance régulière dont M. L. nous communique les fragments. Du Merbion mourut le 25 février 1797. Il y a trente ans environ, les habitants de Montmeillant exhumèrent ses ossements afin de lui élever un monument; mais le projet ne fut pas exécuté, et depuis cette époque,

ces ossements, renfermés dans une boîte, sont au grenier du presbytère ! Nous nous associons de tout cœur au vœu de M. Laurent : « Ne serait il pas à propos d'accorder à Du Merbion, à l'occasion du centenaire de sa mort, — 25 février 1897, — un lieu de repos plus convenable [1] ? »

A. C.

253.— P. DE LA GORCE. **Histoire du second Empire.** Paris, Plon 1894. T. I, VII-493 p. T. II 458 p. in-8°.

M. de la Gorce a traité l'histoire contemporaine à la manière de Tacite, dans un style noble, sentencieux [2] et périodique; les phrases construites avec art sont majestueusement balancées; les substantifs marchent d'ordinaire accompagnés d'épithètes, souvent d'épithètes d'éloge ou de blâme comme il convient au tribunal de l'histoire; les journaux sont appelés *gazettes* et il est souvent parlé de la fortune ou de la Providence.

Le récit se déroule lentement, au bout de 950 pages il arrive seulement à la veille de la guerre de 1859; et cependant, sauf un petit chapitre sur le parti catholique libéral dans les premières années de l'Empire, il ne contient que les renseignements élémentaires; tant l'auteur pratique l'art de dire peu de chose en beaucoup de mots, tant il a soin d'envelopper chaque fait dans une couche épaisse de formules nobles [3].

---

1. A remarquer dans les pièces justificatives la lettre de Barras et de Fréron informant Du Merbion de sa nomination de général en chef de l'armée d'Italie et lui demandant un rendez-vous (p. 140-141), les instructions remises à Du Merbion par Robespierre jeune (p. 141-149) et les notes de Du Merbion sur les généraux de l'armée d'Italie (p. 149-151).

2. En voici quelques spécimens : I, P. 80, M[me] Beecher-Stowe partageait avec M. A. Dumas le sceptre de la mode ». — P. 108, « Fidèle à la coutume des anciens rois et plus encore aux inspirations de son excellent cœur, l'Empereur porta d'abord sa pensée vers les malheureux ». — P. 147, « Ce prince que la Providence avait chargé de tant de grandeurs, n'avait point échappé à l'infatuation, fruit et châtiment tout ensemble du pouvoir absolu. » — P. 335, « Le silence n'est pas toujours le calme. » — P. 417, « Les lieux consacrés naguère au plaisir ou au luxe devinrent les abris de la souffrance. » — P. 471, « Rarement les hommes mesurent par avance toute la portée de leurs desseins. » — T. II p. 39, Le choléra est appelé « le redoutable visiteur. » — P. 42, « *Splendeurs et misères*, en ces deux mots, je le répète, se résume l'histoire du second Empire. » — P. 50, « A certaines heures la frivolité se lasse d'elle-même et si quelque mysticisme est alors à la mode, elle s'y jette avec un empressement à la fois craintif et voluptueux, comme pour remplacer par une sensation plus aigue toutes celles que l'abus de la vie a émoussées. » — P. 68, « Dans presque tous les règnes il y a un moment souvent difficile à saisir, tant il est court, et qui en est l'apogée. »

3. L'exemple suivant peut donner une idée de la manière de l'auteur. T. II p. 13, il s'agit des chemins de fer. « Les populations répondaient par des cris d'enthousiasme et d'enthousiasme sincère; car, sous une influence prestigieuse qui en certains

M. de la G. s'imagine avoir « ajouté à l'étude des sources françaises une recherche minutieuse des sources étrangères ». Les sources françaises se réduisent aux documents officiels *(Bulletin des lois, documents judiciaires, Moniteur)*, aux *Papiers des Tuileries* et aux biographies connues des personnages conservateurs; il a négligé, peut-être à dessein, presque toutes les sources républicaines. Comme sources étrangères, il se sert de celles qui sont citées partout, des Blue-books anglais, des biographies ou mémoires anglais les plus connus, des histoires italiennes de Bianchi et Brofferio, des lettres de Cavour et la Farina et pour la guerre de Crimée de Kinglake, Rousset et Todleben; ses documents allemands se réduisent aux correspondances de Bunsen, de Bismarck et aux mémoires du duc de Cobourg et de Beust. Il ne connaît ni les conversations de Nassau Senior, le document le plus instructif sur l'état intérieur de la France sous le régime des lois de sûreté, ni le *Staatsstreich* de Geffcken où il aurait pu étudier le rôle du gouvernement autrichien dans la reconnaissance du pouvoir de Napoléon III, ni la principale source russe sur les origines de la guerre de Crimée, l'histoire diplomatique parue anonyme.

Quant aux « importantes communications privées » qui lui « ont permis d'éclairer quelques points demeurés obscurs », elles semblent jusqu'ici se réduire à des souvenirs de quelques personnages secondaires, (Martimprey, Cler, Rességuier, Armand de Melun, Mgr. Jacquemet) et consister en appréciations personnelles de faits déjà connus.

M. de la G. croit avoir « appliqué les règles accoutumées de la critique qui établit les faits d'après les témoignages et remet de la sorte à leur vraie place les hommes et les évènements ». Comme il n'expose que des faits déjà connus et les présente sous des formes littéraires, il est difficile de savoir comment il a pratiqué la critique des documents; mais on ne voit à aucun signe qu'il sache reconnaître la valeur relative des affirmations; il semble qu'il accepte tout ce qui est affirmé par un homme de bonne compagnie.

M. de la G. fait profession « d'équité » et espère que l'équité lui sera facile puisqu'il est « étranger... aux courtisans aussi bien qu'aux adversaires. » Il a vraiment le droit de se croire impartial : il parle avec une égale réserve de tous les partis monarchiques, il fait taire ses préférences royalistes pour tenir la balance égale entre bonapartistes et orléanistes; il réserve son mépris pour les républicains et « les démagogues. » Il les regarde tout naturellement comme hors la loi et le dit avec une candeur naïve, car ses sentiments lui semblent trop légitimes pour qu'il essaye de les dissimuler. Le décret qui retirait les donations faites

lieux dure encore, elles confondaient dans une même admiration reconnaissante et la découverte nouvelle qui doublerait leurs échanges ou la valeur de leurs produits et le prince bienfaisant autant que redoutable dont la volonté toute-puissante avait, de proche en proche, déroulé ces rails magiques et porté ces locomotives mystérieuses jusqu'au pied de leurs montagnes ou le long des torrents de leurs vallées. »

aux d'Orléans l'indigne beaucoup plus que le Coup d'État. « Certes les *répressions* du coup d'État ne s'étaient pas accomplies sans que bien des intérêts fussent lésés et bien des lois méconnues. Mais on se persuadait volontiers que le salut social excusait ces rigueurs et l'on jugeait que la plupart des victimes méritaient peu de pitié. Ici l'arbitraire ne se voilait sous aucune raison d'ordre public. » (I. p. 41)

Le parti pris catholique est très net aussi. Le « personnage vraiment illustre », le « personnage éminent entre tous » est Montalembert, il a une « grande âme », un « œil pénétrant. » M. de la G. est de ceux qui croient à la nécessité de « contenir la Révolution. » Il appartient au parti des *honnêtes gens*, des *libéraux* catholiques de 1860; il appelle le parti clérical non pas même le parti catholique, mais le « parti religieux » (P. 141). Dans l'affaire Mortara il admire « l'énergie obstinée » du Pape qui « ne jugea pas qu'il convînt d'abandonner à l'erreur une âme ainsi marquée du signe chrétien. » C'est de ce point de vue catholique qu'il apprécie toute la politique étrangère de Napoléon; il imprime en capitales, II p. 251 : « *C'est en Italie que s'est décidé le sort du second Empire.* » Inutile d'ajouter qu'il parle avec une aigreur non dissimulée de Cavour et du royaume d'Italie.

Ce livre ne peut être recommandé à ceux qui désirent étudier l'histoire du second Empire. Mais il est intéressant comme type sincère des sentiments, des passions, des formes de langage, du degré d'instruction d'une génération à peu près disparue aujourd'hui; car M. de la Gorce est certainement de très bonne foi.

Ch. Seignobos.

CHRONIQUE

— M. G. Musset, conservateur de la bibliothèque de La Rochelle, nous écrit à propos du compte rendu des *Registres domestiques limousins* (n° du 20 mai, p. 390-391) que le vêtement de femme enregistré par M. Guibert sous le nom de *garaquor* est le même que le *caraco*, et que *victricus* (victricum dicte uxoris meae) est le *vitricus*, le parâtre, le second mari de la mère, ici le second mari de la mère de la femme; *vitric* existe, d'ailleurs, dans le vocabulaire de nos vieux juristes.

— M. Rubens Duval a inauguré son enseignement au Collège de France, le 23 avril dernier, par une leçon sur *les littératures araméennes* (Paris, Leroux, in-8°, 32). Il a rappelé l'histoire de l'enseignement de l'araméen au Collège : d'abord rattaché à l'hébreu, l'araméen eut une chaire spéciale que le célèbre d'Herbelot occupa en 1692, puis fut de nouveau (1770) réuni à l'hébreu. L'exceptionnelle importance que les littératures araméennes ont acquise de nos jours à la suite de l'importation de nombreux manuscrits en Europe et des récentes découvertes géographiques, justifie la restauration de la chaire. Il n'y a pas d'université étrangère où cette branche d'études n'ait son enseignement spécial, qui comprend quelquefois plusieurs chaires.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 31 mai 1895.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Foureau, datée de Tassibou-Seroual, 15 mai. M. Foureau annonce qu'il rentre en Algérie, arrêté dans son exploration par un ghezi de plus de quatre-vingts hommes, à El-Biadh, le 4 mai.

M. Helbig, associé étranger de l'Académie, expose ses idées sur l'art dit « mycénien ». La plupart des savants supposent que cet art s'est développé en Grèce; mais cette hypothèse est en contradiction avec les faits suivants. 1) Comme l'a justement observé M. Pottier, les monuments « mycéniens » certainement exécutés dans le Péloponnèse (les stèles sépulcrales, la porte des Lions, la fresque du taureau, etc.) sont d'un travail très inférieur à celui des chefs d'œuvre signalés parmi les objets mobiliers qui pourraient provenir de l'étranger (par exemple les lames de poignard travaillées *ad intarsio*, les manches de miroirs, les sceaux d'or, etc). 2) Les procédés techniques plutôt compliqués qui caractérisent l'art « mycénien », comme l'*intarsio* en métal, la verroterie, la faïence, la glyptique en or et en pierre, ne se retrouvent pas dans les monuments authentiques de l'art hellénique qui suit immédiatement l'époque « mycénienne ». 3) Il n'y a aucun rapport entre le style « mycénien » et celui du Dypilon qui le remplace dans la Grèce propre. On ne peut absolument pas admettre que le même peuple qui avait produit des scènes pleines de vie, telles qu'en offrent les gobelets d'Amyclé, ait pu passer aux silhouettes géométriques du style du Dipylon. 4) Les artistes « mycéniens » empruntaient beaucoup des éléments de leur ornementation à la faune maritime; ce fait même indique un peuple dans la vie duquel la pêche jouait un rôle important. Tel n'était pas le cas des Grecs primitifs. Les parties narratives de l'épopée homérique prouvent que les Grecs d'alors ne s'exerçaient pas à la pêche et ne mangeaient pas de poisson. 5) On a trouvé des objets « mycéniens » dans certaines régions où les Grecs n'eurent accès que longtemps après la fin de la période « mycénienne » (l'Égypte, la Sicile, l'Italie, la Sardaigne, l'Espagne). D'après l'épopée homérique, les métiers et le commerce des Grecs se trouvaient dans des conditions tout à fait primitives; on n'y trouve rien qui indique que les Grecs aient exporté les produits de leur industrie. — Toutes les données relatives à l'art « mycénien » correspondent, au contraire, très bien à ce que l'on sait des Phéniciens. On peut prouver que les procédés compliqués caractéristiques de l'art « mycénien », l'*intarsio*, la verroterie, la faïence, étaient connus de ce peuple dès le xve siècle a. C. Le caractère de l'art « mycénien » peut très bien être rattaché à celui de l'art purement phénicien. Les Phéniciens se livraient à la pêche dès une antiquité très reculée. Sidon signifie « village des pêcheurs ». Le culte des poissons jouait un grant rôle en Phénicie. Il est certain que, dans tous les endroits où l'on a trouvé des objets « mycéniens », les Phéniciens étaient déjà établis ou qu'ils y trafiquaient. Enfin les indications fournies par l'épopée homérique sur l'industrie des Phéniciens et sur leur commerce avec les Grecs remontent jusqu'à l'époque « mycénienne. Dès le xe siècle, ce n'était plus Sidon, mais Tyr qui prédominait parmi les villes Phéniciennes. Or, les poètes épiques ne mentionnent jamais Tyr, mais exclusivement Sidon. Ce fait prouve qu'ils suivaient une tradition antérieure au xe siècle, c'est-à-dire une tradition datant de l'époque « mycénienne ». Il résulte de tout ce qui précède que l'art « mycénien » n'était autre chose que l'art phénicien du second millénaire a. C. — Différentes observations sont présentées par MM. Bertrand, Ravaisson, Dieulafoy, Philippe Berger, Bréal, H. Weil et Clermont-Ganneau.

M. Maspero, président, annonce que l'Académie a décerné le prix Jean Reynaud (10,000 fr.) à M. Emile Chatelain, conservateur-adjoint à la bibliothèque de l'Université, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes et à la Faculté des Lettres, pour sa *Paléographie des classiques latins* et pour l'ensemble de ses œuvres.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

No 24 — 17 juin — 1895

254. — **Assyrisches Handwœrterbuch** von Dr Friedrich DELITZSCH, zweiter Theil. Leipzig, Hinrichs, 1895; in-4, p. 225-368.

255. — **A Concise Dictionary of the Assyrian Language**, by W. MUSS-ARNOLT; part. I-II. Berlin. Reuther, 1895; in-4, p. 1-128.

Les études assyriologiques manquaient jusqu'à ces derniers temps d'un auxiliaire indispensable : un bon lexique, suffisamment sûr et complet. Au lieu d'un qu'il fallait, en voici deux qui sont en cours de publication. Peut-être se feront-ils tort l'un à l'autre, et ils auront, à n'en pas douter, le désagrément de vieillir ensemble. Mais pour le moment tous les deux sont vraiment utiles : tous les deux sont fondés sur des recherches étendues et minutieuses ; tous les deux sont rédigés avec le plus grand soin ; et ils diffèrent assez pour qu'on ne puisse, en possédant l'un, se flatter d'avoir tout ce que l'autre contient d'excellent.

M. Delitzsch a classé tous les mots assyriens sous les racines dont ils dépendent, et ces racines elles-mêmes sont désignées par les lettres de l'alphabet hébreu. Le ה, le ח doux ne sont pas représentés parce qu'ils se confondent en assyrien avec א ; mais M. D. a maintenu avec raison les lettres ו et י dans les indices radicaux. M. Muss-Arnolt, en tenant compte uniquement de l'écriture assyrienne, en mêlant ensemble tous les mots qui commencent par une voyelle, en les rangeant d'après leur lettre initiale, n'a pas facilité autant qu'on pourrait le croire le maniement de son dictionnaire pour les commençants. On est plutôt dérouté par un entassement de mots disparates, tandis que le classement par racines, quand même il serait hypothétique, est toujours instructif pour le chercheur. La difficulté d'établir certaines dérivationsn'est pas insurmontable. Le résultat obtenu par M. D. montre que le vocabulaire assyrien peut être catalogué de la même façon que celui des autres langues sémitiques, et cela pour le plus grand avantage de quiconque veut apprendre la langue assyrienne. Ainsi le verbe *ashabu* est placé

par M. D. sous la racine ישב ; après toutes les formes verbales, viennent les dérivés *ashbu*, *ashbûtu* et *ashshabûtu*, *shibûtu*, *shubtu*, *mushabu*. Quand on a lu ses articles on est édifié sur l'emploi de la racine ישב en assyrien. Chez M. Muss-Arnolt, *ashabu* vient à sa place parmi les mots qui commencent par *a*, *e*, *i*, *u*, après *ushshubu* « pousser » (rac. עשב) ; il est suivi de *ashibi* « machine de guerre » (rac. חשב), *ishebbu* « pontife » (à lire *ishippu*, rac. אשף) ; puis viennent *ashshabutu* et *ashbûtu* « habitation ». Les autres dérivés se rencontreront plus tard.

Un autre inconvénient du dictionnaire de M. M.-A. est son caractère trilingue. Chaque mot assyrien est traduit d'abord en anglais, puis en allemand. Pourquoi pas encore en français et en italien? Il eût été beaucoup plus simple d'écrire en latin. Les références ont été multipliées plus que de raison. Non content de citer les textes et de donner les traductions, M. M.-A. indique le nom de l'assyriologue qui a interprété le passage. Rien n'est plus flatteur pour ceux qui ont fait beaucoup de découvertes. Mais on aurait pu les satisfaire en leur demandant poliment dans la préface la permission d'utiliser leurs travaux pour le bien général. Partout où il est possible d'attribuer aux mots un sens certain, les noms d'assyriologues encombrent fort inutilement les pages. Lorsque le sens n'est que probable ou douteux, il est bon de renvoyer aux auteurs. Dans ce dernier cas, d'ailleurs assez fréquent, il peut être avantageux de connaître les interprétations divergentes, ceux qui les ont proposées et l'ouvrage où ils les ont discutées. Le dictionnaire de M. D. est souvent muet sur ce point. Un certain nombre de mots y sont signalés sans être traduits : on cite simplement la phrase où ils se trouvent et le document où on les rencontre. M. Muss-Arnolt a toujours une traduction à fournir, avec l'indication du livre où elle a été proposée. Mais ces traductions ne sont pas critiquées ; on ne présente même pas comme hypothétiques celles qui sont invraisemblables. Ainsi l'on donne comme sens primitif au mot *ishtaritu*, synonyme de *qadishtu* (קדשה), « épouse légitime, exclusivement vouée à son mari ». Le nom d'Astarté se trouve pourvu d'une étymologie édifiante que ni le caractère de la déesse ni les textes mêmes ne justifient. Dans une formule incantatoire (II R 17, c. 2, l. 11) on trouve associées « la *qadishtu* au cœur malade » et « l'*ishtarit* d'Anu qui est inquiète ». Ces deux personnes ont bien l'air d'appartenir à la même classe que les *qedêshot* de la Bible ; l'*ishtarit* d'Anu est une hiérodule, et pareillement la *qadishtu*. *Ishtaritu* signifie donc plutôt « femme » peut-être originairement « femme féconde », mais sans que l'idée de mariage légitime soit impliquée dans le sens primitif. En résumé, le dictionnaire de M. Muss-Arnolt sera très bon à consulter ; celui de M. Delitzsch répond mieux à l'idée qu'on se fait d'un lexique manuel et sera plus utile à ceux qui abordent l'étude de la langue assyrienne.

A. Loisy.

---

256. — **Aristotelis Politica** tertium edidit Fr. Susemihl. Nova impressio correctior. Leipzig Teubner 1894; XLIII-368 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Je ne puis mieux apprécier cette édition de la *Politique* que n'a fait Ch. Thurot pour les éditions et traductions données précédemment par M. Susemihl. Thurot, le savant français le plus autorisé en cette matière, jugeait déjà la première édition, de 1872, comme à peu près définitive. Il ne se trompait guère ; la troisième (Teubner 1882) a pourtant encore amélioré le texte, et l'infatigable éditeur vient de la reproduire, en expliquant, dans une adjonction à la préface, pourquoi il continue à préférer les leçons de la famille de manuscrits désignée par Π' (*Ambros. B* 105, *Paris.* 2023, et Γ, manuscrit perdu auquel remonte la plus ancienne traduction latine), malgré les objections de Heylbut et de Newman. M. S. a cependant modifié son opinion en ce qui concerne les leçons données par Γ et *Ambros.* seuls, dont il n'a retenu qu'une faible partie; il lit maintenant, p. ex., βούλοιντο pour δύναιντο 1267 a 11; εὐπορίαν pour ἀπ. 1273 b 6; ἀποδεδόσθαι pour ἀποδιδ. 1298 a 7, Συρακούσας pour Συρακουσίους 1313 b 13; ἀφιᾶσιν pour ἀνιᾶσιν 1334 a 8; il transpose des mots en une douzaine de passages; il supprime ἐστί 1253 a 3 (ἄνθρωπος φύσει πολιτικὸν ζῷον). Quelques autres différences, peu nombreuses, font que cette nouvelle forme de la troisième édition sera utilement consultée par les hellénistes; mais en somme elle n'apporte aucun changement essentiel au texte de 1882.

My.

---

257. — Ph. Martinon. **Les élégiaques latins. Les élégies de Tibulle, Lygdamus et Sulpicia**, texte revu d'après les travaux de la philologie avec une traduction littérale en vers et un commentaire critique et explicatif. Thorin et fils, 1895, in-12, 300 p.

Voici une entreprise et un travail dont il me paraît impossible de rendre compte sans en dire à la fois beaucoup de bien et peut-être aussi un peu de mal.

Commençons par le bien : l'entreprise mérite certes tous les éloges. Combien sont-ils ceux qui se sont avisés de publier en France, dans notre siècle, des études approfondies sur les élégiaques et surtout une édition de Tibulle ? De temps à autre on apporte à la Sorbonne quelque thèse latine. Tel essayiste trace de chic un portrait de Délie. Mais les lettrés n'ignorent pas que si Tibulle nous attire tous plus qu'aucun autre poète par la tendresse des sentiments exprimés, par toutes les harmonies de son style, il n'est rien de tel que ses élégies pour arrêter court le lecteur superficiel : les questions de texte, d'interprétation, de date, d'authenticité des poèmes s'accumulent; on a vite fini de se perdre. Antérieure aux seuls travaux sérieux de ce siècle (Lachmann et Dissen),

l'édition de la collection Lemaire date de soixante-dix ans ; c'est sûrement l'une des plus mauvaises de la collection, et il n'est pas facile de l'ouvrir sans tomber sur quelque grosse sottise. Voilà où nous en étions restés.

Nous devrons au livre de M. Martinon d'avoir effacé cette tache. Son édition réunit les principaux résultats des derniers travaux et les met à la portée de tous. L'effort pour se tenir au courant est sensible, dans l'introduction [1] comme dans les notes; il est très méritoire et en général assez heureux.

Mais que de mal aussi ne pourrait-on pas dire de l'ouvrage ? Il était entrepris volontairement, puisque rien ne forçait M. M. à traduire Tibulle en vers. A en juger cependant par telle série de vers, d'après telle page, on dirait, d'après l'exécution, qu'il s'agissait d'une corvée dont le patient s'est débarrassé au plus tôt. Dans les vers si souvent plats, négligés, rimés à la diable[2] de cette traduction « littérale » qui retrouverait, même du plus loin, les ciselures du plus harmonieux, du plus châtié des élégiaques ? Les reprises symétriques du poète sont délibérément supprimées. Mettons qu'il n'était pas facile de lutter avec un style si artistement combiné; mais était-ce une raison pour nous le rendre çà et là en vers de confiseur ? M. M. annonce qu'il donnera cette année Properce, ensuite les Amours d'Ovide. Conjurons-le d'aller moins vite et de mieux soigner ce qu'il fait. N'est-ce pas la première des règles dès qu'il s'agit de vers ?

On se doute bien que les mêmes défauts se rencontrent, quoique moins sensibles peut-être, dans l'introduction [3] et dans les notes. Je ne dis rien du texte qui est au fond celui de Haupt, ni des trois conjectures et de la transposition proposée (p. v. note 1), qui n'ont vraiment pas d'importance. Le commentaire est très inégal. Parfois clair, précis, et suffisamment nourri, il est tout à côté confus au point d'être inextricable, verbeux et cependant très insuffisant pour une lecture même rapide du poème. M. M. écrit et commente sans conteste avec trop de caprice. Et

---

1. Je ne m'explique pas comment M. M. a pris si facilement son parti d'ignorer (p. LVIII) la meilleure édition que nous ayons présentement de Tibulle, celle de Hiller (Tauchnitz, 1885).

2. J'épargne au lecteur les preuves de platitude et de négligence. En voici d'un autre genre de fautes. *Sic ego secretis possum bene vivere silvis* (IV, 13, 9) est traduit par :

Ah ! que je vivrais bien dans l'ombre des forêts !

Outre que ce n'est ni le sens ni le ton de Tibulle, est-il permis d'estropier ainsi Racine ? — Je ne puis digérer en face du latin (p. 79).

« le blé, gloire de messidor »,

naturellement pour rimer avec « cheveux d'or ». M. fait rimer *regret* et *adorait* (p. 121), etc.

3. Rien n'y manque, pas même de graves questions comme celle-ci : p. XXIX au bas : « Délie fut-elle fidèle pendant l'absence de Tibulle ? Qui sait ? Je serais porté à croire que oui. » P. XXX : « Cette bonne vieille (la mère de Délie) comprend bien qu'il faut que les jeunes gens s'amusent, mais elle songe aussi au solide ; c'est dans son rôle... » Dans le commentaire, trop de notes sont du même ton.

il faut encore ajouter que son imprimeur lui a joué bien des mauvais tours [1].

J'aurais cependant scrupule de terminer sur ces critiques que je n'ai pu taire. La dernière impression doit être celle que je tâchais de traduire d'abord : le livre de M. M. est une œuvre de débutant, pleine d'inexpérience ; il n'en sera pas moins, je crois, utile et goûté. Heureux Properce et surtout heureux Ovide ! M. M. les donnera sûrement avec plus de soin et de succès. Ici encore Tibulle avait contre lui le destin ; c'est à ses dépens que M. Martinon aura fait son apprentissage.

Émile THOMAS.

---

258. — **Il Nome personale nella Lombardia durante la dominazione romana**, del Dr Bartol. NOGARA. Milano, Hoepli, 1895. XV-272 p.

L'ouvrage de M. Nogara étudie les noms de personnes dans les inscriptions latines de la région située au nord du Pô entre les Alpes, le Mincio et le Tessin, avec quelques districts du Trentin et du canton suisse du Tessin. Cette limitation peut paraître arbitraire; elle ne correspond pas exactement à une circonscription politique ancienne ou moderne. Mais la question est surtout une question ethnographique e il était assez difficile de lui trouver un cadre géographique rationnel.

Le travail se divise en deux parties : 1° les types onomastiques et leurs éléments, classification des différents types rencontrés et étude de leurs éléments : nom, prénom, surnom, accessoires (filiation, patronage et tribu), noms de forme étrangère; 2° tables des noms disposées dans l'ordre de la première partie. En d'autres termes, M. N. publie dans sa seconde partie ses fiches classées et développe dans la première les conclusions qu'elles lui ont inspirées. C'est surtout celles-là qu'il convient d'examiner.

Un ouvrage de ce genre doit avoir un caractère à la fois local et général. On doit y trouver, avec des détails minutieux, l'histoire du développement et de la décadence de l'onomastique romaine. M. N. nous la donne dans une très large mesure. Non seulement il reprend pour son compte et il appuie par des faits tirés de son domaine, les théories que l'on trouve exposées partout; mais il y apporte des idées personnelles, par exemple sur l'emploi de *seruus liber* (p. 23), sur l'usage de certains prénoms, etc. Un des facteurs de la désorganisation de l'ancienne formule des noms a été l'emploi des *signa* ou sobriquets. M. N. a eu tort de n'en parler que dans sa conclusion, et de ne pas donner

1. P. XXIII en haut : *le* Ciris; p. XXII en haut : *E*milius Macer; p. XXV, note : Rheinisches Mus*æ*um ; p. XLII, 5 lignes avant la fin : *E*ichs*t*adt; p. V et LVI, note : Wahlen; p. 282 sur le v. 3 : sic (l. sit) ; p. 250 sur le v. 43 : Urbi (l. Urbis) etc.

une liste séparée des *signa* usités dans la région étudiée [1]. Ceci nous conduit à examiner dans quelle mesure il a traité la partie spéciale, locale, de son sujet. Ici, il nous est difficile de ne pas avouer qu'il ne l'a pas serrée d'assez près. Les noms étrangers sont groupés séparément; mais il y avait bien des observations de détail à faire sur leur nombre et sur l'emploi de certains d'entre eux. Pour obtenir des réponses tout à fait significatives, il fallait regarder au-delà des limites étroites de la Lombardie; des tableaux comparatifs pouvaient seuls donner une portée aux statistiques d'ailleurs un peu vagues de M. N. Ce défaut de tableaux statistiques se fait sentir un peu partout dans son travail. On voudrait en avoir pour la fréquence de certains gentilices, pour l'usage de deux noms seulement (qui serait peut-être à comparer avec l'usage plus ou moins fréquent des noms étrangers ou celtiques), pour l'emploi des noms chrétiens. M. N. remarque ainsi que Milan, en regard de Brescia, a beaucoup plus de noms chrétiens; mais, pour arriver à un chiffre total exact, il m'a fallu établir une partie du compte : 164 noms chrétiens à Milan pour 598 inscriptions, 17 noms chrétiens à Brescia pour 683 textes. M. N. a compris l'intérêt de ce détail ; encore ne l'a-t-il pas mis pleinement en lumière. La diffusion du christianisme à Milan tient, entre autres causes, à la situation exceptionnelle de son évêque. Pendant très longtemps, c'est une sorte de patriarche, qui exerce son influence au delà des Alpes; du IVe au VIe siècle, l'église de Milan est le centre d'attraction de l'Église gallo-romaine, malgré les essais réitérés et peu réussis de primatie nationale qui se sont produits vers la fin de cette période.

A défaut de ces tableaux et de ces statistiques, qui rendraient plus de services que les indices de la deuxième partie, il faut savoir gré à M. N. de s'être préoccupé de telles questions, négligées d'ordinaire par les épigraphistes. Il en est une autre qu'il a signalée dans la mesure où son sujet le comportait : celle de la densité de la population. Quand, pour certaines régions, on reporte sur une carte détaillée l'origine exacte des découvertes archéologiques, on est frappé à la fois de la dispersion extrême des monuments et en même temps de leur inégale répartition. Telles sont les données générales d'un problème très délicat que M. N. n'avait pas à résoudre et qui comporte notamment des appréciations chronologiques difficiles. On peut néanmoins regretter qu'il ne l'ait pas tenté, car ce sont des études qu'on ne peut conduire que sur place, et il importait de connaître dans quel rapport les inscriptions représentent l'état réel. Les trois courts alinéas de la p. XIV ne sont pas tout à fait suffisants; il ne fallait pas se contenter des inscriptions :

1. Pp. 104-105, les noms cités ne sont pas tous précédés de *siue, qui et*, etc., comme M. N. semble le dire; sur ces *signa*, M. N. aurait pu s'épargner quelque peine en consultant mon article (*Rev. de phil.*, XVI (1892), pp. 27 sqq.), qui, à son tour, reçoit des compléments du travail de M. N. sur des points que je voulais seulement indiquer.

on voudrait voir dressée, au moins sommairement, à l'aide des recueils locaux, une statistique archéologique de la région.

Toutes ces observations se résument donc en une seule. Ce livre est trop une bonne thèse de doctorat allemand qu'un étudiant avec le tome V du *Corpus* aurait pu écrire à Königsberg. Ce n'est pas tout à fait ce que nous cherchons dans un livre écrit sur les lieux et couronné par l'Académie de Milan (prix Lattes) [1].

Paul Lejay.

---

259. — Dom Fern. Cabrol, prieur de Solesmes. **Étude sur la Peregrinatio Silviæ. Les églises de Jérusalem, la discipline et la liturgie au IV[e] siècle.** Paris (Oudin), 1895, VIII-208 p. in-8.

Le texte de la *Peregrinatio ad loca sancta,* découvert il y a une dizaine d'années par Gamurrini et attribué par lui à sainte Silvia, sœur de Rufin d'Aquitaine, comprend deux parties de nature distincte. Dans l'une, la voyageuse anonyme raconte ses voyages au Sinaï, en Palestine, en Mésopotamie et en Asie-Mineure; dans l'autre, elle décrit en détail les cérémonies liturgiques auxquelles elle a assisté à Jérusalem. C'est à l'examen de cette seconde partie que Dom Cabrol a consacré son étude; pour l'itinéraire même de Silvia, il s'est borné à l'analyser en appendice. Notons seulement qu'il partage l'opinion commune qui place ce document à la fin du IV[e] siècle, et qu'il fortifie cette hypothèse par divers arguments empruntés à la discipline et à la liturgie de l'église hiérosolymitaine.

Cette dissertation, qui roule sur des questions obscures et controversées, est la plus complète au point de vue liturgique que la *Peregrinatio* ait encore inspirée; elle a en outre le mérite d'avoir résolu plusieurs difficultés d'interprétation d'une manière nouvelle et qui paraît définitive.

L'auteur commence par établir (chap. I) la topographie des lieux saints de Jérusalem. D'après la description de Silvia, il distingue nettement quatre édifices : l'église de la Résurrection ou *Anastasie* ou Saint-Sépulcre, l'église du Golgotha ou église Majeure ou *Martyrion,* la Basilique, l'édicule de la Croix. La liturgie de Jérusalem comme toutes les liturgies des églises primitives ayant un caractere local très marqué,

---

1. P. 5, n. 7, sur l'omission du prénom, cf. Tyrrell, *the Correspondence of Cicero*, 2[e] éd., I, 49.—P. 6, n. 12, sur l'usage de Tacite, cf. R. Macke *die rœmischen Eigennamen bei Tacitus* (1886-1893, quatre programmes). — P. 79, 23 : Mowat, etc., est un ouvrage qui n'existe pas; c'est un mémoire publié dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. I : M. N. ne le cite-t-il pas de seconde main? — P. 95, n. 8 : ces indications auraient pu être complétées à l'aide des auteurs que j'ai cités dans mes *Inscr. de la Côte d'Or*, p. 251. — Un index de certaines matières traitées dans la première partie à différentes places (usage des sigles, noms chrétiens, etc.) rendrait service.

il fallait d'abord dessiner le cadre où se déroulent les cérémonies religieuses décrites par Silvia.

Suivant pas à pas le récit de la voyageuse et l'accompagnant pour ainsi dire d'un commentaire perpétuel, Dom Cabrol passe en revue (chap. II-VI) les divers offices de la semaine et du dimanche, les grandes fêtes liturgiques, comme l'Épiphanie, la Purification, le Carême, le samedi de Lazare, la semaine sainte, l'Ascension, la Pentecôte, la fête de la Dédicace. Signalons, à propos de l'Ascension, une observation importante, qui avait échappé aux précédents commentateurs : cette fête se célébrait à Jérusalem, à l'époque de Silvia, non pas le quarantième jour après Pâques, comme on la célèbre aujourd'hui, mais le cinquantième et le même jour que la Pentecôte.

Les chapitres VII et VIII traitent les questions relatives au jeûne et aux catéchumènes. Au sujet des catéchumènes, l'auteur est encore arrivé à des conclusions nouvelles, en songeant le premier à éclairer par la *Peregrinatio*, qui date de 386 ou de 388, les catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem, qui ont été composées en 348 ; il a pu déterminer, grâce à ce rapprochement, l'ordre des catéchèses, le lieu où elles furent prononcées et la forme même de ces exhortations.

Cette étude se termine par cinq appendices qui portent sur différents points de la *Peregrinatio* et par deux planches qui représentent le Calvaire au temps de la Passion et au temps de Silvia [1].

En résumé, dissertation approfondie, qui apporte du nouveau et à laquelle il faudra désormais recourir pour l'intelligence de la *Peregrinatio*.

G. Lacour-Gayet.

---

260. — E. Etienne, **Essai de grammaire de l'Ancien français** (IXe-XIVe siècles). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1895 ; 1 vol. in-8, de VIII-521 p.

Le livre de M. Etienne est une œuvre qui atteste des recherches personnelles et consciencieuses : l'auteur l'a présenté au public sous un titre qui peut sembler d'une modestie excessive. Ce qu'il faut remarquer tout de suite, et ce dont on doit lui savoir gré, c'est de ne s'être dérobé à aucune des obligations que lui imposait son sujet. Le livre expose dans son ensemble ce qu'a été au moyen âge la langue française : il est appelé par là même à rendre de réels services. Il se divise en sept parties : *Phonétique, Déclinaison, Conjugaison, Mots invariables, Syntaxe, Ordre des mots, Dérivation et Composition;* il faut y joindre encore une introduction d'une certaine étendue. Je ne puis mieux faire que de passer successivement en revue ces différentes parties de l'ouvrage : je dirai ce que je pense de chacune d'elles (car elles me semblent d'inégale

---

1. P. VII, lire *accademia* ; p. 80, Mai.

valeur), et je noterai chemin faisant quelques-unes des observations de détail que m'a suggérées la lecture de cette grammaire.

Il y a tout d'abord dans l'Introduction une vingtaine de pages qui sont consacrées au latin vulgaire de la Gaule, et dans lesquelles on ne trouve pas, il faut bien le dire, toute la précision désirable. Ainsi, p. 5, il est dit que *ŏ* devient *o* ouvert et se confond dans certains cas avec *au* : cela n'est point clair. Le changement de *u* en *ü* n'a pas eu lieu seulement en Gaule, mais aussi dans le nord de l'Italie et dans la région rhétique. Enfin les voyelles libres « accusent une tendance à la diphtongaison » : mais quand cela ? Il faudrait un peu le dire, et donner la chronologie au moins approximative des faits. A la page suivante (p. 6.), je trouve une dizaine d'exemples bas-latins cités un peu pêle-mêle et sans aucune référence : cela ne suffit pas. Plus loin, les faits sont trop rapportés comme s'ils étaient spéciaux à la Gaule ; il faudrait prévenir au moins le lecteur qu'on en trouve de très semblables dans le reste du monde roman. A la p. 12, M. Etienne, parlant de l'origine du conditionnel, issu d'une fusion de l'infinitif avec *habebam*, dit que cette tournure ne se rencontre tout d'abord qu'avec des passifs et des intransitifs, ce qui est vrai ; mais il ajoute qu'on ne la trouve avec des transitifs que depuis le VII[e] siècle, ce qui est contestable, puisqu'il y a déjà notre véritable conditionnel chez saint Augustin *(sanare te habebat Deus)*. Peut on ranger *currere* parmi les infinitifs passés à la conjugaison en *ire* ? C'est douteux : le français ne semble pas avoir connu, jusqu'à la fin du XIII[e] siècle, d'autre forme que *courre*. P. 17, je trouve reproduite avec exemples à l'appui une théorie sur la disparition des mots dûe à l'homonymie ou à un manque de consistance. Je sais que cette théorie n'appartient pas à M. Etienne, elle vient en droite ligne de Diez, et se trouve aussi dans la *Vie des Mots* de Darmesteter : elle ne m'en paraît pas moins fausse et arbitraire. En quoi par exemple *luscinia*, qui a quatre syllabes (trois, si l'on veut), aurait-il été trop court ? Pourquoi *sol* se serait-il lui aussi trouvé trop court en Gaule, alors qu'il était assez long en Espagne, en Italie, en Roumanie ? De plus, M. E. a tort de placer *apis* parmi les mots disparus, on a dit *ef* jusqu'au XVI[e] siècle ; il n'est point exact non plus, pour la Gaule, de donner *casa* comme remplaçant à *aedes*. La double liste, qui se trouve aux p. 18-19, et qui oppose aux termes classiques ceux du latin vulgaire, est, elle aussi, dressée négligemment : on s'étonne de voir *cava, discursus, duellum* etc. figurer parmi les « vocabula sordida », et en revanche, en voyant figurer dans les colonnes du latin classique des mots comme *trahere*, *campus*, *caput, via, focus*, etc., on pourrait croire que le peuple ne s'en servait pas. Bref, cette introduction manque souvent de sûreté ; M. E. ne semble avoir qu'une connaissance un peu générale de l'évolution du latin vulgaire. C'était pourtant là le point de départ de son sujet, et le livre qu'il a écrit s'est parfois ressenti de cette lacune première. S'il avait été plus solide sur ce terrain, l'auteur aurait dans la suite rectifié quelques

hypothèses, ou évité certains étonnements : pour prendre un exemple, il ne se serait pas demandé (p. 476) si les composés comme *inde minare*, *inde portare*, etc. avaient bien réellement existé dans le latin vulgaire de la Gaule ; il y a du premier au moins un exemple au VIIIe siècle dans les gloses de Reichenau (Foerster, Rz. 157).

J'arrive au livre lui-même. Je serai bref sur la phonétique (p. 24-70), qui manque un peu d'ampleur, et ne cadre pas bien avec l'ensemble. M. E. a, pour cette partie de son ouvrage, adopté des dispositions typographiques qui ne me semblent pas très heureuses. Il a voulu exposer parallèlement le sort des voyelles toniques et celui des voyelles atones : il a imprimé ce qui a trait aux unes sur les pages à chiffre pair, ce qui a trait aux autres sur les pages à chiffre impair. Plus loin, il a adopté pour les consonnes un ordre par colonnes qui oblige le lecteur à tenir le livre de côté. Tout cela provient évidemment d'une excellente intention, mais n'est point fort commode. Je ne crois pas qu'on y gagne grand chose au point de vue mnémotechnique, et en tout cas ces sortes de tableaux ne seraient de mise que dans un livre très élémentaire. Il est vrai que cette phonétique l'est un peu, beaucoup plus que le reste. Elle pèche par certaines lacunes, quelquefois par un manque d'exactitude dans l'expression. Pourquoi n'avoir rien dit sur le maintien de la finale dans les mots du type *tepidum?* Se contenter de dire (p. 34) que *-arium* donne *-ier* est vraiment bien sec, et sans doute inexact : on s'est beaucoup occupé de cette question depuis deux ou trois ans. Au § 40, les faits exposés à propos des liquides ne sont pas toujours d'ordre phonétique (*altare* n'a donné *autel* que par changement de suffixe). A la colonne 2 de la p. 56, il est dit à propos du *c* intervocalique des mots comme *plicare*, que ce *c* « tombe et développe un *j* qui agit sur la voyelle précédente ». Cette rédaction est vraiment trop inexacte : on n'a jamais vu, que je sache, d'élément phonétique qui commence par tomber, c'est-à-dire par s'effacer, et qui puisse avoir ensuite une action sur ce qui l'entoure. Il y aurait d'autres détails qui prêteraient le flanc à la critique : je ne veux pas insister. Je me contenterai d'ajouter que le changement de *-tudine* en *-tubine* pour aboutir à *-ume* me laisse sceptique, et qu'actuellement je ne crois pas non plus que de *-aticu* on puisse aboutir à *-age* par un intermédiaire *-adgo* (p. 67).

Lorsque du chapitre sur la phonétique, on passe à ceux qui traitent de la déclinaison (p. 71-84) et de la conjugaison (p. 85-135), on s'aperçoit déjà d'un changement notable. Je trouve cependant que la déclinaison est encore exposée un peu sèchement : je m'étonne, par exemple, de ne pas trouver indiqué à la p. 84 le pluriel de *tot* : M. E. avait là l'occasion de réparer une des lacunes de sa phonétique, où il n'est nulle part question de l'influence d'un *i* final. En ce qui concerne la conjugaison, je ne suis pas toujours d'accord non plus avec lui. Je trouve d'abord qu'il a parfois multiplié les exemples sans nécessité, notamment pour prouver que la 1re personne de l'indicatif présent était *port* et non

porte : mais cela n'est point grave. Ce qui le serait davantage, c'est la façon peu cohérente dont sont exposés (p. 89) les faits qui concernent les verbes en *-icare* : en somme la différence qui existe entre *vengier* et *chevauchier* n'est point expliquée. Le § 107 où la question est de nouveau traitée offre lui aussi un certain désordre. Çà et là, quelques-unes des formes indiquées prêteraient à la discussion, quelques expressions pourraient être plus nettes : que veut dire par exemple p. 99 « *sent* d'après le thème *sent* de *sentir* + *o* » ? Et ce que M. E. eût dû éviter par-dessus tout, ce sont les assertions vagues et contestables comme celle-ci que je relève à la p. 128 : « Il faut se rappeler que la distinction des dialectes n'a pas eu lieu avant le XIIe siècle ». Est-ce qu'on ne disait pas *tcheval* à Paris avant le XIIe siècle, tandis qu'on disait *keval* à Arras ? Il est très imprudent de soulever ainsi en passant cette grosse question des dialectes. — Le chapitre qui suit et qui traite des mots invariables ne manque ni d'intérêt ni d'importance. M. E. a bien fait (p. 140) d'accompagner d'un point interrogatif le *tunc* qu'il donne comme étymologie de *donc* (*donique* serait bien préférable). On accordera aussi difficilement que *enquenuit* provienne de *hinc ad noctem*, qui aurait peut-être donné, et encore ! quelque chose comme **enchenuit* (j'ai proposé autrefois *in qua nocte*). Parmi les particules conjonctionnelles, je signalerai *com* dont l'histoire est mal tracée au § 228. Tout d'abord, pour expliquer la forme *com* sans *e*, point n'est besoin d'évoquer le souvenir du *cum* classique : le latin vulgaire avait réduit *quomodo* à *quomo* ; c'est donc *come* qui est en français la forme accessoire. De plus la succession des sens est présentée d'une façon inexacte, ou tout au moins il ne faudrait pas laisser croire que l'usage temporel ne s'est développé qu'en français : *quomo (do)* au sens de *lorsque* appartient au latin vulgaire. Les prépositions sont traitées d'une façon détaillée, et l'auteur semble ici avoir mis à profit les études qui ont été faites sur quelques-unes d'entre elles, notamment l'étude de M. Clairin sur *de*. Relativement à la préposition *à* et à quelques-uns des sens qu'elle a pris dans notre langue, je persiste à croire qu'il est superflu d'invoquer, comme il a été fait ici (§ 181), le latin *ab*. Je ferai remarquer que dans tout ce livre sur les mots invariables, M. E. a déjà fortement entamé l'étude de la syntaxe, puisqu'il a non seulement énuméré, mais étudié historiquement les divers moyens analytiques dont dispose la langue pour mettre en relation les éléments de la proposition et ceux de la phrase. Mais c'est là une inconséquence dont il ne faut point peut-être savoir mauvais gré à l'auteur, car elle lui a permis dans le livre suivant d'ordonner plus rigoureusement une matière fort complexe et difficile à embrasser dans son ensemble.

Ce livre cinquième sur la syntaxe des mots variables (p. 177-311) est évidemment la partie la plus neuve et la plus originale du travail de M. Étienne : ce sera aussi, je crois, celle qui rendra le plus de services, car elle comble une lacune que les précédents auteurs avaient plus ou

moins laissé subsister dans leurs grammaires de l'ancien français. Je ne dis pas que tout y soit parfait et définitif, mais M. E. a le mérite de n'avoir pas reculé devant une très lourde tâche : tout en se servant dans une large mesure (et personne ne songera à s'en plaindre) des études de détail si pénétrantes qu'a faites M. Tobler, il a réuni par lui-même une masse considérable d'exemples et les a disposés d'une façon méthodique et assez sûre. La critique générale qu'on serait tenté de lui adresser, serait peut-être de n'avoir pas assez raisonné sur ces exemples accumulés en abondance : on lui avait reproché, si j'ai bonne mémoire, à propos d'un de ses précédents ouvrages, de donner trop de place à des raisonnements vagues et abstraits ; je crains qu'ici il ne soit un peu tombé dans l'excès contraire. Sa terminologie aussi laisse parfois à désirer, et on sent en maint endroit qu'il est hanté par des comparaisons intempestives avec le français moderne : c'est toujours du latin qu'il faut strictement partir, si l'on veut parler scientifiquement de notre ancienne langue. Ainsi dans le chapitre relatif à l'article, il ne faudrait pas parler çà et là de sa « suppression » ; c'est de termes comme « absence » ou « non expression » qu'il y a lieu de se servir. La règle donnée au § 274, sur l'absence de l'article après *cui* représentant un génitif, n'est point exacte, ou du moins n'est pas absolue : la vérité c'est que, dans ce cas, *cui* s'insère fréquemment entre l'article et le substantif, comme le montre par exemple le début du *Chevalier au lyon* de Crestien de Troyes *(Artus la cui proesce nos enseigne)*. Le § 276 sur l'article dit partitif est insuffisant et mal rédigé : il eût fallu indiquer que le nom ainsi précédé d'un *de* partitif ne pouvait être autrefois que complément direct ; l'exemple contraire de Villehardouin cité ici *(monterent des chevalier)* est faux, comme on l'a démontré depuis longtemps : c'est seulement dans la période du moyen français que des expressions analogues ont pu accompagner des prépositions ou jouer le rôle de sujet et d'attribut. Un peu plus loin (p. 197), à propos de l'emploi des formes accentuées et atones du pronom, on voudrait voir expliquer à quelle conception primitive répondent les propositions du type *por moi vengier* : M. E. ne semble pas en avoir une idée bien nette, comme le prouve ensuite la rédaction du § 524, et comme le prouve aussi (§ 366) l'absence de toute indication sur le tour si connu *por son frere a vengier* : il est évident qu'à l'origine l'infinitif (représentant l'ancien gérondif) n'était que l'accessoire du nom ou du pronom, considérés comme les véritables compléments de la préposition ; de là cet emploi des formes toniques, qui est resté exclusif jusqu'au XIVe siècle. Il y aurait aussi, dans cette syntaxe, à revoir et à compléter un peu ce qui est dit de l'emploi des temps du verbe : ainsi, vers le § 352, il y a une lacune assez notable sur l'emploi de l'infinitif passé et périphrastique *avoir chanté*. L'auteur n'aurait pas dû encore laisser croire (§ 360) qu'en français seulement *(le cercle s'élargissant,* suivant son expression un peu vague) l'infinitif a pu accompagner des verbes de mouvement : c'est là un tour

que le latin classique lui-même a connu dans une certaine mesure. J'aurais voulu aussi trouver (p. 268) un essai d'explication de ce gallicisme, qui consiste à employer *ne* dans la proposition comparative subordonnée, et qui s'est si fortement ancré dans la langue : il est vraisemblable qu'il résulte d'une fusion entre ce que les grammairiens appellent la parataxe et l'hypotaxe. Je n'accorderai pas que l'ancien français n'ait eu d'autres moyens pour exprimer la concession, que ceux qui sont énumérés au § 413, et j'avoue enfin qu'il m'est difficile de voir de véritables propositions infinitives dans plusieurs des exemples allégués à la p. 310. Ajoutons qu'il y a çà et là des détails contestables, relatifs à la chronologie des faits. De la tournure interrogative *l'homme est il mortel*, l'auteur cite (p. 208) un exemple bien connu du Roland : mais cet exemple est tout à fait isolé, et pour cause ; a-t-on le droit d'en conclure, comme il le fait, que ce tour était déjà « répandu dans la conversation » ? Dire que l'omission du démonstratif *ce* devant le conjonctif *que* « s'est restreinte d'assez bonne heure » (p. 215), ce n'est plus seulement faire une affirmation gratuite, c'est aller contre des faits bien connus, puisque le tour était encore en plein usage au XVIe siècle, puisque Malherbe et Voiture s'en servaient au début du XVIIe, et que Vaugelas a cru devoir lutter contre lui. M. E. semble oublier de même (p. 276) que *croire* a gouverné le subjonctif jusqu'en plein XVIIe siècle. Mais quoi qu'il en soit de ces omissions ou de ces légères erreurs, sa syntaxe n'en reste pas moins un travail méritoire et bien ordonné dans son ensemble.

J'aurais aussi quelques restrictions (si je n'avais pas été déjà plus long que je le voulais) à présenter sur le chapitre de l'Ordre des mots (p. 313-399). C'est là une belle et épineuse matière : M. E. l'a traitée avec le soin qu'elle comporte, et y a introduit des subdivisions minutieuses. Peut-être aurait-il pu s'entourer de plus de secours encore qu'il ne semble l'avoir fait [1]. Le principal défaut, c'est que tout ce chapitre paraît fragmenté à l'infini, et qu'il n'en reste pas une impression nette. J'avoue du reste qu'il était difficile d'éviter cet écueil : peut-être y parviendrait-on jusqu'à un certain point en indiquant plus fortement le point de départ, et en faisant ressortir les types dominants de construction. Il est inexact d'ailleurs que du XIe siècle au début du XIVe on ne rencontre que des différences peu sensibles dans la structure, et il faut enfin bien se rappeler qu'on n'opère guère au début que sur des exemples empruntés à des œuvres poétiques. — Rien à dire de la dernière partie de cette grammaire, consacrée à la dérivation et à la com-

1. Parmi les travaux antérieurs que M. E. ne semble pas avoir connus, ou qui du moins ne sont pas cités dans sa bibliographie, je signalerai ceux de Morf sur le *Roland* (1878), de Marx sur *Joinville* (1881), de Schlickum sur *Aucassin et Nicolette* (1882), etc. — Il y a, dans cette bibliographie, une lacune plus grave encore : M. E. ne paraît pas avoir connu l'étude capitale et si suggestive que M. Suchier a publiée dans le *Grundriss* de Groeber, et qui a été traduite depuis en français par M. Monet.

position, et où les faits sont correctement exposés d'après les principes qu'a fixés A. Darmesteter. En somme, je le répète, le livre de M. Étienne est une œuvre estimable dans son ensemble, appelée à rendre des services à l'enseignement de l'ancien français, tel qu'il est donné, ou devrait l'être, dans nos Facultés. Nous lui souhaitons du succès, et nous espérons aussi que, si l'auteur est amené à le remanier en vue d'une seconde édition, il comblera quelques lacunes, effacera certaines erreurs de détail, et saura remédier à l'inégalité qui se remarque entre les différentes parties. Dans l'intérêt de son livre, il fera bien également d'être sévère pour son style, qui çà et là porte la trace d'une rédaction un peu hâtive. Indépendamment de la terminologie qui n'est pas assez rigoureuse, il y a maint passage où l'auteur ne semble pas exprimer exactement ce qu'il veut dire [1], et il y a quelques phrases qui pourraient être mieux venues. Je n'en citerai qu'une, et c'est du reste la première de l'ouvrage : « *L'ancienne langue française, comme le français moderne, appartient à la famille des langues romanes.* » Cela n'a-t-il pas un air de vérité trop évident?

E. BOURCIEZ.

---

261. — Jean Van MALDERGHEM : **Les fleurs de lis de l'ancienne monarchie française.** Bruxelles. H. Lamertin, et Paris. A. Picard. in-8. 1894. 39 p.

M. V. Malderghem conclut ainsi :

« Le but de ce travail a été d'établir :

« 1° Que la fleur de lis dite héraldique, est d'origine occidentale et non orientale, et que son emploi, comme ornement du sceptre, remonte au moins au IXe siècle;

« 2° Que, contrairement à l'opinion généralement reçue, cette fleur représente incontestablement le lis blanc des jardins;

« 3° Qu'elle symbolise le pouvoir royal sur les sceptres occidentaux en général;

« 4° Que dans les armes de l'ancienne monarchie française, elle unirait l'idée du souverain pouvoir à celle de la suprématie particulière dont les rois de France jouissaient depuis le règne de Louis le jeune. »

Nous admettrons très volontiers la troisième et la quatrième de ces conclusions, et même la seconde partie de la première. L'auteur nous paraît, en effet, avoir assez solidement prouvé que la fleur de lis se rencontre antérieurement aux croisades sur les sceptres ou autres insignes royaux des rois de France, des empereurs d'Allemagne et des

---

1. C'est ainsi qu'à la p. 191, l. 13, *rare* paraît mis pour *restreint*, — p. 215, l 35, *entièrement* pour *uniquement*, etc. — J'ajoute encore quelques fautes d'impression qui ne sont pas notées dans l'errata : p. 40, l. 14, lire *j + ei* au lieu de *ei + j;* p. 86, l. 8, lire *synthétique* au lieu de *analytique* ; p. 343, l. 16, lire *inde* au lieu de *unde* ; même p., l. avant-dernière, lire *avant* au lieu de *entre*, etc.

rois d'Angleterre. Mais nous sommes loin de croire aussi bien démontrées qu'il le pense la seconde conclusion et toute la première partie de la première. En admettant même que la plupart des quatre cents dessins recueillis sur les monuments orientaux par M. Adalbert de Beaumont n'ont avec la fleur de lis royale que des ressemblances fortuites et parfois facilement explicables, il serait peut-être téméraire d'affirmer qu'elle ne se retrouve en aucun d'eux. Sur le front des deux sphinx noirs du Louvre, (nº 171), au centre du bas-relief du musée de Saint-Germain (nº 21838) qui représente les insignes des augures, au bord de la monnaie gauloise reproduite par Hucher (l'*Art gaulois*), elle apparaît si nettement figurée jusqu'en ses plus intimes détails, qu'il nous paraît bien difficile de ne pas la reconnaître. Peut-être, comme on l'a déjà fait pour la croix, vaudrait-il mieux se résigner à voir en elle un de ces nombreux signes symboliques qui ont traversé les civilisations antiques avec toutes sortes de significations différentes, que souvent nous ne discernons plus, jusqu'au jour où une appropriation dernière est venue leur imposer un sens précis et définitif. Quant au texte du clerc carolingien Sedulius sur lequel il se fonde pour donner l'emblême héraldique comme la représentation exacte du lis des jardins, peut-être inaugurerait-il plutôt l'explication dont se contentera le moyen âge en suppléant par une ingénieuse comparaison aux notions perdues d'une tradition trop ancienne.

Raoul ROSIÈRES.

---

262. — Ludwig BAMBERGER. **Politische Schriften,** von 1848 bis 1868. Berlin, Rosenbaum und Hart. 1895. In-8o, 443 p.

Ce volume, le troisième des Œuvres complètes de M. Louis Bamberger, renferme les études et articles qui suivent : I. « La lune de miel de la liberté de la presse » *(Die Flitterwochen der Pressfreiheit)*; ce sont sept articles choisis par M. B. dans les vingt-sept qu'il publia en 1848 dans la *Mainzer Zeitung*, du mois de mars au mois de mai. Lui-même les apprécie justement, déclare que l'unité allemande ne lui semblait alors possible que sous la forme républicaine, note les traits caractéristiques de sa propre polémique : profonde méfiance contre les familles régnantes et leurs partisans, enthousiasme ardent pour la Révolution, et un fonds d'idées philosophiques et économiques, « à la vérité, un peu doctrinaire, mais que la fraicheur de la jeunesse a préservé de la sécheresse, et qui par suite ajoute au coloris une nuance originale ».

II. « Souvenirs de l'insurrection du Palatinat, en mai et juin 1849 » : tableau très détaillé et très instructif, voire aussi amusant qu'instructif. L'auteur retrace avec verve le désordre et l'indiscipline des insurgés, l'indécision et les lenteurs du gouvernement provisoire,

les causes de l'inévitable défaite : les chefs du mouvement descendent aux plus infimes détails et tout en délibérant sur les mesures les plus importantes, font le métier de secrétaire ou de gendarme; les sous-ordres, pour la plupart du dehors, sont incapables; l'argent manque; pas de journaux; pas d'officiers; partout le tumulte et la confusion; on a fait une révolution et on est fort embarrassé de l'avoir faite. Mais recommandons surtout au lecteur la peinture que M. B. trace de l'armée ou de ce rassemblement d'hommes qui n'ont ni armes, ni chevaux, ni munitions, ni commandement; le gouvernement n'ose s'emparer de Landau et de Germersheim qui lui auraient ouvert leurs portes, s'il avait déployé un peu de vigueur; il met à la tête des troupes le polonais Ruppert qui ne sait et n'entend qu'une chose, ne connait qu'un seul moyen, qu'une seule disposition « former des pelotons » (p. 143); aussi la résistance n'est sérieuse sur aucun point, et les Prussiens se saisissent du Palatinat presque sans coup férir.

III. « Juchhe nach Italia » est une brochure inspirée par la guerre d'Italie. L'auteur comprit dès le mois de mai 1859 qu'une nouvelle ère commençait pour la politique européenne et que l'unité allemande suivrait l'unité italienne, si la Prusse ne restait pas sourde à l'appel du destin. Mais on pensait différemment au-delà du Rhin; on prenait parti pour l'Autriche; on conseillait à la Prusse de se ranger du côté de François-Joseph et, comme on disait, de défendre le Rhin sur le Tessin; cette opinion était soutenue par Lothar Bucher, Rodbertus Berg et Fröbel. M. B. résolut de lutter contre ce « courant », et dans le *Juchhe* il conseille à l'Allemagne d'applaudir à la délivrance de l'Italie qui ne peut secouer le joug des Habsbourg qu'à l'aide des Français; ce n'est pas sur le Pô ni sur le Mincio qu'est le boulevard de la grandeur allemande; il faut être maitre chez soi, *bei Euch selbst daheim*, et non à Milan et à Vérone.

IV-V. Articles tirés des deux volumes parus en 1860 et en 1861 sous le titre « Études démocratiques » et relatifs au rôle de la Prusse et à son hégémonie en Allemagne.

V. « Berlin à Paris » (1862).

VI. « Des limites de l'humour en politique » (1863).

VII. « Vieux partis et situation nouvelle » (1866), études qui éclairent d'une vive lumière la situation d'âme des démocrates allemands après Sadowa. On remarquera dans l'article *France* les pages 319-321, — très utiles à consulter pour tous ceux qui veulent connaître exactement l'influence de la littérature et de la science de l'Allemagne dans notre pays — et nombre de réflexions et de constatations intéressantes : par exemple, que l'ignorance géographique des Français et leur frivole suffisance leur faisaient croire que les Allemands du Rhin étaient une sorte d'Allemands de seconde classe très heureux d'être de nouveau « départementés »; qu'après Sadowa la vanité nationale a été offensée et qu'on était attristé, blessé de n'avoir plus en Europe la seule armée irrésistible

et sûre de la victoire; mais, quoi que dise M. Bamberger, le *Temps* n'avait-il pas raison de « sonner le tocsin », d'annoncer le danger menaçant, d'écrire que le Prussien « ouvrait la bouche pour avaler l'Alsace et la Lorraine » et ce *Notgeschrei* était-il *lœcherlich*, ce cri de détresse était-il ridicule [1]?

VIII. *Monsieur de Bismarck.* M. B. a bien fait de reproduire en français cet article qui parut au mois de février 1867 dans la *Revue moderne*, non seulement parce que l'article est écrit en un français excellent, nerveux et savoureux, mais parce qu'il contient « une enquête sur les idées et les procédés » du ministre prussien, enquête consciencieuse, habilement et sûrement menée; Bismarck, conclut M. Bamberger, est né révolutionnaire, et « en entendant cet aristocrate proclamer à tout propos la supériorité du fait accompli, le remède du sang, du fer, du feu, n'est-on pas, malgré soi, forcé de penser à ces Jupiter tonnants d'une autre époque, qui disaient que les révolutions ne se faisaient pas avec l'eau de lavande, qu'avec du pain et du fer on va au bout du monde »? (p. 434).

Nous en avons assez dit pour donner envie aux lecteurs français de parcourir cette suite d'études où l'un des meilleurs publicistes de notre époque a exprimé d'une façon spirituelle, vive, suggestive ses impressions et ses idées sur tant de mémorables événements.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous n'avons pas à apprécier ici le nouvel ouvrage de M. Jean Heimweh, *La guerre et la frontière du Rhin* (Paris, Colin, in-8°, 111 p.). L'auteur ne croit pas la question tranchée. Avec une connaissance étendue des événements du passé et dans cette langue simple, forte et grave qu'on lui connaît, il publie trois écrits distincts et néanmoins liés l'un à l'autre : 1° *La guerre et la frontière du Rhin* (p. 1-72) où il plaide en faveur d'une solution pacifique de la question d'Alsace-Lorraine; 2° *Réponse à Pan Aryan et à M. Love* (p. 73-83) et 3° *Réponse à M. Franz Wirth* (p. 85-111), où il définit sa solution, repousse l'idée de partager le pays annexé d'après le langage des habitants, combat énergiquement l'idée du statu-quo, et propose de céder à l'Allemagne une belle colonie de peuplement, le Tonkin ou Madagascar, en échange de l'Alsace-Lorraine qui reviendrait à la France et qui serait militairement neutralisée et réduite à l'état de pays ouvert par le démantèlement des places fortes; il consent même à donner aux Allemands une satisfaction d'amour-propre; Strasbourg serait ville libre et il y aurait dans cette cité internationale une grande Université mixte où se mêleraient les savants et les chrétiens des deux nations.

— Vient de paraître chez A. Colin : *Discours et opinions de Jules Ferry*, publiés avec commentaires et notes, par Paul Robiquet; t. III : *Les lois scolaires (1re partie)* :

---

1. Lavallée était professeur à Saint-Cyr, et non à Polytechnique (p. 319).

La loi sur la liberté de l'Enseignement supérieur; l'article 7; les décrets; la loi sur le conseil supérieur; la loi sur les titres de capacité. Paris, XII-589 pp. in-8°. Prix : 10 francs.

— A noter dans la *Revue d'Auvergne* (n° 1, janvier-février, p. 45-52) un instructif article de M. HAUSER sur le récent livre de M. de Maulde. M. Hauser juge que certaines parties de l'ouvrage sont presque neuves, notamment le récit des intrigues de François avec Venise et de son animosité naissante contre Bourbon; il loue des pages séduisantes et de jolies études sur le développement des arts à la petite cour de Cognac, sur l'influence de l'italianisme, sur les plaisirs, les goûts, les dépenses du futur roi, et ne marchande pas les compliments à cette « charmante et solide contribution à l'histoire de la Renaissance française ». Mais il trouve que M. de Maulde est visiblement mal disposé pour Louise de Savoie et donne une interprétation hasardée du rôle de Louise dans le procès de Gié. Il lui reproche surtout de trop s'aider de l'*Heptaméron* et d' « introduire des fantaisies » dans son récit : « transporter le roman dans l'histoire, écrire Bonnivet et Marguerite partout où il y a Floride et Amadour, ce n'est pas faire œuvre de science... Il n'y a rien, d'ailleurs, dans le texte de la *Nouvelle*, de ce que M. de Maulde a voulu nous y faire voir ».

— M. Joseph REINACH a réuni en un volume quelques-unes des meilleures études de Colani (*T. Colani, Essais de critique historique, philosophique et littéraire*, Paris, Chailley. In-8°, XVIII et 318 p.). Ces études sont les suivantes : Victor Cousin jugé par ses contemporains; La correspondance de Sainte-Beuve; La Révolution jugée par M. Taine; La Bible; M. Ollivier et le concile du Vatican; La politique de Napoléon III en 1866; La religion nouvelle; Le parti catholique sous la monarchie de juillet; Les Rougon-Macquart; Les confessions de M. Renan; Le plan de Bismarck; Guillaume Ier, empereur d'Allemagne, roi de Prusse; Le caractère d'Hamlet; Encore Hamlet. La préface que M. Joseph Reinach a mise en tête du volume, rend pleine justice à Colani : « sa critique a été d'un maître; elle va au fond des choses; aucune complaisance, aucun engouement; il prise, tout comme un autre, les qualités du style; mais ce qu'il cherche à dégager, c'est le fait exact et la pensée précise; il est un juge et procède à la critique comme à une instruction; nul n'a dénoncé avec plus de mépris les supercheries philosophiques de Cousin, avec plus de mordante ironie les prétentions scientiques de M. Zola... Sa dialectique est nerveuse, parfois brutale; il lui arrive de prendre une massue pour écraser une mouche, mais il ne faiblit pas quand il se trouve en présence de plus grosses bêtes... Mais Colani, journaliste politique, était venu trop tard dans un monde trop frivole;... il devait mourir en pleine défaite de ses idées les plus chères. »

— Le 22 mai, à trois heures de l'après-midi, Me Demanche, notaire, a mis l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* en vente. Le nombre des compétiteurs a été grand, la lutte des plus vives. En fin de compte, M. le général Jung, député, s'est trouvé devenir le directeur du journal, et M. Lenègre, son beau-frère, l'administrateur-gérant. M. Jung, dans une « présentation », assure que rien ne sera changé provisoirement dans la ligne de conduite suivie jusqu'ici et réclame les bons conseils de ses abonnés pour prendre, s'il y a lieu, des dispositions nouvelles.

ALLEMAGNE. — M. Friedrich WEIDLING a réédité la *Deutsche Grammatik* de Jean Clajus (Strasbourg, Trübner, 1894. In-8°, LXXVI et 179 p. 6 mark). Il la réimprime d'après le plus ancien imprimé de 1578 en donnant les variantes des autres éditions. Son introduction très soignée renferme une biographie de Clajus ou Clay, une bibliographie de sa *Grammatica germanicae linguae*, une étude sur cet ouvrage, sur l'orthographe de Clay, sur sa phonétique et sa morphologie, sur sa méthode et

sur ses devanciers Oelinger et Albertus, une liste alphabétique de tous les mots intéressants qu'il emploie, etc.

— Un pasteur de Bukarest, M. Eugène Filtsch, a publié naguère un livre sur le développement religieux de Gœthe (*Goethes religiœse Entwickelung, ein Beitrag zu seiner inneren Lebensgeschichte*. Gotha, Perthes, 1894. In-8°, vi et 366 p.). Il a divisé son ouvrage en dix chapitres : enfance, jeunesse, travaux théologiques, la période de crise, les dix premières années à Weimar, le voyage d'Italie, l'amitié de Schiller, les années de guerre, le sage de Weimar, conclusion. C'est un travail solide, fait avec conscience, appuyé sur de nombreuses lectures, et qui mérite d'être consulté.

— L'auteur d'un livre en deux volumes sur Wordsworth, Marie Gothein (*William Wordsworth, sein Leben, seine Werke, seine Zeitgenossen*. Halle, Niemeyer, 1893. In-8°, xii, 374 et 178 p.), s'est bien acquitté de sa tâche. Dans le premier volume, divisé en neuf chapitres, il raconte la vie du poète et analyse ses œuvres. Il s'est servi surtout, dans la partie biographique de son ouvrage, de l'édition de Knight, et il retrace l'existence de Wordsworth avec d'amples détails. Mais il ne se contente pas de nous présenter son héros; il caractérise au passage les amis de Wordsworth, notamment Coleridge, Southey, De Quincey, Crabb Robinson, dont il a consulté les papiers, et une foule d'autres. L'appréciation des poèmes se mêle au récit, et l'auteur a toujours soin de comparer Wordsworth à ses devanciers (voir, par exemple, ce qu'il dit du réalisme du poète à propos des ballades lyriques, de ses sentiments démocratiques, de sa philosophie et de l'influence qu'eurent sur lui les anciens). Bref, le livre répond à son but, qui est de « naturaliser » *(einbürgern)* chez ses compatriotes un homme peut-être moins connu en Allemagne qu'en France. Le second volume renferme des traductions qui sont faites avec soin, avec élégance, et où l'auteur a presque toujours gardé le mètre de l'original. I, p. 23-25, lire Beaupuy, au lieu de *Beaupuis*.

ANGLETERRE. — M. Karl Breul a rédigé un *Handy bibliographical Guide to the study of the German language and literature* (Londres, Hachette, 1895, in-8, 133 p.) destiné à ceux qui apprennent et enseignent l'allemand. Il énumère d'abord les périodiques, puis les collections et recueils d'études, passe ensuite aux ouvrages de langue et de grammaire, aux dictionnaires, aux œuvres d'histoire littéraire et de biographie, aux éditions des classiques. Le livre est un simple manuel et ne donne que l'essentiel; mais il renferme un index et il sera aussi utile qu'il est commode et clairement disposé.

— Un des volumes de la collection historique de Cambridge, dû à M. J. H. Rose et intitulé *The Revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815* (Cambridge, University Press, 1894. In-8, vi et 388 p.), est un très bon manuel qui contient en appendice des documents et des cartes utiles. Il comprend onze chapitres : Faiblesse de l'Europe; Louis XVI; la Constituante; les Girondins; les Jacobins; le Directoire; le Consulat; Napoléon; La réaction nationale; Les guerres de la délivrance; Reconstruction de l'Europe. L'auteur a consulté les ouvrages les plus récents et il a réussi à faire un récit aussi intéressant qu'instructif. Il sait condenser les choses et on louera non seulement l'étendue de ses lectures, mais sa façon claire, rapide, nerveuse de les résumer. Il a tort de dire que l'Union de Gœttingue « désira introner le naturalisme en littérature comme en politique », que le prince-archevêque (et non *évêque*) de Mayence patronisait l'ordre des Illuminés, que Drouet était un « *village* postmaster », que Dumouriez était, comme Mirabeau, de « la nouvelle noblesse de Provence », que les Prussiens prirent Longwy avec l'aide des émigrés, que Dumouriez obéit à l'ordre de Servan lorsqu'il occupa l'Argonne et conclut un arrangement secret avec Bruns-

wick pour suspendre les hostilités, que Thionville fit une résistance obstinée, que les Illuminés se levèrent en Allemagne pour accueillir les Français, que le vaincu de Neerwinden voulait placer Louis-Philippe sur le trône et qu'il déserta le 3 avri (lire le 5), que *treize* armées pressèrent les alliés dès le mois d'août 1793. Mais il a réussi, comme il voulait, à mettre en lumière « les événements et les crises qui ont exercé la plus grande influence sur la formation du système européen », et malgré les erreurs inévitables de détail, son manuel offre aux étudiants anglais un profitable tableau d'ensemble.

BELGIQUE. — M. Léon Maréchal, professeur à l'Athénée royal de Hasselt, a publié à l'usage de la classe de troisième une *Anthologie grecque* (Liège, Dessain. In-8, 87 p.). Ce choix de morceaux empruntés aux poètes ioniens et attiques est fait avec goût ; l'éditeur a mis à contribution les meilleurs auteurs — à l'exception d'Homère et de Babrius, inscrits au programme d'autres classes. L'ordre qu'il adopte est celui du développement historique des genres, épopée, lyrisme, drame, combiné avec l'ordre chronologique des écrivains. Les textes, où, pour plus de clarté, les signes de ponctuation ont été prodigués, sont tirés des meilleures et plus récentes éditions, notamment de Stadtmüller et de Bergk. Ils sont précédés de notices sommaires qui ont pour but de faire comprendre l'esprit et le caractère des œuvres. Le commentaire, où M. Léon Maréchal met à profit les travaux de l'érudition française et allemande, est copieux, destiné à alléger la tâche de l'élève, et l'éditeur a eu raison, puisque les dialectes ionien et attique sont seuls étudiés dans la classe de troisième, de signaler, à mesure qu'elles se présentent, les formes du dialecte épique.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juin 1895.

Sur le rapport présenté par M. Longnon au nom de la commission des antiquités
de la France, l'Académie décerne les récompenses suivantes : Première médaille :
M. François Delaborde, *Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville*, suivi d'un
catalogue de leurs actes. — Deuxième médaille : M. Ernest Petit, *Histoire des ducs*
de Bourgogne et de la race capétienne. — Troisième médaille : M. Edouard Favre,
Eudes, comte de Paris et roi de France. — Première mention : M. A. Claudin,
pour une série de brochures sur les origines de l'imprimerie en diverses villes de
France. Deuxième mention : M. Louis Guibert, *Laron, topographie, archéologie,*
histoire. — Troisième mention : M. Jules Finot, *Étude historique sur les relations*
commerciales entre la France et la Flandre au moyen âge. — Quatrième mention :
M. Achille Bardon, *Histoire de la ville d'Alais de 1250 à 1340*. - Cinquième
mention : M. le marquis de Rochambeau, *Le Vendômois. Epigraphie et iconographie.*
M. W. Helbig continue la lecture de son mémoire sur les origines et les carac-
tères de l'art dit « mycénien ». — M. Perrot expose les raisons qui lui font préférer
l'opinion généralement admise à celle de M. Helbig. — M. Ravaisson croit que la
question ne peut être résolue que par l'examen direct et la comparaison des monu-
ments ; il s'est livré à ce travail et déclare que les résultats de son enquête sont en
contradiction avec la thèse soutenue par M. Helbig.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 24 juin — 1895

263. — **De l'étude et de l'interprétation de nos monuments runiques**[1], par Ludv. F.-A. Wimmer, p. 1-116 de *Indbydelsesskrift til Kjœbenhavns Universittes Aarsfest i Anledning af Hans Majestæts Kongens Fœdselsdag Den 8de April 1895*. Copenhague, Imprimerie Thiele, 1895, 134 p. in-4.

L'auteur, étant sur le point de faire paraître les *Runes historiques du Danemark*, qui forment la première partie de sa grande publication sur les monuments runiques de ce pays, a voulu exposer la méthode d'investigation qu'il a suivie et quelques-uns des résultats obtenus par sa persévérance et sa perspicacité. Il débute par un coup d'œil sur les travaux de ses prédécesseurs dans cette carrière hérissée de difficultés, et il constate que si l'historien Saxo Grammaticus a mentionné quelques-uns de ces monuments, dès la fin du xiie siècle, il les connaissait moins par la lecture de leurs inscriptions que par de vagues et décevantes traditions populaires. C'est seulement dans les dernières années du xvie siècle que l'on commença de copier quelques inscriptions et de publier des alphabets runiques. Le premier travail d'ensemble sur ce sujet est dû à Olaus Wormius qui, s'appuyant sur ses propres observations et sur les rapports officiels demandés aux ecclésiastiques, fit connaître dans ses *Danica Monumenta* (1643 in-f°) et ses *Additamenta* (1650) cent quarante-cinq monuments dont quatre-vingt-neuf pour le Danemark et ses provinces d'Outre-Sund. Malgré les erreurs inévitables pour un début, ce recueil a conservé sa valeur jusqu'à nos jours; car Joh. Meier (1654), P. Syv (1685), Th. Br. Bircherod (1701), E. Pontoppidan (1739), L. de Thurah (1759), qui traitèrent des points de détail, ne firent pas faire de progrès à la runologie. Il faut descendre jusqu'en 1799 pour citer J. C. Jürgensen et J. M. Schultz qui étudièrent avec critique deux pierres runiques trouvées près de Slesvig. En 1824, Nyerup ne comptait que

1. *Om Undersœgelsen og Tolkningen af vore Runemindesmœrker*.

vingt-quatre de ces monuments dans les États danois d'alors, en y comprenant les duchés Nordalbingiens. De fructueuses recherches ont presque décuplé ce chiffre. M. Wimmer en connaît, pour le Danemark et la Skanie, deux cent vingt-quatre dont quarante au lieu de dix pour la petite île de Bornholm.

Le travail qu'il a mené à bonne fin avait été entrepris par le savant bibliothécaire de l'Université P. G. Thorsen, qui décrivit amplement les *Monuments runiques du Slesvig* (1864) et, avec beaucoup moins de détails, ceux du Jutland (1879-1880). Certaines parties en avaient été traitées par Rafn dans les *Antiquités de l'Orient* (1856) et les *Annales d'archéologie et d'histoire septentrionales* (1859), ainsi que par le professeur G. Stephens dans sa splendide publication : *The Oldnorthern runic Monuments of Scandinavia and England* (1866-1868 et 1884, 3 vol. in-fol.). Mais beaucoup de traits essentiels et de remarques importantes avaient échappé à l'attention de ces savants n'ayant vu par eux-mêmes que fort peu des originaux et travaillant d'après les dessins d'artistes qui, pour être habiles, n'étaient pas nécessairement versés en linguistique et en paléographie. Pour parer à ces inconvénients, M. Wimmer a visité, dans le courant des étés de 1876-1879, 1882, 1892-1894, tous les monuments dont il avait à s'occuper et, ne se contentant pas des dessins exécutés sous ses yeux par un spécialiste des plus compétents, M. Magnus Petersen, il fit lui-même des estampages, prit les mesures, examina les inscriptions à diverses reprises sous les jours les plus divers, de sorte que son travail peut être regardé comme définitif et complet, jusqu'à ce que de nouvelles trouvailles nécessitent des suppléments. La grande expérience qu'il a acquise et la réputation universelle dont il jouit comme profond runologue, donnent le plus grand poids à ses observations, aussi bien qu'à ses interprétations.

E. Beauvois.

---

264. — R. Sabbadini. **Gli scolii Donatiani ai due primi atti dell' Eunuco di Terenzio.** (Testo [p. 249-329] e Illustrazioni [p. 363]). Estratto dagli *Studi italiani di filologia classica*, vol. III, Firenze-Roma; Bencini, 1894.

265. — C. Cali. **Studi sur i Priapea e le loro imitazioni.** Catane, Giannotta, 1894, in-8°, 79 p.

266. — Du même : **La vita e le opere di L. Cornelio Sisenna,** ibid., 1894, in-8°, 35 p.

On travaille ferme à l'Université de Catane. J'ai signalé l'an dernier une sorte de préface de M. Sabbadini, préparée en vue d'une édition ou d'un projet d'édition du Commentaire de Donat sur Térence: et un peu plus tard [2] l'étude sur les Silves de Stace de M. Curcio.

1. Voir la Revue du 12 mars.
2. Voir a Revue du 29 octobre.

Voici la suite du travail du maître et deux études d'un autre de ses élèves.

D'abord l'édition du Commentaire de Donat sur les deux premiers actes de l'Eunuque. M. S. a choisi d'abord cette pièce (p. 249) parce qu'il pouvait ainsi utiliser ses collations de manuscrits italiens, et en même temps se passer d'une collation du Par. 7920. Deux manuscrits nouveaux sont ici collationnés, dont un, qui est à Florence, se rattache à la première classe. Le classement général proposé antérieurement n'est pas modifié. En tête une page pour relier cette étude à la précédente. A la fin un supplément d'une trentaine de pages : considérations sur les manuscrits ; distinctions à faire parmi les scolies ; notes sur le texte. On a l'avantage avec ce nouveau fascicule de quitter les discussions et les hypothèses, où se sent toujours la part de l'incertitude, pour en venir à l'application, à ce qu'il y a de plus solide, aux textes. M. S. a su faire ressortir par des distinctions typographiques très claires les différents groupes de scolies. La partie du Commentaire qui paraît représenter pour nous la première rédaction (c'est la plus étendue), est imprimée en caractères droits ; les autres scolies en italiques. De petits chiffres en vedette près des numéros des vers servent à distinguer les scolies parallèles. Grâce à M. S. grâce à son étude générale, à l'application qu'il en fait ici et que sans doute il poursuivra, nous allons enfin commencer à voir un peu plus clair dans les broussailles du commentaire de Donat.

Après le maître venons aux deux études d'un de ses élèves, qui, malgré leurs qualités, ne sont toutefois que des travaux de débutant. D'une part M. Cali a rassemblé tout ce qu'on sait de la vie et des ouvrages de Sisenna et il a tâché de faire revivre cette figure originale d'un contemporain de Varron et de Cicéron dans une étude qui est soignée et consciencieuse. M. C. est bien informé ; on trouverait souvent qu'il l'est trop bien, tant sont multipliés ici et même entassés les textes et les références. N'arrive-t-il pas à l'auteur de s'y perdre lui-même [1] ?

On pourrait aussi relever çà et là des longueurs ; bien des analyses inutiles de polémiques surannées et sans fondement. J'ajouterais, que M. C. abuse des hypothèses, si je ne devinais la réplique de l'auteur, à savoir qu'elles sont inévitables en un sujet où les preuves formelles font le plus souvent défaut. Mais M. C. ne pourrait justifier aussi facilement les fautes d'impression nombreuses et agaçantes qui émaillent ses deux études et dont les errata n'ont corrigé qu'une faible partie [2].

---

1. Ainsi p. 21 au milieu, où M. C. justifie la correction assez vraisemblable qu'il propose pour Cicéron, *Pro Corn*, I, fg. M. 37 : *<non> longe dissimilis, sed tamen...* comme si ce texte faisait partie des Verrines.

2. Voici à titre d'exemples : p. 7 au renvoi à la n. 20 : Madwig ; p. 10, l. 7 : Leliusque ; p. 12, à la 3e ligne avant la fin : scriptorem pour scriptorum ; et de même pour n'y pas revenir, dans l'étude sur les Priapées, p. 51 au milieu, dans le 4e vers : *hunc* pour *nunc* ; *ibid.*, au v. 15 : lisez : excreet etc.

Avant de nous raconter la vie et le rôle politique et littéraire de Sisenna M. C. s'était attaqué à un sujet plus difficile, à une étude des priapées. Ici tout en restant fidèle aux qualités comme aux défauts [1] que j'ai relevés, M. C. avait montré suivant moi plus d'originalité. Pour rester sur le domaine habituel de nos études, laissons de côté dans cette plaquette le § 4 (p. 56 et s.) qui traite des imitations des priapées, et mentionnons d'un mot la description d'un manuscrit de Catane du xve siècle qui forme la fin de la brochure. A cette notice, aux recherches faites dans les bibliothèques italiennes, au soin avec lequel est précisée la date et la forme de la publication à la renaissance, on reconnaît facilement un élève de M. Sabbadini. Toutes ces indications ont leur prix ; il nous importe de savoir sur quoi les savants de l'époque s'appuyaient ou prétendaient s'appuyer, et nous avons encore un moyen de remonter plus haut en apprenant de M. C. quels sont dans les manuscrits italiens du xiie au xve les titres et les suscriptions des recueils ou des épigrammes controversées. Ajoutons que l'auteur a des idées et défend sur certains points des thèses personnelles, qui sont nouvelles et me paraissent d'ailleurs très soutenables : ainsi (p. 30) M. C. croit que les *priapea* sont des poèmes moins anciens qu'on ne le dit généralement ; que les auteurs ont imité Martial au lieu d'être imités par lui. Tout ce qui regarde la date de ces compositions me paraît juste, et de même la discussion contre Ribbeck sur le sens à donner à *vel præcipue* dans la phrase célèbre de Pline le Jeune (v, 3, p. 19 et s.).

En somme on trouvera beaucoup de bonnes choses dans ces divers travaux et tous les latinistes doivent une reconnaissance particulière à l'école de Catane pour ses bonnes publications.

Émile THOMAS.

Monumenta Germaniae historica, Auctorum antiquissimorum, tom. XI.

267. — **Chronica minora saec.** IV, V, VI, VII. Edidit Ch. MOMMSEN. Volumen II (accedunt tabulae duae). Berolini, apud Weidmannos, 1894. 506 pp. in-4, Prix : 17 m.

Ce volume contient principalement des textes de provenance espagnole ou africaine : Hydace, Marcellinus, Cassiodore, Victor *Tonnennensis*, Jean de Biclar, la chronique de Sarragosse, Marius d'Avenches, Isidore ; ce dernier occupe plus de la moitié du volume. M. Mommsen a non seulement établi ces textes sur les manuscrits existants (dont il donne de longues listes), mais il les a fait précéder de véritables études

1. Comme exemple de fausse érudition, citons ici la note 3 de la p. 11, où sont entassés vingt-trois renvois aux inscriptions pompéiennes ; quand on s'y reporte, on trouve les choses les plus différentes, mais rien ou presque rien de ce que le texte pouvait faire attendre.

historiques et critiques. Il faut signaler surtout les notices sur les auteurs où se trouvent rassemblées toute les données de leur biographie. Il est arrivé ainsi à M. M. de fixer les noms d'Isidore, comme naguère ceux de Cassiodore ; l'épithète de *Iunior* ne lui a pas été donnée après coup, pour le distinguer d'Isidore de Péluse ; c'est vraisemblablement un deuxième nom, de même que *Senator* est un des noms multiples de Cassiodore. Dans les additions à l'*Historia Gothorum* d'Isidore, M. M. publie trois formes différentes d'un morceau intitulé *de proprietatibus gentium*. Ce texte est intéressant pour ceux qui s'occupent de l'histoire des lettres et de l'enseignement à l'époque des invasions. Il paraît être, en effet, un de ces courts traités, comme les *uoces animalium*, les *septem miracula*, où la science antique s'était cristallisée sous forme de catalogues. Il serait intéressant de chercher les liens qui peuvent exister entre ces fragments, et le *liber glossarum* et les manuels d'où certaines scolies d'auteurs classiques paraissent dérivées. Quoi qu'il en soit, M. M. aurait pu renvoyer aux deux articles de M. Wölfflin dans l'*Archiv für lat. Lexicographie : Zur Psychologie der Völker des Altertums* (t. VI, pp. 133 et 333) où se trouvent réunis de nombreux textes qui peuvent être la source de ces listes ; un passage d'Isidore, *Orig.*, IX, II, 105, est notamment cité. On peut aussi comparer un développement curieux d'une lettre écrite en 418 par Honorius et Théodose II (*Monumenta germaniae, Epist.*, t. III, p. 14, ll. 16 sqq.). Pour la chronique abrégée d'Isidore, M. M. n'a pas connu un ms de la Mazarine, n. 127, du XI[e] siècle, qui présente une disposition très satisfaisante de ses éléments en colonnes ; il y aurait eu aussi quelque intérêt à connaître l'opinion de M. Mommsen sur le prologue donné par ce ms. Enfin, B. N. 7530 n'est pas du IX[e] siècle, mais des environs de l'année 779[1].

Paul LEJAY.

---

268. — **La poésie du moyen âge. Leçons et lectures,** par Gaston PARIS, membre de l'Institut. Deuxième série. Paris, librairie Hachette, 1895, in-16 de xv-267 p.

La deuxième série des *Leçons et lectures* n'est pas moins intéressante et pas moins remarquable que la première : elle n'aura pas moins de succès. La simple énumération des morceaux dont elle est formée sera pour tous les esprits cultivés un de ces attraits auxquels on ne résiste pas. La succulence et l'éclat du festin garantissent l'appétit et la joie des convives. Voici le menu : I. *La littérature française au* XII[e] *siècle*. Leçon d'ouverture faite au Collège de France, le 7 décembre 1871[2].

---

1. Cf. *Rev. de phil.*, XVIII (1894), 42 sqq.
2. Cette leçon et une autre sont les seules qui n'aient pas été reproduites telles qu'elles avaient été prononcées. Sur les quelques additions et rectifications qu'a dû faire l'éminent professeur, voir une note explicative à la fin du volume (p. 263-265).

II. *L'esprit normand en Angleterre*. Leçon d'ouverture faite au Collège de France, le mercredi 4 décembre 1878. III. *Les contes orientaux dans la littérature française du moyen âge*. Leçon d'ouverture faite au Collège de France, le mercredi 9 décembre 1874 [1]. IV. *La légende du mari aux deux femmes*. Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le mercredi 18 novembre 1887 [2]. V. *La parabole des trois anneaux*. Conférence faite à la Société des *Études juives*, le 9 mai 1884 [3]. VI. *Siger de Brabant*. Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1881. VII. *La littérature française au* XV[e] *siècle*. Leçon d'ouverture faite au Collège de France, le mercredi 7 décembre 1875. VIII. *La poésie française au* XV[e] *siècle*. Leçon d'ouverture faite au Collège de France, le mercredi 9 décembre 1885.

On trouvera dans la *Préface* la meilleure analyse qu'il soit possible de donner d'un aussi riche et aussi beau recueil. Voici comment, par exemple, M. Gaston Paris nous fait connaître en quelques lignes l'esquisse de l'histoire de l'époque classique de la littérature française au moyen âge qui constitue le premier chapitre (p. x) : « La leçon sur *La Littérature au* XII[e] *siècle* nous montre la poésie française s'imposant à l'Europe entière, conquérant l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, et jusqu'à la Norvège, et partout suscitant une poésie à son image ; mais cette poésie elle-même, quand on l'étudie dans sa formation, n'est pas, il s'en faut, tout entière indigène et spontanée : sans parler de ses origines latines, ni du christianisme, qui n'est pas né en Gaule, elle a des sources germaniques, celtiques et provençales. Ainsi, quand nous remontons aux temps les plus reculés de notre vie littéraire, nous y trouvons, au lieu d'un développement isolé, une extraordinaire abondance de germes étrangers de toute provenance, adoptés, assimilés, transformés, et c'est grâce à cette large pénétration de tous les éléments ambiants dans sa circulation intime que cette vie déploie une sève assez puissante et assez générale pour féconder toute l'Europe autour d'elle [4]. »

Je ne louerai pas — ce serait si superflu ! — l'érudition et la sagacité

---

1. La leçon a été quelque peu modifiée d'après les remarques de M. Paul Meyer dans *Les contes moralisés de Nicole Bozon* (Paris, 1889). Voir (p. 265-266) une note où M. G. P. signale aussi le récent et important travail de M. J. Bédier sur *Les Fabliaux* (Paris, 1895, 2[e] édition).

2. Cette lecture n'est, dit l'auteur (p. 109, note 1), que le résumé d'une étude étendue sur le même sujet, qui devait paraître il y a sept ans et qui n'est pas encore terminée. On y trouvera rapprochées du récit en question, avec d'autres histoires, la légende de N.-D. de Liesse et la seconde partie du roman d'*Ille et Galeron*.

3. M. G. P. annonce (p. 131, note 1) qu'il a l'intention de reprendre ailleurs cette étude en l'accompagnant des notes et des recherches de détail qui manquent ici, et en indiquant les travaux des savants qui l'ont précédé dans l'examen de la Parabole des Trois anneaux.

4. En une seule page, la page IX, l'auteur résume en quelques mots frappants les études sur les *Contes orientaux*, le *Mari aux deux femmes*, la *Parabole des trois anneaux*.

du critique, également merveilleuses. Je ne louerai pas davantage les magistrales qualités de l'écrivain, si clair, si pur, parfois si éloquent [1], toujours si français. Je me contenterai d'appeler l'attention sur quelques passages de son recueil qui, à divers points de vue, en feront apprécier l'immense intérêt.

Notons d'abord des portraits, ou, si l'on aime mieux, des croquis tous heureusement enlevés, comme ces croquis de deux époux qui se ressemblaient si peu (p. 14) : « Aliénor de Guyenne avait le goût le plus vif pour tous les plaisirs et aussi pour ceux de l'esprit ». — « Louis VII avait dans ses mœurs et dans son caractère, mais à ce qu'il semble aussi dans ses goûts, la bonhomie facile, enjouée et un peu ordinaire d'un bon bourgeois. » Relevons (p. 16) ce juste hommage à nos rois du XIIe siècle : « Ils ont travaillé avec patience, avec intelligence, avec succès à l'œuvre héréditaire qui était aussi l'œuvre nationale ; et c'est grâce à leur esprit de conduite, à leur courage, à leur labeur que la France, au siècle suivant, a pu jouir du règne admirable de saint Louis. » Mentionnons quelques appréciations littéraires qui resteront définitives : « Gui de Couci, le plus parfait peut-être des chansonniers courtois de la première période » (p. 17) ; L'auteur de la *Vie de saint Thomas,* une des œuvres les plus dignes d'attention que cette époque nous ait laissées » (p. 17) ; « Le plus habile des poètes du temps, Chrétien de Troies, le premier maître du style français » (p. 18) ; « Celui qui devait écrire le plus fier et le plus simplement puissant des récits historiques du moyen âge, Joffroy, seigneur de Villehardouin » (p. 19). Donnons une mention des plus honorables aux passages sur Lambert d'Ardres (p. 25-26), sur l'architecture normande (p. 58-59), sur la littérature anglaise (p. 74), « la littérature de Chaucer et de Shakespeare, de Milton et de Macaulay, de Byron et de Tennyson » [2], sur l'histoire généalogique de la délicieuse fable : *Le meunier, son fils et l'âne* (p. 92-101), histoire où du récit de Malherbe transmis par Racan sont ingénieusement et agréablement rapprochés une facétie du Pogge, un sermon de

1. Voir notamment (p. 43) le passage animé d'un souffle si élevé qui débute ainsi : « On peut comparer notre ancienne poésie à ces arbres étonnants qui croissent dans l'Inde et dont les rameaux, recourbés au loin, atteignent la terre, s'y enracinent et deviennent des arbres à leur tour. Comme un figuier des Banyans produit une forêt, ainsi la poésie française a vu peu à peu l'Europe chrétienne se couvrir autour d'elle d'une merveilleuse frondaison, etc. »

2. M. G. P. termine ainsi : « Sur la rude souche gasconne à moitié desséchée la culture normande a greffé des rameaux élégants et féconds, et la sève native, rappelée pour ainsi dire de son sommeil, s'est élevée avec vigueur et a fait, des racines profondes, surgir toute une floraison puissante, à la fois antique et nouvelle. » J'ai retrouvé dans les paroles de l'orateur l'écho de ce que me disait, un jour, mon inoubliable maître et ami Paulin Paris, qui, grand admirateur de la littérature anglaise, et surtout de la poésie de lord Byron, attribuait au sang normand, infusé dans les veines des primitifs habitants de l'Angleterre, une influence régénératrice et impérissable. Tout cela vient de nous, disait-il, nous avons été les semeurs de ces magnifiques moissons.

saint Bernardin de Sienne, un conte de l'auteur arabe du XIIIe siècle, Ibn-Saïd, une autre version tirée du *Comte Lucanor*, de l'infant don Juan Manuel, etc., sur l'étude comparative de la légende du *Mari aux deux femmes* où les sources allemande et française sont signalées de la façon la plus curieuse et, parmi ces dernières, « le beau lai d'*Éliduc*, le chef-d'œuvre de Marie de France, et l'une des œuvres les plus poétiques que nous ait laissées le moyen âge » (p. 119)[1], et de la parabole des *Trois anneaux*, où Salomo aben Verga (XVe siècle) est rapproché du dominicain Étienne de Bourbon (XIIIe siècle) et où les conteurs italiens, l'auteur du *Novellino* (fin du XIIIe siècle), Busone de Gabbio (commencement du XIVe), Giraldi Cintio (XVIe siècle) et l'auteur du *Décaméron* sont rapprochés de Lessing *(Nathan le Sage)* ; sur Jeanne d'Arc « figure qui dépasse en pureté comme en splendeur toutes celles que l'idéal du moyen âge avait inspirées aux imaginations » (p. 215), « la plus sublime et la plus touchante incarnation du génie français » (p. 216) ; sur Georges Chastellain, dont l'auteur dit avec une piquante ironie (p. 223) que « la pompe emphatique de ses phrases interminables, à la fois flottantes et gonflées, rappelle ces vastes robes, aux larges plis, ces opulentes fourrures, ces lourds cimiers surchargés de panaches et de lambrequins bizarrement déchiquetés, que nous voyons éclater en couleurs intenses sur les vitraux flamands de son temps » ; sur Martial d'Auvergne (p. 227-228), sur les *Cent ballades* « vrai bouquet de fleurs, de grâce et de courtoisie, dernier sourire de la société chevaleresque... » (p. 229), sur Charles d'Orléans si spirituellement apprécié en ces termes (p. 231) : « Jamais on n'a dit des riens avec plus de grâce et de finesse, jamais les sentiments doux, tendres sans vraie passion, mélancoliques sans vraie tristesse, n'ont trouvé un interprète plus délicat ; jamais avant lui le français n'avait été manié avec cette aisance et cette adresse. Charles est le premier de nos poètes dont quelques pièces soient devenues classiques et aient mérité, par leur gentillesse et leur fini, de rester dans toutes les mémoires : ces trois gouttes de fraîche rosée sont tout ce qui brille encore et ne s'est pas desséché de la poésie du moyen âge ; » sur Villon, pour lequel M. Gaston Paris éprouve — tempérée par quelques réserves — une vive admiration qu'il exprime en quatre pages pittoresques (232-235) où je ne prends que deux courtes citations : « Aucun poète ne l'a égalé, aucun ne l'égalera peut-être en une chose, dans son absolue sincérité. » — « C'est pourquoi ce fantasque échappé de la Grève a l'honneur d'ouvrir la noble galerie de la poésie française moderne, comme autrefois le fou disait le prologue des graves moralités ou des triomphants mystères ; » sur la *Passion* d'Arnoul Greban (p. 240) ; sur « la meilleure des farces, *Patelin*, cette œuvre vraiment maî-

1. Dans cette étude M. G. P. s'occupe, en passant (p. 103), de la littérature des *fableaux* (forme qui lui paraît préférable à la forme *fabliaux*, de même que (p. 223), il écrit danse *Macabré* et non *Macabre*). Quel inappréciable collaborateur l'Académie française pouvait avoir, pour son *Dictionnaire*, en un tel philologue !

tresse qui n'a pas été surpassée comme invention comique » (p. 252), enfin (p 253-255) sur Antoine de la Sale, auquel l'auteur prodigue avec raison les plus brillants éloges : « C'est [lui] qui introduisit ce genre en France [le conte en prose], et du premier coup il fit un coup de maître. Les *Cent Nouvelles nouvelles* (où Louis XI n'a rien à voir. bien qu'on ne cesse de répéter cette vieille erreur), sont dignes, par leur forme à la fois élégante (quoique prolixe) et familière, de l'excellent prosateur auquel la critique moderne les a restituées, et c est par là surtout qu'elles valent, par l'intérêt des détails, le piquant du dialogue, la justesse narquoise des observations de mœurs et de caractères. Elles sont un texte de langue incomparable et présentent, dans plus d'un de leurs récits, des modèles achevés de l'art de conter... C'est un singulier personnage que cet Antoine de la Sale, né en Provence à la fin du XIVe siècle, capitaine d'aventure au Portugal et en Italie, chargé par René d'Anjou de l'éducation de son fils, gouverneur ensuite des fils du connétable de Saint-Pol, et passant, avec son maître, à la cour de Philippe le Bon, un temps qu'il employa coup sur coup, âgé déjà de plus de soixante ans, à écrire trois chefs-d'œuvre : *Jehan de Saintré*, les *Cent nouvelles* et les *Quinze joies de mariage*. Il y a peu d'écrivains auxquels la poésie française doive autant.... ».

M. Gaston Paris dit avec une charmante modestie (p. VII) : « Si je veux donner une troisième série de ces *Leçons et lectures*, il me faudra me remettre à l'œuvre; je n'ai presque plus rien dans mes tiroirs. Cette troisième série n'est donc pas menaçante. » Nous le supplions tous de fouiller au plus vite jusqu'au fond de ses tiroirs, d'ajouter aux trésors qu'il y trouvera certainement des trésors nouveaux et de nous donner une troisième série à laquelle je promets d'avance, au nom de tous les reconnaissants lecteurs des deux premières séries, le plus enthousiaste accueil.

T. DE L.

---

269. — Paul FOUCART. **La ville de Condé, de 1792 à 1794**. Paris, Maretheux, 1894, in-8°, 66 p.

Le dimanche 2 septembre 1894, la ville de Condé-sur-l'Escaut a fêté la reprise de sa forteresse par les Français en l'an II. A cette occasion, M. Foucard, l'un des auteurs de la *Défense nationale dans le Nord*, a fait une conférence sur l'histoire militaire de Condé. Il a retracé surtout le siège de 1793, et s'il n'a pas consulté aux archives de la guerre quelques pièces importantes, entre autres le mémoire du capitaine du génie Du Gaigneau (qui lui était signalé dans *Valenciennes*, p. 239), il a tiré grand parti des documents des archives municipales de la ville, et il les reproduit pour la plupart dans ses pièces justificatives. Après avoir raconté le siège et la reddition de la place, ainsi que les souffrances de

la garnison prisonnière, il expose brièvement ce que fut à Condé la domination autrichienne, et termine par le récit de la capitulation qui rouvrit aux Français les portes de la cité ; « le sort de Valenciennes devait décider du sort de Condé qui, au point de vue militaire, était alors son satellite » (p. 42) [1].

A. C.

Publications of the american academy of political and social science Philadelphie.

270. — J.-B. Clark. **Patten's dynamic economics**, 14 p. in-8°.
271. — J.-B. Clark. **The surplus gains of labor**, 10 p.
272. — S. N. Patten. **Cost and utility**, 18 p. in-8°.
273. — L. F. Ward. **Psychologic basis of social economics**, 19 p. in-8°.
274. — S. N. Patten. **The failure of biologic sociology**, 29 p. in-8°.
275. — E. R. Johnson. **Relation of taxation to monopolies**, 25 p. in-8°.
276. — W. D. Lewis. **The adaption of society to its environment**, 27 p.
277. — J. A. Hobson. **Subjective and objective view of distribution**, 28 p.
278. — Ed. A. Ross. **The standard of deferred payments**, 12 p.
279. — L. S. Merriam. **The theory of final utility in its relation to money and the standard of deferred payments**, 19 p.
280. — Ed. A. Ross. **Total utility standard of deferred payments**, 15 p.
281. — A. T. Hadley. **Interest and profits**, 11 p.
282. — S. M. Macvane. **Austrian theory of value**, 30 p.
283. — M. M. Dawson. **American life insurance methods**, 11 p.
284. — J. Gr. Brooks. **The future probleme of charity and the unemployed**, 27 p.
285. — Ch. A. Reed. **Peaceable boicoting**, 19 p.
286. — G. K. Holmes. **A decade of mortgages**, 15 p.

Ce recueil d'études économiques est de nature à inspirer une estime sincère pour l'activité intellectuelle de l'Académie de Philadelphie. Les descriptions de faits, toujours claires et instructives, les expositions de doctrine et les polémiques laissent l'impression qu'il se forme en Amérique une école nouvelle d'économistes, plus respectueux des faits, plus libres de préjugés, plus indifférents aux conséquences politiques de la science, plus pénétrants dans leurs analyses, plus intelligents, autant que j'en puis juger, que les économistes de l'Europe.

I. Quelques-unes de ces études se groupent autour de la théorie de M. Patten sur l'économie politique dynamique; M. Clark l'expose d'après le traité *Theory of dynamic economics;* M. P. l'explique, et polémise contre la théorie de M. Ward. — La théorie dynamique repose sur un fait qui s'est imposé à l'attention des Américains, la différence entre les phénomènes économiques d'une société stationnaire et ceux d'une société progressive : M. P. appelle *dynamiques* les phénomènes propres aux sociétés progressives et aux individus progressifs;

1. Lire p. 35, Harrach au lieu de Arack et p. 36-37 Günzbourg ou Günzburg au lieu de *Gurtzbourg*.

c'est-à-dire à ceux dont les besoins varient dans le cours de leur vie.

Au point de vue de la production, M. Patten, en analysant les éléments qui produisent l'excédent de richesse (au-delà de ce qui est nécessaire pour vivre), distingue ceux qui n'imposent à celui qui les utilise aucun sacrifice : la rente (conséquence de la supériorité de la terre), le capital, l'intelligence ; or, ce sont les forces qui agissent surtout dans l'économie dynamique. Au point de vue de la consommation, c'est le consommateur, en changeant le choix des objets consommés qui détermine le progrès de l'industrie et de l'humanité. M. P. étudie la proportion entre le sacrifice imposé au producteur *(cost)* et l'avantage *(utility)* de façon à déterminer le véritable excédent *(surplus)* qui est la base légitime de l'impôt ; il établit par des diagrammes figurant la proportion du *cost* à l'*utility*, que cette proportion devient de plus en plus avantageuse : l'homme sacrifie moins comme producteur et jouit davantage comme consommateur. Cette théorie appliquée à la journée de travail fait ressortir le fait important que l'agrément subjectif de l'individu *(utility)* ne croît pas en proportion de la durée du travail *(cost)*; passé un certain nombre d'heures, l'effort de chaque heure, devient plus pénible, tandis que l'avantage procuré par le supplément de salaire devient plus faible puisqu'il ne peut plus s'appliquer qu'à des besoins moins pressants et qu'il diminue le temps consacré à la jouissance. Il vient un moment « où le temps nécessaire pour consommer ce qu'il a produit prend sur le temps exigé pour produire ».

II. M. Clark ajoute que le sacrifice imposé sur le travail contient un élément négatif considérable, l'*abstinence* ; « l'homme qui travaille douze heures par jour est le type de l'abstinent dans notre économie moderne ». Il s'abstient de la jouissance des choses même qu'il possède et de tous les dons gratuits de la nature. Le but du progrès doit être d'assurer « l'accroissement de jouissance que, pour les hommes engagés dans cette lutte, deux heures supplémentaires de loisir répandraient dans tout leur milieu... Chaque heure de travail de routine restreint les activités jouissantes de l'homme ». En sens inverse « toute consommation exige du temps et de l'effort », il importe donc au véritable bonheur d'en réduire la quantité. M. Clark développe sa pensée par un diagramme et en tire les conséquences dans une étude spéciale.

III. M. Patten, dans une étude spéciale, explique le sens qu'il donne aux mots *Cost* et *Utility* ; il relève la confusion dans le langage ordinaire des économistes entre la *valeur* et les *frais de production* ; ce sont deux faits entièrement distincts, les frais de production *(cost)*, consistent dans l'ensemble des peines, la valeur *(utility)*, dans l'ensemble des jouissances. Mais les théoriciens de la valeur raisonnent sur des hommes « dans leur condition primitive avant que l'adaptation physique aux conditions industrielles eût commencé, et pour lesquels par suite, tous les sacrifiées sont des frais *(costs)* ». La théorie dynamique part d'une société avancée, où le sacrifice cesse d'être un *cost* et devient un

excédent *(surplus)*. Ce changement est produit par l'habitude du travail et de l'économie qui diminue la souffrance du travail et crée le plaisir de l'épargne. La théorie de la valeur est ainsi entièrement bouleversée. Pour la reconstituer il faudra recourir à l'observation des phénomènes subjectifs de peine et de plaisir chez les travailleurs des sociétés civilisées. Il faudra, en outre, tenir compte que la valeur subjective *(utility)* des objets varie non pas en *proportion* constante, mais au contraire, en *progression* décroissante. Toute notre économie politique européenne est donc à refaire ; il est à souhaiter qu'elle soit refaite par des observateurs aussi clairvoyants que les Américains.

IV. M. Ward essaie de donner à l'économie politique une « base psychologique ». La grande loi de la biologie, dit-il, est le gaspillage énorme des germes de vie. Toute énergie dépensée par la nature organique n'aboutit qu'à une utilité en puissance, et si quelques unes de ces utilités se réalisent, c'est que la nature en a créé un nombre indéfini. « La nature est le plus pratique et le plus prodigue de tous les économistes. » — L'homme rationnel agit par une méthode inverse, celle de « l'économie psychologique », méthode *téléologique*, qui opère sur des causes finales. Dans la méthode naturelle, c'est le milieu qui transforme l'animal ; dans la méthode rationnelle, c'est l'homme qui transforme le milieu. Or cette méthode humaine est le produit du cerveau, et le cerveau, ainsi que tout autre organe, s'est développé comme instrument de concurrence ; la loi de l'esprit est l'égoïsme ; quand elle opère en société ; elle est « essentiellement immorale ». Appliquée à la vie économique, elle aboutit au régime de la concurrence, qui tend non à baisser les prix, comme le croient les économistes, mais à les hausser jusqu'à l'extrême limite par le gaspillage du commerce et de la réclame. « La libre concurrence telle qu'elle existe dans la nature serait préférable à l'état industriel », car elle aboutit à la survivance des plus aptes, au lieu que notre régime de coalition, résultat du *laisser faire*, favorise les plus immoraux. Comment y remédier ? En acceptant « ce paradoxe que la libre concurrence ne peut être assurée que par un règlement ».

V. M. P. critique la conception de M. Ward qu'il prend pour type d'une école à laquelle appartient aussi Spencer ; c'est l'école biologique qui tend à expliquer tous les phénomènes sociaux par des faits biologiques. « Le biologiste atteint l'esprit par des études biologiques et interprète ses phénomènes par leur relation avec les faits biologiques, il déduit les lois de l'esprit des lois de la vie. » Pour étudier les faits économiques il emploie alternativement deux méthodes de raisonnement ; l'une, déductive, admettant des éléments simples, communs à tous les faits, étend les conclusions de la biologie à la sociologie (de la science déjà constituée à la science à constituer) ; l'autre méthode, inductive, remonte des effets observables (les actes sociaux) à leurs causes inconnues. Ses arguments sur les affaires sociales commencent avec des

déductions lointaines des sciences physiques..... Puis il saute à la seconde méthode de raisonnement, et emploie le procédé biologique d'induire les causes des effets. « L'esprit et la société, nous dit-on, ne « sont pas des faits objectifs qu'on puisse étudier directement, il faut « inférer leurs activités de leurs résultats. » Ainsi on saute par dessus l'étude directe des véritables phénomènes économiques qui sont des faits de conscience ; parce que l'imagination du biologiste accoutumée à ne voir que des faits biologiques, le mène à construire une psychologie qui n'est qu'une biologie *fantôme* » (le besoin de trouver à tous les phénomènes « une explication naturelle », fait créer une série de sciences fantômes). La « faillite de la sociologie biologique » est due à cette méthode et aussi à une fausse conception de ce qui constitue le milieu pour un organisme ou une société ; ce milieu étant trop compliqué pour qu'on l'étudie directement, les biologistes se bornent à l'induire de son action sur les organismes ; et ils l'étudient surtout dans les formes de la vie inférieure où l'organisme dépend uniquement de son milieu local.

A cette méthode M. P. oppose celle des économistes qui consiste à partir des faits concrets de conscience et de l'examen direct du milieu. Dans la vie sociale, le milieu local devient secondaire, « le milieu est principalement social ». C'est le rôle de l'économie politique d'étudier le milieu matériel où vit la société, la « croûte terrestre », qui « détermine les trois conditions économiques du progrès, climat, nourriture, matières premières ». Le développement économique qu'on peut définir « l'utilisation progressive de la croûte terrestre par ses habitants » est divisé en deux périodes, période biologique où l'homme dépend de son milieu local, période sociale [1], où l'homme dépend surtout du milieu subjectif (habitudes, institutions, idéal), produit de la conviction sociale, née d'impulsions irrationnelles. La conviction individuelle naît plus tard sous forme de logique et aboutit au scepticisme, l'individualiste attaque les usages et se dégage du milieu subjectif pour arriver à l'utilitarisme conscient. L'économie politique se borne à étudier les composés terrestres utiles à l'homme et leur transformation en utilités ; elle s'arrête au point où commencent les phénomènes de milieu subjectif et de calcul conscient, qui doivent être étudiés inductivement, et font l'objet de la sociologie.

VI. M. Johnson, élève de M. Patten, analyse les conditions subjectives et objectives de la consommation et de la production, pour arriver à définir et à classer les monopoles. Le monopole a pour base subjective : 1° les désirs des consommateurs portés sur des objets rares ; 2° la supériorité de certains producteurs. Il a pour base objective les limitations naturelles et artificielles de l'offre de certains objets. « La force de mono-

1. Je passe sur la théorie contestable que la cause originaire de la différenciation (et par suite du progrès), est l'habitat dans les montagnes.

pole est celle qui donne à un agent producteur la disposition d'une portion définie du surplus résultant de la production. » Le possesseur du monopole s'approprie tout le surplus disponible, il lève une taille *(tallage)* — le mot est inventé par M. Johnson. — C'est le monopole qui arrive à supporter les charges permanentes. Par une démonstration que je ne suis pas sûr d'avoir compris, M. J. arrive à conclure que le système d'impôt le plus juste est l'impôt indirect, car il enlève aux possesseurs de monopoles le surplus qu'ils prélèvent sur la société. On peut ainsi diminuer les inégalités et améliorer la distribution actuelle de la richesse que « personne sans doute ne trouve idéale ».

VII. M. W. D. Lewis insiste sur le caractère psychologique de l'économie politique ; ce qui a nui le plus à ses progrès, c'est d'avoir été regardée comme « la science de l'échange, de la valeur ou de la distribution ». Elle doit être la recherche « des causes du progrès humain », elle étudie la vie dans des conditions qui tendent à « modifier les capacités de plaisir et de douleur ». Le progrès étant essentiellement « l'accroissement du bonheur humain », l'économie politique devrait rechercher tous les moyens de produire un excédent de plaisir. M. L. les classe en trois catégories : 1° accroître l'intelligence ou la force des hommes de façon à produire *avec moins de peine* tous les objets utiles ; 2° améliorer les méthodes de production de façon à *accroître le produit total ;* 3° s'adapter soi-même au milieu. C'est ce troisième procédé, ignoré des économistes, que M. L. recommande. Il fait observer que le milieu physique où vit un homme est un ensemble de conditions variables sans cesse modifiées par le travail ; quant au milieu mental, il est déterminé surtout par « les conditions de consommation de la société ». Le plaisir que nous tirons des objets est en continuel changement et ce changement modifie le milieu social. L'étude complète est donc forcément double; il faut étudier « un homme changeant dans un milieu changeant ». M. L. analysant les procédés pour accroître le bonheur en s'adaptant au milieu, les formule ainsi : 1° rendre les biens que nous consommons plus agréables ; 2° remplacer les produits que nous consommons par d'autres qui, en rendant les mêmes services, soient produits avec moins d'effort ; 3° créer des capacités nouvelles de plaisir. Cette analyse est éclairée par un exemple détaillé et un diagramme.

VIII. M. Hobson, un Anglais, entre nettement dans la conception américaine de l'économie politique. Cherchant à donner une théorie de la répartition du dividende (surplus de production), il rompt avec la méthode orthodoxe qui se borne à calculer le coût objectif en énergie matérielle, l'utilité objective en argent et à faire l'analyse objective des facteurs de la production (terre, capital, travail). « Le coût et utilité objective doivent être réduits à des termes de subjectivité et la relation entre le surplus objectif et le surplus subjectif formulée clairement avant que nous puissions avoir une science de l'économie politique dans un rapport défini avec le bonheur humain. Jusque là nous avons

des idées de richesse et de travail sans signification humaine. La science est une « étude aussi éloignée de tout intérêt pratique qu'une géométrie à quatre dimensions » ; on ne peut l'appeler « qu'une branche de la gymnastique mentale ».

L'économie politique objective n'apprécie que la *quantité* de richesses, elle ne se demande ni quel individu a fourni la force, ni comment les utilités sont consommées. Ce qui importe à l'économie subjective, c'est au contraire, la *peine* qui a fourni la force de production et le *plaisir* qu'a procuré la richesse. De là, les critiques morales contre nos méthodes modernes de répartition, qui ne garantissent pas que tout accroissement du surplus objectif (richesse), sera accompagné d'un accroissement de surplus subjectif (plaisir). Pour mesurer une richesse, il faut répondre à deux questions : « Qui la produit et dans quelles conditions ? Qui la consomme et dans quelles conditions ? » L'idéal de la répartition doit se régler sur le total des peines et le total des plaisirs; et non seulement sur les peines et plaisirs conscients (car le travailleur peut n'avoir pas conscience de la valeur d'un repos), mais « le gain ou la perte de vitalité ». Le résumé qui termine cette étude mériterait d'être reproduit en entier ; rarement on a marqué aussi nettement les vices de notre organisation économique dominée par le système de la valeur du marché et qui « établit une séparation contre nature entre les arts de la production et de la consommation en donnant à des individus ou des classes le pouvoir économique de consommer sans produire ».

IX. La discussion sur le *Standard of deferred payments* est d'un intérêt beaucoup plus spécial. M. Ross montre le tort fait aux débiteurs par l'établissement de l'étalon d'or unique ; les prix des denrées ayant baissé, les cultivateurs qui ont emprunté pour mettre leur terre en valeur sont obligés pour s'acquitter de payer une somme qui, quoique nominalement égale à la somme empruntée, représente une quantité de denrées supérieure; il leur faut donc dépenser une plus grande somme de travail, la justice demanderait que le numéraire fut suffisant pour maintenir au même niveau le prix des objets de consommation. « Le dollar d'or apparaît un dollar malhonnête servant à la classe des créanciers d'instrument de spoliation ».

X. A cette attaque contre le monométallisme, M. Merriam répond par une analyse très serrée de la notion de valeur et une critique très pénétrante des arguments de M. Ross. Il conclut que la valeur totale des richesses, va en augmentant, car la production des objets utiles s'accroît plus vite que l'utilité-limite ne diminue pour le consommateur. Le numéraire doit indiquer la valeur, sinon la mesurer. « Le numéraire idéal, fondé sur la valeur comme quantité », étant « aussi chimérique que l'unité dernière de valeur », il faut se résigner à un système monétaire imparfait. La baisse des prix est un fait normal, qu'aucun système monétaire ne peut empêcher, car le numéraire ne peut être une mesure de la valeur et d'ailleurs la même denrée ne

représente plus la même quantité de travail et de sacrifice au moment où le débiteur acquitte sa dette qu'au moment où il l'a contractée (comme l'admettent ceux qui réclament le maintien des prix au même niveau). Or « l'étalon équitable est celui qui exige le remboursement valeur pour valeur ».

XI. M. Ross réplique en établissant la liste des différents étalons *(standard)*, proposés pour les remplacements à échéance : 1° étalon de travail, le débiteur rembourse en argent une même quantité de travail ; 2° étalon de denrées ; 3° étalon de valeur totale ; 4° étalon d'utilité totale. Le troisième est celui de M. Merriam. Le quatrième celui de M. Ross. Tous deux s'accordent à rejeter les deux premiers. Il analyse les changements de valeur que subit un objet, en passant du producteur aux intermédiaires, puis au consommateur et montre qu'en arrivant au consommateur la valeur du marché est remplacée par la valeur subjective, on ne peut plus la mesurer par le procédé de l'unité marginale. Il explique avec beaucoup de clarté comment ce phénomène est masqué par l'habitude d'évaluer toujours en valeur du marché et de se représenter la société comme un individu qui peut toujours remplacer ses objets au prix du marché.

XII. M. Hadley, étudiant la formation de la rente et de l'intérêt, fait la critique de l'explication de Böhm-Bawerk. La théorie courante justifie l'intérêt en disant que le capital produit un profit. M. H. le justifie comme « un moyen de sélection naturelle des industriels par lequel les forces productives de la communauté sont mieux utilisées que tout autre ». De même que nous justifions la liberté, non plus comme au XVIIIe siècle, en la déduisant de la nature de l'homme, mais en montrant qu'elle est le meilleur instrument du progrès, de même nous pouvons justifier l'intérêt non en le déduisant de la nature du capital, mais en le considérant comme moyen d'éliminer les incapables. L'intérêt est le prix payé par l'industriel pour disposer des capitaux d'un autre et les engager dans la direction où il veut, à ses risques.

XIII. M. Macvane montre que la théorie de Böhm-Bawerk et de l'école autrichienne sur la valeur ne diffère pas essentiellement de celle de l'école orthodoxe. Il attaque, d'une façon très concluante, l'explication du coût donnée par Wieser et critique même la fameuse théorie autrichienne de « l'utilité marginale », comme régulateur de la valeur d'échange. « L'utilité marginale a pour effet non de fixer la valeur d'échange, mais de limiter la demande de chaque denrée à la valeur fixée par le coût de production. » Dans notre régime industriel l'échange n'est que le dernier acte de la division du travail. On échange non les objets dont on a en surabondance, mais ceux qu'on a pu faire fabriquer à un prix assez bas pour les vendre avec bénéfice. » C'est la division du travail qui donne naissance à la plupart des fausses conceptions économiques. « Elle complique toute question au point de faire perdre aux

économistes même expérimentés la vraie notion des choses. » Elle confond avec le coût direct de production des objets leur valeur d'échange.

XIV. M. Dawson expose les principes sur lesquels repose l'assurance sur la vie et des divers arrangements adoptés pour le recouvrement des primes, le placement des fonds, le calcul des sommes à payer suivant l'âge de l'assuré, la constitution du fond de réserve, la coopération. Cette étude éclaire d'une vive lumière une question que les intéressés ont cherché à maintenir dans l'ombre.

XV. M. Brooks avertit la bourgeoisie que l'ancienne méthode de charité, quoi qu'on en puisse penser au point de vue moral, n'est plus d'accord avec les conditions d'une société démocratique. Les gens sans travail ne veulent plus être secourus par bienfaisance, ils réclament le droit à être mis en état de gagner leur vie. M. B. est adversaire des socialistes, mais il reconnaît que le sentiment démocratique est devenu si fort qu'il faut lui céder. La France [1], l'Angleterre, l'Allemagne, Boston lui fournissent des exemples ou des citations de gens charitables qui après expérience, avouent l'impuissance du régime de la charité. Il recommande les moyens suivants : 1° bureaux de travail ; 2° épreuves graduées de travail pour reconnaître ceux qui ont la volonté de travailler ; 3° écoles professionnelles pour former ceux qui ont la volonté et non la capacité : 4° établissements de discipline et d'éducation pour ceux qui refusent de travailler.

XVI. M. Reed examine la poursuite intentée contre le chef du syndicat des employés de chemins de fer pour avoir refusé de travailler pour les compagnies qui emploieraient les voitures d'une maison mise en interdit par le syndicat ; le motif de la poursuite était le tort fait aux chemins de fer et au public. M. Reed, avec une remarquable force de logique, montre l'iniquité de cette poursuite dans l'état de nos mœurs économiques. La société actuelle repose sur la concurrence sans limites ; elle n'interdit pas à des capitalistes de se coaliser pour *boycotter* un concurrent quand même le public doit en souffrir. De quel droit invoquer l'intérêt public contre des salariés qui se coalisent pour *boycotter* une compagnie ? On peut les condamner moralement, mais non légalement et il est inique d'exiger que les salariés se conduisent suivant une règle morale plus haute que les industriels. La question n'est pas de savoir si leur coalition cause un dommage, mais si elle sort des bornes de la liberté légale. Or, elle n'en sort pas tant qu'ils n'emploient pas la violence. C'est leur droit de se concerter pour opérer de la façon qu'ils jugent la plus avantageuse à leur classe. Il est beaucoup plus facile aux patrons de se concerter pour faire baisser les salaires qu'aux ouvriers pour les faire hausser ; ce devrait être une raison de ne pas décourager par des poursuites les coalitions entre ouvriers. Je signale

1. On s'étonne qu'un auteur si bien informé sur les actes des maires de Saint-Ouen et de Saint-Denis, puisse écrire Coustance (M. Constans) et Depuy (M. Dupuy).

dans cette étude la belle allure de sincérité hardie qui caractérise les travaux des économistes américains.

XVII. L'étude de M. Holmes sur les hypothèques aux États-Unis dans la période décennale 1880-1890, est un solide travail de statistique (l'auteur est employé au bureau de recensement). De la comparaison des chiffres relevés dans trente-trois États ressortent quelques faits intéressants. 1° La somme des dettes hypothécaires s'est accrue de 156 pour o/o ; l'accroissement porte sur les terrains urbains (236 pour o/o) plus que sur les biens ruraux (65 pour o/o). 2° Dans vingt-deux États elle semble avoir atteint « le point de saturation », 41 pour o/o sur les terrains urbains, 35 pour o/o sur les biens ruraux. 3° Une forte dette hypothécaire n'est nullement une preuve de malaise économique ; les dettes les plus fortes se rencontrent dans quelques-uns des États les plus prospères, New-York, Ohio, Illinois, Pensylvanie; la dette de la seule ville de New-York est plus du double de celle de tous les États du Sud réunis. La dette hypothécaire « indique la prospérité » et la « concentration de la richesse ».

Toutes ces études prêtent à l'analyse plutôt qu'à la critique, elles attestent chez les Américains une supériorité frappante de méthode, de logique, d'élévation d'esprit et de précision de langue sur les productions similaires de l'Europe.

Ch. Seignobos.

---

287. — H Weithase. **Geschichte des Weltpostvereins.** 2e édit. Strasbourg, Heitz 1895, 184 p. in-8°.

L'auteur, employé des postes, a su profiter de son séjour à l'Université de Strasbourg où il a travaillé dans le séminaire des sciences politiques sous la direction de Sartorius de Waltershausen et Knapp. Son histoire de l'Union postale universelle est méthodique, claire et précise ; il commence avec les négociations qui ont précédé la conférence postale de 1863, raconte le premier congrès international de 1874, la conférence de 1876, les congrès et conférence de Paris, Lisbonne, Vienne et termine par un exposé du régime actuel et des réformes qui viendront en discussion au prochain congrès de Washington, en 1897. Il fait ressortir le rôle joué par l'administration des postes allemande dans la création du réseau postal international.

Le travail est fait au moyen des documents officiels. Il est accompagné de tableaux statistiques du mouvement postal de chacun des pays de l'Union et des accroissements annuels des communications.

Ch. S.

CHRONIQUE

HONGRIE. — M. Ignace Acsady, qui s'occupe depuis une dizaine d'années de l'histoire économique de l'ancienne Hongrie, vient de publier dans les éditions de

l'Académie, deux Études qui forment suite à son grand ouvrage sur l'État financier de la Hongrie sous Ferdinand Ier (1526-1564). La première de ces Études est intitulée : *A pozsonyi ès szepesi Kamarak* 1565-1604, 134 p. (Les *cameras* de Presbourg et du Szepes-Zipo) où l'auteur décrit en détail, d'après les documents originaux, le personnel et l'administration de ces Cours des comptes. La deuxième étude : *A jobbagy adozas* (104 p.) s'occupe des impositions payées par les serfs *(jobagiones castri)* de 1564 à 1576.

— M. BALASSY a publié dans les mêmes éditions un travail intitulé : *A megye ès a varispansag* (38 p.). La Hongrie moderne ne connaît en fait de division administrative du pays, que le comitat *(megye)*. Les historiens ont longtemps confondu cette division avec celle des anciens *varispansag* (Gespanschaft). L'auteur démontre que les deux divisions ont existé depuis les temps les plus anciens, que la première était administrative, la seconde militaire, mais que les limites de ces territoires n'étaient nullement les mêmes. D'après une étude approfondie des chartes et des anciens monuments historiques, l'auteur établit les fonctionnaires de chacune de ces divisions.

ITALIE. — Le cinquième et dernier volume du *Manuale della letteratura italiana* de MM. A. d'ANCONA et BACCI vient de paraître (Florence, Barbéra). Nous ne reviendrons pas sur les notices qui font de cette compilation un inventaire raisonné de l'histoire littéraire d'un grand peuple. Nous dirons seulement que dans ce dernier volume consacré au XIXe siècle, on s'est judicieusement interdit les emprunts aux auteurs vivants et que, d'autre part, on a fait sagement une large place aux œuvres qui se rapportent à l'affranchissement de l'Italie. Le lecteur trouvera même avec plaisir de longs passages des discours de Cavour, de Q. Sella, de Minghetti.

RUSSIE. — M. VENGEROV vient de publier le quatrième volume du *Dictionnaire critique biographique des écrivains russes*. Les principaux articles sont consacrés à P. Boborykine, Bogdanovitch Bogisich (cette notice est due à M. Kovalevsky). La seconde partie du volume comprend des notices purement biographiques, réunies sous ce titre *Matériaux*.

— M. VENGEROV continue aussi la publication des poètes russes *(Rouskaia Poesia)*. Le cinquième fascicule comprend les œuvres d'un certain nombre de poetæ minores, notamment de Von Vizine et de Kadistche, des notes et des renseignements bibliographiques sur les petits poètes du XVIIIe siècle. Le fascicule suivant terminera le premier volume de cette curieuse publication.

— La *Société des amis de la littérature russe* de Moscou publiera désormais, chaque année, un volume collectif dû à la collaboration d'un certain nombre de ses membres. Le volume de 1895 vient de paraître sous ce titre *Potchine* (l'Etrenne) par les soins d'un comité présidé par M. Alexis VESELOVSKY. Il renferme des œuvres purement littéraires, des études critiques et même des traductions. Nous citerons particulièrement. *La poésie d'Ogarev* (E. S. Nekrasova), *Le second volume des âmes mortes* (Schœnrock), *Le Roman russe* (Boborykine), *Notes sur Krylov* (Kirpitchnikov), *Prévost Paradol* (M. Kovalewsky), *Griboiedov* (A. Veselovsky). Il se termine par une série de notices sur les sociétés littéraires de la Russie et la propriété littéraire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 15 juin 1895.

L'Académie procède à la nomination d'un membre de la commission pour la publi-

cation des chartes et diplômes en remplacement de M. l'abbé Duchesne, nommé directeur de l'École française de Rome. M. Viollet est élu.

La discussion de la communication faite par M. Helbig aux deux séances précédentes occupe encore toute cette séance. M. Ravaisson montre par des dessins reproduisant la figure humaine d'après des œuvres de l'art mycénien, que cet art procède d'un principe tout autre que l'art de la Phénicie et de l'Assyrie, aussi bien que de l'Égypte, principe qui ne se retrouve pas hors de la Grèce, et que caractérise surtout un effort énergique pour exprimer, par des formes sveltes et flexibles à l'excès, les idées de la force et de l'agilité héroïques. Cette esthétique et cette morphologie spéciales à la Grèce et dont l'essentiel se maintient à toutes les époques de son développement, l'expression la plus ancienne n'en est pas d'ailleurs celle qu'on a trouvée à Mycènes, à Vaphio, à Spata, à Menidi. Il se rencontre dans les musées, notamment au Louvre, un grand nombre d'objets encore peu étudiés, qui sont des échantillons beaucoup plus élémentaires de cette manière de voir et de faire, et qui nous reportent à des temps encore plus reculés, très reculés peut-être. Parmi les plus frappants et les plus instructifs, il faut citer les vases peints du style appelé communément, quoique inexactement, géométrique, et ornés de figures d'hommes et de chevaux des plus étranges, découverts il y a longtemps déjà près d'une porte d'Athènes (le Dipylon), et au cap Colias. Où chercher maintenant le berceau du primitif art grec? Ce n'est ni dans l'Asie Mineure, ni en Égypte, mais plutôt (M. Ravaisson le disait déjà il y a dix ans) dans ces montagnes et ces vallées de la Grèce du Nord qui formaient la plus ancienne Thrace, où la mythologie mettait le séjour favori des dieux helléniques, où la poésie faisait naître la plupart des principaux héros, où l'on plaçait, avec Apollon « l'hyperboréen », patron d'Athènes, et son prêtre Orphée, premier auteur de la civilisation, le commencement de l'art comme de la science et de la philosophie.—M. Collignon accepte, avec quelques réserves, la théorie de M. Helbig. On constate aux environs du xve siècle un apport phénicien ; à l'époque homérique, même constatation; pourquoi n'admettrait-on pas la persistance de cet apport pendant l'époque intermédiaire? Cependant, la thèse de M. Helbig est trop absolue, et il semble qu'il faille admettre aussi une industrie indigène, achéenne. Une partie des bijoux trouvés à Mycènes a sans doute été fabriquée sur place. M. Collignon croit aussi qu'il y avait une poterie indigène ; il appuie son opinion sur diverses remarques techniques et fait en outre remarquer que, si on admettait l'importation phénicienne de la céramique, il serait difficile d'expliquer l'évolution postérieure de cette céramique (style géométrique). On pourrait, dans une certaine mesure, rapporter le style géométrique à la fabrication mycénienne. — M. Dieulafoy pense que l'art mycénien a en effet beaucoup emprunté à la Phénicie, à l'Egypte et indirectement à la Chaldée. C'est dans l'ornementation que l'influence de l'Égypte est prépondérante ; les rosaces, les palmettes, les méandres, les spirales sont mieux qu'inspirés, ils sont copiés : tel plafond d'Orchomène eut été découvert dans les tombes de Thèbes sans provoquer de surprise. La sculpture rappelle au contraire les intailles chaldéennes. Mais à côté de ces analogies, il y a aussi des différences très marquées : elles accusent la part que les habitants de la Grèce, des îles de l'Archipel et des côtes de l'Asie-Mineure prirent à l'élaboration de l'art mycénien. D'ailleurs, entre Mycènes et Sidon il y eut mieux que des emprunts et des contacts; il y eut des unions si nombreuses que le type moyen des habitants de la Grèce en fut modifié et de blond devint brun.—M. de Vogüé présente quelques observations, presque toutes favorables à la thèse soutenue par M. Helbig.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 1er juillet — 1895

288. — **Lexicon syriacum** auctore Carolo Brockelmann, praefatus est Th. Noeldeke; fasc. iii-vii, (pp. 153-510). Berlin, Reuther et Richard; 1895, in-8°.

Il y a quelques mois seulement nous signalions l'apparition des premiers fascicules de cet ouvrages (*Revue critique;* 1894, nos 36-37, 3 septembre). Nous constatons avec plaisir que les dernières livraisons sont imprimées beaucoup plus soigneusement que la première : mais les *addenda et emendanda* y sont encore assez nombreux pour que M. Brockelmann ait pu en remplir quarante-quatre colonnes bien compactes [1]. A la suite de l'Index latin-syriaque (pp. 405-487), M. B. a ajouté un petit *Index analytique* qui dans certains cas pourra être utile aux débutants [2].

La très courte préface de M. Noeldeke (pp. iv-vi) trace le plan

1. La majeure partie des corrections est due aux observations critiques de M. R. Duval. Les *addenda* ne supposent pas toujours des omissions fautives dans le Lexique. Plusieurs sont des mots nouveaux empruntés aux plus récentes publications telles que la vie de *Pierre l'Ibérien* de M. Raabe, et l'*Éloge de Mar Denha* publié par nous dans le dernier cahier du *Journal asiatique*.

2. L'*Index latin-syriaque* se ressent de la célébrité avec laquelle tout l'ouvrage a été rédigé. Pour ne pas le grossir outre mesure M. B. a omis, dit-il, les formes passives et les noms régulièrement dérivés des verbes. Il a quelquefois péché contre cette règle par excès, en donnant des formes régulières, mais bien plus souvent par défaut en omettant des noms qui, à cause de leur sens détourné, auraient dû être signalés, par exemple : *schouhda, donum,* de *schehad, corrupit,*- *'éroubta, dies veneris,* de *'éréb, occidit (sol),* etc., etc. De plus il n'a été tenu aucun compte dans cet Index des additions ou corrections.

d'un Lexique syriaque, et expose les difficultés de l'entreprise. Le docte professeur s'abstient de porter un jugement sur l'œuvre de son élève, et affirme expressément qu'il n'a point pris part à la rédaction du *Lexicon*, si ce n'est en donnant, par lettres, quelques conseils à l'auteur et en lui expliquant certains passages difficiles. C'est une déception pour ceux qui voyaient dans son nom une garantie de la valeur scientifique de ce dictionnaire.

Malgré les imperfections de son œuvre, en se condamnant à un travail de galérien, comme il dit lui-même, *(opus ergastulo dignum)* M. Brockelmann a rendu un véritable service aux syriacisants et a facilité la tâche de celui qui entreprendra, dans l'avenir, la rédaction d'un nouveau dictionnaire syriaque.

J.-B.-Chabot.

---

289. — **Lucianstudien**, von Dr J. Rentsch, wissenschaftliche Beilage zu dem Programme des kœniglichen Gymnasiums zu Plauen, Ostern 1895, 1 broch. in-4° de 44 pp. (Wieprecht, à Plauen).

Les dissertations, éloges et parallèles académiques, disparus de France, ont émigré, paraît-il, en Allemagne, et l'appareil scientifique ne réussit pas à en masquer l'inanité. La première de ces deux études sur Lucien est intitulée « Lucian und Voltaire : » il y a donc encore des gens qui font cette comparaison aussi stérile qu'inexacte ! Cependant, à la fin de l'étude, voici du nouveau : on apprend d'abord que Swift est un plus grand satirique que Lucien, Erasme, Rabelais et Voltaire; ensuite qu'au-dessus, bien au-dessus d'eux se place... Lessing! — La seconde étude, « das Totengespräch in der Litteratur », est une longue énumération qui sans doute pourrait être allongée encore; l'auteur oublie seulement d'expliquer pourquoi les plus populaires des ouvrages de Lucien ont toujours été justement ces dialogues monotones, où la plaisanterie est lourde et grossière, et qui n'ont point de portée. Nouveautés : Rabelais est « witzlos », et Fénelon est « le Herder de la France ». — L'auteur promet trois nouvelles « études » pour une autre occasion.

P. Couvreur.

---

290. — **T. Macci Plauti Comoediae**. Ex recensione Georgii Goetz et Friderici Schoell. Fasc. III, Cistellariam, Curculionem, Epidicum complectens. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCXCV; XIII-130 pp. pet. in-8°.
291.— Fasc. IV, Menaechmos, Mercatorem, Militem gloriosum complectens. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCXCV; XVIII-222 pp. pet. in-8°.

Près de dix-huit mois ont séparé la publication de ces deux fascicules des deux précédents. Les éditeurs ont mis ce temps à profit pour quel-

ques vérifications. Ils nous font espérer l'achèvement de cette édition portative et pratique pour la fin de l'année. Nous bénéficions déjà des nouvelles études faites sur les manuscrits. Les divergences que présentaient pour les *Ménechmes* la collation de *A* donnée dans la grande édition et l'apographum de Studemund ont déterminé de la part de M. Schoell un examen minutieux dont il a consigné le résultat dans la préface du fascicule IV. D'autre part, des doutes avaient été soulevés par M. Seyffert sur des leçons de *B* et *D*; ces doutes ont été, pour la plupart, résolus pour le *Miles* et le *Mercator*. Ainsi, sans parler des additions bibliographiques et des conjectures nouvelles, la petite édition de Plaute n'est pas la reproduction de la grande : elle en est plutôt le complément.

P. L.

---

292. — **Lettres de Caelius à Cicéron** (VIII[e] livre des Lettres familières); texte latin, publié avec un commentaire critique et explicatif, et une introduction, par Ferd. Antoine. Paris, A. Colin, 1894; 184 pp. Prix : 4 fr.

M. Antoine nous a déjà donné plusieurs éditions latines : de la première lettre de Cicéron à Quintus, du *pro Milone*, de Cornelius Nepos. Toutes se distinguent par une information très étendue, une connaissance exacte des problèmes critiques, une sûreté grammaticale particulièrement remarquable dans les questions de syntaxe. On retrouvera les mêmes qualités dans cette édition des lettres de Caelius. De plus, l'auteur a pu donner à la partie littéraire et historique de sa tâche un plus grand développement, grâce à une longue introduction sur la valeur historique et littéraire de la correspondance de Cicéron, sur l'établissement du texte, sur la vie de Caelius, sur son éloquence et sur son style épistolaire. Ce précieux et mince recueil, dont la grâce piquante et la vive allure rappellent le *libellus* de Catulle, est donc enfin l'objet de l'étude particulière et détaillée que les philologues ont depuis longtemps accordée à l'ami de Caelius. L'entreprise était nécessaire; car, en dépit des plaisanteries faciles sur les commentateurs, il n'y a rien de plus difficile à comprendre pour un lecteur placé dans le double éloignement de la langue et du temps, que la correspondance des gens d'esprit. M. A. a réussi.

Voici quelques observations. P. 21, il est d'une méthode fâcheuse de désigner les éditions par une initiale (E = Ernesti, B = Baiter). P. 22, on désirerait quelques renseignements sur la forme du nom de Caelius, écrit, semble-t-il, avec *ae* dans les manuscrits des Lettres et des discours, différent par suite du nom Coelius, que l'on trouve aussi dans les inscriptions. P. 52 : « Madvig, qui est d'une grande hardiesse dans la critique conjecturale »; j'avoue que cette appréciation m'a étonné; la critique de Madvig me paraît être en général très méthodique, et, si toutes ses conjectures ne sont pas également heureuses, il a le mérite de signaler

toujours sûrement les altérations, ce qui est presque l'essentiel. P. 53, « la parataxe ou coordination », on entend généralement par ces expressions deux phénomènes différents. Ibid., la conjecture *prenderem* a été définitivement abandonnée par M. Mendelssohn dans son édition ; il était utile de le dire, surtout puisqu'on ne citait que deux noms parmi les philologues qui l'ont adoptée. P. 56, M. A. imprime *quoiquam*, etc. avec le manuscrit et seulement dans les passages qui présentent cette orthographe ; mais p. 20, il nous annonce qu'il ne reproduit pas d'autres variations de l'orthographe de Mediceus. Ne fallait-il pas choisir une méthode nette ? P. 58, les génitifs en *-i* ne sont pas particuliers à Caelius et ne valaient pas la peine d'être mentionnés pour un auteur de cette date ; archaïsmes pour Quintilien, ils sont l'usage pour Cicéron ; on pourrait en dire autant de *quoi*, *quoiquam*, etc. [1]. P. 61, la hardiesse de Caelius XV, 1 : « *gauisos* homines *suum dolorem* », consiste exactement dans la création de la locution contraire à l'expression courante : « gaudium gaudere ». P. 64, je ne vois pas qu'il y ait d'ellipse dans VIII, 10 : « eas, quae ad ludos ei aduectae erant Africanae » ; M. A. dit lui-même : « ces Africaines sont des panthères ». P. 69, on n'a pas l'habitude d'appeler « correcteurs de manuscrits » les philologues qui font des conjectures ; l'expression est équivoque. Même page, il est bien hardi de dire que l'allitération « se retrouve à peu près dans toutes les langues ». P. 75, ligne 3, le chiffre du § : [3], a été omis ; il faut de même corriger le titre courant, et p. 77, lire : § 4. P. 83, II, 2 : « habeo » : ce présent est peu conforme à l'usage de Cicéron ; c'était le cas, en citant des exemples pris dans cette lettre même (ainsi *dedit*, à la fin), d'expliquer la syntaxe particulière des temps dans l'usage épistolaire. P. 90, IV, 1 : « hoc tibi non inuideo, caruisse » : si l'on considère *caruisse* comme le développement de *hoc*, la construction n'est presque plus différente de l'usage cicéronien ; car *hoc*, en sa qualité de pronom neutre, peut dépendre d'*inuideo*. Il eut été utile de signaler la remarque faite par Cicéron, dans *Tusc.*, III, 20, qui est peut-être la source de la méprise commise par Quintilien, IX, III, 1. P. 93, IV, 3, noter que *in dies* ne s'emploie guère qu'avec un comparatif ou un verbe de sens analogue. P. 110, n. 1 : il n'est guère pratique de citer le *Corpus* par le tome et la page (au lieu du numéro de l'inscription), surtout pour le t. I, dont la pagination sera certainement modifiée par la seconde édition. P. 128, n. 3 : « in prouinciam fuerunt » ; la question est plus complexe que ne le laisse entrevoir la note et surtout l'hypothèse de Madvig fondée sur une négligence de prononciation ; quelle que soit la part à faire à cette cause, la confusion est aussi d'origine psychologique ;

1. Nous avons la preuve que, pour ce dernier cas, le Mediceus a conservé isolément l'ancienne orthographe. Dans I, 1, on a *nescio quo ius* M, *nec si quod ius* HP : l'archétype avait donc *nescio quoius*, et cette graphie, méconnue des copistes, s'est altérée successivement ou parallèlement en *quo ius* et *quod ius*

on la rencontre en grec (cf. Psichari, *Études de philologie néo-grecque*, pp. V sqq.), et il faudrait étudier l'irrégularité inverse; enfin, M. A. confond la prononciation avec la paléographie, quand il propose de corriger les textes classiques, en se fondant sur la remarque de Madvig. P. 132, n. 2 : « abs te », est-ce une forme « vulgaire » ? M. A. abuse de cette épithète. P. 137, IX, 5 : *Faūolum* du Mediceus est une faute, ou plutôt une graphie importante pour déterminer la nature de l'original ; elle paraît reposer sur *Fauonlum*, dans un manuscrit en minuscule carolingienne dans lequel *i* est écrit *l* après ou avant *n* et *u*. P. 143, X, 3 : « nouis magistratibus » est un ablatif de circonstance, une sorte d'ablatif absolu ; « causa » est employé ici de façon à montrer par quelle voie ce mot a pris le sens de « chose ». P. 184, à propos de l'*explicit* du Mediceus : *M. Tulli Ciceronis epistularum ad M. Caelium exp.* : « exemple des singulières méprises que commettaient les copistes ignorants »; mais cette méprise est constante pour les recueils de ce genre; ainsi dans les manuscrits de saint Cyprien, les lettres du pape Corneille sont mises sous le nom de l'évêque de Carthage; Lambin, en voulant appliquer à ces lettres de Caelius les règles de la syntaxe cicéronienne (p. 52), ne tombait-il pas en quelque sorte dans la même erreur ?

Le bon travail de M. Antoine aurait été tout à fait irréprochable, si l'auteur y avait joint un index [1].

Paul Lejay.

---

293. — **Les Stylites**, par Hippolyte Delehaye, S. J., bollandiste. Extrait du compte rendu du 3e congrès scientifique international des catholiques, Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895. 44 pp. in-8°.

Ce mémoire traite des origines et de Siméon l'Ancien ; des imitateurs de Saint-Siméon, dont le P. Delehaye nous donne une liste beaucoup plus complète que ses devanciers; de la vie des stylites. Le savant bollandiste fait preuve d'une connaissance étendue des sources, non seulement des sources grecques et latines, mais aussi des sources orientales. La dernière partie me paraît la plus intéressante, car elle groupe en un tableau les détails de la vie des stylites. Notons en particulier le fait de l'ordination de Daniel, opérée à distance, par de simples prières, contre le gré de l'ordinand. Si le document qui le rap-

---

1. Il y a quelques fautes d'impression ou d'écriture. P. 12 et p. 20 : *Parser*, lire : *Purser*. P. 17 : « La négligence du *glutinator* ». P. 19 : *Mr.* : *Bosius* (Du Boys). P. 20 : *varitions*. P. 33, 8, lire : *Caelius*. P. 37, l. 6 du bas, lire : *argent*. P. 108, il est impossible d'obtenir des imprimeurs qu'ils écrivent *Archiv* sans point. P. 122, n. 5, lire *Publicia*. P. 123, n. 3, lire : *Willems*. P. 126, n. 4, l. 7, lire : *populi*. P. 138, n. 1, lire : « du gibier *de* potence ». P. 169, *Madv.* est une abréviation un peu singulière.

porte et qui est inédit, comme beaucoup d'autres cités par le P. Delehaye, est digne de foi, voilà peut-être un bon argument à introduire dans la controverse relative à la validité des ordinations anglicanes.

P. L.

---

294. — **Trouvailles de cercueils de chêne de l'Age de bronze en Danemark**[1]. Monographie contribuant à faire connaître la culture de cet âge, par Vilhelm Boye, avec planches gravées sur cuivre et figures dans le texte, par A.-P. Madsen. Copenhague, Andr. Fréd. Hœst et fils, fasc. I, 1894; II, 1895, gr. in-4°, p. 1-96, pl. I-XVII (avec référence aux pl. XVIII-XXI, qui accompagneront le 3e fasc.).

La première moitié déjà parue suffit à donner une idée de ce que sera cette monographie, la plus détaillée qui ait été publiée en Danemark sur un sujet d'archéologie. Grâce aux descriptions précises et claires, quoique sobres, et aux nombreux dessins, si nets, exécutés par A.-P. Madsen, soit dans le cours des fouilles, soit d'après les objets originaux conservés dans les musées, soit enfin d'après les graphiques et esquisses de ses émules dans l'art qu'il pratique depuis si longtemps et avec tant de distinction, — le lecteur en apprend plus en quelques heures que s'il eût passé bien des mois à faire les fouilles en question. On trouverait, à la vérité, assez facilement des hommes de patience pour rester des journées entières en pleine campagne à surveiller les terrassiers qui font des tranchées dans des tertres ayant parfois 8 m. de haut sur 35 à 40 m. de diamètre; à découvrir et à enlever avec précaution les objets enfermés dans des cercueils à demi pourris ou remplis de terre et de débris; mais il faudrait autre chose que des profanes pour prendre des mesures exactes et très variées, pour observer et noter la situation respective des antiquités, pour les nettoyer par des procédés techniques, pour déterminer d'après des restes, le plus souvent en décomposition, l'âge et le sexe des personnes inhumées, pour étudier les vestiges des métaux, les traces laissées sur les cercueils par les instruments avec lesquels on les a creusés et façonnés, les espèces de bois, les matières dont sont formés les tissus, la manière dont on les a faits, leur couleur primitive, la forme des vêtements, enfin, pour faire une foule d'autres remarques dont nous sommes redevables aussi bien à l'habile dessinateur qu'au savant archéologue et parfois aussi à ses auxiliaires, les naturalistes et les technologues.

Grâce aux observations faites ou recueillies par ces hommes compétents, on se rend parfaitement compte du mode d'inhumation de ces cadavres non incinérés qui, enveloppés d'un linceul de laine, étaient déposés dans les cercueils sur une peau d'animal. On apprend, par le texte, aussi bien que par les plans, l'orientation des cercueils (qui, d'ail-

---

1. *Fund af Egekister fra Bronzealderen i Danmark.*

leurs, paraît n'avoir pas eu d'importance, puisque elle diffère pour des sépultures de même genre et de même âge recouvertes d'un tertre commun), la place occupée non seulement par certaines parties du costume, comme la calotte hémisphérique et la chaussure qui étaient presque toujours l'une sur la tête, l'autre aux pieds, mais encore par les fibules et agrafes, par l'épée, le poignard, le peigne, les hachettes, les vases, les boîtes en écorce ou en copeaux. Les cartes topographiques des terrains explorés, les plans et coupes des tertres, les figures des cercueils et des objets caractéristiques, rien n'a été omis de ce qui contribue à éclairer le sujet. Les tissus sont rendus de manière à produire l'illusion, à tel point que l'on est tenté de palper le manteau de la planche IV pour s'assurer de l'épaisseur et de la souplesse du tissu.

Voilà la méthode employée par l'archéologue et l'artiste, deux des spécialistes les plus expérimentés du Danemark où il n'en manque pas. Elle nous fait pénétrer dans un des recoins les plus récemment explorés de l'archéologie funéraire. Quoique un cercueil de chêne de l'âge de bronze eût été signalé en Danemark dès 1823, qu'un autre eût été amplement décrit dès 1827, c'est seulement à partir de 1861 que des archéologues de profession ont dirigé quelques-unes des fouilles ayant amené la découverte d'autres spécimens de ce mode d'inhumation. Ces cercueils sont presque toujours faits d'un ou deux troncs de chêne, fendus par le milieu et évidés par le feu ou au moyen d'un instrument tranchant, enfin appliqués l'un sur l'autre en sens inverse, de manière que les vides se correspondent. L'un d'eux était enveloppé d'écorces de bouleaux; quelques autres avaient pour second couvercle une spacieuse auge de chêne; fort peu se composaient de planches de chêne dolées (jamais sciées), les unes posées à plat, les autres dressées de champ et maintenues par des pieux ou des pierres. Les deux extrémités sont généralement fermées par une partie du bois qui a été ménagée non pas toujours au bout du tronc d'arbre, mais à un ou plusieurs décimètres de l'endroit où il a été rogné, de sorte que la partie restée en dehors de la cavité interne a été également évidée sans utilité et on ne sait dans quelle intention. Les dimensions de ces cercueils massifs, qui ont de 7 à 8 pieds de long sur 2 à 3 pieds de diamètre, dénotent assez qu'ils étaient destinés à des individus de grande taille. Parmi les rares cadavres qui sont assez bien conservés, on en a mesuré un qui a 1 m. 73 de haut, depuis la partie inférieure du tibia jusqu'au sommet du crâne. Ces hommes de l'âge de bronze n'étaient donc par des nains, comme l'avait d'abord fait croire, en l'absence de squelettes (dans une période où dominèrent les rites de l'incinération), le peu de largeur des poignées d'épées où l'on ne peut placer que trois doigts.

Au début de cette publication, on ne connaissait que trente-trois tertres recouvrant quarante-trois de ces cercueils de chêne; tout récemment un autre, en renfermant trois, a été exploré par M. Boye à Taarnholm, près Korsœer en Sélande. Voici leur distribution géographique : seize en

Jutland, dix en Slesvig, dix en Sélande, sans parler de quinze autres, recouvrant vingt-huit cercueils, dans les provinces skaniennes, qui ont fait partie du Danemark jusqu'en 1660, mais qui, ayant alors été annexées à la Suède, ne seront pas passées en revue dans le présent ouvrage. Il ne reste plus à traiter que de deux des trouvailles jutlandaises; les autres tertres de la péninsule cimbrique et de la Sélande seront décrits dans les deux derniers fascicules.

E. Beauvois.

---

295. — J. Jeanjaquet. **Recherches sur l'origine de la conjonction « QUE » et des formes romanes équivalentes.** Neuchatel, Attinger, 1894; gr. in-12, de 99 p.

Cet opuscule est une thèse présentée à l'Université de Zurich, et qui a valu le grade de docteur à son auteur. Dans une courte préface, M. Jeanjaquet fait observer avec raison que la détermination de l'origine de la particule *que* est importante pour l'histoire de la syntaxe romane, et il s'étonne qu'on ne se soit pas jusqu'ici préoccupé davantage des problèmes qu'elle soulève, qu'on ait accepté sur ce point, sans la discuter, la solution proposée par Diez. Il ajoute que son but « n'a pas été d'étudier à fond sous toutes ses faces la question des origines du mot, mais seulement d'obtenir une base pour ses recherches subséquentes ». Cette réserve est presque trop modeste, et il y a déjà ici assurément plus que des promesses. Tout ce travail est bien conçu et bien mené, il repose sur une information vaste et sûre en général : M. J. a su trier les faits d'une façon judicieuse, il s'est bien dirigé à travers le dédale des formes, ses analyses sont pénétrantes, et il paraît avoir déjà un sentiment vif des lois et des conditions psychologiques du langage. — L'étude est divisée en quatre chapitres : dans le premier, M. J. a résumé, tout en y ajoutant le résultat de recherches personnelles, ce que nous savons sur l'extension de la conjonction *quod* dans la latinité de la décadence. Dans le second et le quatrième chapitres se trouvent traitées des questions relatives à des particules voisines, questions d'ailleurs fort intéressantes, surtout en ce qui concerne le roumain. C'est le troisième chapitre qui est le point capital de l'ouvrage : c'est là qu'est proposée l'hypothèse nouvelle sur la formation en latin vulgaire d'une particule relative invariable. D'après M. J. l'origine de ce *que* roman qui est à la fois relatif et conjonction (sauf en Gaule) doit être cherchée dans *quem*, c'est-à-dire dans l'accusatif masculin du relatif latin. Après avoir éliminé *quod* qui pourrait à la rigueur expliquer *que* en Gaule, mais non pas ailleurs, *quid* qui ne répond pas aux données du problème (c'est tout à fait mon avis), l'auteur aboutit à proposer *quem* forme accusative dont l'emploi se serait généralisé vers le VIe siècle et qui aurait perdu l'*m* finale dans les cas où elle était atone. Je ne puis le suivre ici dans sa

discussion ni dans les exemples soigneusement vérifiés qu'il allègue : mais tout cela, je le répète, est bien conduit et me paraît en somme assez probant. — Il y aurait çà et là quelques observations à faire sur la façon dont sont présentés les faits : je me bornerai à deux ou trois. P. 40, M. J. ne donne pas d'exemples de *quomodo* employé au sens temporel antérieurs au VIII[e] siècle : on en trouve, il me semble, dans des diplômes mérovingiens authentiques du VII[e] siècle ; il y en a aussi et de très nombreux dans la *Lettre d'Anthime à Théodoric* (mais les manuscrits sont à vrai dire d'une date postérieure, et M. J. a raison d'être sévère sur ce point). Chemin faisant (p. 54), il relève une amusante erreur de *quid* (que), admise par Diez sur la foi d'une édition fautive de la *Loi salique*, et qui de là s'est glissée naturellement dans la plupart des manuels élémentaires. P. 46, M. J. dit qu'on n'eut plus à un moment donné qu'une série de trois formes relatives : *qui, cui, quem*, fonctionnant sans distinction de genre ni de nombre : tout en n'admettant pas l'équation *quod* = *quid*, il faut bien reconnaître que cette dernière forme s'est conservée accentuée, par exemple en Gaule, et notamment après les prépositions. L'auteur en dit bien quelque chose p. 57, mais *par quoi* n'est pas la seule locution ancienne, et il ne faudrait pas oublier la conjonction *pourquoi*. — Tout cela n'est point grave : ce qui reste, c'est que, pour ses débuts, M. Jeanjaquet vient de nous donner un opuscule intéressant et bien fait, et que les études de syntaxe romane historique peuvent attendre beaucoup de lui.

E. Bourciez.

---

296. — Pietro Toldo. **Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo,** considerata specialemente nelle sue attinenze con la letteratura italiana. Roma, E. Loescher e C[ie], 1895. XIII-153 p. in 8°.

Nous ne saurions suivre avec trop d'intérêt les études de plus en plus nombreuses que nous envoie l'Italie sur les relations littéraires de la France avec la péninsule au XVI[e] siècle. Les résultats partiels qui nous sont ainsi fournis contribueront grandement à résoudre la délicate question de savoir dans quelle mesure exacte notre XVI[e] siècle, et, partant, le siècle suivant, sont sous la dépendance de la littérature italienne.

Dans le présent volume, M. Toldo publie les résultats de ses recherches sur les sources italiennes de cinq recueils de contes, le premier appartenant au XV[e] siècle, les quatre autres au XVI[e] : les *Cent Nouvelles nouvelles*, *l'Heptaméron*, le *Grand parangon des nouvelles nouvelles*, les *Comptes du monde adventureux* et les *Joyeux devis*. Chacun de ces ouvrages est l'objet d'un chapitre spécial, dans lequel M. T. n'a pas de peine à montrer comment le conteur français a subi l'influence de l'Italie. Tous ces chapitres n'ont pas une égale valeur : l'étude sur la reine de Navarre est la plus nourrie ; elle contient notam-

ment une intéressante discussion d'où il résulte que Marguerite pourrait bien avoir imité, et non inspiré comme on l'avait dit, les nouvelles de Bandello (p. 59-66); pour le reste l'auteur répète, un peu longuement parfois, des choses connues. Dans le chapitre sur les *Joyeux devis* de B. des Périers, on s'étonne que, ayant connu quelques-unes des raisons qui font naître des doutes sur l'authenticité de cet ouvrage (p. 134), M. T. n'ait pas éprouvé le besoin d'approfondir la question. Au reste d'autres problèmes sont ainsi soulevés et non discutés : la 41e des *Cent Nouvelles nouvelles* figure déjà dans les nouvelles de Sercambi, mais M. T. considère comme « peu probable » que La Sale en ait eu connaissance (p. 20); — ce n'est pas une question de probabilité : s'il y a de solides raisons pour nier la dérivation, on aimerait à les connaître. En ce qui concerne la 49e, M. T. est plus catégorique : on ne peut admettre, dit-il, que La Sale l'ait empruntée au *Pecorone*, quoiqu'elle soit à peu près identique à l'une des nouvelles du conteur florentin (p. IX et 21 ; — mais, si le *Pecorone* n'a été imprimé qu'en 1558, La Sale n'a-t-il pu en entendre parler, ou même le lire manuscrit en Italie, où il était en 1425 ? Il ne suffit pas de dire que l'on ignore quelles furent ses relations (et sans doute aussi ses lectures) durant ce voyage (p. 4-5).

Chaque chapitre est suivi de « Notes comparatives » dans lesquelles sont brièvement indiquées les nouvelles italiennes qui peuvent être considérées comme sources de chacune des nouvelles françaises, ou qui n'ont avec celles-ci que des rapports plus difficiles à déterminer. Nombre de ces rapprochements sont nouveaux et l'on ne saurait trop louer la circonspection avec laquelle M. T. s'est acquitté de cette tâche délicate, et a su éviter les affirmations trop catégoriques; lui-même dans sa préface a pleinement justifié cette prudence. Elle a un inconvénient : à force d'entendre parler de ressemblances, d'analogies, de relations plus ou moins lointaines et de dérivations possibles, le lecteur a le sentiment que toutes les solutions qu'on lui propose n'ont qu'un caractère provisoire. En pouvait-il être autrement ? Peut-être, si l'auteur avait suivi une autre méthode; si, par exemple, au lieu de prendre un à un les contes d'A. de La Sale, de la reine de Navarre ou de B. des Périers, pour les comparer séparément à un nombre variable de nouvelles analogues, il avait limité son étude à un nombre restreint de nouvelles caractéristiques, dont il aurait patiemment observé la diffusion et les transformations multiples en Italie d'abord, puis en France. Ce serait là, nous semble-t-il, le seul moyen de saisir sur le vif le travail d'adaptation, j'allais dire de digestion, auquel les conteurs français ont soumis la matière venue d'Italie, et le *Contributo*, ainsi conçu, eût sans doute gagné en unité et en rigueur scientifique.

M. T. possède une force et une facilité de travail remarquables; l'abondance et la variété de ses lectures étonnent; mais il fera bien de se mettre en garde contre la hâte avec laquelle il livre au public ses essais et ses études. Des traces de précipitation apparaissent dans son dernier

volume. Ne parlons pas de la correction typographique, qui laisse fort à désirer ; mais n'est-il pas étrange de voir un critique italien écrire que ces lignes de A. de La Sale : « ... je ne doubte pas qu'il (Boccace) ne l'eust adjoustée (cette adventure) et mise au reng du compte des nobles hommes mal fortunez » désignent le Décaméron (p. 5 et 90), alors que c'est le *De casibus illustrium virorum* dont le titre est ici traduit mot pour mot ? D'ailleurs cet ouvrage et le *De claris mulieribus* n'ont guère été moins lus au xve et au xvie siècle que le Décaméron lui-même; M. T. ne semble pas en avoir tenu compte dans ses recherches.

En dépit de ces réserves, le travail de M. Toldo n'est pas sans résultats, et les notables progrès que nous croyons voir dans ce *Contributo* par rapport à des travaux antérieurs nous permettent d'attendre avec confiance l'importante étude que l'infatigable professeur annonce sur la comédie italienne en France au xvie siècle.

Henri Hauvette.

---

297. — **Un capitaine au régiment du Roi**, étude sur la société en France et sur une famille de la Flandre française au xviie siècle, par le marquis de Belleval. Paris. Lechevalier, 1894. In-8°, 275 p.

M. le marquis de Belleval a retracé dans ce volume la carrière de Denis de Ruyant de Cambronne, fils d'un conseiller au Parlement de Flandre, d'après des papiers et lettres de famille. Il raconte l'éducation du personnage qui fut élevé gratuitement au Collège des Quatre-Nations, son entrée au régiment du Roi — Cambronne fut à la fois officier et élève en philosophie, et sa première année au régiment se confondit avec sa dernière année de Collège, — ses campagnes, ses garnisons. Il y a dans ce livre des longueurs, trop de détails sur l'organisation de l'armée, trop de réflexions — quelques-unes pourtant jolies et aimables — qui coupent, interrompent le récit. M. de B. traite injustement le ministre Saint-Germain et il commet une erreur, d'ailleurs très commune, en nommant *Hauteroche* et non Anteroche celui qui criait à Fontenoy : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers » (p. 189-190). L'orthographe des noms de lieux devrait être plus correcte (nous ne parlons que des noms cités dans le récit de M. de B. et non dans les lettres de Cambronne que l'éditeur a, selon son droit, reproduites telles qu'elles). *Herchebrouc* (p. 116) pouvait être aisément rectifié en Hersbruck, ainsi que *Lestmenitz* en Leitmeritz (p. 125 et non *Leitneritz*, comme p. 131), *Waltsaussen* (p. 128) en Waldsassen, *Nabburg* (p. 138) en Neuburg, *La Kenoque* (p. 176) en Knocke, *Barri* (p. 189) en Barry, *la Mesle* et *Lebec* (p. 196) en Lamelle et Lebbeke, *Cotinck* (p. 209) en Contich, *Lière* (p. 213) en Lierre, *Valhem* (p. 217) en Walhain. Mais on trouvera dans ce volume des particularités intéressantes sur l'intérieur et le train d'une noble famille de la Flandre française, sur la vie mili-

taire au XVIIIe siècle, sur l'existence de l'officier, son « petit equipage honeste » (p. 124), ses dépenses et ses distractions, sur la retraite de Prague et « les chemins semés d'hommes et de chevaux morts de froid » (p. 137 et 150), sur Dettingen où l'épouvante des gardes françaises et une mauvaise manœuvre du duc de Gramont ont causé la défaite, sur les marches et combats de 1744, de 1745, de 1746, sur Fontenoy, Rocoux et Lawfeld — que nous devrions tous, soit dit en passant, orthographier Rocour et Laeffelt, mais le pli est pris — sur quelques engagements de l'année 1762 dans « cette chienne d'Allemagne » (p. 295). Quiconque étudiera de près les guerres de Louis XV, ne pourra négliger la publication de M. de Belleval.

A. C.

---

298. — **Lessing et l'antiquité**, étude sur l'hellénisme et la critique dogmatique en Allemagne au XVIIIe siècle, par J. Kont, agrégé de l'Université, professeur au Collège Rollin. Tome premier. Paris, Leroux, 1894. In-8o, 314 p

La publication de M. Kont, dont nous annonçons le premier volume, est une analyse des travaux de Lessing sur l'antiquité. Son grand mérite, c'est que l'auteur nous offre un ouvrage d'ensemble où il traite sa matière avec une compétence très étendue sur toutes les questions abordées par Lessing et avec une rare connaissance de l'état où étaient, à l'époque du grand critique, les études de l'antiquité et de l'état où les ont portées de nos jours les recherches méthodiques et sûres de l'érudition française et allemande. Dans son introduction, M. K. retrace l'influence que l'antiquité classique a exercée sur les plus célèbres écrivains allemands du XVIIIe siècle et prouve qu'il est nécessaire d'examiner chacun d'eux à ce point de vue particulier. Il présente ensuite, d'après Bursian, Paulsen et autres, un tableau des études classiques en Allemagne, nous transporte dans les autres Universités, à Leipzig, à Halle, à Goettingue, nous fait assister à cette renaissance de la philologie à laquelle s'attachent les noms d'Ernesti, de Christ, de Reiske, de Reiz, de Gesner, de Heyne qui prépare les voies à Fr. Aug. Wolf (il aurait pu tirer plus grand parti de la biographie de Heeren) ; il apprécie brièvement l'œuvre de Winckelmann ; il n'oublie pas de tracer un portrait de Klotz — qui aurait dû être plus piquant — mais insiste au passage sur les relations personnelles que Lessing entretenait avec ces professeurs et érudits (cf. notamment l'endroit où il compare et assemble Lessing et Winckelmann, ces deux génies qui brillèrent loin des Facultés, qui reconnurent dans l'antiquité les sources de la rénovation littéraire, qui se rencontrèrent dans le culte du beau et surent rendre accessibles au public les résultats de l'archéologie, p. 46-47). Dans le chapitre intitulé *La poésie dramatique*, M. K. passe en revue les études du jeune Lessing sur le théâtre romain, sur Plaute, sur Sénèque,

en apprécie la valeur, indique combien elles ont influé sur les premières comédies de l'écrivain. Il pense avec raison que Lessing ne s'est pas, dès ses débuts, affranchi des théories françaises du XVIIIe siècle; et, en effet, la dissertation sur Sénèque donne la preuve manifeste qu'il s'inspire alors de Brumoy et ne combat pas encore notre théâtre; de même, les *Beiträge zur Historie und Aufnahme des Theaters* prennent pour modèle le *Théâtre des Grecs*. (Notons aussi les remarques de M. K. sur Térence; ce fut plus tard que Lessing préféra le « demi Ménandre » à Plaute; il le jugeait moins original, mais il voyait dans l'*Andrienne* et autres pièces de Térence les véritables types du drame bourgeois et de la comédie larmoyante.) Des Romains, M. K. passe aux Grecs; il réunit les opinions de son auteur sur les origines du théâtre grec, sur Eschyle, sur Sophocle, sur Euripide, et il traite à fond, en s'aidant des investigations et dissertations de la science moderne, toutes les questions que Lessing soulève à propos du chœur, des prologues, du titre de certaines pièces perdues (comme le *Cresphonte*), d'Aristophane, de Ménandre. En un chapitre important, le plus important du volume, il fait l'histoire des études aristotéliques de Lessing, signale les points élucidés par le « savant exégète » et ses réflexions justes et exactes sur le texte du Stagirite, démontre que les meilleures parties de la *Dramaturgie* ne sont, en somme, qu'un commentaire raisonné, et très développé, de la *Poétique* d'Aristote. La définition de la tragédie, la fameuse *catharsis* — où M. K. se rallie à l'opinion de Bernays-Weil, — les trois unités, la vérité historique, le nœud et le dénouement, les caractères, la représentation théâtrale, les acteurs, cela tout est exposé clairement, nettement, sans trop de brièveté ni trop d'ampleur, à la lumière des plus récents travaux, et l'auteur ne néglige pas de discuter les nombreuses explications fournies par les philologues sur ces divers points. On lit avec non moins d'intérêt les pages consacrées à l'influence de l'antiquité sur les pièces de Lessing, aux imitations de Plaute, du *Trinummus* dans le *Schatz*, du *Stichus* dans *Weiber sind Weiber*, du *Pseudolus* dans *Justin*, du *Philotas* qui est à la tragédie antique ce qu'est une fable de Lessing à une fable de La Fontaine (p. 222), à *Emilie Galotti*. M. K. n'omet pas les fragments et canevas; on y voit mieux encore que tout en prônant les modèles antiques, Lessing tire ses pièces de la vie contemporaine, qu'il n'imite pas les anciens, mais se contente de déduire de leurs œuvres les vérités qui lui semblent éternelles, pour les appliquer à des sujets modernes. Vient *la poésie épique*. M K. fait voir ce qu'était avant Lessing l'étude d'Homère, combien peu et combien mal on connaissait l'*Iliade et l'Odyssée*, avec quelle logique le *Laocoon* démontre l'art de la poésie homérique, de quelle façon Lessing nous « introduit dans l'atelier épique », nous découvre les « moyens artistiques qui produisent les plus grands effets » et poursuit son but, toujours le même : remplacer les modèles latins, partant les français, par les modèles grecs, et Virgile par Homère « qui est au *Laocoon* ce

que sont les tragiques grecs et Aristote à la *Dramaturgie* ». Car, c'est uniquement pour ce motif que Lessing loue avec une pointe d'ironie et attaque, souvent avec injustice, l'*Énéide* : il s'agissait pour lui de renverser les idoles de la critique française et de détrôner Sénèque et Virgile au profit de Sophocle et d'Homère. Un chapitre sur *la poésie lyrique* clôt ce premier volume ; après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les anacréontiques, M. Kont s'attache à montrer que le génie lyrique des Grecs était alors inconnu, que Lessing lui-même ne l'a pas compris et que sur ce domaine, réservé à Herder, le critique allemand n'a rien fait qu'« éreinter » Lange et que « sauver », réhabiliter Horace, qu'il fut un latiniste très habile (p. 291), mais qu'il a peut-être été plus lyrique dans ses fables que dans ses chansons. Nous attendons avec confiance le second volume de ce consciencieux et instructif ouvrage. Il traitera sans doute des études de Lessing sur la fable et sur l'épigramme, de Lessing philologue, occupé de critique verbale, d'édition de textes, de traduction. Mais, dès à présent, ce livre mérite bon accueil et il tiendra sa modeste place à côté des grandes biographies de Lessing dont il met en relief la solide instruction et l'érudition profonde, avantage que nul de nos critiques, pas même Diderot, ne lui peut disputer.

A. C.

---

299. — **Carl August als Chef des 6 Preuss. Kürassier-Regiments, 1787-1794.** von P. von Bojanowski. Weimar, Bœhlau. 1894, in-8° iv et 147 p.

Ce petit livre, attachant et instructif, est consacré à la première période de la vie militaire de Charles-Auguste de Weimar. Le duc avait, comme on sait, reçu en 1787 de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, le grade de général-major et de chef du régiment des cuirassiers de Rohr, n° 6. Son biographe, M. P. de Bojanowski, nous raconte d'abord ses débuts dans la garnison d'Aschersleben, le soin avec lequel le jeune colonel exerçait son « petit peuple », la « vie centauresque » qu'il menait, l'affection qu'il inspirait à ses officiers et que Gœthe a brillamment retracée. Vient la guerre ; le duc assista à la canonnade de Valmy, puis, au siège de Mayence, à la bataille de Kaiserslautern où il fit preuve de sang-froid et d'intelligence ; mais depuis le commencement de 1793 il avait résolu de se retirer parce que le roi avait donné à Schönfeld la place de lieutenant-général de la cavalerie (p. 74) ; il quitta l'armée à la fin de l'année. Il n'y a pas dans cette centaine de pages autant de choses nouvelles et inédites qu'on l'aurait cru, et la correspondance militaire de Charles-Auguste ne nous apprend rien de très intéressant sur les campagnes de 1792 et de 1793. Nous n'avons relevé au passage que des notes de Wagner sur le combat de Fontoy (p. 62) sur la retraite lamentable de Brunswick (pp. 64-67), sur deux femmes de soldats français arrêtées devant Mayence, (p. 78), sur le déjeuner du 17 mai entre assiégeants et assiégés

(p. 81), sur la surprise de Marienborn (p. 85); mais tout cela était connu et ne vaut pas la lettre du prince Henri à Henckel de Donnersmarck sur l'expédition de 1792 (p. 62, note). En revanche, l'auteur passe sous silence le séjour de Charles-Auguste à Verdun, la reculade de son régiment de cuirassiers au mamelon de la Lune, son rôle chevaleresque aux portes de Mayence à la sortie des colonnes françaises [1]. Mais son récit est clair, élégant, agréable, nullement écrasé par les citations; le caractère de Charles-Auguste, la disposition d'esprit où il se trouvait durant ces deux campagnes, les sentiments que lui inspirait la Révolution, tout cela est justement, finement apprécié. Enfin, on trouve dans l'appendice des documents utiles, entre autres, deux mémoires de Turpin, l'un de 1792, « Considérations sur la manière d'entrer en France » l'autre, de 1793 « Mémoire sur l'entrée des armées combinées en France »; (pp. 119) 143) et la liste des officiers du régiment de Weimar en 1788 et en 1793 [2].

A. C.

300.— Albert Soubies. **La Comédie française depuis l'École romantique, 1825-1894.** Paris, Fischbacher, 1895, In-4, VIII et 158 p.

Ce livre rendra de grands services aux historiens du théâtre. Il comprend quatre chapitres. Dans le premier, M. Soubies dresse la liste des pièces du temps de Louis XIII et de Louis XIV qui ont reparu depuis 1825 sur la scène de la Comédie. Dans le deuxième, il étudie au même point de vue le théâtre de 1715 à 1825, et, chemin faisant, sème de curieuses observations, par exemple, sur les causes qui déterminèrent le succès de Voltaire (mise en scène, couleur locale, sujets français et patriotiques, combinaisons imprévues d'événements comme dans *Zaïre* où se rencontre pour la première fois « la croix de ma mère », p. 29), sur les élèves et héritiers de Voltaire, sur la variété de ressources de Marivaux, sur les caractères si adroitement tracés par Beaumarchais — « Marivaux et Beaumarchais, dit M. Soubies, demeurent en réalité les hommes de théâtre les plus complets, les plus séduisants du XIIIᵉ siècle »

---

1. Cf. pour le séjour de Charles-Auguste à Verdun, *La première invasion prussienne*, p. 253; pour la reculade du régiment de Weimar à la Lune, *Valmy*, pp. 190-191 (avec les textes à l'appui, en note); pour l'attitude de Charles-Auguste à la sortie des troupes françaises le 24 juillet, *Mayence*, p. 273 (et autant qu'il nous souvienne, le récit publié par Czettritz). — P. 63, c'est le 14, et non le 15 septembre qu'eut lieu le combat qui força Dumouriez à abandonner l'Argonne (*Valmy*, p. 122). — P. 92., pour nous, il n'y a pas d'hésitation possible : Charles-Auguste n'était pas à Pirmasens.

2. Le second Mémoire de Turpin est très remarquable, et on lira avec intérêt des considérations sur la position de Verdun et de Toul (p. 138-139); elles font honneur à son coup d'œil; il dit, par exemple, que Toul est « un point de la Moselle aussi essentiel que celui de Verdun sur la Meuse », et propose de rendre cette place « formidable par un fort qu'on pourra établir sur la côte Saint-Michel ».. et qui n'a été établi qu'après la guerre de 1870.

(p. 45). — sur Destouches qui a la plaisanterie pesante et manque de coloris, sur la *Métromanie* qui, malgré l'intrigue démodée, plaît encore aujourd'hui par l'intensité de la couleur et de la vie, sur plusieurs comédies oubliées, mais jouées plus longtemps qu'on ne le croit d'ordinaire (*L'École des bourgeois* de D'Allainval ; le *Consentement forcé* de Guyot de Merville ; les *Dehors trompeurs* de Boissy, etc.), sur le drame bourgeois et sur les pieces de Picard, de Duval et autres. Le chapitre troisième traite de la période romantique : on y notera que les drames de Hugo ont cessé d'être joués, à l'exception d'*Hernani* qui compte quatre cent soixante-quatorze soirées et de *Ruy Blas* qui a été donné deux cent trente-quatre fois (p. 85) ; on y verra en quoi consistait pour les spectateurs de 1829, l'originalité de *Henri III et sa cour* ; on y lira des pages intéressantes sur Scribe qui a tant réussi à l'étranger parce qu'il gagnait à être traduit (p. 99), Mazères, Bayard, les frères Duveyrier, Delavigne, George Sand. Le quatrième chapitre, consacré à l'époque actuelle, nous présente successivement Ponsard, Augier, Musset, qui « devint d'une manière presque accidentelle et sans y avoir visé, un des maîtres de la scène », Sardou, Dumas ; mais, à mesure qu'il s'approche de notre temps, M. S., se fait avec raison de plus en plus sommaire et concis ; signalons néanmoins ses remarques sur les caractères de la littérature dramatique du second Empire (abandon de la pièce historique, rare usage du vers, abus de la tirade, prépondérance du personnage sympathique, avènement de Desgenais ou du raisonneur, démonstration d'une thèse) ; signalons ses réflexions sur le répertoire de la Comédie où l'« on chercherait vainement un contre-coup très marqué des émotions de la guerre », car *La fille de Roland* était soumise au Comité avant 1870. Le travail de M. S. est, en somme, le plus complet et le plus précis que nous ayons sur le sujet ; l'auteur écrit sans prétention, sur le ton de la causerie, mais il nous apprend une foule de choses que nous ignorons ou que nous connaissons mal ; il ne fait qu'indiquer ce qu'on sait, et il insiste très justement sur ce qu'on ne sait pas d'ordinaire ; il juge peu, et il apprécie moins qu'il n'expose ; mais on sent d'un bout à l'autre du livre l'expérience d'un critique et amateur du théâtre qui a vu les pièces ou les a lues. Le tableau chronologique des œuvres représentées à la Comédie française du 1er janvier 1825 au 31 décembre 1894 sera très utile : M. Soubies a aussi exactement que possible fixé la date de chaque « première » et le nombre des représentations.

A. C.

---

301. — **La Cathédrale de Reims**, par A. Gosset, architecte à Reims, — Paris, May et Motteroz, 1 vol. in-f°.

C'est un bon exemple que donne là l'architecte de la cathédrale de

Reims, et dont on ne saurait trop le féliciter au point de vue pratique ; car bien qu'il soit possible de faire mieux encore, et plus complètement, la façon dont M. Gosset a compris sa tâche est bien celle qui a le plus de chance d'encourager ses confrères des autres grandes églises de France à en faire autant. Quand on connaît un monument comme doivent le connaître MM. les architectes diocésains, rien de plus aisé que de livrer ainsi au public un album exact, technique et pourtant pittoresque, avec texte historique et descriptif à l'appui, de la cathédrale qui leur est confiée. Les procédés de photogravure aidant, c'est rendre un vrai service à l'art et à l'archéologie.

L'album, le volume de M. A. G. comprend : une notice historique et archéologique, avec un tableau commode des travaux faits dans la cathédrale, et relatant en même temps les règnes, les archiépiscopats et les sacres ; puis une bonne bibliographie du sujet. Ensuite, une série de planches gravées, élévations, coupes, épures de détails. Il y a aussi quelques croquis gravés sur bois au cours du texte descriptif.

Ici commencent nos observations. Nous reprocherons d'abord à M. Gosset..... sa trop grande modestie. C'est presque de l'impersonnalité : car d'abord, les planches ne sont pas de lui (ce sont les dessins connus de Leblan et F. Roguet, déjà publiés, dans les ouvrages spéciaux de Gailhabaud et Leblan), ni encore les croquis du texte (empruntés à Viollet-le-Duc) ; et même le texte, les pages préliminaires consacrées à l'histoire, à la description de la cathédrale, sont émaillées de citations, d'opinions d'autres auteurs. C'est pousser trop loin la déférence. L'idée était bonne, que M. G. expose dès les premières lignes, d'avoir réuni les éléments épars, colligé, rapproché les dessins ou les documents concernant l'édifice, pour en établir enfin la monographie proprement dite. Mais de là à emprunter jusqu'aux choses les plus aisées à constater par soi-même, à citer Mgr Tourneur, Didron ou M. Gonse, pour de simples descriptions, pour des énumérations de statues, pour des appréciations de style, vraiment, c'est trop. Dites vous-même ce que vous avez vu ; nous aimons mieux vous en croire, — si d'ailleurs nous n'y avons été voir à notre tour —, que les écrivains que vous appelez si humblement en témoignage.

Ce parti est d'autant plus regrettable, que M. G. a naturellement montré, ailleurs, la personnalité et la force de son savoir archéologique ; notamment sur la question des coupoles en Occident et en Orient. Il a aussi donné ici quelques pages *sur la forme et le développement du style gothique*, qui sont à remarquer et qu'illustre très heureusement une grande planche, la dernière et seule nouvelle du livre, une série de coupes et plans d'églises, à échelle uniformément pareille. Nous lui ferons seulement cette critique, qu'il semble ne pas se rendre assez compte de la nécessité de prendre un parti entre certains termes, et de dire pourquoi. — Il parlera de *style ogival*, et prendra indifféremment *ogive* dans le sens d'arc-brisé, ou un peu plus loin dans celui de nervure

cintrée, sens qu'il sait naturellement fort bien être le seul vrai, mais dont il n'explique pas la contradiction pour le malheureux lecteur peu au courant.

Notre dernière objection, — il semble que nous ne fassions vraiment que des critiques, mais nous ne saurions mieux dire pour louer le livre que ce que nous avons établi d'un mot dès les premières lignes, et c'est simplement pour indiquer la façon aisée dont on pourrait encore améliorer des entreprises aussi intéressantes ; — notre dernière objection portera sur la partie graphique et pittoresque. M. Gosset n'a pas assez insisté, à notre avis, sur certaines beautés artistiques et sculpturales de cette superbe cathédrale de Reims ; et elles auraient eu d'autant plus besoin d'être mises en lumière dans le texte, que les planches sont plus incomplètes à ce point de vue. — Par ce temps de photogravure, où les procédés sont devenus si aisés et si parfaits à la fois, comment n'avoir pas pensé à joindre, aux épures d'architecte, forcément sèches, quelques belles perspectives et surtout des reproductions de statues ?

La monographie bien connue de la cathédrale d'Albi n'était-elle pas un magnifique précédent ? Mais précisément parce qu'il s'agissait de Reims, dont la statuaire est si supérieure, les lacunes sautent aux yeux tout de suite. Pensez un peu au portail central, au fameux groupe de sainte Anne et de la Vierge, si manifestement inspiré de l'antique, au délicieux chapiteau « des drapiers » (du transept Nord), aux Mois du portail : tout cela a été photographié pour les collections des *Monuments historiques*, et rien ne s'en trouve dans les planches gravées ici. Il est vrai qu'on a cette ressource, — dont nous avons usé tout le premier, — de joindre les unes aux autres. Mais cette façon de compléter l'ouvrage est un pis-aller, et c'est dommage.

Si nous insistons sur ces détails, ce n'est pas, tant s'en faut, pour déprécier la publication de MM. May et Motteroz ; mais pour faire observer, à ceux qui voudraient l'imiter pour tant d'autres cathédrales françaises qui attendent encore qu'on s'occupe d'elles, qu'en somme, avec la photogravure, ils s'en tireraient souvent plus exactement et moins cher qu'avec la gravure. Et comme nous nous sommes placés au point de vue pratique, cette remarque a bien son prix [1].

HENRI DE CURZON

LETTRE DE M. GASTON DESCHAMPS.

Paris, le 8 juin 1895.

Monsieur le Directeur,

A cause d'un récent voyage en Angleterre, je n'ai pu connaître que fort tard un article de la *Revue critique*, où M. Raoul Rosières apprécie un volume de moi, paru l'année dernière, et intitulé *La Vie et les Livres*, première série.

---

1. M. A. Gosset annonce aussi, pour paraître dans d'analogues conditions, une monographie de la basilique de Saint-Remi, précédée de la vie du saint par Flodoard.

M. Rosières, après m'avoir comparé à Berlioz, ajoute cette remarque : « M. Gaston Deschamps a-t-il à parler de l'*Égypte* de G. Charmes, il expose la question d'Orient, blâme le ministère Freycinet, raconte la vie de Mariette, célèbre les fouilles de M. Maspero, et octroie à peine entre temps, comme par mégarde, quelques lignes à l'auteur qu'il voulait examiner. » Si M. Rosières veut se donner la peine d'ouvrir le livre auquel il fait allusion, il verra que Gabriel Charmes consacre 130 pages à Mariette-Pacha et au musée de Boulaq ; — 104 pages aux fouilles de Meydoum et de Déir-el-Bahari, ainsi qu'à l'Institut archéologique du Caire, tous sujets dont il est malaisé de parler sans prononcer le nom de M. Maspero; — 38 pages aux *Contes populaires de l'ancienne Égypte*, traduits et commentés par M. Maspero ; — 43 pages aux *Chants d'amour du papyrus de Turin et du papyrus Harris* n° 500, publiés par le même M. Maspero. Je n'ai donc fait que suivre pas à pas mon auteur. — D'ailleurs, j'aurais donné, de Gabriel Charmes, une idée bien incomplète, si je n'avais pas dit que la question d'Orient fut sa principale préoccupation. Quant au ministère Freycinet, au sujet duquel j'ai contristé involontairement M. Rosières, je renvoie le lecteur impartial à un livre, intitulé : *Politique extérieure et coloniale,* par Gabriel Charmes, page 66.

Plus loin, M. Rosières dit : « M. Gaston Deschamps s'attarde si peu à méditer que, lorsqu'il lui arrive d'alléguer quelque *fait étranger* ou de rappeler quelques souvenirs classiques, ce n'est pas toujours sans erreurs. » Le temps que je dépense en méditations importe peu. Je ne sais ce que M. Rosières entend par un *fait étranger*. Mais je le prie de signaler explicitement les « erreurs » que j'ai pu commettre. Je serai le premier à profiter de ses rectifications.

On n'a pas coutume, Monsieur le Directeur, de rencontrer, chez vos collaborateurs, cette façon, vraiment trop expéditive, de jeter le discrédit sur un ouvrage et sur un auteur. Ce procédé est tout à fait contraire aux traditions dont s'honore, avec raison, la *Revue critique*.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération,

Gaston Deschamps.

Réponse de M. Rosières.

Melun, 17 juin 1895.

Mon cher directeur.

Oui, cela est bien vrai, quand j'ai lu un article de M. Deschamps, je sens que j'ai passé une demi-heure charmante, mais que je n'ai acquis aucune notion nouvelle. Plusieurs personnes que j'ai consultées, m'ont avoué se trouver dans le même cas. Il ne me restait donc qu'à formuler mon opinion en toute sincérité, puisque la *Revue critique* me la demandait. C'est ce que j'ai fait et, je le crois, avec toute la courtoisie désirable. Pour que je rétracte aujourd'hui ce que j'ai écrit alors, il faudrait, ou que je tienne avant tout à être agréable à M. D. — et je pense qu'il serait le premier à m'en blâmer — ou qu'il me démontrât que je me suis trompé — ce qu'il n'a pas fait, me semble-t-il, dans sa lettre.

Quand je lis un article intitulé *G. Charmes*, j'ai immédiatement l'idée que je vais y trouver une étude sur l'esprit, la manière, les opinions, ou le style de G. Charmes, et, si je n'y trouve que toutes sortes d'autres choses à la place, j'ai bien le droit de déclarer que je me sens déçu. C'est tout ce que j'ai déclaré. M. D. objecte qu'il n'a parlé de la question d'Orient, du ministère Freycinet (sur lequel, quoi qu'il en pense, je suis absolument de son avis), de l'histoire de Mariette et des fouilles de M. Maspero, que parce que G. Charmes en avait parlé. Fort bien, mais il ne m'a dit que ce qu'il pense sur tous ces faits et nullement ce que G. Charmes en pensait. Aussi suis-je encore en droit d'affirmer qu'après l'avoir lu je ne me trouve pas plus renseigné sur G. Charmes qu'auparavant.

Quant aux erreurs qu'il a pu commettre, je vais, puisqu'il le désire, lui en signaler, à première vue, quelques-unes.

P. 20. « Que de costumes il avait endossés (Moreau de Jonnès), avant de revêtir l'habit à palmes vertes dessiné par David et de s'asseoir aux séances paisibles de

l'Académie des sciences morales, où la Révolution de 1830 venait de réinstaller plusieurs hommes dont la destinée, etc. » — L'Académie des sciences morales fut organisée par Guizot en 1832 et non par la Révolution de 1830. Moreau de Jonnès n'y fut pas réinstallé puisqu'il n'en avait jamais fait partie. Il n'y fut d'ailleurs admis qu'après la monarchie de juillet, en 1849.

P. 56. « M. de Morgan qui a succédé à M. Maspero dans les fonctions de directeur général des antiquités de l'Égypte. » — M. de Morgan a succédé à M. Grebaut et non à M. Maspero.

P. 90. « Volontiers, elle dirait, comme le pape Gélase, exilé de l'autel, et pleurant dans la campagne désolée : *O vos omnes, qui transitis per hanc viam*... etc. » — Il n'y a aucune raison pour attribuer cette phrase plutôt à Gélase qu'à Dante (qui l'a mise en vers dans sa *Vita nuova*) ou qu'à tous ceux qui se sont plu à la répéter. Son seul auteur est Jérémie (*Lament*, I, 12).

P. 138. « Sans les *Trois Mousquetaires*, Richelieu et Mazarin seraient pour beaucoup d'entre nous des ombres pâles. » Mazarin ne paraît aucunement dans les *Trois Mousquetaires* pour cette bonne raison que l'action de ce roman s'arrête en 1628.

P. 158. « Pour ma part, je suis ravi de trouver dans ce livre plus de turqueries que dans le *Mahomet* de Voltaire. » — Il serait, en effet, fort difficile de trouver beaucoup de turqueries dans une tragédie qui se passe à la Mecque au VIIe siècle.

P. 200. « L'esprit charmant de saint François de Sales... fit de la communauté naissante un lieu de délices. Il avait lu l'Astrée. » — En 1610, date à laquelle se rapporte la phrase de M. D. François de Sales devait avoir fort peu lu ce roman pastoral, car ce fut justement cette année-là qu'en parut le premier tome, mais le premier tome seul. Les autres ne furent publiés que quelques années après.

P. 302. « C'est pour dire sans doute que ces deux écrivains (les frères de Goncourt) se sont posés un jour dans la préface de la *Fille Elisa* en réformateurs et en médecin des plaies sociales. » — La *Fille Elisa*, qui parut en 1876, est d'Edmond de Goncourt seul.

Je crois donc, mon cher directeur, n'avoir en aucune façon outrepassé mes droits de critique et moins encore, avoir pratiqué un procédé « tout à fait contraire aux traditions dont s'honore, avec raison, la *Revue critique* » en prétendant très discrètement que lorsque M. D. citait de mémoire des faits étrangers au livre qu'il étudiait, « ce n'était pas toujours sans erreurs. » Je sais parfaitement que M. D. n'a pas commis ces fautes par ignorance. Aussi ai-je bien dit qu'elles ne provenaient, de sa part, que d'un défaut d'attention.

Il me semble, d'ailleurs, que M. D. a pris mes quelques lignes un peu trop au tragique. Entre érudits on échange fréquemment, sans la moindre rancune, des reproches bien autrement déplaisants. Si je lui ait dit que ses études étaient parfois un peu plus superficielles qu'on ne les voudrait, il lui est facile, je pense, d'y remédier en concentrant un peu sa réflexion, de façon, par exemple, à ne pas tramer des périodes avec des pensées dans le genre de celle-ci. « Il y a loin de l'âme composite d'un boulevardier de 1894 aux âmes simples qui habitent les roselières du Lob-Nor » (p. 133). Quant aux erreurs, tout le monde en commet. Je puis même lui avouer que je n'ai encore rencontré aucun ouvrage qui en soit exempt et, s'il insiste, que, moi-même, je m'en sais déjà un assez joli lot sur la conscience. Aussi serais-je vraiment désolé s'il persistait à croire que j'ai pu songer un seul instant à vouloir « jeter le discrédit » sur un ouvrage dont j'ai moi-même signalé la bonne grâce et l'agrément, et sur un auteur que je sais, par ses amis, un très galant homme, et, par ses livres, un homme d'esprit.

Agréez, mon cher directeur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Raoul ROSIÈRES.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

Nº 1 Vingt-neuvième année 7 janvier 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, sept.-oct. : X. Koenig, Essai sur l'évolution de l'idée de Justice chez les prophètes hébreux. — C. Snouck Hurgronje, Une nouvelle biographie de Mohammed (suite et fin). — A. Audollent, Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1893 (fin). — *Nécrologie :* J.-B. de Rossi (Ch. Roller); James Darmesteter (J. Réville). — *Revue des livres :* E. Ménégoz, La théologie de l'épître aux Hébreux. — A. Kuenen, Gesammelte Abhandlungen. — J. Happel, Der Eid im Alten Testament. — A. Baudrillart, Les divinités de la Victoire en Grèce et en Italie. — A. Altherr, Theodor Parker. — *Chronique :* France, Hollande.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, novembre : Tomkowicz, La forteresse seigneuriale de Krzyztopor construite au XVII[e] siècle par l'architecte Laurent Senes.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXXVII, 6[e] livraison : Delbœuf, La réforme de l'orthographe française.—Duflou, Les écoles publiques anglaises. — *Comptes rendus :* Stobaei Antholog. rec. Wachsmuth u. Hense III (à recommander aux hellénistes). — Blase, Gesch. des Plusquamperfekts im Latein. (intéressant et solide.) — Lafaye, Catulle et ses modèles (l'auteur a su coordonner et condenser habilement les travaux de ses devanciers, dominer la masse des détails et en dégager des idées générales; son ouvrage, sagement pensé, bien composé, agréablement écrit, satisfera les savants et obtiendra les suffrages des hommes de goût; il met parfaitement en relief la physionomie littéraire de Catulle ; c'est un sérieux service rendu aux lettres anciennes ; des études de ce genre sont indispensables : la philologie serait le plus vain des passe-temps si elle se bornait à accumuler indéfiniment de menus faits; il importe que de temps en temps on rassemble sous une idée maîtresse les petites découvertes éparses et qu'on essaie d'organiser les conquêtes de l'érudition). — Le P. Delbrel, Les jésuites et la pédagogie au XVI[e] siècle. Juan Bonifacio. — Waitz, Quellenk. der deutschen Gesch. p. Steindorff, 6[e] ed. — Brette, Le serment du Jeu de Paume (riche en conclusions et met dans la pleine lumière de la vérité un épisode sur lequel règnent des idées fausses).

The Academy, n° 1180 : Speeches and addresses of Edward Henry, 15[er] Earl of Derby. — E. and J. de Goncourt, Letters and leaves from their journals. — Opere di Dante, rived. nel testo da E. Moore. — Thorburn, Asiatic neighbours. — Waldstein, Ruskin. — The new School of English at Oxford. — Boccaccio as man and author (Hewlett). — The new Syriac gospels, the account of the Nativity (Badham). — Concerning Defoe's character (Bülbring). — Scriveners Plain Introd. to the textual criticism of the New Testament (Miller). — A. Lefèvre, Race and language; Niebuhr, Gesch. des ebräischen Zeitalters. — Mistakes about the Andaman Islands. — Erman, Life in ancient Egypt, trad. Tirard.

— N° 1181 : Life and letters of Marie Edgeworth, p. Hare. — Reports of State Trials, new series, V, p. Wallis. — Select specimens of the Great French writers, p. Fastnacht. — Huyshe, The liberation of Bulgaria. — Songs of Zion by Hebrew singers of mediaeval times, translated into English verses by Mrs. Henri Lucas. — The new Syriac codex of the Gospels (Conybeare, Conder, A. Smith Lewis). — Ecclesiastes and the Book of Job (Tyler). — The Loover of a hall, its etymology (Chance, Toynbee et Ramsay). — Greek ethics (Seth). — A new interpretation of a line in Hamlet. — Jespersen, Progress in language (cf. *Revue,* n° 52). — The Andaman Islanders (J. Lubbock).

The Athenaeum, n° 3503 : Life and letters of Dean Church. — Em. Ollivier. L'empire libéral, I, — Opere di Dante, reved. nel testo da E. Moore. — Dr. John Chapman. — Wordsworth on Wordsworth and Coleridge. — The Clarke papers. — The life of Charles Dickens. — Life of Richard Owen. — Ninety-three drawings by Albert Dürer, reprod. in facsimile from originals in the B. M. text by Colvin. — The foundation of Silchester (Haverfield).

— N° 3504 : Swinburne, Studies in prose and poetry. — Sharpe, London and the kingdom, II. — Anne Thackeray Ritchie, Some Chapters from some memoirs. — Simpkinson, Life and times of William Laud, archbishop of Canterbury. — Defoe in trouble, 1703 (Aitken). — Robert Louis Stevenson (J. Jacobs).

Literarisches Centralblatt, n° 51 : Vetus Testam. p. Cozza-Luzi. — Weiss, Die Apostelgesch. — Savelli, Temistocle (cf. *Revue*, n° 50). — Schnürer, Die Entsteh. des Kirchenstaates (bon). — Lewinski, Die brandensb. Kanzlei u. das Urkundenwesen 1141-1470 (méritoire). — Vaupell, Den nordisk Syvaarskrig, 1563-1570 (sans soin et superficiel). — Funck, Der Magnetismus u. Somnambulismus in der badischen Markgrafschaft (intéressant). — Trotha, Die Kaukas. Kosakenbrigade im Balkanfeldzug 1877-1878. — Heinemann, Die herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel, 2e ed. — Konow, Das Samavidhanabrahmana. — Jebb, Growth and influence of classical Greek poetry. — G. Storm, Otte Brudstykker af den aeldste Saga om Olav den Heilige. — De Pauw, Middelnederl. Gedichten in Fragmenten. — Hehn, Gœthes Hermann u. Dorothea. — Marban, Arte de la lengua Moxa, p. Platzmann. — Wolfskehl, German. Werbungssagen, I, Hugdieterich (habile, sagace, itinéraire). — Rohde, Psyche, II. (très long art. sur ce livre original, plein de remarques pénétrantes).

— N° 52 : Die Psalmen, übers. von Kautzsch. — Rösgen, Gesch. der apostol. Verkündigung. — Grafe, Die paulin. Lehre vom Gesetz. — Pilo, Estetica. — Dünzelmann, Das röm. Strassennetz in Norddeutschland. — Werminghoff, Die Verpfändungen der missel = und niederrhein. Reichsstädte im XIII u. XIV Jahrh. (très utile). — Gregorovius, Briefe an Thile, p. Petersdorf. — Lady Blennerhassett, Talleyrand. (contestable). — Arneth, Anton Ritter von Schmerling. — Vernier, Gramm. arabe. — Kampffmeyer, Alte Namen im heutigen Palästina u. Syrien, I, Namen des A. T. (ouvrage de valeur pour le linguiste et le géographe). — Mythographi graeci, I, Apollodori bibliotheca, Pediasimi libellus de XII Herculis laboribus p. R. Wagner (très bon et sera le bien venu). — Bjärnar saga, p. Boer. — Dörpfeld, Troja, 1893. — Schwarz, Der Schoinos bei den Aegyptern, Griechen u. Römern (manqué). — Joseph, Die Parochialkirche in Berlin. — Pecht, Aus meiner Zeit. — Varnhagen, Ueber die Miniaturen in vier franz. Handschriften des XV u. XVI Jahrh. — Erk, Deutscher Liederhort. — Stara, Die Dramaturgie nach kathol. Grundsätzen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, décembre : Völter, Das Problem der Apocalypse. — Rehmke, Lehrbuch der allgem. Psychologie. — Mirbt, Die Publicistik im Zeitalter Gregors VII. — Bachmann, Deutsche Reichsgesch. im Zeitalter Friedrich III u. Max I. — Urkundenbuch der Abtei St Gallen IV, 1-2. — Köbler, Gesch. der Festungen Danzig u. Weichselmünde bis 1814. — Caland, Altind. Ahnenkult. — Heberdey, Die Reisen des Pausanias in Griechenland. — Napier, History of the Holy Rood-tree.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Vitelli, Palefato, Wipprecht, Quaest. palaephateae; Schrader, Palephataea (2e art.). — Cumont, Chron.

byz. du ms. 11376, Anecd. Brux. I (grand soin). — Höhn, Beitr. zur Ausleg. Horaz. Oden. — Hervieux, Avianus et ses imitateurs (mine excellente). — Dumon, Ad Vitruvii V, 8, theatrum graecum. — Studi di storia antica, p. Beloch, II. — Baedeker, Aegypten, I, 3e ed. — Cavalli, Reliquie ladine raccolte in Muggia d'Istria. — Nestle, Bengel als Gelehrter.

— N° 52 : Sofocle, Antigone, p. Bassi. — Herodote, VI, p. Sitzler. — Stemplinger, Strabos literarhistor. Notizen (bon). — Leo, Miscella Ciceroniana. — Livy, XXI and XXII, p. Lord. — Taciti Ann. I p. Constans et Girbal. — Hense, Die Synkrisis in der antiken Literatur (esquisse). — Dumon, Etudes d'art grec (très long art. de Dörpfeld). — Lecouterc, L'archontat athénien d'après la Polit. Athen. (soigné et profond). — Lacava, Istoria di Atena Lucana (intéressant). — Rethwisch, Jahresber. über das höhere Schulwegen, VIII.

— N° 1 : Herodas p. Meister (W. Schulze : excellent et instructif). — Asinaria, p. Gray. — Belling, Quaest. Tibullianae (intéressant). — Preller, Griech. Mythol. 4e ed. p. C. Robert. — Bernheim, Lehrb. der histor. Methode. — Max von Wolff, Leben u. Werke des Antonio Beccadelli genannt Panormita.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 50 : Pauly, Realencyclop. der klass. Altertumswiss. (cf. le présent n°). — Pindaro, trad. Fraccaroli. — Eurip. Iphigenie, p. Schöne u. Koechly, 4e ed. p. Bruhn. — Carminum Sal. reliq. p. Maurenbrecher (Cf. *Revue*. n° 50). — Pais, Storia d'Italia, I, Sicilia e Magna Grecia, 1 (savoir et sagacité). — Overbeck Gesch. der griech. Plastik, 4e ed. (cf. *Revue*, n° 47). — Siebelis, Wörterbuch zu Ovids Metam. 5e ed. p. Polle.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 2 Vingt-neuvième année 14 janvier 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1182 : Swinburne, Studies in prose and poetry. — Fr. Masson, Napoleon and the fair sex. — Kirby, The hero of Esthonia and other studies in the romantic literature of that country. — The new Syriac codex of the Gospels. — Ecclesiastes and the Book of Job. — Notes on some Ogham inscr. in Ireland. III (Macalister). — Scrivener, A plain introd. to the criticism of the N. T. 4e ed. p. Miller. — Capanaga's Basque translation of the Spanish catechism of Ripalda (Dogdson).

The Athenaeum, n° 3505 : Ch. Bradlaugh, a record of his life and work. — Hist. and topogr. collections relating to the early history of South Somerset, etc., p. Batten. — Life and adventures of J. G. Jebb. p. Haggard. — Van Leeuwen, Enchiridion dictionis epicae ; Odyssey. p. Platt. — Mem. de M. Moulin sur la chouannerie ; Docum. sur le 18 fructidor, p. Pierre. — The Clarke papers. — The new Keats mss. — The Hatfield papers. — Woodward, A treatise on ecclesiastical heraldry.

Literarisches Centralblatt, n° 53 : Bornemann, Die Thessalonicher-Briefe. — Uphues, Psychologie des Erkennens. — Cauer, Philotas, Kleitos, Kallisthenes. — Haupt, Ein oberrhein. Revolutionär aus dem Zeitalter Maximilians I. — Schaefer (D.), Gesch. von Dänemark. IV. — Menzel, Wolfgang von Zweibrücken. — Vallentin, Westpreussen seit den ersten Jahrzehnten dieses Jahrhunderts (soigné et exact). — Columba, Gli studi geografici nel I secolo dell' imperio romano (utile). — Delitzsch, Beitr. zur Entziffer. u. Erklær. der Kappadoc. Keilinschriften. — Neumann, Eustathios als kritische Quelle für den Iliastext. — Ciceros rhetor. Schriften, p. Weissenfels. — Marchi e Bertoloni, Inventario dei mss. della r. Biblioteca universitaria di Pavia, I. — Beovulf trad. Hoffmann (mauvais). — Schorbach, Studien über das Lucidarius. — Szarvas e Simonyi, Lexicon linguae hungaricae aevi antiquioris I-III (grande et heureuse entreprise). — M. Collignon, Gesch. der griech. Plastik, trad. Thraemer. — G. Müller, Die Reitergruppe auf den röm. german. Gigantensäulen. — Griggs, Studien über die Musik in Amerika.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 3 Vingt-neuvième année 21 janvier 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1183 : Gardiner, History of the Commonwealth and Protectorate, I, 1640-1651. — Two books on Persia : Safah Nameh, Persian pictures; Wills, Behind an eastern veil. — Scotch books. — Carlyle's house at Chelsea. — The new Syriac gospels (Sanday, Charles, Badham, A. S. Lewis, Farrar). — The etymology of Dirk. — Ogham inscr. in Ireland (Barry). — Greek Ethics (A.W. Benn). — Farrar, The life of Christ as represented in art.

The Athenaeum, n° 3506 : English literature in 1894. — Bishop, Mrs Augustus Craven. — Kirby, The hero of Esthonia and other studies in the Romantic literature of that country, compiled from Esthonian and German sources. — English History. — Christina Rossetti. — The book sales of 1894. — Keary, A catalogue of the Accademia delle Belle Arti at Venice. — Ordish, Early London Theatres (in the Fields).

Literarisches Centralblatt, n° 1 : Strack, Einleitung in den Thalmud, II; Mielziner, Introd. to the Thalmud. — Rud. Lehmann, Schopenhauer. — Dühring, Krit. Gesch. der Philosophie, 4e ed. — Maspero, Hist. ancienne des peuples de l'Orient; livr. 1-40 (chef-d'œuvre; accessible aux profanes dans toutes ses parties, et offrant aux spécialistes par le mot et l'image, à côté de choses connues, mais abondantes et bien ordonnées, bien des détails nouveaux et difficiles à connaître; riche trésor de remarques qui accompagnent le texte sans l'alourdir et qui sont précieuses pour les égyptologues; « ce que donne l'auteur est presque complet et repose partout sur ses propres recherches et ses impressions personnelles; la critique est indépendante dans le sens le plus plein du mot, saine et presque toujours juste »). — Wirth, Aus orientalischen Chroniken (remarquable). — Bachmann, Deutsche Reichsgesch. im Zeitalter Friedrichs III und Max I, 2e vol. — Sudhoff, Versuch einer Kritik der Echtheit der paracelsischen Schriften (important et solide). — Schultheiss, F.-L. Jahn (fait à grands traits, « grosszügig »). — Reinhardt, Ein arabischer Dialekt, gesprochen in Oman u. Zanzibar (sera le bienvenu). — Lewy, Die semitischen Fremdwörter im Griechischen (malgré des objections de principe et de détail, fait très grand honneur aux connaissances, au soin diligent et à la sagacité de l'auteur). — Hymni homerici rec. Goodwin (indispensable). — H. W. Smyth, The sounds and inflections of the Greek dialects, I (travail scientifique qui mérite l'attention). — Stolz, Histor. Grammatik der latein. Sprache, I, 1. (à recommander chaudement). — Kroymann, Quaest. Tertullianae criticae (bon). — Zangemeister u. Braune, Bruchstüche der altsächsischen Bibeldichtung aus der Bibliotheca Palatina. — Shakspeare, Gedichte, trad. Mauntz (ne répondait pas à un besoin). — Borchardt, Die sprichwörtl. Redensarten im deutschen Volksmunde, 2e éd. — Jos. Müller, Jean Paul u. seine Bedeut. für die Gegenwart (subjectif). — Sachs, Sämmtl. Fabeln u. Schwänke, p. Goetze, I u. II. — Bibliotheca Zrinyiana. — Goeler von Ravensburg, Grundriss der Kunstgesch. — Die Thaten des Herkules; Wandgemälde im Palazzo di Venezia zu Rom, p. Ulmann.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 2 : Iphigénie, p. Köchly, u. Schöne, 4e ed., Bruhn. — Thukydides, p. Widmann, I-II, 6e ed.; III-VII, 5e ed. — Goetzeler, Animadv. in Dionysii Halic. Antiq. Rom. II (très louable). — Ganzenmüller, Beitr. zur Ciris (instructif). — Germania, 8e ed. p. Tücking. — S. Augustini op. p. Zycha, Corp. Scrip. eccles. lat. vol. XXVIII. — Durm, Die Baukunst der Griechen,

2e ed. (long art. de Borrmann). — TROPEA, Storia dei Lucani (estimable). — WINKLER, Samml. von Keilinschriften, I, Die Inschriften Tiglatpilesers; II, Texte verschiedenen Inhalts. — Meyers Reisebücher, Aegypten, Unter = und Oberaegypten bis zum zweiten Katarakt.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 1 : Griechische Studien Hermann Lipsius zum 60 Geburtstag dargebracht — Preller, Griech. Mythologie, 4e ed. p. ROBERT, I, 2. — Cl. Galeni protreptici quae supersunt p. KAIBEL (très instructif). — HEISENBERG, Studien zur Textgesch. des Georgios Akropolites. — Supplementum apparatus Gelliani p. M. HERTZ. — HALE, Extended and remote deliberatives in Greek (juste). — VALMAGGI, Manuale storico-bibliografico di filologia classica.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 4 Vingt-neuvième année 28 janvier 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 7, 10 janv. : Campagne de Madagascar, 1829-1830, journal de M. Warnier de Wailly, enseigne de vaisseau (commencement d'un récit très intéressant et utile sur la campagne faite à Madagascar au moment où les Hovas, appuyés par l'Angleterre, menaçaient notre colonie de Sainte-Marie). — Documents sur le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, Souvenirs de l'adjudant Pierre Labadie, Mémoires du lieutenant Larabit (les souvenirs du lieutenant du génie Larabit sont particulièrement instructifs et se lisent avec agrément).

The Academy, n° 1184 : Life and letters of Dean Church. — Memoirs of the Duchesse de Gontaut, trad. — Conway, Climbing in the Himalayas. — Some books on Russia : Nihilism ats it is ; Lowe, Alexander III ; Sophie Kovalevsky, Vera Barantzova. — The new Syriac codex (Conybeare). — Raginbun, Fethard and Carew (Southesk). — Ogham inscr. in Ireland (Macalister). — « Bibliothèque de Carabas ». A philological essay concerning the Pygmies of the Ancients, by Tyson (très importante contribution aux sciences de l'ethnologie et du folklore). — Fortuna major (Rob. Brown jun.). — Old masters at the Royal Academy, I (Claude Philipps). — A milestone of Carausius (Haverfield).

The Athenaeum, n° 3507 : Memoirs of Sir John-Alexander Macdonald, p. Pope. — A. Dobson, Eighteenth century vignettes, second series. — Nisbet Bain, Gustav III and his contemporaries (très intéressant). — Christie, Some account of Parish Clerks, more especially of the Ancient Fraternity (Bretherne and Sisterne) of St Nicholas, know nown as the Worshipful Company of Parish Clerks. — Jekyll and Hyde. — Defoe in trouble (Aitken). — L'abbé Debout and the English Archive (Stone : le document que l'abbé assure n'avoir pu découvrir dans l volume Titus E 5, Bibl. Cott. où l'avaient vu Rymer, Topham et Astle s'y trouve réellement).

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Beer, Individual = und Gemeindepsalmen. — Deussen, Allg. Gesch. der Philosophie, I. Allg. Einleit. u. Philos. des Veda bis auf die Upanishads. — Ihering, Vorgesch. der Indoeuropäer (malheureusement inachevé). — Dahn, Die Könige der Germanen, VII, die Franken unter den Merowingern, 1 u. 2. — Delaville le Roulx, Cartul. gén. de l'ordre des Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem, I. — Hanserecesse. III, 1477-1530, p. D. Schäfer, V. — Dannenberg, Die deutschen Münzen der sächs. u. fränk. Kaiserzeit, II (très utile). — Stieda, Hansisch-venet. Handelsbezieh. im XV Jahrh. — Conrady, Grolman (bon). — Hassel, Das Kurfürstentum Hannover 1795-1806 (intéressant). — Huygens, Gedichten, p. Worp. — Frommold, Deutsche Rechtsgesch. — Vollers, Fragm. aus dem Mugrib des Ibn Saib (très méritoire). — Ball, Studien über Claudius Ptolemaüs (excellent livre). — Baechtold, Gottfried Keller's Leben, 2 vol. (fait une très vive impression). — Vogelstein, Die Landwirthschaft in Palästina zur Zeit der Misnah ; Rieger, Versuch einer Technologie u. Terminologie der Handwerke in der Misnah.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 3 : Weissmann, Die scenische Aufführung der griech. Dramen des V Jahrhunderts (art. de Dörpfeld). — Boetticher, Eros u. Erkenntnis bei Plato in ihrer gegenseitigen Förderung und Ergänzung (arbitraire). — Nestle, Die dem Epiphanius zugeschriebenen Vitae prophetarum in doppelter griech. Recension.

— Phormio, p. Dziatzko. — Hense, Seneca u. Athenodorus, Programm. — Zöchbauer, Antikritische Untersuchungen zu den Annalen des Tacitus. — P. Guiraud, La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine (travail très considérable et très méthodique qui mérite les plus grands éloges). — Bauby, De la mancipation en droit romain (très détaillé et fouillé). — V. Hehn, Kulturpflanzen und Hausthiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien sowie in das übrige Europa, 6e ed. p. O. Schrader, mit botan. Beiträgen von Engler. — Rud. Schwartz, Esther im deutschen u. neulatein. Drama des Reformationszeitalters (cf. *Revue*, 1894, n° 46).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 2 : Aristotelis politica, p. Susemihl, 3e ed. — Dumon, Etudes d'art grec. — J. Fuchs, Der zweite punische Krieg u. seine Quellen (doctrinaire et parfois bizarre). — U. C. Muller, Neugriech. Studien u. neugr. Dialektforschung. — Oriental Studies (oriental Club of Philadelphie). — Drück, Die vaterländische Altertumskunde im Gymnasialunterricht.

— N° 3 : Electra, p. Nauck, 9e ed. — Schreiber, Die alexandrin. Toreutik, I (instructif). — Bülz, De provinc. roman. quaestoribus 82-44 (profitable). — Heisenberg, Studien zur Textgesch. des Georgios Akropolites. — Arnold, Cäsarius von Arelate u. die Gallische Kirche seiner Zeit (très solide et d'une haute valeur scientifique). — Polaschek, Der Anschauungsunterricht mit besond. Rücksicht auf die Liviuslektüre.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 5 Vingt-neuvième année 4 février 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue byzantine (Russe), n° 2 : La chronique primitive de l'Arménie (à propos des études de M. Carrière sur Moïse de Khorène), MARRA. — Remarques sur le texte de Théophane. — DESTOUNIS. Sur quelques travaux de Dmitri Khomation considérés comme source historique (DRINOV). — Σχεδίασμα περὶ τῶν λειτουργικῶν μηναίων (Pappadopoulos-Kerameus. — La *Revue* publie des articles en russe et en grec). — *Critique :* MORDTMANN, Esquisse topographique de Constantinople (Bielaev).— René BASSET, Les apocryphes éthiopiens. — LOPAREV, Vie de saint Evdokim. — OUSPENSKY, Histoire du mont Athos (Dmitrievsky). — *Bibliographie :* Russie (Melioransky). — Grèce et Turquie (Pappadopoulos-Kerameus). — Pays Slaves et Roumanie (Syrku). — Notes et nouvelles. — On s'abonne à Pétersbourg et à Leipzig, librairie Ricker.

The Academy, n° 1185 : MINTO, The Literature of the Georgian Era. — CHEETHAM, A history of the Christian church during the first six centuries (bonne esquisse). — WALISZWESKI, The story of a throne, Catherine II of Russia. — The life and corresp. of William Buckland. — Sir John Seeley (not. nécrol.). — Thomas Gordon Hake (not. nécrol.). — The new Syriac gospels (Conybeare et Skipwith). — The Book of Mulling (Lawlor). — The present state of the question of popular tales (A. Lang). — « Hey nonny no » (O' Neill). — Locke, An essay concerning human understanding, p. FRASER. — I. Tsings' record of India in the seventh century. — Lexique des antiquités romaines, par GOYAU (sera très utile et fait honnneur à l'élève de Cagnat)· — Archaeological explorations in Crete. — Epitaphs with the formula oudeis athanatos. — King Arthur at the Lyceum.

The Athenaeum, n° 3508 : Passages from the Prose and Table Talk of Coleridge, p. DIRCKS. — FREEMAN, A history of Sicily, IV. — MUIR, The mountains of California. — BROWN, John Addington Symonds, a biography. — GREENWOOD, Imagination in dreams and their study. — WORSFOLD, The history of Haddlesey. — Political literature. — Robert Louis Stevenson (Walts). — A folk song (Venables). — Sir John Seeley (Jacobs). — Vernon Whitaker.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : HOLTZMANN, Neut. Zeitgesch. — FROMM, Kant u. die preuss. Censur (recommandable). — HÖFFDING, Psychologie in Umrissen. — Hessisches Urkundenbuch, II, p. REIMER, 2. — BLÜMCKE, Berichte u. Akten der hansischen Gesandtschaft nach Moskau 1603 (très intéressant). — Jenny von der OSTEN, Luise Dorothee von Sachsen Gotha (instructif). — Breve til og fra Herluf Trolle og Birgitte Gjoe, p. WAD. — WILMOWSKI, Feldbriefe, 1870-1871. — HILGENFELD, Textkrit. Bemerk. Jabalaha (cf. *Revue*, n° 2). — WOLFF, Leben u. Werke des Panormita (bon, trop facile). — MERLINI, Saggio di richerche sulla satira contro il villano (précieux travail). — Percy's reliques of ancient English poetry, p. SCHRÖER, 2. — LECHLEITNER, Der deutsche Minnesang (creux). — SCHENCK, Deutsche Sprachlehre für Ausländer. — POLACZEK, Der Uebergangsstil im Elsass. — AUBERT, Professor Dahl. — SKRAUP, Die Kunst der Rede und des Vortrages. — REIN, Encyclop. Handbuch der Pädagogik, I, 1-6.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 4 : KAIBEL, Stil u. Text der Athen. Politeia (une des publications les plus remarquables sur le domaine de la philologie classique, modèle d'analyse très fine et de

critique de texte savante et réfléchie à la fois, un des rares livres où quiconque veut être philologue peut et doit apprendre la méthode). — A text of Plutarch on the advantage to be derived from one's enemies, The Syriac version, p. NESTLE. — Corresp. of Cicero, p. TYRELL and PURSER, IV. — Agricola, Germania, p. STEPHENSON. — CANTARELLI, Il frammento Berlinese « de dediticiis ». — H. SCHILLER u. M. VOIGT, Die röm. Staats = Kriegs = und Privataltertümer, 2ᵉ éd. (original). — WISZOWA, Die Säkularfeier des Augustus. — FRITZE, Die Rauchopfer bei den Griechen (soigné). — Histor. Untersuch. Förstemann gewidmet.

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 4 : CANTOR, Vorlesungen über Gesch. der Mathematik, I, 2ᵉ ed. — Philoktetes, p. SCHUBERT. — A. M. A. SCHMIDT, Zum Sprachgebrauch des Livius in den Büchern, I. II, XXI, XXII, 1 Teil (savantes recherches). — WUENSCH, De Taciti Germaniae codicibus germanicis (puisse l'auteur poursuivre son enquête). — MARX, Chauvinismus u. Schulreform im Altertum. (petit écrit intéressant).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 6 Vingt-neuvième année 11 février 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Alsace, janvier, février, mars : Goutzwiller, A travers le passé. — Nerlinger, Reprod. d'une description de l'Alsace en 1662 ; alsatique réputé unique, à la Bibliothèque nationale, par P. Du Val, géographe du roi. — Gasser, Soultz et son ancien bailliage (suite). — Balzweiler, Pfeffel et Augustin Périer. — Durrwell, Guebwiller et son canton (suite). — Schoell, Le comté de Horbourg. — Folkloriste, Le folklore alsacien. — A. Benoit, Dépêches de l'administration civile au xix[e] siècle, — R. Reuss, L'Alsace pendant la Révol. (suite et fin). — Kurtz. *Comptes rendus* (Bleicher, une page d'hist. scientif. et litt. ; un officier prussien sur la bataille de Turckheim ; M[me] E. Roerich, A travers notre Alsace).

Annales du Midi, n° 25, janvier : Joret, Basville et l'épiscopat du Languedoc (fin). — Tamizey de Larroque, Les abbés de Saint-Maurin en Agenais. — Pierre Blau, cardinal de Saint-Ange, son testament et son inventaire (Labande). — Deux noels limousins du xvi[e] siècle (Jeanroy).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 10, décembre : Bienkowski, Histoire de la forme du buste antique.

The Academy, n° 1186 : The life of Richard Owen. — English prose selections, p. Craik, III. — Archer and Kingsford, The Crusades (beaucoup de bonnes choses). — Celestina or the Tragicke-Comedy of Calisto and Melibea englished from the spanish of Fernando de Rojas by James Mabbe, 1631, with an introd. by Fitzmaurice-Kelly. — Knigth, Rhodesia of to-day, a description of the present condition and the prospects of Matabeleland and Mastonaland. — The new Syriac gospels (Sanday, Badham, White, Rahlfs). — The book of Mulling (Warren). — Ogham inscriptions in Ireland (Barry). — Postgate, Certain mss. of Propertius, with a facsimile. — Indian jottings.

The Athenaeum n° 3509 : Martineau, Life and corresp. of Sir Bartle Frere. — Bonar, A catalogue of the library of Adam Smith. — Life and letters of Maria Edgeworth, p. Hare. — Archer and Kingsford, The crusades (à recommander chaudement). — Survey of the Antiquities of the City of Oxford, by Wood, p. Clark ; The life and times of Anthony Wood, p. Clark. — The abuse of the book-plate (Gosses). — Dr. Gordon Hake (Wotts). — Lochleven and Mons. Meg. — A folk song (Bandinel, Hill, Maitland, Hainworth, Macpherson). — The story of a forgery (Rae).

Literarisches Centralblatt, n° 4 : Grundriss der theolog. Wissenschaften, I. — Pichtos, Aesthetik A. W. von Schlegels. — Vincent, Elem. des Hypnotismus. — Berliner, Gesch. der Juden in Rom. (beaucoup de matériaux), — Röhricht, Die Deutschen im heiligen Lande. — Münscher, Gesch. von Hessen (erreurs nombreuses). — Reissenberger, Die Kerzer Abtei. — Joachim, Die Politik des letzten Hochmeisters in Preussen, II (soigné et consciencieux). — Mém. d'une inconnue. — Heck, Die altfries. Gerichtsverfassung. — Harper, Assyrian and babylonian letters, II. — Herodas, trad. Mekler (habile). — Le ode di Pindaro, trad. Fraccaroli. — Brandes, Menschen u. Werke. — Leynardi, La psichologia dell'arte nella Divina Commedia. — Snorri Sturluson, Heimskringla, p. Jonsson, I. — Schönbach, Ueber Hartmann von Aue (beaucoup de recherches et de détails instructifs). — Van Sente

Brandane, p. BONEBAKKER (très méritoire). — Monumenti antichi, p. Accad. di Lincei, IV. Antichità del territorio Falisco. — De RIDDER-Catal. des bronzes de la Soc. archéol. d'Athènes. — HELD, Das Kreuz, kantonat zu Dresden.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 1 : Anecdota Maredsolana, II. — SUDHOFF, Versuch einer Kritik der Echtheit der Paracelsischen Schriften I. — RODENBERG, Innocenz IV u. das Königreich Sicilien 1245-1254. — Urkundenbuch der Stadt Basel, II. — Winers Grammatik des neutestam. Sprachidioms, 8e ed. von SCHMIEDEL. — Anecdota Oxoniensia, p. JONES and RHYS. — EHRMANN, Die bardische Lyrik im XVIII Jahrhundert.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 5 : Herodas, trad. CRUSIUS, trad. MEKLER. — CASTELLANI, Cicero Lucretii emendator. — KOB, Horaz im Lichte des Evangeliums (sans résultat). — BOISSIÈRE et ERNAULT, Pros. et métrique latine (utile). — BODENSTEINER, Scenische Fragen über den Ort des auftretens u. abgehens von Schauspielern u. Chor im. griech. Drama. — PÖHLMANN, Gesch. des antiken Kommunismus u. Socialismus (détaillé et attachant). — SHUCKBURGH, A history of Rome to the battle of Actium (n'était pas très nécessaire). — LINCKE, Bericht über die Fortschritte des Assyriologie; Assyrien u. Ninive in Gesch. u. Sage der Mittelmeervölker.

— N° 6 : KLEIN, Die Mythopöie des Sophokles, II Œdipus auf Kolonos (subtil). — REINHOLD, Griech. Oertlichk. bei Pindaros (sans importance). — The Philocalia of Origenes, p. A. ROBINSON. — H. MUELLER, Studia Statiana (très estimable). — Titi Livi libri XXI-XXIII, p. M. MÜLLER. — Apuleius' Apologie, übers. von WEISS (réussi). — E. CURTIUS, Gesamm. Abhandl. II. — KLEEMANN, Ein Tag im alten Athen; E. WAGNER, Eine Gerichtsverhandlung in Athen. (bons et utiles). — RIDGEWAY, The origin of metallic currency and weight standards (ouvrage contre lequel il faut se mettre en garde). — BIESE, Die Philosophie des Metaphorischen (instructif).

. Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 7 Vingt-neuvième année 18 février 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Revue historique, janvier-février : H. SÉE, Etude sur les classes serviles en Champagne du XIe au XIVe siècle (suite et fin). — TAPHANEL, Saint Cyr et La Beaumelle, d'après des documents inédits. — PIRENNE, L'origine des constitutions urbaines au moyen âge (suite). — Nécrologie : James Darmesteter ; Victor Duruy (G. Monod). — Bulletin historique : France (A. Molinier et G. Monod) ; Angleterre, moyen âge (Ch. Bémon). — *Comptes rendus :* FREEMAN, History of federal government in Greece and Italy ; H. DERENBOURG, Ousama ; ZEUMER, Leges Visig antiquiores ; BERGENGRUEN, Die Aufzeichn. des Rigaschen Staatssekretärs Schmiedt ; LUZIO et RENIER, Mantova e Urbino, REUSCH, Beitr. zur Gesch. des Jesuitenordens ; STUDART, Notas para a historia do Ceara ; KLEINSCHMIDT, Gesch. des Königreichs Westfalen ; STRADA, La foi de l'histoire ; BRYCE, The American commonwealth.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 1 : F. MOREL, La constitution serbe, ses origines, ses caractères, ses transformations. — ROSTWOROWSKI, Condition juridique des navires de commerce dans les ports étrangers, l'avis du Conseil d'Etat du 20 nov. 1806 au point de vue de la théorie et de la pratique. — LÉVY, L'union monétaire au moyen d'une banque centrale universelle. — BAUGNIES, Les chemins de fer d'intérêt local et le concours financier de l'Etat. — BRENIER, L'évolution industrielle de l'Inde, contrib. à l'étude du développement de la grande industrie dans l'Extrême Orient (suite et fin). — Chronique polit. et parlementaire, Italie (Cruchon). — *Comptes rendus :* La Révolution en Hollande, la République batave ; POINSARD, La question monétaire considérée dans ses rapports avec la condition sociale des divers pays et avec les crises économiques ; AUSTIN, La philosophie du droit positif ; LAMAIRESSE, Le bouddhisme en Chine et au Thibet ; P. NOURRISSON, De la participation des particuliers à la poursuite des crimes et des délits.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, 1895, n° 1 : Ph. FABIA, Les ouvrages de Tacite réussirent-ils auprès des contemporains ? — P. COUVREUR, Un passage de Platon mal interprété (*République*, X, 616 *b*-617 *b*). — H. WEIL, Remarques sur des textes d'Horace et de Cicéron. — P. FOUCART, Aristote, *Constitution d'Athènes*. Notes sur la seconde partie (suite). — J. CHAUVIN, Sur un vers de Valérius Flaccus (*Argonautica*, I, 420). — E. TOURNIER, La fable du lion amoureux dans Babrius. — J. VAN DER VLIET, Sur les Suasoriae VI et VII de Sénèque. — E. TOURNIER, Sur l'épisode de Philémon et Baucis Ovide, *Mét.*, VIII, 624 sqq.). — P. LEJAY, Le grammairien Virgile et les rythmes latins. — G. LAFAYE, Juvénal, VIII, 7. — P. TANNERY, Sur un passage de Théon de Smyrne. — A. AUDOLLENT, Le prologue de l'*Amphitryon* de Plaute. — Bulletin bibliographique.

Annales de l'Est, n° 1, janvier 1895 : GRUCKER, La Dramaturgie de Lessing. Voltaire et son théâtre. — A. DENIS, Le club des Jacobins à Toul (suite). — R. REUSS, La chronique du peintre J.-J. Walter, extraits. — PFISTER, Les historiens de Nancy, leçon d'ouverture du cours 1894-1895. — *Comptes rendus :* WINCKLER et GUTMANN, Leitfaden zur Erkenn. der heim. Altertümer ; BUISSON, Castellion, sa vie et son œuvre ; INGOLD, Notice sur l'église et le couvent des dominicains de Colmar ; les chartreux en Alsace, prieurs de Strasbourg et de Molsheim ; Bernard

de Ferrette, Diarium de Murbach, p. INGOLD; Grégoire et l'Eglise constitutionnelle d'Alsace, docum. inédits p. INGOLD; LAURENS, Les roches, l'abbaye, le sépulcre de S. Mihiel; DES GODINS DE SOUHESMES, Armorial de la recherche de Didier Richier; DANNREUTHER, Mss. de la bibliothèque de Bar-le-Duc; Jean de Luxembourg et la Réforme dans le comté de Ligny-en-Barrois; HARDY DE PÉRINS, Batailles françaises, 1re série, 1214-1559.

The Academy, n° 1187 : BROWN, John Addington Symonds, a biography. — WILLIAMS, Britain's naval power; ROBINSON, The British fleet. — Lord Stratheden, The Eastern question. speeches, 1871-1891. — M. PAGE, Graded schools in the United States; S. BURSTALL, The educ. of girls; A. ZIMMERN, Methods of educ.; B. BRAMWELL and H. M. HUGHES, Training of teachers in the United States. — Classical books : Plutarch, Pericles, p. HOLDEN; Eurip. Alcestis, p. EARLE. — A personal relic of Luther (Thorpe). — The new Syriac gospels (Charles, Conybeare, Skipwith). — The book of Mulling (Lawlor). — The Gospel of Peter (Gibson). — The Old Testament in Greek, III, p. SWETE; Analecta zur Septuaginta, Hexapta u. Patristik, p. KLOSTERMANN. — Prof. Cayley (not. nécrol.).

The Athenaeum, n° 3510 : Life and adventures of G. A. Sala; Memoirs of P. Fitzgerald. — The Elucidarium and other tracts in welsh from Lyvyr Agkyr Llandewivrevi, 1346, p. Morris JONES and John RHYS. — HYDE, The post in grant and farm; BAINES, Forty years at the Post Office. — MINTO, The literature of the Georgian Era (ne pas se fier au titre; beaucoup de noms manquent; recueil de conférences). — A folk song. — Carlyle's interview with the Queen. — Prof. Merryam (not. necrol.). — LEWES, The women of Shakspeare.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : Handcomm. zum A. T. III, 2, 1, Jeremia, p. GIESEBRECHT. — DRIVER, Appendix to the fifth ed. of an introd. to the liter. of the O. T. — BOLIN, Spinoza. — HARTMANN, Paracelsus als Mystiker. — BULMERINCQ, Der Ursprung der Stadtverfassung Rigas. — KUGLER, Die deutschen Codices Alberts von Aachen. — HENDERSON, A history of Germany in the middle ages (clair). — HUBER, Oesterreich. Reichsgesch. Gesch. der Staatsbildung u. des öffentl. Rechts (utile et intéressant). — ZINTGRAFF, Nord-Kamerun. — WEYL, Die Assanierung Neapels. — ACKERMANN, Das hermenetit. Element der bibl. Accentuation (soigné). — Hipparchi in Arati et Eudoxi phaenomena comment. p. MANITIUS (travail difficile et remarquable). — OLDENBERG, Die Religion des Veda (beaucoup de bon, et aura longtemps sa valeur). — KAUTSCH, Einleit. Erörter. zu einer Gesch. der deutschen Handschriftenillustration im späteren Mittelalter. (clair et raisonnable).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 5 : REITER, Drei und = vierzeitige Längen bei Euripides. — HILDEBRANDT, De scholiis Ciceronis Bobiensibus (vraisemblable). — STIGLMAYR, Eine alte Regensburger Handschrift des sogen. Homerus Latinus. — KIRSTEN, Quaest. Choricianae (très recommandable). — BÉRARD, De l'origine des cultes arcadiens (très abondant et témoigne d'un savoir étonnant; les adversaires mêmes devront reconnaître qu'un grand nombre de points obscurs sont éclairés d'une façon intéressante et souvent lumineuse). — SCHWARTZ, Der Schoinos bei den Aegyptern, Griechen u. Römern (manque de

méthcde). — Virorum clarorum saec. XVI et XVII epist. sel. p. Weber.

—N° 6 : Omero, Iliade, I, p. Maginai. — Ausgew. Schriften des Lucian, I, p. Jacobitz-Bürger. — Ellis, The fables of Phaedrus. — Ausgew. Briefe des jüngeren Plinius, p. Kreuser. — Schwartz, Der Schoinos (2e art.). — Studia sinaitica, 2, An arabic version of the Epistles of St Paul, p. M. D. Gibson.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 7 : Luciani Samot. Peregrinus, p. Levi (1er art.). — Kretschmer, Die griech. Vaseninschriften (sera le bienvenu pour le linguiste et l'archéologue, cf. *Revue*, n° 2). — Muzik, Lesarten zweier Wiener Hschriften zu Ciceros De inventione. — Prisciani Euporiston p. Rose (contient les résultats d'un travail assidu et « de fer »). — Kiepert, Formae orbis antiqui, I (cf. *Revue*, n° 3). — Laroche, Quest. chronol. sur la première carte histor. (cf. *Revue*, n° 3). — Herthum, De Megalop. rebus gestis. — Burger, Die Bildung des grossen röm. latin. Bundesstaates (justes et important).

Museum, n° 12, février : Kroll, De oraculis chaldaicis (Kuiper). — Auctor ad Herennium, p. Marx (Karsten). — Nowack, Lehrb. der christl. Archäologie (Matthes). — Uhlenbeck, Handboek der Indische klankleer (Speyer). — Rosengarten, p. Holz; Holz, Zum Rosengarten (Boer). — Abegg, Zur Entwickl. der histor. Dicht. bei den Angelsachsen (Bülbring). — Holm, Griech Gesch. IV (Van Gelder). — Philippson, Ein Ministerium unter Philipp II (Frium). — Breen, Hofft als schrijver der Ned. Historien (Blok). — Liebermann, Ueber die Leges Anglorum (Brugmans). — Lanciani, Pagan and Christian Rome (Boissevain). — School = en leerboeken : Phoenissen, p. Wecklein (van den Es); Ciceros Reden gegen Cat. p. Nohl (van den Vliet); Den Hertog, Nauwkeurig Lezen (Leopold); Fijn van Draat, In Engeland (Ten Bruggencate). — Nous continuerons à donner le sommaire de cette revue qui fait grand honneur à l'érudition hollandaise.

N° 8 Vingt-neuvième année 25 février 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1188 : Anne Thackeray Ritchie, Chapters from some Memoirs. — Calendar of State Papers (Domestic) Charles I, 1648-1646, p. Hamilton. — Greenwood, Imagination in dreams and their study. — Fr. Elliot, Roman gossip. — Nisbet Sain, Cossack fairy tales and folk-tales. — Chaucer and Froissart (Bradley). — Nicholas Grimald (Hart). — The use of a = certain pronouns of the third person (Chance). — Luther's translation of the Bible (Merk). — Brunetto Latino or Brunetto Latini (Paget Toynbee). — The Book of Job and the Nicomachean Ethics (Tyler). — M. Froude on Lord Beaconsfield at Oxford (Alger). — Baron de Malortie's here there, and everywhere (Karle Blind et Honoré Stanford). — Matchavil and Machiavel (Lionel Johnson). — Lindsay, The Latin Language, an historical account of Latin Sounds, stems and flexions (bon). — A new writing from the Northwest frontier of India. — A collation of mss. of the Harclensian Syriac version of the Gospels (Burney). — Egypt Exploration Fund. Exploration of Der El Bahari (Hogarth). — The God Yakub (Flinders Petrie).

The Athenaeum, n° 3511 : Savage-Landor, Corea. — The Recuyel of the Historyes of Troyes, written in French by Raoul Lefevre, transl. and printed by William Caxton 1474, the first English printed book, now faithfully reproduced, with a critical introduction, index and glossary, and eight pages in photographic facsimile, by H. O. Sommer. — Povah, The Annals of the Parishes of St Olave, Hart Street and Allhallows Staining. — Classical translations. — St. Germain the deathless (Lang). — A folk song. — The etymology of Pedigree (Skeat : le mot viendrait de pee de cru, « record of growth »). — The Belvoir mss. — Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Andrew Lang). — Fox-Davies and Crookes, The Book of Publics Arms.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : The Old Testament in Greek, p. Swete, III. — Arnold, Krit. Excurse im Gebiete der Kantforschung. — Fuchs, Der zweite pun. Krieg (cf. *Revue*, 1894, n° 49). — Juritsch, Gesch. der Babenberger u. ihrer Länder (très soigné). — Script. rerum siles. XIII et XIV, 1-2. — Rechn. über H. von Derbys Preussenfahrten, p. Prutz (document très original). — Rachfahl, Organ. der Gesammtstaatsverwalt. Schlesiens vor dem dreissigjährigen Krieg (détaillé). — Hertzberg, Kurze Uebersicht über die Gesch. der Univ. Halle (très recommandable). — Flathe, Deutsche Reden, II-IV. — Middendorf, Peru. — Samuel, Ein syrisches Gedicht, I (dissertation très solide). — Çudraka, Vasantasena, deutsch von Kellner (méritoire traduction). — Huguet, Syntaxe de Rabelais (cf. *Revue*, n° 5). — R. Förster, Lessings Anmerk. zu den Fabeln des Aesop (importante trouvaille). — E. Müller, Schillers Mutter (du soin). — Közle, Die pädag. Pathologie in der Erziehungskunde des XIX Jahrh. (intéressant).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 7 : Hausrath, Unters. zur Ueberlief. der Aesop. Fabeln (solide et utile). — Thalheim, Zu den griech. Rechtsaltertümern II (trois essais). — Goodwin et White, Anabasis, I ; White and Morgan, Ain illustrated dictionary to Xenophons Anabasis. — Führer, Zur Felicitas-Frage (bon). — Schwarz, Der Schoinos bei den Aegyptern, Griechen und Römern (conclusion de l'art.). — Rethwisch, Jahresber. über das höhere Schulwesen, VIII.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 9 Vingt-neuvième année 4 mars 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La correspondance historique et archéologique, n° 13, 25 janvier : G. Duval, La succession de Marat. — Les œuvres discutées de Gérard David (Fr. Funck-Brentano). — Molard, Les archives anciennes du prieuré de Branches. — Ch. de Beaumont, La fête de Saint Jean en Poitou. — Coutumes encore en usage en Ecosse. — Iconographie. — Un tableau de Parroul. — Monogramme des noms de Jesus et du Christ. — Questions : carreaux incrustés; L'l couronné de Louis XIII; La généalogie des seigneurs de Beaujeu-sur-Saône ; Boisseau et bushel ; Le duel des Horaces et des Curiaces. — Réponses : Carreaux historiés ; Le mariage de Louis XIV avec Mme de Maintenon.

Romania, n° 93 : Friedel, deux fragm. du Fierabras. — Boser, Le remaniement provençal de la Somme du roi et de ses dérivés. — Bédier, Fragm. d'un ancien mystère. — Cuervo, Los casos encliticos y procliticos del pronombre de tercera persona en castellano. — Mélanges : Combre et dérivés (Cornu) : Cormoran ; Girouette ; Hampe (A. Thomas) ; Les contes à rire et la vie des recluses au moyen âge (Jusserand) ; Guillaume d'Autpol et Daspol ; La Dance Macabré de Jean Le Fèvre (G. P.) — *Comptes rendus :* Crescini, Manualetto provenzale ; Bédier, Les fabliaux ; Merlini, La satira contro il villano.

The Academy, n° 1189 : Maria C. Bishop, A memoir of Mrs. Aug. Craven. — Pike, A constitutional history of the House of Lords. — Bandello, Novellieri italiani, trad. Pinkerson ; In memoriam of Italy, a century of sonnets from the poems of Vittoria Colonna. — Hole, More memories, being thoughts about England spoken in Amerika. — Some bibliographical books. — Dr. Smiles' life of Josiah Wedgwood. — The new Syriac gospels. — Luther's Bible translation. — Basque books, old and new.

— N° 1190 : Flint, Socialism. — W. Raleigh, The English novel. — Sir Auckland Colvin, John Russell Colvin. — Rodway, In the Guiana forest. — St. Andrews and elsewhere. — Henderson, A history of Germany in the middle reges ; Bax, German society at the close of the middle ages. — Achilles Paraschos (not. nécr.). — Scientist, with a preamble. — The Kisfaludy Society. — Lord Byron and the Vampire (Newcomen). — The new Syriac gospels (Cheyne). — The irish verses in the Codex Boernerianus (Toynbee). — St Michael the Archangel, three encomiums, the coptic texts, with a translation by Budge. — The Andaman islanders. — Lethaby, and Swainson, The Church of Sancta Sophia.

The Athenaeum, n° 3512 : Kitchin, Harold Browne, bishop of Winchester. — L'hist. de Guillaume le Maréchal, p. P. Meyer, II. — The Book of wisdom and lies, a Georgian story book of the XVIII century, by Sabkhan Saba Orbeliani, trad. Wardrop. — Col. Clifford Walton, History of the British Standing Army, 1660-1670. — An unknown edition of Tyndale's New Testament. — Mr Reginald Stuart Poole (not. nécr.)

— N° 3513 : Balfour, The foundations of belief. — Macray, A Register of the members of St. Mary Magdalen college, Oxford, I. — Pater, Greek studies, a series of essays. — Carlyle (Hoare). — The first lord Lyttelton. — Harris, Three periods of English architecture.

MÉLANGES JULIEN HAVET

RECUEIL DE TRAVAUX D'ÉRUDITION
DÉDIÉS A LA MÉMOIRE DE JULIEN HAVET
(1853-1893)

Un beau volume in-8 de 700 pages, avec 10 planches hors texte. 25 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

AUVRAY (Lucien). Notices sur quelques cartulaires et obituaires français conservés à la bibliothèque du Vatican.

BATIFFOL (Abbé Pierre). Note sur un bréviaire Cassinésien du XIe siècle (planche).

BÉMONT (Ch.). La date de la composition du *Modus tenendi parliamentum in Angelia.*

BERGER (Ph.). *Poseidôn Narnakios* (planche).

BERGER (Samuel). De quelques anciens textes latins des Actes des apôtres.

CHATELAIN (E.). Notes tironiennes d'un manuscrit de Genève (planche).

CIPOLLA (C.). La tachygraphie ligurienne au XIe siècle (figure).

COUDERC (C.). Essai de classement des manuscrits des *Annales* de Flodoard.

COURAYE DU PARC (Joseph). Recherches sur la chanson de *Jehan de Lanson.*

DELABORDE (H.-François). Un arrière petit-fils de Saint-Louis, Alfonse d'Espagne.

DELAVILLE LE ROULX (J.). Fondation du grand prieuré de France de l'ordre de l'Hôpital.

DELISLE (L.). Un nouveau manuscrit des livres des Miracles de Grégoire de Tours (planche).

DERENBOURG (Hartwig). Femmes musulmanes et chrétiennes de Syrie au XIIe siècle, épisodes tirés de l'autobiographie d'Ousâma.

DUCHESNE (Abbé L.). La passion de Saint Denis.

DURRIEU (P.). L'origine du manuscrit célèbre, dit le *Psautier d'Utrecht* (planches et figure).

FOURNIER (Paul). Le *Liber tarraconensis*, étude sur une collection canonique du XIe siècle.

FUNCK-BRENTANO (Frantz). Le traité de Marquette (septembre 1304).

GIRY (A.). La donation de Rueil à l'abbaye de Saint-Denis; examen critique de trois diplômes de Charles-le-Chauve.

GRANDMAISON (L. DE). Les Bulles d'or de Saint-Martin de Tours.

HAURÉAU (B.). Prévostin, chancelier de Paris (1206-1209).

HUET (Gédéon). La première édition de la *Consolation* de Boèce en néerlandais.

INGOLD (P. A.). Les droits et privilèges d'un prieur clunisien en Alsace en 1448.

JACOB (Alfred). Notes sur les manuscrits grecs palimpsestes de la Bibliothèque nationale.

Jullian (Camille). Question de géographie historique : la cité des Boïens et le pays de Buch.

Krusch (Bruno). La falsification des vies de saints Burgondes.

Labande (L. H.) Un légiste du xiv[e] siècle : Jean Allarmet, cardinal de Brogny.

Ledos (E. G.). L'imposition d'Auvergne en janvier 1357.

Lot (Ferdinand). La date de naissance du roi Robert II et le siège de Melun.

Merlet (René). Origine de Robert le Fort.

Molinier (A.). Un diplôme interpolé de Charles le Chauve.

Molinier (Émile). A propos d'un ivoire byzantin inédit du Musée du Louvre (planche).

Monod (G.). Hulduin et les *Annales Einhardi*.

Morel-Fatio (A.). Maître Fernand de Cordoue et les humanistes italiens du xv[e] siècle.

Muehlbacher (E.). Un diplôme faux de Saint-Martin de Tours.

Muntz (E.). La bibliothèque du Vatican pendant la Révolution française.

Nerlinger (Charles). Deux pamphlets contre Pierre de Hagenbach.

Nolhac (P. de). Vers inédits de Pétrarque.

Omont (H.). Épitaphes métriques en l'honneur de différents personnages du xi[e] siècle, composées par Foulcoie de Beauvais, archidiacre de Meaux.

Paoli (C,). Un diplôme de Charles VIII en faveur de la seigneurie de Florence (planche).

Paris (Gaston). La légende de Pépin le Bref.

Petit Dutaillis (Ch.) Une femme de guerre au xiii[e] siècle, Nicole de la Haie, gardienne du château de Lincoln.

Picot (Émile). Aveu en vers rendu par Regnault de Pacy à Pierre d'Orgemont (1415).

Pirenne (H.). La chancellerie et les notaires des comtes de Flandre avant le xiii[e] siècle.

Prou (Maurice). Les diplômes de Philippe I[er] pour l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.

Raynaud (G.). Une édition de Froissart projetée par Christophe Plantin (1563-1565).

Robert (Ulysse). Note sur l'origine de l'*e* cédillé dans les manuscrits.

Schmitz (Wilhelm). *Tironianum* (planche).

Schwab (Moïse). Transcription de mots européens en lettres hébraïques au moyen âge.

Sickel (Th. von). Nouveaux éclaircissements sur la première édition du *Diurnus*.

Tardif (Joseph). Un abrégé juridique des *Étymologie* d'Isidore de Séville.

Thomas (A.). Sur un passage de la *Vita sancti Eptadii*.

Trudon des Ormes (A.). Note sur un fragment de la règle latine du temple.

Valois (N.). La situation de l'Église au mois d'octobre 1378.

Wattenbach (W.). Sur les poésies attribuées à Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 10 Vingt-neuvième année 11 mars 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des Universités du Midi. [Sous ce titre, les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* deviennent l'organe des facultés des lettres d'Aix, de Bordeaux, de Montpellier et de Toulouse, et aspirent à centraliser le travail de l'érudition régionale ; Bordeaux, Feret et fils ; Paris, libraires associés, 13, rue de Buci ; prix de l'abonnement : 10 fr. pour la France ; trimestriel.] I, 1, janv.-mars : H. Lechat, Une loi de la statuaire primitive : la loi de Frontalité. — A. Couat, Sur la composition des « Acharniens ». — F. Antoine, Cicéron et Cérellia. — L. Ducros, L'Encyclopédie du xviiie s. — A. Jeanroy, Étymologies françaises et provençales. — *Bulletin historique régional :* C. Jullian, Bordeaux, et Sud-Ouest. — *Chronique :* G. Radet, L'invention de la monnaie ; A propos de l' « Hymne à Apollon ». — *Bibliographie :* G. Perrot et Ch. Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité, t. VI (H. Ouvré). — P. Vidal de Lablache, Atlas général (G. Radet).

Revue de l'histoire des religions, nov.-déc. : L. Marillier, Une nouvelle philosophie de la religion, le dernier ouvrage de M. Caird. — A. Foucher, L'art bouddhique dans l'Inde. — *Revue des livres :* E. Paroche, Questions chronologiques, l'Exode. — G. Jéquier, Le livre de ce qu'il y a dans l'Hadès. — V. Bérard, De l'origine des cultes arcadiens (P. Decharme : grand nombre de résultats partiels importants désormais acquis à la science). — E. Lamairesse, Le Bouddhisme en Chine et au Thibet (H. Cordier : mauvais).

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXVIII, 1er livre : Soc. pour le progrès des études philol. et hist., 40e séance. — De Harlez, La religion persane sous les Achéménides. — *Comptes rendus :* Pauly, Realencyclop. der class. Altertumswiss. — Masson et Hombert, Lysias, Discours choisis (remarques excellentes dans le commentaire). — Valmaggi, Manuale storico-bibliografico di filologia classica (fait à la légère). — Lexique des antiq. rom. rédigé sous la direction de R. Cagnat par G. Goyau (indispensable supplément au dictionnaire latin-français ; cf. le prochain n° de la *Revue critique*). — Gsell, Domitien (important et consciencieux). — Duvivier, Les influences française et germanique en Belgique (un des meilleurs travaux publiés en Belgique dans les dernières années). — Van Sente Brandane, p. Bonebakker. — Sabatier, S. François d'Assise (biographie reconstituée avec science et habileté). — Bournon, La Bastille (œuvre intéressante, faite d'après les sources, bonne et forte qui offre toute garantie de science). — E. Dubois, Les Trade-Unions et les associations professionnelles en Belgique. — S. Lévi, Art. de la « grande Encyclopédie » sur l'Inde (véritable encyclopédie de l'Inde ; l'auteur a le sentiment intense de la vie et de la pensée indiennes, la préoccupation constante de préciser, de matérialiser les idées vagues ou parfois trop abstraites dont les indianistes se contentent quelquefois ; l'article est aussi une nouveauté géographique pour ceux qui n'ont pas à leur disposition les publications presque introuvables du gouvernement anglais).

MÉLANGES JULIEN HAVET

RECUEIL DE TRAVAUX D'ÉRUDITION
DÉDIÉS A LA MÉMOIRE DE JULIEN HAVET
(1853-1893)

Un beau volume in-8 de 700 pages, avec 10 planches hors texte. 25 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Auvray (Lucien). Notices sur quelques cartulaires et obituaires français conservés à la bibliothèque du Vatican.

Batiffol (Abbé Pierre). Note sur un bréviaire Cassinésien du xie siècle (planche).

Bémont (Ch.). La date de la composition du *Modus tenendi parliamentum in Angelia*.

Berger (Ph.). *Poseidôn Narnakios* (planche).

Berger (Samuel). De quelques anciens textes latins des Actes des apôtres.

Chatelain (E.). Notes tironiennes d'un manuscrit de Genève (planche).

Cipolla (C.). La tachygraphie ligurienne au xie siècle (figure).

Couderc (C.). Essai de classement des manuscrits des *Annales* de Flodoard.

Couraye du Parc (Joseph). Recherches sur la chanson de *Jehan de Lanson*.

Delaborde (H.-François). Un arrière petit-fils de Saint-Louis, Alfonse d'Espagne.

Delaville Le Roulx (J.). Fondation du grand prieuré de France de l'ordre de l'Hôpital.

Delisle (L.). Un nouveau manuscrit des livres des Miracles de Grégoire de Tours (planche).

Derenbourg (Hartwig). Femmes musulmanes et chrétiennes de Syrie au xiie siècle, épisodes tirés de l'autobiographie d'Ousâma.

Duchesne (Abbé L.). La passion de Saint Denis.

Durrieu (P.). L'origine du manuscrit célèbre, dit le *Psautier d'Utrecht* (planches et figure).

Fournier (Paul). Le *Liber tarraconensis*, étude sur une collection canonique du xie siècle.

Funck-Brentano (Frantz). Le traité de Marquette (septembre 1304).

Giry (A.). La donation de Rueil à l'abbaye de Saint-Denis; examen critique de trois diplômes de Charles-le-Chauve.

Grandmaison (L. de). Les Bulles d'or de Saint-Martin de Tours.

Hauréau (B.). Prévostin, chancelier de Paris (1206-1209).

Huet (Gédéon). La première édition de la *Consolation* de Boèce en néerlandais.

Ingold (P. A.). Les droits et privilèges d'un prieur clunisien en Alsace en 1448.

Jacob (Alfred). Notes sur les manuscrits grecs palimpsestes de la Bibliothèque nationale.

JULLIAN (Camille). Question de géographie historique : la cité des Boïens et le pays de Buch.

KRUSCH (Bruno). La falsification des vies de saints Burgondes.

LABANDE (L. H.) Un légiste du XIV[e] siècle : Jean Allarmet, cardinal de Brogny.

LEDOS (E. G.). L'imposition d'Auvergne en janvier 1357.

LOT (Ferdinand). La date de naissance du roi Robert II et le siège de Melun.

MERLET (René). Origine de Robert le Fort.

MOLINIER (A.). Un diplôme interpolé de Charles le Chauve.

MOLINIER (Émile). A propos d'un ivoire byzantin inédit du Musée du Louvre (planche).

MONOD (G.). Hulduin et les *Annales Einhardi*.

MOREL-FATIO (A.). Maître Fernand de Cordoue et les humanistes italiens du XV[e] siècle.

MUEHLBACHER (E.). Un diplôme faux de Saint-Martin de Tours.

MUNTZ (E.). La bibliothèque du Vatican pendant la Révolution française.

NERLINGER (Charles). Deux pamphlets contre Pierre de Hagenbach.

NOLHAC (P. DE). Vers inédits de Pétrarque.

OMONT (H.). Épitaphes métriques en l'honneur de différents personnages du XI[e] siècle, composées par Foulcoie de Beauvais, archidiacre de Meaux.

PAOLI (C,). Un diplôme de Charles VIII en faveur de la seigneurie de Florence (planche).

PARIS (Gaston). La légende de Pépin le Bref.

PETIT DUTAILLIS (Ch.) Une femme de guerre au XIII[e] siècle, Nicole de la Haie, gardienne du château de Lincoln.

PICOT (Émile). Aveu en vers rendu par Regnault de Pacy à Pierre d'Orgemont (1415).

PIRENNE (H.). La chancellerie et les notaires des comtes de Flandre avant le XIII[e] siècle.

PROU (Maurice). Les diplômes de Philippe I[er] pour l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.

RAYNAUD (G.). Une édition de Froissart projetée par Christophe Plantin (1563-1565).

ROBERT (Ulysse). Note sur l'origine de l'*e* cédillé dans les manuscrits.

SCHMITZ (Wilhelm). *Tironianum* (planche).

SCHWAB (Moïse). Transcription de mots européens en lettres hébraïques au moyen âge.

SICKEL (Th. VON). Nouveaux éclaircissements sur la première édition du *Diurnus*.

TARDIF (Joseph). Un abrégé juridique des *Étymologie* d'Isidore de Séville.

THOMAS (A.). Sur un passage de la *Vita sancti Eptadii*.

TRUDON DES ORMES (A.). Note sur un fragment de la règle latine du temple.

VALOIS (N.). La situation de l'Église au mois d'octobre 1378.

WATTENBACH (W.). Sur les poésies attribuées à Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 11 Vingt-neuvième année 18 mars 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, juillet-décembre : *Partie administrative.* — *Partie littéraire* : H. Weil, Sur un morceau suspect de l'Antigone de Sophocle. — J. Imbert, L'épigramme grecque de la stèle de Xanthe. — Ph.-E. Legrand, Sur la date de quelques poèmes de Théocrite et de Callimaque. — A.-H. Sayce, Inscriptions et papyrus grecs d'Égypte. — Ch. Em. Ruelle, La clé des songes d'Achmet-Abou-Mazur. — Th. Reinach, Un peuple oublié : les Matiènes. — G. Schlumberger, Sceaux byzantins inédits (3e série). — P. Girard, De l'expression des masques dans les drames d'Eschyle. — H. Omont, Fragments d'un ms. perdu d'Euclide. — *Chronique* : Bulletin épigraphique (Th. Reinach) ; Correspondance grecque (X) ; Actes de l'Association, — *Bibliographie* : Bibliographie des études grecques (1893-1894) par Ch.-Em. Ruelle.

La Correspondance historique et archéologique, n° 14 : De Witte, Notes sur les Roëttiers, graveurs généraux des monnaies aux Pays-Bas méridionaux. — Un cadeau pontifical en 1699. — De Marsy, Un atelier de tapisserie à Caen au xviie siècle. — De Villenaisy, Le congrès de Vilna et la préhistoire européenne. — Spont, Documents relatifs au château de Plessis-les-Tours ou d'Amboise vers 1470 et à un pourpoint de Charles VIII (1499). — De La Roncière, La Pragmatique-Sanction de 1438 et Alain de Coëtivy. — Curieux calcul historique. — Questions : Les cardinaux Bichi, Une statue de Napoléon Ier à Cassel : médailles du premier Empire ; Famille de Beauwal ; Armoiries à déterminer ; Les poésies de François Galaux de Chasteuil ; Les De Beaumont, de Phalsbourg. — Réponses : Carreaux historiés ; La généalogie des seigneurs de Beaujeu-sur-Saône.

The Academy, n° 1191 ; Mrs Oliphante, Historical sketches of the reign of Queen Anne (recueil de sept études agréables à lire). — Ch. Bradlaugh, a record of his life and work, with an account of his parliamentary struggle, politics and teaching. — Basil Thomson, The diversions of a Prime Minister. — Giornale Dantesco, p. Passerini, I. — Americanisms (A. Long). — On the division of syllables in Latin and Irish (Stokes). — A tole in the ballet. — Lord Byron and the Vampire. — Hilprecht, Assyriaca, eine Nachlese auf dem Gebiete der Assyriologie.

The Athenaeum, n° 3514 : Cecil, Primogeniture. — Mrs James T. Fields, A shelf of old books. — F. A. Gasquet, The last Abbot of Glastonbury and his Companions, an historikal sketch. — Madan, The Early Oxford Press ; Bowes, Catalogue of Cambridge books ; Proctor, Ian van Doesborg, printer at Antwerp. — Corresp. of the Lloyd family. — The etymology of pedigree. — The importance of Caxton in the history of the English language, II (Howorth). — Ris-Paquot, Dict. encyclop. des marques et monogrammes.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier : Collectanea ex archivio collegii historici, vol VII, Bellum Polono-Moschichum ad Czudnow, 1660, p. Czermak. — Tarif des prix pour la ville de Varsovie, 1606-1627, p. Chmiel. — Recensement de la popul. du diocèse de Cracovie, 1787, p. Kleczynski. — Winjarz, Un projet de conciliation du droit coutumier et la Mazovie rédigé par Laurent de Prazmowo — Jezienicki, Un ms. de 1515, contenant des poésies inédites sur Paul de Krosno.

Litterarisches centralblatt, n° 7 : SCHAUENBURG, 100 Jahre oldenb. Kirchengesch. — MEHLHORN, Aus den Quellen der Kirchengesch. — RENAN, Gesch. des Volkes Israel, deutsche Ausg. I-V. — SWIFT, James I the Conqueror, King of Aragon (travail soigné et original). — PHILIPPSON, Granvella am span. Hof., 1579-1186 (fait avec sagacité et soin). — Corresp. von Casati, p. REINHARDT (Cf. *Revue*, 1894, n° 44). — Sujutis Dattelrispen über die Wiss. der Chronol., p. SEYBOLD (de valeur ; cf. *Revue*, n° 3). — CARRIÈRE, Nouv. sources de Moïse de Khoren. — CRUSIUS, Die deph. Hymnen (cf. *Revue*, n° 5). — KRÜGER, Gesch. der altchristl. Liter (excellent manuel). — RIBBECK, Gesch. der röm. Dichtung, I, 2e ed. — FRÄNKEL, Shakspeare u. das Tagelied (très estimable). — REICHEL, Ueber homer. Waffen (cf. *Revue*, 1894, nos 41-42). — DUMON, Etudes d'art grec. — BOETTICHER, Die Bau = und Kunstdenkmäler in Ermland. — WEBER, Geistl. Schauspiel u. kirchl. Kunst in ihrem Verh. erläutert an einer Ikonographie der Kirche u. Synagoge.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : HAHN, Das Evang. des Lucas. — RIVINGTON, The primitive church. — MARTENS, Gregor VII, sein Leben u. Wirken (soigné, et bien que contestable parfois, n'est jamais irréfléchi). — SERAPHIM, Gesch. Liv = Est = und Kurlands (très méritoire). — SCHOENLANK, Sociale Kämpfe vor dreihundert Jahren (travail solide). — THIELE, E. M. Arndt (clair). — KRINGELBACH, Den civile Centraladministration 1848-1893. — Finnland in XIX Jahrh. in Wort u. Bild. — MANISSADJAN, Lehrb. der modernen osman. Sprache (bon précis). — JACOB, Noten zum Verständniss der Muallaqât (un peu hâtif). — LAFAYE, Catulle et ses modèles (sujet traité entièrement, excellent commentaire esthétique). — Anal. hymnica medii aevi, p. DREVES (beaucoup de textes inédits). — Caesar, bell. gall. p. MEUSEL (nouvelle édition qui prendra désormais la place de celle de Nipperdey). — Chaucer, Canterbury tales, p. POLLARD, 2 vol. — KRAUSS, Ed. Mörike als Gelegenheitsdichter. — PERNICE, Griech. Gewichte (complète de tous côtés les travaux de ses devanciers). — LOMBROSO, Grafologia. — Nous lisons avec étonnement dans les « Nouvelles » que l'Académie française *des sciences* a élu récemment l'historien A. Sorel.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 2 : SCHMIDT, Handbuch der Symbolik. — KATTENBUSCH, Lehrbuch der vergl. Konfessionskunde, I. — CLAUSS, Die Lehre von den Staatsdienstbarkeiten. — LEHMANN, Friedrich der Grosse u. der Ursprung des siebenjähr. Krieges (art. de Lehmann). — REINHARDT, Ein arab. Dialekt gesprochen in Oman u. Zanzibar. — MAHAFFY, The Flinders Petrie Papyri, I, II. — PAGEL, Die Concordancia des Johannes de Sancto Amando.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 8 : GITLBAUER, Die drei Systeme der griech. Tachygraphie (marque un progrès). — Ilias, p. AMEIS, I, 1, 5e ed. p. HENTZE. — Anabasis p. WEIDNER, 2e ed. augmentée. — BOLL, Studien über Claudius Ptolemäus (résultats très importants). — SCHMIDINGER, Untersuch. über Florus. — S. Paulini Nolani epistulae p. G. de HARTEL (très réussi).

— N° 9 : Das Maximaltarif des Diocletian p. MOMMSEN (très instructif). — WISSOWA, Die Saekularfeier des Augustus (petite étude utile). — WENTZEL, De infinitivi apud Justinum usu. — PASCAL, Il culto degli dei ignoti a Roma. — FRITZE, Die Rauchopfer bei den Griechen (très solide). — NISSEN, Die Diataxis des Michael Attaleiates von 1077 (savant et sagace).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 8 : Luciani Samos. Peregrinus, p. Levi, II (2e art. sur ce livre, « fondement auquel on peut se fier »). — Philostrati majoris imagines, p. Benndorf et Schenkel (marque un progrès considérable). — Langen, Quaest. ad Valerium Flaccum, I. (utile). — Schmidinger, Untersuch. über. Florus (extraordinairement faible). — Regelsberger, Pandekten, I. — Wiegand, Die puteolanische Bauinschrift (de haute importance). — Gleue, De homicidarum in areopago atheniensi judicio (soigné). — Königl. Museen, ausführl. Verzeichnis der aegypt. Altertümer, Gypsabgüsse u. Papyrus. — Dit sijn Seneka Lehren, p. Suringar.

— N° 9 : Decharme, Euripide et l'esprit de son théâtre (forme attachante, toute sorte de belles remarques). — Bonhöffer, Die Ethik des Stoikers Epiktet (sagace, soigné, clair). — Cistellaria, p. Schoell (saluons avec joie et reconnaissance la fin de cette grande entreprise). — Pittaluga, La battaglia del Metauro (méthode juste et connaissances exactes). — Fondation Eug. Piot. Monum. et mém. p. Perrot et de Lasteyrie, I, 1 (excellent début). — Nerrlich, Das Dogma vom klass. Altertum (contestable, mais intéressant et suggestif).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 12 Vingt-neuvième année 25 mars 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue byzantine russe, nos 3 et 4 (en un seul fascicule) : La question de l'origine slave de Justinien (c'est une imposture fabriquée au XVIIe siècle). — Les réponses canoniques de Jean, évêque de Citre (A. Pavlov). — La traduction slave-russe de la Chronique de Malalas (Schestokov). — Le prétendu mystère des enfants dans la fournaise (A. Dmitrievsky. Ce qu'on a pris pour un mystère est tout simplement un épisode liturgique). — Sur un ouvrage d'Arcade, archevêque de Chypre (Papadopoulos-Kerameus). — Le Seldjouk-Nameh considéré comme source pour l'histoire byzantine (A. Melioravsky). — Études critiques sur des textes grecs du moyen âge (Papademetrios). — Études d'épigraphie byzantine (V. Latyschev). — Critiques. — Bibliographie. — Variétés. — Table des matières de la première année (cette table est rédigée en russe et en grec).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, février : Archives de l'hist. litt. tome VIII, Actes de la République de Babin, p. WINDOKIEWICZ. — Matériaux pour servir à la biographie de Jos. Barth. Zimorowicz, p. HECK. — Matériaux pour servir à la biogr. de Simon Zimorowicz, p. HECK. — Venceslas de Potok Potocki, nouv. contrib. à la biogr. du poète, p. CZUBEK. — Une page de l'histoire des écoles de Kalisz par WOJCIECHOWSKI. — BRÜCKNER, Sermons du moyen âge, 2e partie. — KASPAREK, Etudes sur le droit intern. privé, conf. de La Haye, 1893 et 1894.

The Academy, n° 1192 : BALFOUR, The foundation of belief. — SMILES, Josiah Wedgwood. — JACOBS, An inquiry into the sources of the history of the Jews in Spain (de haute valeur). — Some books on ancient history ; (HOLM, Hist. of Greece ; HAMMOND, The polit. institutions of the ancient Greeks ; IHERING, Entwicklungsgesch. des röm. Rechts ; PRIDIK, De Alexandri Magni Epist. commercio ; BÉRARD, De l'orig. des cultes arcadiens ; E. MEYER, Untersuch. zur Gesch. der Griechen ; BURN, Ancient Rom and his neighbourhood). — The woman who did (G. Allen). — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible, IX (Howorth). — Ogham inscr. in Ireland (Barry). — Luther's Bible translation (Merk). — Lord Byron and the Vampire (Newcomen) — Salet and salad (Gairdner). — Yorker. — Sir Henry Rawlinson (not. nécrol.). — Nimrod, A Kassite King (Cheyne). — Babism (Cottrell). — FURTWÄNGLER, Masterpieces of Greek sculpture.

— N° 1193 : PATER, Greek studies. — Recoll. of Boyle. — H. S. LANDOR, Corea or Cho-Sen. — MAETERLINCK, L'ornement des noces spirituelles, trad. du flamand de Ruysbroeck. — Sir John Maclean ; Boase ; Gottlieb Weil (not. nécrol.). — Links with Tennyson's youth (Walters). — Wordsworth and Martial (Lendrum). — Luther's Bible translation Pearson). — Kilgrovane III (Macalister). — Yorker (Lang). — The woman who did (Addleshaw). — Epigraphia indica, p. HULTZSCH, III, 1-4. — Clark HALL, Concise Anglo-Saxon dictionary for the use of students. — Egypt Exploration Fund (Naville).

The Athenaeum, n° 3515 : The Recollections of the Very Rev. Boyle, Dean of Salisbury. — Mrs OLIPHANT, Sketches of the reign of Queen Anna (n'ajoute rien à nos connaissances et n'augmentera pas la réputation de l'auteur). — PARRY, Six months in a Syrian monastery. — WESTLAKE, Chapters on the principles of international law. — Sir Auckland COLVIN, John Russell Colvin (récit attachant, sous une forme parfois obscure, de la carrière d'un gouverneur de l'Inde). — Prof. Blackie ;

Sir Henry Rawlinson; Frederic Chapman (not. nécrol.). — Hazlitt, Dramatic essays, sel. p. ARCHER and LOWE.

— N° 3516 : Sir Beauchamp Walker, Letters. — Gregorovius, History of Rome, I and II, translated by Aunie HAMILTON. — Baron de MALORTIE, Here, there und. everywhere. — Newspaper Press Directory, Jubilee issue. — Hosea-4 Maccabees, p. SWETE ; JACOBS, Studies in Biblical archaeology. — Boase (not. nécrol.). — The rosary (Hedges). — GAYET, L'art arabe (fait avec succès).

N° 13 Vingt-neuvième année 1er avril 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue celtique, n° 1 : D'Arbois de Jubainville : Plan du Navan Fort appelé en vieil irlandais Emain acha. — L. C. Stern, Notice d'un ms. irlandais de la Bibl. univ. de Giessen. — W. Stokes, The Prose Tales in the Rennes Dindsenchas. — Loth, Le roi Loth des romans de la Table Ronde. — Kuno Meyer, Sowe Irish etyma; M. O' Clery's Beatha Ceallaigh. — Loth, L'expression Quenteli.

Revue historique, mars-avril : Bouché-Leclercq, Les lois démographiques d'Auguste. — Pirenne, L'origine des constitutions urbaines au moyen âge (suite et fin). — Welvert, Mlle de Labarrère et les conventionnels Pinet et Cavaignac. — *Bulletin* : France, travaux sur l'antiq. romaine (Jullian) ; Temps modernes (Bémont et Monod) ; Italie, temps modernes (Orsi) ; G. B. de Rossi (Peraté). — *Comptes rendus* : Fuchs, Der zweite punische Krieg ; Shuckburgh, A history of Rome to the battle of Actium ; Lea, The taxes of the Papal Penitientaries ; The Spanish Inquisition as an alienist; Die Inquisition von Toledo ; Huettebraeuker, Der Minoritenorden zur Zeit des grossen Schismas ; Albert, Matthias Doering ; Benrath, Bernardino Ochivo di Siena ; Errera, Les Masuirs ; Stern, Gesch. Europas seit 1815.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, 15 mars 1895 : E. Morel, La constitution serbe. Ses origines, ses caractères, ses transformations, 1835-1894 (suite et fin). — E. Le Clerc, Le combat religieux au School Board de Londres. — B. Auerbach, Un problème de colonisation intérieure : La germanisation de la Pologne prussienne. — Chronique politique et parlementaire. Autriche (octobre 1894-février 1895), par J. Blociszewski. — *Analyses et comptes rendus* : Girault, Principes de colonisation et de législation coloniale ; Crestey, L'esprit nouveau dans l'action morale irréligieuse ; Daniel, L'année politique 1895 ; Ch. de Larivière, Catherine II et la Révol. française ; Arton, La situation écon. et sociale des paysans en Roumanie; Bry, Cours élém. de législ. industrielle ; Sentupéry, L'Europe polit. ; Auger, La guerre de sécession ; Lenôtre, Paris révolutionnaire; Rougier, Précis de législ. et d'écon. coloniale; Tarbouriech, Du Conseil d'Etat comme organe législatif, Garnot, L'expéd. française de Formose; Hulot, Le chevalier d'Entrecasteaux ; Joly, La Rome d'aujourd'hui ; Max Leclerc, Les professions et la société en Angleterre ; Andréoni, Guide pratique de l'administration française.

Les littératures, considérées au point de vue historique et critique (Bulletin du sommaire d'histoire des littératures de l'Université libre de Bruxelles). La section des langues romanes au Séminaire. — R. Sand, De l'emploi des passions en littérature (suite). — De Moor, Joinville et saint Louis. — *Bibliographie* : Dwelshauvers, Les classiques chrétiens et l'étude de la latinité ; Brunetière, L'évolution de la poésie et lyrique en France au XIXe siècle ; Le Moyne, L'idée de Dieu.

Literarisches Centralblatt, n° 9 : Jeremiä, trad. Löhr. — Westermayer, Die brandenb. nürnb. Kirchenvisitation. 1528-1523. — De La Grasserie, Classific. objective et subjective des arts, de la littérature et des sciences. — Botsford, The development of the Athenian Constitution (intéressant en tant que théorie ; mais tout n'est que « fantômes »). — Zimmermann, Kolonialgeschichtliche Studien (vue d'ensemble qui est commode). — Fridericia, Adelsvaeldens sidste Dage, Danmarks historie fra Christian IV ded til enevaeldens indförelse, 1648-1660 (très remarquable). — Karl, Erzherzog von Oesterreich, ausgew. Schriften, VI. — Em. Schmidt, Reise nach Südindien. — Schemtob B. Joseph ibn Falaquera, Das Buch der Grades p. Venetianer (nullement scien-

tifique). — STEINDORFF, Koptische Grammatik (marque d'importants progrès). — HASE, Briefe von der Wanderung und aus Paris, p. O. HEINE (très intéressant). — KUHNEMANN, Herders Leben (manque de fermeté et de précision). — HAUFFEN, Die deutsche Sprachinsel Gottschee. — MERLO, Nachrichten von dem Leben u. Wirken Kölnischer Künstler. — LIHCTWARK, Wege u. Ziele des Dilettantismus. — VOLKELT, Aesthetische Zeitfragen. — ERK, Deutscher Liederhort. — ZIEGLER, Gesch. der Pædagogik, I (instructif, mais donne plutôt une histoire de l'enseignement supérieur en Allemagne).

— N° 10 : NOELDECHEN, Tertullian, gegen die Juden; PAPE, Die Predigt u. das Brieffragment des Aristides. — FRIEDRICH, J. A. Möhler, der Symboliker. — HEINZE, Kant's Vorles. über Metaphysik. — HAFFTER, Jenatsch. — MAAG, Das habsburg. Urbar, I. — Wittenberger Ordiniertenbuch, p. BUCHWALD. — BRANDENBURG, Die Gefangennahme Herzog Heinrichs von Braunschweig durch den Schmalkaldischen Bund (résultats positifs). — PRUTZ, Die Albertus Univ. zu Königsberg (important). — Ibn Al-Qûtiyya, p. GUIDI. — KNÖTEL, Homeros der Blinde von Chios u. seine Werke, I (nullement au courant). — Sidonius, p. MOHR (le texte a gagné). — Porphyrionis comm. in Horatium, p. HOLDER (très méritoire). — OLRIK, Sakses Oldhistorie, II (définitif dans les points essentiels). — KOEGEL, Gesch. der deutschen Literatur, I (instructif, mais seulement pour le philologue de métier). — SCHIERENBERG, Die Götter der Germanen (travail d'amateur). — SCHWARTZ, Nachklänge prähistorischen Volksglaubens in Homer. — ROSENBERG, Das Kreuz von St. Trudpert.

— N° 11 : ZITTEL, Die Schriften des N. T. — MINAYEFF, Le Bouddhisme. — HARDY, Christianity and the Roman government (louable). — Fr. Dusseldorpii Annales, p. FRUIN (cf. *Revue*, n° 10). — AMELUNG, Mathesius (très fouillé). — Briefe der Herzogin Elis. Charlotte von Orleans an A. K. von Harling, p. BODEMANN. — H. von SYBEL, Begründ. des Deutschen Reiches, VI u. VII. — PUTNAM, Authors and their public in ancient times (clair et chaud). — MARGOLIOUTH, Chrestomathia Baidawiana (à ne pas recommander). — Anthol. graeca Epigr. Palatina cum Planudea, p. STADTMÜLLER, I (très méritoire). — P. THOMAS, La litt. latine jusqu'aux Antonins (bel opuscule qui mérite d'être lu, et sera lu avec plaisir et profit). — Aliscans, p. ROLIN (la tâche n'est pas remplie). — Chaucers Works, p. SKEAT, V, VI. — WUSTMANN, Verba perfectiva namentlich ien Heliand (bon). — VOULLIÈME, Die Incunabeln der Universitätsbibliothek zu Bonn. — Catal. des mon. et inscr. de l'Egypte ancienne. — Comenii Magna didactica, p. HULTGREN (utile).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 3 : Frank, Gesch. der neueren Theologie, p. SCHAARSCHMIDT. — NOWACH, Lehrbuch der hebr. Archäologie (quelques critiques de détail, mais en somme jugement réfléchi, provoque bien moins la contradiction que le livre de Benzinger sur le même sujet). — KOBERT, Arbeiten des pharm. Instituts in Dorpat. — GARBE, Die Samkhya-Philosophie (clair, consciencieux et épuise le sujet). — E. MAYER, Zoll, Kaufmannschaft u. Markt zwischen Rhein u. Loire (lecture très étendue, sagacité et indépendance du jugement). — L. von HEINEMANN, Gesch. der Normannen in Unteritalien und Sicilien, I (bon). — USSING, Graesk og romersk Metrik (beaucoup de mérites). — KÖGEL, Gesch. der deutschen Literatur, I (beaucoup de choses nouvelles et instructives). — SEMRAU, Donatellos Kanzeln in S. Lorenzo.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 10 : FORCHHAMMER, Homer (instructif). — Galeni Protrepticus p. KAIBEL (progrès essentiel). — L. ZIMMER, Der Text der Thessalonicherbriefe (méthodique). — A. SCHMIDT, Zum

Sprachgebrauch des Livius (soigné et méritoire). — Oesterberg, De structura verborum cum praepositionibus compositorum (fait avec très grand soin). — Studi italiani di filologia classica, I. — Wolff u. Cumont, Das dritte Mithraeum in Heddernheim u. seine Skulpturen (très bon travail). — Kleine schriften von Alfred von Gutschmid, p. Rühl, IV (1[er] art.).

— Nº 11 : Epicteti dissert. ab Arriano digestae, p. Schenkl (très méritoire). — Horaz, Sat. u. Ep. p. Krüger, 13e ed. — Kleine Schriften von Gutschmid, p. Rühl, IV (2e art. sur ce volume plein de choses instructives) — Lepsius, Geologie von Attica ; Geolog. Karte von Attika. — Stoltz, Histor. Gramm. der lat. Sprache, I, 1. Einleit. u. Lautlehre (1[er] art.).

— Nº 12 : Borromeo, Le donne ai tempi di Aristofane (ne prouve rien). — Weissenborn, Die Berechn. des Kreisumfanges bei Archimedes u. Leon. Pisano (intéressant et neuf). — Sakolowski, De Anthologia Palatina quaest. (le point principal est atteint). — De bello civili, II, p. Kübler, ed. minor (1[er] art.). — Stolz, Hist. gramm. der lat. Sprache, I, 1, Einleit. u. Lautlehre (on ne saura rien de plus qu'auparavant, et ce qu'on saura est incomplet, fautif, obscur). — Krause, Die Amazonensage (des points contestables). — Philippson, Der Kopaissee (œuvre d'un très habile géologue et d'un fin observateur). — Headlam, Ecclesiastical sites in Isauria (Cilicia Trachea). — Briefe von der Wanderung u. aus Paris von Hase, p. O. Heine (frais et franc, éclaire les débuts de Hase).

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 10 : Spruner-Sieglin, Atlas antiquus, I. — Kiepert, Formae orbis antiqui, I (cf. *Revue*, nº 3). — Schenkl, Wörterverzeichnis zu Homeri Iliadis, A.-D., 3e ed. ; Cauer, Anmerk. zur Odyssee, I. — Waser, Skylla u. Charybdis in der Literatur u. Kunst der Griechen u. Römer (soigné). — Holder, Altcelt. Sprachschatz, IV, V, VI (œuvre importante qui marche sinon rapidement, du moins vigoureusement ; cf. *Revue*, nº 7). — Fischer-Benzon, Altdeutsche Gartenflora (utile).

— Nº 11 : Hitzig, Das griech. Pfandrecht (de grande valeur). — Botsford, The development of the Athenian constitution (clair, fouillé, pas assez de points de vue nouveaux et de jugements décisifs). — Forstemann, Zur Gesch. des Aeneasmythus (sans prétention). — Fontes juris Rom. ant. 6e ed. p. Mommsen, I. Leges et negotia ; II. Scriptores (excellent). — Festschrift Univ. Halle-Wittenberg. — Troost, Seebilder aus Vergil.

— Nº 12 : Susemihl, Quaest. Aristotelearum crit. et exeg. pars III. (progr. de l'Univ. de Greifswald). — Boerner, De rebus a Graecis inde ab a. 410 usque ad a. 403 gestis quaest. historicae (domine un sujet compliqué ; circonspection et habileté dans l'argumentation). — Summers, A study of the Argonautica of Valerius Flaccus (complète et élargit abondamment ce qui avait été dit jusque là).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 14 Vingt-neuvième année 8 avril 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Correspondance historique et archéologique, n° 15 : GUERLIN, Les tapisseries d'Amiens. — LEVILLAIN, Une éd. des lettres de Jean de Salisbury par Baluze. — GRANDIN, Procuration donnée par Henriette-Marie de France, fille d'Henri IV, 9 sept. 1645. — CHAMBON, Gilbert Gaulmyn et un procès de sorcellerie à Moulins en 1623. — Une abjuration en 1675. — GRANDIN, Un mariage clandestin au XVIIe siècle. — BOURNON, Le passage public des cours du Louvre, 1701-1702. — MAZEROLLE, Marchés pour la construction des orgues des églises de Sarcelles et d'Ivry, 1559 et 1641. — *Questions :* Vitraux aux armes de la ville de Genève ; L'État, c'est moi; Gabr. Nicolas de La Reynie; La suppression des maladreries; Généalogie de la famille de Grimouville; La croix du clocher de Cadillac; Famille de Catin de Ravarines; Renseignements biographiques; Le sauvage du Roi. — *Réponses :* Carreaux historiés; Une statue de Napoléon Ier à Cassel. — Chronique.

The Academy, n° 1194 : BEAZLEY, Prince Henry the Navigator (désappointe). — BAINES, Forty years at the Post office. — J. BAKER, Peter Payne the Wycliffite. — Dr. Smile's Life of Josiah Wedgwood (Gatty). — Monmouthiana (Doble). — The mirror and Shintoism (Church). — Haupt's Sacred Books of the Old Testament. — The archaic lunar Zodiac (Brown). — Letter from Egypt (Sayce). — R. Stuart Poole in America (Winslow).

The Athenaeum, n° 3517 : NORMAN, The peoples and politics of Far East. — G. SAINTSBURY, Corrected impressions. — Chaucer, p. SKEAT, IV, V, VI. — Clarke papers, p. FIRTH (papiers de William Clarke qui joua un rôle important de 1647 à 1660). — The minor works of Tacitus (sur les ed. de Furnaux, Stephenson, Davis et la trad. de Townshend). — Boase (note nécrol.) — The growth of a legend (White). — Sime (not. nécrol.) — JONES, Select passages from ancient writers, illustrating of the history of Greek sculpture. — Notes from Italy (Halbherr).

Literarisches Centralblatt, n° 12 : SEPP, Religionsgesch. von Oberbayern in der Heidenzeit. — NIESE, Gesch. der griech. u. makedon. Staaten, I (utile). — HEYD, Bibliogr. zur württemb. Gesch. (important). — KIEFER, Gesch. der gemeinde Balbronn. — Corpus constit. Daniae, p. SECHER, III, 3-5. — BAUMONT, Leopold, duc de Lorraine et de Bar (soigné et indépendant). — HEBERDEY, Die Reisen des Pausanias in Griechenland (jugement réfléchi et sûre méthode). — DALMAN, Gramm. des jüd. paläst. Aramäisch (méritoire). — Schachname, übers. von Fr. RÜCKERT, Sage XV-XIX. — Paulini Nolani carmina, p. HARTEL (bonne édition critique). — BIRT, Eine röm. Literaturgesch. in fünf Stunden gesprochen (suggestif). — SUTTER, Aus Leben u. Schriften des Magisters Boncompagno (intéressant). — DÜRCKHEIM (Graf von), Lili's Bild, 2e ed. — Gleim u. Heinse, Briefwechsel, p. SCHÜDDEKOPF (très soigné). — EBE, Abriss der Kunstgesch. des Altertums. — PAUL, Lehrbuch der Harmonik, 2e éd.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 13 : Iliad, XIII-XIV, p. MONRO. — Hipparchi in Arati et Eudoxi Phaenomena p. Manitius (très méritoire). — Fr. REUSS, Des Isokrates Panegyrikus u. der kyprische Krieg (réfute Friedrich avec succès). — Die Politik des Aristoteles, neubearb. der Uebersetzung Garves, p. BRASCH (ce remaniement de l'excellent commentaire de Garve n'est pas assez profond). — De bello civili, p.

Kübler, ed. minor (2e art. de Menge sur cette publication faite avec hâte). — Pauly's Realencyclopädie der klass. Altertumswiss. p. Wissowa, II. Alexandros. — Apollocrates. — A. Meyer, Die antiken Münzen der Inseln Malta, Gozzo u. Pantellaria (grand soin). — Berliner, Gesch. der Juden in Rom von der ältesten Zeit bis zur Gegenwart, II (obscur, fatigant, au même niveau scientifique que Josèphe). — Oriental Studies; a Selection of the papers read before the Oriental Club of Philadelphie. — Meyers Reisebücher, Palästina und Syrien (excellent précis).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 13 : Phönissen, p. Wecklein (texte qui marque un progrès; commentaire abondant en sa brièveté et précision). — E. Koch, De Athen. logistis euthynis synegoris (résultat modeste de recherches soignées et méthodiques). — Zumetikos, De Alexandri Olympiadisque epistularum fontibus et reliquiis (très long art. de Kaerst). — Veil, Justinus des Philosophen u. Maertyrers Rechtfertigung des Christentums (très instructif). — Schwab, Histor. Syntax der griech. Komparation in der klass. Literatur (de très haut mérite).

Altpreussische Monatschrift, nos VII et VIII, octobre-décembre 1894 : Treichel, Volksthümliches aus der Pflanzenwelt, besonders für Westpreussen, X. — Reicke, Lose Blätter aus Kant's Nachlass (suite). — Tschackert, Zur altpreuss. Kirchengesch. im XIX Jahrhundert mit Benutzung von S. A. Kähler, Visitation und Synode. — *Kritiken :* Semrzycki, Hundert ostpreuss. Volkslieder in hochdeutscher Sprache, gesammelt u. mit Anmerk. versehen von Frischbier u. aus seinem Nachlass hrsg (Bolte); Prutz, Die Albertus-Universität zu Königsberg im XIX Jahrh. zur Feier ihres 350 jährigen Bestehens. — *Mitteil :* Universitätschronik 1894, Nachträge u. Fortsetzung. — Comme « fascicule de supplément » Altpreussische Bibliographie für 1893 nebst Ergänzungen zu früheren Jahren.

Zeitschrift für romanische Philologie, XIX, 1 : Priebsch, Altspan. Glossar. — Crescini et Rios, Un frammento provenzale a Conegliano. — Cohn, Zum Ursprunge von abo(s)mé. — Marchot, Encore la question de -arius. — Horning, Fr. Gesse, faire. — Liebermann, Eine Anglonormann. Uebersetz. des XII Jahrh. von Articuli Wilhelmi, Leges Eadwardi u. Genealogia Normannorum. — Ulrich, Eine altlothring. Uebersetzung des Dionysius Cato. — *Vermischtes :* Becker, Eine unbeachtete Ausgabe von Jean Lemaires Temple d'Honneur et de Vertu; Meyer-Lübke, Etymologien; Marchot, Etymologies françaises et dialectales; Horning, Französische Etymologien; Suchier, Bagatelle; Weymann, Qua mente; W. Foerster, Altfr. mes. — *Besprechungen :* Rolin, Aliscans (Becker); Huguet, Etude sur la syntaxe de Rabelais (Schneegans). — Périodiques.

Zeitschrift für katholische Theologie : Stentrup, Der Staat u. die Schule, I. Das Forum des Naturrechtes. — Ernst, Der angebliche Widerruf Cyprians in der Ketzertauffrage. — Kröss, Die Kirche u. die Sklaverei im späteren M. A. — Grisar, Ein angeblicher altchristlicher Schatz von liturg. Silbergeräthen. — *Recensionen :* Urbain, De concursu divino Scholastici quid senserint; Holder, Die Designation der Nachfolger durch die Päpste; Hope-Gasquet, The first divorce of Henry VIII; Sägmüller, Das staatliche Recht der Exclusive; Negroul, La Biblia volgare dell' anno 1471; Allies, A Life's Decision; Didiot, Cours de théologie cathol.; Koch, Dominikanerkloster zu Frankfurt. a. M. —

Analekten : Geogr. Lage der Kirchen der ung. Titularbischöfe; Die Erzbischöfe der Metropolie Durazzo; Schobers Caeremoniae aniss. solemn.; Commentare zur Encyclica Providentissimus; Textverbesserung zu Ps. 121; Der Adhnameh für Bosnien; Bibl. belgica; Irenäus über die Sprachengabe; Das croatische Rituale Rom.; Der Cursus Scripturae Sacrae der deutschen Jesuiten; Das Vaterunser u. die Volkswirtschaft nach Ruhland; Eine angebliche Chrysostomus-Homilie.

Museum, n° 1 : Brugmann, Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität in den indogerm. Sprachen (Uhlenbeck). — Galeni Protrepticus, p. Kaibel (Van Herwerden). — E. Curtius, Gesammelte Abhandlungen, II (Morell). — Caesar, Bellum Civile, p. Kübler (Van Wageningen). — Sibawaihis Grammatik übers. von Jahn (De Goeje). — Koegel, Gesch. der deutschen Literatur. I, 1 (Symons). — Schorbach, Studien über den Lucidarius (Te Winkel). — Göttinger Musenalmanach aus 1770, p. Redlich (Kossmann). — Dörpfeld, Troja 1893 (Holwerda). — Schwenkow, Lat. Quellen zur Gesch. der Eroberung Spaniens (Houtsma). — Pieper, Entstehungsgesch. der ständ. Nuntiaturen (Krämer). — Cattier, Évolut. du droit pénal germ. en Hainaut (Pols). — Anecdota Maredsolana, II, Clementis Romani epistulae ad Cor. versio latina, p. Morin (Van de Sande Bakhuysen).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

N° 15 Vingt-neuvième année 15 avril 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1195 : Plato's Republik, p. Jowett and Campbell, 3 vol. — The life and corresp. of sir Bartle Frere, p. Martineau. — Marie Fraser, In Stevenson's Samoa. — Bruce, St Paul's Conception of Christianity. — Three books on Northern England : Addy, Household tales; The wonderful wapentake; Flamborough. — Chinese characteristics. — Shakspere and Bacon (Thorpe). — Americanisms again. — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible (St. a. Cook). — Levez loover (Chance). — Foster-Melliar, The Book of the Rose.

The Athenaeum, n° 3518 : Lord Edmond Fitzmaurice, The life of sir William Petty (très utile et intéressant). — Whitney, A sporting pilgrimage. — Handbook for Hertfordshire, Bedfordshire and Huntingdonshire. — W. H. Russell, The great war with Russia, the invasion of the Crimea, a personal retrospect. — Cerf, Old, middle and modern High German, I, introduction and phonology; Wright, A short history of the Syriac literature; Terrien de Lacouperie, The beginnings of writing in Central and Eastern Asia. — Pedigree (Ch. Sweet). — Other people's superstitions (Gomme). — The library of Sir Thomas Philipps. — Abraham Markland.

Literarisches Centralblatt, n° 13 : Theolog. Jahresbericht, XIII. — Ritschl, Ueber Werthurtheile. — E. Curtius, Gesamm. Abhandlungen, II (trois études). — Janssen, Gesch. des deutschen Volkes, VIII (ne voit qu'ombre et ne voit pas de lumière). — Gioda, Botero. — Zwiedineck-Südenhorst, Deutsche Gesch. im Zeitraum der Gründ. des preuss. Königtums, II (bon tableau d'ensemble). — Montesquieu, Voyages, I. — Brugmann, Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität in den indog. Sprachen (cf. le présent n° de la *Revue*). — Hilberg, Die Gesetze der Wortstell. im Pentameter des Ovid (détaillé, un peu subtil). — Mary Darmesteter, Froissart (attachant). — Bernays, Zur neueren Literaturgesch. — Böetticher, Troja im Jahre 1894. — Strassburg u. seine Bauten. — Brambach, Gregorianisch.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 14 : Hist. Gramm. der latein. Sprache : I, 1. Stolz, Einleit. u. Lautlehre (méritoire et plein de promesses). — Tac. Ann. I, II, 2e ed. p. Tücking. — Schwartz, Nachklänge prähist. Volksglaubens im Homer. — Herodot, V, VI, p. Stein, 5e ed. — Crampe, Thucydidem nunquam temere usurpare adverbium « monon » adjectivi vicem. — Phädon, p. Christ. — Baumstark, Lucubr. Syro-Graecae (instructif, clair, abondant, très recommandable).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 14 : Th. Reinach, L'Espagne chez Homère. — W. Büchner, Ueber den Aias des Sophokles. — Zanchi, L'Ecuba e le Trojane di Euripide (très soigné). — Roussos, Trois études sur Eneas de Gaza, Zacharias le Scholastique et Procope de Gaza (en grec). — Leontios von Neapolis, Leben des hlg. Johannes des Barmherzigen, p. Gelzer (très remarquable). — Sabbadini, Gli scolii Donatiani ai due primi atti dell' Eunuco di Terenzio. — Corpus poet. latin. p. Postgate. — Pauli, Altital. Forsch. II, Eine vorgriech. Inschrift von Lemnos.

Museum, n° 2 : Jespersen, Progress in language, with special reference

to English. (Stoffeb). — Epicteti diss. ab Ariano digestae, rec. SCHENKL (Wąs). — Les fables de Phèdre, p. d'après le ms. Rosanbo par Ulysse ROBERT (De Vries). — Klassicke Schrijoers : Herodot, I-V, Xenophon, Memor. p. VAN DEVENTER ; Sallust, Jugurtha, p. HUET, (Speyer). — Dattelrispen über die Wiss. der Chronol. p. SEYBOLD (Houtsma). — Bosa-Rimur, p. JIRICZEK (Boer). — SUDRE, Les sources du Roman de Renart (J. W. Muller). — BOLTZ, Der Apollonmythus, die Engel u. ihre Verehrer (Warren). — CAMUS-BUFFET, De Gemalinnen van Prins Willem I ; M. O. NUTTING, The days of Prince Maurice (Block). — HECK, Die altfries. Gerichtsverfassung (Andreae). — Tiarae adnot. p. VAN BORSSUM WAALKES (Knuttel). — SNOUCK HURGRONJE, De Atjehers (De Groot).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 16 Vingt-neuvième année 22 avril 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1196 : Hist. de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke, p. P. Meyer, II (encore plus important que le premier volume au point de vue historique). — Rae, Life of Adam Smith. — Herbert, The defence of Plevna. — Fitzgerald, Memoirs of an author. — Dean Payne Smith (not. nécrol.). — Troilus and Criseyde in Prof. Skeat's edition (Macaulay). — Trinculo's Monster, Caliban (Furnivall). — Nivangistan, a photo-zincographed facsimile of one ms. with an introd. and a collation of another, edited by Darab Dastur Peshotan Sanjana. — The Ashmolean Museum.

The Athenaeum, n° 3519 : Pepy's Diary, IV and V, p. Wheatley. — Yeats, A book of Irish songs, selected from modern writers; Graves, The Irish song-book, with original Irish airs; O'Grady, The Coming of Cuculain, a romance of the heroic age of Ireland ; Curtin, Hero tales of Ireland, collected. — Bookbindings and rubbings of bindings in the National Art Library, South Kensington; Horne, The binding of books ; Fletcher, Bookbinding in France. — Leader, Life of sir Robert Dudley, Earl of Warwick and Duke of Northumberland. — Ecclesiastical history : Newell, A history of the Welsh church ; Hectoris Boetii Murthlacensium et Aberdonensium episcoporum vitae, p. Moir ; Adamnani Vita S. Columbae, p. Fowler. — Some notable autographs. — The Dean of Canterbury. — Other people's superstitions (L. Garnett). — Perrot et Chipiez, Hist. de l'art dans l'antiquité ; VI. La Grèce primitive.

Literarisches Centralblatt, n° 14 : Bacher, Varianten zu Abraham ibn Esras Pentateuch Commentar aus dem Codex Cambridge 46. — Gunkel, Schöpfung u. Chaos in Urzeit und Endzeit, eine Untersuch. über Gen. 1 u. Ap. Soh. 12. — Dieterici, Alfarabi's Abhandl. Der Musterstaat. — Raabe, Petrus der Iberer, ein Charakterbild zur Kirchen = und Sittengesch. des V Jahrh. Syrische Uebers. einer um das Jahr 500 verf. griech. Biographie, hrsg. u. übersetzt (travail très soigné). — Hanserecesse, 1477-1530, p. Dietrich Schäfer, V. — Green (I. R.) ; Townlife in the XV century (instructif). — Rodocanachi, Les corporations ouvrières à Rome depuis la chute de l'Empire romain, I et II (grand et clair travail d'ensemble). — Fontes rerum austr. XLVII, 2. Schlitter, Pius VI u. Josef II, von der Rückkehr des Papstes nach Rom bis zum Abschluss des Concordates (d'intéressants détails). — Solerio, La revoluzione francese (petit livre agréable). — Platts, A grammar of the Persian language (méritoire). — Griebenow, Perlen griech. Dichtung ; Schultz u. Geffcken, Altgriech. Lyrik im deutschen Reim. — Anthol. lat. I. Carmina epigraphica p. Buecheler, I (excellent). — Giornade Dantesco, p. Passerini, anno I. — H. Lichtenberger, Hist. de la langue allemande (très bon, précis). — Hans Sachs Forschungen, p. Stiefel. — Lange, Grillparzer (estimable). — Cumont, Textes et monuments figurés relatifs au mystère de Mithra, I et II (très détaillé et soigné). — Salomon Reinach, Antiquités nationales, descr. rais. du Musée de Saint-Germain-en-Laye, bronzes figurés de la Gaule romaine (nouveau travail fort consciencieux et instructif de l'infatigable auteur). — Sauer, Altnaxische Marmorkunst ; Der Torso von Belvedere. — Diebow, Die Pädagogik Schleiermacher's im Lichte seiner u. unserer Zeit. — Die Aula, Wochenblatt für die akademische Welt, p. Boucke, I, 1.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 15 : Kern, Die Gründungsgesch. von Magnesia am Maiandros (excellente publication). — De La Ville de Mirmont, Apollonios de Rhodes et Virgile (juste, trop d'enthousiasme

pour Virgile). — NORDENSTAMM, Syntaxis infinitivi Plotiniana (bon). — G. FRIEDRICH, G. Horatius Flaccus, philol. Untersuchungen (très important). — BABL, De epist. latin. formulis, progr. de Bamberg (beaucoup de choses neuves). — MANITIUS, Philologisches aus alten Bibliothekscatalogen. — WUNDERER, Manibiae Alexandrinae, eine Studie zur Gesch. des röm. Kunstraubes (sur les œuvres d'art enlevées par Auguste à Alexandrie). — CREIZENACH, Gesch. des neueren Dramas, I.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 15 : Stobaei anthol. p. WACHSMUTH u. HENSE, III. — Odyssee, p. HENKE (1er art.). — Thukydides, III, p. SMITH. — JÖHRING, De partic. ut, ne, quin, quominus apud L. Annaeum philosophum vi atque usu (travail de statistique). — NEUE, Formenlehre der latein. Sprache, III, das Verbum 3e ed. von WAGENER, 1-3. — REINSTORFF, Carmina nonnulla poetarum recentiorum Germanicorum.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 17 Vingt-neuvième année 29 avril 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, janv.-févr. : P. Paris, Bulletin archéologique de la religion grecque. — G de Blonay, Histoire de Sanamkumârâ, conte mâhârâstrî. — A. Esmein, Les élections épiscopales dans l'église de France du ixe au xiie siècle, d'après M. Imbart de la Tour. — *Revue des livres :* W.-M. Flinders-Petrie, Tell el Amarna. — F. Wallis Budge, Saint Michael the archangel. — Daniel G. Brinton, Nagualism; A vocabulary of the Nanticoke dialect; on the words « Anahuac » and « Nahuatl »; on an inscribed tablet from Long Island; the native calendar of Central America and Mexico. — St. Gsell, Essai sur le règne de Domitien. — Kavasji Edalji Kanga, Vendidad. — E. Rhétoré, Science des religions. — G. Anrich, Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum. — E. Rohde, Psyche. — A. Dieterich, Nekyia. — John O'Neill, The Night of the Gods. — *Chronique.*

Nouvelle revue rétrospective, no 10, 10 avril : Un épisode de la guerre d'Espagne, évasion des prisonniers du ponton La Vieille-Castille (reproduction d'une brochure rarissime intitulée : « Relation du séjour des prisonniers de guerre français et suisses sur le ponton La Castille dans la baie de Cadix et de leur évasion le 15 mai 1810, par L. Chapuis, de Lausanne chirurgien-major). — Lettres du capitaine Schœll, 1815-1829. — Mendiants transportés à Madagascar (1794). — Une proclamation arabe contenant un discours apocryphe de Bonaparte (1799). — *Autographes :* Lettre de Boucher d'Argis au marquis de Paulmy (1758); D'Arembert au comte d'Argenson (1759).

The American journal of Philology, XV, 3, octobre 1894 : Thomas Day Seymour, William Dwight Whitney. — C. Elmer, Le prohibitif latin. — Leo Wiener, L'élément judéo-allemand dans la langue allemande.

— Déc. 1894 : Edwin Fay, Agglutination et adaptation. — W.-R. Paton, Notes critiques sur les Lois de Platon. — Marguerite Bradshaw, La versification du poème vieil anglais Phœnix. — Robinson Ellis, Nouvelles suggestions sur le Ciris.

The Academy, no 1197 : Linton, Memories. — Pleyte, Bataksche Vertellingen. — Cecil, Primogeniture. — Wilmot, The story of the expansion of Southern Africa; Thynne, The story of Australian Exploration; Thomson, South Sea Yearns. — The lost French work of Gower (Macaulay). — The Syriac gospels and the Sinai Library (Agnès S. Lewis). — A survival of Bacon's Twickenham scrivenery (Thorpe). — The Quarterly Review on Erasmus. — Who was the Spanish translator of John Owen? (W. Webster). — Americanisms and archaisms (Newcomen). — Osborn, From the Greeks to Darwin, an outline of the development of the evolution idea; Marshall, Lectures on the Darwinian theory. — Basque books old and new (Dodgson).

The Athenaeum, no 3520 : Letter Books of John Hervey, first Earl of Bristol; the Diary of John Hervey; Ickworth Parish registers. — Butler, Dante, his time and his work; Passerini, Giornale Dantesco, I. — Lee, General Lee of the Confederate Army (intéressant). — Harnack, History of Dogma, I, transl. by Buchanan (traduction ambitieuse et malheureuse). — The poems of William Drummond of Hawthornden, p. Ward. — Spanish history and literature : Swift, The life and times

of James I the Conqueror; Watts, The ingenious gentleman Don Quixote of La Mancha; etc. — Oriental manuals : Craven's Royal Dictionary; Jahn, Sibawaihis Buch; Davidson, Hebrew syntax. — Caxton's birthplace (Scott). — Junius on priestcraft (Rae). — A dictionary of literary English (Mayhew). — The Gennadius library. — Markham, Church Plate of the County of Northampton. — Berenson, Lorenzo Lotto, an essay in constructive art criticism; Maroni, Il costume e l'arte delle acconciature nell' antichita.

Literarisches Centralblatt, n° 15 : Die Briefe an die Thessalonicher, Galater, Korinther u. Römer, p. Zöckler, Schnedermann et Luthardt, 2e ed. — Maimonides, Comm. zum Tractat Peah, ed. u. hebr. trad. Herzog. — Drews Kant's Naturphilosophie. — Zacharias, Das Leben des Severus von Antiochien, in syr. Uebers. von Spanuth. — Wylie, History of England under Henry the fourth, II (recueil très abondant de matériaux). — Cesare Imperiale di Sant' Angelo, Caffaro e i suoi tempi. — Kaindl, Beitr. zur aelt. ungar. Gesch.; Die Erwerb. der Bukowina durch Oesterreich; Der Buchenwald; Kleine Studien. — Loesche, Johannes Mathesius, I (important). — Lehmann (Max), Friedrich der Grosse und der Ursprung des siebenjaehrigen Krieges. — D. Kaufmann, R. Jaïr Chajjim Bacharach u. seine Ahnen (fin, brillant et solide). — G. Thomas, En Egypte. — Aly, Gesch. der röm. Literatur (manuel très recommandable). — Jarnik, Zwei altfr. Versionen der Katharinenlegende. — Cesareo, La poesia siciliana sotto gli Svevi (très remarquable). — Bugge, Bidrag til den aeldste Skaldedigtnings Historie (nouveau témoignage de la lecture étendue et de la sagacité de l'auteur). — R. Meyer, Einführ. in das aeltere Neuhochdeutsche (petit livre qui peut être utile aux autodidactes). — Voges, Sagen aus dem Lande Braunschweig ges. — Dörpfeld, Gesamm. Schriften; Hindrichs, Dörpfeld. — H. Schiller, Handbuch der praktischen Pädagogik.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 16 : Reichel, Ueber homer. Waffen (important). — Castellani, Del mito di Medea nella tragedia greca. — Maisel, Observ. in Cassium Dionem, II. — Acta S. Joannicii monachi in Bithynia, p. van den Gheyn (très méritoire). — Menge, Emend. Caesarianae (de bonnes conjectures). — Soltau, Die Quellen des Livius im XXI u. XXII Buch. — Libri Salmasiani aliorumque carmina, 2e ed. p. Riese. — Förstemann, Zur Gesch. des Aeneasmythus, literaturgesch. Studien. — Cumont, Textes et monum. figurés relatifs aux mystères de Mithra, I, textes litt. et inscr. (très bon). — Weiske, Beitr. zur Griech. Gramm. — Weinhold, Mitteil. über K. Lachmann. — Zur latein. Anthologie, II (L. Mueller).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 16 : Salomon Reinach, Antiq. nat. Descr. raisonnée du musée de Saint-Germain, Bronzes figurés de la Gaule romaine (un des livres les plus importants sur la liste déjà considérable de l'actif et infatigable savant) — Odyssée, p. Henke (2e art.). — Scholia in Aeschyli Persas rec. Dähnhardt (très soigné). — Soranus von Ephesus, Gynäkologie, übers. von Lüneburg, komm. von Huber. Köpke, Die lyrischen Versmasse des Horaz, für Primaner erklärt, 5e ed. — G. Schulze, Orthrographica.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

N° 18 Vingt-neuvième année 6 mai 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, 15 avril : PETIT DE JULLEVILLE, Jean Regnier, bailli d'Auxerre, poète du xv[e] siècle. — V. ROSSEL, La littérature allemande en France au xviii[e] siècle. — TAPHANEL, La Beaumelle à Copenhague. — *Documents inédits :* Quatre lettres inédites d'Abraham Rémy, le futur professeur au Collège de France (Tamizey de Larroque). — Lettres de Michelet et de Leconte de Lisle (Et. Charavay). — *Mélanges :* Lettre d'un Bourguignon contemporain de la Deffence et illustration de la langue françoise (Em. Roy). — Ronsard ecclésiastique (P. Bonnefon). — Notes autobiogr. relatives à Ant. du Verdier, sieur de Vauprivas (F. Brunot). — Sur la date d'une lettre de Voltaire, 1751 (Eug. Ritter). — *Comptes rendus :* CROUSLÉ, Fénelon et Bossuet (Urbain).

Revue d'Alsace, avril-mai-juin : A. PERNOT, Arrestation du duc d'Enghien et de son entourage à Ettenheim (Mémoire de Henri Schmitt, un des officiers du prince, ses notes complémentaires). — Ch. GOUTZWILLER, A travers le passé, souvenirs d'Alsace (suite). — PFISTER, Un mémoire de l'intendant Colbert sur l'Alsace, 1663. — A. BENOIT, Ex-libris et fers de reliures de quelques Alsaciens, signalés par J. Gauthier et R. de Lariont dans les bibliothèques comtoises et par H. Jadart dans les bibliothèques rémoises. — BALTZWEILER, Pfeffel et Augustin Périer (fin). — GASSER, Soultz et son ancien bailliage (suite), période française, 1648-1871. — NERLINGER, Le général Frühinsholtz. — Bibliographie (BLEICHER, Biogr. de Ch. Fr. Faudel; Diarium de Murbach, p. INGOLD; La vie milit. du général Ducrot; DANZAS, Note sur la corresp. du contrôleur-général des finances relative à l'Alsace; NERLINGER, La seigneurie et le château d'Ortenberg).

The Academy, n° 1198 : WACE, Christianity and Agnosticon. — ROPES, The story of the Civil War (de réelle valeur). — KITCHIN, Edward Harold Browne, Lord Bishop of Winchester. — BURKE, A history of Spain (ouvrage sérieux, écrit d'après les documents originaux). — Eug. Plon (not. nécrol.). — The Bodleian Library. — Troilus and Cressida in Skeat's edition II, III (Macaulay). — The etymology of cormorant (Toynbee). — De Quatrefages, The Pygmies, translated by STARR. — The Egyptian Research Account (Petrie). — The tomb of Senmut, Hatshepsu's architect. (Newberry). — Discovery of a Roman altar at South Shields (Blair). — The Antigone at Edinburgh.

The Athenaeum, n° 3521 : INNES, Lucknow and Oude in the Mutiny, a narrative and a study. — Mary H. ALLIES, History of the Church in England from the accession of Henry VIII to the death of Queen Elizabeth, 1509-1603. — J. DELAVILLE LE ROULX, Cartulaire gén. de l'ordre des Hospitaliers de S.-Jean de Jérusalem, I. — Reliquiae celticae, left by Alex. Cameron, p. MACBAIN and KENNEDY. — Briseis (Paton). — The last letters of Washington-Thomas Witham's Commonplace Book (Ch. C. Stopes). — Cosa fatta capo ha (Butler). — HUXLEY, Collected essays, 9 vol. (1[er] art.). — GRAY, James and William Tassie, a biographical and critical sketch. — WEDMORE, Rembrandt.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : BRANDES, Zwei fürstliche Glaubensbekenntnisse. — FÜHRER, Zur Felicitasfrage. — WACHSMUTH, Einleit. in das Studium der alten Gesch. (très suggestif). — WISLICENUS, Astronomische Chronologie (utile aux historiens). — SEYLER, Gesch. der

Siegel (important et attachant). — P. W. Ulrich, Die Anfänge der Univ. Leipzig, I, personal-verzeichnis. — Hist. de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke, p. P. Meyer (publication de grande importance au point de vue historique). — Peters, Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. — Rud. Hübner, Jacob Grimm u. das deutsche Recht. (juste et intéressant). — Lederer, Hebr. u. chald. Abbreviaturen. — Galeni quae supersunt, p. Kaibel (méritoire et belle édition). — P. de Mugica, Marana del idioma. — Oehlenschläger, König Helge, deutsch von G. v. Leinburg, 7e ed. — Zwei altdeutsche Rittermären, Moritz von Craon, Peter von Staufenberg, p. Edw Schröder (très louable). — Längin, Deutsche Handschr. des grossh. Badischen Hof = und Landesbibliothek. — Eug. Wolff, Gottsched's Stell. im deutschen Bildungsleben, I (n'est pas un livre et n'est qu'un recueil de matériaux fait sans soin). — Düntzer, Gœthe's Stammbäume (très bon). — Von der Gabelentz, Die Verwandtschaft des Baskischen mit den Berbersprachen Nordafrikas nachgewiesen, hrsg. nach dem hinterlassenen Manuscr. durch Graf von der Schulenburg (beaucoup de méprises). — Allgem. Künstlerlexicon, 3e ed. p. Müller u. Singer, I, A.-F. — Denkm. griech. u. röm. Sculptur in histor. Anordn. Lief. 81-83. — Ullrich, Krit. Aufsätze über Kunst, Literatur u. Theater. — P. Heitz, Die Zürcher Büchermarken bis zum Anfang des XVII Jahrh. — Jahrbuch der Schule der vereinfachten Stenographie, IV, 1894.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 17 : Reichel, Ueber homerische Waffen (2e art.). — Griech. Studien, H. Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht. — Buning, Zu Ciceros Briefen, Erster Teil : Die beiden Gesetze des Publius Clodius gegen Marcus Tullius Cicero (solide travail). — T. Livi libri XXXIX, XL, editio major, p. Zingerle. — Alice Walton, The cult of Asklepios. — Practica de la Soc. archéol. d'Athènes, 1890-1894. — Ausgewählte Briefe von und an Lobeck und Lehrs nebst Tagebuchnotizen, p. A. Ludwich (1er article).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 17 : G. Friedrich, Q. Horatius Flaccus philolog. Untersuchungen (de bonnes et excellentes remarques, un grand savoir, mais de faux jugements sur le caractère et la poésie d'Horace). — Lampros, Les ventouses (en grec ; cf. un prochain art. de la *Revue*). — Drerup, De codicum Isocrateorum auctoritate. — Kroll, De oraculis Chaldaicis (heureux essais). — Degering, Beiträge zur histor. Syntax der latein. Sprache (utile).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 19 Vingt-neuvième année 13 mai 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Correspondance historique et archéologique, n° 16, 25 avril 1895 : L. Regnier, Fouilles dans le chœur de la cathédrale d'Evreux. — Mazerolle, Document sur le monopole de la vente des pipes concédé à Eugène de Savoie, comte de Soissons, 1659-1662. — Momméja, Charges anciennes contre les inventeurs — *Questions* : Mariage à la gaumine; Les gouverneurs de la Bastille Launay ou Launey ; La naturalisation de Pierre Myron ; Philibert Delamare et Bruni d'Arezzo ; Départements provinciaux ; L'abbé Dinouart; Fer ou ex-libris d'Huault de Montmagny ; Pierre Louvet, de Beauvais ; Images de la Vierge aux portes des villes ; Les châtelains du Cateau-en-Cambrésis. — *Réponses* : Le mariage de Louis XIV avec Mme de Maintenon ; Les cardinaux Bichi ; L'État, c'est moi ; Généalogie de la famille de Grimouville ; Famille Catin de Ravarines ; Le Sauvage du Roi.

Museum, n° 3 : Lewy, Die semit. Fremdwörter im Griech (Uhlenbeck). Hyperides, p. Blass, 3ᵉ éd. (Van Herwerden). — Solmsen, Studien zur latein. Lautgesch (Speyer). — Anthologia latina, I, 1, p. Riese, 2ᵉ éd. (Kan). — Muss-Arnolt, Concise dictionary of the Assyrian language (Erdmans). — Codex Vercellensis, p. Wülker (Bülbring). — Noreen, Altschwed. Lesebuch (Boer). — Ellinger, Hoffmann, sein Leben u. seine Werke (Frantzen). — Dumon, Etudes d'art grec (Pix). — Wolff, Gesch. der Stadt Calcar (Gratama). — Giry, Manuel de diplomatique (Van Riemsdijk). — Cumont, Textes et monum. rel. aux mystères de Mithra (Rottevele). — Virorum clarorum s. XVI et XVII epist. sel. p. Weber (Worp).

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXVIII, 2ᵉ livraison : Rutten, L'enseign. du français dans les Athénées royaux. — Duflou, Les écoles publiques anglaises (suite). — *Comptes rendus* : Ferté, Aristophane, pièces choisies, extraits (ouvrage suffisamment vêtu). — Bailly, Dict. grec-français (œuvre d'une écrasante supériorité, à mettre entre les mains de tous les élèves), — Deltombe, Vocab. grec. — Haller, Keus uit Theokritus idyllen (trad. de grande valeur) — Bonafous, Henri de Kleist (figure dignement à côté de Wilbrandt et de Brahm). — J. Reinach, L'éloquence française, le conciones français (1ᵉʳ art.).

Literarisches Centralblatt, n° 17 : Acta apost. sive Lucae ad Theophilum liber alter, p. Blass. — Kuno Fischer, Schelling. — Pais, Storia della Sicilia e della Magna Grecia, I (intéressant). — Kolde, Andreas Althamer, der Humanist u. Reformator in Brandenburg-Asbach. — Ausgew. Briefe von u. an Lobeck u. Lehrs. — Kriehle, Die Regulierung der Elbschiffahrt, 1879-1821. — Clauss, Memminger Chronik, 1826-1892, p. Doederlein. — Brünnow, Chrestom. aus arab. Prosaschriftstellern (très recommandable). — Weisbach, Neue Beitr. zu der Kunde der susischen Inschriften (très solide). — Τσερέπη, τὰ σύνθετα τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, I, 2ᵉ éd. (utile). — S. Optati libri VII, p. Ziwsa (sûr et bon). — Erzgraeber, Elemente der histor. Lang = und Formenlehre des französischen (à recommander). — Topolovsek, Die basko-slavische Spracheinheit, I (pure fantaisie sans fondement scientifique). — Haack, Ueber attische Trieren (résultats surprenants et probablement certains). — Alwin Schultz, Allgem. Gesch. der bildenden Künste, 1ᵉʳ Lief.

The Academy, n° 1199 : Murray and White, Sir Samuel Baker. —

New Irish Library ; The Irish Song-Book, p. Graves ; The Story of Early Gaelic Literature, by Douglas Hyde. — Gunkel, Schöpfung u. Chaos in Urzeit und Endzeit, eine religionsgesch. Untersuch Gen. I. u. Ap. Joh. XII, mit Beitr. von H. Zimmern. — Oman, A history of England (réussi en somme). — The Demon of Lermontoff, translated from the Russian by Francis Storr. — Hodder, John Macgregor ; Lowe, Prince Bismarck. — Dr. Martineau's ninetieth birthday. — Arsenic (Chance). — Saint Dominic and Napoleon. — A Shakspere allusion, 1653 (Littledale). — The Syriac gospels. — The Asoka Pillar in the Terai (Bühler). — Naue, Die Bronzezeit in Oberbayern.

The Athenaeum, n° 3522 : Sir Samuel Baker. — Cunningham and Macarthur, Outlines of English industrial history. — Sheppard, Memorials of St James' Palace. — P. Villari, The two first centuries of Florentine history, translated by Linda Villari. — Bibliographical literature. — Variations of leaves of Cromwell's and Cranmer's Bibles, 1539-1541. — Manuscripts at Kilkenny Castle.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 18 : Odyssee, p. Cauer, I, 2e éd. — Aristotelis Politica p. Susemihl, 3e éd. — Hildebrandt, De scholiis Ciceronis Bobiensibus (fouillé, sagace, mais conclusions précipitées). — W. Max Müller, Asien u. Europa nach altaegypt. Denkmälern (marque un grand progrès) — Ausgew. Briefe von u. an Lobeck u. Lehrs nebst Tagebuchnotizen, p. Ludwich (abondante et instructive correspondance).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 18 : Ludwich, Ausgew. Briefe von und an Lobeck u. Lehrs, I. — Aristophanes, the Wasps, p. Merry. — Christ, Beitr. zur Kritik des Phädon. — K. Schmidt, Latein. Schulgramm. p. Thumser, 8e éd.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 20 Vingt-neuvième année 20 mai 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales du Midi, n° 26, avril : Jeanroy, Le latin cimen et ses dérivés en provençal et en français. — A. Leroux, La primatie de Bourges. — Doublet, Les protestants à Pamiers sous l'épiscopat de Caulet. — *Mélanges et documents :* Pierre Blau, cardinal de Saint-Ange, son testament et son inventaire, 1407-1410 (Labande). — Rodrigue de Villandrando et les habitants de Cordes, 1436 (Portal); La tapisserie à Felletin et à Riom sous Louis XI, 1473 (A. Thomas); L'enlumineur Evrard d'Espinques et Jean du Mas, seigneur de l'Isle, 1479-1480 (A. Thomas).

The Academy, n° 1200 : O' Connor Morris, Memories and thoughts of a life. — Kennedy, A history of the parish of Leyton. — Lladen, Journal of a pilgrimage. — Milton and Vondel (Duflou). — Marvell's poems and satires (Aitken). — The etymology of cormorant (Chance). — Arsenic (Giles et Platt). — Budge, The Book of the Dead, the papyrus of Ani in the British Museum, the Egyptian text with interlinear transliteration and translation, a running translation, introd., etc. — A third system of Hebrew points (Taylor). — The Repertorium für Kunstwissenschaft. — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3523 : Sir George Sitwell, The first whig, an account of the parliamentary career of William Sacheverell (intéressant et, pour une grande partie, de haute valeur). — Lex Mosaica on the law of Moses and the higher criticism, with an introd. by Lord Arthur Hervey, edited by French. – Malleson, Life of Warren Hastings (bon, détaillé, mais trop favorable). — Sir John Adye, Recollections of a military life. — French memoirs. — Who was Junius? Exit Francis (W. Fraser Rae).

Literarisches Centralblatt, n° 18 : Clemen, Die Einheitlichkeit der Paulinischen Briefe. — Tyconius, The book of rules, p. Burkitt. — Terrien de Lacouperie, Western origin of the early Chinese civilisation (lectures étendues, puissance singulière de combinaison, mais faute de méthode, comparaisons arbitraires, erreur dont la génialité mérite toutefois l'admiration). — H. von Wedel, Gesch. des schlossgesessenen Geschlechtes der Grafen und Herren von Wedel, 1202-1402. — Pascal, Jean de Lasso (agréable et solide). — Willari, Macchiavelli, 2e ed. I. — Naumann, Macedonien und seine neue Eisenbahn Salonik-Monastyr. — Huth, Die Inschriften von Tsaghan Baisin (soigné). — Socin, Zum arab. Dialekt von Marocco; Socin u. Stumme, Der arab. Dialekt der Houwara des Wad Sus in Marokko. — Stobaei Anthol. p. Hense, I (1er volume d'une édition monumentale). — Jamblichi in Nicomachi arithmeticum introd. liber p. Pistelli. — Soltau, Livius'Quellen in der Dritten Dekade (travail indispensable pour la question de la deuxième guerre punique). — Lindsay, The Latin Language, an historical account of Latin sounds, stems and flexions (d'une utilité pratique). — Fumagalli, Chi l'a detto? Repertorio metodico e raggionato di 1575 citazioni e frasi di origine letteraria e storica italiane, greche, latine, etc., che sono popolari in Italia (le Büchmann de l'Italie). — Zeidler, Die Quellen von Rudolf's von Ems Wilhelm von Orlens. — Gutzmann, Des Kindes Sprache u. Sprachfehler. — Festschrift zum fünfzigjährigen Doctorjubiläum, Ludwig Friedländer dargebracht von seinen Schülern. — Hartland, The legend of Perseus, a study of tradition in story custom and belief, I, the supernatural birth (la méthode n'est pas sûre). — Myer, Scarabs, the history

manufacture and religious symbolism of the Scarabaeus in ancient Egypt, Phoenicia, Sardinia, Étruria, etc (soigné). — EISENBERG, Johann Strauss. — KROEGER, Wer kennt die Wunder seines Ich ?

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° IV, avril : LODS, Evangelii secundum Petrum et Petri Apocalypseos quae supersunt. — LODS, Le livre d'Hénoch. — Septuaginta, p. SWETE. — SANDER, La mythologie du Nord éclairée par des inscriptions latines en Germanie, en Gaule et dans la Bretagne ancienne des premiers siècles de notre ère (pas un endroit du livre où il y ait un grain quelconque à ramasser, combinaisons fantaisistes ; ignorance des langues). — STRAKOSCH-GRASSMANN, Gesch. der Deutschen in Oesterreich-Ungarn, I (recherches nouvelles et indépendantes, supérieur à Kummel par la clarté de l'exposition). — Osnabrücker Urkundenbuch, p. PHILIPPI, I, 772-1200. — DE VITO, Gramm. elem. della lingua tigrigna; Exercizi di lettura in lingua tigrigna (deux travaux d'un officier italien qui connaît bien son sujet). — MEUSEL, Lexicon Caesarianum, I ; Bell. Gall. libri VII (« la méthode réfléchie et détaillée de Meusel s'élève au-dessus du niveau des écrits sur César, qui sont pour la plupart superficiels, éphémères, issus de motifs commerciaux plutôt que scientifiques »). — FRÖHNER, La collection Tyszkiewicz, choix de monuments antiques avec texte explicatif (belle publication). — HERRMANN, Albrecht von Eyb (recherches très soignées et pénétrantes).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 19 : Stobaei Anthologium, p. HENSE, III (digne des deux premiers volumes ; fruit mûr d'un travail long et pénible, d'une érudition profonde, d'une critique sagace et réfléchie). — RIBBECK, Gesch. der röm. Dichtung, I, Dichtung der Republik, 2e ed. — RUGGERO DELLA TORRE, La quarta egloga di Virgilio commentata secondo l'arte grammatica (l'idée mérite attention, mais que d'assertions et de commentaires risqués ou faux !). — IHERING, Entwickelungsgesch. des röm. Rechts. — CUMONT, Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra, II, monuments figurés (on ne peut que louer). — WINTELER, Ueber einen röm. Weg am Walensee. — DEGERING, Beitr. zur hist. Syntax der latein. Sprache ; JÖHRING, De part. ut, ne, quin, quominus apud Senecam philosophum vi atque usu (deux travaux soignés). — ZIEGLER, Gesch. der Pädagogik mit bes. Rücksicht auf das höhere Unterrichtswesen (instructif et remarquable par l'indépendance du jugement).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 21 Vingt-neuvième année 27 mai 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle Revue rétrospective, n° 11, 10 mai : Mémoires du comte de Langeron, Austerlitz, Campagne de Russie, Bataille de Paris (communication de M. le vicomte de Grouchy ; ces passages intéressants tirés des manuscrits des archives des affaires étrangères tiennent tout le fascicule).

Revue historique, mai-juin : R. Waddington, Le renversement des alliances en 1756, I. — Jean Guiraud, J. B. de Rossi, sa personne et son œuvre. — Hunfalvy, Réflexions sur l'origine des Daco-Roumains. — E. Daudet, Récits de la chouannerie. — *Bulletin historique* : France (Molinier et Monod) ; Allemagne et Autriche, public. d'hist. romaine (Liebenam). — *Comptes rendus :* Izoulet, La cité moderne et la métaphysique de la sociologie (P. E. Thomas) ; Calvi, Storia del Castello di Milano (Pelissier) ; Willert, Henry of Navarre and the huguenots in France (Hauser) ; Firth, The memoirs of Edmund Ludlow (Pasquet) ; Roehricht, Studien zur Gesch. des fünften Kreuzzuges.

Romania, avril : P. Meyer, Anciennes gloses françaises ; notes pour servir à l'hist. de Troie en Italie (suite et fin). — P. Meyer et Valois, Poème en quatrains sur le grand schisme (1381). — Cuervo, Los casos encliticos y procliticos del pronombre de tercera persona en castellano (fin). — *Mélanges :* Etymologies françaises, aochier ; artiller, artilleur, artillerie ; goupillon ; haussecol ; tenture ; rature ; ratoir ; ratoire ; rader, radeur, radoire ; rest (A. Thomas) ; dôme (G. P.) ; Jean de Meun's account of the Spots on the Moon (Paget Toynbee). — *Comptes rendus :* Hervieux, Les fabulistes latins, 2e éd. (Sudre) ; Etienne, Essai de gramm. de l'ancien français (G. P.) ; Schläger, Studien über das Tagelied (Jeanroy) ; L'Espurgatoire de Saint Patriz, p. Jenkius (G. P.) ; The Recuyell of the Historyes of Troye, translated by W. Caxton, reproduced by O. Sommer (G. P.) ; Araujo, Estudios de Fonetica Castellana (Saroïhandy) ; Sainenu, Basmele romane (G. P.).

Annales de l'Est, n° 2, avril : Campaux, Des raisons de la popularité d'Horace en France. — Madelin, Les souvenirs de la maréchale Oudinot. — Denis, Le club des Jacobins à Toul (suite et fin). — Langlois (E.), Un évêque de Verdun, prince de Lorraine, ensorcelé, marié et condamné par le tribunal de l'inquisition. — Not. nécrol. Ch. Schmidt (R. Reuss), Nic. Pierson (Krantz). — *Bibliographie :* Nalot, Recherches sur la nationalité de Jeanne d'Arc (intéressant, mais trop polémique et parfois inexact). — Misset, Jeanne d'Arc champenoise (très instructif et apporte beaucoup de résultats nouveaux, bien du travail et des recherches, un talent indéniable de mise en œuvre et d'exposition, mais des idées trop simplistes sur les institutions du moyen âge, connaissance insuffisante de la géographie et de l'histoire de la Lorraine, parti pris ardent et acharné contre Lorrains et Barrois du xve et du xixe siècle). — Buste de Gringoire, discours d'inauguration ; Pierre Gringoire, rondeaux contenant la confession d'un amoureux. — Erichson, Das theolog. Studienstift Collegium Wilhelmitanum (1544-1894). — Diehl, L'art byzantin dans l'Italie méridionale, Opuscules divers sur l'histoire byzantine. — H. Lichtenberger, Hist. de la langue allemande.

Les littératures considérées au point de vue historique et critique, mars : H. de Moor, Joinville et Saint Louis. — Vollgraff, L'Ecole des princes. — *Bibliographie :* Parigot, Le théâtre de La Chaussée ; Mariéton, Un précurseur des félibres, Jasmin ; La Revue internationale des archives,

Bibliothèques et Musées ; G. de Pierrefeu, Rome avant Zola, documents secrets sur les cardinaux et nonces du Vatican ; Mme Bazan, Le mouvement littéraire en Espagne ; La Revue littéraire indépendante.

— Avril : Volgraff, L'Ecole des princes. — *Bibliographie :* Pergameni, Catherine II d'après des travaux récents ; Hecq, Le Traité de rhétorique de Jehan Molinet, La publication des anciens textes ; La Revue du Monde latin.

The Academy, n° 1201 : Sir John Adye, Recollections of a military life. — Dillon The Sceptics of the Old Testament, Job. Koheleth, Agur. — Georgeakis et Pineau, Le folklore de Lesbos (petit volume très intéressant). — Scottish life and romance. — Prof. Powell's inaugural lecture. — St Patrick's birthplace (Nicholson). — The arms of Archibishop Rotherham. — The etymology of cormorant (Toynbee et Macsweeney). — Origin of Nimrod (Cheyne). — The thunderbolt of the Assyrians (Bonavia).

The Athenaeum, n° 3524 : Froude, English seamen in the XVI century ; Southey, English seamen, Howard, Clifford, Hawkins, Drake, Cavendish. — The Politics of Aristotle, p. Susemihl and Hicks. — Giry, Manuel de diplomatique (excellent et de très grande utilité). — Books on English literature. — Thiébault, Mémoires, IV. — The First Whig (Sittwell). — A Waller find. — Other people's superstitions (Riess).

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Nouveau Testam. p. Wordsworth et White. — Staehelin, Zwingli, I. — Wrzecionko, Ethik des Spinoza. — Dessoir, Gesch. der neueren deutschen Psychologie. — Mayr, Handbuch der Handelsgesch (essai recommandable). — Seeck, Gesch. des Untergangs der antiken Welt, I (l'ouvrage aura six volumes ; l'auteur commence à Dioclétien et à Constantin ; entreprise sérieuse). — Kaindl, Gesch. der Bukowina, I. — Procès-verbaux du comité d'instr. publique de la Convention, p. Guillaume. — Zeissberg, Erzherzog Carl von Oesterreich, I, 1, 2 (détaillé et bien fait). — Sibawaihi's Buch über die Grammatik, trad. Jahn, 1-5. — Crampe, Philopatris, ein heidnisches Konventikel des VII Jahrh. zu Constantinopel (bon). — Virorum clarorum saec. XVI et XVII epist. sel. p. Weber (très méritoire). — Gœthes sämmtliche Werke, 11-21 ; Schillers sämmtliche Werke, 11-16, p. Gœdeke.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 20 : Ludwich, Batrachomachiae archetypon ; De codicibus Batrachomachiae (deux programmes de grande importance). — Parmentier, Anecd. Brux. II. Les extraits de Platon et de Plutarque du ms. 11360-63 (très méritoire). — Vergil, p. Ribbeck, I, Bucolica et Georgica (nouvelle édition à saluer avec joie). — Comment. notarum Tiron. p. Schmitz (1er art.) — Zoeller, Roem. Staats = und Rechtsalterthümer, 2e ed. — La coll. Tyszkiewich, choix de monum. antiques avec texte explicatif par Froehner (bel ouvrage). — F. v. Starck, Palästina u. Syrien von Anfang der Gesch. bis zum Siege des Islam (bon guide, malgré des erreurs). — Brugmann, Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität (abondant et fécond). — Voigt, Die Wiederbelebung des klassischen Altertums, 3e ed. Lehnerdt.

Altpreussische Monatsschrift, I-II, janvier-mars : Brüning, Die Stellung

des Bistums Ermland zum Deutschen Orden im dreizehnjährigen Städtekriege, II. — BONK, Die Städte und Burgen in Altpreussen, Ordensgründungen, in ihrer Beziehung zur Bodengestaltung. — CONRAD. Zwei Verzeichnisse von Archivalien des ehemaligen Erbhauptamts zu Gilgenburg. — SCHWENKE, Zwei Lieder für den Hochmeister Albrecht von Brandenburg, nebst Notizen zur altpreuss. Buchdruckergeschichte. — RÜHL, Ein Brief von Friedrich Jacob an Carl Lehrs. — Kritiken und Referate : DREWS, Kants Naturphilosophie als Grundlage seines Systems. — BÖTTICHER, Die Bau = und Kunstdenkmäler der Provinz Ostpreussen, IV, das Ermland. — Mitteilungen und Anhang : Universitätschronik, 1895 ; Lyceum Hosianum Braunsberg, 1895.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 22 Vingt-neuvième année 3 juin 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1202 : SIMPKINSON, Life and times of William Laud, archbishop of Canterbury. — VERSALL, Euripides the rationalist. — LELAND, Songs of the sea and lays of the land. — Aspects of the social problem. — DELBREL, Juan Bonifacio. — Reprint of Ogilby and Morgan's map of London, 1677. — The Syriac gospels (Lewis). — Gay's Chair (Aitken). — The etym. of arsenic (Mayhew). — The patois of the upper Adour (Dodgson). — The arms of archbishop Rotherham (Landon). — The genealogy of the Borgias (Delta). — CLODD, A Primer of Evolution. — The Egypt Exploration Fund, Archaeological exploration of Alexandria (Hogarth).

The Athenaeum, n° 3525 : Memoirs of Barras. — HARPER, The Marches of Wales. — Sir F. POLLOCK and F. W. MAITLAND, The history of English law before the time of Edward I. — STANLEY, My early travels and adventures in America and Asia. — Letters signed Junius (Rae). — Women at the German Universities. — A letter of Coleridge's. — The First Whig.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, XX, 3 : KRUSCH, Reimser Remigius-Fälschungen. — HOLDER-EGGER, Studien zu Thüringischen Geschichtsquellen. — Miscellen : Epitaphien und Epigramme des XII Jahrhunderts (J. Werner); Eine Appellation Albenga's an den Kaiser von 1226 (Caro) ; Zu den Regesten Karls IV (Becker) ; Matthaeus Grabow (Wattenbach).

Literarisches Centralblatt, n° 20 : Das Buch der Schöpfung, p. GOLDSCHMIDT. — ROBERTSON, Rede über die Korintherbriefe. — ROTHE, Uebersicht der theolog. Ethik. — HILTY, Glück ; Lesen u. Reden. — LOMBROSO, Entartung und Genie. — HARRISON, The meaning of history. — LEHMANN, Der letzte Feldzug des Hannibalischen Krieges (savoir, sagacité, réflexion ; trop tranchant peut-être et décisif). — KINGSLEY, Römer und Germanen (l'auteur n'a pas les connaissances nécessaires et ne domine pas son sujet). — Wirtembergisches Urkundenbuch, VI. — KUHL, Geschichte der Stadt Jülich, III, 1742-1815. — GRUBER, Die landeskundliche Erforschung Altbayerns im XVI, XVII u. XVIII Jahrhundert. — SCHANZ, Der Donau-Main Kanal u. seine Schicksale ; Die Mainschifffahrt im XIX Jahrhundert und seine künftige Entwickelung. — BLAYDES, Adversaria in tragicorum graecorum fragmenta (beaucoup de choses inutiles, mais beaucoup de bonnes). — SOLMSEN, Studien zur latein. Lautgeschichte (n'a pas expliqué de façon convaincante toutes les difficultés, mais témoigne de méthode, de compétence, et marque un progrès essentiel). — Ausonius, Die Mosella. trad. OTTMANN (traduction agréable et fidèle). — MIKKELSEN, Dansk Sproglaere med sproghistoriske tillaeg. — Reich, ausgew. Werke, p. FÜRST ; Herman, Die Sonntags-Evangelia, p. WOLKAN. — Jahresberichte über das höhere Schulwesen, p. RETHWISCH, VIII.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 21 : VAHLEN, De versibus nonnullis Sophocleis. — COUVE, Inscr. de Delphes ; CRUSIUS, Die Delphischen Hymnen (art. de Jan qui adopte toutes les lectures de Crusius dans ses Scriptores musici). — SUMMERS, The Argonautica of Valerius Flaccus (une foule d'observations instructives). — Comment. notarum Tiron. p. SCHMITZ (2ᵉ art. sur une œuvre qui durera longtemps). —

Aurich, Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum (travail très fouillé). — Hardy, Christianity and the Roman Government, a study in imperial administration. — Telfy, Chronologie u. Topographie der griech. Aussprache (négligence inouïe; ignorance absolument punissable; complète impuissance de saisir et de pénétrer les problèmes scientifiques; l'art. est signé Gust. Meyer).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 21 : Hermann, Lehrb. der griech. Altertümer, II, 1, Rechtsaltertümer, 4e ed. p. Thalheim (Cf. *Revue*, n° 21). — E. Curtius, Gesamm. Abhandlungen, II. — Herodot, eine Auswahl, p. Werra u. Franke. — Caesar, De bello civili, p. Kübler, ed. major et minor. — Gradenwitz, Kübler, Schulze, Vocabularium jurisprudentiae romanae, I, a-accipio (de bons articles, mais travail inégal, et la moitié d'entre nous ne verront pas la fin). — Brugmann, Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität in den indogerm. Sprachen (intéressant et renferme nombre d'étymologies nouvelles). — Kohl, Lese = und Uebungsbuch vor und neben Xenophons Anabasis.

Archivio Storico per Trieste, l'Istria e il Trentino, vol. 4, fasc. 3. : B. Malfatti, Materiali per servire alla storia della Comunità di Fiemme. — P. Sgulmero, Proposta di annessione del Trentino alla Reppublica Italiana (1802). — O. Zenatti, Nuovi testi della canzone capodistriana sulla pietra filosofale. — V. Joppi, Una pergamena istriana del 1213. — P. Tedeschi, L'« Antonio Foscarini » del Niccolini e la tragedia « Steno e Contarena » del Lugnani. — G. Biadego, Tobiolo di Ledro e il Castello d'Illasi nel 1439. — G. Capasso, Nuovi documenti vergeriani. — *Bibliographie :* L.A. Ferrai, Vergerio's publizistische Thätigkeit, par F. Hubert (intéressant).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 23 Vingt-neuvième année 10 juin 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de Philologie, tome XIX, n° 2 (avril 1895) : J. Nicole, Une page de l'Oreste d'Euripide sur papyrus d'Égypte. — Maurice Holleaux, Pausanias et la destruction d'Haliarte par les Perses. — L. Havet, Plaute, Trin. 969. — P. Tannery, Platon, Rep. X 616 bc. — P. Foucart, dédicace de deux chorèges. — Ed. Tournier, Hérodote, I, 108. — Albert Martin, Nouvelles études sur le ms. d'Isocrate du fonds d'Urbin. — J. Delamarre, Notes épigraphiques. — M. Bréal, Inscription de Curubis. — A. Cartault, Lucrèce, II, 7. — G. Lafaye, Ovide, Met. II, 744. — Ed. Tournier, Ovide, Met. VIII, 108-151. — R. Pichon, Tite-Live, XXVII, 23, 2. — A. Cartault, Deux corrections sur le texte du pro Archia. — P. Lejay, Notes latines. — Bulletin bibliographique. — Revue des Revues.

Revue celtique, n° 2, avril : Louis Havet, La division des syllabes, à propos d'un rapprochement entre le latin et l'irlandais. — D'Arbois de Jubainville, Laurus, Lauracus, Laurius, Lauriacus. — Whitley Stokes, The Prose Tales in the Rennes Dindsenchas; First Supplement, Extracts from the Book of Lecan. — Ernault, Sur quelques textes franco-bretons. — Loth, Dialectica. I La terminaison bretonne mp. mb dans le système verbal et pronominal ; 2. lt. dr à Ouessant. — J.-O' Roussell, Recent changes made in Scotch Gaelic. — Ernault, Études bretonnes, IX, Sur l'argot de la Roche (fin). — Mélanges : Loth, Le pronom adverbe se, sen en breton; Le Beulan-Peulan de Zimmer. — *Bibliographie :* Rhys, The outlines of the phonology of Manx Gaelic (intéressants renseignements). — *Chronique :* O' Grady, La venue de Cuchulainn; O Donoghue, Brendaniana; M. Jones, The Elucidarium and other tracts in Welsh ; Montelius, Les temps préhistoriques en Suède et dans les autres pays scandinaves, trad. par Sal. Reinach (intéressant et renferme un copieux et commode index) ; May, Les Celto-Germains (bien des théories hasardées) ; Petitot, Origine et migration des peuples de la Gaule jusqu'à l'avènement des Francs (a tout lu, sauf la littérature allemande de son sujet, et trouve des résultats inattendus, que les Parisii remontent au petit-fils de Priam et que les Albains du Caucase comme ceux d'Albe-la-Longue sont Celtes) ; Hehn, Kulturpflanzen und Haustiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Europa (édition qui contient d'intéressantes additions).

La Correspondance historique et archéologique, n° 17, 25 mai : Asse, Le père de d'Argental et de Pont-de-Veyle : le président de Ferriol. — Un nouveau document sur Louis XVII (témoignage d'Étienne Voisin qui fut chargé d'inhumer Louis XVII). — Floranges et Fleuranges (il faut écrire Floranges le nom de Robert III de la Marck). — *Questions :* Les collections de l'intendant Foucault; Jacques Matarel, opérateur du roi ; assassinat du sieur de Vieillevigne, en Bourbonnais; Louise de Prie, gouvernante des enfants de Louis XV. — *Réponses :* Famille de Catin de Ravarine; Le Sauvage du Roi; Mariage à la gaumine; Les Gouverneurs de la Bastille, Launey ou Launay (il faut écrire Launey) ; Philibert Delamare et Bruni d'Arezzo; Fer ou ex-libris d'Huault de Montmagny ; Images de la Vierge aux portes des villes.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 3, 15 mai : Barosz, La révolution polonaise de 1830-1831 et la déposition de Nicolas. — P. Matter, Le Sonderbund. — Festy, L'impérialisme britannique et la conférence d'Ottawa. — Chronique politique et parlementaire :

Suisse (de Coppet). — *Analyse et comptes rendus :* Gavard, Un diplomate à Londres ; D'Avenel, La fortune privée à travers sept siècles ; La Revellière Lépeaux, Mémoires ; Bowes, The fourteen of Meaux ; Vibert, La république d'Haïti, son présent, son avenir économique ; Demolins, La nécessité d'un programme social et d'un nouveau classement des partis ; Gailly de Taurines, La nation canadienne, étude hist. sur les populations françaises du nord de l'Amérique ; Brunetière, La science et la religion, réponse à quelques objections ; Piolet, Madagascar et les Hova, description, organisation, histoire ; Des effets des annexions de territoire sur les dettes de l'État démembré ou annexé et sur celles des pays annexés ; Duc de Broglie, La paix d'Aix-la-Chapelle ; Leger, Hist. de l'Autriche-Hongrie, 4e éd. ; Lavisse et Rambaud, Hist. générale du ive siècle à nos jours ; Mgr de T'Serclaes, Le pape Léon XIII, sa vie, son action religieuse, politique sociale.

The Academy, n° 1203 : Norman, The peoples and politics of the Far East. — Butler, Dante, his times and his work ; Tomlinson, Dante, Beatrice and the Divine Comedy ; Oelsner, The influence of Dante on modern thought. — The Registers of Wadham College, II, 1719-1871, p. R. B. Gardiner. — Edward E. Morris, A Memoir of George Higinbotham. — The humour of Russia, translated by Voynich, with an introduction by Stepniak. — The Book of Psalms, p. Kirkpatrick. — The etymology of Bannauenta (Mayhew). — The genealogy of the Borgia family (W. Webster). — The Evil Guest. — De Cara, Gli Hethei-Pelasgi, ricerche di storia e di archeologia orientale, greca ed italica (très louable). — Basque jottings (Dodyson).

The Athenaeum, n° 3526 : Mallock, Studies of contemporary superstition. — General sir Daniel Lysons, The Crimean war from first to last — The « Druid » Sporting Library. — Heslop, Northumberland words, a glossary of words used in the County of Northumberland and in the Tyneside. — Russia's advance on India. — Junius in America (Rae). — Other people's superstitions (Shewan). — The life and letters of Freeman. — A « Junian » Item (Conway). — The First Whig. — A Waller find. — Eug. Müntz, Hist. de l'art pendant la Renaissance, Italie, la fin de la Renaissance (troisième et remarquable partie de cette monumentale histoire).

Literarisches Centralblatt, n° 21 : Verhandelinge rakende den natuurlikjen en geopenbaarden Godsdienst. — Hollensteiner, Das Weltelend und die Welterlösung. — Burger, Neue Forsch. zur älteren Gesch. Roms. — Heinemann, Gesch. der Normannen in Unteritalien u. Sicilien bis zum Aussterben des norm. Königshauses, I (très bon, recherches, habile groupement des faits, etc.). — Wattelet, Die Schlacht bei Murten (détaillé et documenté, très solide). — Rose, The revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815 (goût et compétence). — Encyclopädie von Nederlandsch-Indië, p. Van der Lith en Spaan, I (art. courts et clairs). — Hitzig, Das Griech. Pfandrecht (fait avec succès). — Von Ihering, Entwickelungsgesch. des röm. Rechts, Einleitung, Verfassung des röm. Hauses, p. Ehrenberg (important). — Eden, Die schwedisch-norwegische Union u. der Kieler Vertrag. — Grundriss der iranischen Philologie, p. Geiger u. Kuhn, I (auxiliaire bienvenu, très recommandable, et exposé d'ensemble qui aura les suites les plus bienfaisantes). — Luc. Mueller, De re metrica poetarum latinorum praeter Plautum et Terentium libri septem, ed. altera (toujours très utile). — Katalog over den Arnamagnaeanske Handskriftsamling, II, 2. — Betz, Heine in Frank-

reich (comble une lacune). — NIETZSCHE, Werke, Erste Abtheilung vol. VIII. — MARRIOTT, Facts about Pompei (intéressant). — Monuments et mém. publiés par l'Acad. des Inscr. I, 2. — HODERMANN, Gesch. des gothaischen Hoftheaters (utile recueil de faits et de dates sur le théâtre de Gotha de 1775 à 1779).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Iliad, p. PLATT. — PRIDIK, De Alexandri Magni epistularum commercio ; ZUMETIKOS, De Alexandri Olympiadisque epistularum fontibus et reliquiis (le premier travail est le meilleur des deux). — EHRHARD, Die altchristl. Literatur u. ihre Erforschung seit 1880. — NENCINI, Emendazioni Plautine (ne connaît pas assez Plaute et la critique de texte) — L. MUELLER, De re metrica (on pourra critiquer tel ou tel petit détail ; « l'ensemble du fier édifice bravera les attaques hostiles et le temps rongeur »). — La collection Baracco publiée par Bruckmann, d'après la classification et avec le texte de GIOV. BARACCO et W. HELBIG (1[er] art). — WÄNTIG, Haine und Gärten im griech. Altertum (agréable et fait avec une bonne méthode).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 19 : Théod. REINACH, Mithridates Eupator (neuf en beaucoup de parties ; strictement scientifique, et en même temps clair et agréablement écrit). — Epicteti dissertationes ab Ariano digestae, p. SCHENKL (excellent travail). — LUDWICH, Ausgew. Briefe von und an Lobeck u. Lehrs (2[e] art.). — Winers Gramm. des neutest. Sprachidioms, 8[e] éd., p. SCHMIEDEL, I (le nouvel éditeur mérite des philologues et des remerciements et de l'admiration).

— N° 20 : EHRLICH, De Callimachi hymnis (soin, conscience, remarques justes, résultats peu sûrs). — BELLI, Magia e pregiudizi in Tibullo (un peu sec). — FURTWÄNGLER, Masterpieces of Greek sculpture, p. Eug. SELLERS. — SARWEY et F. HETTNER, Der obergermanisch-rätische Limes des Römerreiches I. — CYBULSKI, Tabulae quibus antiquitates illustrantur, III. Griechische Münzen. — FRÖLICH, Adverbialsätze in Caesars Bell. gall. V-VII, I.

— N° 21 (voir la couverture de notre n° 22).

— N° 22 : HEHN, Kulturpflanzen und Haustiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Europa, 6[e] éd. (1[er] art. renferme des remarques de Bartholomae sur les additions de Schrader). — Von WARSBERG, Eine Wallfahrt nach Dodona (intéressants souvenirs de voyage). — Dicta Catonis quae vulgo inscribuntur Catonis disticha de moribus iterum ed. NEMETHY (la 1[re] édition a paru en 1892 ; celle-ci mérite les mêmes éloges). — GUDEMAN, Outlines of the history of classical philology (court et détaillé, quelques oublis). — Verhandlung der 42. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Wien. — Deutscher Universitätskalender, 1895, p. ASCHERSON.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 24 Vingt-neuvième année 17 juin 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et ranco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des Universités du Midi, n° 2, avril-juin : G. Radet, La déification d'Alexandre. — A. Waltz, Notes sur les Géorgiques de Virgile. — A. Cartault, Observations sur le préambule du III[e] chant des Géorgiques. — L. Dauriac, Commentaire sur la troisième méditation de Descartes. — *Bulletin historique régional :* M. Clerc, Provence. — *Chronique :* G. Radet, Subventions ; Publicité ; Congrès des langues romanes ; un autographe de Lakanal ; concours littéraire à Narbonne. — *Bibliographie :* P. Foucart, Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis (C. Jullian) ; H. Kiepert, Formae orbis antiqui (G. Radet) ; G. Fougères, La vie publique et privée des Grecs et des Romains (P. Paris) ; A. Loquin, L'Harmonie rendue claire (E. Redon).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 4, avril : Prochaska, De l'authenticité des lettres de Gédymin ; La Podolie, fief de la couronne de Pologne, 1352-1420. — Baudouin de Courtenay, Essai d'une théorie des alternations phonétiques.

The Academy, n° 1204 : Cheyne, Introd. to the Book of Isaiah. — W. Stephens, The life and writings of Turgot. — G. Saintsbury, Corrected impressions. — Elworthy, The Evil Eye, an account of this ancient and widespread superstition. — Martinon's Elegies de Tibulle. — Prof. Bl'ackie. — The etymology of Daventry (Mayhew). — The etym. of Bannauenta (Nicholson). — The genealogy of the Borgia family. — (Garnett). — Philip Massinger and St. Saviour's, Southwark (Rogers). — A Mycenaean military road in Crete (Evans et Myres).

The Athenaeum, n° 3527 : The life and letters of Freeman. — Electra, comm. and transl. by Jebb. — W. V. Herbert, The defence of Plewna. — Church, Chapters in the early history of the church of Wells Defoe's library (Aitken). — Notes from Cambridge. — Archaeological notes (Mahaffy).

Literarisches Centralblatt, n° 22 : Ehrhardt, Der Grundcharakter der Ethik Jesu. — Naville, La définition de la philosophie. — Levy-Bruhl, La philosophie de Jacobi. — Strakosch-Grassmann, Gesch. der Deutschen in Oesterreich-Ungarn, I (détaillé, diffus et renferme trop de choses étrangères au sujet). — Chroniken der deutschen Städte Augsburg, IV. — Rocquain, La cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther, II, les abus, et la décadence de la papauté (caractérise simplement les règnes des papes, étude sérieuse des sources, récit agréable). — Petersdorff, General von Thielmann (intéressant). — Hübsch, Das Hochstift Bamberg u. seine Politik unmittelbar vor dem ersten Einfalle der Schweden 1631 (trop long). — Lehautcourt, Camp. de la Loire, 1870-1871 (remarquable). — Eckerth, Auf der Fahrt zum Nordkap. — Brockelmann, Lexicon Syriacum (bon). — Poznanski, Eine hebr. Grammatik aus dem XIII Jahrh. (grammaire du grec David, pourvue de remarques abondantes). — Rec. des inscr. jurid. grecques, p. Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, III (méritoire et très instructif). — Plato's Republik, p. Jowett and Campbell, 3 vol. — Catonis de agri cultura liber, Varronis rerum rustic. libri tres p. Keil, II, 1. — Bettelheim, Deutsche u. Franzosen (recueil d'art. faits avec soin en une langue trop originale). — Andersen, une mère, conte en vingt-deux langues p. Hansen. — Tangermann, Morgen und Abend.

— STERN, Deutsche Nationallitteratur vom Tode Gœthes bis zur Gegenwart, 3e ed.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : CONYBEARE, Plato about the contemplative life or the fourth book of the treatise concerning virtues (rend les plus grands services). — HILBERG, Die Gesetze der Wortstellung im Pentameter des Ovid (1er art.). — Vocabul. jurispr. rom. p. GRADENWITZ, KUEBLER, SCHULZE, I (à saluer avec joie). — BASSERMANN, Griech. Musik u. die Apollo-Hymne von Delphi (très méritoire). — VALMAGGI, Manuale storico-bibliografico di filologia classica (employé avec précaution, sera très utile). — La collection Baracco, p. BRUCKMANN, d'après la classification et avec le texte de BARACCO et HELBIG (2e art. sur cette belle publication). — CAPONE, Di alcune parole indoeuropee significanti diritto, legge, giustizia (de nombreuses objections à faire).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 23 : G. LUMBROSO, L'Egitto dei Greci e dei Romani, 2e ed. (très instructif). — H.-W. SMYTH, The sounds and inflections of the Greek dialects, Ionic (important, malgré des faiblesses et des lacunes). — W.-G. HALE, The anticipatory subjunctive in Greek and Latin (suggestif). — C. PASCAL, La tavola osca di esecrazione. — Acta apost. sive Lucae ad Theophilum liber alter, p. BLASS (travail philologique de premier rang). — Sancti Hieronymi commentarioli in Psalmos p. MORIN.

Museum, n° 4 : JEBB, The growth and influence of classical poetry (Polak). — Lucrez p. BRIEGER (Woltier). — Bucolica et Georgica, p. RIBBECK, 2e ed. — ZOELLER, Röm. Rechts = und Staatsaltertümer, 2e ed. (Hoekstra). — GEIGER u. KUHN, Grundriss der iranischen Philologie (Caland). — H. LICHTENBERGER, Hist. de la langue allemande (Symons). — Calisto and Melibea, p FITZMAURICE-KELLY. — OLRIK, Kilderne til Sakses Oldhistorie, I (Chantepie de la Saussaye). — Ed. MEYER, Gesch. des Altertums, II. bis auf die Perserkriege (Valeton). — DUVIVIER, La querelle des d'Avesnes et des Dampierre (Briegmans). — LEGRAND, La révol. franç. en Hollande, la république batave; trad. holland. (Kernkamp). — N. HAVARD, Michiel van Mierevelt et son gendre.

GRANDS OUVRAGES DE NUMISMATIQUE

G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.

NUMISMATIQUE DE L'ORIENT LATIN

Un beau volume grand in-4, de XII et 506 pages, avec 19 planches gravées sur cuivre par Dardel.. 125 fr.
— Le même, sur papier vergé.. 150 fr.

SUPPLÉMENT ET INDEX
DE LA NUMISMATIQUE DE L'ORIENT LATIN

Un volume grand in-4, avec 2 planches et 1 carte des ateliers monétaires. 15 fr.
— Le même, sur papier de Hollande.. 20 fr.

CET OUVRAGE A ÉTÉ COURONNÉ PAR L'INSTITUT EN 1878

LE TRÉSOR DE SAN'A
ÉTUDE SUR LES MONNAIES HYMYARITIQUES

In-4, avec 60 médailles gravées sur cuivre par Dardel........................ 12 fr.

SIGILLOGRAPHIE DE L'EMPIRE BYZANTIN

Un beau volume grand in-4, de VII et 750 pages, avec 1.100 dessins inédits de Dardel.. 100 fr.
— Le même, sur papier de Hollande.. 140 fr.

NUMISMATIQUE DU BÉARN

Par G. SCHLUMBERGER, membre de l'Institut,
et J. Adrien BLANCHET, attaché au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale.

2 volumes in-8, avec 17 planches dans le texte........................ 20 fr.

I. BLANCHET. — HISTOIRE MONÉTAIRE DU BÉARN.
II. SCHLUMBERGER. — DESCRIPTION DES MONNAIES, JETONS ET MÉDAILLES DU BÉARN.

Les volumes ne se vendent pas séparément.

ARTHUR ENGEL

RECHERCHES SUR LA NUMISMATIQUE
ET LA SIGILLOGRAPHIE DES NORMANDS DE SICILE ET D'ITALIE

In-4, avec 7 planches, de médailles et sceaux, gravées sur cuivre....... 25 fr.

A. ENGEL ET E. LEHR

NUMISMATIQUE ET SIGILLOGRAPHIE DE L'ALSACE

In-4, avec 46 planches en héliotypie.. 50 fr.

COURONNÉ PAR L'INSTITUT — PRIX DUCHALAIS

A. ENGEL ET R. SERRURE

RÉPERTOIRE DES SOURCES IMPRIMÉES
DE LA NUMISMATIQUE FRANÇAISE

2 volumes in-8.. 30 fr.

COURONNÉ PAR L'INSTITUT. — PRIX DUCHALAIS

TRAITÉ DE LA NUMISMATIQUE DU MOYEN AGE

3 volumes in-8.. 45 fr.

Les tomes I et II ont paru. Le tome III paraîtra incessamment.

TH. REINACH

LES MONNAIES JUIVES

In-18, illustré.. 2 fr. 50

ADRIEN BLANCHET

LES MONNAIES GRECQUES

In-18, 12 planches.. 3 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie R. MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 25 Vingt-neuvième année 24 juin 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle revue rétrospective, n° 12, 10 juin : Paul COTTIN, Le comte de Charolais et la demoiselle Delisle, danseuse de l'Opéra, 1700 1760 (d'après les documents inédits de la Bibliothèque de l'Arsenal). — L'embarquement de l'Empereur à Rochefort (relation de l'agent comptable Bonnau, notes de l'enseigne Pelletreau, etc.). — Augustine Brohan à J. Janin. — Une coupe d'arbres sur la voie publique (Chaptal à Martineau, directeur des domaines à Tours : il avait obtenu l'autorisation d'élaguer les arbres morts sur le chemin d'Amboise au Châtellier et de replanter les vides, mais n'usa pas de l'autorisation, parce qu' « il trouvait son sacrifice onéreux »).

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne en Belgique), XXXVIII, 3 : WAGENER, Encore l'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite. — KEELHOFF, Ὅτι et ὡς suivis d'un verbe qui est grammaticalement indépendant. — *Comptes rendus :* VAN BRANDT, Lexigraphie grecque. — BUCHHOLD, Die Antikensammlung des grossh. Museums in Darmstadt. — J. REINACH, L'éloquence française (2e art.) — BRACHET et DUSSOUCHET, Cours supérieur de grammaire française. — BRETTE, Recueil de doc. relatifs à la convoc. des Etats Généraux de 1789.

The Academy, n° 1205 : Max NORDAU, Degeneration. — SCUDDER, The life of the spirit in the modern English poets. — CORBIN, The Elizabethan Hamlet. — TSAGARELLI, Sviedienia o pamiatnikakh gruzinskoi pismennosti (Notes on the literary monuments of Georgia). — Select passages from ancient writers illustrative of the history of Greek sculpture, p. JONES, with translation and notes ; Thucydides, I, p. FORBES. — The etymology of Daventry and Bannauenta (Nicholson). — Is Daventry in the Itinerary (Mayhew). — Virgo concipiet (Badham). — MASPERO, The dawn of civilisation, Egypte and Chaldea, ed. SAYCE, transl. MACLURE.

The Athenaeum, n° 3528 : SHAND, The life of general Sir E. B. Hamley. — HINDS, The making of the England of Elizabeth (excellent petit livre). — ELWORTHY, The Evil Eye, an account of this ancient and widespread superstition. — O. BROWNING, Guelphs and Ghibellines ; The age of the condotierri. — *Manuals of Oriental and African languages :* BRÜNNOW, Chrest. of Arabic prose pieces ; HARFOUCH, Le premier livre de l'arabisant, Le drogman arabe ; KÖNIG, Historisch-Kritisches Lehrgebäude der hebr. Sprache, II ; SMALL, A grammar of the Urdû. — *French literatur :* Marquis de DREUX-BRÉZÉ, Notes pour servir à l'hist. du parti royaliste, 1872-1883 ; STAPFER, Montaigne. — Sir Charles Murray. — G. Washington and the Earl ofBuchan . — Dykes Campbell. — Elephant : alabaster (Cust). — BERDOE, The origin and growth of the healing art, a popular history of medicine.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Hieronymi Presbyteri comm. in Psalmis, p. MORIN. — PAUL, Die Vorstell. von Messias u. vom Gottesreich bei den Synoptikern. — LAND, Arnold Geulincx u. seine Philosophie (excellent). — GUTSCHE u. O. SCHULZE, Deutsche Gesch. von der Urzeit bis zu den Karolingern, I. Die gemeingerm. Urzeit u. die German. Mittelmeer-Staaten. — DODU, Hist. des instit. monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem (remarquable). — LUSCHIN VON EBENGREUTH, Oesterr. Reichsgesch., I. — BRETTE, Recueil de doc. relatifs à la convoc.

des Etats-généraux (cf. notre nº du 11 février). — Schulthess'europ. Geschichtskalender, X, 1894. I, p. ROLOFF. — DIERCKS, Marokko-Hippokrates, trad. FUCHS, I. — DURM, Handbuch der Architektur. — HÜBSCHMANN, Persische Studien (très intéressant, sagace et méritoire). — BAUMSTARK, Lucubrationes syro-graecae (solide dissertation de doctorat). — Caesaris Comm. de bello civili, ed. major, p. KÜBLER (d'heureuses améliorations du texte). — BAUMGART, Goethes Geheimnisse u. seine Indischen Legenden (louable). — KOOPMANN, Raffael-Studien. — HEITZ, Basler Büchermarken bis zum Anfang des XVII Jahrhunderts.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 24 : Scholia in Aeschyli Persas, p. DÆHNHARDT (soigné et de grande valeur). — Die Gynäkologie des Soranus, übers. von LÜNEBURG, comm. von HUBER-KVISTEN, Quaest. Coricianae (riche en résultats). — HILBERG, Die Gesetze der Wortstellung im Pentameter des Ovid (2e art.) — ENGELBRECHT, Das Titelwesen bei den spätlatein. Epistolographen (détaillé). — Classical Studies in honour of Henri Drisler. — JEANJAQUET, Sur l'origine de la conjonction que et des formes romanes équivalentes. — W. SCHRADER, Gesch. der Friedrichsuniversität zu Halle; HERTZBERG, Kurze Uebersicht über die Gesch. der Univ. zu Halle bis zur Mitte des XIX Jahrh. (1er art.)

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 24 : PRIDIK, De Alexandri Magni epist. commercio (utile). — Titi Livi libr. XXI-XXIII, p. WEISSENBORN-M. MÜLLER. — OTTMANN, Die Mosella des Ausonius (trad. aisée). — CECI, Contributo alla Fonistoria del latino (mérite l'attention). — AUSTIN, Outline lessons for the study of ancient geography (petit livre pratique). — Gyraldus, De poetis nostrorum temporum, p. WOTKE.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 26 Vingt-neuvième année 1er juillet 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, n° 2, mars-avril : Louis Léger, Etudes de mythologie slave. — A. N. Rovers, L'Apocalypse johannique. — J. Deramey, Introduction et restauration du christianisme en Abyssinie. — A. Quentin, La dernière publication du Dr A. Jeremias sur l'épopée d'Izdubar. — Et. Coquerel, Le Jésus de M. Renouvier. — *Revue des livres* : Tony André, Le prophète Aggée. — Karl Bohnenberger, Der altindische Gott Varuna. — H. Th. Creever, Biblical eschatology (américain). — A. F. Herold, L'Upanishad du grand Aranyaka. — A. Réville, Les origines de l'épiscopat. — G. Krüger, Geschichte der altchristlichen Litteratur in den ersten drei Jahrhunderten (cf. *Revue*, n° 18). — O. Hausen, Fra aandolivet ; det klassiske China. — Ed. Naville, Ahnas el-Medineh; The Temple of Deir el-Bahari. — P. G. Newberry, El Bersheh.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : Riehl, Religiöse Studien eines Weltkindes. — Jean Réville, Les origines de l'épiscopat, I (beau et très louable, instructif et agréable). — Polit. Correspondenz des Kurfürsten Albrecht Achilles, p. Priebatsch, I, 1470-1474. — De Maulde la Clavière, Louise de Savoie et François Ier, trente ans de jeunesse, 1485-1515. — Hans von Schweinichen Merkbuch, p. Wutke — Mollat, Reden und Redner des ersten deutschen Parlaments (travail soigné et utile). — Hirschberg, Um die Erde. — Irnerii quaest. de juris subtilitatibus, p. Fitting — Lieblein, Le livre égyptien, Que mon nom fleurisse. — Epicteti dissertationes ab Ariano digestae p. Schenkl (on saura gré à l'éditeur de cette nouvelle édition critique). — S. Eucherii Lugdunensis op. p. Wotke. — Reichhart, Beiträge zur Inkunabelnkunde. — Analecta medii aevi, XVII, p. Dreves. — Monum. linguae Ibericae, p. Hübner. — Parcival, transl. in English by Weston. — Kern, Zu deutschen Dichtern, gesamm. Aufsätze. — Braunschweigs Kunstdenkmäler, I, 2e éd. — Columba, Il quos ego di Rafaello. — K. A. Hartmann, Die Anschauung im neusprachlichen Unterricht. — Judge, Das Meer der Theosophie, übers. von Ed. Herrmann.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 25 : Heberdey, Die Reisen des Pausanias in Griechenland (très recommandable, instructif et plein de fines remarques). — Iamblichi in Nicomachi arithmeticam introductionem liber p. Pistelli (excellent travail). — P. Thomas, Remarques sur quelques passages de Térence et de Sénèque (petit écrit très remarquable). — H. de La ville de Mirmont, De Ausonii Mosella (travail approfondi et très utile). — Kondakof, Tolstoi et S. Reinach, Antiquités de la Russie méridionale, édition française des Rousskaia Dreonosti (édition française très méritoire qui rend accessibles de nombreux matériaux peu connus). — Billerbeck u. Jeremias, Der Untergang Ninevehs u. die Weissagungsschrift des Nahum von Elkosch (sera très profitable aux philologues et aux archéologues). — Topolovsek, Die baskoslavische Einheit, I. Einleitung. Vergleichende Lautlehre, im Anhang, Iro-Slavisches ; G. von der Gabelentz, Die Verwandtschaft des Baskischen mit den Berbersprachen Nord-afrikas. — Schrader, Gesch. der Friedrichs — Universität zu Halle ; Hertzberg, Kurze Uebersicht über die Gesch. der Univ. in Halle A. S. bis zur Mitte des XIX Jahrhunderts (2e art.).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 25 : Weizsäcker, Polygnots

Gemälde in der Lesche der Knidier in Delphi (fait faire un pas remarquable à la question). — BOETTICHER, Troja im Jahre 1894 (attaques qui ne sont pas tout à fait sans fondement). — BRANDT, Von Athen zum Tempethal (intéressant). — Macrobius p. tr. EYSSENHARDT (2e édition que l'auteur de l'article, Wissowa, ne juge pas aussi utile et méritoire que le croient les philologues). — IRMSCHER, Vergils Aeneide, IV, in freien Stanzen übersetzt. — Franz Ulrich (Franze Müller), Carmina varia.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1895, XIX, 2 : GESSNER, Das Spanische indefinite Pronomen. — HORNING, Die Suffixe iccus, occus, uccus im Französischen. — FUHRKEN, De David li prophecie. — ULRICH, Fiore de Virtu. — P. A. BECKER, Nachträge zu Jean Lemaire. — *Vermischtes :* STIEFEL, Calderons Lustspiel, La Dama Duende und seine Quelle ; Eine deutsche Parallele zum italien. u. englischen Mysterium über die Verheerung der Hölle. — SETTEGAST, Die Bildung der I. pl. prs. Ind. im Galloromanischen, vorzüglich im Französischen. — BABAD, Französische Etymologien : ital. luglio ; ital. marcone, Ehemann ; span. marrano. — W. MEYER-LÜBKE, Romanische Etymologien : prov. ban ; combrut, altsp. enguedat ; fr. fade ; ostfr. guy ; altfr. isnele pas. — *Besprechungen :* Th. Gartner, Istoria limbii de Alexandrio Philippide, I. — R. Renier, Francesco-Flamini, Studi di storia letteraria italiana e straniera.

— 1890. Supplementheft XV. (XV Band 5 Heft) Bibliographie 1890, von Kurt SCHMIDT.

Rivista di Storia Antica e Scienze affini, Anno 1, fasc. I, Programma. — A. BELTRAMI, Una nota bibliografica. — G. TROPEA, L'Etna e le sue eruzioni nelle principali fonte greche e romane. — G. E. RIZZO, Questioni stesicoree. — E. COCCHIA, Del modo come il senato romano esercitava la funzione dell' interregno. — L. A. MICHELANGELI, Inno Greco a Dio. — Recensioni, Rivista dei Periodici, Notizie, Quesiti.

DE L'EXPRESSION DES MASQUES DANS LES DRAMES D'ESCHYLE

PAR PAUL GIRARD

In-8 . . . . 3 fr. 50

LE DIALECTE PERSAN DE SIWÈND

PAR CLÉMENT HUART

In-8. . . . . 1 fr. 25

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LES ÉCRITURES INDIENNES

PAR J. HALÉVY

In-8. . . . . 3 fr.

DEUX TRADUCTIONS CHINOISES DU MILINDAPANHO

PAR ÉDOUARD SPECHT

In-8 . . . . 2 fr. »

LES LITTÉRATURES ARAMÉENNES

LEÇON D'OUVERTURE FAITE AU COLLÈGE DE FRANCE

PAR M. RUBENS DUVAL

In-8. . . . . 1 fr.

LA TURQUIE D'ASIE

GÉOGRAPHIE ADMINISTRATIVE, STATISTIQUE, DESCRIPTIVE ET RAISONNÉE DE CHAQUE PROVINCE DE L'ASIE-MINEURE

PAR VITAL CUINET

Tome quatrième. — Fascicule 12. 5 fr.

Ce fascicule 12 termine l'ouvrage

Prix de l'ouvrage complet. . . . . 40 fr

Sous presse, pour faire suite à la *Turquie d'Asie* :

LA SYRIE. 1 fort volume in-8

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

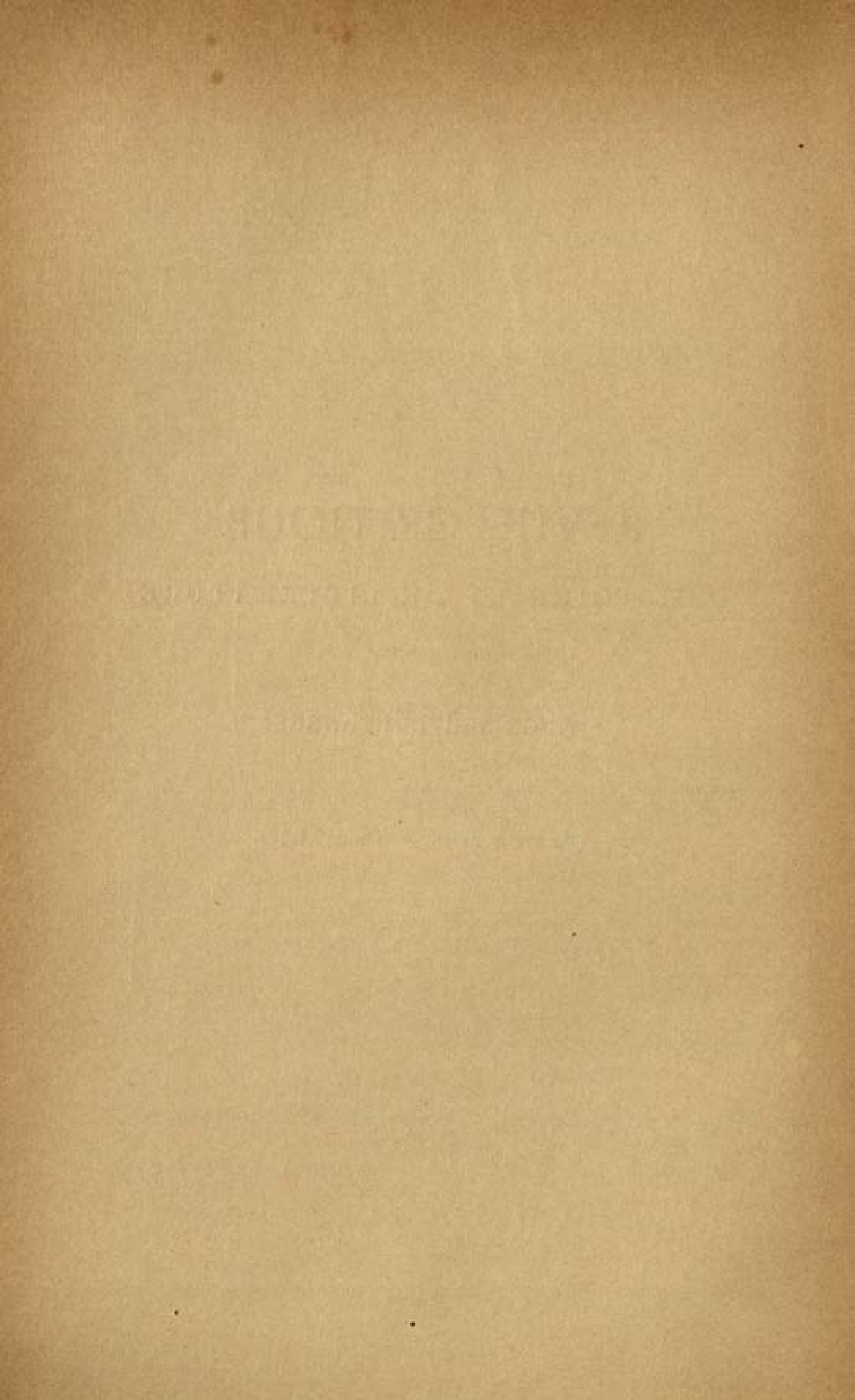
REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XL.)



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XL

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1895

ANNEE 1895

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

(Cette table contient la liste des articles du n° 26, omis par erreur dans la table du semestre précédent, parce qu'il portait la date du 1er juillet.

LETTRES.

pages

CHRONIQUE.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Museum.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katolische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

AMÉRICAINS

The american journal of philology.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Classical Review.
The English Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 juillet — 1895

302. — Albert Mayr. **Die antiken Münzen der Inseln Malta, Gozo und Pantelleria.** Programm des K. Wilhelms Gymnasium, Munich, Kutzner, 1894. In-8, 40 p. 1 planche.

Ce petit travail n'apprend rien d'essentiellement nouveau, mais le catalogue est dressé avec soin et de pareilles publications, émanant d'un professeur de l'enseignement secondaire, méritent, pour la rareté du fait, d'être signalées et encouragées. On accordera sans peine à M. Mayr que les monnaies avec la légende אגן appartiennent plutôt à Malte qu'à Gaulos et qu'il faut lire אירנם et non איבנם l'inscription des monnaies de Cossura, mais j'ai peine à croire que toutes ces pièces à légendes phéniciennes ne datent que de la conquête romaine. En tout cas, l'exemple de la Sicile, que l'auteur cite à l'appui de cette opinion, prouverait plutôt le contraire. Il n'est pas exact que le monnayage autonome de Motya et de Panorme ait cessé avec l'établissement de la province Carthaginoise « pour faire place à une monnaie régionale siculo-punique ». Motya frappe des didrachmes imités de l'Aréthuse de Cimon et aussi de son deuxième tétradrachme dans les toutes dernières années du v[e] siècle (Evans, *Syracusan Medallions*, pl. II et III) : le monnayage de cette ville a été interrompu non par la conquête carthaginoise, mais par la catastrophe de l'an 397. Quant à Panorme, il faut lui attribuer toute une série de monnaies d'argent du IV[e] siècle, aux types syracusains avec la légende ציץ. Il n'est pas possible de voir dans cette légende le nom phénicien de la Sicile *in genere* puisqu'elle figure déjà sur des pièces de la première partie du v[e] siècle (*Brit. Mus. Cat. Sicily*, p. 246).

Le monnayage d'Héraclée Minoa donnerait lieu à des observations analogues. Carthage a largement toléré la frappe de monnaies autonomes, même en argent, dans les cités de sa dépendance. On ne voit pas pourquoi Malte et son groupe feraient exception.

Th. Reinach.

---

303. — **Sophokles' Philoktetes**, fuer den Schulgebrauch hgg. von Fr. Schubert. 2e éd. avec 6 gravures. Leipzig, Freytag, 1894. xvi-64 p.

Édition à l'usage des classes ; il n'y a pas de notes, selon un système que je ne désire pas voir adopter chez nous. Une introduction sur l'origine et le développement de la tragédie grecque, sur la vie et les œuvres de Sophocle, sur l'économie de la tragédie en général, ne donne que des renseignements élémentaires, qu'on trouvera dans tous les bons traités de littérature grecque ; ce qui serait plus utile, une appréciation littéraire sur le *Philoctète*, manque ; il n'y en a qu'une sèche analyse. Un appendice sur le théâtre à Athènes n'est pas sans intérêt ; mais il faudra le répéter pour chaque pièce. Les gravures sont bonnes, sauf la figure de Sophocle, d'après un marbre du musée de Latran, qui est floue et ne laisse pas distinguer les traits. Pour le texte, les chœurs sont établis surtout d'après les conjectures de Gleditsch ; M. Schubert introduit une douzaine de lectures qui lui sont propres : 228 προκείμενον pour καλούμενον et 835 πρακτέον pour φροντίδος ne sont là évidemment que pour faciliter la lecture aux élèves ; 306 ἀνθρώποις pour ἀνθρώπων s'impose en effet (cf. Zakas, et ἀνθρώπῳ de Blaydes) ; 630 πείσαντα δεῖξαι ζῶντ(α) ; 1029 μέτιτε pour μ'ἄγετε serait bon, mais ne se supporte pas sans régime ; 1383 ὠφελῶν φίλους ; il faudrait savoir si vraiment ὠφελούμενος ne vaut rien ; 1450 οὖρος γὰρ πλοῦν (καιρὸς καὶ πλοῦς) est certainement meilleur, malgré le δή que M. Schubert est obligé de substituer à γάρ 1451. Je voudrais trouver dans nos éditions classiques une représentation des mètres comme celle qui accompagne cette édition ; ceux de nos élèves qui s'intéressent à ce genre d'études en feraient assurément leur profit.

My.

---

304. — **Studien zur Hippolytfrage** von Lic. Dr. Gerhard Ficker. Leipzig, 1893 ; J.-A. Barth. 155 pp. in-8°. Prix : 3 M. 60.

M. Gérard Ficker est l'auteur du mémoire sur l'inscription d'Abercius qui a fait tant de bruit l'an dernier. Auparavant, il s'était « habilité » par le présent travail. M. F. suppose la question des *Philosophumena* résolue dans le sens de l'attribution à Hippolyte, sans se préoccuper des difficultés nouvelles qu'a fait surgir l'étude de M. Staehlin

venant après l'article de M. Salmon [1]. De ce point de départ, assez contestable, M. F. procède à la critique des documents relatifs aux deux faits principaux de la vie d'Hippolyte, l'épiscopat et le martyre.

Sur le premier point, il ne peut plus guère y avoir de doutes. Hippolyte a été sûrement le premier antipape. Au sujet du martyre, nous avons : 1° un renseignement du catalogue philocalien, qui mentionne la déportation simultanée du pape Pontien et du prêtre Hippolyte (alors réconcilié avec l'Église de Rome), renseignement provenant d'Hippolyte lui-même ; 2° une mention des *depositiones* de Pontien au cimetière de Calliste et d'Hippolyte sur la voie Tiburtine, le même jour, aux ides d'août. C'est tout. On a voulu rattacher au souvenir du célèbre docteur une inscription damasienne relative à un prêtre novatien. Mais de toutes les hypothèses qui peuvent rendre compte de ce texte, c'est la moins vraisemblable et M. F. a eu tort de faire fond sur ce document [2].

Reste l'hymne de Prudence, qui le premier a identifié l'Hippolyte de Damase et le docteur du IIIe siècle. C'est le mérite de M. F. d'avoir mis hors de doute l'imitation de la *Phèdre* de Sénèque. Le récit du poète est donc absolument dénué de valeur historique et c'est une nouvelle preuve de l'absence de toute tradition sérieuse sur Hippolyte. Mais ce rapprochement a mis en goût M. F. Il s'est rappelé alors qu'aux ides d'août, on célébrait à Rome une fête de Diane ; que c'était vraisemblablement à la même date qu'on honorait à Aricie la Diane de Némi ; que Virbius Hippolyte ne pouvait être séparé de Diane, que sa fête avait donc lieu probablement au même temps que celle de Diane ; d'où la conclusion que la date de la *depositio* est une adaptation chrétienne de la fête païenne. Voilà qui me paraît téméraire. Que Prudence, écrivant après la paix de l'Église, en l'absence de tout document sûr ait fait appel à ses souvenirs littéraires et transposé la *Phèdre* de Sénèque, c'est très vraisemblable. Sans parler de l'habitude prise par les poètes latins de se copier les uns les autres, l'auteur est d'un temps où l'on essaie de transformer les vieilles habitudes qu'on n'a pu déraciner. Tout était devenu procédés et recettes dans les écoles et parmi le public cultivé, il fallait bien trouver l'équivalent de la mythologie, et, au besoin, la démarquer. N'est-ce pas là ce qu'on appelait enrichir le peuple saint des dépouilles des Égyptiens ? Mais, pour en venir là, il fallait que les chrétiens eussent des préoccupations littéraires, que leur nombre se fût accru au point d'englober une partie de la société polie, que l'ère des persécutions parût définitivement close. Au

1. Cf. *Rev. cr.*, 1891, I, 482.

2. N° 37, Ihm. Damase désigne le promoteur de l'hérésie par le nom de *Nouatus*, comme les documents grecs et saint Jérôme dans un passage (*Ep.*, 62, 2). Cette particularité tient-elle à la langue de ses sources, ou à un scrupule, nouveau chez lui, d'exactitude prosodique ? *Nouatianus* ne peut entrer régulièrement dans un hexamètre. Prudence, qui paraphrase l'inscription damasienne, lui emprunte naturellement *Nouatus*.

milieu du IIe siècle, l'horreur qu'inspirait le paganisme et tout ce qui en portait la marque était trop grande pour que la vieille Église romaine, très fermée, peu accessible aux jouissances de l'esprit, ait consacré, par une tradition de culte, une assimilation fondée sur un calembour. Il s'agit, dans ce catalogue des *depositiones*, non seulement d'un usage liturgique, mais d'un usage attaché à un lieu précis, le cimetière de la voie Tiburtine, ce qui rend encore plus solide le souvenir de saint Hippolyte [1]. Les artistes chrétiens pouvaient bien emprunter aux païens quelques légendes neutres, comme symboles des vérités dont elles paraissaient être l'affirmation voilée. C'était tout autre chose de fonder sur une tradition de culte païen une tradition de culte chrétien. Enfin, M. Ficker ne tient pas compte du fait de la *depositio* simultanée de Pontien et d'Hippolyte ; or, cette affirmation du catalogue de *depositiones*, a un caractère de haute vraisemblance. Les corps de Pontien et d'Hippolyte, tous deux morts dans leur exil, ont été ramenés tous deux à Rome en même temps.

Deux appendices sont consacrés, le second aux sources historiques de la lutte entre Hippolyte et Caliste ; le premier, à des remarques sur les écrits d'Hippolyte. Dans ce dernier, je note une collation du manuscrit de l'homélie contre Noët et de l'ἀποδεικτικὴ πρὸς Ἰουδαίους (Vat. gr. 1431).

Paul Lejay.

---

305. — J. Kulakowsky. **Eine altchristliche Grabkammer in Kertsch aus dem Jahre 491.** Separatabzug aus « Rœmische Quartalschrift, 1894, pp. 49-87; 309-327. Roma, tipografia della Pace di Fil. Cuggiani, 1894. In-8°.

Dans le présent article, M. Kulakowsky décrit une chambre funéraire dont les murs sont couverts d'inscriptions grecques, tirées pour la plupart des psaumes 26, 90, 101 et 120. En outre, une prière paraît à M. K. être rédigée dans le rythme des mélodes : χαρὰ μεγάλη γέ(ν)γονεν | τῷ οἴκῳ τούτῳ σήμερον, | τῶν ἁγίω[ν] παραγενομένων, τῶν δικέων συναλ-[λ]ομένων, | καὶ τῶν πάντων ὑμνοῦ[ν]τω[ν] σε· | ἐλέ[η]σο[ν]. J'ajouterai que les deux premiers membres sont inspirés de Luc, XIX, 9 ; σήμερον σωτηρία τῷ οἴκῳ τούτῳ ἐγένετο. M. Kulakowsky voit dans tout cet ensemble une partie du rituel funéraire. C'est assez vraisemblable. Il tire aussi de ces inscriptions des conclusions intéressantes sur la situation des pays du Bosphore au ve siècle. A ce double point de vue, cette étude très érudite

---

1. Le point d'attache topographique est la partie la plus assurée des légendes hagiographiques. La légende du VIe siècle, qui fait d'Hippolyte un soldat, garde de saint Laurent, est sortie du voisinage de leurs tombeaux (Duchesne, *Les Origines chrétiennes*, p. 316). Nous avons là un exemple du mode de développement propre à ces récits ; ils n'empruntent pas leur base aux souvenirs du paganisme : c'est du sol et du sol chrétien qu'ils sont sortis.

mérite d'être signalée. Elle est accompagnée de cinq planches, dont une de photogravures.

P. L.

---

306. — C. Voretzsch. **Die franzœsische Heldensage.** Akademische Antrittsvorlesung, gehalten am 25 januar 1894. Heidelberg, 1894, in-8° de 32 pages.

Ce sujet, qui convenait tout à fait à une leçon d'ouverture, est ici fort bien traité : M. Voretzsch n'a pas seulement réussi, ce qui est déjà un grand mérite dans les travaux de ce genre, à résumer en quelques pages vivantes et claires, à l'usage d'un public non érudit, une question étendue et compliquée; il a présenté sur cette question un certain nombre d'aperçus dont les érudits apprécieront la justesse, la finesse, l'ingéniosité : tout ce qu'il dit du caractère historique et national de notre « légende héroïque », des causes ethniques ou littéraires qui ont influé sur son développement, de sa valeur poétique enfin, obtiendra une approbation sans réserve.

J'avoue que je suis moins touché de la nouveauté et de l'importance de la distinction, sur laquelle M. V. a très vivement insisté, entre la légende héroïque et l'épopée héroïque, et de la nécessité d'étudier la première aussi bien que la seconde. Sans doute cette distinction est, en théorie, absolument fondée : si l'on admet que la poésie n'est pas toujours née au contact direct des événements ou n'a pas été inspirée par des récits historiques, il faut admettre du même coup l'existence d'une tradition orale qui a rejoint l'événement à la poésie; aussi tous les critiques qui, depuis trente ans, se sont occupés de notre épopée, ont-ils compris, à l'exemple de l'auteur de l'*Histoire poétique* de Charlemagne la nécessité de ne pas se borner à l'étude des textes poétiques. Mais en fait presque tous ont reconnu l'extrême difficulté de la tâche : il est toujours très ardu, souvent impossible, de reconstituer avec quelque précision cette tradition orale. Où la chercher, en effet, si l'on met à part les poèmes les plus anciens où elle se reflète fidèlement, ailleurs que dans les textes de caractère historique, et comment dire à coup sûr si ces textes représentent une tradition orale ou nous offrent déjà le résumé d'œuvres poétiques perdues ? C'est la grave question que le livre si paradoxal et si curieux de M. Kurth vient de remettre à l'ordre du jour. On sent que M. V. est sur ce point aussi éloigné du scepticisme radical de quelques érudits trop purement historiens, comme Fustel de Coulanges, que du dogmatisme intempérant de M. Kurth. Celui-ci, comme il arrive souvent aux Épigones d'une idée juste, a vraiment dépassé toute mesure, et M. V. a raison de protester contre ses excès : mais n'eût-il point valu la peine de traiter la question *ex professo*, ce que personne, à ma connaissance, n'a fait encore ? On eût aimé à avoir, sur ce point délicat, l'avis motivé d'un critique aussi compétent que M. Voretzsch : il y a là matière à quelques pages vraiment neuves, qu'il était fort bien préparé à écrire. Les

exemples mêmes auxquels il a recours ne sont point absolument probants : je ne vois vraiment pas pourquoi, dans le récit de la guerre de Saxe des *Gesta*, on serait forcé de reconnaître un fragment de légende au lieu d'un fragment de poème : la couleur, le mouvement poétique, le nombre et la précision des détails ne s'y rencontrent pas à un moindre degré que dans les morceaux où M. V. voit, avec tout le monde la traduction d'un texte poétique.

La tâche à laquelle, en terminant, il convie les érudits, n'est peut-être point, je le disais plus haut, aussi nouvelle qu'il paraît le croire ; mais le ton pressant de cet appel semble du moins indiquer que M. Voretzsch lui-même est pénétré de l'intérêt du sujet et qu'il poursuit de ce côté des recherches qu'il a déjà, on le sait, brillamment commencées. Les qualités de méthode et de soin dont il a fait preuve dans son étude sur la légende d'Ogier sont de sûrs garants des découvertes qu'il ne peut manquer de faire dans ce domaine, surtout s'il veut bien ne point se borner à l'étude difficile et souvent décevante de la « tradition héroïque » et embrasser dans son ensemble celle de « l'épopée héroïque. »

A. JEANROY.

---

307. — PASOLINI (P. D.). **I genitori di Torquato Tasso**. Rome, Loescher. 1895. In-4o de 289 p.

308. — **Il Trattato dell' Amore Humano di Flaminio Nobili con le postille autografe di T. Tasso**. Rome, Loescher, 1875, in-4 de cxx-115 p.

309. — BANTI (Charlotte). **L'Amyntas du Tasse et l'Astrée d'Honoré d'Urfé**. Milan, 1895. In-8o de 103 p. 3 fr.

M. le comte Pasolini, dont nous avons analysé le très remarquable ouvrage sur Caterina Sforza, a tenu à marquer par deux publications de luxe le troisième centenaire du Tasse. La première a surtout pour objet de montrer quel homme sympathique fut Bernardo Tasso, le père du grand poète. M. P. ne cache pas que Bernardo n'a jamais su ce qu'était la patrie et qu'il a successivement appartenu aux divers princes qui acceptaient ses services ; l'*Amadigi*, d'abord destiné à être dédié à François Ier et plein, par suite, d'éloges adressés à Marguerite de Navarre, fut retouché par lui et dédié à Charles Quint quand il eut changé de patron. Mais ce n'était pas seulement un judicieux observateur (v. p. 4 sqq. ses judicieuses remarques sur les causes qui nous firent perdre la bataille de Pavie), un négociateur éloquent et honnête, sinon habile : tous les seigneurs qu'il a servis ont trouvé en lui un dévouement à toute épreuve, et on citerait difficilement un meilleur père et un meilleur mari. Les lettres qu'il publia de son vivant forment la principale matière de l'étude de M. Pasolini, qui réimprime en appendice les vers composés par Bernardo pour sa femme et donne une notice inédite sur Pace Gromella à la suite d'une lettre adressée à cette dame par

la mère du Tasse. Des portraits et des fac-similé ornent ce beau volume.

Le deuxième ouvrage, d'une exécution non moins belle, et pareillement orné de fac-similé et de portraits, offre la reproduction du traité de Fl. Nobili sur *l'Amore Humano* avec les annotations que le Tasse y mit au début de 1570, à l'époque du mariage de Lucrezia d'Este avec Francesco Maria II de la Rovère, fils du duc d'Urbin. Ces annotations, par lesquelles le poète se préparait à soutenir cinquante *conclusioni amorose* contre tout venant, se réduisent à des barres qui soulignent le texte ou à la transcription de certaines phrases en marge. L'intérêt est donc plutôt dans le récit de la vie de Lucrezia qui, âgée de quatorze ans de plus que son mari, ne réussit pas à gagner son affection ; le jeune duc la quitte quelques jours après son mariage et ne l'envoie chercher que onze mois après ; elle finit par prendre un amant que le mari fait assassiner ; en 1573, les époux obtiennent une séparation légale. — Je ferai seulement deux remarques : l'une est que M. P. se montre bien indulgent (p. XIV) pour la liberté de conduite qu'à partir du départ de Renée de France on laissa à ses filles Lucrezia et Leonora ; l'autre est qu'il maintient que ces deux princesses aimèrent le Tasse (p. XV). A la fin, il réimprime deux commentaires très rares sur les *conclusioni* susdites et *Il mago rilucente*, description d'un tournoi qui eut lieu au mariage de Lucrezia ; enfin, il publie un sonnet autographe et inédit du Tasse.

La brochure de Mlle Banti est une dissertation de diplôme présentée l'année dernière à l'Académie scientifique et littéraire de Milan[1]. Après un historique des débuts de la pastorale en Italie, on y trouve une étude détaillée des imitations que H. d'Urfé a faites de l'*Aminta*. Les quarante dernières pages comprennent des morceaux d'écrivains du XVIe siècle relatifs à la pastorale et une bibliographie. L'exécution typographique est très élégante et relevée par des portraits du Tasse et des gravures empruntées aux éditions de l'*Astrée*.

Charles DEJOB.

---

310. — **Recueil des actes du Comité de Salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire**, par F.-A. AULARD. Tome septième, Paris, Leroux, 1894. In-8°, III et 664 p.

311. — **Registre des délibérations du Consulat provisoire publié pour la première fois, d'après le manuscrit des Archives nationales**, par F.-A. AULARD. Paris, au siège de la Société de l'histoire de la Révolution française, 1894. In-8°, VIII et 110 p.

---

1. Mlle Banti écrit le français avec une correction remarquable chez une étrangère : je lui signale seulement quelques italianismes qui forment des barbarismes dans notre langue : *culteurs*, *insidiateurs*, etc.

312. — **Assemblée électorale de Paris, 26 août 1791-12 août 1792, procès-verbaux de l'élection des députés à l'Assemblée législative, etc., d'après les originaux des Archives nationales avec des notes historiques et biographiques**, par Étienne Charavay. Paris, Cerf, Quantin, Noblet. 1894. In-8°, lvii et 628 p.

313. — **Correspondance générale de Carnot publiée avec des notes historiques et biographiques** par Ét. Charavay. Tome II, mars-août 1793. Paris, Leroux, 1894. In-8°, iv et 558 p.

314. — **Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française** par Alexandre Tuetey. Tome troisième. Assemblée constituante (troisième partie). Paris, impr. nouvelle, assoc. ouvrière 1894. In-8°, xliv et 725 p.

315. — **Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française**, par Maurice Tourneux. Tome deuxième. Organisation et rôle politiques de Paris. Paris, impr. nouvelle, assoc. ouvrière. 1894. In-8°, xli et 822 p.

316. — **Procès-verbaux de la commune de Paris** (10 août 1792-1er juin 1793) **extraits en partie inédits publiés d'après un manuscrit des Archives nationales**, par Maurice Tourneux. Paris, au siège de la Société de l'histoire de la Révolution française, 1894. In-8°, viii et 293 p.

317. — **Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse**, publiés par Jean Kaulek. Tome cinquième, septembre 1794-septembre 1796. Paris, Alcan. 1894. In-8°, 553 p.

318. — **L'Alsace pendant la Révolution française, II, correspondance de Schwendt et pièces inédites diverses relatives à l'histoire de Strasbourg durant les années 1790-1793 tirées des archives municipales et annotées** par Rodolphe Reuss. Paris, Fischbacher. 1894. In-8°, xv et 392 p.

Le nouveau tome du *Recueil Aulard* — le septième — s'étend du 22 septembre au 24 octobre 1793. Il a été préparé et publié avec la même méthode, le même soin scrupuleux que les précédents tomes. L'annotation est sobre et irréprochable. Nous ne pouvons citer tous les documents de haute importance que renferme le volume, et nous ne mentionnerons au passage que la correspondance de Laplanche, chargé de la levée en masse dans le Loiret et le Cher — il écrit qu'il est « à la hauteur du mandat impératif dont la Convention l'a honoré » (p. 221), que « l'électricité républicaine fait les plus grands progrès » et il dote une jeune fille qui lui promet de « faire force républicains » (p. 145); — celle des représentants qui ont mission de réduire Lyon et que le Comité somme de terminer ce siège « interminable », de punir la ville rebelle, de l'enlever à la pointe de la baïonnette et la torche à la main (p. 167); celle de Lacombe-Saint-Michel qui défend bravement ce qui nous reste de la Corse contre les Anglais et les paolistes, ou, comme il dit, les sujets fidèles de Pascal Ier (p. 182), et qui déclare nettement qu'un Corse ne peut être utilement employé en son pays dans une fonction publique (p. 356); les lettres des représentants à l'armée d'Italie, de Gasparin et Saliceti qui prennent position devant Toulon et s'apprêtent à faire un siège dans toutes les règles (p. 338); de Robespierre jeune et Ricord qui surveillent Gênes, répriment les dilapidations et les « abus révoltants », louent dignement Dugommier (p. 599); de Barras et Fréron qui poursuivent les « royalistes sectionnaires », ordonnent la démolition de tous

les châteaux forts des départements méridionaux, « repaires de conspirateurs, retranchements de la féodalité et du fédéralisme » (p. 405) et se plaignent de leur collègue Albitte (p. 535); des représentants à l'armée des Pyrénées qui se méfient du général d'Aoust; de ceux qui entrent dans Bordeaux sans autres forces que quinze cents fantassins et cent cinquante cavaliers après avoir « temporisé quelques jours » et « manœuvré sous main » (p. 553). Un assez curieux document, et qui prouve la diversité des actes accomplis par les représentants, est la liste analytique des quatre-vingt-quatre arrêtés pris en quelques jours par Élie Lacoste et Peyssard (p. 484-489) [1].

Entre temps, M. Aulard a publié un autre document inédit et jusqu'ici consulté par très peu d'historiens, mais qui est une des sources officielles les plus importantes pour l'histoire du Consulat. C'est le procès-verbal des trente-neuf séances que tint, après le coup d'État des 18 et 19 brumaire, la commission consulaire exécutive, composée des ex-directeurs Sieyès et Roger-Ducos et du général Bonaparte. Cette commission, connue sous le nom de *Consulat provisoire*, siégea du 20 brumaire an VIII au 3 nivôse suivant, c'est-à-dire du 11 novembre au 24 décembre 1799, époque où elle céda la place aux trois consuls Bonaparte, Cambacérès et Lebrun. Comme les procès-verbaux du Conseil exécutif, du Comité de salut public et du Directoire, et pour les mêmes raisons, les procès-verbaux du Conseil provisoire sont courts, secs, trop souvent vagues : les trois consuls ne voulaient laisser aucune trace de leurs discussions. Aussi le registre ne contient-il guère que des arrêtés et des actes; mais la liste de ces arrêtés est intéressante et nous apprend plusieurs faits ignorés jusqu'ici. On croyait généralement que Bonaparte avait saisi la présidence sur le champ pour se l'attribuer jusqu'au bout; le Registre publié par M. A. prouve que, dès la première séance, les consuls provisoires décidèrent que chacun d'eux présiderait à tour de rôle pendant vingt-quatre heures, sous le nom de *consul du jour*, et que cet ordre fut exactement suivi jusqu'à la dernière séance. « Sans doute, dit M. A. (p. VII), Bonaparte fut le plus influent des trois, mais il est faux de dire qu'il exerça dès lors une dictature incontestée. » Le Registre nous fournit aussi des informations sur la résistance que rencontrèrent les événements de Saint-Cloud, puisqu'il rapporte des révocations de fonctionnaires. Il nous montre encore « comment le pouvoir exécutif s'arrogea en fait l'initiative des lois ». M. Aulard a reproduit littéralement ce précieux registre en rectifiant les noms de personnes et de lieux, — là, comme ailleurs, si souvent défigurés — et il a ajouté quelques notes indispensables à l'intelligence du texte. Souhaitons, comme lui, que sa publication décide un historien à étudier de plus près ces commencements du Consulat, car, comme il dit juste-

1. Je crois que le nom du député des Corses *Feraudi* (p. 129 et 130) doit être lu Ferrandi, comme p. 181.

ment, « les conditions dans lesquelles se développa la France du XIXe siècle, furent en partie décidées pendant les jours de tâtonnements qui suivirent le 18 brumaire ».

M. Étienne Charavay a, dans un deuxième volume, publié les procès-verbaux de l'assemblée électorale du département de Paris en 1791. Il donne d'abord un exposé des opérations des assemblées primaires et de l'assemblée électorale; puis la liste des électeurs; enfin, les procès-verbaux de l'assemblée électorale du département et du district du 26 août 1791 au 12 août 1792. Ses procédés de critique sont toujours excellents : il rectifie autant que possible la mauvaise orthographe des noms propres et éclaire le texte par des notes qu'il tire surtout des documents manuscrits et qui sont d'autant plus précieuses. Ce nouveau volume a une plus grande importance qu'on ne le croirait d'abord. L'assemblée parisienne — la troisième en date — eut pour tâche d'élire les députés à la Législative, deux hauts jurés, la moitié des administrateurs du département, le procureur-général syndic, le président du tribunal criminel et son substitut, plusieurs juges suppléants, l'accusateur public et trois curés. Le 16 juin 1791, les assemblées primaires s'ouvrirent dans les quarante-huit sections. Les citoyens ne montrèrent pas un grand empressement. Il y eut neuf cent soixante-quatre électeurs, parmi lesquels un certain nombre de personnages remarquables (p. XIII-XIV); les uns étaient modérés; les autres, jacobins; les deux partis engagèrent une lutte ardente et obtinrent tour à tour la majorité; sur vingt-quatre députés, dix-sept appartiennent au parti constitutionnel ou club de la Sainte-Chapelle; les autres représentaient le parti avancé ou patriote, le club de l'Évêché. Les deux hauts jurés furent Tronchet et Target, tous deux avocats et constituants. Rœderer fut élu procureur-général syndic; Treilhard, président du tribunal criminel; Duport-Dutertre, accusateur public. On louera surtout dans le volume de M. C. la liste des électeurs; le patient et infatigable érudit donne les noms, prénoms, qualités, âge et demeure de chaque électeur, d'après les documents officiels et dans l'ordre du nombre de voix obtenues dans l'assemblée primaire; il ajoute à ces détails les renseignements biographiques nécessaires à l'identification (p. 1-80). Mais la reproduction intégrale des procès-verbaux de l'assemblée électorale ne mérite pas moins d'éloges et de remerciements. Il y a dans ces protocoles une foule de choses intéressantes. On y trouve par exemple une dénonciation de Chalier contre un électeur du nom de Le Pescheux, — et Chalier tonne déjà contre les aristocrates et monarchiens de Lyon (p. 121). — On y trouve les remerciements que prononcent les nouveaux élus, et Cerutti menace déjà les tyrans du colosse germanique (p. 161). Brissot, vivement combattu et trop avancé pour la majorité de l'assemblée, ne passe que le douzième après des échecs successifs et des ballottages qui ne lassent pas sa constance. Mercier est proposé au choix des électeurs parce qu'il est l'auteur du *Tableau de Paris* (p. 250). Quatremère de

Quincy, élu député, reçoit les félicitations du président qui le complimente d'avoir pour ami le peintre David « dont le génie sembla prévoir la révolution » (p. 260), et Ramond est pareillement loué par Lacépède qui le proclame à la fois l'un des observateurs des grandes révolutions physiques et l'un des premiers publicistes du temps (p. 264). Le futur général Belair fait hommage d'un de ses ouvrages à l'assemblée (p. 261). Les six bureaux ouvrent une contribution volontaire en faveur des soldats du régiment de Châteauvieux délivrés des galères (p. 449), et cette contribution est remise à Collot d'Herbois, « défenseur de ces braves citoyens » (p. 469). Des personnages appelés à un rôle retentissant se mettent en évidence : Xavier Audouin; Panis; Sergent; Billaud de Varenne, homme de loi, qui est élu juge suppléant au tribunal du IVᵉ arrondissement et qui obtient des voix pour la présidence de l'assemblée et les fonctions d'accusateur public; Clavière, le futur ministre des contributions publiques, qui est nommé troisième député suppléant; Danton, qui obtient des voix pour le mandat de député, pour la présidence de l'assemblée, pour le secrétariat général, pour les fonctions de scrutateur général, Danton que les royalistes considèrent comme le remplaçant désigné de Petion et de Robespierre, Danton que l'huissier Damien ose, dans l'enceinte de l'assemblée, menacer de prise de corps. Le volume de M. Charavay se termine par des pièces annexes, entre autres par le *Compte rendu* des séances que publia Nau-Deville (p. 520-538), par la liste des électeurs du club de la Sainte-Chapelle que fit paraître le même Nau-Deville à la suite de son opuscule, et par une table analytique aussi complète que possible.

Presque en même temps M. Charavay publie le second volume de cette *Correspondance de Carnot* qu'un de nos collaborateurs a si justement qualifiée de « splendide et savante ». Ce volume concerne la mission que Carnot remplit dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, du 12 mars au 6 août 1793, d'abord avec Lesage-Senault, puis avec Duquesnoy. On y voit le futur organisatenr de la victoire parcourir la Flandre et l'Artois, inspecter les fortifications, animer de sa présence les assemblées départementales et celles des districts et des communes, intervenir dans les réunions plénières que tous les représentants tenaient chaque semaine au bureau central de Douai et d'Arras. On le voit activer le recrutement pour la levée des trois cent mille hommes, hâter l'armement et l'approvisionnement des places fortes, pousser ou, comme on disait alors, impulser les opérations militaires dans la Flandre maritime, encourager Kerenvëyer qui commande à Dunkerque, stimuler les généraux O' Moran, Stettenhoffen et Richardot, se plaindre qu'on livre, non des combats sérieux, mais de stériles affaires d'avant-poste, guider lui-même cette expédition de Furnes du 31 mai 1793 qui n'aboutit qu'à des excès honteux et à d'odieux actes de désordre et de débauche. Il est inutile de louer derechef M. Charavay et le soin incroyable qu'il a mis dans cette publication. Nous avons eu entre les mains une grande partie

des documents qu'il édite et que nous avons mis en œuvre dans le volume intitulé *Valenciennes*. Il s'est acquitté de sa tâche avec un scrupule admirable. Non content de dépouiller les archives historiques et administratives du ministère de la guerre ainsi que les archives nationales, et dans ces dernières les papiers précieux du général O' Moran, il a été fouiller dans les archives départementales et municipales du Pas-de-Calais et du Nord, à Arras où il a compulsé les registres de correspondance du directoire, à Lille, à Douai, à Dunkerque, à Bergues, à Saint-Omer. Grâce à cette enquête laborieuse, il a pu recueillir une quantité de documents nouveaux. Que dirons-nous de l'annotation? On la connaît : pas un personnage qui n'ait sa notice, et une notice exacte, juste de tout point, contenant les dates essentielles, un véritable *curriculum vitae*. Pas un fait important qui ne soit élucidé dans le commentaire par des citations de manuscrits et d'imprimés. Un appendice, qui mérite l'attention, renferme la relation flamande de la prise de Furnes par le prêtre Van der Meulen (la traduction est de l'archiviste de Furnes et d'Ypres, M. Merghelynck). Une table analytique des matières clôt dignement le volume.

Dans son troisième tome du *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, M. Tuetey en a fini avec la Constituante, et ce volume clôt et complète son inventaire des documents d'archives sur l'histoire administrative de la capitale pendant les années 1789-1791. Le premier chapitre concerne l'assistance publique, les ateliers dits de charité et de secours qui donnaient du travail aux ouvriers sans ressources (terrassements et achèvement de routes), les ateliers de filature réservés aux femmes et aux enfants, les hôpitaux, hospices et maisons de bienfaisance, le Mont-de-Piété, la loterie royale dont une partie des fonds était consacrée à des actes charitables. — Le deuxième chapitre est relatif à l'instruction publique, aux beaux-arts et aux théâtres : situation de l'Université, de ses facultés, des collèges, séminaires et congrégations enseignantes, historique de la Bibliothèque du roi ; états et catalogues des bibliothèques ecclésiastiques tombées dans le domaine public et réparties entre les trois grandes bibliothèques conservées, celle du Roi, celle du collège Mazarin et celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève; développement des établissements scientifiques (Jardin des Plantes et Observatoire), des académies, des corps savants; correspondance du directeur-général des bâtiments du Roi, M. d'Angiviller, avec les artistes; documents sur l'Académie de peinture et ses discordes intestines, sur l'Académie d'architecture, sur l'exposition du Louvre; commandes de l'État; travaux de la commission des monuments; énumération des objets d'art des églises et maisons religieuses; fonctionnement des manufactures des Gobelins et de la Savonnerie; régime des théâtres; pénible exploitation et situation souvent critique de l'Opéra; représentations parfois tumultueuses des Comédiens Français et de la Comédie Italienne; pérégrina-

tions du théâtre de Monsieur; destins des petits spectacles. — Le troisième chapitre traite de la voirie et des travaux publics : ouverture et dénomination des rues, police des bâtiments, démolitions, dégagements, suppression des armoiries sur la façade des hôtels, aménagement et réparation des logements du Louvre et des Tuileries, interdiction de baraques et échoppes sur la place de Louis XV, comptes et mémoires des dépenses pour l'église de Sainte-Geneviève devenue le Panthéon français, achèvement du pont Louis XVI et raffermissement des anciens ponts, pavage, nettoiement et éclairage des rues, distribution des eaux, promenades et plantations. — Le quatrième chapitre comprend les finances et le domaine : dépenses de la ville, revenus municipaux, perception de l'octroi et contrebande, Caisse d'escompte et contrefaçon de ses billets, assignats, acquisitions de biens domaniaux et ecclésiastiques par la municipalité de Paris. — Le cinquième chapitre est consacré aux cultes : réclamations, pensions des religieux et religieuses, prestations et refus de serment, remaniement de la circonscription des paroisses, mise en vente du mobilier des églises et transport de l'argenterie inutile à l'hôtel des Monnaies, déclarations détaillées de tous les biens mobiliers et immobiliers qui dépendaient des bénéfices, maisons et établissements ecclésiastiques, transformation de l'archevêché en évêché métropolitain, etc. — Le sixième chapitre embrasse sous la rubrique *Justice*, l'ensemble des documents sur la suppression des anciens tribunaux, sur la liquidation des offices de judicature et sur la nouvelle organisation judiciaire. — Le septième et dernier chapitre a été réservé au commerce, aux manufactures et aux postes. — Ce troisième volume du *Répertoire* de M. T. renferme cinq mille huit cent soixante-dix-neuf numéros. Ce chiffre démontre à lui seul l'abondante moisson qui a été faite par le savant archiviste. Que de renseignements curieux, que d'utiles informations on trouvera dans cette grande masse de pièces et de papiers de toute sorte! On y voit, par exemple, que certaines rues étaient des cloaques, des réceptacles d'immondices; que Palloy interceptait le passage de la rue de Montmorency par un amas de pierres et de moellons et y déchargeait sans vergogne vingt tombereaux de matières fécales recouvertes de gravois; que la voirie de la Petite-Pologne où se déversaient les boues, était un vrai foyer d'infection. On y voit que les paysans emportaient par charretées le bois des taillis de Vincennes et de Boulogne, qu'il fallut envoyer des patrouilles de cavalerie pour empêcher les dévastations. De même, on recueillera dans le *Répertoire* de copieux détails sur les officines de faux assignats, sur la situation du clergé séculier et régulier, sur les richesses qui constituaient le fameux trésor de la Sainte-Chapelle, sur les bibliothèques, manuscrits et médailles des communautés, sur nombre de monuments d'art et de science, sur les dissentiments scandaleux de certains couvents et sur l'extrême détresse de certains autres, sur les procès restés en souffrance et sur la tâche difficile des nouveaux tribunaux, sur la réforme de l'état

civil, sur l'importante filature de coton installée aux Quinze-Vingts. On saura le plus grand gré à M. Tuetey d'avoir, dans ce volume comme dans les deux précédents, épargné bien des investigations aux travailleurs; il leur a révélé l'existence d'une quantité considérable de pièces, grâce auxquelles ils pourront étudier sûrement, complètement, tous les rouages de l'administration parisienne[1].

Le second volume de la *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, par M. Tourneux, renferme huit chapitres dont l'ensemble a été intitulé : « Organisation et rôle politiques de Paris. » Le premier chapitre est consacré aux généralités de l'histoire politique de Paris de 1789 à 1799; à l'histoire et à la théorie de son régime communal ; — le deuxième, à l'organisation municipale (personnel, constitution du département et de la municipalité, formation des districts et sections, rôle des électeurs); — le troisième, aux actes et délibérations politiques de la municipalité parisienne (procès-verbaux, comptes rendus officiels, journaux spéciaux, arrêtés et proclamations); — le quatrième, à la force armée de Paris (garde nationale, corps divers, bataillons de volontaires, armée révolutionnaire, camp et ateliers) ; — le cinquième, aux actes des délibérations des districts ; — le sixième, aux actes et délibérations des sections; — le septième, aux clubs et sociétés populaires ; — le huitième, aux journaux, pamphlets et almanachs politiques. L'éditeur a vu naturellement toutes les pièces qu'il cite, et en reproduit le titre intégralement, en indiquant la cote de la Bibliothèque nationale. C'est à ce dépôt qu'appartiennent la plupart des exemplaires qu'il mentionne, mais il a fouillé aussi les cartons des Archives nationales et notamment de la collection Rondonneau ; il a travaillé dans les bibliothèques de Paris, à Carnavalet, à l'Arsenal, au Sénat, à la Chambre des députés, à l'École des sciences politiques, aux archives de la Seine, à Zurich (collection Usteri), au Bristish Museum, à Rouen (collection Leber). C'est dire qu'il s'est efforcé d'être complet autant et plus qu'on peut l'être ; aussi, le présent volume compte six mille six cent vingt-un numéros (5235-11856). M. T. ne se borne pas d'ailleurs à être bibliographe ; dans sa notice préliminaire, il résume l'histoire des institutions municipales de Paris depuis la suppression de la prévôté des marchands, jusqu'à la création des deux préfectures en l'an VIII, et il retrace à grands traits le régime auquel la presse politique fut soumise durant cette période. Mais c'est surtout le huitième chapitre du volume, celui où il fait le dénombrement des journaux parisiens de l'époque révolutionnaire, qui mérite les plus grands éloges, et qui lui a coûté le plus de recherches et de soucis. Au contraire de Deschiens et de Hatin, M. T. s'abstient de citations ou ne reproduit que les passages qui l'aident à reconstituer l'historique d'un journal. Il

1. N'oublions pas de mentionner l'utile *Table alphabétique*, qui contient cent quarante pages, chacune sur deux colonnes.

ne divise pas sa matière arbitrairement ; il la partage scientifiquement en six périodes qui correspondent chacune aux phases mêmes de l'histoire de la presse, et il suit rigoureusement l'ordre chronologique (de la convocation des États-généraux à la chute de Louis XVI ; du 10 août au 8 thermidor ; du 8 thermidor au 13 vendémiaire ; du 13 vendémiaire au 18 fructidor ; du 18 fructidor au 27 nivôse). On ne recommencera pas sur ce point le travail de M. Tourneux. Lisez, par exemple, les pages relatives au *Postillon* de Calais (ou mieux par Calais) et à ses nombreuses contrefaçons ; que de lectures supposent ces simples notices, et que de temps, que de patience il a fallu pour débrouiller toutes les concurrences ! Que de labeur a dépensé M. T. pour se reconnaître et s'orienter parmi les trois *Amis du roi*, les six ou sept faux *Amis du peuple*, les trente *Journal du soir*, les différents *Courrier universel*, les dix *Père Duchesne* de toutes nuances ! Trois paragraphes de ce chapitre sur la presse ont été réservés aux pamphlets politiques qui ne sont pas périodiques et ne se rattachent pas à une circonstance particulière, ainsi qu'aux deux *Père Duchesne* de Lemaire et de Hebert et à leurs innombrables parasites, aux almanachs et annuaires. M. T. n'a pu naturellement élucider l'histoire à tout jamais embrouillée et confuse des imitations et contrefaçons du *Père Duchesne ;* mais il a trouvé beaucoup de pièces que Brunet avait ignorées ou mal classées, et il reproduit le fac similé des vignettes qui permettent de distinguer plusieurs séries de ces feuilles populaires. Remarquons encore qu'il a recherché les noms des rédacteurs des journaux et qu'il a comblé plusieurs lacunes du *Dictionnaire* de Barbier, découvert les auteurs d'une foule d'écrits, comme l'auteur du premier *Père Duchesne* (de la rue du Vieux-Colombier) et celui du plus important des *Jean-Bart*, — l'abbé Jean-Charles Jumel et L.-M. Henriquez. — Enfin, il donne dans les dernières pages un Index des journaux qui satisfait à toutes les recherches et mentionne les intitulés, soit uniques, soit successifs ; le *Républicain* de Charles Duval y figure sous ce premier titre et sous les treize autres qu'il a pris tour à tour.

M. Tourneux publie également un important recueil de procès-verbaux de la Commune du 10 août. On sait que les originaux ont péri en 1871. Ils avaient été consultés par Michelet, par Granier de Cassagnac, par Ternaux, par Hamel, par Barrière, par Buchez et Roux. Mais Barrière n'a publié que les séances du 11 août au 10 septembre, en remplaçant la plupart des noms par des initiales, et, si Buchez et Roux ont publié les séances jusqu'au 12 juin 1793 et s'ils ont imprimé les noms en toutes lettres, ils ont résumé nombre d'arrêtés et supprimé les actes purement administratifs. M. T. nous donne aujourd'hui un autre texte qui diffère de ceux qu'on connaissait déjà ; c'est un manuscrit, trouvé par M. Aulard, dans les papiers de Chaumette et intitulé : « Extraits des procès-verbaux de la Commune du 10 août. » Ce manuscrit est, non pas de Chaumette, mais sans doute d'un ami, d'un colla-

borateur qui choisissait à sa guise dans les matériaux; l'anonyme, en effet, dit tantôt, sans autre explication, qu'il n'a pas copié la séance du 30 août, tantôt qu'il n'a pas copié les séances de la fin de septembre et du mois de janvier, parce qu'elles ne semblent pas lui présenter rien de fort intéressant, et il lui arrive de ne rappeler que sous la forme la plus brève un grand nombre des décisions de la Commune. En tout cas, son travail a sa valeur, et bien qu'il ne donne que les séances du 10 au 30 août, du 1er au 15 septembre, des 20 et 21 janvier, du 24 mai au 1er juin, il complète la version de Barrière et celle de Buchez et Roux; les travailleurs ont trois textes — et ce seront sans doute les seuls qu'on aura jamais — sur lesquels ils peuvent étudier les premières délibérations de la fameuse assemblée. M. Tourneux a eu un instant l'idée de placer le texte de Barrière-Buchez en regard du texte nouveau; mais, dit-il, « l'interversion des paragraphes et les autres variantes notables de rédaction eussent rendu la tâche plus fastidieuse pour l'éditeur que profitable pour le lecteur, et j'aurais eu bien plutôt à noter les passages où il y a similitude que ceux où il y a divergence; d'ailleurs, M. Sigismond Lacroix s'acquittera plus tard de cette comparaison critique dans son grand recueil des *Actes de la Commune* » (p. v-vi). Il s'est attaché surtout à identifier les personnages cités dans les procès-verbaux, et il y a réussi. En appendice, il groupe divers documents qui se trouvaient mêlés au texte ou annexés à la fin du manuscrit, et qui devaient évidemment servir de pièces justificatives; ce sont surtout des adresses de municipalités et de sociétés populaires de la province. Il a fait reproduire au frontispice du livre la médaille commémorative du 10 août que l'assemblée avait demandée au graveur Duvivier, dans sa séance du 22 (p. 51). Un index des noms cités (p. 193-200) termine la publication [1].

Le cinquième volume des *Papiers* de Barthélemy était presque achevé au moment où mourut l'éditeur, Jean Kaulek — à qui M. Girard de Rialle rend dans l'avant propos un hommage mérité. Il comprend deux années et va de septembre 1794 à septembre 1796. On y remarquera tous les documents qui concernent la paix de Bâle, les premières négociations engagées par le major de Meyerinck et par Harnier, les instructions du Comité à Barthélemy (p. 50-57), la correspondance active qui s'échange entre Paris et Bâle, entre le Comité et Barthélemy, et qu'on a bien fait de reproduire intégralement, le projet de traité et le texte définitif de cette paix qui « produit un effet prodigieux » (p. 175), la lettre de Gœrtz qui félicite Hardenberg d'avoir ménagé à la Prusse un si beau rôle « dans le moment le plus critique et le plus disgracieux » et d'avoir fait de Frédéric-Guillaume l'arbitre de l'Allemagne (p. 213), la convention relative à la neutralisation du nord

1. Recordon (p. 146), manque à cet index, et p. 198, il faudrait qualifier Luckner de maréchal et non de général.

de l'Allemagne (p. 270-275), les conversations entre Barthélemy et Hardenberg sur la pacification générale, les récriminations du Comité sur « le système très suivi de ménagements et d'égards » que la Prusse observe envers les ennemis de la France (p. 402), les griefs de Barthélemy contre Hardenberg qui déguise ou supprime dans ses rapports à Berlin tout ce qui contrarie ses idées ; — aussi, dit le négociateur, est-il nécessaire « que nous arrivions au ministère prussien par un autre canal et que Caillard soit rendu le plus tôt possible à son poste; nous serons dispensés de passer par une filière peu exacte et passionnée » (p. 412 et 464), — les plaintes réciproques sur la violation de la ligne de démarcation, etc. La table analytique du volume a été dressée par M. Tausserat [1].

Le deuxième volume des documents relatifs à l'*Alsace pendant la Révolution française* est dédié par l'éditeur, M. Rodolphe Reuss, à M. Gabriel Monod, son ami. Le premier avait été dédié à M. Gaston Paris. « Permettez-moi, dit M. Reuss à M. Monod, de faire succéder aujourd'hui votre nom à celui de l'homme de cœur et du savant d'élite pour lequel nous professons tous deux une affection respectueuse. Voilà plus d'un quart de siècle que nous marchons ensemble dans la même carrière. Nous nous sommes trouvés d'accord pour penser et pour dire que l'histoire se dégradait en servant les partis, qu'elle avait à recueillir et à vérifier les idées et les faits du passé, par une enquête impartiale et patiente, sans songer au présent ou, du moins, sans essayer d'accommoder les résultats de l'enquête aux goûts changeants et aux passions du jour. » M. Reuss est fidèle à cette méthode dans ce deuxième volume comme dans le premier. Il a emprunté les pièces qu'il publie à la longue série des *Actes de la municipalité* de Strasbourg (fascicules 167 à 266 et liasses 437 à 453). Son recueil commence au mois de janvier 1790 et s'arrête au 21 janvier 1793, date mémorable non pas seulement à cause de l'exécution de Louis XVI, mais parce qu'alors débute pour Strasbourg une période nouvelle, l'ère révolutionnaire proprement dite, l'époque jacobine inaugurée par les représentants Couturier et Dentzel — qui, ce jour-là, prononcent la dissolution de la municipalité légale, nomment maire le savoyard Monet et confient le pouvoir aux meneurs du club. M. R. a tâché de reconstituer tout d'abord la correspondance officielle du député de Strasbourg à la Constituante,

---

1. On aurait pu laisser de côté les lettres de Merlin de Thionville, déjà imprimées dans la correspondance publiée par Jean Reynaud ; lire Borck et non *Borg* ; Chasseloup et non *Chasselou* (c'est Chasseloup-Laubat) ; Dalberg et non *Dahlberg* ; Encke et non *Emke*; Flayelle et non *Flayel* ; Forster et non *Foster* ; Helder et non *Heldst*; Legat et non *Legatt* ; Loucadou et non *Lucadon* ; Mombach et non *Monbach* ; Rüchel (*Rugel*) ; Wolframsdorf (*Wolframesdorff*) ; — p. 25-26, le *Schmitt* (que Reynaud imprime Schmitz) ne doit être autre que Schmerz, d'autant qu'il est de Kreuznach ; — p. 244-245, la lettre du 12 mai 1795, non signée, datée de Hambourg, est évidemment du maître de chapelle Reichardt qui y parle de « son journal *la France* ».

Schwendt, qui était resté seul à Paris après la démission de Türckheim, et, comme il dit, si toutes les lettres de Schwendt et toutes les minutes des réponses de la municipalité n'ont pas été conservées, l'impression qui se dégage des documents reproduits dans ce deuxième volume est parfaitement nette. Strasbourg, quoique déchu depuis la capitulation de 1681 de toute indépendance sérieuse, reste attaché aux souvenirs de sa vieille organisation et ne voudrait pas perdre d'un coup ce qui lui reste encore de son gouvernement local au point de vue économique, politique et financier. Mais, en somme, les représentants de la ville sont résolus à faire tous les sacrifices pour assurer la sécurité, la liberté de la France et empêcher tout dissentiment, toute division qui « rendrait ce bel empire la proie de ses ennemis » (p. 21). Ils s'attachent avec ardeur et, suivant l'expression de M. Reuss, avec « un idéalisme presque naïf » aux grands principes de liberté et de fraternité ; ils envisagent avec effroi et repoussent avec horreur « tout ce qui pourrait favoriser une contre-révolution qui ferait couler le sang français » (id. p. 28) ; bref, au moins pour la plupart, et ainsi que dit encore M. Reuss. ils sont libéraux et progressistes, et, comme écrit la municipalité dans une adresse à la constituante, la commune de Strasbourg ne cesse de donner des preuves de son dévouement (p. 83), n'hésite pas à renoncer à ses privilèges, regarde cette renonciation comme une offrande faite à la patrie commune (cf. p. 13). On n'a pas malheureusement pour la durée de l'assemblée Législative et de la Convention une correspondance officielle des représentants de Strasbourg, pareille à celle de Türckheim et de Schwendt avec le magistrat pendant les sessions de la Constituante. Et, d'ailleurs, cette correspondance pouvait-elle exister, puisque les députés étaient désormais députés du Bas-Rhin, et non de Strasbourg, et qu'ils furent, sous la Convention, hostiles à la municipalité strasbourgeoise ? Mais, outre les lettres de Schwendt (où l'on notera des particularités curieuses sur l'affaire des juifs, sur la question de déclarer Strasbourg ville franche, le régime et l'impôt du tabac), M. R. nous a donné des pièces intéressantes, tirées des archives. Les unes caractérisent les personnages marquants de cette époque, et notamment Dietrich qui exerçait alors sur l'Alsace une sorte de dictature morale. Les autres précisent certains détails, comme les manœuvres employées par les « aristocrates » pour soulever la garnison de Strasbourg, semer la défiance et provoquer l'anarchie, comme la proposition d'un enseignement primaire gratuit (p. 206) ou d'un institut des hautes sciences (p. 226), et éclairent les conflits qui déchiraient les deux départements du Rhin, et surtout la crise religieuse : il n'y a peut-être pas de province de l'ancienne France, assure justement M. Reuss, où l'on puisse mesurer aussi clairement qu'en Alsace la profondeur du schisme que la constitution civile du clergé amena dans la nation, où l'on puisse voir aussi aisément comment s'accentua le malentendu, comment s'enflammèrent les haines, comment l'abîme se creusa entre

les jacobins et les contre-révolutionnaires. Il fallait faire un choix entre les pièces innombrables que M. R. avait à sa disposition, entre tant de brochures, feuilles volantes, affiches officielles sorties des presses de Strasbourg, d'Offenbourg, d'Ettenheim et autres lieux. M. R. a négligé avec raison tous les factums que Heitz a reproduits ou analysés dans ses trois recueils *(Notes sur Schneider, Sociétés politiques, Contre-révolution)*, et il n'a donné que les documents qu'il a cru inédits, et, entre autres, les adieux de Ruttenberg aux gardes nationales de Strasbourg, la délibération prise contre le journaliste Laveaux, les plaintes du ministre Servan à la Morlière et de Roland à Dietrich, la missive où Champy raconte l'accueil qu'a reçu la protestation du parti constitutionnel strasbourgeois contre le 20 juin, l'adresse des Strasbourgeoises offrant un drapeau aux volontaires et leur promettant des couronnes (p. 321-323), les lettres, proclamations et autres pièces qui marquent les péripéties de la situation politique, la chute de Dietrich et de ses partisans, le triomphe de Schneider et des jacobins du Miroir. M. Reuss a mis au bas des pages des notes indispensables à ceux qui ne connaissent qu'en gros les choses de l'Alsace révolutionnaire, et on le louera de sa sobriété. Il s'est contenté de fournir des matériaux qui seront utiles aux historiens et nous souhaitons qu'il puisse publier plus tard en un troisième volume avec le même soin et la même conscience les pièces des années 1793-1795 qui ne se trouvent ni dans le *Livre bleu* ni dans Heitz [1].

A. C.

---

319. — René DOUMIC. **La vie et les mœurs au jour le jour.** Paris, Perrin, 1895. In-8o, 313 p. 3 fr. 50.

M. René Doumic a réuni sous ce titre quelques-uns de ses articles du *Journal des Débats*. En un style léger, brillant, acéré, le critique traite une foule de sujets, non seulement les ridicules de notre époque, mais des questions intéressantes de morale et d'art. Il se moque des *snobs* qui ne comprennent rien à ce qu'ils font profession d'admirer, de l'*interview*, du « Congrès des poètes », d'un romancier qui se vante dans ses voyages en terre étrangère de représenter la littérature française, des agités et affairés qui n'ont qu' « une existence pleine de jours, vide

---

1. P. 22, lire plutôt Des Broches et Du Haffront que *d'Ebroche* et *du Huffont*; — p. 239, le Choisy dont il est question, avait commandé à Landau et allait commander à Lyon (où il fut remplacé par du Hallot), puis à Avignon ; — p. 265, quels sont les « prétendus méfaits » du 6e bataillon de chasseurs ? Ce bataillon tenait garnison à Colmar où son commandant O' Meara avait excité les soupçons en fréquentant les aristocrates de la ville et en menaçant de licencier le 1er bataillon des volontaires du Doubs (lettre de Berthelmy à Châles, 22 août 1793) ; — p. 319, le Malet cité ici est le fameux conspirateur.

d'idées » et « meurent sans avoir vécu », après n'avoir « étreint que des apparences ». L'article *sur une exposition de portraits* (celle des écrivains et des journalistes du siècle) est tout plein de réflexions ingénieuses, très joliment exprimées, et nous semble le joyau du volume (pp. 139-186). M. Doumic use volontiers de l'ironie, et il manie supérieurement « cette façon polie de montrer que nous ne sommes pas dupes ».

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. l'abbé BEURLIER vient de faire paraître : *Le Chartophylax de la grande église de Constantinople;* Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895; 17 pp. in-8° (extrait du *Compte rendu du troisième Congrès scientifique international des catholiques*). La première partie de cette étude a un intérêt philologique; on y trouvera des renseignements sur la forme des manuscrits au VIIe siècle, sur la falsification des documents, sur la matière des volumes (le procès-verbal du Ve Concile est sur papyrus, la copie sur parchemin), sur le contenu de la bibliothèque du patriarcat à la même date (voir le catalogue dressé p. 7, notes 4 et 5), sur la diplomatique patriarcale. La suite du mémoire relève de l'histoire du droit, canonique et civil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juin 1895.

M. Gauckler écrit de Tunis, 12 juin, pour remercier l'Académie de lui avoir alloué une somme de 2,000 francs sur la fondation Piot. Le chantier de fouilles qu'il dirige à Oudna est, à l'heure actuelle, en pleine activité; la villa romaine, dont il avait reconnu l'existence, est aujourd'hui entièrement déblayée, et les premiers résultats obtenus permettent d'espérer le succès complet de la campagne qu'il vient d'entreprendre.

L'Académie décerne le prix Volney à M. Wilhelm Thomsen, professeur à l'Université de Copenhague, pour son ouvrage intitulé : *Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Ienisséi.*

Sur le rapport de M. Louis Havet, le prix Saintour est partagé entre MM. Bérard (*De l'origine des cultes Arcadiens*) et Clerc (*Les Métèques athéniens*).

M. Foucart commence la seconde lecture d'un mémoire sur le personnel des mystères d'Eleusis : les Eumolpides, les Kéryces et les autres familles sacrées attachées au culte de Déméter et de Coré.

M. Louis Havet examine quelques points mal élucidés de l'orthographe latine. La confusion entre *b* et *v* fréquente dans les bas siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos éditions et nos dictionnaires. Il faut écrire par *ba*, et non par *va*, le mot *vulba*, matrice; les formes françaises *vulve*, *vulvaire*, *vulvite* reposent sur un primitif latin incorrect. Inversement, il faut écrire par *ve*, et non par *be*, le nom d'homme étrusque *Vivenna*. On s'est imaginé qu'un mauvais orateur, un aboyeur du forum, s'appelait un enragé, *rabula;* en réalité, l'expression latine signifiait une voix enrouée, et elle s'écrivait *ravula* ou *ravola*.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur la déesse Tanit et le culte de Déméter et de Perséphone à Carthage.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

No 28 — 15 juillet — 1895

320. — P. Foucart. **Recherches sur l'origine et la nature des Mystères d'Éleusis.** Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXV, deuxième partie. Paris, Klincksieck, 1895. In-4, 84 p. Prix : 3 fr. 50.

Ce mémoire offre toutes les qualités de précision et de lumineuse ordonnance qui distinguent les trop rares travaux du même auteur. A la différence de ceux-là, il aboutit à des conclusions d'une singulière hardiesse. Mais ces conclusions, vraies ou fausses, sont fondées sur des observations fines et en partie neuves, qu'il convient d'abord de résumer exactement.

Les Égyptiens ont été en rapports avec les populations de la mer Égée et les ont soumises à leur domination dès la XVIII[e] dynastie ; il est probable qu'elles passèrent sous l'empire des Pharaons en même temps que les Phéniciens, leurs premiers maîtres (p. 6). Les poèmes homériques attestent que les Grecs avaient une certaine connaissance de l'Égypte; l'archéologie nous montre, antérieurement à la guerre de Troie, des produits égyptiens parmi les vestiges de la civilisation mycénienne. L'idée d'un empire égyptien établi dans le bassin de la mer Égée et sur une partie des côtes, entre le xvii[e] et le xiii[e] siècle avant J.-C., doit nous réconcilier avec les traditions grecques qui font interve- de très bonne heure les Égyptiens en Grèce. Or, les Grecs ont cru que Déméter était identique à Isis; pourquoi n'auraient-ils pas été dans le vrai? « Étant donné, en effet, un peuple d'une civilisation avancée en contact avec des tribus à demi barbares, il est certain que celles-ci emprunteront à cette race supérieure une partie de sa religion. » (p. 13). Du reste, Déméter introduit en Grèce les céréales, qui n'y sont pas indigènes ; c'est donc qu'elle est vraiment venue du dehors. Mais on peut préciser davantage, en comparant le culte de la Déméter éleusinienne à celui d'Isis d'après les sources égyptiennes; les ressemblances qui

nous frappent ne sont pas superficielles, mais essentielles. «Toutefois, il ne faudra pas chercher dans Déméter une reproduction exacte d'Isis. Les Grecs ont beaucoup emprunté, mais ils n'ont jamais copié. »

Les analogies mises en lumière par M. Foucart peuvent être présentées commodément sous forme de tableau :

Égypte.	Grèce.
1. Isis est une déesse agricole qui a trouvé l'art de cultiver le blé et l'orge, qui a donné aux hommes les premières lois.	1. Déméter est la déesse de l'agriculture; elle introduit aussi une vie plus civilisée, mieux réglée par les lois (καρποφόρος, θεσμοφόρος).
2. Osiris parcourt la terre en civilisant les hommes.	2. Triptolème est envoyé par la déesse pour porter le blé chez les hommes.
3. Il y a des mystères nocturnes à Saïs, où l'on représente les malheurs d'un dieu appelé par les profanes Osiris. Les mystères d'Isis sont mentionnés par Plutarque et dans les Φιλοσοφούμενα.	3. Déméter est la déesse qui initie les hommes aux mystères, c'est-à-dire qui leur donne la confiance pour la vie future.
4. Les « amakhou » sont les clients, les fidèles d'un dieu, qui les reçoit après la mort dans son empire, sans acception de mérite ou de démérite.	4. Pour les initiés grecs, le prix de l'initiation est le bonheur dans la vie future, sans acception de mérite ou de démérite.
5. La religion isiaque est fondée sur la conception d'un couple divin, Isis et Osiris.	5. Dans le culte éleusinien primitif, on ne trouve pas deux déesses, mais un dieu et une déesse.
6. Le prêtre égyptien doit être *mā χhrôou*, juste de voix.	6. L'hiérophante doit avoir une voix juste, il doit être εὔμολπος.
7. L'usage égyptien des noms secrets des dieux se rattache à l'idée que le nom de l'individu donne prise sur lui.	7. Les noms des dieux invoqués dans les mystères sont des noms secrets, usage dont la signification est oubliée en Grèce.
8. Isis, sur une barque de papyrus, cherche les membres d'Osiris jetés dans le Nil.	8. Un fragment de comptes d'Éleusis pour 420 mentionne une barque, ἄκατος, que l'on mettait à flot [1].

En résumé, sur huit analogies, trois sont d'ordre général (1, 2, 5); les cinq autres se rapportent à la célébration des mystères, c'est-à-dire à des faits que nous connaissons seulement par des textes postérieurs au VIe siècle.

Quelle est la nature et la portée des révélations faites aux initiés dans la salle du τελεστήριον à Éleusis ?

La fidèle observation des *rites*, c'est-à-dire d'usages destinés à concilier aux hommes la faveur des dieux, constituait toute la religion grecque (p. 41). Ces rites, à Éleusis, étaient des formules et des formalités dont les deux familles des Eumolpides et des Kéryces avaient le secret. L'initiation était donc une révélation, qui comprenait trois parties: des rites (δρώμενα), des exhibitions (δεικνύμενα), des paroles (λεγόμενα).

Les rites sont des représentations des légendes divines. A Éleusis, c'est le rapt de Coré et les courses de Déméter, avec des épisodes secrets

1. M. F. ne présente ce dernier argument que sous réserves, le texte sur lequel il se fonde étant très mutilé.

touchant l'accueil fait à la déesse (Baubo, Céléus); c'est aussi l'hiérogamie de l'hiérophante et de la prêtresse de Déméter, l'épi de blé moissonné et présenté en silence.

Les exhibitions portent sur les objets sacrés que possédait la famille des Eumolpides. Nous ne savons pas en quoi ils consistaient.

Les paroles, τὰ λεγόμενα, étaient prononcées par l'hiérophante et ne devaient par être révélées (ἀπόρρητα). Ici se place une belle découverte, ou, pour dire le moins, une très séduisante hypothèse de M. F. Dans le culte égyptien, on donnait aux défunts un itinéraire qui leur permettait d'échapper aux fournaises et aux lieux d'anéantissement : c'est le *Livre des Morts*. « C'était une leçon du même genre qui, dans les veilles sacrées d'Éleusis, expliquait les tableaux des demeures souterraines..... L'hiérophante révélait la route à suivre, les dangers à éviter, les noms véritables des divinités amies et ennemies, les paroles à prononcer pour avoir accès dans telle ou telle partie » (p. 63). Il n'y avait donc pas d'enseignement dogmatique, mais une instruction essentiellement pratique; elle avait pour objet de mettre l'homme en état de se tirer d'affaire lorsqu'il arriverait dans la demeure d'Hadès. A Éleusis, elle était orale ; mais on trouve consignée par écrit une instruction analogue sur les tablettes d'or des tombes de Pétilie, de Thurii et de Crète, qui se rattachent à l'école des Orphiques, égyptienne d'origine comme la religion d'Éleusis.

Quelles phases successives a parcouru cette religion? « Vers le XVIe ou le XVIIe siècle avant notre ère, des colons ou des fugitifs venus d'Égypte apportèrent, en Argolide et en Attique, le culte d'Isis et d'Osiris » (p. 75) Les indigènes adoraient la Terre, divinité sans personnalité qui céda le pas à l'Isis égyptienne ou se confondit avec elle. A Éleusis, Isis et Osiris devinrent le Dieu et la Déesse, présidant à l'agriculture et régnant sur le monde souterrain. Dès le XIe siècle, date des migrations ioniennes dans l'Archipel, la déesse du couple primitif d'Éleusis s'était dédoublée en Déméter et Coré; le dieu anonyme était devenu Zeus Eubouleus. Mais la direction des cérémonies, le droit de sacrifier et d'initier appartiennent à la prêtresse de Déméter; il n'y a pas d'hiérophante et les hommes sont exclus des cérémonies (p. 79). Tout cela change après la chute de la royauté athénienne; alors apparaissent les Eumolpides et les Céryces, en possession des objets sacrés des déesses ; alors, en qualité d'hiérophantes et de dadouques, les membres de ces familles président aux cérémonies sacrées où les deux sexes sont admis (p. 80). L'esprit des cérémonies change et se raffine. « L'initiation exige des purifications et un enseignement préparatoire; elle garantit à celui qui l'a reçue une vie heureuse dans le royaume souterrain. » En même temps, la légende divine s'est développée. Zeus Eubouleus est relégué au second rang, mais se retrouve sous les noms d'Eubouleus, de Pluton, de Dionysos; quant à Iacchos, c'est un nouveau venu qui ne fut jamais qu'un étranger à Éleusis.

Cette seconde phase des Éleusinies s'explique par une nouvelle importation d'idées égyptiennes. Des sages grecs du VIIe siècle rapportèrent d'Égypte les éléments de la topographie infernale, alors que les « fugitifs ou colons égyptiens » du XVIe siècle n'avaient introduit en Grèce que le culte de la déesse agricole. Grâce aux sages, les recettes de l'eschatologie égyptienne s'introduisirent dans le culte éleusinien. La doctrine des mystères sur la vie future n'est donc pas sortie par un développement naturel et progressif du culte grec d'Éleusis ; elle fut empruntée à l'Égypte et ajoutée à la partie déjà acceptée et popularisée de la religion d'Isis-Déméter. « A la même époque, l'influence religieuse de l'Égypte donna naissance à l'école orphique ; mais celle-ci se développa librement, se fractionna en sectes, tandis que la doctrine des mystères se fixa de bonne heure dans une religion adoptée par l'État » (p. 84).

Après ce résumé — d'autant plus fidèle que j'ai souvent transcrit les phrases mêmes de l'auteur — il est permis de discuter quelque peu.

La théorie de M. F. comprend deux parties, l'une portant sur l'origine, l'autre sur la nature des mystères. Les mystères, tels qu'ils existent à l'époque classique, résultent de la superposition de deux religions isiaques importées, l'une essentiellement agricole, l'autre plus particulièrement mystique. A cette époque aussi, le caractère le plus important de l'initiation est une sorte de mise en tableaux du *Livre des morts* égyptien, accompagnée de commentaires oraux. Plus anciennement, nous ne trouvons qu'un symbolisme élémentaire et grossier.

On entrevoit tout de suite l'objection : à quoi sert l'hypothèse de la première migration égyptienne ? Si M. F. s'était contenté de dire qu'au VIIe siècle, ou déjà au VIIIe ou au IXe, la Grèce, sortant de son premier *moyen âge*, s'est ouverte très largement aux influences du dehors, on ne pourrait qu'être d'accord avec lui, tout en se demandant si les influences égyptiennes ne se sont pas exercées par l'entremise des colons ioniens de l'Egypte, comme les influences assyro-babyloniennes par celle des Ioniens de l'Asie Mineure. On conçoit sans peine, vers ce temps-là, qu'un Grec revenant d'Égypte ait *égyptisé* le rituel secret d'Éleusis. Mais quand il est question de la religion d'Isis et d'Osiris introduite dans la Grèce préhomérique par l'effet de la domination des Égyptiens ou des Phéniciens dans la mer Égée, M. F. me permettra de douter au nom de l'archéologie, dont il a lui-même invoqué le témoignage.

Lorsqu'un peuple policé entre en contact avec un peuple de demi-sauvages — c'est ainsi que M. F. se figure les Grecs du XVIe siècle — il leur apporte, comme les Romains aux Gaulois, des dieux, une écriture, une industrie. Or, le résultat le plus clair des études récentes sur la Grèce mycénienne, c'est que le fond de sa civilisation n'est pas égyptien. Ses dieux ? mais nous les connaissons par les gemmes insulaires, où il n'y a ni un Apis, ni un Anubis, ni une Isis — pas plus, du reste, qu'un Gilgamès, un Eabani ou une Istar. Son écriture ? mais M. Evans

vient de montrer (M. F. ne pouvait le savoir encore) qu'elle se rattachait aux syllabaires chypriote et hittite, n'ayant rien de commun avec les hiéroglyphes égyptiens. Son industrie? mais les armes, les vases de Mycènes ne sont pas ceux de l'Egypte et, pour n'insister que sur un point, la fibule, familière aux Mycéniens, est inconnue sur les bords du Nil.

M. F. dit que les céréales n'étant pas indigènes en Grèce, Déméter, qui passe pour les y avoir introduites, devait être une divinité étrangère. Mais, d'abord, nous ne savons pas où les céréales sont indigènes; M. F. prête à M. de Candolle, touchant leur origine mésopotamienne, une assertion qui est singulièrement atténuée par le contexte et qui, d'ailleurs, n'a que la valeur d'une opinion. En second lieu, la thèse de M. F. l'obligerait à placer l'introduction des céréales en Grèce au XVIIe siècle seulement. Mais cela est démenti de la façon la plus formelle par la stratigraphie d'Hissarlik, où le blé paraît dans la *ville brûlée* de Schliemann, antérieure, probablement de beaucoup, à l'an 2000 (cf. *Journal of hellenic Studies*, t. XIV, p. 326). En disant que les anciennes stations lacustres de la Suisse, où l'on trouve également des céréales, sont également fort antérieures à cette date, je ferai peut-être sourire M. Foucart; mais il faut bien en prendre son parti et reconnaître que l'humanité et la civilisation sont vieilles, ailleurs encore que là où des documents écrits en font foi.

Il n'y avait pas de mystères qu'à Éleusis. On en connaissait de fort anciens en Thesprotie, en Arcadie, à Samothrace. Ceux de Cnosse en Crète passaient pour les plus anciens de tous; c'est de là, disait-on, que Déméter, enseignant la culture du blé, passa en Attique, en Sicile, en Égypte. Discuter cette prétention des Crétois nous entraînerait trop loin; contentons-nous d'ajouter une observation. Si l'explication de M. F. vaut pour Éleusis, elle doit également se vérifier pour Samothrace; or, Hérodote, qui connaissait l'Égypte, dit expressément que les mystères des Cabires sont pélasgiques (II, 51). Un autre passage de cet historien (III, 37) paraît prouver que vers le VIIIe siècle les Cabires, eux aussi, *s'égyptisèrent*, peut-être par l'entremise des Phéniciens. C'est ce que l'on constate également pour Éleusis et ce que M. F. a parfaitement montré. Mais au dessous de cette couche égyptienne ou phénicienne — car l'influence directe de l'Égypte est toujours difficile à admettre — il y avait un fond indigène que M. F. est porté à méconnaître. Ce fond, comme celui de l'orphisme, est thraco-phrygien, thraco-pélasgique, tout ce que l'on voudra, mais il est *européen*. M. F. ne s'est pas encore fait à l'idée qu'il existe une très vieille civilisation européenne, et même une très vieille philosophie européenne, dont le druidisme est une épave à l'époque historique. Cette civilisation nous a été révélée par l'archéologie dite préhistorique qui, grâce à Schliemann, donne aujourd'hui la main à l'histoire... Je devrais peut-être dire qu'elle la lui tend, et que l'histoire n'est pas bien empressée

de la prendre; je crains que M. Foucart ne me contredise pas là-dessus.

Salomon REINACH.

---

321. — Claudii GALENI **Proterptici quæ supersunt** edidit G. KAIBEL. Berlin, Weidmann, 1894; IX-62 p.

Il n'y a plus de manuscrits du *Protrepticus* de Galien; on ne sait pas sur quel manuscrit a été faite l'Aldine (1525); les deux manuscrits de Goulston (1640) sont perdus ou égarés : les éditions modernes doivent donc se faire avec le seul secours des anciennes. M. Kaibel a pris pour base de la sienne l'édition aldine, comme il convient, en tenant compte des corrections de Cornaro et de quelques critiques modernes, et principalement des annotations du médecin Frédéric Jamot. L'édition de ce dernier (1583) est accompagnée d'une reproduction de la traduction latine d'Érasme, et il n'est pas douteux que Jamot ne s'en soit servi pour émender certaines leçons et corriger les fautes assez nombreuses de l'Aldine. M. K. aurait donc quelque peu surfait le talent de critique de Jamot, s'il est vrai que ses corrections lui ont été suggérées par la traduction d'Érasme; or il me semble résulter, d'une comparaison attentive entre cette traduction [1], le texte de l'édition princeps et les corrections de Jamot, que ces dernières, à une ou deux près, se rapportent exactement à la version du savant hollandais; et cette coïncidence ne peut s'expliquer que si l'on admet que Jamot a corrigé le texte avec la traduction d'Érasme sous les yeux. Érasme aurait-il donc corrigé lui-même, sans le dire, au fur et à mesure qu'il traduisait? M. K. a passé la question sous silence; mais elle ne manque ni d'importance ni d'intérêt, et il serait bon de savoir jusqu'à quel point les corrections de Jamot sont personnelles. M. K. en a admis un certain nombre dans son texte, naturellement toutes celles qui rectifient de simples fautes typographiques, comme p. 1, 15 ἀνάσκητος (ἀνάσχ.), 21, 5 ἐρίσας (ἐρείσ.), ainsi que plusieurs corrections du même genre dues à l'édition de Bâle; il a également reçu quelques lectures de Willet (1812) : 4, 16 ἀπολείποντες pour ἀπολιπόντες, 16, 10 πέρα pour παρά, qui viennent sûrement d'Érasme [2], et κορυβαντιῶντος 16, 7 (pour -τες), qui pourrait bien remonter à Érasme également, si j'en juge par la ponctuation de mon exemplaire; enfin, il a corrigé lui même quelques passages, en expliquant ses restitutions dans une *mantissa* qui suit le texte. Mais je dois dire que pour une

---

1. La première, publiée immédiatement après l'apparition de l'Aldine, et devenue extrêmement rare, dont je possède un exemplaire (au recto de la dernière page *Parisiis apud Jodocum Badium. Calend. Juniis. Anno. M.D.XXVI*). Elle est précédée d'une épître dédicatoire d'Érasme (*Basileæ. IIII. Calend. Maias. Anno M.D.XXVI*). Je ne la trouve pas mentionnée dans Brunet.

2. Sa traduction est réimprimée dans l'édition de Willet.

bonne partie elles ne me satisfont pas; plusieurs même ne me semblent aucunement nécessaires. Il faut laisser à Galien la responsabilité de ἐργάτην 3, 7 et ne pas chercher à le corriger ni en εὑρετήν ni autrement; 4, 10 ἅρπαγες πολλοί, <οἱ> δέ... repose sur une série de subtilités (p. 29 suiv.); 8, 31 κακὸς ὢν pour κακῶν n'est rien moins que satisfaisant; 9, 20 l'addition de ἐκεῖνον (Wilamowitz) est superflue et détruit la construction normale de la phrase, que M. K. ne saisit pas. J'abrége; je ne puis que répéter ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire souvent : il ne suffit pas de dire : « ceci ne va pas, cela n'est pas intelligible »; car ce que vous, critique, ne comprenez pas, est fréquemment compris par d'autres, et ces autres sont justement fondés à vous reprocher de changer, parfois en plus mal, un texte par lui-même très grammatical et très clair. Ce n'est pas que M. K. n'ait apporté d'heureuses rectifications : 16, 14 οἷοί τ' εἶναι (εἰσί), 18, 3 συγγενῶς (εὐγ.), surtout Ἀντισθένης 6, 17 pour Δημοσθένης qui n'a rien à faire ici; 19, 16 l'addition de θαυμάζεσθαι est bonne, mais me semble due à Érasme, qui le traduit; il en est de même des conjectures καί pour ἤ 8, 30 et τὰς στρωμνάς pour τὴν στρ. 11, 12; mais, comme je l'ai dit, tout n'est pas également bon, et il y a dans le travail de M. Kaibel à prendre et à laisser. L'édition est soignée, consciencieuse; malgré certaines erreurs, elle me paraît être la meilleure que nous ayons actuellement.

My.

---

322. — **Kleine Schriften** von Alfred von GUTSCHMID. Herausgegeben von Franz RÜHL. V Band. Schriften zur rœmischen und mittelalterlichen Geschichte und Literatur. Leipzig, Teubner, 1894. XXXII-768 pp. Prix : 24 M.

Ce cinquième volume s'ouvre par une notice biographique de Gutschmid due à M. Rühl. Elle est très intéressante et fait bien connaître l'activité du professeur et de l'écrivain, en apparence dispersée sur un grand nombre d'objets, en réalité concentrée sur un domaine restreint, mais qu'il voulait connaître complètement et profondément. Quand il suivait de près les progrès de l'assyriologie ou qu'il cherchait à restituer l'œuvre de Trogue Pompée, il poursuivait un même but, la connaissance de l'Orient antique à l'aide de tous les documents soumis à une critique sévère. C'est ce qu'on voit peut-être encore mieux, en observant, dans la bibliographie dressée par M. Rühl, le développement des publications de Gutschmid.

Les deux pièces de résistance du présent volume sont, d'abord cette reconstruction des deux premiers livres de Trogue Pompée, dont je viens de parler, puis une très longue étude sur le Διαμερισμὸς τῆς γῆς. Le travail sur Trogue Pompée est complètement inédit. Pour chacun des deux livres, G. procède de même : il en rétablit le contenu d'après Justin, qu'il compare avec Jordanès à propos du livre II; il étudie les sources : Hérodote, Ktésias, Hellanikos, Charon de Lampsaque,

Deinon, plus ou moins directement, pour le premier livre; Ephore pour l'ancienne histoire d'Athènes, dans le second. Postérieurement à la rédaction de ces conclusions, G. a montré que l'intermédiaire suivi par Trogue Pompée était Timagènes, dans un article reproduit à la suite par M. Rühl.

G. avait écrit sur le Διαμερισμὸς τῆς γῆς, inséré dans la Chronique pascale, une longue étude, dont une partie seulement parut dans le *Rheinisches Museum* de 1858. M. R. connaissait l'existence du manuscrit complet, mais il ne put le retrouver non plus que la famille, après la mort de Gutschmid. Il avait déjà fait réimprimer les articles du *Rheinisches Museum*, quand une note des papiers de G. lui apprit que le manuscrit complet était entre les mains de M. A. Jülicher, le professeur de théologie de Marbourg. Ce dernier ne savait rien de l'entreprise de M. Rühl, dont le premier volume remonte à 1889. Ainsi pendant quatre ans, un théologien très avisé, auteur de bons travaux, placé dans un centre scientifique tel qu'une Université, a ignoré une publication faite par une grande librairie, dont chaque volume paru séparément, fut l'objet de comptes rendus particuliers, et contient des articles utiles à connaître de quiconque s'occupe d'études religieuses. Cette histoire prouve, non pas que M. Jülicher n'est pas « au courant » : il est hors de cause; mais, que les petites villes, pour être situées en Allemagne, sont toujours de petites villes. Les travailleurs de nos provinces françaises peuvent donc se consoler au spectacle des misères d'autrui.

M. R. a publié à la fin du volume, hors place, le texte retrouvé (pp. 584-717), en supprimant la partie publiée précédemment (pp. 240-273), mais en notant les différences que le manuscrit présente avec l'imprimé. On sait que le Διαμερισμὸς est fondé sur la liste des peuples donnée dans la Genèse. M. G. étudie les différentes formes de cette liste, les recensions nouvelles du Διαμερισμός, et en rétablit l'aspect primitif. L'auteur du texte original est Hippolyte.

D'autres articles sont d'ailleurs consacrés à ces chronographes et géographes dont les compilations successives et entrecroisées rendent si difficile l'étude de l'historiographie chrétienne : sur Polemius Silvius et son catalogue d'empereurs; sur Ethicus (inédit), rapporté au milieu du VIIe siècle et à la Gaule méridionale; sur la cosmographie de Ravenne. La plupart des morceaux inédits sont des rédactions de cours : sur les historiens romains (Q. Fabius Pictor, Caton, Valerius Antias, Licinius Macer); sur les historiens de l'Empire (Nicolas de Damas, les biographes d'Apollonius de Tyane, une très intéressante reconstruction des livres LX et sqq. de Dion Cassius, Eusèbe), sur Ammien Marcellin. Quelques-uns de ces fragments, assez insignifiants auraient pu être laissés de côté sans perte pour la gloire de G. Tel est un court morceau de deux pages sur la persécution de Dèce, dont la deuxième fait ressortir le caractère apocalyptique du *Carmen apologeticum* de Commodien. Dans la

première, M. G. s'efforce de prouver que la persécution de Dèce a été dirigée surtout contre le clergé. Il est certain qu'il a été visé en premier lieu ; à la liste d'évêques arrêtés ou en fuite : Fabien de Rome, Babylas (et non Babylos) d'Antioche, Alexandre de Jérusalem, Cyprien de Carthage, Denys d'Alexandrie, on pourrait ajouter Saturninus de Toulouse et Carpus de Pergame, sans parler d'Eudémon de Smyrne, qui abjura. Mais la phrase « Die Laien liesst man unbehelligt », est une erreur absolue. La meilleure preuve, c'est que, dès les premiers moments de la persécution, et aussitôt après, les *lapsi* devinrent la principale préoccupation des chefs de communautés, qu'on dut apporter des adoucissements à la discipline pénitentielle, que ces changements provoquèrent à Rome le schisme de Novatien. Il y avait donc eu des abjurations en masse; les *sacrificati* et les *libellatici* étaient trop nombreux pour n'être que des membres du clergé, ou même pour se rencontrer seulement dans les églises qui avaient suivi dans leur faiblesse leur évêque, comme Eudémon, et en Italie, comme Trophime, mentionné dans la correspondance de Cyprien avec Corneille. Un coup d'œil sur cette correspondance aurait évité à G. une assertion très risquée.

Les articles publiés antérieurement, outre ceux que je viens d'indiquer, sont principalement des comptes rendus relatifs à la *Quellenforschung* des historiens latins, à la question roumaine, à l'histoire de la Grèce pendant le moyen âge, aux falsifications de Vincent Kadlubek, etc. On relira aussi dans ce volume l'article des *Grenzboten* où Gutschmid fixe la fin de l'antiquité en 641 pour l'Orient et en 572 pour l'Occident. On ne sera pas fâché de trouver facilement ces travaux, auxquels il y a encore profit à se reporter. Nous devons remercier M. Rühl de s'être acquitté jusqu'au bout d'une tâche modeste et utile, et la librairie Teubner d'avoir fait les frais d'un recueil dans son ensemble aussi important qu'est celui des *Opuscula* de Ritschl pour d'autres études.

Paul Lejay.

---

323. — **Ueber Pseudo Cnuts Constitutiones de Foresta**, von F. Liebermann Halle a. S., Max Niemeyer. 1894. 55 p. in-8°.

La législation anglaise attribuée au Danois Cnut-le-Grand a déjà fait l'objet de plusieurs études très approfondies par M. Liebermann ; il a soumis à un minutieux examen trois traductions en latin des lois anglo-saxonnes que la tradition mensongère des manuscrits indique comme étant l'œuvre de ce prince : les *Instituta*, écrits vers l'an 1110, le *Quadripartitus*, vers 1114, et la *Consiliatio Cnuti*, qui paraît être antérieure au règne de Henri II [1]. Le présent mémoire est consacré à sa législation forestière.

---

1. Sur ces trois textes, voyez la *Revue critique*, 1892, n° 24 et 1894 n° 2 et 41-42.

Tandis que, pour les trois textes cités plus haut, les manuscrits anciens sont assez nombreux pour permettre de rétablir souvent la version primitive, les lois forestières nous sont connues seulement par l'édition qu'en a donnée Harrison dans sa *Description of England* [1], qui sert de préface à la chronique de Holinshed. M. L. en a retrouvé, en outre, une copie moderne, exécutée vers 1570, et conservée dans un manuscrit de Cambridge; il ne semble pas qu'elles nous soient parvenues dans aucun manuscrit du moyen âge.

Jusqu'à nos jours, les *Constitutiones de foresta* ont été tenues pour authentiques; tout au plus Schmid lui-même admettait-il quelques interpolations; mais Stubbs et Freeman les ont déclarées apocryphes. Ce qui, tout d'abord, éveille la méfiance, c'est qu'elles ont été pour ainsi dire ignorées durant tout le moyen âge; elles n'ont laissé aucune trace dans les ouvrages relatifs au droit de chasse jusqu'au temps d'Elisabeth; c'est Harrison qui en a révélé l'existence. Est-ce-à dire que nous ayons ici un texte fabriqué au xvie siecle ? En aucune façon, car tout d'abord certaines particularités ou erreurs graphiques du texte de Harrison ne peuvent s'expliquer qu'en admettant que ce dernier avait sous les yeux un manuscrit remontant au moins au xive siècle; en outre les dispositions qu'il renferme sont trop étrangères aux idées juridiques du xvie siècle pour qu'on puisse admettre l'hypothèse d'une fabrication à ce point récente. Une comparaison minutieuse avec la législation forestière du xiie siècle, établie sur des documents certains, permet à M. L. d'émettre les conclusions suivantes : le compilateur écrivit sous le règne de Henri II, sans doute après 1177, car l'auteur du *Dialogus de Scaccario*, qui a écrit un si curieux passage sur l'administration forestière depuis le Conquérant, ne fait aucune allusion à notre texte ; on doit donc le considérer comme contemporain de Raoul Fils-Nigel et de Glanville. Il ne semble pas qu'il ait été ni un juriste de profession ni un clerc; peut-être fut-il un agent de cette administration forestière dont il prétend nous donner les sources juridiques; peut-être appartenait-il à une de ces familles de chevaliers où les rois ont pris d'ordinaire leurs forestiers au xiie et au xiiie siècle ; du moins paraît-il désirer que les plus hautes charges de cette administration soient aux mains de la noblesse foncière, au lieu d'être distribuées aux créatures du roi. Il n'a pas, d'ailleurs, tiré de son propre fonds tout ce qu'il expose : M. L. estime qu'un huitième environ des *Constitutiones de foresta* est emprunté aux *Instituta Cnuti*, que le compilateur n'a d'ailleurs pas toujours bien compris, car il connaissait mal l'ancien droit anglo-saxon. Le reste serait son œuvre; du moins la source ne s'en retrouve-t-elle pas.

En somme, l'œuvre de notre compilateur n'a aucune valeur légale;

---

1. Il faut consulter l'édition de 1577 ; dans celle de 1587, le texte a été corrigé par un bel-esprit dont le goût a été choqué par les barbarismes de l'ancienne langue ; malheureusement, c'est presque toujours ce texte rajeuni et défiguré que les historiens modernes ont utilisé.

il ne sera plus permis de citer les *Constitutiones de foresta* comme un document du temps de la domination danoise; c'est une élucubration postérieure d'un siècle et demi, et qui nous révèle certaines tendances, au fond mal définies, de l'aristocratie foncière vers la fin du règne de Henri II.

Ch. Bémont.

---

324. — **Les Gloses de Cassel**, le plus ancien texte réto-roman, par P. Marchot, Fribourg, librairie de l'Université, 1895; in-4 de 67 p.

325. — **Les Gloses de Vienne**, vocabulaire réto-roman du XIe siècle, publié d'après le manuscrit avec une introduction, un commentaire et une restitution critique du texte, par P. Marchot, professeur de philologie romane à l'Université de Fribourg; Fribourg, librairie de l'Université (B. Veith), 1895; in-12 de 48 p.

Le premier de ces ouvrages forme le 3e fascicule des *Collectanea Friburgensia*; il est dédié au Conseiller national Decurtins, l'auteur bien connu de la *Chrestomathie réto-romane*. Les *Gloses de Cassel*, depuis l'étude que Diez leur a consacrée, sont généralement considérées comme un texte du VIIIe siècle appartenant au nord de la Gaule: c'est à ce titre que Bartsch les a fait figurer dans sa chrestomathie, et plus tard, MM. Foerster et Koschwitz dans leurs *Altfranzœsisches Uebungsbuch*. Cette solution parait à bon droit contestable à M. P. Marchot, et rappelant que dès 1855 Holtzmann avait cherché « à établir une parenté entre la langue du glossaire et le roumanche », il reprend pour son compte toute la question. Son étude me paraît complète et décisive à tous égards : elle se divise en deux parties essentielles, étude de la phonétique et de la flexion (p. 15-34), étude lexicographique (p. 35-55), le tout complété par un essai de restitution critique du texte. Dans son commentaire, M. M. est arrivé à identifier la presque totalité des mots dont se compose le Glossaire; il a profité des progrès que la lexicographie romane a faits depuis Diez et grâce à sa puissante impulsion. D'ailleurs, après avoir analysé par le menu, les caractères phonétiques des Gloses, il avait été amené à poser nettement ses conclusions (p. 30-34) : c'est décidément au domaine rhétique et non pas à la Gaule, qu'appartiennent les Gloses de Cassel; grâce à la présence du suffixe *-arius* sous la forme *-ar*, M. M. croit même pouvoir les localiser davantage, et les attribuer à la région du Frioul. Je pense qu'après l'avoir lu et après avoir suivi le relevé de beaucoup de traits intéressants (notamment le maintien de *i* à la finale de l'impératif et au nominatif pluriel masculin), on sera de son avis : pour ma part, je souscris volontiers à ses conclusions, et, sans m'être jamais occupé spécialement de la question, il y a du moins longtemps que dans mes cours je me refusais à invoquer les Gloses de Cassel comme un « document français ». Chemin faisant, M. M. a aussi relevé et amélioré les hypothèses un peu compliquées qui ont été émises sur la rédaction primitive du Glossaire. Il y a peut-être çà et là quelques faits qui pour-

raient être présentés d'une façon plus rigoureuse. Ainsi ce qui est dit, p. 23, des labiales intervocaliques, n'est pas très net. L'existence de la forme *cavallus* n'implique pas forcément que *capilli* et similaires soient des graphies savantes ou traditionnelles : le *b* était déjà passé aux fricatives en latin vulgaire dès le IIe siècle; le *p* n'a suivi cette voie que bien plus tard, il se peut qu'à l'époque et dans la région où ont été écrites les Gloses, il en fût encore à l'étape *b*, et l'on aurait alors dans *capilli* une graphie « tudesque ». Mais cela n'offre ici qu'un intérêt secondaire.

M. Marchot a complété sa première étude en éditant à part les *Gloses de Vienne*, dont l'importance est moindre, comme l'on sait, et l'époque beaucoup plus tardive. Le plan qu'il a suivi dans cette seconde publication est identique, et les conclusions auxquelles il arrive sont les mêmes ; c'est au domaine rhétique et à la région frioulane qu'appartient aussi ce petit glossaire. Une copie des Gloses « absolument exacte et conforme à l'original » a été fournie à l'auteur par M. le Dr Goeldlin de Tiefenau, conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne.

E. Bourciez.

---

326. — **Die Teufelslitteratur des XVI Jahrhunderts**, von Max Osborn, Berlin. Mayer et Müller, 1893, In-8°, 236 p. 7 mark.

Luther avait représenté la vie comme une guerre contre Satan et lui-même avait soutenu durant son existence une lutte ininterrompue avec le diable. Familier au savant comme à l'homme du peuple, le diable de Luther devint le personnage principal de la littérature didactique et satirique. Mais il se subdivisa, pour ainsi dire, en une foule de diables particuliers qui, comme les *Narren* de Brand et de Hans Sachs, représentaient les vices et les mauvaises habitudes des hommes. Ces diables, personnifications de nos travers et de nos folies, furent attaqués dans une foule de publications par les pasteurs protestants du centre et du nord de l'Allemagne. Chryseus écrivit un *Hofteufel;* Friederich, un *Saufteufel;* Musculus, un *Hosenteufel;* Spangenberg, un *Jagdteufel,* et enfin, en 1569 (2e éd. 1575; 3e éd. 1587-1588), le libraire francfortois Feyrabend réunit toute cette littérature dans le *Theatrum diabolorum* en rangeant les œuvres selon l'ordre des dix commandements. C'est surtout ce *Theatrum* que M. Osborn a dépouillé pour composer son livre. Il passe en revue les divers diables en les groupant et les ordonnant sous les rubriques suivantes : péchés et vices, vie d'auberge, mode, mariage et famille, théologie, vie publique. De la sorte, il analyse tous ces écrits que Goedeke a nommés *Teufellitteratur*. Mais il ne se borne pas à cette analyse. Il marque les traits généraux de ces « livres du diable » et insiste notamment sur l'idée que les pasteurs se faisaient de Luther, — leur modèle et leur idéal, — sur leurs citations des anciens et leurs allusions au présent, leur amour des proverbes, les motifs qui leur étaient communs.

Le dernier chapitre de ce livre, qui témoigne d'une patiente étude et de considérables lectures, retrace à grands traits les « effets et échos » *(Wirkungen und Nachklänge)* de la littérature du diable, note l'influence du *Hosenteufel* de Musculus sur Moscherosch, et dénombre, avec analyses et citations à l'appui, les *Teufelbücher*, encore nombreux, du XVIIe siècle.

A. C.

---

327. — **Karoline von Günderode und ihre Freunde**, von Ludwig GEIGER (avec un portrait). Deutsche Verlagsanstalt, Munich. 1895, In-8°, 193 p.

M. Geiger a consacré un livre intéressant et fort bien informé — du reste très joli d'aspect — à cette Caroline de Günderode qui est plus connue par son tragique suicide que par ses poésies. Il a trouvé dans les papiers de Caroline, à Francfort-sur-le-Main, une curieuse correspondance qu'il publie intégralement et accompagne d'un solide et instructif commentaire. Ce sont des lettres : 1° de Savigny (p. 17-40) qui nous montrent un Savigny inconnu, ouvert, confiant, humoristique, s'abaissant à des petits détails, tout prêt à partager les soucis et les peines de celle qu'il nomme sa Gunderödchen; 2° de Lisette de Mettingh, femme du botanist Neees d'Esenbeck et amie intime de Caroline; 3° de Clément Brentano : il promet à Caroline de lui raconter l'histoire de son cœur; il la félicite du talent poétique qu'elle a révélé (tout en la dépréciant ailleurs, p. 117) et s'engage superbement à « lui prouver qu'il sait comment on doit écrire » ; puis, après une obscure et baroque missive où il imagine une conversation entre la mère et le père, c'est-à-dire entre la lettre de Caroline et celle qu'il a écrite précédemment, le voilà qui envoie à la jeune fille une déclaration d'amour conçue dans les termes les plus passionnés, les plus voluptueux et les plus indécents — tout à fait en *indelicater Mensch*, comme il nommait naguère le critique de la Günderode, — et là-dessus on comprend que Caroline ait rompu la correspondance et n'ait plus reçu de Brentano qu'une lettre de recommandation pour un jeune Danois; 4° de Bettina (p. 142-161) : Bettina s'y fait voir, comme toujours, frétillante et sautillante, avec ses besoins d'affection, le sentiment très vif qu'elle avait de la nature, son admiration pour la poésie d'autrui et sa défiance en son propre talent, avec ses caprices et ses humeurs, ses goûts pour l'histoire, la musique, le dessin; ces lettres prouvent, d'ailleurs, que la correspondance avec Caroline se ralentissait, s'alanguissait, et elles se terminent par une rupture. Les documents retrouvés par M. G. sont précieux. Ils forment une importante contribution à l'histoire du romantisme allemand, et l'on y voit clairement ce que cette école avait d'inquiet, de fébrile, de hâtif, et les bizarres idées qu'elle se faisait de l'amour et de l'amitié. Savigny gagne à la publication ; il a désormais quelque chose de plus humain. Clément Brentano reste l'homme vif, alerte, spirituel

que nous connaissons, mais surexcité, tourmenté par les désirs des sens, en proie à une exaltation qui touche à la folie, un vrai mélange de *Geist* et d'*Unsinn* (p. 122). Bettina garde sa *Phantasie*, sa brillante originalité, son babil aimable. Lisette Nees apparaît comme une femme judicieuse, réfléchie, et qui pourtant, malgré son bon sens et sa froide raison, ne peut par instants se garder des excès du romantisme (cf. son *Histoire du pauvre ermite*, p. 49-52). M. G. a, chemin faisant, semé de remarquables aperçus. Il retrace, par exemple, ce que fut l'amitié de Bettina et de Caroline; il analyse avec sagacité le livre que Bettina fit paraître en 1840 sur la Günderode, et il prouve que dans ses trois grandes œuvres épistolaires (la correspondance de Gœthe avec un enfant, la Günderode, le *Frühlingskranz* de Brentano), Bettina n'a jamais publié qu'un texte librement arrangé, qu'elle s'est toujours donné le beau rôle, qu'elle a cherché avant tout à se peindre elle-même, et sous le jour le plus favorable; c'est pourquoi ses propres lettres sont toujours en bien plus grand nombre que celles de ses correspondants; pourquoi, dans le livre sur la Günderode, elle tient à elle seule quatre fois plus de place que l'amie dont elle édite les lettres et les poésies. A ses jugements sur Bettina M. Geiger ajoute de fines appréciations de la poésie et des drames de Caroline (p. 69-82) ainsi que l'histoire de ses amours avec le philologue et historien Creuzer (p. 168-193). Il a rassemblé sur cette fatale passion tous les témoignages, d'ailleurs en petit nombre, qu'il a pu recueillir, et — surtout d'après des lettres de Lisette Nees — il arrive à conclure que Caroline et Creuzer s'aimaient, que Caroline voulait s'habiller en homme et vivre sous ce costume dans la maison du professeur, que Creuzer consentit un instant, après de grandes hésitations, à divorcer pour épouser Caroline, mais qu'il tomba malade, qu'il crut mourir et déclara que s'il guérissait, il renoncerait à son amante pour garder sa femme; à cette nouvelle, Caroline se jeta dans le Rhin.

A. C.

---

328. — **Novalis (Friedrich von Hardenberg). eine biographische Charakteristik** von Just Bing. Hamburg und Leipzig, Voss. 1893. In-8°, 176 p. — 4 mark.

Cette biographie est très soignée, faite évidemment *con amore*. L'auteur n'apporte rien de nouveau; il ne décrit pas l'époque où vécut son héros, ne le place pas en son milieu, parmi les romantiques; il ne s'attache qu'à Novalis dont il subit le charme. Mais il ne se borne pas à retracer l'enfance de Novalis, ses années d'université, son amour pour Sophie. Il montre les influences littéraires qui agirent sur Hardenberg et il apprécie ses œuvres. Parfois il abuse des citations, et l'analyse d'*Heinrich von Ofterdingen* est un peu longue. Mais les jugements témoignent de finesse, de savoir, et les *Hymnes à la nuit* sont, en

particulier, l'objet d'une étude aussi sagace que minutieuse. Appuyé et soutenu par les solides travaux de Haym, de Brandes, de Dilthey, de Schubart, l'essai de M. Bing a néanmoins sa valeur propre; on le lit avec intérêt et avec profit.

A. C.

---

329. — **Quelques pages des mémoires de Fauris de Saint-Vincens le fils**, publiées par Léon G. PÉLISSIER, correspondant du Ministère, membre associé de l'Académie des sciences et lettres d'Aix. Paris, librairie Techener, 1895, in-8° de 37 p. Extrait du *Bulletin du Bibliophile*.

330. — Alphonse MAHUL. **Souvenirs d'un collégien du temps de l'Empire**. (1810-1814) publiés d'après le manuscrit original, par le même. Montpellier, 1895, in-8° de 43 p. Extrait de la *Revue des langues romanes*.

La première des deux brochures que je viens examiner est tirée de la dernière partie d'un ouvrage en trois volumes conservé à la Bibliothèque Méjanes, resté inédit et intitulé : *Notes et recherches sur la ville d'Aix, sur les faits qui la concernent, sur ses monumens, ses curiosités, ses habitans les plus célèbres et les ouvrages que ceux-ci ont produits*. Ces recherches, dit M. Pélissier (p.5), furent entreprises en 1779 par A.-J.-A. Fauris de Saint-Vincens, fils du savant président J. Fauris de Saint-Vincens, et qui fut lui-même, après son père, un érudit et un archéologue de mérite[1]. Elles constituent, sous formes d'annales, une histoire de la ville d'Aix qui n'a pas de valeur originale pour tout ce qui est antérieur au milieu du XVIIIe siècle. Il n'en va pas de même, ajoute M. Pélissier, pour la période qui suit l'année 1748 : le jeune auteur[2] a depuis lors vu personnellement les faits qu'il raconte et nomme les personnages dont il parle, il a au moins sur eux des renseignements oraux directs et des informations de première main. Sa curiosité se porta surtout vers les incidents de la vie parlementaire, vers les nouvelles littéraires, enfin vers la chronique artistique et archéologique de sa ville natale. Les particularités qui, dans les *Mémoires* de Fauris de Saint-Vincens, méritent le plus notre attention sont relatives à M. de Surian, évêque de Vence, un des meilleurs prédicateurs de l'Oratoire, dont on a imprimé un *Petit carême* qui n'est pas de lui (p. 6)[3], à M. de la Tour, nommé à trente-quatre ans premier président du parlement de

---

1. Le père et le fils eurent l'honneur d'être associés de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Je citerai sur les deux doctes présidents d'agréables pages de Roux-Alpherand (*Les rues d'Aix*, 1847, t. II, 206-209).

2. Il était né à Aix le 3 septembre 1750 et y mourut le 15 novembre 1819. Le *Dictionnaire historique de la France* avance sa mort de deux jours.

3. Fauris assure que le prélat, à la fin de sa vie, refusa opiniâtrement de retoucher ses manuscrits tous chargés de ratures et absolument illisibles : *ils m'ont si fort cassé la tête*, disait-il à mon père, *que je ne cherche qu'à les oublier*. Autre renseignement bibliographique (p. 18) : le narrateur refuse d'attribuer à Mirabeau, comme indigne de lui, l'ampoulé et déclamatoire *Éloge de M. de Monclar*.

Provence (p. 7), à J.-B. Bonnardy, savant docteur de Sorbonne, auteur de la *Bibliothèque* [manuscrite] *des écrivains de Provence* (p. 8), au procureur général de Monclar (p. 8-9), au duc de Villars, gouverneur de Provence (p. 10-12), à Antoine de Brancas, archevêque d'Aix (p. 12-14), au P. Berthier (p. 14-15), au marquis d'Argens (p. 18-20), à M. de Boisgelin, archevêque d'Aix (p. 20), à l'historien provençal Papon (p. 21), aux portraits des membres du parlement d'Aix (p. 25), au comte de Valbelle, un des bienfaiteurs de l'Académie française (p. 36), au collectionneur Boyer de Fonscolombe (p. 33), à l'avocat Bouche, lequel disait à un adversaire : *Vipère, cesse de siffler*.

Dans sa seconde brochure, M. P. nous présente ainsi l'opuscule d'un autre mémorialiste (p. 5) : « Alphonse Mahul, qui traduisit Macrobe et compila le cartulaire de l'Aude, a laissé ses papiers à la Bibliothèque de Carcassonne. C'est parmi un fatras de brouillons et d'ébauches informes que j'ai retrouvé un modeste cahier intitulé : *Notes, anecdotes, réflexions*, qui contient des souvenirs d'enfance et de jeunesse du futur député de l'Aude. Ce document, dont l'authenticité n'est pas douteuse, est intéressant par son évidente sincérité. Il jette un jour curieux sur les mœurs scolaires de l'Empire et sur l'état d'esprit de la jeunesse de ce temps, et il contient sur les villes méridionales des notes qui ne sont pas sans valeur. A ce double titre, il nous a semblé qu'il n'était pas inutile de le publier... »

Ce fut à l'âge de seize ans que Mahul (né le 31 juillet 1795 à Carcassonne dont son père était alors le premier magistrat municipal), commença à écrire ses petits mémoires où il promettait de découvrir la *vérité tout entière* de ses actions et de ses pensées. Le jeune narrateur a tenu parole et c'est parfois une confession qu'il rédige, avouant par exemple (p. 7), qu'il regretta de n'avoir pas été plus favorisé que sa sœur dans le partage des cent mille écus de la succession paternelle [1]. Mahul décrit successivement Toulouse avec mention du passage de Napoléon revenant d'Espagne (p. 8), Castelnaudary et Carcassonne (p. 9) [2], Narbonne, Béziers, Montpellier (p. 10), Nîmes, Avignon (p. 11), Orange (p. 12), Valence (p. 13), Lyon (p. 14), Saint-Étienne (p. 16). Suivent divers détails sur les lectures du collégien (grand éloge de *Don-Quichotte* et de *Télémaque*), sur ses essais [très peu] poétiques, sur son goût pour la bibliographie, sur sa visite au collège de Sorèze et au bassin de Saint-Ferréol, sur l'impression produite par le désastre de Moscou et par la mort de Moreau que le bizarre auteur surnomme (p. 25) *le plus illustre des républicains*, sur le passage de Pie VII à

1. En revanche (p. 15) il accorde une singulière mention honorable à sa chasteté, ce qui ne l'empêche pas d'admirer beaucoup la beauté des femmes d'Avignon (p. 12) et de Lyon (p. 14). Croirait-on qu'il a l'impertinence (p. 9) de prétendre que les Toulousaines sont « mal faites »? Ce blasphème lui sera-t-il pardonné?

2. Donnons un bon point à l'écolier Mahul pour cette phrase (p. 9) : « Je ne finirais pas sur l'article de ma patrie. On parle volontiers de ce que l'on aime. »

Toulouse (p. 28-30), sur le passage en la même ville du roi d'Espagne, Ferdinand VII (p. 30-31). Les dernières pages de la brochure (33-43) sont occupées par des *Anecdotes* tirées des cahiers d'extraits et de mélanges compilés par Mahul dans sa jeunesse. L'éditeur a eu raison de dire que quelques-unes de ces anecdotes ne sont pas dénuées d'intérêt. On y voit figurer Louis XVIII et l'actrice Saint-Aubin, Kératry et Siméon, Royer-Collard, Camille Jordan et Guizot, Decazes, Madier-Montjau, le général Rapp, Lucien Bonaparte, de Fontanes, etc. M. Pélissier y a joint deux extraits d'un ouvrage politique inachevé (*Justification du gouvernement du Directoire*) et un *Chant élégiaque sur la mort du maréchal Brune* (avec ce refrain : *Brune n'est plus!*) Ce chant prouve que si, considéré comme prosateur, Mahul laisse fort à désirer, considéré comme poète, il laisse tout à désirer. T. DE L.

---

331. — **Das Zeitalter der deutschen Erhebung** 1807-1815, von Rudolf GOETTE Zweiter Halbband, Gotha, Perthes, 1892. In-8°, 322 p.

Dans ce deuxième volume, M. Goette prouve de nouveau le talent qu'il possède incontestablement, de résumer les travaux de ses devanciers et de composer un récit d'ensemble net, intéressant, appuyé sur les recherches antérieures. L'ouvrage comprend trois chapitres : l'ébranlement de l'empire universel; la guerre de la délivrance; la fondation de la confédération germanique. Dans le premier chapitre, M. Goette passe en revue les vassaux de Napoléon, Dalberg, Jérôme, Charles Frédéric de Bade, Frédéric de Wurtemberg; il raconte à grands traits la campagne de Russie en insistant sur la part que les puissances allemandes prennent à l'expédition et sur la situation qui leur est faite sur les événements; enfin, il expose l'*Umschwung* ou le mouvement de conversion de la Prusse. Dans le deuxième chapitre, il insiste particulièrement sur la conclusion des alliances (mission de Knesebeck et traité de Breslau-Kalisch; conventions avec l'Angleterre et la Suède, accession de l'Autriche), mais sans négliger les faits militaires, les grandes batailles qui sont exposées avec clarté. Le troisième chapitre retrace les dispositions des esprits en Allemagne après la victoire, les pensées unitaires qui se font jour, et ce que l'auteur nomme les « erreurs » de l'opinion publique, les « plans et rêves d'avenir », les questions territoriales soulevées et réglées au congrès de Vienne. Bref, narration attachante, instructive, et qui, dans sa rapidité, n'oublie rien, pas même les œuvres littéraires, et fait une place à Arndt et à Körner aux côtés de Blücher et de Bülow. A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J. D'ANSELME DE PUISAYE nous envoie son *Étude sur les diverses pu-*

blications du R.P. Delattre, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage; Paris, Ernest Leroux, 1895, 109 pp. et un feuillet. C'est une liste des nombreux articles du P. Delattre avec des citations et des résumés. Elle ne répond pas à toutes les exigences de la bibliographie; car elle a été faite d'ordinaire d'après des tirages à part, et certains articles sont restés à peu près inaccessibles à M. de la Puisaye, notamment ceux du *Bulletin du Comité*, qui parvient à la Bibliothèque de la ville de Tunis avec l'irrégularité et le désordre ordinaires aux publications officielles. Les indications données trahissent de plus une certaine inexpérience. Qu'est-ce que le *Corpus I. L. A.* (*sic*)?

ALLEMAGNE. — Nous annoncions récemment le deuxième volume de la collection d'anciennes grammaires allemandes (*Aeltere deutsche Grammatiken im Neudrucke*) réimprimées par M. John Meier. A ce volume qui contenait la *Grammaire* de J. Clay, viennent de se joindre deux autres volumes, le premier *Das Büchlein gleichstimmender Wœrter aber ungleichs Verstandes* de Hans Fabritius, réédité par M. John Meier (Strasbourg, Trübner In-8° xxxii et 44 p. 2 mark) et le troisième, *Die deutsche Grammatik* de Laurentius Albertus, éditée par M. Carl Müller-Fraureuth (Strasbourg, Trübner. In-8o, xxxiv et 158 p. 5 mark). Chaque volume est conçu sur le même plan et précédé d'une introduction où l'éditeur examine attentivement le texte qu'il publie, appréciant le travail des grammairiens, exposant ce qu'ils doivent à leurs devanciers ou à leurs contemporains, passant en revue les différentes parties de leur ouvrage, résumant les points essentiels de leurs théories, montrant ce qu'elles ont d'original dans le fond et la forme. C'est ainsi que M. Meier commente les rapports de méthode entre Fabritius et Ickelsamer, et que M. Müller-Fraureuth étudie par le menu et suit comme pas à pas la grammaire d'Albertus, en faisant voir ce qu'il emprunte — et, ce qui est tout aussi instructif — ce qu'il n'emprunte pas à Camerarius et à Crusius.

— La collection Kürschner (Stuttgart, Union Deutsche Verlagsanstalt) poursuit son cours. Voici cinq volumes nouveaux. L'un — qui contient à lui seul deux tomes (210-211) et qui témoigne d'un grand soin, d'une étude scrupuleuse, est la troisième partie de l'*Hœfische Epik*, par M. Paul Piper; il traite des imitateurs de Wolfram et de Gottfried dont il donne à la fois des jugements, des analyses et des extraits; ce sera un des tomes les mieux appréciés et les plus fréquemment consultés de la collection; n'oublions pas le lexique qu'il renferme en appendice et qui se rapporte aux trois parties de la publication, ainsi que des appendices et une carte; il compte juste 900 pages. — M. Pfaff donne la deuxième partie du *Minnesang* du xiie au xive siècle; le volume (n° 212) contient les poésies de Walther von der Vogelweide, rangées suivant l'ordre adopté par Paul; il se termine par un lexique des mots les plus difficiles des deux parties de la publication — M. Froning publie (n° 213), sous le titre *Le drame de la Réforme*, avec traduction et courtes notes au bas des pages, les *Totenfresser* de Pamphilus Gengenbach, l'*Ablasskræmer* de Nic. Manuel, le *Verlorner Sohn* de Burkard Waldis, la *Susanna* de Paul Rebhuhn, le *Pammachius* de Naogeorg, le *Vincentius Ladislaus* du duc Henri Jules de Brunswick. — M. H. Düntzer finit l'édition de *Wahrheit und Dichtung* dont il publie la troisième et la quatrième parties en deux volumes (n°s 209 et 214); son commentaire est, comme toujours, très nourri, sous sa forme brève, et plein de remarques de toute sorte sur le texte de Gœthe; les deux volumes renferment des vignettes et illustrations qui en rehaussent la valeur; le dernier, où l'on remarque de nombreux portraits, a pour conclusion un « abrégé de la vie de Gœthe depuis son établissement à Weimar », et on ne peut qu'approuver cette heureuse idée, de même que les trois index (personnages cités dans les quatre parties des Mémoires; œuvres de Gœthe citées par Gœthe; liste des 165 illustrations des quatre volumes).

BELGIQUE. — M. P. Thomas publie des *Notes critiques sur Manilius* (IV, 37-42), *Sénèque* (ad Marc. 22, 6 et sqq.), *Firmicus Maternus* (de err. prof. rel., 3, 2), *Paulin de Périgueux* (Vit. Mart., V, 482-483), *Orientius* (Comm., 11, 63-65; 93-94; 255; 275-276; explan. nom. Domini, 115). On y trouve l'ordinaire exactitude et la sûreté de méthode de l'auteur. (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXIX, n° 4; pp. 548-556; 1895; une brochure de 9 pp. in-8°.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 juin 1895.

La commission du prix Bordin a attribué ce prix (3,000 francs) à M. Haussoullier, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, pour son mémoire sur le traité d'Aristote relatif à la constitution d'Athènes.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies du merveilleux trésor d'argenterie romaine découvert à Bosco reale, près de Pompei, trésor qui, grâce à la libéralité du baron Edmond de Rothschild, est resté en France et va bientôt enrichir les galeries du Louvre. Découvert le 13 avril dernier, ce trésor a été immédiatement apporté en France. Il se compose de plus de quarante pièces, dont la plupart sont ornées de bas-reliefs très remarquables. La délicatesse d'exécution, le travail exquis de certains détails donnent à cet ensemble une valeur exceptionnelle que le choix des sujets représentés paraît augmenter encore. Antérieure à l'année 79, date de l'éruption du Vésuve, cette argenterie porte donc une date certaine de fabrication; elle appartient à un art encore tout empreint de l'influence et des idées grecques; on y remarque, à côté d'œuvres d'une grande allure, certaines pièces où se retrouvent tous les éléments du style pittoresque mis en honneur par la sculpture alexandrine. L'importance de ce trésor est tout à fait extraordinaire; c'est en même temps un des ensembles les plus considérables d'argenterie romaine parvenus jusqu'à nous. Parmi les objets les plus curieux, il faut signaler une grande phiale en argent doré, décorée d'un buste en relief de l'Afrique. C'est la représentation la plus curieuse et la plus complète qu'on ait trouvée de cette province. Elle est figurée sous les traits d'une femme coiffée de la dépouille d'un éléphant, tenant un serpent dans la main et environnée de nombreux attributs qui font allusion soit aux légendes religieuses des Africains, soit aux richesses naturelles du sol : massue d'Hercule, sistre d'Isis, buste du Soleil, bonnets des Dioscures, aigle, lion, panthère, scorpion, raisins, épis de blé, fruits, etc. L'effet de cette image est tout à fait saisissant, et le travail en est très soigné. Une seconde phiale, de même dimension, est ornée, au centre, d'un buste d'homme dont la tête, tout à fait détachée du fond du vase, se présente en ronde-bosse. Les traits du visage sont rendus avec une précision réaliste et un caractère individuel qui permettent d'affirmer que ce buste est un portrait, peut-être celui du propriétaire de la villa. Deux charmantes petites coupes portent la signature de l'artiste, Sabeinos, qui a eu l'idée de réunir autour de la panse tout ce qui pouvait servir à un repas, gibier de poil et de plume, fruits, paniers, ustensiles de table sont représentés dans un désordre savant et pittoresque. — Quatre vases à deux anses surélevées, d'une forme très élégante, présentent des cigognes voltigeant ou apportant de la nourriture à leurs petits. Des petits cigogneaux encore dans le nid saisissent avidement ce que leur apportent leurs parents. Ces sujets sont traités d'une façon simple et charmante; le relief est très sobre. — Il faut signaler encore deux vases décorés de tiges légères et flexibles qui se développent et s'entrecroisent autour de la panse; des chiens et des animaux sauvages courent et se poursuivent à travers les tiges; — deux cratères ornés de branches d'olivier chargées de fruits; — deux miroirs, dont l'un est signé d'un artiste, M. Domitius Polycnos; — deux grandes œnochoés, sur la panse desquelles sont figurées des Victoires immolant des taureaux devant l'autel de la déesse Roma. Mais ce qui constitue le principal intérêt archéologique de ce trésor, ce sont deux gobelets entourés de squelettes. Ces squelettes sont accompagnés d'inscriptions grecques au pointillé qui permettent de saisir le sens de ces rares et étranges représentations et de comprendre la pensée de facile philosophie qui a présidé à leur composition. Sur l'un de ces gobelets sont représentés Euripide, Monimos, célèbre acteur athénien, Ménandre et Archiloque. Ces personnages sont figurés sous la forme de larves accompagnées de divers attributs. De courtes phrases se rapportant à des pensées de jouissance et de volupté sont jetées çà et là dans le champ du bas-relief. Le second gobelet présente Zénon, Épicure, Sophocle et Moschion; des phrases qui invitent à profiter des douceurs de la vie sont également tracées entre ces squelettes.

M. Bernardakis communique la liste des ouvrages inédits qu'il a découverts au cours de ses recherches dans diverses bibliothèques publiques : fables latines; lettre

de l'empereur Arcadius au pape au sujet de l'exil de S. Jean Chrysostôme, avec la réponse du pape; extraits d'un traité de Plutarque; traité d'Aristophane de Byzance; poème épique sur l'enlèvement d'Hélène.

Séance du 5 juillet 1895.

Le P. Delattre écrit de Saint-Louis de Carthage (1er juillet 1895), qu'au cours de ses fouilles dans la nécropole punique du terrain Douimès, il vient de trouver deux pièces qu'il s'empresse de signaler à l'attention de l'Académie. La première est un disque de terre cuite, de 9 centimètres et demi de diamètre, sur lequel est représenté, moulé en relief, un guerrier sur un cheval galopant vers la droite. Le guerrier, aux traits effilés, au menton pointu et à ample chevelure, est coiffé d'un casque muni d'un haut cimier. Il est en outre armé d'une lance et d'un bouclier rond ornementé de cercles concentriques. Au-dessous du cheval, un chien, sorte de lévrier, portant collier, court aussi vers la droite. Dans le champ de ce médaillon, on voit à droite une fleur de lotus et à gauche le croissant, les cornes en haut, embrassant le disque. La seconde pièce est un masque de terre cuite, haut de 19 centimètres et demi, y compris l'appendice supérieur qui, percé d'un trou, servait à le suspendre. Le visage est ovale et porte des favoris ras que délimite sur les joues un trait partant de l'extrémité des sourcils, passant au bout des lèvres et se terminant en laissant le milieu du menton à découvert. Les cheveux sont crépus et forment calotte, s'arrêtant sur le front suivant une ligne directe rejoignant le sommet des oreilles. Les yeux sont très légèrement obliqués de haut en bas vers le nez, très régulier. La prunelle et les cils étaient peints en noir, la sclérotique en blanc; les sourcils sont saillants et accentués par une série de traits qui se croisent et qui ont été pratiqués à l'aide d'une lame fine. Toute la partie du visage où la peau est visible, a été fortement colorée en rouge. Mais ce qui rend cette pièce particulièrement précieuse, c'est le « nezem » et les pendants d'oreille. Le masque était orné de ces parures dans le tombeau où il a été déposé il y a tant de siècles. Le « nezem » est un métal blanc ressemblant plutôt à du plomb qu'à de l'argent. Les pendants d'oreille, simples anneaux entrouverts, sont de bronze. En terminant, le P. Delattre annonce qu'il a pu examiner en détail le mobilier funéraire de cent vingt-cinq tombeaux puniques. Ses nouvelles observations confirment celles qu'il a faites lors des fouilles antérieures.

M. Maspero, président, annonce la mort de M. Rudolf von Roth, professeur de sanscrit à l'Université de Tubingue, correspondant de l'Académie depuis 1882.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Bréal lit un travail sur différentes divinités de l'Italie ancienne. L'opinion générale est que les Romains, quand ils furent mis en contact avec les Grecs, identifièrent leurs dieux avec les dieux helléniques, par exemple, Mars avec Arès, Minerve avec Athéné, et ainsi des autres. M. Bréal pense que cette identification est plus ancienne et qu'elle a été faite par les Étrusques. Les noms de Mars, Minerve ne sont pas latins, mais étrusques. Il en est de même pour Neptune, dont le nom se retrouve, sous la forme « Nephtil », sur un miroir. La langue latine est une langue indo-européenne; il ne peut y avoir à ce sujet aucun doute; mais de ce que la langue est âryenne, il ne s'ensuit pas que la religion le soit, ou qu'elle le soit en son entier. Il suffit de considérer les cultes de l'Europe moderne pour voir que la religion et la langue ne dérivent pas nécessairement de la même source La religion étrusque a encore laissé d'autres traces chez les Romains et, par les Romains, même chez nous. Ainsi le nom de la *gens Aurelia*, à laquelle appartient entre autres l'empereur Marc-Aurèle, dérive du mot « Usil », qui désignait le soleil. Ce nom s'est naturalisé en France, grâce à la ville d'Orléans, et de France il a passé l'Atlantique pour baptiser l'un des États de la république américaine. A mesure qu'on y regarde de plus près, on aperçoit un plus grand nombre de collaborateurs à l'œuvre de la civilisation. Le langage de ces vieilles populations, éteintes en apparence, n'est pas mort tout à fait; il reparaît par intervalles, dans une allusion mythologique, dans un nom de pays, dans un nom de personne. — M. d'Arbois de Jubainville croit que les principes généraux posés par M. Bréal ne peuvent guère être contestés. Les doctrines religieuses des Romains contiennent des éléments empruntés aux Etrusques et qui ne sont pas indo-européens; telle est la doctrine que la gauche dans l'art des haruspices était de bon augure, et non la droite. Mais il y a quelques détails qui jusqu'à plus ample informé peuvent être discutés. Ainsi le mot *usil*, « soleil, » et le nom des *Aurelii*, primitivement *Auselii*, semblent dériver de la même racine que le latin *aurora*, dont l'origine paraît indo-européenne. — M. Boissier ajoute quelques observations de détail.

L'Académie décerne le prix ordinaire à M. Th.-V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris. Le sujet proposé était le suivant : *Étude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois.*

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 juillet — 1895

332. — **Linguae Guarani Grammatica Hispanice** a R. P. J. Paulo RESTIVO... edita et Arte de la lengua Guarani inscripta... opera et studiis Chr. Fr. SEYBOLD, D. Ph.-Stuttgardiae, Kohlhammer, MDCCCXCII. Pet. in-8°, XIV-331 pp.

333. — **Lexicon Hispano-Guaranicum « Vocabulario de la lengua Guarani » inscriptum** a R. P. J. Paulo RESTIVO... editum... opera et studiis Chr. Fr. SEYBOLD, D. Ph. — Stuttgardiae, Kohlhammer, MDCCCXCIII. Pet. in-8· XII-545 pp.

Ces deux ouvrages du P. Restivo étaient à peu près inconnus, et, vu surtout l'indigence de la documentation sur l'état ancien du guarani, on doit la plus vive reconnaissance à M. Seybold des soins qu'il a mis à les réimprimer. Ils sont toutefois d'inégale valeur. Le second n'est qu'une deuxième édition, quelque peu augmentée, du Vocabulaire Espagnol-Guarani du célèbre P. Ruiz de Montoya : le nombre des exemples s'est accru, et on les a tous traduits, ce qui est commode pour le débutant ; mais, tel quel, l'ouvrage est fort inférieur au *Tesoro* du même Montoya, et les linguistes n'y prendront qu'un intérêt fort secondaire. Au contraire, la Grammaire, qui, elle aussi, reproduit un ouvrage antérieur de Montoya, est une deuxième édition beaucoup plus complète et détaillée que la première : encore que Restivo soit un grammairien de l'ancienne école, et son guarani l'idiome classique et conventionnel des missionnaires, il a mieux pénétré les procédés grammaticaux du dialecte qu'il étudie, et son copieux lexique des particules, notamment (p. 215-327), est d'une consultation aussi précieuse que commode.

M. Seybold annonce comme prochaine la publication (p. IX) de trois ouvrages rarissimes sur le guarani : *Conquista espiritual*, de Montoya ; *Explicacion de el Catechismo*, de Yapugay, et *Katecismo Kariris*, de Bernard de Nantes. Ce dernier figure au catalogue de la librairie Mai-

sonneuve, au prix de 350 francs; les Kariris sont plus connus sous le nom de Kiriris. Le second a été publié, mais en simple extrait, à Vienne, par M. de Varnhagen, en 1876; la réimpression complète sera la bien venue, car l'ouvrage du P. Yapugay a été fait sous la direction du P. Restivo et participe de son autorité.

Je ne quitterai pas ce terrain peu exploré sans mentionner l'œuvre de M. Nogueira, auteur d'un grand Vocabulaire Guarani-Espagnol, et éditeur — dans les *Annaes da Bibliotheca do Rio de Janeiro*, t. VI — d'un autre ouvrage similaire du P. de Montoya : *Manuscripto Guarani sobre a primitiva catechese dos Indios*, etc. La version en guarani constitue un texte de premier ordre, et la grammaire qui l'accompagne, conçue dans un esprit scientifique et moderne, laisse bien loin derrière elle les travaux de Montoya et de Restivo, qui n'en gardent pas moins leur incontestable valeur de témoins contemporains.

Lucien ADAM.

---

334. — Octave NAVARRE, Dionysos. Étude sur l'organisation matérielle du théâtre athénien. Paris, C. Klincksieck, 1895. 1 vol. in-16 de VII.-320 pages, 2 pl. chromolith. et 23 fig. dans le texte.

Ce livre a pris naissance dans le cours professé par l'auteur à la Faculté des lettres de Toulouse. Bien que M. Navarre ait pour unique prétention de vulgariser les notions acquises jusqu'à ce jour sur le théâtre grec, il y a fait entrer plus d'une discussion donnant un caractère original à son œuvre. Il a tiré le meilleur parti possible des textes spéciaux empruntés à Pollux et Vitruve ainsi que des passages recueillis chez les historiens et les polygraphes. Les inscriptions scéniques découvertes en Grèce et en Asie-Mineure depuis une vingtaine d'années et les monuments figurés, fresques, vases peints, miniatures, mosaïques, terres cuites, etc, lui ont apporté une importante contribution, augmentée encore par l'étude, de plus en plus complète, des ruines de théâtre. A la différence de presque tous les ouvrages analogues publiés en France, celui-ci ne contient pour ainsi dire aucun renseignement positif qui ne soit accompagné d'une référence de première ou de seconde main. L'auteur ne se fait pas faute de rappeler les manuels ou monographies qui lui ont été utiles, mais ce qu'il ne dit pas et ce qui ressort de la lecture de *Dionysos*, c'est que le livre composé sur un plan méthodique, rédigé dans une langue simple et claire, a toutes les qualités que l'on reconnaît à l'érudition germanique sans présenter le défaut presque inévitable de ses productions, je veux dire le pêle-mêle du principal, de l'accessoire et du superflu, qui nous les rend parfois d'une digestion si difficile. Dans une matière aussi complexe que l'archéologie théâtrale le « lucidus ordo » est de première importance. Or M. N. nous paraît avoir adopté les divisions les plus rationnelles, savoir : 1, Les

fêtes dionysiaques; 2, Préliminaires officiels du concours; 3, Les concours. Représentation de pièces nouvelles; 4, de pièces anciennes; 5, Description générale du théâtre grec; 6, Les deux théâtres d'Athènes: Théâtre de Dionysos, Théâtre du Lénaion; 7, La question du logéion (supprimé par Dörpfeld, admis par M. Navarre); 8, Les décors; 9, Les machines; 10, Les masques; 11, Le costume; 12, L'interprétation; 13, Le public; 14, Le jugement. Enfin 15, Inscriptions et monuments scéniques. Didascalie. Dans une série de sept appendices, M. N. a reproduit bon nombre d'inscriptions relatives à son sujet Le huitième, qui concerne le logéion, revient sur la question discutée dans le chapitre VII, et singulièrement éclaircie par une communication de M. Homolle, dans laquelle l'identité du proscénion et du logéion contestée par Dörpfeld s'appuie sur une nouvelle et importante inscription de Délos datant de 290 avant J.-C Il est à souhaiter que l'ouvrage de M. Navarre prenne place dans tous les établissements d'instruction supérieure et secondaire. Nos étudiants de facultés et nos collégiens, moins favorisés que les élèves des universités anglaises et allemandes, ont trop rarement l'occasion de lire ce genre de publication.

C. E. R.

---

335. — **Jamblichi** in Nicomachi arithmeticam introductionem liber. Ad fidem codicis Florentini edidit Hermenegildus PISTELLI. Leipzig, Teubner; 1894; IX-195 p. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana).*

Après le *Protrepticus* et le *De communi mathematica scientia,* voici un troisième opuscule de Jamblique, publié comme le premier par M. H. Pistelli. C'est toujours le manuscrit de Florence (*Laurent.* 86, 3) qui est la base du texte; il a été collationné à plusieurs reprises et avec le plus grand soin par M. Pistelli; mais, malgré ses efforts et ceux de son ami M. Festa, il reste encore beaucoup de passages qui ne peuvent être considérés comme définitivement constitués. Le texte est peu intelligible en certains endroits, et M. P. semble en désespérer; les conjectures de Heiberg et de Vitelli n'avancent pas toujours à grand'chose, et M. P. a, d'ailleurs, compris qu'en les insérant dans sa préface il en résulterait quelque embarras pour le lecteur. Tout en louant le travail de M. P. et la pénétration dont il a souvent fait preuve, je ne puis m'empêcher de penser que sa publication aurait pu être retardée, et que le texte y aurait peut-être gagné. J'en choisis pour preuve un exemple entre plusieurs. Toute la page 25, relative aux nombres περισσάρτιοι, est pleine d'incertitudes; M. Pistelli, s'il la réimprimait, écrirait sans doute dans le texte ἀρτιοπερίσσων, qu'il donne seulement en note, pour ἄρτιοι περισσῶν (l. 15), et au lieu de l'inintelligible ἐπίπλαστος (l. 15), ἐπὶ πλάτος, qu'il conjecture dans les addenda, et qui s'impose; par suite il

renoncerait à proposer ἀποφαινομένου pour ὑποφ. (l. 20). Je crois encore qu'il ne chercherait plus à supprimer καὶ γνώμονες (l. 7), ce qui l'entraîne à conjecturer τοῖς ἀρτιάκις ἀρτίοις pour τοῖς τοῦ ἀρτιάκις ἀρτίου (l. 21), bien à tort; car d'où viendrait la glose? Et que fait-il alors de οἱ τοῦ ἑτέρου (l. 13)? Tennulius écrivait [καὶ] γνώμονας; mais, pourquoi supprimer καί? Je pense qu'il faut lire simplement ὡς γνώμονας [1]. Enfin, il ne proposerait peut-être plus <ἀπ'> εὐτάκτων (l. 16) : la comparaison avec 45, 19 prouve, au contraire, que la préposition, là à sa place, n'y est pas ici, et que le texte n'a pas besoin de modification. Il y a pourtant deux excellentes corrections dans cette même page, τετράδος pour τε τριάδος (l. 7), τετραπλάσιοι pour τετραπλασίοις (l. 17), et il y en a d'autres également bonnes ailleurs. Mais il reste encore beaucoup à faire pour l'ensemble du traité.

My.

---

336. — **P. Terenti Hauton Timorumenos**, with an Introduction and Notes by J. H. Gray. Cambridge, at the University Press (Pitt Press Series), 1895; xviii-173 pp. pet. in-8 cartonné. Prix : 3 s.

M. Gray a déjà publié dans la même collection deux bonnes éditions explicatives de l'*Epidicus* et de l'*Asinaria*, signalées en leur temps. Il a suivi dans ce dernier volume la même méthode et cherché moins à être original qu'à rendre service aux étudiants. Il a atteint son but. L'introduction, très brève, donne l'essentiel sur l'histoire de la comédie latine, sur Térence, sur ses œuvres, sur la métrique et la prosodie; cette dernière partie appellerait des réserves, si nous n'avions affaire à une édition scolaire, où l'annotateur n'est pas entièrement responsable des vues qu'il emprunte à autrui. Le texte est celui de Fleckeisen, avec des modifications dues à Umpfenbach et à Dziatzko et rétablissant les leçons du *Bembinus*. Je ne comprends pas bien ce système, de prendre une édition arriérée comme base, sauf à la corriger d'après les publications plus récentes et meilleures. Le texte fondamental, dans l'espèce, devait être celui de Dziatzko (1884). Ce choix n'excluait d'ailleurs pas le retour à la vulgate, dans certains cas.

Voici quelques critiques de détail, les seules que permette un travail

---

1. Les γνώμονες étant envisagés, ici, seulement comme les quotients de la division par 2 des nombres ἀρτιοπέριττοι, Jamblique, pour sa démonstration, me semble considérer les nombres ἀρτιάκις ἄρτιοι comme leurs propres γνώμονες, c'est-à-dire comme les quotients de leur division par 2, en vertu d'une proportion 3 : 6 : : 4 : 8. Si 3 est le γνώμων de 6, 5 de 10, 7 de 14 etc., 4 peut être regardé, *par analogie*, comme γνώμων de 8, 8 de 16, 16 de 32, etc. Je sais bien qu'il n'en est pas ainsi, en général, dans l'arithmétique grecque, mais, dans le cas particulier, l'assimilation (ὡς γνώμονας) est fort acceptable. On sait, d'ailleurs, que ὡς et καί se confondent facilement. — P. 11, 20 l. ἀποκαταστατική pour ἀποκαταστατική, qu'on a eu le tort de mettre également dans l'index.

de ce genre. M. G. a admis, au lieu de *Heautontimorumenos,* le titre *Hautontimorumenos*, conjecture inutile de Wagner, malgré Dziatzko, *Phormio*, 2e éd., p. 12, n. 2. P. XII et v. 46, on est surpris de trouver, dans la patrie de Bentley, l'épigramme de César ponctuée aux v. 3-4 : *foret uis | comica, ut.* P. XVIII, parmi les auteurs à consulter, à côté des préfaces de Dziatzko, des ouvrages de Sellar et de Teuffel, Fabia sur les prologues et Nencini *(de Terentio eiusque fontibus)* prendraient avantageusement la place des scolies de Munich, d'un secours douteux pour les étudiants. La brochure de M. Nencini est, d'ailleurs, restée inconnue à M. Gray, ou il n'en a pas tenu compte pour l'explication du v. 18, qu'il est possible d'interpréter avec précision et sans admettre une hyperbole. V. 65, la note sur *siet* est insuffisante, puisqu'au v. 810, M. G. explique des optatifs comme *perduint*. V. 161, il eût été utile d'indiquer, à l'aide d'un renvoi, le lien qui unit la série *faxo, faxim*, expliquée ici, et la série *dixti, dixe*, expliquée au v. 340. V. 241, *eccum* n'est pas = *ecce eum,* mais = *ecce (h)um*, ce qui, d'ailleurs, est assuré par l'usage de *eccum* (opposé à *eccillum*), correctement indiqué par M. Gray; cf. Bach, dans les *Studien* de Studemund, II, 398. V. 267, la théorie de Roby sur les infinitifs en *-ier* paraît se rapprocher de celle de M. Miodonski, *Archiv für lat. Lexicographie*, VII, 132; mais cette dernière, étant plus rigoureuse, aurait dû être exposée de préférence. V. 467, l'origine et l'histoire du développement de la construction de *refert* et de *interest* peuvent être présentées avec plus de précision, cf. *Rev. de philologie*, XVI (1892), 24; je ne crois pas, d'ailleurs, à *rei fert* <*refert; re* est un ablatif du point de vue [1]. V. 866, une note sur *em* et sa différence de sens avec *hem* et *en* serait nécessaire; cf. Richter, dans les *Studien* de Studemund, I, 544, et A. Kohler, dans l'*Archiv*, VI, 25. V. 1023, on est renvoyé, à propos de prosodie, au v. 882; du v. 882, au v. 119, où il n'y a aucune observation de cette nature.

Les remarques qui précèdent, suivant le cliché ordinaire, ne sont pas bien graves et prouvent l'attention avec laquelle nous avons lu le travail de M. Gray. Il faudrait citer en regard les notes où l'éditeur s'est tiré de la manière la plus heureuse de certaines parties délicates de sa tâche, par exemple, au v. 29, de l'explication de la construction *nouarum spectandi copiam*. Sans apporter rien de neuf, son livre est assez au courant et assez soigné pour faciliter aux élèves l'étude de Térence.

Paul LEJAY.

---

337. — **Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem** (1099-1291). XIV-381 p.

338. — **De Fulconis Hierosolymitani regno**. VIII-72 p. Thèses présentées à la

---

1. Fr. Schœll, dans l'*Archiv*, II, 214.

Faculté des lettres de Paris par Gaston Dodu, ancien élève de la Faculté des lettres de Lyon, docteur ès lettres. — Paris, Hachette, 1894, in-8°.

En un pays de conquête comme le royaume de Jérusalem, on s'attendrait à trouver des *institutions monarchiques* fortements organisées, le roi, chef de l'armée, centralisant tous les pouvoirs. Illusion profonde, que M. Dodu dissipe en nous montrant dans la faiblesse organique du gouvernement la raison de la chute de la domination latine.

La seule institution qui ait une puissante assise est la féodalité. La royauté est le couronnement de ce système féodal, qui la gêne et la comprime. Partout, elle se heurte à des entraves : administrativement, à trois principautés presque indépendantes, Antioche, Édesse, Tripoli : législativement, au contrôle des grands vassaux et des bourgeois. L'autorité judiciaire lui échappe : le roi ne prononce aucune sentence qui n'ait été dictée par les barons de la Haute-Cour, par les jurés de la Cour des Bourgeois, par les Cours de Fonde pour les indigènes et les commerçants, par les Cours de Chaîne pour les marins. En temps de guerre, il ne dispose que d'armées féodales sans cohésion, — Francs, Turcoples, Arméniens, — peu nombreuses, — vingt-cinq mille hommes au plus — mal entretenues. Point de marine, sauf dans la principauté d'Antioche et à Tripoli. Des sources nombreuses de revenus alimentent le trésor ; mais les franchises, les privilèges, les octrois les tarissent. Enfin la société ecclésiastique échappe à l'action du souverain autant et plus que le monde laïque.

Dans l'ouvrage de M. Dodu, l'ensemble des institutions se développe avec une logique impeccable et une grande clarté. C'est une bonne thèse. Bien étayés sur les textes des chroniqueurs et des *Assises*, ces syllogismes historiques donnent peu de prise à la critique. Mais les vues manquent d'ampleur, et les sources de variété. L'auteur aurait pu consulter avec plus de fruit l'autobiographie d'Ousâma Ibn Mounkidh, si curieuse pour les usages militaires et judiciaires des Francs [1].

Sans doute, il était bon de comparer la monarchie naissante de Godefroy de Bouillon à celle de Philippe Ier de France. Mais il ne fallait point négliger un second élément, bien moins important que l'élément franc, mais appréciable, dans la formation du royaume de Jérusalem : l'influence byzantine. Antioche, au xe siècle, était un thème byzantin ; Édesse, jadis, avait appartenu aux basiles. Ces *fiefs de soudée*, que l'on constate en dehors de la hiérarchie féodale (p. 206) et que les indigènes de Syrie sont aptes à recevoir, n'ont-ils point d'analogie avec ces fiefs militaires des Byzantins dont un *chartulaire* dans chaque thème tenait le registre [2] ?

---

1. Combat judiciaire entre un laboureur et un forgeron (p. 135), Ordalies (p. 136), *etc.* Traduction Hartwig Derenbourg. Paris, Leroux, 1895, in-8°.

2. Novelle de Constantin VII Porphyrogénète renouvelant les défenses antérieures contre l'acquisition des fonds militaires, vers 947. Rambaud, *L'empire grec au xe siècle*. Paris, 1870, in-8°, p. 290.

Après avoir énuméré les parties constitutives de l'armée, feudataires, soudoyers, Templiers et Hospitaliers, M. D. note, en la déplorant, l'absence des milices communales (p. 217). Il ignore qu'on essaya de combler cette lacune. Les pélerins d'Italie, groupés en confrérie, décidèrent que tout confrère devait se pourvoir d'armes à ses frais, ou aux frais communs, pour la défense de la Terre Sainte et que, dans l'armée des chrétiens, il devrait suivre l'étendard de la Société (Saint-Jean d'Acre, 29 mai 1216). Jacques de Vitry, en confirmant leurs statuts, ajoutait les clauses suivantes :

« Tout confrère qui, en bataille ou dans une armée chrétienne convoquée contre les ennemis du Christ, aura déserté l'étendard de la Société ou fui sans la permission des recteurs, sera rejeté du sein de la Société sans rémission, et ses armes brûlées publiquement à son déshonneur... Pour encourager l'audace, nous voulons que le tiers du butin fait sur l'ennemi revienne au confrère qui le fera ; le second tiers au fonds commun ; le troisième tiers sera partagé entre les confrères. » (Saint-Jean d'Acre, 1220.) [1]

Ces troupes constituaient en quelque sorte des milices communales ou du moins en tenaient lieu.

Du *De Fulconis hierosolymitani regno*, je ne dirai rien, sinon que c'est une biographie consciencieuse, aux sources abondantes. Mais M. Dodu me permettra de ne pas considérer la traduction Barfleur par Barbefluvium (p. 16) comme une solution étymologique définitive.

C. DE LA RONCIÈRE.

339.— R. SABBADINI. **Nozze Sechi-Grifi** (avril 1894), DIALOGO SCENICO. Catane, 1894, in-8°, 14 pp.

Sous ce titre, M. Sabbadini donne une nouvelle édition du Dialogue publié autrefois par Ch. Magnin dans le premier volume de la *Bibliothèque des Chartes*, d'après le ms. latin 8069 de la Bibliothèque nationale [2]. M. S. établit d'abord que les personnages sont au nombre de deux et non de trois, comme l'avait cru Magnin, par une erreur assez étrange. En tête du dialogue se trouve bien le nom *Ieronimus* ; mais la phrase dont il est suivi a été retrouvée par M. S. dans une lettre de S. Jérôme à Rufin (éd. de Paris, 1706, IV, 2, p. 4) ! En second lieu, le

---

1. *Les Registres d'Alexandre IV*, éd. Bourel de la Roncière, de Loye et Coulon, fasc. I, bulle 346, p. 104-105.

2. M. S. ignore que ce texte a été réimprimé, avec des notes et des corrections importantes, par M. Anatole de Montaiglon dans une publication bien oubliée aujourd'hui, le *Journal de l'Amateur de Livres*, Paris, Jannet, t. II (1849-1850), p. 129 et suiv. — M. A. de M. cite lui-même une lettre d'Éloi Johanneau à Magnin, parue dans le t. I de *La Province et Paris* (pp. 229-239, n° du 15 juin 1841), et dont il n'y a d'ailleurs rien à tirer.

delusor n'est pas un acteur, comme l'a cru Magnin, mais un bouffon qui, au lieu des comédies de Térence, veut représenter une farce. Il est au rang des spectateurs, d'où il lance une invective à Térence, se plaçant ainsi (v. 9), dans la même situation que Térence, lorsque, dans ses prologues, il répondait aux attaques de son rival Luscius, le *poeta vetus*. A ces deux corrections principales M. S. joint d'autres remarques qui regardent surtout le texte et la grammaire [1]. Il conclut, avec Magnin [2], que le Dialogue date du VIIe siècle. Ce texte est dès lors un important témoignage de la survivance de Térence à travers les siècles, et le vers 10 : *An sit prosaicum nescio an metricum*, mérite d'être remarqué. On sait que, même dans les manuscrits assez anciens, comme le *Victorianus* (IXe siècle), les comédies de Térence sont transcrites comme si elles étaient en prose. Certains critiques ont attribué cette disposition au désir d'épargner le parchemin; mais c'est une explication peu suffisante. On observa très vite que la métrique de Térence était fort lâchée en comparaison de celle des auteurs dramatiques grecs, et l'on commença à douter qu'il eût écrit en vers; ce doute fut peut-être augmenté par la sévérité du précepte d'Horace relatif au mètre iambique et à son dur jugement sur la négligence des dramaturges romains. Quintilien se plaint que Térence ne s'en soit pas tenu aux seuls trimètres. Evanthius, dans la première moitié du IVe siècle, note que Térence a dépassé dans la résolution de l'iambe les poètes antiques, de sorte qu'il l'a presque réduit à la prose; Victorinus, un peu plus tard, exprime la même opinion, contre laquelle s'élèvent, dès la fin du IVe ou le commencement du Ve siècle, le grammairien Rufin, puis, dans la première moitié du VIe, Priscien (III, p. 418). Au début de la Renaissance carolingienne, le commentateur anonyme de Térence cite le passage de Priscien et dit que si l'on ne peut pas distinguer les vers du poète, la faute en est aux copistes : *Quod autem metricum genus carminis sit et non prosaicum* (les expressions même du Dialogue, comme le fait observer M. Sabbadini) *testatur Priscianus*. D'autres encore citèrent Priscien; mais Pétrarque fut seul en état de diviser métriquement son Térence (De Nolhac, *P. et l'humanisme*, p. 158); ce qui n'empêche pas que, pendant une bonne partie du XVe siècle, les comédies de Térence furent encore copiées et même imprimées comme un texte en prose.

Léon DOREZ.

---

1. M. de Montaiglon avait soupçonné l'inutilité du personnage définitivement supprimé par la trouvaille de M. S. Le même éditeur avait déjà rétabli le mot *Mitte* (v. 1), conservé la leçon *contemplor*, comme M. S. (v. 18), et proposé la correction *firmet* (v. 45), qui convient aussi bien que *firmat*, leçon préférée par M. S. — Quant au vers qui précède la citation de S. Jérôme, la correction de *patriarcharum* avait déjà été proposée, dans une note, par M. Magnin, et adoptée par M. de M.; mais aucun des éditeurs n'a pu tirer parti de cet hexamètre, qui attend encore son Œdipe.

2. M. de Montaiglon penche pour le IX-Xe siècle, ce qui serait flatteur pour Térence.

340. — Noël Valois. **Inventaire des arrêts du Conseil d'État** (règne de **Henri IV**), tome second, dans la collection des Inventaires et documents publiés par l'administration des Archives nationales. Paris, Imprimerie nationale, 1893, in-4.

Il a déjà été rendu compte du premier volume de l'important ouvrage de M. Noël Valois, où se trouvait, en manière de préface, l'étude sur le Conseil du Roi ; il nous reste à signaler l'apparition du tome second comprenant l'inventaire des arrêts du Conseil d'État du mois de janvier 1600 au mois de mai 1610. Tandis que le premier volume, qui embrasse les années 1592-1599, contient 5712 analyses d'arrêts, ce tome second en contient 9986. « A mesure qu'on avance dans le règne de Henri IV, les lacunes que présente la collection de minutes conservée à l'hôtel Soubise (série E) deviennent de plus en plus rares. Il en résulte que ce second volume d'inventaire, bien que rédigé sur le même plan que le premier, contient un nombre beaucoup plus restreint d'actes pris en dehors du dépôt des Archives nationales. Sur 9,986 analyses qu'il renferme, 314 seulement se réfèrent à des documents dont le texte n'a pu être retrouvé qu'à la Bibliothèque nationale. » On doit louer dans ce second volume, comme dans le premier, la précision et la clarté des analyses, la conscience que M. Valois a apportée dans son long travail.

Fr. F.-B.

---

341. — Lieut.-Colonel E. M. Lloyd, late R. E. **The Campaigns of Saxe.** (For private circulation only, from the Journal of the Royal United Service Institution. Novembre 1894. In-8°, 40 p. et deux cartes.

Le travail de M. Lloyd sur les campagnes du maréchal de Saxe en Flandre est remarquable. Le lieut.-colonel anglais connaît les ouvrages allemands : Vitzthum et d'Arneth, et les publications françaises sur le sujet : d'Espagnac, Grimoard, Pajol, Taillandier, Rousset, le duc de Broglie, — il ne connaît pas le livre du comte de Seilhac, mais il n'y perd rien — et, en outre, précieux avantage que n'ont pas eu ses devanciers, il a tiré parti de l'*History of the Pelham administration* de Coxe, de l'*History of the Grenadier Guards* de Sir F. Hamilton, des *Historical Memoirs* du duc de Cumberland; surtout il a dépouillé la correspondance de l'armée anglo-hanovrienne et lu les dépêches de Cumberland, de Ligonier et d'autres qui remplit plusieurs volumes du Public Record Office. Son récit, court, sans prétention, sans phrases, mais exact, vigoureux, presque complet, sera donc très utile. On regrettera qu'il n'ait pas donné dans l'original français la lettre de Sir John Ligonier à Harrington sur Fontenoy, mais il la publie en traduction anglaise (p. 9-10) et il cite pareillement une lettre du secrétaire de Cumberland, Sir Everard Fawkener ; il rectifie sur quelques points le récit de Ligonier et en montre la valeur ; il rappelle que la réponse des

Français à l'*homeric chaff* de lord Charles Hay n'était autre que la maxime reçue que « toute troupe qui conserve son feu le plus longtemps, est sûre de vaincre » (p. 12). De même, il raconte Rocoux et Lawfeld avec détail d'après les lettres de Ligonier et de Cumberland. On remarquera les jugements que l'auteur porte, au courant de son livre et dans la dernière page, sur le maréchal de Saxe, et cette appréciation d'un homme du métier est bonne à recueillir : Maurice, dit-il, avait plus de confiance en lui-même que dans ses troupes ; il évitait les batailles rangées et savait que sa première défaite serait son dernier commandement; il jugeait son artillerie trop lourde, sa cavalerie trop peu disciplinée, et ne pensait qu'à profiter de l'ardeur et de l'impétuosité de l'infanterie ; il appartenait à une époque où la guerre se faisait à coups de fleuret, non à coups de marteau, et il était un maître d'armes consommé, *a consummate fencer* (p. 16 et 40).

A. C.

---

342. — Quellenschriften zur neueren deutschen Literatur und Geistesgechichte. III Band. **Tagebuch Wilhelm von Humboldts von einer Reise nach Norddeutschland in Jare** 1790, hrsg. von Albert Leitzmann. Weimar, Felber, in-8o, VIII et 163 p.

M. Leitzmann a trouvé au château de Tegel le *Journal* de ce voyage entrepris par Humboldt dans le nord de l'Allemagne en l'année 1796. Il a fort bien fait de le publier. Mais son introduction est insignifiante et ne renferme aucune réflexion sur le texte. En revanche, le commentaire relégué à la fin du volume, est très copieux et contient des notes utiles, des *personalien* qu'on est aise de consulter et d'avoir. Quant au *Journal* même, nous l'avons lu avec intérêt, et Humboldt s'y peint lui-même, enthousiaste du grand et du beau, ouvert à toutes les impressions, infatigablement curieux, notant au passage une foule de particularités, n'oubliant, ne négligeant rien, inscrivant avec soin sur son carnet les mots techniques et les provincialismes, décrivant en quelques traits le paysage, dessinant la physionomie des habitants, portant son attention sur le commerce, l'industrie, les écoles, rendant visite aux personnages les plus remarquables, ne manquant aucune occasion de s'instruire. C'est ainsi qu'après avoir vu l'Université de Greifswald, il s'embarque pour Rügen, s'entretient longuement avec Kosegarten qui le mène à Arcona, et parcourt l'île entière dans le plus grand détail. Puis vient le tour de Stralsund, de Rostock, de Wismar, de Lubeck qui est « tout à fait gothique », d'Eutin. Il voit à Eutin le traducteur d'Homère, Voss, et s'entretient avec lui de poésie et de métrique. Il juge Catherine Stolberg « un brouillon comme il n'y en a pas ». Le portrait qu'il trace du démocrate Hennings, le bailli de Ploen, est conforme, ce semble, à la vérité. A signaler aussi les pages sur le plus riche marchand de Hambourg, Voght, sur les Reimarus, sur Sieveking et Poel — qu'il nomme

Puhl— sur Klopstock qu'il trouve vif, pétillant, bonhomme, naïvement vaniteux, et, à la longue, bavard et ennuyeux, désapprouvant les dernières œuvres de Goethe, détestant Schiller, déclamant volontiers ses nouvelles odes révolutionnaires et nommant Charlotte Corday sa sainte (*seine Heilige*). N'omettons pas sa conversation avec Dumouriez qui croit au triomphe des royalistes et annonce qu'il fera plus tard un débarquement en Angleterre : « Il est fort pour l'action, très petit, mais trapu, tout muscles et tout nerf, portant en toutes choses une expression de vigueur, de rapide et hardie résolution ; les yeux les plus vifs et les plus mobiles que j'ai jamais vus, la bouche un peu railleuse, poli comme on l'était à la vieille cour, le contraire d'un sans-culotte, très spirituel et plaisantant volontiers, d'une ambition illimitée... » p. 105-107). Citons enfin les lignes qu'il consacre à Jacobi et à Claudius [1].

A. C.

---

343. — **Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres**, par Raymond Bonafous, Paris. Hachette, 1894. In-8°, xi et 424 p.

Ce livre où M. Bonafous entreprend de faire connaître, dans leur ensemble, l'existence agitée et l'œuvre singulière de Kleist, est intéressant. L'auteur a tiré parti des nombreux travaux de ses devanciers, Wilbrandt, Zolling, Brahm, etc., et il leur doit beaucoup ; mais, grâce à une étude patiente et profonde de la correspondance et des écrits de Kleist, il a trouvé des aperçus qui lui sont propres, fouillé plus qu'aucun de ses prédécesseurs certaines parties du sujet, compris le caractère de son héros, et sa thèse (c'est une thèse de doctorat présentée à la Sorbonne) mérite de trouver des lecteurs en Allemagne même. M. B. retrace d'abord la vie de Kleist, le montre officier et doué d'une âme peu commune, puis étudiant à l'Université de Francfort sur l'Oder et déjà rêveur, sujet à d'étranges distractions et à de bizarres fantaisies, mélange de sectaire et de pédant (p. 23), puis voyageant et se reconnaissant à Würzbourg, sinon poète, du moins écrivain (M. B. admet dans les grandes lignes la conjecture de Wilbrandt), s'éveillant durant le séjour de Berlin à l'admiration des beautés de la nature, à un amour plus touchant et plus vif, au sentiment idyllique (p. 49), apprenant au musée de Dresde à aimer l'art, décidant à Paris de devenir poète et créateur, se retirant en Suisse où il rompt avec Wilhelmine et compose ses premiers essais, revenant en ce pays après une course à Weimar, mais manquant d'argent, épuisé par son *Robert Guiscard* qu'il jette au feu et qui sera son tourment, sa « plaie saignante » (p. 111), desespéré, malade, regagnant la Prusse pour se laisser capturer par les Français, enfermé au

---

1. P. 107, lire Beauvert et non *Beauvaret*.

fort de Joux et à Châlons, relâché, collaborant au *Phœbus* de cet Adam Müller que Wilbrandt a nommé son mauvais génie, mais brouillé avec Gœthe, toujours dépourvu de ressources et vivant d'expédients, toujours troublé dans son système nerveux, hanté par des pensées de suicide et par l'idée fixe de la mort de Napoléon, rêvant une guerre d'extermination, à jamais découragé par Wagram et par l'insuccès de ses drames, finissant par se brûler la cervelle lorsqu'il a trouvé « une compagne de route pour le terrible voyage », Henriette Vogel. A la biographie succède la « recension » des œuvres : de *la famille Schroffenstein*, ce mélodrame où Kleist « apparait terrible et doux » ; du fragment de *Robert Guiscard* où il tente vainement la fusion de l'élément grec et de l'élément shakspearien ; de *Penthésilée* « idylle sanglante ou sauvage épopée, mais œuvre de poète » ; de *Catherine d'Heilbronn* où M. B. blâme le merveilleux qui n'est ni assez pur ni assez complet, mais où il montre très joliment ce qui rend la pièce populaire, « une douce héroïne, grande par son abandon, puissante par sa faiblesse, dans un cadre fait d'agitation et de coups d'épée » ; de la *Bataille d'Arminius* où M. B. condamne le rôle de Thusnelda et représente Hermann comme « une sorte d'Hamlet patriote, rêveur et railleur, absorbé par une idée, éclatant parfois d'une façon soudaine et étrange, véritable homme du Nord, alliant la sensibilité et l'imagination à une raison impitoyable » (p. 288) ; du *Prince de Hombourg* qui « est plutôt un malade à soigner qu'un coupable à punir » (p. 317) ; de *La cruche cassée*, bien conçue, bien motivée, bien conduite, et qui n'est qu'un long dénouement ; d'*Amphitryon*, traduction libre de la pièce de Molière, et qui doit surtout son caractère émouvant au rôle de la chaste Alcmène dont Kleist a très bien dépeint la douloureuse situation ; des *Nouvelles* dont M. B. met en relief les grandes qualités, force, impersonnalité, concision, sobriété. Le dernier chapitre du livre marque les traits principaux de Kleist et les caractères saillants de son œuvre. On pourra reprocher à M. Bonafous quelques légères inexactitudes. Sur certains points, sa connaissance de la littérature et de l'histoire de l'Allemagne n'est peut-être pas assez précise. Il ne relève pas dans les *Nouvelles* la longueur souvent effroyable des phrases. Son style manque parfois de vivacité, et sa narration, d'agrément. Mais son ouvrage lui fait honneur. La partie critique mérite surtout des éloges : analyses détaillées ; examen attentif des opinions d'autrui ; habile exposé de ce que Kleist doit à l'histoire et de ce qu'il tire de lui-même, de ses souvenirs, de la vie de son cœur et de sa façon de voir le monde ; ingénieuses et fécondes comparaisons avec ses modèles ; jugements solides et consciencieux sur son style et sur ses personnages (notamment sur Catherine de Heilbronn, Thusnelda et Hermann, le prince de Hombourg) ; saine appréciation des qualités et des défauts de l'auteur, tout ou presque tout dans ces deux cent vingt pages — sans oublier la conclusion qui met Kleist parmi les génies du second ordre en lui donnant la place

d'honneur au milieu des romantiques — sera lu avec profit par le public français [1].

A. C.

---

344. — Prosper POULLET. **La Belgique et la chute de Napoléon Ier.** Bruxelles, Société belge de librairie. 1895. In-8°, 44 p.

L'auteur démontre que les Belges, bien qu'ils ne se soient pas soulevés en 1813 et 1814, comme les Hollandais, contre la domination française, avaient néanmoins un « sentiment national profond et vivace ». Il a retrouvé dans nos Archives nationales quelques uns des rapports que les préfets des departements réunis adressaient au gouvernement sur l'état de l'opinion publique, et ces rapports prouvent les griefs des populations et leurs dispositions hostiles à l'égard de la France. Les exigences de Napoléon, l'impôt sur les boissons et notamment sur la bière, ses levées de soldats excitent partout le mécontentement; le nombre des déserteurs et des réfractaires ne cesse de s'accroître; les préfets demandent des renforts de troupes et attestent que les habitants accueillent avidement les mauvaises nouvelles; « peut-on faire claquer son fouet, écrit le préfet de l'Ourthe, lorsqu'on monte un cheval rétif et prêt à s'emporter » ? (p. 25). C'est surtout après Leipzig que se manifestent le plus vivement les alarmes de l'administration (p. 26-37). S'il n'y eut pas d'insurrection, si les Belges ne furent pas leurs propres libérateurs, comme les y invitait une proclamation de Bülow, s'ils gardèrent une attitude passive, c'est qu'ils craignaient les troupes françaises qui tenaient encore la contrée, et surtout les pillages, les excès de la populace ; mais ils applaudirent à la chute de l'Empire et reçurent les alliés comme des sauveurs. On sait que la Belgique fut réunie à la Hollande ; « par un étrange retour des choses, conclut M. Poullet, cette combinaison des Pays-Bas destinée à éloigner à jamais les Français de la Belgique, les y ramena quelques années plus tard en 1831 ; mais ils apportaient la garantie de l'indépendance nationale, et non plus la domination étrangère; la reconnaissance des Belges a établi, depuis lors, entre la France et notre pays, un lien plus doux et moins précaire que celui de la conquête ».

A. C.

---

1. P. 5 pourquoi à la fois Christian et Chrétien ? — P. 29 la citation de Mundt se trouve dans la *Geschichte der Litteratur der Gegenwart*, 1853, p. 295 (den politischen Werther seiner Zeit). — P. 47 il eût fallu insister davantage sur l'influence de Rousseau (cf. p. 77 et 234). — P. 70 lire Cloots au lieu de *Clootz* et p. 112 Creuzer au lieu de *Kreuzer*. — P. 108 traduire *freimüthig* non par *le Sincère*, mais par *le franc parleur*. — P. 319, Le Citoyen-général (et non le *général citoyen*) est de 1793, non de 1791.

345. — Fr Kluge. **Deutsche Studentensprache.** Strasbourg, Trübner. 1895. In-8°, 136 p. 2 mark 50.

M. Kluge a été naturellement amené, dans les recherches qu'il a faites pour son *Dictionnaire étymologique*, à étudier de près la langue des étudiants. Il publie aujourd'hui un très intéressant livre sur le sujet. L'ouvrage comprend deux parties. Dans la première, M. K. expose l'histoire de la *Burschensprache* qui ne commence, à vrai dire, qu'au XVIIIe siècle, et il l'expose surtout d'après les documents que nous possédons sur les trois universités de Giessen, de Halle et d'Iéna, celles qui donnaient le ton et faisaient la mode. Successivement, il passe en revue les noms que les étudiants se donnaient à eux-mêmes et dont ils affublaient les « philistins » de toute classe, les professeurs, les huissiers de l'Université, les femmes. Il donne, sous le titre de *Trunkenlitanei*, une liste des mots de « beuverie », énumère les termes empruntés au latin et au grec, à la zoologie, à la Bible et à la théologie, au français, à l'argot. Toute cette partie de l'introduction est curieuse, et nous notons au passage l'explication de *fidel* qui tire son sens de la devise « fidèle et sans souci », et les remarques sur les mots terminés par *ibus, atum, atim (gassatim, dorfatim)*, *iade*, ικῶς (d'où *burschikos*), *ier*, *age*, *ös*. La seconde partie du livre contient un dictionnaire, le premier essai du genre. M. K. a dépouillé tous les vocabulaires de la langue des étudiants, et une foule d'écrits des trois derniers siècles, notamment ceux de Laukhard. Il donne les mots, avec leur signification et la date du dictionnaire, de l'ouvrage, du journal où il les a rencontrés. Ce glossaire sera très utile. On y trouve une quantité de termes qui manquent dans tous les lexiques et, d'ailleurs, comme dit avec raison M. Kluge, la langue des écrivains allemands, même des classiques, trouve souvent son explication dans la langue des étudiants [1].

A. C.

---

346. — C. Castellani. **La Novella di Ruggiero I**, re di Sicilia e di Puglia, sulle successioni, ridotta alla sua vera lezione, volgarizzata ed annotata. — Venise, 1895, in-8° (Extr. des *Atti del R. Istituto. Veneto*, t. VI, série VII, 1894-1895, pp. 345-351.)

Cette novelle sur les successions, promulguée en langue grecque en 1150, est un des plus importants monuments de la législation normande dans l'Italie méridionale. Elle se trouve dans deux mss., le

1. On a pour *anschnautzen* (1781) un témoignage de 1773 (*Briefe von Voss.*, I, p. 148), et pour *Burschikositæt* (1831) un témoignage qui date de 1798 (*Halem's Selbstbiographie*, p. 37); les mots *socius* et *courtoisiren* manquent (cf. Cramer à Bürger, 12 novembre 1773); pour *vigiliren* voir Laukhard, *Schicksale* III, 61 (diese Offiziere vigilirten, wie man in Halle spricht, oder nach einem andern Dialekt).

Marcianus græcus 172 et le *Vaticanus græc.* 845; dans ce dernier, elle est incomplète et incorrecte. Bartolomeo Capasso l'avait publiée d'après une mauvaise copie du ms. de Venise (*Atti dell'Academia Pontaniana*, t. IX, 1867). M. Castellani, le savant et aimable bibliothécaire de la Marcienne, en donne une nouvelle édition plus exacte, accompagnée d'une traduction italienne.

Léon DOREZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — La troisième et dernière partie complétant le volume Ier des *Études d'Archéologie orientale* de M. CLERMONT-GANNEAU (fascicule 44 de la Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Études) vient de paraître à la librairie Bouillon. Elle est accompagnée de trois gravures dans le texte et se compose des chapitres suivants : *La Tanit Pené-Baal et le compte Déméter-Perséphone à Carthage; l'inscription d'El-Amronni et les dieux Mânes des Sémites; inscription grecque de Syrie relative à la protection des vignobles; une dédicace de la Xe légion Fretensis à l'empereur Hadrien en Palestine; le légat impérial de la province d'Arabie P. Julius Geminius Marcianus; le bas-relief de Soneïdâ et Maximianoupolis d'Arabie* (I. Maximianus Herculius et Diocletianus Jovius; II. Maximianoupolis; III. Dioclétien et saint Georges); *les Trois-Ponts et le toron de la Fille de Comar, dans la seigneurie d'Arsur.*

— Le troisième fascicule du *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale* vient de paraître et contient les Tables générales. Ce catalogue rédigé par M. de Slane comprend 4665 manuscrits. Il diffère sensiblement par son étendue des autres Catalogues des manuscrits en langue sémitique rédigés par M. Zotenberg. Tandis que ceux-ci présentent une description détaillée, une analyse étendue des ouvrages, avec des renseignements bibliographiques qui en font de précieux répertoires pour les travailleurs, le catalogue arabe, au contraire, n'offre le plus souvent qu'une simple nomenclature. Il nous paraît regrettable que l'Administration de la Bibliothèque ait laissé imprimer dès maintenant les tables générales puisqu'il reste encore environ cinq cents manuscrits qui ne figurent pas au catalogue et feront l'objet d'un supplément dont la publication est vivement désirée. Une table unique eut été de beaucoup préférable.

— Sous le titre *Une famille de soldats* (Bordeaux, Feret. In-8°, 92 p.) M. Maurice CAMPAGNE publie une intéressante notice sur la famille De L'Église de Lalande (1552-1885), une des familles de l'Agenais. Dans cette suite de notes généalogiques, on remarquera (p. 9) une affiche imprimée de Nicolas II de L'Église, chargé de faire les enrôlements du régiment du Maine à Casteljaloux; des détails sur la carrière de Pierre de L'Église de la Barrière qui fut blessé à Goudelour et reçut des Hindous deux naïfs dessins sur toile et parchemin (p. 28), et sur l'existence que menèrent pendant l'émigration les deux frères Étienne de L'Église (p. 51-57). Nous recommandons l'appendice qui renferme *quelques lettres* (p. 69-86) écrites au XVIIIe siècle par plusieurs membres de la famille; celles de Guillaume de L'Église à son frère (1751-1755) contiennent des particularités curieuses sur la vie d'un officier au temps de Louis XV et notamment sur les frais que coûtait le recrutement d'une compagnie. Le dernier morceau, *L'orange du roi d'Espagne* (p. 87-92), retrace le mariage romanesque

de Daniel de L'Église avec la belle Margouton de Besse à qui le roi Philippe V, de passage à Bazas, fit cadeau d'une orange cerclée d'argent.

— Nous recevons une « *étude d'histoire critique et documentaire* », intitulée *Sebastien Cabot, navigateur vénitien* (Paris, Delagrave. In-8°, 43 p.). L'auteur, qui signe à la fin de son travail B. A. V., y prend à partie un ouvrage publié par M. Tarducci sur les deux Cabot sous les auspices de la Commission royale d'histoire de la Vénétie. Il en montre, comme il dit, les procédés, l'intention, les « dessous », et prouve que l'ouvrage de M. Tarducci, méritoire peut-être au point de vue du style et de la phrase, est, comme œuvre d'histoire, absolument sans valeur. Après avoir rappelé ce que les documents authentiques nous apprennent sur Jean et Sébastien Cabot, il fait voir que M. Tarducci s'est contenté de consulter, une paire de ciseaux à la main, le livre publié en 1882 par M. Harrisse sur le même sujet, et qu'en outre, l'historien italien a commis de singulières erreurs en assurant que Sébastien Cabot naquit à Venise, découvrit le continent américain en 1494 et atterrit pour la première fois au cap Breton. Mais ce qu'on doit surtout reprocher à M. Tarducci, c'est d'avoir représenté dans Sébastien Cabot un homme de génie dont la pensée ne fut jamais inspirée que par le plus noble idéal : le critique riposte à M. Tarducci par la liste des mensonges de Cabot, « mensonges qui n'eurent d'autres causes que la vantardise, l'égoïsme et l'intérêt ».

ALSACE. — La librairie strasbourgeoise de Heitz et Mündel publie la première livraison d'un dictionnaire du dialecte strasbourgeois, *Wærterbuch der Strassburger Mundart*, qui sera sans nul doute accueilli de tous côtés avec reconnaissance. L'auteur est le regretté Charles Schmidt, et cette œuvre posthume du grand savant comptera évidemment parmi ses publications les plus méritoires. Le premier fascicule (p. 7-48 sur deux colonnes) va du mot *Aamol* au mot *Hampfel*. Chaque mot est suivi de la traduction allemande et de plusieurs exemples. Les pages 1-5 contiennent de brèves et utiles remarques sur la prononciation et sur quelques particularités grammaticales du dialecte, ainsi qu'une liste des sources consultées et citées par Charles Schmidt. Nous lisons sur la couverture que l'ouvrage complet renfermera un portrait de l'auteur, sa biographie et une bibliographie de ses œuvres. La librairie annonce également qu'elle fera paraître d'autres écrits, tirés des papiers, du *Nachlass* de l'érudit strasbourgeois : *Unterelsæssische mittelalterliche Flurnamen*; *Noms de lieux de la Basse-Alsace au moyen âge; Herrade de Landsberg*.

HONGRIE. — Nous avons annoncé (*Revue critique*, 1894 n° 45) l'apparition du premier volume des articles du comte Étienne Széchenyi. L'Académie vient d'éditer le second volume qui contient les articles publiés de 1843 à 1848 (*Grof Széchenyi istvan hirlapi crikkei II*. 692 pages avec un fac-similé). Nous y relevons les études que le grand réformateur a écrites sur l'impôt, sur l'industrie, sur les chemins de fer et les voies de communication. Il fut un des premiers à réclamer la fondation de quelques Écoles dites *réales*; car la Hongrie jusqu'en 1850 ne connaissait que l'enseignement classique. Le manque total d'un enseignement spécial, technique et commercial, avait frappé Széchenyi ; c'était, en effet, une des causes du retard de la Hongrie sur le terrain économique. Ce n'est que depuis le dualisme que l'État fait des efforts dans ce sens, efforts couronnés des plus beaux résultats. Le savant éditeur, M. Antoine Zichy, a fait précéder les différents articles de courtes notices et a ajouté à la fin du volume un petit lexique des termes employés spécialement par Széchenyi.

— Le grand ouvrage du comte Teleki sur L'Époque des Hunyadi (1852-1857), qui est la propriété de l'Académie, est actuellement complété par Desider Csanki qui y ajoute la géographie historique de la Hongrie à la même époque. C'est un répertoire,

divisé par départements, des forteresses, des villes et des communes dans la seconde moitié du XVe siècle, et qui a demandé d'énormes recherches dans les archives de l'État et des particuliers. Le deuxième volume qui vient de paraître (*Magyarorszag tœrténelmi fœldrajza a Hunyadiak Koraban*, II. 860 p.) contient la description de douze comitats. L'auteur y fait connaître cent quatre-vingt-huit forteresses, deux cen quatre villes, six mille quatre cent quarante-sept communes et trois mille quatre cents cinquante-sept grandes propriétés. Chaque nom est accompagné du renvoi au livre ou à la charte qui le mentionne.

— La Commission historique de l'Académie, non contente d'éditer dans ses *Monumenta* tous les documents importants relatifs à l'histoire du pays, fait faire encore des recherches dans les archives de l'étranger pour y recueillir des matériaux précieux pour les historiens. Les copies sont déposées à la bibliothèque de la Commission qui en fait dresser régulièrement le catalogue, M. Léopold Ovary, qui a dépouillé à cet effet les archives de l'Italie, vient de publier un volume (*A magyar tud Akademia tœrténelmi bizottsaganak Oklevél Masolatai*, 2e fasc, 293 p.) où il énumère les documents copiés et qui s'étendent de la bataille de Mohács (1526) jusqu'à 1600. La commission a réuni pour cette époque mille deux cent cinquante-sept documents que les historiens peuvent consulter. Un index très détaillé facilite les recherches.

— L'infatigable Szilagyi vient de publier le XVIIe volume des *Monumenta Comitialia Regni Transylvaniae (Erdélyi orszaggyűlési Emlékek*, 491 p.) qui embrasse une période de trois ans (1679-1682). C'est Michel Apafi qui gouverne en Transylvanie, mais le vrai chef du pays est Teleki. Quoique Louis XIV eût conclu la paix avec l'Autriche en 1679, il désirait de ces émissaires des détails exacts sur les chefs des mécontents, qu'il voudrait peut-être appuyer un jour. L'un deux le renseigne sur les vertus et les vices de Michel Teleki. Il est « certain que difficilement peut-on trouver en un même sujet tant de bonnes et mauvaises qualités. Son activité est incroyable, les affaires les plus difficiles ne l'embarrassent pas, il est plein d'expédients, entreprenant, pensant de grandes choses, ferme dans ses résolutions, libéral, sobre, éloquent, cherchant avec excès la réputation, magnifique dans sa suite et dans sa maison »; mais il est « né cruel, injuste, violent, artificieux, implacable dans sa haine, faisant tout servir à ses desseins ». La correspondance échangée entre Apafi et le marquis de Béthune, une intéressante lettre d'Apafi qui demande du secours à Louis XIV et lui envoie Daniel Absalon (1680) « solatium et remedia mihi, rebusque allaturus », deux *Journaux* sur la campagne d'Apafi en Hongrie et une magistrale introduction, formant le trente et unième chapitre de l'histoire diplomatique de la Transylvanie, telles sont les parties les plus intéressantes de ce volume.

— L'académicien Ladislas Fejérpataky, un des meilleurs « chartistes » de la Hongrie, attaché au Musée National, vient de publier un travail très intéressant sur les deux chartes du règne d'Étienne II (1114-1131) (*Oklevelek II. Istvan Kiroly Korabol*; 45 p. 5 fac-similés). Elles n'émanent pas de la chancellerie royale, mais de corporations ecclésiastiques, et se rapportent à des donations faites par des particuliers. Elles sont parmi les plus anciennes que la Hongrie possède, et leur authenticité est indiscutable. L'une est conservée à Pannonhalma, la maison-mère des Bénédictins de Hongrie, l'autre a Veszprém.

— M. Acsady continue ses beaux travaux sur l'histoire économique de l'ancienne Hongrie. Son dernier travail (*Régi magyar birtokviszonyok* 72. p.) sur les grandes propriétés entre 1494 et 1598 est très instructif au point de vue des grandes familles hongroises. En 1494, quatre ans après la mort de Mathias Corvin, le plus riche magnat du pays était le palatin Étienne Szapolyai que Mathias avait élevé du rang d'un

simple capitaine de *hajduk* aux plus hautes dignités. Il avait des propriétés dans vingt-cinq comitats sur quarante-deux. Le prince Jean Corvin n'en possédait pas seulement la moitié. D'autres grands propriétaires étaient Geréb, Ujlaky, Paul Kinizsi, le vainqueur des Turcs, les Bánffy, Hampó et Drágffy; cinquante ans plus tard, nous ne trouvons plus de traces de ces familles, à l'exception d'une seule; d'autres petits propriétaires occupent le premier rang.

— Taine était, depuis 1885, membre associé étranger de l'Académie hongroise. Selon l'usage, c'est un membre de la deuxième classe (sciences historiques et philosophiques), Michel Zsilinszky, qui a prononcé son éloge (*Taine Hippolyt Adolf mint tœrténetiro*, 43 p.). Comme le titre l'indique, l'auteur ne s'occupe que de *Taine historien*. Après une courte notice biographique où il passe sous silence le séjour à l'École normale et les tribulations de l'administration universitaire. — Zsilinszky dit seulement que Taine était professeur à Besançon où il se trouvait bien! — après l'énumération des écrits antérieurs aux *Origines de la France contemporaine*, l'auteur s'attache surtout à faire ressortir la grande valeur de cette dernière œuvre et retrace la physionomie morale et intellectuelle de Taine dont la plupart des ouvrages sont traduits en hongrois. (L'Académie seule a fait traduire l'*Histoire de la littérature anglaise* et les *Origines*.) Nous aurions vu avec plaisir que M. Zsilinszky dit un mot de l'influence prédominante de la critique esthétique de Taine sur les jeunes écrivains qui se nomment Eugène Péterffy, Riedl et Haraszti.

— L'ancien professeur de langue et littérature grecque à l'Université de Budapest, M. J. Télfy, consacre ses loisirs à une occupation bien innocente. Membre de l'Académie, il se croit obligé de rendre compte de temps en temps des nouveaux livres qui paraissent en Grèce. Son dernier fascicule (*Ujgœrœg munkak ismertetése*, 40 p.) énumère une douzaine d'ouvrages. La place de cet article était dans une revue ou dans un journal; on se demande vraiment si les publications académiques sont faites pour ce genre de travail.

— M. Geyza Némethy, dont nous avons déjà annoncé l'édition critique des fragments d'Euhémère, vient de publier dans les « Editiones criticae scriptorum graecorum et romanorum a collegio philologico classico Academiae Litterarum Hungaricae publici juris factae » les *Dicta Catonis quae vulgo inscribuntur Catonis Disticha de Moribus* (82 p.). L'édition avait paru d'abord dans le programme d'un *gymnase* de Budapest. Elle se trouve ici améliorée et fait bonne figure à côté des éditions savantes d'Abel et de Thewrewk. La libéralité de l'Académie seule rend possible l'apparition de pareils travaux en Hongrie.

— Les derniers numéros des *Nyelvtudomanyi Kœzlemények*, la plus grande revue de philologie hongroise et des langues ougro-finnoises, contiennent entre autres des articles importants du directeur Sigismond Simonyi sur la *Combinaison et la formation des mots en hongrois* (lecture qu'il a faite à l'Académie en prenant place comme membre ordinaire), puis les *Contributions à la syntaxe historique magyare* du même auteur qui a déjà consacré deux volumes aux adverbes et trois aux conjonctions hongroises. Dans la même revue, Munkacsi continue ses beaux travaux sur les différents dialectes de la langue vogoule; Szinnyei, le successeur de Budenz à l'université de Budapest, traite de l'attraction labiale dans le cseremisz; Balassa qui, en collaboration avec Simonyi, prépare une *Phonétique hongroise*, parle longuement et savamment de l'*histoire des voyelles magyares*; Szilasi dresse un vocabulaire vogoul en attendant le dictionnaire de cette langue; Halasz, récemment nommé professeur de philologie magyare à l'université de Clausembourg, finit son étude sur la parenté de l'ougrien et du samojed. Chaque livraison contient en outre des comptes rendus

très détaillés sur les ouvrages de philologie comparée et de lexicographie ; ainsi GOLDZIHER traite des livres récents sur les dialectes arabes ; le *Dictionnaire* Darmesteter-Hatzfeld-Thomas y est loué ; il reflète fidèlement, dit le critique, la vie de la langue française du XVIIe au XIXe siècle. Une bibliographie hongroise et étrangère des publications de 1894 se trouve dans le 1er fascicule de 1895.

— Le savant orientaliste et ethnographe Arminius VAMBÉRY, après avoir plaidé dans son ouvrage sur l'*Origine des Magyars* (en hongrois et en allemand, 1882) pour la parenté turque contre Hunfalvy et Budenz, reprend dans son dernier ouvrage, *Naissance et développement de la race magyare* (*A magyarsag Keletkezése és gyarapodasa*, 408 p.) sa thèse favorite. Tout en accordant aux philologues que la langue primitive du peuple était parente à l'ougrien, il démontre que l'influence turque s'est fait sentir sur les restes des Huns et des Avares — car il y en avait en Hongrie malgré les chroniques allemandes qui parlent d'une défaite complète — bien avant l'arrivée des Magyars en Hongrie, et que ceux-ci n'ont fait qu'achever l'œuvre de leurs ancêtres. La Hongrie était au Xe siècle une véritable « officina gentium », et Vambéry démêle avec beaucoup de sagacité dans quelle mesure chacune de ces races a contribué à la transformation d'un peuple guerrier et nomade en une nation politique qui a su fonder un royaume au milieu de ses adversaires et se maintenir jusqu'aujourd'hui [1].

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juillet 1895.

L'Académie décerne le premier prix Gobert à M. Elie Berger, archiviste aux Archives nationales, pour son *Histoire de la Reine Blanche*, et le second prix à M. l'abbé Clerval, chanoine de la cathédrale de Chartres, pour son étude sur les *Ecoles de Chartres au moyen âge*.

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de son mémoire sur la déesse Tanis et le culte de Déméter et de Perséphone à Carthage. M. Clermont-Ganneau avait essayé d'expliquer l'origine historique d'une déesse qualifiée de déesse mère (Amma, ou Emm), dont l'existence à Carthage a été révélée par trois inscriptions découvertes dans cette ville. Dans une de ces inscriptions, la déesse mère se trouve associée à une autre déesse, Baalat Ha-Hédrat, formant avec elle un couple mythologique sans analogue jusqu'ici dans le Panthéon phénicien. A la suite d'une série de rapprochements, M. Clermont-Ganneau était arrivé à cette conclusion que, dans ce couple de deux déesses carthaginoises, dont la première est la déesse mère, la seconde, probablement la déesse fille, il fallait reconnaître le couple, si populaire chez les Grecs, de Déméter et de son inséparable fille Perséphoné-Cora, autrement dit Cérès et Proserpine. Il s'appuyait principalement sur un passage de Diodore de Sicile, qui apprend qu'en 397 avant C. le culte de Déméter et de Perséphoné avait été officiellement établi à Carthage dans des conditions succinctement rappelées. Il croit utile de revenir sur ce fait essentiel qui éclaire d'une vive lumière l'histoire religieuse de Carthage, en montrant pourquoi et comment les Carthaginois avaient été conduits à ouvrir à deux battants la porte de leur Panthéon à deux déesses helléniques qui étaient les grandes protectrices de la Sicile. C'est à l'occasion de la désastreuse campagne des Carthaginois en Sicile. Le rapprochement fait par M. Clermont-Ganneau a des conséquences assez inattendues. En effet, deux autres inscriptions puniques de Carthage identifient expressément à cette déesse mère, dont l'importation étrangère est patente, la fameuse Tanit Pené-Baal, qui tient une si grande place dans le culte de Carthage. Il en résulte que la Tanit punique avait été assimilée à Déméter. Toute paradoxale qu'elle puisse sembler d'abord, cette conséquence s'impose. Elle est confirmée par le fait que les plus anciennes monnaies de Carthage reproduisent la tête de Déméter, caractéristique du monnayage de Sicile. Elle l'est probablement aussi par l'existence de ce culte de la Cérès africaine qui, comme le prouve l'épigraphie, reçoit un si grand développement après la conquête romaine.

1. Toutes les notes que nous publions sur la Hongrie, nous sont données par M. Kont (A. C.).

M. Philippe Berger lit un mémoire sur les fouilles faites par M. E. Gautier pour déterminer l'emplacement de l'ancienne Kadès. Deux endroits, dans la vallée de l'Oronte, se disputent la possession de la ville de Kadès : le tumulus qui porte le nom de Tell Neby Mindoh, sur les contreforts du Liban, près du lac de Homs, et l'île située au milieu de ce lac. M. Gautier s'est attaqué au lac de Homs. Il a emporté avec lui deux bateaux démontables, s'est installé dans l'île et a exploré le tumulus qui occupe le centre de l'île. Les conclusions de cette recherche ont été négatives ; M. Gautier est arrivé à la conviction que Kadès n'était pas construit sur l'emplacement actuel du lac de Homs. Mais ces fouilles lui ont permis de retrouver dans l'île les vestiges d'une série de constructions superposées, qui vont depuis l'époque byzantine jusqu'à l'âge du silex taillé, en passant par l'époque gréco-phénicienne, marquée par des murs de grand appareil, et l'époque de l'âge de bronze, qui a laissé comme témoins toute une série de tombes où M. Gautier a retrouvé des instruments divers d'un haut intérêt. — M. Berger rappelle les fouilles entreprises cette année en Egypte par M. Gautier, et qui lui ont permis de retrouver dans une même cachette dix statues du même prince.

M. Berger entretient ensuite l'Académie d'une inscription latine trouvée à Maktar (Tunisie) et qui lui a été communiquée par M. Cagnat. Cette inscription est ainsi conçue : « Moi Q. Vibius Saiaga, fils de Caius, après avoir fait tous les frais de cet *idurio*, je m'y suis dressé une plaque funéraire pour moi et les miens. » Le mot *idurio* n'est pas latin. M. Berger suppose que c'est la transcription latine du mot sémitique *heder*, *hadrat*, qui désignait une enceinte sacrée. On pourrait aussi penser au grec ἵδρυσις, ἵδρυμα, qui a un sens analogue; mais le nom du donateur, Saiaga, qui est certainement indigène, fait pencher vers la première explication. Maktar est le centre le plus important, en Tunisie, de cette compénétration de l'élément phénicien et de l'élément latin, et cette inscription forme la contrepartie des nombreuses inscriptions néo-puniques de Maktar dans lesquelles on trouve des noms latins transcrits en caractères phéniciens.

M. Henri Chevalier donne lecture d'une note sur la traduction de douze termes coréens jusqu'ici inconnus, et propose de les rapporter aux mois de l'année et aux signes du zodiaque.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie des nouvelles découvertes faites à Carthage. Plus de quarante tombes ont été fouillées pendant le mois de mars ; le mobilier de ces tombes est toujours à peu près semblable. Les dernières renferment cependant quelques petits vases ornés de peintures. Une seule sépulture a fourni des masques en terre cuite, et le P. Delattre envoie la photographie de l'un d'eux qui représente une tête de femme voilée. Ce masque porte un trou de suspension et conserve des traces de couleur rouge vif aux lèvres, aux oreilles et dans la coiffure. Un dessin qui fait partie de l'envoi du P. Delattre représente un curieux objet en terre cuite. C'est un cylindre creux monté sur un pied rond ; ce cylindre est surmonté de sept récipients en forme de vases, communiquant entre eux et avec lui ; il est orné d'une tête de vache à longues cornes et d'une tête d'Hathor. L'influence égyptienne est évidente ; il suffit de considérer la forme des vases et les attributs religieux qui les accompagnent pour en être convaincu. Cet objet paraît avoir servi de lampadaire ; sans doute les sept récipients étaient destinés à contenir l'huile ; les mèches devaient être faites en moëlle de sureau. On peut rapprocher ce petit monument de quelques objets analogues qui ont été trouvés à Eleusis en 1885 avec des vases à figures noires remontant au VIe siècle a. C. (cf. *Ephem. archaiolog.* 1885, pl. 9). Les tombes explorées à Carthage par le P. Delattre sont aussi de cette époque. Deux des monuments en terre cuite découverts à Eleusis portent jusqu'à quarante ou cinquante récipients. Si l'on admet l'hypothèse d'un lampadaire, on obtenait sans doute à l'aide de ces godets multiples un éclairage assez brillant. — Cette lecture est suivie de quelques remarques de MM. Clermont-Ganneau et Maspero.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 29 juillet — 1895

347. — **Die Vyâsa-Çikshâ, besonders in ihrem Verhältnis zum Taittirîya-Prâtiçâkhya,** von Dr. Heinrich LÜDERS. — Kiel, Haeseler, 1895. Gr. in-8 carré, 118 pp.

La Vyâsa-Çikṣâ est un des nombreux mementos versifiés de phonétique qui se rattachent au cycle de la Taittirîya Saṃhitâ. M. Lüders, qui l'a analysée avec beaucoup de conscience et de pénétration, nous communique le résultat de ses recherches qui lui ont valu un prix de l'Université de Goettingue : elles portent essentiellement sur la comparaison de la doctrine de la Çikṣâ avec celle du Prâtiçâkhya dont elle relève, et permettent dès lors ds restituer en partie la physionomie primitive de ce dernier document, en faisant disparaître les interversions et les interpolations qui le défigurent dans le texte publié et commenté par Whitney. On constate, avec un sentiment de pieuse vénération pour la mémoire du grand sanscritiste américain, que presque toutes les conclusions du patient travail de M. L. ne font que confirmer les inductions qu'avait entrevues son génial coup d'œil. Dégagé de ces scories, le T. P. gagne incontestablement en cohésion : en valeur scientifique, c'est une autre affaire, et l'auteur, qui par ailleurs se rend parfaitement compte de l'indigence de méthode de cet étrange entassement de faits (p. 62), aurait pu ne pas oublier et dire qu'à ce point de vue l'Atharva-Pr. tout au moins est d'une rédaction infiniment supérieure (cf. p. 1). Au sujet de la doctrine de la simplification d'une consonne double devant consonne (p. 54), on voudrait voir citer l'article magistral de M. de Saussure [1], dont la consultation eût pu modifier les vues

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 246.

trop absolues de M. Lüders ; mais, d'une façon générale, il est parfaitement informé de tous les entours de son sujet, et nul n'est mieux préparé que lui à nous donner cette édition princeps de la Vyâsa-Çikṣâ dont nous enregistrons la promesse.

Une simple observation de graphie : l'auteur écrit, malgré les conventions du Congrès de Genève, *çikṣâ* par un *sh*, et je l'en blâme, car le ṣ est seul admissible, mais aussi par un *ç* initial, et je l'en loue, espérant que le prochain Congrès, s'il ne revient sur une décision prématurée, autorisera du moins l'usage facultatif de ce signe [1]. Ceux qui veulent nous imposer un *s* accentué ont-ils réfléchi que ce caractère, excellent peut-être pour les transcriptions de textes classiques où il n'y a point d'autres lettres accentuées, fera l'effet le plus bizarre dans le moindre mot védique ? Ou la voyelle voisine sera atone, et alors on sera exposé à la croire accentuée ; ou elle sera accentuée, et l'on aura le déplaisant voisinage de deux accents identiques à fonction toute différente. Je continuerai donc, moi aussi, à écrire *áçva*, seule infraction que je me permette au canon genevois.

V. H.

---

348. — Ollivier-Beauregard. **La caricature égyptienne, historique, politique et morale, description, interprétation.** In-8. de 23-266 pages. Paris, Thorin et fils, éditeurs, 1894.

La caricature égyptienne ne nous est connue que par un petit nombre de dessins sur papyrus ou tracés sur des éclats de pierre, conservés au Musée de Turin et au Musée Britannique, dont l'interprétation présente quelques difficultés dues surtout à l'ignorance où nous nous trouvons des faits ou des raisons qui ont présidé à leur exécution, soit qu'on les considère comme une parodie burlesque de scènes de la vie journalière, soit qu'on leur attribue une portée plus grande. Connus depuis longtemps déjà par la publication qu'en a faite Prisse d'Avenne, qui les a reproduits presque tous dans son *Art égyptien*, t. II pl. 9, ces dessins ont été en partie expliqués par MM. Devéria, Maspero et Perrot-Chipiez. M. Ollivier-Beauregard vient de les réunir en un volume, les faisant suivre d'une nouvelle interprétation.

La première partie de son livre est tout entière consacrée à l'examen de la légende osiriaque et de plusieurs représentations divines ; la seconde partie, consacrée à la caricature, ne commence qu'à la page 149. M. O.-B. y fait preuve d'une ingéniosité très grande ; mais je ne sais si l'on admettra facilement partout les idées qu'il émet sur ce qu'il appelle, d'une expression, à mon avis, un peu ambitieuse, les « pamphlets politiques et les feuilles volantes de la satire en Égypte » (*intr.* p. 11). Par

---

1. Les sémitisants ont bien admis l'option dans certains cas ; je ne vois pas pourquoi les indianistes se montreraient plus exclusifs.

un excès de subtilité toujours à craindre dans une œuvre de cette nature, M. O.-B. dépasse souvent le but qu'il se propose d'atteindre. Il ne pouvait du reste en être autrement, par suite de la méthode qu'il a suivie et qui procède comme s'il s'agissait d'un rébus à déchiffrer. Chacun des animaux ou des objets représentés prend pour lui une valeur phonétique et devient un véritable hiéroghyphe; il n'interprète pas les figures, il les lit. Un rat, par exemple, étant nommé PENOU, en égyptien ancien, deviendra à cause de cette prononciation, « en style laconique et lâché, comme il convient à un texte de plaisanterie », APEN-N, NU [1], et désignera, selon une expression inconnue encore dans la langue égyptienne, *Les habitants de l'Égypte* [2]. Un tel procédé me paraît des plus dangereux. Il aurait été, je crois, plus simple de comparer la scène à laquelle j'emprunte cette citation aux tableaux connus et reproduits à plusieurs reprises sur les murailles des temples. La méthode philologique ne me paraît pas devoir rendre de bien grands services en pareils cas.

Les peintures et les sculptures des temples et des tombeaux auraient pu fournir aussi de nombreux points de comparaison pour les autres dessins satiriques. Les scènes qu'ils représentent sont, en effet, empruntées à des événements ou à des actes de la vie courante, batailles, offrandes, conduites de troupeaux, concerts, jeux, etc., dont les artistes égyptiens se plaisaient à orner les édifices religieux et les tombes : ce qui écarte à un certain point l'idée de pamphlets politiques s'attaquant à Pharaon ou aux prêtres et à la religion. Les dessins satiriques, du reste, à toutes les époques, n'ont jamais eu qu'une signification passagère, dont le sens, le plus souvent, s'est obscurci dès que les événements qui les avaient fait naître furent oubliés. Moins d'un siècle suffit parfois pour les rendre presque inintelligibles. Que peut-on espérer retrouver dans des œuvres vieilles de plus de trente siècles ? On peut tenter de les interpréter comme l'a fait M. Ollivier-Beauregard; mais le résultat variera infailliblement avec chaque auteur, car si la forme matérielle subsiste encore pour nous, l'intention qui l'a dictée ne se laisse plus entrevoir.

E. CHASSINAT.

---

349. — Gabriel THOMAS, **En Égypte**, Paris, Berger-Levrault, 1894, in-8°, 174 p. Prix : 2 fr. 50.

Le livre de M. Thomas n'est pas un récit de voyage ordinaire, où l'auteur, après avoir parcouru un pays, se croit obligé de publier longue-

---

1. *Loc. cit.*, p. 196.

2. La transcription des hiéroglyphes donnés par M. O.-B. est, du reste, aventurée. Il faudrait lire APENOU-NI-NOUÏT, ce qui ne peut être traduit que par *Ceux de la ville* ; le mot NOUÏT ne signifiant jamais ÉGYPTE, mais exclusivement VILLE.

ment l'impression qu'il en a ressentie et le résultat de recherches qu'il a faites à ce sujet. L'œuvre est courte, et les descriptions n'y traînent pas; mais elle est vivante et personnelle : ce que M. Thomas a vu, il le dit sans l'avoir complété ou corrigé après coup par l'expérience des autres, et ce qu'il a lu sur l'Égypte arabe ou sur l'Égypte pharaonique, il se l'est assimilé pleinement. Le style est ferme, la peinture est nette, l'antiquité plaît telle qu'il la décrit, et la politique n'y est pas agressive outre mesure : aucun de ceux qui prendront le livre en main ne regrettera l'heure qu'il aura passée à le parcourir.

H. G.

---

350. — **A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament** *with an appendix containing the Biblical Aramaic*, based of the Lexicon of Gesenius as translated by E. Robinson, edited with constant reference to *the Thesaurus of Gesenius*, and with autorized use of the latest german editions of Gesenius' *Handwœrterbuch ueber das Alte Testament*, by Francis Brown, D. D., Davenport, professor of Hebrew, with the cooperation of S. R. Driver, D. D., and Ch. Briggs, D. D. etc, Part. I-IV *(Aleph-Héréb)* pp. 1-352; pet. in-4°; Oxford, Clarendon Press, 1892-95.

La lenteur avec laquelle paraissent les divers fascicules de ce nouveau Dictionnaire est assurément justifiée par les soins que les éditeurs apportent à sa rédaction et par les difficultés typographiques qui résultent de la disposition adoptée dans le but d'en rendre l'usage plus pratique. Cela n'empêche qu'on serait heureux de le voir achever plus rapidement, car il mérite d'être recommandé. Basé sur le *Thesaurus* de Gesenius, il diffère cependant de celui-ci en plusieurs points. Naturellement, tout d'abord en ce que les éditeurs ont utilisé dans une large mesure les travaux postérieurs au grand lexicographe, et on peut dire que la partie qui concerne la philologie comparée a été entièrement refondue [1]; ensuite, en ce que les termes de l'araméen biblique ont été retranchés du corps de l'ouvrage et rejetés à la fin sous forme d'appendice; enfin, en ce que les références sont beaucoup plus nombreuses que dans le *Thesaurus*. A ce dernier point de vue le nouveau dictionnaire se rapproche du *Lexicon concordantiale* de Schaaf pour la Peshittha [2].

Les exemples sont généralement bien choisis et disposés de manière à présenter successivement sous une racine toutes les différentes flexions nominales ou verbales qui se rencontrent dans le texte sacré. Les éditeurs,

---

1. Les éditeurs ont utilisé à ce point de vue les derniers travaux philologiques et ont fait appel aux plus récentes découvertes épigraphiques, trop négligées jusqu'à ce jour dans ce genre de publication.

2. Ainsi, par exemple, sous la racine *Aór*, tandis que le *Thesaurus* ne donne que trente-huit références, le nouveau *Lexicon* en donne soixante; sous *Ba'ar*, le *Thes.* en a quatre-vingt, le *Lex.* cent dix-sept; sous *Zaká*, le *Thes.* dix, le *Lex.* dix-sept; sous *Hatab*, le *Thes.* huit, le *Lex.* quinze, etc....

très réservés dans l'expression de leurs opinions personnelles, ne donnent jamais un sens ou une interprétation sans citer leurs autorités. C'est ainsi qu'ils renvoient dans le cours du Lexique à plus de deux cent cinquante ouvrages relatifs à la critique biblique ou à la philologie comparée, sans compter les éditions du texte ou de ses différentes versions. Le Dictionnaire constitue donc une sorte de répertoire bibliographique. Cette abondance de citations, grâce à une heureuse disposition typographique, ne nuit en rien à la clarté et à la concision de la rédaction.

Nous reviendrons sur cette importante publication lorsqu'elle sera terminée, et nous espérons que ce ne sera pas à une époque trop éloignée.

J. B. Chabot.

---

351. — **Die Landwirtschaft in Palæstina** zur Zeit der Mishnâh. I Theil, *Der Getreidebau*, von Dr. Hermann Vogelstein, mit einer Tafel, Berlin, 1894; Mayer et Müller, in-8o, pp. 78.

352. — **Versuch einer Technologie und Terminologie der Handwerke** in der Misnâh. I Th., *Spinnen, Færben, Weben, Walken*, von Dr. Paul Rieger, mit 2 Tafeln. Berlin, 1894, Mayer et Müller, in-8°, pp. 48.

Ces deux publications analogues par leurs sources et par la forme sous laquelle elles se présentent, sont le fruit de recherches patientes et consciencieuses. Mais nous ne savons si l'intérêt du sujet répond à l'étendue du travail. Les conditions climatologiques de la Palestine, la nature du sol, l'époque des semailles ou de la moisson, n'ont pas changé, et les procédés de culture ou de battage employés aujourd'hui par les fellahs ne diffèrent guère de ceux qui étaient usités aux premiers siècles de notre ère. Les récits des voyageurs en apprennent sur ce point tout autant sinon plus que la Mishnâh et les commentateurs du Talmud. Cette réflexion peut s'appliquer, moins rigoureusement toutefois, au sujet traité par M. Rieger. Ce qui fait le mérite de ces deux opuscules — du second surtout — c'est le soin avec lequel les auteurs se sont efforcés de déterminer la signification précise d'un assez grand nombre de termes rabbiniques ou araméens disséminés dans le cours de l'ouvrage, mais qu'une table alphabétique permet de retrouver facilement. A ce point de vue ils pourront être consultés avec fruit par les lexicographes [1].

J.-B. C.

---

1. Le travail de M. V. est terminé par deux courtes dissertations sur les mots *'âmir, foin;* et *nôgér, aire à battre*, d'où *moisson*. — Les mots *Tephilot hayîdôn* (sous réserve de la vocalisation), que M. R. laisse sans interprétation, parmi les noms de matières textiles (p. 13), nous paraissent signifier *les fibres du laurier* (cf. syr. *aydina*, Bar Bahloul, col. 114) et désignent probablement les aigrettes soyeuses qui surmontent les baies du laurier rose.

353. — Max Zoeller. **Rœmische Staats-und Rechtsaltertümer** (**Zweiste Auflage**). Breslau, 1895, 520 pages.

M. Max Zoeller vient de publier la seconde édition de ses *Rœmische Staats-und Rechtsaltertümer*. Le sous-titre que porte cet ouvrage : *Ein Kompendium für das Studium und die Praxis*, en indique nettement le caractère. C'est un Manuel des Antiquités romaines du même genre que les livres de MM. Bouché-Leclercq et Mispoulet. Dans la préface de la première édition, M. Z. avait précisément insisté sur ce point : « Le but de ce Compendium, écrivait-il, est de servir de guide aux jeunes gens qui abordent l'étude des antiquités politiques et juridiques de Rome, et d'offrir un résumé à ceux qui les ont déjà étudiées à fond; en outre il permettra aux professeurs des gymnases de se tenir au courant des recherches et des découvertes nouvelles. »

L'originalité et le mérite d'un tel travail consistent donc surtout dans le plan qui a été suivi et dans la méthode d'exposition qui a été appliquée. Ni le plan ni la méthode de M. Z. ne nous paraissent à l'abri de toute critique.

Sans doute un *Manuel des Institutions* ou *des Antiquités romaines* ne saurait être composé comme une *Histoire romaine*, et M. Z. a eu raison de préférer l'ordre systématique *(die systematische Behandlung)* à l'ordre chronologique. Mais cela ne l'autorisait pas à négliger aussi complètement qu'il l'a fait les derniers siècles de l'empire romain. Par exemple, dans le chapitre 3 du livre I, chapitre consacré aux différentes catégories des citoyens : ordre sénatorial, ordre équestre, prolétaires, affranchis, il n'est fait aucune mention des titres de *clarissimi*, d'*illustres*, de *spectabiles* d'*egregii*, etc, que l'on rencontre si fréquemment dans les textes et sur les inscriptions de l'époque impériale. — C'est à peine si de loin en loin l'auteur cite les réformes accomplies par Dioclétien et Constantin dans l'organisation administrative et politique du monde romain. — Le livre VI, qui traite de l'armée et de l'organisation militaire, est divisé en deux chapitres d'inégale importance : *Organisation de l'armée romaine jusqu'à l'époque de Marius* (28 pages); *Organisation de l'armée romaine après Marius et sous l'empire* (10 pages); dans ce second chapitre, qui est vraiment trop court, M. Z. ne nomme pas une seule fois, même en note, la légion et le camp de Lambèse. Voici d'autre part tout ce qu'il dit de l'histoire de l'armée romaine après Dioclétien, pag. 426 : « *Après Dioclétien, l'armée subit diverses modifications, dont Mommsen a parlé en détail* (Hermes, XXIV, 2, pag. 195-278). » Le procédé est commode!

De même que M. Z. sacrifie l'époque impériale, de même il n'accorde aux provinces qu'une très médiocre attention. Il traite, en une vingtaine de pages, à la fin de son livre, de leur administration et de leur condition politique. Il est en cela beaucoup trop fidèle à la méthode qu'ont presque toujours suivie les historiens de l'empire. Il semble que

Rome seule les attire et qu'ils ne voient dans toute l'étendue du monde romain que ce qui se passe au pied du Capitole. Les folies de Caligula, les sinistres et monstrueuses fantaisies de Néron et de Commode, les infâmes débauches d'Héliogabale sont racontées avec complaisance; mais l'histoire des provinces n'est même pas ébauchée. Le merveilleux épanouissement de l'Afrique proconsulaire, de la Bétique, de presque toute la Gaule; l'éclosion de la vie urbaine dans maintes régions de l'Europe et de l'Afrique; le développement des relations commerciales entre les pays méditerranéens et le reste du monde : ces questions si vastes, si complexes, si vivantes éveillent beaucoup moins l'attention que les épisodes anecdotiques qui accompagnent la chute de Galba et l'avènement d'Othon. Comme tant d'autres et après eux, M. Z. n'a guère vu dans le monde romain que Rome elle-même : c'est là, croyons-nous, une grave erreur d'optique.

Enfin, tout *Kompendium* ou Manuel doit à son titre et à son caractère de ne contenir, au moins dans le texte, aucune discussion; de ne présenter aux lecteurs que des résultats, positifs, douteux ou négatifs. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Bouché-Leclercq, dont à cet égard le *Manuel des Institutions romaines* peut être cité comme un modèle; dans cet ouvrage, tout l'appareil d'érudition et tous les développements critiques sont rejetés dans les notes. Au contraire, M. Z. a introduit dans le texte même de son livre les diverses théories émises sur tel ou tel point sujet à la controverse. S'il est, à la rigueur, excusable d'avoir exposé les opinions de Niebuhr et de Mommsen sur les origines de la plèbe romaine (p. 20-23), il nous semble qu'il l'est moins, et même qu'il ne l'est pas du tout d'avoir consacré une page presque entière à la transcription des idées de Madvig et de Mommsen sur la classe sociale, peu nombreuse et peu connue, des *tribuni aerarii* (p. 56-57). Il résulte de cette méthode que la lecture de ce livre, destiné pourtant aux étudiants et aux professeurs plutôt qu'aux érudits, est parfois difficile et pénible.

Nous ne pensons pas que le *Kompendium* de M. Zoeller soit appelé à remplacer jamais, dans des mains françaises, les excellents travaux de MM. Bouché-Leclercq et Mispoulet.

J. Toutain.

---

354. — **A Syntactic, Stylistic and Metrical Study of Prudentius.** A Thesis presented to the board of University studies of the Johns Hopkins University for the degree of doctor of philosophy, by Emory Bair Lease. Baltimore, the Friedenwald Company, 1895; 81 pp. In-8°.

Ce travail est un catalogue sans phrases des faits grammaticaux que présente le texte de Prudence. Faute d'une meilleure édition, celle de Dressel a servi de base. M. Lease est bien au courant, quoiqu'il ait omis dans son introduction de mentionner le livre inégal, mais pas tout

à fait inutile, de Rössler. Il nous donne un peu plus qu'il n'annonce, car les quatre premières pages contiennent un relevé des formes. Virgile et Juvencus, pour lequel un autre américain, M. J.-T. Hatfield, nous a donné un dépouillement d'ailleurs incomplet, sont les points de comparaison ordinaires de M. Lease. On est surpris que les rapprochements avec Sénèque soient très rares, en dehors des sept lignes où est expédiée la question de son influence sur Prudence; au lieu de citer Plaute, qui n'avait rien à voir dans la question des iambiques trimètres, c'était le cas de parler de Sénèque. Cette partie est, il est vrai, traitée superficiellement et l'étude métrique porte surtout sur l'hexamètre; il y aurait à faire des réserves sur la méthode employée, mais elle n'est pas particulière à M. Lease. En somme, cette brochure rendra service à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du latin dans cette période; on en retire l'impression que Prudence est plus correct que ses contemporains et ses devanciers chrétiens, beaucoup plus surtout que les prosateurs. L'observation formulée par M. Boissier à propos du *Carmen paschale* de Sedulius, se trouve donc une fois de plus confirmée [1].

P. L.

---

355. — Müntz (Eugène). **Histoire de l'art pendant la Renaissance. Italie : la fin de la Renaissance, Michel-Ange, le Corrège, les Vénitiens** Paris, Hachette, 1895. In-4° de 757 p.

Tout plein de promesses qu'il est, le sous-titre de ce beau volume n'en donne qu'une idée incomplète. M. Müntz ne s'y borne pas, en effet, à expliquer, à juger l'œuvre des peintres, des sculpteurs, des architectes qui fleurirent pendant la seconde moitié du xvie siècle ; il ne se contente pas de résumer ou de corriger leur biographie ; il embrasse tout ce qui se rapporte aux arts du dessin, gravures, médailles, orfèvrerie, mobilier, miniatures, mosaïques, tapisseries, reliures. Bien plus : s'élevant au-dessus des recherches d'érudition et des querelles d'école pour donner à son livre une portée philosophique et morale, il aborde et résout le grave problème des rapports de la Renaissance avec l'histoire de l'Italie. Le volume n'est pas cette glorification involontaire de la Renaissance qui échappe par moments à tout homme de goût qui l'étudie, quelque prédilection qu'il puisse avoir pour un idéal tout différent ; c'en est aussi l'apologie raisonnée. C'est même sur ce point que nous allons insister.

On sait que pour beaucoup de personnes fort éclairées, la Renaissance

---

1. M. Lease, qui cite parfois Claudien, ne paraît pas bien connaître l'édition Birt et sa copieuse introduction, dont il aurait pu tirer meilleur parti. P. 10, § 5, l. 4, lire : *gignens*. P. 77, aj. que *malesanus* est un mot courant dans l'enseignement des écoles; c'est l'exemple que les grammairiens s'empruntent mutuellement à propos de l'accentuation des mots composés.

a conduit nécessairement à la Réforme et même à la restauration de l'esprit payen, à la rupture complète avec le christianisme ; on sait aussi que pour d'autres non moins instruites la partie de cette période que M. M. étudie aujourd'hui est irréparablement entachée de décadence. M. M. s'élève contre cette double imputation. D'une part, il distingue soigneusement le désir d'émancipation intellectuelle qui a conduit à la Réforme et l'enthousiasme pour l'antiquité, pour le type de beauté qu'elle avait conçu ; il montre que cet enthousiasme qui rencontrait en Italie dans les princes de l'Église, non pas des adversaires mais des protecteurs, n'entraînait pas logiquement l'hétérodoxie. D'autre part, il fait voir que, si l'Italie du XVIe siècle a perdu les vertus politiques et si on en peut inférer dès lors que la décadence est proche, il s'en faut de beaucoup que les ressorts, non seulement de l'intelligence, mais de la volonté soient déjà détendus. Il montre par exemple que Michel-Ange n'est pas comme ses statues et ses fresques pourraient le faire croire, un admirateur exclusif de la force impitoyable ou de la révolte indomptée, que l'Ancien Testament ne l'inspire pas seul, puisque dans ses poésies il exprime vivement sa confiance dans la bonté, la commisération de Dieu (p. 47-48); il rappelle que le Titien fut un bon père, un époux tendre, que l'Arétin lui-même respectait la gravité de ses mœurs, qu'une piété vive se marque dans son Assomption de la Vierge, dans sa Mise au Tombeau ; il ne laisse même pas la ressource de dire que les hommes de premier ordre échappaient seuls alors à l'égoïsme cupide ; car il prouve par les Vies de Vasari qu'un peintre médiocre du XVIe siècle pouvait encore nourrir le plus profond respect pour son art, le zèle le plus dévoué pour ceux qui l'avaient illustré ; il réduit à leur juste valeur les reproches de critiques quelquefois plus sévères que bien informés ; il avertit que Vasari a pris la peine de consulter non pas uniquement la tradition orale mais tous les ouvrages manuscrits ou imprimés qui pouvaient l'instruire, qu'il a interrogé jusqu'aux poètes sur les artistes des générations antérieures, qu'il s'est appliqué à rendre justice aux primitifs aussi bien qu'aux peintres de l'âge d'or, aux étrangers comme à ses compatriotes (p. 178 sqq.). — Mais, dira-t-on, M. M. trace là, sans s'en apercevoir, son propre portrait. — D'accord, mais c'est tout d'abord le portrait de Vasari ; et une époque où un artiste à la fois célèbre et médiocre compose un volumineux ouvrage, non pour exalter son propre mérite ou pour dénigrer ses rivaux, mais pour louer des œuvres qui sont en quelque sorte sa propre condamnation, n'est pas une époque purement affamée de gloriole, d'argent et de plaisirs.

D'ailleurs l'Italie était alors au premier rang pour les sciences civiles et militaires : ses généraux, ses ingénieurs, ses professeurs, ses médecins attirent les regards de toute l'Europe (p. 8) ; elle fournit des historiographes à toutes les nations (p. 87). Le courage y a si peu disparu que Florence tient longtemps en échec les troupes de Charles Quint ; sans doute on y fait trop souvent appel à l'étranger, mais, outre que les

autres peuples n'ont guère sur ce point plus de scrupule, l'Italien paie du moins de sa personne dans ces querelles qu'il a le tort de ne pas vider en famille : Sienne se bat pour Henri II avec autant de vaillance que Florence se battait pour elle-même. Au surplus, M. M. fait observer que le dévouement à la petite patrie survécut au dévouement à la grande : Venise, qui s'accommode de la présence des Impériaux en Italie, défend victorieusement ses possessions contre les Turcs qui font trembler l'Allemagne. L'Italie a donc véritablement gardé « un fonds de passions généreuses » (p. 2). Aussi bien, il suffit de regarder sans prévention les statues et les tableaux du XVIe siècle : si les plus belles œuvres du monde sont celles qui traduisent les sentiments les plus sympathiques, les plus purs, les plus nobles (*ibid.*), « la postérité serait bien ingrate si elle ne bénissait pas la société qui lui a laissé tant de modèles incomparables ». (p. 732)

Nous ne suivrons naturellement pas M. M. dans l'appréciation de chacun des artistes de cette période. Nous signalerons seulement la finesse du parallèle qu'il fait du Titien avec Raphaël ; moins indulgent pour Titien que les fanatiques de la couleur, plus équitable et plus pénétrant que les fanatiques du dessin, il accorde qu'il soutient quelquefois la comparaison avec Raphaël, mais seulement, dit-il, quand il faut représenter une scène pathétique ; alors le Titien joint à la richesse de la palette, à la noblesse de l'ordonnance une émotion qui, élevant pour ainsi dire au-dessus d'eux-mêmes les personnages qu'il a conçus, leur prête pour un instant une grandeur qu'on sent bien qu'ils ne garderaient pas hors du drame où il vient de les jeter ; Raphaël triomphe dans les scènes reposées où les personnages ne sont grands que dans la mesure où le peintre a profondément médité sur l'homme et sur la vie (p. 636-637). Nous signalerons aussi le passage où il explique comment, à la différence de Raphaël, Michel-Ange a, dès le premier jour, fixé son idéal et quelles influences il a pourtant subies (p. 374 sqq.), et nous citerons ce beau résumé sur son œuvre : « Sachons faire abstraction des conséquences inséparables de toute grande conquête pour ne nous attacher qu'à ces conquêtes prises en elles-mêmes. Que de suprêmes triomphes ! L'affranchissement définitif des trois grands arts, une liberté d'expression illimitée s'alliant à la liberté absolue des mouvements et des attitudes, tout un monde de sentiments généreux ou d'impressions pathétiques, la majesté, la fierté, la mélancolie, la terreur, l'amour de la justice, portés à leur maximum d'intensité ou résumés dans des chefs-d'œuvre que rien ne faisait pressentir et que personne depuis n'a pu égaler, telle est la part de Michel-Ange dans l'évolution de la Renaissance » (p. 408).

Quelques erreurs de détail ne sont rien dans un ouvrage de cette importance (M. M. me paraît trop sévère pour la littérature italienne du XVIe siècle. Il n'est pas non plus exact de dire sans restriction qu'elle ménage l'Église : outre tant de plaisanteries semées dans le Roland

Furieux, les Satires d'Arioste sont fort dures pour le clergé. — Ce n'est pas aux livres anciens en général, comme il le dit p. 36, mais à ceux de ces livres qui blessent la pudeur que se rapporte le décret du Concile de Trente qu'il cite. — Il n'est pas sûr que les paysans italiens fussent alors comme on le lit à la p. 69, *infiniment plus instruits* que de nos jours). Il ne faut pas non plus s'arrêter au reproche de piquer souvent la curiosité sans la satisfaire ; car on ne peut raisonnablement exiger que dans un si vaste travail l'auteur traite à fond toutes les questions qu'il soulève : c'est déjà beaucoup de les voir, de les trancher et d'indiquer au besoin les livres où d'autres les ont minutieusement discutées. Reste une autre critique dont il est facile de s'aviser, mais à laquelle un auteur évite malaisément de prêter quand il a tout lu et ne veut rien dissimuler : je veux dire un certain nombre d'apparentes contradictions. Les demi-savants et les esprits étroits arrivent plus facilement à mettre de l'unité dans leurs livres. Faute d'avertissements, on pourrait croire à certains moments que M. Müntz écrit contre la thèse qu'il soutient (par exemple p. 39, à propos des philosophes italiens ; p. 84, à propos des artistes qui improvisent) ; mais nul lecteur attentif et de bonne foi ne s'y trompera.

L'ouvrage est orné de quatre cent soixante-seize illustrations insérées dans le texte et, parure plus précieuse, de trente-deux planches en noir ou en chromotypographie tirées à part. Il se termine par une table alphabétique des matières et des noms.

Charles Dejob.

---

356. — **Gœthe-Jahrbuch**, hersg. von Ludwig Geiger, XV Band. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt (Rütten und Lœning) 1894. In-8°, x et 382 p.

L'*Annuaire de Gœthe* de l'année 1894, pourvu comme toujours d'une chronique, d'une bibliographie très détaillée et d'un utile index, orné d'un joli dessin de Gœthe qui représente Christiane Vulpius endormie sur un sopha, renferme les articles suivants : I *Mittheilungen* de l'Archive de Gœthe et de Schiller : 1° cinquante-trois vers inédits, « esquisses d'une troisième Épître » (Redlich) ; 2° pensées et réflexions, ou *Gedankenspäne* (Suphan) ; 3° une liste des « ouvrages poétiques de Gœthe » écrite par lui-même en langue française pour le comte de Saint-Leu (Suphan) ; 4° un court rapport du chancelier de Müller sur les conversations de Napoléon avec Gœthe et Wieland (Suphan : c'est le rapport que Müller avait remis à Talleyrand, « le travail destiné aux archives littéraires de Weimar », et la comparaison, comme dit l'éditeur, jette une curieuse lumière sur les *Mémoires* de Talleyrand et leur composition) ; 5° sept lettres de Fichte à Gœthe et deux du même à Schiller (Steiner) ; quatre lettres de Wolf, sept de Hirt, et quatre de Gœthe à Hirt (Geiger) ; — II *Abhandlungen :* 1° Gœthe et le comte de Saint-Leu

(Suphan); 2° conférences de Victor Hehn sur Gœthe (Schiemann); 3° commentaire du poème d'*Ilmenau* (Rud. Hildebrand); 4° étude sur le récit *Die guten Weiber* (Seuffert); 5° souvenirs personnels ou « Selbsterlebtes » dans le *Tasse* de Gœthe (W. Büchner); 6° les vues de Gœthe sur l'art et leur importance pour le temps présent (O. Harnack); 7° l'émeute des étudiants de Leipzig en 1768 (Witkowski); 8° Carl Matthaei (C. Scherer); — III. *Miscellen*, où l'on remarquera une note sur la « conception » du *Faust* (Fresenius) et une foule de remarques et de témoignages sur Gœthe, ses œuvres et ses biographes. On voit que par le nombre, comme par la valeur des travaux et des documents, ce quinzième volume n'est pas du tout indigne des précédents.

A. C.

---

357. — **Souvenirs de guerre du général baron** Pouget, publiés par Mme de Boisdeffre, née Pouget. Paris, Plon, 1896. In-8°, 323 p., 3 fr. 50.

Pouget, né à Craon (plus tard Haroué) en 1767, fut élu en 1791 capitaine du 4e bataillon des volontaires de la Meurthe. Il fit les campagnes de la Révolution ; il était au siège de Thionville ; il appartint à l'armée qui tenta de débloquer Mayence, à celle qui débloqua Landau, à celle qui prit Luxembourg. Major au 64e de ligne, il séjourna en Italie. Colonel du 26e de ligne, il réorganisa son régiment au camp de Boulogne qu'il décrit assez joliment (p. 65). Il était à Austerlitz, à Iéna, à Hoff, à Eylau, à Heilsberg. La narration de ces batailles est intéressante, semée d'anecdotes, et d'autant plus précieuse que Pouget ne dit que ce qu'il a vu ; il ne comprend pas qu'on puisse rendre compte de toute une action, quand on a peine à voir simplement l'endroit où l'on joue son petit rôle et qui emploie suffisamment les deux yeux (p. 106). Il n'avait pas seulement de la bravoure, et il ne lui suffisait pas d'être à cheval, en tête de ses hommes et « sans cesse le point de mire » (p. 141). Il savait mener et manier son régiment ; il l'avait, comme Soult l'en félicitait, régénéré ; « peu de régiments, écrit-il avec une légitime fierté, étaient plus aguerris que le mien contre les charges de cavalerie ». Il ne retrace pas tous ses combats qu'il évalue à deux cents, et ne cite que les « combats de géants », ne veut donner qu'une idée de sa vie et des travaux du régiment qu'il n'a pas, durant quatre années, quitté un seul instant devant l'ennemi. Pourtant, il n'omet pas, chemin faisant, les détails curieux, et il raconte ses entretiens avec l'empereur et le grand-duc Constantin, nous présente ses hôtes et les apprécie, blâme l'orgueil des officiers prussiens et leurs fanfaronnades. En 1809, il prit une part remarquable à l'enlèvement du château d'Ebersberg et il assure à ce propos que ce fait d'armes fut injustement attribué à la division Claparède, bien que l'honneur en revienne réellement à la division Legrand et au 26e léger. Ce fut alors que Napoléon lui demanda de désigner le soldat le plus brave du régiment. Pouget ne savait qui nom-

mer. Un chef de bataillon lui souffla le nom de Bayonnette. Il désigna Bayonnette, qu'il ne connaissait pas, et Bayonnette qui reçut la croix et une dotation, se tint désormais à l'écart en disant qu'il avait son pain cuit. A Essling, Pouget eut le pied coupé par un boulet. Transporté à Vienne, fort bien soigné et pansé, il revint en France avec le grade de général. Lorsqu'eut lieu la campagne de Russie, Pouget conduisit une brigade dans le corps d'Oudinot. Blessé à Polozk, il reçut le commandement de Witepsk et ce fut là qu'après mille péripéties dramatiques, il fut fait prisonnier. On lit avec intérêt le récit de son séjour à Pétersbourg, de ses querelles avec la police et de ses relations avec divers personnages de la société russe, avec Mlle Georges, le violoniste Lafont, etc. Au retour de l'île d'Elbe, Pouget offrit ses services à Napoléon; « celui-là était son seul maître »; il remplaça Dejean à Marseille et courut de grands périls au milieu d'une population qui détestait les bonapartistes ou *Castagnets*. La Restauration ne l'employa pas, et il ne fut rappelé à l'activité que sous le gouvernement de juillet. Il n'eut pas le grade de lieutenant-général qu'il ambitionnait, mais, dit-il, en terminant ses simples et attachants *Souvenirs*, « j'ai eu l'insigne honneur de voir mon nom inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile »[1].

A. C.

---

000. — **La France artistique et monumentale**, ouvrage publié sous la direction de M. Henry Havard. — 1892-1895. Paris, Librairie illustrée. 6 vol. pet. in-4°. — 25 fr. le vol.

Nous ne demandons qu'une condition, pour louer et recommander sans réserves cette belle publication et cette très méritoire entreprise, — c'est qu'il soit entendu qu'elle n'est pas terminée, que les six volumes ne sont qu'une première étape à travers la France artistique et monumentale, et qu'une nouvelle série suivra bientôt celle que nous annonçons. Autrement, l'ouvrage rentrerait dans le moule banal de tant d'entreprises analogues, aux vastes vues, au séduisant programme, qui n'ont abouti qu'à montrer ce qu'elles seraient devenues avec un peu plus de persévérance, — et ce serait dommage.

Ici, du moins, l'ambition n'aura pas été démesurée, ni le luxe inabordable. Bien qu'on ait mis tous les soins possibles à donner de belles reproductions, à présenter d'attrayants volumes, les procédés sont raisonnables et le prix n'est pas en disproportion avec les bourses modestes,

---

1. Les noms de lieux sont estropiés. P. 11, *Rancines* (pour Rancennes); p. 12, *Grisenelle* (Glisuelle); p. 13, *Wimpfen* (Wimpffen); p. 14. *Bouzenville* (Bouzonville); p. 16-17, *Waldek* (Waldeck); p. 20-21, *Blie-Castel* (Blieskastel); p. 21, *Melshoff* (Memelshoffen); p. 25-26, *Triebstat* (Trippstadt); p. 26, *Herenbresteín* (Ehrenbreitstein); p. 28, *Ogerschiem* (Oggersheim); p. 91, *Stupinitz* (Stupinigi) et *Supurga* (Superga); p. 69, *Brün* (Brünn); p. 74, *Luxembourg* (Laxenbourg); p. 86, *Trove* (Trave), etc., etc., etc.

ce qui est bien un gage de durée. C'est à la *Société de l'Art français*, que nous en devons l'idée, et celui qu'elle a choisi pour prendre la direction de l'entreprise et colliger les notices confiées aux divers collaborateurs, est M. Henry Havard. On ne pouvait mieux choisir.

Dans un avertissement, M. H. H. expose son plan et donne les raisons qu'il a eues pour le suivre. L'ordre chronologique des monument, le meilleur pour une œuvre d'érudition, a le défaut de commencer par des ruines, des restaurations, des édifices d'intérêt restreint (sans compter, ce qu'il ne dit pas, l'impossibilité d'étudier d'ensemble toute une ville de France); l'ordre topographique a plus sa raison d'être, mais il écarte trop longtemps d'indispensables monographies. M. H. a préféré ne suivre aucun ordre : le procédé est une commode garantie et répond à toute objection de lacune ou d'oubli, — mais toujours à condition que la publication continue son train.

Il reste, malgré tout, à se montrer sévère sur le choix des monographies : c'est encore un danger, que celui d'admettre trop de choses secondaires. Par exemple, ici, l'étendue de la publication pourra seule faire excuser la place inattendue qu'occupent des édifices comme le pavillon de *Bagatelle*, le palais de la *Légion d'honneur*, ou le *Conservatoire des Arts et Métiers*, comme l'*Hôtel de ville de Lyon* et surtout celui de *Paris*, l'édifice *actuel*.

Mais procédons à la rapide énumération du contenu de ces six premiers volumes. Il ne saurait être question d'examiner de près chacune de ces notices. En général elles se recommandent par la netteté de leur plan et la compétence de leur information : une illustration nombreuse, irréprochable (héliogravures Lemercier), complète leur vif intérêt.

M. H. H. s'est chargé de l'église si importante de *Vézelay*, sur laquelle il a bien fait d'insister, puis de celle de *Brou*, contraste parfait, mais si artistique à d'autres points de vue. Il a décrit encore l'extraordinaire cité d'*Aigues-Mortes* et les trois châteaux de *Coucy*, *Pierrefonds* et *Vincennes*, dont le rapprochement est acceptable, s'il ne s'imposait guère entre édifices aussi disparates.

Nous devons à M. de Fourcaud quelques-unes des meilleures monographies de l'ouvrage, des aperçus complets de ville entière : *Rouen*, *Bordeaux*, *Poitiers*... Pour Rouen, une simple remarque sur l'illustration : une belle photogravure nous est donnée de la façade de Saint-Ouen. C'est une erreur manifeste, pour le côté de l'abside, si pittoresque. La façade, comme on le sait, est moderne, et sous prétexte de restauration, c'est presque du vandalisme qu'on a fait là. M. de Fourcaud a bien raison de la taxer de sèche et de banale. — Notons encore la notice sur *Notre-Dame de Paris*, dont la statuaire méritait mieux que les bois médiocres et confus qui leur ont été consacrés, — et le château de *Pau*, où l'auteur a mis tout son esprit et sa verve ordinaire.

C'est ensuite la monographie de *Reims*, par M. Gonse, qui a rédigé aussi celle des monuments *civils* de *Bourges*, et la cathédrale de *Char-*

tres; — *Laon* et *Amiens*, par Mgr. Dehaisnes; — *Angers* (édifices *civils*) par M. Jouin; — *Orléans*, par M. Lafenestre: — *Versailles* et l'*hôtel Soubise*, par M. J. Guiffrey, deux notices remarquables à tous points de vue; — Le parc de *Versailles*, par M. Ph. Gille, avec des reproductions d'aquarelles de Portail et de gravures de Pérelle; et aussi le château de *Maintenon*, essai historique aussi juste qu'intéressant; — Les châteaux de *Blois*, *Chambord*, *Chenonceau*, *Amboise*, par M. L. Palustre; — L'*Institut*, par M. Delaborde; — L'*hôtel Carnavalet*, par M. Cousin; — *Dijon*, par M. Cunisset-Carnot; — *Autun*, par M. L. Paté; — Le *Mont Saint-Michel*, par M. Corroyer; — *Écouen* et la *Légion d'honneur*, par M. de Lostalot; — *Fontainebleau* par M. E. Molinier; — La cathédrale de *Lyon*, par M. G. Guigue. Cet édifice, relativement médiocre, ou plutôt qui ne compte pas parmi les belles cathédrales gothiques, bénéficie toujours de l'importance exceptionnelle de la ville et du diocèse. On sait la superbe monographie, un modèle du genre, qui lui a été élevée, il y a quelques années, en attendant que dix ou quinze églises incomparablement plus belles aient un jour la leur, — même dans la publication dont nous parlons ici.

M. Kaempfen a écrit une notice sur le *Louvre* et M. Darcel sur l'*hôtel Cluny*. Ici une autre observation s'impose. C'est que le plan d'un ouvrage comme celui-ci ne comporte pas autre chose que la description et l'histoire des édifices et de leur décoration essentielle. Aborder l'appréciation ou l'énumération d'œuvres d'arts, de musées, serait poursuivre un but à côté. Nous ne trouverons donc rien ici sur les tableaux célèbres de Rouen, Orléans, Dijon, Bordeaux, Poitiers, Angers, bien que ces villes aient été entièrement traitées. Alors pourquoi cette inutile et forcément insignifiante promenade au Louvre et à l'hôtel Cluny? — Pour le *Conservatoire des Arts et Métiers*, si on nous fait grâce des machines, peu s'en faut que nous ne trouvions les heures des cours!

Pour finir, deux mots sur quelques-uns des monuments de premier ordre qui restent à étudier pour donner une vraie cohésion à l'entreprise de la *Société de l'Art français* et dont sans doute les notices sont réservées aux volumes suivants:

D'abord il conviendra de terminer les monographies inachevées, *Angers* et *Bourges*, dont les monuments religieux ne le cèdent en rien aux civils, il est inutile de le faire observer. Puis, comme notices d'ensemble, s'imposant avant tout, voici *Troyes*, une des villes de France les plus riches pour l'art du XIVe et du XVe siècles; voici *Toulouse* et *Le Puy*, *Nevers* et *Caen*, pour les XIIe et XIIIe siècles; encore, *Clermont*, *Le Mans*, *Périgueux*, *Sens*, *Tours*, *Soissons*; *Auxerre* et *Beauvais*; *Arles* et *Saintes*. Et que dire des cathédrales d'*Albi*, de *Coutances*, *Noyon*, *Séez*, *Senlis?* et de *Saint-Denis*, et, dans *Paris*, de Saint-Séverin, Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Germain-des-prés, la Sainte-Chapelle, un faisceau d'églises qu'on pourrait réunir ?... Pour

les châteaux, bien qu'ils soient déjà nombreux ici, n'y peut-on joindre quelques autres comme *Saint-Germain*, *Mesnières*, *Marly*... et parmi les anciens types de l'art militaire du moyen âge, le groupe de ceux de *Gisors*, *Loches*, *Château-Gaillard*, etc., etc ?

Le champ est donc vaste encore. Mais nous avons bon espoir qu'il sera défriché, et qu'une publication si bien commencée ne demeurera pas banalement imparfaite, comme tant d'autres.

Henri de Curzon.

---

359. — La lettre B du complément du dictionnaire de l'ancienne langue française par F. Godefroy. Fascicules 78, 79, 80, ap. Bouillon, Paris.

Le superflu abonde dans ce complément, mais le nécessaire y fait trop souvent défaut. M. Godefroy y a recueilli : babine, bagage, baise-main, baillonner, batifoler, bestial, banqueter, basane, béjaune, bénéficial, besaiguë, bestiole, bigoterie, blanchissant, blandices, blesser (sous la forme *blecier*), bleu, bombarde, borbe *(bourbe)*, bordel, bouffer, bouillie, boulevard, boulon, bourrasque, boschillon *(boquillon)*, bourrade, bourreler, bourrier, bourre, bourrique, boursicaut, bouse, bredouiller, brifler, brigand, briller, brioche, broche, bronze, broussaille *(brossaille)*, brûler *(brusler)*, buanderie, bucolique, buglosse, buche *(busche)*, buisson *(bouisson)*, butin, tous mots bien connus et à l'historique desquels il n'ajoute rien ou presque rien de nouveau. Il me semble que les mots suivants qui n'ont été relevés nulle part n'auraient pas grossi inutilement l'ouvrage qui porte toujours le titre de Dict. de l'ancien français : *babiniere*, *bagager* = valet qui porte les bagages, *baise-pied*, *baillonnage*, *batifolerie*, *bestialiser*, *banquetterie*, *banquettement*, *basanage*, *basanerie*, *béjaunage*, *béjauniser*, *beneficieux*, *besagu*, adj., *bestiolette*, *bigotation*, *blanchissamment*, *blandeusement*, *blandisseresse*, *blessement*, *blesserie*, *blesseur*, *bleueure*, *bombardel*, *bombarderie*, *bourbiller*, *bordelet*, *bouffissement*, *bouillissement*, *boulwarder*, *boulonnet*, *bourrasquer*, *bosquillage*, *bosquiller*, *bourrader*, *bourreleur*, *bourrelage*, *bourreux*, *bourrière* synonyme de bourrier, *bousée*, *boursillon*, *briffure*, *brigandaille*, *brilloter*, *brillure*, *briocher*, pâtissier qui fait des brioches, *brochée*, ce qui est à la broche, *bronzin*, *broussaillerie*, *bruslin*, cendre qui servait à engraisser les champs, *bruslager*, incendier, *buandage*, *bucolical*, *buglossé*, *buissonneur*, *buschaille*, *buschat*, éclat de bois, *butinage*. Dans la préface de son *Complément*, il nous parle de « l'extrême richesse de citations anciennes » qu'il a fournies au *Dict. général*. C'est très généreux de sa part, et il serait injuste de ne pas lui en savoir gré, quoiqu'il ne fasse que rendre un peu de ce qu'on lui a prêté. Cependant je m'étonne qu'un homme qui a voyagé « dans tous les pays de l'Europe à la recherche des textes » de toute provenance et de tout âge, laisse encore tant à faire après lui pour l'historique du

français tant ancien que moderne. Citons encore des exemples. Sont usités au XIe siècle : bande, bâtir, besogneux, bigot, bruire, brûler; au XIIe, balancer, bar, bâtiment, bâtonner (au sens moderne), bouillie, brandon, brisement, briseur, brochette, brunet; au XIIIe, bagage, basse-cour, brouiller, brûlant, buffle ; au XIVe, barbarie, banquier, barbouiller, barque, beaupré, bigamie, bienvenue, blasphêmer, blesme, bonhommeau, bourrier, brider, brutal, bubon, byssus, et au XVe, babillard, bachique, ballotte = petit-balle, bardeau, batardeau, 2e boulin, brave, bravement, etc., etc. D'autres vocables qui ont un historique insuffisant dans tous les Dictionnaires ne figurent pas, je ne sais pourquoi, dans ce *complément :* balsamique (1516), barbichon (XVIe siècle), baronnage (XIIe siècle), bavolet (1556), bdellium (1372), béatifique (XVe siècle), beau-fils (1530), beau-frère (1386), bécasseau (1537), bézoard (XIVe siècle), biendisant (XIIIe siècle), bilan (1584), billebarrer (XVe siècle), bique (XVe siècle), biquet (1399), bisaille (1339), bitte (1382), et bien d'autres mots dont la liste serait trop longue. M. G. nous avait prévenus qu'il n'admettrait pas des mots « hasardés ou fantaisistes » ; en voici pourtant quelques-uns qui ont forcé la consigne : *bacchuchivement*, *bade-coquille*, *balivaginer*, *banastron*, *bancouche*, *bardocucul* et ses composés, *bibliothiere*, etc. Il a enregistré bon nombre de ces composés chers aux poètes du XVIe siècle, tels que *brise-gueret*, *brise-nef*, *brise-tombe ;* mais non pas *brise-ennui*, *brise-grain*, *brise-idole*, *brise-paix*, *brise-pierre*, espèce d'adiante, *brise-roc*, ni *brûle-agneaux*, *brûle-hôtels*, *brûle-langues*. M. G. avait dit qu'il abrégerait, qu'il élaguerait rigoureusement : c'est ce qu'il fait, mais quand il ne peut faire autrement. Ainsi *besoignos* est suivi de dix-huit citations, *besogne* de trente-cinq, *besoin* de trente-deux, et encore avec renvoi au premier volume du Dict., *batel* de quatorze avec renvoi également, *banal* de vingt-cinq, *beivre* = boire, de quarante-cinq dont une dizaine au plus sont nécessaires. Ce que je trouve bizarre, c'est que M. Godefroy donne comme têtes d'articles des graphies qu'il forge et dont il ne donne aucun exemple, ce que l'on peut constater sous « becheter, boceler, brochart, borsete (dans le 1er vol. du Dict. *boursete)*, botonier, bouisson, bouissonnet, bracin (dans le 1er vol. *brassin*). *Bacce*, resté sans explication, signifie « baie » ; *badigoinces* = lèvres, et non mâchoire; *barbarisme* au XVIe siècle est souvent synonyme de « barbarie », comme le prouve la citation extraite de J. de Lévy ; *bigame* doit être en beaucoup de cas expliqué par « clerc qui épouse une veuve » (voir *Mathéolus)*; *broussement* n'est pas « le cri du loup », mais le froissement qu'il fait en courant à travers les brosses ou taillis. *Brunal* n'existe pas; il faut lire « froideur brumale ». Sous le mot *buse*, le passage de Meschinot doit être ainsi rétabli : « C'est un poulain prins à la buse Qu'on ne peut secourir, pourveoir. » L'article *bastart* laisse fort à désirer ; on a donné souvent à cet adjectif les acceptions de « funeste, mauvais, qui est sans autorité, lâche, privé de » : « Cil conteor bastart font contes avillier. — Le busard ne vaut rien et

est poltron et bastard. — Bastard de toute vertu. — De mon espoir ne me sens point batard. » *Baculatif* et *blutage* ont un sens grivois qui n'a pas été noté. On rencontre baron [1] avec la signification de bâtard : « Le vulgaire en ce pays de Dauphiné appelle les bastards basques, *barons*, métifs. — En vieux gaulois, *baron* signifie un vilain, un homme de néant et yssu de bas lieu. » Enfin sous *bailleur, bassin, bécasse, bord, bottine, boudin, bourrée,* manquent les vieilles locutions populaires qui suivent : « bailleur de fèves, cracher au bassin, c'est-à-dire graisser la patte (cette locution est aussi dans Rabelais, mais avec un autre sens); Situ recognois qu'elle chasse, Deffends l'heure de la bécasse, l'heure des amoureux qui est le soir ; Courir le bon bord, enfler son boudin d'injures, traîner ses bottines, comme on dit encore traîner ses guêtres ; le rabbin répliqua aux Juifs : quelles bourrées me contez-vous ? » Cfr. conter des fagots [2].

A. Delboulle.

---

360. — Hoepli (U.) **Bibliotheca historica italica.** Milan, Hoepli, 1895, in-8° de 496-56 p.

Ce centième numéro des catalogues de la librairie Hoepli mérite une mention particulière pour ses dimensions insolites et l'abondance des volumes qu'il offre aux amateurs. Il est divisé en trois parties, l'une d'histoire générale, l'autre d'histoire régionale et municipale, la troisième, composée d'ouvrages relatifs aux statuts des villes, avec un appendice pour la Savoie. C'est un recueil à consulter et à conserver ; il n'est presque pas de sujets se rapportant à l'Italie sur lequel on ne puisse trouver une indication utile parmi les dix mille titres d'ouvrages qu'il embrasse.

Charles Dejob.

CHRONIQUE

FRANCE. — Un grand malheur vient d'atteindre notre érudit et infatigable collaborateur Tamizey de Larroque dont la signature T. de L. est connue de nos lecteurs depuis bien des années. Il a perdu le 10 juillet, dans un incendie, tous ses livres et toutes ses notes. Nous prions nos lecteurs et nos collaborateurs de lui témoigner leur sympathie en réparant le désastre autant que possible et en lui envoyant un

---

1. Dans un texte de 1382 ce mot désigne je ne sais quel agrès de navire : « Item d'encornaulx, item d'amans, item de *barons*. — Item de *barons*, item de pouges suffisantes. »

2. Sous *Bel*, aussi bien dans le Dict. que dans le Complément, manquent les locutions suivantes : « Par bel ou par laid, cui que il soit ne biau ne lait = à qui que cela plaise ou déplaise, à son bel, trouver en belles. »

nouvel exemplaire de leurs ouvrages pour remplacer les volumes que le feu impitoyable a détruits. (A Gontaud, par Marmande, Lot-et-Garonne.)

— La Société archéologique de Constantine a publié son volume annuel de *Mémoires* (1894). Comme toujours, les inscriptions latines s'y trouvent en bon nombre. Celle de la page 702 est remarquable en ce qu'elle contient des vers qui ne sont pas trop mal tournés, si l'on fait abstraction de quelques omissions et altérations dues probablement au graveur. M. Michel Bréal qui nous écrit à ce sujet, propose de restituer ainsi l'inscription :

> Quandocunque, precor, tellus mea conteget ossa,
> Incisum in duro nomen erit titulo,
> Tum tibi, si qua mei fatorum cura manebit,
> Ne grave sit tumulum visere saepe meum.

HONGRIE. L'*Ungarische Revue*, cet organe que l'Académie hongroise édite à l'usage de l'étranger, pour qu'il se rende compte du mouvement littéraire et érudit du pays, contient dans ses derniers numéros plusieurs études d'une grande valeur. Mentionnons d'abord deux travaux de Wertner, *Les palatins et les banus hongrois à l'époque des Arpad* (1000-1301) : Wertner trouve la première trace de ces hauts fonctionnaires dans une charte de 1055 et dresse leurs listes complètes. Le second essai, *Les Haholding, une famille saxonne en Hongrie*, donne l'histoire de ces nobles dont l'ancêtre fut appelé en Hongrie par Étienne IV en 1163. Deux études s'occupent du comte Étienne Széchenyi, dont la vie et les œuvres sont décidément à l'ordre du jour en Hongrie: celle de Vécsey, *Széchenyi und das ungarische Privatrechtd*, montre l'influence que Széchenyi a exercée sur l'étude du droit en Hongrie; celle de Zsilinszky *Széchenyi und die Nationalitætenfrage*, est d'une grande importance pour juger impartialement cette malheureuse question des races et des nationalités dont souffre le pays. — J. Schwartz, dans son travail, *Die geschichtliche Entwickelung des ungarischen Eherechtes*, retrace l'histoire de cette question depuis les temps les plus anciens et montre combien la Chambre des magnats fait preuve d'intolérance en combattant avec tant d'acharnement les lois politico-ecclésiastiques qui ont déjà coûté la vie à deux cabinets dans un pays où la stabilité ministérielle était proverbiale. — Thirring expose l'activité du bureau de statistique de la capitale hongroise, un des mieux organisés de l'Europe : la liste des publications depuis les vingt-cinq ans qu'il fonctionne sous la direction de M. Kœrœsi, bien connu en France pour ses travaux de statistique et de démographie, est très respectable. — L. Ovary, le savant historien, réfute dans une étude politico-historique (*Die dacoromænische Frage und der ungarische Staat*, dont il a donné lecture dans le Cercle de la presse à Rome et qui vient de paraître également en français), les réclamations des Roumains et démontre avec quelle adresse ils trompent l'opinion publique en Europe peu au courant de la situation légale des Roumains en Hongrie. L'*Ungarische Revue* donne en outre le compte rendu *in extenso* des séances solennelles de l'Académie et de la Société littéraire Kisfaludy qui a fêté dernièrement le centenaire de la naissance du baron Josika, le fondateur du roman hongrois, né avec tant d'autres grands écrivains dans ce beau pays de la Transylvanie qu'il ne faut pas croire peuplé entièrement de Roumains.

— L'Université de Budapest s'acquitte d'une dette d'honneur par l'édition des œuvres complètes de son fondateur, le cardinal Pierre Pazmany (1570-1637), le Bossuet magyar, qui non seulement a combattu avec beaucoup d'énergie le protestantisme triomphant en Hongrie au XVIe siècle, mais qui est en même temps le premier grand prosateur du pays. Les Œuvres, divisées en deux sections (Œuvres latines, Œuvres magyares), seront publiées en quatorze volumes par la Faculté de théologie

de Budapest. Le premier volume de chaque série vient de paraître, avec une introduction et des notes.

ITALIE. — M. Vittorio CIAN a publié dans les Mémoires de l'Académie de Turin un très large mémoire sur *L'immigrazione dei gesuiti spagnuoli letterati in Italia* (Clausen, 1895, extrait de 66 p. in-4°). Après une étude sur les courants jésuitiques et antijésuitiques en Italie, M. Cian fait connaître l'accueil reçu par les émigrés espagnols et montre par quelles qualités et quels travaux ceux-ci surent acquérir droit de cité littéraire et vaincre les premières préventions. Il analyse les œuvres d'Andrès, de Colomès, d'Arteaga, de Masdeu, de Millàs, de Burrièl, etc, et raconte leurs rapports avec tous les écrivains de la Péninsule. Ce travail, extrêmement neuf pour l'histoire des mœurs et d'une impartialité remarquable, est une contribution, plus importante que ne l'indique le titre, à la connaissance des relations intellectuelles entre les nations latines.

— La *Vie d'Ognibene Scola, umanista padovano*, vient d'être écrite pour la première fois par M. Gaetano GOGO (Venise, typ. Visentini, 50 p. in-8.).

— La *Giornale storico della letteratura italiana* a publié cinq *Lettres inédites de Jean Pic de la Mirandole*, découvertes par M. Léon DOREZ, et dont une fort curieuse est adressée à Alexandre VI à l'occasion de son avènement. L'éditeur y a joint une lettre de Georges Merula à laquelle répond le prince Pic; il annonce l'intention de donner à bref délai la suite complète des correspondants de l'humaniste, d'après le manuscrit d'où il a tiré les présentes lettres. — M. DOREZ a fait tirer à part en même temps la biographie détaillée, et appuyée sur des documents inédits, d'un humaniste postérieur et moins illustre, *Romolo Cervini* (Extrait de la *Revue des bibliothèques*, Bouillon, 1895, 31 p. in-8°). La recommandation particulière de ce nom devant la postérité lui vient d'être celui d'un élève très zélé de Paul Manuce, frère du futur pape Marcel II, sur lequel, comme on le sait, M. Dorez prépare un ouvrage étendu.

— La *Collezione di Opuscoli danteschi* continue sa publication activement chez Lupi à Città-di-Castello, sous la direction du comte PASSERINI. Citons les deux travaux de G. DEL NOCE sur le comte Ugolin et sur le Styx dantesque et les pécheurs de l'*Antilimbo*, les lettres dantesques de B. SORIO, le répertoire des périphrases de la *Divine Comédie* compilé par BETTINI, les *Indagini dantesche* du bon FANFANI, etc. A l'occasion du centenaire du Tasse, deux opuscules ont pris place dans la collection : le *Farnetico Savio* d'A. Guarini et les *Postille* sur Dante du Tasse lui-même (n°s 17 et 20).

— On distribue le prospectus de la plus importante publication italienne consacrée à Dante en ce siècle, le *Codice diplomatico dantesco*, recueil des documents certains sur sa vie et sa famille, reproduits en fac similé, avec divers monuments d'art et notes critiques, par les soins de MM. BIAGI et PASSERINI. La publication aura lieu à Rome, chez l'éditeur Loescher, sous les auspices de la *Società dantesca italiana*.

— M. Giuseppe TRAVALI a publié, sous le titre : *Documenti sulo sbarco, la cattura e la morte di re Gioacchino Murat al Pizzo* (Palerme, Reber, in-8, 29 p.), plusieurs pièces qui, comme il pense, ne seront pas dédaignées des « amatori della storia patria », non plus que de tous ceux qu'intéresse l'histoire de Murat et de ses derniers moments. Ce sont quatre rapports du maréchal de camp Vito Nunziante au duc de Calabre (on y remarquera la liste des prisonniers) et cinq autres documents de moindre intérêt.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 31-32 — 5-12 août — 1895

361. — **Le chantre des Omiades,** notes biographiques et littéraires sur le poète arabe chrétien Ahtal, par Henri Lammens S. J. Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, imprimerie nationale, 1895, in-8, pp. 208.

Ahtal naquit vers 640, d'une famille de la tribu des Taglibites, en grande partie encore chrétienne à cette époque. Entraîné par ses goûts vers la poésie, si aimée des Arabes, il se fit remarquer par ses talents, éclipsa ses rivaux et devint, malgré son christianisme qui ne paraît pas pouvoir être mis en doute, le poète favori des premiers khalifes omiades. 'Abd al-Mélik, grand ami de la poésie et des panégyriques, le combla de faveurs. Il mourut sous le règne de Walid, vers l'an 710.

Ses poésies, intéressantes par leur forme littéraire, nous font pénétrer, par les sujets qu'elles traitent, dans les détails de la vie intime à la cour des princes et sous la tente des nomades. Elles nous dépeignent sous son aspect le plus réaliste et malheureusement trop vrai, cette vie des bédoins du désert, que les littérateurs se plaisent trop souvent à nous représenter, contrairement à la réalité, comme un idéal de candeur et d'innocence.

Les chants d'Ahtal, conservés d'abord par les *râwia* (sorte de rapsodes ou de récitateurs attachés à la personne des poètes célèbres, qui avaient pour mission de recueillir leurs compositions), furent plus tard consignés par écrit et sont ainsi parvenus jusqu'à nous. Ils ont été édités récemment [1] et c'est à cet ouvrage qu'on doit recourir pour avoir une notion littéraire plus étendue du poète. Il faut pourtant être reconnaissant au P. Lammens d'avoir recueilli et coordonné les notions biographiques qui y sont éparses, pour présenter aux lecteurs peu familiarisés avec

1. *Le Diwan d'Ahtal*, publié par le P. Salhani ; Beyrout, Imprimerie catholique, in-8° ; 1893.

l'arabe, une notice sur cet intéressant personnage. On pourrait regretter qu'il n'ait pas cru devoir citer, au cours de son travail, des extraits plus étendus du diwan d'Ahtal. La poésie arabe, plus que toute autre, il est vrai, perd son charme en passant par une traduction; mais il n'est cependant pas d'autre moyen d'en donner un aperçu aux personnes qui ne peuvent recourir aux textes originaux.

J.-B. Chabot.

---

362. — **The Discourses of Philoxenus bishop of Mabbôg,** A. D. 485-519, edited from syriac manuscripts of the VIth and VIIth centuries in the British Museum, by E. A. Wallis Budge, lit. D., F. S. A. etc., published under the direction of the Royal Society of the literature of the United Kingdom. Vol. II : Introduction, Translation, etc... London. Asher and C°, 1894. In-8°, pp. cxcvii-597.

M. R. Duval, en rendant compte ici même [1] du premier volume de la publication de M. Budge, a suffisamment fait connaître la nature de l'ouvrage, pour que nous puissions nous dispenser d'y revenir. Mais nous ne pouvons passer sous silence l'importante *Introduction* que l'éditeur a mise en tête de sa traduction, et qui constitue la partie vraiment neuve de ce second volume.

Cette introduction traite successivement de la vie, de la doctrine, des ouvrages de Philoxène. Le chapitre de la doctrine présente un grand intérêt parce que M. B. y a réuni un certain nombre de passages caractéristiques, tirés des écrits de l'auteur, qui mettent en pleine lumière l'exposé de la foi monophysite. Le texte syriaque de tous ces fragments est donné à la suite [2]. La liste des ouvrages de Philoxène [3], dressée d'après les manuscrits de Londres, Paris, Rome et Oxford, est suivie de la liste des manuscrits renfermant des versions de ces ouvrages [4], et d'une étude critique sur la valeur des manuscrits qui contiennent les discours édités dans le tome Ier. Viennent ensuite une longue analyse, qui ne paraissait pas bien nécessaire, de chacun des discours (pp. lxxv-xciij), une comparaison des passages de l'Écriture cités par Philoxène avec la Peshithta, et une liste des errata du texte syriaque. On le voit, M. Budge, n'a rien

---

1. *Revue critique*, du 10-17 septembre 1894; p. 123.

2. Pp. xcvj-cxxxviij. — Ce sont : *Profession de foi; Douze anathèmes contre le concile de Chalcédoine; Dix chapitres contre ceux qui divisent N. S.; Douze chapitres contre ceux qui professent deux natures et une personne dans le Christ; Sept propositions contre les Nestoriens; Traité sur diverses hérésies* (Manès, Nestorius, etc.).

3. Elle comprend quatre-vingt articles.

4. Des versions orientales (arabe et éthiop.) seulement. — M. B. aurait pu ajouter à cette liste la traduction allemande des deux discours sur *la Foi*, publiée par Baethgen (ZfKG. [Kiel], t. 5, pp. 122-138), et la traduction grecque de la lettre à Patrice d'Édesse (n° XLVI, dans la liste de M. Budge), publiée sous le nom d'Isaac de Ninive, dans Maï (*Patr. nov. Bibl.*, t. VIII, part. III, pp. 157-187). — Cfr. ma dissertation de *S. Isaaci Ninivitae vita, etc.*, p. 14.

négligé pour donner à son volume tout l'intérêt que comportait le sujet.

J.-B. CHABOT.

---

363. — Curtius KIRSTEN. **Quæstiones Chorícianæ** (Breslauer philol. Abhandlungen, hgg. von R. Fœrster, VII, 1) Breslau, Kœbner, 1894; 60 p.

Cet opuscule ne devait sans doute comprendre que deux parties (pars *prior*, p. 7); l'auteur en a ajouté deux autres. La dernière traite de l'authenticité de neuf morceaux attribués à Choricius. Des témoignages anciens permettent, pour quelques-uns, de trancher la question négativement; quant aux arguments tirés de la similitude des expressions et des pensées dans ces ouvrages et dans les lettres de Procope de Gaza, ils sont de mince valeur; avec un pareil système de critique, on peut en arriver à démontrer que l'*Hippolyte* d'Euripide est imité du livre de Daniel [1]. La première partie (chronologie des discours de Choricius) est la meilleure : on souscrit aux conclusions de M. Kirsten. La seconde est une statistique des hiatus dans Choricius, et n'aboutit à rien de précis; il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. La troisième enfin (statistique encore) accumule les exemples qui contredisent la loi des finales formulée par M. Meyer, de Spire ; c'est se donner beaucoup de mal pour montrer que Choricius ne l'observe pas, ce qui n'a rien d'étonnant. Beaucoup de soins, et une minutieuse patience, assurément louable; mais les résultats sont-ils en proportion ?

MY.

---

364. — A. Th. CHRIST. **Beitræge zur Kritik des Phaidon** (Separatabdruck aus dem Progr. des K.-K. deutschen Obergymn. der Kleinseite in Prag. 1894). Prague, A. Haase, 1894; 23 p.

Il s'agit toujours du papyrus Flinders Petrie. N'a-t-il que peu d'importance en regard de la tradition manuscrite, en ce sens que ses variantes reposent sur des fautes ou des changements purement arbitraires (Usener, Hartman, approuvés par Immisch, Wohlrab, et jusqu'à un certain point par Weil); ou l'opinion de ces savants doit-elle être considérée comme inexacte, comme l'ont soutenu Gomperz, P. Couvreur et M. Christ lui-même? M. C. examine de nouveau les variantes du papyrus, et conclut qu'aucune de ces leçons, sauf le cas de faute flagrante, ne doit inspirer le soupçon, que plusieurs, au contraire, représentent certainement l'état primitif du texte [2], et qu'il est inadmissible

1. Je n'invente rien; il s'est trouvé quelqu'un pour se livrer à cet exercice.

2. 68 *c* σωφρονοῦσιν, ἀνδραποδώδη; 69 *a* συμβαίνει δ'οὖν; 81 *a* ἀνθρωπίνων; 82 *b* ἡμερώτερον; 82 *c* φιλόσοφοι.

qu'on laisse de côté un si important instrument de critique. Il estime cependant que Couvreur défend trop systématiquement toutes les leçons fournies par le papyrus, et il me semble bien, en effet, que 68 *e* τοῦτο, si ce n'est pas une faute, vaut moins que τούτῳ, et que 82 *d* τῷ (καθαρμῷ) est dû à une correction. Platon, comme on le sait, ne recule pas devant des constructions comme τῇ ἐκείνης λύσει τε καὶ καθαρμῷ (Cf. *Apol.* 28 *a*, *Resp.* 401 *d*, 501 *d*). Quant à μόνον 68 *c*, le μόνον 70 *d*, justement corrigé par Baumann en μόνων, n'indique pas nécessairement qu'il soit fautif; mais il est bien difficile aussi de prouver que μόνοις soit une lecture inexacte. Je suis d'ailleurs de ceux qui croient qu'il faut s'en rapporter, sauf rares exceptions, au texte donné par le papyrus. — Dans une seconde partie, M. C. indique sommairement les lectures qui, selon lui, doivent être préférées, contrairement au texte de Schanz. Quelques-unes sont excellentes : 73 *d* εἰώθει avec Baumann, pour εἴωθε; 78 *c* τὰ σύνθετα d'après le *Venetus* (E); 85 *b* ἕως ἂν ἐῶσιν οἱ ἕνδεκα; 67 *a* τοῦτο δ'... τὸ ἀληθές est bien probablement une glose (Schütz); une remarque très fine est faite à propos de l'athétèse de τὸν Ἡρακλέα 89 *c*. Mais il convient d'ajouter qu'un grand nombre de ces lectures préférées par M. C. sont déjà admises dans l'édition classique de Couvreur (Hachette 1893), par exemple 79 *c* ἐλέγομεν, 80 *b* ψυχήν, 84 *a* μεταχειριζομένη (C. ignorait certainement que cette correction avait déjà été proposée par Peipers). Enfin 93 *e* après « αὐτὸ τοῦτό ἐστιν, ψυχή ist wohl zu lesen » il n'eût pas été inutile d'ajouter « mit Couvreur ». Mais peut-être M. Christ, qui d'ailleurs rend justice à la science du jeune professeur français, n'a-t-il pas connu son édition.

My.

---

365. — **Epicteti dissertationes ab Arriano digestæ** ad fidem codicis Bodleiani recensuit H. Schenkl. Accedunt fragmenta, Enchiridion ex recensione Schweighaeuseri, gnomologiorum epicteteorum reliquiæ, indices. Adjecta est tabula. Leipzig, Teubner, 1894; cxxii-720 pp. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana).*

M. H. Schenkl est aussi modeste que savant : il désirerait revoir encore le cod. Bodleianus, pour rendre plus voisine de la perfection son édition des *Entretiens d'Epictète ;* et il pense qu'il laisse beaucoup à faire. Mais il ne faut pas le prendre trop à la lettre, et sous cette modestie perce d'ailleurs une légitime fierté. M. S. nous donne, en effet, un texte établi avec la plus scrupuleuse conscience, d'après les principes les plus sévères de la critique. Les meilleurs éditions des *Entretiens* étaient jusqu'ici celles de Schweighäuser et de Koraïs; mais elles sont loin d'être sans défauts, et n'eussent-elles que celui, qui leur est commun, de ne pas être établies d'après les meilleurs manuscrits, il eût été suffisant pour qu'une nouvelle édition fût justifiée. Ils ne connaissaient pas, en effet, le précieux manuscrit d'Oxford. M. S. démontre sans

peine que ce manuscrit est non seulement plus ancien que ceux qui nous sont aujourd'hui connus, entre autre les trois Parisini dont s'est servi Schweighäuser, mais qu'il en est la source commune. C'était donc le Bodleianus qui devait servir à établir le texte. Mais le Bodleianus lui-même renferme beaucoup de fautes ; or le hasard (ne serait-ce pas là encore une preuve de son excellence ?) a voulu qu'il fût revu par plusieurs correcteurs dont M. S. porte le nombre à cinq. L'un d'eux (noté *Sb* par M. S.) est remarquable; à voir ses corrections, on ne s'imaginerait pas avoir à faire à un Grec du XIII[e] siècle; on dirait plutôt un philologue contemporain, avec un peu moins de science peut-être, mais sûrement avec moins de fantaisie. La préface, où nous apprenons ainsi tout ce qui a trait au Bodleianus et à ses apographes, commence par une discussion sur la vie d'Épictète, suivie de la collection des témoignages anciens où il est question de lui ; elle se termine par des considérations sur les éditions antérieures. M. S. publie alors les scholies du manuscrit, puis un vaste supplément d'annotation, où sont à remarquer les conjectures de Reiske. L'ouvrage, qui contient, avec les *Entretiens*, les fragments, l'*Enchiridion* (éd. Schweighäuser), et un recueil de sentences de Stobée et de Moschion, se termine par deux tables très étendues (noms propres et mots) qui seront extrêmement utiles, quoique peut-être trop encombrées de signes. L'appareil critique donne toutes les leçons du Bodleianus et ses corrections, rarement les conjectures des commentateurs ; M. S. a préféré user de la sobriété, persuadé, avec raison, que les leçons des *apographa* étaient généralement sans importance. Examinerai-je maintenant certains détails du texte, soit pour approuver de bonnes corrections de M. Schenkl, soit pour lui soumettre quelques doutes ? Je ne le juge pas nécessaire. Il y a longtemps déjà que j'ai à m'occuper des éditions d'auteurs grecs publiées par la librairie Teubner : j'en ai rarement vu qui fussent faites avec autant de science et de conscience, et qui eussent donné d'aussi excellents résultats.

My.

---

366. — R. Fuchs. **Der cod. Paris. supplem. Græc.** 636. **Anecdota medica græca.** (Extrait du Rhein. Museum f. Philologie, N. F. t. XLIX, p. 532-558).
367. — **Simeon Seth und der cod. Par. graec.** 2324 s. XVI (Extrait du Philologus LIII (N. F. VII), 3, p. 449-464).

M. Robert Fuchs vient de faire paraître le premier volume d'une traduction complète des œuvres d'Hippocrate (Munich, Lüneburg 1895) dont il sera question plus tard dans la *Revue*. Je signale ici l'importance d'un article qu'il a publié dans le *Rheinisches Museum* sur le manuscrit de la bibliothèque nationale *suppl. græc.* 636. Il en donne le contenu exact et détaillé, suivi d'une collation du canon de Planude περὶ διαγνώσεως οὔρου, et de fragments inédits, tirés du même manuscrit,

relatifs à l'étiologie de diverses maladies. Mais pourquoi, dans la collation de Planude avec l'édition d'Ideler, écrit-il, l. 40 « πινέτω] ἀσπίη, quid ἀς sit ignoro », et l. 42 « ἀσπίη permira profecto hæc vox... sed quid rursus ἀς illud sibi volt? » Ἂς πίῃ est l'impér. 3e pers. du sing. du néogrec (le manuscrit est, en effet, de la main d'un Grec du XVIIe siècle).

Un autre article de M. Fuchs, inséré dans le *Philologus*, offre un intérêt du même genre. Le texte de Siméon Seth a été publié, à deux siècles de distance, par Bogdanus et Langkavel. Or le cod. *Paris*. 2324, comme on peut le voir d'après la comparaison établie entre ce manuscrit et les éditions pour la préface, trois chapitres et le titre des chapitres, remonte à une autre source que les manuscrits déjà connus, et M. Fuchs en donne les plus importantes variantes. C'est là une découverte utile pour ceux qui ont à s'occuper du *de alimentorum facultatibus*.

My.

---

368. — **Hipparchi** in Arati et Eudoxi Phænomena **Commentariorum** libri tres, ad codicum fidem recensuit, germanica interpretatione et commentariis instruxit C. Manitius. Leipzig, Teubner, 1894; XXXIV-376 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Cette édition est accompagnée de la traduction allemande, qui me semble fidèle; les commentaires qui la suivent seront intéressants surtout pour les astronomes. Je ne parle ici que du texte, et de la manière dont est faite l'édition. Les commentaires d'Hipparque sur les *Phénomènes* d'Eudoxe et d'Aratus nous sont parvenus grâce à un certain nombre de manuscrits qui se subdivisent en deux familles remontant à un même archétype; l'une comprend, parmi les manuscrits dont s'est servi M. Manitius, le *Vatic*. 191 et les *Paris*. 2379, 2386; l'autre (*Paris*. suppl. gr. 328, *Laur*. XXVIII, 44, *Monac*. 105, *Vindob*. 14) dérive d'un manuscrit du XIe siècle, *Laur*. XXVIII, 39 (L), qui pourtant semble inférieur, malgré son antiquité, au *Vatic*. 191 (XIVe siècle); c'est pourquoi ce dernier a été pris pour base de l'édition. Les principales variantes sont relevées dans ces deux familles, ainsi que plusieurs leçons de Victorius (éd. princeps) et du P. Petau (*Uranologium* p. 171-255, éd. d'Hipparque faite sur le *Paris*. 2379); M. M. note également quelques conjectures et corrections de Scaliger et de Maass. Ainsi compris, le texte que nous donne M. M. peut être considéré comme un bon texte, et j'y relève de très heureuses améliorations : p. 8, 25 ἄκρον; 24, 11 θατέρου; 28, 14 πλὴν ὅτι συντετάχασι; 70, 27 δύνοντα; 114, 24 ἀεὶ ἀφανής; et surtout la jolie correction 64, 3 νυκτοπλοεῖν (pour πυκνοπλ.) qui s'impose à cause du vers 302 d'Aratus. Mais je trouve M. M. coupable au moins de négligence sous certains rapports. D'abord les additions sont, pour la plupart, seulement marquées dans le texte, sans note qui en fasse connaître l'auteur; et pourtant M. M. dit dans sa préface

(p. XXI) qu'il ne manque pas d'indiquer lorsqu'elles sont de Scaliger ou de Petau. Or 12, 18 λαμπρός est de Scaliger; 18, 11 χῶρος ἔχει a été suppléé par Petau; 70, 27 ἀνατελλούσης par Petau; 76, 19 τοῦ Ποταμοῦ καί par Scaliger et Maass. Comment savoir, en l'absence de notes, quel est le bien propre de M. Manitius? Mais cela est relativement peu de chose; voici qui me semble plus grave. M. M. note d'un astérisque ses propres conjectures admises dans le texte, et en outre « minores discrepantias a prioribus editionibus » (p. XXI). C'est en effet l'habitude, et elle est bonne, de distinguer ainsi ce qui est dû à la sagacité de l'éditeur. Or je vois, avec ce signe : 14, 11 παρακειμένου (la lecture est de Maass, *Aratea*, p. 77); 100, 20 δόξειεν ἄν (*Ar.* p. 69); 152, 3 τὸν Ἀετόν (*Ar.* p. 87); 8, 13 παρὰ τῷ Εὐδόξῳ (*Ar.* p. 282); 160, 14 κατὰ τοῦτο (*Ar.* p. 301); 130, 4 « τῶν δύο transposui » est peut-être vrai, mais je le trouve encore dans les *Aratea* p. 55. D'autres corrections de moindre poids sont également dues au savant professeur de Greifswald; et en admettant que toutes ces conjectures, quoique nombreuses, se soient présentées d'elles-mêmes à l'esprit de M. Manitius, il n'en subsiste pas moins une impression fâcheuse pour le lecteur. Les deux corrections extrêmement importantes Λέοντα 48, 15 et Λέοντος 48, 17 pour Καρκίνον et Καρκίνου sont notées d'un astérisque dans notre édition, et je les vois proposées et justifiées tout au long dans la reproduction de Migne : « legendum assero τὸν Λέοντα » etc., « liquido constat emendandum sic esse, ut *Leo* pro *Cancro* utrobique reponatur » (*Patrol. gr.* t. XIX, p. 1023 sv. note 55). J'ajoute qu'un grand nombre de leçons notées *edd.* (éditions de Victorius et de Petau) sont corrigées dans Migne, que M. M. a certainement vu superficiellement, et dont il se borne à signaler quelques rectifications du genre de πόδας au lieu de ποδάς, quand il y en a plusieurs autres beaucoup plus dignes de remarque; il en résulte que la notation *edd.* induit le lecteur en erreur relativement aux prédécesseurs de M. M. Conclusion : le texte est sérieusement établi, sauf quelques passages discutables [1]; mais l'annotation critique, en ce qui concerne le *cuique suum*, laisse trop à désirer; M. Manitius aurait pu y regarder de plus près.

My.

---

363. — **Ancient ships** by Cecil Torr, M. A. illustrated Cambridge University press. 1894. In-8°, XII-139 p., 8 pl.

L'ouvrage de M. Cecil Torr est surtout un recueil de monuments

---

1. P. 126, 6 καὶ ἓν n'est pas admissible; la leçon καθ' ἓν (vulg.) est préférable; mais il faut lire εἰ μὲν γὰρ ἑκάστου τῶν... ζῳδίων συνεπλήρουτο καθ' ἓν <ἓν> δωδεκατημόριον. 32, 22 βοηθήσει; mieux βοηθήσειεν ἄν (mss. βοηθήσαιεν et — ειεν). 180, 14 περισπᾶσθαι n'est pas compris, d'où une mauvaise conjecture; v. au contraire Maass, *Aratea* p. 110, et la trad. latine de Petau. — Dans la traduction, aux pp. 45, 47, 49, 57, au lieu de Ω, lire le signe astronomique du Lion.

et de textes nautiques. Comme monuments figurés, il offre à la fois plus et moins que l'art. *Seewesen* dans les *Denkmäler* de Baumeister. On ne voit pas pourquoi les reliefs de la colonne Trajane ont été négligés. L'auteur aurait pu faire aux monnaies des emprunts beaucoup plus larges. Il a donné le principal sans se préoccuper d'être complet. Quant aux textes ils sont fort abondants ; il s'en faut pourtant que nous ayons là le recueil méthodique de tous les textes anciens, relatifs à la marine, classés par époques et donnés d'après les meilleurs manuscrits, avec l'exactitude critique nécessaire : la plupart des archéologues paraissent fort peu soucieux de ce qui est pure philologie. La contribution de M. C. T. n'est pas à dédaigner ; ce n'est pas le travail définitif désirable.

L'auteur a, de parti pris, laissé de côté tous les témoignages des lexicographes et des scoliastes. Il est certain que ce genre d'écrivains ne peut être consulté qu'avec précaution ; ils sont en général très postérieurs aux textes qu'ils interprètent ; ils peuvent confondre les usages anciens avec ceux de leur temps, expliquer d'une façon fantaisiste les choses sur lesquelles ils n'ont pas de documents ; en fait de marine en particulier on peut les croire incompétents ; c'est pourtant en prendre trop à son aise que de les supprimer complètement ; il y en a, comme le scoliaste d'Apollonius de Rhodes par exemple, qui apportent des renseignements intéressants. Ce qu'il faut, c'est soumettre leurs témoignages à un examen critique ; la tâche est délicate et reste à accomplir.

M. C. T. s'est proposé d'étudier en détail les navires anciens dans leur construction et dans leur gréement, en tenant compte de la différence des pays et des temps ; mais ce n'est pas une histoire complète des constructions navales dans l'antiquité ; ce n'est encore qu'un essai. Son livre se compose de deux parties distinctes, un exposé succinct et des notes volumineuses, où les textes sont cités et discutés. L'exposé contient beaucoup de choses déjà connues ; c'est un assez bon résumé de ce qu'on sait sur la matière avec une tendance aux affirmations trop générales : ainsi p. 58 « Les navires portaient aussi des tourelles sur le pont supérieur... » — ils n'en portaient pas tous ni à toutes les époques. Il faut se défier des inductions et des calculs de M. C. T. qui sont parfois hasardés : p. 21 « Un navire à un seul rang de rames qu'on conservait à Rome comme une relique d'Énée avait cent vingt pieds de long ; et comme c'était *probablement* un navire à cinquante rames, il y avait probablement vingt-cinq rames de chaque côté et, par conséquent, vingt-quatre intervalles entre les tolets ou vingt-quatre espaces de cinq pieds ». — Pour que ce calcul fût exact, il faudrait que les rameurs eussent occupé le long du navire tout l'espace de l'étrave à l'étambot sans laisser aucune partie libre à l'avant et à l'arrière, ce qui, d'après ce que nous savons des navires à rames des anciens et d'après les nécessités de la construction, est sûrement faux.

Dans les notes il y a bien des assertions aventurées et des erreurs.

P. 50, n. 118, M. C. T. ne me paraît pas comprendre le passage de Thucydide. I, 14 καὶ αὗται οὔπω εἶχον διὰ πάσης καταστρώματα. Les navires de guerre grecs eurent d'abord des parties pontées à l'avant et à l'arrière ; ensuite on rejoignit le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière par un pont continu. De là peut-être le pluriel καταστρώματα qui, dans certains cas paraît employé pour le singulier à un moment où les navires n'avaient plus qu'un pont qui servait de poste de combat P. 75, n. 170 et p. 62, n. 141, M. C. T. pense que le mot παρεξειρεσία avait plusieurs sens ; il n'en avait qu'un et désignait l'espace non garni de rameurs qui s'étendait de chaque côté du navire, à l'avant et à l'arrière. De même p. 82, n. 180, il attribue au mot τοπεία deux sens, l'un technique dans les Inventaires des arsenaux : *cordages*, l'autre populaire : *drisse*. Mais dans les deux passages de Strattis et d'Archippos τοπείοις signifie tout simplement : *à l'aide de cordages. Ibid.*, il considère les mots ἄγκοινα et χαλινός des Inventaires des arsenaux comme signifiant l'étai d'avant et l'étai d'arrière, uniquement parce que ces deux espèces de câbles n'étant pas mentionnées autrement, il faut que les deux mots dont le sens n'est pas nettement déterminé les désignent ; c'est aller un peu vite en besogne.

Tout en reconnaissant qu'il doit quelque chose à ses prédécesseurs, M. Cecil Torr ne les nomme jamais et se contente de leur consacrer dans sa préface une phrase dédaigneuse ; il aurait pu être plus juste. Il paraît vouloir se garder des théories et se borner à signaler les faits ; mais les faits ne sont pas toujours clairs et ont besoin d'être interprétés : il faut bien se prononcer sur la disposition des rameurs à l'intérieur des navires ; celle qu'adopte l'auteur paraît la plus vraisemblable pour les dières et les trières ; mais pour les bâtiments à dix rangs de rames, elle offre des difficultés qu'il ne paraît pas soupçonner. Il cite à plusieurs reprises le navire bien connu du relief de l'Acropole, fig. 21, sans que sa reproduction soit du reste meilleure que celles données jusqu'ici. Il y voit une trière. Ignore-t-il que tout le monde n'est pas de son avis et que dans ces dernières années la question a été discutée ? On ne peut pas toujours résoudre les difficultés, mais il ne faut pas avoir l'air de les escamoter.

A. CARTAULT.

---

370. — **T. Lucreti Cari de rerum natura libri sex**. Edidit Adolphus BRIEGER. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCXCIV. LXXXIV-206 pp. pet. in-8° (Bibliotheca teubneriana).

M. Brieger s'occupe de Lucrèce depuis trente-huit ans : depuis 1873, il passe en revue dans le *Jahresbericht* d'Iw. Müller les publications consacrées à Lucrèce; lui même, par des articles parus surtout dans le *Philologus* et par des programmes de Halle, a fait la lumière sur bien

des points, corrigé plus d'un passage, éclairci des détails importants de la doctrine d'Épicure. Ce dernier mérite, d'avoir pénétré plus profondément dans le sens et dans les théories, caractérisera l'œuvre à laquelle il s'est préparé de si longue date. Sans ignorer les principes et la méthode philologique, il a tenu à faire œuvre de philosophe. Tout le monde le verra bien, s'il se résoud à nous donner sur Lucrèce ce commentaire qu'il est seul capable d'écrire. Mais les connaisseurs du poète le constateront dès maintenant dans cette recension précédée, suivant l'usage des anciennes éditions Teubner, d'un apparat critique sommaire.

Le plus souvent cet apparat est destiné à indiquer la leçon des manuscrits quand elle est corrigée, l'auteur de la conjecture, rarement les raisons du changement. Dans ce dernier cas, il s'agit d'ordinaire de choisir entre plusieurs propositions. Les renseignements les moins brefs portent sur l'ordre des vers. M. B. admet, en effet, encore plus de transpositions que ses devanciers.

La première partie de la préface est consacrée à des généralités. M. B. rappelle d'abord brièvement l'histoire des études snr Lucrèce à partir de Lachmann. Ses appréciations sont justes et tout le monde admettra sa conclusion, que le travail philologique est très avancé, tandis que le travail d'interprétation et de critique philosophique est à peine commencé. Le nouvel éditeur montre, par quelques exemples, les erreurs commises faute d'une connaissance suffisante ou d'une étude attentive du sujet; Bernays lui-même, plus préoccupé de ces questions que Lachmann ou Munro, n'a pas su éviter les méprises. Au contraire, M. B. s'en tient aux règles posées par Lachmann pour l'établissement du texte, qui doit être basé sur les manuscrits de Leyde, la recension italienne représentant plutôt une édition d'humanistes. Le texte que l'on obtient ainsi est même beaucoup plus authentique, dans son ensemble et dans ses parties, qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Il ne faut pas oublier que l'œuvre est restée inachevée. On ne doit donc pas croire trop facilement aux interpolations ; aux répétitions indues, celles qu'on observe étant le fait du poète; aux fautes que l'on ne peut corriger sans faire violence à la vraisemblance paléographique ; dans les cas douteu , il vaut mieux mettre une croix que de s'exposer à introduire une correction douteuse. A l'état d'inachèvement du poème, se rattachent les nombreuses solutions de continuité, les lacunes que M. B. attribue trop exclusivement aux copistes. D'édition à édition le nombre s'en est accru; on en comptait une douzaine chez Lachmann, seize chez Bernays, vingt-neuf chez Munro; M. B. en admet soixante-dix. Ce chiffre ne parait pas exagéré, si l'on suppose que le poème n'existait, à la mort de Lucrèce, que dans cet état fragmentaire où mainte transition, maint développement, les soudures et les raccords n'avaient pas encore été entièrement achevés. Enfin, il faut considérer du même point de vue les fautes de langue et les anacoluthes qui ne sont pas rares et qui sont

inséparables d'un premier jet [1]. Tels sont les principes généraux qui ont guidé M. Brieger dans ce travail, qui va servir de nouveau point de départ aux études faites sur Lucrèce.

P. L.

---

371. — J. Ulrich. **Robert von Blois sæmmtliche Werke, zum ersten Male herausgegeben,** Band III, in-8 de 129 p. Berlin, Mayer et Müller, 1895.

Avec ce volume s'achève la publication des œuvres complètes de Robert de Blois, commencée par M. Ulrich il y a six ans. Il comprend l'*Enseignement des Princes*, l'*Honneur aux dames* (déjà publié par Méon) et des *Poésies religieuses* d'un caractère tout didactique. Ces trois morceaux sont donnés d'après le manuscrit de l'Arsenal 5201; pour le troisième l'auteur a ajouté la leçon (partielle) du manuscrit B. N 24301 [2]. La critique n'avait point été indulgente pour les deux premiers volumes de cette publication (cf. *Revue critique*, 1892, II, p. 487); M. Ulrich, qui paraît lui avoir gardé quelque rancune, la prie de considérer qu'il ne lui soumet aujourd'hui qu'une fidèle transcription des manuscrits, prélude d'une édition où il rétablira la langue de l'auteur et traitera toutes les questions qui le concernent. Mais si nous n'avons ici qu'une édition « diplomatique », à quoi bon toutes ces corrections apportées aux textes? Et si l'éditeur voulait faire œuvre critique, pourquoi en avoir été si sobre? Plusieurs sont inutiles ou même fâcheuses; d'autres s'imposaient qui n'ont pas été proposées. Voici quelques remarques suggérées par une rapide lecture du premier et du troisième morceaux. — *Ens. des Princes*, v. 327 *li*] corr. *les;* 338 *d(e)ussiez*]; correction inutile : la même synérèse se trouve aux vv. 859, 875, 1263, 1377 etc. ; voy. pour *Floris et Liriope, Rev. crit.* loc. cit. note; 381 *hardi*] corr. *hardis;* 675 *doit*] corr. *soit;* 744 *c'on*] corr. *que;* 762 le manuscrit a-t-il bien pour *dahait* la forme bizarre *dazait*? 838 suppléer *a* devant *autrui;* 864 lire *qui c' unques;* 954 *fors noiez*] corr. *forsnegiez;* voy. la même comparaison dans Godefroy, à *negier;* 974 *dolor* n'a pas de sens; corr. *aumosne* (?); 1045 vers trop long; lire *(anis) espices* [*et*]; 1150 correction fâcheuse : *a estre voil* = à la volonté d'autrui; 1507 la correction ne donne pas un sens satisfaisant; on peut conserver *qu'il ont le vent*=la réputation; 1708 *consent*] lire *conseut*. — *Poésies religieuses*, v. 105 corr. *Arctos, Anatolé,.. Mesembrios;* cf. *Mystères provençaux du* XVe *siècle*, v. 39-139 et p. X; 185 *san*] lire *s'an;*

---

1. L'emploi de *res*, s'échangeant avec un neutre, n'est probablement pas aussi incorrect que le croit M. Brieger, *ea res* pouvant être l'équivalent de *id* dans plus d'un tour de la langue familière. Quant à I, 51, *eadem* reprenant *res* du vers précédent ne me paraît pas choquant.

2. C'est ce que j'ai réussi à comprendre en m'aidant de la description des manuscrits de Robert de Blois donnée par M. P. Meyer (*Romania*, XVI, 41, n. 1); mais les explications de M. U. à ce sujet sont extrêmement confuses.

189 *est*] *es;* 192 *fu*] *fust;* 247 corr. inutile; 252 suppléer *la* après *bestes;* 256 *Je*] *se;* 312 *mai*] *m'ai;* 314, 351 corr. inutiles; 681 *tendra*] *rendra;* 825 suppléer *et* après *avons;* 845 *fons*] *frons;* 977 supp. *ja* après *n'avra;* 987 supp. *ait* après *dehait;* 1172 *gemir*] corr. *gehir;* 1488 en note *seuz*] corr. *teuz*. — M. Ulrich nous dit qu'il n'a publié les poésies lyriques (au tome II) que « pour être complet » ; il semblait donc que la publication du tome III lui offrait une occasion toute naturelle de combler les lacunes assez graves (une chanson et deux strophes d'une autre) qui lui avaient été signalées ici.

A. Jeanroy.

---

372. — **Neue Mitteilungen über die Sage vom ewigen Juden** von Dr Neubaur. Leipzig, Hinrichs, 1893, in-8°, 24 p.

Nous aurions dû annoncer depuis longtemps cette plaquette, qui sera extrêmement précieuse à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la curieuse légende du Juif errant. M. Neubaur a consacré à cette légende, en 1884, un excellent livre, qui a rendu à peu près inutile tout ce qu'on avait écrit auparavant sur le même sujet. Mais dans ces dernières années il a été fait, dans ce domaine qui semblait épuisé, des découvertes inattendues, et l'auteur y a trouvé, ainsi que dans les recherches qu'il a poursuivies lui-même, la matière d'un appendice très riche et très substantiel à son premier travail. Depuis deux ans que cet appendice a été publié, nous ne pensons pas qu'il ait rien paru de nouveau sur le fameux Juif, en sorte que les lecteurs de M. N. peuvent être assurés de posséder, en ce qui corcerne ce personnage, le dernier état de la science. On ne voit pas, d'ailleurs, qu'il puisse se modifier beaucoup, à moins qu'un de ces jours Cartaphilus, ou Jean Boutedieu, ou Malchus, ou Ahasverus, ou Michab-Ader, ou Isaac Laquedem (car il porte tous ces noms), ne fasse à quelques bourgeois de Bruxelles ou d'ailleurs l'honneur d'une nouvelle conversation et ne leur donne sur son histoire des détails encore inédits.

Ψ.

---

373. — **Basler Büchermarken bis zum Anfang des 17. Jahrhunderts.** Herausgegeben von Paul Heitz. Mit Vorbemerkungen und Nachrichten über die Basler Drucker von Dr. C. Chr. Bernoulli, Oberbibliothekar in Basel. Strassburg, J. H. Ed. Heitz (Heitz et Mündel) 1895. In-fol. de xxxviij et 111 pp. avec 217 fig.

Nous avons précédemment rendu compte des deux albums consacrés par M. Heitz aux marques des imprimeurs et libraires alsaciens [1], et

---

1. Voy. *Revue critique*, 1893, I, p. 143.

aux marques des imprimeurs et libraires italiens antérieurs à 1525 [1]. le nouvel album est en tout point digne des précédents et surpasse même le dernier, grâce aux excellentes notices de M. Bernouilli. Ce que M. Barack avait fait pour les représentants de la typographie alsacienne, le savant bibliothécaire de Bâle l'a fait, avec plus de minutie encore, pour les imprimeurs de sa ville natale. M. B. ne nous a donné qu'une partie des trésors qu'il a entre les mains; le temps ne lui a pas permis d'écrire une histoire complète des officines bâloises; mais les renseignements qu'il nous donne sur les propriétaires des marques reproduites nous font vivement désirer qu'il reprenne et complète son travail, en l'étendant à tous les personnages qui lui sont connus.

En recommandant aux amis de la bibliographie le bel album auquel M. Heitz a donné ses soins, nous ferons ici quelques additions aux précieuses notices de M. Bernouilli.

1. *Michel Wenssler*. — Les pérégrinations de cet imprimeur sur qui M. Claudin nous fait espérer une monographie spéciale [2], ne sont pas encore toutes bien connues, En attendant que M. J. Baudrier ait publié le volume de sa *Bibliographie lyonnaise* qui doit comprendre l'article Wenssler, on peut recourir, pour les impressions exécutées par l'artiste bâlois pendant son séjour à Lyon, au précieux *Catalogue des incunables de Besançon* de M. Castan. On y trouve une édition du *Liber VI Decretalium* de Boniface VIII, achevée le 1er avril 1495, (n. st. (nº 248), une édition des *Constitutiones* de Clément V achevée le 13 mai (nº 349) et une édition du *Decretum* de Gratien, achevée le 4 décembre de la même année nº (505). Ce dernier volume porte en toutes lettres le nom du typographe et dissipe tous les doutes qui auraient pu subsister sur l'identification de Wenssler avec Michel de Bâle : *per magistrum Michaelem Venzeler de Basilea*.

6. *Jacob Wolff von Pforzheim*. — Jacques, dont la vie est très peu connue, pourrait bien avoir été graveur. Il convient peut-être de lui attribuer les bois exécutés à Bâle pour les Fables d'Ésope, bois sur lesquels M. Castan a publié une bonne note (*Cat. des incunables de Besançon*, nº 20). Jacques devait être le frère ou le cousin de l'imprimeur parisien Georges Wolff, « Badensis », qui lui aussi était graveur [3]. — Nicolas Wolff, qui fut fondeur et imprimeur à Lyon, était Brunsvicois.

37. *Nicolaus* [*Bischoff, gen.*] *Episcopius der jüngere*. — Son fils Nicolas, que M. B. cite en passant, fut lui aussi libraire. Le 5 juillet 1580, il figure à Lyon, comme témoin, d'une opposition faite

1. *Ibid.*, 1894, I, p. 147.
2. Voy. *Origines de l'imprimerie à Albi en Languedoc*, 1880, p. 61.
3. On trouve dans le *Bulletin de la librairie Morgand* (nº 24993) la reproduction d'un bois gravé par Georges Wolff pour Thielman Kerver en 1498.

par Vincent Aldobrandini, au nom de J.-B. Dadiaco, son patron, entre les mains du libraire Charles Pesnot [1].

3. *Jacob Kündig, gen. Parcus.* — La question que soulève la mention relevée aux archives de Bâle : « Hans Estange [lis. Estauge] von Lyon, zu deutsch Kündig, der Drucker », n'est pas facile à résoudre. Jacques Estauge se confondait-il avec Jacob Kündig? Nous n'oserions l'affirmer. Les deux noms ne se traduisent pas l'un l'autre. *Estauge* est une forme bourguignonne ou comtoise pour *Estage; Kündig* a dans les dialectes suisses le sens d'« économe, avare », rendu en latin par Parcus. Jacques Estauge imprimait à Lyon en 1539 [2]; en 1546 il imprime, à Bâle, *L'Epistre de Malingre envoyée à Marot*, dont les frères Tross ont donné une reproduction. La même année, il publie, sans doute également à Bâle, une traduction de *La Guerre des Noms et des Verbes*, en tête de laquelle est une epître commençant ainsi : « A son vieil compagnon *Jan de Tournes*, *Jaques Quadier*, surnommé *Estauge*, salut envoyé [3]. » Ainsi, c'est un fait acquis que Quadier [4] et Estauge ne font qu'un; mais ce renseignement n'est guère qu'une complication de plus.

Au mois de septembre 1554, Estauge fait paraître *La Declaration de l'instrument de Seb. Munstere pour congnoistre le cours du ciel*, pièce dont il est à la fois le traducteur et l'imprimeur, bien que le libraire Jean Mareschal fasse les frais de l'édition [5]. En 1556, il nous apparaît sous un jour nouveau : il est poète. Diverses petites pièces de lui se lisent dans les *Elegies ou Deplorations sur le trespas de monsieur Philibert de Rye*, par Jean Flory [6]. L'année suivante, Estauge imprime, sans nom de lieu, les *Elegies de la belle fille*, de Ferry Julyot, et y joint des vers de sa façon. L'éditeur est le libraire Antoine Ludin, de Besançon. En 1559, le typographe bâlois imprime *L'Ordre qu'on tient en l'église de Montbeliard en instruisan les enfants*, etc. [7]. En 1561, il fait paraître *Les Dizains catholiques tirez d'aucuns lieux communs de la sainte Escriture et consolans les fideles*. Ce recueil, qui n'est que partiellement son œuvre, est dédié par lui à Mme de Falais. Du Verdier [8] cite ce volume sous la rubrique : « Basle, par Jean Mareschal »; l'exem-

---

1. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, I, p. 243.
2. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, I, p. 278.
3. Le volume est un petit in-8 de 24 ff. en lettres rondes. — L'épître que nous venons de citer a été transcrite par M. Claudin qui l'a communiquée à M. J. Baudrier, lequel, à son tour, nous l'a fait très obligeamment connaître. Estauge y appelle *J. de Tournes* son familier amy dès vingt ans passés!
4. Voy. sur *Quadier* ou *Cadier*, imprimeur à Lyon, la *Bibliographie lyonnaise* de M. J. Baudrier.
5. Biblioth. nat., Rés. p. V. 251.
6. Voy. l'introduction aux *Elegies de la belle fille*, de Ferry Julyot (Paris, Willem, 1873, in-8).
7. *Bull. de la Soc. de l'hist. du Protest. français*, 1884, p. 487, en note.
8. Éd. Rigoley de Juvigny, II, p. 278.

plaire qui a figuré à la vente Lignerolles [1], le seul que nous ayons jamais vu, porte : « A Basle, par Bernardin Wilmach. »

Si Jacques Estauge et Jacob Kündig n'étaient pas le même personnage, ils pouvaient être beaux-frères ou demi-frères. M. B. mentionne un fils de Jacob, appelé Olivier, qui épousa Anne Hummel et mourut avant la fin de l'année 1554. Ce nom d'Olivier n'est pas ordinaire; or il avait précisément appartenu à un Jacques Estauge, libraire à Lyon de 1529 à 1538 [2]. Ce dernier, dont la femme s'appelait Thomasse, pouvait être l'oncle et le parrain d'Olivier Kündig.

40. *Peter Perna* et son successeur *Conrad Waldkirch*. — Conrad, qui est un des ancêtres de la famille Bernouilli, paraît avoir eu un frère appelé Henri, que nous trouvons libraire à Lyon en 1583 [3]. Henri ne séjourna que peu de temps à Lyon et ne retourna pas en Suisse. Il monta une imprimerie à Copenhague, où il exerça de 1586 à 1629 [4].

44. *Philemon de Hus*. — MM. Heitz et Bernouilli ne connaissent ce libraire que par un feuillet détaché qui est conservé dans la collection du Börsenverein; l'ouvrage imprimé par lui est *l'Academie françoise* de Pierre de La Primaudaye et la *Suite de l'Academie françoise*, 1587. D'après M. Claudin [5], l'impression aurait été exécutée par Jacques Foillet à Montbéliard, et la marque est celle de ce typographe et non celle de Philémon.

Un Gaspard de Hus était fondeur de lettres d'imprimerie à Lyon en 1580 [6]. C'est sans doute le même Gaspard qui, réfugié à Genève, s'y était marié, le 31 mai 1573, avec Françoise Apothicaire [7]. Il se pourrait qu'il se confondît également avec Gaspard de Hus, seigneur de Buy, gentilhomme natif de Metz, qui était dans cette ville en 1552 [8]. L'histoire de la Réforme nous montre divers gentilshommes se faisant imprimeurs. Ils pouvaient ainsi gagner leur vie dans le pays où ils avaient été obligés de fuir, et ils travaillaient en même temps à la propagation des doctrines nouvelles.

46. *Jean Du Bois*. — Il y avait à Lyon [9] en 1582 un compagnon imprimeur de ce nom; ce pourrait être le même personnage. Le libraire bâlois est celui qui a publié en 1584, sans nom de lieu, la *Déclaration*

---

1. Cat., 2e partie.
2. Baudrier, I, p. 145.
3. Baudrier, I, p. 445.
4. Camillus Nyrop, *Bidrag til den danske Boghandels Historie*, 1870, I, p. 157.
5. *Cat. de la librairie Claudin*, févr. 1884, n° 75168.
6. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, I, p. 122.
7. *La France protestante*, nouv. éd. I, col 293.
8. Voy. B. de Salignac, *Le siège de Metz*, ap. Petitot, *Collection*, 1re série, XXXII, p. 172.
9. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise* I, p. 133.

de Jean Casimir, comte palatin du Rhin, traduite de l'allemand, in-4 [1].

47. *Pierre Davantes.* — Il y a eu deux frères de ce nom qui tous deux se sont occupés d'imprimerie et de librairie. L'aîné, qui était né à Rabasteins en 1525, se fit connaître comme humaniste, et sous le nom d'Antesignanus, il imprima, ou, tout au moins, fit le commerce des livres à Lyon et à Genève, où il fut reçu habitant le 6 mars 1559; il mourut le 31 août 1561 [2]. Le cadet publia, en 1572, à Bâle, une édition de la *Vraye et entiere Histoire des troubles* de La Popelinière [3]. L'année suivante, nous le trouvons établi à La Rochelle, où il réimprime l'ouvrage de La Popelinière [4] et où il publie les *Memoires* de Martin Du Bellay [5]. Nous ignorons quand il mourut.

Émile Picot.

---

374. — Janssen (Jean). **L'Allemagne et la Réforme : IV. L'Allemagne depuis le traité de paix d'Augsbourg en 1555, jusqu'à la proclamation du formulaire de concorde en 1580**, traduit de l'allemand, sur la 13e édition par E. Paris. Paris, Plon, Nourrit et Cie 1895. In-8e de xxiv-560 pages. 15 francs.

Nous avons consacré un article à chacun des trois premiers volumes de Janssen : on nous permettra d'être bref sur celui-ci. Nous avons d'ailleurs clairement donné à entendre que l'ouvrage ne nous paraissait pas soutenir l'intérêt qu'il avait d'abord excité. Ce long réquisitoire contre la Réforme finit par lasser ceux mêmes qui goûteraient le moins un réquisitoire contre le catholicisme. Voici déjà plus de deux mille pages consacrées à répéter sous toutes les formes que l'ignorance, la mauvaise foi, le libertinage, la cupidité, l'orgueil ont déchaîné la Réforme dans le monde et qu'elle y a semé les ruines : c'est beaucoup. On dira que J. ne nie pas les désordres du clergé, les violences des catholiques. Certes il avoue parfois, dans ce volume comme dans les précédents (voyez par exemple, p. 161-162), que les prêtres catholiques menaient souvent une vie fort peu ecclésiastique. Mais ces aveux une fois faits il les oublie et recommence à dérouler un tableau qui ferait croire que la corruption du monde date de Luther. De même, c'est en une seule phrase jetée (p. 259), au milieu d'un long récit des violences exercées par les calvinistes en France qu'il glisse cette concession : « Les catholiques de leur côté firent trop souvent preuve d'une impitoyable cruauté. » J. ne déclame pas, n'invective pas ; mais son livre n'y gagne nullement. Car ce n'est pas seulement l'impartialité qui y manque, c'est

---

1. Biblioth. de Genève (Cat., p. 1069, n° 757).
1. *La France protestante*, nouv. éd., V, pp. 163-170.
2. Cat. Rothschild, II, n° 2152,
3. Brunet, III, col. 835.
4. Biblioth. de Wolfenbüttel (Cat., p. 164).

aussi la variété. Il nous présente un long défilé de personnages perfides, avides, fourbes, sans qu'on puisse s'attacher à une grande idée ou à un noble caractère, au point qu'on éprouve une sorte de soulagement quand il arrive enfin à décrire les efforts des Jésuites pour disputer l'Allemagne aux Réformés : sans doute on se dit que la mansuétude de Faber, de P. de Hundt n'a pas été la règle de leur Compagnie, que s'ils ont voulu convertir par la tolérance et la charité, d'autres Jésuites ont préféré des moyens plus expéditifs [1] ; mais enfin, pour un instant, on trouve des personnes proposées à notre admiration et non plus à notre mépris.

Inutile de dire que l'ouvrage de Janssen continue à être une mine inépuisable de faits et qu'il offre sur tous les hommes du temps, sur toutes les questions particulières, un trésor d'informations. Signalons au hasard les pages relatives à la crédulité des premiers protestants, aux calomnies lancées contre les catholiques (p. 4 et *passim*), à la répugnance qu'inspirait au peuple et aux légistes le mariage des prêtres (p. 160-161), aux efforts des princes pour empêcher que l'Église ne réformât ceux des abus dont ils profitaient (p. 170-171 et *passim*), aux manèges hypocrites de Guillaume d'Orange (p. 267), aux tentatives des Allemands pour reprendre les Trois Évêchés et aux rapports de nos rois avec les Électeurs d'Allemagne à qui ils payaient pension. En somme, il y a toujours profit à lire un livre d'une science aussi profonde et, en un sens, si consciencieuse; le laborieux interprète qui nous en facilite la lecture ne perd donc pas son temps.

Charles DEJOB.

---

375. — E. LEVASSEUR. **L'agriculture aux États-Unis.** (Berger-Levrault, 1895. 479 pages, 27 figures et diagrammes.)

Dans l'économie nationale des États-Unis, l'agriculture est la fonction organique par excellence. M. Levasseur lui consacre une de ces enquêtes qui pénètrent jusqu'aux œuvres vives et qui consolent des nombreuses impressions de voyage, où les gens de lettres notent les phénomènes à fleur de peau, les gestes, et surtout les grimaces de la société américaine.

Ce qui nous rassure au début sur l'ampleur et la probité de cette enquête, c'est que l'auteur non seulement a puisé à toutes les sources d'information, mais qu'il ne s'abuse pas sur la valeur matérielle et morale de ces documents. Les publications officielles émanent d'autorités et sont conçues suivant des méthodes et des tendances différentes :

---

1. Janssen aurait même pu remarquer que ces deux Jésuites accusent des progrès de la Réforme, non pas, comme lui, la malice des hérésiarques, mais les vices des gardiens de l'orthodoxie.

la politique les fausse parfois. M. L. juge que les statistiques décennales françaises sont plus sincères et plus sûres que celles des États-Unis : c'est une appréciation qu'il est bon de relever. Mais la vraie supériorité des publications américaines consiste dans leur office de messagères, de conseillères ; elles répandent des enseignements et les répandent à temps et à profusion ; elles ne se drapent pas seulement dans de nobles volumes bondés de constatations rétrospectives.

L'agriculture est donc aidée, guidée par les pouvoirs publics. Elle a su aussi s'organiser, d'abord en sociétés, en syndicats professionnels, puis finalement, quand elle eut pris conscience de ses forces, en faction. M. L. montre le rôle de ces associations, congrès, alliances de fermiers, telles que les *Granges*, toutes institutions que les politiciens ont déviées de leur but et qui sont converties en machines électorales. C'est d'ailleurs un signe des temps, que cette éclosion de partis agrariens.

En dépit de cette agitation, le progrès agricole se manifeste par la floraison d'écoles *(Agricultural colleges* ou *Colleges of agriculture and mechanic arts)*, de stations d'expériences, que dotent soit l'État, soit les particuliers, par le perfectionnement de l'outillage, que M. L. décrit avec la compétence d'un agronome. Mais voici la réflexion qu'en tire l'économiste : « Si l'outillage perfectionné explique les hauts salaires, les hauts salaires à leur tour stimulent le perfectionnement de l'outillage. »

En compensation de la cherté de la main d'œuvre, le prix de la terre et la rente foncière sont bas. A ce propos, M. L. jette un regard assez contristé sur la France, où l'intérêt du capital foncier lui semble exagéré ; sa doctrine, qu'il exprime avec franchise, risque de le brouiller avec les propriétaires (p. 59).

Les salaires sont donc élevés, sauf dans le sud, où la main d'œuvre noire est peu rémunérée. Le journalier rural est aussi bien traité que l'ouvrier d'industrie, dont M. L. prépare l'histoire [1]. L'auteur croit au maintien des taux actuels tant qu'il restera des terres à coloniser et que le nombre des fermiers excédera celui des travailleurs à gages. Et il félicite de cet état de choses la nation américaine. « N'est-il pas important pour la république démocratique des États-Unis que les ouvriers aient des salaires qui leur permettent de maintenir leur existence à un niveau élevé ? »

L'abondance des terres explique la médiocre valeur vénale du sol, et comme conséquence, l'étendue des exploitations. Il n'est pas étonnant, que le quart à peine de la surface totale de l'Union soit en culture ; les irrigations, les engrais triompheront de l'ingratitude des terroirs désolés. L'aire exploitée se répartit inégalement entre les provinces naturelles des États-Unis. Ces provinces, M. L. en trace les limites avec plus de

---

1. M. Levasseur a lu à l'Académie des sciences morales, un mémoire sur l'ouvrier américain. Voyez *Revue critique*, n 3, 1895.

précision que le groupement officiel, et, quoiqu'il tienne mieux compte des diversités géographiques, quelques-unes de ses divisions paraissent pécher par défaut d'homogénéité : par exemple dans la région du Centre, la prairie serait à distinguer de la steppe proprement dite ; dans celle du Pacifique, la tranche orientale, c'est-à-dire montagneuse, de la Californie, du Washington et de l'Orégon se rattache à la zone de la Cordillère, ce que l'auteur reconnaît du reste ; d'ailleurs ces usurpations n'offrent pas ici de grand inconvénient.

Toutes les parties de l'Union sont aujourd'hui touchées, sinon transformées, par la colonisation. L'immigration a été sollicitée par toutes sortes d'appâts et de privilèges.

Le gouvernement, les États ont fait largesse de leur domaine, non seulement aux individus, mais aux sociétés, surtout aux compagnies de chemins de fer. Mais il leur importait avant tout de fixer au sol le colon aventureux, de créer une classe de petits propriétaires pour empêcher la formation d'une aristocratie ou d'une féodalité terrienne. Dans cet esprit a été imaginée la législation du *homestead*. M. L. tant au cours de son exposé, que dans un rapport annexé à son ouvrage, a critiqué l'institution ; critique qui n'est pas tout à fait désintéressée ; car, on a préconisé l'introduction du *homestead* en France, comme remède à la dépopulation des campagnes et comme prophylaxie contre le socialisme agraire[1]. Le mot de *homestead* couvre deux systèmes, l'un d'une signification purement locale, le *homestead law*, qui concède l'occupation gratuite d'une certaine surface de terres publiques, mesure qui provoque le peuplement des parages déserts. L'autre, transportable partout, *homestead exemption*, qui protège la propriété familiale contre la saisie, et même, et surtout contre la vente arbitraire par le chef de la famille au détriment des membres. M. L. montre que ce dernier système, d'apparence séduisante, n'a ni la généralité, ni la vertu qu'on lui prête en Europe. Il indique des solutions qui s'approprieraient mieux à l'état social du vieux continent.

Il dissipe encore une autre illusion. On se figure volontiers chez nous que le fermier, c'est-à-dire le cultivateur américain, en son pays neuf, sur une terre vierge, ignore les charges qui grèvent le cultivateur européen. Or, le fermier américain est peut-être plus obéré ; la dette hypothécaire l'écrase. M. L. dresse dans son volume un tableau de cette dette, pour trente-six États, tableau qu'il a complété dans le *Bulletin de statistique et de législation comparée* (décembre 1894). Le chiffre en est effrayant : il dépasse 6 milliards de dollars (30 milliards de fr.). Mais l'auteur y discerne non pas une exagération, mais une confusion dont les politiciens se sont plu à être dupes. En réalité, la propriété rurale ne supporte qu'une part du faix ; la propriété urbaine est plus affectée,

1. Deux projets de loi sur la matière ont été déposés à la Chambre des députés, émanant, l'un de M. Léveillé, l'autre de MM. le comte de Mun et l'abbé Lemire.

aussi bien dans l'État de New-York avec sa cité impériale, que dans le Colorado et la Californie, où des villes sont écloses et où la spéculation s'est donné carrière [1].

Aux yeux de M. L. l'hypothèque n'est pas un mal, pas même un mal nécessaire, mais un bien : elle est « l'instrument de crédit par excellence, le pont par lequel le colon a passé du prolétariat à la propriété ».

Ce pont est singulièrement branlant à l'heure présente et menace de s'écrouler. Car outre la dette, le colon souffre de l'avilissement de ses produits et par répercussion de la crise monétaire. Ces produits, M. L. les suit à travers toutes leurs destinées : le grain, depuis l'Elévateur qui flanque l'humble gare dans la prairie jusqu'à la bourse du *Board of trade*, de Chicago, de Minneapolis; le bétail, depuis le pacage natal, jusqu'au *stockyard* et *packing house*, jusqu'à la tuerie et jusque dans la boîte de conserves. M. L. relève les oscillations du prix aussi bien sur le marché intérieur qu'à l'étranger. En traitant de l'exportation du blé, il aborde le délicat et irritant problème de la dépréciation de l'argent; il l'attaque à son foyer même, dans l'Inde, et dans cette étude fouillée, l'auteur éclaire les initiés comme les incompétents. Quoique ce phénomène pèse sur le monde entier, M. L. s'inquiète de la mesure où il affecte la France : il condamne le protectionnisme agraire qui en est le contre-coup; il suggère, non des solutions, mais des tempéraments qui se recommandent à l'attention des intéressés, c'est-à-dire de tous (p. 424).

Ce trait même révèle combien il serait imprudent de localiser sur un seul théâtre la question que M. Levasseur a traitée. La question est universelle et infiniment complexe, puisque l'auteur n'a pas formulé ses conclusions en moins de quarante-cinq propositions. Les Américains, non moins que les Européens, trouveront profit à s'en inspirer.

Bertrand AUERBACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. le général NIOX vient de publier la troisième partie de son *Résumé de géographie*, dont les deux premières avaient paru en 1893 (1 vol. chez Delagrave). La préface du premier volume contenait sur la méthode géographique des réflexions fort judicieuses auxquelles souscrit tout professionnel. On regrettera que le *Résumé* ne reste pas fidèle aux idées qui en ont inspiré la composition. Mais c'est un résumé, presque un répertoire, que l'auteur a rédigé surtout pour les candidats aux écoles militaires. On louera, en revanche, les croquis pour l'élégance de l'exécution et pour leur valeur démonstrative. A quand le *Précis* qui fera honneur aux engagements de la préface?

1. La dette hypothécaire s'élève pour la propriété urbaine, à 3,810 millions de dollars contre 2,205 (soit 36,7 p. 0/0 du total général) pour la propriété rurale.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 33-34 — 19-26 août — 1895

376. — **Die Inschriften von Tsaghan Baiching. Tibetisch-mongolischer Text mit einer Uebersetzung... und Erlæuterungen herausgegeben** von Dr. Georg Huth. — P.-A. Brockhaus, Leipzig, in-8°, 1894, 63 pages.

Dans le cours de l'été de 1891, M. Radloff, accompagné de quelques-uns des membres de la Mission archéologique qu'il dirigeait et qui donna de si beaux résultats, — ayant reconnu sur une hauteur artificielle, non loin de la route de Urteun à Ouliassoutai, à une demi verste de la rive gauche du Tola, les ruines appelées Tsaghan Baiching [1], — découvrit, à environ cent pas de ces ruines, une tablette de granit dressée sur une base également de granit, et portant, sur une de ses faces, une inscription tibétaine et, sur l'autre, une inscription mongole. C'est cette double inscription qui fait l'objet du savant travail de M. Huth.

Il y avait eu, en ce lieu, une résidence de princes mongols transformée par l'un d'eux en Édifices religieux. Le souvenir de la résidence princière est le seul qui vive dans la mémoire des habitants de la localité; mais c'est aux constructions pieuses que se rapportent les deux inscriptions. Bien que n'étant pas la traduction l'une de l'autre, elles ont été faites en même temps et pour le même objet, traitent du même sujet, sont inspirées par la même pensée et se confirment ou se complètent mutuellement.

Elles nous apprennent que, en l'an du « bœuf-de-fer » (du dixième cycle = 1601), Tching-bichireltu-Sayin-mati-taighal-Khatoun (en tibétain Tching-taihou-Khatoun), veuve de Kochighotchi Taidji (tibétain : Hoçououtchi Taidji), de concert avec son fils Tsog-tou Taidji (tibétain : Tchog-tou hong-Taidji), descendant à la quatrième généra-

1. Ce nom signifie « maison blanche »; d'après les cartes, le qualificatif Tsaghan « blanc » entre dans le nom d'un grand nombre de localités de cette région de l'Asie.

tion de Dayan-Khan, trente et unième successeur de Gengis-Khan, édifia six temples dont le principal portait le nom mongol de Setkichi-ugueï (tibétain : V. Sam-Yas) tchintamani « joyau inimaginable ». Les travaux ne furent achevés que dans l'année du « serpent de feu » (=1617); ils avaient donc duré dix-sept ans.

Ces deux inscriptions, très prolixes l'une et l'autre, mais diversement prolixes, ne se bornent pas à ces simples indications : elles donnent des détails sur les statues de personnages bouddhiques placés dans les divers édifices et les livres qui y furent déposés. L'éloge du Bouddhisme; celui de Gengis-Khan et des fondateurs des édifices avec des vœux en leur faveur sont développés en termes emphatiques. Les deux inscriptions donnent aussi la généalogie de Tsok-tou Taidji depuis Dayan-Khan; elles n'oublient pas de mentionner les noms des personnages qui les ont composées et des lapicides qui les ont gravées.

M. H. nous donne sur ces deux documents un travail très complet. Récit de la découverte et description des ruines, textes originaux, traductions, observations sur les particularités orthographiques et grammaticales, éclaircissements historiques, rien n'y manque, et tout est fait avec un soin minutieux et une science très sûre. Il discute en particulier la liste des successeurs de Gengis-Khan jusqu'à Dayan-Khan, et la descendance de Dayan-Kan. Il nous donne de cette dernière cinq tables généalogiques empruntées à différents auteurs, outre les deux dont chacune des inscriptions fournit les éléments. Il constate que, dans l'un et l'autre cas, c'est avec les données de l'Histoire de la propagation du Bouddhisme chez les Mongols (qu'il publie en ce moment) que les deux inscriptions concordent le mieux. Ce qui, dit-il, « jette un jour très favorable sur la confiance que l'on peut accorder à la partie historique de cet ouvrage ».

Le même ouvrage lui fournit sur le constructeur des six temples de Tsaghan Baiching un renseignement que les inscriptions ne pouvaient donner. Tchog-tou, voulant défendre la secte ancienne dite de la « mitre rouge » contre celle de la « mitre jaune » qui prétendait dominer, fut vaincu par Gouchri-Khan, le défenseur de la réforme de Tsong-Ka-pa et l'allié du Dalaï-lama représentant de ladite secte jaune. Or, Tchog-tou ne peut être autre que Tsok-tou Taidji de l'inscription, qui était visiblement attaché à l'ancienne secte, comme le prouve le nom donné par lui au principal des six temples, nom qui est celui du principal monastère de la secte Ourguyen-pa, une des plus anciennes du Tibet et faisant partie de la grande École de la « mitre rouge ».

M. Huth établit d'autres rapprochements. En suivant les indications données par les inscriptions sur la disposition des Édifices et sur les statues qui les ornaient, il trouve qu'elles concordent d'une manière satisfaisante avec la description des ruines par M. Radloff. Il va plus loin; il pense découvrir dans l'inscription mongole la confirmation du fait attesté par l'explorateur que des constructions civiles ou, si l'on veut,

princières, avaient précédé les constructions religieuses, — s'appuyant sur cette particularité que le mot « construire » ne se trouve pas dans l'inscription. Selon lui, cette sorte de réticence est intentionnelle et donne à entendre que l'œuvre de Tsok-tou taidji et de sa mère n'était que l'achèvement d'une chose préexistante.

Peut-être y a-t-il là un peu de subtilité; en tout cas, le rédacteur de l'inscription tibétaine n'y a pas mis tant de finesse et présente le prince et sa mère comme étant bel et bien des constructeurs de temples. Mais la remarque valait la peine d'être faite.

L. Feer.

---

377. — F. Cumont. **Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra**, publiés avec une introduction critique. Fascicule I. Textes littéraires et inscriptions. Fascicule II. Monuments figurés (première partie). Bruxelles, Lamertin. In-4, 280 p.

Dans le renouvellement des études archéologiques auquel nous assistons, trois facteurs surtout exercent une bienfaisante influence : la facilité accrue des voyages, la photographie avec plaques sèches, enfin la possibilité de reproduire à bon compte, par des procédés mécaniques, les clichés photographiques ou les dessins. Non seulement on peut espérer, ce qui eût été chimérique autrefois, d'obtenir des catalogues à peu près complets de monuments appartenant à une série déterminée, mais il devient relativement aisé de placer ces monuments sous les yeux des lecteurs et de les mettre à même de contrôler les explications qu'on en donne, les conclusions qu'on en tire. Un livre comme l'*Aphrodite* de M. Bernoulli, publié en 1873, où des milliers d'œuvres d'art, réparties entre une centaine de types, sont signalées sans l'accompagnement d'une seule gravure, paraîtra bientôt, ou paraît déjà, appartenir à un lointain passé. On peut en dire autant de la *Kunstmythologie* de M. Overbeck, ouvrage encombré d'un atlas énorme, d'un maniement très incommode, où les images insérées dans le texte, qui devraient être la règle, ne sont qu'une très rare exception. Toutes les monographies portant sur des types plastiques ou mythologiques sont à refaire suivant des principes que le bon sens indique, mais qu'on ne peut appliquer sans rompre résolument avec la routine. Ce sera l'honneur durable de M. Cumont d'être entré le premier dans cette voie, d'avoir donné du premier coup le modèle, difficile à surpasser, de ce que doit être désormais une étude d'archéologie ou de mythologie figurée. Et le mérite est ici d'autant plus grand que l'auteur a choisi comme matière de son travail, je dirais presque de son expérience, un des sujets les plus difficiles et les plus compliqués, un de ceux pour lesquels les recherches préparatoires font le plus défaut, celui des monuments relatifs aux mystères de Mithra. Tout le monde sait que le gros livre publié à ce sujet par Lajard en 1847 est rempli de toute sorte de choses étrangères à la question, et que les quelques

mémoires parus depuis n'embrassent qu'une faible partie de ce grand sujet. Dès 1868, Starck insistait sur la nécessité de dresser un nouveau catalogue des représentations mithriaques. Si l'on a mis si longtemps à satisfaire ce vœu, c'est parce que la rédaction d'un pareil catalogue comportait, même à notre époque de communications rapides, d'extrêmes difficultés. Les monuments à cataloguer étaient et sont encore dispersés un peu partout, dans des musées presque tous dépourvus de catalogues, qu'il faut aller visiter soi-même, la chambre noire à la main. M. C. n'a pas reculé devant ce labeur. Ce qu'il nous apporte n'est pas seulement le fruit d'un travail prolongé dans le cabinet, mais de courses à travers l'Europe, à tel point que plus d'une Académie pourrait être fière des résultats obtenus par la patience obstinée d'un seul savant. C'est pourquoi nous ne voulons pas attendre, pour annoncer cette œuvre, qu'elle ait paru tout entière; aussi bien, les deux fascicules publiés en 1894 et 1895 permettent-ils assez d'apprécier la méthode de l'auteur et les difficultés de tout ordre qu'il a vaincues [1].

L'introduction générale, qui ne peut être, dans l'espèce, qu'une conclusion, étant réservée pour la fin, M. C. nous a donné d'abord, en cent quatre-vingts pages, un catalogue des textes littéraires et épigraphiques relatifs au culte de Mithra. Il ne s'est pas contenté, pour cela, de compulser des index et de publier les textes tels qu'il les trouvait. Avec un scrupule infini, il s'est astreint à consulter les manuscrits toutes les fois que les éditions existantes n'offraient pas les garanties désirables; même pour les textes bien publiés, il a indiqué des variantes et choisi avec discernement entre les leçons. Ainsi, devant reproduire quelques pages d'un auteur syrien du VI[e] siècle, Nonnos le Mythographe, il a eu recours aux deux manuscrits de Vienne, collationnés pour lui par M. Bormann; pour les scholies de Stace, attribuées à Lactance, il a dépouillé lui-même un *Parisinus* et un *Bruxellensis*, tandis que ses amis lui faisaient connaître les leçons de trois autres manuscrits. Çà et là, il a proposé de bonnes corrections, par exemple dans cette phrase des scolies : *Persae ab Achaemene Persei et Andromedae filio*, NUNC *Achaemenii*. Le changement de *nunc* en *nuncupantur* est très heureux.

Le recueil des inscriptions est précédé d'une suite de noms théophores, où celui de Mithra entre comme élément. Bien que l'auteur n'ait pas eu la prétention d'être complet, ses dépouillements ont été faits avec tant de soin que je ne vois rien à y ajouter. J'en dirais autant de son recueil épigraphique, où l'on retrouve les mêmes qualités de critique que dans la collection des textes. Ainsi M. C. a relégué parmi les inscriptions fausses plusieurs textes qui avaient trouvé grâce auprès des rédacteurs du *Corpus*, et il l'a fait toujours à bon escient. L'ordre suivi dans le classement des cinq cent quatre-vingt-huit inscriptions est géographique,

1. Le troisième fascicule vient de paraître; il comprend le reste du catalogue des monuments figurés.

ce qui était sans doute le meilleur parti à adopter. Dans le recueil des textes, M. C. a classé les auteurs suivant l'ordre alphabétique, système qui présente des inconvénients. Une disposition plus rationnelle par époques aurait comporté un petit *index auctorum*, mais je ne puis m'empêcher de croire que c'eût été préférable. On est un peu dérouté de trouver Hérodote entre Hégémonius et Hésychius (p. 16).

Le fascicule II comprend les monuments figurés d'Orient, de Rome et de l'Italie. Il y a cent trente-huit monuments et cent vingt-quatre figures, la plupart d'après des photographies ou des dessins exécutés en présence des originaux ; il est rare que M. C. ait dû se contenter de reproduire une ancienne gravure, et il ne l'a fait que lorsque la sculpture en question est devenue inaccessible ou a disparu. Outre les statues et les bas-reliefs, l'auteur a décrit avec grand soin les restes de *Mithraea*, en éclairant ses descriptions par des plans. Le seul reproche que je puisse adresser à cette partie de son travail, c'est que le numérotage des figures diffère de celui des monuments dans le texte, d'où une certaine difficulté pour passer des images aux descriptions. Une table de concordance, à la fin de l'ouvrage, remédiera à ce très léger inconvénient. Quant au catalogue lui-même, je confesse avoir eu recours, pour le trouver en faute, aux ouvrages les plus justement obscurs de ma bibliothèque ; mais je me suis bientôt aperçu que M. C. a tout vu, tout lu, que rien de mithriaque n'a échappé à son attention. Il me reste à souhaiter que la seconde moitié de ce livre soit à la hauteur de la première ; si M. Cumont tient les promesses de son début, l'archéologie figurée lui devra un monument dont le pendant se fera longtemps attendre.

Salomon Reinach.

---

378. — Giacomo Lumbroso. **L'Egitto dei Greci e dei Romani**, 2*a* edizione riveduta dall' autore ed accresciuta di un appendice bibliografica sui progressi della Egittologia greco-romana dal 1868 al 1895. Roma, Ermanno Loescher, 1895. IV-293 p.

Il y a treize ans que M. Lumbroso publiait son *Egitto al tempo dei Greci e dei Romani* : c'est l'ouvrage qu'il vient de rééditer, sous un titre qu'une nuance distingue du titre primitif, jugé, semble-t-il, un peu ambitieux. Les corrections de ce genre, inspirées par une minutie souvent précieuse, ne sont pas rares dans l'édition nouvelle ; mais il faut se hâter de dire qu'elles n'ont pas absorbé l'effort de l'écrivain. Deux chapitres sont venus s'ajouter au volume primitif : l'un traite du Musée et de la splendeur des études à Alexandrie ; l'autre est un catalogue de ceux des ouvrages antiques sur l'Égypte dont le nom seul nous est parvenu. Les parties anciennes de l'ouvrage n'ont pas subi seulement des remaniements de forme ; elles se sont enrichies des recherches de l'auteur sur la condition des Juifs d'Égypte (p. 78), sur la nature

des rapports du τοπογραμματεύς et du κωμογραμματεύς (p. 26). Hérondas fournit des traits nouveaux à la description d'Alexandrie (p. 88) et l'inscription de Scillium est prétexte à définir les produits légers de l'industrie de la capitale des Ptolémée, *Phariae levitates*, « articles d'Alexandrie ». Ces additions ne modifient pas sensiblement la physionomie de l'œuvre, qui reste un livre aimable et élégant, plus voisin en général de la causerie que de la discussion érudite : mais c'est la causerie d'un des hommes qui, après Letronne, ont le mieux connu et aimé l'Égypte grecque. Nous ne ferons que deux observations de détail, qui se rattachent à une question de méthode sur laquelle nous reviendrons. Dans la controverse qu'il soutient avec M. Wilcken au sujet du κωμογραμματεύς et du τοπογραμματεύς, c'est, croyons-nous, à M. L. qu'il faut donner gain de cause : mais ses remarques sur le sens tout relatif des termes géographiques comme τόπος auraient singulièrement gagné à être rapprochées des observations de M. Maspero sur la *nouit* pharaonique, tour à tour domaine, cité et nome (*Sur le sens des mots Nouît et Haît*, dans *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, t. XII, et *Études égyptiennes*, t. II, p. 32). — D'autre part, énumérant (p. 69, n. 2) les insurrections dirigées contre les souverains grecs, M. L. ne signale ni ne discute le fait, signalé par M. Révillout (*Rev. Egypt.*, II, p. 145), de la révolte de la Haute-Égypte sous des rois indigènes, Harmakhis et Ankhmakhis; ce soulèvement national, qui dura de la dernière année du règne de Ptolémée Philopator à l'an 19 d'Épiphane, n'est, il est vrai, connu que par des documents démotiques.

L'appendice bibliographique sur les progrès de l'égyptologie gréco-romaine de 1868 à 1895 constitue assurément l'addition la plus importante qui ait été faite à l'ouvrage [1] (p. 241-293). Présenter un tableau, même restreint, aux trente dernières années, de la littérature relative aux rapports de l'Égypte avec les grandes civilisations méditerranéennes, est assurément une entreprise méritoire, et il faut remercier M. L. de l'avoir tentée.— Il s'est visiblement efforcé d'être aussi complet que possible, poussant la minutie jusqu'à analyser les travaux ensevelis dans des recueils inaccessibles, le scrupule jusqu'à indiquer l'origine des renseignements qu'il n'a pu directement contrôler. Tant de soin doit autoriser quelque sévérité.

Je n'insisterai pas sur l'insuffisance des renseignements relatifs aux époques antérieures aux premiers établissements des Grecs en Égypte. M. L. n'a pas dû avoir la prétention de rendre compte de l'énorme « littérature » des rapports de l'Égypte avec le monde égéen ou mycénien par quelques indications clairsemées : la tâche qu'il s'est assignée ne commence qu'avec les monuments écrits et les établissements helléniques de la vingt-sixième dynastie.

---

1. Remaniement de *Progressi della Egittologia greco-romana negli ultimi venticinque anni... (Bibliographia)*. Roma, Forzani, 1893, 32 p.

Enfermons-nous donc dans les limites du domaine familier à M. Lumbroso : ce qui frappe d'abord, c'est l'omission systématique de tout document d'origine égyptienne. M. L. ne cite ni l'inscription de Nesi-Hor qui nous apprend le massacre, sous Apriès, en pleine Haute-Égypte, d'une bande de mercenaires grecs (Maspero, dans *Zeitschr. für Æg.*, 1884, p. 87), ni celle de Tafnakht, le prêtre qui, sous Artaxercès IV, s'enfuit devant le soulèvement de l'Égypte favorisé par les Athéniens (*Zeitschr. f. Æg.*, 1878, p. 6). Il ne mentionne pas les décrets de l'époque ptolémaïque, bien que ce soient là, sous un déguisement d'hiéroglyphes, de véritables monuments de l'épigraphie grecque : le décret de Bouto, rendu par le premier Ptolémée encore satrape, et déjà caractéristique de la politique de toute la dynastie vis-à-vis du sacerdoce égyptien (Brugsch, *Zeitschr.*, 1871, p. 1), celui de Damanhour, qui appartient au type des décrets de Canope et de Rosette, et a permis à M. Bouriant de compléter les listes des prêtres attachés aux différents sacerdoces royaux (*Rec. Trav.*, VI, p. 1). Bien d'autres textes auraient dû attirer l'attention : le cercueil d'Ankhâroui, prince du Fayoum, sans doute sous les derniers Ptolémées (Fl. Petrie, *Hawara, Biahmu and Arsinoe*; cf. Maspero, *Rev. crit.*, 1890, p. 2), les textes de Qaçâa, la nécropole des princes d'Edfou (Maspero, *Zeitschr.*, 1885, p. 13; *Études de Myth. et d'Arch.*, I, p. 210), qui nous révèlent la survivance, jusqu'à l'époque romaine, de la vieille féodalité égyptienne; les inscriptions des *Statues de basse époque* du musée de Gizeh (Daressy, *Rec. Trav.*, XV, p. 150), la stèle de Châhap (Stern, *Zeitschr.*, 1884, p. 101), celles de Anemhir et de ses fils Djosir et Harmachis (Reinisch, *Chrestomathie*, pl. 18 et 19; Bergmann, *Rec. Trav.*, VII, 193), si instructives pour le *cursus honorum* des prêtres et des fonctionnaires indigènes, et qui témoignent de la persistance, sous la surface hellénisée, d'un si fort courant de vie nationale; la stèle des *Sept années de famine* (éditée par Brugsch et par Pleyte), ce curieux monument d'une fraude sacerdotale qui fait appel à une tradition juive, replacé par M. Maspero dans son cadre historique, qui est ptolémaïque et non biblique (*Histoire*, p. 239). Rien ne vient informer le lecteur du trésor de renseignements que les papyrus démotiques ont fourni sur l'administration, la vie privée, l'histoire de l'Égypte, ni des recherches qui s'appuient sur les documents égyptiens, du mémoire d'E. de Rougé, *Sur quelques inscriptions trouvées dans la sépulture des Apis* (*Rev. Eg.*, T. IV et suiv.), de celui de Brugsch, *Der Apis-Kreis in den Zeiten der Ptolemäer* (*Zeitschr.*, 1884, p. 110, etc.), des études de Lepsius et de Hess sur le dernier empereur nommé dans les inscriptions hiéroglyphiques (*ib.*, 1870, p. 25), sur l'empereur C. Vibius Trebonianus Gallus (*ib.*, 1888, p. 69). Et nous n'avons pas signalé les énormes publications de textes fournis par les temples ptolémaïques, pour ne parler que des textes rendus accessibles aux profanes quelquefois par les maîtres de la science égyptologique.— Quels sont les inconvénients de cette exclusion de tout un ordre de monu-

ments? L'étude même du livre de M. Lumbroso, nous l'avons indiqué, peut parfois le montrer : considérer l'égyptologie gréco-romaine comme une science isolée et qui se suffit, indépendante de tout ce que l'Égypte peut nous apprendre sur elle-même, ce n'est pas seulement se priver des informations que donnent les sources indigènes sur nombre de faits ignorés ou mal connus. C'est s'exposer à méconnaître les liens qui unissent l'Égypte des Lagides à l'Égypte des Pharaons et se retirer la lumière que la connaissance de l'une peut verser sur l'autre, dans un pays où non seulement les institutions, mais la vie économique et sociale tout entière sont réglées par des lois immuables : le Nil et le désert ne changent pas. — Mais, avant tout, c'est rendre inintelligible l'histoire et l'existence même de l'Égypte grecque ; seuls en effet, les monuments que nous ont laissés les Égyptiens eux-mêmes peuvent nous éclairer pleinement sur la décadence de cette race vieillie, dont quarante siècles de civilisation et d'histoire avaient épuisé les énergies actives ; nous soupçonnerions à peine, sans leur aide, ce qu'étaient, dès les premiers Lagides, la débilité intellectuelle de ses lettrés [1], la ruine de ses écoles d'art [2]. Aucun document littéraire ne saurait égaler en éloquence le témoignage de ces tombeaux d'Edfou, contemporains de Septime Sévère, qu'a déblayés M. Maspero : tout y trahit la misère et l'ignorance ; nulle inscription, nulle figure, nulle amulette ; ils montrent ce qu'étaient devenus, dans un des sanctuaires les plus populaires de la vallée du Nil, l'art de l'embaumement et l'observance des rites [3]. La Grèce n'arriva même pas à l'assimilation entière des classes supérieures : le haut fonctionnaire dont le musée de Gizeh garde la statue (*Rec. Tr.*, xv, 162) porte encore, par-dessus le costume hellénique, la peau de panthère, héritage lointain du chef de clan de la primitive terre de Kîmi. Incapable désormais de culture et de progrès, inapte à recevoir de mains étrangères le bienfait d'un rajeunissement, l'Égypte, conquise et domestiquée, s'enferma dans un passé mort : par une singulière fortune, elle y trouva, malgré le triomphe apparent de l'hellénisme, puis du christianisme, les éléments d'une dernière originalité. C'est mutiler la plus attachante des histoires qu'étouffer la voix obstinée des vaincus.

Bien moins nombreux que les documents égyptiens, les textes sémitiques n'ont pas été mieux traités : M. L. ne cite pas les inscriptions

---

1. Elle est frappante dans l'affaiblissement des notions scientifiques les plus simples (voir, sur l'état des connaissances géographiques, les exemples cités par Maspero, *Zeitschr.*, 1883, p. 67 ; Griffith, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, XIV, p. 409 ; W.-Max Muller, *Asien und Europa*, p. 191) : c'est elle qui explique les déviations de l'*écriture* ptolémaïque, dont le point de départ était en somme rationnel (Maspero, *Proc.*, XIII, p. 311).

3. Id., *Et. de Myth. et d'Arch.*, t. I, p. 211. Cf. Fl. Petrie, *Roman Life in Egypt. Archaeol. Journ.*, 1889, p. 3.

2. Maspero, *Archéol. égypt.*, p. 231 et 315.

d'Égypte rassemblées dans les sections phénicienne et araméenne du *Corpus Inscriptionum Semiticarum.* Par une inconséquence dont nous verrons d'autres exemples, il fait une exception en faveur de l'*Épitaphe minéenne,* publiée par M. H. Derenbourg ; mais il n'indique aucun des travaux consacrés à ce remarquable monument par MM. Golenischeff, Hommel, Halévy, D.-H. Muller et W. Max Muller.

L'exclusion de tous les matériaux étrangers à l'antiquité classique peut, il est vrai, s'expliquer. Il serait plus difficile de justifier les négligences qui déparent la bibliographie de « l'Égyptologie gréco-romaine », pourtant si arbitrairement délimitée et circonscrite. Dans aucune des divisions qu'on peut établir dans cet ensemble encore vaste (l'auteur s'est contenté de l'ordre alphabétique), les listes de M. L. ne doivent être considérées comme complètes.

Aux textes épigraphiques cités, il faut ajouter les inscriptions de Coptos (Maspero, *Zeitschr.,* 1881, p. 117; Daressy, *Rec. Trav.,* XVI, p. 44), d'Erment (Bouriant, *Rec.,* XIII, p. 51), de Bubastis (Naville, *Bubastis,* pl. 49), de Beni-Hassan (Newberry, *Beni-Hassan),* de Ptolémaïs (Miller, *Rev. Ég.,* IV, p. 123 ; Bouriant, *Miss. du Caire,* VIII, p. 365), de l'Oasis El-Khargeh (Sehweinfurth, *Petermanns Mitth.,* 1875, p. 384), la *Greek Inscription (Early Christian) from Upper Egypt* publiée par Keene *(Proc. Irish Academy,* 1892, p. 295). L'inscription d'Akhmîm, citée par M. Lumbroso, a été commentée par M. Maspero (*Journ. Asiat.,* 1890, I, p. 335). — La paléographie offre des lacunes analogues : il faut du moins savoir gré à M. L. d'avoir compris dans ses énumérations, à côté des innombrables pièces d'archives que nous a livrées la terre classique des scribes, les papyrus de contenu littéraire, car ce n'est pas simplement au hasard qn'est due la découverte, sur le sol égyptien, de tant de monuments de la pensée ou de la fantaisie helléniques. A défaut d'une liste complète des récentes trouvailles, il aurait convenu de renvoyer aux catalogues ou aux comptes rendus de V. Gardthausen *(Griech. Palaeographie),* de Lepsius (dans *Jahrb. der Preuss. Kunstsamml.,* 1880, p. xxx), de Karabacek (*Oesterr. Monatsschrift für Orient,* 1884, p. 279 et 1885, p. 113), au récent *Guide* de la collection de l'archiduc Renier. — La numismatique, sous ses différents aspects, n'est pas mieux traitée : M. L. ne cite ni Froehner, *le Nome sur les monnaies d'Égypte* (*Ann. Soc. franç. de numismatique* 1890, p. 273), ni Krall, *Zum Münzwesen der Ptolemæer (Zeitschr.,* 1884, p. 42), ni Greenwell, *Arch. gr. coins in Egypt. (Num. Chronicle,* 1890, p. 1).

La publication du livre de Susemihl permettait d'être bref sur l'histoire de la littérature et de la philosophie alexandrines : il eut cependant été utile de citer, parmi les travaux parus depuis la publication de ce grand ouvrage, ceux qui intéressent plus particulièrement l'histoire politique : le *De Callimachi hymnis* de Bruno Ehrlichs ou l'étude de M. Legrand *Sur la date de quelques poèmes de Théocrite et de Callimaque* (*Rev. Et. Gr.,* VII, p. 276). M. L. ne signale pas davantage les

récentes discussions qui ont ramené l'attention sur la philosophie de Philon (cf. Conybeare, in *Academy*, 1894, II, p. 534). — Sur la question, naguère reprise, de la « véracité d'Hérodote », il aurait fallu mentionner le plaidoyer de M. Croiset (*Rev. Et. Gr.*, I, p. 154).

Sur le domaine de l'histoire propre, si bien exploré par M. Lumbroso, les négligences devaient être moins notables : on a cependant à regretter l'omission de Judeich, *Persien und Aegypten im IV Jahrhundert* (Leipzig, 1888) et de l'ouvrage de l'abbé Beurlier, *De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus*, dont le chap. IV et les deux appendices sont consacrés aux Lagides ; par une étrange distraction, M. L. a oublié ses propres *Ricerche alessandrine*. — Sur la condition des colonies juives sous les Lagides, il ne signale pas *Jewish Tax-Gatherers at Thebes*, de Sayce (*Jew. Quart. Rev.*, II, p., 400-5). A l'autre extrémité de l'histoire de l'Égypte gréco-romaine, l'exclusion des documents coptes condamnait les indications de M. L. à l'insuffisance : une mention aurait été due cependant au *Roman d'Alexandre* en dialecte thébain, qui atteste le souvenir laissé, jusqu'en pleine conquête musulmane, par le grand conquérant.

L'histoire de l'Égypte gréco-romaine n'est pas limitée à la vallée du Nil, on louera M. L. d'avoir donné des indications sur les divers phénomènes de l'expansion égyptienne à travers le monde ancien. Le plus matériel, pour ainsi dire, et le plus visible, est la constitution, au cours du long duel des Séleucides et des Lagides, de cet empire colonial qui couvrit la Méditerranée orientale et eut pour centre le centre même du monde grec, la mer Égée ; il n'en est aucun qui soit redevable aux découvertes des dernières années de plus d'informations nouvelles. M. L. connaît le groupe des inscriptions déliennes, mais on s'explique difficilement les raisons du choix qu'il y fait arbitrairement, et il est aisé de tripler sa liste en y faisant place aux textes publiés par Homolle (*Bull. Corr. Hell.* II, 322, 325, 327, 328 ; III, 367, 470 ; IV, 223 ; VI, 30, 44, 48, 157, 158 ; XIV, 406 ; XV, 137), Hauvette (*Ib.*, VI, 342 ; VII, 65), Fougères (*Ib.*, XI, 253). En dehors de Délos, les indications sont clairsemées, jetées, semble-t-il, au hasard : M. L. ne signale que deux ou trois des textes qui, dans la Grèce européenne (Athènes, *Ath. Mitth.*, V, 328 ; Orope, *CIBS*, 297 ; Delphes, *Bull. Corr. Hell.*, XVIII, 248 ; Sestos, *Mitth.*, VI, 209), dans les Iles (Amorgos *Mitth.*, I, 336 ; *Bull.*, XVI, 273 ; Kalymna, *Brit. Mus.*, 261 ; Chios, *Bull.*, XVI, 324 ; Lesbos, *Bull.*, IV, 433 ; *Mitth.*, IX, 197 ; Samos, *Bull.*, V, 477, 482 ; Nikourgia, *Bull.*, XVII, 205, Cos, Samothrace, etc.), en Ionie (Priène, *Brit Mus.*, 403, 412) ; en Doride (Cnide, *Bull.*, IV, 341 ; Halicarnasse, *Brit. Mus.*, 897, 906, 907), en Lycie (Lydae, *Journ. Hell. Stud.*, IX, 88, 89 ; Telmessos, *Bull.*, XIV, 165), moins probablement en Cabalide (Eriza, *Bull.*, XV, 556) nous montrent les résultats ou les procédés d'une large politique d'annexion, de protectorat ou d'influence : la diplomatie y a sa place à côté de la lutte armée, et son avènement

marque une date, car l'œuvre d'équilibre international qu'elle dut tenter d'établir entre des États cosmopolites annonce de loin et prépare à sa manière l'unité romaine. Les relations des Lagides avec la confédération des Nésiotes constituent une des questions capitales de cette histoire : elles ont été étudiées par M. Homolle *(Archives de l'Intendance Sacrée)*, Attinger (*Beitræge zur Geschichte der Insel Delos*), Valerianus von Schoeffer *(De Deli insulae rebus)*. M. L. passe sous silence ces travaux ; il ignore les ingénieuses hypothèses de M. Clermont-Ganneau sur le principal agent des Lagides, Philoclès, et sur ses relations avec la Phénicie sidonienne. (*Rec. d'Arch. Or.*, pp. 86 et 285 ; *Rev. Hist.*, T. 46, p. 395 ; cf. maintenant *Ét. d'Arch. Or.*, p. 93). Il néglige les inscriptions de la Phénicie, comme celle de Ma'soub (Clermont-Ganneau, *Rec. d'Arch. Or.*, p. 82), et ne paraît pas soupçonner l'importance des discussions élevées sur la date de la dynastie d'Eschmounazar. Par contre, il signale, d'une manière d'ailleurs incomplète [1], la publication, par M. Ph. Berger, de cette inscription de Larnax-Lapithou qui a éclairé d'un jour si inattendu le caractère *philosémitique* du régime établi à Chypre par les premiers Ptolémées : mais on s'étonnera de voir réduire à cette unique mention l'épigraphie chypriote, où les textes relatifs aux Lagides se comptent presque par centaines (*Waddington*, III, 2756, 57, 78, 79, 81, 82; 84, 86, 96, 2808, 09, 21, 37, 38; *Journ. Hell. Stud.*, IX p. 225, *Excavations*, passim ; *Rev. Arch.*, 1885, I, p. 351). — Mais ce n'est pas seulement sur la Méditerranée que les Lagides lancèrent leurs flottes militaires ou commerçantes ; fidèles inconsciemment à une vieille tradition pharaonique (la comparaison entre les monuments élevés, au retour des campagnes analogues, par un amiral de la douzième dynastie et un marin de l'époque ptolémaïque, prête à de curieux rapprochements ; cf. *Zeitschr.*, 1882, p. 204, et *Rev. Arch.*, 1883, II, p. 179), ils reprirent l'exploration et l'exploitation de la « mer Érythrée ». Le Marbre d'Adulis, qui reste le monument le plus important de leur activité, a été l'objet de nouvelles recherches. M. L. cite l'étude de l'abbé Deramey, qui essaie de restituer aux Lagides les deux parties du texte ; mais, parmi les défenseurs de l'opinion traditionnelle, il omet D.-H. Müller (*Epigraph. Denkmäler aus Abessinien*, p. 3).

L'action de l'Égypte sur ses voisins ne se marque pas seulement par des conquêtes : avec les colonies égyptiennes qui, au loin, gardaient fidèlement la religion de leurs dieux, leurs fêtes particulières et jusqu'à leur calendrier (*Bull. Corr. Hell.*, XIII, 240 : décret de la σύνοδος égyptienne de Délos), se répandit le culte des pacifiques divinités de

[1]. D'abord communiquée à l'Académie des Inscriptions, l'inscription a été reproduite *Rev. Crit.*, 1894, I, p. 154, et *Rev. d'Assyr. et d'Arch. Or.*, III, p. 72. M. L. a pu ignorer d'autres rééditions du même genre. M. Clermont-Ganneau a publié son étude sur *Héron d'Alexandrie et Posidonius le Stoïcien* dans *Ét. d'Arch. Or.*, p. 131 ; M. Joret a imprimé à part les *Jardins dans l'ancienne Égypte*.

Memphis et d'Alexandrie. M. L. donne, d'une manière relativement complète, la bibliographie de ce sujet bien exploré. On peut cependant citer encore Latyschew, *La question du culte d'Ammon à Athènes* (*Journ. Ministerv. Narodn. Prosv.*, 1881) et Mordtmann, *Monum. relatifs au culte d'Isis à Cyzique* (*Rev. Arch.*, 1879, I, p. 257.)

A côté de la propagation des croyances et des pratiques religieuses, il y en eut une autre, qui peut sembler d'un ordre moins élevé, mais dont l'influence fut durable sur cette partie de la culture générale qui constitue la vie matérielle. Terre de vieille civilisation et de vieille industrie, de raffinements matériels et de luxe, l'Égypte accumulait et se transmettait depuis des siècles un trésor d'observations et de connaissances pratiques, de procédés et de recettes; ses médecins et ses artisans, autant que ses prêtres, furent « les plus sages des hommes », et en livrant au monde ancien les secrets de leur science mesquine et terre-à-terre, ils jouèrent vraiment un rôle d'éducateurs. M. L. a été bien inspiré en donnant une place aux recherches modernes sur ces matières, où l'histoire des sciences n'est pas moins intéressée que ce qu'on appelle l'histoire de la civilisation. Il a cependant commis, ici encore, de nombreux oublis : citons seulement l'ouvrage de Lüring, *Die über die mediz. Kentnisse der alten Aegypter bericht. Papyri*, et les travaux de M. Loret, sur la flore et la parfumerie égyptiennes, trop nombreux pour être énumérés ici, mais si riches en renseignements sur les origines de la science d'un Dioscoride ou d'un Galien, et si intéressantes par ce qu'elles peuvent nous apprendre sur le développement de la thérapeutique, de la magie, du culte.

L'Appendice Bibliographica ne rendra donc pas tous les services qu'on était en droit d'en attendre : les lacunes en sont trop graves, les omissions volontaires trop injustifiées, pour que ce travail puisse être un guide sûr, et l'ordre purement alphabétique qu'a adopté M. L. n'est pas fait pour faciliter les recherches. Il faut le regretter : nulle part plus que dans les études relatives à l'Égypte ancienne, si délaissées des bibliographes, un répertoire systématique et complet n'est devenu nécessaire, et nul mieux que M. Lumbroso n'était préparé à nous le donner. L'auteur des *Recherches sur l'Économie politique de l'Égypte* se doit de ne pas considérer cet essai comme définitif.

Isidore Lévy.

---

379. — **Die mit Præpositionen zusammengesetzten Verben bei Thukydides**, von Dr David H. Holmes. Berlin, Weidmann, 1895. 1 broch. in-8 de 47 pp. Prix : 1 m.40.

Ceci n'est ni un travail de lexicologie, ni un travail de syntaxe. L'auteur s'est préoccupé de rechercher les principes de la composition des verbes, et de déterminer dans quelle mesure ces principes s'appliquaient

à la langue de Thucydide. Avertissons pourtant que sur ce second point la brochure ne contient rien d'intéressant. Je n'oserais pas affirmer que sur le premier ces longues statistiques aient conduit à quoi que ce soit de neuf. Voici en effet les résultats de cette étude : le nombre des prépositions qui peuvent se combiner avec un verbe est en raison directe du degré de clarté avec lequel le verbe désigne un mouvement pur et simple (autrement dit, ce que tout le monde sait, plus le sens d'un mot est vague, plus il a besoin d'être précisé); la préposition avec laquelle un verbe se compose le plus volontiers est celle qui en développe et précise la signification propre; bientôt le verbe n'admet plus d'autre préposition, enfin le simple sort de l'usage. Si l'on voulait entrer dans le détail, on pourrait montrer que parfois les statistiques de M. Holmes ne concordent pas très bien avec ses affirmations, quelque expédient qu'il invente. Mais du moins il faut s'étonner qu'il ait fait entrer des parasynthétiques dans ses listes ; malgré l'existence de ὀπτεύω dans Aristophane, il est plus que douteux que ὑποπτεύω soit un verbe composé, et l'on ne pourra jamais prétendre que ξυμμαχῶ en soit un.

P. COUVREUR.

---

380. — **Studien zu Euripides**, von Eugen HOLZNER, Vienne et Prague, Tempsky ; Leipzig, Freytag, 1895. In-8°, 123 p.

Bornons-nous à signaler à l'attention et à l'estime des hellénistes les *Études sur Euripide* de M. Holzner. Elles se composent exclusivement de discussions de textes, qui portent sur plus de deux cent cinquante passages de l'œuvre du poète. *Andromaque* y tient la place la plus importante; mais toutes les tragédies d'Euripide, classées par ordre alphabétique, y sont représentées, à la seule exception des *Bacchantes*, dont M. Holzner se réserve peut-être de donner une édition. — Acceptera-t-on toutes les conclusions de sa critique? Il ne l'espère pas sans doute lui-même. Lire quelques pages de son travail suffit, d'ailleurs, pour constater qu'il a l'esprit sagace, ingénieux à conjecturer sans excès, et qu'il connait bien les idées comme les habitudes de style d'Euripide. On fera donc sagement de tenir compte de ses observations.

P. D.

---

381. William GARDNER HALE : **Extended and remote deliberatives in Greek** Extr. des Transactions of the american philol. Association, vol. XXIV, 1893, p. 156-205). Boston, Norwood press, J. S. Cushing and Co., 1894.

La grammaire grecque ne cesse d'être redevable aux travaux des professeurs américains ; voici une étude sur les propositions délibératives, signalée déjà dans la *Revue* (22 octobre 1894; p. 216), et qui mérite

d'intéresser ses lecteurs. Il s'agit de deux sortes de constructions, l'une dépendante, le verbe au subjonctif, introduite par un relatif après ἔχω généralement accompagné de la négation. M. W. Gardner Hale se trouve en présence de deux systèmes : ces sortes de propositions sont ou finales ou délibératives. Il se prononce pour la seconde théorie, avec raison, et il est difficile d'approfondir une question à l'aide d'arguments aussi minutieux et aussi serrés. J'estime même qu'il va parfois jusqu'à la subtilité, et tout en étant d'accord avec lui sur ce qu'il appelle une extension du subjonctif délibératif, il me semble qu'une voie peut-être plus rapide, tout au moins plus claire, aurait pu le conduire aux mêmes résultats. Je tiens à dire cependant que je n'ai pas à faire ici une théorie des délibératifs indirects, ce qui me serait interdit d'ailleurs et par la nature et par les limites d'une simple recension ; j'ajoute aussi que M. W. G. H. a dû se tenir sur un terrain en quelque sorte fixé d'avance, car sa dissertation n'est en somme qu'une discussion des vues de certains hellénistes, ses collègues pour la plupart. Le subjonctif délibératif exprime, en principe, l'incertitude du sujet sur ce qu'il doit faire, et cela dans des propositions indépendantes, qui par suite ont nécessairement la forme interrogative : ποῖ φύγω. Or ce que j'aurais voulu voir exposé plus clairement par l'auteur, c'est comment ces propositions furent d'abord employées dans des constructions hypotactiques, d'où le besoin de transformer l'interrogatif en relatif, tout en laissant au subjonctif sa fonction primordiale : οὐκ ἔχω (οὐκ ἔστιν) ὅποι φύγω. M W. G. H. dit bien quelque chose de ce genre, mais s'en tient surtout à démontrer qu'il n'y a rien de final dans de telles phrases ; il a raison ; mais la progression générale de ces constructions, jusqu'à celle du subjonctif délibératif indirect, n'est pas suffisamment mise en lumière. Je me borne d'ailleurs à signaler le point. — Dans la seconde construction, il s'agit de l'optatif, sans ἄν, dans des propositions dépendantes (ou indépendantes) après des verbes à un temps principal (οὐκ ἔσθ' ὅπως λέξαιμι). M. W. G. H. y voit très justement des potentiels. Mais je lui adresserai deux critiques : son raisonnement relatif aux deux optatifs indépendants (Eschyle, *Choeph.* 594, Euripide, *Alc.* 52) est erroné et repose sur une théorie inadmissible (présence d'un optatif avec ἄν dans une proposition précédente non connexe) ; quant à la distinction établie p. 198, qu'il s'efforce de justifier p. 200, entre deux sortes d'optatifs n'exprimant pas le souhait, elle est due uniquement à certaines finesses de la langue anglaise, que l'auteur veut retrouver dans le grec ; et je suis du nombre des lecteurs pour lesquels « this division... will have no weight ». Je note à ce propos que la plupart des théories inexactes sur la syntaxe grecque viennent de ce que les théoriciens voient le grec exclusivement à travers leur propre langue. Mais n'importe ; les conclusions de M. William Gardner Hale, sur ce point encore, me semblent généralement justes, bien qu'elles prêtent plus à la contradiction que les conclusions de la première partie.

My.

382. — Aug. Engelbrecht, **Patristische Analekten.** Wien, Rud. Brzezowsky, 1892; 100 pp. in-8.

Dans cette brochure, M. Engelbrecht reprend toutes les observations qui lui ont été adressées à l'occasion de son édition de Faust de Riez pour les approuver ou les rejeter. Malheureusement, il laisse de côté la seule question vraiment intéressante qui ait été soulevée par les critiques, celle de l'authenticité de certains sermons mis par lui au compte de l'évêque de Riez. Dès l'origine, quand M. E. indiqua, dans un travail spécial, ses idées et sa méthode, j'avais ici formulé quelques réserves, accentuées depuis et précisées par M. Malnory [1]. M. E. ne paraît pas avoir connu ces deux articles [2]. Mais dom Morin discuta dans un article de onze pages (*Revue bénédictine* de Maredsous, 1892, 49) les attributions faites par M. E. Pour donner à sa réponse le développement nécessaire, l'éditeur l'a réservée à la *Revue des gymnases autrichiens*, revue très peu répandue en France, et, jusqu'à présent, je ne connais la discussion que par un résumé insignifiant. D'autre part, un sujet aussi traité dans ces *Analectes*, les désignations et les titres usités dans les en-têtes de lettres à la fin de l'antiquité, a été repris par l'auteur avec plus de détail dans quelque programme de gymnase. Sans attendre davantage le hasard bibliographique auquel je devrai de connaître toute la pensée de M. Engelbrecht, je n'ai plus qu'à mentionner les deux autres parties des *Analectes*, qu'il ne nous désigne pas comme l'ébauche de travaux futurs: une étude sur le traité pseudo-hiéronymien *de septem ordinibus Ecclesiae*, et des renseignements sur l'édition de Ruricius préparée par Jean Danton au XVIIIe siècle. Sur le premier point, M. Engelbrecht est d'accord avec dom Morin pour attribuer l'opuscule à un évêque gaulois, mais non pas à Faust; le manuscrit de Danton contient quelques bonnes remarques et des corrections utiles.

Paul Lejay.

---

383. — **Essai sur l'histoire du théâtre,** la mise en scène, le décor, les costumes, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène, par Germain Bapst. Paris, Hachette, 1893. In 4°, 693 p.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, M. G. Bapst retrace uniquement l'état matériel du théâtre à toutes les époques; il fait l'histoire de l'architecture théâtrale, de la décoration, des costumes, de l'hygiène, de

---

1. *Bulletin crit.*, 1er mai 1892, réimprimé dans *S. Césaire d'Arles*, p. 289.

2. Il mentionne ma note sur son édition, dans laquelle je maintiens les critiques de l'article antérieur (*Rev. cr.*, 1890, 2, 115); aujourd'hui les déductions de M. E. me paraissent encore beaucoup moins vraisemblables qu'autrefois; de plus, j'aurais été curieux d'avoir son avis sur la ressemblance de ses conclusions sur le *de spiritu sancto* avec celles de Sirmond, et sur la valeur du manuscrit des nouv. acq. lat. 447, qu'il a eu le temps d'étudier depuis.

l'éclairage, du chauffage depuis l'apparition des *Mystères* jusqu'à la représentation de la *Walkyrie*. Il a divisé son livre en trois parties qui comprennent : la première, le théâtre primitif du moyen âge ; la deuxième, les origines du théâtre moderne ; la troisième, le théâtre à son apogée et dans les temps modernes. Dans la période du moyen âge il examine successivement les pièces dialoguées tant religieuses que profanes, les spectacles mimés, les entrées des souverains dans leurs bonnes villes. Lorsqu'il traite de la Renaissance, et à cause du nombre relativement considérable des genres, il décrit d'abord les débuts de la tragédie et de la comédie françaises, puis montre le théâtre lyrique, opéra et ballet, expose ensuite les commencements des théâtres étrangers dont il fait connaître les rapports avec la scène française. Enfin, lorsqu'il étudie la période moderne, ses chapitres correspondent aux grandes époques, au siècle de Louis XIV, au xviiie siècle et à la période contemporaine. Cette œuvre, unique en son genre — car elle constitue la plus complète des encyclopédies pour tous ceux que leur goût ou leur métier attachent au théâtre — a coûté sûrement à l'auteur de longues et patientes recherches. M. B. ne s'est pas contenté d'exploiter les bibliothèques publiques et privées ; il a fouillé dans les archives de Paris et de la province ; il a dépouillé des ouvrages de l'étranger ; il a consulté des artistes, des archivistes comme MM. Nuitter, Monval et Bouchot, des acteurs, des auteurs comme M. Sardou. Aussi ne saurait-on assez louer le soin et la conscience qu'il a mis dans cet énorme travail. Mais précisément, à cause de l'amplitude du sujet, l'auteur a commis une faute légère, si l'on veut, presque inévitable, et que la critique doit relever. Malgré toute son adresse et sa souplesse, il n'a pu empêcher qu'une certaine confusion règne dans son ouvrage, et la preuve la plus frappante de ce désordre, si peu apparent qu'il soit en beaucoup d'endroits, mais réel et vraiment fâcheux, c'est que la conclusion de M. B. n'est pas du tout tirée des faits nombreux qu'il a cités. Il conclut, en effet, que la France a, en matière de théâtre, et surtout en ce qui concerne la mise en scène, le décor et le costume, une supériorité incontestable, par son goût naturel, par ses qualités innées d'application et de persévérance, par la facilité qu'a l'esprit national de s'assimiler les inventions des autres peuples, de les transformer, de les perfectionner, de les revêtir d'un caractère nouveau. Si flatteuse que soit cette conclusion, était-ce bien le but où tendait l'auteur ? A ce qu'il nous semble, M. B. voulait montrer dans la plupart de ces chapitres que le théâtre reproduit l'état d'âme d'une nation aussi bien dans l'évolution matérielle que, dans la construction, l'agencement, l'installation, que dans les œuvres mêmes. Il avait évidemment le dessein de mettre en relief les causes morales qui déterminent le développement de la mise en scène. Par exemple, il dit que si les Mystères sont devenus à la fin du xve siècle et au commencement du xvie, le plus grand amusement, les réunions par excellence, qu'il n'y eut jamais de fêtes plus fastueuses, que les acteurs

déployaient une somptuosité inouïe, que le peuple mourait de faim, mais qu'il demandait, désirait des représentations, qu'au milieu de la guerre de Cent ans, il cherchait à se distraire. Si la mise en scène a décliné au XVe siècle et disparu au XVIe, c'est que l'opinion lui était contraire (p. 143,) qu'un autre drame se jouait, plus émouvant et plus empoignant, celui des guerres de religion, et qu'il n'y avait plus, pour ainsi dire, de théâtre (p. 160). Si le théâtre se relève sous Henri IV, c'est qu'il reflète les goûts et la tournure d'esprit de ce gascon doublé d'un parisien *(id)*. Si, au XVIIe siècle, l'histoire de la mise en scène se simplifie, si la mise en scène n'existe plus, sinon à la cour, si elle fuit la tragédie et la comédie pour ne se montrer que dans les opéras et les pièces mythologiques à machines, c'est que le public, plus poli, plus lettré, plus raffiné, se plaît plus aux divertissement de l'esprit qu'à celui des yeux, c'est que le principe des trois unités n'amène avec lui qu'un seul décor, que l'action devient à ce point idéale qu'elle n'a guère besoin d'accessoires matériels. Si enfin, de nos jours, la mise en scène a fait de prodigieux progrès, c'est que le théâtre a subi l'influence des sciences et notamment de l'archéologie, que le public ne veut plus voir des choses trop invraisemblables, qu'il a fallu tenir compte des récentes découvertes et restituer les milieux anciens tels que nous les fait concevoir notre éducation. Mais ces idées que nous nous bornons à esquisser, M. Bapst, lui aussi, les esquisse, et il a tort de les esquisser, de les répandre de ci de là, au lieu de les ramasser, de les marquer en traits nets et vigoureux, de les développer longuement dans un tableau d'ensemble. En outre, les erreurs de détail sont très nombreuses. L'auteur passe trop rapidement sur les origines des Mystères et sur les théâtres étrangers. Est-il bien certain que l'emploi du décor simultané ou du décor sur lequel on peignait les sites les plus différents les uns à côté des autres, sans se soucier des distances, avait disparu au milieu du XVe siècle ? Ce décor n'existait-il pas encore au XVIIe siècle ? L'orateur attitré des prologues à l'hôtel de Bourgogne n'était-il pas Bruscambille, et non Gauthier Garguille ? Pourquoi, dans le chapitre sur le théâtre anglais, nommer l'auteur Betterton *Chatterton*, l'actrice Nell Gwynne *Miss Nelginn*, le Bear-Garden *Beer-Garden* (p. 267, 271-272) etc. ? Pourquoi omettre les applaudissements et la claque, cette autre manière d'allumer et de chauffer la salle — sur laquelle M. B. insiste à propos de l'époque révolutionnaire ? Il n'eût pas été inutile de remarquer que les *bravos* datent des représentations de Gluck et qu'on s'éleva vivement contre cet usage (en 1789, dans le *Journal de Paris*, un « dilettante de l'Académie des arcades » écrit que *bravo* est un substantif italien qui signifie fier-à-bras et coupe-jarret et un adjectif qui répond à habile, mâle, et qu'il faudrait dire au moins *bravamente*). Les détails sur le *Brutus* (p. 504-505) sont un peu inexacts, et il fallait ajouter que les faits se passèrent à la première et à la troisième représentation. Enfin, M. B. aurait pu rappeler qu'en 1814 et en 1815,

avec l'invasion, l'Opéra se remplit d'étrangers qui n'aimaient que le décor : ils causaient à haute voix pendant les plus beaux morceaux de chant, « mais dès qu'une trappe s'ouvre, dès que le sifflet du machiniste leur annonce un changement à vue, leur attention est captivée ». (*Gazette de France* du 24 octobre 1814)[1]. Mais ces réserves faites, on devra savoir gré à M. B. d'avoir groupé tant de détails divers et tiré de ses copieux documents des descriptions et des aperçus de grande utilité. Nous louons et recommandons surtout les pages de M. B. sur les spectacles des entrées royales, sur les Mystères patriotiques, sur le rôle des femmes qui ne paraissent d'une façon constante que dans la seconde moitié du XVIIe siècle — bien qu'on connaisse au XVIe, par un acte de 1545, une Marie-Fairet qui s'engage à jouer des « antiquailles de Rome ou autres histoires, farces ou soubresauts » — sur les procédés des décorateurs et la construction d'une scène, sur l'organisation moderne des services d'ordre et d'hygiène. On lit de même avec intérêt tout ce que dit M. B. des vêtements et jeux de mise en scène dans les Mystères dialogués, des *entremêts* du XVe siècle, de l'influence de la Ligue et de ses processions burlesques, de la chambre de l'hôtel de Bourgogne, de *Mirame* et de la première salle de spectacle, de la salle des Tuileries ou salle des Machines, du détail de l'éclairage (relevé dans les comptes du garde-meuble) pour les représentations royales du règne de Louis XIV, de l'emploi du masque, du théâtre de société au XVIIIe siècle « dont l'attrait consistait principalement dans la grivoiserie des pièces » (p. 426), des inventions de Servandoni. Une foule d'anecdotes curieuses et de réflexions piquantes se mêlent aux descriptions : sur le manque de mesure dans les figurations décoratives d'ouvriers au XVe siècle (p. 127), sur la parure des femmes de théâtre (p. 394), sur l'exactitude du costume. De précieux documents, des pièces justificatives — auxquelles il faut joindre les deux tables, table bibliographique et table analytique des matières (p. 649-687) — terminent dignement certains chapitres : les comptes de l'entrée de Louis XII en 1498 et d'Éléonore d'Autriche en 1530 (p. 129-132); une bibliographie des ballets (p. 237-241) et des peintres décorateurs des XVe, XVIe, XVIIIe et XIXe siècles (p. 209-326, 488-498, 615-631). Enfin, — autre et grand mérite — M. B. a su, sinon disposer habilement sa matière, du moins donner une forme claire, agréable, vive, bien qu'un peu négligée par instants, aux explications techniques, et il faut rendre hommage au goût qu'il a montré dans l'illustration du volume qui contient de nombreuses gravures artistiques. L'Académie française lui a décerné le prix Thiers; elle a justement compris que M. Germain Bapst avait fait œuvre d'historien.

A. C.

---

1. Lire p. 280 Prœlss (et non *Præls*); p. 514 Gluck (et non *Glück*); p. 518 Le Peletier (et non *Lepelletier*).

---

384. — **Ludwig Kossuth.** Sein Leben und Wirken, von Eduard Somogyi. Leipzig, Wigand, 1894. 214 pages.

M. Somogyi, membre du parti de l'Indépendance, a voulu retracer la vie de Kossuth au public allemand. Son livre agréablement écrit n'a pas les prétentions d'un ouvrage historique bien documenté ; c'est l'exposé, parfois trop panégyrique, de la carrière de son héros. L'introduction surtout semble manquer de mesure, car M. S. n'est pas sans savoir que tout ce que la Hongrie a fait depuis la Révolution de 1848 dans le domaine politique et économique n'est pas exclusivement l'œuvre de Kossuth. Il serait injuste d'oublier les noms d'un Széchenyi que son adversaire politique lui-même a nommé « le plus grand Magyar » ; d'un Deák, le ministre de la justice dans le cabinet dont Kossuth fit partie, et promoteur du dualisme, du baron Eötvös, le ministre de l'Instruction publique et de tant d'autres qui ont vaillamment lutté pour les droits méconnus du pays et puissamment contribué à son essor. M. S. décrit avec assez de relief les débuts de Kossuth, son rôle pendant la diète de 1832-1836, ses années de prison qui lui donnèrent une nouvelle auréole et s'attarde, comme de juste, aux événements des années 1847-1849. Après la Révolution le rôle politique de Kossuth était terminé. Le premier volume de ses *Mémoires*, publié en 1880, nous fait assister à ses tentatives chimériques de soulever l'Europe contre l'Autriche, mais tous ces projets étaient peu viables. Il est vrai qu'il a excité l'enthousiasme en Angleterre et en Amérique, mais ces honneurs s'adressaient au glorieux vaincu d'une cause juste. Et lorsque, en 1867, le dualisme fut créé, il se sentit encore plus isolé et presque incompris de la nouvelle génération. Ses missives fulminantes à Deák et aux chefs du parti de l'Indépendance sont de beaux morceaux oratoires ; mais on y voit que le vieillard ne se sentait plus en communauté avec le pays. Il devint une sorte d'idole et sa maison à Turin fut un lieu de pèlerinage que des caravanes de voyageurs allèrent visiter de temps en temps, non pour y prendre le mot d'ordre, mais simplement pour rendre hommage à cette vie pleine de grandeur et d'abnégation.

Le travail de M. Somogyi est une biographie faite au point de vue de l'homme politique ; ce sera la tâche des historiens magyars de nous donner la biographie sincère de cet homme qui, à un moment donné, était l'âme de son pays. S bibliothèque et ses papiers que le Musée national de Budapest vient d'acquérir, leur rendront les meilleurs services.

J. Kont.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'édition de *Minna de Barnhelm* que nous donne M. E. Clarac

(Colin. In-8°, 280 p.) est destinée à la classe de quatrième classique. Élèves et professeurs la consulteront avec fruit, car elle est très soignée et renferme nombre de remarques instructives et de rapprochements curieux. On notera surtout p. 178-180, les réflexions de M. Clarac sur le personnage de Riccaut de la Marlinière. Très joliment et ingénieusement, M. Clarac montre que ce fanfaron n'est pas plus Français que Lessing, qu'il « hache de la paille, mais fort mal, et que ses incorrections sont cousues de fil blanc », qu'il est plus invraisemblable encore par ses principes de grammaire que par ses principes de morale, et mêle trop de savoir à trop d'incorrections, qu'il sait, chose étonnante, la place de l'infinitif, et pratique trop bien les règles de construction, etc. Outre ce piquant excursus, il faut signaler encore l'introduction, un peu courte, où l'éditeur a traduit le jugement d'Erich Schmidt, et un index alphabétique des notes les plus importantes, — ce qui est une innovation heureuse dans ce genre de travail.

— La librairie Perrin donne une nouvelle édition des *Souvenirs d'un page de la Cour de Louis XVI* (In-8°, XII et 360 p. 3 fr. 50). La première édition avait paru en 1873. On accueillera volontiers la réapparition de ce volume où le « page » Félix, comte de France d'Hézecques, retrace ses souvenirs d'une façon très intéressante et, en trois chapitres, les personnes, les lieux, les choses, fait passer devant nous le roi et la reine, leur famille, Versailles avec ses usages et ses cérémonies, ses spectacles et ses bals, ses environs, et quelques-uns des personnages qui jouèrent un rôle dans les premières années de la Révolution, quelques-unes des « grandes journées ».

— La traduction des poésies d'Uhland, publiée dans la bibliothèque Charpentier, remonte à une trentaine d'années. M. André POTTIER DE CYPREY vient de retraduire ces poésies, en les faisant précéder d'une étude biographique et littéraire (Perrin In-8°, XXIX et 216 p.). L'étude, très courte, n'est qu'une préface, une « introduction ». La traduction, en prose, est toujours exacte. Ne pourrait-elle être plus littérale? Dans le *Roi aveugle*, par exemple (pourquoi « monarque » au lieu de roi), *Felsverliess* devait-il être rendu par « profondeurs du rocher » ; *Mark* par « vigueur », *Ræuber* par « pirate »? Dans *Taillefer*, le vers « *er sang bald wie ein Lüftlein, bald wie ein Sturm* » n'est-il pas trop lourdement traduit par « il entonna un chant tantôt doux comme un zéphyr, tantôt véhément comme une tempête »?

— La librairie Colin publie sous le titre *Une évasion, souvenirs de 1871*, le récit des aventures de guerre d'Auguste BURDEAU (In-8°, XXIII et 69 p.), récit poignant, conté néanmoins avec gaieté et avec esprit, et, ce nous semble, à la Michelet. M. Gaston DESCHAMPS a fait précéder cette plaquette d'une notice émue; on y remarquera les pages où il retrace l'influence que Burdeau exerçait, comme professeur, sur sa classe de philosophie du Lycée Louis-le-Grand.

ALLEMAGNE. — Plusieurs morts à enregistrer : celle d'Henri PRŒHLE (28 mai); du lexicologue VILLATE (12 juin); du germaniste Oskar ERDMANN (15 juin); du professeur de philologie anglaise à l'Université de Berlin J. ZUPITZA (6 juillet).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 35-36 — 2-9 septembre — 1895

385. — Pramatha Nath Bose : **A History of Hindu Civilisation during British Rule.** In four volumes. Vol. I, Religious Condition. 15-xcv-176 p. in-8°. — Vol. II, Socio-religious Condition. Social Condition. Industrial Condition. 13-322 p. in 8°. Calcutta, W. Newman et Co. London, Kegan Paul, Trench, Trübner et Co. Leipzig, Otto Harrassowitz. 1894.

Ces deux volumes ne contiennent que la première moitié de l'ouvrage dans lequel M. P.-N. Bose a entrepris de retracer l'histoire de la civisation hindoue sous la domination britannique. Ils permettent pourtant de se rendre compte dès maintenant du plan et de la portée de l'ensemble. L'auteur a distribué sa matière sous cinq rubriques principales. En autant de livres, il examine les conditions nouvelles faites au peuple hindou successivement au point de vue : 1° des croyances religieuses ; 2° et 3° des rapports sociaux, en tant qu'ils sont déterminés par ces croyances ou qu'ils en sont indépendants ; 4° de l'organisation industrielle. C'est là la matière des deux premiers volumes. La cinquième division, sous le titre un peu large de « conditions intellectuelles », fera l'objet des volumes III et IV et traitera probablement de l'éducation, des lettres, des sciences, des arts (simplement effleurés dans le IVme livre), de la presse et de l'esprit public en général, notamment de ces aspirations nationales de plus en plus bruyantes, qui seront un des facteurs de l'avenir. L'auteur ne méconnaît pas l'importance des « conditions morales » ; mais il pense en avoir parlé suffisamment dans les livres II et III, ainsi que dans l'Introduction, et il ne leur a pas consacré une division spéciale.

Je ne m'arrêterai pas à discuter ce plan. Comme tous les plans, il vaut ce qu'en vaut l'exécution et, de ce chef, j'aurai tout à l'heure à noter quelques insuffisances. Pour le moment, je ferai seulement remarquer que l'auteur ne s'est pas proposé de retracer l'ensemble des prodigieux

changements qui se sont opérés dans l'Inde durant cette période. Conformément au titre de l'ouvrage, qui est *Hindu Civilisation* et non *Civilisation of India*, il s'en tient à la part qui, dans ces changements, revient au peuple hindou. C'est ainsi qu'il ne traite pas directement de l'administration et de la fiscalité britanniques, ni des travaux publics, ports, canaux, chemins de fer, ni de la révolution survenue dans le régime de la production et des échanges. A tout cela, il ne touche qu'indirectement, en notant les changements qui en ont été la conséquence dans le régime agricole et industriel de l'Inde. On voudra bien observer, en outre, que l'ouvrage n'est pas une statistique, mais une histoire. Il prétend, non pas simplement enregistrer les données de l'état actuel, mais aussi en expliquer la formation et, comme le présent ne s'explique que par le passé, une place très large y est faite aux considérations rétrospectives. Je suis obligé d'ajouter aussitôt que c'en est là la partie faible. En général, l'auteur s'est laissé entraîner à remonter trop loin, à prendre les choses *ab ovo*, et son exposé en est devenu forcément superficiel. On retrouve chez lui tous les lieux communs sur la colonisation aryenne, sur la période védique, la période bouddhique, la période pouranique, lieux communs nullement nécessités par le sujet, qui risquent même de fausser l'intelligence des choses présentes et qui ont en outre le défaut de revenir, pour le moins deux fois, d'abord résumés et groupés dans l'introduction générale, ensuite repris en détail dans les divers chapitres.

Comme les monumemts du passé de l'Inde sont la plupart religieux, ce défaut se fait surtout sentir dans le premier volume, qui traite de la religion. Les sectes modernes y sont fort bien décrites, ainsi que les mouvements réformateurs tentés par les divers *samâjs* sous l'influence plus ou moins directe des idées occidentales. Mais la place faite au culte védique et au bouddhisme eût été occupée d'une façon plus profitable par des informations supplémentaires sur les religions actuelles, sur leur répartition géographique par exemple, sur leurs moyens nouveaux de propagande, sur l'organisation des grands pèlerinages, sur l'état religieux et moral surtout de ces millions d'hindous (pour ne rien dire des classes méprisées ou dangereuses) qui ne sont d'aucune secte, ne connaissent guère que leurs divinités de village, n'échappent à la corruption que par la simplicité de leur vie et leur peu de besoins, et sont, au sein de l'hindouisme, des déshérités à un point difficilement imaginable en Europe, où le catéchisme du moins est commun à tous.

Presque toutes les sections de l'ouvrage prêteraient à des observations semblables. Pour la caste, par exemple, les considérations retropectives et la discussion de la théorie mise en avant dans les *dharmaçâstras* prennent les deux tiers du chapitre, et la description des conditions présentes en est écourtée d'autant. En général, l'auteur s'arrête trop à l'Inde officielle et couventionnelle des livres. Il est

optimiste aussi ; enclin à voir les choses en beau, il ne nous montre pas assez le côté sombre, *the seamy side* de la société et de la vie hindoue. Il ne distingue pas non plus toujours suffisamment entre les contrées de l'Inde. Ainsi, pour l'agriculture, il nous donne bien une division régionale selon la nature des produits ; mais il ne dit rien des divers régimes auxquels est soumise la terre et qui influent dans une si large mesure sur le sort des populations agricoles. C'est poutant bien là une « condition » du peuple hindou *under british rule*.

Je n'insisterai pas davantage sur ces lacunes qui, en raison de l'étendue et de la complication du sujet à traiter, étaient en partie inévitables. J'aime mieux remercier M. B. de tout ce qu'il a réuni d'informations utiles dans ces deux volumes. J'ai déjà signalé celles qu'il a données dans son premier livre sur les mouvements religieux contemporains. On lira de même avec profit ce qu'il dit dans le deuxième sur les mariages précoces, sur les abus du koulinisme, sur l'abolition du suicide des veuves, sur les aliments défendus, sur l'interdiction des voyages outre-mer, et, dans le troisième livre, sur la position faite à la femme, sur la famille hindoue, sur les jeux et divertissements, sur l'alimentation, le mobilier et le costume. Meilleurs encore sont les chapitres du quatrième livre sur l'agriculture, sur les métiers et les arts industriels, sur la grande industrie, sur l'industrie minière. Pour ceux-ci l'auteur était particulièrement bien préparé. M. B. est un homme de science ; il est attaché comme inspecteur au *Geological Survey* et, quand la Société asiatique du Bengale, en 1884, à l'occasion de son jubilé, fit dresser le *Century Review* de ses travaux, c'est lui qui fut chargé de rédiger la partie relative aux sciences physiques et mathématiques. Aussi, tout ce quatrième livre est-il parfaitement documenté, moins que les autres chargé de hors-d'œuvre. Pour s'en procurer l'équivalent, il faudrait dépouiller une énorme masse de rapports et de statistiques officiels. J'ajouterai que les deux volumes sont très bien écrits, simplement, mais sans aucune sécheresse. Avec l'expérience acquise par l'auteur, les deux derniers ne pourront qu'être meilleurs encore. Que M. Bose s'y montre plus défiant de l'archéologie de remplissage, qu'il s'y attache davantage à nous rendre le présent, et il aura produit une œuvre que tout le monde lira avec plaisir et profit. Il est temps que nous ayons sur l'Inde contemporaine autre chose que des rapports de bureau ou des descriptions pittoresques.

A. Barth.

---

386. — **Verzeichniss der im tibetischen Tanjur Abtheilung mDo (sûtra). Band 711-124, enthaltenen Werke**, von Dr Georg Huth, 22 pages (Extrait des Sitzungberichte de l'Académie des sciences de Berlin, 1895, XV).

Dans ce catalogue limité à huit volumes de la vaste compilation tibé-

taine intitulée Tandjour, M. Huth nous donne, avec l'exactitude et le soin qui distinguent ses travaux, des notices sur soixante-sept ouvrages de longueurs très diverses. Car, il y en a un qui occupe deux volumes entiers de 323 et 382 folios, plus 330 folios d'un troisième volume (les volumes 120-122); d'autres, au contraire, ne prennent pas plus d'un folio et les 394 du volume 123 contiennent quarante ouvrages, ce qui ne donne pas 10 folios à chacun d'eux en moyenne. Ces soixant-sept ouvrages diffèrent autant par le sujet que par l'étendue : on y trouve de la médecine, de la chimie, de l'alchimie, de la divination, de la philologie sanscrite et tibétaine, de la morale, de la dévotion bouddhique. Parmi tous ces traités divers brille un poème célèbre, le Meghadûta (nuage messager) de Kâlidâsa. C'est la dernière section du volume 117, qui commence par un ouvrage non moins célèbre, quoique très différent, le lexique d'Amarasinha, intitulé Amarakocha. Presque tous ces écrits sont, comme les deux qui viennent d'être cités, traduits du sanscrit; quelques-uns seulement ont été composés en tibétain.

M. H. donne pour chacun les titres sanscrit et tibétain, en caractères originaux, avec la traduction de ces titres, et, en transcription, les noms des auteurs et traducteurs, celui du lieu où la traduction a été faite ou l'ouvrage tibétain composé, enfin la date, quand il est possible de l'indiquer. Un seul de ces ouvrages est daté, c'est le trente et unième du volume 123, un traité de magie, en tibétain, de l'an 251 (de l'ère népalaise) 1130; mais, pour bon nombre des autres, on peut arriver à une détermination approximative. Sauf deux de ces ouvrages qui sont peut-être du milieu du VII[e] siècle, tous les autres sur l'âge desquels on a quelques données doivent n'être ni antérieurs au VIII[e] ni postérieurs au XII[e].

Ce catalogue est enrichi de notes qui, en général, se réfèrent à d'autres catalogues partiels préexistants, suivi de plusieurs appendices et complété par divers index de noms propres qui facilitent les recherches et les rapprochements. Un des appendices est consacré au Meghadûta, poème classique du brahmanisme qu'on s'est étonné de voir comme égaré dans une compilation bouddhique. On a pensé que l'introduction de cet ouvrage dans le Tandjour était motivée par quelque relation avec le bouddhisme. M. H. aborde la question sans la traiter à fond ni arriver à une conclusion certaine. La présence dans le Tandjour d'un poème évidemment bouddhique, le Mangalachtaka (huit bénédictions), qui a pour auteur un Kâlidâsa, peut avoir favorisé l'introduction du Mêghadûta; telle paraît être l'opinion de Schiefner que M. Huth lui-même ne repousse pas, bien qu'il apporte en faveur d'une autre opinion, un argument d'ailleurs peu décisif.

L. Feer

---

387. — **Historisch-Kritisches Lehrgebæude der Hebræischen Sprache**, mit comparativer Berücksichtigung des semitischen überhaupt, ausgearbeitet von Prof. Ed. Kœnig, Dr. theol. et phil. Zweite Hælfte I Theil. Abschluss der speciellen Formenlehre und die generelle Formenlehre. Leipzig, Hinrichs; 1895, in-8, pp. xiv-602.

Quatorze ans se sont écoulés depuis que M. König a fait paraître le premier volume de sa grammaire hébraïque. Il faut peut-être se réjouir de ce que l'auteur ait tant tardé d'en livrer au public la continuation. Cela lui a permis de mettre à profit les nombreux travaux qui ont été publiés depuis lors sur la philologie sémitique.

L'analyse d'une grammaire ne saurait consister qu'en une sèche nomenclature fort peu attrayante, et il nous serait difficile d'entrer dans quelques critiques de détail sans le secours de caractères orientaux. Nous nous contenterons donc de dire que le livre de M. K. constitue le travail le plus développé que nous ayons jusqu'ici sur la grammaire hébraïque et laisse bien loin derrière lui la grammaire de Gesenius, tant pour la clarté méthodique de l'exposition que pour l'amplitude des données, particulièrement en ce qui concerne la philologie comparée. Pour donner une idée de l'étendue des matières accumulées dans ce second volume, il nous suffira de faire remarquer que le *Formenregister* qui le termine contient plus de cinq mille sept cents formes hébraïques, sans compter une centaine de formes rabbiniques ou araméennes. Il est clair que le livre de M. König ne peut être consulté avec grand fruit que par ceux qui ont déjà acquis une connaissance étendue de la langue hébraïque. Espérons que l'auteur n'attendra pas trois nouveaux lustres pour nous donner son troisième et dernier volume qui doit contenir la syntaxe et formera le complément indispensable de ce travail magistral.

J.-B. Chabot.

---

388. — **Nouum Testamentum domini nostri Iesu Christi latine** secundum editionem sancti Hieronymi ; ad codicum manuscriptorum recensuit Iohannes Wordsworth, in operis societatem adsumto Henrico Iuliano White. Partis prioris fasc. iv, *Euangelium secundum Iohannem*. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, MDCCCXCV ; pp. 485-649 ; in-4°. Prix : 10 sh., 60.

Vingt-un manuscrits complets et six manuscrits plus ou moins mutilés sont la base de la présente édition de la Vulgate de saint Jean. On retrouvera dans ce fascicule la même sûreté et la même minutie du détail que dans les précédents. Aussi les questions très intéressantes que soulève ce texte vont pouvoir être traitées en connaissance de cause. Dès le début, nous apprenons que la seule ponctuation autorisée des versets 3-4 est : « Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil; quod factum est in ipso uita erat » ; cette ponctuation est donnée par l'édition

sixtine et troublée dans la clémentine (« ... nihil, quod factum est, in ipso... »); de l'équivoque produite par cette dernière, sort l'usage le plus ordinaire dans les livres imprimés dont se sert l'Église romaine : « nihil, quod factum est ; in ipso ». A parcourir les notes de cette savante édition, nous rencontrons presque à chaque page des renseignements importants. L'index de ces notes n'est pas publié dans le présent fascicule, comme nous en avons eu de semblables pour saint Mathieu, pour saint Marc et saint Luc ; ce travail n'est sans doute que différé. Il ne m'appartient pas de combler cette lacune. Mais il suffira de signaler quelques discussions du commentaire : sur l'histoire du texte (III, 6 ; V, 1 ; V, 4 : sur l'omission de ce verset et les formes qu'il présente dans les manuscrits qui l'ont ; VII, 34 ; VII, 53 sqq., sur la présence de tout le morceau ; IX, 9 ; X, 29 ; XXI, 22) ; sur la langue (I, 31 : construction et déclinaison de *Israhel ;* IV, 42 : *loquelam* ou *loquellam ;* V, 13 : *constitutus* comme participe présent de *sum ;* V, 24 : *transit* ou *transiit ;* XVIII, 18 : emploi de *calefio ;* XIX, 3 : *haue ;* XX, 25 : *fixura*) ; sur un détail géographique (IV, 5) ; ajoutons un exemple de l'*ignauia hieronymiana* (IV, 46).

Paul Lejay.

---

389. — **Emendations in Aeschylus**, with a few others in Sophocles and Euripides and one in the Gospel of St. Matthew, V, 22, by A. M. Rogers. Baltimore, John Murphy and Co, 1894, 1 broch. de 77 pp.

Chez nous, l'on dit que les magistrats traduisent Horace ; M. Rogers a employé ses loisirs à corriger le texte d'Eschyle. Ces *Curae Aeschyleae* ont été pour lui « a labor of love, » et, d'après sa volonté, elles ont été publiées après sa mort par sa sœur, aidée du Dr Forman. On hésite à critiquer un ouvrage dont l'origine est si respectable, et d'ailleurs il est malaisé de rendre compte d'une liste de conjectures. Il faut bien dire pourtant que le peu de secours qu'avait M. R. a nui beaucoup à la valeur de son travail ; et ce livre est la preuve qu'on ne saurait apporter trop de précautions dans la critique. M. Forman a parfois hasardé des observations timides sur les conjectures qu'il publiait (par exemple, *Cho.* 785 où τεύχω est construit d'une façon tout à fait inusitée) : il aurait pu en faire bien d'autres. Ainsi *Suppl.* 251 τοῦ δέ, γῆς ἀρχηγέτου, il faudrait au moins ὄντος ; 107 δι' ἀνίαν (ι long) viole la correspondance antistrophique ; 850 φρενῖτα est un mot inconnu ; 888, de quoi θορεῖ peut-il bien être la 3e personne ? c'est la 2e de θοροῦμαι ; *Pers.* 34 γᾶς dans un passage en anapestes est une forme inadmissible ; *Prom.* 51 τοῖσδε σ' οὐδὲν ἀντειπεῖν ἔχω est un solécisme, ou une élision ignorée d'Eschyle ; *Cho.* 131, πῶς ἀνήξομεν δόμοις me paraît tout à fait incorrect. La preuve cependant que tout n'est pas à rejeter dans ces centaines de corrections, malgré l'absence complète de méthode, c'est

qu'une cinquantaine d'entre elles, dont M. Forman donne la liste, avaient déjà été faites dans des travaux qu'ignorait M. Rogers : mais je dois dire que parmi les autres, aucune ne m'a paru emporter l'évidence. Un futur éditeur d'Eschyle devra examiner ces conjectures, mais il est possible qu'il n'y trouve rien à prendre[1].

P. COUVREUR.

---

390. — Erich PERNICE. **Griechische Gewichte** gesammelt, beschrieben und erläutert. Mit einer Tafel. Berlin, Weidmann, 1894; VI-215 pp.

Le principe suivi par M. Pernice dans la confection de son catalogue des poids attiques et des subdivisions à y établir est le suivant : Deux systèmes de poids furent employés à Athènes : dans l'un, l'unité était la mine de 436,6 grammes, dans l'autre, le statère, double de la mine, soit 873,2 grammes, chacune ayant des subdivisions. Quelques-unes de ces fractions de l'une et de l'autre unité se trouvaient nécessairement avoir le même poids, par exemple le 1/6 de la mine (ἑκτημόριον), 72,77 grammes, était égal au douzième du statère, poids connu sous le nom de ἡμισυημίτριτον. L'attribution des poids à l'un ou à l'autre système dépend en partie des marques qu'ils portaient, la série du statère ayant pour signes l'astragale, l'amphore, la tortue, le bouclier ; la série de la mine distinguée par le dauphin et le croissant. Le point important, comme on le voit, est le fait que l'unité de poids dans l'un de ces systèmes pesait le double d'une mine d'argent, et cela est confirmé, selon M. Pernice, par l'examen des plus anciens poids athéniens du musée de l'Acropole, représentés dans une planche à la fin du volume. Mais comme on avait aussi, avant Solon, la mine commerciale (μνᾶ ἐμπορική) de 138 drachmes, poids sans commune mesure avec la mine et le statère, cette mine subit une augmentation de 12 drachmes (*C. I. A.* II, 476), et pesa par conséquent une mine et demie, c'est-à-dire trois quarts du statère ou 655 grammes (μνᾶ ἀγοραία, marquée également du dauphin). Le système de Solon, si toutefois c'est à Solon qu'il convient d'attribuer cette modification, se trouva ainsi plus complet ; mais M. P. n'ose pas voir avec certitude, dans les poids 610-617 de son calalogue, des représentants de l'ancienne mine commerciale et de ses subdivisions. Il serait long de suivre M. P. dans ses recherches, et de discuter certains points qui peuvent prêter à la critique[2] ; s'il semble difficile, par

---

1. M. Forman aurait bien dû donner le texte primitif à côté du texte corrigé. — Voici la conjecture sur l'évang. de saint Mathieu : <ἐρρέθη τοῖς ἀρχαίοις.> ὃς δ' (*sic*) ἂν εἴπῃ τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ Ῥακά, ἔνοχος ἔσται τῷ συνεδρίῳ <ἐγὼ δὲ λέγω> ὃς δ' ἂν εἴπῃ Μωρέ, ἔνοχος ἔσται εἰς τὴν γέενναν τοῦ πυρός. La raison est qu'il n'y a pas là de gradation, et que Raca et Môré ont le même sens ; mais alors comment la première phrase aurait-elle pu faire partie de la loi ancienne, et quelle différence entre l'ancienne et la nouvelle ?

2. La base du système, notamment, pourra être contestée : la lecture de l'inscription du poids de l'Acropole n° 1 n'est que conjecturale.

exemple, de ne pas considérer comme un réel pentadrachme le poids 467, qui porte un Π en relief, il est au moins étrange de ne lui trouver que 16,87 grammes, une différence en moins de près de 5 grammes, et cela pour un poids bien conservé. M. P. suppose que c'est un poids faux, un poids de fraudeur, bien gratuitement. Certaines pièces ne peuvent-elles pas porter, par erreur, une indication inexacte de leur poids? Ce serait à examiner. Le catalogue comprend neuf cent six numéros, répartis en vingt-deux groupes, dont les dix-huit premiers renferment les poids attiques (statères, mines, drachmes); les autres contiennent les poids du reste de la Grèce, ceux d'origine douteuse, et les poids byzantins. Bien qu'il règne encore beaucoup d'incertitude sur la nature et la véritable place à assigner à certains de ces poids, le catalogue de M. Pernice est assez important pour mériter l'attention, et les études métrologiques lui seront redevables d'un service.

My.

---

391. — A. Tobler. — **Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik**, 2ᵉ série, Leipzig, 1894, in-8ᵉ de VIII-250 pages.

C'est toujours une bonne fortune pour les romanistes quand M. Tobler réunit en volume quelques-uns de ses articles de syntaxe historique [1]. Ce serait ne rien apprendre aux lecteurs de la *Revue critique* que de louer devant eux l'immense érudition et la sûreté de doctrine du professeur de Berlin : il y a vraiment plaisir à le voir tantôt suivre à travers l'histoire de la langue les transformations diverses des locutions les plus bizarres, inexplicables en apparence et en retrouver la forme primitive et le sens originaire, tantôt épier, dans les œuvres des contemporains, la naissance des néologismes, les rattacher, quand il y a lieu, à leurs racines historiques et proposer, chemin faisant, les corrections les plus heureuses et les plus sûres aux textes allégués [2]. Mais, où M. T. triomphe surtout, c'est dans l'analyse exacte, la définition concise, le classement méthodique des phénomènes; c'est surtout cette finesse et cette rigueur d'analyse qui ont fait de lui le maître et presque le fondateur de cette partie de la grammaire historique des langues romanes; certains morceaux (15, 17, 21 notamment) sont à cet égard des modèles achevés [3]. Il y a dans ces articles une trop grande

---

1. La plus grande partie des vingt-deux morceaux qui composent le présent volume avait paru dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (tomes XI-XIII) et les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin (1891); trois, dont un fort important (11, 12, 21), étaient inédits; l'appendice n'avait paru (1882) que sous une forme beaucoup moins complète.

2. Une table de ces corrections a été dressée à la fin du volume.

3. Une table analytique des matières, dressée par M. A. Schulze, permet de s'orienter aisément et d'embrasser d'un coup d'œil les divisions et subdivisions.

quantité de faits, une pensée trop richement nuancée pour qu'ils puissent être analysés; presque toujours du reste ils emportent l'adhésion plutôt qu'ils ne comportent la discussion. Nous nous contenterons donc de signaler à nos lecteurs les plus importants; cette sorte de table des matières donnera peut-être à ceux d'entre eux qui ne sont point spécialistes l'idée de feuilleter ces pages, où sont si bien étudiés des phénomènes qui nous sont pour la plupart bien connus, mais sur lesquels nous ne songeons pas à nous interroger.

1. Locutions formées d'un verbe au présent, qui, par l'effacement progressif de l'idée de présent, prennent une fonction adverbiale : en anc. fr. *pieça* (qu'il faut écrire en conséquence *pieç'a* [1]), en fr. mod. *est-ce que, c'est que, qui sait.* — 3. Étude très délicate des locutions si complexes où *pour* a un sens concessif (*pour grands que soient les rois*) et dont l'auteur parvient à retrouver l'origine. — 4. Transposition de membres de phrases : phénomène curieux dont l'auteur cite un très grand nombre d'exemples en ancien français [2]. — 6. Singulier (collectif ou non) au sens du pluriel. — 7. Locutions diverses où entre le comparatif : *por le plus tost aler, le mieus vos en iert* (dans ces deux cas ne serait-il pas possible que *le* fût simplement l'article? Dans le premier, il serait destiné à accentuer la fonction substantive qu'il est naturel de donner à l'infinitif après une préposition) ; *que plus... et plus, quant plus... tant plus, com plus... plus.* — 10. Emplois rares d'adjectifs possessifs : *son peuple* (=non « le peuple qui lui appartient », mais « auquel il appartient ») en anc. fr. *son traitre, son bienvoillant.* Étude spéciale de la locution : *cela sent son vieillard*, où *son* se rapporte au sujet *cela*, et qui, curieusement déformé, a abouti aujourd'hui à la locution inexplicable : *un renard... qui sentait son renard d'une lieue ;* cf. *un homme qui fait son grand homme.* — 11. Emploi pléonastique de l'adjectif possessif de la troisième personne (*veient lor felunie des Normanz*). — 12. *Son* se rapportant à un pluriel (*Le soleil et la lune perdirent ses clartez*); exemples de ce phénomène en italien et en ancien français [3]. 13. Pronom complément d'un infinitif ou participe : sur ce fait que l'anc. fr. ne tolère pas les pronoms personnels sous leur forme atone devant l'in-

---

1. La graphie *pièce a* se trouve du reste (par exemple ms. 12615 fol. 208 c.)

2. Le phénomène est surtout fréquent dans la poésie narrative, et par conséquent assez rare en provençal; il y en a pourtant un exemple frappant au vers 29-31 de la *Vie de sainte Marguerite* publiée par le Dr Noulet. En voici un en espagnol, dans une pièce bien connue de Lope de Vega (*Pobre barquilla mia*, dans Rivadeneira, tome XVI, p. 604) :

> Dirás que muchas barcas
> Con el favor en popa
> Saliendo desdichadas
> Volvieron venturosas.

où le vers 2 doit logiquement être transporté après le vers 4.

3. On sait que cet emploi, de règle en espagnol, se retrouve dans la plupart des dialectes français du Midi.

finitif, le gérondif, le participe passé; on sait que le français moderne les admet devant l'infinitif et le gérondif (de même devant le participe passé invariable). — 15. Énumération des cas d'omission, beaucoup plus nombreux en ancien franc. que dans la langue moderne, de l'article devant le nom commun. Cet article est un des plus curieux et pénétrants du livre, mais plus encore que les autres impossible à analyser. — 16. Emploi explétif de *que* dans des phrases comme : *on essayait encore de le retenir qu'il était déjà loin; j'aurais un secret que je vous le confierais.*—17. A. Emploi du futur dans des propositions se rapportant au passé au regard de celui qui parle, mais au futur par rapport au moment dont on parle : *(Ronsard semble avoir tracé le plan que Bossuet suivra);* emploi du conditionnel (qui est ici un temps, l'imparfait du futur, et non un mode) dans des propositions où il faut exprimer un événement futur par rapport à un événement passé; dans beaucoup de cas le conditionnel équivaut à une locution composée du verbe et d'une sorte d'auxiliaire comme *savoir, vouloir, se demander* (*Elle aimait...; où la mènerait cette passion?*); étude d'emplois analogues en espagnol et en portugais. — 17 B. Sur les variations éprouvées au cours du temps dans la façon de construire le verbe dans la proposition exprimant une condition non remplie et la proposition principale. — 18. Locutions antithétiques construites par asyndète (*par ci par là, de ci de là, bon gré mal gré*). — 21. Adjectif pris substantivement (en français, espagnol et portugais) ; emplois curieux et parfois abusifs de cette tournure chez les réalistes contemporains. — L'Appendice, petite merveille d'amusante érudition, où les qualités ordinaires de l'auteur relèvent singulièrement l'intérêt d'un sujet quelque peu frivole, est relatif aux locutions plaisantes reposant sur un calembour ou jeu de mots. Au lieu de passer en revue les différentes subdivisions de cet article, j'ajouterai à certaines d'entre elles quelques exemples. 1. Malherbe faisant allusion au bégaiment dont il était affligé, disait qu'il était de Balbut en Balbutie (Souriau, *Évolution du vers français*, p. 28, note 1). 2 b. On trouverait dans les pièces artésiennes du manuscrit 12615 un assez grand nombre de formations plaisantes du genre de celles qui sont ici étudiées : dans la cinquième (Dinaux, *Trouvères artésiens*, p. 256) saint Tortu ou Tortuel pour désigner la vigne ou, par métonymie, le vin; dans la seizième, saint Gourdin (de *gourd*) patron des imbéciles; Ghilles, Ghillains, Ghilluis, types de trompeurs. 3. Cf. *il s'amuse à la moutarde* (= *moult tarde*) (Leroux de Lincy, *Livre des proverbes*, I, 225). Oudin signale la locution : *faire un parterre* = tomber; on dit aujourd'hui dans le même sens : *prendre un billet de parterre;* la locution *tailler une bavette* repose sur une allusion à *baver* (au sens ancien de bavarder). C'est sans doute par une allusion à *perder* que l'espagnol *perdis* signifie mauvais sujet (par exemple dans Pérez Galdós, *Miau*, p. 268, 351); que *ser perdigón* a pris le sens de être refusé à un examen, que, dans l'argot du jeu, *hay perdices*, ou *huele á perdices* signifie que la perte est imminente.

Il est bien regrettable que de tels livres ne soient pas classiques en France comme ils le sont en Allemagne. Ce serait une belle tâche pour un jeune philologue que de traduire ces deux séries d'études; peut-être pourrait-on, en supprimant quelques exemples, qui ont surtout de l'intérêt pour la connaissance de l'ancienne langue, les réunir en un seul volume, auquel on pourrait prédire un beau succès, j'entends même un beau succès de librairie.

A. JEANROY.

---

392. — **Notice sur l'abbé Jean-François Du Resnel**, de l'Académie française par Charles de BEAUREPAIRE. Rouen, Imprimerie Cagniard, in-8° de 45 p.

L'abbé du Resnel, quoiqu'il ait eu l'honneur d'appartenir à deux académies, l'Académie française et l'Académie des inscriptions, est singulièrement oublié... ailleurs que dans son pays natal, où il a été successivement loué par Maillet du Boulay, secrétaire de la classe des Lettres de l'Académie de Rouen (Notice conservée en original dans les archives de cette compagnie et publiée sous une forme abrégée par le Dr Gosseaume, *Suite de l'Histoire de l'Académie de Rouen*, t. III) [1], par l'abbé Yart, membre de la dite académie, auteur de l'*Idée de la poésie anglaise* (*Éloge moral et littéraire de M. l'abbé Du Resnel*, dans le *Recueil encyclopédique* du 13 octobre 1773), enfin, de notre temps, par M. Baratte, dans les *Poètes normands*, 1846. La notice de M. de Beaurepaire, beaucoup mieux faite à tous les points de vue que celles de ses devanciers, et où la plus exacte érudition se revêt d'une forme agréable, servira plus utilement la mémoire du double académicien.

Le nouveau biographe rappelle que Jean-François Du Resnel naquit à Rouen, le 29 juin 1692, du mariage de François Du Resnel, seigneur du Bellay, ancien capitaine dans un régiment d'infanterie, et de Marie-Madeleine-Jeanne le Prieur [2]; qu'il fit ses études au collège de Rouen, où il eut pour professeur les PP. Couvrigny et Porée; qu'il entra à

---

1. M. de B. a cru reconnaître dans la notice de l'abbé Le Beau sur son confrère Du Resnel (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, édition in-12, t. XV) bon nombre de passages tirés du travail de Maillet du Boulay. Il dit (p. 5, note 1) « qu'il y a aussi une courte notice sur Du Resnel dans l'*Histoire de l'Académie française* ». J'ai été assez maladroit pour ne pas l'y retrouver. Je ne vois à la *Table* de l'édition Livet (Paris, Didier, 1858) que l'indication d'un passage tome II (p. 445) contenant un extrait d'une lettre de l'abbé d'Olivet au président Bouhier (27 mai 1742) sur l'élection de l'abbé Du Resnel, lequel sur 24 votants obtint 13 suffrages, les autres ayant été attribués à Mairan.

2. Le nouveau biographe a utilisé l'acte de mariage (8 juillet 1691), mais il lui a été impossible de mettre la main sur l'acte de naissance de l'abbé, malgré les plus actives recherches dans toutes les paroisses de Rouen. Il constate que la famille Du Resnel appartenait, au XVIe siècle, à la bourgeoisie de Paris.

l'Oratoire de Paris en 1710; qu'en 1713, on le trouve à Boulogne, au collège de l'Oratoire, où il régenta successivement depuis la cinquième jusqu'à la philosophie; qu'il obtint de son oncle, Mgr. de Langle, évêque de Boulogne, un canonicat en son église cathédrale (1720), qu'il permuta ce canonicat pour un autre en la collégiale de Saint-Jacques de l'Hôpital, à Paris (1724); qu'en 1730 il publia la traduction en vers de l'*Essai sur la critique* de Pope, ouvrage qu'il avait dédié au duc d'Orléans et qui lui valut une pension sur la cassette de ce prince; qu'en 1732, il fut chargé par l'Académie française de prononcer le panégyrique de saint Louis; qu'en 1733 il fut reçu membre de l'Académie des inscriptions, sans avoir produit autre chose que la susdite traducion; qu'en 1737 il fit paraître une traduction en vers français d'un autre ouvrage de Pope, l'*Essai sur l'homme* [1]; qu'en 1742 il devint membre de l'Académie française en remplacement de Jean-Baptiste Du Bos, abbé de Ressons; que la faveur du duc d'Orléans lui valut l'abbaye de N.-D. des Septfontaines (ordre de Prémontré, diocèse de Reims); qu'il fut, un peu plus tard, nommé censeur, puis directeur du *Journal des savants*; qu'il mourut à Paris, le 25 février 1761, à la suite d'une maladie de langueur [2].

La notice du savant archiviste du département de la Seine-Inférieure emprunte un grand intérêt aux documents inédits conservés dans les archives de l'Académie de Rouen où les papiers laissés par l'abbé Du Resnel sont réunis aux papiers de Cideville, son ami et (en partie) son héritier. Parmi ces documents, dont l'éditeur s'est servi avec une discrétion de bon goût, on remarque une lettre de l'abbé de Fitz James à Du Resnel où il est question du maréchal de Berwick, de la maréchale et de Montesquieu (p. 9), une lettre de Du Resnel à Jean-Pierre de Crouzas (1er juillet 1738) où l'abbé se plaint de l'injustice de Pope qui avait exhalé son mécontentement contre le *traditore* dans une épitre à Louis Racine, laquelle fut imprimée à la suite du poème de la *Religion* (p. 13-14), diverses lettres de Du Resnel à Cideville, de 1743 à 1750 (p. 19 et suiv.), où sont mentionnés Louis XV, Voltaire [3], Crébillon, Piron, La Chaussée, Mme du Bocage, Fontenelle, Mme Denis [4], Condil-

1. M. de Beaurepaire, qui se plaît aux rapprochements littéraires, note (p. 16) que trois contemporains de Du Resnel ne désespérèrent pas de faire mieux que lui : Turgot, Delille et Fontanes. De même (p. 31) il signale, à côté de la traduction de l'*Énéide* par Des Fontaines, les versions antérieures de Marolles, de Martignac, du P. Catrou et de l'abbé de la Landelle de Saint-Remy.

2. Relevons une toute petite omission : le biographe ne cite pas, à propos de la mort de Du Resnel, la *Gazette* du 7 mars 1761.

3. L'abbé Du Resnel nous montre (p. 37), à la date du 3 décembre 1743, Voltaire *engraissé*. Qui l'eût cru? Le correspondant de Cideville se moque (*ibid.*) de la tabatière d'or donnée par le roi de Prusse à Voltaire, « bijou sans beauté ».

4. La nièce de Voltaire est, en quelque sorte, l'héroïne de la correspondance de Du Resnel (pp. 23, 25, 26, 27, 28, 29). M. de B. dit des lettres de cette peu gracieuse personne, dont le style ressemblait si peu à celui de son oncle (p. 18), lettres mêlées

lac, Trublet, d'Alembert, Bougainville, le comte de Clermont, l'abbé Des Fontaines [1], Mme du Châtelet [2], Mme Bignon, femme de l'avocat-bibliothécaire, Mme Dupin [3], Mme Du Deffand, etc.

Ajoutons à cette énumération d'intéressantes anecdotes littéraires, de piquantes citations [4], et souhaitons à nos anciens académiciens la bonne fortune d'avoir des biographes qui rajeunissent leur souvenir avec autant de savoir et d'esprit qu'en a mis dans sa notice sur Du Resnel l'aimable doyen des correspondants nationaux de l'Académie des Inscriptions.

T. DE L.

---

aux papiers de Cideville, qu'elles « sont d'une barbarie et d'une incorrection si grossière, qu'on a peine à croire que des lettrés aient eu l'idée de soumettre leurs œuvres à son examen, et qu'elle ait pu composer une comédie qui, paraît-il, fut jouée, la *Coquette punie* ». Il est probable que cette comédie fut retouchée, voire même composée en entier par une main moins inhabile.

1. L'excellent critique déclare (p. 31) que la portion la plus intéressante de la correspondance de Du Resnel est celle qui concerne l'abbé Des Fontaines et la publication de sa traduction de Virgile. Voir surtout (pp. 34 et 35) une lettre non datée à Du Resnel où est rapportée une étrange boutade de l'académicien Lancelot, et une lettre (23 août 1743) de Du Resnel à Cideville, où le censeur parle « du parfait mépris » qu'il a toujours eu pour l'abbé Des Fontaines.

2. Les lettres de la marquise (conservées parmi les manuscrits de l'Académie de Rouen) respirent, dit M. de B. (p. 18) « la raideur, la suffisance et le pédantisme ». Voir (même page, note 1) l'analyse de plusieurs de ces lettres (de 1735 à 1739). La vanité de l'amie de Voltaire prêtait à rire à ses amies. Une d'elles, écrivant à Du Resnel (mai 1738), demandait malicieusement, à propos du portrait de la savante mis en tête d'un de ses livres, si ce désir extrême de *paraître* était *un des fruits de l'étude de Newton*.

3. De même que Du Resnel assistait fidèlement aux petits soupers de Mme Denis, il était un des hôtes les plus assidus du salon de cette Mme Dupin, à laquelle se rattachent le souvenir de J.-J. Rousseau et de George Sand. M. de B. rappelle le fameux passage des *Lettres de lord Chesterfield* où ce singulier père dit à son fils (23 mai 1751) qu'elle avait encore de la beauté « plus qu'il n'en faut pour un jeune drôle comme vous ». Trop pittoresque traduction de l'exclamations virgilienne : *macte... generose puer !*

4. Par exemple p. 32, quand il dit des observations de Des Fontaines sur la *Henriade* : Ces critiques sont bien douces comparées à celle de Joseph de Maistre (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, I, 273) : *Quant à son poème épique je n'ai point le droit d'en parler : car pour juger un livre il faut l'avoir lu, et pour le lire, il faut être éveillé ;* et encore plus à celle de Victor de Laprade : *La Henriade est un abominable poème, tout ce qu'il y a de plus lourd et de plus faux ; un poème postiche, de carton et de laiton et qui ressemble à une épopée comme ces chevaux à balançoires des bazars d'étrennes ressemblent à un cheval de guerre, comme une perruque peut ressembler à la chevelure d'Apollon* (*Correspondant*, 82e vol., p. 873). Me sera-t-il permis d'ajouter — un rapprochement en amenant un autre — que j'ai entendu raconter qu'un de nos plus spirituels académiciens parlant, un jour, d'un de ses confrères, s'écriait avec une plaisante indignation : « *Il est plus ennuyeux que la pluie. Que dis-je ? plus ennuyeux même que la Henriade !.* » Et puisque, nous sommes à l'Académie, ajoutons encore que M. F. Coppée, dans sa réponse au discours de réception de M. de Heredia, a dit : « L'ennui, gardien sévère, veille au seuil de la *Henriade*. »

393. — **Le capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République**, par Émile SIMOND, capitaine au 28e régiment d'infanterie. Paris, Perrin, 1895. In-8°, 295 p. 3 fr. 50.

Le livre de M. Simond est un peu massif et surchargé de détails. Pourquoi faire en plusieurs pages (p. 45-50) l'histoire de la famille de Bouillon? Et, en revanche, pourquoi ne pas insister davantage sur les études celtiques du personnage? L'auteur aurait dû, pour rendre plus lisible et plus agréable un volume qui sera mis entre les mains d'un grand nombre de ses frères d'armes, retrancher toute digression, raccourcir ou supprimer les citations, résumer des documents, bref alléger l'ouvrage et lui donner une allure plus rapide, plus militaire. Il sait beaucoup, il a lu tout l'imprimé sur son sujet et trouvé même de l'inédit; mais il cède trop à l'envie de montrer, d'étaler sa science. Quoi qu'il en soit, il a tiré le meilleur parti des études de ses devanciers et il a réuni sur son héros tous les documents qu'on peut recueillir. Les garnisons où vécut La Tour d'Auvergne, sa campagne de Minorque, son voyage en Espagne, son existence avant 1789, tout cela est minutieusement retracé. Les combats auxquels il prit part dans les guerres de la Révolution, notamment à l'armée des Pyrénées occidentales, sont racontés d'une façon exacte et attachante. Les chapitres consacrés à la mort de La Tour d'Auvergne, à sa tombe, à la translation de ses restes se lisent avec intérêt. Sans doute, l'auteur vante son héros en trop d'endroits, et il aurait dû par instants se contenter de l'exposé des faits sans les accompagner de louangeuses réflexions qui ralentissent le récit et sentent trop le panégyriste; ne dit-il pas lui même (p. 214) que tous les éloges sont superflus? Mais il ne préconise pas La Tour d'Auvergne à outrance. Il n'omet pas de dire que Corret changea très volontiers son nom contre un autre plus célèbre en invoquant une bâtardise et affirma en toute occasion — avant la Révolution — son nom de Turenne. Il va même jusqu'à trouver (p. 99) que la réponse de La Tour d'Auvergne aux officiers qui le pressaient d'émigrer, manque de simplicité — ce qui n'est pas. Il loue et explique très bien le parti que prit La Tour d'Auvergne de ne pas accepter d'avancement pour démontrer que « s'il n'avait pas émigré, c'était bien seulement par patriotisme » (p. 101). Il rectifie des erreurs et prouve qu'on a eu tort de dire « la colonne de La Tour d'Auvergne » et de la nommer « la colonne infernale », puisque la seule colonne infernale qui existe, ne fut pas commandée par La Tour d'Auvergne (p. 158 et 197). Telle quelle — et nous avons fait la belle part à la critique parce que l'auteur ne recevra évidemment de la presse et de ses camarades que des compliments, parce que le critiquer comme nous l'avons fait, c'est lui montrer que nous l'avons lu et que nous l'estimons — telle quelle, la publication de M. Simond est une biographie consciencieuse, solidement composée et digne du brave et loyal soldat, du Bayard de la première République [1]. A. C.

---

1. P. 37 une malencontreuse virgule fait prendre Clapier de Vauvenargues pour deux

394. — **Napoléon et les cardinaux noirs** (1810-1814) par M. Geoffroy DE GRANDMAISON, Paris, Perrin et Cie, libraires-éditeurs, 1895, 1 vol. in-12 de IV-291 pages.

« L'histoire désigne sous le nom de *Cardinaux noirs* les membres du Sacré Collège qui, par scrupule de conscience et par respect des lois ecclésiastiques, s'abstinrent, le 2 avril 1810, d'assister à la cérémonie religieuse du mariage de Napoléon avec l'achiduchesse Marie Louise.

« Dans sa colère l'empereur exila ces treize prélats, confisqua leurs biens, saisit leurs revenus, supprima leurs traitements et leur interdit de porter les marques de la dignité cardinalice. » Ils durent revêtir des vêtements noirs, au lieu de la soutane, du chapeau, de la barrette et des bas rouges. De là l'expression : *Cardinaux noirs*.

Cet épisode est caractéristique, comme le dit fort bien M. Geoffroy de Grandmaison ; j'ajouterai que, si cette page de l'histoire des relations de l'Église et de l'État au commencement du siècle intéresse l'historien, elle s'impose aussi à l'attention du psychologue. Celui-ci pourra mesurer, en lisant avec soin certain document publié par M. Geoffroy de Grandmaison, à quel degré de platitude était tombé, en ce triste temps, je ne dirais pas la cohue des faibles et des flatteurs, mais bien le petit noyau des forts et des vaillants. Ce sont, en effet, les héros de M. de Grandmaison, ce sont les cardinaux noirs qui ont signé l'étonnante lettre d'excuse publiée p. 54. Ce sont eux qui déclarent que « leur opinion a été le résultat de quelque communication confidentielle, ou, *pour ainsi dire, l'effet du hasard !* » Et que dire des réflexions du pape Pie VII lui-même publiées p. 56 ? A la vérité, une conversation peut facilement être altérée par un rapporteur, même désireux d'exactitude.

L'ouvrage de M. de Gr. est le fruit de recherches assez étendues. Mais il est écrit un peu rapidement. Certains points eussent pu être traités plus à fond. Ainsi, l'auteur ne donne aucun renseignement sur la jurisprudence qui faisait la cour de Rome seule compétente en l'espèce [1]. Il est bien loin de connaître tous les travaux récemment consacrés à l'affaire du divorce.

Enfin, les préoccupations militantes dont l'auteur fait montre dans sa préface, ne plairont pas à ceux qui, comme nous, aiment l'histoire pour elle-même. Ils s'alarmeront de la prétention affichée par M. de Gr. de faire servir l'histoire aux luttes contemporaines. Mais, en fait, l'œuvre de M. de Grandmaison ne se ressent pas, autant qu'on pourrait le craindre, de ce vice originel.

P. V.

---

personnages ; — p. 120 lire Lémane et non *Lehman* : — p. 163 l'anecdote de Saint-Just faisant fusiller un lieutenant, son ami intime, est peu véridique ; — p. 171 nous n'aimons guère l'expression « hypnotisés par le sentiment patriotique » ; — p. 195 la comparaison entre Roland et La Tour d'Auvergne nous paraît forcée.

1. « Id quidem nullibi expresse statutum legitur, sed consuetudine introductum est. » (Gasparri, *Tract. de matrim*, t. II, p. 336, n° 1167).

395. — Mazzini. **Lettres inédites de Joseph Mazzini** publiées avec une introduction et des notes par D. Melegari. Paris, Perrin et Cie. 1895. Petit in-8° de 260 pages.

Un conspirateur est d'ordinaire un homme crédule et affairé, qui attend pour le lendemain le triomphe de sa cause et observe avec une curiosité fiévreuee les événements du jour. Les lettres recueillies dans le présent volume [1] nous présentent Mazzini sous des traits fort différents. Le fondateur de la Jeune Italie est un solitaire qui reçoit peu de visites, en fait moins encore (p. 60, 240 et *passim*), qui se soucie à peine des événements présents, nomme à peine une fois dans l'intimité ces hommes d'État contre lesquels il excite ses affidés, n'attend rien de sa génération et pleure sur l'inutilité de sa vie (v. notamment p. 202-203). Pourtant il est bien, comme tout conspirateur, visionnaire et sectaire. Il croit que l'instant de sa mort lui sera révélé longtemps d'avance (p. 44) et qu'il voit, d'ailleurs, assez souvent l'avenir dans ses songes (p. 118); il traite en ennemis les hommes qui n'acceptent pas intégralement ses doctrines; peu importe non seulement qu'ils voient mieux que lui l'état de l'Italie, mais qu'ils aient plus souffert que lui pour elle et vu la mort de plus près : « Faites la guerre, une guerre acharnée à nos hommes de 1821 et de 1831 » dit-il (p. 221). A part un mot relatif à Guerrazzi, jamais une parole d'estime pour les nombreux écrivains italiens qui, sans se mêler aux sectes, travaillaient à relever l'esprit public; s'il parle une fois des martyrs du Spielberg, c'est pour s'indigner de l'épithalame que S. Pellico composa pour le mariage du futur Victor-Emmanuel II avec une princesse autrichienne (p. 252).

Ce n'est pas qu'il manque de tendresse : il chérissait sa famille; il ne s'en tenait même pas là ; car il aimait à la fois deux femmes, une jeune fille et une veuve et ne voulait pas épouser l'une de peur d'affliger l'autre (V. surtout la lettre du 22 juillet 1838). Mais, pour demeurer son ami, il fallait admettre, non seulement l'unité de l'Italie et la substitution du gouvernement républicain à toutes les dynasties qui se la partageaient, mais accepter sa religion qui est une sorte de théophilanthropie. Il éprouve une vive antipathie pour les matérialistes, il n'aime guère plus les catholiques; la croyance en Dieu, à la vie future, ou plutôt à plusieurs vies futures successives, voilà le *credo* obligatoire; pour que ce *credo* ne demeure pas une pure philosophie, il faut une manifestation supérieure qui le proclame; ce sera l'affaire d'un concile des peuples : « Dieu n'a pas permis, dit-il, et ne permettra peut-être jamais que j'en sois l'apôtre. » Mais il croit à l'avènement de cette religion. Ici on reconnaît un genre de naïveté qui lui est commun avec beaucoup d'hommes de son temps et n'a point d'ailleurs disparu ; il sent le besoin d'une religion et il ne comprend pas que qui dit religion dit

1. Ces lettres, adressées les unes à L. A. Melegari, vice-président de la Jeune Italie, les autres à une amie de Mazzini, avaient en partie paru déjà dans des Revues.

foi au surnaturel et dogme s'imposant par voie d'autorité ; il s'imagine qu'une religion nouvelle peut être élaborée au sein d'une assemblée délibérante ; il n'entend pas plus le sens moral que le sens théologique du mot. « Il s'agit de voir si le sang du Christ, fermentant pendant dix-huit siècles dans le cœur de l'humanité, a pu, ou non, lui valoir son émancipation. La foi que je pressens ne brisera pas la croix; seulement elle en fera un signe, non pas de martyre, mais de victoire; elle dira au Christ : Descends, tu as assez souffert ; l'expiation est accomplie; l'humanité peut marcher désormais la tête levée vers Dieu ton père et son père » (p. 108). Qu'est-ce à dire, sinon qu'un jour viendra où la piété n'aura plus que faire de mortifications et de pénitences, tant la vertu sera devenue commode ? Au surplus, ce ne sont pas seulement ces chimères [1] qui caractérisent en lui l'homme de 1830; son style prolixe, enthousiaste, dénué de finesse est bien d'un romantique.

M. D. Melegari n'en a pas moins raison de dire que si Mazzini a commis des fautes et même des crimes, sa vie a été une vie d'abnégation. Je louerai même en lui une autre qualité que tout homme, quelle que soit sa nation, devrait être jaloux de posséder, c'est sa foi dans la supériorité de sa patrie sur tous les autres peuples ; il répète dans cette correspondance le mot qu'il avait dit ailleurs et qui n'est pas, dans sa bouche, d'un catholique mais d'un Italien : « La parole d'unité *mondiale* ne peut-être qu'une parole religieuse et ne peut venir que de Rome » (p. 124). Lorsque les libéraux allemands prétendent que l'Allemagne sauvera le monde, il rappelle que Rome a donné au nord pendant seize siècles la règle de la foi (p. 156-157) ; il ne veut pas davantage laisser à la France le privilège du salut des peuples (p. 187). Le zèle pour le genre humain ne lui fait donc pas oublier le plus pressant de tous les devoirs. Je ne sais même pas s'il ne faut point lui faire un mérite d'avoir songé si tard à enrôler les ouvriers dans la Jeune Italie ; on voit (p. 225-228) qu'il y pense pour la première fois vers la fin de 1839 ; c'était peut-être un scrupule délicat qui l'avait jusqu'alors retenu. Mais, quelques qualités qu'on lui accorde, on se demandera toujours si par ses conspirations il a vraiment servi sa cause.

Charles DEJOB.

---

396. — **Az Olahok tœrténete.** (Histoire des Valaques-roumains), par Paul HUNFALVY, 2 vol. XVI-550 et 556 pages. Budapest, Académie, 1894.

Paul Hunfalvy n'était pas seulement un des plus grands représentants de la philologie finno-ougrienne, il était en même temps un grand ethnographe et peut-être le seul avec Vámbéry que la Hongrie ait possédé

---

1. Mazzini revient à chaque instant à ses théories religieuses (v. notamment p. 57, 115). Byron et G. Sand lui paraissent des auteurs moraux.

jusqu'ici. Son « Ethnographie du royaume de Hongrie » qui a détruit tant de légendes, est devenue classique. De même qu'il n'a pas hésité à proclamer bien haut la parenté ethnique et linguistique des Hongrois avec le pauvre peuple finnois à une époque où le chauvinisme aimait mieux se parer de l'origine turque, de même il a, pendant les vingt dernières années de sa vie, combattu avec les armes de la science, les prétentions des Roumains, prétentions qui commencent dans le domaine de la linguistique, s'étendent peu à peu dans celui de l'ethnographie et aboutissent à l'intransigeance politique. Outre ses nombreux ouvrages et brochures en magyar, H. avait publié en allemand : *Rumænische Deklamation und rumænische Politik* (Ungarische Revue 1881) *Neuere Erscheinungen der rumænischen Geschichtsschreibung* (Vienne, 1886) *Der Ursprung der Rumænen* (*ibid.* 1888) et en français : *Le peuple roumain ou valaque* (Tours, 1880). La *Revue historique* (mai-juin 1895) vient enfin de publier, après une longue attente, sa réponse à l'article de M. Xénopol sur l'origine des Daco-Roumains (*Revue hist.*, nov.-déc. 1891). A la fin de sa vie, il a voulu reprendre toutes ces questions sur la langue et l'origine du peuple voisin et les traiter à fond; malheureusement la mort l'a surpris, le 30 novembre 1891, et ne lui a pas permis d'achever son ouvrage. Un de ses meilleurs élèves, M. Ladislas Réthy, a donné, en deux beaux volumes, l'ouvrage commencé qui va, depuis les temps les plus anciens, jusqu'au commencement du XVIIe siècle. C'est plus que la réfutation de l'ouvrage de M. Xénopol : *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane* dont l'auteur annonce la traduction française; c'est un ouvrage d'érudition de haute valeur où toute polémique blessante est écartée, où l'auteur fait parler les documents historiques et linguistiques seuls, pour établir irréfutablement la faiblesse des raisonnements des Xénopol, Densusianu et Maniu. Comme dans la question politique, le public français n'entendra qu'une cloche : personne ne pourra lire l'ouvrage magyar. Qu'on ne croie cependant pas que tous les savants roumains combattent les opinions de Hunfalvy ou de Rössler (Romänische Studien, Leipzig, 1871). Ainsi le baron Eudoxius Hurmuzaki (Fragmente zur Geschichte der Rumänen, Bucarest, 1878) Gaster, dans le Grundriss der romanischen Philologie, Nadejde, dans sa critique de l'ouvrage de Xénopol, Titu Maiorescu, Moldován et d'autres sont convaincus que la soi-disant origine romaine n'est qu'une belle légende, qu'à partir de 271, l'empereur Aurélien avait retiré de la Dacie l'élément romain et que le territoire devint un lieu de rencontre de peuplades barbares; que la langue roumaine actuelle, quoiqu'elle ait figuré au Congrès des langues romanes à Bordeaux, n'est qu'un amalgame de l'albanais, du bulgare, du slave et du grec et tire son origine des Balkans et non pas de Rome; que la langue des anciens Daces n'existe plus. Mais, comme l'a dit Maiorescu, critique roumain et ancien ministre de l'Instruction publique de son pays : « Dans la voie où s'est engagée la civilisation roumaine, le grand crime c'est le mensonge; mensonge dans les

aspirations, mensonge en politique, en poésie, en linguistique, en un mot dans toutes les manifestations de l'esprit public. »

H. jette un coup d'œil sur la presqu'île balkanique avant la conquête des Romains, puis il expose plus abondamment qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les vicissitudes de ces contrées jusqu'à l'arrivée des Hongrois en Europe. Il détruit les légendes des chroniques que deux historiens du commencement de ce siècle, Sinkay et Major, ont acceptées sans critique et que M. Xénopol suit encore fidèlement. Ensuite il expose l'état de la Valachie sous les Arpad, lorsque les Cumans en occupaient le territoire et nous conduit ainsi jusqu'au règne de Louis-le-Grand de la maison d'Anjou. Dans le second volume, nous trouvons l'histoire de la Valachie du XIVe au XVIIe siècles, partout d'après les documents et les sources les plus authentiques. Les relations des rois de Hongrie avec les chefs valaques, sont surtout mises en lumière. Nulle trace à cette époque d'une question roumaine, ni en politique, ni en religion. On aurait suivi avec plaisir l'exposé des derniers siècles, surtout l'histoire depuis 1848 où la question des nationalités se pose pour la première fois, mais comme Hunfalvy avait déjà exposé ses opinions à ce sujet, on peut facilement deviner quelle eût été la conclusion de son ouvrage. Même inachevés, ces deux volumes sur l'histoire des Valaques prendront une place importante dans l'historiographie magyare. — Un index eût été le bienvenu ; par contre, les notes rejetées à la fin des volumes sont très précieuses ; elles sont au nombre de cinq cent soixante pour le premier et de quatre cent soixante-quinze pour le second volume.

J. KONT.

CHRONIQUE

FRANCE.—A l'occasion du mariage de Mme Betty Ferri avec M. le professeur Pometti, M. Charles DEJOB a publié *Quelques réflexions à propos de l'histoire de l'enseignement mutuel en Italie* (in-8, 35 p.). Il montre que l'enseignement mutuel se recommande à l'attention et que si les moniteurs ne pouvaient efficacement suppléer les maîtres que pour distribuer des connaissances absolument élémentaires, ces connaissances étaient les plus indispensables et qu'après tout on reviendra peut-être un jour à ce mode d'enseignement qui, entre autres avantages, avait celui de ne pas coûter cher. Il rappelle quel fut l'empressement de l'Italie à faire l'essai de cet enseignement, cite les noms des promoteurs de ces écoles qui tous appartenaient à la plus haute classe, et rend un hommage mérité à des philanthropes comme Confalonieri, Capponi, le marquis Tempi, etc., etc. « Ils ne croyaient pas travailler pour « leur caste » en travaillant pour le peuple, et leur dévouement n'a été fécond que parce qu'il a été désintéressé. Certes, il serait absurde de prétendre que l'abnégation ne se rencontre pas aussi dans les rangs du peuple. Mais il est permis de rappeler plus particulièrement au devoir la classe que, de nos jours, on morigène le moins... L'erreur capitale de notre siècle consiste à croire qu'on pourrait supprimer la misère et que, par égoïsme, on ne la supprime pas. La tâche essentielle des publicistes devrait donc être

de réfuter cette double assertion qui pourrait bien conduire ou par une guerre sociale ou par des lois désastreuses à la ruine universelle ; et, pour cela, il suffirait d'établir par le raisonnement que le pouvoir des classes dirigeantes se borne à soulager la misère, à favoriser le travail, et, par les faits, qu'il y a longtemps qu'elles se sont avisées des devoirs qu'on leur reproche de méconnaître ».

— La *Société des études italiennes* a reçu jusqu'à ce jour cinq cents adhésions.

— Le 21 juillet 1895, Valenciennes a fêté par un grand cortège historique le centenaire du décret de la Convention qui déclarait que la ville avait bien mérité de la patrie. Le programme de ce cortège a inspiré à M. Paul Membré plusieurs articles qui parurent dans l'*Impartial du Nord* et qu'il recueille aujourd'hui sous le titre : *La Marche du Centenaire, notes historiques pour le cortège du 21 juillet 1895* (Valenciennes, Lemaître, 1895. In-8°, 112 p.) M. Membré dit lui-même que cette plaquette ne renferme qu'une suite de petites études historiques plus ou moins reliées entre elles et qui ne forment pas une œuvre d'ensemble. Mais il s'est préoccupé d'être clair et exact, et il a soigneusement consulté les ouvrages sur le sujet, les rapports et relations du temps, la *Défense nationale dans le Nord* de MM. Foucart et Finot et surtout le *Valenciennes* de M. A Chuquet. Grâce aux articles de M. Membré et à ses notices sur les principaux personnages du cortège, la marche historique a eu, paraît-il, un succès très vif, et en outre, M. Membré a obtenu qu'une plaque commémorative fût posée sur la maison de Ferrand qui commandait la ville en 1793. — P. 13 lire Pelé au lieu de *Pelez*; p. 25. La Noue ne fut pas condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et ne monta pas sur l'échafaud ; p. 27 l'affaire du camp de César et l'arrestation de Kilmaine sont inexactement rapportées; p. 44 lire Calandini au lieu de *Galundini*, et p. 45 Elphin au lieu de *Dolphin*; p. 65 le mot sur Beaurgard « général de deux jours » est de Tholosé, et non de Ferrand ; p. 74 lire Marescot au lieu de *Marescaut*.

— M. G. Dottin a publié à part les *Lettres d'un conscrit de 1813* qu'il avait données dans la Revue bretonne *l'Hermine* (Rennes, impr. Simon. In-8°, 19 p.). Ce conscrit est le grand-père maternel de l'éditeur, N. F. Pourcelle, né en 1789 et mort en 1858 à Breteuil où il a été juge de paix pendant vingt-sept ans. Entré au service en 1812 et inscrit au 155e régiment de ligne, et successivement caporal, fourrier, sergent, sergent-major, proposé pour le grade de sous-lieutenant, Pourcelle fut rayé des cadres pour cause de maladie en 1814 et envoyé en congé dans ses foyers. Il raconte dans ses lettres l'échauffourée de Malet (il faisait partie du détachement de la cohorte qui accompagna le conspirateur chez Hullin), la bataille de Lützen, la façon dont il fut fait prisonnier en avant de Hanau et comment il réussit à échapper.

ITALIE. — Parmi les dialogues métaphysiques que l'illustre Terenzio Mamiani publia en France durant son exil, il s'en trouve un qui a pour titre *Lo Spedalieri* : M. Giuseppe Cimbali vient de le réimprimer (Rome, Bocca, 3 fr.). Spedalieri était un philosophe italien qui, de concert avec Pie VI, entreprit de défendre le catholicisme contre les attaques de Fréret et de Gibbon et de prouver que l'esprit de la religion s'accorde avec la liberté. M. Cimbali, qui depuis près de dix ans travaille à le remettre en lumière et qui va avoir le plaisir de lui voir ériger une statue, s'exagère la portée de l'œuvre de Spedalieri; mais il est certain que cette œuvre a fait du bruit en son temps et les notices étendues dont il accompagne sa réimpression du dialogue précité sont curieuses.

SUISSE. — Le XXIXe fascicule du *Schweizerisches Idiotikon, Wœrterbuch der schweizer-deutschen Sprache*, que MM. Fr. Staub, L. Tobler, R. Schoch, A. Bachmann et H. Bruppacher publient à la librairie Huber, de Frauenfeld, vient de paraître.

Il contient les mots compris entre *leckete* et *(use)lân*, p. 1249-1408, et l'on y remarquera surtout les articles sur *lamp-lump*, *land*, *lassen*, et les nombreux composés de ces trois termes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 juillet 1895.

M. Wolfgang Helbig, associé étranger, envoie deux photographies destinées à être jointes au mémoire qu'il a adressé à l'Académie et dont il sera rendu compte dans une des prochaines séances.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Dieulafoy expose qu'au cours des études qu'il poursuit sur David et la société israélite, il a été conduit à rechercher les causes originales du prophétisme et de son influence sur le peuple. Saül, un prophète dans le sens réel du mot, n'était pas un esprit éminent, mais les débuts de sa carrière et sa mort témoignent d'une âme fière. Poutant, il eut une existence partagée entre l'abattement et la colère, et faillit compromettre les destinées de la monarchie naissante. Un pareil désaccord s'expliquera quand on aura reconnu l'identité et la véritable nature des accès où tombaient ce monarque et les voyants. Saül et les prophètes étaient, en réalité, des névropathes chez qui la névrose revêtait les caractères de ces épidémies de grande hystérie dont l'histoire offre, à diverses reprises et à des siècles de distance, des exemples si frappants. M. Dieulafoy emprunte d'abord à la Bible la description des crises mystiques que se procuraient les voyants, puis il énumère les épidémies de grande hystérie, depuis la chorée ou danse de Saint-Guy et le tarentisme, qui sévirent au XIVe siècle, en Allemagne et en Italie, jusqu'à la possession de Jaca qui se renouvelle chaque année dans le nord de l'Espagne, à l'occasion de la fête de sainte Orosie, patronne de la ville. Ces premières comparaisons montrent que, dès l'époque de Samuel, la grande hystérie de forme contagieuse régnait chez les Hébreux. Elle était, d'ailleurs, atténuée et, comme la majorité des épidémies ultérieures, consécutive à une surexcitation religieuse et à une dépression physique et morale occasionnée par des fléaux et de longues privations. Les versets consacrés d'une manière spéciale aux crises de Saül confirment ces conclusions et les précisent. C'est, tour à tour : l'initiation du monarque aux pratiques du prophétisme, ses fureurs calmées par les sons de la harpe, comme les crises de chorée, de tarentisme et les colères des démoniaques sont atténuées par des concerts de flûte ou de viole ; sa singulière attitude après la mort de Goliath ; son désir opiniâtre de tuer David, puis son fils aîné, Jonathas, et enfin la condamnation et le massacre des lévis de Nob répondent encore au délire et à la manie homicide des démoniaques. On relèvera plus tard la scène de contagion si curieuse et si bien décrite où succombent, tour à tour et par trois fois, les émissaires royaux et Saül lui-même. L'accès du maniaque reproduit exactement les prodromes et les phases chroniques d'une attaque en parfait accord avec la grande hystérie de forme démoniaque (hystéro-démonopathie) dont Saül était atteint. Il résulte de ces constatations que Saül eut d'abord des crises passagères coupées de longs répits ; puis le mal s'aggrave, les accès se rapprochent, et dès lors il n'a plus la responsabilité de ses actes, il côtoie la folie et subit la domination d'une idée fixe, même dans les périodes de rémission. Une simple blessure à son amour-propre suffit pour déchaîner sa haine, et, aveugle dans sa fureur, il s'acharne à poursuivre les provocateurs inconscients de sa colère. Outre les lumières qu'elle jette sur le prophétisme, cette enquête grandit David en ce qu'elle permet de porter un jugement décisif et tout à sa gloire sur ses rapports avec Saül. Elle témoigne aussi combien la Bible reste sincère en face d'un roi, dont elle ignore le mal, et sa victime, dont elle n'exalte ni la générosité ni la longue patience, et elle atteste en cela la valeur historique des chapitres consacrés au fils d'Isaïe. Enfin, elle montre les causes matérielles de la multiplication si rapide des voyants et de leur influence considérable sur le peuple. Si on fait abstraction du côté religieux, ces causes tenaient, pour une large part, aux caractères pathologiques du prophétisme et à la forme contagieuse, qui prédisposaient les esprits quand ils ne les dominaient pas.

M. Salomon Reinach présente une statuette de bronze de Minerve, de style grec archaïque, récemment découverte près des Dardanelles et acquise par le musée de Constantinople. Cette statuette reproduit un type dont on ne connaissait encore qu'un seul exemple dans la statuaire, mais qui est celui d'un colosse de bronze décrit par l'historien Nicétas et détruit à Constantinople en 1203. M. Reinach donne des raisons pour croire que ce colosse était la Minerve du célèbre temple de Lindos, à Rhodes. Ce type archaïque se transforma à l'époque de Phidias, mais sans que la

tradition fût brusquement interrompue. On en discerne encore l'influence dans la Minerve en or et en ivoire du Parthénon, comme aussi dans la Minerve colossale dite Promachos, œuvre de Phidias sur l'Acropole. Suivant M. Reinach, nous aurions conservé une copie exacte de cette dernière statue dans une figurine de bronze découverte près de Coblentz et achetée par le musée de Boston.

M. Valois fait une lecture sur l'origine du titre de *roi très chrétien* attribué aux rois de France. Les uns ne le font dater que du règne de Louis XI; les autres le font remonter au baptême de Clovis. La vérité se trouve entre ces deux opinions extrêmes. En tant que titre héréditaire exclusivement réservé aux rois de France, cette formule remonte à la fin du XIVe siècle, probablement aux dernières années du règne de Charles V. Mais, bien plus anciennement, ce même titre a été décerné par l'Église aux souverains de la France comme un éloge individuel. Ce fait est particulièrement fréquent sous Pépin le Bref et sous Charlemagne, puis sous Louis le Jeune et sous Philippe-Auguste.

Séance du 26 juillet 1895.

L'Académie désigne M. Wallon, secrétaire perpétuel, pour la représenter aux fêtes du centenaire d'Augustin Thierry, qui auront lieu à Blois le 10 novembre prochain, sous la présidence de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

M. Müntz remarque qu'une exposition récemment organisée à Berlin et une savante monographie publiée par M. le Dr Lessing ont appelé l'attention sur les épées d'honneur ou épées bénites, autrefois distribuées par les souverains pontifes. On a vu reparaître à cette occasion l'épée qui fut offerte, en 1460, par Pie II au marquis Albert-Achille de Brandebourg et qui sert, de nos jours encore, au couronnement des rois de Prusse. M. Müntz, revenant sur de précédentes études, communique une série de notes inédites sur une institution qui a tenu, à côté des roses d'or, une place considérable dans les cérémonies de la Cour pontificale. Il montre que, dès le règne d'Urbain V (1365), l'épée était solennellement remise, chaque année, le jour de Noël, à quelque prince ou grand seigneur ayant bien mérité de la papauté. La richesse des armes varia naturellement beaucoup. En 1365, l'épée, le ceinturon et le chapeau offerts au duc d'Anjou ne coûtèrent pas moins de 324 florins d'or (soit une vingtaine de mille francs de notre monnaie). Au début du XVe siècle, la dépense n'atteignit plus guère que 80 florins. Sous Alexandre VI, elle remonta à 250 florins, et, sous Paul III, à 340 florins. Lorsque l'épée était expédiée au loin, — et c'était le cas le plus fréquent, — on y joignait un bref relatant les titres du destinataire à cet honneur insigne et l'incitant à de nouveaux efforts en faveur du Saint-Siège. Les inscriptions gravées sur la lame de l'épée étaient à l'avenant. C'étaient d'ordinaire des variantes de ce verset du second livre des Macchabées : *Accipe sanctum gladium ... in quo dejicies adversarios populi mei Israël*. Le bref adressé par Jules II au cardinal de Médicis, chargé de remettre l'épée au vice-roi de Naples (le porteur fut le futur cardinal Bibiena) contient des détails importants sur les conditions dans lesquelles cette distinction était accordée. On y voit que le pape désignait le titulaire, d'accord avec le Sacré Collège, et que, d'après une tradition déjà fort ancienne, les rois, ducs ou marquis devaient seuls entrer en ligne. Si Jules II dérogea à cet usage, c'est que, cédant à ses instincts belliqueux, il voulait exciter le zèle du capitaine de la Ligue Sainte contre le roi de France Louis XII, qu'il n'hésita pas à traiter d'ennemi de l'Église et de schismatique. Quoique la richesse des épées d'honneur ait été de bonne heure, pour elles, une cause de mutilation ou de destruction, M. Müntz a été assez heureux pour en retrouver une vingtaine, dispersées dans les musées publics ou les collections particulières de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Angleterre. Une lame aux armoiries de Léon X a figuré, en 1889, à l'exposition militaire de l'esplanade des Invalides. Les archives du Vatican font connaître les noms des orfèvres qui ont exécuté les armes distribuées pendant la première moitié du XVIe siècle. Grâce à la série des *Introitus et Exitus*, M. Müntz a pu établir que les épées d'Edimbourg, du musée de Vienne et de la bibliothèque de Zurich, sont sorties de l'atelier d'un artiste de Sutri, Dominicus, attaché à la cour de Jules II comme orfèvre pontifical. Sous Léon X, un autre orfèvre, Sanctus Cole, eut le monopole des commandes. Paul III, de son côté, s'adressait de préférence au Romain Franciscus de Valentinis. L'épée d'honneur et le chapeau ducal ont été donnés pour la dernière fois en 1825, et c'est un prince français, le duc d'Angoulême, qui en a été le dernier titulaire. Néanmoins, ces insignes continuent à figurer périodiquement dans les cérémonies de la cour de Rome. Pendant la vigile de Noël, et le jour même de Noël, ils sont exposés dans la chapelle papale, à droite de l'autel. Ils y rappellent un usage séculaire, intimement lié aux fastes artistiques de la papauté et qui a produit une longue série de chefs-d'œuvres de fini ou de goût.

M. Léopold Delisle communique ensuite une notice sur un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, qui passe pour renfermer la *Chronique de Gérard*

de Frachet. Mais la chronique contenue dans ce manuscrit est, en réalité, l'œuvre d'un dominicain de Parme, qui l'a rédigée vers l'année 1320. Ce n'est qu'un abrégé de l'*Histoire de Ptolémée de Lucques*, dépourvu de valeur. Toutefois, les notes marginales et la continuation que l'auteur a ajoutées présentent de l'intérêt pour l'histoire de la ville de Parme. Le manuscrit de Venise est le manuscrit original; beaucoup de morceaux y sont écrits de la main de l'auteur.

M. Victor Waille, professeur à l'École des lettres d'Alger, communique dix-sept photographies et dessins résumant les résultats obtenus à Cherchell (ancienne capitale de la Mauritanie) pendant l'année courante, au cours des fouilles qu'il y poursuit sous le patronage du comité des travaux historiques, avec le concours du capitaine Sordes et du lieutenant Perrin. Le butin de la dernière campagne est digne d'attention. Outre le déblaiement d'une basilique, on a découvert une statuette de Diane, une colossale statue d'orateur, une tête de roi, une tête de femme du Ier siècle, plusieurs statues de femmes drapées, des sculptures sur terre cuite, un plat chrétien, des monnaies africaines, deux cornalines gravées, un grand camée de verre représentant Hercule casqué d'une peau de lion, un vase d'argent, une bague d'or, une soixantaine d'objets de bronze, deux brillantes mosaïques représentant, l'une, des scènes maritimes (hippocampe, homard, étoile de mer, murène, pieuvre, poissons, etc.), et l'autre, deux paons affrontés séparés par un vase, etc. Ces fouilles ayant été effectuées avec le bienveillant concours du général Swiney, par les détenus de l'atelier n° 1, M. Waille insiste sur l'importance des services rendus, depuis dix ans, par cet atelier militaire à l'archéologie et aux collections publiques, et sur ceux qu'il peut rendre encore, et il exprime le souhait que cet atelier soit maintenu à Cherchell, au moins pendant quelque temps, au cas où des raisons majeures n'exigeraient pas son transfèrement immédiat dans une autre localité.

Séance du 2 août 1895.

M. Maspero, président, annonce la mort de M. Joseph Derenbourg, membre titulaire depuis l'année 1871, et lève la séance en signe de deuil.

Séance du 9 août 1895.

M. Héron de Villefosse communique trois photographies représentant, sous différents aspects, une statuette en ivoire trouvée par le R. P. Delattre, au mois de juillet dernier, dans les fouilles qu'il a exécutées à Carthage. Cette statuette, haute de 13 centimètres, est intacte et a été sculptée dans un cylindre d'ivoire qui a presque entièrement conservé sa forme. Elle représente une femme coiffée à l'égyptienne et vêtue d'une longue robe; le cou est orné d'un collier; les bras sont raides et collés au corps; les mains réunies sur la poitrine soutiennent les seins qui sont à peine indiqués. Sur le reste du cylindre qui forme la robe, l'artiste a ciselé trois longues bandes quadrillées qui tombent, l'une dans le dos, les deux autres sur les côtés de la statuette. Par dessus ces bandes, à la hauteur des reins, passe une ceinture dont les deux extrémités croisées pendent en avant, s'écartant à droite et à gauche. Le bas de la robe est orné d'une frange. Les pieds ne sont pas indiqués. La manière dont cette femme, ou plutôt cette déesse est vêtue, fournit un des rares exemples du costume carthaginois. Elle offre aussi certaines analogies avec une statuette du Louvre citée par M. Perrot dans son volume sur Chypre et la Phénicie. Le cylindre d'ivoire est creux; le bord inférieur est percé de quatre petits trous qui semblent avoir servi à fixer la statuette sur un morceau de bois. Cette figurine formait probablement le manche d'un miroir. On a trouvé, en effet, dans la même tombe un miroir en bronze avec plusieurs objets de parure : un pendant en or à croix ansée, une bague sigillaire, trois anneaux d'argent et les débris d'un bracelet orné du scarabée sacré et de palmettes. La statuette du Louvre est plus fine et plus soignée, mais la statuette de Carthage a le mérite d'être tout à fait complète. La tête de la déesse, qui manque dans l'exemplaire de Chypre, a été copiée sur un modèle égyptien et semble avoir été exécutée sur un morceau séparé. Le geste des deux figurines est le même; elles sont habillées d'une façon identique, avec une longue robe retenue par une ceinture. Il paraît probable que celle de Chypre était surmontée d'une tête analogue à celle de la statuette de Carthage : la section très nette qui existe à la partie supérieure de la figurine du Louvre permet de supposer que la tête avait été sculptée à part. — Dans son voyage d'essai, le « Chili », de la flotte des Messageries maritimes, a amené à Bizerte les administrateurs de la Compagnie et de nombreux invités, qui ont visité Carthage et ont témoigné de l'intérêt pris par eux aux collections du musée et aux fouilles en remettant au R. P. Delattre le produit d'une généreuse souscription destinée à la continuation de ses recherches. — M. Heuzey fait observer qu'une petite partie du

visage et de la coiffure de la figurine de Carthage subsiste encore. L'ensemble et surtout l'ample tunique ajustée à la manière ionienne indiquent un style égypto-phénicien déjà perfectionné par l'influence de l'art grec. La forme cylindrique de ces figures d'ivoire est due à la forme originelle de la dent d'éléphant dans laquelle elles ont été sculptées.

M. Henri Weil entretient l'Académie d'un quatrième hymne découvert dans les fouilles de Delphes. C'est un péan en l'honneur de Dionysos, qui date du dernier tiers du IV[e] siècle avant C. Il est donc antérieur aux hymnes précédemment mis au jour. Il se distingue aussi par son intérêt historique; mais il est dépourvu de notation musicale. Les premières strophes roulent sur l'histoire du dieu; les strophes suivantes sont toutes d'actualité. D'autres documents épigraphiques récemment découverts attestent qu'on travaillait à la reconstruction du temple de Delphes pendant tout le IV[e] siècle. On voit ici que ces travaux reçurent une vive impulsion, après la fin de la guerre Sacrée contre les Phocidiens qui avaient pillé les trésors du temple. Le poète prévoit le jour où sera inauguré un sanctuaire resplendissant d'or, désormais à l'abri des profanations, et il proclame heureuse la génération qui aura accompli cette œuvre. Organe des prêtres de Delphes et du conseil amphictyonique, dirigé alors par les princes macédoniens, il prône l'idée panhellénique et la politique des nouveaux chefs de la Grèce. Le *Bulletin de correspondance hellénique* donnera le texte de ce plan avec les restitutions et le commentaire de M. Weil.

M. le docteur Hamy résume un mémoire manuscrit envoyé à l'Académie par M. Dumoutier, inspecteur de l'enseignement au Tonkin, et consacré à l'examen d'une inscription antique découverte à Temiya, dans l'île d'Yéso. Cette inscription a déjà été publiée, mais d'une manière incomplète, par le capitaine Lefèvre. M. Dumoutier en a pris une nouvelle copie moins imparfaite; il rapproche les lettres les mieux conservées de celles qui se trouvent sur les poids de métal employés comme monnaie sous certaines dynasties chinoises fort anciennes; et, comme la grotte où l'inscription est gravée, est en rapport intime avec une station archéologique où abondent les antiquités Aïnos, il se demande si elle n'a pas eu pour objet de rappeler les relations de quelque ancien navigateur chinois avec les primitifs habitants d'Yéso.

M. Th. Homolle commence la lecture d'un mémoire sur les diverses reconstructions ou modifications du temple de Delphes.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N 37-38 — 16-23 septembre — 1895

---

397. — **The Book of Joshua**, critical edition of the hebrew text, printed in colors, exhibiting the composite structure of the book, vith notes by W. H. Bennett, M. A., prof. of O. T. languages and literature Hackney and New colleges, London, etc... Leipzig, J.-C. Hinrichs; 1895; grand in-8°, pp. 32.

397. — **The Book of the Prophet Jeremiah**, critical edition of the hebrew text arranged in chronological order with notes by C.-H. Cornill, D. D., prof. in the university of Koenigsberg. Leipzig, Hinrichs, 1895; grand in-8°, pp. 80.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler, à propos d'un précédent fascicule, le plan et le mérite de la collection à laquelle appartiennent ces deux volumes, et nous avons dit pourquoi il ne convenait pas d'en faire ici la critique. Nous nous bornerons donc, comme nous l'avons fait pour les fascicules antérieurs, à exposer les résultats auxquels les éditeurs ont été conduits par leur étude du texte sacré.

I. — Le livre de *Josué* nous présente des fragments de tous les documents qui se rencontrent dans l'Héxateuque, c'est-à-dire le récit prophétique, le deutéronomiste et le code sacerdotal. La *Narration prophétique* (JE) a été compilée vers l'an 640 par un rédacteur (R^{JE}) qui l'a tirée de deux sources indépendantes : le document *judaïque* (J) représentant la tradition du royaume du Nord et le document *éphraimitique* (E) d'un siècle postérieur, qui représente la tradition du royaume du Sud [1]. On a cru pouvoir pousser plus loin les investigations critiques et distinguer les sources mêmes des deux documents originaux. On a cru reconnaître des parties plus anciennes dans J (= J^1) aux-

1. A JE et à son rédacteur appartiennent : II, 1-9, 17; IV, 20; V, 13-VI 1; VII, 2-6, 8-24*a*, 25*a*, *c*, 26 *a*, *c*; IX, 11*b*, 22, 23, 24*b*, 27*a*, *c*; XIII, 1; XVI, 1-4, 10; XVII, 1, 2, 8, 9*b*; XVIII, 2, 3*a*, 4-6, 8-10, 11*b*; XIX, 9.

quelles on assigne pour date l'an 850 environ [1], et d'autres (= J^2) plus jeunes [2]. De même, dans E, on distingue les éléments anciens (E^1, v. 750) [3] et les éléments plus récents (E^2; v. 650) [4]. — Les éléments *deutéronomistes* (D^2) [5] ont été ajoutés à la narration dans la seconde moitié de l'exil (560-540), et plus tard encore on y a joint des parties empruntées au *Code sacerdotal* (rédigé en Babylonie postérieurement à l'an 500) [6] et même aux plus jeunes éléments de ce document (440-400) [7].

II — Le Livre de *Jérémie* est beaucoup plus simple dans sa structure. On n'a même pas eu besoin de recourir à la diversité des couleurs pour exposer les différentes sources. Le texte a été disposé selon l'ordre chronologique. — Il est divisé en trois sections. La première comprend : 1° les discours prononcés pendant les vingt-deux premières années du ministère prophétique de Jérémie (626-604) [8]; 2° les discours prononcés pendant les dernières années du règne d'Éliacim, et sous ceux de Jéchonias (597) et de Sédécias (596-586) [9]; 3° les discours postérieurs à la ruine de Jérusalem (juillet 586) [10]. Un appendice contient les discours

---

1. Ce sont : V, 2-4, 9; X, 12-14 *a*; XIII, 13; XV, 14-19, 63; XVI, 10; XVII, 11-18; XIX, 47.

2. Savoir : II, 12-14, 18-22; III, 1, 5-7, 19; IV, 9, 10 *a*, 11; VI, 3, 10, 11, 15, 21-23, 26; VIII, 1*a*, *c*, 3-9, 14, 17, 19 *a*, *c*, 20, 22, 23, 29; IX, 3-7, 12, 13, 16.

3. Ce sont : VI, 5, 7*a*, 20.

4. Ce sont : I, 1, 2, 11; II, 15, 16, 22-24; III, 2, 3; IV, 2, 3; III, 8, 12-17; IV, 1, 4-8, 15-18; VI, 4, 6, 7*b*-9, 12, 13, 16*a*, 24*a*, 25; VII, 7; VIII, 11, 12, 15, 16*b*, 17, 20*b*, 21, 23-26; IX, 3, 8, 9, 11, 15*a*; X, 1*a*, *c*, 3, 8, 10*a*, 11, 15-24, 26, 27; XI, 1, 4, 5, 7*a*, 8*a*, *c*; XIX, 49-50; XXIV, 1*a*, *c*, 2*a*, *c*, *e*, 3-11*a*, 12, 14-25, 26*a*-30, 32, 33.

5. Ce sont : I, 3-9, 11*b*-18; II, 10, 11; III, 7, 10 *b*; IV, 12, 14, 21-25; V, 1, 4, 5; VI, 2*b*, 15*e*, 24*b*, 27; VIII, 1*b*, *d*, 2, 7*b*, 27, 30-35; IX, 1, 2, 9*b*, 10, 24, 25; X, 1*b*, 8, 12*b*, 14*b*, 19*b*, 25, 28*b*-43; XI, 2, 6, 8, 9-12, 14-23; XII; XIII, 2-12, 14; XIV, 6-15; XVIII, 3*b*, 7; XXI, 41; XXII, 8; XXIII, 1-16; XXIV, 1*b*, 2*b*, 5*b*, 11*b*, 13, 24*b*, 31.

6. Ce sont : III, 4; IV, 10*b*, 13, 19; V, 4*b*, 6, 7, 10-12; VI, 3*b*, 23*b*; VII, 1, 24; XI, 13; XIII, 15-28; XIV, 1-5: XV, 1-12, 20-61; XVI, 5-8; XVII, 1, 3-7, 9 *a*, 10; XVIII, 1, 11-28; XIX, 1-8, 10-46, 48, 51; XX, 1-9; XXI, 1-40; XXIV, 26.

7. Ce sont : IX, 17-21; XIII, 30-32; XV, 13; XXII, 9-34.

Dans cette analyse déjà si complexe, il n'a pas été tenu compte des mots isolés qui sont supposés n'avoir pas appartenu primitivement au verset dans lequel ils se trouvent.

8. Ce sont : I, 1-19; II, 1-13, 18-36; III, 1-5, 19-25; IV-VI; III, 6-16; XI-XII, 6; XVIII; VII-IX, 21; X, 17-24; XXV, 1-29; XLVI, 1-12; XLVII, 1-7: XLVIII-XLIX, 33. — Les passages considérés comme gloses et rejetés comme tels au bas des pages sont les suivants : I, 3; IV, 1, 2, 10; V, 20-22; III, 17, 18; X, 25; XXV, 4-6, 12-14, 30-38; XLVIII, 21-24, 26-27, 29-34; 44-47.

9. α) XIV; XV, 1-10, 15-21; XVI; XVII, 1-4, 14-18; XII, 7-17; XXXV, 1-19. Gloses : XV, 11-14; XXV, 15, 16. — β) XIII.-γ) XXIV, 1-10; XXXIX, 1-15, 21-32; XLIX, 34-39; XXII; XXIII; XXI; XX, 14-18, 8-12; XXXII, 1, 2, 6-44; XXXIII, 1-13, XXIII, 7, 8. Gloses : XXIX, 2, 16-20, 22-31; XXIII, 19-20; XXI, 11-12; XX, 13; XXXII, 1-5, 17-23; XXXIII, 2, 3, 11, 14-26.

10. XXX, 1-9, 12-21; XXXI, 1-9, 15-34, 38-40; XLVI, 13-26. Gloses. XXX, 10-11, 22-24; XXXI, 10-14, 35-37; XLVI, 27-28.

dont la date n'a pu être déterminée avec certitude [1]. La deuxième section renferme les chapitres biographiques concernant la vie de Jérémie [2] écrits, par un auteur évidemment bien informé, postérieurement à la mort du prophète (arrivée peu après 686); la troisième contient certains passages qui ne paraissent pas pouvoir être rangés dans les deux précédentes [3].

Tout en rendant hommage aux efforts des éditeurs pour améliorer le texte et sans contester les différentes sources dont l'existence est manifeste, nous pensons cependant que la prétention d'en faire le départ avec une telle précision — surtout dans le livre de Josué, — les a conduit en plus d'une circonstance à des hypothèses fort hasardées.

J.-B. CHABOT.

---

399. — **Griechische Schulgrammatik** von Pr. D. Bernhardt GERTH, Vierte Auflage. Leipzig, Freytag, 1895. 1 vol. in-8o de IV-247 pp. Prix : 1 m. 80.

Ce n'est pas un petit mérite pour un ouvrage scolaire que d'être clairement disposé et joliment imprimé. Cet avantage extérieur ne manque pas à cette grammaire ; pourtant le mélange des caractères grecs, latins et gothiques fatigue l'œil à certaines pages. Le double index est commode et suffisamment complet ; on voudrait de plus une table des matières. Pour le fond, cette grammaire est un abrégé de Curtius, et dans la quatrième édition l'auteur a seulement ajouté quelques remarques sur le dialecte d'Hérodote. Certaines nouveautés devraient bien pénétrer aussi dans nos grammaires à nous, par exemple le choix de παιδεύω au lieu de λύω comme paradigme de la conjugaison. — Bien que nous soyons en présence d'un livre élémentaire, le principal reproche à faire à M. Gerth est d'avoir été incomplet : il y a des choses qu'il faut apprendre dès le début. Tels sont certains détails d'accentuation, et surtout celle de ἐστίν. En revanche on trouve ailleurs des allusions à des théories que ne peuvent connaître les élèves : l'expression de *perfectum praesens* (p. 50) leur est inintelligible, et la dénomination de temps *forts* et *faibles*, introduite par Curtius à cause de sa théorie des auxiliaires, devait être rejetée. Dans la syntaxe il y a surtout à signaler des omissions : l'expression τὸ καὶ τό, l'emploi de ὅς comme interrogatif indirect ; l'attraction de οὐδεὶς ὅστις οὐ. La syntaxe des cas est vraiment trop abrégée, et les questions de lieu et de temps devraient être groupées

---

1. Savoir : II, 14-17 ; IX, 22-25 ; XII, 4 ; XVI, 19-20 ; XVII, 5-13. Glose : XVII, 12.

2. XIX, XX, 1-6 ; XXVI ; XXXVI, XLV, 1-5 ; XXVI ; XXVIII ; LI, 59-64 ; XXXIV, 1-7 ; XXXVII, 5-10 ; XXXIV, 8-22 ; XXXVII, 4, 11-21 ; XXXVIII ; XXXIX, 15-18, 14 ; XL, 6-XLIV, 28. Gloses : XXVII, 7, 41, 60, 62 ; XXXVII, 1, 2 ; XLIV, 29-30.

3. Savoir : X, 1-16 ; XVII, 19-27 ; XXXIX, 1-12 ; XL, 1-5 ; L-LII ; Glose : XXXIX, 13.

autrement que dans un appendice. Ailleurs on demanderait un supplément d'explication, par exemple sur ἵνα avec l'imparfait (sens propre : *moyen par lequel*, c'est-à-dire : *car dans ce cas*). Enfin l'étude des particules, que les élèves sont si portés à négliger, devait être plus complète et plus précise ; il n'y a rien de bien exact sur καὶ μήν, καὶ δή, καὶ δὴ καί et même sur γε. En résumé, le livre est bon ; les choses y sont clairement exprimées : mais l'esprit en est peut-être trop empirique [1].

P. Couvreur.

---

400. — Publications de la Société des études juives. **Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme**, réunis, traduits et annotés par Th. Reinach. Paris, Leroux, 1895 ; xxii-375 pp. grand in-8.

M. Théodore Reinach a déjà rendu un grand service à l'histoire de sa race en publiant son petit manuel. Écrit, je crois, pour les écoles israélites de langue française à la prière d'un rabbin, ce livre a été utile à plus d'un d'entre nous. Maintenant il nous fournit, pour la période ancienne, l'ensemble des textes des auteurs classiques. Ce recueil est aussi le bienvenu. Il comporte deux parties, mélangées intimement : une partie apologétique et une partie scientifique. De la première, nous n'avons rien à dire. La seconde est telle qu'on pouvait l'attendre de M. Théodore Reinach. Les textes sont excellents, quoique les éditions où il les puise soient rarement citées ; les traductions m'ont paru exactes ; enfin les notes contiennent, non seulement ce qu'on cherche, mais bien des observations nouvelles. On pourrait cependant critiquer deux détails en ce livre. D'abord le mélange des textes qui y rentrent et de ceux qui devraient en être exclus est fait pour égarer. Deux comptes rendus, signés de théologiens éminents de France et d'Allemagne, ont de fait annoncé au public que la série des textes commençait à Hérodote ; or, M. Reinach démontre très bien que ce passage d'Hérodote ne vise pas les Juifs, pas plus que le second, du même auteur, pas plus que le troisième, de Chérilos. Le premier témoignage certain est dû à Aristote et relatif à la mer Morte. Mais on peut être distrait

---

1. P. 47. ἔνθα relatif, à la question *quo*, est poétique ; on n'accentue jamais ὥς en prose ; p. 49 lire, Vau pour Bau ; p. 52, à la 1re p. de l'actif, l'opt. n'a pas la désinence des temps secondaires ; les diphtongues ευ et même ει s'augmentent probablement toujours en attique ; p. 54, l'accentuation des v. composés est mal présentée ; p. 70, σέσωσμαι est douteux ; p. 71, le futur cont. γαμῶ, le fut. dor. πεσοῦμαι, etc. sont omis ; p. 72, les formes τετάχαται, etc. ne sont pas signalées ; p. 56, dire que παιδεύει (2e pers. moy.) est la forme de l'attique ordinaire ; p. 98, τέθεικα est une forme douteuse ; p. 107, écrire μείζω ; p. 177, signaler τί εἴποιμι ; = *quid dicerem?* p. 192, Κλέων οὐκ ἔφη ἑαυτὸν στρατηγεῖν ne me paraît pas très correct. — P. 51, la désinence au duel est, en attique, pour les deux personnes, τον et σθον aux temps principaux, την et σθην aux temps secondaires.

ou trahi par sa plume, comme mes savants confrères, et je vois déjà le vulgarisateur qui, dans son prochain manuel, s'empresse d'écrire, d'après un résumé des comptes rendus du livre de M. Reinach, que les Juifs sont mentionnés par Hérodote. Ces inconvénients eussent été évités, si l'auteur avait fait précéder d'un signe les passages mis faussement en rapport avec les Juifs. Mon autre critique est aussi toute de forme et moins importante. Pourquoi avoir fait suivre les noms de ses auteurs de notices comme « célèbre historien », pour Hérodote, « célèbre philosophe », pour Aristote? Ce pauvre Théophraste est simplement « philosophe péripatéticien ». Si quelques-uns des lecteurs du recueil de M. R. ont besoin de ces renseignements, ils doivent posséder le petit Larousse, et ils connaîtront sans doute encore moins les « péripatéticiens » qu'Hérodote. Il y a un peu de naïveté dans cette affectation de vulgarisation. Terminons en disant que M. Reinach, qui a toutes les attentions, a joint un index à son recueil. Pour le remercier, nous nous servirons beaucoup de son livre sans le citer [1].

Paul Lejay.

---

401. — **Lexikon zu den Schriften Cicero's** mit Angabe sæmmtlicher Stellen von H. Merguet Jena, Fischer. Gr. in-8.
402. — II Theil. **Lexikon zu den philosophischen Schriften**. Prix de l'ouvrage : 136 M. : II Band, (F-O) 1892; 861 pp. III Band (P-X), 918 pp.

En rendant compte du premier volume, j'ai indiqué les principes et la méthode de M. Merguet; je n'y reviendrai pas. Il convient, maintenant que l'ouvrage est terminé, d'indiquer les services qu'il rendra.

Le but très secondaire d'un lexique de ce genre est de faire retrouver un passage ou une citation. Mais son but principal et permanent est de nous permettre de nous faire une idée exacte et précise de la langue et du style de l'auteur. Or nous commençons à peine à connaître un peu Cicéron. Avec les instruments de travail dont nous disposons, il est impossible d'épuiser les questions. Telle est celle de l'emploi du génitif ou du datif avec *similis*. Dans Plaute, le génitif seul est employé ; dans Tite-Live, le datif est plus fréquent. Quelle place occupe Cicéron? Jusqu'ici l'on savait que dans les discours, le génitif dominait, mais qu'il y avait des exemples du datif : quarante cas du génitif contre six du datif. Maintenant nous savons, grâce à M. Merguet, la proportion qui existe pour les traités de philosophie : cent trente fois le génitif contre trente-sept fois le datif (un cas douteux). Ainsi le datif paraît être plus fréquent (un peu moins du quart) que dans les discours (un peu plus du huitième). La construction de *dissimilis*, qui est plus rare, pré-

---

1. Il me semble que « des extraits cités par Julius Africanus (*chez Syncelle*) », p. 20, est un germanisme.

sente à peu près les mêmes proportions : dans les discours, quatre génitifs contre un datif; dans les traités philosophiques, neuf génitifs contre trois datifs. Il ne serait pas invraisemblable que la construction du datif ait pris de l'extension d'abord dans la langue écrite. D'ailleurs, il n'y a aucune différence de sens, comme le prouve cette phrase intéressante du *de Natura deorum*, II, 149 : « Plectri similem linguam nostri solent dicere, chordarum dentes, nares cornibus iis qui ad neruos resonant in cantibus. » Ce texte est fait à plaisir pour contrister les amateurs d'hellénismes, puisque c'est l'ancienne construction latine qui est appliquée aux mots grecs; Cicéron paraît avoir voulu seulement éviter le génitif pluriel de *cornu*.

Un autre point de la syntaxe des cas peut être maintenant considéré comme résolu. Une expression comme : « *qui eorum* de ea re... in ious adierit » (C. I. L., I, 200, 17, cf. 75) est-elle correcte? Il ne semble pas que César ne la connaît pas; car on ne trouve, en fait de génitifs dépendant du relatif, qu'un nom de matière (« quod auri est »), ou des locutions dans le genre de « quem uoles testium »; la situation est la même dans Cicéron (Merguet, 269, 1re col.); le seul exemple qui rentre dans le groupe mentionné est un texte de loi imaginé par l'auteur du *de Legibus*, III, 11 : « Quod quis earum rerum migrassit, noxiae poena par esto. » Avec *is*, même observance (« exemplo uel *eos* esse *Syracusanorum* qui... » Tite-Live, XXV, xxxi, 6); on ne trouve pas davantage *eo* suivi d'un génitif (« eo inopiae est coactus », Tite-Live, XXII, xxxii, 3).

Il va sans dire que pour se prononcer de façon tout à fait sûre, il faudrait avoir un lexique des œuvres oratoires. Mais nous pouvons dès maintenant prévoir les résultats auxquels il nous conduira. Nous devons néanmoins souhaiter que M. Merguet nous le donne bientôt et que l'infatigable lexicographe achève l'inventaire des faits grammaticaux de la langue écrite et oratoire de Cicéron. Nous pourrons ensuite aborder l'étude des Lettres et faire exactement le départ des constructions et des locutions familières. Nous souhaitons courage et persévérance à l'auteur de ces précieux travaux, plus utiles que maint ouvrage d'allure savante et indispensables à quiconque veut, dans ces questions de mots, ne pas se payer de mots [1].

Paul Lejay.

---

1. A la suite du lexique latin, M. Merguet a dressé un lexique des mots grecs employés tels quels par Cicéron. Cette partie de l'ouvrage très courte (six colonnes) n'est pas la moins intéressante. Elle provoquera de curieuses recherches sur la façon dont l'éloquent vulgarisateur de la science grecque a formé son vocabulaire philosophique, sur les mots qu'il a traduits ou créés et sur ceux qu'il n'a pas osé introduire en latin sous une forme ou sous une autre.

403. — I. **On certain manuscripts of Propertius with a Facsimile**, by J. P. Postgate (Transactions of the Cambridge Philological Society, vol. IV, part. I) London, C. J. Clay and Sons, 1894, in-8°, 82 p.

404. — II. **Emendationes et explicationes Propertianæ**, scripsit Bernhard Risberg, Phil. doct, apud Lundequistska Bokhandelu Upsaliæ, 1895, in-8°, 69 p.

I. — Le texte de Properce est dans un état si incertain, les manuscrits qui servent à le constituer ont donné lieu, dans ces dernières années, à des appréciations si diverses, que le travail de M. Postgate ne saurait manquer d'être le bienvenu.

1. M. P. nous donne la description, la collation et un facsimile d'un manuscrit nouveau (L) de la bibliothèque du comte de Leicester à Holkam dans le Norfolk, *Holkamicus* 333. C'est un manuscrit composite apparenté de très près à la famille A F de Baehrens et qui, le manuscrit A nous manquant à partir de II, l. 63, peut servir à nous donner de cette famille une connaissance un peu plus certaine; là se borne à peu près son importance, que M. P. me paraît avoir une tendance à exagérer; la liste qu'il donne p. 37 sq. des passages où L seul offre une leçon meilleure que N F D V est insignifiante; elle n'offre guère que quelques graphies plus correctes.

2. A propos du *Parisinus* 8233 (μ) et de l'*Urbinas* 641 (υ), M. P. montre que le premier n'est pas le Memnianus de Passerat : il combat l'opinion de Baehrens que ce manuscrit n'a aucune valeur; constatant la parenté étroite de μ et de υ, il établit que leur original présente une ressemblance assez étroite avec N et qu'ils ont une certaine importance là où N nous manque, c'est-à-dire IV 11, 17-76 où un feuillet a été perdu.

3. Le *Neapolitanus* 268 dont M. Hosius (*Rhein. Mus.* t. 46 (1891) p. 577 sq.) voulait se servir pour constituer la leçon de F, là où A est perdu, n'a aucune importance étant une simple copie de F et peut être négligé dans la constitution du texte de Properce.

4. Il y a lieu de répartir entre les manuscrits inférieurs les mauvaises leçons que Baehrens appelle « coniecturæ italorum in codicibus interpolatis obviæ » et qu'il embrasse sous le sigle ς sans leur assigner d'origine distincte. Un certain nombre se trouvent dans le *Bernensis* 517 de la fin du xve siècle. Le *Bodl. add.* B 55 de 1451 (qui par conséquent n'a pas pu appartenir à Pétrarque) provient d'une source étroitement apparentée avec F. Le manuscrit *Corsini* 43, E 8 de 1460 s'accorde le plus souvent avec DV, mais aussi contre eux avec N.

5. Une collation partielle du Laurentianus 36 49 (F) faite par Miss Alford a révélé à M. P. que la collation de Baehrens (un peu précipitée comme celui-ci l'avoue lui même) est très insuffisante et qu'elle serait à refaire. Baehrens en particulier n'a pas distingué les différentes mains des correcteurs. Au contraire, d'après un examen rapide, M. P. juge que la collation du *Vossianus* 38 (A) serait généralement exacte.

6. Traitant des corrections et des variantes des manuscrits F, V et D, M. P. les répartit en différentes classes suivant leur origine; la critique doit les négliger, à l'exception de celles qui proviennent dans F d'un nouvel examen de l'original copié, dans V de conjectures ou d'une source analogue à N.

7. A propos de N qui a été si malmené par Baehrens et défendu depuis par différents critiques, en dernier lieu par M. Housman, mais d'une façon insuffisante, M. P. se range à l'opinion de MM. Plessis et de Nolhac, qui le considèrent comme étant du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe ; à la formule de M. Housman : « Which is the best MS of Propertius? — There is no best MS of Propertius », il substitue la suivante qui, tout bien considéré, paraît la plus raisonnable : « the Neapolitanus is the best MS of Propertius, best as being the oldest of our witnesses, best again as the one that presents the greatest amount of truth with the smallest amount of falsehood. » C'est la famille DV qui lui paraît le plus sujette à caution, surtout lorsque son témoignage n'est pas confirmé d'ailleurs. Pour l'avenir, il est de l'avis de Leo, que ς peut nous ménager des révélations intéressantes.

8. M. P. défend Passerat contre l'accusation d'avoir imputé à d'anciens manuscrits (perdus depuis du reste) des leçons qui ne seraient que des conjectures personnelles.

En somme, ce travail contient beaucoup de choses utiles et intéressantes. On peut reprocher à l'auteur d'abuser, pour établir la parenté des manuscrits qu'il étudie, des bonnes leçons qui ne prouvent rien, au lieu des mauvaises qui peuvent fournir des arguments décisifs. Pour Properce du reste, on est souvent assez embarrassé pour établir quelle est la bonne et quelle est la mauvaise leçon ; ce n'est parfois qu'une affaire de jugement personnel et je ne suis pas toujours de l'avis de M. Postgate.

II. — M. Risberg consacre un chapitre, p. 1-53, à la correction et à l'interprétation du texte de Properce, un autre, p. 54-67, aux transpositions de vers.

1. Il est toujours délicat d'apprécier les conjectures d'autrui ; autant on est porté à approuver les siennes, autant celles des autres paraissent peu satisfaisantes. Parmi celles de M. R. je n'en vois guère qui s'imposent et qui rendent un véritable service à la critique. Les seuls que j'adopterais sont : II, 2, 7, *ceu* au lieu de *cum*; II, 16, 23 *nec iam... cubares*; peut-être, II, 25, 33 *celer ire memento* (c'est au moins l'idée qui paraît nécessaire). Je féliciterais M. R. d'être tout simplement revenu à la leçon des manuscrits dans les passages suivants : I, 16, 21-22 ; II 19, 19-20; de même II, 1, 47-48 il faut conserver *uno* mais en le faisant rapporter à *amore* qui précède; IV, 6 83-84 *nigras... harenas* est bien expliqué comme se rapportant, non pas au pays où périt Crassus, mais au séjour infernal. Du reste, si les conjectures de M. R. satisfont rarement, il s'adresse souvent à des passages assez corrompus pour qu'à

un examen attentif on ne trouve rien à proposer de meilleur que ses conjectures ou celles de ses prédécesseurs. Lachmann a remarqué qu'il y avait une contradiction entre les deux vers III 5, 1 sq. *Pacis amor deus est : pacem veneramur amantes ; Stant mihi cum domina proelia dura mea ;* on pourrait atténuer cette contradiction en lisant : *veneremur* (ce n'est plus un fait ; c'est un conseil qui, du reste, comme le montre la suite — et Properce le déplore — n'est pas suivi par Cynthie). Je conserverais le texte des manuscrits I, 5 13 (où *mea* est expliqué par les v. 29-30), I 15, 39 (où *cogebat* est très bon) II, 9, 1-2 (où *eliecto* est nécessaire), III 8 25-26 (où *tua...scripta* s'oppose aux *verba quæ remittuntur*, qui sont des paroles d'autrui) et enfin III 17 12.

2. On sait combien la fièvre des transpositions a sévi sur le texte de Properce. M. Risberg revenant sur quelques points après Otto et Vahlen, témoigne d'une prudence très sage. Il est certain que quelques-unes de celles qu'il propose, par exemple : I 16 ; II 16 ; II 18 b., 31-32 ; III 7, donnent un sens raisonnable et paraissent logiques. Mais avant d'entreprendre un pareil travail, il serait bon d'étudier exactement comment l'auteur produit et enchaîne ses pensées. A cet égard chaque écrivain a ses habitudes ; les poètes surtout admettent des écarts et des retours qui peuvent paraître incorrects à la froide raison. Parce qu'on a rétabli dans une élégie de Properce la stricte logique, cela ne veut pas dire qu'on a retrouvé le texte primitif ; il se peut qu'on l'ait falsifié. Avant donc de proposer chez tel ou tel écrivain des transpositions partielles, il faudrait commencer par déterminer la nature de son esprit et sa manière de composer ; c'est là le fondement solide qui manque en général à ce genre d'études et sans lequel on ne saurait distinguer les libertés propres à l'écrivain des méprises des copistes et des accidents fortuits.

A. CARTAULT.

---

405. — A. MALNORY. **Quid Luxouienses monachi, discipuli sancti Columbani, ad regulam monasteriorum atque ad communem profectum contulerint.** Parisiis, apud Emile (*sic*) Bouillon, 1894. VIII-96 pp. in-8.

Dans la première partie de sa thèse latine, M. l'abbé Malnory étudie la règle de saint Columban et l'introduction de celle de saint Benoît à Luxeuil. Dans la seconde, il montre l'influence de Luxeuil exercée par ses missions de Germanie et de Belgique et la propagation de la confession auriculaire, faite par ces moines, qui devait amener une révolution dans la discipline pénitentielle. Ce dernier chapitre surtout présente beaucoup d'intérêt. Notons, dans le premier, un exposé très clair de la question pascale. Le tableau de la page 9, pour les années 590-614, est une heureuse idée. P. 17, n. 1, on voudrait un renvoi à L. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* dans les *Mémoires de l'Académie des*

Inscriptions, XXXII, 1, 152, où se trouve mentionné un fragment vendu par Libri comme provenant de Luxeuil [1]. Trois appendices sont consacrés aux *Instructiones* de Columban, à un parallèle entre la règle de Columban et celle de saint Benoît, aux chartes de Solignac. Nous sommes très reconnaissants de la peine qu'a prise M. Malnory de dresser deux tables alphabétiques : des noms de personnes et des noms de lieux. Son travail rendra service aux théologiens comme aux historiens. Le latin n'est exempt ni de fausses élégances ni d'expressions qui auraient pu être avantageusement remplacées par d'autres moins mérovingiennes.

L.

---

406. — Félix Brun, **L'alouette, histoire littéraire d'un petit oiseau.** Meulan, Réty, 1894. In-8°, 47 p.

Agréable et instructive étude. L'auteur fait, d'après les textes, l'histoire de notre oiseau national. Il montre que l'alouette, l'*aloue*, apparaît dans nos chansons de geste plus souvent que le rossignol ; qu'elle portait alors quatre noms qui répondent aux variétés de l'espèce et que les poètes employaient souvent pour la mesure ou la rime (*aloue*, *mauvis*, *cochevis*, *calandre*); que dans nos pièces lyriques du moyen âge elle annonce le jour ou le printemps. La Renaissance use plus volontiers de la colombe ; elle n'oublie pas néanmoins l'alouette (Baïf, Du Bartas, Gamon, Peletier), et Ronsard la préfère hautement au rossignol, lui consacre des pièces entières, et notamment une ode à laquelle M. Brun compare un poème de Shelley. L'auteur ne se borne pas à recueillir des citations chez les poètes. Il moissonne aussi dans le champ de la tradition et de la légende et rappelle, par exemple, que le chef et compagnon du grand Ferré s'appelait Guillaume Laloue (Guillelmus alaudis). On blâmera M. Brun de n'avoir pas ajouté aux quatre noms de l'alouette le nom de *scilla* qui venait sans doute de la mythologique Scilla, de n'avoir pas cité sur l'alouette Michelet et tant d'autres (notamment Thomson dans le *Printemps*), d'avoir si brièvement traité son joli sujet. Mais l'esquisse qu'il a tracée est fort louable. M. Brun ne se contente pas de savoir le vieux français et de faire en passant (pp. 29-32) une très ingénieuse observation sur le mot *clair*. Il est homme d'esprit et de goût.

A. C.

---

1. M. Malnory est en général fort au courant de la bibliographie la plus récente. Il faut sans doute attribuer aux retards inévitables d'une thèse latine l'omission de l'article de M. L. Knappert, *La vie de saint Gall et le paganisme germanique* (dans la *Revue de l'histoire des religions*, mai-juin 1894, t. XXIX, p. 259), qui aurait pu l'aider à préciser les détails de folk-lore qu'il effleure çà et là.

407. — Valfrid VASENIUS. **La littérature finnoise** [1]. Catalogue alphabétique et systématique : supplément III, 1886-1891, avec un index des traducteurs, Helsingfors, Imprimerie de la Société de littérature finnoise. 1892, 266 p. in-8.

408. — Kustavi GROTENFELT, **Katalog der Bibliothek der Finnischen Litteraturgesellschaft** [2]. Litteratur über Finnische Sprachen und Vœlker, p. I-XIII et 1-276 de *Suomi*, troisième série, t. IX, Helsingfors, 1894, in-8.

Γνῶθι σεαυτόν, dit la sagesse des nations : or, l'un des meilleurs moyens de connaître la situation littéraire de sa patrie, c'est d'en dresser la bibliographie. La Finlande, qui pendant plus de six siècles avait été intimement et en général cordialement unie à la Suède, fut, au point de vue littéraire, comme en beaucoup d'autres, confondue avec cette mère-patrie intellectuelle ; aussi, lors de la séparation, eut-elle à faire un difficile départ pour distinguer, au moins pour le passé, ce qui lui était propre. Pour nous en tenir à la bibliographie, rappelons que Pipping, surtout avec l'aide de Matts Pohto, pauvre relieur ambulant, mais habile dénicheur et grand collectionneur de livres rares, fit un catalogue extrêmement détaillé de tout ce qui avait paru en langue finnoise, sans en excepter les placards et les feuilles volantes (Helsingfors, 1856-1857, in-4). V. Vasenius tira de cette volumineuse bibliographie les titres d'imprimés, ayant au moins une feuille ; il la compléta pour les années 1855 à 1877, et il ajouta le nom de beaucoup d'écrivains anonymes (Helsingfors 1878, in-8). Conformément au plan qu'il a toujours suivi depuis, il donne le nom de l'auteur quand il est connu ; le titre, le lieu et l'année de l'impression, le nom de l'imprimerie, le format, le nombre de pages, le nom de l'éditeur et le prix de l'ouvrage s'il est indiqué sur la couverture. Depuis il a publié des suppléments dont celui-ci est le troisième. Il n'y comprend pas toutes les publications qui ont paru dans la Grande-Principauté, mais seulement celles qui sont en langue finnoise. Quant aux imprimés en suédois, il n'y a malheureusement pas encore de publications analogues à celles de Pipping et de Vasenius, et on ne les trouve cités qu'en partie dans les bibliographies de la Suède.

V. Vasenius classe les ouvrages par noms d'auteur ou, pour les anonymes, par le premier mot du titre, le tout rangé par ordre alphabétique, mais il termine par deux index : l'un des matières, rangées dans chaque section par ordre de date ; l'autre des traducteurs rangés par ordre alphabétique. Ceux-ci sont relativement nombreux (220 pour ce troisième supplément), ce qui s'explique facilement : les Finnois travaillant avec une incomparable ardeur, couronnée du plus éclatant succès, à se mettre au niveau des nations les plus avancées, n'ont pu attendre que tous les sujets intéressants pour eux fussent traités en leur

1. C'est le second titre ; le premier est en finnois : *Suomalainen Kirjallisuus*, etc.
2. C'est également le second titre ; le premier est en finnois : *Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjaston luettelo*, etc.

laugue par des écrivains originaux ; ils ont, comme c'était leur droit et même leur devoir, fait des emprunts aux autres peuples, surtout à leurs anciens ou à leurs nouveaux consorts, les Suédois ou les Russes ; à leurs congénères les Hongrois; aux Allemands, aux Danois, aux Norvégiens, aux Anglais, aux Français, aux Belges, aux Hollandais, aux Suisses, plus rarement aux Latins et aux Grecs.

Grâce aux efforts combinés des écrivains originaux et des traducteurs, le finnois qui, jusqu'au xviiie siècle, n'avait guère été employé que dans la poésie populaire ou en matière de religion et de droit, est maintenant approprié à beaucoup d'autres sujets : la géographie, la statistique, l'histoire, l'archéologie, la démomathie, la linguistique, la philosophie, l'esthétique, la pédagogie, le théâtre, le roman, la musique, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, la médecine, l'économie politique et domestique, le commerce, la technologie, l'art militaire. Les progrès sont sensibles de période en période, comme on peut le constater par les bibliographies de plus en plus volumineuses de V. Vasenius : 264 p. pour les années 1544-1877 ; 66 p. pour 1878-1879 ; 212 p. pour 1880-1885 ; 266 p. pour 1886-1891. Souhaitons que le consciencieux bibliographe nous donne dans un autre supplément sexennal de nouveaux fruits de son labeur si précieux pour un pays qui n'a pas encore de bibliographie annuelle.

Ce catalogue fait partie du t. LVII des *Œuvres de la Société de littérature finnoise* [1]. C'est dans une autre série des publications de la même Société, dans le *Suomi : Kirjoituksia isænmaallisista aineista* [2], qu'a paru l'autre catalogue dont nous avons à nous occuper. Il est exécuté sur un plan différent. Extrait du catalogue général inédit de la bibliothèque de cette florissante société, il comprend, par ordre systématique, les imprimés finnois ou étrangers qui se rapportent non seulement à la Finlande, mais encore aux peuples ougro-finnois. Dans sa préface, l'auteur se défend d'avoir voulu faire un ouvrage scientifique ; il dit avoir principalement eu en vue l'utilité de ceux qui fréquentent cette bibliothèque. Aussi n'a-t-il pas visé à la même précision que V. Vasenius. Le nom de l'imprimeur et celui de l'éditeur n'ayant d'intérêt que pour les bibliophiles, y sont omis. L'unité de plan y fait défaut, les titres étant disposés par ordre de matières, tantôt suivant la date de publication, tantôt par noms d'auteurs. Aussi une table alphabétique de ces noms eût-elle beaucoup facilité les recherches. La date de publication aurait dû être ajoutée entre parenthèses, quand elle manque dans les imprimés, notamment dans les tirés à part. Une omission plus regrettable est celle du nombre des pages, faute de quoi on ne sait s'il s'agit d'une brochure ou d'un volume. Au point de vue pratique, le mal n'est pas grand pour ceux qui peuvent vérifier dans la

1. En finnois : *Kirjallisuuden Seuran Toimituksia*.
2. *La Finlande : Écrits sur des sujets nationaux*.

salle de lecture, mais le savant bibliothécaire de la Société de littérature finnoise pécherait par excès de modestie, s'il croyait que son travail, spécialement destiné à ses collègues, doit être restreint à un si petit cercle. La portée en est plus grande, cette bibliographie étant unique en son genre. Ce qui en augmente beaucoup la valeur, c'est qu'elle comprend non seulement la plupart des ouvrages publiés en Finlande, mais encore beaucoup d'autres qui ont paru dans les diverses contrées de l'Europe et même en Amérique. Malgré les lacunes immanquables dans une collection qui se forme depuis une soixantaine d'années seulement, celle-ci est encore pour sa spécialité la plus complète qui existe. La Société de littérature finnoise qui distribue si libéralement ses publications, reçoit en échange quantité d'écrits que l'on ne trouve nulle part ailleurs réunis en si grand nombre. Aussi ce catalogue systématique, que nous voudrions voir perfectionné au point de devenir pour la Finlande ce qu'est pour nous la seconde édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, est-il dès aujourd'hui une précieuse source d'information pour quiconque tient à connaitre ce qui a été publié sur telle ou telle branche des études ougro-finnoises. Remercions donc l'active et patriotique Société d'avoir, par la publication des catalogues de V. Vasenius et de K. Grotenfelt, répondu à deux desiderata des amis de la Finlande.

E. Beauvois.

---

409. — Boselli (Le comte de). **La Réforme en Allemagne et en France d'après l'analyse des meilleurs auteurs allemands.** Paris, Picard, 1895. Petit in-8 de VII-242 p.

Ce volume se compose d'études publiées dans la *Revue britannique* sur les deux premiers volumes de *L'Allemagne et la Réforme* de Janssen et sur l'*Histoire de France* de Ranke. L'auteur est fort partial en faveur des catholiques et estime que la Saint-Barthélemy fut *un acte de défense et pas autre chose* (p. 207); il ne paraît pas juste non plus pour les rois de France à qui il ne veut ni qu'on attribue l'unité de notre nation ni qu'on sache gré d'avoir combattu la féodalité; il appelle dédaigneusement Calvin à plusieurs reprises *le petit bourgeois de Noyon*. Mais il discute avec indépendance et avec force plusieurs des erreurs de Janssen ; il démêle fort bien la haine contre la France dont Janssen, qui n'en avait pas conscience, s'est toujours, mais inutilement défendu. Il démasque les prétentions de l'Allemagne à l'hégémonie. Il montre solidement que, contrairement aux théories de Janssen, la Réforme n'est pas née de l'humanisme et du droit romain (p 45, sqq); il ne passe pas à Janssen ses fantaisies socialistes (p. 47, sqq). M. Boselli n'aime pas le protestantisme, mais il aime encore moins la Révolution, et il est curieux de voir comme cette dernière antipathie le prémunit quelquefois contre les excès de l'autre.

Charles Dejob.

410. — Frantz Funck Brentano. **La Devineresse. — Une féerie pour la réforme des mœurs sous Louis XIV** — Extrait des *Études historiques*. Paris, Thorin, 1895, in-8° de 16 p.

M. Frantz Funck Brentano vient d'écrire une brochure fort intéressante sur *la Devineresse* de Donneau de Visé et Thomas Corneille. Il a ramené l'attention sur les pratiques des sorcières du XVIIe siècle, des diseuses de bonne aventure et vendeuses de poisons; sur celles de la Voisin, dont il fait quelque chose de plus qu'une criminelle vulgaire. Elle fut une grande chiromancienne, éprise de son art et croyant posséder l'intuition divinatrice, comme un don du ciel.

M. F. B. rappelle l'importance du *Procès des poisons*, ouvert en 1679. Il dit l'inquiétude ressentie à Paris par le lieutenant de police, M. de La Reynie, en présence d'une population conquise aux enchantements des devins. Les femmes surtout s'y abandonnaient passionnément. Et, pour combattre cette fièvre du merveilleux, le lieutenant de police eut recours à l'arme du ridicule. Il encouragea MM. Corneille et de Visé à composer *la Devineresse*. Cette pièce eut le plus grand succès; le public la vint voir, pour railler les magiciens; et pourtant il ne perdit pas le goût de la magie.

Le travail de F. B. m'a paru appeler un rapprochement. Cent ans après l'apparition de *la Devineresse*, on joua, à la Comédie italienne, *les Docteurs modernes* [1], comédie parade en un acte et en vaudevilles, dirigée contre la manie du magnétisme, contre Mesmer et ses disciples (16 novembre 1784). L'auteur était, dit-on, le sieur Radet; son œuvre fut agréable au lieutenant de police, M. Le Noir, qui avait sans doute les mêmes vues que M. de La Reynie. En dépit des violentes récriminations des Mesmériens, on n'interdit pas *les Docteurs modernes;* et les Parisiens affluèrent aux représentations, tant on y bafouait magnétiseurs et magnétisés, tant les allusions paraissaient transparentes [2].

Cassandre était Mesmer lui-même, extorquant de l'argent à ses clients, comme, dans *la Devineresse*, avait fait la Voisin. *Le Docteur* était le jeune et beau Deslon, qui fut le premier élève de Mesmer, devint son rival et donna des convulsions à dix louis par mois. Puis venaient les dupes de ces charlatans. Ils devaient rappeler au public les affiliés de la *Société d'Harmonie universelle*, qui avaient payé chancun cent louis pour connaître le secret de Mesmer [3]. L'un d'eux, le conseiller d'Épré-

1. *Les Docteurs modernes*, comédie parade en un acte et en vaudevilles, suivie du *Baquet de santé*, divertissement analogue, mêlé de couplets; représentée pour la première fois à Paris, par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le mardi 16 novembre 1784. A Paris, chez Bonnet, libraire de la rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne, MDCCLXXXIV, in-8°, 72 p.

2. Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, t. XIV, p. 77; *La chronique scandaleuse*, t. II, pp. 171, 173 et 174.

3. De Gaillard, *Vie ou éloge historique de M. de Malesherbes*, d'après les mémoires du temps et les papiers de famille, Paris, 1805, p. 17. Grimm, t. XIII p. 511 et suiv.

mesnil, prit la chose au tragique, vint au théâtre, et, de sa loge, apostropha les spectateurs, donant à qui voulait un imprimé, où il défendait Mesmer, comme un grand inventeur, un Copernic, un Descartes, un Newton. On savait que d'Éprémesnil accusait de partialité le gouvernement, la cour et la police, et, pour peu de chose, il eut dit Mesmer en péril de mort. Qu'on juge de la joie du parterre l'entendant comparer son héros aux grands persécutés de l'histoire, à La Chalotais ou à Socrate [1]. On se pâmait, paraît-il, et M. Radet put, un instant, se croire un autre Aristophane.

Pour compléter le rapprochement entre *la Devineresse* et *les Docteus modernes*, j'ajouterai que les femmes furent folles de magnétisme, et que le goût du magnétisme ne disparut pas plus au temps de M. Le Noir que celui des sorciers, au temps de La Reynie.

Les adeptes de Mesmer se posèrent en victimes. Ils écrivirent brochures sur brochures; ils donnèrent au théâtre *les Docteurs vengés*, et déchirèrent les médecins ces grands ennemis du Maître [2]. Ils invoquaient le *Rapport des cures* [3] de M. de Puységur, annoté par d'Éprémesnil, et multipliaient les certificats de guérison; et, comme ils comptaient parmi eux des pamphlétaires de talent, un Bergasse ou un Servan, ils mirent parfois les rieurs de leur côté [4]. Le merveilleux fut à la mode après comme avant *les Docteurs modernes*, et, dans l'engouement du public, Cagliostro succéda à Mesmer.

Henri Carré.

---

411. — Comte G. de Contades : **Émigrés et Chouans.** Paris, Perrin et Cie, 1895, 1 vol. in-8°.

Malgré les études sans nombre, publiées sur la Chouannerie et sur l'Émigration, les hommes qui jouèrent un rôle dans ces événement sont encore aujourd'hui très mal connus. C'est à peine si les noms de quelques-uns d'entre eux ont survécu, sans qu'on sût exactement ce qu'ils ont

---

L'art de la jonglerie renouvelé, ou explication des phénomènes du mesmérisme par les faits. A Londres, et se trouve à Paris chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, in-8° de 47 p. V. p 33.

1. *Réflexions préliminaires sur les Docteurs modernes*, 4 p. in-8°; *Suite des réflexions préliminaires à l'occasion des Docteurs modernes* 8 p. in-8°, novembre 1784, passim.

2. *Correspondance secrète*, t. XVII, pp. 196, 209 et 211.

3. *Rapport des cures opérées à Bayonne par le magnétisme animal, adressé à M. l'abbé Poulouzat, conseiller au Parlement de Bordeaux*, par M. le comte Maxime de Puységur, avec des notes de M. Duval d'Éprémesnil, conseiller au Parlement de Paris. A Bayonne et à Paris, 1784. in-8° de 72 p.

4. *Correspondance secrète*, t. XVII, p. 183, 184, 185 et 230 sur le pamphlet de Servan, *Doutes d'un provincial proposés à MM. les médecins chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal.*

fait. On dirait qu'il y eut un parti-pris général, jusqu'à ces derniers temps, de laisser ainsi dans l'ombre les sentiments et les actes de ces derniers tenants de l'ancien régime. On commence seulement, depuis peu, à s'intéresser à eux et à leur rendre la justice qui leur est due. Si je ne me trompe, la raison de cet oubli volontaire ne serait sans doute pas difficile à dégager, malgré sa complexité. Sous le Consulat et sous l'Empire le Gouvernement et la Police s'efforcèrent naturellement d'enlever toute notoriété à ces adversaires acharnés et irréductibles, je parle des vrais serviteurs de Louis XVIII. On fit autant que possible le silence sur eux, dans la crainte de laisser voir combien encore ils étaient nombreux et agissants; ceux qu'on ne put faire passer inaperçus, on affecta de les traiter comme de vulgaires bandits, des assassins à gages. Après la Restauration, presque tous ceux qui s'étaient véritablement dévoués pour l'idée avaient disparu; les autres, les intrigants, les agents plus ou moins louches qui vinrent alors à la curée, travaillèrent avec succès à faire oublier les premiers, à leur personnel avantage. Tous les moyens furent employés pour aider l'ombre à s'épaissir, à se faire aussi complète que possible autour de dévouements parfois admirables; heureux quand la calomnie ne vint pas, elle aussi, à la rescousse pour ternir la mémoire de ceux qu'on ne pouvait faire oublier.

Parmi les figures les plus énigmatiques de cette époque, il faut sans contredit placer, encore aujourd'hui, le comte Joseph de Puisaye. Non que je veuille, à coup sûr, tenter en rien ni pour rien la réhabilitation de cet homme ambitieux et profondément égoïste, qui ne cessa de sacrifier les intérêts du parti qu'il prétendait servir, à la satisfaction de ses rancunes et de ses intérêts personnels. L'Angleterre n'eut pas d'agent plus utile que l'ermite de Feltham-Hill; en flattant sa vanité et ses haines, le cabinet de Saint-James s'attacha complètement cet homme qui, s'il eût eu l'esprit plus large et l'âme plus haute, aurait pu se faire dans l'histoire une place enviable et un nom respecté même par ceux qu'il avait combattus. Il n'en fut pas ainsi et Puisaye, qui s'était fait naturaliser anglais, demeura, après 1814, dans son pays d'adoption.

Il y resta « seul, n'ayant pour l'entretenir que des souvenirs qui, « souvent, devaient être des remords. Il eut encore le temps d'accomplir, « avant sa mort, une œuvre de rancune. Comme ceux qui se sentent « coupables vis-à-vis de tous et savent qu'à un moment donné ils pour- « ront être appelés à se défendre contre tous, le comte de Puisaye avait « tout gardé, lettres privées et lettres officielles, rapports de guerre et « rapports de cour. Toutes les passions parfois mesquines et souvent « sublimes, qui avaient animé l'émigration française en Angleterre, « avaient laissé une trace dans ses dossiers, un document dans ses « archives. Il se mit à classer haineusement ces documents, accomplis- « sant une œuvre de vengeance autant qu'une œuvre de justification.

« Quand il eut terminé cette œuvre au gré de ses rancunes, il voulut « qu'elle subsistât, et il légua ses papiers au gouvernement anglais. Ils « forment plus de cent recueils au *British Museum* » (327-328).

Ah ! ce fonds Puisaye et les pièces qui l'accompagnent, de combien de convoitises n'a-t-il pas été l'objet, depuis des années, de la part des curieux de cette histoire si compliquée et encore si obscure ! C'est qu'on ne peut guère, en effet, dresser sur ces questions un travail complet et bien étayé, sans le secours de ces documents.

De cette œuvre de haine, la vérité finit par jaillir. Puisaye n'avait pas, songé, sans doute, qu'elle naît aisément de pièces contradictoires, qu'on ne saurait assez les trier et les éclaircir pour l'empêcher de se faire jour.

C'est à l'aide de ces documents, que M. le comte de C. a pu écrire la plus grande partie, sinon la totalité de son volume. Assurément il ne cache point ses préférences pour les *Emigrés et Chouans*, et il faut, en le lisant, tenir compte de cette disposition de son esprit; mais, cette réserve faite, on peut être assuré de trouver dans son livre de curieux renseignements présentés avec le souci de la vérité historique. Tout n'est pas inédit, loin de là, bon nombre des incidents dont il est parlé étaient connus déjà, au moins dans les grandes lignes; le grand mérite de M. de C. aura été de les relier les uns aux autres, d'en faire un tout, d'en indiquer les causes et les résultats, d'en tirer les conclusions; en un mot, grâce à quelques-uns des documents enfouis au *British Museum*, il a su jeter un jour nouveau sur un certain nombre de personnages jusqu'ici mal ou imparfaitement étudiés et sur les événements auxquels ils ont été mêlés ; il s'est efforcé de les remettre en la place véritable qu'ils doivent occuper dans l'histoire. Le chevalier de Haussey, ou plutôt Madame de Bennes (2 à 43) ; ce sympathique mystérieux, et si attirant Armand de Chateaubriand (47 à 125) sont de ce nombre. La vie aventureuse de ce dernier, ses luttes contre les intrigants de toutes sortes qui formèrent l'entourage des princes, les menées ténébreuses qui aboutirent à sa perte, procurent à l'auteur l'occasion de présenter quelques éclaircissements sur les intrigues sans nom qui se nouaient à Londres parmi les habiles d'un parti aux abois, pendant que des hommes véritablement dévoués, sacrifiés d'avance par ces misérables, mouraient courageusement pour leur foi politique ou religieuse. J'en dirai autant du séjour à Londres en 1796 de Collin de la Contrie, député de Rennes et Fougères, à l'armée royale de Bretagne (129 à 173) et de la lutte entre Puisaye et d'Avaray en 1807 (245 à 329). Dans ces trois épisodes, qui sont la partie la plus importante du volume, M. de Contades découvre impartialement l'une des plaies les plus hideuses de l'Emigration et de la Chouannerie. Peut-être, trouvant à chaque pas dans ces agissements ignobles la main de Puisaye et de ses agents les plus intimes, est-il porté à pousser trop au noir le portrait peu flatté qu'il présente de ce général, et donne-t-il avec trop de facilité le beau rôle à

d'Avaray, dont l'influence sur le comte de Provence fut si néfaste à l'idée royaliste.

Les élucubrations poétiques des gentilshommes de l'armée de Condé (177 à 241 et 333 à 361) m'ont, je l'avoue, semblé d'une importance beaucoup moindre. Ce chapitre n'en précise pas moins un trait de mœurs caractéristique, déjà connu sans doute, mais toujours intéressant à souligner par quelques pièces nouvelles.

Je ne saurais terminer sans insister, au risque de passer pour un radoteur, sur l'avantage qu'offre la table onomastique qui accompagne le volume. J'en voudrais trouver une à la fin de tout ouvrage historique. Celui-ci n'est pas assurément, ce qu'on me permettra, de la « Grande Histoire ». — Je ne pense pas que son auteur, dont l'éloge n'est plus à faire, ait eu cette prétention. — Mais c'est une série d'études heureusement présentées, qui seront autant de guides précieux pour l'auteur d'un travail plus général. Il est à regretter seulement qu'on n'ait pas eu la bonne inspiration de citer en renvoi, avec leurs cotes, les titres des documents utilisés.

H. Baguenier Desormeaux.

---

412. — **Souvenirs du général baron Paulin**, publiés par son petit-neveu, le capitaine du génie Paulin-Ruelle. Paris, Plon, 1895. In-8°, viii et 335 p. 3 fr. 50.

Parmi les Mémoires qui paraissent aujourd'hui en si grand nombre qu'on ne peut arriver à les lire tous, les *Souvenirs* du général baron Paulin méritent l'attention du public, et nous n'hésitons pas à les regarder comme très remarquables. Paulin était un officier du génie, non seulement instruit, mais intelligent, sagace et curieux. Il narre simplement, dit uniquement ce qu'il a vu et ce qui lui est personnel ; il ne manque jamais de décrire en quelques traits nets et saisissants les champs de bataille et les pays où il passe ; il observe les mœurs ; il sait mettre en relief le détail caractéristique ; enfin, il a, comme aide-de-camp du général Bertrand, abordé fréquemment Napoléon, et il a été sur tous les points, en Italie, en Prusse, en Turquie, en Espagne, en Dalmatie, etc. En Italie, il prend une glorieuse part au siège de Gaëte. En Prusse, il assiste aux journées de Golymin et d'Eylau, ainsi qu'au siège de Danzig. Il juge très sévèrement la conduite d'Heudelet au passage de l'Ukra et l'égoïsme de son camarade Marbot, l'auteur des *Mémoires* (p. 33). Il raconte d'une façon poignante quelques épisodes de la bataille d'Eylau ; placé à côté d'Augereau, dont il trace un fort beau portrait (p. 41), il se voit soudain séparé du maréchal par une charge de Cosaques, et reste seul de l'état-major : « la mort et le désordre avaient soufflé dessus, comme le vent soufflait sur la neige qu'il chassait devant nous ; le 7e corps était détruit. » Après avoir vu des bords du Niémen l'entrevue de Tilsitt, il fut chargé d'une mission en Turquie. C'est peut-être l'endroit le plus attachant du volume. Paulin part

en briska, à allure vertigineuse, atteint Ismaïl où il voit l'armée turque dans sa bigarrure et son anarchie, vole d'Ismaïl à Silistrie où il annonce au grand-vizir la victoire de Napoléon, et de Silistrie à Paris où il remet à l'empereur le mémoire qu'il a rédigé sur cette « rude campagne ». Puis, le voilà envoyé en mission à Lisbonne et traversant l'Espagne au milieu des plus grands dangers, repartant avec des dépêches, repassant la frontière de Portugal, éperonnant son cheval, et, l'imprudent! malgré les avis qu'on lui donne et ses propres pressentiments, s'engageant sur le pont de Badajoz. Capturé, outragé, menacé de mort, il est jeté dans un cachot obscur où le poursuivent les injures des Espagnols et parfois les coups de pistolet. Heureusement, après la prise d'Elvas, le noble Girod de Novillars ne consent à rendre le fort de la Lippe aux Anglais que s'ils lui restituent les prisonniers de Badajoz. Délivré, Paulin revient en France pour faire la campagne de 1809, entrer à Vienne, diriger la défense dans les rues d'Aspern, construire les ponts du Danube et voir, dans la plaine de Wagram, l'empereur couché de tout son long, sur un sillon, la face contre terre, appuyé sur ses deux mains et dormant durant une heure au milieu de l'état-major, jusqu'à ce que Berthier lui apprenne l'enlèvement des plus importantes positions (p. 209). La paix faite, Paulin accompagna le général Bertrand en Croatie et ensuite en Hollande pour exécuter une reconnaissance militaire. Il regagna Paris comme chef de bataillon et noua une tendre liaison avec M[me] de Ranchoup, celle qui, sous le nom de M[me] Fourès, avait été en Égypte la maîtresse de Bonaparte. C'était, dit-il, « une charmante personne aux grands yeux d'azur, surmontés de sourcils d'un noir d'ébène, contrastant avec sa belle et abondante chevelure d'un blond cendré qui pouvait la couvrir toute entière ». Appelé en Illyrie par Bertrand qui remplaçait le *roi Marmont*, Paulin séjourna à Laybach, à Trieste, et raconte dans des pages intéressantes les bals et les fêtes que le gouverneur donnait aux jolies femmes de la province. Mais arrivent les désastres. Il faut reculer sur Vérone. Là, M[me] de Ranchoup rejoint Paulin. « Venait-elle pour moi? Je n'en sais rien; je crus tout ce qu'on voulait bien me dire, et passai doucement ma vie. » De nouveaux revers surviennent, « le plaisir s'évanouit », et Paulin court avec Bertrand en Allemagne. Il est à Lützen où il admire les jeunes conscrits, les enfants qui se jettent sur les canons ennemis; il est à Bautzen, à Dennewitz où il voit Ney passer à côté de lui, « morne, silencieux, la tête penchée sur son cheval blanc », à Wartenburg, à Hanau, à Hochheim. Il est à Montereau, à Reims, à Arcis-sur-Aube; il est de toutes ces marches comme on n'en vit jamais, « soutenues avec une vigueur admirable, guidées par le désespoir, et qui seront un éternel honneur pour la grande armée de France ». A Fontainebleau, au jour des adieux, il pleura comme un enfant. Il se marie alors et se rend à Antibes où la Restauration l'a nommé directeur des fortifications. Lorsque Napoléon débarque au golfe Juan, Bertrand prie Paulin de

revenir sous le drapeau tricolore. « Tout, dit Paulin, me portait vers l'empereur; mais je n'hésitais pas à suivre la ligne de mon devoir. » Il reste fidèle au gouvernement établi, au gouvernement des Bourbons. Mal lui en prit. Ils le nommèrent directeur des fortifications à Paris et baron. Mais ce ne fut qu'en 1839, après avoir été vingt-cinq ans colonel, qu'il reçut le brevet de maréchal de camp. Il se plaint, en terminant ses *Souvenirs*, du duc d'Orléans. Le duc arrêta son avancement, parce qu'il n'aimait ni l'arme du génie, ni le frère de Paulin, ni les officiers qui, comme Paulin, avaient dépassé la quarantaine.

A. C.

---

ooo. — **Les rapports de la musique et de la poésie considérées au point de vue de l'expression**, par Jules COMBARIEU agrégé et docteur ès lettres. Un vol. in 8° I. xxxiv. 1-423 p. Félix Alcan, éd. 1894.

M. Combarieu intitule son livre, qui a été d'abord une thèse de doctorat : *Des rapports de la musique et de la poésie ;* mais l'objet de la thèse est précisément de démontrer qu'il n'y a entre les deux arts aucun « rapport d'expression » et que ceux qui ont cru découvrir ces rapports, victimes d'analogies littéraires ou de confusions de termes employés dans leurs définitions, se sont profondément trompés. Tout en poursuivant une démonstration générale, M. C. vise principalement certains cénacles qui ce sont appliqués à renouveler la poésie française « en prétendant dérober à la musique ses procédés d'imitation directe, son symbolisme et son pouvoir suggestif », et qui, « trouvant que l'ancienne versification leur résistait, l'ont assassinée ». Il en veut également aux critiques qui, pour colorer leur style, sèment leurs analyses des œuvres poétiques modernes d'expressions musicales auxquelles ils semblent attribuer une valeur absolue, autre que celle de simples métaphores ; qui, en parlant de vers, parlent sans cesse d'orchestration, de valeurs, de timbres, de thèmes mélodiques, etc., ce que M. C. qualifie d'idée enfantine. Quelques-uns des critiques nominativement désignés par l'auteur étaient au nombre de ses juges ; accusés, ils ont dû se défendre personnellement contre ses attaques écrites. C'était la soutenance renversée.

Quand il traite de la musique « cet art universellement aimé sinon universitairement honoré », M. C. procure à son lecteur l'agréable surprise d'un écrivain qui est au courant des principes et des œuvres musicales, ce qui est rare non seulement dans l'Université, mais parmi les littérateurs en général et même les philosophes. Fort de sa compétence, l'auteur émet la louable prétention de procéder par l'observation directe. « On a comparé, dit-il, les philosophes qui suppriment l'observation pour se renfermer dans les belles constructionts métaphysiques, à ce savant allemand qui s'étant laissé choir dans un marais,

espérait en sortir en se tirant par sa propre perruque. A défaut d'autre mérite, je crois ne pas prendre ici cette posture. »

Assurément M. C. est un observateur sagace et il émet, au sujet des moyens d'expression de la musique, des idées ingénieuses sinon toujours justes (dans un recueil plus spécialement musical je critiquerais plusieurs de ses définitions, notamment celle de la pensée en musique); mais à côté de l'observateur, il y a chez M. C. un combatif qui nuit plus d'une fois à l'impartialité de l'observateur. S'il s'abstient de tirer sa propre perruque, M. C. tire souvent les cheveux d'autrui. Pour démontrer qu'ils ne sont pas solides, il emploie un procédé trop aisé : il attaque une théorie dans les exagérations auxquelles ceux qui s'en sont inspirés se sont laissé entraîner, ou dans les déductions parfois ridicules que des littérateurs incompétents en ont tirées. Avec certains littérateurs on a beau jeu, et M. C. s'en donne à cœur joie de les citer, de les mettre en contradiction avec eux-mêmes, d'étaler leur amphigouri ou leur pathos. C'est de bonne guerre ; mais l'incompétence des littérateurs ou leur lyrisme mal appliqué ne détruit pas les théories.

L'une de celles que l'auteur poursuit avec le plus d'acharnement, est celle qui prétend établir l'harmonie du vers sur un principe musical et déduire le rythme poétique de la mesure du chant. Là, ses attaques sont d'une extrême violence. L'auteur aurait dû se rappeler que qui veut trop prouver ne prouve rien. Parti de ce principe juste et incontestable que la poésie n'est pas la musique, que leur but et leurs procédés sont et doivent rester différents, il en arrive à émettre cette assertion vraiment paradoxale, que la musique des vers est *le contraire* de la musique proprement dite, que le rythme dans l'une est positif et absolu, et dans l'autre purement « numérique et abstrait »... (je n'ai jamais pu comprendre ce qu'était un rythme dans ces conditions) ; que le mot *mesure* n'a aucun sens quand on l'applique au vers français... Passant de la cadence à l'euphonie, il veut prouver péremptoirement que les effets de répétitions de sons, voyelles ou consonnes, dont non seulement Becq de Fouquières, mais bien d'autres, ont signalé l'importance au point de vue de l'harmonie du vers, sont de pures rencontres de hasard et n'ont aucune influence sur la sonorité poétique. Que reste-t-il donc comme éléments de cette cadence et de ces qualités de facture que l'auteur ne peut cependant nier, à moins de vouloir poser en principe que tout vers français qui a ses douze syllabes régulières, est un bon vers ? Cette source d'harmonie, M. Combarieu ne l'indique pas une seule fois. Il critique avec vigueur, et par des arguments qui souvent portent mal [1], les systèmes des autres; mais quant à fournir une explication

---

1. Parmi ceux que l'auteur n'aurait pas dû employer, il faut signaler celui qui consiste à nier l'harmonie de certains rapprochements de sons, parce que certains sons trop rapprochés ou trop fréquemment répétés engendrent des cacophonies. Ce sont là des faits qui se produisent dans tous les arts : comment poser la frontière entre les

sur le fond même du sujet, il s'en garde. Parti de l'idée juste que le poète doit créer autre chose que de la musique, on pourrait conclure de ses considérations que c'est la nature seule de la pensée qui fait les vers cacophoniques ou euphoniques. Rien n'est mieux démenti par une observation même rudimentaire des éléments de la question. Que de vers *bien pensés* ont sombré dans la mémoire des hommes, ou n'y ont vécu que pour être un objet de raillerie !

Malgré ces réserves, le livre de M. Combarieu est souvent ingénieux et toujours suggestif, et à ce titre il mérite d'être lu par ceux qu'intéresse le double sujet de la poésie et de la musique.

E.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J. Ulrich nous prie d'insérer la note suivante qui concerne l'article 371 de notre numéro 31-32 : « Je ne m'explique pas comment M. A. Jeanroy ait eu besoin de la notice de M. P. Meyer sur Robert de Blois pour comprendre que la seconde leçon des poésies religieuses est celle du manuscrit 24301 fonds fr. de la bibl. nat. A la première page de la préface je dis : « Les vers ajoutés au bas des « pages des poésies religieuses appartiennent au ms. B, » et à la p. XXXI on lit : « Le « premier manuscrit principal est 24301 de la Bibl. nat. à Paris. Je l'ai décrit dans « l'introduction du premier volume et je le désigne par B. » Où est là l'extrême confusion de mes explications? »

GRÈCE. — Ont paru les ouvrages suivants : *Catalogue of the Greek manuscripts of Mount Athos*, edited for the syndics of the University press by Spyr. P. Lambros, Professor of History in the University of Athens. Vol. I, Cambridge, At the University Press. 1895.

— Συνοπτικὴ Ἱστορία τῆς Κερκύρας ὑπὸ Ἀνδρέου Μ. Ἰδρωμένου (Corfou, typ. Nachamouli 1895).

Μικρὰ συμβολὴ εἰς τὴν ναυτικὴν ἀρχαιολογίαν. Communications faites à la société scientifique d'Athènes par C. N. Rhados sur le ξυστὸν ναύμαχον d'Homère et sur la σχεδία d'Ulysse (typ. du journal la Πρωΐα 1895).

— Ἀμφορεὺς πήλινος εἰς Μῆλον (avec 3 pl.) par K. D. Mylonas (extrait de l' Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς). Athènes, Perris, 1895.

---

répétitions procurant le plaisir des yeux ou de l'oreille et celles qui heurtent ou lassent? C'est dans cette distinction que consiste le goût.

Vous mourûtes au bord où vous fûtes laissée

peut être un charmant vers et

Le champ qui la reçut la rend avec usure,

un vers désagréable, bien que tous les deux comptent plusieurs *u*. M. C. cite des vers de Racine à voyelles ou consonnes identiques entassées, comme :

« *Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels...* »

ou « *Qu'en quelque obscurité que le ciel l'ait fait naître...* »

etc. et trouvant avec raison ces vers anti-harmonieux, s'écrie : « Ces quelques citations me permettent de dire que Racine a fait de mauvais vers *toutes les fois qu'il a fait de la musique.* » (p. 221). Singulière façon d'argumenter et de conclure!

— Le second volume des *Mémoires* (Ἀπομνημονεύματα) d'Alexandre Rhangabé. Athènes, éditeur Casdonis, 1895.

— Enfin, une thèse soumise à la Faculté de Philosophie de l'Université d'Athènes, par Constantin N. Hadjidémétriou; intitulée *Studia Vergiliana, de Aeneidos forma* et écrite en latin; c'est la première thèse latine parue en Grèce depuis la fondation de l'Université d'Athènes. Une seconde paraîtra sous peu.

ITALIE. — Nous recevons l'*Annuario scolastico (1894-1895)* de la *r. Academia scientifico letteraria* de Milan. Outre des renseignements statistiques et deux discours de MM. V. Inama et Mich. Scherillo, nous y trouvons un article de M. Bart. Nogara, *Di alcune iscrizioni etrusche inedite*, copiées et expliquées à la suite d'un voyage d'études fait par l'auteur. M. Nogara a publié sur les noms de personnes dans la Lombardie latine un travail dont il a été rendu compte ici; la conclusion de notre collaborateur se trouve vérifiée par le fait que ce livre est une thèse de doctorat présentée en 1891. Malheureusement, cette indication a été omise par l'éditeur sur le titre de la brochure.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 août 1895.

M. le docteur Hamy communique à l'Académie une lettre par laquelle Mgr Leroy, vicaire apostolique des Deux-Guinées, accuse réception des instructions spéciales que lui a envoyées la commission de la fondation Garnier, et annonce qu'il a commencé ses recherches sur les Pygmées occidentaux dont l'Académie a bien voulu le charger. Il a trouvé au Ferron Vaz, d'où est datée sa lettre, une race métisse, les Ajongo, qui n'avait pas encore été signalée et dont il a étudié les caractères.

M. Homolle, en présentant les relevés du temple de Delphes exécutés par MM. Tournaire et Blot, établit la date de la construction de cet édifice et la manière dont il doit être restitué. Les soubassements de la façade occidentale et de l'angle S. O. portent la trace d'un tremblement de terre, postérieur à la construction du VIe siècle, œuvre des Alcméonides; car plusieurs des assises sont formées des pièces du larmier, un fragment de triglyphe, de la façade orientale qui, on le sait, avait été construite en marbre. Ce côté du temple a donc été renversé, et les débris en ont été employés comme matériaux; du côté O., le désastre a été plus grand encore, puisque les soubassements eux-mêmes ont été bouleversés. Tout ce qui reste en place du dallage du temple présente d'une extrémité à l'autre une unité parfaite qui indique une œuvre faite d'un seul coup à la même époque. Toutes les pièces d'architecture que l'on a recueillies sur le temple et dans diverses parties du sanctuaire ne peuvent pas être attribuées à une date antérieure au IVe siècle. Il en résulte que le temple a été détruit et relevé vers la fin du Ve siècle ou au commencement du IVe. Des textes épigraphiques découverts à Delphes on peut tirer la conclusion que des travaux très étendus ont eu lieu de 350 à 330 environ; ils ont porté sur toutes les parties de l'édifice, du prodomos à l'opisthodomos, sur le portique extérieur comme sur l'intérieur de la cella. D'une inscription d'Athènes et d'un passage de Xénophon, déjà rapprochés par MM. Pomtow et Foucart, il résulte que le temple était en construction (οἰκοδομία τοῦ νέω) et qu'un appel a été fait dans ce but par les Amphitryons aux souscriptions de toute la Grèce dans les années 371 et 368. Donc le temple retrouvé par l'École française est un monument du IVe siècle. Donc Pausanias, en décrivant comme s'il était de son temps (ἐφ' ἡμῶν) le temple du VIe siècle, a été mal informé; sur la question archéologique vient ainsi se greffer une question de critique littéraire: celle du crédit que mérite Pausanias. M. Homolle explique ensuite le plan du temple; puis il fait circuler les dessins de M. Blot représentant les divers membres d'architecture et les détails de la décoration du Trésor des Siphniens.

M. Clermont-Ganneau reprend l'étude et l'interprétation des bas-reliefs et de l'inscription bilingue, néo-punique et romaine, du mausolée d'El-Amrouni, en Tripolitaine, communiqués, il y a quelques mois, à l'Académie par M. Philippe Berger. Il commence par comparer ce remarquable monument à des monuments similaires qu'il a lui-même découverts au commencement de cette année, au cours

d'une exploration de la côte Tripolitaine, aux environs de Khoms, l'ancienne Leptis Magna, à deux jours dans l'E. de Tripoli. Comme celui d'El-Amrouni, les mausolées de Leptis, dont M. Clermont-Ganneau fait circuler des photographies prises par lui, consistent en de hautes tours carrées, richement ornées de colonnes, de pilastres et de sculptures; parmi les matériaux écroulés de ces somptueux édifices funéraires qui ont beaucoup à souffrir des tremblements de terre, M. Clermont-Ganneau a trouvé des fragments de statues et de bas-reliefs qui les décoraient, ainsi que des inscriptions romaines, il est très probable que plusieurs de ces inscriptions romaines étaient, comme à Amrouni, accompagnées d'inscriptions puniques. Leptis étant un des centres les plus importants de la côte africaine soumise à Carthage. Il y aurait là à entreprendre des fouilles fructueuses pour l'épigraphie sémitique. Plusieurs des bas-reliefs du mausolée d'El-Amrouni représentent des scènes empruntées à la légende d'Orphée allant chercher Eurydice aux Enfers. Un détail d'une de ces scènes était resté inexpliqué : Orphée et Eurydice, placés l'un derrière l'autre, semblent se diriger vers la porte des Enfers qu'ils viennent de franchir, tandis qu'ils devraient s'éloigner. M. Clermont-Ganneau démontre que ce que l'artiste a voulu exprimer en réalité, c'est le moment psychologique où, conformément à la légende antique, Orphée, s'étant retourné, malgré la défense formelle de Proserpine, pour regarder Eurydice qui marchait derrière lui, celle-ci se trouve aussitôt entraînée de nouveau par une force invisible vers le sombre royaume et perdue à jamais pour son époux. M. Clermont-Ganneau, abordant ensuite le texte de l'inscription punique, rectifie le déchiffrement et la traduction de plusieurs mots phéniciens : la transcription sémitique des noms de *Pudens* l'un des fils du défunt, et de *Iuzala*, son frère ; le verbe *bana*, « construire »; l'expression *benenam*, « leurs fils », etc. Il s'attache surtout au début de l'inscription, qui avait jusqu'ici résisté à tous les efforts, et montre qu'elle doit se lire : *le-elone Rephaïm*, « aux dieux Rephaïm » ; c'est la traduction littérale de la contrepartie latine : *Diis Manibus*. Cette équivalence avérée des dieux Mânes et des Rephaïm, mentionnés plusieurs fois dans la Bible, est un fait de la plus haute importance pour la question, encore si obscure et si controversée, des idées des Sémites sur l'immortalité de l'âme et la vie d'outre-tombe.

M. Collignon lit un mémoire sur une tête de marbre du Musée du Louvre, provenant de la collection du sculpteur Jérichau et acquise en 1883 par le Musée. C'est une tête de jeune fille, copiée à l'époque romaine d'après un original grec en bronze, qui paraît appartenir à la première moitié du IVe siècle. Cette œuvre est remarquable par la simplicité élégante de la coiffure et par l'expression de réserve et de recueillement que souligne encore la pose inclinée de la tête. L'original pourrait être une de ces statues — portraits que la piété des familles consacrait aux abords des sanctuaires. Des dédicaces de statues font connaître cet usage à Athènes, plusieurs inscriptions mentionnent des statues d'errhéphores consacrées par les parents des jeunes filles qui avaient exercé ces fonctions.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 30 septembre — 1895

414. — H. Hirt. **Der indogermanische Akzent**, ein Handbuch. Strassburg. Trübner, 1895, xxiv-354 pp. in-8°.

Le titre promet un manuel : M. Hirt offre en réalité une série de résumés des beaux mémoires de MM. Verner, Bezzenberger, Wackernagel, Leskien, de Saussure et aussi du brillant article des *Indogermanische forschungen* par lequel il s'est fait si heureusement connaître. Le lecteur qui s'attendrait à trouver une recherche originale et approfondie serait entièrement déçu ; M. H. se borne à rejoindre les théories connues au moyen d'hypothèses arbitraires presque toutes, et fondées sur des collections de faits généralement incomplètes. L'ouvrage est divisé en quatre parties : Accent dans les langues particulières — Accent de la syllabe — Accent du mot — Accent de la phrase.

La première est superficielle et manque de proportion. L'accent sanskrit est exposé en deux pages ; le *pracaya*, le *praçlishta*, etc. ne sont pas nommés ; l'accent d'intensité, réglé par la quantité, sur lequel M. Bühler et M. Jacobi ont appelé l'attention, n'est pas mentionné, malgré l'importance qu'il a sans doute pour la métrique védique ; en revanche, une part d'intensité est accordée au ton védique — comme *selbstverständlich* — : cette raison est de celles qui suffisent à M. Hirt. — L'accent grec est décrit par les grammairiens comme un accent de hauteur ; les rapports entre cet accent et la mélodie que les anciens avaient signalés et que les hymnes de Delphes ont mis en évidence prouvent une fois de plus qu'il consistait essentiellement en une élévation de la voix ; mais M. H. préfère en croire M. Wackernagel qui admet *a priori* le caractère expiratoire de l'accent grec ; des deux lois phonétiques qui tendraient à démontrer l'intensité de l'accent grec, l'une est très douteuse (Brugmann, *Gr. gr.*[2], p. 82), l'autre sans doute

fausse, car la différence de νέος et νουμηνία n'est pas d'autre nature que celle de θεός et Θούμαντις (Schulze, *Quaest. ep.*, p. 163). Il n'est pas question de l'accent d'intensité, indépendant du ton, qui a dû exister en grec, dont la place était sans doute fixée par la quantité et nous est révélée par les ictus du vers : ce n'est pas une chose fortuite que les mots de trois longues reçoivent chez Homère l'ictus sur la première et la troisième syllabes, très rarement sur la seconde; cf. aussi Schulze, *Quaest. ep.*, p. 483 et suiv. — Pour le latin, M. H. ignore naturellement la distinction lumineuse établie par M. L. Havet (v. en particulier *Mém. Soc. ling.*, VI, 10 et suiv.) entre l'accent d'intensité italique frappant l'initiale du mot et l'accent de hauteur sur la pénultième ou l'antépénultième, qui est sans doute l'ancien accent indo-européen fixé comme l'accent lesbien, et qui est devenu accent expiratoire après l'époque classique.

M. H. a bien reconnu que le mouvement de l'accent lituanien est en partie secondaire et qu'il y a eu des déplacements phonétiques. Sa loi III, p. 95, est celle que M. de Saussure a découverte depuis des années, à laquelle il a fait une très claire allusion *Mém. Soc. ling.*, VIII, p. 445, et qu'il a exposée au Congrès de Genève (1894); malheureusement, M. H. n'a pas eu connaissance de la communication de M. de Saussure au Congrès; sinon la réduction des quatre catégories d'accentuation nominale de Kurszat à deux : mobile *(dëvas, kelmas)* et immobile *(ponas, tiltas)* et l'ordre parfait établi par là dans la flexion lituanienne, que M. de Saussure a mis en évidence d'une manière lumineuse, l'auraient sans doute détourné d'y introduire le désordre au moyen d'une loi indémontrée et formulée de cette manière : « War die wurzelsylbe stossend betont, so wird *in vielen fällen* der akzent durchweg zurückgezogen » (p. 94). A l'appui de sa loi M. H. cite par exemple lit. *údra*, skr. *udrás*, alors que le grec a ὕδρα, que les substantifs formés avec le suffixe *-ro-* sont souvent accentués autrement que les adjectifs de même forme (skr. *vípras*) et que l'accent des féminins est fréquemment opposé à celui des masculins correspondants. P. 97, on apprend que l'accentuation sur la finale de lit. *szirdìs* et *sunùs* est analogique; la longue serbe de *sîn* qui pourrait donner à cette opinion un faible appui n'est pas rappelée; M. H. n'explique du reste pas pourquoi l'accusatif pluriel et le nominatif duel, qui obéissent précisément à la loi de M. de Saussure, n'ont pas été touchés par l'analogie; dans cette même page l'accentuation sur la première syllabe de *mergos*, *naktys*, *sunus*, etc. est tenue pour un recul d'accent : peut-être eût-il fallu examiner de près le skr. *pánthās* et le gr. ἄρνες avant d'être aussi affirmatif. — M. H. a seulement entrevu p. 98 que la loi de transport de l'accent d'une syllabe d'intonation douce sur une syllabe suivante d'intonation rude s'applique au slave; il ne cite aucun exemple décisif tel que, par exemple en russe, nom. fém. *nová* (lit. *-à*) : gén. masc. *nóva* (lit. *-o*); il ne montre pas comment l'accent passe sur la finale de la première per-

sonne quand la prédésinentielle accentuée est douce, non quand elle est rude : russe *jáshu*, *lizhú* ; ni comment l'accent est resté sur la racine de plusieurs thèmes verbaux en *-e-* où la racine a une longue ancienne (toujours d'intonation rude), par exemple *lêzu*, ce qui prouve que le déplacement d'accent de la première personne a été pour beaucoup dans la fixation sur *-e/o-* de l'accent dans ce type slave. M. H. s'aperçoit bien moins encore de ce que l'accent sur *ê* des infinitifs russes *terpêt'*, *vertêt'*, *derzhát'* et des premières personnes *terpljú*, etc. résulte du transport de l'accent de *-er-* doux sur *ê* et *ā* rudes, et que l'accent ancien a subsisté aux autres personnes du présent : *térpit*, *vértit*, *dérzhit* (donc avec *i* doux); *vídêt'* et *zavísêt'* dont l'*i* radical a l'intonation rude ont partout l'accentuation radicale (cf. aussi serbe *starjeti* et *omiljeti*) : la phrase de la p. 195 à propos du seul *vidêt'* « der akzent ist wegen des stosstons zurückgezogen » ne répond à aucune notion précise ni exacte.

A propos de l'accent de la syllabe — auquel M. de Saussure propose avec raison de réserver le nom d'*intonation* — M. H. semble se résigner avec peine à voir dans les différences d'intonation des faits proprement letto-slaves pour la plupart. En ce qui concerne les syllabes intérieures du mot, les découvertes de M. Bezzenberger et surtout celles de M. de Saussure ne laissent pas de doutes ; mais on conçoit mal pourquoi une si grande place est attribuée par M. H. à un phénomène purement *dialectal* dans un manuel de l'accent *indo-européen*. Au moins eût il convenu d'utiliser pour les finales le résultat de cette étude déplacée : l'intonation de βασιλεῦ et de *sunaũ* n'a rien qui doive tant surprendre M. Hirt : c'est celle des autres diphtongues à premier élément bref; βασιλεῦ et Λητοῖ s'opposent très bien à βασιλεύς (de -ήυς) et Λητώ, qui ont une longue oxytonée ; il fallait signaler que la diphtongue * *-ai* (avec *a* bref) a toujours l'intonation rude, au moins dans les finales, tandis que * *-ei* et * *-oi* ont l'intonation douce. L'intonation rude de *rankà* (cf. θεά) et de *vilkù* (cf. θεώ) est celle de toutes les longues anciennes. Sauf quelques cas obscurs, l'intonation douce d'une ancienne longue (ou le circonflexe grec) tient à des contractions indo européennes. Quoi qu'il en soit de cette question, au moins serait-il prudent de ne pas oublier que certains détails de la prononciation des paysans lituaniens du XIX[e] siècle pourraient ne pas remonter à l'indo-européen : trois pages entières (144-147) consacrées à discuter l'intonation des prétérits lituaniens à syllabe radicale en *ė* n'ont pas révélé à M. H. le fait, pourtant évident au premier coup d'œil, que l'intonation du prétérit reproduit dans ces cas celle de l'infinitif; les infinitifs *srébti*, *dvésti*, etc. ont donné leur intonation douce de *e* bref aux prétérits *srėbiau*, *dvėsiau*, etc. et pris la longue de ces prétérits.

Sur l'accentuation des mots on trouve une foule de renseignements dans la grammaire du sanskrit, du grec, du russe, du serbe et du lituanien; M. H. les a rapprochés, non sans des omissions fâcheuses, mais, comme il n'a pas donné de théorie d'ensemble, on ne peut critiquer dans

son exposé que les détails. Pour l'aoriste sigmatique il n'aboutit à aucune conclusion, faute d'avoir rapproché l'accentuation grecque : δεῖξαι, δείξας, δείξειν, δείξων ; l'accentuation φιλῶν et non φιλών (cf. skr. *-ayá-*) n'est pas expliquée ; les optatifs sanskrits très remarquables *gamét*, *sanét*, *vanét* en face de *gámat*, *sánat*, *vánate* ne sont pas cités à côté des optatifs letto-slaves accentués sur le suffixe, etc. Comme en latin la première syllabe du mot phonétique reçoit un ictus et que l'union du préfixe et du verbe y est très intime, *conficio* et *nescio* peuvent s'expliquer aussi bien par la proclise de *con-*, *ne-* que par l'enclise du verbe ; au point de vue indo-européen les deux interprétations sont également admissibles, mais, sauf *mauis*, M. H. ne mentionne pas (p. 171) les nombreux juxtaposés latins qui ne s'expliquent que par l'enclise du verbe : *nuncupo, mando, maledico, scilicet, quilibet, vendo, trucido*, etc. P. 194, M. H. conteste, après d'autres, il est vrai, l'existence indo-européenne du type grec λεύσσω, lit. *laukiu* ; il n'est pourtant pas malaisé de discerner l'opposition de deux types : 1° des verbes avec racine au degré *-e-* portant l'accent et avec suffixe *-ye-* ayant en letto-slave la forme thématique ; ils indiquent une action ; 2° des verbes avec racine sans *-e-*, accent sur le suffixe (skr. *-yá-*), forme athématique du suffixe du présent en letto-slave (lit. *-i-*, v. sl. *-i-*), aoriste en *-ē-* : ce second type indique un état ; le lit. *tveriu*, *tverti* illustre le type 1, tandis que *turiu, turėti* est un bon exemple du second ; cf. aussi skr. *háryati*, ombr. *heris* en face du gr. χαίρω, ἐχάρην ; les exemples que M. H. mentionne dans son § 200b ou bien sont séparés par une erreur manifeste du type 2, ainsi skr. *mriyáte*, *hanyáte*, lit. *girdėti*, ou bien résultent d'une contamination ; ainsi lit. *surbiu* (cf. lat. *sorbēre*) d'après *srebiu ; spiriu* a le vocalisme de * *spiru*, etc. — P. 201, la rédaction de M. H. pourrait faire croire que l'accentuation radicale de la première personne de *ljubiti* en serbe est un archaïsme, alors qu'elle est une simple conséquence de l'élimination de l'ancienne forme correspondante au russe *ljubljú* ; du reste *ljubljú* en face de la troisième personne *ljúbit* est le résultat de la loi de M. de Saussure et ne prouve pas contre la paroxytonaison de ce thème de présent, comme semble le dire M. Hirt ; il convient aussi de noter que *ljubiti* est un dénominatif et non un causatif. Après cette série d'inexactitudes, M. H. écrit que l'accentuation radicale des causatifs [et itératifs !] slaves est due à l'influence des dénominatifs de même forme : or, en règle générale, les causatifs et itératifs sont accentués sur la racine et les dénominatifs sur le suffixe.

Le chapitre de l'accentuation des noms appelle des observations analogues. Le § 257 sur les noms en * *-men-* caractérise bien le manque de soin et d'exactitude de l'auteur ; le suffixe * *-men-* a plusieurs emplois : il forme des neutres, accentués sur la racine, type χεῖμα, et les collectifs correspondants, accentués sur le suffixe, type χειμών, — des noms d'agents masculins accentués sur le suffixe, type skr. *brahmán-* par opposition à l'abstrait *bráhman-* ; cf. gr. ἡγεμών, — des adjectifs accen-

tués sur la racine, type gr. τλήμων, skr. *bhásman-*. M. H. se borne à signaler la première catégorie et ne parle des deux autres que comme d'exceptions qu'il indique incidemment. Le type lituanien *stomen-* est posé comme comparable à χειμών, bien qu'il présente un mouvement d'accent qui lui donne droit à une place à part, et qui est assez remarquable pour valoir une mention. — Parmi les exemples on trouve skr. *náma* gr. ὄνομα où l'existence du suffixe *-men-* est au moins douteuse, τόλμα qui surprend, cité comme il l'est sans un mot d'explication, et le rapprochement de lit. *sêmen-* « semence » avec gr. ἧμα « jet », bien que le mot grec se rattache à ἵημι, ἧκα (cf. lat. *iacio, ieci*, comme τίθημι, ἔθηκα, cf. *facio, feci*) et n'ait rien à faire avec lat. *semen*.

Toute la quatrième partie du livre, consacrée à l'accent de la phrase, repose sur l'hypothèse que l'accent indo-européen servait à attirer l'attention de l'auditeur sur le mot et sur les syllabes qui le recevaient ; en fait, on n'observe rien de pareil ni en grec ni en sanskrit ; l'affaiblissement de sens que subissent parfois certains enclitiques ne tient pas à l'absence d'accent, mais au fait que ces mots ne formant pas un groupe phonétique isolé n'ont par là même qu'une valeur diminuée. — En réalité, on ne sait rien de certain de l'accent de la phrase en indo-européen et presque tout ce chapitre est artificiel. On y rencontre, du reste, des affirmations singulières, par exemple celle-ci que l'accord du sanskrit, du slave, du grec — et de l'arménien — dans l'acentuation du vocatif sur l'initiale est purement fortuit. — P. 322, on lit que l'original **eγómo* (?) de gr. ἐγώ, lat. *ego*, doit être analysé **eγ omo*, **omo* rappelant ἐμέ et **eγ* l'élément qui se trouve dans skr. *mahyam* ; M. H. ne s'est pas demandé pourquoi le latin oppose *ego* et *mihi*, l'arménien *es* et *inj* ; il ne s'est pas souvenu que le nominatif des pronoms est en général tiré d'une autre racine ou d'un autre thème que les autres cas ; il n'a pas recherché si le rapprochement de skr. *ha* avec v. sl. *ʒhe*, gr. -θε ne serait pas plus satisfaisant que celui avec gr. γε : tout cela importait peu : l'essentiel était d'appliquer les lois d'allongement de M. Streitberg. M. Michels a posé une loi d'intonation qu'il n'a pas démontrée ; sur cette loi, M. Streitberg a édifié une vaste théorie des allongements, justifiée par une foule d'hypothèses et d'affirmations *a priori* ; sur la théorie de M. Streitberg, M. H. fait reposer nombre d'explications de détail, dont d'autres ne tarderont pas à s'autoriser pour ajouter des pièces nouvelles à cet édifice chimérique ; et il en sera ainsi jusqu'au jour où le tout ira rejoindre les explications des désinences indo-européennes que Bopp et son école avaient si ingénieusement élaborées.

Dans un ouvrage ainsi fait, l'impropriété des expressions ne saurait surprendre : la définition de l'accent, donnée p. 3, est si inexacte qu'elle comprend rigoureusement la distinction de *t* et de *d* non sonore. — Le caractère arbitraire des explications est souligné par l'emploi fréquent — et encore trop rare — de formules telles que : « Nach meiner

meinung..., ich glaube..., ich halte... für..., ich zweifle nicht..., vermutlich..., wahrscheinlich, scheint, ich versuchte nachzuweisen, es ist möglich, man könnte ja, etc. » — Les erreurs et les inexactitudes abondent : en voici quelques exemples : p. 32 la longue finale du génitif ὤνου tenue pour ancienne — p. 39 καλός pris pour adjectif en *-o-* ; bien plutôt καλϜός, v. Schulze, *Quaest. ep.* p. 114 — p. 82 tch. *mne* tiré phonétiquement de *mene* (en réalité analogique du datif *mné*) ; *ho* tiré de *jego* (en réalité contaminé de *-j* et de *jego*) — p. 131, russe *poroz* rapproché de lit. *parszas* — même page, l'*a* de lat. *aures* expliqué par un procédé compliqué, alors qu'il est tout simple d'y voir la prothèse connue de *a* — même page Ϝέλκω (sic) — p. 136 zd *çareta-* (sic) — lat. *celáre* (sic) — p. 139 lit. *gimtis* rapproché de γίγνομαι malgré l'avertissement de M. de Saussure — p. 145 *a* donné comme le degré faible de *ê* en lituanien, alors que c'est *i* qui représente en letto-slave i. e. *ə* : dans lit. *kvapas a* représente *o* ou *e*; seul l'*i* de *kvipti* peut répondre à l'α de καπνός — p. 183, le thème slave *ima-* n'est pas * *imnâ-*, parce que les verbes à nasale sont inchoatifs et que *ima-* indique un état comme beaucoup d'autres verbes à suffixe *-á-* et racine sans *e* — p. 204 on ne peut mettre sur le même plan au point de vue de la valeur probante le serbe du XIXe siècle et le sanskrit védique ; en fait l'accentuation *-émo* (c a. d. *-émo*) de la première personne du pluriel est analogique du type athématique *-ímo* (c'est-à-dire *-imó*) : cf. pet. russe *-émo* et *-imó*. — p. 219 : il n'y a pas de mot **mari-*, mais seulement * *mori-* (celt. *-mori*, germ. *mari-*, v. sl. *morje*) et * *mͤri-* (lat. *mare*). — p. 234 ἔρσην qui était cité p. 39 est oublié — p. 240 : à quelle époque a-t-on dit en slave **slawôs?* — p. 245 l'accentuation κλιτῦς est invraisemblable — p. 271 le russe *polnó* = skr. *pûrnám* n'est pas cité, sans doute parce qu'il contredit la loi inexacte de la page 94 — p. 276 l'antiquité de l'accentuation de skr. *návas*, grec νέος, russe *nóvo* est attestée par le mot de sens opposé : skr. *sánas*, gr. ἔνος — p. 286 l'accent sur *ô* dans skr. *catvâras* et got. *fidwor* est celui du pluriel neutre (cf. χεῖμα, χειμών) comme le vocalisme *ô* lui-même ; le proparoxyton de τέτορες est ancien ; l'accentuation sur *y* du mot slave correspondant est un effet de la loi de M. de Saussure. — p. 325, parmi les enclitiques, on ne voit pas mentionnés : skr. î, got. *-ei*, lat. *-î* (dans *qui uti*, etc.), gr. -ι (dans οὑτοσ-ί de *οὗτος -ί) — skr. *kam*, lat. *-cum-* (*quicumque*), et plusieurs autres. — Certaines découvertes enfin ne sont nouvelles que pour M. Hirt, ainsi les idées sur les gutturales exposées p. 282, cf. J. Schmidt, K Z. XXV, 123 et la relation de ἄροτρον : ἀροτήρ (p. 231) que personne n'avait songé à découvrir, peut-être parce qu'elle apparaît à tout le monde.

Il serait surprenant que, dans un travail aussi long, œuvre d'un savant d'une indiscutable valeur, rien ne fût à retenir. On y trouvera d'abord un rapprochement constant de l'accent letto-slave avec celui du sanskrit, du grec et du germanique, dont l'idée première est loin d'être

neuve, mais qui est ici poursuivi pour la première fois; et les remarques heureuses ne manquent pas sur bien des points. Mais presque toujours ces indications ne sont vraies qu'à demi. Ainsi le tableau de la flexion des thèmes en *-i-* de la p. 208 est plus exact que ce qu'enseigne M. Brugmann; encore eût-il été bon de dire que le sanskrit distingue deux types : 1° vocalisme prédésinentiel *-ay-* devant désinence commençant par une voyelle et *-i-* devant désinence commençant par une consonne : c'est le seul type connu du slave; 2° vocalisme *-i-* (resp. *-iy* ou *-y-*) devant désinence quelconque; et il eût fallu ajouter que cette distinction de deux types, vraie des thèmes en *-i-*, l'est de tous les autres; cf. par exemple l'opposition des thèmes sanskrits en *-an-* (datif *-ne*) et *-man-* (datif *-mane*). P. 215, M. Hirt reconnaît — ce qui est du reste facile — que l'accentuation des infinitifs simples du slave (russe *nestí*, *kolót'*) dépend de l'intonation de la syllabe prédésinentielle; mais il croit que l'accent de *nestí* est ancien, et que celui de *kolót'* a subi un déplacement : c'est le contraire qui est la vérité.

En somme, le livre est manqué, et sans doute était-ce inévitable. Car il était superflu de résumer des mémoires connus de tous et trop importants pour n'être pas lus de tous, et il était impossible de faire la synthèse de travaux spéciaux, trop peu nombreux encore et qui sont loin d'avoir épuisé la matière à étudier.

A. MEILLET.

---

415. — Paul GUIRAUD. **La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine.** Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales (Prix Bordin, 1890). In-8° jésus, 654 p. Paris, imp. nationale et libr. Hachette. 1893.

Ma seule excuse, ou, pour mieux dire, ma seule consolation d'arriver si tard pour parler de ce livre, c'est qu'il n'est pas de ceux qui attendent les recommandations de la critique pour faire leur chemin dans le monde. L'Académie qui l'a couronné et, après elle, l'opinion savante de tous les pays a été unanime à y reconnaître un des meilleurs ouvrages, les plus solidement construits, les plus consciencieusement étudiés, et, ce qui ne gâte rien, les plus élégamment écrits qui aient paru depuis longtemps sur les antiquités grecques.

Pour mener à bonne fin une pareille entreprise, il fallait être à la fois un historien, un jurisconsulte et un économiste. M. Guiraud a été tout cela et avec une égale supériorité. Il n'y a guère de plus excellent morceau d'histoire que son premier livre tout entier, consacré à l'origine du droit de propriété en Grèce. M. G. fait d'abord bonne et sévère justice de l'échafaudage de faits mal interprétés sur lesquels une critique complaisante s'est fondée pour affirmer l'existence du collectivisme primitif chez les Grecs. Ce prétendu collectivisme demeure une hypothèse indémontrée et peu vraisemblable. Ce qui est certain, en revanche,

c'est que la propriété familiale a précédé en Grèce la propriété individuelle, de même que le régime patriarcal a précédé l'État proprement dit. Le passage d'une de ces formes à l'autre est, on peut le dire, le grand fait de l'histoire grecque jusqu'au VIe siècle avant notre ère. M. G. montre pourquoi et comment ce passage s'est accompli, quels étaient les caractères et les éléments de la propriété familiale à l'époque héroïque, de quelle façon l'exclusion d'un grand nombre d'individus de la possession du sol, hommes séparés, cadets, bâtards, a favorisé le grand essor de la colonisation, puis les révolutions. Nous assistons à la lente dissolution de l'ancien régime foncier, battu en brèche par l'affaiblissement des idées religieuses, le développement de la fortune mobilière, la distinction des propres et des acquêts, l'évolution politique qui substitue peu à peu l'aristocratie de fortune à l'aristocratie de naissance, puis la démocratie à l'aristocratie de fortune. Le triomphe des institutions démocratiques est en même temps le triomphe de la propriété individuelle.

Cette propriété une fois constituée, M. G. en aborde l'étude au double point de vue juridique et économique. Le livre II s'occupe de l'organisation légale. Voici d'abord les personnes capables de posséder, et à ce propos un aperçu de la condition des affranchis, des métèques, des périèques. Puis les caractères généraux du droit de propriété, les questions d'accession, de servitudes, de bornage, les rapports de l'État avec la propriété foncière (expropriation, confiscation) sont parfaitement élucidés. Vient ensuite ce que le Code civil appelle « les différentes manières d'acquérir la propriété » : successions, donations, testaments, vente, prêt, hypothèque. Un chapitre spécial traite de la garde des titres de propriété, un autre des garanties légales de ce droit : actions immobilières, prescription, protection spéciale des biens de mineurs. Le livre II se termine par une série de monographies sur diverses espèces singulières de propriété : propriété de l'État, biens sacrés, biens des associations.

Le livre III est entièrement économique ; c'est le plus nouveau et le plus intéressant de tout l'ouvrage. M. G. y a tracé un tableau très complet et très vivant de l'état de l'agriculture en Grèce à l'époque classique : répartition du sol, servage, fermage, exploitation directe, procédés agricoles, différentes cultures, charges de la propriété foncière, revenu et valeur vénale de la terre. Même après le chef-d'œuvre classique de Bœckh, cet exposé fera époque. Il y a là une quantité énorme de renseignements bien disposés, de déductions ingénieuses et de calculs instructifs. Cependant M. G. s'y est quelquefois embrouillé. Par exemple, à propos de l'*eisphora* (impôt sur le capital) il écrit (p. 533) : « Durant les dix années de sa minorité, Démosthène paya en tout 18 mines ou 1.767 francs, sur un capital d'environ 61.000 francs. *C'est un taux annuel de 0 fr. 029 pour 1.000 fr.* » Et il part de là pour affirmer que l'*eisphora* « était en somme une taxe assez légère ». Mais

1,767 fr. sur 61,000 représentent en réalité un peu plus du 35e en dix ans, soit, par an, le 350e ; ce n'est donc pas 0 fr. 029 pour 1,000 fr. mais 2 fr. 90 que M. G. aurait dû écrire et la conclusion, on le voit, eût été fort différente : un impôt sur le capital de 0,29 pour 100 correspond, à cette époque, à un impôt sur le revenu d'environ 3 pour 100 et n'est pas tellement léger.

Le dernier livre plaira aux philosophes. M. G. y étudie les modifications rêvées par certains penseurs, apportées par certains politiques au régime des terres en Grèce : en d'autres termes, le socialisme théorique et pratique dans l'antiquité. Ces étiquettes ultra-modernes n'ont pas effarouché l'Académie ; la Sorbonne eût, peut-être, été moins indulgente. En tout cas, on lira avec fruit, sans oublier ce qu'il doit à la thèse de Fustel de Coulanges, le chapitre où M. G. montre quelle a été l'influence des intérêts et des craintes de la propriété foncière sur toute l'histoire intérieure et extérieure des États grecs, et comment il faut y voir un des facteurs déterminants de la conquête romaine.

Je viens de prononcer le nom de Fustel de Coulanges. Ce nom vient naturellement sous la plume quand on parle de M. Guiraud. N'est-il pas, en effet, avec M. Jullian, le plus fidèle et le plus brillant élève de l'auteur de la *Cité antique?* un élève qui s'est merveilleusement assimilé la méthode du maître : l'étude directe et pénétrante des textes, la critique serrée et loyale qui dit nettement ce qu'elle sait et confesse ce qu'elle ignore, l'art de découper un sujet en petits chapitres, pourvus de titres attrayants, qui, tout en s'enchaînant dans l'ensemble de l'œuvre, constituent autant de monographies claires, intéressantes et bien délimitées. On retrouve également chez lui la phrase sobre et courte, l'expression élégante et ferme de Fustel de Coulanges, avouons-le aussi, certains petits tics de diction, certaines petites afféteries caractéristiques qu'il aurait mieux valu laisser au modèle. Moins hautain que celui-ci, M. G. ne dédaigne pas de renvoyer aux travaux modernes, et souvent même de les citer textuellement, mais il ne s'attarde pas à combattre toutes les opinions émises dans toutes les *dissertatiunculae* allemandes, ni même toujours à les lire ; je n'ai pas le courage de le lui reprocher alors que le temps qu'il aurait consacré à cette besogne a été tellement mieux employé à lire et à dépouiller, la plume à la main, toute la littérature grecque et les principaux recueils d'inscriptions.

Dans un si vaste sujet, qui remue tant de milliers de textes et de questions, il est inévitable que l'on ne soit pas toujours d'accord avec l'auteur, que l'on constate chez lui des omissions ou même des erreurs [1] :

---

1. Je grossirais inutilement cet article si je voulais noter et discuter tous les points où je suis en désaccord avec M. Guiraud. Je me contenterai de deux ou trois remarques. La « critique des sources » n'est pas, chez lui, à la hauteur du reste de l'érudition. Il parle d'Homère comme d'un personnage unique « qui a visité le Péloponèse » (p. 74). Eschyle et Euripide sont invoqués en témoignage des mœurs grecques « à l'époque des rois » (p. 25, 66). Une assertion de Diodore relative à un

les documents juridiques, en particulier, offrent des difficultés toujours nouvelles, et si M. G. a contribué pour sa part à en élucider quelques-unes, il lui est échappé, notamment dans l'interprétation de la loi de Gortyne, plus d'une inexactitude [2]. Cependant il y aurait mauvaise grâce à insister sur ces *paucae maculae*, dont un Bœckh lui-même n'était pas exempt. Mais il y a deux critiques plus générales que je dois consigner avant de finir, bien qu'elles ne touchent qu'à la forme, et non au fond de cet excellent livre.

---

fait antérieur à la guerre de Troie est « empruntée à la réalité » (p. 33). Ce manque de critique entraîne naturellement des solutions arbitraires : ainsi le silence que gardent les poèmes homériques sur le servage prouverait la modernité de cette institution (p. 75) ; mais ces poèmes sont loin de refléter l'état social de la Grèce entière. P. 63, il ne fallait pas douter que « dans les premiers siècles » l'appréciation du juge tint lieu de tarif ; cela est expressément attesté par Éphore chez Strabon, IV, 1, 8. P. 91-92. L'histoire de la lutte de la royauté contre l'aristocratie est présentée sous un faux jour ; c'est la royauté qui était sur la défensive. Je supprime beaucoup de critiques qui feraient double emploi avec celles qu'a formulées M. Lécrivain, dans son substantiel compte rendu (*Revue historique*), et je note en terminant que la belle typographie de l'imprimerie nationale n'est pas toujours correcte : constamment le groupe *eo* est substitué à *ae* : Chœrephanès, Acroe, Haloesa, etc. Des formes barbares comme *Thurium*, *Léontium* (passim) ne sont pas des fautes d'impression.

2. Exemples. P. 58 : « La loi de Gortyne accorde à la fille une demi-part du fils... mais c'est là visiblement une innovation et il est clair qu'auparavant elle était exclue. » Au contraire, le § 30 de la loi (col. V, 1 suiv.) prouve qu'une loi antérieure avait déjà institué un droit successoral pour les filles.

P. 211. Il n'est pas exact que la loi réserve aux fils « ceux des immeubles ruraux qui n'étaient pas occupés par un serf ». D'abord il n'y avait probablement pas d'immeubles de ce genre. Ensuite la loi ne réserve expressément aux fils que les *maisons de ville*. Les filles en se mariant perdaient sans doute tout droit sur les redevances foncières ; en était-il de même si elles ne se mariaient pas ?

P. 216. Je ne crois pas que la loi admette d'autres ayants droit à l'épiclère que ceux qu'elle énumère expressément (VIII, 10 : ᾇ ἔγραττται).

P. 224. M. G. a raison d'opposer dans la succession gortynienne le *κλᾶρος* indivisible, qui n'entre en partage que pour les redevances des serfs (ceci aurait dû être dit plus nettement dans les *Inscr. jurid.*) et les *χρήματα* ; mais on ne peut pas admettre sa théorie (empruntée à Schaube) que lorsque la famille seigneuriale vient à s'éteindre, le *κλᾶρος* fait retour à l'État qui l'assigne à quelque autre citoyen. Puisque la loi attribue formellement, en ce cas, aux serfs les *χρήματα* de la famille éteinte (V, 25), à plus forte raison doit-elle leur laisser le *κλᾶρος* ; il n'y a pas là de « séquestre provisoire ».

P. 236. Le § 59 (X, 14) est mal interprété. Il faut traduire : « les héritiers peuvent, s'ils veulent, donner l'argent (100 statères) et garder le reste des biens. »

P. 240. Les *κόμιστρα* (III, 37) sont bien certainement les « cadeaux d'adieu » entre conjoints qui divorcent.

P. 246. Les enfants n'ont nullement le droit de revendiquer la succession maternelle tant que le père est vivant. Le § 38 (VI, 32) déroge sur ce point au principe posé au § 27.

P. 313. L'héritier qui détourne un bien successoral n'a pas le choix « entre payer 20 drachmes ou restituer l'objet au double », ce qui serait vraiment trop commode. Il doit payer 10 statères *et* rendre l'objet au double (§ 32).

D'abord il est trop long, et s'il l'est — ou plutôt s'il l'est devenu entre le jugement de l'Académie et la publication, — ce n'est point par l'effet d'une prolixité qu'on ne sent nulle part, mais parce que l'auteur n'a pas su résister à la tentation d'aborder, parfois même de traiter à fond, un grand nombre de questions qui ne se rattachent qu'indirectement à son sujet principal et qu'il eût mieux valu réserver pour une autre occasion. Je sais bien que « tout est dans tout », mais l'art de la composition consiste précisément à l'y laisser. Ayons des fenêtres sur toutes les avenues, mais n'allons pas tirer sur tous les perdreaux qui passent. Ainsi, dans un livre sur la propriété foncière, il ne fallait pas entrer dans le détail de l'histoire de colonies grecques, ni des institutions purement politiques de l'époque seigneuriale (p. 111-139); le droit successoral et testamentaire ne devait être résumé que dans les dispositions qui intéressent directement la transmission des immeubles. Le chapitre « Comment la justice était rendu en Grèce » (p. 330-344) est un hors d'œuvre, etc., etc. On ne compose un livre qu'à force de sacrifices, et les superfétations les plus intéressantes en elles-mêmes ont le tort grave de faire perdre quelquefois de vue le véritable sujet. De plus, elles donnent à un ouvrage, qui devrait être dans les mains de tous les lettrés, des dimensions qui en effrayeront quelques-uns. Combien de fois le critique doit-il répéter l'adage du vieux Callimaque : μέγα βιβλίον μέγα κακόν !

Après avoir blâmé M. G. d'avoir écrit cent ou deux cents pages de trop, j'aurai l'air de lui chercher chicane en regrettant qu'il n'en ait pas écrit vingt de plus : c'est pourtant la pure vérité. Comment un auteur réfléchi, expérimenté, a-t-il pu avoir seulement l'idée de présenter au public un volume aussi considérable sans le faire précéder d'un seul mot de préface et sans le faire suivre du moindre bout d'index? La préface était indispensable pour orienter le lecteur dans une matière vaste et difficile, pour lui indiquer la marche suivie, pour résumer les idées essentielles qui se dégageront de cette longue analyse. Il y avait là une tâche nécessaire, scientifique, à laquelle M. G. a eu le tort de se dérober. Est-ce que par hasard il partagerait l'opinion peu charitable d'un savant allemand qui supprima de la deuxième édition d'un volumineux traité la préface qu'il avait mise à la première « afin, disait-il, qu'il n'arrive pas encore une fois qu'un critique, au lieu d'étudier à fond ce gros livre, se contente d'extraire quelques phrases de l'introduction » ! Comme si de pareilles précautions avaient jamais découragé un « Recensent » peu consciencieux ! Elles ne découragent que le lecteur, et c'est grand dommage quand il s'agit d'un livre de la valeur de celui-ci. Quant à l'index, si bien disposée que soit la table des matières, elle n'en peut tenir lieu. L'ouvrage de M. G. n'est pas destiné seulement à être lu d'un bout à l'autre ; il doit pouvoir être consulté commodément et rapidement par tous ceux qui ont intérêt à connaître l'avis de l'auteur sur un des innombrables problèmes de détail qu'il y a traités de main

de maître. Sans index, de pareilles recherches deviennent longues et fastidieuses, et plus d'un savant ou d'un étudiant pressé s'en dispensera. On connaît la boutade de Mérimée qui demandait qu'on pendît de temps en temps « pour l'exemple » les auteurs de livres d'érudition qui ne faisaient pas d'index. Je ne suis pas aussi féroce et je ne demande pas qu'on pende M. Guiraud. Tout ce que je lui souhaite c'est que le succès de librairie de son ouvrage soit aussi complet et rapide qu'il serait mérité il sera forcé ainsi d'en donner promptement une édition nouvelle à laquelle un mauvais plaisant ne pourra pas reprocher, comme à celle-ci, de n'avoir, malgré toutes ses éminentes qualités, « ni queue ni tête ».

Théodore Reinach.

---

416. — **Thucydides Book I**, edited with introduction and notes by W. H. Forbes, with maps. Part I : Introduction and Text; part II : Notes. Oxford, Clarendon press, 1895, un vol., cxxxii-91 et 183 p. in-8. Prix : 8 sh. 6.

J'ai rendu compte, l'an dernier (*Revue critique* du 5 novembre 1894), d'une édition des livres V et VI d'Hérodote, due aux soins de M. Evelyn Abbott et conçue d'après le même plan que ce premier livre de Thucydide. Les auteurs de ces deux volumes ont eu surtout en vue les étudiants d'histoire, ou du moins, s'occupant d'un historien grec, ils ont voulu fournir aux élèves et aux maîtres des universités et des collèges tous les éléments d'une discussion approfondie sur la valeur historique de l'œuvre en question. Aussi ne faut-il pas s'attendre à trouver la moindre innovation, ni par suite la moindre originalité, dans le texte que nous offre M. Forbes. Lui-même nous avoue son incompétence en matière de manuscrits et de critique verbale; il reproduit simplement le texte de Bekker, en ajoutant seulement çà et là, au bas des pages, quelques rares variantes, « mais seulement, dit-il, pour rappeler au lecteur que le texte traditionnel d'un auteur ne dérive pas d'un seul manuscrit, et que les manuscrits mêmes ne représentent pas l'ouvrage tel qu'il est sorti des mains de son auteur » (p. iv). Ces notions sont, on le voit, fort élémentaires. M. F. n'ignore pas cependant tous les efforts de la critique pour corriger et améliorer la tradition des manuscrits; il exprime même une opinion assez favorable aux tentatives (suivant moi, trop hardies) de M. Rutherford dans cette voie; mais il assure que les résultats ainsi obtenus ont rarement quelque importance pour l'histoire (p. iii). Voilà certes un principe qui ne paraîtra point incontestable. Sans doute les grands traits de l'histoire grecque ne seront plus jamais changés par la critique des textes; mais n'est-ce point par le détail que se renouvelle aujourd'hui la science du passé? et n'est-il pas injuste de méconnaître tout ce que la connaissance des antiquités a gagné en précision et en rigueur depuis que les textes ont été plus sûrement revisés? Sans sortir du premier livre de Thucydide, on trouverait plus d'un passage que dis-

cute longuement M. Forbes, et qu'une légère correction de texte expliquerait peut être beaucoup mieux [1]. Le danger, je le sais, est d'abuser de cette méthode. Mais n'est ce pas un danger aussi, que de ne paraître pas même soupçonner la possibilité de fautes graves dans un texte qui ne saurait passer pourtant pour infaillible?

Dans une introduction de CXXXII pages très serrées, M. F. étudie la vie et l'esprit de Thucydide, puis les écrits en prose de ses prédécesseurs et de ses contemporains, enfin sa valeur comme historien. Plutôt que de renvoyer aux travaux déjà publiés sur ce sujet, M. F. tient à reprendre la discussion, pour son propre compte, sur tous les points en litige : de là des longueurs, des digressions, qui, pour être présentées sous la forme d'appendices, n'arrêtent pas moins le lecteur et le fatiguent. Était-il bien nécessaire aussi de citer textuellement tant d'extraits de l'œuvre si incomplète des logographes? En revanche, je ne trouve pas une comparaison, pourtant nécessaire, entre Hérodote et Thucydide. M. Forbes se contente de réfuter l'opinion, le prejugé, qui sépare ces deux historiens par un nombre considérable d'années; mais il accepte, ce me semble, un peu trop aisément la théorie suivant laquelle presque la moitié du livre d'Hérodote aurait été composée pendant la guerre du Péloponnèse (p. XLI). Sa conclusion sur le mérite propre de Thucydide n'est pas particulièrement élogieuse : « Il n'est pas vrai qu'aucune période de l'histoire ne nous soit aussi clairement connue que les vingt et une premières années de la guerre du Péloponnèse; mais il est vrai que nous avons pour guide dans l'histoire de cette période un historien des plus clairvoyants, des plus raisonnables et des plus honnêtes (p. CXXXII). » Est-ce là rendre pleine justice au profond historien qu'est Thucydide?

Plusieurs cartes geographiques (pp. 15, 33, 56) rendront service aux étudiants, ainsi que les indications chronologiques et les résumés historiques disposés en manchette dans les marges extérieures du texte.

La seconde partie du volume contient les notes; ces notes elles-mêmes, historiques et explicatives, sont complétées par un appendice, qui donne à quelques-unes un développement considérable. C'est un vaste répertoire de textes, qui pourra fournir la matière de discussions intéressantes dans un *séminaire* d'histoire. Puis vient une série d'observations sur la grammaire de Thucydide, rédigées suivant un ordre logique, avec sobriété et clarté. Enfin le volume se termine par un glossaire et par deux index.

Am. HAUVETTE.

---

1. Par exemple, M. F. consacre deux pages de notes (pp. 104 et 134) à l'interprétation des mots γράψας τὴν ἐκ Σαλαμῖνος προάγγελσιν τῆς ἀναχωρήσεως dans la lettre de Thémistocle a Xerxès (I, 137), et il arrive à cette conclusion invraisemblable, qu'il faut reconnaître là une allusion, non pas à l'un des deux messages de Thémistocle mentionnés par Hérodote, mais à un troisième message du même genre, que rapporte Plutarque seul. On sait que M. Weil a proposé récemment de corriger προάγγελσιν en παράγγελσιν, mot qui désigne fort bien l'avertissement donné par Thémistocle à Xerxès d'avoir à se retirer au plus vite après la bataille de Salamine (*Bulletin des humanistes français*, n° 5, p. 73-74).

417. — Ern. Babelon et Adr. Blanchet. **Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale.** 1 vol. gr. in-8°, xlv-764 p., avec 1100 dessins par Saint-Elme Gautier. Paris, Leroux, 1895.

Les catalogues illustrés sont triomphalement entrés dans l'usage. On n'en donnera bientôt plus d'autres. Il est même à prévoir que l'on ira plus loin, et que, les moyens de reproduction à bon marché se faisant plus aisés, plus nombreux, les inventaires vraiment graphiques, c'est-à-dire où *tous* les objets seront figurés, deviendront ordinaires D'autre part, à en croire certains savants, le livret portatif, destiné à la visite du Musée, a fait son temps; il doit être remplacé par le guide, les rédacteurs de ce genre d'ouvrages ayant pris l'habitude d'y introduire la désignation détaillée de tout ce qui, dans chaque établissement, mérite l'attention du curieux. Le catalogue devient ainsi un livre de bibliothèque, un répertoire savant, qui sert, non plus à parcourir le Musée, mais à le remplacer pour l'étude des objets, donnant, dans chaque article, désignation, figure, bibliographie, même parfois une notice dont les proportions ne sont pas toujours exiguës. L'importance exceptionnelle du travail de MM. Babelon et Blanchet invite à jeter un coup d'œil sur ces questions.

Il est évident que le livre appartient à la nouvelle espèce Il est grand, gros, beau et cher, et ne doit cependant pas être, vu ce qu'il donne, très rémunérateur. Non seulement il est impropre à servir de compagnon au simple visiteur, mais il faudra à l'érudit quelque vertu pour en charger son bras, lorsqu'il voudra s'aider de lui pour étudier sur place une série. Je suis loin de faire là une satire, et je m'honore d'être de ceux qui estiment que la science a droit au luxe. Mais, après tout, on voit rarement nos concitoyens se munir d'un Baedeker lorsqu'ils se rendent à la Bibliothèque nationale; et je n'aperçois pas en quoi le rôle savant de ce volume eût été amoindri, s'il avait pu jouer en même temps le rôle charitable assigné jusqu'ici aux catalogues de nos Musées. Tout ce qu'il y a dedans pourrait tenir, proprement, élégamment même, dans un format quelque peu moindre et sous un poids quatre fois moins fort. J'ajoute que la question de prix n'est point chose de peu d'importance. Quelque évolution qu'il subisse, le catalogue restera toujours la véritable clef d'un Musée; pourquoi le faire payer si cher. Quarante fr. pour deux mille cinq cents numéros, — où tous forcément ne sont pas de première importance, — c'est beaucoup.

MM. B. et Bl. ont rédigé leur ouvrage aussi luxueusement que l'éditeur l'a publié. Leurs notices exactement faites comme si l'illustration n'existait pas, pourraient être allégées d'un bon nombre de lignes, ce qui eût diminué la masse et le coût du volume. Les futurs rédacteurs de catalogues illustrés devront constituer un art de rédaction nouveau, plus concis et plus économe Il y a une élégance toute scientifique, et très louable, dans l'invention d'une phrase serrée et précise qui, avec le

moins de mots et le moins de détails superflus, renferme ce qui doit être dit pour compléter un bon dessin.

Je me hâte d'ajouter que ces remarques, tout extérieures, et qui intéressent uniquement l'emploi du volume comme instrument de travail, n'enlèvent rien à sa haute valeur à tous les autres points de vue; et je supplie qu'on ne m'en veuille pas d'avoir plaidé la cause des archéologues trop nombreux qui ne sont pas millionnaires

L'introduction renferme un historique de la collection, aussi neuf et complet qu'il est intéressant. Les tables sont très bien conçues; il s'y trouve deux répertoires permettant, le catalogue étant méthodique, de reconstituer les ensembles qu'il brise, collections. trouvailles, provenances. Je reprocherai seulement à la *Table des lieux* et à la *Table alphabétique* de donner les numéros des pages et non ceux des articles; c'est une petite incommodité qui n'était inévitable que dans les renvois à l'introduction.

Quant au catalogue lui-même, il marquera parmi les œuvres les plus sérieuses de l'archéologie française. Voici, en attendantce que l'usage pourra faire découvrir, tout ce que j'ai vu de douteux à la lecture.

Nos 73-78. Il faudrait qu'il fût bien entendu, si vraiment c'est l'Achéloüs, qu'il est là pour représenter un fleuve quelconque, comme type de l'espèce. Les réserves faites par M. S. Reinach à propos de la tête cornue de Lezoux me paraissent très justifiées.

N° 581. Iolaos semble cuirassé, et non vêtu d'une tunique.

N° 810. Pourquoi Ulysse? Ce personnage à bonnet, qui monte tantôt un bige et tantôt un quadrige, est ordinaire dans les séries de terrescuites et de bronzes. A-t-il même été le roi d'Ithaque à l'origine, comme on le dit souvent par tradition? Je doute fort, en tout cas, qu'il le soit demeuré toujours dans l'esprit des artisans.

N° 1260. Sur l'original, on voit clairement que ce n'est point un flammant, mais un héron, caractérisé par son aigrette et par la forme de son bec.

N° 1139. Cette tête est celle d'une panthère, non d'un tigre; les « mouchetures » à incrustations ne laissent aucune place au doute.

N° 1235. Cet insecte n'a jamais été une cigale; c'est une sauterelle, dont les pattes manquent.

N° 1239. Voici un coquillage qui est le sourdon (*Cardium edule*) nettement reproduit.

N° 1292. Hélène ne retient pas son manteau, au moins de la main droite; elle l'écarte pour se faire voir à Ménélas : le mouvement est de tradition dans cette scène.

N° 1315. Les Dioscures sont aussi des Cabires sur ce miroir, comme dans toute la série cabirique étrusque.

N° 1356. Non, cette femme montée sur un bélier *marin*, c'est-à-dire sur un monstre, n'est point Hellé, pas plus qu'une femme montée sur un taureau *marin*, autre monstre, n'est Europe, pas plus qu'une femme

montée sur un lion *marin*, sur un bouc *marin*, sur un monstre marin quelconque, n'est autre chose qu'une simple Neréide, une divinité marine *in genere*. Quelle que soit la parenté originelle du type avec des figures plus personnelles, je crois qu'il n'est pas exact d'identifier. Ce sont là des motifs de style auxquels on ne doit plus chercher d'attribution individuelle.

Est-il utile de noter, en finissant, que l'apparition du présent ouvrage coïncide avec celle, dans la *Revue archéologique*, de l'étude de M. R. Cagnat sur le Disque n° 1203, et du travail de M. S. Reinach sur Épona, dans lequel ont leur place les n 689 693?

Telle est l'œuvre de MM. Babelon et Blanchet. Ajoutons qu'elle est publiée en partie aux dépends du fonds Piot, qui supporte une part de son luxe. Elle coûte ainsi encore plus cher que son prix de vente ne semble l'indiquer. On devrait réellement ne faire de tels catalogues que quand ils sont doublés d'une édition ou d'un tirage plus accessibles. Mais je retombe ici dans ma critique première; il est vrai qu'elle implique beaucoup d'admiration; ce n'est pas tous les jours qu'on trouve des mariées à qui l'on ne puisse reprocher que d'être trop belles.

La Blanchère.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis.

418. — Vol. XXXIIII : **S. Aureli Augustini Hipponensis episcopi Epistulae.** Recensuit et commentario critico instruxit Al. Goldbacher. Pars I : praefatio; ep. I-XXX Pragae, Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, G Freytag, 1895, 125 pp. in-8. Prix : 3 M. 60.

419. — Vol. XXXI : **S. Eucheri Lugdunensis opera omnia**. Pars I : Formulae spiritalis intellegentiae; Instructionum libri II; Passio Agaunensium martyrum; Epistula de laude heremi. Accedunt epistulae ab Saluiano et Hilario datae. Recensuit et commentario instruxit Carolus Wotke. Pragae, Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, G. Freytag. 1894. xxv-199 pp. in-8. Prix : 5 M. 60.

Le titre du premier de ces volumes est inexact. Il annonce une préface qui ne nous est pas donnée. Il est donc bien difficile de se faire une idée des ressources mises en œuvre par M. Goldbacher et des principes adoptés par lui. Nous ne savons pas davantage pourquoi ce fascicule contient le chiffre exact de trente lettres. Toutes ces obscurités se dissiperont quand l'édition sera terminée. Un plus grand nombre de passages imités aurait pu être relevé dans la pièce de Licentius, pp. 89 sqq. Ainsi la note de Wernsdorf sur le v. 102, où il rapproche l'expression *mihi post tergum ueniant tua dona* d'Ezéchiel, XXIII, 35 n'était pas à négliger; elle aurait conduit à reconnaître une autre expression biblique au v. 101 : *flumina plaudent*, et à la rétablir dans le texte.

S. Eucher est surtout connu par ses œuvres d'exégèse élémentaire; elles ont été étudiées et graduellement accrues pendant le moyen âge, tout

au moins les *Formulae*. Pour les deux ouvrages, on se trouve, même avec les plus anciens manuscrits, en présence de deux rédactions : l'une, représentée par un manuscrit de Paris du VII[e] siècle, contient 204 questions des *instructiones*; l'autre, donnée par un Sessorianus du VI[e] siècle, n'a que 63 questions, dont 12 ne se retrouvent pas dans la rédaction parisienne. M. Wotke suppose que toutes deux sont authentiques, et que le Sessorianus représente une première esquisse, abandonnée depuis et sauvée par un copiste barbare. Il les a reproduites, en les mélangeant, en quoi il a eu tort. Avec le seul secours de son édition, il est très long et difficile de les reconstituer séparément. Ainsi, pour les évangiles, M. W. donne le texte continu de *P*, avec les variantes de *S* dans les cas où il coïncide; puis, à la suite, toutes les parties de *S* qui ne sont pas dans *P* de telle sorte que l'ordre de *S* est à retrouver d'après les indications souvent peu claires ou inexactes de l'apparat [1]. Puisqu'à son avis, nous aurions deux formes successives et distinctes, il était arbitraire de les réduire à une seule.

La passion des martyrs d'Agaune, que M. W. attribue à Eucher, se trouve dans le manuscrit *P*. Tous les autres manuscrits sont du IX[e] ou du X[e] siècle, au plus tôt; il les a négligés volontairement, à l'exception d'un Sangallensis. Il a d'ailleurs droit à notre reconnaissance, pour la découverte de la source la plus ancienne du texte, qui avait échappé à l'attention des Bollandistes. L'*epistula de laude heremi* ne pouvait malheureusement pas être aussi sûrement éditée; car les manuscrits sont du XII[e] ou du XIII[e] siècle. Enfin, l'appendice contient trois lettres adressées à Eucher; nous ne voyons pas pourquoi M. W. n'y a pas ajouté la lettre de Salvien n° 2 (p. 204 Pauly), la séparant de la lettre n° 8 du même Salvien à Eucher. Il était peu rationnel de se borner aux trois épîtres du Sessorianus. Pour l'une d'entre elles, il est arrivé aux éditeurs allemands une petite mésaventure amusante. Pauly l'a publiée d'après le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale n° 95,559 ! Ce chiffre fantastique, imprimé deux fois, est reproduit également en deux endroits par M. Wotke, qui a pourtant fait à Paris un assez long séjour. Nous pourrions aussi noter çà et là quelques traces d'inexpérience. P. 24, 20, M. W. imprime correctement *lucustae*, avec ses deux manuscrits principaux; pourquoi p. 118, 24 et 26, corriger le *lucustas* du manuscrit, relégué à l'apparat, en l'épel suspect *locustas*? Ce sont de petites

1. P. 106, 3 on annonce une lacune jusqu'à 110, 23; suit un titre; p. 110, 25 la lacune reprend jusqu'à 111, 5. N'est-ce pas compliquer à plaisir, et n'était-il pas plus simple d'indiquer une lacune pour 106, 3 — 111, 5 et d'ajouter à 111, 6 le titre de *S*? — P. 111, 19 lacune de *S* jusqu'à 113, 29, d'après l'apparat; mais M. W. cite des variantes de *S* pour 113, lignes 22, 23, 25, 26, 27 et 29. — P. 121, 7 on n'est pas prévenu que ces deux pages se lient à la suite de 113, 29; l'avis donné p. 113, 29 ne suffit pas. — Enfin, on ne nous dit pas s'il faut placer, dans *S*, au lieu du texte de *A* de 106, 23 à 111, 5, seulement 118, 1-13, ou bien 118, 1 à 121, 6. Voilà un beau casse-tête chinois, et je n'étudie ici que dix-sept pages.

taches. Nous souhaitons que M. Wotke nous donne bientôt la suite de son édition et les travaux qu'il annonce sur la bible d'Eucher, sur sa langue, sur la passion de saint Maurice.

Paul LEJAY.

---

420. — OLIVIER MERSON. **Les vitraux.** Paris, May et Motteroz 1895 in-8° (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*).

L'histoire de la peinture sur verre a depuis longtemps fait l'objet de nombreux travaux dont plusieurs sont excellents, plusieurs très étendus ou très détaillés. Donner un résumé clair, substantiel et bien pondéré de ces études était une tâche difficile ; y ajouter des données nouvelles était plus difficile encore. M. Merson a eu le talent de réaliser le premier de ces problèmes et le bon esprit de ne pas chercher à réaliser le second dans un ouvrage d'enseignement élémentaire et pratique. Nul ne se plaindra de retrouver ici, dans un format portatif, un grand nombre des planches et des observations de F. de Lasteyrie, dont on aimerait seulement peut-être à voir rappeler le nom sous les dessins qui lui appartiennent.

L'auteur a voulu toutefois apporter sa note personnelle à l'ouvrage, et sa conclusion, je n'ose dire paradoxale, mais empreinte de quelque exagération, c'est que le vitrail du XIIIe siècle est toujours mal dessiné et négligé ; que celui du XIVe est en progrès et que la Renaissance marque l'apogée de la peinture sur verre (p. 158-159). C'est l'inverse de l'opinion de Viollet le Duc et de Didron, et, comme les qualités et défauts du vitrail des XVe et XVIe siècles sont l'exact opposé de ceux des XIIe et XIIIe, la discussion est sans issue : M. M. a quelquefois raison, mais très souvent Viollet le Duc et Didron n'ont pas eu tort ; donner une tonalité blafarde à des vitraux dont la fonction est de réchauffer et d'enrichir l'aspect de l'architecture ; ne tenir aucun compte de la distance, de la transparence, du tracé de l'armature de pierre et parfois même de l'armature de plomb, ce sont là pourtant de gros défauts ; il est d'autant plus aisé de les pallier que les vitraux du XIVe siècle deviennent jolis quand on les étudie de près, et charmants dans les reproductions où ils perdent leur transparence, tandis que, pour les XIIe et XIIIe siècles, l'inverse se produit souvent, les derniers feront donc les délices des curieux, mais les premiers surtout plaisent à première vue au simple passant et fournissent à l'artiste des enseignements sûrs.

Il existe cependant d'admirables verrières des XVe et XVIe siècles, notamment à Notre-Dame et à la cathédrale de Châlons-sur-Marne et à Flêtre (Nord). Il semble que M. M. ait trop peu utilisé ces exemples, excellents pour sa thèse. Les faits sont présentés avec exactitude, avec impartialité et avec une critique judicieuse. Je relèverai seulement les p. 160 à 162, où l'auteur semble attribuer seulement aux vitraux de la dernière

période l'importance exagérée prise par les figures de donateurs avec leurs armoiries ou leurs insignes professionnels. Dès le règne de saint Louis, cet abus s'étale dans le transept et la nef de la cathédrale de Chartres, et encore, mais un peu moins, au XIVe siècle à Notre-Dame de Semur en Auxois.

Le style n'est pas châtié et certains passages y perdent en clarté. L'École de Cluny, citée p. 11, est une expression impropre; l'ordre de Cluny n'ayant pas eu de style spécial. On peut relever quelques lapsus : exemples, p. 140 *S. Taurin cathédrale d'Évreux*; p. 157, *Saint Waudru*. Un des mérites du livre est qu'il décrit un grand nombre d'exemples. On souhaiterait qu'un répertoire des monuments cités permît de recourir promptement à ces descriptions. Un précis d'histoire contemporaine du vitrail et un très bon précis des procédés de la peinture sur verre terminent très utilement ce petit manuel, l'un des meilleurs et des plus utiles de la Collection de l'enseignement des beaux arts.

C. ENLART.

---

421. — Léon DOREZ. **L'Hellénisme d'Ange Politien**. Extrait des *Mélanges* de l'École française de Rome, t. XV. Rome, 1895; 32 p. in-8°.

Politien a écrit à la fois en italien, en latin et en grec. Dans les trois langues, il fut un maître; mais, comme il est moins connu en tant qu'hélléniste, il était intéressant qu'on nous le fît voir sous cet aspect. M. Dorez a été servi par la découverte qu'il a faite dans un manuscrit de Paris (*Gr.* 3069) d'un carnet de travail de Politien fournissant des détails biographiques importants, des extraits de ses lectures grecques et des fragments divers de ses travaux. Une suite d'extraits d'inscriptions romaines y serait à étudier; dès à présent, M. D. publie deux leçons d'un cours élémentaire de grammaire professée au *Studio* de Florence, une leçon d'ouverture du cours sur l'Odyssée professé vers 1489, etc. On ne reprochera pas à M. D. d'avoir traité de « toscan » M. Villari; tout le monde s'y trompe, à ne voir dans l'écrivain napolitain que le fils adoptif de Florence et le maître de la « favella toscana ». On s'étonnera davantage de ne pas trouver mentionnée dans un travail sur « l'Hellénisme » chez Politien, la petite anthologie grecque autographe et les poésies grecques inédites de l'humaniste, signalées au Vatican par M. de Nolhac, dans la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 208-209. Mais on félicitera M. Dorez de l'intérêt général de sa trouvaille et du parti qu'il a su en tirer.

P.

---

422. — **Le socialisme au XVIIIe siècle**, thèse de doctorat de M. André LICHTENBERGER. 1895. Paris (Alcan), in-8° de 471 pages.

Le mot socialisme est né des problèmes sociaux contemporains, élevés

au-dessus ou placés en dehors des questions de politique pure. Pierre Leroux l'emploie le premier en 1832 en l'opposant à *individualisme*. En 1834 Lamartine, quelque peu embarrassé sans doute de son passé légitimiste, se proclamait à la tribune « homme de convictions sociales, » étranger aux luttes des partis. En 1836, Louis Reybaud publie dans la *Revue des Deux-mondes* un article intitulé: *Socialistes modernes*, où il fait un usage courant des mots *socialiste* et *socialisme*. Il est par suite assez délicat, mais il n'est pas illégitime de leur attribuer un sens rétrospectif. L'on ne s'en est pas fait faute de nos jours : l'Évangile, les Pères de l'Église, Bossuet et bien d'autres ont procuré à nos modernes réformateurs des parchemins et des arguments qu'ils sont loin de dédaigner. Qui dit société dit imperfections et injustices sociales, et par conséquent socialisme. Dans cet ordre d'idées, M. Lichtenberger a passé en revue, avec une érudition et une impartialité remarquables, « les écrivains du XVIIIe siècle qui, au nom du pouvoir de l'État et dans un sens égalitaire ou communiste, ont entrepris de critiquer, de modifier ou de renverser l'organisation traditionnelle de la propriété et de la richesse, par conséquent de la société. »

Cette définition est parfaitement acceptable. L'auteur s'est également demandé, à propos de la plupart des écrivains qu'il analyse, à quel principe ils rapportaient la propriété elle-même, occupation primitive, appropriation par le travail, transmission par l'hérédité, conventions explicites ou implicites, droit supérieur de l'État en vue du bien le plus général. Il ne nous semble pas avoir suffisamment développé, quoiqu'il l'ait indiqué en passant, tout ce qu'il y avait de socialisme en action dans les institutions existantes : règlements sur les blés, sur le prix du pain, sur celui de la viande, (dont les bas morceaux sont expressément réservés aux pauvres et interdits aux riches), organisation dernière des communautés d'arts et métiers en 1776, etc. Une critique plus grave est que, dans tout l'ouvrage, nous ne trouvons qu'une petite phrase renfermant une allusion à la féodalité : « Il est certain que les droits féodaux étaient une *espèce de propriété*, les privilèges, les maîtrises également. » Ce n'était point, au regard de la loi, une espèce de propriété, c'était bel et bien une propriété dans toute la force du terme. Que dit l'avocat du roi Séguier lorsqu'il prononça, le 26 février 1776, son réquisitoire contre le fameux ouvrage de Boncerf, *Les inconvénients des droits féodaux ?* « On veut détruire la propriété de tous les seigneurs, car les droits féodaux, les corvées, les banalités, les cens et autres droits de cette nature sont une portion intégrante de la propriété. » Le Parlement n'admet pas que le Roi puisse en affranchir les tenanciers « sans le consentement des seigneurs dans leurs fiefs ». En effet, « que deviendrait la propriété, ce bien si sacré, que nos rois ont déclaré eux-mêmes qu'ils sont dans l'heureuse impuissance d'y donner atteinte » ? Dans le dispositif de l'arrêt, le Parlement ne manque pas de marquer le lien intime qui existe entre les droits du souverain et ceux des seigneurs : « La Cour a ordonné et ordonne à tous

les sujets du Roi, censitaires, vassaux et justiciables des seigneurs particuliers, de continuer, comme par le passé, à s'acquitter soit envers ledit seigneur Roi, soit envers leurs seigneurs particuliers, des droits et devoirs dont ils sont tenus à leur égard », etc. Ainsi, dans la doctrine juridique, bien loin que la souveraineté du roi puisse porter atteinte à la propriété, elle repose, du moins en partie, sur la propriété elle-même.

Le nom de Boncerf n'est pas cité dans la thèse de M. Lichtenberger. Pourquoi? Ne rentre-t-il pas dans la définition du socialisme tel que l'auteur le comprend? N'a-t-il pas fait appel au « pouvoir de l'État »? N'a-t-il pas « entrepris de critiquer, de modifier ou de renverser l'organisation traditionnelle de la propriété »? Entendons-nous bien : je n'accuse pas M. L. d'oubli et encore bien moins d'ignorance. Il n'ignore et n'oublie rien de ce qu'il considère comme son sujet. Mais je lui reproche, écrivant sur le socialisme au XVIIIe siècle, d'avoir réduit l'extension de l'idée de propriété à celle que nous lui donnons au XIXe, grâce à la nuit du 4 août.

Sommes-nous, d'ailleurs, aujourd'hui tellement d'accord sur ce qui est et n'est point propriété? Que de prêtres et de moines continuent encore à se dire et à se croire spoliés par la Révolution, en tant qu'*ordre* bien entendu! Ceux qui, au XVIIIe siècle, attaquaient les biens de main-morte étaient des socialistes au même titre que ceux qui attaquent aujourd'hui les capitaux oisifs et improductifs. De son côté (du moins en théorie) le clergé du XVIIIe siècle était socialiste dans un des sens actuels du mot : car l'église n'a jamais admis comme légitime le prêt à intérêt, M. Lichtenberger a lui-même insisté sur ce point.

Bref, l'on ne saurait sans quelque danger séparer ainsi l'histoire des idées socialistes de l'histoire des faits économiques, des institutions politiques, des lois de police et autres. Au siècle dernier, l'Europe ne comptait qu'une quinzaine de villes de plus de 100,000 habitants, et leur population était un quarantième du total. Aujourd'hui, elle en a 118, et leur population s'élève au dixième (la proportion est supérieure encore aux États-Unis). Or ce développement urbain est surtout l'effet du capitalisme, de la grande industrie, y compris celle des transports. Les questions ouvrières sont donc devenues plus importantes en raison du plus grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, dont elles intéressent le bien-être, la santé, la vie, la dignité, la moralité. Au contraire, la diffusion de la propriété rurale a relégué au second plan, surtout en France, les questions agraires. Affranchir l'ouvrier, c'est le problème de notre siècle; affranchir le paysan, c'est celui que les « socialistes » du XVIIIe siècle ont étudié, et que la Révolution a résolu. H. MONIN.

---

423. — **Gustaf III som dramatisk fœrfattare.** Literaturhistorisk studie a Oscar LEVERTIN, Stockholm, A. Bonniers fœrlag (1894), VI-264 p. in-8.

On peut regarder cet ouvrage comme un appendice à l'histoire géné-

rale du théâtre français : c'est, en effet, presque toujours de nos tragédies, de nos drames, de nos comédies, de nos opéras, que s'inspirait le royal auteur, et s'il a fait des emprunts à Shakspeare, c'est par l'intermédiaire de la traduction de Letourneur. Notre langue lui était si familière que, dès l'âge de dix ans, il composait des pièces en français. Il était nourri de la lecture de nos écrivains et sa mémoire meublée de leurs tirades ; aussi l'esprit de nos *Philosophes* a-t-il déteint sur ses œuvres. Dans son admiration pour Voltaire, il se disposait à aller en pèlerinage à Ferney (1771), lorsqu'il fut rappelé en Suède pour ceindre la couronne. Il ne se fit pas faute de le prendre pour modèle dans *Birger Jarl* et *Marthe Banér;* il prit aussi des idées à Piron, à Mme de Genlis, à Marsollier, à Baculard d'Arnaud et à beaucoup d'autres de nos compatriotes Ses propres annotations nous mettent sur la voie : dans ses *Papiers* déposés par ses ordres à la bibliothèque de l'université d'Upsala et où l'on trouve le plan et parfois des scènes entières de la plupart de ses pièces imprimées ou inédites, il se réfère non seulement à des auteurs dramatiques, mais encore à un rhéteur comme Thomas dont le style pompeux l'avait séduit. Il n'entrait donc pas dans ses intentions de démarquer le linge d'autrui, mais, comme Molière et tant d'autres imitateurs des Grecs, des Latins, des Espagnols, il prenait son bien où il le trouvait et il se l'appropriait à tel point qu'il l'a fait sien ; ses mosaïques habilement composées ne doivent pas être regardées comme des pastiches, mais comme de vraies pièces originales, tant elles sont bien localisées et adaptées à la scène suédoise.

Il est le fondateur du théâtre moderne dans sa patrie, où il n'a pas encore paru de tragédies supérieures aux siennes. L'une de ses pièces, *Siri Brahe*, était regardée par l'historien Geijer comme le meilleur drame original de la littérature suédoise. Il avait aussi un grand talent pour le genre comique, comme l'atteste *Alexis Michaelowitsch*, qu'il écrivit au milieu des soucis de sa campagne de Russie. Peu de dramaturges ont été plus féconds que lui : dans le cours d'une seule année, de l'automne de 1782 à celle de 1783, il composa non moins de cinq plans de drames qu'il exécuta lui-même ou qu'il fit mettre en œuvre par ses collaborateurs, car il fallait souvent traduire en suédois ce qu'il avait écrit en français, corriger ses gallicismes ; ou bien il faisait mettre sa prose en vers par Wellander, Gyllenborg, Adlerbeth et surtout Kellgren. C'est sous le nom de quelques-uns d'entre eux ou sous le voile de l'anonyme qu'il faisait jouer ses pièces, dont plusieurs eurent un grand succès, même avant que l'auteur fût connu, et se sont longtemps maintenues au répertoire.

Sans dédaigner la gloire littéraire, il était poussé par une plus haute ambition, celle de doter son pays d'un théâtre national, et il y a en partie réussi, quoiqu'il n'ait pas encore eu d'émules de la taille de Holberg, d'Oehlenschlæger ou de la réputation d'Ibsen et de Bjœrnson. Il aimait à puiser dans l'histoire et les traditions nationales pour glori-

fier ses illustres prédécesseurs, notamment les deux premiers Gustaves, pour faire vibrer la fibre patriotique, pour montrer sous son plus beau jour la royauté paternelle et réparatrice, enfin, pour donner sous une forme poétique des leçons aux princes et aux peuples. Si on l'a accusé d'avoir favorisé les bouilleurs de cru, ou plus proprement de grains, pour avoir plus d'empire sur un ramassis d'ilotes, on ne peut lui reprocher d'avoir démoralisé les spectateurs par ses œuvres dramatiques qui sont toutes d'un caractère élevé et propres à exciter les nobles sentiments ou tout au moins à instruire en amusant.

Des seize pièces qu'analyse M. Levertin, sept ont paru en français dans le tome II (Stockholm, 1804) de la *Collection des écrits politiques, littéraires et dramatiques de Gustave III*. En outre le zélé critique passe en revue dix-huit fragments ou canevas de drames surtout nationaux, d'opéras, de féeries, de divertissements. Très versé dans notre littérature [1], il fait avec la plus grande érudition l'historique de chacune de ces pièces ; il en montre la genèse et il termine par une appréciation générale, où nous relevons le passage suivant : « La forte influence française qui se trahit presque à chaque page des pièces du roi, a sans doute été soulignée par tous ceux qui se sont occupés de ses œuvres ; les présentes études sont pourtant les premières qui montrent entièrement à quel point il a suivi ses modèles français, aussi bien pour les idées que pour la manière de les exprimer. Disciple de la France par son éducation et par sa manière de voir, il l'est par dessus tout comme poète, presque comme un des enfants de ce pays, comme il n'est possible de l'être qu'en pensant en français et en ayant la tête meublée du répertoire théâtral de deux siècles » (p. 235). Ce jugement, auquel souscrira tout lecteur attentif, résume le travail par lequel M. Levertin s'est acquis de nouveaux titres à notre gratitude en donnant, comme nous en avions exprimé l'espoir (*Revue critique* des 20 et 27 août 1888), un pendant à ses *Études sur la farce et les farceurs en France entre la Renaissance et Molière*.

E. BEAUVOIS.

---

424. — Ern. LAVISSE, de l'Académie française. **Un ministre, Victor Duruy.** 1 vol. in-12, 180 p. Paris, Colin, 1895.

Ces pages, que tout le monde a pu lire dans la *Revue de Paris*, et que les Normaliens ont relues dans l'*Annuaire* de leur association, M. Lavisse a eu raison de les détacher et d'en faire un volume. Monument élevé par l'amitié, par un culte tout filial, ce petit livre n'est pas une histoire ; il n'a pas voulu l'être, il n'en a pas les caractères ; mais il est, au plus haut degré, de l'histoire. Si les faits n'y sont pas, au moins

---

1. On est d'autant plus surpris qu'il ait laissé échapper tant de fautes d'orthographe dans ses citations et surtout dans les noms propres (Voy. notamment pp. 150-154).

tous et comme le fera l'avenir, évoqués, discutés, appréciés, en revanche la physionomie y apparaît nette et précise, gravée dans tous ses traits typiques. Personne mieux que M. L. n'a connu Victor Duruy, personne ne l'a plus aimé, et personne ne saura le présenter sous un aspect plus sympathique. Tous les admirateurs de cet homme rare, c'est-à-dire tous ceux que les passions contraires ne rendent pas aveugles, tous ses amis, c'est-à-dire tous ceux, ou peu s'en faut, qui ont eu affaire avec lui, retrouveront avec plaisir l'éloge éloquent que lui consacre le témoin de ses actes le plus intime et le plus sûr, le confident de sa pensée, celui qui ne l'a pas quitté depuis les luttes de son ministère jusqu'à sa mort. Sur beaucoup de points, d'ailleurs, M. L. apporte des détails nouveaux, des anecdotes inconnues, parfois quelques révélations qui sont d'un extrême intérêt.

Un Ministre! c'est bien là le titre qui convient à ce long portrait. Victor Duruy fut un ministre; il fut même, tout porte à le croire, un des derniers représentants de cette espèce maintenant éteinte. A l'heure actuelle, on peut gager qu'un homme comme lui, si par hasard il arrivait au ministère, y durerait moins que tout autre. Duruy, sans l'avoir désiré, sans y tenir, y resta dix années. Ce fut peu pour l'œuvre qu'il s'était proposée, c'est assez pour sa mémoire, puisqu'il eut le temps de fixer le plan général de cette œuvre de la développer assez pour qu'elle ne pût périr après lui. Dans sa studieuse et noble retraite, il a joui de la plus grande victoire qu'un esprit comme le sien pût savourer. Sans lui, par les mains d'hommes imbus d'idées souvent très différentes, dirigés par des passions auxquelles il était étranger, hommes dont au moins le point de départ était souvent à l'opposé du sien, il a vu faire son propre ouvrage, remplir, consciemment ou non, le programme qu'il avait tracé, et atteindre, dépasser même, le but lointain dont la poursuite l'avait fait traiter d'insensé. Le triomphe posthume est bien souvent le lot des initiateurs courageux: mais peu d'entre eux ont le bonheur, morts pour la politique et vivants pour la gloire, d'assister tout du long au leur.

Ce qui rend très particulière l'entreprise de Duruy, c'est qu'elle demeura personnelle; elle lui appartient en propre. Nul chef ne la lui a dictée, l'Empereur n'y avait pas songé; s'est-il même donné la peine de la comprendre? Elle n'était pas non plus article du programme d'un cabinet, d'un groupe d'hommes montés au pouvoir pour y appliquer leurs idées : loin de là; aucun des collègues de Duruy ne s'associait à lui, la plupart même le blâmaient. On peut dire que le gouvernement, et tous ceux qui soutenaient le gouvernement, virent surtout en cet homme un gêneur, un chercheur de querelles, un intempestif dérangeur des combinaisons sur lesquelles vivait depuis quinze ans le régime césarien. Napoléon III avait cru seulement appeler dans ses conseils un professeur qui lui plaisait; il n'avait nullement l'intention d'introduire un novateur, un ouvrier de créations hardies, décidé à tout réformer. Tout ce qu'il lui

donna, ce fut sa bienveillance, plutôt comme homme privé qu'autrement. Mais il se trouva que l'opinion fut tout de suite avec cet isolé, qui avait mieux compris que les autres les vrais besoins de son pays. Elle lui sut gré de formuler ce qu'elle sentait, d'exécuter ce à quoi elle aspirait. C'est sur ces deux uniques appuis, le premier toujours chancelant et le second encore bien faible, que reposait la situation du ministre. Tout cela est remarquablement mis en lumière par M. Lavisse; c'est la partie la plus neuve, la plus curieuse de sa belle et réconfortante notice.

Une grosse critique, pour terminer. La maison Colin ne se serait pas ruinée en plaçant en tête de ces excellentes pages une image même de Duruy. Il en existe de parfaites; et nous conserverions avec plus de plaisir le portrait ainsi complété de ce grand et brave homme, dont l'auteur esquisse en passant le sérieux aspect physique, tandis qu'il nous retrace si bien sa physionomie intellectuelle et morale. René MARIE.

---

425. — Oswald KÜLPE. **Einleitung in die Philosophie.** Leipzig, Hirzel, 1895, pp. VI, 276, in-8°.

Le lucide petit livre de M. Külpe ne veut être qu'un manuel Mais il abonde en remarques ingénieuses. Sa doctrine consiste en un criticisme expérimental et moraliste, dont la nuance, sinon les grandes lignes, est personnelle. L'auteur, a du reste, justifié à merveille(p.267 sq.) l'impersonnalité relative à ses conclusions.

Il traite : 1° des *sciences* dites philosophiques; 2° des *solutions* proposées. Sur les divisions qu'il adopte il y aurait fort à dire. M. K. peut-il croire que les noms de « subjectivisme » et d' « objectivisme » soient des étiquettes seulement pour les doctrines morales, et qu'ils ne différencient pas tout aussi bien les théories de la connaissance? Et s'il ne le croit pas, pourquoi le dit-il? Mais les critiques, par où M. K. termine toujours l'exposé des systèmes, sont d'un grand prix.

On voudrait une place plus grande accordée aux sciences sociales; et il faut renvoyer M. K. aux philosophes grecs et aux *Principes* de Descartes pour qu'il ne dise plus que Schelling et Hegel sont les premiers grands évolutionnistes. On devine, après cela, la lacune principale de l'ouvrage. Mais les livres allemands l'offrent tous, et toujours aussi grande. Ils ignorent prodigieusement les Français. Et M. Külpe, qui cite pour l'Allemagne le moindre Meier ou Meyer, oublie, pour la France, Malebranche, Condillac, Maine de Biran, Cournot et Renouvier.

Son livre est encadré entre deux excellents chapitres de tête et de conclusion sur la notion et sur le rôle actuel de la philosophie. M. Külpe la croit destinée à nous faire une idée pratique sur le monde où nous vivons sans le connaître en entier, à critiquer les principes de notre connaissance partielle, et à préparer des sciences nouvelles non encore nées. Charles ANDLER.

426. — Giuseppe Cimbali. **Herbert Spencer restauratore del diritto naturale. Saggio sull'opera « la giustizia »**. Roma, 1893, pp. 27, in-12.

M. Cimbali s'effrayait de la dégradation de nos mœurs, de la ruine de nos idées morales, et l'évolutionnisme lui semblait avoir sa part de responsabilité dans cette destruction des dogmes, dès lors dans notre déchéance morale. Mais M. Herbert Spencer s'est élevé dans *Justice* contre les interprétations outrées de sa doctrine, et subitement il est apparu conservateur : il y a, déclare M. Herbert Spencer, une *vérité générale*, une *uniformité latente*, des *lois fondamentales*, qui garantissent la durée des sociétés, et l'expérience de la race les codifie en croyance transmises, qui sont désormais « la plus haute autorité » concevable. Voilà la morale sauvée, et M. Cimbali applaudit.

Charles Andler.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 août 1895.

M. Homolle présente et commente le texte d'une inscription trouvée à Delphes et contenant une partie du code de la phratrie des halyades. Ce document, du vᵉ siècle, se compose de décrets et de règlements relatifs à l'admission dans la phratrie, aux obligations liturgiques et aux rites des funérailles. Il embrasse donc en son entier la vie des halyades. On en peut tirer sur l'organisation de la famille et sur l'origine de la famille et sur l'origine de la population et des cultes delphiques des conclusions d'une importance capitale.

M. Ménant présente, au nom de M. Chantre, les photographies d'un certain nombre de fragments de tablettes couvertes d'écriture cunéiforme, recueillis par M. Chantre au début de l'exploration qu'il allait entreprendre dans le tumulus de Boghaz-Keni. Ces fragments ont été trouvés au milieu de débris de toute nature dans le tumulus même, soit par M. Chantre, soit par Mᵐᵉ Chantre, soit par M. A. Boissier qui faisait partie de la dernière mission. De ces fragments, au nombre de seize, dix seulement sont dans un état suffisant de conservation pour qu'on puisse en tenter au moins la transcription. D'autres ont été dirigés sur le musée de Constantinople où ils doivent se trouver aujourd'hui avec d'autres objets provenant de la même expédition. On comprend, d'après la nature de ces fragments, que les tablettes devaient êtres de dimensions très variables, les unes, fort grandes et fort épaisses, les autres beaucoup plus petites, suivant les besoins du scribe. Les dimensions de l'écriture sont également très variables, quoiqu'elle procède du même type. Les tablettes étaient écrites des deux côtés, mais il est certain que quelques-unes ont subi l'action d'un violent incendie qui les a fait éclater, de sorte qu'il ne subsiste souvent que des traces d'écritures de l'une des faces. Ces fragments permettent d'affirmer deux faits importants : 1° l'emploi de l'écriture cunéiforme dans une contrée où on n'en soupçonnait pas l'existence; 2° la présence d'un gisement considérable de documents que M. Chantre aurait certainement mis au jour s'il n'avait pas été entravé dans son exploration. — M. Ménant résume ensuite le travail de M. Boissier sur ces tablettes. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Théodore Reinach fait une communication sur la bataille de Magdolos et la chute de Ninive. Il montre que la bataille de Magdolos, mentionnée par Hérodote et, jusqu'à présent, identifiée à tort avec celle de Mégiddo, racontée par la Bible, a été gagnée par le pharaon d'Egypte Néchao non sur les Juifs ou les Philistins, mais sur les Assyriens, en 608 a. C. Elle n'a précédé que de trois ans la chute de Ninive. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Séance du 30 août 1895.

M. Ernest Bœtticher, de Potsdam, écrit pour communiquer quelques remarques sur des vases trouvés à Carthage par le R. P. Delattre.

M. Anatole de Barthélemy lit une note sur l'origine de la monnaie tournois. Il établit qu'à Tours, la monnaie, après avoir été en possession de l'abbaye de Saint-Martin sous les deux premiers carolingiens, redevient purement royale de 805 à 919. A cette dernière date, le duc Robert, abbé laïque de Saint-Martin, obtint du roi Charles le Simple, pour son abbaye, le droit de battre monnaie, dont il usa à titre personnel; ses successeurs continuèrent jusqu'à l'avènement de Hugues Capet, dernier duc-abbé en 987. Les comtes de Blois, puis les comtes d'Anjou, qui eurent le comté de Touraine à dater de 987, succédèrent aux anciens droits des ducs jusqu'à la confiscation de la Touraine par Philippe-Auguste, qui eut ainsi le comté et la monnaie. Cette dernière, devenue royale, fut employée et copiée dans tout le monde civilisée, soit comme monnaie réelle, soit comme monnaie de compte, jusqu'au siècle dernier. — M. Deloche présente quelques observations.

M. Oppert fait une communication au sujet de la bataille de Magdolos. Hérodote parle d'une grande victoire remportée sur les Syriens, à Magdolos, par le pharaon Nécho qui se serait ensuite emparé de la grande ville de Syrie, nommé Cadytis. M. Théodore Reinach a voulu contester l'identité du combat de Magdolos avec celui de Megiddo, où périt le roi de Juda, Josias. Ce fut vers le mois d'octobre 609 avant C. En l'automne de l'an 601, quatre ans plus tard, on trouve encore Nécho en possession de Carchémis, sur l'Euphrate, contre laquelle il avait entrepris cette expédition. La ville *grande* de Cadytis a été assimilée à tort avec Jérusalem et avec Gaza. M. Oppert prouve que le nom de cette ville signifiait la « sainte », et ce nom s'est perpétuée dans le grec « Hiérapolis », aujourd'hui Derablis sur l'Euphrate. Des inscriptions hittites représentent Carchémis par l'image de la colombe, symbole de la sainteté. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Séance du 6 septembre 1895.

La place de M. Joseph Derenbourg, décédé, est déclarée vacante.

M. Héron de Villefosse communique une lettre de M. W. Helbig, associé étranger de l'Académie, annonçant la découverte récemment faite à Rome d'un monument funéraire sur lequel est représenté un *venator* de l'arène. C'est un jeune homme appuyé sur une lance et tenant dans la main droite une corde ramassée. Il porte une ceinture très large; il est chaussée de grandes guêtres montant jusqu'aux genoux et soutenues par de larges courroies de cuir; les souliers sont lacés. Son chien, assis près de lui, a le type des lévriers écossais.

M. Clermont-Ganneau lit un mémoire sur Ascalon et la ville de la colombe. Dans un très ancien texte syriaque, traduit sur un original grec aujourd'hui perdu, de la vie de Pierre l'Ibère, prince royal de Géorgie qui occupait au ve siècle le siège épiscopal de Maioumas Gaza, ville maritime servant alors de port à Gaza sur la côte S. de Palestine, il est question d'une localité sise à dix stades d'Ascalon et appelée d'un nom énigmatique. M. Raabe, qui vient de publier ce texte d'après un manuscrit de la bibliothèque de Berlin, avait cru reconnaître dans le nom de cette localité, lu par lui Palaea, une transcription du mot grec παλαιὰ, « l'ancienne ». Mais ce prétendu nom ne correspond à rien sur le terrain. M. Clermont-Ganneau montre qu'il est la transcription d'un mot grec tout différent, *Peleia*, « la colombe », et que la localité correspond exactement, pour le nom comme pour la distance donnée, au village actuel de *Hamâmi* (en arabe = « colombe »), situé dans les environs immédiats d'Ascalon. L'origine de ce nom si fidèlement conservé semble se rattacher au culte de la colombe, qui avait à Ascalon, où s'élevait, au dire d'Hérodote, le plus ancien sanctuaire d'Aphrodite, une importante capitale, attestée par les témoignages concordants de l'histoire et de la numismatique. La donnée topographique nouvelle fournie par ce passage ainsi élucidé pourrait avoir des conséquences inattendues : c'est que le véritable emplacement de la vieille ville philistine d'Ascalon, que tout le monde s'accordait jusqu'ici à reconnaître dans les ruines de *Askalân*, sur le bord de la mer, serait à fixer en réalité à El-Medjdel, à 4 kilomètres dans l'intérieur des terres, Askalân ne représentant guère plus que l'ancien port d'Ascalon, la Maioumas Ascalon. Ascalon rentrerait ainsi dans l'analogie générale des grandes villes de la côte philistine telles que Gaza, Azot, Yamneia, qui, toutes, s'élevaient à plusieurs kilomètres de la côte, sur laquelle chacune avait son port, sa Maioumas, formant une petite ville indépendante. — MM. Oppert et Maspero présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Boissier, une lettre de M. C. Jullian, qui annonce la découverte, à Marseille, d'un autel funéraire portant l'inscription :

D ❦ M
IVLIAE SERENVAE
C ❦ IVLIVS
VITALIS

PATRONAE
CVI
ET ꝏ MATRI
V ꝏ F

Serenuae est très lisible; c'est peut-être un nom gaulois.

M. Oppert annonce que le R. P. Scheil a fait l'importante découverte d'un vase apporté à Constantinople de Telloh, et qui est le premier spécimen d'une classe de très rares monuments, celle des mesures de capacité. C'est un petit vase portant l'inscription grecque B AMA, « deux ama ». M. Scheil écrit que ce petit vase contenait à peu près deux décilitres et demi. En ce cas, le grec ἄμα donnerait la prononciation chaldéenne du dixième du cab, que l'on ignorait. Le mot n'est pas grec : ἄμη signifie « seau à eau ».

M. Oppert fait une communication sur « un dieu banquier et commerçant », le dieu Soleil, adoré dans la ville de Sippara, sur l'Euphrate, d'après des textes commerciaux du XIIᵉ siècle c'est-à-dire, à peu près contemporains d'Abraham, publiés par un jeune savant allemand, M. Meissner.

Séance du 13 septembre 1895.

M. Anatole de Barthélemy communique en seconde lecture son mémoire sur la monnaie tournois.

M. Clermont-Ganneau rectifie la lecture d'un texte araméen d'Égypte mal compris jusqu'à ce jour et montre que c'est un acte de dévotion d'un nommé Azariaou au dieu Horns. Ce qui donne une véritable valeur à ce petit texte ainsi élucidé, c'est que cet Azariaou, adorateur de Jéhovah, comme l'indique son nom caractéristique, était un Israélite. On comprend l'intérêt qu'il y a à constater chez les Israélites, plusieurs siècles avant C., l'emploi de la langue araméenne et l'existence d'un culte rendu publiquement à une divinité égyptienne.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur Ascalon et la ville de la colombe.

M. Viollet fait une communication sur le principe de l'immutabilité du droit successoral dans la maison de France. Ce droit a été défini en ces termes par Torcy : « Le prince le plus proche de la couronne en est l'héritier nécessaire... Il succède... par le seul droit de sa naissance. Il n'est redevable de la couronne ni au testament de son prédécesseur, ni à aucun édit, ni à aucun décret, ni enfin à la libéralité de personne, mais à la loi. Cette loi est regardée comme l'ouvrage de celui qui a établi toutes les monarchies et nous sommes persuadés, en France, que Dieu seul la peut abolir. Nulle renonciation ne peut donc la détruire. » Chacun sait quels embarras et quelles difficultés souleva, lors du traité d'Utrecht, ce principe fameux. En 1789, la Constituante n'osa résoudre cette grave difficulté, et la constitution de 1791 laissa expressément la question indécise. On ne parut par avoir aperçu l'origine de ce principe constitutionnel. Il date du XVᵉ siècle. Il a été imaginé par les théoriciens patriotes qui avaient à cœur d'établir la légitimité de Charles VII, la légitimité du prince français opposé au prétendant anglais. Ils combattirent à l'aide de ce principe le traité de Troyes qui se trouvait par là frappé d'une sorte de nullité. Il s'agissait d'exclure tout candidat étranger : c'est le patriotisme et la haine de l'étranger qui ont inspiré les premiers auteurs de cette doctrine constitutionnelle.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre — 1895

427. — H. Hübschmann, **Persische Studien**, Strassburg, Trübner, 1895, in-8, 288 pp.

Les *Persische Studien* de M. Hübschmann comprennent deux onvrages distincts.

Le premier est une collection de notes destinées à corriger et compléter le dictionnaire étymologique de M. Horn. Plusieurs de ces notes sont fort instructives et montrent bien la lecture étendue et la méthode prudente de l'auteur; quelques-unes auraient pu sans inconvénient n'être pas imprimées : il était superflu de corriger chez M. Horn une faute d'impression dans un mot arménien p. 17 ou une erreur d'accent dans un mot sanskrit p. 19; tous les lecteurs s'aviseront sans doute d'eux-mêmes que le rapprochement de pers. *ang* et de lat. *apis* fait difficulté, et c'est aussi perdre le temps que de critiquer un rapprochement de russe *utka* et de persan *bat* que personne ne reproduirait aujourd'hui et qui n'a pas plus de vraisemblance que celui de *ang* et de *apis*.

Le second ouvrage, beaucoup plus important, est une phonétique historique du persan qui présente un très grand intérêt. M. H. peut, en effet, utiliser les mots iraniens qui ont été empruntés en arménien, grâce à sa connaissance approfondie de cette dernière langue; or on sait que la meilleure part de ces emprunts a été faite durant la période arsacide, c'est-à-dire en un temps où tout renseignement direct manque sur l'histoire de la phonétique perse. Cette précieuse ressource a permis à M. H. de rectifier et de préciser beaucoup de détails de l'exposé lumineux de notre regretté J. Darmesteter.

Sans doute il eût été souhaitable que M. H. commençât par l'étude complète des mots iraniens empruntés par l'arménien qu'il promet depuis longtemps; les emprunts remontent très haut : Varron (*de ling.*

lat. V, 20) cite un mot arménien qui n'est en réalité qu'un mot perse; mais ils n'ont cessé à aucun moment; pour les utiliser il faut donc classer les mots suivant la date où ils ont passé en arménien; si ce travail préliminaire était fait, l'exposition de M. H. en deviendrait beaucoup plus claire et plus convaincante. Les emprunts anciens, par exemple, ont été faits à une date où la voyelle finale du premier terme des composés subsistait : arm. *Aramazd* repose sur *Ahuramazda* et l'*a* final du premier terme ne peut avoir été ajouté secondairement; plus tard l'arménien a pris *Ormizd* et *Arhmn* avec toutes les altérations récentes; le suffixe arm. *-a-ran* (par exemple *awet-a-ran*) n'est autre chose que l'*a* final du premier terme des composés suivi de *-ðána-*, qu'on trouve dans pers. *âbdân* par exemple; il est difficile de voir ici une innovation arménienne; dans *Mihrdat* l'*a* du premier terme est tombé, mais en même temps le *d* intérieur subsiste ainsi que l'*i* de la première syllabe; si le mot était ancien, il serait **Mrharat* ou **Mharat*, cf. *Bagarat* de *Baγa-ðâta-*; même un *i* final de premier terme a été reçu par l'arménien : *patowhas* « punition » sort de **pati-frasa-*;*-ifr-* a donné arm. *-iwhr-*, cf. le verbe *awrhnel* « bénir » (de **awhrin*, pers. *áfrîna-*), et, l'*i* étant tombé phonétiquement, le *w* subsistant s'est vocalisé; *fr-* donne régulièrement *whr-*, qui, au commencement du mot, se simplifie, comme on le sait, en *hr-*; *f-* seul donne *ph-* : *pharkh*, *phartham* (pehlvi *phrwm*, lire *fahlum*). — Dans les emprunts anciens *-av-* devient *-ov-* : *dsrov*, *hrovartak*, etc. (mais non dans les mots originaux : *haw* « oiseau », *haw* « aïeul », *law* « bon »); *-av-* subsiste au contraire dans l'emprunt récent *Pahlaw* (forme ancienne *Parthew*); l'*o* de *mog* rappelle la graphie du zend *moγu-*, et le nom de l' « enfer » arm. *dzhoxkh* ne peut être autre chose que **duzh-ahv-* avec la même altération de *a* par un *u* ou un *v* suivant; l'explication que donne de ce mot M. H. p. 64 est bien entortillée; il ne suit pas de là bien entendu que *duzh-ahv-* explique la forme persane. — Le traitement de *r* voyelle dans les emprunts anciens est très clair : *er* là où le persan moderne a *ir* : *kerp*, *-kert* (*-gird*), *kerpas* (*kirpás*), *ar* là où le persan a *ur* : *vard*, *varz* (persan *gurz*), *barsh*, *Vahagn*, *-marg*, *kaxard* (cf. zd. *kahvərəda-*); dans les emprunts postérieurs on trouve *ir* et *ur* avec *i* et *u* tombés ou subsistant suivant la date plus ou moins basse, cf. *pashtpan* et *phushtipan*, *phshtipan*. — M. H. ne manque pas d'indiquer parfois ces différences, ainsi p. 205 celle de *rh* et de *hr* dans *ashxarh* et *shahr*; l'*h* simple à l'intérieur dans *pahel* (en face de *parh*), *Vahagn* (c'est-à-dire **Varhagn*, zd. *vərəthraγna-*) tient sans doute à la position intervocalique : cf. *mehean*.

Le travail de M. H. comporte une infinité de détails sur lesquels il est impossible d'insister. Il subsiste bien des incertitudes et des difficultés; l'auteur en résout beaucoup; pour le reste, il pose les problèmes d'une manière en général très nette et qui en avance la solution. On lit par exemple p. 196 et suiv. que les infinitifs du type *anbáshtan* en

face du présent *anbâram* sont tous dus à une imitation de l'ancien *dâshtan : dâram ;* c'est l'essentiel et il y a peu de mérite à reconnaître ensuite que *dâshtan* doit être la contamination de **dârtan* et **darshtan* (rac. *darz-* « tenir ferme » fréquente dans l'Avesta). — Les exemples réunis p. 155 et suiv. permettent de reconnaître que le traitement anomal *gu-* de la particule *vi-* est propre aux verbes et que *vi-* donne *bi-* régulièrement dans les composés nominaux non influencés par les verbes ; l'anomalie tient donc à quelque particularité de la composition verbale. — Il suffit de parcourir les listes d'exemples de la p. 171 et suiv. pour reconnaître que l'*a* de *abrû* n'est pas une prothèse persane ; une voyelle peut être ajoutée devant un groupe de consonnes initial si la première consonne est *s ;* mais on ne trouve la voyelle additionnelle qu'après la première consonne dans un groupe tel que *br-; Afrêdûn, Afrâsiyâb* que rapproche M. H. ne sont pas empruntés à la langue populaire, mais, comme la plupart des noms propres de l'épopée iranienne, à des textes écrits, souvent lus d'une manière fautive et adaptés tant bien que mal à une prononciation postérieure à celle de ces textes ; ainsi s'explique, par exemple, l'*f* de *Afrêdûn*. L'*a* de *abrû* répond à l'*o* de serbe *obrva* en face de *brv ;* l'accentuation porte témoignage qu'en grec il a existé une forme *φρῦς à côté de ὀφρῦς, car l'υ long est circonflexe comme dans deux autres mots à prothèse ὀσφῦς et ἰχθῦς, et dans les monosyllabes δρῦς, μῦς, σῦς, tandis qu'il est oxyton dans les polysyllabes : Fισχύς, πληθύς, Ἐρινύς ; cf. εἷς, οὐδείς ; πᾶς, ἱστάς ; σκῶρ, ἰχώρ ; ἦ, τιή ; βοῦς, βασιλεύς.

Quoi qu'il en soit, M. Hübschmann a fait faire à la phonétique perse un progrès considérable ; il a apporté beaucoup de faits nouveaux et d'explications personnelles, et pour le reste exposé loyalement les difficultés sans chercher à dissimuler par des explications arbitraires les contradictions phonétiques qui subsistent en grand nombre. Une étude attentive des dialectes semble seule pouvoir permettre de pousser cette étude beaucoup plus avant.

A. MEILLET.

---

428. — DUMON (K.), **Études d'art grec**, avec figures dans le texte et une planche. Paris, E. Leroux, 1894, 32 p. in-folio.

Personne, je crois, ne méconnaîtra le mérite et la science de M. K. Dumon : plein de zèle pour la défense de la tradition, il soutient contre M. Dörpfeld, au sujet du *logeion* dans le théâtre grec, une cause qui ne me paraît pas mauvaise, et il apporte même dans la discussion des idées nouvelles et ingénieuses. Mais je ne puis vraiment recommander ce livre aux lecteurs de la *Revue critique* sans les prévenir qu'ils auront beaucoup de peine à le comprendre. Ne parlons même pas ici de la langue et du style : on pardonnerait sans doute à M. Dumon, qui es

d'Amsterdam, ses fautes innombrables de français, s'il avait pris soin de composer clairement son ouvrage; mais je n'imagine pas qu'on puisse avec plus de gaucherie et de maladrese laisser le lecteur dans l'ignorance du sujet qu'on prétend lui exposer. En réalité, M. D. suppose que tout le monde a présente à la mémoire l'étude qu'il a publiée en 1889 sur le *Théâtre de Polyclète* (restauration d'après un module), ainsi que l'article inséré par lui dans le tome XX de la *Mnemosyne* (1892), sur une correction au texte de Vitruve (V, 7). Ces *Études d'art grec* font donc suite à une discussion qui se prolonge depuis plusieurs années entre l'auteur et les partisans du système de M. Dörpfeld; mais elles ne répondent pleinement ni au titre général qu'elles portent, ni même au sous-titre : *Symétrie et harmonie; le logeion;* car, dans l'un et dans l'autre de ces deux chapitres, M. Dumon, loin d'épuiser ou même de traiter le sujet qu'il annonce, ne fait guère que réfuter les objections qu'on a faites à ses précédentes publications. Ce n'est pas un pareil ouvrage qui peut nous fournir encore l'occasion de résumer le débat, en appréciant les arguments invoqués de part et d'autre. Aussi bien, pour être juste, nous faudrait-il examiner les répliques de M. Dörpfeld, et aussi les contre-ripostes de M. Dumon, publiées cette année même dans la *Berliner philologische Wochenschrift*. Cette polémique n'aura chance d'être comprise du public, je dis même du public savant, que du jour où l'une ou l'autre des deux thèses aura été exposée avec méthode, dans une œuvre d'ensemble. Ajoutons (et c'est peut-être l'excuse de M. D.), que c'est bien à M. Dörpfeld de commencer.

Am. Hauvette.

---

429. — Theodor Schreiber. **Die Alexandrinische Toreutik.** Untersuchungen über die griechische Goldschmiedekunst im Ptolemaeerreiche. Extrait des *Abhandlungen der phil. hist. Classe der Kœnigl. Sæchs. Gesellsch. der Wissenschaften*, t. XIV. Leipzig, Hirzel, 1894. In-4°, 209 p., avec cinq planches et 138 vignettes.

Jusqu'à présent, le luxe de l'époque ptolémaïque ne nous est guère connu que par les textes; l'Égypte, qui nous a rendu tant de trésors, ne paraît avoir conservé que peu de reliques de l'orfèvrerie et de la toreutique alexandrines. C'est ce qui explique que l'industrie de ce pays, sous la domination grecque, n'occupe pas encore, dans l'histoire de l'art, la place à laquelle elle semble avoir droit. En présence de chefs-d'œuvre comme certaines pièces des trésors d'argenterie de Hildesheim et de Bernay, on a généralement songé à des ateliers romains du temps d'Auguste; M. Schreiber, le premier, a cru devoir les attribuer à ceux d'Alexandrie. Cette opinion, déjà indiquée par lui en 1888 dans un beau travail dont nous avons rendu compte (*Revue*, 1888, II, p. 228), a été développée au cours du mémoire qui va maintenant nous occuper.

Le point de départ de l'auteur est une série de cinq moules gréco-égyptiens, en serpentine, stéatite et calcaire, dont il a donné de bonnes gravures. Ces moules, destinés à la fonte des métaux, présentent une grande variété de motifs, dont quelques-uns sont nettement égyptisants (crocodiles, Harpocrates, Sérapis, Bès) ; sur plusieurs d'entre eux, on distingue les creux de manches de patères amortis à leur partie inférieure par deux chénisques. Or, les musées de l'Europe contiennent un nombre considérable de patères dont les manches sont caractérisés par deux chénisques, exactement conformes à ceux des moules alexandrins. Deux de ces manches seulement, conservés au musée du Vatican, proviennent d'Égypte ; on n'en connaît ni de la Grèce propre ni de l'Asie Mineure; mais l'Italie (en particulier Pompéi), la Gaule, la Germanie, la Bretagne, la vallée du Danube, l'Espagne même en ont donné beaucoup. Comme il ne peut être question de chercher l'origine de ces objets en Grèce, on n'a que le choix entre l'Italie et l'Égypte. M. Schreiber, après avoir donné un long catalogue illustré des manches de patères à chénisques et des appliques du même style — catalogue qui suffirait seul à recommander l'étude de son mémoire — examine s'il est possible d'attribuer la création de ces types à l'industrie gréco-romaine du temps d'Auguste. On allègue, il est vrai, à l'appui de cette manière de voir, les inscriptions latines que portent plusieurs vases d'argent, entre autres du trésor de Bernay ; mais ces inscriptions, dédicaces, notations pondérales ou noms des possesseurs, sont des additions d'époque romaine, qui ne préjugent pas l'origine des objets. Reste donc à se demander si l'époque d'Auguste était encore capable d'innover dans le domaine de la toreutique et de produire des chefs-d'œuvre comme ceux qu'on lui attribue. M. S. ne le croit pas ; il commente, à cet effet, le passage de Pline (XXXIII, 157), suivant lequel la toreutique était déchue à tel point qu'on recherchait seulement les œuvres anciennes : *Subitoque ars haec ita exolevit, ut sola jam vetustate censeatur usuque attritis caelaturis, si nec figura discerni possit, auctoritas constet.* Les trésors d'argenterie trouvés dans la partie occidentale de l'Empire romain renferment précisément nombre de pièces, parmi les plus belles, qui portent les traces d'un long usage et sont fort mal conservées. Ce n'est pas à dire que la production de vases à reliefs, tant en argent qu'en bronze, n'ait été très active à l'époque romaine, non seulement à Rome, mais dans les provinces. On produisait beaucoup, mais on n'inventait plus rien. Les anciens motifs étaient indéfiniment copiés et combinés, souvent d'une manière assez adroite, mais les types en faveur n'étaient pas des créations de l'art romain. C'est encore Pline qui, parlant des vases d'argent, se plaint des caprices de la mode, faisant prédominer tantôt un style, tantôt un autre (XXXIII, 139) ; de pareils caprices ne sont explicables que lorsqu'il s'agit d'une industrie réduite à l'imitation et disposant d'un grand choix de modèles appartenant aux écoles les plus diverses. Ils se concilient à merveille avec le goût pour *l'argentum*

vetus (Juvénal, I, 76), dont ils ne sont, à tout prendre, qu'un effet. Assurément, les pièces d'orfèvrerie servant de modèles n'étaient pas toutes de provenance alexandrine et il est même assez singulier que les textes ne mentionnent pas de vases d'argent gréco-égyptiens ; mais la concordance des moules découverts en Égypte avec une classe fort nombreuse de manches de patère est un indice qui ne peut être négligé. M. S. a essayé de compléter sa démonstration en montrant le caractère alexandrin des décorations si variées et si ingénieuses que l'on admire sur les manches de patères historiés et les vases auxquels ont été adaptées ces anses. Pour le cratère d'Hildesheim, il a pu citer un fragment de vase en marbre d'un style analogue, sur lequel paraissent un enfant, un oiseau et une sauterelle qui rappellent tout à fait certains motifs fréquents sur les reliefs dits alexandrins. Il a insisté sur la ressemblance d'un groupe de vases métalliques à reliefs avec d'autres, en argile vernissée, certainement gréco-alexandrins, sur lesquels on lit les noms de reines égyptiennes de la famille des Ptolémées (le plus connu de ces vases, autrefois acquis par Beulé, appartient encore aujourd'hui à la famille de ce savant). L'analyse des sujets qui décorent les vases à chénisques, scènes de la vie rustique, scènes d'intérieur, groupes empruntés aux cycles de Dionysos et d'Eros, concorde parfaitement avec l'idée que l'on s'est faite des caractères et des tendances de l'art alexandrin. Tout cela, il est vrai, n'équivaut pas à une preuve, telle que le serait la signature d'un artiste grec d'Égypte sur un vase de Pompéi, de Bosco Reale ou de Bernay, et quelque favorable que soit l'impression que laisse le mémoire de M. Schreiber, il faut reconnaître qu'il n'a pu alléguer que des vraisemblances. Quand l'auteur parle des bas-reliefs alexandrins, dont il a publié un magnifique recueil, il ne dissimule pas que, là aussi, l'origine alexandrine n'est que probable, qu'elle n'est encore démontrée par aucun argument de fait. Et tout récemment nous avons vu M. Wickhoff s'inscrire en faux contre la théorie de M. S. et revendiquer pour l'époque d'Auguste non seulement l'exécution, mais l'invention des bas-reliefs dits alexandrins. On ne peut donc encore considérer la question comme résolue, d'autant plus que les œuvres incontestablement ptolémaïques, telles que les monnaies, le vase de Portland, le camée de Vienne, ne fournissent de preuves ni dans un sens ni dans l'autre. Quand on constate, cependant, combien d'emprunts la Rome impériale a faits à l'Égypte des Ptolémées, dans l'administration, dans la législation, dans la littérature, dans la religion même, on est bien tenté de croire qu'un avenir prochain finira par donner raison à M. Schreiber.

Salomon Reinach.

---

430. — **Hyperidis orationes sex**, cum ceterarum fragmentis, edidit Fr. Blass, editio tertia, insigniter aucta, Lipsiae, Teubner, 1894, LV-176 p. in-12. Prix : 2 mk. 10.

Si l'activité scientifique de M. Blass mérite les plus grands éloges, je ne sais s'il ne faut admirer plus encore le zèle que déploie la maison Teubner pour tenir au courant cette précieuse collection des auteurs grecs et latins, qui laisse si loin derrière elle toutes les publications du même genre. Sans doute quelques auteurs grecs attendent encore un éditeur qui applique les meilleures méthodes et mette à profit les plus récentes découvertes de la science : de ce nombre est l'orateur Eschine, que représente assez mal la vieille édition Franke, depuis longtemps reproduite sans changements, d'après des clichés usés. Mais c'est là une exception presque unique dans la collection Teubner, et chaque année voit paraître un nombre considérable de rééditions ou d'éditions nouvelles, qui témoignent d'un effort toujours plus grand pour offrir au public des textes toujours plus purs, des instruments de travail toujours plus parfaits. Peut-être, en prenant un caractère plus scientifique, ces éditions perdent-elles quelque chose de leur légèreté primitive : elles deviennent parfois compactes et lourdes, malgré des prodiges de typographie, quand il faut faire tenir dans l'espace le plus étroit possible des indications multiples; les signes d'abréviation, les chiffres, de toutes formes et de toutes dimensions, encombrent aujourd'hui, non seulement le bas des pages, mais les marges, à droite et à gauche; ils envahissent même la marge supérieure, ordinairement réservée au titre courant, et se glissent jusqu'entre les lignes. Aucune édition, que je sache, ne présente à cet égard un aspect aussi étrange que la nouvelle *Anthologia graeca* de M. Stadtmüller : à force de vouloir reproduire toutes les données du fameux manuscrit palatin, l'éditeur accumule, presque à l'excès, les signes les plus variés; mais c'est vraiment un chef-d'œuvre qu'une seule de ces pages, où tant de renseignements paléographiques, critiques, bibliographiques, se condensent sous la forme la plus succincte, et, en somme, la plus claire, du moins pour l'œil exercé du savant.

La troisième édition des discours d'Hypéride présente, quoique à un moindre degré, le même caractère : deux discours récemment découverts devant prendre place dans ce nouveau volume, M. B. a voulu fournir au lecteur tous les éléments d'un contrôle sérieux, d'une discussion solide, tant pour l'établissement que pour l'explication du texte, et, comme ces découvertes inattendues apportaient de nouvelles lumières à la critique des autres morceaux, il a bien fallu reviser, corriger, compléter les quatre plus anciens discours, ainsi que les fragments conservés çà et là dans les auteurs. Ce n'est pas ici, comme dans d'autres cas, l'abondance des manuscrits qui embarrasse; mais c'est l'état fragmentaire des papyrus, c'est leur déchiffrement difficile, c'est la restitution des passages effacés ou disparus, c'est le rapprochement des morceaux isolés, et la justification des combinaisons proposées. Tout ce travail minutieux

est figuré, dans le volume de M. Blass, par des signes de toutes sortes : lettres latines ou grecques, chiffres romains ou arabes, étoiles, points, astérisques, crochets, parenthèses, barres verticales ou horizontales, etc..... Dans un latin aussi concis que possible, M. B. nous permet d'apprécier toute l'étendue de ses recherches, toute l'ingéniosité de ses tentatives de restitution. Non content de signaler les leçons adoptées par M. Kenyon dans la troisième édition des deux discours nouveaux (Londres, 1893), il rappelle les précédentes lectures du même éditeur, les discute *de visu*, et ne se sert pas moins des conjectures de MM. Diels, Kœhler, Sandys, Weil. Sur chaque point en litige, le lecteur possède tous les éléments du problème. Ajoutez à cela que, dans une préface qui est un modèle de clarté, M. B. raconte brièvement l'histoire des papyrus d'Hypéride, les décrit, définit leur âge, et apprécie leur valeur relative. Dans cette partie de sa tâche, M. B. nous paraît faire preuve d'un jugement particulièrement sûr et modéré : tout en reconnaissant à la critique le droit de corriger des manuscrits souvent défectueux, il impose une limite à ce droit, en s'appuyant sur les considérations littéraires les plus délicates, telles que celles qui ont trait aux transformations déjà graves qu'avait subies l'atticisme dans la seconde moitié du IVe siècle (p. XXVII). Les remarques sur l'hiatus dans l'*Oraison funèbre* d'Hypéride et dans les discours moins soignés du même orateur sont également pleines de sens et de raison (p. XXX). M. Blass a depuis longtemps conquis une place éminente parmi les savants qui s'occupent des orateurs et, en général, de la prose attique : l'autorité qu'il a en ces matières donne un prix en quelque sorte inestimable à cette nouvelle édition d'Hypéride.

Am. HAUVETTE.

---

431. — **Studien zur lateinischen Lautgeschichte** von Felix SOLMSEN. Strassburg, Karl J. Trübner, 1894. VI-208 pp. in-8. Prix : 5 M. 50.

Les personnes qui possèdent le tome V des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris,* trouveront à la p. 46, note 1, un résumé de la première partie du travail de M. Solmsen. Ce résumé, dû à la plume de M. Louis Havet, est à certains égards plus complet, quoique M. S. ait fait appel aux langues slaves et germaniques pour déterminer la nature primitive de la première syllabe de *uolo*. Le résumé est antérieur de neuf ou dix ans à la brochure de M. Solmsen, puisque ce dernier travaillait à ces questions en 1892-1893. M. S. pourrait peut-être expliquer ce rapport chronologique. Je dois ajouter que la note 1 de la p. 46 en question n'a pas dû échapper à l'information étendue dont fait preuve M. Solmsen; car, pp. 24 et 25, il cite la p. 46 du même article, incidemment et pour en écarter les assertions [1]. Nous devons d'autant plus regretter que les

1. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Ma critique vise M. Havet, et non M. Solmsen. Si, au lieu de perdre ses précieuses observations dans une note où seu-

notes publiées en 1894 par M. Havet dans l'*Archiv* de Wölfflin (IX, pp. 135 et 308) aient paru trop tard; l'auteur y formule nettement pour la première fois la distinction de l'*l* palatale et de l'*l* vélaire en latin. Cet important résultat, vers lequel M. Havet nous achemine depuis plus de dix ans, aurait pu être mis à profit par M. Solmsen.

La deuxième partie des *Studien* a pour objet le changement de *que*-en *co*-, et la troisième, la disparition de *u* entre voyelles.

Paul LEJAY.

432.— VŒGE (Dr Wilhelm) **Die Anfænge des monumentalen Stiles im Mittelalter, eine Untersuchung über die erste Blutezeit franzœsischer Plastik.** Strasbourg, Heitz, 1894, XXI-376 p. 58 vignettes et une planche en phototypie.

Le livre de M. Vöge est une œuvre dont l'éloge n'est plus à faire : paru depuis un an environ, il est déjà devenu pour ainsi dire classique, et c'est justice, car il offre une série à peu près complète de renseignements, consciencieusement réunis et discutés, sur un sujet capable d'intéresser à un haut degré la plupart des artistes et des archéologues.

A ces qualités se joint une ingéniosité dans l'hypothèse et une subtilité dans la discussion qui sont un charme pour le lecteur. C'est par là que l'auteur se rapproche de Viollet le Duc; moins séduisant à lire et à feuilleter, il a cependant une autre valeur pour l'érudit, puisque les références aux sources historiques et bibliographiques abondent et que les illustrations sont le plus souvent exécutées par un procédé purement mécanique.

La thèse est celle-ci : le grand portail de la cathédrale de Chartres, exécuté, on le sait, en 1145, est le chef d'œuvre de la statuaire de cette époque et le prototype des beaux portails à statues du XIIIe siècle. Mais quelle est l'origine du portail de Chartres lui-même ? c'est l'adaptation au style septentrional des riches compositions sculpturales dont les artistes de Provence ornaient les piliers de leurs cloîtres, comme à Saint-Trophine d'Arles et à Moissac, et les piédroits de leurs portails comme au même Saint-Trophime et à Saint-Gilles. La Provence, qui possédait une foule de beaux débris antiques et s'appliquait à les reproduire, avait seule pu, dès la première moitié du XIIe siècle, créer une école de statuaire monumentale qui tomba promptement en décadence, mais dont les efforts portèrent leurs fruits, car les artistes septentrionaux s'en inspirèrent en l'appropriant à leur génie. Cette thèse est exposée avec une grande conviction et une grande abondance de documents auxquels

---

lement des gens avisés iraient les chercher discrètement, M. Havet les avait exposées en belle page, s'il les avait entourées de digressions sur les langues letto-slaves et sur le germanique, elles auraient été mieux protégées. On ne reçoit jamais de ses contemporains que le traitement qu'on mérite.

il ne manque (hélas!) qu'un lien évident de ressemblance et une chronologie certaine. Dépourvue de ces deux éléments, l'argumentation, quelque intéressante et serrée qu'elle soit, ne peut satisfaire la critique. La faute n'en est pas à l'auteur; cependant, il pourrait suggérer la défiance par la hardiesse avec laquelle il précise la personnalité de tel ou tel artiste dont il retrouve la main dans plusieurs monuments. Cette façon de procéder, admise maintenant en Allemagne, ne nous ramène-t-elle pas au temps où les bénédictins de Saint-Maur attribuaient la sainte chapelle à Pierre de Montereau parce qu'elle ressemblait à la chapelle de Saint-Germain-des-Prés?

Par contre, M. V. ne voit que convention dans l'habillement et dans les physionomies des statues du XIIe siècle, et là il semble aller trop loin en sens inverse : le vêtement, comme la figure, sont stylisés sans doute, mais imités cependant d'un modèle réel, dont il rend la physionomie synthétisée et déformée dans un certain sens voulu. Une restitution du type réel du modèle et du costume n'est-elle pas moins risquée que celle de la personnalité des artistes?

Quant à la conclusion même de l'ouvrage, il semble que les styles soient plus différents et les dates probablement plus rapprochées que l'auteur ne le croit. Telle de ces juxtaposions n'évoque aucune ressemblance. Les proportions, le style, les sujets sont divers; les statues de saint Trophime et de saint Gilles sont logées entre des colonnes; celles de Chartres s'y adossent, et un seul fait est certain, c'est que la mode des portails ou des trumeaux ornés de statues allongées était répandue vers le milieu du XIIe siècle dans la France entière, depuis Autun et Vézelay jusqu'à Saint-Georges-de-Boscherville ou jusqu'à Moissac ; depuis Arles et Saint-Gilles jusqu'à Saint-Étienne de Corbie (Somme), Honnecourt et Cappelle-Brouck (Nord), exemples par lesquels M. V. aurait avantageusement remplacé le tympan de Saint-Pierre-de-Roye cité par lui et qui n'est qu'une récente et détestable copie de celui de Chartres.

Quant à l'origine de la statuaire monumentale, je la chercherais plutôt dans la région Auvergnate qui, dès le début du XIIe siècle au moins, fournit un grand nombre de beaux chapiteaux à figures (Saint-Nectaire, Issoire, Orcival Mozac) où l'étude de l'antiquité est évidente, et qui, dès avant la construction du portail de Saint-Trophime, a appliqué la statuaire à la décoration des piédroits du portail, à Notre-Dame du Port de Clermont. Du reste, les églises de Conques, Carennac, Beaulieu, Moissac et Saint-Sernin de Toulouse procèdent de cette école qui a exercé son influence jusqu'en Espagne (à Compostelle) et en Italie (à Sant'Antimo); ce sont là des faits que M. Vöge semble n'avoir pas remarqués, mais dussent ses conclusions être rejetées, son livre restera précieux par la quantité et la valeur scientifique des recherches qu'il contient.

C. Enlart.

---

433. — **Les Grands écrivains de la France.** Œuvres de Blaise Pascal, nouvelle édition, d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par Prosper FAUGÈRE. Tome second, un vol. in-8° de 600 p. Paris, Hachette, 1895.

La collection des Grands écrivains de la France a donné, comme tout le monde le sait, des éditions excellentes; le *Pascal* publié sous le nom de M. Faugère ne semble malheureusement pas devoir en grossir le nombre. Le second volume, qui vient de paraître, est encore plus mauvais que le premier, paru en 1887, l'année même où M. Faugère est mort, âgé de soixante-dix-sept ans. Il contient les six dernières Provinciales, et l'on y a joint des *Pensées et notes détachées*, ainsi que des *Factums* auxquels Pascal peut avoir travaillé; nous allons voir ce qu'il faut penser de ces différentes parties du second volume, publication posthume si jamais il en fût.

Si M. F. s'était conformé aux prescriptions de M. Adolphe Régnier, directeur de la collection, il aurait transcrit le texte des *Provinciales* d'après l'édition de 1659, la dernière parue du vivant de Pascal. Mais l'édition de 1659 pourrait bien être l'œuvre exclusive de Nicole, car Pascal était alors absorbé par la composition de son *Apologie du christianisme*, et la maladie qui devait l'emporter si rapidement ne lui laissait pas un moment de repos. Aussi la critique a-t-elle félicité M. Havet qui, publiant les *Provinciales* en 1885, a reproduit le texte original, et donné à titre de variantes les modifications postérieures à 1657. M. F. n'a adopté ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes. Possesseur d'une ancienne copie manuscrite qu'il avait, dit-on, payée fort cher, il a cru qu'elle devait avoir une grande valeur littéraire, et il ne s'est même pas demandé pourquoi on ne l'avait pas utilisée avant lui. M. F. est allé plus loin, car il a supposé que cette copie avait été faite sous la direction de Pascal et corrigée par lui. « Je me suis trouvé, dit textuellement « M. F. (p. CXIII de l'introduction du premier volume) en présence d'un « texte évidemment meilleur que celui de toutes les éditions, y compris « celles qui avaient paru du vivant de Pascal.... Je crois être autorisé, « lisons-nous encore p. CXVI, à dire que ce texte a été revu par Pascal « lui-même. » S'il en était ainsi, le manuscrit Faugère ferait autorité; mais les choses ne sont malheureusement pas telles que se les figurait l'enthousiasme de son propriétaire. Le texte en question ne peut pas avoir été revu par Pascal puisque, de l'aveu de M. F. lui-même (p. CXI), le manuscrit est postérieur à l'édition de Nicole, celle de 1659.

En outre, et ceci est plus grave, le texte de la copie Faugère n'est pas du tout un texte amélioré; c'est, au contraire, un texte adouci, énervé, académisé par un manœuvre qui ne comprenait rien à Pascal. Ce manœuvre a copié les *Provinciales* pour les conserver, car on craignait pour elles les effets de la persécution, mais il les a copiées en les défigu-

rant[1]. Cinq cents exemples pourraient être allégués pour démontrer cette vérité; je me contenterai d'en citer quatre ou cinq; ils feront voir ce qu'est devenue la prose de Pascal sous la plume d'un scribe ignorant. On lit au début de la dix-huitième Provinciale : «... Il n'y a peut-être rien de *si* difficile que de rendre hérétiques ceux qui ne le sont pas. » Le manuscrit Faugère porte, (p. 201) « rien de *plus* difficile ». C'est forcer la note et frapper fort au lieu de frapper juste, ce que Pascal se gardait bien de faire. Un peu plus loin nous lisons dans les éditions : « J'ai fait voir combien vous leur *aviez* imputé d'hérésies l'une après l'autre, manque d'en *trouver* une que vous *ayez pu* longtemps *maintenir*. » La leçon du manuscrit Faugère est toute différente : «... combien vous leur *avez* imputé.... ; manque d'en *avoir trouvé* une que vous *pussiez* longtemps *soutenir*. » Éditions : « Cela vous *a mis dans la nécessité* de répondre. » — Ms. F. « Cela vous a *obligés* de répondre. » etc., etc., On peut ouvrir le livre au hasard ; on est certain de rencontrer partout des « améliorations » de cette sorte. La constatation avait déjà été faite à propos du tome Ier, dont le cri public réclamait la mise au pilon; les éditeurs ont préféré donner une suite, de manière à former un tout détestable, mais complet. Cette édition des *Provinciales* aura du moins l'avantage de montrer à quel degré d'aberration peuvent conduire le défaut de méthode et l'attachement aveugle à ses propres idées.

Les *Provinciales* sont d'une lecture difficile, aujourd'hui surtout que la théologie n'est guère accessible au grand public ; on a donc besoin de notes en grand nombre pour élucider bien des questions. Dans l'édition de M. F. ces notes brillent, comme l'on dit vulgairement, par leur absence ; et les appendices particuliers perdus à la suite de chaque lettre ne comblent en aucune façon cette regrettable lacune. Si l'on veut étudier sérieusement les *Povinciales*, au lieu de les lire dans l'édition Faugère, il faudra consulter les éditions anciennes, notamment celle de Mlle de Joncoux; et il faudra ne pas négliger l'édition de M. Havet, celle de 1885.

Les *Pensées et notes* que l'on a cru devoir imprimer à la suite des *Provinciales* ont été empruntées à une édition des *Pensées* de Pascal faite par M. F. en 1844 ; plusieurs d'entre elles se rapportent manifestement aux *Provinciales*, et quelques-unes sont même des fragments de brouillon de ces fameuses *Petites Lettres*. Mais que viennent faire ici tant de pensées sur la foi, sur le pape, sur les hérésies, sur l'Eucharistie, sur la discipline de l'Église, sur la confession, etc. ? Dans quel embarras ne va pas se trouver l'éditeur chargé de publier les *Pensées* dans un troisième volume faisant suite à celui-ci ? Cet éditeur n'est plus libre; il ne peut même plus reproduire dans son intégrité l'édition de 1844; la future

---

1. J'ai sous les yeux une copie manuscrite des mémoires du chanoine Godefroi Hermant, les premières Provinciales y sont transcrites en entier, — au style indirect! et cela à la date de 1675.

édition des *Pensées* sera nécessairement incomplète, mutilée, tronquée.

Une bonne édition des *Provinciales* exige un certain nombre d'appendices; on avait compris cette nécessité dès le XVIIe siècle, et l'édition de Cologne, celle qu'a donnée Nicole en 1659, ajoutait au texte de Pascal un grand nombre de pièces justificatives; il est même permis de croire que Nicole en a donné trop. C'est un reproche que ne mérite assurément pas l'éditeur de 1895. Il n'ignorait pas que Pascal a collaboré à divers factums contre les casuistes; il pouvait savoir, ne fût-ce que par Sainte Beuve [1], ce que disaient à ce propos les contemporains, ce que je crois devoir répéter ici puisqu'il garde à ce sujet un silence complet. Le premier factum des curés de Paris a été fait en commun par Hermant, Pascal et Perrier. Le deuxième est de Pascal seul, et il est bien intéressant de savoir que son auteur l'a improvisé en un jour. La seconde partie du troisième est de Nicole et de Pascal. C'est aussi Pascal qui a fait la première partie du cinquième, et c'était, disait-il lui-même, « le plus bel écrit qu'il eût fait ». Le sixième est de Pascal seul; le septième enfin a été composé par Pascal et Arnauld. Parmi ceux qui, au dire des contemporains, ne sont sûrement pas de Pascal, on doit ranger le quatrième, œuvre de Nicole, le huitième et le neuvième dus à la collaboration de Nicole et d'Arnauld. Le nouvel éditeur ne paraît pas très instruit de ces détails; il dit même (p. 311) que les documents lui font défaut « comme à ses prédécesseurs » pour discuter l'authenticité de ces attributions. Il donne en bloc, et comme par acquit de conscience, tous les factums publiés du vivant de Pascal; mais de quel droit supprime-t-il deux écrits que l'on attribue généralement à Pascal, les censures de l'*Apologie des casuistes* par l'archevêque de Rouen et par l'évêque de Nevers? La réponse à cette question est assez simple; on voulait donner un appendice, et on voulait qu'il occupât le moins de place possible, pour ne pas enfler démesurément le volume; on a donc pris un peu au hasard, au petit bonheur. M. Adolphe Régnier n'aurait pas été content, mais il est vrai de dire que son nom ne figure pas ici alors qu'il figure sur les autres tomes de la collection [2].

Les autres appendices, généraux ou particuliers, ne sont pas d'un bien grand intérêt; j'ai pourtant le regret de constater qu'ils dénotent de la part de l'éditeur une assez grande négligence, ponr ne pas dire plus. Ainsi je trouve à la page 193, en appendice à la XVIIe Provinciale, une charmante lettre de Jean Racine à M. d'Andilly, et l'on a bien fait de joindre ce petit chef-d'œuvre à ceux de Pascal. Mais il aurait fallu en donner un bon texte, et ne pas laisser par exemple (p. 197) « Pères, donnez ce livre à vos enfants, même à vos enfants », ou encore « à vos

1. *Port. Royal*, 3e édit., tome III, p. 207.

2. Il se lit encore sur le tome IX de Molière, publié en 1893, mais aussi le *Molière* est un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la collection.

enfants, mais à vos femmes. » Il aurait fallu surtout dire que la lettre de Racine, tirée des Mémoires *inédits* de Godefroi Hermant, n'était plus inédite, ayant été publiée en 1888 [1]. Je n'insiste pas, car nul ne peut être juge dans sa propre cause ; je me contente de signaler le fait, et de le regretter.

Voici enfin qui est plus singulier. On lit p. 314 : « Enfin, ce que beau- « coup d'éditeurs des *Provinciales* ont peut-être omis trop soigneuse- « ment de faire, nous avons reproduit la *Bulle d'Alexandre VII* por- « tant condamnation des *Lettres provinciales*, et l'*Arrêt du conseil du* « *Roi* portant, à la date de 1660, lacération et brûlement du livre. Il « ne serait pas loyal, en effet, comme on le faisait au XVII[e] siècle, dans « l'ardeur de la lutte, de finir par quelques pièces portant condamnation « des adversaires des *Provinciales*, puisqu'aussi bien, pour les pouvoirs « publics, ce sont justement eux qui ont eu, comme on dit, le dernier « mot. Il est bon de le savoir, et pour qu'on le sache, de le dire. » Voilà qui est caractéristique; un éditeur des *Provinciales* éprouve le besoin de donner satisfaction aux Jésuites, et pour y parvenir il publie les actes officiels qui ont condamné Pascal, une *Bulle du pape*, un *Arrêt du conseil du roi*. Quelle n'est donc pas la stupéfaction du lecteur lorsque se reportant à la p. 595 il trouve, non pas une *Bulle*, mais un simple *Décret*, et lorsque, lisant ce Décret, il constate que le pape y condamne, non pas l'auteur janséniste des *Provinciales*, mais bien le jésuite Pirot, auteur de l'abominable *Apologie des casuistes!* En vérité, on n'est pas plus malheureux que ne l'a été en cette circonstance l'ami des bons Pères;

Mieux vaudrait un sage ennemi.

Quant à l'arrêt du conseil du Roi, il est de 1660, et vise les *Provinciales* latines de Wendrock, ce qui est tout différent.

Il eût été plus simple, puisqu'on voulait consoler les Jésuites et prémunir les bonnes âmes contre le danger des *Provinciales*, d'insérer le *Bref d'Alexandre VII* contre elles, bref qui est daté du 6 septembre 1657; et l'on aurait pu y joindre un *Interdit* de la Sainte Inquisition d'Espagne (5 juin 1693). On pouvait donner aussi, pour bien faire voir l'attitude des « pouvoirs publics, » *l'Arrest du Parlement de Provence contre l'autheur des Lettres au Provincial* (9 février 1657, contre les dix-sept premières). On aurait pu alors, pour égayer un peu le sujet, ajouter que quand il fallut en venir à l'exécution, « à la lacération et au brûlement », aucun des magistrats ne voulut livrer son exemplaire. Au lieu des *Provinciales* incriminées, on brûla sur le pilori de la place des Prêcheurs d'Aix.... un vieil almanach.

Mais pour arriver à donner ces pièces et quelques autres encore, il aurait fallu, ce qui paraît absolument faire défaut à l'éditeur de ce

1. *Revue internationale de l'enseignement*, 13 juin 1888. Il en a été publié un tirage à part (11 pages in-8°.)

second tome de Pascal, du soin, de la méthode et des connaissances précises.

A. GAZIER.

---

434. — F. BELLANGER — **Les gardes-du-corps sous les anciennes monarchies. 1191-1791.** Paris, Lavauzelle. 1895. In-8°, 76 p.

M. Bellanger fait l'historique des gardes du roi en laissant de côté les autres corps de la maison royale (gardes de la porte, chevau-légers, mousquetaires, cent suisses, gendarmes, etc). Il emprunte ses documents à Lepipre de Neuville, au père Daniel, à Boutaric, etc. Son petit livre ne pourra être négligé; il renferme de nombreux détails et reproduit des règlements et des ordonnances. Il y a pourtant, dans cette notice, quelques lacunes et erreurs. Pourquoi ne pas reproduire les quatre lignes que Voltaire consacre aux gardes du corps à l'entrée de la campagne de Hollande (*Siècle de Louis XIV*, X)? Pourquoi ne pas citer le mot de Marlborough, qu'on ne peut battre la maison du roi et qu'il faut la détruire? Ne pas dire qu'à Dettingen les gardes-du-corps, comme le reste de la maison royale, se sont mal conduits, qu'ils ont causé la perte de la bataille et que de là date leur défaveur dans l'opinion? Ne pas dire que Saint-Simon, dans son projet de réforme, les laissait subsister en augmentant chacune des compagnies de deux brigades? Ne pas expliquer ce qu'étaient les gardes de la manche? Ne pas rappeler qu'en 1776 l'Hôtel de l'École militaire fut un instant destiné à recevoir les gardes-du-corps? Ne pas citer les trois gardes-du-corps qui accompagnaient Louis XVI à Varennes? Enfin, pourquoi, à propos des origines de la garde destinée à veiller exclusivement sur la personne du souverain, remonter jusqu'au roi Candaule « qui avait des gardes, dont le capitaine était Gygès », et jusqu'à Romulus qui avait pour gardes les *Célères?* M. B. eût mieux fait de ne pas s'aventurer si loin dans le passé.

A.C.

---

435. — Maurice JOLLIVET. **La Révolution en Corse, Paoli, Bonaparte, Ponzo di Borgo**, d'après des documents nouveaux. Paris, Cerf, 1892, in-8° 220 p.

Ce livre a passé inaperçu. Il mérite pourtant une mention. L'auteur a fait de son mieux, et il faut lui tenir compte de son application et de sa patience. Mais il ne comprend pas qu'on ait pu avant 1789, et même après 1789, être Corse et rien que Corse. Il s'imagine que le Corse, en 1789, s'applaudissait de « son admission au sein de la grande famille française » et que la dernière province venue à la France était aussi française que la plus ancienne (p. 44). Il croit que Paoli fut de

tout temps l'ennemi de la France. Il se figure que Napoléon était alors entièrement Français, exalte « cette flamboyante épée qui se dresse au milieu des petits couteaux avec lesquels on s'égorge et assassine la patrie » (p. 120), et ajoute foi à l'entretien que Bonaparte aurait eu avec Paoli au mois d'avril 1793 (p. 173). Enfin, — pour terminer là nos critiques — il ne sait pas que la dénonciation de la société patriotique du Var portée à la tribune par Escudier le 2 avril 1793 avait été rédigée par Lucien, et — ce que nous blâmerons avec le plus d'énergie — il copie Ternaux dans son récit de l'expédition de la Magdelaine, et après lui avoir emprunté trois pages, sans mettre de guillemets, ne cite même pas l'historien de la Terreur (p. 155-158). Ces réserves faites, et en ajoutant que le récit manque d'agrément et succombe sous le poids des citations, nous reconnaissons que M. Jollivet a essayé de traiter son sujet aussi complètement que possible. De temps en temps il commet des erreurs Il dit, par exemple (p. 34), que Marbeuf est mort en 1780 après dix ans d'exercice; or, Marbeuf est mort à la fin de 1786, après avoir été commandant en chef pendant quatorze années. Il croit que Buttafoco « resta en France après 1764 et prit du service en qualité d'officier dans le régiment du Royal Corse » (p. 48); or, Buttafoco était enseigne au Royal Italien depuis 1741, et dès 1762 il propose à Choiseul la conquête de la Corse. Il écrit (p. 68) que Gaffori est le beau-père et (p. 86) le gendre de Buttafoco. Il ne nomme pas le collègue de Monestier, et il ignore que cet « ecclésiastique, Corse de naissance, absent de son pays depuis plusieurs années »[1], est Andrei qu'il cite plusieurs fois dans son volume (p. 136 et ailleurs encore). Toutefois, il a, pour composer son récit, — le premier récit d'ensemble sur la matière, — consulté de nombreux documents, et notamment les manuscrits de la bibliothèque de Bastia. On le remerciera surtout des fragments qu'il a tirés de la correspondance des députés corses de l'assemblée législative et des lettres de Saliceti à Cesari.

A. C.

---

1. Lire p. 34 Boucheporn et non *Boucheporne*, La Guillaumye et non *La Guillaumy*; — p. 51 et ailleurs Barrin et non *Barin*; — p. 63 Petion et non *Péthion*; — p. 146 d'Hilaire Chanvert, et non *Chauvaire d'Hiller*; — p. 126 le lieutenant-colonel en second du 3e bataillon corse était Giuseppe Arena, et non un Saliceti; — p. 127 Joseph était administrateur du département, et non du district de Corte; — p. 147 les deux premières lignes de cette page sont tirées du *Pozzo* de Maggiolo, et non des manuscrits de Bastia; — p. 166 le travail sur la *Position politique de la Corse* n'avait pas été demandé à Bonaparte par le Conseil exécutif; — p. 196, Lacombe Saint-Michel était, après avoir tenté d'enlever Ajaccio, le 4 juin à Calvi, et non *dans les premiers jours de juillet*; — p. 202, le rapport du même, du 22 octobre 1795, n'est que la copie du rapport du 17 juin 1794; — p. 207, lire au lieu de *Ferandi* et de *Buonarotti* Ferrandi et Buonarroti.

436. — **La peinture décorative au XIXᵉ siècle. — L'œuvre de P. V. Galland**, par H. Havard. — May et Motteroz, 1 vol. in-4° fig.

437. — **Études sur l'histoire de l'art**, par Émile Michel, membre de l'Institut. — Hachette, 1 vol. in-12.

438. — **La lithographie**, par H. Bouchot. — Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts. May et Motteroz, 1 vol. in-8° fig.

I. — Nous sommes un peu en retard avec le beau volume que M. Henry Havard a consacré à ce maître décorateur, souvent trop peu connu, que fut Galland. Mais il n'est jamais trop tard pour signaler un excellent livre, un livre utile, vraiment réussi, et qu'on devra toujours consulter pour l'histoire de cette branche de l'art. L'esprit qui a dicté ces pages est d'ailleurs hautement artistique et les premiers chapitres, par exemple, consacrés à l'exposition et à la critique de l'art décoratif, de ses fonctions, de sa méconnaissance actuelle, de la décadence des études d'art en général, par l'abusive diffusion des artistes amateurs, etc., sont de vrais modèles de goût, de mesure et d'exacte observation.

Décadence de l'art, dédain des artistes, oubli et négligence du public et des amateurs riches, incohérence et médiocrité dans les cas de commande de l'État, tout cela est excellemment noté; et nous recommandons des passages comme ceux de la page 4, dont voici le début : « La décadence de la peinture décorative coïncide, chez nous, avec le développement d'un état d'âme particulier, et découle en quelque sorte de nos mœurs nouvelles. Aucun art n'exige, plus que celui-là, une abdication voulue de toute fantaisie personnelle, une abnégation plus résolue, une subordination plus décidée des qualités individuelles, à la mise en valeur de l'ensemble.... »

Notez encore l'imparfaite éducation des artistes d'aujourd'hui, si différente de celle d'autrefois, leur flagrante infériorité au point de vue technique. Le peintre décorateur est tenu, plus que tout autre, à posséder à fond toute la technique; il n'est pas mauvais qu'il soit (comme Galland l'était) architecte aussi et sculpteur, le tout avec une imagination féconde et une sûreté d'images exceptionnelle, puisque, au moins pour composer, il lui faut se passer de modèles.

Toutes ces difficultés s'accumulèrent sur les pas de Galland, pris presque toute sa vie entre l'indifférence superficielle du public et la routine jalouse des artistes. Et c'est ce qui rend sa vie et l'histoire de sa carrière d'un intérêt extrême et général. Son exemple est instructif et bienfaisant d'ailleurs, sa vie est noble et fière, et M. Havard a cent fois bien fait de la mettre en relief.

Nous ne pouvons nous attarder ici sur la biographie de l'artiste, revêtu en dernier lieu et en dépit des confrères, de fonctions officielles, mais sans grand effet, à l'École des Beaux arts et aux Gobelins. Nous ne le suivrons pas, depuis les ateliers Labrouste, Drolling et Cicéri, jusqu'à Constantinople, en Italie, à Madrid, à Londres, à New-York, sans oublier Fontainebleau. De précieux carnets prouvent que partout son

incessante observation mise en jeu emplissait sa mémoire de modèles infinis, dont il profita parfois dix ou vingt ans plus tard. Tant d'hôtels ou de monuments qu'il décora, tant d'œuvres charmantes qu'il laissa éparses, font preuve de son souple et si fin talent.

M. Havard a su, en outre, émailler son texte d'anecdotes caractéristiques, et il a puisé, pour l'illustrer, dans des albums ou carnets de notes, une foule de croquis qui font la plus aimable figure du monde à côté de ses œuvres principales. Encore une fois, un vrai livre d'art, et à recommander.

II. — Des quatre études d'histoire et de critique artistiques que comporte le nouveau volume de M. Émile Michel, l'éminent auteur du Rembrandt dont nous avons parlé ici l'an passé, c'est sans comparaison celle relative à Velazquez qui offre le plus vif intérêt et la plus abondante information. Velazquez attire toujours singulièrement l'attention et même la passion des amoureux de l'art, et quand cette passion naît du sein d'un artiste et d'un critique aussi fin et d'un goût aussi sûr que M. É. M. on sait ce qu'on doit attendre de sa plume.

« Ce n'est pas Velazquez cependant, dit-il, que j'allais chercher à Madrid, où l'an dernier j'étais conduit par le désir de voir les nombreux tableaux peints par Rubens pour Philippe IV. (M. M. prépare un *Rubens* dans le genre de son *Rembrandt*.) Mais c'est lui qui m'a pris et retenu, comme il avait fait bien d'autres avant moi, dans le beau musée du Prado, pourtant si riche en chefs-d'œuvre... Quand, au retour, pressé par les souvenirs qu'il m'avait laissés, j'essayai, en me rapportant à mes notes, de rendre compte de mes admirations, j'ai senti l'inanité de mes efforts pour parler, comme je l'aurais voulu, de ce maître exquis, à la fois délicat et robuste, qui, au moment où l'art semblait épuisé, le renouvelait par les moyens les plus simples et y découvrait des ressources tout à fait imprévues. »

De suivre davantage M. M. dans sa monographie si documentée, si attachante de Velazquez, il ne saurait être question ici. Qu'il nous suffise d'avoir dit qu'elle est capitale : il n'y manque qu'une chose, une belle illustration. Mais peut-être, une fois Rubens achevé, M. Michel se tournera-t-il pour tout de bon vers le maître espagnol et nous donnera-t-il sur lui quelque chose de définitif. — Notons toujours les autres articles de ce petit volume. L'un est consacré aux *commencements du paysage dans l'art flamand*, au développement de l'étude de la nature, à la décoration des manuscrits, aux Van Eyck et Van der Weyden, à Memling, etc. L'autre a pour sujet *Claude Lorrain*, et c'est encore une vraie monographie, bien complète, au point de vue large et de haut style. Le dernier est intitulé : *Les arts à la Cour de Frédéric II*, travail de patience érudite et d'anecdotes plutôt que d'art, et ce n'est pas le moins curieux. — En vérité, peu d'ouvrages contiennent dans ces proportions plus de choses et de plus neuves.

III. — L'étude sur l'histoire et l'évolution de l'art de la lithographie

arrive à point nommé dans la collection de l'*Enseignement des Beaux-Arts*, puisqu'une exposition spéciale consacre en ce moment, à l'occasion du centenaire de sa découverte, l'importance et la richesse, un peu trop méconnues peut-être, de cette branche de la gravure. On ne regrettera qu'une chose en parcourant le joli volume de M. Bouchot, si gracieusement illustré d'ailleurs, selon la coutume de la collection, c'est que la matière ait été trop riche pour lui permettre d'en dire davantage.

Mais c'est le caractère spécial de ces volumes, d'être plutôt un aperçu brillant, une règle d'étude et au besoin de goût, plutôt qu'une monographie documentée : il faut en prendre son parti. Sur la lithographie, il y aurait bien plus à dire, si l'on citait toutes les œuvres de valeur, et si l'on attribuait à chaque artiste l'importance qu'il mérite. Mais où finirait-on? M. Bouchot a donc pris son étude de très haut, mettant les grands noms en lumière, laissant les autres dans une ombre discrète. Peut-être a-t-il un peu abusé de cette obligation, car d'une façon générale on peut dire qu'il montre un goût bien dédaigneux et parfois plus que difficile. Si nous faisions de la critique d'art, ici, nous discuterions certaines omissions ou certains dédains pour des œuvres et des artistes vraiment remarquables et surtout originaux dans leur art.

En revanche les pages sur Raffet, Charlet, Gavarni, etc., sont tout à fait à noter, et aussi les renseignements très curieux que l'auteur a consacrés aux étrangers, et à la fin du volume, à la *technique* de la lithographie.

Henri DE CURZON.

---

439. — Gustave LARROUMET. **Études de littérature et d'art, 3e série. Paris.** Hachette. 1 vol. in-12. 1895.

Aimables articles de critique sur quelques littérateurs et artistes contemporains, écrits d'un style élégant et alerte, pleins de fines analyses et de considérations ingénieuses. Mais de quel trésor d'inépuisable indulgence l'auteur s'y montre pourvu! On dirait — déjà — des *Éloges académiques*. Tout lui semble chef-d'œuvre, même les drames de M. Coppée « dont le rang et l'action sont de premier ordre » (p. 148), même les vers de M. Déroulède qui a « commencé sa carrière aussi bien que Vauvenargues et mieux que Vigny » (p. 235); même les romans de M. Léon Daudet qui est « un esprit nourri de métaphysique et de science jusqu'à la pléthore morale » (p. 330). Quand parfois la bienveilance faiblit un instant, ce n'est, semble-t-il, que pour reprendre un peu haleine afin de retrouver une nouvelle vigueur. Or, si l'on tient avec quelque raison une analyse chimique pour incomplète lorsqu'elle se borne à doser l'or ou l'argent d'un minerai sans s'enquérir des autres matières inférieures qu'il contient, il faut bien avouer aussi qu'une critique uniquement attachée à l'étude des belles qualités d'un auteur

n'est pas absolument suffisante. De fait, tous ces portraits, si joliment peints qu'ils soient, manquent de quelques touches réalistes pour être reconnaissables au premier coup d'œil. Ce sont bien nos contemporains illustres, certes, ces écrivains et ces artistes, mais, comme dans le conte de Chamisso, ils ne nous sont plus aussi familiers parce que ce sont des gens qui ont perdu leur ombre.

Raoul Rosières.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 septembre 1895.

M. O.-H. Hirschfeld, correspondant de l'Académie, assiste à la séance.

M. Clermont-Ganneau achève la lecture de son mémoire sur les données géographiques relatives à la Palestine contenues dans la *Vie de Pierre l'Ibère*. Il identifie plusieurs localités qui figurent dans ce document syriaque du VIe siècle et dont le traducteur allemand, M. Raabe, n'avait pu déterminer soit les noms, souvent défigurés dans le manuscrit, soit les positions sur le terrain : *Aphthoria*, à corriger en *Appolonia*, aujourd'hui *Arsoûf* (la ville de *Arsouph*, l'Apollon phénicien), entre Jaffa et Césarée, *Arikta*, à corriger en *Sarepta*, ville fameuse par le miracle d'Elie, entre Sidon et Tyr; *Beth Tapchâ*, à corriger en *Beth Ikchâ*, aujourd'hui *Beît Iksâ*, localité située à 6 kilomètres et demi dans le Nord-Ouest de Jérusalem; *Kephar Se'artâ*, aujourd'hui *Cha arta*, à 18 kilomètres dans le Nord-Est de Gaza; *Magdal*, Toûthâ, à corriger en *Thaouathâ*, et à identifier avec *Thabatha*, patrie du célèbre saint Hilarion, fondateur du premier couvent de Palestine, dont M. Clermont-Ganneau propose de fixer l'emplacement à Tell-El-Adjoul, à environ 7 kilomètres au sud de Gaza, non loin de l'embouchure du Ouâdy Ghazzé. Il termine par quelques observations sur une autre localité de la banlieue de Gaza, nommée *Canope*, probablement à l'instar de la Canope d'Alexandre, parce qu'on allait y faire la fête, ce que les anciens appelaient le *canobisme*. Et, à ce propos, il discute incidemment le sens d'un mot hébreu qui se rencontre deux fois seulement dans la Bible et qu'on a traduit jusqu'ici par *puce*; il propose, pour diverses raisons philologiques et exégétiques, d'y reconnaître non la puce, mais le moucheron.

M. Homolle présente les relevés du Trésor dit « de Siphnos », et il expose les raisons pour lesquelles il croit devoir substituer à ce nom celui de Trésor de Cnide. Pausanias dit formellement que les Cnidiens avaient un trésor, mais sans en indiquer la place avec précision; il semble même le reporter au delà des Trésors de Thèbes et d'Athènes; mais il permet également de supposer que ce monument pourrait être voisin du Trésor de Sicyone où se trouvaient diverses offrandes de Cnide et de Leptis, sa colonie. La découverte de la doucine du temple à l'angle de laquelle on aperçoit parmi les rinceaux un *lion marchant*, suggère l'idée que ce lion est un épisème, et celui de la ville de Cnide. Si l'on admet cette attribution à Cnide, colonie argienne, ville de l'Asie mineure, on se rendra compte des particularités épigraphiques (lambda argien, comme dans le plat rhodien de la collection Salzmann) et iconographiques (sujets empruntés aux légendes péloponnésiennes et asiatiques), comme aussi des sujets de l'architecture (ornementation ionique) et des sculptures, apparentés à la fois aux œuvres cnidiennes d'Asie et aux œuvres péloponésiennes de la Sicile. Toutes les difficultés qui existaient pour Siphnos disparaissent dès qu'on parle de Cnide. M. Homolle fait ensuite circuler des photographies représentant les chantiers actuellement exploités, et les objets de bronze, de céramique, des statues et bas-reliefs en tuf et en marbre récemment découverts.

M. Clermont-Ganneau annonce la découverte, en Syrie, d'une inscription phénicienne de cinq ou six lignes paraissant dater du VIe siècle avant C. et où se trouve mentionné le roi d'Assyrie. La langue employée dans ce monument semble être incontestablement le phénicien.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchesseu, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 14 octobre — 1895

440. — Albert Mayr, **Die antiken Münzen der Inseln Malta-Gozo und Pantellaria**, — Munich, Kutzner, 1895. 40 pp.; 1 pl.

Cette thèse, présentée à la Faculté de philosophie de Munich par M. A. Mayr, est un travail préliminaire dans lequel l'auteur, qui se propose d'écrire plus tard une histoire complète du groupe insulaire comprenant Malte, Gozzo et Pantellaria, commence par examiner et discuter toutes les monnaies antiques attribuées à ces trois îles. Une planche donne de bonnes reproductions phototypiques de ces monnaies, déjà publiées pour la plupart, mais souvent d'une façon insuffisante. M. M. a mis à contribution les principales collections publiques ou privées, à l'exception de celle de Palerme, exception regrettable, car il se peut qu'il y ait là quelques variétés inédites.

L'étude de ces monnaies offre, comme on le sait, un intérêt particulier pour l'archéologie orientale, puisque les plus anciennes d'entre elles portent des légendes phéniciennnes qui nous révèlent les noms sémitiques de deux de ces îles soumises pendant longtemps à la domination carthaginoise : אנן = Malte, et [illegible] = Cossura, autrement dit Pantellaria. Pour Gozzo, nous n'avons pas de monnaies à légende phénicienne; celles qu'on lui avait attribuées devant être restituées à Malte ; mais nous avons mieux : une inscription de Gozzo même contenant un nom sémitique, גול = Γαῦλος. Quant à ce qui est de l'origine étymologique de ces noms, M. M. n'ajoute rien de nouveau à ce qu'en ont dit ses devanciers, et cette partie du problème reste encore à résoudre. Le classement chronologique proposé par M. M. parait assez judicieusement établi. Les types représentés sur les plus anciennes de ces monnaies trahissent une influence égyptienne très marquée [1] qui, plus tard,

1. La scène du n° 2, Osiris entre Isis et Nephthys, rappelle le groupe Demeter. Koré et Dionysos et cette scène a pu fournir à la légende grecque certains éléments *iconologiques*. Osiris apparait dans les inscriptions phéniciennes de Malte, et semble y avoir joué le rôle de Dionysos, à en juger par le nom de *Abdosir* = Διονύσιος, dans les bilingues n° 122 et 122 *bis* du *Corpus inscr. Sem.*

est remplacée par une influence hellénique, venue vraisemblablement de Sicile. J'ai des doutes sur la nature du symbole décrit sur le n° 1 comme un « bonnet sacerdotal terminé en pointe et ressemblant à une mitre ». On y voyait autrefois une clochette. Cette définition a-t-elle cessé d'être vraie?

M. M. propose d'attribuer plusieurs des pièces de la série au crabe, avec légendes puniques, aux îles de Malte, Gozzo et Pantellaria, au lieu de les classer toutes, comme on le faisait jusqu'ici, à la côte d'Afrique. Le type du crabe aurait été emprunté à la numismatique Sicilienne. La question restera ouverte tant qu'on n'aura pas pu expliquer les légendes qui se réduisent à quelques lettres difficiles à interpréter, parfois même à déchiffrer.

La dissertation de M. Mayr est faite avec soin et aura l'avantage de fournir aux discussions futures une base solide et des matériaux dûment contrôlés. CLERMONT-GANNEAU.

---

441. — **P. Terenti Afri Eunuchus**, texte latin avec une introduction et un commentaire explicatif et critique par Philippe FABIA. Paris, A. Colin, 1895, in-8° VII-259.

Lorsqu'en 1894 l'*Eunuque* de Térence fut mis aux programmes de l'agrégation, il n'en existait en France aucune édition qui permît de l'étudier sérieusement; on ne saurait ni admettre que le rédacteur des programmes ait ignoré le fait ni se plaindre de son choix, puisque c'est à cette circonstance que nous devons le travail de M. Fabia; mais cette édition préparée rapidement et par un véritable tour de force n'a été publiée qu'à la veille des examens ; elle n'a donc été que de peu d'utilité aux étudiants de cette année; elle ne servira de rien à ceux de l'année prochaine, si, comme tout le fait prévoir, l'*Eunuque* disparaît des programmes; serait-il impossible de l'y maintenir? Risque-t-on de soulever des tempêtes en réclamant une organisation rationnelle des examens en accord avec les nécessités du travail scientifique?

L'édition de M. F. est précédée d'une introduction développée et intéressante : on pourrait en discuter quelques points. A propos du remaniement du début de la pièce, j'estime que Térence, en gagnant une entrée en matière plus vive, a méconnu l'harmonie générale de la première scène de Ménandre. Dans Ménandre Parménon voyant Phaedria disposé à rompre, commençait par l'y encourager ; puis, sentant bien que celui-ci allait retomber sous le joug, il s'accommodait avec une ironie douce à cette situation nouvelle ; or, ceci pose très nettement le caractère de Parménon, qui est bien un esclave résigné à aplanir la voie aux frasques de ses jeunes maîtres et parfois un assez mauvais conseiller (v. 308 sq.), mais qui est aussi une manière de philosophe, qui condamne leurs passions (v. 225 sq.), qui se fait forcer la main (v. 378 sq.), qui espère tirer le

bien de l'excès du mal (v. 930 sq.), en un mot un opportuniste dont la conscience se réveille de temps en temps. Térence lui a fait tort en supprimant l'exhortation vertueuse du début.

Le commentaire de M. F. est très sérieusement fait et de nature à appeler l'attention sur les particularités de la grammaire et du style des comiques latins. Les rapppochements avec Plaute, avec les auteurs dont il ne reste que des fragments, sont abondants et instructifs. Pour la métrique, il n'était peut-être pas nécessaire de signaler avec une monotonie implacable tous les cas où la loi de la brève abrégeante produit sse effets, tous ceux où on peut scander sŭăm ou suam, dĕăe ou deae, eas ou eas, ou ei, etc... [1] M.F. fait de nombreux emprunts à la partie des scholies de Donat qui souligne les intentions du poète et rétablit les jeux de scène. Ces indications sont intéressantes; mais je doute qu'elles reposent sur une tradition remontant d'une façon quelconque à Térence; ce sont des inductions tirées du texte, que nous pouvons aussi bien faire nous-mêmes. Lorsque, dans la scène 2 de l'acte I, Donat suppose que les prières de Thaïs à Phaedria sont accompagnées de gestes caressants, il semble bien que c'est ainsi que devaient jouer les acteurs qui savaient leur métier ; mais ailleurs Donat se trompe. Il n'est pas vrai que ce soit par habileté que Thaïs feigne seulement au v. 86 d'apercevoir Phaedria ; c'est là une entrée en scène très connue. Il n'est pas vrai qu'au v. 378 la réplique de Parménon soit un simple effet de son habileté ; il est réellement stupéfait d'être pris au mot [2]. Au v. 427 Thrason est surpris lui-même du bruyant éclat de rire de Gnathon et lui demande ce qu'il a... etc... Donat veut parfois être trop subtil et trop malin. M. F. me paraît avoir une intelligence très exacte du texte de Térence. Il est rare que je ne me trouve pas d'accord avec lui : v. 107 *Rhodi*, il s'agit de la ville et non pas de l'île; v. 155 *paruola* n'est pas un substantif, mais un adjectif qui fait partie du prédicat; v. 195 c'est *me* et non pas *te* qui est à l'ablatif; v. 249 *hisce* est non pas le datif, mais l'ancien nom. plur., sujet de *rideant;* v. 311 j'entends : PARMENON : Allons, bêta (s. ent. : tu as bien besoin de raconter cela). — CHAERÉA. Mais c'est la pure vérité; v. 317 je crois que *itaque* équivaut à *et ita (ita amantur) ;* v. 375 : *ut pro eunucho probes,* je comprends : *ut probes aetatem pro eunucho,* c'est-à-dire *pro aetate eunuchi,* brachylogie fréquente en latin ; le v. 427 doit se traduire : « Tu cherches un bon morceau ; mais tu en es un toi-même pour un amoureux. » Le lièvre avait une signification érotique chez les Grecs ; on le trouve figuré sur les vases peints parmi les cadeaux que les éphèbes se font entre eux ou aux courtisanes ; v. 927 sq. la construction ne me paraît pas comprise ; *tum hoc alterum* (*scilicet me repperisse*.. etc..)

---

1. M. F. imprime partout : sŭam, dĕae, ĕas, ĕi, etc.

1. Le jeu de scène indiqué par M. F. au v. 379 est une pure invention. Parmenon est bousculé par Chaeréa, poussé par lui vers la porte de la maison ; il a peur de perdre l'équilibre et il dit à Chaeréa : *Mane*, arrête-toi.

id uerost quod ego mihi puto palmarium; id ne fait que reprendre emphatiquement *hoc*.

Pour la constitution du texte les manuscrits ne sont pas toujours cités avec toute la fidélité désirable. Au v. 450 note, *tute* donné comme de A est du *correct. antiquus* de A ; au v. 593 n. *it* est donné comme la leçon de AD ; dans D *it* est *in rasura;* au v. 622 n. *sermonem ilico* (*incipit*) est donné comme de σ ; d'après Umpfenbach BCDEFGP ont : *sermonem incipit*; au v. 635 n. c'est *deuerticulum* et non *deuorticulum* qui est garanti par l'autorité de presque tous les manuscrits et de Priscien ; au v. 663 n. *sit* est donné comme de σ ; or DEG ont *siet ;* au v. 919 n. A n'a pas *it*, mais *id* [1]. Umpfenbach rectifié pour les dates par M. Hauler a distingué dans A la main du copiste lui-même, puis celle de deux correcteurs, l'un le *correct. antiquus,* l'autre le *correct. recens*, distinction fondamentale, car ni l'époque ni le travail de ces correcteurs ne sont identiques. Or, M. F. désigne par le sigle A_2 tantôt le *correct. antiquus*, par exemple v. 705, 711, 737, 811, 831 (Umpf. *corr. ant. an schol. ?*), tantôt le *corr. recens*, par exemple v. 821, 901, 916, 958, 971.. etc... A^2 désigne même la première main se corrigeant elle-même, qu'Umpfenbach appelle A', aux v. 837 et 894 (Umpf *ut uidetur*).

M. F. prend avec raison le *Bembinus* comme fondement de son texte ; il ne faut pourtant pas oublier qu'en cas de désaccord entre le *Bembinus* et les *Calliopiens*, nous devons nous décider d'après notre jugement personnel, que si le *Bembinus* est souvent supérieur aux *Calliopiens* ceux-ci ont parfois l'avantage et qu'il y a des cas extrêmement douteux. M. F. est très conservateur du texte des manuscrits et aussi de la leçon adoptée par les éditeurs récents. Je me séparerais quelquefois de lui. V. 274 je conserverais la leçon la plus autorisée : *ut falsus animost* en corrélation avec le v. 269 *Nebulonem hunc certumst ludere;* Gnathon ne se trompe pas (*falsus animist*), il déguise sa pensée vraie, il dissimule pour faire enrager Parménon (*falsus animost*). V. 287 on a remarqué que le mot *miles* est généralement employé dans la pièce avec une nuance de mépris; ce n'est pas le cas ici et *a milite* pourrait bien n'être qu'une glose de *a nobis ;* au v. suivant au contraire *militi* est bien à sa place. V. 361 je lirais : *Estne, ut fertur, forma.....* Chaeréa ne trouve pas tout de suite l'adjectif élogieux qu'il cherche. V. 370 je lirais avec les *Calliopiens* : *Capias tu illius uestem* : *tu* et *ille* sont répétés à satiété dans ce passage et opposés. V. 438 je lirais : *urat.....* Gnathon est interrompu maladroitement par Thrason qui ne le laisse pas finir (cf. v. 402) et il reprend sa phrase par une anacoluthe. V. 449 j'adopterais *metuet* de la plupart des *Calliopiens* à cause de *semper* (*Jam dudum te amat*, c'est le passé; *metuet semper,* c'est l'avenir). V. 462 sq. Thaïs se trouve en présence de Parménon qui a été assez désagréable avec elle et de Gnathon

1. Au v. 654 il convient de rendre à M. Conradt la transposition indiquée comme de Dziatzko.

qui lui amené Pamphila. D'après les manuscrits c'est à Parménon qu'elle adresse les mots *bene fecisti*, ce qui ne laisse pas que d'être assez singulier : on pourrait tenter la transposition suivante : TH. (s'adressant à Gnathon) — *Ubi uis, non moror.* : PA. (en aparté [1]) : *Adibo atque adsimilabo quasi nunc exeam.* — TH. (s'adressant toujours à Gnathon) : *Bene fecisti hodie; itura...* — PA. (s'adressant à Thaïs) : *Quo?* — TH. (surprise) : *Ĕhem, Parmeno !* — PA. : *Ituran, Thaïs, quopiam es?* — TH. *Quid, hunc non uides ?..* etc... V. 545 je lirais : *Sed quis hinc a Thaide exit; Sed* des *Calliopiens* est très conforme à l'usage. V. 591 avec Dz. je supprime *feci* qui ne donne pas un sens satisfaisant et qui a bien l'air d'une glose. V. 615 *Di bene ament* n'est nullement impossible pour le mètre et comme c'est la leçon des *Calliopiens* et du *corr. antiq.* de A c'est peut-être la bonne leçon; de même v. 651 *egon.* V. 697 ne peut-on pas lire : *itast* pour faire disparaître l'hiatus? V. 726 lire avec les *Calliopiens* : *tu aufer aurum hoc*, à cause de l'opposition avec *ego.* V. 764 sq. leçon des *Calliopiens.* : TH. : *Mane.* — CH. *Melius est* — TH. : *Mane.* — CH. *: omitte, Jam adero* est bien vraisemblable : Thaïs a dû saisir Chremès par le bras pour l'empêcher de partir. V. 907 sq. la réplique donnée par les manuscrits à Thaïs doit lui être conservée malgré Dziatzko : c'est à Thaïs que Chaeréa vient de s'adresser; il est naturel qu'elle lui réponde. V. 927 sq. les mots : *a meretrice auara uirginem Quam amabat* me paraissent une glose de *amorem*, glose qui a amené la leçon *eam; confeci* ne peut s'appliquer qu'à *amorem*. Le passage de Plaute cité en note est différent. V. 1007 je supprimerais, avant *rides, quid* amené par les deux *quid* qui précèdent. Parménon interroge Pythias : celle-ci ne lui répond que par un éclat de rire; Parménon blessé lui dit : *Rides? Pergin?* Cf. v. 1017 où le jeu de scène se renouvelle : *etiam rides?* sans *quid* : on obtient ainsi l'iambe quatrième du septénaire. V. 1041 *pellitur* de A est bien supérieur à *pelletur* des *Calliopiens*. Phaedria dans son impatience voit la chose en train de se faire et non pas au futur : « le soldat est mis à la porte » (*pellitur foras* ne forme qu'une seule locution).

Ces divergences ne m'empêchent pas de reconnaître tout le mérite de l'édition de M. Fabia qui rendra des services, si l'on veut bien donner aux étudiants le soin de l'utiliser [2]. A. CARTAULT.

---

1. Dans ce qui précède immédiatement deux apartés de Parménon s'intercalent entre les répliques des personnages en scène.

2. Elle est généralement bien imprimée : çà et là quelques fautes d'impression : p. 51 l. 5 immutatue, l. immutatae; p. 102 notes 2e col. l. 5 granat l. grauat; p. 111 n. 1re col. l. 34 itu l. ita; p. 122 n. 2e col. l. 32 participale l. participiale; p. 126 n. 2e col. l. 8 ξώνιον l. ζώνιον; p. 135 n. 2e col. l. 25 344 l. 343; p. 171 n. 1re col. l. 1 *parua* l. *praua*; p. 176 n. 2e col. l. 12 auscultus l. auscultas; p. 184 n. 1re col. avant dern. ligne : *Eunuchus*, l. *Eunuchum*, etc... Au v. 190 M. F. imprime dans son texte une correction de Brix (qui est bonne) et la condamne dans sa note. Dans les notes aux v. 528 et 529 il y a des erreurs que je ne m'explique pas. Dans la note au v. 698 « dans le 1er cas il faut reporter l'accent métrique sur *ne* » (??).

442. — I. Guidi. **Tables alphabétiques du Kitâb al-agânî** comprenant : I. Index des poètes dont le « Kitâb » cite des vers; II. Index des rimes; III. Index historique; IV. Index géographique; rédigées avec la collaboration de MM. R. E. Brünnow S. Fraenkel, H. D. van Gelder, W. Guirgass, E. Hélouis, H. G. Kleyn, Fr. Seybold et G. van Vloten. I[er] fascicule, Leide, E. J. Brill, 1895, 360 p. à deux colonnes.

La banqueroute des *Indices*, qui m'avait fait pousser un cri d'alarme dans cette *Revue* (1888, II, p. 64), est vraiment atténuée par le bon exemple, qui sera suivi, de la publication dirigée avec tant d'ardeur, de tact et d'abnégation par un maître tel que M. Guidi. Il avait déjà une première fois prouvé son esprit de sacrifice et de dévouement à nos études, en nous renseignant, par une nomenclature alphabétique des poètes et des poèmes. *Sui poeti citati nell'opera Khizânat al-adab wa-loubb loubâb lisân al-'arab* (Roma, 1887). C'était comme un avant-goût des *Tables alphabétiques* qui nous sont offertes dans le vaste répertoire dont j'annonce aujourd'hui la première moitié. L'éditeur rassure pleinement notre impatience sur ce qu'elle est en droit de réclamer : « Le titre définitif et la préface seront joints au II[e] fascicule, qui est sous presse et qui contiendra la fin de l'Index historique, l'Index géographique, etc. »

Le *Kitâb al-agânî*, le « Livre des chants », dont le contenu est mis à la portée des chercheurs par quatre listes, parmi lesquelles la troisième et quatrième sont de véritables analyses raisonnées, comprend : 1° les vingt volumes de l'édition publiée à Boûlâk en 1285 de l'hégire (1868 de notre ère); 2° le supplément ajouté en 1888 par M. R. E. Brünnow sous le titre de : *The twenty-first volume of the Kitâb al-aghânî*, collection de trente-deux biographies contenues dans les manuscrits de Munich et omises dans l'édition *princeps* [1]; 3° des fragments divers insérés dans plusieurs publications, en particulier dans le *dîwân* de Mouslim, auquel M. de Goeje (Leide, 1875) a rattaché nombre de notices inédites, dont quelques-unes empruntées au *Kitâb al-agânî*.

Les *Tables* n'ont certainement pas atteint tous les morceaux dispersés, épaves du « Livre des chants », échouées un peu partout. Un recueil de ce genre, tant qu'il n'est pas clos définitivement, demeure ouvert avec complaisance aux remaniements, aux interpolations, aux révisions. Il s'y introduit librement de toute part des éléments étrangers qui s'y laissent absorber, comme cela a été le cas pour les *Mille et une Nuits*, pour le Roman d'Antar. L'absence de tout ordre alphabétique ou chronologique dans le Livre des chants y a favorisé ces infiltrations et ces pénétrations du dehors : les manuscrits ont conservé précieusement le dépôt du fonds commun, mais ils ont accueilli des pièces, sans certificat d'origine, qui offrent à la critique un champ d'opérations où elle pourra trancher et retrancher. Sur ce sol mouvant, sans limites fixes et définies, la

---

1. *Revue critique* de 1888, I, p. 281-284.

mémoire des rhapsodes et la science des érudits se sont donné carrière, le plus souvent au grand profit de l'histoire littéraire.

Le compilateur du *Kitâb al-agânî*, Aboû 'l-Faradj 'Alî d'Ispahan, descendant du dernier khalife Oumayyade Merwân II, naquit à Ispahan en 897 et mourut à Bagdâd en 967 de notre ère. Si son œuvre de cinquante années a subi des vicissitudes et ne s'est conservée qu'avec des additions et des mutilations, l'auteur semble avoir, par sa conception, provoqué ses contemporains et ses continuateurs à resserrer ou à élargir le cadre aux contours mobiles, qu'il avait imaginé. Voici comment M. Ahlwardt en a représenté l'image en traits fidèles [1] : Le *Kitâb al- agânî* repose sur une collection de cent chants mis en musique, dont le khalife Hâroûn ar-Raschîd avait confié le choix à trois musiciens éminents. Son petit-fils, le khalife Hâroûn Al-Wâthik, fit remplacer quelques-uns de ces chants par d'autres. L'auteur adopta cette dernière sélection, mais y rattacha vingt-cinq autres chants, composés surtout par Ma'bad, mort en 126 (744), puis encore les compositions musicales des khalifes et de leurs descendants, enfin des œuvres nombreuses d'autres compositeurs. L'auteur ne donne pas le texte intégral de tous ces chants, mais il en extrait quelques vers, dont il indique nettement la mélodie, décrit ensuite les circonstances qui ont amené l'éclosion du poème, raconte la vie du poète, avec des citations de ce même poème et aussi d'autres prises dans son œuvre. Des expressions obscures sout souvent expliquées. Sans jamais manquer d'indiquer la longue série de ses autorités, l'auteur passe en revue de cette manière plus de quatre cents poètes et poétesses, compositeurs, chanteurs et chanteuses, et anime sa description par des vers, des anecdotes, des traits de caractère. L'ordonnance de ses articles n'est réglée que par la succession arbitraire des cent ou cent vingt-cinq chants qui ont servi de point de départ à son développement.

Parmi les collaborateurs de M. Guidi, pour la plupart allemands et hollandais, on compte un professeur russe, enlevé prématurément à la science, M. W. Guirgass (voir *Revue critique* de 1888, II, p. 64) et un drogman français, M. E. Hélouis. Ce dernier, arabisant du plus grand mérite, vient d'être nommé deuxième secrétaire-interprète au Ministère des affaires étrangères, en résidence à Paris. Pendant ses solitudes d'orient, notre confrère, sans négliger ses devoirs professionnels, sans se laisser abattre par l'excès de lassitude qui, dans les climats chauds, anéantit tant d'initiatives, conçut au loin, dans le secret de son activité indépendante, le même projet qu'au su de tout le monde, M. Guidi s'efforçait de réaliser en Europe avec des concours publiquement avoués.

1. W. Ahlwardt, *Verzeichniss der arabischen Handschriften der kœniglichen Bibliothek zu Berlin*, VI (1894), p. 477. J'ai loué le tome I dans cette *Revue* (1888, I, p. 41-44) et je saisis volontiers l'occasion de dire combien de trésors sont accumulés dans cette description raisonnée qui atteste la plus profonde connaissance de la littérature arabe. Saluons au passage ce chef-d'œuvre d'un de nos anciens.

Ce fut une pénible surprise pour M. Hélouis, lorsqu'à son retour parmi nous, il apprit, en novembre 1893, que son labeur risquait d'être devancé et annulé. De même que les rhapsodes et les biographes, qui avaient rêvé d'écrire leur « Livre des chants », se taillèrent un coin, en s'abritant sous le manteau d'Aboû 'l- Faradj, de même M. Hélouis se résigna à faire profiter les *Tables alphabétiques*, dirigées par M. Guidi, des efforts personnels qu'il avait accomplis dans le même sens par un travail parallèle, en concurrence inconsciente. Seulement il n'eut pas besoin de cacher son accession sous le voile de l'anonymat et son nom figure en bonne place dans la phalange d'honneur conduite au succès par M. Guidi.

Puisque je suis entré dans la voie des confidences sur la contribution de M. Hélouis, je terminerai ce compte rendu par quelques indiscrétions complémentaires et par l'expression d'un vœu. M. G. a séparé l'Index des poètes et l'Index historique, qui, au contraire, avaient été réunis par M. Hélouis. Celui-ci sentait juste selon moi, en évitant les doubles emplois inutiles qui résultent du plan adopté. Si l'impression n'était pas commencée, il eût mieux valu ne donner qu'une seule énumération des personnages allégués dans le *Kitâb al-agânî,* avec l'emploi d'un astérisque pour désigner les poètes, comme dans le *Register* de Wüstenfeld, au tome VI du Dictionnaire géographique de Yâkoût. Ceci m'amène à révéler que l'Index géographique, réservé pour paraître dans la seconde moitié des *Tables alphabétiques*, n'avait pas été préparé par M. Guidi et qu'il émane tout entier de M. Hélouis. Enfin, notre compatriote avait préparé un glossaire des mots rares et difficiles expliqués par l'auteur, à l'imitation de ces outils incomparables, que les éditions de Leide mettent à notre disposition depuis que la tradition en a été inventée par Dozy et suivie sans interruption par les savants qui continuent avec éclat cette belle école d'arabisants. Voilà, si je ne m'abuse, un chapitre important de ce dictionnaire arabe idéal, rédigé d'après les auteurs, dont ma génération n'est pas appelée à voir l'achèvement. M. Guidi n'a pas cru pouvoir insérer dans son répertoire de noms propres ce relevé de racines, de verbes et de noms, avec leurs acceptions au Xe siècle de notre ère. Il faut, sans tarder, l'enlever au portefeuille de celui qui l'a recueilli et en hâter la publication, soit dans une revue spéciale, soit à part dans un volume qui aura le privilège d'être aussi mince que profitable.

Hartwig Derenbourg.

---

443. — **De la valeur historique des mémoires de Pontis**, 1582-1651, par J. Roman, correspondant du Ministère de l'instruction publique. Grenoble, imprimerie Allier, 1895, gr. in-8° de 39 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4me série, t. VIII.

« Jamais mémoires », dit M. Roman (p. 6), « n'ont été traités avec un

dédain plus persistant que ceux de Pontis. Depuis deux siècles, ou peu s'en faut, on publie contre eux de vrais réquisitoires et une seule voix, celle de Sainte-Beuve, s'est élevée pour plaider en leur faveur des circonstances atténuantes, et encore me paraît-elle avoir plaidé dans le désert. » Méconnaissant la véritable cause de la sévérité avec laquelle on a jugé les récits dictés par son héros, il ajoute bien singulièrement : « C'est que Pontis n'est pas un grand seigneur comme Saint-Simon, un cardinal comme Retz, un écrivain de génie mêlé à toutes les intrigues de son temps comme La Rochefoucauld, un illustre chef de parti comme Rohan; Pontis est un petit compagnon avec lequel on peut le prendre de haut et se permettre des libertés qui, vis-à-vis de ces hommes célèbres, seraient considérées comme déplacées. » Je ne discuterai pas cette thèse qui n'est pas sérieuse, qui n'est pas soutenable. Ni Saint-Simon, ni Retz, ni La Rochefoucauld, ni Rohan n'ont été préservés par leur situation des critiques qu'ils ont pu mériter [1], et, si Pontis n'avait jamais dit que la vérité, il n'aurait eu, quelque *petit compagnon* qu'il ait été, nullement à se plaindre des appréciations de ses juges. Devant le tribunal de l'histoire littéraire, tous les hommes sont égaux. M. J. R. me paraît encore très peu juste dans une autre explication qu'il donne des rigueurs prodiguées à son héros : « Et puis Pontis, circonstance aggravante, n'est pas un ami et un flatteur de Richelieu. et pendant fort longtemps il a été de mode de ne reconnaître à ce ministre que des qualités. On en est un peu revenu aujourd'hui. Personne, sans doute, n'oserait contester son mérite supérieur comme homme d'État, mais il est permis de le voir tel qu'il était, jaloux de son autorité jusqu'à la fureur, facilement oublieux des services rendus, vindicatif, cruel à l'occasion jusqu'à répandre le sang sans remords, s'entourant de police secrète — [Ah ! l'étrange reproche !] —, choisissant des instruments parmi les médiocrités — [pas toujours !] — et les consciences faciles, et offusqué par toutes les supériorités sociales [?] » Après avoir appelé de ce jugement au dernier historien de Richelieu, je me contenterai de noter que l'amour de Richelieu n'a nullement engendré la haine de Pontis et que, parmi les adversaires de ce dernier, on trouverait bon nombre de personnages, depuis Voltaire jusqu'à Daunou, qui ont été beaucoup moins influencés par *la question Richelieu* que ne le suppose M. Roman.

M. Roman se justifie ainsi (p. 7) de tenter une réhabilitation de Pontis : « Il est pour moi un voisin, presqu'un ami. Le château où il naquit, simple ferme maintenant, est construit sur la pente de la belle montagne de Morgon, au milieu de prairies coupées de bois de sapins et de mélèzes, et domine le cours sinueux de la Durance. » Cette phrase

---

1. M. R. inflige lui-même, en ce qui regarde le cardinal de Retz, un démenti à sa thèse en énumérant (pp. 9-12), parmi ceux qui ont attaqué l'autorité de ses *Mémoires*, Senecé, Tallemant des Réaux, Bazin, Marius Topin, Sainte-Beuve, Victor Cousin, Feillet.

pittoresque ne suffit pas pour excuser les complaisances parfois excessives de M. R. pour son *voisin*, et c'est le cas de rappeler qu'une description n'est pas un argument. J'aime mieux ce demi-aveu (même page) « J'y ai trouvé dans ses [*Mémoires*] des erreurs, des exagérations, mais point de ces mensonges de parti-pris qui font qu'on jette un livre avec humeur en maugréant contre l'auteur et sa mauvaise foi. » Si l'on rapproche ce passage d'un passage de la page suivante où M. R. constate que « Pontis était provençal », par conséquent coupable de « hâblerie », nous pouvons déclarer qu'amis et ennemis du narrateur sont bien près de s'entendre, car, en somme il n'existe — deux ou trois difficultés mises à part — que des nuances entre les appréciations des uns et des autres.

Peu concluante en certains points, la discussion de M. R. est souvent judicieuse et toujours intéressante. Après avoir rappelé que Foulquet de Pontis, le plus ancien des ancêtres du « vieux soldat » connus par les chartes, était seigneur de la terre de ce nom en 1147 (p. 12), après avoir brièvement esquissé la biographie de Bénédict-Louis de Pontis, né en 1578 [1], à Pontis (aujourd'hui commune du canton de Lauzet, Basses-Alpes) mort à Port-Royal le 14 juin 1670 à quatre-vingt-douze ans [2], il examine successivement ce qu'ont écrit contre les mémoires rédigés par Thomas du Fossé et publiés en 1676, Voltaire, Vigneul-Marville (citant François de Rouxel, archevêque de Rouen), Grosley (citant Lenglet du Fresnoy et prenant aussi la parole en son nom personnel), le P. d'Avrigny, Mesnard et d'Aubais, Zurlauben, le P. Griffet et celui qui trace ces lignes [3]. L'ardent avocat de Pontis ne se contente pas de plaider pour son client : il attaque d'une façon piquante tous ceux qui ont le malheur de n'être pas aussi indulgents que lui [4]. Quelques-unes de ses ripostes, je le reconnais, sont de bon aloi, et les contradicteurs de Pontis — appelés plaisamment (p. 38) les *persécuteurs de ce pauvre Pontis* — sont tous

1. Dans le *Dictionnaire historique de la France* on a mis la naissance de Pontis en 1593. Cet écart de quinze années doit provenir d'une faute d'impression.

2. Sainte-Beuve (*Port-Royal*) l'a fait mourir à quatre-vingt-sept ans, induisant en erreur un de ses lecteurs auquel M. R. reproche avec autant de verve que de raison (p. 38) cet anachronisme d'emprunt, affaire qui prouve une fois de plus qu'il faut toujours tout vérifier. A propos de Sainte-Beuve je dirai que M. R. n'a pas connu la dernière édition de *Port-Royal* où l'illustre critique discute ma thèse sur Pontis, sujet qu'il a traité de nouveau dans une lettre à mon adresse dans le recueil édité par M. Troubat, et encore dans une autre lettre toujours à mon adresse publiée par moi-même dans la *Revue des Bibliophiles*. En cette dernière lettre Sainte-Beuve *lâche* complètement Pontis, s'excusant même de l'avoir trop défendu.

3. *De la valeur des Mémoires de Pontis au point de vue historique*, à la suite de *Quelques notes sur Jean Guiton, le maire de la Rochelle* (Agen, 1863, pp. 25-32. Extrait de la *Revue d'Aquitaine*).

4. Le plus maltraité est Daunou en qui M. R. a le grand tort de contester la loyauté du critique (p. 38) : « Je passerai sous silence les écrivains qui, opinant du bonnet, se contentent de mépriser notre auteur sur parole ; Daunou, par exemple, qui n'ayant peut-être jamais lu ses *Mémoires*, etc. »

plus ou moins justement censurés, depuis le premier en date (Voltaire) jusqu'au dernier en date, lequel n'est autre que le soussigné [1].

Pour terminer à l'amiable le différend, je propose que M. Roman, qui a montré dans tant de publications diverses, et surtout dans l'annotation de l'*Histoire générale du Languedoc* (XVIe siècle), combien il travaille consciencieusement, nous donne une édition des *Mémoires de Pontis* enrichie d'un commentaire perpétuel où les récits exacts seraient confirmés par de nouveaux témoignages, où les récits inexacts seraient contredits sans miséricorde et sans appel. La préface serait déjà presque prête. M. Roman n'aurait qu'à réimprimer sa dissertation d'aujourd'hui complétée en quelques points, diminuée et retouchée en quelques autres.

T. DE L.

---

444. — **La vie militaire en Italie sous le premier Empire (Campagne des Calabres)** 1806-1809. Souvenirs du sous-lieutenant d'Hauteroche publiés d'après le manuscrit original par sa fille Mme P d'H. Saint-Étienne, impr. Theolier, 1894. In-8°, 333 p. (Tiré à 75 exemplaires).

Remi d'Hauteroche part gaiement pour l'Italie à l'âge heureux de dix-huit ans avec un grand plumet blanc et les épaulettes toutes neuves de sous-lieutenant. Dans son voyage à travers la Savoie et le Piémont il se distrait fort agréablement avec une jolie personne, sa voisine de voiture, amie passagère qu'il n'a plus revue. Il rejoint à Bologne son régiment, le 20e de ligne, et dès lors, pendant trois années, ce ne sont qu'aventures, qu'amours et combats.

Il raconte d'abord son premier exploit. Envoyé sans précautions de Pescara à Lauretta, soudainement attaqué, devenu chef du détachement, privé de cartouches, n'ayant plus que vingt hommes autour de lui, cerné de tous côtés, il se rend avec douleur à des brigands indisciplinés et se voit tout à coup sauvé par d'autres brigands attachés à la France. Puis vient le récit de ses garnisons, de ses imprudences à Campagna, de ses courses à travers la Calabre, de son commandement à Agropoli, à Vallo-di-Novi, à Tiriolo, à Laureana, de diverses affaires avec les insurgés. Il retrace ses marches dans les Abruzzes sur un terrain argileux où l'on glisse ou enfonce à chaque instant, le passage des torrents qu'on traverse par pelotons de quarante hommes en se tenant par dessous le bras, les haltes en certains villages de Calabre qui, voisins des bois et de la montagne, sont de véritables coupe-gorges. Durant des mois il voit les brigands, les combat et s'accoutume si bien à eux qu'il ne les

---

1. M. R. n'a pas rappelé que deux critiques très compétents (mentionnés dans ma brochure, p. 32) ont eux aussi médit de Pontis : l'historien du règne de Louis XIII, Bazin, qui regarde les *Mémoires* comme « un livre suspect », et Paulin Paris qui, dans son édition des *Historiettes*, ne peut s'empêcher de soupçonner l'authenticité des dits mémoires.

craint plus et n'hésite pas à traverser leurs bandes ou *comitives* avec une poignée d'hommes. Il regarde les Français comme invincibles, et devant le bas-relief qui représente la défaite d'Aubigny à Seminara, il juge que les Français d'alors n'étaient pas dignes de ce nom : « Tiens, disaient les soldats, les Français se sont laissé échiner comme çà; pas possible ; ce n'étaient que des imbéciles. »

Mais, au milieu de ces expéditions et dans la vie oisive des garnisons, que d'amourettes, que d'épisodes passionnés! A Bologne, son rendez-vous avec Ninetta, femme d'un vieillard impotent! A Pescara, ses entrevues avec la sémillante Caroline qui se console si vite de son départ! A Résina, ses visites à la brunette Bettina qui l'attire dans un guet-apens et qui plus tard le sauve de la mort sur la plage de Sicile! A Reggio, sa vive et respectueuse affection pour cette ravissante Mariana qu'il voulait épouser!

D'Hauteroche parle souvent des femmes. Les grâces et la beauté, dit-il dans le style du temps, voilà les divinités qu'il adore, et il ne cesse, partout où il passe, de regarder et d'apprécier les femmes; elles sont pour lui ce qu'il y a de plus aimable en ce monde, et la première de toutes les curiosités d'une ville. Ce grand connaisseur nous dit qu'elles ont à Bologne des formes très prononcées et des gorges accentuées; qu'elles font à Loretto commettre péché d'envie; qu'elles sont vilaines à Capoue, rousses à Cardinale, laides et sauvages à Tiriolo, aimables à Catanzaro, sveltes et gracieuses à Platania, charmantes à Bagnara comme les sirènes que la fable antique plaçait dans les environs, plus charmantes encore à Scilla où elles ont les traits fins, les yeux splendides et la peau éblouissante de blancheur, moins belles à Reggio, mais piquantes, jolies et semblables aux Françaises.

Il est instruit et il cite Virgile. Il a le goût des arts et fréquente volontiers les musées. Mais il n'aime pas moins la nature et il admire les aspects pittoresques de la Calabre, gravit les montagnes pour découvrir à ses pieds un pays immense, pour jouir d'imposants spectacles, pour contempler les superbes tableaux qui se déroulent au-dessous de lui.

Il note des traits de mœurs, des coutumes singulières, comme le combat de taureaux et de chiens à Pescara, et il n'oublie pas de mentionner les Albanais de Platania. Les historiettes et les anecdotes qu'il narre de temps en temps, comme celle de la vendetta calabraise de Faviero et de Ruggiero (p. 207-226), peignent les populations et achèvent de donner une idée de leur caractère.

Quelquefois, rarement, il a l'emphase de l'époque, et il dira de la cassine de Pescaro que le temple de Pomone devint pour lui le temple de l'Amour. Mais ses descriptions sont vives, animées, et il nous intéresse toujours, soit qu'il nous promène à travers les rues de Naples, parmi les mendiants et les lazzaroni, comme dans la haute société qui passe son temps au jeu, à l'amour ou dans des pratiques de supersti-

tion, soit qu'il nous mène au Vésuve et à Pompéi, ou qu'il nous décrive la plaine de Nola et celle de Paestum, la côte de Bagnara, le rocher de Scilla et les magnifiques effets d'ombre et de lumière que produit aux environs de Reggio le lever du jour.

Les pages les plus remarquables du volume sont celles que d'Hauteroche consacre au phénomène de la Fata Morgana. Rien de plus saisissant que l'arrivée de l'officier dans Reggio silencieux et désert, que l'attente de la foule qui fixe ses yeux sur le rivage de Sicile, que les cris soudains de la multitude lorsqu'elle voit Messine, et ses rues, et sa population se réfléchir dans l'eau, et s'approcher tellement que les amis reconnaissent leurs amis de l'autre bord et que notre lieutenant croit voir avec un tremblement de cœur sa chère Bettina sur la tour d'un fort.

A-t-il parfois embelli la vérité? Faut-il lui appliquer ses propres paroles, qu'il ment comme tous les conteurs (p. 22)? Nous ne le pensons pas. Certaines de ses aventures sont très romanesques, et pourtant n'ont rien d'invraisemblable. Si sa mémoire a des défaillances naturelles et ne le sert pas aussi bien qu'il le croit (il écrit ses *Souvenirs* en 1829, c'est-à-dire vingt années après les événements), il n'a commis que de très légères et insignifiantes erreurs [1].

Le brave et galant d'Hauteroche n'eut pas la fortune militaire qu'il espérait. Cette Italie dont il ne parle qu'avec une douce émotion, retarda son avancement. Ce n'était pas sur ce théâtre écarté, loin des yeux de Napoléon, qu'on arrivait en peu de temps aux plus hauts grades. Plus tard, d'Hauteroche eut encore du guignon; il alla guerroyer en Espagne et dans le Piémont. Capitaine au commencement de 1813, il l'était encore en 1831. Il mourut major de place à Rocroi en 1845, à l'âge de cinquante-huit ans.

Mais au temps doré de la jeunesse, il eut bien des moments heureux,

---

1. Ainsi p. 145 son camarade de l'École militaire qui se noie dans l'expédition de Capri et qui était au 62e régiment, se nommait Resnier et non *Regnier* (le fait, soit dit en passant, eut lieu le 3 mars 1807). Ainsi, p. 55, d'Hardiviller — et non *d'Hardivillers* — était, non pas capitaine, mais lieutenant, et l'affaire où il périt, est, non pas du 1er, mais du 20 octobre 1806. Toutefois, ces erreurs sont minces et démontrent précisément la véracité de d'Hauteroche. Il nous parle du Piémontais Régis, marcheur infatigable, courageux, rusé, plein de présence d'esprit, surnommé le roi des montagnes par ses camarades. Ce Régis — nous nous en sommes convaincu — a réellement existé. Il y avait, d'après les contrôles, au régiment de d'Hauteroche, un Jean Régis, né le 2 février 1770 à Cosato, en Piémont; il avait 1 mètre 66, les yeux bleus, les cheveux et les sourcils noirs, le nez long; c'était un conscrit de l'an III, il passa le 12 mai 1811 dans la garde impériale. Voici, en outre, quelques renseignements sur le lieutenant Louis d'Hardiviller. Il était fils d'un tonnelier. Il naquit le 17 octobre 1770 à Hedencourt (Oise) et fut successivement sergent-major au 7e bataillon de l'Oise (6 juillet 1793), adjudant sous-officier (10 nivôse an II), lieutenant (6 messidor an II), et après avoir été incorporé dans la 179e brigade (29 nivôse an III), et par suite dans le 20e de ligne (1 brumaire an V), après avoir été prisonnier des Autrichiens (13 frimaire an IX) et relâché (7 pluviôse) sur parole, il était encore lieutenant lorsqu'il mourut.

et que de fois sa pensée a dû se transporter dans cette période italienne de sa vie où il voyait tout en beau et volait de combat en combat, d'intrigue en intrigue et de plaisir en plaisir ! Ces *Souvenirs* qui font revivre l'étrange physionomie de la guerre de Calabre, conserveront le nom de d'Hauteroche. On reprochera seulement à la famille du vaillant et chevaleresque officier d'avoir imprimé si peu d'exemplaires de ce joli livre. Sachons lui gré néanmoins de ne pas avoir gardé le manuscrit dans un tiroir, et pour la remercier, apportons, comme il sied à la *Revue critique*, notre petit contingent de détails inédits à la notice biographique qui termine le volume. Ces détails sont à l'honneur du héros. La plupart des inspecteurs jugèrent qu'il ne s'entendait guère à l'administration intérieure et à la comptabilité d'un régiment (il fut de 1833 à 1842 major au 6e infanterie) et que le commandement d'un bataillon lui convenait mieux que les fonctions de major, mais qu'il avait beaucoup d'instruction et qu'il était un parfait honnête homme. « Instruit et très ferme, écrivait Castellane, commande bien un bataillon sur le terrain, fera un bon chef de bataillon ; très bel homme. » D'Hauteroche conte qu'il fut brigand de la Loire ; une lettre du comte de la Roche Aymon qui commandait à Montbrison, le signale comme bonapartiste et en même temps comme « bon officier, excellent instructeur ; il est d'autant plus dangereux à employer qu'il a des moyens, qu'il a toujours eu de l'ascendant sur le soldat » [1].

A. C.

---

1. Voici encore quelques dates que nous avons trouvées sur d'Hauteroche et que les heureux possesseurs de ce rare volume peuvent ajouter en marge de leur exemplaire. Il a été élève à Fontainebleau du 27 août 1804 au 19 avril 1806, et durant son séjour à l'École il y fut nommé caporal (21 février 1806). S'il alla en Espagne, ce fut sur sa demande : le 5 octobre 1810, il écrivait de Reggio qu'il était le plus ancien sous-lieutenant de son régiment : « je comptais, pour mon avancement, sur l'expédition en Sicile ; mais, comme elle ne se fait pas, je désirerais passer en Espagne, puisque l'on s'y bat. » La Roche Aymon le dénonce comme un « des trente officiers qui, au 20 mars, arborèrent, avec le général Excelmans, le drapeau tricolore sur les Tuileries » (lettre du 8 mai 1816). Le 15 août 1821, le baron Toussaint, inspecteur-général, le propose pour la croix de saint Louis, à cause de ses services, de ses bons principes et de sa moralité sans reproches. En 1830, la commission administrative provisoire de Lyon signale sa bonne conduite au duc d'Orléans : « Pendant les glorieuses journées de juillet, il a su joindre à l'énergie d'un patriote déclaré le respect dû à son grade et à la discipline militaire. » Nous avons eu entre les mains une lettre de Lamartine, du mois de janvier 1839 ; le poète, alors député, recommande d'Hauteroche au ministre de la guerre et sollicite pour le major du 6e infanterie le commandement de La Fère : « Je tiens à M. d'Hauteroche par des liens d'amitié et de proche parenté, mais je ne veux faire valoir près de vous que ses longs et honorables services. » Ajoutons enfin que le général que le général que d'Hauteroche ne nomme pas (p. 101), est Partouneaux.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société de Linguistique de Paris, qui doit déjà à la générosité de quelques-uns de ses membres, en particulier de M. Ascoli, l'illustre savant italien, et du prince Alexandre Bibesco, des dons ou des fondations importantes, vient d'être avisée que M. James Jackson, membre de la Société depuis 1879, décédé à Paris le 17 juillet dernier, lui a légué une somme de 10,000 francs. La Société, n'étant pas liée par aucune clause particulière du testament, sera prochainement appelée à décider du meilleur usage à faire de cette libéralité dans l'intérêt de la science et de façon à perpétuer le souvenir du généreux donateur.

— Le volume de M. E. de La Hautière, *La constitution et les institutions* (Garnier, 1895, in-8°, viii et 456 p. 3 fr.) s'adresse à la jeunesse. Il a été fait avec un grand soin et n'est nullement superficiel, nullement borné aux généralités. L'auteur a lu les textes, consulté les documents officiels et les travaux législatifs les plus récents, et il entre dans les détails, cite les chiffres; mais il sait mettre en relief les faits essentiels, les traits caractéristiques, et cette excellente œuvre de vulgarisation, répartie en vingt-quatre chapitres, expose dans leur ensemble les institutions de la France et représente, comme un vaste et clair tableau, toute la vie nationale.

ALLEMAGNE. — Sous le titre *Grundzüge der deutschen Litteraturgeschichte, für hœhere Schulen und zum Selbstunterricht*. Dresde, Bondi. 1895. In-8°, iv et 180 p. 1 mark 50). M. Gotthold Klee, professeur au gymnase de Bautzen, publie une petite histoire de la littérature allemande, destinée aux écoles supérieures. Ce précis rendra des services, surtout aux maîtres; il ne renferme pas d'analyses des œuvres, il ne contient que des faits, des dates, des appréciations générales sous forme très brève. L'auteur est au courant des travaux, et on voit qu'il a lu Goedeke, Koberstein, Scherer, et les monographies spéciales. On ne peut que louer la disposition de ses chapitres et ses jugements, si courts qu'ils soient.

— Trois volumes nouveaux des « Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germanischen Vœlker » ont paru à la librairie strasbourgeoise de Trübner : 1° le 73e, *Zur Entwicklung der historischen Dichtung bei den Angelsachsen*, par M. Daniel Abegg (in-8°, xii et 126 p.); l'auteur examine d'abord les poèmes historiques conservés sous forme poétique comme *Byrhtnoth* et *Brunanburh*, puis les poèmes qu'on croit retrouver dans les Annales anglo-saxonnes et dans l'*Historia Anglorum* d'Henri de Huntingdon et il arrive à des conclusions sagaces et fort acceptables; — 2° le 74e *Studien über das deutsche Volksbuch Lucidarius und seine Bearbeitungen in fremden Sprachen*, par M. Karl Schorbach (in-8°, 276 p.); avant de publier son édition du *Lucidarius* allemand, M. Schorbach publie quelques chapitres d'introduction sur l'origine et les sources de l'ouvrage, sur ses nombreux manuscrits et sur ses imitations dans les langues étrangères; — 3°, le 76e, *Huchown's, Pistel of Swete Susan*, fascicule où M. Hans Kœster publie le texte de la *Pistel of Swete Susan*, une étude sur les éditions et les manuscrits du poème, sur sa source et l'époque de sa composition, sur sa métrique et son style, sa langue, des remarques et un glossaire (in-8°, 98 p.).

ANGLETERRE. — Une nouvelle édition de M. A. Wilson Verity. Elle contient les *Sonnets* de Milton (Cambridge University Press, xxvii et 68 p.) ainsi qu'une *Vie*

du poète) esquisse nécessaire, puisqu'elle explique plusieurs passages des sonnets, des notes instructives, un petit glossaire et deux index.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 septembre 1895.

M. G. Julliot, président de la Société archéologique de Sens et conservateur du Musée gallo-romain de cette ville, communique un travail accompagné de plusieurs dessins, à l'aide desquels il a essayé de restituer la façade d'un établissement thermal, qui aurait été élevé à Sens par les Romains dans le courant du premier siècle après C. Pour arriver à ce résultat, M. Julliot s'est servi des dessins, à une même échelle, de trente-et-une pierres du Musée, à l'aide desquelles il a pu reconstruire une façade d'environ 20 mètres de longueur sur 12 mètres de hauteur, comprenant quatre immenses fenêtres, séparées les unes des autres par des colonnes engagées dans des murs tout couverts de riches sculptures d'ornement. Les soubassements de ces fenêtres sont décorés de bas-reliefs relatifs à des scènes empruntées à des thermes et à la Gigantomachie. Les couronnements sont des hauts-reliefs représentant des vaisseaux flottants ou des quadriges sortant de la mer, conduits par des génies et portant des divinités.

M. Babelon fait une communication sur la gravure en pierres fines à l'époque carolingienne. Après avoir démontré que la glyptique était tombée dans une décadence profonde à l'époque mérovingienne, M. Babelon signale une renaissance brillante de cet art au IXe siècle, sous les successeurs de Charlemagne. Cette renaissance est prouvée par divers monuments : un grand disque de cristal représentant l'histoire de Suzanne, gravé par l'ordre de Lothaire II, roi de Lotharingie, et conservé au Musée Britannique; une intaille du Musée de Rouen représentant le baptême du Christ; enfin un certain nombre de crucifixions. L'une de ces dernières gemmes a été récemment acquise par M. Babelon pour le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Après le milieu du Xe siècle, la gravure en pierres fines retombe dans la barbarie, d'où elle ne sortit de nouveau qu'au temps de Suger. — M. Deloche signale à M. Babelon deux passages du *Traité de Diplomatique* et des *Annales O. S.-B.* où il est parlé de pierres gravées. — M. Robert de Lasteyrie croit que les conclusions de M. Babelon pourraient être plus affirmatives encore et qu'il s'est laissé influencer par l'opinion de J. Labarte, dont il prouve lui-même la fausseté.

M. J. Halévy communique l'interprétation de quatre inscriptions incomplètement publiées et insuffisamment expliquées jusqu'ici. Les deux premières sont phéniciennes et se rapportent, l'une à des vœux faits par un dynaste de Lapithos, en Chypre, au dieu Molgart-Poseidon, en faveur de son père, lorsque ce dernier atteignit l'âge de cent et de cent deux ans ; l'autre, très fragmentaire, vient d'un dynaste phénicien établi à une époque encore incertaine dans le voisinage de Zindjirli. Des deux autres inscriptions, la première figure sur un bas-relief représentant le roi Barrekoub entouré de sa cour et de ses guerriers. Elle révèle un Dieu sémitique nouveau, *Bilharrân*. La seconde inscription appartenant au même roi, mentionne la construction de deux temples consacrés aux mânes des rois de Samal, lesquels seront ainsi pourvus, dit littéralement le texte, d'une maison d'été et d'une maison d'hiver. On voit combien le culte des ancêtres était développé en Syrie au VIIIe siècle avant C.

Séance du 4 octobre 1895.

M. Maspero, président, annonce que l'Institut tout entier prend part à la perte qui frappe l'Académie française et l'Académie des sciences en la personne de M. Pasteur, et lève la séance en signe de deuil.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 21 octobre — 1895

445. — **Untersuchungen zur Bedeutungslehre**, von Johann Stoecklein, K. Gymnasiallehrer. Dillingen, Keller, 1894. In-8, 59 pp.

Sous ce titre, l'auteur a réuni deux études qui, ainsi qu'il est le premier à le reconnaître (p. 29), ne tiennent entre elles que par un lien assez lâche et factice. Dans la première, il s'efforce de définir l'objet et les méthodes de la sémantique : il insiste fortement sur la nécessité de substituer à la terminologie vague et générale encore en usage, — « extension de sens, restriction de sens », etc., — l'examen historique et logique de chacun des cas particuliers de mutation sémantique et d'en définir les caractères, d'expliquer pourquoi et comment un mot a passé d'un sens à un autre, quel voisinage, quelle liaison syntactique, quelle association d'idées l'a influencé et fait dévier. Rien de plus juste ; mais c'est aussi ce qu'ont essayé de faire, en toute circonstance, les maîtres de la sémantique ou même les simples auteurs de dictionnaires scientifiques. Dans la seconde étude, M. Stöcklein conteste, — avec raison, je crois, — à la bonne langue latine l'existence d'un prétendu verbe *ăfluere* que ne justifie pas assez l'analogie fort imparfaite du synonyme *abundâre*.

V. H.

---

446. — E. Combe. **Grammaire grecque du Nouveau Testament**. Lausanne, Bridel, Paris, Fischbacher, s. d. ; 189 p.

M. Combe « poursuit la généralité des personnes qui se vouent à l'interprétation des documents originaux du christianisme » (p. 4) ; il

« construit de toutes pièces, en chair et en os, la grammaire du Nouveau Testament » (p. 5) ; il ajoute, en parlant de son ouvrage « cette modeste grammaire », et il ne se doute pas qu'elle est en effet la modestie même. C'est la vieille grammaire grecque, à peine rajeunie, avec des considérations de grammaire générale non moins respectables. On y lit, par exemple, ceci : « Le substantif a la propriété de marquer le genre, et il le marque un peu capricieusement (p. 16) ; en sa qualité de verbe primordial (?), εἶναι ne saurait avoir toutes les nuances temporelles et modales que nous aurons à signaler dans la conjugaison des autres verbes (p. 57) ; il arrive à l'adjectif d'influer sur le substantif pour régir qui le génitif, qui le datif, qui l'accusatif » (p. 23). Relativement à la morphologie, les étudiants apprendront des règles de ce genre : le génitif ου (dans νεανίου) est proprement contracté de l'ancienne forme homérique αο-εο (p. 21) : dans les adjectifs en υς l'υ du radical se change en ε devant..., etc. (p. 38) ; les comparatifs de la troisième décl. subissent parfois une contraction... par suite de la disparition de la lettre ν du radical (p. 40) ; la forme composée ἀφίζω s'explique par l'influence du digamma (p. 101) ; et ils verront aussi que ἔμιξα, μεμιγμένος sont irréguliers, de même que ἀφικόμην, φθερῶ et d'autres formes qui au contraire sont la régularité même. M. C. « entame » ensuite la syntaxe ; cette partie est un peu plus sérieuse, quoique ne sortant pas des limites d'une honnête médiocrité ; mais je préfère ne pas examiner de trop près certains détails. Je recommanderai à M. Combe, au cas où par hasard il voudrait remanier cet ouvrage, qui en a grand besoin, de se souvenir que même une grammaire grecque doit être écrite en bon français [1].

My.

---

447. — Varnhagen (Hermann). **Italienische Kleinigkeiten.** Halle, Niemeyer, 1895. In-8° de 42 p.

Dans cet opuscule publié pour le soixantième anniversaire du professeur Adolf Tobler, M. Varnhagen marque les rapports et les différences de la vieille *Storia di Colonacho*, publiée à Florence en 1863, avec un conte oriental, publie avec des rapprochements la *Novella della figliuola del mercatante che si fuggì la prima notte dal marito per*

---

1. Quelques exemples à ajouter à ceux qu'on a pu remarquer déjà : on sous-entend l'ellipse classique (p. 118) ; le rôle intermédiaire de διά (p. 118) : il faut comprendre « le rôle de διά signifiant *au moyen de* » ; διά avec le génitif met l'accent sur l'instrument qui sert à atteindre le but (p. 118) ; entre καί et τε ressort cette nuance (p. 126) ; les conjonctions de coordination maintiennent l'indicatif (p. 128) ; du sens des modes... nous connaissons déjà l'indicatif (p. 109) ; l'indicatif futur a plus d'exemples à citer (p. 133) ; ces conjonctions ont en vue la poursuite du but à atteindre (p. 133).

non essere impregnata, raconte une marche de Georges de Frondsberg sur Milan en février 1522. Des frontispices, des gravures du temps ornent cette curieuse brochure.

Charles DEJOB.

---

448. — **Missions diplomatiques de Claude du Bourg** par H. du BOURG. Paris, Ernest Leroux, 1895, gr. in-8° de 43 p.

M. H. du Bourg a bien raison de dire (p. 5) : « C'est une physionomie vraiment curieuse que celle de Claude du Bourg, surtout à côté de son frère Anne ! » Voici le parallèle qu'il établit entre les deux frères : Anne, « mis brusquement en relief par les événements, champion et martyr de la cause des Réformés en France, joua, dans un drame assez court, un rôle qui a fait de lui un personnage historique : rôle empreint à coup sûr d'austérité, de fermeté et de grandeur. Claude, au contraire, eut une vie longue, agitée, pleine de déceptions et terminée d'une manière aussi obscure que misérable ». L'auteur ajoute (p. 5) : « S'il paraît naturel que les frères du célèbre conseiller au Parlement de Paris soient moins connus que lui, il est cependant surprenant qu'une vie d'aventures aussi romanesques que celle de Claude n'ait pas laissé plus de traces. A peine trouve-t-on dans les titres de sa famille quelques simples mentions de son existence. » En revanche, elle a été signalée par plusieurs écrivains d'autrefois et d'aujourd'hui, et M. du Bourg, en réunissant les fragments épars dans leurs ouvrages, en les encadrant habilement dans un récit écrit avec une agréable élégance, nous donne une étude fort intéressante. Il reconnaît que son parent du XVIe siècle eut une vie sans caractère, sans noblesse, mais il veut qu'on reconnaisse aussi que cette vie montre de rares qualités d'intelligence et d'audace. Il demande pour ce « type bizarre » un peu d'indulgence, estimant que l'on n'a pas tenu un compte suffisant, quand on a stigmatisé sa conduite, du désordre des esprits en des temps si troublés et des déplorables exemples donnés dans les hautes régions. Comme M. du Bourg, nous louerons la vive intelligence et la prodigieuse activité de Claude du Bourg; comme lui, nous blâmerons son ambition effrénée, son amour propre follement exagéré, et son manque absolu de principes.

Résumons la biographie de l'étrange personnage. Il naquit, vers 1522, au château de Malozat, en Auvergne, d'Étienne du Bourg, seigneur de Ceilhoux, Guérines, Malozat, etc., (contrôleur général des aides et tailles de la province, puis maître des requêtes de la reine) et de sa première femme, Anne Thomas. Il était neveu d'Antoine du Bourg, chancelier de France, mort à Laon en 1538. D'après une transaction du 1er janvier 1557, entre les douze enfants issus des deux mariages d'Étienne, il eut la seigneurie de Guérines. Il fut nommé, le 21 mars

1557, trésorier général de France à Riom. Quand éclata, « comme un coup de foudre », la nouvelle du procès d'Anne du Bourg, arrêté à l'issue de la mémorable mercuriale du 10 avril 1559, Claude accourut à Paris, d'où il reçut l'ordre de sortir dans les vingt-quatre heures. L'auteur combat très judicieusement (p. 7) cette opinion des frères Haag que Claude avait embrassé le calvinisme [1], et que les persécutions dont il fut l'objet provinrent de ses croyances religieuses : « Un seul frère d'Anne, dit-il, Gabriel du Bourg, seigneur de Clermont en Gascogne et président au Parlement de Toulouse, abjura le catholicisme et joua un rôle important parmi les Réformés. Que Claude fut un fervent catholique, rien ne l'indique ; et, à en juger par sa versatilité politique, il est permis d'en douter. Mais la plupart des causes diverses qu'il servit exigeaient qu'il eût au moins l'apparence d'un bon catholique. Quant aux persécutions, elles provinrent de son fait, ou plutôt de l'insuccès persistant qui accompagna ses aventureuses entreprises. » Le prétendu huguenot venait de recevoir sa nomination au poste d'ambassadeur de France à Constantinople, à la fin de 1562, et non en 1563, comme l'a cru Charrière (*Négociations du Levant*, II, 723), quand il fut révoqué au moment même de son départ. Calomnieusement accusé de malversations et de faux, il fut détenu en prison, à partir de janvier 1563, « l'espace de vingt et un mois et vingt et un jours », comme il le déclare dans un rapport adressé au roi et à son conseil (*Mémoires de Condé*) [2]. Reconnu innocent, il fut « eslargi des prisons de la Conciergerie du Palais à Paris ». Cinq ans plus tard, le 13 mars 1569, il fut chargé d'une mission particulière à Constantinople, où les fonctions d'ambassadeur étaient remplies par M. de Grantrie de Grandchamp. Après avoir renouvelé le traité qui donnait à la France, auprès de la Porte, le premier rang parmi les nations chrétiennes, grisé par son succès, il chercha le plus possible à annihiler la position du représentant officiel de la cour de France. A la suite des justes plaintes de ce dernier, Charles IX pria le grand vizir de faire arrêter le plénipotentiaire *extraordinaire* qui abusait si fort de la confiance de son souverain. Du Bourg, pour parer le coup, se fait attacher à une ambassade envoyée par le grand

---

1. Les auteurs de la *France protestante* ont trop souvent fait entrer par force (*Compelle intrare*) certains catholiques dans leur docte recueil. Par contre, ils ont oublié d'y introduire des personnages qui de père en fils ont été de fidèles calvinistes. Je citerai deux familles de l'Agenais oubliées par MM. Haag et H. Bordier : la famille de Chevalier d'Escage, dont je viens de publier le livre de raison (1895), et la famille de l'*Église de Lalande* dont un de nos jeunes amis, M. Maurice Campagne, a imprimé la généologie sous ce titre bien trouvé : *Une famille de Soldats*. Ce document a été imprimé dans les *Mélanges historiques* de Nicolas Camusat et dans la *Collection des traités* de MM. d'Hauterive et de Cussy.

2. On trouve dans le même recueil une lettre qu'il adressa au prince de Condé, le 15 décembre 1564, sur la fameuse entrevue de ce prince et du cardinal de Lorraine. Sur un factum qu'il fit imprimer à Paris en 1567, voir la page 9 de l'étude de M. du Bourg.

seigneur au roi de France. Un amiral vénitien traita la mission turque comme il eût traité de simples forbans, et le chef de la mission, Mahmoud, avec son compagnon du Bourg, fut interné à Venise. On jeta ce dernier à la Bastille, dès qu'il fut de retour en France. Sa captivité ne fut pas de longue durée. Nous le trouvons, en 1576, au service du duc d'Anjou qui lui donne une mission auprès de Philippe II. Arrivé à Madrid le 20 mai de cette même année, il entre en lutte contre M. de Saint-Gouard, notre ambassadeur à l'Escurial, lequel le traite d'*extravagant* [1]. Il faut lire dans l'étude de M. du B. l'exposé de toutes les intrigues en Espagne de l'envoyé du duc d'Anjou, qui y fut ensuite l'envoyé du roi de Navarre, intrigues qui recommencèrent en Italie et finirent par le faire enfermer dans un cachot de la Mirandole, où il s'éteignit pendant les premiers mois de l'année 1580. Ainsi se termina misérablement, dit M. Henri du Bourg (p. 41), cette existence si tourmentée, dont les péripéties forment une véritable odyssée. En résumé, ajoute-t-il (p. 43), « après avoir constaté que Claude du Bourg n'était digne que de bien peu d'estime, nous croyons qu'un homme ordinaire n'eut certainement pu faire autant que lui, n'eût point excité autant de haines violentes et n'eût point mérité que son emprisonnement final valût la peine d'être aussi amplement justifié à l'étranger. »

T. DE L.

---

449. — **Chroniques Landaises. La Fronde,** par l'abbé J.-J.-C. TAUZIN, curé de Saint-Justin de Marsan, Auch, imprimerie Foix, 1895, gr. in-8° de 134 p. Extrait de la *Revue de Gascogne.*

M. l'abbé Tauzin a de toute façon très bien écrit l'histoire de la Fronde en Gascogne, en remontant jusqu'aux origines parisiennes du mouvement (1648) et en descendant jusqu'à la paix des Pyrénées. C'est surtout de la période comprise entre 1651 et 1653 qu'il s'est occupé. Le tableau qu'il retrace est aussi triste qu'exact. Les chroniqueurs, dit-il (p. 1), « n'ont à enregistrer que ravages et dévastations. Royalistes ou frondeurs, miliciens de d'Harcourt, de Candolle, de d'Aubeterre ou de Poyanne, ou hardis partisans de Marsin et de Balthazar, toujours en course entre Dax et Roquefort, ne cessent pendant cette période de parcourir la Chalosse et le Marsan, pressurant sans miséricorde les populations épuisées par les contributions, *tellement qu'il n'y a pas une maison qu'il y ait du pain à manger et sont tous ruinés à jamais* ». Ces dernières lignes sont empruntées à un document que M. l'abbé T. cite souvent et avec raison, car c'est un des meilleurs que l'on puisse consulter sur le sujet [2]. Du

---

1. Voir l'ouvrage du vicomte de Bremond d'Ars sur *Jean de Vivonne.* Claude du Bourg y occupe tout un chapitre.

2. *Relation véritable des choses les plus mémorables passées en la Basse-Guienne,* par Henri de Laborde-Péboué, de Doazit, publiée par le baron de Cauna (*Armorial des*

reste, il a eu le grand mérite de ne laisser de côté aucun des imprimés et des manuscrits qui pouvaient éclairer sa marche, et, sans parler des récits publiés au XVIIe siècle et des recueils écrits de notre temps, parmi lesquels figure en première ligne le fascicule I des *Archives historiques de la Gascogne*, rempli par M. le chanoine J. de Carsalade Du Pont de pièces inédites relatives à la Fronde gasconne, il a utilisé une foule de documents conservés aux Archives nationales, aux Archives d'Auch, de Bayonne, de Dax, de Mont-de-Marsan, de Pontons, de Roquefort, de Saint-Justin [1], de Saint-Sever, de Tartas, de Villeneuve-de Marsan, etc. Les mille renseignements empruntés à tant de témoignages ont tous été sérieusement contrôlés et clairement résumés. L'abbé T. est un judicieux critique et un fidèle historien. Qu'il s'agisse d'événements généraux ou d'incidents particuliers, tels que les combats de Poyalé, de Saint-Maurice, de Saint-Justin, de Mugron, de Grenade, les sièges de Miradoux, de Saint-Justin, de Cauna, de Tartas, etc.), il se montre toujours très sûrement informé. Son travail, qui complète tous les travaux précédents, les rectifie plus d'une fois. En veut-on deux exemples? Feu Charles Barry, qui a donné une édition si améliorée de l'*Histoire de la guerre de Guyenne*, avait déclaré (p. 92) que l'on ne trouve aucune localité du nom de *La Rivière*, dans la région où opérait le colonel Balthazar et il avait cru devoir substituer *La Glorieuse* à *La Rivière*. M. l'abbé T. proteste ainsi contre cette correction arbitraire (p. 64) : « C'est une erreur excusable chez un éditeur étranger au pays, mais que nous devons cependant relever. La Rivière, aujourd'hui réunie à Saint-Savin (Saint-Savin La Rivière), est à l'extrémité du pont de Grenade, sur la rive gauche de l'Adour ». Voici l'autre rectification, géographique aussi (p. 75), au sujet de Tampoy dont de *hardis étymologistes, s'appuyant sur une vaine consonnance de mots,* ont fait une maison de Templiers : « Telle fut donc l'origine de ce petit castel dont le nom devait plus tard

---

Landes, t. III). La *Relation*, œuvre d'un témoin oculaire, est doublement précieuse, car elle n'est pas moins attrayante qu'instructive. Elle contient un grand nombre de naïfs et pittoresque passages, comme celui où le chroniqueur montre un de ses voisins, le capitaine de Lataulade, obligé par son embonpoint de voyager à la façon des rois mérovingiens : « il est devenu si gras et gros qu'il ne se peut pas trouver en ce pays un cheval capable de le porter. Il se fait conduire dans son carrosse par un bon et gros paire de bœufs.. ».

1. M. l'abbé T. a inséré (p. 30, note 7) un compte extrait des archives de Saint-Justin et qui prouve combien étaient écrasants les passages des gens d'armée : *Rolle des despands et autres charges apportées au sieur Leglize, notaire royal de Freixo* [Le Frèche, canton de Villeneuve-de-Marsan], *par six soldats de la compagnie du sieur de Rabastenx, capitaine au régiment d'Anjou, durant l'espace qu'ils ont demeuré à son logis* [du 24 juillet au 9 août 1650]. Les six soudards firent une effrayante consommation de lard, de graisse, de volailles, de vin. Voir (p. 113) la note, extraite des mêmes archives, des sommes payées en 1652 par quelques petites bastilles de Marsan et Gavardan pour l'entretien des troupes du roi. Une de ces bastilles, Frèche, qui n'avait que soixante-quatorze feux, eut à payer 3,394 livres.

figurer dans l'histoire ; car une inscription, maintenant effacée, a longtemps désigné aux touristes la chambre que François Ier occupa dans cette demeure, la veille de son mariage avec Élisabeth d'Autriche (6 juillet 1530). A ce sujet, quelques auteurs, peu habitués à contrôler les affirmations de leurs devanciers et trop prompts à les reproduire de confiance, ajoutent que pour faciliter le passage du monarque on jeta sur le Midou un pont qui porte encore le nom de *Poun dou Rey*. Nous ferons observer d'abord que pour se rendre de Tampoy à Beyries, où eut lieu la cérémonie, le roi n'avait pas besoin de traverser le Midou, puisque les deux habitations sont situées sur la rive droite de cette rivière. En second lieu, c'est en 1484 que Lubat d'Aydie, seigneur d'Ognoas, obtint de Madeleine de France, tutrice de Catherine de Navarre, l'autorisation de rebâtir le pont situé au nord de son manoir, c'est-à-dire auprès de Tampoy (Archives du grand séminaire d'Auch, nº 1826), tandis que le *Poun dou Rey*, situé au bois de Bédat, est à une grande distance de cette maison et dans une direction tout opposée à Beyries. Un érudit contemporain (M. l'abbé Cazauran, *Étude sur Monguilhem*, p. 87) avance que ce pont aurait été construit à l'occasion du voyage de Charles IX, en 1565. C'est une supposition gratuite, car l'itinéraire suivi par la cour est parfaitement connu. Entré dans les États de la reine de Navarre par Captieux, Roquefort, Mont-de-Marsan, Tartas et Bayonne, le roi de France en sortit par Mont-de-Marsan, Cazères, Nogaro, Éauze, Montréal, Condom et Nérac (*Recueil et discours du voyage de Charles IX, faict et recueilly par Abel Jouan, l'un des serviteurs de S. M.*, (Paris, 1566, p. 42). Il n'y a donc pas la moindre probabilité que pour se rendre de Cazères (23 juillet) à Nogaro (24 juillet), le cortège royal ait fait le détour qu'exigerait son passage dans la petite bastide de Monguilhem, et par suite qu'on ait construit alors le pont dont il s'agit. Ainsi finissent les légendes ! » J'ai tenu à reproduire la curieuse note de M. l'abbé Tauzin, d'abord pour donner une idée de la précision avec laquelle il discute, ensuite pour appeler l'attention sur des indications d'autant plus intéressantes, que, dans toutes nos histoires de France, ou signale ou vaguement, ou inexactement, les localités rendues célèbres par le séjour de François I , la veille et le jour de son mariage.

T. de L.

---

450. — **Lettres inédites de Moquin-Tandon à Auguste de Saint-Hilaire publiées sur les manuscrits autographes** par S. Léotard. Clermont-L'Hérault, librairie Saturnin Léotard, in-8° de 311 p. Tiré à 110 exemplaires.

Les lettres adressées par le botaniste Alfred Moquin-Tandon au botaniste Auguste de Saint-Hilaire, dont il fut le successeur à l'Académie des sciences en 1854, sont au nombre de quatre-vingt-une. La correspon-

dance suivie commence en 1837, le 14 février (Toulouse), et se termine en 1851, le 23 février (Toulouse encore). Deux lettres datées de Montpellier, l'une le 15 juin 1826, l'autre le 31 juillet 1828, ont été mises en tête de la série régulière, à laquelle elles servent d'introduction. Les lettres de Moquin-Tandon, écrites avec beaucoup de verve et d'esprit, sont fort intéressantes. Elles ne plairont pas seulement aux naturalistes : elles plairont aussi à tous ceux qui aiment les curieuses particularités, les piquantes anecdotes. Dans cette causerie de près de quinze années, Moquin-Tandon touche à mille sujets et esquisse mille portraits. Parmi les personnages qu'il croque, en passant, tantôt avec une aimable bienveillance, tantôt avec une vive malice, mentionnons, par ordre alphabétique : Arago (pp. 105, 129, 134, 135, 199)[1]; Brongniart (pp. 120, 121, 211, 212, 245, 293), de Candolle père et fils (pp. 18, 29, 37, 38, 41, 56, 77, 83, 116, 214, 263), Decaisne (p. 245), Duchartre (p. 149), Dumas (p. 230), Duvernoy (p. 122), Fortoul (pp. 104, 152, 153), Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (pp. 23, 80, 128, 139, 151, 152), de Jussieu (pp. 29, 30, 130, 136, 138, 169, 197, 211, 212, 294), Leymerie (p. 171), Martins, (p. 283), de Mirbel (pp. 17, 23, 36, 87, 132, 134, 149, 159), Orfila (p. 64), de Quatrefages (pp. 44, 45), Raspail (p. 17), Requien (pp. 31, 103, 216), Richard (p. 169), de Salvandy (pp. 52, 65, 68, 69, 151, 162, 207), Thénard (pp. 50, 52, 55, 63, 68, 69, 151, 162, 207), Villemain (pp. 65, 67, 70, 121, 207).

Donnons quelques extraits, dans des genres divers, d'une correspondance dont le mérite principal est la sincérité : « Les Provinciaux, comme vous dites, sont assez mal traités par les savants de Paris; mais il me semble aussi que c'est souvent leur faute; à force d'agiter l'encensoir devant la face des confrères parisiens, ils contribuent puissamment à la déification de ces derniers » (p. 17, 14 février 1837). — « Il y a ici [Toulouse] à vendre le manuscrit de Tournefort sur son voyage aux Pyrénées et en Espagne. Il sort de la bibliothèque de Ph. Lapeyrouse. La partie qui concerne les Pyrénées, comme vous savez, a été imprimée dans la préface de la Flore pyrénéenne » (p. 19, même date). — « Un seul de mes livres, celui que je vous ai dédié, a été reçu avec *enthousiasme*. Raynouard, de l'Institut, l'a proclamé un *chef-d'œuvre* ! ! ! »[2]

---

1. Ces renvois et les suivants suppléeront en partie à l'absence d'une table par ordre alphabétique des noms de personnes mentionnées dans la correspondance.

2. Moquin-Tandon veut parler du petit poème languedocien qu'il avait publié, en 1836, à Toulouse, sous le titre de *Carya Magalonensis*, et qu'il avait présenté comme l'œuvre d'un troubadour du XIVe siècle, mystifiant ainsi plusieurs critiques et notamment Raynouard. L'auteur revient souvent sur son pastiche. Il raconte ceci (10 mars 1839, p. 67) : « J'ai vu plusieurs fois M. Guizot, lequel m'a témoigné beaucoup de bienveillance. J'ai fait la connaissance de M. Villemain à l'occasion de mon petit livre en langue romane. J'ai passé plusieurs soirées en tête-à-tête avec lui. Il doit me faire la préface de la seconde édition du *Carya*. » Villemain ne tint pas sa promesse, comme nous l'apprenons (p. 207) par ce passage d'une lettre du 26 avril 1847 : « Vous savez que j'ai autorisé, en 1844, deux éditeurs à faire une nouvelle édition...

(p. 31, 10 juin 1837). — « M. Villemain reçoit très bien tous ceux qui lui racontent quelque nouvelle sottise de M. de Salvandy » (p. 65, 4 février 1839). — « Je viens de recevoir de lui [Villemain] une lettre fort aimable... Je lui avais écrit pour lui communiquer une lettre fort curieuse de Montesquieu, adressée à un oncle de ma femme. Je le félicitais en *langue romane* de sa future arrivée au Ministère » (p. 70, 15 avril 1839). — « Je me suis beaucoup méfié [en rédigeant les *Élémens de Tératologie*] des ouvrages plus théoriques que pratiques. L'École allemande, dont j'ai été longtemps un peu trop enthousiaste, a introduit dans les sciences naturelles une sorte de direction métaphysique qui a sans doute un bon côté, mais qui éloigne trop souvent des lois de la vraie observation. Je suis très certainement un grand admirateur de Gœthe, mais il me semble que cet auteur a été mis d'abord trop bas et qu'on le place aujourd'hui un peu trop haut. Ainsi va le monde. Point de milieu entre une proscription et un autel » (p. 76, 23 décembre 1838) [1]. — « Je viens de m'engager avec l'Académie des Jeux Floraux pour la publication d'un admirable manuscrit in-folio en langue romane. C'est une poétique complète, rédigée dans le milieu du XIVe siècle. L'ouvrage entier fera trois grands volumes in-8°. Sa publication durera plus d'un an. En conséquence, j'ai dit adieu à la botanique pour quelque temps » (p. 88, 5 juillet 1840). — « Ma maladie m'a fait interrompre mes cours et tous mes travaux. Cependant j'ai continué la publication des *Lois d'amour*. Un volume entier est terminé. M. Villemain en a paru bien content et m'a envoyé des félicitations » (p. 102, 1 juillet 1841). — « On vient de me recevoir membre de l'Académie des Jeux floraux, *quoique protestant*. Je suis, à ce qu'il paraît, le premier huguenot qui pénètre dans le noble corps. Me voilà un des quarante illustres... Toulousains! L'archevêque s'est bien conduit; ne voulant pas (ou ne pouvant pas) voter en ma faveur, il s'est abstenu. On m'a fait force compliments,

C'était à l'instigation de M. Villemain (lequel devait faire la préface!). » Revenons un peu en arrière pour citer ce passage d'une lettre du 12 décembre 1842 (p. 109) : « Bœhm et Cie de Montpellier (de moitié avec un libraire de Toulouse) réimpriment mon *Carya Magalonensis*. Cette nouvelle édition présentera la traduction en regard et sera précédée d'une préface que rédige en ce moment un des professeurs les plus distingués de la Faculté des Lettres de Toulouse; il y aura des majuscules rouges, bleues, dorées... tout le luxe qu'on pourra imaginer. Je vous avais dédié le dit ouvrage, parce que c'était (je le croyais) ce que j'avais fait de mieux. Je vous *redédie* la réimpression; celle-ci est en grand costume. » Enfin, le 26 avril 1847, le pseudo-troubadour dit (p. 209) : « Pour entrer dans l'Académie florale, j'ai fait imprimer en 1836 (à 50 exemplaires seulement) un petit ouvrage composé dans ma première jeunesse. »

1. Rapprochons de ce passage une autre critique des procédés littéraires de l'Allemagne (p. 109, 12 décembre 1842) : « Je me méfie prodigieusement des additions et des suppléments germaniques. Je me rappelle que la *Théorie élémentaire* de Candolle, traduite par Rœmer, a été délayée en *quatre volumes*!! et si bien modifiée, que l'auteur ne s'y est plus reconnu. Sprengel a essayé une autre traduction de ce beau livre et il l'a gâté d'une manière peut-être plus étonnante. De Candolle a été obligé de désavouer l'ouvrage dans la préface de son *Organographie*. »

dans lesquels on n'a pas oublié mon pauvre grand-père, le dernier troubadour de Montpellier [1] » (p. 103-104, même lettre). — « A Orléans, il m'a été impossible de remettre votre billet. Il était deux heures du matin. Tout le monde dormait, même les chats malgré le voisinage de février. Tout ce que j'ai vu, c'est Jeanne-d'Arc, toujours dans un coin de la grande place et toujours en forme de lapin écorché » (p. 89, 2 janvier 1841). — « Je viens de terminer la copie du troisième volume des *Loys d'amors*. J'ai transcrit le tiers d'un volume in-folio, *en langue et en caractères romans*... Ouf! Je respire. L'impression du volume va commencer; la correction des épreuves durera jusqu'au printemps » (p. 109, 12 décembre 1842). — « La discussion de Mirbel et de Gaudichaud, qui ennuie tout le monde, m'a fourni des phrases singulièrement divertissantes. Mirbel, véritable robinet d'eau tiède, rabache aujourd'hui comme une vieille femme qui commence à radoter. Gaudichaud parle français comme vache espagnole... [2] » (p. 159, 10 février 1846). — « Si j'échoue [candidature à l'Institut], je me résignerai. On ne peut pas entrer en paradis en dépit des saints, et vos confrères sont de terribles saints!! » (p. 296, 8 octobre 1850).

J'aurais beaucoup d'autres citations à tirer des lettres de Moquin-Tandon, mais il faut s'arrêter [3], en constatant bien vite que M. S. Léotard, soit comme *imprimeur*, soit comme *éditeur* du recueil, n'a rien négligé pour nous donner un volume élégant et un texte irréprochable. Puisse-

---

1. André Auguste Tandon, auteur d'un recueil de fables et contes en langue vulgaire qui fut imprimé en 1800 et réimprimé en 1813. On lit (p. 110, lettre du 12 décembre 1842) : « On fait aussi, à Montpellier, une nouvelle édition des *Fables et Contes* de A. Tandon, mon ayeul. »

2. Quelques autres appréciations me semblent bien dures. Par exemple, autant Moquin-Tandon vante Candolle le père — *gloria patri!* — autant il rabaisse Candolle le fils. Voici deux écrasantes phrases d'une lettre du 13 février 1844 (p. 116 et 118): « Avez-vous vu la troisième édition de la *Théorie élémentaire* de Candolle, publiée par son fils?... Ce pauvre garçon n'est nullement au courant de cette partie de la science. — Je n'ai pas à me plaindre de M. de Candolle le fils qui me cite avec éloges; mais je souffre de voir que le livre de son père, un des plus beaux de la science, soit tombé entre les pattes d'une personne qui est bien loin de l'avoir parfaitement compris. » Ce trop pittoresque *entre les pattes* me rappelle que plusieurs autres expressions du correspondant de Saint-Hilaire sont un peu trop empreintes de *naturalisme*. Certain universitaire est appelé (p. 21) *mammifère bourru*. Ailleurs (p. 143), un botaniste est classé parmi les *herbivores de l'Institut*. Quelques académiciens employaient parfois, si l'on en croit Moquin-Tandon, un langage peu académique, et l'un d'eux ne craignit pas — je supprime discrètement les noms du bourreau et de la victime — de traiter un de ses confrères de *vieille ganache* (p. 122).

3. Je recommanderai, du moins, une lettre qui contient le récit charmant d'un voyage en Suisse (p. 93-97, année 1891), et une autre lettre qui contient (p. 197) une amusante historiette sur le grave Adrien de Jussieu (p. 197, 2 janvier 1847) composant de *très lestes* couplets (Moquin-Tandon se sert d'un mot bien moins poli). Voir encore (pp. 99-100) une plaisante anecdote sur une tête fossile après laquelle soupirait M. de Blainville et que la cruelle Faculté des Sciences de Toulouse refusa de lui expédier.

t-il, comme *vendeur*, trouver un ample dédommagement de ses doubles soins, de sa double peine !

T. DE L.

---

451. — Ernest DAUDET : **La Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire 1800-1815.** Paris, Plon, 1895, 1 vol. in-18.

« Les Chouans ont été les plus redoutables adversaires de la Révolution, ils ont fait trembler le Comité de Salut Public et le Directoire, ils ont tenu en échec le pouvoir naissant de Bonaparte. Il a fallu des armées pour les détruire. Même après la pacification de 1800, quand on croyait, par des défaites et une amnistie générale, les avoir désarmés pour toujours, ils ont contraint la police consulaire à exercer contre eux des répressions impitoyables » (p. 1). Ils tiennent une large place dans l'histoire de la Révolution et cette histoire sera incomplète tant qu'on n'aura pas exactement défini leur rôle. Depuis des années M. Ernest Daudet étudie cette époque et la raconte en des livres souvent fort curieux. Il cherche aujourd'hui à étudier la chouannerie, et, laissant de côté la période qui prend fin aux pacifications de 1800, il s'attache à la période suivante, celle des complots et des coups de mains isolés, qui se prolonge pendant toute la durée de l'Empire.

Il a mis en œuvre les documents de police qui existent encore — trop rares — dans les archives publiques. C'est la police qui lui fournit les renseignements les plus précieux (dossiers de Fouché, de Réal et de Rovigo). Malheureusement, depuis soixante-quinze ans, tant de gens ont été intéressés, pour une cause ou une autre, à en faire disparaître quelque pièce compromettante ou simplement gênante, qu'ils renferment aujourd'hui de considérables lacunes. Le travail de M. Ernest Daudet s'en ressent un peu. Son livre, à vrai dire, est surtout un recueil d'épisodes, qui jettent un jour nouveau sur la chouannerie et ses démêlés avec la police, de 1800 à 1813. Ce n'est pas un ouvrage complet sur la matière, comme l'introduction nous l'avait fait espérer un instant (p. 7). Les épisodes qui se succèdent sont fort intéressants ; certains même, rapportés pour la première fois ; tous éclairés et approfondis ; mais l'auteur omet de nous montrer le lien, qui dans bien des cas les rattache, de près ou de loin, les uns aux autres. Il ne nous révèle rien des agissements *généraux* de ce parti ni de sa politique, cause première des faits qu'il rapporte. A peine s'il nous laisse soupçonner les procédés tortueux de la police consulaire et impériale, dont pourtant il connaît à fond les dossiers (p. 7). Son œuvre est comme une étoffe dont il montrerait certaines broderies, et non la trame qui les relie ; c'est un bel échiquier sur lequel il expose savamment quelques coups, quelques incidents isolés d'une partie passionnée, sans nous initier aux combinaisons essentielles des joueurs. La raison en est qu'il

omet complètement la conspiration de Georges réservée pour une étude spéciale (p. 7) et, avouons-le, cette omission est regrettable.

Le très réel mérite de M. E. D. est d'avoir tiré de l'oubli bon nombre de noms ignorés : oubli si profond qu'il semble lui-même peu familiarisé avec certains d'entre eux et avec les faits et gestes de ceux qui les portent. Le général vendéen Henri Forestier, par exemple, ne fut pas élevé par Dommaigné (qui n'était pas un Breton, comme il est dit p. 152). Il se destinait à l'état ecclésiastique et suivait les cours du Collège de Beaupréau où il s'était lié avec Michel Cesbron, père du Cesbron dont parle M. D. p. 159 et 161 ; ce qui explique ses relations avec le fils, établi à Bordeaux dans les premières années du siècle. Quand éclata le mouvement vendéen de mars 1793, Forestier avait dix-sept ans ; il rejoignit, des premiers, Stofflet, et forma en troupe les quelques paysans qui composèrent la première cavalerie de l'ancien garde-chasse. Peu après, Dommaigné, gentilhomme angevin, et ancien officier de la gendarmerie, ayant rallié l'armée, catholique et royale, Forestier s'effaça devant ce militaire plus expérimenté, avec lequel il fit alors connaissance. Ni l'un ni l'autre ne furent à ce moment aux ordres de La Rochejaquelein qui commandait seulement les gars des environs des Aubiers. Enfin, le prince de Talmond ayant rejoint à son tour les royalistes à Saumur au moment où Dommaigné venait d'être tué, le 9 juin 1793, lors de la prise de cette ville, fut nommé général de la cavalerie, avec Forestier comme second, et non pas l'année suivante. Talmond, d'ailleurs, fut pris aux environs de Fougères le 28 décembre 1793 et exécuté à Laval le 27 janvier 1794.

Ces critiques ne sauraient détruire l'intérêt de cette étude, au cours de laquelle M. Daudet apporte la preuve de bien des faits inconnus ou contestés, comme celui de l'ingérence du comte de Pontécoulant dans le meurtre mystérieux de d'Aché en 1809 (p. 271 et s.), ingérence niée avec tant d'énergie par la famille de ce sénateur, lors de l'apparition du livre de M. de La Sicotière, sur Frotté.

H. Baguenier Desormeaux.

---

452. — K. C. F. Krause. **Aphorismen zur geschichtswissenschaftlichen Erdkunde** [1]. Aus dem handschriftlichen Nachlasse des Verfassers herausgegeben, von Richard Velter. Berlin, Felber 1894, 80 p. avec une carte.

Karl Christian Friedrich Krause fut un de ces penseurs à cheval sur le xviiie et le xixe siècles dont la curiosité se porta sur tous les objets de connaissance. Son œuvre, complétée depuis une dizaine d'années seule-

---

1. Le titre est de l'éditeur, il ne paraît pas heureux ni exact. L'ouvrage ne renferme pas que des aphorismes, c'est-à-dire des définitions. La géographie de Krause ne s'adapte pas exclusivement à l'histoire.

ment par la publication de nombreux travaux manuscrits, est encyclopédique. Comme Kant, il pratiqua la géographie; il la professa même concurremment avec la philosophie, les mathématiques et la langue allemande à l'Institut des ingénieurs de Dresde en 1805; il fut non seulement géographe mais encore cartographe et inventa un système de projection dont la mappemonde en tête de cette brochure donne un spécimen.

En sa qualité de philosophe il s'était fait des rapports de la terre et de l'homme une conception qu'il ébaucha dans une étude inachevée : *Die Erde als Wohnort der Menschheit* (1811). Il s'était dressé aussi un plan d'enseignement de la géographie allant du tout aux parties et aboutissant à l'humanité. Il n'a pas condensé ses idées dans un ouvrage méthodique. Les aphorismes recueillis ici sont en majeure partie des articles ou fragments extraits d'une revue à titre prétentieux et qui ne vécut guère : *Tagblatt des Menschheitlebens* (1811). D'autres sont de simples notes de cours que la piété des éditeurs a exhumées.

Les vues de Krause sont larges et profondes. Il voit le globe comme un organisme vivant (*als lebendes Wesen*) en évolution continue, organisme dont les formes et les fonctions se répondent. Aussi aime-t-il à dégager les groupes naturels et les individualités. Il embrasse comme un ensemble homogène le Vieux Monde, et sur un champ plus restreint le bassin de la Méditerranée, rattachant l'Afrique mineure à l'Europe. Il ne fait pas de celle-ci un continent à part; l'Europe, dit-il, est fille de l'Asie, et cette fille, ajoute-t-il, doit réveiller sa mère de sa torpeur séculaire, pour réaliser l'union que la nature commande. Ailleurs toutefois, par raison didactique, il trace une frontière orographique précise, trop précise, entre l'Europe et l'Asie.

Assurément Krause n'est pas dégagé des errements traditionnels. Il croit à la vertu des lignes de partage, etc. Mais il est exactement informé, il tente des classifications ingénieuses des mers ou des îles; il saisit le lien entre les disciplines géographiques. (V. p. 45 son compte rendu de travaux météorologiques.)

Krause semble pénétré des idées de Ritter. Comme ce maître, il adhère aux causes finales; l'œuvre suprême de la nature, prononce-t-il, est l'homme. En recherchant les affinités de ces deux esprits on serait frappé de l'importance et de la dignité nouvelle dont la géographie pouvait se prévaloir au début de ce siècle : Buffon l'avait incorporée dans le système des sciences de la nature; elle est cultivée maintenant non seulement comme une science, mais comme une philosophie. A ce titre Krause mérite la reconnaissance et l'attention des géographes.

B. Auerbach.

---

453. — Marcel Dubois. **Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs : dogmes** et faits. Paris, 1895, 287 p.

« Il n'y a pas de théorie absolue de la colonisation », écrit M. Dubois, au début de son livre. Mais il y a des théoriciens qui en ont faussé la conception, en la simplifiant à l'excès. On ne colonise pas seulement outre mer et commercialement. M. Dubois, qui recherche « la définition exacte » du phénomène, propose cette formule : « Il y a colonisation toutes les fois qu'il se produit une modification *quelconque* d'une civilisation au contact d'une autre, par voie de terre ou par voie de mer, ou bien établissement d'une civilisation en pays absolument nouveau. » L'œuvre est donc singulièrement complexe ; elle est en outre variable avec les hommes qui la mènent et les théâtres où elle est essayée. Nous ne faisons pas un grand compliment à M. D. en notant qu'il montre l'influence du milieu physique sur le mode de peuplement ou d'adaptation : c'est son office de géographe. Mais il a su encore lire dans l'histoire, dans l'état social, dans la psychologie de chaque peuple, les raisons, les errements, le succès de ses entreprises coloniales. De cette investigation délicate M. D. tire des conclusions qui, pour être très personnelles, n'ont rien de doctrinaire.

Il est libre de ces partis pris d'école auxquels ont sacrifié quelques-uns de ses devanciers. Il reproche aux économistes d'avoir mesuré la politique coloniale « à l'aune du libre échange », d'avoir dénoncé comme la cause essentielle et prépondérante de la ruine des empires portugais et espagnol, la chartre privée, le système des restrictions et prohibitions auquel ces métropoles assujettirent leurs colonies, alors qu'ils font honneur à la liberté commerciale de la fortune de l'empire anglais. Or, réplique M. Dubois, tous les État obéissant à la même nécessité, au même *credo* économique, ont appliqué le régime oppressif; pourtant la France, sous Colbert, et la Hollande et l'Angleterre elle-même en ont tiré de glorieux résultats. Si le Portugal est déchu, c'est surtout parce que la quantité de ses hommes et de ses capitaux a été disproportionnée au nombre et à l'étendue de ses établissements d'outre-mer; et quant à l'Espagne, ce n'est pas aux vices de son administration en Amérique, c'est à la supériorité navale de ses rivaux qu'elle a succombé. Et, d'ailleurs, se demande M. Dubois, le Portugal et l'Espagne ont-ils après tout fait faillite? L'un a créé le Brésil; l'autre se perpétue dans ce monde hispano-américain si vibrant. La thèse de M. D. est victorieuse. Elle paraît même avoir rallié d'avance M. Leroy-Beaulieu, qui était ici particulièrement visé. Ce publiciste reconnaît, en effet, que, dès le début du XVIIe siècle, le Portugal était « réduit à la mendicité » ; et qu'aujourd'hui encore, « les capitaux malheureusement lui manquent et aussi la force pour repousser les prétentions de l'Angleterre », ce que M. D. déplore pareillement; il proclame le Brésil « le chef-d'œuvre de la colonisation portugaise ». Les colonies espagnoles, d'autre part — M. Leroy Beaulieu

le confesse, — ne sont devenues victimes de l'égoïsme mercantile de la mère-patrie qu'à partir du XVIII[e] siècle, et la tyrannie économique contribua moins que la rancune des créoles, systématiquement écartés des affaires, à précipiter la séparation. M. D. estime que même sans ces abus la sécession se fût accomplie, parce que les vice-royautés espagnoles formaient des groupes « qui, n'ayant plus rien à attendre de personne, aspiraient à vivre par eux-mêmes ». Ces groupes puisèrent leur énergie vitale dans leur race métissée, où dominait toutefois l'élément européen. M. D. admire ces rejetons quelque peu assauvagis de l'Espagne pour s'être développés si spontanément. Peut-être ne tient-il pas assez compte de l'exemple et de l'influence des États-Unis sur leur développement.

Comme les Portugais et les Espagnols, les Hollandais ont vu leur expansion coloniale arrêtée non parce que leurs procédés furent défectueux, mais parce qu'ils furent impuissants à garder leurs possessions. Dans celles qui leur restent, ils ont prospéré, non seulement par l'exploitation commerciale, mais, suivant la fine remarque de M. Dubois, par la culture directe du sol. Ils ont traité la terre tropicale avec la même science agronomique que celle du pays natal; ils ont façonné à leurs méthodes les dociles indigènes. M. D. voit aussi dans « la lointaine ressemblance de la Malaisie avec l'humide métropole » un gage de leur réussite.

Cette réussite est fondée sur le système du monopole et de la culture forcée, auquel M. D. témoigne une indulgence qui n'est point partagée en Hollande même, puisque le système est aboli, pièce par pièce, sous la poussée d'une opinion plus généreuse. M. D. rend plutôt hommage sans doute à ces qualités de paysans déployées par les Hollandais, « sobriété, économie rigoureuses, vigilance parfaite, qualités peut-être dues à l'infériorité industrielle ».

Est-ce à dire que la supériorité industrielle entraîne, dans l'action coloniale, un cortège de vices et de méfaits? Méditez à ce propos les pages que l'auteur consacre aux Anglais et aux Allemands.

Les historiens anglais et Seeley, entre autres, vantent la fixité des théories et des pratiques colonisatrices de leur patrie. M. Dubois, comme déjà Roscher et Leroy Beaulieu, prouve qu'aucune nation n'a modifié ses procédés et ses principes avec autant de désinvolture; ceci seul est fixe et immuable dans la politique de l'Angleterre : qu'elle s'adjuge la propriété éminente du monde extra européen et qu'elle en écarte ou en dépossède par tous les moyens tous les usurpateurs. Mais, selon ses besoins l'Angleterre passe du colbertisme pur au libre échange le plus intéressé. Cette histoire des variations de la colonisation anglaise forme sans contredit le meilleur chapitre du livre de M. Dubois. Personne jusqu'ici n'a aussi vivement éclairé la liaison intime entre l'œuvre coloniale et les événements, les oscillations du dedans et du dehors. Tandis que M. Leroy Beaulieu plaide les circonstances atténuantes en faveur de

l'Angleterre pour avoir failli, par accidents, à sa foi libérale, jusqu'au jour où elle fut illuminée de la grâce, M. D. établit dans son réquisitoire que l'Angleterre a toujours été fidèle à un même idéal qui est l'intérêt anglais, non pas un intérêt moral, mais un « intérêt d'argent », le même « qui dicta à Cromwell l'acte de navigation et qui inspire maintenant, malgré la bonne foi de quelques-uns, les théoriciens de la *plus grande Bretagne* ».

Le jugement sur les résultats de la colonisations anglaise se ressent des dispositions de l'auteur. M. D. n'admet pas que la Grande Bretagne ait fait la grandeur de ses colonies de peuplement ; car la race anglo-saxonne ne forme numériquement qu'un contingent médiocre dans les sociétés américaine, canadienne, australienne, sud-africaine. Nous avouons que cet argument ethnographique nous touche peu : qu'importe qu'un même sang ne coule pas dans les veines de tous ces colons? c'est la pratique et l'esprit des institutions anglo-saxonnes qui les a marqués d'une même empreinte, qui les a unifiés. M. D. ne reconnaît-il pas, d'ailleurs, que c'est bien la Grande Bretagne qui a créé ces « êtres nouveaux, capables de se suffire quand leur développement sera achevé » ; d'où il conclut que « quant à l'œuvre même, elle est bonne ».

Il est peut-être plus sévère pour les Allemands. Ceux-ci ont convoité des colonies pour y déverser le flot de leurs expatriés et le trop plein de leurs produits manufacturés. Double illusion, dont ils reviennent, comme tous ceux qui chez les nègres de l'Afrique tropicale ou équatoriale espèrent trouver une clientèle pour les articles de leurs fabriques. C'est à l'emporte pièce que l'Allemagne s'est taillé un empire en Afrique et en Océanie. Chose bizarre : sa colonisation improvisée n'a pas plus mal tourné en somme — ni mieux — que la colonisation tâtonnante et tatillonne de tel autre. Et cela, grâce à la conscience de sa force militaire, qui l'a du coup mise sur un pied d'égalité avec la Grande Bretagne et qui lui a dicté à l'égard de cette dernière — mérite que M. D. salue avec raison — une attitude décidée et hautaine [1]. On ne saurait augurer l'avenir des jeunes possessions allemandes; à n'invoquer, comme M. D. que les seules conditions géographiques, l'horoscope serait propice à l'Est africain et aux établissements d'Océanie.

La même réserve s'impose à l'égard des Italiens qui ne sont pas sortis de la période militante. M. Leroy Beaulieu applaudit à leurs efforts.

1. Nous ne saurions souscrire au jugement de M. D. sur la conférence de Berlin de 1884. Il s'agissait, en apparence, dit-il, de constituer un État indépendant du Congo. « En réalité, l'accord existait avec l'Angleterre dans un but d'intérêt, pour nous fermer l'accès du moyen fleuve. Bismark, le roi allemand des Belges, Stanley, alors en différend avec de Brazza, furent les parrains de la nouvelle puissance africaine. » Il serait plus équitable de dire que l'initiative concertée de la France et de l'Allemagne tint en échec les convoitises anglaises. Nous avons toutes raisons de penser que la diplomatie très éveillée de Jules Ferry ne se laissa, en cette circonstance, ni surprendre ni leurrer.

M. D. soupçonne que ses efforts profiteront surtout à l'Angleterre. Il leur conseille charitablement de suivre leur vocation qui est de peupler les zones tempérées de l'Amérique. M. D. ne sera pas étonné que les Italiens n'entendent pas ce conseil.

Jusqu'ici l'on n'a passé en revue que les tentatives d'outre mer. Il est une autre sorte de colonisation, celle qui s'effectue par voie de terre, par prolongement ininterrompu. M. Leroy Beaulieu l'avait signalée à propos des Russes, mais en déclarant qu'elle offre des caractères tellement distincts « qu'on pouvait hésiter à savoir si c'est là, dans toute la force du terme, une colonisation ». M. D. est frappé non des différences, mais des analogies. Que la colonisation se meuve par la terre ferme, elle ne s'ébranle pas sous d'autres mobiles, n'essaime pas suivant d'autres lois que lorsqu'elle franchit la mer. C'est ce que montrent les deux exemples les plus illustres que M. D. a considérés; ceux des Russes et des Américains. Il eût été facile d'agrandir le champ d'observation : les Arabes dans l'Afrique centrale, les Chinois dans le bassin du Tarim s'avancent et rayonnent comme colons, ainsi que firent jadis les Allemands en terre slave, les Russes en terre finnoise.

Il semble, à lire M. Leroy Beaulieu, que la conquête russe embrasse un théâtre uniforme. M. Dubois, avec l'œil du géographe discerne la diversité des provinces asiatiques : Sibérie, Turkestan, Transcaucasie, où les conditions physiques et historiques régissent d'autre façon le peuplement et l'adaptation M. D. paraît avoir été trop discret sur les causes qui poussent à l'expatriation hors d'un pays de si chétive densité, comme aussi sur les tendances gouvernementales en matière d'émigration.

Sur la colonisation nord américaine, M. D suspend encore son jugement. « Le sol, dit-il, avec raison, n'a pas produit tous ses effets sur l'homme. » Il ne voit d'autres liens entre les êtres rivaux qui se partagent cet immense territoire que « le commerce, la finance, l'autorité d'un président fédéral ». On se demandera si le sol est un agent d'unité, et si la théorie des trois tronçons ne triomphera pas aux États-Unis. La question reste ouverte; et l'on aurait mauvaise grâce à instituer des controverses.

M. D. a-t-il cherché dans le passé et à l'étranger des modèles et des leçons pour la France? Il croit que notre pays n'a qu'à suivre son génie et ses traditions pour remplir sa mission colonisatrice. En un chapitre très bien ordonné, il resserre et précise les arguments qui ont défrayé tant de discussions. Nous attendons de lui des études approfondies sur nos colonies. Nous comptons que son enseignement en Sorbonne n'éclairera pas seulement ses auditeurs et ses disciples immédiats. Le livre que nous venons d'analyser corrigera des erreurs, fortifiera quelques convictions. En matière coloniale, l'éducation du pays commence à se faire. M. Dubois est un des meilleurs ouvriers de cette œuvre.

Bertrand AUERBACH.

454. — A. Zimmermann, **Kolonialgeschichtliche Studien**, Oldenburg et Leipzig. 1895, 417 p.

Ce volume est aux ouvrages dogmatiques sur la colonisation ce que la morale pratique est aux traités de morale. L'auteur a réuni quelques épisodes de l'histoire coloniale de plusieurs nations dans le dessein de rappeler à ses compatriotes, par les expériences d'autrui, combien ces entreprises sont laborieuses, et pour les consoler de leurs premières écoles et déceptions. Un exemple des plus instructifs est celui des Anglais au Cap : après avoir dépossédé les Hollandais qui avaient créé là un établissement prospère, les nouveaux maîtres ne savent ni administrer ni assimiler l'élément néerlandais; l'abolition de l'esclavage en 1834 déchaîna une crise des plus graves. M. Zimmermann insiste sur les intrigues philanthropiques des missionnaires de Londres qui soutinrent les indigènes et calomnièrent les blancs en Europe; dégoûtés, les anciens colons émigrèrent, préférant au système britannique les horreurs du désert et les attaques des Matabélés; ils fondèrent la république des Boers. Un Afrikander, dont M. Z. résume les Mémoires, a raconté les souffrances de l'exode jusqu'à la terre promise du Waal. Ce chapitre est le plus intéressant du recueil.

L'auteur ne se borne pas à des récits anecdotiques, il esquisse quelques tableaux, tels que celui du régime agraire et économique de l'Australie; des mesures du gouvernement anglais contre les famines périodiques dans l'Indoustan, etc. Il s'abstient en général de jugements. On doit lui savoir d'autant plus de gré de l'appréciation flatteuse qu'il porte sur la colonisation française de l'ancien régime; peut-être les tentatives à Madagascar et au Sénégal ne justifient-elles pas tout à fait cet éloge. M. Z. met à l'actif ou plutôt au passif de la France l'expédition du marquis de Sassenay sur Buenos-Ayres, et la trop fameuse aventure de la Nouvelle-Irlande; celle-ci ressortit plutôt aux annales judiciaires.

Les Allemands se sont découvert aussi des traditions coloniales. Ils revendiquent la gloire d'être les premiers *conquistadores* du Venézuela : *conquistadores* hommes d'affaires ; car c'est la maison Welser d'Augsbourg qui, au XVI[e] siècle, convoita cette possession espagnole; de récents travaux ont remis en honneur cet épisode qui finit mal. M. Z. reprend l'historique des projets coloniaux du Brandebourg, singulièrement exagérés, et de ceux de ce siècle d'avant l'ère actuelle : l'œuvre d'expansion se borna à diriger l'émigration, ce qui fut un métier de dupe.

M. Zimmermann a évité tout appareil d'érudition. Mais on sent que sa narration est sûre autant qu'elle est claire et vivante.

B. A.

---

455. — Boissonnade (P.) et Bernard (J.). **Histoire du Collège et du Lycée d'Angoulême** (1516-1895). Angoulême, Coquenard et Trillaud, 1895. In-8° de IX-472 p. 7 fr. 50.

La collaboration d'un maître de conférences de la Faculté des lettres

de Poitiers et de l'économe du Lycée d'Angoulême, nous a valu un livre plein de recherches patientes et heureuses où l'on suivra toutes les vicissitudes de l'enseignement secondaire durant près de quatre siècles. La naissance du Collège d'Angoulême est due à la Renaissance ; tous les anciens établissements d'instruction secondaire de la province avaient péri ; à la vérité, le défaut d'unité dans la direction, l'insuffisance des traitements, au reste, irrégulièrement payés, en entravèrent la prospérité ; d'ailleurs, il ne comprenait que les classes de grammaire. A la fin du XVI[e] siècle, les protestants fondèrent à La Rochefoucauld un collège qui se maintint jusqu'en 1685, et où l'on donnait un enseignement beaucoup plus étendu. Pour soutenir la concurrence, Angoulême confia en 1622 son collège aux Jésuites qui le relevèrent, aidés jusqu'à l'exclusion de leur ordre, en 1762, par des libéralités dont le total dépasse un million. L'anarchie administrative reparut après leur départ ; vers les premières années de la Révolution, il se composait uniquement d'un professeur et de cinq boursiers. La Convention le remplaça par une École centrale qu'elle installa dans les bâtiments de l'abbaye de Beaulieu (nous signalons comme particulièrement intéressantes les pages relatives aux bons et aux mauvais effets du système d'éducation de cette époque). Puis l'établissement déclina de nouveau pour se relever et mériter en 1840 le titre de Collège royal qu'on lui avait longtemps refusé et pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, un de nos meilleurs Lycées. On trouvera dans ce livre, outre des vues de l'ancien Collège et du Lycée actuel, des pièces authentiques, un tableau du personnel depuis le XVI[e] siècle, des principaux lauréats, un état comparatif des traitements aux différentes époques, le mouvement comparé de la population scolaire, etc.

Charles Dejob.

---

456. — Witte (le baron Jehan de). **Le commandeur J.-B. De Rossi, 1822-1894 ; ses découvertes aux Catacombes.** Paris, Desclée, de Brouwer et Cie. 1895, gr. in-8° de 30 p.

On trouvera dans cette brochure, qui reproduit un article de l'*Art chrétien*, un résumé clair et attrayant des travaux de M. De Rossi : découverte de la catacombe de saint Calliste en 1854, de la crypte des papes, du tombeau de sainte Cécile, démonstration de l'origine toute chrétienne des catacombes, de l'importance historique des actes des martyrs, malgré les erreurs qui s'y mêlent, démonstration de l'antiquité de dogmes catholiques qu'on disait récents, etc. L'auteur donne aussi quelques détails sur la vie et le caractère de M. De Rossi et reproduit les principales fresques des Catacombes.

Ch. D.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. AULARD a fait paraître le tome huitième de son *Recueil* qui contient les actes du Comité de Salut public, la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire (Leroux. In-8°, 771 p.). Ce tome va du 25 octobre au 26 novembre 1793.

ALLEMAGNE. — A l'occasion du quatre centième anniversaire de la naissance de Hans Sachs (5 novembre 1494), la ville de Nuremberg a publié, sous le titre Recherches sur Hans Sachs, *Hans Sachs-Forschungen* (Nuremberg, Raw. In-8°, vi et 471 p.), une Festschrift ou « écrit de fête » qui contient les études suivantes : V. MICHELS, *Hans Sachs und Nicias Praun*; Edm. GOETZE, *Die Handschriften des Hans Sachs*; K. DRESCHER, *Die Spruchbücher des H. Sachs und die erste Folioausgabe I*; Max HERRMANN, *Stichreim und Dreireim bei Hans Sachs und andern Dramatikern des XV. u. XVI Jahrhunderts*; A. L. STIEFEL, *Ueber die Quellen der Fabeln, Mærchen und Schwænke des Hans Sachs*; H. WUNDERLICH, *Hans Sachs und das Nibelungendrama*; W. GOLTHER, *Hans Sachs und der Chronist Albert Krantz*; M. S., *Die Engelhut, ein Schwank des Hans Sachs*; Ch. SCHWEITZER, *Sprichwœrter und sprichwœrtliche Redensarten bei Hans Sachs*; E. MUMMENHOFF, *Die Singschulordnung vom Jahre 1616-1635 und die Singstætten der Meistersinger*; Fr. KEINZ, *Hans Sachsens Zeitgenossen und Nachfolger im Meistergesang*; E. MARTIN, *Die Meistergesænge von Adam Puschmann auf das Strassburger Münster*; TH. HAMPE, *Ueber Hans Sachsens Schüler Ambrosius Oesterreicher*.

— Sous le titre *Deutsche und Franzosen* (Vienne, Pesth, Leipzig, chez Hartleben, 1885. In-8°, iv et 316 p.) M. Ant. BETTELHEIM publie une série d'essais et de conférences : I. *Autriche* : l'archiduc Rodolphe; Marie d'Ebner-Eschenbach; Ferd. de Saar; Rosegger; Richard Kralik; Joseph Korner; Fr. Nissel; Anzengruber; Joséphine de Wertheimstein. II. *Suisse* : J. V. Widmann; Stauffer-Bern. III *Souabe* : Hermann Kurz; Berthold Auerbach. IV. *Français* : Zola et ses tableaux de guerre; Confessions et lettres de Flaubert; Faust père de famille (d'après « Le sens de la vie », d'Ed. Rod); Paul Bourget.

ÉTATS-UNIS. — Après avoir publié *A first book in Old English*, M. Albert S. COOK, professeur de langue et littérature anglaise à Yale University, publie aujourd'hui (Boston, Ginn. In-8°, iv et 68 p.) des *Exercises in Old English*, recueil de mots, d'expressions et surtout de petites phrases en anglais moderne que les élèves devront traduire en vieil anglais, grâce à un vocabulaire (pp. 37-68) et en s'aidant des textes en prose du *First book in Old English*.

RUSSIE. — M. TRATCHEVSKY vient de publier (Saint-Pétersbourg, librairie Rikker) une nouvelle édition de son *Histoire de Russie*. Cette édition, considérablement augmentée, forme deux volumes in-8°. Elle est accompagnée d'illustrations empruntées aux documents ou textes originaux. Une traduction allemande de cet intéressant ouvrage doit paraître prochainement.

— La famille de M. Jacob GROT vient de faire paraître à Saint-Pétersbourg (imprimerie de l'Académie des Sciences) une notice détaillée sur la vie et les travaux de cet éminent érudit. La notice est accompagnée d'une bibliographie complète.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchesseau, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 28 octobre — 1895

457. — Eugène d'Eichthal. **Souveraineté du peuple et gouvernement.** Alcan-1895, in-12, 260 p.

M. d'Eichthal traite les formules politiques un peu à la façon des enfants curieux qui ouvrent le ventre de leurs poupées pour voir ce qu'elles renferment.

Il s'attaque d'abord au principe de la *souveraineté du peuple*, l'axiome fondamental de la démocratie moderne. M. d'E. en retrace l'histoire depuis l'antiquité, où il naquit des primitives conceptions patriarcales, jusqu'à la Révolution, en passant par les publicistes du moyen âge et de la Réforme. Par une singulière fortune, ce principe a été invoqué tour à tour par les partisans des régimes les plus opposés : papistes, impériaux et royalistes, défenseurs du despotisme ou de la liberté. Mais c'est surtout J.-J. Rousseau qui l'a érigé en une sorte de dogme mystique, en proclamant la souveraineté populaire antérieure et supérieure à toute constitution, inaliénable et même indélégable. Le peuple, à en croire ses flatteurs, n'est pas seulement un maître, mais un maître infaillible ; par là une doctrine, qui a pu rendre des services pendant la lutte contre l'absolutisme comme un « mot de ralliement », aboutit à une sorte de transposition néfaste du principe d'autocratie au profit de la multitude anonyme. Or, le despotisme du « tyran Tous », pour parler comme V. Hugo, est tout aussi malfaisant et beaucoup moins compréhensible que celui du « tyran Un Seul ». M. d'E. n'a pas de peine à montrer que la notion même de souveraineté, c'est-à-dire d'une puissance *soluta legibus*, supposant une volonté unique, identique, constante, ne peut guère s'appliquer à un sujet multiple, changeant et complexe. (Cependant, objectera un métaphysicien, le conflit des motifs dans l'individu correspond au conflit des opinions dans une collectivité ;

individuelle ou collective, la volonté n'est jamais qu'une résultante.) La souveraineté populaire, — « conception, disait Sieyès, royaliste et monacale », — une fois dépouillée de l'auréole que lui a faite la logomachie des rhéteurs, n'est qu'une expression pompeuse de la « loi des majorités », et, comme telle, essentiellement conventionnelle, susceptible d'être enfermée dans des limites précises, astreinte à des formes régulières. M. d'Eichthal, qui paraît considérer la démocratie comme le régime inéluctable des sociétés modernes, ne s'insurge donc pas contre le pouvoir du nombre ; mais satisfait d'en avoir dégagé le caractère relatif, contingent et utilitaire, il déclare, avec Aristote, que le « souverain » n'agit légitimement que dans l'intérêt général, non dans l'intérêt passager et égoïste de la moitié plus un des membres de la société. Dans la convention, tacite ou stipulée, qui institue le règne de la majorité, est sous-entendu le respect des libertés et des droits acquis des minorités. — Tout esprit réfléchi sera de l'avis de M. d'Eichthal, ce qui ne veut pas dire qu'il enfonce une porte ouverte.

Si Rousseau fut le grand prophète de la souveraineté du peuple, c'est à Montesquieu qu'on doit une autre formule chère aux doctrinaires modernes : la *séparation des pouvoirs*. Encore un dogme qui ne résiste ni à l'analyse ni à l'expérience des faits; car un État où il serait rigoureusement appliqué ne tiendrait pas debout pendant six mois. Tout d'abord, le principe de classification tripartite des pouvoirs — emprunté par Montesquieu à Aristote, qu'il s'abstient de nommer — est très discutable, le pouvoir judiciaire n'étant, en somme, qu'une des branches de l'exécutif, de ce qu'Aristote appelle le gouvernement des magistrats. Mais passons. Si la séparation des pouvoirs judiciaire et administratif, ou tout au moins l'indépendance réciproque des fonctionnaires qui les exercent, est une mesure sage, excellente, et encore insuffisamment réalisée, il n'en est pas de même de la séparation de l'exécutif (administration) et du législatif (parlement). Certes leur confusion est funeste ; ni la Chambre ne doit être, comme en 1840, un nid de fonctionnaires, ni l'administration, comme aujourd'hui, la terre conquise des députés ; mais la séparation radicale des deux pouvoirs est irréalisable et n'aboutit jamais qu'à l'annulation de l'exécutif, c'est-à-dire à l'anarchie : on l'a vu en 1791, en 1848. La vérité est que les deux pouvoirs, tout en restant distincts, doivent être intimement associés dans leur action : cette association est réalisée par le gouvernement de cabinet, qui est la clef de voûte du régime parlementaire ; issu du pouvoir législatif, l'exécutif dirige à son tour celui-ci tant qu'il conserve sa confiance.

C'est le système anglais, tel qu'il fonctionne depuis bientôt deux siècles, et dont Montesquieu — M. d'E. le montre, sinon le premier, du moins plus nettement qu'on ne l'avait fait avant lui — a si complètement méconnu le véritable caractère. L'auteur de l'*Esprit des Lois* a cru que le gouvernement de cabinet, que Walpole pratiquait cependant sous

ses yeux (à quel prix, on le sait), n'était dans l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre qu'une phase transitoire, un incident négligeable; on ne tarderait pas à en revenir aux véritables principes, aux « trois pouvoirs » opérant chacun dans la sphère, sans action réciproque, s'accordant ou plutôt s'équilibrant en vertu de je ne sais quelle harmonie préétablie. Pure fantasmagorie, qui n'a jamais répondu à aucune réalité. Où Montesquieu a-t il puisé cette conception singulière? Dans la lecture de vieux livres (Locke, Rapin de Thoiras)? Dans la conversation avec des politiques mécontents? Dans ses propres préjugés de parlementaire et ses arrière-vues sur le gouvernement qu'il convenait de donner à la France? M. d'E. n'élucide pas complètement ce difficile problème d'histoire littéraire, mais il en a montré toutes les faces et toute la portée. Quelle qu'en ait été l'origine dernière, la théorie de Montesquieu à exercé, en effet, une prodigieuse et malfaisante influence. En France, malgré les prophétiques avertissements de Mirabeau, elle a pesé sur toute l'histoire des constitutions révolutionnaires, organisé l'impuissance gouvernementale, d'où devait sortir l'anarchie, et, par une fatale conséquence, la dictature. Aux États-Unis, elle a inspiré les auteurs de la constitution fédérale, et ce n'est que peu à peu qu'une pratique, plus utilitaire que légale, en a corrigé les vices, moins sensibles d'ailleurs dans un État fédératif que dans un pays unitaire et centralisé. En Angleterre, le robuste bon sens de la nation ne s'est pas laissé séduire par ces chimères métaphysiques, mais, chose curieuse, aux yeux des théoriciens de la constitution anglaise le prestige de l'*Esprit des lois* a longtemps éclipsé l'enseignement des faits, de l'expérience quotidienne. L'Angleterre offre le spectacle paradoxal d'un peuple ayant pratiqué pendant cent cinquante ans la constitution la plus remarquable qui ait jamais existé, sans en analyser exactement le complexe fonctionnement : Hume et Blackstone, sur ce point, ne font que paraphraser Montesquieu. Il faut arriver jusqu'aux publicistes contemporains, jusqu'à Mill et surtout Bagehot, pour voir enfin dégager les véritables principes du régime parlementaire, gouvernement de cabinet et responsabilité politique, pour entendre proclamer en propres termes que l'essence et l'originalité de la constitution britannique consiste, non pas dans la prétendue « séparation des pouvoirs », mais au contraire dans « la fusion presque complète du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif ».

Un troisième chapitre, le plus long et non le moins intéressant du livre, est consacré à l'étude du *régime représentatif* et des déviations qu'il a subies, particulièrement en France. M. d'E. voit dans ce régime, comme dans le suffrage universel lui-même, un expédient pratique, et qui veut être jugé par ses résultats. Nous voilà loin de la doctrine qui attribue au peuple le don mystique de choisir toujours les mandataires les plus dignes! La notion même du « mandat politique », qui a faussé en France le fonctionnement du régime représentatif, ne trouve pas grâce devant une critique exacte. Il est malheureusement certain — et

M. d'E. le montre tout au long — que dans aucun pays la « représentation nationale » ne « représente » aussi imparfaitement la nation que dans le nôtre, soit au point de vue de la proportion des partis et des opinions, soit à celui des intérêts, des capacités et des forces sociales. Cet état de choses s'explique par toute notre histoire politique dont M. d'E. retrace un sommaire, mais très instructif, tableau; arrivé au régime actuel, il en fait le procès, non pas en esprit chagrin ou utopiste, mais en patriote éclairé qui sent vivement les périls que court la liberté du fait de l' « anarchie dormante » où nous nous enlisons trop souvent. Ne le prenons pas pour un ennemi du suffrage universel; il se plaît à proclamer les services que les « grands courants » d'opinion, exprimés par ce suffrage, ont rendus à l'établissement et à l'affermissement de nos institutions. Mais jusqu'à présent le suffrage universel s'est montré plus propre à traverser l' « ère des périls » que l' « ère des difficultés ». L'avenir dira s'il est susceptible de l'éducation pratique sans laquelle l' « ère des périls » ne tarderait pas à se rouvrir. C'était peut être le moment de dire quelques mots de deux réformes dont certaines personnes attendent beaucoup pour l'éducation du suffrage universel et la « canalisation » du régime parlementaire : la décentralisation administrative et le *referendum* (local ou général). Espérons que M. d'E. n'a fait que réserver pour une autre occasion l'étude de ces deux questions si intéressantes et encore si mal élucidées.

Tel est ce livre, auquel une si brève analyse ne saurait rendre pleine justice. Il s'adresse à la fois aux historiens, aux penseurs, aux hommes d'État : aux premiers il se recommande par son exacte et pénétrante information, aux seconds par sa haute et patriotique impartialité, aux troisièmes par un sens très vif des réalités et des possibilités, aiguisé au maniement des affaires privées. Ce sont là de mauvais titres auprès du dogmatisme radical, père responsable du dogmatisme socialiste; aussi bien, est-ce surtout contre lui que l'ouvrage est dirigé. L'auteur exprime la pensée dominante de son livre quand il écrit : « les formules de combat, une fois la phase militante terminée, doivent rentrer dans l'ombre et céder la place à des conceptions moins simplistes, à des définitions plus en rapport avec la complication des faits sociaux. » En d'autres termes : la politique, science trop métaphysique jusqu'à présent, doit, sous peine de faillite, émigrer dans le domaine du relatif, et faire prédominer la notion de l'appropriation (*expediency*) sur les formules, sonores mais creuses, du « droit naturel ».

Chaque auteur a les défauts de ses qualités. Ceux de M. d'Eichthal sont la conscience et la modestie. Sa modestie l'entraîne à multiplier outre mesure les citations, qui donnent parfois à son livre, au fond très original, l'aspect d'une marqueterie. Sa conscience se traduit par un laborieux effort pour rendre l'expression tout à fait adéquate à la pensée à l'aide d'incidentes, de parenthèses, de restrictions, qui, à force de nuancer la phrase, finissent par l'obscurcir et l'alourdir. Il y a là une erreur

de jugement qui étonne de la part d'un écrivain doublé, (les lecteurs de la *Revue* n'ont pas à l'apprendre) d'un artiste délicat. On peut appliquer à la parole humaine ce que M. d'Eichthal dit de la représentation politique : elle n'est jamais qu'une image très imparfaite, très approximative de la pensée. Il faut en prendre son parti et ne pas viser à une perfection chimérique. En voulant trop bien faire, on risque de sacrifier à la justesse non seulement l'agrément, mais encore la clarté.

Théodore Reinach.

---

458. — **Dictionarium Syriaco-Latinum**, auctore J. Brun, S. J.; Beryti Phœniciorum, typographia PP. Soc. Jesu; 1895; in-8°, pp. ix-773.

Nous avons déjà eu occasion de dire ici même, en parlant d'une publication analogue à celle-ci, comment nous concevions le plan d'un dictionnaire syriaque, c'est-à-dire sur le modèle et dans les proportions du Lexique manuel hébreu de Gesenius. S'il fallait toujours juger un travail d'après des conceptions personnelles, nous n'hésiterions pas à dire que le Dictionnaire du P. Brun ne nous satisfait point, car son plan ne répond pas à notre manière de voir. Mais pour apprécier avec équité un ouvrage de cette nature, il convient de se placer au point de vue de l'auteur et d'envisager avant tout le but qu'il s'est proposé. Sous ce rapport nous pouvons dire que le nouveau Dictionnaire syriaque est excellent, à part quelques réserves que nous formulerons plus loin.

L'auteur a eu surtout en vue les débutants. Il s'est proposé de fournir à ceux qui commencent l'étude du syriaque, le moyen d'arriver à lire facilement les textes. Nous disions en parlant du Lexique publié récemment par M. Brockelmann, qu'à cause de sa grande brièveté et de l'absence des locutions composées les plus usuelles, il ne pouvait être utilisé avec fruit que par ceux qui avaient déjà acquis une certaine pratique de la langue syriaque. Il en est tout à fait autrement de celui du P. Brun. On pourrait presque lui reprocher le défaut contraire, c'est-à-dire d'avoir trop multiplié les locutions et les formes grammaticales. Ainsi, par exemple, sous la racine *gelo*, on trouve, dans les différentes conjugaisons, quarante-huit formes verbales ou locutions; sous la racine *keso*, on en rencontre quinze; sous *scheél*, vingt-cinq, etc. Assurément, cette reproduction de multiples formes grammaticales simplifie beaucoup le travail d'un élève et lui permet d'entreprendre la lecture d'un texte avec une connaissance fort superficielle de la grammaire; reste à savoir si le profit qu'on en peut retirer n'en sera pas légèrement amoindri. De ce que l'ouvrage s'adresse aux commençants, il ne faudrait pas croire qu'il soit incomplet. Le P. B. a dépouillé avec beaucoup de soin les Lexiques publiés jusqu'à ce jour; le *Thesaurus* de Payne Smith, Castelli, Cardahi, Bar Balhoul, Bar Ali, Karms ed-Din,

Brockelmann, ont été mis à profit. Avec beaucoup moins de travail personnel que ce dernier, avec moins d'érudition, mais avec plus de soin et de patience, l'auteur est arrivé à composer un fort bon Dictionnaire, plus complet en un sens, et surtout plus pratique. Le sens des mots n'est pas justifié par des exemples; on a même jugé inutile de donner des références, les débutants n'ayant généralement ni le loisir ni l'envie de contrôler les assertions de leur manuel. A cause de cela même, il eut été bon de toujours séparer les sens qui supposent des racines différentes. Ainsi (p. 57), on lit sur une même ligne : « BOURKO, *genu, genuflexio; nitrum.* » Le débutant qui trouvera le mot avec son sens de *nitrum* pourra assurément comprendre le passage dans lequel il le rencontrera, mais il ne se doutera guère, en trouvant ce sens, dans son Dictionnaire, à la suite et sur la même ligne que *genuflectio* (dérivé régulièrement de la racine *berék, fléchir le genou*), que dans l'autre acception *bourko* n'est autre chose que la transcription de *borax*. — Bien que la philologie comparée ne rentrât pas dans le plan de cet ouvrage, elle n'en a pas été exclue complètement. Les correspondants hébreux et arabes de la plupart des racines ont été indiqués. — Un appendice (pp. 731-768) contient les noms propres qui se rencontrent le plus fréquemment. — L'exécution typographique ne laisse rien à désirer.

Le meilleur éloge que nous puissions faire de ce Dictionnaire, c'est de dire que les épreuves en ont été revues par deux maîtres éminents, MM. R. Duval et Land. — L'auteur déclare qu'il a réservé certaines modifications et quelques additions pour une seconde édition. Nous sommes convaincu qu'elle ne se fera pas attendre longtemps; car, grâce à cet ouvrage, les professeurs pourront se dispenser d'avoir uniformément recours à la Chrestomathie de Bernstein; ils seront libres d'aborder d'autres textes sans craindre de voir leurs élèves dépourvus d'un lexique manuel et surtout pratique.

J.-B. Chabot.

---

459. — F. Boll. **Studien über Claudius Ptolemaeus.** Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Philosophie und Astrologie (Extrait du 21e Supplementband des Jahrbücher f. class. Philologie, p. 51-244) Leipzig, Teubner, 1894.

Une première lecture de cet ouvrage, faite rapidement il y a quelques mois dans l'intention de prendre contact, pour ainsi dire, avec les idées de l'auteur, m'avait convaincu de la nécessité d'un nouvel examen, qui m'aurait permis d'entrer plus profondément dans les questions traitées, d'en discuter quelques-unes et d'intéresser peut-être, grâce à ces discussions, aux idées philosophiques et astrologiques de Ptolémée ceux des hellénistes qui n'ont pas assez de loisir ponr communiquer directement avec lui. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché jusqu'ici de faire ce travail, et, le temps s'écoulant, je me vois obligé, à

mon grand regret, d'attirer l'attention seulement, par une sèche analyse, sur l'intéressant ouvrage de M. Boll. On verra tout au moins combien il est fourni, riche d'informations, et de quelle lumière il peut éclairer certains points encore peu discutés. A vrai dire, la première partie n'est pas précisément neuve : M. B. recherche, dans les écrits authentiques de Ptolémée, quelles sont les opinions et la position du grand géographe relativement aux doctrines philosophiques anciennes. Il conclut que Ptolémée est une sorte d'éclectique de tendance généralement péripatéticienne, mélangée cependant de théories se rattachant directement au platonisme, au stoïcisme, et même aux doctrines pythagoriciennes. En réalité, la partie importante de l'ouvrage est celle qui a rapport au Tétrabiblos et à son authenticité, le chapitre qui précède n'étant qu'une sorte de préparation à cette discussion. M. Boll, en effet, suivant une voie toute nouvelle, cherche les preuves de l'authenticité moins dans les témoignages extérieurs que dans la conformité des idées exposées avec celles qui se rencontrent dans les ouvrages authentiques de Ptolémée ; et c'est cette conformité qu'il retrouve dans une foule de détails, notamment dans l'introduction, qui le décide à se déclarer pour. Si l'on considère, en outre, que la langue et le style apportent un autre argument en faveur de l'authenticité, la question pourra paraître, cette fois, définitivement résolue. Dans la dernière partie, M. Boll essaie de démontrer que la géographie astrologique, c'est-à-dire la détermination des caractères ethnographiques d'après la situation des différents pays dans les zones terrestres, en rapport avec les signes du zodiaque, remonte à Posidonius; et c'est d'après les principes du célèbre philosophe que Ptolémée (de même Manilius) aurait, dans le Tétrabiblos, établi des relations, non seulement entre la destinée des individus, mais entre les caractères des peuples et les constellations zodiacales. L'astrologie planétaire, combinée avec ce système par Ptolémée, n'a cependant encore, chez lui, qu'un rôle secondaire.

My.

---

460. — K. Krumbacher. **Michael Glykas Eine Skizze seiner Biographie und seiner litterarischen Thatigkeit nebst einem unedierten Gedichte und Briefe desselben.** München, 1895 (Sitz.—b. d. philos.-philol. u. hist. Cl. d. K. bay. Ak. d. W., 1894, H. III, pp. 391-460).

Il est certain que jusqu'ici aucun des écrivains byzantins n'a été étudié *intus et in cute,* à la façon dont M. Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise* a fait revivre quelques grands Anglais, un Swift, par exemple. Si je parle de M. Taine, à propos de Michel Glykas, c'est que M. Krumbacher lui-même, dans deux pages éloquentes, commence par évoquer ce grand souvenir et recommande la méthode de M. Taine en matière d'histoire littéraire. Il ne s'agira plus de connaître les

œuvres seulement, mais l'homme même; il faudra s'enquérir de tous les détails biographiques et arriver jusqu'à l'âme. A cette pénétration des milieux intérieurs, à cette analyse intime, quelques byzantins sortiront enfin de l'ombre où leurs figures paraissent s'estomper, de manière à se ressembler toutes.

La philologie, servie par le flair du psychologue, fera certainement de riches découvertes dans le domaine fécond de la littérature byzantine. M. Krumbacher a-t-il réussi complètement dans la résurrection qu'il a tentée? C'est ce qu'on peut se demander. Le petit livre est fait avec ce soin que l'auteur apporte en tout, ce soin bienfaisant, qu'on me permette cette épithète, car il nous donne cette sensation exquise de l'achevé. Nous sommes pleinement renseignés sur l'activité littéraire de M. Glykas; à la fin, nous avons même de lui deux pièces inédites curieuses. Nous savons dans quel style ce byzantin, ami des choses populaires, aimait à écrire, à causer presque avec son lecteur; nous connaissons son goût des proverbes, son ton familier; jusqu'à ses curiosités de naturaliste. Nous voyons même quelque chose de son âme et comment, après la τύφλωσις (413-414, 420, 442), il trouve encore le courage de s'écraser devant l'empereur Manuel Comnène (peut-être pour éviter un châtiment plus terrible, une seconde τύφλωσις) et, non content de cela, de lui demander quelques secours. Nous sommes très exactement informés de la chronologie des œuvres de Glykas et des dates où ont dû se succéder le poème vulgaire (publié par E. Legrand, *Bibl. gr. vulg.*, I, 18-37), les Proverbes, la Chronique dédiée à son fils et la Correspondance (417, 442); de fines analyses et de jolies dissertations nous apprennent les noms des divers correspondants, dressent leur état civil (pp. 421 et suiv.), découvrent la titulaire de la singulière lettre publiée en appendice (pp. 452-460, d'après le Gr. 228, B. N., cf. p. 433), nous y font reconnaître Théodora Comnène, nièce de Manuel (p. 427-529), qui devait avoir plus d'un péché sur la conscience, nous montrent que les Proverbes, avec le Prologue (publié ici pour la première fois, pp. 447-451, d'après le Gr. 228) et l'Épilogue forment un tout complet, ce que Sathas n'avait pas su voir, et que ce tout, cet ouvrage en trois parties, est offert à l'Empereur (p. 417). Justice est faite, d'autre part, de l'identité qu'on avait cherché à établir entre le Michel Sikidités de Nicétas Akominate et notre auteur (pp. 443-447). Enfin, les manuscrits sont classés soigneusement, le Gr. 228 est décrit dans le détail (p. 407), les variantes ne manquent jamais au bas des pages (447-460), la bibliographie est fouillée dans tous les coins. C'est quelque chose que tout cela c'est même beaucoup! C'est quelque chose aussi que de nous avoir renseignés sur deux ou trois circonstances de la vie de Glykas. Mais je ne trouve pas que M. Krumbacher, avec toute sa bonne volonté, nous ait encore rendu l'âme et le geste de son personnage, pour résumer en ces deux mots la théorie de M. Taine. Le travail philologique est fait. Le travail psychologique reste à faire.

Ce n'est peut-être pas la faute de M. K. s'il n'a pu réaliser le désir qu'il exprimait en commençant. Glykas nous laisse bien entrevoir quelques-uns des événements qui lui ont inspiré ses ouvrages, alors qu'on y regarde de près. Mais il nous livre peu de son être intime. Du moins, la *conjecture psychologique* n'aurait point ici de bases suffisamment solides. Je me suis toujours dit que Théodore Prodrome, malgré les difficultés vraiment sérieuses que présente tout d'abord l'établissement du texte, serait pour la philologie et la psychologie réunies, et même pour l'histoire littéraire, un sujet plus heureux; car en dehors de l'homme, plus accessible au psychologue, il y aurait avantage à étudier le cadre, c'est-à-dire l'époque même, et peut-être à présenter un tableau de la littérature populaire au XII[e] siècle. Prodrome, ainsi d'ailleurs que Glykas, semble avoir mis un certain style, un certain genre à la mode, qu'il serait intéressant de comparer avec le style et le genre des byzantins contemporains et de quelques-uns de leurs propres ouvrages.

Pour terminer, je note une faute d'impression, p. 457, 17 ἀνθίστανται pour ἀνθίστανται; p. 420 [ll. 16-17], il faut aussi lire, ce me semble, terminus *a quo*. Je signale aux néo-grécisants la leçon du Gr. 228 τῶ λαῶ (p. 451, v. 107), intéressante pour la chute du ν devant spirantes (τὸ λαό σου); γλυκασμός (p. 449, v. 53) me paraît aussi un néologisme. Enfin, si l'on admet (p. 451, v. 108) la correction de Krumbacher, il faut lire, au second hémistiche, χαμάτοις ἀκαμάτοις, car l'ordre inverse constitue un vers faux. Le manuscrit (voir ibid.) porte ἀκώμασοις. J'hésite, avec M. Krumbacher, à écrire ἀκόμα σοῖς. Le Gr. 228 est de la fin du XIII[e] siècle (pp. 407-408). Il faudrait voir à quelle altération paléographique pourrait bien correspondre cet ἀκώμασοις, en examinant l'écriture du XII[e] siècle (cf. p. 442) — vers 1161 environ.

Jean PSICHARI.

---

461. — **Répertoire général de Bio-Bibliographie bretonne**, par René KERVILER, bibliophile breton, membre du Comité des travaux historiques, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, etc. Fascicule XXI (*cer-chap*). Rennes, Plihon et Hervé, 1895, in-8° de la p. 161 à la p. 320.

Dès la première page de ce nouveau fascicule nous trouvons, dans l'article *Cerisiers* (René de), diverses observations sur les erreurs ou omissions du P. Le Long (*Bibliothèque historique de la France*, n° 4161) et de trois érudits bretons, dont le dernier est un des principaux rédacteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, Kerdanet, Levot, Olivier de Gourcuff [1]. Sous le mot *Certain* (p. 170) M. Kerviler a mis une note dont voici les premières lignes : « Je ne dois pas omettre ici de mentionner que

1. Voir d'autres reproches adressés à ce bibliophile pp. 164, 165, 167, 169.

l'illustre maréchal Canrobert a failli naître en Bretagne, où son père, Certain [1] de Canrobert, originaire du diocèse de Cahors, capitaine au régiment de Penthièvre-infanterie, épousa, le 18 septembre 1788, à Dinan, Jeanne-Céleste-Pélagie Sanguinet, fille d'un capitaine des vaisseaux de la Compagnie des Indes et des frégates du roi, dont Jean-Baptiste-Pélage-Julien Certain de Canrobert, né en Bretagne et demeurant à Dinan en l'an X, pupille de son oncle Jean-Vincent Sanguinet. Ce Jean-Baptiste mourut jeune, et son père Antoine, qui habitait Lorient en 1801, après avoir été amnistié pour faits d'émigration, étant retourné dans le Lot, y épousa en secondes noces N. Niocel, dont François C. de Canrobert, le futur maréchal de France, né à Cahors en 1809 [2]... Cela pourra servir aux futurs historiens du maréchal, et en particulier au commandant Prandin pour une seconde édition du livre qu'il vient de publier sous le titre : *Le dernier maréchal de France* (Paris, Tolra, 1894, in-8° »). — Signalons parmi les articles les plus importants ceux qui sont consacrés aux *Chabot* (pp. 181-185), aux *Chaffault* (du) (pp. 188-193), aux *Champion* (pp. 234-253) [3], surtout aux *Chapelain*, particulièrement à l'académicien Jean Chapelain qui, quoique né à Paris, est rattaché à la Bretagne, à cause de son bisaïeul né dans le diocèse de Tréguier (pp. 287-303). En ces vingt pages M. Kerviler a multiplié les indications bibliographiques les plus minutieuses [4], avec de nombreuses rectifications. Il était, du reste, admirablement préparé à ce

---

1. Un officier supérieur de l'armée d'Afrique m'a raconté que le maréchal Pélissier aimait à dire : « Admirez l'ironie des noms ! Canrobert, le plus irrésolu des hommes, s'appelle *Certain*, et moi je m'appelle *Aimable* ! »

2. Ce n'est pas à Cahors, c'est à Saint-Céré, à 75 kilomètres de Cahors, qu'est né Canrobert, le 27 juin 1806.

3. On y remarque les abondants renseignements fournis sur Jérôme-Marie Champion de Cicé, évêque de Rodez, archevêque de Bordeaux, puis d'Aix, le garde des sceaux de Louis XVI (pp. 239-249). Parmi les ouvrages du jésuite Charles-François Champion de Pontalier, M. K. a cité (p. 253) les *Nouvelles paraboles fondées sur des fictions* (Rennes, 1805, 2 vol. in-12), qui n'ont pas été mentionnés par un des plus exacts de tous les bibliographes de notre temps, le P. C. Sommervogel. En revanche, M. K. attribue, d'après la *Biographie Universelle*, au P. Champion *Le portefeuille d'un jeune philosophe*, qu'aucun bibliographe ne connaît et de l'existence duquel doute même l'auteur de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (t. II, 1891, p. 1059).

4. Comme on n'est jamais complet, M. K. n'a pas indiqué le *Lexique de la langue de Chapelain* par M. l'abbé Fabre, docteur ès lettres, aujourd'hui évêque de la Réunion, inséré, il y a quelques années, dans le *Bulletin du Bibliophile* (librairie Techener) et dont il a été fait un tirage à part. Il y aura encore à citer, dans le *Supplément* au *Répertoire*, une récente publication de M. Léon-G. Pélissier, indispensable complément des 2 vol. in-4° de la *Correspondance* de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France : Lettres inédites de Jean Chapelain à P.-D. Huet* (1658-1673). Paris, 1894, gr. in-8° de 40 p. Enfin il faudra mentionner aussi les lettres de Chapelain imprimées dans les *Œuvres complètes* [en cours de publication] de *Christian Huygens* éditées par la Société hollandaise des sciences dont j'ai eu l'honneur de rendre compte ici (tome I, dans le numéro du 26 novembre 1888, pp. 437-443, tomes II et III dans le numéro du 16 novembre 1891, pp. 348-353)

travail, car il s'était déjà occupé du chantre de la *Pucelle* dans la *Bretagne à l'Académie française au* XVII[e] *siècle* (Paris, 1877, in-8°) et dans un ouvrage malheureusement resté inédit où il a spirituellement défendu, sous le titre de *Chapelain vengé*, un écrivain qui tantôt trop vanté, tantôt trop décrié, ne méritait, en somme,

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

T. DE L.

---

462. — Dr Paul SCHWEIZER, **Geschichte der Schweizerischen Neutralitæt.** Frauenfeld, J. Hubers Verlag. 1e et 2e parties, 1893; 3e partie 1895. Un gros volume en trois fascicules, 1032 pages in-8.

M. Paul Schweizer, professeur à l'université de Zurich, vient de terminer un ouvrage capital sur l'histoire de la neutralité suisse. La patience des recherches, le souci des détails, l'abondance de l'érudition n'ont pas nui, chez lui, à l'ordre de la composition ni à la clarté du style.

L'ouvrage commence par un exposé théorique du principe de neutralité. M. S. étudie le développement historique du droit de neutralité en général, la signification de ce mot et sa définition juridique. Il jette un regard sur l'histoire générale de la neutralité dans l'antiquité, le moyen âge et l'époque moderne. Il distingue la neutralité incomplète, en théorie et en pratique, de la neutralité perpétuelle, dont il énumère les devoirs et les privilèges.

Ce n'est qu'après ce travail préliminaire de cent trente-huit pages que l'auteur s'attache aux conditions de la neutralité suisse et de son extension aux pays avoisinants, comme la Franche Comté et la Savoie (p. 154), en tenant compte des dangers que pouvaient lui faire courir les alliances des cantons avec l'Autriche et la France. Il passe aux temps où la neutralité, devenue régulière, fut souvent violée pendant la guerre de Trente ans et les conquêtes de Louis XIV; puis au XVIII[e] siècle, au milieu duquel la neutralité fut complète et exactement observée.

La crise que traverse la Suisse à l'époque de Napoléon Bonaparte, de 1798 à 1815, ouvre la période moderne, qui forme l'objet de la troisième partie de l'ouvrage. La neutralité, qui n'était qu'apparente à cette époque, et pour cause, fut pleinement rétablie en 1815. Mais, soumise à diverses interprétations jusqu'en 1848, elle devint, à partir de cette année seulement, réelle et absolument comprise. M. S. est ainsi amené à étudier les différents événements qui se sont passés dans notre siècle. Il insiste sur les guerres du second Empire, et tout particulièrement sur l'annexion de la Savoie (p. 884), source de tant de discussions en Suisse. L'ouvrage se termine par l'énoncé des conditions au moyen desquelles la Confédération observe et fait respecter sa neutralité : interdiction du service militaire traditionnel à l'étranger, du droit de passage, de la livraison de tout matériel de guerre, question de l'internement, mesures

nécessitées par le développement des voies ferrées, des postes et télégraphes.

La place nous manque pour analyser avec plus de détail cette œuvre considérable, que l'on peut tenir pour un répertoire consultatif, où toutes les questions relatives au sujet sont abondamment traitées.

Ce n'est pas que l'étude des différentes parties n'ait pas son intérêt historique et ne puisse donner lieu à une lecture suivie. Telle période, par exemple celle de 1798 à 1815, mérite une mention particulière.

Ce fut le moment où la Confédération se trouva le plus menacée dans son existence par les guerres de la Révolution et de l'Empire. De 1792 à 1797, l'ambassadeur Barthélemy joue, en cet ouvrage, un rôle conforme à celui qu'indique la belle publication de ses papiers, due au regretté Kaulek. M. S. a terminé cette partie avant d'avoir pu les consulter. Ils lui auraient permis de contrôler ses sources et tout d'abord de donner le nom exact du diplomate, qu'il persiste à appeler Barthélemy-*Saint-Hilaire*. Que l'auteur nous permette cette chicane! Du reste, justice est rendue à ce diplomate, dont le sage patriotisme ajourna tant qu'il put, le conflit entre la nouvelle République et la vieille Confédération. Barthélemy dut gagner à ses idées et Robespierre et le Comité du Salut public, aussi critiquables au point de vue de leur politique intérieure qu'ils méritent parfois de considération pour la conduite de la guerre et des relations extérieures. Mieux que les Girondins et que le Directoire, les Jacobins observèrent le principe de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de la Suisse et même de n'y pas exercer, officiellement du moins, la propagande révolutionnaire.

L'œuvre de M. Schweizer touche à tant de sujets actuels, notamment à la situation présente de la Savoie à l'égard de la Suisse, qu'elle mériterait, par sa valeur scientifique comme par son caractère d'impartialité, je dirai même de bienveillance à l'égard de la France, l'honneur d'être traduite en français et lue à Paris.

De Crue.

---

463. — **La campagne de 1812** d'après des témoins oculaires, publiée par Georges Bertin. Paris, Flammarion. In-8°, iv et 338 p. 6 fr.

464. — **Ida Saint-Elme, Mémoires d'une contemporaine**, nouv. édition, par Napoléon Ney, Id., xxxv et 438 p. 6 fr.

Ces deux volumes appartiennent à une jolie et nouvelle collection de Mémoires militaires que publie l'éditeur Flammarion. Dans le premier, M. G. Bertin raconte la campagne de Russie sous forme de morceaux choisis, mais de façon à former un tout. L'idée est ingénieuse et bien exécutée. Nous trouvons ainsi successivement l'*itinéraire de l'empereur* (extrait du journal de ses voyages), *la composition de l'armée française, la veille du passage du Niémen* (Mém. de Soltyk), *le passage du Nié-*

men (Soltyk, Brissot-Thivars et Calosso), *du 29 juin au 15 juillet* (Sauvage), *bataille de Mohilew* (Girod de l'Ain), *Ostrowno* (Thirion et Faure), *Smolensk, La Moskowa*, etc.

Les *Mémoires* d'Ida Saint-Elme que réédite M. Napoléon Ney, offrent une lecture amusante, d'autant que M. N. les a absolument refondus, supprimant les personnages secondaires et dépourvus d'intérêt, laissant de côté les épisodes trop longs et encombrants, trop pleins du romantisme de 1827. M. Ney a même fait davantage, et peut-être a-t-il eu tort. Il y a mis du sien : il a relié les personnages aux événements, bouché les trous. En tout cas, on lui saura gré d'avoir complété l'édition ainsi remaniée par plusieurs lettres inédites de Ney, par un extrait des carnets de Kléber, etc. Il a du reste plaidé sa cause habilement : « Une longue pratique des Mémoires relatifs à Napoléon et à son époque nous a rendu sceptique à l'égard de leur forme définitive. Bien peu voient le jour tels qu'ils sortirent de la plume de leurs auteurs. Sont-ils moins dignes d'intérêt? Non, certes. L'important est qu'ils ne soient dénaturés ni dans leur esprit ni dans leur fonds même. »

A. C.

---

465. — **Geschichte des Feldzuges 1814** gegen Frankreich unter besonderer Berücksichtigung der Anteilnahme der Kœniglich württembergischen Truppen von Fritz von Hiller, Oberst und Commandeur des Grenadierregiments Kœnigin Olga (1 Württ.) nº 119, herausgegeben von der Wurttembergischen Kommission für Landesgeschichte. Stuttgart, Kohlhammer. 1893, In-8º, XII et 481 p. 6 mark.

Ce livre, très soigné, composé d'après les sources imprimées et manuscrites, accompagné de pièces justificatives, d'ordres de bataille et de très bonnes cartes, naturellement technique et destiné uniquement aux militaires, retrace les opérations des troupes wurtembergeoises que commandait le comte Franquemont et qui, au nombre de douze mille hommes, formèrent, avec des troupes autrichiennes, sous la direction supérieure du prince héritier Frédéric Guillaume (l'*edler Ritter* de Hauff), le 4ᵉ corps de l'armée de Bohême. M. le colonel Hiller retrace par le menu les marches et les combats de ses compatriotes en 1814. Il expose avec le plus complet détail de quelle façon les Wurtembergeois intervinrent dans les principaux événements de cette campagne, débutant aux avant-postes en Alsace par des patrouilles et des escarmouches, traversant les Vosges pendant l'hiver, prenant part aux actions d'Épinal, de Chaumont et de Bar-sur-Aube, puis à la grande bataille de La Rothière et aux combats de Rosnay et de Lesmont où se distingue surtout le brave général-major Stockmayer, à la prise de Troyes, à l'assaut de Sens où il faut lutter à la fois contre les soldats du général Allix et les habitants de la ville, éprouvant un désastre à Montereau et après cette malheureuse affaire, comme la nomme le roi de Württemberg,

battant en retraite derrière l'Aube, non sans privations ni efforts extrêmes, sur de mauvais chemins et dans la mauvaise saison, au milieu d'une population exaspérée, et enfin resaisissant l'avantage, réoccupant Troyes, et après les journées d'Arcis-sur-Aube et de la Fère Champenoise, marchant sur Paris, en venant aux mains avec les défenseurs de la capitale dans les endroits mêmes d'où, cinquante-six ans plus tard, les masses de Ducrot venaient se jeter sur les Wurtembergeois, renforcés par les Saxons et les Prussiens. L'ouvrage de M. Hiller mérite d'être lu et consulté. On pourra reprocher à l'auteur les citations poétiques qui figurent en guise d'épigraphe, en tête des chapitres. Mais il a consciencieusement étudié son sujet, et il l'a épuisé ; s'il a parfois des longueurs, des digressions, il analyse très clairement les mouvements des armées, il décrit nettement le terrain des combats, et tout en louant les Wurtembergeois, « fils de la Souabe », il rend justice aux efforts de Napoléon et de la France. C'est ainsi qu'il déclare que la résistance de Paris fut beaucoup plus opiniâtre qu'on ne l'attendait, et que les Français firent, malgré le défaut de commandement, tout ce qui était possible pour tenir la ville jusqu'à l'arrivée de l'empereur. On trouve enfin dans le livre de curieux détails sur les sentiments des villages et des villes, sur la résistance des paysans de la Champagne, etc. : « tout est à craindre, écrivait Franquemont au roi, et le nouveau gouvernement aura besoin de toute sa prudence, de toute son énergie pour brider le peuple. »

A. C.

---

466. — **Napoléon et la société de son temps** (1793-1821), par A. Bondois, professeur d'histoire au lycée Buffon et au lycée Molière. Paris, Alcan, 1895. In-8°, 445 pp. 7 fr.

M. Bondois dit, dans un court avertissement, qu'il a voulu faire une étude d'histoire morale et cherché à expliquer l'influence de Napoléon sur les Français de la dernière période révolutionnaire et celle des contemporains de l'empereur sur son caractère et sa personnalité. L'œuvre qui lui a sûrement coûté plusieurs années de travail, est solide, composée avec soin, avec conscience, et très instructive. C'est une des meilleures lectures qu'on puisse faire. Il y a parfois quelques fautes légères, inévitables d'ailleurs dans un ouvrage qui embrasse une période si remplie [1]. Mais on sent à chaque page que l'auteur a lu, dépouillé

1. P. 5, pourquoi parler de la substitution tout à fait invraisemblable d'état-civil? Napoléon est sûrement né le 15 août à Ajaccio, comme le prouve l'acte de baptême publié en fac similé par le prince Roland (*Une excursion en Corse*, pp. 20-21) : — pp. 6 et 8, Marbeuf était commandant en chef et non gouverneur militaire ou gouverneur d'Ajaccio; — p. 10, Phélippeaux (et non *Phelipeaux*), n'était pas à Brienne; — p. 15, Keralio ne *mourut* pas (puisque sa mort arriva en 1788), mais il prit sa retraite; — *id.*, son successeur se nommait Reynaud de Monts et non *Regnault de*

les principaux ouvrages, qu'il s'efforce de saisir la vérité et très souvent il la saisit. Les premiers chapitres sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon, ainsi que sur la France conventionnelle, offrent un bon résumé. Dans le chapitre consacré à la campagne d'Italie, M. B. considère de près l'envers de cette campagne, examine avec quel art Bonaparte organisait autour de lui une corruption savante, surexcitait les convoitises et « se donnait l'amère satisfaction de s'exciter au mépris des hommes, en contemplant leur abaissement et leur soif de richesses, du haut de son incorruptibilité » (p. 60). Dans le chapitre sur la conquête de l'Égypte, il fait voir que Napoléon s'était, en Orient, attaché d'une façon inébranlable bon nombre d'officiers, s'était habitué à compter pour rien les idées d'autrui, à gouverner, à faire l'expérience de grandes mesures d'ordre, à se servir des talents et même des vices des autres hommes, et que le système impérial est déjà tout entier dans cette expédition. Les pages consacrées au Consulat décrivent l'œuvre de réparation administrative qu'entreprend alors Bonaparte ; mais on y voit les progrès de son « humeur dominatrice » ; il déclare qu'il n'est pas un homme comme un autre, supprime toute liberté politique, use des moyens du gouvernement le plus absolu, fait enlever et fusiller le duc d'Enghien, et s'il y a dans les institutions du Consulat qui terminent une anarchie de dix années, beaucoup de clairvoyance et de résolution, il y a aussi « trop de préoccupations égoïstes, trop de souci d'une personnalité envahissante, d'une ambition infinie ». Vient l'Empire, organisé, dit M. Bondois, avec un véritable esprit de charlatanisme; l'empereur est de plus en plus impatient de tout contrôle, de toute observation, infatué de lui-même ; le vainqueur d'Austerlitz ne comprend pas le sentiment national des Viennois ; il est toujours le plus grand général du temps, mais en lui le politique décline ; « l'intelligence a été touchée par la manie des grandeurs, par la folie de l'orgueil, par les ridicules de la plus petite vanité » (p. 184) ; il commence à « prendre en considération sérieuse sa divinité » (p 188) ; il crée des rois préfets ; établit le blocus continental, « l'instrument le plus puissant de sa chute » ; lance contre l'Angleterre cette énorme machine qui lui éclate dans les mains. On voit le plan et la méthode de l'auteur. Son histoire de Napoléon ne dissimule rien, et il insiste particulièrement sur les causes qui entraînent peu à peu la ruine de l'Empire ; il

---

Mons ; — *id.*, Bonaparte entra à l'École de Paris le 30, et non le 23 octobre ; — p. 16, Napoléon, et Lucien en témoigne, savait danser ; — p. 18, « il n'atteignit que le rang de 42e sur 58 » ; c'était presque un tour de force ; — p. 22, Bonaparte « écrivit son serment pour lui donner plus d'importance » ; tous les officiers devaient l'envoyer par écrit ; — p. 23, il y eut à la Législative des députés de la Corse, et non des *députés d'Ajaccio* ; — p. 27, le commandant de l'expédition de la Madeleine était Colonna-Cesari et non Colonna-Ceccaldi ; — p. 28, lire *Saliceti* et non Salicetti (p. 35, Dommartin et non *Donmartin* ; — p. 67, Reubell et non *Rewbell* ; — p. 81, Merveldt et non *Meerweldt* ; — p. 83, Hilliers et non *Illiers*) ; — p. 109, l'émissaire grec Bourbaki n'est pas arrivé en Égypte ; etc.

n'expose les événements militaires que pour en tirer les éléments nécessaires à l'analyse du caractère et de l'âme de Napoléon. Il n'admire pas l'empereur descendant au quartier de Finkenstein dans les plus petits détails et ordonnant qu'on s'amuse à Paris ; mais il montre comment ce grand dupeur est dupé par Alexandre, et abandonne au tsar les deux plus vieilles alliées de la France, la Suède et la Turquie ; il le montre après Tilsitt, fatigué de lui-même et ne croyant pas à la stabilité de l'œuvre à laquelle il travaille si fiévreusement, ne s'intéressant plus qu'aux expériences nouvelles auxquelles il soumet son destin, curieux de voir jusqu'où la chance s'élèvera encore (p. 232). Il le considère, après l'affaire d'Espagne, comme un « génie malfaisant et malsain » (p. 251). Et, quoi qu'il fasse, l'empereur ne peut plus s'arrêter ; il faut qu'il annexe le continent entier. L'expédition de Russie marque l'affaissement de ce génie déjà ébranlé : M. B. note avec soin combien la pensée de Napoléon fut confuse, indécise, dans les débuts de l'entreprise, par suite quelle fut la lenteur des préparatifs ; il retrace l'irritation de l'empereur durant toute la campagne, son entêtement dans ses idées, ses accès d'irrésolution, son découragement. Mêmes observations pour 1813 : Napoléon est las, atteint de somnolences invincibles, et jamais il ne s'est tant raidi, n'a plus impérieusement exigé l'obéissance aveugle, imposé la soumission servile, fait taire les conseillers ; il semble qu'il se hâte d'épuiser cette puissance illimitée dont l'abus est devenu indispensable au fonctionnement de son intelligence (p. 345). Mais aussi rien d'étonnant qu'en 1814, il ne trouve pas en France les ressources d'autrefois, et que la nation harrassée refuse de le suivre ; Napoléon, dit très bien M. Bondois, restait alors la personnification de l'égalité révolutionnaire pour les ouvriers et les énergiques habitants des campagnes de l'Est, mais il avait contre lui le monde officiel, la bourgeoisie des villes et les paysans de l'Ouest et du Midi. Les deux derniers chapitres de l'ouvrage traitent de Waterloo et de Sainte-Hélène : à Waterloo, Napoléon était pris de faiblesse, n'agissait plus que par coups de tête, n'observait pas les règles de l'art ; à Sainte-Hélène, il s'efforce de préparer l'histoire, mêle habilement dans ses entretiens le vrai et le faux, qualifie la plupart des hommes qui l'ont servi de misérables ou d'idiots. Le jugement final de M. B. résulte de son récit même : un peuple n'a que le gouvernement qu'il mérite, et lorsque l'histoire exprime l'horreur que cette période de tyrannie inspire aux hommes épris de liberté et de moralité politiques, on ne doit pas oublier que les Français pouvaient en finir plus vite avec ce système de gouvernement (p. 432). Bien que M. B. voie en Napoléon un des hommes des plus malhonnêtes et un des génies les plus malfaisants dont un peuple ait supporté la domination, il rejette donc une grande partie des responsabilités sur la France. Mais, à notre avis, quels que soient les mérites de son étude à la fois si large, si pénétrante, si impartiale, il n'a pas suffisamment insisté sur ce point : que Napoléon, qui succède à la Convention et au

Comité de salut public, qui incarne la Révolution, qui est avant tout homme de guerre et qui doit maintenir, comme il disait, l'intégrité du territoire et la barrière du Rhin, était poussé fatalement à la dictature, à la politique de propagande, de conquête et de despotisme, à la lutte de la France contre l'Europe coalisée par l'irréconciliable Angleterre.

A. C.

---

467. — **Guerre de 1870-1871.** Paris, les batailles de la Marne, 30 novembre et 8 décembre, avec cinq croquis et une carte des opérations militaires, par Alfred Duquet. Paris, Charpentier, 1895. In-8°, 374 p. 3 fr. 50.

Dans ce volume M. Duquet nous donne un récit aussi complet, aussi circonstancié que possible, des *batailles de la Marne*, c'est-à-dire des batailles de Villiers et de Champigny, livrées, l'une le 30 novembre, l'autre le 2 décembre. Il a lu et cité tout l'imprimé; il a même eu le temps de lire, de citer notre ouvrage, et nous le remercions de l'insigne honneur qu'il nous a fait, en reproduisant dans ses notes de nombreux passages de notre petit livre. La narration est d'ailleurs claire, bien ordonnée, attrayante par l'abondance même des détails. M. D. est plus sévère que ses devanciers envers les chefs de l'armée de Paris. Il rend justice aux soldats qui se conduisirent comme de vrais troupiers; mais il estime que les généraux furent presque partout au-dessous de leur tâche, et il a raison sur bien des points. Ducrot, par exemple, eût mieux fait, le 30 novembre, de diriger l'action que de se jeter en pleine mêlée, et il aurait dû engager son artillerie, non par petits paquets, mais en masse. Mais aussi (et M. D. le reconnaît), quelle difficulté pour un général en chef lorsqu'il a des lieutenants comme Blanchard ou d'Exéa qui ne tiennent aucun compte de ses ordres! L'auteur a, très justement, insisté sur le conseil de guerre de Poulangis, dont Ducrot a publié le résumé. Il raconte d'une façon aussi intéressante que minutieuse les péripéties de la bataille du 2 décembre, et il blâme justement l'inaction et la mauvaise volonté du général Favé. Suivant lui — et au fond ce fut toujours l'intention de Trochu — il fallait, non pas sortir, puisqu'on aurait dû rentrer, quel que fût l'événement, mais harceler et harasser l'ennemi, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Le dernier chapitre du volume retrace les « suites de la bataille », c'est-à-dire l'état d'âme de Paris et les tentatives de négociations. On saura gré, espérons-le, à M. Duquet, de sa rude et patriotique franchise. Il blâme sans pitié toutes les défaillances; il regarde comme son devoir de signaler les erreurs, les crimes des militaires et des politiciens; « un peuple, dit-il, meurt de ce qu'on lui cache, non de ce qu'il sait ».

A. C.

468.— G. Meyer. **Neugriechische Studien. IV. Die romanischen Lehnworte im Neugriechischen.** Wien, 1895; in-8°, 106 p. (Sitz.-b. d. k. Ak. d. W. i. W., philos.-hist. Cl., B. CXXXII).

M. Gustav Meyer poursuit ses études intéressantes sur les éléments lexicologiques étrangers en néo-grec. En peu de temps — trop peu de temps peut-être — il nous a donné, sans parler des Mots grecs et romans en turc osmanli (1893), un Lexique des mots slaves, alb. et roum. et un Lexique des mots latins en néo-grec (1894-1895); et même, pour commencer, nous avons eu une Bibliographie, patiente et utile, des dialectes actuels de la Grèce (1894) [1]. Je rendrai compte un autre jour des *Latein Lehnw.*, qui méritent un examen attentif. La question des éléments romans n'a pas moins d'importance et je veux m'attacher aujourd'hui à cette dernière publication. En 1888 (*Quest. d'hist. et de ling.*, p. 483), j'insistais sur la nécessité d'un lexique de ce genre et je touchais quelques mots de l'esprit général qui devrait l'inspirer. Plus tard (*Et. ng.*, p. LXXXIII), les difficultés innombrables d'une pareille entreprise m'apparaissaient et, malgré quelques études préparatoires — peut-être à cause même de cette préparation — j'ai toujours reculé devant la tâche. M. G. M. a été plus hardi. Il a eu raison. Il faut bien en tout un commencement. Mais, véritablement, quelque prévenu que je sois toujours en faveur de M. G. Meyer, — quelque amitié aussi que j'aie pour sa personne — je ne puis voir dans cet ouvrage qu'un essai. Le plan du Lexique m'échappe et je ne saisis pas ce que l'auteur a voulu. S'est-il proposé de nous faire un lexique historique, c'est-à-dire un lexique des mots romans en grec moyen (byzantin compris), ou simplement un lexique des mots romans usités de nos jours, ou l'un et l'autre à la fois, comme le titre semblerait l'indiquer et comme le sujet l'exige? A voir certains mots et certains textes utilisés, on croirait au premier abord que M. G. M. a visé ce triple but. Mais il m'a paru que le lexique ne satisfaisait entièrement à aucune de ces trois conditions, si bien que le lecteur sera tout aussi imparfaitement renseigné sur le moyen âge que sur l'état moderne ou, en d'autres termes, ne saura pas quels sont les mots romans usités de nos jours et n'aura pas davantage un tableau suffisant du vocabulaire roman au moyen âge.

Si le lexique est conçu à un point de vue historique, l'histoire y tient trop peu de place. On a vite fait le tour des textes médiévaux qui s'y trouvent cités. Voici ces textes, par ordre alphabétique et d'après les abréviations usuelles : Apoll. cité une fois (p. 14), Asin. deux fois (p. 72,

---

1. *Neugr. Stud.* I. Versuch einer Bibliographie der neugriechischen Mundartenforschung; in-8°, 104 p. — II. Die slav., alb. und rumæn. Lehnw. im Neugr.; in-8°, 104 p. — III. Die latein. Lehnw. im Neugr.; in-8°, 84 p. (toujours dans les *Sitz.-b.*, chez Tempsky, Vienne). — *Türkische Studien.* I. Die griech. u. roman. Bestandtheile im Wortschatze des Osmanisch-Türkischen; in-8° 96 p. (même éditeur, etc.).

82), Asin. Lup. deux fois (p. 5, 57), Batrach. deux fois (p. 35, 40), Belis. I (le v. 259 revient p. 18 et p. 72; le v. 235, p. 21), Belis. II (p. 53), Bustron. (p. 33), Callim. (p. 99, φρουντζάτον des v. 1869 et 1886), Chartz. (p. 40), Const. Porph. Caerim. trois fois (p. 99, avec renvoi; p. 92, 93, sans renvoi), Dig. II (p. 55), Dig. III (p. 48), Drimyt. (p. 22), Georg. Belis. (p. 72), Georg. Const. (p. 46, μαγκούριν d'après les v. 207, 590), Georg. Rhod. dix fois (p. 5, 17, 30, 33, 37, 44, 47, 52, 69, 77), Italogr. I (p. 134), une seule fois!, Leon. Or. (p. 39), Mach. (p. 7, 19 (bis), 26, 28, 35, 58, 80, et, p. 93, sans renvoi), neuf fois, Mal. (p. 17), Missa (p. 36), Poèmes historiques de Legrand (c'est-à-dire Marc. = *Hist. de la juive Marcada*, Mich. Stren., Sfak. I, II et III, Stavrak. = *Hist. de G. Stavrakoglou*, etc.), vingt et une fois (p. 19 (bis), 22, 23, 26, 27, 31 (bis), 36, 42, 61, 63, 70 (bis), 73, 76, 86, 90, 94 (*bis*), 96), Pulol. quatre fois (p. 21, 30, 55, 66), Quadrup. trois fois (20, 36, 38), Russ. descr. (p. 40), Sachl. I deux fois (p. 14, 69), II six fois (p. 11, 18, 23, 25, 45, 61), III (p. 63), Scot. deux fois (p. 6, 37), Sen. deux fois (p. 38, 92), Sen. puell. deux fois (18, 36), Sklav. deux fois (28, 32), Synt. I deux fois (72, 93), Tag. III six fois (p. 19, 28, 40, 46, 49, 52), Thes. Em. (p. 44, renvoi à D. C.), Trinchera (p. 66), Varn. pugn. deux fois (38, 48), Venet. (45) — en tout à peu près une centaine de références. Les citations semblent être faites un peu au hasard et sans plan bien arrêté. Les auteurs les plus importants n'ont pas été dépouillés. Prodrome (p. 92) est cité de seconde main, d'après Sophoclis[1]; p. 12, il l'est avec simple renvoi à Koray et, comme K. citait d'après ce qu'il connaissait de son temps, l'identification n'a pas été faite avec ce que l'on connaît aujourd'hui (= Prodr. III, 202 = IV, *ib.*; IV, 419, ἀπαλαρέα, -έας); p. 93 « Prodr. I, 112 Legr. » ne répond à rien (lisez Prodr. V, 112 = VI, 188 et comp. τζουκκαλολάγηνα II, 50, τζουκκαλοῦδα III, 205); l'Erotokr. n'est connu que par Jannaris (cf. *Neugr. St.*, I, p. 70); du Théâtre crétois, de l'Érophile, nous ne savons rien; quant aux chronographes byzantins, il n'en est point parlé; Const. Porph. et Mal. (et deux ou trois autres) ne sont cités que d'après Sophoclis — très rarement.

La façon même de citer trahit quelque incertitude. Pour le même Georg. Rhod., on lit tantôt Georg. Rhod., tantôt Θαν. Ῥόδ., tantôt enfin Than. Rhod.; on trouve Γαδάρ. et Gadar.; Tetrap. signifie Quadrup.; Syn. Gad. = Asin.; Rim. Bel. = Belis. II; Μουτζοκουρ. = Sen. et Legrand, Coll. I, 12, 14 n'est pas autre chose que Chartz. Il est souvent difficile aux spécialistes mêmes de s'y reconnaître[2]. Krumbacher, dans

---

1. M. G. Meyer, avec tout le monde d'ailleurs, ignore l'éd. de 1860 et l'Appendice (pp. 575-623); celui-ci est riche en mots romans (et en mots modernes) et n'a pas été repris dans les deux éditions ultérieures, celle de 1887, par exemple.

2. Ailleurs, Schmidt (*Essais*, I, 21) est cité soit B. Schmidt, soit Schmidt, soit Schmidt Mærchen. Souvent, le chiffre qui suit est précédé des lettres Nr., souvent

ses *Beitræge*, et moi-même, dans les *Essais* (I, p. 4-31), nous avons, pour la commodité des chercheurs, arrêté la liste des principales abréviations des textes médiévaux. Pourquoi ne pas s'y tenir? M. G. Meyer, en y recourant, aurait pu s'éviter une petite méprise. Ainsi, p. 6, s. v. ἀγκοῦσα, il cite « Tajapera, Ῥὲ Σκωτίας 9 », et, p. 37, s. v. κόντρα « Tajapera, Ῥὲ ' τῆς Σκωτίας, p. 16 ». Ce n'est donc pas une seule fois. Or, si l'on se reporte au petit poème que Jacques Trivolis a consacré aux exploits de Tagiapiera (= Tag. III, ci-dessus, voir *Essais*, I, 26), on s'aperçoit que ἀγκοῦσα et κόντρα n'y figurent à aucun endroit. C'est que ce même Jacques Trivolis, comme chacun sait (cf. Scot. p. VIII, Tag. II, p. 9, Tag. III, p. 21, etc., etc. [2]), est l'auteur d'un autre petit poème intitulé : *Histoire du roi d'Écosse et de la reine d'Angleterre*. M. G. M. se doutait bien d'un certain lien qui devait exister entre cette dernière composition (Scot.) et la première (Tag. III); mais, il a pris Tagiapiera, le héros chanté, pour J. Trivolis, qui est l'auteur, et c'est pour cela sans doute qu'il renvoie à Tajapera [3], voulant simplement renvoyer à Scot., qui donne, en effet, ἀγκοῦσα et κόντρα, et qui n'est pas de Tagiapiera [4].

Les citations, du moins pour la plupart, ne paraissent point provenir directement du texte consulté et dépouillé pour les besoins du Lexique. Ainsi, les Poèmes historiques, qui reviennent si souvent, sont munis d'un riche Glossaire (p. 325-370), auquel M. G. M. doit toutes ses références, et l'on se demande alors pourquoi le renvoi est tantôt fait au texte, tantôt immédiatement (p. 31, 42, 90) au Glossaire, qui a tout fourni; Varn. pugn. et Leon. Or. ainsi que Callim. sont également pourvus d'un glossaire; Russ. descripta doit provenir des *Essais*, II, p. 308; Dig. III aussi; je ne sais d'où vient Dig. II (p. 55) pour les v. 900, 1035 (mais ce second chiffre et faux); γιούππα (Trinchera, 356, [l. 15], γϊούππαν; 376, [l. 29] γιούππα), γυόππα (Tr. 487, [l. 19] γυόππας), qu'on lit p. 66, ont été relevés dans le Glossaire de la fin du volume (p. 561-627), à la page 590. En général, M. G. M. donne ce que donnent les Glossaires : διαμάντε (p. 26) et φιόρε (p. 96) des Poèmes historiques sont notés, parce que le Glossaire les note; en revanche, ῥίμην (Marc. 620), κορῶνα (Poèm. hist. 262, 17, c'est-à-dire le vers même qui offre φιόρε), absents du Glossaire, sont absents aussi du

---

aussi, il suit immédiatement, sans virgule, p. e. (p. 73) Schmidt 152, 7. Mais, p. 62, il faut comprendre que Schmidt 351 signifie Curt. *Beitr.* III, 2, p. 351 suiv. et désigne : Das Tzakonische, von Prof. Moriz Schmidt. Il est vrai qu'il est question de tzak. dans ce passage. Mais c'est un peu bref.

1. Ce mot même n'a pas passé dans le Lexique!

2. P. 28, M. G. M. parle de la 1re et de la 2e éd. de Tag. II veut dire la 2e et la 3e. La première est de 1869 (*Essais*, I, 26).

3. Ce nom même apparaît sous des formes différentes dans le Lexique : Tajapiera, le plus souvent Tajapera.

4. La même erreur se trouve déjà dans les *Lat. Lehnw.*, p. 55.

Lexique. Je sais bien que M. G. M. voit dans κορῶνα un emprunt latin (*Lat. Lehnw.*, s. v.); mais cela, d'abord, est fort douteux, et le mot, se rencontrant dans ce texte (Sfak. III = La Complainte d'Alidakis), méritait d'être repris, comme il a certainement été repris, après Plutarque, par les Grecs au roman. Il est même plus intéressant que φιόρε, en un sens (voir ci-dessous). Du reste, le Glossaire de Legrand lui-même ne semble pas avoir été entièrement utilisé; ἀρκομπούζα, μπαλωτά (s. v. μπάλα, p. 56), etc., ne sont pas mentionnés par M. G. Meyer.

Le recueil le plus souvent cité est celui de W. Wagner : *Carm. gr. med. aev.* De ce recueil proviennent, en effet, Apoll., Asin., Asin. Lup., Belis. I et II, Georg. Belis., Georg. Const., Georg. Rhod., Pulol., Quadrup., Sachl. I et II, Sen., Sen. puell., Sklav., Venet. (voir ci-dessus). Je n'ignore pas que ce recueil ne contient pas de Glossaire final. Mais je ne puis me résoudre à croire que M. G. M. doive les mots qu'il cite à une lecture suivie de ces textes; ou bien, si c'est le cas, les notes qu'il a dû prendre, le Glossaire qu'il a pu se former, remontent probablement à une époque déjà lointaine, époque à laquelle il ne voyait peut-être pas encore l'importance de tous les mots qui lui passaient sous les yeux. On dirait, par instants, qu'il s'est contenté, pour cette fois-ci, de recourir à son propre Glossaire, car il frôle, sans les remarquer, les formes les plus intéressantes, à la page même à laquelle il renvoie. Il cite Georg. Belis. 157 πόπολον (p. 72) et Apoll. 155 ἄρπα (p. 14); mais μίλια Apoll. 145, ἀρμάδα Apoll. 132, Georg. Belis. 169, manquent au Lexique; l'oubli, pour ἀρμάδα surprend d'autant plus que le mot est déjà donné comme vénitien dans les *Lat. Lehnw.* (p. 12), où il n'est pas à sa place (le cas est fréquent). Cet oubli n'est pas le seul. Georg. Belis., cité tout à l'heure pour le v. 157, a φοῦμος v. 161, καπετάνον v. 168, ῥιζικάρης v. 174; Georg. Rhod., cité (p. 77) pour ῥημάρω v. 184, a aussi φερμάριν 185, κοσταρίζεις 208; cité (p. 82) pour σκλίμα du v. 575, il a βελούδα, τζαμηλότια 582 [1], κάρτζες 584, etc., etc.; Asin (p. 82), v. 339 offre μπουμπάρδες à côté de σκλόπες; Sen. puell. (p. 36), v. 103, donne ῥόκα tout près de κλωτσιά, v. 106. Aucun renvoi à tout cela et je suis loin d'avoir tout relevé. Mach. 191, 13, cité p. 80, fourmille de mots romans *ibid.*, dont pas un n'a été pris en considération. Trinchera n'est pas moins abondant aux trois pages (356, 376, 487) citées p. 66; mais aucun de ces mots n'a passé dans le Lexique. Le Glossaire même de Trinchera n'a pas été suffisamment exploré. Il est vrai qu'il est en latin et que les mots grecs, assez rares, n'y sont pas faciles à dénicher dans une inspection quelque peu rapide, et voilà comment σπητάλιον, dans le sens d'auberge (Glossaire, p. 592) a déjà pu échapper à l'auteur (*Lat. Lehnw.*, p. 63) et n'a pas été retenu dans le présent Lexique. Les transcriptions elles-mêmes ne sont pas toujours exactes. M. G. M. ne

1. Μανικόττια du v. 583 a été relevé et identifié avec *manicotto*, *Lat. Lehnw.*, 41. Il a dû y avoir souvent confusion entre les notes prises pour les deux Lexiques.

garde presque nulle part la graphie τζ des éditions ou des manuscrits et lui substitue τσ (p. 11, Sachl. II, 489 τσιά, éd. τζιά, etc., etc.). Je ne ferais pas cette petite chicane à M. G. Meyer, s'il ne reproduisait aussi scrupuleusement qu'il le fait, d'après certaines sources modernes, le ν final des neutres que jamais personne n'a prononcé dans κάμπιον et surtout dans μπράτσον.

Cette observation m'amène à la partie moderne du Lexique. Les textes ne semblent pas avoir été dépouillés avec plus de rigueur. En dehors de quelques périodiques (Ἐφ. Φιλ., Φιλ., Ἀνάλ., Πανδ., le Σύλλ. de C P., etc., etc.), de quelques Glossaires connus (Paspatis, Pétalas, Sakell., Lex. de Velvendos, etc.), et de quelques recueils de textes populaires (*Aravand.*, *Chass.*, *Jeann.*, ces trois pourvus d'un Glossaire, *Kanell.*, *Athen.*, etc.), les recueils cités le plus souvent sont ceux de Passow, Pio, B. Schmidt. Passow revient quatre-vingt-six fois, tantôt avec renvois directs au Glossaire même de Passow (ceux-ci indiqués par un simple Pass.), tantôt avec renvois au texte. Mais les mots, munis de ce renvoi, se retrouvent tous dans le Glossaire. Ces mots, avec renvois au texte, vont de α à ν, lettre à partir de laquelle on ne rencontre plus que des renvois au Glossaire. L'auteur, à ce moment, a dû interrompre ses vérifications. De α à ν, il y a aussi une forte lacune entre γαγ- et κα-, série dans laquelle d'autres mots d'une certaine importance ont été omis. Il faut donc croire que le dépouillement correspond à deux dates différentes ; il a dû être quitté et repris. A ne s'en tenir qu'au Glossaire, les mots n'y ont pas été relevés avec suite ; on a bien γαμπᾶς, γεβεντίζω, γοῦδα chez M. G. Meyer, mais, alors que ceux-ci sont accompagnés de la mention Pass., cette mention manque aux mots γαλιότα, γαλιούνι, γρόσι, διαμάντι, et les mots γάτα (cf. *Lat. Lehnw.*, s. v. κάττης, où cette forme est inconnue), γοῦρνα, γουνέλα, γρέμπανο, qui sont dans Pass., ne sont pas dans le Lexique ; γρίβας (Pass.) n'a même pas été discuté ; γαρούφαλο (Pass.), forme si répandue, n'a pas été recueillie, s. v. γαρόφαλον. Pass. 437, 13 est cité pour ἄλουσι et pas pour παντιέρα, *ib.*, v. 20, ni pour σγουρά, *ib.*, v. 46 (cf. G. Meyer, p. 83, s. v. σκοῦρος). S. v. ταμπούρο (G. Meyer, p. 88), *tamburo*, tambour, le diminutif ταμπούρι n'a pas été catalogué, parce que Passow (234, 1 ; cf. le Gloss.) et Legrand (Dict. gr. mod.) ne donnent pour ταμπούρι que le sens de rempart, *agger* (= t. tampour). Pio, la plupart du temps, est cité d'après son propre Glossaire (cf. *Neugr. St.* I, p. 69) ; il en est de même de B. Schmidt, Chass. et Aravandinos.

On ne saisit pas la pensée qui détermine le choix ou l'exclusion des mots romans actuellement en usage. Ainsi, on a bien βάλσι (valse) et πικέτο (piquet). Mais on cherche alors à s'expliquer l'absence de πόλκα, κόρτε (it. *corte*), τραῖνο, de ce dernier surtout qui se retrouve, on peut le dire, dans toutes les classes de style [1]. M. G. M. nous prévient, p. 4

1. Cf. Ἄστυ, 1895, 4 juillet, p. 3, col. 1 : Ἔρχεται τὸ τραῖνο φτάνει Πούναι γιὰ τὸν

(= *Türk. Stud.* I, p. 8), qu'il n'a pas cru devoir admettre dans son Lexique les mots français d'introduction récente et qui ont fait leur tour d'Europe. Je ne crois pas que ce principe l'ait uniquement guidé; car, je ne trouve pas davantage les mots βελάδα (Boerio), καμαρῶτος (Ταξ. 84), μελιούνι (S. Portius, éd. W. Meyer, p. XXIX), πιάνο, μαϊστραλάκι, σαρδελίτσα (Ταξ. 66), ὀμελέττα (Ταξ. 65), etc., etc., etc. L'explication de ce petit problème, c'est que les mots en question ne figurent pas dans les dictionnaires de Somavera et de Legrand, qui sont les sources principales de M. G. M. (voir ci-dessous). M. G. Meyer, en effet, ne semble connaître le grec moderne que par les livres. Cela ne l'empêche pas de faire des travaux extrêmement délicats de phonétique ou d'analogie (*Anal. Graec*, etc., etc.), ni d'être un étymologiste excellent. Mais, dans l'espèce, ce manque de connaissance pratique du grec peut entraîner quelques inconvénients sérieux. Sa mémoire ne lui fournit pas les mots usuels; il passe à côté de mots tels que βανίλλη, βέλο, καπρίτζιος, κουκούτσα, κουφετιέρα, μελλέζιμο, μπιλετάκι, μποκάλι, παρέγια, πορτοφόλιν, σβέλτα, σουρόπι, sans se rappeler aussitôt les formes familières ou similaires beaucoup plus employées de βανίλια, βελάδα (ci-dessus : habit de soirée), καπρίτσιο, κουκούτσι, κουφεταρία, μιλλιούνι, μπιλλέττο, μπουκάλι, παρέα (populaire, malgré *-éa* pour *ja*, à cause même de *-éja = éa*), πορτοφόλι, σβέλτος, σιρόπι; βέρα (p. 17) ne le met pas sur la voie de βέρος (βέρος πολίτης, Ταξ. 64, *genuine*,- un mot bien *genuine* lui aussi). Il semble ignorer que σερβίρω (p. 80) veut dire couramment *servir*, comme en français (σερβίρισαν, on a servi, c'est servi) et non pas *ich diene*, et que ἰντράδα (Som. Einkünfte?) est un sens beaucoup moins fréquent et une forme moins connue que ἐντράδα (entrée, service, à table), que κουτρουβάλα (s. v.) signifie *saut*, que φροῦττα désigne les fruits en général (μὴν τρῶς τόσα φροῦττα) et non pas seulement le *Nachtisch*, le dessert (s. v.[1]), etc., etc. La maîtrise insuffisante de la langue parlée apparaît encore dans certaines fiches, rédigées de façon à mal renseigner le lecteur. On lit, p. ex. : « κοπλιμέντα », pl. « Höflichkeitsbezeugungen » Messenien, Δελτ. I, 282 « It. *complimento* » ou bien : « γάμπα « κνήμη » Πανδ. XVII, 224 « It. *gamba* », ou bien : « κραβάτα f., « cravatte » Πανδ. XVIII, 226. « It. *cravatta*[2] », ou bien encore βίζιτα (p. 18) est attesté pour l'Épire, Athènes, Santorin et la Crète.

Le lecteur non prévenu pensera sans doute que βίζιτα n'est répandu que dans ces pays, que κοπλιμέντα est une particularité du dialecte de

---

Ντελιγιάννη, et *ibid.*, p. 4, col. 3-4 (feuilleton) : Τὰ τραῖνα μας εἶχαν διασταυρωθῆ. Le mot savant ἁμαξοστιχία, pour dire *train*, n'a guère prospéré, comme on voit.

1. Exactement parlant, φροῦττα ne peut signifier dessert, que quand les fruits y figurent.

2. Ce mot ne rentre-t-il pas dans la catégorie de ceux qui sont visés, p. 4 (= *Türk. Stud.* I, p. 8)? Et dès lors pourquoi l'admettre? Le sens de la fiche qui suit immédiatement m'échappe tout à fait : « κρεάντσα Bildung » (?). — Une autre fiche : μπουρέτα (p. 62) est restée en suspens.

Messénie, que γάμπα et κραβάττα sont des ἅπαξ εἰρημένα. Il n'en est rien. Ce sont là des mots connus de tous ceux en Grèce qui connaissent la chose même que ces mots désignent. Quant à γάμπα, je ne lui sais pas de synonyme. Σκέλος et κνήμη s'écrivent peut-être, mais ne se disent jamais. Γάμπα appartient donc proprement à la *langue commune*. Somavera, dans son *Prologo*, donne de la langue commune une assez bonne définition : « Quando accaderà di trovare qualche vocabolo che non è usato nel proprio paese [celui où l'on est], non stiasi subito (di grazia) à condannarlo : perche se bene tal vocabolo non vien usato in propria lingua, è però da altri inteso. » Il aurait pu dire : da tutti. C'est bien là, en effet, ce qu'il faut entendre par langue commune : une langue que comprend tout le monde, quelles que soient les expressions locales. J'insiste, parce que l'esprit de parti, en Grèce, est allé jusqu'à nier l'existence d'une langue commune. Si donc, quelque part, on a des termes spéciaux pour γάμπα, μπράτσο, πετσί, ce sont ces termes qui constituent précisément des particularités dialectales, et γάμπα, μπράτσο, πετσί qui sont la langue commune. Dès lors, nous apprendre, comme fait M. G. Meyer, que μπράτσο (p. 63) est usité en Crète, à Patmos, à Chios, à Sainte-Maure et à Kastellorizo, que πετσί (p. 70) est dans Somavera et qu'il est connu dans le Pont, c'est exactement comme si, en français, pour des mots tels que *gant* ou *migraine* ou même *peau*, nous allions chercher des références dans des recueils provenant du Poitou, de la Normandie et de l'Auvergne. C'est le non-emploi qu'il conviendrait de noter plutôt dans les cas pareils. Il n'est besoin d'aucune autorité pour citer καναπές, καραμπίνα, κατσαρόλα, κομπόστα, κορσέτο, κουράγιο, κουφέττο, μακαρόνια, μάνι μάνι, μόμπιλα (ἔπιπλα est savant), μούρη, μπάνιο, μπαοῦλο, μπαρμπέρης, μπιρμπάντης, μπράβο *(oui donc!)*, νούμερο (p. 65, attesté pour Bova seulement!), ντοῦρος (σκληρός est savant), πανταλόνι, σοῦπα, στιβάλι, τραμουντάνα. C'est restreindre à tort l'usage général de ces vocables.

Nulle part, dans le Lexique, je ne trouve cette distinction essentielle entre le mot courant et le mot rare, distinction qui aurait eu d'autant plus d'utilité que M. G. M. (p. 4) veut être lu des romanistes. Les mots courants et les mots rares se présentent avec le même renfort de citations. Ἀτσάλι, βάζο, βαρέλι, βέλο, βέργα, βίδα, βόλτα, γάντσος, γρίνα, γρόσσι, διαμάντι, κάδρο, καρέγλα, κάλος, κάλτσα, κάμπιο, καναπές, καπετάνιος, κάσσα, κλοτσιά, κολόνα, κόλπος, κόμοδο, κουμπάρος, λάμπα, λεμόνι, λίμα, λοκάντα, μά, μαϊνάρω, μαραγγός, μαριόλος, μόδα, μοσκάτο, μουνί, μπάλα, μπαλκόνι, μπαντιέρα, μπάρμπας, μπαρμπούνι, μπαστούνι, μπάτσος, μπεκάτσα, μπιλιάρδο, μπόγος, μπόρα, μπουγάδα, μπουκέτο, μπουμπούκι, μπουνάτσα, μπούσουλας [1], μπροῦντζος, ὀμπρέλλα, πανέρι, παντοῦφλα, παπαγάλλος, παπαρούνα, πατάτα, πέννα, περροῦκκα, πιάτο, πιστόλι, πίττα, πολτρόνα, πόστα, ῥαδιόλια, ῥίγα, ῥίζικο, ῥίμα, ῥόδα (vén. *roda*), ῥόκα, ῥολόϊ, σάλα, σαλάτα, σάλτσα, σαπούνι, σερβίρω, σίγουρος,

1. S. v., G. M. ne connaît pas le masc., très usité, dans la locution qu'il cite : ἔχασε τὴν πούσουλα.

σιόρ, σκλάβος, σοῦπα, σουρτοῦκο, στράνιος, ταράτσα, τιμόνι, τιράντα, τράβα, τραμποῦκος, τσαρλατάνος, τσίρος, τσουκάλι, φέττα, φουρτοῦνα, φροῦττα (sans parler de quelques κρυπτάδια), sont mis sur le même pied que certains dialectismes ou provincialismes caractérisés, que certains véritables ἅπαξ εἰρήμενα, tels que : ἀγγιώϊα (mais le mot, à cause de γχ, ne saurait être populaire), ἄμπιτο, ἀναμουρεύω (Som. [1]), βακάντσα (S.), δισένιο (S.), κάλιτσε (! S.), καράττερο, κομέτα (S.), λίμπερο, λίτσα (S.), μανιέρα, ματρόνα, μποῦρσα, νατοῦρα, ντάμ ντουνέρα, ντζαντάρμηδες, παλπέρα (S.), παστουρώνω (S.), πεντί (S.), πλεσίρ (!), ρόζα, ρόμπα [2], ρότα (S.), σαλοῦπα, σεκρέτο, σκαρσέλο (S.), σκριτόριο, σμπίρος, σουτράς (S.), τάλε κουάλε [3], τάστον (S.), ταπί, τέμπο, τσέρα, τσετταρίζω, τσιέζα, τσιβέρα (S.), φανέστρα, φαττοῦρα, φέστα, φλάτο, φρικασάδα (S.), φρόντε — et j'en passe d'autres tels que σέμπρι (p. 80), lesquels, pour être usités dans quelques îles (σέμπρε à Nimborió, Santorin [4]), n'en sont pas moins des phénomènes isolés. Je ne dis pas qu'il ne faut pas les admettre dans un Lexique. Je dis que les fiches sont formulées de façon à ce qu'il soit impossible au lecteur d'établir une différence entre un mot comme σέμπρι et un mot comme πετσί.

Une cause de confusion analogue, c'est que d'ordinaire M. G. M. ne donne qu'en second le mot usuel et commence par le mot rare ou la forme périmée. On lit d'abord γουάντι, γαράφα, λότο, κλότσος, μόδος, μπουνέλι, πάρτη, πέτσα, πιστόλα, φάβρικα, φλανέλλα, φράγουλα, et, dans le corps de la fiche seulement, γάντι, καράφα, λοταρία, κλοτσιά, μόδα, μπουνιά, παρτίδο, πετσί, πιστόλι, φάμπρικα (Ταξ. 243), φανέλλα, φράουλα. Cela tient toujours à ce que M. G. M. ne regarde que les livres et que, la plupart du temps, il suit Somavera. C'est là son autorité principale ; Somavera est cité jusqu'à sept cent six fois (Legrand, trois cent quatre-vingt-neuf fois [5]), sur quatre-vingt-quinze pages. Pour moi, je l'avoue, l'autorité de Somavera est très contestable. Somavera faisait un Dictionnaire, et, pour les besoins de la cause, il pouvait bien, çà et là, forcer ses cadres, comme les grammairiens qui veulent coûte que coûte compléter leur paradigme. Un mot attesté par Somavera seulement (voir ci-dessus) n'est un témoignage de valeur que s'il est confirmé par des autorités grecques. Il est certain que ceux qui savent le grec de naissance ont ici plus de poids. Je crois donc que M. G. M. aurait fait œuvre plus utile et plus sûre si, pour le moyen âge, il s'était borné à

1. Les mots suivis de cette mention ou d'un simple S., entre parenthèses, ne se rencontrent que dans Somavera.

2. Ici (p. 77), on lit : « ρόμπα Legr. (« peu usité ») ». M. G. M. ne fait jamais cette observation, de lui-même.

3. Cela me paraît tout simplement de l'it. transcrit en grec ; il me semble que φιόρε (ci-dessus) est un peu dans ce cas. En effet à Sainte-Maure on dira τὸ φιόρο, τὰ φιόρα, à Corfou, τὸ φιόρι, τὰ φιόρια. Pour devenir grec il faut que le mot se décline.

4. On recueille aussi σέμπρε à Patras. Il paraît inconnu à Sainte-Maure et à Corfou.

5. M. G. M. (p. 4) dit que les sources où il a puisé ne sont pas accessibles à tous les romanistes. J'aime à croire que, en ce qui concerne ces deux sources, il n'est pas de romaniste qui n'y recoure ou, du moins, qui les ignore.

quelques auteurs, dépouillés d'un bout à l'autre, et si, en dehors des textes populaires, qui sont la base de tout, il avait, pour l'état moderne, pris quelques auteurs modernes, dépouillés de la même façon. En fait de texte moderne, je n'ai pourtant rencontré que Krystallis (1894), cité une fois unique (p. 94), on ne sait pas pourquoi, car il y aurait plus à glaner dans ce livre. M. G. M. ne fait usage ni de Solomos (précieux), ni de Valaority, ni de Vilaras, ni des poètes ou prosateurs contemporains, ni de Bikélas (trad. de Shakespeare), ni même du Ταξίδι. Il est aussi quelques omissions que je me permets de signaler, parce que ces renvois peuvent être utiles. M. G. Meyer, p. 6, s. v. ἀγουστέλλα répète ce qui a été dit sur Αὔγουστος, ἄγουστος, avec une certaine abondance de renseignements, *Et. ng.* LXXVIII, 59, 242, 245, 277; pour ἀντίδιον, cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, 41 (= *Doubl. synt*, p. 6), n. 1 (la remarque est d'Arsène Darmesteter); pour μουνί, cf. *Et. ng.* LXXX; pour μπιζέλι, *Et. ng.* LXXIV, 166; pour ποῦντα, *Doubl. synt.*, l. c; pour φροῦττα, *Essais*, II, LXV; s. v. γαρόφαλον, il faut renvoyer à *S. Port.*, p. 86; s. v. γούμενα, *ibid.*, XXVIII; pour les suffixes italiens (G. Meyer, p. 99-100), *ib.* XXVIII. D'autre part, si l'auteur avait pris en considération ce qui est dit de γρωνίζω (*Mém. Soc. Ling.*, VI; (= Obs. ph.), 308, 311, κόριντσα (p. 38) ne l'aurait pas arrêté; pour μά (p. 46), un renvoi aux *Essais*, II, p. LXIII, était nécessaire. Je ne suis peut-être pas loin de l'opinion de M. G. M. (μά = it. *ma*); mais encore faut-il tenir compte du fait mentionné l. c. (ἄμα se disant pour μά, à Tatavla, C. P.). En revanche, M. G. M. cite une fois (p. 41) les *Et. ng.*, 204, au sujet de κρέδιτον, erreur qu'il me signale et que je corrige volontiers. J'en corrige même une autre (*ib.*, p. 244), qu'il n'a pas remarquée; je crois décidément que ἄμα (G. Meyer, p. 9) est vénitien (voyez, *ibid.* la forme génoise). Quant au Ταξίδι, j'y ai eu précisément soin d'employer, sauf quelques exceptions voulues, les mots romans les plus usuels. Ceux qui se lisent p. 65-66 ont été scrupuleusement copiés par moi sur des menus de restaurant, que je conserve. Ils constituent, en grande partie, un vocabulaire spécial — comme l'indique la provenance.

On dirait, par moments, que M. G. M. ne prend pas le temps de se citer lui-même. Le cas est assez curieux. Il avait fait jadis (*Jahrb. f. rom. u. engl. Spr. u. Lit.*, XV, 1876, 33 suiv.) un excellent Glossaire des mots romans dans la Chronique de Léonce Machéras (voir aussi *Riv. di filol.* IV, 1876, p. 255-286 : Il dialetto delle Cronache di Cipro etc.). Le Glossaire, vu l'état de la science et l'âge même de l'auteur, présentait bien quelques imperfections [1]; mais l'entreprise était des plus utiles, car, c'est à l'aide de ces monographies, précises et scrupuleuses, qu'on

1. Ainsi, p. 37, βάρκα est donné comme it. *(barca)*, φοῦρνος (p. 48) est identifié avec *forno*, etc. Mais l'auteur distingue déjà très bien entre καβαλλιέρης, rom., et καβαλλάρης, lat. Cette distinction ne se retrouve pas aujourd'hui dans le Lex. et manque également aux *Lat. Lehnw.* Ceux-ci donnent καβαλλάρης (s. v. καβάλλος); mais les *Rom. Lehnw.* n'ont plus καβαλλιέρης.

pourra procéder un jour à un Lexique des mots romans en grec. De ce Glossaire pourtant je ne trouve pas trace dans le présent Lexique. Pas un renvoi. Et pourquoi donc? Peut-être parce que ce Glossaire avait été fait sur le Machéras de 1872 (éd. Sathas); depuis a paru celui de Legrand-Miller, 1882, et M. G. M. ne s'est probablement pas soucié de recommencer sa collation. Aussi Machéras et Bustron ne peuvent-ils plus servir qu'à quelques citations sporadiques (voir ci-dessus). Ces citations sont très soigneusement faites. La ligne est indiquée après la page. Or, les lignes, dans Sathas, ne sont pas numérotées. D'où viennent-elles donc? Évidemment de l'exemplaire qui avait été utilisé pour le premier travail et où l'auteur avait, pour son propre usage, marqué les lignes à la marge. La nouvelle édition a encore été laissée de côté et le renvoi est fait à Sathas (p. 7).

Je m'arrête ici. M. G. M. nous a habitués à être difficiles et il est certain que ce Lexique n'est pas à la hauteur de ses autres publications. J'en veux pourtant signaler tout de suite la partie neuve et méritoire : c'est la bibliographie romane si détaillée qu'on verra p. 100-106, c'est l'effort qu'a toujours fait l'auteur pour reconnaître les différentes provenances romanes et qui lui a fait trouver un si grand nombre de fines étymologies. Je ne saurais dire toutefois que les ouvrages cités p. 100-106 reviennent souvent ni qu'ils reviennent tous dans le Lexique ; je ne dirai pas davantage que je suis toujours d'accord avec M. G. M. sur les attributions. On comprendra que je ne puisse aujourd'hui discuter cette partie du Lexique; mais πανέρι (forme commune) et l'it. *paniere* ne se couvrent pas; le mot grec me paraît plutôt remonter à un B. L.* *panerium*, auquel les romanistes croiront volontiers (voir les formes romanes dans Körting). Quand à βέργα, M. G. M. décidément tient à ce que ce soit l'it. *verga* (cf. *Lat. Lehnw.*, p. 5 ; *Rom. Lehnw.*, p. 17), ce qui est impossible, comme cela a été marqué à diverses reprises (*Et. ng.*, 221 ; Ἑστία, 1891, N. 31, p. 67. col. 1 (Mikroyannis), où le mot est attesté (Steph. Diac). pour le IXe siècle. En ce qui concerne ῥολόϊν = vén. relogio, véritablement, on craint d'avoir mal lu. Relogio n'explique rien, tandis que ὡρολόγιον, par les étapes régulières, mène directement à ῥολόϊ [1]). Ce mot est probablement d'origine savante; mais il aboutit à un traitement tout populaire, comme nombre de mots savants (cf. Ἄστυ, 1895, 26 janvier, p. 1, col. 2 suiv., et surtout ma longue étude Ἄστυ, 1895, 27 juillet, p. 2-4; 28 juillet, p. 2-3; 29 juillet, p. 2-3).

En écrivant ce long article, j'avais un double but : montrer la difficulté que comporte l'entreprise d'un Lexique des mots romans en grec et compléter sur quelques points celui de M. G. Meyer. Il trouvera peut-être que j'ai trop minutieusement démonté le mécanisme de son *relogio;* mais je veux qu'il reste bien persuadé que je n'ai pas entendu lui reprocher autre chose si ce n'est que le travail a été fait trop vite. Si des

1. Encore une forme commune (sans ν!), attestée pour Symé seulement (p. 77).

maîtres tels que lui témoignent trop de hâte, ceux qui veulent jouer les maîtres continueront d'écrire sur les locomotives. — Mais alors, quoi? me dira-t-on. Ne vaut-il pas mieux commencer que d'ajourner toujours? — Je ne sais pas.

Jean PSICHARI.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Colin publie une Chrestomathie russe par M. L. LEGER. Cet ouvrage fait pendant à la *Littérature russe* du même auteur. Il est particulièrement destiné aux étudiants autodidactes et renferme un grand nombre de morceaux dont la traduction a déjà paru dans la *Littérature*.

— Notre collaborateur M. Félix HÉMON, inspecteur de l'Académie de Paris, a réuni, sous le titre *Études littéraires et morales, première série* (Paris, Delagrave. In-8°, VII et 413 p. 3 fr. 50) les morceaux suivants : *Éloge de Buffon; L'évolution d'un prix académique; une enquête littéraire, la Princesse de Clèves est-elle de Mme de La Fayette; La vraie Mme de la Fayette; Les premières comédies de Corneille; Les caractères chez Corneille* (Le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Pompée, Le Menteur, Nicomède, Rodogune); *Un roman conjugal, la marquise de Cavoye; L'amitié de Montaigne et de La Boétie; Les éléments antiques, modernes et individuels dans la pédagogie de Montaigne; Le scepticisme de Montaigne; L'art, le « moi » et le goût de Montaigne; Un agent voltairien, l'abbé Lamare; Les caractères dans la* Chanson de Roland; *Louis IX et Joinville; M. Ferdinand Brunetière et Bossuet.*

— La *Revue critique* a publié, dans son numéro du 14 octobre, un article de M. Clermont-Ganneau sur l'ouvrage de M. Mayr, *Die antiken Münzen der Inseln Malta*, etc. Nous aurions dû rappeler à ce propos que ce livre avait déjà fait l'objet d'un compte rendu plus spécialement numismatique par M. Th. Reinach (8 juillet, article 302).

BOHÊME. — Sous ce titre l'*Exposition ethnographique tchèque slave*, la librairie Otto commence la publication d'un grand ouvrage illustré destiné à perpétuer le souvenir de cette exposition, l'une des plus remarquables qui aient jamais eu lieu dans les pays slaves. La même librairie vient d'achever la publication du IXme volume de la Grande encyclopédie tchèque qu'elle a entreprise il y a quelques années et qui est particulièrement bien documentée pour tout ce qui concerne l'histoire et la littérature des peuples slaves. Ce volume commence la lettre G.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 4 novembre — 1895

469. — Dr Hans STUMME. **Dichtkunst und Gedichte der Schluh.** Leipzig, 1895. Lib. Hinrichs, VI-86 p. in-8.

En rendant compte ici même des *Elf Stücke im šil ha Dialekt von Tazerwalt* [1] j'exprimais le désir que M. Stumme continuât des études pour lesquelles il était si bien préparé. Le présent volume, qui répond à ce souhait [2], a une importance toute particulière en raison du sujet qui y est traité : la poésie et la métrique berbère. Des chansons kabyles ont été déjà publiées en nombre considérable, mais jusqu'à présent, à l'exception de Salvador Daniel, on avait laissé à peu près de côté la question technique. Il est vrai, comme le remarque lui-même M. Stumme, que plusieurs de ses chansons ne peuvent se ramener à aucune mesure régulière, et ne se distinguent de la prose que par des expressions plus relevées et quelquefois par la rime : elles sont chantées comme une sorte de récitatif qui ne tient pas compte du nombre irrégulier des syllabes et qui varie suivant la fantaisie du chanteur.

Les textes publiés ici, avec une traduction et des notes, sont précédés d'une introduction très détaillée où M. S. étudie les divers genres de poésie chez les Chelh'as du sud du Maroc. Ce sont : 1° *lk'ist* (ekyst : histoire), sorte de complainte rimée généralement sur un sujet religieux, quelquefois historique ou même fantastique comme un conte populaire : dans le premier cas, le chanteur s'accompagne d'une viole, dans les

1. *Revue critique*, 1895, t. I p. 161.

2. Quelques jours après sa publication, M. Stumme faisait paraître un autre ouvrage important, *Mærchen der Schluh von Tazerwalt* dont il sera rendu compte dans la *Revue critique*.

autres, d'une sorte de guitare [1]; 2° le *tandamt*, consacré aux maximes de la vie pratique et aux jugements sur les pays et les tribus; l'*andam* (chanteur de *tandamt*) joue du tambourin sur les places publiques ou dans les mariages; 3° la *tamaoucht*, couplets satiriques échangés entre hommes et femmes: on pourrait les comparer aux *dayeries* de l'est de la France; 4° les *rn'a* (chants) qui correspondent à ce que nous appelons plus spécialement chansons populaires et qui sont tenus dans le plus profond mépris par les chanteurs de profession: c'est ainsi que M. S. n'a pu en obtenir un seul spécimen de ses informateurs.

Le premier des trois textes donnés ici appartient au genre *tandamt* et est attribué à Sidi Hammou, nègre ou mulâtre, le plus célèbre *andam* des Chelh'as, qui aurait vécu vers l'an 800 de l'hégire (?). Il comprend trente-neuf couplets dont la plupart commencent par un vers ajouté postérieurement et appelant la miséricorde de Dieu sur Sidi Hammou. Un tiers environ de ces couplets est consacré à des maximes et des préceptes; un autre tiers, à l'amour et à ses souffrances; le reste traite de sujets divers.

Les deux autres morceaux appartiennent au genre *k'ist*; le premier est un poème sur la conquête d'Alger par les Français. Ce sujet a déjà été traité en zouaoua dans une pièce publiée par le général Hanoteau: M. S. a judicieusement comparé les deux textes; au point de vue de l'inspiration, il aurait pu le rapprocher du poème arabe dont le général Daumas a donné une traduction [2]. La plus grande partie de la pièce chelh'a est consacrée à des invocations religieuses; les faits ne tiennent qu'une faible place: Alger n'est pas même nommée, en revanche il y est question de Sidi Ferruch et les chrétiens sont des Anglais pour le poète, musulman fanatique. Celui-ci qui a dû visiter Alger et y recueillir quelques détails historiques, aura donné aux fidèles le nom de ceux qu'on rencontre le plus souvent dans le Sous. Ce poème, comme celui de Çabi, a, paraît-il, le don d'exciter les larmes des auditeurs marocains, gens, d'ordinaire, peu sensibles de leur nature.

La troisième pièce est le récit d'une aventure de chasse. Un chasseur, sur le point de tirer sur une gazelle, entend celle-ci lui reprocher sa cruauté envers des animaux innocents: il en est si touché qu'il en tombe malade.

La scansion des vers berbères est d'une difficulté extrême pour des raisons exposées par M Stumme. Il me paraît cependant être arrivé à un résultat appréciable dans les essais qu'il a tentés sur quelques-unes des pièces qu'il publie. Le principe qu'il a adopté est d'ailleurs exact: les vers berbères comprennent un certain nombre de syllabes; pour les scander, il importe de tenir compte des voyelles sourdes qn'on supprime

---

1. *Genbri*. Quoique celle des Chelh'as ait trois cordes, j'ai constaté par moi-même que dans le Maroc, et spécialement dans le Rif, la guitare à deux cordes est souven employée.

2. *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Paris, in-18 jés. p. 157-174.

ou qu'on rétablit suivant la nécessité. M. S. arrive par là à trouver des vers de douze pieds, dont chaque syllabe paire porte un accent prosodique [1].

L'ouvrage est imprimé avec un soin remarquable, étant données les difficultés causées par la transcription de M. S. [2] dont j'ai déjà parlé. La traduction est correcte et fidèle, les notes nombreuses et instructives : en somme, cet ouvrage fait honneur à M. Stumme.

René Basset.

---

470. — ΠΙΣΤΙΣ ΣΟΦΙΑ, ouvrage gnostique de Valentin, traduit du copte en français avec une introduction par E. Amélineau, maître de conférences à l'École des Hautes-Études (sciences religieuses). Paris, Chamuel, 1895, in-8°, pp. xxxii-204.

Ce volume fait partie de la collection des « *Classiques de l'occulte* » qui a pour but « de mettre à la portée du plus grand nombre possible d'étudiants les œuvres des grands maîtres, devenues introuvables de nos jours ». — Qu'est-ce que « l'occulte » ? Ce n'est pas facile à déduire de la liste qu'on nous donne de ses « Classiques » parmi lesquels on range des auteurs que nous étions habitués à regarder comme gens sérieux, Averroes, Gerson, Trithème, par exemple, à côté de charlatans tels que Jean Dée, Fludd, Boehme et d'autres. D'où il semble résulter clairement que le but véritable de la collection est surtout d'escompter la crédulité vulgaire.

Le volume dont M. Amélineau vient d'enrichir cette collection est une œuvre gnostique des plus curieuses, qui méritait de figurer en meilleure compagnie, car elle a, comme il le dit très bien, une importance historique au point de vue du développement « des idées et de ce qu'on appelle la philosophie ». Le défaut d'unité en rend l'analyse difficile. Le récit des malheurs de l'éon Pistis Sophia, une des vingt-quatre émanations supérieures, constitue le fond de l'œuvre ; mais il y a dans

---

1. P. iv. Il m'est impossible d'admettre avec M. S. que le chelh'a, pas plus que le français, n'a d'accent (*Das Schilha ist næmlich eine* accentlose *Sprache wie z. b.* das Franzœsische). Il est inutile de discuter cette affirmation en ce qui concerne le français : quant au chelh'a, je m'en tiens aux observations de M. de Rochemonteix, *Documents pour l'étude du berbère* (Journal asiatique, février 1889 (réimprimés dans ses *Œuvres diverses*), Paris, 1895, in-8°.

2. C'est sans doute à des fautes d'impression causées par la multiplicité des points et des accents qu'il faut attribuer des formes comme *ek'yst* (passim) pour *ek'ys'* (ek'içt) de l'arabe *qiççah* (s'is's'ah) ; p. 17 l. 13 *isiid* pour ik'iid (içiid) de l'arabe *çada* (s'âda) *ibid* l. IV *takoraitinu* ne doit-il pas être corrigé en *tak'oraitinu* (tak'orait inou : mon bâton) ? La forme *thir'rith* employée dans le dialecte des Aïth Khalfoun nous présente un *r'* qui permute plus facilement avec le k' (q) que le k. — P. 31, l. 31 nous trouvons iid'ukân (= iidhouk'an) les chaussures et p. 41 vers 9 le diminutif *tidukinens* (= tidoukin ens) avec un *-dal*. P. 43 vers 26, ne faut-il pas lire trna (terna) et non tnra, du verbe *ernou*, l'emporter sur ?

tout le cours de ce récit un grand nombre de digressions dans lesquelles sont exposés divers points de la doctrine gnostique. Jésus ressuscité se trouve sur le mont des Oliviers, entouré de ses Apôtres, de Marie sa mère, et des pieuses femmes de l'Évangile. Le Sauveur raconte comment Pistis Sophia ayant regardé en haut la Lumière, voulut s'élever jusqu'à elle et tomba dans les profondeurs du Chaos ténébreux. Au milieu des émanations créées pour enlever la partie lumineuse qui se trouvait en elle, elle adresse à la Lumière des hymnes de repentir. A la neuvième *repentance*, elle est exaucée : Jésus est envoyé vers elle et la tire de l'état ténébreux où elle était tombée. Alors ses chants se changent en cantiques d'actions de grâces. Jésus est le principal narrateur ; les interrogations posées par les Apôtres ou les saintes femmes et les réponses du Maître fournissent l'occasion des développements étrangers au récit.

L'ouvrage, originairement composé en grec, nous est parvenu dans une version copte. Il avait déjà été signalé à l'attention du public savant par Dulaurier [1], et l'allemand Schwartze en fit une traduction publiée après sa mort par Petermann [2]. Après l'apparition de ce travail, de nombreuses controverses s'élevèrent au sujet de l'auteur, plusieurs se refusant à y voir l'œuvre de Valentin lui-même. M. Amélineau, qui s'est occupé spécialement du gnosticisme en plusieurs de ses ouvrages, conclut (p. III), « que l'auteur était un égyptien de race, de naissance ou de choix, qu'il connaissait parfaitement les anciennes doctrines égyptiennes, que tout dénote qu'il n'était autre que Valentin, quoique la chose ne soit dite nulle part... » La lecture de l'ouvrage nous a laissé une tout autre impression. Le manque fréquent de transition en passant d'un sujet à un autre, l'insertion des divers titres tels que *Extrait des livres du Sauveur* (p. 129), *Un Extrait des livres du Sauveur* p. 185), paraissent indiquer une compilation beaucoup plus qu'un ouvrage original. M. Amélineau explique le défaut d'unité par l'inexpérience du scribe (p. IX). Cette raison ne paraît pas suffisante, et il semblerait plus naturel d'admettre que nous sommes en présence d'une compilation d'ouvrages gnostiques dans laquelle la *Sagesse* de Valentin occupe vraisemblablement une part large mais impossible à préciser. Cela n'enlève rien à l'intérêt du recueil, ni au mérite du traducteur, ni aux louanges qu'il se décerne.

J.-B. CHABOT.

---

1. *Journal asiatique*, 1847, n° 18.

2. PISTIS SOPHIA, *Opus gnosticum Valentino adjudicatum... descripsit et latine vertit* M. G. SCHWARTZE ; Berolini, 1851.

471. — **Notice des manuscrits coptes** de la Bibliothèque nationale renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament, par M. E. Amélineau. (Tiré des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques; t. XXXXV, 2e part. Paris, Imprimerie nationale, 1895; in-4°, pp. 67, avec 6 pl.

Quatorze manuscrits récemment acquis par la Bibliothèque nationale renferment, à côté de la traduction copte, le texte grec de certains passages des Écritures. Les fragments du Nouveau Testament, édités dans le texte grec seul, forment l'objet de la présente publication [1]. Ils appartiennent à onze manuscrits [2]. L'introduction mise en tête des textes est uniquement consacrée à la description matérielle de ces parchemins. Selon M. Amélineau les plus anciens pourraient être du VIIIe siècle; la date des autres varie entre le IXe et le XIIe.

Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas pris soin d'indiquer en marge la notation des versets, pour faciliter les recherches et plus regrettable encore qu'il ne se soit livré à aucune étude comparative de ces fragments, pour nous apprendre à quelle famille de manuscrits ils appartiennent et quelle peut être leur valeur critique. Il est vrai que c'est un simple travail de patience auquel pourra s'appliquer quiconque a sous la main les éditions de Tischendorf [3].

J.-B. Chabot.

---

472. — E. D. Rhoïdis. Τὰ Εἴδωλα-Γλωσσικὴ μελέτη. Athènes, 1893; in-8°, λϛ'-404.

Les bons livres sont toujours d'actualité et le livre de M. Rhoïdis est excellent. Les *idoles*, ce sont les fausses représentations que se font les Grecs au sujet de leur langue, ou plutôt de la prétendue langue ancienne qu'ils s'efforcent de ressusciter, déclarant bas, vulgaire et corrompu tout ce qui porte trace d'altération, entendez d'évolution normale et

---

1. Ces fragments sont : Matth., II, 1-11; XXV, 32-45; XXVI, 42-57-Marc, IX, 2-5; XIV, 53-63; XVI, 6-18-Luc, III, 19-30; VI, 17-27; VII, 37-46, 45-50; X, 21-30; XI, 24-42; XV, 11-18; XVIII, 2-9; XVIII, 42-XIX, 9; XIX, 1-9; XXI, 33-38 (2 fois); XXI, 36-XXII, 3; XXII, 24-30; XXII, 54-65; XXIII, 4-XXIV, 26; XXIV, 1-10, 25-31-Jean, I, 1-10, 24-32, 39-56; II, 2-11; III, 10-17; IV, 13-14; IV, 52-V, 7; 22-31; VI, 13-14; VIII, 42-IX, 39 (et non pas 2); XI, 10-56; XII, 46-XIII, 4; XX, 4-8, 12-18, 24-31, 27-31-I Cor., I, 22-29.

2. Tous ces manuscrits portent provisoirement le n° 129.

3. L'examen superficiel des neuf premiers fragments nous porte à croire que le manuscrit d'où ils ont été tirés était intimement apparenté au *Codex Sinaiticus* (א). V. entre autres les leçons ci-après : του ρηματος (Luc, XXII, 61), προσεφωνησεν αυτοις (XXIII, 20), και αυτον (XXIII, 11), ονοματι κλεοπας (XXIV, 18); οι δε τα φαυλα (Jean, V, 29), εωρακεν σε (VIII, 57), etc... Elles appartiennent toutes à ce manuscrit et quelques-unes lui sont absolument particulières. — Nous n'avons pas eu le loisir de pousser plus loin ces rapprochements. A en juger par la liste des variantes que les différents fragments présentent entre eux, il ne semble pas qu'ils puissent être rangés tous dans la même famille.

séculaire. On sait que cette opinion a été battue en brèche et que la cause de la raison commence à compter des partisans sérieux. M. Rh. est un des plus ardents et aussi des plus spirituels. Je veux pourtant lui faire tout de suite une chicane, pour en finir. M. Rh. n'est pas linguiste de profession. Il s'est admirablement assimilé les ouvrages de linguistique qu'il a pu lire. Il est certain toutefois qu'il n'a pas toujours bien choisi et qu'il n'est pas au courant. Je ne me rappelle pas avoir vu citer Hermann Paul ailleurs que dans une note (p. 25, n. 1) et, assez malencontreusement, sous la forme Hermann Paulus. Parmi les découvertes les plus sûres, à son sens, de la linguistique, il range la priorité du sanscrit sur le grec et sur le latin (p. 47, τὴν πρωτότοκον θυγατέρα τῆς Ἀρίας καὶ πρεσβυτέραν ἀδελφὴν τῆς ἑλληνικῆς καὶ τῆς λατινικῆς Σανσκρίτην); pour M. Rh. c'est un fait acquis (ἀναμφισβήτητον, p. 70), que tous les verbes grecs, à l'origine, étaient en -μι (*ib.* et p. 311)[1]; comme autorité en matière de philologie irlandaise, il cite Fauriel (p. 64, 1); il croit aussi, comme on l'avait cru jadis pour le français, que les mots, en passant du grec ancien au grec moderne et du latin en français, diminuent de volume et subissent la ἰσχνανσις (p. 51 suiv. et *passim*), un mot qui aurait dû la subir lui-même, car il est bien dur à prononcer. Il est bien facile de voir que *soleil* est plus gros que *sol* et que παιδί, c'est-à-dire παιδίον, a trois fois la taille de παίς, μάτι = ὀμμάτιον, quatre fois celle de ὄμμα et que ce fait tient uniquement à la prépondérance des diminutifs sur les positifs.

Il est assurément regrettable que M. Rh. n'ait pas consulté les bons auteurs; il aurait particulièrement profité de ces ouvrages sur la philosophie générale du langage, où les Allemands excellent, tandis que nous nous contentons un peu trop de la pratique, sans réunir en corps de volume les principes dont nous nous inspirons. Mais il y aurait du pédantisme à insister sur ces lacunes du livre de M. Rhoïdis; ce serait même en méconnaître de parti pris le caractère. L'auteur ne s'est nullement proposé de nous tenir au courant des dernières découvertes de la linguistique (voir, entre autres, p. 25, n. 1). Le but qu'il poursuit est beaucoup plus modeste, et, en ce qui concerne la Grèce, peut-être plus utile. Dans deux chapitres des plus nourris, Ἡ δῆθεν φθορά (pp. 40-83) et Ἡ δῆθεν ζημία (pp. 84-179), c'est-à-dire, *La prétendue corruption* et *Les prétendues pertes* (subies par la langue), il s'est attaché spécialement à démontrer que le développement d'une langue est un fait historique, normal et constant, qu'il a ses lois propres, et que, dès lors, il n'y a point de honte ni de barbarie à se servir de formes différentes de celles des ancêtres. Cette démonstration est la pensée dominante des *Idoles*, et, sur ce point, nul jusqu'ici n'a osé contredire M. Rhoïdis. Ces vérités sont toujours bonnes à dire en Grèce. Le préjugé de la

---

1. M. Rh. aurait-il pu être mis en garde par une plaisanterie du Ταξ (p. 241), où se cachait un peu de *Junggrammatik*.

noblesse des formes anciennes, considérées indépendamment du fond et du style, a été la cause principale, depuis l'origine, de la singulière campagne entreprise en vue de la résurrection du grec ancien. Koray jadis (p. 30, n. 3; p. 289; Ἄστυ, 27 juillet 1895, p. 4, col. 1 suiv.), M. Kondos aujourd'hui (Rh., pp. 82, 156-157, 214, etc.) ont toujours à la bouche le mot de *barbare*, dès qu'il s'agit de caractériser la langue moderne. Voilà ce que l'histoire nous enseigne à toute heure sur ce débat fameux. Je l'ai dit depuis bien longtemps (*Essais*, I, 241) : le mépris de la langue vulgaire en a fait proscrire l'usage et se retrouve encore au fond de tous les plaidoyers puristes. Pour déraciner ce préjugé, pour prouver, par de nombreux exemples (pp. 59 suiv.), que les mots changent sans s'avilir et que *augurium* peut devenir *heur* sans déchoir (etc., *ib*.), point n'est besoin d'être un maître linguiste ni un *Junggrammatiker*. Les erreurs de détail ne comptent plus et voici comment. M. Rh. nous soutient (p. 50) que la forme σῷα-σᾶ du « *divin* » Platon n'est pas moins condamnable, au point de vue des puristes, que le moderne ζῶα-ζᾶ. Or, σῷα-σᾶ est un traitement purement phonétique, tandis que ζῶα-ζᾶ est un phénomène d'analogie (ζῶο = ζῶ, d'où les autres cas); le rapprochement est donc inexact; mais la thèse générale n'en est pas moins solide, puisque, dans les deux cas, il y a eu altération.

Je veux surtout signaler deux chapitres qui me paraissent mériter une attention particulière, le chapitre intitulé Μία (pp. 180-213) et celui intitulé Ἡ δῆθεν πτωχεία (pp. 214-272). Dans le premier, M. Rh. s'applique à établir qu'il y a en Grèce une langue commune, dans le second, que la pauvreté de cette langue a été surfaite.

Les défenseurs de la langue savante n'ont plus recours qu'à cet argument suprême : il n'existe pas en Grèce de langue commune, de langue que comprennent tous les Grecs, quand ils s'adressent l'un à l'autre et qu'ils sont originaires de provinces différentes ; il n'y a donc pas de langue littéraire possible, intelligible à tous. Il suffit, pour répondre à cette objection, de donner, comme l'a fait M. Rh. (pp. 187-195), quelques échantillons de chansons populaires de toutes provenances, pour rendre matériellement visible l'unité de cette langue. Elle est la même dans tous ces textes, à peu de nuances près. C'est que les chansons populaires voyagent d'un pays à l'autre; elles font en ceci comme la langue elle-même qui voyage avec les sujets parlants et c'est pourquoi, par la force des choses, il existe une langue commune. Il n'en faut pas plus. J'irai jusqu'à dire qu'un patois non contaminé par les formes communes me paraît aujourd'hui difficile à rencontrer quelque part en Grèce. C'est que les Grecs ne restent pas beaucoup dans leurs villages et ceux qui y restent voient chez eux les gens des villages voisins ou des villes. Ainsi se forment et se propagent les langues communes [1].

Une des façons les plus plaisantes de nier la langue populaire com-

1. Quelques observations sur la phonétique des patois, etc.

mune consiste à dire qu'un seul mot a des acceptions totalement différentes suivant le pays grec où il s'emploie et, donc, qu'en l'employant ou en l'écrivant, on n'arrivera jamais à se faire entendre de tout le monde; par exemple, χαμήλωσε signifie généralement *baisse-toi;* en Crète, c'est avec cet impératif qu'on vous invite à vous *asseoir*, etc., etc. Le fait qu'on note cette particularité ou telle autre pour la Crète prouve déjà qu'on la remarque par opposition au sens le plus répandu. Mais je passe. M. Rh. montre que des divergences analogues se retrouvent partout. Dans la Haute-Saône (Franche-Comté), un *bolet*, champignon comestible, s'appelle *auburon;* mais prenons nos exemples dans le vocabulaire courant; toujours en Franche-Comté, dans les locutions : *Le temps est bleu; Dieu est dans le temps*, *temps* est pour *ciel*, suivant l'usage ; *fier* y désigne l'orgueilleux, celui qui ne *cause* pas (= ne *parle* pas) avec le premier venu, et une phrase telle que : *Vos éloges me rendent fier*, n'y serait point comprise. Quelques Parisiennes emploient *œufs mollets* pour *œufs à la coque*, et ce terme, qu'on lit encore dans les livres de cuisine, est également usité en Bretagne (Lannion). Dans les Côtes du Nord, *arriver* est synonyme de *devenir : Je suis arrivé malade, je suis arrivé faible* = je suis devenu etc.; *c'est arrivé fait, l'ouvrage est arrivé fait* = terminé; *envoyer* se dit toujours pour porter : *je l'enverrai à la maison* = j'irai et je l'y porterai. La conjonction *avec* a des acceptions toutes topiques; ainsi, *j'ai été insulté avec*[1] *lui* équivaut à : Il m'a *insulté* (= il m'a *offensé*), etc., etc. Il n'y aurait qu'à se baisser pour ramasser des particularités du même genre sur tout le sol de France. Personne n'en a tiré pourtant la conclusion qu'il n'y avait pas en France de langue commune et que, pour en avoir une, il faudrait uniformément enseigner le latin dans les écoles primaires. Les arguments tirés de ce chef, en Grèce, ne témoignent que d'une certaine inexpérience linguistique chez ceux qui les exploitent encore.

Mais, en admettant même ce miracle, qu'en Grèce il n'existe point de langue commune, c'est-à-dire que les Grecs ne se comprennent pas entre eux, le remède qu'on propose au mal ne laisse pas d'être plaisant. A ma connaissance, les langues communes se font toutes seules; comment peut-on prétendre en forger une, à coups de dictionnaire? On condamne la langue vulgaire, je le veux bien; mais on ne sauve nullement par là la langue savante. Si un paysan ne comprend pas une langue vivante, comment comprendra-t-il jamais une langue artificielle? A mon sens, ce qui n'existe pas, c'est plutôt la langue savante elle-

---

1. Cette conjonction, dont l'emploi est si singulier, marque surtout les rapports qu'on a avec quelqu'un et dont la nature est indiquée par le verbe. Il n'y a point idée de concomitance. Ainsi : *Je suis parti avec lui* = je l'ai quitté. Nos rapports ont consisté en ceci, que je l'ai quitté, que je suis parti. Telle a été m'a conduite *à son égard*. De même : *Il a eu deux sous avec moi* = je lui ai donné deux sous, etc., etc

même. Je n'entends point celle de la conversation. Krumbacher (*Berl. phil. Woch.*, 1894, 437 suiv.)[1] a déjà noté que les Grecs ont renoncé à leur folie première d'arriver *progressivement* (βαθμηδόν!) à parler attique. Aujourd'hui, les partisans du purisme les plus impénitents reconnaissent que la langue qui a prédominé dans la conversation, c'est une langue mixte, κεκραμένη, — mélange, disons-le en passant, qui n'a rien à voir avec la ποικίλη 'Ιάς d'Hérodote, pas plus qu'avec certains dorismes chez les Attiques, puisque ce mélange se fait aujourd'hui entre des formes vivantes et des formes mortes et que ce mélange est variable suivant la dose d'instruction du sujet parlant. C'est donc dans ce sens qu'elle est ἀνάμικτος, suivant le propre aveu des puristes; mais c'est là un état éminemment transitoire, car πατήρ ne saura guère subsister à côté de l'universel et simple πατέρας; le linguiste peut le prévoir à coup sûr, puisque, pour juger de l'avenir, il a le passé. Ce qui n'existe réellement pas, c'est la langue savante écrite. Je vois, en effet, par le livre de M. Rh. (Ch. VII, Οἱ ἀττικισταί, pp. 288-356), que les puristes ne sont pas d'accord entre eux sur leur propre morphologie, et même sur quelques points essentiels, tels que l'emploi des aoristes moyens ou de l'augment des verbes à préposition; en un mot, ils ne s'entendent sur rien; les uns veulent du datif, les autres n'en veulent plus. La langue populaire, elle, n'a pas de ces tribulations. Elle ne connaît pas le datif et tout est dit. Il suffit de prendre une page de M. Rh. lui-même, une autre de M. Kondos, une autre de M. Bikélas — et encore chez celui-ci faudrait-il distinguer entre la langue des traductions de Shakespeare et celle de Louki Laras — pour se convaincre que de toutes ces pages, il n'y a point à tirer de grammaire homogène.

Ce qui est vrai, c'est que la langue savante n'est accessible à la masse que dans la mesure où elle se rapproche de la langue commune. Et cela prouve encore une fois l'existence de cette dernière. La première langue savante, celle de Koray, n'était elle-même qu'un rhabillage de la langue commune à l'aide des désinences ou des voyelles initiales disparues, une traduction perpétuelle : de μάτι on faisait ὀμμάτιον et de ξείδι, ὀξείδιον (p. 291). Mais ξείδι, μάτι, etc., étaient pris au fonds commun.

Ce système devait aboutir à l'état de *diglossie* qui, comme le remarque fort justement M. Rh. (pp. 347, 353)[2], ne se voit aujourd'hui qu'en Grèce seulement. Il est impossible de le nier. On peut, en effet, invoquer contre M. Rh. la différence qui s'observe, pour la morphologie aussi bien que pour la phonétique, entre une langue parlée et une

---

1. Cet article (*ib.*, 437-440) est précisément consacré aux *Idoles* M. Rh. (pp. 273-287) passe en revue les divers savants d'Europe dont l'opinion est favorable à sa cause, à la cause de la langue vulgaire. Il ne pouvait encore y ajouter le témoignage très catégorique de Krumbacher; mais nous n'avons pas le droit de l'ignorer après lui.

2. Exemple cité *ib.* Parlé : Πόσα χρόνια ἔχεις στὴν 'Αθῆνα; Écrit. : τρέφομαι ὑπὸ μητρί. On peut multiplier à l'infini : νερό et ὕδωρ, etc., etc.

langue écrite (c'est, en France, assez souvent le cas); on citera l'exemple du *Plattdeutsch* et de l'allemand littéraire ; on peut y joindre celui de Belli écrivant en patois romain et le patois romain lui-même ; on peut y joindre, y accumuler tels autres exemples qu'on voudra. Ils ne témoigneront jamais que d'une observation superficielle. Il y a malheureusement, entre ces *diglossies* diverses et la *diglossie* grecque, une différence toute petite, mais toute essentielle : c'est que ce sont là des *diglossies* normales, ayant suivi leur évolution naturelle et non point des *diglossies* artificielles et voulues. Nulle part on n'a *ressuscité* ὕδωρ pour l'enseigner et pour l'écrire à la place de νερό. Cela ne se voit qu'en Grèce. La comparaison d'une *diglossie* grecque avec celle des autres pays ne serait juste que si elle s'établissait dans les mêmes conditions, c'est-à-dire entre le grec parlé par un batelier et ce même grec écrit (différence entre la langue littéraire et la langue parlée, entre le *discours* et la parole, comme partout), ou bien encore entre un écrivain usant de la langue commune et tel autre usant d'un dialecte, comme cela arrive quelquefois, par exemple à Γιάννος Ἐπαχτίτης, pour le *vocabulaire* seulement, cf. *Essais*, I, 271. Et c'est justement parce que, en écrivant la langue du peuple, on emploie les mots vivants ou les formes vivantes, qu'on peut accueillir même des formes dialectales ou locales, accroître sa morphologie, s'enrichir à la façon de Dante, sans que cette diversité ressemble en quoi que ce soit aux contradictions grammaticales des puristes (voir ci-dessus).

M. Rh. a consacré de belles pages à la prétendue pauvreté de la langue populaire. On lira avec profit ce qu'il nous apprend des *gains* à côté des *pertes*, des nouveaux suffixes et des sens nouveaux (pp. 120 suiv., 128, 148); on consultera utilement le lexique qu'il donne (pp. 235-241 ; 251-267) de certaines locutions grecques. Mais l'auteur m'a surtout paru porter la question sur son terrain véritable, quand il a montré que toute langue littéraire à ses débuts est pauvre (p. 221) ; elle a toujours dû s'enrichir de mots abstraits et de termes techniques par le travail successif des générations. Le français lui-même est pauvre, si l'on fait abstraction de ce travail. Dans une phrase telle que : *La solution du problème est difficile* — et mille autres — il n'y a pas un seul mot *populaire* d'origine. Seulement, les mots ainsi introduits dans la langue, n'y font plus tache ; parce qu'on les a jetés dans les moules courants, avant de les adopter. J'ai trop souvent traité le sujet pour avoir à y revenir ici. Le point important c'est de savoir si une langue est susceptible de ces sortes d'enrichissements. Et c'est, incontestablement, le cas pour le grec moderne, puisque le peuple et les savants eux-mêmes finissent par adapter les mots savants à la grammaire populaire, et que, d'autre part, le grec, par la souplesse de ses composés, offre des ressources infinies pour les créations de ce genre. En français, nous avons besoin d'un emprunt savant pour nommer un *psychologue* par son nom ; en grec, καρδιογνώστης le désigne clairement et sans effort. Un *linguiste*,

suivant la nuance qu'on veut exprimer, peut se rendre par γλωσσολόγος, γλωσσογνώστης ou γλωσσοφάχτης, sans que pour cela la langue perde de son unité. Que si tel mot — comme γλωσσοφάχτης — surprend au premier abord, quel est donc le mot puriste, lancé dans la circulation du fond d'un cabinet, qui n'ait surpris tout le monde et qui n'ait, plus d'une fois, péri misérablement? C'est un cercle vicieux que de condamner l'usage de la langue populaire, sa culture progressive, et de la déclarer pauvre ensuite. Quelle est donc la langue dont on ne puisse dire qu'elle est pauvre, comparée à une autre? Comment M. Rh. n'a-t-il fait aucune allusion à l'*indigence* même du grec ancien?[1] Le grec ancien n'a pas de mot pour *éloquence!* Τὸ εὖ λέγειν n'est qu'un pis aller et ne saurait se plier aux mêmes acceptions. Il manque également de mots pour *génie, talent, inspiration, rêve,* sans parler de *poésie* et de *science,* du moins avec toute l'extension de sens que nous avons donnée à ces deux vocables. Celui qui voudrait traduire en grec *idée* ou *pensée* (une belle *pensée,* par exemple), éprouverait même, je crois, quelque embarras à trouver les substantifs équivalents. Et Dieu sait pourtant que les Grecs ont connu, sinon créé, tout cela!

Il faut distinguer entre la langue et le style (Rhoïdis, pp. 88, 343 et *passim*). Ποτήριον n'exprime rien de plus que ποτήρι (p. 132) et la noblesse d'un écrivain dépend surtout de lui-même. Ces idées me sont chères et je suis heureux de voir que M. Rh. les ait défendues avec tant de vigueur et de netteté [2]. Les puristes nous ont bien souvent soutenu que l'emploi de la langue ancienne était la source de toute vérité et de toute beauté. Ils le soutiennent encore. Nous n'avons pourtant pas vu jusqu'ici que, dans leurs ouvrages, ils aient montré plus d'élévation d'esprit, plus d'imagination [3], plus de poésie ni même plus de science que les modestes écrivains en prose vulgaire. *Spem mentita seges.* Ils n'ont certainement rien produit de comparable aux Chansons popu-

---

1 L'indigence du vocabulaire moderne (Aut. de la Gr., p. XIV) tient à des causes d'un autre ordre et particulièrement à l'ignorance où nous sommes la plupart du temps du vocabulaire populaire. Quand on pense français en écrivant en grec, le grec forcément apparaît pauvre; quand on pense en grec directement, cette pauvreté s'atténue. Un des arguments des puristes consiste à vous demander comment vous diriez en grec tel mot caractéristique du français, comment vous traduiriez telle locution. Mais je suppose que la contre-épreuve serait tout aussi facile et tout aussi peu concluante.

2. Je remercie M. Rh. des renvois fréquents qu'il veut bien faire à mes ouvrages. P. 167, je me vois cité pour une observation sur le ν dans Κωνσταντῖνος, p. 361, 1, pour des extraits de quelques lettres d'Alde Manuce, etc., etc. Mais je crois qu'en dehors de la partie purement grammaticale, j'ai pu exprimer aussi quelques-unes des opinions qui sont si élégamment exposées dans les *Idoles*. P. 125, entre autres, à propos des mots étrangers, j'eusse aimé voir citer les *Essais*, I, 245 suiv. Dans le présent article, où je tâche de résumer les chefs principaux du débat, je regrette de ne pouvoir toucher à cette question toujours si mal comprise.

3. Rh., pp. 355-356, montre que la langue savante est contraire aux données mêmes de l'œuvre d'art.

laires. On ne saurait assez réfléchir sur le véritable événement qu'ont été ces chansons. L'amour croissant, le goût de plus en plus vif de la langue vulgaire, qu'autant vaudrait appeler nationale, puisque c'est celle de tout le monde, la volonté de plus en plus arrêtée d'en faire une langue littéraire, voilà une série de faits dont l'explication est *HISTORIQUE*. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a commencé. Les choses ont suivi leur cours logique, conformément aux lois inéluctables de l'*HISTOIRE*. Pour ne pas mentionner la longue préparation médiévale qui aboutit à l'*Érophile*, les chansons populaires ont ouvert le feu; puis, les poètes sont venus, Salomos, Valaority — qui ne sont pas des moindres. Aujourd'hui, tout naturellement, on cherche à créer la prose. La prose conquerra les ouvrages scientifiques [1], puis la langue officielle. Ce n'est pas la raison seule qui légitime ce mouvement; il a son histoire. Et cette force historique a déjà contraint les puristes à abandonner la langue savante parlée; ils sont mus par elle, sans même s'en douter.

Ce point de vue me paraît plus juste que les conclusions auxquelles veut aboutir M. Rhoïdis ('Επίλογος, pp. 357-397). Je ne les reproduis pas ici. C'est la partie faible de l'ouvrage, une sorte de plaidoyer *pro domo sua*, qui manque de largeur et de vérité. J'aime mieux relever, en terminant, une plus juste remarque de M. Rhoïdis (p. 300). Il montre le peu de sens qu'il y a, pour trancher la question, à toujours attendre la venue d'un Dante, puisque, même après Dante, on a encore écrit en Italie le latin macaronique [2] et que la prose n'était pas encore créée. Les Grecs en sont toujours à réclamer un Dante et à se croiser les bras. C'est bel et bien. Mais je me demande, non sans quelque scepticisme, s'ils seraient capables d'apprécier fût-ce un simple Jacopone di Todi. La question, je crois, veut être posée tout autrement (cf. Ἄστυ, 26 janvier 1895, p. 1, col. 2, suiv.). Il ne s'agit pas d'arriver seulement à la constitution d'une langue littéraire; la grande affaire, pour les Grecs, c'est la consécration d'une langue nationale, c'est-à-dire d'une langue que tout le monde, quels que soient les patois locaux et la provenance de chacun, puisse apprendre, de façon à la parler, à la comprendre et à l'écrire. Cette langue existe; il ne lui manque que la consécration. Les écrivains commencent à la lui donner, en attendant qu'elle soit enseignée dans les écoles, dans les écoles primaires surtout, où, déjà, les maîtres sont bien obligés de recourir à la langue commune, pour les premières explications à donner aux enfants [3]. Quant à la langue savante, elle n'a rien

---

1. M. K., *op. cit.*, p. 439, lave M. Rh. du reproche d'avoir employé, dans un livre de cette nature, la langue puriste — réduite d'ailleurs au minimum.

2. Voir Ἑστία, 1893, N. 45, p. 301 (conférence grecque sur le Baiser).

3. Cela est très variable. J'ai vu, dans un village (à Pyrgui, Chio), un maître d'école fort embarrassé : il ne savait pas s'il devait ou non enseigner le duel du paradigme aux enfants. A Athènes, dans les écoles primaires, on se sert couramment de la langue parlée. Ailleurs, on fait conjuguer aux futurs laboureurs les verbes en μι. Dans les gymnases mêmes (= nos lycées), le professeur ne se sert pas toujours des belles formes. Cela est individuel.

de ce qu'il faut pour devenir jamais langue nationale La principale raison, c'est qu'elle est artificielle ; la seconde, c'est que les puristes eux-mêmes y renoncent pour la conversation et reconnaissent que nulle part elle n'est parlée intégralement. La troisième enfin, c'est qu'il y a à son succès des impossibilités physiologiques et psychologiques tout aussi grandes que si nous essayions de faire revivre le français de la Chanson de Roland [1].

Il faut renoncer à ces vaines imaginations. Ce qui est vrai, c'est que la langue savante est nuisible. Elle ôte à l'esprit toute précision [2] et désapprend la vérité. Elle est un obstacle à l'instruction générale. Le Grec arrive à ne savoir qu'*à demi,* parce qu'il ne saisit qu'*à demi* ce qu'on lui enseigne. Il y a là une perte de temps incalculable, comme j'ai pu m'en convaincre par de nombreux exemples. Cette langue est une entrave. A mesure qu'elle tombera, la poésie et la littérature prendront un essor de jour en jour plus libre.

Jean PSICHARI.

---

473. — **Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine**, par J. BRENOUS. Paris, C. Klincksieck, 1895 ; 445 pp. in-8°.

« Quand nous disons hellénisme, nous voulons dire que la construction n'est pas, à la place où nous la rencontrons, ce que nous attendions, qu'elle en est même toute différente, et que, ne pouvant pas être naturellement légitimée, en latin, elle a sa justification propre dans la construction grecque correspondante dont elle est imitée, soit directement et sans être préparée par quelque tour analogue, soit en s'aidant de point d'appui. » D'après cette définition, imprimée en italiques dans le livre de M. Brenous (p. 79), il y a deux espèces d'hellénismes de syntaxe : les uns n'ont pas de point d'appui dans le latin même, les autres en ont un. Sur cette deuxième sorte, la discussion pourrait être abrégée. Le grammairien le plus hostile aux hellénismes, Hoffmann, malgré certaines exagérations, en reconnaît l'existence. Le débat essentiel porte sur la première.

C'est, avant tout, une question de méthode. M. B. l'a compris et a consacré quatre-vingts pages aux généralités du sujet. Il s'est attaché à démontrer la possibilité d'emprunts de syntaxe d'une langue à une autre sans préparation antérieure. De nos jours, dit-il, ces emprunts existent et nous pouvons les constater. Il en cite deux séries : emprunts du français à l'anglais et à l'allemand, gallicismes de l'allemand. Les anglicismes du français relèvent malheureusement du vocabulaire. Ce sont des expressions, dont l'origine peut être une particularité de la

---

1. J'ai longuement essayé de le montrer. Ἄστυ, 1895, 27 juillet, pp. 2-4 ; 28 juillet, pp. 2-3 ; 29 juillet, pp. 2-3.

2. Voir *Autour de la Grèce*, p. 327.

syntaxe anglaise ; mais nous les avons empruntées textuelles, comme *Jockey-club*, ou traduites, comme *Samedi-Revue*, de la même façon que nous empruntons des mots isolés : *wagon*, *tender*, *steamer*. M. B. cite en revanche : *Paris-Mode*, *Paris Coupe-gorge*, etc. Quel est le rapport de syntaxe de ces mots accouplés ? Je crois que M. B. y voit des génitifs : j'avoue ne pas plus comprendre l'équivalence : *Coupe gorge de Paris*, que l'équivalence *Paris du Coupe-gorge*. Il me semble que, dans ces groupes, le second élément joue à l'égard du premier le rôle d'un adjectif. C'est là un moule ancien et toujours employé de notre langue, quoi qu'en dise M. B. (p. 5) : « Ménage ne nous apprend-il pas que la plupart des grammairiens de son temps furent choqués de l'inscription *Palais Cardinal*, ainsi que de *Hôtel Séguier*..... ? » Mais qui ne voit dans cette protestation des grammairiens un effet entre mille de leur ignorance des vraies tendances de leur langue ? On ne pouvait donner de meilleure preuve de l'origine syntactique française de ces expressions, formées en dépit et à la barbe des grammairiens. Du XVIIe siècle à nos jours, il semble seulement que le moule s'est élargi et que le rapport précis du génitif est devenu le rapport plus vague du qualificatif[1]. Parmi les gallicismes allemands, cités pp. 9-17, il faudrait mettre à part ceux qui ont une amorce dans la langue : *unsre Dame hatte gar nicht das Ansehen...*, *jeder ausgesprochene Charakter*, *er hatte seiner Braut von dieser Absicht gesprochen*, *sich Einem zu Füssen werfen* (connu depuis Ulphilas), etc. Les exemples restants sont presque tous des métaphores, des expressions toutes faites, des proverbes : *auf grossem Fusse leben*, *die Hoffnung liebkosen*, etc. M. B. n'a donc pas fait d'assez près la critique de ses preuves. Le résidu aurait été, il est vrai, de médiocre apparence.

A côté de la question de possibilité se place celle des causes de l'influence syntactique d'une langue étrangère. Il ne faut pas mettre sur le même pied ces deux chapitres comme l'a fait M. B. Les principales causes sont : l'influence de la première langue parlée, le contact des langues, le séjour à l'étranger, la traduction[2]. Puisqu'il s'agit du latin littéraire, des œuvres de Virgile, d'Horace, de Cicéron, on doit convenir que les deux premières de ces causes ont peu agi, malgré les habitudes de l'éducation. Ce que M. B. nous dit de ces habitudes n'est pas très convaincant. Les petits faits, nombreux et isolés, recueillis par M. B. nous montrent surtout dans les habitudes grecques un sport ou

1. Il y aurait aussi à faire un triage des exemples cités. *Ouest-Factage* n'est pas dans le même cas que *Ouest-Ceinture* (p. 7) ; la première de ces deux expressions pourrait d'ailleurs être un anglicisme, car elle est propre à une administration dont le personnel jusqu'à ces derniers temps comptait une forte proportion d'étrangers (ou de naturalisés, ce qui revient au même).

2. A la littérature de traduction se rattachent les travaux français d'érudition. Le palabre de la *Revue des revues* (deuxième partie de la *Revue de philologie*) est cité indûment p. 9, au lieu de venir p. 30 à propos de la traduction.

un passe-temps. Reste la troisième cause, la traduction, ou plutôt l'imitation réfléchie. Il y aurait à lui faire une part sérieuse. Cependant, si l'on reprend les détails de la comparaison que M. B. établit avec les langues modernes, on doute un peu de l'efficacité de ces causes si nombreuses, si importantes qu'on les suppose. M. B. (p. 23) allègue les provincialismes du français moderne. Mais il n'y a pas de parité entre les phénomènes comparés. Nous avons ici l'influence du patois maternel sur la langue littéraire ; là, celle d'une langue littéraire étrangère sur la forme littéraire de la langue maternelle. Dans le premier cas, on peut toujours supposer des analogies latentes qui facilitent l'adoption du provincialisme. Or, par définition, et puisqu'il s'agit de la seconde espèce d'hellénismes, nous n'en admettons pas dans le dernier cas. Au sujet des langues en contact, nous sommes en présence de la même difficulté. M. B. cite (p. 24) une constatation intéressante de Schuchardt : « L'Allemand et l'Italien emprunteront leurs slavismes moins au slave qu'ils possèdent eux-mêmes qu'à l'allemand et à l'italien des Slaves qui sont en rapport avec eux ; à peine feront-ils quelques emprunts à la lecture seule du slave. » Nous voilà loin de l' « espèce » étudiée par M. Brenous : ce sont des faits populaires, passant d'une langue parlée à une autre langue parlée ; or, il s'agit pour nous de savoir si des constructions particulières aux œuvres latines de Messala, par exemple, doivent leur origine à l'usage que leur auteur avait fait du grec dans des idylles érotiques. Enfin, le cas du français canadien (p. 26) ne se présente pas davantage dans des conditions semblables à celui du latin [1].

Ainsi, voudrait-on traiter le sujet choisi par M. Brenous, il s'agirait surtout de déterminer les conditions dans lesquelles l'influence syntactique s'est exercée et les limites qu'elle a rencontrées. Déterminer ces conditions favorables en y rattachant les hellénismes éclos sous leur action, fixer ces limites en parcourant les milieux propices ou inaccessibles au ferment étranger : telles sont les grandes lignes à suivre. On tient en même temps le plan de l'ouvrage. M. B. a préféré l'ordre des grammaires ; c'est un classement de fiches. Toute question a dans sa solution un plan virtuel qu'il faut trouver sous peine de faire un répertoire au lieu d'un livre. Il est vraiment trop facile d'écrire une syntaxe latine au point de vue des hellénismes, comme d'autres écriront une

---

1. Il faudrait de plus faire encore des réserves sur le détail. P. 27, le canadisme. « le prononcé par la loi » est une contamination de « le prononcé d'une sentence » et de « ordonné par la loi » ; l'influence anglaise, si elle existe, n'agit pas isolément. P. 28, « rencontrer l'approbation » se dit ailleurs qu'au Canada. P. 31, la proposition infinitive du moyen français pourrait être alléguée contre M. B., comme exemple d'un tour étranger introduit par des traductions et finalement éliminé par la langue. P. 30, n. 5, les hellénismes : « le propre », « des plus habiles », etc., ont des amorces dans l'usage antérieur purement français. P. 31, la phrase citée de Pintrel a-t-elle été jamais autre chose qu'une traduction manquée, et peut-elle être comptée dans l'évolution de la langue ?

syntaxe latine au point de vue de l'usage spécial d'un auteur donné. Ce cadre tout fait a un défaut plus grave. Il dissimule et étouffe les résultats attendus de chaque espèce de recherches.

Les prémisses qui supportent tout l'édifice de M. B. sont loin d'être solides et la méthode d'exposition révèle un défaut de la méthode d'investigation. Mais, jusqu'à présent, j'ai discuté l'étude de M. Brenous, comme si je croyais qu'elle pût aboutir. Si nous reprenons la définition de l'hellénisme, nous voyons qu'une telle construction « ne pouvant pas être naturellement légitimée en latin, a sa justification propre dans la construction grecque correspondante », de sorte que, sans le modèle grec, elle ne se fût jamais développée. Cette conséquence est rigoureusement impliquée par toute la thèse de M. Brenous. « L'hellénisme n'est pas seulement une construction contraire au génie du latin. Il consiste aussi et surtout dans l'extension d'une tournure au-delà des limites propres au latin » (p. 440). « Il s'agit de rechercher si des constructions se renferment dans les limites de formations analogiques et reproduisent le même type, proprement latin ; ou bien si elles dépassent les bornes auxquelles le latin s'était arrêté, et sont absolument différentes de ce qu'il avait développé par lui-même » (p. 78). Cette formule est très remarquable, car M. B. admet que l'influence hellénique s'est exercée dès les origines de la littérature connue de nous, et qu'elle s'exerça dans la suite sans interruption : Cicéron et César, on le voit ailleurs, n'y ont pas échappé. Dès lors, où prendre cette entité extraordinaire, le latin, arrêté et fixé, avant la croissance artificielle due à la nourriture hellénique! Quelle baguette divinatoire révélera les sources pures de la latinité? On en vient forcément à affirmer au lieu de prouver.

Soit un certain emploi du génitif du gérondif (p. 114). Nous avons à l'origine une construction normale : *sulcus designandi operis*. Le génitif est encore très voisin du génitif complément d'un nom : « une ligne de démarcation » ; mais il a le sens accessoire de : « une ligne pour délimiter. » L'idée secondaire de but est plus sensible dans cette phrase de César : « Si naues... deiciendi operis essent a barbaris missae. » Il n'est plus guère possible d'isoler *naues deiciendi operis* du verbe *essent*. Une seule traduction française est acceptable : elle soulignera l'idée finale plus nettement qu'en latin, par suite du manque de construction exactement correspondante. Dans une phrase de Tacite : « unum e seditiosis uinciri iubet, magis usurpandi iuris quam quia unius culpa foret », il n'y a plus de substantif pour supporter le génitif, mais, de même qu'on trouve, surtout dans Tacite, des appositions à toute une phrase, de même on peut supposer dans le même auteur des génitifs compléments de l'idée d'une proposition : *unum e seditiosis uinciri*, équivalant à *unius uinctionem* [1]. Enfin, tout lien est

1. *Vinctio* est un mot de la décadence ; mais comme je prends les exemples de M. B., je n'ai pas le choix des textes.

coupé, et le génitif apparaît avec l'unique sens de but : *proficiscitur cognoscendae antiquitatis*. Or, dans les deux derniers échelons, M. B. suppose l'influence du grec, pas avant, parce que les constructions latines ont des parallèles grecs. Mais rien ne prouve que ces exemples étrangers étaient indispensables à la naissance des derniers termes de l'évolution.

Le lecteur me permettra de me borner à cet exemple, où j'ai dû mettre quelque ordre dans les matériaux toujours un peu confusément rassemblés par M. Brenous. On voit maintenant que la question comporte toujours deux solutions. Quelle balance employer assez délicate pour accuser le degré de vraisemblance de chacune d'elles ? Il est tel cas où un petit poids tombé par hasard dans l'un des plateaux, le fait trébucher légèrement. Pp. 59-60, M. B. montre combien serait vraisemblable d'assigner une origine latine à la liaison *qui et* employée entre deux noms propres d'un même personnage. Mais Humann et Puchstein ont publié en 1891 une inscription d'Antiochus Épiphane où on lit : Ἀρταξέρξου τοῦ καὶ Μνήμονος. Et la question est tranchée.

En fait, toute solution est purement personnelle. Elle comporte un *à priori*. On est tout près de donner raison à M. Brenous, quand il montre la possibilité de constructions helléniques à l'époque la plus ancienne. Mais si l'on sort de cette très vague hypothèse, on se heurte à cette affirmation (pp. 64-65) : « Qui peut dire que telle construction, qui ne s'explique pas par le latin seul, et qui apparaît pour la première fois chez un écrivain connu pour avoir imité des modèles grecs, n'avait pas été employée, volontairement ou non, par Livius Andronicus dans sa traduction de l'Odyssée, qu'on faisait lire aux écoliers encore au temps d'Horace. » Mais aussi qui peut dire le contraire? Dans un autre ordre de précisions, la construction *cupere tui* peut avoir été imitée de ἐπιθυμεῖν τινος ; mais elle peut aussi bien être la survivance d'un usage ancien, peu à peu aboli par l'analogie des verbes accompagnés de l'accusatif. Et si *cupere tui* et autres expressions de même genre n'avaient pas préexisté, on peut se demander si Horace aurait créé *regnare populorum, desine querellarum*, etc., sans compter qu'on peut se demander s'il a vraiment créé ces anomalies. M. B. raisonne au sujet du latin dit vulgaire comme à propos des archaïsmes. Nous ne connaissons pas le latin vulgaire, dit-il (ce qui est une autre exagération que de voir partout du latin vulgaire); donc, les prétendus vulgarismes qui ont des correspondants grecs sont des hellénismes. Il me semble que la conclusion logique est plutôt : donc, nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer sur la vraie nature des vulgarismes. Quant aux raisonnements fondés par les adversaires de l'hellénisme sur la parenté des langues, M. B. en a un peu faussé le dessin général. On ne veut pas tout à fait « imposer au latin les constructions du grec en invoquant une période préhistorique de vie commune » (p. 70). On se fonde à la fois : 1° sur la communauté d'origine ; 2° sur notre pauvreté

d'informations, en ce qui concerne surtout la période pré-archaïque, antérieure à l'hellénisation continue, et la période archaïque; 3° sur notre ignorance de la langue parlée, qui certainement était plus abondante et plus souple que la langue écrite, toute langue écrite, spécialement chez les Romains, étant un choix. Une discussion serrée de cette thèse eût été fort intéressante. Je me borne à tirer à moi cette constatation que sur ce point encore, il nous manque des données essentielles. Enfin, remarque qui suffirait à opposer à l'étude de M. B. ou à celle de Hoffmann la question préalable, les hellénismes fourmillent à l'époque où tous les genres littéraires sont cultivés; la période la plus favorable à ces constructions étrangères est celle de la production littéraire la plus intense. Pour une telle production, pour une floraison si variée d'œuvres nouvelles, il fallait créer des moyens d'expression suffisants. Qui nous dit que les écrivains de ce temps n'ont pas fait autre chose que de développer des germes contenus dans la langue antérieure, avec ou sans l'aide de modèles étrangers? La preuve que chaque besoin s'est créé son organe est dans la différence des idiomes de chaque genre; éloquence, histoire, poésie parlent leur langue particulière, et ces langues sont appropriées aux divers publics avec lesquels elles mettent en rapport l'écrivain. On est surpris de voir M. B. négliger ces différences ou tenter de les mettre en doute. Mais qu'elles aient leur source dans une imitation plus ou moins servile de la syntaxe grecque, c'est ce qu'on peut aussi bien nier qu'affirmer. Nous ne savons pas, nous ne sommes pas en mesure de savoir, par conséquent nous ne saurons jamais, si les particularités de syntaxe d'un Cicéron, d'un Salluste, d'un Virgile ont été l'imitation réfléchie de particularités helléniques de même ordre, ou si elles sont le fruit naturel du travail énorme de choix, d'épuration, de discipline, de combinaison et d'adaptation entrepris par ces écrivains sous l'impulsion de tendances préexistantes. Il y a décidément dans les problèmes de détail qu'implique l'étude de M. B. des inconnues parmi les données essentielles, et ces inconnues sont aussi insolubles qu'impossibles à écarter.

M. B. l'a senti lui-même quand il a inscrit comme premier principe de sa méthode : « Une construction qui est fréquente en grec, rare en latin, et qui n'a pas été accueillie par la prose classique, n'est pas pour cela un hellénisme » (p. 77). Il était alors bien plus simple de prendre un autre sujet de thèse. Mais il reste que le livre de M. Brenous est un travail consciencieux, un répertoire utile de faits, de textes et de références [1].

Paul Lejay.

---

1. Je ne puis naturellement discuter ici les études de détails dont M. B. a pris le faisceau pour un livre. La critique la plus ordinaire à en faire est un certain défaut d'ordre et de mise au point. L'article consacré à la construction *copia spectandi nouarum* (p. 119) en est un exemple. M. B. ne paraît pas avoir vu que l'explication de Benoist (note 3) est toute différente de celle de Stallbaum; elle a été reprise et

474. — **Corrections au texte des Lettres de Sénèque à Lucilius**, par Paul Thomas; première série. Bruxelles, F. Hayez, 1895; 17 pp. in-8°. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXX, n° 7 (juillet 1895), pp. 157-171.

475. — **M. Tullii Ciceronis pro A. Licinio Archia poeta oratio ad iudices** Texte revu et annoté par P. Thomas. Deuxième édition. Bruxelles, société belge d'éditions, ancienne maison H. Manceaux, 1895; xii-35 pp. in-8°.

La brochure de M. Paul Thomas sur les lettres de Sénèque nous apprend la découverte à Mons d'un manuscrit du xiie siècle, qui appartient à la famille du manuscrit de Tross, lequel était du xve siècle. L'importance de la trouvaille n'est pas douteuse, car nous avons maintenant un témoin assez ancien d'une tradition spéciale de ces *Lettres* et, de plus, nous allons pouvoir le connaître d'une manière autrement précise que le manuscrit de Tross. Dès maintenant, et en attendant un travail plus complet, M. T. rétablit le texte d'après cette nouvelle source dans 9, 18 : *excidio;* 13, 12 : *praenuntient;* 15, 4 : *praecipue;* je suis moins sûr de 15, 4 fin : *quodlibet... unum,* donné par *MT :* comment *unum* s'est-il changé en *usum?* A ces leçons nouvelles, M. T. joint un grand nombre de conjectures : 21, 4 *<sibi> applicuisset ;* 26, 3 *pro eo habiturus ac si nolim ;* 28, 6 *fingi potest ;* 32, 4 *optauerunt itaque aliena ;* 45, 8 *perdidi lusum ;* 50, 2 *haec [fatua] subito ;* 50, 8 *contraria enim male ;* 51, 11 *fuisse infima Catonem ;* 52, 10 *tacite fauete ;* 56, 13 suppression de *rebus suis timet ;* 58, 27 *inter uana constitimus ;* 64, 7 *mihi elaborata sunt.* Dans une note complémentaire, M. T. change une correction de 20, 11 : *Epicure, an garrulus iste pauper* (manuscrit : *Epicuri angelus* ou *angulus si iste p.*), et la remplace par : *an tuus iste ;* je préfère le premier texte, avec lequel la faute *angulus* s'explique, tandis qu'avec *tuus* on ne se l'explique pas. D'heureuses modifications à la ponctuation sont proposées pour 18, 6 ; 40, 12 ; 58, 7.

Je profite de la circonstance pour annoncer la seconde édition du *Pro Archia* de M. Paul Thomas. L'introduction et les notes, courtes et élémentaires, s'adressent aux élèves. Mais l'éditeur a introduit dans le texte quatre conjectures personnelles : 5, *sed fuit hoc ;* 9, *sine ulla litura nomen ;* 19, *Chii sibi uindicant ;* 23, *manus nostrorum telaque.*

P. L.

---

appuyée de considérations convaincantes par Dosson, dans un travail que M. B. ne mentionne pas. Les contradictions ne sont pas rares. *Nord-Ouest* (p. 6) est donné pour germanisme, malgré son équivalence *Nord et Ouest;* mais (p. 7) *Ouest-Ceinture,* et par suite *Bercy-Ceinture, Nord-Ceinture,* etc. sont traités d'anglicismes. P. 65, il est question de « cette aristocratie instruite qui lisait les originaux grecs (de Térence), et était heureuse d'applaudir Ménandre ou Diphile en la personne de leur élégant interprète » ; et (p. 71) l'une des causes de la multiplicité des hellénismes à l'époque impériale est « la disparition pendant les guerres civiles des vieilles familles romaines, profondément imbues de l'esprit national et gardiennes de la langue comme des autres traditions ».

476. — Paget Toynbee. — **A biographical notice of Dante in the 1494 edition of the « Speculum historiale »**. Londres, 1895. In-8 de 7 pages.

Voilà quatre siècles et plus que cette notice sur Dante est imprimée, et cependant aucun de ses historiens n'a paru s'en douter. Mais qui pouvait songer à chercher dans l'œuvre d'un écrivain mort en 1264 la biographie d'un autre écrivain né en 1265 ? Aussi bien n'est-ce pas, naturellement, dans le texte de Vincent de Beauvais que se trouve cette notice, mais dans une addition que renferme, entre autres, l'édition de Venise de 1494, sous le titre de *compendiosa appendix*. M. Paget Toynbee, qui a eu la bonne fortune de la découvrir, a su la mettre excellemment en lumière. Elle est extrêmement brève d'ailleurs, mais elle est très précise, et contient notamment cette phrase curieuse : *Friderico Aragonensi regi adhaesit*, qui est, de la part de M. Paget Toynbee, l'objet de tout un commentaire. A noter aussi que le seul ouvrage de Dante qui, avec la *Comédie*, soit indiqué dans ces quelques lignes, est la *Monarchia*. Il a malheureusement été impossible, jusqu'à présent, de retrouver la source de cette trop courte biographie.

L. Auvray.

---

477. — Paget Toynbee. — **Index of proper names in the prose Works and Canzoniere of Dante.** Boston. Ginn and company. 1894. In-8° de 28 pages.

Les index de la *Divine Comédie* ne manquent pas, et les plus anciens datent même d'assez loin. Il est, en revanche, un peu surprenant que le premier index des *Œuvres en prose* et du *Canzoniere* n'ait paru qu'en 1894. Il a été publié dans l'*Annual report* de la Société dantesque américaine. Nous n'avons pas besoin de démontrer l'utilité de cette table, depuis longtemps réclamée, et qui, grâce à une concordance peut servir également pour l'édition de Giuliani et pour l'édition de Fraticelli : on sait combien les diverses œuvres de Dante s'éclairent les unes les autres, et de quel secours sont les *Opere minori* aux commentateurs de la *Divine Comédie*. Tous les *cultores* de Dante devront donc être reconnaissants à M. Paget Toynbee, qui d'ailleurs n'a donné là qu'un fragment d'un travail plus considérable; on lui doit, en effet, l'index général de l'édition complète de Dante récemment publiée par M. Moore.

L. A.

---

478. — **Lettere di G. Tiraboschi al P. Ireneo Affo** a cura di Carlo Frati. Parte prima, in-8°, pp. 320. Modena, Vincenzi 1894.

De toutes les publications faites pour honorer le centenaire de la mort

du célèbre historiographe de la littérature italienne, celle-ci est de beaucoup la plus intéressante, et c'est un digne hommage rendu par la Biblioteca Estense à son ancien bibliothécaire, le digne successeur et (en un genre différent d'études), le rival de Muratori. M. Carlo Frati s'est acquitté avec un soin méticuleux de sa tache d'éditeur, en réunissant aux lettres de Tiraboschi, conservées à la Palatina de Parme, celles de son ami correspondant et collaborateur, Affò, bibliothécaire de cette même Palatina, aujourd'hui conservées à l'Estense. Les premières sont seules publiées in-extenso ; celles d'Affò sont données par abondants extraits au bas des pages. La publication entière comprendra cinq cent quinze lettres de Tiraboschi, d'avril 1774 à mai 1794, c'est-à-dire jusqu'à la veille de la mort de l'auteur de la *Storia della Letteratura Italiana*. Ces lettres sont surtout relatives à la préparation de cette histoire, et particulièrement à la formation de la collection de lettres d'écrivains et hommes illustres du cinquecento, que Tiraboschi voulait et ne put pas publier, mais qui est heureusement conservée dans son intégrité (Modène, Bibl. Estense, Cod. I. H. 15-17 et X*, 31-32, 32 *bis* et 33). Il est aussi question abondamment dans ces lettres de la chronique de Fra Salimbene, dont Affò, qui l'avait copiée à la bibliothèque Vaticane, fut le premier à signaler l'existence et l'importance à son ami. Cette publication, dont l'achèvement se fait malheureusement attendre, est en somme fort importante pour l'histoire des études et de l'érudition en Italie au XVIIIe siècle.

L. G. PÉLISSIER.

---

479. THIRRIA. **Napoléon III avant l'Empire**, t. I, Paris, Plon, 1895, in-8· VII, 488.

C'est une compilation commode et assez agréable à lire des brochures et des articles de journaux relatifs au prince Louis Napoléon. On peut juger de l'abondance des détails par ce fait que le premier volume s'arrête à l'élection de décembre 1848. L'ordre est strictement chronologique; mais les faits sont groupés en onze chapitres sous des titres d'épisodes (affaire Laity, affaire suisse, etc.).

Ce n'est pas une biographie suivie; certains faits de la vie du prince ne sont pas étudiés, entre autres son rôle dans l'insurrection de Romagne, sa vie en Suisse, sa vie à Londres. L'auteur a, volontairement ou non, restreint son récit aux épisodes qui ont attiré l'attention des contemporains. Il n'apporte pas de documents nouveaux, il se borne à analyser les journaux de l'époque. Le titre exact de ce travail serait : *Recueil des opinions exprimées sur Napoléon*.

L'idée dominante est indiquée dans le sous-titre : *La genèse de la restauration de l'Empire* : le peuple français était resté impérialiste, quand il a eu l'occasion de voter il a élu Napoléon, avec l'intention d'en faire, non un président de république, mais un empereur.

Suivant un vieil usage, M. Thirria s'est cru obligé d'annoncer qu'il écrirait « avec une impartialité absolue », qu'il ne faisait ni « un panégyrique ni un plaidoyer ». Mais il ne cherche pas à dissimuler sa sympathie personnelle pour le prince. « Il était bon, dit-il, foncièrement bon, l'histoire.... en maudissant l'homme politique, rendra hommage à l'homme de cœur. »

Ch. Seignobos.

---

480. — Finzi (Giuseppe). **Lezioni di storia della letteratura italiana. Vol. IV, parte 2ª G. Leopardi e la letteratura contemporanea** Turin-Rome, Loescher, 1895 In-8· de viii-503 p. Prix, 5 francs.

481. — D'Onufrio (Felice). **Gl' inni sacri di Alessandro Manzoni e la lirica religiosa in Italia.** Palerme-Turin, 1894 In-8· de 384 p. Prix, 4 francs.

Les trois premiers chapitres du livre de M. Finzi sont consacrés à la vie de Leopardi, les deux suivants à son œuvre ; les six derniers embrassent l'ensemble de la production littéraire de l'Italie dans ce siècle. L'auteur, voulant être complet, affronte hardiment l'inconvénient inévitable des œuvres de ce genre. Mais il a une grande qualité dont nous l'avons déjà loué ici même à propos de travaux antérieurs : il n'hésite jamais à donner son avis, ni sur des personnes vivantes qui pourraient être tentées de se plaindre, ni sur des morts que l'ombrageuse piété de leurs admirateurs pourrait défendre contre lui. On peut voir, par exemple, avec quelle franchise il reconnaît que, dans les derniers temps de sa vie, Leopardi ne rendait pas à ses amis toute l'affection qu'ils lui témoignaient. Peut-être même sa franchise outre-t elle quelquefois la sévérité; il me paraît mêler trop de restrictions aux éloges qu'il accorde à M. De Amicis. Mais peu importe, son livre, fruit de vastes lectures, sera utile à toute personne désireuse de s'orienter dans la littérature italienne contemporaine.

—M. d'Onufrio avait conçu un projet fort intéressant que le titre choisi par lui indiquait très bien : il voulait, à propos des *Inni sacri* de Manzoni, tracer une histoire de la poésie lyrique religieuse dans son pays. De très honorables scrupules ont traversé son dessein. Il a cru devoir consacrer plus de cent vingt pages à peindre la révolution politique et religieuse qui a marqué le passage du xviiiᵉ au xixᵉ siècle, et à raconter l'enfance et la jeunesse de Manzoni : sujets sur lesquels il ne pouvait guère nous apprendre rien de nouveau. Une fois entré dans son véritable sujet, il a cru devoir discuter, strophe par strophe, vers par vers, les nombreux commentaires que nous possédions déjà des hymnes de Manzoni. D'ailleurs, il cite trop de pièces religieuses qui n'ont point des Italiens pour auteurs, et par contre se limite à tort aux pièces qui roulent sur les sujets traités par Manzoni. Néanmoins, son étude de la transformation du sentiment religieux à travers les âges offre de l'intérêt. Le style en est seulement trop chargé de néologismes savants.

Charles Dejob.

482. — Peroni D'Angera (Arturo). **I vantaggi nei danni circa gli attuali rapporti italo-francesi.** Milan, typogr. Aliprandi, 1895. In-8° de 32 p.

L'auteur de cette brochure pleine de franchise et de verve entend établir que la rupture des relations commerciales entre l'Italie et la France a sans doute été coupable et funeste, mais que les embarras dont sa patrie souffre présentement proviennent plutôt encore : 1° d'une série de circonstances malencontreuses et de mesures imprudentes; 2° de la manie d'imiter en toute chose la France et par là d'énerver le génie national de l'Italie.

Sur le premier point, il a cent fois raison, et le tableau qu'il présente est aussi concluant que curieux (budgets fictifs, chemins de fer improductifs, maladies de la vigne, importation des blés d'Amérique, émigration sans retour de centaines de milliers d'Italiens, émission désordonnée de papier monnaie, accroissement des dépenses militaires, entreprises coloniales, concussions). Toute cette partie forme une excellente confirmation de la conférence si remarquée que M. Dubief a faite à la Société d'Études italiennes et publiée en juin dernier dans la *Revue des Deux Mondes*.

Sur le deuxième point, il a raison encore en principe. La seule chose qui lui échappe est que, si l'Italie, à certains égards, copie la France, à d'autres elle copie l'Allemagne et que, par conséquent, lui conseiller de cesser d'imiter la première sans lui conseiller explicitement de cesser d'imiter la deuxième, c'est lui ôter le moyen de corriger une des deux influences par l'autre. Il ne suffit pas, en effet, de lui dire d'une façon générale qu'elle ne doit imiter personne. M. P. spécifie ce qui dans notre civilisation inspire en Italie une curiosité un peu trop complaisante (voir notamment p. 25, des détails très intéressants). Il faudrait montrer que l'engouement pour l'Allemagne, dans d'autres ordres d'idées, est tout aussi prononcé en Italie et plus contraire au génie de la nation. Tenons-nous en aux méthodes d'enseignement et de recherches scientifiques : n'est-il pas clair que le système, aujourd'hui adopté dans les Universités d'Italie, de pousser de tout jeunes gens vers les travaux d'érudition au préjudice de leur culture littéraire, est emprunté à l'Allemagne? N'en dira-t-on pas autant de l'abus des dissertations menues ou arides, des néologismes savants dont on hérisse la critique littéraire? Dans notre commerce, les Italiens apprennent, dit-on, à employer leurs loisirs d'une manière un peu futile : ne serait-ce pas pour eux un plus grand dommage de perdre dans le commerce de l'Allemagne l'élégance, la finesse, la grâce que la nature leur a données en partage?

Sous cette réserve, nous reconnaissons pleinement à M. Peroni le droit de rappeler ses concitoyens au culte des traditions nationales. Nous aussi nous ferons bien de nous appliquer ses conseils. La race anglo-saxonne et la race germanique vont sans cesse reprochant à la

race latine d'avoir l'esprit fermé aux choses du dehors : la vérité est que la race latine, quelquefois mal informée, est fort encline à imiter ce qu'elle a une fois connu. Ses émules, mieux instruites peut-être, se gardent plus soigneusement de copier ce qu'elles étudient. Tâchons, Italiens et Français, de ne plus tomber dans une faute dont l'Allemagne et l'Angleterre s'abstiennent, tout en nous y poussant.

Charles Dejob.

---

483. — Joannis Pascoli. **Myrmedon**, carmen præmio aureo ornatum in certamine poetico Hœufftiano. Accedunt duo poemata laudata. Amstelodami, apud Io. Mullerum, 1895. 22 + 10 + 16 pp. in-8°.

L'Académie néerlandaise distribue tous les ans un prix de poésie latine. Le lauréat de cette année est M. J. Pascoli, « ex Castro Sancti Mauri, Ciuis Liburnensis ». Il a chanté les fourmis en des hexamètres élégants, où le procédé est un peu rajeuni par des développements d'une couleur moderne. Ainsi les travaux des fourmis sont tour à tour comparés à ceux des mineurs et à ceux des ouvriers des soufrières. Les deux pièces qui ont mérité des mentions sont : *Ad Fernandum Lessepsum*, de M. P. Rosati, d'Interamne, et *Lycoris*, de M. R. Carrozari, de Ferrare. Écrites toutes deux en distiques, elles sont plus banales et non exemptes de rhétorique. Le sujet choisi par M. Rosati était délicat ; il en a pris bravement son parti, a fait de son héros une victime et des Français les plus noirs ingrats. Il n'a même pas craint de prophétiser : *post certas hiemes Panama sectus erit*.

Nous ne pouvons quitter ces aimables bluettes, sans remarquer qu'elles nous viennent toutes trois d'Italie. En Allemagne, l'art du vers latin se concentre dans l'élaboration de pièces rythmiques [1] : même dans la culture des langues classiques, ce pays ne paraît plus pouvoir sortir de son moyen âge. Restent la France et l'Angleterre. La publicité du concours précédent ne semble pas avoir été fort grande. Annonçons donc aux amateurs qu'on leur demande « carmina latina non ex alio sermone uersa nec prius edita argumentiue priuati nec quinquaginta uersibus breuiora, nitide et ignota iudicibus manu scripta, sumptu suo ante kal. Ianuarias anni proximi missa Cornelio Bellaar Spruyt, ordinis litterarii Academiae ab actis, munita sententia item inscribenda scidulae obsignatae quae nomen et domicilium poetae indicabit ». Le prix est une médaille d'or de 500 florins. On l'a reproduite en tête de la brochure : une Muse couronnant un éphèbe avec la légende : *Certamina poeseos latinae*. Un amateur de formes classiques pourra regretter ce génitif grec au lieu de *poesis ;* mais il s'agit de vers latins.

L.

---

1. Cf. *Berliner philologische Wochenschrift*, 1895, 1011.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. H. Hauser a fait tirer à part le curieux article qu'il avait publié dans la « Revue internationale de sociologie » sur *Une grève d'imprimeurs parisiens au* XVI*e siècle, 1539-1542* (Paris, Girard et Brière. In-8°, 20 p.) et qui complète sa brochure sur la grève des imprimeurs lyonnais à la même époque (cf. *Revue crit.*, n° 7).

— La librairie Colin a publié la deuxième série de *La Vie et les livres* de M. Gaston Deschamps. Le volume contient les études suivantes : *Renan, Taine, Leconte de Lisle, M. Anatole France, Le catholicisme littéraire, La Jeunesse blanche.*

— M. Paul Passy a fait paraître une quatrième édition de son livre *Les sons du français, leur formation, leur combinaison, leur représentation* (Paris, Didot. In-8°, 162 p. 1 fr. 50). L'édition, sans être refondue, a été très soigneusement revue et augmentée.

— Une nouvelle édition ou, pour mieux dire, une réimpression du *Goethe* et du *Pétrarque* de M. A. Mézières a paru à la librairie Hachette. (*Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents.* In-8°, XXXIX et 435 p. 3 fr. 50 et *W. Goethe, les œuvres expliquées par la vie.* 2 vol. in-8°, VIII et 464 p., 425 p. 7 fr. 50.)

— M. P. de Nolhac a ajouté à ses études ordinaires celle de l'histoire du Château de Versailles et des collections artistiques dont l'administration lui est confiée. Il a commencé dans le *Bulletin de la Société des Sciences morales de Seine-et-Oise* (année 1895, Versailles, Flammarion) un travail fort documenté sur *Le Château de Versailles au temps de Louis XV*, qui démontre amplement que l'ouvrage de L. Dussieux a entassé les erreurs et les confusions sur l'histoire artistique et topographique du Château. Ces recherches sont complétées par deux séries d'articles entreprises par l'auteur dans la *Gazette des Beaux-Arts*, et dont les premiers ont paru ces derniers mois, sur la *Décoration de Versailles au* XVIII*e siècle* et sur les portraits historiques de la même époque. Un nombre énorme de fausses attributious déshonorent les collections iconographiques, d'ailleurs si précieuses, de notre grand Musée d'histoire de France; M. de Nolhac a entrepris courageusement de porter la lumière dans ce chaos et de reviser, avec une méthode rigoureuse, ce vaste ensemble d'informations où les recherches sont jusqu'à ce jour si difficiles.

— Dans un travail divisé en trois parties : 1° les voyelles ; 2° les consonnes ; 3° la place de l'accent, le P. Raymond Alezais, S. J. expose un *Traité de prononciation anglaise* qui a paru chez Klincksieck (In-8°, 273 p.).

— Le *Recueil des instructions* données aux ambassadeurs et ministres de France s'est augmenté d'un volume nouveau, le XIII°. Il est consacré au *Danemark* et reproduit les instructions données à quinze ambassadeurs, envoyés ou chargés d'affaires Terlon, Martangis, Villars, Cheverny, d'Usson de Bonrepaus, Chamilly, Poussin, Camilly, Plélo, Chavigny, Lemaire, Ogier d'Enonville, Blosset, Vérac et La Houze. L'introduction et les notes sont de M. A. Geffroy. (Paris, Alcan. in-8°, LXXII et 240 p. 14 fr.)

— *Le 111e territorial* par le capitaine F. Bellanger (Paris, Lavauzelle. 1875. In-8°, 49 p. dessins de Chaverni) est un résumé de l'histoire de ce régiment. Il est vrai que le régiment ne date que de 1875. Mais on peut lui reconstituer une filiation ancienne et puisqu'il se recrute parmi les populations du Rhône et de la Drôme, le rattacher aux légionnaires miliciens et grenadiers royaux du Lyonnais et du Dauphiné, ainsi

qu'aux gardes nationaux, mobiles et mobilisés de la Drôme et du Rhône qui combattirent en 1870 à Paris, à Belfort et dans l'Est.

ALSACE. — Le deuxième fascicule du dictionnaire strasbourgeois *Wœrterbuch der Strassburger Mundart* de Charles SCHMIDT (In-8°, p. 49-96) vient de paraître à la librairie Heitz et Mündel ; il va de *han* à *Schnitz*.

ALLEMAGNE. — Sous le titre *Die neusprachliche Reform-Literatur von 1876-1893, eine bibliographischkritische Uebersicht* (Leipzig, Deichert. 1895, in-8°, 155 p., 3 mark), M. Hermann BREYMANN publie une bibliographie utile des ouvrages parus depuis 1876 sur la réforme de l'enseignement des langues vivantes. Il a soin de donner à la suite de chaque volume la liste des articles dont le volume a été l'objet, et, au besoin, de résumer en un ou deux mots le jugement du critique. Dans une partie intitulée « Coup d'œil en arrière », il expose ses propres idées et combat avec verve ses adversaires. On ne peut que louer son chaud effort, *heisses Bemühen*, et souhaiter que s'augmente, non seulement en Bavière, mais en Allemagne, le nombre de ses élèves.

ANGLETERRE. — Les éditions du Shakspeare scolaire que publie M. A. Wilson VERITY se succèdent et se ressemblent par la beauté de l'impression et par le soin que met le professeur à donner aux élèves un texte correct et bien annoté. Son *Julius Caesar* (Cambridge, University Press, in-8°, xxx et 207 p.) contient une intéressante introduction, et, en appendice, des notes nombreuses, un glossaire, des extraits de Plutarque et un index.

BELGIQUE. — M. G. DUFLOU, professeur à l'Athénée royal de Liège, a fait tirer à part les articles qu'il avait publiés dans la « Revue de l'instruction publique » sur l'enseignement anglais sous le titre *Étude critique sur les écoles publiques anglaises, leur organisation et leur pédagogie* (Gand. In-8°, 63 p.). On les relira volontiers sous cette nouvelle forme, car ils donnent une idée exacte, complète de ces fameuses écoles publiques qui font l'orgueil de l'Angleterre; le jeune auteur qui est un observateur sagace, a trouvé de l'autre côté de la Manche « un certain désordre dans l'enseignement » et « une certaine exagération dans les théories éducatrices »; mais il conclut avec Horace :

Hic error tamen et levis haec insania quantas
Virtutes habeat, sic collige.

ITALIE. — Le sixième fascicule de la *Storia d'Italia narrata da scrittori contemporanei* vient de paraître. M. Pietro ORSI y a réuni des textes se rapportant à l'époque de Dante; Bartolomeo di Neocastro et Nicolo Speciale y racontent les Vêpres siciliennes et la guerre qui les suivit ; Guglielmo Ventura décrit les conditions de la haute Italie ; Martin da Canal parle de Venise, Villani et Dino Compagni de Florence. Avec ces derniers auteurs, la langue italienne commence à apparaître dans cette intéressante anthologie de lectures historiques.

— La librairie Lapi de Città-di-Castello réimprime, avec des augmentations et notes de M. Silvio SERAFINI l'*Anthologie française à l'usage de l'enseignement secondaire* de J.-P. MALAN (1895, in-12 de 455 p.). La partie commerciale est naturellement prépondérante dans l'ouvrage, et le choix ne comprend pas, sauf un morceau, d'auteur très moderne. La partie qui peut intéresser nos lecteurs, en dehors de l'intérêt pédagogique général, est la très longue liste de gallicismes traduits en italien et, qui paraît faite avec grand soin.

— Le second volume de la nouvelle édition de *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi* de M. VILLARI, dont nous avons annoncé la publication chez l'éditeur Hoepli, vient d'être livré aux lecteurs. D'assez nombreuses corrections et additions ont été faites.

On trouvera à l'appendice les notes en français de la reine Christine de Suède sur son exemplaire du *Prince* traduit par Amelot de la Houssaye. Le troisième et dernier volume est en cours d'impression.

— Les derniers volumes parus dans la collection des *Opusculi Danteschi* de M. Passerini sont les suivants : G. Finali, *Cristoforo Colombo e il viaggio di Ulisse nel poema di Dante* ; T. Casini, *Aneddotti e studi danteschi*, premier volume d'une série où l'éditeur de la *Commedia* réunit ses articles épars dans les journaux et revues.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 octobre 1895.

L'Académie fixe sa séance publique annuelle au 15 novembre.

M. Maspero, président, annonce que le 23 octobre, un service funèbre sera célébré à Saint-Germain-des-Prés par Mgr Perraud, évêque d'Autun, de l'Académie française, pour le repos de l'âme des membres de l'Institut décédés depuis sa fondation.

Le P. Delattre écrit de Saint-Louis de Carthage, à la date du 6 octobre 1895, qu'il compte, ce mois-ci, à l'occasion des fêtes du Centenaire de l'Institut, remettre à l'Académie pour le musée du Louvre plusieurs pièces archéologiques de l'époque punique, masques, figurines, bijoux en or et en argent, scarabées, etc. Il insiste, à la fin de sa lettre, sur les difficultés que présente l'exploration méthodique et profonde du sol de la Carthage punique.

L'Académie procède à l'élection des membres des commissions suivantes :

Prix ordinaire ou du budget : MM. Delisle, Hauréau, Paris et l'abbé Duchesne ;

Prix Estrade-Duclos : MM. Delisle, Bréal, Croiset, Barbier de Meynard, Boissier et l'abbé Duchesne ;

Prix Bordin : MM. Girard, Perrot, Weil et Boissier ;

Prix Loubat : MM. Schefer, Oppert, Sénart et Hamy.

La séance du 25 octobre est reportée, à l'occasion des fêtes du Centenaire de l'Institut, au mardi 22.

M. Héron de Villefosse est désigné comme lecteur pour la prochaine séance trimestrielle.

M. Gauckler, chef du service beylical des antiquités et arts, présente les résultats complets des fouilles qu'il a exécutées depuis deux ans à Oudna, l'ancienne *Uthina*, au moyen d'une subvention du ministère de l'Instruction publique, des fonds mis à sa disposition par M. René Millet, résident général en Tunisie, et du crédit de 2,000 francs qui lui a été accordé par l'Académie sur le legs Piot. Ses recherches avaient pour but l'étude des conditions générales de l'habitation romaine en Afrique aux premiers siècles de notre ère. Elles ont amené la découverte d'une grande villa appartenant à deux riches propriétaires fonciers de la famille des Laberii. Cette construction a été déblayée en entier, ainsi que ses annexes et les thermes privées qui en dépendaient. Une quinzaine d'autres maisons particulières ont été reconnues et partiellement dégagées dans le même quartier qui devait être habité par l'aristocratie d'Uthina. Aucune n'est postérieure au règne de Constantin ; les plus anciennes datent du temps des Antonins. Elles sont toutes construites à peu près sur le même plan. Elles sont décorées avec un très grand luxe. Deux belles statues en marbre blanc, plusieurs peintures murales, de nombreux fragments d'architecture et de sculpture, des poteries, monnaies et bijoux en ont été retirés pour être déposés au musée du Bardo. Ce qui distingue surtout les villes d'Oudna, c'est la richesse et la beauté des mosaïques à sujets figurés dont elles sont entièrement pavées. Quatre-vingt-sept mosaïques à sujets figurés y ont été découvertes. On y trouve reproduite toute la série des sujets habituellement traités par les mosaïstes africains : scènes mythologiques telles que l'enlèvement d'Europe, Endymion, Dionysos faisant don de la vigne à Ikarios, Orphée charmant les animaux ; représentations de divinités : Bacchus et son thiase, Vénus et son cortège d'Amours, Diane chasseresse, Minerve, Apollon, Helios, Cérès, Hercule, surtout les divinités de la mer, Neptune armé de son trident, debout sur un char ou assis sur un monstre marin, Amphitrite, l'Océan, les Néréides, les Sirènes ; scènes familières et rustiques tirées de la vie journalière, scènes de chasse et de pêche extrêmement variées, collections d'animaux et de plantes. L'étude de ces mosaïques en elles-mêmes et dans leur rapport avec les pavements analogues déjà connus a permis à M. Gauckler d'établir la loi de l'évolution que suit la mosaïque romaine en Afrique aux premiers siècles après C. : elle va du réalisme au symbolisme, du concret à l'abstrait, du décor vivant au décor géométrique, traversant plu-

sieurs périodes que l'on peut caractériser ainsi : période de plein épanouissement au temps des Antonins et des Sévères ; période de transition, du milieu du IIIe siècle à l'avènement de Constantin ; période chrétienne, qui commence avec la Renaissance constantinienne. Les mosaïques d'Oudna appartiennent pour la plupart à la première période, et se placent pour leur valeur artistique au premier rang de celles qui ont été jusqu'ici découvertes en Afrique. — M. Gauckler termine en annonçant la découverte toute récente, à Mdenia, par MM Ordioni et Quoniam, lieutenants au 3e bataillon d'Afrique, d'une villa romaine analogue à celle d'Oudna et qu'il se propose de décrire ultérieurement à l'Académie. Il fait circuler les photographies prises par lui au cours des travaux et les plans et aquarelles exécutés sous sa direction par MM. Sadoux, inspecteur-adjoint du service des antiquités, et Pradère, conservateur du musée du Bardo. — MM. Perrot, Boissier et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Séance du 18 octobre 1895.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Wolfgang Helbig, associé étranger, présente une boîte en bronze haute de 0 m. 75 et large de 0 m. 06, décorée d'un buste de femme en haut-relief et contenant quatre osselets qui remplissent exactement le creux du buste. Ce dernier représente une jeune femme qui, d'un geste gracieux, a ramené son manteau au-dessus de sa tête et autour de sa joue droite. Une branche de lierre, dont trois grappes seulement subsistent, entourait le front. Faite de la même manière, la branche elle-même remplissait, sans aucun doute, le creux horizontal qui coupe la partie intérieure de la tête. A cette branche étaient attachées deux bandelettes qui retombent sur les épaules. Le blanc des yeux est également rendu par une incrustation d'argent ; les pupilles manquent. Une anse ou des chaînettes qui servaient à suspendre la boîte, étaient insérées dans les deux œillets fixés au sommet de la tête. Comme cette boîte a été vendue à un amateur établi à Rome par un Napolitain, elle provient, semble-t-il, de la Campanie. Elle offre pour le style une analogie frappante avec les terres cuites trouvées, près de Capoue, dans des tombes et des couches que l'on attribue généralement au IIIe siècle avant C. Il y a parmi ces terres cuites des figurines de femmes dont le manteau est disposé de la même façon que dans le buste décrit par Helbig. La boîte qu'il présente doit donc être également un produit de l'art campanien hellénisé du IIIe siècle avant C.

M. Clermont-Ganneau explique une inscription grecque de Hauran (Syrie), que l'on avait jusqu'ici mal lue et mal comprise. Il montre que c'est une dédicace faite à un Jupiter nommé *Saphatonien*, c'est-à-dire du pays de *Saphatt* qui aujourd'hui encore a conservé son ancien nom sous la forme *Safa*, et d'où justement provient l'inscription.

M. le docteur Hamy présente, de la part de M. Vétillard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, deux photographies montrant deux faces d'un objet de forme grossière ramenées il y a quelques jours par la drague qui nettoie la passe en avant des jetées du Havre. Les deux faces sont ornées d'entrelacs élégants et de bandeaux portant des inscriptions dans lesquelles il n'est pas trop difficile de reconnaître des *runes* de la période chrétienne. La pierre terminée en pointe ressemble beaucoup à quelques-unes de celles que l'on peut voir figurées dans les grands recueils de Stephens, de Wimmer, etc. Ce n'est que lorsque le monument du Havre aura été déchiffré par un hommme compétent qu'il sera possible de risquer une hypothèse pour expliquer sa présence à l'entrée de la baie de Seine.

L'Académie met au concours les questions suivantes : pour le prix Bordin, à décerner en 1898 : *Dresser le catalogue des peintures de vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec (tragédie, comédie, drame satyrique) ; s'en servir pour restituer, s'il y a lieu, le sujet des pièces perdues* ; — pour le prix ordinaire, à décerner également en 1898 : *Études sur les sources des martyrologes du IXe siècle. (On se bornera aux textes primitifs, en négligeant les adjonctions postérieures.)*

En raison des fêtes du Centenaire de l'Institut, l'Académie décide qu'elle ne se réunira pas le vendredi 25 octobre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 11 novembre — 1895

484. — **The history of Kilwa, edited from an arabic ms. by** S. Arthur Strong. London, 1895, in-8°. Extrait du *Journal of the Royal Asiatic Society*, Avril, 1895, pp. 385-430.

Le texte publié ici pour la première fois par M. A. Strong, contient en dix chapitres, précédés d'une préface, la chronique d'une petite île de l'Afrique orientale. Elle est attribuée à un certain cheikh Mohed-din (Mo*h*i eddin) de Zanzibar qui n'est pas nommé dans l'ouvrage. Comme le conjecture fort ingénieusement l'éditeur, c'est probablement uu remaniement moderne — les fautes grammaticales en font foi — de la *Chronique des rois de Quiloa* mentionnée au xvie siècle par l'écrivain portugais João de Barros. L'île aurait été peuplée au milieu du ixe siècle de notre ère par une émigration partie de Chirâz. Le fait d'une colonisation persane sur la côte orientale d'Afrique n'a rien de surprenant, mais les motifs que donne l'auteur pour expliquer cette émigration — le sultan de Chiraz, *H*asan ben 'Ali voit en songe un rat qui ronge les remparts avec une trompe en fer — et la ruse qu'il emploie pour partir sans donner l'alarme à son peuple — il se concerte avec un de ses fils pour recevoir de lui un soufflet en public — sont empruntées à la tradition qui raconte de la sorte la vision de 'Amr interprétée par sa femme Zharifah et son départ du Yémen avant la rupture de la digue de Mareb. D'ailleurs, cet épisode, tel qu'il est introduit dans le récit, me paraît ajouté par le compilateur moderne.

L'histoire de Kiloa se déroule ensuite assez obscurément pendant sept siècles remplis de guerres civiles ou étrangères jusqu'au moment de l'apparition des Portugais avec Vasco de Gama. Ici la chronique ajoute quelques détails au récit des historiens occidentaux. Elle s'arrête brusquement à l'an 908 de l'hégire : « Ici finit ce que j'ai trouvé », termine l'auteur et cette phrase confirme l'hypothèse de M. Strong, car c'est sans doute là que se terminait la chronique remaniée par l'anonyme.

Dans une introduction faite avec le plus grand soin et qui remédie un peu à l'aridité du texte, l'éditeur a réuni les renseignements que lui fournissaient avec parcimonie les écrivains musulmans [1], ainsi que les Portugais : Vasco de Gama, d'Albuquerque, Correa, J. de Barros et quelques voyageurs modernes. Il a pu de la sorte jeter un peu de lumière sur plusieurs points obscurs de ces annales, et il a ainsi augmenté le mérite de sa publication dont ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Afrique lui seront reconnaissants.

René Basset.

---

485. — Herbert Weir Smyth. **The sounds and inflections of the greek dialects.** Ionic. Oxford, Clarendon, 1894; xxviii-668 p.

Une entreprise comme celle de M. Smyth peut, à juste titre, être considérée à la fois comme une hardiesse et comme une nouveauté. Étant donné que jusqu'ici nous n'avions aucun travail d'ensemble sur la phonétique et les flexions du dialecte ionien, et que les opuscules de détail se renferment nécessairement en des limites peu étendues, qu'en outre, l'étude des monuments épigraphiques et celle des sources littéraires n'avaient pas encore été combinées, ainsi que l'exigent les recherches dialectologiques, au point de donner des résultats d'une suffisante autorité, le livre de M. S. répondait à un besoin de la science; il devait être, et a été accueilli avec une faveur méritée. D'autre part, il n'était pas sans difficulté ni sans danger de réunir dans un même ensemble la quantité considérable d'observations que nécessitait un pareil travail, de contrôler toutes les formes dans les inscriptions et dans le texte des auteurs, et d'en tirer des conclusions sur la constitution authentique du dialecte et de ses variétés. Si pour ce qui concerne l'épigraphie l'auteur avait à sa disposition les travaux de Bechtel, il n'était pas toujours aussi bien muni en ce qui touche les écrivains ioniens; la langue de ces auteurs, soit pris à part, soit envisagés dans leurs rapports possibles, soulève un grand nombre de problèmes, dont la solution se heurte à des difficultés de tout genre, et que les éditeurs même les plus compétents n'ont pas encore entièrement résolus. Si l'on considère enfin que pour l'un des représentants les plus importants de l'ionisme, Hippocrate, M. S. ne pouvait user d'une édition suffisamment autorisée au point de vue du dialecte, et que pour les ionismes d'autres écrivains un sûr contrôle n'a pas toujours été établi, on concevra facilement à combien de faux pas et d'incertitudes il était exposé. Il n'est pas surprenant dès lors que le lecteur ne soit pas toujours d'accord avec lui, soit lorsqu'il interprète une forme, soit lorsqu'il cherche

---

1. P. 399 l. 24. au lieu de *El Djadhra* lire *El Khadhra*. P. 407. l. 1-2 la phrase depuis *oua sakhkharna lakoum* jusqu'à la fin de la ligne 2 est empruntée au *Qorân* Sour. XVI, vers. 12.

à tirer une conclusion d'un ensemble de faits. Mais examinons d'abord comment l'auteur a conçu le plan de son livre. Après avoir étudié minutieusement (§§ 1-118) les sources du dialecte, inscriptions, textes, témoignages, et ses divisions géographiques et chronologiques, après s'être étendu spécialement sur l'ensemble de la langue des principaux auteurs, depuis Homère jusqu'aux pseudo-ionistes, M. S. aborde l'étude directe des formes suivant le plan usuel : système des voyelles, système des consonnes, déclinaison, conjugaison, et enregistre dans le moindre détail tous les phénomènes connus dans le domaine ionien. En tant que méthode, il n'y a rien là que de rationnel ; cependant, la disposition des faits sous chaque rubrique ne me semble pas à l'abri de tout reproche. Il y avait plusieurs manières de disposer les matériaux recueillis, et M. S. n'a pas cru devoir adopter une marche uniforme. En ce qui regarde la phonétique, les exemples cités sont énumérés les uns à la suite des autres, sans distinction de catégories, qu'ils soient empruntés à la prose, à la poésie, aux inscriptions, à une contrée ou à une période quelconque de l'ionisme. Quand on arrive à la déclinaison, la disposition, par endroits seulement, devient quelque peu différente : les formes épigraphiques sont soigneusement classées à part, de même qu'un paragraphe distinct est affecté à la prose, et un autre aux poètes lyriques (ce dernier titre d'ailleurs peu exact, puisqu'il comprend toute la poésie ionienne, aussi bien les lyriques proprement dits que les mimographes comme Hérondas). Cela tient sans doute à ce que M. S. a jugé à propos de s'étendre plus longuement sur des cas ou plus importants ou présentant plus de diversité ; mais il est certain que cette seconde disposition est plus claire, plus rationnelle et plus appropriée à l'étude d'un dialecte qui, malgré son unité générale, est néanmoins très difficile à saisir d'ensemble, et dont l'aspect total ne peut être bien vu et bien montré que par la synthèse de ses différentes variétés ; or, une analyse ordonnée, et non un simple catalogue de formes, est la condition même de cette synthèse. C'est bien là, d'ailleurs, ce que M. S. a voulu faire, et s'il n'a pas partout réussi, certains des tableaux qu'il a dressés dans le cours de son ouvrage sont fort instructifs à cet égard. — Je n'ai plus à ajouter que des observations de détail. § 118 : « σημαίνοισα Theocr. XXII, 22 doit être corrigé ». Il y a longtemps que cette forme l'a été, ainsi qu'aux vers 15 et 19. § 128 : M. S. préfère expliquer κράτος, θράσος par l'analogie de κρατύς, θρασύς ; il ne pense pas sans doute que d'autres formes du même genre, par exemple πάθος, n'admettent pas la même explication, et qu'elles sont, à ce point de vue, difficilement séparables des premières. § 377 : M. S. admet la prononciation du ζ comme ζd. Je ne prétends pas le contraire, mais aucune des preuves jusqu'ici alléguées n'est irréfutable. § 427 : les génitifs comme Ἀριστεί-δευς (inscr.) seraient dus au désir de donner un aspect ionien à -εος, venu de l'attique. Même remarque § 528 au sujet des génitifs -ευς des thèmes en εσ-, orthographe approximative, dit l'auteur, en regard de

l'attique -ους. Je ne vois guère comment εος, qui n'est pas attique dans le premier cas, pourrait être ainsi venu dans l'ionien, ni de quelle façon peut avoir influé une telle cause ; cela n'a rien de précis. § 454 : L'acc. plur. des thèmes en ᾱ, ᾱς pour ἀνς serait produit postérieurement au changement de ᾱ en η ; ης n'étant plus possible alors, l'ionien aurait gardé ᾱς (M. S. renvoie au § 161, où il s'agit de πᾶσα, dont l'explication me semble inadmissible, et dont l'α est d'ailleurs tout différent). Je ne vois là qu'une échappatoire : il est plus simple, et plus méthodique en même temps, de supposer que α + νς a donné un ᾱ différent en qualité de ᾱ = η. Si πῆσα et τῆς sont impossibles, ce n'est pas pour une raison d'ordre chronologique. § 529 : l'intercalation d'un ι dans un génitif -κλείους n'explique rien, et la comparaison avec εἰάν, πόλει(ω)ς, ἐννεία (inscr.) ne saurait être invoquée, le cas n'étant pas le même. § 136 : « Devant (σ)αι, α devient en ionien ε par dissimilation, ἐπίστεαι, δύνεαι »; et § 688, note 3 : « la dissimilation est généralement acceptée, mais à tort, dans ἐπίστεαι, δύνεαι. » C'est, en effet, inacceptable, mais il faudrait modifier la rédaction du § 136. Les théories linguistiques de M. Smyth, pour être d'accord, en général, avec les idées reçues, ne laissent pas que d'admettre certaines explications qui donnent fortement à penser, et que lui-même peut-être n'accepte pas, pour son compte personnel, sans quelques hésitations. A propos, par exemple, de la 2ᵉ pers. sing. de εἰμί, il nous dit au § 584, 2 que ἐσσι est primitif, mais que ἐσσί est la forme régulière. Alors ἔσσι, quoique primitif, sera irrégulier, et, en effet, je ne vois pas comment d'une racine ἐσ on peut obtenir autre chose que ἐσ-σί (ἔσ-σι), et alors εἶ est anormal. Le sanscrit *ási* ne peut justifier le grec ἔ(σ)ι-εἶ. Mais ce sont là des difficultés d'une nature telle qu'on ne craint pas de laisser sommeiller pour un instant le principe de la constance des lois phonétiques. Ce n'est pas là le seul cas où M. S. reproduise des théories courantes qui mériteraient un sérieux contrôle ; mais l'auteur nous dit lui-même dans sa préface (p. IX) que son œuvre a plutôt un caractère philologique que linguistique, et qu'en principe il a dû se borner, pour le plus grand bien des étudiants, à mentionner les explications généralement admises, afin de tenir l'ouvrage au niveau de la grammaire comparée d'aujourd'hui. Ajoutons que le livre, déjà volumineux, eût été considérablement grossi par des discussions purement théoriques, sans que l'intérêt particulier du lecteur pour le dialecte ionien en eût sensiblement été augmenté. On peut être bon helléniste sans pénétrer à fond dans toutes les questions linguistiques controversées, et si M. Smyth s'est quelquefois hasardé sur ce terrain, son traité n'en doit pas moins être le bienvenu.

My.

---

486. — Luciani Mueller. **De re metrica poetarum latinorum præter Plautum et Terentium libri VII.** Accedunt eiusdem auctoris opuscula IV. Editio altera. Petropoli et Lipsiæ, impensis C. Rickeri. MDCCCLXXXXIV, xII-651 pp.

Le livre de M. Lucien Müller est de ceux qui sont une date. On peut dire que, depuis 1861, l'étude des poètes, et indirectement tout le mouvement de la philologie latine, en relève en grande partie. Il est encore aujourd'hui le livre indispensable, où les jeunes gens s'initient, non seulement à la métrique, mais à la connaissance et à l'appréciation des textes versifiés ; le livre où l'on apprend à les lire et à les analyser dans leurs raffinements d'art.

Mais, jusqu'à présent, il fallait un certain courage pour l'aborder, un plus grand pour ne pas le quitter. Une typographie ingrate, dont les caractères étroits et serrés semblaient un mur de défense ; de longues pages sans un blanc, les citations pêle-mêle dans le texte, d'infinis développements poursuivis dans l'inconnu et coupés de digressions où l'on glissait sans être averti ; et, pour tous jalons, dans 410 pages, neuf titres : voilà ce qu'était la première édition. M. M. gâte nos successeurs. Il y a maintenant des blancs entre les lignes et entre les mots ; les caractères ont un aspect moins rêche ; les alinéas ont été multipliés ; toutes les citations sont dégagées du texte ; les italiques sont employées ; des chiffres aident le lecteur à distinguer les différentes parties de l'exposition et les groupes de citations ; les virgules servent à séparer les membres des énumérations. Enfin une table ajoutée (pp. 597-615) donne le sommaire détaillé, presque page par page, de ce livre plein au point de paraître indigeste.

Ce serait assez de ces changements pour mettre entre cette seconde édition et la première une différence capitale. Mais M. L. Mueller, au cours des trente-trois ans qui se sont écoulés, a recueilli de nouveaux faits et de nouveaux exemples des faits constatés, de sorte que peu à peu sa rédaction première s'est modifiée et que peut-être pas une seule page n'est restée entièrement intacte. Il serait impossible d'indiquer ici toutes ces modifications qui portent plutôt sur des détails. Je vais mentionner seulement les plus saillantes.

Quelques-unes sont dues aux travaux des confrères de M. Mueller. Ainsi ceux de M. Guillaume Meyer (de Spire) l'entraînent à une discussion sur la césure principale de l'hexamètre latin (pp. 212 sqq.) ; il y renvoie pour la question du rôle de l'accent (p. 237) et pour celle de la versification rythmique (p. 554). Il passe en revue, à propos de certaines formes employées par les poètes, les conclusions du mémoire de M. Speijer (*Observationes et emendationes ;* cf. *Revue*, 1891, II, 283). Au reste, il s'est peu mis en peine d'être au courant et il semble avoir entièrement négligé ce qui a paru hors de l'Allemagne. Ce sont surtout ses propres publications qui l'ont induit à faire des changements. Un certain nombre de discussions critiques sur les auteurs édités depuis 1861 par M. M. ont disparu, sur Lucilius (p. 24, 1re éd.), par exemple,

et tout le *libellus emendationum Nonianarum* (pp. 25-42, *ib.*). Une page de ce morceau, sur l'usage des diminutifs, a été seule reprise, complétée pour Horace, et mise à sa place logique, au livre VII (p. 36, 1re éd.; p. 515, 2e éd.). Il a emprunté, au contraire, à ses derniers écrits des renseignements plus précis ou plus développés sur les collèges de poètes (p. 8), sur le vers saturnien (p. 46), sur les caractères généraux de la versification d'Ennius (pp. 55, sqq.) et de celle d'Horace (p. 81), sur les élisions dans Ennius (pp. 334, sqq.), sur l'utilité des acrostiches et des pièces figurées pour la solution des questions d'orthographe et de prononciation (p. 593). Des polémiques un peu verbeuses ont été restreintes au profit de discussions plus serrées (cp. p. 81, 1re éd., et 71, 2e éd. sur Varron). La lecture de Fortunat fournit à M. M. une nouvelle mention des récitations publiques (p. 9). Il développe son opinion sur l'origine de l'appendice virgilien (pp. 22 sqq.), et du recueil des Héroïdes (pp. 29 sqq.); il distingue nettement aujourd'hui et caractérise les deux écoles poétiques qui s'opposent à partir de Cicéron (pp. 64-65); la collection des fragments de Naevius (p. 69) s'accroît de quelques morceaux; de même M. M. signale (p. 86) un fragment de tragédie dans Marius Victorinus. Le rôle de Palémon (p. 90) et de Serenus (p. 92) sont mis bien en lumière. Enfin, l'exposé des principaux vers latins, qui termine le livre Ier, est augmenté de nouveaux exemples et de nouvelles remarques, surtout à propos de la lyrique d'Horace (pp. 122, sqq.).

En dehors de ce premier livre, les retouches sont au moins aussi fréquentes, mais il n'est pas aussi facile de les isoler et de les noter d'un mot. Je me borne à relever une page sur l'élision à l'époque archaïque (p. 280), la refonte complète du premier opuscule, et, dans le quatrième, l'énumération, avec exemples, des principaux jeux de la poésie alexandrine (pp. 577-578).

Parmi les nombreuses conjectures de l'auteur, il faut remarquer la correction d'Horace, *Odes*, IV, IV, 65 « pulchrior *exilit* », d'après Namatianus, I, 130 (p. 513). On doit aussi ne pas laisser passer inaperçue une hypothèse intéressant l'histoire littéraire : les vers cités par Sénèque, *Ep.*, 80, 7, seraient le début de la célèbre *Thyestes* de Varius (pp. 84-85).

On le voit. Sans parler des facilités plus grandes qui nous sont offertes, la seconde édition du *De re metrica* est une occasion nécessaire de relire ce traité. Puisse-t-il, sous sa nouvelle forme, plus alerte et plus élégante, guider encore de nombreuses générations de disciples dans cette étude des poètes et des auteurs anciens, en faveur de laquelle la préface de M. Lucien Müller est un éloquent plaidoyer [1]!

Paul Lejay.

---

1. J'ai déjà remarqué, à l'occasion de son édition des *Satires* et des *Épîtres*, que M. L. Müller devenait moins âpre; aussi a-t-il atténué dans le *De re metrica* bien des duretés du premier texte. Il reste encore quelques saillies dont le lecteur regretterait d'être privé. Dans la préface, j'en trouve une nouvelle; à propos de la décadence

487. — Alfred Coville. **Les États de Normandie, leurs origines et leur développement au xive siècle.** Paris, imp. nat. 1894, gr. in-8, vii-423.

Voici une de ces monographies provinciales qui font avancer l'histoire des institutions de la France. Cette histoire, à vrai dire, ne pourra être constituée qu'au moyen d'une série de travaux semblables, méthodiquement conduits pour toutes les provinces.

Il s'agit ici de la première période des États de Normandie, depuis la formation jusqu'en 1393 (on ne trouve plus trace d'États même partiels après cette date jusqu'à l'occupation anglaise du xv[e] siècle). M. Coville a réuni tous les faits que les documents lui ont fournis sur l'histoire des États et les a rangés en deux parties : 1° origines et histoire ; 2° organisation et compétence. Il y a joint en appendice 4 listes : 1° documents sur les assemblées de Normandies avant le xiii[e] siècle ; 2° assemblées du xiv[e] siècle ; 3° membres des États au xiv[e] siècle ; 4° notices biographiques sur les commissaires du roi aux États et cinquante-six pages de pièces justificatives. C'est un travail d'érudition considérable, assurément digne de l'honneur dont il a été l'objet de la part de l'Institut.

Les documents de cette période ont malheureusement été très mal menés : M. C. n'en a presque pas trouvé en Normandie ; le *fonds des États* ne commence qu'au xv[e] siècle. Il ne reste guère que des documents financiers ; ce sont les pièces de comptabilité conservées par la Chambre des comptes de Paris, dispersées puis réunies dans le *Cabinet des manuscrits*. C'est donc la Bibliothèque nationale qui a fourni presque tous les matériaux de ce travail.

M. C. est trop intelligent pour se faire illusion sur la nature des renseignements qu'on peut tirer de documents exclusivement fiscaux et il est trop sincère pour chercher à faire illusion à ses lecteurs sur l'importance des résultats atteints. Il dit très franchement qu'il ne regarde pas son travail comme définitif et il marque nettement les questions très nombreuses, dont les documents ne lui permettent pas d'atteindre la solution.

Les résultats positifs consistent surtout dans l'histoire extérieure des assemblées d'États. M. C. a pu dresser la liste des tenues d'État, décrire le mécanisme des convocations, et reconstituer le tableau des subsides ; l'histoire intérieure de ce qui s'est passé dans ces États lui échappe presqu'entièrement. Pourtant il est parvenu à réunir assez de détails pour montrer que les États n'ont pas été une institution régulière, pourvue d'un mécanisme officiel et d'une procédure uniforme, mais seulement un expédient financier temporaire. « Leur principe même les rendait éphémères : ils vivaient et mouraient avec les circonstances fortuites

---

du goût, conséquence de l'affaiblissement des études, M. M. s'écrie : « An, si rectiore staretur iudicio, Zola et Sudermannus plurimique, qui secuntur eos, tantum potuere assequi famae ac laudis? » Que dira-t-il, s'il apprend que Sudermann est inscrit au programme de la Faculté des lettres de Paris, à côté de Catulle et de Virgile?

de la guerre. » Il a prouvé aussi qu'il n'y a pas de filiation directe entre les anciennes assemblées des ducs au XIIe siècle et les États du XIVe.

L'histoire des États de Normandie ne commence qu'avec la *Charte aux Normands* de 1315, et l'épisode décisif dans leur histoire est la préparation de l'expédition manquée contre l'Angleterre en 1339, qui amena le roi à reconnaître, par une déclaration formelle, le droit des Normands à ne payer aucun subside ; désormais le roi, dans ses besoins d'argent, dut recourir aux États. M. Coville établit cette origine d'une façon incontestable et débrouille la légende née d'une fausse interprétation de la Charte aux Normands qui étendait à tout le royaume les concessions faites seulement à la Normandie.

Les États n'ont joué un rôle politique que dans la période critique de l'invasion anglaise de 1351 à 1364. Puis Charles V les a réduits à une formalité fiscale. Ils ont repris quelque activité pendant les troubles[1] des premières années du règne de Charles VI, mais la réaction s'est produite dès 1383, « le jour où la royauté remporta une grande victoire sur les villes ». Le gouvernement central a supprimé alors les États en continuant à percevoir les aides.

Ch. SEIGNOBOS.

---

488. — Ph. MEYER, **Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklœster**, grœsstentheils zum ersten Male herausgegeben und mit Einleitungen versehen. Leipzig, J. C. Hinrichs. 1894, VIII, 300 pp. in-8. Prix : 10 mk.

L'histoire des monastères de l'Athos peut, selon la remarque fort juste de M. Meyer, être considérée comme un type représentatif de l'histoire du monachisme grec : c'est dire tout l'intérêt qu'offrent les documents provenant de la Sainte Montagne, tout le gré aussi qu'on doit avoir à M. M. d'en avoir recueilli les plus importants. Il ne faut pas oublier pourtant — et l'auteur ne l'ignore pas — que toutes ces pièces avaient été, avec beaucoup d'autres, signalées depuis longtemps par J. Müller dans ses *Historische Denkmæler in den Klœstern des Athos*, que plusieurs, et des plus considérables, avaient été précédemment publiées, soit dans l'important ouvrage de Gédéon sur l'Athos, soit ailleurs. Il reste pourtant dans le volume de M. M. assez d'inédit pour justifier amplement le travail qu'il a entrepris, assez d'intéressant pour attirer l'attention de ceux qui se soucient des choses byzantines. Sans doute encore on ne trouvera dans ce livre que des textes relatifs à l'histoire générale de la communauté athonite : M. M. a volontairement écarté

---

1. P. 129 ; « C'est sans doute encouragé par ce succès relatif qu'il venait de remporter en Normandie que le duc d'Anjou réunit, au mois de mars 1381, à Paris, une nouvelle assemblée. » Cette conjecture, qu'aucun document n'autorise et qui est étrangère au sujet, est une exception peut-être unique dans l'argumentation d'ordinaire très serrée et très prudente de M. Coville.

les nombreux documents qui se rapportent à l'histoire particulière de chaque couvent, à tort peut-être, car certaines de ces pièces eussent utilement complété l'intelligence des événements et marqué plus clairement encore l'importance des monastères de la Sainte-Montagne. Pourtant, telle qu'elle est, la collection est infiniment intéressante et précieuse. Je ne parlerai pas ici des documents de date relativement récente, postérieurs à l'établissement de la domination ottomane, et qui se répartissent chronologiquement entre les années 1498 et 1875 : à côté de ces pièces, qui forment juste la moitié de la série, les textes de l'époque byzantine ont pour l'histoire une tout autre valeur. J'y noterai, en particulier, à côté du *typicon* de saint Anathase, qui fonda le monastère d'Haghia Lawra [1], le testament du même personnage et la règle monastique tracée par lui à l'intention de ses moines, trois pièces du xe siècle pleines d'intérêt, non seulement pour l'histoire religieuse, mais encore pour l'histoire profane de l'empereur Nicéphore Phocas. Le *typicon* de l'empereur Jean Tzimiscès (972) et celui de Constantin Monomaque (1045) ne sont pas moins instructifs pour l'étude de l'organisation intérieure de l'Athos ; d'autres textes de l'époque des Comnènes ou des Paléologues éclairent utilement les rapports entre le patriarcat de Constantinople et les couvents de l'Haghion-Oros ; enfin le *typicon* de Manuel II Paléologue (1394) et un chrysobulle du même empereur annoncent la révolution qui, vers la fin du xive siècle, s'accomplit dans le régime des monastères et substitua à la vie cénobitique ce que l'on appelle *le système idiorrhytmique*. Vers cette date, en effet, le droit de posséder en propre fut concédé aux moines, et à la suite de cette grave innovation un esprit nouveau pénétra les couvents, esprit démocratique qui ébranle le gouvernement monarchique de l'higoumène, esprit particulariste qui bat en brèche les obligations et les règles de la vie en commun. Aujourd'hui encore ce régime persiste dans sept des monastères athonites, et le célèbre couvent de Patmos est le meilleur exemplaire de ce type réformé.

M. M, a fait précéder la publication de ses documents d'une introduction explicative, que l'on jugera sans doute un peu trop générale et sommaire. Certes, on y trouvera d'intéressants détails pour les périodes récentes de l'histoire de l'Athos, que M. M. connaît bien et qu'il a plus amplement étudiées ailleurs : malheureusement, sur l'époque proprement byzantine ses informations sont beaucoup moins complètes et sûres. Ici, M. M. semble peu au courant des travaux récents sur les questions qui l'occupent, et on s'étonne en particulier qu'il ait ignoré l'excellent parti tiré par M. Schlumberger dans son *Nicéphore Phocas* des documents relatifs à Saint Athanase l'Athonite. On sera plus surpris encore des idées singulièrement étroites qu'émet M. M. sur les préoccupations et le rôle du monachisme byzantin : l'histoire des couvents de

1. Ce texte est déjà publié par Gédéon.

Constantinople au moyen âge montre assez amplement pourtant qu'on y a connu d'autres soucis que la seule recherche de la vie ascétique la plus parfaite, et on y voit, bien avant 1400, les moines s'intéresser à l'éducation et même à la vie publique, et ne point fermer obstinément les portes de leurs cloîtres à la civilisation. Je sais bien que M. Meyer n'est point un érudit de profession, et qu'il a eu grand mérite à trouver, parmi les soins du ministère pastoral qu'il remplissait à Smyrne, le temps de s'intéresser à l'Athos et d'y recueillir des monuments historiques ; mais il faut bien dire aussi que ses affirmations ont parfois besoin d'être contrôlées, et voir surtout dans ce livre un recueil de documents toujours curieux, parfois même d'une haute et réelle valeur historique.

Ch. Diehl.

---

489. — **Geschichte des neueren Dramas,** von Wilhelm Creizenach, Professor der deutschen Sprache und Litteratur an der Universitæt Krakau. Erster Band. Mittelalter und Frührenaissance. Halle, Niemeyer. 1893. In 8°, xv et 586 p. 14 mark.

M. Creizenach travaille depuis longtemps à cette *Histoire du drame moderne* dont il a publié naguère le premier tome et il n'avait pas besoin de nous dire dans sa préface que l'œuvre lui a coûté beaucoup de peine. Cette peine était d'autant plus grande que sur le domaine considérable qu'embrasse ce volume, de nouvelles études ne cessaient de paraître. Aussi quelquefois M. C. se comparait-il à ce lent barbier de Martial qui, lorsqu'il avait fini de raser, devait se remettre à la besogne, parce que les poils avaient eu le temps de pousser sur l'autre joue. Il se résolut donc à ne plus rien consulter de tout ce qui paraîtrait depuis 1891.

Le tome premier n'épuise pas le sujet que M. C. comptait traiter. Il est, comme l'indique le titre, consacré au moyen âge et à la première Renaissance. D'une part, l'auteur passe en revue les formes que le drame a prises au moyen âge et s'arrête à l'époque de la Réforme ; d'autre part, il étudie le réveil de l'antiquité jusqu'au milieu du xve siècle. C'est dans le tome second qu'il décrira la suite du mouvement de la Renaissance et l'origine des formes nouvelles qui sortiront de l'union et du choc de l'élément ancien et de l'élément moderne, qu'il appréciera d'ensemble le drame du moyen âge et son influence sur le développement ultérieur du théâtre.

Le présent volume comprend huit chapitres ou livres. M. C. examine d'abord *la survivance du drame antique au moyen âge* : interruption des traditions de l'antiquité; autorité de Térence qui passe pour un philosophe et un maître de la vie; Hrotsvitha qui est très finement jugée (p. 19) ; les comédies élégiaques, comme le *Geta* et l'*Aulularia* de Vitalis, l'*Alda* de Guillaume de Blois, la *Baucis*, qui nous montrent que « la comédie antique, même dans le monde des savants du moyen

âge, faisait des essais poétiques indépendants » (p. 31); le *Pamphilus*, le *Babio*, etc. M. C. insiste sur l'importance du *Pamphilus* dont un remaniement scénique fut représenté à Sienne en 1518, et du *Geta* dont le principal personnage a fourni le type du domestique à la fois sot et rusé, parodiant sans le vouloir son savant maître.

M. C. retrace ensuite *les commencements du drame religieux en langue latine* (p. 47-107) : les premiers essais dramatiques dans le cycle de Pâques ; le développement de l'élément dramatique dans le cycle de Noël — un des passages les plus remarquables du volume où l'auteur, aidé du travail de Sepet et de ses lectures étendues, montre très clairement comment « pénètre et se développe une vie dramatique de plus en plus riche » — les deux drames de Noël qui se détachent des « Prophètes du Christ », le *Daniel* d'Hilaire et le *Daniel* de Beauvais; les autres drames qui n'appartiennent pas à ces deux cycles (le drame de l'*Époux* ou des *Vierges folles et sages*[1], l'*Antechrist* de Tegernsee qui a un côté politique et mêle des traits du présent à la description de l'avenir, etc.); le développement ultérieur du cycle de Pâques (*jeux* de Tours et de Klosterneuburg, les plus anciennes « dramatisations » de la Passion, etc.) ; l'élément comique de ces jeux et drames qui peu à peu est chassé de l'église ; les représentations à l'intérieur du couvent, car, en même temps que « le drame religieux sortait dans la rue par le grand portail, il rentrait au couvent par la porte latérale » (p. 102).

Viennent *les commencements du drame religieux dans les langues populaires* (chap. III, p. 108-161). Après avoir montré que la langue populaire remplace le latin et la récitation, le chant, M. C. analyse successivement : 1° les drames allemands, cycles de Pâques et de Noël, et notamment le jeu des vierges folles et sages qui fut joué en 1322 à Eisenach devant le margrave Frédéric et qui produisit sur ce prince une impression si profonde ; 2° les drames français, *Adam* dont l'auteur a traité le sujet « avec un esprit vraiment poétique, sans se contenter de le revêtir mécaniquement d'une forme dramatique », le *Saint-Nicolas* de Jean Bodel qui semble présager au théâtre français un genre romantique dans l'esprit du drame anglais et du drame espagnol de plus tard, puisqu'il « réunit en un ensemble l'élément chevaleresque, la fantaisie, la description réaliste et burlesque de la vie journalière des classes inférieures du peuple », le *Théophile* de Rutebœuf qui n'est remarquable que par la versification et qui donne l'impression que le pauvre diable a rapidement exécuté un travail de commande (p. 141), les miracles de Marie; 3° les drames provençaux et *sainte Agnès*; 4° l'*Harrowing of the Hell*.

Nous voici arrivés au quatrième livre du volume qui traite des *Mystères*, des drames religieux de la fin du moyen âge (p. 162-358). La

1. M. Creizenach se réfère ici à l'appréciation si précise de M. G. Paris (*Littérature française au moyen âge*, § 165).

valeur morale et esthétique des mystères, leur style et leur versification, leur structure dramatique, leurs personnages traditionnels, leurs anachronismes, ce qu'ils renfermaient de comique et qui scandalisa le clergé, les prétentions littéraires des auteurs, la mise en scène, l'éclat des représentations, la musique qui les accompagnait, le public et les acteurs, tels sont les points que M. C. considère d'abord. Puis, selon sa méthode, il apprécie les mystères de chaque pays, ceux d'Allemagne, ceux de France (les quatre drames d'un manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève sur la vie de Jésus, la *Passion* d'Arras, la *Passion* d'Arnoul Greban, la *Passion* de Troyes, la *Passion* de Jean Michel, le *Mystère du vieux Testament*, *Job*, le Mystère des apôtres de Simon Greban, la *Vengeance du Seigneur*), ceux de Provence, d'Angleterre, d'Italie, des Pays-Bas, des peuples slaves, et après cette revue longue et minutieuse, conclut que l'influence française a été grande sans doute, mais qu'il n'y a pas eu d' « emprunt international » aussi considérable qu'on le croirait, que les mêmes motifs s'imposaient et furent traités, développés partout, de Suède en Espagne, de Tyrol en Cornouailles, et qu'on voit par là à quel degré « l'hnmanité du moyen âge était, sous la domination de l'église, devenue une masse qui pensait uniformément, qui sentait uniformément ».

Suivent *les commencements d'un drame sérieux et mondain* (chap. v, p. 352-378) : l'*Estoire de Griselidis* qui date de 1393 et qui est « le premier exemple d'un drame sérieux et mondain en langue française » aussi bien que d' « une histoire sous forme dramatique » ; les *abele spelen* néerlandais ; le *Mystère du siège d'Orléans ;* la *Destruction de Troyes*, de Jacques Milet, etc. ; mais « dans cette littérature dramatique du moyen âge finissant, l'introduction de sujets mondains n'a été nulle part accompagnée d'une influence vivifiante, libératrice ».

Le chapitre sixième traite du *drame comique du moyen âge* (p. 378-457) et M. C. y adopte avec raison l'ordre chronologique : l'élément dramatique dans les productions des jongleurs, Adam de la Halle, Eustache Deschamps, les pièces néerlandaises, les *Fastnachtsspiele*, les farces françaises, les fous, la basoche, la satire politique, Louis XII et Gringoire, *Pathelin*, le répertoire des écoliers et étudiants, etc. Ici encore, M. C. se demande, comme dans le chapitre précédent, s'il y a eu « emprunt international », mais il ne trouve que de nombreuses analogies. Si l'influence française se montre aux Pays-Bas et dans le nord-ouest de l'Italie, elle ne se manifeste pas en Allemagne ; les pièces de Nuremberg ont un caractère tout à fait original et leurs manuscrits nous reportent à une époque plus lointaine que les farces françaises ; s'il y a des motifs, des épisodes, des effets comiques qui offrent quelque ressemblance, ce sont « choses auxquelles deux personnes de pays différent peuvent penser indépendamment l'une de l'autre. »

Les Moralités dont M. C. parle dans le septième chapitre (p. 458-484) sont les drames de la fin du moyen âge et de la Réforme où les

personnages sont des abstractions; M. C. cite les principales, anglaises, françaises, néerlandaises, allemandes, et caractérise leurs traits essentiels.

Le chapitre qui termine le volume nous présente *les premiers essais dramatiques des humanistes* (p. 485-583) et nous fait assister au « plus grand événement de l'histoire littéraire moderne », au réveil de la tragédie. M. C. cite les noms de ceux qui étudient et imitent Sénèque, Nicolas Treveth, Lovato, Mussato; il analyse l'*Ecerinis* de Mussato, « la première œuvre poétique qui, depuis l'antiquité, copie les formes du drame antique » et qui offre en maint endroit des effets véritablement dramatiques, l'*Achilleide* de Loschi, la *Progne* de Corraro, le *Hiempsal* de Dati, et, après avoir exposé l'influence de Pétrarque, les comédies des humanistes, le *Paulus* de Vergerio, la *Poliscene* de Leonardo Bruni, le *Philodoxeos* d'Alberti, les comédies des étudiants de Pavie, l'*Hypocrita* de Mercurino, la *Philogenia* d'Ugolino Pisani, la *Cauteraria* de Barzizius (ou Buzarius), la *Fraudiphila* d'Antonio Tridentone, le *Ludus ebriorum* de Secco Polentone, la *Chrisis* d'Enea Silvio Piccolomini où « règne une recherche grossière des jouissances qui dégénère parfois en une repoussante vulgarité » (p. 567), les continuations et « complétements » de l'*Aulularia* par Codrus, de l'*Amphitryon* par Hermolaus Barbarus, le dialogue d'*Isis* dont l'auteur est l'arrière grand-père d'Arioste.

Tel est ce premier volume de l'ouvrage de M. W. Creizenach. Nettement divisé, écrit en un style sain, clair et agréable, il se recommande par les vues d'ensemble comme par les recherches de détail, par les aperçus généraux comme par l'abondance des analyses et la foule des menues remarques. On louera le soin scrupuleux de l'auteur, son goût, la façon modeste dont il reconnaît qu'il n'a pu sur tel ou tel point en savoir davantage, la méthode qu'il pratique de traiter complètement les œuvres essentielles et, en pareil cas, de ne négliger aucun point de vue — comme, par exemple, dans les excellentes pages qu'il consacre aux *Fastnachtsspiele*, dont il apprécie la forme primitive, la transmission, le caractère littéraire et satirique, la langue et le mètre, comme dans le portrait de Mussato qui contient tant de choses en moins de quinze pages. On louera surtout ses connaissances étendues, sa vaste lecture, la masse incroyable de renseignements qu'il apporte et qu'il a puisés dans les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie et dans celles de Paris. Rarement une œuvre d'histoire littéraire a été préparée avec autant de science et de conscience. Souhaitons que le deuxième, puis le troisième volume ne se fassent pas trop longtemps attendre, et exprimons encore à M. Creizenach notre plus vive reconnaissance pour un travail où il y a, suivant un mot de sa préface, tant de matériaux à rassembler et à tamiser.

A. C.

---

490. — **Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère**, recueillies et publiées par M. le vicomte G. d'Avenel, tome VIII (juillet 1657-août 1658). Paris, Impr. nat., 1894. In-4°, x et 835 p.

M. d'Avenel, qui poursuit la publication des *Lettres* de Mazarin interrompue par la mort de Chéruel, s'est fort bien acquitté de cette tâche à la fois longue et pénible. Les notes sont minutieuses, et, sans écraser le lecteur sous leur nombre, elles lui rendent toujours service, si brève que soit leur forme. Nous ne reprochons au scrupuleux éditeur que d'avoir omis, lorsqu'il parle de la bataille des Dunes, l'étude de M. Bourelly. On louera de même la table chronologique des lettres analysées — et analysées en quelques mots qui suffisent — (p. 589-774) ainsi que la table alphabétique et analytique (p. 775-835) qui facilitera singulièrement les recherches des travailleurs. Le volume se lit d'ailleurs avec intérêt. On y voit le cardinal s'aider de l'Angleterre pour vaincre l'Espagne, agiter l'Allemagne par ses intrigues pour abattre l'Autriche, négocier entre la Suède et la Pologne par l'intermédiaire de Terlon et de Lumbres pour pacifier l'Europe septentrionale. Nous ne pouvons insister sur toutes les lettres; notons seulement celles qui démontrent que Mazarin ne s'attribuait pas l'honneur de la victoire des Dunes et qu'il ne se brouilla pas avec Turenne, une lettre sur l'assassinat de Monaldeschi (p. 224), une autre qui prouve que Servien, et non Lionne, répondit aux attaques dirigées contre l'alliance anglaise, et citons deux mots du cardinal qu'on connaît déjà, mais non sous cette forme : « ma langue n'est pas si bonne françoise comme mon cœur » (p. 477), et : « Les Français ont toujours eu liberté de descrier toutes choses; quand saint Pierre seroit surintendant, il ne seroit pas à l'abri de leur censure et de leurs médisances, et il me semble que les gens sages, comme vous, doivent peu se mettre en peine de ce que disent les sots » (p. 4).

A. C.

---

491. — **Le maréchal de Ségur**, 1724-1801, **ministre de la guerre sous Louis XVI**, par le comte de Ségur. Paris, Plon, 1895. In-8°, viii et 398 p. 7 fr 50.

L'ouvrage de M. le comte de Ségur sur son quadrisaïeul est très soigné et neuf en beaucoup de parties grâce à des documents de famille, à des fragments de *Mémoires* et à de consciencieuses recherches faites dans les archives et les bibliothèques publiques. L'auteur présente d'abord les ancêtres du personnage dont il raconte la vie, notamment le beau Ségur (voir sur ses amours avec l'abbesse de la Joye le récit piquant de Saint-Simon), l'évêque de Saint-Papoul et le comte Henri-François. Puis il expose les débuts du futur maréchal, Philippe-Henri, qui fit ses premières armes dans la guerre de succession d'Autriche et assista aux sièges de Linz et de Prague pour participer ensuite aux principales

affaires d'Italie, à l'attaque de Château-Dauphin, à la bataille de Coni, au combat de Tanaro, ainsi qu'à la campagne de Flandre. Blessé à Rocoux, blessé à Lawfeld, célébré par Voltaire

> Ange des cieux, puissances immortelles,
> Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes.
> Ayez pitié de cet âge si tendre!

nommé brigadier d'infanterie, à vingt-trois ans, Philippe de Ségur reçut alors de toutes parts les plus éclatants témoignages d'intérêt (p. 155). Une fois guéri, il se maria. Mais « il n'avait que peu d'années à consacrer aux loisirs de la vie domestique ». Après une mission fort désagréable et ingrate en Corse, il alla combattre en Allemagne et vit les journées d'Hastembeck, de Crevelt, de Minden, de Warbourg, de Clostercamp, etc. Inspecteur général d'infanterie pour le Hainaut, sous le règne de Louis XV, et, moins d'un an après l'avènement de Louis XVI, gouverneur du comté de Bourgogne, il obtenait à la fin de 1780 le ministère de la guerre, grâce à Besenval qui le proposait à Vaudreuil et à d'Adhémar qui le proposaient à Mme de Polignac qui le proposait à Marie Antoinette. En même temps que lui, Castries arrivait à la marine. Les deux ministres (qui furent nommés ensemble maréchaux de France) agirent de concert et préparèrent un plan d'ensemble pour terminer la campagne d'Amérique. Mais l'œuvre de Ségur ne se borne pas à l'heureux achèvement de cette guerre. Il créa une sorte de conseil supérieur qui rendit de grands services — mais dont l'auteur n'a pu retrouver les délibérations aux archives du ministère. Il enjoignit aux colonels de passer désormais à leur régiment tout le temps déterminé par les réglements militaires. Il envoya le même ordre aux commandants des provinces. Il exigea que les soldats fussent deux, et non plus trois, dans un lit. Il réforma complètement les hôpitaux. Il obtint par un bref du pape la dispense du maigre dans l'armée. Il supprima l'humiliant châtiment des baguettes pour ne le réserver qu'au crime de désertion en pleine paix. Il édicta la peine de la prison contre quiconque porterait, sans être officier, épaulettes, cocarde ou dragonne. Il réglementa dans le plus grand détail tout ce qui concernait l'habillement des troupes. Il fonda une École des enfants de l'armée. Il forma dès 1783 un corps d'état-major, etc. Mais une seule mesure fit oublier le labeur de cette administration qui dura près de sept années. Le 22 mai 1781 paraissait l'ordonnance sur les preuves de noblesse exigées dans l'armée, ordonnance qui souleva les colères et qu'on a regardée comme une des causes de la Révolution. L'auteur s'efforce de justifier son ancêtre, et il y réussit. Il prouve que le maréchal prévit le mécontentement du tiers-état et que pour atténuer la sévérité du décret, il excepta de l'obligation prescrite les fils des chevaliers de Saint-Louis et les candidats aux emplois d'officiers dans les troupes légères. Mais le maréchal avait signé l'ordonnance qu'il désapprouvait, et l'opinion le rendit responsable. Les dernières pages du volume traitent de la démission de Ségur, de son

existence pendant la Révolution, de son emprisonnement, de l'audience où le premier Consul le traita avec la plus courtoise déférence (p. 361). L'auteur ne s'est pas contenté de faire revivre cette noble et sévère figure. Il a, par intervalles, comme pour égayer son œuvre et y semer de jolies anecdotes, mis en scène les deux fils du maréchal, le comte, l'ambassadeur en Russie, et le vicomte, poète, auteur dramatique, romancier, tous deux unis par une tendre amitié et célèbres par leur brillant esprit [1].

A. C.

---

492. — **Mémoires du comte de Paroy**. Souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la Révolution, 1789-1797, publiés par Étienne CHARAVAY. Paris, Plon, 1895. In-8°, XLII et 479 p. 7 fr. 50.

Les *Souvenirs* du marquis de Paroy avaient été publiés en 1883 par M. le marquis de Chennevières. Les *Mémoires* du comte de Paroy, fils du marquis, sont publiés aujourd'hui par M. Étienne Charavay qui les accompagne de quelques notes et les fait précéder d'une introduction. Disons tout d'abord que l'introduction nous renseigne complètement sur les deux « mémorialistes » et sur leur existence, notamment sur celle du comte de Paroy. M. C. ne se contente pas d'analyser rapidement les *Mémoires* et de nous en exposer l'intérêt et la valeur ; il retrace la carrière du comte qui arrête son récit à l'année 1797 ; il nous apprend que Paroy fut très mal récompensé de ses services par la Restauration ; il nous fait son portrait physique et moral, le montre souple, plein de sang-froid, prompt à se tirer d'embarras, habile à plaider, s'insinuant dans les bonnes grâces de tous, n'ayant au monde que deux irréconciliables ennemis, David et Quatremère de Quincy [2]; enfin, il donne aussi com-

---

1. Les noms allemands cités dans la partie relative à la guerre de la succession d'Autriche auraient pu être mieux orthographiés (je ne cite que *Khevenhuller* pour Khevenhüller, *Torring* pour Tœrring, Donawerth pour *Donauwerth*); — pourquoi dire *la* et non le Lech ?; — p. 265 l'abbé Bossut était examinateur de la marine, et non de l'artillerie ; — p. 266 il convenait de citer, à propos de l'ordonnance de 1781, le jugement de Droz (*Hist. du règne de Louis XVI*, I, p. 285) et les *Mém. secrets*, XVII, 380 ; — p. 336 on aurait dû dire que le Comité des pensions répondit à Ségur et qu'il fit sans crainte imprimer les lettres du comte et du vicomte, que l'opinion fut alors très défavorable aux Ségur, qu'on traita le maréchal de créature d'un Besenval, etc. (cf. les journaux du temps et notamment les *Révol. de Paris*, n° 40, p. 121-126; — l'auteur cite les *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun (I, 171); mais il aurait dû rappeler un autre passage de ces *Mémoires* (I, 257-258) où l'artiste rapporte que la comtesse de Ségur ne quitta pas son beau-père « vieux et infirme qui trouvait en elle une véritable Antigone »; — les *Mémoires* de Mautort ont paru trop tard pour que l'auteur pût les connaître ; ils renferment (p. 349) un jugement cruel sur le maréchal « souple vis à vis des grands, hautains avec les inférieurs ».

2. Cf. sur Quatremère, p. 264; Paroy le représente comme un artiste raté qui se met à écrire pour être quelque chose et se jette dans la Révolution pour jouer un rôle : « Il se montra dans tous les clubs ; une grosse voix, un grand front, le mot de liberté à la bouche, le firent regarder comme un fort athlète de son parti. »

plètement que possible le catalogue de l'œuvre artistique de Paroy, car Paroy fut un amateur très éclairé, membre de l'Académie de peinture, collectionneur de vases étrusques, etc. Quant aux *Mémoires*, ils sont intéressants. M. C. a bien vu qu'ils ne sont, en certains endroits, notamment dans le récit des événements où l'auteur n'a joué aucun rôle, qu'une compilation, et, par exemple, nous lui signalerons la page 223 comme tirée entièrement des *Mémoires* de Ferrières. Mais l'histoire pourra profiter de certains chapitres où Paroy raconte les faits auxquels il prit part, comme les journées du 20 juin[1] et du 10 août. Paroy a très joliment peint la fin de l'ancien régime : familier de la duchesse de Polignac, sa cousine, de la princesse de Lamballe, de la comtesse de Tourzel, assistant à toutes les fêtes et les embellissant par sa complaisante ingéniosité, ne cessant grâce à ses talents de faire de galants cadeaux, employant la lanterne magique pour enseigner l'histoire au Dauphin, donnant à la reine une lunette d'approche pour qu'elle suive à la fête de la Fédération les mouvements du roi, il nous apporte de curieux détails sur la cour de Louis XVI et de Marie Antoinette. Pareillement, il trace un saisissant tableau du Bordeaux révolutionnaire, de ce Bordeaux où il cherche un refuge en 1793, où il court mille dangers émouvants, où il devient le commensal de Lacombe, de Tallien, d'Ysabeau (auquel il fournit un secrétaire, le futur général Avy), et il a su marquer fortement la Terreur « en pleine activité de tous côtés » (p. 377). De retour à Paris, il décrit la vie parisienne sous un aspect curieux ; pour vivre, il s'adonne aux arts, occupe des femmes, des religieuses, des chanoinesses à enluminer des éventails, à confectionner des robes avec application de fleurs sur l'étoffe ; il invente un nouvel ornement des ridicules qui a grand succès ; il tire parti d'étoffes gâtées et fait imprimer des sujets sur des châles ; il imagine d'autres sujets pour ronds de boîtes ; il fabrique à la duchesse d'Ossuna un peigne dont la forme inédite excite l'envie des belles dames à un bal de Talleyrand ; il reproduit des gravures anglaises sur le procès de Louis XVI, place au centre d'un tableau d'assignats un mendiant de Callot, etc. Ce qui frappe, c'est son royalisme. Il se sacrifie à Louis XVI ; il invente pour lui une cuirasse ; il se rend, lui sixième, à son coucher, après l'acceptation de la Constitution ; il accepte avec une profonde reconnaissance un petit troupeau de béliers mérinos d'Espagne dont le monarque, assez singulièrement, récompense son dévouement désintéressé ; il combat au 10 août pour la monarchie ; même après l'exécution de son souverain, il reste fidèle à la reine, au Dauphin, à Madame Royale ; il répand leurs portraits dans le public ; il fait boire Ysabeau et Lequinio à la santé d'un Amour qu'il a gravé sur une bague et qui représente le Dauphin ; il envoie à Madame Royale, prisonnière au Temple, un dessin avec des vers, et une bague. Aussi, ce royaliste

1. Il est évident que Paroy fait erreur, lorsqu'il dit qu'au 18 juin, dans les Tuileries, chacun commentait la lettre de Lafayette à l'Assemblée (p. 297).

inébranlable, intraitable, dévoué jusqu'au dernier jour à la monarchie, si ingrate qu'elle soit, n'a-t-il rien compris à la Révolution. Mais, malgré son intransigeance, il est plus impartial qu'on ne le croit tout d'abord. Dans son récit de la prise de la Bastille, il rend justice au peuple. Quel que soit le jacobinisme de Tallien et d'Ysabeau, il leur témoigne sa gratitude. Il ne parle qu'avec une sorte d'effusion de cette bonne Mlle Cabarrus « à qui les Bordelais devraient élever une statue de la Reconnaissance reproduisant ses traits » (p. 392). Paroy, comme dit M. Charavay, était un honnête homme et il a eu de dramatiques aventures : double raison pour lire ses *Mémoires*.

A. C.

---

493. — J. B. Marcaggi. **Une genèse**, Ajaccio, De Peretti, 1895. In-8°, xiii et 370 p. 5 francs.

L'auteur a voulu « composer une figure de Bonaparte, déduite des documents connus », et il prétend démontrer que Napoléon est « un Corse au surhumain génie » qui réunit au suprême degré les qualités et les défauts de la race corse et, « garda le caractère entier du Corse ». La dessus, et sans faire cette démonstration, il retrace les premières années de son héros. Livre premier : *l'Enfant ou Nabulione*. Livre deuxième : *l'Élève Napoleone de Buonaparte*. Livre troisième : *l'Officier d'artillerie Buonaparte*. Livre quatrième : *la Révolution en Corse*. Nous ne blâmerons pas les erreurs de M. Marcaggi, puisqu'il n'a pas attendu « la publication des papiers de jeunesse qui permettra d'établir la dynamique de ce puissant cerveau dans sa période de formation » (p. v). Mais il a vraiment trop *romancé* son récit. Où a-t-il pris tous ces détails sur l'enfance de Napoléon et sa passion des soldats qui devenait « morbide », sur les conversations entre Charles et Letizia (p. 32), sur les courses de l'enfant dans le maquis (p. 36), etc. ? Où a-t-il pris ces entretiens entre le jeune Bonaparte et les beaux messieurs du collège (p. 47) ? Est-il bien sûr que Napoléon, dont « les étranges yeux gris, phosphorescents, s'alanguissaient de bonté, avoua sa flamme à M du Colombier » (p. 71) ; qu'au retour de l'officier à Ajaccio, « un murmure flatteur s'élevait sur son passage et dilatait son cœur » (p. 80) ; qu'à Auxonne, en 1788, Bonaparte trouvait ses camarades « plats, sans grandeur et sans idéal » (p. 88) ? La narration de M. M. est d'ailleurs trop coupée de documents. Il reproduit presque dans leur intégrité tous les écrits de Bonaparte qu'on connaissait avant l'ouvrage de MM. Masson et Biagi, au lieu de les résumer et d'en analyser l'esprit. En somme, il n'apporte rien de nouveau, sinon des passages d'un manifeste de Gaffori (pp. 117-118), la lettre de Masseria à Clavière (pp. 302-305) et le récit tiré d'une lettre de Jérome Levie (p. 333). Mais si le livre est comme écrasé sous les documents et s'il a parfois le style emphatique, s'il contient

quelques fautes [1], des anecdotes suspectes trop délayées, des tirades dignes d'un feuilleton de journal, on y trouve des aperçus justes sur le caractère corse, sur les idées du jeune Napoléon et sur les actes de Paoli; en plus d'un point, M. Marcaggi a vu clair.

A. C.

---

494. — **La vie en France sous le premier Empire, par le vicomte de Broc.** Paris, Plon. 1895, in-8°, 524 p. 7 fr. 50.

L'auteur a voulu tracer un tableau du Consulat et de l'Empire, comme il avait tracé naguère un tableau de la France sous l'ancien régime et de la France pendant la Révolution. Il s'efforce de montrer comment se forma le nouveau gouvernement et comment se réorganisa la société, quel était alors l'esprit, le caractère de la nation, et il considère les hommes, non pas à l'armée et à la guerre, mais dans leur maison, dans leur existence intime, dans leur rôle individuel et social, avec leurs sentiments, leurs habitudes, leurs opinions. Il a divisé son livre en quatorze chapitres. Après avoir exposé la chute du Directoire, l'œuvre du Consulat et la constitution de l'Empire, il fait voir de quelle façon Napoléon s'empara des esprits par l'enseignement et ce que fut sous son règne le service militaire, ce que fut la police, la censure, la liberté individuelle et religieuse. M. de Broc sait très bien choisir ses citations et les encadrer. Grâce à de nombreuses lectures et à un habile arrangement de détails puisés un peu partout, il réussit dans les chapitres VIII et IX à faire revivre la physionomie du Paris impérial et la vie en province. Mais ses chapitres sur les salons, sur le luxe et la mode, sur le théâtre et la vie intellectuelle (où il y a trop d'emprunts à Merlet), ne sont pas assez neufs.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le livre que M. René Doumic publie à la librairie Perrin sous le titre *Les jeunes, études et portraits* (In-8°, xv et 291 p. 3 f. 50) ne relève pas de la *Revue*. Bornons-nous à dire que l'auteur suit le mouvement du roman contemporain avec attention et sympathie, qu'il dit toutefois leurs vérités aux « jeunes ». Le volume contient seize études : Rod; Rosny; Hervieu; les décadents du christianisme (Huysmans); La glorification de l'énergie (Barrès); La théorie du pardon (*La Tourmente* de Margueritte); Léon Daudet; Art. Roë; Lavedan; Fr. de Curel; La poétique nouvelle; G. Rodenbach; Le comte R. de Montesquiou-Fezensac; M. Maeterlinck; G. d'Annunzio; Les cent quarante et un.

---

1. M. M. écrit toujours Barin au lieu de *Barrin* et Dhiller au lieu d'*Hilaire*; il parle de l'Empereur d'*Autriche* (p. 197), de *Gustave-Adolphe* (au lieu de Gustave III, p. 250), etc.

BELGIQUE. — M. Eugène Hubert, professeur à l'Université de Liège, vient de publier en une étude intitulée *Un chapitre du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au* XVIII*e siècle* (Bruxelles, Hayez. In-8°, 102 p.) un curieux mémoire que Goswin de Fierlant, membre du conseil privé, rédigea en 1771 sur l'abolition de la torture. Il l'a fait précéder d'une introduction intéressante et l'accompagne de notes utiles, tirées des archives.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 octobre 1895.

M. Radloff, correspondant étranger, lit une adresse de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Il communique ensuite le déchiffrement de l'inscription très ancienne qu'il a découverte, en 1891, au cours d'une mission en Mongolie. — M. Barbier de Meynard joint ses remerciements et ses félicitations à celles de l'Académie.

Le R. P. Delattre, correspondant, entretient l'Académie des fouilles qu'il poursuit depuis plusieurs années à Carthage. — M. Heuzey adresse ses remerciements au P. Delattre pour le lot d'objets en or, en argent et en terre cuite qu'il a offerts au Musée du Louvre, à l'occasion du centenaire de l'Institut. Ces objets sont très intéressants par les indications qu'ils donnent sur la diffusion de l'industrie phénicienne et gréco-phénicienne dans le bassin de la Méditerranée. — M. de Vogüé présente quelques observations sur les vases découverts à Carthage.

M. le professeur Salinas, directeur du Musée national de Palerme et correspondant étranger, communique quelques renseignements sur une acquisition faite par ce musée d'un grand sceau de plomb du célèbre Euphémius qui, révolté contre l'empire d'Orient, se proclama lui-même empereur, et ne pouvant se maintenir par ses seules forces, finit par appeler les Arabes dans l'île. Sur ce sceau, il prend le titre de « Basileus » des Romains, comme les empereurs légitimes.

M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, fait une communication sur le papyrus et ses représentations dans l'art égyptien. On s'accorde généralement à admettre que les artistes pharaoniques ont donné au papyrus une forme conventionnelle; mais quelle est l'origine et la raison de cette forme? Pourquoi ont-ils attribué une telle forme au papyrus, tandis qu'ils ont représenté le lotus sous sa forme naturelle ? Ce sont là des questions qui n'ont pas encore été examinées et que M. Joret a essayé de résoudre. Les artistes égyptiens, dit-il, ont conservé au lotus sa forme naturelle, parce que la représentation n'en offrait aucune difficulté! Au contraire, la reproduction de la panicule étalée et diffuse du papyrus était bien faite pour les embarrasser; ils ont éludé la difficulté en représentant cette panicule avant son complet développement, alors que les pédicelles entourées encore par les stipules lui donnent l'aspect d'une fleur aux pétales nombreux, ténus et verdâtres. Cette forme, une fois trouvée, est devenue schématique et a été fidèlement conservée pendant toute la durée de la domination des Pharaons. Elle a pu être modifiée à une époque relativement récente; mais jusqu'à l'époque gréco-romaine, elle est toujours restée reconnaissable et facile à distinguer du lotus, avec lequel on a eu trop souvent le tort de le confondre.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 18 novembre — 1895

495. — **Histoire critique du texte et des versions de la Bible**, par A. Loisy. — Tome I. *Histoire du texte hébreu de l'Ancien Testament*, in-8°, pp. 314. — Tome II. *Histoire critique des versions de l'Ancien Testament*, in-8°, pp. 245. Paris, A. Picard, éditeur.

Ces deux volumes, qui ne sont autre chose que les cours professés il y a quelques années par M. Loisy à l'Institut catholique de Paris, contiennent l'exposé de tout ce qu'on peut dire, à l'heure qu'il est, de certain ou de probable, touchant l'histoire du texte et des versions de l'Écriture, la valeur critique de ces textes et de ces versions, les moyens à employer pour retrouver autant qu'il est possible la teneur primitive des écrits bibliques.

Le premier volume surtout mérite d'être signalé par la manière claire et précise dont le sujet est traité. L'auteur commence par retracer l'histoire de la langue et de l'écriture hébraïques. Il examine ensuite les différentes phases par lesquelles a passé le texte hébreu de la Bible avant l'époque talmudique, et depuis cette époque (IIe siècle de notre ère) jusqu'à nos jours, à travers les deux grandes étapes qu'on pourrait nommer massorétique (VIe siècle) et rabbinique (XIIe siècle). Le chapitre consacré à exposer la nécessité, les ressources et les règles de la critique textuelle est écrit avec autant de perspicacité que de modération. L'auteur a sur plusieurs qui ont traité le même sujet l'immense avantage de n'avoir point de système préconçu. Dès lors il ne se voit pas obligé de recourir aux subtilités hypercritiques souvent nécessaires pour concilier avec un plan d'ensemble tracé à l'avance les passages récalcitrants ; pas plus qu'il ne se croit astreint — et cela avec raison — de défendre, pour des motifs dogmatiques, l'authenticité des livres saints telle qu'on la

trouve exposée dans certains ouvrages qui dénotent chez leurs auteurs une égale ignorance des principes de la critique biblique et principes de la théologie catholique. En exposant les résultats auxquels est arrivée la critique textuelle, M. L. donne des exemples frappants et bien choisis des diverses sortes d'altérations que le texte primitif a subies (additions, omissions, substitutions et transpositions). Il est regrettable que ces exemples soient le plus souvent donnés seulement en transcription et non pas en caractères hébraïques, et que les passages traduits ne soient pas toujours accompagnés du texte correspondant.

M. L. n'ayant en vue que la critique textuelle, néglige dans le second volume l'étude des versions modernes de l'Écriture qui ne fournissent aucun renseignement sur l'état ancien des textes originaux et ne peuvent servir à les corriger. Il ne s'occupe des versions anciennes elles-mêmes qu'en proportion des ressources qu'elles offrent pour la critique des documents primitifs.

Une bonne moitié de ce volume est consacré à la version des Septante. Quoique cette seconde partie du travail de M. L. nous paraisse légèrement inférieure à la première, elle n'en est pas moins recommandable pour la netteté et la précision avec lesquelles il résume les travaux antérieurs, complétés sur bien des points par ses études personnelles [1].

Ces deux volumes forment avec les ouvrages publiés antérieurement par l'auteur (*Histoire du Canon de l'Ancien Testament*, et *Histoire du Canon du Nouveau Testament*) ce que l'on appelle dans les séminaires une Introduction générale à l'Écriture sainte. Bien qu'ils constituent ce que nous avons de plus étendu, de plus précis et de plus solide sur ces questions, en français, il est à prévoir qu'ils ne deviendront pas de sitôt classiques, et qu'on leur préférera, pendant longtemps encore, des ouvrages écrits avec aussi peu de science que de bonne foi. On ne saurait trop le regretter dans l'intérêt des études bibliques. J.-B. Chabot.

---

496. — **Die Psalmen Salomo's** zum ersten Male mit Benutzung der Athoshandschriften und des Codex Casanatensis herausgegeben von Oscar von Gebhardt (*Texte und Untersuchungen*, XIII, 2). Leipzig, Hinrichs, 1895, in-8; 150 pages.

497. — **Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien**, Heft 3. Paralleltexte zu Lucas, gesammelt und untersucht von Alfred Resch (*Texte und Untersuchungen*, X, 3). Leipzig, Hinrichs, 1895; in-8, XII-847 pages.

498. — Mose B. Samuel Hakkohen **Ibn Chiquitilla** nebst den Fragmenten seiner Schriften, von Dr Samuel Poznanski. Leipzig, Hinrichs, 1895; in-8, VIII-200 pages.

L'édition des *Psaumes de Salomon* que vient de publier M. O. von

1. L'auteur aura sans doute quelques modifications à apporter, dans une nouvelle édition, à son chapitre sur l'histoire de l'Écriture hébraïque qu'il a publié avant l'apparition du livre de M. Ph. Berger. Il devra également ajouter un important paragraphe au chapitre des versions syriaques relativement à la nouvelle version découverte au Sinaï (dont nous avons parlé ici même) et qui représente une traduction faite sur un texte grec vraisemblablement contemporain d'Origène.

Gebhardt est une œuvre préparée de longue main. Le texte de cet apocryphe, composé en hébreu mais conservé seulement en grec, nous était parvenu dans un état très défectueux. La meilleure édition, celle de Swete (*The Old Testament in Greek according to the Septuagint*, III ; Cambridge, 1894), n'est fondée que sur un groupe de manuscrits appartenant à la même famille et un manuscrit du Vatican dont la collation n'a pas été faite avec une entière exactitude. Le témoignage de ce dernier manuscrit est complété et rectifié dans l'édition de M. O. von Gebhard par celui de trois autres manuscrits (deux du mont Athos et un de Rome, *Casanatensis*) qui lui sont apparentés. Inutile de dire que la description des manuscrits est faite avec le plus grand soin, et leur généalogie établie par une discussion sérieuse. Toutefois nous sommes avertis que l'archétype commun d'où procèdent tous les manuscrits connus se trouvait déjà passablement éloigné de l'original et contenait des fautes auxquelles on ne peut remédier maintenant que par la conjecture. Le savant éditeur n'a pas d'autre prétention que celle de nous fournir un texte amélioré. Il s'est permis très rarement d'y introduire des corrections conjecturales et on ne peut que le louer de cette réserve [1].

II. — On connaît la thèse de M. Resch sur l'origine des Synoptiques et l'Évangile hébreu (v. *Revue critique* du 27 mars 1893 et du 27 août-3 septembre 1894). Le volume considérable qui vient de paraître et qui contient des recherches importantes sur le texte du troisième Évangile prête aux mêmes critiques et mérite les mêmes éloges que les précédents. Les variantes des manuscrits et des citations patristiques continuent à être présentées indistinctement comme des traductions diverses de l'Évangile primitif; des rapprochements instructifs se mêlent à d'autres qui n'ont pas grande portée; des hypothèses très heureusement trouvées se combinent avec des vues systématiques dont l'avenir est au moins douteux. En définitive, beaucoup de matériaux utiles pour la critique des Évangiles se trouvent groupés, en partie élaborés : si M. R. n'arrrive pas à prouver entièrement sa thèse, il n'en aura pas moins rendu de grands services à l'exégèse du Nouveau Testament.

L'intention du savant critique paraît être de nous rendre l'Évangile hébreu tel qu'il fut écrit par l'apôtre Mathieu. En attendant, il nous en donne des parties notables en traduction grecque. C'est ainsi que l'apocalypse synoptique est rétablie dans sa forme primitive (p. 607-610), et pareillement le récit de la dernière cène (p. 676-678). La restitution paraîtra dès l'abord suspecte à bien des gens, car elle a pour effet de supprimer toutes les difficultés que présente l'interprétation de ces textes. Une petite phrase : « Et il y aura des schismes et des hérésies », considérée comme parole du Seigneur sur la foi de saint Justin, et pla-

1. La conjecture τοῦ σθένους dans Ps. XVII, 14 est fort ingénieuse, mais trop peu sûre pour qu'il n'eût pas été préférable de maintenir dans le texte la leçon τοῖς θεοῖς recommandée par les manuscrits et, à ce qu'il semble, par le sens général du passage.

cée au milieu du discours sur la fin du monde, ouvre une perspective indéfinie entre la ruine de Jérusalem et la consommation des choses. Grâce aux compléments que la première épître aux Corinthiens (XI, 23-26) fournit au récit de l'institution eucharistique, celle-ci est nettement détachée du repas pascal dont elle apparaît comme l'abrogation. Quand l'Évangile hébreu sera entièrement reconstitué, les apologistes n'auront plus rien à faire, et les théologiens trouveront leurs textes si bien préparés que leurs spéculations et leurs raisonnements seront superflus. On nous annonce même un second Évangile hébreu, les *toldoth Iesu* où la naissance du Sauveur était racontée, et qui fut la source commune (?!) des récits de l'enfance dans saint Mathieu et dans saint Luc. Pourquoi faut-il qu'on ait laissé perdre les originaux et les traductions de ces deux livres hébreux qui étaient si complets, si exacts, si bien équilibrés, et qu'on les ait remplacés par des récits multiples, écourtés, amalgamés, divergents !.....

M. R. entreprend aussi de prouver que les apparitions de Jésus ressuscité, qui sont énumérées par saint Paul (I Cor. XV, 5-7) sont celles que raconte saint Luc à la fin de son Évangile et au commencement des Actes : l'apparition à Pierre se confond avec l'histoire des deux disciples d'Emmaüs (*Luc* XXIV, 13-35); l'apparition aux Douze est celle qui eut lieu à Jérusalem devant les apôtres et tous les disciples le soir de la résurrection (*Luc* XXIV, 36-43); l'apparition aux cinq cents frères est celle qui eut lieu près de Béthanie (*Luc* XXIV, 50-51) et que M. R. ne veut pas identifier avec la scène de l'Ascension; l'apparition à Jacques n'est pas mentionnée dans le troisième Évangile et doit se confondre avec celle qui eut lieu pour Thomas, d'après saint Jean (XX, 24-29); enfin l'apparition à tous les apôtres est celle qui se termine par l'Ascension (*Act.* I, 4-11). Il y a évidemment de l'arbitraire dans cette construction hypothétique. Le commencement des Actes reprend ce qui a été dit à la fin du troisième Évangile, et on ne saurait voir là deux apparitions. Les autres rapprochements sont de pures conjectures. Mais il y a telle de ces conjectures qui peut être à retenir. Ainsi M. R. observe à bon droit que Thomas, « jumeau », n'est pas un nom, mais un surnom qui pouvait être commun à deux frères ayant chacun leur nom propre et se trouvant l'un et l'autre dans le collège apostolique; la tradition de l'Église syrienne veut que l'un de ces jumeaux ait été l'apôtre Jude; ce Jude est dit frère (?) de Jacques dans les Évangiles; par conséquent les deux apôtres jumeaux étaient Jacques fils d'Alphée et Jude son frère; c'est de Jacques-Thomas que parlent saint Paul, saint Jean et l'Évangile des Hébreux. Cela du moins n'est pas impossible, M. R. a également raison d'insister sur ce que les écrits d'Origène supposent nommés dans le récit évangélique les deux disciples d'Emmaüs et attribuent au premier le nom de Simon tandis que le texte canonique retient seulement le nom de Cléophas. La conclusion actuelle du récit est certainement embrouillée. Les disciples, rentrant à Jérusalem, trouvent

réunis les Onze et tous les fidèles, disant : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon » ; et ils racontent eux-mêmes ce qui leur est arrivé. Or l'évangéliste n'a mentionné aucune apparition du Sauveur à Simon, et les gens qui affirment si énergiquement la résurrection de Jésus n'y croiront pas encore tout à l'heure (*Luc* XXIV, 36-43) quand ils verront le Sauveur au milieu d'eux. D'après M. Resch ce sont les disciples d'Emmaüs qui annoncent aux autres que Jésus est ressuscité, puisqu'il est apparu à Simon, l'apparition étant censée avoir eu lieu pour lui ; les disciples racontaient ensuite les divers incidents de l'apparition. Cette manière d'entendre le récit présente certains avantages et elle ne paraît pas soulever d'objections décisives. Dans l'espèce, le témoignage d'Origène est considérable. L'hypothèse est bonne à discuter même quand on ne l'accepterait pas comme probable.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les sources que M. Resch assigne au troisième Évangile; mais la méthode suivie par saint Luc est exposée avec beaucoup de justesse (p. 836 et suiv.).

III. — Ibn Chiquitilla est un juif espagnol, grammairien et exégète, qui a écrit dans la seconde moitié du XI[e] siècle (vers 1050-1080). Il a traduit d'arabe en hébreu les œuvres grammaticales de Iehuda Chayug. Ses commentaires ne sont connus que par les citations des écrivains postérieurs. M. Poznanski a recueilli toutes ces citations et les a éditées avec le plus grand soin. Son étude sur la vie et les œuvres d'Ibn Chiquitilla est une contribution importante à l'histoire de l'exégèse rabbinique pendant le moyen âge. A. LOISY.

---

499. — **Grammaire latine**, par l'abbé LE GOFF. Paris, Delagrave, 1895.

Le principal reproche que je ferai à la grammaire de l'abbé Le Goff, c'est qu'à mon avis il règne un grand désordre dans la distribution des matières. Cela fait l'effet de morceaux de grammaire ramassés un peu partout et jetés au hasard, et je soupçonne l'auteur de n'être pas maître et sûr de sa méthode. C'est ainsi que le livre se termine par la règle de *plus*, *moins* répétés qui se rendent par *quo, eo*, ce qui est au moins original. Un autre exemple de ce manque d'ordre logique, c'est, je le prends au hasard entre beaucoup d'autres, une observation sur le mode qui suit *quod*, observation qui fait suite à la règle sur les verbes « craindre » et « empêcher », alors qu'il est question de *quod* causal quinze pages avant. Page 146, nous voyons comme titre en grandes capitales : PROPOSITIONS INCIDENTES, et là-dessous nous lisons : « Les propositions subordonnées se divisent en deux classes etc. » Or M. Le G. ne dit rien d'abord des propositions subordonnées ni en quoi elles s'opposent aux coordonnées. La division doit être : Propositions coordonnées — propositions subordonnées ; puis division des subordonnées en complétives et en non complétives (ou incidentes, comme les appelle M. Le Goff).

Ailleurs encore, M. Le G. fait entrer dans une case ce qui doit être dans une autre. Le chapitre des modes, sous la rubrique : LES MODES. L'INDICATIF, commence ainsi : « 1° Le latin emploie souvent le parfait là où le français se sert de l'imparfait... » 4° Le futur passé exprime souvent le résultat d'une action. » Il y a là une confusion inexplicable entre la théorie des modes et celle des temps.

Je ne puis approuver non plus la division en syntaxe générale et syntaxe particulière, surtout quand on n'est pas bien sûr de ce qui doit rentrer dans chacune, et M. Le G. me paraît être dans ce cas. Puisqu'on fait une grammaire élémentaire, que l'on dise sur chaque point l'essentiel et qu'on n'y revienne plus.

P. 158, M. Le G. nous parle de la proposition infinitive servant de sujet, et nous cherchons vainement le pendant, à savoir, la proposition infinitive servant de complément. M. Le G. a éprouvé le besoin de coudre à la queue de son livre un lambeau de pourpre (*purpureus assuitur pannus*) arraché à la robe d'un docteur en Sorbonne. La grammaire se termine, en effet, par une surprise : un appendice sur le latin de saint Jérôme, d'après Gœlzer. En quoi diable le latin de saint Jérôme peut-il intéresser les élèves qui n'en liront jamais une ligne? Et pourquoi saint Jérôme plutôt que saint Augustin ou Ammien Marcellin ? Cet appendice inattendu intéressera peut-être M. Gœlzer (?), mais vraiment *non erat hic locus*.

Je féliciterai toutefois M. Le G. d'avoir adopté enfin la seule méthode rationnelle qui consiste à réunir dans un seul chapitre l'emploi des cas. Les élèves comprendront mieux ainsi le sens fondamental de chaque cas, sa fonction et ses divers emplois, qui s'expliquent tous par sa définition même. Sur ce chapitre j'aurais bien à faire quelques critiques de détail. Il faudrait, ce semble, diviser le génitif en trois paragraphes : avec les substantifs, avec les adjectifs, avec les verbes, et dire d'abord quelle est sa fonction générale. Il faut distinguer nettement entre le génitif de l'objet et celui du sujet ; dans *orationes Caesaris*, le génitif n'est pas possessif comme dans *domus Caesaris*. P. 111, M. Le G. ne donne pas la définition et le rôle du génitif partitif. L'accusatif de la durée devrait rentrer dans le chapitre de l'accusatif. L'ablatif de détermination et de mesure est mal placé aussi et expliqué trop brièvement.

M. Le G. abuse des moyens mécaniques en se plaçant au point de vue du thème, point de vuë absolument faux, à mon avis. Ainsi le chapitre du subjonctif commence de cette manière : *Subjonctif potentiel*. « Quand il n'y a pas en français une proposition incidente commençant par *si*, le conditionnel présent se rend par le présent du subjonctif. Qui croirait, = *quis credat?* » et cela sans qu'on nous ait rien dit du subjonctif en général ni du subjonctif potentiel en particulier, de sorte qu'il y a là un titre qui ne répond à rien et qui restera une énigme pour les élèves. Même absence de définition générale, p. 147 : Sous le titre : PROPOSITIONS FINALES, M. Le G. commence immédiatement ainsi :

« 1° *Ut*, afin que, pour que, se construit avec le subjonctif. » Ne faudrait-il pas dire à l'élève ce que c'est qu'une proposition finale, puisqu'on emploi ce terme savant, que certainement il ne comprendra pas ? Cette question des propositions finales est expédiée en douze lignes, c'est trop peu : cette brièveté engendre l'obscurité. C'est ce qui arrive aussi pour les propositions consécutives où l'auteur a trouvé le moyen d'être confus, pour avoir voulu être beaucoup trop bref. Voy. encore p. 154, Rem. II : « *Ut* sert à rendre compte d'une affirmation (*car*). » Ceci explique bien le premier exemple : *Acutus homo*, UT *Siculus*, mais non le second : *Multae erant in Fabio*, UT *in homine Romano, litterae*. Etre court, c'est fort bien, mais il faut avant tout être clair et exact.

Il y aurait bien d'autres critiques de détail à faire. J'ajouterai seulement deux ou trois observations, où M. Le G. ne verra, je l'espère, que l'intérêt que je prends à sa louable tentative. La troisième déclinaison me paraît par trop simplifiée. Je sais bien qu'il y a un supplément ; mais il vaudrait mieux ne pas en faire et laisser au maître le soin du triage à faire dans les classes inférieures. Le futur de l'infinitif n'est pas *futurus esse*, mais bien *futurum esse*, vu qu'il fait toujours partie d'une proposition infinitive avec un accusatif sujet. Ces observations et bien d'autres que j'omets, n'empêchent pas le livre de M. Le Goff d'être utile. La plupart des règles y sont bien formulées et seront facilement comprises. Mais j'insiste de nouveau sur deux défauts essentiels : le manque de lien entre ces règles juxtaposées, c'est-à-dire l'absence de théorie générale, qui prépare et assure l'intelligence des règles particulières. En second lieu, l'incertitude de la méthode, je dirai même l'absence de méthode. Ce livre n'est pas un édifice ordonné dans son ensemble, c'est un monceau de pierres. Il faut s'en tenir à la division fondée sur la nature des propositions et s'appliquer à faire rentrer chaque règle de détail dans la case qui la réclame logiquement. Hors de là il n'y a que désordre et confusion.

F. ANTOINE.

---

500. — **Benedicti Regula monachorum.** Recensuit Ed. WOELFFLIN. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, xv-85 pp. in-18 (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana).

Cette édition est dédiée par M. Wölfflin à ses collègues de la commission du *Thesaurus linguae latinae*. Édition et dédicace sont des signes du goût croissant de la philologie allemande pour les textes et les sujets théologiques.

Le meilleur manuscrit, qui sert de base à M. Wölfflin, est à la Bodléienne (Halton 48 ; VIIe-VIIIe siècle, *O*) ; un Sangallensis (*S*) du VIIIe siècle, qui a reçu la traduction interlinéaire de l'abbé Kero (720-759), se rattache au précédent, mais a subi quelques retouches. En

regard, une copie un peu postérieure, provenant de Tegernsee (*T*), constitue déjà une sorte de recension ; mais son original était fort ancien et avait conservé la note significative : « codex peccatori Benedicti ». Outre ces trois manuscrits fondamentaux, M. W. a consulté des fragments de Saint-Emmeram (*E*) et l'exposition de la règle écrite par Hildemar avant 840.

La tâche était rendue plus difficile par les remaniements et les additions successives faites par saint Benoît. Nos manuscrits en ont conservé le souvenir par la coexistence de passages parallèles ; la plus importante de ces divergences est la fin de la préface : on y voit clairement que *T* représente la somme des différentes rédactions, *OS* une rédaction plus ancienne. Mais il n'est pas sûr que ces derniers manuscrits soient absolument à l'abri de mélange. Ch. 2, 24, on lit : « cum aliquis suscipit nomen abbatis duplici debet doctrina suis praeesse discipulis (id est omnia bona et sancta factis amplius quam uerbis ostendat) : et capacibus discipulis mandata Domini uerbis proponere, duris uero corde et simplicioribus factis suis diuina praecepta monstrare. » La parenthèse, inexplicable à moins qu'on ne lise *sed et* pour *id est* (cf. 4, 18 ; 9, 17 ; etc.), paraît être plutôt le débris d'une rédaction antérieure utilisée pour la suite : « omnia uero quae discipulis docuerit esse contraria, in suis factis indicet non agenda. » Je croirais volontiers que l'on doit à ces repentirs la coexistence dans notre texte actuel du début du ch. 5 : « primus humilitatis gradus est obedientia sine mora », avec 7, 24 : « primus humilitatis gradus est si timorem Dei sibi ante oculos semper ponens... semper sit memor omnia quae praecepit Deus. » Saint Benoît s'est repris plus d'une fois pour écrire sa règle, puisque nous avons encore trois conclusions à des places différentes (après 66, 72 et 73). Il ne s'est pas donné la peine de fondre complètement ses rédactions superposées : « scienter nescius et sapienter indoctus », suivant le mot de son biographe, Grégoire le Grand.

M. Woelfflin pouvait s'aider des études de ses devanciers. Il mentionne dédaigneusement la publication de Schmidt (Ratisbonne, 1880), et c'est tout. Dans son apparat, on le voit citer de temps en temps la vulgate, sans qu'on sache au juste à quoi s'applique cette désignation. Il n'eût pas été déplacé de signaler l'édition de dom Martène, reproduite dans Migne, et qu'avait préparée Mabillon. Les Bénédictins avaient déjà reconnu l'importance du manuscrit d'Oxford, et la collation, due à un de leurs fidèles correspondants anglicans, en est assez exacte [1]. Elle m'a permis de m'expliquer une indication fort obscure de l'apparat de M. W. (48, 8 *O* a : « sextam agent lectioni uacent ») [2]. Deux des leçons que M. W. s'attribue ont été admises déjà par les Bénédictins : 7, 113

1. *O* donnerait (42, 15) : *lectionis si quis*, d'après les Bénédictins ; *lectionis nisi quis* d'après M. W. Je crois plutôt à une erreur chez les premiers.

2. De même la note sur 73, 13 : « *uitas* scripsi cum *ST* » ne devient claire que si l'on apprend par les Bénédictins que les autres manuscrits donnent *uita*.

iudicet [1]; 7, 62 *factori nostro* (d'ailleurs avec *OST*). Une autre aurait pu s'appuyer sur les manuscrits propres à cette édition; 15, 7 *matutina*, conjecture insérée par M. W. avec hésitation dans son texte, est la leçon d'un manuscrit de Compiègne. C'était le profit le plus clair à tirer d'une étude même superficielle de l'édition bénédictine, que d'élargir les bases un peu étroites de la nouvelle publication et d'amener l'auteur à examiner ou à faire examiner les manuscrits français.

Dans les limites que s'est tracées M. Wölfflin, son travail est considérable et vraiment fécond. Il n'a pas tenté de renouveler le texte, dont les sources sont si voisines encore de l'original. Cependant il y a fait plusieurs améliorations utiles [2]. On pourrait risquer encore quelques conjectures. Ainsi, 2, 51, au lieu de : « miscens temporibus tempora, terroribus blandimenta », on pourrait suggérer « miscens temporibus *imperia* »; 53, 4, l'obscurité de *domestici fidei* conduit à songer à *domestici dei* (d'après Ephes. 2, 19 : les prêtres, ici); le parallélisme des membres peut faire croire à la chute d'un génitif après *fomenta* 28, 8. Mais on ne saurait être trop prudent à l'égard d'un pareil texte. Je serais plus hardi pour le choix entre deux leçons : dans 48, 33 « qui uacat otio aut fabulis... non solum sibi inutilis est, sed etiam alios extollit (M. W. avec *OS*, distollit *T*) », je préférerais *distollit ; extollere* a le sens de « rendre vain, enorgueillir » dans les deux autres passages mentionnés à l'index (34, 7; 57, 4). La ponctuation de 43, 17 devrait être plus exacte ; les deux membres : *et dormit, et datur occasio maligno*, se rapportent à ce qui précède.

L'interprétation proposée çà et là par l'éditeur ne semble pas toujours naturelle. *Minus* a son sens propre, et non pas celui de *non*, dans 2, 15, « quidquid in ouibus paterfamilias utilitatis minus potuerit inuenire », « tout *déchet* dans les profits de ses troupeaux ». On n'a pas l'équivalent du positif dans 60, 4 : « non ei (sacerdoti) citius adsentiatur » : « trop vite ».

La langue de l'auteur a été, comme on le pense, le principal motif de cette publication; aussi M. W. a-t-il dressé un index des particularités les plus saillantes, sans parler de deux pages instructives de la préface et de brèves indications mêlées à l'apparat critique. Quand il a pu recueillir sur un mot ou une construction mentionnée à l'index plusieurs passages qui s'éclairent mutuellement, il a soin d'en avertir

---

1. Les Bénédictins donnent un autre ordre, il est vrai, et insèrent *et* à une autre place.

2. En dehors des passages cités plus haut, voici les innovations que j'ai relevées d'après les indications de M. W. dans son apparat. 1, 14 naturam (*O*); 2, 48 disciplinae (*OS*); 2, 88 admonitionibus; 3, 17 intra; 4, 17 perieret; 5, 20 uoluntatibus (*OST*); 5, 26 non trepide non tepide non tarde; 6, 15 lacune après reuerentia; 7, 31 uoluntates proprias (*O*); 17, 16 addition de ymnum (avec *S*); 28, 5 uindictae (*O*); 39, 14 homini (*O*); 41, 11 suppression de iusta; 42, 15 nisi (*O?*); 48, 8 quasi (*ST*); 57, 5 egeratur; 59, 9 subfectam (suffectam *Benéd.*); 61, 9 obtendit (proposé avec doute dans l'apparat); 73, 18 discriptam.

par un astérisque dans le texte. Ainsi le verbe *dirigere* (*litteras, monachum*, etc.) est précédé chaque fois, dans cet emploi, de l'astérisque; malheureusement la fiche a été oubliée à l'index avec les références qu'elle devait porter (50, 7 ; 55, 20 ; 61, 10 ; 67, 2). Un certain nombre de mots auraient dû être compris dans cet index : *causa* « maladie »? *causa peccati latens* = *peccatum latens* : il s'agit des fautes qu'il faut avouer à la coulpe et des péchés cachés dont le directeur doit seul avoir connaissance) 46, 10 ; *consuetudinarius* 18, 56 (qualifié de gallicisme par M. Geyer, *Archiv für lat. Lexicographie*, IV, 612); *dolus*, dont on avait trop tôt fixé la mort, 4, 15 [1]; *indigeries* 39, 13; *magis*, « plutôt », 3, 10 et 60, 11 ; *missae*, ensemble des formules qui clôturent chaque heure de l'office (après vêpres ou après complies, il ne peut être question de la messe), de telle sorte que l'expression *et missas* (*et fiant missae*) dans le chap. 17 (9, 12, 17, 21) est synonyme de celle du chap. 13 : *et conpletum est* (au contraire *missae* désigne la messe 35, 20 et 38, 5 : distinction négligée par M. Wölfflin); *nihil*, négation forte avec un pronom, 5, 3 ; *opus Dei*, « l'office divin », 7, 142 ; 22, 15 ; 43, 6 (échangé avec *diuinum officium*); 44, 4; 47, 2 ; *petitio*, « acte rédigé en forme », 58, 35 et suiv. ; *scrupulositas* 40, 3 ; *uerbi gratia*, sans rapport avec un mot à expliquer, 24, 10. Je crois inutile d'ajouter à cette liste, les expressions habituelles aux documents législatifs et disciplinaires de cette époque : *suggerere, praesumere, districtus*, etc. ; il eût fallu pourtant les signaler une fois pour toutes. Parmi les formes peu régulières ou barbares, M. W. n'a pas relevé le datif *alio* 67, 9. Dans un chapitre intermédiaire entre la morphologie et la syntaxe, je placerais des changements de genres, comme *opera quam*, « l'œuvre », 64, 33 ; notons aussi *Gloria* devenant un nom commun féminin : *sine Gloria* 9, 13; *dicat gloriam* 9, 14; *diuidatur in duas glorias* 13, 14; cf. 17, 5; 43, 7 et 21. Dans une étude du style, il conviendrait de relever une métaphore comme : *cogitationes malas... ad Christum adlidere* (4, 31), métaphore qui a plu à Benoît, puisqu'on la trouve déjà dans le prologue, 58.

La syntaxe fournirait un plus grand nombre d'observations. Notons l'emploi de *cum* dans *dicens cum propheta* (7, 114, 120, etc.); l'emploi particulier du participe *conuenti*, « s'étant rassemblés dans une réunion de règle », 13, 23 (cp. 20, 9 : « in *conuentu* breuietur oratio »); la réciprocité indiquée par *sibi inuicem* (35, 2 et 10 ; 54, 4), une fois par *sibi uicibus* (38, 13); l'ablatif après un verbe à idée de comparaison : *his diebus augeamus nobis aliquid solito penso seruitutis nostrae* (49, 9). Cette dernière phrase présente un datif, *nobis*, digne d'être étudié. Il y en a d'autres exemples. Quand Benoît écrit : « ad te nunc *mihi* sermo diregitur» (pr.6), on a un usage connu, bien qu'il ait choqué les reviseurs (intr., p. XI). Mais dans « quid dulcius nobis ab hac uoce »

1. Cf. *Revue biblique internationale*, 1895, p. 599, n. 1.

(pr. 37), *nobis* ne paraît pas nécessaire, quoiqu'il introduise une nuance particulière. De là vient l'emploi de *sibi*, au sens de « pour son propre compte, de son côté, à part soi », dans un grand nombre de locutions : *abnegare semetipsum sibi* 4, 8; *nihil sibi a Christo carius aliquid exestimant* 5, 3; *sedit sibi foris* 43, 17; *legere sibi* 48, 11 (tandis que la communauté fait la sieste); *sibi peculiariter orare* 52, 2; *sibi secretius orare* 52, 6; *agant sibi* 50, 8; cf. 65, 28. Ces expressions me conduiraient à écrire avec *O : ne fortuito casu quis arripuerit codicem legere sibi* (*legere ibi* autres manuscrits et W.) 38, 3. Nous pouvons de même corriger avec sûreté une faute compliquée à 63, 13; « qui tamen regulam a decanis uel *praepositis* (*ST* Wölfflin ; *praeposito se O*) constitutam *sibi* (*T; se S;* om. *O* et M. W.) seruare sciat ». D'après ce que nous venons de voir *seruare sibi* est une expression authentique de la langue de Benoît; il faut la garder. Le texte de *S* représente une tentative maladroite de rendre à la phrase une régularité conventionnelle. Cette correction a été faite à une fausse place dans *O*. Mais *praeposito* est le bon texte; *praepositi* désigne improprement les supérieurs (71, 5), car il n'y a qu'un véritable *praepositus* par monastère. Comme les *decani* sont ici nommés, le mot ne peut être pris que dans son sens rigoureux et doit être au singulier. Nous lirons donc : *praeposito constitutam sibi*.

Dans les passages où saint Benoît développe sa théorie de la vie religieuse, il cite abondamment la Bible. M. W. a relevé ces textes à la fin du volume, dans l'ordre où ils se présentent, au lieu de noter les références au fur et à mesure. Cette disposition incommode ne le dispensait pas de dresser la table des citations par rapport à la Bible [1].

Mais M. Wölfflin nous a promis de revenir sur cette œuvre intéressante. Nous devons attendre l'effet de cet engagement. Il est d'ailleurs superflu de louer un travail du maître de Munich. Il faut seulement prouver qu'on en a fait une sérieuse étude [2].

Paul LEJAY.

---

1. Pourquoi M. W. comprend-il dans l'index et en quelque sorte porte au compte de saint Benoît des mots et des expressions qui proviennent de la Bible ou même font partie de citations textuelles : *femoralia*, 55 19 (cf. *Eccli*. 45, 10); *obuiare* 53, 41 (cf. Ps. 84, 11; Prou. 22, 2, etc.); *unum de pusillis* 31, 26 (Mt. 18, 6)? — Il n'a pas noté, sans doute délibérément, les simples allusions, même quand elles se prolongent (64, 17; cp. Lc. 16, 2). — La traduction dont se sert saint Benoît, diffère, souvent beaucoup, de la vulgate. — Parmi les formules d'introduction des citations, *clamare* est employé deux fois (*clamat Scriptura diuina* 7, 2; *diuina... clamans... uox* prol. 21); cp. *Rev. bibl.*, 1895, 605. — L'antithèse devient un procédé d'exégèse 7, 161, sqq.

2. Quelques astérisques ont été oubliés dans le texte, devant *conuersationis* pr. 92 et 21, 23; devant *hortans* 7, 104; devant *inponendum* 63, 10; devant *medito* 48, 41; par suite ces références ne figurent pas à l'index. — Pr., 76, l'orthographe *poenitentiam* est-elle un lapsus? 4, 48, l'ordre *de Dei misericordia* est intéressant : cf. *Rev. bibl.*, 605, n. 1; 6, 10, lire *quia*; 18, 40, il faut consulter l'index, non l'apparat,

501. — Eugenio Ruidías y Caravia. **La Florida, su conquista y colonizacion por Pedro Menéndez de Avilés.** Madrid, 1894, 2 vol. in-8.

Ce livre est un véritable monument élevé à la mémoire de Pedro Menéndez de Avilés, le premier Espagnol qui réussit à s'établir solidement en Floride, après les tentatives infructueuses du milieu du xvi[e] siècle.

Il y a dans l'ouvrage de M. Ruidíaz y Caravia plusieurs parties distinctes qui se complètent mutuellement. D'abord une longue préface de près de 250 pages, accompagnée de la reproduction de deux cartes anciennes de la Floride. Ensuite vient le mémorial du docteur Gonzalo Solis de Merás, où sont racontées toutes les campagnes maritimes de Menéndez de Avilés, un des plus hardis navigateurs du xvi[e] siècle, qui se distingua dans les mers d'Europe, dans ses croisières entre l'Espagne et les Pays-Bas, avant d'aller tenter la conquête et la colonisation de cette Floride dont il fut le premier *Adelantado*. Notons qu'une table alphabétique détaillée a été jointe à cette sorte de journal.

Le second volume est peut-être plus curieux encore que le premier, par l'abondance des documents inédits et très correctement transcrits qu'y a réunis l'auteur. M. Ruidíaz y Caravia a puisé largement dans les archives du comte de Revilla-Gigedo, dans les Archives des Indes et dans les Archives de Simancas. Ses recherches lui ont permis de dresser une longue liste analytique des pièces manuscrites relatives à son héros, et dont il a publié les plus importantes, consistant en de nombreuses lettres privées ou officielles, instructions, rapports, etc. On trouvera dans ces documents inédits une foule de détails curieux pour l'histoire de la marine de cette époque. Il faut signaler aussi des renseignements intéressants sur les tentatives d'occupation de la Floride par des émigrés protestants français, qui espéraient trouver là une nouvelle patrie pour le libre exercice de leur religion. Leurs espérances furent cruellement déçues, car, attaqués par les Espagnols, ces premiers colons furent impitoyablement exterminés par l'*Adelantado* qui ne voulut laisser subsister ni hérétiques ni étrangers sur cette terre à peine acquise de nom à la domination du Roi catholique.

Mentionnons enfin une bibliographie des livres relatifs à l'ancienne Floride, publiés de 1524 à 1730, et une liste des *Adelantados* de Floride depuis D. Pedro jusqu'au comte actuel de Revilla-Gigedo, et parmi lesquels on remarquera D. Pedro Francisco Lujan y Góngora, duc d'Almodóvar, qui s'est fait un nom dans les lettres espagnoles au xviii[e] siècle.

Nous regretterons seulement que le second volume qui, sous forme d'appendices, contient au moins autant de matières que le premier

---

pour s'assurer que tous les manuscrits portent *responsum*; sur 43, 17, l'index est en désaccord avec le texte; 55, 24, *sagum*, objet de couchage, aurait pu être relevé à l'index. — A l'index, lire : *femoralia* 55, 19 (non 19, 19).

n'ait pas été muni comme lui d'une table détaillée. Cela aurait bien complété cet utile recueil de documents, très digne de la distinction qui lui a été accordée par l'Académie royale d'histoire.

H. Léonardon.

---

502. — **Histoire de Gaston IV, comte de Foix**, par Guillaume Leseur, chronique française inédite du xve siècle, pp. H. Courteault (Société d'histoire de France). Tome 1er, Paris. Laurens édit. 1893. in-8° LXXIV et 224 p.

503. — H. Courteault. **Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre** (1423-1472); étude historique sur le Midi de la France et le Nord de l'Espagne au xve siècle. Toulouse, Privat édit. 1895, grand in-8, XXXIII et 409 p.

De ces deux ouvrages, dus à l'infatigable activité de M. Courteault, le premier est la préparation du second. La chronique de Gaston IV, composée par Guillaume Leseur, l'un des serviteurs de ce prince, est, en effet, l'une des sources essentielles de l'histoire de la France méridionale à laquelle le travail récent de M. C. est spécialement consacré. Elle n'a pas moins d'intérêt pour celle de la France entière sous les règnes de Charles VII et de Louis XI. La Société d'histoire de France a eu l'heureuse idée d'en confier la publication au jeune savant, et le tome Ier fait bien augurer du second qui ne tardera pas à paraître accompagné de nombreuses pièces tirées des Archives françaises et espagnoles. L'éditeur, dans une introduction approfondie de quatre-vingt-quatre pages, a élucidé toutes les questions qui se posent à propos de cette chronique composée de dix-huit chapitres parfois incomplets et d'étendue inégale : étude des manuscrits, personnalité du chroniqueur, valeur historique et littéraire de son ouvrage. Il a rectifié dans des notes instructives la chronologie souvent embrouillée du narrateur.

Après s'être montré éditeur irréprochable, M. C. n'a pas tardé à faire preuve des qualités plus difficiles peut-être qu'exige le métier d'auteur. Il vient de donner une étude remarquable sur Gaston IV de Foix-Béarn, qui de 1436 à 1472 fut l'un des grands seigneurs français dont le rôle a été le plus considérable. Cette étude est écrite d'après les sources les plus variées. Elle est fondée sur un grand nombre de pièces originales que le biographe de Gaston IV a consultées et recueillies aux Archives des Basses-Pyrénées et de l'Ariège, aux Archives et à la Bibliothèque nationales, et dans les grands dépôts de Barcelone et de Pampelune. Dans une introduction excellente, vrai modèle du genre, M. C. décrit, classe, compare et apprécie les divers documents et travaux manuscrits ou imprimés qu'il a mis en œuvre [1]. Il a tiré de ces recherches

---

1 M. C. chargé en 1890 d'une mission en Espagne, a fort bien décrit dans son rapport les dépôts de Barcelone et Pampelune. Voir ce rapport intitulé : Les Archives d'Aragon et de Navarre dans la *Revue des Bibliothèques*, 1er mars 1894.

un travail remarquable qui dépasse de beaucoup la portée d'une simple biographie. C'est plutôt un chapitre d'histoire générale que le jeune et savant archiviste nous a donné. On ne pourra désormais écrire l'histoire de la seconde partie du règne de Charles VII, ni celle de la première partie du gouvernement de Louis XI, pas plus que raconter les événements dont l'Espagne du Nord fut alors le théâtre, sans avoir recours à l'ouvrage de M. Courteault.

L'auteur met en pleine lumière la politique habile et peu scrupuleuse par laquelle Gaston VI sut devenir un des principaux feudataires de la couronne de France et se placer parmi les souverains de la péninsule espagnole. Continuateur des plans ambitieux de son père Jean Ier, le prince béarnais, déjà possesseur d'importants domaines en Catalogne, poursuivit avec ténacité et par tous les moyens l'idée de placer sur sa tête la couronne de Navarre, à laquelle son mariage avec Éléonore, fille de Juan II d'Aragon et de Blanche d'Évreux, lui donnait quelques droits. Complétant et rectifiant parfois l'intéressant ouvrage consacré par M. Desdevises du Dézert à Carlos de Viane, M. C. nous montre Gaston, d'abord allié de son beau-frère Carlos, puis devenu son rival, occupé à chercher des ennemis à l'héritier légitime de la Navarre. Il s'unit avec Juan II qui revendique le trône navarrais au préjudice de son propre fils et il obtient de lui un traité qui déshérite Carlos au profit d'Éléonore, assurant à Juan la possession viagère de la couronne. D'abord vainqueurs, les alliés se voient menacés par le roi Alphonse V d'Aragon auquel Gaston cherche à opposer le roi de France (1457), mais la mort d'Alfonse V, suivie bientôt de celle de Carlos de Viane, les débarrasse de ces rivaux dangereux (1461). Éléonore a obtenu, au milieu de ces embarras, le titre convoité de lieutenante générale en Navarre. Louis XI lui-même qui, un moment, par ses prétentions sur les royaumes du Nord de l'Espagne, semblait contrarier les plans de Gaston IV, ne tarde pas à se rapprocher de ce puissant vassal et à seconder ses plans. Il marie sa sœur Madeleine au jeune prince de Viane Gaston V, fils et héritier présomptif de Gaston IV; il conclut avec le roi d'Aragon le traité de Sauveterre, et Juan II livre au prince béarnais par le traité d'Olite (1463) la reine répudiée de Castille, Blanche, dont les droits pouvaient porter ombrage à l'époux d'Éléonore. Celle-ci, après la mort de sa sœur à Lescar, se trouve seule héritière de la Navarre avec son mari. Gaston IV triomphe; à la tête des troupes française, il occupe le Roussillon et la Catalogne, il tente de chasser les Castillans de la Navarre qu'ils ont envahie avec l'appui des Beaumontais, anciens partisans du prince de Viane (1464-1466). Mais bientôt, impatient de saisir avant la mort même de Juan II la couronne navarraise tant convoitée, il rompt avec le roi d'Aragon. Alors, abandonné du roi de France, en conflit avec son propre beau-frère Juan, en lutte avec les partis navarrais, désavoué par son fils lui-même qui le remplace comme lieutenant général en Navarre, il voit l'objet de ses ambitions lui échapper. Il doit s'estimer heureux,

après la mort prématurée de son fils, d'obtenir au traité d'Olite la lieutenance générale, en attendant que la mort de son beau-père lui donne le titre royal qu'il convoite. Il meurt en 1472 sans avoir pu se parer du nom de roi, mais sa veuve Éléonore et son petit-fils François Phebus ne tarderont pas (1479-1481) à recueillir le fruit de ses efforts. La dynastie de Foix va posséder bientôt, mais pour bien peu de temps, la couronne de Navarre.

En même temps, Gaston IV donnait à sa maison une place prépondérante dans la France méridionale et devenait l'un des premiers feudataires des Valois. M. C. expose avec beaucoup de clarté et d'abondance les intrigues du prince son héros. On voit Gaston, d'abord hésitant entre l'alliance française et l'alliance anglaise, chercher à profiter des embarras de Charles VII pour joindre le Comminges à ses États de Foix, de Béarn et de Bigorre, puis se décider avec le succès pour le roi de France. Ses services pendant les campagnes de Gascogne (1441-1443), de Labourd et de Guienne (1451-1453) lui valent le titre de lieutenant général dans ces provinces, comme il avait déjà la lieutenance du Languedoc. Depuis, conseiller influent de Charles VII, nommé par lui pair de France, candidat un moment à l'épée de connétable, pendant plus de dix ans, il joue à la cour un rôle éminent. Louis XI lui-même ne tarde pas à rendre au comte de Foix la place importante qu'il lui a d'abord enlevée ; pour s'assurer de son appui contre les coalitions féodales, il unit sa sœur Madeleine au jeune Gaston, il accorde au père la vicomté de Soule, la sénéchaussée de Carcassonne, le gouvernement du Roussillon. Mais la puissance grandissante de ce vassal finit par inquiéter le souverain, et Gaston lui-même se rapproche des ducs de Bourgogne, de Bretagne et de Guienne dans la troisième ligue des princes formée contre le roi (1468-1472). Mais, politique trop prudent pour s'engager à fond, le comte de Foix, instruit par le sort de son voisin d'Armagnac, évite une rupture complète, et il meurt sans avoir compromis les résultats essentiels de son habile conduite. Grâce à lui, la maison des Grailly est devenue la première de la France méridionale ; elle s'est unie à la dynastie des Valois; d'autres mariages lui ont donné pour alliées les maisons de Bretagne, d'Orléans et de Montferrat. Gaston IV avait fait preuve, pour arriver à ses fins, d'une souplesse d'esprit, d'une fécondité de moyens, d'une ténacité peu ordinaires, qui le placent parmi les meilleurs politiques de son temps. Il avait eu le mérite d'assurer la grandeur de sa famille avec de faibles ressources, n'exerçant qu'une autorité très précaire dans ses États de Foix et de Béarn, et ne disposant que de revenus médiocres.

Son biographe a su dégager cette physionomie originale, et son étude qui se lit avec le plus grand intérêt ne laisse presque rien à désirer pour l'étendue de l'information, la rigueur de la méthode et la sûreté de la critique [1]. Ce travail que les historiens du XVe siècle ne pourront se

1. On ne peut guère relever que deux ou trois passages faibles : l'auteur ne s'en

dispenser de consulter fait honneur au jeune savant qui l'a exécuté. Il nous permet d'attendre de lui sur cette période et sur celle du XIVe siècle de nouvelles études dignes de ce premier essai.

P. BOISSONNADE.

---

504. — **Albrecht von Eyb und die Frühzeit des deutschen Humanismus**, von Dr MAX HERRMANN. Berlin, Weidmann, 1893. In-8°, 437 p. 10 mark.

L'ouvrage est complet et ne sera pas de longtemps recommencé. M. Herrmann nous raconte dans le plus grand détail l'enfance d'Albert d'Eyb au château de Sommersdorf (non loin d'Ansbach et d'Eschenbach), ses études à l'école de Rothenbourg, à l'Université d'Erfurt, puis aux universités de Pavie, de Bologne et de Padoue, l'influence qu'exerce sur lui Balthasar Rasinus — qu'il a nommé son père intellectuel — son séjour à Bamberg où il compose la première œuvre d'« humanisme » qu'un Allemand ait composée sur le sol allemand, le *Tractatus de speciositate Barbare puellule* (p. 98), l'*Appellacio mulierum Bambergensium* et autres écrits, son retour en Italie dès qu'il est pourvu d'une bonne prébende, son nouveau séjour à l'Université de Bologne, ses achats de manuscrits, son examen de docteur en droit qu'il passe avec succès à Pavie. Suit l'analyse, l'appréciation de la *Margarita poetica* (terminée sûrement en 1459 et imprimée en 1472) qui n'est pas une œuvre originale, mais qui donna à l'Allemagne, où manquaient encore des textes classiques complets, un choix des meilleurs auteurs (p. 214). A ce moment, Eyb devient chanoine d'Eichstädt et agent politique du margrave Albert Achille de Hohenzollern. Mais il continue à produire, et il écrit en latin sur le mariage et sur les femmes (*Clarissimarum feminarum laudacio, Invectiva in lenam, An viro sapienti uxor sit ducenda*, trois œuvres qui ne sont que des centons et où le travail, dit M. Hermann, consiste à recueillir, arranger et joindre des citations de la *Margarita*); il écrit en latin trois nouvelles, *Guiscardus et Sigismunda, Marina, Albanus* qu'il insère plus tard dans l'*Ehebüchlein*, et un dialogue *De nobilitate* dont il mettra la traduction dans son *Spiegel der Sitten*. Enfin, il écrit en allemand l'*Ehebüchlein* qui eut, de 1472 à 1540, douze éditions, et qui n'est également qu'une mosaïque, ainsi que le *Spiegel der Sitten* qui cite surtout les Pères de l'Église et qui n'est sans doute que la traduction plus ou moins libre d'un *Speculum morum*, d'un original latin qu'on n'a pas encore trouvé. Il met dans sa langue maternelle trois pièces de Plaute, et sa traduction est fort

---

pas suffisamment expliqué sur l'authenticité du traité d'Olite (1463). — il n'a pas remarqué que la tradition relative à l'empoisonnement de F. Phebus ne repose sur rien de sérieux; enfin il cite trop souvent une compilation sans valeur, l'*Histoire de la Navarre* de feu Bascle de Lagrèze.

curieuse : il mêle au texte les commentaires de son maître Balthasar Rasinus et ses propres remarques destinées à noter les mouvements des personnages, leurs dispositions, le son de leur voix; il germanise les lieux et les noms, appelle ses personnages Heinz, Petz, Dietz, Götz, Fritz, Lutz, Barb, Ell, Geut, Metz, Ness; il recherche l'expression populaire et crue, se sert de dictons, ajoute volontiers au texte des particules ou des épithètes familières. M. H. termine son livre par un chapite — le dixième — consacré aux dernières années d'Albert d'Eyb. Ce livre est plein de détails de toute sorte sur le « printemps » de l'humanisme allemand. L'auteur nous renseigne aussi complètement que possible sur Rasinus, le grand commentateur de Plaute; il nous présente les humanistes de Bologne, entre autres Lamola (dont l'« Éloge de la chasteté » a probablement influé sur les œuvres d'Eyb qui traitent des femmes et du mariage) et quelques étudiants allemands de ce temps-là, comme Jean Pirkheimer, le père du célèbre Willibald, comme Jean Rot de Wemding, correspondant d'Æneas Sylvius; il nous fait connaître les maîtres d'Eyb dans le domaine de la jurisprudence, Giacomo Ricci et Catone Sacco, un des rares légistes qui aimaient l'étude de l'antiquité, et l'ami de Filelfo qui le nommait à la fois « jurisconsultus » et « orator ». Pareillement, lorsqu'il nous introduit à la cour d'Eichstädt, il nous montre dans Jean de Heldburg, le chancelier Jean Mendel, Jean Heller et Guillaume de Reichenau des amis de l'humanisme, et dans Hieronyme Rotenbeck ou Hieronyme d'Eichstädt un écrivain humaniste. Un des meilleurs endroits du volume (et l'une des plus belles démonstrations de l'auteur) est celui où, à propos de la *Margarita poetica*, il examine les *Praecepta* d'Æneas Sylvius : les deux premiers traités de la *Margarita* rappellent mot pour mot les *Praecepta;* mais un manuscrit berlinois de cette dernière œuvre indique comme auteur Albert d'Eyb et non Æneas; il faut donc admettre que les *Praecepta* ont été composés par Eyb dans sa jeunesse entre 1457 et 1459, qu'ils ont été attribués faussement à Æneas, parce qu'Eyb ne se nommait modestement que deux fois, et qu'Eyb a, par conséquent, copié son propre travail (p. 179-185). De même, M. H. prouve irréfutablement que la nouvelle allemande de *Grisardis* ou de Griseldis n'est pas, comme l'avait cru M. Strauch, une œuvre d'Eyb, et, en effet, M. Strauch vient de reconnaître que l'auteur de *Grisardis* est Erhard Gross. Par malheur, ce travail si considérable, si soigné, si rempli d'informations neuves, offre une lecture difficile. Et, à vrai dire, Eyb ne méritait pas un gros livre de plus de quatre cents pages; il n'a rien d'original, et il n'est même pas un opposant. En outre, M. H. ne sait pas se borner, ou du moins il n'a pas encore appris à ne dire dans le texte que l'essentiel, et à rejeter dans les notes ou l'appendice les choses insignifiantes ou étrangères au sujet proprement dit. A quoi bon ces excursions, ces digressions, ces *Abstecher* — M. H. lui-même les nomme ainsi — sur tant de points? Évidemment, on serait bien fâché

de ne pas avoir les détails si attachants et souvent ignorés que M. H. a rassemblés sur les écoles latines comme celle de Rothenbourg, sur les premiers écrits de rhétorique, sur les œuvres qui concernent le mariage et précèdent l'*Ehebüchlein* (comme le *De re uxoria* de Franciscus Barbarus); mais, si la science de M. Herrmann est immense, elle devrait se faire moins voir.

A. C.

---

505. — **Le comte de Charolais et la demoiselle Delisle, danseuse de l'Opéra**. 1700-1760, par Paul Cottin. In-8°, 59 p. 3 fr.
506. — **Paris en** 1790, **Souvenirs de voyage**, par Kotzebue, traduits et annotés par Ch. Rabany. In-8°, 103 p. 5 fr.
507.—**Mémoires du comte de Langeron**, Austerlitz, campagne de Russie, bataille de Paris, publiés par le vicomte de Grouchy. In-8°, 72 p. 5 fr.

Ces trois brochures sont des tirages à part d'un excellent recueil, la *Nouvelle revue rétrospective* que nous analysons sur la couverture de la *Revue critique*. Le directeur du recueil, M. Paul Cottin, nous donne, dans la première brochure, d'après les documents inédits de la bibliothèque de l'Arsenal, une très intéressante étude sur les relations du comte de Charolais avec la Delisle, et, chemin faisant, il caractérise justement ce prince débauché et fou qui tuait un paysan pour se dédommager d'une mauvaise chasse et ordonnait secrètement au lieutenant de police de lui fournir de faux témoins pour charger des innocents. M. Cottin insiste notamment sur l'affaire Chastelet qu'il cite comme un exemple de la décadence des mœurs sous la Régence ; on voit dans cet incident non seulement l'avilissement et l'hypocrisie de Charolais, mais la platitude du magistrat (d'Ombreval) qui se fait le complaisant et le complice du prince.

Le titre *Paris en 1790* que M. Rabany a choisi pour la traduction de la *Flucht nach Paris*, n'est pas tout à fait heureux, puisque Kotzebue arrive à Paris le 18 décembre 1790 et repart le 4 janvier 1791. Mais on lui saura gré d'avoir mis en français cette relation quelquefois piquante. Il est vrai que Kotzebue parle trop souvent de sa femme défunte, des petits travers des Français, des donzelles du Palais-Royal et du peu de confort qu'il trouve dans les hôtels et les restaurants de Paris ; il n'a rien vu ni rien compris du drame qui se jouait sous ses yeux ; il ne se rend à l'Assemblée nationale que la veille de son départ et n'y entend que des cris et des éclats de rire qu'il qualifie de vulgaires. Toutefois, son récit offre par instants d'amusants détails, et on lit avec intérêt les réflexions que lui inspire le théâtre ; le passage le plus attachant est peut-être sa visite à l'hospice des enfants trouvés. On regrettera que la traduction de M. Rabany ne soit pas complète. Il a bien fait de supprimer les pages que Kotzebue consacre à sa douleur conjugale ; mais il

aurait pu traduire sans inconvénient nombre d'autres endroits intéressants [1].

M. le vicomte de Grouchy a reproduit, d'après le manuscrit des archives des affaires étrangères, les passages des *Mémoires* de Langeron qui lui ont paru les plus curieux : Austerlitz, la campagne de Russie, la bataille de Paris. On y notera surtout les pages où l'émigré décrit « le spectacle affreux qui frappa ses regards » après le passage de la Berezina, et celles où il raconte l'assaut de la montagne de Montmartre, « montagne escarpée, retranchée et défendue par un feu très vif ».

A. C.

---

508. — **Mémoires du chevalier de Mautort**, publiés par son petit-neveu le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. Paris, Plon. 1895. In-8°, 512 p. 7 fr. 50.

Quiconque veut connaître la vie d'un petit noble, officier de fortune, sous l'ancien régime et par surcroît certains épisodes de l'histoire militaire du règne de Louis XV et de Louis XVI, ainsi que de l'émigration, fera bien de lire les *Mémoires* du chevalier de Mautort. Né à Abbeville (3 avril 1752) et parent du fameux d'Etalonde, le chevalier fait de médiocres études et entre comme volontaire au régiment de Champagne où son cousin-germain d'Auberville lui promet une sous-lieutenance. Perpignan est sa première garnison, et il nous décrit avec agrément, non sans détails curieux, les mœurs du Roussillon. Il prend part en 1769 à la campagne de Corse, en ce pays où l'on ne peut passer qu'homme à homme dans les chemins (p. 36), assiste au combat de Ponte-Novo et entre dans Corte où Paoli avait son palais qui valait à peine le moindre hôtel de France (p. 50). Il s'imagine très bizarrement que le héros, gagné à prix d'argent par Choiseul, a négligé de dessein prémédité les moyens d'arrêter la marche des colonnes françaises, et il ajoute à tort que Paoli, retiré en Angleterre, n'a plus fait parler de lui ; mais il donne en

---

1. Par exemple, le passage sur les enfants qui « apportent avec eux au monde le poison vénérien » (p. 270 de la *Flucht*), les détails que donne Kotzebue sur le voyageur Levaillant (p. 201-202) et sur Rose Renaud (p. 239), le récit de sa visite à l'Institut des aveugles (p. 222-227). De même, M. R. abrège trop la relation du *Procès de Socrate* (p. 203), et la description de la place de la Bastille (p. 227-228). De ci de là quelques inexactitudes : p. 14 « pleins d'abandon » *(ganz gelassen)*; il faut dire « tout à fait calmes » ; — p. 79 (la place du Panthéon) « est comme enfermée par les bâtiments qui la déshonorent » ; dire plutôt : « est, comment dirais-je ? close d'une haie de cabanes » ; — p. 220, pourquoi ne pas traduire les mots *welcher suesse Wirrwarr* et oublier de dire que le domestique esthonien de Kotzebue est un serf *(leibeigen)* ; — p. 234, la phrase sur Euphrosine n'est pas très intelligible, et il faut, au lieu de « entreprend avec beaucoup d'adresse de faire du despote un bon prince et un chevalier toujours prêt à se battre ; un timide amoureux », traduire et lire ainsi : « entreprend avec beaucoup d'*assurance* de faire du *farouche* despote un bon prince, et du chevalier toujours prêt à se battre un amoureux qui *roucoule* ».

deux pages (p. 52-53) des détails curieux et vrais sur la Corse. On lit avec intérêt tout ce qu'il dit de ses garnisons du continent, de Metz, de ses fortifications, de sa société, des usuriers juifs qui rançonnaient les officiers, et de la vie qu'on menait à bon compte (36 francs par mois pour la table!), de Landau, de Lunéville et de Nancy, de Thionville et de Sarrelouis, de Brest et de Lorient. Il s'embarque en 1780 pour aller combattre dans les Indes, et après mille péripéties, au bout de six mois et cinq jours de mer, arrive à l'île de France avec son régiment, le régiment d'Austrasie où il est devenu capitaine en second. Mais bientôt il faut repartir, avec Suffren, pour l'Inde, et après le combat de Madras, débarquer enfin (20 février 1782) à quelque distance de Goudelour pour rejoindre Hyder-Ali. Le chevalier de Mautort a vu de près le célèbre nabab et il admire son génie : « Seul, Hyder-Ali donnait à ses ministres les ordres nécessaires à l'approvisionnement d'un camp de cent mille combattants. Son armée s'élevait à un total de trois cent mille individus, en y comprenant tout ce qui suivait. Il faut avoir vu tout cet attirail pour s'en faire une idée. Les descriptions qu'on lit dans Quinte-Curce des nombreuses armées de Darius sont des tableaux assez exacts de ce que nous vîmes défiler sous nos yeux » (p. 233-238). Il ne loue pas moins le fils et successeur d'Hyder-Ali, Tippo-Saïb, « homme superbe, d'une figure mâle et intéressante », qu'il a eu le loisir de considérer pendant cinq quarts d'heure à trois pas de lui (p. 267). Mais la figure la plus nette, la plus héroïque que Mautort ressuscite à nos yeux, est celle du bailli de Suffren. S'il nous montre le commandeur, gros de corps, petit de taille, très vif d'ailleurs, et obligé de se tenir devant Hyder-Ali à la manière des Asiatiques, faisant des mouvements continuels pour se maintenir sur son carreau, menaçant de crouler, soutenu par plusieurs coussins qu'on apporte, et sur ces monts de duvet, sous la chaleur d'une tente, suant, transpirant, amusant le nabab par sa gêne et sa fatigue (p. 242), il le montre aussi plein de courage et d'ardeur, jetant à la mer son vieux chapeau blanc qu'un matelot prend pour un talisman contre les hasards de la guerre, combattant seul pendant une demi-heure avec l'escadre anglaise, remarquant soudain qu'un de ses vaisseaux manœuvre mal, devinant que le capitaine est tué, sautant dans un canot, courant au navire, le dirigeant, le ramenant au feu, puis repartant au milieu des boulets dont un seul peut couler bas sa faible embarcation, encourageant ses rameurs et regagnant son bord. Mais Suffren n'a que de mauvais lieutenants, et plusieurs de ses capitaines ne font pas leur devoir. De même, dans l'armée de terre, Duchemin manque de moyens, et sa mort ne fait de peine qu'à ceux qui le menaient ; d'Hoffelize est faible ; Bussy commet des sottises, s'aliène Tippo-Saïb, mêle tout, embrouille tout, et il serait battu à Goudelour sans Boissieux « à qui l'on ne peut refuser le succès de cette fameuse journée » (p. 287). Ce récit de la campagne des Indes est, d'ailleurs, le point lumineux, essentiel de ces Mémoires. Notre chevalier n'épargne rien pour prendre ses

aises et il a vingt personnes à son service, un daubachy, un pion, huit bouées, quatre bouviers, un cavaler, un herbaire, un cuisinier, un cooli aide de cuisine, une tanigarchi ou porteuse d'eau. un rapaia ou petit domestique, et ces vingt personnes en ont autant à leur suite, si bien que Mautort nourrit chaque mois plus de quarante individus avec 200 francs, et que, cette dépense payée, il lui reste plus des deux tiers de ses appointements. Mais que de maux et de périls ! Il a la dysenterie, il a la gale, il se défend à grand'peine des serpents, des scorpions, il est gravement blessé à Goudelour. Le 26 avril 1785, il était à Lorient, après avoir passé plusieurs mois à Port-Louis chez un excellent homme, M. de Saint-Rémy qui lui avait donné la conduite de sa maison et voulait le faire son héritier. Nous le retrouvons en 1786 à Verdun, « ville fort vilaine et mal bâtie », mais où « les dames sont en général fort aimables et ont un bon ton » (p. 352), puis à Grenoble [1], à Briançon, à Montluel, à Besançon. Il émigra et il subit les misères de l'émigration, fuyant devant les républicains, de Liège à Venloo, de Venloo à Wesel, de Wesel à Clèves, de Clèves à Weisstein, obligé de se faire boulanger, excitant la surprise des Allemands par sa résignation, enfin s'établissant à Spellen avec M. et Mme d'Auberville qui ne le quittaient pas et qui, durant huit ans, coururent les mêmes chances que lui, firent avec lui ménage commun. Il revint à Paris au mois de juin 1800 et n'obtint sa radiation qu'en 1802. Ses Mémoires, écrits pendant les loisirs de son exil, se terminent par un tableau de l'armée prussienne qu'il avait observée et étudiée à Wesel. « Il n'y a pas, dit-il, un des ressorts qui font mouvoir cette grande machine qui ne soit beaucoup trop tendu et par cela même toujours prêt à casser. L'ombre de Frédéric et les généraux qu'il a formés pourront pendant un temps soutenir le colosse, mais il risque de crouler » (p. 472-473).

A. C.

---

509. — **Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution,** par MM. Leonce Krebs et Henri Moris, 1794, 1795, 1796. Paris, Plon. 1895. In-8°, 484 p. de texte et 207 pages de documents. Prix : 18 fr.

Ce gros volume, un peu trop épais, est le second et dernier de l'excellente publication de MM. Krebs et Moris. Les deux auteurs, l'un chef d'escadron d'artillerie et attaché à l'état-major de l'armée, l'autre, ancien chartiste et archiviste des Alpes Maritimes, ont, ici encore, consulté toutes les sources, mis en œuvre tous les documents. Ils ont fouillé dans les archives du ministère de la guerre et du ministère des affaires étrangères, dans celles de la section technique du génie, dans celles des Alpes-Maritimes. Enfin, ils ont eu à leur disposition les pré-

---

1. Il y a en cet endroit des Mémoires des pages intéressantes sur l'affaire du Parlement et de curieuses anecdotes sur le maréchal de Vaux.

cieux papiers déposés à Breil et laissés par un acteur de ces campagnes, l'officier du génie sarde Alziari de Malausséna. Le volume comprend trois parties, selon les trois campagnes de 1794, de 1795 et de 1796. La première partie retrace la conquête d'Oneille, d'Ormea, de Saorge et du col de Tende, l'occupation des cols du petit Saint-Bernard et du mont Cenis, les opérations combinées des armées des Alpes et d'Italie. Dans la deuxième partie, nous voyons Kellermann surprendre le col du Mont, réorganiser son armée, répartir ses forces disponibles sur de bonnes positions, mais, attaqué brusquement par les austro-sardes avant que ces sages mesures soient entièrement exécutées, reculer dans la rivière de Gênes et occuper une nouvelle ligne de défense, garder néanmoins la crête des Alpes depuis la Méditerranée jusqu'au Mont Blanc dans une menaçante attitude, puis, grâce aux dissensions des alliés et à l'arrivée de quelques renforts, ressaisir l'offensive et, avec Scherer, opérer cette série de marches et de combats qui composent la bataille de Loano, se replacer, il est vrai, dans la même situation qu'au commencement de l'année, mais, comme disent les deux auteurs, les républicains, aguerris, endurcis, ont acquis la pleine conscience de leur supériorité morale et militaire. La troisième partie du volume expose les premiers succès de Bonaparte et l'habile et sûre manœuvre du jeune général, débouchant par les vallées de la Bormida, s'établissant aux environs de Millesimo entre les deux masses alliées, les battant l'une après l'autre, mettant les Piémontais hors de cause et leur imposant l'armistice de Cherasco, puis se mettant sans tarder à la poursuite des Autrichiens. A ce récit de la défaite de l'armée sarde — qui était mal encadrée, mal dirigée, et plutôt gênée que soutenue par les Impériaux — MM. K. et M. ont joint un chapitre sur les *Anglais en Corse* (siège et capitulation de Bastia et de Calvi) et une conclusion — un peu courte — (p. 479-484) sur la guerre de montagne et sur les combats et mouvements qui eurent lieu dans les Alpes à différentes époques. Viennent ensuite des pièces justificatives, au nombre de cent trois, lettres, relations, états de situation, documents importants de toute sorte, une carte d'ensemble des opérations, et des croquis. L'ouvrage est aussi complet que possible, et incontestablement le plus solide, le plus instructif que nous ayons sur le sujet. Les auteurs n'ont pas oublié le moindre détail, et dans leurs notes copieuses et souvent très longues ils ne se contentent pas d'indiquer minutieusement leurs sources ; ils complètent encore leur récit et rectifient les erreurs des publications antérieures et notamment de la *Correspondance* de Napoléon. On peut même leur reprocher d'avoir mis souvent dans les notes ce qui devait être en pleine page, et réciproquement. On peut aussi le blâmer de faire la part trop petite à Bonaparte : ils sont portés, un peu par haine de la légende, un peu parce qu'ils ont tout lu et tout vu, à diminuer le rôle de Napoléon (ainsi que dans le premier volume, lorsqu'ils traitent du siège de Toulon), à rehausser l'importance des hommes

comme Clausade, à mettre à la place des plans du jeune général ce qu'ils nomment une « œuvre collective », la collaboration des officiers de l'état-major. Mais il est impossible de traiter leur matière avec autant de soin et de conscience qu'ils l'ont fait. Aspect des lieux, esprit et état des armées, projets des généraux, affaires d'avant-postes et grandes batailles, tout est décrit, exposé par le menu. L'ouvrage sera pour les militaires un ouvrage classique [1].

A. C.

---

510. — **Der Rastatter Gesandtenmord**, von Hermann HÜFFER. Berlin, Pætel, 1895. In-8°, 42 p.

Que de fois on a disserté sur l'assassinat des plénipotentiaires de Rastatt! Quels étaient les coupables? Quels furent les instigateurs, les auteurs du meurtre? L'empereur François, l'archiduc Charles, Thugut, Lehrbach, l'état-major, les subalternes? Ou même Caroline de Naples? Et pourquoi pas le Directoire? Pourquoi pas Bonaparte et Talleyrand? Pourquoi pas Jean de Bry?

Aidé des travaux antérieurs de Mendelssohn, Vivenot, Helfert, Sybel et Obser, aidé surtout de ses propres recherches qu'il mène avec autant de soin que de sagacité, et des documents qu'il a trouvés dans les archives de l'archiduc Albert, M. Hüffer apporte, à son tour, une solution de l'énigme, et cette solution, croyons-nous, est définitive [2].

M. H. insiste d'abord sur l'irritation que l'archiduc Charles, son confident Fassbender, son quartier-maître général Schmidt et les officiers de l'état-major avaient ressentie contre les émissaires français des petites cours allemandes qui ne cessaient d'envoyer au Directoire, à Jourdan, à Moreau, de précieux renseignements militaires. Aussi, lorsqu'au mois de mars 1799, reprirent les hostilités, lorsque l'armée autrichienne eut des succès, l'archiduc Charles fit-il envoyer trois officiers, l'un à Ratisbonne, l'autre à Munich, le troisième à Stuttgart, pour reconduire nos agents Bacher, Alquier et Trouvé aux avant-postes français. Mais deux autres diplomates, suspects aux Impériaux, étaient demeurés à Stuttgart : le danois Wächter et le hollandais Strick. On les savait dévoués à la France ; on n'ignorait pas qu'ils rendaient des services à nos généraux et les informaient de tout ce qui se passait. L'archiduc, convaincu que Wächter et Strick « conspiraient », chercha donc à s'emparer de leur correspondance : une fois en possession de preuves suffisantes, il

---

1. P. 441, l'oubli d'une virgule fait un seul personnage d'Andrei et de Bozzi ; p. 458 lire Moydier et non *Moydié*.

2. Elle se rapproche, d'ailleurs, en l'ensemble, de la solution de Sybel qui a montré sur ce point, bien qu'il n'ait pas connu tous les documents, beaucoup de vigueur et de pénétration.

comptait arrêter les deux personnages, sans égard à leur caractère diplomatique. Mais comment avoir ces preuves, sinon à Rastatt dans les papiers de ces plénipotentiaires français qui tenaient tous les fils de la correspondance et de l'espionnage?

Le général-major Schmidt commandait alors en réalité — du 14 au 26 avril, pendant une maladie de l'archiduc Charles — l'armée autrichienne. Il écrivit la lettre que l'archiduc nomme la lettre fatale (*verhængnissvoll*), cette lettre dont l'histoire, avant l'étude de M. Hüffer, ignorait l'existence. M. H. n'a pas retrouvé la lettre, d'ailleurs particulière, nullement officielle, rédigée et envoyée à l'insu du généralissime; mais les propos de l'archiduc et les événements ultérieurs lui ont fait deviner ce qu'elle contenait : des expressions de haine contre les Français et surtout contre leur diplomatie, le désir d'arrêter non seulement les courriers des envoyés, mais les envoyés eux-mêmes, de fouiller leurs archives et d'y chercher des pièces probantes contre Strick et Wächter.

Et, en effet, on lit dans les recueils analytiques du ministère viennois de la guerre, pour l'année 1799, que le 18 avril le général Görger, sur une lettre de Mayer de Heldenfeld, reçue la veille, a pris ses dispositions relativement aux envoyés de Rastatt. On y lit le 19 avril que Merveldt envoie à Kospoth un rapport sur l'enlèvement des dépêches de Strick et de Wächter ainsi qu'une réponse à Barbaczy qui demande s'il faut traiter en ennemis les Badois qui serviront d'escorte aux plénipotentiaires français. La lettre de Schmidt fut donc écrite vers le 15 avril. Mais celui qui la reçut, Mayer de Heldenfeld, chef d'état-major de Kospoth qui conduisait l'avant-garde, était jeune, ardent : il prit les désirs de Schmidt pour des ordres; il donna des instructions que nous font connaître les recueils analytiques du ministère viennois, et ces instructions amenèrent la catastrophe.

Bonnier, Roberjot et De Bry auraient dû quitter Rastatt depuis quelques jours. Le Congrès n'existait plus que de nom, le plénipotentiaire impérial s'était éloigné et la *Gazette de Carlsruhe* déclarait que la neutralité de Rastatt avait cessé ; les Szekler se faisaient voir aux environs de la ville, et nos plénipotentiaires seraient partis — il n'y a qu'une heure et demie de chemin jusqu'au bord du Rhin — si Talleyrand ne leur avait prescrit de rester jusqu'à la dernière extrémité. Or, du 18 au 28 avril, nous voyons les Szekler préoccupés de saisir la correspondance des envoyés français. Le 22, par exemple, leur colonel Barbaczy mande qu'il regarde la personne des plénipotentiaires comme inviolable, excepté en cas urgent de guerre, *im Kriegsnothfall*. Le 25, les Szekler arrêtent le courrier Lemaire qui portait des dépêches de Rastatt à Strasbourg, et Barbaczy reçoit du quartier-général l'ordre de marcher en avant, d'entrer à Rastatt et d'enjoindre à Bonnier et à ses deux collègues de s'éloigner dans vingt-quatre heures; Barbaczy devra néanmoins se comporter avec autant de prudence et de précaution que possible (*alle*

mœgliche Vorsicht und Klugheit). Mais, comme remarque M. Hüffer, on oubliait cette fois de donner aux plénipotentiaires, comme à Bacher, à Alquier et à Trouvé, un officier autrichien qui les accompagnerait jusqu'aux avant-postes français, et l'on aurait pu donner des instructions plus claires et plus expresses (p. 15). Enfin, le 28, nouvelle lettre du quartier-général : Barbaczy, dit l'archiduc, ne doit pas s'engager dans des « écritures diplomatiques » ; il déclarera que « le retour des ministres français aura lieu sûrement et sans obstacle, mais qu'ils ne peuvent rester plus longtemps dans les lignes autrichiennes ; toutefois, en ce qui concerne leur correspondance, il ne donnera nullement une assurance tranquillisante ; il avisera surtout à s'emparer des paquets et à les envoyer, comme il l'a déjà fait, au quartier-général ».

Mais avant que ces instructions du 28 avril fussent arrivées, le meurtre était consommé. Les envoyés français avaient promis le 25 de partir dans trois jours, et le 28, au matin, leurs voitures étaient prêtes. Ils tardèrent encore ; ils voulurent avoir l'assurance formelle qu'ils pourraient voyager sans aucun empêchement. Au soir, entre sept et huit heures, un officier autrichien vint leur dire qu'ils devaient quitter Rastatt dans vingt-quatre heures ; des Szekler, commandés par le chef d'escadron Burkhard, occupèrent les portes de la ville, et, malgré les avis qu'on leur donna, malgré le refus de Burkhard de leur fournir une escorte, les plénipotentiaires partirent dans la nuit sombre. A deux cents pas du faubourg, ils étaient assaillis ; Bonnier et Roberjot succombèrent ; De Bry s'échappa par miracle.

Or, voici ce que le 18 mai l'archiduc Charles écrivait à l'empereur : « Je dois en cette affaire, et comme frère, te prier de m'accorder une grâce spéciale pour le général Schmidt. Entraîné par sa haine contre les Français, il a, dans une lettre particulière, fait connaître à Mayer une idée ou mieux des sentiments ; Mayer a donné à cette lettre une interprétation particulière, et la chose a, dans les degrés inférieurs, reçu plusieurs additions, d'où résulta l'événement. » Et Charles ajoute que Schmidt est inconsolable, qu'il avoue sa faute, qu'il se reproche d'avoir écrit à Mayer sans avertir l'archiduc et de s'être abandonné à ses sentiments personnels, à une pensée privée « auxquelles a été donnée une tournure malheureuse ». Ce document, le plus important peut-être qu'on possède sur l'événement de Rastatt, prouve que Schmidt voulait s'emparer des papiers et houspiller, malmener les envoyés ; il a fort bien pu, remarque M. Hüffer, dire avec une rudesse soldatesque qu'ils méritaient tout autre chose qu'une simple arrestation d'un moment (p. 19). Mais évidemment ni Schmidt, ni Mayer, très brave homme, ni le loyal Merveldt, ni l'honnête Barbaczy n'avaient l'intention d'assassiner les commissaires de la République. A la première nouvelle du crime, Barbaczy s'écria que ses hussards étaient coupables et qu'il regrettait de les avoir jamais commandés, qu'un pareil forfait épouvantait son cœur endurci par les batailles. S'il avait médité le meurtre, n'eut-il pas de longue main préparé sa justification ?

Il est hors de doute que les Szekler étaient les assassins. Un espion bavarois, logé à Munich dans une chambre d'hôtel contiguë à celle de Lehrbach, entendit la lecture de tous les rapports. Ils attribuaient le crime aux Szekler, et Lehrbach disait que les instructions de l'archiduc étaient mal conçues, qu'il eût fallu prescrire nettement que les envoyés auraient une escorte : « ainsi vont les choses, ajoutait-il, lorsque les chefs signent les ordres sans les lire ». Mais il eut aussitôt l'idée que les émigrés devaient avoir aidé ou gagné les Szekler, et cette idée fit son chemin. Un aide-de-camp de l'archiduc, Delmotte, écrivait le 2 mai que les ministres avaient été assassinés par les émigrés. Dans un entretien avec le secrétaire danois Eyben, l'archiduc et Fassbender insistaient sur ce point, que la question posée par les meurtriers en langue française : « Est ce que tu es Jean De Bry », ne pouvait avoir été faite que par des émigrés. Enfin, à Rastatt, on accusait les émigrés : suivant les uns, des cavaliers de Berchiny ou de Latour, Belges d'origine, avaient voulu se venger de Bonnier, autrefois commissaire de la Convention en Belgique ; selon les autres, des émigrés français avaient pris le costume de hussards ou bien avaient excité les Szekler contre les ministres français, en disant que ces trois hommes avaient voté la mort de Louis XVI et s'opposaient à la paix, emportaient d'Allemagne beaucoup d'argent.

En réalité, le véritable coupable était le colonel Schmidt. « Je regarde, écrit encore l'archiduc à l'empereur, la faute de Schmidt comme un acte de précipitation, comme une explosion inopportune de son aversion passionnée contre les Français; il a manqué de sang-froid, et ne s'est pas représenté les conséquences. » Aussi la lettre de Schmidt fut-elle, comme dit M. Hüffer, l'obstacle essentiel que rencontra la commission d'enquête. Le gouvernement autrichien avait d'abord témoigné son horreur Thugut protestait que l'archiduc n'avait pas reçu l'ordre d'occuper Rastatt et de molester les députés. Colloredo proposait de faire siéger des officiers de Masséna dans le tribunal qui jugerait les coupables. Mais l'empereur pouvait-il condamner Schmidt, Schmidt que l'archiduc déclarait indispensable à l'armée ? Et, s'il pardonnait à Schmidt, l'auteur réel bien qu'involontaire de la catastrophe, ne devait-il pas pardonner aux subalternes ? Puis, qu'aurait-il gagné à publier les résultats de l'enquête ? Les Français le croiraient-ils? Ne l'avaient-ils pas qualifié de meurtrier ? Pourtant, il fallait se justifier à la diète. Mais on perdit du temps, on ne proposa que le 6 juin de nommer une députation qui assisterait à l'enquête, et la diète ne répondit que le 9 août qu'elle avait toute confiance dans l'empereur. La commission s'était rassemblée ; elle interrogea des maires de village, mais lorsque l'archiduc apprit qu'un domestique de Bonnier était à Augsbourg et racontait des détails précis, il ordonna d'expulser cet homme dont le témoignage aurait dû être recueilli par l'instruction. Le jugement ne fut rendu que l'année suivante : tous les accusés, Barbaczy, Burkhard et trente Szekler furent

absous. Au milieu du tumulte de la guerre, l'affaire était déjà oubliée.

Nous conclurons avec M. Hüffer : le gouvernement autrichien ne voulait pas enlever les papiers de notre mission. Mais le quartier-général était d'un avis opposé. Pendant que l'archiduc Charles souffrait de son mal épileptique, une lettre particulière du chef de l'état-major, conçue en termes imprudents, détermina les commandants de l'avant-garde, Mayer, Barbaczy, Burkhard, à arrêter les envoyés français pour se saisir de leurs archives. Les envoyés français furent assassinés par les Szekler, peut-être aussi par des émigrés mêlés aux Szekler; mais nous n'avons aucune pièce, aucun document qui prouve que des émigrés aient participé au crime [1].

A. C.

---

511. — **Une idylle sous Napoléon Ier**. Le roman du prince Eugène, par Albert PULITZER. Paris, Didot. 1895. in-8°, VIII et 422 p.

M. Pulitzer est un admirateur passionné du prince Eugène qu'il nomme le Bayard de notre siècle et regarde comme le type le plus parfait du chevalier moderne sans peur et sans reproche. Il a voulu mettre en pleine lumière un côté gracieux de l'existence du prince, le bonheur qu'Eugène trouva dans son mariage avec la princesse Auguste de Bavière. Aidé de plusieurs ouvrages, notamment des *Mémoires* publiés par du Casse, des souvenirs du baron Darnay et des *Erinnerungen* de Seel, il suit, comme il dit, pas à pas le prince Eugène dans sa trop courte carrière, « en insistant sur les mutuelles preuves de tendresse et de dévouement sans bornes que les deux époux se prodiguèrent jusqu'au moment où la mort vint les séparer ». Le livre est un peu long. M. P. aurait pu le raccourcir par endroits et, puisqu'il n'avait d'autre but que de décrire une « ravissante idylle », abréger les récits de batailles. Pourquoi, par exemple (p. 135-136), ces détails sur Kutusoff, sur la marche vers Moscou, sur le portrait du roi de Rome apporté à Napoléon? Pourquoi ces citations de Constant sur le champ de bataille de la Moskowa et l'incendie de la ville sainte? Pourquoi ces considérations sur le divorce de Napoléon et le mariage autrichien? Mais on remerciera M. Pulitzer d'avoir tiré et, comme il dit, démêlé du chaos de la *Correspondance* du prince Eugène ces lettres qui toucheront les âmes délicates. On ne peut lire sans émotion les lignes où la noble et vaillante

---

1. Je ne sais si l'on a jusqu'ici invoqué le témoignage de Lavallette; mais il a connu le prince de Linange et le comte de Solms-Laubach, et il résume l'affaire en quelques mots (*Mém.*, I, 264) : « L'ordre de tuer les ministres n'a pas été donné par le gouvernement autrichien; mais le but de se rendre maîtres de leurs papiers a été atteint, et comme ils avaient beaucoup d'argent sur eux, les soldats, excités par la cupidité, et enivrés avant l'action, trouvèrent commode de prévenir les plaintes en assassinat. » Voilà la vérité.

Auguste de Bavière, après la défection de son père, écrit à Eugène qu'elle oubliera désormais qu'elle est Bavaroise pour ne plus penser qu'à ses enfants et au plus aimé des époux (p. 210). Et, en même temps, elle dit au roi de Bavière : « Vous êtes contre nous ! Avoir d'autres intérêts que les vôtres, c'est affreux pour votre fille. Mais Eugène ne perdra jamais ma tendresse, et je le suivrai partout, bien sûre qu'il ne s'écartera jamais du chemin de la vertu et de l'honneur. »

A. C.

CHRONIQUE

— La librairie Perrin fait paraître des *Pages choisies de Mignet*, (in-8°, 277 p. 3 fr. 50), publiées par M. Georges Weill, professeur d'histoire au lycée Condorcet. Le choix a été fait avec goût et M. Weill a su prendre ce qu'il y a de meilleur dans « ces livres écrits d'une langue ferme et sobre, ces portraits aux touches discrètes et précises, ces récits qui laissent un souvenir si net, bien que l'émotion évite de s'y montrer ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 novembre 1895.

M. Clermont-Ganneau dépose sur le bureau le rapport sommaire de M. Barthélemy, drogman-chevalier du consulat de France à Alep, sur les recherches entreprises par lui en septembre 1894 dans la région nord d'Alep, avec une subvention de l'Académie. M. Barthélemy a exploré les ruines de Tell Arfâd, Azâz, Killis, Qoûros et autres localités antiques de cette région si mal connue. Il en a exécuté des photographies qui sont jointes à sa relation et parmi lesquelles M. Clermont-Ganneau signale trois vues immenses de Qoûros, la Qal'a et le village de 'Azâz, qui s'étend au pied d'un remarquable tell, certainement antique, où l'on pourrait entreprendre des fouilles fructueuses ; deux vues du vieux monument connu dans la tradition curde sous le nom de Heuru-Peyghamber, le « prophète Heuru », nom qui rappelle celui d'Urie le Hittite, le général de David, l'infortuné mari de Bethsabée. Le rapport contient d'intéressants détails sur cette ancienne légende, d'après les auteurs arabes, et un relevé de l'itinéraire suivi par l'explorateur. — M. Barthélemy a recueilli chemin faisant quelques inscriptions grecques sans grand intérêt, et quatre inscriptions palmyréennes funéraires, vraisemblablement originaires de Palmyre même. Il a découvert en outre, à Alep, deux nouvelles inscriptions hittites, et il envoie un certain nombre d'objets antiques qui seront soumis à l'examen des archéologues compétents.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Héron de Villefosse rappelle que, dans une des séances du mois de juillet dernier, il a annoncé à l'Académie le don fait au Musée du Louvre par M. le baron Edmond de Rothschild, et comprenant quarante et une pièces d'argenterie antique, découvertes à Boscoreale. Ce trésor vient d'être augmenté de cinquante-quatre pièces nouvelles, apportées à Paris pendant le mois de septembre et que M Ed. de Rothschild a tenu à réunir aux premières. De tous les trésors du même genre, celui-ci est aujourd'hui le plus important. Cette seconde donation comprend surtout des ustensiles d'une élégance remarquable et d'une décoration exquise. On y remarque une phiale ornée d'un buste de Bacchus, un plat rond en argent de très grandes dimensions, des moules à pâtisserie, des cuillers, un gobelet finement ciselé, etc. — M. de Villefosse présente ensuite un vase en bronze, revêtu d'une belle patine bleue, également découvert à Boscoreale et offert au Louvre par M. Ed. de Rothschild. — En outre, M. Warren, de Boston, qui avait acquis deux pièces du trésor de Boscoreale, une petite œnochoé et une jolie coupe ornée d'enroulements en relief, a généreusement offert ces deux objets au Musée du Louvre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 25 novembre — 1895

512. — **Ueber das Georgische**, von Hugo Schuchardt. Wien, Selbstverlag des Verfassers, 1895. In-4, 16 pp.

513. — **Ueber den passiven Charakter des Transitivs in den Kaukasischen Sprachen**, von Hugo Schuchardt. (Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften in Wien, Bd CXXXIII.) Wien, Tempsky, 1895. In-8, 92 pp.

Il y a toujours profit à lire un ouvrage de M. Schuchardt : on ne saurait manquer de tomber sur un aperçu original. Voici que, à propos d'une langue relativement aussi peu connue et surtout aussi peu classée que le géorgien, il émet cette remarque, au premier abord déconcertante, qu'on ne peut d'un langage démontrer que ses affinités : en d'autres termes, on peut prouver que deux idiomes sont parents, jamais affirmer qu'ils ne le soient pas; et cela est absolument juste, sous cette restriction toutefois que, en vertu du brocard « *probatio incumbit ei qui dicit* », deux langues quelconques doivent être présumées étrangères l'une à l'autre tant que leur affinité n'aura pas été démontrée. L'opuscule est une esquisse générale de méthodologie pour l'étude du géorgien : entre autres indications, l'auteur proscrit l'usage de la transcription en caractères latins, qui, en effet, à en juger par les spécimens cités, aboutit à d'étranges combinaisons de lettres; mais il faut convenir aussi que les formes de l'alphabet géorgien n'ont rien de particulièrement engageant.

Dans son autre mémoire, M. Sch. étudie un trait commun à toutes les langues du Caucase, à quelques souches distinctes qu'elles appartiennent : à tous les étages de cette Babel naturelle, on conjugue et construit, paraît-il, le verbe transitif en tournure passive, soit suivant la

formule sanscrite *râjñôktam*, qui en classique est préférée à *râjôvâca* et la supplante même complètement en afghan et dans les prâcrits modernes. Cette construction serait aussi celle du basque, sans d'ailleurs, bien entendu, qu'il en résultât une présomption de parenté; mais ce point n'est pas universellement concédé, et la controverse dure encore, dont les principaux éléments sont, outre l'ouvrage ci-dessus : Schuchardt, *über die Entstehung der Bezugsformen des Baskischen Zeitworts*, Wien 1893; Vinson, *les Théories nouvelles sur le Verbe Basque*, 1894[1]; Schuchardt, *das Bask. Zeitw. u. J. Vinson*[2]; Vinson, *le Verbe Basque, M. H. Schuchardt et la théorie passive*, 1895; Schuchardt, *Le Verbe Basque*[3], article à la suite duquel M. Vinson promet une nouvelle réponse.

V. H.

---

514. — **Plauti Amphitruo**; edidit Ludouicus Havet, cum discipulis Belleville, Biais, Fourel, Gohin, Philipot, Ramain, Rey, Roersch, Segrestaa, Tailliart, Vitry. Paris, Émile Bouillon, 1895; x-128 pp.

L'édition de l'*Amphitryon* que nous donnent M. Louis Havet et ses élèves offre tout d'abord un grand intérêt pédagogique. Elle montre comment on peut initier pratiquement un groupe de jeunes gens aux méthodes philologiques. Ce qui s'apprend à l'élaboration d'une œuvre aussi complexe, c'est l'attention, l'habitude de copier exactement un nom d'auteur et un titre; puis, la métrique, l'usage des manuscrits, la découverte des difficultés, les procédés qui dégagent les corrections des données paléographiques : enfin, la connaissance des problèmes littéraires liés étroitement avec celle du texte, l'étude des questions d'authenticité, de remaniement, d'interpolation, des relations de l'œuvre avec d'autres, de ses sources, de ses divisions naturelles, de l'histoire générale de sa transmission jusqu'à nous. Vers par vers, fiche par fiche, l'élève n'acquiert pas seulement le métier et le tour de main; il embrasse dans son étendue toute la genèse et la destinée d'un ouvrage; il épuise un chapitre de l'histoire littéraire. Mais, d'ordinaire, les élèves ne tirent de leurs essais qu'un profit personnel; ici, leurs progrès se font au bénéfice de tous. L'École des Hautes Études prouve ainsi, et de la meilleure manière, qu'elle est un atelier d'apprentissage et de fabrication : ces expressions sont de mise puisqu'il s'agit d'une intelligente adaptation aux besognes spirituelles des procédés du commerce et de l'industrie.

L'édition Goetz et Lœwe de 1882 a été prise par M. H. pour point de départ; il n'a été fait et publié de dépouillement bibliographique qu'à partir de cette date. Il est, en effet, tout à fait superflu de réimprimer

1. *Revue de Linguistique*, XXVII, p. 95.
2. *Zeitschrift für Roman. Philologie*, 1894, p. 533.
3. *Revue de Ling.*, XXVIII, p. 73 et 200.

perpétuellement des indications qui n'ont plus guère qu'un intérêt historique. Cependant quelques lacunes de l'édition allemande ont été comblées. Les triumvirs paraissent n'avoir pas connu ou voulu connaître les travaux de Naudet. M. H. nous donne un relevé de corrections empruntées, non à l'édition latine de la collection Lemaire, mais au texte accompagné d'une traduction et de notes. L'une de ces conjectures, proposée de nouveau par M. Leo (550 : *sequar*), a été adoptée. Un autre secours facile à utiliser pour un Français était l'imitation de Molière ; elle a suggéré une correction (430 : *ueteris*) et conduit à supposer un silence ou une lacune (après 376).

Les leçons des manuscrits sont tirées de l'édition de 1882 ; les variantes orthographiques ont été négligées d'ordinaire. A défaut de collations nouvelles, l'étude des matériaux recueillis a conduit à quelques conclusions intéressantes. L'origine germanique de *D* est établie par une série de fautes (292 : *ualles* pour *falles* ; 238 : *confortitur* ; 376 : *uide* pour *fidem* ; 1001 : *maditus* pour *madidus* ; 1050 : *obtruncapo*). On a groupé quatre exemples de *oporet* pour *oportet* dans *B* (268 avec *D*, 316, 318, 992), ce qui suppose dans l'archétype une ligature de *rt* assez rare pour que le copiste ait pu s'y tromper quatre fois ; ce serait bien le cas d'une minuscule carolingienne ayant conservé quelques habitudes des écritures nationales : on en connaît de nombreux représentants [1].

Mais l'hypothèse la plus importante, quant à la tradition du texte, est l'essai de reconstruction de l'archétype auquel est consacré l'appendice [2]. M. H. suppose qu'il y avait un recueil formé de deux volumes, écrits en écriture carolingienne, contenant les vingt pièces réparties inégalement, huit dans le premier volume (d'où : première partie de *D* ; *E*, *J*, *V*), douze dans le second (deuxième partie de *D* ; *C*) ; *B* représente la copie complète en un tome des deux primitifs. Chaque page commençait par une ligne écrite en capitale ; il en était peut-être de même de la page initiale de chaque cahier. Ces deux assertions sont fondées sur des confusions de lettres, trop faciles à éviter si elles avaient été causées par la lecture d'un manuscrit entièrement en capitales. D'autre part, il est très fréquent que la première ligne d'un chapitre soit distinguée dans les manuscrits par une écriture différente ; dans l'hypothèse, la page aura été traitée comme l'était ailleurs un chapitre. Notre rigueur logique a quelque peine à admettre cette assimilation. Cependant nous avons de fort anciens exemples de ce traitement de la page comme unité. Des copies soignées, remontant à l'antiquité et par suite écrites en capitales, notamment un manuscrit de Virgile dont il subsiste quelques feuillets, ont la lettre initiale de la page cinq ou six fois plus grande que les autres, même dans le corps d'un mot. Bien plus, il serait possible

1. Une autre ligature de l'r, pouvant donner lieu à des erreurs, est *ru*, facile à prendre pour *ri*. Telle est la variante *terrarim* (*BD*), citée à tort (p. 119) comme provenant de l'usage de la capitale.

2. Cf. aussi la note sur le v. 475.

qu'un manuscrit de ce genre eût existé pour Plaute, et que la majuscule du commencement de la page eût suggéré au copiste du IXe siècle l'idée d'écrire la première ligne en capitales. Nous avons enfin le commencement d'une copie peut-être analogue à celle que suppose M. Havet. C'est le fragment de Térence, en capitales du IXe siècle, conservé dans B. N. lat. 2109. Le travail a été abandonné de sorte qu'on peut toujours se demander si les honneurs de cette écriture exceptionnelle auraient été faits à toutes les pages ou à la première seulement. Comme il s'agit d'un texte profane, je crois cette dernière hypothèse plus vraisemblable. En tout cas, à défaut de tout exemple semblable à ce qu'il imagine, M. H. aurait pu rappeler ces indices [1].

De courtes notes dans l'apparat attirent l'attention sur quelques questions d'ordre littéraire. Arg. I, 6, l'auteur de l'argument non acrostiche emploie *rediere*, avec le sens du duel, comme l'auteur des didascalies de Térence; c'est peut-être un seul personnage. Arg. II, 2 : la graphie *amphitruo* avec *ph* prouve que l'auteur n'est pas antérieur à la jeunesse de Varron; l'inscription de Mummius où on lit ACHAIA n'est pas de l'époque; l'orthographe primitive des aspirées grecques nous a été conservée par les grammairiens et *J* au v. 117 (*scema*); dès lors, on doit à mon avis considérer comme introduite postérieurement la forme *Accheruns* attestée par une faute de *E* (1078). — A propos des vers suiv. M. H. nous donne le texte d'une scolie de Placidus sur Stace, *Th.*, IV, 147, d'après quatre manuscrits de Paris. — Les sotadéens 168-172 prouvent l'antériorité de la pièce au *Sota* d'Ennius. — Le vers 189 est rapproché de l'inscription d'Æmilius Regulus. — M. H. suppose une parodie de tragédie aux vers 333 (douteux), 365, 622. — La question des interpolations est résolue avec beaucoup de tact. M. H. déclare interpolés 18-19, 1118-119, 167, 173, 192, 196, 657; les vers 988-1008 ont été développés par un reviseur, de sorte que quatorze vers seulement sont authentiques [2].

M. H. a consacré une part d'attention aux éléments et aux divisions de la pièce. Il a retrouvé, dans des indications plus ou moins exactes du manuscrit *E*, quelques traces de la notation des *cantica* (·C·) et du *deuerbium* (·DV·) : *cantica* aux vers 551, 634, 984; *deuerbium* aux vers 861, 974. Il a rétabli des commencements de scène négligés ou mal annoncés, quand un personnage prend la parole

---

1. Quelques-unes des confusions citées ne sont pas probantes. Nous l'avons vu pour *terrarim*. De même *adeste erit* et *adest ferit* : il suffit que les mots soient latin pour qu'un copiste, fût-il habitué à lire la capitale, s'y soit mépris de temps en temps. Depuis lors, M. Havet a trouvé des indices positifs à l'appui de son hypothèse; cf. son édition de Phèdre, p. 231.

2. La question d'authenticité la plus importante, celle du prologue, n'est traitée nulle part; M. H. ne s'est occupé que de l'intrusion partielle de vers après sa rédaction. Mais qui en est l'auteur principal? L'article de M. Audollent (*Rev. de phil.*, 1895, p. 70) ne m'a pas convaincu que ce fût Plaute; il prouve seulement que Plaute a dû écrire un prologue; il reste à démontrer que ce prologue est le nôtre.

pour son compte, seul ou en présence d'assistants qui gardent le silence (546, 974, 1039). Enfin, la distribution en actes a été remaniée d'une façon rationnelle : le troisième acte commence au vers 861, le quatrième au vers 984. Je ne sais si le cinquième doit être placé au vers 1053, comme on le fait jusqu'ici. Amphitryon, dans les derniers vers de la scène précédente, a manifesté son intention d'entrer : *pergam in aedis nunciam*; il est furieux et veut tout tuer (1048 sqq.). Si on suppose un entracte, il a le temps de réaliser son dessein, d'essayer au moins. A la reprise, on veut savoir ce qui s'est passé. Or on se trouve en plein coup de théâtre : les couches miraculeuses d'Alcmène viennent d'avoir lieu et il n'est pas question des événements antérieurs. Il y a un hiatus dans la succession des faits. Au contraire, si on suppose la continuité de l'action, Amphitryon a été surpris, au moment d'entrer, par les coups de tonnerre ; il a été jeté à terre et étourdi (cf. vv. 1072 sqq.). Bromia le trouve à quelques pas de la porte et, ne l'ayant pas vu tout d'abord, a eu le temps de raconter en partie ce qui vient de se passer à l'intérieur. D'un autre côté, le monologue d'Amphitryon, qui précède, comprend deux parties différentes de ton et d'intention. Le mari joué veut d'abord se venger légalement et en appeler au roi. Puis, il s'en remet à sa propre violence. C'est entre ces deux parties, entre 1042 et 1043, que j'établirais une suspension de l'action. Dans l'intervalle, Amphitryon est allé auprès du roi ; il ne l'a pas trouvé, ou il a été éconduit, peu importe. Le spectateur s'inquiète médiocrement de cette démarche, tandis que, dans l'hypothèse actuelle et que je combats, il aurait le plus grand intérêt à savoir comment Amphitryon s'est comporté dans sa maison, pourquoi il n'y a pas encore mis tout à feu et à sang. De retour du palais, après l'entr'acte, il manifeste seulement alors cette intention et il est arrêté par l'intervention de Jupiter. *Amphitruo* se trouvait servir d'en tête deux fois de suite ; on s'explique aisément que la deuxième indication, incomprise, ait disparu.

Le nombre des conjectures est considérable. Beaucoup paraissent certaines et toutes méritent une attention sérieuse. Il ne peut être question de les examiner ici une à une. Je relève du moins le caractère méthodique qui leur est commun. On ne saurait trop en recommander l'étude aux débutants. J'en cite une au hasard. Il manque une syllabe au texte du vers 736. Au lieu de : *de hac quidem hercle re*, M. H. lit : *hac quidem hercle de re*, « ut *de* post *cle* omissum sit » ; on a ainsi la justification de la conjecture par l'hypothèse d'une faute très commune et d'une correction fourvoyée [1]. Dans un grand nombre de cas, M. H. a opéré des

1. Exemple d'un bourdon, 252 : *sua* [*pte o*]*ptruncauit*; corrections paléographiques : 227, *occinunt* (*canunt* mss) ; 260, *data ibist* (*donata est*) ; 119, *ita de* (*n*(un)*c de*). La typographie rend souvent assez mal les indications paléographiques : au v. 1075, je ne sais si l'r d'un type plus grand employée par M. H. fera songer beaucoup de lecteurs à l'r développée au dessous de la ligne par une longue haste.

changements d'ordre ou corrigé, pour retrouver l'allitération primitive (333, 513, 719, 1040, 1077, etc.)[1].

L'othographe n'a pas été unifiée. M. H. se borne à corriger les barbarismes Les graphies étrangères à l'usage de l'époque impériale sont toutes insérées dans son texte, si elles sont appuyées au moins par un manuscrit[2]. Il y a là une petite inconséquence, puisque M. H. admet des conjectures destinées à restituer l'original. Mais on a commis tant d'inexactitudes à l'aide de textes vieillis artificiellement, que la tâche s'imposait de mettre sous les yeux du lexicographe seulement des formes attestées[3].

La connaissance que M. H. a de l'ancien latin l'a heureusement inspiré. Un grand nombre de conjectures grammaticales et même quelques mots nouveaux rendent sa vraie saveur à ce vieux texte. Ces hypothèses sont sans doute des vraisemblances et non des certitudes; mais elles sont toutes bien fondées. On a critiqué en Allemagne ces formations nouvelles. Il est amusant de voir ce reproche nous venir du pays de Ritschl et de Bücheler, et de le trouver formulé dans une revue où la chasse aux mots inconnus est un sport favori[4].

---

1. Parfois la justification des conjectures est un peu subtile : V. 719, *praegnas* a sa véritable raison dans la reprise de Sosie au v. 723. M. H. en substituant *qui praegnas* à *quid igitur* des manuscrits, ajoute : « cf. *di-* = *pre-* 572 (*dicas* = *precaris*) ». Ce découpage de variantes est un peu artificiel. Je ne vois pas d'ailleurs dans quelle écriture une telle confusion serait possible.

2. On a ainsi : *tabernaclo* (DE) 426 et 428; *conuortitur* (BD) 238; *collocuntur* (J) 224; *qur* 581, 687, 691; *carnufex* 518 (D) 376 (J), etc.; *maxume* (D) 199; *subrupui* (DE) 523; etc.

3. Le triage de ce qui est attesté et de ce qui est conjectural est facile à faire dans le livre de M. H. grâce à l'emploi des italiques. On ne saurait trop en louer l'utilité : du premier coup d'œil, nous nous rendons compte de la valeur de nos témoins.

4. Voici les principales particularités que j'ai relevées. — PHONÉTIQUE. Quantité de *metuculosus* 293 (premier *u* bref); *uergiliae* 276 (premier *i* long; voir la note de M. H.); *ecquis* (*e* bref; voir la note) 1020. Voyelles : *tuom* 627; *quom* 447, etc.; *quoius* 589; *ubiquomque* 1048; *eici* (*ici*) 395; *aduenientei* 181; *seruei* 129; *ei* (de *ire* : *i*) 550; *blateis* 626 (sûrement *blatio*); *eiracunda* 903; *eidem* 1021 (titre suspect) *ube* (*ille* mss.) 988; *obudio* (*gaudeo* ms.; cp. *inclūdo*, etc.; la note est rédigée de façon un peu obscure); *foedimus* (= fudimus) 414; *Sócium* (=*Saucium*; c'est le jeu de mots connu; *socius*, « compagnon », avec son *o* bref, est impossible) 384. Demi-voyelles : *ain* prononcé *ajjn* 284; *maiior* (avec o long) 484; *eiia* 702; *reueniunt* prononcé *reuueniunt* 188; de même *reuuortimini* 689. Consonnes : *lanterna* 149, 406; *menbra* 1118 (cf. les exemples cités en note; particularité que j'ai souvent observée dans les manuscrits français d'Ovide); *puplicam* 196, 524, *puplicitus* 161, *puplica* 40; *optruncauit* 252; *set* (= *sed*) 420; *it* (= *id*) 745, 773, 779, 983, 1075; *diues* prononcé *diuess* 170; de même *oss* 342; *sive, quiue,* prononcés *siu, quiu,* 69 et 84 (cp. *neu*); *seruunes* 343; *donatus* prononcé *donatu* 137 (premier exemple signalé dans Plaute, mais il vient du prologue). — FORMES. Datifs *fide* 390, *die* 546, *re* 674; *isdem* (n. sg.) 945; *med* 359, 434, 435, 663, 706, 982, 1035, 1042; *ted* 670; *tis* (= *tui*) 284; *mis* (= *mei*) 442, 856; *sam* (= *eam*) 442; *alis* 400; *face* 978; *pertulunt* 216. — VOCABULAIRE. *Adfit* 637; *aqulam* 1058 : *att* 573, 584; *aus* (nomin. de *auris*, cp. οὖς, *aus-culto*) 183, 316; *clurus* 304, 306 (restitution certaine d'après les manuscrits qui ont *duros* au v. 306, et les

J'ai cherché à donner une idée de cette nouvelle édition, non pas à ceux qui s'inquiètent du texte de l'*Amphitryon*, mais à tous les curieux de littérature et de grammmaire latines. Ma tâche eut été plus courte et mes notes moins encombrantes, si un index des mots et des choses notables avait été dressé. Puisque M. Havet poursuit cette publication et que, dès maintenant deux autres pièces sont en préparation, il pourra combler cette lacune. Nous n'avons, pour le reste, qu'à souhaiter, à lui et à sa vaillante équipe, courage et persévérance : le succès n'est pas douteux [1].

Paul LEJAY.

---

515. — E. MEYER, **Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen**; Halle, 1894, in-4° de 33 p.

Ceci n'est pas, à proprement parler, un travail sur les Gracques, mais une étude sur les sources de leur histoire. Après avoir mentionné sommairement ce qu'il appelle *Die Primärquellen*, c'est-à-dire les documents qu'avaient laissés les contemporains, M. M. apprécie l'œuvre de Posidonios d'Apamée, qui vécut entre 134 et 50 avant J.-C. et qui raconta les événements postérieurs à l'année 146; il examine ensuite les sources d'Appien, celles de Plutarque et des historiens latins, et il aboutit, en dernière analyse, à cette conclusion que, malgré la perte des auteurs originaux, nous sommes assez bien renseignés sur les Gracques. Il faut espérer que M. M tiendra à honneur d'utiliser lui-même les sources dont il a fait la critique d'une façon si précise et, semble-t-il si exacte.

P. G.

---

516. — Maurice VANLAER. **La fin d'un peuple; la dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste.** Paris, Thorin, 1895; in-8° de 328 p.

Le titre seul de cet ouvrage en indique le ton; c'est une exposition,

---

glossaires qui enregistrent *clurus*); *colombarius* p. 105, fr. xx : *coniunx*, seul exemple de Plaute éliminé par conjecture, 475; *consuetio* 490 (déduction certaine de Donat comparé avec Festus); *disparis* (nom. fém.) 549; *eia* (= tace), 321, 702, 805; *ignominis* 440 (épithète de Sosie, qui a perdu son nom); *illim* 660; *induperia* 622 (parodie); *morus* (adjectivement) 46; *nas* (nom. sg. de *nares*; cf. *aus*) 444; *neuolam* (= *nolam*) 439; *propered* 215; *properius* 545; *sirempe* déclinable : *sirempsem*, 73; *st* 1072 (de même Most. 506, Ps. 196); *uersuraria* (*uxor*, entendu d'Alcmène) arg. I v. 3, 498, 980.

1. *F* est mentionné (614, 176), mais n'est pas décrit dans l'introduction. — Est-il latin de dire *scribere cum* (439)? — V. 872. Phèdre est cité sans doute par distraction; quand on sait que M. H. en prépare une édition, c'est une conjecture séduisante de rétablir dans son texte : *Plauti more*. — V. 1069, apparat, lire : « actus IV ».

de forme oratoire ou plutôt déclamatoire, bien plus voisine d'une plaidoirie de cour d'assises que d'un livre d'histoire. Outre qu'il est toujours mauvais d'écrire ainsi, M. Vanlaer a eu le grand tort de ne pas se rendre compte qu'un pareil sujet répudiait peut-être plus que tout autre les phrases banales, vagues et pompeuses, et exigeait impérieusement une étude minutieuse, précise et détaillée des faits. Tel qu'il est, ce « discours » aura quelque intérêt pour ceux qui ne connaissent à peu près rien de la question. Quant aux autres, ils regretteront qu'un problème si vaste, si beau et si difficile, soit tombé aux mains d'un auteur dont la bonne volonté et la curiosité sont perpétuellement trahies par son inexpérience en matière de recherches scientifiques.

P. G.

---

517. — E. Vermond, **Théorie générale de la possession en droit romain.** Paris, Larose, 1895, in-8° de 461 pages. Prix : 10 fr.

M. Vermond s'attaque ici à une des questions les plus difficiles du droit romain. Ayant à choisir entre deux systèmes également célèbres, celui de Savigny et celui d'Ihering, il incline visiblement vers le premier; du moins il s'inspire beaucoup plus de l'esprit de l'auteur qui l'a formulé. Il reproche au second d'avoir présenté « une théorie essentiellement utilitaire, n'ayant à sa base aucun principe juridique », et il s'efforce de démontrer qu'en cette matière comme en toutes les autres les Romains ont imaginé une théorie « fondée sur des principes certains et ne contenant pas de solutions incohérentes ». Il fait preuve, dans cette recherche, d'une érudition sérieuse, puisée aux sources, et d'une logique rigoureuse. Mais, suivant en cela un exemple trop commun, il réduit tout à une exégèse minutieuse des textes. Combien tout cela gagnerait à être éclairé par l'histoire et par le sens de la vie !

P. G.

---

518. — **Deutsche Gedichte des zwœlften Jahrhunderts**, hrsg. von Carl Kraus. Halle, Niemeyer. 1894, x et 284 p. 7 mark.

M. Kraus publie dans ce volume treize poèmes du moyen âge allemand qui ont pour caractère commun d'être de petits récits et de traiter des sujets religieux. Il s'attache, en les éditant, aussi étroitement que possible aux manuscrits, et ne s'en écarte que pour rétablir un passage évidemment corrompu, combler une lacune, introduire la ponctuation, remettre les formes dont usait le poète et dont le scribe, homme d'un autre dialecte, ne s'est pas servi. De la sorte, M. K. suit et abandonne les manuscrits tout ensemble; mais son procédé se justifie très bien, et lui-même, dans sa préface, invoque avec raison le « besoin pratique ».

Voici les textes qu'il donne : *Von Christi geburt*, le *Paulus* de Rheinau, le *Johannes Baptista* de Baumgartenberg et celui d'Adelbreht, *S. Veit*, *les Macchabées*, *Patricius*, *Von der Zukunft nach dem Tode*, *S. Paulus*, *Albanus*, *Tundalus*, *Christus und Pilatus*, *Andreas* (fragment très incomplet et mutilé). Ces textes sont suivis de dissertations et remarques. Les dissertations traitent des manuscrits, de leur orthographe, de leur ponctuation, de leurs lacunes, des divers caractères du texte, de son dialecte, de ses rimes, de l'époque où il fut composé. Les remarques contiennent des observations grammaticales, de nombreux parallèles avec d'autres œuvres du même temps, des listes d'exemples, de ces jolis rapprochements que M. K. loue chez M. Behaghel (p. 120), et les motifs pour lesquels l'éditeur adopte telle ou telle lecture. Nous louerons surtout la façon dont M. K. corrige le texte du *Jean Baptiste* d'Adelbreht dont le manuscrit est perdu et qu'on n'a plus que dans les copies de Mone et de Vomberg (cf. le vers-parenthèse, si ingénieux et plausible *von ȥorne sin sin sich hat gecheret*, p. 16 et 119-120). La publication témoigne à la fois d'une robuste patience, d'une heureuse sagacité et d'un grand savoir. Bien peu d'érudits connaissent aussi profondément que M. Kraus, la langue et le style de la poésie allemande du XII[e] siècle.

A. C.

---

519. — Germanistische Abhandlungen begründet von K. Weinhold, hrsg. von Fr. Voigt. IX Heft. **Daniel von dem Blühenden Tal**, ein Artusroman von dem Stricker, hrsg. von Gustav Rosenhagen, Breslau, Koebner. 1894. In-8, XII, et 206 p. 9 mark.

520. — X Heft. **Die Bosa Rimur**, herausgegeben von O. L. Jiriczek. Breslau, Koebner, 1894. In-8, XX et 100 p. 6 mark.

521. — XI Heft. **Wencel Scherffer und die Sprache der Schlesier, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprache**, von Paul Drechsler, Breslau, Koebner, 1895. In-8, VIII et 282 p.

L'édition, donnée par M. Rosenhagen, forme le neuvième fascicule des « dissertations de Breslau ». Elle est très méritoire et faite avec fort grand soin. Il ne pouvait en être autrement après les minutieuses recherches (*Untersuchungen*) que l'auteur a publiées en 1890 sur le *Daniel*, cette œuvre intéressante et d'autant plus intéressante qu'elle a été composée non d'après une source française, mais d'après les motifs que fournissait au Stricker sa connaissance étendue de la poésie courtoise. La langue du poème a été « normalisée », comme ç'avait été au demeurant l'intention du Stricker. Les notes expliquent le sens de certains vers et signalent les passages d'autrui que le poète a imités ; elles prouvent, comme les *Untersuchungen*, que M. Rosenhagen est très versé dans la littérature poétique du moyen âge allemand.

M. Jireczek, dont le travail paraît dans le dixième fascicule de la col-

tection Weinhold-Voigt, avait, comme on sait, publié en 1893 une édition de la *Bosa-Saga* (cf. *Revue critique*, 1893, n° 52). Il publie aujourd'hui les *Bosa-Rimur* pour la première fois d'après deux manuscrits, l'un de Stockholm, l'autre de Copenhague qui dérivent de la même source, en prenant pour base de son texte le manuscrit de Stockholm, sûrement le plus ancien, et en reproduisant les variantes du manuscrit de Copenhague dans les notes. Ce sont les premières *Bosa Rimur*, — car il y en a de plus récentes, composées par Gudhmundur Bergthorsson et terminées par lui, de son témoignage, le 9 novembre 1692 (cf. p. XII de l'introduction), — et le poème s'attache fidèlement, souvent presque littéralement à l'ancienne Saga. M. J. énumère, d'ailleurs, dans sa préface (p. XXXI-XXXV), les points où les Rimur s'écartent de la Saga, et on voit par cette liste non seulement que le poète ne craignait pas de faire des changements et additions, mais que le goût de l'époque était changé et qu'il ajoutait des épisodes pour plaire à ses contemporains. L'éditeur a joint au texte des Rimur, en appendice, une foule de remarques sur la métrique et la langue ainsi que l'explication des passages difficiles. Une liste des noms propres termine cette utile et savante publication.

Le onzième fascicule de cette même collection contient un curieux travail de M. Drechsler. L'auteur résume d'abord la carrière de Wencel Scherffer de Scherffenstein — qu'il a racontée plus longuement dans une dissertation de 1886. Puis il énumère les œuvres nombreuses de ce poète silésien du XVII° siècle qui retrempe son allemand dans le dialecte de sa province afin d'éviter les mots étrangers et qui encourage ses compatriotes à parler *gutt schlesich Teutsch*. Enfin, il étudie minutieusement la langue de Scherffer : I. *Lautlehre* (p. 11-41) ; II. *Wortbildung* (p. 41-46) ; III. *Formenlehre* (p. 46-68) ; IV. *Wortschatz* (p. 69-282). On juge, par ce simple aperçu, qu'il donne, comme il dit, une « contribution à l'histoire de la langue allemande ». Nous noterons au passage la prédilection de Scherffer pour les formes fortes ; il emploie des prétérits comme *schmog* (de *schmiegen*), *knopf* (de *knüpfen*), et il forge même *woltete*. Remarquons aussi l'usage de pronoms comme *sothan*, *selbt*, *vieler* (au sens de *mancher*), et *beid* au singulier. Mais ce qu'il y a de plus instructif, c'est le glossaire qui justifie l'opinion de Jördens, que Scherffer fourmille de mots silésiens et d'idiotismes dont on peut tirer profit. Ce vocabulaire forme les trois quarts du volume et il rendra d'autant plus de services aux lexicologues, que chaque mot de Scherffer est accompagné du passage ou des passages où il figure et de rapprochements avec les autres écrivains et le dialecte actuel de Silésie.

A. C

---

522. — **Histoire littéraire du peuple anglais**, par J.-J. JUSSERAND. Des origines à la Renaissance. Paris, Didot. 1894. In-8°, VII et 580 p.

Le titre de l'ouvrage en indique la principale originalité. Nous avons là une *Histoire littéraire du peuple anglais* et non une Histoire de la littérature anglaise. L'auteur veut faire voir le *peuple* dans son présent et son passé, son sol, ses villes, ses institutions, ses salons. Il donne au *peuple* plus de place qu'à certains hommes ; il montre comment se forme le génie de la race, comment le peuple anglais que nous connaissons, se constitue peu à peu et prend conscience de lui-même : aussi décrit-il certaines manifestations de la pensée britannique que d'autres historiens avaient écartées avant lui ; aussi n'omet-il pas les époques où cette pensée s'exprima en d'autres langues que l'anglais ; bref, il traite de la nation, de son travail intellectuel et du progrès de ses idées.

Ce premier volume, qui raconte l'histoire littéraire des Anglais depuis les origines jusqu'à la Renaissance [1], comprend trois livres : I. *Les origines*. II. *L'invasion française*. III. *L'Angleterre aux Anglais*.

M. Jusserand expose d'abord que les peuples celtiques de la future Angleterre étaient pareils aux Celtes des Gaules, inventeurs infatigables, et que, par suite, leurs descendants seront des peuples « aux littératures riches » ; il les montre devenant romains, chrétiens, s'adonnant à l'agriculture, parlant latin, puis soudainement engloutis par l'invasion germanique et — du moins dans le cœur du pays — apprenant la langue de leurs nouveaux maîtres. Mais, s'il y eut fusion du sang, « il n'y eut aucune fusion littéraire, et les Anglo-Saxons restèrent en littérature des gens aux maisons isolées ». M. J. analyse cette littérature anglo-saxonne, et finit par conclure très justement qu'elle est immobile ; qu'une greffe lui manque ; que malgré Alfred, Aethelstan, Canut, le peuple se résout en comtés et en tribus ; qu'il faut un miracle pour faire sortir de ce chaos une nation qui enfantera Shakspeare, écrasera l'Armada, colonisera l'Amérique, et que ce miracle, c'est la bataille de Hastings.

Cette bataille, M. J. la raconte au long, dans le début de son deuxième livre, — en y joignant une description très poétique des ruines de l'abbaye qui fut élevée par Guillaume le Conquérant sur le lieu de l'action. Il en retrace les conséquences immenses, autrement considérables que celles d'Austerlitz ou d'Azincourt. Les vainqueurs « mettent la force énorme et le vouloir indomptable dont ils disposent au service d'une cause, l'infusion des idées latines et françaises dans le peuple anglo-saxon et le rattachement aux civilisations du Midi ». Ils ont un trait de génie ; ils *unifient* ; leurs poètes français, leurs chroniqueurs latins, leurs rimeurs anglais fusionnent dans leurs récits toutes les origines ; ils déplacent le point de vue national, établissent que les habitants du même pays forment un même peuple, que Saxons et Français

1. Le deuxième ira de la Renaissance au « règne » de Pope, et le troisième, du règne de Pope jusqu'à nos jours.

d'Angleterre sont et ne sont rien autre chose que des Anglais. Tout d'abord, sans doute, le français est la langue en faveur, et qui ne parle qu'anglais, passe pour homme de rien; la littérature française règne à la cour des rois normands et angevins; les lettres latines sont cultivées. Mais après cent ans de silence et comme au bout d'une « période de recueillement », l'anglais reparaît dans les vies des saints, dans l'*Ancren Riwle*, dans les œuvres de Richard Rolle de Hampole, le *Brut* de Layamon, les traductions de romans de chevalerie, les romans consacrés à des héros d'origine anglaise, les fabliaux, les lois, les nouvelles, les chansons — et, dit M. J. J. on sent la différence avec les chansons françaises; ce n'est pas la même légèreté d'allure; « le printemps des Anglais est mêlé d'hiver, et le nôtre, d'été; ils chantent mai se souvenant d'avril et nous chantons mai pensant à juin. Le sérieux des Anglo-Saxons s'était atténué au contact des nouveaux venus, sans s'effacer entièrement; on devine la possibilité de retours tristes, jusqu'au milieu de la joie de *merry England*. »

Bientôt (et nous sommes arrivés ici au troisième livre du volume) se forme la nouvelle langue, se forme le nouveau peuple, et il a son poète, Chaucer, dont l'histoire, remarque finement M. Jusserand, est comme l'abrégé de l'histoire de la nation. On lit avec le plus vif intérêt les quatre-vingts pages de M. J. sur cet écrivain qui représente les temps nouveaux et dont la qualité la plus éminente peut-être est le bon sens (p. 340). Mais les successeurs de Chaucer ne sont pas moins judicieusement appréciés : son grand ami Gower; Langland, qui nous fournit ce qu'on ne trouve chez aucun de ses contemporains, « des foules, des groupes, des classes, classe marchande, monde religieux, communes d'Angleterre » (p. 400).

La prose n'offre que des traductions, comme celle des voyages de Mandeville, des discours, des sermons. Mais elle se perfectionne grâce à Wiclif « à qui le titre de père de la prose anglaise doit échoir, depuis que Mandeville s'est résolu en fumée ».

De même, le théâtre ne se développe que lentement. M. J. en expose les origines. Il insiste notamment sur l'intérêt et la valeur des mystères, y trouve les premières scènes de vraie comédie que compte l'histoire du théâtre anglais.

L'auteur atteint ainsi la fin du moyen-âge; la décadence est alors notoire; après Chaucer, Lydgate; après Lydgate, Stephen Hawes; tous regardent vers Chaucer; tous, Henryson, Dunbar, veulent imiter Chaucer, et le nombre des prosateurs se multiplie. Mais, remarque M. Jusserand, les classes se rapprochent, et le jour va venir où le même auteur pourra s'adresser à tout l'auditoire et écrire pour tout le peuple.

On pourrait chicaner M. Jusserand sur plusieurs points. Mais il est presque toujours exact autant qu'ingénieux, et la plupart de ses jugements ne peuvent être qu'approuvés. Il ne consacre à Laurence Minot qu'une dizaine de lignes, mais elles caractérisent suffisamment le chanteur qui avait plus de patriotisme que de poésie. Il compare spirituelle-

ment Barbour et Walter Scott. Il juge avec solidité, avec éclat Chaucer, Gower, Langland et Wiclif. Il abonde en remarques intéressantes de toute sorte, bien qu'il ait dû pourtant, sur beaucoup de points, se restreindre et choisir. Enfin, il a réussi dans ce livre d'un genre nouveau à montrer comment pense et parle un peuple, à retrouver dans la littérature d'une nation la vie de cette nation [1].

A. C.

---

523. — **Joseph-Jules Scaliger et Genève** par Charles SEITZ, docteur ès lettres maître au collège de Genève. Genève, imprimerie Wys et Duchêne, 1895, gr. in-8, de 40 p.

M. Seitz, après avoir décrit le tableau que présentait Genève pendant les premiers jours qui suivirent la Saint-Barthélemy, après avoir montré « la petite cité de douze cents feux accueillant plusieurs milliers de fugitifs » et « les citoyens se privant du nécessaire » et faisant « des collectes en faveur de ces malheureux qui, pour la plupart, sont dans une affreuse détresse », ajoute que parmi les premiers arrivés dans la ville si noblement hospitalière « se trouvait un homme qui devait devenir un des plus illustres savants et critiques de tous les temps. Le *Registre des habitants*, où étaient inscrits ceux qui, après enquête, étaient admis à demeurer à Genève, porte, en date du 8 septembre 1572, cette mention : *Joseph de la Scale, d'Agen en Agenois, gentilhomme. M. de Beze a attesté* » [2]. Ici M. S. rappelle aussi brièvement (p. 5-9) qu'exactement quelle était l'origine, quels étaient les principaux faits de la vie de ce jeune homme de trente-deux ans [3]. Il nous apprend, ensuite, que

---

1. Il a tort, croyons-nous, de rapprocher la littérature scandinave de la littérature anglo-saxonne, et de faire, à la Taine, des rapprochements entre l'*Edda* et les idées des Anglo-Saxons. Il dit que pour ces derniers, le bonheur consiste, entre autres choses, à entendre des récits avec de la musique ; mais ne devait-il pas insister sur le *scop* et sur Vidsith, le « scop » de métier, sur le roi Hrothgar qui, lui aussi, touche de la harpe ? Il déclare que les personnages du *Beovulf* regardent comme puéril tout ce qui est tendresse, tout ce qui excite le plus notre sensibilité ; mais il oublie de mentionner leur dévouement à s'entr'aider, l'affection du prince pour ses guerriers, l'inébranlable fidélité des guerriers envers le prince. Il aurait dû citer sur Laurence Minot le travail de Wilhelm Scholle.

2. *Registre des habitants*, p. 378, n° 177.

3. M. S. signale, en passant, l'extrême vanité du père de Joseph, Jules-César Scaliger, lequel avait la prétention de descendre des della Scala, les anciens princes de Vérone. Les contemporains, dit-il, admettaient cette parenté, et un homme peu suspect de partialité en faveur du médecin d'Agen, Rabelais la regardait comme indiscutable (lettre à Salignac, de Lyon, 30 novembre 1532). Cette lettre, dont on aurait pu rapprocher un avis très favorable du grave historien, le président de Thou, est citée dans le *Joseph Justus Scaliger* de Bernays (Berlin, 1855, in-8°, p. 107). Ce biographe hésite, selon M. Seitz, à trancher la question de l'origine plus ou moins princière de Jules-César Scaliger. Mais il n'y avait nulle raison sérieuse pour le faire

Genève songea bientôt à utiliser la présence des nombreux fugitifs instruits qui se trouvaient dans la ville pour renforcer l'enseignement de l'Académie. « Le mardi 21e [octobre], lit-on dans le *Registre du Conseil* », les leçons publiques recommencèrent, entre lesquelles M. Scaliger, prié par la compagnie, en fit deux. Le vendredi 31, la Compagnie éleut M. Scaliger pour professeur. Le lundi 3 novembre, ce choix était ratifié par le Conseil. « Joseph de la Scale, présenté par les ministres pour estre professeur en philosophie, comme homme qu'il est fort docte et suffisant et de grand pieté, a esté receu et a juré mesmes et promis de ne se distraire de l'obéissance de Messieurs pour aller habiter ailleurs [1]. »

M. S. nous dit de très intéressantes choses (p. 12 et suiv.) sur le professorat de Scaliger à Genève, ce professorat que feu Charles Nisard avait eu le grand tort de ne pas admettre [2]. Il constate (p. 14) que les devoirs de sa charge ne prenaient pas à Scaliger tout son temps, qu'il se livrait à ses travaux favoris avec une incroyable activité, ajoutant que l'on reste confondu en voyant ce qu'il sut faire à Genève, d'août 1572 à septembre 1574 et cela malgré le mauvais état de sa santé et deux voyages à Bâle. Il prouve très bien (p. 17) que M. Mark Pattisson, l'excellent biographe de Casaubon, et qui avait aussi commencé à s'occuper de la biographie de Scaliger, s'est trompé en prétendant que ce dernier aurait gardé le pire souvenir du temps passé dans l'Académie de Genève. Il puise (p. 18-21) de curieux et parfois amusants détails sur le séjour de l'illustre professeur à Genève dans les *Scaligerana*, recueils dont il a raison de dire que l'on en a souvent trop rabaissé la valeur [3]. Il nous entretient (p. 21) d'un des collègues de Scaliger à l'Académie, avec lequel l'admirable philologue vécut en fort mauvais termes, Corneille Bonaventure Bertram, né en Poitou en 1531, reçu bourgeois à Genève après 1562, nommé professeur d'hébreu en 1567. En 1573 [4],

hésiter : Jules-César Scaliger n'avait pas dans les veines une seule goutte de sang des anciens princes de Vérone; il appartenait vraisemblablement à une simple famille bourgeoise de cette ville. On ne s'explique pas que Bernays ait pu douter un seul moment d'une vérité affirmée par tous les sérieux critiques italiens.

1. *Registre du Conseil*, 1572, p. 175. On lit en marge : « Marché a esté faict pour le Scale et Daneau [Lambert] pour deux mois. »

2. *Le triumvirat littéraire au* XVIe *siècle, Juste Lipse, Joseph Scaliger et Isaac Casaubon* (Paris, 1851, in-8°, p. 168). M. S. appelle (p. 68) Charles Nisard, « biographe souvent inexact, toujours malveillant ». Cette malveillance allait jusqu'à la manie. J'ai eu de très bonnes relations avec cet homme d'esprit, mais j'étais toujours obligé de lui dire : « N'attaquez pas mon cher Scaliger, ou nous allons nous brouiller. »

3. J'ai beaucoup profité de ces « propos de table » pour l'annotation des *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger* (Agen, 1881, grand in-8°), annotation dont M. Seitz a parlé avec une extrême indulgence (p. 38); il y aurait à donner une nouvelle édition des deux *Scaligerana* avec un commentaire qui serait très souvent justificatif. La Bibliothèque nationale possède un précieux manuscrit qui permettrait d'apporter de grandes améliorations dans un texte que les éditeurs ont bouleversé.

4. Ce professeur « d'humeur peu commode » eut également avec Théodore de Bèze des démêlés qui occupèrent souvent la Compagnie.

Scaliger, qui ne jouissait pas de l'appartement auquel les professeurs de l'Académie avaient droit, réclama auprès de la Compagnie, il obtint gain de cause et fut logé au Collège [1]. Bertram, dépossédé d'une partie de son logement, « usa de mots » qui sonnaient mal, se montra « passionné » et fut censuré par la Compagnie. Il se vengea, plus tard, de Scaliger en attaquant très violemment le *De emendatione Temporum*. Laissons ce vilain personnage pour reproduire un fragment du *Registre de la Compagnie* relatif au départ de Scaliger : « Le 19e [septembre 1574], M. de Lescale est retourné de son voiage à Lion, où d'autant qu'il avoit entendu la mort de sa mère et le piteux estat de ses affaires, a demandé à la Compagnie son congé absolut pour y aller pourvoir sur les lieux, n'y pouvant donner ordre aultrement, comme il disoit, le tout consideré, le 21e, la Compagnie luy a accordé sa demande et Messieurs aussy. » La veille, ajoute M. Seitz (p. 23), Théodore de Bèze avait, en effet, transmis la demande de Scaliger au Conseil, et il semble que la Compagnie avait prévu son départ, puisqu'elle était en mesure de proposer quelqu'un pour le remplacer (c'était Mathieu Bronart, dit Béroalde ou Béroard).

La très intéressante notice, où abondent les renseignements précis et les particularités nouvelles, est couronnée par un grand et bel éloge de Joseph Scaliger emprunté à une harangue académique d'un des premiers critiques de notre temps. M. Seitz fait précéder cette citation (p. 38) des lignes suivantes que j'ai un plaisir particulier à reproduire : « Aujourd'hui, la cause du grand savant du XVIe siècle est gagnée en France, comme elle l'est depuis longtemps en Allemagne et en Angleterre. Le 19 novembre 1886, dans son discours d'ouverture de la séance annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Gaston Paris lui a rendu un éloquent hommage. »

T. DE L.

---

524. — **Les grands écrivains de la France.** Œuvres de Molière, nouvelle édition. Album. 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1895.

Le Molière de MM. Despois et Paul Mesnard, si apprécié de tous ceux qui étudient sérieusement la littérature française, arrive peu à peu à se compléter. En attendant le *Lexique*, dont l'utilité sera si grande s'il est bien fait, les éditeurs nous donnent aujourd'hui l'*Album* qui doit toujours accompagner les ouvrages de cette collection. On y trouve trois beaux portraits de Molière, des reproductions d'estampes représentant quelques frontispices et quelques illustrations des anciennes éditions;

1. L'année suivante, il remporta un nouveau succès. Ayant désiré avoir un jardin, il obtint par décision du Conseil (16 mars 1574), « celui de Me Melvin, qui s'en va en France ». M. S. déclare que Scaliger profita peu de son jardin, lui qui passa une bonne partie de son existence à courir les grandes routes.

trois fac-similé de l'écriture de Molière ou de sa signature, les seuls que l'on connaisse, et un fac-similé de « courante » composée par Lulli pour *les Fâcheux*. C'est un peu maigre, surtout si l'on compare cet album à quelques autres de la même collection ; et il semble que le cabinet des estampes aurait pu fournir quelque chose de plus. Qui empêchait, puisqu'on a reproduit dans l'album de Racine la statue de la Ferté-Milon, de reproduire ici la fontaine Molière ? Est-ce que l'on n'a pas un portrait de la Béjart, pas une ligne de son écriture, pas une gravure représentant les différents théâtres de Molière ? Ne pouvait-on, grâce à la photographie, donner avec leurs dimensions exactes quelques pages de l'édition princeps des chefs-d'œuvre ? Mais il faut bien se contenter de ce qui nous est offert ; l'essentiel, c'est que le Molière Despois-Mesnard soit accompagné, le plus tôt possible, d'un bon Lexique de la langue de Molière.

A. Gazier.

---

525. — Paul Dupuy. **L'École normale de l'an III.** Paris, Hachette. 1895, grand in-8°, 252 p.

Grâce à sa pénétration et à ses consciencieuses recherches dans les archives, M. Paul Dupuy a réussi à nous donner une histoire véritable, définitive de l'École normale de l'an III. Il rappelle d'abord que l'idée d'une école normale était vieille en France : en 1645, le recteur Dumonstier proposait d'élever aux frais de l'Université un cerain nombre d'enfants de bonne espérance qui pourraient devenir régents, et, après l'expulsion des jésuites, le parlement de Paris instituait des agrégations et réunissait à Louis-le-Grand les boursiers des petits collèges de l'Université. Il montre, en outre, que l'expression d'école normale était déjà familière aux membres du Comité d'instruction publique de la Convention avant le décret de brumaire, et il note très sagacement l'influence des Alsaciens, d'Arbogast, de Rühl, de Simon, de Mathieu. Mais comment naquit l'idée ? Elle naquit, dit fort bien M. Dupuy, de l'application de la méthode révolutionnaire. Le comité de Salut public voulut que l'organisation tout entière de l'instruction surgît du sol de la France aussi vite qu'en avait surgi celle de la défense nationale. Le 14 pluviôse an II il avait institué *l'École des armes :* chaque district envoyait à Paris des élèves désignés par l'administration et chargés d'apprendre la fabrication des poudres et salpêtres ; la durée de l'enseignement était limitée à trois décades ; les cours se faisaient dans l'amphithéâtre du Museum d'histoire naturelle ; ils commencèrent le 1er ventôse et se terminèrent le 30 pour la première série des élèves qui vinrent défiler devant la Convention avec le salpêtre et les canons qu'ils avaient fabriqués. Eh bien ! cette École des armes fut le prototype de l'école normale. Le 11 ventôse, le *Moniteur* assurait que ce mode

d'enseignement donné à des envoyés de tous les districts et répandu par eux sur la surface du territoire promettait de grands succès et que le gouvernement allait sans doute employer cette méthode révolutionnaire pour multiplier en peu de temps tous les genres d'instruction qu'exigeait la prospérité publique. Le 13 prairial, le Comité proposait à la Convention la seconde application de la *méthode révolutionnaire*, l'école de Mars; et bientôt, en trois décades, arrivaient de jeunes citoyens qui campaient dans la plaine des Sablons, s'exerçaient aux armes, écoutaient des leçons sur l'art de la guerre et qui, quatre mois après, retournaient dans leurs foyers. Enfin, venait la troisième application, que Barère avait annoncée formellement dès le 13 prairial en affirmant qu'on pouvait créer à Paris une école où se formeraient des instituteurs qui seraient ensuite disséminés dans tous les districts. On voit dans quelles circonstances et après quelles expériences fut conçue et décrétée l'École normale; comme l'École des armes, comme l'École de Mars, elle a le caractère d'une institution provisoire et révolutionnaire. Mais il ne faut pas seulement louer dans le livre de M. D. cette explication originale et vraie de la genèse de l'École normale. Il y a, au cours de cette étude si solide et si neuve, une foule d'autres points qui méritent d'être retenus: la fondation, tentée par Simon à Strasbourg, d'une école normale de langue française; les différences entre le projet de prairial et le projet de vendémiaire; le plan de Lakanal, ou plutôt de Garat, dont l'idée était d'établir, sous le prétexte et l'apparence de l'École normale, une école philosophique qui enseignerait toutes les connaissances humaines; le choix des professeurs; le choix des élèves dans les districts [1]; le choix du logis; le conflit entre les finances et les travaux publics. On s'installe au Museum; mais, ainsi que le prouve M. Dupuy, d'après le programme officiel, l'enseignement n'est pas et ne sera pas ce qu'avait voulu la Convention ni même ce que voulait Garat qui, après avoir dénaturé les intentions de la loi, n'a pas osé défendre obstinément ses propres vues. Les cours commencent pour durer quatre mois, et M. D. en décrit la physionomie d'une façon piquante, grâce à une lettre de Fourrier; mais il y avait des faiseurs [2] à côté des vrai savants, et l'École partagea l'exaltation politique et l'attendrissement sentimental du reste de la France, elle eut tous les défauts d'une assemblée nombreuse et naturellement bruyante, elle ne put échapper aux agitations de Paris qui souffrait alors du froid, de la famine et de l'agiotage. Pourtant, il faut, somme toute, en croire Biot et Arago: Biot compare l'École normale

1. M. D. estime qu'il y eut mille quatre cents élèves environ qui formaient trois catégories distinctes et à peu près égales: des instituteurs primaires, des prêtres et d'anciens professeurs de collège, des fonctionnaires. On y vit Saint-Martin, nommé par le district d'Amboise, et Bougainville qui fut envoyé par le district d'Avranche et avait alors soixante-six ans!

2. Particulièrement l'abbé Sicard et Bernardin de Saint-Pierre qui lisaient des morceaux de bravoure destinés à provoquer « l'enthousiasme ».

de l'an III à une vaste colonne de lumière qui sortit tout à coup du milieu du pays désolé et s'éleva si haut que son éclat immense couvrit la France entière et éclaira l'avenir; Arago dit qu'elle montra pour la première fois, au moins officiellement, les premiers savants de la République chargés de l'enseignement et qu'en appelant ainsi les Lagrange, les Laplace, les Monge, les Berthollet au professorat, la Convention jeta sur les fonctions enseignantes un éclat inaccoutumé. M. Paul Dupuy accepte ce double jugement : l'école, écrit-il dans sa conclusion, a été révolutionnaire « non par une action immédiate, comme avait voulu le Comité, mais par le trouble et la fièvre de son existence, par un puissant bouillonnement de sève où se sont élaborés dans l'écume de riches germes d'avenir ».

A. C.

---

526. — Zeissberg (Heinrich, Ritter von), **Erzherzog Carl von Oesterreich**, ein Lebensbild, im Auftrage seiner Sœhne, der Herren Erzherzoge Albrecht und Wilhelm verfasst, I Band, 1 und 2 Hælfte. Wien, Braumüller. 1895. In-8, x et 334, iv et 473 p. 20 mark.

Voici le premier volume, divisé en deux parties, d'une biographie de l'archiduc Charles qui s'annonce par ses belles proportions, par le nombre des documents qu'elle renferme, par le soin minutieux qu'y met l'auteur, par tout ce qu'elle a de solide et d'attachant à la fois, comme une biographie définitive. M. de Zeissberg, qui continue avec tant de zèle et d'exactitude l'importante publication de documents commencée par Vivenot, a été chargé d'entreprendre cette biographie : il a consulté les imprimés, notamment les écrits de l'archiduc Charles et ceux de M. Wertheimer; il a fouillé dans les archives publiques et privées; il a puisé surtout à des sources que nul n'avait abordées encore, aux archives de l'archiduc Albert. Aussi, peut-on dire que les études précédentes sur le même sujet (Gross-Hoffinger, Schneidawind, Duller) ne comptent plus. Nous voyons l'archiduc élevé dans la maison paternelle à Florence (où il est né le 5 septembre 1771), et subissant l'heureuse influence de Hohenwart, puis, après de nombreux voyages — M. de Z. ne manque pas d'intituler ce chapitre *Wanderjahre* — venant dans les Pays-Bas achever son éducation sous les yeux du duc de Saxe-Teschen et de Marie-Christine, étudiant déjà les questions militaires, jugeant les hommes et les choses avec une certaine pénétration, ne s'étonnant pas de la Révolution lorsqu'il a vu et entendu les émigrés (I, p. 95), déplorant la « situation fatale » du gouvernement autrichien au milieu des partis qui divisent la Belgique (I, p. 117), prenant part à plusieurs affaires de 1792 et de 1793, d'abord à la Glisuelle où il reçoit le baptême du feu, et ensuite aux marches du corps de Hohenlohe-Kirchberg en Champagne et en Lorraine à travers une boue « dont on

ne peut se faire d'idée » (I, p. 247), à Jemappes, à Aldenhoven où, pour la première fois, il « intervient d'une façon décisive dans un combat et inaugure glorieusement sa carrière de général » (I, p. 334), et à Neerwinden où il fit preuve d'une extraordinaire présence d'esprit, devenant, statthalter-général des Pays-Bas — un peu malgré lui — et tenant à Bruxelles une cour brillante, correspondant avec Vienne, s'efforçant d'aplanir les difficultés qu'il rencontre dans le Brabant et luttant contre les États, éprouvant dans cette tâche administrative bien des désillusions, se rendant parfois, pour se distraire, au quartier de Cobourg et assistant à la capitulation de Valenciennes (II, p. 144), accompagnant l'empereur à l'armée en 1794, commandant le corps de réserve et jouant un rôle dans les batailles de Tourcoing, de Tournai et de Fleurus, écrivant sur les bords du Rhin ses premières œuvres d'histoire et de stratégie, et recherchant, découvrant avec sagacité les causes de l'insuccès des alliés, « ignorance, inactivité, égoïsme » (II, p. 419). Une foule de documents intéressants remplissent ce volume qui compte plus de huit cents pages. Nous mentionnerons, entre autres, les lettres de Charles à son frère pendant l'expédition de 1792 — il écrit que tout le pays est épris du nouvel ordre de choses, que l'Autriche doit se retirer de cette guerre inutile (I, p. 236) et il soupçonne un accord secret entre Français et Prussiens —, un mémoire qu'il envoie dès les premiers jours de son gouvernement sur la situation de la Belgique (II, p. 110-114), sa correspondance avec François II et Mack après Fleurus (II, p. 366-375). Mais M. de Zeissberg sait mettre en œuvre les pièces et les particularités qu'il tire de toutes parts [1]. On lit avec intérêt ses récits de campagnes, ses descriptions de batailles, ses tableaux de l'administration des provinces belgiques. Il a eu l'art de faire, sans que pourtant la personne de l'archiduc Charles s'efface et disparaisse jamais, un *Lebensbild* et un *Zeitbild* tout ensemble. Quoi de plus fouillé, de plus instructif pour l'histoire des événements de l'année 1794, que le chapitre intitulé « la genèse du voyage impérial »? Pareillement, les causes de l'échec de Tourcoing et de la retraite de Cobourg après la prise de Charleroi sont judicieusement analysées. Trois photogravures et cinq cartes rehaussent la valeur de ce volume.

A. C.

---

527. — **La Révolution française en Hollande, la république batave.** Paris, Hachette. 1894. In-8, XIII et 398 p. 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Louis Legrand sur la République batave est fort utile et instructif. Il comprend onze chapitres. L'auteur retrace d'abord

---

1. Il a rejeté les notes dans un appendice; ce sont des notes bibliographiques; il y en a 1128 dans la première, et 1219 dans la seconde partie du volume.

la lutte du stathouder et des patriotes, l'intervention de la France républicaine, la conquête de la Hollande par Moreau et Pichegru. Puis il expose la rénovation de 1795 qu'il critique assez justement, parce qu'elle ne fut pas assez résolue, assez radicale (p. 87), les négociations qui amènent le traité « assez acceptable » de La Haye, la convocation d'une Convention nationale batave qui se réunit le 1er mars 1796, mais à qui son règlement, inspiré par des concessions au particularisme provincial, « lie les mains d'une façon restrictive et méticuleuse » (p. 133). Suit l'histoire de cette Convention, et du projet de son comité de constitution (projet qui est rejeté par le peuple, parce qu'il déplaît à la fois aux révolutionnaires et aux fédéralistes), puis de la deuxième assemblée nationale et des coups d'État (coup d'État du 22 janvier 1798 opéré sous les auspices de Delacroix, sorte de 18 fructidor hollandais qui donne le pays à une minorité sans scrupules, et coup d'État du 12 juin exécuté par Daendels en sens inverse). On forme alors un gouvernement intermédiaire, on élit un nouveau corps législatif qui s'installe le 31 juillet, la constitution fonctionne régulièrement et Lombard de Langres réussit à faire voter une amnistie générale. Lorsque les Anglo-Russes débarquent dans la Hollande septentrionale, les troupes bataves dont Brune a été nommé commandant en chef, montrent, selon l'expression de leur général, un courage tranquille et méthodique. Mais, comme disait Sémonville — envoyé en Hollande avec Augereau après le 18 brumaire pour remplacer Deforgues et Brune — les Bataves ne nous voulaient plus; « la domination française représentait pour eux l'invasion étrangère, des charges militaires et financières écrasantes, la perte de leur indépendance et la ruine de leur commerce » (p. 259); aussi le premier consul fit-il faire un nouveau coup d'État, le coup d'État du 18 septembre 1801 qui établit un nouveau gouvernement où la représentation nationale, composée de trente-cinq membres, était entièrement subordonnée à une sorte d'oligarchie, à une régence de douze personnes. L'histoire de ce gouvernement dit gouvernement d'État ou *staatsbewind* et celle du gouvernement de Schimmelpenninck terminent le volume de M. Legrand. L'écrivain nous montre comment le gouvernement d'État qui s'inspirait de la politique consulaire et qui livra le pouvoir aux hommes du passé, irrita les partisans du nouveau régime et tomba dans le discrédit; comment Bonaparte, devenu empereur, résolut de réorganiser l'administration de la Hollande et d'établir une assemblée de Leurs Hautes Puissances avec un grand pensionnaire; comment Schimmelpenninck, nommé grand pensionnaire, essaya de remplir sa tâche. Mais, si dévoué qu'il fût à Napoléon, Schimmelpenninck n'était pas encore assez subordonné aux volontés impériales; au mois de janvier 1806, l'amiral Ver Huell était mandé à Paris, et au mois de mars il revenait à La Haye proposer la création d'une royauté au profit de Louis Bonaparte; le 5 juin, devant la commission néerlandaise, Napoléon proclamait son frère roi de Hollande en lui recommandant de ne

pas cesser d'être Français. M. L. a composé son livre non seulement d'après les récits spéciaux consacrés en Hollande à la République batave et surtout d'après les deux volumes de Cornelis Rogge, les publications de M. Vreede, les mémoires de Pyman et de Delprat, des monographies comme celle de M. Mendels sur Daendels, mais encore d'après les documents des archives de notre ministère des affaires étrangères où il a retrouvé, comme il dit, sinon tout le menu des circonstances, du moins leur explication et leur enchaînement. Aussi, cette histoire, si consciencieusement étudiée, a-t-elle été traduite en hollandais. Elle offre, en effet, un réel et vivant intérêt pour la Hollande. M. Legrand a fait revivre des figures originales de politiques et d'hommes d'État, comme Paulus, Pyman, Gogel et Schimmelpenninck. Il rend un juste hommage à l'administration du grand pensionnaire, homme actif et sensé qui améliora le système financier, donna l'impulsion à toutes choses et fit le premier « entrer dans les faits les principes proclamés par la Révolution ». En revanche, il est très sévère pour Daendels ; il ne partage pas l'enthousiasme de M. Mendels et avec Delprat et Lombard de Langres, il voit dans le général un ambitieux effréné et un intrigant de premier ordre. Mais le volume de M. L. n'est pas moins intéressant pour le lecteur français. On y rencontre des personnages notables de la Révolution : Reubell et Sieyes, le prudent Noël qui conseille de pousser les modérés ; Delacroix, « emporté, vaniteux et rhéteur » ; Hoche, qui propose en soldat de « rendre la nation batave heureuse malgré elle » ; Joubert, qui favorise le coup d'État du 18 juin et son auteur Daendels ; Sémonville qui spéculait malheureusement sur les fonds publics et qui se fit dédommager de ses pertes par le trésor batave (p. 331), etc. On y trouve enfin la Révolution elle-même avec les phases qu'elle traverse en France : Convention, Directoire, Consulat et monarchie, et il est curieux de voir comment, tout en atténuant ou dissimulant son action, la France mène tout dans la Néerlande. M. Legrand compare justement les envoyés français auprès de la République batave à nos résidents dans les pays de protectorat ; ce furent eux qui dirigèrent les affaires. Mais l'auteur a raison de blâmer cette domination qui « sacrifia trop durement les droits et les intérêts d'une nation libre aux exigences de la politique de guerre à outrance », qui ne sut même pas opérer en une fois avec franchise et fermeté les réformes nécessaires, et qui, par imprévoyance et inconsistance, permit, provoqua même des révolutions stériles[1]. A. C.

---

528. — **E. T. A. Hoffmann, sein Leben und seine Werke**, von Georg Ellinger. Hamburg und Leipzig, Voss, 1894. In-8. xii et 230 p. 5 mark.

M. Ellinger a eu tort de diviser son œuvre en vingt-deux chapitres ;

---

1. Wattignies est d'octobre, et non de *septembre* (p. 37).

il aurait dû procéder par plus grandes masses. Il a par instants jugé trop favorablement l'écrivain. Il loue trop *Mlle de Scudéry* et la nouvelle de *Bonheur au jeu* où il y a, ce nous semble, bien des longueurs. Il a raison de dire que Hoffmann était, malgré son penchant au merveilleux, un réaliste, mais il n'insiste pas suffisamment sur la langue et le style du romancier, sur ses procédés, sur ses locutions favorites, sur ses mots de prédilection. Il ne marque pas assez ses ressemblances et affinités avec Lichtenberg. Toutefois M. E. a su nous retracer selon l'ordre chronologique, nettement et sans confusion, la vie et l'œuvre littéraire de Hoffmann. S'il a tiré grand profit de la biographie de Hitzig et de celle de Kunz, il a noté l'influence de l'esprit de la Prusse orientale sur Hoffmann, trouvé dans les Souvenirs d'un conseiller Schwartz une très curieuse relation de l'événement qui chassa de Posen le jeune assesseur, tiré habilement des écrits du personnage certains détails qui peignent son caractère et se rapportent à des épisodes de sa vie. C'est avec beaucoup de clarté que M. E raconte les incidents qui assombrirent la fin de Hoffmann, son horreur contre la *Demagogenhetze*, l'attitude qu'il avait prise en face de Kamptz, ses courageuses conclusions dans le procès de Jahn, la satire de Kamptz qu'il voulait insérer dans *Meister Floh* et qu'il dut supprimer après que son manuscrit eut été saisi chez l'imprimeur francfortois Wilmanns (p. 156-162). Il apprécie les compositions musicales de Hoffmann, — qui avait, comme on sait, changé son prénom de Guillaume en celui d'Amédée, par amour pour Mozart — et après leur avoir consacré une année entière, après avoir attentivement étudié les critiques musicales de son auteur [1], il conclut que Hoffmann a inspiré Schumann, mais non Wagner. Il a brièvement, élégamment, analysé chacune des nouvelles de son héros, et autant que possible, recherché leurs sources : il montre, par exemple, que Hoffmann lisait à Bamberg le *Neveu de Rameau*, qu'on retrouve un passage de cette œuvre dans *Ritter Gluck* et que le romancier tient sans doute de Diderot son amour du dialogue; il rappelle à propos de Cardillac l'histoire du cordonnier vénitien; il juge que Hoffmann a mis beaucoup de lui-même dans le conseiller Crespel dont la nature est *seltsam verschnœrkelt*, mais Clément Brentano n'avait-il pas parlé à son ami de ce conseiller Crespel, le compagnon du jeune Gœthe, l'original qui faisait lui-même ses culottes et qui, à ce que dit la mère de Wolfgang, bâtissait à Laubach une maison de sa propre invention sans maçons ni charpentiers ? Les influences d'autrui sur Hoffmann sont exactement appréciées. On n'écrira plus désormais qu'il est le disciple et le filleul de Jean Paul. Il a subi l'action de Richter à ses débuts. Mais, ainsi que le démontre M. Ellinger, il relève surtout des romantiques, de Tieck, de Wackenroder, de Novalis, et c'est dans leurs œuvres qu' « il trouve l'expression

1. Cf. p. 201-213 l'étude sur l'ancienne et la nouvelle musique d'église, que M. Ellinger a reproduite in extenso.

poétique de ce qui le remplissait lui-même, l'enthousiasme illimité pour l'art et l'aspiration à la vie libre de l'artiste » (p. 37). Nous citerons encore dans le livre de M. E. une ingénieuse comparaison entre Hoffmann et Callot [1] (p. 75-77), des pages intéressantes sur la façon dont Hoffmann composait (un peu dans la manière d'Otto Ludwig, p. 174), et les jugements que portèrent sur lui ses compatriotes Gœthe, Brentano, Heine, W. Müller, W. Grimm qui le déclare « repoussant d'un bout à l'autre ». Néanmoins, comme le remarque M. Ellinger, Hoffmann a exercé sur la littérature allemande du XIX siècle une influence extraordinaire, et le jeune Heine, Chamisso, Grabbe, Gaudy, Willibald Alexis, Hauff, Hebbel, Otto Ludwig, Gottfried Keller, Théodore Storm, voire Scheffel (Hidigeigei et Kater Murr), se sont plus ou moins inspirés de lui dans quelques-unes de leurs œuvres [2].

A. C.

---

529. — **Berlin, 1688-1840, Geschichte des geistigen Lebens der preussischen Hauptstadt**, von Ludwig GEIGER. Zweiter Band. 1786-1840. Berlin, Paetel, 1895, in-8°, XVI et 651 p. 15 mark.

530. — **Gœthe-Jahrbuch** herausgegeben, von Ludwig GEIGER. Sechszehnter Band. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten und Loening, 1895, in-8°, VIII et 308 p. [3].

Le second volume du *Berlin* de M. Geiger témoigne du même soin, du même labeur que le précédent, et il a été composé avec les mêmes documents d'archives, rapports de police, correspondance de Böttiger, etc., sans compter les manuscrits et imprimés de la bibliothèque de Berlin. Il comprend trois livres : I. *Décadence et dégénérescence*, 1786-1808 ; II. *Renaissance et délivrance*, 1808-1815 ; III. *Vingt-cinq années de paix*, 1815-1840.

Le premier livre traite du règne de Frédéric-Guillaume II et des commencements du règne de Frédéric-Guillaume III. Après nous avoir raconté la « domination » de Wöllner et consorts, la corruption de Berlin, les sentiments qu'y inspire la Révolution française, M. G. passe en revue les journalistes, Reichardt, Archenholz, Gentz, Woltmann, les poètes des *Almanachs* et des *Portefeuilles*, les romanciers comme

---

1. A propos des *Phantasiestücke in Callot's Manier*.

2. M. Ellinger n'insiste pas sur l'influence que Hoffmann exerça en France. Elle ne fut peut-être pas aussi grande qu'il le croit. Mais on lut Hoffmann avec enthousiasme. Balzac s'était engoué de lui. Il parle de « cette vie bohémienne que Hoffmann a si bien décrite » (*Ursule Mirouet*, p. 62); il souhaite qu'il soit « possible de se servir en littérature du microscope de Leeuwenhoek, de Malpighi, de Raspail, ce qu'a tenté Hoffmann » (*Les Employés*, p. 81) et il déclare que « jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique que les déménagements des administrations » (*id.* p. 85).

3. Et, en outre, vingt-neuf pages contenant la lecture que Spielhagen a faite à l'assemblée de Weimar du 8 juin 1895 « Gœthe et la poésie épique » et soixante-quatorze pages qui renferment le dixième compte rendu annuel de la Société de Gœthe.

Engel, l'auteur de ce *Lorenz Stark* qui est moins un récit qu'une étude de caractère (p. 89), comme Moritz, l'auteur de cet *Anton Reiser* qui est « une véritable confession écrite avec fraîcheur et vivement sentie » (p. 92), comme le larmoyant Lafontaine, comme l'humoristique Langbein. Il nous décrit « l'enseignement et la science », les écoles de Berlin, les efforts que tentaient Horn, l'historien de la littérature allemande, Von der Hagen, l'éditeur des *Nibelungen*, Ancillon et d'autres, la lutte qui s'engageait pour et contre Kant. Il nous décrit le romantisme et fait défiler devant nous le porte-parole du romantisme à Berlin, le berlinois Tieck, ses deux compagnons d'armes, Berlinois aussi, l'un qui le copiait, Bernhardi, l'autre qui le stimulait et le poussait, Wackenroder, les deux Schlegel, Frédéric qui publiait alors sa fameuse *Lucinde* et Guillaume qui fondait avec son frère l'*Athenaeum* et attirait à ses conférences un nombreux public, Chamisso et Varnhagen qui faisaient paraître leur *Almanach des Muses*, les adversaires des romantiques, Jenisch, Merkel, Kotzebue. Il apprécie le théâtre, « mais peut-on parler d'une littérature dramatique berlinoise, en dehors des œuvres d'Iffland, de Kotzebue et d'Engel » (p. 175) ? Il rappelle les « plaisirs » du Berlin d'alors, les salons d'Henriette Herz et de Rahel Levin, les clubs, les cercles. Mais les pages qui terminent ce premier livre sont les plus intéressantes pour le lecteur français ; elles nous représentent Berlin au temps où les gamins de la ville criaient le matin sur les places « *musje cire la botte* » et l'après-midi dans le Thiergarten « *Zigaros avec du feu* ». Jean de Müller cherche, de son aveu, une place dans l'Empire et prononce son discours sur Frédéric le Grand ; Lange, dans son journal le *Télégraphe*, copie le *Moniteur*, reproduit les invectives contre la reine Louise, dénonce les patriotes, semble regarder l'occupation française à Berlin comme durable ; la *Gazette de Voss* fait de même ; l'*Observateur de la Sprée* vante le « grand et doux » Napoléon. D'autres accablent la monarchie déchue : Buchholz, Cölln, les auteurs de la « Galerie des caractères prussiens ». Mais un anonyme oppose aux *Feuerbrænde* de Cölln les *Lœscheimer* qui louent le courage de l'armée prussienne, Achim d'Arnim publie ses *Lieder*, Fichte prononce ses discours à la nation allemande et le prévôt Hanstein, ses courageux sermons. Une nouvelle époque commence.

Cette époque de « renaissance » l'essor de la vie scientifique (Fichte, Wolf, Schleiermacher, Humboldt), l'élan de patriotisme en 1809 (rapports de Gruner, l'*Abeille* de Kotzebue, les appels d'Arnim et de Fr. Schlegel), la fondation de l'Université de Berlin qui, malgré les difficultés de ses débuts, « éleva le sentiment national », le *Deutsches Volksthum* de Jahn, ses exercices de gymnastique et son « Union allemande », les poèmes de Fouqué, les conférences d'Adam Müller, les pièces de Théodore Körner [1], et enfin, la « guerre de la délivrance »,

1. Pour Henri de Kleist, M. Geiger prouve qu'il a « peu occupé ses contemporains » (p. 328).

les œuvres de circonstance qu'elle produit à Berlin, notamment celles du fécond et oublié Müchler, les vers de Fouqué, de Varnhagen et de Hundt, le *Correspondant prussien* d'Arnim et de Niebuhr, tout cela est exposé dans le deuxième livre.

Le troisième livre, consacré aux années de paix (1815-1840), retrace d'abord l'influence de Gœthe sur la société berlinoise et l'admiration qu'il inspire aux romantiques des bords de la Sprée, — car « les romantiques ont assuré la victoire de Gœthe à Berlin, mais pour l'amener, il fallut l'union officielle du poète avec Berlin, la propagande de Zelter et l'enthousiasme des femmes » (p. 369) — puis la réaction, le mouvement qu'on peut nommer la *Deutschthümelei*, et, après la fête de la Wartbourg à laquelle participèrent trente étudiants de Berlin, après le meurtre de Kotzebue, les mesures de la Prusse contre les « démagogues », les rigueurs souvent bizarres et absurdes de la censure berlinoise, et par suite, le refroidissement de l'intérêt politique, le retour des littérateurs dans le passé, le règne du nouveau ou jeune romantisme représenté par Chamisso, Fouqué, Hoffmann, Michel Beer, Robert, Uechtritz, l'importance du *Gesellschafter* de Gubitz auquel collaboraient tous les romantiques, etc. M. Geiger n'oublie, d'ailleurs, aucun des aspects de Berlin durant ce quart de siècle ; il ne se borne pas à juger rapidement, mais sûrement des poètes lyriques comme Veit, Werder, Kugler, Wackernagel ; il nous transporte dans la Société du mercredi et du Tunnel, dans le cercle des Stägemann et dans la maison des Mendelssohn, au théâtre où dominent Raupach et, au-dessous de lui, P.-A. Wolff, Clauren et Blum, dans le monde des acteurs et des critiques; en un curieux chapitre intitulé *Berliner Witz* il nous présente Saphir qui fut non seulement le fondateur du journalisme berlinois, mais qui créa ou introduisit à Berlin cet esprit, ce *Witz* qu'on a nommé l'esprit juif (p. 516); il nous présente les adversaires de Saphir et d'autres humoristes, comme Glasbrenner à qui Berlin doit la figure populaire de Nante, le commissionnaire du coin, et le type amusant de Monsieur Buffey. Mais peu à peu la politique dont se détournait l'attention, attire les regards; Berlin devient philhellène, Berlin accueille avec joie la Révolution de Juillet, et les lettres que Börne et Raumer écrivent de Paris, les conférences de Gans font une grande impression. En même temps, la « vie scientifique » s'anime de plus en plus ; des maîtres éminents enseignent à l'Université : Savigny, Ranke, Ritter, Boeckh, Lachmann, Hegel.

Tel est, brièvement et imparfaitement analysé, le second volume du *Berlin* de M. Geiger. Il renferme une masse incroyable de détails et nous fait connaître une foule de personnages plus ou moins remarquables, mais qui tous ont joué leur bout de rôle dans « l'histoire de la vie intellectuelle de la capitale prussienne ». Qu'il suffise de dire que l'index des noms de personnes contient trente pages en deux colonnes. L'auteur n'a pas traité dans ce volume, comme dans le précédent, certaines matières, et il laisse de côté, ou ne fait qu'effleurer à l'occasion

la musique, les beaux-arts, l'économie politique, les sciences naturelles. Mais sur tout le reste, il donne une quantité de renseignements puisés aux meilleures sources. On louera surtout ses portraits, ses notices serrées et très substantielles des écrivains berlinois : en quelques lignes, en une, deux, trois pages, il dit tout ou à peu près, et d'une façon vive, animée, nullement monotone et ennuyeuse. Son livre offre un vaste et attachant tableau du Berlin d'autrefois.

Nous ajoutons à cet article sur le *Berlin* de M. L. Geiger l'analyse du sixième volume du *Gœthe-Jahrbuch* que le savant professeur dirige depuis la fondation. L'« Annuaire de Gœthe » de cette année est, comme toujours, divisé en trois parties. I. *Nouvelles communications :* B. Suphan, Gœthe et la fête de la Réformation en 1817 ; Gœthe à un patriote allemand (lettre écrite sans doute en 1795, peut-être à Gentz), Gœthe à Cotta (lettre du 24 décembre 1806, pleine d'indignation à propos de deux articles qui racontaient méchamment son mariage avec sa ménagère, les terreurs de Vulpius, les services que Falk rendait aux généraux français), une caractéristique (portrait curieux de Gœthe par lui-même), Gœthe à Schiller (lettre inachevée d'octobre 1794), traduction de chœurs d'*Athalie ;* O. Harnack, Deux lettres de Gœthe et une lettre de Caroline de Humboldt ; R. Steiner, Une opinion de Gœthe sur le Congrès des naturalistes et des médecins allemands à Berlin en 1828 (ces congrès, dit Gœthe, « compensent pour nous Allemands le manque d'une capitale ») ; A. Genthe, Huit lettres de Hegel à Gœthe ; O. Francke, Billets de Gœthe relatifs à Böttiger (dont le poète écrit le nom Böttcher et qu'il juge avec raison imprudent et maladroit) ; H. Funck, Dix lettres de Mlle de Klettenberg à Lavater (qui rappellent les « Confessions d'une belle âme »). II. *Articles de fonds :* G. Thudichum, Gœthe et notre temps ; Extrait des conférences de V. Hehn sur *Faust ;* V. Valentin, Homunculus et Hélène, « recherches esthétiques » ; O. Pniower, Sur la composition de la scène « Vor dem Thor » dans *Faust*. III. *Mélanges, Chronique, Bibliographie*. On remarquera parmi les *Mélanges* des pages sur la famille de Gœthe (Petrovics), sur ses rapports avec Prokesch-Osten (Schlossar), sur les traductions italiennes de ses œuvres (Fasola) et dans la *Chronique* les notices d'Erich Schmidt sur Otto Devrient et de L. Fränkel sur K. Köstlin et Rud. Hildebrand.

A. C.

---

531. — **Les complots militaires sous la Restauration** d'après les documents des archives, par E. Guillon, Paris, Plon. In-8°, 353 p. 3 fr. 50.

M. Guillon — oubliant les débats parlementaires de la Restauration et ce qu'il nomme lui-même l'insurrection de la tribune (p. 77) — nous dit dans sa préface que les complots militaires donnent seuls de *l'intérêt*

dramatique à cette période de notre histoire. Il retrace donc successivement la conspiration de Grenoble et celle de Lyon, le complot du bord de l'eau, le complot de Paris, les complots de l'Est (Belfort et Colmar), ceux de Saumur auxquels se rattache le nom du général Berton, l'affaire des quatre sergents de La Rochelle, la démonstration de Fabvier à la Bidassoa et la résistance que des réfugiés français opposèrent au 7ᵉ de ligne à la Corogne en 1823. Ces divers chapitres ont été composés surtout d'après les documents manuscrits du dépôt de la guerre et des archives nationales. Mais ils ont presque tous quelque chose de trop rapide, par instants de trop sommaire, et l'auteur aurait pu, ce nous semble, étudier plus profondément tel ou tel point, faire plus de lumière sur tel ou tel épisode, accroître « l'intérêt dramatique » par l'abondance des détails. Il a consulté de rares imprimés, le *Planta* d'Albert Du Boys et le précis historique de Gauchais sur la conspiration de Saumur. Pourquoi n'a-t-il pas dépouillé la *Revue d'Alsace* à propos des complots de Belfort et de Colmar, les plus curieux de tous? Que de particularités attachantes et ignorées il aurait trouvées dans certains articles de ce recueil! Néanmoins, le livre est clair, intéressant, et, tout en regrettant qu'il ne nous dispense pas de la lecture de Vaulabelle et d'autres encore, nous l'avons lu avec agrément et profit [1].

A. C.

---

532. — **La vie militaire du général Ducrot,** d'après sa correspondance (1839-1871) publiée par ses enfants, avec trois portraits en héliogravure et une carte. Paris, Plon, 1895. Deuxième édition. Deux vol. in-8°, IV et 460 p., 477 p. 15 fr.

Ce recueil de lettres, intimes pour la plupart, adressées par Ducrot à son grand-père, à sa femme, à son frère et à quelques amis, raconte presque au jour le jour la vie active, accidentée, et, disons le mot, glorieuse du général. On assiste d'abord à ses débuts en Algérie : il juge avec sévérité le maréchal Valée qui ne sait pas conduire une armée et ne prend jamais que de mauvaises dispositions ; en revanche, il n'a que des éloges pour Bugeaud, si actif, si énergique, qui attaque et pousse l'ennemi à outrance; voilà un homme qui sait mener les troupes et faire autre chose qu'escorter les convois ! Vient la guerre contre la Russie : Ducrot participe à l'expédition dirigée par Baraguey d'Hilliers contre Bomarsund et assure que cette citadelle « véritablement fort belle » a capitulé lâchement, qu'elle était encore tenable pendant longtemps; mais la garnison ne valait rien, et sur deux mille hommes « on comptait cinq cents Juifs polonais qui servaient certainement à leur corps défendant; ils ont défilé devant nous; je n'ai jamais vu de coquins aussi

---

1. De ci de là quelques erreurs ; p. 178, Berton est né à Euilly et non à *Cullyer*, et il n'a pas été admis à l'école d'artillerie de Châlons.

ignobles ; ils étaient ivres, chantaient, gambadaient comme des prisonniers qui recouvrent la liberté » (I, 266-267). Durant la guerre d'Italie, Ducrot ne fit rien de remarquable ; mais ses lettres contiennent des appréciations intéressantes : que les Autrichiens ont, au début, manqué d'audace et que leur méthode, leur lenteur proverbiale ont sauvé l'armée française ; que sur ce terrain de la Lombardie le soldat français sera bien supérieur au soldat autrichien, « car l'intelligence et le courage individuels doivent y jouer un grand rôle » ; qu'on a eu tort, après Magenta, de ne pas faire suivre l'ennemi par quelques divisions fraîches. En 1860, Ducrot est envoyé en Syrie pour commander les troupes d'infanterie ; il y revoit son ami, le colonel Chanzy, dont il vante l'intelligence et la loyauté, il y noue connaissance avec le premier interprète de l'Empereur, M. Schefer, « fort instruit, très spirituel, et qui l'a beaucoup intéressé », et avec lord Dufferin qui déploie une activité infatigable ; mais il juge que le général de Beaufort est un homme faible, irrésolu, sans suite dans les idées, et il s'indigne que les Français se mettent à la remorque de Fuad, n'osent bouger sans prendre les ordres du pacha, n'osent faire seuls la police dans les rues de Beyrouth [1]. Au retour de Syrie, Ducrot passa trois ans dans la Nièvre, puis revint en Algérie, où le gouvernement voulait mettre à profit les connaissances spéciales qu'avait acquises le chef des bureaux arabes d'Aumale et de Médéah (cf. son rapport sur les moyens à employer pour assurer la pacification de l'Algérie, II, 101-116). En 1865, il était envoyé à Strasbourg et nommé au commandement de la 6me division militaire. Les lettres qu'il écrit alors, forment la partie la plus intéressante de cette correspondance. Il s'irrite de l'inaction de la France après Sadowa ; il prévoit la guerre, il la prévoit funeste, et s'exaspère contre la démence qui frappe le gouvernement. Mais en vain il demande qu'on occupe fortement les hauteurs de Hausbergen [2], de Mundolsheim et la tête des principaux villages qui entourent la place ; Frossard lui répond que des forts extérieurs seront pour la place un embarras et une difficulté, plutôt qu'une aide. En vain il propose d'établir un vaste camp retranché vers Nancy et Frouard, de se mettre en mesure pour prendre une rapide et vigoureuse offensive sur Heidelberg en passant le Rhin entre Strasbourg et Seltz, la droite à Eppingen, la gauche à Bruchsal. En vain il répète que la meilleure manière de défendre la rive gauche du Rhin sera toujours d'envahir la rive droite, et réciproquement. En vain il annonce, au retour d'une excursion en Allemagne, que la Prusse doit achever son œuvre, reconstituer l'unité germanique et qu'elle se prépare à la guerre « avec une superbe énergie et une admirable pré-

1. Il y a là des pages curieuses sur Joseph Karam, le patriote maronite, que Ducrot avait beaucoup vu, beaucoup étudié, et qu'il reconnaissait comme un homme d'une valeur incontestable.

2. Et non d'*Osbergen*, comme on a imprimé.

voyance [1] ». Mais à quoi bon insister sur ces prédictions de Ducrot qui le faisaient regarder comme un prophète de malheur? Au soir de Sedan, Napoléon III disait au général : « Ce que vous m'aviez dit n'était que trop vrai, et j'aurais dû tenir compte de vos avertissements.» Les lettres que le général écrit pendant la guerre à sa famille, n'apportent presque rien à l'histoire et ne complètent que faiblement son livre sur *Sedan* et ses quatre volumes sur *Paris;* on les lit néanmoins avec intérêt, notamment celles qui retracent son évasion de Pont-à-Mousson et ses impressions durant le siège. Notons aussi des lettres d'autrui : un récit de la prise de la Smala par d'Alton (I, 115); des relations inédites communiquées par Trochu à la famille Ducrot ; un billet anonyme, mais qui est évidemment de Mac-Mahon et par lequel le maréchal recommande à Ducrot plusieurs officiers qu'il faut employer.

A. C.

---

533. — **Unsere Muttersprache, ihr Werden und ihr Wesen.** von Prof. Dr O. Weise. Leipzig, Teubner. In-8°, IX et 252 p. 2 mark 40.

On regrettera que M. Weise n'ait pas mis à la fin de son livre un index des mots qu'il mentionne en si grand nombre et on souhaitera qu'il ajoute aux prochaines et immanquables éditions cet index absolument nécessaire. Il est parfois obscur à force de brièveté, et parfois emphatique : « l'aurore de l'histoire, écrit-il dès le début de l'ouvrage, éclaira la mystérieuse obscurité qui pesait sur le pays de nos ancêtres. » Parfois aussi, trop de chauvinisme : il part en guerre contre les mots étrangers, contre le *style de papier,* et pour remédier au déclin de la langue, il convie le peuple allemand à rentrer en lui-même et à redevenir simple; il rappelle l'éloge du *Deutsch* par l'Alsacien Adolphe Stöber qui conservait un cœur allemand sous la domination française; il assure que les campagnes victorieuses de 1866 et de 1870 ont achevé ce que Luther avait commencé. Enfin, il a commis quelques fautes : il fait venir *schneidig* du bas-allemand (p. 67) et *Kalauer* de Kalau (p. 232); il dit que le Bavarois Helmbrecht était Autrichien (p. 180); il traduit « fanon » par *Handtuch* (p. 204, au lieu de *Wamme*); il croit que les Allemands ont fait *liqueur* masculin parce que les Français disent *le* liqueur (p. 215); il ne voit pas que, dans certaines phrases, le génitif dépend, non du verbe, mais de *nicht* et de *viel* (p. 243). Toutefois, le livre est bien composé. D'abord, un abrégé du développement de la langue. Puis, des aperçus sur le Sud et le Nord, sur Luther,

---

1. A remarquer la réponse de Ducrot au travail du capitaine V*** sur les places fortes ; Ducrot lisait et comprenait l'histoire ; il a étudié les campagnes de Turenne ; il comprend que la France révolutionnaire n'a dû son salut qu'« aux hésitations et au défaut d'entente des coalisés » (II, 205); il apprécie très bien la campagne de l'Argonne et la « folle » tentative de Hoche sur Kaiserslautern.

Lessing, Gœthe, sur la langue écrite et le dialecte, sur la langue populaire et la langue des savants; comment le vocabulaire reflète l'état de la civilisation; comment le style exprime l'esprit de l'époque; la vie extérieure des mots, leur genre, leurs sens, la syntaxe, M. Weise qui a fait une bonne caractéristique de la langue latine, ne manque pas d'établir d'ingénieux parallèles entre cette langue et l'allemand. Son ouvrage, si court qu'il soit, plaît par cette rapidité même, par l'agrément du style, par une certaine chaleur, et grâce au vaste savoir de l'auteur, à ses lectures étendues, à ses connaissances réunies de linguistique et d'histoire littéraire, il renferme bien des choses intéressantes, curieuses, exactes en même temps, puisées aux bonnes sources, clairement disposées et rassemblées. Il n'est pas supérieur à l'excellent travail de Behaghel sur le même sujet, mais il considère plus attentivement les rapports de la langue avec le peuple, avec le *Volkstum*, et il insiste davantage sur le sens des mots; bref il sera très utile.

A C.

---

534. — Joseph Texte : **De Antonio Saxano**. Paris, Hachette. In-8°, 1895.

La postérité a-t-elle une raison quelconque pour se souvenir d'Antoine du Saix et de son *Esperon de Discipline?* Après lecture de la présente thèse je persiste à ne pas le croire. Sa vie est à peu près celle de la plupart des religieux de son temps; ses vers sont d'autant plus médiocres qu'ils procèdent d'une manière déjà en retard d'un bon demi siècle; ses idées sur la Réforme, la Renaissance, la religion ou l'éducation ne se distinguent par aucune vue originale de celles de tous les lettrés de son temps. Il n'a guère en propre — j'ai lu son *Esperon de discipline*, il y a deux ans, et je ne le recommencerais pas pour un empire — que la fastidieuse insipidité de son élocution. Mais on ne doit se déterminer à vouer un nom à l'oubli qu'en toute connaissance de cause, et c'est pourquoi une enquête aussi érudite, aussi complète, aussi sagace que celle de M. Texte, est de première importance. Peut-être est-il parfois un peu trop indulgent, mais on ne saurait évidemment soutenir une thèse en déclarant que le héros dont a fait choix n'en vaut pas la peine : trop désastreuse eut été pour Antoine du Saix une comparaison un peu plus suivie avec ses devanciers du temps de Louis XII et ses contemporains du temps de François I[er]. A cela près nous n'avons qu'à louer ce travail : il nous paraît si définitif que nous pouvons désormais tenir la cause pour jugée.

Raoul Rosières.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J.-J. JUSSERAND a fait paraître à la librairie Delagrave (In-8°, 268 p.) une *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, dont la lecture offre à la fois agrément et profit. Le livre comprend neuf chapitres : I. Les origines, Bretons et Anglo-Saxons; II. L'invasion française; III. Chaucer et ses contemporains; IV. La Renaissance; V. L'âge d'Élisabeth et de Jacques Ier; VI. Milton et Dryden; VII. Pope et son temps; VIII. Johnson et son temps; IX. L'époque contemporaine. C'est un résumé complet; l'auteur marque avec vigueur et précision les traits généraux des diverses périodes de la littérature; il apprécie brièvement chaque écrivain, mais son jugement, toujours solide et appuyé sur les textes, est exprimé d'une façon nette, vive, souvent brillante. Il faut mettre ce livre dans les mains de nos élèves et de nos étudiants.

— Sous le titre *Lyon en 1794* paraît à la librairie lyonnaise de Georg (In-8°, 208 p.), en un joli volume, un intéressant recueil de *notes et documents, publiés par M. Albert* METZGER *et revisés par M. Joseph* VAESEN. On y remarquera un arrêté de la commune sur « les changements des noms gothiques des rues, places et arrondissements en noms plus dignes de la liberté et d'un peuple républicain » (p. 8-9); des pièces concernant une querelle entre les Jacobins de Lyon et la commune de Grenoble; des documents sur la fête de l'Égalité, sur celle de l'Être Suprême, sur celle des sans-culottides, celle de Jean-Jacques Rousseau, celle des Victoires; des lettres de l'agent national de la commune; des arrêtés, discours et proclamations des représentants du peuple, notamment l'arrêté du 26 mars, signé de Fouché, Laporte et Méaulle, qui prononce la dissolution de la Société populaire, les proclamations de Reverchon et Dupuy contre Robespierre et ses partisans qu'ils traitent de contre-révolutionnaires, les décisions de Reverchon et de Laporte renouvelant toutes les autorités de Lyon (qui s'appelle alors Commune-Affranchie), celles de Charlier et de Pocholle qui réorganisent le club, etc. Ces « notes et documents », qui constituent l'histoire du Lyon révolutionnaire de 1794, ont été tirés, pour la plupart, des archives municipales de la ville.

— La *Société d'Études Italiennes* va commencer sa troisième année de conférences. Elle en donnera seize en 1895-1896. Voici celles qui ont ou auront lieu d'ici au 1er janvier : le mercredi, 20 novembre, M. DEJOB, maître de conférences en Sorbonne : *Le roman politique dans l'Italie contemporaine;* le samedi, 30 novembre, M. BIKÉLAS : *Luigi Settembrini patriote et critique italien;* le samedi, 7 décembre, M. Léon Dorez : *La jeunesse du pape Marcel II, 1501-1535;* le mercredi, 18 décembre, M. Henri Cordier, professeur à l'école des langues orientales vivantes et à l'école des sciences politiques : *Le centenaire de Marco Polo*. Toutes ces conférences auront lieu à 8 heures trois quarts du soir, celle de M. Bikélas à l'hôtel des Sociétés savantes, au cercle Saint-Simon, 28, rue Serpente; les autres en Sorbonne, amphithéâtre B (entrée par la rue Saint-Jacques, 46). Billets d'entrée gratuits : s'adresser à M. Dejob, 80, rue Ménilmontant, à Paris.

ALLEMAGNE. — M. A. SCHŒNBACH fait paraître la deuxième édition de son beau livre sur *Walther von der Vogelweide* qui appartient à la collection des « Geisteshelden » ou « Héros de l'esprit » dirigée par M. A. Bettelheim (Berlin, Hoffmann. In-8°, VIII et 216 p. 2 mark 40). Cette deuxième édition a été revue attentivement,

mais ne diffère pas de la première. On y remarquera toutefois dans l'appendice une courte revue de la littérature du sujet (*Kurze Uebersicht der wissenschaftlichen Litteratur*, p. 206-216) où M. Schœnbach apprécie rapidement les travaux qui « ont avancé l'étude scientifique de la vie et des œuvres de Walther von der Vogelweide ».

— La collection strasbourgeoise des *Studien zur deutschen Kunstgeschichte* vient de s'enrichir d'un cinquième fascicule dont l'intérêt mérite d'être tout spécialement signalé : « les beaux arts à la cour du duc Albert V de Bavière » (*Die bildenden Künste am Hof Herzog Albrechts V*. Strasbourg, Heitz, 132 p. 5 mark). L'auteur est M. M. G. Zimmermann. Neuf phototypies, reproductions exactes et agréables de tableaux ou objets précieux, ornent le texte. Une courte introduction rappelle l'histoire de l'art à Munich jusqu'en 1550. Elle est suivie de trois chapitres, dont un consacré entièrement à Hans Mülich. De bonnes tables terminent cet attachant ouvrage.

ÉTATS-UNIS. — L'*American Journal of Archaeology and of the history of the fines arts*, n° d'avril-juin, contient les articles suivants : W. Rankin, *Some early Italian pictures in the Jarves collection of the Yale School of fine arts at New Haven*; A. L. Frothingham, jr., *Notes on Byzantine art and culture in Italy and especially in Rome*; R. B. Richardson, *A sacrifical calendar from the Epakria* (paper of the American school at Athens); Necrology : *A. C. Merriam* (Clarence H. Young); W. Rankin, *Notes on Italian paintings in two loan exhibitions in New-York*; *Archaeological News*.

HOLLANDE. — La librairie Nijhoff, de La Haye, publie le premier tome d'une *Bibliographie systématique* de la littérature néerlandaise ou mieux, comme dit le titre de la publication, des *sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au XIXe siècle*. Elle se propose de donner la liste de « tous les ouvrages de valeur scientifique ou littéraire, écrits par des Hollandais ou composés par des étrangers, mais publiés dans les Pays-Bas ». Le premier volume, qui compte trois cents pages, est consacré à la linguistique, à l'histoire littéraire et aux belles-lettres. Une table alphabétique termine ce tome qui rendra service aux savants et contribuera à la connaissance du mouvement intellectuel des Pays-Bas.

ITALIE. — La brochure de M. Cicotti intitulée : *Donne e politica negli ultimi anni della Repubblica romana* (Milan, chez l'auteur) est un instructif et intéressant aperçu du rôle que les femmes romaines ont joué à la fin de la République. Elle se termine par le portrait d'un certain nombre de femmes célèbres, Clodia, Calpurnia, Servilia, Scribonia, Porcia, Fulvie, Cléopâtre, Octavie et Livie.

RUSSIE. — Les élèves du professeur Sokolov ont fait paraître à l'occasion du trentième anniversaire de son enseignement un recueil de travaux relatifs à la philologie grecque. Ce recueil est intitulé : ΣΤΕΦΑΝΟΣ. Il comprend des mémoires de M. M. Touraev, Jebelev, Stchoukarev, Kholodniak, Meliovansky, Krachennikov, Tsereteli, Smironov, Lœper, Regel, Ernstædt, Sebov, V. Maïkov. Un portrait de M. Sokolov accompagne cette belle publication.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1895

535. — August Dœring, **Die Lehre des Sokrates als sociales Reformsystem.** Münich, Beck, 1895, in-8· de 614 pages. Prix : 11 mark, 50.

M. Döring demande presque entièrement aux *Mémorables* de Xénophon des renseignements sur les idées de Socrate en matière de réformes sociales. Dans la première partie de son travail (p. 84-344), il analyse cet ouvrage chapitre par chapitre; dans la deuxième (p. 345 et suiv.), il présente d'une manière synthétique le système de Socrate. Ce n'est pas là, semble-t-il, la meilleure manière, ni surtout la plus intelligente, de traiter la question.

P. G.

---

536. — **L'année épigraphique.** Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine (1894), par Cagnat. — Paris, Leroux, 1895.

Recueil fait avec le même soin et dans le même esprit que les précédents fascicules. L'auteur y a relevé 172 inscriptions, dont quelques-unes offrent un réel intérêt. Je signalerai, en particulier, les suivantes : n° 3, diplôme militaire du 1er août 150; n° 61, « fragment de délibération d'un conseil municipal d'Afrique avec mention d'une constitution impériale »; n° 77, texte de la *lex Hadriana* relative aux domaines impériaux d'Afrique; n° 144, inscription où se rencontre pour la première fois le nom de Plautien non martelé; n° 148, testament d'un certain Megonius en faveur de la *respublica* de Petelia; n° 154, fragment de calendrier pour les mois de septembre et d'octobre.

P. G

---

537. — E. Carette, **Les assemblées provinciales de la Gaule romaine.** Paris, Picard, 1895, in-8° de 503 p. Prix : 6 francs.

La question du culte des empereurs et des asssemblées provinciales de l'Empire a donné lieu, dans ces derniers temps, à de nombreux travaux, les uns embrassant le monde romain tout entier, les autres consacrés à une région déterminée. Parmi les seconds, le livre de M. Carette est un des meilleurs. Ce n'est pas à dire qu'il ne mérite que des éloges. Bien des traits, au contraire, trahissent une certaine inexpérience scientifique de l'auteur. Ainsi la bibliographie qu'il donne en appendice est vraiment trop sommaire. Il cite dans ses notes beaucoup d'ouvrages de seconde main, mais avec peu de discernement, et il semble attribuer parfois à une page de Chateaubriand ou de Lacordaire, à quelques vers de Lamartine, à un simple article de journal, autant d'autorité qu'à l'opinion fortement motivée d'un historien de profession. Il consacre enfin trop de temps à l'examen et à la réfutation des assertions de ses devanciers, oubliant que le devoir de l'érudit est de prouver non pas que d'autres se sont trompés avant lui, mais que lui-même est dans le vrai. Ce sont là des vices de méthode qu'on évite aisément, lorsqu'on est un bon esprit, — pourvu qu'on ait été préalablement averti.

M. C. montre, d'ailleurs, des qualités qui compensent largement ses défauts. Il a du sens, de la pénétration, de la prudence; il connaît à peu près tous les textes, et en général les interprète sainement; il expose avec clarté; il discute avec précision; il n'élude aucune difficulté; ses conclusions sont le plus souvent exactes, et il se résigne à suspendre son jugement et à avouer son ignorance, quand il n'a pas de motifs suffisants pour affirmer.

Il me paraît inutile d'analyser un livre qui, par la force même des choses, présente de grandes analogies avec celui que j'ai publié en 1887. Je me contenterai de quelques brèves observations. — Plus heureux que moi, M. C. a pu tirer parti de la célèbre inscription de Narbonne, qu'il reproduit en héliogravure et en lettres ordinaires, sans essayer d'en faire une restitution téméraire, à l'exemple de M. Alibrandi. Il y a trouvé la preuve que la création des assemblées provinciales a été moins spontanée que je ne l'avais cru; mais par contre, il a tort de supposer que le *Concilium* des Trois Gaules avait une organisation pareille à celle du *Concilium* de la Narbonnaise; j'incline de plus en plus à penser qu'il existait à cet égard des différences sensibles entre les diverses provinces, et cette remarque est surtout vraie de la Gaule où la Narbonnaise passait pour une sorte de prolongement de l'Italie, tandis que le reste du pays était encore à peu près barbare. — Pages 1 et suiv. Bonne discusion, quoique un peu longue, sur les origines des assemblées gauloises. — P. 41. Il n'est pas sûr que dans la Narbonnaise le culte s'adressât à l'empereur régnant; car une inscription négligée par M. Carette appelle le temple de cette province « templum divi

(Aug. quod est Nar)bone ». (C. I. L., XII, 392.) — P. 62, M. C. a tiré quelques détails intéressants d'une inscription d'Hispalis; mais les *sacerdotes* qu'il mentionne m'ont tout l'air d'être, vu leur nombre, des prêtres municipaux. — P. 67. Une phrase équivoque semble dire que ce Lucterius, qui fut prêtre auprès de l'autel de Lyon, était le même qui avait lutté contre César. — P. 71. M. C. m'attribue une opinion absolument contraire à celle que j'ai exprimée dans mon livre. — P. 110 et sq. Sur le *jus signandi*, j'avais dit que cette expression désignait peut-être le privilège de voter par correspondance, mais en ajoutant « qu'il serait aussi téméraire de l'affirmer que de le nier ». M. C. repousse cette conjecture, puis il l'adopte lui-même, en voyant dans ces mots « une allusion à un mode particulier de vote des absents ». — P. 126. J'avais soutenu que l'indemnité de déplacement allouée aux membres du *concilium* était « une somme fixe, *calculée probablement d'après la distance et la durée de la* legatio ». M. C. supprime les mots soulignés; ce qui dénature le sens de ma phrase. — P. 127. Il est d'avis que le *legatus* oublieux de son mandat était exclu de la curie et frappé en outre « d'une peine extraordinaire ». Mais le texte d'Ulpien qu'il invoque et que j'avais cité moi-même ne dit rien de pareil. — P. 128 et sq. J'avais écrit : « Il est possible que le mandat impératif ait été de règle dans les assemblées provinciales. » M. C. en conclut que je considère la chose comme certaine. — P. 139. D'après lui, on a découvert récemment à Narbonne le temple provincial de Rome et d'Auguste. Je me demande où est la preuve d'une telle assertion; elle est d'autant plus douteuse que la fameuse table de bronze a été trouvée bien loin des ruines mises à jour. — P. 150. Il interprète mal la locution « ex consensu provinciæ », qui signifie évidemment l'accord unanime de la province. — P. 172. M. C. repousse l'hypothèse que j'ai présentée au sujet de l'*inquisitor Galliarum*; mais son argumentation ne m'a pas convaincu. — P. 234. Il traduit ainsi une phrase de Quintilien : « Ce qui nourrissait une population est maintenant le parc d'un *nabab* (divitis). »

Je pourrais multiplier les critiques de ce genre. Elles portent toutes, comme on voit, sur des points de détail; mais dans les travaux d'érudition aucun détail n'est négligeable Je terminerai par une réflexion d'ordre plus général. On est surpris de constater que l'ouvrage de M. C. finisse si brusquement. Après avoir dans son dernier chapitre recherché comment les assemblées provinciales disparurent, il n'éprouve pas le besoin d'indiquer quel fut le caractère de cette institution, à quelle nécessité elle répondit, dans quelle mesure elle atteignit son but, quelle sorte de service les empereurs en attendaient, et quelle sorte de service elle rendit aux populations. C'est là, d'ailleurs, un défaut qui frappe dans tout le livre. Partout des menus faits; nulle part une vue d'ensemble. Et pourtant que valent les faits, si ce n'est pas aux vues d'ensemble qu'ils conduisent?

Paul GUIRAUD.

---

538. — **Die althochdeutschen Glossen** gesammelt und bearbeitet Dritter Band, Sachlich geordnete Glossare, bearbeitet von Elias Steinmeyer. Berlin, Weidmann, 1895. In-8°, x et 723 p. 28 mark.

On trouve dans ce troisième volume des *Gloses de l'ancien haut allemand* qui paraît treize ans après le deuxième, la scrupuleuse conscience, l'exactitude minutieuse, le soin extrême de M. Steinmeyer, et l'on ne peut que rendre hommage au labeur immense, énorme de l'éditeur. Il a consulté cent cinquante-trois manuscrits et il en a copié de sa main cent trente-deux! La disposition des matières est excellente. M. S. publie d'abord les *Gruppenglossen*, les gloses où, comme il dit. la réunion de plusieurs vocabulaires n'est pas l'œuvre du hasard et de l'arbitraire, mais où il y a « l'activité consciente d'un individu déterminé » : le vocabulaire de Saint-Gall et les gloses de Cassel que le caractère uniforme de la langue interdit d'ailleurs de diviser, le *Summarium Henrici* qui tient la place la plus considérable (p. 58-389), les gloses d'Hildegarde, de l'*Hortus* de Herrade, de Marienfeld. Viennent ensuite, par ordre chronologique, les *Einzelglossen* ou gloses particulières, rangées sous cinq rubriques : homme, animaux, plantes, ciel et terre, besoins de la vie (nourriture, vêtement, demeure, armes et ustensiles), et enfin des *Mischungen* ou Mélanges, débris ou extraits de diverses gloses qui ne pouvaient être mis dans la classe précédente. Le volume est gros, et M. S. a dû encore, pour ne pas lui donner un trop ample développement, recourir à certains artifices, ne publier, par exemple, dans le *Summarium*, que les mots latins à côté des mots allemands. On remarquera le texte inédit des deux glossaires de Marienfeld que M. Priebsch a copié à Cheltenham et que M. Steinmeyer, après l'avoir longtemps cherché et après avoir, en désespoir de cause, imprimé dans le corps de l'ouvrage les extraits de Kindlinger, a eu le temps de reproduire en appendice (p. 421-422 et 715-722). M. Steinmeyer remercie dans sa préface les érudits Seemüller, Dümmler, W. Meyer, Sievers, qui l'ont aidé dans sa tâche difficile en lui communiquant leurs notes, leurs corrections et leurs doutes; mais lui surtout a droit *zu freudigem Dank* (p. ix), et ce travail scientifique, plein d'abnégation (p. x), lui vaudra la profonde et respectueuse gratitude des germanistes.

A. C.

---

539. — Emilio Penco. **Francesco Petrarca**. Vol. III, de la *Storia della letteratura italiana*. Sienne, ed. S.-Bernardino, 1895, in-8° de 625 p. Prix : 4 fr.

Ce gros volume n'est, malgré tout, vu l'étendue de ce grand sujet, qu'un livre de vulgarisation. Mais ce sera, pour quelque temps, le meilleur manuel à consulter sur la biographie et l'œuvre latine et italienne

de Pétrarque [1]. Il y a plaisir à constater que l'auteur a fait un sérieux effort pour se tenir au courant des progrès de détail accomplis en si grand nombre par l'érudition sur l'histoire de Pétrarque et de son temps. Il connaît bien les derniers ouvrages français et en tire assez bon parti; il est moins familier avec les travaux allemands. Quelques légères taches seraient à relever dans l'information; l'auteur attache trop d'autorité aux travaux, d'ailleurs méritoires, de traduction et d'annotation de Fracassetti; il se sert, pour ses citations des *Epistolae metricae,* de la traduction poétique peu fidèle éditée par Rossetti; il croit à l'authenticité des mss. Arigoni, même en citant le livre où cette légende a été réduite à néant. Mais l'exactitude générale est remarquable; l'analyse des traités latins de Pétrarque est étendue et consciencieuse C'est encore le plus complet ouvrage d'ensemble que le grand public puisse trouver sur le sujet.

P. N.

---

540. — **Friedrich Ludwig Schrœder, ein Beitrag zur deutschen Litteratur und Theatergeschichte,** von Berthold Litzmann. Zweiter Teil. Hamburg und Leipzig, Voss. 1894. In-8°, VIII et 313 p.

541. — **Theatergeschichtliche Forschungen,** hrsg. von B. Litzmann. IX, *Geschichte des Gothaischen Hoftheaters*, 1775-1779, von Richard Hodermann, Hamburg und Leipzig, Voss. 1894. In-8°, 183 p. 3 mark 50.

542. — Id. X. **Friedrich Wilhelm Gotter, sein Leben und seine Werke,** von Rudolf Schlœsser, Hamburg und Leipzig, Voss. 1895. In-8°, 308 p. 7 mark.

543. — Id. XI. **Johann Friedrich Schœnemann und seine Schauspieler-Gesellschaft,** von Hans Devrient. Hamburg u. Leipzig, Voss. 1895. In-8°, 398 p. 9 mark.

Le deuxième volume de la grande biographie que M. Litzmann consacre à l'acteur Schröder, est aussi intéressant, aussi solide que le premier. Il renferme le troisième livre de l'ouvrage, et le titre de ce livre, *Aufwærts*, indique suffisamment que le héros atteint enfin à la célébrité. Nous le voyons s'attacher à la troupe de Kurz, puis revenir à Hambourg et s'amouracher de la touchante Susanne Mecour, et après plusieurs épisodes et « crises » qu'il est trop long d'analyser, prendre la direction du théâtre, imprimer à la « bande » d'Ackermann une impulsion énergique, lui imposer sa ferme volonté, en faire une troupe permanente, bornée à Hambourg, et non plus une *Wandertruppe*, braver la concurrence de la troupe française qui est appuyée par Wittenberg, jouer lui-même peu à peu tous les rôles, non seulement celui du domestique remuant, bavard et malin (p. 109), mais des rôles sérieux (comme ceux de Marinelli et d'Harpagon) s'efforcer d'agrandir son répertoire,

---

1. La nouvelle édition de l'ouvrage de M. Mézières, auquel la maison Hachette a maintenu le titre ancien « étude d'après de nouveaux documents, » est la réimpression pure et simple de l'édition de 1868.

représenter *Clavigo* et *Gœtz de Berlichingen*, et dans la fameuse annonce de 1775 — que M. L. reproduit intégralement (p. 145-148) — déclarer qu'il donnera vingt louis d'or pour une œuvre dramatique qui promet un succès durable. Cette *Preisausschreibung* fit naître, comme on sait, quatre pièces originales ainsi qu'une douzaine de traductions, et les *Zwillinge* de Klinger eurent le prix au détriment du *Julius von Tarent* de Leisewitz. Mais Schröder mit lui-même la main à la pâte, se fit dramaturge, traduisit, remania les pièces d'autrui, donna « avec des changements » un *Hamlet*, donna de même *Othello, Macbeth* (où les scènes de sorcières avaient été traduites par Bürger), *Mesure pour mesure, le roi Lear, Henri IV*, etc. Enfin, en 1780, mécontent, sentant que les Hambourgeois qui l'avaient vu grandir et se former, mêlaient à leurs applaudissements quelque chose de la condescendance du maître qui donne une bonne note à son élève d'autrefois (p. 280), désireux, depuis le triomphe qu'il avait eu à Berlin, de se faire connaître à l'Allemagne, il entreprend un voyage à Vienne, à Munich, à Mannheim, à Paris et revient à Hambourg pour y jouer une dernière fois et se lier au théâtre de Vienne. Chemin faisant, M. Litzmann nous a décrit « les forces avec lesquelles Schröder a livré ses combats et gagné ses victoires » dans cette période de sa vie (p. 88) : la femme de Schröder, Anne-Christine Hart, Dorothée et Charlotte Ackermann, Borchers, Reinecke, Brockmann. Il nous a présenté les amis de son héros, entre autres Bode qui donna d'excellents conseils à Schröder, et Gotter, que le jeune directeur s'efforçait inutilement d'attirer à Hambourg. Le volume renferme ainsi de curieux détails sur la vie littéraire et artistique de l'Allemagne de 1767 à 1780.

En même temps qu'il travaille à son *Schrœder*, M. Litzmann dirige la collection des « Recherches sur l'histoire du théâtre » dont trois fascicules nouveaux ont paru récemment.

L'un de ces fascicules, le IXe, dû à M. Hodermann, retrace l'histoire du théâtre de la cour de Gotha. M. H. raconte d'abord comment le théâtre fut fondé, lorsque le duc Louis-Ernest II appela la troupe de Seyler qui n'avait plus d'asile après l'incendie du château de Weimar. Il consacre ensuite quatre chapitres à l'existence de ce théâtre qui vécut quatre ans, de 1775 à 1779. Chaque année a son chapitre. En 1775-1776, direction d'Ekhof et institution d'une caisse de pension pour les acteurs. En 1776-1777 visite d'un comédien de Vienne, J.-H.-F. Müller, qui nous a laissé le récit de ses impressions et engagement de Beil, Beck, Iffland, etc. En 1777-1778, mécontentement des acteurs et mort d'Ekhof. En 1778-1779 direction de Böck, départs et remplacements, nombreux *Gastspiele* et fin du théâtre pour une foule de raisons que M. Hodermann nous expose d'après Reichardt, Wagenseil et autres. Cette étude aurait gagné à être allégée de certains documents qui pouvaient, aussi bien que d'autres, figurer à l'appendice ; mais elle a été

composée d'après les pièces, et l'auteur n'a oublié aucun détail, pas même la venue d'Antoine Reiser à Gotha.

Le fin, l'élégant, le correct Gotter méritait une étude spéciale, M. Rod. Schlösser a entrepris cette étude. Il s'est aidé non seulement du travail de Weinhold sur Boie et de celui de M. Litzmann sur Schröder et Gotter, mais d'une foule de documents inédits qu'il a trouvés dans les archives et surtout dans les papiers de la petite-fille de Gotter. C'est pourquoi le tableau qu'il trace de la vie du poète, de son enfance à Gotha, de ses études à Goettingue et à Wetzlar, de ses relations littéraires, de ses rapports avec Mannheim, de son rôle dans la société de Gotha, est aussi détaillé, aussi complet que possible, et on y remarquera les lettres de Gotter à Kestner et à Lenz. La seconde partie du volume, consacrée aux œuvres, est plus importante encore. M. R. S. apprécie les poésies du personnage, lieds, élégies, romances, épîtres, épigrammes, et ne manque pas de reproduire la préface où Gotter avoue l'influence que « sa longue connaissance avec les aimables écrivains de la France a eue sur la formation de son goût ». Mais il étudie surtout les œuvres dramatiques de Gotter. Son livre n'est-il pas le dixième fascicule d'une collection de « Recherches pour l'histoire du théâtre » ? Les tragédies sont toutes des imitations et adaptations de tragédies françaises, car Gotter est un partisan décidé des Français et il ose dire qu'on a « poussé jusqu'à l'injustice l'intolérance contre leur muse tragique ». Les comédies sont pareillement imitées des comédies françaises, parfois des comédies italiennes ou anglaises. Gotter se contente de « localiser » son œuvre, de donner des noms allemands aux personnages — et encore, en gardant un peu de l'original, Dörner (Dorante), Lindner (Lindor), Gerau (Gercour), Süssholz ou Holzmann (Dubois), Schwarz (Le Blanc), — de mettre l'action à Vienne ou à Berlin. Toutefois, il sait fort bien le français ; il connaît le ton et les formes de la bonne société ; il a du tact ; il écrit avec aisance et agrément. Quant aux opéras, là aussi, Gotter n'est nullement original, ne cherche nullement à frayer de nouvelles voies ; il se borne à transformer avec soin et bon goût l'ouvrage d'autrui. M. Schlösser accompagne son travail d'un index utile.

Le volume que M. Hans Devrient consacre à Schönemann et qui forme le onzième fascicule de la collection Litzmann, est, comme l'étude de M. Schlösser, une œuvre consciencieuse. Il fourmille de détails, de citations, de documents, et il a coûté à son auteur de longues et pénibles recherches dans les archives et les bibliothèques d'Allemagne. En quinze chapitres, M. D. retrace la vie de Schönemann ; il suit le célèbre *Principal* pas à pas, autant qu'il est possible, à Leipzig, à Hambourg, à Berlin, à la foire de Breslau, à Danzig, à Königsberg, à Schwerin, etc., etc. Les années 1750-1754 lui semblent les plus florissantes de la troupe. Mais bientôt commence le déclin ; Schönemann est fatigué ; Ekhof le lâche ; Löwen épouse sa fille ; Krüger qui lui a donné douze pièces en sept ans, qui lui faisait ses prologues, qui lui traduisait Marivaux,

est mort en 1750; le 2 décembre 1757, Schönemann dit adieu au public. Les pages qui traitent des Préfaces cuirassées de Schönemann et de l'*Académie* fondée par Ekhof sont peut-être les meilleures de ce volume qui se termine par un copieux appendice et une table très détaillée des matières [1].

A. C.

---

544. — **Friedrich Nicolais Jugendschriften** von Ernst Altenkrüger, Dr. phil. Berlin, Heymann. 1894. In-8°, 113 p. 2 mark.

Ce travail, composé de cinq chapitres, est le fruit de recherches pénibles et consciencieuses. L'auteur a voulu raconter avec le plus grand détail la jeunesse de Nicolai, retracer les services que le libraire berlinois rendit à la littérature, sa liaison avec Lessing et Moïse Mendelssohn, le caractère qu'il développe alors et qui présage déjà son « plat rationalisme ennemi de tout développement de l'art ». On lit avec curiosité les pages consacrées aux débuts littéraires de Nicolai et à la part qu'il prit aux *Freundschaftliche Briefe* de Patzke. Les *Briefe über den itzigen Zustand der schönen Wissenschaften* sont longuement analysées, et M. Altenkrüger montre bien que l'ouvrage est vraiment important pour l'histoire de la critique allemande au milieu du xviii° siècle, qu'il fut, en son temps, « très réconfortant », qu'il renferme des idées excellentes, hardies même, exprimées sous une forme attachante. Pareillement, la *Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste* est justement appréciée comme « un progrès dans l'histoire du journalisme allemand » (p. 71), et M. A. fait voir que Nicolai, bien que trop fier de son journal, bien que trop persuadé de sa supériorité, bien que trop porté à se croire un juge infaillible, sut grouper autour de lui les meilleurs écrivains de l'époque; Mendelssohn et Nicolai, remarque M. Altenkrüger, étaient deux hommes jeunes et courageux qui n'appartenaient à aucune clique; ils n'avaient pas été à l'Université, ils n'ambitionnaient rien; marchands et particuliers, ayant une fortune suffisante, ils pouvaient agir librement (p. 77). Le livre se termine par un chapitre sur les *Briefe die neueste Litteratur betreffend*, où M. Altenkrüger détermine la part de Nicolai à ce recueil, les rapports qu'il eut à cette occasion avec Lessing, la façon dont il copiait son ami, et, sans le vouloir, s'appropriait sa manière : on peut dire que dans les « Lettres sur la littérature contemporaine » Nicolai est supérieur à Resewitz et à Grillo, mais bien inférieur à Lessing, à Mendelssohn et à Abbt. Telle quelle et malgré des répétitions et des négligences de style, cette dissertation mérite d'être consultée par ceux qui voudront connaître de près non seulement des

1. Signalons dans cet appendice le répertoire de Schœnemann, ordonné : 1° chronologiquement; 2° par noms d'auteurs; 3° par ordre alphabétique; la liste des endroits où a séjourné la troupe, etc.

revues allemandes qui eurent alors une influence considérable et que l'auteur a dépouillées avec soin, mais la première partie de la vie littéraire de Nicolai, cet « utilitaire de pied en cap » (p. 64), ainsi que les « germes » de la secte des *Nicolaites*.

A. C.

---

545. — **Blætter aus dem Werther-Kreis**, hrsg. von Eugen WOLFF. Breslau. Schottlaender, 1894. In-8°, 80 p. 1 mark 50.

M. E. Wolff a eu entre les mains les papiers de Kestner et il publie ce que Herbst n'a pas voulu prendre. Il y a là des choses intéressantes : une lettre de Kestner du 6 novembre 1767 sur les redoutes et bals masqués à Wetzlar (p. 15-17) ; une pièce de vers qu'il adresse à Lotte un mois plus tard (p. 17-18); une poésie du musicien Dressler sur la maison Buff si douce et si hospitalière (p. 18-19) ; la lettre où Kestner demande à Mme la baillive la main de Mlle sa seconde fille ; la réponse de Gotter qui joue le rôle d'intermédiaire et la déclaration officielle de Kestner à Lotte (p. 20-26) ; deux autres lettres où le jeune fonctionnaire raconte à sa sœur et à ses parents l'histoire de son amour et de ses fiançailles (p. 28-35); un extrait de son journal où il mentionne le bal de Volpertshausen et les douze *chapeaux* qui s'y trouvaient, entre autres Jérusalem, « Dr. Goede » et lui-même (p. 39); une lettre de Hans, le frère aîné de Lotte, à sa sœur, lettre dont Kestner envoya une copie à Gœthe (p. 41-43); une lettre de Kestner à Lotte sur la jalousie et qui contient une allusion évidente à Gœthe (p. 55 : « tout ce qui brille n'est pas or, etc. ») ; etc. Mais M. Wolff n'a-t-il pas tort de ranger Kestner dans le groupe qui « s'assemble soit personnellement, soit idéalement, autour de la bannière du jeune Gœthe » ? Lui-même l'avoue : Kestner aime trop à moraliser (p. 13) et il a, sinon trop de pédantisme, du moins trop de gravité pour appartenir au *Sturm und Drang* (p. 27).

A. C.

---

546. — **Mémoires de Barras, membre du Directoire**, publiés avec une introduction générale, des préfaces et des appendices, par George DURUY. Ouvrage orné de deux portraits en héliogravure, d'un fac-similé et de deux cartes. Paris, Hachette 1895. In-8° 1er volume : Ancien régime. — Révolution. LXXXIII et 372 p. 2e volume : Le Directoire jusqu'au 18 fructidor, XVI et 543 p. 15 francs.

Il faut remercier M. Duruy tout d'abord d'avoir publié ces fameux *Mémoires*, puis de les avoir fait précéder d'une introduction à la fois copieuse, brillante et solide qu'on lit avec plaisir et profit. Dans cette introduction, il fait l'historique des *Mémoires*, apprécie justement

Barras et insiste particulièrement, avec une vigueur convaincante, sur la part que prit Bonaparte à la reddition de Toulon. Il démontre clairement que Napoléon vit le premier où étaient les clefs de la ville, prépara seul les moyens de les prendre où elles étaient, alla les chercher à l'endroit qu'il avait désigné. Cette dissertation sur le siège de Toulon est le point lumineux de la préface et fait grand honneur à la sagacité de M. D. autant qu'à ses recherches actives et consciencieuses. Plusieurs de ses assertions sur d'autres objets seront contestées; elles sont exprimées parfois avec trop de fougue et de verve; elles ont quelque chose de trop subjectif et sentent le littérateur plus que l'historien. Mais, nous le répétons, les pages sur Toulon — bien qu'on ne puisse soutenir, croyons-nous, que Bonaparte ait été l'âme du siège — seront longtemps consultées, et le jugement que M. D. porte sur Barras ne peut qu'être approuvé.

Quant au texte des *Mémoires*, c'est la rédaction de Saint-Albin que M. D. a reproduite. Saint-Albin a, en effet, rédigé les manuscrits de Barras, après les avoir classés et mis en ordre, et il en a conservé le fond.

Mais M. D. reconnaît lui-même (et le prouve par deux exemples) que Saint-Albin n'a pas gardé certains traits pittoresques du manuscrit autographe, ne s'est pas assez préservé de l'amplification oratoire et de la rhétorique creuse de son époque. Il avoue que la relation de Barras, sans orthographe, ni ponctuation, ni apprêt littéraire, est plus intéressante, plus empreinte de réalité, sous sa forme sèche, et, dans des appendices, il nous donne les fragments les plus curieux, les plus développés. Mais il ne recueille pas, nous dit-il, les morceaux trop informes. Le mieux eût été, ce nous semble, de publier dans le corps de l'ouvrage les deux textes, d'abord celui de Barras, ensuite celui de Saint-Albin en dessous et comme en note. On eût ainsi satisfait les érudits et le commun des lecteurs.

Cependant, le texte de Barras n'a pas été, en somme, altéré, dénaturé par Saint-Albin, et il offre un vif intérêt. Barras se donne toujours le beau rôle. Il prétend que « les doubles conduites lui ont toujours fait horreur » (I, 304). Il passe sous silence tout ce qui peut nuire à sa réputation, ses violences et ses exécutions de 1793 qu'il qualifie de pacification, ses exactions qui lui valent évidemment l'accueil glacial, méprisant de Robespierre. Il ne cesse de revenir à Napoléon dont il a fait la grandeur; il est outré, exaspéré d'avoir été supplanté par ce petit Corse; il le noircit à plaisir, le compare moralement au marquis de Sade — *quis tulerit Gracchos?* — et physiquement à Marat. Mais il est, en général, plus exact que ne le croit l'éditeur. Ce ne sont pas toujours des commérages et des médisances qu'il reproduit. Ce ne sont pas toujours des procédés de dénigrement systématique et d'outrage à la Lewis Goldsmith qu'il emploie. S'il dénonce à tort le *Souper de Beaucaire* comme un « écrit infernal », c'est qu'il est, non pas inspiré, par la

haine, mais mal servi par sa mémoire. S'il écrit que Robespierre n'avait pas d'entrailles même pour ses parents, c'est qu'il a été trompé par le rapport de Courtois. S'il oublie qu'il a lui même demandé le décret qui débaptisa Saint-Maximin et assure par deux fois que Lucien fit appeler Marathon la commune provençale, c'est que Lucien, par ses instances, contribua surtout à ce changement de nom. Telle anecdote qu'il raconte sur Bonaparte n'a pu être inventée; ses dires sur le garde-magasin de Marathon ne sont pas tous inexacts ; les manèges de Mme de Staël pour pousser Talleyrand au ministère, sont décrits avec trop de précision et de minutie pour qu'ils n'aient pas existé ; et bien des détails sur d'autres personnages, détails non pas invraisemblables (des gens de cette époque il faut s'attendre à tout), mais répugnants, scandaleux, odieux, sont confirmés par les témoignages des contemporains.

On doit donc regarder les *Mémoires* de Barras comme une source importante, et on saura gré à M. D. de nous l'avoir ouverte — d'autant qu'il pensait à la fermer. On ne pourra négliger les témoignages d'un homme qui a vu de si près le personnel révolutionnaire, Robespierre, les principaux membres du Comité, Fouché, Talleyrand, et qui joua un rôle essentiel, capital, dans une foule d'événements considérables, à Toulon, au 9 thermidor, au 13 vendémiaire et à la veille du 18 fructidor. Pareillement, on accueillera volontiers les résumés analytiques des séances du Directoire que M. Duruy a publiés en petit dans le second volume, et, sans le chicaner sur quelques noms propres, nous le félicitons de son zèle studieux, de son amour de la vérité, et l'assurons de notre reconnaissance.

A. C.

---

547. — **General Johann Adolph Freiherr von Thielmann**, ein Charakterbild aus der napoleonischen Zeit, von Herman von Petersdorf, mit einem Bildnis in Heliogravure. Leipzig, Hirzel, 1894. In-8°, xvi et 352 p. 8 mark.

Thielmann mérite une biographie. Il a eu sa notice dans le *Necrolog* de Schlichtegroll. Un de ses aides de camp, Hüttel, lui a consacré une esquisse. Après Hüttel, sont venus Louis de l'Or, Oberreit et Holtzendorff. Tous ces travaux sont — pour leur appliquer l'expression que M. de Petersdorf emploie à propos de Holtzendorff — rejetés dans l'ombre par le présent ouvrage. Sans doute, M. de P. est très favorable à Thielmann, et il oublie quelquefois ce mot de Varnhagen, que Thielmann avait tous les petits défauts qu'on reproche aux Saxons, intrigue, dissimulation, soumission et orgueil. Varnhagen va plus loin encore ; il accuse Thielmann d'avoir été mauvais subalterne, mauvais camarade, mauvais chef, d'avoir toujours cherché son propre avantage et le désavantage d'autrui. Mais si partial que soit, par instants, M. de Petersdorf, son livre, solidement composé d'après toutes les sources imprimées et

manuscrites, est évidemment une œuvre d'un consciencieux labeur de plusieurs années. Il y a sept chapitres : 1. Jeunesse *(Jugend)*; II. Le hussard saxon *(Der sæchsische Husar)*; III. Sous le charme du napoléonisme *(Im Banne des Napoleonismus)*; IV. Éveil de la conscience allemande *(Erwachen des deutschen Gewissens)*; V. Torgau; VI. Au service russe *(In russischen Diensten)*; VII. Sujet prussien *(Preussischer Unterthan)*. Au milieu de tant de détails, on remarque d'abord les pages qui traitent du voyage de Thielmann à Paris en 1801 et de sa mission en 1806. C'est Thielmann qui vient après Iéna demander la paix à Napoléon, et désormais, « il n'y a plus pour lui d'existence possible qu'avec Napoléon et son aimable nation; Napoléon lui semble destiné à gouverner le monde, et la cause française lui paraît la cause commune » (p. 54). Notons ensuite le chapitre qui retrace la part de Thielmann aux réformes de l'armée saxonne et aux campagnes de l'Empire, notamment en 1809 sous les ordres de Jérôme et en 1812. Après la retraite de Russie, Thielmann, dit l'auteur, devient Allemand; il a des sentiments allemands; « la souffrance l'a ennobli », et il est tellement exaspéré contre la France qu'il met à la porte un Allemand qui lui parle français (p. 124). Aussi, lorsqu'il a le commandement de Torgau, il refuse d'ouvrir la ville à Davout. En cet endroit de son livre M. de P. compare assez justement Thielmann à Yorck; mais il hausse le ton d'une façon bien emphatique : « Thielmann, dit-il, était grand alors; à la cour de Plauen, on louvoie et on tremble; à Torgau il y a fermeté de volonté et joyeuses espérances d'avenir. Le gouverneur, avec conséquence, avec vigueur, avec la ruse d'Ulysse, ose braver toutes les tentatives des Français de prendre pied dans la forteresse. En vain les vagues de plus en plus grosses de l'invasion française étaient venues battre les murs de la place » (p. 153). Et plus loin : « Les yeux de toute l'Europe étaient fixés sur Thielmann » (p. 163). Pourtant, le récit de ces événements de Torgau est d'un grand intérêt. Thielmann hésite à faire le pas décisif, à quitter la neutralité que lui commande son roi pour se dévouer à la patrie allemande; les patriotes, Miltitz, Vieth, Broizem, l'assaillent de leurs appels et de leurs prières; les généraux prussiens et russes s'efforcent de le gagner; lui-même écrit à Senfft que l'*Uebertritt* est nécessaire, et, en attendant, il ferme les portes à Reynier, déclare que les alliés pourront regarder Torgau comme un « pivot sûr ». Mais Napoléon arrive à Dresde et dit aux ministres saxons qu'il faut parler clair; le roi ordonne à Thielmann d'obéir à Reynier; le général s'éloigne et passe au service de la Russie. Durant le reste de la campagne de 1813, Thielmann dirigea un corps de partisans. Après Leipzig, il réorganisa l'armée saxonne. En 1814, il combattit en Flandre. En 1815, il fut admis au service de la Prusse et se félicita d'avoir une patrie, souhaita que la Saxe devînt prussienne (p. 283). Chef du 3e corps prussien, il vit les batailles de Ligny et de Waterloo. C'était un homme très intelligent, et M. de Petersdorf a raison d'insister en divers

passages du volume sur ses talents. Thielmann, écrit Varnhagen, « fit très bien valoir sa culture littéraire ». Et, en effet, il lisait Kant au bivouac ; il était lié avec Novalis, avec Körner, avec Schiller, dont il chantait avec enthousiasme le *Reiterlied* et louait passionnément les *Grues d'Ibycus*, ce « chef-d'œuvre achevé » (p. 31) [1].

A. C.

---

548. — Général du Barail. **Mes souvenirs.** Tome II, 1851-1864. Paris, Plon. 1895. in-8°, 516 p. 7 fr 50.

On lira ce deuxième volume avec autant d'intérêt que le premier. L'auteur nous transporte de nouveau en Algérie et nous fait assister à la prise de Laghouat et de Touggourt. Mais la partie la plus instructive du volume est la seconde, celle qui traite de l'expédition du Mexique, de la conquête de l'« arrogante » Puebla, du gouvernement des *trois caciques* Almonte, Labastida et Salas, de la conduite des généraux Forey et Bazaine. M. du Barail blâme les tergiversations de Forey qui mit plus de cinq mois et demi pour aller de la Vera Cruz à Puebla, à travers les contrées les plus riches du Mexique, en imposant à son armée des privations de toute sorte ; il montre comment cet homme, animé de bonnes intentions, n'avait pas assez d'énergie ni d'habileté pour tenir la balance entre cléricaux et libéraux ; mais il regrette que Forey ne soit pas resté, car Forey « n'eût pas ajouté ses intrigues personnelles à toutes celles qui tourmentaient ce malheureux pays » et « eût tiré Maximilien de l'enfer où nous l'avions jeté ». Il loue les qualités de Bazaine, son courage impertubable, son impassibilité absolue au plus fort du danger, sa rapidité de conception et d'exécution qui contrastait singulièrement avec les lenteurs de Forey, puisqu'en six semaines, « avec une maestria incomparable », il dissipa les débris de l'armée libérale et porta ses troupes, toujours alertes et pourvues de tout, à plus de cent cinquante lieues au nord de Mexico, dans des régions qui n'offraient relativement que peu de ressources. Mais Bazaine était déjà « ambigu et cauteleux », et, dit M. du Barail, « sous des allures de bonhomie auxquelles se prêtaient un corps un peu replet et une bonne grosse figure éclairée par des yeux très intelligents, mais qui ne s'ouvraient qu'à demi, il cachait un esprit très délié et très fin, trop fin peut-être ». Les portraits abondent dans ce volume, comme dans le précédent : M. du Barail nous présente, outre Bazaine et Forey, Lorencez qui avait échoué

---

1. L'auteur aurait dû remarquer que les notes si intéressantes de Thielmann sur le siège de Mayence en 1793 ne sont pas inédites ; elles ont paru dans la *Zeitschrift für Kunst, Geschichte und Wissenschaft des Krieges*, 1844, et nous en avons tiré grand parti dans notre *Mayence*, où elles sont citées sous le nom de l'éditeur, Czettritz-Neuhauss.

contre Puebla parce qu'il avait cru en Dubois de Saligny, Félix Douay « vigoureux, froid, un peu sombre », l'intendant général Wolff, le colonel Dupin qui commandait la contre guérilla, etc. Citons encore de curieuses anecdotes sur Pélissier et autres « Africains », et les pages que l'auteur consacre à la garde impériale, au camp de Châlons où l'on appliquait les prescriptions réglementaires, sans rien découvrir de neuf, aux manœuvres trop compliquées de la cavalerie.

A. C.

---

549. — Nitti. **Le socialisme catholique,** traduit de l'italien. Paris, Guillaumin, 1894; in-8° de 410 p.

Il n'est pas étonnant qu'il y ait un socialisme catholique, d'abord parce que l'Église a la prétention de diriger tous les actes de la vie humaine, et en second lieu parce qu'il existe un lien étroit entre le progrès des idées socialistes et le déclin du sentiment religieux. M. Nitti s'est donné la tâche d'exposer les principales doctrines et de décrire sommairement les principales œuvres qui tendent à régler les rapports sociaux conformément aux préceptes de la religion catholique. Ce travail a le double mérite de la clarté, et, autant que j'en puis juger, de l'exactitude. L'auteur insiste beaucoup, et avec raison, sur l'Allemagne; il montre la part considérable que le clergé y prend au mouvement socialiste, et la hardiesse des idées qu'il y préconise On trouvera peut-être qu'il passe un peu rapidement sur la France, sur les États-Unis et sur l'Angleterre. Mais dans ces trois pays l'action des socialistes chrétiens, ou bien est exclusivement locale, au lieu de franchir les frontières, comme en Allemagne, ou bien s'exerce avec une modération qu'expliquent soit le tempérament national, soit des considérations politiques, soit d'autres motifs que M. N. n'indique pas toujours avec assez de précision. Au surplus, un ouvrage qui traite des questions contemporaines, surtout des questions d'origine ou d'importance récente, cesse, à peine paru, d'être complet et vrai. Il est clair, par exemple, que l'entrée dans les chambres française et belge d'une forte minorité de socialistes plus ou moins révolutionnaires a eu déjà et aura encore plus dans la suite sa répercussion sur le socialisme catholique. On ne saurait assurément reprocher à M. Nitti de n'avoir point prévu tous ces faits. Mais son livre, vrai dans l'ensemble et même dans la plupart des détails, n'aura bientôt plus qu'une valeur historique, et ne présentera guère sous peu qu'un intérêt de curiosité succédant à un intérêt d'actualité.

Paul Guiraud.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Welter (59, rue Bonaparte) annonce la prochaine publication du premier volume d'un *Lexique de la langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps* par M. Ch. LIVET. L'auteur a réuni tous les mots, toutes les locutions de Molière qui lui ont paru mériter l'attention. Ses citations sont suivies d'exemples tirés presque toujours d'auteurs du même siècle. Il accompagne a plupart des articles consacrés à chaque mot d'une étude historique faite à l'aide des dictionnaires parus de 1530 à 1878. L'ouvrage comprendra probablement quatre volumes et sera tiré à neuf cents exemplaires dont six cents seulement seront mis dans le commerce. Le prix du volume est fixé à 10 francs pour les premiers souscripteurs ; il sera fixé à 15 francs après la mise en vente du tome premier et au plus tard le 1er janvier 1896. Si l'auteur se décide à vendre les deux cents exemplaires qui resteront à sa disposition (cent autres ayant leur emploi), le prix sera doublé. Aucun volume n'est vendu séparément, et l'achat du premier entraîne l'achat des suivants.

— Dans sa plaquette sur *les comtes d'Angoulême, leurs ligues féodales contre Richard Cœur de Lion et les poésies de Bertran de Born* (Toulouse, Privat. In-8°, 27 p.) M. P. BOISSONNADE fixe avec plus de précision que ses devanciers les dates des sirventés où Bertrand de Born se fit le Tyrtée des coalitions féodales contre le second fils du roi Henri II d'Angleterre, Richard, prince actif et arbitraire. Les poésies du célèbre troubadour n'étaient pas datées, et l'on n'avait pu jusqu'ici les dater qu'en s'appuyant sur des textes historiques relatifs à cette période. M. Boissonnade a étudié de très près la chronologie et le rôle historique des comtes d'Angoulême, et il a pu ainsi apporter sur ces difficiles questions des solutions nouvelles qui sont sinon certaines, du moins probables.

— M. TAMIZEY DE LARROQUE a publié une *notice inédite sur le Livre de raison du muet de Laincel* d'après les manuscrits de Peiresc (Digne. In-8°, 23 p.) et le IVe fascicule de ses correspondants de Grandidier, *Jean Florimond Boudon de Saint-Amans, fragments de lettres à Grandidier* (Paris, Picard et Colmar, Huffel, in-8°, 39 p.). On trouve dans la première de ces brochures des renseignements curieux sur ce muet parent de Peiresc, Roumoulles de Linceaux, auteur d'un livre de raison qui « était tout en peinture », M. T. de L. décrit ce livre de raison dessiné par le seigneur de Saint-Martin de Renacas et reproduit la notice envoyée à Peiresc par le fils de ce muet, avec des additions que lui ont fournies MM. Paul de Faucher et de Berluc-Perussis. La seconde brochure renferme, outre deux fragments trop courts de la correspondance de Saint-Amans avec Grandidier — qui permettent d'ailleurs de voir en quelle haute estime le futur historien de l'Agenais tenait le futur historien de l'Alsace : 1° Une lettre oubliée de Grandidier à son ami d'Agen ; 2° des extraits de deux lettres écrites à Grandidier par le professeur Dumas, du collège royal de Toulouse ; 3° des notes anecdotiques, écrites à bâtons rompus par le second des fils de Saint-Amans et où l'on rencontre nombre de détails intimes.

— La librairie Colin publie, dans sa collection des « pages choisies des grands écrivains », des extraits de Théophile GAUTIER (in-8°, XXIV et 382 p. 3 fr. 50). Ce recueil contient des fragments des romans et nouvelles reliés par de courtes analyses, les plus brillants morceaux que Gautier ait écrits comme critique de littérature et d'art et quelques-unes des meilleures pièces du poète. M. Paul SIRVEN a fait ce choix et mis en tête du volume une introduction intéressante sur la vie et l'œuvre de Gautier.

— La même librairie fait paraître une traduction, due à M. Georges Art, des *Essais critiques* de John Morley sur Macaulay, Wordsworth, Carlyle, Emerson et Auguste Comte (in-8°, xxi et 346 p. 3 fr. 50). Le volume est précédé d'une brillante introduction de M. Augustin Filon sur le critique anglais et ces « autres articles qui produisirent, au moment où ils parurent, une sensation profonde, accompagnée d'un peu d'étonnement et de scandale, mais qui sont aujourd'hui acceptés presque universellement et se sont comme incorporés avec la pensée de la présente génération ».

— Les traducteurs-poètes ne se lasseront jamais de tenter la restitution en français des grâces latines d'Horace. Avec le temps, on tient seulement davantage à l'exactitude, ce qui ne s'obtient pas toujours sans détriment pour l'harmonie poétique ni sans inévitables chevilles. Cependant, la jolie et délicate traduction des *Odes d'Horace*, due à M. Ed. Bourette, que vient de faire paraître la maison May et Motteroz, en un charmant petit volume de poche, sera particulièrement appréciée, outre son exactitude, pour la variété des rythmes employés et la facilité du style. Ce n'est pas, loin de là, une œuvre banale.

ALSACE. — Vient de paraître à Strasbourg (Heitz éd. 1 vol. 4°, prix 6 mark) une étude intéressante de M. W. Vœge sur les rapprochements qui s'imposent entre certains bas-reliefs de Donatello et plusieurs œuvres de Raphaël. Celui-ci est-il allé à Padoue, y a-t-il étudié les bas-reliefs originaux, telles sont les questions que l'auteur cherche à élucider, après une étude comparative des œuvres similaires des deux maîtres. — (*Raffael und Donatello, ein Beitrag*... etc.) Les reproductions sont malheureusement assez médiocres.

ALLEMAGNE. — Vient de paraître : J. Wackernagel, *Altindische Grammatik*, I Lautlehre, Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1896. Cette grammaire sanscrite, spécialement conçue au point de vue des origines indo-européennes, comprendra trois volumes : phonétique — morphologie — syntaxe. La *Revue* publiera incessamment un compte rendu de cet important ouvrage qui a, dès à présent, sa place marquée dans la bibliothèque de tous les indianistes et indogermanistes.

— M. Alfred Holder a fait paraître à la librairie Mohr de Fribourg en Brisgau et de Leipzig (in-8, 95 p. 2 fr. 50) la suite de son édition de *Beovulf*, le glossaire du poème avec les indications de tous les passages, *Wortschatz mit sæmmtlichen Stellennachweisen*.

— Sous le titre *Der Sprachatlas des deutschen Reichs, Dichtung und Wahrheit* (Marbourg, Elwert. In-8, 52 p.). M. G. Wenker a fait paraître une réfutation des critiques de M. Bremer, *Herrn Bremers Kritik des Sprachatlas*, et y a joint une conférence de M. F. Wrede, *Ueber richtige Interpretation der Sprachatlas Karten*.

ITALIE. — Le Ministère de l'instruction publique d'Italie, à l'occasion du troisième centenaire du Tasse, a mis au concours parmi les étudiants des universités italiennes un travail sur le Tasse à exécuter en trois mois. M. Felice Vismara, auteur d'un des deux mémoires récompensés par une médaille d'argent (trois autres ont obtenu des médailles de bronze ; vingt-quatre mémoires avaient été présentés) intitule son mémoire *L'animo di T. Tasse rispecchiato ne' suoi scritti* (Milan, Hoepli). Il ne nous y donne naturellement pas plus qu'on ne peut attendre d'un tout jeune homme et d'un auteur enfermé dans d'étroites limites de temps. On y trouvera pourtant quelques remarques utiles et surtout une bibliographie curieuse de tout ce qui a été écrit à l'occasion de ce troisième centenaire.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 9 décembre — 1895

550. — **Crestomazia del Râmâyana di Vâlmîki con notizie bibliografiche e con estratti del commento di Râmavarman**, per cura di Paolo Emilio PAVOLINI (Pubblicazioni del R. Ist. di Studi superiori in Firenze, collezione scolastica). — Firenze, Carnesecchi, 1895. In-8°, IV-62 pp. Prix : 1 fr. 50.

On peut regretter que M. Pavolini, déjà connu par d'estimables travaux en sanscrit et en prâcrit, ait conçu sa nouvelle œuvre sur un plan trop modeste. Et je ne parle pas seulement de l'absence de lexique; car une chrestomathie sans lexique est beaucoup plus admissible pour le sanscrit classique que pour le védique, maintenant surtout qu'il existe un dictionnaire du sanscrit classique à la portée de toutes les bourses. Je passe condamnation sur l'Uttarakâ*nd*a entièrement supprimé, et sur le Bâlakâ*nd*a réduit à 21 stances, puisqu'aussi bien M. Jacobi n'en admet que 16 authentiques. Mais l'auteur a dû s'imposer de grands sacrifices pour faire tenir en 40 pages le résumé et les extraits des cinq autres livres du gigantesque poème, et cette brièveté ne va même pas sans quelques menues inexactitudes : ainsi, II 18-19 (p. 25), « Kaikeyî stessa gli dà l'infausta novella » est insuffisant, puisque c'est Râma lui-même qui s'exile volontairement pour dégager la parole de son père, et nous y perdons un trait du caractère généreux du héros; plus loin, III 11 (p. 30), on oublie de nous dire que Râma séjourne dix ans dans les ermitages, ce qui abrège d'autant son temps d'épreuve, et le don de l'arc merveilleux de Vish*n*u est également passé sous silence; tous les détails des combats fabuleux — *quidquid India mendax*... — disparaissent dans le sommaire de III 19-30 (p. 34), ainsi que plusieurs des aventures les moins banales du livre VI (p. 53), mort et résurrection de Râma et Lakshma*n*a, le faux Râma, la fausse Sîtâ, l'enlèvement de la montagne

aux simples, les exploits et la mort de Kumbhakar*n*a, enfin l'hymne au Soleil (VI 105), dont l'existence au moins méritait d'être signalée aux débutants.

Je ne m'étendrais pas si longtemps sur les lacunes de cet excellent petit ouvrage, si je n'étais persuadé qu'elles sont aisées à combler et qu'une nouvelle édition en fournira à l'auteur la très prochaine occasion ; car on doit souhaiter que le livre se répande, non seulement parmi nos étudiants en sanscritisme qui sans doute ne reculeront pas devant la difficulté de comprendre un italien très simple et très pur, mais encore dans tous les cercles lettrés quelque peu sympathiques à l'exotisme, pour donner aux uns d'élégants spécimens d'un poème autrement presque inabordable, aux autres le tracé des grandes lignes du plus ancien roman d'aventures qu'aucune littérature nous ait conservé, à tous une idée fort suffisante des conditions et de l'esprit de la littérature épique dans l'Inde. Le système de transcription simplifiée qu'adopte M. Pavolini s'écarte trop peu de l'orthographe usuelle pour présenter le moindre inconvénient, et il en poursuit l'application avec beaucoup de rigueur et de méthode [1] ; ses notes initieront les élèves aux premiers éléments de la langue des commentateurs, en même temps que ses indications bibliographiques orienteront ceux d'entre eux qui voudront s'enfoncer dans les bois à la suite de l'oiseau magique des contes du vieux monde. La forêt est touffue, mais le sentier est bien frayé.

V. H.

---

551. — H. Stumme, **Grammatik des Tunisischen Arabisch**, nebst Glossar. Leipzig, 1896, Hinrichs, VIII-183 pp. in-8°.

M. Stumme n'aura pas tardé à tenir la promesse qu'il nous avait faite en publiant ses contes et poésies de Tunisie, et, peu après, ses chansons des Bédouins de la Tripolitaine, dont j'ai rendu compte naguère ici (*Revue critique*, 1894, pp. 464-467). Il nous donne aujourd'hui la grammaire du dialecte arabe tunisien ou, plus exactement, du dialecte parlé dans la ville même de Tunis, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, et cette grammaire est telle qu'on pouvait l'attendre après les excellents travaux de l'auteur sur ce terrain qui lui est si familier. Elle répond à toutes les exigences de la science philologique ; peut-être même les dépasse-t-elle dans un excès de rigueur

---

1. Voici, en fait de fautes d'impression, tout ce que je relève d'essentiel : p. 22-23, les guillemets devraient se prolonger jusqu'à la fin du paragraphe; p. 36, l. 2, il marque à la fin un visarga qui n'est pas rétabli aux errata; les graphies telles que *patir ivā*, *babhau* (p. 41, l. 8) ont quelque chose d'équivoque qu'il faudrait éviter ; car la virgule est incompatible, au point de vue occidental, avec une synizèse, et au point de vue indien, avec l'union intime du préfixe et du verbe. — Les formes exclusivement épiques, comme *kurmi* (p. 24, l. 21), devraient être signalées au passage.

scientifique qui se traduit par un système de transcription et de figuration conventionnelles d'une complication vraiment exagérée. Ce défaut est particulièrement sensible dans cette masse d'équations algébriques à l'aide desquelles M. S. a imaginé de représenter les types grammaticaux des formes phonétiques propres au dialecte tunisien. Quant on en arrive, par exemple, à des équations de ce genre : [illegible] pour figurer certains types de diminutifs populaires, c'est, on l'avouera, compliquer comme à plaisir l'étude de phénomènes beaucoup plus simples en eux-mêmes. Il faut une attention extrême même aux gens du métier, pour suivre l'auteur dans ses explications ainsi hérissées de formules rébarbatives, où, grisé d'une sorte d'ivresse mathématique, il fait appel à toutes les ressources de l'algèbre; et encore — je parle pour moi — n'y réussit-on pas toujours, et doit-on avoir recours aux exemples, heureusement cités en abondance, pour savoir parfois ce qu'il a voulu dire au juste. Assurément il y a dans l'arabe parlé une foule de réactions phonétiques d'une nature très délicate, dont la notation vocalique de l'arabe classique ne tient nul compte, et qu'il est nécessaire de mettre en évidence par un mode de transcription approprié. Mais celui choisi par M. S. n'est guère heureux, à mon avis. Ses symboles, à eux seuls, constituent une langue à part dont on a à se rendre maître avant d'être en état d'aborder le dialecte même que sa grammaire se propose de faire connaître et, c'est là le but final d'une grammaire, d'enseigner. Or, il est certain qu'au point de vue proprement didactique, cette grammaire n'est pas utilisable. C'est une œuvre de haute philologie, mais de philologie transcendante, inabordable à quiconque n'est pas déjà très ferré sur l'arabe. Je plaindrais ceux qui, sans autre étude préalable, voudraient s'en servir tout uniment pour apprendre la langue parlée à Tunis. Et pourtant, il eût fallu peu de chose pour lui donner ce caractère didactique, sans sacrifier pour cela rien de la précision scientifique. Il suffisait, au lieu de recourir à tous ces symboles, au lieu de raisonner sur des abstractions, de raisonner sur des espèces, en prenant tout bonnement des mots types, mais de vrais mots. Si jamais l'on songe à traduire cette grammaire en français, — et ce serait à souhaiter car, débarrassée de cet appareil rebutant et, je crois inutile, elle pourrait rendre de vrais services à nos compatriotes résidant en Tunisie — je conseillerais fort à l'auteur de la remanier de fond en comble dans ce sens.

La lecture de la grammaire de M. S. m'a convaincu une fois de plus du bien fondé de cette vue que j'ai émise il y a bien des années, et qui avait pu sembler alors paradoxale, c'est que la notation idéale de la phonétique de l'arabe vulgaire, serait, en réalité, la notation vocalique introduite par la massore dans le texte hébreu de la Bible. C'est, des deux côtés, absolument le même ordre de phénomènes, issus des mêmes causes : des ruptures d'équilibre vocalique dans les mots, provoquées, soit par leurs rapports entre eux, soit par l'addition de divers éléments grammaticaux.

L'on peut reprocher à M. S. de n'avoir pas suffisamment dégagé de l'ensemble des faits, d'ailleurs si minutieusement exposés par lui, les quelques lois fondamentales qui président à toutes ces variations phonétiques et qu'il aurait dû inscrire en tête de sa grammaire. Par exemple, la loi du déplacement de l'accent tonique et de ce que j'appellerai la voyelle motrice, selon que le substantif est à l'état absolu ou à l'état construit, ou, d'une façon plus générale selon que le mot, substantif ou verbe, est isolé ou engagé dans certaines combinaisons [1]; l'influence organique de la nature de la consonne sur la coloration de la voyelle venant en contact avec elle, etc. Le § 2 contient un tableau très complet des assimilations de consonnes réagissant l'une sur l'autre [2] (tableau qui, soit dit entre parenthèses, aurait dû être éclairé d'exemples *immédiats*). Mais il n'eût pas été superflu de traiter aussi spécialement des altérations spontanées de certaines consonnes; par exemple, cette transformation assez surprenante de la sifflante simple en emphatique, sans aucune de ces causes qui la justifient d'ordinaire. C'est là également qu'il aurait convenu de relever cette dégénérescence propre à la côte de Barbarie, du *j* (*djim*) en ʒ, en présence d'un autre ʒ, même quand les deux articulations sont séparées par l'intervention d'une voyelle; et d'autres menus faits de même espèce, qui ont été consciencieusement notés, mais de façon trop incidente. En un mot la matière recueillie par M. S. l'a été avec une conscience et une exactitude à laquelle je suis heureux de rendre hommage; mais elle gagnerait — pour parler sa langue — cent pour cent à être ouvrée à nouveau.

Si minutieuse que soit la méthode de transcription adoptée par l'auteur, il me paraît qu'elle n'a pourtant pas tenu compte de certains faits essentiels qu'il eût été bon à tous égards de mettre en lumière à l'aide d'un artifice quelconque. Ainsi — et ceci s'applique à tous les dialectes arabes — en ce qui concerne l'élimination, dans la prononciation, des voyelles brèves non accentuées, j'estime qu'aussi bien pour la pratique que pour la théorie, il y aurait eu avantage à marquer la présence latente de ces voyelles par un signe tel qu'une apostrophe; attendu que, dans certaines conditions, elles sont susceptibles de réapparaître sous une forme plus ou moins authentique. Par exemple, *skir* « il s'est enivré », se prononce assurément ainsi dans les dialectes barbaresques; je crois, pourtant, qu'il serait plus rationnel de l'écrire *s'kir*, puisqu'au pluriel l'on dit *síkru* (que j'écrirais, d'après ce système, *sík'ru*); l'on verrait ainsi immédiatement comment les formes barbaresques se rattachent aux formes orientales *síkir* et *sík'ru*, et comment le tout se ramène à l'arabe classique pleinement vocalisé *sakira*, *sakiru*. De même

1. L'on peut dire, en thèse générale, que l'état dynamique du mot tend à remettre en sa vraie place la voyelle primitive, l'état statique à la déplacer.

2. Le dialecte tunisien pousse très loin ces assimilations. Il en arrive à dire, par exemple, *hçax-rājli* « le cheval de mon homme », pour *hçān rājli*.

jîlbsu; « ils revêtent », gagnerait à être transcrit *jîlb'su ; jibirku,* « ils s'agenouillent », *jibir'ku*; *jiktbu*, « ils écrivent », *jikt'bu*, ce qui ferait mieux comprendre les variétés, *jiktību* (forme normale que j'écrirais *jiktibu*), *jíkitbu* (= *jikit'bu*), *jikitību* (= *yikitibu*), où la voyelle voltige pour ainsi dire, se posant tantôt sur une consonne, tantôt sur une autre. De même aussi pour les substantifs, il serait plus rationnel de transcrire *q'bă'r* « tombeau », au lieu de *qbár*, ne fût-ce que pour faire pressentir le changement qui, à l'état construit, ramène le mot à sa forme normale *qábr ;* cf. *ktéf* et *kitf*, « épaule » (= *k'tě'f* et *kitf*); et ainsi de suite à travers toutes les formes de la grammaire. Cette apostrophe n'est rien, si l'on veut, mais elle est tout, si l'on se place à un point de vue logique ; c'est un zéro, mais un zéro indispensable dans l'énoncé précis des phonèmes ; c'est l'équivalent du *chewa*, ce pivot de la vocalisation hébraïque. Combinées d'une part avec l'emploi d'un signe spécial tel que ˇ, marquant les voyelles brèves, prosthétiques et épenthétiques, non organiques, dont le jeu constitue la principale difficulté des dialectes d'arabe vulgaire ; d'autre part, avec la notation de l'accent tonique (toujours scrupuleusement observée par M. S.), cette convention me paraît suffire pour traduire d'une façon adéquate le mécanisme phonétique de tous les dialectes d'arabe vulgaire, tout en en rendant sensible la raison d'être, au regard de l'arabe classique.

J'ai peu de critique de détail à faire. Je crois qu'il serait difficile de trouver en défaut l'exactitude de M. Stumme. Çà et là, quelques bonnes observations de philologie générale montrant une fois de plus le parti qu'on peut tirer de l'étude, trop dédaignée par d'aucuns, de ces dialectes dits vulgaires. Ainsi, la forme exceptionnelle du duel de *byḍha,* « testicule », *bâdhtîn,* justement rapproché de la forme hébraïque *bâttîm* ou *bâtîm*, pluriel de *bayit*, « maison », sur laquelle les grammairiens ont tant disputé. En revanche, je doute fort que *hákkar*, « penser, évaluer » ait quelque chose à voir avec l'hébreu *haqar*, et puisse être une survivance punique.

M. S. fait remarquer, comme une anomalie qu'il n'explique pas, que *sinnîn*, pluriel de *sinn*, « dent », est traité comme un duel à l'égard des suffixes; on devrait dire, d'après les errements de l'arabe vulgaire, *sinnînu*, « ses dents », et l'on dit *sinnîh*. Pourquoi cela ? Je crois que cela vient de ce que *sinnîn* est un duel réel, au même titre que *îdîn*, « les deux mains », *rijlîn*, « les deux pieds », etc., et qu'il s'agit des dents considérées comme un ensemble double, les *deux rangées* de la mâchoire supérieure et inférieure ; le mot rentre ainsi dans l'analogie générale du duel s'appliquant aux parties du corps qui vont par paires. C'est à ce point de vue que se place l'hébreu qui, employant le même mot, s'en sert de même au duel (*chenn*, « dent »; *chinnaîm*, « les dents »). C'est à ce point de vue également que s'est placé l'araméen, qui se sert précisément du duel pour le même mot, *chinnaïn*, « les dents » [1]. Ce

1. Daniel II, 34.

dernier fait est d'autant plus significatif que, comme on le sait, l'araméen a généralement laissé tomber en désuétude l'usage du duel et ne l'a conservé que pour certains substantifs rentrant dans cette catégorie spéciale des membres doubles par symétrie [1].

P. 123. — *Hîjä elgámra bîdha*, est traduit par « Sie ist der Mond selber ». Cette traduction, prise au pied de la lettre, impliquerait l'existence dans le dialecte tunisien d'une forme féminine pour désigner la lune, qui est toujours considérée en arabe comme une entité masculine. Il est probable qu'il faut entendre ici *gamra*, au sens de *qamira* ou de *qamrá*, non pas la lune, mais la nuit éclairée par la lune, une nuit *enlunée*, comme nous disons « une journée ensoleillée ». Un mot de commentaire n'eût pas été de trop.

P. 127. — Le pluriel *nçâf*, de *nufç*, « moitié » (pour *nuçf*=*niçf*), se rattache régulièrement au pluriel *ançâf* (avec aphérèse de l'*élif* initial) ; la forme correcte a été maintenue au pluriel, d'un usage moins fréquent que le singulier, voilà tout ; et je ne crois pas qu'il faille chercher la raison de cet écart entre les formes du singulier et du pluriel, dans un prétendu désir d'éviter une confusion avec le pluriel de *nfés* « souffle ».

J'ai peine à admettre que l'adverbe composé *qrîblä* « presque » soit une déformation de *qrîb-idhá*, malgré le renvoi aux exemples discutables, des *Beduinenlieder* pour *idhá-ilá*.

Est-il bien sûr que *ẓâda* soit une altération du substantif *ẓiáda*, dans les locutions telles que *ẓâda hiya djât*, « elle *aussi* est venue » (littéralement, « en plus ») ? Ce mot ne serait-il pas tout simplement le verbe *ẓâda*, employé à l'état invariable, une sorte d'auxiliaire du genre de *mädâm*, « tant que », *mäẓâl*, « encore », *'âd* et *ma'âdch* pour exprimer la réitération ou la non réitération d'un acte, etc. [2]

La véritable étymologie de *deggâẓ*, « diseur de bonne aventure », est encore à trouver. J'ai entendu prononcer à Benghâzi : *teggâẓ*.

En terminant, je profiterai de l'occasion pour revenir sur un mot énigmatique des *Tripolitanisch-Tunisische Beduinenlieder* (au vers 167). Il s'agit d'une plante appelée *tayibet el-ism*, qui signifie littéralement « bonne de nom, au bon nom ». J'en avais rapproché le nom de lieu syrien *Tayibet el-ism*, figurant dans une ancienne liste de fiefs attribués par Beïbars à ses émirs dans le pays de Césarée ; mais je n'avais pu réussir, pas plus que M. Stumme, à déterminer l'identité de cette plante, ignorée de tous les lexiques arabes. Je crois maintenant que ce doit être le *fusain*, appelé par Pline *evonymus*= εὐώνυμος ; l'arabe aura traduit littéralement le mot grec, qu'il connait, d'ailleurs, sous la forme *afoûnoumoûs*.

---

1. Voir sur cette question du duel araméen ce que j'ai dit autrefois dans mon *Recueil d'archéologie orientale*, I. p. 148.

2. Je reconnais que, dans cette hypothèse, il resterait à expliquer le maintien de l'*a* final ; on attendrait *ẓâd* en arabe vulgaire. Mais, d'autre part, la disparition de l'î long de *ẓiada*, même en admettant une influence perturbatrice du *ẓ*, est au moins aussi difficile à expliquer.

Probablement il y a dû y avoir quelque intermédiaire syriaque soit en transcription, soit en traduction ; εὐώνυμος correspondrait très bien à un *chem-tob ;* et, si la plante est d'origine orientale, il se pourrait que le grec n'ait fait lui-même que traduire une vieille dénomination sémitique. Cela nous donne du même coup l'étymologie du nom de la localité syrienne, appelée aujourd'hui *Tayibè* tout court[1].

CLERMONT-GANNEAU.

---

552. — **I Salmi** tradotti dal testo ebraico comparato colle antiche versioni con introduzione e note dal sac. SALVATORE MINOCCHI, Dre in S. Theol. e in Lingue Orientali. Firenze, B. Seeber; 1895, in-12, pp. C-447.

Corripe amicum : tel est le précepte que nous mettrons en pratique, et passant rapidement sur tout le bien qu'il y aurait à dire de ce volume, nous signalerons plus particulièrement les desiderata qu'il laisse encore; car nous avons l'espérance que cet excellent ouvrage, si supérieur à tout ce que l'Italie produit ordinairement en ce genre de travaux, s'écoulera rapidement et nous croyons être utile à l'auteur en lui signalant quelques améliorations pour une seconde édition.

L'ouvrage débute par une préface (pp. IV-XIV) dans laquelle l'auteur se réfère perpétuellement au petit volume du P. Brandi : *La questione Biblica.* Heureusement que, par la suite, il ne s'est pas inspiré des principes de ce détestable ouvrage[2] quoique pourtant de temps à autre on s'aperçoive facilement qu'il garde une trop prudente réserve.

Dans l'introduction, l'auteur traite d'abord de la poésie hébraïque en général et résume trop succinctement les travaux antérieurs. Il aurait pu améliorer considérablement cette partie de son travail, en utilisant les études de Grimm sur la poésie syriaque. Il a ensuite un chapitre intitulé « Des psaumes en général » qui n'est guère qu'un abrégé tiré de l'*Introductio in Lib. Vet. T.* du P. Cornely, ouvrage qui jouit d'une trop grande autorité auprès des exégètes catholiques. Un appendice

---

1. C'est donc un homonyme de la Εὐωνύμεια de Carie et du dème attique de ce nom.

2. Nos lecteurs ignorent probablement ce qu'est cet ouvrage dont M. M. paraît faire trop de cas. C'est une compilation de mauvais arguments publiés dans la *Civilta catolica* et réunis ensuite en volume pour former une soi-disant réfutation d'un article de la *Contemporary Review* intitulé : « *The Papal Encyclical on the Bible.* » La seule page vraiment instructive du livre du P. Brandi est celle qui renferme, parmi les appendices, une lettre personnelle de Mgr d'Hulst au pape, lettre pour laquelle la publicité, ordinairement si appréciée de l'auteur, n'avait point été recherchée, mais que le P. Brandi lui a fait la mauvaise plaisanterie de divulguer. On y trouve de curieux détails sur l'impression produite à Rome par l'article si remarquable, et trop remarqué, que l'illustre prélat publia jadis dans le *Correspondant* sous le titre de : *La Question biblique.*

donne, comme terme de comparaison, la traduction d'un certain nombre de pièces empruntées aux chants de l'Égypte et de la Babylonie.

Chaque psaume est précédé d'une courte notice historique indiquant son but, son objet et les circonstances dans lesquelles il a été composé. Les titres ont été expliqués dans l'Introduction. — Nous avons comparé la traduction de quelques psaumes avec le texte. Elle est aussi littérale que possible. Il ne nous appartient pas de juger si l'auteur n'a pas parfois fait un peu trop violence aux règles de sa langue pour obtenir une plus grande conformité littérale. Le texte de la traduction est disposé vers par vers ; mais il est très regrettable que les strophes n'aient pas été distinguées (si ce n'est dans les ps. alphabétiques), que les vers ou les mots surajoutés n'aient pas été indiqués par un caractère différent, que les lacunes n'aient pas été notées par des points de suspension [1]. Cela aurait permis à M. Minocchi de supprimer un certain nombre de notes. Les autres notes sont claires, concises, sobres d'hypothèses et ont pour but, ou d'indiquer les variantes du texte d'après les anciennes versions, ou d'éclaircir les passages obscurs.

Ce livre ne fait faire aucun progrès nouveau à l'exégèse, ni à la critique textuelle ; mais c'est un excellent travail de seconde main, un bon ouvrage de vulgarisation. L'auteur s'est abstenu, en général, de faire de l'apologétique et a eu raison. D'ailleurs, on devine facilement en le lisant, qu'il ne connaît guère les objections faites à l'exégèse traditionnelle que par les ouvrages de Cornely et de Vigouroux, qui ne reproduisent ces objections ni fidèlement ni complètement. M. M. a une connaissance suffisante des langues sémitiques pour recourir par lui-même aux ouvrages techniques de la critique moderne. Il gagnera beaucoup à les aborder directement et apprendra à se défier de la manière dont les objections sont présentées dans les ouvrages dont nous parlons, non moins que des solutions qui y sont données. Il est à souhaiter que M. Minocchi continue sur d'autres parties de l'Ancien Testament ses travaux d'exégèse et qu'ils soient appréciés comme ils le méritent de ses compatriotes qu'on accusait — peut-être pas sans raison — d'être jusqu'à présent la nation la plus réfractaire au progrès des sciences bibliques.

J.-B. Chabot.

---

553. — **Apocalypsis S. Johannis Apostoli versio Sahidica.** Accedunt pauca fragmenta genuina diatessaroniana, auctore Henrico Goussen. Lipsiae, Harrassowitz, 1895, in-8°, pp. VII-67.

« Omnium N. T. versionum orientalium editiones historiasque criticas ex libris tum impressis tum manuscriptis paramus. » Ainsi débute

1. Nous conseillons à l'auteur de prendre modèle pour cela sur l'excellente traduction française du *Livre de Job* de M. Loisy.

l'auteur de cet opuscule dans sa préface. Aussi croirions-nous volontiers que M. Goussen est un novice rempli des illusions d'une ardeur juvénile, s'il ne prenait soin de nous avertir qu'il travaille depuis longtemps à ce vaste projet qui, aux yeux de tout homme expérimenté, exigerait la vie de trois ou quatre savants laborieux. Le texte qu'il vient d'éditer est, dans cet édifice, comme une brique dans la tour de Babel. Il renferme les fragments de la version sahidique contenus dans les manuscrits Or. 3518 du British Museum et 408 de Berlin qui, tous les deux, sont composés de feuillets arrachés au même volume. Ces fragments sont complétés par les autres parties déjà éditées de la même version du texte de l'Apocalypse. Comme l'édition n'est accompagnée d'aucun commentaire (car on ne peut donner ce nom aux courtes notes qui y sont jointes), elle tire toute sa valeur de la fidélité avec laquelle elle reproduit l'original ; ce dont nous ne pouvons juger. — Les six fragments du *Diatessaron*, tirés des œuvres de Jésudad, évêque nestorien de Merw († c. 860) sont extraits du manuscrit de Berlin Sachau 311. Ils ne comprennent ensemble que dix-sept lignes. Il serait à souhaiter que dans ses publications ultérieures, dont il annonce la prochaine apparition, M. Goussen remplaçât l'usage de l'autographie — car ses textes sont autographiés — par des caractères typographiques. L'emploi de ces derniers lui aurait permis, d'ailleurs, de réduire de moitié le nombre des pages de son opuscule.

J. B. C.

---

554. — **Recueil des inscriptions juridiques grecques** ; texte, traduction et commentaire par R. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach, 3e fascicule. Paris, Leroux, 1894, gr. in-8. Prix 7 fr. 50.

Les auteurs du présent fascicule ont attendu, pour le publier, l'apparition des *Iscrizioni arcaiche Cretesi* de M. Comparetti. Ce retard volontaire leur a permis de former une sorte de *Corpus* de tous les textes épigraphiques qui intéressent le droit privé de la Crète, et de joindre à la grande loi de Gortyne : 1° une seconde loi qui traite « de la réparation des dommages causés par des animaux, par des serfs, par des engagés » ; 2° quelques actes « relatifs au contrat d'emphytéose, au règlement des droits de prise d'eau pour irrigation, et aux affranchissements ». Le recueil se termine par trois jugements d'Épidaure, qui sont de médiocre importance. Les *Addenda* complètent ou rectifient, sur des points de détails, les trois fascicules déjà édités. J'y signalerai en particulier le relevé des inscriptions hypothécaires récemment découvertes en Attique, la traduction de cinq lignes de la ἱερὰ συγγραφή de Délos, le commentaire du contrat de bail de Minoa d'Amorgos d'après le texte plus correct de M. Homolle (B. C. H., XVI, p. 276), enfin plusieurs variantes introduites dans l'interprétation du contrat de prêt

d'Orchomène. L'index très développé contient un véritable lexique des termes juridiques employés dans l'ouvrage entier.

Ce troisième fascicule est digne des mêmes éloges que les deux précédents. On y retrouve la même exactitude, la même précision, la même solidité qui nous avait antérieurement frappé. A n'envisager que la loi de Gortyne, on peut affirmer que l'édition nouvelle rend à peu près inutiles toutes celles qui l'avaient devancée, à l'étranger comme en France. J'ai eu la curiosité de la comparer ligne par ligne avec la récension qu'en avait donnée M. Dareste dans la *Revue historique du droit*. Pour le texte, les différences sont en somme peu sensibles, sauf en trois ou quatre endroits. Quant à la traduction, elle a été remaniée de fond en comble. Si parfois les auteurs se sont contentés de copier M. Dareste, généralement ils se sont appliqués à serrer le grec de plus près; souvent même il leur est arrivé de comprendre autrement que lui. Je ne suis pas sûr cependant que ces changements soient toujours heureux, et il est certains cas où je serais tenté de défendre M. Dareste contre lui-même et contre ses collaborateurs.

Les auteurs du *Recueil* ne se sont pas bornés à faciliter par quelques notes sommaires l'intelligence du document; ils ont préféré avec raison tracer un tableau d'ensemble des institutions civiles de Gortyne et de la Crète. Dans une première partie, ils déterminent la condition de l'homme libre et le caractère des groupes sociaux (hétérie, tribu, startos, assemblée du peuple) auxquels il se rattache; ils font de même pour les ἀπέταιροι (demi-citoyens, exclus des hétéries et dépourvus de droits politiques), pour les Fοικέες (serfs) et pour les esclaves. Ils énumèrent ensuite les personnes qui sont chargées de rendre la justice (cosmes, arbitres et juges), et ils décrivent en détail la procédure usitée. Ils cherchent enfin à fixer la date approximative de ce code, qu'ils refusent de placer « au-delà du milieu du ve siècle avant notre ère ». Dans la deuxième partie, ils examinent le code en lui-même et ils en tirent tous les renseignements qu'il nous fournit sur le droit privé de Gortyne : revendications d'esclaves et d'hommes libres, attentats aux mœurs, effets pécuniaires de la dissolution du mariage, enfants nés après la dissolution du mariage ou hors mariage, successions, administration des biens des membres de la famille, filles patrôoques (épiclères), règles concernant les obligations, donations, adoptions, etc. Deux remarques se dégagent, d'après eux, de cette analyse : 1° La loi de Gortyne n'est pas un code complet de lois civiles. D'abord beaucoup de matières y sont plus ou moins passées sous silence. En outre, il est visible que « le travail du législateur n'a consisté qu'en additions et corrections; l'ancienne coutume continue à former la base du droit, le cadre où viennent s'insérer les dispositions nouvelles, et de ce cadre nous ne pouvons qu'entrevoir les contours »; si bien que notre loi n'est guère « qu'une Novelle, où plutôt une collection de Novelles, qui se superpose à une législation déjà ancienne et considérable » (p. 441). 2° Cette réforme

paraît avoir été conçue « dans un esprit de progrès et d'humanité ». Même les vieilles institutions qu'on n'a pas osé abolir, « ont reçu des atténuations de détail, souvent plus bienveillantes que logiques ». Quoiqu'il subsiste encore bien des traits d'antiquité et de dureté, « l'impression générale est celle d'une société en voie de transformation, où l'État commence à prendre conscience de ses droits et de sa mission de protecteur à l'égard des petits, des faibles, des incapables » (p. 441-442).

Ce n'est pas ici le lieu de développer les objections, peu nombreuses d'ailleurs, que soulèvent les assertions des auteurs. La place qui m'est laissée ne me permettrait que de contredire leurs affirmations, sans le secours des preuves qui donneraient peut-être un peu de valeur aux miennes. Dans mon livre sur la *Propriété foncière en Grèce* j'ai déjà fait la critique anticipée des théories de ces Messieurs. J'incline assurément à me ranger aujourd'hui de leur côté sur quelques questions de détail, et j'avoue très volontiers que leurs arguments m'ont parfois converti, de même que ces Messieurs, sans connaître mon ouvrage, se sont par moments rencontrés avec moi pour rejeter la première interprétation de M. Dareste. Là où le désaccord persiste, le lecteur n'a qu'à vérifier par lui-même où est, soit la vérité, soit la vraisemblance.

Dans la préface, on nous annonce le dessein de publier ultérieurement un second recueil qui réunirait « les actes d'affranchissements, les donations et testaments, les ventes, les sentences arbitrales et les jugements criminels ». Nul n'est mieux qualifié que M. Dareste et ses collaborateurs pour exécuter une pareille entreprise, et il est fort désirable qu'ils la mènent à bonne fin. Si ce vœu s'accomplit, ils auront le mérite d'attacher leur nom au plus beau travail qui ait paru jusqu'ici sur le droit hellénique, et de rendre à tous ceux qu'intéresse ce genre d'études un service bien supérieur encore à tous les témoignages de reconnaissance.

Paul Guiraud.

---

555. — Edward A. Freeman. **Geschichte Siciliens**, deutsche Ausgabe von Bernhard Lupus. Erster Band. Die Urbevœlkerung. die phoenikischen und griechischen Ansiedelungen. Leipzig. Teubner, in-8°, xxv-563 pages. Portrait et 5 cartes, 1895.

J'avais souvent entendu parler de Freeman, j'avais bien des fois lu dans des revues anglaises l'éloge de sa haute valeur comme historien, mais jamais une phrase de lui n'était passée sous mes yeux, quand me trouvant, un vendredi, au bureau de la *Revue critique*, je vis sur la table le premier volume de l'histoire de Sicile composée par le grand écrivain anglais. Ce n'était pas le texte original, mais bien la traduction allemande publiée cette année même à Leipzig par la maison Teubner. J'ouvris le volume, j'en parcourus quelques pages, et je fus ravi par le talent de l'auteur, qui, chose extraordinaire, était à la fois un érudit et

un grand historien. Je priai notre directeur de me confier le volume et je l'emportai chez moi.

Au plaisir d'avoir fait cette connaissance nouvelle, — avec un défunt, hélas! — se joignait en moi beaucoup de honte. J'étais honteux de n'avoir pas connu plus tôt une œuvre aussi remarquable et de lire pour la première fois, dans une traduction allemande publiée à Leipzig en 1895, un livre si bien fait qui a paru à Oxford en 1891 et dans une partie duquel est traité un sujet dont je me suis moi-même occupé. J'ai eu depuis une petite consolation — si c'est une consolation, — j'ai été à la bibliothèque de l'Institut et à celle de l'Université m'assurer si j'y trouverais l'édition anglaise : *The history of Sicily from the earliest times by Edward A. Freeman, volume I, the native nations; the phoenician and greek Settlements.* L'ouvrage existait dans les deux bibliothèques; les bibliothécaires en chef avaient eu chacun la bonne pensée de l'acheter, mais les deux publics qui fréquentent l'un et l'autre établissement semblaient s'être entendus avec moi pour ne pas lire le livre de Freeman : les deux exemplaires étaient encore intacts, personne ne les avait coupés.

En général, les Français qui désirent étudier à fond l'histoire la plus ancienne de la Sicile, se contentent de Brunet de Presle : *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile jusqu'à la réduction de cette île en province romaine*, Paris, 1845; ceux qui veulent une science plus nouvelle et qui savent l'allemand, lisent Holm : *Geschichte Siciliens im Alterthum*, 2 vol. Leipzig, 1870-1874. Deux cent trente-quatre pages du premier volume de Holm, savoir : les cent quarante-quatre premières pages du texte et les pages 307-397 des Appendices. correspondent exactement aux cinq cent soixante-trois pages du premier volume du Freeman allemand. L'ouvrage de F. est donc beaucoup plus développé que celui de Holm. Un index alphabétique, qui manque chez Holm, y facilite les recherches. Enfin, F. écrivait avec un souffle littéraire et un sens élevé de l'histoire qui font défaut à l'œuvre érudite et claire de son prédécesseur allemand.

Le projet de l'écrivain anglais était de composer une histoire de Sicile, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort de l'empereur Frédéric II (1250), c'est-à-dire pendant environ deux mille ans, et d'exposer ainsi les deux phases qu'a eues dans la grande île de la Méditerranée l'« éternelle question d'Orient ». La première phase a été la lutte des Grecs et des Romains contre les Carthaginois, ces derniers représentants de la puissance phénicienne dans l'Occident de l'Europe. Leur défaite par les Romains et, enfin, la prise de Carthage semblaient avoir clos définitivement les entreprises des Sémites dans les régions occidentales. Au bout d'environ dix siècles, les conquêtes entreprises par les Phéniciens dans un intérêt commercial furent renouvelées avec un succès plus grand par d'autres Sémites au nom de la religion fondée par Mahomet. La lutte recommença en Sicile entre les Sémites et les Grecs,

et, dans cette guerre du moyen âge, les Normands jouèrent le même rôle que les Romains dans l'antiquité. Ils expulsèrent les Sarrazins, ils fondèrent le royaume de Sicile ; les Normands, précisément aussi à la même époque, s'emparèrent de la Grande-Bretagne et fondèrent un royaume nouveau dans cette île qui est la grande île de l'Océan, comme la Sicile est la grande île de la Méditerranée. Les historiens et les géographes de l'antiquité avaient souvent comparé à la forme et l'étendue de la Sicile celles de la Grande-Bretagne. L'audace aventureuse, la marine et l'épée des Normands, donnèrent aux deux îles la même destinée à la fin du XIe siècle et pendant la plus grande partie du XIIe. Voilà pourquoi Freeman, après avoir écrit l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, a voulu nous raconter les vingt premiers siècles de l'histoire de Sicile. Malheureusement la mort l'a empêché de terminer l'exécution de son entreprise.

Il divisait l'histoire de Sicile en trois périodes : 1° Sicile indépendante, jusqu'à l'an 241 avant J.-C.; 2° Sicile province de l'État romain, République, Haut empire, Bas empire, depuis 241 avant J.-C. jusqu'à 1060 après J.-C.; 3° Sicile comté, puis royaume, 1060-1860 après J.-C. La Sicile indépendante, c'est celle des Sicanes, des Sicules, des Élymes et des Grecs ; les Grecs établis en Sicile étaient dégagés de tout lien politique avec la mère patrie, et leur indépendance se maintint contre les Phéniciens et les Carthaginois. Pendant la seconde période, celle de la domination romaine et byzantine, les Sarrazins occupèrent une partie de l'île, mais sans le même succès qu'en Afrique ou en Asie. Quant à la troisième période, après la mort de Frédéric II elle n'a plus grand intérêt ; la Sicile, malgré son titre de royaume, devient de plus en plus satellite de Naples ou de l'Aragon. Depuis 1860 commence une quatrième période où la Sicile, comme dans la seconde période, devient une province du grand État dont Rome est la capitale.

De ces quatre périodes F. laissait de côté la dernière dont l'histoire appartient à l'avenir. Il comptait étudier la première, la seconde et le commencement de la troisième ; la première est la seule dont il ait terminé le récit. Le premier volume de la traduction allemande, correspondant exactement au premier volume de l'édition anglaise, est divisé en quatre chapitres. Le premier chapitre contient un résumé de l'histoire de Sicile depuis l'origine jusqu'à la mort de Frédéric II ; le second, après la géographie physique de l'île, nous fait connaître ses premiers habitants : Sicanes, Sikèles, Élymes. Le troisième traite des colonies phéniciennes, nous montre leurs débuts, à l'époque où la Phénicie, encore indépendante, n'était pas tombée sous la domination des Perses, et continue leur histoire dans la seconde moitié du VIe siècle lorsque Carthage, restée libre du joug des Perses, substitue en Occident sur les colonies phéniciennes sa suprématie à celle de Sidon et de Tyr. Le quatrième chapitre est consacré à la fondation des colonies grecques en Sicile et à leur plus ancienne histoire.

Avant de donner ici mon appréciation du premier volume de l'histoire de Sicile de Freeman, j'ai voulu connaître l'opinion exprimée sur ce livre dans la *Revue historique* de M. Monod, t. XLII (janvier-avril 1892), p. 140-144. L'article est de M. Holm, l'auteur de *Geschichte Siciliens*, évidemment l'homme le plus compétent dans la matière. Il est tout à l'honneur de l'érudit allemand dont la science est un des principaux ornements de l'université de Naples. M. Holm y fait le plus grand éloge de son concurrent anglais. Chose fort remarquable, il reconnaît que sur un point important F. a eu raison contre lui, et, abandonnant l'opinion que, d'accord avec Forbiger [1], il a soutenu dans *Geschichte Siciliens*, il admet avec l'auteur de *The history of Sicily* que les Sicanes ne sont pas proches parents des Sicules. La seule erreur qu'il prétende relever dans le tome Ier de F. (l'article concerne les tomes I et II) c'est que dans ce volume, à la page 189, F. écrit *Pergusa*, tandis que le nom du lac est *Pergus*, comme il le dit plus loin, page 539. Mais cette critique est sans valeur. *Pergusa* est le nom moderne du lac appelé *Pergus* dans les textes latins de l'antiquité, que F. reproduit à la page 539.

Le traducteur allemand de F., M. B. Lupus, professeur au gymnase de Strasbourg, était tout désigné par sa publication : *Die Stadt Syrakus im Altertum*. Il est connu, d'ailleurs, par ses savants travaux sur Cornelius Nepos. Il me semble avoir rendu le texte anglais très soigneusement. De plus, il a joint quelques notes à l'œuvre du grand historien qu'il transportait en allemand. Je prends la permission d'en ajouter une.

Suivant F. l'assertion de Philiste de Syracuse que les Sikèles étaient ligures est « très étrange », *very strange*, dit le texte anglais, p. 483, *sehr seltsam*, lit-on dans la traduction allemande, p. 425. F. croit que les Sikèles, appelés par les Romains Sicules, parlaient une langue très prochainement apparentée au latin. On en trouve la preuve d'abord dans un passage d'Étienne de Byzance, reproduit, p. 107, n. 2, de l'édition allemande, p. 125, n. 1, de l'édition anglaise. « La ville de Gela, » dit l'auteur grec, « tire son nom du fleuve Gelas, et le fleuve « s'appelle ainsi parce qu'il produit beaucoup de froid. En effet, le « froid s'appelle *Gelas* dans la langue des Opiques et des Sikèles [2]. » *Gelas* ne diffère que par le suffixe du latin *gèlu*.

On cite encore d'autres mots. Nous savons par Varron [3] que les Sicules appelaient le prêt de choses fongibles *moeton*, qui pourrait s'écrire en caractères grecs μοῖτον, et qui a évidemment la même racine

1. *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 789 ; Pauly, *Real-Encyclopaedie*, t. VI, p. 1160.

2. Γέλα καλεῖται ἀπὸ ποταμοῦ Γέλα · ὁ δὲ ποταμός, ὅτι πολλὴν πάχνην γεννᾷ · ταύτην γὰρ τῇ Ὀπικῶν φωνῇ καὶ Σικελῶν γέλαν λέγεσθαι. La ville de Gela est aujourd'hui Terranova sur la côte méridionale de la Sicile et le Gelas s'appelle maintenant Olivo.

3. *De lingua latina*, V, 179.

que le latin *mutuum*. Varron, dans cette assertion, s'appuie sur l'autorité de Sophron, auteur syracusain du v[e] siècle avant notre ère, antérieur par conséquent d'environ deux siècles à la première guerre punique et au premier établissement des Romains en Sicile. Si nous nous en rapportons à Varron, Sophron aurait écrit *moeton anti moetu*. Ces mots inintelligibles se retrouvent chez Hésychius, qui les note d'une façon différente : μοιτοὶ ἄντιμοι, ajoutant que c'est un proverbe chez les Sikèles : παροιμία Σικελοῖς.

Je m'en tiens à ces deux exemples. F. conclut entre autres choses que *Capitium*, nom d'une ville de Sicile, aujourd'hui Capizzi, est un nom de même sens et de même étymologie que le mot latin *Capitolium*. J'ai raisonné comme lui quand j'ai rapproché du verbe latin *ducere* et du substantif latin *dux* le nom du chef sikèle *Doucetios* ou *Deucetios*. Ce qui m'étonne est que personne n'ait eu l'idée de comparer entre eux les suffixes sicules ou sikèles de Sicile avec les suffixes ligures étudiés par Müllenhoff : *Deutsche Altertumskunde*, t. III. Ainsi le suffixe *itium* de *Capitium* se rencontre aussi dans *Sanitium*, aujourd'hui Senez, Basses-Alpes (Müllenhoff, p. 187). Le suffixe *-elo-* dans *Cemenelum*, *Cimiez*, Alpes-Maritimes, et dans beaucoup d'autres mots (Müllenhoff, p. 183), se retrouve en Sicile dans le nom de la ville sicule d'*Ameselum* et même dans celui des Σικελοί, défiguré en *Siculi* par les Romains.

Le suffixe ligure *-ntion* (Müllenhoff, p. 187), apparaît en Sicile dans le nom des villes sicules de *Morgantion* et *Alontion*. La ville sicule de *Geleatis* en Sicile nous offre le suffixe *-atis* dont il y a plusieurs exemples ligures (Müllenhoff, p. 187). Il y avait un suffixe ligure *-aria* (Müllenhoff, p. 185), et nous le rencontrons en Sicile dans le nom de la ville sicule de *Galaria*.

J'ajouterai encore un mot pour lequel je ne puis m'appuyer sur l'autorité de Müllenhoff : une ville sicule sur la côte septentrionale de Sicile est appelée par Ptolémée Ἄλαισα, mais la bonne orthographe, donnée par Strabon, est Ἄλεσα. Les manuscrits de Diodore de Sicile portent Ἄλεσα. L'orthographe défectueuse de ce mot résulte de ce que Ἀλαί était le nom d'un dême de l'Attique et d'une ville de Béotie. La ville d'*Alesa* était bâtie sur un fleuve homonyme. Comparez les *Alison*, cours d'eau et groupes d'habitations situées sur ces cours d'eau dans l'Europe occidentale, Germanie, Gaule, Espagne, et l'allemand *Erle* = *arila* = *alira* = *alisa* « aulne ». J'ai soutenu que ce nom était en même temps ligure et germanique. Le synonyme gaulois est *verno-*, le synonyme latin *al[s]-nu-s*.

J'ai promis de m'en tenir ici. Mais je ne puis éviter de signaler encore la ville sicule d'*Herbessos* bâtie sur une rivière homonyme. Le département de l'Aube, pays ligure suivant moi, contient un village d'Herbisse sur une rivière qui porte le même nom. Et M. Helbig me dit qu'au point de vue archéologique il n'y a pas de distinction possible entre les Sicules et les Ligures. La thèse de Philiste de Syracuse n'est

donc pas aussi étrange que l'a cru Freeman ; la parenté de la langue des Sicules avec le latin n'est pas une objection à cette thèse; il devait y avoir entre la langue des Ligures et le latin les mêmes liens de parenté.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

556. — **P. Vergili Maronis opera**, apparatu in artius contracto ; iterum recensuit O. Ribbeck. Vol. II, Æneidos libri I-VI ; vol. III, Æneidos libri VII-XII. Lipsiae, in ædibus B.-G. Teubneri, 1895, pp. 209-230 ; 231-840.

J'ai déjà indiqué le caractère de la réédition du Virgile de M. Ribbeck. Les fascicules se succèdent rapidement et elle sera sans doute terminée avant la fin de l'année [1]. Les conjectures nouvelles que M. R. a mentionnées paraissent être surtout nombreuses au livre VI. Il a même admis les vers 893-896 entre crochets et changé au v. 898 *eburna* en *auerna ;* c'est une des idées les plus malencontreuses de Nauck. Ce serait une grave erreur de vouloir effacer toute incohérence du texte de Virgile. De ces tentatives de correction, ordinairement indiquées seulement à l'apparat, les unes sont accompagnées d'une référence précise, les autres désignées par le nom de l'auteur sans plus de détail ; cette inégalité est assez choquante et causera plus d'une perte de temps. Parmi les *testimonia* provenant de textes publiés depuis trente-cinq ans, j'ai cherché en vain le *Liber glossarum*. Il aurait pu çà et là fournir des compléments à l'apparat. Ainsi, pour IV, 191, il a (*C. G. L.*, V, 186, 26) *a sanguine* avec *R* ; pour VIII, 664 (197, 11), *extuderant* avec *R;* pour V, 350 (221, 42) : « me licebat casum (avec les *differentiae sermonis*) miserere (pour *misereri*, avec *R P* contre *M*) insontis amihi ».

P. L.

---

557. — Otto Keller. **Zur lateinischen Sprachgeschichte.** Zweiter Theil. Grammatische Aufsætze. Leipzig, Teubner, in-8, 1895, 405 p.

M. Otto Keller, bien connu de nos lecteurs, vient de donner une suite à ses études sur l'histoire de la langue latine. Le présent volume se compose d'une série de morceaux où sont traités différents points relatifs, soit à la sémantique, soit à la syntaxe, soit à la phonétique du latin.

---

1. Cette prévision s'est réalisée. Le vol. IV : *Appendix Vergiliana*, 101 pp. in-8, vient de paraître. Comme on devait s'y attendre, cette partie est la plus renouvelée par tous les travaux parus depuis trente ans. Les noms de Baehrens, d'Ellis, de Leo se retrouvent presque à chaque page. En quittant cette réédition, regrettons une fois de plus le scrupule qui empêche la réimpression des *Prolégomènes*. La conscience des auteurs devrait toujours fléchir devant les besoins du public.

Il faut remarquer en première ligne deux morceaux étendus sur la *différenciation* et sur l'*euphémisme*, dans lesquels M. K. a assemblé un grand nombre de matériaux, disposés avec clarté. La syntaxe est représentée par une étude de l'ablatif latin, considéré comme ayant absorbé en lui le locatif et l'instrumental. La partie consacrée à la phonétique contient des recherches sur l'assimilation des voyelles, sur la suppression des syllabes toniques, sur l'accusatif pluriel en *is*. Le livre commence par une curieuse étude sur l'allitération où sont cités un grand nombre de textes juridiques ou religieux.

Ce simple relevé montre suffisamment la richesse de ce volume. Nous aurions, dans le détail, si c'était ici le lieu, plus d'une observation à faire, tantôt pour confirmer les conclusions de M. Keller, tantôt pour lui soumettre nos doutes. Dans son étude sur la différenciation l'auteur a bien voulu se souvenir d'un ancien article que j'ai publié, il y a vingt-cinq ans, sur les Doublets latins. Je ne crois plus aujourd'hui que la conjonction *quum* et la préposition *cum* soient de même origine : la première est représentée en ombrien par la conjonction *pun*, la seconde par l'enclitique *-co*. Comme moyen de différenciation entre deux verbes homonymes, l'auteur mentionne avec raison l'addition d'un préfixe : il aurait pu citer à ce sujet *luere* « laver » et *luere* « souiller » (cf. *lues* « la souillure »). Le second verbe est surtout connu par son composé *polluere*. *Parentes* est probablement un participe aoriste, et non un participe présent.

Un index très complet facilite l'emploi de ce livre, qui est un des meilleurs que nous devions au savant professeur de Prague.

Michel Bréal.

---

558. — **Dio Cassius**, p. M. Boissevain. Berlin, Weidmann, 1895. In-8, 540 p.

Nous sommes heureux d'annoncer le premier volume de cette édition qui renferme les quarante premiers livres. Pour qui sait l'importance de Dion Cassius et l'absence complète (même après la publication de Melber) d'édition suffisante, l'apparition de ce volume est un véritable événement scientifique. Mais il faut ajouter que le volume, résultat de quinze ans de travail, fait avec une conscienee qui ne se dément jamais, pourvu de tout l'appareil critique désirable, peut se comparer aux meilleures éditions qu'ait jamais publiées la maison Weidmann. De plus, les rapprochements indiqués en note rendent l'ouvrage fort précieux pour les historiens.

C. J.

---

559. — **Beitræge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Avencebrolis « Fons vitæ »** Primum edidit Clément Baeumker, Professor, an der universitæt von Breslau, Münster, Aschendorff, 1895. In-4°, 558 pages.

Les scolastiques n'ont pas trop à se plaindre de notre temps. D'autres cultivent leur champ épineux et poudreux, et plus heureusement peut-être qu'ils ne savent le faire eux-mêmes. A notre époque où l'on étudie tout, on n'a pas oublié les origines de la philosophie de l'École. Depuis nombre d'années déjà se poursuit un travail curieux d'érudition, dont le but principal est d'éclairer les longues et multiples avenues par où l'on monte au siècle des ogives et des « sommes ».

L'*Averroès* d'Ern. Renan, les *Mélanges de philosophie juive et arabe* de Salomon Munk, plusieurs articles de Seyerlen publiés dans les *Annales théologiques* [1], les *Études orientales* de A. Frank, *L'histoire de la philosophie du moyen âge* par A. Stöckl, *L'histoire de la philosophie scolastique* par B. Hauréau, *L'histoire des espagnols hétérodoxes* par Menendez Pelayo, *La philosophie de Salomon ibn Gabirol* (Avicebron) par Guttmann, *Les versions hébraïques du moyen âge* par M. Steinschneider, l'ouvrage magistral de C. Huit sur Platon : voilà toute une pléiade d'écrits qui s'échelonnent de 1850 à nos jours, et qui, bien qu'animés d'un esprit assez différent, portent sur un seul et même objet, les sources de la philosophie de l'École jusque-là si profondément ignorées.

C'est à cette catégorie de chercheurs avides d'historique vérité que se rattache M. Baeumker. On ne connaissait encore qu'imparfaitement le *Fons vitæ* d'Avicebron. Munk en avait édité des morceaux choisis traduits autrefois de l'arabe en hébreu par Schem-tob-ibn-Falaquera. Seyerlen, Guttmann, Munk lui-même s'étaient servis, pour différents travaux, de la version faite par Jean d'Espagne et Dominique Gundissalin. Mais cette version elle-même, personne ne l'avait publiée dans son intégrité. Aujourd'hui cette lacune est comblée, grâce aux longues et scrupuleuses recherches de M. Baeumker. On pourra lire dorénavant « La source de vie » tout entière dans une belle édition in-4°, revue et épurée à la loupe, accompagnée de nombreuses annotations qui lui font comme un cadre de lumière.

La besogne n'a pas avancé sans peine ; elle était hérissée de difficultés, et l'on ne peut qu'admirer le courage qu'il a fallu à M. B. et pour l'entreprendre et pour la conduire à bonne fin.

Il existe quatre manuscrits de la version de Jean d'Espagne et de D. Gundissalin : le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, le manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, celui de la Bibliothèque Colombine et celui d'Erfurt. Ces quatre manuscrits sont très imparfaits. On y trouve à chaque instant des altérations de mots et de phrases, des interversions,

1. *Theologische Jahrbücher*, XV, 1856, XVI, 1857.

des additions ou des lacunes : ils pêchent à la fois par action et par omission; si bien qu'aucun d'eux ne peut servir de type aux trois autres. Il a fallu les déchiffrer, en comparer jusqu'aux plus petits détails, se pénétrer de la doctrine qu'ils renferment, en extraire avec patience l'interprétation la plus plausible. Et chacun sait ce qu'il faut de réflexion, de flair et de pénétration pour sortir avec succès d'une telle forêt de broussailles.

Veut-on d'ailleurs un échantillon de l'ingénieuse ténacité avec laquelle M. B. a poursuivi son œuvre, qu'on lise la page suivante de son *Introduction :* « Le manuscrit colombin, dit l'auteur, ne doit pas sortir du local qui le contient : c'est la clause testamentaire du fondateur de la bibliothèque. Néanmoins, j'ai trouvé le moyen de l'utiliser. Mgr G. Kopp, cardinal archevêque de Breslau, a bien voulu intervenir en ma faveur auprès du cardinal Zephirin Gonzalès, archevêque de Séville; et Servandus Arbolis, préfet de la bibliothèque colombine, a permis à Simon de la Rosa y Lopez, official de la même bibliothèque, de confier le manuscrit convoité à Antonio Rodriguez, photographe célèbre de la ville, qui a fait de *La source de vie* cent huit magnifiques clichés. Quant aux frais de l'entreprise, la société qui porte le nom de Joseph Goerres, a consenti, sur la proposition de son président George d'Hertling, à en accepter une grande partie [1]. » On voit jusqu'où M. B. pousse l'amour et le respect de la vérité.

L'édition de *La source de vie* est plus qu'un livre, c'est une leçon de choses. Pour savoir au juste jusqu'où va l'originalité de saint Thomas ; pour pénétrer le secret de sa langue, serrer de près son ondoyante pensée et se diriger à travers les multiples artères de cette vaste cité intellectuelle qui s'appelle la Somme théologique ; pour rendre à la philosophie de l'Ecole l'intérêt auquel elle a droit. il faut, comme l'a fait M. Bauemker, remonter aux sources de la scolastique, suivre les courants divers dont elle s'est peu à peu formée, chercher et chez les Pères et chez les Arabes, voire même à travers la littérature syriaque les affluents dont elle s'est grossie ; il faut donner à ces enquêtes d'origines un caractère d'impartiale et patiente érudition. C'est par là seulement qu'on se trouvera renseigné sur le sens et la valeur du Thomisme.

C. Piat.

---

560. — Errico Proto. **Sul Rinaldo di T. Tasso**; note letterarie e critiche. Napoli, Stab. tipografico cav. A. Tocco, 1895; in-8°; XI-309 pp.

Si intéressant que soit ce *Rinaldo,* composé par le Tasse à l'âge de dix-huit ans, méritait-il qu'on en explorât toutes les sources avec la

1. *Prolegomena,* XII.

patience et la rigueur scientifique dont un maître a donné le modèle dans ses recherches sur les sources du *Roland Furieux?* M. Proto l'a pensé et n'a pas craint, pour son début, de consacrer à ce sujet plus de trois cents pages. Il s'est bien aperçu cependant que c'était peut-être excessif (pp. IX et XI), mais en même temps, par une contradiction étrange, il s'excuse d'être incomplet et se promet d'élargir le champ de ses investigations (p. X). Espérons qu'il saura trouver à son activité un meilleur emploi ; car le reproche essentiel qu'il faut faire à son livre, c'est de ne pas dire beaucoup plus, en fin de compte, que M. G. Mazzoni dans les quarante pages substantielles qu'il a consacrées au *Rinaldo* (*Op. min. in versi di T. Tasso*, t. I[er], Bologne, 1891), et surtout de le dire moins bien. Il est bien vrai que M. P. conteste (dans sa troisième partie) quelques jugements, d'ailleurs secondaires, de M. Mazzoni ; il nous met sous les yeux toutes ses notes, même celles qu'il a prises en dépouillant les ouvrages désormais classiques de MM. d'Ancona, Rajna, Carducci, Villari, etc..., et dont il a composé sa première partie ; la seconde contient une analyse exacte, chant par chant, du *Rinaldo*, accompagnée de nombreux rapprochements avec les poètes latins et italiens : elle atteste de sérieuses recherches et l'on y peut glaner plus d'une remarque intéressante. Mais tout cela forme-t-il un livre? Tirer un livre, voire même une brève étude, des notes que l'on a patiemment amassées, tel est l'art délicat dont M. Proto fera bien de se préoccuper s'il veut employer d'une façon vraiment utile les estimables qualités dont il vient de donner la preuve.

Henri HAUVETTE.

---

561. — THIRION (H.). **La vie privée des financiers au XVIII[e] siècle.** Paris, E. Plon, 1895, in-8°.

M. Thirion a commis une faute grave en ne mettant pas de notes au bas de son ouvrage ; il est impossible de contrôler ses assertions et de vérifier l'authenticité des anecdotes, souvent charmantes, qu'il a réunies. Il est des passages où cette lacune se fait particulièrement sentir. P. 44-46, nous trouvons deux versions différentes de l'origine de la fortune des frères Paris. Quelle est la bonne? Nous souhaiterions que ce fût la première, qui est dramatique et pittoresque ; mais comment nous décider en l'absence de toute référence ? Les trois pages du début, où M. T. énumère d'affilée les ouvrages qu'il a consultés ne nous sont d'aucun secours. Il est une autre raison qui fait regretter le système de l'auteur. M. T. a largement puisé dans les travaux de ses devanciers, et en cela il a eu raison ; mais comme les citations sont dépourvues de renvois, les noms de ces collaborateurs se trouvent omis. Prenons un exemple. L'étude sur les fermiers généraux d'après les notes de police conservées dans les Archives de la Bastille,

que M. Paul d'Estrée a publiée dans la *Revue rétrospective* a été certainement d'un grand secours à M. Thirion ; or, le nom de M. d'Estrée ne se rencontre pas une seule fois dans ces 531 pages. A propos des Archives de la Bastille, on reprochera également à l'auteur de ne pas les avoir consultées ; il y eut trouvé des détails intéressants, entre autres sur les frères Paris, et il lui eût été facile d'élucider l'un ou l'autre point qui l'a laissé embarrassé, comme lorsqu'il se demande si tel fermier général a été enfermé dans la célèbre prison du faubourg Saint-Antoine.

Nous regrettons d'autant plus vivement ces lacunes que le livre de M. T. est du plus vif intérêt. Il montre admirablement l'action néfaste que les hommes d'argent ont eue sur les mœurs, aussi bien de la noblesse que de la bourgeoisie, au XVIIIe siècle. Le tableau de la haute noblesse de France s'accolant à la bande des traitants toute gluante d'or est poignant. Le mot de la duchesse douairière de Chaulnes disant à son fils : « Mon fils, ce mariage est bon ; il faut bien que vous preniez du fumier pour engraisser vos terres » ; montre encore d'une manière plus complète la bassesse de l'aristocratie dégénérée.

La série des portraits que M. T. a tracés des financiers de l'époque, des Bourvalais, des Bragouze, des Darlus, des Samuel Bernard, des frères Paris, des Berthelot de Pléneuf, des Bonnier de La Mosson, des Lallemand de Betz, et autres, est aussi variée que brillante et — si l'on veut bien nous passer ce mot — suggestive. Et puis il faut savoir gré à M. Thirion d'avoir mis en tête de son livre cette magnifique phrase de Montesquieu : « Tout est perdu, lorsque la profession lucrative du traitant — *lisez* du financier et du spéculateur — parvient encore par ses richesses à être une profession honorée. Un dégoût saisit tous les autres états, l'honneur y perd toute sa considération, les moyens lents et naturels de se distinguer ne touchent plus et le gouvernement est frappé dans son principe. »

Frantz FUNCK-BRENTANO.

---

562. — **L'évolution du vers français au XVIIe siècle** par Maurice SOURIAU, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. 1 vol. grand in-8° I-XIV, 1-494 p. Hachette et Cie. 1893.

M. Souriau présente de l'histoire de notre versification depuis Malherbe, à peu près la théorie que voici : « Après les libertés de la Renaissance, Malherbe promulgue un certain nombre de lois restrictives de la liberté poétique : quantité fixe des mots, interdiction de l'hiatus, difficulté de la rime, obligation de la césure après la sixième syllabe, défense de l'enjambement, etc... Corneille admet en général les règles de Malherbe, mais il les viole souvent ; il cherche sa voie dans l'affranchissement du vers... La Fontaine va encore plus loin dans l'élargissement des règles de Malherbe. Avec Molière toutes les entraves sont rompues,

toutes les chaînes brisées, et le vers français se trouve aussi libre qu'au XVIe siècle. Il semble que Malherbe ait disparu, qu'il n'ait jamais existé. C'est à ce moment, au contraire, que son esprit reparaît plus puissant que jamais dans sa seconde incarnation, dans Boileau. Celui-ci reprend les règles à peine élargies du poète grammairien et les promulgue à nouveau. Ce n'est pas tout à fait l'ancien régime de Malherbe... mais dans la Charte octroyée par Boileau, la liberté du vers reste bien compromise. Alors le grand poète représenté trop souvent comme un simple disciple de Boileau, le grand Racine, ne brise pas, mais rejette les chaînes que l'héritier de Malherbe prétend imposer une seconde fois à la poésie. Son vers est libre, souple...un rien le sépare du vers romantique.» Au jugement de M. S., Racine et V. Hugo peuvent se donner la main comme deux frères trop longtemps ennemis. S'ils ont été si longtemps séparés c'est qu'entre les deux époques, ce n'est pas Racine qui fait école, ni Molière, ni La Fontaine, ni Corneille. Leur libre poésie est abandonnée pendant presque tout le XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, pour l'observance étroite de la versification de Malherbe et de Boileau. « On ne rencontre pas un seul vrai disciple de Racine, dans la série de ses successeurs qui se réclament de lui. Pour trouver la véritable suite de son système il faut arriver jusqu'à ces descendants ingrats et qui renient leur ancêtre, Chénier et les romantiques. Racine devrait être le roi légitime de notre versification, comme il est le poète-roi. Or nous sommes bien obligés de constater qu'il est, pendant tout le XVIIIe siècle, dépossédé par un usurpateur Malherbe, et par son premier ministre, Boileau... »

Au fond, M. S. a généralisé et développé cette pensée de Sainte-Beuve (je ne crois pas qu'il cite le passage) : « L'alexandrin à la césure variable, au libre enjambement, à la rime riche, qui fut celui de la Renaissance, celui de Molière, de Racine en ses *Plaideurs*, que Malherbe et Boileau avaient le tort de mal comprendre et de toujours combattre, qu'André Chénier, à la fin du dernier siècle, retrouva, avec un bonheur inouï, est le même que la jeune école (romantique) affectionne et cultive... *(Poésie française au* XVIe *siècle).* » M. S. consacre à démontrer cette thèse un volume gr. in-8° de 494 pages, qui est d'une lecture attrayante et intéressante, mais qui déroute plus d'une fois le lecteur. M. S., qui a une connaissance approfondie des détails de notre histoire littéraire, n'aborde pas son sujet assez méthodiquement, ou plutôt suivant un plan assez approprié au but qu'il poursuit. Au milieu de cette profusion de remarques minutieuses portant sur des infiniment petits, sur le nombre d'hiatus, par exemple, dans Corneille, ou d'enjambements dans Racine, le lecteur perd souvent de vue l'objet principal de l'étude de M. Souriau, objet qui fuit si on le laisse se dérober sous une foule d'observations techniques visant des questions prosodiques de valeur inégale. Dans la langue de la sensibilité poétique, il y a des facteurs essentiels et d'autres d'importance moindre. M. S. les passant uniformément en revue chez

les poètes successifs, ne les hiérarchise pas suffisamment. Il met sur le même pied des éléments d'assez peu de poids, comme, par exemple, la quantité de certaines syllabes, ou les hiatus, et d'autres bien plus fondamentaux dans leur influence sur la qualité des vers, comme les césures, les coupes ou les rimes. Il laisse de côté l'étude méthodique d'une cause d'euphonie qui aurait dû être pour lui féconde en révélations (dans le sens même de sa théorie), à savoir les répétitions de sons (voyelles ou consonnes) à l'intérieur des vers ou d'un vers à l'autre —(la rime en est un cas particulier, et la rime riche à consonne d'appui, que M. S. traite à tort de simple théorie fantaisiste, constitue l'application méthodique de la répétition sonore complète à intervalles réguliers). — Il aurait dû apercevoir dans le phénomène double de la variabilité des césures ou coupes, et des liaisons de sons par la répétition, la véritable et complexe source d'harmonie qui substitue au balancement monotone et comme *ronronnant*, sans musique véritable et sans souffle vivant, de certains alexandrins, réguliers dans leur construction mais morts pour l'oreille [1], un rythme flexible, marqué par des points d'arrêt mobiles, établissant entre les syllabes des liens de sonorité qui assurent l'unité organique de l'alexandrin, qui tantôt le rejoignent par des similitudes vocales, aux vers qui le précèdent ou le suivent, tantôt au contraire l'en diversifient par des contrastes de mesure et de mélodie.

Cette théorie de la cadence et de l'euphonie des vers, précisée, depuis et y compris Becq de Fouquières, par plusieurs auteurs, n'a pas été assez approfondie par M. Souriau ; il en résulte dans son œuvre un flottement regrettable, qui laisse intacte toute la partie en quelque sorte littéraire du volume, répertoire précieux et considérable, quoique un peu confus, d'observations historiques, grammaticales, philologiques et prosodiques, — mais qui nuit à la précision de la démonstration de sa thèse. — Aussi bien celle-ci pouvait-elle être établie dans les termes absolus où il l'a présentée ? Nous ne le croyons pas. Il est tentant, mais il est dangereux en histoire, même en histoire littéraire, d'établir des responsabilités individuelles. On a vu comment, parmi les poètes, M. S. abaisse les uns et grandit les autres. Ceux-ci auraient tout sauvé si ceux-là n'avaient tout perdu. Les romantiques aimaient ces antithèses absolues. A pénétrer un peu plus profondément dans l'enchaînement des faits aussi bien littéraires que politiques, on est devenu moins catégorique. En supposant l'influence de Malherbe ou de Boileau si prépondérante—(en réalité M.S. démontre qu'elle n'a agi que sur les médiocres) il faudrait encore trouver pourquoi elle a été d'un tel poids, et pourquoi les novateurs ont été à certains moments peu suivis. On retomberait ainsi dans une étude générale de la psychologie, de la sensibilité et du goût littéraire en France. « L'évolution du vers français » n'est après tout qu'une manifestation partielle et une résultante de l'évolution générale des sentiments, des

---

1. Cf. Voltaire : « L'hexamètre plus beau, mais parfois ennuyeux ».

pensées et des habitudes. Parmi ces dernières il ne faudrait pas négliger, pour comprendre les derniers développements et même les exagérations de l'évolution contemporaine de la versification, le goût et la pratique toujours plus répandus de la musique proprement dite.

Au fond, les soi-disant novateurs ont si peu ajouté à la facture technique des vers que (M. S. le remarque lui-même) à partir de Ronsard on trouve l'alexandrin dit romantique, tout constitué [1]. Seulement il est rare. Même dans Boileau, Lamartine rencontrait « des vers vibrants d'harmonie, riches en images, appropriées au sens ». M. S. découvre dans Malherbe, qu'il aime peu cependant, des beautés indéfinissables :

> L'air est plein d'une haleine de roses...
> Et couchés sur des fleurs comme étoiles semées...
> La moisson de nos champs lassera les faucilles
> Et les fruits passeront les promesses des fleurs ... etc.

C'est donc bien la *fréquence* et non la *nouveauté* de certains procédés qui constitue les principales variations de notre versification jusqu'à une époque toute récente, où on a essayé un bouleversement complet des principes prosodiques. Jusque-là, il s'agit bien moins d'une ou plusieurs révolutions dans la technique du vers que de différences de tempérament et de génie chez les poètes, de goût dans le public pour lequel les poètes ont versifié.

E.

---

563. — **Les Chefs-d'œuvres** : peinture, sculpture, architecture, publiés sous la direction de M. Henry Jouin. Paris, Renouard (Laurens). 5 fr. la livraison mensuelle.

Nous avons déjà signalé ici cette superbe publication, comme elle commençait de paraître. Mais il n'est que justice d'appeler de nouveau l'attention sur elle, ne fût-ce que pour montrer que l'entreprise dure toujours et n'est pas morte à peine née, comme tant d'autres du même genre. Nous pensons, d'ailleurs, utile et intéressant de noter les nouvelles œuvres reproduites et les études auxquelles elles ont donné lieu. Pour l'exécution matérielle, elle est toujours irréprochable et même somptueuse, avec les photogravures de Braun et le bon goût que l'éditeur H. Laurens sait mettre aux publications artistiques qu'il imprime.

Nous en sommes actuellement au n° 8 de la seconde année. La première forme un volume de vingt-quatre notices et planches, dont la table est à noter, parce qu'on y a réuni les indications de provenance,

---

1. Se souvenir par exemple que le vers si *moderne* de coupe :

> « Les nonchalances sont ses plus grands artifices »

est de Régnier.

de date et de dimensions de chaque œuvre, parti commode qu'on devrait toujours prendre. Outre les planches déjà citées par nous, signalons *L'Alhambra* (texte de M. Hermann Ligier), *Mme Vigée le Brun* (M. A. Michel), *La Victoire de Samothrace* (M. A. Alexandre), *La Madeleine* du Corrège (M. A. Giron). Puis, parmi les livraisons en cours du second tome : *Le couronnement de la Vierge*, de Fra Angelico (M. M. Reymond) ; *Pise* (M. de Calonne); *La Cruche cassée*, de Greuze (M. R. Milès) ; *Innocent X* de Velasquez (M. H. Jouin) ; *La Ronde de nuit* (M. E. Michel) ; *Aigues-Mortes* (M. L. Paté) ; *La Colombine*, de Luini (M. M. Reymond).....

Il y a quelque chose qui nous plaît dans cette publication, en dehors de sa belle parure, c'est qu'elle ne ment pas à son titre, et qu'il n'y a là que de vrais chefs-d'œuvres. Qu'on y tienne sans concession : il y a déjà tant à faire!

H. DE C.

LETTRE DE M. SOLMSEN ET RÉPONSE DE M. LEJAY

M. Paul Lejay a prétendu, dans une critique de mes *Studien zur lateinischen Lautgeschichte*, publiée dans le nº du 7 octobre de la *Revue critique*, qu'on trouve déjà « un résumé » de la première partie de mon travail dans une note de M. L. Havet, parue, il y a déjà plus de dix ans, dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* (V, p. 46). Cette assertion est fausse. La note de M. Havet s'occupe du passage de l'*e* à l'*o* devant *l*, tandis que la première partie de mon livre traite du changement de *ve* en *vo* devant *m*, *l*, *qu*, et de *vo* en *ve* devant *r*, *s*, *t*. Ainsi la note dont il s'agit ne touche qu'UNE PARTIE des questions que j'ai examinées et cela encore à un point de vue FORT DIFFÉRENT du mien. Il me suffit, pour le prouver, de citer M. Osthoff, dont l'explication des faits en question concorde pour le fond avec la mienne et qui s'est exprimé dans les *Transactions of the American Philological Association*, XXIV (1893), p. 64, sur ses divergences d'opinion avec M. Havet dans les termes suivants : « M. Havet, dit-il, est arrivé sur quelques points touchant le côté négatif du fait phonétique au même résultat que moi ; mais il a méconnu le vrai caractère du phénomène : il n'a pas vu que le changement ou non-changement de *el* en *ol* était dû à la double nature phonétique de l'*l* latin, qui à son tour dépend de la qualité du son qui suit immédiatement la liquide et en particulier de la nature primitive des voyelles suivantes. » Mon opinion diffère encore plus de celle de M. Havet. Car sur la question de l'influence de l'*l* à la fin d'une syllabe sur *ve*, point important où MM. H. et O. sont d'accord, j'ai porté un jugement différent. — Du reste, M. Lejay se contredit lui-même. Il remarque que M. Havet a publié seulement en 1894 deux notes où il a formulé « nettement pour la première fois la distinction de l'*l* palatale et de l'*l* vélaire en latin », et il appelle cette distinction un « important résultat ». Mais cette distinction est précisément la théorie nouvelle que, moi aussi, je me suis efforcé de prouver dans mon travail. Comme je ne songeais pas à faire l'historique du problème, je ne me suis pas cru obligé de citer la note antérieure de M. Havet, sur laquelle il m'eût fallu engager une polémique.

M. Lejay dit que je cite « incidemment », p. 24 et 25 de mon livre, la page 47 — et non p. 46 comme il a fait imprimer — de l'article de M. Havet. Je m'étonne qu'il n'ait pas remarqué que je cite encore cet article p. 19, AU COMMENCEMENT MÊME des pages où je traite la question à laquelle cet article est pour la plus grande partie consacré.

J'ai, ce me semble, lieu de me plaindre que le compte rendu de M. Lejay, en dehors du reproche personnel qu'il m'adresse et que je viens d'apprécier, ne renferme pas un seul mot sur les opinions émises dans mon livre.

Félix Solmsen.

RÉPONSE DE M. LEJAY

M. Solmsen se plaint de la brièveté de l'article que je lui ai consacré; je regrette qu'il m'oblige à le compléter et à le préciser.

Il cite le mot « résumé », de ma première phrase; il n'est pas inexact. Seul, le correctif, ajouté dans la seconde, l'est quelque peu : « Ce résumé est à certains égards plus complet. » La note de M. Havet vise le traitement de *el-* initial, ou de *-el-* au commencement du mot et précédé de consonnes diverses. De ce sujet, M. S. traite avec détail seulement le sort de *uel-*. Mais, en passant, ou dans sa seconde partie, il a formulé son avis sur l'ensemble des points traités par M. Havet. Je relève, par suite, deux concordances que j'avais négligées dans mon article : p. 18, sur le traitement de *el-* en général, au commencement du mot; p. 29, sur *quel-* donnant *col-* (*colo*). Ainsi M. S. a dispersé ce que M. Havet rassemblait en seize lignes. Que M. S. ait engagé ces résultats dans des discussions sur d'autres sujets, peu importe : ces concordances n'en existent pas moins et, dans mon article, je suis resté plutôt en deçà de la vérité.

M. S. ne nie pas, au reste, l'identité de certaines de ses assertions avec celles de M. Havet. Mais le point de vue, dit-il, est différent. L'historique du problème, que M. S. ne songeait pas à faire, est ici indispensable. La note de M. Havet, communiquée le 22 janvier 1881 à la Société de linguistique [1], ne néglige pas « la qualité du son qui suit immédiatement la liquide » ; car elle porte : « L'*e* subsiste : 1° devant *ll*..., 2° devant *li*... » La question de l'entourage de *l* se trouvait posée encore plus nettement, quand en 1884-85 [2] et le 27 avril 1889 [3], M. Havet étudiait ce qu'il appelait l'harmonie vocalique produite par l'*l*, à propos de *uolumus* et de *canaba* [4]. Le problème était poussé tout près de sa solution. Il ne manquait guère que le *mot*, les désignations de palatale, de gutturale ou de vélaire; la *chose* était acquise. Le fruit était mûr ; il était inévitable que plusieurs mains se tendissent pour le faire tomber. Je ne me suis donc pas contredit en parlant de l'importance des notes de M. H. parues dans l'*Archiv* : elles tirent leur valeur et leur signification de tout le travail qui les précédait et les préparait : elles en sont la conclusion naturelle. On voit à quoi se réduit la différence de « point de vue » [5].

---

1. *Bulletin*, t. V, p. xxxviij. — Comme mon exemplaire des *Mémoires* est relié et qu'on ne peut s'en rapporter aux dates des titres des volumes, je suis forcé de recourir aux procès-verbaux ; les communications paraissent d'ordinaire aux *Mémoires* dans l'année courante.

2. Je n'ai pas su retrouver la date de la communication. Les notes voisines ont été lues dans les dernières séances de 1884 et les premières de 1885.

3. *Bulletin*, V, p. xxvj.

4. *Mémoires*, VI, 26 et VII, 56. — Puisque ces *Mémoires* sont si souvent cités dans cette discussion, je tiens à remercier l'auteur anonyme des excellentes tables. Sur chaque détail, on peut trouver immédiatement ce qui a été déjà publié, même sous forme incidente. Je ne doute pas qu'au moins sur ce point, M. Solmsen ne soit de mon avis.

5. Voici, de part et d'autre, les concordances :

Louis Havet	Solmsen.
« *E* bref devant *l* dans la première syllabe s'altère régulièrement en une voyelle labiale... : *uolo*, *uolup* (cf. ἐλπίς), *uoluo*	« Uebergang von *ve-* in *vo-* hat statt = gefunden... vor *l* : *volop*... = *volup*... = gr. ἐλπίς (p. 1); *volvo*... = gr. ἐλυ- in

Mon intention était moins de soulever une question de priorité que de constater un fait : des diverses affirmations d'*un même article*, seules étaient citées celles que l'on prétendait réfuter. M. S., encore dans sa réponse, parle de ses divergences avec M. Havet. J'aurais pu lui en indiquer qu'il ne soupçonne peut-être pas. Il déduit *homo* de *hemo*, lequel *hemo* est traité par M. Havet de « barbarisme » et d' « invention absurde de Verrius Flaccus » [1]. Mais je devais m'en tenir à l'article des *Mémoires* où se trouve la note sur *el-*. Je devais prouver que M. S. l'avait lu assez attentivement, puisqu'il en contestait certaines assertions [2] ; il renvoie aujourd'hui à la p. 19 de sa brochure, où il cite cet article encore *pour le réfuter :* je le remercie du renfort qu'il m'apporte. En même temps, il nous fournit une nouvelle preuve qu'il ne craint pas à l'occasion d' « engager une polémique », Je tenais à montrer chez lui d'une part les concordances sous-entendues, d'autre part les désaccords soulignés ; mais je n'entendais pas épuiser la matière. Quelques faits choisis au hasard, plutôt au hasard, suffisaient à faire ressortir un procédé désagréable.

Paul Lejay.

CHRONIQUE

RUSSIE. — Le conseil des classes spéciales de l'Institut Lazareff des langues orientales, à Moscou, décernera un prix de 700 roubles ou de 2,000 fr à l'auteur du meilleur travail en arménien, en russe, en français ou en allemand sur le sujet suivant : *Les Arméniens à Byzance jusqu'à l'époque des croisades, surtout d'après les sources byzantines.* Les travaux qui concourront pour ce prix fondé par feu le conseiller

---

(cf. ἐλύω) ; —	ἐλύσθη, etc. (p. 2) ; *volo* auf * *velo*... richtiger (p. 5) ; — diese wirkung der genannten consonanten [parmi lesquelles *l*] lässt sich zum überfluss auch in solchen fällen nachweisen, wo dem *e* kein *v* vorhergeht :... *holus* aus *helus*...,
oliua = ἐλαία, *olera* = arch. *elusa*. *colo* pour * *quelo* ;	*oliua*... = gr. ἐλαία (p. 18) ; — *que-* wird zu *co-* ... vor gutturalem *l* : *colo* = gr. πέλω (p. 29) ; — dagegen ist *ve-* vor *l*
l'*e* subsiste... 2° devant *li*... *uolo*, cf. *uelim* ; *colo* pour * *quelo*, cf. *inquilinus*. »	erhalten in *Velia* (p. 3) ;... so setzt lat. *velim* mit seinem *ve-* idg. *we-* fort (p. 12) ; *inquilinus* und *Esquiliae* lehren dass auch hier derselbe gegensatz obwaltet, der oben s. 3 für wandel und erhaltung des *ve-* als bedeutsam aufgedeckt ist (p. 29). »

Différences : 1° M. Havet prétend que la voyelle labiale est *u*, non *o*, quand *l* fait partie de la syllabe initiale ; 2° M. Solmsen appelle *l* guttural l'*l* de *uolop*, *l* palatal l'*l* de *Velia*. Ceci est-il suffisant pour ne pas signaler cela ? Il est vraiment trop commode de répondre que l'on ne fait pas l'historique du problème.

1. *Mémoires*, V, 447.

2. M. S. me reproche ma faute d'impression, 46 pour 43 ; mais la p. 43 comme la p. 46, fait partie de l'article où se trouve la note 1 de la p. 46. Cette erreur regrettable n'était donc pas nécessaire à mon argumentation, qu'au surplus M. S. s'est chargé de confirmer.

d'État Kondakoff doivent être envoyés avant le 1er janvier 1898 au directeur de l'Institut Lazareff, M. G. Kananoff ou au secrétaire du Conseil, M. G. Khalatiantz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 15 novembre 1895.

ORDRE DES LECTURES.

1° Discours de M. le Président annonçant les prix décernés en 1895 et les sujets des prix proposés;

2° *Notice historique sur la vie et les travaux* du Commandeur Jean-Baptiste de Rossi, associé étranger de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel;

3° *Le Trésor d'argenterie de Boscoreale*, par M. Héron de Villefosse, membre de l'Académie.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Prix ordinaire. — L'Académie avait proposé, pour l'année 1895, le sujet suivant : *Étude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois.* L'Académie décerne le prix à M. Ch. V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, pour son mémoire portant pour épigraphe : *La chancellerie est proprement le lieu ou l'on scelle.* — L'Académie avait, en outre, prorogé à l'année 1895 le sujet suivant : *Étude comparative du Rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras.* Aucun mémoire n'ayant été adressé sur cette question, l'Académie la retire du concours.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne trois médailles et cinq mentions honorables dans l'ordre suivant : — 1re médaille. — M. François Delaborde, *Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes* (Paris, 1894, in-8°). — 2e médaille. — M. Ernest Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne* (Paris, 1886-1895, 5 vol. in-8°). — 3e médaille. — M. Édouard Favre, *Eudes, comte de Paris et roi de France* (Paris, 1893, in-8°). — 1re mention. — M. A. Claudin, pour une série de brochures sur les origines de l'imprimerie en diverses villes de France (Paris, Limoges et Auch, 1893-1894, 13 brochures in-8°). — 2e mention. — M. Louis Guibert, *Laron, topographie, archéologie, histoire* (Limoges, 1893, in-8°). — 3e mention. — M. Jules Finot, *Étude historique sur les relations commerciales entre la France et la Flandre du moyen age* (Paris, 1894, in-8°). — 4e mention. — M. Achille Bardon, *Histoire de la ville d'Alais de 1250 à 1340* (Nîmes, 1894, in-8°). — 5e mention. — M. le marquis de Rochambeau, *Le Vendômois, épigraphie et iconographie* (Paris, 1889-1894, 2 vol. in-8°).

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche est décerné, cette année, à M. Six, d'Amsterdam, pour ses derniers travaux sur les monnaies grecques inédites et incertaines.

Prix Gobert. — Premier prix : M. Elie Berger, pour son *Histoire de Blanche de Castille, reine de France.*

Second prix : M. l'abbé Clerval, pour son ouvrage sur *Les écoles de Chartres au moyen âge (du ve au xvie siècle).*

Prix Bordin. — L'Académie avait proposé pour l'année 1895 la question suivante : *Étudier quels rapports existent entre l'*Ἀθηναίων πολιτεία *et les ouvrages conservés ou les fragments d'Aristote, soit pour les idées, soit pour le style.* L'Académie décerne le prix à M. B. Haussoullier, directeur adjoint à l'École des hautes études, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Droit et avant.*

Prix Stanislas Julien. — L'Académie décerne le prix au R. P. S. Couvreur, pour son volume intitulé : *Choix de documents, lettres officielles, proclamations, édits, mémoriaux, inscriptions, etc.*, texte chinois, avec traduction française (Ho-Kien-Fou, 1894, in-8°).

Prix Jean Reynaud. — L'Académie décerne le prix à M. Chatelain, directeur adjoint à l'École des hautes études, pour sa *Paléographie des classiques latins* et l'ensemble de ses publications.

Prix de la Grange. — L'Académie décerne le prix à M. Alfred Jeanroy, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, pour ses *Observations sur le théâtre religieux au moyen âge dans le Midi de la France* (1894), et pour sa publication, en collaboration avec M. Teulié, du manuscrit récemment acquis par la Bibliothèque nationale contenant une collection de mystères provençaux.

Fondation Garnier. — L'Académie attribue sur les arrérages de la fondation : 1° au R. P. Hacquard, une somme de 7,500 fr. pour recueillir des documents sur la géographie, l'ethnographie et la linguistique des contrées dont Tombouktou est le centre; 2° à M. Foucher, une somme de 7,500 fr. pour une mission dans l'Inde septentrionale, notamment dans le Népal et le Kachmir.

Prix Loubat. — L'Académie décerne ce prix à M. G. Marcel, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, pour ses *Reproductions de cartes et de globes relatifs à la découverte de l'Amérique du* XVI[e] *au* XVIII[e] *siècle*, texte et atlas.

Fondation Piot. — L'Académie attribue sur les arrérages de la fondation : 1° deux subventions, de 3,000 fr. chacune, au R. P. Delattre, pour la continuation de ses fouilles à Carthage; 2° une subvention de 3,000 fr., à M. Leroux, libraire, pour la publication d'un volume de l'ouvrage de M. Eug. Müntz, sur *les Arts à la Cour des Papes;* 3° une subvention de 2,000 fr. à M. Gauckler, directeur du service des fouilles et antiquités à Tunis, pour la continuation de ses fouilles à Oudna, l'ancienne *Colonia Julia Uthinensis;* 4° une subvention de 4,000 fr., à M. Bertaux, ancien membre de l'École française de Rome, pour lui permettre de poursuivre ses recherches sur les monuments d'art exécutés en Italie et en Sicile au temps des princes de la maison d'Anjou, 5° une subvention de 2,000 fr. à M. E. Pottier, pour la publication du *Catalogue illustré des vases du Louvre*.

Prix Saintour. — L'Académie partage le prix également entre les deux ouvrages suivants : *De l'Origine des cultes arcadiens*, essai de méthode en mythologie grecque, par M. Victor Bérard, et *Les Métèques athéniens*, étude sur la condition légale, la situation morale et le rôle social et économique des étrangers domiciliés à Athènes, par M. Michel Clerc.

ANNONCE DES CONCOURS.

Prix ordinaire (2,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1896 : « Chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé »; — pour 1897 : « Étudier, d'après les inscriptions cunéiformes et les monuments figurés, les divinités et les cultes de la Chaldée et de l'Assyrie »; — pour 1898 : « Étude sur les sources des martyrologues du IX[e] siècle. » (On se bornera aux textes primitifs, en négligeant leurs adjonctions postérieures.)

Antiquités de la France. — Trois médailles seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiées dans le cours des années 1894 et 1895 sur les *Antiquités de la France*, qui auront été déposés en double exemplaire avant le 1[er] janvier 1896. — Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique Duchalais (800 fr.) sera décerné, en 1896, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis janvier 1894. — Le prix de numismatique Allier de Hauteroche (800 fr.) sera décerné, en 1897, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis janvier 1895.

Prix Gobert. — Pour l'année 1896, l'Académie s'occupera, à dater du 1 janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1[er] janvier 1895 et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. Le premier prix sera décerné au travail le plus savant ou le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et le second à celui dont le mérite en approchera le plus. — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers. Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1[er] janvier 1896 et ne seront pas rendus.

Prix Bordin (3,000 fr.). — L'Académie, a proposé pour 1896 : « Étude sur les vies de saints, traduites du grec en latin jusqu'au X[e] siècle »; — pour 1897 : « Étudier dans ses traits généraux le recueil de traditions arabes intitulé « Kitab-el-Aghâni » (le Livre des chansons); signaler, au moyen de citations, l'importance de ce livre pour l'histoire politique, littéraire et sociale des Arabes. — L'Académie a prorogé à l'année 1896 les deux questions suivantes : « Étude sur les traductions d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V. » — « Étude critique sur

l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des Croisés. » — L'Académie propose, pour 1898, le sujet suivant : « Dresser le catalogue des peintures de vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec (tragédie, comédie, drame satirique); s'en servir pour restituer, s'il y a lieu, le sujet des pièces perdues. »

Prix Louis Fould (5,000 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du XVIe siècle. Ce prix sera décerné en 1896. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés.

Prix La Fons-Mélicocq (1,800 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1896; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1893, 1894 et 1895, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1895.

Prix Brunet (3,000 fr.), pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie décernera, en 1897, le prix au meilleur des ouvrages de bibliographie savante, publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés.

Prix Stanislas Julien (1,500 fr.), pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décernera ce prix en 1896. Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.) — L'Académie décide que le prix Delalande-Guérineau, à décerner, en 1896, au meilleur ouvrage concernant les études orientales sera, de préférence, attribué à un ouvrage relatif à l'Inde. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1894 devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés.

Prix Jean Reynaud (10,000 fr.). — Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée, et ayant un caractère d'invention et de nouveauté. — L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1900.

Prix de la Grange (1,000 fr.), pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un ancien poète déjà publié. — Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1896.

Fondation Garnier. — Pour subvenir, chaque année, aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la Haute-Asie. L'Académie disposera, en 1896, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Loubat (3,000 fr.), pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire indigène, la géographie historique, l'archéologie, l'ethnographie et la linguistique du Nouveau Monde. Ce prix sera décerné en 1898. Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française et italienne, depuis le 1er juillet 1895. Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires. — Le lauréat, en outre, devra en délivrer trois autres à l'Académie, qui les fera parvenir, un au *Columbia College* à New-York, le deuxième à la *New-York historical Society* de la même ville et le troisième à l'Université catholique de Washington.

Fondation Piot. — M. Eugène Piot a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la totalité de ses biens. Les intérêts doivent être affectés, chaque année, à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles, publications que l'Académie croira devoir faire ou faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques, soit sous sa direction personnelle par un ou plusieurs de ses membres, soit sous celle de toutes autres personnes désignées par elle. L'Académie a décidé qu'il sera réservé, chaque année, sur les revenus de la fondation, une somme de 6,000 fr. pour la publication d'un recueil qui porte le titre suivant : Fondation Piot : *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. L'Académie disposera, en 1896, du surplus des revenus de la fondation, selon les intentions du testateur.

Fondation Saintour (3,000 fr.). — L'Académie rappelle que ce prix sera décerné, en 1896, au meilleur ouvrage relatif au moyen âge ou à la Renaissance, publié depuis le 1er janvier 1893; — en 1897, au meilleur ouvrage relatif à l'Orient, publié depuis le 1er janvier 1894; — en 1898, au meilleur ouvrage relatif à l'antiquité classique, publié depuis le 1er janvier 1895. Seront admis au concours les ouvrages manuscrits ou imprimés d'auteurs français. Les ouvrages destinés à ces concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 1er janvier de l'année du concours.

Prix Estrade-Delcros (8,000 fr.). — Ce prix sera décerné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour la première fois en 1897, à un travail rentrant dans les ordres d'études dont elle s'occupe. Le choix de l'Académie portera sur l'ouvrage publié dans les cinq années précédentes qui sera jugé le plus digne de cette récompense.

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut. Le même ouvrage ne pourra pas être présenté en même temps à deux concours de l'Institut.

L'Académie déclare que les élèves de l'École des Chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par arrêté ministériel du 7 février 1895, sont : MM. Rigault, Legacheux, Riat, Bourde de la Rogerie, Petit, Dieudonné, Hubert, Espinas.

Sont nommés archivistes paléographes hors rang : MM. Biéry, Collon, Goubaux.

Séance du 22 novembre 1895.

M. le secrétaire perpétuel communique les lettres par lesquelles MM. Aristide Marre, de Beaucourt, Cagnat, Deveria et S. Reinach posent leur candidature à la place devenue vacante par le décès de M. Derenbourg.

M. le Ministre des Affaires étrangères transmet, de la part de M. Pavie, résident de France à Bangkok, une épreuve de la dernière feuille tirée du Dictionnaire siamois-français-anglais récemment terminé par Mgr Vey, chef actuel de la mission catholique française.

M. Ménant communique une note sur une figurine hétéenne en or, provenant de la mission de M. Ernest Chantre et acquise par lui d'un bijoutier de Yozgat qui la tenait d'un négociant arménien de Césarée, lequel disait l'avoir achetée à un paysan de la région. Cette statuette, de 39 mm. de hauteur, représente un personnage, guerrier ou dieu, vêtu d'une tunique courte à franges, coiffé d'une tiare pointue cannelée, terminée par une sorte de bourrelet ou visière également cannelée, et qui s'appuye sur deux énormes oreilles. Il est chaussé de souliers à bouts recourbés. La face est imberbe. Dans ces mains ramenées sur la poitrine se voit un poignard. Dans son ensemble, cette figurine rappelle certains personnages des bas-reliefs de la Ptérie, mais surtout un de ceux du rocher de Frakten, non loin du mont Argée. Les dimensions minuscules de cet objet ne permettent de le regarder que comme un objet votif; il faisait probablement partie de ces tributs que les princes hétéens offraient à leurs voisins assyriens alliés ou ennemis, et dont parle une inscription d'Assur-Nazir-Habal.

M. Müntz fait une communication sur le musée de portraits réuni par l'historien Paul Jove (1483-1552). Le *Musæum Jovianum* était la collection iconographique la plus importante qui ait été formée depuis la chûte de l'Empire romain. La gravure a, de bonne heure, vulgarisé les peintures qui la composaient, et les iconographes y ont, jusqu'à nos jours, puisé à pleines mains. C'est ainsi qu'ils y ont trouvé le seul portrait de Christophe Colomb offrant un caractère d'authenticité. Il est donc facile de comprendre l'intérêt qui s'attache à l'histoire de la formation d'un tel ensemble et combien il importe de rechercher quelles sources Jove avait mises à contribution. M. Müntz, en compulsant les écrits même de Jove et en rapprochant les peintures du *Musæum Jovianum* de documents similaires, est arrivé, entre autres, à cette conclusion que la collection s'alimentait principalement par l'exécution de copies peintes d'après les monuments les plus divers. Un tel mode de recrutement est bien propre à affaiblir l'autorité des séries réunies par Jove. On sait, en effet, par ses propres déclarations qu'à tout instant, ne pouvant se procurer des originaux, il faisait copier à l'huile, non seulement des peintures, mais encore des statues ou des bustes, et jusqu'à des médailles. Comme les dimensions adoptées pour ces copies étaient sensiblement uniformes, le copiste devait, tour à tour, réduire, ou, ce qui est plus grave, agrandir les modèles qu'il était chargé de reproduire. Mais il y a plus. Parfois Jove faisait tirer une effigie unique de deux ou trois effigies distinctes, qu'il avait soin de faire corriger et compléter l'une par l'autre. C'est ainsi, notamment, qu'il semble avoir procédé pour Frédéric Barberousse. Heureusement, bon nombre de documents originaux subsistent encore et dispensent de recourir à des traductions plus ou moins fidèles. Mais, dans ce cas même, celles-ci ont parfois leur prix : elles peuvent servir à corroborer ou à infirmer l'attribution de telle ou telle effigie. Grâce à un de ces rapprochements, M. Müntz a pu établir que le buste de Machiavel, dont

on avait, en ces derniers temps, révoqué en doute l'authenticité, représente bien l'histoire florentine. — Le *Musæum Jovianum* est depuis lonptemps dispersé. A peine si quelques portraits sont restés à Côme entre les mains des membres actuels de la famille Giovio. D'un autre côté, les gravures qui en ont été données, en 1575-1577, dans l'édition bâloise des *Elogia*, font souvent la part trop large à l'interprétation. Dans ces conditions, il est indispensable d'étudier avec soin soit les copies peintes, au nombre de plus de deux cent quatre-vingts, exécutées au XVI[e] siècle, par l'ordre du grand-duc Cosme de Médicis et conservées aux Uffizi de Florence, soit les rares originaux qui, du *Musæum Jovianum*, sont entrés dans diverses collections publiques ou particulières (Galerie Pitti, Musée de Madrid, Musée de Berlin, etc.). La comparaison de ces documents avec les gravures de 1575-1577 prouve à quel point le dessinateur et le graveur ont altéré le caractère des originaux qui leur servaient de base; beaucoup sont devenus méconnaissables. Aussi n'est il plus maintenant permis de recourir à ce recueil trop célèbre toutes les fois que l'on peut consulter des documents plus dignes de foi, dont M. Müntz a réussi à constituer la liste presque complète.

M. Boissier donne lecture d'un mémoire de M. Hild, doyen de la Faculté des lettres de Poitiers, sur une inscription trouvée au Peu Berland. Cette inscription contient une dédicace à la divinité d'Auguste et au génie d'Apollon par deux Gaulois. L'intérêt de cette inscription consiste dans le nom celte qui est donné à Apollon et qui ne s'était pas encore rencontré dans l'épigraphie religieuse des Gaules.

M. Léopold Delisle présente un remarquable manuscrit latin dont la Bibliothèque nationale vient de s'enrichir. Il consiste en 472 grandes pages, contenant quatre livres de l'Ancien-Testament (Deutéronome, Josué, Juges et Ruth), de la traduction de saint Jérôme. Il est écrit à deux colonnes, en grosses lettres onciales du VIII[e] siècle. La décoration présente bien les caractères propres aux manuscrits de la période mérovingienne. Des notes et des essais de plume permettent de supposer que ce volume, à une époque très reculée, appartenait à l'église de Lyon. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que ce texte biblique s'est trouvé en compagnie d'un autre manuscrit, non moins vénérable, et que l'on sait être sorti de la cathédrale de Lyon. Ce second manuscrit, acquis lui aussi par la Bibliothèque nationale, contient les deux derniers livres du commentaire de saint Jérôme sur Jérémie; il est tout entier copié en lettres semi-onciales pouvant remonter au VI[e] ou au VII[e] siècle. Tous les caractères distinctifs de ce volume se réunissent pour montrer jusqu'à la dernière évidence que c'est la seconde partie de l'exemplaire du même ouvrage dont la première partie forme le n° 397 de la collection des manuscrits de la ville de Lyon. Ces deux manuscrits proviennent de la bibliothèque de M. Dauphin de Verna, de Crémieu, récemment mise en vente par un libraire de Lyon. A côté d'eux figurait un volume annoncé comme datant du VII[e] siècle, renfermant la fin du Deutéronome, le livre de Josué et les vingt premiers chapitres des Juges, le tout écrit sur trois colonnes en lettres onciales moyennes. Au premier examen, M. Delisle y reconnut une partie du volume dont la bibliothèque de Lyon possédait déjà 144 feuillets et résolut de l'acquérir pour la Bibliothèque nationale. Mais l'administrateur de la bibliothèque de Lyon, M. Desvernay, comprenant l'intérêt de ce manuscrit pour la ville de Lyon, ouvrit des négociations qui aboutirent, la veille de la mise en vente, à la cession amiable de ce précieux volume pour une somme très modérée. M. Ulysse Robert mettra en lumière ce précieux monument qui complètera le livre publié par lui en 1881, sous le titre de *Pentateuchi versio latina antiquissima e codice Lugdunensi*. Toutefois le manuscrit dont il s'agit ici ne devra plus être considéré comme un Pentateuque; il faudra y voir au moins un Heptateuque et peut-être le premier volume d'une Bible complète.

Séance du 29 novembre 1895.

M. le secrétaire perpétuel communique les lettres par lesquelles MM. Giry et Cordier posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Darenbourg.

L'Académie se forme en comité secret.

M. le docteur Hamy rappelle qu'il a présenté, dans la séance du 18 octobre dernier, deux photographies montrant deux faces d'un objet de forme grossière ramenées par la drague qui nettoie la passe en avant des jetées du Havre. Les deux faces, ornées d'entrelacs et de bandeaux, portaient des inscriptions runiques. « Ce n'est — ajoutait M. Hamy — que lorsque le monument du Havre aura été déchiffré par un homme compétent qu'il sera possible de risquer une hypothèse pour expliquer sa présence à l'entrée de la baie de la Seine. » M. Wimmer, consulté par M. Hamy, vient de lui répondre que cet objet est connu et a déjà été publié deux fois; il est tombé dans la baie de la Seine en 1868, après avoir figuré dans les vitrines de l'Exposition universelle de 1867, et on le croyait à tout jamais perdu. Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 16 décembre — 1895

564. — Prof. T. R. AMALNERKAR, B. A. : **Priority of the Vedanta-Sutras over the Bhagavadgita**. Bombay, Education Society's Press. 1895, p. 16 in-8°.

Dans cette plaquette sur l'âge relatif de la Bhagavadgîtâ et des Vedântasûtras, M. Amalnerkar a essayé de résoudre un problème qui est posé depuis le jour où l'on s'est mis à douter de la chronologie mythique de l'ancienne littérature de l'Inde. C'est assez dire que, comme beaucoup d'autres, il est à peu près insoluble. Pour la tradition hindoue moderne, les deux ouvrages sont du même auteur, Vyâsa. Mais il n'en a pas été toujours ainsi. Pour Çankara, qui a commenté l'un et l'autre, la Gîtâ est bien l'œuvre de Vyâsa ; mais il n'identifie pas encore celui-ci avec l'auteur des Sûtras. Dans son commentaire sur les Sûtras, il signale même expressément des passages où, selon lui, la Gîtâ est invoquée comme une autorité antérieure. Ces assertions du grand commentateur ont été remarquées de bonne heure et acceptées avec plus ou moins de confiance par ceux qui, successivement, se sont occupés de la question. M. Thibaut, qui en a traité en dernier lieu, les avait relevées à son tour, sans les adopter formellement, mais aussi sans les combattre. Avant lui, feu M. Telang était allé plus loin : non seulement il les avait faites siennes, mais il avait revendiqué pour la Bhagavadgîtâ une antiquité qui la mettait de pair avec les plus anciennes Upanishads. C'est contre cette dernière thèse de M. Telang qu'est dirigée la première partie de l'argumentation de M. A. et, sur ce point, il ne rencontrera probablement pas beaucoup de contradicteurs. Il a fort bien vu que, si le poème présente les mêmes allures que les Upanishads, la même façon de philosopher sans méthode ni précision, ce fait

ne saurait prévaloir à lui seul contre tant d'autres indices d'une composition beaucoup plus récente.

Le tact d'historien que l'auteur a montré dans cette première partie, lui fait un peu défaut dans la seconde, où il essaie de démontrer l'antériorité des Sûtras sur la Gîtâ et de se débarrasser des assertions de Çankara. Sans doute ces assertions visent des allusions fort obscures et parfaitement contestables. Strictement elles ne prouvent qu'une chose : quelle était sur ce point l'opinion de Çankara ; au plus, quelle était l'opinion reçue dans l'École au VIIe ou au VIIIe siècle. Mais c'est là déjà quelque chose, et, pour les infirmer complètement, pour établir l'opinion toute contraire, il faudrait des preuves plus précises que celles que produit M. A. Il ne suffit pas pour cela d'opposer le syncrétisme de la Gîtâ à la méthode des Sûtras, ni même de montrer que la doctrine de la *bhakti*, de la dévotion absolue, étrangère aux Sûtras et exaltée dans le poème, est la négation de toute philosophie. Ce que nous voyons dans le Bouddhisme, ce que nous entrevoyons chez les Bhâgavatas et d'autres sectes encore, fait croire que la doctrine, toute tardive qu'elle soit, est vieille dans l'Inde, et, d'autre part, tout le reste de la littérature prouve que l'antique culte du *jñâna*, de la gnose, n'a pas disparu devant elle. Dans toute cette discussion, l'auteur ne semble pas s'être aperçu que la succession des œuvres littéraires ne correspond pas toujours à l'évolution des doctrines, ni qu'il combattait l'antiquité de la Gîtâ à peu près avec les mêmes armes dont M. Telang s'était servi pour la défendre.

Cette partie de l'argumentation n'est donc pas aussi démonstrative que M. A. paraît le supposer. Qu'il y ait eu avant la Gîtâ un Vedânta systématisé et que les Sûtras représentent en somme une doctrine d'un esprit plus archaïque, on n'en saurait douter. Quant à la priorité des Sûtras tels que nous les avons, jusqu'à nouvel ordre, après le mémoire comme avant, elle reste affaire d'opinion. C'est déjà un grand mérite à M. Amalnerkar de nous l'avoir rappelé.

A. BARTH.

---

565. — Al-Fakhrî. **Histoire du khalifat et du vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abbaside de Bagdâdh**, avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement. Nouvelle édition du texte arabe par Hartwig DERENBOURG. Paris, Bouillon, 1895. In-8°. Introduction : 50 pages; texte arabe et index : 498 pages.

Le Fakhrî fut révélé aux Orientalistes par S. de Sacy qui en plaça un long extrait au commencement de sa chrestomathie arabe (1806). Il ne cessa dès lors d'être utilisé dans l'enseignement. Ahlwardt l'édita en 1860. On n'en connaissait à ce moment qu'un seul manuscrit, appartenant à la Bibliothèque nationale de Paris (n° 895 de l'ancien fonds arabe, côté aujourd'hui 2441). La situation depuis n'a pas beaucoup

changé. M. H. Derenbourg découvrit un fragment de l'ouvrage, pendant qu'il était associé aux études préparatoires pour le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale. Ce seul document qui ne contenait que la première section du livre, l'une des moins importantes, ne pouvait pas fournir la matière d'une édition nouvelle. Mais l'étude directe de l'ouvrage et l'examen très attentif du manuscrit, poursuivis pendant plusieurs années par M. D. pour les besoins de son enseignement, lui permirent de recueillir des corrections en grand nombre. Il se décida enfin à utiliser ces remarques, en entreprenant une revision du texte devenue nécessaire et dont le premier éditeur, absorbé par d'autres travaux, ne pouvait se charger.

Le Fakhri a pour auteur Ibn et-Tiktaka. Le nom qu'il porte lui vient du personnage auquel il est dédié Fakhr ed-Dîn Yça, seigneur de Mosoul. S. de Sacy avait pris Fakhr ed-Dîn pour le nom de l'auteur, et son erreur avait été répétée jusqu'à Ahlwardt. On voulut même attribuer le livre au célèbre Fakhr ed-Dîn er-Razi, comme le conseillait un faux titre collé en tête du manuscrit. Ahlwardt restitua le nom d'Ibn et-Tiktaka. M. D. a groupé dans sa préface les rares indications qu'il est possible de réunir sur la personne de l'auteur. Ce n'était pas un écrivain de profession, mais un *chérif*, un noble, descendant d'Ali. Il naquit vers 1262, au moment où le khalifat abbasside venait de s'écrouler sous les coups des Mongols. A l'âge de vingt ans, il vit périr son père, surintendant des Alides, assassiné par un directeur des finances du sultan mongol, qu'il avait voulu faire destituer. Il vécut, semble-t-il, surtout à Bagdad ; mais il voyagea beaucoup. Tandis qu'il se rendait, à la fin de l'année 1301, à Tébriz dans l'Aderbaïdjan, pour y visiter Gazan, sultan des Mongols, il fut bloqué dans Mosoul par la neige ; et, pendant les quatre mois de loisir forcé que lui fit un hiver très rude, il écrivit son livre, avec les matériaux fournis par la Bibliothèque du seigneur de Mosoul, son hôte.

Il est très remarquable qu'une période aussi troublée et aussi affreuse que celle de l'invasion mongole, ait été relativement féconde en hommes de talent. Ibn et-Tiktaka, comme l'éditeur le prouve, en connut plusieurs. Les princes mongols ne se laissaient pas détourner par les soucis d'une guerre barbare du soin de les protéger et de les attirer à eux. Cette largeur d'esprit des conquérants, en même temps qne leur caractère de vengeurs des Alides, leur attira la sympathie et l'admiration de l'auteur du Fakhrî. Un fait plus étonnant que l'abondance des talents dans cette période, c'est la persistance de qualités qui sembleraient ne convenir qu'à des époques plus heureuses : l'esprit, la grâce, la bonne humeur, la promptitude du style, l'adresse et la netteté de l'expression. Ce sont justement ces qualités qui se rencontrent dans le Fakhrî au plus haut degré et qui en font le principal mérite. Ce très joli manuel d'histoire musulmane a eu pourtant une fortune assez singulière :resté presque inconnu aux Orientaux, il n'a été mis à sa place, cinq siècles après avoir été écrit, que par les savants d'Occident.

L'intérêt littéraire, dans le Fakhrî, prime l'intérêt historique. Les conditions dans lesquelles l'œuvre a été mise au jour laissent pressentir qu'elle ne peut pas avoir une valeur scientifique considérable; elle est nécessairement sommaire et la rédaction en est hâtive. Cependant deux circonstances contribuent à faire du Fakhrî, au point de vue historique, un document non négligeable : l'une est que l'auteur a eu à sa disposition, dans la Bibliothèque du seigneur de Mosoul, des sources aujourd'hui perdues ; l'autre consiste en ce qu'il a fait avec plus de soin peut-être qu'aucun autre écrivain arabe, l'histoire des vizirs. L'explication de l'intérêt qu'il portait à l'institution du vizirat doit être cherchée dans ses convictions chiites qui étaient fort ardentes. A ses yeux le vizirat s'opposait au khalifat; il symbolisait, dans tout le cours de l'histoire, l'opposition de la pensée libre contre l'orthodoxie représentée par les khalifes, et cette opposition était encore celle des Alides contre les Oméyades ou de l'élément persan contre l'arabisme; car, dans l'islamisme, la hardiesse de la pensée, l'esprit d'hérésie, l'esprit chiite, ont toujours été le fait de l'élément persan ; et le vizirat lui-même paraît être une institution persane [1]. Cette manière de voir, très probablement juste, a porté l'auteur à mettre en relief les figures des vizirs, à insister sur le rôle souvent prépondérant qu'ils jouèrent pendant la longue décadence du khalifat abbaside.

Un lecteur musulman, peu satisfait de la manière dont Ibn et-Tiktaka parle d'Abou-Bekr et d'Omar, l'a soupçonné, dans une note publiée par Sacy, d'avoir adhéré à l'hérésie des Rafédites; la secte des Rafédites niait la légitimité des deux premiers khalifes. Mais aucun autre indice ne venant appuyer cette accusation, il doit suffire de tenir l'auteur pour chiite très zélé.

La nouvelle édition du Fakhrî, dont pourtant le mérite était grand, marque un progrès incontestable sur l'ancienne et répond à ce que l'on devait attendre de l'éditeur. Les notes n'y sont pas fort abondantes; elles sont bornées à l'indication simple des corrections ; peut-être l'érudit et l'étudiant eussent-ils rencontré avec plaisir, au bas des pages, des renvois aux historiens arabes et quelques notes explicatives. L'imprimeur, M. Marceau, qui a monté à Châlon-sur-Saône une imprimerie orientale, mérite des félicitations. Somme toute, ce beau volume constitue un service grandement appréciable rendu à l'orientalisme.

Baron Carra de Vaux.

---

1. D'après Nœldeke, le nom et l'institution du vizirat seraient d'origine persane. Voyez Nœldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, p. 53, n° 1, 444, n° 3.

566. — **Ein System altgriechischer Tachygraphie**, von Dr Carl Wessely, mit drei Tafeln. Wien, 1895, F. Tempsky. In-4° de 44 p.

Ce travail, publié dans les *Denkschriften* de l'Académie impériale des sciences de Vienne (classe de philosophie et d'histoire, t. XLIV), fait faire un grand pas à l'histoire de la tachygraphie grecque. L'auteur commence par esquisser rapidement l'état de nos connaissances en cette matière. Il rappelle que jusqu'en 1884 les seuls documents mis en œuvre étaient les papyrus remontant jusqu'à l'an 164 avant J.-C., et les manuscrits, dont les plus anciens datent du IVe siècle de notre ère ; qu'en cette année 1884 l'Académie de Vienne publiait un mémoire de M. Gomperz sur un système tachygraphique révélé par une inscription d'Athènes qui appartient sûrement au milieu du IVe siècle avant J.-C. Ce système, suivant Gitlbauer, serait celui de Xénophon. Gitlbauer, dans son travail intitulé : *Drei Systeme der gr. Tachygraphie*, essaya de « jeter un pont », suivant l'expression de M. Wessely, entre les deux systèmes antique et médiéval. La dissertation de M. W. a pour objet de faire connaître les ressources toutes nouvelles pour l'élucidation de cette question qu'ont procurées les papyrus du Fayoum et de Hermopolis Magna. On peut affirmer avec assurance que M. W. a réuni tous les matériaux nécessaires pour la construction du pont projeté par Gitlbauer. Il y a là un effort énorme qui fait le plus grand honneur au savant papyrographe. (Personne plus que lui n'est digne de ce néologisme.) Seulement, je l'avoue à ma confusion, il me semble que le pont reste à construire. Il est extrêmement difficile de dégager un système des innombrables exemples recueillis dans les papyrus Renier et dans les tablettes de cire portant des groupes de signes tachygraphiques, sous la forme où les présente M. Wessely. Ajoutons que le lecteur est supposé avoir sous les yeux les publications de la Commission archiducale et que trop souvent le signe dont on donne l'explication est remplacé par la formule t. Z. (*tachygraphisches Zeichen*). A part cette observation, je considère la monographie de M. W. comme un événement qui mérite de faire sensation dans le cercle des hellénistes paléographes, et je ne résiste pas au désir de laisser la parole à l'auteur, qui termine ainsi l'exposé de son système :

« La tachygraphie a, semble-t-il, une triple fonction, comme sténographie, comme tachygraphie et comme cryptographie. En cette époque de la civilisation qui vit un Socrate et un Platon apparut le premier système, le tachygraphique, celui dont la connaissance est due au célèbre marbre de l'Acropole. Les papyrus égyptiens du IIIe au VIIe siècle après J.-C. et les tablettes de cire nous révèlent de nouveau un système tachygraphique dont les trois facteurs sont la forme, la position et la dimension ; système qui, d'ailleurs, porte en soi les traces d'une plus haute antiquité. Ce n'est pas une loi d'étroite analogie qui en a dicté les formes ; c'est plutôt le souci de la commodité et de la célérité, acquises par la pratique. Il existe une plus grande différence dans la figuration des consonnes aux diverses places du mot, ce qui est de nouveau l'indice d'un développement plus prolongé. En troisième lieu, nous trouvons de nombreuses formes qui refusent absolument d'entrer dans le système. Nous

rencontrons même, parmi les liaisons syllabiques, la diphtongue ει, que la pratique même néglige d'une façon singulière. Cette forme maintenue avec ει a dû encore provenir aussi d'un temps où ει et ι étaient différenciés. Le système montre, en outre, parmi les signes de consonnes initiales de nombreuses analogies avec les formes graphiques des alphabets oncial et cursif, et il est, là encore, évidemment lié, d'autre part, au système néotachygraphique que nous font connaître des manuscrits, relativement récents, du xe siècle. A côté de cela, notre plus ancien spécimen montre mieux que les formes ultérieures quels éléments des notes tironiennes sont analogues. Cet état de choses ferait croire que les éléments de l'onciale et de la cursive ont été greffés sur un système antérieur, établi sur des principes tout autres. La propagation de notre système est démontrée par ce fait que ceux de ses monuments provenant du Fayoum ont un caractère identique avec ceux qu'on a trouvés à Hermopolis Magna et ailleurs. Nos documents présentent seulement les degrés préliminaires de la sténographie verbale. Nous rencontrons ensuite des indices comme quoi vers le ive siècle après J.-C. l'usage était déjà consacré de faciliter le travail de l'écriture, sans faire tort à la clarté, au moyen des finales tachygraphiques. Celles-ci offrent dans leur plus ancienne manifestation des formes tachygraphiques qui cadrent souvent avec notre système. Ce système pourrait donc n'avoir pas été confiné à l'Égypte et nous pouvons donc croire désormais, par suite, qu'une connexité générale s'est établie entre les formes tachygraphiques qui apparaissent, séparées au point de vue du lieu et du temps, au moins à partir du iiie siècle. »

Il ressort des chapitres où M. W. a tenté d'expliquer le système en question que la dimension de la note tachygraphique est tantôt égale à la hauteur normale comprise entre les lignes données, tantôt plus petite, tantôt plus grande. La caractéristique du système c'est un petit trait, vertical ou obliqué soit à gauche, soit à droite, placé tantôt avant tantôt après la syllabe exprimée au clair, et qui a pour fonction de représenter soit une lettre, soit une diphtongue. On voit à quel point cette tachygraphie diffère, dans ses grandes lignes, de celle dont nous possédions la connaissance jusqu'à l'apparition de cette belle étude. Il serait à souhaiter qu'un paléographe français reprît le travail de M. Wessely sur un plan mieux en rapport avec notre méthode d'exposition.

C.-E. Ruelle.

---

567. — **De la particule Ἄν dans Thucydide**, par P. Dessoulavy. Extrait du programme des cours de l'Académie de Neuchâtel, année 1895-1896. Neuchâtel, imprimerie Attinger frères, 1895; 40 pp. in-4°.

Ce travail très consciencieux fournit un dépouillement commode des emplois de ἄν dans Thucydide. A la bibliographie, tandis que M. Dessoulavy fait à deux grammaires françaises élémentaires l'honneur un peu excessif de les citer, je ne vois pas mentionnée la *Syntaxe* de Madvig. Il y aurait vu que l'emploi itératif de ἄν avec l'aoriste n'est pas aussi rare qu'il ne croit (p 13; Madvig, § 117, b, r. 3, p. 139 de la trad. française). Les cas où l'on rencontre le subjonctif sans ἄν dans les propositions relatives (3 fois) et temporelles (11 fois) sont trop nombreux pour être écartés par conjecture, même en regard du grand nombre de cas où

l'on trouve la particule (135 et 69). C'est là un résultat intéressant, qui prendra toute sa valeur quand on comparera l'usage de Thucydide avec celui des poètes. M. D. discute longuement et élimine le cas unique de εἰ avec le subjonctif sans ἄν (VI, 21, 1). Sur la répétition de la particule, M. Dessoulavy formule la règle suivante : « La répétition de ἄν n'a jamais lieu dans le cas éventuel et général, mais uniquement dans le cas potentiel (21 fois) et dans le cas irréel (3 fois). » En résumé, la dissertation de M. Dessoulavy sera consultée avec profit par les grammairiens et par les commentateurs de Thucydide.

P. L.

---

568. — Cas. Morawski. **De sermone scriptorum latinorum aetatis quae dicitur argentea obseruationes.** Leopoli, 1895; 12 pp. in-8; tiré de l'*Eos*, II, pp. 1 sqq.

M. Morawski montre comment les auteurs de l'âge d'argent se sont transmis des beautés traditionnelles, souvent en les gâtant. Ce travail, pour les prosateurs, met en lumière un fait constaté depuis longtemps chez les poètes : l'esprit écolier des écrivains latins. M. Morawski montre surtout à l'œuvre Valère Maxime, Sénèque, Pline le jeune et tente à la fin de son intéressant article de corriger Tacite *Ann.* 1, 8 (insignes *uisu*) et Quintilien VII, 2, 33 (pro *innocentia* ducendum).

Paul Lejay.

---

569. — Dr Carton, **Climatologie et agriculture de l'Afrique ancienne** (Extrait du Bulletin no 27 de l'Académie d'Hippone). Bône, imprimerie Dagand, 1895, grand in-8°, 45 pages.

570. — M. Du Coudray la Blanchère, **L'Aménagement de l'eau et l'installation rurale dans l'Afrique ancienne** (Rapport au Ministre de l'Instruction publique, extrait des nouvelles archives des Missions scientifiques, t. VII). Paris, imprimerie nationale, 1895, in-8°, 110 pages.

Il y a plus de dix ans, nous cherchions un jour, M. de la Blanchère et moi, parmi tous les sujets d'étude, auxquels se prête l'Afrique romaine, quels étaient les plus importants, les plus originaux. Nous tombâmes d'accord qu'un travail sur l'aménagement de l'eau dans les villes et la campagne était de ceux qui s'imposaient, et, comme M. de la B. était préparé à traiter la question par des études antérieures sur les marais Pontins, nous convînmes qu'il se chargerait de l'écrire. Depuis lors, s'il s'est laissé distraire de son projet par ses multiples occupations en Tunisie et en France, il n'y a point renoncé ; lentement il a rassemblé les éléments de l'œuvre. Cependant, la question est si attrayante, si actuelle, que d'autres ont été amenés, de leur côté, à s'en

occuper; plusieurs articles ont déjà été publiés sur la matière. Voilà pourquoi je dois rapprocher dans ce compte rendu la brochure de M. de la B. d'une brochure analogue de M. le Dr Carton, qui nous a été distribuée presque le même jour.

Celle-ci est surtout une réponse à un petit livre de M. Bourde, paru en 1893, qui a eu un certain retentissement. L'auteur, dont les soucis de colonisation pratique se cachent mal sous les voiles de l'archéologie, y soutient, contrairement à ce que d'autres avaient avancé, que les conditions climatologiques du pays n'ont guère changé depuis l'antiquité, tout au moins dans la Tunisie centrale, et que la principale culture, pour ne pas dire la seule, y était celle de l'olivier. Il y a là une exagération que le Dr C. a justement combattue, tout en reconnaissant le service que rend M. Bourde « lorsqu'il appelle plus vivement l'attention sur la place qui doit être faite à l'olive, à côté du blé, dans les productions de l'Afrique ancienne ».

En fait, M. le Dr C. est persuadé et veut démontrer que, sauf sur certains points, les conditions de la culture se sont profondément modifiées, que le pays était jadis beaucoup plus boisé qu'aujourd'hui, que partout les pluies y étaient plus abondantes, que de nombreux travaux d'art en atténuaient le ruissellement, que les sources et les rivières, alors plus riches, avaient, par suite de barrages appropriés, un débit plus régulier et qu'elles étaient savamment distribuées de tous côtés. La conclusion est qu'il suffit de reprendre l'œuvre des Romains; ainsi pourrons-nous arriver au même résultat qu'eux et faire produire à la terre toutes les espèces, y compris l'olivier, qu'elle nourrissait autrefois. Ces théories générales, le Dr C. les appuie de quelques exemples bien choisis, qui ne sont pas nouveaux pour ceux qui connaissent déjà ses publications précédentes. Pourtant on ne voit pas qu'il ait fait une distinction bien nette, bien scientifique, entre les différentes régions qui constituent l'Afrique ancienne, ou, si l'on veut, la Tunisie; aisément il se laisserait entraîner, quoi qu'il en ait, à conclure de l'une à l'autre. On ne se sent pas entièrement en sûreté au milieu de ses démonstrations.

Le travail de M. de la Bl. est assez différent. Présenté sous la forme d'un rapport au ministre de l'instruction publique, il contient le plan du travail, encore en préparation, dont j'ai parlé au début de cet article, une introduction sur le régime des eaux en Afrique aujourd'hui et jadis, un chapitre sur l'irrigation des plaines de l'Enfida complété par quelques exemples pris ailleurs et par des remarques finales, le tout ou à peu près, ayant été lu en 1891 à l'Académie des inscriptions. Le plan, que M. de la B. a tracé est fort attrayant; mais, comme tous les plans il vaudra surtout par la façon dont il sera traité; il sera temps d'en reparler quand il aura été mis à exécution. Très intéressante est la comparaison entre le régime des eaux dans l'Afrique du Nord à l'époque ancienne et de nos jours. Pour étudier l'état antique du pays, l'auteur a consulté les écrivains grecs et romains, au moins les plus importants,

Hérodote, Scylax, Salluste, Strabon, Pline, Mela, Corippe, en ayant soin de tenir grand compte de l'époque à laquelle ils vivaient et de la contrée qu'ils décrivaient; pour connaître l'état actuel, il a utilisé le résultat des études techniques de climatologie auxquelles se sont livrés les ingénieurs de la Régence, surtout au moment de l'exposition de 1889, et même celui d'observations privées faites sur différents points de la Tunisie; il a donc pu raisonner sur des bases solides qui donnent à ses conclusions une valeur originale et vraiment solide. Ainsi arrive-t-il à se persuader que, dans l'une comme dans l'autre région — car M. de la Bl. ne distingue que deux zones en dehors du Sahara : le Nord-Ouest, l'ancienne Zeugitane; le Sud-Est, la Byzacène — le climat et le régime des eaux n'ont guère changé depuis l'époque punique. L'Afrique, croit-il, était alors à peu près ce qu'elle est de nos jours, avec un boisement plus général et, par conséquent, une sécheresse moindre. Autre chose a changé — et en cela M. de la B. et M. le Dr C. sont d'accord — l'aménagement des eaux. C'est à tous les travaux hydrauliques répandus dans le pays que l'Afrique a dû sa richesse et sa fertilité. « Sa prospérité ne fut pas une question de météréologie, dit-il, mais le prix du travail. » De là, la nécessité pour l'historien d'étudier l'aménagement de l'eau à l'époque romaine. M. de la Bl. a pris comme type les plaines de l'Enfida, qu'il connaît bien et où il a trouvé, pour ses travaux, de précieux auxiliaires dans les ingénieurs de la Compagnie franco-africaine. Il y signale, avec les plus grands détails, trois systèmes différents d'irrigation : celui de l'Oued-Kastela, celui de la plaine de Dar-el Bey et celui de l'Oued-Boul, qui sont, selon lui, ceux que les Romains ont employés partout ailleurs, suivant les cas; il lui suffit, pour compléter son tableau, d'emprunter à deux ravins du Djebel-Safra des exemples de barrages jetés au travers de torrents, afin d'en régulariser le cours. Ce chapitre consacré à l'Enfida est complet et intéressant. L'auteur, ainsi que je l'ai dit, a cru devoir le faire suivre d'un paragraphe intitulé : « Observations de faits semblables sur toute l'étendue du pays. » Je lui reprocherai d'être beaucoup trop court; ce n'est pas en quinze pages que l'on peut traiter un sujet aussi fécond et ces quelques exemples puisés à droite et à gauche dans ses souvenirs, dans des articles de revue ou même dans des documents manuscrits ne peuvent certainement pas satisfaire M. de la Blanchère; ce paragraphe est aussi, à sa façon, une sorte de plan, de canevas pour l'avenir. Tel qu'il est, avec les documents qui y sont réunis, avec les croquis qui l'éclairent, avec le talent que l'auteur a apporté à la mise en œuvre, le rapport de M. de la Blanchère est instructif et attachant; mais nous ne pouvons y voir qu'une excellente préface et aussi la promesse d'un travail magistral sur la matière. Il nous le doit et nous y comptons.

R. Cagnat.

---

571. — **Neumen-Studien. Abhandlungen über mittelalterliche Gesangs-Tonschriften,** von Oskar Fleischer. *Theil I, Ueber Ursprung und Entzifferung der Neumen* (Leipzig, verl. v. Fr. Fleischer, 1895, 128 p. in-4°).

Les questions relatives aux neumes intéressent à la fois le chant liturgique, l'histoire de l'art musical et la philologie, bien que les Médiévistes aient négligé jusqu'ici de les faire figurer dans leurs programmes de travail; depuis quelques années, elles ont pris un tel développement et donné lieu à des découvertes si curieuses, qu'elles s'imposeront bientôt à l'attention des grammairiens et des paléographes. Le livre que nous signalons, malgré le savoir très étendu et les préoccupations scientifiques dont il témoigne, nous paraît malheureusement marquer un recul plutôt qu'un progrès dans l'étude de la notation primitive. M. Fleischer n'accepte pas les résultats auxquels on est arrivé, soit pour le déchiffrement des neumes, soit pour l'explication de leur origine; il voudrait une doctrine plus sûre, plus rigoureuse encore, plus « scientifique » (le mot revient souvent sous sa plume), et il a l'ambition, très louable en soi, d' « éclairer d'un nouveau jour » ce domaine particulier de la science musicale; mais, sous prétexte de renouveler la solution du problème et de lui donner un fondement solide, il revient à des idées déjà anciennes, et, pour les rajeunir ou les fortifier, il les complique par de pures hypothèses. En somme, il embrouille une question, qui, nous espérons le montrer, est des plus simples.

Les neumes primitifs étaient une série de traits, de points, de crochets, « une pluie de pattes de mouche », comme dit Vitet, intercalée entre les lignes du texte littéraire; au IXe, au Xe et au XIe siècles, les notateurs et les théoriciens désireux de protéger la tradition grégorienne, comprirent la nécessité d'introduire plus de précision dans ces signes mnémoniques : peu à peu, on arriva à les placer sur un certain nombre de lignes dont l'une représentait conventionnellement un son fixe, comme dans la portée actuelle. Il en résulte que le déchiffrement des neumes primitifs se fait aujourd'hui par la comparaison de ces derniers avec les manuscrits plus récents où les neumes sont placés sur des lignes. M. F. repousse cette méthode *comme n'étant pas scientifique* (p. 22) : Qu'est-ce qui nous oblige, dit-il, à accepter la traduction des neumes donnée dans telle phrase où l'on voit le même signe (un podatus) traduit tantôt par un intervalle de ton, tantôt par un intervalle de quarte [1] ? » — La concordance des manuscrits sur lignes, répondrons-

1. Pour permettre au lecteur de vérifier, M. F. aurait bien pu dire, après avoir cité la phrase musicale qu'il prend pour exemple, qu'elle était empruntée à l'Introit *ad te levavi animam meam*, première prière du Graduel. Th. Nisard a consacré à cet Introit une étude qui a été récompensée par l'Institut en 1851 et pour laquelle il a consulté exactement 58 manuscrits, j'en ai la liste sous les yeux et regrette de ne pouvoir la reproduire, pour répondre au scepticisme de M. F. (Le mémoire inédit de Nisard, *Graduel monumental*, est conservé aux Archives de l'Académie des Inscriptions, XVIII, I, 333.)

nous sans difficulté! Il est vraiment surprenant qu'une méthode aussi simple soit l'objet d'une contestation. Voici, par exemple, un manuscrit de Monza, xe siècle [1], où je vois les paroles du répons-graduel *Justus ut palma* surmontées d'abord d'une sorte de delta grec appelé *torculus*; que signifie ce signe? un intervalle de ton? de tierce? de quarte? Rien ne l'indique, et nous ne le saurions jamais si nous n'avions pas d'autres sources de renseignements; mais voici des centaines de manuscrits du XIIIe, du XIVe, du XVe du XVIe et du XVIIe siècles, manuscrits de toutes provenances (Rome, Vérone, Mont-Cassin. Leyde, Colmar, Londres, etc., etc. [2]) où je retrouve les mêmes paroles surmontées du même signe neumatique, mais placé cette fois sur des lignes avec une clé et donnant la succession : *sol si la*, j'en conclus que le torculus primitif désignait et a toujours désigné un intervalle de tierce suivi d'un intervalle de ton. Si on n'admettait pas cette conclusion rigoureuse, on serait obligé de résoudre un problème beaucoup plus difficile : on aurait à expliquer comment il se fait que, sans entente préalable (comme le prouvent les variantes elles-mêmes), les manuscrits sur lignes présentent des versions mélodiques uniformes. Ajoutons enfin que si, par l'étude comparée des manuscrits, on a pu démontrer l'identité d'une mélodie telle que le *Justus* depuis les origines jusqu'au XVIIe siècle, la démonstration vaut pour toutes les autres pièces du Graduel. Que M. F. veuille bien réfléchir aux conséquences qu'aurait sa thèse; s'il persistait à soutenir que cette méthode de comparaison « n'est pas scientifique », ce n'est pas seulement la philologie musicale, c'est la philologie presque tout entière que son scepticisme atteindrait.

En attendant qu'il nous dise, dans le prochain livre qu'il annonce, comment il compte déchiffrer les neumes sans employer les moyens habituels, M. F. consacre ce premier volume à « éclairer » la question des origines. On sait par quelles phases est passé ce problème qui a exercé la sagacité, et trop souvent l'imagination de tant d'archéologues. Jusqu'en 1850, a régné, non sans conteste, l'opinion de Fétis qui voyait dans les neumes une sorte de langue issue de l'Orient et importée en Italie par les barbares; en 1850, Th. Nisard fit justice de ce roman, et (reprenant en partie une idée du viennois Kiesewetter, adversaire de Fétis) soutint que les neumes étaient un système de sténographie, oublié, il est vrai, par Isidore de Séville dans l'énumération qu'il nous a laissée des diverses branches de la tachygraphie, mais qu'il fallait néanmoins rattacher aux *notes tironiennes;* en 1852, de Coussemaker vit plus juste et trouva, le premier, un des liens le plus forts qui rattachent la musique à la science du langage, en disant que les neumes avaient une double origine : les accents grammaticaux et le point. Cette

1. V. le fac-similé phototypique donné dans la *Paléographie musicale* des Bénédictins de Solesmes (II, planche 4).
2. V. les t. II et III de la *Paléogr. mus.*

théorie, acceptée par D. Pothier dans ses *Mélodies grégoriennes* (1881), a été simplifiée en 1889 par les Bénédictins de Solesmes qui ont ramené tous les neumes à l'accent, en démontrant que le point n'est autre chose que l'accent grave raccourci et réduit dans certains cas : 1° lorsqu'il se rencontre seul sur une syllabe ; 2° lorsque dans un groupe (scandicus, climacus, etc...) il y a plusieurs accents graves, soit avant, soit après l'accent aigu. Or, bien qu'il soit parfaitement au courant des derniers travaux, M. F. nous ramène en 1852 ; comme de Coussemaker, il assigne aux neumes une double origine : il affirme (p. 95) que les neumes-points viennent des signes de ponctuation ; quant aux neumes-accents, il entreprend de nous en donner une théorie complète en esquissant une histoire qui nous paraît à la fois très hypothétique et superflue.

Son point de départ, c'est l'étymologie qu'il donne du mot *neume*. Il le fait venir de νεῦμα (en latin *nutus*, en allemand *wink, Geberde*), c'est à dire *signe de tête*, ou *geste* ; et de cette étymologie, qui n'est rien moins que certaine, mais à laquelle est suspendu tout son livre, il tire, en s'aidant de quelques textes dont la plupart sont bien équivoques, la doctrine suivante : il croit qu'il a existé, d'abord en Orient, ensuite chez les Grecs, un art très complet qu'il appelle la *Chironomie*, ou art d'accompagner et de diriger par des gestes la voix des chanteurs (p. 28 t 29) ; ces gestes dessinaient la mélodie dans l'espace et constituaient une sorte de langage muet ; à une certaine époque ils ont été fixés par l'écriture et ont donné naissance aux accents (p. 123), qui les résument. C'était là une simplification provisoire. Les neumes ne sont pas autre chose qu'un retour, sous une forme nouvelle, aux pratiques primitives ; il faut voir en eux une réapparition, sur le parchemin, de cette savante mimique des sons dont se servaient autrefois les chefs de chœurs. Tout l'effort de M. F. consite à établir un lien entre le point de départ de cette évolution qui est la chironomie, la phase de transition et de déclin qui est l'accent et le point d'arrivée ou renaissance du genre, qui est la notation neumatique. Dans ce but, il fait appel aux sources d'information les plus diverses : il passe en revue les Hindous, les Hébreux, les Grecs, les Arméniens, etc... il s'excuse (p. 55) de ne pas savoir le chinois, mais il se dédommage en étudiant une page du livre de Bodoni où l'oraison dominicale a été traduite en 155 langues (Parme 1806)...

Nous n'entrerons pas dans l'examen détaillé de cette doctrine et dans la discussion des textes où elle prétend trouver un appui ; nous nous bornerons à deux observations. L'idée principale du livre de M. F. n'est point nouvelle ; il y a tout un chapitre de la *Paléographie* (*notation oratoire ou chironomique*, tome I) qui lui est spécialement consacré ; et puisque M. F. en fait la base de son travail, il eut été juste de citer les Bénédictins qui en 1889 ont soutenu la même thèse, avec plus de mesure il est vrai, et sous une forme moins choquante. En second lieu, toute cette érudition encyclopédique nous paraît inutile. Le lecteur me

permettra-t-il d'indiquer, après tant d'autres, la véritable origine des neumes et de montrer que le mystère dont on a entouré ces prétendus hiéroglyphes, n'existe pas [1] ?

---

1. Voici quelques notes qui montreront à M. F. que, malgré mon opinion bien arrêtée sur l'inutilité de son entreprise, je l'ai pourtant lu avec attention.

Page 1. En disant que les neumes ne servaient pas seulement pour le chant, mais aussi pour la déclamation, on aurait pu citer le manuscrit de Virgile (Florence, *Laurent.*) qui contient des neumes, entre autres dans le passage suivant : *En.* II, 274 sq. — P. 3. En plaçant au x[e] siècle l'auteur de la *Musica euchiriadis*, et, plus loin, en enlevant à Hucbald la paternité de ce traité, il eût été juste de dire que c'étaient là les conclusions du beau travail de H. Müller (*Hucbalds echte und unechte Schriften*, etc. Leipzig, 1884); d'ailleurs le plus ancien manuscrit de la *Mus. ench.* n'a pas encore été trouvé. — P. 12. L'auteur prend au sérieux la polémique de Kiesewetter et de Fétis au sujet des « neumes lombards » que Fétis affirmait (*Gazette musicale* du 5 fév. 1843) avoir découvert, pendant son voyage en Italie, dans le trésor de l'église de Monza. Or, l'unique Graduel conservé dans le *trésor* de Monza ne porte aucune trace de notation ; ces « neumes lombards » sont une pure invention de Fétis qui a parfois imaginé lui-même les preuves dont il avait besoin. — P. 16. M. F. dit qu' « en 1829 », Pertz a reproduit dans ses *Monumenta Germaniæ*, « t. VII, p. 554 », un fragment de l'Antiphonaire de Saint-Gall ; à l'endroit indiqué, on trouve... cinq fac-similés des divers manuscrits du *Chronicon Casinense* de Leo Marsicanus ; en outre, ce volume VII est de 1846. C'est le deuxième qui a été publié en « 1829 ». — P. 29. Dire d'après Xénophon (*Anab.* Z'), qu'une fois *(einmal)*, au cours d'une danse guerrière, « un jeune homme fut blessé mortellement et dut être emporté », c'est prendre pour un accident réel ce que Xénophon rapporte comme une simple mimique habituelle à ce genre de danse. Voici, en effet, le texte grec :... τέλος δὲ ὁ ἕτερος τὸν ἕτερον παίει, ὡς πᾶσιν ἐδόκει πεπληγέναι τὸν ἄνδρα · ὁ δ'ἔπεσε τεχνικῶς πως.., τὸν ἕτερον ἐξέφερον ὡς τεθνηκότα . ἦν δὲ οὐδὲν πεπονθώς. — P. 57, il faut lire προσῳδός (et non πρόσῳδος) ; p. 79 : τῷ (et non τῶ); p. 73 (n. 1) συνεχὲς (et non -χὲς) , διαστηματική (et non -κὴ); p. 84, Ἀρχή (et non -χὴ); p. 29 (note 4) χειρονομίαις (et non -μία); p. 55, *Parmæ* (et non *-ma*). — P. 77, n. 2 : « Isidore de Séville a vécu de 560-636 ». Passe pour 536! bien qu'on lise dans Migne la phrase suivante de J.-B. Perez : « De anno martis Isidori in quo mirum est quam varient inter se hispani historici etc. » (Migne, t. LXXXI, p. 17); mais pour la première date, un « *circiter* » ne serait pas déplacé (v. *id.*, *ibid.*, p. 141). Dans leurs Lexiques musicaux, Mendel et Riemann disent « *um* 570 ». — P. 98, n. 2 : le « *Musicæ activæ micrologus* d'Ornithoparchus est cité comme étant de l'année 1519 ; la Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire de cet ouvrage où je lis en toutes lettres (p. 179) la vraie date : 1517 (déjà signalée par Fétis corrigeant une erreur de Forkel). — *Ibid.* l'*Enchiridion utriusque musicæ* etc... de Rhau, signalé comme « sans date », contient une préface datée de 1520. — *Ibid.* : Les *Erotemata* de Lucas Lossius sont de 1563 et non de « 1590 ». — P. 112. La référence au t. I de l'édition de Saint-Bernard par Mabillon est inexacte ; c'est « p. 707 » qu'il faut lire (et non 691). En outre, M. F. écrit « maniera » au lieu de *maneria* qui est d'abord dans Saint-Bernard, ensuite dans du Cange et les autres lexiques. — Pp. 91 (n. 1), 77 (n. 4), 27 (n. sur Mart. Capella), 92, etc. etc. des textes importants sont cités sans indication de la source. — Dans les nombreuses citations qu'il fait des *Scriptores* de Gerbert, M. F. respecte peu le texte et le corrige plusieurs fois sans avertir le lecteur : p. 6, il écrit *agnoscat* (au lieu d'*-cit*) : p. 7, *perfecte* (au l. de *-ta*); p. 78) ; *sint* (au l. de *sunt*) ; p. 86, *pergunt* (au lieu de *pergunt*, p. 3, je relève un barbarisme qui n'est pas dans G. : *repicias*. — Pourquoi écrire « Odon de Clugny » (p. 85, 112 et à l'Index) après avoir écrit comme il convient « Cluny » (p. 5). — P. 8 : Qu'est-ce que l'abbaye de « Ripouille » ? Il est difficile de reconnaître là un nom catalan ; il eût fallu écrire Ripoll, ou, comme D. Jumilhac, *Ripoüille*. — P. 87 : La

En vertu de témoignages précis (tels que le tableau de neumes-accents trouvé au mont-Cassin en 1849), on s'accorde à reconnaître que les neumes élémentaires — d'où sont sortis tous les autres signes et la plupart des systèmes de notation moderne — doivent être identifiés avec l'accent aigu, l'accent grave et l'accent circonflexe ; le premier marque une élévation de la voix, le deuxième, un abaissement, le troisième, une combinaison des deux précédents. Mais quel rapport y a-t-il entre les accents et les différents sons ? Ce qui a égaré les archéologues dans l'examen du problème ainsi posé, c'est qu'ils ont cru qu'entre le son musical et l'idée de hauteur ou d'abaissement, il n'y a aucun lien *naturel;* comme les théoriciens du moyen âge sur lesquels pesaient d'un si grand poids les souvenirs de Pythagore, ils semblent s'être dit que la différence de deux sons ne peut être représentée qu'à l'aide de deux nombres ; sous l'influence probable de cette idée, ils ont cherché un intermédiaire entre le son vocal et l'accent : le geste, la *Chironomie* ; et, cet intermédiaire une fois imaginé, ils se sont donné un grand mal, comme M. Fleischer, pour le justifier à l'aide de témoignages historiques.

Peine inutile! affirmons-nous. L'expérience commune et le pur instinct fournissent ici le vrai point de vue auquel il faut se placer. N'oublions pas qu'il s'agit d'une musique vocale. Que se passe-t-il lorsqu'après avoir émis un son grave, on émet un son aigu ? Le chanteur a l'impression d'une *montée* parce que le premier son appartient au registre de poitrine, le second au registre palatal ou au registre de la voix de tête, et que la poitrine est placée plus bas que la tête. Que se passe-t-il dans le cas inverse ? le chanteur a l'impression d'une *descente*, pour la raison inverse. En un mot, la situation des organes qui servent à l'émission de la voix exp ique, le plus naturellement du monde, comment on a pu qualifier certains sons de *bas*, de *moyens*, d'*élevés*. Les physiologistes, il est vrai, ne s'accordent pas absolument dans leur manière de justifier ces qualificatifs [1]; mais peu importe ; l'essentiel, ici, est d'observer l'instinct du chanteur. Il en résulte qu'une ligne d'abord ascendante, puis descendante, représentera fort bien le mouvement de la voix qui part d'un son grave pour s'élever à un son aigu et revenir enfin au point initial ; et si cette ligne est réduite aux proportions de l'écriture, nous aurons un accent circonflexe, lequel n'est qu'une combinaison de l'ac-

---

Dizionario e bibliografia della musica de Lichtenthal est de 1826, et non « 1836 ». — Pp. 90 et 91 : il est étrange de dire que chez les Grecs de l'antiquité (*die Alten Griechen*, expression bien vague !), les règles du *Pneuma* formaient tout un système : « Die Lehre von Pneuma *(sic)* war schon bei den Alten *scharf gepraegt und reich ausgebildet*. » Pour appuyer ce paradoxe, l'auteur cite une définition du mot πνεῦμα par... Hermogène de Tarse qui est du IIe siècle après J.-C. (Il aurait dû d'ailleurs, après sa citation, indiquer une source, : comme *Rhet. gr.*, Spengel, II, 243.)

1. Voir les Éléments de Physiologie, par Langlois et de Varigny, p. 673 sq. (Paris chez Doin, 1893).

cent aigu et de l'accent grave. On m'objectera que si cette vue était exacte, la notation primitive devrait être diastématique. Je répondrai qu'elle l'est au moins dans une grande mesure ; je reconnais la diastématie dans les neumes composés (*porrectus flexus, torculus resupinus, clivis repercussa*, etc., etc.) qui ne sont pas autre chose que des *dessins* de petites mélodies établis d'après la position relative et naturelle des divers registres de la voix.

Cette explication étant d'ordre physiologique, c'est-à-dire universel, doit pouvoir servir, si elle est exacte, pour tous les cas ; c'est-à-dire que, dans leurs premiers éléments, les systèmes de notation de tous les pays doivent être les mêmes. Or, c'est précisément ce qui arrive. M. F. le dit lui-même, mais sans en voir la raison si simple. Au cours de ses savantes recherches, il constate (p. 123) que l'accent aigu des Grecs est le même que le *sour* des Arméniens, que l'accent grave est identique au *pouth*, le circonflexe au *barouk* ; il va même (p. 47) jusqu'à signaler cette identité chez les Indiens de l'Amérique du Nord..., et il s'étonne que des peuples si éloignés par le temps, l'espace et la civilisation, s'accordent dans l'emploi des mêmes signes. Ce qui nous étonnerait, c'est qu'il en fût autrement ; chercher des raisons dans la philologie pour justifier cette concordance, c'est un peu comme si on voulait expliquer à grand renfort de textes tirés des théoriciens antiques, l'usage actuel de la ligne droite ou de la ligne brisée. Je signalerai même à M. F. un groupe de manuscrits où l'on trouve une notation qui, bien difficile à expliquer, d'après son système, ne présente rien d'anormal avec celui que je propose : ce sont les deux codex et le Tropaire de Nonantola, dont les fac-similés phototypiques se trouvent dans la *Paléographie musicale* (t. II, planches 15, 17 et 18). Dans le deuxième de ces manuscrits, on trouve la notation suivante appliquée à une mélodie syllabique : à une certaine distance du texte, se trouve une ligne horizontale, représentant une note conventionnelle ; et, de chaque syllabe du texte, part une ligne verticale qui se rapproche plus ou moins de la précédente, selon que la voix doit plus ou moins *monter*. Rien de moins inventé, rien de moins « hiéroglyphique », comme on a dit si longtemps, que cette manière de procéder. — Enfin, M. F. demande (p. 25) comment il se fait que l'Église ait adopté une forme de notation aussi vague : c'est, répondrons-nous, parce que les premiers chants liturgiques méritaient à peine le nom de chants ; c'étaient, tout nous porte à le croire, des dessins mélodiques peu distincts encore de la déclamation, une ébauche de chant pour laquelle suffisait une ébauche de notation [1].

Jules COMBARIEU.

---

1. Les observations précédentes que j'ai déjà présentées en partie dans la *Rivista musicale Italiana* éditée à Turin par MM. Bocca, et sur lesquelles je compte revenir dans un prochain travail, s'adressent aussi à l'opuscule de M. W. Brambach (*Bibliographische Lœsung der Streitfrage über den Ursprung des Gregorianischen Ge-*

572. — John Addington Symonds. **Giovanni Boccaccio as man and author.** London, John C. Nimmo, 1895; in-8°, vi-101 p.

C'est, si nous ne nous trompons, l'article inséré naguère dans le journal *The Academy* (n° 1188) que M. Symonds présente au public sous la forme d'un léger, mais élégant volume. Si cette plaquette n'avait d'autre prétention que de répandre dans le public lettré d'Angleterre les résultats des derniers travaux dont Boccace et son œuvre ont fourni le sujet, il n'y aurait pas à s'y arrêter; mais l'auteur de *Renaissance in Italy* a voulu faire plus : il avait des idées personnelles à exposer, et ces idées peuvent difficilement passer sans protestation. Quelques exemples montreront ce que vaut la méthode suivie par M. S. dans cette étude.

En ce qui concerne la biographie de Boccace, il ne partage pas l'opinion assez généralement admise aujourd'hui, suivant laquelle l'auteur du Décaméron serait né à Paris; mais dans la note (p. 95) qu'il consacre à ce délicat problème, déjà tant débattu, il ne fait que résumer les raisons développées par Koerting (qu'il ne nomme pas), et paraît ignorer les arguments si convaincants par lesquels M. Crescini y a répondu (*Contributo agli Studi sul Boccaccio*, Torino, 1887). — Toute la chronologie de la vie de Boccace reste flottante; M. S. en dit l'incertitude, mais il ne daigne pas même indiquer d'un mot pourquoi il adopte tel système plutôt que tel autre (p. 14); il parle (toujours d'après Koerting qu'il continue à ne pas citer) du retour de Boccace à Naples en 1344-45 (p. 57), quoique nous n'ayons aucune raison sérieuse d'y croire, et en revanche ne dit rien des séjours que fit le conteur en Romagne (1346-7) et à Naples (1348), malgré les indices très sérieux qui nous en sont parvenus; et ainsi de suite.

Si du moins dans l'appréciation des œuvres, M. S. avait apporté une sûreté de goût capable de faire passer sur la légèreté de son résumé biographique! Un mot suffira pour dissiper cette illusion : la *Fiammetta*, cette œuvre étonnante dont M. S. se montre grand admirateur, ne devrait plus, à l'en croire, être *attribuée* à Boccace (p. 53)! Pour tout argument à l'appui de cette thèse hardie, contraire à l'unanimité des témoignages connus, cette réflexion de parfait *gentleman* : « Il est incroyable que Boccace ait insulté Fiammetta et son mari en publiant de

---

sanges, Leipzig, v. v. Spirgatis, 1895). L'objet de ce travail est indiqué par le titre; la démonstration est ingénieuse, mais moins décisive que celle qui a été déjà supérieurement établie par D. Cagin (*Un mot sur l'Antiphonaire*, Solesmes, 1890), et par D. Mocquereau, grâce à l'étude des *cursus* dans les mélodies grégoriennes. M. B. aurait du citer au moins le premier de ces deux importants ouvrages; à la fin de sa brochure (p. 24 qs.), il adopte à peu près la même thèse que M. Fleischer : dualité de la notation primitive (accents et points) et origine grecque des neumes; il combat d'ailleurs sur quelques points la théorie chironomique, en rappelant que l'accent grave, dans le système grec, désigne *l'absence* d'intonation aiguë et non l'abaissement de cette intonation, de telle sorte qu'il est impossible de le rattacher à un geste (p. 26).

telles révélations, si elles disaient la vérité » (p. 53). Comme le style de la *Fiammetta* n'est pas (toujours d'après M. S.) conforme à celui de Boccace « dans sa première maturité » (?) ni à celui du Décaméron, et que d'ailleurs « les manuscrits que l'on possède sont du milieu du xve siècle », M. S. inclinerait à croire que la *Fiammetta* est l'œuvre de L. B. Alberti (p. 54, note). En présence d'une question de fait comme celle des manuscrits, qui est ici imprudemment soulevée, on aimerait à savoir ce que M. S. pense du Laurent. XLII, 7 et du Magliab-Strozz. II, II, 21, considérés comme appartenant aux dernières années du xive siècle, ou encore du Riccard. 1082 que le copiste acheva de transcrire au mois d'octobre 1411 : à ce moment L. B. Alberti pouvait avoir un peu plus de trois ans !

En résumé, nous pensons que M. S. aurait pu, sans inconvénient pour personne, se dispenser d'écrire ces pages sur Boccace.

Henri HAUVETTE.

---

573. — Alfred STERN. **Geschichte Europas, seit den Vertrægen von 1815 bis zum Frankfurter Frieden von 1871.** Berlin, W. Hertz, 1894, t. I, xvi-655, in-8° [1].

M. Stern a entrepris d'écrire l'histoire générale de l'Europe de 1815 à 1871. Ce sera une œuvre très considérable ; le tome Ier ne dépasse pas 1820 et l'auteur annonce que le tome III s'arrêtera à 1830. A en juger par ce premier volume, ce sera la plus solide des histoires de l'Europe contemporaine — ce qui n'est pas beaucoup dire ; — ce sera une œuvre digne du nom de son auteur, ce qui est dire beaucoup plus. M. S. se croit obligé dans sa préface de s'excuser « de l'audace d'avoir conçu la pensée d'un pareil travail » ; il avait donné déjà la preuve qu'il avait le droit de concevoir cette audace et il prouve qu'il est en mesure de la réaliser.

Il expose l'histoire intérieure et extérieure de l'Europe de 1815 à 1820 avec une sûreté de jugement et une abondance de détails caractéristiques qui montrent un historien à la fois bien informé et capable de bien choisir. Il est inutile d'ajouter qu'il connait tous les ouvrages importants, il va de soi que M. S. sait son métier d'historien. Il a eu même la coquetterie de vouloir compléter son exposition par des recherches de documents inédits dans les archives de Vienne, Paris, Berlin, Florence et Berne (il cite aussi les lettres privées de la famille Usteri). Ces inédits lui ont permis d'ajouter aux faits déjà connus quelques détails sur les tentatives faites par les petits États allemands pour soustraire leur marine aux déprédations des corsaires barbaresques, beaucoup de renseignements nouveaux sur les démarches des diplo-

---

1. Un accident de distribution a retardé la publication de ce compte rendu qui aurait dû être plus prompte, vu l'importance de l'ouvrage.

mates européens au congrès de 1818 et sur les discussions intérieures du cabinet prussien et de raconter l'histoire des persécutions contre les juifs dans les divers États allemands.

On ne peut songer à analyser une histoire de ce genre ; on ne peut guère qu'en donner le plan. Après une introduction sur l'état des esprits en 1815 et les décisions du congrès de Vienne, vient une histoire intérieure de chacun des grands Etats d'Europe de 1815 à 1818 : France (p. 42-148), Angleterre (p. 149-218), Autriche (p. 219-278), Confédération germanique (p. 279-341), États de l'Allemagne du Nord (p. 342-361), du Sud (p. 362-391), Prusse (392-443), terminée par le récit de la lutte contre les étudiants (p. 444-459). L'histoire intérieure est interrompue par un chapitre d'histoire extérieure, le congrès d'Aix-la-Chapelle (p. 460-480). Puis elle recommence dans le même ordre pour la période de 1818 à 1820 : France (p. 481-521), Angleterre (p. 522-539), Allemagne (p. 540-560). Toute la fin du volume (p. 561-630) est consacrée aux décrets de Carlsbad et à leurs conséquences [1].

Je n'apprendrai pas à M. S. que son plan par ordre chronologique est défectueux, il s'en est aperçu certainement, car dans sa préface il s'excuse de se dérober à la règle chronologique qu'il s'était posée à lui-même, il annonce qu'il rejette l'histoire intérieure d'Espagne, de Portugal et d'Italie jusqu'à 1820, celle de Suisse et des Pays-Bas jusqu'en 1830, (il ne dit rien de la Russie ni des pays des Balkans). Il a cherché à se faire illusion sur la valeur de ce plan par une de ces phrases qui en allemand ont l'air d'être des raisons et que je n'ose garantir de pouvoir traduire en français : « Mon sérieux effort doit être de mettre en lumière, dans l'histoire des peuples et des États particuliers, les grands traits communs fondamentaux. Si je ne me trompe la conviction s'imposera au lecteur que malgré la variété vivante des manifestations individuelles, l'humanité européenne, même au XIX[e] siècle, forme une communauté qui respire la même atmosphère d'idées politiques, économiques, artistiques et scientifiques. » Et pour justifier le procédé de rejeter l'histoire intérieure d'un pays jusqu'au moment où il attire sur lui l'attention des diplomates, il dit : « On entendra les voix des divers membres du chœur européen entonner au moment où ils semblent donner une nouvelle tournure à la puissante mélodie de l'histoire. »

Assurément la tentation est forte de montrer au lecteur aveuglé par des haines nationales la solidarité étroite des grandes nations européennes qui se croient ennemies. Mais on ne rend pas cette solidarité plus appa-

---

1. L'appendice se compose de dix documents inédits. Les plus intéressants sont le projet de constitution prussienne de Hardenberg en 1819, la note de Louis XVIII en 1819 et le rapport de Reinhard à Richelieu, où l'on voit que la phraséologie *fédération d'États* et *État fédératif* était déjà courante en 1818. (A la pièce VI, p. 647 au lieu de *salmodie* il faut évidemment *palinodie*.)

rente en coupant leur histoire intérieure en petits morceaux, on n'y gagne que de rendre cette histoire plus obscure. Les traits communs aux différents États sont des traits de *civilisation*, ils n'empêchent pas chacun d'eux d'avoir ses aventures politiques distinctes. Il faut donc prendre son parti de raconter séparément les aventures de chaque nation si on veut les rendre intelligibles ; et M. S. lui-même les a racontées séparément. Il ne reste à choisir qu'entre le récit par gros morceaux et le récit par petits morceaux, M. Stern a préféré le système des petits paquets. L'expérience d'un cours d'histoire de l'Europe contemporaine m'a amené, dans l'enseignement oral, à adopter un ordre inverse : étudier séparément l'histoire intérieure de toutes les nations d'Europe ; puis montrer les traits qui leur ont été communs et terminer par les relations extérieures qu'elles ont eues entre elles. M. S. s'est laissé entraîner à reprendre l'ordre de Gervinus ; dans la période du gouvernement de l'Europe par les congrès il a pu s'en tirer, — non sans artifices, — parce que l'histoire de tous les États de l'Europe est dominée par un fait commun, l'entente entre les grandes puissances ; mais à partir de 1825, où trouvera-t-il les dates communes pour couper en tranches d'épaisseur égale l'histoire intérieure des États ?

Le style est celui des *bons* livres d'histoire écrits en allemand pour le public cultivé ; c'est-à-dire qu'il n'est ni assez simple ni assez précis ; autrement dit, il n'est pas scientifique. M. Stern est assez intelligent et sait assez bien le français pour comprendre cette critique.

L'auteur est dégagé de tout préjugé national, confessionnel ou social ; il ne flatte ni l'aristocratie anglaise, ni le gouvernement prussien, ni la bonne société française. Il expose les actes et explique les motifs avec un sang-froid vraiment exceptionnel.

Ch. Seignobos.

---

574. — G. Créhange **Histoire de la Russie** (1801-1894). 2e édition revue et augmentée. Paris, Alcan, 1896. 338 p. in-12. (Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

Cette nouvelle édition a été, en effet, revue et augmentée de l'histoire de la fin du règne d'Alexandre II et du règne d'Alexandre III, et l'on n'a pas cédé à la tentation de la mettre au goût du jour en y introduisant des flatteries à l'adresse du gouvernement russe ; au contraire, on a conservé les détails sur les persécutions anciennes contre les libéraux et les Polonais, et même on a ajouté le récit des persécutions récentes contre les révolutionnaires et les Juifs [1].

---

1. La persécution contre les luthériens (p. 310) n'est pas expliquée clairement, l'auteur semble la prendre pour une simple mesure de russification des provinces allemandes, il en dissimule les raisons religieuses.

Cette petite histoire n'a jamais été présentée comme une œuvre scientifique ; elle était déjà et elle reste une œuvre de vulgarisation, une des plus honnêtes de cette collection d'histoire contemporaine. Le récit est clair, d'allure assez rapide, pas trop chargé de noms propres et de dates, assez agréable à lire ; la proportion entre l'histoire extérieure et intérieure est judicieuse ; le style n'est ni vague ni déclamatoire ; les anecdotes et les traits caractéristiques sont semés en abondance.

Ce qu'il y a de plus défectueux, c'est la bibliographie. Elle est rejetée à la fin pêle mêle, sans aucune de ces notes critiques nécessaires pour rendre une bibliographie utilisable ; on dirait qu'elle n'est là qu'à titre de concession à une mode du jour. Les ouvrages sont indiqués sans date ; quelques noms sont estropiés [1] ; des livres sans aucune valeur cités au milieu des autres [2]. Enfin cette bibliographie ne contient guère que des noms de livres écrits en français [3] et — ce qui est plus grave, — il semble que l'auteur n'en ait pas connu d'autres, pas même les ouvrages capitaux de Keussler sur le règlement agraire après l'émancipation et de Thun sur l'histoire du parti révolutionnaire, sans parler des études anonymes, mais très bien informées, sur la persécution dans les provinces baltiques. Il en résulte que certains faits ne sont pas expliqués avec la précision nécessaire pour être intelligibles.

Ch. Seignobos.

---

575. — Comte Benedetti. **Essais diplomatiques.** Paris, Plon, 1895, 401 p. in-8°.

C'est un recueil de quatre études composées à des époques différentes et précédées d'une longue préface où l'auteur, après s'être justifié des reproches personnels qu'il a subis, déclare que le prince de Bismarck a provoqué la guerre de 1870, a inventé la candidature Hohenzollern, a offert à Napoléon III l'annexion de la Belgique ; et l'interpelle pour l'adjurer d'avouer la vérité sur la question belge.

La première étude, *Guillaume Ier et Bismarck* (1890), affirme que le roi Guillaume a voulu la guerre autant que Bismarck. Elle prouve seulement qu'il s'y est préparé, ce qu'on savait déjà. — La 2e étude, *La triple alliance* (1891) — est un récit de la formation de la triple alliance suivi d'une adjuration à renoncer au système de la paix armée. — La 3e étude, *La paix armée* (1894), attribue au gouvernement prussien toute la responsabilité des armements qui ruinent l'Europe et facilitent « la propagation de doctrines subversives de tout ordre social ».

---

1. *Th von Bernhard* (il faut *Bernhardi*). *De Gentz. Dépêches inédites* est inintelligible, ce sont les dépêches aux hospodars.
2. Beaumont-Vassy, Balleydier, de Mazade.
3. Le choix des livres étrangers est des plus surprenants.

— La quatrième étude, *Ma mission à Ems*, avait déjà paru en 1873 comme réponse au livre du duc de Gramont, c'est le récit bien connu de la mission de M. Benedetti à Ems en 1870.

Le ton de tous ces écrits est plus patriotique qu'historique. Il ne sort jamais du plaidoyer, du réquisitoire ou de l'adjuration. M. B. veut démontrer que tous les maux sont l'œuvre de Bismarck ou de Guillaume et que sans eux l'Europe vivrait en paix. Il ne paraît pas se douter du caractère agressif de la politique du gouvernement impérial français. Sur les questions obscures de cette histoire, la candidature de Hohenzollern, l'affaire d'Ems, l'intervention du tsar en 1875, il ne fait guère appel qu'à ses souvenirs et ses impressions et ne discute pas les documents allemands [1] qu'il aurait pu trouver réunis, même dans l'histoire de Oncken.

Il est naturel que M. Benedetti proteste contre l'impopularité imméritée dont il est victime, car sa mission à Ems n'a pas été cause de la déclaration de guerre Il est naturel qu'ayant pris dans ses fonctions l'habitude d'un style vide et ampoulé, il continue à écrire dans une forme sentencieuse et déclamatoire (l'apostrophe à M. de Bismarck dure vingt-six pages, 38 à 64). Mais il est moins naturel qu'on ait éprouvé le besoin de réunir en un si gros volume des articles de circonstance dont le contenu est si mince et la lecture si fastidieuse.

Ch. SEIGNOBOS.

---

576. — L. OLLÉ-LAPRUNE. **Ce qu'on va chercher à Rome.** Paris, A. Colin, s. d. 71 p. in-18 (Questions du temps présent).

Cette brochure est un appel aux catholiques et à leurs alliés, pour les engager à suivre la direction du Pape dans « la guerre sainte » contre la *déchristianisation*. Voici la suite des idées. Beaucoup de contemporains, même des incroyants, sont prêts à s'allier au clergé : c'est que l'Église est la seule puissance morale concentrée sous une forme réelle, « elle se résume dans un homme », le Pape, chef infaillible, « maître des esprits et des âmes » « représentant de Dieu », qui « parle et agit... au nom de Dieu ». Le Pape Léon XIII en particulier est un grand homme et un saint. On ne peut mieux faire que de le prendre pour guide. Ceux qui désirent s'allier à l'Église pour sauver la morale parce qu'elle est « un gouvernement » se trouveront plus forts pour combattre si, au lieu « d'être avec l'Église » ils se décident à « en être ». Quant aux catholiques qui s'effraient des déclarations de Léon XIII au sujet des ouvriers, de la République, des églises d'Orient, ils ne peuvent se prétendre « plus sages que le Pape là où l'Église est en cause », ils doivent

1. Sauf Busch et Blum.

donc non seulement obéir, mais s'efforcer de comprendre et d'admirer « la vertu libératrice » des paroles du Pape [1].

Peut-être ai-je tort de vouloir ramener à une forme logique cet hymne d'adoration enthousiaste. M. Ollé-Laprune est catholique, il ne raisonne pas, il affirme, il adjure, il s'extasie. Il est allé à Rome, il a vu le Pape et il parle, en pèlerin, de ce « spectacle, le plus grand et le plus beau qu'on puisse contempler » et il veut « en répandre autour de soi la vivifiante influence ». Il ne dissimule pas sa foi sous un masque de raison ou de science, il la laisse éclater dans toute sa naïveté. Il n'apporte aucun argument qui puisse convaincre ceux qui ne sont pas déjà convaincus. Il serait aussi inhumain qu'inutile de faire la critique de son acte de foi. Je me borne à rappeler deux faits historiques qui semblent avoir échappé à l'auteur : 1° L'Église catholique n'est pas la seule institution religieuse qui ait duré ; si la durée est une preuve de vie, que dire du bouddhisme, du brahmanisme et de l'islam, sans parler de l'Église orthodoxe? Et n'est-ce pas une coïncidence inexplicable que les sociétés chrétiennes les plus vivantes, au sens de l'auteur, c'est-à-dire les plus conservatrices en morale, soient celles qui ont échappé à la direction de l'Église pour tomber dans l'hérésie ? — 2° Le *Syllabus* (dont il est question p. 52) et l'Encyclique *Quanta cura* ne condamnent pas seulement « le mal du monde coutemporain », mais le « libéralisme, le progrès et la civilisation contemporaine ».

Ch. Seignobos.

---

577. — Georges Bonjean. **Enfants révoltés et parents coupables.** 1 vol. in-12, 408 p. Paris, Collin, 1895.

Cette « étude sur la désorganisation de la famille et ses conséquences sociales » est un des livres les plus consciencieux et les plus intéressants qu'on puisse lire. Animé de l'esprit de philanthropie le plus évident, et admirablement placé, grâce aux fonctions qu'il exerce au Tribunal de la Seine (correction paternelle), pour connaître tous les éléments de la question, M. Bonjean n'avance rien que sur preuves ; il laisse même, le plus souvent, parler les textes, c'est-à-dire les dossiers. Sans sortir, en quelque sorte, de ses attributions, ce qu'il recherche, c'est le remède que la loi et l'autorité publique peuvent apporter au mal. Ce remède, il le trouve : contre l'enfant, dans une plus grande extension donnée à la correction paternelle ; contre les parents, dans un contrôle plus grand exercé par le magistrat sur l'appel à cette correction et sur l'usage qui en serait fait. Il y a aussi un facteur qui est de la première importance, c'est le mode même de cette correction : de son organisa-

1. Un appendice sous forme de réponse à des objections, se compose surtout de citations de quelques auteurs en faveur de l'action politique du Pape.

tion dépend l'efficacité qu'elle aura ; c'est là affaire d'administration. M. B., catholique convaincu, s'efforce d'être impartial comme la loi ; et l'on doit confesser qu'il y réussit. Toutefois, il n'est pas difficile de deviner que la religion lui paraîtrait bien le seul outil assez puissant pour accomplir à fond une pareille œuvre, pour arrêter la dépravation, vraiment épouvantable, des générations nouvelles, dont l'indice le plus frappant est l'augmentation journalière de la criminalité juvénile et même enfantine. Sur ce point, comme tous ceux que les crises douloureuses du présent font regarder vers le passé, il a raison et il a tort. Raison, en ce sens que le frein religieux était le plus vigoureux qui existât pour retenir la jeunesse sur la pente du mal. Tort, en ce sens que, quand ce frein est brisé, il n'est ni possible, ni souhaitable, de le forger à nouveau pour entraver, en même temps que les mauvais instincts qu'il combat, la raison qui le rejette. Tous les regrets n'y feront rien : le frein religieux n'est plus là. Est-ce à dire que tout est perdu, et que nous n'avons plus qu'à nous préparer à la debandade finale ? On peut ne pas le croire ; on ne le croira pas, si l'on est persuadé que l'homme est avant tout un animal sociable : le besoin d'une société fera trouver une base pour la société future, si la société actuelle doit sombrer, sa base lui étant retirée. Le vrai mal est peut-être dans l'hypocrisie de notre siècle, qui, sapant ou voyant écrouler tout ce qui soutenait l'édifice, a prétendu pourtant le maintenir. Il n'y a pas à se faire d'illusion : tout y repose sur la propriété, qui repose sur la famille, laquelle repose sur le mariage, celui-ci fondé sur la religion. Mais parce que, jusqu'à présent, il en a été de la sorte, ne saurait on, sans être anarchiste, se demander si absolument il ne peut en être autrement ? Si, par exemple, autrement qu'avec notre mariage, il ne peut être de famille, étant donné que ce mariage, privé du lien religieux, réduit à un contrat civil, et par conséquent dénué de tout caractère moral, s'en va grand train, comme le prouvent, et d'une façon saisissante, les documents produits par M. B. ? Bien entendu, je n'ai pas plus qu'un autre de réponse à ces questions ; mais il semblerait plus utile d'en chercher une satisfaisante que de vouloir les supprimer par des affirmations que personne ne croit plus. Ce qui est certain en effet, c'est que le nœud de la question est là. La démoralisation croissante de la jeunesse est la grande plaie de notre époque, le grand danger de notre avenir. Cette démoralisation a sa source dans la famille. Elle tient, d'une part, à la mauvaise qualité des éléments qui composent celle-ci : il serait étonnant qu'une race d'alcooliques, de joueurs et de débauchés fournît des parents convenables. Elle tient, d'autre part, à la médiocre qualité du lien familial : l'autorité et le respect, la dignité et la discipline, la fierté même ont disparu. M. B. l'a très nettement fait voir. Il a également bien montré les causes extérieures : l'action de la presse, là comme partout néfaste ; l'interprétation grossière donnée par le public aux théories scientifiques sur les causes et le caractère de la criminalité ; l'absence de répression

dans une société qui ne se défend plus, qui ne défend même plus ses membres. Et ici, il rentre tout à fait dans son domaine de magistrat. Etant donné les circonstances présentes, les éléments que notre état social fournit, c'est évidemment là qu'il faut agir, et c'est aussi comme il le dit. Les mesures législatives, la pratique des tribunaux, les efforts de l'administration ne seront sans doute que des palliatifs; mais on aurait grand tort d'en nier la puissance. Il n'y a pas seulement, dans celui qui viole la loi, le pionnier d'une société nouvelle, comme beaucoup affectent de le croire; il y a aussi et bien plutôt, un méchant, que toute société réprimerait. Il faut, en tout état de cause et quoi que nous garde l'avenir, ou le détruire ou l'amender; c'est à ce dernier but, plus souhaitable, que tend tout le travail, extrêmement digne d'éloges, de M. Bonjean.

René Marie.

---

578. — **La Peinture en Europe.** Catalogues raisonnés des œuvres principales conservées dans les musées, collections, édifices civils et religieux, par G. Lafenestre et E. Richtenberger. — *Le Louvre; Florence; la Belgique.* Chaque vol. illustré de 100 reproductions phototypiques. Paris, May et Motteroz, in-8°. 10 fr.

Ce n'est pas par négligence ou dédain que nous avons différé jusqu'ici de rendre compte de la publication dont nous venons d'énumérer les trois premiers volumes. Au contraire, nous n'aurions guère trouvé que des éloges à formuler d'abord; mais c'est plutôt faute de caractères bien saillants à signaler, de recherches bien originales, que nous avons attendu un peu. Aujourd'hui, avec le troisième volume, *les Musées de Belgique*, des observations, des critiques s'imposent, que n'avaient pas nécessitées les deux premiers, et que nous voudrions n'avoir pas à renouveler au sujet des suivants. Il est donc temps d'aborder l'ensemble de l'entreprise.

Pour le Louvre et Florence, nous l'avons dit, nous n'aurons guère que des éloges. Les descriptions des œuvres sont exactes et sobres, d'une longueur bien proportionnée, suffisamment documentées. Les reproductions sont généralement aussi bonnes qu'on peut les attendre d'un format aussi réduit, et doivent surtout leurs défauts au genre spécial des clichés empruntés : ceux qui ont servi pour le Louvre (de Braun) sont chauds mais un peu flous; ceux qui ont servi pour les musées de Florence (d'Alinari) sont d'une grande netteté, mais un peu durs. Ils n'en sont pas moins très supérieurs à ceux de la Belgique, dus souvent à des amateurs. Enfin, des tables alphabétiques terminent les volumes et rendent leur emploi commode.

Cependant, comment se fait-il que nous rencontrions dès l'abord un parti aussi surprenant que celui du classement adopté? Comment se fait-il que les auteurs de ces inventaires si soigneusement établis aient

cru devoir bonnement *suivre l'ordre des salles et le placement des tableaux*, au lieu d'adopter le seul classement raisonné et logique? Sans doute ils ont voulu éviter d'avoir l'air de copier les catalogues déjà publiés par ces mêmes musées; mais ils n'ont pas craint, en revanche, de faire concurrence aux guides Joanne ou Baedeker, résignés d'avance à être comme eux éphémères et inexacts. — Car, enfin, nous ne leur apprendrons rien en faisant remarquer que l'ordonnance des tableaux d'un musée change constamment, que les remaniements y sont monnaie courante, et que leurs volumes n'avaient peut-être pas paru encore, que le classement adopté en était déjà inexact. Passe encore de mettre les numéros des tableaux. (Et cependant fallait-il s'y fier, quand on voit les procédés de nos aimables voisins, quand on sait, qu'à peine les travaux ont été terminés à Florence par M. Lafenestre en vue de son volume, on entreprenait aux *Offices* un changement général d'ordre et de numérotation ?) Mais que dire d'indications comme celle-ci : « Ce tableau, récemment exposé et non encore numéroté, est placé sur un chevalet » ? Croit-on qu'il y restera éternellement, croit-on même qu'il y soit encore à l'heure où s'imprime cette observation?

Nos critiques sur le volume de la Belgique seront d'une autre sorte. En deux mots, il est beaucoup moins complet et soigné que les autres. Il paraît exécuté trop vite et sans contrôle suffisant, en tous cas sans unité de rédaction. Certaines œuvres comportent des notices démesurées, certaines autres, et non des moindres, et en trop grand nombre, n'ont aucune indication, pas même de dimensions. Des Rubens, et des plus beaux, sont énumérés en bloc avec un sans-gêne inexplicable. D'étranges lacunes se relèvent, d'ailleurs, au milieu de tout cela, tant il est vrai que du moment qu'il faut faire un choix, il est difficile de savoir s'arrêter.

Il fallait cependant faire un choix. C'était une condition de la publication, qui n'admet que les œuvres *principales*. Mais il y avait un excellent parti à prendre, celui du premier volume, du *Louvre*, qui faisait si bien augurer du reste de la collection, et n'a cependant pas été suivi dans le tome consacré à *Florence* et encore moins dans celui-ci : c'était de donner à la fin une *table complète*, avec des astérisques pour les œuvres analysées au cours de l'ouvrage. Voilà ce que nous aurions voulu trouver ici, au lieu de tant d'oiseuses descriptions qu'il fallait laisser aux catalogues spéciaux. Et pour ce faire, ne valait-il pas mieux omettre décidément certaines villes (on l'a bien fait pour Liège, Namur, etc.), et épuiser sans retour les principales? Ni Bruxelles, ni surtout Anvers n'ont été vraiment *épuisés*, et l'on cherchera vainement les tableaux restés aux hospices d'Anvers, ou certains des plus beaux Rubens du Musée Plantin.

L'école moderne a été, en outre, délibérément retranchée de cet inventaire artistique au travers des musées ou monuments de Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, Malines, Louvain, Tournai... Manquait-elle

d'œuvres principales? En tous cas, voilà un parti bien grave, car il faut donc qu'il soit général; il faut aussi s'entendre sur la date attribuée au mot moderne. Et quand on en sera aux Musées de France, si notre école du XIXe siècle est omise, que demeurera-t-il?

Passons sur les reproductions. Elles ne valent pas celles des deux premiers volumes, à cause des clichés, généralement inférieurs et d'ailleurs plus difficiles à prendre dans ce sombre pays. Du moins aurait-on aimé à trouver là plus d'œuvres remarquables. Trop de tableaux secondaires, et surtout sans portée pour l'histoire de l'art. — Enfin, tel qu'il est, le volume n'en est pas moins d'un usage agréable et commode, et rendra de vrais services. — Souhaitons cependant que pour les Musées de *Hollande*, qui sont en préparation, et le volume sur *Venise* et la Vénétie qui va paraître, les directeurs de cette intéressante publication aient tenu davantage la main aux heureuses proportions et à la bonne méthode des premiers volumes.

Henri DE CURZON.

---

579. — Dr ERICH ADICKES. **Kant Studien.** Kiel und Leipzig, Lipsius und Tischer, 1895, in-8°, 195 pp.

L'étude du Kantisme traverse une crise. Il n'est plus possible désormais de parler de Kant sans avoir consulté les écrits posthumes édités par Benno Erdmann et par Reicke. M. Adickes en avait déjà tiré parti dans son édition de la *Raison Pure*. Il avait montré que cet ouvrage, malgré son unité apparente, se désagrège en plusieurs fragments de sens différent et de dates diverses. Aujourd'hui, avec les mêmes documents, il modifie nos idées sur la genèse du criticisme.

La période de rationalisme dogmatique n'a pas été chez Kant aussi longue qu'on l'a cru. Dans ce dogmatisme, il faut faire à Crusius une part très forte, dès 1755; et Kant construit alors une nouvelle forme de l'argument ontologique, en tâchant de ne pas s'exposer aux objections de Crusius contre ses formes traditionnelles. Puis, vers 1762-63, il aperçoit que l'existence n'est pas une qualité qui puisse dériver naturellement d'un sujet; et il rejette l'argument ontologique. Cette modification de ses croyances a été probablement autonome et suggérée tout au plus par Crusius, mais sûrement indépendante de Hume, contrairement à ce qu'on pensait. La distinction de l'*Idealgrund* et du *Realgrund* fut de même, en dépit des ressemblances avec Leibnitz, une invention propre de Kant, sans quoi il ne l'aurait pas donnée pour telle. Mais l'argumentation de M. A. nous paraît imprécise, quand il essaie de démontrer que, vers 1762, Kant a cru que les « raisons réelles » sont connues synthétiquement et *a priori*.

S'il avait fait, dès ce temps, cette invention capitale, l'aurait-il abandonnée en 1765? Car M. A. établit ingénieusement qu'il y eut alors

chez Kant une période d'empirisme où tout jugement synthétique est immédiatement tenu pour expérimental (p. 92 sq.). Les idées simples elles-mêmes, la matière de la pensée, lui paraissaient empiriques. Ce lien analytique des pensées entre elles, tel qu'il se voit dans les jugements mathématiques, fut tenu pour seul rationnel [1].

La révolution définitive se produisit en 1769. On peut à présent le démontrer avec des textes [2]; et cette date est plus tardive que celle communément admise. Le changement se fit, dans l'esprit de Kant, par *réaction* contre Hume, et non pas sous son influence. Le problème des antinomies, en suggérant l'idéalisme transcendantal, permit d'éviter les conclusions d'Hume.

Mais M. A. se trompe sûrement s'il croit que la préoccupation des antinomies ne remonte pas chez Kant au-delà de 1768. Dès 1756, dans la *Monadologie physique*, l'une d'elles est envisagée [3]. L'espace et le temps considérés comme des *concepts* empêchèrent longtemps de la résoudre. De là, les essais successifs de solution proposés dans les *Reflexionen*. Mais il ne faut pas omettre, comme fait M. Adickes, la notion d'espace relatif, où l'influence newtonienne l'amena, et qui dut hâter, par les conséquences mécaniques qu'il en tira en 1758 [4], sa conception idéaliste.

M. A. a sans doute raison en contestant la part de Leibnitz dans la théorie kantienne de l'idéalité du temps et de l'espace. Mais il oublie Newton ; et il fait la part de Leibnitz trop grande encore, lorsqu'il le croit intéressé à la théorie kantienne de la connaissance *a priori*. On ne pourra jamais prouver que Kant a lu les *Nouveaux essais*.

Il est probable que la *Raison Pure* a été écrite dans les premiers mois de 1780. Mais cette rédaction a été précédée d'une ou de plusieurs tentatives antérieures. Est-il vrai que la plus ancienne remonte à 1778? Cet « erster Entwurf », mentionné dans la *Préface*, est-il identique au « Kurzer Abriss » que l'on peut, à l'aide des contradictions du texte et par des rapprochements avec les *Reflexionen*, délimiter dans l'ouvrage même? Voilà qui, malgré les efforts de M. Adickes, demeure problématique.

Charles ANDLER.

---

1. On voit ainsi ce qu'il y eut d'excessif dans les opinions des critiques qui ne croyaient à aucune modification intellectuelle chez Kant, entre 1755 et 1769, et combien fut erronée la thèse de Kuno Fischer qui, en 1765, crut Kant gagné complètement au scepticisme de Hume.

2. « Das Jahr 69 gab mir grosses Licht. » *Reflexionen*, 4. Ed Benno Erdmann.

3. Prop. V.

4. Dans *Ueber Bewegung und Ruhe*.

580. — Dr O. Thon. **Die Grundprinzipien der Kantischen Moralphilosophie in ihrer Entwickelung.** Berlin, Mayer et Müller, 1895, in-8, 76 pp.

M. Thon a essayé de faire pour la morale de Kant un travail tout analogue. Mais il y met moins de sûreté. Quelques textes des *Reflexionen*, dont il use pour la morale antécritique, semblent datés aventureusement. Le rousseauisme primitif de Kant est insuffisamment décrit. Mais la morale qui ressort de la *Raison Pure*, toute rudimentaire encore dans sa théorie de la volonté libre, « qui peut vouloir même le mal », est subtilement distinguée du système ultérieur.

Les « Vorlesungen » posthumes, éditées par Pölitz en 1821 et les « Lose Blätter » publiés par Reicke, fournissaient une transition à ce système. Judicieusement M. Thon place entre 1781 et 1785, l'« Aufsatz über Moral-philosophie » de ce dernier recueil, en dépit de Reicke, car ce morceau ignore encore l'impératif catégorique. La morale de Kant est encore un eudémonisme, mais intellectuel ; et la volonté libre se précise comme volonté du bien.

Mais il y a une contradiction évidente à dire que le formalisme Kantien n'apparaît que dans la « Métaphysique des mœurs ». L'Aufsatz cité, et le rousseauisme de Kant l'impliquaient obscurément [1]. Il est bien juste en tous les cas, et cette thèse de M. T. est nouvelle, que la *Grundlegung* ne diffère pas de la *Raison pratique* par l'objet ou la méthode. L'objet des deux ouvrages est le même. Mais l'esprit a changé ; le critérium de la moralité est différent. Et tandis que la *Grundlegung* se contente d'exiger qu'on agisse sous l'*idée régulative* de la liberté, sans savoir si cette idée est réelle, la critique accorde à cette idée une réalité par où elle se distingue de toutes les autres idées transcendantales. Bien que la conscience ne saisisse immédiatement que la loi morale, la liberté est la condition sans laquelle cette loi ne serait pas concevable. M. Thon a raison contre M. Kuno Fischer

Ch. A.

---

1. Kant devait admettre comme Rousseau « cette maxime sublime de justice *raisonnée* : Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse », et penser avec le *Contrat social*, que « *la loi est l'universalité de la volonté et celle de l'objet* ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 23 décembre — 1895

Sommaire : 581. Van Vloten, Les clés des sciences. — 582. Guidi, Le livre des verbes d'Ibn al Qoutiyya. — 583. Rabbe, La vie de Pierre l'Ibère. — 584. Fay, Agglutination et adaptation. — 585. Schulenburg, La structure du langage. — 586. Arndt et Amelung, Photographies de sculptures antiques. — 587. Ravaisson, Monuments grecs relatifs à Achille. — 588-589. P. F. Girard, Droit public romain, trad. de Mommsen, V; Manuel élémentaire du droit romain. I. — 590. Levy et Luckenbach, Le forum. — 591. Siewert, L'Amphitryon de Plaute. — 592. Castellani, Le Medus de Pacuvius. — 593. Tougard, Le De laude sanctorum de Saint-Victrice. — 594. Dante, p. Scartazzini, 2e éd. — 595. Cozza-Luzi, Un portrait de Pétrarque. — 596. Romizi, Les sources latines du Roland Furieux. — 597. Mouttet, Lucas de Montigny. — 598. Drochon, La Petite Église. — 599. Bujeaud, Chants populaires de l'Ouest. — 600. Bottero, Les doctrines de Botero. 601. Steiner, Nietzsche. — 602. Fraipont, Les cavernes et leurs habitants. — Chronique. — Académie des inscriptions.

581. — **Liber Mafâtîh al-oloûm** explicans vocabula technica scientiarum tam arabum quam peregrinorum, auctore Abû Abdallah Mohammed ibn Ahmed ibn Jûsof al-Kâtib al-Khowarezmi; edidit, indices adjecit G. van Vloten, adjutor interpretis legati Warneriani. Leyde, Brill. 1895. in-4°; préface 8 pages; texte arabe et index 328 pages.

Le titre de ce livre signifie « les clés des sciences ». L'ouvrage est un lexique des mots techniques relatifs aux différentes sciences, que l'on rencontre dans les écrits des auteurs arabes et particulièrement des historiens. Il remonte au ive siècle de l'hégire et il a été fort répandu chez les Orientaux; Hadji Khalfa, Ibn Khallikan, Makrizi, Mirkhond l'ont cité avec éloge. Les Orientalistes à leur tour en ont utilisé les manuscrits qui ne sont pas rares. Il méritait donc à tous égards d'être édité.

M. Van Vloten, élève de M. de Goeje, a entrepris ce travail dans d'excellentes conditions. Il a fondé son édition sur un manuscrit de Leyde très beau et très ancien, écrit en 556 de l'hégire (1160 du Ch.); à ce document il a adjoint quatre autres manuscrits de Berlin et de Londres dont la collation avec le premier avait été antérieurement faite par C. Snouck Hurgronje et de Goeje. Son texte est établi avec beaucoup de sûreté et les leçons diverses sont relevées avec le plus grand soin.

Une courte préface nous apprend le peu qu'il est possible de savoir de l'auteur et des circonstances dans lesquelles il composa son livre. De l'auteur on ne connait que le nom; on déduit de certaines expressions

qu'il emploie, qu'il était du Khoraçan ; il dédia son ouvrage à Abou'l-Hasan, fils d'Ahmed el-Otbi, vizir d'un prince samanide, Nouh II. C'était un philologue habile, très versé dans la langue persane ; il rapporte heureusement beaucoup de mots arabes à leur origine persane et il ne recule pas devant des étymologies syriaques, grecques et même indiennes. Moins fantaisiste en matière d'étymologie que la plupart des écrivains arabes, il est aussi plus soucieux d'ordre et de classement ; mais il a le défaut commun à beaucoup d'entre eux de ne pas citer ses sources ; il serait difficile de les découvrir. El-Khalîl, fils d'Ahmed, est presque le seul auteur auquel il se reporte ; c'est un philologue du IIIe siècle de l'hégire.

Les mots, dans ce lexique, sont classés par ordre de matières. Il y en a près de trois mille tirés de toutes les parties des sciences religieuses, philosophiques, juridiques, historiques, mathématiques et naturelles. On remarquera des sections plus spécialement intéressantes sur les sectes religieuses et leurs subdivisions, sur les religions non musulmanes, sur les poids et mesures, notamment sur les poids employés en médecine, sur les mécaniques, sur la musique. Le principal regret que ce précieux ouvrage laisse au lecteur vient de la trop grande sobriété des explications, de l'extrême brièveté des définitions.

Nous ne pouvons parler plus longtemps d'un livre qui, par sa nature se prête peu à l'analyse. L'usage qu'en feront désormais les arabisants dans des travaux d'ordres très divers, fournira de sa valeur des témoignages plus explicites que celui que nous pourrions en rendre.

Baron Carra de Vaux.

---

582. — **Il libro dei verbi** di Abû Bakr Muhammad b. 'Umar b. 'Abd al-'Azîz ibn al-Qûtiyya publicato da Ignazio Guidi. Leide, Brill, 1894, in-8, p. xv et 379.

Le *Livre des verbes* d'Ibn al-Qoutiyya que publie M. Ignazio Guidi est le plus ancien dictionnaire arabe de ce genre. L'auteur, mort en 977 de notre ère, appartenait à l'École espagnole qui produisit au moyen âge des œuvres importantes dans les diverses branches des sciences et des arts. On retrouve dans cet ouvrage les qualités qui firent la renommée de ce célèbre philologue : une érudition solide, une exposition sobre et claire. Cependant le *Livre des verbes* ne paraît pas avoir joui d'une grande fortune, il est rarement cité par les lexicographes arabes et on ne connaît que deux manuscrits dans lesquels il nous a été conservé, l'un, utilisé par M. G. pour son édition, se trouve à Girgenti, l'ancienne Agrigente, l'autre, à Constantine.

Ce délaissement tient, comme le remarque l'éditeur, à la méthode peu pratique adoptée par Ibn-al-Qoutiyya. Cet auteur, en effet, au lieu de suivre l'ordre alphabétique, a classé les lettres d'après leur affinité pho-

nétique, de la manière suivante : gutturales, palatales, sifflantes, linguales, dentales et labiales. L'inconvénient ne serait pas très grand s'il ne se trouvait compliqué d'une autre division qui rend encore plus longues les recherches. Le dictionnaire comprend trois parties : la première partie, p. 10-169, renferme les verbes de la première et de la quatrième classe (*fa 'ala* et *af 'ala*). Les verbes radicaux de la première classe sont appelés trilitères et, dans cette catégorie, figurent les bilitères dont la deuxième lettre est redoublée ; les verbes de la quatrième classe sont désignés sous le nom de quadrilitères à cause de l'*alef-hamza* qui distingue cette classe. L'auteur rapproche les verbes de ces deux classes ; il expose d'abord les sens analogues qu'ils offrent lorsque le verbe de la quatrième classe est employé comme inchoatif, et ensuite les différents sens qu'ils ont dans les autres cas. La deuxième partie, p. 169-182, est consacrée spécialement aux quadrilitères, c'est-à-dire aux verbes de la quatrième classe (*af 'ala*). La dernière partie, p. 182-319, traite exclusivement des trilitères ou verbes radicaux. Il arrive ainsi que le même verbe se trouve parfois dans deux parties et on ne comprend pas bien l'utilité de ces divisions.

M. G. a remédié, dans la mesure du possible, à ce défaut de méthode en ajoutant un index alphabétique des verbes expliqués dans le dictionnaire. On lui sera reconnaissant de sa peine, car l'ouvrage offre mieux qu'un intérêt historique. Les arabisants qui le consulteront y trouveront de précieuses gloses avec des citations littéraires. Les verbes vocalisés serviront de contrôle pour les dictionnaires arabes en usage chez nous.

La préface d'Ibn al-Qoutiyya donne à entendre pourquoi l'auteur a limité son lexique aux verbes radicaux (à son point de vue, les verbes de la quatrième classe sont des verbes radicaux). Il s'est proposé de réunir les éléments fondamentaux des mots dérivés ; or ces éléments, ce sont pour lui les verbes dans leur forme simple.

La préface comprend les neuf premières pages. A la page 10 commence le premier chapitre, celui de l'*alef-hamza*. Ce chapitre aurait dû porter un en-tête du même genre que celui qui se trouve au commencement des autres chapitres.

Quoique établi sur un seul manuscrit, le texte est correct et ne présente pas de grandes difficultés. M. G. a restitué avec sa compétence bien connue les mots effacés par l'usure, et il a signalé les formes peu correctes ou inusitées ; il a été aidé dans cette tâche par M. de Gœje. Le manuscrit présente à la page 153 une regrettable lacune, qui porte sur la fin du *fa* et le commencement du *mim* de la première partie.

On saura gré au savant et laborieux professeur de Rome d'avoir tiré de l'oubli le livre d'Ibn al-Qoutiyya qui, grâce à cette édition, retrouve sa place légitime parmi les bons ouvrages de la lexicographie arabe.

R. D.

583. — **Petrus der Iberer**, ein Charakterbild zur Kirchen und Sittengeschichte des fünften Jahrhunderts, syrische Uebersetzung einer um das Jahr 500 verfassten griechischen Biographie. Herausgegeben und uebersetzt von Richard Raabe. Leipzig, Hinrichs, 1895, in-8°, p. vii, 132 et 148; prix 15 marks.

La *Vie de Pierre l'Ibère*, conservée dans une version syriaque, comptera parmi les vies de saints les plus intéressantes qui aient été publiées jusqu'à ce jour. Ecrit en grec vers l'an 500, peu de temps après la mort de Pierre, évêque de Mayouma, cet ouvrage fournit d'importants renseignements sur les premiers rois chrétiens de l'Ibérie, sur l'histoire ecclésiastique de l'époque et sur la géographie de la Palestine. La version syriaque qui reproduit littéralement l'original grec, aujourd'hui perdu, est ancienne et ne doit pas être de beaucoup postérieure au texte qu'elle traduit; elle renferme un certain nombre de tournures grecques qui rappellent les traductions de la Logique d'Aristote et de l'Histoire de Zacharie de Mytilène.

Pierre, de son vrai nom Naburgios, était de sang royal; son père Bosmarios régnait sur l'Ibérie. Élevé dans les sentiments religieux qui animaient sa famille, ce prince avait été envoyé comme otage, à l'âge de douze ans, à la cour de Théodose le Jeune. Le luxe de la civilisation occidentale, loin de l'attirer, ne fit que développer ses goûts pour l'ascétisme. De concert avec son ami et compatriote, l'eunuque Mithridate, il résolut de s'enfuir de Constantinople et de se consacrer à la vie religieuse. Travestis en esclaves, les deux jeunes Ibères gagnent la côte asiatique et se rendent à pied à Jérusalem pour visiter les Lieux Saints. Naburgios et Mithridate reçoivent bientôt l'habit monacal et échangent leurs noms contre ceux de Pierre et de Jean.

Pierre avait à cette époque plus de vingt ans. Il construisit à Jérusalem le couvent des Ibères situé auprès de la tour de David. L'arrivée de l'impératrice Eudoxie, qui chercha à s'attacher ce personnage déjà célèbre pour sa piété et ses miracles, engagea Pierre à chercher une autre retraite. Il se rendit à Mayouma qui formait le port de mer de Gazza. Là il reçut d'abord la prêtrise et, sept ans après, un peu avant le concile de Chalcédoine, il fut nommé évêque de Mayouma.

Le nouvel évêque de Mayouma ne demeura pas à l'abri des persécutions dirigées contre les prélats qui refusèrent d'accepter les décisions du concile. Il dut s'enfuir à Alexandrie d'Égypte, puis à Oxyrynchos dans la Thébaïde, où se trouvaient de nombreux couvents peuplés de dix mille moines. La mort de Marcien apporta un répit momentané aux persécutés qui relevèrent la tête. Timothée Aelurus est élu patriarche et Pierre l'Ibère vient à Alexandrie prendre part à la consécration du nouveau patriarche. Celui-ci n'occupa pas longtemps son siège; il fut exilé à Gangara lors de la reprise des hostilités. Cependant Pierre demeure en Égypte où il encourage les fidèles à persévérer dans leur foi. Rappelé ensuite en Palestine, il étend son apostolat sur la contrée entière, et même au-delà, sur l'Arabie transjordanienne. Sous Basilisque la tran-

quillité renaît un instant et Timothée retourne à Alexandrie; mais, en 477, Zénon décrète de nouveau l'exil des évêques monophysites.

C'est à cette époque que l'auteur de la *Vie de Pierre l'Ibère* fait partie de l'entourage du saint évêque qu'il ne doit plus quitter. Il l'accompagne dans ses pérégrinations, notamment aux eaux de Livias (Betharam) et aux eaux de Ba'aru, non loin de Médaba, à l'est de la mer Morte, où Pierre va chercher le rétablissement de sa santé affaiblie.

De retour à son siège épiscopal, l'évêque de Mayouma reçoit de Zénon l'ordre de se rendre à Constantinople. Il se met en route pour obtempérer à cet ordre, mais il fait agir ses amis pour décider l'empereur à revenir sur sa décision. Ses démarches sont couronnées de succès; la lettre qui le dispense de continuer son voyage l'atteint à Tripoli. Pierre retourne à Mayouma en suivant la côte; arrivé à Azot (Asdod), il est surpris par la maladie qui met fin à ses jours. Son corps est rapporté à Mayouma. Il avait alors près de quatre-vingts ans.

La narration des voyages de Pierre, faite par un témoin occulaire, renferme des détails précis sur les localités parcourues. Malheureusement le traducteur a parfois défiguré les noms grecs des lieux, comme M. Clermont-Ganneau l'a montré dans de récentes communications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La traduction allemande de M. Raabe est fidèle, elle est accompagnée de notes qui facilitent l'intelligence de l'ouvrage.

Cette publication fait honneur à son auteur; elle a sa place marquée parmi les meilleures éditions syriaques qui ont paru dans ces derniers temps.

R. D.

---

584. — **Agglutination und adaptation**, by Edwin W. Fay, professor of Latin in Washington and Lee University [Lexington, Virginia]. Reprinted from the Am. J. of Philology, vol. XV and XVI. Baltimore, 1895. In-8, 61 pp., cotées 409-442 et 1-27.

On ne peut qu'accueillir avec sympathie les études consciencieuses et suggestives que nous apporte M. Fay; mais il est difficile de ne point s'étonner quelque peu des prémisses sur lesquelles il croit les appuyer. Je passe sur la question de la constance des lois phonétiques (p. 409), que j'ai déjà trop souvent traitée pour en excéder encore le lecteur : tout en est dit, et, s'il y a quelque part des linguistes qui se plaisent à y voir autre chose qu'une règle de méthode, ou à la contester comme telle, ce n'est vraiment pas notre faute Mais que dire d'un linguiste américain qui débute par poser en fait (p. 411) que, les Indo-Européens primitifs n'ayant joui que d'une fort médiocre civilisation, la grammaire de leur langue ne pouvait pas être riche ni complexe? Oublie-t-il qu'à l'endroit même où il a tracé ces lignes vivait, il y a deux siècles, quelque

peuplade sauvage, presque dépourvue d'institutions sociales, uniquement adonnée à la guerre et à la chasse, et dont pourtant l'idiome serait pour nous autres civilisés un véritable casse-tête ? Si l'algonquin est infiniment plus hérissé que l'anglais, toutes les probabilités sont pour que le grec ait simplifié l'indo-européen.

Ce point mis à l'écart, et toutes réserves faites sur celui de savoir s'il y a jamais eu des racines, si nos ancêtres ultra-primitifs conversaient en monosyllabes, si l'*e* et l'*o* indo européens, remontent à un ancien *a* (p 412 sq.); — tous problèmes manifestement insolubles, puisqu'ils nous reportent à une époque sur laquelle nous n'avons aucune documentation comparative, — on suivra avec plaisir et non sans profit les ingénieuses inductions de M. Fay. On y rencontrera parfois d'anciennes connaissances, j'entends des doctrines que la linguistique des derniers lustres, plus soucieuse de bien constater les faits que d'en scruter les origines, avait prudemment reléguées dans l'oubli. On s'étonnera peut-être que le choc de telle ou telle de ces épaves suffise à démolir une construction toute neuve et d'apparence solide ; et, pour ma part, je ne souscris point, malgré les fleurs dont il la couvre (p. 15 i. n.), à l'enterrement de mon hypothèse sur la genèse de l'aoriste en -θη- [1]. Parfois aussi on se heurtera à quelque juvénile nouveauté, faite pour plaire à la fortune qui aime les audacieux, ou, — ce qui est plus grave, mais rare, — à une restitution erronée comme cet ablatif **duced* qu'on nous donne pour le prototype de *dûcit* (p. 415 i. n.) : d'abord, la quantité n'est pas la même ; et puis il n'y a jamais eu d'ablatif **duced*, qui serait resté **duced*, ni même **ducêd*, qui serait devenu **ducê*.

Avec tout cela l'entreprise de M. F. ne peut manquer d'éveiller un vif intérêt. J'en ai dit assez pour faire voir qu'il n'est point banal par le fonds. Il l'est encore moins par le style, souvent relevé d'une pointe humoristique. Dans cette série de processus agglutinatifs des « racines » entre elles, poussée à la fin (p. 19) jusqu'à l' « embryogénie » des racines elles-mêmes, j'ai relevé notamment une explication plus approchée du futur latin (*calêbit*, p. 9) que les théories enseignées jusqu'à présent, des vues fort plausibles sur l'énigmatique impératif en -ον, qui serait un simple accusatif (p. 16), de curieuses spéculations sur l'origine des numéraux (p. 18), et, sur le passage du degré normal au degré fléchi de la racine (p. 414 et 25), une appréciation fort nette du rôle de l'accent indo-européen, de nature à réjouir le cœur d'un linguiste à qui la nomenclature de la *nebentonige Hochstufe* a toujours paru suspecte ou du moins prématurée [2]. Quant à la conjecture glottogonique que l'auteur y substitue, elle vaut évidemment ce que valent toutes les autres, ce qu'on attribuera de valeur au « we may suppose » par lequel sa modestie l'introduit.

1. S'il ne s'agit que de la concordance gr. θ = sk. *th*, il me semble qu'elle a un bon garant dans *vêttha* = οἶσθα.

2. Cf. encore récemment *a Comparative Grammar of English and German*, p. VI.

« We may suppose », oui, c'est là sûrement l'attrait, mais aussi le point faible des recherches de cet ordre : chimériques, non en tant que fausses, — car tout est possible de ce qu'on fait ici passer sous nos yeux, — mais parce que les résultats en sont à jamais indémontrables. Il est très bon que notre science toute de surface soit de temps à autre sollicitée à quelque plongeon dans l'inconnu ; mais les hardis nageurs qui le tentent signalent trop éloquemment les périls du fond pour jamais s'attendre à y être suivis. On peut sans doute — et qui de notre génération linguistique ne l'a pas essayé à son heure ? — reconstituer de façon plus ou moins cohérente, élégante parfois, arbitraire toujours, la série des agglomérations cellulaires d'où serait sortie la langue proethnique. C'est un travail qui suppose, non pas seulement une subtilité, mais encore et surtout une direction particulière du sens d'analyse, qui touchent à la divination et échappent au contrôle parce que ce sont des dons individuels. Si le talent, la méthode et la science y suffisaient, M. Fay nous aurait convaincus.

V. Henry.

---

585. — **Ueber die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues**, eine Studie über das Werk des J. Byrne *Principles of the Structure of Language*, von Dr. Albrecht Graf von der Schulenburg, Privatdocent für ostasiatische Sprachen an der Universitæt München. — Leipzig, Harrassowitz, 1895. In-8° 20 pp.

Il y a longtemps que j'ai consacré à l'ouvrage qui sert de sujet à cette courte « Étude » un article [1] que l'auteur ne paraît pas connaître, bien qu'il se rencontre avec moi sur la plupart des points que visaient mes plus expresses réserves. Je ne puis que m'applaudir de cette coïncidence, et, sans croire avec lui que le livre de M. Byrne soit de ceux qui fraient à la science de nouvelles voies, souhaiter que les esprits clairs ou les linguistes au courant du progrès contemporain s'efforcent d'en tirer le grain de vérité qu'il pourrait éventuellement contenir.

V. H.

---

586. — P. Arndt et W. Amelung. **Photographische Einzelaufnahmen antiker Sculpturen.** Munich, Bruckmann, 1893-1895.

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la sculpture antique ont eu l'occasion de déplorer l'absence d'un *Corpus statuarum*. Cette lacune ne sera pas comblée en un jour, ni même en un demi-siècle. Les matériaux, dispersés un peu partout, sont en si grand nombre et souvent d'accès si difficile que l'on ne prévoit pas, dans un avenir prochain, la

---

1. *Revue critique*, XXI (1886), p. 241 ; et cf. *ibid.*, XXV (1888), p. 475.

possibilité d'en dresser même l'inventaire. L'Académie de Berlin a, il est vrai, conçu le projet d'un *Corpus* de monuments antiques et elle a commencé à le mettre à exécution par ses publications de séries (miroirs étrusques de Gerhard, urnes étrusques de Körte, bas-reliefs alexandrins de Schreiber, sarcophages de Robert, bas-reliefs funéraires attiques de Conze, terres cuites de Kekulé, Rohden, etc.). Mais elle n'a encore rien fait pour les statues, sinon de charger M. Michaelis, l'homme d'Europe le plus compétent en la matière, d'étudier l'histoire des grandes collections italiennes. Ce travail préparatoire, dont quelques beaux articles publiés dans le *Jahrbuch* ont montré l'utilité, est loin d'être achevé à l'heure actuelle; et pour les collections d'antiques hors de l'Italie, c'est à peine si l'étude historique a commencé. On sent que la situation est de celles dont il faudra s'accommoder encore pendant longtemps. Le seul ancien essai de *Corpus*, celui de Clarac, sert et peut servir de répertoire pour environ trois mille monuments [1], mais il ne saurait y avoir aujourd'hui de *Corpus* digne de ce nom qu'un recueil de phototypies ou d'héliogravures. En estimant à dix mille, ce qui est peu, le nombre des monuments qui seraient à leur place dans un *Corpus statuarum* (marbre, pierre et métal seulement) et à 100 francs, en moyenne, la somme requise pour reproduire convenablement chacun d'eux, il faudrait mettre un million au service des éditeurs du *Corpus*. A moins qu'un Crésus américain ne s'en mêle,on ne voit pas où l'on trouverait aujourd'hui pareille somme. Et puis, qui pourrait décider les princes romains et les lords anglais à laisser photographier intégralement leurs collections? A cet égard, les choses ont empiré depuis l'époque de Clarac. Plusieurs collections romaines, celle des Ludovisi et des Torlonia, par exemple, sont devenues difficilement accessibles. La faute en est à l'absurde législation qui maintient et aggrave les prohibitions de la loi Pacca. Mais qu'y faire? *Morbos melius novimus quam remedia*.

Les photographes de profession, à peu d'exceptions près, ne photographient pas des collections entières, mais seulement les morceaux bien connus dont la vente est assurée. M. Arndt a conçu l'idée courageuse de se substituer à ces photographes et de compléter leur œuvre. Voyageant de musée en musée, forçant la porte des amateurs et même des marchands, il forme des collections de clichés et en répand des épreuves dans le public à raison de cinq cents par an (c'était là, du moins, son projet primitif, mais nous sommes encore loin de compte, puisqu'il n'y a encore, au bout de deux ans, que cinq cent soixante-dix-huit photographies). En principe, il ne dédaigne que ce qui est absolument sans valeur ou déjà connu par les photographies du commerce ; son objecti,

1. Le *Répertoire des statues* que je prépare contiendra les silhouettes d'environ sept mille statues et statuettes, en deux volumes; le premier reproduira les planches utiles de Clarac. Mais ce *Répertoire*, dont la publication est proche, n'a pas l'ambition d'être un *Corpus*.

ne recule pas devant la reproduction des plus médiocres fragments. Quand une statue est pourvue d'une tête antique, il fait un ou plusieurs clichés d'après la tête ; quand l'œuvre lui paraît très importante, il choisit un cliché de plus grande dimension. J'ajoute que les cinq cent soixante-dix-huit photographies parues, avec un texte auquel ont collaboré MM. Amelung, Bulle et Hauser, coûtent (pour les abonnés) 240 mark et que chaque épreuve peut être acquise séparément à des prix variant entre 50 pfennig et 1 mark. Pour le moment, il y a une trentaine d'abonnés, dont *deux* en France. Cela suffit presque, paraît-il, pour couvrir les frais de l'entreprise, à laquelle M. A. et ses collaborateurs veulent bien se consacrer sans rétribution.

Les musées étudiés jusqu'à présent sont ceux de Vérone, Mantoue, Vicence, Catajo, Parme, Brescia, Pise, Florence, Rome, Wörlitz, Naples, Sorrente, Palerme, Taormine, etc., y compris plusieurs collections particulières. De la qualité des photographies, j'ai peu de chose à dire, sinon que les bonnes épreuves sont rares et qu'il y en a de très mauvaises; mais toutes, sans exception, peuvent rendre service à titre de renseignements. Le texte est fort inégal. Très sobre dans la première livraison, il devient trop abondant dans la troisième. Les auteurs connaissent à fonds certains musées et les collections accessibles de photographies, ce qui leur a permis souvent de dresser des listes précieuses de répliques; mais ils sont parfois moins au fait de la bibliographie courante. Quand une statue se trouve déjà dans le recueil de Clarac, il est nécessaire d'y renvoyer. M. A. et ses collaborateurs ne l'ont fait qu'irrégulièrement. Ainsi la Muse de Mantoue, n° 9, est Clarac 506 B, 1054 A; l'Athéna, n° 16, est Cl. 462 B, 860 B; l'Asklépios de la Villa Mattei, n° 124, est Cl. 678 D, 1641 B ; l'Artémis Borghèse, n° 133, est Cl. 516, 1050, etc. Ces indications sont d'autant plus nécessaires, pour les musées de l'Italie du Nord, que la médiocre compilation de Dütschke, à laquelle les auteurs renvoient toujours, donne une bibliographie très capricieuse, omettant souvent l'essentiel. Dans le texte du n° 395, MM. Arndt et Amelung citent Clarac 700, 1654 avec la note : *Rom, Coll. Chablais, wo jetzt?* Mais il s'agit d'une statue bien connue du Vatican, publiée dans les *Monumenti Amaranziani* pl. 47, dans Pistotesi VI, 31, enfin signalée par Helbig, *Führer*, I, 364 avec renvoi à Pistolesi seulement (la bibliographie du *Führer* de M. Helbig laisse à désirer). La statue d'Escamps 19, citée sous le n° 497, est à l'Ermitage (Guédéonow 307). La statue du Louvre phot. Giraudon 1138, citée sous le n° 512, n'est pas inédite, mais a été gravée *Villa Pinciana*, II, 56. En principe, les auteurs feraient bien d'adopter un système d'abréviation pour leurs références et de les donner aussi complètes que possible. Renvoyer, pour cela, à Dütschke, Helbig ou Fröhner, c'est trop souvent exposer le lecteur à ne pas trouver ce qu'il lui faut.

Le défaut capital de l'entreprise de M. Arndt, c'est que sa collection de photographies est d'un maniement très incommode. On sait que le

papier albuminé, employé au tirage des photographies, a une tendance invincible à se retrécir; une fois sorties de leurs cartons, les feuilles se roulent les unes sur les autres et il faut, pour les remettre en place, un bain prolongé suivi d'un séchage dans un buvard. C'est exaspérant (*experto crede*). Il y a cependant deux moyens d'obvier à ce grave inconvénient; je conjure M. Arndt de recourir à l'un d'eux, s'il veut que le fruit de ses efforts ne soit pas perdu. Le premier consiste à tirer les photographies en bleu sur du papier au ferro-prussiate, qui ne se roule pas; ce système très économique, que je préfère, a encore l'avantage d'entraver les tentatives indiscrètes de reproduction. Le second moyen, c'est de tirer sur papier *aristotype* ou sur un des nombreux papiers analogues; je crois que cela reviendrait cependant un peu plus cher. Mais surtout il ne faut pas songer à coller les photographies sur carton. Même en ne donnant à chaque support qu'un millimètre d'épaisseur, on serait bientôt en présence d'une montagne comme celle que forment, dans nos malheureuses bibliothèques, les *Denkmäler* de la série Brunn-Bruckmann. En somme, l'*Einzelverkauf* (designation abrégée de la collection) est une tentative à encourager, mais il est grand temps d'apporter certaines modifications aux conditions matérielles de l'œuvre pour en assurer l'utilité et le succès.

Salomon Reinach.

---

587. — Félix Ravaisson. **Monuments grecs relatifs à Achille.** Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXXIV, 2e partie. Paris, Klincksieck, 1895. In-4°, 48 p. et 6 pl.

Les trois monuments étudiés dans cette dissertation se rapportent, suivant l'auteur, à la légende d'Achille. Mais il ne s'agit pas précisément de la légende telle que les poèmes homériques la font connaître. L'idée dominante de M. Ravaisson, exprimée clairement tant au début qu'à la fin de son travail, c'est que les œuvres d'art de la belle époque grecque doivent souvent s'expliquer par des traditions différentes de celles que l'épopée homérique a rendues populaires. En principe, cela est parfaitement exact : on n'a qu'à jeter les yeux sur une collection de peintures de vases pour reconnaître combien de fois les légendes qu'elles racontent s'écartent de celles que les textes poétiques ont conservées. L'épopée n'a mis en œuvre qu'une petite partie du *folklore* grec, et nous ne possédons qu'une partie des plus anciennes épopées. Mieux vaut parfois reconstituer des histoires pour expliquer les monuments que d'ajuster de force à ces monuments des traditions que leurs auteurs n'ont pas suivies. Mais cet expédient toujours périlleux n'est de mise qu'en cas de nécessité absolue ; je crains que M. Ravaisson, vivement frappé de certaines difficultés sans grande conséquence, se soit trop pressé d'y avoir recours.

Le premier monument qu'il analyse est un cratère du Louvre, autrefois chez Campana, dont les peintures ont été expliquées par Brunn en 1868 comme représentant la colère d'Achille (*Monum.*, VI, 21 ; *Annali*, 1858, p. 364)[1]. Le héros, vêtu d'une longue robe, est assis sous sa tente ; ses armes sont suspendues dans le champ. Devant lui est Ulysse, assis dans une pose familière; de part et d'autre, deux hommes debout, dont l'un, désigné par une inscription, est Diomède. Dans l'*Iliade*, Ulysse, allant trouver Achille sous sa tente, a pour compagnon non pas Diomède, mais Ajax. Brunn avait déjà noté cette différence entre le récit épique et la peinture, mais sans y attacher grande importance. M. Ravaisson, au contraire, la croit essentielle ; il observe, en outre, que l'attitude d'Ulysse ne convient pas à sa mission solennelle et que le costume d'Achille ne peut être celui du héros recevant les ambassadeurs grecs. « Les artistes, dit-il, ne représentent jamais vêtu d'une robe aucun héros, sauf Pâris, dont ils veulent caractériser ainsi la mollesse, et Hercule, lorsqu'il a pris le costume d'Omphale ; si l'on a vêtu de la sorte Achille, ce n'a pu être que pour le représenter à l'époque où, afin de se cacher parmi les compagnes de Déidamie, il s'est déguisé en femme. » Donc la peinture ne comporte pas l'explication proposée par Brunn : c'est Achille à Scyros, recevant Ulysse et Diomède, hésitant encore entre son salut et son devoir, scène que la poésie et l'art ne connaissent pas — c'est la trompette d'Ulysse qui fait sortir Achille de sa torpeur — mais que M. R. *postule*, d'autant plus volontiers qu'elle est en parfait accord avec l'idée qu'il se fait du caractère de son héros.

L'objection tirée du costume d'Achille n'est pas valable. On peut songer à la longue robe des citharèdes, que l'art classique prête à Apollon :

> *Pythius in longa carmina veste sonat*
> (Prop., II, 31, 16).

On peut rappeler aussi que, dans l'épopée, les héros sont vêtus, en temps de paix, de chitons descendant très bas (Helbig, *Épopée hom.*, p. 220). Mais il vaut mieux, je crois, penser simplement au long chiton ionien (Ἰάονες ἑλκεχίτωνες), porté par les Athéniens jusqu'à une époque voisine de Thucydide. Brunn a très ingénieusement cru reconnaître, dans la peinture du cratère Campana, l'influence d'une tragédie d'Eschyle ; or, l'Achille eschyléen, en proie à la douleur, était complètement voilé (καθῖσεν ἐγκαλύψας, Aristoph., *Ran.*, 911).

Il y a, d'ailleurs, un argument sans réplique en faveur de l'explication de Brunn. Le Louvre possède un cotyle signé de Hieron (*Monum.*, VI, pl. 19), où l'on voit d'une part l'enlèvement de Briséis par Aga-

---

1. M. Ravaisson ne donne pas ces citations avec exactitude (p. 6). A la p. 7 il renvoie à un article de M. Robert dans le *Jahrbuch* de 1881 ; mais le *Jahrbuch* n'existait pas à cette époque; il faut lire *Archaeol. Zeit.*, 1881, p. 137 et ajouter *Bild und Lied*, p. 95. A diverses reprises, il attribue le vase du Louvre à Euphronios, mais n'allègue aucun argument à l'appui de cette attribution. Le vase n'est pas signé.

memnon et Talthybios (ces deux derniers noms sont inscrits), de l'autre une scène analogue à celle du vase Campana, où Achille, Ajax et Phœnix sont désignés par leurs noms. L'interprétation de cette peinture, qui est évidente, et dont l'enlèvement de Briséis, figuré vis-à-vis, précise encore la signification, ne laisse aucun doute sur le sens qu'il faut attacher à la scène expliquée tout autrement par M. Ravaisson.

Enfin, il faut observer qu'Achille à Scyros est un sujet à peu près inconnu des céramistes. Le seul exemple qu'on en ait allégué (*Archæol. epigr. Mitth.*, t. XIII, p. 168) est très douteux. Les noms de Lycomède et de Déidamie ne se sont encore rencontrés que sur un seul vase (*Annali*, 1860, tav. d'agg. I) ; mais le personnage placé entre eux n'est pas Achille ; l'inscription l'appelle Néoptolème.

La seconde scène du cratère Campana représente deux génies ailés enlevant un mort. Suivant M. Brunn, c'est Memnon emporté par Hypnos et Thanatos ; M. R. y voit l'apothéose d'Achille, la récompense de son héroïsme dans une vie nouvelle [1]. L'opinion du savant allemand est complétée par la phrase suivante (*Annali*, 1858, p. 372) : « *Vedendo Memnone tralle braccia del Sonno e della Morte, ci si presenta alla nostra fantasia pure l'immagine del Pelide, che dopo aver adempiuto il suo fato, vien trasportato al soggiorno de' beati, l'isola Leuce.* » On le voit, la divergence est minime ; M. R. est ici plus près de Brunn qu'il ne le croit lui-même.

Le second monument qui a occupé M. R. est le célèbre bas-relief où sont réunis Hermès, Orphée et Eurydice, bas-relief dont on connaît actuellement quatre répliques. Sur la meilleure (Naples), les personnages sont désignés par leurs noms. Ces noms — inexactement transcrits par M. Ravaisson — sont-ils authentiques? J'incline à le croire, malgré de récentes dénégations. M. R. ne tient aucun compte des inscriptions ; il pense que la scène ne représente pas Eurydice rendue par Hermès à Orphée, mais Perséphone, conduite par Hermès, allant rejoindre Achille dans l'île de Leucé.

L'exposé que M. R. a fait de cette opinion est plein de charme, mais il n'a fait, je crois, que donner une couleur poétique à un paradoxe. Je ne méconnais pas les difficultés, déjà bien senties par Zoëga, que comporte l'explication du relief d'Orphée ; le moment précis auquel il se réfère est difficile à définir et l'on a déjà supposé, non sans vraisemblance, qu'il s'inspire d'une légende athénienne différente de la version accréditée (cf. Curtius, *Archaeol. Zeit.*, 1869, p. 16). Quoi qu'il en soit, les arguments allégués par M. R. pour reconnaître Achille dans le prétendu Orphée sont bien peu probants. Il insiste, par exemple, sur la coiffure du héros, qui, dit-il, est évidemment un casque et ne peut appartenir qu'à un guerrier (p. 24). Mais le costume tout entier est

---

1. M. R. se trompe en disant que Brunn reconnaît dans cette scène l'enlèvement de Sarpédon.

celui des Thraces et la coiffure n'est autre que l'*alopékis*, bonnet de peau de renard en usage chez ce peuple. Orphée et Rhésus sont figurés ainsi sur les vases (cf. Heuzey *ap.* Saglio, t. I, p. 187). Si Virgile, dans sa description des Enfers, prête à Orphée une longue robe, c'est que c'était le costume ordinaire des citharèdes ; le poète est représenté ainsi sur des vases, jouant de la lyre, mais coiffé, comme à l'ordinaire, de l'*alopékis* (*Monum.*, t. VIII, 43).

Dans un autre bas-relief bien connu, dont il existe de nombreuses répliques, M. R. voit Dionysos rendant visite au héros Achille dans l'île de Leucé. Il s'agit de la scène où l'on reconnaît ordinairement, depuis Visconti, Dionysos chez Icarios et Phanothea (Erigone). L'hypothèse a été émise que le personnage vers lequel s'avancent Dionysos et son cortège pourrait être un bienheureux, un mort héroïsé ; mais M. Reisch, après l'avoir rappelée (*Griech. Weihgeschenke,* p. 32), en a proposé une autre qui semble meilleure. Il incline à considérer le bas-relief comme un ex-voto d'artistes dionysiaques, qui, dans le banquet commémorant leur victoire, invitent leur dieu tutélaire à y prendre part. M. Ravaisson, en substituant Achille au poète ou au chorège vainqueur, oublie, semble-t-il, que rien, aux yeux des Grecs, ne pouvait caractériser leur héros dans la scène telle qu'elle est ici figurée. Les masques sculptés au-dessous de la *kliné* sont même inexplicables dans son hypothèse, qui, présentée d'ailleurs sous réserves, ne trouvera guère de partisans.

Marchant en dehors des sentiers battus, descendant des idées générales aux faits, tandis que le commun des archéologues remontent des faits aux idées générales — quand ils y remontent, ce qui n'est pas obligatoire — M. R. a écrit des mémoires archéologiques d'une saveur et d'un caractère tout particuliers. Son exégèse est d'un philosophe et d'un artiste, avec je ne sais quoi de jeune et de passionné ; même quand elle s'égare, « on sent qu'elle a des ailes ». Mais il faut savoir résister à ses séductions pour s'en tenir au témoignage précis des monuments. Si l'un des vieux maîtres auxquels nous devons l'Aphrodite de Mélos, le vase de la colère d'Achille, les bas-reliefs d'Orphée et de Dionysos, pouvait savoir quelles pensées M. Ravaisson lui prête, il dirait, comme Socrate entendant Platon lire le *Lysis* : Ἡράκλεις, ὡς πολλά μου καταψεύδεται ὁ νεανίσκος οὗτος !

Salomon REINACH.

---

588. — Th. MOMMSEN. **Droit public romain**, traduit par P. Fr. GIRARD (t. V) 1 vol. in-8°, 496 pages chez Thorin-Fontemoing.

589. — P.-Fr. GIRARD, **Manuel élémentaire de droit romain**, 1er fascicule. In-8°, XVI, 228 p. chez Rousseau.

Avec le cinquième volume qui vient de paraître, M. P.-Fr. Girard a terminé la longue, difficile et très méritoire traduction du *Staatsrecht* de M. Mommsen, commencée depuis plus de huit ans. Ce volume con-

tient l'étude du Principat. Il ne reste plus que les tables générales à publier. Quand elles nous auront été distribuées, nous pourrons — mais pourquoi ne le ferions-nous pas dès maintenant? — remercier chaudement l'auteur de la peine qu'il a prise, pour le plus grand profit des érudits français. Je me reprocherais de ne pas accoler à son nom celui de l'éditeur, M. Thorin, qui n'a pas hésité à se charger de cette lourde publication et qu'un deuil très cruel a obligé de se retirer au moment même où l'achèvement de l'œuvre allait le récompenser de son initiative.

Presque en même temps M. G. a mis dans le commerce le premier fascicule d'un manuel de Droit romain, qu'il qualifie modestement d'élémentaire. Le traducteur du *Staatsrecht*, l'auteur des *Textes de Droit romain*, le professeur qui, depuis plusieurs années, enseigne l'histoire du droit romain était tout désigné pour cette entreprise. Je n'étonnerai personne en avançant qu'il me semble s'en être tiré à son honneur. Je dis « qu'il me semble » pour deux raisons : parce que nous ne pourrons vraiment juger de la valeur absolue du livre que lorsqu'il aura paru entièrement et parce que, même alors, il appartiendra aux spécialistes de porter sur l'œuvre un jugement autorisé. Mais, on peut, sans attendre davantage, signaler à l'attention la partie préliminaire du *Manuel*, c'est-à-dire le chapitre du début sur le Droit romain et l'intérêt de son étude et le livre Ier intitulé « Introduction historique ». Pour répondre aux attaques auxquelles toutes les branches de nos études classiques sont en butte, de la part de gens très pressés, très pratiques et très ignorants, la plupart du temps, il était bon de montrer que le droit romain n'est pas une gymnastique stérile pour les jeunes gens. M. Girard. l'a compris ; ce n'est point qu'il soit de ceux qui veulent en affirmer l'utilité professionnelle immédiate, car, dit-il, très sagement, « le droit qu'il faudrait étudier alors ne serait pas le droit romain vrai, tel que la critique moderne peut chercher à le dégager de l'ensemble des documents qui nous sont parvenus, mais le droit tel qu'il était entendu par nos ancêtres », lesquels l'ont considéré surtout dans ses rapports avec le droit français qui en dérive d'assez loin. Il ne veut non plus y voir seulement une sorte d'exercice de raisonnement, une méthode pour perfectionner l'intelligence juridique. Ce qu'il y cherche surtout c'est un instrument d'éducation historique. « Il n'y a pas de terrain, dit-il, sur lequel on puisse mieux observer comment les lois naissent, comment elles vivent et comment elles meurent. Il n'y a pas d'enseignement qui puisse mieux empêcher de considérer le droit d'un moment historique soit, ainsi que c'est le défaut des esprits purement logiques étrangers au mécanisme de la vie sociale, comme un accident artificiel et arbitraire à la merci des caprices du législateur, soit, ainsi que c'est plutôt le défaut des autres praticiens, comme une œuvre immuable et éternelle. Il n'y en a pas qui puisse plus sûrement former non pas seulement des hommes de métier aptes à interpréter correcte-

ment un texte concret, mais des hommes de science capables de remonter de ce texte à sa raison première, à même de discerner d'un œil sûr les parties saines et les éléments morbides d'une législation, ses garanties de durée et ses chances de transformation. » J'ai tenu à citer ce passage en entier pour indiquer dans quel esprit assez nouveau chez nous l'auteur a abordé la rédaction de son manuel.

Cette méthode, il l'applique dès le premier livre, en exposant les variations des institutions publiques et privées à l'époque, dite royale, sous la république et sous l'empire. Sans doute il n'y a dans tout cela qu'un résumé des travaux les plus autorisés et les plus récents ; mais c'est un résumé excellent et où M. Girard a ajouté plus d'une fois des trouvailles personnelles — par exemple, quand il donne un tableau chronologique sommaire des principales lois républicaines (p. 35), en en fixant la date d'après une méthode qui lui est propre et qu'il a déjà exposée ailleurs (cf. *Rev. internat. de l'Enseignement*, 1890, p. 623 et suiv). Ce qui lui est propre aussi, c'est le choix des références bibliographiques placées au bas des pages ; elles sont à la fois savantes, sobres et exemptes de toute pédanterie. Les étudiants et les travailleurs y trouveront l'essentiel et point l'inutile : c'est beaucoup. Je ne sais pas ce que penseront les juristes de ce livre ; je serais étonné si les historiens et les amis de l'antiquité romaine ne partageaient point mon avis.

R. CAGNAT.

---

590. — L. LEVY et H. LUCKENBACH, **Das Forum romanum der Kaiserzeit**, Munich et Leipzig, 1895, in-4°, 17 pages, chez R. Oldenbourg.

Résumé exact des connaissances que l'on possède sur la topographie du forum de la république et du forum impérial. M. Luckenbach est au courant des derniers travaux italiens et allemands ; il y renvoie au bas des pages à propos de chaque monument qu'il signale. Il n'y a de nouveau dans cette brochure que deux vues cavalières de M. Levy : l'une représente le temple de César, l'autre l'ensemble du forum sous l'empire avec le Capitole dans le fond. C'est un essai de restitution intéressant et vraisemblable : on ne peut guère demander davantage.

R. C.

---

591 — P. SIEWERT. **Plautus in Amphitruone fabula quomodo exemplar graecum transtulerit.** Lipsiae, 1894, apud G. Fockium, 85 pp. in-8°. Prix : 2 M.

Cette dissertation est intéressante. Elle n'arrive pas à faire une lumière bien grande sur le sujet. Le troisième et dernier chapitre : « de uestigiis originis graecae certis » est le plus court ; encore pour-

rait-on contester telle ou telle affirmation. D'après M. Siewert; les esclaves romains du temps de Plaute, n'auraient pas reçu de vin de leur maître ; outre que le fait est discutable, ce ne serait pas une raison pour croire que les esclaves ne buvaient pas de vin : il est précisément question dans l'Amphitryon de vin volé et bu en cachette. Les vers du *Stichus* (446 sqq.) : « atque id ne uos miremini, homines seruolos | potare, amare atque ad cenam condicere ; | licet hoc Athenis uobis », ont une tout autre portée : il s'agit non de boire, mais de festoyer et d'organiser de véritables συμπόσια. Je doute fort aussi que l'usage de se réunir chez les barbiers pour bavarder soit exclusivement grec. Le deuxième chapitre traite des traces incertaines d'imitation grecque : ce sont tous les passages pour lesquels il n'y a pas de raison de repousser l'hypothèse de l'imitation. Le premier a pour objet la liberté et l'aisance avec lesquelles Plaute transpose en latin la pièce grecque. Le plus grave défaut d'un travail de ce genre est que nous ne connaissons pas la pièce grecque, qu'il ne nous en est pas même resté le nom de l'auteur. Mais la brochure de M. Siewert sera très utile aux commentateurs de Plaute pour les nombreux passages parallèles qui y sont groupés. Elle rendrait plus de services encore si elle avait un double index : des passages discutés et des expressions et mots étudiés.

Paul Lejay.

---

592. — G. Castellani, Il « **Medo** » **di Pacuvio** (Estratto dall'*Ateneo Veneto*, Gennaio Marzo, 1895). Venezia, Fontana, 1895, 15 pp. in-8°.

Après avoir cherché à grouper les fragments de *Medus* dans l'ordre de la pièce restituée, c'est encore à une étude des rapports d'une pièce latine à l'original grec que M. Castellani consacre la plus grande partie de son article. Il pense que *Medus* était la suite d'*Égée*, tragédie perdue d'Euripide, qui était elle-même la suite de *Médée*. Le vieux poète aurait donc volé de ses propres ailes, tout en s'aidant de *Cresphonte* d'Euripide et en prêtant à Médée les aventures de Mérope. Ce qui rend vraisemblable cette hypothèse, fondée sur une analyse très fine, c'est que trois autres pièces au moins de Pacuvius : *Dulorestes, Iliona Periboea*, présentent des particularités étrangères à la mythographie hellénique. Il est malheureusement difficile, dans l'état de nos renseignements, d'aller bien loin dans ce genre de recherches et impossible de convaincre les critiques obstinés à nier toute originalité littéraire chez les Romains.

P. L.

---

593. — **Saint Victrice. Son livre « de Laude Sanctorum »** d'après les variantes tirées des manuscrits de Saint-Gal par le chanoine *Sauvage*, publié et annoté par l'abbé Tougard, prêtre du diocèce de Rouen. Paris, ap. E. Dumont et Alphonse Picard, 1895, grand in-8, 40 p.

C'est la première fois que le *De laude Sanctorum* est publié à part intégralement, avec les variantes et gloses des manuscrits de Saint-Gal, relevées par feu l'abbé Sauvage, et que n'avaient pas connues les précédents éditeurs. Cet opuscule est une sorte d'homélie que saint Victrice, archevêque de Rouen vers la fin du IVe siècle de l'ère chrétienne, adresse à ses ouailles. Il les engage à vénérer les reliques que saint Ambroise de Milan et autres personnes lui avaient envoyées au moment où appelé en Angleterre « apud Britannias », il y rétablissait la paix religieuse troublée par les sectateurs d'Arius : « Pacis me faciendæ gratia consacerdotes mei salutares antistites evocarunt. » Le latin du soldat devenu archevêque de Rouen n'est pas celui de saint Augustin et encore moins celui de saint Jérome, qui « brille comme l'ébène ». Saint Victrice aime les alliances de mots « inebrieta sobrietas » ; les antithèses « hujus viduæ incendium defuncti mariti frigus extinxit — in disparili sorte parilis palma virtutis est » ; les périphrases pompeuses « nullius hic indumentum tyrium vomit ardorem », ce qui signifie que « personne ici ne porte aucun vêtement de pourpre ». Les variantes des manuscrits de Saint-Gal ont contribué à éclaircir bon nombre de passages, mais d'autres encore sont restés obscurs malgré les notes savantes de l'éditeur. Comment expliquer celui-ci par exemple : « Omnis ætas... stuperet Rubri pretium maris, et gelatas lacrymas belluarum ? » La glose du manuscrit B de Saint-Gal n'est guère ici plus claire que le texte : « Uniones qui ex lacryma roris et focu (??) marinæ belluæ. Hi gelantur in scaphulis ad solem et lunam. » Nous devinons qu'il s'agit de ces pierres précieuses qui enrichissent les châsses où sont contenues les reliques, mais rien de plus.

Il faut remercier M. l'abbé Tougard de la publication de cet opuscule qui a le mérite d'être le document hagiographique le plus ancien du diocèse de Rouen, et de contenir en outre des fragments d'une version de la Bible antérieure à la Vulgate. Il a mis en tête une préface instructive sur l'Evangélisation de la Flandre, puis de la Frise, commencée par saint Victrice et continuée par ses successeurs.

A. Delboulle.

---

594. — **La Divina Commedia di Dante Alighieri** riveduta nel testo e commentata de G.-A. Scartazzini. Seconda edizione riveduta, corretta e notevolmente arricchita coll'aggiunta del rimario perfezionato del Dott. Luigi Polacco. Milan, Hoepli, 1896. In-12 de xx-1034 p. (et 122 p. ; pour le *Rimario* et l'index) Prix : 4 fr. 50.

Deux ans et demi se sont à peine écoulés depuis que la *Revue critique* a

signalé à ses lecteurs la première apparition de ce volume (26 juin 1893, p. 613), et voici qu'une seconde édition nous en arrive aujourd'hui ! M. Scartazzini, dont la vie est tout entière consacrée à l'exégèse du divin poème, se montre aussi heureux que surpris de ce beau succès ; il peut en être fier, car la faveur qu'a rencontrée son édition *minor* de la *Divine Comédie* est absolument méritée, et cette seconde édition ne fera qu'en accentuer le succès. La plus importante modification à signaler est le plan nouveau sur lequel a été refondu le *Rimario* par les soins de M. Luigi Polacco : la consultation en est rendue incontestablement plus aisée et plus rapide. Quant au commentaire perpétuel qui accompagne le texte, il s'est augmenté d'environ quatre-vingts pages. Est-ce un bien au point de vue de la clientèle scolaire que l'éditeur a eu certainement en vue ? La question ne nous intéressant pas directement, nous nous abstiendrons de nous prononcer. Pour nous, désireux de voir le grand public français, nos professeurs et nos étudiants, se familiariser toujours plus avec les classiques italiens, nous ne pouvons que nous réjouir de ce surcroît d'information. Est-il besoin de dire que ce commentaire, malgré les corrections qu'il a subies, porte toujours très nettement la marque de M Scartazzini, c'est-à-dire de l'homme qui a, sur le poème de Dante, des idées très personnelles et parfois contestables et dont le goût n'est pas, tant s'en faut, aussi sûr que la science? Cette réserve faite, nous ne pouvons assez recommander cette édition de la *Divine Comédie* ; quoique fort compacte et peu coûteuse, elle ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'élégance et de la correction.

Henri Hauvette.

---

595. — G. Cozza-Luzi. **Del ritratto di F. Petrarca nel cod. Vat. 3198. Lettera al chiar**^mo^ sig. **Pietro de Nolhac, conservatore del Museo di Versailles.** Rome, Union coopér. éd., 1895, in-4° (Extr. de l'*Archivio storico dell'Arte*).

Le P. Cozza-Luzi, vice-bibliothécaire de l'Église Romaine, adresse à un de nos collaborateurs, comme au principal représentant des études pétrarquesques en France, un mémoire destiné à compléter par des observations nouvelles ce qui a pu être établi jusqu'à présent sur l'iconographie du poète. La planche qu'il publie reproduit une miniature de grandes dimensions d'un manuscrit Vatican ; ce portrait est singulièrement d'accord avec celui qu'a publié M. de Nolhac, dans *Pétrarque et l'Humanisme*, comme provenant de la collection des manuscrits des Carrare de Padoue. Les deux portraits, très différents par ailleurs, fortifient par leur ressemblance générale l'authenticité l'un de l'autre. La miniature du Vatican n'est qu'une copie d'un original antérieur, mais avec tant d'accent personnel, de précision dans les traits (on y voit jusqu'à une verrue au bas de la joue), qu'on peut croire que cet original perdu avait été fait d'après nature. Le P. Cozza a joint à son travail

une étude générale sur le manuscrit *Canzoniere*, transcrit sur un original de Pétrarque et possédé par les Albizzi de Florence. On doit se féliciter d'avoir en mains, aujourd'hui, grâce à son heureuse initiative, un second portrait authentique du poète, bien digne de remplacer des portraits traditionnels plus ou moins faux qui circulent en si grand nombre.

C.

---

596. — Romizi (A.). **Le fonti latine dell' Orlando Furioso.** Turin. Paravia, 1896. In-8° de 181 p. Prix : 3 francs.

Certes il sera un peu pénible de lire de suite un volume qui se compose d'une foule d'indications sur les passages d'auteurs latins qu'Arioste a imités et de remarques sur la manière dont il les a imités ; car il ne s'agit pas ici en général de caractères diversement conçus, d'épisodes diversement traités, mais d'expressions, de comparaisons que le poète italien traduit ou modifie. Pourtant, outre que M. Romizi, en ajoutant aux rapprochements de critiques parmi lesquels on compte un homme tel que M. Pio Rajna, témoigne d'une singulière connaissance des écrivains anciens, outre les services que son livre rendra pour le commentaire du *Roland Furieux*, on apprend, grâce à lui, à mieux mesurer l'indépendance, l'originalité d'Arioste. On voit, en effet, Arioste, dans le temps qu'on le croyait esclave d'un maître, choisir librement parmi plusieurs modèles et imprimer sa marque au mélange qu'il fait des données qu'il emprunte. Le livre de M. Romizi est un témoignage de plus de la piété profonde, éclairée, laborieuse des professeurs italiens envers leurs classiques. L'exemple est bon à méditer pour nous.

Charles Dejob.

---

597. — **Autour de Mirabeau. G. Lucas de Montigny** par Alexandre Mouttet, Aix, imprimerie Remondet-Aubin, 1895, gr. in-8° de 24 p. [1].

Je demande la permission de consacrer un assez long article à une toute petite brochure, d'abord parce que cette brochure est remplie de choses intéressantes, ensuite parce qu'elle fait partie d'un précieux ensemble de publications sur lequel l'attention des curieux ne me paraît pas avoir été suffisamment appelée.

Un magistrat-bibliophile, chercheur d'autant de zèle que de sagacité, M. Mouttet, a entrepris, voilà déjà près de vingt années, de traiter, dans

---

1. On lit à la p. 3 : *G. Lucas de Montigny 1814-1894. Notes et Souvenirs. A Alexandre Dumas fils, son vieil ami A. M.*

une série de notices spéciales, diverses questions qui se rattachent — tantôt de près, tantôt d'un peu loin — à Mirabeau et à sa famille. C'est ainsi qu'il a successivement publié, sous le titre d'*Autour de Mirabeau*, dix fascicules intitulés : *A propos d'une lettre inédite de Mirabeau*, 1877 ; *La Statue de Mirabeau*, 1887 ; *A propos de l'acte de naissance de Mirabeau*, 1888 ; *Une petite-nièce de Mirabeau*, 1890 [2] ; *La maison du marquis de Mirabeau à Hyères*, 1891 ; *Une cour d'amour à Aix en 1891 ; Le contrat et l'acte de mariage de Mirabeau*, 1892 ; *La garde-robe d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*, 1893 ; *La Sainte-Huberty au théâtre d'Aix en 1793*, 1893 ; *La Galerie du château de Mirabeau*, 1894 [3]. Chacun de ces fascicules contient des particularités peu ou point connues relatives soit au grand orateur, soit à divers membres de sa famille, la plus originale peut-être qui exista jamais et en face d'aussi nombreuses révélations, on reconnaît bien vite que les cinq volumes in-8° de MM. de Loménie père et fils, sont loin d'avoir épuisé le sujet. Ce n'est pas seulement par leur charme anecdotique que les onze chapitres de la petite encyclopédie appelée : *Autour de Mirabeau*, méritent d'être recherchés ; ils ne sont pas moins exacts que piquants. Veut-on un exemple du soin minutieux pris par l'auteur pour nous donner des informations d'une précision irréprochable ? Voici le début de sa notice d'aujourd'hui :

« Philippe-Joseph-Gabriel-Lucas de Montigny, qui vient de mourir à Aix (14 nov. 1894), avait, depuis près d'un demi-siècle, fait de la Provence son pays d'adoption. Fils de Jean-Marie-Nicolas et de Thérèse-Lise Roland, — la fille du statuaire Roland, membre de l'Institut, — il était né à Paris, rue de Tournon, n° 12, le 18 décembre 1814. Son père, issu du mariage de Jean-Robert-Lucas de Montigny, sculpteur, et d'Edmée-Adélaïde Baignères, a été baptisé le 11 février 1782, par un prêtre de la paroisse de la Madeleine-Ville-l'Évêque, le père présent. Il avait pour parrain Jean-François Vitry, et pour marraine sa tante maternelle, Marie-Rosalie Thierry, épouse de Jean-Baptiste Baignères, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, — un des praticiens renommés de l'époque, — médecin du roi, ami de Mirabeau auquel il avait sauvé la vie. C'est cet enfant qui fut pris en adoption par le comte de Mirabeau. Il est essentiel de dire dans quelles circonstances ».

Ces circonstances, et bien d'autres circonstances après celles-là, le savant magistrat les retrace avec la même parfaite netteté qu'il doit apporter dans la rédaction de ses jugements. C'est plaisir de suivre un guide aussi sûr que le biographe des deux Lucas de Montigny, évoquant

---

2. Il s'agit là de la femme de tant de verve et de tant d'esprit qui est si célèbre sous le pseudonyme de *Gyp*.

3. On annonce la prochaine publication de deux autres fascicules : *L'hôtel Mirabeau à Aix. Le duc de Vendôme et la Belle du Canet. — Mirabeau à Manosque. Interdiction, infortunes conjugales, rupture de ban.*

tour à tour les sœurs de Mirabeau, Mme de Lasteyrie du Saillant [1] et Mme de Cabris, ses amis Cabanis, Frochot, La Marck, décrivant la magnifique collection de lettres autographes et manuscrits pieusement formée par le fils adoptif de l'éloquent tribun et dont il tira—œuvre de sa vie entière — les *beaux mémoires,* comme a dit Michelet, imprimés en huit volumes (1834-35). M. Mouttet nous présente en ces termes le fils du conseiller de préfecture de la Seine (p. 8) : « C'était un homme d'exquises relations, un fin et spirituel lettré, très au courant des hommes et des choses du XVIIe et du XVIIIe siècles. Grâce aux relations de son père, il fut, jeune encore, mêlé au mouvement littéraire de l'époque. Jules Janin, qui était l'ami de la famille, le prit en grande affection ; il devint bientôt le camarade de Théophile Gautier, de Méry, d'Alphonse Karr, d'Arsène Houssaye, etc. Il écrivit des articles et des nouvelles qui furent remarqués. L'*Artiste* lui confia sa *Chronique des théâtres.* Si les circonstances ne l'avaient pas entraîné loin de Paris, son nom brillerait aujourd'hui de quelque éclat à côté de celui de ses amis que nous venons de citer. »

Suivent bien des détails sur le mariage de Gabriel-Lucas de Montigny (26 mars 1843) avec Mlle Charlotte de la Ferté Meung-Champdioux, sur son installation en Provence, sur divers actes mémorables de sa vie : la reconstruction du château de Mirabeau, le rétablissement en ce château de la bibliothèque et de la galerie des portraits des Riqueti, la préparation de l'édition des quatre mille lettres échangées entre le marquis et le bailli de Mirabeau conservées dans les archives du château, projet malheureusement abandonné au moment où le premier volume était prêt pour l'impression [2], la découverte en un grenier de paysan de la correspondance que l'on croyait perdue, entre le marquis de Mirabeau et le chevalier de Vauvenargues [3], la générosité empressée avec laquelle il céda à M. Gilbert, l'éditeur du *Vauvenargues* de la librairie Furne, les lettres du jeune officier à son camarade Victor de Mirabeau [4], sa liaison avec

1. Voir (p. 7) une fort intéressante lettre sur les ruines du château de Mirabeau près de Pertuis, Vaucluse), écrite par la marquise du Saillant, le 25 mars 1820, à M. Pin, ancien avocat au parlement de Provence, à Apt, tirée des archives de famille de M. de Berluc-Perussis (au château de Porchères) et communiquée par l'aimable érudit.

2. M. Mouttet nous apprend (p. 13) que la correspondance des deux frères fut libéralement prêtée à M. Louis de Loménie et qu'elle ne fut rendue à G. Lucas de Montigny que quarante ans après. Il ajoute que cette correspondance devrait, tant elle est importante, prendre place dans la *Collection des documents inédits.* Mais, à quatre cents lettres en moyenne par volume, il ne faudrait pas moins de dix forts in-4° et ce serait un total effrayant, non pour les lecteurs, mais pour le Ministère de l'Instruction publique.

3. C'est à tort, observe M. Mouttet (p. 13. note 1), que l'on s'obstine à appeler l'auteur de *Maximes*, le marquis de Vauvenargues. A peine était-il chevalier, étant décédé en 1747, quinze ans avant son père, qui ne mourut qu'en 1762.

4. Le biographe reproduit (p. 14-15) la lettre écrite par M. Gilbert, le 22 janvier 1857, à l'heureux trouveur pour obtenir de lui les pages inédites du « plus atta-

le poète Autran qui répondit à une invitation du châtelain par un sonnet si gentiment tourné [1], ses travaux littéraires, notamment ses *Récits variés* qui furent chaleureusement loués, dans le *Journal des Débats*, par M. Henri Houssaye [2].

Pour achever de faire bien connaître M. de Montigny, je reproduis les dernières et bien touchantes lignes de l'opuscule : « Nous ne saurions mieux terminer ces *notes* que par un extrait de la lettre qu'Alexandre Dumas fils nous a adressée en réponse à la douloureuse nouvelle de notre ami bien regretté.

Marly-le-Roi, 19 novembre 1894.

« Mon cher ami,

« Je suis tout peiné de la mort de M. de Montigny, un des esprits les plus délicats, les plus fins et les plus modestes en même temps que j'ai connus. Il était de ceux avec lesquels j'aurais voulu avoir un commerce intellectuel régulier. Il m'avait pris depuis longtemps déjà en sympathie et me l'avait prouvé en maintes circonstances. Je suis à l'âge des tristesses naturelles auxquelles s'ajoutent presque tous les jours celles qui nous viennent du départ de ceux avec qui nous cheminions en accord de cœur et de confiance... Bien affectueusement à vous.

« A. Dumas fils. »

« Contresigner un tel jugement est à la fois un honneur et un devoir

---

chant des moralistes ». et déclare, à cette occasion, que M. de Montigny était le *plus complaisant*, le *plus désintéressé*, le *plus communicatif* des hommes de lettres ». J'en sais quelque chose, car, peu de temps avant sa mort, il me transmit gracieusement des lettres autographes qui vont paraître dans le tome VI de la *Correspondance* de Peiresc (Lettres à sa famille).

1. *A. L. de Montigny au château de Mirabeau.* Voici les trois premiers et les trois derniers vers :

> Oui, j'irai te voir sur ta roche nue ;
> J'irai te chercher dans ta haute tour
> Toi, dont la missive est la bienvenue,
> . . . .
> Après l'aigle vient le ramier sauvage,
> Et Montigny vient après Mirabeau,
> Comme le beau temps succède à l'orage.

2. Voir (p. 18-21) des extraits des deux articles du nouvel académicien. M. Mouttet analyse (p. 21-23) un ouvrage historique laissé par son ami et qui est prêt pour l'impression : *Un procès scandaleux au* XVIIIe *siècle.* Il s'agit du procès de la présidente de Saint-Vincens avec son ancien amant, le maréchal duc de Richelieu. Le même sujet a été déplorablement traité par feu Mary Lafon sous ce titre : *Les dernières armes de Richelieu. Mme de Saint-Vincent (sic).* M. Mouttet critique avec une juste vivacité ce livre où l'auteur a prodigué, comme dans sa prétendue *Histoire du Midi de la France*, les erreurs de tout genre enjolivées de couleurs romanesques. Signalons en la note 2 de la page 22, un petit lapsus, une distraction d'homme d'esprit. M. Mouttet dit là du président Mazaugues, que c'était un « descendant de Peiresc ». Il eût été plus correct de dire : un parent par alliance. Mais que l'on me pardonne une aussi insignifiante chicane !

pour celui qui a pu, de plus près encore, apprécier l'esprit et le cœur de Lucas de Montigny. »

T. de L.

---

598. — R. P. Drochon. **La petite Eglise**, essai historique sur le schisme anti-concordataire, avec carte et portrait; un vol. in-12 de xv-416 pages. Paris, maison de la Bonne Presse, 1894.

Cet *Essai historique*, dédié à « Marie conçue sans péché », muni d'approbations et d'autorisations très spéciales et imprimé par des gens qui ne publient que de « bons » ouvrages, n'est évidemment pas un livre d'histoire au sens ordinaire de ce mot. Il n'y faut chercher ni l'impartialité ni la sérénité qui devraient toujours accompagner le récit des faits historiques. Le R. P. Drochon, « des Augustins de l'Assomption », commence par où les historiens vulgaires croient devoir finir ; il juge, c'est-à-dire condamne dès la première page ceux dont il veut narrer les faits et gestes ; en outre, il ignore de propos délibéré un certain nombre de sources que des historiens laïques ou même des ecclésiastiques séculiers mettraient sans hésiter au rang des plus importantes. La très curieuse *Histoire des sectes religieuses* de Grégoire est dans ce cas. On y trouve au livre III un chapitre 29 consacré tout entier aux « anticoncordatistes ou blanchardistes, clémentins, purs, puristes, parfaits, petite Église, louisistes », et les documents précis abondent dans ce chapitre ; le P. D. a mieux aimé s'en priver que d'avoir à citer « Catilina-Grégoire le trop fameux Grégoire ». Est-ce pour une raison analogue que cet historien souvent minutieux a passé sous silence la plus importante de toutes les petites églises, celle de Lyon et des régions circonvoisines, dont l'histoire exigerait un gros volume ? Je ne saurais le dire ; mais le P. D. doit avoir eu ses raisons ; sans cela il serait impardonnable. Peut-être cet écrivain de la « bonne presse », a-t-il eu peur d'avoir à reconnaître la loyauté parfaite et l'éminente vertu de ces schismatiques affreux. C'est dommage, car le livre du P. Drochon, quoique mal digéré, ne sera pas inutile à ceux qui voudront étudier l'histoire religieuse du xixe siècle. Il contient une foule d'indications bonnes à recueillir, et les documents inédits qu'il publie pourront servir un jour, si l'on prend la peine de les contrôler, de les soumettre aux règles de la véritable critique. Mais peut-on demander autre chose à un ouvrage de ce genre ? Il vaut ce que valent d'ordinaire les factums, les pamphlets, les réquisitoires; ce n'est pas de l'histoire, mais ce sont des matériaux qu'un historien pourra mettre en œuvre, et, somme toute, le P. Drochon a bien fait de les mettre au jour.

A. Gazier.

---

599. — Jérome Bujeaud. **Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest**, avec les airs originaux. — Niort, Clouzot. 1895. 2 vol. gr. in-8°.

« La vieille chanson, la chanson que chantaient nos pères s'en va et meurt étouffée sous l'amas de romances et de gaudrioles que nous envoient les villes. Encore quelque temps et elle aura complètement disparu », disait, il y a trente ans déjà, Jérome Bujeaud, lorsqu'il imprimait la première édition de son recueil (I, 12). Et il faut le reconnaître, cette prédiction chagrine s'est réalisée. La vieille chanson qui pendant des siècles avait su revêtir tous les idiomes, s'accommoder à toutes les coutumes, s'assimiler à tous les esprits, et quelque ancienne qu'elle pût être, se rajeunir chaque matin en se façonnant à la mode du temps, malgré qu'elle conservât son doux parfum d'antiquaille, la vieille chanson, dis-je, est bien morte ; elle n'a pu résister à la transformation générale des mœurs et des habitudes de la vie réalisée depuis une cinquantaine d'années. La facilité donnée aux populations de se transporter d'un point à un autre, l'instruction répandue à profusion dans des esprits encore mal façonnés à la recevoir, et, par dessus tout, le service militaire imposé à tous, qui a amené tous les jeunes gens des campagnes à la caserne, tout cela a tué la chanson comme la comprenaient nos pères. Les générations rurales actuelles la méprisent et l'ignorent ; elles trouvent bien préférable ce qu'elles entendent chanter en ville. *Les Blés d'Or*, *les Stances à Manon*, ou *la Sérénade du Pavé* ont tout détrôné. Notez-bien que je ne critique pas, je constate, et je serais désolé de contrister en quoi que ce soit les aimables auteurs de ces romances. Tout cela, d'ailleurs, me paraît être l'effet de cette loi d'évolution constante à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Bujeaud, dans sa préface (I, 6 et s.), semble l'avoir soupçonné et je me persuade que, s'il lui avait été donné de vivre jusqu'à notre époque, il aurait trouvé la formule précise de cette idée entrevue. La chanson *populaire* ne fût-elle point d'abord un enfant de la ville, avant de se réfugier aux champs ? Le progrès, en toutes choses se fait d'ordinaire plus facilement admettre au sein des agglomérations nombreuses, pour se répandre ensuite un peu partout. Combien d'usages, nés très certainement dans les villes et considérés aujourd'hui comme surannés, ne retrouve-t-on pas encore dans nos campagnes ? Pourquoi n'en serait-il pas de même de la chanson ? Pourquoi celle-ci n'aurait-elle pas du moins le plus souvent vu le jour à la ville, et, de là, ne se serait-elle pas répandue jusqu'au dernier des villages où elle finit de s'oublier ?

Si cette théorie est exacte, il n'est pas de raison pour que les compositions de MM. Mac-Nab, Xanrof, Fursy, Delmet, ne deviennent aussi populaires aux champs qu'elles le sont aujourd'hui dans tous les *Music-Hall* de la capitale. Elles le seront au même titre que l'étaient la *Chanson de la Mariée* (II, 23), ou celle du *Soldat par chagrin* (II, 251) qui s'est engagé « pour l'amour d'une blonde », ou bien l'air : *Celui que*

mon cœur aime tant (I, 272). Quant à ces dernières elles auront complètement disparu. C'est bien commencé déjà, aussi faut-il se féliciter de voir riémprimer un recueil aussi important que celui de Jérome Bujeaud, intéressant tous ceux qui étudient les mœurs et les coutumes d'autrefois, tous les *folk-loristes*, tous ceux qui veulent apprendre l'âme vraie d'un peuple. Une bonne part de ces chants recueillis en Poitou et dans les Charentes ont une origine étrangère à ces provinces; chaque fois qu'il l'a pu l'auteur a constaté les rapprochements à faire. L'ouvrage lui-même est, d'ailleurs, trop connu pour que j'insiste plus longuement sur ses mérites.

H. Baguenier Desormeaux.

---

600. — Bottero (Ernesto.) **Prudenza di Stato o Maniere di governo di Giovanni Botero.** Milan, Hoepli, 1896. In-8° de LXXVII-551 p. Prix : 6 francs.

Les événements qui se sont accomplis en Italie depuis cinquante ans ont attiré l'attention sur les Piémontais d'autrefois et en général sur tous les écrivains qui montrèrent jadis de la confiance dans l'avenir du Piémont. Botero, en ce moment, jouit d'une sorte de vogue. Après M. Gioda, dont nous avons annoncé ici les gros volumes, après M. P. Orsi, un membre de la famille, M. E. Bottero, avocat à Turin, consacre un nouveau livre à l'auteur de la *Ragione di Stato*. Cette fois, c'est un ample extrait des ouvrages de Botero, destiné à montrer la cohérence, la générosité, la finesse des doctrines de ce publiciste. Le compilateur n'a d'autre tort que de supprimer l'indication des passages auxquels il emprunte les morceaux cités; c'est, dit-il, pour nous inspirer la curiosité de nous reporter aux textes originaux; mais le moyen pourrait bien aller contre le but. Par contre, les soixante-dix-sept pages qui forment la préface sont instructives, sans parler même de celles où se trahissent d'une manière piquante les préoccupations du jour. (V. notamment la p. XLIV et surtout la p. LXXV où l'auteur laisse apercevoir le rêve d'une fraternelle union entre le roi d'Italie et la papauté s'appuyant l'un l'autre pour leur avantage réciproque.) On y verra que, bien que Botero ne réfute pas expressément Machiavel à chaque page, il n'est pas juste de dire qu'il n'avait pas l'intention formelle de ruiner le machiavélisme. On y verra encore qu'il est inexact d'affirmer que Botero, parce qu'il tenait pour le gouvernement monarchique, a méconnu absolument les avantages des États libres. Enfin, on trouvera des arguments qui paraissent solides opposés aux doutes assez fondés qu'on a émis sur la réalité des sept années de voyages que Botero s'attribue.

Charles Dejob.

---

601. — Dr Rudolf Steiner, **Friedrich Nietzsche, ein Kæmpfer gegen seine Zeit.** Weimar, Emil Felbert, 1895. In-8, xii, 125 pp.

M. Steiner, écrivain élegant et amateur de fantaisies métaphysiques, se compromet ici, comme jadis sur Gœthe, dans une étude d'histoire littéraire qui n'est pas son fait. L'œuvre indispensable d'exposer Nietzsche populairement reste à tenter. Le chapitre consacré à décrire l'idéal nietzschien, l'« Uebermensch », l'individu surhumain, est sans doute le meilleur. Le chapitre de tête sur le caractère de Nietzsche est peu documenté et peu dans le sujet. Le Nietzsche-Archiv de Naumburg a été à la disposition de M. Steiner. On ne voit pas ce qu'il en a tiré.

Dans le chapitre final sur l'évolution de Nietzsche, M. St. se borne à nous dire que son auteur a ignoré Stirner et qu'il a été disciple de Schopenhauer jusqu'en 1878. Cela est insuffisant et Nietzsche a lui-même décrit autrement sa généalogie intellectuelle. Il faut relire cette « *Hadesfahrt* », où il évoque les ombres des aïeux : « Ce furent quatre couples qui ne se refusèrent pas à moi, tandis que je sacrifiais : Épicure etMontagne, Gœthe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Schopenhauer » (*Menschliches, Allzumenschliches*, 2e éd. 1894, p. 179). Et voilà ses maîtres.

Charles Andler.

---

602. — Bibliothèque scientifique contemporaine. **Les cavernes et leurs habitants**, par J. Fraipont. Paris, J.-B. Baillière, 1896. In-8°, 334 p., avec 89 figures dans le texte.

Il existait, jusqu'à présent, un ouvrage sérieux sur les troglodytes préhistoriques et historiques : c'est celui de Boyd Dawkins, publié en anglais et traduit en allemand (1876). Depuis une vingtaine d'années, les explorations de cavernes anciennement habitées ont donné beaucoup de résultats nouveaux, notamment en Moravie (Maschka) et dans les Pyrénées (Piette); d'intéressantes recherches, faisant suite à celles de M. Dupont, ont aussi eu lieu en Belgique. Rien qu'en dépouillant les deux recueils français *Matériaux* et *Anthropologie*, un compilateur soigneux pouvait donner une édition mise au point du livre de Boyd Dawkins et, par suite, rendre service. M. Fraipont, auteur de quelques mémoires estimés sur les cavernes et l'anthropologie de la Belgique, n'a même pas montré, dans l'ouvrage que nous annonçons, les qualités d'un bon compilateur. Il n'y a là ni exactitude, ni soin, ni conscience dans l'indication des sources. Les erreurs de détail sont innombrables ; les noms les plus connus sont horriblement estropiés. Ainsi Prestwich devient *Preswich* (p. 10), la grotte de Reilhac s'appelle *Reinhach* (p. 46), Penck devient *Peuch* (p. 66), Predmost se transforme en *Premœst* (p. 95), Arcy sur Cure est *Arcy sur Eure* (p. 168), Roach Smith

se dédouble en deux auteurs, *Roach* et *Smith* (p. 281), la Caramanie et la Gédrosie deviennent la *Carmanie* et la *Getrosie* (p. 279). Voici un spécimen du style de l'auteur (p. 293) : « Les latomies de Sicile ou de Syracuse moderne sont célèbres par les cruautés de Denys le Tyran et de Verrès, qui y faisait enfermer les criminels et les victimes de son despotisme. Et plus loin (p. 301) : « Nous voyons encore, dans les anciens auteurs, que les druides gaulois et bretons exécutaient leurs mystères dans des cavernes. » Naturellement, M. Fraipont ne nous dit pas — et pour cause — quels sont les *anciens auteurs* qui racontent cela. Je pourrais aussi transcrire des citations réjouissantes de Virgile faites aux p. 314-315, mais à quoi bon insister ? Il n'y a guère de page où l'on ne trouve des traces de précipitation et d'incurie. La *Bibliothèque scientifique contemporaine* aurait eu tout intérêt à ne point s'augmenter de ce livre-là.

Salomon Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Henry Harrisse vient de faire paraître à la librairie B. F. Stevens, de Londres, un travail intitulé *John Cabot, the discoverer of North America, and Sebastian his son, a chapter of the Maritime History of England under the Tudors, 1496-1557* (In-8°, xi et 503 p., 10 cartes et fac similé. Chez H. Welter, 59, rue Bonaparte). C'est un ouvrage entièrement différent de son *Cabot*, paru en français en 1882. Le présent se recommande notamment par un *Syllabus* de quatre-vingt-quatorze documents, dont bon nombre d'inédits, par la première histoire exacte de l'expédition de 1526 à La Plata, et par un examen très serré de l'œuvre scientifique de Sébastien Cabot, c'est-à-dire, sa cartographie, ses prétendues découvertes de la déclinaison et de la variation magnétiques, sa méthode pour déterminer la longitude en mer, son hydrographie et ses instructions nautiques. M. H., preuves en main, fait de ce Vénitien un charlatan fieffé, qui n'a jamais rien découvert, rien inventé, en quoi que ce soit.

ALLEMAGNE. — Nous avons à mentionner, entre autres publications récentes de la librairie *Freytag-Tempsky* (Prague et Vienne) : des notes (*Schüler-Commentar*) pour les Catilinaires, le *de Imperio Pompei*, les *pro Ligario et pro Dejotaro* de H. Nohl ; des textes de thèmes latins avec traduction pour les élèves de *prima* par H. Knauth ; une édition classique des *Métamorphoses* de Zingerle et Schwertassek (le texte de l'édition critique de M. de 1884 a été modifié en une centaine de passages notés ici p. 347) ; une *Énéide*, avec morceaux choisis des *Bucoliques* et *Georgiques* de Kloucek (3e éd. sans changements) ; une édition classique de la première partie des *Annales* (liv. I-VI) par J. Muller et A. Th. Christ (le texte est celui de l'édition de Müller, 1884, chez les mêmes libraires ; 5 cartes et 12 gravures assez bien choisies) ; enfin, un *Quinte-Curce* de H. W. Reich (beaucoup de cartes et de gravures ; celle qui reproduit la fameuse mosaïque a des reflets de toile cirée faux et désagréables — particularité propre à cette édition — dans les lacunes de l'auteur, intercalation de longs développements en allemand). Dans la collation avec notes

en allemand, une édition du livre XXVI de *Tite-Live*, par Ant. Stitz (les notes ont une forme encore plus élémentaire que dans la collection de Perthes), — Citons encore un programme de Burgdorf, 1895, de M. Fr. Luterbacher : *Die rœmischen Legionen und Kriegsschiffe wæhrend des zweiten punischen Krieges*. M. L. a utilisé, rectifié et complété une thèse de Bonn, 1875, de M. L. Schemann, et il a adopté dans son exposé l'ordre chronologique qui est le plus simple. On se doute qu'entre cette petite notice claire, concise, pleine de faits, de 44 p., et les articles correspondants du Tite-Live de Riemann, la différence est grande ou plutôt il n'y a à faire aucune comparaison. — Voici enfin un programme de Bernburg (1895), par K. Hachtmann : *die Verwerthung der vierten Rede Ciceros gegen C. Verres (de Signis) für Unterweisungen in der antiken Kunst.* Deux parties : énumération des artistes grecs cités dans le discours, leur vie et leurs œuvres ; puis sujets des œuvres d'arts citées par Cicéron ; dieux et héros représentés. L'idée semble heureuse ; et cette méthode, appuyée sur de bons atlas, procurerait aux élèves un repos des plus instructifs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 décembre 1895.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Derenbourg décédé. Au premier tour de scrutin, M. Cagnat obtient 8 voix ; M. Salomon Reinach, 6 ; M. de Beaucourt, 7 ; MM. Cordier, Giry et Deveria, chacun 5 voix. Les votants étant au nombre de 36 et la majorité étant de 19, l'Académie procède à un second tour de scrutin : M. Cagnat obtient 25 voix ; M. S. Reinach, 1 ; M. de Beaucourt, 10 En conséquence, M. Cagnat est élu, et son élection sera soumise à l'approbation de M. le président de la République.

M. Gaston Paris, à l'occasion d'une brochure de M. Schuchhardt, correspondant étranger de l'Académie, exprime le vœu que, dans la prochaine édition de l'Annuaire de l'Institut, les prénoms des associés et correspondants étrangers soient reproduits avec la plus grande exactitude, et montre par des exemples les graves inconvénients qui résultent de la traduction ou des altérations des prénoms.

M. Maspero, président, annonce qu'il y a lieu de procéder à l'élection de trois correspondants étrangers.

M. Héron de Villefosse communique de la part de M. Demaeght, commandant de recrutement dans la province d'Oran, une inscription trouvée à Lamoricière, l'antique Altava, et relative à une grande insurrection des Maures qui éclata en Mauritanie vers l'année 253, et ne prit fin qu'en 260. On pourrait la désigner sous le nom de révolte de Faraxen, du nom du principal chef qui conduisait les tribus insurgées. Cette inscription de Lamoricière prouve que la révolte s'étendit à l'O. de la province, et elle permet, en outre, d'ajouter le nom de la seconde cohorte des Sardes à la liste des troupes qui contribuèrent à soumettre les rebelles.

M. Maspero annonce que des scarabées et des objets égyptiens ont été découverts à Éleusis, au cours des fouilles entreprises par la Société archéologique d'Athènes. On espérait y trouver des documents d'une certaine antiquité à l'appui des idées récemment exposées par M. Foucart. Mais l'examen a montré à M. Maspero que tous datent de l'époque ptolémaïque. Ce sont de petites amulettes qui étaient en faveur auprès des dévôts vers l'époque gréco-romaine, et on ne peut les invoquer à l'appui de la théorie de M. Foucart.

M. Senart propose une nouvelle explication d'une inscription indienne conservée au Cabinet des médailles, déjà publiée trois fois, mais d'une manière insuffisante.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 30 décembre — 1895

603. — A. Socin et H. Stumme, **Der Arabische Dialekt der Houwâra des Wâd Sûs in Marokko**. Leipzig, Hirzel, 1894, 144 pp. gr. in-8°.

M. Socin s'est consacré spécialement à l'étude des dialectes arabes du Maroc, soit seul [1], soit avec l'aide de M. Stumme [2]. Dans cette nouvelle dissertation les deux collaborateurs ont entrepris de faire connaître un de ces dialectes, celui des Houwâra, cantonnés dans le Ouâd Soûs. Ils ont, pour ce, profité du passage à Dresde, en 1894, d'une troupe d'acrobates marocains, où se trouvait un jeune arabe originaire de cette tribu. Ils ont chambré leur patient et l'ont vidé en conscience. Cette source unique à laquelle ils ont puisé la matière philologique qu'il nous offrent aujourd'hui, est peut-être un peu suspecte, et l'on peut demander si les informations arrachées non sans peine au jeune 'Ali Bel-lahsan Boukhris, qui m'a l'air d'avoir pas mal roulé de par le monde, doivent être considérées comme des échantillons rigoureusement authentiques de sa langue maternelle. Mais les auteurs n'avaient pas le choix; et, en attendant que leurs documents soient contrôlés par quelque philologue travaillant sur place, dans le milieu originel, il faut leur savoir gré de nous les avoir donnés tels quels. Ils consistent dans une vingtaine d'historiettes et contes intéressants, non seulement pour la linguistique, mais pour le folk-lore. La première, par exemple, est une curieuse version du Petit Poucet.

1. *Abhandlungen der philolog.-hist. Classe* der *k. Sæchsischen Gesellsch. der Wissensch.* 1893, vol. IV n° 3; sur le dialecte de Mogador.
2. *Ztschr. der d. morgenl. Gesellsch.* vol. XLVII, fasc. I.

A noter, comme particuliers à ce dialecte, l'emploi de *'âl*, au sens de *ghaîr* (« qui n'est pas »); *'am*, « avec »; *cha'bît*, « queue »; l'exclusion de l'article dans les mots commençant par un *â* long (influence berbère qui se manifeste sous plus d'une forme dans ce dialecte); etc... Je ferai remarquer que l'intercalation fréquente d'un *où* bref après le *b* et avant la voyelle suivante, se retrouve dans le dialecte des Bedouins Syriens qui disent, par exemple, *bouëîn* pour *beîn*, « entre »; de même l'intercalation d'un *i* furtif après *k*, *g*, rappelle le phénomène turc (*Kiâfir*, pour *Kâfir*, *guiâv* pour *gâw*) [1]. L'explication de *m'çriya* (p. 66. fo.) « chambre » (= *tamserit* en Chilha), par le latin *maceria* est bien invraisemblable.

Clermont-Ganneau.

P. S. — Je profite de l'occasion pour revenir sur quelques points que j'avais touchés, dans mon article précédemment publié sur la grammaire du dialecte arabe de Tunis [2], de M. Stumme, l'un des deux auteurs de la présente étude, points sur lesquels je retrouve dans mes notes plusieurs observations complémentaires que j'avais négligé de transcrire.

Le nom complet de *Tayibèt el-ism*, que j'ai montré avoir été au xiiie siècle celui de la ville de *Tayibè* — tout court — de la région de Césarée, a été intégralement conservé par la toponymie syrienne, mais dans une tout autre région; cette *Tayibèt el-ism* homonyme est aujourd'hui une petite localité insignifiante du Haurân, située à 5 kilomètres au sud-est de Nawâ. L'identité de ce toponyme avec le nom de plante tripolitain qui, à ce que je crois, désignerait le « fusain », est donc maintenant pleinement assurée.

M. Stumme considère *ẓâda*, au sens de « aussi », comme une altération du substantif *ẓiâda*; j'ai dit que je serais plutôt tenté d'y reconnaitre le verbe *ẓâda*, *ẓâd*, employé comme auxiliaire. La locution, propre au dialecte des Houwâra, *ẓattâni*, « aussi, encore », me paraît être un argument de plus en faveur de cette dernière façon de voir, cette locution se décomposant visiblement en *ẓâd* + *tâni*, littéralement « il a augmenté + second ». Reste toujours la difficulté d'expliquer le maintien du *a* final dans le *ẓâda* tunisien. *A* serait-il un affaiblissement du suffixe féminin *hâ*, jouant vis-à-vis du verbe le rôle de

1. Ces faits, et d'autres similaires, rentrent dans une loi générale de la phonétique de l'arabe dit vulgaire, sur laquelle j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'appeler l'attention, et que je formulerai ainsi : certaines articulations, au contact de voyelles longues les suivant immédiatement, dégagent la voyelle qui leur est congénère et pour ainsi dire inhérente. Un phénomène analogue se produit entre voyelles longues venant au contact; il jaillit de ce choc une semi-voyelle ou une aspiration légère, de même nature que l'une ou l'autre des deux voyelles en jeu. C'est en vertu de cette dernière loi que le nom de *David*, par exemple, en arabe littéral *Dâoûd*, se prononce en arabe vulgaire *Dâhoûd*, en turc *Davoûd*.

2. *Revue critique*, 9 décembre 1895, p. 406 et suiv.

régime neutre, affaiblissement comparable à celui du suffixe masculin, *hoû = oû?*

S'il me fallait caractériser d'un mot la phonétique générale des divers dialectes d'arabe vulgaire, je dirais : les voyelles brèves sont en équilibre instable, mais, quelle que soit la position qu'elles viennent prendre, le poids total du mot, — le *wazn* comme l'appellent si judicieusement les grammairiens arabes, — ne change pas. Dans les dialectes de la famille barbaresques, le centre de gravité du mot, à l'état isolé, a une tendance constante vers la dernière syllabe, contrairement à l'usage des dialectes orientaux ; d'où ce mouvement de bascule qui rappelle singulièrement la vocalisation araméenne. Les formes barbaresques, verbales et nominales, telles que *k'tib*, « il a écrit », *q'bár*, « tombeau », s'éloignent à la fois des formes correspondantes de l'hébreu : *katab* et *qeber (qabr)*; de l'arabe classique : *kataba* et *qabr*(oun) ; de l'arabe vulgaire oriental : *katab* ou *kitib* et *qabr* (*qabèr*), pour se rapprocher des formes araméennes : *k'tab* et *q'bar*. Les dialectes barbaresques sont-ils arrivés spontanément, par une évolution linguistique indépendante, à cette vocalisation concordant d'une manière si frappante avec celle de l'araméen? Serait-ce, au contraire, le résultat d'une influence locale, d'une action de présence, venant soit du berbère, soit même du néo-punique, qui n'avait pas encore disparu des campagnes africaines lors de l'apparition des Arabes? Ou bien, ce fait doit-il s'expliquer historiquement par l'origine même des tribus arabes qui, au début de l'Islam, ont conquis et peuplé le Maghreb? Ces tribus avaient-elles des adhérences nabatéennes, et leurs descendants nous auraient-ils conservé dans leur prononciation une survivance du dialecte araméen parlé autrefois par elles, comme ils nous ont conservé, dans leur écriture actuelle, un état de l'alphabet arabe beaucoup plus archaïque que celui de l'alphabet des Arabes d'Orient, beaucoup plus voisin, par conséquent, des vieux caractères nabatéens d'où l'alphabet arabe est issu en droite ligne? Je n'ai pas la prétention de résoudre la question, qui soulève un grave problème de philologie sémitique, mais je crois qu'elle mérite, en tous cas, d'être posée.

C.-C. G.

---

604. — Dr. Hans Stumme, **Mærchen der Schluh von Tâzerwalt**, Leipzig, 1895, in-8°, lib. Hinrichs xii-208 p. in-8° 15 mark.

En moins d'un an, grâce à l'activité de M. Stumme, les berbérisants ont vu doubler la quantité de textes qu'on possédait jusque là pour l'étude du Chelh'a [1]. Ce nouveau volume s'ajoute aux *Elf Stücke* et aux *Dichtung und Gedichte* et sera aussi bien accueilli que les précé-

1. Cf. *Revue critique*, 1895, 1er semestre, p. 161.

dents. On peut regretter l'absence d'une transcription en caractères arabes, l'auteur ayant suivi le système qu'il a précédemment employé et qui, prétendant rendre aussi fidèlement que possible la prononciation courante de ses informateurs, ne laisse pas d'être parfois moins clair que l'alphabet arabe. Le présent volume contient trente quatre fables et contes, plus un chapitre d'énigmes : tous ces contes sont traduits en allemand, sauf le vingt-deuxième (*Le mueddin et le taleb*) qui appartient au genre des *Kryptadia*. Dans un appendice, l'auteur a réuni quelques rapprochements, mais sa méthode appelle ici une observation. Puisqu'il ne voulait pas donner un commentaire comprenant ce que pouvaient lui fournir, en fait d'analogies, les collections des contes populaires de toutes les nations, pourquoi n'avoir point restreint son œuvre de comparaison au seul domaine arabe-africain et berbère? A ce point de vue, les contes égyptiens de Spitta-bey et de Green, les contes zouaouas de M. Mouliéras ou chelh'as de M. de Rochemonteix auraient remplacé avec avantage les contes arméniens de Chalatianz, les contes allemands de Grimm, les contes kurdes ou syriaques de M. M. Prym et Socin. Il se serait contenté, pour le reste, de renvoyer aux ouvrages de MM. Cosquin, Kœhler et Clouston. Il eut été facile à M. Stumme, grâce à ses connaissances étendues, d'être complet dans cette partie, secondaire d'ailleurs, de sa publication. On me permettra de citer quelques exemples des lacunes qu'il aurait pu combler en procédant de la sorte. Le conte I (*Histoire des deux enfants et d'une sorcière*) est presque identique à celui qu'a publié M. de Rochemonteix en dialecte chelh'a de Taroudant [1]; le conte II (*Histoire du bûcheron*) est le même, sauf quelques variantes, qu'un conte mzabite [2]; la première partie du conte IV (*Histoire de deux enfants, un fils et une fille*) roule sur la même donnée que deux contes zouaouas [3] et deux contes arabes d'Égypte [4]. A propos du conte VI (*Histoire de Moh'ammed crotte de brebis*) il n'eut pas été hors de propos de citer le mémoire de M. Gaston-Paris [5], le conte X (*Histoire d'Ah'med Ounamis*) est la version marocaine d'un conte qui existe en Zouaoua [6] etc. Je pourrais multiplier ces

1. *Documents pour l'étude du berbère, Journal Asiatique*, avril-mai-juin 1889, p. 408, *Aventures de deux enfants perdus dans une forêt par leur mère. Œuvres diverses, Bibliothèque égyptologique*, t. III, Paris 1894, in-8°, p. 450.

2. Cf. mon *Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued Rir'*. Paris, 1893, in-8°, p. 110, *Les deux frères, la marmite et le bâton*.

3. Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la grande Kabylie*, Paris, 1893 fasc. I, conte V, p. 87-104, *Histoire d'Ali et de sa mère*; Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, Alger, s. d. in-8° p. 274-281, *Conte du chasseur*.

4. Dulac, *Contes arabes en dialecte égyptien*, n° IV, *Journal asiatique*, janvier 1885; Spitta-bey, *Contes arabes modernes*, Leyde, in-8° n° X p. 123-127, *Histoire du rossignol chanteur*.

5. *Le petit Poucet et la Grande-Ourse*, Paris, 1875, in-18.

6. Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux*, n° X, p. 129, *Histoire de Moh'ammed Aûjadj*.

exemples, mais je craindrais que la part de la critique ne parût dépasser celle de l'éloge, ce qui serait souverainement injuste. Le livre de M. Stumme sera accueilli avec reconnaissance par les berbérisants et les folk-loristes.

René BASSET.

---

605. — **Grammaire hébraïque élémentaire** par Mgr Alphonse CHABOT, curé de Pithiviers. 4e édit. ; Paris, Lecoffre, 1895 ; in-8, pp. x-170.

« Élémentaire » est bien l'épithète qui convient à cette grammaire. Avec son secours un élève pourra assez facilement s'initier à la lecture et à l'intelligence pratique du texte hébreu de la Bible ; mais il n'y saurait puiser une idée, même sommaire, des notions philologiques indispensables pour une étude scientifique plus approfondie. L'auteur s'est uniquement placé au point de vue pratique, et ce n'est peut-être pas un tort ; car il est moins difficile, et surtout moins aride, de se livrer à l'étude philologique d'une langue lorsqu'on en possède déjà une certaine connaissance pratique. Cette grammaire est la seule élémentaire que nous possédions en français. La première édition n'était guère autre chose que la traduction des *Rudimenta linguae hebraicae* de Vosen. M. C. a successivement modifié son travail, et cette nouvelle édition contient un certain nombre d'améliorations. L'addition de petits exercices pratiques de conjugaison ou d'analyse grammaticale, à la suite de chaque chapitre, est un enfantillage. Il serait à désirer aussi que le paragraphe *de la dérivation des noms* fut un peu plus développé. L'auteur est parfois tombé dans certaines inexactitudes, lorsqu'il a voulu sortir du domaine pratique, principalement dans son Introduction [1]. Mais ces erreurs

---

1. Voici quelques rectifications aux assertions de l'auteur. P. 3. La version des livres saints n'est pas le seul monument qui nous reste de la langue éthiopienne. Cette littérature est, au contraire, assez abondante. — P. 8. Il n'est pas certain, il est même peu vraisemblable, que l'alphabet phénicien se soit composé originairement de 22 lettres. — P. 8. Les caractères hébreux des manuscrits diffèrent sensiblement des caractères araméens employés après la captivité. — P. 12. Rien ne prouve que le Pentateuque samaritain soit antérieur à la captivité. — P. 13. Nous ne savons pas quelle part prit Esdras à la rédaction du Canon des Écritures, si tant est qu'il y en eut un à cette époque. — P. 13. La version des Septante, loin de rendre « toute altération du texte hébreu impossible », prouve au contraire que celui-ci a été considérablement remanié depuis, dans certains livres (Job en particulier). — P. 12. Pour la réfutation des opinions d'Ewald et de Renan, l'auteur renvoie au *Manuel Biblique* de Vigouroux et à l'*Introductio in V. T. libros* de Cornely ; mais ces deux auteurs, fréquemment, — je n'ai pas à juger si c'est par ignorance ou par mauvaise foi — se contentent d'opposer une fin de non-recevoir aux objections ou de les passer sous silence. — P. VIII. L'auteur a négligé de nous dire par quelle méthode il a pu « montrer d'après le texte hébreu que David avait été le premier chantre de l'Eucharistie ». Son procédé d'exégèse doit être des plus curieux. — P. 168, l'interprétation de *Moab* par *ex patre* est erronée ; si l'on veut voir le nom *pater* dons la désinence

n'ôtent rien à l'utilité de son manuel. Il faut savoir gré à notre honorable homonyme d'avoir facilité aux débutants l'étude de la langue hébraïque par la simplicité et la clarté de sa grammaire élémentaire, et d'avoir puissamment contribué de la sorte au développement des études bibliques dans les séminaires français.

J.-B. Chabot.

---

606. — Croiset (Alfred et Maurice), **Histoire de la littérature grecque**, Tome IV : *Période attique, éloquence, histoire, philosophie*, par Alfred Croiset, Paris, Thorin, 1895, 761 p. in-8.

Le quatrième volume de cette *Histoire de la littérature grecque* était impatiemment attendu : depuis dix ans que M. Alfred Croiset occupe à la Sorbonne la chaire d'éloquence grecque, plusieurs milliers d'auditeurs et d'élèves ont conservé le souvenir délicieux d'un enseignement presque toujours consacré aux chefs-d'œuvre de la prose attique. Professeur privilégié, goûté du grand public et plus encore admiré des étudiants, M. A. C. est en même temps un savant et un écrivain; mais en lui, ce me semble, les qualités mêmes de l'écrivain et du savant se dissimulent presque et s'effacent devant celles du professeur. Non pas, tant s'en faut, que le livre qu'il nous donne aujourd'hui ressemble le moins du monde à un recueil de leçons! Mais l'art souverain du professeur n'est-il pas de mettre en lumière les points essentiels d'un sujet, et de fixer l'attention de son auditoire sur les grands noms d'une période littéraire, sur les grandes œuvres et les grandes idées? A cette condition seule, l'enseignement prend du relief et de la vie. Le professeur, par quelques indications précises, rassure tout d'abord son public sur la solidité de ses informations et la sûreté de sa critique; mais il ne s'arrête pas longtemps aux détails d'une érudition minutieuse; il expose les doctrines et les juge; il s'efforce de faire comprendre et goûter une œuvre; il définit et apprécie l'art d'un écrivain. Dans cette étude désintéressée d'un homme de génie, il ne cherche pas à se faire valoir lui-même par un style particulièrement hardi, original; il songe d'abord à se faire entendre, et c'est à force de viser à la clarté qu'il trouve des images vives, des comparaisons ingénieuses, des expressions justes et frappantes. Tel me paraît être aussi le mérite propre de l'exposition et du style dans le nouveau volume de M. A. Croiset.

Une lecture suivie de ce beau livre laisse, en effet, dans l'esprit une impression des plus nettes : c'est, avant tout, le sentiment que l'importance relative des œuvres dans l'histoire littéraire de la prose grecque,

---

ab (ce qui est loin d'être certain) il faut interpréter *Mo* par *semen*. — *Ibid.* Quelle que soit l'étymologie qu'on adopte pour le nom de *Ninive*, il est absolument certain qu'il ne peut signifier « habitation de Ninus ».

y est admirablement marquée. L'auteur, aussi maître de lui-même que de son sujet, ne s'abandonne jamais à un développement inutile ou disproportionné ; jamais un problème d'érudition ne l'arrête, à moins que la solution de ce problème n'intéresse directement l'intelligence profonde d'un homme ou d'un écrit ; jamais la curiosité ne l'entraîne hors de sa route ; jamais il ne cède au plaisir d'une description piquante, d'une peinture amusante ou originale. C'est l'histoire des lettres qu'il a entrepris de conter, non l'histoire des mœurs ou des institutions. Parfois, je l'avoue, on aimerait à le voir insister plus longuement sur des sujets qu'il possède aussi bien que personne ; mais ce serait rompre l'harmonie d'un ensemble où toutes les parties se tiennent dans un parfait équilibre.

Ce souci de la composition n'est pas moindre dans chaque division de l'ouvrage que dans le plan général. La méthode préférée de M. A. C. consiste à définir d'abord, dans un tableau succinct, l'esprit d'un auteur : au lieu de nous faire assister, par une lente progression, à la recherche et à la découverte des traits qui peuvent servir à caractériser un écrivain, il nous donne, dès le début, avec autorité, l'idée qu'il se fait de ce personnage ; il trace les grandes lignes de sa physionomie ; il en note l'originalité en même temps que la ressemblance avec les œuvres et les hommes qui l'ont précédé ou suivi. Méthode dangereuse peut-être, si nous avions affaire à un critique disposé à accepter sans contrôle des opinions toutes faites ! Mais il suffit de lire une page de M. A. C. pour ressentir la plus entière confiance dans la sincérité et la personnalité de son jugement. Sans qu'il cherche jamais à renouveler par des paradoxes un sujet depuis longtemps exploré, il a une manière si personnelle de redire ce qu'on trouve ailleurs, qu'on s'imagine entendre pour la première fois des choses mêmes qui n'ont aucune prétention à la nouveauté. Le secret de cet art consiste dans une connaissance directe, approfondie de l'objet qu'on étudie ; c'est par un long commerce avec les œuvres qu'on se prépare à les bien apprécier, et il n'est pas inutile même d'avoir soumis son propre jugement à l'épreuve d'une leçon publique pour savoir sous quelle forme il convient de le présenter au lecteur. Depuis de longues années M. A. C. a vécu dans la familiarité de Thucydide, de Platon, de Démosthène, d'Aristote. En prenant la plume pour exprimer sur chacun d'eux une opinion en quelque sorte définitive, il a pu écarter tous les intermédiaires, tous les commentateurs et tous les critiques qu'il avait lus et discutés jadis : seul à seul avec son auteur, il lui a demandé compte de son inspiration, de ses idées, de son art, et il a réuni dans une brillante synthèse tous les traits que lui a révélés sa perspicacité de juge pénétrant et délicat.

Aucune monotonie, d'ailleurs, dans ces chapitres où s'applique toujours la même méthode. C'est que, suivant la nature des écrits, M. A. C. les analyse séparément, ou en condense la matière dans un exposé d'ensemble. Quelquefois aussi il adopte l'une et l'autre de ces deux

manières. S'agit-il de Xénophon ? En présence de tant de traités divers, M. A. C. les énumère et les apprécie un à un, comme si la sympathie naturelle qu'il éprouve pour ce gracieux auteur et ce médiocre esprit trouvait mieux à s'exprimer dans des jugements courts et partiels que dans une vue générale d'une œuvre en somme assez pauvre. Pour Platon, au contraire, comment analyser tant de dialogues dont la trame subtile se laisse assez difficilement saisir? Plutôt que de donner une idée incomplète de ces discussions minutieuses, M. A. C. s'attache à décrire le noble caractère de son auteur, sa philosophie sublime, sa dialectique impitoyable, son art consommé de conteur et d'écrivain. De Démosthène, enfin, la figure fière et vigoureuse se dresse tout d'abord comme une statue imposante sur son piédestal ; mais le critique se plaît ensuite à pénétrer plus avant dans la connaissance de cette vigueur réfléchie, de cet emportement toujours maître de soi, de cet art fait tout ensemble d'étude et de passion.

Cette variété contribue à rendre singulièrement attachante la lecture de ce volume ; mais l'esprit de l'auteur, son équité, sa modération, son goût pour tout ce qui est beau et grand, voilà ce qui achève de nous séduire. Avec quelle complaisance il insiste, pour chaque écrivain, sur les services particuliers qu'il a rendus à la langue et à la pensée grecques! Sa critique est avant tout bienveillante ; sa sympathie va parfois jusqu'à l'optimisme. Certes, aucun des défauts n'est omis, qu'on peut reprocher à la rhétorique d'un Gorgias, à la subtilité d'un Platon, à la vanité d'un Isocrate, à la violence parfois sophistique d'un Démosthène. Et pourtant, même dans un sophiste, M. A. C. trouve plus à louer encore qu'à blâmer ; même dans un Eschine, il voit plutôt un incapable qu'un traître ; à plus forte raison a-t-il d'excellents motifs pour n'attribuer qu'à de fâcheuses compromissions les calomnies dont Démosthène à été victime dans l'affaire d'Harpale. C'est une bonne condition, pour comprendre les Grecs, que de les aimer. Ajoutons que l'amour de M. A. C. pour ses modèles et ses maîtres n'a rien d'aveugle. Son admiration a des degrés, et, quand elle est à son comble, elle s'exprime avec une passion entraînante.

Le chapitre sur Platon en est la preuve. Jusque là les termes admiratifs étaient assez rares : même en face d'un Thucydide, le critique se sentait tenu à signaler les lacunes d'une œuvre aussi forte, à y regretter notamment l'absence d'une haute philosophie morale. Mais, dans Platon, qu'est-ce qui manque ? L'élévation des idées, la sublimité de la poésie, la perfection de la forme, tout inspire à M. A. C. un enthousiasme sans bornes ; et, chose curieuse, cet enthousiasme le sert admirablement dans la discussion même des problèmes les plus ardus qu'il ait abordés, je veux dire dans l'examen de l'authenticité et de la chronologie des écrits de Platon. Très réservé d'ordinaire devant ces sortes de problèmes, M. A. C. a senti le besoin d'en finir une bonne fois avec les doutes qui entravent ici et paralysent la critique. En quelques pages

serrées, il prend vivement à partie, non des hommes, mais des théories, et il ne craint pas d'opposer à des prétendus arguments d'érudits une *critique de sentiment*, « qui, dit-il, peut rendre de très grands services si elle porte, non sur des négations, mais sur des faits positifs, si elle s'appuie sur une page d'un tour notoirement platonicien pour justifier la tradition et proclamer l'authenticité d'une œuvre ». Et il continue ainsi : « Les érudits, en général, ne pratiquent que la critique littéraire négative; mais la critique affirmative est bien plus précise et bien plus probante. Telle page de Renan peut différer de la *Prière sur l'Acropole* sans en être moins pour cela de Renan ; mais toute page où se retrouve le genre de poésie et de style de la *Prière sur l'Acropole* ne peut être que de Renan, parce que personne n'a jamais écrit exactement de cette sorte. Voilà une preuve qui vaut toutes les autres. C'est-là, dit-on, de la critique subjective. Assurément, et un témoignage formel d'Aristote vaudra toujours mieux pour convaincre la majorité des hommes. Mais, à défaut d'Aristote, cette critique subjective a sa valeur, et si elle a le tort de n'être pas convaincante pour tout le monde, elle est du moins, pour ceux qui en sont capables, aussi lumineuse que le soleil, qu'on ne prouve pas non plus. » Ailleurs, c'est avec autant de conviction et de force, et non sans quelque exaspération, que l'auteur répond à des savants timides : « Le style de l'ouvrage (il s'agit du *Sophiste*) crie, pour ainsi dire, son origine platonicienne. » De telles assertions ne seraient pas permises à tout le monde; on les accueille avec plaisir et confiance de la part d'un helléniste aussi délicat, aussi familier avec le grec en général et avec la langue particulière de chacun des auteurs qu'il étudie.

Plutôt que de signaler quelques détails sans importance où notre opinion s'accorderait peut-être moins avec celle de M. A. Croiset, citons, pour finir, deux passages qui donneront, j'espère, à nos lecteurs le désir de lire l'ouvrage tout entier. Voici la conclusion du chapitre sur les doctrines de Platon : « Malgré ces intempérances de raisonnement abstrait, malgré la fragilité de ces échafaudages dialectiques, il y a dans cette philosophie de quoi enchanter à la fois le cœur et la raison. La théorie des Idées, qui en est le centre, est à tout le moins l'expression merveilleusement poétique d'une vérité qu'on ne conteste guère aujourd'hui, à savoir le peu qu'est l'individu dans la nature en comparaison des espèces et des genres. Elle a un autre mérite : c'est d'enseigner à l'humanité que la région des sensations est inférieure, et qu'il faut tenir plus haut l'œil de l'âme. Il n'est pas nécessaire de croire à l'existence réelle des idées pour être platonicien : il y a du platonisme chez tous ceux qui s'attachent à l'idéal, à la raison pure, au devoir, au bien moral plus qu'à l'intérêt et au plaisir, et qui mêlent un peu de rêve à leur idéal. Par ses théories considérées en elles-mêmes, par le mélange d'élan, de mysticisme poétique, d'adoration religieuse qu'il y a joint, Platon est un des fondateurs de la *Cité de Dieu*. » Plus loin, après

avoir apprécié l'art de Platon dans les descriptions familières et simples, M. A. Croiset ajoute : « D'autres passages, par la hauteur de la pensée métaphysique ou morale, par l'émotion, par la poésie, par l'ampleur du développement, arrivent à une beauté supérieure encore. Ce sont surtout les passages où Platon dépeint la vision pure de l'Idée suprême, l'enthousiasme du sage qui s'élève au-dessus des apparences périssables, la beauté du monde supra-sensible. Quand il parle de ces choses, l'écrivain s'émeut et le dialecticien devient poète. Mais cette émotion même est sereine et discrète : elle exprime plutôt le ravissement d'une contemplation admirative que la véhémence des passions terrestres ; tout au plus un secret dédain pour ce qui n'est pas l'Idée pure ajoute-t-il un léger frémissement à cette sérénité. Quant à la poésie qui s'y mêle, comme elle vient surtout de la raison, elle n'a rien non plus de violent ni de désordonné : elle a plutôt la gravité religieuse d'un hymne. Rien, d'ailleurs, qui sente l'effort ni l'artifice. La simplicité gracieuse de l'esprit de Platon tendrait plutôt à atténuer la vivacité des expressions qu'à l'exagérer.... Quelques belles métaphores, hardies et naturelles, répandent çà et là leur lumière sur la pensée. La phrase est aussi souple, aussi variée que dans les morceaux d'une inspiration moyenne. Mais toutes ces phrases, courtes ou longues, toujours faciles, toujours éloquentes, s'ordonnent avec ampleur dans un mouvement puissant et doux qui les emporte d'un seul élan vers la vérité. On dirait un grand vol d'oiseaux sacrés montant sans hâte dans la lumière. »

Am. Hauvette.

---

607. — **La guerra Gotica di Procopio di Cesarea,** testo greco emendato su manoscritti con traduzione italiana a cura di Domenico Comparetti. Vol. Primo. Roma, 1895 (Fonti per la storia d'Italia).

Dans son *Histoire de la littérature byzantine*, M. Krumbacher écrivait naguère qu'une édition critique de Procope était « l'un des besoins les plus avérés de la philologie byzantine ». M. Comparetti commence à combler cette lacune. Dans la collection des *Fonti per la Storia d'Italia* publiée par l'*Istituto storico Italiano*, il a entrepris la publication, en trois volumes, de la *Guerre gothique* de Procope. Le premier volume est en vente. Il renferme, avec une préface, le texte et la traduction italienne du premier livre de l'ouvrage.

Nous possédions trois éditions de Procope : celles de Hoeschel (1607), de Maltreto 1662-1663), et de Dindorf dans la Byzantine de Bonn. Les manuscrits de Munich et de Paris avaient servi de base à l'édition de 1607 ; les deux suivantes ne se distinguaient guère de la première que par des corrections de détail.

M. C. a collationné les manuscrits italiens de la *Guerre gothique*. Ceux de la Laurentienne, de l'Ambrosienne et du fonds de la reine

Christine, sont d'importance secondaire; car ils sont de même famille que ceux de Munich et de Paris. Mais le nouvel éditeur a tiré un excellent profit de trois manuscrits de la Vaticane. Déjà le bibliothécaire Persona, à la fin du xve siècle, avait remarqué l'un de ces manuscrits; Pierre Poussin, au xviie siècle, y avait recueilli quelques variantes, transmises à l'éditeur Maltreto. M. Comparetti a fait de ces trois manuscrits, dont le plus ancien date du xiiie siècle, une minutieuse collation. La plupart des corrections qu'il a introduites dans le texte de Procope sont empruntées à ces exemplaires de la Vaticane.

Non seulement dans l'intérêt de la philologie byzantine, mais aussi dans l'intérêt de l'histoire, on doit souhaiter le prompt achèvement de cette édition critique.

Georges GOYAU.

---

608. — J.-P. WALTZING. **Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains**, depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident (Louvain, 1895, in-8°), tome Ier, chez Ch. Peeters, 528 pages, 10 fr. — Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique.

Je suis un peu en retard pour rendre compte de l'étude que M. Waltzing a fait paraître cette année sur les corporations professionnelles à Rome, d'autant plus que ce que j'ai à en dire pouvait être dit sans retard et en quelques mots. Ce n'est point un sujet nouveau que l'Académie de Belgique avait mis au concours : on ne compte plus le nombre de ceux qui s'y sont essayé, depuis les savants les plus éminents jusqu'aux candidats au doctorat en droit; malgré tout, il restait à écrire sur la matière un livre d'érudition bien informé où tous les points du sujet seraient traités et toutes les difficultés abordées de front [1]. M. W. ne s'est point dérobé à la tâche. La première partie seule du mémoire a paru : elle contient l'histoire du droit d'association à Rome, son développement sous la République et sous l'Empire et l'étude des collèges professionnels considérées comme associations privées. Leur rôle, comme associations officielles dans les municipalités ou l'État sera l'objet d'un second volume, qui reste à paraître. Combien dans tout cela il y a, non point de grandes questions, mais des difficultés de détail, c'est ce que savent seuls ceux qui ont eu à s'occuper personnellement du sujet : une partie d'entre elles, et c'est peut-être la moindre, provient de l'insuffisance des renseignements que nous possédons; les autres, qui sont plus

---

1. Je tiens à rappeler pourtant que M. Liebenam a consacré à la question des associations un livre très utile dont j'ai rendu compte ici même il y a quelques années (*Zur Geschichte und Organisation des rœm. Vereinswesens*); mais, comme le titre l'indique, ce sont des recherches plutôt qu'un travail d'ensemble, un livre qui est fait pour être étudié, non pour être lu.

considérables, tiennent aux hypothèses et aux systèmes que chaque auteur moderne a accumulés dans son désir d'éclaircir les faits. Le grand mérite de M. Waltzing est d'avoir su garder, au milieu de ces systèmes, une juste mesure et de s'être toujours arrêté à la conclusion la plus sage. Cette qualité est d'autant plus apparente qu'à propos de toutes les questions, il signale toujours après les textes des auteurs anciens où les inscriptions, les différentes opinions émises, ce qui permettrait de conclure, au besoin, autrement que lui, en toute connaissance de cause. Je signalerai comme exemples typiques la discussion relative aux origines des corporations professionnelles et à l'intervention de l'État dans leur création (p. 61 et suiv.), le passage où l'auteur se demande quels collèges furent supprimés en l'an 64 et rétablis par Clodius (p. 98); celui qui est intitulé : application de la lex Julia à l'Italie et aux provinces (p. 123 et suiv.) et celui où il est question des dendrophores (p. 240 et suiv.).

Ce qui manque à ce volume c'est l'originalité, la nouveauté. Comment pouvait-il en être autrement dans un sujet aussi rebattu ? Mais il est, pour le moment, et restera longtemps le travail le plus complet et le plus aisé à consulter qui existe sur la question. J'y reviendrai quand le second volume aura paru.

R. Cagnat.

---

609. — Edm. Le Blant. **Sur deux déclamations attribuées à Quintilien,** *note pour servir à l'histoire de la magie*. Br. in-4°, 24 p. Paris, Klincksieck, 1895.

Cet extrait du tome XXXIV des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* est un des élégants et lumineux petits travaux dont M. Le Blant ne se lasse pas d'enrichir l'archéologie. Les deux causes fictives dont il s'occupe sont *Pseudo-Quintil.*, *Decl.* X et XIV-XV. La seconde est d'un intérêt un peu moindre. Elle montre seulement que les philtres et les *potiones odii*, ainsi que tous les autres moyens dont la magie ancienne nous a légué l'indication, étaient légalement reconnus ; ce n'était pas comme supercheries, comme trompant ou escroquant le client, que la loi les poursuivait ; c'était en raison de leurs effets réels, qu'elle admettait tout comme le vulgaire, assimilant la puissance qu'elle leur croyait sur l'âme et sur les actes de la vie à l'action des poisons sur le corps. Mais l'histoire du *sépulcre enchanté*, qui fait le sujet du premier procès supposé, est beaucoup plus importante. C'est une main-mise par magie sur les mânes d'un mort qui donne lieu à action en justice. M. Le Blant y trouve l'occasion de montrer quelles précautions les anciens prenaient pour soustraire les ensevelis aux entreprises des sorciers. Non seulement, en effet, ceux-ci s'emparaient des restes des défunts pour en composer leurs mélanges soi-disant tout-puissants ;

de pareils cas auraient simplement pris place dans la catégorie des violations de sépulture, contre lesquelles existait toute une série de mesures, et contre lesquelles la loi était armée de textes formels. Mais ils agissaient également sur les mânes, troublant leur repos, les faisant revenir sur terre pour y tourmenter les vivants, ou au contraire les liant au tombeau et les empêchant de se mêler à l'existence des leurs, ce qui est le cas visé dans ce plaidoyer hypothétique. Ainsi s'expliquent les phylactères, les amulettes, les objets magiques que nous rencontrons dans les tombes. Leur but est moins souvent d'accompagner le défunt dans l'autre monde, afin de lui porter bonheur, que de le garantir des attaques malfaisantes qui peuvent lui venir de celui-ci. On a surtout voulu lui assurer le repos, la liberté après la mort, empêcher que les sortilèges ne puissent s'emparer de lui. Telle était, sans doute, la vertu qu'on supposait à l'amulette que j'ai publiée moi-même dans la *Collection du Musée Alaoui*, I, p. 113-116, et qui, couverte de caractères puniques comme d'autres le sont de lettres grecques assemblées ou capricieusement ou selon les règles d'un grimoire, était fixée par un clou dans une tombe de Bulla Regia.

La Blanchère.

---

610. — **Studi italiani di filologia classica.** Volume terzo, Firenze-Roma, typografia dei fratelli Bencini. 1895, 548 pp. in-8°. Prix : 20 lire.

Vingt-sept notes ou articles dus à seize auteurs différents composent ce troisième volume.

A. Olivieri et N. Festa, *Indice de' codici greci Bolognesi*. Catalogue de 100 pages, donnant une description détaillée des manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Université, à la Bibliothèque municipale, au collège d'Espagne et à la Bibliothèque de l'archevêché. Notons le plus ancien manuscrit daté, un manuscrit des prophètes, de 1046 (Un. 2603); un saint Basile du xie siècle (Un. 2287-2288); les commentaires de Théodoret et de saint Jean Chrysostome sur Ezéchiel, Jérémie et Daniel (xie siècle, Un. 2373); les homélies de Chrysostome (xie siècle, Un. 2534); un Nouveau Testament grec avec miniatures (xiie siècle, Un. 2775); une copie des *Œuvres et Jours* d'Hésiode « tout entier de la main de M. Leboutillier de Rancé, à l'âge de quatorze ans, depuis, le célèbre abbé et réformateur de la Trappe » (Un. 3565); Jean Chrysostome sur saint Mathieu (xie siècle, bibl. com. A I 1), le même sur la Genèse (xe siècle, A I 16), un Euclide du xie siècle (A I 18-19, connu par Heiberg). Ces manuscrits sont décrits avec un soin très minutieux, ce qui a demandé beaucoup de patience pour quelques-uns : c'est le cas des manuscrits médicaux Un. 1808 (7 pages) et 3632 (14 pages). Une partie des volumes de la Bibliothèque de l'Université proviennent du couvent de chanoines réguliers de Saint-Sauveur de Bologne : six d'entre eux

ont été exécutés entre 1528 et 1535 par un chanoine qui signe Βαλεριᾶνος φορολιβιεὺς ὁ ἀλβίνου. Des tables très commodes complètent ce catalogue [1]. — Pais, *Intorno a due iscrizioni greche trovate in Sardegna.* La première (Kaibel, *Inscr. graecae Siciliae*, n. 605) que Kaibel ne connaît que par une copie de la Renaissance, est au musée de Cagliari, mais provient sûrement de Grèce; il y est question d'un peuple appelé Ἡραέες : la lecture de Kaibel n'est pas confirmée par l'examen de la pierre. Quant à l'autre, du vi^e^ siècle avant J.-C., elle a été trouvée dans l'île à Oristano, et par suite offre un grand intérêt pour l'histoire de la colonisation grecque. — V. Puntoni, *Sopra alcune interpolazione nel testo della Titanomachia Esiodea et sulla seconda parte del Catalogo degli Olimpii nella Teogonia Esiodea*, considère comme dus à des interpolations les vv. 687-712, 621-622, 634, 635-636 (tout au moins très suspects), 930-937, 956-962. — L. Levi, *Hyperidea,* discute et propose quelques suppléments aux lacunes du papyrus. — Cerocchi, *Sul testo dell'* Ἱππαρχικός *di Senofonte,* met en lumière l'importance du Vat. gr. 989, d'où proviennent une partie des corrections dont Courier a très insuffisamment indiqué l'origine. — E. Piccolomini, *Sugli scolii all'* Anabasi *di Senofonte,* étudie deux manuscrits à scolies semblables, Vat. gr. 1335 (xie siècle) et 1950 (xiv-xve siècle). Le premier provient d'Orsini et, M. P. aurait pu ajouter, probablement de Bembo (Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, pp. 184 et 190). Les scolies sont en partie inédites et contiennent de bons renseignements provenant d'une source antique — L. de Stefani, *I codici Fiorentini delle Elleniche di Senofonte* : Laur. 69, 12 est un parent de *C* (Paris 2080); Laur. 69, 15 (N de Dindorf) est la source de *F* (Leyde Periz. f° 6). — C. Landi, *La poetica di Aristotele nel cod. Ricc. 46* : ce manuscrit donne des leçons concordantes avec l'Aldine. — Id., *Opuscula de fontibus mirabilibus de Nilo, etc. ex cod. Laur*, 56, 1 *descripta :* réédition, d'après un manuscrit qui est la source des autres, de petits traités paradoxographiques. — N. Festa, *Ancora* Voces animalium : rédaction particulière du Laur. 32, 23 (cf. *Rev. cr.*, 1893, II, 130 n. : les n°s 1, 5, 21, 32, 36, 37-40 manquent). — G. Muccio, *Studi per una edizione critica di Sallustio filosofo* : les éditeurs suivaient l'édition princeps, dont la base n'est pas connue; M. Fr. Cumont avait signalé un manuscrit moderne de la bibliothèque Barberini : M. M. a découvert un Ambrosianus (B 99 sup.) du xiiie siècle et rétablit l'histoire des copies et des éditions de cet auteur. — V. Puntoni, *frammenti di una recensione greca del* Physiologus, publie une recension divergente de onze chapitres d'après un manuscrit de Bologne du xve siècle (Un. 2702). — G. Vitelli donne une série de notes, aussi courtes qu'intéressantes : *Ancora un codice di Palefato* : manuscrit

1. Il serait désirable que la date du manuscrit fût mise en évidence; dans Un. 3557 elle n'est même pas indiquée.

de Copenhague, Un., add. 275 in-4°, xve siècle, avec des suppléments du xviie siècle, qui présente beaucoup d'analogies avec l'Aldine ; *Appunti sul testo di Dione Crisotomo; Frammenti di Alessandro di Afrodisia nel cod. Riccard. 63* : supplément important à la description de ce manuscrit dans le deuxième volume des *Studi; Frammenti di Giovanni Antiocheno nel cod. Paris. gr. 3026*, collation sur l'édition de Cramer d'extraits publiés par celui-ci d'après un Salmasianus; *Anth. gr. V, 170 (I, p. 149 St.)* : lire ἀδὺ γελᾷ · γηθεῖ ; *Eurip., Iph. Taur., 288; Melisso e Talete (Olympiod., de arte sacra, p. 81, 3 sqq. Ruelle)*. — Puntoni, *Per la sticometria degli scritti del Nuovo Testamento*, étudie la stichométrie du manuscrit de Bologne Un. 2775 (v. plus haut).

El. Lattes, *Naharci, Falisci ed Etruschi* : rapprochements entre la toponymie moderne et l'ancienne. — Fl. Nencini, *Emendazioni Plautine*, conjectures fondées sur une étude attentive de la langue de Plaute. — Id., *Emendationum Lucretianarum, specimen* : cf. *Rev. cr.*, 1894, II, 433. — P. Rasi, *Codicis Laurentiani LXVIII 8 lectionum exemplum (Caes., b. G., IV)* : manuscrit du xie siècle qui appartient à la première classe ; M. R. prétend qu'il n'est pas une copie de Parisinus I ; mais cette thèse, surtout fondée sur des particularités orthographiques, devrait être établie sur une autre base. — V. Zappia, *Della pretesa origine classica del villagio Resina* : on a eu tort d'identifier ce village avec le nom propre *Rectinae* ou *Retinae*, de Pline le Jeune, *Epp.*, VI, 16, 8; après avoir fait l'historique de ce passage controversé, M. R. montre qu'il faut lire *Rectina* (nom de femme) : le mot suivant est douteux ; de plus, l'étude du nom de Resina et des documents qui sont relatifs à ce village prouvent qu'il n'a rien de commun avec Pline : Resina est d'origine récente. — R. Sabbadini, *Gli scolii Donatiani ai due primi atti dell'* Eunuco *di Terenzio*. M. S. continue ses intéressantes études sur les scolies de Térence. Il nous donne cette fois un fragment d'édition critique, avec un commentaire : sur les sources manuscrites, sur la formation des scolies, sur le sens des scolies. C'est naturellement la seconde série d'observations qui est la plus neuve. M. S. démontre d'abord que Donat est aussi bien rhéteur que grammairien et qu'il n'y a pas lieu de lui enlever les scolies de rhétorique. Puis, il détermine les groupes d'additions ; quelques-uns se laissent aisément distinguer par le mot initial : *sed*, *nam*, *ergo*. En dehors des interpolateurs de hasard, lecteurs ou maîtres d'école, il y a donc eu des interpolateurs systématiques. A vrai dire, ces groupes me paraissent surtout avoir une valeur objective; ce serait passer les vraisemblances que de supposer, comme fait M. Sabbadini, un interpolateur *sed* qui n'aura jamais ajouté une note *nam* ou *ergo*. M. S. observe que les interpolateurs *sed* et *nam* utilisent des sources étrangères, citent des opinions particulières, tandis que l'interpolateur *ergo* se contente de développer les scolies préexistantes et ne paraît pas chercher des autorités nouvelles. C'est assez naturel. Quand on discute, que l'on fait des réserves ou des objections (*sed*), quand on

confirme et que l'on ajoute des considérants (*nam*), on se trouve nécessairement amené quelquefois à faire des citations et des rapprochements, à alléguer des témoins. Au contraire, on ne le fait qu'exceptionnellement, ou pas du tout, si l'on se contente de résumer et de conclure (*ergo*). Voir là trois méthodes *individuelles* de travail me semble bien risqué.

M. Vitelli et ses collaborateurs ont été obligés de se faire cette fois leur propre éditeur. Leur entreprise ne peut se poursuivre que par des sacrifices personnels. C'est une raison nouvelle de recommander chaudement à tous les philologues une publication si pleine de faits et de renseignements. Elle a plus de raison d'être que bien des revues. Le désintéressement et la confiance ne manquent d'ailleurs pas aux savants italiens : ils tentent une quatrième fois l'aventure et l'impression du prochain volume a déjà dépassé la feuille 20. Ils ne demandent qu'à être encouragés. En retour, nous pourrions désirer plus d'égalité dans le partage des deux littératures. Il est fort peu probable qu'il n'y ait plus de catalogue de manuscrits latins à faire et à publier en Italie.

Paul LEJAY.

---

611. — **Tertullianea.** Scripsit Henricus GOMPERZ. Vindobonae, in aedibus Alfredi Holderi, 1895; 80 pp. in-8. Prix : 1 m. 60.

Pour son début, M. Henri Gomperz nous apporte une centaine de conjectures au texte de Tertullien. Quelques-unes des raisons qui les motivent sont peu solides. P. 8, il allègue une confusion possible entre l'abréviation & et *a* en onciale, et p. 16, il suppose la même abréviation dans la capitale : ces hypothèses sont très risquées. P. 16, pour préférer *actor* à *auctor*, il invoque le principe de la *lectio difficilior* ; il faudrait voir si d'autres phénomènes ne sont pas en jeu, ici, le changement phonétique de *au* en *a* dont nombre de manuscrits nous donnent des échantillons. P. 9, il restitue *<dum> sit deum*, en suggérant l'idée d'un bourdon ; mais alors on ne voit pas pourquoi *sit* n'est pas tombé. Çà et là, on trouvera quelques conjectures de M. Stowasser. P. 7, celle de *de spectac.*, 2 : *cultoribus dei de<s>putandum* s'appuie sur *de idol.* 11 : *quo ore christianus aras despuet?* Mais nous avons *ore*, qui manque dans le *de spectaculis*. Pour la même raison, je considère comme insuffisamment appuyé le texte du ch. 15 restitué par M. Stowasser : «...quae simul inquinamentum est quanctum combiberunt, tunc et tantum *ultro respuunt* », tandis que les manuscrits donnent *alter ore spuunt* ou *alteros respuunt ;* M. G. est plus près de la vérité, en écrivant : « alterno ore respuunt », quoique dans ce dernier passage, *combiberunt* rende moins nécessaire la présence de *ore*. Beaucoup de ces conjectures me paraissent d'ailleurs excellentes, soit que M. Gomperz rétablisse la leçon des manuscrits (p. 37, *de or.*, 6 : « quia uita Christus

et *uita* panis » ; p. 45, *de pudic.*, 5 : « haec *ipsi rei* loquuntur » ; p. 60, *de ieiun.*, 17 : « fides in *culinis* calet »), soit qu'il la corrige (p. 9, *de spect.*, 5 : « demonstrat*am* grati*am* uini » ; p. 59, *de ieiun.*, c. 7 : « per somnia » ; p. 62, *de anima*, 5 rétablissement du syllogisme de Zénon par comparaison avec Chalcidius ; p. 75, *de an.*, 40 : « quia inmunda, *nec capiens* ignominiam ex carnis. Ex societate *enim* etsi... »). Des discussions intéressantes sont soulevées à propos de l'assistance des fidèles aux sacrifices païens (pp. 9-12), sur *nominare* (p. 17), sur *ita* = *itaque* (p. 26), sur *instrumentum* (p. 56). Mais ce qui assure une valeur durable à ce travail, c'est la réhabilitation du manuscrit perdu de Jean Clément (C), qui serait un frère de l'Agobardinus. On sera désormais forcé d'accorder plus d'attention à cette source du texte, malgré la difficulté inhérente à la transmission fragmentaire d'un manuscrit représenté par des citations modernes.

Paul Lejay.

---

612. — **Grammaire des langues romanes**, par M. Meyer-Luebke professeur à l'Université de Vienne. — Traduction française par Auguste Doutrepont, professeur à l'Université de Liège et Georges Doutrepont, professeur à l'Université de Louvain. — Tome deuxième : Morphologie. Paris, H. Welter, 1895 ; 1 vol. in-8° de xv-734 p.

Lorsque parut, il y a quelques années, le premier volume de cette Grammaire, l'opinion ne lui fut point unanimement favorable : des critiques assez vives (quelques-unes fondées, d'autres moins justes) lui furent adressées de divers côtés, soit en Allemagne, soit en France. Il y avait au fond de ces critiques un certain étonnement de voir M. Meyer-Lübke aborder une tâche, devant laquelle reculaient les vétérans de la philologie romane, — tâche immense en effet, — car depuis une trentaine d'années les travaux spéciaux de tous genres se sont accumulés, et il s'agit d'en tirer une synthèse qui satisfasse l'esprit. L'auteur ne s'est pas laissé détourner de son œuvre par ces critiques, et c'est heureux : il en a profité dans une certaine mesure, pour faire mieux encore, pour nous donner une *Morphologie romane* plus rigoureusement enchaînée que ne l'était sa *Phonétique*. Il faut l'en remercier. Je ne suis pas, pour ma part, de ceux qui regardent comme prématurée cette tentative pour reprendre en sous-œuvre la grammaire de Diez et coordonner ce qu'on a appris depuis lui, — en suivant sa méthode — non seulement sur les langues littéraires, mais sur l'évolution dialectale. Il était bon que, la fin du siècle approchant, quelqu'un se chargeât de dresser ce bilan de nos connaissances en philologie romane, et nul n'était mieux qualifié pour une tâche de ce genre que M. Meyer-Lübke : on l'avait pressenti, il y a dix ans, lorsqu'il inséra dans le *Grundriss* de Groeber cette brillante esquisse sur le latin vulgaire, où sa Grammaire était déjà en germe.

Je n'entreprendrai donc pas de louer ici ni l'information de l'auteur,

qui est en général vaste et sûre, ni sa méthode, qui est vraiment scientifique, ni même ce talent qu'il a et qui lui est personnel, pour grouper les faits sans succomber sous leur multiplicité, et donner des questions une vue d'ensemble : M. M.-L. doit être habitué aux éloges de ce genre. Maintenant son livre est-il inattaquable ? Oui, je crois, dans ses grandes lignes, ce qui est après tout l'essentiel. Il va de soi qu'il n'en est pas, qu'il ne peut pas en être de même du détail. C'est évidemment là que la critique reprend ses droits, et j'imagine que chacun, dans le coin du domaine roman qu'il a plus particulièrement exploré, pourrait signaler à l'auteur quelques légères erreurs, des omissions, certaines données incomplètes ou trop vagues. Voici, en tout cas, quelques indications de ce genre, relatives au sud-ouest de la France. Au § 39, M. M.-L. parle bien du pluriel des noms primitivement indéclinables, qui s'est formé dès le moyen âge à l'aide d'une voyelle disjonctive (*brasses* pour *bras*), et tout d'abord du côté du Rouergue, à ce qu'il semble : mais il ne dit rien de l'état moderne, ni de l'alternance entre *-is* et *-és* qui est une des caractéristiques de ce pluriel. Mistral, dans le *Trésor* , indique que le pluriel allongé en *-is* existe dans le Narbonnais, dans le Toulousain et dans la Gascogne. Comme ce dernier mot risquerait d'égarer le lecteur, voici en gros jusqu'où s'étend le phénomène sur la rive gauche de la Garonne : actuellement, les formes comme *mesis, bosquis* (çà et là *meses, bosques*) ont pénétré à l'ouest jusqu'à une ligne qui coupe en deux l'Armagnac, et partant d'Astaffort au sud d'Agen passe par Jégun, Mirande, Castelnau-Magnoac, Lannemezan, et enveloppe les hautes vallées des deux Nestes. — Au § 68, comme formes féminines gasconnes de *düs*, je trouve citées *dües* et *dibes* : si l'on cite la seconde de ces formes, qui est limitée à Bayonne et à un étroit rayon autour de cette ville, il faudrait encore y ajouter *düwes*, *düyes* et *düyos*, qui sont usitées dans les Landes, le Bordelais et la Lomagne, sur des territoires relativement considérables ; d'ailleurs *düwes* (d'où provient *dibes*) et *düyes* sont le produit d'une même tendance phonétique, quoiqu'elle se soit exercée différemment. — Je réclamerai encore pour la Gascogne, ou plus exactement pour un petit coin du Bordelais, une forme *lisi* (datif pluriel du pronom de la 3me personne), qui n'est pas sans analogie avec le *lözi* du parisien vulgaire cité au § 83, et qui s'est produite dans ce siècle même de la périphrase *lous y* sous l'influence du datif singulier *li*. — Il y a enfin dans le nord de la zone gasconne (à côté du béarnais *lou me, lou tou*, cité au § 90), des pronoms possessifs absolus *lou mén*, *lou ton*, fém. *la méne*, *la tone* (non pas la *toune*) et qui sont loin d'être d'une explication aisée. — Ce qui me paraît un peu plus grave que ces légères omissions, c'est d'avoir dit au § 104 qu'en provençal moderne l'article masculin ne persistait au singulier que sous la forme de l'accusatif. Que devient alors la forme toulousaine *lé* ? De quelque façon qu'on l'explique, comme elle est importante et bien connue, il ne fallait pas négliger de l'indiquer, et il eût été bon encore de ne pas oublier la forme féminine landaise *lœ* pour *la*, qui s'étend de

Bayonne jusqu'au sud du département de la Gironde, occupant surtout au nord de l'Adour une zone qui coïncide sensiblement avec celle où *é* tonique s'est affaibli en *œ* (phénomène non signalé dans le tome Ier de la Grammaire). — Puis, à propos du régime des pronoms atones, pourquoi dire (§ 98) que « l'ancien béarnais possède *at*, *ac*, *ag* » ? Ces formes sont encore très vivantes. D'ailleurs, sur leur origine je suis parfaitement d'accord avec M. M.-L. qui les tire de *illu*; cette façon de voir est confirmée par les variantes locales *et*, *eg*, et elle est bien plus scientifique que l'explication proposée par certains savants, qui ramènent ces formes à *aquo* : on pourrait tout au plus admettre une influence de ce type accentué dans le changement de *et* en *at*. — Puisque nous en sommes au chapitre du béarnais, je ferai encore remarquer qu'au § 84 l'auteur pousse le scrupule trop loin en se demandant, à propos des agglutinations comme *biraps* (virez-vous), « si *p* dérive de *t-v* ou bien si *v* est devenu *b*, à la finale *p* ». La question ne se pose même pas, et il ne faut pas oublier que dans cette région on a à faire à une forme *bos* et non *vos* : toutefois ce rôle proclitique des pronoms béarnais soulève bien d'autres difficultés, mais dans le détail desquelles je ne puis entrer ici. Avant de quitter le gascon, je dirai seulement que le participe *metut* (signalé au § 338 pour le nord-est de la France) se trouve aussi dans une partie de cette zone : quant à *bis*, dont le féminin est *biste*, je crois qu'on ne doit avoir aucune hésitation à le tirer de *bist*, et j'ajouterai que, sur ce modèle, le bordelais de ce siècle a refait aux participes *pris* et *mis* (gallicismes modernes) des féminins *priste* et *miste*. Petit exemple, mais intéressant néanmoins, de cette force, aveugle et toujours agissante, qui pétrit et repétrit dans tous les sens la matière linguistique, et qui s'appelle l'analogie!

Il y aurait évidemment à faire un certain nombre de remarques, analogues à celles-là, sur la partie « française » de la Grammaire. Je dois me borner. Je ne sais pas trop pourquoi au § 4, à propos de la fleur appelée *lis*, l'auteur n'adopte pas l'opinion de M. G. Paris et n'explique, pas cette forme par une influence due au blason des rois de France : le mot, dans ce cas, serait à rejeter au § 54. Je lis au § 117 : « Depuis le XVIe siècle, les verbes d'introduction savante se rangent dans la première classe, tels sont *posséder*, *rédiger*, etc. » Voilà une donnée chronologique qui n'est pas très exacte, car on trouve déjà *exercer* au XIIe siècle, au XIIIe *absorber*, *constituer*, au XIVe *diminuer*, *discuter*, *opprimer*, au XVe *distinguer*, et combien d'autres ; c'est donc d'assez bonne heure que s'est manifestée, dans la langue littéraire, la tendance en question. Enfin, tout en reconnaissant que les questions relatives à la dérivation ont été traitées d'une façon large et parfois neuve, que les listes accompagnant chaque suffixe sont en général abondantes, je ne puis m'empêcher de trouver que dans cette seconde partie l'étude du développement dialectal n'ait été un peu sacrifié à celui des langues littéraires, et ne fasse parfois maigre figure, à côté de lui. Il s'ensuit que les deux parties du livre, flexion et dérivation, ne sont pas dans un aussi complet accord qu'on

pourrait le désirer. C'est une observation que j'avais déjà eu l'occasion de faire, il me semble, à propos de la *Grammaire Italienne* de M. Meyer-Lübke : je vais tâcher de la rendre sensible par un ou deux exemples, empruntés au domaine français. Au § 514 il est question du suffixe *-ange*, dont l'origine reste obscure et dont l'action a été assez limitée : pour les patois, il n'y a de cité que le poitevin *fauchange* ; on aurait pu y ajouter le saintongeois *coiffange* (manière de se coiffer), et aussi, pour cette même région de l'ouest, les formes *doutange* et *parlange*, qui sont vraisemblablement des transformations assez curieuses de nos anciens mots *doutance* et *parlance*. J'ai regretté de même, au § 491 où sont énumérés les dérivés du suffixe *-atoria*, de ne pas trouver dans la liste *entendoire* et *comprenoire* : Rabelais s'est servi du premier de ces mots ; tous les deux sont encore en plein usage dans les dialectes du centre et de l'ouest de la France. Et ils sont curieux, il me semble, en tant que produits d'une psychologie populaire à la fois grossière et ingénieuse, qui trouve tout naturel d'assimiler à quelque outil vulgaire le mécanisme complexe de l'intelligence. C'est à l'aide d'exemples de ce genre qu'on peut espérer jeter une certaine lumière sur les idées et les sentiments des différents peuples ou des diverses classes d'une nation : il est donc utile de ne pas les négliger. Je sais bien ce que me répondra M. Meyer-Lübke : c'est qu'on ne peut pas grossir indéfiniment le format d'une grammaire en y faisant entrer plusieurs dictionnaires. Et il ajoutera que les matériaux dont on dispose pour étudier les patois, même en France, sont encore insuffisants : j'en conviens. Toutefois, il ne faut pas exagérer non plus : les quelques mots que je viens de citer sont tirés de glossaires que l'auteur connaît parfaitement, et qui figurent dans sa bibliographie. Je crois donc que, même avec nos ressources actuelles, il eût pu pousser un peu plus loin dans le sens que j'indique. Mais je n'ai garde d'insister sur ces critiques ; je me les reproche presque, en songeant à la quantité de documents de toutes sortes qu'a dépouillés l'auteur de cette Grammaire, et je préfère rendre hommage à la vigueur et à la tension d'esprit qu'il a dû déployer pour systématiser tant d'éléments épars. Qu'on lise, par exemple, ce chapitre de la conjugaison romane, dont je n'ai plus le temps de parler, et qui est peut-être à certains égards la partie la plus remarquable du livre, parce qu'elle en était la plus ardue à traiter : on verra si dans cet ensemble, solidement construit en dépit de la multiplicité des faits embrassés, il n'y a pas la justification des mots *nuovo avanzamento*, empruntés à Ascoli, et qui servent d'épigraphe à l'ouvrage. Résumer et condenser de la sorte, c'est même, il me semble, faciliter dans une large mesure les recherches de détail ultérieures.

Avant de terminer, je voudrais effleurer une dernière question, dussé-je pour cela revenir un peu sur mes pas, car il s'agit de l'ancienne déclinaison française. Au § 110, après quelques pages très condensées et très remarquables où il a jeté un coup d'œil rétrospectif sur les destinées de la flexion nominale, M. M.-L. arrive à se demander pourquoi

la Gaule (celle du nord au moins) a conservé pendant le moyen âge une déclinaison, que l'Italie a perdue pour des raisons phonétiques, mais que l'Espagne, par exemple, aurait pu parfaitement connaître. A la question ainsi posée, il répond en alléguant une influence germanique : l'opposition entre *murs* et *mur* reproduirait celle qui existe entre *fisks* et *fisk*, et la déclinaison française ne serait qu'un « reflet » de la déclinaison germanique. La thèse est séduisante, elle est étayée sur des raisons qui ont une certaine force (entre autres, apparition du type *Bertha*, *Berthanem* précisément dans les régions où la déclinaison a été florissante, en Rhétie et dans la Gaule du nord, non pas dans celle du sud, où la déclinaison est restreinte à la langue littétaire). Malgré tout j'ai quelque peine à y souscrire, et j'avoue que la question me laisse perplexe. Ce qui me répugne un peu, c'est d'admettre une influence aussi considérable et surtout une influence de ce genre : que les Gallo-Romans aient emprunté aux Germains des noms et même des verbes, voilà ce qui est incontestable, mais on ne doit pas oublier que le latin vulgaire avait en somme fait entrer dans son organisme et s'était assimilé tous ces éléments. L'emprunt d'une flexion serait bien plus extraordinaire, et il faudrait en tous cas se contenter de dire que l'*s* de *fisks* a pu contribuer à maintenir celle de *murus*. Mais j'ai des scrupules à admettre la proposition même ainsi réduite. Il faudrait, d'ailleurs, s'entendre sur la durée de l'influence germanique en France et sur l'époque précise où elle s'est exercée. Est-ce de la période mérovingienne qu'il s'agit ? Probablement. Mais rien ne nous dit qu'à ce moment-là la déclinaison à deux cas ait été particulière à la Gaule, et que le latin parlé en Espagne ne l'ait pas connu lui aussi. Dès que nous descendons un plus bas, — à l'époque de Charlemagne, par exemple, — la possibilité d'une influence germanique devient plus problématique, l'organisme du roman étant déjà fixé dans ses lignes essentielles. De plus, il ne faut pas, comme on a quelquefois tendance à le faire, subordonner à la règle de l'*s* l'histoire de la déclinaison française : cela n'est point exact pour ses débuts, et tout ce que nous voyons à ce moment-là c'est le maintien strict du nominatif et de l'accusatif latins ; la période d'organisation ou de tentative d'organisation (inconsciente, bien entendu) n'est arrivée que beaucoup plus tard, vers le XI[e] ou le XII[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque ou *li pere* est devenu *li peres*. Mais à l'origine, ce sont tout simplement les deux cas latins qui se conservent et qui se présentent sous la forme que leur assigne le jeu des lois phonétiques[1]. Si la tendance à garder un cas sujet distinct du régime n'avait pas existé par elle-même, et indépendamment de toute influence

1. Je ne prétends pas, bien entendu, qu'il n'y ait eu, et de très bonne heure déjà, des actions analogiques, surtout au pluriel. C'est ainsi que vers le VII[e] siècle *imperatores* est devenu *imperatori* d'après *muri*, et que bien antérieurement sans doute en Gaule *rosae* avait cédé la place à *rosas*. Mais ce sont là des actions qui se sont exercées au sein même de la langue et font partie de son évolution interne.

germanique dans le cerveau des Gallo-Romans du Nord, ils auraient peut-être pu modeler sur *fisks* une forme *murs* (quoique je ne le croie pas), mais, en tout cas, ils auraient dit alors *lo murs* (comme au sud) et non pas *li murs*, qui n'est que la continuation de l'expression totale antérieure *illi murus*. Je n'ai pas le temps d'insister ici, ni de donner à ces arguments tout le développement qu'ils comporteraient. Ce qui me paraît certain, c'est que la tendance à distinguer le sujet de l'objet est une des caractéristiques anciennes de l'esprit français, qui vraisemblablement a trouvé dans cette distinction un supplément de clarté à lui nécessaire. Toute cette question des origines de notre déclinaison est liée, je crois, en un certain sens, à celle de l'ordre des mots : ce n'est que par artifice scientifique et pour les besoins de l'analyse que nous isolons dans nos grammaires la flexion ; le langage, lui, ne connaît d'autre tout vivant que la phrase. Tant que le sujet n'a pas eu dans la phrase de place fixe, l'esprit a pu trouver avantage à lui conserver un exposant qui le distinguât. Ce n'est pas, parce que notre ancienne langue possédait une déclinaison que l'ordre des mots y était plus ou moins facultatif, ou du moins cela n'est vrai que pour une époque tardive : en ce qui concerne les origines, il faut, d'après moi, renverser les termes de cette proposition généralement admise sans discussion, et dire que, s'il y a eu continuation ou même formation d'une déclinaison rudimentaire, c'est parce que la construction se trouvait flottante au début et partagée entre diverses tendances. Mais voilà bien qui nous entraînerait encore trop loin. — Hâtons-nous de conclure en redisant une fois de plus que l'œuvre de M. Meyer-Lübke est de celles qui font le plus grand honneur à leur auteur, en particulier, et à la philologie romane, en général. N'oublions pas non plus de remercier MM. Auguste et Georges Doutrepont, auxquels nous devons une traduction française aussi élégante que fidèle, et qui ont bien voulu poursuivre la tâche que la mort n'a pas permis à Eugène Rabiet d'achever.

E. Bourciez.

---

613. — **La Poesia giovanile e la Canzone d'Amore di Guido Cavalcanti.** Studi di Giulio Salvadori. Rome, Soc. édit. Dante Alighieri, 1895, gr. in-8° de 140 p. Prix : 5 fr.

Ce volume est important pour l'histoire de la poésie italienne, dont il fixe avec beaucoup de précision certains points des origines. Il est sorti tout entier de l'attribution faite à Guido Cavalcanti d'une suite de sonnets du fameux manuscrit Vatican 3793, sonnets dont l'importance avait échappé jusqu'à présent, bien que le texte (édité au t. V du recueil d'Ancona-Comparetti) n'en fût pas ignoré. Cette attribution éclaire d'un jour nouveau toute une période de la vie du poète que Dante appelait le premier de ses amis. On ne savait rien, en effet, des premiè-

res œuvres de Cavalcanti, de celles qui avaient précédé son traité de la nature et des effets d'Amour Il se trouve que les nouveaux sonnets, qu'on pourrait dire « découverts » par M. Salvadori, formentune suite régulière, une espèce de traité aussi, et assez bien ordonné, de la « manière de servir », par suite un traité de morale, Amour dans la doctrine étant l'origine de toute vertu. En même temps, le poète florentin a écrit l'histoire d'une passion réelle, et les traits d'émotion qui rompent souvent la monotonie didactique ajoutent à l'œuvre un intérêt de plus. Ces documents ont permis une étude sur la jeunesse studieuse et chevaleresque de Cavalcanti dans la Florence du *dugento*, qui sera en cette publication la partie la plus aisément accessible à tous. La seconde partie étudie le *Trattato della natura, de' movimenti e degli effetti d'amore* à un point de vue très nouveau et donne de ce texte célèbre, mais obscur par son sujet même et difficilement intelligible aujourd'hui, un commentaire logiquement construit sur le développement de la pensée du « poète psychologue ». On peut dire en passant que l'auteur était mieux préparé que personne à pénétrer l'âme et à révéler les secrets d'art subtil de Cavalcanti; on en trouverait la preuve dans son *Canzoniere civile*, une des œuvres de poésie les plus personnelles qu'ait produites les lettres italiennes en ces dernières années.

L'objet de la troisième partie est de prouver l'authenticité des sonnets du Vatican. Cette conclusion générale semble inattaquable; une conclusion accessoire, présentée sous forme d'hypothèse, tendrait à établir des résultats dont l'importance ne saurait échapper : « Les canzones et les sonnets ici réunis seraient écrits de la main de Dante ou de Guido, ou représenteraient du moins exactement la langue et l'orthographe de ces poètes. » Deux fac similés accompagnent ici le travail, avec le texte des sonnets, présenté d'abord sous la forme paléographique et complété par celui de la *Canzone d'Amore* et par un glossaire. On voit, par ces indications que M. Salvadori a réuni ici à des degrés égaux la rigueur de l'esprit critique à l'intuition psychologique. Son volume sera indispensable à consulter pour qui voudra étudier d'un peu près l'esprit et les procédés de la lyrique italienne contemporaine de Dante, et les premiers développements du *novo stile*.

P. DE NOLHAC.

---

614. — MONTESQUIEU. **Voyages, publiés par le baron Albert de Montesquieu**, t. I. 1 vol. in-8° VIII-374 p. Paris, Picard; Bordeaux, Gounouilhou, 1894.

Cette publication n'ajoutera rien à la gloire de Montesquieu, et n'apportera de révélations profondes ni sur les idées de son temps ni sur les pays qu'il a vus, — c'est-à-dire, pour ce volume, l'Autriche et l'Italie. Elle se lit néanmoins avec intérêt, et on verra les volumes suivants avec le même plaisir. La préface et les notes, copieuses et soignées, sont fort

utiles : elles complètent ce que M. dit en passant, en abrégé, et redressent les inexactitudes où ce génie, aussi léger que vif, heurte à chaque pas. Tout naturellement, la comparaison avec le Président de Brosses s'impose. Chez les deux, on notera les continuelles fautes d'italien; il était presque entendu, au siècle dernier, qu'on savait cette langue, comme les Italiens de nos jours se persuadent qu'ils savent, de naissance, le latin ; il s'en fallait chez nous autant qu'il s'en faut chez eux. Ce rapprochement avec les autres voyageurs français, particulièrement Brosses, est instructif; on ne peut oublier en remontant au siècle précédent, les lettres où Seignelay, en fils bien appris, rend compte à son père de son voyage d'études, et les amusants jugements du bon jeune homme sur les villes et les monuments, sur cette place Saint-Marc qu'il trouve fort noble, mais au fond de laquelle gît l'église du même nom, d'un art presque tout *gothique* et barbare ! Les opinions sur les arts, dans tous ces voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècles, sont d'une parfaite unité ; mais M. est moins exclusif que Brosses, qui estime que Giotto ne serait pas reçu à peindre un jeu de paume. Il a d'ailleurs, particulièrement sur Venise, des impressions si parfaitement d'accord avec celles de l'autre président, qu'on irait presque se demander s'il n'y a pas échange direct. Mais ce qui caractérise Montesquieu, ce qui donne vraiment de l'attrait à ces carnets griffonnés en courant, c'est l'universelle curiosité du voyageur, sa passion d'information, son amour du détail vrai. Amour trop souvent malheureux ! Car on sait que M. a été l'homme le plus informé, mais un des plus mal informés, de son époque. Ce prêtre de la critique des faits n'avait lui-même qu'une critique peu sûre ; et s'il est grand par son désir d'appuyer sur l'observation les pensées générales qu'il formule, on peut bien dire qu'il n'a guère su ce que c'était qu'observer et conclure. Une perle, p. 91 : « J'ai remarqué que les « ouvriers ont donné aux rois un regard fier que n'ont point les empe- « reurs et capitaines romains. Les rois appellent *majesté* un air qui « inspire de la crainte. Les républicains, au contraire, appelaient *majesté* « un air qui inspire de l'amour. » Dans Montesquieu, par trop souvent, l'observation est en l'air, la conclusion aussi ; il est trop impatient, trop étourdi pour faire jamais une enquête complète ; il voit d'abord un trait, qui n'est pas forcément le principal, mais qui éveille en lui une pensée si lumineuse qu'il cherche rarement plus loin ; même dans ses ouvrages travaillés, les idées sont improvisées. A ce point de vue, ces notes de voyage sont particulièrement curieuses : c'est de l'Esprit des Lois pas encore écrit. Tout l'intéresse, et il comprend que, pour connaître peuple et pays, il faut tout voir : économie sociale et domestique, arts, métiers, sciences, administration, il se fait renseigner sur tout, et il cherche à examiner lui-même. Nous devons à cette curiosité beaucoup de détails très douteux, mais beaucoup aussi d'anecdotes et d'informations précieuses.

René MARIE.

615. — **B. Sarrette et les origines du Conservatoire national de musique, et de déclamatio** , par CONSTANT PIERRE, commis principal au secrétariat du Conservatoire de musique; Paris, librairie Delalain frères, s. d. [1895], in-8° x-196 p.

Les origines du Conservatoire national de musique et de déclamatiou sont des plus complexes. M. Pierre a précédemment étudié, à ce point de vue : « les anciennes écoles de déclamation dramatique » et particulièrement le projet de Lekain (1756); l'École royale dramatique de Préville (1772); l'École royale de déclamation (1786), mais tout cela dans une simple brochure : il nous annonce un historique complet de l'École royale de chant et de déclamation (p. 4 du préambule). Cette méthode analytique est certainement favorable à la précision des recherches, mais elle a peut être l'inconvénient de multiplier les redites. Quoi qu'il en soit, le présent travail nous montre tout ce que peut, même en temps de révolution, la persévérance d'un homme qui poursuit un objet à la fois pratique et élevé. Sans être lui-même artiste, B. Sarrette a su grouper les musiciens d'élite dont il n'avait d'abord été que l'administrateur et le modeste économe, défendre leurs intérêts collectifs, qui étaient ceux de la musique et de l'enseignement musical, expérimenter avec patience et imposer enfin une idée qui était juste et susceptible d'un grand développement. Le mérite de la Convention nationale — et il fut grand à une telle époque — fut de répondre dignement à cette passion d'art à laquelle la France doit une École dont le public pense encore plus de bien... qu'il n'en dit parfois de mal, et qui, suivant un étranger, M. Gevaert, « eut l'honneur de servir de type aux établissements analogues créés depuis lors dans la plupart des capitales de l'Europe ». La carrière de B. Sarrette fut purement révolutionnaire, et nous ne voyons pas trop sur quels fondements M. P. semble mettre en doute la sincérité et la vivacité de quelques-uns de ses discours et de sa *Pétition* (dont il nous donne le texte pour la première fois p. 40). La disgrâce brutale dont le premier directeur du Conservatoire fut victime de la part de la Restauration, les offres qui lui furent faites et qu'il déclina après juillet 1830, nous paraissent de sûrs garants de son républicanisme. P. 43, M. P. s'étonne de la tolérance de la Convention pour les exécutions musicales qui venaient interrompre ses séances; il aurait pu à ce propos citer les protestations de Danton. « Voltaire oncle de Villette » (p. 24) n'est pas une expression exacte. Il en est de même (p. 72) des prétendues « menées de Roland » contre Sarrette (qui avait assisté en personne avec une partie de ses musiciens, à la fête en l'honneur des Suisses du régiment de Châteauvieux) ; il ne s'agit, en effet, dans ce passage, que d'une dénonciation adressée à Roland, et trouvée dans les papiers de celui-ci. L'affaire de l'arrestation de Sarrette est bien élucidée : il fut, en réalité, compromis dans le parti hébertiste ; l'auteur a fait bonne justice de la légende royaliste que Zimmermann, Lassabathie, etc. avaient admise sans contrôle (p. 4 et

p. 72). Chemin faisant, l'histoire des fêtes révolutionnaires fournit à M. Pierre maint détail nouveau et intéressant : il nous donne, par exemple, la preuve que le *Chant du départ* fut pour la première fois exécuté en public non le 14 juillet, mais le 4 juillet 1794 (p. 87).

H. Monin.

---

616. — Maurice Vauthier. **Le Gouvernement local de l'Angleterre.** 1 vol. In-8°, xii-446 p. Paris, A. Rousseau, 1895.

Les travaux de M. de Gneist sur le *self government* et le *local government*, incomplètement traduits en français, sont antérieurs à la transformation intime des institutions anglaises déterminée par les actes fondamentaux de 1888 et de 1894 ; d'ailleurs, ces monuments de critique et de science admirables sont peu lisibles pour le public : voilà pour l'Allemagne. Pour l'Angleterre elle-même, en dehors des petits *tracts* de la collection de l'*English citizen,* il n'existe aucun ouvrage d'ensemble. La France se trouvera venir en première ligne, grâce à un Belge. Peu d'ouvrages présentent plus d'intérêt que celui de M. Vauthier; peu sont conçus avec plus de clarté, écrits avec plus de talent. Aucun, d'ailleurs, ne s'attaque à des faits plus importants, plus gros de conséquences. C'est tout simplement sa révolution de 89 que l'Angleterre vient de faire, sans déclaration des droits de l'homme, sans bouleversement, sans déclamations, sans ruines. Comme le dit fort bien l'auteur, il y a toujours beaucoup de passé dans les nouveautés anglaises. Cependant, quelque ménagées que soient les transitions, quelque habitude que les Anglais aient prise de ne décréter que ce qui existe en fait ou ce qui va se faire de soi-même, quelque accoutumés que nous soyons à les voir rarement abolir même ce qu'ils remplacent, il vient un moment où le passage se voit plus net entre l'ancien état et le futur. Un de ces pas a été fait. Le gouvernement local a glissé des mains de la classe qui l'avait détenu jusqu'ici. Il n'a point été accaparé par la masse : c'est la supériorité de l'Angleterre — la seule, peut-être — que l'idée de l'ochlocratie y trouve difficilement entrée dans les esprits même les plus avancés, même chez les socialistes. La forte dose de personnalité qui fait le fond du caractère national empêche d'admettre que celui qui n'est pas par lui-même, qui ne vit pas de ses ressources, qui, par sa misère, par son crime ou sa faute, par son incapacité physique ou autre, par une fatalité quelconque ou par sa volonté, a perdu l'indépendance naturelle, soit majeur politiquement ou administrativement, qu'un homme ait soin, à propos d'intérêts auxquels il ne participe pas, de charges dont il n'a pas son lot. Par contre, — et c'est un autre trait bien éloigné de nos coutumes, — l'ingérence dans les affaires publiques, depuis l'électorat pour les institutions locales les plus humbles jusqu'aux fonctions les plus élevées, est tenue, non pas pour un droit, mais pour

une charge. On l'impose, et des peines sont parfois édictées contre qui s'y refuse. Ces principes ont maintenu dans des limites fort curieuses les réformes démocratiques que l'Angleterre vient d'opérer. Tout s'est fait par œuvres de détail. C'est chaque branche, presque chaque service de l'administration locale qu'on a créé ou réorganisé sur des bases différentes. Mais, dans l'ensemble, à peu près tout se trouve fait ; et le temps est là pour, l'expérience aidant, apporter les compléments utiles. Le résultat, c'est que l'aristocratie foncière qui, représentée par les juges de paix, était maîtresse depuis des siècles du gouvernement local, qui tenait, appuyée sur le clergé anglican, l'administration des campagnes et même d'un grand nombre de villes, a vu réduire cette puissance dans des proportions si marquées qu'on peut se demander ce que l'avenir lui en laissera. Nous le verrons, car le développement des institutions nouvelles est destiné à être rapide. M. V. étudie cette transformation : dans le comté, où la modification est si grande que ce n'est vraiment plus la même chose que nous appelons du même nom, et que le « comté administratif » de l'avenir tend à n'avoir plus de commun avec l'ancien comté que les limites territoriales et encore ; — dans le bourg dont le type, mis en rapport avec celui que revêt maintenant le comté, tend à se généraliser ; — dans la paroisse, unité municipale de l'Angleterre, qui échappe et à la gestion de l' « ancienne *vestry* » et à la domination de la *gentry*, maîtresse, comme propriétaire, du clergé paroissial, et comme fournissant les juges de paix, de la *vestry* elle-même. De toutes les lois nouvelles, celle du 5 mars 1894, qui organise entièrement les paroisses rurales en espèces de communes se régissant elles-mêmes par un conseil élu, est probablement la plus grosse des conséquences sociales. M. Vauthier termine par un chapitre sur la capitale, où la lutte que les réformes ouvrirent immédiatement entre le comté de Londres et la Cité est parfaitement expliquée. C'est, du reste, le mérite tout spécial de ce livre que cette clarté d'exposition, cette méthode rigoureuse de développement historique, qui en rendent la lecture facile et d'un intérêt continu.

René Marie.

---

617. — Gaudefroy-Demombynes, **Promenades en Algérie**. Nancy, 1895, 24 p. in-8°.

Les meilleurs guides, et ils n'abondent pas pour l'Algérie, sont tous incomplets en ce qui concerne l'archéologie romaine ou arabe. En visitant Cherchel, Tipasa, Tlemcen, M. Gaudefroy-Demombynes a eu l'occasion de remarquer ces lacunes et il les comble en partie dans la présente brochure. On y remarquera (p. 5, p. 9, notes 1, 2 ; p. 15, note 2 ; p. 20-23) de nouveaux faits de vandalisme à ajouter à ceux qu'on a tant de fois signalés : il faut citer la disparition de l'épitaphe d'Abou 'Abdallah Zagal, l'oncle de Boubdil, le dernier roi de Grenade, que l'on

voyait autrefois à Tlemcen. Il est permis d'espérer que M. Gaudefroy-Demombynes, nommé récemment directeur de la Medersa de cette dernière ville, pourra continuer l'œuvre de Brosselard et se livrer à des études pour lesquelles il est si bien préparé.

René Basset.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vient de paraître *Les Livres X, XI et XII de l'Atharva-Véda*, traduits et commentés par M. V. Henry (Paris, Maisonneuve, 1896).

ALLEMAGNE. — M. E. Fr. Bischoff, dans un travail substantiel de quelques pages, vient de résumer les résultats des dernières découvertes épigraphiques relatives au calendrier de Pergame et au calendrier asiatico-éolien (*Der Kalender von Pergamon und der asiatisch-æolisch Kalender*. Leipzig, 1895, in-8). Il a pris pour base de cette nouvelle étude l'ouvrage de Max Frænkel : *Altertümer von Pergamon*, VIII, 1. Berlin, 1890, et rappelé par la même occasion les mois nouveaux signalés dans les publications des Écoles française et allemande d'Athènes, dans les comptes rendus des séances de l'Académie de Berlin et dans le Corpus Inscr. gr. En 1892 il avait étudié les calendriers béotien et thessalien (*Leipziger Studien* VII et *Jahrbuch für class. Philologie*). On n'a pas oublié sa dissertation inaugurale très complète pour le temps, intitulée *De Fastis Graecorum antiquioribus*, Lipsiae, 1884.

— Vient de paraître : *Compendio di Grammatica comparata del Greco e del Latino*, di V. Henry, *versione fatta sulla 5a edizione originale francese dal Prof.* A. Arrò, *con correzioni dell' autore per una 6a edizione originale*. — (Torino, Clausen, 1896).

— La maison C. Winter, de Heidelberg, annonce la publication d'une série intitulée *Sammlung von Elementarbüchern der altgermanischen Dialekte*, sous la direction de M. W. Streitberg, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). Elle comprendra sept volumes, savoir : prégermanique (Streitberg), gotique (Streitberg), vieux-norrois (Kahle), anglo-saxon (Bülbring), vieux-saxon (Holthausen), vieux-haut-allemand (Sütterlin), moyen-haut-allemand (Michels). Le tome Ier a déjà paru et sera l'objet d'un compte rendu prochain dans la *Revue*. Le goût qui s'éveille en France pour les études historiques de grammaire germanique semble devoir assurer un bon accueil à une publication que les noms du directeur et des collaborateurs suffisent à recommander.

BOHÊME. — M. Sigismond Winter vient de faire paraître dans les travaux de l'Académie tchèque le premier volume d'un important travail sur la *Vie ecclésiastique en Bohême au* xve *et au* xvie *siècle*. Il expose l'organisation et la vie sociale et religieuse des Hussites, des frères bohêmes des protestants, des catholiques, des sectes inférieures, Vaudois, Antitrinitaires, etc. L'ouvrage complet aura deux volumes. Le second paraîtra l'année prochaine. On doit déjà à M. Winter d'importants travaux sur l'histoire de la civilisation en Bohême.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 27 Vingt-neuvième année 8 juillet 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

La Correspondance historique et archéologique, nº 18, 25 juin : Asse, Le père de d'Argental et de Pont-de-Veyle, le président de Ferriol (suite et fin). — Vᵗᵉ de Grouchy, Le fief de Marly et Saint-Vincent de Paul. — Malo, Legs à la confrérie des notaires de Paris. — Ch. de Beaumont, Une lettre inédite de Rivarol (lettre naturellement fort spirituelle, datée de Bruxelles, du 21 juillet 1792). — *Questions :* Le testament de Mazarin; Documents sur les lettres de cachet en province. — *Réponses :* Famille de Catin de Ravarines; Renseignements biographiques (sur Mme de Condorcet, Dupaty et Freteau); Images de la Vierge aux portes des villes (de Nancy, de Montmédy, de Mouzon). — *Ouvrages nouveaux :* Durrieu et Marquet de Vasselot, Les manuscrits à miniatures des Héroïdes d'Ovide traduites par Saint-Gelais et un grand miniaturiste du xviᵉ siècle; Geoffroy de Grandmaison, Napoléon et les cardinaux noirs; Labande, Catal. gén. des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements. XXVII. Avignon. I.

The Academy, nº 1206 : J.-J. Jusserand, A literary history of the English people, from the origine to the Renaissance (très intéressant). Memorials of St. James' Palace, by Sheppard. — Ritchie, Natural rights. — Books of travel : Parkin, The Great Dominion ; Cousins, Madagascar of To-day ; Brodhead, Slav and Moslem ; Snaffle, Gun, rifle and hound in East and West ; Muir, The mountains of California. — G. P. Macdonell (not. nécr.). — The Kutho-Daw. — Dialect and archaism in the Shepheards Calender (Herford). — The etymology of Daventry (Macclure). — The arms of Archbishop Rotherham. — Ellis, Catalogue of Arabic books in the British Museum, I, A.-L. — Virgo concipiet (Conybeare).

— Nº 1207 : Stephens, The life and letters of Freeman. — Vincent, Actual Africa on the coming continent. — Le Gallienne, R. L. Stevenson. — Jones, A critical account of the philosophy of Lotze ; Douglas, John Stuart Mile, a study of his philosophy ; Wenley, Dualism and monism ; White, Spinozas tractatus de intellectus emendatione, translated. — A Syriac name for the Franciscan friars (Casartelli). — The etymology of shottery (Mayhew). — The German Hamlet (Corbin). — Ed. König, Hist. krit. Lehrgebäude der hebr. Sprache, II, 1.

The Athenaeum, nº 3529 : Rae, Life of Adam Smith ; Ashley, Select chapters and passages from the Wealth of Nations. — The Roxburghe Ballads p. Ebsworth, VIII, 1. — W. Thomas, Sweden and the Swedes ; Mrs. Wood Baker, Pictures of Swedish life, or Svea and her children. — Ch. Oman, A history of England. — Mr. Locker-Sampson. — The life and letters of Freeman. — Caxtoniana. — The Ameer Abdur Rhaman. — Defoe's library. — Mr James Dykes Campbell.

— Nº 3530 : R. M. Garnier, Annals of the English peasantry. — As others saw Him, a retrospect, A D. 54. — Shaw, A history of currency, 1252-1894. — Antiquarian literature. — Arabic manuscripts in the British Museum. — Yorkshire Washingtons in Virginia (Convay). — Elephant, alabaster (Goldsmid ; Ward ; Birdwood). — The Oxford library. — Topinard, L'homme dans la nature. — Jahrbuch der kön. preuss. Sammlungen, XV.

Literarisches Centralblatt, nº 25 : Handcomm. zum Alten Testament. p. Nowack. — Des Gregorios Thaumaturgos Dankrede an Origenes,

p. KOETSCHAU (pénétrante introduction). — ROLFFS, Urk. aus dem antimonischen Kampfe des Abendlandes; HARNACK, Zur Abercius-Inschrift. — Franz BRENTANO, Die vier Phasen der Philosophie; Meine letzten Wünsche für Oesterreich. — SCHWARTZ, Die Königslisten des Eratosthenes u. Kastor (beaucoup de points contestables). — LUDWIG, Die Konstanzer Geschichtsschreibung bis zum XVIII Jahrh. — Von HANSEN, Aus baltischer Vergangenheit, miscellaneen aus dem Revaler Stadtarchiv. — Journal du gen. Fantin des Odoards. — Bibliotheca geographica, p. BASCHIN, I. — SCHERFF, Colombey-Nouilly; Vionville-Mars la Tour. — BROCKELMANN, Lexicon syriacum, 5, 6, 7 (suite de ce lexique qui marque un grand progrès pour les études syriaques). — KIRSTEN, Quaestiones Choricianae (soigné et méritoire). — Plauti com. p. GOETZ u. SCHOELL, 3, 4 — R. STEIG u. H von GRIMM, Achim von Arnim und die ihm nahe Standen I, Arnim und Brentano (important travail). — ALLGEYER, Anselm Feuerbach, sein Leben u. seine Kunst. — A. HERMANN, Fest im Takt! Leichte Tonstücke, Sing=und Tanzweisen zum Gebrauch beim Turnunterricht.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº V : HAUPT, Die eschatologischen Aussagen Jesu in den synopt. Evangelien. — Strassburger Festgabe für Jhering. — GEYER, Gedichte und Fragmente des Aus ibn Majar. — THOMSEN, Beröringer mellem de finske og de baltiske sprog. — Zwei altdeutsche Rittermären p. E. SCHRÖDER.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 26 : HAULER, Zur Gesch. des griech. Mimus (de bons résultats). — Anonymi Londinensis ex Aristotelis Iatricis Menoniis et aliis medicis eclogae, p. DIELS (très soigné). — Des Gregorios Thaumaturgos Dankrede an Origenes, p. KÖTSCHAU (solide travail). — SIEWERT, Plautus im Amphitruone fabula quomodo exemplar Graecum transtulerit (recherches menées avec bon sens et réflexion). — HOLDER, KELLER, Scholia antiqua in Q. Horatium Flaccum, I, Porfyrionis commentum, rec. HOLDER (très louable). — Die Mosella des Ausonius hrsg. u. erklärt von HOSIUS, Anhang. Die Moselgesch. des Venantius Fortunatus (à recueillir avec reconnaissance). — SCHREIBER, Die alexandrinische Toreutik I (fort suggestif, à continuer !) — E. KRAUSE, Die nordische Herkunft der Trojasage bezeugt durch den Krug von Tragliatella, eine dritthalbtausendjährige Urkunde. — K. LEHMANN, Der letzte Feldzug des hannibalischen Krieges (1ᵉʳ art.).

— Nº 27 : BIDEZ, La biographie d'Empédocle (important). — MAASS, Kleitarch und Diodor (soin et réflexion). — Lucrez, p. BRIEGER (donnera une nouvelle impulsion à l'étude du poète). — GEMOLL, Die Realien bei Horaz, 2, 3, 4 (très utile). — Festschrift für Joh. Overbeck, Aufsätze seiner Schüler. — LEHMANN, Der letzte Feldzug des hannibalischen Krieges (2ᵉ art. sur ces recherches bien méditées, bien menées qui méritent l'attention du militaire comme de l'historien).

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 26 : LEHMANN, Der letzte Feldzug des hannibal. Krieges (beaucoup de soin et de sagacité). — Caesar, Gallischer Krieg, p. FÜGNER. — Cicero, Philipp. Reden, 1, 2, 3, 7 p. NOHL. — FREERICKS, Der Apoll von Belvedere (l'auteur a pris de la peine, mais manquait d'expérience pour un travail si compliqué). — Hippokrates, trad. FUCHS, I (très méritoire). — GERLINGER, Die griech. Elemente in Schillers Braut von Messina, 4ᵉ éd. p. EINHAUSER.

Zeitschrift für katholische Theologie, III : *Abhandlungen :* STENTRUP, Der Staat und die Schule, II, das Forum des positiven göttlichen Rechts.

— ZIMMERMANN, Pusey im Kampfe gegen die kathol. Tendenzen der Tractarianer u. die protest. Richtung der Anglicaner. — MICHAEL, Luther und Lemnius, Wittembergische Inquisition 1538. — HUPPERT, Probabilismus oder Aequiprobabilismus. — *Recensionen* : ZSCHOKKE, Historia sacra A. T.; STEENTRUP, Synopsis tractatus de Deo Uno; GROSS, Lehrb. des kathol. Rechts; GREVING, Pauls von Bernried Vita Greg. VII; DE SAN, Tractatus de Deo uno; HÜTTEBRÄUKER, Der Minoritenorden zur Zeit des grossen Schismas; LECTOR, Le Conclave — *Analekten* : Streiflichter auf die neueste kath. theol. Literatur; Zum neuesten Werke Wellhausens (Kern); Das syrisch-kathol. Kirchenjahr (Nilles); Zu Habakuk (Zenner); Die fünf Wundmale des Herrn (Heller); Judas am Oelberg (Heller). — Kleinere Mitteilungen. — Literarischer Anzeiger.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

N° 28 Vingt-neuvième année 15 juillet 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin de l'Académie des sciences de Cracovie, mai : ABRAHAM, La première lutte entre l'Eglise et l'Etat, en Pologne (lutte entre Henri Kietlicz, archevêque de Gniezno, appuyé par Innocent III, et Ladislas Laskonogi, duc de la Grande-Pologne).

The Academy, n° 1208 : FROUDE, English seamen in the XVI century. — TYRRELL, Latin poetry. — MACEWEN, Life and letters of John Cairus. — LUFFMANN, A vagabund in Spain. — Current theology. — Leonard A. Wheatley (not. nécrol.). — Frisian and Dutch jottings (Brennan). — On the kalendar in Galba A XVIII. (Stokes). — The etymology of shottery (Macclure). — A bishop of Winchester at Perpignan in september 1415 (Ramsay). — Virgo concipiet (Conybeare). — M. Max Niemeyer annonce la publication d'une « Zeitschrift für keltische Philologie », dirigée par MM. Kuno Meyer, de Liverpool, et Ludwig Chr. Stern, de Berlin. — Discoveries at Silchester.

The Athenaeum, n° 3531 : The life of sir James Fitzjames Stephen. — MUMMERY, My climbs in the Alps and Caucasus ; Sir W. M. CONWAY, The Alps from end to end. — DYER, The evolution of industry. — W. ANDREWS, Curious church customs and cognate subjects. — J.-J. JUSSERAND, A literary history of the English people, from the origins to the Renaissance (brillant et instructif, très habilement et savamment composé). — Wheatley (not. nécr.) — The life and letters of Freeman (Stephens). — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 26 : ZSCHOKKE, Hist. sacra antiqui Test. 4e éd. — Vincenz von Lerinum, p. JÜLICHER. — WILLMANN, Gesch. das Idealismus, I (profond). — MEINONG, Zur Werth-Theorie-Bille Aettens Historie, förste Del af MOLLERUP. — Monum. confraternitatis Stauropigianae Leopoliensis p. MILKOWICZ, I. — DU MOULIN ECKART, Bayern unter dem Ministerium Montgelas, 1799-1817, I (méritoire, quoiqu'un peu long). — A. STERN, Gesch. Europas seit den Verträgen von 1815, I (une foule de nouveaux détails, ouvrage indispensable, mais donne l'impression d'une collection de dessins au crayon plutôt que d'un grand tableau d'ensemble aux vives couleurs). — NEUBAUER, Freiherr von Stein (bien écrit). — H. von SELBITZ, Aus grosser Zeit, 1-6 (début d'une publication par livraisons sur la guerre de 1870, sera utile). — WISSMANN, Afrika, Schilderungen und Ratschläge zur Vorbereitung für der Aufenthalt und den Dienst in den deutschen Schutzgebieten (intéressant et plein de détails). — KUNZ (Major), Die deutsche Reiterei in den Schlachten und Gefechten des Krieges von 1870-1871 (original, très recommandable, très fouillé, à noter le rôle futur que l'auteur réserve à la cavalerie allemande : « le personnel est excellent, les chevaux également ; l'armement et l'équipement sont à la hauteur de l'époque ; l'éducation du cavalier n'a jamais été meilleure, et dans le corps des officiers règnent l'activité, l'effort »). — ARENDT, Einführung in die nordchines. Umgangssprache (très utile). — ERHARDT, Die Entstehung der homer. Gedichte (fait avec savoir et sagacité). — S. Augustini epistolae, p. GOLDBACHER, I. — Hussoviani carmina p. PELCZAR. — BRANDL, Shakspeare (détaillé et vivant). — CORNILL, Nicht rhythmisch ; WOLFRUM, Schlusserwiderung. — MARTINI e FERRARIS, Ordinamento generale degli Istituti d'istruzione superiore.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 28 : Ilias, p. AMEIS, I-III, 5ᵉ ed. p. HENTZE. — Vespae, p. VAN LEEUWEN, p. MERRY, p. GRAVES. — NENCINI, Quaest. Terentianae (très suggestif). — Aeneide, p. KAPPES, I-III, 5ᵉ éd. ; VII-IX, 3ᵉ ed. — STIGLMAYR, Eine alte Regensburger Handschrift des sogen. Homerus latinus (fragment important). — BURMEISTER, De fontibus Vellei Paterculi (combat Kaiser avec succès). — GUDEMAN, Outlines of the history of classical philology (solide). — ZIEGELER, Aus Pompeji (trop court et trop peu intéressant pour l'élève). — WEIGAND, Die Aromunen (donne de sûrs fondements à l'étude du roumain du sud); Erster Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache (utile). — Hussoviani carmina p. PELCZAR.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 27 : AURICH, Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum (souvent trop subjectif). — BLAYDES, Adversaria in trag. graec. fragm. (trop de conjectures contestables). — Dionis Cassii hist. rom. p. MELBER, II (nouvelle édition améliorée de l'édition Dindorf). — MAISEL, Beitr. zur Würdigung der Handschriften des Cassius Dio (dirigé contre Boissevain et Melber). — AUSFELD, Zur Kritik des griech. Alexanderromans (important et utile). — NEMETHY, Novae emend. in Firmicum Maternum astrologum. — Eucherii Lugdun. opera omnia I, p. WOTKE (art. de Petschenig).

Museum, n° 5 : Scholia in Aeschyli Persas, p. DÄNHARDT (Berlage). — CARSTENS, De translationibus Thucyd. (Leyds). — Plinii secundi reliquiae, p. BECK (Karsten). — Vergilius'Aeneas, vertaald door CHAILLET (Kruijtbosch). — Gainâ Sutras, p. JACOBI, II (Warren). — G. PARIS, La poésie du moyen âge (Salverda de Graves). — Von GUTSCHMID, Kleine Schriften (Boissevain). — Duc de BROGLIE, La paix d'Aix-la-Chapelle (de Beaufort). — FRUIN, Archief van Montfoort (Blok). — KNUTTEL, De toestand der Katholieken tijdens de Republiek (Brom). — EBE, Abriss der Kunstgeschichte (Holwerda). — PICNOT, Outlines of English literature (Brennan).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 29 Vingt-neuvième année 22 juillet 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, n° 29, janvier-avril : *Partie littéraire :* R. DARESTE, Une prétendue loi de Solon. — M. HOLLEAUX, Sur une inscription de Thèbes. — P. TANNERY, L'inscription astronomique de Keskinto. — G. SCHLUMBERGER, Poids de verre byzantins. — Th. REINACH, Inscriptions d'Amasie et d'autres lieux. — P. GIRARD, De l'expression des masques dans les drames d'Eschyle (3e art.). — *Variétés :* Les étudiants hellènes à Paris. — *Chronique :* Correspondance grecque (X.) Actes de l'Association, etc. — *Bibliographie :* Comptes rendus.

Nouvelle revue rétrospective, n° 13, 10 juillet : Mémoires du duc de Croy sur le cours de Louis XV et de Louis XVI, 1727-1784 (nouveaux et intéressants extraits inédits, sur les chasses royales, le froid de 1740, le cardinal Fleury, le séjour de Louis XV à Metz, le maréchal de Saxe, etc.) — Épilogue de l'histoire du cœur de Louis XVII, remise du cœur à la famille du prince le 22 juin 1895 (acte par lequel M. Édouard Dumont rend le cœur par devant notaires aux représentants du duc de Madrid qui le recevra à Venise et le fera porter ensuite à Frohsdorf où il sera déposé dans le tombeau du comte de Chambord; lettre de remerciements du duc de Madrid ; note du docteur Martellière, attestant que le cœur est celui d'un enfant de dix ans). — Étienne Polverel, commissaire national civil à Saint-Domingue au général A.-N. de La Salle, commandant au Port-au Prince, aux Cayes, 28 décembre 1792. — Le roi Louis-Bonaparte à M. Poggi, à Florence, 5 octobre 1823. — Règlement de vie du cardinal Fesch. — Mme Amable Tastu à M. Henri de Pène. — Le prince Louis-Napoléon Bonaparte à Cuvillier-Fleury, 22 déc. 1830 (le félicite d'un éloge de Lavalette et de Kléber). — Comment Don Carlos rentra en Espagne (1834) ; circulaire du ministre de la marine, envoyée à Bayonne et à Bordeaux ; lettre adressée au ministre par M. de Pinguet.

Literarisches Centralblatt, n° 27 : Acta martyrum et sanctorum, IV, V; SCHULTHESS, Probe einer syrischen Version der Vita S. Antonii. — SARRE, Die Berliner Goldschmiedezunft bis 1800. — HOPFEN, Kaiser Maximilian II und der Kompromiss-Katholicismus (intéressant). — Barras, Memoires. — MEYER, Gesch. der Univ. Freiburg in Baden. 1806-1832 (instructif). — Socialpolitischer Briefwechsel Kawelins und Iwan Turgenjews mit Herzen, p. DRAGOMANOV, trad. MINZES (source très remarquable pour l'histoire de Russie de 1857 à 1862). — CAUER, Grundfragen der Homerkritik (réfléchi, suggestif, dédié à Kirchhoff et honore le maître autant que l'élève). — KROLL, De oraculis chaldaeis (important). — G. SCHULZE, Orthographica (très savant). — EMERSON, The history of the English language (court et contient l'essentiel). — La Motte Fouqué u. Eichendorff, p. KOCH. — Pauly's Realencyclopädie der class. Altertumswissenschaft, p. WISSOWA, I. — KNACKFUSS, Raphael; Rembrandt; Dürer u. Holbein der jüngere. — GOLDBERG, Das Landschulwesen auf den Zittauer Dörfern bis 1811.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 28 : KNÖTEL, Homeros, der Blinde von Chios (très difficile à lire, parfois peu croyable). — CWILINSKI, Einige Bemerk. über die Composition des Sophocl. Philoktet. — HERAEUS, Präparationen zu Caesars Gallischem Krieg. — SOLTAU, Livius' Quellen (recherches détaillées et pleines de sagacité). — SCHENKL, Griech. Elementarbuch, 16e ed. — NEUE-WAGENER, Formenlehre der lat. Sprache, III. das Verbum, 3e ed. 4-6 Lieferung.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 29 : Hecuba, p. SEADLEY (bon). — Herodotus, p. STEIN, V u. VI, 5e ed. — HAUVETTE, Hérodote historien des guerres médiques (le sujet est presque épuisé, et le livre très remarquable, important surtout par une foule de remarques de détail). — BENDER, Anthologie aus röm. Dichtern mit Ausschluss von Vergil und Horaz (devra être amélioré pour devenir bon et utile). — USSANI, In Pervigilium Veneris conjectuae (on reçoit d'Italie de meilleurs travaux). — Julii Firmici Materni Matheseos libri VIII, p. SITTL, I, 1-4 (méritoire). — Th. REINACH, Mithridates (traduction allemande très recommandable et très bien faite). — CIACERI, Contributo alla storia dei culti dell' antica Sicilia; Il culto di Demeter e Cora nell' antica Sicilia (recueil de matériaux très méritoire et presque complet). — H. W. SMYTH, The sounds and inflections of the Greek dialects, Ionic (fait avec grand soin et de solides connaissances). — SEILER, Die Entwickl. der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts, I. Die Zeit bis zur Einführung des Christentums (petit livre sans prétention et joliment écrit).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Vingt-neuvième année 29 juillet 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Annales de l'École libre des sciences politiques, nº 4 : SILVESTRE, La politique française dans l'Indo-Chine, l'Annam. — BAROSZ, La révolution polonaise de 1830-1831 et la déposition de Nicolas (fin). — J. PÉRIER, La bourgeoisie rochelaise du XVIIIe siècle. — *Analyses et comptes rendus :* BOUTMY, Le recrutement des administrateurs coloniaux; M. VAUTHIER, Le gouvernement local de l'Angleterre; BROUILHET, Essai sur les ententes commerciales et industrielles et les transformations qu'elles pourraient apporter dans l'ordre économique actuel; BRUNET, La France à Madagascar, 1815-1895; CABROL, Le maréchal de Saint-Arnaud en Crimée; CAVAIGNAC, Pour l'impôt progressif; COULON, De la liberté de la presse, commentaire de la loi du 28 juillet 1894; CRUPPI, Linguet, I; DUBOIS, La vie au continent noir; GIRAUD-TEULET, Double péril social, Eglise et Socialisme; HEIMVEH, La guerre et la frontière du Rhin; DE LARUE, La déportation des députés à la Guyane; LEHMANN, Friedrich der Grosse u. der Ursprung des siebenjæhrigen Krieges; NÉNOT, La nouvelle Sorbonne; PAYOT, L'éducation de la démocratie; ROBIQUET, Discours et coutumes de Jules Ferry, III, Les lois scolaires. — SPIRE, De la responsabilité des communes en cas d'attroupement. Etude historique et juridique suivie d'un appendice sur la responsabilité en cas d'explosion à la dynamite.

Revue historique, juillet-août : R. WADDINGTON, Une intrigue secrète sous Louis XIII, visées de Richelieu sur la principauté d'Orange, 1625-1630. — G. DEPPING, Madame, mère du régent, et sa tante l'Electrice Sophie de Hanovre, nouvelles lettres de la princesse palatine (suite). — DE KERALLAIN, Les Français au Canada, la jeunesse de Bougainville et la guerre de Sept Ans. — *Bulletin historique :* France, époque moderne (Bemont et Monod); Italie, Cesare Contu (Orsi). — *Comptes rendus critiques :* P. GUIRAUD, La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine; LEGRELLE, La mission de Rébenac à Madrid; SCHLITTER, Die Stellung der œsterreischischen Regierung zum Testamente N. Bonapartes; TREITSCHKE, Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert. (Le livre de Guiraud est un beau travail qui compte parmi les meilleurs que nous ayons sur les antiquités grecques et qui fait honneur à la science française; le volume de Legrelle montre qu'un doute est très légitime sur la nature de la mort de Marie-Louise; l'étude de Schlitter rassemble une foule de documents intéressants, relatifs à l'histoire du testament de Napoléon; Treitschke a publié cinq volumes, sans écrire une réelle histoire d'Allemagne et même une véritable histoire politique; il juge tout d'après ses goûts de Prussien aristocrate et militaire, étudie les choses par rapport à ses idées, ne cherche pas à comprendre, tranche bien des questions avec légèreté, abuse des généralisations aventureuses, dénature les vraies physionomies des gens, manque de la philosophie de Ranke qui consiste à n'être dupe de rien, arrête ses vues politiques à des commérages de cour; ses jugements sont plutôt d'un moraliste que d'un historien; l'histoire des mœurs relègue chez lui l'histoire politique au second plan; les parties qui traitent des questions économiques, sociales, littéraires et scientifiques, sont toujours les meilleures dans ses ouvrages; il s'entend à traiter comme personne les mouvements populaires et à animer la matière d'un récit.)

The Academy, nº 1209 : VILLARI, The two first centuries of Florentine history; LELAND, Legends of Florence. — TEN BRINK, Shakspere. — GERARD, Some celebrated beauties of the last century. — COMPAYRÉ, Abelard and the origin and early history of universities; DE GARMO, Herbart and the Herbartians. — Books on ancient history : ROBERTS, The ancient

Boetians, their character and culture, and their reputation; GILBERT, The constitutional antiquities of Sparta and Athens. — Prof. Huxley (not. nécr.). — The Cambridge University Library. — The Kalendar in Galba A. XVIII (Hessels). — The etymology of shottery (Mayhew). — RYLE, Philo and Holy Scripture, or the quotations of Philo from the Books of the Old Testament. — A new Assyrian style. — Antiquities from Egypt at University College.

— N° 1210 : Leslie STEPHEN, The life of sir James Fitzjames Stephen. — CUNNINGHAM and MACARTHUR, Outlines of English Industrial history. — Some Spanish books : MOREL-FATIO, Etudes sur l'Espagne, I, 2e éd. (se lit avec plaisir et profit comme tout ce qui parle de la plume de cet auteur distingué); Don Quixote, trad. WATES; Echegaray, The son of don Juan, Mariana, trad. GRAHAM; MAYOR, Spain Portugal the Bible. — Prof. Dragomanov (not. nécr.). — What people produced the works called Mycenaean? (Ridgeway). — The inscr. at Carew, Fethard and Baginbun (Allen). — The Keltic root « ab ». — BREUL, Handly bibliographical guide to the study of the German language and litterature for the use of teachers and students of German. — GEIGER and KUHN, Grundriss der Iranischen Philologie. — Virgo concipiet (Badham). — The British school at Athens. — The Der el Bahari exhibition.

The Athenaeum, n° 3532 : Continental literature (juillet 1894, juillet 1895). — Letters of Samuel Taylor Coleridge, p. E. H. COLERIDGE. — AUBREY, The rise and growth of the English nation; CUTTS, Augustine of Canterbury; INNES, Britain and her rivals in the XVIII century. — ROBERTSON, The making of the English nation. — The life and letters of Freeman (Round).

— N° 3533 : Field-Marshal Viscount WOLSELEY, The decline and fall of Napoleon; Field-Marshal Lord ROBERTS, The rise of Wellington. — BATESON, A history of Northumberland, II. — WEITCH, Dualism, monism and other essays. — Margaret M. VERNEY, Memoirs of the Verney family during the commonwealth, 1650-1660, III. — ROUND, Feudal England, historical studies on the XI and XII centuries. — Scandinavian philology : HOLTHAUSEN, Altisländisches Elementarbuch; NOREEN, Altschwedisches Lesebuch; BUGGE, Bidtrag til den aeldste Skaldedigtnings Historie; G. STEPHENS, The Runes whence came they? — TOOMEY, Heroes of the Victoria Cross; GERARD, Some celebrated Irish beauties of the last century. — Forms of politeness in Greek letters (Mahaffy). — Elephant, alabaster (Prideaux, Platt). — Sir Thomas Lucy (Ch. C. Stopes).

Literarisches Centralblatt, n° 28 : RAMSAY, The Church in the Roman empire, 4e éd. — WIRTH, Chronolog. Späne. — Kölner Schreinsurkunden des XII Jahrh. II, 1 u. 2, p. FRANCK. — DELBRÜCK, Das Leben des Feldmarschalls Grafen Neidhart von Gneisenau. 2e éd. (le livre appartient au genre des « Life and letters » qui n'est pas très répandu en Allemagne, peut-être avec raison; mais c'est un bon tableau d'ensemble, et l'exposé est clair). — WEIGAND, Die Aromunen, ethnogr. philologisch histor. Untersuchungen über das Volk der sogen. Makedo-Romanen oder Zinzaren. II. Volksliteratur der Aromunen. (l'auteur a fouillé un domaine très insuffisamment connu, il l'a exploré à fond, l'a ouvert à la science). — ERCKERT, Die Sprachen des Kaukasischen Stammes (fait avec grand soin). — GEHRING, Index Homericus (entreprise utile et méritoire). — HOLZNER, Studien zu Euripides (des conjectures remarquables). — COMPARETTI, La guerra gotica di Procopio di Cesarea, I (texte en général bien choisi et amélioré en beaucoup d'endroits). — WEISE, Unsere Muttersprache, ihr Werden und ihr

Wesen (bon). — KLUGE, Deutsche Studentensprache (intéressant et fait avec succès). — Volkstümliche Lieder der Deutschen im XVIII u. XIX Jahrhundert p. BÖHME, 1re Lieferung (travail gigantesque, recueil de matériaux à accueillir avec joie). — HEINEMANN, Goethe, I (fait avec goût et compétence). — KOENEN, Gefässkunde der vorrömischen, römischen und fränkischen Zeit, in den Rheinlanden (essai sérieux). — THOURET, Katalog der Musiksammlung auf der Königl. Bibliothek im Schbosse zu Berlin. — BAUMEISTER, Handbuch der Erziehungs = und Unterrichtstehre für höhere Schulen, III. Didaktik u. Methodik der einzelnen Lehrfächer, I. I. Latein. p. DETTWEITER; Gesch. p. JAEGER.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, VI, juin : SCHUBERT, Die Composition des pseudopetrinischen Evangelienfragments; Das Petrusevangelium. — VON DER LINDE, Antoinette Bourignon. — MARTINAK, Die Logik John Lockes. — LEGRELLE, Les conférences secrètes de Diessenhofen et Stockborn. — OLDENBERG, Die Religion des Veda. — Von DITFURTH, Gesch. des Geschlechts von Ditfurth, III.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 30; Anthologia Graeca epigrammatum Palatina cum Planudea, p. STADTMUELLER. I. Palatinae libr. I-VI, Planudeae libr. V-VII (œuvre d'une très grande importance à laquelle le critique consacre un long article; la Faculté de Heidelberg a nommé, aussitôt après l'apparition du volume, l'éditeur Stadtmueller docteur honoris causa. Quiconque sait apprécier une œuvre qui a coûté à l'auteur dix années de fidèle dévouement et de labeur plein de renoncement, dira avec nous que la Faculté s'est honorée elle-même en honorant ainsi ce brillant témoignage d'application et de savoir. Il ne reste qu'à souhaiter à Stadtmueller assez de force et de persévérance, de fraîcheur et de joie à son travail, pour qu'on le nomme, après l'heureux achèvement de l'édition, le second sospitator (Jacobs est et reste le premier) de cet inestimable monument de l'antiquité). — C. Plinii Secundi dubii sermonis VIII reliquiae, p. BECK (contient 482 fragments, rangés sous 16 chapitres; malgré quelques critiques qu'on peut adresser à la forme, et non au fond, cette édition, à laquelle l'auteur a consacré bien des années et qu'il a établie avec beaucoup de circonspection et une sûre méthode, enrichit considérablement la littérature des grammairiens). — BRANDL, De Lactantii apud Prudentium vestigiis (prouve avec détail que le Cicéron chrétien a été utilisé par Prudence). — FÜHRER, Zur Felicitasfrage (démontre avec Duchesne que la passion de sainte Félicité et de ses fils est de basse époque, du VIe siècle, et sans valeur historique). — WACHSMUTH, Einleitung in das Studium der alten Geschichte (L'ouvrage manquait, mais l'homme est venu, et le livre aussi; on regrettera que l'auteur n'ait pas noté la falsification de la généalogie d'Alexandre par Theopompe; qu'il ait parlé inexactement de l'amour d'Eusèbe pour la vérité, et qu'il ne se soit pas souvenu des mots du grand Scaliger : « nullus est auctor qui leviore studio et maiore securitate iudicii lectorum scripserit »; qu'il regarde toujours Castor comme la source des Fasti consulares. Mais le travail a été préparé depuis longtemps avec grand soin et con amore. L'auteur a réussi à donner un tableau d'ensemble des études sur l'antiquité, à arranger et à disposer sa vaste matière, à exécuter les parties de détail. Puisse-t-il trouver la juste et universelle reconnaissance à laquelle il a droit!) — RIZZO, Naxos Siceliva (comble très bien la lacune; beaucoup de remarques justes et surtout nouvelles; à bientôt l'ouvrage que l'auteur promet sur Tauromenion!) — CAVVADIAS, Fouilles de Lycosura, I. — TSEREPIS, Τὰ σύνθετα τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης. I. Τὸ ὀνομαστικὸν πρῶτον συνθετικόν. 2e ed. (à la hauteur de la science moderne; rien de bien neuf; mais habile et sûr assemblage de tous les matériaux).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Nos 31-32 Vingt-neuvième année 5-12 août 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Annales de l'Est, n° 3, juillet 1895 : Ch. Schmidt, Notes sur les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge. — Baumont, Lunéville à la veille de la Révolution. — Walter, Chronique éditée par R. Reuss (suite). — *Comptes rendus :* De La Ville de Mirmont, De Ausonii Mosella. — Jean de Barr, Etudes alsaciennes. — Recueil de documents sur l'hist. de Lorraine, I, inventaires des ducs; II, catal des actes de Mathieu II, dressé par Le Mercier de Morière. — Labande, La charité à Verdun, hist. des établissements hospitaliers et institutions charitables de cette ville depuis la fondation jusqu'en 1789. — Florange, Hist. des seigneurs et comtes de Sierk en Lorraine — Kieffer, Gesch. der Gemeinde Balbronn. — Matthis, Die Leiden der Evangelischen in der Grafschaft Saarwerden; Bilder aus der Kirchen = und Dörfergeschichte der Grafschaft Saarwerden. — Etienne, Essai de grammaire de l'ancien français. — Debidour et Etienne, Les chroniqueurs français du moyen âge. — Durand, Eléments de philosophie scientifique et de philosophie morale.

La Correspondance historique et archéologique, n° 19, 25 juillet 1895 : Lazard, Les papiers des frères Lazard aux archives de la Seine. — Vicomte de Grouchy, Le fief de Marly et saint Vincent-de-Paul (suite et fin). — Une lettre de Henri II à la ville de Paris, 17 mars 1553. — *Mélanges :* Une question d'histoire relative à la maison de Bourgogne; Courtine; Les Manceaux à Rome; Immaculée Conception; Imitation de J.-C.; Néologisme; Croix du Calice; Soupe; Traductions. — *Questions :* Procès-verbal de l'extraction des cercueils royaux de Saint-Denis en 1793. — *Réponses :* Le sauvage du roi, le saltarin du roi; Jacques Matharel, opérateur du roi. — Chronique. — Chronique gallo-romaine. — Musée du Louvre. — Musée des arts décoratifs. — Musées de province. — *Ouvrages nouveaux :* Mém. de Barras; Spont, Semblançay; Demange, Les vitraux de Blenod-les-Toul.

The Academy, n° 1211 : M. Scott, The tragedy of Fotheringay, founded on the Journal of D. Bourgoing, physician to Mary queen of Scots and on unpublished ms. documents. — Gurteen, The Arthurian Epic, a comparative study of the Cambrian, Breton and Anglo-Norman versions of the story and Tennyson's Idylls of the King. — Reicke, Lose Blätter aus Kants Nachlass, II; Apel, Introd. to the study of Kants Kritik; Foerster, Der Entwicklungsgang der Kantischen Ethik. — Zupitza (not. nécrol.). — Slavica. — The inscr. at Carew, Fethard and Baginbun (Southesk). — The Ogham notelets (Macalister). — The Celtic root ab (Mayhew). — Arsenic (Skeat). — Writing in Homer (Butler). — The pronunciation of princess (Dawson). — Fabbisogno (Krebs). — Die Psalmen Salomo's, zum ersten Mal mit Benutzung der Athoshandschriften u. des Codex Casanatensis hrsg. von O. von Gebhardt. — Prof. von Roth (not. nécr.). — The Chronicle of the Kings of Kashmir (Stein). — The god Tartak (Rob. Brown jun.). — Mycenaean art. — Excavations on the Roman wall.

The Athenaeum, n° 3534 : Thornton, Colonel sir Robert Sandeman, his life and work on our Indian frontier. — Alice Gardner, Julian the Philosopher and the last struggle of paganism against christianity (bon). — La Révol. française en Hollande, la République batave. — Furuhjelm and Bayley, Sonya Kovalevsky. — Oriental literature : The Disc. of Philoxenus, bishop of Mabbog; Burkitt, The modern Egyptian dialect

of Arabic; Muallakat or seven poems suspended in the Temple of Mecca; Brockelmann, Lexicon Syriacum : The Kathakoça, p. Tawney. — The public schools in 1895. — Is Egypt so very old (Fleay). — Zupitza (Breul). — Lethaby and Swainson, The Church of Sancta Sophia, Constantinople, a Study of Byzantine building. — Bonavia, The flora of the Assyrian monuments and ist outcomes. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Hirscht, Die Apokalypse und ihre neueste Kritik. — Patrologia Syriaca, p. Graffin, I. — Gatrio, Die Abtei Murbach im Elsass (très détaillé). — Pastor, Gesch. der Päpste seit dem Ausgang des M A. II., 2e éd. — Erichson, Das theolog. Studienstift Collegium Wilhelmitanum, 1544-1894 (intéressant). — Stettiner, Aus der Gesch. der Albertina. — Thirria, Napoléon III avant l'Empire (curieux et impartial). — Tables alphab. du Kitab-el-Agani. — Brandstetter, Malaio-polynes. Forschungen, III. — Distel, Dre erste Verdeutschung des XII, Lucian. Totengesprächs, nach einer urtextlichen Handschrift, von Johann Reuchlin u. Verwandtes aus der Folgezeit. — De la Ville de Mirmont, Apollonios de Rhodes et Virgile. — Weissenfels, Gœthe in Sturm und Drang, I (cf. *Revue*, n° 15). — Kluge, Etymol. Wörterbuch der deutschen Sprache, 5e éd. — Seuron, Graf Leo Tolstoi, Intimes aus seinem Leben. — Rover, Deutsche Sagen in ihrer Entstehung, I (manque de méthode et de clarté). — Zingerle, Ueber Berührung tirolischer Sagen mit antiken. — N. Schiller, Lehrbuch der Gesch. der Pädagogik, 3e éd. — Minerva, p. Trübner u. Kukula, IV.

Berliner philologische Wochenschrift, nos 31-32 : Plato's Republic, the Greek text edited with notes and essays by Jowett and Lewis (très long art. d'Apelt). — Jezienicki, Quaestiones Lucretianae (bonne méthode). — S. Pontii Meropii Paulini opera, I, epistulae; II carmina, p. de Hartel (admirable). — Tacitus, Dial. de oratoribus, p. Gudeman (1er art.). — Pascal, La tavola osca di esecrazione. — Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme, réunis, traduits et annotés par Th. Reinach (sans remplir les espérances qu'on concevait, satisfait un réel besoin). — Waser, Skylla und Charybdis in der Literatur und Kunst der Griechen u. Römer. — Karten von Attika, VIII, p. Curtius u. Kaupert. — Sarwey. u. Hettner, Der obergermanisch-rätische Limes des Römerreiches, I — Lindsay, The Latin languages, an historical account of Latin sounds, stems and flexions. — Eckstein, Lyra germano-lyrica; Strehlke, Deutsche Lieder in latein. Ubersetzung; Linke, Cithara sacra.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 29 : Holzner, Platos Phädrus u. die Sophistenrede des Isokrates (clair et convaincant). — Wecklein, Die Komposition des Horaz und die Epistula ad Pisones (important). — Anthologiae latinae supplementa, I. Damasi epigrammata, accedunt Pseudodamasiana aliaque ad Damasiana inlustranda idonea p. Ihm (très satisfaisant; le critique, Weyman, ajoute à ses éloges une foule de menues corrections et remarques. — Dial. de oratoribus, p. Bennett (très soigné, fait sous l'influence de Gudeman). — Sonnenschein, A Greek Grammar for schools (bien réussi). — Nieländer, Der faktitive Dativ bei der latein. Prosaikern und Dichtern (très estimable).

— Nos 30-31 : Festschrift zum 50 jährigen Doktorjubiläum Ludwig Friedlaender dargebracht von seinen Schülern. — Holzner, Studien

zu Euripides (réflexion, jugement pénétrant, bonne connaissance de la littérature du sujet). — Hyperidis orationes sex p. Blass, 3e ed. insigniter aucta (1er art.). — Gloser, De ratione quae intercedit inter sermonem Polybii et eum qui in titulis saeculi III, II, I apparet (grand soin, bon travail mais recueil de matériaux incomplet, et assez mal disposé). — Novak, Mluvnicko-Kriticka Studia Liviovi (travail très instructif et suggestif sur Tite-Live). — Dial. de oratoribus, p. Gudeman (très long art. sur cette remarquable édition). — Herkenrath, Gerundii et gerundivi apud Plautum et Cyprianum usus (a rempli sa tâche). — Acta Andreae cum laudatione contexta et Martyrium Andreae graece Passio Andreae latine p. Max Bonnet (très méritoire et importante contribution à l'histoire de la littérature grecque). — Joseph, Die Paläste des homer. Epos mit Rücksicht auf die ausgrab. Schliemanns, 2e ed. — Nicolai Hussoviani, carmina p. Pelczar.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1895, XIX, 3 : W. Meyer-Lübke, Zur Syntax des Substantivums. — Baist, Artur und der Graal. — Braune, Neue Beiträge zur Kenntnis einiger romanischen Wörter deutscher Herkunft. — Suchier, Der musikalische Vortrag der Chanson de geste. — Friesland, Die Quelle zu Rutebeufs Leben der heiligen Elisabeth. — Rudow, Neue Beiträge zu türkischen Lehnwörtern im Rumänischen. — Ulrich, Fiore di virtu. — *Vermischtes :* Settegast, Enme (enma) in der altfr. Stephanepistel; Cohn, mauvais ; Ulrich, Die.-s. lose Form der I Plur. im Altoberengadinischen bezw. Provenzalischen und Normannischen. — *Besprechungen :* Revue des langues romanes (Levy et Appel); Giornale storico della letteratura italiana (Wiese); Romania (Gröber et Meyer-Lübke).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Nos 33-34 Vingt-neuvième année 19-26e août 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Revue d'Alsace, juillet-août-septembre : Arthur Benoit, Les corps francs au pays de Bade, avril 1848 (rapport de l'avocat Neyremand et de l'ingénieur Robin, délégué de l'autorité française à la frontière). — Ch. Pfister, Mémoire de l'intendant Colbert, 1660 (suite et fin : gouvernement, maisons nobles, justice, finances, fortications, forêts). — Goutzwiller, A travers le passé (suite). — Schoell, Le comté de Horbourg (suite). — Durrwell, Hist. d'une ville d'Alsace et de ses environs, Guebwiller pendant la Révolution (suite). — Nerlinger, Le géant d'Andlau, son sabre et son poignard. — A. B. Dépêches de l'administration civile au xixe siècle, Alsace-Lorraine. — Kurtz : Rareté alsatique; Bardy, Monastère de Saint-Dié, Régiment de Salm-Salm, Le général Haxo, Le Dr Félix Poma; Bleicher, Étude préhistorique; Jean de Barr, Études alsaciennes; Ch. Meyer, Hermitage de Mutzig; Rod. Reuss, Not. nécrol. sur X. Mossmann; Inglod, Deux bénédictins alsaciens.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXXVIII, 4e livraison : Latour, Essais philologiques sur les belgicismes. — Duflou, Des écoles publiques anglaises (suite et fin). — *Comptes rendus :* Bider, La biogr. d'Empédocle; Martinon, Les élégies de Tibulle, Lygdamus et Sulpicia; Cali, Studi su i Priapea e le loro imitazioni, La vita e le opere di L. Com. Sisenna ; P. Guiraud, La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine ; Francotte, L'antidosis en droit athénien ; Pyfferoen, Les réformes communales, électorat, fonctionnaires, police.

The Academy, n° 1212 : Social England, a record of the progress of the people in religion, laws, learning, arts, industry, commerce, science, literature and manners from the earliest days to the present day, by various writers, edited by Traill, vol. I, from. the earliest times to the accession of Edward I ; vol II, from the accession of Edward I to the death of Henry VII ; vol. III, from the accession of Henry VIII to the death of Elizabeth. — The Memoir of a Protestant condemned to the galleys of France for his religion, written by himself, translated by Oliver Goldsmith, with an introd. by Austin Dobson. — Boyesen, Essays on Scandinavian Literature. — Secrets memoirs of the royal family of France during the Revolution, with original and authentic anecdotes of contemporary sovereigns and other distinguished personages of that eventful period, published from the journal, letters and conversations of the Princess Lamballe, by a lady of rank in the confidential service of that unfortunate princess, with a portrait and cipher of the secret correspondence of Marie Antoinette. — Hart, Studies in American education. — The Speculum meditantis of Gower (Ridgeway et Tyler). — The inscriptions at Carew, Fethard and Baginbun (Allen). — The keltic root « ab » (Nicholson). — Archil or orchel (Skeat). — The pronunciation of princess (Casartelli). — Pro Milone, p. Clark ; Selected speeches of Cicero, transl. Blakiston. — The Geographical Congress. — The Tibetan press at Darjiling. — Berenson, Lorenzo Lotto.

The Athenaeum n° 3535 : Courthope, A history of English poetry. — Hodgkin, Italy and her invaders, V, 6, The Lombard Invasion, 553-600 ; VI, 7, The Lombard Kingdom, 600-744. — Burke, A history of Spain from the earliest times to the death of Ferdinand the Catholic ;

JACOBS, An inquiry into the sources of the history of the Jews in Spain; DIERCKS, Gesch. Spaniens von der frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart, I. — LEFRANC, Hist. du Collège de France depuis ses origines jusqu'à la fin du premier Empire (ouvrage de grande valeur). — Froude at Simancas. — Prof. von Roth. — Elephant, Alabaster (Ward). — Herne Stepherd. — Junius' first letter to Chatham. — Ulick Burke. — The Geographical Exhibition at the British Museum. — Catalogue of the pictures belonging to the Duke of Portland; GHALIB EDHEM, Musée impérial ottoman, catal. des monnaies des khalifes.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : The Books of Samuel, p. BACON. — Texte u. Unters. zur Gesch. der altchristl. Liter. XII, 3. v. D. GOLTZ. Ignatius von Antiochien als Christ und Theologe; KLOSTERMANN, Griech. Excerpte aus Homilien des Origenes. — NOWACK, Lehrbuch der hebräischen Archäologie. — WUNDT, Methodenlehre. — Heldenlieder der deutschen Kaiserzeit aus dem latein. übersetzt v. GUNDLACH, I, Hrosvithas Otto-Lied. — JORGENSEN, Peter Schumacher Griffenfeld, I u. II (tâche excellemment remplie). — W. SCHMITZ, Der Einfluss der Religion auf das Leben beim ausgehenden Mittelalter, bes. in Dänemark (sans valeur scientifique). — Bakunins Briefwechsel mit Herzen u. Ogarjow, p. DRAGOMANOV, übers. von MINZES. — STARCK, Palästina u. Syrien von Anfang der Gesch. bis zum Siege des Islam, lexikalisches Hülfsbuch für Freunde des heiligen Landes. — Von SCHWARTZ, Sintfluth u. Völkerwanderungen. — SOKOLOW, Die Dünen. — TALLQVIST, Die Assyr. Beschwörungsserie. Maqlu nach den Originalen im British Museum hrsg. I, II. — HOMMEL, Sumerische Lesstücke. — PHILIPPIDE, Istoria limbii romine, I (bon). — WOLKAN, Gesch. der deutschen Litteratur in Böhmen bis zum Ausgange des XVI Jahrhunderts (excellents matériaux). — OESTERLEIN, Katalog einer Richard Wagner-Bibliothek. — MONRO, The modes of ancient Greek musik.

— N° 31 : Das alte Testament, von Ed. REUSS, p. ERICHSON u. HORST, I-VII. — STAERK, Das Deuteronomium. — EISLER, Gesch. der Philosophie im Grundriss. — SCHUBERT, Gesch. des Pyrrhus (n'est pas une grande œuvre historique, mais offre le résultat de recherches soignées). — DIEMAND, Das Ceremoniall der Kaiserkrönungen (travail préliminaire qui sera utile). — FASTENRATH, Christoph Columbus (nullement scientifique). – PRIBRAM, Lisola (fouillé). — Kapitel aus einem bewegten Leben, 1855-1862. — KRAUSE, Aphorismen zur geschichtswissensch. Erdkunde. — APOSTOLIDES, Étude du premier chant chorique des Phéniciennes d'Euripide. — Dicta Catonis quae vulgo inscribuntur Catonis dicta de moribus, p. NEMETHY, 2° éd. — Horace, Odes and epodes, p. C. L. SMITH. — Anecdota Oxoniensia, Hibernica minora, p. K. MEYER. — SCHNELLER, Beiträge zur Ortsnamenkunde Tirols, II. — WUNDERLICH, Unsere Umgangssprache in der Eigenart ihrer Satzfügung dargestellt. — GHALIB EDHEM, Catal. des monnaies des khalifes. — Mosso, Die körperliche Erziehung der Jugend.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° VII, juillet 1895 : SPITTA, Die Apostelgeschichte. — Lactanti opera omnia, p. BRANDT et LAUBMANN. — Die Chroniken der deutschen Städte vom XIV bis ins XVI Jahrhundert, Band XXIII. — STEIN, Catalogue of the Sanskrit ms. — BLASE und Gen. Hist. Grammatik der latein. Sprache, I, 1. — SITTL, Archäologie der Kunst. — Inscr. latinae selectae, p. DESSAU, I. — KÖGEL, Gesch. der deutschen Literatur, Ergänzungsheft zu I. — Luthers Werke, IX.

Museum, nº 6 : FLENSBURG, Zur Stammabstufung der mit Nasalsuffix gebildeten Präsentia im Arischen und Griechischen (Uhlenbeek). — GEHRING, Index Homer, appendix hymnorum vocabula continens (Mendes da Costa). — JEBB, Schets der Helleensche of Grieksche Letterkunde, vrij bewerkt door Dr. H. C. MULLER (Leignes Bakhoven). — BROCKELMANN, Lexicon Syriacum, praefatus est Th. NÖLDEKE (Land). — GRAZ, Die Metrik der sog. Caedmonschen Dichtungen, mit Berücksichtigung der Verfasserfrage (Cosijin). — Ausgew. kleine Schriften von G. Forster p. LEITZMANN; Wilhelmine von Thümmel p. ROSENBAUM. — Th. REINACH, Mithradates Eupator, König von Pontos, mit Berichtig. und Nachträgen des Verfassers trad. GOETZ (von Gelder). — Von TREITSCHKE, Deutsche Gesch. im XIX Jahrhundert, V (P.-L. Muller). — Anecd. Maredsolana, III, 1. Sancti Hieronymi presbyteri qui deperditi hactenus publicantur commentarioli in Psalmos, p. D. Germ. MORIN. — VOEGIER, Geschiedenis van het Middelburgsche Gymnasium van 1365-1894 (Kan). — VAN DER WEERD, Mixta graeca et latina.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 35-36 Vingt-neuvième année 2-9 septembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Nouvelle Revue rétrospective, 10 août, n° 14 : Les Cent Jours, passage de l'Empereur à Grenoble, mars 1815, journal du colonel de gendarmerie Jubé. — Notes prises par Louis Planat de la Faye, ancien officier d'ordonnance de l'Empereur à Carlsbad (1819) et à Vichy (1827). — L'alliance franco-russe et l'Angleterre en 1759. — Mme de Tencin et le comte d'Argenson. — Mém. du duc de Croij 1727-1784 (suite).

Romania, n° 95 : F. Lot, Celtica. — A. Thomas, Les noms composés et la dérivation en français et en provençal. — P. Meyer, La descente de saint Paul en enfer, poème français composé en Angleterre — Toynbee, Dante's references to Pythagore; Dante's obligations to Orosius; Some unacknowledged obligations of Dante to Albertus Magnus; Dante's obligations to Alfraganus in the Vita nuova and Convivio. — *Mélanges :* Fr. vals, valt, valent; sals, salt; chielt, chalt (Mussafia); Interpolations du Jeu de Robin et Marion (E. Langlois); Le dit du cheval à vendre, d'après un ms. du château de Chantilly (G. Raynaud). — *Comptes rendus :* Abhandlungen Herrn prof. Dr Adolf Tobler, von dankbaren Schülern in Ehrerbietung dargebracht; Gorra, Delle origini della poesia lirica del medio evo; Springer, Das altprovenzalische Klagelied; Cesareo, La poesia siciliana sotto gli Suevi; Wechssler, Ueber die verschiedenen Redactionen des Robert von Borron zugeschriebenen Graal. — Lancelot-Cyclus.

The Academy, n° 1213 : Mallock, Studies in contemporary superstition. — Mummery, My climbs in the Alps and Caucasus. — Tarver, Life and letters of Flaubert. — Laycock, Economics and socialism. — Wachsmuth, Einleit. in das Studium der alten Gesch.; Boissier, L'Afrique romaine; Petit-Dutaillis, De Laced. reipublicae supremis temporibus. — The speculum meditantis of Gower, II (Macaulay). — The inscr. at Carew, Fethard and Raginbun. (Southesk). — Supposed Ogham monument at Kilrush (Ussher). — Writing in Homer (Butler). — Boisterous (Skeat). — Arsenic (Chance). — The Oriental department of British Museum. — The Archaeological Survey of India. — Dr. Parry's music to the Frogs.

— N° 1214 : Butcher, Aristotle's theory of poetry and fine art. — Döllinger, Addresses on historical and literary subjects. — Noel, Livingstone in Africa. — Alice Gardner, Julian, philosophe and emperor. — Some Spanish books. — Acquisitions of printed books by the British Museum. — The priority of Matth. I, II (Badham). — Marvell's satires (Aitken). — Dante's statement as to the relations of Alexander the Great with the Romans, De Mon. II, 9 (Paget Toynbee). — A lost French word (Archer). — Writing in Homer (Ridgeway). — The American Philological Association. — Del Mar, A history of monetary systems. — The Kuthodaw (Temple). — Greek music.

The Athenaeum, n° 3536 : Sterling, The story of the Highland Brigade in the Crimea. — Maude, Five years in Madagascar, with notes on the military situation. — H. W. Smyth, The sounds and inflections of the Greek dialectes, Ionic. — Brossington, Historic Worcestershire. — Boswell, The Vita Nuova and its author. — Studies on folklore. — Latin poetry. — Minor works on history. — Clerical biography. — New mss in the British Museum. — Is Egypt to very old? (Nutt). — The duchess of York, Mrs Sheridan and Lord Erskine. — Elephant,

alabaster. — Coincidences of publishing (Unvin). — The sixth International Geographical Congress. — WARNER, Miniatures and borders from the Book of Hours of Bona Sforza, Duchess of Milan. — DE LA SIZERANNE, La peinture anglaise. — Notes from Athens (Lambros). — BAPST, Essai sur l'histoire du théâtre.

— N° 3537 : The tale of Beowulf, sometime king of the folk of the Weden Geats, done out of the Old English tongue by MORRIS and WYATT. — SHARPE, London and the Kingdom. III. — LAMBROS, Catalogue of the Greek mss. on Mount Athos, I. — The works of John Collier (Tim Bobbin) in prose and verse, p. FISHWICK. — QUILLER-COUCH, Ancient and holy wells of Cornwall. — TYRRELL, Latin poetry. — SEEBOHM, The Tribal System in Wales, being part of an inquiry into the structure and methode of Tribal Society. — American travel. — Books on Constantinople. — Is Egypt so very old? (Fleay et Petrie). — The table at Oatlands, 31 dec. 1812. — The sources of the machinery of love in Arthurian romance. — Sybel (not. nécr.). — The International Geographical Congress. — EVETTS and BUTLER, The churches and monasteries of Egypt. — RODGERS, Catalogue of the coins of the Indian Museum, I. — Luigi Mussini of Siena. — STREATFEILD, Masters of Italian music.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : W.-R. SMITH, Das Alte Testament. — The book of Leviticus. p. DRIVER and WHITE. — RESCH, Aussercanon. Paralleltexte zu den Evangelien II. — Jahresberichte der Geschichtswiss. XVI, p. JASTROW. — Monum. Germ. hist. p. MOMMSEN, II, 2. — MEYER VON KNONAU, Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich IV u. Heinrich V, II, 1070-1077. — PRIESACK, Die Reichspolitik des Erzbischofs Balduin von Trier 1314-1328. — BJÖRLIN, Der Krieg in Norwegen 1814. — WINTER, Shakspeares England, new ed. — Fath al Qârib, La révélation de l'omniprésent, comm. sur le précis de jurisp. musulmane d'Abou Chodja par Ibn Qasim al Ghazzi. — DELITZSCH u. HAUPT, Beiträge zur Assyriologie, 2 vol. — Sujutis Kunja Wörterbüchlein, p. SEYBOLD — Iliad, p. PLATT. — SIEWERT, Plautus in Amphitruone fabula quomodo exemplar graecum transtulerit (fait avec sûreté et méthode). — De bello gallico, p. HAMP. — WÜLFING, Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen, I (bon travail d'ensemble). — LÜCKE, Die königl. Gemäldegalerie zu Dresden, I. — HOLLWECK, Gesch. des Volksschulwesens in der Oberpfalz.

Altpreussische Monatschrift, III et IV, avril-juin : BERTHOLD, Kant's Regeln eines geschmackvollen Gastmahls und seine Umgangsstunden. — BONK, Die Städte und Burgen in Altpreussen, Ordensgründungen in ihrer Beziehung zur Bodengestaltung. — TREICHEL, Volksthümliches aus der Pflanzenwelt, besonders für Westpreussen. XI. — KOPP, Wedekind, der Krambambulist. — PRUTZ, Gustav Hirschfeld, Gedächtnissrede, mit Verzeichnis der Publikationen Hirschfelds von LEHNERDT. — *Referate :* Urkunden u. Actenstücke zur Gesch. des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg. XV. Städtische Verhandlungen. III, p. BREYSIG (Lohmeyer); Chronik der vier Orden von Jerusalem, p. TÖPPEN; TOEPPEN, Beiträge zur Gesch. des Weichseldeltas; Russische Lyrik in den Versmassen der Originale übertragen von GERSCHMANN. — Quarante-quatre plans des villes de la vieille Prusse sont joints à ce fascicule, ainsi que 118 documents, recueillis par M. Ehrenberg dans les archives d'Italie (cette publication sera continuée).

Berliner philologische Wochenschrift, nos 33-34 : Essen, Das zweite Buch der aristotelischen Schrift über die Seele in kristischer Uebersetzung (très long art. de Susemihl). — Acta apost. sive Lucae ad Theophilum liber alter, p. Blass (commentaire soigné et double index). — Kroll, De oraculis Chaldaicis. — Baumstark, Lucubrationes syro-graecae (recherches solides). — Taciti Dial. de oratoribus, p. Gudeman (2e art.). — Bergmann, Lexicon Prudentianum, prolegomenis instructum (très soigné). — P. Thomas, La litt. latine jusqu'aux Antonins (exposé élégant, spirituel et qui repose sur de solides études). — Freeman, The history of Sicily from the earliest times, IV (indispensable pour qui veut étudier le sujet). — Tropea, Studi siculi e la Necropoli Zanclea. — Türk, De Hyla (clair et juste). — Levy u. Luckenbach, Das Forum Romanum der Kaiserzeit (vivant et sûr). — Monum. antichi pubbl. per cura della Reale Accademia dei Lincei, IV, Antichitá del territorio falisco, I. — Tyson, A philological essay concerning the Pygmies of the Ancients, 1692, now edited with an introd. treating of Pigmy Races and Fairy Tales, p. Windle. Bibliothèque de Carabas, vol. IX. — Hale, The anticipatory subjunctive in Greek and Latin. — Fumagalli, Chi l'a detto? Repertorio metodico e ragionato di 1625 citazioni e frasi popolari in Italia (utile et intéressant).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 32 : Lucrez, p. Brieger. — Hyperidis orat. p. Blass, 3e ed. — Ziegeler, Aus Pompeji. — Ostbye, Die Zahl der Bürger von Athen im V Jahrhundert. — Cwilinski, Klemens Janicki.

— Nos 33-34 : Navarre, Dionysos (utile, cf. *Revue*, n° 29). — Aeschylos, Agamemnon, p Enger, 2e ed. p. Gilbert, 3e ed. p. Plüss (très amélioré). — Schunck, Besprechung einiger Stellen des Thucydides. — Hoffmann, Krit. Untersuch. zu Lucian (soigné). — Horaz. 14e ed. p. Weissenfels. — H. Gomperz, Tertullianea (étude par laquelle le fils du célèbre philologue et philosophe viennois s'introduit de façon avantageuse dans le cercle des studieux de l'ancienne littérature chrétienne). — Lewy, Die semit. Fremdwörter im Griechischen (distingué, des connaissances étendues et un zèle très vif. — Flensburg, Zur Stammabstufung der mit Nasalsuffix gebildeten Präsentia im Arischen und Griechischen. — Lindsay, The Latin language (sera le bienvenu).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

Nos 37-38 Vingt-neuvième année 16-23 septembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, mai-juin : E. BLOCHET, Textes pehlvis. — Alb. FOURNIER, Sur la traduction par saint Jérôme d'un passage de Jonas. — Alfr. MILLIOUD, Histoire du couvent catholique de Kôyto (1568-1585). — Eug. MONSEUR, Notes de folk-lore, à propos de l'Épopée celtique. — J. GOLDZIHER, La Bordah du Cheikh el-Bousîrî. — Em. CHASSINAT, Le livre second des respirations. — *Revue des livres* : P. REGNAUD, Les premières formes de la religion. — J. VITEAU, Étude sur le grec du N. T. : le verbe. — MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient. — J. J. de GROOT, The religious systems of China. — Fr. CUMONT, Textes et documents relatifs aux mystères de Mithra. — A.-J. ROTTEVELL, De Romeinsche mysteriën van Mithras. — *Chronique.*

Revue des Universités du Midi, n° 3, juillet-septembre : G. RODIER, Explication d'un passage de l'Éthique à Nicomaque. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Le Carmen Nelei. — E. CHAMBRY, Place de l'adjectif épithète dans Cornelius Nepos. — J. A. BRUTAILS, Interprétation d'une charte pour Morláas. — E. BOUVY, La critique dantesque au XVIII[e] siècle : Voltaire et les polémiques italiennes sur Dante. — *Bulletin historique régional* : J. ANDRIEU, Agenais. — *Chronique* : G. RADET, Les derniers documents acquis par le Conseil général de la Gironde et par la municipalité de Bordeaux ; La Décentralisation en France et à l'étranger. — *Bibliographie* : G. MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. — Ph. MARTINON, Elégies de Tibulle.

La Correspondance historique et archéologique, n° 20, 25 août : BEGIS, Papiers du duc de Vendôme transportés de la Bastille à la Bibliothèque du Roi le 24 mai 1787. — A. DE WITTE, Notes sur les Roëttiers, graveurs généraux des monnaies aux Pays-Bas méridionaux (suite). — *Questions* : Un tableau de l'église de Clignancourt. — *Chronique* : Lettre de M. Brutails à M. Corroyer. — *Ouvrages nouveaux* : COUGNY, L'art moderne, la Renaissance ; LAUSSEDAT, Le conservatoire des Arts et métiers ; L. MARTIN, Le maréchal Canrobert ; G. DE PLANCY, Le marquisat de Plancy et ses seigneurs ; TOURNEUX, Procès-verbaux de la Commune.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 15, 4 septembre : Le 4 sept. 1870, le général de Caussade au Palais-Bourbon et au combat de Châtillon. — Placet d'un galérien de Brest (1846). — L'Opéra pendant la dernière année de la monarchie, les abonnés (1788-1789). — Mém. du duc de Croÿ, suite.

The Academy, n° 1215 : TRAVOR-BATTYE, Ice-Bound on Kolguev, a chapter in the exploration of arctic Europe. — BORGEAUD, Adoption and amendment of constitutions. — Acquisitions of mss. by the British Museum. — Writing in Homer (Butler). — Henry V, act IV, 1, 308 (Smith). — The story of Romeo and Juliet (Mercer). — The teaching of the Twelve apostles (Webb). — Witchcraft under Elizabeth (Round). — O. f. lai, lat. lacu (Colidge et Toynbee). — Welsh darnio, English darn. — HOMMEL, Sumerische Lesestücke.

— N° 1216 : ORDISH, Early London theaters in the fields. — NORDAU, Conventional lies of our civilisation. — SMALLEY, Studies of men. — M[me] Du Hausset, Private Memoirs of Louis XV. — Winslow Jones (Courtney). — Senatore Collacchioni (Mercer). — Writing in Homer

(Ridgeway). — Darnio, darn (Chance). — ANRICH, Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum. — Argon and Helium. — Egyptian and Assyrian antiquities in the British Museum.

— N° 1217 : DRIVER, A critical and exegetical commentary on Deuteronomy. — BUSCH, Egland under the Tudors, I. Henry VII, 1485-1509. — Codice diplomatico Dantesco, p. BIAGI e PASSERINI. — Some books on the colonies. — New notes on the Pictish inscriptions (Nicholson). — Writing in Homer (Butler). — Actors in Shaksperes time (Griffiths). — Roman. lai; lake (Harg). — LADD, The philosophy of mind. — MARSHALL, Aesthetic principles. — Is Egypt so very old (Meclure).

The Athenaeum, n° 3538 : Archibald FORBES, Colin Campbell, Lord Clyde. — DRAGE, The problem of the Aged Poor. — Mrs. MILU, Quaint Corea. — State papers relating to the defeat of the Spanish Armada, p. LAUGHTON; Letters written by Sir Samuel Hood in 1781-1783, p. HANNAY; Index to James' Naval History, ed. 1886, p. TOOGOOD and BRASSEY. — The tracts of Clements Maydeston, with the remains of Caxton's Ordinals, p. WORDSWORTH. — BUTCHER, Aristoles theory of poetry and fine art. — Books aboot Wales. — American history and biography. — Oriental grammars. — George Stephens (not. nécrol.). — The sources of the machinery of love in Arthurian romance (A. Nutt). — Is Egypt so very old (Fleay). — FIDIÈRE, Chapu, sa vie et son œuvre. — Eastern archaeology.

— N° 3539 : SWAYNE, Seventeen trips through Samaliland. — MARSDEN, Select pleas in the court of admiralty, I. — MORRIS, Advance, Japan; HEARN, Out of the East; FINCK, Lotos time in Japan. — DRIVER, A critical and exegetical commentary on Deuteronomy. — FRESHFIELD, Wills, leases and memoranda in the Book of Records of the Parish of St. Christopher; The Account Book of the some parish; The Account Book of the parish of St Bartholomew Exchange. — HUTTON, William Laud. — HATZFELD, A. DARMESTETER, A. THOMAS, Dict. gen. de la langue française du comm. du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. — Editions of English classics. — Jewish history-folk lore. — HASSALL, Louis XIV, and the zenith of the French monarchy; COVILLE, Les Etats de Normandie. — The sources of the machinery of love in Arthurian romance (Courthope). — BARBER, The poltery and porcelain of the United States.

— N° 3540 : WHEATLEY, The Diary of Samuel Pepys, transcribed from the shorthand ms. by the Rev. Mynors BRIGHT. — GEORGE, Battles of English history. — CLOUSTON, Hieroglyphic Bibles, their origin and history. — DELABORDE, Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville. — MORRIS, Chester in the Plantagenet and Tudor reigns. — P. CAUER, Grundfragen of the Homerkritik; WARR, The Greek Epic. — DUCKETT (Sir G.-F.), Anecdotal reminiscences of an octo nonogenarian. — The literature of the New Testament. — Books of reference. — The Sources of the machinery of love in Arthurian romance (Nutt). — Caxton's fragm. and the Sarum Pie (Wordsworth).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 35 : SCHUNCK, Beschreib. einiger Stellen des Thucydides. — BOLL, Studien über Claudius Ptolemäus (méritoire). — Dicta Catonis de moribus, p. NEMETHY, 2e ed. — BECHER, De locis quibusdam Taciti Annalium. — Augustin, De cathechiz. rudi-

bus, 2ᵉ ed. p. Krüger. — Ruggiero (E. de), Dizionario epigraphico di antichita romane, I. — Winnefeld, Die Villa des Hadrian bei Tivoli. — Keilinschr. Bibliothek, p. E. Schrader, III, 1. — Nogara, Il nome personale nella Lombardia durante la dominazione romana. — R. von Erckert, Die Sprachen des kaukasischen Stammes.

— N° 36 : Reitzenstein, Epigramm und Skolion (très remarquable). — Lippert, Studien auf dem Gebiete der griech. arab. Ueberset zungsliteratur. — Nencini, Emendationum Lucretianarum spicilegium. — Horaz, Oden u. Epoden, p. Nauck, 14ᵉ ed p. Weissenfels. — Merguet, Lexicon zu den philosoph. Schriften Ciceros. — S. Reinach. Bronzes figurés de la Gaule romaine. descr. raisonnée du Musée de S. Germain-en-Laye. — Niebuhr, Gesch. des ebräischen Zeitalters, I. — Torp, Zu den phryg. Inschriften aus römischer Zeit.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 35 : Wilamowitz-Möllendorff, Aristoteles und Athen (très important, et pour longtemps). — Apollodori bibliotheca, p. Wagner. — Sehrwald, Der Apollonmythus u. seine Deutung. — Arens, Quaestiones Claudianeae. — Seeck, Gesch. des Untergangs der antiken Welt, I (très instructif et suggestif). — Alexandri Lycopolitani contra Manichaei opiniones p. Brinkmann.

— N° 36 : Bernhardy, Griech. Liter. I, 5ᵉ Bearb. p. Volkmann. — Herodotos, p. Stein, I. — Schwenke, Apparatus criticus ad Ciceronis libros de natura deorum ; Dieckhoff, De Ciceronis libris de natura deorum recensendis. — Pascal, Tre questioni di fonologia. — Bohatta, Erziehung u. Unterricht bei den Griechen u. Römern.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° VIII, août : Gunkel, Schöpfung und Chaos in Urzeit und Endzeit. — Egli, Kirchengesch. der Schweiz bis auf Karl den Grossen ; Die christl. Inschriften der Schweiz vom IV-IX Jahrhundert. — Diez, Theorie des Gefühls. — Polit. Corresp. des Kurfürsten Albrecht Achilles, I. — Furtwängler, Meisterwerke der griech. Plastik — Inscript. graecae insulae Rhodi. — Dannenberg, Die deutschen Münzen der sächs. u. fränk. Kaiserseit, II. — Holtzmann, Das Mahabharata im Osten und Westen. — Prellwitz, Eine griech. u. latein. Etymologie.

Museum, n° 7, septembre : Blaydes, Advers. in trag. graec. fragm. (Vollgraff). — Hist. Gramm. der latein. Sprache, I, 1 Stolz, Lautlehre (Speyer). — Lindsay, The Latin language (Speyer). — Van Oordt, Plato (Spruyt). — Ibn-al-Qutiyya, Il Libro dei Verbi, p. Guidi (Houtsma). — Niederd. Schauspiele, p. Bolte u. Seelmann (Kalff). — Göttinger Musenalmanach auf 1771, p. Redlich (Kossmann). — Campbell, De Puriteinen, vert. door Van Maanen (Rogge). — Von Frimmel, Kleine Galeriestudien (Moes).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

N° 39 Vingt-neuvième année 30 septembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 5 : Rapports des directeurs des conférences d'application au directeur de l'Ecole sur les travaux de 1894-1895. — SILVESTRE, La politique française dans l'Indo-Chine, Annam (suite). — GRAS, Les chambres de commerce. — PAUL DUBOIS, Les chemins de fer aux Etats-Unis, la consolidation ou la formation des grands réseaux. — *Chronique politique et parlementaire :* Espagne (M. Veran). — *Analyses et comptes rendus :* D'EICHTHAL, Souveraineté du peuple et gouvernement. — BIDOIN et SIMONIN, Le budget français, 1895 ; DÉVOT, Acta et verba.

The Academy, n° 1218 : RÉTHY, Az oloh nyelv es nemzet megalakulasa ; HUNFALVY, Az olohok törtenete — DOUGLAS, Li Hungchang. — RAYMOND, Rhythm and harmony in poetry and music. — WATTS, Cervantes, his life and works, a new edit. — GILLOW, A literary and biogr. history, or bibliogr. dictionary of English Catholics from the breach with Rome in 1534 to the present time, IV. — H. T. Wharton (not. nécrol.). — New notes on the Pictish inscr. II (Nicholson). — Recent discoveries in Babylonian and Egyptian history (Sayce). — The mound builders of Northern America.

— N° 1219 : BEAMAN, Stambuloff. — Reports of State Trials, New Series, vol. VI. — BAKER, The Model Republic, a history of the rise and progress of the Swiss people. — JACK, Thackeray. — MAGNUSSON, Odin's horse, Yggdrasill. — The bearing of two passages in the book De excidio Britanniae upon its ascription to St Gildas of Ruys (Anscombe). — The neglect of English in grammar schools. — The destruction of the Serapeum at Alexandria (Cheetham). — RESCH, Aussercanonische Paralleltexte zu Lucas. — Bird and beast in ancient symbolism. — Is Egypt so very old (Fleay).

The Athenaeum, n° 3541 : DOWDEN, New studies in literature. — The Mirror of Justices, p. WHITTAKER and MAITLAND. — PEACH, The life and times of Ralph Allen, of Prior Park, Bath. — SACKUR, Die Cluniacenser in ihrer kirchl. u. alleg. geschichtl. Wirksamkeit bis zur Mitte des XI Jahrh. — *Oriental literature :* GREEN, A practical Hindustani grammar ; Jinalankara or Embellishments of Buddha, trad. GRAY ; etc. — Bodley. — NEWBERRY and FRASER, Beni Hasan, I ; TEMPLE, Notes on antiquities in Ramannadesa ; SPIEGELBERG, Corresp. du temps des rois-prêtres ; CLERMONT-GANNEAU, Etudes d'archéol. orientale ; SAUVAIRE, Descr. de Damas, trad. de l'arabe, I.

— N° 3542 : Sir Douglas GALTON, Address to the British assoc. — MURRAY and BRADLEY, A new English dictionary on historical principles, C-F. — PEMBER, Ivan the Terrible, his life and times. — Bibliographica, III-VI. — Australian literature. — Notes from Dublin. — OHLSEN, Durch Sud-America. — YRIARTE, Livre de Souvenirs de Maso di Bartolommeo, dit Masacio. — Greek music (Torr).

Literarisches Centralblatt, n° 33 : KUENEN, Hist. krit. Einleit. in die Bücher des A. T. — KATTENBUSCH, Das apostol. Symbol. — KIESEWETTER, Die Geheimwissenschaften. — BERNHEIM, Lehrbuch der hist. Methode. — CONSTANTINIDES, Hist. d'Athènes jusqu'en 1821 (en grec, court et bon). — GROSS, Beitr. zur Gesch des Aachener Reichs. — SCHIBER, Die fränk. u. alemann. Siedelungen in Gallien (du soin et de la sagacité). — HAMPE, Gesch. Konradin's von Hohenstaufen (peu de

matériaux nouveaux, trop détaillé, manque de vie, mais consciencieux). — Steffen, Aus dem modernen England. — Wright, A short history of Syriac literature (de nombreuses lacunes). — Scholia in Aeschyli Persas, p. Dähnhardt. — Alexander de Villa Dei, Das Doctrinale, p. Reichling. — Tobler, Verm Beiträge zur franz. Grammatik (cf. *Revue*, nos 35-36). — Witkowski, Die Walpurgisaacht im Faust. — Hanslick, Aus meinem Leben.

— No 34 : Nippold Jesu. — La légende de Mar Bassus, trad. Chabot. — De Boer, Die Widersprüche der Philosophie nach Al-Gazzali. — Monum. Germ hist. chronica minora, III, 1, p Mommsen. — Lindner, Gesch. des deutschen Volkes (très recommandable). — Lavisse et Rambaud, Hist. gén IV (continue à enrichir la littérature historique de la France). — Laveleye, Essais et études, II. — Stein, Catal. of the Sanskrit mss. in the Raghunata temple library. — Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas, Dict. gén. de la langue française, 7-13 (suite de cette excellente publication). — Kolsen, Guiraut von Bornelh (très utile). — Jespersen, Progress in language. — Ellinger, Hoffmann.

— No 35 : Hatch et Redpath, A concordance to the Septuagint and the other versions of the O. T. — Giry, Manuel de diplomatique (œuvre très remarquable et d'une très haute importance ; l'auteur domine souverainement son sujet). — Katalog der Stadtbibliothek in Köln. — Spannagel, Minden u. Ravensberg unter brand. preuss. Herrschaft 1648-1719. — Du Barail, Mes souvenirs, II. — Zemmrich, Verbreit. u. Beweg. der Deutschen in der franz. Schweiz. — Janalankara or Embellishment of Buddha, trad. Gray. — P. Regnaud, Elem. de gramm. comparée du grec et du latin, I, phonétique. — Körner, Der Versbau Robert Garnier's. — Oechelhäuser, Einführ. in Shakspeares Bühnendramen. — Farinelli, Grillparzer u. Lope de Vega. — Tyson, the Pygmies of the Ancients, p. Windle. — Sehrwald, Der Apollomythus u. seine Deutung. — P. Regnaud, Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce. — Ausf. Verzeichnis der ägypt. Altertümer, Gipsabgüsse und Papyrus zu Berlin. — Waser, Skylla u. Charybdis in der Lit. u. Kunst der Griechen u. Römer. — Seemanns Wandbilder. — Hager, Die Bauthätigkeit u. Kunstpflege im Kloster Wessobrunn. — Encyclop. Handbuch der Pädagogik, p. Rein, I, 7-10.

— 36 : Die Psalmen Salomos p. O. von Gebhardt. Beazley, Prince Henry the Navigator (solide et intéressant). — Landtagsacten von Jülich Berg, 1400-1610, p. von Below. — Ompteda, Irrfahrten u. Abenteuer eines mittelstaatlichen Diplomaten (compilation d'un gai dilettante). — Sybel, Neue Mittheil. u. Erläuter. zur Begründ. des deutschen Reiches. — Hoenig, Die Entscheidungskämpfe des Mainfeldzuges an der fränkischen Saal. — Lumbroso, L'Egitto dei Greci e dei Romani, 2e ed. — Hervieux, Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge, Avianus et ses imitateurs. — Kaluza, Der altengl. Vers ; Graz, Die Metrik Caedmons. — Creuzer u. Caroline von Günderode. — Schack, Perspectiven. — More Celtic Fairy Tales, p. Jacobs. — Wiegand, Die Puteolanische Bauinschrift sachlich erläutert. — Valmaggi, Manuale storico-bibl. di filologia classica. — Lutsch, Die Kunstdenkm. des Bezirkes Oppeln. — Clemen, Kunstdenkm. der Stadt u. des Kreises Düsseldorf.

— No 37 : Gesenius, Hebr. u. aram. Handwörterbuch über das

A. T. p. Sócin, Zimmern u. Buhl. — Smith, Lectures on the religion of the Semites. — Diercks, Gesch. Spaniens, I (bon résumé, va jusqu'à 1300). — Eine Wiener Briefsamml. zur Gesch. des deutschen Reichs u. der österr. Länder in der 2 Hälfte des XIII Jahrh. p. Redlich. — Wyss, Gesch. der Historiographie in der Schweiz, I u. II Lief. (scientifique). — Joachim, Die Politik des letzten Hochmeisters von Preussen, Albrecht von Brandenburg, III. — Lincke, Bericht über die Fortschritte der Assyriologie. — Simplicii in Aristotelem de caelo commentaria, p. Heiberg. — C. Plinii Secundi librorum dubii sermonis VII reliquiae, p. Beck (très soigné). — Eickhoff, Der horazische Doppelbau der Sopphischen Strophe; Der Ursprung des roman. german. Elf = und Zehnsilbners (remarquable). — Dante, p. Moore. — Dunbar, Poems, p. Schipper. — Tsagareli, Nachrichten von den Denkmälern des Georgischen Schriftthums. — Frimmel, Kleine Galleriestudien. — Breymann, Die neusprachl. Reform-Literatur von 1876-1893. — F. Hartmann, Die weisse und schwarze Magie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 37 : Blaydes, Advers. in trag. com. fragm. — Reitzenstein, Epigramm und Skolion (2e art. sur ce livre si plein de détails). — W. Schmidt, De Flavii Josephi elocutione observ. crit. (méritoire). — Carm. Saliarum reliq. p. Maurenbrecher (sans reproche et a fait tout le possible). — Sidonius, p. Mohr (bon). — Eranos Vindobonensis (1er art.). — Ostbye, Die Zahl der Bürger von Athen im V Jahrh. — Ciaceri, Il culto di Demeter e Kora nell' antica Sicilia. — Tycho Mommsen, Beitr. zu der Lehre von den griech. Präpositionen (brillant témoignage d'une force toujours juvénile).

— N° 38 : Gehring, Index homericus. — Ehrlich, De Callimachi hymnis quaest. chronol. — Dieckhoff, De Ciceronis libris de natura deorum recensendis. — Winterfeld, De Rufi Festi Avieni metaphrasi Arateorum emendanda. — Eranos Vindobonensis, II. — Monro, The modes of ancient Greek musik. — Pascal, Tre questioni di fonologia.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 37 : Gehring, Index Homericus. — Ribbeck, Gesch. der röm. Dichtung, I, 2e ed. — Catonis de agri cultura liber, p. Keil. — Gemoll, Die Realien bei Horaz. — Rebelliau, De Vergilio in informandis muliebribus quae sunt in Aeneide personis inventore. — Studia Sinaitica, III, Catal. of the Arabic mss in the Convent of S. Catharine of Mount Sinai, p. M. D. Gibson.

— N° 38 : Schrader, Palaephatea. — Foucart, Recherches sur l'orig. et la nature des mystères d'Eleusis (importants éclaircissements). — Winterfeld, De Rufi Festi Avieni metaphrasi Arateorum recens. et emendanda. — Blase, Gesch. des Plus quam-perfekts im Latein. — Fröhlich, Scipio Africanus; Scipio Aemilianus. — Lewy, Die semit Fremdwörter im Griech. (art. supplémentaire renfermant des mots oubliés par l'auteur).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou boulevard Carnot, 23.

N° 40 Vingt-neuvième année 7 octobre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Vizantisky Vremennik (Revue byzantine russe, tome III, livr. I et II) : Sur quelques travaux de Dimitri Khomatian (Drinov, suite). — Sur l'histoire secrète de Procope (Panschenko). — Les noms Misithra, Misithras, Mistras (Hadjikakis, en grec). — La chronique du Logothele en slavon et en grec (V. Vasilievsky). — Les réponses canoniques de Nicetas métropolitain d'Héraclée (Pavlov). — Le temple de Sainte-Irène à Constantinople (Bielaev). — Comptes rendus critiques, Bibliographie : Russie, Allemagne, France, Angleterre, Grèce et Turquie, Pays slaves et Roumanie (les sommaires de chaque numéro sont donnés en grec et en russe. Certains articles sont rédigés en Grèce).

La Correspondance historique et archéologique, n° 21, 25 sept. : Ch. SELLIER, L'hôtel de Saint-Fargeau. — La corresp. de S. Vincent de Paul. — Questions : un Du Plessis de Richelieu. — Le pont des belles fontaines de Juvisy. — Porte de l'église Sainte-Croix de Gannat. — Auvent de Gannat. — Portrait de Philippe-Claude de Montboissier. — Saint René, évêque d'Angers. — Réponses : Le Sauvage du Roi

The Academy, n° 1220 : Rob. BROWN, The story of Africa and its explorers, IV. — G. MONOD, Les maitres de l'histoire, Renan, Taine, Michelet (excellent livre, portraits fidèles). — GOODNOW, Municipal home rule, a study in administration. — Chaucer's translation of Boece's « Boke of Comfort (Liddell). — Manichaeism and Buddhism. — Quarrel, King Henry VIII, II, 3, 14 (Skeat). — The neglect of English in grammar schools (Cheetham et Earle). — Herodas = Herodes Atticus (Walker). — Philo about the contemplative life, p. CNYBEARE. — Epigraphic discoveries in Mysore (Bühler). — Discovery of the Serapeum at Alexandria. — Greek coin types and the constellation figures (Brown).

The Athenaeum, n° 3543 : Col. DAVIS, The history of the Second (Queen's) Royal Regiment, new the Queen's (Royal West Surrey) Regiment; col FYLER, The history of the 50 th. (or the Queen's Own) Regiment.— The Tarikh-i-Jadid or new history of Mirza Ali Muhammad the Bab, by Mirza Huseyn of Hamadan, trad. BROWNE ; Ghazels from the Divan of Hafiz. trad. MACCARTHY. — MORRISON, An Australian in China. — Ecclesiastical history. — Ancient Britons in Cambridgeshire. — Derring Do : Derring-Do. — The sources of the machinery of love in Arthurian romance (Courthope). — The Library Association at Cardiff. — JAMES, A descriptive catalogue of the manuscripts in the Fitzwilliam Museum. — GERSPACH, Répertoire détaillé des tapisseries des Gobelins exécutées de 1662 à 1892. — Greek music (Bergholt).

Literarisches Centralblatt, n° 38 : KLOSTERMANN, Analecta zur Septuaginta, Hexapla und Patristik. — F. Max MÜLLER, Anthropologische Religion, übers. — RANKE, Weltgeschichte, I, 1. — LIPPERT, Wettiner u. Wittelsbacher sowie die Niederlausitz im XIV Jahrhundert. — Hariulf, Chron. de l'abbaye de Saint-Riquier, p. LOT. — CHURCH, Cromwell (bon résumé des travaux antérieurs). — LOESCHE, Mathesius. II. — FINKEL et STARYNSKI, Historya uniwersytetu Lwowskiego. — FAULMANN, Gesch. u. Liter. der Stenographie. — EVETTS, The churchs and monasteries of Egypt (très important). — BASSET, Etude sur les dialectes berbères ; Notice sommaire des mss. orientaux de deux bibliothèques de Lisbonne (travaux solides et intéressants). — FEDDERSEN, Ueber den

pseudo-platonischen Dialog Axiochus. — Gemoll, Die Realien bei Horaz (utile aux candidats). — Dobrogeanu-Gherea, Literatura si Stiinta. — Maugras, Philosophenzwist, Voltaire u. Rousseau, übers.; Texte, Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire (grand éloge du livre de Texte qui témoigne de profondes recherches). — Tabler-Meyer, Deutsche Familiennamen nach ihrer Entsteh. u. Bedeut. (joli tableau historique). — Besson, Platen (très recommandable). — H. Voss, Gœthe u. Schiller im persönlichen Verkehre, p. Berlitt. — Burckhard, Aesthetik u. Socialwissenschaft. — Brunner, Literaturkunde u. Literaturgesch. in der Schule.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, septembre, n° IX : Acta martyrum et sanctorum, p. Bedjan, V. — Schnorr von Carolsfeld, Erasmius Alberus. — Schnürer, Die Entsteh. des Kirchenstaates. — Marx, Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV. — Traube, O. Roma nobilis. — Kobert, Arbeiten des pharmakolog. Instituts zu Dorpat, X, XI, XII.

Nachrichten von der kœnigl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen, III : Wilamowitz-Möllendorf, Hephaistos. — Hultsch, Erläuterungen zu dem Berichte des Jamblichos über die vollkommenen Zahlen. — W. Meyer, Der Berliner Annalist von 1434. — Liebich, Das Gaudra-Vyakarana. — Bethe, Die Ueberlieferung des Onomastikon des Julius Pollux. — Keil, Das Gottesurtheil von Mantineia.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 39 : Knötel, Homeros der Blinde von Chios u. seine Werke, I (« nouvelles pensées d'un profane qui ne nuiront pas à la science, mais qui nuiront aux profanes »). — Corstens, De translationibus quibus usus est Thukydides (utile). — Hendrickson, The Dramatic Satura and the old Comedy at Rome (éclaircit la question). — Sakellaropoulos, Trad. grecque de la biographie d'Horace, par Lucien Müller). — Tacitus, Ann. I, II, p. Tücking, 2e ed. — Eranos Vindobonensis (2e art.). — Hitzig, Das griech. Pfandrecht (remarquable). — Roscher, Nachträge zu meinem Buche Ueber Selene und Verwandtes. — Schultess, Die Sibyllinischen Bücher im Rom (conférence qui n'est pas toujours claire). — Ceci, Contributo alla fonistoria del latino (du savoir, de la sagacité, mais des conjectures douteuses).

— N° 40 : Luetke, Pherekydea (très soigné). — Alcestis, p. Earle. — Butcher, Aristotles theory of poetry and fine art with a critical text and a translation of the Poetics (très méritoire). — Köpke, Die lyrischen Versmasse des Horaz, 5e ed. — Taciti Germania, p. Furneaux. — H. Gomperz, Tertullianea (jugement sûr et réfléchi). — E. Meyer, Untersuch. zur Gesch. der Gracchen (recherches détaillées). — Polites, Δημώδεις κοσμογονικοὶ μῦθοι. — Schultz et Geffcken, Altgriech. Lyrik in deutschen Reim (manqué en grande partie). — Winers Grammatik des neutest. Sprachidioms, 8e ed. p. Schmiedel, I.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 39 : Dissert. phil. Vindobon. V. — Gaheis, De troporum in Senecae tragoediis generibus potioribus ; Prinz, De Theocriti carmine XXV et Moechi carmine IV ; Podhorsky, De versu Sotadeo. — Horaz, Ep. p. Krüger, 13e éd. — Sallust, p. Scheindler, 2e ed. — Hommel, Gesch. des alten Morgenlandes.

GRANDS OUVRAGES DE NUMISMATIQUE

G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.

NUMISMATIQUE DE L'ORIENT LATIN

Un beau volume grand in-4, de XII et 506 pages, avec 19 planches gravées sur cuivre par Dardel .... **150 fr.**
— Le même, sur papier vergé de hollande .... **160 fr.**

SUPPLÉMENT ET INDEX

DE LA NUMISMATIQUE DE L'ORIENT LATIN

Un volume grand in-4, avec 2 planches et 1 carte des ateliers monétaires. **15 fr.**
— Le même, sur papier de Hollande .... **20 fr.**

CET OUVRAGE A ÉTÉ COURONNÉ PAR L'INSTITUT EN 1878

LE TRÉSOR DE SAN'A

ÉTUDE SUR LES MONNAIES HIMYARITIQUES

In-4, avec 60 médailles gravées sur cuivre par Dardel .... **12 fr.**

SIGILLOGRAPHIE DE L'EMPIRE BYZANTIN

Un beau volume grand in-4, de VII et 750 pages, avec 1.100 dessins inédits de Dardel .... **100 fr.**
— Le même, sur papier de Hollande .... **140 fr.**

NUMISMATIQUE DU BÉARN

Par G. SCHLUMBERGER, membre de l'Institut,
et J. Adrien BLANCHET, attaché au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale.

2 volumes in-8, avec 17 planches dans le texte .... **20 fr.**

I. BLANCHET. — HISTOIRE MONÉTAIRE DU BÉARN.
II. SCHLUMBERGER. — DESCRIPTION DES MONNAIES, JETONS ET MÉDAILLES DU BÉARN.

Les volumes ne se vendent pas séparément.

ARTHUR ENGEL

RECHERCHES SUR LA NUMISMATIQUE

ET LA SIGILLOGRAPHIE DES NORMANDS DE SICILE ET D'ITALIE

In-4, avec 7 planches, de médailles et sceaux, gravées sur cuivre .... **25 fr.**

A. ENGEL ET E. LEHR

NUMISMATIQUE ET SIGILLOGRAPHIE DE L'ALSACE

In-4, avec 46 planches en héliotypie .... **50 fr.**

COURONNÉ PAR L'INSTITUT — PRIX DUCHALAIS

A. ENGEL ET R. SERRURE

RÉPERTOIRE DES SOURCES IMPRIMÉES

DE LA NUMISMATIQUE FRANÇAISE

3 volumes in-8 .... **30 fr**

COURONNÉ PAR L'INSTITUT. — PRIX DUCHALAIS

TRAITÉ DE LA NUMISMATIQUE DU MOYEN AGE

3 volumes in-8 .... **45 fr.**

Les tomes I et II ont paru. Le tome III paraîtra incessamment.

TH. REINACH

LES MONNAIES JUIVES

In-18, illustré .... **2 fr. 50**

ADRIEN BLANCHET

LES MONNAIES GRECQUES

In-18, 12 planches .... **3 fr. 50**

Le Puy. — Imprimerie R. MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 41 Vingt-neuvième année 14 octobre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 3 : Sal. REINACH, La Religion des Galates. — LOTH, A propos de Nennius Vindicatus. — W. STOKES, The prose tales in the Rennes Dindsenchas, second supplement, Extracts from the Book of Leinster. — LOTH, Le sort chez les Germains et chez les Celtes. — ERNAULT, La désinence bretonne de la première personne plurielle. — LOTH, Dialectica, III, Le breton de Quiberon ; E ben, y ben. — Luzel (not nécrol.). — *Chronique* (à noter surtout l'analyse des Transactions of the Society of Cymmrodorion, et du mémoire de H. STRACHAN, Contrib. to the history of the deponent verb in Irish (ainsi que le dépouillement des périodiques).

Annales du Midi, n° 27 : BOUDET, La légende de saint Florus. — BOISSONNADE, Les comtes d'Angoulême, les ligues féodales contre Richard Cœur de Lion et les poésies de Bertran de Born. — DOUBLET, Les protestants à Pamiers sous l'épiscopat de Caulet. — *Mélanges et documents :* L'n gutturale en gascon (J. Duchemin). — *Comptes rendus :* GUIBERT, Nouv. recueil de registres domestiques limousins et marchois, I ; KOLSEN, Guiraut von Bornelh ; KOSCHWITZ, Gramm. histor. de la langue des félibres ; DES MONSTIERS-MÉRINVILLE, Un évêque ambassadeur au XVI[e] siècle, Jean des Monstiers, seigneur du Fraisse, évêque de Bayonne ; Em. SCHULTZ, Gaskonische Grammatik, I (entreprise téméraire, plan défectueux, moyens restreints d'information). — Not. nécrol. sur Jules Andrieu (Tamizey de Larroque).

Les littératures considérées au point de vue historique et critique, n° 63 : ALBALAT, Le mal d'écrire et le roman contemporain. — P. JANET, Les lettres de M[me] de Grignan. — A. COLLIGNON, Diderot. — ALLIER, La philosophie de Renan. — SALVIOLI, Bibliographie du Théâtre italien. — BOKSCH, Denys d'Halicarnasse. — Table de référence pour la classification décimale d'après Dewey.

American Journal of Philology, XVI-I, FAY, Agglutination et adaptation. — LEVIAS, Sur l'étymologie du mot (hébreu) *shevá*. — KORTON-SMITH, Κισσός et *hedera*. — JANNARIS, Cratinus et Aristophane sur le bêlement du mouton. — KNAPP, Une contribution à la Lexicographie latine.

The Academy, n° 1221 : PARKER, A thousand years of the Tartars. — WESTLAKE, Principles of international Law. — Wells Diocesan Registry, life in 1584-1622 (Furnivall). — The location in Britain of the writer of the book De excidio Britanniae (Anscombe). — English words borrowed from French before the conquest (Skeat). — Herodas and Herodes Atticus (Kenyon). — Slavo o pluku Igoreve, das Lied von der Heerschaar Igorj's, Abdruck der editio princeps nebst altslovenischer Transcription u. Commentar von ABICHT. — RAMSAY, The cities and bishoprics of Phrygia, I. — Coins in the Bristish Museum.

The Athenaeum, n° 3544 : TOWER, Lafayette in the American Revolution, 2 vol. — BARBÉ, Le nabab René Madec. — RAMSAY, The cities and bishoprics of Phrygia, I. — Editions of Terence : Gray, Fabia. — Malagasy war literature, songs ancient and modern (Oliver). — Wild donkeys in the Archipelago (Paton). — A missing signature (Stanley Lane-Poole). — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 39 : Eine Schrift des Pabstes Sixtus II,

p. Harnack : Eine Version des ersten Teiles der Apostellehre, p. Iselin, trad. Heusler. — Stahlberg, Die Humanität nach ihrem Wesen u. ihrer Entwickelung. — Westfäl. Urkundenbuch, IV, 1-6. — Back, R. Meir ben Baruch aus Rothenburg, I. — Hildebrand, Börtzell, Wieselgren, Svenska Skriftprof. — Leidolph, Iena (tableau clair). — Hesse Wartegg, Korea. — Sankaracharya, Atma Bodha, trad. Hartmann; Das Palladium der Weisheit, trad. Mohini Chatterji. — Friedrich, Horatius philol. Untersuch (méritoire). — Densusianu, Aliteratiunea in limbile romanice. — H. Fischer, Geogr. der schwäb. Mundart (très soigné) — Schlösser, Gotter (fait avec savoir). — Nippold, Die jesuitischen Schriftsteller der Gegenwart.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 41 : Ryle, Philo and holy scripture (du soin, de la peine, manque de coup d'œil). — Chytil, T. Colpurnius Siculus u. seine Vorbilder (très soigné). — Philipp. Reden, p. Nohl. — Damsté, Lectiones Curtianae (devrait respecter davantage la tradition). — Pater, Greek studies (essais intéressants). — Francolle, L'antidosis en droit athénien. — Luterbacher, Die röm. Legionen u. Kriegsschiffe während des zweiten punischen Krieges (commode). — Fröhlich, Scipio Africanus, Scipio Aemilianus. — Regnaud, Elém. de gramm. comparée du grec et du latin d'après la méthode historique inaugurée par l'auteur. — Steindorff, Koptische Grammatik mit Chrestomathie, Wörterverzeichnis u. Litteratur (utile et remarquable).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 40 : Ilias, p. Hentze, Odyssee, p. Ameys. — Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV, p. Marx (édition faite avec beaucoup de compétence et de sagacité). — Bonafous, De Properti amoribus et poesi (instructif, oriente, mais ne marque pas un progrès sur Ribbeck). — Weidlich, Die Sympathie in der antiken Literatur (solide et abondant). — Wessel, Lehrbuch der Gesch. für die Obersekunda.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, XXI, 1 : Bericht über die 21 plenarversamml. der Centraldirektion der Monum. Germ. — Kurze, Ueber die Karoling. Reichsannalen von 741-829 u. ihre Ueberarbeitung III. — Hampe, Hadrians I Vertheidigung der zweiten nicaenischen Synode gegen die Angriffe Karls des Grossen. — Uhlinz, Die Intervention in den Urkunden des Königs Otto III bis zum Tode der Kaiserin Theophanu. — Bresslau, Bamberger Studien. — Holder-Egger, Studien zu Thüring. Geschichtsquellen, III. Dümmler, Zu den Formulae Augienses. — Liebermann, Deutsche Nachrichten aus Engl. Schatzrollen 1158-1171. — Loserth, Formularbücher der Grazer Universitätsbibliothek hierarchia anglicana dissertatio apologetica; Fr. de Hummelauer, Commentarius in Genesim. Analekten : Die Briefe des hlg. Kirchenlehrers Alfons; Das neueste Decret der röm. Inquisition über die Herz-Jesu Bilder; Ein kanon. liturg. Zweifel inbetreff der Abtweihe; Papst Innocenz III u. die Kreuzzugssteuern; Die anglican. Weihen; Entsteh. der ständigen Nuntiaturen nach Pieper; Studium Solesmense der Benedictiner; Dürers Glaubensbekenntniss u. Weber.

Zeitschrift für Katholische Theologie, IV : Kröss, Die Kirche u. die Sklaverei im späteren M. A. — Granderath, Die Machtvollkommenheit der röm. Congregationen bei Lehrdekreten. — Fr. Schmid, Die Lehre der Agnoeten u. ihre Beurteilung. — Recensionen : Steinhuber, Gesch.

des Collegium Germanicum ; HUTTON, W. Laud ; SCHÖPFER, Gesch. des A. T. II ; EGGER, Enchiridion theol. generalis, 2 ; DALPONTE, Comp. theol. fund. ; JUNGMANN, Instit. theol. dogm. generalis ; LILLY, The claims of christianity ; AMBROS, Gesch. der Musik ; KIHN, Encyclop. u. Methodologie der Theologie ; OTTLEY, Lancelot Andrewes ; SCHMID, Christus als Prophet.

Museum, n° 8 : HIRT, Der indogerm. Accent (Uhlenbeck). — FINCK. Das Verhältnis des balt. slav. Nominalaccents zum urindogerm. (Uhlenfeck). — MUTZBAUER, Grundl. der griech. Tempuslehre (Von Leeuwen). — Winer's Grammatik des neutest. Sprachidioms, p. SCHMIEDEL (Van Rhijn). — Horatius, p KIESSLING, II, 2 (Karsten). — VAN DER WAALS, Pancatantra (Warren). — WUSTMANN, Verba perfecta im Heliand (Gallée). — Defoe, Of royal education p. BÜLBRING (Logeman). — Het rechtsboek van den Dom van Utrecht, p. MULLER (Blok). — Posthumus Meyjes, Jacobus Revius (Reitsma).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Vingt-neuvième année 21 octobre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 16 : Le siège de Paris et la Commune, lettres d'Hippolyte Lucas à sa famille. — Les journées de juillet 1830, lettre de Ch. Lagrange à Paulinier. — L'Opéra pendant la dernière année de la monarchie, entrées gratuites, appointements et gratifications, pensionnaires, recettes et dépenses (1788-1789). — La conquête de Naples en 1799, lettre d'un officier de l'armée de Championnet. — Mém. du duc de Croy, 1727-1784 (suite).

The Academy, n° 1222 : The Book of Common Prayer in Manx Gaelic, being translations made by Bishop Phillips in 1610 and by the Manx clergy in 1765, p. A. W. Moore and John Rhys, 2 vol. — H. Walker, The Greater Victorian poets. — Hepburn, Twenty years in Khama's country and pioneering among the Batanana of Lake Nyami. — Farinelli, Grillparzer und Lope de Vega.—Shakspere's genealogy (Yeatman). — The Cassiterides (John Rhys). — The view of the Monothelite heresy which was taken by the monk who wrote the book De excidio Britanniae (Anscombe). — Philo's De vita contemplativa (Conybeare). — An old Russian saga (Krebs). — The home of the Aryas. — Statham, Architecture for general readers. — A restoration of the Mausoleum.

The Athenaeum, n° 3545 : Horace Walpole's Memoirs of the reign of King George III, reed. — Church, Sir Richard Church in Italy and Greece, chapters in an adventurous life. — Fishwick, A history of Lancashire. — Pascal, Jean de Lasco. — Gray and M. Gosse (Gosse). — The language of the Mayas (Skeat). — Queen Elizabeth and the Beggars of the Sea (Round). — Primitive sundials in Upper Egypt (Floyer). — Ancient monuments in Ireland.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : Staehelin, Zwingli, II. — F. Hartmann, Die Geheimlehre in der christl. Religion nach den Erklär. von Meister Eckhart. — Oorkondenboek van Groningen en Drenthe, 1-2. — Zschokke, Gesch. des Metropolitan-Capitels vom heiligen Stephan in Wien (méritoire). — Annales mon. S. Clementis in Iburg, p. Stüve. — Lavisse et Rambaud, Hist. gén. du ive siècle jusqu'à nos jours, V. les guerres de religion, 1559-1648 (témoigne toujours d'un grand soin et d'une bonne méthode). — Gregorovius, Diari romani. — Natzmer, Ein Reiterführer bei Nachod. — Humbert, Madagascar. — Hirt, Der indog Akcent (cf. *Revue*, n° 39). — König, Hist. krit. Lehrgebäude der hebräischen Sprache, I. — Diwan de Mgr Germanos Farhat, archevêque maronite d'Alep 1670-1732. — Thucydides, I, p. Forbes. — Grisebach, Katalog der Bücher eines deutschen Bibliophilen. — Fortier. Louisiana Folk-Tales. — A. Springer, Handbuch der Kunstgesch, 4e éd. I, Das Altertum. — Brockhaus, Unsere heutige Baukunst. — Ilg, Leben u. Werke J. B. Fischers von Erlach des Vaters. — Buchhold, Die Antikensammlungen des grossherzogl. Museums in Darmstadt. — Berenson, Lorenzo Lotto.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 42 : Prinz, Quaest. de Theocriti Carmine XXV et Moschi carmine IV (très méritoire). — Mahaffy, The Flinders Petrie Papyri : Appendix (ouvre un vaste champ aux chercheurs, mais le mérite principal reviendra toujours au premier éditeur qui a, avec éclat, déchiffré et interprété les papyrus). — Heisenberg, Studien zur Textgesch. des Georgios Akropolites. — Piazza, Horatiana, quibus temporibus Horatium tres priores carminum libros et priorum epistularum confecisse atque edidisse verisimillimum sit (soigné, mais sans originalité). — Vincenz von Lerinum, Commonitorium pro catholicae fidei antiquitate et universitate adversus pro-

fanos omnium haereticorum novitates, p. Jülicher. — Hruza Beitr. zur Gesch. des griech, u. röm. Familienrechtes, II, Polygamie u. Pellikat nach griech. Rechte (instructif). — Solmsen, Studien zur latein. Lautgesch. (beaucoup de bonnes choses).

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 41 : Wachsmuth, Einleit. in das Studium der alten Gesch. (excellent). — Ed. Meyer, Die wirthschaftliche Entwickelung des Altertums, ein Vortrag. — Tycho Mommsen Beiträge zu der Lehre von den griech. Präpositionen (utile et intéressant). — Ballin, Das amöbäische Hochzeitslied des Catull. — Apollin. Sidonius p. Mohr. — Walzing, Les corporations romaines et la charité. — Krumbacher, Michael Glykas.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 43 Vingt-neuvième année 28 octobre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, t. XXXVIII, 5e livraison : WILLEMS, Le testament de Gaius Longinus Castor. — *Comptes rendus :* Das Monument Adamklissi, Tropaeum Trajani, p. TOCILESCO ; WISSOWA, Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft ; Paul GUIRAUD, La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine (1er art.).

The Academy, n° 1223 : Ruth PUTNAM, William the Silent, Prince of Orange, the moderate man of the sixteenth century, the story of his life as told from his own letters, from those of his friends and enemies, and from official documents, 2 vol. — FELKIN (H. and E.), An introd. to Herbart's science and practice of education. — Current theology. — Some Greek books : SEEBOHM, On the structure of Greek Tribal Society ; HOLM, History of Greece, II ; JANNARIS, A concise Dictionary of the English and modern Greek languages. — The order of the Canterbury Tales (Furnivall). — King Arthur in Gildas (Nicholson). — The genealogy of Shakspere (Stokes). — Quarrel, King Henry VIII, II, III, 14 (Chance). — The Cassiterides (Sal. Reinach). — OLDENBERG, Die Religion des Veda (Baynes). — A Celtic Leechbook (W. Stokes). — SHAW, The history of currency, 1252-1894. — Egyptological jottings.

The Athenaeum, n° 3546 : HARE, The Gurneys of Earlham. — HOLCOMBE, The real Chinaman. — The Winchester Troper, from mss. of the X and XI centuries, with other documents illustrating the history of tropes in England and France, p. FRERE. — WHITE, A treatise on the constitution and government of solicitors, their rights and duties. — HEALY, Maynooth College, its centenary history. — Continental history : BAKER, The Model Republic, a history of the rise and progress of Swiss people ; Clara E. CLEMENT, Naples, the city of Parthenope ; DE MAULDE LA CLAVIÈRE, Louise de Savoie et François Ier, trente ans de jeunesse. — Educational literature. — The grave of Henry Vaughan (L. I. Guiney). — The Dictionary of National Biography (futurs art. de Shiel à Smetthurst). — The arms of Colchester.

Literarisches Centralblatt, n° 41 : LÜTGERT, Das Reich Gottes ; TITIUS, Jesu Lehre vom Reiche Gottes. — SCHELLWIEN, Der Geist der neueren Philosophie. — FÖRSTER-NIETZSCHE, Das Leben Friedrich Nietzsches. — Akten zur Gesch. der Verfass, u. Verwalt. der Stadt Köln im XIV u. XV Jahrhundert, p. W. STEIN, 2 vol. — DANVERS, The Portuguese in India, 2 vol. (puisé aux sources). — MOREL-FATIO, Études sur l'Espagne, 1re série, 2e ed. (très remarquable). — ROERDAM, Historiske Samlinger og Studier. — MAUGRAS, Lauzun et la cour de Marie-Antoinette (ennuie le lecteur par le récit detaillé d'affaires d'amour répétées). — CAMPANINI, Canossa. — The seven poems suspended in the temple at Mecca, trad. JOHNSON ; A Moslem present, an anthology of Arabic poems, about the Prophet and the faith of Islam, I, the poem of the Scarf, with an English version and notes by Shaikh FAIZULLAH-BHAI. — CONYBEARE, Philo about the contemplative life of the fourth book of the treatise concerning virtues, critically edited with a defense of its genuineness (très méritoire). — Hieronymus u. Gennadius de viris inlustribus, p. BERNOULLI ; BERNOULLI, Der Schriftstellercatalog des Hieronymus. — Neuer deutscher Bücherschatz. — Bismarcks Reden u. Briefe, p. LYON. — August Hermann Francke's Grosser Aufsatz, p. FRIES.

BIBLIOTHÈQUE COLONIALE DE LINGUISTIQUE

LANGUES SÉNÉGALAISES

WOLOF, ARABE-HASSANIA, SONINKÉ, SÉRÈRE
NOTIONS GRAMMATICALES, VOCABULAIRES ET PHRASES

Par le général FAIDHERBE

In-8, percaline.. 7 fr. 50

MANUEL DAHOMÉEN
DICTIONNAIRE DAHOMÉEN-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-DAHOMÉEN

PRÉCÉDÉ DE NOTICES GRAMMATICALES

Par M. DELAFOSSE

Un fort volume in-18.. 10 fr. »

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE HAOUSSA

LANGUE COMMERCIALE DU SOUDAN, AVEC DES EXERCICES GRADUÉS, UNE CHRESTOMATHIE ET UN VOCABULAIRE HAOUSSA-FRANÇAIS

Par A. DIRR

Préface par M. le Commandant MONTEIL

In-18.. 5 fr. »

GRAMMAIRE FRANCO-BIRMANE

D'APRÈS A. JUDSON

Par L. VOSSION, consul de France

Préface par Léon FEER. — In-18, percaline.. 12 fr. »

LOQMAN BERBÈRE

AVEC QUATRE GLOSSAIRES ET UNE ÉTUDE SUR LA LÉGENDE DE LOQMAN

Par René BASSET, professeur à l'école des Lettres d'Alger

Un fort volume in-18.. 10 fr. »

LES FOURBERIES DE SI DJEH'A

CONTES KABYLES RECUEILLIS ET TRADUITS

Traduction française et notes par **Auguste MOULIÉRAS,** professeur d'arabe au lycée d'Oran, avec une étude sur Si Djeh'a par RENÉ BASSET.

In-18.. 3 fr. 50

CHRESTOMATHIE ÉLÉMENTAIRE DE L'ARABE LITTÉRAL

AVEC UN GLOSSAIRE

Par Hartwig DERENBOURG

Professeur à l'École des Langues orientales vivantes

In-18.. 7 fr. 50

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALAIS & MALAIS-FRANÇAIS

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS DE GRAMMAIRE MALAISE PAR LE Dr MONTANO

Par ERRINGTON DE LA CROIX

In-18, percaline.. 10 fr. »

GRAMMAIRE DE LA LANGUE MALGACHE

Par A. MARRE

In-18, cartonné.. 4 fr. »

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALGACHE

Par A. MARRE

In-18, à 2 colonnes, cartonné.. 8 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44 Vingt-neuvième année 4 novembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, septembre-octobre : Du Hamel de Breuil, Un ministre philosophe, Carvalho, marquis de Pombal, I. — Boudet, Thomas de la Marche, bâtard de France. — Loutchisky, De la petite propriété en France avant la Révolution et de la vente des biens nationaux. — *Bulletin historique :* France (Molinier et Monod); Pays-Bas (Blok). — *Comptes rendus :* Freeman, Hist of Sicily, IV; Burckr, Neue Forsch. zur alten Gesch. Roms; Ed. Meyer, Untersuch. zur Gesch. der Gracchen; Beaudouin, De la limit. des fonds de terre dans ses rapports avec le droit de propriété; Grupp, Kulturgesch. des Mittelalters; Voege, Die Anfänge des monumentalen Stiles im M. A.; De Gerbaix-Sonnaz, Studi storici sul contado di Savoia; Stieda, Hansisch-venetian. Handelsbezieh. im XV Jahrh.; Ruidiaz y Caravia, La Florida; Curti, Carlo Emanuele I; Chavannes, Les religieux éminents qui allèrent chercher la Loi dans les pays d'Occident; Blok, Geschiednis van het nederlandsche volk; Roitmanner, Der Augustinismus; J. von der Osten, Louise Dorothée, Herzogin von Sachsen Gotha; Scaife, The Florentine life during the Renaissance; Tangl, Die päpstlichen Kanzleiordnungen.

Annales de l'Est, n° 4, octobre 1895 : Ch. Schmidt, Notes sur les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge (suite). — Th. Schoell, L'Ecole militaire de Colmar, 1773-1792. — J.-J. Walter, Chronique, éditée par Rod. Reuss (suite). — *Comptes rendus :* Bardy, Miscellanés; R. Reuss, L'Alsace pendant la Révol. I et II; Journal d'Adrien Duquesnoy; Alb. Collignon, Diderot, sa vie, ses œuvres et sa correspondance; La Vie Littéraire, notes et réflexions d'un lecteur. — Recueils périodiques et sociétés savantes.

The Academy, n° 1224; Peach, The life and times of Ralph Allen. — Seebohm, The tribal system in Wales. — Laughton, Nelson (fidèle et bonne biographie). — Warr, The Greek epic. — Hartland, The legend of Perseus, II; Spenser's Shepheard's Calendar, p. Herford. — A letter of Stephen Gardiner to Erasmus (Allen). — Shakspere's ancestry (Yeatman). — King Arthur in Gildas (Anscombe). — Ireland and the Basques (Webster). — W. Bousset, Der Antichrist (de grand intérêt pour ceux qui étudient le christianisme primitif). — Basque jottings (Dodgson). — Buddhist remains in the Lwat Valley.

The Athenaeum, n° 3547 : Skelton, The table-talk of Shirley. — Sir Henry Colvile, The land of the Nile springs. — Forbes, Memories and studies of war and peace.—G. Maspero, The dawn of civilization.— Escott, Platform press, politics and play. — Don Quixote (Morel-Fatio, Etudes sur l'Espagne, 2° ed : on ne peut rien dire de mieux sur Don Quichotte). — Dictionaries and grammars; V. Henry, Précis de Gramm. comparée de l'allemand et de l'anglais (très utile). — The historical manuscripts commission. — The Beggars of the Sea. — Codex Lindesianus (E. Magnusson). — Villiers Stuart (not. nécrol.). — Jewitt, The Corporation Plate and Insignia of the cities and corporate towns of England and Wales.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Kaysers Theol. des A. T., 2° ed. p. Marti-Mucke, Horde u. Familie in ihrer urgesch. Entwickelung. — Ciccotti, Donne e politica negli ultimi anni della Republica Romana (rien de neuf, intelligence et goût). — Uslar-Gleichen, Zur Gesch. der Grafen von Winzenburg. — Th. von Bernhardi, Die ersten Regierungsjahre König Wilhelms I. — Pogio, Korea. — Lippert, Studien

auf dem Gebiete der griech. arab. Uebersetzungsliteratur, I. — Aristotelis polit. Athen p. Blass.— Wentzel, Die griech Uebersetz. der Viri inlustres des Hieronymus — Diu vrône botscheft ze der christenheit, p. Priebsch; Tropsch, Flemings Verhältnis zur röm. Dichtung. — Schiller, p. Bellermann, I. — Schreibers Atlas of classical antiquities, p. Anderson. — L. Levy, u. Luckenbach, Das Form Romanum der Kaiserzeit.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 43 : Aeschylus, Agamemnon, p. Enger, 3e ed p. Plüss (commentaire que Wecklein, l'auteur de l'article, ne peut comprendre). — Holzner, Platos Phaedrus u. die Sophistenrede des Isokrates (clair et réfléchi). — Hausrath, Untersuch. zur Ueberliefer. der äsopischen Fabeln (bon préliminaire d'une édition critique). — Castellani, Il Medo di Pacuvio (contestable). — Page, The Aeneid of Virgil books I-VI (bon). — Sancti Hieronymi commentarioli in Psalmos, p. Morin (l'éditeur a fait tout ce qu'il devait faire). — Holleaux, Sur une inscr. de Thèbes (convaincant) — Stengel, Chthonischer u. Totenkult (réussi). — G. Schulze, Orthographica, Ind. lect. Marpurg. (deux études soignées). — H. Mayer, Gesch. der Univ. Freiburg in Baden in der ersten Hälfte des XIX Jahrh. II 1818-1830.

— N° 44 : Maas, Orpheus (savoir étonnant, brillante sagacité, éblouissant don de combinaison). — Fraccaroli, Ἀπομαγδαλιαί (trait de quelques passages des élégiaques, surtout de Tyrtée). — Simplicii in Aristotelis de Caelo comment. p. Heiberg (très remarquable édition). — Novak, Mluvnicko-Kriticka studia K. Liviovi. — Monceaux, Les Africains, étude sur la litt. latine d'Afrique, les païens (très intéressant, ne marque pas un progrès). — Demmler, Der Verf. der unter Cyprians Namen überlief. Traktate De bono judicitiae et De spectaculis (solide). — Sittl, Archäologie der Kunst nebst einem Anhang über die antike Numismatik (cf. *Revue*, n° 4).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 42 : Rein, Sprichwörter u. sprichw. Redensarten bei Lucian (très fouillé et épuise le sujet). — Müllentiefen, u. Bechtel, Die Inschriften von Kalymna und Kos (intéressant et important). — Risberg, Emendationes et explicationes Propertianae (1er art.). — Flagg, The lives of Cornelius Nepos with notes and an introd. — Ottino e Fumagalli, Bibliotheca bibliografica Italica, II, supplemento.

— N° 43 : Kretschmer, Die griech. Vaseninschriften ihrer Sprache nach untersucht (très instructif). — Türk, De Hyla (soigné). — Keus uit Theokritus' Idyllen, p. Haller (n'est réussi qu'en partie). — Risberg, Emend. u. explic. Propertianae (2e art.). — Piazza, Horatiana. — Publii Syri sententiae p. Bickford-Smith — Dessi, Descrizione d'una statuetta militare votiva rinvenuta ad Usellus — Levy, u. Luckenbach, Das forum Romanum der Kaiserzeit (résume très bien les travaux antérieurs). — Kraut, u. Rösch, Anthologie aus Griech. Prosaikern. — Herz, Latein. Uebungsbuch.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Vingt-neuvième année 11 novembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Alsace, octobre-novembre-décembre : SAHLER, Adolphe Nobler. — GOUTZWILLER, A travers le passé (suite : à noter surtout les débuts de Henner). — Th. SCHOELL, Le comté de Horbourg (suite). — GASSER, Soultz et son ancien bailliage (suite). — Notes d'un Strasbourgeois pour servir à l'hist. du siège de 1870. — A BENOIT, Les chanoinesses nobles de Frouloutre, près Sarrlouis (suite). — Ch. BARDELLÉ, Chant bacchique alsacien par Ehrenfried Stoeber, deux traductions françaises. — Fr. KURTZ, Livres divers.

La Correspondance historique et archéologique, n° 22, 25 octobre : LEVILLAIN, Etude sur la chronologie de la vie de Jean de Salisbury. — CHAMBON, Les archives du bailliage de Pont-du-Château en Auvergne. — Les gants blancs de Richelieu. — *Questions :* Une lettre de saint Vincent de Paul ; Un projet de cimetière parisien à la chapelle Saint-Denis. — *Réponses :* La naturalisation de Pierre Myron ; Documents sur les lettres de cachet en province ; Un Du Plessis de Richelieu ; Le pont des belles fontaines de Juvisy ; Porte de l'église Sainte-Croix de Gannat.

The Academy, n° 1225 : ANDREWS, History of the United States ; RHODES, History of the United States, from the compromise of 1850 ; MOORE, The American Congress. — John Lyly's Endymion, p. BAKER. — Sir W. HUNTER, The Old Missionary. — The Book of Jeremiah, XXI-LII, p. BENNETT. — HULME, Natural History Lore and Legend. — Mém. de Mme de Montespan. — Henry Reeve. — Gabriel Szarvas. — The barons of Richard's Castle. — The date of Gildas' De excidio Britanniae (Stevenson). — Shakspere's ancestry (Stokes). — The Cassiterides (Torr). — The order of the Canterbury Tales. — An old Armenian from of the Anti-Christ Saga. — JAMES, A descriptive catalogue of the mss. in the Fitzwilliam Museum.

The Athenaeum, n° 3548 : Sir Joseph CROWE, Reminiscences of my life. — LELAND, Legends of Florence, collected from the people. — REHATSEK and ARBUTHNOT, The Rauzat-us Safa or Garden of Purity ; ATKINSON, The loves of Laili and Majnun. — Anna STODDART, John Stuart Blackie. — Ecclesiastical biography. — The Historical Manuscripts Commission. — Henry Reeve. — The Beggars of the Sea. — Coleridge. — Bonghi. — E. W. SMITH, The Moghul architecture of Fathpur-Sikri. — The arms of Colchester. — Lincoln's Inn Fields.

Literarisches Centralblatt, n 43 : HAUPT, Die eschatologischen Aussagen Jesu in den synopt. Evangelien. — BOUSSET, Der Antichrist. — DÖRING, Die Lehre des Socrates als sociales Reform-system. — Hist. de Mar Jabalaha III, trad. et ann. par J.-B. CHABOT (très recommandable et bien fait à tous égards). — Württemb. Geschichtsquellen, p. SCHÄFER, II. — BARTOLOMEUS, General Hindersin. — Verwaltungsbericht des Rathes der Stadt Leipzig für das Jahr 1893. — KRIEGER, Topogr. Wörterbuch des Grossherzogtums Baden. — DELITZSCH u. HAUPT, Beiträge zur Assyriologie u. semit. Sprachwissenschaft, III, 1. — KYHNITZSCH, De contionibus quas Cassius Dio historiae suae intexuit, cum Thucydideis comparatis (soigné). — De amicitia, p. MONET (consciencieux). — BUCK, The Oscan-Umbrian Verbsystem (bon, du nouveau). — SEYFERTH, Sprache und Metrik des Ged. La morte Arthur u. sein Verhältniss zu The life of Ipomydon (recherches détaillées). — VELTER, Die neuentdeckte deutsche Bibelübersetzung des 9 Jahrhun-

derts (peu de nouveau). — Volbehr, Gœthe und die bildende Kunst (joli livre, instructif et qui mérite l'attention). — Mitius, Ein Familienbild aus der Priscillakatakombe (très remarquable).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 44 : Euripides, Herakles, p. Wilamowitz (bien des critiques à faire, mais que de profit et de jouissance !). — Studia Sinaitica, IV, A tract of Plutarch, p. Nestle. — Holland, Heroenvögel in der griech. Mythologie mit einem Anhange über Diomedes in Italien (beaucoup de savoir). — Gerstenberg, Ist Sallust ein Parteischriftsteller (Salluste serait, non pas partial, mais tendancieux). — Scaramella, Dove sia sorto per la prima volta il nome d'Italia (réfute Cocchia avec détail). — Koch, Gesch. des Fussballs, 2e éd. — Lübke, Neugriech. Volks und = Liebeslieder in deutscher Nachdichtung.

SUPERSTITIONS ET SURVIVANCES

ÉTUDIÉES AU POINT DE VUE DE LEUR ORIGINE ET DE LEURS TRANSFORMATIONS

Par L.-J.-B. BÉRENGER-FÉRAUD

Tome premier. — In-8°.. 10 fr. »

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALGACHE

Par Aristide MARRE

In-18 de 400 pages à 2 colonnes, cartonné........................ 8 fr. »

LE ROYAUME DE SERBIE

Par P. COQUELLE

In-18.. 3 fr. 50

DE L'USAGE DES STRIGILES DANS L'ANTIQUITÉ

Par le Dr H. COULON

In-18, planches.. 3 fr. 50

NOTE SUR UN COUTEAU GAULOIS

TROUVÉ A QUIBERON

Par M. RÉVELIÈRE

In-8°, planche.. 2 fr. »

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LES ÉCRITURES INDIENNES

Par J. HALÉVY

In-8°.. 3 fr. »

L'ART MUSULMAN

D'APRÈS L'EXPOSITION ORGANISÉE AU PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES EN 1894

Par P. CASANOVA

In-8°, figures.. 2 fr. 50

LES ÉGLISES AUTONOMES & AUTOCEPHALES

(451-1885)

Par Adolphe d'AVRIL

In-8°.. 1 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 46 Vingt-neuvième année 18 novembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, novembre-décembre : DE ROCCA, Les assemblées politiques dans la Russie ancienne. — DEPPING, Nouvelles lettres de la princesse Palatine : Madame, mère du Regent, et sa tante Sophie, électrice de Hanovre (suite et fin). — DE KERALLAIN, Les Français au Canada, la capitulation du fort Guillaume-Henri (1757). — *Bulletin historique* : France, époque moderne (Bémont et Farges) ; Allemagne et Autriche-Hongrie, publications relatives à l'histoire romaine (Liebenam). — *Comptes rendus* : IHERING, Entwickelung des röm. Rechts ; NEUMANN, Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen ; ERRERA, Les Warechaix ; HAGMANN, Die Normannen in Unteritalien und Sicilien ; ADAMS, Civilisation during the middle ages ; PHILIPPSON, Ein Ministerium unter Philipp II, Cardinal Granvella an spanischen Hofe ; GIODA, La vita e le opere di Giovanni Botero ; Kleinere Beitraege zur Geschichte ; MALLESON, Lord Clive ; HUTTON, Lord Wollesley ; BADEN-POWELL, Land revenue and tenure in British India ; LACOMBE, De l'histoire considérée comme science.

Revue des Etudes grecques, n° 30, mai-juin : *Partie administrative* : Statuts, etc. — Assemblée générale du 18 avril : Discours de M. G. SCHLUMBERGER, président ; Rapport de M. P. GIRARD, secrétaire ; concours de typographie grecque ; rapport de la Commission administrative. — *Partie littéraire* : S. REINACH, Un nouveau sarcophage peint de Clazomène ; M. HOLLEAUX, Recherches sur la chronologie de quelques archontes béotiens ; Th. REINACH, A qui sont dédiées les Poliorcétiques d'Apollodore ? I. LÉVY, Études sur la vie municipale de l'Asie-Mineure sous les Antonins (1re série) ; H. OMONT, Une relation vénitienne du siège d'Athènes en 1687. — *Chronique*. Correspondance grecque ; Actes de l'Association. — *Bibliographie*.

Revue de l'histoire des religions, juillet-août : Aug. AUDOLLENT, Bulletin archéologique de la religion romaine. — A. MILLIOUD, Histoire du couvent catholique de Kyôto (suite et fin). — A. LAUNE, Lefèvre d'Étaples et la traduction française de la Bible. — J. RÉVILLE, Un Congrès des religions à Paris en 1900. — *Revue des livres* : Th. REINACH, Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme (cf. *Revue* nos 37-38). — L. K. AMITAÏ, Romains et Juifs (mauvais) — G. FERRERO, Les lois psychologiques du symbolisme (trop absolu). — Edw. TYSON, A philological essay concerning the Pygmies of the ancients (réimpression intéressante, rendue plus précieuse par l'introduction de C. A. Windle). — B. T. A. EVETTS, The church and monasteries of Egypt. — K. Museen zu Berlin, Verzeichniss der aeg. Altertümer. — E. A. W. BUDGE, The Book of the Dead (remarquable).

Annales du Midi, n° 28, octobre : CALMETTE, La question du Roussillon sous Louis XVI. — *Mélanges et documents* : CHAMPEVAL, Notes typographiques sur le cartulaire de Vigeois ; AUBÉPIN, Sentence d'arbitrage entre l'abbé d'Aurillac et Astorg d'Aurillac ; A. THOMAS, Les Juifs et la rue Joutx-Aigues, à Toulouse ; Extrait d'un contrat de mariage à propos des noms de parenté ; COUDERC, Le château Narbonnais de Toulouse en 1445. — *Comptes rendus critiques* : BERNARDIN, Un précurseur de Racine, Tristan l'Hermite ; PORTAL et CABIÉ, Cartulaire de Vaour.

Revue byzantine russe, t. II. 3me livraison. La mosaïque de l'Eglise de Saint-Jean l'Évangéliste à Ravenne (Kiedine). — Sur l'histoire secrète de Procope (Pantchenko). — La traduction slave de Malala (Schestakov). — Réponse canonique de Nicétas (XIIe siècle) ; Acte synodal du patriarche Michel Ankhialos (Pavlov). — Les actes du Concile de sainte Sophie

en 1450 (Papajoannou). — Les manuscrits de l'histoire secrète de Procope (Krachenikov). — *Comptes rendus critiques* (ouvrages de Pitra), Usener, Sathas, Legrand (bibliographie hellénique, excellent). — Bibliographie. Notices (L'institut russe de Constantinople, excellente fondation qui permettra aux Russes de rendre l'hospitalité qu'ils ont souvent reçue dans les établissements similaires français ou allemands).

The Academy n° 1226 ; Sir Frederick POLLOCK, The history of English law before the time of Edward I. — SKELTON, The table-talk of Shirley. — SANDAY and HEADLAM, A critical and exegetikal commentary on the Epistle to the Romans. — The Great Galeoto, Folly or Saintliness, two plays done from the verse of José Echegaray into English prose by Hannah LYNCH. — Robert Brown (not. nécr.). — The Bloody Hand at Mandalay, the rise of a myth (Temple). — The letters of a Portuguese Nun (L. Johnson). — Gildas vindicatus (Nicholson). — Shakspere's ancestry (Yeatman). — The emendations of the Saxon Chronicle (Plummer). — Ireland and the Basques (Rhys). — The Cassiterides (Salomon Reinach et W. Ridgway). — The Anti-Christ Saga (Simcox). — WIEDERSHEIM, The structure of man. — Amorites in Babylonia (Pinches). — WIEDEMANN, The ancient Egyptian doctrine of the immortality of the soul ; SPIEGELBERG, Correspondances du temps des rois-prêtres ; LAROCHE, Questions chronologiques concernant la première carte historique. — The supposed monument of Vortiporius (Bradley). — A milestone of Carausius and a Welsh tombstone (Haverfield).

The Athenaeum, n° 3549 : G. SMITH, Bishop Heber, poet and chief missionary to the East, second Lord Bishop of Calcutta, 1783-1826. — BEALTY-KINGSTON, Men, cities and events. — Plato's Republic, p. JOWETT and CAMPBELL ; BOSANQUET, A companion to Plato's Republic. — Manuals of English history : AUBREY, Rise and growth of the English nation, II, 1399-1658 ; HUTTON, King and baronage ; KARKARIA, Essays in English history. — Local history : WOODRUFF, A history of the town and port of Fordwich ; KENNEDY, A history of the parish of Leyton. — A modern Greek dictionary. — Lord Tennyson's letters (Watts). — The Secondary Education Commission. — Gray's works (Foster). — Rober Brown (not. nécr.). — Excavations at Abbey Dore, Herefordshire. — The arms of Colchester. — The Buddhist relics in the Swat valley (H. Murray).

Literarisches Centralblatt, n° 44 : HARNACK, Das Edict des Antoninus Pius, eine Schrift Novatians. — ACHELIS, Nietzsche. — POTTHAST, Bibliotheca historica medii aevi, 2e ed. I. — BRÜNNECK, Zur Gesch. des Grundeigentums in Ost=und Westpreussen, II, Die Lehngüter, I (très bon). — LANE-POOLE, The Mohammadan dynasties chronological and genealogical tables (très recommandable). — WIEBE, Zur Gesch. der Preisrevolution des XVI u. XVII Jahrhunderts (excellent). — BOURGET, Outre-Mer, notes sur l'Amérique, I et II. — SEIDEL, Handbuch der Shambala Sprache. — Anonymi Christiani Hermippus de astrologia dialogus, p. KROLL u. VIERECK (édition définitive). — Benedicti regula monachorum, p. WŒLFFLIN (cf. le présent numéro). — RADIKOFER, Die sieben Schwaben und ihr hervorragendster Historiograph Ludwig Aurbacher. — SCHULENBURG, Die Sprache der Zimshian-Indianer. — KOHLER, Der Ursprung der Melusinensage, eine ethnologische Untersuchung (attachant et très érudit). — THOMPSON, A glossary of Greek birds (vaste recueil de matériaux).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 45 : Hippokrates, sämtliche Werke, p. FUCHS, I (bon quoique non entièrement mûri). — FEDDERSEN,

Ueber den pseudoplatonischen Dialog Axiochus (très louable). — Tyrrell, Latin poetry (agréable). — The odes and epodes of Horace, p. C. L. Smith. — Schildt, Die Giebelgruppen von Aegina (n'est qu'un inventaire, exact, il est vrai, et utile). — Seeck, Gesch. des Untergangs der antiken Welt, I u. Anhang (1er art. sur ce très remarquable volume).
— N° 46 : Phönissen, p. Euripides (très remarquable). — Johannis Damasceni canones iambici cum comment. et indice verborum ex scholiis Aug. Nauck editi (mérite la reconnaissance des érudits). — Plauti com. III, IV, p. Goetz u. Schoell. — Pro Milone, p. Clark. — Studia sinaitica, I, Catalogue of the Syriac mss. in the convent of S. Catharina on mount Sinai compiled by Agnes Smith Lewis; II An Arabic version of the epistles of St Paul to the Romans, Corinthians, Galatians with part of the epistle to the Ephesians p. Margaret Dunlop Gibson. — Seeck, Gesch. des Untergangs der antiken Welt, I und Anhang (2e art.) — Sehrwald, Der Apollonmythus u. seine Deutung (entièrement sans valeur au point de vue scientifique). — Buchhold, Die Antikensammlungen des grossherzogl. Museums in Darmstadt.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 45 : Hippocratis opera I rec. Kuehlewein. — Holmes, Die mit präpositionen zusammengesetzten Verben bei Thukydides (bon). — Schultz und Geffeken, Altgriech. Lyrik in deutschen Reim. — Schiche, Zu Ciceros Briefwechsel im Jahre 51 (très méritoire). — Horaz, p. Schulze, I. — Seidlmayer und Scheindler, Latein. Uebungsbuch.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° X, octobre 1895 : Hoch, Lehre des Johannes Cassianus von Natur u. Gnade. — Kolde, Andreas Althamer. — Lexicon syriacum p. Brockelmann. — Naville, La définition de la philosophie. — Wundt, Logik, II. — Mommsen u. Blümner, Der Maximaltarif des Diocletian. — Böhmer, Regesta imperii, II. — Dodu, Hist. des instit. monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem. — Harnack, Gesch. der altchristl. Literatur bis auf Eusebius, I. — Hans Sachs-Forschungen p. Stiefel.

Museum, n° 9 : Meringer u. K. Meyer, Versprechen und Verlesen (Symons). — Tycho Mommsen, Beiträge zu der Lehre von den griech. Präpositionen (Hesseling). — Herondae Mimiambi, p. Crusius (Van Leeuwen). — M. Porci Catonis de agri cultura liber p. Keil (De Vries). — Anthologiae latinae supplementa, I, Damasi Epigrammata, p. Ihm (Van Oppenraaij). — Stumme, Dichtkunst u. Gesch. der Schluh; Märchen der Schluh von Tazerwalt (De Goeje). — Jan ten Brink, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde (Kalff). — Fornaciari, Disegno storico della letteratura Italiana dall' origine fino a' nostri tempi (Groenewegen). — Burger, Neue Forsch. zur aelteren Gesch. Roms, I, die Bild. des grossen römisch-lateinischen Bundesstaats (Boissevain). — Van der Meulen, Coert Lambertus van Beyma, een bijdrage tot de Kennis van Frieslands geschiedenis tijdens den Patriottentijd (Heeres). — Klerk de Reus, Geschichtlicher Ueberblick der administrativen, rechtlichen u. finanziellen Entwicklung der niederländisch-ostindischen Compagnie (Van den Broek).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 47 Vingt-neuvième année 25 novembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1227 : Laurie, An historical survey of the pre-christian education; Menzies, History of religion ; Strong, Platonism Bigg, Neoplatonism ; H. Jastrow, Selected essays of James Darmesteter ; Espinasse, Life of Renan. — Napoleon's last voyages. — Prowse, A history of Newfoundland. — Fitzgerald, Bozland, Dickens' places and people. — The Sin-eater in Wales (Hartland). — Shakspere's ancestry (Stokes). — The mediaeval University of Old Buda (Kropf). — Should Vario or Varro be read in Purgatorio, XXII, 98 (Howell). — The Anti-Christ saga (Conybeare). — The Cassiterides (Torr et Woodward) — Lectures and essays by Nettleship, II, p. Haverfield. — Boscawen, The Bible and the monuments; Whitehouse, A primer of Hebrew antiquities. — The British School at Athens — Egyptological jottings.

The Athenaeum, n° 3550 : Louis Stevenson's letters to Sidney Colvin. — Whymper, Rambles in Japan. — H. Brown, John Knox, a biography ; Florence Maccunn, John Knox. — Classical philology : Giles, A short manual for comparative philology; Bell. Gall. p. Meusel ; Nogara, Il nome personale nella Lombardia ; Harvard Studies, V. — English mediaeval history : Calendar of Patent Rolls, 1292-1301 ; Acts of the Privy Council of England, IX, 1575-1577 ; X, 1577-1578 ; Calendar of the Close Rolls, 1318-1328 ; Calendar of State Papers relating to the negociations between England and Spain, VI, 2. — John Ormsby. — Ancient lives of Scottish saints (Metcalfe). — Mrs Everett Green. — Canadian copyright (Rae). — The Burns-Dunlop mss. — Welch, Numismatica Londinensia.

Literarisches Centralblatt, n° 45 : Wildeboer, Die Literatur des alten Testaments nach der Zeitfolge ihrer Entstehung (attachant, réussi et bien écrit). — Grass, Das Verhalten zu Jesu nach den Forderungen der Herrnworte der drei Evangelien. — Krauss, Im Kerker vor und nach Christus. — Ritter, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjährigen Krieges, II, 1586-1618 (sujet difficile, ingrat et traité avec succès). — Focke, Charlotte Corday (panégyrique, compare Charlotte à Jeanne d'Arc, des détails insignifiants). — Die Kriege Friedrichs des Grossen, hrsg. vom grossen Generalstabe, II, Der zweite schlesische Krieg, 1744-1745 (excellent). — Scavenius, Danmark og det danske Folks Fremtid (recommande l'alliance des Etats scandinaves). — Teutsch u. Schüller, Siebenbürgen. — Romocki, Gesch. der Sprengstoffchesnie. — Brinton, A primer of Mayan hieroglyphics. — Diophanti Opera, p. Tannery, II (important). — Euripides' Herakles, p. Wilamowitz, 2e ed. — Damasi epigrammata, p. Ihm (complet). — Bindoni, La topografia del romanzo I promessi sposi (méritoire). — Foa, Studi di letteratura tedesca. — Navarre, Dionysos (domine son sujet). — Overbeck, Gesch. der griech. Plastik, II, 4e éd.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 46 : Holleaux, Une inscr. de Thèbes (très instructif). — Iliad, p. Platt. — Bassi, De Pediasimi libello (étude sur le travail du bulgare Pediasimos sur les douze travaux d'Hercule). — Schiche, Zu Ciceros Briefwechsel im Jahre 51 (2e art. sur cette étude très suggestive). — P. Thomas, Notes critiques sur Manilius, Sénèque, Maternus. — Ciccotti, Donne e politica negl' ultimi anni della republica romana (très intéressant tableau).

BIBLIOTHEQUE COLONIALE DE LINGUISTIQUE

LANGUES SÉNÉGALAISES

WOLOF, ARABE-HASSANIA, SONINKÉ, SÉRÈRE
NOTIONS GRAMMATICALES, VOCABULAIRES ET PHRASES

Par le général FAIDHERBE

In-8, percaline.. 7 fr. 50

MANUEL DAHOMÉEN
DICTIONNAIRE DAHOMÉEN-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-DAHOMÉEN

PRÉCÉDÉ DE NOTICES GRAMMATICALES

Par M. DELAFOSSE

Un fort volume in-18.. 10 fr. »

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE HAOUSSA

LANGUE COMMERCIALE DU SOUDAN, AVEC DES EXERCICES GRADUÉS, UNE CHRESTOMATHIE
ET UN VOCABULAIRE HAOUSSA-FRANÇAIS

Par A. DIRR

Préface par M. le Commandant MONTEIL

In-18.. 5 fr. »

GRAMMAIRE FRANCO-BIRMANE

D'APRÈS A. JUDSON

Par L. VOSSION, consul de France

Préface par Léon FEER. — In-18, percaline.. 12 fr. »

LOQMAN BERBÈRE

AVEC QUATRE GLOSSAIRES ET UNE ÉTUDE SUR LA LÉGENDE DE LOQMAN

Par René BASSET, professeur à l'école des Lettres d'Alger

Un fort volume in-18.. 10 fr. »

LES FOURBERIES DE SI DJEH'A

CONTES KABYLES RECUEILLIS ET TRADUITS

Traduction française et notes par **Auguste MOULIÉRAS**, professeur d'arabe au lycée d'Oran, avec une étude sur Si Djeh'a par RENÉ BASSET.

In-18.. 3 fr. 50

CHRESTOMATHIE ÉLÉMENTAIRE DE L'ARABE LITTÉRAL

AVEC UN GLOSSAIRE

Par Hartwig DERENBOURG

Professeur à l'École des Langues orientales vivantes

In-18.. 7 fr. 50

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALAIS & MALAIS-FRANÇAIS

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS DE GRAMMAIRE MALAISE PAR LE Dr MONTANO

Par ERRINGTON DE LA CROIX

In-18, percaline.. 10 fr. »

GRAMMAIRE DE LA LANGUE MALGACHE

Par A. MARRE

In-18, cartonné.. 4 fr. »

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALGACHE

Par A. MARRE

In-18, à 2 colonnes, cartonné.. 8 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 48 Vingt-neuvième année 2 décembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 6, 15 novembre 1895 : VIALLATE, La circulation monétaire aux Etats-Unis de 1878 à 1893. — SILVESTRE, La politique française dans l'Indo-Chine, Annam (suite). — GRAS, Les chambres de commerce (suite et fin). — Chronique politique et parlementaire : France (Payen). — *Analyses et comptes rendus :* Les Russes en Abyssinie. — LAVISSE et RAMBAUD, Hist. gén. IV, Louis XIV. — THIRRIA, Napoléon III avant l'Empire. — ZOLLA, Les questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui. — BENOIST, De l'organisation du suffrage universel, la crise de l'Etat moderne. — E. WORMS, La politique commerciale de l'Allemagne. — ENGELHARDT, Les protectorats romains.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 17, 10 novembre 1895 : Victoires et conquêtes d'un hussard de 1805, 6e régiment. — Chartres en 1790, lettres de l'abbé Ranchoup à l'abbé Montagne. — Un sorcier en 1831. — Frais d'un bal en province (1770). — Une lettre du marquis de Ximénès (1800). — Mémoires du duc de Croy, 1727-1784 (suite).

The Academy, n° 1228 : E. M. CHURCH, Sir Richard Church. — MACKAIL, Latin literature (utile et bien écrit). — TUCKERMAN, Personal recollections of notable people. — HAUSRATH, The time of the Apostles, translated by HUXLEY. — SWETTENHAM, Malay sketches. — The date of the De excidio (Anscombe). — The Sin-eater in Wales, II (Hartland). — Prechristian education (Laurie). — The Cassiterides (Ridgeway et Ely). — The Book of Job (Simcox). — GLASER, Die Abessinier in Arabien und Afrika (Sayce).

The Athenaeum, n° 3551 : SPIELMANN, The history of Punch ; MAYHEW, A jorum of Punch, the early history of the London Charivari. — Raja-i-RAJJAN JAGAT'GIT SINGH OF KAPURTHALA, My travels in Europe and America, 1893. — Dictionary of National Biography, XI-XLIV, Myllar-Percy. — The Suicide's Grave (Garden). — Hand and soul (W. M. Rossetti). — Mr. Round on wirral place-names (Tait). — G. Stanley Farnell (not. nécr.) — SALWEY, Fans of Japan. — Portraits of Keats from the life. — Lincoln's Inn Fields (Ward). — Shakspeare and his contemporaries (Stokes).

Literarisches Centralblatt, n° 46 : BICKELL, Das Buch Job. — STEINER, Nietzsche. — REHMKE, Lehrbuch der allgem. Psychologie. — BÜDINGER, Die Universalhistorie im Alterthume (instructif). — Epist. Carolini aevi, III, p. DÜMMLER (très recommandable). — MIRBT, Quellen zur Gesch. des Pabstthums (155 pièces destinées surtout à l'enseignement). — Vater, Die sächsischen Herrscher, ihre Familien und Verwandten (nullement scientifique). — Erinnerungen aus dem Leben von Hans Viktor von Unruh, p. POSCHINGER. — Geologische Specialcarte von Elsass-Lothringen, 26, Saargemünd ; 52. Saareinsberg. — Catalogue of the Sanskrit ms. in the library of the India office, IV, p. WINDISCH and EGGELING. — Flavii Josephi opera, VI, und VII, p. NIESE. — Robert von Blois, Floris and Liriope ; Die didakt. u. relig. Dicht. p. ULRICH. — Bidrag Finländska till Svensk Sprak — och. Folklifsforskers. — Jugenderinnerungen des prof. Alex Iwan. Nikitenko, uebers. von TUERSTIG. — Defoe of Royall Education, p BUELBRING.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : ROSENTHAL, De Antiphontis in particularum usu proprietate (très réfléchi). — AUSFELD, Zur Kritik des griech. Alexanderromans (très méritoire). — Alexandri Lycopolitani contra Manichaei opiniones disputatio, p. BRINKMANN (excellente édition). — BETHE, Interpretationes duae, Aristotelis de Athen. Rp. 20, de Clisthene; Livi XXVI, 7 cum Polybio IX, 3, 4 comparati, accedit Plutarchi Moralium Codicis Matritensis N 60 specimen. — Pro Milone, p. REID. — DÖRPFELD, Troja 1893; BÖTTICHER, Troja 1894 (1er art.). — BUCK, The Oscan-Umbrian Verbsystem (clair et court). — Verhandl. der 42 Versamml. deutscher Philologen u. Schulmänner in Wien vom 24 bis 27 Mai 1893.

— N° 48 : Recueil des inscr. jurid. grecques par R. DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH, III (fin de cette publication remarquable). — KRÜGER, Gesch. der altchristl. Literatur in den ersten drei Jahrhunderten, 1re et 2e ed. (très utile). — SOLTAU, Livius' Quellen in der III Dekade (beaucoup d'assertions très contestables et beaucoup de résultats importants). — DÖRPFELD, Troja, 1893; BÖTTICHER, Troja, 1894 (2e art). — LÜBKE, Neugriech. Volks = und Liebeslieder.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 47 : Bergks Griech. Literaturgesch. Register von PEPPMÜLLER und HAHN. — Aristotelis Polit Athen. 2e ed. p. BLASS. — Odes and Epodes of Horace, p. SMITH. — Codex Festi Farnesianus, XLII tabulis expressus, p. THEWREWK DE PONOR. — NEUE, Formenlehre der latein. Sprache, III, das Verbum, 3e ed. p. WAGENER, 4-6 Lieferung. — SÖDERSTRÖM, Valda dikter.

Zeitschrift für romanische Philologie, XIX, 4 Heft : W. MEYER-LÜBKE, Zur Syntax des Substantivums. — Carolina MICHAELIS VON VASCONCELLOS, Zum Liederbuch des Königs Denis von Portugal. — BECKER, Nachträge zu Jean Lemaire. — TOBLER, Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik, III. — Vermischtes : W. MEYER-LÜBKE, Etymologien. — ULRICH, Etymologien. — SCHUCHARDT, Mauvais. — Besprechungen : Carolina Michaelis von Vasconcellos : LANG, Liederbuch des Königs Denis von Portugal.

PUBLICATIONS
DE
L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. E. CAT. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte. 3 fr.
II. E. AMÉLINEAU. Vie du patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8. . . . . 5 fr. »
III. E. CAT. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalès de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8. . . . . 2 fr. 50
IV. E. LEFÉBURE. Rites égyptiens. In-8. . . . . 3 fr. »
V. René BASSET. Le dialecte de Syouah. In-8 . . . . . . 4 fr. »
VI. A. LE CHATELIER. Les tribus du Sud-Ouest marocain. In-8. . . . . 3 fr. »
VII. E. CAT. De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8. 2 fr. 50
VIII. E. CAT. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. . . . . . . 2 fr. 50
IX. G. FERRAND. Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 1re partie. Les Antaimorona. In-8. . . . 3 fr. »
— Deuxième partie. — Zafindraminia. — Antambahoaka. — Antaiony.—Antaivandrika.—Sahatavy, etc. In-8. 3 fr. »
X. J. PERRUCHON. Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8 . . . . 10 fr. »
XI. E. MASQUERAY. Dictionnaire français-touareg (Dialecte des Taïtoq), suivi d'Observations grammaticales. In-8, en trois fascicules à 6 francs.. . . . . 18 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Volney.
XII. René BASSET. Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued-Rir'. In-8. . . . . 10 fr. »
XIII. A. MOULIÉRAS. Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie. Texte kabyle. — Fascicules I, II, III. In-8. Chaque. . . . . 3 fr. »
XIV. René BASSET. Études sur les dialectes berbères. In-8. 6 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Bordin.
XV. René BASSET. Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central. In-8 . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 49 Vingt-neuvième année 9 décembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La correspondance archéologique, n° 23, 25 novembre 1895 : A. de WITTE, Notes sur les Roettiers, graveurs généraux des monnaies aux Pays-Bas méridionaux. — MAREUSE, Molière à Bordeaux. — LACAILLE, Archives municipales de Marseille. — MAZEROLLE, Quittances données à Clémence de Francini par Gabriel Blanchard, peintre ordinaire du roi, et David Bertrand, maître sculpteur. — Marché pour la construction d'un moulin, près du Pont-au-Change. — *Questions* : Un ami de Guillaume Budé. — La piscine romaine d'Asquins-sous-Vezelay (Yonne). — *Réponses* : Reliure pour les colonies.

The Academy, n° 1229; COLLINS, Essays and studies. — BOURGET, Outre-mer, impressions of America. — The life of Sir William Pelty, 1623-1687, Chiefly derived from private documents hitherto unpublished, by Lord Edmond FITZMAURICE. — RAVEN, A history of Suffolk. — The Sin-eater in Wales (Hartland). — Stephen Gardiner, Erasmus and the Moria (Nichols). — Early relations between Bristol and Bayonne (Webster). — The letters of a Portuguese Nun (Prestage). — The Cassiterides (Torr). — The structure of Job (Cheyne). — The rabbinical references to supernatural birth (Badham). — Some vulgar idioms (Jenkinson). — An Arabic version of the Epistles of St Paul to the Romans, Corinthians, Galatians, with part of the Epistle to the Ephesians, from a ninth-century ms. in the Couvent of St Catharine on Mount Sinai, p. Margaret Dunlop GIBSON. — The Amorites in Babylonia (Sayce). — The Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3552 : BESANT, Westminster. — W. A. WRIGHT, Letters of Edward Fitz Gerald to Fanny Kemble, 1871-1883. — W., WRIGHT, Palmyra and Zenobia (intéressant). — Philo about the contemplative life or the fourth book of the treatise concerning virtues, p. CONYBEARE; Philo and Holy Scripture, or the quotations of Philo from the books of the Old Testament, p. RYLE. — W. R. LAWRENCE, The valley of Kashmir. — John Knox. — Ancient lives of Scottish saints (Round). — Unpublished letters of Lord Dalhousie, I (Forrest). — Coleridge (Lucy E. Watson). — The posthumous writings of Stevenson (Sidney Colvin). — Major-General M. G. CLERK, Catalogue of the coins of the Achaean League. — Educational literature. — Demolition at the Roman fortress of Babylon at Cairo.

Literarisches Centralblatt, n° 47 : WOLLMER, Die alttest. Citate bei Paulus. — KELLER, Die Gegenreform in Westfalen u. am Niederrhein, III, 1609-1623. — KOHN, Zur Theorie der Aufmerksamkeit. — VIGNOLI, Peregrinazioni psicologiche. — LAPOTRE, L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne, I, Jean VIII, 872-882 (très recommandable). — OVERMANN, Gräfin Mathilde von Tuscien, ihre Besitzungen (recherches soignées). — KEUTGEN, Untersuchungen über den Ursprung der deutschen Stadtverfassung (original et très important). — GIROD, Grands artilleurs. — GILES, A short manual of comparative philology (bon). — BAUMGARTNER, Das Ramayana u. die Rama-Literatur der Inder (méritoire, malgré des points contestables). — PEDERSEN, Albanesische Texte; JUNGG, Fialuur i voghel sccup e Itinisct. — Eckermann, Gespräche mit Gœthe, p. v d. LINDEN, I-III. — SCHRÖTER u. TIELE, Lessings Hamburg. Dramaturgie, Ausgabe für Schule und Haus. — WYCHGRAM, Schiller (très bon livre populaire). — Beschreib. der Sculpturen aus Pergamon, I, Gigantomachie. — STIASSNY, Wappenzeichnungen Hans Baldung Griens in Coburg. — SANDBERGER, Beitr. zur Gesch. der bayer. Hofcapelle unter Orlando di Lasso. — DZIATZKO, Beitr. zur Theorie u. Praxis des Buch — und Bibliothekwesens, II.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 48 : Schildt, Die Giebelgruppen von Aegina; Malmberg, Zur Frage über die Composition der äginetischen Giebel. — Lycophron's Alexandra, übers. u. erklärt von Holzinger (excellent à tous égards). — Emil Müller, Sokrates in der Volksversammlung. — Graf, Die Theorie der Akustik im griech. Altertum. — Sallust; p. Wirz, 10e ed. — P. Muller, De Germaansche Volken bij Julius Honorius en anderen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49 : Euclidis Optica, Opticorum recensio Theonis, Catoptrica, cum scholiis antiquis, p. Heiberg (première édition utile). — Rentsch, Lucianstudien (programme soigné). — Catonis de agricultura liber, p. Keil (très méritoire). — Eickhoff, Der horazische Doppelbau der sapphischen Strophe. — Festschrift zum fünfzigjährigen Doctorjubiläum Ludwig Friedländer dargebracht von seinen Schülern. — Heinichen, Deutsch-latein. Wörterbuch, 5e verb. Auflage, p. Wagener. — Rappold, Gymnasialpädagogischer Wegweiser, 2e ed.

PUBLICATIONS
DE
L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. E. CAT. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte. 3 fr.
II. E. AMÉLINEAU. Vie du patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8. . . . . 5 fr. »
III. E. CAT. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalès de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In 8. 2 fr. 50
IV. E. LEFÉBURE. Rites égyptiens. In-8. . . . . 3 fr. »
V. René BASSET. Le dialecte de Syouah. In-8 . . . . . . 4 fr. »
VI. A. LE CHATELIER. Les tribus du Sud-Ouest marocain. In-8 . . . . 3 fr. »
VII. E. CAT. De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8. 2 fr. 50
VIII. E. CAT. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. . . . . 2 fr. 50
IX. G. FERRAND. Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 1re partie. Les Antaimorona. In-8 . . . 3 fr. »
— Deuxième partie. — Zafindraminia. — Antambahoaka. — Antaiony.—Antaivandrika. —Sahatavy, etc. In-8 3 fr. »
X. J. PERRUCHON. Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8 . . . . 10 fr. »
XI. E. MASQUERAY. Dictionnaire français-touareg (Dialecte des Taïtoq), suivi d'Observations grammaticales. In-8, en trois fascicules à 6 francs. . . . . 18 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Volney.
XII. René BASSET. Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued-Rir'. In-8. . . . . 10 fr. »
XIII. A. MOULIÉRAS. Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie. Texte kabyle. — Fascicules I, II, III. In-8. Chaque. . . . . 3 fr. »
XIV. René BASSET. Études sur les dialectes berbères. In-8. 6 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Bordin.
XV. René BASSET. Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central. In-8 . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 50 Vingt-neuvième année 16 décembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Romania, n° 96, octobre 1895 : Lot, Etudes sur la provenance du cycle arthurien, I. — P. Meyer, C et G suivis d'A en provençal, étude de géographie linguistique (avec carte). — *Mélanges* : A qui Jacques de Longuyon a-t-il dédié le poème des Vœux du Paon (Bonnardot); Etymologies françaises, chevène, hanse, hoque, orpailleur, rouis (A. Thomas); bauçan (Densusianu); La Danse Macabre (Rauta); La descente de saint Paul en enfer (P. M.); Esp. Yogar (A. Morel-Fatio). — *Comptes rendus* : Marchot, Les gloses de Cassel; Les gloses de Vienne (G. P.); Vollmöller u. Otto, Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der roman. Philologie (G. P.); Willems, Etude sur l'Ysengrinus (Sudre).

Revue des Universités du Midi, octobre-décembre : W. M. Ramsay, Inscriptions en langue pisidienne : A. Couat, Notes sur la parodos dans les comédies d'Aristophane; J. Vianey, Les Satyres françoises de Vauquelin de la Fresnaye; M. Marion, L'emprunt forcé de l'an IV et son application dans le département de la Haute-Garonne. — *Bulletin historique régional* : V. Dubarat, Béarn et pays basque. — *Bibliographie* : M. Clerc, De rebus Thyatirenorum; J. P. Waltzing, Les Corporations romaines et la Charité.

The Academy, n° 1230 : Letters of Edward Fitzgerald to Fanny Kemble, p. Wright. — Illingworth, Personality human and divine. — Birks, Life and corresp. of Thomas Valpy French, first bishop of Lahore. — Lord de Tabley (not. nécr.). — Discovery of large additions to the Lyons Pentateuch (Sanday). — An eighth-century fragment of the Vulgate (Bennett). — The parentage of Gutenberg the printer (Howorth). — The London Lithuanian Bible (Reinhold). — Prechristian education (Benn). — The rabbinical references to supernatural birth (Gore). — St Paul's epistles in Arabic (M. D. Gibson).

The Athenaeum, n° 3553 : Letters of Matthew Arnold. — Döllinger, Addresses on historical and literary subjects. — Clark, The life and times of Anthony Wood, antiquary, of Oxford, 1632-1695, described by himself. — Lord de Tabley. — Henry Vaughan, silurist. — The posthumous writings of Stevenson (Shorter).

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Thieme, Die sittliche Triebkraft des Glaubens. — Ibn at Tiktaka, Al Fakhri, Hist. du Khalifat et du vizirat, nouv. ed. du texte arabe par H. Derenbourg (belle édition à saluer avec joie). — Ausgew. Urk. zur Verf. Gesch. der deutsch österr. Erblande im M. A. p. Schwind. — Villari, Nicolo Macchiavelli e suoi tempi, 2° ed. II. — Vogel, Die dritte franz. Republik bis 1895. — Das Deutschthum in Elsass-Lothringen, 1870-1895. — Fitzner, Die Regentschaft Tunis. — Spruner-Sieglin, Handatlas zur Gesch. des Altertums, des Mittelalters u. der Neuzeit, I, 4 u. 5. — Joh. Schmidt, Kritik der Sonantentheorie (manqué dans son but principal, mais contient de fines remarques et mainte explication acceptable). — Analecta hymnica medii aevi, XXI, Cantiones et Muteti, Lieder und Motetten des Mittelalters, Zweite Folge, Cantiones festivae, morales, variae, p. Dreves. — Die Gedichte vom Rosengarten zu Worms, p. Holz (très bonne édition). — R. M. Meyer, Gœthe. — Die Wiener Genesis, p. Hartel u. Wickhoff. — Jahrbuch der Hamburgischen wissenschaftlichen Anstalten, XI.

Le Puy, Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 51 Vingt-neuvième année 23 décembre 1895

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 1231 : Lord ACTON, A lecture on the study of history. — MUNK, The life of Sir Henry Halford. — SPIELMANN, The history of Punch ; MAYHEW, A Jorum of Punch, with those who helped to brew it. — GORE, Dissertations on subjects connected with the Incarnation. — Agnes GIBERNE, A Lady of England, the life and letters of Charlotte Maria Tucker. — An eleventh century ballad of Sweet William (Nicholson). — The Sin eaters in Wales, I (Owen). — Bench, bank (Murray). — More's Utopia (Gairdner). — Erasmus and Stephen Gardiner (Allen). — Different to (Benn) — The Pali Text Society (Rhys Davids). — Edda (Magnusson). — W. WRIGHT, An account of Palmyra and Zenobia, with travels and adventures in Bashan and the Desert ; Major HEBER-PERCY, A visit to Bashan and Argob.

The Athenaeum, nº 3554 : PATER, Miscellaneous studies, a series of essays. — HARTLAND, The legend of Perseus, a study of traditions in story, custom and belief. — RICHMAN, Appenzell, pure democracy and pastoral life in Inner Rhoden. — Algernon. Sidney's correspondence (Gardiner) — Mr Round and wirral place names (Tait). — The Royal Historical Society — The Thomas Paine exhibition — Gathering clouds (Bury). — The Roman fortress of Babylon in Egypt (Butler). — The portrait of Keat's sister (Forman).

Literarisches Centralblatt, nº 49 : WITZ, Keine Lücke im Leben Jesu. GEBHARDT, Zur bäuerlichen Glaubens = und Sittenlehre, 3e ed. — FILKUKA, Die metaphys Grundlagen der Ethik bei Aristoteles. — TWARDOWSKI, Zur Lehre vom Inhalt u. Gegenstand der Vorstellungen. — Gregorii I papae registrum epistolarum libri X-XIV, p. L. M. HARTMANN. — RASHDALL, The Universities of Europe in the middle ages, 2 vol. (œuvre d'un sagace et savant chercheur). — HEINEMANN, Beitr. zur Diplomatik der aelteren Bischöfe von Hildesheim. — BRETHOLZ, Gesch Mährens, I, 2, 906-1197. — Kjoebnhavns Universitets Matrikel p. S. Birket SMITH, II, 1667-1740. — THIMME, Die inneren Zustände des Kurfürstenthums Hannover 1806-1813, I-II (œuvre de très grande importance). — Kämmereirechnungen der Stadt Hamburg, 1555-1562, p. KOPPMANN. — Louw, De Java-oorlog van 1825-1830, I (bon). — STARKENBURG, Die Bevölkerungswissenschaft. — ALTMANN u. BERNHEIM, Ausgew Urkunden zur Erläuter der Verfassungsgesch. Deutschlands im Mittelalter, 2e ed. — LÜDERS, Die Vyasa-Ciksha (méritoire). — MARTINI, Catalago di manoscritti greci esistenti nelli bibliotheche italiane, I, 2. — LEO, Plautin. Forschungen zur Kritik u Gesch. der Komödie ; Plauti Comoediae, I. — Spangenberg. Grammatischer Krieg, in deutscher Uebersetzung von Rob. SCHNEIDER. — LARSEN, Lydlaeren i den solorske Dialekt. — WUKADINOVIC, Prior in Deutschland.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 50 : Ch. F. SMITH, Some poetica constructions in Thucydides (des matériaux). — DÖRING, Die Lehre deo Sokrates als soziales Reformsystem (1er art.). — KOEHL, Imagines inscriptionum graecarum antiquissimarum 2e ed.—Carmina epigraphica, p. BUECHELER, fasc. I (très bon). — LEASE, A syntactic stylistic and metrical study of Prudentius (choix d'exemples caractéristiques). — Pro Cluentio, p. PETERSON. — NAVARRE, Dionysos, étude sur l'organ. matérielle du théâtre athénien (clair, court, soigné). — GRASSI, La regina Filistide e Teocrito. — G. MEYER, Neugr Studien, III, die latein. Lehnworte im Neugr. — HILPRECHT, Assyriaca. — SÖDERSTRÖM, Carmina selecta

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 49 : VAHLEN, Observ. gramm. ex Theocriti versibus nonnullis ductae. — DÖRING, Die Lehre des Sokrates als sociales Reformsystem (méritoire). — Philo about the contemplative life or the fourth book of the treatise concerning virtues, p. CONYBEARE (très bienvenu). — Die neuplatonische fälschlich dem Galen zugeschriebene Schrift an Gauros p. KALBFLEISCH (fait avec soin). — Ausgewählte Briefe von Cicero, erklärt von Fr. Hofmann, II, p. ANDRESEN, 3e ed. — SARWEY, u. HETTNER, Der Obergermanisch-Rätische Limes des Römerreiches, II. — BALDESCHI, Studio critico sulle opere di Flavio Biondo. — MERINGER u. MAYER, Versprechen u. Verlesen.

— Nº 50 : Horaz, Satiren, p. KIESSLING, 2e ed. — Carlo PASCAL, Le divinità infere e i Lupercali (sagace, mais manqué). — BELLI, Le Opere e i Giorni di Esiodo (commentaire d'un catholique croyant). — Thukydides, p. BÖHME. — WIDMANN, I-II, 6e ed. — BACKHAUS, Der Gedankengang im ersten Buche des Platonischen Staats. — ASMUS, Julian u. Dion Chrysostomus (étendu et important).

Museum, nº 10, décembre 1895 : Homeri Iliadis carmina p. VAN LEEUWEN et MENDES DA COSTA 2e ed. I. (Kuiper). — GOMPERS, Tertullianea (Van der Vliet). — HÜBSCHMANN, Persische Studien (Caland). — — ECKART, Niederdeutsche Sprichwörter u. volksthümliche Redensarten (Gallée). — PORTIG, Schiller in seinem Verhältnis zur Freundschaft und Liebe (Kossmann). — WACHSMUTH, Einleit. in das Studium der alten Gesch. (Valeton). — BRUGMANS, Verslag van een onderzoek naar archivalia (Rogge). HÜBNER, Jacob Grimm u. das deutsche Recht (Fockema Andreae). — WOLKENHAUER, Leitfaden zur Gesch. der Kartographie (Niermeyer).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 52 Vingt-neuvième année 30 décembre 1895

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 18, 10 décembre : La Société populaire de Donnemarie, Seine-et-Marne, extraits des procès-verbaux de ses séances, 1793 (communication de M. Aug. Bricard). — Mémoires du duc de Croy, 1724-1784, suite (communication de M. le vicomte de Grouchy).

The Academy, n° 1232 : Anima poetae, from the unpublished notebooks of S. T. Coleridge. — J. Brown, The Pilgrim Fathers of New England and their puritan successors. — Rinder, Old World Japan, Legends of the land of the gods. — The date of Gildas' De excidio Brittonum (Stevenson). — An alleged visit of Brunetto Latino to Oxford (Paget Toynbee). — The Cassiterides (Ridgeway). — More's Utopia (Lufton). — Matthew Arnold's letters (Adamson). — Baldwin, Mental development in the child and the race, methods and processes. — Three Persian lapidaries (Houtum-Schindler).

The Athenaeum, n° 3555 : Crawford, Constantinople. — Craigh, Doctor Johnson and the Fair Sex, a study of contrasts. — Noble, Impressions and memories. — Remin. of Sophia Elizabeth de Morgan. — Mr. Sala. — Wirral place-names. — Wood-Martin, Pagan Ireland, an archaeological sketch, a handbook of Irish prechristian antiquities. — The Roman fortress of Babylon in Egypt. (Stanley Lane-Poole). — Greek music (Cecil Torr).

Literarisches Centralblatt, n° 50 : Grimme, Mohammed, II, Einleitung in den Koran, System der Koranischen Theologie (comble une lacune). — Kühnemann, Kants und Schillers Begründung der Aesthetik. — Ed. Meyer, Die wirtschaftliche Entwick. des Altertums, Vortrag. — Güterbock, Der Friede von Montebello u. die Weiterentwicklung des Lombardenbundes. — Bähr, Das frühere Kurhessen (fidèle tableau d'ensemble). — Knipschar, Kurfürst Philipp Christoph von Trier u. seine Beziehungen zu Frankreich (esquisse). — Krieg und Sieg 1870-1871, p. Pflugk-Harttung. — W. Richter, Die deutschen Kolonien. — Beaudouin de Courtenay, Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen, ein Kapitel aus der Psychophonetik (très remarquable). — The Book of the Dead, the papyrus of Ani in the British Museum, p. Budge. — T. Livi ab urbe condita libri p. Zingerle, VI, 1, 2 : liber XXXVI-XL, editio major. — Lales, Ordsprak och en motsvarande svensk samling, p. Kock och Petersens. — Berdrow, Frauenbilder aus der neueren deutschen Literaturgeschichte (bon et solidement exécuté). — Heinemann, Gœthe, II-IV.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Döring, Die Lehre des Sokrates als soziales Reformsystem (2e art.) — Jones, Select passages from ancient writers illustrative of the history of Greek sculpture (utile). — Francotte, Les formes mixtes de gouvernement (aristocratie et politeia) d'après Aristote. — Krumbacher, Glykas (très intéressant). — Platner, Bibliography of the Younger Pliny (nullement satisfaisant). — De la Ville de Mirmont, La mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Eneide (solide). — Freeman, Gesch. Siciliens, trad. Lupus, I. — Poland, De collegiis artificum Dionysiacorum (très abondant). — Pfeiffer, Antike Münzbilder für den Schulgebrauch zusam-

mengestellt; Cybulski, Griech. Münzen. — Hommel, Sumerische Lesestücke. — Bohatta, Erziehung u. Unterricht bei den Griechen u. Römern. — F. Ulrich, Carmina Varia.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 51 : G. Schmidt, De Flavii Josephi elocutione observ. criticae (soigné). — Giri, Il suicidio di Lucretio, la questione dell' emendatore ed editore della Natura. — Baumgarten, L. Annaeus Seneca u. das Christentum in der tief gesunkenen antiken Weltzeit (œuvre d'un homme qui était trop théologien et trop peu philologue et historien). — Nohl, Schülerkommentar zu Ciceros Reden gegen L. Catilina u. seine Genossen. — Ciccotti, Il processo di Verre (intéressant). — Rasi, Di una data nel Chronicon Eusebii di S. Girolamo. — Pfeiffer, Antike Münzbilber, für den Schulgebrauch zusammengestellt. — Schnorbusch u. F. J. Scherer, Griech. Sprachlehre für Gymnasien, 6e ed. — Lattmann, Latein. Lesebuch für Quinta.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.



